Tristan et Yseut

Les premières versions européennes

nrf

GALLIMARD

Ce volume appartient
au domaine « Littérature française du Moyen Âge »,
publié sous la responsabilité
de Daniel Poirion.

Voir p. 2.

CE VOLUME CONTIENT :

Introduction
Chronologie
Note sur la présente édition
par Christiane Marchello-Nizia

BÉROUL : TRISTAN ET YSEUT

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Daniel Poirion

THOMAS : TRISTAN ET YSEUT
Le fragment inédit de Carlisle

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Ian Short

THOMAS : TRISTAN ET YSEUT

Texte établi, traduit, présenté et annoté
par Christiane Marchello-Nizia

MARIE DE FRANCE :
LE LAI DU CHÈVREFEUILLE

LA FOLIE DE TRISTAN, VERSION DE BERNE

LA FOLIE DE TRISTAN, VERSION D'OXFORD

Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Mireille Demaules

EILHART D'OBERG : TRISTRANT

Texte traduit, présenté et annoté
par René Pérennec

GOTTFRIED DE STRASBOURG :
TRISTAN ET ISOLDE

ULRICH DE TÜRHEIM :
PREMIÈRE CONTINUATION

HEINRICH DE FREIBERG :
DEUXIÈME CONTINUATION

Textes traduits par Danielle Buschinger
en collaboration avec Wolfgang Spiewok,
présentés par Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok,
et annotés par Danielle Buschinger

FRÈRE ROBERT :
LA SAGA DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

Texte traduit, présenté et annoté
par Régis Boyer

SIRE TRISTREM

Texte traduit, présenté et annoté
par André Crépin

Épisodes et fragments
traduits de différentes langues européennes

LE DONNEI DES AMANTS
Tristan rossignol

GERBERT DE MONTREUIL :
LA CONTINUATION DE PERCEVAL
Tristan ménestrel

TIBAUT : LE ROMAN DE LA POIRE
Deux amants parfaits

Textes établis, traduits, présentés et annotés
par Christiane Marchello-Nizia

TRISTAN LE NAIN

TRISTAN LE MOINE

Textes traduits, présentés et annotés
par Danielle Buschinger

LA TAVOLA RITONDA

Six épisodes de l'histoire de Tristan et Yseut

Textes traduits, présentés et annotés
par Jacqueline Risset

CHANSONS SCANDINAVES

Textes traduits, présentés et annotés
par Régis Boyer

TRISTRAM ET IZALDA

Quatre épisodes du roman tchèque

Textes traduits, présentés et annotés
par Hana Voisine-Jechova

Notices
Bibliographies
Notes sur le texte et sur la traduction
Notes et variantes

par Régis Boyer, Danielle Buschinger,
André Crépin, Mireille Demaules,
Christiane Marchello-Nizia,
René Pérennec, Daniel Poirion,
Jacqueline Risset, Ian Short,
Wolfgang Spiewok
et Hana Voisine-Jechova

Répertoire
par Mireille Demaules

Bibliographie générale
par Christiane Marchello-Nizia

INTRODUCTION

Incertaines, discutées, peut-être à jamais obscures, les origines de ce « beau conte d'amour et de mort[1] *» nous échappent. Mais une chose est sûre : c'est le Moyen Âge qui a inventé cette splendide histoire d'amour et de désir, récit origine de l'amour romanesque, c'est lui qui a tramé ce mythe qui pourrait bien être, selon l'heureuse image de Denis de Rougemont, « l'étymologie de nos passions*[2] *».*

Les plus anciennes versions conservées de l'histoire de Tristan et Yseut datent du dernier tiers du XII*e siècle ; elles sont en vers, et furent écrites d'abord en français — ce sont les romans de Thomas et de Béroul — et en allemand — c'est la version d'Eilhart d'Oberg. Au* XIII*e siècle, différents pays d'Europe, l'Allemagne, la Norvège, l'Angleterre, voient naître des adaptations. Mais c'est le* XIX*e siècle qui a « réinventé » la légende : après des centaines d'années d'oubli et de mépris, toutes ces œuvres furent redécouvertes au début du siècle dernier, et aussitôt l'engouement fut extrême : la philologie naissante s'alliait au romantisme dans son premier âge pour célébrer ce récit de « la toute puissance de l'amour*[3] *». À*

1. C'est par cette formule que commence la version moderne de la légende donnée par Joseph Bédier : *Le Roman de Tristan et Iseut renouvelé par J. Bédier*, Piazza, 1900. Cette première édition fut suivie de beaucoup d'autres. Bédier fit même de la légende une adaptation théâtrale.

2. Préface de Denis de Rougemont à *Tristan. La Merveilleuse Histoire de Tristan et Iseut* restituée par André Mary, Gallimard, « Folio », 1973, p. 9.

3. A. Pauphilet, *Le Legs du Moyen Âge. Études de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argences, 1950, p. 127.

Walter Scott revient le mérite d'avoir donné le branle au mouvement de réédition des versions anciennes; en une trentaine d'années, un énorme corpus de textes, dont certains étaient jusqu'alors restés confinés dans des manuscrits ignorés, fut mis à la disposition du public. Parallèlement, poètes et musiciens s'emparaient de la légende: Tennyson, Matthew Arnold, Swinburne en Angleterre, A. W. von Schlegel, Rückert, Wieland et bien d'autres en Allemagne, D'Annunzio en Italie — et Richard Wagner et Liszt, mais Richard Wagner surtout, qui acheva en 1859 la composition de son opéra: extrêmement épuré, allégé de la majorité de ses péripéties et fondamentalement modifié sur des points importants, tels le philtre ou la mort des amants[1], *son* Tristan und Isolde *met en œuvre le trait fondamental de cette légende: le lien entre l'amour passion et la mort.*

En 1900, l'adaptation en français moderne donnée par Joseph Bédier sembla la cristallisation de ce mouvement; elle connut longtemps un immense succès d'édition, et c'est à travers cette restitution moderne d'un récit cohérent et complet que le public eut pour la première fois facilement accès à la légende des deux amants.

Ce qui nous était parvenu de ces textes anciens était pourtant, dans certains cas, en piteux état. Des anciennes versions, qui exercèrent lors de leur redécouverte une telle fascination, il nous reste surtout des manuscrits tronqués, incomplets, voire fragmentés. Des plus anciens romans, l'un, celui de Béroul, nous est parvenu amputé de son début et de sa fin; l'autre, celui de Thomas, nous est connu sous la forme de six fragments, certains fort brefs; dans un cas comme dans l'autre, il nous a été conservé trois ou quatre milliers de vers, sur les dix ou douze mille que comptait sans doute chacune des œuvres à l'origine. Des deux versions composées en moyen haut allemand, une seule est complète, celle d'Eilhart d'Oberg. Celle de Gottfried de Strasbourg, adaptation amplifiée du récit de Thomas, est inachevée malgré ses 19548 vers[2]. *La* Saga *en islandais ancien, adaptation elle aussi du roman de Thomas, offre un récit complet.*

1. Voir Renée Curtis, « Wagner's *Tristan und Isolde*: The Transformation of a Medieval Legend », *Tristania*, VIII/2, 1983, p. 3-14.

2. Elle a donné lieu à deux continuations, celle d'Ulrich de Freiberg et celle de Heinrich de Türheim, traduites ici intégralement, pour la première fois.

Incomplet, en revanche, Sire Tristrem, *qui transpose en moyen anglais le même roman de Thomas ; il n'en manque guère, il est vrai, que la fin*[1]. *Ainsi, au total, c'est à travers six œuvres de grande ampleur, mais dont deux seulement sont complètes, que nous a été transmise la forme ancienne de la légende. Il existe quelques autres textes, tels que les* Folies, *mais il s'agit d'ouvrages brefs, qui ne rapportent que des épisodes ponctuels de l'histoire des amants.*

Et cependant ce sont ces bribes, ces fragments qui au siècle dernier ont séduit les érudits, puis le public. Il existait pourtant une autre version de la légende tristanienne, plus récente, plus courtoise, plus proche, pourrait-on penser, de notre goût moderne. Dès le premier quart du XIIIe siècle était apparue une « seconde génération » de récits tristaniens, des romans, en prose ceux-là, qui inséraient l'histoire des amants dans le cadre bien plus vaste du monde arthurien ; dans ces Tristan en prose, *Tristan devenait l'un des plus valeureux chevaliers de la Table Ronde, et Yseut était comparée à Guenièvre. Ce renouvellement transformait profondément le récit initial, dans sa forme aussi bien que dans sa signification. Cette nouvelle version, « arthurianisée » et « encourtoisée », qui sans doute correspondait mieux aux idéaux du XIIIe siècle, devait connaître jusqu'au XVIIe siècle un succès continu dans l'Europe entière et donna lieu à des adaptations en allemand, anglais, italien, espagnol, portugais, russe, tchèque, grec... En 1620, Pierre Sala en proposait une ultime version, que l'on réimprima jusqu'au début du XIXe siècle.*

Or ce n'est pas cette vaste réélaboration tardive qui a plu au XIXe siècle et qui continue de charmer le nôtre : ce sont les versions les plus anciennes, plus pures, plus violentes aussi, où se déploie, autonome, l'histoire des deux amants. Séduction d'un récit qui parle d'amour et de mort, et qui surtout allie les deux, faisant de la mort des amants l'assomption de leur passion ; schème fondateur de l'amour romanesque et de son avatar, l'adultère bourgeois ; ou encore subversion des valeurs de la société féodale aussi bien que de celles de la courtoisie : on a expliqué de bien des façons la fascination qu'a exercée ce récit. Depuis le Moyen Âge, on n'a cessé de rapporter,

1. Voir p. 964.

sous des formes différentes — traductions ou adaptations romanesques, pièces de théâtre, opéras ou films[1] *—, l'histoire de ces amants : « Ils ont beau être morts depuis longtemps, leur nom charmant continue de vivre, et leur mort vivra longtemps encore, à jamais, pour le bien de ce monde ; leur mort ne cessera d'être pour nous vivante et neuve… Nous lirons leur vie, nous lirons leur mort, et ce nous sera plus doux que le pain*[2]*. »*

C'est l'ensemble des versions les plus anciennes de la légende tristanienne, celles de la « première génération », tant françaises qu'étrangères, que nous avons décidé de réunir pour la première fois dans le cadre d'un même volume, en y incluant les découvertes les plus récentes concernant certains fragments.

Les deux récits d'ensemble les plus anciens qui nous sont parvenus sont ceux de Béroul et de Thomas. Ils ont été écrits en français, en vers de huit syllabes à rime plate, forme habituelle du roman à cette époque, dans le dernier tiers du XII*e* *siècle. D'un point de vue strictement chronologique, la version la plus ancienne est certainement celle de Thomas, qui fut écrite en Angleterre, probablement entre 1170 et 1173, dans l'entourage des souverains Plantagenêt. Le roman de Béroul a été composé un peu plus tard, sans doute en 1181, mais — critiques et exégètes s'accordent sur ce point — il s'agit d'une élaboration plus ancienne de la légende ; suivant en cela l'exemple de tous nos prédécesseurs, nous le faisons figurer en tête de ce recueil. Du point de vue narratif, les parties conservées de ces deux romans ne se recoupent pas ; le premier fragment de Thomas rapporte un épisode antérieur au moment où commence ce qui nous est parvenu du roman de Béroul, et les cinq autres fragments de Thomas donnent tous des épisodes intervenant, dans l'histoire des amants, après ceux de Béroul.*

À ces textes qui, à l'origine au moins, procuraient l'ensemble de l'histoire, on ajoute trois courtes « nouvelles » — Le Lai du Chèvrefeuille *de Marie de France, la* Folie de Tristan *d'Oxford et la* Folie de Tristan *de Berne*[3] *— écrites en français dans le dernier*

1. Comme *L'Éternel Retour* de Jean Cocteau (1943), *La Femme d'à côté* de François Truffaut (1981), ou le *Tristan et Yseut* d'Yvan Lagrange (1973).

2. Ainsi s'exprime Gottfried de Strasbourg à la fin de son prologue ; voir p. 393 (v. 222-233 de l'édition Weber).

3. Ces deux derniers textes, anonymes, sont dénommés ainsi en raison du lieu où est conservé leur manuscrit.

tiers du XIIe siècle, à la même époque que les poèmes de Béroul et de Thomas. Dans chacun de ces récits, un seul épisode, qui ne se retrouve d'ailleurs pas dans les romans précédemment évoqués : il s'agit chaque fois d'un retour de Tristan auprès d'Yseut, dont il ne supporte plus d'être séparé.

Viennent ensuite des textes dont nous proposons une traduction française : écrits en moyen haut allemand, le roman d'Eilhart d'Oberg, composé dans le dernier quart du XIIe siècle, puis l'adaptation que Gottfried de Strasbourg composa entre 1200 et 1210[1]*, et les deux continuations de l'œuvre de Gottfried, que rédigèrent Ulrich de Türheim et Heinrich de Freiberg ; traduite du vieil islandais (ou vieux norrois) l'adaptation que frère Robert composa en 1226 pour le roi de Norvège, et, du moyen anglais, celle qu'un auteur anonyme a écrite autour de 1300 en Angleterre et que l'on connaît sous le nom de* Sire Tristrem.

Enfin, quelques fragments ou épisodes, tant en français qu'en d'autres langues, montrent quelle fut l'expansion de cette légende dans sa forme ancienne, puisqu'on en retrouve des éléments dans des œuvres françaises tels que Le Roman de la Poire, *la* Continuation *du* Conte du Graal *due à Gerbert de Montreuil ou* Le Donnei des amants, *mais aussi dans des textes allemands du XIIIe siècle, et dans des versions tchèque ou italienne, plus tardives. Le* Tristan *tchèque, composé dans la seconde moitié du XIVe siècle, est presque tout entier inspiré par Eilhart et Gottfried, et la* Tavola ritonda, *composée dans le XIVe siècle tardif, a sa source dans les versions françaises en prose, postérieures aux œuvres en vers ; mais certains éléments de ces deux récits remontent au* Tristan et Yseut *de Thomas*[2]*. Des chansons scandinaves, conservées dans des manuscrits tardifs, mais qui peuvent sans doute être datées du XIVe siècle et rattachées à l'ancienne légende, ont complété ce corpus.*

Voilà ce qui nous est parvenu. D'autres versions, d'autres épisodes ont dû exister, puis disparaître, certains sans laisser de trace.

1. Gottfried a sans doute connu le roman d'Eilhart d'Oberg : Bédier a montré qu'en seize endroits il a presque à coup sûr emprunté à celui-ci (t. II p. 83-86).

2. Ainsi que l'a montré Einar Löseth, *Le Roman en prose de Tristan : le Roman de Palamède et la Compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique*, Paris, 1891, p. 60, n. d.

L'existence de deux de ces textes est attestée : Chrétien de Troyes affirme dans le prologue de Cligès *avoir composé un roman* Del roi Marc et d'Ysalt la Blonde *qui, dans son titre au moins, évacue le personnage de Tristan ; et deux sources — la branche II du* Roman de Renart, *composée autour de 1175*[1], *et un conte dévot du début du* XIII*e siècle — évoquent le poème d'un certain La Chèvre, « qui rimer valt / L'amor de Tristan et d'Isaut*[2] *». Mais de ces deux textes pas un vers n'a été conservé.*

D'une troisième œuvre, en revanche, nous est parvenue une bribe : vingt-deux vers, appartenant à un poème gallois qui devait être d'une bien plus grande ampleur et qui, selon son éditeur[3], *aurait daté de la première moitié du* XII*e siècle. Dans le Livre noir de Carmarthen, ces vers se présentent comme un poème unique, mais il est aisé de déceler l'existence de deux fragments mis bout à bout : leur métrique est différente. Les fragments sont écrits à la première personne ; dans l'un et l'autre il est fait allusion à un même personnage, Kyheic — peut-être Kaherdin ; il y est question de la disparition d'un héros, et de feuilles entraînées au fil de l'eau : « Nous avons été tous les deux de vaillants collaborateurs là où l'eau entraîne les feuilles. » On pense à la scène célèbre des copeaux qui, suivant le cours d'un ruisselet, servent de signal aux amants. Dans le second fragment, qui ne compte que six vers, le nom de Tristan semble devoir être reconnu sous la forme, tout à fait possible, de Diristan, et il est question aussi d'un nain, et de March : « Diristan gronde de fureur à la pensée de ta venue ; il ne te recevra pas dans... Pour moi, de mon côté, j'ai vendu March pour toi ; je voulais me venger de Kyheic à cause de ses paroles si douces. Hélas, nain, que ta*

1. *Seignor, oï avez maint conte / Que maint conteor vos raconte, / Coment Paris ravi Elainne, / Les max qu'el en ot et la paine, / De Tristrant dont La Chievre fist / Qui assez belement en dist, / Et fables et chançons de geste, / Romanz dou lin et de la beste* (*Le Roman de Renart*, branches II-VI, édition Mario Roques, Champion, C. F. M. A., 1951, v. 3733-3740).

2. Voir Gustav Gröber, « Ein Marienmirakel », *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie, Festgabe für Wendelin Foerster*, Halle, 1902, p. 421-439 (v. 5-8) : *Et Crestiens qui molt bel dist / Quant Cleget et Perceval fist, / Et Li Kievres qui rimer valt / L'amor de Tristan et d'Isaut.* Ce « La Chèvre » est peut-être à identifier avec le poète lyrique Robert de Reims.

3. Voir Joseph Loth, « Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde (suite), VII. Fragment d'un poème sur Tristan dans le Livre noir de Carmarthen », *Revue celtique*, XXXIII, 1912, p. 403-413. Les traductions citées sont celles de Joseph Loth.

colère m'a été funeste. » Joseph Loth suggère que le locuteur pourrait être le même — Brangien? Yseut? — dans les deux fragments. Quoi qu'il en soit, la métrique, les structures strophiques, la rime et l'allitération prouvent l'ancienneté de ce poème, qui, toujours selon J. Loth, « aurait pu nous donner une version sincère de la légende de Tristan en gallois ». Il faut nous contenter de cette épave, mais on conviendra qu'elle porte au rêve.

Épave moins ténue, le fragment de 158 vers d'un texte écrit en bas francique vers le milieu du XIII*e siècle au nord-est de Nimègue, et qui sans doute s'inspirait directement de Thomas*[1] *: nous le reproduisons dans ce volume. Qu'il a existé d'autres* Tristan *est hors de doute ; mais aucune trace, aucune allusion ne nous en a conservé le souvenir.*

La légende tristanienne, on l'a dit, a enchanté le XIX*e siècle ; mais en fut-il de même au Moyen Âge? L'état fragmentaire dans lequel nous est parvenu le roman de Thomas, la mauvaise qualité de la copie amputée du texte de Béroul, le fait même que cette copie soit unique ont servi d'arguments pour affirmer qu'en réalité ces poèmes n'avaient joui que d'un succès fort limité. Toutefois, si l'on considère que les fragments du* Tristan et Yseut *de Thomas sont les restes de six manuscrits différents, copiés dans diverses régions*[2]*, si l'on se souvient que ce même roman a donné lieu à des adaptations en plusieurs pays d'Europe, et que l'on retrouve trace de certains épisodes propres à la version ancienne jusque dans la* Tavola ritonda *ou le* Tristan *en vieux tchèque*[3]*, on voit que cette version de la légende a dû être fort répandue. Est-il, au reste, meilleure preuve du succès d'une œuvre que l'existence d'une autre œuvre écrite contre elle? Or — et nous aurons à y revenir — il y eut au moins un « anti-*Tristan *», le* Cligès *de Chrétien de Troyes, très explicite à cet égard.*

1. C'est le fragment intitulé *Tristan le Nain* (voir p. 1019-1021). Après avoir mené une comparaison précise avec la version donnée par Thomas de cet épisode et découvert bon nombre de transpositions littérales, Danielle Buschinger conclut que l'auteur bas allemand s'appuyait effectivement sur Thomas.

2. C'est ce que montrent les variations dialectales. En effet, deux des manuscrits, ceux de Cambridge et de Turin, ne sont pas marqués dialectalement d'anglo-normand, comme c'est le cas pour les autres.

3. Voir p. XV et n. 2.

Les adaptations mêmes connurent un grand succès. Du Tristan et Isolde *de Gottfried nous sont restés vingt-sept manuscrits des* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles, provenant de différentes régions. La* Saga *de frère Robert fut refondue au* XVe *siècle, quelque deux cents ans après sa rédaction, dans une* Tristrams saga ok Isoddar, *et nombreuses sont les allusions à la légende, plus ou moins précises ou importantes, dans les textes islandais et plus largement dans la littérature du domaine scandinave*[1].

Quant aux allusions à Tristan et Yseut dans les littératures d'oc et d'oïl, elles sont presque innombrables. Dès 1835, Francisque Michel en avait recensé un grand nombre; à sa suite, M. Birch-Hirschfeld, A. Graf, L. Sudre, Joseph Bédier, puis Rita Lejeune et Irénée Cluzel pour les troubadours, ont ajouté à la moisson. C'est chez Cercamon (1135-1145), Bernard de Ventadour (1154), Raimbaut d'Orange (1163), Guiraut de Cabrera (1169-1170), Arnaut Guilhem (1160-1170) — les premiers troubadours, qui écrivaient avant 1170 — que l'on rencontre les allusions les plus anciennes aux amours de Tristan et Yseut. Guilhem de Berguedan ou Bernard de Ventadour utilisèrent le nom de Tristan comme senhal, *c'est-à-dire comme pseudonyme, très souvent masculin, pour la dame aimée. La référence au couple exemplaire était devenu un lieu commun littéraire : les jongleurs se devaient d'avoir ce récit à leur répertoire*[2], *l'évocation constante du thème montre qu'il appartient à la mémoire collective*[3], *et l'analyse précise des allusions à la légende faites au* XIIIe *siècle par le romancier Jean Renart, la façon dont il réinterprète dans* L'Escoufle *des épisodes tristaniens ont révélé qu'il connaissait aussi bien la version de Béroul que celle de Thomas, et même les* Folies[4].

1. Voir la Notice de la *Saga*, p. 1521.

2. Voir le *Roman de Renart : Je fot savoir bon lai breton / Et de Mellin et de Notun, / Dou roi Lartu et de Tritan, / De Charpel et de saint Brandan. / — Et sez tu le lai dam Isset ? / —Iai, iai, dist-il, godistonnet, / Je les savrai mout bien trestouz* (*Le Roman de Renart*, branche I, édition Mario Roques, Champion, C. F. M. A., 1970, v. 2435-2441 ; Renart s'est déguisé en jongleur anglais pour échapper à ses poursuivants).

3. Voir par exemple Dante, *L'Enfer*, chant V, v. 67 ; l'Arioste, *Roland furieux*, chant IV, strophe LII ; Pétrarque, *Triomphe de l'amour*, III, v. 79.

4. Voir Merritt R. Blakeslee, « Les Allusions aux romans de Tristan dans l'œuvre de Jean Renart : étude des sources », *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial,* Göppingen, 1987, p. 42-58 ; sur les dix-neuf allusions que fait Jean Renart à la légende, sept renvoient certainement à Thomas, à Béroul ou à

Plus que toute autre légende, le récit des amours tristaniennes est devenu également un lieu commun iconographique[1]. *Très souvent, ce sont les mêmes « tableaux » qui sont représentés : la scène du philtre, celle au cours de laquelle le roi perché dans l'arbre épie le rendez-vous des amants, celle de la découverte par le roi des amants dans la forêt, celle du serment d'Yseut. Des coffrets d'ivoire s'ornent de représentations liées à la légende. Sur celui qui est conservé à Vannes (*XII*e siècle) figure un guerrier qu'on identifie à Tristan ; on tient peut-être là le plus ancien témoignage iconographique*[2]. *Celui du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (*XIII*e siècle) offre quatre scènes : le philtre, les amants dans un lit, le Gué Périlleux, le serment. Un autre, datant du* XIV*e siècle et conservé au Metropolitan Museum de New York, présente Marc juché dans l'arbre et épiant les amants, de même qu'un chapiteau du palais Jacques-Cœur à Bourges et une miséricorde de la cathédrale de Chester. Des broderies conservées au couvent de Wienhausen, en Basse-Saxe, et exécutées vers 1300 sont inspirées d'Eilhart et de Gottfried. Des tuiles de parement de l'abbaye de Chertsey dans le Surrey*[3] *représentent elles aussi les amants. Enfin Tristan et Yseut se retrouvent sur certains vitraux de cathédrale. Mais ce sont sans doute les miniatures qui offrent les représentations les plus nombreuses du couple des amants, et pas uniquement dans les manuscrits conservant leur histoire. Ainsi un célèbre manuscrit à peintures du* XIII*e siècle, celui du* Roman de la Poire*, donne en pleine page deux images superposées : les amants côte à côte, et la scène de l'épée dans la loge de feuillage.*

À travers les représentations offertes aux yeux du public, et par le biais de récits oraux colportés, l'histoire de Tristan et Yseut a laissé sa trace dans les mémoires. Au Moyen Âge déjà, on pouvait

l'une des *Folies* ; ce pourrait être le cas pour les autres également, sauf pour une qui pourrait se rattacher à un lai perdu. Sur la manière dont Jean Renart réinterprète dans *L'Escoufle* des épisodes tristaniens, voir Daniel Poirion, « Fonction de l'imaginaire dans *L'Escoufle* », *Mélanges offerts à Charles Foulon*, Rennes, 1980, t. I, p. 287-293.

1. Voir Roger S. Loomis et L. H. Loomis, *Arthurian Legends in Medieval Art*, Londres, 1938.

2. Voir Gérard-J. Brault, « Le Coffret de Vannes et la Légende de Tristan au XIIe siècle », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, 2 vol., Gembloux, Duculot, 1969, t. I, p. 653-668.

3. Voir la Notice de *Sire Tristrem*, p. 1543.

percevoir le succès d'une légende à travers l'onomastique; celle de Tristan ne fait pas exception. En France du Sud, on a conservé quelques couplets adressés par une trobairitz *nommée Iseut de Capion à une autre poétesse; originaire du Gévaudan, elle vécut entre 1187 et 1250 environ*[1]*. Plus tôt encore, en France du Nord cette fois, un couple habitant le comté de Blois avait donné à deux de ses huit enfants les noms de Tristannus et d'Isaut, comme il apparaît dans une charte, et cela au plus tard dans les années 1167-1168, ce qui prouve qu'à cette date la légende des deux amants était assez répandue pour qu'on puisse baptiser des enfants de leur noms*[2]*. Encore plus tôt, on a relevé en Terre sainte un Tristagnus de Dumo, qui aurait vécu entre 1113 et 1154, et, couché dans un cartulaire des Deux-Sèvres, entre 1130 et 1150, un Petrus Tristrant*[3]*. En Italie, dès le* XII*e siècle, Tristaynus apparaît à côté d'Artusius (le roi Arthur) ou de Galvanus (son neveu Gauvain). Et à la fin du* XIII*e siècle, l'un des fils du roi Louis IX, Jehan, qui voit le jour lors de la croisade, est surnommé Tristan à cause des douloureuses circonstances de sa naissance*[4]*.*

Enfin, ultime preuve du succès rencontré par les amours de Tristan et Yseut, les habituelles récriminations des religieux, tel Pierre de Blois s'indignant, dans les années 1160, que les fidèles s'émeuvent jusqu'aux larmes au récit, fait par des histrions, des

1. Voir Rita Lejeune, « Les Noms de Tristan et Iseut dans l'anthroponymie médiévale », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, t. II, p. 625-630; R. Lejeune résume ainsi les recherches antérieures : « C'est donc aux environs de 1180 que dans un milieu très cultivé du Gévaudan, une famille seigneuriale décida de donner le nom d'Iseut à une petite fille qui venait de naître » (*ibid.*, p. 627).

2. « Ainsi l'on peut désormais considérer comme une certitude que, dès avant 1167-1168, dans le comté de Blois où les parents Bisellus avaient leurs biens, la légende de Tristan et d'Iseut avait pénétré avec suffisamment d'autorité pour infléchir la mode anthroponymique habituelle [...] Or la première allusion à la légende des fameux amants dans la littérature d'oïl ne remontait pas plus haut, jusqu'ici, que l'*Érec et Énide* de Chrétien de Troyes » (*ibid.*, p. 626).

3. Voir Pierre Gallais, « Bleheri, la cour de Poitiers et la diffusion des récits arthuriens sur le continent », *Actes du VII*e *congrès de la Société française de littérature comparée*, Université de Poitiers, 1967.

4. « La royne acoucha d'un filz, qui ot a non Jehan. Et l'appeloit l'an a surnom Tritant, pour la grant douleur la ou il fu né » (Joinville, *La Vie de saint Louis*, édition N. L. Corbett, Éditions Naaman, 1977, § 399).

malheurs d'Arthur ou de Tristan, alors que seule la passion du Christ le mérite pour leur salut[1].

L'étude de l'influence de la légende tristanienne révèle un phénomène constant : au Moyen Âge comme dans les temps modernes, on ne fait pas allusion à la première partie de l'histoire, qui rapporte la jeunesse de Tristan, mais à la seconde, celle des amours tragiques des deux amants de Cornouailles. Les aléas de la transmission des textes français — textes dans lesquels rien ne reste du début de l'histoire — ont d'ailleurs favorisé cette optique chez les modernes. Mais dès le Moyen Âge la plupart des scènes mémorisées en coffrets d'ivoire, vitraux, miniatures, vers ou proses, se rattachent à cette seconde partie, et offrent avec constance le même schéma : les amants sont vus, les amants sont pris, les amants se retrouvent malgré tout. Ce plaisir voyeur est amplifié par l'affirmation d'une passion à laquelle même la mort ne peut faire obstacle : l'auditeur, le lecteur ont le sentiment, guidés en cela par les poètes médiévaux, d'avoir accès au secret ultime de l'amour et du désir.

Car c'est bien ainsi que se structure la légende, comme le montre Merritt Blakeslee : d'une part, l'histoire de Tristan, les enfances du héros, ses premiers exploits; d'autre part, l'histoire du couple, les amours de Tristan et Yseut, à la cour du roi Marc tout d'abord, puis en divers lieux après l'exil de Tristan. C'est cette seconde partie qui a fait de ce récit un mythe, tout à la fois schème narratif explicatif et générateur à l'infini de gloses et de nouveaux récits.

La première partie situe tout naturellement les romans tristaniens dans la littérature héroïque de l'époque; l'indéniable prédilection dont fait preuve Eilhart pour cet aspect de la vie de Tristan a conduit à voir dans son ouvrage une « histoire de Tristan » bien plus qu'un roman amoureux[2]*. C'est cette partie du récit qui a permis que la* Tristrams saga *soit lue aussi comme une* riddarasaga,

1. «*Nulla etiam affectio pia meritoria est ad salutem, nisi ex Christi dilectione procedat. [...] Recitantur etiam pressurae vel injuriae eidem crudeliter irrogatae, sicut de Arturo et Gangano et Tristanno, fabulosa quaedam referunt histriones, quorum auditu concutiuntur ad compassionem audientium corda, et usque ad lacrymas compunguntur*» (*Liber de Confessione*, Migne, *Patrologie latine*, t. CCVII, col. 1088).

2. Voir, dans la Notice consacrée à Eilhart, p. 1362-1363, la justification que donne René Pérennec du titre choisi.

une «saga de chevaliers», peut-être la première du genre[1]. *Ce premier pan narratif conjoint une série de thèmes folkloriques ou mythiques propres aux héros : naissance douloureuse ou illégitime, reconnaissance, premiers exploits, conquête d'une femme. Mais, parvenue à ce point, l'épopée laisse place au roman, car la femme conquise est destinée non au héros, mais à son oncle... On l'a dit : de la première partie rien ne reste dans les textes français ; ce que nous en connaissons vient d'une part d'Eilhart, d'autre part des adaptations de Thomas que sont la* Saga, *le poème de Gottfried et* Sire Tristrem. *On peut cependant supposer que les épisodes que l'on trouve dans ces quatre textes existaient également chez Béroul et Thomas.*

Le début des romans concerne les parents de Tristan. Son père, Rivalin, en guerre contre son suzerain, le duc Morgan, va chercher alliance auprès du roi Marc; chez Béroul et Eilhart, et dans d'autres textes épisodiques qui évoquent son rang, Marc est seulement roi de Cornouailles ; mais Thomas le fait roi d'Angleterre[2].

L'amour naît entre Rivalin et Blanchefleur, la sœur du roi Marc; les quatre textes — Eilhart, Gottfried, la Saga, Sire Tristrem *—, avec de légères variantes, narrent leur départ de Cornouailles, leur destin tragique, la naissance de Tristan. Dans toutes les versions, Tristan est conçu hors mariage, de façon illégitime donc. Rivalin devant regagner son royaume, Blanchefleur le suit. Elle accouche, soit en mer, soit plus tard, après avoir appris la mort de Rivalin (sauf chez Eilhart), et meurt tout aussitôt. C'est à ces tragiques circonstances que Tristan doit son nom, «triste an». Suivent les épisodes de la jeunesse du héros : son éducation par le fidèle sénéchal auquel il a été confié, Rual, son enlèvement par des marchands norvégiens. Relâché, Tristan accoste près de Tintagel, résidence du roi Marc.*

Dès lors, le père mort va être remplacé par l'oncle maternel: Tristan conquiert l'estime et l'affection du roi Marc; leur lien de parenté est révélé, et Marc adoube son neveu, à qui il songe comme héritier. Tristan retourne dans son pays — l'Erménie, la Parménie ou le Léonois — pour venger son père et reconquérir son royaume, mais il renonce finalement à l'héritage paternel.

1. Ainsi que le souligne R. Boyer dans sa Notice, p. 1516.
2. Voir la Notice consacrée à Thomas, p. 1230, et Gottfried, p. 395.

De retour auprès de Marc, il combat le Morholt, frère de la reine d'Irlande, qui vient prélever un tribut de jeunes gens dans le royaume. Tristan le vainc, mais un fragment de son épée reste dans la tête du Morholt; le héros reçoit une blessure empoisonnée, et son adversaire lui révèle que seule la reine sa sœur peut guérir ce poison. Tristan se rend en Irlande sans se faire reconnaître; il y est soigné par la reine d'Irlande, Yseut, et par sa fille, qui porte le même nom[1].

Guéri, Tristan retourne auprès du roi Marc; jaloux de l'affection que celui-ci lui porte, des seigneurs exigent du roi qu'il se marie; Tristan est chargé d'aller quérir comme épouse pour le souverain la jeune Yseut; Eilhart et Sire Tristrem *situent ici l'épisode du cheveu d'or apporté par une hirondelle. Marc déclare qu'il ne veut épouser que la jeune fille à qui appartient ce cheveu; on l'aura compris, cette jeune fille est Yseut.*

Déguisé en marchand et à nouveau sous un faux nom, Tantris, Tristan accoste une deuxième fois en Irlande; vainqueur d'un dragon qui ravage le pays, il est empoisonné par sa langue, qu'il a emportée comme preuve de son exploit; la reine et sa fille le guérissent à nouveau; la princesse Yseut le reconnaît comme le meurtrier de son oncle le Morholt à cause de son épée ébréchée, mais elle renonce à la vengeance. Tristan gagne pour le roi la main d'Yseut, qu'il enlève ainsi à un prétendant local.

C'est avec l'épisode du philtre que l'on entre dans la seconde partie de la légende. Cet épisode, donné par les quatre mêmes versions, mais également par un fragment tout récemment découvert du roman de Thomas[2]*, se situe lors du voyage en mer entre l'Irlande et la Cornouailles. C'est le milieu de la journée, la chaleur est accablante, Tristan a soif, il demande qu'on apporte une boisson pour Yseut et pour lui; une méprise conduit soit une servante, soit un serviteur, soit Brangien elle-même, à apporter un flacon contenant le philtre d'amour préparé par la reine d'Irlande pour sa fille : ce «vin herbé» était destiné à unir Marc et Yseut d'un amour indéfectible. Saisis l'un pour l'autre d'un désir irrésistible, les jeunes gens s'avouent leur amour en un dialogue en forme d'énigme — «* lamer *me fait souffrir», dit Yseut —, et s'unissent aussitôt.*

1. Sauf dans la *Saga*, où la mère se nomme Ísodd, et la fille Ísönd; l'épouse se nomme également Ísodd.

2. Voir le fragment inédit de Carlisle, p. 123-127.

Le mariage de Marc et d'Yseut a lieu; Tristan et Yseut convainquent Brangien de remplacer la reine, qui n'est plus vierge, dans le lit de Marc, pour la première partie de la nuit de noces.

Pendant quelque temps, les amants, constamment surveillés, doivent pour se rencontrer inventer bien des ruses, comme par exemple le signal des copeaux portés par l'eau. Des seigneurs jaloux, le nain astrologue Frocin, et même Mariadoc, ami de Tristan mais fidèle au roi, dénoncent les amants et poussent Marc à diverses ruses destinées à les découvrir. Perché dans un arbre, le roi assiste ainsi à un dialogue à lui destiné, car les amants ont aperçu son reflet dans l'eau[1]*. Puis le nain répand de la farine entre le lit de la reine et celui du héros : bien qu'éventée par Tristan, la ruse réussit à moitié. De semi-convictions en évident flagrant délit, Marc finit par faire condamner les amants : au bûcher ou à la roue pour Tristan, à être livrée aux lépreux pour Yseut, selon Béroul et Eilhart; Tristan échappe aux gardiens, enlève Yseut aux lépreux avec l'aide de Governal son précepteur; ils s'enfuient dans la forêt du Morroi, où Tristan, toujours ingénieux, invente la pêche à l'hameçon*[2]*, ou l'arc infaillible*[3]*; leur vie est âpre et rude, ils ne dorment jamais au même endroit, mais*

Tant s'entraiment de bone amor
L'un por l'autre ne sent dolor[4].

Dans l'autre tradition, celle des textes adaptés de Thomas, le roi impose d'abord à Yseut une ordalie — fer rouge et serment, mais le serment sera ambigu —, avant de condamner les amants à un exil qui se révèle pour eux pur paradis, dans une grotte forestière[5]*. C'est dans cette retraite que Marc les découvre un jour, endormis, enlacés, mais tout habillés, et l'épée de Tristan placée entre eux — détails qui convainquent le roi de leur innocence*[6]*. Marc prend*

1. Ici commence ce qui nous reste du roman de Béroul.
2. Voir Eilhart, p. 323.
3. Voir Béroul, v. 1752, p. 49.
4. Béroul, v. 1365-1366, p. 39.
5. Voir Gottfried, p. 600-607 (épisode de la grotte d'amour).
6. On a rapproché cet épisode d'une scène comparable d'un récit irlandais, *La Fuite de Diarmaid et Grainne* : Diarmaid place entre la jeune femme et lui une pierre, ou un morceau de viande, par respect pour le roi. L'épée séparatrice est par ailleurs un motif traditionnel dans les contes ayant trait à une

l'épée de Tristan et met la sienne à sa place, il prend au doigt d'Yseut l'anneau qu'il lui avait donné et le remplace par le sien propre, renouvelant par ces deux gestes les pactes de fidélité qui liaient à lui chacun des amants — échangeant du même coup deux symboles sexuels contre deux autres. Dans certaines versions, le roi accomplit un geste supplémentaire; un rayon de soleil frappe le visage d'Yseut ou, dans le Roman de la Poire, *celui des deux amants: le roi obture de son gant le trou par lequel passait le soleil*[1]. *Béroul situe cette scène au solstice d'été; elle est donc à mettre en rapport d'une part avec le soleil au zénith, qui déjà présidait à l'épisode du philtre, d'autre part avec le rêve que décrit Tristan déguisé en fou dans la* Folie *d'Oxford*[2] *— rêve d'un palais de verre suspendu entre ciel et terre et traversé de soleil, où Yseut et lui pourraient s'aimer. Au soleil passion Marc oppose l'obstacle du gant, symbole de son pouvoir. Nous l'avons dit, cette scène est l'une de celles qu'a le plus volontiers représentées le Moyen Âge: Jean Renart décrit dans* L'Escoufle, *avec sa sophistication coutumière, ce tableau gravé sur le couvercle d'une coupe d'or émaillée*[3].

L'épisode de la découverte des amants endormis coïncide chez Béroul et Eilhart avec le moment où le philtre perd son effet. Aidés par l'ermite Ogrin, Tristan et Yseut demandent à revenir à la cour; Marc accepte. Dans l'autre tradition, issue de Thomas sans doute, il n'est pas fait allusion à la durée du pouvoir du philtre; Marc, convaincu de l'innocence des amants, accepte de les recevoir quand ils décident, d'eux-mêmes, de revenir; Béroul situe à ce moment-là le serment ambigu prêté par Yseut.

lutte contre un dragon; voir J.-P. Martin, « L'Épée, la Princesse et le Dragon, de Tristan aux Dioscures », *Revue des langues romanes*, LXXXV, 1981, p. 3-36 et n. 48.

1. Cette version est celle de Béroul (voir v. 2039-2042, p. 57). Chez Eilhart, le roi dépose simplement son gant sur le corps d'Yseut (voir p. 324); la *Saga* précise que c'était pour la protéger du soleil (voir p. 879); Gottfried remplace le gant par des herbes avec lesquelles le roi obstrue l'orifice (voir p. 611).

2. Voir Philippe Walter, « Le Solstice de Tristan », *Travaux de linguistique et de littérature de Strasbourg*, XX, 1982, p. 646-657. Voir aussi la *Folie* d'Oxford, v. 299-308, p. 225 : *[...] la sus en le air / Ai une sale u je repair. / De veire est faite, bele et grant / Li solail vait par mi raiant /.../ Li solail, quant par matin lefrat, / Lenz mult clarté rendrat.*

3. V. 594-609 de l'édition Sweetser, Genève, Droz, 1974.

Les amants se revoient en cachette, mais ils sont surpris et Tristan doit s'enfuir : c'est le « rendez-vous dans le verger » donné par un fragment du roman de Thomas, pendant non ambigu, cette fois-ci, de la scène de la forêt ; le roi découvre les amants endormis dans le verger, mais sans épée entre eux, et part chercher des témoins[1] *; pour éviter le pire, Tristan quitte la cour, les amants se séparent sur une promesse de fidélité, et Yseut donne son anneau à Tristan. Dans le second mouvement du récit amoureux qui suit le départ de Tristan, cet anneau servira de signe de reconnaissance.*

À partir de l'exil de Tristan, le récit subit une nouvelle mutation[2]*. Les amants sont désormais séparés, et Tristan ne pourra plus approcher Yseut que sous de fausses identités, et déguisé — en fou, en marchand, en pèlerin, en lépreux, en musicien ; les brefs récits des* Folies, *de* Tristan ménestrel *ou de* Tristan rossignol *se situent tous à ce moment de la légende. Tristan va de pays en pays, éprouvant sa vaillance ; après des années d'errance, il arrive en Petite-Bretagne où il se lie avec le fils du duc, Kaherdin ; celui-ci a une sœur nommée Yseut aux Blanches Mains*[3] *: elle est belle et aime Tristan ; celui-ci décide de l'épouser, tout à la fois parce que son nom et sa beauté lui rappellent la reine, parce qu'il veut tenter d'oublier celle-ci, et aussi parce qu'il souhaite faire l'expérience de ce qu'elle vit ; mais le mariage n'est pas consommé*[4]*. Pour se consoler, Tristan a fait placer des statues d'Yseut et de sa suivante Brangien dans une salle secrète : c'est là qu'il s'entretient avec l'image de celle qu'il n'a cessé d'aimer.*

Un jour, un chevalier nommé Tristan le Nain, en quête de son amie enlevée par un géant, demande l'aide de Tristan ; au cours du combat le chevalier est tué, et Tristan reçoit, encore une fois, une blessure empoisonnée. Il envoie secrètement Kaherdin chercher Yseut qui, seule, pourrait le guérir : une voile blanche signalera qu'elle est sur le navire, une voile noire son absence. Mais Yseut son épouse a épié la conversation : lorsque le navire revient, elle annonce faussement à Tristan que la voile est noire ; Tristan meurt aussitôt ; Yseut débarque enfin, et meurt sur le corps de son bien-aimé.

1. La coutume exige en effet, d'une part, que l'adultère soit prouvé par le flagrant délit, d'autre part, qu'il y ait des témoins.
2. À partir de là, le récit de Béroul et celui d'Eilhart divergent.
3. Sauf dans la *Saga* et dans la *Tavola ritonda.*
4. Le texte de Gottfried s'interrompt juste avant le mariage. Un fragment du roman de Thomas a conservé cet épisode.

Thomas n'ajoute qu'un épilogue d'auteur, tandis qu'Eilhart rapporte la fable du rosier et du cep de vigne enlacés, et que la Saga *évoque les chênes aux branches entremêlées*[1]. *On rapportait cette tradition à une version archaïque de la légende, mais cette métaphore ne serait-elle pas également la fin, la « vraie » fin du roman de Thomas*[2] ?

L'histoire de Tristan et Yseut, ainsi résumée, fait apparaître nombre d'éléments narratifs dont la source n'est ni l'antiquité gréco-latine, ni la poésie lyrique occitane, ni aucune œuvre contemporaine. Quelle en est donc l'origine ? Deux hypothèses, principalement, ont été formulées : celle d'une origine celtique, et celle d'une origine orientale.

Dès 1913, Gertrude Schoepperle[3] *a relevé dans l'ensemble des récits tristaniens les éléments qui présentaient une parenté évidente ou une ressemblance convaincante avec les éléments de récits celtiques, et tout particulièrement avec l'un d'entre eux,* La Fuite de Diarmaid et Grainne, *attesté dès le* X*e siècle, et où se trouve réuni un trio à quelque égard comparable à celui de notre légende : un roi irlandais, Finn, dont le neveu, Diarmaid, enlève la jeune épouse, Grainne ; toutefois, les différences sont grandes : la jeune femme, donnée en mariage au vieux roi, devient amoureuse d'un jeune homme qu'elle contraint par une* geis *(un sort, une contrainte) à l'enlever ; poursuivis, les jeunes gens se réfugient dans une forêt ; dans un premier temps Diarmaid refuse de trahir Finn et reste chaste, marquant sa réserve par une séparation de leurs corps*[4] *; un*

1. Voir p. 388 et 920.

2. M. Blakeslee, arguant du fait que l'auteur de la *Saga,* frère Robert, n'invente jamais, propose de voir dans la métaphore finale la véritable fin du roman dans la version de Thomas ; d'ailleurs, les deux manuscrits (*Sneyd 2* et *Douce*) qui donnent la fin du texte de Thomas, divergent de façon importante, ce qui prouverait l'incertitude de la tradition (voir p. 210-212).

3. Voir *Tristan and Isolt, a Study of the Sources of the Romance*, 2 vol., Londres-Francfort, 1913. Ses recherches se situent dans la suite des travaux de Bédier et de ceux de Wolfgang Golther, *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neueren Zeit*, Leipzig, 1907.

4. Morceau de viande, pierre, épée : le motif d'un objet séparant un homme et une femme couchés ensemble pour signifier leur chasteté est très largement représenté (voir p. XXIV, n. 6). On le retrouve par exemple dans un récit ossète du Caucase : *Le Livre des héros. Légendes sur les Nartes*, traduit par Georges Dumézil, Gallimard-Unesco, 1965 ; la femme d'un guerrier mort prend le frère de celui-ci pour son époux ; la nuit venue, Aesahr place son épée entre elle et lui (ouvrage cité, p. 29).

jour, de l'eau qui gicle sur sa cuisse[1] *provoque une réflexion de la jeune femme, qui met fin à la réserve de Diarmaid. D'autres rapprochements ont été faits*[2] *avec des récits mettant en scène un roi, ou un seigneur, et sa jeune femme amoureuse d'un jeune homme qu'elle incite ou contraint à l'enlever, telles les histoires de Deirdre et Noise, ou de Cano et Créd*[3]. *On a également souligné la présence parmi les compagnons de Cuchulainn d'un nommé Drust, qui participe à un combat contre un dragon comparable au Morholt. Toutes ces recherches ont mis en évidence, dans des récits irlandais antérieurs à nos textes ou contemporains de ceux-ci, l'existence d'éléments de la légende, comme le chien magique, les nains, et d'autres encore, que nous avons déjà soulignés.*

Par ailleurs, Marc, Tristan et Yseut apparaissent dans la tradition galloise des « triades », antérieures au XII*e siècle, et qui donnent des listes de personnages, d'objets ou d'événements groupés par trois*[4]*; Tristan apparaît au nombre des trois meilleurs guerriers, des trois plus puissants gardiens de porcs, des trois amants les plus glorieux; Essylt est parmi les trois femmes infidèles d'Angleterre; une triade fait apparaître Tristan gardien des porcs de Marc et envoyant un message à Yseut.*

L'onomastique donne aussi sa moisson de renseignements : on a montré que le nom celtique de Tristan — Drystan — est d'origine picte (il viendrait donc du nord de l'Écosse) et signifie « vacarme », « tumulte », alors que celui d'Yseut est sans doute irlandais. Le nom de Marc, Marc'h, signifie « cheval » dans toutes les langues celtiques[5]. *Quant aux toponymes, ils plaideraient, eux, pour une localisation, sinon une origine, cornique*[6]*: c'est en effet en Cor-*

1. Voir l'épisode de « l'eau hardie » chez Thomas, p. 158-160.

2. Voir en particulier James Carney, « The Irish Affinities of Tristan », *Studies in Irish Literature and History*, Dublin, 1955, p. 189-242, et Sigmund Eisner, *The Tristan Legend, a Study in Sources*, Evanston, 1969. Pour J. Carney, les romans français et les récits irlandais seraient des réélaborations parallèles d'une source commune primitive, un récit qui aurait pris naissance en Écosse du sud au VIIIe siècle; un dérivé continental de ce récit primitif (l'archétype ?) serait à l'origine des romans français en vers.

3. *Scéla Cano Meic Gartnain*, ou *L'Histoire de Cano fils de Gartnan*, où apparaît un Markan dont la femme est infidèle.

4. Voir Rachel Bromwich, *The Welsh Triads*, Cardiff, 1961.

5. Cela expliquerait l'allusion faite par le nain chez Béroul aux oreilles de cheval du roi (v. 1332-1334, p. 38).

6. Voir Oliver J. Padel, « The Cornish Background of the Tristan Sto-

nouailles anglaise que se situent Tintagel, Lantien, le Mont-Saint-Michel, la forêt du Morroi, le Gué Périlleux sur la rivière Truro, ou encore le Dinan de Béroul et le Litan d'Eilhart.

La Bretagne, enfin, aurait elle aussi apporté quelques éléments à la trame : le mariage de Tristan avec l'autre Yseut, fille du roi Hoël de Carhaix, ainsi que l'histoire des parents de Tristan et des luttes bretonnes, auraient été intégrés à la légende lors de l'arrivée de celle-ci sur le continent.

Plus récemment, Pierre Gallais a mis en évidence certaines ressemblances du récit tristanien avec un poème persan du XIe *siècle,* Wîs et Râmîn*, et il a soutenu l'hypothèse d'une origine orientale de la légende*[1]*. Maubad veut épouser la jeune Wîs qui aime Râmîn; les amants sont bannis, comme Tristan et Yseut le seront dans certaines versions; Wîs doit subir comme Yseut une épreuve judiciaire prouvant sa chasteté; Râmîn est comme Tristan musicien et poète; les amants sont surpris dans le verger par le roi, et Râmîn s'enfuit. Mais, malgré ces ressemblances, les différences sont importantes — ainsi Wîs ne prête pas serment : elle préfère s'enfuir — et la fin du récit, qui voit Wîs et Râmîn se retrouver, est totalement opposée à celle de la légende tristanienne.*

Des sources diverses, ponctuelles, sont donc identifiables. On a rapproché à juste titre la figure du Morholt de celle du Minotaure, la lutte de Tristan contre le dragon de l'histoire de Jason, l'image des deux voiles blanche et noire de l'épisode du retour de Thésée, et la fidélité du chien Husdent de celle du chien d'Ulysse; Tristan reconquérant grâce à son art musical Yseut enlevée par un baron irlandais évoque la figure d'Orphée; Tristan tuant avec son arc l'un des traîtres qui les épiait rappelle celle d'Ulysse lors de son retour à Ithaque. Mais il serait inadéquat de percevoir une influence antique forte dans les récits tristaniens. Somme toute,

ries », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, I, 1981, p. 53-81 ; et Edith M. R. Ditmas, « Beroul the Minstrel », *Reading Medieval Studies*, VIII, 1982, p. 34-74 ; l'un et l'autre plaident, à partir du roman de Béroul surtout, pour une origine cornique. André de Mandach a consacré plusieurs articles aux apports des recherches archéologiques du site de Lantien en Cornouailles : voir « Recent Excavations and Research in Cornwall concerning Tristan and Ysolt », *Tristania*, IV, 1979, p. 4-21.

1. Voir Pierre Gallais, *Genèse du roman occidental. Essais sur « Tristan et Iseut » et son modèle persan*, Sirac, 1974.

aucun de ces récits ne peut être ramené à une source unique. Or, malgré des divergences de détail, ces romans possèdent en commun une structure et des éléments narratifs et symboliques assez caractérisés pour que, dès le XIX[e] *siècle, on ait pu formuler l'hypothèse d'un récit archétypal perdu, nommé* Ur-Tristan *par W. Golther,* estoire *par G. Schoepperle, qui reprenait le terme employé par Béroul*[1], *ou encore « archétype », et dont la composition se serait située, quoi qu'il en soit, vers le milieu du* XII[e] *siècle. Une autre hypothèse, formulée au milieu du siècle dernier et encore reprise parfois, situe ce Tristan archétypal dans le Sud de la France en se fondant sur la précocité des allusions à Tristan chez les troubadours, et sur la circulation à peu près assurée de la légende à la cour de Poitiers*[2].

Mais cette vue, un peu simpliste, d'une source unique a été écartée au profit d'une conception beaucoup plus nuancée, présentée en particulier par A. Vàrvaro[3]. *Il faut en effet constater que les romans, spécialement ceux de Béroul et Thomas, font référence à des versions divergentes et parfois contradictoires de la légende, et aussi bien orales qu'écrites, comme le précise Thomas, qui mentionne un certain Bréri, détenteur de la véritable tradition*[4]. *Par ailleurs, Giraud de Barri, dans sa* Description de l'Irlande *composée en 1194, évoque «* famosus ille Bledhericus, qui tempora nostra paulo praevenit[5] *», « ce célèbre Bledhericus, qui vécut peu avant nous ». Et dans la* Continuation *qu'il a donnée au* Conte du Graal *inachevé de Chrétien de Troyes, Wauchier de Denain évoque un certain Bléheri*[6]. *Il est probable qu'il s'agit du même person-*

1. Aux vers 1267 et 1789, Béroul affirme la véridicité de sa version en faisant référence à une *estoire* : *N'en sevent mie bien l'estoire, / Berox l'a mex en sen memoire* (p. 36), et à une *estoire* écrite : *Ne, si comme l'estoire dit / La ou Berox le vit escrit, / Nule genttant ne s'entramerent / Ne si griment nu conpererent* (p. 50).

2. Voir Claude Charles Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, Paris, 1846, t. II, p. 422-451.

3. Voir « La teoria dell'archetipo tristiano », *Romania*, LXXXVIII, 1967, p. 13-58 ; et « L'utilizzazione lettereria di motivi della narrativa popolare nei romanzi di Tristano », *Mélanges offerts à Jean Frappier*, t. II, p. 1057-1075.

4. V. 2261-2277, p. 184-185.

5. *Descriptio Cambriae*, chap. XVII.

6. Voir William Roach (éd.), *The Continuation of the Old French « Perceval » of Chrétien de Troyes*, IV. *The Second Continuation*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1971, v. 29350-29355 : *Deviser vos voil sa faiture / Si con le conte Bleheris, / Qui fu nés e angenuïs / En Gales, dont je cont le conte, / Et qui si le contoit au conte / De Poitiers qui amoit l'estoire.*

nage, l'un des conteurs qui aurait répandu une version de la légende; on a émis l'hypothèse que ce Bréri ou Bléheri aurait raconté oralement l'histoire de Tristan et Yseut à la cour des comtes de Poitiers[1]*; ce serait par ce biais que la future reine Aliénor en aurait eu connaissance. Là encore, cette conjecture suppose l'existence d'au moins un* Tristan *oral (provençal?) antérieur aux versions françaises écrites.*

Enfin, comme on l'a souligné, plusieurs récits brefs font état d'épisodes non rapportés par les romans qui nous sont parvenus. Il faut donc concevoir cette légende comme un ensemble relativement structuré et ordonné autour de noms et d'épisodes canoniques, mais offrant une plasticité suffisante à la mouvance narrative propre aux récits mythiques[2]*.*

Le philtre est, nous semble-t-il, le meilleur exemple de la transformation que la littérature médiévale a imposée aux éléments légendaires, folkloriques ou même littéraires qu'elle empruntait. Tel qu'il apparaît dans le corpus tristanien, il est en effet d'une nouveauté radicale, dans sa fonction et ses effets comme dans sa signification.

On a rapproché le beivre *de Thomas, l'*herbé *ou* vin herbé*, le* lovendrin *ou* lovendrant *de Béroul, qu'il nomme aussi* poison *ou* boivre d'amor[3]*, des philtres magiques fréquemment préparés par des femmes dans les récits celtiques. L'origine en est bien là; peut-être la légende ne fut-elle à ses débuts que le récit des amours d'un musicien et d'une fée, femme experte en potions et onguents, dont il reste quelque trace dans le pouvoir qu'a Yseut de guérir le poison*[4]*.*

1. Celle de Guillaume IX le troubadour dans les années 1071-1126, ou plus probablement celle de Guillaume X dans les années 1126-1137.

2. Les jeux de mots, d'une part sur le nom de Tristan, dont la signification est ainsi remotivée (« triste an »), d'autre part sur *lamer* (voir Thomas, fragment de Carlisle, p. 122, et Gottfried, p. 542), qui ne sont possibles qu'en français, indiquent que la genèse de la forme écrite de ces récits se situait en France du Nord.

3. Voir v. 1414, p. 40; v. 2138, p. 59; et v. 2159, p. 60, pour *vin herbé* et *lovendrin*; v. 1383, p. 40; et v. 2206, p. 61, pour la *poison*; v. 2218, p. 61, pour le *boivre d'amor*.

4. Voir la note de Daniel Poirion (n. 2, p. 35): Yseut est appelée *la guivre*, « la vipère », par le chef des lépreux Yvain (Béroul, v. 1214, p. 35); par cette épithète Yvain « revendique Yseut comme appartenant au même monde » qu'eux. Dans l'épisode du « serment ambigu », Tristan déguisé en lépreux accusera une femme (Yseut ?) de l'avoir contaminé (*ibid.*, v. 3773, p. 102).

Certes, aussi bien Grainne que Créd utilisent une boisson magique qui endort toute la compagnie, sauf le jeune homme qu'elles aiment; mais, comme on l'a montré[1]*, ce philtre-là n'est que le prélude au sort contraignant, la* geis*, qui va être imposé au héros : les jeunes femmes vont ainsi contraindre celui qu'elles aiment à les suivre. Dans le* Cligès *de Chrétien de Troyes, la gouvernante de Fénice, Thessala, utilise par deux fois des philtres destinés à aider sa maîtresse : grâce à une potion magique elle fait croire à l'empereur Alis qu'il prend son plaisir avec Fénice, ce qui permet à celle-ci de rester chaste; et en consommant une autre boisson, Fénice pourra feindre la pâleur de la mort*[2]*. Philtre d'oubli dans le premier cas, artifice source d'illusion dans le deuxième : les préparations de Thessala, pour variées qu'elles soient, n'ont pas le caractère original du* vin herbé *de la légende de Tristan.*

Non pas que les récits tristaniens ignorent la fonction magique d'endormissement ou d'oubli : la première fois que Brangien accepte de passer la nuit avec Kaherdin, elle lui pose sous la tête un oreiller qui l'endort; quant au chien Petitcrû, il appartient au même paradigme magique de l'oubli. Mais le philtre qui est au centre de la légende tristanienne est fondamentalement différent des potions magiques évoquées ci-dessus et de la notion celtique de geis*. Il n'est pas une potion d'oubli, mais un philtre de contrainte; et la contrainte qu'il exerce n'est pas univoque, imposée par une femme à un homme : elle est un sort qui frappe également les deux personnes concernées; la femme a changé de rôle et, du même coup, change le rapport entre les amants.*

En outre — et ce point a été souligné bien des fois —, ce philtre n'est pas uniquement un breuvage au pouvoir magique : il a aussi une fonction symbolique. D'une certaine façon, il tient ici la place qui est celle du dieu Amour dans la lyrique médiévale. Mais Amour pouvait coïncider avec l'être aimé, ce qui gommait son caractère injonctif. Or, il en est tout autrement du philtre; nouvelle métaphore du désir, il en révèle une conception différente, plus tragique, car il en met à nu le caractère tout à la fois aléatoire et contraignant.

1. Voir en particulier M. Cazenave, *Le Philtre et l'Amour*, 1969, chap. III.
2. Voir Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes,* Bibl. de la Pléiade, p. 253 et 304.

Dans la civilisation de la Scandinavie médiévale, dont l'altérité n'est plus à démontrer, le philtre a pu être compris comme une forme du destin, tout ensemble arbitraire et nécessaire : on tient là l'explication de la facilité extrême avec laquelle la Saga *a pu conserver cet épisode, capital, mais a priori contraire aux traditions du Nord. Le philtre, aux yeux des destinataires du récit composé par frère Robert, est non seulement le symbole d'un amour fatal, mais aussi celui du destin qui est réservé à Tristan, et donc à Yseut, et que les deux amants se doivent d'accomplir jusqu'à son terme, comme l'exige la conception littéraire des sagas*[1].

Pour le Moyen Âge, l'un des effets de l'invention du philtre est d'éluder totalement, de dépasser la question : qui a séduit l'autre ? C'est la femme, la nouvelle Ève responsable de tous les péchés des hommes, proclamait habituellement l'Église. C'est l'homme, disaient quelques moralistes, puisque la femme est un être faible, incapable de dominer ses pulsions. Dès lors que le philtre est cause de l'attirance des amants l'un vers l'autre, il les déresponsabilise l'un comme l'autre. Remarquons que cette invention n'a cependant pas connu d'imitation : reconnaître un tel pouvoir au désir — car le philtre n'est rien d'autre que sa métaphore — pouvait mener fort loin ; c'est là l'une des audaces de cette légende.

Il est une autre question que le vin herbé rend caduque : c'est celle des justifications de l'amour. La femme n'est plus aimée parce que belle, ou reine, mais parce qu'elle a bu le vin magique en même temps qu'un homme, qu'elle aime non pour sa beauté ou sa valeur, mais parce qu'elle ne peut faire autrement. Les raisons d'aimer ne résident plus dans l'apparence ou la valeur de l'autre, sa seule source est le philtre :

Il ne m'aime pas, ne je lui,
Fors par un herbé dont je bui
Et il en but : ce fu pechiez[2].

dit Yseut à l'ermite Ogrin.

1. Voir la Notice de la *Saga*, p. 1529-1530.
2. Béroul, v. 1413-1415.

Dès lors, la fidélité et le désir sont posés comme une contrainte : Eilhart le rappelle, si les amants ne se parlent pas d'une semaine, ils deviennent malades à en mourir. Et c'est ce qui se passerait si le philtre était uniquement un breuvage magique, et non une invention poétique. Les choses ne sont pas aussi simples dans ces romans. Ni chez Eilhart, ni chez Béroul[1]*, l'amour ne meurt quand cesse le pouvoir du philtre. Et si Tristan peut soupçonner Yseut d'infidélité ou d'oubli, c'est bien que leur amour n'est pas seulement une contrainte magique liée au vin. Dans l'une et l'autre tradition, plus ancienne (Béroul et Eilhart) ou plus « lyrique » (Thomas et ses adaptateurs), il apparaît bien que l'amour existe en soi; chez Béroul, les amants se lient par un échange de deux symboles de la fidélité, le chien contre l'anneau*[2]*; chez Thomas, la durée du pouvoir du philtre est illimitée, et pourtant, lors de la séparation dans le verger, les amants échangent une promesse, et Yseut remet à Tristan un anneau : est-ce un gage superflu, une précaution inutile ? Non pas : c'est cette promesse et la vue de cet anneau qui, lors de son mariage avec l'autre Yseut, conduisent Tristan à rester fidèle à la reine ; faute de cela, ne se serait-il pas uni à cette jeune fille si attirante ?*

Mais alors, si l'amour des amants n'est pas suspendu au pouvoir du vin d'amour, se pourrait-il que Tristan et Yseut se fussent aimés avant de l'avoir bu ? Deux vers que prononce Tristan dans son long discours à Kaherdin le laisseraient croire :

> Dites li qu'ore li suvenge [...]
> Des granz peines e dé triturs,
> E dé joies e dé dusurs
> *De nostre amur fine et verai,*
> *Quant ele jadis guarri ma plaie;*
> Del beivre qu'ensemble beuimes
> En la mer[3] [...]

« De notre amour parfait et sincère, quand jadis elle a guéri ma blessure » : mais faut-il associer ces deux circonstances ? Ne peut-on comprendre, en les dissociant : « de notre amour parfait et sincère, et

1. Voir v. 2140 et 2143, p. 59 ; v. 2148 et 2162, p. 60 ; v. 2303, p. 64 ; v. 3760, p. 102.
2. Voir p. 74.
3. Voir v. 2640-2648, p. 194.

du moment où... »? Autre argument : lors du second voyage de Tristan en Irlande, Gottfried insiste sur le fait que la jeune Isolde résiste à l'idée qu'elle devrait tuer le meurtrier de son oncle ; cet épisode conduit Danielle Buschinger à admettre que les jeunes gens seraient devenus amoureux l'un de l'autre avant l'épisode du philtre, le breuvage magique n'étant plus qu'un symbole du lien qui les unit[1].

Le philtre rend compte de la durée limitée du désir, prend en charge, en quelque sorte, son caractère imprévisible et fugace, grâce à l'idée d'un terme fixé de l'extérieur, étranger à la volonté des protagonistes. Il a les caractères du désir, tout à la fois contraignant et imprévisible ; parce qu'il est indépendant de la volonté, on n'en maîtrise ni le surgissement, ni le cours, ni l'extinction. Il fait du désir un destin.

Ce sont certainement ces aspects qui ont séduit les romantiques, puis les modernes. En revanche, pour le Moyen Âge, l'essentiel n'était sans doute pas là. Ce que répètent à l'envi les deux amants, et qui nous touche encore, c'est autre chose, que la psychanalyse a su explorer : ils disent qu'à travers cette boisson l'amour et la mort sont liés — et à travers le symbole du philtre, le poète dit que l'amour et la mort sont liés :

El beivre fud la nostre mort,
Nus n'en avrum ja mais confort,

dit Tristan[2] *; et Yseut venue à sa fin ne trouve, comme métaphore de la mort, que ce même mot,* bevre *:*

Quant a tens venir n'i poi
E jo l'aventure n'oi,
E venue sui a la mort,
De meismes le bevre avrai confort[3].

« Les Tristan *en vers sont des poèmes de la violence », écrivait Jean-Charles Payen*[4]. *Pour lui, le caractère profondément subversif*

1. Voir la Notice consacrée à Gottfried, p. 1410.
2. V. 2649-2650, p. 194.
3. V. 3261-3264, p. 211.
4. *Tristan et Yseut*, Classiques Garnier, 1974, p. IX.

de ces textes expliquait la désaffection dont ils souffrirent au XIIIe *siècle, ainsi que le succès d'histoires bâties contre celle de Tristan, et plus conformes aux normes sociales et courtoises. Son caractère potentiellement dangereux a été gommé dans la réécriture qu'en fit la version en prose, en l'immergeant dans un contexte qui la normalisait, celui du monde arthurien*[1].

Denis de Rougemont, sur un tout autre plan, a affirmé lui aussi le caractère radicalement transgressif de la légende tristanienne. Dans un essai brillant, qui a connu longtemps un succès sans démenti[2] *et à travers lequel, souvent, le public a eu pour la première fois accès aux légendes tristaniennes, il a mis au jour les traits de ces récits qui, selon lui, expliquaient leur séduction. Il y voit la trace de l'affrontement, au Moyen Âge, de deux morales : « celle de la société christianisée, et celle de la courtoisie hérétique*[3] *» (hérétique car, à ses yeux, son origine est liée au mouvement cathare) ; la première « impliquait le mariage, l'autre exaltait un ensemble de valeurs d'où résultait la condamnation du mariage ». Il voyait dans ce roman l'origine du triangle adultère qui fait la trame de tant de nos romans européens.*

Même si ses analyses ont été discutées, même si ses préoccupations, historiquement datées, ne sont plus exactement les nôtres, son ouvrage a mis en évidence les traits distinctifs de la légende et, nous venons de le dire, son caractère transgressif. Les auteurs contemporains de Béroul ou de Thomas ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, et Chrétien de Troyes le premier, dont on a pu dire que quelques-uns de ses romans, Cligès *à coup sûr, mais peut-être aussi* Érec et Énide *ou* Lancelot, *étaient des anti-*Tristan.

L'étrangeté des romans tristaniens au sein de la littérature du XIIe *siècle doit être soulignée : l'histoire des amants est traversée de la question de la culpabilité, et du mensonge — question dont*

1. Voir Jean-Charles Payen, « Lancelot contre Tristan : la conjuration d'un mythe subversif (réflexions sur l'idéologie romanesque au Moyen Âge) », *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, SEDES, 1973, p. 617-632. Pour lui, « le *Tristan en prose* récupère le mythe initial en le vidant de ses aspects subversifs », en substituant « à l'amour fatal une certaine forme d'amour chevaleresque » (*ibid.*, p. 629).

2. Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident,* 1re édition en 1939, rééditions en 1956 et 1972.

3. *L'Amour et l'Occident*, Plon, 1972, p. 275.

l'analyse révèle un trait fondamental de ce récit : son ambiguïté constitutive.

Chez Béroul, Tristan affirme à maintes reprises son innocence et celle d'Yseut, offrant chaque fois de se soumettre à un duel judiciaire pour se disculper : les mots escondire, deraisne, desraisnier, soi alegier, esligier *sont fréquents dans sa bouche ; de même chez Yseut*[1]*. Certes, en première analyse, ces affirmations se présentent comme des discours piégés destinés à tromper Marc, des mensonges. Mais n'en est-il pas autrement ? Yseut comme Tristan se savent piégés, pris dans la contrainte du philtre qu'ils ont bu ; en réponse à l'ermite Ogrin, Yseut s'écrie, on l'a vu :*

Sire, por Deu omnipotent,
Il ne m'aime pas ne je lui
Fors par un herbé dont je bui,
Et il en but, ce fu pechiez,
Por ce nos a li rois chaciez[2] !

Tristan, de même :

Sire, par ma foi,
Que ele m'aime en bone foi
Vos n'entendez pas la raison ;
Qu'el m'aime, c'est par la poison ;
Ge ne me pus de lié partir,
N'ele de moi, n'en quier mentir[3] !

De lié laisier parler ne ruis,
Certes, qar faire ne le puis[4].

Et Yseut, s'adressant à Tristan, auprès de qui elle n'a aucune raison de feindre ou de mentir :

1. Béroul, v. 131, p. 6 ; v. 2227-2230, p. 62 ; v. 2573-2577, p. 71 ; et v. 2853-2866, p. 78-79, pour Tristan. Pour Yseut, v. 23-24, p. 3 ; v. 35-36, p. 4 ; et v. 4197-4216, p. 114.
2. *Ibid.*, v. 1412-1416, p. 40.
3. *Ibid.*, v. 1381-1386, p. 39-40.
4. *Ibid.*, v. 1407-1408, p. 40.

Amis Tristran, en grant error
Nos mist qui le boivre d'amor
Nos aporta ensemble a boivre :
Mex ne nos pout il pas deçoivre[1].

Le philtre déresponsabilise ; il présente l'amour qui lie les amants comme un sort, et non comme une sujétion librement choisie ou consentie à cause de la valeur ou de la beauté de l'aimé : les amants ne peuvent *se quitter. Dans cette perspective, le serment équivoque d'Yseut ne doit plus être interprété en terme de vérité ou de mensonge ; en fait, il est mensonge, car il signifie qu'elle n'a pas commis d'adultère, mais il ne dit que la réalité : à réalité piégée, langage piégé, et Dieu, invoqué en garant, admet cette vérité. L'emploi que fait Yseut du mot* pechié *est fort révélateur, il est à mettre en rapport avec le fait qu'il s'agit d'une réalité religieuse et sociale qui, comme le philtre, prend en charge le problème de la responsabilité humaine[2]. Yseut est contrainte d'user d'un langage à double sens, cela lui est imposé par le pouvoir du philtre ; cette perversion du langage, comme les empoisonnements récurrents et les lèpres fictives qui rongent le corps de Tristan, sont les signes de la violence qui leur est faite, de la contrainte dont ils sont prisonniers. Chez Thomas, plus encore que chez Béroul, la chose est manifeste : « El beivre fud la nostre mort[3]. »*

Mais la transgression que les hommes du XII*e et du* XIII*e siècle ressentent le plus fortement est celle qui touche au mariage d'une part, à la fidélité sexuelle d'autre part, c'est-à-dire au plaisir. Ce n'est pas le plaisir partagé par les amants qui pouvait gêner, mais celui qu'Yseut prenait, peut-être, avec le roi son époux, et celui que recherchait Tristan en épousant l'autre Yseut ; car resurgit alors l'affirmation d'un clivage, que toute l'éthique courtoise tendait à effacer, entre amour et plaisir ; Thomas se contente de faire miroiter cette possibilité et la nie aussitôt, en faisant finalement de Tristan un époux chaste et d'Yseut une ascète du culte de l'amour[4], qui s'impose un cilice pour partager les souffrances de Tristan. Il n'empêche : l'autonomie du plaisir, son lien à*

1. Béroul, v. 2217-2220, p. 61.
2. Nous reprenons partiellement l'excellente analyse de Marie-Louise Ollier, « Le Péché selon Yseut dans le *Tristan* de Béroul », à paraître.
3. Thomas, v. 2649, p. 194.
4. Nous reprenons ici l'heureuse suggestion de Georges Duby à propos d'Yseut, *Dames du* XII*e siècle*, Gallimard, 1995, p. 130.

la nature sont par là évoqués; un siècle plus tard, Jean de Meung fera scandale en reprenant ce thème dans Le Roman de la Rose.

Quant au mariage, il fait question pour les écrivains médiévaux[1] *: si l'on oppose mariage et amour, qu'en est-il du « partage du corps » de la femme entre époux et amant? Et amour et mariage sont-ils incompatibles? Chrétien de Troyes écrit* Cligès *pour illustrer la possibilité d'un refus du tragique tristanien et lui proposer une alternative. Au* XIII*e siècle, l'un des continuateurs de Gottfried, Ulrich de Türheim, plaide explicitement pour le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains, que Gottfried qualifiait d' « aveugle folie ». On le voit, notre légende est au cœur d'une problématique contemporaine.*

Il est un autre aspect, plus important, par lequel l'histoire de Tristan se situe en dehors de l'éthique courtoise. Lancelot évoque Guenièvre comme celle à qui il doit d'être le meilleur chevalier du monde, celle qui lui a inspiré ses exploits; la dame courtoise a d'abord cette fonction civilisatrice, elle intègre de ce point de vue le jeune à la société féodale, elle lui en fait partager les valeurs et fait de lui, du même coup, un protecteur et un garant de cette société — même si à première vue la chose peut paraître paradoxale. Car la dame est en position de médiatrice entre le jeune et le seigneur son époux, et la relation de séduction et de dilection qui en résulte entre les deux hommes est, dans bien des cas, aussi évidente que celle qui lie les amants[2]*. Or, ici, tel n'est pas le cas, même si dans un premier temps une telle relation entre Marc et Tristan s'était en effet esquissée. Bien vite, la rupture est consommée, suivie du bannissement, et de la mort.*

En fait, comme l'a excellemment remarqué Robert Castel[3]*, le chemin de Tristan diverge : sa vie est une série de renoncements, une*

1. À certains contemporains aussi; quelques décennies plus tôt, Héloïse et Abélard menaient un débat à certains égards comparable. Il serait loisible de mener une comparaison plus étroite entre les deux cas.

2. Voir notre étude « Amour courtois, société masculine et figures du pouvoir», *Annales E.S.C.*, 36/6, 1981, p. 969-982. Et à propos de la mort des jeunes chevaliers dans la littérature médiévale, voir notre « Mort du neveu, meurtre du fils : le cas *Tristan* », *Mélanges offerts à Georges Duby*, à paraître.

3. Dans « Le Roman de la désaffiliation. À propos de Tristan et Iseut », *Le Débat*, 61, Gallimard, 1990, p. 152-164. « L'aventure des aventures, tout le roman de Tristan l'atteste, c'est la désaffiliation. Elle est la pierre philosophale qui, à coup de ruptures dans la trame de l'existence, transmue le commerce des sexes en amour absolu, l'histoire de vie en destin, les événements prosaïques en tragédie, et, finalement, la vie mondaine en mort sociale » (p. 164).

« désaffiliation » progressive. On interprétait jusqu'ici cet éloignement de la société comme un effet de l'amour passion qui liait Tristan à Yseut, ou bien encore on lisait leur histoire comme un « exemple négatif » destiné à prévenir contre l'amour physique[1]. *En réalité, le destin de Tristan doit se lire comme une suite de renoncements : il renonce d'abord à l'héritage paternel, qu'il reconquiert mais transmet tout aussitôt au sénéchal qui lui a servi de père : premier échec d'« affiliation », refus d'une insertion sociale. Il renonce ensuite à l'héritage de Marc, son « père maternel » : deuxième échec. Il aurait pu posséder le royaume d'Irlande avec Yseut, conquise grâce à sa victoire sur le dragon, mais il la donne à son oncle : troisième renonciation. Par son mariage avec l'autre Yseut, il pouvait s'installer dans une position seigneuriale : à cela aussi il renonce.*

C'est dans cette perspective qu'il faut examiner les déguisements de Tristan : ils illustrent exactement ce parcours. Contrairement à la dame courtoise qui incite à l'exploit des armes, Yseut excite chez Tristan non ses facultés guerrières, mais sa ruse et son sens de l'affabulation. Il se déguise pour l'approcher, mais toujours — on ne l'a pas assez souligné —, en marginal, en inférieur, en exclu, difforme ou repoussant, borgne ou couvert de pustules, sale et méprisable : en marchand lorsqu'il se rend en Irlande pour s'y faire soigner[2] *ou pour y chercher Yseut*[3], *en ménestrel dans l'épisode rapporté par Gerbert de Montreuil, en pèlerin lorsque en compagnie de Kaherdin il se rend en Angleterre pour retrouver la reine et faire connaître Brangien à son compagnon de voyage, en moine dans le fragment bas francique, en mendiant lépreux chez Thomas, en lépreux encore chez Béroul lors de l'épisode du serment d'Yseut, et en « fou » chez Eilhart et, bien sûr, dans les deux* Folies[4]. *En somme, il revêt, avec leurs vêtements, l'apparence d'hommes non installés, situés hors société, ou bien qui vendent, se vendent, vendent leur talent. Lorsqu'elle devient possible, dans la forêt, l'union avec la femme aimée conduit non pas au trône et aux richesses, mais à la vie errante sur les marges de la civilisation, dans une forêt*

1. Tony Hunt peut ainsi rattacher la légende tristanienne à la tradition du *contemptus mundi*.
2. Chez Eilhart.
3. Dans la *Saga* et chez Gottfried.
4. Cet épisode est également rappelé par Gerbert de Montreuil.

pleine de dangers, où la viande est crue et les vêtements haillons, ou bien à l'illusion paradisiaque de la grotte d'amour. Et, banni du royaume de Marc, Tristan ira de pays en pays, vivant de soudées, *lui, le destinataire de tant de royaumes, l'époux potentiel ou incertain de femmes si nobles. L'inversion des rôles sociaux ne se fait pas ici à des fins carnavalesques : elle illustre en clair ce que les renoncements que l'on vient d'évoquer dessinaient en creux.*

Deux preuves, d'un ordre différent, appuient une telle interprétation. À cette capacité de renoncement, à ce choix d'un déguisement dévalorisant, Tristan ajoute deux pratiques qui tiennent au langage, au symbolique : il s'invente des vies — comme celle que, fou ou mendiant, il raconte au roi Marc, et qui est la sienne, à peine déguisée, mais toujours difforme et bouffonne ; et il se crée des pseudonymes — de Pro *lors de son premier voyage en Irlande chez Eilhart, à* Picout *dans la* Folie *de Berne (et l'on sait qu'il s'agit là d'un nom de bouffon), en passant par le traditionnel* Tantris, *plusieurs fois utilisé, et dont l'inversion est suffisamment éloquente. La perversion du langage que pratique Tristan n'est pas identique à celle dont use Yseut : elle est plus éloquente, elle théâtralise la situation des amants.*

Ce dernier trait met en lumière un phénomène essentiel, qui explique sans doute en partie la constante fascination exercée par les récits tristaniens : il s'agit d'une histoire où le langage joue un rôle capital, où la parole est presque sans cesse action ; elle peut sauver quand on ment, elle peut tuer aussi, et c'est ainsi qu'Yseut l'épouse provoque la mort de Tristan, par un seul mot : noire *au lieu de* blanche, *il suffisait de changer un terme.*

Importance symbolique des noms, fréquence des pseudonymes, goût de Tristan pour les fabulations biographiques ; nous avons évoqué ces aspects et observé qu'Yseut, plus encore que Tristan, possède l'art du langage équivoque, du discours à double sens, comme dans l'épisode du verger, ou lors du serment rapporté par Béroul et Gottfried. Mais il faut aussi rappeler que les amants sont tous deux musiciens, poètes, chanteurs. Et peut-être Le Lai du Chèvrefeuille *révèle-t-il chez eux un talent supplémentaire, celui qui consiste à manier des écritures cryptées, archaïques, comme le montre Mireille Demaules*[1].

1. Voir la Notice des *Folies*, p. 1290-1294.

L'un des romans du corpus tristanien, celui de Thomas, semble avoir en quelque sorte assimilé à son principe même de composition cet art du langage et de l'invention rhétorique. On a pu montrer que Thomas était non seulement l'inventeur du célèbre jeu de mots sur lamer *— la mer, l'amer, le fait d'aimer —, mais aussi le créateur d'une nouvelle forme rhétorique, le dialogue amoureux; jusqu'alors, en effet, aucun des romans existants n'offre d'exemple d'aveu amoureux entre amants*[1]*. Plus encore : dans ce roman qui est fait, à parts presque égales, de discours et de récits, Thomas joue en virtuose du contraste entre les parties dialoguées et le récit qui, dans certains cas, apparaît comme un discours désactivé: c'est en particulier le cas dans la scène de la salle aux images, où les paroles que Tristan adresse à la statue d'Yseut sont narrées*[2]*. On a souligné bien des fois à quel point frère Robert a réduit son modèle en l'adaptant : ce sont justement les dialogues et, surtout, les longs monologues intérieurs des amants qu'il a supprimés de façon quasi systématique*[3]*. Mais Béroul lui-même joue du contraste entre la parole et le récit : enfin seuls dans la forêt du Morroi, les amants n'échangent pas un mot, ils ne se parlent qu'en présence de l'ermite Ogrin, et ce, jusqu'au moment où le philtre cesse d'exercer son pouvoir.*

Liée, tant à ses origines qu'au temps présent, à des questions qui touchent le cœur même de l'ordre social, l'histoire des amants de Cornouailles reste violente et transgressive dans ce qu'elle révèle de l'amour et du désir, de l'exclusion et de la mort. La fascination qu'elle exerce passe par un langage qui dit l'amour et la mort, qui dans son rythme lie à jamais l'amant à l'aimée et l'amour à l'éternité, qui pose la passion au plus près de son objet, mais qui, par la césure même du vers, exprime la séparation et le désir. Tout autant que les séductions d'un amour passion vivace au-delà de la mort, ce sont les charmes des formules binaires, balancées autour de mort *et*

1. Voir Christiane Marchello-Nizia, « L'Invention du dialogue amoureux », *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, M.-L. Ollier éd., Montréal, Presses de l'Université, et Paris, Vrin, 1988, p. 223-231.

2. Voir Christiane Marchello-Nizia, « Une nouvelle poétique du discours direct : le *Tristan et Yseut* de Thomas », *Linx*, 32, 1995 (numéro à la mémoire de Paul Zumthor), p. 161-171.

3. Frère Robert réduit ainsi le monologue qui précède le mariage de Tristan (367 vers) à huit lignes (chap. LXIX), et le monologue qui précède sa nuit de noces (près de 200 vers) à dix lignes (chap. LXX) ; les 255 vers du premier fragment de Turin sont réduits à dix lignes environ (chap. LXXXI).

*d'*amour*, qui ont fixé leur rythme et leur chant dans la mémoire qu'on a conservée depuis des siècles de la légende de Tristan et Yseut :*

Bele amie, si est de nus,
Ne vus sanz mei, ne mei sanz vus[1].

Ysot ma drue, Ysot m'amie,
En vus ma mort, en vus ma vie[2].

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA.

1. *Le Lai du Chèvrefeuille*, v. 77-78, p. 215.
2. Gottfried, p. 631 et n. 5.

CHRONOLOGIE

Vers 800	Première apparition d'un récit celtique qui serait à l'origine, d'une part de récits irlandais tels que *Diarmaid et Grainne*, d'autre part d'une version commune de l'histoire de Tristan et Yseut.

XIIe siècle

1115-1168	Premières attestations des prénoms Tristan et Yseut.
1135	Poèmes de Cercamon, troubadour gascon chez qui apparaît le thème des amours de Tristan et d'Yseut.
1137	Louis, fils du roi de France Louis VI, épouse Aliénor d'Aquitaine, petite-fille du troubadour Guillaume IX, puis succède à son père sous le nom de Louis VII.
1138	*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth.
Vers 1140	Bernard de Ventadour, troubadour limousin qui fera allusion au destin de Tristan et d'Yseut.
1142	Henri le Lion devient duc de Saxe.
Vers 1150	Une version ancienne de la légende de Tristan et Yseut, l'*estoire*, circule, oralement et par écrit.
1152	Aliénor d'Aquitaine, répudiée par Louis VII, épouse Henri Plantagenêt.
1154	Henri Plantagenêt devient roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Henri le Lion reçoit le duché de Bavière.
1155	Frédéric Ier Barberousse, qui a succédé à son oncle comme roi d'Allemagne, devient empereur du Saint-Empire romain germanique. Wace, *Le Roman de Brut*, inspiré de Geoffroi de Monmouth.

1156	*Le Roman d'Éneas.*
1160-1180 (vers 1165 ?)	*Lais* de Marie de France, parmi lesquels *Le Lai du Chèvrefeuille.*
1168	Henri le Lion épouse Mathilde, fille de Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine.
1169-1170	Chrétien de Troyes écrit *Érec et Énide.*
1170	Eilhart d'Oberg, *Tristrant* ; Le curé Konrad, *Rolandslied.*
1170-1173	*Tristan et Yseut* de Thomas.
1173	Aliénor d'Aquitaine, ayant soutenu ses fils contre le roi son époux, est arrêtée, et retenue prisonnière d'abord à Chinon, puis en Angleterre, durant une douzaine d'années.
1176	*Cligès* de Chrétien de Troyes.
1179	*Le Roman de Renart*, première branche.
1180	Henri le Lion perd tous ses fiefs. Philippe II Auguste devient roi de France.
Vers 1180	*Tristan et Yseut* de Béroul.
1181	Fin de la rédaction des romans *Yvain ou le Chevalier au Lion* et *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes.
1182	Heinrich de Morungen, poète lyrique.
1185	Hartmann d'Aue, *Erec.*
1187	Hartmann d'Aue, *Gregorius.*
1189	Mort de Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre ; Richard Cœur de Lion lui succède.
1190	Mort de Frédéric Barberousse. Son fils, Henri VI, devient empereur.
1190-1230	Poésie lyrique et poésie politique de Walther von der Vogelweide.
1193	Reinmar de Hagenau, poète lyrique.
1195	Hartmann d'Aue, *Le Pauvre Henri.*
1198	Mort de Henri VI ; double élection de Philippe de Souabe et d'Otton IV, fils de Henri le Lion.
1199	Mort de Richard Cœur de Lion ; son frère Jean sans Terre lui succède.
Fin XIIe ou début XIIIe	Les *Folies Tristan* d'Oxford et de Berne.

XIIIe siècle

Vers 1200	*Merlinússpá* (*Prophétie de Merlin*), traduction en islandais des *Prophetiae Merlini.* Hartmann d'Aue, *Iwein* ; *Nibelungenlied.*
1200-1210	*Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg.
1204	Mort d'Aliénor d'Aquitaine ; Philippe Auguste conquiert la Normandie, l'Anjou et le Maine.
1205	Wirnt de Grafenberg, *Wigalois.*

1208	Wolfram d'Eschenbach, *Parzival.*
	Philippe de Souabe est assassiné ; Otton IV est couronné par le pape Innocent III.
1209	Début de la croisade contre les Albigeois.
Vers 1210?	*Breta Sögur* (*Sagas des Bretons*), traduction libre de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth.
1211	Quatre-vingts hérétiques sont brûlés à Strasbourg.
1212	Élection de Frédéric II, petit-fils de Frédéric Barberousse, comme roi allemand.
1214	Bataille de Bouvines : victoire de Philippe Auguste sur Jean sans Terre et Otton IV.
1215	Otton IV se retire sur ses terres. Frédéric II est une seconde fois couronné roi à Aix-la-Chapelle.
Vers 1215	Der Stricker, *Daniel vom blühenden Tal* ; Thomasin de Zirclaere, *Der welsche Gast* ; Wolfram d'Eschenbach, *Willehalm.*
1217-1263	Long règne, en Norvège, de Hákon Hákonarson, qui est le commanditaire de la traduction en islandais de quantité de textes courtois (de Chrétien de Troyes notamment) et de chansons de geste, textes rassemblés plus tard sous la dénomination de *riddarasögur* (sagas de chevaliers). La *Saga de Tristram et d'Ísönd* fait partie de ce « programme » de traductions.
1220	Frédéric II fait élire roi son fils Henri VII ; lui-même est couronné empereur.
1223	Louis VIII devient roi de France.
1226	*Tristramssaga ok Ísöndar* de frère Robert.
	Louis IX succède à son père Louis VIII sur le trône de France.
1229	Frédéric II devient roi de Jérusalem.
Vers 1230	*Heimskringla* ou *Sagas des rois de Norvège* de Snorri Sturluson (contient la *Saga de saint Óláf*) ; début du mouvement d'écriture des sagas islandaises de toutes catégories.
1230-1235	Les premiers *Tristan en prose.*
	Continuation par Ulrich de Türheim du *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg.
Entre 1210 et 1260	*Tristan le Moine.*
1250	Mort de Frédéric II ; son fils Konrad IV lui succède.
Vers 1250	Les *Strengleikar*, traduction très libre de vingt et un lais attribués à Marie de France, mais en réalité onze seulement sont tirés de son recueil (contient le *Geitarlauf*, c'est-à-dire *Le Lai du Chèvrefeuille*) ;

	Parcevals saga, traduction du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (contient le *Valvers thattr: Dit de Valver*, c'est-à-dire de Gauvain).
	Tristan le Nain, fragment en moyen bas francique (région de Nimègue).
	Ulrich de Türheim, *Rennewart* (roman) ; *Alpharts Tod* (épopée) ; *Biterolf und Dietleib* (épopée).
1263-1280	Règne en Norvège de Magnús Lagabœtir (« l'amendeur des lois ») qui a poursuivi la politique de traductions « continentales » de son père Hákon.
1273	Rudolf I de Habsbourg est élu roi des Allemands.
Vers la fin du XIIIe	*Tristan* grec, adaptation du *Tristan en prose* français (Rusticien de Pise).
1290-1300	*Continuation* par Heinrich de Freiberg du *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg.
Entre 1294 et 1330	*Sire Tristrem*.

XIVe siècle

	Tristrams saga ok Ísoddar, réécriture de la *Saga* de frère Robert.
Vers 1300	*Tristano Riccardiano* italien (d'après le *Tristan en prose* français).
Après 1325	*La Tavola ritonda*.
Vers 1330 ou 1340	Confection du codex Auchinleck, contenant *Sire Tristem*.
Après 1350	*Das altceschische Tristan-Epos*.
	Sire Gauvain et le Chevalier vert.

XVe siècle

	Tristrams Kvædi (islandais), *Tristram og Isodd* (ballade danoise), *Tristrams Táttur* (îles Féroë).
1400	Mort de Geoffrey Chaucer, auteur du « Sire Topaze » des *Contes de Canterbury*.
1469 ou 1470	Sir Thomas Malory, *Le Morte d'Arthur*.

XVIe siècle

	Ballades danoises : *Thisterom et Isall* et ses variantes *Sire Tistrum et Damoiselle Isallt*.
1553	*Tristan mit Isalde* de Hans Sachs : *Tragedia mit Personen, von der strengen Lieb herr Tristrant mit der schönen Königin Isalden*.
1580	*Tristan et Iseut serbo-croate* (codex de Poznan), adapté du *Tristan en prose* français (sauf les chapitres XXVI et XXXI à XXXVIII).

XIXe siècle

1800	*Tristan* (inachevé) de A. W. Schlegel.
1804	Édition de *Sir Tristrem* par Walter Scott.
1831	Recueil de *rímur* dû à l'Islandais Sigurdur Breidfjörd (1798-1846); contient une *Tristrans saga ok Indïönu*, refonte de ballades danoises.
1835-1839	Édition du corpus des romans de Tristan en vers par Fr. Michel.
1839	*Tristan* (inachevé) de F. Rückert.
1852	*Tristram and Iseult*, poèmes de Matthew Arnold publiés dans le recueil *Empédocle sur l'Etna et autres poésies*.
1854-1859	*Tristan und Isolde* de Richard Wagner.
1882	*Tristram o Lyonesse*, de A. G. Swinburne.
1894	G. D'Annunzio évoque la légende de Tristan dans *Le Triomphe de la Mort*.

XXe siècle

1900	*Le Roman de Tristan et Yseut*, reconstitution moderne du corpus tristanien par Joseph Bédier.
1902	*Tristan*, nouvelle de Thomas Mann.
1923	*The Famous Tragedy of the Queen of Cornwall at Tintagel in Lyonesse*, pièce en un acte de Thomas Hardy.

C. M.-N.

Régis Boyer, Danielle Buschinger et André Crépin ont bien voulu apporter leur concours à l'établissement de cette Chronologie. Nous les en remercions très vivement.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les plus anciennes versions de la légende de Tristan et Yseut.

Pour ce deuxième volume du « Domaine de littérature française du Moyen Âge » publié par la Pléiade, nous avons choisi de donner à lire, pour la première fois réuni dans son ampleur et sa diversité, l'ensemble des œuvres qui, dans l'Europe médiévale, se rattachent à la forme la plus ancienne de la légende de Tristan et Yseut, avant que, dans des versions plus tardives, celle-ci ne se trouve intégrée au monde arthurien[1].

Le volume comprend tout d'abord cinq œuvres écrites en ancien français dans le dernier tiers du XIIe siècle, en vers de huit syllabes rimant deux à deux en rimes plates, ce qui était alors la forme normale des textes narratifs. Il s'agit des romans de Béroul et de Thomas, tous deux incomplets, et de trois textes brefs, le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France (118 vers), et les deux *Folies*, d'Oxford (998 vers) et de Berne (572 vers). Le roman de Béroul est amputé du début et de la fin, et nous en avons conservé 4485 vers dans un unique manuscrit. Du roman de Thomas ne nous sont parvenus que des fragments, dix au total, contenus dans six manuscrits différents, et qui nous ont transmis six passages discontinus et de longueur fort inégale; il a été conservé au total 3298 vers d'un texte qui à l'origine devait en compter environ 13 000[2]. Les trois textes brefs évoquent l'un des épisodes canoniques de la légende : un retour de Tristan en Cornouailles pour y retrouver brièvement Yseut; la *Folie* d'Oxford se rattache à la version donnée de la

1. Sur ce choix, voir notre Introduction, p. XIV-XV.
2. Sur la tradition manuscrite, voir la Notice consacrée à Thomas, p. 1218-1222.

légende par Thomas, et celle de Berne à la tradition représentée par Béroul et Eilhart d'Oberg.

De ces cinq textes en ancien français nous donnons le texte et la traduction, présentés de la même manière que dans le volume des *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes : la traduction précède le texte original, ce dernier occupant la partie basse de la page. L'édition des textes de Thomas, de Marie de France et des *Folies* est entièrement nouvelle ; celle de Béroul reprend, avec des modifications, l'édition donnée par Daniel Poirion à l'Imprimerie nationale[1]. L'édition et la traduction du roman de Thomas intègrent le nouveau fragment découvert tout récemment, 154 vers qui donnent deux épisodes capitaux dans le récit, celui du philtre et celui du mariage de Marc et d'Yseut : nous proposons donc ici la première publication intégrale du roman de Thomas dans sa nouvelle version, comportant six fragments ; le premier de ces fragments, nouvellement découvert, a été édité et traduit par Ian Short.

Nous donnons ensuite en traduction l'ensemble des œuvres étrangères se rattachant à la tradition ancienne de la légende. Dans tous les cas, il s'agit d'une version en français entièrement nouvelle, et certaines œuvres se trouvent ici traduites pour la première fois en France : c'est le cas du *Sire Tristrem* anglais, et des deux *Continuations* du *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg, celles d'Ulrich de Türheim et de Heinrich de Freiberg.

La première de ces œuvres est le roman d'Eilhart d'Oberg, composé dans le dernier tiers du XIIe siècle, et qui est la seule version du XIIe siècle à offrir le récit complet de l'histoire des deux amants. Par sa première partie il semble se rattacher à la même source que Béroul, dont il diverge par la suite. Nous donnons ensuite le *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg, adaptation du *Tristan et Yseut* de Thomas écrite entre 1200 et 1210 en Alsace. Le poème de Gottfried est inachevé, malgré ses 19548 vers ; dans les vingt-sept manuscrits qui nous l'ont conservé, il est presque toujours suivi d'une des continuations que composèrent pour achever le récit Ulrich de Türheim d'une part, vers 1230-1235, et Heinrich de Freiberg d'autre part, à la fin du XIIIe siècle. Il nous a paru important d'offrir au public français, pour la première fois, ces deux vastes continuations à la suite du poème de Gottfried, car c'est ainsi complété qu'on le lisait au Moyen Âge. En outre, composées plus tardivement, ces « suites » donnent un éclairage fort différent à la légende.

La *Saga de Tristram et d'Ísönd*, adaptation en ancien islandais (ou vieux norrois) du roman de Thomas, et l'unique texte en prose de notre corpus, fut écrite par frère Robert en 1226 : c'est le seul texte avec celui d'Eilhart à donner un récit complet.

1. Nous remercions l'Imprimerie nationale d'avoir consenti à cette reprise en nous cédant les droits sur l'édition de Daniel Poirion publiée par ses soins.

Sire Tristrem enfin, adaptation en moyen anglais du même roman de Tristan, a été écrit vers 1300 en strophes de onze vers à rimes alternées, comportant un neuvième vers plus court. De ce texte, que nous a conservé un seul manuscrit, il ne manque qu'un bref passage de la fin.

À la suite de ces textes majeurs, nous avons donné une série de neuf fragments ou épisodes, composés tant en ancien français qu'en moyen haut allemand, moyen bas francique, italien, vieux tchèque, féroien ou danois. Ces textes ont en commun de conserver des épisodes ponctuels de la légende, soit sous une forme autonome, soit insérés dans des récits plus vastes. Certains d'entre eux ont transmis un récit inconnu par ailleurs : c'est le cas de *Tristan ménestrel*, de *Tristan rossignol* et de *Tristan le Moine*. Les autres rapportent des épisodes connus, mais sous une forme plus ou moins différente de celle que nous ont transmise les romans : ainsi en est-il de l'extrait du *Roman de la Poire* de Tibaut, du bref *Tristan le Nain* en moyen bas francique, qui est tout ce qui reste d'un vaste récit composé près de Nimègue vers 1250, ou encore de quelques chapitres en prose de la *Tavola ritonda* qui, contrairement au reste de ce texte inspiré plutôt par les versions plus tardives en prose, se rattachent à l'ancienne tradition de nos romans en vers ; c'est aussi le cas de quelques passages du *Tristan* en vieux tchèque inspiré de Gottfried et Eilhart, ou enfin de ces quelques ballades ou chansons scandinaves si épurées et si belles, qui n'ont retenu de la légende que l'essentiel — la passion et la mort de deux êtres qui s'aimaient au point de ne pouvoir supporter d'être séparés.

Les titres.

Ni Béroul ni Thomas n'ont rien dit, du moins dans ce qui nous est parvenu de leur œuvre, sur le titre qu'ils destinaient peut-être à leur roman : le début manque ; or c'était généralement dans le prologue qu'apparaissait le titre, lorsqu'il y en avait un, ce qui n'était pas toujours le cas au Moyen Âge.

Il fallait pourtant un titre à ces œuvres, car telle est l'habitude moderne. Nous avons suivi l'exemple de quelques éditeurs et traducteurs en choisissant de faire figurer dans le titre le nom des deux amants[1], et non uniquement celui de Tristan, nous distinguant ainsi de la majorité des éditeurs précédents[2]. Mais nous nous situons du même coup dans une tradition inaugurée peut-être par Gottfried de Strasbourg lui-même, en tout cas par Richard Wagner.

1. Ainsi que le firent Joseph Bédier dans la reconstitution qu'il publia en 1900 et qui était destinée à un large public, et, plus récemment, Jean-Charles Payen et Philippe Walter.

2. Fr. Michel, E. Muret, L. Defourques et A. Ewert, ont choisi pour Béroul *Le Roman de Tristan* ; pour Thomas, ce même titre a été choisi par Fr. Michel, J. Bédier dans son édition de 1904, B. Wind, G. Bonath, et S. Gregory.

Marie de France, telle est sa coutume, donne un titre dans son prologue : *Le Chevrefueil*. Mais tel n'est pas le cas dans les *Folies*, pour lesquelles nous avons conservé la dénomination consacrée par la tradition.

Eilhart d'Oberg ne donne pas de titre à son roman ; mais il place Tristan au centre du bref résumé qu'il donne au début, et son récit privilégie Tristan le valeureux combattant aux dépens de Tristan l'amoureux : ces raisons expliquent le choix effectué par René Pérennec d'intituler ce texte *Tristrant*.

Gottfried de Strasbourg ne propose explicitement aucun titre pour son poème, même s'il évoque dans son prologue les « romans de Tristan » dans la tradition desquels il se situe. Mais, en acrostiches scandant son récit, il donne son nom, celui de son commanditaire, et surtout ceux de Tristan et Yseut — acrostiches inachevés, puisque le roman l'est aussi. Ce fait, ainsi que l'optique de Gottfried, explicitement favorable aux amants, a justifié le choix fait par Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, de faire figurer dans le titre le nom des deux amants[1].

Enfin, si la *Saga* a été intitulée, même tardivement, *Tristrams saga ok Ísöndar*, tradition qu'a suivie son traducteur Régis Boyer, tel n'est pas le cas pour le texte en moyen anglais, qui ne conserve que le nom de Tristan dans son titre.

Notre choix s'explique également par le fait que ce qu'a retenu notre mémoire collective de cette légende, c'est non pas tant le début de l'histoire et ce qui concernait la naissance de Tristan, sa jeunesse et ses premiers exploits, que la seconde partie, le récit des amours de Tristan et Yseut, et de cette forme de passion extrême cristallisée dans la mort dont leur histoire est devenue l'exemple indépassable. Tous les ouvrages qui à l'âge moderne ont repris ce récit l'ont nommé *Tristan et Yseut*. Nous avons fait de même, car une traduction se doit d'être, aussi, une adaptation à la mémoire du temps.

Les noms des personnages.

Nous n'avons pas unifié totalement le nom des personnages : cela aurait contrevenu à des traditions culturelles et savantes ou à des habitudes bien établies, différentes suivant la patrie des œuvres ici rassemblées.

Mais nous avons décidé d'unifier les noms des personnages à l'intérieur de chacune des œuvres ; dans les textes médiévaux, un même nom peut apparaître sous des graphies légèrement différentes, ce qui n'est plus dans nos pratiques. Chaque traducteur a donc adopté pour chacun des personnages une forme unique, la plus conforme à la tradition.

1. Voir la Notice sur Gottfried, p. 1400, et le schéma donné p. 1401.

C'est ainsi que pour les textes français l'accord s'est fait sur les formes *Tristan*, *Yseut, Marc*. Si le nom du roi Marc est à peu près invariable, il n'en va pas de même pour celui des amants. Aussi bien chez Béroul que chez Thomas, et dans tous les manuscrits, le nom du héros est graphié *Tristrans*, *Tristrant*, ou *Tristram*. Ce n'est que dans certains manuscrits des romans de Chrétien de Troyes *Érec et Énide*[1] et *Cligès*[2], ainsi que parfois dans la *Folie* d'Oxford, et régulièrement dans la *Folie* de Berne qui donne *Tritan*, que le nom de Tristan apparaît sans son second *-r-*. Cette perte du *-r-* s'est sans doute produite sous l'influence de l'étymologie narrative du nom, « triste an » : on rencontre en effet la graphie avec le second *-r* aussi longtemps que l'adjectif *triste* a pu avoir la forme *tristre*, et elle a évolué quand l'adjectif a pris sa forme moderne. Quant au nom d'Yseut, nous avons adopté la forme la plus couramment utilisée de nos jours, mais les spécialistes continuent souvent d'employer la forme avec *I-* initial. Les formes en *Y-* initial sont pourtant courantes au Moyen Âge. Dans un même manuscrit du roman de Thomas, le nom d'Yseut s'écrit *Ysodt*, *Ysolt*, ou *Isolt*, ou bien *Ysode* dans un autre manuscrit, ou encore *Isol*, voire *Yseut*. Cette dernière forme apparaît également chez Chrétien de Troyes, dans le manuscrit de Guiot, ainsi que chez Jean Renart, qui est à peu près le contemporain de Guiot. Le nom de la suivante d'Yseut n'a pas subi la même généralisation : pour Béroul, Daniel Poirion a conservé la forme *Brengain*, suivant en cela une certaine tradition, alors que pour Thomas, Marie de France et les *Folies* nous avons opté pour une autre tradition et choisi *Brangien*, forme qui apparaît dès le XIIIe siècle chez Jean Renart, et que le XIXe siècle a consacrée ; mais nos textes donnent le plus souvent *Brengvain* ou *Brengain*. Le nom de ce personnage secondaire connaît encore une certaine variation dans la tradition moderne.

Pour Eilhart, René Pérennec a choisi les noms de *Tristrant*, *Isald*, *Marck*, *Brangene*, alors que Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, pour Gottfried et ses continuateurs et pour *Tristan le Moine*, ont opté, suivant en cela Richard Wagner, pour *Tristan*, *Isolde*, *Marke*, *Brangene*. Pour la *Saga*, Régis Boyer est resté dans la tradition scandinave avec *Tristram, Ísönd* (la reine) et *Ísodd* (la mère et l'épouse), *Markis* et *Bringvet*. De la même façon, André Crépin a suivi la tradition anglaise en conservant *Tristrem*, *Ysonde*, *Mark* et *Brengwain*. Les brefs fragments ont en général suivi la tradition nationale : *Tristram*, *Izalda*, *Marc* pour le roman tchèque ; *Tristan*, *Yseut*, *Marc* mais *Brandina* pour la *Tavola ritonda* italienne ; nous avons retenu *Tristram* et *Isin* pour les ballades des îles Féroë, et *Thisterom* et *Isall* pour les chansons danoises, dans lesquelles les noms de personne revêtent de nombreuses formes différentes.

1. Voir *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 1246, p. 32.
2. Voir *ibid.*, v. 2772, p. 239.

Principes de traduction.

Chaque traducteur a tenté de rendre du mieux possible le style de son texte. Ainsi, pour Gottfried, D. Buschinger, dans sa Note sur le texte et sur la traduction, justifie le choix d'un style « gothique flamboyant[1] », alors que René Pérennec avait à garder trace de la rugosité et des ellipses d'Eilhart. André Crépin a tenté de recréer le style maniéré et quelque peu archaïque du *Sire Tristrem*, avec la spécificité, fort complexe à rendre, du neuvième vers court, « en pendeloque », rendu lorsque cela était possible par un terme qu'un tiret sépare du reste de la phrase. Régis Boyer a voulu pour sa traduction un style poétique et parfois un peu hiératique, en harmonie avec celui de la *Saga* de frère Robert. Quant aux textes français, le lecteur un peu familiarisé avec la langue médiévale pourra comparer les deux versions ancienne et moderne, et juger du succès de nos efforts pour parvenir à un texte autonome, qui se lise sans avoir besoin du soutien de l'original, et cependant fidèle, dans le rythme et la manière, aux récits médiévaux. Daniel Poirion a restitué la tension entre la « familiarité parfois comique, souvent naïve » et le style parfois déclamatoire ou proche du récit courtois qui caractérisent le roman de Béroul. Mireille Demaules a rendu les spécificités si marquées des deux *Folies*, tout à la fois burlesques et visionnaires, et le récit tout uni et cependant tissé de métaphores de Marie de France. Pour le fragment du texte de Thomas récemment retrouvé à Carlisle, Ian Short a tenu sa gageure : restituer un sens à tant de vers amputés de leur début ou de leur fin, et donner à voir l'économie du style de Thomas dans ce double épisode si important, transposé ici pour la première fois en français. Quant aux cinq autres fragments de Thomas, tant de fois traduits déjà, il s'agissait moins d'innover que de proposer, en certains cas, une nouvelle interprétation autorisée par les progrès de notre connaissance de l'ancienne langue, et surtout de faire sentir les méandres subtils de la réflexion de l'auteur tout en conservant sa prédilection pour le style binaire et les reprises presque mot à mot qui relancent le discours.

Fidélité donc, avec cependant pour fin ultime de procurer au lecteur un texte qui se lise pour soi, qui sonne en harmonie avec son modèle et puisse pourtant exister par lui-même. Dès lors nous devions opter pour la prose, une prose soutenue, qui est pour nous, modernes, l'équivalent de ce qu'était pour les auditeurs du XIIe siècle le vers octosyllabique à couplet de rimes plates : il ne faut pas perdre de vue qu'avant le début du XIIIe siècle on n'écrit pas de récit, quel qu'il soit, en prose ; la forme prosaïque est rare, presque exclusivement réservée à quelques traductions de textes latins ; la forme normale, banale, du roman, c'est le vers octosyllabique rimé.

1. P. 1418.

Nous avons également décidé d'éviter autant que faire se pouvait les termes inutilement archaïsants, qui parfois d'ailleurs peuvent faire contresens quand la langue les a conservés, tels *nef* pour « navire », *mire* pour « médecin », *pucelle* pour « jeune fille » ou « suivante ». En revanche, un certain nombre de termes techniques devaient être conservés, tels *haubert*, *heaume*, *destrier*. Comme beaucoup d'autres termes ou expressions faisant référence à des réalités disparues, ils sont glosés et expliqués dans le *Répertoire* final, outil de renseignement et d'éclaircissement constamment à la disposition du lecteur.

Dans la majorité des cas, sauf exceptions que nous signalons, les alinéas de la traduction correspondent à des étapes marquées dans les manuscrits par des lettrines. Pour Gottfried, cependant, cette pratique aurait abouti à de très longs passages sans aucune respiration : dans ce cas précis, des divisions ont été faites par la traductrice, hiérarchisées en grandes parties marquées par des chiffres romains, en sous-parties indiquées par des chiffres arabes, qui ont été pourvues d'un titre, puis en alinéas quand cela s'avérait utile[1]. D'autres textes, ceux d'Eilhart d'Oberg et de frère Robert, bénéficiaient d'une division en chapitres ancienne ou traditionnelle, et que les traducteurs ont reprise.

Les traducteurs, ayant le souci de ne pas intervenir dans les articulations du texte, ont retenu la pratique du titre courant, pour la commodité qu'elle offre à la lecture : en haut de la page de droite, une courte formule ou une phrase brève résume le texte qu'offrent les deux pages. Repris dans la Table des matières, ces titres courants permettent de retrouver facilement tel ou tel épisode d'un roman.

Les notes de la traduction sont appelées par des chiffres arabes. Elles offrent des éclaircissements d'ordre littéraire, historique, stylistique même ; elles précisent aussi les choix d'interprétation opérés par le traducteur, qui en certains cas rappelle les hypothèses formulées auparavant.

Les principes d'édition.

Pour les œuvres françaises, nous l'avons dit, le texte original en ancien français accompagne la traduction.

Les textes de Thomas et des *Folies* nous ont été conservés surtout par des manuscrits nettement marqués de traits du dialecte anglo-normand, c'est-à-dire du français alors parlé en Angleterre et sans doute dans l'ouest de la France. Dans la plupart des cas, en outre, nous ne disposons que d'un seul manuscrit ; il est donc

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction de Gottfried, p. 1418-1419.

impossible de corriger en suivant la version offerte par un autre scribe. Aussi les éditeurs ont-ils choisi de se tenir au plus près de la copie du texte du manuscrit, reprenant à leur compte la phrase de B. H. Wind, une éditrice qui pratiquait la même politique de générosité à l'égard des copistes médiévaux : « Nous avons préféré soumettre au lecteur les vers peut-être altérés du XIIIe siècle plutôt que des vers restaurés au XXe siècle[1]. »

Ces textes offrent en effet une difficulté. Les particularités phonétiques du dialecte anglo-normand, qui transparaissent dans les graphies de la plupart de ces manuscrits, ont pour conséquence en particulier que le *-e* final ou le *-e-* atone étaient peu prononcés, sinon déjà élidés, comme en français moderne d'ailleurs, et que les hiatus sont souvent simplifiés ; dès lors des syllabes disparaissaient, et le vers devenait « faux » : une grande proportion des vers de Thomas ont sept syllabes dans les manuscrits, certains même n'en ont plus que six, et quelques-uns, par hypercorrection, paraissent en avoir neuf. Ajoutons à cela que la scansion anglo-saxonne et germanique était fondée non sur le nombre des syllabes, mais sur le nombre des accents toniques, et l'on voit que pour le public anglo-normand qui entendait réciter ces récits, la régularité de l'octosyllabe français ne devait pas être très perceptible. Dès lors, ces caractéristiques étant à leur façon « régulières », pourquoi corriger ? D'autant qu'il se révèle impossible de corriger tous les vers, comme l'avaient remarqué aussi bien J. Bédier que tout récemment F. Lecoy ; et lorsque des corrections ont été proposées, elles divergent souvent[2]. Nous n'avons corrigé que dans quelques cas où la compréhension du texte aurait été fortement brouillée, et en le signalant en variante.

Cependant, nous avons distingué dans notre transcription, comme c'est la coutume, *-i-* et *-j-*, *-u-* et *-v-*. Nous avons résolu les abréviations telles que *ꝯ* indiquant *con-* ou *com-*, *£* indiquant *et* ou *e*, *mlt* indiquant *molt*, *mult* ou *mout*, etc., suivant l'usage le plus fréquent du manuscrit lorsque le mot en question est écrit en clair. Nous avons utilisé l'accent aigu sur les *-e-* accentués, de même que les trémas pour marquer les hiatus, lorsqu'il y avait risque d'ambiguïté. Nous avons ponctué enfin : même si plusieurs de nos manuscrits offrent de loin en loin quelques signes de ponctuation, ceux-ci sont largement insuffisants pour nos habitudes modernes.

Les textes de Thomas et de Béroul, nous l'avons dit, sont incomplets ou fragmentaires. Nous avons pris le parti, comme l'ont fait la plupart des éditeurs précédents, de numéroter en séquence ce que l'on en a conservé, tout en sachant qu'il y a des

1. Le XIIIe siècle est l'époque où la plupart des manuscrits de ces textes qui nous sont parvenus ont été copiés. Voir la Note sur le texte et la traduction de Thomas, p. 1238 et suiv.

2. Voir le tableau donné *ibid.*, p. 1247.

lacunes, et que d'un passage à l'autre on change de manuscrit, ce qui est toujours signalé en note.

Les notes de l'édition sont indiquées par des appels littéraux. Elles contiennent les variantes, c'est-à-dire les autres leçons lorsqu'on dispose de plusieurs manuscrits pour un même passage, et que ces manuscrits divergent. Dans le cas d'une graphie anglo-normande aboutissant à un vers « faux », l'éditeur justifie assez souvent le choix qu'il fait de corriger ou non, et rappelle éventuellement la ou les corrections proposées par les éditeurs précédents. Ces notes offrent aussi l'identification d'une forme difficile ou ambiguë, ou bien encore aident à élucider un passage obscur.

L'ensemble des textes édités et traduits est précédé, comme il est habituel dans les volumes de cette collection, d'une Introduction et d'une Chronologie concernant les textes donnés ici et la tradition de la légende tristanienne. À la fin du volume nous donnons l'appareil des notes et variantes, précédées, pour chacun des textes, d'une Notice accompagnée d'une bibliographie spécifique, et d'une Note sur le texte et sur la traduction, toutes deux rédigées par l'éditeur et traducteur, ou par le traducteur. L'ouvrage se clôt sur une Bibliographie générale et un Répertoire. Cette Bibliographie ne reprend pas les bibliographies particulières à chaque œuvre ; elle indique uniquement les ouvrages importants, les interprétations de synthèse ou les études concernant l'ensemble de la légende et des textes tristaniens. Le Répertoire éclaire et analyse, dans des rubriques classées par ordre alphabétique, les personnages, les noms de lieux et de pays, réels ou fictifs, dont il est question dans les œuvres réunies dans ce volume ; il étudie également les termes du vocabulaire technique, intellectuel, moral ou poétique, nécessaire à une juste et fine interprétation des œuvres. Par l'accès qu'il procure ainsi à la connaissance tant géographique qu'historique, idéologique ou technique, littéraire ou thématique du Moyen Âge, ce Répertoire se veut non seulement une aide à la lecture de ces textes, mais aussi un outil de connaissance permettant l'accès à la civilisation européenne médiévale.



En terminant, nous tenons à exprimer notre gratitude pour l'aide qu'ils nous ont apportée et la compréhension qu'ils nous ont témoignée,

à MM. les conservateurs de la Bibliothèque nationale de France, de la bibliothèque de l'université de Cambridge, de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, de la bibliothèque de l'Académie des sciences de Turin, et de la bibliothèque de la Fondation Bodmer de Genève-Cologny, ainsi qu'aux membres de la Section romane de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes du C. N. R. S. ;

à plusieurs collègues dont l'aide ponctuelle nous a été infiniment précieuse : les professeurs Félix Lecoy, Ian Short, Pierre Bec, Giovanni Mombello, David Hult, Hermann Braet ;

à nos collègues Benoît Habert, Milena Srpova, Gabriella Parussa, Richard Trachsler ;

à la revue Romania *et à son directeur Jacques Monfrin.*

Nous tenons enfin à rendre hommage à Jean-Charles Payen, trop tôt disparu, dont les travaux sur le corpus tristanien nous ont inspirée, et qui nourrissait le projet de publier un jour un recueil comparable à celui que nous proposons aujourd'hui.

C. M.-N.

Textes français

XIIe siècle

BÉROUL

TRISTAN ET YSEUT[1]

. . . .

[Elle fait en sorte] que rien de compromettant n'apparaisse[2]. S'approchant alors de son ami, écoutez-bien, voilà comment elle prend les devants[3] :

« Seigneur Tristan, par Dieu le roi glorieux, c'est me faire commettre une grave faute que de m'appeler à une heure pareille ! » Puis elle fait semblant de pleurer . . . .

. . . .

. . . .

« Par Dieu[4], créateur du ciel et de la mer, ne me demandez plus jamais de venir. Car je vous le déclare tout net, Tristan, soyez certain que je ne viendrais pas. Le roi s'imagine qu'une folle passion m'a fait vous aimer, Tristan ; mais je prends Dieu à témoin de ma loyauté[5] : que ses coups s'abattent sur moi si un autre que celui qui m'a prise vierge a jamais été mon amant ! Si les félons[6], dans ce royaume pour lequel vous avez jadis combattu le Morholt[7] avant de le tuer,

. . . .
Que nul senblant de rien en face[a].
Com ele aprisme son ami,
Oiez com el l'a devanci :
« Sire Tristran, por Deu le roi,
Si grant pechié avez de moi,
Qui me mandez a itel ore ! »
Or fait senblant con s'ele plore.
. . . . mie[b]
. . . . mes en vie.
. . . . ceste asenblee
. . . . s'espee.
. . . .
I . . . .
Conme . . . .
Par Deu, qui l'air fist et la mer,
Ne me mandez nule foiz mais.
Je vos di bien, Tristran, a fais,
Certes, je n'i vendroie mie.
Li rois pense que par folie,
Sire Tristran, vos aie amé ;
Mais Dex[c] plevis ma loiauté,
Qui sor mon cors mete flaele,
S'onques fors cil qui m'ot pucele
Out m'amistié encor nul jor !
Se li felon de cest'enor,
Por qui jadis vos conbatistes
O le Morhout, quant l'oceïstes,

font croire au roi (comme il me semble) que nous avons une liaison amoureuse[1], seigneur, vous n'y êtes pour rien. Quant à moi, par Dieu tout-puissant, je n'ai pas le cœur à prendre un amant pour être déshonorée. Je préférerais être brûlée vive, et que mes cendres fussent éparpillées au vent plutôt que de partager, un seul jour de ma vie, l'amour d'un autre homme que mon mari. Mais, Dieu ! pourtant il ne me fait pas confiance ! Je puis bien dire : quelle chute ! Seigneur, Salomon[2] a raison de dire : celui qui sauve le voleur du gibet ne peut attendre de lui aucun amour. Si les félons de ce royaume . . . .
. . . .
ils auraient dû se cacher de nous[3]. Vous avez dû endurer bien des souffrances à cause de la blessure reçue dans le combat que vous avez livré à mon oncle[4]. Je vous ai guéri. Si vous étiez devenu mon amant à ce moment-là, cela n'aurait pas été étonnant[5], ma foi ! Mais ils ont fait entendre au roi que vous m'aimez d'un amour coupable, aussi vrai qu'ils espéraient voir un jour Dieu et son royaume ! Mais il n'y a pas de danger qu'ils le voient en face[6]. Tristan, évitez de me faire venir où que ce soit et quelle qu'en soit la raison. Je ne serais pas assez hardie pour oser m'y rendre[7]. Mais je m'attarde trop ici, sans mentir, car si le roi en avait la moindre idée il me ferait couper en morceaux, et ce serait une grave injustice. Je sais bien qu'il me donnerait la mort[8].

Li font acroire (ce me senble)
Que nos amors jostent ensenble,
Sire, vos n'en avez talent ;
Ne je, par Deu omnipotent,
N'ai corage de drüerie
Qui tort a nule vilanie.
Mex voudroie que je fuse arse,
Aval le vent la poudre esparse,
Jor que je vive que amor
Aie o home qu'o mon seignor.
Et, Dex ! si ne m'en croit il pas.
Je puis dire : de haut si bas !
Sire, mot dist voir Salemon :
Qui de forches raient[a] larron,
Ja pus ne l'amera nel[b] jor.
Se li felon de cest'enor[c]
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . aise . . parole
À nos deüsent il celer.
Mot vos estut mal endurer
De la plaie que vos preïstes
En la batalle que feïstes
O mon oncle. Je vos gari.
Se vos m'en eriez ami,
N'ert pas mervelle, par ma foi !
Et il ont fait entendre au roi
Que vos m'amez d'amor vilaine,
Si voient il Deu et son reigne !
Ja nul verroient en la face.
Tristran, gardez en nule place
Ne me mandez por nule chose :
Je ne seroie pas tant ose
Que je i osase venir.
Trop demor ci, n'en quier mentir.
S'or en savoit li rois un mot,
Mon cors seret desmenbré tot,

« Non, Tristan, le roi ne sait pas que ce que j'ai eu d'affection pour vous venait de lui : c'est à cause de vos liens de parenté que je vous chérissais[1]. Autrefois, j'ai compris que ma mère aimait beaucoup les parents de mon père. Elle disait en effet qu'on ne pourrait jamais dire d'une femme qu'elle aimait bien son mari si elle n'en chérissait pas aussi les parents. Oui, je sais bien qu'elle disait la vérité. Ainsi, Tristan, je t'ai beaucoup aimé à cause du roi Marc, et pourtant cela m'a valu cette disgrâce. — C'est vrai . . . . . mais il n'est pas seul en cause[2] . . . . . Ce sont ses gens qui lui ont, contre toute vérité, fait croire que nous étions coupables.

— Seigneur Tristan, que voulez-vous dire ? Le roi, mon mari, est un homme très courtois ; jamais il n'aurait eu l'idée de lui-même que nous puissions avoir tous les deux une telle pensée[3]. Mais on peut égarer un homme et l'inciter à faire le mal en délaissant le bien. C'est bien ce qui s'est passé pour mon mari. Tristan, je m'en vais, j'ai trop tardé.

— Madame, pour l'amour de Dieu, pitié ! Je vous ai fait venir, et vous voilà ici. Écoutez un peu ma prière ! J'ai eu tant d'affection pour vous[4] ! » En entendant parler son amie, Tristan a compris qu'elle s'était rendu compte de la situation, il en rend grâces à Dieu. Maintenant il sait qu'ils pourront s'en sortir. « Hélas ! Yseut, noble fille de roi, courtoise, en toute bonne foi je vous ai souvent appelée depuis que votre chambre m'a été interdite et depuis que je n'ai plus

Et si seroit a mot grant tort ;
Bien sai qu'il me dorroit la mort[a].
« Tristran, certes, li rois ne set
Que por lui pas vos aie ameit :
Por ce qu'eres du parenté
Vos avoie je en cherté.
Je quidai jadis que ma mere
Amast mot les parenz mon pere ;
Et disoit ce, que ja mollier
N'en avroit ja son seignor[b] chier
Qui les parenz n'en amereit.
Certes, bien sai que voir diset[c].
Sire, mot t'ai por lui amé
E j'en ai tot perdu son gré.
- Certes, et il n'en . . . .
Porqoi seroit tot suen li .
Si home li ont fait acroire
De nos tel chose qui n'est voire.
- Sire Tristran, que volez dire ?
Mot est cortois li rois, mi sire ;
Ja nu pensast nul jor par lui
Q'en cest pensé fuson andui.
Mais l'en puet home desveier,
Faire le mal et bien laisier :
Si a l'on fait de mon seignor.
Tristan, vois m'en, trop i demor.
- Dame, por amor Deu, merci !
Mandai toi, et or es ici :
Entent un poi a ma proiere.
Ja t'ai je tant tenue chiere ! »
Qant out oï parler sa drue,
Sout que s'estoit aperceüe.
Deu en rent graces et merci,
Or set que bien istront de ci.
« Ahi ! Yseut, fille de roi,
Franche, cortoise, en bone[d] foi
Par plusors foiz vos ai mandee,
Puis que chanbre me fu veee[e]

eu le droit de vous parler[1] ! Madame, je veux maintenant faire appel à votre pitié : souvenez-vous de ce malheureux qui souffre peine et douleur ; car j'éprouve une telle douleur du fait des mauvaises pensées du roi au sujet de nos sentiments qu'il ne me reste plus qu'à mourir . . . .
. . . .
[J'aurais souhaité] qu'il fût assez sage pour ne pas croire les mauvais conseils qui l'ont fait m'éloigner[2]. Ces félons, ces trompeurs de Cornouailles[3] s'en réjouissent maintenant et en plaisantent. Je vois bien, c'est ma conviction, qu'ils souhaiteraient éliminer de son entourage les gens de son lignage. Son mariage m'aura été la cause de bien des ennuis[4] ! Dieu ! pourquoi le roi est-il si peu sage ? Je préférerais me laisser pendre par le cou à un arbre plutôt que de jamais vous prendre pour maîtresse. Mais il ne me permet même pas de me justifier[5]. Les traîtres qui l'entourent le poussent à se fâcher contre moi, et pourtant il a bien tort de les croire. Ils l'ont trompé, mais il n'y voit goutte. Je les ai vus bien silencieux et muets quand le Morholt est venu par ici : alors on n'en trouvait pas un seul pour oser prendre les armes[6]. J'ai vu alors mon oncle plongé dans la tristesse ; il aurait préféré être mort. Pour défendre son royaume j'ai pris les armes et j'ai affronté le combat ; j'ai chassé l'ennemi[7]. Mon cher oncle n'aurait pas dû croire les mensonges de ses mauvais conseillers. Souvent

Ne puis ne poi a vos parler.
Dame, or vos vuel merci crïer,
Qu'il vos menbre de cest chaitif
Qui a traval et a duel vif ;
Qar j'ai tel duel c'onques le roi
Out mal pensé de vos vers moi
Qu'il n'i a el fors que je muere.
Fort m'est a cuer que je . . . .
Dame, granz . . . .
D. . . . .
. . . .
. . . . ne fait
. . . . mon corage
. . . . qu'il fust si sage
Qu'il n'en[a] creüst pas losengier
Moi desor lui a esloignier.
Li fel covert Corneualeis
Or en sont lié et font gabois.
Or voi je bien, si con je quit,
Qu'il ne voudroient que o lui
Eüst home de son linage.
Mot m'a pené son mariage.
Dex ! porquoi est li rois si fol ?
Ainz me lairoie par le col
Pendre a un arbre q'en ma vie
O vos preïse drüerie.
Il ne me lait sol escondire.
Por ses felons vers moi s'aïre,
Trop par fait mal qu'il les en croit :
Deceü l'ont, gote ne voit.
Mot les vi ja taisant et muz,
Qant li Morhot fu ça venuz,
Ou nen i out uns d'eus tot sous[b]
Qui osast prendre ses adous[c].
Mot vi mon oncle iluec pensis,
Mex vosist estre mort que vis.
Por[d] s'onor croistre m'en armai,
Conbati m'en, si l'en chaçai.
Ne deüst pas mis oncles chiers
De moi croire ses losengiers.

j'y pense avec chagrin. S'imagine-t-il n'y avoir aucune responsabilité ? Eh bien si, il ne peut y échapper !

« Par Dieu, fils de sainte Marie, allez vite lui dire, madame, qu'il fasse préparer un bûcher ardent, et j'affronterai l'épreuve du feu[1] : s'il y a seulement un poil de brûlé à la haire que j'aurai revêtue, qu'on me laisse réduire en cendres dans ce feu. Car je sais bien qu'il n'y a personne à la cour pour oser m'affronter dans un combat judiciaire[2]. Madame, j'en appelle à votre noblesse, tout cela ne vous inspire-t-il aucune pitié ? Madame, j'implore votre miséricorde : intervenez en ma faveur auprès du roi dont je suis l'ami. Quand je suis venu par mer le trouver, je voulais me présenter à lui comme à mon seigneur.

— Ma foi, seigneur, vous avez bien tort de me demander de lui parler pour qu'il oublie sa colère contre vous. Je tiens à la vie et ne veux pas causer ma perte[3]. Il a de forts soupçons à l'égard de nos rapports, et j'irais lui en parler ? Ce serait vraiment trop risqué. Ma foi, Tristan, je n'en ferai rien. Vous ne devez plus me le demander. Je suis isolée dans ce pays. Il vous a fait interdire ses appartements à cause de moi. Si maintenant il m'entend parler de cette affaire, il aura des raisons de douter de ma sagesse. Non, je n'en soufflerai mot. Pourtant, je vais vous dire quelque chose, et je veux que vous reteniez bien cela : s'il renonçait pour vous, mon beau seigneur, à sa colère et à sa haine, j'en

Sovent en ai mon cuer irié.
Pensë il que n'en ait pechié ?
Certes, oïl, n'i faudra mie.
« Por Deu, le fiz sainte Marie,
Dame[a], ore li dites errant
Qu'il face faire un feu ardant ;
E je m'en entrerai el ré.
Se ja un poil en ai bruslé
De la haire qu'avrai vestu,
Si me laist tot ardoir u feu ;
Qar je sai bien n'a de sa cort
Qui a batalle o moi s'en tort.
Dame, por vostre grant franchise,
Donc ne vos en est pitié prise ?
Dame, je vos en cri merci :
Tenez moi bien a mon ami.
Qant je vinc ça a lui par mer
Com a seignor i vol[b] torner.
- Par foi, sire, grant tort avez
Qui de tel chose a moi parlez
Que de vos le mete a raison
Et de s'ire face pardon.
Je ne vuel pas encor morir
Ne moi du tot en tot perir.
Il vos mescroit de moi forment,
Et j'en tendrai le parlement ?
Donc seroie je trop hardie.
Par foi, Tristran, n'en ferai mie,
Ne vos nu me devez requerre.
Tote sui sole en ceste terre.
Il vos a fait chanbres veer
Por moi : s'il or m'en ot parler,
Bien me porroit tenir por fole.
Par foi, ja n'en dirai parole ;
Et si vos dirai une rien,
Si vuel que vos le saciés bien :
Se il vos pardounot[c], beau sire,
Par Deu, son mautalent et s'ire,

serais joyeuse et heureuse. S'il apprenait l'équipée[1] d'aujourd'hui, je sais bien, Tristan, que je n'aurais aucun recours contre la menace de mort. Je pars, mais je ne pourrai plus dormir tranquille. J'ai très peur que quelqu'un ne vous ait vu venir ici. Si le roi entendait dire que nous nous sommes rencontrés ici, il me ferait brûler sur un bûcher[2]. Il n'y aurait là rien d'extraordinaire. Mon corps tremble tant j'ai peur. La peur qui me saisit me fait fuir d'ici, je n'ai que trop tardé. »

Yseut s'éloigne, il la rappelle : « Dame, par Dieu qui prit forme humaine en une vierge pour le salut du monde, aidez-moi, par charité[3]. Je sais bien, vous n'osez plus rester. Mais il n'y a que vous à qui je puisse confier ma plainte ; je sais bien que le roi est plein de haine à mon égard. J'ai dû engager pour vivre tout mon équipement. Faites-moi ravoir mon gage[4] ; je m'enfuirai, car je n'ose rester ici. Je sais ce que je vaux. Par toute la terre qu'éclaire le soleil il n'y a pas une seule cour dont le seigneur ne soit prêt, si j'y vais, à m'offrir sa protection, je le sais. Et si je connais mon oncle, Yseut, sur ma tête aux cheveux blonds, il regrettera d'avoir eu ces pensées avant que ne s'écoule une année, prêt à payer pour sa faute son propre poids en or, je puis vous le garantir en toute vérité. Yseut, aidez-moi, faites que je puisse m'acquitter de ma dette envers mon hôte[5].

— Par Dieu, Tristan, je suis très étonnée que vous me suggériez une telle démarche. Vous êtes en train de faire

J'en seroie joiose et lie.
S'or savoit ceste chevauchie,
Cel sai je bien que ja resort,
Tristran, n'avreie contre mort[a].
Vois m'en, imais ne prendrai some.
Grant poor ai que aucun home
Ne vos ait ci veü venir.
S'un mot en puet li rois oïr
Que nos fuson ça asenblé,
Il me feroit ardoir en ré.
Ne seret pas mervelle grant.
Mis cors trenble, poor ai grant.
De la poor qui or me prent
Vois m'en, trop sui ci longuement. »
Iseut s'en torne, il la rapele :
« Dame, por Deu, qui en pucele
Prist por le pueple umanité,
Conselliez moi, par charité.
Bien sai, n'i osez mais remaindre.
Fors a vos ne sai a qui plaindre.
Bien sai que mot me het li rois.
Engagiez est tot mon hernois.
Car le me faites delivrer :
Si m'en fuirai, n'i os ester.
Bien sai que j'ai si grant prooise,
Par tote terre ou sol adoise
Bien sai que u monde n'a cort,
S'i vois, li sires ne m'avot.
Et se onques point du suen oi,
Yseut, par cest mien chief le bloi,
Nel se voudroit avoir pensé
Mes oncles, ainz un an passé,
Por si grant d'or com il est toz,
Ne vos en qier mentir deus moz.
Yseut, por Deu, de moi pensez,
Envers mon oste m'aquitez.
- Par Deu, Tristran, mot me mervel,
Qui me donez itel consel.

mon malheur[1]. Votre idée n'est pas d'un fidèle ami. Vous connaissez bien la méfiance du roi, qu'elle soit fondée ou non. Par Dieu, le seigneur glorieux qui créa le ciel, la terre et les hommes, s'il m'entend prononcer une seule parole en faveur des gages que vous voulez me faire racheter, ce sera pris comme un aveu ! Non, je n'en aurai pas le courage, et je ne refuse pas par avarice[2], sachez-le bien, en toute vérité. »

Alors Yseut est partie, et Tristan l'a saluée en pleurant[3]. Tristan s'appuie sur le rebord de la fontaine de marbre brun ; je l'imagine ainsi ; il se lamente dans sa solitude[4] : « Ah ! Dieu, et vous monseigneur saint Évroult[5], je ne pensais pas que je perdrais tout cela ni qu'il me faudrait fuir dans une telle pauvreté ! Je ne pourrai emmener ni armes ni cheval, ni d'autre compagnon que Governal[6]. Ah ! Dieu, un homme démuni n'obtient que peu d'égards[7] ! Quand je serai dans un autre pays, si un chevalier se met à parler de guerre, je n'oserai faire entendre un mot à ce sujet. Un homme démuni n'a rien à dire. Alors il me faudra supporter ma mauvaise fortune ; elle m'aura déjà bien éprouvé et persécuté. Cher oncle, il me connaissait mal, celui qui m'a soupçonné de déloyauté au sujet de ta femme. Je n'ai jamais été tenté par une telle folie. Ce serait mal me connaître[8] ! » . . . .
. . . .
. . . .
. . . . Le roi qui était caché dans l'arbre

Vos m'alez porchaçant mon mal.
Icest consel n'est pas loial.
Vos savez bien la mescreance,
Ou soit savoir[a] ou set enfance.
Par Deu, li sire glorios,
Qui forma ciel et terre et nos,
Se il en ot un mot parler
Que vos gages face aquiter,
Trop par seroit aperte chose.
Certes, je ne sui pas si osse,
Ne ce[b] vos di por averté,
Ce saciés vos de verité. »
Atant s'en est Iseut tornee,
Tristran l'a plorant salüee.
Sor le perron de marbre bis
Tristran s'apuie, ce m'est vis ;
Demente soi a lui tot sol :
« Ha ! Dex, beau sire saint Evrol[c],
Je ne pensai faire tel perte
Ne[d] foïr m'en a tel poverte !
N'en merré armes ne cheval,
Ne conpaignon fors Governal.
Ha ! Dex, d'ome[e] desatorné !
Petit fait om de lui cherté.
Qant je serai en autre terre
S'oi chevalier parler de gerre,
Ge n'en oserai mot soner :
Hom nu n'a nul leu de parler.
Or m'estovra sofrir fortune ;
Trop m'avra fait mal et rancune !
Beaus oncles, poi me deconnut
Qui de ta feme me mescrut :
Onques n'oi talent de tel rage.
Petit savroit a mon corage.
. . . .
. . . .
. . . .
Li rois qui sus en l'arbre estoit

avait bien observé le rendez-vous et entendu tout l'entretien[1]. Son cœur en fut si attendri que rien au monde n'aurait pu lui faire retenir ses larmes[2]. Il éprouvait beaucoup de regrets, mais, pour le nain de Tintagel, beaucoup de haine[3].

« Hélas ! soupire-t-il, je viens de constater que le nain m'a bien trompé ! Il m'a fait grimper dans cet arbre ; il ne pouvait pas me ridiculiser davantage ! Sur mon neveu, il m'a raconté des mensonges, et il sera pendu pour cela. Il m'a ainsi poussé à la colère, et m'a inspiré de la haine pour ma femme. Je l'ai cru : pure folie de ma part ! Il aura en échange la récompense qu'il mérite. Si je peux le rattraper, je le ferai périr par le feu. Il recevra de moi un châtiment plus cruel encore que celui infligé à Ségoçon par Constantin, qui le fit châtrer après l'avoir surpris avec sa femme. Il l'avait couronnée à Rome, et elle avait de nombreux gentilshommes à son service. Il la chérissait et l'honorait. Celui qui se conduisit mal avec elle eut à le regretter[4]. » Tristan est parti depuis un certain temps quand le roi descend de l'arbre. Il pense qu'il faut croire sa femme, et ne pas croire les barons de son royaume qui lui faisaient imaginer quelque chose qui n'est pas vrai, il le sait bien maintenant, car il a la preuve du mensonge[5]. Il n'aura de cesse que de donner au nain, avec son épée, la récompense qu'il mérite, le mettant hors d'état de mentir. Quant à lui, il ne soupçonnera plus Tristan

Out[a] l'asenblee bien veüe
Et la raison tote entendue.
De la pitié q'au cor li prist,
Qu'il ne plorast ne s'en tenist
Por nul avoir ; mout a grant[b] duel,
Mot het le nain de Tintaguel.
« Las ! fait li rois, or ai veü
Que li nains m'a trop deceü.
En cest arbre me fist monter,
Il ne me pout plus ahonter.
De mon nevo me fist entendre
Mençonge, porqoi ferai pendre[c].
Por ce me fist metre en aïr,
De ma mollier faire haïr.
Ge l'en crui et si fis que fous.
Li gerredon l'en sera sous :
Se je le puis as poinz tenir,
Par feu ferai son cors fenir.
Par moi avra plus dure fin
Que ne fist faire Costentin
A Segoçon, qu'il escolla
Qant o sa feme le trova.
Il l'avoit coroné[d] a Rome
Et la servoient maint prodome.
Il la tint chiere et honora :
En lié mesfist, puis en plora. »
Tristran s'en ert pieça alez.
Li rois de l'arbre est devalez.
En son cuer dit or croit sa feme
Et mescroit les barons du reigne,
Que li faisoient chose acroire
Que il set bien que n'est pas voire
Et qu'il a prové a mençonge.
Or ne laira q'au nain ne donge
O s'espee si sa merite
Par lui n'iert mais traïson dite ;
Ne jamais jor ne mescroira
Tristran d'Iseut, ainz lor laira

d'aimer Yseut, mais il leur laissera libre accès à sa chambre quand ils voudront[1].

« Maintenant je sais enfin la vérité[2]. Si l'accusation avait été fondée, cet entretien ne se serait pas terminé ainsi. S'ils s'aimaient d'amour coupable, ils avaient là une belle occasion, je les aurais vus s'embrasser. Mais, après les avoir entendus se lamenter ainsi, je sais bien qu'ils n'y pensent pas. Pourquoi ai-je cru à une telle énormité ? J'en ai honte et repentir. On est fou de croire n'importe qui. J'aurais mieux fait d'établir la vérité sur leurs rapports que de me lancer dans cette aventure. C'était vraiment la chance qui les attendait ce soir. De leur entretien je retire l'enseignement que je n'aurai plus de souci à me faire à leur sujet. Demain matin Tristan aura ce qui lui est dû, et il aura le droit de se rendre dans ma chambre à son gré[3]. Il ne va plus être obligé de s'enfuir comme il l'envisageait ce matin. »

Écoutez maintenant[4] ce qui va arriver à Frocin, le nain bossu. Il était dehors, et regardait en l'air, quand il aperçut Orion et Vénus Lucifer. Il connaissait la course des étoiles, et savait reconnaître les sept planètes. Il prévoyait bien les événements à venir. Quand il apprenait la naissance d'un enfant, il tirait l'horoscope détaillé de sa vie[5]. Le nain Frocin, plein de malice, prenait beaucoup de peine pour tromper celui qui allait lui faire rendre l'âme.

Parmi les astres il a repéré l'ascendant. De dépit il rougit,

La chanbre tot a lor voloir :
« Or puis je bien enfin savoir,
Se feüst voir, ceste asenblee
Ne feüst pas issi finee.
S'il s'amasent de fol'amor,
Ci avoient asez leisor,
Bien les veïse entrebaisier.
Ges ai oï si gramoier,
Or sai je bien n'en ont corage.
Porqoi cro je[a] si fort outrage ?
Ce poise moi, si m'en repent :
Mot est fous qui croit tote gent.
Bien deüse ainz avoir prové
De ces deus genz la verité
Que je eüse fol espoir.
Buen virent aprimier cest soir.
Au parlement ai tant apris
Jamais jor n'en serai pensis.
Par matinet sera paiez
Tristran o moi, s'avra congiez
D'estre a ma chanbre a son plesir.
Or est remés li suen fuïrs
Qu'il voloit faire le matin. »
Oiez du nain boçu Frocin.
Fors estoit, si gardoit en l'er,
Vit Orïent et Lucifer.
Des estoiles le cors savoit,
Les set planestres devisoit ;
Il savoit bien que ert a estre :
Qant il oiet un enfant nestre,
Les poinz contot toz de sa vie.
Li nains Frocins, plains de voisdie,
Mot se penout de cel[b] deçoivre
Qui de l'ame le feroit soivre.
As estoiles choisist l'asente,
De mautalent rogist et enfle.

il enfle, car il sait bien la menace que représente pour lui le roi, qui n'aura de cesse qu'il ne soit détruit. Le nain change de couleur et devient livide. Il se sauve à toute vitesse vers le pays de Galles[1]. Le roi le cherche partout, et s'irrite fort de ne pouvoir le trouver. Yseut est entrée dans sa chambre. Brengain[2] la voit toute pâle. Elle devine qu'elle a appris une nouvelle qui l'a bouleversée et dont elle reste émue et sans couleur[3]. Comme elle lui a demandé ce qu'elle a, Yseut répond : « Chère gouvernante[4], j'ai bien de quoi être pensive et triste. Brengain, je ne veux pas vous cacher la vérité. Je ne sais qui aujourd'hui a voulu nous trahir, mais le roi Marc se trouvait dans l'arbre, au-dessus du rebord de marbre. J'ai vu son image se refléter dans l'eau de la fontaine. Grâce à Dieu, j'ai pu parler la première. Je n'ai soufflé mot de ce que je cherchais là, je vous l'assure, mais ce ne furent que plaintes et gémissements extraordinaires[5]. J'ai reproché à Tristan de m'avoir fait venir, et lui de son côté me priait de le réconcilier avec mon mari qui à grand tort se tourmentait, disait-il, au sujet de nos rapports. Je lui ai dit alors que c'était une folle requête, que je ne reviendrais plus pour le rencontrer, et que jamais je ne parlerais de lui au roi. Que vous raconter de plus ? Il y a eu beaucoup de plaintes. Le roi ne s'est aperçu de rien ; il n'a pas pu deviner mon jeu. Je me suis bien tirée de cette fâcheuse affaire[6]. »

Cette nouvelle réjouit beaucoup Brengain : « Yseut, ma

Bien set li rois fort le menace,
Ne laira pas qu'il nu desface.
Mot est li nain nerci et pales,
Mot tost s'en vet fuiant vers Gales.
Li rois vait mot le nain querant,
Nu puet trover, s'en a[a] duel grant.
Yseut est en sa chanbre entree.
Brengain la vit descoloree.
Bien sout que ele avoit oï
Tel rien dont out le cuer marri,
Qui si muoit et palisoit ;
Se li demande que avoit[b].
Ele respont : « Bele magistre,
Bien doi estre[c] pensive et tristre.
Brengain, ne vos vel pas mentir :
Ne sai qui hui nos vout traïr,
Mais li rois Marc estoit en l'arbre,
Ou li perrons estait[d] de marbre.
Je vi son onbre en la fontaine.
Dex me fist parler premeraine.
Onques de ce que je i quis
N'i out mot dit, ce vos plevis,
Mais mervellos conplaignement
Et mervellos gemissement.
Gel blasmé que il me mandot,
Et il autretant me priout
Que l'acordase a mon seignor,
Qui, a grant tort, ert a error
Vers lui de moi ; et je li dis
Que grant folie avoit requis,
Que je a lui mais ne vendroie
Ne ja au roi ne parleroie.
Ne sai que je plus racontasse.
Conplainz[e] i out une grant masse ;
Onques li rois ne s'aperçut
Ne mon estre ne desconnut,
Partie me sui du tripot. »
Quant l'ot Brengain, mot s'en esjot :

dame, Dieu qui jamais ne déçut personne a bien eu pitié de nous, puisqu'il vous a permis de quitter le rendez-vous sans dommage, le roi n'ayant rien vu qui ne puisse être tenu pour honorable. C'est un grand miracle qu'a accompli Dieu pour vous, qui est vraiment notre père, et qui ne souhaite pas le malheur de ceux qui sont du côté du bien et de la loyauté[1]. » Tristan, pour sa part, avait raconté à son maître tout ce qu'il avait fait. Quand il eut entendu ce récit, Governal rendit grâces à Dieu qu'il n'y ait rien eu de plus entre Tristan et son amie. Le roi n'a pu trouver le nain. Dieu ! il n'en sera que plus dangereux pour Tristan ! Le roi regagne sa chambre. Yseut, qui en a très peur, lui dit en le voyant : « Seigneur, pour Dieu, d'où venez-vous[2] ? Avez-vous besoin de quelque chose pour venir ainsi, seul[3] ? — Reine, disons plutôt que je veux m'entretenir avec vous ; j'ai une question à vous poser. Ne me cachez pas la vérité, car je veux savoir ce qu'il en est. — Sire, jamais je ne vous ai menti. Dussé-je recevoir la mort ici, je dirai toute la vérité ; il n'y aura pas un seul mot de mensonge[4]. — Madame, avez-vous vu récemment mon neveu[5] ? — Sire, je vais tout vous expliquer. Vous n'allez pas croire ce que je vais vous dire, et pourtant je dirai la vérité sans fard. Je l'ai vu, et je lui ai même parlé. J'étais avec votre neveu sous le pin là-bas. Maintenant, sire, tuez-moi si vous voulez. Car, oui, je l'ai vu. Tout cela est bien triste, car vous vous imaginez que j'aime Tristan et que je me conduis avec lui comme une dévergondée.

« Iseut, ma dame, grant merci
Nos a Dex fait, qui ne menti,
Qant il vos a fait desevrer
Du parlement sanz plus outrer,
Que li rois n'a chose veüe
Qui ne puise estr'en bien tenue.
Granz miracles vos a fait Dex,
Il est verais peres et tex
Qu'il n'a cure de faire mal
A ceus qui sont buen et loial. »
Tristran ravoit tot raconté
A son mestre[a] com out ouvré.
Qant conter[b] l'ot, Deu en mercie
Que plus n'i out fait o s'amie.
Ne pout son nain trover li rois.
Dex ! tant ert a Tristran sordois !
A sa chanbre li rois en vient.
Iseut le voit, qui mot le crient :
« Sire, por Deu, dont venez vos ?
Avez besoin, qui venez sous ?
- Roïne, ainz vien a vos parler
Et une chose demander.
Si ne me celez pas le voir,
Qar la verté en vuel savoir.
- Sire, onques jor ne vos menti.
Se la mort doi recevoir ci,
S'en dirai je le voir du tot :
Ja n'i avra menti d'un mot.
- Dame, veïs puis mon nevo ?
- Sire, le voir vos en desno.
Ne croiras pas que voir en die.
Mais jel dirai sanz tricherie.
Gel vi et pus parlai a lui,
O ton nevo soz[c] cel pin fui.
Or m'en oci, roi, se tu veus.
Certes, gel vi. Ce est grant deus ;
Qar tu penses que j'aim Tristrain
Par puterie et par anjen.

Mais j'en ai un tel chagrin qu'il me serait indifférent si tout cela devait mal se terminer pour moi selon votre volonté. Sire, pitié pour cette fois ! Je vous ai dit la vérité ; si vous ne me croyez pas, mais si vous croyez les folles rumeurs, sans fondement, ma bonne foi sauvera mon âme. Tristan, votre neveu[1], est venu sous ce pin qui est là-bas dans ce jardin. Il m'avait demandé de venir l'y rencontrer, sans rien me dire de plus, et je devais répondre à son invitation sans barguigner, car c'est grâce à lui que je suis votre épouse, et la reine. Certes, sans les fourbes qui vous racontent des mensonges[2], je lui aurais volontiers témoigné plus d'égards. Sire, c'est bien vous que je considère comme mon époux, et Tristan est bien votre neveu, que je sache. C'est à cause de vous que je lui ai montré de l'affection. Mais les traîtres, les dénonciateurs qui veulent l'éloigner de la cour vous trompent par leurs racontars. Tristan s'en va. Dieu fasse qu'ils aient à le regretter ! J'ai donc parlé à ton neveu hier soir. Il réclame avec anxiété mon intervention auprès de vous en vue d'une réconciliation. Je lui ai dit de partir et de ne plus jamais me demander de venir. Car je n'irai plus le voir, et je ne plaiderai pas pour lui. Sire, vous n'allez pas me croire, il n'y a rien eu de plus. Tuez-moi si vous voulez, mais ce sera injuste. Tristan s'en va à cause de votre désaccord. Je sais bien qu'il va traverser la mer. Il m'a dit de payer sa dette pour le logement. Mais j'ai refusé de payer pour lui et de lui parler plus longuement.

Si ai tel duel que moi n'en chaut
Se tu me fais prendre un mal saut.
Sire, merci a celle foiz !
Je t'ai voir dit : si ne m'en croiz,
Einz croiz parole fole et vaine[a],
Ma bone foi me fera saine.
Tristran, tes niés, vint soz cel pin
Qui est laienz en cel jardin.
Si me manda qu'alasse a lui,
Ne me dist rien, mais je li dui
Anor faire non trop[b] frarine.
Par lui sui je de vos roïne.
Certes, ne fusent li cuvert[c]
Qui[d] vos dïent ce qui ja n'iert,
Volantiers li feïse anor.
Sire, jos tien por mon seignor,
Et il est vostre niés, ç'oi dire.
Por vos l'ai je tant amé, sire.
Mais li felon, li losengier,
Quil vuelent de cort esloignier,
Te font acroire la mençonge.
Tristran s'en vet : Dex lor en doinge
Male vergoigne recevoir !
A ton nevo parlai ersoir :
Mot se conplaint com angoisos,
Sire, que l'acordasse a vos.
Ge li dis ce, qu'il s'en alast,
Nule foiz mais ne me mandast ;
Qar je a lui mais ne vendroie
Ne ja a vos n'en parleroie.
Sire, de rien ne m'en creirez[e] :
Il n'i ot plus. Se vos volez,
Ocïez moi ; mes c'iert a tort.
Tristran s'en vet por le descort,
Bien sai que outre la mer passe.
Dist moi que l'ostel l'aquitasse :
Nel vol de rien nule aquiter
Ne longuement a lui parler.

« Sire, je vous ai dit la vérité sans faille, et si je vous ai menti, faites-moi couper la tête. Sachez-le, il n'y a pas de doute, j'aurais volontiers acquitté sa dette, si j'en avais eu le courage. Mais je n'ai pas voulu verser seulement quatre besants[1] dans son aumônière à cause des gens de ta maison et de leurs racontars. Il s'en va pauvre, que Dieu soit avec lui ! C'est une mauvaise action que de le chasser ainsi. Mais partout où il ira, Dieu lui sera favorable. » Le roi savait bien qu'elle avait dit vrai. Il avait entendu tout ce qu'ils avaient dit. Il la prend dans ses bras, lui donne cent baisers. Elle pleure, il lui dit de se calmer. Jamais plus il ne les soupçonnera sur une dénonciation des mauvais conseillers. Qu'ils aillent où bon leur semble. Ce qui appartient à Tristan est au roi, et ce qui appartient au roi est à Tristan. Il ne croira plus les gens de Cornouailles[2]. Alors le roi raconte à la reine comment le nain félon Frocin l'avait informé de leur entretien, et comment il l'avait fait monter dans le pin pour épier leur rendez-vous ce soir-là[3]. « Sire, vous étiez donc dans l'arbre ? — Oui, madame, par saint Martin. Aucune parole ne m'a échappé, grave ou légère.

« Quand j'ai entendu Tristan rappeler la bataille que je lui avais fait livrer pour défendre ma cause[4], j'ai été pris de pitié et pour un peu je serais tombé en bas de l'arbre. Et quand je vous ai entendu rappeler les souffrances qu'il avait dû endurer en mer, sous l'effet du venin du dragon[5], ce

« Sire, or t'ai dit le voir sanz falle :
Se je te ment, le chief me talle.
Ce saciez, sire, sanz doutance,
Je li feïse l'aquitance,
Se je osase, volentiers ;
Ne sol quatre besanz entiers
Ne li vol metre en s'aumosniere,
Por ta mesnie noveliere.
Povre s'en vet, Dex le conduie !
Par grant pechié li donez fuie.
Il n'ira ja en cel païs
Dex ne li soit verais amis. »
Li rois sout bien qu'el ot voir dit,
Les paroles totes oït.
Acole la, cent foiz la beise.
El plore, il dit qu'ele se tese :
Ja nes mescrerra mais nul jor
Por dit de nul losengeor ;
Allent et viengent a lor buens.
Li avoirs Tristran ert mes suens
Et li suens avoirs ert Tristrans.
N'en crerra[a] mais Corneualans.
Or dit li rois a la roïne
Conme[b] le felon nain Frocine
Out anoncié le parlement
Et com el pin plus hautement
Le fist monter por eus voier
A lor asenblement, le soir.
« Sire, estïez vos donc el pin ?
- Oïl, dame, par saint Martin.
Onques n'i ot parole dite
Ge n'oïse, grant ne petite.
« Qant j'oï a Tristran retraire
La batalle que li fis faire,
Pitié en oi, petit falli
Que de l'arbre jus ne chaï.
Et quant je vos[c] oï retraire
Le mal q'en mer li estut traire

dont vous l'avez guéri, et tout ce que vous avez fait pour lui, quand il vous a demandé de racheter ses gages, j'en ai éprouvé une grande peine ; et comme vous n'avez pas voulu le libérer de sa dette, comme vous n'avez pas voulu vous rapprocher l'un de l'autre[1], j'ai été saisi de pitié, là-haut, dans l'arbre. J'ai souri doucement, je m'en suis tenu là.

— Sire, voilà qui me fait grand plaisir. Vous le savez bien, maintenant ; nous avions là une belle occasion. S'il m'avait aimé d'un amour fou, cela se serait vu. Mais, ma foi, vous n'avez pas pu le voir s'approcher de moi, si peu que ce soit, ni me manquer de respect, ni me donner des baisers. Maintenant, c'est évident, il ne m'aimait pas d'un amour coupable. Sire, si vous ne nous aviez vus, de vos yeux vus, vous n'auriez pas pu nous croire. — Ma foi non ! répond le roi. Brengain, que Dieu te récompense[2], va chercher mon neveu à son logis. Et s'il fait telle ou telle objection, et refuse de venir sur ta seule invitation, dis-lui que c'est moi qui lui ordonne de venir me trouver[3]. » Brengain lui répond : « Sire, il me déteste. Il a pourtant bien tort, Dieu le sait bien. Mais il dit que je suis responsable de votre brouille. Il souhaite donc ardemment ma mort. Pourtant j'irai. Peut-être que pour vous il évitera de me maltraiter. Sire, pour Dieu, réconciliez-moi avec lui quand il sera arrivé ici. » Vous entendez ce que dit la maligne ! Elle a bien su embobiner le roi ! Elle joue bien la comédie en se plai-

De la serpent dont le garistes,
Et les grans biens que li feïstes,
Et quant il vos requist quitance
De ses gages, si oi pesance ;
Ne li vosistes aquiter
Ne l'un de vos l'autre abiter,
Pitié m'en prist an l'arbre sus.
Souef m'en ris, si n'en fis plus.
- Sire, ce m'est mot buen forment.
Or savez bien certainement
Mot avïon bele loisor :
Se il m'amast de fole amor,
Asez en veïsiez senblant.
Ainz[a], par ma foi, ne tant ne quant
Ne veïstes qu'il m'aprismast
Ne mespreïst ne me baisast.
Bien senble ce chose certaine :
Ne m'amot pas d'amor vilaine.
Sire, s'or ne nos veïsiez,
Certes ne nos en creüsiez[b] :
- Par Deu, je non, li rois respont.
Brengain, que Dex anor te donst !
Por mon nevo va a l'ostel ;
Et se il dit ou un ou el
Ou n'i velle venir por toi,
Di je li mant qu'il vienge a moi. »
Brengain li dit : « Sire, il me het :
Si est a grant tort, Dex le set.
Dit par moi est meslez o vos,
La mort me veut tot a estros.
G'irai ; por vos le laisera
Bien tost que ne me tochera.
Sire, por Deu, acordez m'i,
Quant il sera venu ici. »
Oiez que dit la tricherresse !
Mot fist que bone lecherresse,

gnant des mauvais sentiments de Tristan à son égard. « Roi, je vais le chercher, dit Brengain. Réconciliez-moi avec lui, ce sera une bonne action ! » Le roi répond : « Je m'y efforcerai. Va vite remplir cette mission et ramène-le ici. » Tout cela fait rire Yseut, et le roi rit encore plus[1] ; Brengain se hâte vers la porte et sort. Tristan, qui s'était mis tout contre le mur, a bien entendu leur conversation. Il embrasse Brengain, et la tenant par le cou il remercie Dieu, car il va pouvoir désormais rester avec Yseut autant qu'il voudra. Brengain explique à Tristan[2] : « Seigneur, là, à l'intérieur de son palais, le roi a longuement parlé de toi et de ta bien-aimée. Il ne t'en veut plus[3] et tourne sa haine, maintenant, contre ceux qui te mettent en cause. Il m'a priée de venir te chercher. Je lui ai dit que tu étais en colère contre moi. Montre bien que tu te fais prier, et que tu ne viens pas de gaieté de cœur. Si le roi te demande quelque chose pour moi, fais semblant[4] d'en être contrarié. » Tristan la prend par le cou et lui donne un baiser. Il est joyeux de retrouver un bonheur parfait. Ils se dirigent vers la chambre décorée[5] où se trouvent le roi et Yseut.

Tristan entre dans la chambre[6]. « Mon neveu, dit le roi, avance-toi. Renonce à ta rancune contre Brengain et je renoncerai à la mienne contre toi. — Sire, cher oncle, écoutez-moi un peu : vous avez vite fait de vous excuser[7] après m'avoir accusé — ce qui m'a blessé jusqu'au fond du cœur — d'un tel

Lores gaboit a essciënt
Et se plaignoit de mal talent.
« Rois, por li vois, ce dist Brengain.
Acordez m'i, si ferez bien. »
Li rois respont : « G'i metrai paine.
Va tost poroc et ça l'amaine. »
Yseut s'en rist, et li rois plus.
Brengain s'en ist les sauz par l'us.
Tristran estoit a la paroi,
Bien les oiet parler au roi.
Brengain a par les braz saisie,
Acole la, Deu en mercie :
D'or en avant avra loisir[a]
D'estre o Yseut a son plaisir.
Brengain mist Tristran a raison :
« Sire, laienz en sa maison
A li rois grant raison tenue
De toi et de ta chiere drue.
Pardoné t'a son mautalent,
Or het ceus qui te vont meslant.
Proïe m'a que vienge a toi ;
Ge ai dit que ire as vers moi.
Fai grant senblant de toi proier,
N'i venir mie de legier.
Se li rois fait de moi proiere,
Fai par senblant mauvese chiere. »
Tristran l'acole, si la beise.
Liez est que ore ra son eise.
A la chanbre painte s'en vont,
La ou li rois et Yseut sont.
Tristran est en la chanbre entrez.
« Niés, fait li rois, avant venez.
Ton mautalent quite a Brengain,
Et je te pardorrai le mien.
- Oncle, chiers sire, or m'entendez :
Legirement vos defendez
Vers moi, qui ce m'avez mis sure
Dont li mien cor el ventre pleure,

outrage, d'une telle trahison ! J'en aurais été damné, et elle déshonorée. Nous n'y avions pourtant jamais songé, Dieu le sait bien. Mais vous connaissez la haine de celui qui vous a mis ce soupçon incroyable dans la tête. Désormais, choisissez mieux vos conseillers, et ne vous mettez plus en colère contre la reine ni contre moi, qui suis de votre lignage[1]. — Je ne le ferai plus, cher neveu, vous avez ma parole. »

Tristan est donc réconcilié avec le roi. Celui-ci l'a autorisé à rester dans la chambre royale[2] : le voilà heureux. Tristan entre et sort, librement, sans que le roi s'en préoccupe autrement. Hélas ! mon Dieu, qui peut vivre un amour une année ou deux sans le faire découvrir[3] ? Car l'amour ne peut rester caché. De trop nombreux clins d'yeux destinés à l'autre, de trop nombreux rendez-vous, parfois en cachette, mais parfois aussi au vu et au su des gens. En tous lieux, leur désir impatient de se satisfaire leur fait multiplier les rendez-vous[4].

À la cour il y avait[5] trois barons, les plus perfides que l'on ait jamais vus. Ils avaient fait le serment que, si le roi ne bannissait pas son neveu du pays, ils ne toléreraient plus cette situation, mais se retireraient dans leurs châteaux pour faire la guerre au roi Marc[6]. En effet, peu de temps auparavant, ils ont aperçu dans un jardin, sous un arbre fruitier, la belle Yseut se comportant avec Tristan d'une façon scandaleuse[7] ; ils les ont même vus plusieurs fois couchés tout nus sur le lit du roi.

Si grant desroi, tel felonie !
Dannez seroie et el honie.
Ainz nu pensames, Dex le set.
Or savez bien que cil vos het
Qui[a] te fait croire tel mervelle.
D'or en avant meux te conselle,
Ne portë ire a la roïne
N'a moi, qui sui de vostre orine.
- Non ferai je, beaus niés, par foi. »
Acordez est Tristran au roi.
Li rois li a doné congié
D'estre a la chanbre : es le vos lié.
Tristran vait a la chanbre et vient ;
Nule cure li rois n'en tient.
Ha ! Dex, qui puet amor tenir
Un an ou deus sanz descovrir ?
Car amors ne se puet celer :
Sovent cline l'un vers son per,
Sovent vienent a parlement,
Et a celé et voiant gent.
Par tot ne püent aise atendre,
Maint parlement lor estuet prendre.
A la cort avoit trois barons
Ainz ne veïstes plus felons.
Par soirement s'estoient pris
Que, se li rois de son païs
N'en faisot son nevo partir,
Il nu voudroient mais soufrir,
A lor chasteaus sus s'en trairoient
Et au roi Marc gerre feroient.
Qar, en un gardin, soz une ente,
Virent l'autrier Yseut la gente
Ovoc Tristran en tel endroit
Que nus hon consentir ne doit ;
Et plusors foiz les ont veüz
El lit roi Marc gesir toz nus.

Car quand le roi s'en va chasser dans les bois, Tristan lui dit bien : « Sire, j'y vais aussi. » Mais il ne part pas, et il rejoint Yseut dans sa chambre où ils restent longtemps ensemble. « Nous le lui dirons nous-mêmes. Allons trouver le roi pour le lui dire, que cela nous vaille son affection ou sa haine, et exigeons qu'il bannisse son neveu. » Ils ont pris ensemble cette décision. Ils ont donc parlé au roi Marc, le prenant à part[1] : « Sire, disent-ils, tout va mal. Ton neveu et Yseut s'aiment. N'importe qui peut s'en rendre compte. Quant à nous, nous ne voulons plus le tolérer. » À ces mots le roi pousse un soupir, il baisse la tête vers le sol ; ne sachant que dire, il ne tient pas en place. « Roi, reprennent les trois traîtres[2], crois-nous, nous ne tolérerons plus cela. Car nous savons bien, c'est la vérité, que tu les laisses commettre leur crime, et que tu es bien au courant de cette étrange affaire. Que vas-tu faire ? Il est temps de prendre une décision ! Si tu ne fais pas partir ton neveu de la cour, de telle façon qu'il n'y remette plus les pieds, nous ne serons plus avec toi, et nous ne te laisserons plus en paix. Nous inviterons nos voisins à déserter ta cour, car la situation est devenue intolérable. Telles sont nos conditions. Et maintenant dis-nous ce que tu décides.

— Seigneurs[3], vous êtes mes vassaux. Par Dieu, je trouve très surprenant[4] que mon neveu cherche mon déshonneur. Il a eu une curieuse façon de me servir. Conseillez-moi, je vous le demande. C'est votre devoir de vassaux que de me donner

Quar, quant li rois en vet el bois,
Et Tristran dit : « Sire, g'en vois. »
Puis se remaint, entre en la chanbre,
Iluec grant piece sont ensenble.
« Nos li diromes nos meïmes.
Alon au ro et si li dimes,
Ou il nos aint ou il nos hast,
Nos volon son nevo en chast. »
Tuit ensenble ont ce consel[a] pris.
Li roi Marc ont a raison mis,
A une part ont le roi trait :
« Sire, font il, malement vet.
Tes niés s'entraiment et Yseut ;
Savoir le puet qui c'onques veut,
Et nos nu volon mais sofrir. »
Li rois l'entent, fist[b] un sospir,
Son chief abesse vers la terre.
Ne set qu'il die, sovent erre.
« Rois, ce dïent li troi felon,
Par foi, mais nu consentiron ;
Qar bien savon de verité
Que tu consenz lor cruauté,
Et tu sez bien ceste mervelle.
Q'en feras tu ? Or t'en conselle !
Se ton nevo n'ostes de cort,
Si que jamais nen i retort,
Ne nos[c] tenron a vos jamez,
Si ne vos tendron nule pez.
De nos voisins feron partir
De cort, que nel[d] poon soufrir.
Or t'aron tost cest geu parti :
Tote ta volenté nos di.
- Seignor, vos estes mi fael.
Si m'ait Dex, mot me mervel
Que mes niés ma vergonde ait quise,
Mais servi m'a d'estrange guise.
Conseliez m'en, gel vos requier.
Vos me devez bien consellier,

conseil, car je ne tiens pas à me priver de vos services. Vous le savez bien, je n'ai que faire des grands airs. — Sire, faites donc venir le nain qui devine tout[1]. Assurément il est versé en toute sorte de sciences ; il n'y a qu'à le consulter. Convoquez le nain, et qu'ensuite on établisse un plan d'action. » Et il n'a pas tardé à venir — malheur à lui ! —, tout bossu qu'il est[2] ; un des barons l'a accueilli en l'embrassant, et le roi lui expose le problème.

Hélas ! écoutez maintenant la ruse traîtresse imaginée par le nain Frocin pour entraîner le roi[3]. Maudits soient tous ces devins[4] ! Qui a jamais eu une idée aussi perfide que celle de ce nain — que Dieu le maudisse ? « Dis[5] à ton neveu qu'il doit aller de bon matin trouver le roi Arthur à Carlisle[6], la ville fortifiée : il doit porter à Arthur, au grand galop, une lettre écrite sur parchemin, scellée par un cachet de cire[7]. Roi, Tristan couche devant ton lit[8]. Je sais qu'il va d'urgence vouloir parler ce soir à la reine pour lui dire qu'il doit aller là-bas. Roi, sors de la chambre à l'heure du premier sommeil. Je te jure, par Dieu et la religion de Rome, que si Tristan l'aime follement il viendra lui parler. Et s'il y vient sans que je le sache, et sans que toi ni tes hommes puissent le constater sans doute possible, alors fais-moi mettre à mort. On va les prendre en flagrant délit, sans aucun recours[9]. Roi, laisse-moi arranger cette affaire et la faire aboutir comme je l'entends, mais cache à Tristan sa mission jusqu'à l'heure du coucher. »

Que servise perdre ne vuel.
Vos savez bien, n'ai son d'orguel.
- Sire, or mandez le nain devin :
Certes, il set de maint latin,
Si en soit ja li consel pris.
Mandez le nain, puis soit asis. »
Et il i est mot tost venuz
(Dehez ait il !) conme boçuz.
Li un des barons l'en acole,
Li rois li mostre sa parole.
  Ha ! or oiez qel traïson
Et con faite seducion
A dit au roi cil nain Frocin !
Dehé aient tuit cil devin !
Qui porpensa tel felonie
Con fist cist nain, qui Dex maudie ?
« Di ton nevo q'au roi Artur,
A Carduel, qui est clos de mur,
Coviengе qu'il aut[a] par matin ;
Un brief[b] escrit an parchemin
Port a Artur toz les galoz,
Bien seelé, a cire aclox.
Rois, Tristran gist devant ton lit.
Anevoies, en ceste nuit,
Sai que voudra a lui parler,
Por ceu[c] que devra la aler.
Rois, de la chanbre is a prinsome.
Deu te jur et la loi de Rome,
Se Tristran l'aime folement,
A lui vendra a parlement ;
Et s'il i vient, et ge nul sai,
Se tu nu voiz, si me desfai,
Et tuit ti home outreement[d].
Prové seront sanz soirement.
Rois, or m'en laise covenir
Et a ma volenté sortir,
Et se li çole l'envoier
Desi qu'a l'ore du cochier. »

Le roi répond : « Ami, ce sera fait. » Ils se séparent et chacun s'en va de son côté.

Le nain était plein de malice[1] ; il a préparé un piège redoutable. En effet, il eſt allé chez un boulanger, il y a acheté pour quatre deniers de farine qu'il a mise dans le pli de son vêtement. Qui a jamais imaginé une telle trahison ? Le soir, quand le roi eut pris son repas, tous se couchèrent dans la grande salle. Triſtan accompagne le roi qui, lui, va coucher dans sa chambre : « Cher neveu, dit-il, j'ai un service à vous demander, vous allez faire ce que je vais vous dire ; c'eſt un ordre ! Vous devrez vous rendre à cheval chez le roi Arthur[2], à Carlisle. Faites-lui ouvrir cette lettre. Mon neveu, saluez-le de ma part, mais ne séjournez pas chez lui plus de la journée. » En apprenant la mission qui lui eſt ordonnée, Triſtan répond qu'il ira porter le message. « Roi, j'irai de grand matin. — Oui, faites cela avant la fin de la nuit ! » Triſtan eſt dans un grand embarras. Entre son lit et celui du roi il y avait bien une longueur de lance[3]. Dans son affolement il se dit qu'il parlera[4] à la reine, si possible, quand son oncle sera endormi. Dieu ! quelle maladresse ! C'eſt trop dangereux !

La nuit, le nain eſt entré dans la chambre. Écoutez comment il profite de l'obscurité. Il répand de la farine dans l'espace qui sépare les deux lits, pour que les pas laissent des traces, si l'un des amants va retrouver l'autre pendant la nuit : la farine gardera l'empreinte des pas[5]. Mais Triſtan a vu le

Li rois respont : « Amis, c'ert fait. »
Departent soi, chascun s'en vait.
Mot fu li nain de grant voidie,
Mot par fiſt rede felonie.
Cil en entra chiés un peſtor,
Quatre derees priſt de flor,
Puis la lia a son gueron.
Qui pensaſt mais tel traïson ?
La nuit, qant ot li rois mengié,
Par la sale furent couchié.
Triſtran ala le roi couchier.
« Beaus niés, fait il, je vos requier
Ma volenté faites, gel vuel.
Au roi Artus, jusqu'a Carduel,
Vos covendra a chevauchier.
Cel brief li faites desploier.
Niés, de ma part le salüer,
O lui c'un jor ne sejorner[a]. »
Du mesage ot Triſtran parler,
Au roi respont de lui porter :
« Rois, ge irai bien par matin.
- O vos, ainz que la nuit ait fin. »
Triſtran fu mis en grant esfroi.
Entre son lit et cel au roi
Avoit bien le lonc d'une lance.
Trop out Triſtran fole atenance :
En son cuer diſt qu'il parleroit
A la roïne, s'il pooit[b],
Qant ses oncles ert endormiz.
Dex ! quel pechié ! trop ert hardiz !
Li nains la nuit en la chanbre ert :
Oiez conment cele nuit sert.
Entre[c] deus liez la flor respant,
Que li pas allent paraisant ;
Se l'un a l'autre la nuit vient,
La flor la forme des pas tient.

nain s'attarder de ce côté tout en éparpillant de la farine. Il se demande ce que cela signifie, car ce manège sort de ses habitudes[1]. Puis il se dit : « Il pourrait bien répandre la farine à cet endroit pour voir, à la trace, si l'un de nous a rejoint l'autre. Ce serait donc une folie que d'y aller, car il pourrait bien le voir[2]. » Le jour précédent, Tristan chassant en forêt avait été blessé à la jambe par un grand sanglier, et il souffrait beaucoup[3]. La plaie avait abondamment saigné. Le pansement s'était défait, pour son malheur. Tristan ne dormait pas, vous pensez ! Le roi se lève à minuit et quitte la chambre. Le nain part avec lui.

À l'intérieur de la chambre on ne voyait pas clair, car il n'y avait ni chandelle ni lampe allumée. Tristan se lève, debout sur son lit. Dieu ! pourquoi a-t-il fallu que cela arrive ? Écoutez donc ! Les pieds joints, il calcule son élan, saute et atterrit sur le lit du roi[4]. Mais sa blessure qui s'est rouverte saigne abondamment. Le sang qui s'en écoule laisse sa marque sur les draps[5]. La plaie saigne sans qu'il s'en rende compte car il est tout à son plaisir. La tache de sang s'élargit. Le nain qui est dehors en train d'observer la lune y voit que les deux amants sont réunis. Il en tressaille de joie et dit au roi : « Si vous ne pouvez pas les prendre sur le fait, allez, faites-moi pendre ! »

Il y avait là les trois traîtres qui avaient comploté ce

Tristran vit le nain besuchier
Et la farine esparpellier.
Porpensa soi que ce devoit,
Qar si servir pas ne soloit ;
Pus dist : « Bien tost a ceste place
Espandroit flor por nostre trace
Veer, se l'un a l'autre iroit.
Qui iroit or, que fous feroit ;
Bien verra mais se or i vois. »
Le jor[a] devant, Tristran, el bois,
En la janbe nafrez estoit
D'un grant sengler, mot se doloit.
La plaie mot avoit saignié.
Deslïez ert, par son pechié.
Tristran ne dormoit pas, ce quit ;
Et li rois live a mie nuit,
Fors de la chanbre en est issuz ;
O lui ala li nain boçuz.
Dedenz la chanbre n'out clartez,
Cirge ne lanpë alumez.
Tristran se fu sus piez levez.
Dex ! porqoi fut[b] ? Or escoutez !
Les piez a joinz, esme, si saut,
El lit le roi chaï de haut.
Sa plaie escrive, forment saine ;
Le sanc qui'en ist les dras ensaigne.
La plaie saigne, ne la sent,
Qar trop a son delit entent.
En plusors leus li sanc aüne.
Li nains defors est. A la lune
Bien vit josté erent ensenble
Li dui amant. De joie en trenble,
Et dist au roi : « Se nes puez prendre
Ensenble, va, si me fai pendre. »
Iluec furent li troi felon
Par qui fu ceste traïson

mauvais coup. Le roi revient. Tristan l'entend, se lève tout effrayé et aussitôt refait un bond pour s'en aller du lit. L'effort qu'il fait pour sauter rouvre sa blessure et le sang tombe — quel malheur ! — sur la farine. Ah ! Dieu, quel dommage que la reine n'ait pas retiré les draps du lit[1] ! Cette nuit-là ils n'auraient pas été pris en faute. Si elle y avait pensé, elle aurait bien défendu son honneur. Mais il fallut ensuite un grand miracle pour les sauver, comme il plut à Dieu[2]. Le roi revient dans sa chambre. Le nain, qui tient la chandelle, arrive avec lui. Tristan fait semblant de dormir avec un ronflement sonore. Il est resté seul dans la chambre, à l'exception de Périnis[3] qui dormait au pied de son lit, sans bouger ; quant à la reine, elle était couchée dans son lit. Sur la farine, le sang, encore chaud, était bien visible. Le roi aperçut le sang sur le lit. Il faisait une tache vermeille sur les draps blancs, de même que sur la farine où le saut avait laissé la trace des gouttes de sang. Le roi menace Tristan. Les trois barons[4], entrés dans la chambre, maîtrisent dans son lit Tristan, avec fureur, car ils l'avaient pris en haine, jaloux de ses prouesses ; ils se saisissent aussi de la reine, qu'ils insultent et menacent gravement, en disant qu'ils ne manqueront pas de la faire passer en jugement. Ils aperçoivent la jambe qui saigne. « Voilà un indice probant : vous êtes pris en flagrant délit[5], dit le roi, vous aurez du mal à vous disculper.

Porpensee priveement.
Li rois s'en vient. Tristran l'entent,
Live du lit, tot esfroïz,
Errant s'en rest mot tost salliz.
Au tresallir que Tristran fait,
Li sans decent (malement vait)
De la plaie sor la farine.
Ha ! Dex, qel duel que la roïne
N'avot les dras du lit ostez !
Ne fust la nuit nus d'eus provez.
Se ele s'en fust apensee,
Mot eüst bien s'anor tensee.
Mot grant miracle Deus i out,
Quis garanti, si con li plot.
Li ros a sa chanbre revient ;
Li nain, que la chandele tient,
Vient avoc lui. Tristran faisoit
Senblant conme se il dormoit,
Quar il ronfloit forment du nes.
Seus en la chanbre fu remés,
Fors tant que a ses piés gesoit
Pirinis, qui ne s'esmovoit,
Et la roïne an son lit jut.
Sor la flor, chauz, li sanc parut.
Li rois choisi el lit le sanc :
Vermel en furent li drap blanc,
Et sor la flor en pert la trace,
Du saut. Li rois Tristran menace.
Li troi baron sont en la chanbre,
Tristran par ire an son lit prenent
(Cuelli l'orent cil en haïne,
Por sa prooise), et la roïne,
Laidisent la, mot la menacent,
Ne lairont justise n'en facent.
Voient la janbe qui li saine.
« Trop par a ci veraie enseigne :
Provez estes, ce dist li rois ;
Vostre escondit n'i vaut un pois.

À coup sûr, demain vous serez exécuté, Tristan, j'en suis certain. » Tristan l'implore : « Sire, pitié ! Pour Dieu qui souffrit la Passion, sire, ayez pitié de nous[1] ! » Les traîtres disent au roi : « Sire, c'est le moment de vous venger. — Mon cher oncle, peu m'importe mon sort. Je sais bien que je suis près du saut fatal. Si je n'avais pas eu peur de vous irriter, cet exploit leur aurait déjà coûté très cher. Ils n'auraient aucune chance de mettre leurs mains sur moi. Mais je n'ai rien contre vous. Aussi, quelles qu'en soient les conséquences, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, et je m'en remets à vous. Mais, sire, pour Dieu, ayez pitié de la reine ! » Et Tristan s'incline devant lui. « Car il n'y a personne, en ta compagnie, qui puisse m'accuser faussement d'avoir eu une liaison amoureuse avec la reine sans me trouver prêt au combat judiciaire sur cette accusation[2]. Sire, pitié pour elle, pour l'amour de Dieu ! » Les trois traîtres qui se trouvent dans la chambre ont saisi et ligoté Tristan. Ils font de même avec la reine. C'est un déchaînement de haine. Si Tristan avait prévu qu'on ne lui laisserait pas la possibilité de se disculper par une épreuve judiciaire, il se serait fait hacher sur place plutôt que de se laisser ligoter ainsi qu'Yseut[3]. Mais il avait assez confiance en Dieu pour croire que, s'il obtenait une épreuve judiciaire, personne n'oserait prendre les armes pour combattre avec lui. Il pensait bien pouvoir se défendre en champ clos. C'est pour cela qu'il

Certes, Tristran, demain, ce quit,
Soiez certains d'estre destruit. »
Il li crie : « Sire, merci !
Por Deu, qui pasion soufri,
Sire, de nos pitié vos prenge ! »
Li fel dïent : « Sire, or te venge.
- Beaus oncles, de moi ne me chaut :
Bien sai, venuz sui a mau saut[a].
Ne fust por vos a corocier[b],
Cist plez fust ja venduz mot chier ;
Ja, por lor eulz, ne le pensasent
Que ja de lor mains m'atochasent ;
Mais envers vos n'en ai je rien.
Or, tort a mal ou tort a bien,
De moi ferez vostre plesir,
Et je sui prest de vos soufrir.
Sire, por Deu, de la roïne
Aiez pitié ! » Tristran l'encline[c].
« Qar il n'a home en ta meson,
Se disoit ceste traïson
Que pris eüse drüerie
O la roïne par folie,
Ne m'en trovast en chanp, armé.
Sire, merci de li, por Dé ! »
Li troi qui an la chanbre sont
Tristran ont pris et lïé l'ont,
Et lïee ront la roïne.
Mot est torné a grant haïne.
Ja, se Tristran ice seüst
Que escondire nul leüst,
Mex se laisast vif depecier
Que lui ne lié soufrist lïer.
Mais en Deu tant fort se fiot
Que bien savoit et bien quidoit,
S'a escondit peüst venir,
Nus nen osast armes saisir
Encontre lui, lever ne prendre :
Bien se quidoit par chanp defendre.

n'avait pas voulu manquer de respect au roi par quelque action intempestive. Mais s'il avait su ce qu'il en était, et ce qui devait lui arriver, il les aurait tués tous les trois malgré la protection du roi. Ah ! Dieu, pourquoi ne les a-t-il pas tués ? L'affaire aurait mieux tourné pour lui.

Le bruit court[1] dans la ville qu'on a surpris ensemble Tristan et la reine Yseut, et que le roi veut les faire mettre à mort. Grands personnages et petites gens commencent à pleurer, et on échange ces plaintes répétées[2] : « Hélas ! nous avons bien de quoi pleurer ! Ah ! Tristan, tu es si courageux ! Quel dommage que ces canailles vous aient fait surprendre traîtreusement ! Ah ! reine noble et honorée, en quel pays verra-t-on naître une fille de roi de ta valeur[3] ? Ah ! nain, c'est le travail de ta voyance ! Puisse-t-il ne jamais voir le royaume de Dieu, celui qui pourra rencontrer le nain sans le clouer sur place d'un coup d'épée à travers le corps ! Ah ! Tristan, quelle douleur nous éprouverons pour vous, très cher ami, quand vous serez ainsi mis au supplice ! Hélas ! quel deuil nous ferons de votre mort ! Quand le Morholt a débarqué ici pour nous prendre nos enfants, la peur rendait tous les barons muets[4] ; pas un seul ne s'est montré assez courageux pour oser prendre les armes contre lui. Mais vous, vous avez affronté le combat pour nous tous, habitants de la Cornouailles, et vous avez tué le Morholt.

Por ce ne se vout vers le roi
Mesfaire soi[a] por nul desroi ;
Qar, s'il seüst ce que en fut
Et ce qui avenir lor dut,
Il les eüst tüez toz trois,
Ja ne les en gardast li rois.
Ha ! Dex, porqoi[b] ne les ocist ?
A mellor plait asez venist.
Li criz live par la cité
Q'endui sont ensenble trové
Tristran et la roïne Iseut
Et que li rois destruire eus veut.
Pleurent li grant et li petit,
Sovent l'un d'eus a l'autre dit :
« A ! las, tant avon a plorer !
Ahi ! Tristran, tant par es ber !
Qel damage qu'en traïson
Vos ont fait prendre cil gloton !
Ha ! roïne franche, honoree,
En qel terre sera[c] mais nee
Fille de roi qui ton cors valle ?
Ha ! nains, ç'a fait ta devinalle !
Ja ne voie Deu en la face,
Qui trovera le nain en place,
Qi nu ferra d'un glaive el cors !
Ahi[d] ! Tristran, si grant dolors
Sera de vos, beaus chiers amis,
Qant si seroiz[e] a destroit mis !
Ha ! las, quel duel de vostre mort !
Qant le Morhout prist ja ci port,
Qui ça venoit por nos enfanz,
Nos barons fist si tost[f] taisanz
Que onques n'ot un si hardi
Qui s'en osast armer vers lui.
Vos enpreïstes la batalle
Por nos trestoz de Cornoualle

Il vous blessa d'un coup de son javelot, et vous avez failli en mourir. Nous ne devrions pas permettre, ici, que vous soyez mis à mort. » Le bruit et la rumeur s'amplifient. Tout le monde se précipite au palais. Mais le roi est plein d'une fureur mauvaise. Aucun baron n'est assez courageux pour oser s'adresser au roi et lui demander de pardonner cette faute. Le jour se lève, la nuit s'en va. Le roi donne l'ordre de ramasser des épines et de faire creuser une fosse. Impérieux, il veut que l'on commence tout de suite à ramasser des sarments et qu'on en fasse un tas avec les épines blanches et leurs racines noires. C'était la première heure du jour[1]. On crie par tout le royaume une proclamation convoquant tout le monde à la cour[2]. Chacun y arrive au plus vite. Tout le peuple de Cornouailles se trouve rassemblé. Cela fait beaucoup de tapage et de chahut : tout le monde se lamente, sauf le nain de Tintagel[3].

Le roi leur annonce et leur explique qu'il veut faire brûler sur un bûcher son neveu et sa femme. Tout le peuple du royaume se récrie : « Roi, ce serait une trop horrible faute que de ne pas d'abord les faire passer en jugement. Ce n'est qu'après qu'on peut les mettre à mort. Sire, pitié ! » Le roi en colère leur a répondu : « Par le seigneur qui a créé le monde et toutes les choses qui s'y trouvent, dussé-je y perdre mon royaume, je ne manquerai pas de les faire brûler sur un bûcher,

Et oceïstes le Morhout.
Il vos navra d'un javelot,
Sire, dont tu deüs morir.
Ja ne devrïon consentir[a]
Que vostre cors fust ci destruit. »
Live la noisë et li bruit ;
Tuit en corent droit au palés.
Li rois fu mot fel et engrés ;
N'i ot baron tant fort ne fier
Qui ost le roi mot araisnier
Qu'il li[b] pardonast cel mesfait.
Or vient li jor, la nuit s'en vait.
Li rois commande espines querre[c]
Et une fosse faire en terre.
Li rois, tranchanz, demaintenant
Par tot fait querre les sarmenz
Et assenbler o les espines
Aubes et noires o racines.
Ja estoit bien prime de jor.
Li banz crïerent par l'enor,
Que tuit en allent a la cort.
Cil qui plus puet plus tost acort.
Asenblé sont Corneualeis.
Grant fu la noise et li tabois[d] :
N'i a celui ne face duel,
Fors que li nains de Tintajol.
Li rois lor a dit et monstré
Qu'il veut faire dedenz un ré
Ardoir son nevo et sa feme.
Tuit s'escrïent la gent du reigne :
« Rois, trop ferïez lai pechié,
S'il n'estoient primes jugié.
Puis les destrui. Sire, merci ! »
Li rois par ire[e] respondi :
« Par cel seignor qui fist le mont,
Totes les choses qui i sont,
Por estre moi desherité
Ne lairoie nes[f] arde en ré,

même si je dois un jour rendre des comptes[1]. Et maintenant, laissez-moi en paix. » Il donne l'ordre d'allumer le feu et d'amener son neveu, car il veut le faire brûler le premier. On va le chercher, le roi l'attend.

On le ramène bientôt, solidement maintenu. Mon Dieu, comme ces gens le maltraitent ! Il a beau pleurer, cela ne sert à rien. Yseut aussi pleure, mais c'est presque de rage. « Tristan, fait-elle, quel dommage que vous soyez ainsi honteusement ligoté ! Si je devais mourir et que vous soyez sauf, ce serait avec joie, cher ami, car la vengeance ne tarderait pas ! »

Écoutez, seigneurs, et sachez combien Dieu est plein de miséricorde[2]. Il ne veut pas la mort du pécheur. Il avait entendu les clameurs, les plaintes du pauvre peuple ému par le supplice qui attendait Tristan et Yseut. Le long du chemin suivi par le cortège, il y a, sur une hauteur, une chapelle[3] ; elle est bâtie au bord d'une côte rocheuse : elle surplombe la mer, du côté du vent du nord. La partie que l'on appelle le chœur[4] se trouve sur un escarpement ; au-delà, il n'y a plus que la falaise. La pente est pleine de rochers accumulés. Même un écureuil, s'il sautait de là-haut, n'en sortirait pas vivant. Sous la voûte de la tour[5] il y a un vitrail de couleur pourpre, œuvre d'un saint homme. Tristan s'adresse aux hommes de son escorte : « Seigneurs, voici une chapelle. Pour Dieu, laissez-moi y entrer. J'approche du terme de ma vie.

Se j'en sui araisnié jamais.
Laisiez[a] m'en tot ester en pais. »
Le feu con mande a alumer
Et son nevo a amener ;
Ardoir le veut premierement.
Or vont por lui, li rois l'atent.
Lors l'en ameinent par les mains.
Par Deu, trop firent que vilains !
Tant ploroit, mais rien ne li monte,
Fors l'en ameinent a grant honte.
Yseut plore, par poi n'enrage :
« Tristran, fait ele, quel damage
Qu'a si grant honte estes lïez !
Qui m'oceïst, si garisiez,
Ce fust grant joie, beaus amis ;
Encor en fust vengement pris. »
Oez, seignors, de Damledé,
Conment il est plains de pité ;
Ne vieat pas mort de pecheor.
Receü out le cri, le plor
Que faisoient la povre gent
Por ceus qui eirent a torment.
Sor la voie par ont il vont,
Une chapele est[b] sor un mont ;
U coin d'une roche est asise.
Sor mer ert faite, devers bise.
La part que l'en claime chancel
Fu asise sor un moncel ;
Outre n'out rien fors la faloise[c].
Cil mont est plain de pierre aloise[d].
S'uns escureus de lui sausist,
Si fust il mort, ja n'en garist.
En la dube out une verrine,
Que un sainz i fist, porperine.
Tristran ses meneors apele :
« Seignors, vez ci une chapele :
Por Deu, quar m'i laisiez entrer.
Pres est mes termes de finer :

Je prierai Dieu qu'il ait pitié de moi, car je suis coupable envers lui de trop d'offenses. Seigneurs, il n'y a que cette entrée ; je vois que chacun d'entre vous a une épée. Vous savez bien que je ne peux sortir sans repasser parmi vous. Quand j'aurai prié Dieu, je reviendrai donc vers vous. »

Alors l'un d'eux dit à son compagnon : « Nous pouvons bien le laisser aller. » Les gardes lui ôtent ses liens, et il entre dans la chapelle. Tristan ne perd pas son temps. Il se dirige vers la fenêtre, derrière l'autel ; il la tire à lui de sa main droite et saute de l'autre côté par l'ouverture. Il préfère sauter plutôt que d'être brûlé sous les yeux de la foule. Seigneurs, il y avait une large corniche qui coupait la pente rocheuse. Tristan y atterrit en souplesse : le vent, s'engouffrant dans ses vêtements, l'empêche de s'écraser en bas. Les gens de Cornouailles appellent encore cette pierre le Saut-Tristan[1].

La chapelle était pleine de monde. Tristan s'élance pour un deuxième saut. La plage était molle ; il tombe accroupi sur le sable. Les autres l'attendent toujours devant l'église ; en vain, car Tristan est parti. Dieu lui a accordé une belle faveur. Il se sauve à grandes enjambées le long du rivage. Il entend bien le crépitement du feu et n'a pas envie de revenir sur ses pas. On ne saurait courir plus vite qu'il ne fait.

Maintenant, écoutez ce que fait Governal[2]. L'épée au côté, il est sorti à cheval de la ville. Il sait bien que si on le

Preerai Deu qu'il merci ait
De moi, quar trop li ai forfait.
Seignors, n'i a que ceste entree ;
A chascun voi tenir s'espee.
Vos savez bien ne pus issir,
Par vos m'en estuet revertir ;
Et quant je Dé proié avrai,
A vos eisinc lors revendrai. »
Or l'a l'un d'eus dit a son per :
« Bien le poon laisier aler. »
Les lïans sachent, il entre enz.
Tristran ne vait pas conme lenz.
Triés l'autel vint a la fenestre,
A soi l'en traist a sa main destre,
Par l'overture s'en saut hors.
Mex veut sallir que ja ses cors
Soit ars, voiant tel aünee.
Seignors, une grant pierre lee
Out u mileu de cel rochier :
Tristran i saut mot de legier.
Li vens le fiert entre les dras,
Quil defent qu'il ne chie a tas.
Encor claiment Corneualan
Cele pierre le Saut Tristran.
La chapele ert plaine de pueple.
Tristran sautsus : l'araine ert moble,
Toz a genoz chiet en la glise[a].
Cil l'atendent defors l'iglise,
Mais por noient : Tristran s'en vet.
Bele merci Dex li a fait !
La riviere granz sauz s'en fuit.
Mot par ot bien le feu qui bruit,
N'a corage que il retort ;
Ne puet plus corre que il cort.
Mais or oiez de Governal :
Espee çainte, sor cheval,

rattrapait on le ferait brûler à cause de son seigneur. C'est cette peur qui le pousse à fuir. Mais celui qui fut son maître d'armes a beaucoup d'affection pour Tristan, et il n'a pas voulu abandonner l'épée de celui-ci ; il l'a prise là où elle était restée[1] et il l'apporte avec la sienne. Tristan aperçoit son maître, et il l'appelle, car il l'a bien reconnu. L'autre arrive tout joyeux et, à son arrivée, Tristan manifeste aussi sa joie : « Maître, Dieu vient d'avoir pitié de moi. Je me suis échappé et me voici. Hélas ! malheureux que je suis, à quoi bon ? Puisque j'ai perdu Yseut, pauvre de moi, il ne me sert à rien d'avoir réussi l'exploit d'aujourd'hui. Pourquoi ne me suis-je pas tué ? J'en arriverais presque à le regretter. Je me suis échappé, et toi, Yseut, on te brûle ! Vraiment, il ne m'a servi à rien de m'échapper. On la brûle pour moi ; je mourrai pour elle[2]. »

Governal lui répond : « Pour Dieu, seigneur, remettez-vous, chassez ce désespoir. Voici un terrain couvert de broussailles et entouré d'un fossé. Seigneur, cachons-nous là. Il y a beaucoup de gens qui passent par ici. Vous entendrez des nouvelles d'Yseut. Et si on la brûle, ne montez en selle que pour vous dépêcher de la venger[3] ! On vous aidera efficacement. Par Jésus le fils de Marie, je ne coucherai dans aucune maison tant que les trois brigands félons qui ont causé la perte d'Yseut, votre amie, n'auront pas été punis de mort.

De la cité s'en est issuz.
Bien set, se il fust conseüz,
Li rois l'arsist por son seignor ;
Fuiant s'en vait por la poor.
Mot ot li mestre Tristran chier,
Qant il son brant ne vout laisier,
Ançois le prist la ou estoit ;
Avoc le suen l'en aportoit[a].
Tristran son mestre aperceut,
Ahucha le (bien le connut) ;
Et il i est venuz a hait.
Qant il le vit, grant joie en fait.
« Maistre, ja m'a Dex fait merci :
Eschapé sui, et or sui ci.
Ha ! las, dolent, et moi que chaut ?
Qant n'ai Yseut, rien ne me vaut,
Dolent ! le saut que orainz fis.
Que dut ice que ne m'ocis ?
Ce[b] me peüst estre mot tart.
Eschapé sui ! Yseut, l'en t'art !
Certes, por noient eschapai.
En l'art por moi, por li morrai. »
Dist Governal : « Por Deu, beau sire,
Confortez vos, n'acuelliez ire.
Veez ci un espés buison,
Clos a fossé tot environ.
Sire, meton nos la dedenz.
Par ci trespasse maintes genz :
Asez orras d'Iseut novele.
Et se en l'art, jamais an cele
Ne montez vos[c], se vos briment
N'en prenez enprés vengement !
Vos en avrez mot bone aïe.
Ja, par Jesu, le fiz Marie,
Ne gerrai mais dedenz maison
Tresque li troi felon larron
Par quoi'st destruite Yseut ta drue
En avront la mort receüe.

Si vous-même, cher seigneur, étiez tué sans en avoir pu tirer vengeance, j'aurais perdu à tout jamais le bonheur. » Tristan répond : « Excusez-moi, bon maître, mais je n'ai pas mon épée ! — Mais si, car je l'ai apportée. » Alors Tristan répond : « Maître, tout va donc très bien. Je n'ai désormais plus rien à craindre, sinon Dieu. — J'ai encore autre chose sous ma tunique, qui vous sera utile et agréable : une petite cotte de mailles, résistante et légère, dont vous pourrez avoir grand besoin[1]. — Mon Dieu ! dit Tristan, donnez-la-moi ! Par ce Dieu en qui je crois, je veux bien être mis en pièces, si, dès lors que j'arrive à temps au bûcher, avant que mon amie n'y soit livrée, je ne tue pas ceux qui la tiennent en leur pouvoir. » Governal dit : « Pas de précipitation[2] ! Dieu peut te donner un meilleur moyen de te venger, sans rencontrer les difficultés que tu pourrais avoir maintenant. Pour le moment tu ne peux rien faire, car le roi est en colère contre toi. Avec lui, il a tous les bourgeois et les gens de la cité. Il leur a donné ordre, à tous, de te prendre, s'ils tiennent à garder la vie, à la première occasion ; celui qui y manquerait serait pendu. Chacun préfère sa vie à celle d'un autre[3]. Si l'on criait sur toi l'hallali, même quelqu'un qui voudrait bien te délivrer n'oserait le faire, ni même y songer. » Tristan pleure, montrant sa douleur. Malgré tous les gens de Tintagel, dût-

S'or estïez, beau sire, ocis,
Que vengement n'en fustainz pris,
Jamais nul jor n'avroie joie. »
Tristran respont : « Trop vos anoie,
Beau mestre, n'ai point de m'espee.
- Si as, que je l'ai aportee. »
Dist Tristran : « Maistre, donc est bien.
Or ne criem, fors Deu, imais rien.
- Encor ai je soz ma gonele
Tel rien qui vos ert bone et bele,
Un hauberjon fort et legier,
Qui vos porra avoir mestier.
- Dex ! dist Tristran, balliez le moi.
Par icel Deu en qui je croi,
Mex vuel estre tot depeciez,
Se je a tens i vien, au rez[a],
Ainz que getee i soit m'amie,
Ceus qui la tienent nen ocie[b]. »
Governal dist : « Ne te haster.
Tel chose te puet Dex doner
Que te porras mot mex venger ;
N'i avras pas tel destorbier
Con tu porroies or avoir.
N'i voi or point de ton pooir,
Quar vers toi est iriez li rois ;
Avocques[c] sont tuit li borjois
Et trestuit cil de la cité.
Sor lor eulz a toz commandé
Que cil qui ainz te porra prendre,
S'il ne te prent, fera le pendre.
Chascun aime mex soi qu'autrui[d] :
Se l'en levout sor toi le hui,
Tex te voudroit bien delivrer,
Ne l'oseret neis porpenser. »
Plore Tristran, mot fait[e] grant duel.
Ja, por toz ceus de Tintajol,

on le mettre en pièces, éparpiller ses morceaux, il n'aurait pu renoncer à y aller si son maître n'avait été là pour l'en empêcher[1].

Un messager arrive en courant dans la chambre où se trouve Yseut[2], et lui dit de ne pas pleurer, car son ami s'est enfui. « Dieu soit loué ! dit-elle. Désormais, peu m'importe s'ils me tuent, me lient ou me délient. » Cependant le roi l'avait fait ligoter, et sur l'ordre des trois barons on lui avait serré les poignets si fort que le sang jaillissait de tous ses doigts. « Par Dieu, fait-elle, si jamais . . . . Puisque les traîtres, les jaloux qui auraient dû garder mon ami l'ont laissé échapper, Dieu merci, on ne devrait pas me maltraiter ainsi. Je sais bien que le nain jaloux et les traîtres, les envieux dont les conseils ont causé ma perte, devront le payer un jour. Puisse tout cela mal finir pour eux ! »

Seigneurs[3], le roi reçoit la nouvelle que son neveu s'est échappé par la chapelle, lui qu'il devait faire brûler. Il en devient tout noir de colère, et il ne peut plus contrôler sa rage[4]. Furieux, il demande qu'on fasse venir Yseut. La voilà qui sort de la grande salle. La rumeur en court parmi les rues. Quand les gens voient Yseut ainsi ligotée, odieux spectacle, ils sont tous frappés de terreur. Il fallait entendre le deuil que l'on menait pour elle et les appels à la miséricorde divine ! « Ah ! noble reine honorée de tous, quel deuil ont infligé à ce pays

S'en le deüst tot depecier,
Qu'il n'en tenist piece a sa per,
Ne laisast il qu'il n'i alast,
Se son mestre ne li veiast.
En la chanbrë un mes acort,
Qui dist Yseut qu'ele ne plort,
Que ses amis est eschapez.
« Dex, fait elë, en ait bien grez !
Or ne me chaut se il m'ocïent
Ou il me lïent ou deslïent. »
Si l'avoit fait lïer li rois,
Par le conmandement as trois,
Qu'il li out si les poinz estroiz
Li sanc li est par toz les doiz.
« Par Deu ! fait el, se je mes jor[a]...
Qant li felon losengeor
Qui garder durent mon ami
L'ont deperdu, la Deu merci,
Ne me devroit l'on mesproisier.
Bien sai que li nains losengier
Et li felons, li plain d'envie,
Par qui consel j'ere perie,
En avront encor lor deserte.
Torner lor puise a male perte ! »
Seignors, au roi vient la novele
Q'eschapez est par la chapele
Ses niés, qui il devoit ardoir.
De mautalent en devint noir ;
De duel ne set con se contienge.
Par ire rove qu'Yseut vienge.
Yseut est de la sale issue.
La noise live par la rue.
Qant la dame lïee virent
(A laidor ert), mot s'esfroïrent[b].
Qui ot le duel qu'il font por li,
Com il crïent a Deu merci !
« Ha ! roïne franche, honoree,
Qel duel ont mis en la contree

ceux qui, par leurs propos, ont provoqué ce malheur ! Ils n'auront pas besoin d'une grande bourse pour mettre leur salaire[1]. Puissent-ils en récolter une bonne punition ! »

On a amené la reine jusqu'au bûcher où brûlent déjà les fagots d'épines. Dinas, le seigneur de Dinan[2], qui aimait bien Tristan, se laisse choir aux pieds du roi : « Sire, dit-il, écoute-moi[3]. Je t'ai servi bien longtemps sans aucune vilenie, en toute loyauté. On ne trouvera plus personne en ce royaume, pauvre orphelin ou vieille femme, qui me donnera, pour les fonctions de sénéchal que j'ai remplies pour vous toute ma vie, la moindre petite pièce de monnaie. Sire, pitié pour la reine ! Vous voulez, sans jugement, lui infliger le supplice du feu. Ce n'est pas juste, car elle n'a pas été reconnue coupable. Ce sera un grand malheur que de la faire brûler vive.

« Sire, Tristan s'est échappé. Il connaît parfaitement les plaines, les bois, les passages, les gués, et c'est un homme redoutable. Vous êtes son oncle, il est votre neveu. Il ne vous ferait aucun mal. Mais si vos barons venaient à tomber entre ses mains et qu'il leur fasse subir un mauvais sort, votre royaume s'en trouverait encore dévasté. Sire, je ne veux pas le dissimuler. Si un seul de mes écuyers était tué ou brûlé à cause de moi, croyez-le bien, le coupable, fût-il roi de sept pays, aurait à les engager tous les sept dans la guerre, et cela ne m'empêcherait pas d'en tirer vengeance. Pensez-vous que la mort d'une femme aussi noble, qu'il a amenée ici d'un si loin-

Par qui ceste novele est sorse !
Certes, en asez poi de borse
En porront metre le gaaïn.
Avoir en puisent mal mehain ! »
Amenee[a] fu la roïne
Jusquë au ré ardant d'espine.
Dinas, li sire de Dinan,
Qui a mervelle amoit Tristran,
Se lait choier au pié le roi :
« Sire, fait il, entent a moi.
Je t'ai servi mot longuement
Sanz vilanie, loiaument.
Ja n'avras home en tot cest reigne,
Povre orfelin ne vielle feme,
Qui por vostre seneschaucie,
Que j'ai eü tote ma vie,
Me donast une beauveisine.
Sire, merci de la roïne !
Vos la volez sanz jugement
Ardoir en feu : ce n'est pas gent,
Qar cest mesfait ne connoist pas.
Duel ert, se tu le suen cors ars.
« Sire, Tristran est eschapez ;
Les plains, les bois, les pas, les guez
Set forment bien, et mot est fiers.
Vos estes oncle et il tes niés :
A vos ne mesferoit il mie.
Mais vos barons, en sa[b] ballie
S'il les trovout nes vilonast,
Encor en ert ta terre en gast.
Sire, certes, ne quier noier,
Qui avroit sol un escuier
Por moi destruit ne an[c] feu mis,
Se iere roi de set païs,
Ses me metroit il en balence
Ainz que n'en fust prise venjance.
Pensez que de si franche feme,
Qu'il amena de lointain reigne[d],

tain royaume, le laisserait indifférent ? Dites plutôt qu'il en résultera un affrontement terrible. Roi, remettez-la-moi en échange des services que je vous ai rendus[1]. »

Les trois responsables de cette affaire sont devenus muets et sourds, car ils savent bien que Tristan court en liberté, et ils ont très peur qu'il ne les guette. Le roi a pris Dinas par la main et, en colère, il jure par saint Thomas[2] qu'il ne renoncera pas à se faire justice ni à livrer Yseut aux flammes. Dinas, en l'entendant, éprouve une grande douleur. Il est accablé. Jamais il ne pourra accepter que la reine soit mise à mort. Il se lève, gardant la tête inclinée, et dit : « Roi, je regagne Dinan ; au nom du seigneur qui créa Adam, je ne saurais la voir brûler pour tout l'or du monde, ni pour toutes les richesses jamais possédées par les plus fortunés des hommes depuis l'apogée de Rome. » Alors il monte sur son destrier et s'en va, la tête basse, triste et morne.

Yseut est conduite au bûcher[3], entourée de gens qui poussent des cris et des clameurs, maudissant les traîtres de l'entourage royal. Les larmes coulent sur son visage. La dame portait une tunique de soie grise, vêtement étroit, cousu d'un fil d'or, à petits points. Ses cheveux tombaient jusqu'à ses pieds. Ils étaient tressés avec un filet d'or. Au spectacle de son corps ainsi traité, il aurait fallu avoir le cœur cruel pour ne pas être saisi de pitié pour elle. Ses bras étaient étroitement liés.

Que lui ne poist s'ele est destruite ?
Ainz en avra ancor grant luite.
Rois, rent la moi, par la merite
Que servi t'ai tote ma vite. »
Li troi par qui cest'ovre sort
Sont devenu taisant et sort ;
Qar bien sevent Tristran s'en vet,
Mot grant dote ont qu'il nes aget.
Li[a] rois prist par la main Dinas,
Par ire a juré saint Thomas
Ne laira n'en face justise
Et qu'en ce fu ne soit la mise[b].
Dinas l'entent, mot a grant duel.
Ce poise li : ja par son vuel
Nen iert destruite la roïne.
En piez se live o chiere encline :
« Rois, je m'en vois jusqu'a Dinan.
Par cel seignor qui fist Adan,
Je ne la verroië ardoir
Por tot l'or ne por tot l'avoir
C'onques ourent li plus riche home
Qui furent des le bruit[c] de Rome. »
Puis monte el destrier, si s'en torne,
Chiere encline, marriz et morne.
Iseut fu au feu amenee,
De gent fu tote avironee,
Qui trestuit braient et tuit crïent.
Les traïtors le roi maudïent.
L'eve li file aval le vis.
En un bliaut de paile bis
Estoit la dame, estroit vestue
Et d'un fil d'or menu cosue.
Si chevel hurtent a ses piez,
D'un filet d'or les ot trechiez.
Qui voit son cors et sa fachon,
Trop par avroit le cuer felon
Qui n'en avroit de lié pitié.
Mot sont li braz estroit lïé.

Il y avait à Lancien[1] un lépreux : on l'appelait Yvain[2]. Il était étrangement déformé par la maladie. Il était accouru voir ce supplice, et il avait avec lui au moins une centaine de compagnons avec leurs béquilles ou leurs bâtons. Jamais on n'avait vu des gens aussi laids, bossus, difformes. Chacun d'eux tenait sa crécelle[3]. Ils crient au roi de leur voix rauque : « Sire, tu veux te faire justice en faisant brûler ta femme de cette façon. C'est formidable ! Mais, si je ne me trompe, le châtiment ne va pas durer longtemps. Ce grand feu aura vite fait de la réduire en cendres bientôt dispersées par le vent. Le feu tombera. Avec cette braise le châtiment s'éteindra. Mais si vous m'en croyez, vous ferez d'elle telle justice que vous lui laisserez la vie, mais sans honneur, et qu'elle préférera être morte ; personne n'en entendrait parler sans avoir pour vous plus de respect. Roi, accepterais-tu cette solution ? » Le roi a entendu Yvain ; il lui répond : « Si tu me dis comment faire, à coup sûr, pour qu'elle vive dans l'ignominie, je t'en saurai gré, sache-le bien, et si tu veux, paie-toi avec mon argent. Si l'on m'indique un châtiment de cette sorte, si douloureux, si cruel, on est sûr, par Dieu notre Seigneur, à condition d'avoir imaginé ce qu'il y a de pire, d'avoir ma reconnaissance pour toujours[4]. » Yvain répond : « Je vais te dire mon idée, en deux mots[5]. Tu vois, j'ai ici une centaine de compagnons. Livre-nous Yseut, nous nous la partagerons.

Un malade out en Lancïen,
Par non fu apelé Ivein ;
A mervelle par fu desfait.
Acoru fu voier cel plait.
Bien out o lui cent conpaignons
O lor puioz, o lor bastons :
Ainz ne veïstes tant si lait
Ne si boçu ne si desfait.
Chascun tenoit sa tartarie ;
Crïent au roi a voiz serie :
« Sire, tu veus faire justise,
Ta feme ardoir en ceste gise.
Granz est ; mes se je ainz rien soi[a],
Ceste justise durra poi.
Mot l'avra tost cil grant feu arse
Et la poudre cist venz esparse.
Cest feu charra : en ceste brese[b]
Ceste justise ert tost remese.
Mais, se vos croire me volez
Tel justise de li ferez
Qu'ele vivroit, et sanz valoir,
Et que voudroit mex mort avoir[c],
Et que nus n'en orroit parler
Qui plus ne t'en tenist por ber.
Rois, voudroies le faire issi ? »
Li rois l'entent, si respondi :
« Se tu m'enseignes cest, sanz falle,
Qu'ele vivë et que ne valle,
Gré t'en savrai, ce[d] saches bien ;
Et se tu veus, si pren du mien.
Onques ne fu dit tel maniere,
Tant dolerose ne tant fire,
Qui orendroit[e] tote la pire
Seüst, por Deu le roi, eslire,
Que il n'eüst m'amor tot tens. »
Ivains[f] respont : « Si con je pens
Je te dirai, asez briment.
Veez, j'ai ci conpaignons cent :

Jamais dame n'aura connu de pire fin. Sire, il y a en nous une si grande ardeur qu'aucune dame au monde ne pourrait supporter de partager notre vie un seul jour. Nos vêtements nous collent à la peau. Elle vivait avec toi dans les honneurs, le luxe, les fourrures, les fêtes. Elle a appris à déguster les bons vins dans de grands palais de marbre gris. Livrez-la-nous, à nous, lépreux. Quand elle verra nos petites huttes, quand elle recevra sa petite écuelle[1], quand elle sera obligée de coucher avec nous (sire, au lieu de tes somptueux repas, elle aura ces déchets, ces morceaux que l'on nous jette devant notre porte par charité au nom du Seigneur du ciel), quand elle verra notre cour à nous, alors elle tombera dans un tel désespoir qu'elle préférerait mourir plutôt que de vivre ainsi. Alors Yseut, cette vipère[2], comprendra qu'elle a mal agi, et se dira qu'il aurait mieux valu avoir été brûlée sur un bûcher. »

Le roi l'écoute et reste debout longtemps sans bouger. Il a bien compris ce que veut dire Yvain. Il court à Yseut, la prend par la main. Elle crie : « Sire, pitié ! Plutôt que de me livrer à lui, brûle-moi sur place. » Mais le roi la lui livre, et l'autre la prend. Il y avait bien là une centaine de lépreux, qui s'attroupent autour d'elle. À entendre ses cris, à entendre ses plaintes, chacun est pris de pitié. Mais les autres peuvent bien le déplorer, Yvain, lui, en est heureux. Yseut s'en va, c'est Yvain qui l'emmène, là-bas, sur le sable.

Yseut nos done, s'ert conmune.
Paior fin dame n'ot mais une.
Sire, en nos a si grant ardor
Soz ciel n'a dame qui un jor
Peüst soufrir nostre convers :
Li drap nos sont au cors[a] aers.
O toi soloit estre a honor,
O vair, o gris et o baudor ;
Les buens vins i avoit apris
Et granz soliers de marbre bis.
Se la donez a nos, meseaus.
Qant el verra nos bas bordeaus
Et eslira l'escouellier
Et l'estovra a nos couchier
(Sire, en leu de tes beaus mengiers
Avra de pieces, de quartiers
Que l'en nos envoi'a ces hus[b],
Por cel Seignor qui maint lasus),
Qant or verra la nostre cort,
Adonc verra[c] si desconfort,
Donc voudroit miex morir que vivre.
Donc savra bien Yseut la givre
Que malement avra ovré :
Mex voudroit estre arse en un ré. »
Li rois l'entent, en piez estut
Ne de grant pice ne se mut.
Bien entendi que dit Ivain,
Cort a Yseut, prist l'a la main.
Elle crie : « Sire, merci !
Ainz que m'i doignes, art moi ci. »
Li rois li done, et cil la prent.
Des malades i ot bien cent,
Qui s'aünent tot entor li.
Qui ot le brait, qui ot le cri,
A tote gent[d] en prent pitiez.
Qui q'en ait duel, Yvains est liez.
Vait s'en Yseut, Yvains l'en meine
Tot droit aval, par sus l'araine.

La troupe des lépreux, chacun s'aidant de sa béquille, va tout droit vers l'embuscade où Tristan s'est installé pour les attendre. Governal lui crie à voix haute : « Fils, que vas-tu faire ? Voici ton amie. — Dieu ! dit Tristan, quelle chance ! Ah ! Yseut, ma beauté ; comme vous deviez mourir pour moi, moi je devais mourir pour vous[1] ! Si ces gens qui vous tiennent en leur pouvoir, qu'ils le sachent bien tous, ne vous relâchent pas tout de suite, ils seront nombreux à le regretter. » Il éperonne son cheval[2] et bondit hors du buisson. À haute voix, aussi fort qu'il peut, il crie : « Yvain, ça suffit comme ça ! Lâchez-la tout de suite, ou je vous fais voler la tête avec cette épée. » Yvain commence à retirer sa cape et crie bien fort : « À vos béquilles ! On va voir maintenant qui sera des nôtres. » Vous auriez vu ces lépreux, le souffle court, ôter capes et manteaux ! Chacun brandit sa béquille, l'un le menace, l'autre l'insulte. Mais Tristan ne veut pas les toucher ni les frapper, ni même les invectiver. Governal est venu en renfort. En sa main il tient un bâton de chêne vert ; il en frappe Yvain qui tient encore Yseut. Le sang jaillit et coule jusqu'à ses pieds. Le maître rend un fier service à Tristan, car il saisit Yseut par la main droite. Les conteurs disent qu'ils ont fait tuer Yvain ; ils sont vulgaires ; ils ne connaissent pas bien cette histoire. Béroul s'en souvient mieux, car Tristan est bien trop noble et courtois pour

Des autres meseaus li conplot
(N'i a celui n'ait son puiot)
Tot droit vont vers l'enbuschement
Ou ert Tristran, qui les atent.
A haute voiz Governal crie :
« Filz, que feras ? Ves ci t'amie.
- Dex ! dist Tristran, quel aventure !
Ahi ! Yseut, bele figure,
Con deüstes por moi morir
Et je redui por vos perir.
Tel gent vos tienent entre mains,
De ce soient il toz certains,
Se il n'os laisent en present,
Tel i ara ferai dolent. »
Fiert le destrier, du buison saut,
A qant qu'il puet s'escrie en haut :
« Ivain, asez l'avez menee.
Laisiez la tost, qu'a cest'espee
Ne vos face le chief voler. »
Ivain s'aqeut a desfubler,
En haut s'escrie : « Or as puioz !
Or i parra qui ert des noz. »
Qui ces meseaus veïst soffler,
Oster chapes et desfubler !
Chascun li crolle sa potence,
Li uns menace et l'autre tence.
Tristran n'en vost[a] rien atochier
Ne entester ne laidengier.
Governal est venuz au cri,
En sa main tint un vert jarri
Et fiert Yvain, qui Yseut tient.
Li sans li chiet, au pié li vient.
Bien aïde a Tristran son mestre,
Yseut saisist par la main destre.
Li conteor[b] dïent qu'Yvain
Firent nïer, qui sont vilain ;
N'en sevent mie bien l'estoire,
Berox l'a mex en sen memoire,

occire des gens de cette sorte[1]. Tristan s'en va avec la reine. Ils quittent la plaine pour le bocage, accompagnés de Governal. Yseut est heureuse, elle ne souffre plus. Ils arrivent dans la forêt du Morroi[2] et bivouaquent sur une colline. Maintenant Tristan est en sûreté, autant que s'ils se trouvaient dans un château entouré de murailles[3]. Tristan était un excellent archer ; il savait très bien tirer à l'arc[4]. Governal en avait pris un des mains d'un forestier, ainsi que deux flèches empennées et barbelées, et il les lui avait apportées.

Tristan prend l'arc et va dans les bois ; il aperçoit un chevreuil, prépare sa flèche et tire. Il l'atteint au flanc droit, de plein fouet. L'animal pousse un cri, fait un bond et retombe à terre. Tristan le ramasse et revient avec. Il construit une hutte : de son épée, il tranche les branches et construit l'abri. Yseut en jonche le sol d'une épaisse couche de feuilles. Tristan s'est installé avec la reine. Governal, qui savait bien cuisiner, fait un bon feu de bûches sèches. Nos cuisiniers avaient fort à faire, sans lait ni sel, cette fois, au logis[5]. La reine était très lasse, encore sous le coup de la peur qu'elle avait éprouvée. Le sommeil la prend, elle veut dormir sur son ami, comme par le passé.

Seigneurs, c'est ainsi qu'ils vivent pendant longtemps au fond de la forêt, longtemps ils restent dans cette solitude. Et maintenant, écoutez ce qui arrive au nain avec le roi[6].

Trop ert Tristran preuz et cortois
A ocirre gent de tes lois.
Tristran s'en voit a la roïne ;
Lasent le plain, et la gaudine
S'en vet Tristran et Governal.
Yseut s'esjot, or ne sent mal.
En la forest de Morrois sont,
La nuit jurent desor un mont.
Or est Tristran si a seür
Con s'il fust en chastel o mur.
En Tristran out mot buen archier,
Mot se sout bien de l'arc aidier.
Governal en ot un toloit
A un forestier quil tenoit,
Et deus seetes enpenees[a],
Barbelees, ot l'en menees.
Tristran prist l'arc, par le bois vait,
Vit un chevrel, ancoche et trait,
El costé destre fiert[b] forment :
Brait, saut en haut et jus decent.
Tristran l'a pris, atot s'en vient.
Sa loge fait : au brant[c] qu'il tient
Les rains trenche, fait la fullie ;
Yseut l'a bien espés jonchie.
Tristran s'asit o la roïne.
Governal sot de la cuisine,
De seche busche fait buen feu.
Mot avoient a faire queu !
Il n'avoient ne lait ne sel
A cele foiz a lor ostel.
La roïne ert forment lassee
Por la poor qu'el ot passee ;
Somel li prist, dormir se vot,
Sor son ami si com el sot.
Seignors, eisi font longuement
En la forest parfondement,
Longuement sont en cel desert.
Oiez du nain com au roi sert.

Il savait un secret du roi qu'il était seul à connaître. Il eut l'étourderie de le révéler : c'était commettre une bêtise qu'il a dû, par la suite, payer de sa tête. Un jour qu'il était ivre, les barons voulurent le faire parler ; ils lui demandèrent ce qu'ils pouvaient bien avoir à se dire si souvent, lui et le roi, et de quoi ils délibéraient. « J'ai toujours bien gardé son secret, très loyalement. Je vois bien que vous voulez l'apprendre, et je ne veux pas manquer à ma parole. Mais je vous conduirai tous les trois devant le Gué Aventureux[1]. Là-bas il y a une aubépine, et une fosse sous ses racines. Je pourrai y mettre ma tête et vous entendrez mes paroles du dehors. Ce que je dirai concernera le secret du roi, que je dois lui garder. »

Les barons, suivant le nain, se rendent à l'emplacement de cette aubépine. Frocin était un petit nain, avec une grosse tête. Ils ont donc vite élargi l'entrée du trou et l'y ont poussé jusqu'aux épaules. « Écoutez bien, seigneurs marquis ! Aubépine, c'est à vous que je parle, non pas à un vassal du roi. Marc a des oreilles de cheval[2]. » Ils ont bien entendu les paroles du nain. Il arriva qu'un jour, après dîner, le roi Marc parlait à ses barons avec, à la main, un arc en bois de cytise. Voilà qu'arrivent les trois barons à qui le nain avait révélé le secret. Ils prennent le roi à part et lui disent : « Roi, nous savons ce que tu nous caches. » Cela fait rire le roi qui dit : « Ce malheur de

Un consel sot li nains du roi,
Ne sot que il. Par grant desroi
Le descovri : il fist que beste,
Qar puis an prist li rois la teste.
Li nain[a] ert ivres, li baron
Un jor le mistrent a raison
Que ce devoit que tant parloient,
Il et li rois, et conselloient.
« A celer bien un suen consel
Mot m'a trové toz jors feel.
Bien voi que le volez oïr,
Et je ne vuel ma foi mentir.
Mais je merrai les trois de vos
Devant le Gué Aventuros.
Et iluec a une aube espine,
Une fosse a soz la racine :
Mon chief porai dedenz boter
Et vos m'orrez defors parler.
Ce que dirai, c'ert du[b] segroi
Dont je sui vers le roi par foi. »
Li baron vienent a l'espine,
Devant eus vient li nains Frocine.
Li nains fu cort, la teste ot grose,
Delivrement ont[c] fait la fosse,
Jusq'as espaules l'i ont mis.
« Or escoutez, seignor marchis !
Espine, a vos, non a vasal :
Marc a orelles de cheval. »
Bien ont oï le nain parler.
S'avint[d] un jor, aprés disner,
Parlout a ses barons roi Marc,
En sa main tint d'auborc un arc.
Atant i sont venu li troi
A qui li nains dist le secroi,
Au roi dïent priveement :
« Rois, nos savon ton celement. »
Li rois s'en rist et dist : « Ce mal
Que j'ai orelles de cheval,

mes oreilles de cheval, je le dois à ce devin. Eh bien, on va en finir avec lui ! » Il tire son épée et lui coupe la tête. Cela a fait bien plaisir à des gens qui haïssaient le nain Frocin par sympathie pour Tristan et pour la reine.

Seigneurs, vous avez bien entendu raconter le saut de Tristan en bas de la falaise, la fuite de Governal sur son destrier, dans la crainte d'être livré au bûcher si Marc l'attrapait[1]. Les voilà ensemble dans la forêt ; Tristan les nourrit des produits de la chasse. Ils séjournent longtemps dans ces bois. Après avoir passé une nuit quelque part, ils changent de campement dès le matin[2]. Un jour ils arrivèrent, par hasard, à l'ermitage de frère Ogrin[3]. La vie qu'ils mènent est âpre et dure, mais l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre les rend insensibles à la douleur[4].

L'ermite a reconnu Tristan. Il s'est appuyé sur sa béquille, et il l'interpelle, écoutez comment[5] : « Seigneur Tristan, on a solennellement juré, dans toute la Cornouailles, que celui qui vous rendrait au roi recevrait sans faute cent marcs de récompense. Dans ce pays, il n'y a pas de seigneur qui n'ait prêté serment de vous rendre, mort ou vif. » Ogrin continue gentiment : « Sur ma foi, Tristan, au pécheur repentant Dieu accorde son pardon s'il croit en Lui et se confesse[6]. »

Tristan lui répond : « Mon Père, je vous le dis, si elle m'aime en toute bonne foi, c'est qu'elle a une bonne raison,

M'est avenu par cest devin :
Certes, ja ert fait de lui fin. »
Traist l'espee, le chief en prent.
Mot en fu bel a mainte gent,
Que haoient le nain Frocine
Por Tristran et por la roïne.
Seignors, mot avez bien oï
Conment Tristran avoit salli
Tot contreval, par le rochier,
Et Governal sor le destrier[a]
S'en fu issuz, quar il cremoit
Qu'il fust ars, se Marc le tenoit.
Or sont ensenble en la forest,
Tristran de veneison les pest.
Longuement sont en cel boschage.
La ou la nuit ont herberjage,
Si s'en trestornent au matin.
En l'ermitage frere Ogrin
Vindrent un jor, par aventure.
Aspre vie meinent et dure ;
Tant s'entraiment de bone amor
L'un por l'autre ne sent dolor.
Li hermite Tristran connut,
Sor sa potence apoié fu ;
Aresne le, oiez conment :
« Sire Tristran, grant soirement
A l'en juré par Cornoualle,
Qui vos rendroit au roi, sanz falle
Cent mars avroit a gerredon.
En ceste terre n'a baron
Au roi ne l'ait plevi en main,
Vos rendre a lui o mort ou sain. »
Ogrins li dit mot bonement :
« Par foi ! Tristran, qui se repent
Deu du pechié li fait pardon
Par foi et par confession. »
Tristran li dit : « Sire, par foi,
Que ele m'aime en bone foi,

que vous ne savez pas ; car si elle m'aime, c'est sous l'effet d'un philtre[1]. Nous ne pouvons plus nous séparer l'un de l'autre, c'est la stricte vérité. » Ogrin reprend : « Et quel réconfort peut-on apporter à un homme mort ? Il est bien mort celui qui reste longtemps dans le péché sans se repentir. On ne peut proposer une solution par la pénitence à un pécheur sans repentir. »

L'ermite Ogrin leur fait un long sermon, les invitant au repentir. L'ermite cite maintes fois les prophéties de l'Écriture et insiste beaucoup pour qu'ils se séparent[2]. À Tristan il demande avec anxiété : « Que vas-tu faire ? Réfléchis ! — Mon Père, j'aime Yseut d'un amour merveilleux. Je n'en dors plus, j'en ai perdu le sommeil. Aussi, c'est tout réfléchi : je préfère rester avec elle en mendiant, et vivre de plantes et de glands, plutôt que d'avoir, sans elle, le royaume du roi Otran[3]. Je ne veux plus entendre parler de la quitter, car vraiment, c'est impossible. »

Yseut pleure aux pieds de l'ermite. Elle change de couleur plusieurs fois dans le même instant, et fait plusieurs fois appel à sa pitié. « Mon Père, au nom de Dieu tout-puissant, il ne m'aime et moi je ne l'aime qu'à cause d'une boisson empoisonnée[4] dont j'ai bu, ainsi que lui. Telle fut notre faute[5], et c'est pour cela que le roi nous a chassés. » L'ermite aussitôt leur répond : « Alors, que Dieu créateur du monde vous accorde un repentir sincère[6] ! » Soyez certains, assurément,

Vos n'entendez pas la raison :
Q'el m'aime, c'est par la poison.
Ge ne me pus de lié partir,
N'ele de[a] moi, n'en quier mentir. »
Ogrins li dist : « Et quel confort
Puet on doner a home mort ?
Assez est mort qui longuement
Gist en pechié, s'il ne repent.
Doner ne puet nus penitance
A pecheor sanz repentance[b]. »
L'ermite Ogrins mot les sarmone,
Du repentir consel lor done.
Li hermites sovent lor dit
Les profecies de l'escrit,
Et mot lor amentoit sovent
L'ermite lor delungement[c].
A Tristran dist par grant desroi :
« Que feras tu ? Conselle toi.
- Sire, j'am Yseut a mervelle,
Si que n'en dor ne ne somelle.
De tot an est li[d] consel pris :
Mex aim o li estre mendis
Et[e] vivre d'erbes et de glan
Q'avoir le reigne au roi Otran.
De lié laisier parler ne ruis,
Certes, quar faire ne le puis. »
Iseut au pié l'ermite plore,
Mainte color mue en poi d'ore,
Mot li crie merci sovent :
« Sire, por Deu omnipotent,
Il ne m'aime pas, ne je lui,
Fors par un herbé dont je bui
Et il en but : ce fu pechiez.
Por ce nos a li rois chaciez. »
Li hermites tost li respont :
« Diva ! cil Dex qui fist le mont,
Il vos donst voire repentance ! »
Et saciez de voir, sanz dotance,

que cette nuit-là ils dormirent chez l'ermite ; pour eux il fit violence à sa règle de vie. Au petit matin, ils sont partis. Tristan se tient dans les bois, évitant la rase campagne. Ils manquent de pain, ce qui est très pénible[1]. Il tue cerfs, biches, chevreuils en quantité, dans les bois. Là où ils installent leur campement, ils font la cuisine avec un bon feu. Mais ils ne passent qu'une seule nuit au même endroit.

Seigneurs, sachez que le roi a fait proclamer partout l'avis de recherche concernant Tristan, et en Cornouailles il n'est paroisse où cette nouvelle ne plonge la population dans l'angoisse, car on exige que toute personne qui trouverait Tristan lance le cri d'alerte.

Qui veut entendre un conte d'aventure montrant l'importance du dressage[2] ? Écoutez-moi, rien qu'un instant : vous m'entendrez parler d'un bon chien de chasse[3]. Ni comte ni roi n'en eut jamais de tel pour chasser. C'était un chien rapide, toujours sur le qui-vive. Oui, il était beau, rapide, vif. On l'appelait Husdent. On l'avait attaché par une lanière. Il montait la garde près du donjon, car il était très inquiet de ne plus voir son maître. Il refusait toute nourriture, pain ou pâtée, qu'on lui apportait. Il grognait, piétinait, versant des larmes[4]. Dieu ! beaucoup de gens avaient pitié du chien. Chacun disait : « Si c'était le mien, je le détacherais, car s'il devient enragé, ce sera dommage. Ah ! Husdent, jamais on ne trouvera un chien pareil, qui

Cele nuit jurent chiés l'ermite ;
Por eus esforça mot sa vite.
Au matinet s'en part Tristrans.
Au bois se tient, let les[a] plains chans.
Li pain lor faut, ce est grand deus.
De cers, de biches, de chevreus
Ocist asez par le boscage.
La ou prenent lor herbergage,
Font lor cuisine et lor beau feu,
Sol une nuit sont en un leu.
Seignors, oiez con por Tristran
Out fait li rois crïer son ban !
En Cornoualle n'a parroise
Ou la novele n'en angoise
Que, qui porroit Tristran trover,
Qu'il en feïst le cri lever.
Qui veut oïr une aventure,
Con grant chose a an noreture,
Si m'escoute un sol petitet !
Parler m'orez d'un buen brachet :
Qens ne rois n'out tel berseret,
Il ert isneaus et toz tens prez,
Quar il ert bauz, isneaus, non lenz,
Et si avoit a non Husdanz[b].
Lïez estoit en un landon.
Li chiens gardoit par le donjon ;
Qar mis estoit an[c] grant freor,
Qant il ne voiet son seignor.
Ne vout mengier ne pain ne past
Ne nule rien q'en li donast ;
Grignout[d] et si feroit du pié,
Des uiz lermant. Dex ! qel pitié
Faisoit a mainte gent li chiens !
Chascun disoit : « S'il estoit miens,
Gel metroie du landon fors ;
Quar, s'il enrage, ce ert deus.
Ahi ! Husdent, ja tex brachetz
N'ert mais trové, qui tant set prez

soit si vif et mène tel deuil pour son maître ! Il n'y a jamais eu de bête aussi affectueuse. Salomon a bien raison de dire que son ami, c'est son lévrier. En voici la preuve, car vous ne voulez toucher à aucune nourriture depuis que votre maître a été pris. Roi, qu'on le détache de sa laisse ! » Le roi se dit, craignant que le chien ne devienne enragé de ne plus voir son maître : « Certes, ce chien est très intelligent : je ne pense pas que de nos jours il y ait en terre de Cornouailles un chevalier qui vaille Tristan. »

Les trois barons de Cornouailles en ont parlé au roi : « Sire, détachez donc Husdent ! Nous verrons bien clairement s'il manifeste cette douleur par regret pour son maître; car si tôt détaché il mordra, s'il est enragé, tout ce qu'il rencontrera, choses, bêtes ou gens, et il aura la langue pendant au vent. »

Le roi appelle un écuyer pour qu'il détache Husdent. Tous grimpent sur des bancs, sur des tabourets, car ils ont d'abord peur du chien. Et ils disaient : « Husdent est enragé ! » Mais il n'a pas envie de mordre. Aussitôt détaché il court entre les files de gens, attentif, sans s'attarder davantage. Il sort de la salle par la porte et arrive à la maison où d'habitude il retrouvait Tristan[1]. Le roi le voit faire, ainsi que ceux qui le suivent. Le chien aboie souvent, gronde, manifestant une grande douleur. Il tombe sur les traces de son maître. De tous les pas

Ne tel duel face por seignor ;
Beste ne fu de tel amor.
Salemon dit que droituriers
Que ses amis, c'ert ses levriers.
A vos le poon nos prover :
Vos ne volez de rien goster,
Pus que vostre sire fu pris.
Rois, quar soit fors du landon mis ! »
Li rois a dit, a son corage
(Por son seignor croit qu'il enrage) :
« Certes, mot a li chiens grant sens :
Je ne quit mais q'en nostre tens,
En la terre de Cornoualle,
Ait chevalier qui Tristran valle. »
De Cornoualle baron troi
En ont araisoné li roi :
« Sire, quar deslïez Husdant !
Si verron bien certainement
Se il meine ceste dolor
Por la pitié de son seignor ;
Quar ja si tost n'ert deslïez
Q'il ne morde, s'est enragiez,
Ou autre rien ou beste ou gent :
S'avra la langue overte au vent. »
Li rois apele un escuier
Por Husdan faire deslïer.
Sor bans, sor seles puient haut,
Quar li chien criement[a] de prin saut.
Tuit disoient : « Husdent enrage. »
De tot ce n'avoit il corage.
Tantost com il fu deslïez,
Par mié les renz cort, esvelliez,
Que onques n'i demora plus.
De la sale s'en ist par l'us,
Vint a l'ostel ou il soloit
Trover Tristran. Li rois le voit,
Et li autre qui aprés vont.
Li chiens escrie, sovent gront,
Mot par demeine grant dolor.
Encontré a de son seignor :

qu'a faits Tristan depuis son arrestation et sa condamnation au bûcher, aucun n'échappe à la quête du chien. Et chacun de dire : « Cherche encore ! » Husdent est conduit dans la chambre où Tristan, trahi, fut fait prisonnier. Le chien file, bondit, donne de la voix, se dirige en aboyant vers la chapelle ; les gens suivent le chien. Il ne s'est pas arrêté depuis qu'on l'a détaché jusqu'à son arrivée à la chapelle bâtie au sommet de la falaise. Le brave Husdent est entré à toute vitesse par la porte de la chapelle ; il bondit sur l'autel et, ne voyant pas son maître, sort par la fenêtre. Il dévale la pente rocheuse, se blessant à une patte, mais flairant le sol il continue d'aboyer[1]. Sous le couvert du bois en fleurs où Tristan s'était embusqué, Husdent s'est arrêté un peu ; il repart, s'enfonçant dans la forêt. En le voyant faire tout le monde s'attendrit. Les chevaliers disent au roi : « Cessons de suivre ce guide ; il pourrait nous mener en un lieu d'où il serait difficile de revenir[2]. »

Ils laissent partir le chien et reviennent sur leurs pas. Husdent a pris un chemin carrossable. Il se plaît à faire ce parcours, le bois retentit de ses aboiements. Tristan se tenait un peu plus loin dans le bois, avec la reine et Governal. Ils entendent le bruit qu'il fait, et Tristan écoute : « Mon Dieu, dit-il, j'entends Husdent ! » Ils ont très peur, ils sont terrorisés. Tristan bondit et bande son arc. Ils reculent au fond d'un fourré. Ils ont peur du roi et, tout émus,

Onques Tristran ne fist un pas
Qant il fu pris, qu'il dut estre ars,
Que li brachez nen aut aprés ;
Et dit chascun de venir mes.
Husdant an la chanbrë est mis
O Tristran fu traït et pris[a] ;
Si[b] part, fait saut et voiz clarele,
Criant s'en vet vers la chapele ;
Li pueple vait aprés le chien.
Ainz, puis qu'il fu fors du lïen,
Ne fina, si fu au moutier
Fondé en haut sur le rochier.
Husdent li bauz[c], qui ne voit lenz,
Par l'us en la chapele entre enz,
Saut sor l'autel, ne vit son mestre.
Fors s'en issi par la fenestre.
Aval la roche est avalez,
En la janbe s'est esgenez,
A terre met le nes, si crie.
A la silve du bois florie,
Ou Tristran fist l'enbuschement,
Un petit s'arestut Husdent ;
Fors s'en issi, par le bois vet.
Nus ne le voit qui pitié n'ait.
Au roi dïent li chevalier :
« Laison a seurre cest trallier :
En tel leu nos porroit mener
Dont griés seroit le retorner. »
Laisent le chien, tornent arire.
Husdent aqeut une chariere,
De la rote mot s'esbaudist.
Du cri au chien li bois tentist[d].
Tristran estoit el bois aval
O la reïne et Governal.
La noise oient, Tristran l'entent :
« Par foi, fait il, je oi Husdent. »
Trop se criement, sont esfroï[e].
Tristran saut sus, son arc tendi.
En un'espoise aval s'en traient :
Crime ont du roi, si s'en esmaient[f],

se disent qu'il arrive avec le chien. Mais celui-ci ne se fait guère attendre, car il suit la trace. En voyant son maître, et en le reconnaissant, il secoue la tête et remue la queue. Qui a vu comme il est mouillé de joie peut dire qu'il n'a jamais vu pareille joie. Il court vers Yseut aux blonds cheveux, puis à Governal. Il fait fête à tout le monde, même au cheval. Tristan éprouve une grande pitié pour le chien : « Ah ! Dieu, dit-il, par quelle malédiction ce chien nous a-t-il suivis ? Un chien qui ne reste pas silencieux en forêt ne peut être utile à un banni. Nous vivons dans la forêt, haïs par le roi ; à travers les plaines, les bois, toute la terre, le roi Marc nous fait rechercher. S'il nous trouvait et pouvait nous prendre, il nous ferait brûler ou pendre. Nous n'avons pas besoin d'un chien. Sachez bien une chose, c'est que si Husdent reste avec nous, il sera pour nous source de frayeur et de douleur. Il vaut bien mieux qu'il soit tué plutôt que nous ne soyons pris à cause de ses aboiements. Et je regrette beaucoup que sa fidélité ne trouve ici comme récompense que la mort.

« C'est sa noble nature qui le poussait à agir ainsi ; mais comment m'en sortir ? Certes, je suis très angoissé à l'idée d'avoir à lui donner la mort. Aidez-moi à trouver une solution. En tout cas, il faut que nous prenions des précautions. » Yseut lui dit[1] : « Seigneur, pitié ! Le chien qui attrape une bête aboie ; c'est sa nature, c'est son habitude. J'ai entendu dire qu'un forestier

Dïent qu'il vient o le brachet.
Ne demora c'un petitet
Li brachet, qui la rote sut.
Quant son seignor vit et connut,
Le chief hoque, la queue crole.
Qui voit con de joie se[a] molle
Dire[b] puet qu'ainz ne vit tel joie.
A Yseut a la crine bloie
Acort, et pus a Governal ;
Toz fait joie, nis au cheval.
Du chien out Tristrangrant pitié :
« Ha ! Dex, fait il, par quel pechié
Nos a cist berseret seü ?
Chien qi[c] en bois ne se tient mu
N'a mestier a home bani[d].
El bois somes, du roi hai ;
Par plain, par bois, par tote terre,
Dame, nos fait li rois Marc quere !
S'il nos trovout ne pooit prendre,
Il nos feroit ardoir ou pendre,
Nos n'avon nul mestier de chien.
Une chose sachiez vos bien,
Se Husdens avé nos remaint,
Poor nos fera et duel maint.
Asez est mex qu'il soit ocis
Que nos soion par son cri pris.
Et poise m'en, por sa franchise,
Que il la mort a ici quise.
« Grant nature li faisoit fere ;
Mais conment m'en pus je retraire ?
Certes, ce poise moi mot fort
Que je li doie doner mort.
Or m'en aidiez a consellier :
De nos garder avon mestier.»
Yseut li dist : « Sire, merci !
Li chiens sa beste prent au cri,
Que par nature, que par us.
J'oï ja dire qu'un seüs
Avoit un forestier galois,
Puis que Artus en fu fait rois,

gallois — cela s'est passé au royaume d'Arthur — avait un chien courant qu'il avait dressé de la manière suivante : le cerf, une fois blessé par une flèche de son arc, ne pouvant plus s'échapper sans laisser une trace que le chien, inévitablement, suivait à toute allure, celui-ci se gardait bien de faire retentir la forêt de ses cris, mais surprenait la bête sans aboiement ni tumulte. Tristan, mon ami, ce serait une grande joie s'il y avait moyen, au prix de quelque effort, de dresser Husdent pour qu'il cesse d'aboyer lorsqu'il arrive sur la bête qu'il chasse. » Tristan s'était immobilisé, attentif et ému ; il réfléchit un peu puis dit seulement : « Si je pouvais entraîner Husdent à garder le silence au lieu d'aboyer, j'aurais pour lui le plus grand respect. Je vais m'y consacrer avant la fin de la semaine. J'aurai du chagrin si je le tue, mais j'ai très peur que le chien n'aboie, car je pourrais me trouver, avec vous ou mon maître Governal, en un lieu où ses aboiements nous feraient prendre. Je veux consacrer ma peine et mes soins à lui faire attraper des bêtes sans aboyer. » Alors Tristan va chasser en forêt. Il s'est mis à l'affût, tire sur un daim ; l'animal perd du sang, le chien aboie ; blessé, le daim s'enfuit au galop. Le brave Husdent aboie fort après lui. La forêt retentit des aboiements du chien. Tristan le bat, lui donnant une grande tape. Le chien obéit à son maître, renonce à aboyer, laisse partir la bête ; il lève la tête vers lui, ne sachant que faire ; il n'ose aboyer, abandonne la trace.

Que il avoit si afaitié :
Qant il avoit son cerf signié
De la seete berserece,
Puis ne fuïst par cele trace
Que li chiens ne suïst le saut ;
Por crïer n'estonast le gaut[a]
Ne ja n'atainsist tant sa beste
Ja criast ne feïst moleste.
Amis Tristran, grant joie fust,
Por metre peine qui peüst
Faire Hudent le cri laisier,
Sa beste ataindrë et chacier. »
Tristran s'estut et escouta.
Pitié l'en prist ; un poi pensa,
Puis dist itant : « Se je pooie
Husdent par paine metre en voie
Que il laisast cri por silence,
Mot l'avroie a grant reverence.
Et a ce metrai je ma paine
Ainz que ja[b] past ceste semaine.
Pesera moi se je l'oci,
Et je criem mot du chien le cri ;
Quar je porroie en tel leu estre,
O vos ou Governal mon mestre,
Se il criout, feroit nos prendre,
Or vuel peine metre et entendre
A beste prendre sanz crïer. »
Or voit Tristran en bois berser.
Afaitiez fu, a un dain trait :
Li sans en chiet, li brachet brait,
Li dains navrez s'en fuit le saut.
Husdent li bauz en crie en haut,
Li bois du cri au chien resone.
Tristran le fiert, grant cop li done.
Li chien a son seignor s'areste,
Lait le crïer, gerpist la beste ;
Haut l'esgarde, ne set qu'il face,
N'ose crïer, gerpist la trace.

Tristan prend le chien entre ses jambes et lui indique le chemin en tapotant avec sa baguette ; alors Husdent veut recommencer à aboyer. Tristan reprend l'enseignement et, avant la fin du mois, le chien est si bien dressé dans la lande qu'il suit la trace sans aboyer ; que ce soit sur la neige, l'herbe ou la glace, il ne lâchera pas son gibier si rapide et si habile soit-il.

Maintenant le chien leur est bien utile, il leur rend de merveilleux services. S'il attrape dans le bois un chevreuil ou un daim, il le cache dans un buisson en le couvrant de branches ; et s'il prend l'animal au milieu de la lande, comme il lui arrive souvent de le faire, il jette de l'herbe par-dessus, retourne chercher son maître et le mène à l'endroit où il a pris la bête. Les chiens rendent de bien grands services !

Seigneurs[1], Tristan est resté longtemps dans la forêt, où il a dû supporter bien des peines et des souffrances. Il n'ose pas rester au même endroit. Il ne se couche jamais le soir là où il s'est levé le matin[2]. Il sait bien que le roi le fait rechercher et qu'une proclamation officielle ordonne à toute personne qui le trouvera de l'arrêter. En forêt ils manquent de pain, ils vivent de gibier et n'ont rien d'autre à manger. Que peuvent-ils faire pour éviter de pâlir ? Leurs vêtements partent en lambeaux, déchirés par les branches. Ils ont longtemps vécu dans le Morroi, fugitifs, chacun d'eux supportant autant de souffrance que l'autre, la souffrance de l'autre faisant oublier à chacun la sienne. La noble Yseut a très peur que Tristan ne se repente

Tristran le chien desoz lui bote,
O l'estortore bat la rote ;
Et Husdent en revot crïer.
Tristran l'aqeut a doutriner.
Ainz que li premier mois pasast
Fu si le chien dontez u gast
Que sanz crïer suiet sa trace.
Sor noif, sor herbe ne sor glace
N'ira sa beste ja laschant,
Tant n'iert isnele et remuant[a].
Or lor a grant mestier li chiens,
A mervelles lor fait grans biens.
S'il prent el bois chevrel ne dains,
Bien l'enbusche, cuevre de rains ;
Et s'il enmi lande l'ataint,
Com il s'avient en i prent maint,
De l'erbe gete asez desor,
Arire torne a son seignor,
La le maine ou sa beste a prise.
Mot sont li chien de grant servise !
Seignors, mot fu el bois Tristrans,
Mot i out paines et ahans.
En un leu n'ose remanoir ;
Dont lieve au main ne gist au soir.
Bien set que li rois le fait querre
Et que li bans[b] est en sa terre
Por lui prendre[c], quil troveroit.
Mot sont el bois del pain destroit,
De char vivent, el ne mengüent.
Que püent il, se color müent ?
Lor dras ronpent, rains les decirent.
Longuement par Morrois fuïrent
Chascun d'eus soffre paine elgal,
Qar l'un por l'autre ne sent mal :
Grant poor a Yseut la gente
Tristran por lié ne se repente ;

de son malheur à elle, et Tristan, de son côté, sachant qu'Yseut est brouillée avec le roi par sa faute à lui, a peur qu'elle n'en arrive à regretter cette folie[1].

Un de ces trois traîtres (que Dieu les maudisse !) qui les firent surprendre a fait, un jour, une curieuse rencontre. Écoutez comment ! C'était un homme puissant, riche et de grande renommée qui aimait chasser avec des chiens. Les gens du pays de Cornouailles avaient peur de la forêt de Morroi, si bien que personne n'osait y entrer. Ils avaient une bonne raison d'avoir peur, car si Tristan avait pu les prendre, il les aurait pendus aux arbres. Il fallait donc qu'ils se tiennent à l'écart. Un jour, Governal se trouvait seul avec son cheval, près d'un ruisseau qui descendait d'une petite source. Il avait ôté la selle de son cheval qui paissait l'herbe nouvelle[2].

Tristan était couché dans la loge de feuillage, et tenait étroitement enlacée la reine pour qui il s'était mis dans cette situation pénible et angoissante. Tous deux étaient endormis. Governal entendit par hasard des chiens dans un buisson d'aubépines ; ils chassaient un cerf à vive allure. C'étaient les chiens appartenant à l'un des trois personnages dont les conseils avaient semé la discorde entre le roi et la reine. Les chiens sont à la poursuite du cerf qui se sauve à toute vitesse. Governal arrive alors par un grand chemin qui traverse la lande. De loin, il voit venir cet homme que son maître, il le sait bien, déteste le plus au monde, tout seul, sans écuyer. Il donne tellement des éperons

Et a Tristran repoise fort
Que Yseut a por lui descort,
Qu'el[a] repente de la folie.
Un de ces trois que Dex maudie
Par qui il furent descovert,
Oiez conment par un jor sert !
Riches hom ert et de grand bruit,
Li chiens amoit por[b] son deduit.
De Cornoualle li[c] païs
De Morrois erent si eschis
Qu'il n'i osout un sol entrer.
Bien lor faisoit a redouter ;
Qar, se Tristran les peüst prendre,
Il les feïst as arbres pendre :
Bien devoient donques laisier.
Un jor estoit o son destrier
Governal sol a un doitil
Qui decendoit d'un fontenil.
Au cheval out osté la sele :
De l'erbete paisoit novele.
Tristran gesoit en sa fullie,
Estroitement ot enbrachie
La roïne, por qu'il estoit
Mis en tel paine, en tel destroit ;
Endormi erent amedoi.
Governal en un espinoi[d]
Oï les chiens par aventure :
Le cerf chacent grant aleüre.
C'erent li chien a un des trois
Por qui consel estoit li rois
Meslez[e] ensenble la roïne.
Li chien chacent, li cerf ravine.
Governal vint une charire
En une lande ; luin arire
Vit cel venir que il bien set
Que ses sires onques plus het,
Tot solement sanz escuier.
Des esperons a son destrier

qu'il lance son cheval au galop, il le frappe à l'encolure de sa cravache. Le cheval bronche sur un caillou. Mais Governal s'appuie contre un arbre ; il s'est ainsi mis en embuscade, attendant celui qui arrive plus vite qu'il ne partira.

Nul ne peut déjouer le mauvais sort. Il ne se méfiait pas de la rancune qu'il avait fait naître chez Tristan. Governal, arrêté sous l'arbre, le voit venir et il l'attend, impassible. Il se dit qu'il aimerait mieux être réduit en cendres que de laisser passer l'occasion de se venger de lui. Car c'est à cause de lui et de ses machinations qu'ils ont failli être tués tous les trois. Les chiens poursuivent le cerf en fuite, l'homme suit ses chiens. Governal bondit de son embuscade et, se souvenant du mal que l'autre lui a fait, il le taille en pièces avec son épée, et lui coupe la tête, qu'il emporte. Les veneurs, qui suivent à la trace le cerf qu'ils avaient levé, aperçoivent le buste décapité de leur maître, au pied de l'arbre. Ils se sauvent à qui mieux mieux. Ils pensent bien que c'est là l'œuvre de Tristan que le roi a fait proclamer hors la loi. Dans toute la Cornouailles, le bruit s'est répandu que l'un des trois barons qui ont brouillé Tristan avec le roi a été décapité. Tous en sont effrayés, voire terrorisés. Depuis, ils ont laissé en paix la forêt, ils n'y ont plus chassé aussi souvent. Dès qu'ils mettent le pied dans la forêt, fût-ce pour chasser, ils craignent d'y rencontrer le vaillant Tristan. La peur règne jusque dans les campagnes, même dans les cultures, mais surtout dans les endroits déserts[1].

A tant doné que il escache,
Sovent el col fiert o sa mache.
Li chevaus ceste sor un marbre.
Governal s'acoste a[a] un arbre ;
Enbuschiez est, celui atent
Qui trop vient tost et fuira lent.
  Nus retorner ne puet fortune.
Ne se gaitoit de la rancune[b]
Que il avoit a Tristran fait.
Cil qui desoz l'arbre s'estait
Vit le venir, hardi l'atent ;
Dit mex veut estre mis au vent
Que il de lui n'ait la venjance ;
Qar par lui et par sa faisance
Durent il estre tuit destruit.
Li chien li cerf sivent, qui fuit ;
Li vasaus aprés les chiens vait.
Governal saut de sen agait ;
Du mal que cil ot fait li menbre,
A s'espee tot le desmenbre,
Li chief en prent, atot s'en vet.
Li veneor, qui l'ont parfait,
Sivoient le cerf esmeü.
De lor seignor virent le bu,
Sanz la teste, soz l'arbre jus.
Qui plus tost cort, cil s'en fuit plus :
Bien quident ce ait fait Tristran
Dont li rois fist faire le ban.
Par Cornoualle ont antendu
L'un des trois a le chief perdu
Qui meslot Tristran o le roi.
Poor en ont tuit et esfroi,
Puis ont en pes le bois laisié ;
N'ont pus el bois sovent chacié.
Des cel'ore qu'u bois entroit,
Fust por chacier[c], chascuns dotoit
Que Tristran li preuz l'encontrast.
Crient fu u plain e plus u gast[d].

Tristan était couché dans sa loge de feuillage. Il faisait chaud, le sol était jonché de feuilles. Il s'était endormi et il ne savait pas qu'avait perdu la vie celui qui avait failli causer sa mort. Il va être heureux quand il apprendra la nouvelle.

Governal arrive à la loge, tenant à la main la tête du mort. Il l'attache par les cheveux au sommet de la couverture de feuillage. Tristan en se réveillant aperçoit la tête. Il bondit, effrayé, et reste debout, immobile[1]. Mais son maître d'armes lui crie à haute voix : « Ne vous sauvez pas, vous pouvez être tranquille : je l'ai tué avec cette épée. Sachez-le, c'est bien celui qui était votre ennemi. » Tristan est tout heureux de ce qu'il entend. Voilà mort celui qu'il redoutait le plus.

Ils ont tous peur, dans le pays. La forêt inspire une telle frayeur que plus personne n'ose y pénétrer. Maintenant les amants ont le bois à leur disposition. C'est durant leur séjour dans cette forêt que Tristan inventa l'Arc Infaillible[2]. Il l'installe de telle manière dans les bois qu'il tue tout ce qui passe à sa portée. Si un cerf ou un daim, avançant dans le bois, effleure les branches qui maintiennent l'arc tendu, le coup atteint l'animal vers le haut, quand le contact a lieu en haut, vers le bas, si le contact se produit en bas. Tristan a eu bien raison de donner ce nom à l'arc qu'il a fait. Bien nommé, l'arc infailliblement frappe en bas comme en haut. Depuis, l'arc leur a rendu de grands services, leur permettant de manger la viande d'un bon nombre de grands cerfs.

Tristran se jut an la fullie[a].
Chau tens faisoit, si fu jonchie.
Endormiz est, ne savoit mie
Que cil eüst perdu la vie
Par qui il dut mort recevoir :
Liez ert, quant en savra le voir.
  Governal a la loge vient,
La teste au mort a sa main tient ;
A la forche de la[b] ramee
L'a cil par les cheveus nouee.
Tristran s'esvelle, vit la teste,
Saut esfreez, sor piez s'areste.
A haute voiz crie son mestre :
« Ne vos movez, seürs puez estre :
A ceste espee l'ai ocis.
Saciez, cist ert vostre anemis. »
Liez est Tristran de ce qu'il ot :
Cil est ocis qu'il plus dotot.
  Poor ont tuit par la contree.
La forest est si esfreee[c]
Que nus n'i ose ester dedenz.
Or ont le bois a lor talent.
La ou il erent en cel gaut,
Trova Tristran l'arc Qui ne faut.
En tel maniere el bois le fist
Riens ne trove qu'il n'oceïst.
Se par le bois vait cerf ne dains,
Se il atouchë a ces rains
Ou cil arc est mis et tenduz,
Se haut hurte, haut est feruz,
Et se il hurte a l'arc an bas,
Bas est feruz eneslepas.
Tristran, par droit et par raison,
Qant ot fait l'arc, li mist cel non.
Mot a buen non l'arc, qui ne faut
Riens qu'il ne fire[d], bas ne haut ;
Et mot lor out pus grant mestier,
De maint grant cerf lor fist mengier.

Ils avaient besoin de gibier pour subsister dans les bois, car le pain leur faisait défaut, et ils n'osaient sortir en terrain découvert. Ils ont longtemps vécu ainsi en exil. La chasse était merveilleuse, ils avaient du gibier en grande quantité.

Seigneurs, c'était un jour d'été, à l'époque où l'on moissonne, quelque temps après la Pentecôte[1]. Un matin, à l'heure de la rosée, les oiseaux chantaient le lever du jour. Tristan, l'épée au côté, quitte seul la loge de feuillage où il avait couché. Il veut inspecter l'Arc Infaillible, et partir en forêt pour chasser. Avant son retour il aura éprouvé une telle souffrance que personne n'a pu en connaître une semblable. Mais chacun oublie sa souffrance en pensant à celle de l'autre ; c'est ainsi que le couple trouve un certain soulagement. Ce que fut leur calvaire depuis leur refuge dans la forêt, il n'y a aucun autre couple qui l'ait jamais connu. Mais, comme le raconte l'histoire écrite dans le livre que Béroul a pu lire, il n'y a pas deux personnes qui se soient autant aimées ni qui eurent à le payer si cher[2].

La reine se lève pour accueillir Tristan. Il fait une forte chaleur, elle les accable. Tristan la prend dans ses bras et lui dit : « . . . .
— Ami, [répond-elle,] où êtes-vous allé ? — À la poursuite d'un cerf, qui m'a éreinté. Je l'ai poursuivi si longtemps que je n'en peux plus. J'ai sommeil, je voudrais dormir. » La loge

Mestier ert[a] que la sauvagine
Lor aïdast en la gaudine ;
Qar falliz lor estoit li pains,
N'il n'osoient issir as plains.
Longuement fu en tel dechaz.
Mervelles fu de buen porchaz :
De venoison ont grant plenté.
Seignors, ce fu un jor d'esté,
En icel tens que l'en aoste,
Un poi aprés la Pentecoste.
Par un matin, a la rousee,
Li oisel chantent l'ainzjornee.
Tristran de la loge ou il gist,
Çaint s'espee, tot sol s'en ist,
L'arc Qui ne faut vet regarder ;
Parmi le bois ala berser.
Ainz qu'il venist, fu en tel paine,
Fu ainz maiss gent tant eüst paine ?
Mais l'un por l'autre ne le[b] sent,
Bien orent lor aaisement.
Ainz, puis le tens que el bois furent,
Deus genz itant de tel ne burent ;
Ne, si conme l'estoire dit,
La ou[c] Berox le vit escrit,
Nule gent tant ne s'entramerent
Ne si griment nu conpererent.
La roïne contre lui live.
Li chauz fu granz, qui mot les grive[d].
Tristran l'acole et il dit ce :
« . . . .[e]
- Amis, ou avez vos esté ?
- Aprés un cerf, qui m'a lassé.
Tant l'ai chacié que tot m'en duel.
Somel m'est pris, dormir me vel. »
La loge fu de vers rains faite,
De leus en leus ot fuelle atraite,

était faite de rameaux verts. Par endroits il manquait des feuilles ; le sol était jonché d'herbe. Yseut s'est couchée la première. Tristan se couche à son tour, il tire son épée, la dispose entre leurs deux corps[1]. Yseut a gardé sa chemise (si elle avait dormi nue ce jour-là, un terrible malheur leur serait arrivé). Quant à Tristan, il avait gardé ses braies[2]. La reine avait à son doigt l'anneau d'or rehaussé d'émeraudes que le roi lui avait donné pour leur mariage. Du doigt, étonnamment maigre, l'anneau tombait presque. Écoutez comment ils sont couchés[3] ! Yseut a passé un bras sous le cou de Tristan et posé l'autre, il me semble, par-dessus. Elle le tient étroitement enlacé, et lui la tient par la taille. Leur amitié n'est donc pas feinte. Leurs bouches se sont rapprochées, et pourtant restent légèrement séparées. Aucun souffle de vent, aucun frémissement dans les feuilles. Un rayon de soleil descend sur le visage d'Yseut plus resplendissant que la glace[4]. C'est ainsi que se sont endormis les amants, sans penser à mal, si peu que ce soit. Ils sont tout seuls en cet endroit, car Governal est parti, il me semble, avec son destrier, descendant à travers le bois qu'exploite le forestier.

Écoutez, seigneurs ! Quelle aventure ! Elle a failli mal tourner pour eux. Un forestier avait trouvé les feuillages qu'ils avaient coupés là où ils avaient dormi. En suivant l'itinéraire ainsi jalonné de feuilles, il était arrivé à la hutte

Et par terre fu bien jonchie.
Yseut fu premire couchie ;
Tristran se couche et trait s'espee,
Entre les deus chars l'a posee.
Sa chemise out Yseut[a] vestue
(Se ele fust icel jor nue,
Mervelles lor fust meschoiet),
Et Tristran ses braies ravoit.
La roïne avoit en son doi
L'anel d'or des noces le roi[b],
O esmeraudes planteïz.
Mervelles fu li doiz gresliz[c],
A poi que li aneaus n'en chiet.
Oez com il se sont couchiez :
Desoz le col Tristran a mis
Son braz, et l'autre, ce m'est vis,
Li out par dedesus geté ;
Estroitement l'ot acolé,
Et il la rot de ses braz çainte.
Lor amistié ne fu pas fainte.
Les bouches furent pres asises,
Et[d] neporquant si ot devises
Que n'asenbloient pas ensenble.
Vent ne cort ne fuelle ne trenble.
Uns rais[e] decent desor la face
Yseut, que plus reluist que glace.
Eisi s'endorment li amant,
Ne pensent mal ne tant ne quant.
N'avoit qu'eus deus en cel païs ;
Quar Governal, ce m'est avis,
S'en ert alez o le destrier[f]
Aval el bois au forestier.
Oez, seignors, quel aventure !
Tant lor dut estre pesme et dure !
Par le bois vint uns forestiers,
Qui avoit trové lor fulliers
Ou il erent el bois geü.
Tant a par le fuellier seü

où Tristan s'était installé avec Yseut. Il les vit dans leur sommeil et n'eut aucun mal à les reconnaître. Le sang reflue dans ses veines, il est tout troublé. Il est parti tout de suite, car il avait peur ; il savait bien que si Tristan se réveillait, il n'aurait rien d'autre à laisser en otage que sa tête, qu'on lui prendrait en gage. Qu'il se sauve n'est donc pas étonnant. Il sort du bois et court à une vitesse étonnante.

Tristan dort avec son amie, mais peu s'en faut qu'ils n'aient trouvé la mort. De l'endroit où ils dorment jusqu'à celui où le roi tient sa cour, il y a bien, je pense[1], deux bonnes lieues[2]. Le forestier court à toute allure, car il a bien entendu la proclamation qui concerne Tristan : que celui qui donnerait au roi un bon renseignement obtiendrait une belle récompense. Le forestier le sait bien, et c'est pour cela qu'il bat tous les records de vitesse pour arriver. Le roi Marc, dans son palais, tient donc sa cour de justice. La grande salle est pleine de barons. Le forestier dévale la colline, et le voilà qui entre dans le château. Il se dépêche encore. Pensez-vous qu'il ait envie de s'arrêter avant d'arriver à l'escalier qui conduit à la salle ? Le voilà déjà en haut.

Le roi le voit venir à toute allure ; il appelle aussitôt son forestier : « Tu as des nouvelles pour arriver si vite ? Tu as l'air d'un homme qui chasse à courre, à la poursuite de sa proie. Veux-tu porter plainte à la cour contre quelqu'un ? Tu as l'air d'un homme chargé d'une mission urgente et envoyé ici d'un

Qu'il fu venuz a la ramee
Ou Tristran out fait s'aünee.
Vit les dormanz, bien les connut :
Li sans li fuit, esmarriz fut.
Mot s'en vet tost, quar se doutoit ;
Bien sot, se Tristran s'esvellot,
Que ja n'i metroit autre ostage,
Fors la teste lairoit en gage.
Se il s'en fuit, n'est pas mervelle ;
Du bois s'en ist, cort a mervelle[a].
Tristran avoc s'amie dort,
Par poi qu'il ne reçurent mort.
D'iluec endroit ou il dormoient,
Qui, deus bones liues estoient
La ou li rois tenet sa cort.
Li forestier grant erre acort,
Qar bien avoit oï le ban
Que l'en avoit fait de Tristran :
Cil qui au roi en diroit voir
Asez aroit de son avoir.
Li forestier bien le savoit,
Por c'acort il a tel esploit.
Et li rois Marc en son palais
O ses barons tenoit ses plaiz ;
Des barons ert plaine la sale.
Li forestier du mont avale
Et s'en est entré, mot vait tost.
Pensez que onc arester s'ost
De si que il vint as degrez
De la sale ? Sus est montez.
Li rois le voit venir grant erre,
Son forestier apele en erre :
« Soiz noveles, qui si tost[b] viens ?
Ome senbles qui[c] core a chiens,
Qui chast sa beste por ataindre.
Veus tu a cort de nullui plaindre ?
Tu senbles hom qui[d] ait besoin,
Qui ça me soit tramis de loin.

pays lointain. Si tu veux dire quelque chose, dis ton message. Quelqu'un a-t-il refusé de rembourser son gage, ou t'a-t-il chassé hors de ma forêt[1] ? — Écoute-moi, roi, s'il te plaît, et accorde-moi un instant d'attention. Dans tout le pays on a fait proclamer que quiconque pourrait trouver ton neveu devait à tout prix s'efforcer de le prendre, même au péril de sa vie, ou venir en informer le roi. Je l'ai trouvé, et je redoute donc ta colère. Si je ne te donne pas le renseignement tu me condamneras à mort. Je te conduirai donc à l'endroit où il dort avec la reine à côté de lui. Je l'ai vu, il y a peu de temps, à côté d'elle. Tous deux dormaient à poings fermés. J'ai eu grand-peur quand je les ai vus. » Le roi l'écoute et, gonflant ses joues, soupire. Il est bouleversé. La colère s'empare de lui. Il s'adresse au forestier ; en le prenant à part, il lui chuchote à l'oreille[2] : « En quel endroit sont-ils ? Dis-moi ! — Dans une loge du Morroi où ils dorment étroitement enlacés. Viens vite, et alors nous serons vengés. Roi, si maintenant tu ne tires pas d'eux une terrible vengeance, tu n'es plus digne d'avoir ce pays, cela ne fait pas de doute. » Le roi lui répond : « Va-t'en d'ici et sors. Si tu tiens à la vie, ne dis pas un mot de ce que tu sais, à personne, étranger ou familier ! À la Croix Rouge, à la croisée des chemins[3], là où l'on ensevelit souvent les corps, va m'attendre sans bouger. Je te donnerai autant d'or et d'argent que tu voudras, je te le promets. » Le forestier quitte le roi, arrive à la Croix et s'assied là. Que la maladie de la goutte lui crève les yeux,

Se tu veus rien, di ton mesage.
A toi nus hon veé son gage[a]
Ou chacié vos[b] de ma forest ?
- Escoute moi, roi, se toi plest.
Et si m'entent[c] un sol petit.
Par cest païs a l'on banit,
Qui ton nevo porroit trover,
Q'ançois s'osast laisier crever
Qu'il nu preïst, ou venist dire.
Ge l'ai trové, s'en criem vostre ire :
Se nel[d] t'ensein, dorras moi mort.
Je te merrai la ou il dort,
Et la roïne ensenble o lui.
Gel vi, poi[e] a, ensenble o lui,
Fermement erent endormi.
Grant poor oi, quant la les vi. »
Li rois l'entent, boufe et sospire,
Esfreez est, forment s'aïre ;
Au forestier dist et conselle
Priveement, dedenz l'orelle :
« En qel endroit sont il ? Di moi !
- En une loge de Morroi
Dorment estroitet[f] enbrachiez.
Vien tost, ja seron d'eus vengiez.
Rois, s'or n'en prens aspre venjance,
N'as droit en terre, sanz doutance. »
Li rois li dist : « Is t'en la fors.
Si chier conme tu as ton cors,
Ne dire a nul ce que tu sez,
Tant soit estrange ne privez.
A la Croiz Roge, au chemin fors,
La on enfuet sovent les cors,
Ne te movoir, iluec m'atent[g].
Tant te dorrai or et argent
Con tu voudras, je l'afi toi. »
Li forestier se part du roi,
A la Croiz vient, iluec s'asiet.
Male gote les eulz li criet,

à cet homme si désireux de faire périr Tristan ! Il aurait mieux fait de se sauver, car depuis il est mort dans la honte, comme vous l'apprendrez dans la suite du conte[1].

Le roi est entré dans sa chambre[2]. Il a convoqué tous les membres de sa maison. Alors il leur a formellement interdit d'essayer de le suivre, fût-ce d'un seul pas. Chacun de s'étonner[3] : « Roi, est-ce une plaisanterie ? Vous voulez aller tout seul quelque part ? On n'a jamais vu un roi sans escorte. Quelle nouvelle avez-vous apprise ? Ne partez pas sur un simple rapport d'espion ! » Le roi répond : « Je n'ai pas reçu de nouvelle. Mais une jeune fille m'a demandé d'aller lui parler. Elle m'a bien recommandé de n'amener personne. J'irai tout seul sur mon cheval et je n'emmènerai ni compagnon ni écuyer. Pour cette fois j'irai sans vous. » Ils répliquent : « Cela nous contrarie. Caton recommande à son fils d'éviter les endroits écartés[4]. » Il répond : « Je le sais bien. Mais laissez-moi un peu faire ce qui me plaît ! »

Le roi a fait seller son cheval. Il ceint son épée et maintes fois regrette intérieurement la trahison de Tristan, qui lui a pris la belle Yseut au clair visage pour s'enfuir avec elle. S'il les trouve, menace-t-il, il ne manquera pas de les punir. Le roi est tout à fait prêt à tuer. C'est bien dommage[5] ! Il sort de la ville en disant qu'il préfère être pendu plutôt que de ne pas se venger de ceux qui ont mal agi à son égard. Il est arrivé à la Croix[6], où

Qui tant voloit Tristran destruire !
Mex li venist son cors conduire,
Qar puis morut a si grant honte
Con vos orrez avant el conte.
Li rois est en la chanbre entrez.
A soi manda toz ses privez,
Pus lor voia et defendi
Qu'il ne soient ja si hardi
Qu'il allent aprés lui plain pas.
Chascun li dist : « Rois, est ce gas,
A aler vos sous nule part !
Ainz ne fu rois qui n'ait regart.
Qel novele avez vos oïe ?
Ne vos movez por dit d'espie. »
Li rois respont : « Ne sai novele,
Mais mandé m'a une pucele
Que j'alle tost a lié parler.
Bien me mande n'i moigne per.
G'irai tot seus[a] sor mon destrier,
Ne merrai per ne escuier,
A ceste foiz irai sanz vos. »
Il responent : « Ce poise nos.
Chatons conmanda a son filz
A eschiver les leus soutiz. »
Il respont : « Je le sai assez.
Laisiez moi faire auques mes sez. »
Li rois a fait sa sele metre,
S'espee çaint, sovent regrete
A lui tot sol la cuvertise[b]
Que Tristran fist, quant il l'ot prise[c]
Yseut la bele o le cler vis,
O qui s'en est alé fuitis.
S'il les trove, mot les menace,
Ne laira pas ne lor mesface.
Mot est li rois acoragiez
De destruire : c'es granz pechiez.
De la cité s'en est issuz
Et dist mex veut estre penduz
Qu'il ne prenge de ceus venjance
Que li ont fait tel avilance.

l'attend le forestier à qui il dit de marcher vite et de le mener par le chemin le plus direct. Ils pénètrent dans la forêt où l'ombre est épaisse ; faisant passer l'espion devant, le roi suit derrière, n'ayant confiance qu'en l'épée qu'il a au côté et avec laquelle il a donné bien des coups. Pourtant il est encore trop imprudent, car si Tristan était réveillé, il y aurait bataille entre le neveu et l'oncle, et le combat ne pourrait prendre fin que par la mort de l'un d'eux[1]. Le roi Marc a dit au forestier qu'il lui donnerait vingt marcs d'argent s'il le conduisait rapidement à celui qui l'a déshonoré. Le forestier (honte à lui !) dit qu'ils sont maintenant tout près du but. L'espion fait descendre le roi de son bon cheval né en Gascogne. Ils attachent les rênes du cheval à la branche d'un pommier vert, puis ils progressent jusqu'au moment où ils ont aperçu la loge de feuillage, but de leur équipée.

Le roi délace son manteau dont les attaches sont en or fin. Sans manteau il apparaît dans toute sa beauté. Il dégaine son épée, s'élance en colère, répétant qu'il préfère mourir plutôt que de ne pas se venger en les tuant. L'épée nue, il entre dans la hutte, avec le forestier sur ses talons, empressé derrière le roi. Mais le roi lui fait signe de repartir. Le roi lève son épée, dans un geste de colère, mais il a une défaillance. Déjà le coup allait s'abattre sur eux, il les aurait tués, et c'eût été un grand malheur[2], quand il remarqua qu'elle avait gardé sa chemise, qu'entre eux deux il y avait un espace,

A la croiz vint, ou cil l'atent,
Dist li qu'il aut isnelement
Et qu'il le meint la droite voie.
El[a] bois entrent, qui mot onbroie.
Devant le roi se met l'espie ;
Li roi le sieut, qui bien s'i fie
En l'espee que il a çainte,
Dont a doné colee mainte.
Si fait il trop que sorquidez ;
Quar, se Tristran fust esvelliez,
Li niés o l'oncle se meslast,
Li uns morust, ainz ne finast.
Au forestier dist li roi Mars
Qu'il li dorroit d'argent vint mars,
Sel menoit tost a son forfet.
Li forestier (qui vergonde ait !)
Dist que pres sont de lor besoigne.
Du buen cheval, né de Gascoingne,
Fait l'espie le roi decendre,
Del'autre part cort l'estrier prendre ;
A la branche d'un vert pomier
La reigne lïent du destrier.
Poi vont avant, quant on veü
La loge por qu'il sont meü.
Li rois deslace son mantel,
Dont a fin or sont li tasel :
Desfublez fu, mot out gent cors.
Du fuerre trait l'espee fors,
Iriez s'atorne[b], sovent dit
Q'or veut morir s'il nes ocit.
L'espee nue an la loge entre.
Le forestier entre soventre,
Grant erre aprés le roi acort :
Li ros li çoine qu'il retort.
Li rois en haut le cop leva,
Iré le fait, si se tresva.
Ja decendist li cop sor eus,
Ses[c] oceïst, ce fust grant deus,
Qant vit qu'ele avoit sa chemise
Et q'entre eus deus avoit devise,

que leurs bouches n'étaient pas jointes. Et quand il vit que l'épée nue séparait leurs deux corps, que Tristan avait gardé ses braies, le roi dit[1] :

« Dieu ! que se passe-t-il ? Maintenant que j'ai découvert tant de détails de leur existence, Dieu, je ne sais plus ce que je dois faire, si je dois les tuer ou me retirer ! Ils séjournent dans la forêt depuis bien longtemps. Je peux bien m'imaginer, avec un peu de bon sens, que s'ils s'aimaient d'amour coupable ils ne dormiraient pas avec une épée entre eux deux, et ce couple offrirait un tout autre spectacle[2]. J'avais l'intention de les tuer, mais je ne les toucherai pas, je surmonterai ma colère. Ils n'ont pas le cœur à vivre une folle passion. Je ne frapperai aucun des deux. Ils sont endormis. Si je les touchais, je commettrais une trop grave faute. Et si je réveille celui qui dort ici, s'il me tue ou si je le tue, on va raconter des choses déplaisantes. Je vais fabriquer des indices[3] tels qu'à leur réveil ils pourront en déduire, sans risque de se tromper, qu'ils ont été découverts pendant leur sommeil, et qu'on a eu pitié d'eux, que je ne veux pas les tuer, ni moi ni personne dans mon royaume. Je vois au doigt de la reine sa bague avec une émeraude ; c'est moi qui la lui ai donnée, elle est de grande valeur, et j'ai de mon côté un anneau qui vient d'elle. Je lui ôterai du doigt la bague que je lui ai donnée. J'ai avec moi une paire de gants de fourrure qu'elle a apportée avec elle d'Irlande. Je m'en

La bouche o l'autre n'ert jostee.
Et qant il vit la nue espee
Qui entre eus deus les desevrot[a],
Vit les braies que Tristran out :
« Dex ! dist li rois, ce que puet estre ?
Or ai veü tant de lor estre,
Dex ! je ne sai que doie faire,
Ou de l'ocire ou du retraire.
Ci sont el bois, bien a lonc tens.
Bien puis croire, se je ai sens,
Se il s'amasent folement,
Ja n'i eüsent vestement,
Entrë eus deus n'eüst espee,
Autrement fust cest'asenblee.
Corage avoie d'eus ocire :
Nes tocherai, retrairai m'ire.
De fole amor corage n'ont.
N'en ferrai nul. Endormi sont :
Se par moi eirent atouchié,
Trop par feroie grant pechié ;
Et se g'esvel cest endormi
Et il m'ocit ou j'oci lui,
Ce sera laide reparlance.
Je lor ferai tel demostrance
Que ainçois que il s'esvellont[b],
Certainement savoir porront
Qu'il furent endormi trové
Et q'en a eü d'eus pité,
Que je nes vuel noient ocire,
Ne moi ne gent de mon enpire.
Ge voi el doi a la reïne
L'anel o pierre esmeraudine ;
Or li donnai, mot par est buens,
Et g'en rai un qui refu suens :
Osterai li le mien du doi.
Uns ganz de vair rai je o[c] moi,
Qu'el aporta o soi d'Irlande.
Le rai qui sor la face brande[d]

servirai pour protéger du rayon de soleil brûlant son visage, qu'il doit chauffer, et au moment de partir je prendrai l'épée qui les sépare, celle-là même qui décapita le Morholt. »

Le roi a délié ses gants, il regarde le couple endormi et, contre le rayon de soleil qui descend sur Yseut, il les place précautionneusement en écran[1]. Il voit la bague trop large pour le doigt et la retire doucement, sans faire bouger le doigt. La première fois, elle avait eu du mal à la mettre ; maintenant ses doigts sont si amaigris que la bague glisse sans effort ; le roi peut très facilement la retirer[2]. Quant à l'épée qui les sépare, il la retire doucement et met la sienne à la place[3]. Il ressort de la hutte, arrive à son cheval et vite remonte en selle. Au forestier il dit de se sauver : demi-tour ! Sa mission est terminée.

Le roi s'en va, il les laisse dormir. Pour cette fois il s'en sera tenu là. Il est rentré dans la cité. De plusieurs côtés on lui demande où il est resté si longtemps. Le roi leur dissimule la vérité, n'avouant pas l'endroit où il est allé, ni ce qu'il a cherché, ni ce qu'il a fait réellement.

Mais maintenant revenons au couple endormi que le roi a laissé dans la forêt[4]. La reine rêvait qu'elle était dans une grande forêt, à l'intérieur d'une tente luxueuse. Deux lions s'approchaient d'elle, voulant la dévorer. Elle voulait leur crier de l'épargner, mais les lions affamés la pre-

(Qui, li fait chaut) en vuel covrir ;
Et, quant vendra au departir,
Prendrai l'espee d'entre eus deus
Dont le Morhot fu del chief blos[a]. »
Li rois a deslïé les ganz,
Vit ensenble les deus dormanz,
Le rai qui sor Yseut decent
Covre des ganz mot bonement.
L'anel du doi defors parut :
Souef le traist, qu'il ne se mut.
Primes i entra il enviz ;
Or avoit tant les doiz gresliz
Qu'il s'en issi sanz force fere ;
Mot l'en sot bien li rois fors traire.
L'espee qui entre eus deus est
Souef oste, la soue i met.
De la loge s'en issi fors,
Vint au destrier, saut sor le dos ;
Au forestier dist qu'il s'en fuie,
Son cors trestort, si s'en conduie.
Vet s'en li rois, dormant les let.
A cele foiz n'i a plus fait.
Reperiez est a sa cité.
De plusorz parz out demandé
Ou a esté et ou tant fut.
Li rois lor ment, pas n'i connut
Ou il ala ne que il quist
Ne de faisance que il fist.
Mais or oiez des endormiz,
Que li rois out el bois gerpiz.
Avis estoit a la roïne
Qu'ele ert en une grant gaudine,
Dedenz un riche pavellon :
A li venoient dui lion,
Qui la voloient devorer ;
El lor voloit merci crïer,

naient chacun par une main. Sous le coup de la frayeur Yseut a poussé un cri et elle s'est réveillée[1]. Les gants garnis d'hermine blanche sont tombés sur sa poitrine.

Tristan s'éveille à son cri, la figure empourprée. Effrayé, il bondit sur ses pieds, il prend l'épée dans un mouvement de colère, regarde la lame, mais ne voit plus l'ébréchure[2]. Regardant le pommeau d'or au-dessus de la lame, il reconnaît l'épée du roi. Quant à la reine, elle découvre à son doigt la bague qu'elle avait donnée au roi, tandis que la sienne lui a été retirée. Elle se met à crier : « Seigneur, pitié ! Le roi nous a trouvés ici. » Et Tristan répond : « Ma dame, c'est vrai. Maintenant il nous faut quitter le Morroi, car nous avons de graves torts envers le roi. Il a mon épée, il me laisse la sienne. Il aurait bien pu nous tuer[3]. — Seigneur, c'est vrai, c'est bien mon avis. — Belle amie, alors il n'y a plus qu'à se sauver. Il nous a laissés ainsi pour nous tromper. Il était seul, il est allé chercher du monde. Il pense nous prendre, c'est sûr. Dame, fuyons vers le pays de Galles. Mon sang se glace. » Et Tristan devient tout pâle.

Sur ce, voici leur écuyer qui arrive avec le cheval. Remarquant la pâleur de son seigneur, il lui demande ce qu'il a[4] : « Ma foi, maître, le noble roi Marc nous a trouvés ici endormis. Il a laissé son épée, et emporté la mienne. Je crains qu'il ne nous prépare quelque trahison. Il a enlevé du doigt d'Yseut sa bague, la belle bague, et il a laissé la sienne. Par

Mais li lion, destroiz de fain,
Chascun la prenoit par la main.
De l'esfroi que Iseut en a
Geta un cri, si s'esvella.
Li[a] gant paré du blanc hermine
Li sont choiet sor la poitrine.
Tristran, du cri qu'il ot, s'esvelle,
Tote la face avoit vermelle.
Esfreez s'est, saut sus ses piez,
L'espee prent com home iriez,
Regarde el brant, l'osche ne voit :
Vit le pont d'or qui sus estoit,
Connut que c'est l'espee au roi.
La roïne vit en son doi
L'anel que li avoit doné,
Le suen revit du dei osté.
Ele cria : « Sire, merci !
Li rois nos a trovez ici. »
Il li respont : « Dame, c'est voirs.
Or nos covient gerpir Morrois,
Qar mot li par somes mesfait.
M'espee a, la soue me lait :
Bien nos peüst avoir ocis.
- Sire, voire, ce m'est avis.
- Bele, or n'i a fors du fuïr.
Il nos laissa por nos traïr :
Seus ert, si est alé por gent,
Prendre nos quide, voirement.
Dame, fuion nos en vers Gales.
Li[b] sanc me fuit. » Tot devient pales.
Atant es vos lor escuier,
Qui s'en venoit o le destrier.
Vit son seignor pales estoit,
Demande li que il avoit.
« Par foi, mestre, Marc li gentis
Nos a trovez ci endormis ;
S'espee lait, la moie en porte :
Felonie criem qu'il anorte.
Du doi Yseut l'anel, le buen,
En a porté, si lait le suen :

cet échange nous pouvons comprendre, maître, qu'il veut nous tromper, car il était seul quand il nous a trouvés, il a pris peur et il eſt reparti. Il eſt rentré pour aller chercher du monde : il ne manque pas de gens hardis et fiers. Il les amènera, car il veut nous faire mourir, moi et la reine Yseut. C'eſt en présence de la population qu'il veut nous prendre, nous faire brûler et disperser les cendres au vent. Fuyons, il ne faut pas traîner par ici. » Ils auraient bien pu reſter, mais ils avaient peur, c'était plus fort qu'eux, car ils savaient le roi cruel, irrité[1]. Ils sont partis à toute allure, dans la crainte du roi, à cause de ce qui venait d'arriver. Ils ont traversé le Morroi, quittant la région ; la peur leur fait faire de grandes étapes. Ils sont partis tout droit vers le pays de Galles. L'amour leur aura causé bien des souffrances : pendant trois années entières ils ont souffert, leur corps a perdu couleur et force[2].

Seigneurs, vous avez entendu dire comment ils ont bu le vin qui leur a causé une si longue souffrance[3]. Mais vous ne savez pas, je crois, combien de temps devaient durer les effets du *Lovedrink*, le vin herbé. La mère d'Yseut, qui en avait fait la préparation, avait fixé à trois ans la durée de son pouvoir amoureux[4]. Elle l'avait préparé pour Marc et pour sa fille : c'eſt un autre qui en goûta, calamité pour lui[5]. Durant ces trois années, le vin avait eu tant d'influence sur Triſtan et sur la reine que chacun d'eux disait : « Je ne m'en lasse pas. »

Par ceſt change poon parçoivre,
Meſtre, que il nos veut deçoivre ;
Quar il ert seus, si nos trova,
Poor li priſt, si s'en torna.
Por gent s'en eſt alé arrire,
Dont il a trop et baude et fire.
Ses amerra, deſtruire veut[a]
Et moi et la roïne Yseut ;
Voiant le pueple, nos veut prendre,
Faire ardoir et venter la cendre.
Fuion, n'avon que demorer. »
N'avet en eus que demorer.
S'il ont poor, n'en püent mais :
Li rois sevent fel et engrés.
Torné s'en sont bone aleüre,
Li roi doutent, por l'aventure.
Morrois trespasent, si s'en vont,
Grans jornees par poor font,
Droit vers Gales s'en sont alé.
Mot les avra amors pené :
Trois anz plainiers sofrirent peine,
Lor char pali et devint vaine.
Seignors, du vin de qoi il burent
Avez oï, por qoi il furent
En si grant paine lonctens mis ;
Mais ne savez, ce m'eſt avis,
A conbien fu determinez
Li lovendrins, li vin herbez :
La mere Yseut, qui le bolli,
A trois anz d'amiſtié le fiſt.
Por Marc le fiſt et por sa fille :
Autre en pruva, qui[b] s'en essille.
Tant con durerent li troi an,
Out li vins si soupris Triſtran
Et la roïne ensenble o lui
Que chascun disoit : « Las n'en sui[c]. »

C'est le lendemain de la Saint-Jean[1] qu'on arrive au terme fixé des trois ans. Tristan s'était levé de sa couche. Yseut était restée dans la hutte de feuillage. Tristan, sachez-le, a tiré une flèche contre un cerf qu'il avait pris pour cible. Il lui a percé les flancs de part en part. Le cerf s'enfuit, Tristan le poursuit. Le soir était tombé sans que cesse la poursuite. Tandis qu'il court après la bête, voici qu'arrive l'heure où il avait bu le *Lovedrink*. Alors il s'arrête. En lui-même surgissent ces paroles de repentir : « Ah ! Dieu, tout ce tourment ! Voilà trois ans aujourd'hui que je suis livré à une peine continuelle, le dimanche comme en semaine. J'ai renoncé à la vie de chevalier[2], à la fréquentation de la cour et des barons. Je suis exilé de notre pays. Je suis privé de tout, fourrures de vair et de petit-gris[3]. Je ne suis plus à la cour avec les chevaliers. Dieu ! mon cher oncle m'aimerait tellement si je ne m'étais pas mal conduit à son égard ! Ah ! Dieu, tout va si mal pour moi ! Je devrais me trouver à la cour avec le roi, avoir cent damoiseaux avec moi, qui apprendraient le métier des armes et seraient à mon service. Je devrais aller dans un autre pays pour me mettre à la solde d'un autre et gagner de l'argent. Et je suis contrarié pour la reine à qui je donne une hutte pour palais. Elle vit dans les bois, alors qu'elle pourrait être avec sa suite dans de belles chambres tapissées de draps de soie. C'est à cause de moi qu'elle a mal tourné. J'en demande pardon à

L'endemain de la saint Jehan
Aconpli furent li troi an
Que cil vin fu determinez.
Tristran fu de son lit levez,
Iseut remest en sa fullie.
Tristran, sachiez, une doitie
A un cerf traist, qu'il out visé,
Par les flans l'a outrebersé.
Fuit s'en li cerf, Tristran l'aqeut,
Que soirs fu plains tant le porseut.
La ou il cort aprés la beste,
L'ore revient, et il s'areste,
Qu'il ot beü le lovendrant.
A lui seus senpres se repent :
« Ha ! Dex, fait il, tant ai traval !
Trois anz a hui, que riens n'i fal,
Onques ne me failli pus paine
Ne a foirié n'en sorsemaine.
Oublïé ai chevalerie,
A seure cort et baronie.
Ge sui essillié du païs,
Tot m'est falli et vair et gris,
Ne sui a cort a chevaliers.
Dex ! tant m'amast mes oncles[a] chiers,
Se tant ne fuse a lui mesfez !
Ha ! Dex, tant foiblement me vet !
Or deüse estre a cort a roi,
Et cent danzeaus avoques moi,
Qui servisent por armes prendre
Et a moi lor servise rendre.
Aler deüse en autre terre
Soudoier et soudees querre[b].
Et poise moi de la roïne,
Qui je doins loge por cortine.
En bois est, et si peüst estre
En beles chanbres, o son estre,
Portendues de dras de soie.
Por moi a prise male voie.

Dieu qui est le souverain du monde, en le priant de me donner le courage de rendre à mon oncle sa femme pour rétablir la paix entre eux[1]. Je fais la promesse à Dieu que je le ferais volontiers à condition qu'Yseut puisse se réconcilier avec le roi Marc à qui elle a été mariée, hélas ! en présence de nombreux et puissants personnages, selon les rites de la loi romaine[2] ! »

Tristan s'appuie sur son arc ; il exprime beaucoup de regrets pour le roi Marc, son oncle, à qui il a fait tant de mal en le brouillant avec sa femme. C'est ainsi que Tristan, ce soir-là, se lamente. Quant à Yseut, écoutez ce que sont ses sentiments. Elle répète : « Hélas ! malheureuse, qu'as-tu fait de ta jeunesse ? Te voilà dans les bois comme une simple esclave, sans personne pour te servir. Je suis reine, mais j'en ai perdu le titre à cause du philtre que nous avons bu pendant le voyage en mer. C'est à cause de Brengain, qui aurait dû mieux le garder[3] ! La malheureuse, elle s'est bien mal acquittée de sa garde ! Mais elle n'y pouvait rien, ce fut une grave méprise. Je devrais avoir des demoiselles d'honneur, les filles des nobles vavasseurs[4], en ma compagnie, dans mes appartements, pour me servir, et j'aurais la responsabilité de les marier aux seigneurs en leur procurant une bonne dot. Tristan, mon ami, c'est une catastrophe qu'a provoquée pour nous celle qui nous apporta le breuvage d'amour à boire ensemble ; elle ne pouvait pas nous mettre dans un plus mauvais chemin. »

A Deu, qui est sire du mont,
Cri ge merci, que il me donst
Itel corage que je lais
A mon oncle sa feme en pais.
A Deu vo je que jel feroie
Mot volentiers, se je pooie,
Si que Yseut fust acordee
O le roi Marc, qui'st esposee[a],
Las ! si qel virent maint riche ome,
Au fuer q'en dit la loi de Rome. »
Tristran s'apuie sor son arc ;
Sovent regrete le roi Marc,
Son oncle, qui a fait tel tort,
Sa feme mise a tel descort.
Tristran au soir se dementot.
Oiez d'Iseut con li estoit !
Sovent disoit : « Lasse, dolente,
Porqoi eüstes vos jovente ?
En bois estes com autre serve,
Petit trovez qui ci vus serve.
Je sui roïne, mais le non
En ai perdu par la poison[b]
Que nos beümes en la mer.
Ce fist Brengain, qu'i dut garder :
Lasse ! si male garde en fist !
El n'en pout mais, quar trop mes-
Les damoiseles des anors, [prist[c].
Les filles as frans vavasors
Deüse ensenble o moi tenir
En mes chanbres, por moi servir,
Et les deüse marïer
Et as seignors por bien doner.
Amis Tristran, en grant error
Nos mist qui le boivre d'amor
Nos aporta ensenble a boivre,
Mex ne nos pout il pas deçoivre. »

Tristan lui dit : « Noble reine, nous perdons notre jeunesse à vivre dans le mal. Belle amie, si seulement je pouvais, par l'entremise d'un bon conseiller, nous raccorder avec le roi Marc, de telle sorte qu'il nous pardonne, renonce à sa rancune et accepte notre justification[1] ! Nous lui dirions que jamais, par nos actes ni par nos paroles, nous n'avons eu de relations coupables, susceptibles de le déshonorer, et qu'aucun chevalier de son royaume, depuis Lidan jusqu'à Durham[2], ne pourrait soutenir qu'au contraire j'ai eu pour vous un amour déshonorant, sans me trouver tout armé, prêt à me battre contre lui en champ clos. Et si le roi voulait bien, une fois que vous vous seriez justifiée, m'admettre dans sa suite, je le servirais en tout bien tout honneur, comme il convient à l'égard d'un oncle et d'un suzerain : il n'y a, à sa solde, en son royaume, personne qui puisse mieux le servir à la guerre que je ne le ferais alors. Mais si c'était sa volonté de vous reprendre et de me renvoyer, n'ayant pas besoin de mes services, je m'en irais rejoindre le roi de Frise[3], ou bien je passerais en Bretagne avec Governal pour toute compagnie.

« Noble reine, où que je sois, je me dirais toujours à vous[4]. Je n'aurais pas voulu cette séparation, si notre vie commune n'avait pas entraîné les dures privations que vous connaissez — que vous avez endurées si longtemps — à cause de moi, dans cette nature sauvage. C'est par ma faute que vous êtes privée du titre de reine. Vous pourriez vivre avec honneur

Tristran li dist : « Roïne gente,
En mal uson nostre jovente.
Bele amie, se je peüse,
Par consel que je en eüse,
Faire au roi Marc acordement,
Qu'il pardonnast son mautalent
Et qu'il preïst nostre escondit,
C'onques nul jor, n'en fait n'en dit,
N'oi o vos point de drüerie
Qui li tornast a vilanie,
N'a chevalier en son roiaume,
Ne de Lidan tresque en Dureaume,
S'il voloit dire que amor
Eüse o vos por deshonor,
Ne m'en trovast en chanp, armé.
Et s'il avoit en volenté,
Quant vos avrïez deresnie,
Qu'il me soufrist de sa mesnie,
Gel serviroie a grant honor,
Conme[a] mon oncle et mon seignor :
N'avroit soudoier en sa terre
Qui miex le servist[b] de sa gerre.
Et s'il estoit a son plesir
Vos a prendre et moi de gerpir,
Qu'il n'eüst soin de mon servise,
Ge m'en iroie au roi de Frise,
Ou m'en passeroie en Bretaigne
O Governal, sanz plus conpaigne.
« Roïne franche, ou que je soie,
Vostre toz jorz me clameroie.
Ne vosise la departie,
S'estre peüst la conpaignie,
Ne fust, bele, la grant soufraite[c]
Que vos soufrez et avez faite
Tanz[d] dis, por moi, par desertine.
Por moi perdez non de roïne.
Estre peüses a anor
En tes chanbres, o ton seignor,

dans vos appartements, avec votre mari, s'il n'y avait eu, dame, le philtre qu'on nous a donné en mer. Noble et belle Yseut, dites-moi ce que nous allons faire. — Seigneur, rendons grâce à Jésus puisque vous voulez renoncer au péché. Ami, rappelez-vous l'ermite Ogrin, qui nous prêcha les commandements de l'Écriture et nous sermonna si longuement, quand vous vous rendîtes là où il habite, à la lisière de la forêt. Cher doux ami, si maintenant vous aviez le cœur tourné au repentir, cela ne pourrait mieux arriver. Seigneur, retournons sur nos pas jusqu'à lui. Je suis sûre d'une chose, c'est qu'il nous donnerait un conseil conforme à l'honneur, par quoi nous pourrions encore parvenir à la joie éternelle. » Tristan l'écoute, pousse un soupir et dit : « Reine de haute noblesse, retournons à l'ermitage dès ce soir ou demain matin. Avec l'aide de maître Ogrin faisons savoir au roi notre intention, par lettre et sans autre message. — Ami Tristan, vous avez bien raison. Au tout-puissant Roi des cieux demandons grâce tous les deux pour qu'Il ait pitié de nous, Tristan, mon ami ! » Ils rentrent dans le bocage et ils marchent jusqu'à l'ermitage. Les deux amants y arrivent ensemble. Ils trouvent l'ermite Ogrin en train de lire[1]. Quand il les voit, il les appelle gentiment. Ils s'asseyent dans la chapelle : « Pauvres proscrits, dans quelle grave souffrance la force de l'amour vous a-t-elle entraînés ! Combien de temps durera donc votre folie ? Vous avez mené cette vie trop longtemps.

Ne fust, dame, li vins herbez
Qui an la mer nos fu donnez.
Yseut, franche, gente façon,
Conselle moi que nos feron.
- Sire, Jesu soit gracïez,
Qant degerpir volez pechiez !
Amis, menbre vos de l'ermite
Ogrin, qui de la loi escrite
Nos preecha et tant nos dist,
Quant tornastes[a] a son abit,
Qui est el chief de cel[b] boschage !
Beaus amis douz, se ja corage
Vos ert venuz de repentir,
Or ne peüst mex avenir.
Sire, corons a lui ariere.
De ce sui tote fianciere :
Consel nos doroit honorable,
Par qoi a joie[c] pardurable
Porron ancore bien venir. »
Tristran l'entent, fist un sospir
Et dist : « Roïne de parage,
Tornon arire a l'ermitage
Encor enuit ou le matin.
O le consel de maistre Ogrin,
Mandon au roi nostre[d] talent
Par briés sanz autre mandement.
- Amis Tristran, mot dites bien.
Au riche roi celestïen
Puison andui crïer merci,
Qu'il ait de nos, Tristran, ami ! »
Arrire tornent el boschage,
Tant ont erré qu'a l'ermitage
Vindrent ensenble li amant.
L'ermite Ogrin trovent lisant.
Qant il les vit, bel les apele
(Assis se sont en la chapele) :
« Gent dechacie, a con grant paine
Amors par force vos demeine !
Conbien durra[e] vostre folie ?
Trop avez mené ceste vie.

Allons, c'est le moment de vous repentir ! » Tristan lui répond : « Écoutez-moi donc. Nous avons mené cette vie si longtemps parce que telle était notre destinée[1]. Il y a bien trois ans, tout bien compté, que nous ne connaissons aucun répit dans notre tourment. Si maintenant vous pouvez trouver une solution pour réconcilier la reine avec le roi, je ne chercherai plus jamais à me trouver sous l'autorité du roi Marc, mais je partirai avant un mois en Bretagne ou en Loonois[2]. Mais si mon oncle veut bien me permettre de le servir à sa cour, je le servirai comme il faut. Seigneur, mon oncle est un riche roi . . . . Donnez-nous le meilleur conseil, au nom de Dieu, sur ce que vous avez entendu, et nous ferons ce que vous voudrez. »

Seigneurs, apprenez maintenant ce que fait la reine. Elle se jette aux pieds de l'ermite et le prie sincèrement de les réconcilier avec le roi, tout en exprimant cette plainte : « Plus jamais de ma vie je n'aurai le cœur à faire une telle folie[3]. Je ne dis pas, comprenez-moi bien, que je me repente d'avoir un temps aimé Tristan ni que je ne veux plus l'aimer en toute amitié, sans qu'il y ait déshonneur. Mais l'union charnelle de nos deux corps a maintenant pris fin. » En l'entendant parler, l'ermite verse des larmes, et il rend grâce à Dieu pour les paroles qu'il vient d'entendre : « Ah ! Dieu, beau Roi tout-puissant, je vous rends grâce de tout mon cœur, puisque vous m'avez laissé vivre assez longtemps pour que ces deux

Et, queles, quar vos repentez ! »
Tristran li dist : « Or escoutez.
Si longuement l'avon menee,
Itel fu nostre destinee.
Trois anz a bien, si que n'i falle,
Onques ne nos falli travalle.
S'or poïons consel trover
De la roïne racorder,
Je ne querrai ja plus nul jor
Estre o le roi Marc a seignor ;
Ainz m'en irai ançois un mois
En Bretaigne ou en Loenois[a].
Et se mes oncles veut soufrir
Moi a sa cort por lui servir,
Gel servirai si con je doi.
Sire, mon oncle est riche roi[b]
. . . .
Le mellor consel nos donnez,
Por Deu, sire, de ce qu'oez,
Et nos feron vos volentez. »
Seignors, oiez de la roïne :
As piez l'ermite chiet encline,
De lui proier point ne se faint[c] ;
Qu'il les acort au roi se plaint :
« Qar ja corage de folie
Nen avrai je[d] jor de ma vie.
Ge ne di pas, a vostre entente,
Que de Tristran jor me repente,
Que je ne l'aim de bone amor
Et com amis, sanz desanor :
De la comune de mon cors
Et je du suen somes tuit fors. »
L'ermites l'ot parler, si plore,
De ce q'il ot[e] Deu en aoure :
« Ha ! Dex, beausrois omnipotent,
Graces, par mon buen cuer, vos rent

pécheurs aient l'occasion de venir me consulter au sujet de leur péché[1]. Puissé-je vous en savoir gré autant qu'il convient. Je jure, sur ma foi et ma loi, que je vous donnerai un bon conseil. Tristan, écoute-moi un peu puisque tu es venu jusqu'à mon ermitage, et vous, reine, prêtez attention à mes paroles, cessez vos folies !

« Quand un homme et une femme sont tombés dans le péché, s'ils se sont d'abord donnés l'un à l'autre et puis se sont quittés, et s'ils viennent à pénitence en éprouvant un repentir sincère, Dieu leur pardonne leur faute, quelle que soit sa gravité, et sa laideur. Tristan, et vous, reine, écoutez-moi un peu, prêtez-moi attention. Pour effacer la honte et couvrir le mal, on peut bien mentir un peu. Puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un sans tergiverser. Je vais écrire une lettre sur parchemin[2]. On commencera par des salutations — on l'enverra à Lancien[3]. Faites savoir au roi, tout en le saluant, que vous êtes en forêt avec la reine, mais que, s'il voulait reprendre possession[4] de sa femme et lui pardonner sans rancœur, vous seriez même d'accord pour vous rendre à sa cour. Alors il n'y aurait plus personne, d'intelligent ou de courageux, pour dire que vous avez eu une liaison coupable ; sinon, que le roi Marc vous fasse pendre si vous ne pouvez pas prouver votre innocence par les armes.

« Tristan, j'ose te donner ce conseil parce que tu ne risques

Qui vivre tant m'avez laisié
Que ces deus genz de lor pechié[a]
A moi en vindrent consel prendre.
Granz grez vos en puise je rendre !
Ge jur ma creance et ma loi,
Buen consel averez de moi.
Tristran, entent moi un petit
(Ci es venuz a mon habit),
Et vos, roïne, a ma parole
Entendez, ne soiez pas fole.
« Qant home et feme font pechié,
S'ainz[b] se sont pris et sont quitié
Et s'aus[c] vienent a penitance
Et aient bone repentance,
Dex lor pardone lor mesfait,
Tant ne seroit orible et lait.
Tristran, roïne, or escoutez
Un petitet, si m'entendez.
Por honte oster et mal covrir
Doit on un poi par bel mentir.
Qant vos consel m'avez requis,
Gel vos dorrai sanz terme mis.
En parchemin prendrai un brief :
Saluz avra el premier chief.
A Lancïen le trametez,
Le roi par bien salu mandez
En bois estes o la roïne,
Mais, s'il voloit de lui saisine
Et pardonast son mautalent,
Vos ferïez por lui itant :
Vos en irïez a sa cort ;
N'i avroit lors sage ne fort,
S'il veut dire qu'en vilanie[d]
Eüsiez prise drüerie,
Si vos face li rois Marc pendre,
Se vos ne vos poez defendre.
« Tristran, por ce t'os bien loer,
Que ja n'i troveras ton per

pas de trouver un rival pour s'engager contre toi[1]. Je te donne ce conseil en toute bonne foi. Le roi ne peut y trouver d'objection. Quand il voulait vous faire mettre à mort et vous brûler sur un bûcher, c'est le nain (les gens de la cour comme le peuple ont pu le voir) qui n'a pas voulu d'un procès normal. Mais Dieu vous a accordé la grâce d'en réchapper, comme il est de notoriété publique, car sans le secours de Dieu vous seriez mort dans le déshonneur. Vous avez fait un tel saut que personne, depuis Constantine jusqu'à Rome, n'aurait pu y assister sans en être effrayé. Alors la peur vous a donné des ailes. Vous avez secouru la reine et ensuite vous êtes resté en forêt. Mais c'est vous qui l'aviez amenée de son pays pour la donner au roi en mariage. Vous avez fait tout cela, il le sait bien. Les noces furent célébrées à Lancien. C'eût été mal de votre part de faire défaut à la reine. Vous avez préféré vous sauver avec elle[2]. S'il veut bien accepter votre justification au vu et au su de tout le monde, petits et grands, vous proposerez que cela ait lieu à la cour. Et si cela lui semble convenable, une fois bien établie votre loyauté, qu'il reprenne, avec l'accord de ses vassaux, sa courtoise épouse. Et puis, si vous voyez que cela ne lui déplaît pas, vous resterez avec lui à sa solde. Mais s'il refuse vos services, vous traverserez la mer de Frise et vous irez servir un autre roi. Tel sera le message de la lettre. — J'en suis d'accord, à condition qu'on ajoute quelque chose, messire

Qui gage doinst encontre toi.
Icest consel te doin par foi.
Ce ne puet il metre en descort :
Qant il vos vout livrer[a] a mort
Et en feu ardoir, par le nain
(Cortois le virent et vilain),
Il ne voloit escouter plait.
Qant Dex vos an ot merci[b] fait
Que[c] d'iluec fustes eschapez,
Si com il est oï assez,
Que, se ne fust la Deu vigor,
Destruit fusiez a deshonor
(Tel saut feïstes qu'il n'a home
De Costentin entresqu'a Rome,
Se il le voit, n'en ait hisdor),
Iluec fuïstes par poor.
Vos rescosistes la roïne,
S'avez esté pus en gaudine.
De sa terre vos l'amenastes[d],
Par mariage li donastes.
Tot ce fu fait, il le set bien ;
Nocie fu a Lencïen.
Mal vos estoit lié a fallir,
O lié vosistes mex fuïr.
S'il veut prendre vostre escondit
Si qel verront grant et petit,
Vos li offrez a sa cort faire.
Et se lui venoit a viaire,
Qant vos serez de lui loiaus,
Au loement de ses[e] vasaus
Preïst sa feme la cortoise.
Et, se savez que lui n'en poise,
O lui serez ses soudoiers,
Servirez le mot volentiers.
Et s'il ne veut vostre servise,
Vos passerez la mer de Frise[f],
Iroiz servir un autre roi.
Tex ert li brief. - Et je l'otroi.

Ogrin, si vous voulez bien, sur le parchemin, car je n'ose avoir confiance en lui, puisqu'il a lancé un avis de recherche contre moi. Mais je lui demande, comme à mon seigneur que j'aime de réelle amitié, qu'il fasse rédiger une autre lettre où il ferait consigner en détail sa décision. Qu'il fasse accrocher la lettre à la Croix Rouge au milieu de la lande[1], par ordre exprès. Je n'ose lui faire savoir où je me trouve, car je crains qu'il ne me crée des ennuis. Mais je me fierai à sa lettre quand je l'aurai, et je ferai tout ce qu'il voudra. Maître, que l'on scelle ma lettre et que sur le ruban du sceau vous écriviez : *Vale !* Ce sera tout pour cette fois[2]. » L'ermite Ogrin se lève, prend une plume, de l'encre et du parchemin, et transcrit tout ce qui vient d'être dit. Cela fait, il prend une bague dont il enfonce la pierre dans la cire. La lettre une fois scellée, il la tend à Tristan, qui la reçoit avec reconnaissance. « Qui la portera ? dit l'ermite. — C'est moi qui la porterai. — Tristan, ne dites pas cela. — Mais si, seigneur, je pourrai très bien le faire. Je connais bien les lieux, à Lancien. Messire Ogrin, si vous le voulez, la reine restera ici. Sans tarder, quand il fera sombre et que le roi dormira à coup sûr, je monterai sur mon destrier et j'emmènerai avec moi mon écuyer. À l'extérieur de la ville, il y a une pente : c'est là que je descendrai de cheval, puis je m'avancerai à pied[3]. Mon maître gardera mon cheval, le meilleur qu'on ait jamais vu chez les laïcs ou les prêtres. »

Tant ait plus mis, beau sire[a] Ogrin,
Vostre merci, el parchemin,
Que je ne m'os en lui[b] fier :
De moi a fait un ban crïer.
Mais je li prié, com a seignor
Que je mot aim par bone amor,
Un autre brief reface faire,
S'i face escrire tot son plaire ;
A la Croiz Roge, anmi la lande[c],
Pende le brief, si le conmande.
Ne li os mander ou je sui,
Ge criem qu'il ne me face ennui.
Ge crerai bien, quant[d] je l'avrai,
Le brief : quant qu'il voudra ferai.
Maistre, mon brief set seelé !
En la queue escriroiz : *Vale !*
A ceste foiz je n'i sai plus. »
Ogrins l'ermite lieve sus,
Pene et enque et parchemin prist,
Totes ces paroles i mist.
Qant il out fait, prist un anel,
La pierre passot el seel.
Seelé est, Tristran le tent[e],
Il le reçut mot bonement.
« Quil portera ? dist li hermites.
- Gel porterai. - Tristran, nu dites.
- Certes, sire, si ferai bien,
Bien sai l'estre de Lancïen.
Beau sire Ogrin, vostre merci,
La roïne remaindra ci ;
Et anevois, en tens oscur,
Qant li rois dormira seür,
Ge monterai sor mon destrier,
O moi merrai mon escuier.
Defors la vile a un pendant :
La decendrai, s'irai avant.
Mon cheval gardera mon mestre,
Mellor ne vit ne lais ne prestre. »

Le soir même, après le coucher du soleil, quand la nuit devint plus épaisse, Tristan partit avec son maître écuyer. Il connaissait bien le pays et les lieux. Les voilà arrivés à la ville de Lancien, au terme de leur voyage. La sonnerie des guetteurs retentit à merveille[1]. Tristan descend dans le fossé et parvient rapidement dans la grande salle. La peur l'envahit. Parvenu à la fenêtre de la chambre où dort le roi[2], il l'appelle doucement (ce n'est pas le moment d'alerter tout le monde par des cris). Le roi s'éveille et demande aussitôt : « Qui es-tu pour venir à une heure pareille ? As-tu une affaire urgente ? Dis-moi ton nom ! — Sire, on m'appelle Tristan. J'apporte une lettre ; je la mets ici sur le rebord de la fenêtre intérieure. Je n'ose pas vous parler plus longtemps. Je vous laisse la lettre, je n'ose pas rester. »

Tristan s'en va, le roi bondit ; à trois reprises il l'appelle en criant. « Par Dieu, cher neveu, attends ton oncle ! » Le roi met la main sur la lettre. Tristan s'en va sans s'attarder ; il ne fait pas semblant de se dépêcher ! Il rejoint son écuyer qui l'attend, et se remet lestement en selle. Governal lui dit : « Es-tu fou ? Dépêche-toi ! Allons-nous-en par les voies écartées ! » Ils ont tant marché dans le bocage qu'ils arrivent avec le jour à l'ermitage. Les voilà entrés. Ogrin priait du mieux qu'il pouvait le Roi des cieux pour lui demander de ramener Tristan et son écuyer Governal sans encombre.

La[a] nuit, aprés solel couchier,
Qant li tens prist a espoisier,
Tristran s'en torne avoc son mestre.
Bien sot tot le païs et l'estre.
A Lancïen, a la cité,
En sont venu, tant ont erré.
Il decent jus, entre en la vile.
Les gaites cornent a merville[b].
Par le fossé dedenz avale
Et vint errant tresque en[c] la sale.
Mot par est mis Tristran en fort.
A la fenestre ou li rois dort
En est venu, souef l'apele,
N'avoit son de crïer harele.
Li rois s'esvelle et dit aprés :
« Qui es, qui a tel eure ves ?
As tu besoin ? Di moi ton non.
- Sire, Tristran m'apele l'on.
Un brief aport, sil met ci jus
El fenestrier de cest enclus.
Longuement n'os a vos parler,
Le brief vos lais, n'os plus ester. »
Tristran s'en torne, li rois saut,
Par trois foiz l'apela en haut :
« Por Deu, beaus niés, ton oncle atent ! »
Li rois le brief a sa main prent.
Tristran s'en vet, plus n'i remaint,
De soi conduire ne se faint,
Vient a son mestre, qui l'atent,
El destrier saut legierement.
Governal dist : « Fol, quar esploites !
Alon nos en les destoletes ! »
Tant ont erré par le boschage
Q'au jor vindrent a l'ermitage.
Enz sont entré. Ogrins prioit
Au roi celestre quant qu'il pot[d]
Tristran defende d'enconbrier
Et Governal, son escuier.

Leur vue le remplit de joie et il rend grâce au Créateur. Quant à Yseut, il ne faut pas demander si elle avait peur en attendant leur retour. Elle n'avait cessé, depuis leur départ, la veille au soir, et jusqu'à leur réapparition devant elle et l'ermite, d'essuyer les larmes de ses yeux[1]. À leur arrivée elle leur demanda . . . .
ce que Trištan a fait ; elle n'était pas folle. « Ami, dis-moi, sur ton salut, as-tu donc été pendant tout ce temps à la cour du roi ? » Trištan leur a tout raconté, comment il ešt allé à la ville, comment il a parlé au roi, comment le roi l'a rappelé, la lettre qu'il a laissée, enfin comment le roi l'a trouvée.

« Mon Dieu, dit Ogrin, je te rends grâces ! Trištan, sachez-le, sous peu vous aurez des nouvelles du roi Marc. » Trištan descend de cheval et dépose son arc. À partir de ce jour, ils séjournent à l'ermitage.

Le roi fait réveiller ses barons. Mais d'abord il a convoqué son chapelain ; il lui tend la lettre qu'il a à la main. L'autre brise le sceau et lit la lettre. C'ešt, en tête, le nom du roi à qui Trištan envoyait ses salutations. Puis il déchiffre rapidement tous les mots et il communique le contenu de la lettre au roi qui l'écoute sagement. Il ešt extrêmement heureux, car il aime beaucoup sa femme. Il fait donc réveiller ses barons, ceux qu'il eštime le plus étant convoqués individuellement. Et quand ils furent tous arrivés, le roi a pris la parole, tous les autres ayant fait silence :

Qant il le vit, es le vos lié :
Son criator a gracïé.
D'Iseut n'eštuet pas demander
S'ele out poor d'eus encontrer.
Ainz, pus li soir qu'il en issirent
Tresque l'ermite et el les virent,
N'out les eulz essuiez de lermes :
Mot par li senbla lons cis termes.
Qant el le vit venir, lor prie[a]...
Que il i fišt, ne fu pas fole[b].
« Amis, di moi, se Dex t'anort,
Fus tu donc pus a la roi cort ? »
Trištran lor a tot reconté,
Conment il fu a la cité
Et conment o le roi parla,
Coment li rois le rapela,
Et du briés que il a gerpi,
Et con li rois trova l'escrit.
« Dex ! dišt Ogrins, graceš te rent.
Trištran, sachiez, asez briment
Orez noveles du ro Marc. »
Trištran decent, met jus son arc[c].
Or sejornent a l'ermitage.
Li rois esvelle son barnage.
Primes manda le chapelain,
Le brief li tent qu'a en[d] la main.
Cil fraint la cire et lut le brief.
Li roi choisi el premier chief,
A qui Trištran mandoit saluz.
Les moz a tošt toz conneüz,
Au roi a dit le mandement.
Li rois l'escoute bonement ;
A grant mervelle s'en esjot,
Qar sa feme forment amot.
Li[e] rois esvelle ses barons,
Les plus proisiez mande par nons ;
Et qant il furent tuit venu,
Li rois parla, il sont teü :

« Seigneurs, on m'a remis la lettre que voici. Je suis votre roi, vous êtes mes vassaux. Qu'on lise la lettre, écoutez-la, et quand on aura fini la lecture du message, donnez-moi votre avis, je vous le demande. C'est votre devoir que de me donner conseil. »

Dinas s'est levé le premier. Il dit à ses pairs[1] : « Seigneurs, écoutez-moi ! Et si vous avez l'impression que je n'ai pas raison, vous n'avez qu'à négliger mon opinion. Que celui qui aura une meilleure idée la dise, à condition de parler sagement et d'éviter les sottises. La lettre qui nous est communiquée ici vient d'on ne sait quel pays. Qu'on nous la lise d'abord, et puis, selon le contenu du message, si quelqu'un a une bonne suggestion à faire, qu'il la fasse. Mais je ne saurais vous laisser perdre de vue cette vérité : quiconque donne un mauvais conseil à son seigneur légitime commet le plus grave des crimes. »

Les gens de Cornouailles disent au roi : « Dinas a parlé on ne peut mieux. Révérend Père, lisez la lettre de bout en bout, nous écouterons tous. » Le chapelain s'est levé, il ouvre la lettre de ses deux mains et, debout devant le roi, dit : « Allons, écoutez et faites attention. Tristan, le neveu de notre roi, lui adresse d'abord ses salutations et ses amitiés, ainsi qu'à tous les barons[2] : " Roi, tu te rappelles bien le mariage de la fille du roi d'Irlande. Je suis allé en mer jusqu'à ce lointain pays ; je l'ai conquise par la force, en tuant le grand dragon ;

« Seignors, un brief m'est ci tramis.
Rois sui sor vos, vos mi marchis.
Li briés soit liez et soit oïz ;
Et qant liz sera li escriz[a],
Conselliez m'en, jel vos requier.
Vos m'en devez bien consellier. »
Dinas s'en est levé premierz,
Dist a ses pers : « Seignors, oiez !
S'or oiez que ne die bien,
Ne m'en creez de nule rien.
Qui mex savra dire, si die,
Face[b] le bien, lest la folie.
Li brief nos est ici tramis
Nos ne savon de qel païs :
Soit liz li briés premierement ;
Et pus, solonc le mandement,
Qui buen consel savra doner,
Sel nos doinst buen. Nel quier celer :
Qui son droit seignor mesconselle
Ne puet faire greignor mervelle. »
Au roi dïent Cornealois :
« Dinas a dit trop que cortois.
Dan chapelain, lisiez le brief,
Oiant nos toz, de chief en chief. »
Levez s'en est li chapelains,
Le brief deslie o ses deus mains,
En piez estut devant le roi :
« Or escoutez, entendez moi.
Tristran, li niés nostre seignor,
Saluz mande prime et amor
Au roi et a tot son barnage :
" Rois, tu sez bien le mariage
De la fille le roi d'Irlande.
Par mer en fui jusqu'en Horlande,
Par ma proece la conquis,
Le grant serpent cresté ocis,

grâce à quoi on me l'a donnée. Je l'ai amenée dans ton pays. Roi, tu l'as prise pour épouse sous les yeux de tes chevaliers. Tu avais vécu peu de temps avec elle quand des intrigants de ta cour t'ont fait croire des mensonges. Je suis tout prêt à vous donner des gages pour le cas où quelqu'un voudrait l'accuser, en vue de la disculper, sire, par un combat à pied ou à cheval (chacun aurait armes et cheval) ; je jurerais sur ma vie qu'elle n'a jamais eu pour moi d'amour coupable, ni moi pour elle. Si je ne puis la disculper ni me justifier devant ta cour, alors fais-moi affronter en jugement ton armée, sans exclure personne. Il n'y a aucun baron qui, pour me détruire, ne rêve de me faire condamner au bûcher. Sire, mon cher oncle, vous savez bien que, dans votre colère, vous avez voulu nous faire brûler ; mais Dieu a eu pitié de nous, et nous avons rendu grâces à Notre-Seigneur. Par bonheur la reine a fini par s'échapper. Ce n'était que justice, je le jure, car vous n'aviez aucune raison de vouloir lui donner la mort. Je m'étais échappé en sautant d'une haute falaise jusqu'en bas. Cependant la reine était livrée aux lépreux en guise de torture. Je l'ai enlevée à son ravisseur et je l'ai emmenée, restant depuis à ses côtés. C'était mon devoir que de ne pas lui faire défaut, puisqu'elle devait injustement mourir à cause de moi. Depuis j'ai vécu avec elle dans les bois, car je n'osais pas me montrer à découvert. Vous avez

Par qoi ele me fu donee.
Amenai la en ta contree.
Rois, tu la preïs a mollier.
Si que virent ti chevalier,
N'eüs gaires o li esté,
Quant losengier en ton[a] reigné
Te firent acroire mençonge.
Ge sui tot prest que gage en donge,
Qui li voudroit blasme lever[b],
Lié alegier contre mon per,
Beau sire, a pié ou a cheval
(Chascuns ait armes et cheval)
Qu'onques[c] amor nen out vers moi,
Ne je vers lui, par nul desroi.
Se je ne l'en puis alegier
Et en ta cort moi deraisnier,
Adonc me fai devant ton ost
Jugier : n'i a qui je[d] t'en ost.
N'i a baron, por moi plaisier[e],
Ne me face ardrë, ou jugier.
Vos savez bien, beaus oncles, sire,
Nos[f] vosistes ardoir en ire ;
Mais a Deu en prist grant pitié,
S'en aorames Damledé.
La roïne par aventure
En eschapa. Ce fu droiture,
Se Dex me saut ; quar a grant tor
Li volïez doner la mort.
G'enn eschapai, si fis un saut
Contreval un rochier mot haut.
Lors fu donnee la roïne
As malades en decepline.
Ge l'en portai, si li toli,
Puis ai toz tens o li fuï.
Ne li devoie pas fallir,
Qant a tort dut por moi morir.
Puis ai esté o lié par bos,
Que je n'estoie pas tant os

demandé par une proclamation que l'on nous prenne et nous livre à votre justice. Vous nous auriez fait brûler ou pendre. C'est pour cette raison qu'il nous fallait fuir. Mais si c'était votre volonté de reprendre Yseut au clair visage, vous n'auriez pas de baron en ce pays qui vous servît mieux que je ne le ferais. Si l'on vous amène à prendre une autre décision et à refuser mes services, je m'en irai chez le roi de Frise ; jamais vous n'entendrez plus parler de moi, et je passerai outre-mer.

« " Sur ces propositions, roi, consultez vos barons. Je ne peux plus supporter cette angoisse. Ou bien je me mettrai d'accord avec vous, ou bien je ramènerai la fille du roi d'Irlande au pays où je l'ai trouvée, et elle y sera reine. " » Le chapelain dit au roi : « Sire, il n'y a rien de plus dans cette lettre. » Les barons ont entendu la requête de Tristan : il leur offre de se battre pour la fille du roi d'Irlande. Les barons de Cornouailles sont unanimes : « Roi, reprends ta femme, disent-ils. Ils n'ont jamais eu de bon sens ceux qui ont dit sur la reine ce que l'on entend raconter par ici. Nous ne pouvons pas te conseiller de laisser Tristan de ce côté de la mer. Mais qu'il aille chez le riche roi de Gavoie[1] à qui le roi d'Écosse fait la guerre. Là-bas il pourra faire ses preuves, et vous pourrez en entendre parler. Alors, vous le rappellerez pour qu'il revienne, autrement nous ne saurons pas où il ira[2].

Que je m'osase a plain mostrer.
Vos feïstes un ban crïer[a]
A prendre nos et a vos rendre.
Feïsiez nos ardoir ou pendre :
Por ce nos estovoit fuïr.
Mais, s'or estoit[b] vostre plesir
A prendre Yseut o le cler vis,
N'avroit baron en cest païs
Plus vos servist que je feroie.
Se l'uen vos[c] met en autre voie,
Que ne vuelliez le mien servise,
Ge m'en irai au roi de Frise ;
Jamais n'oras de moi parler,
Passerai m'en outre la mer.
« " De ce q'oiez, roi, pren consel.
Ne puis mes soufrir tel trepel :
Ou je m'acorderai a toi,
Ou g'en merrai la fille au roi
En Irlandë, ou je la pris.
Roïnë ert de son païs. " »
Li chapelains a au roi dit :
« Sire, n'a plus en cest escrit. »
Li baron oient la demande,
Qe por[d] la fille au roi d'Irlande
Offre Tristran vers eus batalle.
N'i a baron de Cornoualle
Ne die : « Rois, ta feme pren.
Onques cil n'orent nul jor sen
Qui ce distrent de la roïne,
Dont la parole est ci oïe.
Ne te sai pas consel doner
Tristran remaigne deça mer.
Au riche roi aut, en Gavoie,
A qui li rois escoz gerroie[e].
Si se porra la contenir,
Et tant porrez de lui oïr,
Vos manderez por lui, qu'il vienge.
Ne savon el qel voie tienge.

Écrivez-lui de reconduire la reine ici sans tarder. » Le roi appelle son chapelain : « Dépêchez-vous d'écrire cette lettre. Vous avez entendu ce que vous devez y mettre. Hâtez-vous de la faire, je suis impatient, voilà longtemps que je n'ai vu la belle Yseut. Elle a vraiment trop souffert dans sa jeunesse. Et quand la lettre sera scellée, accrochez-la à la Croix Rouge. Qu'elle soit en place cette nuit même ! Ajoutez-y mes salutations. » Quand le chapelain l'eut écrite, il la fit accrocher à la Croix Rouge.

Tristan ne dormit pas cette nuit-là. Avant minuit il eut traversé la Blanche Lande, et il rapporte le document scellé, car il connaît bien les lieux, en Cornouailles. Il revient trouver Ogrin et lui donne le document. L'ermite le prend, lit le message, constate la noblesse du roi qui met fin à sa rancune contre Yseut et manifeste son intention : il la reprendra dans de bons sentiments. Il voit aussi le délai fixé pour la réalisation de l'accord. Alors il va parler comme il convient, en homme qui croit en Dieu :

« Tristan, quelle joie t'est préparée ! On a bien reçu ton message, et le roi reprend la reine. C'est ce que ses gens lui ont conseillé de faire, mais ils n'osent pas lui recommander de te retenir à sa solde, il faut que tu ailles dans un autre pays servir un roi à qui l'on fait la guerre, pendant un an ou deux. Si le roi y consent, tu reviendras ensuite près de lui et d'Yseut.

Mandez par brief que[a] la roïne
Vos ameint ci a brief termine. »
Li rois son chapelain apele :
« Soit fait cist brief o main isnele.
Oï avez que i metroiz.
Hastez le brief[b] : mot sui destroiz,
Mot a ne vi Yseut la gente ;
Trop a mal trait en sa jovente.
Et quant li brief ert seelez,
A la Croiz Roge le pendez ;
Ancor enuit i soit penduz.
Escrivez i par moi saluz. »
Quant l'ot li chapelain escrit,
A la Croiz Roge le pendit.
Tristran ne dormi pas la nuit.
Ainz que venist la mie nuit,
La Blanche Lande out traversee,
La chartre porte seelee.
Bien sout l'estre[c] de Cornoalle.
Vient a Ogrin, il la li balle.
Li hermite la chartre a prise,
Lut les letres, vit la franchise
Du roi, qui pardonne a Yseut
Son[d] mautalent, et que il veut :
Repenra[e] la tant bonement ;
Vit le terme d'acordement.
Ja parlera si com il doit
Et con li hon[f] qui a Deu croit :
« Tristran, quel joie t'est creüe !
Ta parole est tost entendue,
Que li rois la roïne prent.
Loé li ont tote sa gent ;
Mais ne li osent pas loer
Toi retenir a soudeier,
Mais va servir en autre terre
Un roi a qui on face gerre,
Un an ou deus. Se li rois veut,
Revien a lui et a Yseut.

D'ici deux jours, sans faute, le roi sera prêt à la recevoir. C'est devant le Gué Aventureux que doit avoir lieu l'entrevue. C'est là que tu la lui rendras, c'est là qu'il la prendra en charge. Cette lettre ne donne pas d'autre détail[1].

— Dieu ! dit Tristan, quelle séparation ! On est très triste de perdre son amie. Mais il faut l'accepter, en raison des grandes privations que vous avez endurées pour moi. Vous n'avez vraiment pas besoin de souffrir davantage[2]. Le moment venu de nous séparer, je vous donnerai mon gage d'amour, et vous me donnerez le vôtre, belle amie. Quel que soit le pays où je me trouverai, ni paix ni guerre ne m'empêcheront de vous envoyer des messages[3]. Belle amie, dites-moi de votre côté exactement ce qui vous ferait plaisir. »

Yseut pousse un grand soupir et répond[4] : « Tristan, écoute un peu. Laisse-moi Husdent, ton chien. Jamais pour un chien de chasse on n'aura montré tant d'égards que pour celui-là, mon cher ami. Quand je le verrai, je pense, je me souviendrai de vous souvent. Si j'ai le cœur très triste, sa vue me rendra la joie. Jamais depuis les tables de la Loi un animal n'aura eu un si bon gîte ni n'aura couché dans un meilleur lit.

« Tristan, mon ami, j'ai un anneau avec un sceau de jaspe vert. Mon beau seigneur, pour l'amour de moi, portez cet anneau à votre doigt. Et s'il vous arrive de souhaiter m'envoyer un mot par un messager, je vous l'affirme, et sachez-le

D'ui en tierz jor, sanz nul deçoivre
Est li rois prest de lié reçoivre.
Devant le Gué Aventuros
Est li plez mis de vos et d'eus[a] :
La li[b] rendroiz, iluec ert prise.
Cist briés noient plus ne devise.
-Dex ! dist Tristran, quel departie !
Mot est dolenz qui pert s'amie.
Faire l'estuet, por[c] la soufrete
Que vos avez por moi fort[d] trete :
N'avez mestier de plus soufrir.
Qant ce vendra au departir,
Ge vos dorrai ma drüerie,
Vos moi la vostre, bele amie.
Ja ne serai en cele terre
Que ja me tienge pais ne gerre
Que mesage ne vos envoi.
Bele amie, remandez moi
De tot en tot vostre plesir. »
Iseut parla o grant sospir :
« Tristran, entent un petitet :
Husdent me lesse, ton brachet.
Ainz berseret a veneor
N'ert gardé e a tel honor
Con cist sera, beaus douz amis.
Qant gel verrai, ce m'est[e] avis,
Menberra moi de vos sovent.
Ja n'avrai si le cuer dolent,
Se je le voi, ne soie lie.
Ainz, puis que la loi fu jugie,
Ne fu beste si herbergie
Ne en si riche lit couchie.
« Amis Tristran, j'ai un anel,
Un jaspe vert a u seel[f].
Beau sire, por l'amor de moi,
Portez l'anel en vostre doi ;
Et s'il vos vient, sire, a corage
Que me mandez rien par mesage,

bien, je ne croirai que celui qui me montrera cet anneau. Mais aucune interdiction, même royale, ne m'empêchera, si je vois l'anneau — que ce soit raisonnable ou non —, de faire ce que me dira celui qui m'apportera cet anneau, pourvu que ce soit conforme à notre honneur. Je vous le promets au nom de notre pur amour. Ami, me ferez-vous ce don, le vaillant Husdent, avec sa laisse ? » Et Tristan répond : « Mon amie, je vous donne Husdent en gage d'amour. — Seigneur, je vous remercie, et puisque vous m'avez transmis le chien en toute propriété, voici l'anneau, en échange. » Elle le retire de son doigt, il le met au sien. Tristan donne un baiser à la reine et elle le lui rend : les formalités de la saisine sont ainsi respectées[1].

L'ermite se rend au Mont-Saint-Michel[2] où l'on trouve tout ce qu'il y a de plus riche. Il achète des fourrures de vair et de petit-gris, des vêtements de soie et de pourpre, des étoffes d'écarlate et du linge blanc, plus beau que fleur de lis, et un palefroi qui marche à l'amble et tout harnaché d'or luisant. L'ermite Ogrin achète tant de choses, au comptant et à crédit, en marchandant, soieries, fourrures de vair et de petit-gris ou d'hermine, qu'il peut habiller richement la reine. Par toute la Cornouailles le roi a fait annoncer qu'il se réconcilie avec son épouse : « Devant le Gué Aventureux sera scellée notre réconciliation. » Partout la nouvelle s'en est répandue. Il n'y a chevalier ni dame qui s'abstienne

Tant vos dirai, ce saciez bien,
Certes, je n'en croiroie rien,
Se cest anel, sire, ne voi.
Mais, por defense de nul roi,
Se voit l'anel, ne lairai mie,
Ou soit savoir ou soit folie,
Ne face ço que il dira,
Qui cest anel m'aportera,
Porce qu'il soit a nostre anor :
Je vos pramet par fine amor.
Amis, dorrez me vos tel don,
Husdant le baut, par le landon ? »
Et il respont : « La moie amie,
Husdent vos doins par drüerie.
- Sire, c'est la vostre merci.
Qant du brachet m'avez seisi,
Tenez l'anel, de gerredon. »
De son doi l'oste, met u son.
Tristran en bese la roïne,
Et ele lui, par la saisine.
   Li hermites en vet au Mont,
Por les richeces qui la sont.
Assés[a] achate ver et gris,
Dras de soie et de porpre[b] bis,
Escarlates et blanc chainsil[c],
Asez plus blanc que flor de lil,
Et palefroi souef anblant
Bien atornez d'or flanboiant.
Ogrins l'ermite tant achate
Et tant acroit et tant barate
Pailes, vairs et gris et hermine
Que richement vest la roïne.
Par Cornoualle fait huchier
Li rois s'acorde a sa mollier :
« Devant le Gué Aventuros
Iert pris acordement de nos. »
Oï en ont par[d] tot la fame ;
N'i remest chevalier ne dame

de venir à la cérémonie. Tous avaient beaucoup regretté la reine. Elle était aimée de tout le monde, sauf des traîtres — puisse Dieu les punir ! Les quatre ont eu leur récompense[1] : deux sont morts par l'épée, un troisième a été tué par une flèche. Ils ont connu une mort violente dans leur pays. Quant au forestier qui dénonça les amants, il n'a pas échappé non plus à une mort cruelle, car Périnis, le noble et blond compagnon, le tua d'un coup de bâton dans le bois. C'est ainsi que Dieu vengea les amants de leurs quatre ennemis, voulant abattre leur farouche orgueil.

Seigneurs[2], le jour de la rencontre, le roi Marc se trouvait au rendez-vous avec une suite impressionnante. On avait planté maints pavillons et maintes tentes pour les barons. La prairie en était couverte à perte de vue. Tristan chevauche en compagnie de son amie. Il avance et aperçoit la borne. Sous son bliaud il a revêtu son haubert, car il craint beaucoup pour sa vie[3] en raison du tort qu'il avait fait au roi. Il voit les tentes dans la prairie et reconnaît le roi avec la foule de ses gens rassemblés. Il parle à Yseut avec douceur : « Dame, vous gardez Husdent. Je vous prie, pour l'amour de Dieu, de veiller sur lui. Comme vous m'avez aimé, aimez-le donc. Voilà le roi, votre époux, et avec lui ses hommes, ses vassaux. Nous ne pourrons plus continuer longtemps notre conversation. Je vois venir les chevaliers, le roi et ses soldats.

Qui ne vienge a cel'asenblee.
La roïne ont mot desirree :
Amee estoit de tote gent,
Fors des felons que Dex cravent !
Tuit quatre en orent tels[a] soudees :
Li dui en furent mort d'espees,
Li tierz d'une seete ocis ;
A duel morurent el païs.
Li forestier quis[b] encusa
Mort crüele n'en refusa ;
Quar Perinis, li franc, li blois,
L'ocist puis d'un gibet el bois.
Dex les venga de toz ces quatre,
Qui vout le fier orguel abatre.
  Seignors, au jor du parlement
Fu li rois Marc o mot grant gent.
La out tendu maint pavellon
Et mainte tente de baron :
Loin ont porpris la praerie.
Tristran chevauchë o s'amie,
Tristran chevauche et voit le merc.
Souz son bliaut ot[c] son hauberc ;
Quar grant poor avoit de soi,
Por ce qu'il out mesfait au roi.
Choisi les tentes par la pree,
Conut li roi et l'asenblee.
Iseut apele bonement :
« Dame, vos retenez Hudent.
Pri vos, por Deu, que le gardez ;
S'onques m'amastes[d], donc l'amez.
Vez la le roi, vostre seignor,
O lui li home de s'onor.
Nos ne porron[e] mais longuement
Aler nos deus a parlement.
Je voi venir ces chevaliers
Et le roi et ses soudoiers,

Dame, ils viennent à notre rencontre. Au nom de Dieu, puissant et glorieux, si je vous envoie un message, quelle qu'en soit l'urgence, dame, agissez conformément à ma volonté. — Tristan, mon ami, écoutez-moi. Au nom de la fidélité que je vous dois, si vous ne m'envoyez pas cet anneau qui est à votre doigt pour que je puisse le voir, je ne croirai à rien de ce que le messager me dira. Mais dès que je reverrai l'anneau, il n'est tour ni muraille ni château fort qui puisse m'empêcher de faire aussitôt ce que mon amant me demandera de faire, dans l'honneur et la dignité, pourvu que je sache que c'est bien ce que vous voulez[1]. — Dame, dit-il, que Dieu vous soit reconnaissant ! » Il l'attire à lui, et l'entoure de ses bras. Yseut lui parle encore, elle n'est pas sotte : « Ami, écoute bien mes paroles ! — C'est avec plaisir que je t'écoute. — Tu me ramènes, car tu veux me rendre au roi sur le conseil d'Ogrin, l'ermite, à qui je souhaite de bien terminer sa vie. Mais, par Dieu, je te prie, mon bien-aimé, de ne pas quitter ce pays avant que tu ne saches comment le roi se comportera envers moi, et s'il se montre rancunier et fuyant. Je te prie, moi qui suis ta chère amie, d'aller, une fois que le roi m'aura reprise avec lui, chez le forestier[2], pour te loger là-bas. J'espère que ce séjour que tu feras pour moi ne t'ennuiera pas. Nous avons dormi là plus d'une nuit dans le lit qu'il nous avait préparé . . . . . . Les trois traîtres qui cherchent à nous nuire

Dame, qui vienent contre nos.
Por Deu, le riche glorïos,
Se je vos mant aucune chose,
Hastivement ou a grant pose,
Dame, faites mes volentez.
- Amis Tristran, or m'escoutez.
Par cele foi que je vos doi,
Se cel anel de vostre doi
Ne m'envoiez, si que jel voie,
Rien qu'il deïst ge ne croiroie.
Mais, des que reverrai[a] l'anel,
Ne tor ne mur ne fort chastel
Ne me tendra ne face errant[b]
Le[c] mandement de mon amant,
Solonc m'enor et loiauté
Et je sace soit vostre gré.
- Dame, fait il, Dex gré te sace ! »
Vers soi l'atrait, des braz l'enbrace.
Yseut parla, qui n'ert pas fole :
« Amis, entent a ma parole.
- Or me fai donc bien a entendre.
- Tu me conduiz, si me veuz rendre
Au roi, par le consel Ogrin,
L'ermite, qui ai bone fin.
Por Deu vos pri, beaus douz amis,
Que ne partez de cest païs
Tant qos saciez conment li rois
Sera vers moi, iriez ou lois[d]
Gel prié, qui sui ta chiere drue,
Qant li rois m'avra retenue,
Que chiés Orri le forestier
T'alles la nuit la herbergier.
Por moi sejorner ne t'ennuit !
Nos i geümes mainte nuit,
En nostre lit que nos fist faire...
Li trois qui nos quierent moleste[e]

finiront mal au bout du compte : leurs cadavres seront étendus par terre, mon tendre ami, mais ils me font peur. Que l'enfer s'ouvre pour les engloutir ! Je les redoute, car ils sont perfides. Dans le bon souterrain, sous la cabane, tu auras trouvé un abri[1], mon ami. Je te ferai parvenir par Périnis les nouvelles de la cour du roi. Mon ami, que Dieu te protège ! Qu'il ne te soit pas trop pénible de te loger là-bas ! Tu verras souvent mon messager. Je te ferai connaître ma situation ici par mon valet et par ton maître écuyer. — Il n'y a pas de danger, ma chère amie, que cela m'ennuie. Mais quiconque vous reprochera quelque sottise devra se garder de moi comme d'un ennemi ! — Seigneur, dit Yseut, mille fois merci, car maintenant je suis bien rassurée : vous avez su mener à bien mon affaire. »

Ils ont continué d'avancer en même temps que les autres : s'étant rejoints, ils échangent leurs saluts. Le roi s'avançait fièrement, devançant ses gens d'une portée d'arc. Avec lui Dinas, je crois, de Dinan. Tristan, tenant par la bride le cheval d'Yseut, la conduit au roi. Alors il le salua comme il se doit : « Roi, je te rends Yseut, la noble dame. On n'a jamais fait un tel transfert de richesse[2] ! Je vois ici les hommes de ton royaume. Avec eux pour témoins, je veux te demander de me permettre de me disculper et de me défendre devant ta cour, pour prouver que nous n'avons pas eu de relations coupables, jamais de ma vie ! On t'a fait croire des mensonges, mais, je le jure sur la joie et le bonheur que j'espère de Dieu, il n'y a pas

Mal troveront en la parfin :
Li cors giront[a] el bois, sovin,
Beau chiers amis, et g'en ai dote :
Enfer ovre, qui les tranglote !
Ges dot, quar il sont mot felon.
El buen celier, soz le boron,
Seras entrez, li miens amis.
Manderai toi par Perinis
Les noveles de la roi cort.
Li miens amis, que Dex t'enort !
Ne t'ennuit pas la herbergier !
Sovent verrez mon mesagier :
Manderai toi de ci mon estre
Par mon vaslet et a ton mestre ;
- Non fera il[b], ma chiere amie.
Qui vos reprovera folie
Gart soi de moi con d'anemi !
- Sire, dist Yseut, grant merci !
Or sui je mot boneüree :
A grant fin m'avez asenee. »
Tant sont alé et cil venu
Qu'il s'entredïent lor salu.
Li rois venoit mot fierement
Le trait d'un arc devant sa gent ;
O lui Dinas, qui, de Dinan.
Par la reigne tenoit Tristran
La roïne, qui conduioit.
La, salua si com il doit :
« Rois, ge te rent Yseut, la gente :
Hon ne fist mais plus riche rente.
Ci voi les homes de ta terre
Et, oiant eus, te vuel requerre
Que me sueffres a esligier
Et en ta cort moi deraisnier
C'onques o lié n'oi drüerie,
Ne ele o moi, jor de ma vie.
Acroire t'a l'en fait mençonge ;
Mais, se Dex joie et bien me donge,

eu de jugement. Un combat judiciaire, à pied ou autrement, devant ta cour, sire, voilà ce que tu dois m'accorder. Si je suis reconnu coupable, alors qu'on me brûle dans du soufre. Et si je ne m'en tire pas indemne, qu'il n'y ait aucune tête chevelue ou chauve . . . . Alors garde-moi avec toi, sinon je m'en irai en Loonois[1]. »

Le roi s'adresse à son neveu. André[2], né à Lincoln, lui a dit : « Roi, garde-le donc. Tu en seras plus redouté et craint. » Peu s'en faut qu'il ne soit d'accord, ses sentiments se sont beaucoup radoucis. Le roi le tire à part ; il laisse la reine avec Dinas[3], qui était un homme sincère et loyal, et d'une conduite toujours conforme à l'honneur. Il joue et plaisante avec la reine, il lui a retiré sa cape faite d'une écarlate somptueuse. Elle avait revêtu une tunique sur une longue robe de soie. Que vous dire de son manteau ? L'ermite qui l'avait acheté n'eut pas à regretter d'avoir payé si cher. La robe est riche, le corps est gracieux ; Yseut a les yeux gris clair et les cheveux blonds. Le sénéchal plaisante avec elle. Cela déplaît aux trois barons. Malheur à eux, ils sont trop méchants ! Les voilà qui se rapprochent du roi : « Sire, disent-ils, nous allons te donner un bon conseil. La reine, sous le coup d'une grave accusation, s'est enfuie hors du pays. Si on les revoit ensemble à la cour, alors on va dire, il nous semble, que l'on approuve leur inconduite. Peu de gens parleront autrement.

Onques ne firent jugement.
Conbatre a pié ou autrement
Dedenz ta cort, sire, m'en soffre[a].
Se sui dannez, si m'art en soffre.
Et, se je m'en pus faire sauf,
Qu'il n'i ait chevelu ne chauf[b]...
Si me retien ovocques toi,
O m'en irai en Loenoi. »
Li rois a son nevo parole.
Andrez, qui fu nez de Nicole,
Li a dit : « Rois, quar le retiens,
Plus en serasdoutez et criens. »
Mot en faut poi que ne l'otroie,
Le cuer forment l'en asouploie.
A une part li rois le trait ;
La roïne ovoc Dinas let,
Qui mot par ert voirs et loiaus[c]
Et d'anor faire conmunax.
O la roïne geue et gabe,
Du col li a osté la chape,
Qui ert d'escarlate mot riche.
Ele out vestu une tunique
Desus un grant bliaut de soie.
De son mantel que vos diroie ?
Ainz l'ermite, qui l'achata,
Le riche fuer ne regreta.
Riche ert la robe et gent le cors :
Les eulz out vers, les cheveus sors.
Li seneschaus o lié s'envoise.
As trois barons forment en poise :
Mal aient il, trop sont engrés !
Ja se trairont du roi plus pres :
« Sire, font il, a nos entent :
Consel te doron bonement.
La roïne a esté blasmee
Et foï hors de ta contree.
Se a ta cort resont ensenble,
Ja dira l'en, si con nos senble,
Que en consent lor felonie :
Poi i avra qui ce ne die.

Fais partir Tristan de ta cour. Attends le terme d'un an. Alors, rassuré sur la loyauté d'Yseut, fais revenir Tristan près de toi. Voilà notre conseil en toute bonne foi. » Le roi répond : « Quoi qu'on en puisse dire, je m'en tiendrai à vos conseils. » Les barons reviennent trouver Tristan et lui font part de la décision du roi[1]. Quand Tristan apprend que l'on ne lui accorde aucun délai, et que le roi veut qu'il s'éloigne d'elle, il prend congé de la reine. Ils échangent un regard plein de tendresse. La reine rougit ; elle avait honte à cause des gens qui les entouraient. Tristan s'en va, j'imagine la scène. Dieu ! combien de cœurs ont été attristés ce jour-là pour lui ! Le roi demande où il s'en ira ; il lui donnera tout ce qu'il voudra ; il met à sa disposition or, argent, les fourrures les plus somptueuses, sans compter. Tristan répond : « Roi de Cornouailles, je n'accepterai pas un sou[2] ! Je pars le plus vite possible, avec le peu que j'ai, chez le riche roi à qui l'on fait la guerre. »

Tristan a droit à l'importante escorte des barons et du roi Marc. Il se dirige vers la mer. Yseut le suit des yeux[3]. Aussi longtemps qu'elle peut le voir, elle reste immobile sur place. Tristan est parti, ceux qui l'ont escorté un instant sont revenus. Dinas est resté encore un peu avec lui[4] ; l'embrassant souvent, il le prie de promettre de revenir le voir. Tous deux échangent des promesses : « Dinas, écoute-moi un peu.

Lai de ta cort partir Tristran ;
Et, quant vendra jusqu'a un an,
Que tu seras aseürez
Qu'Yseut te tienge loiautez,
Mande Tristran qu'il vienge a toi.
Ce te loons par bone foi. »
Li rois respont : « Que que nus die,
De vos conselz n'istrai je mie. »
Ariere en vienent li baron,
Por le roi content sa raison.
Quant Tristran oit n'i a porloigne,
Que li rois veut qu'il s'en esloigne,
De la roïne congié prent ;
L'un l'autre esgarde bonement.
La roïne fu coloree,
Vergoigne avoit por l'asenblee.
Tristran s'en part, ce m'est avis.
Dex ! tant cuer fist le jor pensis !
Li rois demande ou tornera.
Qant qu'il voudra, tot li dorra ;
Mot par li a a bandon mis
Or et argent et vair et gris.
Tristran dist : « Rois de Cornoualle,
Ja n'en prendrai mi maalle.
A qant que puis vois a grant joie
Au roi riche que l'en gerroie. »
 Mot out Tristran riche convoi
Des barons et de Marc le roi.
Vers la mer vet Tristran sa voie.
Yseut o les euz le convoie ;
Tant con de lui ot la veüe
De la place ne se remue.
Tristran s'en vet, retorné sont
Cil qui pose convoié l'ont.
Dinas encor le convoiout,
Sovent le besse et li proiot
Seürement revienge a lui.
Entrafié se sont il dui :
« Dinas, entent un poi a moi.
De[a] ci m'en part, bien sez por qoi.

Je pars d'ici, tu sais bien pourquoi. Si je t'envoie par Governal une demande urgente, hâte-toi de la satisfaire, comme il convient. » Ils se sont embrassés plus de sept fois. Dinas le prie de ne pas avoir peur de dire ce dont il a envie : il fera tout ce qu'il veut. C'est une belle promesse pour une séparation, mais il a donné sa parole, et il s'y tiendra. Il ne ferait pas de même, certes, pour le roi. Tristan poursuit la route sans lui. Au moment de se séparer ils éprouvent une même mélancolie.

Dinas revient auprès du roi qui l'attendait dans un champ moissonné. Maintenant les barons chevauchent vers la cité. Tout le monde sort de la ville ; il y a là plus de quatre mille personnes, hommes, femmes et enfants. C'était autant pour Tristan que pour Yseut qu'ils manifestaient une joie extraordinaire. Les cloches sonnaient dans toute la ville. Quand on apprend que Tristan s'en va, tout le monde se lamente, mais on se réjouit pour Yseut et on se met en peine de l'honorer. Sachez-le, toutes les rues étaient ornées de tentures de soie. Ceux qui n'avaient pas de soie avaient mis des rideaux ordinaires. Partout où passait la reine, la rue était jonchée de verdure[1]. Le cortège prend la chaussée qui monte jusqu'à l'église Saint-Samson. La reine et tous les barons marchent ensemble. Évêque, clercs, moines et abbés sont tous sortis de l'église pour aller à sa rencontre, ayant revêtu leur aube ou leur chasuble.

Se je te mant par Governal
Aucune chose besoignal,
Avance la, si con tu doiz. »
Baisié se sont plus de set foiz.
Dinas li prie ja nel dot,
Die son buen : il fera tot.
Dit mot a bele desevree,
Mais, sor sa[a] foi aseüree,
La retendra ensenble o soi.
Non feroit, certes, por le roi.
Iluec Tristran de lui s'en torne :
Au departir andui sont morne.
Dinas s'en vient aprés le roi,
Qui l'atendoit a un chaumoi.
Ore chevauchent li baron
Vers la cité tot a bandon.
Tote la gent ist de la vile,
Et furent plus de quatre mile,
Qu'omes que femes que enfanz ;
Que por Yseut, que por Tristranz,
Mervellose joie menoient.
Li saint par la cité sonoient.
Qant il oient Tristran s'en vet,
N'i a un sol grant duel ne fet.
D'Iseut grant joie demenoient,
De lui servir mot se penoient ;
Quar, ce saciez, ainz n'i ot rue
Ne fust de paile portendue[b] :
Cil qui n'out paile mist cortine.
Par la ou aloit la roïne
Est la rue mot bien jonchie.
Tot contremont, par la chaucie,
Si vont au mostier Saint Sanson.
La roïne et tuit li[c] baron
En sont trestuit ensenble alé.
Evesque, clerc, moine et abé
Encontre lié sont tuit issu,
D'aubes, de chapes revestu ;
Et la roïne est decendue,
D'une porpre inde fu vestue.

La reine est alors descendue de cheval ; elle est habillée d'une étoffe bleu foncé. L'évêque, la prenant par la main, la conduit dans l'église. On la mène tout droit à l'autel[1]. Le vaillant Dinas, plein de noblesse, lui apporte une parure qui valait bien cent marcs d'argent. C'était un tissu fort riche, fait avec du fil d'or (jamais comte ni roi n'en eut de tel). La reine Yseut l'a pris et, généreusement, l'a déposé sur l'autel. On en a fait une chasuble qui devait rester dans le trésor pour ne sortir qu'aux fêtes solennelles. Elle est encore à Saint-Samson[2], disent ceux qui l'y ont vue. Alors Yseut est sortie de l'église. Le roi, les princes et les comtes l'emmènent au grand palais. Toute la journée on y a organisé de grandes réjouissances à portes ouvertes. Tous ceux qui voulaient entrer trouvaient à manger, et jamais personne ne fut rebuté. Toute la journée, tous ont honoré Yseut. Depuis le jour de son mariage, on ne lui avait jamais prodigué autant d'égards que ce jour-là. Ce même jour, le roi affranchit cent esclaves et donna armes et hauberts à vingt damoiseaux qu'il adouba. Et maintenant écoutez ce que Tristan va faire[3].

Tristan s'en va, s'étant acquitté de sa dette. Il quitte le grand chemin et emprunte une sente. Il a tant voyagé, sur route et par sentiers, qu'il est arrivé clandestinement au logis du forestier[4]. Orri le fait entrer aussitôt dans le beau souterrain[5]. Il lui procure tout ce dont il a besoin. Orri était remar-

L'evesque l'a par la main prise,
Si l'a dedenz le mostier mise ;
Tot droit la meinent a l'auter[a].
Dinas li preuz, qui mot fu ber,
Li aporta un garnement
Qui bien valoit cent mars d'argent,
Un riche paile fait d'orfrois
(Onques n'out tel ne qens ne rois) ;
Et la roïne Yseut l'a pris
Et, par buen cuer, sor l'autel mis.
Une chasublë en fu faite,
Qui ja du tresor n'iert hors traite
Se as grans festes anués non.
Encore est ele a Saint Sanson :
Ce dïent cil qui l'ont veüe.
Atant est du mostier issue.
Li rois, li prince et li contor
L'en meinent el palais hauçor.
Grant joie i ont le jor menee.
Onques porte n'i fu veee[b] :
Qui vout entrer si pout mengier,
Onc a nul n'i fist on dangier.
Mot l'ont le jor tuit[c] honoree :
Ainz le jor que fu esposee
Ne li fist hom[d] si grant honor
Con l'on li a fait icel jor.
Le jor franchi li rois cent sers
Et donna armes et haubers
A[e] vint danzeaus qu'il adouba.
Or oiez que Tristran fera.

Tristran s'en part, fait a sa rente.
Let le chemin, prent une sente[f] ;
Tant a erré voie et sentier
Qu'a la herberge au forestier
En est venu celeement.
Par l'entree priveement[g]
Le mist Orri el bel celier.
Tot li trove quant q'ot mestier.

quablement généreux. Il prenait au piège des sangliers, des laies avec leurs petits, de grands cerfs et des biches, des daims et des chevreuils. Il n'était pas avare car il en donnait beaucoup à ses serviteurs. Il vécut là, avec Tristan caché dans le souterrain. Tristan avait des nouvelles de son amie par Périnis, le noble écuyer.

Écoutez-moi parler maintenant des trois traîtres (que Dieu les maudisse !) responsables du départ de Tristan[1]. Ils ont encore maltraité le roi. Il ne s'était pas écoulé un mois entier quand le roi Marc partit à la chasse en compagnie de ces trois traîtres. Écoutez ce qu'ils ont fait ce jour-là. Sur la lande, un peu à l'écart, les paysans avaient brûlé des souches[2]. Le roi s'arrêta sur le brûlis pour écouter chasser ses bons chiens qui aboyaient. C'est là que les trois barons sont venus trouver le roi pour l'endoctriner : « Roi, écoute ce que nous avons à te dire. La reine ne s'est-elle pas mal conduite ? S'est-elle jamais justifiée ? On vous le reproche, et les barons de votre royaume vous ont maintes fois présenté cette requête : ils tiennent à ce qu'Yseut se disculpe[3] en prouvant qu'elle n'a pas été la maîtresse de Tristan. Elle doit réfuter les accusations. Faites donc préparer un procès et sans tarder demandez-lui de s'y soumettre, quand vous vous retrouverez seuls pour vous coucher. Si elle refuse de se justifier, chassez-la de votre royaume ! »

Orris estoit mervelles frans.
Senglers, lehes prenet o pans,
En ses haies[a] grans cers et biches,
Dains et chevreus. Il n'ert pas chiches,
Mot en donet a ses serjanz.
O Tristran ert la sejornanz
Priveement en souterrin.
Par Perinis, li franc meschin,
Soit[b] Tristran noves de s'amie.
Oiez des trois, que Dex maudie,
Par qui Tristran an est alez[c] :
Par eus fu mot li rois malez.
Ne tarja pas un mois entier
Que li rois Marc ala chacier,
Et avoc lui li traïtor.
Or escoutez que font cel jor :
En une lande, a une part,
Ourent ars li vilain essart ;
Li rois s'estut el bruelleïz,
De ses buens chiens oï les cris.
La sont venu li troi baron,
Qui le roi mistrent a raison :
« Rois, or entent nostre parole.
Se la roïne a esté fole,
El n'en fist onques escondit.
S'a vilanie vos est dit ;
Et li baron de ton païs
T'en ont par mainte foiz requis,
Qu'il vuelent bien s'en escondie
Qu'o Tristran[d] n'ot sa drüerie.
Escondire se doit c'on ment.
Si l'en fai faire jugement
Et enevoies l'en requier,
Priveement, a ton couchier[e].
S'ele ne s'en veut escondire,
Lai l'en aler de ton enpire. »

Ces mots firent rougir le roi : « Par Dieu, seigneurs de Cornouailles, depuis longtemps vous ne cessez de l'accuser ! J'ai entendu formuler ici des accusations contre elle, dont on aurait bien pu se dispenser. Dites tout de suite que vous voulez que la reine retourne en Irlande ! Que lui voulez-vous, tous autant que vous êtes ? Tristan ne s'est-il pas offert pour la défendre ? Vous n'avez pas osé prendre les armes contre lui. C'est à cause de vous qu'il a quitté le pays. Je me suis laissé prendre à vos beaux discours. Je l'ai chassé, lui, faut-il encore que je chasse ma femme ? Il mérite cent coups en pleine mâchoire celui qui m'a demandé de le faire partir. Par saint Étienne le martyr[1], vous allez trop loin, je ne peux plus le supporter. C'est étonnant de s'acharner ainsi contre lui ! Il a peut-être mal agi, mais il est fort. Vous ne vous souciez guère de mon bonheur. Avec vous je n'ai plus un instant de tranquillité. Par saint Trechmor de Carhaix[2], je vais vous faire un pari : avant mardi (nous sommes aujourd'hui lundi) vous le reverrez. » Le roi les a si bien effrayés qu'ils n'ont rien de mieux à faire qu'à prendre la fuite. Le roi Marc dit : « Que Dieu vous fasse périr, vous qui ne cessez de rechercher ma honte ! Mais vous n'aboutirez à rien, je vous le dis ! Je ferai revenir le seigneur que vous avez fait partir. » Quand ils voient le roi ainsi courroucé, ils vont mettre pied à terre sur la lande, au bas d'une friche, laissant le roi sur place ruminer sa colère. Parlant entre eux, ils disent ceci :

Li rois rogi, qui escouta :
« Par Deu ! seignors Cornot[a], mot a
Ne finastes de lié reter.
De tel chose l'oi ci reter
Qui bien peüst remaindre a tant.
Dites se vos alez querant
Que la roïne aut en Irlande.
Chascun de vos que li demande ?
N'offri Tristran li a defendre ?
Ainz n'en osastes armes prendre.
Par vos est il hors du païs.
Or m'avez vos du tot sorpris.
Lui ai chacié : or chaz ma feme ?
Cent dehez ait par mié la cane
Qui me rova de lui partir !
Par saint Estiene le martir,
Vos me sorquerez, ce me poise.
Quel mervelle que l'en si toise[b] !
S'il se mesfist, il est en fort.
N'avez cure[c] de mon deport,
O vos ne puis plus avoir pes.
Par saint Tresmor de Caharés,
Ge vos ferai un geu parti :
Ainz ne verroiz passé marsdi
(Hui est lundi), si le verrez. »
Li[d] rois les a si esfreez
Qu'il n'i a el fors prengent fuie.
Li rois Marc dist : « Dex vos destruie,
Qui si alez querant ma honte !
Por noient, certes, ne vos monte :
Ge ferai le baron[e] venir
Que vos aviez fait fuïr. »
Qant il voient le roi marri,
En la lande, soz un larri,
Sont decendu tuit troi a pié,
Li rois lessent el chanp, irié.

« Que pourrons-nous faire ? Marc eſt vraiment un roi dégénéré. Il va bientôt rappeler son neveu, et alors serments et promesses auront fait long feu. S'il revient par ici, c'en eſt fini de nous. Si par les bois ou les chemins il tombe sur l'un de nous trois, il ne manquera pas de le vider de son sang. Disons au roi que nous le laisserons en paix et que nous ne parlerons plus de tout cela. »

Le roi était reſté dans le champ défriché. Ils sont venus le trouver là ; vite, il les écarte, il ne se soucie pas de ce qu'ils veulent lui dire. Il le jure en invoquant la loi de Dieu, à voix basse, entre ses dents : cet entretien s'eſt mal engagé. S'il avait disposé de la force nécessaire, il les aurait fait arrêter, se dit-il, tous les trois. Ils recommencent : « Sire, écoute-nous ! Tu es contrarié et en colère parce que nous défendons ton honneur. On a envers son seigneur le devoir de le conseiller, et tu ne nous es pas reconnaissant ! Maudit soit, sous son baudrier, le cœur de celui qui a de la haine pour toi (il se repentira de ses mauvais sentiments) ! Celui-là doit partir. Mais nous qui sommes tes fidèles vassaux, nous te donnions un conseil loyal. Puisque tu ne nous crois pas, fais ce qu'il te plaît. Tu verras bien que nous reſterons silencieux. Pardonne-nous et reviens à de meilleurs sentiments. »

Le roi écoute, il ne souffle mot. Il s'eſt accoudé sur l'arçon de sa selle sans tourner les yeux vers eux : « Seigneurs, il y a peu de temps, vous avez entendu la juſtification proposée par

Entre eus dient : « Que porron faire ?
Li rois Marc eſt trop deputaire ;
Bien toſt mandera son neveu,
Ja n'i tendra ne fei ne veu.
S'il ça revient, de nos eſt fins :
Ja en foreſt ne en chemin
Ne trovera nul[a] de nos trois
Le sanc n'en traie du cors, frois.
Dison le roi or avra pes,
N'en parleron a lui jamés. »
Enmié l'essart li rois s'eſtot.
La sont venu ; toſt[b] les deſtot,
De lor parole n'a mes cure ;
La loi qu'il tient de Deu en jure
Tot souavet entre ses denz :
Mar fu joſtez ciſt parlemenz.
S'il eüſt or la force o soi,
La fusent pris, ce dit, tuit troi.
« Sire, font il, entendez nos :
Marriz eſtes et coroços
Por ce que nos dison t'anor.
L'en devroit par droit son seignor
Consellier[c] : tu nos sez mal gré.
Mal ait quant qu'a soz son baudré
(Ja mar o toi s'en marrira)
Cil qui te het ! Cil s'en ira ;
Mais nos, qui somes ti feel,
Te donïons loial consel.
Quant ne nos croiz, fai ton plaisir :
Assez nos en orras taisir.
Iceſt[d] mal talent nos pardonne. »
Li rois escoute, mot ne sone,
Sor[e] son arçon s'eſt acoutez,
Ne s'eſt vers eus noient tornez :
« Seignors, mot a encor petit
Que vos oïſtes l'escondit

mon neveu au sujet de ma femme. Vous n'avez pas voulu prendre les armes. Votre argument ne tient pas debout ! Désormais je vous interdis de combattre pour moi. Allez, filez, quittez mon royaume ! Par saint André[1] que l'on va chercher outre-mer jusqu'en Écosse, vous m'avez mis au cœur une maladie qui mettra bien un an pour guérir : c'est à cause de vous que j'ai chassé Tristan. » Les traîtres s'approchent de lui ; ce sont Godoïne, Ganelon et Denoalan[2], qui était très pervers. Ils lui adressent la parole, mais n'obtiennent pas satisfaction. Le roi s'en va sans s'attarder davantage. Les autres le quittent pleins de rancune. Ils ont des châteaux forts, bien entourés de palissades, et construits sur le roc ou sur de hautes collines. Ils vont chercher noise à leur suzerain si l'affaire ne s'arrange pas. Le roi n'a pas traîné, il n'a attendu ni les chiens ni les veneurs. À Tintagel[3], devant le donjon, il est descendu de cheval et il pénètre à l'intérieur. Personne ne sait ni ne devine ce qu'il fait. Il entre dans ses appartements, l'épée au côté. Yseut s'est levée pour aller à sa rencontre ; elle lui prend son épée et s'assied aux pieds du roi[4]. Il la prend par la main et la remet debout. La reine s'incline, puis redresse la tête pour le regarder au visage. Le voyant dur et farouche, elle se rend compte qu'il est très contrarié. Il est venu là sans se faire accompagner[5]. « Hélas ! soupire-t-elle, mon ami a été découvert, mon mari l'aura pris ! » Elle dit cela

Que mes niés fist de ma mollier :
Ne vosistes escu ballier.
Querant alez a terre pié.
La meslee des or vos vié.
Or gerpisiez tote ma terre.
Par saint André, que l'en vet querre
Outre la mer, jusque en Escoce,
Mis m'en avez el cuer la boce,
Qui n'en istra jusqu'a un an :
G'en ai por vos chacié Tristran. »
Devant lui vienent li felon,
Godoïnë et Guenelon
Et Danalain que fu mot feus ;
Li roi[a] ont aresnié entr'eus,
Mais n'i porent plai encontrer :
Vet s'en li rois sanz plus ester.
Cil s'en partent du roi par mal.
Forz chasteaus ont, bien clos de pal,
Soiant sor roche, sor haut pui ;
A lor seignor feront ennui,
Se la chose n'est amendee.
Li rois n'a pas fait longe estee,
N'atendi chien ne veneor ;
A Tintajol, devant sa tor,
Est decendu, dedenz s'en entre :
Nus ne set ne ne voit son estre.
Es chanbres entre, çaint'espee.
Yseut s'est contre lui levee,
Encontre vient, s'espee a prise,
Pus est as piez le roi asise.
Prist l'a la main, si l'en leva ;
La roïne li enclina,
Amont le regarde, a la chiere,
Molt la vit et cruel et fiere,
Aperçut soi qu'il ert marriz :
Venuz s'en est aescharìz.
« Lasse, fait ele, mes amis
Est trovez, mes sires l'a pris ! »

tout bas, entre ses dents. Tout son sang reflue des extrémités vers son visage, son cœur se refroidit dans sa poitrine. Devant le roi, elle tombe à la renverse, elle eſt évanouie, son teint eſt livide . . . . La prenant dans ses bras, il lui donne un baiser, puis la tient par le cou. Il pense que c'eſt une maladie qui l'a frappée. Il lui demande : « Ma chère amie, qu'avez-vous ? — Sire, j'ai peur. — Ne craignez rien ! » Quand elle entend qu'il cherche à la rassurer, ses couleurs reviennent, elle reprend courage. La voilà donc soulagée. Elle s'adresse au roi comme il convient : « Sire, je vois à ton visage que tes veneurs t'ont contrarié. Tu ne devrais pas te laisser contrarier pour une chasse. » Le roi rit en l'entendant et la prend dans ses bras ; il lui répond : « Amie, j'ai ici trois traîtres, depuis longtemps, qui s'acharnent sur mon bonheur. Si je ne leur inflige pas un démenti, avant de les chasser de mon royaume, ils n'auront plus peur de mes armées. Ils ont longtemps cherché à m'éprouver, et moi je leur ai fait trop de concessions. Il n'y a plus lieu de chercher à convertir ces gens. Par leurs paroles, par leurs mensonges, ils m'ont fait chasser mon neveu de chez moi. Je ne me soucie plus de leur marchandage ; il reviendra prochainement et me vengera de ces trois traîtres. C'eſt lui, cette fois, qui les fera pendre. » La reine a bien entendu ses propos. Elle aurait voulu parler à haute voix, mais elle n'ose pas le faire[1]. Sage comme elle eſt, elle renonce à formuler sa pensée,

Souef le[a] dit entre ses denz.
Li sanz de li ne fu si lenz[b]
Qu'il ne li set monté el vis,
Li cuer el ventre li froidiſt[c] ;
Devant le roi choï enverse,
Pasme soi, sa color a perse[d]...
Q'entre ses braz l'en a levee,
Besie l'a et acolee ;
Pensa que mal l'eüſt ferue.
Quant de pasmer fu revenue :
« Ma chiere amie, que avez ?
- Sire, poor. - Ne vus tamez. »
Qant ele l'ot qui[e] l'aseüre,
Sa color vient, si aseüre ;
Adonc li reſt asouagié.
Mot bel a le roi aresnié :
« Sire, ge voi a ta color,
Fait t'ont marri ti veneor.
Ne te doiz ja marrir de chace. »
Li rois l'entent, riſt, si l'enbrace,
Et li a fait li rois : « Amie,
J'ai trois felons, d'ancesorie,
Qui heent mon amendement ;
Mais se encor nes en desment,
Que nes enchaz fors de ma terre,
Li fel ne criement mais ma gerre.
Il m'ont asez adesentu,
Et je lor ai trop consentu :
N'i a mais rien del covertir.
Par lor parler, par lor mentir,
Ai mon nevo de moi chacié.
N'ai mais cure de lor marchié ;
Prochainement s'en revendra,
Des trois felons me vengera :
Par lui seront encor pendu. »
La roïne l'a entendu ;
Ja parlaſt haut, mais ele n'ose ;
El fu sage, si se repose

mais elle se dit : « Dieu vient de me faire un miracle, puisque mon mari est irrité contre les instigateurs du blâme. Je prie Dieu qu'il les couvre de honte. » Elle dit cela tout bas, et personne ne l'entend. La belle Yseut, maîtresse de ses paroles, dit simplement au roi : « Quel mal dit-on de moi ? Chacun peut dire ce qu'il pense. En dehors de vous, je n'ai aucun recours. C'est ce qui leur permet de chercher à me perdre. Puissent-ils être maudits de Dieu, le Père spirituel. Ils m'ont si souvent fait trembler !

— Dame, dit le roi, écoute-moi ; trois de mes barons les plus estimés sont partis en colère. — Sire, pourquoi ? Pour quelles raisons ? — Ils suscitent des critiques contre toi. — Sire, pourquoi ? — Je vais te le dire, répond le roi : c'est parce que tu ne t'es pas disculpée en ce qui concerne Tristan[1]. — Et si je le fais ? — Ils m'ont dit aussi . . . . . . ce qu'ils m'ont dit. — Je suis prête à le faire. — Quand le feras-tu ? Sera-ce aujourd'hui ? — Tu me fixes un délai bien court ! — C'est bien suffisant. — Sire, par Dieu et tous ses saints noms, écoute-moi et conseille-moi[2] ! De quoi s'agit-il ? C'est tout de même étrange qu'ils ne puissent me laisser tranquille une heure[3] ! Je le jure sur mon salut, je ne leur réserverai pas d'autre justification que celle dont je vais te parler. Si je leur jurais mon innocence, sire, devant ta cour, en présence de tout le monde, après deux jours ils recommenceraient à réclamer une autre justification.

Et dist : « Dex i a fait vertuz,
Qant mes sires s'est irascuz
Vers ceus par qui blasme ert levé.
Deu pri qu'il soient vergondé. »
Souef le dit, que nus ne l'ot.
La bele Yseut, qui parler sot,
Tot sinplement a dit au roi :
« Sire, quel mal ont dit de moi ?
Chascun puet dire ce qu'il pense.
Fors vos, ge n'ai nule defense :
Por ce vont il querant mon mal.
De Deu, le pere esperital,
Aient il male maudiçon !
Tantes foiz m'ont mis en frichon !
- Dame, fait li rois, or m'entent :
Parti[a] s'en sont par mautalent
Trois de mes plus proisiez barons.
- Sire, porqoi ? Par quels raisons ?
- Blasmer te font. - Sire, por quoi ?
- Gel te dirai, dit li li roi :
N'as fait de Tristran escondit.
- Se je l'en faz ? - Et il m'ont dit[b]...
Qu'il le m'ont dit. - Ge prest'en sui.
- Qant le feras ? Ancor ancui ?
- Brif terme i mez[c]. - Asez est loncs.
- Sire, por Deu et por ses nons,
Entent a moi, si me conselle.
Que puet ce estre ? Quel mervelle
Qu'il ne me lesent an pes eure[d] !
Se Damledeu mon cors seceure,
Escondit mas ne lor ferai,
Fors un que je deviserai.
Se lor faisoie soirement,
Sire, a ta cort, voiant ta gent,
Jusqu'a tierz jor me rediroient
Q'autre escondit avoir voudroient.

Roi, je n'ai en ce pays aucun parent pour me soutenir par les armes ou la contestation. Mais je pourrais m'accommoder de cette triste situation. Peu m'importe ce qu'ils rabâchent. S'ils veulent que je fasse un serment ou s'ils veulent une procédure légale, leurs conditions, si dures soient-elles, seront les miennes ; qu'ils fixent une date. Au jour fixé, j'aurai sur place le roi Arthur avec les gens de sa maison[1]. Si je suis lavée de tout soupçon devant lui, celui qui voudrait encore me calomnier trouverait pour me défendre ceux qui auront été témoins de ma justification, qu'il soit cornouaillais ou saxon. C'est pourquoi je souhaite que les gens d'Arthur soient là et qu'ils voient de leurs propres yeux ma justification. S'il y a, sur les lieux, le roi Arthur, son neveu Gauvain, le plus courtois des hommes, Girflet, le sénéchal Keu[2], et la centaine de vassaux dont dispose le roi, ils témoigneront, quoi qu'ils entendent dire, ayant au besoin recours aux armes contre les calomnies. Roi, c'est pour cela qu'il est bien que la démonstration de mon bon droit soit faite devant eux[3]. Les Cornouaillais sont des médisants, des tricheurs qui ont plus d'un tour dans leur sac[4]. Fixe une date, et fais-leur savoir que tu veux qu'ils se trouvent tous à la Blanche Lande, pauvres et riches. Ceux qui n'y seront pas, déclare-le nettement, tu leur confisqueras leurs biens. Ainsi, tu seras débarrassé d'eux. En ce qui me concerne, je suis certaine que le roi Arthur, dès qu'il verra mon message, viendra jusqu'ici ; il y a longtemps que je connais ses sentiments. »

Rois, n'ai en cest païs parent
Qui por le mien desraignement[a]
En feïst gerre ne revel.
Mais de ce me seret mot bel.
De lor rebeche n'ai mes cure.
Se il vuelent avoir ma jure
Ou s'il volent loi de juïse,
Ja n'en voudront si roide guise[b],
Metent le terme que ne face.
A terme avrai en mié la place
Li roi Artus et sa mesnie.
Se devant lui sui alegie,
Qui me voudroit aprés sordire,
Cil me voudroient escondire,
Qui avront veü ma deraisne,
Vers un Cornot ou vers un Saisne.
Por ce m'est bel que cil i soient
Et mon deresne a lor eulz voient.
Se en place est Artus li rois,
Gauvains, ses niés, li plus cortois,
Girflez et Qeu li seneschaus,
Tex cent en a li rois vasaus
N'en mentiront por rien qu'il oient,
Por les seurdiz se conbatroient.
Rois, por c'est biens devant eus set
Faiz li deraisne de mon droit.
Li Cornot sont reherceor,
De pluseurs evres tricheor[c].
Esgarde un terme, si lor mande
Que tu veus a la Blanche Lande
Tuit i soient, et povre et riche.
Qui n'i sera, tres bien t'afiche
Que lor toudras lor herité :
Si reseras d'eus aquité.
Et li mien cors est toz seürs,
Des que verra li rois Artus
Mon mesage, qu'il vendra ça :
Son corage sai des piça. »

Le roi répond : « Tu as bien parlé. » Alors la date est fixée à quinze jours plus tard, et annoncée dans tout le pays. Le roi la fait connaître à ses trois sujets qui ont quitté la cour avec de mauvaises intentions : ils en sont heureux, sans s'inquiéter des conséquences.

Maintenant tous les habitants de la région connaissent la date fixée pour la grande réunion ; on sait qu'il y aura le roi Arthur et que les chevaliers de sa suite viendront pour la plupart. Yseut n'a pas attendu ; par Périnis elle a fait savoir à Tristan toute la peine et tout le tourment qu'elle a éprouvés pour lui cette année. À lui, en échange, de faire preuve de dévouement. Il peut, s'il veut, lui rendre la tranquillité. « Dis-lui qu'il connaît bien le marais au bout d'un chemin en planches, au Mal Pas ; il m'est déjà arrivé d'y salir mes vêtements. Qu'il se rende sur la butte, là où s'arrêtent les planches, un peu avant la Blanche Lande, déguisé en lépreux[1]. Qu'il apporte un gobelet de bois[2], posé sur une bouteille, que retient un nœud fait sur une courroie ; que de l'autre main il tienne une béquille, et s'exerce à son maniement. Qu'il se place sur la butte le jour fixé. Que son visage soit comme couvert de bosses ; qu'il tende le gobelet devant lui et demande l'aumône naïvement à ceux qui passeront par là. Ils lui donneront de l'or et de l'argent. Qu'il me garde cette monnaie, jusqu'à notre prochaine entrevue secrète, dans une chambre discrète. » Périnis lui répond : « Dame, sur ma foi,

Li rois respont : « Bien avez dit. »
Atant est li termes baniz
A quinze jorz par le païs.
Li rois le mande a trois naïs
Que par mal sont parti de cort :
Mot en sont lié, a que qu'il tort.
Or sevent tuit par la contree
Le terme asis de l'asenblee,
Et que la ert li rois Artus,
Et de ses chevaliers le plus
O lui vendront de sa mesnie[a].
Yseut ne s'ert mie atargie :
Par Perinis manda Tristran
Tote la paine et tot l'ahan
Qu'el a por lui ouan eüe.
Or l'en soit la bonté rendue !
Metre la puet, s'il veut, en pes :
« Di li qu'il[b] set bien un marchés,
Au chief des planches, au Mal Pas :
G'i sollé ja[c] un poi mes dras.
Sor la mote, el chief de la planche,
Un poi deça la Lande Blanche,
Soit, revestuz de dras de ladre ;
Un henap port o soi de[d] madre,
Une botele ait dedesoz,
O coroie atachié par noz ;
A l'autre main tienge un puiot,
Si aprenge de tel tripot.
Au terme ert sor la mote assis :
Ja[e] set assez bociez son vis ;
Port le henap devant son front,
A ceus qui iluec passeront
Demant l'aumosne sinplement.
Il li dorront or et argent :
Gart moi l'argent, tant que le voie
Priveement, en chanbre coie. »
Dist Perinis : « Dame, par foi,
Bien li dirai si le secroi. »

je lui ferai part de ces instructions secrètes. » Périnis quitte la reine ; il entre dans la forêt par un taillis, et s'avance seul dans le sous-bois ; à la tombée du jour il arrive à la cachette de Tristan, dans le beau souterrain. Ils venaient de se lever de table. Tristan fut heureux de sa venue. Il savait bien que c'étaient des nouvelles de son amie que lui apportait le noble jeune homme. Tous deux, se tenant par la main, se sont hissés sur un siège. Périnis lui a récité en entier le message de la reine. Tristan s'incline un peu vers le sol et il jure, par tout ce qui lui vient à l'idée, malheur à ceux qui sont à l'origine de tout cela ; rien ne pourra empêcher qu'ils y perdent bientôt la tête : on les exposera sur les gibets, tout en haut ! « Rapporte à la reine ce message, mot pour mot : j'irai au jour dit, qu'elle n'en doute pas, mais qu'elle se réjouisse, et reprenne force et confiance. Je ne prendrai pas de bain d'eau chaude jusqu'à ce que j'aie tiré vengeance, par l'épée, de ceux qui lui ont fait des ennuis[1]. Ce sont des traîtres, fourbes confirmés. Dis-lui que j'ai tout imaginé pour qu'elle sorte de l'épreuve du serment saine et sauve. Je la verrai très bientôt. Va, dis-lui de ne pas s'inquiéter. Qu'elle n'en doute pas, j'irai au jugement déguisé en mendiant[2]. Le roi Arthur me verra bien, assis au bord du Mal Pas, mais il ne me reconnaîtra pas. J'aurai son aumône, si je peux tirer quelque chose de lui. Tu peux rapporter à la reine tout ce que je t'ai dit dans ce souterrain qu'elle a fait faire si beau, en pierre[3].

Perinis part de la roïne ;
El bois, par mié une gaudine,
Entre, tot sos par le bois vet ;
A l'avesprer vient au recet
Ou Tristran ert, el bel celier.
Levé estoient du mengier.
Liez fu Tristran de sa venue :
Bien sout, noveles de sa drue
Li aporte li vaslet frans.
Il dui se tienent par les mains,
Sor un sige haut sont monté.
Perinis li a tot conté
Le mesage de la roïne.
Tristran vers terre un poi encline
Et jure quant que puet ataindre :
Mar l'ont pensé ; ne puet remaindre,
Il en perdront encor les testes
Et as forches pendront, as festes.
« Di la roïne mot a mot :
G'irai au terme, pas n'en dot.
Face soi lie, saine et baude !
Ja n'avrai mais bain d'eve chaude
Tant qu'a m'espee aie venjance
De ceus qui li ont fait pesance :
Il sont traïtre fel prové.
Di li que tot a[a] bien trové
A sauver soi du soirement.
Je la verrai assez briment.
Va, si li di que ne s'esmait,
Ne dot pas que je n'alle au plet,
Atapiné conme tafurs.
Bien me verra li rois Artus
Soier au chief sor le Mal Pas,
Mais il ne me connoistra pas.
S'aumosne avrai, se l'en pus traire.
A la roïne puez retraire
Ce que t'ai dit el sozterrin
Que fist fere si bel, perrin.

Transmets-lui de ma part plus de saluts qu'il n'y a de pustules sur mon visage[1]. — Soit, je le lui dirai », dit Périnis, et il commence à gravir l'escalier : « Je vais trouver le roi Arthur, beau seigneur. Il faut que je lui fasse ce message : qu'il vienne entendre le serment, accompagné de cent chevaliers qui serviront ensuite de témoins, si les traîtres trouvent encore à redire sur la loyauté de la reine. N'est-ce pas bien ainsi ? — Allons, va, avec l'aide de Dieu ! » Il gravit alors les dernières marches, monte à cheval, et s'en va. Il avance à force d'éperons jusqu'à son arrivée à Caerlon[2]. Il s'est donné bien du mal pour rendre service, il devrait en être mieux récompensé par la suite. À force de demander des nouvelles du roi, il finit par apprendre la vérité : le roi est à Snaudon[3]. C'est donc le chemin qui y mène qu'emprunte l'écuyer de la belle Yseut. Il demande à un berger qui joue du chalumeau : « Où est le roi ? — Sire, répond-il, il siège sous le dais, là où vous verrez la Table Ronde qui tourne comme le monde[4]. Les chevaliers de sa maison sont assis autour. — Alors, allons-y ! » dit Périnis. Le jeune homme descend de cheval sur la marche de pierre et pénètre aussitôt à l'intérieur. Il y a là des fils de comtes et des fils de puissants vassaux, qui tous mettent leurs armes au service du roi. L'un d'eux quitte le groupe, comme s'il prenait la fuite, et vient trouver le roi qui lui demande : « Dis, que viens-tu faire ? — J'apporte des nouvelles. Il y a là

De moi li porte plus saluz
Qu'il n'a sor moi botons[a] menuz.
- Bien li dirai », dist Perinis.
Lors s'est par les degrez fors mis :
« G'en vois au roi Artus, beau sire.
Ce mesage m'i estuet dire :
Qu'il vienge oïr le soirement,
Ensenble[b] o lui chevaliers cent,
Qui puis garant li porteroient,
Se li felon de rien greignoient
A la dame de loiauté.
Donc n'est-ce bien ? - Or va a Dé. »
Toz les degrez en puie[c] a orne,
El chaceor monte et s'en torne[d] ;
N'avra mais pais a l'esperon,
Si ert venu a Cuerlion.
Mot out cil poines por servir,
Mot l'en devroit mex avenir.
Tant a enquis du roi novele
Que l'en li a dit bone et bele,
Que li rois ert a Isneldone.
Cele voie qui la s'adone
Vet[e] li vaslez Yseut la bele.
A un pastor qui chalemele
A demandé : « Ou est li rois ?
- Sire, fait-il, il sit au dois.
Ja verroiz la Table Reonde,
Qui tornoie conme le monde.
Sa mesnie sit environ. »
Dist Perinis : « Ja en iron. »
Li vaslet au perron decent,
Maintenant s'en entra dedanz.
Mot i avoit filz a contors
Et filz a riches vavasors,
Qui servoient por armes tuit.
Uns d'eus s'en part, con s'il s'en fuit ;
Il vint au roi, et il l'apele :
« Va, dont viens tu ? - J'aport novele

dehors un cavalier qui vous demande instamment. » Sur ce, voici Périnis qui s'approche, sous les regards de nombreux marquis[1]. Il vient vers l'estrade où siègent tous les barons. Le jeune homme dit, avec assurance : « Que Dieu sauve le roi Arthur, ainsi que toute sa compagnie ! C'est son amie, la belle Yseut, qui lui fait parvenir ce salut. »

Le roi se lève de table : « Et que Dieu qui est esprit, dit-il, la sauve et la garde, ainsi que toi, ami[2] ! Dieu ! fait le roi, j'ai tant souhaité avoir d'elle au moins un message ! Jeune homme, devant tous mes barons ici présents, je lui accorde tout ce que tu demanderas. Tu seras armé chevalier, avec deux autres, pour avoir apporté le message de la plus belle femme qu'il y ait d'ici jusqu'à Tudèle[3]. — Sire, répond Périnis, je vous en remercie. Écoutez la raison de ma venue ici, et que m'écoutent aussi ces barons et monseigneur Gauvain, particulièrement[4].

« La reine s'est réconciliée avec son mari, le fait est de notoriété publique. Sire, tous les barons du royaume étaient sur les lieux de leur réconciliation. Tristan s'est offert pour un duel judiciaire qui établirait la loyauté de la reine en présence du roi. Mais personne n'a voulu prendre les armes pour contester cette loyauté[5]. Sire, maintenant on fait entendre au roi Marc qu'on doit exiger de la reine une justification. Il n'y a aucun homme noble, français ou saxon, à la cour du roi Marc, qui soit du lignage d'Yseut. J'ai entendu dire que

La defors a un chevauchant,
A grant besoin te va querant. »
Atant estes vos Pirinis :
Esgardez fu de maint marchis ;
Devant le roi vint a l'estage
Ou seoient[a] tuit li barnage.
Li vaslet dit tot a seür :
« Dex saut, fait il, le roi Artur,
Lui et tote sa conpaignie,
De par la bele Yseut s'amie ! »
Li rois se lieve sus des tables :
« Et Dex, fait il, esperitables
La saut et gart, et toi, amis !
Dex ! fait li rois, tant ai je quis[b]
De lié avoir un sol mesage !
Vaslet[c], voiant cest mien barnage,
Otroi a li qant que requiers.
Toi tiers seras fet chevaliers,
Por le mesage a la plus bele
Qui soit de ci jusq'en Tudele.
- Sire, fait il, vostre merci !
Oiez por qoi sui venu ci ;
Et s'i entendent cil baron,
Et mes sires Gauvain par non.
« La roïne s'est acordee
O son seignor, n'i a celee :
Sire, la ou il s'acorderent,
Tuit li baron du reigne i erent.
Tristran s'offri a esligier
Et la roïne a deraisnier,
Devant le roi, de loiauté.
Ainz nus de tele loiauté
Ne vout armes saisir ne prendre.
Sire, or font le roi Marc entendre
Que il prenge de lié deraisne.
Il n'a frans hon[d], François ne Sesne,
A la roi cort, de son linage.
Ge oi dire que souef nage

celui-là nage bien dont on soutient le menton. Roi, si je mens sur ce point, considérez-moi comme un mauvais conseiller : le roi Marc n'a pas de volonté stable ; tantôt il est d'un côté, tantôt d'un autre[1]. La belle Yseut lui a répondu qu'elle se disculpera devant vous. Elle vous demande, en implorant votre miséricorde en tant que votre amie chère, de venir à l'entrée du Gué Aventureux au jour fixé, avec une centaine de vos amis ; que votre cour soit là, alors, loyale, avec vos compagnons habituels. Yseut se disculpera devant vous, et que Dieu la mette à l'abri d'un échec, ce jour-là ! Ainsi, par la suite, vous pourriez vous en porter garant, sans faillir, en toute circonstance. La date a été fixée pour le jugement : ce sera dans huit jours[2]. » À ces mots, tous se mettent à pleurer avec de grosses larmes. Il n'est personne qui n'ait le visage mouillé des pleurs provoqués par la pitié[3]. « Dieu ! dit chacun, que demandent-ils à Yseut ? Le roi fait ce qu'ils commandent, et Tristan s'en va en exil. Que jamais n'aille au paradis celui qui ne se rendra pas là-bas, si le roi le veut, et qui n'aidera pas Yseut comme il se doit ! » Gauvain s'est levé et a pris la parole en homme bien éduqué : « Oncle, avec votre permission, l'épreuve qui a été prévue tournera mal pour les trois félons. Le plus corrompu est Ganelon. Je le connais bien, comme il me connaît. Je l'ai jadis précipité dans un bourbier, au cours d'une joute brutale et sans merci. Si je remets la main sur lui, par saint Richier[4], il ne

Cil qui on sostient le menton.
Rois, se nos ja de ce menton,
Si me tenez a losengier.
Li rois n'a pas coraige entier,
Senpres est ci et senpres la.
La bele Yseut respondu l'a
Qu'ele en fera droit devant vos.
Devant le Gué Aventuros
Vos requiert[a] et merci vos crie,
Comme la vostre chiere amie,
Que vos soiez au terme mis,
Cent i aiez de vos amis.
Vostre cort soit atant, loial,
Vostre mesnie natural.
Dedevant vos iert alegiee,
Et Dex la gart que n'i meschiee !
Que, pus li serïez garant,
N'en faudrïez ne tant ne quant.
D'ui[b] en huit jors est pris le termes. »
Plorer en font[c] o groses lermes :
N'i a un sol qui de pitié
N'en ait des euilz[d] le vis mollié.
« Dex ! fait chascun, que li demandent ?
Li rois fait ce que il conmandent,
Tristran s'en vet fors du païs.
Ja ne voist il s'anz paradis,
Se li rois veut, qui la n'ira
Et[e] qui par droit ne l'aidera ! »
Gauvains s'en est levé en piez,
Parla et dist conme afaitiez :
« Oncle, se j'ai de toi l'otrise,
La deresne qui est assise
Torra a mal as trois felons.
Li plus coverz est Guenelons :
Gel[f] connois bien, si fait il moi.
Gel boutai ja an un fangoi[g],
A un bohort fort et plenier.
Se gel retien, par saint Richier,

sera pas nécessaire que Tristan vienne. Si je pouvais le tenir de mes mains, je lui ferais passer un mauvais moment avant de le faire pendre au sommet d'une colline[1]. » Girflet[2] se lève après Gauvain, et tous deux s'approchent la main dans la main : « Roi, la reine est détestée par Denoalan, Godoïne et Ganelon, et cela depuis très longtemps. Que Dieu me fasse perdre la raison si, m'opposant à Godoïne, je ne lui passe pas le fer de ma grande lance en frêne de part en part, ou bien je renonce à embrasser désormais les belles dames sous le manteau derrière les rideaux du lit ! » À ces mots Périnis incline la tête devant lui. Prend la parole, alors, Évain, le fils de Dinas : « Je connais bien Denoalan : il s'ingénie à monter des accusations, et il a l'art de duper le roi. Mais je trouverai un argument pour le convaincre. Si je le rencontre au milieu de ma route, comme cela m'est déjà arrivé, que je renie foi et loi s'il peut me résister et si je ne le pends pas de mes propres mains ! Il faut punir sévèrement les traîtres. Les flatteurs[3] qui entourent le roi en font leur jouet. »

Périnis dit au roi Arthur : « Sire, une chose est sûre, c'est que les traîtres vont recevoir une bonne correction, ceux qui ont cherché noise à la reine. Les menaces proférées à votre cour, à l'encontre d'étrangers venus d'un lointain royaume, ont toujours été punies. Votre justice réserve un châtiment sévère à tous ceux qui l'ont mérité. » Le roi, heureux de cet éloge, rougit légèrement et dit : « Jeune homme, allez

N'i estovra Tristran venir.
Se gel pooie as poins tenir,
Ge li feroie asez ennui
Et lui pendrë an un haut pui. »
Gerflet s'en lieve enprés Gauvain
Et si s'en vindrent main a main.
« Rois, mot par heent la roïne
Denaalain et Godoïne
Et Guenelon, mot a lonc tens.
Ja ne me tienge Dex en sens,
Se vois encontre Goudoïne,
Se de ma grant lance fresnine
Ne pasent outre li coutel,
Ja nen enbraz[a] soz le mantel
Bele dame desoz cortine. »
Perinis l'ot, le chief li cline.
Et dit Evains[b], li filz Dinan :
« Asez connois Dinoalan :
Tot son sens met en acuser,
Bien set faire le roi muser.
Tant li dirai que il me croie.
Se je l'encontre enmié ma voie,
Con je fis ja une autre foiz,
Ja ne m'en tienge lois ne fois,
S'il ne se puet de moi defendre,
S'a mes deus mains ne le fais pendre.
Mot doit on felon chastïer.
Du roi joent[c] si losengier. »
Dist Perinis au roi Artur :
« Sire, je sui de tant seür
Que li felon prendront colee,
Qui la roïne ont quis meslee.
Ainz a ta cort n'ot menacié
Home[d] de nul luintain reigné
Que n'en aiez bien trait a chief[e] :
Au partir en remestrent grief
Tuit cil qui l'ourent deservi. »
Li rois fu liez, un poi rougi :

manger. Ces chevaliers s'occuperont de la vengeance[1]. » Le roi éprouve une profonde satisfaction : il parle de manière à être entendu de Périnis : « Nobles et honorés compagnons, veillez qu'au jour du rassemblement vos chevaux soient tous bien nourris, vos écus flambant neufs, votre tenue impeccable. Nous allons jouter devant la belle dont vous venez d'entendre les nouvelles. Il pourra bien mépriser sa vie celui qui hésitera à prendre les armes. » C'est ainsi que le roi les a tous harangués. Ils s'impatientent de devoir attendre si longtemps. Ils auraient voulu que ce fût pour le lendemain. Mais écoutez ce que fait ce noble fils de bonne famille : Périnis demande l'autorisation de partir. Le roi est monté sur Passelande, car il veut escorter à cheval le jeune homme[2]. On ne parle que de la belle, se demandant qui brisera une lance pour elle avant la fin de la rencontre. Le roi offre à Périnis tout ce qu'il faut pour être chevalier, mais il ne veut pas encore l'accepter. Le roi l'a donc escorté un peu en l'honneur de la noble et belle dame aux cheveux blonds qui n'a pas le caractère ombrageux : on parlait d'elle tout en marchant. Le jeune homme a une brillante escorte avec le noble roi et ses chevaliers ! On se sépare à regret. Le roi lui crie : « Bel ami, allez-vous-en, ne vous attardez plus. Saluez votre dame de la part de son serviteur dévoué qui arrive pour lui apporter l'apaisement[3]. Je ferai tout ce qu'elle vou-

« Sire vaslez, alez mangier.
Cist penseront de lui vengier. »
Li rois en son cuer out grant joie ;
Parla, bien vout Perinis l'oie :
« Mesnie franche et honoree,
Gardez q'encontre l'asenblee
Soient vostre cheval tuit gras,
Vostre escu nuef, riche vos dras.
Bohorderons devant la bele
Dont vos oiez tuit la novele.
Mot porra poi sa vie amer
Qui se faindra d'armes porter. »
Li rois les ot trestoz semons :
Le terme heent qu'est si lons[a],
Lor vuel fust il a l'endemain.
Oiez du franc de bone main :
Perinis le congié demande.
Li rois monta sor Passelande,
Qar convoier veut le meschin.
Contant vont par mié le chemin :
Tuit li conte sont de la bele,
Qui[b] metra lance par astele
Ainz que parte li parlemenz[c].
Li rois offre les garnemenz
Perinis d'estre chevalier,
Mais il nes vout encor ballier.
Li rois convoié l'out un poi[d],
Por la bele franche au chief bloi,
Ou il n'a point de mautalent :
Mot en parloient an alent.
Li vaslez out riche convoi
Des chevaliers et du franc roi ;
A grant enviz sont departiz.
Li rois le claime : « Beaus amis,
Alez vos en, ne demorez.
Vostre dame me salüez
De son demoine soudoier,
Qui vient a li por apaier.
Totes ferai ses volentez.
Poruec serai desalentez[e]

dra. Je ne me laisserai pas retarder, parce qu'elle m'a jadis aidé[1]. Rappelle-lui le javelot lancé, qui est allé se ficher dans le poteau. Elle saura bien où cela a eu lieu. Je te prie de lui répéter cela, mot pour mot. — Roi, je le ferai, je vous le promets. » Sur ce, il éperonne son cheval, et le roi a repris le chemin du retour. Périnis revient, ayant rempli sa mission ; il s'est donné tant de mal pour servir la reine ! Il chemine au plus vite, sans s'arrêter un seul jour jusqu'à son retour au point de départ[2]. Il a raconté sa chevauchée à Yseut qui s'en réjouit, parlant d'Arthur et de Tristan. Cette nuit-là, ils étaient à Lidan.

C'était la dixième nuit de la lune[3]. Que vous dirai-je ? Le jour fixé approche, où la reine doit se disculper. Tristan, son ami, n'a pas perdu son temps. Il s'est habillé de façon hétéroclite, habits de laine, sans chemise, cotte de bure grossière et bottes rapiécées ; il s'est fait tailler une large pèlerine dans une étoffe de bure toute noircie[4]. Il s'est bien déguisé ; il ressemble à un lépreux autant qu'il est possible. Et pourtant il a son épée étroitement attachée à son côté. Tristan s'en va, quittant son logement en secret avec Governal qui lui fait la leçon en lui disant : « Tristan, monseigneur, pas de bêtise ! Faites attention à la reine, car elle ne pourra rien laisser paraître ni faire un signe. — Maître, dit-il, j'agirai comme il convient. Veillez de votre côté à faire ce qu'il faut pour m'aider. J'ai

Ele me pot ja avancier[a].
Menbre li de l'espié lancier,
Qui fu en l'estache feru :
Ele savra bien ou ce fu.
Prié vos que li dïez einsi.
- Rois, si ferai, gel vos afi. »
Adonc hurta le chaceor.
Li rois se rest mis el retor.
Cil s'en vient : son mesage a fait
Perinis qui tant mal a trait
Por le servise a la roïne.
Conme plus puet, et il chemine ;
Onques un jor ne sejorna
Tant qu'il vint la don il torna.
Reconté a sa chevauchie
A celui qui mot en fu lie,
Du roi Artur et de Tristran.
Cele nuit furent a Lidan.
  Cele nuit fu la lune dime.
Que diroie ? Li terme aprime
De soi alegier la roïne.
Tristran, li suens amis, ne fine,
Vestu se fu de mainte guise :
Il fu en legne, sanz chemise ;
De let burel furent les cotes
Et a quarreaus furent ses botes.
Une chape de burel lee
Out fait tallier, tote enfumee.
Affublez se fu forment bien,
Malade senble plus que rien[b] ;
Et nequeden si ot s'espee
Entor ses flans estroit noee.
Tristran s'en part, ist de l'ostal
Celeement, a Governal,
Qui li enseigne et si li dit :
« Sire Tristran, ne soiez bric.
Prenez garde de la roïne,
Qu'el[c] n'en fera semblant et signe.
- Maistre, fait il, si ferai bien[d].
Gardez que vos faciez mon buen.

très peur d'être reconnu. Prenez mon écu et ma lance, apportez-les-moi et mettez les rênes à mon cheval, maître Governal. En cas de besoin, soyez prêt, embusqué au passage du gué ; vous connaissez bien ce passage, il y a longtemps que vous y avez été initié. Mon cheval est blanc comme de la farine ; couvrez-le bien de tous les côtés afin que personne ne puisse le reconnaître ni même l'apercevoir[1]. Arthur sera là avec toute sa suite, et le roi Marc aussi. Les chevaliers venus de l'étranger feront des joutes pour conquérir la gloire[2]. Et moi, pour l'amour de mon amie Yseut, je vais tenter un coup audacieux. Qu'il y ait sur ma lance le pennon dont la belle m'a fait don[3] ! Allez, maître, je vous prie instamment d'agir très prudemment. » Il saisit son hanap et sa béquille puis prend congé de lui, et Governal le laisse aller. Celui-ci est revenu à son logis ; il a pris son équipement sans s'occuper d'autre chose et s'est mis aussitôt en route. Il prenait soin de ne pas être vu. Au terme de son voyage, il s'est embusqué près de Tristan qui se trouve déjà au Mal Pas. Tristan s'est installé sur la butte qui domine le marais, sans difficulté. Il a planté devant lui son bourdon[4] qu'il avait attaché par un cordon à son cou. Autour de lui la vase du marécage est molle, mais il est monté pour se mettre en sûreté sur la butte. Il n'a pas l'allure d'un paralytique, fort comme il est, et musclé ; il n'est ni nain, ni contrefait, ni bossu. Il entend

Ge me criem mot d'aperchevance.
Prenez mon escu et ma lance,
Ses[a] m'aportez et mon cheval
Enreignez, mestre Governal.
Se mestier m'est, que vos soiez[b]
Au pasage, prez, enbuschiez :
Vos savez bien le buen passage,
Pieç'a que vos en estes sage.
Li cheval est blans conme flor :
Covrez le bien trestot entor,
Que il ne soit mes conneüz
Ne de nul home[c] aperceüz.
La ert Artus atot sa gent,
Et li rois Marc tot ensement.
Cil chevalier d'estrange terre
Bohorderont por los aquerre ;
Et, por l'amor Yseut m'amie,
I ferai tost une esbaudie.
Sus la lance soit le penon
Dont la bele me fist le don.
Mestre, or alez, pri vos forment
Que le faciez mot sauvement. »
Prist son henap et son puiot,
Le congié prist de lui, si l'ot.
Governal vint a son ostel,
Son hernois prist, ainz ne fist el,
Puis si se mist tost a la voie.
Il n'a cure que nus le voie.
Tant a erré qu'enbuschiez s'est
Pres de Tristran, qui au Pas est.
Sor la mote, au chief de la mare,
S'asist Tristran sanz autre afaire.
Devant soi fiche son bordon :
Atachié fu a un cordon
A quei l'avet pendu au col.
Entor lui sont li taier mol.
Sor la mote forment se tret.
Ne senbla pas home contret,
Qar il ert gros et corporuz,
Il n'ert pas nains, contrez, boçuz.

venir la troupe et s'est installé sur son chemin. Son visage est tout couvert de pustules. Quand quelqu'un passe devant lui, il dit, en se plaignant : « Misère de moi ! Je ne pensais pas avoir un jour à mendier, ni que ce serait là jamais mon métier ! Mais qu'y faire ? Je n'en peux mais. » Tristan leur fait tirer leur bourse, car il s'arrange pour que chacun lui donne[1]. Il reçoit les dons sans qu'on lui fasse la moindre remarque. Il y en a qui ont vendu leurs charmes pendant sept ans sans être aussi doués pour le racolage[2] ! Même aux garçons de course, et aux valets les plus méprisés, parfois contraints de mendier sur les routes, Tristan, tête basse, demande l'aumône au nom de Dieu. L'un lui donne, l'autre le frappe. Les mauvais garçons[3], la canaille, le traitent de prostitué, de va-nu-pieds. Tristan écoute sans répliquer. Au nom de Dieu il leur pardonne, dit-il. Ces sales oiseaux enragés lui font la vie dure, mais il reste calme. Ils l'appellent truand, vagabond, alors il leur donne la chasse avec sa béquille ; il en fait bien saigner plus de quatorze qui ont du mal à étancher le sang. Les jeunes nobles de bonne famille lui donnent quelques fifrelins ou des mailles sterling[4] ; il les accepte et leur dit qu'il va boire à leur santé, car il souffre à l'intérieur d'une si grande ardeur qu'il a du mal à l'expulser au-dehors. Tous ceux qui l'entendent ainsi parler se mettent à pleurer de pitié. Ils ne soupçonnent pas du tout que ce n'est pas un lépreux qu'ils ont sous les yeux.

La rote entent, la s'est asis.
Mot ot bien bocelé son vis.
Qant aucun passe devant lui,
En plaignant disoit : « Mar i fui !
Ja ne quidai estre aumosnier
Ne servir jor de cest mestier,
Mais n'en poon or mais el faire. »
Tristran lor fait des borses trere,
Que il fait tant chascun li done.
Il les reçoit, que mot ne sone[a].
Tex a esté set anz mignon
Ne set si bien traire guignon.
Meïsmes li corlain a pié
Et li garçon li mains[b] proisié,
Qui vont mangant par le chemin,
Tristran[c], qui tient le chief enclin,
Lor aumosne por Deu lor quiert.
L'un l'en done, l'autre le fiert.
Li cuvert gars[d], li desfaé
Mignon, herlot l'ont apelé.
Escoute Tristran, mot ne sone :
Por Deu, ce dit, le lor pardone.
Li corbel, qui sont plain de rage,
Li font ennui, et il est sage.
Truant le claiment et herlot.
Il les convoie o le puiot,
Plus de quatorze en fait saigner,
Si qu'il ne püent estanchier.
Li franc vaslet de bone[e] orine
Ferlin ou maalle esterline
Li ont doné : il les reçoit.
Il lor dit que il a toz boit,
Si grant arson a en son cors
A poine l'en puet geter fors.
Tuit cil qui l'oient si parler[f]
De pitié prenent a plorer ;
Ne tant ne quant pas nu mescroient
Qu'il ne soit ladres cil quil voient.

Les serviteurs et les écuyers s'affairent à décharger les bagages et à dresser les tentes pour leurs seigneurs, et des pavillons de diverses couleurs. Chaque grand seigneur dispose d'une tente personnelle. Au galop, par chemins et sentiers, arrivent ensuite les chevaliers. Il y a foule dans ce marais ; on l'a tout défoncé et la boue en est ramollie. Les chevaux s'enfoncent jusqu'aux flancs. Beaucoup y tombent, s'en tire qui peut. Tristan en rit sans s'émouvoir. Pour les taquiner il leur crie à tous : « Tenez vos rênes par le nœud, donnez bien de l'éperon, car devant il n'y a plus de vase ! » Mais quand ils ont l'idée d'essayer le terrain, le marais s'enfonce sous leurs pas. Tous ceux qui y pénètrent s'embourbent. Celui qui n'a pas de bottes éprouve des difficultés. Le lépreux tend la main quand il en voit un vautré dans la fange ; alors il fait aller avec allégresse sa crécelle. Et quand il le voit au comble de l'enlisement, le lépreux lui crie : « Pensez à moi, que Dieu vous tire du Mal Pas ! Aidez-moi à renouveler ma garde-robe ! » Il frappe de sa bouteille sur le gobelet. Drôle d'endroit pour faire la quête ! Mais il le fait par moquerie, afin que, quand il verra passer son amie, Yseut aux cheveux blonds en ait le cœur réjoui[1]. C'est un beau tumulte dans ce Mal Pas. Les candidats au passage salissent leurs vêtements, et l'on peut entendre de loin les cris de ceux que le marécage a souillés. Aucun de ceux qui empruntent le passage n'est indemne.

Pensent vaslet et escuier
Qu'il se hast de nus alegier[a]
Et des tres tendre lor seignors,
Pavellons de maintes colors :
N'i a riche home n'ait sa tente.
A plain erre, chemin et sente,
Li chevalier vienent aprés.
Mot a grant presse en cel marchés ;
Esfondré l'ont, mos est li fans.
Li cheval entrent jusq'as flans,
Maint en i chiet, qui que s'en traie.
Tristran s'en rist[b], point ne s'esmaie,
Par contraire lor dit a toz :
« Tenez vos reignes par les noz,
Si hurtez bien de l'esperon ;
Par Deu, ferez de l'esperon,
Qu'il n'a avant point de taier. »
Qant il le pensent essaier[c],
Li marois font desoz lor piez.
Chascun qui entre est entaiez :
Qui[d] n'a hueses, s'en a soffrete.
Li ladres a sa main fors traite ;
Qant en voit un qui el tai voitre,
Adonc flavele cil a cuite.
Qant il le voit plus en fangoi,
Li ladres dit : « Pensez de moi,
Que Dex vos get fors du Mal Pas !
Aidiez a noveler mes dras. »
O sa botele el henap fiert.
En estrange leu les requiert ;
Mais il le fait par lecherie,
Qant or verra passer[e] s'amie,
Yseut, qui a la crine bloie,
Que ele an ait en[f] son cuer joie.
Mot a grant noise en cel Mal Pas.
Li passeor sollent lor dras,
De luien puet l'om oïr les huz
De ceus qui solle la paluz.

Mais voici le roi Arthur ; il vient regarder les gens passer le gué, avec plusieurs de ses chevaliers. Ils craignent que le fond marécageux ne cède sous leurs pas. Tous les compagnons de la Table Ronde[1] sont arrivés au Mal Pas, avec des écus neufs, des chevaux bien nourris, portant la marque de leurs armoiries. Tous sont bien habillés, de pied en cap ; on a pour cela utilisé mainte étoffe de soie. On commence à jouter devant le gué.

Tristan connaissait bien le roi Arthur[2], aussi l'a-t-il appelé près de lui[3] : « Sire Arthur, roi, je suis malade, couvert de pustules, lépreux, infirme et affaibli. Mon père est pauvre, il n'a jamais possédé de terre. Je suis venu ici pour demander l'aumône. J'ai entendu dire beaucoup de bien de toi. Tu ne dois pas m'éconduire. Tu es vêtu de belle étoffe grise de Ratisbonne, si je ne me trompe. Sous la toile de Reims ta peau est blanche et lisse. Je vois que tes jambes portent des chausses de soie somptueuse à carreaux verts, et des guêtres[4] de couleur vive. Roi Arthur, tu vois comme je me gratte ? Je suis transi de froid, quand d'autres ont chaud. Pour l'amour de Dieu, fais-moi cadeau de ces guêtres ! » Le noble roi a eu pitié de lui. Deux jeunes gens l'ont déchaussé. Le malade prend les guêtres et s'en va avec lestement pour se rasseoir sur la levée de terre. Le lépreux n'épargne aucun de ceux qui passent devant lui. Il en obtient une grande

Cil qui les passe n'est seüz[a].
Atant es vos le roi Artus :
Esgarder vient le passeor,
O lui de ses barons plusor.
Criement que li marois ne fonde.
Tuit cil de la Table Reonde
Furent venu sor le Mal Pas,
O escus fres, o chevaus cras,
De lor armes entreseignié.
Tuit sont covert, que[b] mens que pié
Maint drap de soie i ot levé.
Bohordant vont devant le gé.
Tristran connoisoit bien le roi
Artus, si l'apela a[c] soi :
« Sire Artus, rois, je sui malades,
Bociez, meseaus, desfaiz et fades.
Povre est mon pere, n'out ainz terre.
Ça sui venuz l'aumosne querre,
Mot ai oï de toi bien dire,
Tu ne me doiz pas escondire.
Tu es vestu de beaus grisens
De Renebors, si con je pens.
Desoz la toile rencïene
La toue char est blanche et plaine.
Tes janbes voi de riche[d] paile
Chaucies et o verte maile,
Et les sorchauz d'une escarlate.
Rois Artus, voiz con je me grate ?
J'ai les granz froiz, qui qu'ait les chauz,
Por Deu me donne ces sorchauz. »
Li nobles rois an ot[e] pitié :
Dui damoisel l'ont deschaucié.
Li[f] malades les sorchaus prent,
Otot s'en vet isnelement,
Asis se rest sor la muterne.
Li ladres nus de ceus n'esperne
Qui devant lui sont trespassé ;
Fait[g] dras en a a grant plenté

quantité de vêtements bien taillés, plus les guêtres du roi Arthur !

Tristan s'est installé au bord du marais. Il était déjà là quand le roi Marc, farouche et respirant la force, arriva chevauchant à vive allure vers le bourbier. Tristan commence à l'entreprendre pour obtenir quelque chose de lui. Il fait beaucoup de bruit avec sa crécelle, tandis que de sa voix rauque il a de la peine à crier, chassant l'air par son nez avec un sifflement aigu : « Pour Dieu, roi Marc, donne-moi quelque chose ! » Le roi retire sa capuche et lui dit : « Tiens, frère, mets-la sur ta tête ; souvent le froid t'a fait du mal. — Sire, répond-il, grand merci[1] ! Voilà que vous m'avez garanti du froid. » Il glisse la capuche sous sa pèlerine, la tamponnant pour la dissimuler autant qu'il peut. « D'où es-tu, lépreux ? demande le roi. — De Caerlon, je suis fils d'un Gallois. — Depuis combien de temps vis-tu en marge ? — Sire, cela fait trois ans, que je ne mente. Tant que j'étais en bonne santé, j'avais une amie bien courtoise. C'est à cause d'elle que j'ai attrapé ces gros boutons. Elle me fait sonner nuit et jour cette crécelle, dont le bois, à force, s'est usé, et dont le bruit assourdissant frappe tous ceux à qui je demande l'aumône pour l'amour de Dieu le Créateur. » Le roi lui demande : « Dis-moi toute la vérité. Comment ton amie t'a-t-elle fait ce cadeau ? — Sire roi, son mari est lépreux, et comme nous partageons les plaisirs amoureux, le mal m'est venu de nos

Et les sorchauz Artus le roi.
Tristran s'asist sor le maroi.
Qant il se fu iluec assis,
Li rois Marc, fiers et posteïs,
Chevaucha fort vers le taier.
Tristran l'aqeut a essaier
S'il porra rien avoir du suen.
Son flavel sonë a haut suen,
A sa voiz roe crie a paine,
O le nes fait subler l'alaine :
« Por Deu, roi Marc, un poi de bien ! »
S'aumuce trait, si li dit : « Tien,
Frere, met[a] la ja sus ton chief :
Maintes foiz t'a li tens fait grief[b].
- Sire, fait il, vostre merci !
Or m'avez vos de froit gari. »
Desoz la chape a mis l'aumuce,
Qant qu'il puet la trestorne et muce.
« Dom es tu, ladres ? fait li rois.
- De Carloon, filz d'un Galois.
- Qanz anz as esté fors de gent ?
- Sire, trois anz i a, ne ment[c].
Tant con je fui en saine vie,
Mot avoie cortoise amie.
Por lié ai je ces boces lees ;
Ces tartaries plain dolees
Me fait et nuit et jor soner
Et o la noisë estoner
Toz ceus qui je demant du lor
Por amor Deu le criator. »
Li rois li dit : « Ne celez mie
Conment ce te donna t'amie.
- Dans rois, ses sires ert meseaus,
O lié faisoie mes joiaus,
Cist maus me prist de la comune[d].
Mais plus bele ne fu que une.
- Qui est ele ? - La bele Yseut :
Einsi se vest con cele seut[e]. »

rapports charnels[1]. Mais de plus belle qu'elle, je n'en connais qu'une. — Et qui est-ce ? — La belle Yseut : elle s'habille d'ailleurs comme le faisait mon amie. » À ces mots, le roi s'en va en riant[2]. Le roi Arthur est arrivé de l'autre côté, tout en joutant. Il était de bonne humeur, autant qu'il est possible. Arthur demande des nouvelles de la reine. « Elle arrive, dit Marc, par la forêt, sire roi, avec André qui s'est chargé de l'accompagner. » Ils se font la remarque : « Je me demande comment elle pourra sortir de ce Mal Pas. Restons ici, et guettons son arrivée. »

Les trois traîtres[3] (que le feu d'enfer les brûle !), en arrivant au gué, demandent au lépreux par où sont passés ceux qui se sont le moins embourbés. Tristan, pointant sa béquille, leur indique un endroit particulièrement mou. « Vous voyez, là-bas, cette tourbière après la vase ? C'est la bonne direction. J'y ai vu passer beaucoup de monde. » Les traîtres entrent dans la boue à l'endroit indiqué par le lépreux. Ils y trouvent une vase incroyable et ils en ont jusqu'aux arçons. Tous trois s'écroulent en même temps. Le lépreux, de la hauteur où il se trouve, leur crie : « Piquez des deux, si vous êtes barbouillés de cette vase ! Allez, seigneurs, par le saint apôtre, donnez-moi un peu d'argent ! » Les chevaux s'enfoncent un peu plus dans la vase et les barons commencent à s'affoler, car ils ne touchent du pied ni le bord ni le fond. Ceux qui joutent sur la hauteur sont accourus au plus vite. Écoutez comme le lépreux sait bien mentir :

Li rois l'entent, riant s'en part.
Li rois Artus de l'autre part
En est venuz, qui bohordot ;
Joios[a] se fist, que plus ne pout.
Artus enquist de la roïne.
« El vient, fait Marc, par la gaudine,
Dan roi, ele vient o Andret :
De[b] lié conduire s'entremet. »
Dist l'un a l'autre : « Ne sai pas
Conment isse de cest Mal Pas.
Or eston ci, si prenon garde. »
Li troi felon (qui mal feu arde !)
Vindrent au gué, si demanderent
Au malade par ont passerent
Cil qui mains furent entaié.
Tristran a son puiot drecié
Et lor enseigne un grant molanc :
« Vez la cel torbe aprés cel fanc,
La est li droiz asseneors ;
G'i ai veü passer plusors. »
Li felon entrent en la faigne[c].
La ou li ladres lor enseigne,
Fange troverent a mervelle
Desi q'as auves de la[d] selle.
Tuit troi chïent a une flote.
Li malade fu sus la mote,
Si lor cria : « Poigniez a fort,
Se vos estes de tel tai ort.
Alez, seignor ! Par saint apostre,
Si me done chascun du vostre ! »
Li cheval fondent el taier :
Cil se prenent a esmaier,
Qar ne trovent rive ne fonz.
Cil qui bohordent sor le mont
Sont acoru isnelement.
Oiez du ladre com il ment :

« Seigneurs, dit-il à ces barons, tenez-vous bien à vos arçons. Cette maudite boue qui est si molle ! Ôtez-moi ces manteaux de vos épaules, et remuez bien les bras pour traverser le marais. Je peux bien vous le dire (car je le sais pertinemment), j'ai vu des gens passer par là aujourd'hui. » Ah ! si vous l'aviez vu cogner sur son gobelet ! Quand le lépreux le secoue, il heurte sa gourde qu'il tient par la courroie, tandis que de l'autre main il joue de la crécelle[1]. Mais voici la belle Yseut. Quand elle voit ses ennemis dans la vase, et son ami installé sur la butte, elle en est très contente, elle rie et s'en amuse. Elle met pied à terre sur la rive.

De l'autre côté du marais se trouvent déjà les rois et les barons qui sont venus avec eux. Ils regardent les autres se retourner dans la vase, tantôt sur le côté, tantôt sur le ventre. Et le lépreux qui les presse : « Seigneurs, la reine est arrivée pour se disculper. Dépêchez-vous d'aller à l'audience ! » Rares sont ceux que cela ne fait pas rire. Écoutez le lépreux, l'infirme, s'adresser à Denoalan[2] : « Accroche-toi à mon bâton, tire des deux mains de toutes tes forces ! » Et il le lui tend en même temps ; mais le malade lâche le bâton, et l'autre tombe en arrière ; il fait un beau plongeon ; on ne voit plus rien de lui que sa tignasse. Et quand on l'a retiré de la vase, le lépreux lui dit : « Ce n'était pas de ma faute. J'ai les articulations et les nerfs engourdis, les mains paralysées par le mal d'Acre et les pieds

« Seignors, fait il a ces barons,
Tenez vos bien a vos archons.
Mal ait cil fans qui si est mos !
Ostez ces manteaus de vos cox,
Si braçoiez parmié le tai.
Je vos di bien (que tres bien sai),
G'i ai hui veü gent passer. »
Qui donc veïst henap casser !
Qant li ladres le henap loche,
O la coroie fiert la boche
Et o l'autre des mains flavele[a].
Atant es vos Yseut la bele.
El taier vit ses ainemis,
Sor la mote sist ses amis.
Joie en a grant, rit et envoise,
A pié decent sor la faloise.
De l'autre part furent li roi
Et li baron qu'il ont o soi,
Qui esgardent ceus du taier
Torner sor coste et ventrellier.
Et li malades les argüe :
« Seignors, la roïne est venue
Por fere son desresnement[b],
Alez oïr cel jugement. »
Poi en i a joie n'en ait.
Oiez del ladre, du desfait,
Donoalen[c] met a raison :
« Pren t'a la main a mon baston,
Tire a deus poinz mot durement. »
Et cil li tent tot maintenant.
Le baston li let li degiez[d] :
Ariere chiet, tot est plungiez,
N'en vit on fors le poil rebors.
Et qant il fu du tai trait fors,
Fait li malades : « N'en poi mes.
J'ai endormi jointes et ners,
Les mains gourdes por le mal d'Acres[e],
Les piez enflez por le poacres.

enflés par la goutte. La maladie m'a affaibli, mes bras sont secs comme de l'écorce. »

Dinas[1] était avec la reine. Il s'eſt rendu compte de ce qui se passe et lui fait un clin d'œil[2]. Il sait bien que c'eſt Triſtan qui eſt sous la pèlerine, et il a vu les trois traîtres pris au piège. Il eſt heureux et content de les voir barboter dans cette sale boue. Ce n'eſt pas sans mal ni douleur que les accusateurs sont sortis du marécage ! Une chose eſt sûre : il leur faudra un bon bain pour se nettoyer. Sous les yeux de la foule ils se déshabillent, et changent de vêtements. Mais maintenant écoutez ce que fait le noble Dinas de ce côté-ci du Mal Pas. Il s'adresse à la reine : « Dame, dit-il, ce long manteau risque d'être bien sali. Le sol ici eſt plein de boue couleur rouille. Je suis navré et très préoccupé à la pensée que vos vêtements pourraient en être éclaboussés. » Yseut sourit, elle qui n'a pas froid aux yeux[3] ; elle lui fait un clin d'œil en le regardant et il suit sa pensée. Un peu plus bas, près d'un buisson d'épines, il se dirige avec André[4] vers un gué où ils traversent indemnes. Yseut eſt reſtée seule de l'autre côté. Devant le gué il y a une grande foule avec les deux rois et leur suite. Écoutez comme Yseut eſt habile ! Elle savait bien qu'on la regardait de l'autre côté du Mal Pas. Elle s'eſt approchée de son palefroi[5], elle a pris les languettes de la housse et les a nouées sur les arçons. Aucun écuyer, aucun valet n'aurait fait

Li maus a enpiriez ma force,
Ses sont mi braz com une escorce. »
Dinas eſtoit o la roïne,
Aperçut soi, de l'uiel li cline.
Bien sout Triſtran ert soz la chape,
Les trois felons vit en la trape ;
Mot li fu bel et mot li plot
De ce qu'il sont en lait tripot.
A grant martire et a dolor
Sont issu li encuseor
Du taier defors : a certain,
Ja ne seront mais net sanz bain.
Voiant le pueple, se despollent,
Li dras laisent, autres racuellent.
Mais or oiez du franc Dinas,
Qui fu de l'autre part du Pas :
La roïne met a raison.
« Dame, fait il, cel siglaton
Eſtera ja forment laidiz.
Ciſt garez eſt plain de rouïz :
Marriz en sui, forment m'en poise,
Se a vos dras point en adoise. »
Yseut[a] riſt, qui n'ert pas coarde,
De l'uel li guigne, si l'esgarde.
Le penser sout a la roïne.
Un poi aval, lez une espine,
Torne a un gué lui[b] et Andrez,
Ou trepasserent auques nez.
De l'autre part fu Yseut sole.
Devant le gué fu grant la fole
Des deus rois et de lor barnage.
Oiez d'Yseut com el fu sage !
Bien savoit que cil l'esgardoient
Qui outre le Mal Pas eſtoient.
Ele eſt au palefroi venue,
Prent les langues de la sanbue,
Ses noua desus les arçons :
Nus escuiers ne nus garçons

mieux pour éviter la boue en les relevant et les fixant. La belle Yseut replie les courroies sous la selle, enlève le poitrail et le frein du cheval. Elle tient sa robe d'une main et de l'autre son fouet. Arrivée au gué avec le palefroi, elle le frappe de son fouet, et le cheval traverse le marécage.

La reine est attentivement observée par ceux qui se trouvent de l'autre côté. Les deux illustres rois l'admirent, ainsi que tous les autres spectateurs. La reine a des vêtements de soie qui viennent de Bagdad. Ils sont fourrés de blanche hermine. Son manteau et sa tunique ont une traîne. Sur ses épaules descendent ses cheveux tressés de rubans de lin avec des fils d'or. Sur sa tête, une couronne d'or qui l'encercle entièrement. Son visage a un teint frais avec des nuances de rose et de blanc. C'est ainsi qu'elle se dirige vers le passage en planches[1]. Elle dit au lépreux : « J'ai besoin de toi pour faire quelque chose[2]. — Noble reine de haute naissance, à tes ordres, sans mauvaise excuse, mais je ne vois pas ce que tu veux dire. — Je ne veux pas souiller mes vêtements. Tu me serviras d'âne[3] pour me porter doucement sur les planches. — Holà, là ! dit-il, noble reine, ne me faites pas une pareille requête ! Je suis lépreux, boutonneux, infirme. — Vite[4], dit-elle, mets-toi en position ! As-tu peur que j'attrape ta maladie[5] ? Ne crains rien, ce ne sera pas le cas ! — Ah ! Dieu ! fait-il, de quoi s'agit-il ? En tout cas, je ne m'ennuie pas en lui parlant. »

Por le taier mex nes levast
Ne ja mex nes aparellast.
Le lorain boute soz la selle,
Le poitral[a] oste Yseut la bele,
Au palefroi oste son frain.
Sa robe tient en une main,
En l'autre la corgie tint.
Au gué o le palefroi vint,
De la corgie l'a feru,
Et il passe outre la palu.
La roïne out mot grant esgart
De ceus qui sont de l'autre part.
Li roi prisié s'en esbahirent,
Et tuit li autre qui le virent.
La roïne out de soie dras :
Aporté furent de Baudas,
Forré furent de blanc hermine.
Mantel, bliaut, tot li traïne.
Sor ses espaules sont si crin,
Bendé a ligne sor or fin.
Un cercle d'or out sor son chief,
Qui empare de chief en chief,
Color rosine, fresche et blanche.
Einsi s'adrece vers la planche :
« Ge vuel avoir a toi afere.
- Roïne franche, debonere,
A toi irai sanz escondire,
Mais je ne sai que tu veus dire.
- Ne vuel mes dras enpalüer :
Asne seras de moi porter
Tot souavet par sus[b] la planche.
- Avoi[c] ! fait il, roïne franche,
Ne me requerez pas tel plet :
Ge sui ladres, boçu, desfait.
- Cuite, fait ele, un poi t'arenge !
Quides tu que ton mal me prenge ?
N'en aies doute, non fera.
- A ! Dex, fait il, ce que sera ?

Il s'appuie davantage sur sa béquille. « Dis-donc, lépreux, tu es bien gros ! Tourne ton visage[1] par là et ton dos par ici. Je vais te monter comme un homme. » Cela fait sourire le malade, qui lui tend le dos, et elle l'enfourche. Et tout le monde regarde, rois et comtes. Elle serre ses cuisses sur la béquille[2]. Il lève un pied, mais l'autre cloche ; à plusieurs reprises il fait mine de tomber, en ayant l'air de souffrir. Yseut la belle eﬅ à califourchon, une jambe d'un côté, l'autre de l'autre. Les gens se disent : « Regardez donc . . . . Voyez la reine chevauchant un lépreux qui boite. Il risque de tomber de la planche, car il doit tenir sa béquille serrée contre sa hanche. Allons à la rencontre de ce lépreux au bout de ce marécage. » Les jeunes gens s'y précipitent . . . .

. . . .

Le roi Arthur se dirige aussi de ce côté, suivi par tous les autres, à leur tour. Le lépreux, tenant le visage baissé, achève la traversée et atteint la terre ferme. Yseut se laisse glisser à terre. Le lépreux se dispose à partir, mais avant de la quitter il demande à la belle Yseut à manger pour le soir[3]. Arthur lui dit : « Il l'a bien mérité. Allons, reine, donnez-lui à manger ! » La belle Yseut répond au roi : « Par la foi que je vous dois, c'eﬅ un gueux bien nourri, il a de quoi, il ne mangera pas aujourd'hui tout ce qu'il a. J'ai senti sa courroie sous sa chape. Roi, sa bourse ne rétrécit pas. Ce

A lui parler point ne m'ennoie. »
O le puiot sovent s'apoie.
« Diva ! malades, mot es gros !
Tor la ton vis et ça ton dos :
Ge monterai comme vaslet. »
Et lors s'en sorriﬅ li deget[a],
Torne le dos, et ele monte.
Tuit les gardent, et roi et conte.
Ses cuises tient sor[b] son puiot :
L'un pié sorlieve et l'autre clot,
Sovent fait senblant de choier,
Grant chiere fait de soi doloir.
Yseut la bele chevaucha,
Janbe deça, janbe dela.
Diﬅ l'un a l'autre : « Or esgardez
. . . .[c]
Vez la roïne chevauchier
Un malade qui seut[d] clochier.
Pres qu'il ne chiet de sor[e] la planche,
Son puiot tient desor sa hanche.
Alon encontre cel mesel
A l'issue de ceﬅ gacel. »
La corurent li damoisel
. . . .
Li rois Artus cele part torne,
Et li autre treﬅot a orne.
Li ladres ot enclin le vis,
De l'autre part vint el païs.
Yseut se lait escolorgier.
Li ladres prent a reperier,
Au departir li[g] redemande,
La bele Yseut, anuit viande.
Artus diﬅ : « Bien l'a deservi.
Ha ! roïne, donez la li ! »
Yseut la bele diﬅ au roi :
« Par cele foi que je vos doi,
Forz[h] truanz eﬅ, asez en a,
Ne mangera hui ce qu'il a.
Soz sa chape senti sa guige.
Rois, s'aloiere n'apetiche[i] :

sont des demi-pains et des miches entières, des morceaux et des quartiers de viande que j'ai sentis dans son sac. Il a de la nourriture, et il est bien habillé. Vos guêtres, s'il veut les vendre, lui rapporteront cinq sous sterling et, avec la capuche de mon mari, qu'il achète des brebis, il sera berger, ou un âne pour faire passer le marécage ! C'est un vaurien, je le sais bien. Aujourd'hui il a bien gagné sa vie, il a trouvé les gens qu'il lui fallait. Mais de moi il n'obtiendra pas la valeur d'un sou, ni le moindre fifrelin. » Tout cela amuse bien les deux rois. Ils amènent à Yseut son palefroi, et l'aident à monter, puis s'en vont. Alors ceux qui ont des armes commencent à jouter.

Tristan quitte le rassemblement et revient trouver maître Governal qui l'attend. Celui-ci a amené deux beaux chevaux de Castille[1] avec frein, selle, deux lances et deux écus. Il les avait bien camouflés. Que vous dire des deux cavaliers eux-mêmes ? Governal avait mis sur sa tête une écharpe de soie blanche : on ne voyait de toute façon que ses yeux. Il s'est remis en marche, au pas, sur son cheval beau et gras. Quant à Tristan, il montait Beau Joueur, le meilleur cheval qu'on pût trouver. Tunique, selle, cheval et bouclier, tout était recouvert de soie noire ; son visage aussi, couvert d'un voile noir, ne laissait apparaître ni la tête ni les cheveux. À sa lance il avait mis l'enseigne que la belle lui avait fait remettre.

Les pains demiés et les entiers
3968 Et les pieces et les quartiers
Ai bien parmié le sac sentu.
Viande a, si est bien vestu.
De vos sorchauz, s'il les veut vendre,
3972 Puet il cinc soz d'esterlins prendre,
Et de l'aumuce mon seignor,
Achat berbiz[a], si soit pastor,
Ou un asne qui past[b] le tai.
3976 Il est herlot, si que jel sai.
Hui a suï bone pasture,
Trové a gent a sa mesure[c].
De moi n'en portera qui valle
3980 Un sol ferlinc n'une maalle. »
Grant joie en meinent li dui roi.
Amené ont son palefroi,
Montee l'ont ; d'iluec tornerent.
3984 Qui ont armes lors bohorderent.
Tristran s'en vet du parlement,
Vient a son mestre, qui l'atent.
Deus chevaus riches de Castele
3988 Ot amené, o frain, o sele,
Et deus lances et deus escuz.
Mot les out bien desconneüz.
Des chevaliers que vos diroie ?
3992 Une[d] guinple blanche de soie
Out Governal sor son chief mise :
N'en pert que l'uel en nule guise.
Arire s'en torne le pas,
3996 Mot par out bel cheval et cras.
Tristran rot le Bel Joëor :
Ne puet on pas trover mellor.
Cote, sele[e], destrier et targe
4000 Out covert d'une noire sarge[f] ;
Son vis out covert d'un noir voil,
Tot out[g] covert et chief et poil.
A[h] sa lance ot l'enseigne mise
4004 Que la bele li ot tramise.

Chacun d'eux monte sur son destrier, ayant ceint l'épée d'acier. Ainsi armés, sur leurs chevaux, traversant une prairie verte entre deux vallons, ils surgissent dans la Blanche Lande. Gauvain, le neveu d'Arthur, dit à Girflet : « En voilà deux qui arrivent au galop. Je ne les connais pas ; sais-tu qui ils sont ? — Je les connais bien, répond Girflet, cheval noir et enseigne noire, c'est le Noir de la Montagne[1]. L'autre, je le reconnais à ses armes bariolées, car il n'y en a guère en ce pays. Ce sont des enchanteurs[2], j'en suis certain. » Ils arrivent à l'extérieur de la troupe, leur écu à la main[3], la lance en bataille, l'enseigne fixée à la pointe en fer. Ils portent bien leurs armes, comme s'ils étaient nés avec[4]. Le roi Marc et le roi Arthur parlent de ces chevaliers beaucoup plus qu'ils ne font des gens de leur suite, là-bas, dans l'étendue de la plaine. Car ces deux chevaliers se font voir partout dans les rangs, et beaucoup de gens ont l'occasion de les regarder. Ils foncent tous les deux sur l'avant-garde, mais ils ne trouvent personne pour se battre contre eux. La reine les a bien reconnus. Elle se tient avec Brengain un peu à l'écart de la foule rassemblée. André aussi arrive sur son destrier, tout armé, lance en bataille, l'écu à la main ; il attaque Tristan de front. Il ne le reconnaissait pas, mais Tristan l'avait bien reconnu. Il le frappe sur l'écu, l'abat en plein chemin et lui casse un bras. André tombe aux pieds de la reine, sur le dos, sans pouvoir se relever[5].

Chascun monte sor son destrier,
Chascun out çaint le brant d'acier.
Einsi armé, sor lor chevaus,
Par un vert pré, entre deus vaus,
Sordent sus en la Blanche Lande.
Gauvains, li niés Artus, demande
Gerflet : « Vez en la deus venir,
Qui mot vienent de grant aïr.
Nes connois pas : ses tu qu'il sont ?
- Ges connois bien, Girflet respont.
Noir cheval a et noire enseigne :
Ce est li Noirs de la Montaigne.
L'autre connois as armes vaires[a],
Qar en cest païs n'en a gaires.
Il sont faé, gel sai sanz dote. »
Icil vindrent fors de la rote,
Les escus pris[b], lances levees,
Les enseignes as fers[c] fermees.
Tant bel portent lor garnement
Conme s'il fusent né dedenz.
Des deus parolent assez plus
Li rois Marc et li rois Artus
Qu'il ne font de lor deus conpaignes,
Qui sont laïs es larges plaignes.
Es rens perent li dui sovent,
Esgardé sont de mainte gent.
Parmié l'angarde ensenble poignent,
Mais ne trovent a qui il joignent.
La[d] roïne bien les connut :
A une part du renc s'estut,
Ele et Brengain. Et Andrez vint
Sor son destrier, ses armes tint ;
Lance levee, l'escu pris,
A Tristran saut en mié le vis.
Nu connoisoit de nule rien,
Et Tristran le connoisoit bien.
Fiert l'en l'escu, en mié la voie
L'abat et le braz li peçoie.
Devant les piez a la roïne
Cil jut sanz lever sus l'eschine.

Governal a vu le forestier venir de l'endroit où sont les tentes, sur un destrier ; c'était celui qui avait voulu livrer Tristan à ses bourreaux, dans la forêt où il dormait profondément. Governal s'élance contre lui à vive allure, et l'autre est déjà en grand danger de mort. Il lui enfonce le fer tranchant dans le corps, et l'acier ressort de l'autre côté avec le cuir. Le forestier tombe mort, sans qu'aucun prêtre lui ait porté secours, possibilité d'ailleurs exclue par la rapidité de l'action[1]. Yseut, qui ne s'embarrasse pas de préjugés, en sou-rit doucement sous sa guimpe. Girflet, Cinglor, Yvain, Tolas[2], Coris et Gauvain voient malmener leurs compagnons. « Seigneurs, dit Gauvain, qu'allons-nous faire ? Le forestier gît là, bouche ouverte. Sachez que ce sont deux enchanteurs. Nous ne les connaissons pas du tout. Maintenant ils nous prennent pour des lâches. Élançons-nous vers eux pour aller les prendre. — Celui qui pourra nous les livrer nous aura rendu un grand service », dit le roi. Cependant, Tristan et Governal se dirigent vers le gué et passent de l'autre côté. Les autres n'osant les poursuivre restent pantois, figés de peur ; ils pensent avoir eu affaire à des fantômes. Ils veulent regagner leur cantonnement, car ils renoncent à jouter.

Arthur accompagne la reine, à sa droite. Le chemin lui a semblé court . . . .
pour qui s'éloignerait sur la droite. Ils descendent de cheval devant leur logement. Ce sont des tentes dressées, nom-

Governal vit le forestier
Venir des tres, sor un destrier[a],
Qui vout Tristran livrer a mort
En sa forest, ou dormoit fort.
Grant[b] aleüre a lui s'adrece,
Ja ert de mort en grant destrece.
Le fer trenchant li mist el cors,
O l'acier bote le cuir fors.
Cil chaï mort, si c'onques prestre
N'i vint a tens ne n'i pot estre.
Yseut, qui ert et franche et sinple,
S'en rist doucement soz sa ginple.
Gerflet et Cinglor et Ivain,
Tolas et Coris et Vauvain
Virent laidier lor conpaignons :
« Seignors, fait Gaugains, que ferons ?
Li forestier gist la baé.
Saciez[c] que cil dui sont faé.
Ne tant ne quant nes connoisons :
Or nos tienent il por bricons.
Brochons a eus, alons les prendre.
- Quis nos porra[d], fait li rois, rendre,
Mot nos avra servi a gré. »
Tristran se trait aval au gé
Et Governal, outre passerent.
Li autre sirre nes oserent,
En pais remestrent, tuit estroit ;
Bien penserent fantosme soit.
As herberges vuelent torner,
Qar laisié ont le bohorder.
Artus la roïne destroie.
Mot li senbla brive la voie[e]
. . . .
Qui la voie aloignast sor destre.
Decendu sont a lor herberges.
En la lande ot assez herberges[f] :

breuses, sur la lande. Les cordages en ont coûté très cher. Au lieu de joncs et de roseaux tous ont jonché leurs tentes de glaïeuls. Ils arrivent par chemins et sentiers. La Blanche Lande fourmille de monde. Plus d'un chevalier y a amené son amie. Ceux qui campent dans la prairie entendent les chasseurs ramenant de grands cerfs. Ils passent la nuit sur la lande[1]. Chacun des deux rois siège pour écouter les requêtes. Ceux qui ont quelque fortune s'empressent : on échange des cadeaux.

Le roi Arthur, après manger, va tenir compagnie au roi Marc sous sa tente[2]. Il y emmène les gens de la maison royale. On ne trouvait guère là de vêtements de laine. La plupart étaient de soie. Que vous dire des doublures ? Si elles étaient en laine, elles étaient teintes de pourpre : vêtements de laine, mais écarlates ! Il y avait donc là beaucoup de personnes richement habillées. On n'a jamais vu deux cours royales aussi brillantes. On y trouvait tout ce dont on avait besoin. À l'intérieur des tentes la joie a régné. Durant la nuit, on a discuté de cette affaire : comment cette noble reine de bonne famille pourra se disculper de l'outrage en présence des rois et de leur entourage.

Le roi Arthur va se coucher en même temps que ses amis, nobles et fidèles. Le son de nombreux chalumeaux et trompettes arrivait à tous ceux qui pouvaient se trouver dans la forêt, en provenance des tentes. Avant le jour, il commença à tonner ;

Mot en costerent li cordel.
En leu de jonc et de rosel,
Glagié avoient tuit[a] lor tentes.
Par chemins vienent et par sentes ;
La Blanche Lande fu vestue,
Maint chevalier i out sa drue[b].
Cil qui la fu enz en la pree
De maint grant cerf ot la menee.
La nuit sejornent an la lande.
Chascun rois sist a sa demande.
Qui out devices n'est pas lenz :
Li uns a l'autre fait presenz.
Ly rois Artus, aprés mengier,
Au tref roi Marc vait cointoier,
Sa privee maisnie maine.
La ot petit de dras de laine,
Tuit li plusor furent de soie.
Des volseüres[c] que diroie ?
De laine i out, ce fu en graine,
Escarlate cel drap de laine ;
Mot i ot gent de riche ator,
Nus ne[d] vit deus plus riches corz :
Mestier[e] nen est dont la nen ait.
Es pavellons ont joie fait.
La nuit devisent lor afaire,
Conment la franche debonere
Se doit deraisnier de l'outrage[f],
Voiant les rois et lor barnage.
Couchier s'en vait li rois Artus
O ses barons et o ses druz.
Maint calemel, mainte troïne,
Qui fust[g] la nuit en la gaudine
Oïst an pavellon soner.
Devant le jor prist a toner :

cela laissait prévoir une journée chaude[1]. Les guetteurs ont sonné l'arrivée du jour. Partout on commence à se lever ; les voilà tous debout, sans traîner.

Dès la première heure le soleil était chaud ; le brouillard s'était dissipé, la gelée blanche avait disparu. Devant les tentes des deux rois se sont rassemblés les gens de Cornouailles. Tous les chevaliers du royaume, pour cette assemblée de la cour, avaient amené leur femme. On avait mis un tapis de soie, un brocart gris, devant la tente du roi : il était tout brodé d'animaux, à petits points d'aiguille. On l'avait étendu sur l'herbe verte. Le tapis avait été acheté à Nicée[2]. Toutes les reliques[3] venant des trésors de Cornouailles, phylactères, armoires ou autres réduits servant au rangement, c'est-à-dire des reliquaires, des écrins, des châsses, des croix d'or ou d'argent, des lingots de métal, avaient été placées sur le tapis, bien rangées et en ordre. Les rois se retirent à l'écart ; ils veulent définir les conditions d'un jugement équitable[4]. Le roi Arthur parle d'abord, ayant l'habitude de prendre l'initiative : « Roi Marc, dit-il, celui qui t'a conseillé cette réunion extraordinaire a eu une idée choquante. À coup sûr, ajoute-t-il, il outrepasse les limites de la justice. Mais tu te lances à l'aventure trop facilement, tu ne dois pas croire des mensonges. Il t'a concocté une sauce trop amère, celui qui t'a fait réunir cette assemblée. Il mériterait de le payer par un châtiment corporel, celui qui a voulu te faire faire cela. La

A fermeté, fu de chalor.
Les gaites ont corné[a] le jor ;
Par tot conmencent a lever,
Tuit sont levé sanz demorer.
Li soleuz fu chauz sor la prime,
Choiete fu et nielle et frime.
Devant les tentes as deus rois
Sont asenblé Corneualois :
N'out chevalier en tot le reigne
Qui n'ait o soi a cort sa feme.
Un drap de soie, un paile[b] bis
Devant le tref au roi fu mis :
Ovrez fu en bestes, menuz.
Sor l'erbe vert fu estenduz.
Li dras fu achaté en Niques.
En Cornoualle n'ot reliques
En tresor ne en filatieres,
En aumaires n'en autres ceres[c],
En fiertres n'en escrinz n'en chases,
En croiz d'or ne d'argent n'en mases,
Sor le paile[d] les orent mises,
Arengies, par ordre asises.
Li roi se traient une part,
Faire i volent loial esgart.
Li rois Artus parla premier,
Qui de parler fu prinsautier :
« Rois Marc, fait il, qui te conselle
Tel outrage si fait mervelle :
Certes, fait il, sil se desloie.
Tu es legier a metre en voie,
Ne dois croire parole fause.
Trop te fesoit amere[e] sause
Qui parlement te fist joster.
Mot li devroit du cors coster
Et ennuier, qui voloit faire.
La franche Yseut, la debonere,

noble Yseut, de bonne famille, ne veut accepter ni renvoi ni délai. Ils doivent être sûrs d'une chose, ceux qui vont la mettre à l'épreuve, c'est que je ferai pendre, désormais, ceux qui l'accuseront encore de mauvaise conduite, mus par l'envie, une fois qu'elle se sera disculpée. Ce sera un cas passible de la peine de mort. Écoute-moi donc, roi, voici le moyen de savoir s'il y a faute : la reine va s'avancer de manière à être vue par tout le monde, petits et grands, et elle jurera, main droite tendue, sur les reliques, devant le Roi des cieux, qu'elle n'a jamais eu de relations amoureuses avec ton neveu, ni deux fois ni une seule fois, dont on puisse lui reprocher la vilenie, et qu'elle ne s'est jamais conduite en amour comme une fille de mauvaise vie[1]. Roi Marc, cela a trop duré. Quand elle aura fait ce serment, dis à tes barons d'aller en paix. — Ah ! sire Arthur, qu'y puis-je ? Tu me blâmes et tu as raison. Car il faut être fou pour croire les envieux ! Je les ai crus malgré moi. Si la reine peut se disculper dans ce pré, quiconque osera, après son acquittement, dire quoi que ce soit pour la déshonorer recevra une punition sévère. Sache-le, Arthur, noble roi, si cela s'est passé ainsi, ce fut contre ma volonté. Mais qu'ils prennent garde à partir de maintenant ! » Ils arrêtent là leur entretien.

Tout le monde a déjà pris place dans les rangées, sauf les deux rois ; non sans raison, car Yseut se tient entre eux deux, à portée de main. Gauvain s'est placé près des reliques.

Ne veut respit ne terme avoir.
Cil püent bien de fi savoir,
Qui vendront sa deresne prendre,
Que ges ferai encore pendre,
Qui la reteront de folie
Pus sa deresne, par envie :
Digne seroient d'avoir mort.
Or oiez, roi, qui ara tort :
La roïne vendra avant,
Si qel verront petit et grant,
Et si jurra o sa main destre,
Sor les corsainz, au roi celestre
Qu'el'onques n'ot amor conmune
A ton nevo, ne deus ne une,
Que l'en tornast a vilanie,
N'amor ne prist par puterie.
Dan Marc, trop a ice duré :
Qant ele avra eisi juré,
Di tes barons qu'il aient pes.
- Ha ! sire Artus, q'en pus je mes ?
Tu me blasmes, et si as droit[a],
Quar fous est qui envieus croit.
Ges ai creüz outre mon gré.
Se la deraisne est en cel pré,
Ja n'i avra mais si hardiz,
Se il aprés les escondiz
En disoit rien se anor non,
Qui n'en eüst mal gerredon.
Ce saciez vos, Artus, frans rois,
C'a[b] esté fait, c'est sor mon pois.
Or se gardent d'ui en avant ! »
Li consel departent atant.
Tuit[c] s'asistrent par mié les rens,
Fors les deus rois. C'est a grant sens :
Yseut fu entre eus deus as mains.
Pres des reliques fu Gauvains[d] ;

Les gens de la maison d'Arthur, si estimée, se sont rangés autour du tapis de soie. Arthur a pris la parole le premier, étant le plus près d'Yseut : « Écoutez-moi, belle Yseut, entendez les termes de la justification que nous attendons de vous : il faut dire que Tristan n'a eu pour vous aucune passion amoureuse contre la morale ni contre la raison, mais seulement ces sentiments d'affection qu'il devait avoir envers son oncle et sa compagne[1].

— Seigneurs, fait-elle, par la grâce de Dieu, je vois ici de saintes reliques. Écoutez bien le serment que je fais pour donner au roi ici présent l'assurance qu'il réclame : je jure par Dieu et par saint Hilaire[2], sur ces reliques, sur ce reliquaire, sur toutes les reliques qui ne sont pas ici et sur les reliquaires qui sont ailleurs de par le monde, qu'entre mes cuisses n'est entré aucun homme, sauf le lépreux qui m'a prise en charge pour me faire traverser le gué, et le roi Marc mon époux. J'exclus ces deux hommes de mon serment, mais personne d'autre au monde. De ces deux hommes je ne peux m'excuser, le lépreux et le roi Marc, mon époux. Car le lépreux a bien été entre mes jambes[3] . . . .
. . . .
Mais si quelqu'un veut que j'ajoute quelque chose, je suis toute prête à le faire ici même. »

Tous ceux qui l'ont entendue prêter ainsi serment ne peuvent en supporter davantage. « Dieu[4] ! dit chacun, avec

La mesnie Artus, la[a] proisie,
Entor le paile est arengie.
Artus prist la parole en main,
Qui fu d'Iseut le plus prochain :
« Entendez moi, Yseut la bele,
Oiez de qoi on vos apele :
Que Tristran n'ot vers vos amor
De puteé ne de folor,
Fors cele que devoit porter
Envers son oncle et vers sa per.
- Seignors, fait el, por Deu merci
Saintes reliques voi ici.
Or escoutez que je ci jure,
De quoi le roi ci aseüre :
Si m'aït Dex et saint Ylaire,
Ces reliques, cest saintuaire,
Totes[b] celes qui ci ne sont
Et tuit icil de[c] par le mont,
Q'entre mes cuises n'entra home,
Fors le ladre qui fist sorsome[d],
Qui me porta outre les guez,
Et li rois Marc mes esposez[e].
Ces deus ost de mon soirement,
Ge n'en ost plus de tote gent.
De deus ne me pus escondire :
Du ladre, du roi Marc, mon sire.
Li ladres fu entre mes janbes[f]
. . . .
Qui voudra que je plus en face,
Tote en sui preste en ceste place. »
Tuit cil qui l'ont oï jurer
Ne püent pas plus endurer :
« Dex ! fait chascuns[g], si fiere en jure :
Tant en a fait aprés droiture !
Plus i a mis que ne disoient
Ne que li fel ne requeroient :

quelle fierté a-t-elle fait ce serment ! Elle a bien fait ce qu'il fallait selon la juſtice. Elle en a même dit plus que ce dont avaient parlé les traîtres, plus qu'ils n'en demandaient. Elle n'a pas besoin d'autre juſtification, en plus de celle que vous avez entendue, grands et petits, concernant le roi et son neveu. Elle a juré et fait serment qu'entre ses cuisses personne n'eſt entré sinon le lépreux qui l'a portée hier, vers l'heure de tierce, pour traverser le gué, et le roi Marc, son époux. Malheur à qui désormais mettra sa parole en doute ! »

Le neveu d'Arthur[1] s'eſt levé et il a tenu ce discours au roi Marc, de manière à être entendu de tous les barons : « Roi, nous avons entendu et compris la juſtification. Que maintenant les trois[2] traîtres, Denoalan, Ganelon et Godoïne le Mauvais ne prononcent plus une seule parole. Si jamais ils se trouvent dans ce pays, ni paix ni guerre ne me retiendront, si je reçois un appel d'Yseut, la belle reine, d'aller de toute la vitesse de mes chevaux soutenir contre eux son bon droit. — Seigneur, dit-elle, je vous remercie ! » Ces trois personnages sont déteſtés à la cour d'Arthur. Les gens des deux cours se séparent et s'en vont. Yseut, la belle aux cheveux blonds, remercie beaucoup le roi Arthur. « Dame, dit-il, je me porte garant. Vous ne trouverez plus personne, tant que j'aurai santé et vie, qui ne dise du bien de vous. Les traîtres regretteront leur idée. Je prie le roi votre époux, sincèrement et très amicalement,

Ne li covient plus escondit
Q'avez oï, grant et petit,
Fors[a] du roi et de son nevo.
Ele a juré et mis en vo
Q'entre ses cuises nus n'entra
Que li meseaus qui la porta
Ier, endroit tierce, outre les guez[b],
Et li rois Marc, ses esposez.
Mal ait jamais l'en mesquerra ! »
Li niés[c] Artus en piez leva,
Li roi Marc a mis a raison,
Que tuit l'oïrent li baron :
« Rois, la deraisne avon veüe
Et bien oïe et entendue.
Or esgardent li troi[d] felon,
Donoalent et Guenelon,
Et Goudoïne li mauvés,
Qu'il ne parolent sol jamés.
Ja ne seront en cele terre
Que m'en teniſt[e] ne pais ne gerre,
Des que j'orroie la novele
De la roïne Yseut la bele,
Que n'i allons a esperon
Lui deraisnier par grant raison.
- Sire, fait el, voſtre merci ! »
Mot sont de cort li troi haï.
Les corz departent, si s'en vont.
Yseut la bele o le chief blont
Mercie mot le roi Artur.
« Dame, fait il, je vos asur :
Ne troverez mais qui vos die,
Tant con j'aie santé ne vie,
Nis une rien se amor non[f].
Mal le penserent li felon.
Ge prié le roi voſtre seignor,
Et feelment, mot par amor,

de ne plus jamais croire aucun d'eux en ce qui vous concerne. » Le roi Marc répond : « S'il m'arrivait désormais de le faire, j'en porterais le blâme. » Ils se sont séparés. Chacun retourne dans son royaume. Le roi Arthur va à Durham, le roi Marc reste en Cornouailles. Tristan séjourne dans la région, sans être inquiété.

Le roi Marc règne en paix sur la Cornouailles[1]. Tous le craignent, de loin comme de près. Yseut l'accompagne à la chasse de nouveau ; il met tout son zèle à lui témoigner son amour. Mais si d'autres vivent en paix, les trois traîtres sont à l'affût d'une éventuelle félonie. Ils reçoivent la visite d'un espion qui cherche un moyen d'améliorer sa fortune : « Seigneurs, fait-il, écoutez-moi un peu et, si je vous dis des mensonges, faites-moi pendre. Le roi, l'autre jour, vous a su mauvais gré et vous a pris en haine à cause du jugement imposé à sa femme. Je veux bien qu'on me pende ou me perde si je ne vous montre pas, bien visible, Tristan, là où il attend l'occasion de parler à sa chère maîtresse. Il se cache, mais je connais sa cachette. Quand le roi va à la chasse, Tristan, aussi malin que le sire de Maupertuis[2], vient prendre congé dans sa chambre même. Faites-moi réduire en cendres si, allant à la fenêtre de sa chambre, derrière la maison et à droite, vous n'y voyez pas venir Tristan, l'épée au côté, un arc à la main et deux flèches dans l'autre[3]. Cette nuit même vous le verrez venir, avant l'aube.

Que mais felon de vos ne croie. »
Dist li roi Marc : « Se jel faisoie
D'or en avant, si me blasmez. »
Li uns de l'autre s'est sevrez,
Chascun s'en vient a son roiaume :
Li rois Artus vient a Durelme,
Rois Marc remest en Cornoualle.
Tristran sejorne, poi travalle.
Li rois a Cornoualle en pes,
Tuit le criement et luin et pres.
En ses deduiz Yseut en meine,
De lié amer forment se paine.
Mais, qui q'ait pais, li troi felon
Sont en esgart de traïson.
A eus fu venue une espie,
Qui va querant changier sa vie.
« Seignors, fait il, or m'entendez.
Se je vos ment, si me pendez.
Li rois vos sout l'autrier mal gré
Et vos en acuelli en hé,
Por le deraisne sa mollier.
Pendre m'otroi ou essillier,
Se ne vos mostre apertement
Tristran, la ou son aise atent
De parler o sa chiere drue.
Il est repost, si sai sa mue.
Qant li rois vait a ses[a] deduis,
Tristran set mot de Malpertuis[b],
En la chanbre vet congié prendre.
De moi faciez en un feu cendre,
Se vos alez a la fenestre
De la chanbre, derier a destre,
Se n'i veez Tristran venir,
S'espee çainte, un arc tenir,
Deus seetes en l'autre main.
Enuit verrez venir, par main.

— Comment le sais-tu ? — Je l'ai vu. — Tristan ? — Oui, vraiment, et je l'ai bien reconnu. — Quand y était-il ? — Ce matin même, je l'y ai vu. — Et qui était avec lui ? — Son ami. — Son ami ? Et qui donc ? — Le seigneur Governal. — Où sont-ils installés ? — Dans une belle maison où ils s'amusent. — C'est chez Dinas ? — Est-ce que je sais ? — Il sait sûrement où ils sont. — C'est probable. — Où les verrons-nous ? — Par la fenêtre de la chambre ; c'est pure vérité ! Si je vous le montre, j'attends une bonne récompense, puisqu'on remet la main dessus. — Dis-moi ton prix. — Un marc d'argent. — D'accord, et même plus, je te le promets sur l'Église et sur la messe. Si tu nous le montres, tu ne peux manquer d'être enrichi par nous.

— Écoutez-moi maintenant, continue ce sale individu, il y a une petite fenêtre[1] sur la façade de la chambre de la reine, avec un rideau que l'on peut tirer devant. Aux abords de la chambre, le ruisseau s'élargit, avec une épaisse bordure d'iris. Que l'un de vous trois y aille de bon matin. En passant par la brèche dans le mur du nouveau jardin, qu'il aille avec précaution jusqu'à l'embrasure. Il n'y a pas d'autre ouverture. Taillez une longue perche avec un couteau pour en faire un crochet bien pointu. Vous piquerez le tissu du rideau avec le crochet pointu comme une épine. Il n'y aura qu'à tirer doucement le rideau qui masque l'ouverture, car on ne l'attache pas, pour bien voir Tristan à l'intérieur, quand il viendra parler à la reine.

- Conment le sez ? - Je l'ai veü.
- Tristran ? - Je, voire, et conneü.
- Qant i fu il ? - Hui main l'i vi.
- Et qui o lui ? - Cil son ami.
- Ami ? Et qui ? - Dan Governal.
- Ou[a] se sont mis ? - En haut ostal
Se deduient. - C'est chiés Dinas ?
- Et je que sai ? - Il n'i sont pas
Sanz son seü ! - Asez puet estre.
- Ou verron nos ? - Par la fenestre
De la chanbre ; ce est tot voir.
Se gel vos mostre, grant avoir
En doi avoir, quant l'en ratent.
- Nomez[b] l'avoir. - Un marc d'argent.
- Et plus assez que la pramesse,
Si nos[c] aït iglise et messe.
Se tu mostres, n'i puez fallir
Ne te façon amanantir.
- Or m'entendez, fait li cuvert,
Et un petit pertus[d] overt
Endroit la chanbre la roïne.
Par dedevant vet la cortine.
Triés la chanbrë[e] est grant la doiz
Et bien espesse li jagloiz[f].
L'un de vos trois i aut matin ;
Par la fraite du nuef jardin
Voist belement tresque au pertus.
Fors la fenestre n'i a[g] nus.
Faites une longue brochete,
A un coutel, bien agüete[h] ;
Poigniez le drap de la cortine
O la broche poignant d'espine.
La cortine souavet sache
Au pertuset (c'on ne l'estache),
Que tu voies la dedenz cler,
Qant il venra a lui parler.

Si vous assurez cette surveillance seulement trois jours, je consens que l'on me brûle, si finalement vous ne voyez pas ce que j'ai dit. » Chacun d'eux assure à son tour : « C'est promis, affaire conclue ! » Et ils renvoient l'espion à plus tard.

Alors ils discutent pour savoir lequel des trois ira le premier voir les ébats en chambre de Tristan avec celle qui lui appartient. Ils se mettent d'accord : ce sera Godoïne[1] qui ira la première fois. Ils se séparent, et chacun va de son côté. Dès demain ils sauront comment Tristan assure son service. Dieu ! la noble dame ne se méfiait pas des traîtres ni de leur complot. Par Périnis, un de ses familiers, elle avait fait demander à Tristan de venir la voir le lendemain matin : le roi irait à Saint-Lubin[2].

Écoutez, seigneurs, cette étonnante aventure[3] ! Le lendemain, quand la nuit était encore obscure, Tristan s'était mis en route, traversant les fourrés épais d'aubépine. À la lisière d'un bois, comme il regardait, il vit venir Godoïne : il revenait de sa cachette. Tristan lui tend une embuscade, se dissimulant dans le buisson d'épines. « Ah ! Dieu, protège-moi, que celui qui vient ne m'aperçoive pas avant qu'il ne soit à ma portée ; je vais l'accueillir ! » Il l'attend sans bouger, tenant son épée. Mais Godoïne prend un autre chemin[4]. Tristan reste là, très contrarié. Puis il sort de son buisson, et se dirige du même côté, mais en vain, car l'autre s'éloigne,

S'eissi t'en prenz sol trois jorz garde[a],
Atant otroi que l'en m'en arde
Se ne veez ce que je di. »
Fait chascun d'eus : « Je vos afi
A tenir nostre covenant. »
L'espie font aler avant.
   Lors devisent li qeus d'eus trois
Ira premier voier l'orlois
Que Tristran an[b] la chanbre maine
O celié qui seue est demeine.
Otroié ont que Goudoïne
Ira au premerain termine.
Departent soi, chascun s'en vet,
Demain[c] savront con Tristran sert.
Dex ! la franche ne se gardoit
Des felons ne de lor tripot.
Par Perinis, un suen prochain,
Avoit mandé que l'endemain
Tristran venist a lié matin :
Li rois iroit a Saint Lubin.
   Oez, seignors, quel aventure !
L'endemain fu la nuit oscure.
Tristran se fu mis a la voie
Par l'espesse d'un'espinoie.
A l'issue d'une gaudine
Garda, vit venir Gondoïne :
Et s'en venoit de son recet.
Tristran li a fet un aget,
Repost se fu an[d] l'espinoi.
« Ha ! Dex, fait il, regarde moi,
Que cil qui vient ne m'aperçoive
Tant que devant moi le reçoive ! »
En sus l'atent, s'espee tient.
Goudoïne autre voie tient.
Tristran remest, a qui mot poise.
Ist du buison, cele part toise,
Mais por noient ; quar cil s'esloigne,
Qui en fel leu a mis sa poine.

préparant un mauvais coup. Peu de temps après, Tristan regarda au loin et vit venir Denoalan, chevauchant à l'amble, avec deux lévriers de grande taille. Il se plaça à l'affût, derrière un pommier. Denoalan suivait le sentier sur un palefroi noir, ayant envoyé ses chiens lever, dans un fourré, un sanglier sauvage. Avant qu'ils puissent le débusquer, leur maître aura reçu un tel coup qu'aucun médecin ne pourra plus le guérir.

Le vaillant Tristan avait enlevé sa cape. Denoalan s'est avancé rapidement. Le prenant à l'improviste, Tristan bondit. L'autre veut s'enfuir, mais il ne peut : Tristan le rattrape et le fait mourir ; il n'y avait rien d'autre à faire, car Denoalan cherchait sa mort, mais Tristan a su l'éviter : il lui coupa la tête avant que l'autre n'ait eu le temps de dire : « Touché ! » De son épée il lui trancha les tresses qu'il mit dans sa chausse pour les montrer à Yseut et lui prouver qu'il l'avait tué[1]. Tristan quitte les lieux rapidement.

« Hélas ! fait-il, qu'est devenu Godoïne ? Il s'est sauvé, lui que j'ai vu venir tout à l'heure si pressé. Où est-il passé ? Il s'en est allé tout de suite. S'il m'avait attendu, il aurait pu savoir qu'il n'aurait pas meilleure récompense que celle remportée par Denoalan, le traître, à qui j'ai coupé la tête. » Tristan laisse le corps par terre, en rase campagne, sur le dos, tout sanglant. Il essuie son épée, la remet au fourreau, reprend sa cape

Tristran garda au luien, si vit
(Ne demora que un petit)
Denoalan venir anblant,
O deus levriers, mervelles grant.
Afustez est a un pomier.
Denoalent vint le sentier
Sor un petit palefroi noir.
Ses chiens out envoié mover
En une espoise un fier sengler.
Ainz qu'il le puisen desangler,
Avra lor mestre tel colee
Que ja par mire n'ert sanee.
Tristran li preuz fu desfublez.
Denoalen est tost alez ;
Ainz n'en sout mot, quant Tristran saut,
Fuïr s'en veut ; mais il i faut :
Tristran li fu devant trop pres.
Morir le fist. Q'en pout il mes ?
Sa mort queroit : cil s'en garda,
Que le chief du bu li sevra.
Ne li lut dire : « Tu me bleces. »
O l'espee trencha les treces,
En sa chauce les a boutees,
Qant les avra Yseut mostrees,
Qu'ele l'en croie qu'il l'a mort.
D'iluec s'en part Tristran a fort.
« Ha ! las, fait il, qu'est devenuz
Goudouïnë (or s'est toluz),
Que vi venir orainz si tost ?
Est il passez ? Ala tantost ?
S'il m'atendist, savoir peüst
Ja mellor gerredon n'eüst
Que Donalan[a], le fel, enporte,
Qui j'ai laisié la teste morte. »
Tristran laise le cors gesant
Enmié la lande, envers, sanglent.
Tert s'espee, si l'a remise
En son fuerre, sa chape a prise,

et remet son capuchon sur sa tête ; il place encore un gros morceau de bois sur le corps. Il se dirige vers la chambre de son amie. Mais écoutez ce qui est arrivé[1].

Godoïne était arrivé en courant avant Tristan. Ayant percé le rideau, il voyait la chambre dont le sol était bien tapissé de feuilles. Il pouvait voir tout ce qui se trouvait à l'intérieur, mais il n'y avait pas d'autre homme que Périnis. Brengain, la suivante de la belle Yseut, était venue la peigner. Elle avait encore le peigne à la main. Le traître qui les observait de derrière le mur vit entrer Tristan, son arc en bon bois de cytise à la main, avec ses deux flèches, et dans l'autre main deux tresses assez longues[2]. Il ôta sa cape, laissant voir sa belle stature. Yseut, la belle aux cheveux blonds, se lève, va à sa rencontre et le salue. Par la fenêtre elle aperçoit l'ombre de la tête de Godoïne. La reine comprenait très vite. Tout son corps se mit à transpirer de colère. Tristan s'adressa à Yseut : « Sur mon salut, croyez-moi, dit-il, voici les tresses de Denoalan. Je t'ai vengée de lui ; jamais plus il n'achètera ni ne marchandera d'écu ni de lance. — Seigneur, fait-elle, qu'y puis-je ? Mais je vous prie de tendre cet arc et nous verrons s'il est bien bandé[3]. » Tristan se fige et réfléchit. Écoutez, il délibère intérieurement. Il se concentre, et tend son arc. Il demande des nouvelles du roi Marc, et Yseut lui dit ce qu'elle en sait . . . .

. . . .

Le chaperon el chief se[a] met,
Sor le cors un grant fust atret.
A la chanbre sa drue vint.
Mais or oiez con li avint.
 Goudoïne fu acoruz
Et fu ainz que Tristran venuz.
La cortine ot[b] dedenz percie ;
Vit la chanbre, qui fu jonchie,
Tot vit quant que dedenz avoit,
Home fors Perinis ne voit.
Brengain i vint, la damoisele,
Ou out pignié Yseut la bele :
Le pieigne avoit encor o soi.
Le fel qui fu a la paroi
Garda, si vit Tristran entrer,
Qui tint un arc d'aubor anter[c].
En sa main tint ses deus seetes,
En l'autre deus treces longuetes.
Sa chape osta, pert ses genz cors.
Iseut, la bele o les crins sors,
Contre lui lieve, sil salue.
Par sa fenestre vit la nue
De la teste de Gondoïne.
De grant savoir fut la roïne,
D'ire tresue sa persone.
Yseut Tristran en araisone :
« Se Dex me gart, fait il, au suen,
Vez les treces Denoalen.
Ge t'ai de lui pris la venjance :
Jamais par lui escu ne lance
N'iert achatez ne mis en pris.
- Sire, fait ele, ge q'en puis ?
Mes prié vos que cest arc tendez,
Et verron com il est bendez. »
Tristran s'esteut, si s'apensa,
Oiez ! en son penser tensa.
Prent s'entente, si tendi l'arc.
Enquiert noveles du roi Marc :
Yseut l'en dit ce qu'ele en sot[d].
. . . .

Si Godoïne avait pu s'échapper vivant, il aurait fait renaître un conflit mortel entre le roi Marc et son épouse Yseut. Mais Tristan — que Dieu lui accorde de conquérir la gloire ! — l'empêchera de s'échapper. Yseut n'avait pas envie de plaisanter : « Ami, engage une flèche dans la corde, prends garde que le fil ne se torde, je vois quelque chose de désagréable. Tristan, tends ton arc au maximum ! » Tristan, immobile, réfléchit un moment. Il sait bien qu'elle voit quelque chose qui lui déplaît. Il lève les yeux. Alors il frémit, il sursaute et tremble : à contre-jour, à travers le rideau, il a vu la tête de Godoïne. « Ah ! Dieu, vrai Roi, j'ai tiré tant de fois avec succès à l'arc et à la flèche ! Accordez-moi de ne pas manquer ce coup-ci. Je vois un des trois traîtres de Cornouailles, là dehors, et ce n'est pas sa place. Dieu qui as sacrifié Ton corps très saint pour ton peuple, laisse-moi tirer vengeance du tort que ces traîtres cherchent à me faire. » Alors il se tourne vers le mur, vise soigneusement, et tire. La flèche s'en va si vite que rien n'aurait pu l'esquiver. En vibrant elle pénètre dans l'œil, transperçant la tête et la cervelle. L'émerillon et l'hirondelle ne volent même pas à la moitié de sa vitesse. S'il s'était agi d'une pomme mûre, la flèche ne serait pas ressortie plus vite. Godoïne tombe et heurte une poutre. Il ne remue plus ni pieds ni bras. Il n'a même pas eu le temps de dire : « Je suis blessé ! Dieu, confession[1] . . . .

S'il en peüst vis eschaper,
Du roi Marc et d'Iseut sa per
Referoit sordre mortel gerre.
Cil, qui Dex doinst anor conquerre,
L'engardera de l'eschaper.
Yseut n'out cure de gaber :
« Amis, une seete encorde,
Garde du fil qu'il ne retorde[a].
Je voi tel chose dont moi poise.
Tristran, de l'arc nos pren ta toise. »
Tristran s'estut, si pensa pose.
Bien soit q'el voit aucune chose
Qui li desplaist. Garda en haut :
Grant poor a, trenble et tresaut.
Contre le jor, par la cortine,
Vit la teste de Godoïne :
« Ha ! Dex, vrai roi, tant riche trait
Ai d'arc et de seete fait :
Consentez moi qu'a cest[b] ne falle !
Un des trois feus de Cornoualle
Voi, a grant tort, par la defors.
Dex, qui le tuen saintisme cors
Por le pueple meïs a mort,
Lai moi venjance avoir du tort
Que cil felon muevent vers moi ! »
Lors se torna vers[c] la paroi,
Sovent ot entesé, si trait.
La seete si tost s'en vait
Riens ne peüst de lui gandir.
Par mié l'uel la li fait brandir,
Trencha le test et la cervele.
Esmerillons ne arondele
De la moitié si tost ne vole ;
Se ce fust une pome mole,
N'issist la seete plus tost.
Cil chiet, si se hurte a un post,
Onques ne piez ne braz ne mut.
Seulement dire ne li lut :
« Bleciez sui ! Dex ! confession[d]
. . . .

THOMAS

TRISTAN ET YSEUT

Le fragment inédit de Carlisle

... [1] [su le] secret ... s'en apercevait ainsi ... car il la touchait ... pour consoler ... il y a en mer ... par quoi elle le lui cache « ... a été étonnant ... je ne vous ai pas tué ... je n'ai pas commis de lâcheté ... j'aurais vengé mon oncle ... si j'avais su alors ... [vous étiez] mort ... qui me consolerait ... la souffrance ... comme par amour de lui ... perdu la vie ... j'aurais été sauvée ... et puis vivre .... j'aurais crié ... quand ... sainte ... ces sentiments insensés » ... le visage exsangue ... le teint ... faire de l'amour ... prisonnière et détenue ... elle s'est appuyée ... comme il convenait ... a été peu étonnant « ... [?][2] ... me tient si fort ... réjouir le cœur ... en mer ... que fut l'amour ... si amer ... je me mettrais .... comme vous l'aviez bien cru, mon ami.

....
... segré[a] [së]ue[b]
... le si perceit
... quer cil l'adeseit
... pur conforter
...sei i ad en la mer
... dont li receile
« ...e fu merveille
... ne vus ocis
... laschesce ne fis
... [*m*]on[c] [on]cle vengé [ëu]sse
...sy idonc sëusse
... [*fu*]stes mort
... qui[d] me freit confort
... la dolur
... sicom par s'amur
... p[er]du sa vie
...y sereie garie
...et pus vivre
....
....
...[e] ëusse crïé
... kant ...[ein]te[f]
... seinte[g]
... [en] cest fol corage. »
... teint el visage
... la colur
... fere d'amur
... prise e plaisee
... [e]st apuiee
... cum li estut
... merveille [n]e fut
« ...gr[a]sse[h] me vient
...er si me tient
... [d]elitier le cuer[i]
...e en la mer
...sse que fut l'amer
...t si amer
... je me[j] mettreie
..e s. ....
....
Cum bien crëus[tes] vus[k], amis.

Si vous n'aviez pas été là, je ne me serais pas trouvée ici non plus, et je n'aurais rien connu de l'amour / la mer / l'amertume[1]. La personne qui connaît un mal si amer en mer, et chez qui l'angoisse est si amère, il est étonnant qu'elle ne haïsse pas la mer / l'amour. Si jamais je parvenais à m'en délivrer, je n'y retournerais plus jamais, je vous le dis. » Tristan a prêté bien attention à chacun des mots qu'elle prononçait, mais elle lui a si bien brouillé la piste à force de tant jouer sur le mot « amour » qu'il ignore si c'est la mer ou l'amour qui est la cause de sa souffrance, ou si elle dit « l'amour » en voulant dire « la mer », ou si, à la place de « amour », elle dit « amer ». À cause de l'incertitude dans laquelle il se trouve, il se demande si c'est bien [l'amour] qui s'empare d'elle, si elle y cède déjà ou si elle se [retient][2]. .... « si bien que ... la vérité[3] ..., car, dans ces conditions, on peut éprouver deux sortes de mal, l'accès de bile ou bien la nausée[4]. » « Le mal que je ressens, dit Yseut, me remplit bien d'amertume, mais il ne s'agit point de la nausée ; c'est le cœur qu'il m'étreint, et j'en suis oppressée. Cette amertume / cet amour est provoqué[e] par la mer / l'amour, elle a commencé après que j'ai eu embarqué. — Il en va de même pour moi, répond Tristan, mon mal a la même origine que le vôtre. C'est l'angoisse qui rend mon cœur bilieux / amoureux, et pourtant je ne ressens pas ce mal comme étant amer ; et il ne vient pas non plus de la mer, c'est l'amour qui me fait souffrir, et c'est en mer que l'amour s'est emparé de moi. J'en ai déjà dit

Si vus ne f[u]ss[e]z, ja ne fusse,
Ne de l'amer rien [ne] sëusse.
Merveille est k'om[a] la mer ne het
Qui[b] si amer mal en mer set,
E qui[c] l'anguisse est si amere !
Si je une foiz fors en ere,
Ja n['i] enteroie[d], ce quit. »
Tristran ad noté [ch]escun dit,
Mes el[e] l'ad issi forsvëé
Par « l'amer » que ele ad tant changé[f]
Que ne set si cele dolur
Ad de la mer ou de l'amur,
Ou s'el[g] dit « amer » de « la mer »
Ou pur « l'amur » dïet « amer ».
Pur la dotance quë il[h] sent,
Demande si l'a[*mur li*] pr[en]t[i]
Ou si ja grante ou s'el s'[a]st[*ient*][j].
....
....
« Par tant q[u'e]l voir le...te[k],
Car deus mals i put l'en se[n]tir,
L'un d'amer, l'autre de puïr. »
Ysolt dit : « [C]el mal que je sent
Est amer, mes ne put nïent :
Mon quer angoisse e pres le tient[l].
E tel amer de la mer vient :
Prist puis que [*je çäen*]z entray. »
Tristran respont : « Autretel ay :
Ly miens mals est del vostre estrait.
L'anguisse mon quer amer fait,
Si ne sent pas le mal amer ;
N'il[m] ne revient pas de la mer,
Mes d'amer ay ceste dolur,
E en la mer m'est[n] pris l'amur.

assez pour qui sait me comprendre. » Quand Yseut entend ce qu'il a sur le cœur, elle est fort heureuse de la tournure que prennent les événements. [Ils échangent force paroles tendres], car tous deux vivent dans l'espoir[1] : ils s'ouvrent leur cœur et expriment leurs désirs l'un à l'autre, ils s'embrassent, ils s'enlacent et se livrent au plaisir. Ils parlent de leur amour à Brangien : en la comblant de promesses, ils la persuadent si bien qu'ils parviennent tous trois à un accord de confiance, et Brangien se fait complice de leurs désirs. Les amants assouvissent leur passion dans l'intimité avec enjouement et gaieté chaque fois qu'ils le peuvent, jour et nuit.

Le plaisir est un délice pour qui trouve là une consolation à ses souffrances, car il en va toujours de même en amour : la joie succède à la souffrance. Du moment que les amants se sont déclarés, plus l'un d'eux s'abstient, plus il est perdant. Ils continuent le voyage dans la joie[2], traversant la haute mer sans s'attarder et se rapprochant de l'Angleterre toutes voiles dehors. Les marins ont aperçu la terre, et tout le monde se réjouit à la seule exception de Tristan l'amoureux : si cela s'était passé comme il le désirait, il n'aurait pas revu la terre avant longtemps ; en ce qui le concernait, il eût préféré faire l'amour avec Yseut sur les flots et voir son plaisir se prolonger[3]. Néanmoins, ils se rapprochent de la terre : le navire apparaît aux yeux de tous, et il est reconnu comme celui de Tristan. Avant même que le navire n'accoste, un jeune noble, monté sur un cheval rapide, est parti à la recherche du roi ;

Assez en ay or dit a sage. »
Quant Ysolt ente[nt] son corage,
Molt est lie[e] de l'a[vent]ure.
[*Entr'e*]ls i ad [*mainte enveisure*][a],
Car ambedeus sunt en espeir[b] :
Dïent lur bon e lur voleir,
Baisent, enveisent e[c] acolent.
A Branguain de l'amur parolent :
Tant ly promettent, tant li dïent
Que par fiance s'entrelïent,
E ele lur voleir consent.
Tuz lur bons font priv[ë]ement
E lur joië e lur deduit,
Quant il pöent e j[u]r e nuit.
[D]elitablë est le deport
Qui de sa dolur ad confort,
Car c[ë] est custome d'amur
De joie aveir aprés dolur.
Pus qu[ë] il se sunt descovert,
Qui[d] plus s'astient e plus i pert.
Vont s'en a joie li amant
La haute mer a plein siglant
Vers Engleterrë a plein tref.
Tere[e] ont vëu[f] cil de la nef ;
Il en sunt tu[it] lié e joius
Fors[g] sul Tristran l[i] amerous,
Car s'il alast par son voleir,
Grant tens ne la vousist vëe[i]r ;
Mielz en ama[s]t Ysolt en mer,
Ses enveisures demener.
Vers la terre vont nequedent :
A la wëue de la gent
La nef Tristran est con[ë]ue.
Ainz que el[h] seit a terre venue,
Est esmëu un damoisel
Vers le rey sur cheval ignel ;

il le retrouve dans les bois et lui annonce qu'il a vu arriver le navire de Tristan.

À cette nouvelle, le roi se sent tout joyeux. Le jeune homme est fait chevalier pour avoir apporté la bonne nouvelle de l'arrivée de Tristan et de la jeune fille. Marc vient à leur rencontre jusqu'au rivage, ensuite il fait convoquer tous les grands seigneurs du royaume. [Il emmène] Yseut [en cortège][1] et fait tout ce qui convient pour [lui rendre honneur] ; il l'a épousée dans [la liesse générale], et ils passent toute [la journée] à se divertir[2]. Yseut était une femme très [intelligente] ; [aux approches du soir], elle entre dans la chambre ; messire Tristan la conduit en la tenant [par la main][3]. Ils appellent Brangien pour lui parler en privé. Émue jusqu'aux larmes, [Yseut la supplie] de lui porter [secours] pendant la nuit en prenant sa place [comme reine] auprès du roi[4], puisque celui-ci sait qu'Yseut est [jeune fille], et pourtant elle n'est pas [vierge][5]. Ils réussissent si bien à [la] convaincre, à force de paroles séduisantes, de prières et de [serments], qu'elle [accepte de faire] ce qu'ils lui demandent[6].

Brangien se [prépare et s'apprête ; elle se pare][7] tout comme si elle avait été reine ; à la place de sa dame, [elle s'étend dans le lit], et la reine [revêt les habits de Brangien][8]. Marc, [ayant passé un certain temps à boire, est de très bonne humeur lorsqu'il vient se coucher][9]. Tristan a [éteint] les lumières[10]. Le roi prend Brangien [dans ses bras, l'étreint et lui enlève] sa virginité[11]. [Yseut est] dans le plus grand désarroi : elle s'ima-

En bois le trove si li dit
Que la nef Tristran ariver vit.
[Q]uant li reis l'ot, molt lié se vait.
Del damoysel chevaler fait
Pur ce qu'il li dit la novele
De Tristran e [d]e la pucele.
Encontre vie[n]t tresqu'el rivage,
Pus mande pur tut son barnage.
Ysolt devant[a] a[*menant vait*]
E quanque estut pur ho[*nur fait*] ;
Esposé[b] l'ad par grant[c] [*baldur*],
E deduient soi tut [*le jur*].
Ysolt esteit de gran[t *saveir*],
Es chambres vient [*cuntre le seir*] ;
Dan Tristran la tien[t *par la main*].
A conseil apelent Br[anguain] :
Tendrement plor[e *Ysolt e prie*]
Que ce le nuit ly fac[e *aïe*]
Vers le rey en lu [*de reïne*]
Pur ce qu'il la siet[d] a [*meschine*]
N[ë] ele n'est mie p[*ucele*].
Tant enchanten[t *la dameisele*]
E prïent e font s[*erement*]
Que la requeste lur[e] [*consent*].
[B]ranguain s'ap[*areille e äurne*],
Cum reïne fust [*sei aturne*] ;
Pur sa dame[f] [*met sei el lit*],
E la reïne [*vest l'abit*].
Markes est une ....
D.................................
Tristran ad les cirges [*esteint*] ;
Cil prent Brangu[ain, *a li l'estreint*]
E son pucelage [*li tolt*].
En molt grant angu[isse *est Ysolt*] :

gine que Brangien va [la trahir et la dénoncer] au roi, qu'elle prendra tellement goût [au plaisir] qu'elle [refusera de] quitter [le lit] ; elle reste donc près d'eux, [aux aguets][1]. Quand le roi eut [satisfait son désir], Brangien est [sortie du lit], et la reine y est [entrée][2]. Ayant bu du vin[3], Marc a couché avec elle sans un instant [s'apercevoir] qu'elle était différente [de la première femme] ; il la trouve [empressée et consentante] et lui manifeste [un très grand amour], une si grande joie, [une si grande tendresse][4]...

Quide que la veill[e *traïr*]
E vers le rey de[*scoverir*],
Que tant li plaisen[t *li delit*]
Que guerpir ne v[*oldra le lit*] ;
Molt est pres d'ilue[c *en aguait*].
Quant li reis ot [*tut sun bon fait*],
Branguain est del [*lit sus levee*],
E la reïne i es[t *entree*].
Aprés le vin o[*vec li jut*]
Issi k'onques ne [*s'aparçut*]
Quë autre fut [*de la premiere*] ;
Trove la de [*bele maniere*]
Si li mostre [*molt grant amur*],
Si grant joie, [*si grant dulçur*]...

THOMAS

TRISTAN ET YSEUT

Le Verger[1]

. . . . entre ses bras Yseut la reine[2]. Ils croyaient être en parfaite sécurité. Mais voici par malheur qu'arrive le roi, que le nain a conduit là. Il pensait les prendre sur le fait ; mais, grâce à Dieu, ils furent bien déçus[3] quand ils les trouvèrent endormis. Les apercevant, le roi dit au nain: « Attendez-moi ici un instant, je vais retourner là-bas au palais, et je ramènerai quelques-uns de mes barons : ils verront comment nous les avons trouvés ; je les ferai brûler vifs quand leur culpabilité aura été reconnue. » Tristan s'éveille[4] à cet instant précis ; il aperçoit le roi mais n'en laisse rien paraître, car il le voit se diriger à grands pas vers le palais. Se dressant, il dit : « Malheur, Yseut mon aimée, vite, réveillez-vous ! On nous a épiés à notre insu, le roi a vu tout ce que nous faisions ! Il va au palais chercher ses hommes ; s'il le peut, il nous fera prendre ensemble, et nous fera condamner à périr par les flammes ! Je vais m'en aller, ma bien-aimée ; vous n'avez pas à craindre pour votre vie, car on ne pourra rien prouver contre vous . . . .

Le Verger[a]

. . . .
Entre ses bras Yseut la reïne.
Bien cuidoient estre a seür ;
Sorvint i par estrange eür
Li rois, que li nains i amene.
Prendre les cuidoit a l'ovraine,
Mes, merci Deu, bien demorerent[b]
Quant aus[c] endormis les troverent.
Li rois les voit, au naim a dit[d] :
« Atendés moi chi un petit,
En cel palais la sus irai,
De mes barons i amerrai.
Verront com les avon trovez ;
Ardoir les frai, quant iert provez. »
Tristran s'esvella a itant,
Voit le roi, mes ne fait senblant,
Car el palés va il son pas.
Tristran se dreche e dit : « A ! Las !
Amie Yseut, car esvelliez !
Par engien somes agaitiez.
Li rois a veu quanque avon fait,
Au palais a ses omes vait.
Fra nos, s'il puet, ensenble prendre,
Par jugement ardoir en cendre.
Je m'en voil aler, bele amie,
Vos n'avés garde de la vie,
Car ne porez estre provee[e]
. . . .

. . . fuir le plaisir pour le tourment, abandonner le bonheur pour le danger. J'ai tant de douleur à vous quitter que, plus jamais de ma vie, je ne connaîtrai le bonheur. Ma douce dame, je vous en conjure, ne m'oubliez pas : aimez-moi lorsque je serai loin autant que quand j'étais auprès de vous. Je n'ose m'attarder davantage : donnez-moi le baiser d'adieu. » Yseut tarde à l'embrasser ; elle écoute ce qu'il dit et voit qu'il pleure. Ses yeux s'emplissent de larmes, elle soupire du fond du cœur, et dit d'une voix pleine de tendresse et d'émotion : « Mon bien-aimé, mon cher seigneur, vous vous rappellerez ce jour où vous êtes parti dans le désespoir. Je souffre tant de notre séparation ! Il me semble que je ne savais pas jusqu'ici ce que signifiait avoir mal. Jamais plus, mon ami, je ne connaîtrai le plaisir, dès lors que j'aurai perdu le réconfort de votre présence, ni cette profonde compassion et cette tendresse qui nous unissent, dès lors que je dois être privée de votre amour. Il faut à présent que nos corps se séparent, mais rien n'entamera l'amour qui nous unit. Prenez cependant cet anneau : pour l'amour de moi, mon aimé, gardez-le[1]. » . . . .

Le Mariage[2]

Il change sans cesse d'avis et réfléchit aux différentes façons de modifier ses sentiments, puisqu'il ne peut obtenir ce qu'il désire. À ces moments-là, il dit[3] : « Yseut, ma bien-aimée, votre vie est bien éloignée de celle que je mène. Nous vivons

Fuïr deport e querre eschil[a],
Guerpir joie, siovre peril.
Tel duel ai por la departie
Ja n'avrai hait jor de ma vie.
Ma doce dame, je vos pri,
Ne me metés mie en obli ;
En loig de vos autant m'amez
Comme vos de pres fait avez.
Je n'i os, dame, plus atendre.
Or me baisiés au congié prendre. »
De li baisier Yseut demore,
Entent les dis e voit qu'il plore.
Lerment si oil, du cuer sospire,
Tendrement dit : « Amis, bel sire,
[B]ien vos doit menbrer de cest jor
Que[b] partistes a tel dolor.
Tel paine ai de la desevranche,
Ains mais ne sui[c] que fu pesanche.
Ja n'avrai mais, amis, deport,
Quant j'ai perdu vostre confort,
Si grant pitié ne tel tendror[d],
Quant doi partir de vostre amor.
Nos cors partir ore convient,
Mais l'amor ne partira nient.
Nequedent cest anel pernés :
Por m'amor, amis, le gardés. »

Le Mariage[e]

Sis corages mue sovent[f],
E pense molt diversement
Cum changer puisse sun voleir,
Quant sun desir ne puit[g] aveir.
E dit dunc : « Ysolt, bele amie,
Molt diverse vostre vie[h].

notre amour de manière tellement différente qu'il n'est plus pour moi que frustration. Je renonce pour vous au bonheur et aux plaisirs dont vos jours et vos nuits sont comblés. Ma vie n'est que souffrance profonde, la vôtre s'écoule dans les délices de l'amour. Je ne fais rien d'autre que vous désirer, et vous, vous ne pouvez faire autrement que de connaître le plaisir et le bonheur, et la pleine satisfaction de vos désirs. Le désir de votre corps me torture ; le roi trouve son bonheur avec vous, il satisfait ses désirs et prend son plaisir ; ce qui m'appartenait est désormais à lui. Ce que je ne peux avoir, autant que j'y renonce ; car je sais bien qu'il jouit avec elle, et elle m'a oublié pour ses plaisirs. À cause de la seule Yseut, mon cœur n'a que mépris pour toutes les autres femmes ; et elle, elle me refuse toute consolation ; elle connaît pourtant ma peine immense et le tourment que me cause mon amour pour elle : une autre femme me désire en effet, et je suis à cause de cela profondément déchiré. Si je n'étais pas ainsi sollicité, je supporterais mieux ma souffrance ; et à travers le jeu de la séduction je pourrai peut-être en effet me libérer de mon désir, si Yseut ne se préoccupe pas de le satisfaire. Dès lors que je ne puis obtenir ce que je désire, je dois m'en tenir à ce qui est à ma portée : il me semble que c'est la seule voie, c'est ce qu'on fait quand on n'a pas de meilleure solution. À quoi bon attendre si longtemps et se priver perpétuellement de toute satisfaction ? À quoi bon préserver un amour qui n'apporte aucune gratification ?

La nostre[a] amur tant se desevre
Qu'ele n'est fors pur mei decevre.
Jo perc pur vos joie e deduit,
E vos l'avez e jur e nuit.
Jo main ma vie en grant dolur,
E vos vestre[b] en delit d'amur.
Jo ne faz fors vos desirer,
E vos nel puëz consirer
Que deduit e joie n'aiez,
E que tuiz voz bienz[c] ne facez.
Pur vostre cors su jo[d] empaine,
Li reis sa joie en vos maine ;
Sun deduit maine e sun buen,
Ço que mien fu ore est suen.
Ço qu'aveir ne puis claim jo quite,
Car jo sai bien qu'il se delite[e].
Ublïé m'ad pur suen[f] delit,
En mun corage ai en despit
Tutes altres pur sule Ysolt,
E rien[g] comforter ne me volt ;
E si set bien ma grant dolur
E l'anguisse que ai pur s'amur,
Car d'altre sui molt[h] coveité,
E pur ço grifment anguissé.
Se d'amur tant requis n'esteie,
Le dé[i] milz sofrir porreie ;
E par l'enchalz quid jo gurpir,
S'ele n'en pense, mun desir.
Quant mun desir ne puis aveir,
Tenir m'estuit a mun pueir,
Car m'est avis faire l'estot[j] :
Issi fait ki mais n'en pot.
Que valt tant lunges demurer
E sun bien tuit diz consirer ?
Que valt l'amur a maintenir,
Dunt nul bien ne put avenir ?

J'ai enduré, par amour pour elle, tant de peines, tant de souffrances que j'ai bien le droit de vouloir m'en libérer. Rester fidèle ne m'apporte rien. Elle m'a totalement oublié, et ses sentiments ont changé. Ah ! mon Dieu, notre Père à tous, Roi des cieux, comment un tel changement a-t-il pu se produire ? Comment aurait-elle changé, alors que notre tendresse demeure ? Comment pourra-t-elle renoncer à cet amour ? Pour ma part, il m'est impossible de me détacher d'elle. Et je sais bien que, si elle avait été infidèle, mon cœur en aurait été averti par le sien. Elle ne pourrait rien faire de bien ou de mal ou quoi que ce soit sans que mon cœur en fût tout aussitôt averti. En mon cœur je sens bien que son cœur m'est resté fidèle et loyal autant qu'elle l'a pu. Si je ne peux satisfaire mes désirs, ce n'est pas une raison pour la trahir et l'abandonner pour une autre. Nous avons en effet souffert tant de tourments, nous nous sommes imposé tant d'épreuves pour notre amour : sous prétexte que je ne peux avoir ce que je désire, devrais-je pour autant courtiser une autre femme ? Quant à ce qu'elle pourrait faire, elle en a la volonté, s'il lui était possible de la réaliser[1]. Je ne dois pas lui tenir rigueur, dès lors que sa volonté est bonne, si elle n'agit pas selon mes désirs : je ne vois pas comment on pourrait lui en vouloir. Yseut, quoi que vous puissiez faire, vous avez envers moi les meilleures intentions. Et comment pourrait-elle changer ? Il m'est impossible de la tromper ; et je sais bien que, si elle avait la volonté de changer, mon cœur aussitôt le devinerait.

Tantes paines, tant[a] dolurs
Ai jo sufert pur ses amurs,
Que retraire m'en puis bien :
Maintenir la ne me v[alt rien[b]].
De li sui del tuit oblï[ez],
Car sis corages est c[hangez].
E ! Deu, bel pere, reis celestre,
Icest cange coment puit estre ?
Coment avreit ele changé,
Quant encore maint l'amisté ?
Coment porrat l'amur gurpir ?
Ja ne puis jo[c] pur rien partir !
Jo sai bien, si parti[d] em fust,
Mis cuers par le suen le soüst :
Mal ne bien ne rien ne fist[e],
Que mis cuers tost nel sentist.
Par le mien cuer ai bien sentu
Que li suens m'ad bien tenu[f]
E cumforté a sun poeir ;
Se mun desir ne puis aveir,
Ne dei pas pur ço cure[g] a change,
E li laisier pur estrange ;
Car tant nos sumes entremis,
E noz cors en amur malmis,
S'aveir[h] ne puis mun desir,
Que pur altre deive[i] languir !
E a iço qu'ele poüst,
Voleir ad, si poeir oüst !
Car ne li dei saveir mal gré[j],
Quant bien ad en sa volenté,
S'ele mun voleir ne fait :
Ne sai quel mal gré en ait.
Ysolt, quel que seit le voleir[k],
Vers mei avez molt buen penseir :
[E co]ment purreit dunc changier[l] ?
[M'amur] vers li ne pois trichier.
[Jo sai bien], si changer volsist,
[Que li miens] coers tost le sentist.

Mais qu'elle m'ait ou non trahi, je n'en ressens pas moins la séparation. En mon cœur je sens très clairement qu'elle m'aime bien peu, ou plus du tout ; car si elle avait dans son cœur davantage d'amour pour moi, elle trouverait le moyen de m'apporter du réconfort. — Elle ? Et de quoi ? — De ce tourment. — Et où me trouverait-elle ? — Là où je suis ! — Mais elle ne sait où je suis ni en quel pays ! — Non ? Elle pourrait me faire rechercher ! — Et pour quoi faire ? — Pour alléger mon tourment. — Elle n'ose pas, à cause de son mari, même si elle en a le désir. — À quoi bon alors, puisqu'elle n'eſt pas en mesure de le faire ? Qu'elle aime son époux et lui reſte fidèle ! Je ne demande pas qu'elle se souvienne de moi ! Je ne la blâme pas si elle m'oublie, car il n'eſt pas juſte qu'elle languisse pour moi. Elle eſt trop belle pour cela, et ce serait contraire à sa nature que, dès lors que le roi la comble, elle souffre de langueur pour un autre homme. Elle prend sans doute tant de plaisir avec le roi qu'il se peut qu'elle oublie l'amour que je lui porte[1] : elle eſt si heureuse avec son époux qu'elle ne peut qu'oublier son amant. Que pèse mon amour auprès du plaisir que lui offre son époux ? La nature la pousse à agir ainsi, dès lors qu'elle n'a pas la volonté de s'en tenir à son désir. Qu'elle s'en tienne à ce qu'elle peut avoir, puisqu'il lui faut renoncer à ce qu'elle aime. Qu'elle prenne ce qui eſt à sa portée et le mette en accord avec son désir. À force de baisers et de caresses amoureuses on peut parvenir à s'accorder. Et bien vite, elle y prendra sans doute un tel plaisir qu'elle ne se souviendra plus du tout de moi.

[Que que seit] de la tricherie,
Jo sent bien la departie :
En mun corage tres bien sent
Que petit mei aime, u nïent[a] ;
Car s'ele en sun coer plus m'amaſt,
D'acune rien me comfortaſt.
- Ele ? De quei[b] ? - D'iceſt ennui.
- U me trovreit ? - La u jo sui !
- Si ne set u[c] ne en quele tere !
- Nun ? E si me feïſt dunc querre !
- A que faire ? - Pur ma dolor !
- Ele nen ose pur sun seignur,
Tuit en oüſt ele voleir !
- A quei, quant ne pot aveir ?
Aimt sun seignur, a lui se tienge !
Ne ruis que de mei li sovienge !
Ne la blam pas s'ele mei oblie,
Car pur mei ne deit languir mie :
Sa grant belté pas nel requirt,
Ne sa nature pas n'i afirt,
Quant de lui ad sun desir,
Que pur altre deive languir.
Tant se deit deliter al rei,
Oblïer[d] deit l'amur de mei,
En sun seignur tant deliter,
Que sun ami deit oblier.
E quei li valt ore m'amur,
Emvers le delit sun seignur ?
Naturelment li eſtuit faire,
Quant a sun voleir ne volt[e] traire ;
A ço se tienge que aveir puet,
Car ço que aime laissier eſtuit.
Prange ço que puet aveir,
E aturt bien a sun voleir :
Par jueir, par sovent baisier
Se puet l'en issi acorder.
Toſt li porra plaisir si bien,
De mei ne li menbera rien.

Et même si elle se souvient, quelle importance pour moi ? Qu'elle agisse bien ou mal, elle s'en soucie peu : il lui est possible de ressentir du bonheur et du plaisir sans amour aucun, j'imagine. Mais comment peut-il se faire que contre l'amour même elle connaisse la volupté et aime son mari, ou qu'elle puisse oublier celui qui si longtemps occupa ses pensées ? D'où vient à l'homme le dessein de haïr ce qu'il a aimé, et de tourner sa colère ou sa haine contre ce qui était l'objet de son amour ? Ce qu'il a aimé, il ne doit pas le haïr, mais il peut parfaitement s'en détacher, s'en éloigner et l'abandonner quand il ne voit pas de raison de continuer à l'aimer. On ne doit ni aimer ni haïr au-delà de ce qui est raisonnable. Quand on voit quelqu'un mal agir après s'être comporté noblement, il faut s'en tenir à sa première conduite, car il ne faut pas rendre le mal pour le mal. Sa première conduite doit faire accepter l'autre, elles se compensent l'une l'autre : à cause de sa conduite indigne, il ne faut pas trop l'aimer, ni trop le détester puisqu'il a agi noblement ; car il est normal d'aimer la noblesse et de détester la bassesse, de vouloir rester loyal à cause de la première et de haïr à cause de la seconde. Puisque Yseut m'a aimé et m'a donné tant de preuves de son bonheur, à cause de cela, quoi qu'il advienne, il m'est interdit de la haïr. Dès lors qu'elle oublie notre amour, son souvenir doit me quitter. Je dois cesser de l'aimer, mais je ne dois pas la haïr pour autant. Mais je veux parvenir à me détacher d'elle comme elle-même le fait,

Si li menbre, e mei que chalt ?
Face bien u nun, ne l'en chalt !
Joie puet aveir e delit
Encuntre amur, si cum jo quit.
Cum puet estre qu'encuntre amur[a]
Ait delit[b] u aimt sun seignur,
U puset metre[c] en oblïance
Que tant ad eü en remenbrance ?
Dunt vient a hume volenté
De haïr ço qu'il ad amé[d] ?
U[e] ire porter u haür
Vers ço u ad mis s'amur ?
Co que amé ad ne deit haïr,
Mais il s'en puet bien destolir,
Esluinier se[f] e deporter,
Quant ne veit raisun d'amer.
Ne haïr[g] n'amer ne deit
Ultre ço que raisun veit.
Quant l'en fait ovre de franchise,
Sur ço altre de colvertise,
A la franchise deit l'en[h] tendre,
Que encuntre mal ne deit mal rendre :
L'un fait deit l'altre si sofrir
Que entre euls se deivent garantir[i] :
Ne trop amer pur colvertise,
Ne trop haïr pur franchise.
La franchise deit l'en amer,
E la coilvertise doter,
E pur la franchise servir,
E pur la coilvertise haïr.
Pur ço qu'Isolt m'ad amé,
Tant senblant de joie mustré,
Pur ço ne la dei haïr
Pur chose que puisse avenir.
E quant ele nostre amur oblie,
De li ne me deit menbrer mie.
Jo ne la dei amer avant,
Ne haïr ne la dei par tant,
Mais jo me voil issi retraire
Cum ele se fait, si jol puis faire,

si je le peux, en agissant et en expérimentant comment je pourrais me libérer par une conduite qui aille contre cette passion, comme elle le fait avec son époux. Et comment pourrais-je en faire l'expérience, sinon en me mariant ? L'expérience n'aurait pas de sens si Yseut n'était légalement mariée ; car celui-là est son légitime époux qui est cause que nous ne pouvons plus nous aimer ; elle ne peut se séparer de lui : quelque volonté qu'elle ait, elle doit se soumettre. Moi, en revanche, je n'ai pas cette contrainte, mais je veux faire l'expérience de l'existence qui est la sienne. Je vais épouser la jeune fille pour savoir ce que ressent la reine, et pour voir si le mariage et l'union des corps pourront me la faire oublier, tout comme elle a pour l'instant complètement oublié notre amour en compagnie de son époux. Il n'entre dans mon projet aucune haine : je veux seulement partager son expérience ou l'aimer comme elle m'aime, pour savoir de quelle façon elle aime le roi. »

Tristan est en plein désarroi : cet amour pour lequel il ne sait que faire le plonge dans l'angoisse et le déchirement. Il n'aperçoit pas d'autre solution que d'essayer de trouver le plaisir contre son amour, si par le plaisir qu'il recherche ainsi il pourra cesser de penser constamment à Yseut, car il pense que c'est à cause de son époux ou du plaisir qu'il lui donne qu'elle l'oublie. Aussi veut-il épouser une femme telle qu'Yseut ne puisse lui faire le reproche de rechercher un plaisir contraire à toute raison, qui ne conviendrait pas à sa valeur[1].

Par ovres, par faiz assaier,
Coment me puisse delivrer[a]
En ovre ki est contre amur,
Cum ele fait vers sun seignur.
Coment le puis si esprover,
Se par femme nun espuser[b] ?
El fait nule raisun oüst[c]
Se dreite espuse ne fust ;
Car cil est sis dreit espus,
Ki fait l'amur partir de nos ;
De lui ne se deit ele retraire :
Quel talent que ait, l'estuit faire !
Mais mei n'estuit faire mie,
Fors que assaier voldrai sa vie.
Jo voil espuser la meschine
Pur saveir l'estre a la reïne,
Si l'esspusaille e l'assembler
Me pureient li faire oblïer,
Si cum ele pur sun seignur
Ad entroblïé nostre amur.
Nel faz mie li pur haïr,
Mais pur ço que jo voil partir
U li amer cum ele fait mei,
Pur saveir cum aime lu rei. »
Molt[d] est Tristran en grant anguisse
De cest amur que faire poisse,
En grant estrif e en esprove ;
Altre raisun nule n'i trove
Mais qu'il en fin volt assaier
S'encuntre amur poisse delitier,
Se par le delit qu'il volt
Poisse entroblïer Ysolt.
Car il quide qu'ele oblit[e]
Pur sun seignur u pur delit.
Pur ço volt femme espuser
Qu'Isolt nen puisse blamer
Que encontre raisun delit quierge,
Que sa proeise nen afirge.

C'est en effet Yseut aux Blanches Mains qu'il veut, à cause de sa beauté, et à cause de son nom d'Yseut[1]. Quelle qu'eût pu être sa beauté, si elle ne s'était pas nommée Yseut, ou si elle avait porté ce nom mais n'avait pas été belle, jamais Tristan ne l'aurait désirée, n'aurait pensé à elle. Ce sont ces deux qualités réunies en elle qui l'ont incité à cette entreprise, car il veut épouser la jeune fille afin de connaître les sentiments de la reine, et de savoir comment il pourrait trouver du plaisir avec son épouse alors qu'il aime ailleurs. Il veut faire par lui-même l'expérience de la vie que mène Yseut avec le roi. C'est pour cela qu'il veut voir quel plaisir il aura avec Yseut. De sa douleur, de son tourment, Tristan veut ainsi tirer vengeance[2]. Mais il cherche à son mal une compensation telle qu'elle redoublera son tourment. Il veut se délivrer de sa peine, et ne fait que l'aggraver. Il pensait au moins obtenir du plaisir, puisqu'il ne pouvait satisfaire son désir. C'est le nom et la beauté de la reine qui chez la jeune fille avaient retenu l'attention de Tristan. À cause de son nom seul, il n'aurait pas voulu d'elle, non plus que pour sa seule beauté, si elle ne s'était nommée Yseut. Si elle n'avait pas porté le nom d'Yseut, Tristan ne l'aurait jamais aimée ; et si elle n'avait possédé la beauté d'Yseut, il n'aurait pas pu l'aimer non plus. À cause de ce nom et de cette beauté qui sont les siens, Tristan est saisi du désir et de la volonté de posséder la jeune fille.

Écoutez cette étrange aventure, et combien les gens sont bizarres, qui ne peuvent rester constants en rien ! Ils sont par

Car Ysolt as Blanches Mains volt
Pur belté e pur nun d'Isolt.
Ja pur belté qu'en li fust[a],
Se le nun d'Isolt n'ëost[b],
Ne pur le nun senz belté,
Ne l'oüst[c] Tristran en volenté.
Ces dous choses qu'en li sunt
Ceste faisance emprandre font,
Qu'il volt espuser la meschine
Pur saveir l'estre la reïne,
[Co]ment se puisse delitier
[Enc]untre amur od sa moillier[d].
Assaier le volt endreit sei,
Cum Ysolt fait emvers lu rei.
E il pur ço assaier volt
Quel delit avra od Ysolt.
A sa dolur, a sa gravance[e]
Volt Tristran dunc quere venjance.
A sun mal quert tel vengement[f]
Dunt il doblera[g] sun turment.
De paine se volt delivrer,
Si ne se fait fors encombrer.
Il en quida delit aveir,
Quant il ne puet de sun voleir.
Le nun, la belté la reïne
Nota Tristran en la meschine ;
Pur le nun prandre ne la volt,
Ne pur belté, nu[h] fust Ysolt ;
Ne fust ele Ysolt apelee,
Ja Tristran ne la oüst amee ;
Se la belté Ysolt n'oüst,
Tristran amer ne la poüst.
Pur le nun e pur la belté
Que Tristran i ad trové,
Chiet en desir e en voleir
Que la meschine volt aveir.
Oez[i] merveilluse aventure,
Cum genz sunt d'estrange nature,

nature si inconstants qu'ils peuvent facilement renoncer au bien, en revanche il leur est impossible de se détourner de leurs mauvaises habitudes. Ils sont si accoutumés à accomplir le mal que c'est devenu une seconde nature, et ils usent tellement de tromperie qu'ils n'ont plus aucune notion de ce qu'est la sincérité ; à force de cultiver la vilenie, ils en oublient la courtoisie. Ils se donnent tant de peine pour commettre le mal que c'est à cela qu'ils usent leur vie. Ils ne peuvent plus s'arracher au mal, tant ils en ont pris l'habitude. Les uns passent leur temps à mal faire, et les autres à renoncer à faire le bien. Le principal souci de leur existence est de changer et de voir du nouveau, et ils fuient leurs penchants vertueux pour suivre leurs mauvais instincts. Le goût du changement incite à délaisser la vertu pour suivre le désir mauvais, et à renoncer au bien qu'on a à sa portée pour se délecter dans le mal. On laisse le meilleur parce qu'il est sien, pour tenter d'avoir un moindre bien qui appartient à autrui. Ce qu'il possède, l'inconstant le méprise, et il convoite le bien d'autrui, qui lui semble meilleur. Si ce qu'il possède n'était pas déjà à lui, il ne le mépriserait certes pas ; mais ce qui sans conteste lui appartient, il est incapable de l'apprécier. Si ce qu'il possède était hors de sa portée, il mettrait certainement toutes ses forces à le conquérir. Il croit toujours trouver mieux que ce qu'il a, c'est pourquoi il ne peut apprécier ce qui est à lui. L'amour du changement le leurre, qui lui fait rejeter ce qui est sien et désirer ce qu'il n'a pas, ou laisser ce qu'il a pour bien pire.

Que en nul lieu ne sunt estable.
De nature sunt si changable,
Lor mal us ne poent laissier,
Mais le buen pueunt[a] changer.
El mal si acostomer sont
Que pur dreit us tuit dis l'unt,
E tant usent la colvertise
Qu'il ne sevent qu'est franchise,
E tant demainent vilanie
Qu'il oblient corteisie.
De malveisté tant par se painent
Que tute lor vie laenz mainent.
De mal ne se puent oster,
Itant se solent aüser.
Li uns sunt del mal acostemier[b],
Li altre de bien renoveler,
Tute l'entente de lor vie
Est en change e novelerie[c],
E gurpisent lor buen poeir
Pur prandre lor malveis voleir.
Novelerie fait gurpir
Buen poeir pur malveis desir,
E[d] le bien que aveir puet laissier
Pur sei el mal delitier.
Le meillur laisse pur le suen[e],
Tuit pur aveir l'altrei[f] mainz buen.
Co que suen est tient a peiur,
L'altrui[g] qu'il coveite a meillor.
Si le bien qu'il ad suen ne fust,
Ja encuntre cuer ne l'oüst.
Mais ço qu'aveir lui estuit
En sun corage amer ne puit.
S'il ne poüst ço qu'il ad aveir,
De[h] purchaceir oüst dunc voleir.
Meillur del suen quide troveir,
Pur ço ne puet le suen amer.
Novelerie le deceit,
Quant no[i] volt ço qu'aveir deit,
E iço qu'il n'ad desire,
U laisse suen pur prandre pire.

Certes on doit, si l'on peut, changer le bien pour le mieux, et laisser le moins bon, agir avec sagesse et fuir les conduites déraisonnables, car ce n'est pas de l'inconstance que de changer pour s'améliorer ou pour s'arracher au mal. Mais beaucoup de gens changent leurs sentiments, uniquement parce qu'ils croient trouver ailleurs ce qu'ils n'ont pas auprès d'eux. Cela les rend inconstants, ils veulent faire l'expérience de ce qu'ils n'ont pas, puis tenter de le faire leur. Les dames se comportent souvent ainsi, elles délaissent ce qu'elles ont au profit de ce qu'elles désirent, et mettent leurs efforts à satisfaire leur volonté et leur désir. Je ne sais, quant à moi, que dire à ce propos ; mais, vraiment, hommes et femmes aussi bien ont trop le goût de la nouveauté, car, à l'encontre de toute raison et de tout sens des réalités, ils ne cessent de changer leurs goûts, leurs inclinations et leurs désirs. Tel qui croit s'améliorer par l'amour ne fait en réalité que déchoir ; tel autre espère échapper à l'amour qui ne fait que redoubler sa peine ; tel qui veut se venger tombe dans des tourments plus grands encore, et tel enfin croit se délivrer qui ne fait que s'enchaîner davantage.

Tristan pensait fuir Yseut et ôter cet amour de son cœur ; en épousant l'autre Yseut il voulait simplement se délivrer de celle-là. Et si la première Yseut n'avait pas existé, il n'aurait pas aimé autant la seconde ; mais parce qu'il a aimé la première, il désire vivement aimer la seconde. Et c'est aussi parce qu'il ne voulait pas

L'en deit, ki puet, le bien[a] changer,
Pur milz aveir le pis laissier[b],
Faire saveir, gurpir folie,
Car ço n'est pas novelerie
Ki change pur sei amender
U pur sei de mal oster.
Mais maint en sun cuer change
E quide troveir[c] en l'estrange
Ço qu'il ne puet en sun privé :
Celui diverse sun pensé[d].
Ço qu'il n'ont volent assaier
E en aprés lor aparer[e].
Les dames faire le solent,
Laissent ço q'unt purço que volent,
E asaient cum poent venir
A lor voleir, a lor desir.
Ne sai certes que jo en die,
Mais trop par aiment novelerie
Homes et femmes ensement,
Car trop par changent lor talent
E lor desir e lor voleir,
Cuntre raisun, contre poeir.
Tels d'amur se volt vancier[f]
Ki ne se fait fors empeirier.
Tels se quide jeter d'amur
Ki duble acreist sa dolur,
E tels i purchace venjance
Ki chet tost en grive pesance ;
E tel se quide delivrer
Ki ne se fait fors encumbrer.
Tristran[g] quida Ysolt gurpir
E l'amur de sun cuer tolir :
Par espuser l'altre Ysolt
D'iceste delivrer se volt.
E si ceste Ysolt ne fust,
L'altre itant amé ne oüst ;
Mais par iço qu'Isol amat,
D'Ysol amer[h] grant corage ad.
Mais par iço qu'il ne volt lassier[i]
Ad il vers ceste le voleir ;

renoncer à son amour qu'il désirait avoir la seconde ; car s'il avait pu avoir la reine, il n'aurait pas aimé cette jeune fille. C'est pour cela qu'il me faut préciser que sa conduite n'était dictée ni par l'amour ni par l'animosité. S'il avait éprouvé un amour parfait, jamais certes il ne serait devenu amoureux de la jeune fille contre la volonté de son amie. Ce n'était cependant pas véritablement de la haine non plus, car c'est à cause de son amour pour la reine qu'il s'était épris de la jeune fille. Et dès lors qu'il l'épousait par amour pour la reine, on ne peut pas dire qu'il détestait celle-ci. Ainsi donc, s'il avait éprouvé de la haine pour Yseut, il n'aurait pas pris pour femme Yseut ; cependant, s'il l'avait aimée d'un amour vraiment parfait, il n'aurait pas épousé cette autre Yseut. Mais à ce moment-là son amour lui causait de telles souffrances qu'il voulait agir à l'encontre de l'amour pour se délivrer de l'amour qu'il éprouvait. Pour échapper à ses tourments, il tomba dans des tourments pires encore. C'est ce qui arrive souvent : quand on est au plus fort du désir, de l'angoisse, des peines et des désespoirs de l'amour, on a recours, pour y échapper, s'en délivrer et se venger, à des moyens tels qu'on aggrave encore sa situation ; et, souvent, on croit avoir trouvé une solution, qui se révèle fort douloureuse. Plusieurs fois, j'ai constaté que les gens, ne pouvant réaliser leur désir et obtenir ce qu'ils convoitent, se résignent à accepter ce qui est à leur portée ; dans leur détresse, ils adoptent une conduite qui souvent redouble leurs maux ; et quand ils veulent se libérer, ils ne le peuvent plus.

Car s'il poüst aveir la reïne,
Il n'amast Ysolt la meschine.
Pur ço dei jo, m'est avis, dire
Que ço ne fut amur ne ire ;
Car si ço fin amur fust,
La meschine amé ne oüst
Cuntre volenté[a] s'amie ;
Dreite haür ne fu ço mie,
Car pur l'amur la reïne
Enama Tristran la meschine.
E quant l'espusa pur s'amur,
Idunc ne fu ço pas haür,
Car s'il de cuer Ysolt haïst,
Ysolt pur s'amur[b] ne presist.
Se de fin amur l'amast,
L'altre Ysolt nen esspusast[c].
Mais si avint a cele feiz
Que tant ert d'amur en destreiz
Qu'il volt encontre amur ovrer
Pur de l'amur sei delivrer.
[Pur[d]] sei oster de la dolur,
Par tant chaï en greinur.
Issi avient a plusurs genz,
Quant ont d'amur greinur talenz[e],
Anguisse, grant paine e contraire,
Tel chose funt pur euls retraire,
Pur delivrer, pur els venger,
Dunt lor avient grant encumbrer[f].
E sovent itel chose funt
Par conseil, dunt en dolur sunt.
A molz l'ai veü avenir,
Quant il ne puent lor desir
Ne ço que plus aiment aveir,
Qu'il se pristrent a lor poeir :
Par destresce funt tel[g] faisance
Dunt sovent doblent lor gravance[h].
E quant se volent delivrer,
Ne se poent desencombrer.

Dans cette façon de réagir et dans ce désir de vengeance, je vois tout à la fois de l'amour et de la colère, mais ce n'est véritablement ni de l'amour ni de la colère, c'est de la colère mêlée à de l'amour et de l'amour mêlé à de la colère. Quand quelqu'un fait ce dont il n'a pas envie simplement parce qu'il ne peut obtenir ce qu'il désire, il fait jouer sa volonté contre son désir. C'est exactement ainsi qu'agit Tristan. Contre son désir, il suit sa volonté ; parce qu'il souffre pour l'amour d'Yseut, par Yseut il veut se guérir. Il couvre si bien cette dernière de baisers et de caresses, il enveloppe si bien de ses discours les parents de la jeune fille, que tous s'accordent à ce mariage, lui pour la prendre, les autres pour la lui donner.

Le jour est fixé, le délai précisé. Tristan est venu avec ses amis, et le duc avec les siens. Tout le cérémonial est prêt : c'est Yseut qu'il épouse, aux Blanches Mains. La messe est célébrée par le chapelain, ainsi que l'office prévu pour cette cérémonie, selon le rituel prescrit par la Sainte Église. Ensuite tout le monde va festoyer, comme il convient un jour de fête, puis jouer à la quintaine, aux joutes, au lancer de javelots et de roseaux, à la palestre, à l'escrime, et à des jeux de toute sorte, comme c'est la coutume lors des fêtes de cette nature, et comme aiment le faire les chevaliers qui vivent dans le siècle.

Le jour passa dans les plaisirs, puis à la tombée de la nuit les lits furent préparés. On coucha la jeune fille, et Tristan se fit enlever la tunique dont il était revêtu ; elle lui allait parfaite-

En tel fait e en vengement
E amur e ire i entent,
Ne ço n'est amur ne haür,
Mais ire mellé[a] a amur
E amur mellé od ire.
Quant fait que faire ne desire
Pur sun buen qu'il ne puet aveir,
Encontre desir fait voleir.
E Tristran altretel refait :
Cuntre desir a voler[b] trait.
Pur ço que d'amur se dolt Ysolt[c],
Par Isolt delivrer se volt.
E tant la baisse[d] e tant l'acole,
Envers ses parenz tant parole[e],
Tuit sunt a un de l'espuser,
Il del prandre, els del doner.
Jur[f] est nomez, terme mis.
Vint i Tristran od ses amis,
Li dux odve les suens i est,
Tuit l'aparaillement i est prest.
Ysolt espuse as Blanches Mains.
La messe dit li capeleins,
E quanque i affirt al servise
Solunc l'ordre de Sainte Eglise.
Pois vont cum a feste mangier,
En aprés esbanier
A quintaines, as cembels,
As gavelocs e as rosels,
A palastres, as eschermies,
A gieus de plusurs aaties[g],
Cum a itel feste affirent,
E cum cil del siecle requirent.
Li[h] jors trespasse od le deduit,
Prest sunt li lit cuntre la nuit.
La meschine i funt cholcher,
E Tristran se fait despuillier
Del blialt dunt vestu esteit.
Bien ert seant, al puin estreit.

ment, et était bien resserrée aux poignets ; aussi, quand on la lui retira, l'anneau qu'Yseut lui avait donné dans le verger, lors de leur dernière rencontre[1], glissa de son doigt.

Tristan regarda ce que c'était, et aperçut l'anneau : tout aussitôt son humeur changea ; il fut saisi d'une profonde angoisse, car il ne savait plus que faire. La possibilité qui s'offre à lui désormais lui répugne — si seulement il avait pu agir selon sa volonté[2] ! À force d'y réfléchir, il en vient à s'accuser d'avoir mal agi. Son action le contrarie. L'anneau qu'il voit à son doigt le fait rentrer en lui-même, et ces réflexions le rendent malheureux. Il se souvient de la promesse qu'il avait faite à son amie quand ils s'étaient séparés, dans le verger, en partant. Il soupire du fond du cœur, et se dit : « Comment agir ? Bien que tout en moi s'y refuse, je dois partager cette couche comme on doit le faire avec son épouse légitime. Il faut que je couche avec elle, car je ne peux l'abandonner. Tout cela est la faute de mon cœur déraisonnable, qui s'est montré si frivole et volage, quand j'ai demandé la jeune fille à ses parents et à ses amis[3]. Je n'ai guère pensé à mon amie Yseut quand j'ai entrepris de séduire la jeune fille, trahissant mon aimée et manquant à ma promesse[4]. Il me faut coucher avec cette femme, et cela me pèse. Je l'ai épousée selon les règles, officiellement, aux portes de l'église, publiquement. Je ne puis la répudier ! Me voici donc condamné à une conduite insensée.

Al sacher del blialt qu'il funt,
L'anel de sun dei saché ont
Qu'Isolt al jardin lui[a] dona
La deraigne feiz qu'il i parla.
Tristran reguarde, veit l'anel,
E entre en sun[b] pensé novel.
Del penser fu en grant anguisse[c],
Qu'il ne set que faire poïsse.
Sis poërs lui est a contraire,
Se sa volenté poüst faire.
E pense dunc estreitement
Tant que de sun fait se reprant[d].
A contraire lui est sun fait,
En sun corage se retrait.
Par l'anel qu'il en sun dei veit,
En sun penser est molt destreit.
Membre lui de la covenance
Qu'il li fist a la sevrance
Enz el jardin, al departir :
En[e] parfunt cuer jette un suspir,
A sei dit : « Coment le pois faire ?
Icest ovre m'est a contraire.
Nequedent si m'estuit cholcher
Cum ove ma dreit[f] moillier.
Avoc li me covient giseir,
Car jo ne la puis pas gurpir.
Ço est tuit par mun fol corage,
Ki tant m'irt jolif e volage.
Quant jo la meschine requis
A ses parenz, a ses amis,
Poi pensai dunc d'Ysolt m'amie,
Quant empris ceste druerie[g]
De trichier, de mentir ma fei.
Colchier m'estuit, ço peise mei.
Esspusé[h] l'ai lealment,
A l'us del mustier, veant gent :
Refuser ne la pois jo mie !
Ore m'estuit fare[i] folie.

À moins de me mettre gravement dans mon tort et de mal agir, je ne peux pas quitter cette femme, et en même temps je ne peux m'unir à elle si je ne veux pas trahir ma promesse, car de tels liens m'unissent à Yseut qu'il n'est pas légitime que j'appartienne à celle-ci. Mais je me suis tellement engagé envers cette Yseut-ci[1], que je ne peux tenir un engagement envers une autre. Et cependant je ne dois ni trahir ma promesse ni abandonner cette femme. Je trahis la promesse que j'ai faite à mon amie Yseut si jamais un jour je trouve du plaisir avec une autre, et si je me sépare de cette femme je commets un péché, un crime, une faute, car je ne peux la délaisser ; et je ne peux non plus trouver de jouissance en couchant avec elle dans son lit pour mon plaisir et ma satisfaction. J'ai avec la reine de tels liens qu'il m'est impossible de coucher avec cette jeune fille. Et cependant je me suis tant engagé avec cette dernière qu'il est impossible de revenir en arrière. Je ne dois ni être déloyal envers Yseut, ni négliger mon épouse ou la quitter, ni coucher avec elle non plus. Si je tiens mes engagements à l'égard de celle-ci, je manque à la loyauté que je dois à Yseut. Et si je reste fidèle à Yseut, je trahis mon épouse. Je ne peux pas manquer à mes devoirs envers elle, et de l'autre côté je ne veux pas mal agir envers Yseut. Je ne sais laquelle je vais trahir, car il me faut trahir, décevoir et mystifier l'une des deux, ou peut-être tromper les deux. En effet, cette jeune femme m'est déjà devenue si proche qu'Yseut est d'ores et déjà trompée.

Senz grant pechié, senz mal faire,
Ne me puis d'iceste retraire,
Ne jo n'i pois assembler,
Si jo ne mei voil desleer,
Car tant ai vers Ysolt fait
Que n'est raisun que ceste m'ait.
A iceste Ysolt tant dei,
Qu'altre[a] ne puis porter fei.
E ma fei ne redei mentir,
Ne jo ne dei ceste gurpir !
Ma fei ment a Ysolt m'amie,
Se d'altre ai delit en ma vie.
E si d'iceste mei desport,
Dunc frai pechié e mal e tort.
Car jo ne la puis pas laissier,
N'en li[b] ne mei dei delitier
De chulcher ove[c] li en sun lit
Pur mun buen ne pur mun delit ;
Car tant ai fait vers la reïne,
Culcher ne dé od la meschine[d].
E envers la meschine tant fait
Que ne puet mie estre retrait.
N'Ysolt ne dei jo trichier,
Ne ma femme ne dé laissier :
Ne mei[e] dei de li partir,
Ne jo ne dei ove li gesir.
S'a ceste tinc covenance,
Dunc ment a Ysolt ma fiance ;
E si jo port a Ysolt ma fei[f],
Vers ma espuse me deslei.
Vers li ne me dei desleer,
N'encuntre Ysolt ne voil ovrer.
Ne sai a la quele mentir,
Car l'une me covient traïr
E decevre e enginnier,
U anduis, ço crei, trichier ;
Car tant m'est ceste aprocee
Que Ysolt est ja enginnee.

Et je continue à aimer si profondément la reine que ma jeune épouse est elle aussi mystifiée. Et moi aussi je suis pris au piège[1], c'est pour mon malheur que je les ai connues l'une et l'autre. L'une et l'autre souffrent à cause de moi, et moi je souffre à cause des deux Yseut. Toutes deux ont été trompées par moi, et je me montre déloyal envers l'une et l'autre ; j'ai manqué à ma promesse envers la reine, et je ne peux tenir celle que j'ai faite à cette jeune femme. Quelle que soit celle que je finirai par trahir, je peux au moins me montrer loyal envers l'une d'elles. Et dès lors que j'ai trahi la reine, je peux au moins me montrer loyal envers la jeune fille, car je ne dois l'abandonner. Mais je ne peux pourtant pas trahir Yseut ! Je ne sais vraiment pas quoi faire. De tous côtés je vois des difficultés, car il m'est difficile de respecter mon engagement, et plus difficile encore d'abandonner mon épouse. Quelque plaisir que je puisse y prendre, je dois coucher dans son lit. Je me suis si bien vengé d'Yseut que je suis le premier trahi ! J'aurais bien voulu[2] me venger d'Yseut, et c'est moi le premier dupé. En voulant l'atteindre, je me suis porté de tels coups qu'à présent je ne sais plus que faire. Si je couche avec mon épouse, Yseut sera dans une grande colère. Et si je refuse de coucher avec elle, on m'en fera grief, et j'encourrai ses reproches et sa colère. De la part de ses parents et de tous les autres, j'encourrais haine et déshonneur, et je serais coupable devant Dieu. Je redoute la honte, je redoute le péché. Mais à quoi bon si, une fois couché,

Tant ai amé la reïne
Qu'enginnee est la meschine,
E jo forment enginné sui :
E l'une e l'altre mar conui.
L'une e l'altre pur mei se dolt,
E jo m'en duil pur duble Ysolt.
Supris en sunt andui de mei ;
A l'une, a l'altre ment ma fei.
A la reïne l'ai mentie,
A ceste n'en pois tenir mie.
Pur qui la doüse jo mentir ?
A l'une[a] la puis jo tenir !
Quant menti l'ai a la reïne,
Tenir la dei a la meschine,
Car ne la puis mie laissier.
Ne ne dei Ysolt tricher !
Certes ne sai que faire puisse.
De tutes pars ai grant anguisse,
Car m'est ma fei mal a tenir,
E pis de ma femme gurpir.
Coment qu'avienge del delit,
Culchier m'estuit en sun lit.
D'Isolt m'ai ore si vengé
Que premir[b] sui enginné !
D'Isol me voldreie vengier :
Enginné sui al premier.
Contre li ai tant trait sur mei
Que jo ne sai que faire dei.
Si jo me chul avoc ma sspuse,
Ysolt en irt tute coreuse[c] ;
Se jo od li ne voil chulcher,
Aturné m'irt a reprover,
E de li avrai mal e coruz ;
De ses parenz, des altres tuiz
Haïz e huniz en sereie,
E envers Deu me mesfreie.
Jo dut hunte, jo dut pechié[d].
Quei idunc quant jo serai chulchié,

je ne fais pas ce qu'au fond de moi je refuse le plus, ce qui est le plus contraire à ce que je désire ? Ce sera contraint et forcé que je me coucherai à ses côtés, et elle comprendra, par mes réticences, que je lui en préfère une autre. Il faudrait qu'elle soit naïve pour ne pas s'apercevoir que j'aime et désire davantage une autre femme, et que je préférerais être couché en un lieu où je trouverais davantage de plaisir. Dès lors qu'elle ne pourra pas prendre son plaisir avec moi, je crois que son amour pour moi en sera fort affecté ; il est normal qu'elle me déteste, si je n'accomplis pas cet acte naturel qui doit lier ceux qui s'aiment. La haine prend sa source dans cette abstinence : de la même façon que faire l'amour nourrit l'amour, de même naît le ressentiment pour celui qui s'en abstient. Si je refuse toute relation charnelle, j'en aurai de la peine et des désagréments. Je perdrai ma réputation de prouesse et de noblesse et on ne verra plus en moi qu'un lâche. Tout ce que ma valeur m'a acquis, cet amour va me l'enlever, et l'amour qu'elle me portait va disparaître devant mon refus. Tous mes exploits, tout mon honneur s'effaceront devant mon incapacité à la satisfaire. Avant de se donner à moi, elle m'a ardemment aimé et désiré en pensée ; à présent, elle va me haïr de m'abstenir, parce que ses désirs seront insatisfaits. C'est en effet cet acte qui lie le plus étroitement en amour l'amant et son amante. Et c'est justement parce que je veux qu'elle se détache de moi que je refuse de m'unir à elle. Je souhaite vraiment qu'elle me déteste,

Se od le chulcher ço ne faz
Que en mun corage plus haz,
Que plus m'ert[a] contre volenté ?
Del gesir n'i avrai ja gré.
Ele savra par mun poeir
Que vers altre ai greinur voleir.
Simple est s'ele ne l'aparceit
Que altre aim plus e coveit,
E[b] que milz volsisse culchier
U plus me puisse delitier.
Quant de mei n'avra sun delit,
Jo crei qu'ele m'amera petit.
Ço ere a dreit qu'en haür m'ait,
Quant m'astienc del naturel fait
Ki nos deit lïer en amur :
De l'astenir vient la haür.
Issi cum l'amur vient del faire,
Si vient la haür del retraire.
Si cum l'amur de l'ovre vient,
E la haür ki s'en astient.

Si jo m'astinc de la faisance,
Dolur en avrai e pesanse[c],
E ma proeise e ma franchise
Turnera a recreantise.
Ço que ai conquis par ma valur
Perderai ore par cest amur.
L'amur qu'ad vers mei eü
Par l'astenir m'irt ore toleu[d],
Tuit mun servise e ma franchise
M'irt tolu par recreantise.
Senz le faire molt m'ad amé
E coveité en sun pensé.
Ore me harra par l'astenir,
Pur ço qu'ele n'at sun desir.
Car ço est que plus alie
En amor amant e amie,
E pur iço ne li voil faire,
Car d'amur la voil retraire.
Bien voil que la haür i seit :
Plus de l'amur ore le coveit.

désormais je préfère cela à son amour. Tout cela est certes de ma faute, et je me suis mal conduit envers mon amie qui m'a aimé plus qu'aucune autre femme. D'où donc me sont venus cette volonté, ce goût, ce désir, ou bien cette force et ce pouvoir qui m'ont conduit à me lier avec cette femme et à l'épouser en dépit de l'amour et de la fidélité que je devais à mon amie Yseut ? Et j'aggrave encore ma faute en recherchant sa compagnie, car, quand je lui parle, je prends occasion de mentir, tromper, trahir la fidélité que je dois à Yseut, simplement parce que je veux coucher avec cette femme : trahissant mon amour, je cherche le moyen de prendre mon plaisir avec cette femme ! Or je ne dois pas manquer à ma foi au nom de mon plaisir, aussi longtemps que vivra Yseut ma bien-aimée ; je me conduis en homme fourbe et déloyal quand je recherche un amour qui lui est contraire. J'en ai déjà suffisamment fait pour m'attirer du malheur toute ma vie durant ; et pour le tort que je lui ai causé, je veux que mon amie obtienne réparation, et je m'imposerai une pénitence à la mesure de ma faute : je vais donc me coucher dans ce lit, mais je m'abstiendrai de tout plaisir. Je ne peux pas, je crois, inventer de tourment qui me vaille une peine plus constante et une torture plus grande, qu'il y ait entre nous amour ou rancune. En effet, si je désire prendre du plaisir avec elle, il me sera très pénible de rester chaste ; et si je ne la désire pas, il me sera insupportable de partager son lit. Que je la déteste ou que je l'aime,

Trop l'ai certes sur mei atrait :
Envers m'amie sui mesfait,
Ki sur tuz altres m'ad amé.
Dunt me vient[a] ceste volenté
E cest desir e cest voleir,
U la force u le poeir
Que jo vers ceste m'acointai,
U que jo unques l'espusai,
Contre l'amur, cuntre la fei
Que a Ysolt m'amie dei ?
Encore la voil jo plus tricher,
Quant pres[b] me voil acointer.
Car par mes diz quir jo acaisun,
Engin, semblance e traïsun[c]
De ma fei a Ysolt mentir,
Pur ço qu'od ceste voil gesir.
Encuntre amur achaisun quer
Pur mei en cest[d] delitier !
Ne dei trichier pur mun delit
Tant cum Ysolt m'amie vit ;
Que traïtre e que fel faz,
Quant contre li amur purchaz.
Jo m'en sui ja purchacé tant,
Dunt avrai duel tut mun vivant[e].
E pur le tort que jo ai fait,
Voil que m'amie dreiture ait,
E la penitance en avrai
Solunc ço que deservi l'ai.
Chulcher m'en voil ore en cest lit,
E si m'astenderai del delit :
Ne pois, ço crei, aveir torment
Dunt plus aie paine sovent,
Ne dont ai[f] anguisse greinur,
Ait entre nos ire[g] u amur.
Car si delit de li desir,
Dunc m'irt grant paine l'astenir ;
E si ne coveit le delit,
Dunc m'irt fort a sofrir sun lit.
U li haïr[h] u li amer,
M'irt forte[i] paine a endurer.

ce sera pour moi une rude épreuve. Telle est la pénitence que je m'imposerai pour m'être montré déloyal envers Yseut. Et quand elle apprendra quel est mon tourment, elle devra me pardonner. »

Tristan se couche, Yseut le prend dans ses bras, elle lui embrasse la bouche et le visage, le serre contre elle, soupire du fond du cœur, et désire ce que lui ne veut pas. Qu'il prenne son plaisir ou qu'il se le refuse, dans les deux cas il va contre sa volonté : d'un côté la nature veut se manifester, mais sa raison le rend fidèle à Yseut. Le désir qu'il éprouve pour la reine lui fait repousser la jeune fille, l'amour l'emporte sur la satisfaction des sens, la nature n'en peut mais. Son amour s'unit à sa raison pour l'empêcher de céder aux exigences de son corps. La force de sa passion pour Yseut triomphe de l'attirance physique et vainc cette volonté sans véritable amour qu'il s'était mise en tête. Il avait fort envie de la posséder, mais son amour l'en retient. Il savait la jeune fille séduisante, il la sait belle, il a envie de lui donner du plaisir, mais il déteste son désir. Car s'il n'avait éprouvé une si profonde passion, il aurait pu céder au plaisir ; mais il s'en tient à son véritable amour. Il est dans la peine et les tourments, dans les affres de l'angoisse. Il se demande comment il va pouvoir réussir à rester chaste, et comment il va devoir se comporter avec sa femme, il ne sait quel prétexte inventer pour expliquer sa conduite. Cependant elle était un peu timide, et elle fuit ce dont elle a envie ; elle s'écarte, et diffère la jouissance, de sorte qu'elle n'aurait pas goûté le plaisir aussitôt.

Pur ço qu'a Ysolt ment ma fei,
Tel penitance[a] prang sur mei.
Quant ele savra cum sui destrait[b],
Par tant pardoner le me deit. »
Tristran[c] colche, Ysolt l'embrace,
Baise lui la buche e la face,
A li l'estraint, del cuer susspire,
E volt iço qu'il ne desire.
A sun voleir est a contraire
De laissier sun buen u del faire :
Sa nature proveir se volt,
La raison se tient a Ysolt.
Le desir qu'il ad vers la reïne[d]
Tolt le voleir vers la meschine.
Le desir lui[e] tolt le voleir,
Que nature n'i ad poeir.
Amur e raisun le destraint
E le voleir de sun cors vaint.
Le grant amor qu'ad vers Ysolt
Tolt ço que la nature[f] volt
E vaint[g] icele volenté
Que senz desir out en pensé.
Il out boen voleir de li faire,
Mais l'amur le fait molt retraire.
Gente la sout, bele la set,
E volt sun buen, sun desir het,
Car s'il nen oüst si grant desir,
A son voleir poüst asentir.
Mais a sun grant desir s'asent[h].
En paine est e en turment,
En grant pensé[i], en grant anguisse.
Ne set cume astenir se poisse,
Ne coment vers sa femme deive,
Par quel engin covrir se deive.
Nequedent un poi fu huntuse,
E fuit ço dunt fu desiruse[j].
Eschive ses plaisirs[k] e fuit,
C'umcore n'oüst de sun deduit[l].

Tristan dit alors : « Ma douce amie, ne m'en veuillez pas, je veux vous confier un secret. Je vous prie instamment de ne pas le répéter, afin que personne d'autre que nous ne soit au courant. Je n'en ai jamais parlé à personne avant vous. Là, au côté droit, j'ai une douleur qui me fait souffrir depuis longtemps : cette nuit encore elle m'a tourmenté sans répit. La souffrance qu'elle m'a causée s'est répandue dans tout mon corps, elle me fait tellement souffrir et je la sens si près du foie que je n'ose plus faire l'amour ni tenter le moindre effort, tellement cela me fait mal. Depuis, chaque fois que j'ai fait un effort, je me suis évanoui trois fois, et je suis obligé de rester étendu ensuite un bon moment. Ne m'en veuillez pas de vous négliger aujourd'hui : nous aurons bien d'autres occasions, quand je le voudrai et que vous le voudrez. — C'est votre mal qui m'inquiète, répond Yseut, bien plus qu'aucun autre déplaisir au monde. Et pour ce à quoi vous venez de faire allusion, j'accepte et supporte fort bien de m'en passer. »

Yseut, dans sa chambre, soupire après Tristan, qu'elle désire tant ; toutes ses pensées ne sont occupées que d'une chose : aimer Tristan. Elle n'a pas d'autre désir, ni d'autre amour, ni d'autre espoir, en lui est tout son désir, et elle n'a pu avoir aucune nouvelle de lui. Elle ignore où il se trouve, en quel pays, ni s'il est vivant ou mort. Il y a longtemps qu'elle n'a plus de ses nouvelles, et cette incertitude accroît sa douleur.

Dunc dit Tristran : « Ma bele amie,
Nel tornez pas a vilanie
Un conseil que vos voil geïr ;
Si vos pri molt del covrir,
Que nuls nel sace[a] avant de nos.
Unques nel dis fors ore a vos.
De ça vers le[b] destre costé
Ai el cors une emfermeté[c].
Tenu m'ad molt lungement,
Anoit[d] m'ad anguissé forment.
Par le grant travail qu'ai eü
M'est il par le cors esmeü.
Si anguissusement me tient
E si pres de la feie[e] me vient
Que jo ne m'os plus emveisier
Ne mei pur le mal travaillier.
Uncques pois ne me travaillai,
Que treis feiz ne me[f] pasmai ;
Malades[g] en jui lunges aprés.
Ne vos em peist si ore le lais,
Nos le ravrum encore asez[h],
Quant jo voldrai e vos voldrez.
- Del mal me peise, Ysolt resspont,
Plus[i] que d'altre mal en cest mond.
Mais de l'el dunt vos oi parler
Voil jo e puis bien desporter. »
Ysolt[j] en sa chambre suspire
Pur Tristran que tant desire.
Ne puet en sun cuer[k] el penser
Fors ço sul[l] : Tristran amer.
Ele nen ad altre voleir,
Ne altre amur, ne altre espeir,
En lui est trestuit sun desir,
E ne puet rien de lui oïr.
Ne set u est, en quel païs,
Ne si il est u mort[m] u vis.
Pur ço est ele en greinur dolur
N'oï pich'ad nule verur[n].

Elle ne sait pas qu'il est en Bretagne, elle le croit encore en Espagne, là où il avait tué le géant, le neveu du Grand Orgueilleux, qui, venu d'Afrique, allait de pays en pays pour provoquer au combat princes et rois[1]. L'Orgueilleux était hardi et courageux, il se battait contre tous. Blessant ou tuant la plupart de ses adversaires, il leur arrachait la barbe du menton. Avec ces barbes, il se confectionna une vaste pelisse, ample, avec une longue traîne. Il entendit parler du roi Arthur, qui avait de telles qualités d'honneur, de vaillance, de bravoure qu'il n'avait jamais été vaincu dans un combat : il s'était mesuré à un grand nombre d'adversaires, et il les avait tous vaincus. Apprenant cela, le géant lui envoya dire, en toute amitié, qu'il venait de se faire confectionner une pelisse toute neuve, et à laquelle ne manquaient plus que le col et la bordure, une pelisse faite des barbes des rois, des barons et des princes de divers pays qu'il avait vaincus au combat ou tués. Il avait fait fabriquer un vêtement digne de ces barbes royales, mais il y manquait encore la bordure. Aussi demandait-il au roi Arthur, le plus noble de tous les rois, que par amitié pour lui il se fasse couper la barbe et la lui envoie, afin qu'elle connaisse un destin digne d'elle : il voulait en effet la placer au-dessus de toutes les autres. Du fait qu'Arthur est un roi éminent, le plus puissant de tous, il veut honorer sa barbe tout spécialement, pourvu qu'il consente à se la laisser couper pour lui : il la placera tout en haut de la pelisse

Ne set pas qu'il est en Bretaigne,
Encore le quide ele en Espaigne,
La u il ocist le jaiant,
Le nevod a l'Orguillus grant,
Ki d'Afriche ala requere
Princes e reis de tere en tere.
Orguillus ert hardi e pruz[a],
Si se cumbati a tuz.
Plusurs afolat e ocist,
E les barbes des mentuns prist.
Une[b] pels fist de barbes granz,
Hahuges[c] e bien traïnanz.
Parler oï del rei Artur
Ki en tere out si grant honur,
Tel hardement e tel valur,
Vencu ne fut unc en estur :
A plusurs combatu s'esteit,
E trestuz vencu aveit.
Quant li jaianz cest oï,
Mande lui cum sun[d] ami
Qu'il aveit unes noveles pels,
Mais urle i failli e tassels,
De barbes as reis, as baruns,
De princes d'altre[e] regiuns
Qu'en bataille aveit conquis,
Par force en estur ocis.
E fait en ad tel guarnement
Cum de barbes a reis apent,
Mais que urle encore i falt.
E pur ço qu'il est le plus halt,
Reis de tere e d'onur,
A lui mande pur s'amur
Qu'il face la sue escorcer,
Pur haltesce a lui emveier,
Car si grant honur lui fera
Que sur les altres la metera[f].
Issi cum il est reis haltens[g]
E sur les altres sovereins,
Si volt il sa barbe eshalcer,
Si pur lui la volt escorcer :
Tuit desus la metera as pels,
Si em fra urle e tassels.

et en fera le col et la bordure. Mais si le roi refuse de la lui envoyer, il agira avec lui comme avec les autres : il mettra en jeu la pelisse contre sa barbe, et se battra contre lui ; et que toutes les deux aillent alors au vainqueur !

Quand Arthur entendit cela, il éprouva tout à la fois de la peine et de la colère. Il fit répondre au géant qu'il préférait se battre plutôt que de lui céder sa barbe par peur, comme un lâche. Lorsque le géant entendit quelle était la réponse du roi, il vint lui lancer un défi éclatant aux frontières mêmes de son royaume, et l'invita à se battre. Tous deux se retrouvèrent donc face à face ; ils mirent en gage la barbe et la pelisse, puis s'affrontèrent avec violence. Toute la journée, ce fut une dure bataille, un rude assaut. Le lendemain, Arthur fut vainqueur. Il prit la pelisse, et décapita son adversaire. C'est sa prouesse et sa bravoure qui lui valurent cette victoire.

Cet épisode ne concernait certes pas directement notre récit, cependant il était nécessaire que je vous le raconte, car c'est le neveu de ce géant qui voulait obtenir la barbe du roi et de l'empereur au service de qui se trouvait Tristan pendant son séjour en Espagne, avant son retour en Bretagne. Il était venu demander sa barbe au roi ; celui-ci la lui refusa, mais sans pouvoir trouver dans son royaume qui que ce soit parmi ses parents ou ses amis qui fût prêt à protéger sa barbe et à combattre le géant. Très affligé, le roi se plaignit devant toute la cour.

E s'il emveier ne la volt,
Fera de lui que faire solt :
Les pels vers sa barbe meterat,
Cuntre lui se combaterat ;
E qui veintre[a] puit la bataille,
Amduis ait dunc senz faile !
Quant Artur ot icest dire[b],
El cuer out dolur e ire.
Al jaiant cuntremandat
Qu'enceis se combaterat
Que de sa barbe seit rendant
Pur crime, cum recreant.
E quant li jaianz cest oï
Que li reis si respondi,
Molt forment le vint requere
Tresque as marches de sa tere,
Pur combatre encontre lui.
Ensemble vindrent puis andui,
E la barbe e les pels mistrent,
Par grant irrur puis se requistrent.
Dure bataille, fort estur
Demenerent trestuit le jor.
Al demain Artur le vencui[c],
Les pels, la teste lui toli.
Par proeise, par hardement
Le conquist issi faitement.
A[d] la matire n'afirt mie,
Nequedent boen est quel vos die,
Que niz a cestui cist esteit
Ki la barbe aveir voleit
Del rei e de l'empereür
Cui Tristran servi a icel jor,
Quant il esteit en Espaigne[e],
Ainz qu'il reparaist en Bretaigne.
Il vint la barbe demander,
Mais ne la volt a lui doner,
Ne troveir ne pot el païs
De ses parenz, de ses amis
Ki la barbe dunc defendist
Ne contre lui se combatist.
Li reis em fu forment dolenz,
Si se plainst oianz ses genz.

C'est alors que Tristan se proposa, par amitié pour le souverain ; il attaqua le géant sans ménagement et lui livra une rude bataille ; tous deux souffrirent beaucoup. Tristan fut touché et reçut une très grave blessure, ce qui plongea ses amis dans la tristesse. Mais le géant, lui, avait trouvé la mort. Depuis que Tristan avait reçu cette blessure, Yseut n'avait plus eu aucune nouvelle de lui. En effet, les envieux ont coutume de dire ce qui va mal, mais de taire ce qui va bien. Ils cachent les actions d'éclat et répandent celles qui sont honteuses. C'est pourquoi, dans un écrit ancien, le sage dit à son fils[1] : « Mieux vaut n'avoir pas de compagnon du tout que d'avoir la compagnie d'un jaloux, et la solitude absolue est préférable à la présence de quelqu'un qui ne nous aime pas. » En effet il cachera le bien qu'il sait, mais par haine répandra partout ce qui est mal. Si l'on agit bien, il n'en dira pas un mot ; mais une mauvaise action, il la dira à tous. Aussi vaut-il mieux être seul qu'avec quelqu'un dont ne vient que du mal. Tristan a un certain nombre de compagnons qui ne l'aiment guère et même le haïssent. Certains, dans l'entourage du roi Marc, qui le détestent et lui veulent du mal, cachent à Yseut les bonnes nouvelles qui le concernent, et colportent partout les mauvaises. Ils se gardent bien de répéter le bien qu'ils entendent, à cause de la reine, à qui cela ferait trop plaisir. Poussés par la jalousie, ils ne lui transmettent que les nouvelles qui peuvent lui faire de la peine.

Un jour, la reine se tenait dans sa chambre et composait[2] un

E Tristran l'emprist pur s'amur,
Si lui rendi molt dur estur
E bataille molt anguissuse ;
Vers amduis fu deleruse[a].
Tristran i fu forment naufré
E el cors blecé e grevé,
Dolent em furent si amis.
Mais li jaianz i fu ocis.
E pois icele naufreüre
N'oï Ysolt nul aventure.
Car ço est costume d'envie
Del mal dire e del bien mie.
Car emvie les bons faiz ceille,
Les males ovres esparpeille.
Li sages hum por ço dit
Sun filz en ancïen escrit :
« Milz valt estre senz compainie
Que aveir compainun a envie,
E senz[b] compainun nuit e jor
Que aveir tel u n'ait amor. »
Le bien celerat qu'il set,
Le mal dirat, quant il le het.
Se bien fait, ja n'en parlerat,
Le mal a nul ne celerat.
Pur[c] ço valt milz senz compainun
Que tel dunt ne vient si mal nun.
Tristran ad compainuns asez
Dunt est haïz e poi amez,
De tels entur Marche[d] lu rei,
Ki ne l'aiment ne portent fei.
Le bien qu'oient vers Ysolt ceilent,
Le mal par tuit esparpeilent.
Ne volent le bien qu'oient dire,
Pur la reïne ki le desire.
E pur iço qu'il emvient,
Ço que plus het, ço en dient.
En[e] sa chambre se set un jor
E fait un lai pitus d'amur,
Coment dan Guirun fu supris,
Pur l'amur de la dame ocis

lai d'amour fort émouvant : il racontait comment le seigneur Guiron avait été découvert et mis à mort pour avoir aimé passionnément une dame, et comment ensuite le comte avait donné perfidement à manger le cœur de Guiron à son épouse, et le désespoir de celle-ci apprenant la mort de celui qu'elle aimait[1].

La reine chantait doucement, accordant sa voix à l'instrument. Ses mains étaient belles, et le lai agréable, douce la voix, et grave le ton de l'accompagnement. Survint alors Cariadoc, un puissant comte qui possédait un vaste domaine, de beaux châteaux et de riches terres. Il était venu à la cour pour offrir son amour à la reine. Yseut le trouve tout à fait déraisonnable. Bien des fois déjà il avait sollicité ses faveurs depuis le départ de Tristan, et il venait pour faire sa cour. Mais malgré tous ses efforts il n'avait jamais rien obtenu de la reine jusque-là, pas la moindre promesse ni la plus petite faveur, quoi qu'il pût faire. Il continuait à fréquenter la cour assidûment, à cause de cet amour. C'était un très beau chevalier, courtois, arrogant et fier, mais on ne pouvait guère le louer pour sa vaillance au combat. C'était un beau parleur, sachant manier le compliment et la plaisanterie. Trouvant donc Yseut en train de chanter un lai, il lui dit en riant : « Madame, on dit que quand on entend le cri de l'effraie[2], c'est qu'on s'apprête à parler d'un mort ; car son chant signifie la mort de quelqu'un. Et pour moi, votre chant à vous signifie la mort de l'effraie elle-même.

Qu'il sur tute rien ama,
E coment li cuns puis li[a] dona
Le cuer Guirun a sa moillier
Par engin un jor a mangier,
E la dolur que la dame out,
Quant la mort de sun ami sout.
 La reïne chante dulcement,
La voiz acorde a l'estrument.
Les mainz sunt bels[b], li lais buens,
Dulce la voiz, bas li tons.
Survint idunc Cariado,
Uns riches cuns de grant alo,
De bels chastés, de riche tere.
A cort ert venu pur requere
La reïne de druerie[c].
Ysolt le tient a grant folie.
Par plusurs feiz l'ad ja requis
Puis que Tristran parti del païs.
Idunc vint il pur corteier.
Mais unques n'i pot espleiter
Ne tant vers la reïne faire,
Vaillant un guant em poïst traire,
Ne en promesse ne en graant,
Unques ne fist ne tant ne quant.
En la curt ad molt demoré
E pur cest amor sujorné.
Il esteit molt bels chevaliers,
Corteis, orguillus e firs,
Mes n'irt mie bien a loer
Endreit de ses armes porter.
Il ert molt bels e bons parleres,
Doneür e gabeeres.
Trove Ysolt chantant un lai,
Dit en riant : « Dame, bien sai
Que l'en ot fresaie chanter
Contre de[d] mort home parler,
Car sun chant signefie mort.
E vostre chant, cum jo record,
Mort de fresaie signifie.
Alcon ad ore perdu la vie !

Quelqu'un vient de mourir ! — Vous dites vrai, rétorqua Yseut, j'accepte que mon chant annonce cette mort. Car le vrai chat-huant, ou l'effraie, c'est bien celui dont le chant inquiète. C'est votre mort que vous devez craindre, puisque vous trouvez mon chant inquiétant, et vous êtes bien une effraie, avec la nouvelle que vous apportez[1] ! Je ne crois pas que vous apporteriez jamais un message dont on serait heureux. Vous n'êtes jamais venu ici qu'avec de mauvaises nouvelles. Vous êtes exactement comme ce paresseux jadis qui ne quittait jamais le coin de l'âtre[2] que pour provoquer la colère de quelqu'un. Il ne vous arrivera jamais de sortir de chez vous à moins d'avoir une rumeur à colporter ! Ce n'est pas vous qui iriez au loin accomplir quelque exploit dont on puisse parler ! On n'apprendra jamais rien à votre sujet qui fasse honneur à vos amis et qui attriste vos ennemis. Vous n'êtes capable que de commenter les actions des autres ; des vôtres, on n'entendra jamais parler ! »

Cariadoc lui répondit : « Vous êtes en colère, et je me demande bien pour quelle raison ! Bien fou celui qui se sentirait atteint par vos propos. Je suis peut-être un chat-huant, mais vous, vous êtes bien une effraie. Quoi qu'il en soit de ma propre mort, je vous apporte de mauvaises nouvelles de votre ami Tristan. Vous l'avez perdu, dame Yseut. Il a pris femme en pays étranger. Vous allez pouvoir chercher ailleurs, car il dédaigne votre amour et a épousé en grande pompe la fille du duc de

- Vos dites veir, Ysolt lui dit ;
Bien voil que sa[a] mort signifit.
Assez est huan u fresaie
Ki chante dunt altre s'esmaie.
Bien devez vostre mort doter,
Quant vos dotez le mien chanter ;
Car vos estez fresaie asez
Pur la novele qu'aportez.
Unques ne crei aportisiez
Novele dunt l'en fust liez.
Ne unques chaenz ne venistes
Que males noveles ne desistes.
Il est tuit ensement de vos
Cum fu jadis d'un perechus,
Ki ja ne levast de l'astrir
Fors pur alcon home coroceir.
De vostre ostel ja nen isterez
Si novele oï n'avez
Que vos poissiez avant conter.
Ne volez pas luin aler
Pur chose faire que l'en die !
De vos n'irt ja novele oïe
Dunt voz amis aient honur,
Ne cels ki vos haient dolor.
Des altrui faiz parler volez,
Les voz n'irent ja recordez. »
Cariado[b] dunc li respont :
« Coruz avez, mais ne sai dont.
Fols est ki pur voz diz s'esmaie.
Si sui huan, e vos fresaie !
Que que seit de la mei[c] mort,
Males noveles vos aport
Endreit de Tristran, vostre dru.
Vos l'avez, dame Ysolt, perdu.
En altre terre ad pris moillier.
Des ore vos purrez purchacer,
Car il desdeigne vostre amor,
E ad pris femme a grant honor,

Bretagne. » Yseut répond, en colère : « Vous avez toujours été un oiseau de malheur, lorsqu'il s'agissait de dire du mal du seigneur Tristan ! Que Dieu me damne si je ne suis pas une effraie pour vous ! Vous m'avez apporté une mauvaise nouvelle, et voici que je vais vous en dire une qui ne vous sera pas agréable : je vous le dis clairement, c'est en vain que vous m'aimez, jamais je n'aurai pour vous la moindre amitié. Vous et vos protestations d'amour n'ont aucune chance de me toucher jamais. J'aurais fait une bien mauvaise acquisition, si j'avais accepté votre amour ! Je préfère avoir perdu l'amour de Tristan plutôt que d'accepter le vôtre. De la nouvelle que vous m'avez apportée, ne croyez pas que vous tirerez le moindre profit ! »

Yseut est dans une grande colère, et Cariadoc s'en aperçoit parfaitement ; il évite d'ajouter quoi que ce soit qui attiserait son désespoir et la blesserait ou l'irriterait. Il se hâte de quitter la chambre, tandis qu'Yseut s'abandonne à sa douleur. Son cœur est empli de désespoir et d'angoisse à cause de la nouvelle qu'elle vient d'entendre . . . .

La Salle aux images et l'Eau hardie[1]

Les délices des amours passionnées, les souffrances et les douleurs, les peines et les tourments qu'elles apportent, voilà ce que Tristan évoque[2] devant la statue d'Yseut. Il la couvre

La fille al dux de Bretaigne. »
1070 Ysolt respont par engaigne[a] :
« Tuit diz avez esté huan,
Pur dire mal de dan Tristran.
Ja Deus ne doinst[b] que jo bien aie
1074 Si endreit de[c] vos ne sui fresaie.
Vos m'avez dit male novele,
Ui ne vos dirai jo bele :
En veirs vos di, pur nient m'amez,
1078 Ja mais de mei bien n'esterez.
Ne vos ne vostre droeri[e]
N'amerai ja jor de m[a vie].
Malement porcha[cé m'oüse]
1082 Se vostre amor re[ceu oüse[d]] !
Milz voil la sue aveir perdue,
Que vostre amor receüe.
Tele novele dit m'avez
1086 Dunt ja certes pro nen avrez ! »
Ele[e] s'en ad iree forment,
E Cariado bien l'entent ;
Ne la volt par diz anguissier,
1090 Ne ramponer, ne corucer.
De la chambre viaz s'en vait,
E Ysolt molt grant dolor fait.
En sun corage est anguissee
1094 E de ceste novele iree[f] . . . .

La Salle aux images et l'Eau hardie[g]

E les deliz des granz amors,
E lor travaus et lor dolurs,
E lor paignes, et lor ahans,
1098 Recorde a l'himage Tristrans[h].

de baisers quand il est en joie, mais il devient furieux lorsqu'il est dans la peine, lorsqu'il imagine que peut-être dans ses pensées ou dans ses rêves, ou parce qu'elle ajouterait foi à des mensonges, Yseut pourrait l'oublier ou avoir un autre ami ; ou qu'elle ne puisse s'empêcher d'en venir à aimer un autre homme, plus disponible à ses désirs. Ces pensées l'égarent, et cet égarement bouleverse son cœur. Il craint qu'elle ne se mette à aimer le beau Cariadoc, qui est auprès d'elle jour et nuit, attentif à ses volontés, qui la flatte et ne cesse de le calomnier. Il redoute que, n'ayant pas ce qu'elle désire, elle accepte ce qui est à sa portée, et que, ne pouvant l'avoir lui, elle fasse d'un autre son ami. Quand il est plongé dans ces pensées douloureuses, il manifeste de l'animosité à la statue d'Yseut, et se tourne vers l'autre statue ; ne voulant plus voir Yseut ni lui parler, il s'adresse à Brangien et lui dit : « Chère amie, c'est auprès de vous que je me plains de l'infidélité et de la trahison dont Yseut s'est rendue coupable à mon égard. » Et il confie toutes ses pensées à la statue, puis se calmant un peu, il regarde vers la main d'Yseut, qui veut lui donner l'anneau d'or, et il voit l'expression qu'offrait son visage à son amant au moment de leur séparation. Il se rappelle la promesse qu'ils se sont faite lorsqu'ils se sont quittés. Alors, il pleure et demande pardon de ces pensées sans aucun fondement. Il se rend compte qu'il s'est laissé égarer par une douleur qui l'a mis hors de lui.

Molt la baisse[a] quant est haitez,
Corrusce soi quant est irez,
Que par penser, que par songes,
Que par craire en son cuer men-
Que ele mette lui en obli [çoinges
Ou que ele ait acun autre ami,
Que ele ne se pusse consurrer[b]
Que li n'estoce autre amer,
Que mieuz a sa volunté l'ait.
Hiceste[c] penser errer le fait,
Errance[d] son corage debote.
Del biau Cariados se dote,
Que ele envers lui ne turne[e] s'amor.
Entur li est nuit e jor,
E si la sert e si la losange,
E sovent de lui la blestange.
Dote, quant n'a son voler,
Que ele se preigne a son poer :
Por ce que ele ne puet avoir lui,
Que son ami face d'autrui.
Quant il pense de tel irur,
Donc mustre a l'image haiur ;
Vient l'autre a esgarder,
Mais ne volt ne soir ne parler[f].
Hidonc emparole Brigvain[g],
E dist donc : « Bele, a vos me plain
Del change e de la trischerie
Que envers moi fait Ysode[h] m'amie. »
Quanque il pense a l'image dit,
Poi s'en desenfle un petit[i],
Regarde en la main Ysodt :
L'anel d'or doner li volt,
Vait la chere e le senblant
Que au departir fait son amant ;
Menbre lui de la covenance
Qu'il ot a la deseverance.
Hidonc plure e merci crie
De ce que pensa folie,

C'est pour cela qu'il a fait faire cette statue, pour pouvoir lui dire tout ce qu'il ressent, ses bons sentiments comme ses égarements les plus fous, ses peines aussi bien que ses joies amoureuses, car il ne sait à qui confier ses aspirations et son désir.

C'est ainsi que Tristan se conduit sous l'effet de l'amour, sans cesse en train de quitter son amie pour revenir tout aussitôt, lui faisant tantôt bon visage, tantôt mauvaise figure, comme je viens de le dire. C'est l'amour qui est cause de tout cela, qui jette le trouble dans son cœur. S'il n'aimait pas Yseut plus que qui que ce soit au monde, il ne craindrait pas un autre homme : c'est parce qu'il n'aime qu'elle qu'il est hanté par le soupçon. S'il aimait vraiment une autre femme, il n'éprouverait aucune jalousie à son égard ; mais c'est parce qu'il craint de la perdre qu'il est jaloux. Il n'aurait pas peur de la perdre, si son amour était moins fort ; car ce qui nous est indifférent, on se soucie peu de son sort, bon ou mauvais. Comment pourrait-on nourrir de la crainte à propos de quelqu'un qui ne nous importe en rien ? Il y avait entre ces quatre personnes un amour douloureux[1] : tous en éprouvaient de la peine et du tourment, tous vivaient dans la tristesse, aucun n'en tirait de plaisir. En premier lieu, le roi Marc redoute qu'Yseut ne lui soit infidèle et qu'elle aime un autre homme ; qu'il le veuille ou non, cela le torture. Et il n'est pas étonnant que ce soit pour lui un tourment et une angoisse,

E siet bien que il est deceü
De la fole irur que il a eü.
Por iço fist il ceste image
Que dire li volt son corage,
Son bon penser e sa fole errur,
Sa paigne, sa joie d'amor,
Car ne sot vers cui descoverir
Ne son voler, ne son desir.
Tristran d'amor si se contient :
Sovent s'en vait, sovent revent,
Sovent li mostre bel semblant,
E sovent laiz[a], com diz devant.
Hice li fait faire l'amor,
Que met son corage[b] en errur.
Se sor tute rien li n'amast[c],
De nul autre ne se dotast ;
Por ço en est en suspecion
Que il n'ainme riens se li non.
S'envers autre amor eüst,
De ceste amor jalus ne fust ;
Mes por ce en est il jalus
Que de li perdre est poürus.
De li perdre n'eüst il ja poür,
Ne fust la force de l'amor ;
Car de ce qu'a l'homme n'est rien,
Ne li chaut si vait mal ou bien.
Coment deveroit de ce doter
Dont unques n'ot riens en penser ?
Entre ces quatre ot estrange amor :
Tut en ourent painne et dolur,
E un e autre en tristur vit,
E nus d'aus nen i a dedeuit[d].
Primer se dote Marques le rai
Que Ysode ne li porte foi,
Que ele aime autre de lui ;
Quel talent que en ait soffre l'ennui.
Hice li doit bien ennuier
E en son corage angoisser,

car il n'éprouve d'amour et de désir que pour la seule Yseut, qui se montre si lointaine[1]. Il peut jouir de son corps, mais cela le satisfait bien peu, dès lors qu'un autre possède son cœur. Cela l'enrage et le rend fou. Sa souffrance est sans remède, puisque Yseut a donné son amour à Tristan[2]. Outre le roi, Yseut aussi en souffre, car ce qu'elle a, elle ne le désire pas, en revanche elle ne peut avoir ce que justement elle désire. Le roi n'a qu'un motif de tourment, mais la reine en a deux : elle désire Tristan et ne peut l'avoir, et il lui faut rester avec son époux, qu'elle ne peut ni fuir ni abandonner, et qui ne lui apporte aucun plaisir. Elle s'unit à lui charnellement, mais elle ne veut pas de son amour : voilà le premier de ses tourments. L'autre, c'est qu'elle désire Tristan, et que Marc son mari leur interdit de se parler[3], et elle ne peut aimer un autre homme que lui[4]. Elle sait bien qu'il n'y a personne au monde que Tristan aime autant qu'elle. Tristan la désire, et elle le désire, et il ne peut la posséder : voilà la cause de leur souffrance. Quant au seigneur Tristan, c'est une double souffrance, une double torture qu'il souffre pour l'amour d'Yseut. Il a épousé cette Yseut qu'il ne peut aimer, et qu'il ne veut aimer. Il n'a pas le droit de la quitter ; quelque désir qu'il en ait, il est obligé de rester avec elle, car elle ne veut pas lui rendre sa liberté. Quand il la prend dans ses bras, il n'éprouve guère de plaisir, si ce n'est à cause du nom qu'elle porte : cela du moins lui apporte un peu de réconfort.

Car il n'aime rien ne desire
Fors soul Ysode, que de lui tire.
Del cors puet faire son delit,
Mes ice poi a lui soffit,
Quant autres en a le corage ;
De ce se deve[a] e enrage.
Pardurable est la dolur
Que ele envers Tristran a s'amor.
Aprés le rai s'en[b] sent Ysodt,
Que ele a ce que avoir ne volt,
D'autre part ne puet avoir
Hice dont ele a le volair.
Li rois nen a que un turment,
Mais la raïne duble entent :
Ele volt Tristran e ne puet,
A son seignor tenir l'estuet ;
Ele ne le puet guerpir ne laisser,
N'ele ne se puet deliter.
Ele a le cors, le cuer nel volt[c].
C'est un turment dont ele se deut,
E l'autre est que Tristran desire,
Si li deffent Marques si sire
Que ensenble ne poent parler,
E el que lui ne[d] poet amer.
Ele set bien soz ciel n'a rien
Que Tristran voile si grant bien.
Tristran volt li e ele lui,
Avoir nel puet, c'et l'ennui.
Duble paigne, doble[e] dolur
Ha dan Tristran por s'amor.
Espus est a icele Ysodt
Que amer ne puet ne amer ne volt.
Il ne[f] la puet par droit guerpir,
Quel talent que ait, estut li tenir,
Car ele nel volt clamer quite.
Quant l'enbrasce, poi se delite,
Fors soul le non que ele porte ;
Ce, sevaus, auques le conforte.

Il souffre à cause de ce qu'il possède, et plus encore à cause de ce qu'il ne possède pas : la belle reine, sa bien-aimée, de qui dépendent sa mort et sa vie. C'est ainsi que double est la peine que Tristan éprouve à cause de cette femme. Mais cet amour ne fait pas moins souffrir Yseut aux Blanches Mains, son épouse. Quoi qu'il en soit de l'autre Yseut, elle souffre et ne connaît pas le plaisir : elle n'en a pas de son mari, et elle n'éprouve d'amour pour aucun autre homme ; c'est lui qu'elle désire, et il lui appartient, mais elle ne reçoit de lui aucun plaisir. Sa situation est à l'opposé de celle de Marc[1], car il peut prendre son plaisir avec Yseut, même s'il ne peut changer ses sentiments ; Yseut aux Blanches Mains en revanche ne sait où trouver satisfaction ; . . . . elle ne peut qu'aimer Tristan sans jouir de lui ; elle désire qu'il lui donne du plaisir, et n'obtient rien qui ne soit une souffrance pour elle. Elle voudrait davantage goûter à ses étreintes et à ses baisers[2], mais il s'y refuse, et elle ne veut pas le solliciter. Je ne saurais dire dans cette situation lequel d'eux quatre a le plus grand déplaisir, et je ne saurais prononcer un jugement, parce que je n'en ai pas fait l'expérience. Je me contenterai d'exposer la situation : aux amants de juger lequel était le plus favorisé, ou lequel souffre le plus par manque d'amour.

Le seigneur Marc possède le corps d'Yseut, il en jouit quand il veut ; mais malgré qu'il en ait, il souffre profondément de ce qu'elle aime Tristan plus que lui, car lui n'aime qu'elle.

Il ha dolur de ce que il a,
E plus se deut de ce que il nen a[a] :
La bele raïne, sa amie[b],
En cui est sa mort e sa vie.
E por ce est duble la paigne
Que Tristran por ceste demainne.
Por cest amor se deut al mains
Ysode sa feme as Blanche Mains[c].
Que que soit ore de l'autre Ysodt,
Hiceste sanz delit se deut ;
Ele n'a delit de son seignor,
Ne envers autre nen a amor ;
Cestui desire, cestui ha,
E nul delit de lui nen a.
Hiceste est a Marques a contraire,
Car il puet de Ysode son bon faire,
Tuit ne puisse il son cuer changier[d] ;
Ceste ne set ou deliter[e]
. . . .
Fors Tristran sanz delit amer.
De lui desire avoir deduit,
E rien nen a ne li n'enuit[f].
L'acoler e le baisser[g]
De lui vousist plus asaier :
Il ne li puet abandoner,
Ne ele ne le volt pas demander.
Hici ne sai que dire puisse,
Quel de aus quatre a greignor angoisse,
Ne la raison dire ne sai,
Por ce que esprové ne l'ai.
La parole mettrai avant :
Le jugement facent amant
Al quel estoit mieuz de l'amor,
Ou sanz lui ait greignor dolur.
Dan Marques a le cors Ysodt,
Fait son bon quant il en volt ;
Contre cuer li est a ennui
Que ele aime Tristran plus de lui,

Yseut quant à elle appartient au roi, il dispose de son corps comme il le désire. Cette situation lui est souvent difficile à supporter, car elle n'éprouve pas d'amour pour le roi. Elle le tolère puisqu'il est son époux, mais par ailleurs elle n'a d'autre désir que de posséder Tristan son ami, qui a pris femme dans un pays étranger. Elle craint qu'il n'ait changé sa situation par ressentiment[1], et cependant elle vit dans l'espoir qu'il ne soit attaché à aucune autre femme. Et c'est Yseut[2] seule que Tristan désire, et il sait bien que Marc, son époux, fait de son corps tout ce qu'il veut, alors que lui-même ne peut connaître le plaisir que par l'effet de sa volonté ou dans un vain désir[3]. Il a une femme avec qui il ne peut coucher et qu'il ne peut aimer de cette manière, mais lui du moins ne fait rien qui soit contraire à ses sentiments[4]. Yseut aux Doigts Blancs, son épouse, ne peut rien désirer au monde d'autre que Tristan son cher époux, dont elle a le corps mais pas l'amour, et il lui manque ce qu'elle désire par-dessus tout. À présent celui qui est capable de juger peut dire à qui l'amour est le plus favorable et qui en souffre le plus grand tourment.

Yseut aux Blanches Mains, la belle, couchait donc vierge avec son époux. Ils partagent le même lit, et de leur joie ou de leur tourment je ne saurais rien dire. Il ne lui fait rien qui, comme à une épouse, lui apporterait du plaisir. Je ne sais si elle connaît le moindre plaisir, et si elle aime ou déteste vivre ainsi. On peut dire toutefois que si cela lui avait été insup-

Car il n'ainme rien se li non.
Ysode rest al rai a bandon,
De son cors fait ce que il volt.
De ceste ennui sovent se deut,
Car envers le rai n'a amor ;
Suffrir li estuet com de son seignor.
E d'autre part ele n'a volair
Fors Tristran son ami avoir,
Que feme a prise en terre estrange.
Dote que curruz ait al change,
E en espoir est nequedent
Que vers nului n'ait nul talent.
Ysode Tristran soul[a] desire,
E siet bien que Marques, si sire,
Fait de son cors tut son volair ;
E si ne puet delit avoir
Fors de volair ou de desir ;
Feme a a que il ne puet gesir
E que amer ne puet a tel fuer,
Mais rien ne fait encontre cuer.
Ysode as Blanche Doiz[b] sa moiller
Ne puet el monde rien covaiter
Fors soul Tristran, son bel seignor,
Dont ele a le cors sanz amor ;
Hice l'en faut que plus desire.
Ore puet, qui set, esgart dire
A quel de l'amor mieuz estoit[c],
Ou qui greignor dolur en ait.
  Ysode as Blanchemains la bele
Ovec son seignor jut pucele ;
En un lit se cochent amedui,
La joie ne sai ne l'ennui.
Ne li fait mais com a moiller
Chose ou se puisse deliter,
Ne sai se[d] rien de delit set,
Ou issi vivre[e] ainme ou het.
Bien puet[f] dire, si l'en pesast,
Ja en son tens ne le celast,
Com ele l'a, a ses amis.
Avint issi qu'en cel païs

portable, elle ne l'aurait pas caché constamment à ses amis comme elle le faisait. Il se trouva qu'un jour, dans ce royaume, les seigneurs Tristan et Kaherdin durent aller avec leurs voisins à une fête à laquelle ils avaient été conviés. Tristan y a emmené Yseut. Kaherdin chevauche à sa droite et tient les rênes de son cheval de la main gauche, et ils devisent agréablement. Tout entiers à leurs propos, ils laissent leurs chevaux aller où ils le veulent ; celui de Kaherdin fait un écart, et à côté de lui celui d'Yseut se cabre. Elle le pique de ses éperons au moment où l'animal lève ses sabots en l'air ; pour pouvoir éperonner de nouveau, elle est obligée d'écarter les cuisses, et, pour se retenir, elle agrippe les rênes de la main droite[1]. Aussitôt le palefroi bondit en avant, et en retombant glisse dans un petit creux rempli d'eau. Le sabot du cheval était ferré de neuf, et il a glissé dans la boue. Lorsqu'il frappa la flaque, sous l'effet du sabot qui s'enfonçait, de l'eau jaillit, qui gicla sur les cuisses d'Yseut, juste au moment où elle entrouvrait les jambes pour éperonner le cheval. L'eau froide la surprit, elle poussa un cri mais ne dit rien, et elle se mit à rire de si bon cœur que, même si cela avait été en période de carême, elle aurait eu bien de la peine à se retenir[2]. La voyant rire ainsi, Kaherdin croit qu'elle a entendu de sa part des propos qu'elle juge déplacés, ou méchants, ou grossiers ; c'était en effet habituellement un chevalier plein de réserve, de bonté, de noblesse et de cour-

Danz Tristran e danz Caerdins
Dourent aler o lor voisin
A une feste, por juer.
Tristran i fet Ysode mener.
Caerdins le[a] chevauche a destre,
E par la raigne la senestre[b],
E vount d'envoisures plaidant.
As paroles entendent tant
Qu'il laissent lor chevaus turner
Cele part qu'il volent aler ;
Cel a Caerdin se desraie[c],
E le Ysoldt contre lui s'arbroie.
Ele le fiert des esperons
Al lever que fait des chalons ;
A l'autre cop que volt ferir,
Estuet li sa quisse aoverir ;
Por soi tenir la destre estraint.
Li palefrois avant[d] s'enpaint,
E il escrille a l'abaiser[e]
En un petit cros en euvier[f].
Li piez de novel ert ferrez :
Ou vait el tai cruisser[g].
Al flatir que il fait el pertus,
Del cros del pié saut eaue[h] sus ;
Contre les cuises li sailli
Quant ele ses cuisses enoveri
Por le cheval que ferir volt.
De la fraidure s'efroie Ysodt,
Gete un cri e rien ne dit,
E si de parfont cuer rit
Que si ere une quarentaigne,
Oncore s'en estent adonc[i] a paigne.
Caerdins le voit issi rire,
Quide lui ait[j] oï dire
Chose ou ele note folie,
Ou mauvaisté, ou vilannie ;
Car il ert chevaler hontus
E bon e frans e ameros ;

toisie ; aussi le rire de sa sœur lui fit-il craindre d'avoir proféré quelque sottise. Sa réserve suscitait en lui cette crainte. Il se mit alors à la questionner : « Yseut, vous avez ri de fort bon cœur, mais je ne comprends pas pourquoi. Si je n'apprends pas la véritable raison de cette hilarité, je n'aurai plus jamais confiance en vous. Certes vous pouvez fort bien me mentir ; mais si je venais à m'en apercevoir par la suite, jamais plus je n'aurai pour vous la loyauté et l'affection que l'on doit à sa sœur. » Yseut comprend à ses propos que, si elle refuse d'accéder à sa demande, il lui en voudra violemment. Elle dit : « J'ai ri en pensant à ce qui m'est arrivé, c'est ce souvenir qui m'a fait rire. Cette eau qui a giclé tout à l'heure est montée plus haut sur mes cuisses que ne le fit jamais la main d'un homme, et que Tristan n'est jamais allé. Mon frère, je vous en ai dit la raison. » . . . .

Le Cortège de la reine[1]

Et ils s'en vont droit vers l'Angleterre pour voir Yseut et tenter de rencontrer Brangien, car Kaherdin veut voir cette dernière, et Tristan, lui, veut voir Yseut.

À quoi bon allonger le récit ou ajouter des épisodes qui sont sans intérêt pour cette histoire ? Je n'en retiendrai que l'essentiel. Au terme d'une longue chevauchée, Tristan et Kaherdin

De folie a por ce poür
El ris qu'il vait[a] de sa sorur.
Honte li fait poür doter,
Hidonc li prent a demander :
« Ysode, de parfont[b] reïstes,
Mais ne sai dont le ris feïstes.
Se la verai achoison ne sai,
En vos mais ne m'afierai.
Vos me poez ore bien deçoivere[c] ;
Se je aprés m'en puis aparçoivere,
Ja mais certes com ma sorur
Ne vos tendrai ne foi ne amor. »
Ysode entent que il li dit,
Set que, se de ce li[d] escondit,
Que il l'en savera molt mal gré,
E dist : « Ge ris de mon pensé,
D'une aventure que avint,
E por ce ris que m'en sovint.
Ceste aigue, que ci esclata,
Sor mes cuisses plus haut monta
Que unques main d'ome ne fist,
Ne que Tristran onques ne me quist.
Frere, ore vos ai dit le dont[e] » . . .
. . . .

Le Cortège de la reine[f]

E vunt s'ent dreit vers Engleterre
Ysolt veeir e Brengien querre,
Ker Kaerdin veeir la volt,
E Tristran volt veeir Ysolt.
Que valt que l'um alonje cunte[g]
U die ce que n'i amunte ?
Dirrai la sume e la fin.
Entre Tristran et Kaerdin

sont arrivés dans une ville où Marc devait passer la nuit. Apprenant cela, Tristan, qui savait quelle route le roi emprunterait, décida d'aller dans cette direction avec Kaherdin. Ils cheminèrent longtemps en guettant le cortège royal. Une fois la troupe du roi passée, ils aperçurent celle de la reine. Ils mettent alors pied à terre à l'écart du chemin : c'est là que les écuyers les attendront. Ils sont montés sur un chêne qui se dressait au bord d'un chemin important ; de là ils peuvent voir d'en haut le cortège, mais eux, on ne peut les apercevoir. Viennent d'abord les serviteurs, puis les écuyers, puis arrivent les limiers et les braques, puis les courriers et les maîtres de la meute, les cuisiniers et les valets de chiens, les palefreniers et les fourriers, et les chevaux de somme et les chevaux de chasse, les palefrois que l'on mène de la main droite, et les oiseaux de chasse que l'on porte sur la main gauche. Nombreuse est la troupe, et long le défilé. Kaherdin est ébloui par l'importance du cortège et par les merveilles qu'il y voit déjà alors qu'il n'a pas encore aperçu la reine ni Brangien, sa ravissante suivante. Mais voici à présent que défilent sous leurs yeux les lavandières et les chambrières ordinaires[1], celles qui sont chargées des tâches communes, qui dressent et préparent les lits, cousent les vêtements, lavent les cheveux, et assurent les tâches d'entretien. À ce moment-là Kaherdin s'exclame : « Je la vois à présent ! — Certainement pas, répond Tristan.

Tant unt chevalchié e erré
Qu'il vienent a une cité
U Marke deit la nuit gisir.
Quant il ot qu'il i deit venir
- La veie seit e le chemin -,
Encuntre vait od Kaerdin.
De luin a luin vunt cheminant
E la rocte al rei purveant.
Quant la rocte al rei fu ultree,
La la reïne unt encuntree.
De ors[a] le chemin dunc descendent :
Li varlet iluec l'atendent[b].
Il sunt sur un chasne munté
Qu'esteit sur un chemin ferré ;
La rote poent surveeir,
Els n'en puet l'um aperceveir[c].
Vienent garzun, vienent vatlet,
Vienent seüz, vienent brachet,
E li curliu e li veltrier,
E li cuistruns e li bernier,
E marechals e herberjurs,
Cils sumiers [e cils chaceürs],
Cils chevals palefrei[s en destre[d]],
Cils oisels qu'en porte[e] a senestre.
Grant est la rocte e le chemin.
Mult se merveille Kaerdin
De la rote qui ensi est grant
E des merveilles qu'il i ha tant,
E qu'il neu veit la reïne
Neu[f] Brengien la bele meschine.
Atant eis lur les lavenderes,
E les foraines chanberreres
Ki servent del furain mester,
Del liz aturner, de l'eshalcer[g],
De dras custre, des chief laver,
Des altres choses aprester.
Dunc dit Kaerdin : « Or le[h] vei !
- Ne vus, dit Tristran, par ma fei !

Ce ne sont que les chambrières ordinaires chargées des tâches domestiques ! » Sur ce, arrive le chambellan ; à sa suite défilent en rangs serrés chevaliers et jeunes gens, distingués, vaillants et beaux, qui chantent de jolies chansons et des pastourelles[1]. À leur suite viennent les demoiselles, filles de princes et de grands seigneurs, originaires de différentes régions ; elles chantent des mélodies et des chansons délicieuses. À leurs côtés se trouvent leurs amoureux, courtois et courageux ; ils parlent d'amour et de la véritable fidélité[2] . . . . Kaherdin dit alors : « Ça y est, je la vois ! Celle qui va devant, c'est la reine ! Et Brangien sa suivante, laquelle est-ce ? »

Fin du roman[3]

Cela la plonge dans la tristesse et le chagrin ; elle quitte les lieux fort en colère et va trouver non loin de là Yseut qui souffre en son cœur à cause de Tristan : « Dame, dit Brangien, je suis perdue ! C'est pour mon malheur que je vous ai rencontrés, vous et votre ami Tristan ! J'ai abandonné mon pays pour vous. Ensuite, à cause de votre folle passion, j'ai perdu, ma dame, ma virginité[4]. Je l'ai fait, certes, par affection pour vous. Vous m'aviez promis de grands honneurs, vous et Tristan le parjure — que Dieu lui réserve les pires malheurs aujourd'hui et à jamais ! À cause de lui, j'ai connu la honte pour la première

Ainz sunt chanberreres fureine
Qui servent de grosses ovraine ! »
A ce eis lur li chanberlangs ;
Aprés lui espessist le rangs
De chevaliers, de dameisels,
D'ensegnés, de pruz e de bels[a] ;
Chantent bels suns e pastureles.
Aprés vienent les dameiseles,
Filles a princes e a baruns,
Nees de plusurs regiuns ;
Chantent suns e chant delitus[b].
Od eles vunt li amerus,
Li enseignez e li v[ai]l[lanz] ;
De druerie vunt parla[n]z,
De veir amur e de [ ],
Quel bels senblant seit de [ ]
Sul unc ce qu'en l'amur [ ]
Par fo[ ] e de raisun l[ ]
Vers els que entre [ ]
Dunc dit Kaerdin : « Ore [la vei ![c]]
Ceste devant est la reïne !
E quele est Brengien la meschine ? »

Fin du roman[d]

Dolente en est e mult iree ;
Part s'en d'iloques correcee,
Pres de la vait ou trove Ysodt[e],
Qui pur Tristran el cuer se dolt[f] :
« Dame, dit Brengvein, morte sui !
Mar vi l'ure que vus cunui,
E vus e Tristran vostre ami !
Tut mun païs pur vus guerpi,
E pus, pur vostre fol curage,
Perdi, dame, mun pucelage.
Jol fiz certes pur vostre amur ;
Vus me pramistes[g] grant honur,
E vus e Tristran le parjure,
Ki[h] Deu doinst ui mal aventure

fois. Rappelez-vous où vous m'aviez envoyée ! Vous aviez ordonné que l'on me tuât. Si cela n'avait dépendu que de vous, femme perfide, j'aurais dû mourir de la main des serfs ; leur hostilité m'a été plus miséricordieuse, Yseut, que votre amitié[1] ! Quelle faiblesse, quelle honte de ma part d'avoir encore accepté de vous écouter après cela, et de vous avoir conservé mon affection après avoir appris de votre bouche votre projet criminel[2]. Pourquoi n'ai-je pas exigé que l'on vous punisse de mort, alors que vous aviez injustement voulu la mienne ? Ce forfait, je vous l'avais totalement pardonné, et voici que vous récidivez avec cette sournoise machination en faveur de Kaherdin[3] ! Maudite soit votre générosité, si c'est ainsi que vous récompensez ma fidélité ! C'était donc cela, ma dame, le grand honneur que m'avait réservé Kaherdin pour l'amour de vous ? Il voulait tout simplement une compagne pour satisfaire sa débauche ! Yseut, vous l'avez poussé à agir ainsi pour me compromettre indignement. Vous avez voulu mon déshonneur pour satisfaire votre perversité. Vous avez été cause de ma honte : notre amitié n'est plus. Dieu, combien de fois vous ai-je entendu faire l'éloge de cet homme, à seule fin de me rendre amoureuse de lui ! À vous entendre, quel chevalier ! Pas un ne l'égalait en noblesse, en valeur, en bravoure. Vous le présentiez comme le meilleur qui fût, et il s'est révélé l'homme le plus lâche qui ait jamais porté l'épée ou le bouclier !

E dur encumbrer de sa vie !
Par li fu ge primer hunie.
Membre vus u vus m'enveiastes[a] :
A ocire[b] me cummandastes.
Ne remist en vostre fentise[c]
Que par les sers ne fui ocise[d] :
Melz[e] me valuit la lur haür,
Ysolt, que ne fiz[f] vostre amur.
Chetive et malvise[g] fui
Quant puis icel ure[h] vus crui,
Que unques vers vus amur oi,
Pus ke cete mort par vus soi.
Pur quei n'ai quis la vostre mort,
Quant me la quesistes a[i] tort ?
Cel forfez fud tut pardoné ;
Mes ore est il renovelé
Par l'acheisun e par l'engin[j]
Que fait avez de Kaherdin.
Dehait ait la[k] vostre franchise,
Quant si me rendez mun service !
C'est ço, dame, la grant honur
Que doné me ad pur vostre amur[l] :
Il voleit aver cumpaignie
A demener sa puterie.
Ysolt, ço li feïstes[m] fere
Pur moi a la folie traire[n].
Vus m'avez, dame, fait[o] hunir
Pur vostre maveisté plaiser ;
Vus m'avez mis a desonur,
Destruite en ert vostre[p] amur.
Deus ! Tant le vus oï loer[q]
Pur fere le moi enamer !
Unc ne fud hume de sun barnage,
De sun pris, de sun vasselage[r].
Quel chevaler vus le feïstes !
Al meliur del mund le tenites,
E ço est ore le plus recraant
Ki[s] unc portast n'escu ne brant.

Puisqu'il a fui devant Cariadoc[1], honni soit-il, et qu'il périsse ! S'il s'est enfui devant un aussi piètre adversaire, c'est que d'ici à Rome il n'y a pas plus couard que lui. Mais dites-moi donc, reine Yseut : depuis quand jouez-vous à l'entremetteuse à la façon de Richeut[2] ? Où avez-vous appris ce métier qui consiste à faire un tel éloge d'un méchant afin d'abuser une malheureuse femme ? Pourquoi avoir permis que je sois déshonorée par l'être le plus infâme de la terre ? Tant d'hommes valeureux m'ont courtisée ! D'eux tous je me suis défendue, et voici que l'on me donne à un lâche ! Et c'est à votre instigation que cela s'est fait. Mais je me vengerai de vous et de Tristan votre ami. Yseut, je vous défie tous les deux ; je ferai tout pour vous nuire, afin que vous payiez l'humiliation de mon déshonneur. »

Quand Yseut entend ces paroles de colère et le défi que lui lance celle en qui elle avait placé toute sa confiance et qui devait le mieux veiller sur son honneur — et voilà qu'elle prend plaisir et se délecte à l'injurier de la sorte[3] —, son cœur est étreint par l'angoisse, et en même temps elle sent monter de la colère contre elle. Cette colère atteint son cœur, et la voici en proie à un double tourment ; elle ne sait contre lequel se défendre, ni à qui elle peut s'en prendre. En soupirant, elle dit : « Malheureuse que je suis ! Je voudrais être déjà morte, car je n'ai jamais connu que le malheur dans ce pays étranger. Tristan, maudit soyez-vous ! C'est à cause de vous que je me trouve

Quant pur Kariado s'en fuit,
Sun cors seit huniz e destruit !
Quant fuit pur si[a] malveis hume,
Ja n'ad plus cuard desqu'a Rume[b].
Ore me dites, reïne Ysolt,
Des quant avez esté Richolt ?
U apreïstes sun mester[c],
De malveis hume si apreiser
E de une caitive traïr ?
Pur quei m'avez fait[d] hunir
Al plus malveis de ceste terre ?
Tant vaillant me sunt venu requerre[e] !
Cuntre tuz me sui ben gardee,
Ore sui[f] a un cuard dunee.
Ço fud par vostre entisement[g] !
Jon avarai bien le vengement
De vus, de Tristran vostre ami !
Ysolt, e vus et lui desfi[h].
Mal en querai e damage
Pur la vilté de ma huntage[i]. »
Quant Ysolt cete curuz entent
E ot icest desfiement
De la ren del mund que plus creit
E qui melz s'onur garder deit
- Icest est sa joie e sun hait
Ke issi vilement li dit tel lait -,
Mult en est al quer anguisse
Od ço qu'ele[j] est de li iree.
Pres del quer ses ires venent,
Dubles anguises al quer la tenent[k],
Ne se set de la quele defendre
N'a qui ele se[l] puisse prendre.
Suspire e dit : « Lasse, caitive !
Grant dolz est que jo tant sui vive,
Car unques nen oi se male nun
En ceste estrange regiun.
Tristran, vostre cors maldit seit !
Par vus sui jo en ceste destreit.

dans une telle détresse ! Vous m'avez amenée dans ce pays où je n'ai connu que la peine[1]. À cause de vous je suis en butte à l'hostilité de mon mari et de tous les habitants de ce royaume, en public comme en privé. Mais quelle importance ? Je l'ai bien supporté et pourrais le supporter encore, si je pouvais compter sur l'affection de Brangien. Mais dès lors qu'elle souhaite mon malheur et me porte une telle haine, je ne sais plus que faire. Elle était jusque-là garante de ma joie : Tristan, voici qu'à cause de vous elle veut ma perte. Quel malheur pour moi de vous avoir aimé ! J'en ai tant d'amertume et de ressentiment ! Vous m'avez arrachée à tous mes parents, et privée de l'affection des gens d'ici. Et tout cela ne vous suffit pas, puisque pour finir vous m'enlevez le seul réconfort que je possédais : la noble Brangien. Il n'y eut jamais demoiselle d'une telle valeur et d'une telle loyauté ; mais Kaherdin et vous, vous avez réussi à me l'enlever. Vous voulez l'emmener avec vous pour qu'elle veille sur Yseut aux Blanches Mains ; vous connaissez sa loyauté, et c'est pour cela que vous la voulez auprès d'elle. Mais envers moi vous vous conduisez comme un traître, en me privant de mon amie de toujours[2]. Brangien, souvenez-vous de mon père, et des prières que vous a adressées ma mère ; si vous m'abandonnez ici, dans ce royaume étranger, sans amis, que vais-je devenir ? Comment pourrai-je survivre, sans le réconfort de personne ? Brangien, si vous voulez me quitter, ce n'est pas cependant une raison pour me

Vus m'amenastes el païs,
En peine jo ai esté tut dis;
Pur vus ai de mun seingnur guerre
E de tut ceus de ceste terre,
Priveement u en apert.
Quin calt de ço ? Ben l'ai suffert,
E suffrir uncore le peüse,
Se l'amur de Brengvein eüse.
Quant purchaser me volt contraire
E tant me het, ne sai que fair[a].
Ma joie soleit maintener ;
Tristran, pur vus me volt[b] hunir.
Mar arcuintai unc vostre amur,
Tant en ai curuz e irur !
Toleit m'avez tuz mes parenz,
L'amur de tutes estranges genz.
E tut[c] iço vus semble poi,
Se tant de confort cum jo oi[d]
Ne me tolisez al drein :
Ço est de la fraunche Brengven[e].
Si vaillante ne si lele
Ne fud unques mais damisele,
Mais entre vus e Kaherdin
L'avez sustrait par engin ;
Vus la vulez a vus mener,
Ysolt as Blanches Mains guarder ;
Pur ço que leele la savez,
Entur li aveir la vulez.
Emvers mei errez cum parjure,
Quant m'i tolez[f] ma nuirreture.
Brengvein, membre vus de mon pere
E de la priere ma mere !
Si vus me guerpisez ici,
En terre estrange[g], senz ami,
Que frai dunc ? Coment veverai ?
Car confort de nuli nen ai.
Brengvein, se vulez guerpir,
Ne me devez pur ço haïr,

haïr, ni pour chercher contre moi un prétexte pour partir vers un autre pays. Car je vous en donnerai l'autorisation, si vous voulez aller retrouver Kaherdin. Mais je sais bien que c'est Tristan qui vous pousse à agir ainsi : que Dieu lui envoie les pires malheurs ! »

Brangien écoute les propos d'Yseut, et ne peut s'empêcher de lui répondre : « Bien pervers est votre cœur, qui vous fait dire sur moi de telles insanités et vous fait me prêter des intentions qui jamais ne furent les miennes. Tristan ne mérite aucun blâme : c'est sur vous que doit retomber la honte, car vous agissez en toute liberté. Si vraiment vous ne m'aviez voulu aucun mal, vous n'auriez pas agi ainsi depuis si longtemps. Cette méchanceté que vous exercez si volontiers, vous voulez en faire porter la faute à Tristan ; mais si ce n'avait pas été Tristan, vous auriez donné votre amour à pire que lui[1]. Ce n'est pas son amour que j'accuse, mais ce que je ne supporte pas et qui me peine, c'est que vous m'ayez trompée pour satisfaire votre perversité. Il est indigne de ma part d'accepter cela plus longtemps[2]. Prenez garde dorénavant, car j'ai bien l'intention de me venger de vous[3]. Si vous vouliez me marier, pourquoi ne m'avoir pas donnée à un véritable chevalier ? Mais c'est au plus couard qui soit que vous m'avez perfidement livrée. »

Yseut répond : « Par pitié, mon amie ! Jamais je ne vous ai trompée. Ce n'est ni pour vous faire du mal ni par malignité qu'a été montée cette affaire. Ne croyez pas que j'aie voulu

N'emvers mei querre achisun
D'aler en altre regiun ;
Car bon congé vus voil doner[a],
S'a Kaherdin[b] vulez aler.
Ben sai Tristran[c] le vus fait faire,
A qui Deusen duinst grant contraire ! »
Brengvein entent as dit Ysolt,
Ne puet laisser que n'i parolt,
E dit : « Fel avez le curage,
Quant sur moi dites itele rage
E ço que unques n'oi en pensé !
Tristran[d] ne deit estre blasmé ;
Vus en devez la hunte aveir,
Quant l'usez a[e] vostre poër.
Se mal ne me volsissez,
Tant lungement ne l'usissez.
Le malvesté que tant amez
Sur Tristran aturner vulez ;
Ja ço i seit que Tristran n'i[f] fust,
Pire de lui l'amur eüst.
Ne me pleing de la sue amur,
Mais pesance ai[g] e grant dolur
De ço que m'avez enginné
Pur granter vostre malvesté.
Hunie sui si mais le grant !
Guardé[h] vus en dessornavant,
Car de vus me quid ben vengier.
Quant me vulez marier,
Pur quei ne me dunastes[i] vus
A un hume chevalerus ?
Mais al plus cuard que unc fud né
M'avez[j] par vostre engin duné. »
Isolt respunt : « Merci, amie !
Unques ne vus fiz felunie,
Ne pur mal ne pur malveisté
Ne fud uncs cest plai enginné[k].

vous trahir : je le jure sur le salut de mon âme, je n'ai voulu que votre bien. Kaherdin est un bon chevalier, un duc puissant, un guerrier expérimenté. Ne croyez pas qu'il ait fui parce qu'il avait peur de Cariadoc ; ce sont des jaloux qui le disent : ce n'est pas à cause de lui qu'il est parti. Si vous entendez des mensonges à son sujet, ce n'est pas une raison pour vous mettre à le haïr, ou à haïr Tristan mon ami ou moi. Brangien, je vous l'affirme solennellement : quelle que soit finalement votre décision[1], tout le monde à la cour souhaiterait nous voir fâchées ; nos ennemis en éprouveraient une joie certaine. Si vous, vous me détestez, qui pourra donc me respecter ? Comment pourra-t-on me témoigner de la considération, si vous me plongez dans l'indignité ? Il n'y a pire trahison que celle de nos proches et de nos intimes. Si un proche connaît notre secret, il peut le trahir, poussé par la haine. Brangien, vous qui savez tout de moi, vous pouvez me déshonorer, si vous le voulez. Mais vous encourrez de graves reproches si vous, qui avez pour devoir de me conseiller, vous allez sous le coup de la fureur révéler au roi mon projet et mon secret. Et puis, c'est grâce à votre aide que j'ai fait tout cela. Que nous nous fâchions ne nous avance guère. Je n'ai jamais rien fait pour vous nuire, bien au contraire je n'ai voulu que votre bien et votre honneur. Oubliez votre ressentiment. À quoi cela vous avancera-t-il que je sois rabaissée aux yeux du roi ? Ma déchéance ne vous sera certainement

De[a] traïsun ne dutés ren :
Si m'ai Deus[b], jol fiz pur ben.
Kaherdins est bons chevalers,
Riches dux, seürs[c] guerrers.
Ne quidez pas qu'il s'en alast
Pur Kariado qu'il dutast,
Einz le dient pur lur envie,
Car pur lui ne s'en alad[d] mie.
Se vus oëz sur lui mentir,
Nel devez pas pur ço haïr,
Ne Tristran mun ami ne mei.
Brengvein, jo vus afi par fei,
Coment que vostre plai aturt,
Que tuit cil de ceste curt
La medlee de nus vuldreient ;
Nostre enemi joie en[e] avreient.
Se vus avez vers mei haür,
Ki me voldra puis nul honur ?
Coment puse i estre honuré[f],
Se jo par vus sui avilee ?
L'en ne poet estre plus traïz[g]
Que par privez e par nuirriz.
Quant li privez le conseil set,
Traïr le puet, s'il le het[h].
Brengvein, qui mun estre savez[i],
Se vus plaist, hunir me poëz ;
Mais ço vus ert grant reprover,
Quant vus avez a conseiler,
Se mun conseil e mun segrei
Par ire descovrez[j] al rei.
D'altre part jo l'ai fait par vus.
Mal ne deit aveir entre[k] nus :
Nostre curuz a ren n'amunte,
Unques nel fis[l] pur vostre hunte,
Mais pur grant ben e pur honur ;
Pardunez moi vostre haür.
De quei serez vus avancé
Quant vers lu[m] rei ere empeiré ?

d'aucun profit ; au contraire, si vous êtes cause de mon déshonneur, vous en serez moins estimée et moins aimée. Tel fera votre éloge à seule fin en vérité de vous blâmer : de quelle considération jouirez-vous aux yeux de la société courtoise ? Et vous aurez perdu mon affection ainsi que la faveur de mon époux. Quelle que soit dès lors son attitude envers moi, sachez bien qu'il vous haïra. Il éprouve pour moi un amour si profond que personne ne pourrait le persuader de me détester. Nul ne pourrait nous brouiller au point qu'il en vienne à se séparer de moi. Il se peut que ma conduite le contrarie, mais moi, il ne parviendra jamais à me détester vraiment ; il peut bien haïr ma conduite insensée, mais il ne peut cesser de m'aimer. Mon attitude peut emplir son cœur d'amertume : qu'il le veuille ou non, il est contraint de m'aimer[1]. Jamais aucun de ceux qui m'ont voulu du mal n'a obtenu sa faveur. À ceux qui lui disent des choses qu'il ne souhaite pas entendre, sachez qu'il leur en veut. Quel service rendrez-vous au roi, en lui disant du mal de moi ? De quoi l'aurez-vous vengé, lorsque vous m'aurez perdue de réputation ? Pourquoi voulez-vous me trahir ? Que voulez-vous lui révéler ? Que Tristan est venu s'entretenir avec moi ? Et quel tort cela fait-il au roi ? Quel service lui aurez-vous rendu, quand vous aurez excité sa colère contre moi ? Je ne vois pas ce qu'il a perdu dans cette affaire. » Brangien répond : « Il vous a été formellement interdit, et vous avez juré il y a

Certes el men emperment
Nen ert le vostre amendement ;
Mais si par vus sui avilee,
Mains serrez preisé e amé.
[Hitel vos porra loer
Que nel fet fors por vos blamer ;
Vos en serez des mieuz prisee
De tute gent enseignee[a]],
E perdu en avrez m'amur
E l'amisté de mun seingnur.
Quel semblent qu'il uncs me face,
Ne quidez qu'il nel vus en hace[b].
Emvers mei ad si grant amur,
Nus n'i porreit metre haür[c].
Nuls ne nus poreit tant medler
Que sun cors puise de mei sevrer.
Mes faiz put aveir contre quer,
Mei ne puet haïr a nul fuer ;
E mes folies puet haïr,
Mais m'amur ne puet unc[d] guerpir ;
Mes faiz en sun cuer haïr puet,
Quel tallent qu'ait, amer m'estuet.
Unques[e] a nul qui mal me tint,
Emvers lu rei ben n'en avint[f].
Ki li dient[g] ço qu'il plus het,
Sachét que mal gré lur en set.
De quei avancerez lu rei
Se vus li dites mal de moi ?
De quele chose l'averez vengé
Quant vus m'i avrez empeiré ?
Pur quai me volez vus traïr ?
Quei li vuolez vus descouverer ?
Que Tristran vint parler a mei ?
E quel damage en ad le rei ?
De quei l'avez vus avancé
Quant de moi l'avez curucé ?
Ne sai quel chose i ait[h] perdu. »
Brengvein dit : « Bien vus est defendu[i],

plus d'un an[1] de vous conformer à cette décision, de parler à Tristan et de l'aimer. Interdiction et serment, vous les avez bien mal respectés ! Dès que vous en avez eu la possibilité, misérable Yseut, vous êtes devenue parjure, vous avez trahi votre promesse et votre serment. Vous êtes si accoutumée au mal que vous ne pouvez plus y renoncer. Vous êtes prisonnière de vos vieilles habitudes. Si vous ne vous étiez pas adonnée au mal dès l'enfance, vous ne vous obstineriez pas dans ces pratiques. Si vous ne trouviez pas du plaisir dans le mal, vous ne vous y livreriez pas avec une telle constance. Ce qu'un poulain apprend au cours de son dressage, qu'il le veuille ou non, cela le marque pour longtemps ; et ce qu'une femme apprend dans son jeune âge, quand on ne l'en corrige pas, cela lui dure toute la vie, si on lui laisse le pouvoir de suivre son penchant. Vous avez appris le mal toute jeune, et c'est à satisfaire ce penchant que toujours vous tendrez. Si vous ne vous y étiez pas adonnée aussi jeune, vous ne persévéreriez pas ainsi. Si le roi vous en avait châtiée, vous auriez cessé vos pratiques malignes. Mais à cause de son indulgence à votre égard, vous avez continué. Il a toléré vos agissements, parce qu'il n'a jamais pu avoir de certitude absolue. Je vais lui dire la vérité ; ensuite, il agira comme il l'entend. Vous avez tellement sacrifié à l'amour que vous en avez oublié toute décence, et vous êtes allée tellement loin dans la déraison que de votre vie vous ne pourrez revenir en arrière. Dès que

Juré l'avez passé un an,
Le parler e l'amur Tristran[a].
La defense e la serement
Avez tenuz malveisement :
Des que poësté en eüstes,
Chative Ysolt, parjure fustes,
Feimentie e parjuree.
A mal estes si aüsee
Que vus ne poëz pas guerpir :
Vostre viel us estuet tenir[b].
Se usé ne l'eüsez d'amfance[c],
Ne maintenisez la fesaunce[d] ;
S'al mal ne vus delitassez,
Si lungement nel tenisez.
Que puleins prent en danteüre,
U voille u nun, lunges li dure ;
E que femme en[e] juvente aprent,
Quant ele nen ad[f] castiement,
I li dure tut sun eage,
S'ele ad poer a sun curage.
Vus l'apreïtes en juvente,
Tuz jurs mais ert vostre entente.
S'en juvente apris ne l'eüsez,
Si lungement ne l'usisez.
Si li reis vus eüst castïé,
Ne feïsez la maveisté,
Mais pur ço qu'il le vus consent,
L'avez usé si lungement.
Il le[g] vus ad pur ço suffert
Que il[h] ne fud uncs ben cert ;
Jo l'en dirrai la verité,
Puis en face sa volenté.
Tant avez usé l'amur,
Ublé[i] en avez honur,
E tant mené la folie,
Ne larrez a vostre vie.

le roi eut pris conscience de votre conduite, il aurait dû vous châtier ; il l'a tolérée si longtemps qu'il est désormais l'objet du mépris général. Il aurait dû vous faire couper le nez[1], ou vous infliger quelque autre mutilation, de façon que vous soyez à tout jamais déshonorée ; et cela aurait vivement satisfait vos amis[2]. On aurait dû vous couvrir de honte, car vous déshonorez votre lignage, vos amis et votre époux. Si vous accordiez quelque prix à l'honneur, vous renonceriez à exercer votre malignité. Mais je sais à quoi vous vous fiez : à l'indulgence du roi à votre égard, qui cède à toutes vos volontés. Dès lors qu'il lui est impossible de vous haïr, vous n'hésitez pas à le couvrir de honte. Il nourrit pour vous une telle passion qu'il consent à son déshonneur. S'il ne vous aimait pas autant, il vous châtierait bien autrement ! Je tiens, Yseut, à vous dire ceci : vous commettez une grave faute, et vous vous avilissez, en vous comportant envers lui, qui vous aime si profondément, comme envers quelqu'un d'indifférent. Si vous aviez la moindre affection pour lui, vous ne seriez pas cause de son déshonneur. »

Quand Yseut s'entend injurier de la sorte, fort en colère, elle réplique à Brangien : « Votre jugement sur moi est trop cruel ! Au diable ce que vous pouvez penser ! Vous êtes bien insolente de me traiter, comme vous le faites, de femme sans foi ni loi. Assurément si je suis déloyale, parjure, ou frappée d'infamie,

Tres que li reis s'en aparçut,
Castïer par dreit vus en dut.
Il l'ad suffert si lungement,
Huniz en est a tute sa gent.
Le nés vus en deüst trencher,
U altrement aparailer,
Que hunie en fusez tuz dis ;
Grant joie fust a voz amis !
L'en vus deüst faire grant huntage,
Quant hunissez vostre lingnage,
Voz amis e vostre seingnur !
Se vus amisez nul honur,
Vostre malveisté laissez[a].
Ben sai en quei vus vus fiez :
En la jolité[b] de le rei,
Que voz bons suffre endreit sei.
Pur ço qu'il ne vus poez[c] haïr,
Ne volez sa hunte guerpir ;
Emvers vus ad si grant amur
Que il suffre sa desonur ;
Se il itant ne vus amast,
Altrement vus en castïast.
Ne larai, Ysolt, nel vus die :
Vus faites mult grant vilanie,
A vostre cors hunisement,
Quant il vus aime si durement,
E vus vers li vus cuntenez
Cum[d] vers home que naent n'amez.
Eüssez vus emvers lui amur,
Ne feïsez sa desonur. »
Quant Ysolt ot sei si despire,
A Brengvein respunt dunc par ire :
« Vus moi jugez trop cruelement.
Dehé ait ore vostre jugement !
Vus parlez cum desafaitee,
Quant si m'avez a desleé[e].
Certes, si jo sui feimentie,
Parjuré u ren hunie,

ou si je me suis mal conduite, c'est que vous m'avez bien conseillée ! Sans votre assentiment, jamais nous n'aurions commis cette folie. Mais c'est bien parce que vous y consentiez que vous m'avez appris comment je devais me conduire : les ruses audacieuses et les plaisirs amoureux, les doutes, les tristesses, cette liaison que nous avons entretenue, tout ce que nous avons fait, c'est à votre instigation ! Vous m'avez trompée la première, puis Tristan, et ensuite le roi. Car il y a longtemps qu'il serait au courant, sans le secours de votre ingéniosité. Les mensonges que vous lui avez racontés nous ont maintenus dans notre folle passion. Par vos ruses et vos manigances, vous avez couvert nos actes. Vous méritez plus que moi d'être blâmée, vous qui deviez veiller sur moi, et qui m'avez entraînée dans la honte. Et à présent, c'est moi que vous voulez dénoncer pour des actes que j'ai commis sous votre responsabilité ! Mais que le feu de l'enfer me dévore si, au cas où la vérité se ferait jour, je cache la moindre chose ! Et si le roi alors se venge, qu'il s'en prenne à vous la première ! Vous l'aurez bien mérité par votre conduite envers lui. Cependant je vous implore, par pitié, de ne pas révéler notre secret et d'oublier votre colère contre moi. » Brangien répondit : « Assurément pas ! Je vais exposer tout cela au roi immédiatement : nous verrons bien de quel côté sont les torts. Advienne que pourra ! » Sur ces menaces, elle quitte Yseut, jurant qu'elle allait parler au roi.

U se[a] jo ai fait malvesté,
Vus moi avez ben conseilé !
Ne fuz la consence de vus,
Ja folie n'eüst entre nus ;
Mais pur ço que le consentistes[b],
Ço que faire dui m'apreïstes.
Les granz engins[c] e les amurs,
Lé dutaunces, lé tristurs,
E l'amur ke nus maintenimes[d],
Par vus fud quanque feïmes.
Primer en deceüstes moi,
Tristran aprés, e puis le rei.
Car peç'a que il le seüst
Se li engin de vus ne fust.
Par messunges que li deïtes
En la folie nus tenistes ;
Par engin e par decevance
Covrites vus nostre fesanse.
Plus de moi estes a blasmer,
Quant vus me devriez garder
E dunc moi feïtes[e] hunir.
Ore moi volez decovrer
Del mal qu'ai fait en[f] vostre garde !
Mais fu e male flame[g] m'arde,
Se il vent a dire verité[h],
Se de ma part est puint celé.
E se li reis venjance prent,
De vus le prenge primerement :
Emvers lui l'avez deservi.
Nequident jo vus cri merci,
Que le cunseil ne descovrez,
E vostre ire moi pardonez. »
Duncdit Brengvein : « Nu frai, par fei !
Jol mustrai[i] primer al rai,
Orrum qui ad tort u dreit.
Cum estre puet, idunc si seit. »
Par[j] mal s'en part atant d'Ysolt,
Jure qu'al rei dire le volt[k].

C'est dans cet état de colère et de ressentiment que Brangien va exposer au roi ce qu'elle a sur le cœur. « Sire, dit-elle, écoutez-moi, et croyez bien que ce que je vais dire est la pure vérité. » Elle s'entretient avec le roi seul à seule ; elle a mis au point une ruse subtile[1]. Voici ce qu'elle dit : « Écoutez-moi quelques instants. Je vous dois allégeance et fidélité, loyauté et constant dévouement à votre personne et à votre honneur. Et si je sais que la honte vous menace, il m'apparaît que mon devoir est de parler ; et si j'avais été au courant plus tôt, certes je vous aurais révélé les faits. Je veux vous entretenir d'Yseut : la situation est en train de s'aggraver. Ses sentiments prennent un tour dangereux. Si elle n'est pas mieux surveillée, elle se livrera à la débauche, ce qui n'a pas encore été le cas jusqu'ici. Mais elle n'attend pour cela que l'occasion propice. On aurait eu tort de la soupçonner. Mais voici que j'éprouve une profonde anxiété, bien des inquiétudes et des craintes ; car elle est décidée à ne reculer devant rien si elle peut satisfaire son désir. C'est pour cela que je viens vous conseiller de la faire mieux surveiller. Vous connaissez le proverbe, n'est-ce pas ? " Chambre vide fait dame folle, l'occasion fait le larron, folle dame vide la maison[2]. " Cela fait longtemps que vous avez des soupçons. Moi-même j'avais des inquiétudes, et je la surveillais nuit et jour. Mais cela n'a servi à rien, car elle a déjoué soupçons et conjectures. Elle nous a tous abusés,

En cete[a] curuz e en ceste ire
Vait Brengvein sun buen al rei dire :
« Sire, dit ele, ore escutez,
Ce ke dirrai pur veir creiz. »
Parole al rei tut a celee.
De grant engin[b] s'est purpensé,
Dit : « Entendez un poi a moi !
Lijance e lealté[c] vus dei,
E fiance e ferm amur,
De vostre cors e de vostre honur ;
E quan jo vostre hunte sai,
Mes avis[d], a celer ne l'ai.
E se jo anceis la seüse,
Certes descoverte l'eüsse.
Itant vus voil[e] dire d'Ysolt,
Plus empire que ne solt.
De sun curage est empeiré,
E s'el n'et de melt gaitee[f],
Ele fra[g] de sun cors folie.
Car uncore ne fit ele mie,
Mais ele n'atent se aise nun.
Pur nent fust en suspenciun[h] ;
Jon ai eü mult grant irrur,
E dutance el cuer e poür[i],
Car ele ne se volt pur ren feindre[j],
S'ele puet a sun vuleir ateindre.
Pur ço vus venc jo conseiler
Que vus la facez melz guaiter[k].
Oïtes uncs la parole :
" Vuide chambre fait dame fole,
Aise de prendre fait larrun,
Fole dame vuide maisun ? "
Pez'a qu'avez eü errance ;
Jo meïmes fu en dutance,
Nut e jur pur li en aguait[l].
Mais pur nent l'ai jo fait[m],
Car deceü avum[n] esté
E de l'errur e del pensé.
Ele nuz ad tuz engingné[o],
E les dez senz jeter changé ;

elle a changé les dés avant de les jeter. Abusons-la au moment où elle jettera les dés[1], de sorte qu'il lui apparaisse à ce moment-là qu'elle ne pourra satisfaire son désir exactement comme elle l'entendait. Je crois en effet que si on lui oppose quelques contraintes, elle y renoncera. Il est certain, Marc, que c'est mérité si le déshonneur en retombe sur vous, puisque vous cédez à tous ses caprices et tolérez votre rival auprès d'elle. Je sais bien qu'il est imprudent de ma part de vous entretenir de tout cela, car vous m'en saurez mauvais gré. Mais vous connaissez déjà la vérité. Quelle que soit votre attitude, je sais bien pourquoi vous faites comme si de rien n'était : vous ne vous sentez pas la force de lui montrer que vous êtes au courant[2]. Roi, je vous en ai assez dit, et vous en savez déjà beaucoup. »

Le roi écoute attentivement les propos de Brangien, et il est stupéfait de voir qu'elle est ainsi capable de parler de ses craintes et de sa honte à lui, qu'il ait souffert cela et qu'elle le sache ; car il dissimule, quelle que soit son attitude. Le voici à présent saisi des pires soupçons ; il lui demande de dire la vérité, car il croit que Tristan, comme il le faisait naguère, est en ce moment même dans la chambre. Il donne sa parole à Brangien qu'il ne la trahira pas. Alors Brangien poursuit avec une habileté consommée : « Roi, pour tout vous dire comme je le dois, je vais aussi vous révéler qui est son ami et ce qu'elle a manigancé. Nous avons été abusés en imaginant

Enginnum[a] la as dez geter,
Quant avainge a sun penser,
Qu'ele ne puisse sun bon aver[b]
Itant cum est en ceste vuleir ;
Kar qui un poi la destreindra,
Jo crei ben[c] qu'ele s'en retrara.
Certes, Markes, c'est a bon dreit,
Huntage avenir vus en deit,
Quant tuz ses bons li consentez[d]
E sun dru entur li suffrez.
Jol sai tres ben, jo faz[e] que fole,
Que unques vus en di parole,
Car vus m'en saverez mult male gré.
Ben en savez la verité.
Quel semblant que vus en facez,
Ben sai pur quei : vus en feinnez,
U[f] vus ne valet mie itant
Que fere li osisez semblant.
Reis, jo vus en ai dit asez,
Ove iço que vus savez. »
Li reis as diz Brengvein entent,
Si se merveille mult forment
Que ço puisse estre qu'ele conte
De sa dutance e de sa hunte,
Qu'il l'ait suffert e qu'el[g] la sace,
Qu'il se feint, quel semblance[h] que face.
Idunc est il en grant errur ;
Prie que die la verur,
Car il quide que Tristran seit
En la chambre cum il soleit ;
Sa fei lealment li afie
Que le conseil n'i dirrat mie[i].
Dunc dit Brengvein par grant cuintise :
« Reis, par dire tut mun servise[j],
Ne vus voil seler l'amisté
Ne le plai qu'ele ad enginné[k].
Nus avum esté deceü
De l'errur k'avum u[l],

que c'était pour Tristan qu'elle éprouvait de l'amour. Elle a en fait un soupirant bien plus puissant : il s'agit du comte Cariadoc. Il ne la quitte pas, et votre honneur en souffre. Il a tant et si bien courtisé Yseut que je pense qu'elle est sur le point de lui céder. Il a si bien su l'entourer de flatteries et d'attentions qu'elle veut faire de lui son amant. Mais je vous donne ma parole que jusqu'ici il ne lui a rien fait de plus qu'à moi. Je ne dis pas que, si l'occasion s'était présentée, elle ne lui aurait pas accordé ses faveurs, car il est beau et sait s'y prendre. Matin et soir il est auprès d'elle, plein d'empressement, alternant louanges et prières. Quoi d'étonnant si elle succombe à un homme puissant et aussi amoureux ? Roi, pour ma part, je me demande pourquoi vous le tolérez ainsi auprès d'elle, ou pour quelle raison vous l'aimez tant. Seul Tristan vous inquiète, or elle ne l'aime pas le moins du monde, je m'en suis bien aperçue ; moi aussi, je me suis trompée. Lorsqu'il est revenu en Angleterre pour obtenir votre pardon et regagner votre affection, dès qu'Yseut en apprit la nouvelle, elle le fit surveiller afin de le tuer. Elle envoya contre lui Cariadoc, qui l'obligea à s'enfuir. En fait nous ne savons pas exactement ce que celui-ci a fait. Mais c'est Yseut qui a manigancé cela ; sans aucun doute, si elle l'avait aimé, elle ne l'aurait pas mis dans une situation aussi honteuse. S'il a trouvé la mort, c'est un grand malheur, car il est vaillant et courtois, et c'est votre neveu, sire. Vous n'êtes pas près de

Qu'el vers Tristran eüst amur.
Ele ad plus riche[a] dodneür :
Ço est Cariado le cunte,
Entur li est pur vostre hunte.
D'amur a tant requis Ysolt,
Qu'ore, m'est avis, granter li volt.
Tant ad lousengé[b] e servi
Qu'ele en volt fair sun ami.
Mais de ço vus afi ma fei
Que unc ne li fist plus que mei[c].
Ne di pas, se aise en eüst,
Tut sun bon faire n'em peüst,
Car il est beals e pleins d'engins[d] ;
Entur li est seirs e matins,
Sert la, lousenge, si li pri,
N'est merveille s'ele fest[e] folie
Vers riche hume tant amerus.
Reis, jo moi merveille mult de vus,
Que entur li tant li suffrez,
U pur quel chose tant l'amez.
Del sul Tristran avez poür,
Ele n'ad vers[f] lui nul amur,
Jo m'en sui ben aparceüe.
Ensement en fu deceüe :
Des ci qu'il vint en Engleterre
Vostre pais e vostre amur querre,
E tres[g] que Ysolt l'oï dire,
Aguaiter[h] le fist pur ocire ;
Kariado i emveia,
Ki a force l'en chaça.
Pur veir ne savum quant ad fait ;
Par Ysolt li vint cest aguait.
Mais certes, s'ele unques l'amast,
Tel hunte ne li purchazast.
S'il est morz, ço est grant peché,
Car il est pruz e ensengné ;
Si est votre niés, sir[i] reis ;
Tel ami n'avrez mais cete meis ! »

retrouver un ami tel que lui. » Quand le roi entend cela, il est ébranlé au plus profond de son cœur, car il ne sait que faire. Il ne veut pas poursuivre cette conversation, il ne voit aucune utilité à cela. Prenant Brangien à part, il lui dit : « Mon amie, c'est vous que cela regarde à présent. Je ne m'en mêlerai en rien, sauf pour, au moment que je jugerai opportun, éloigner Cariadoc, et vous vous occuperez d'Yseut. Ne lui cachez pas votre avis personnel à propos de tel ou tel baron ou chevalier, afin d'être toujours dans sa confidence[1]. Je la mets sous votre garde. Elle est désormais sous votre responsabilité ! »

Yseut est désormais sous l'autorité et la garde de Brangien. Elle ne dit ni ne fait rien en privé hors de la présence de celle-ci. Quant à Tristan et Kaherdin, ils reprennent leur chemin, tristes et malheureux. Yseut reste là, plongée dans la tristesse, de même que Brangien qui ne cesse de se plaindre. Marc de son côté a le cœur plein de douleur, et il est fort marri de son erreur. Cariadoc aussi est dans une peine profonde, car il souffre d'amour pour Yseut et ne peut réussir à obtenir qu'elle lui accorde son amour, et il ne veut pas l'accuser auprès du roi. Mais Tristan se prend à penser que partir ainsi est indigne, alors qu'il ignore ce qu'il en est pour Yseut et dans quelle situation elle se trouve, et ce que fait la noble Brangien. Recommandant Kaherdin à Dieu, il rebrousse chemin et jure qu'il ne sera pas satisfait tant qu'il ne saura pas ce qu'il en est à leur sujet[2].

Quant li reis ot ceste novele,
Tuz li curages l'en eschancele,
Car il ne set qu'il em puise fere ;
Ne volt la parole avant retraire,
Car n'i veit nul avancement.
A Brengvein dit priveement :
« Amie, ore vus covent ben ;
Sur vus ne m'entremetrai ren,
Fors[a] al plus bel que jo purrai
Kariado esluingnerai,
E d'Isolt vus entremetrez.
Privé conseil ne li celez
Ne de barun ne de chevaler,
Que ne seiez al conseiler.
En vostre gard la commant,
Cunveinez vus en desornavant[b]. »
    Ore est Ysolt desuz la main
E desuz le conseil Brengvein :
Ne fait ne dit privement
Qu'el ne seit al parlement.
Vunt s'en[c] Tristran e Kaherdin,
Dolent e triste, lur chemin.
Ysolt en[d] grant tristur remaint,
E Brengvein, que forment se plaint.
Markes rad el cuer grant dolur,
E em peisance est de l'errur.
Kariado rest en grant peine,
Ki pur amur Ysolt se peine
E ne puet vers li espleiter,
Que l'amur li vuille otreier ;
Ne vult vers lu[e] rei encuser.
Tristran se prent a purpenser
Que il s'en vait vileinement,
Quant ne set ne quar ne coment
A la reïne Ysolt estoit[f],
Ne que Brengvein la fraunche fait.
A Deu cumaund Kaherdin,
E returne tut le chemin,
E jure que ja mais n'ert liez,
Si avrad lur estre assaiez.

Tristan était profondément épris. Le voici qui se revêt de pauvres atours, d'habits misérables, en sorte que ni homme ni femme ne puisse imaginer ni s'apercevoir qu'il s'agit de Tristan. Grâce à une herbe, il parvient à tromper tout le monde : son visage devient tout enflé et tuméfié, comme s'il était lépreux[1]. Pour mieux se dissimuler, il contorsionne ses pieds et ses mains. Il se donne exactement l'allure d'un lépreux, et puis prend un hanap de bois que la reine lui avait donné la première année de leur amour ; il y met une grosse bille de buis et se fabrique une cliquette de lépreux[2]. Il se rend à la cour du roi et s'installe près de l'entrée, car il brûle d'observer et de savoir ce qui se passe à la cour. Il ne cesse de quémander et d'agiter sa cliquette, il ne recueille cependant aucune nouvelle qui puisse réjouir son cœur. Un jour, le roi célébrait une fête ; il se rendit à l'église principale pour y entendre la grand-messe. Il venait de sortir du palais : la reine le suivait. L'apercevant, Tristan lui réclama l'aumône, mais Yseut ne le reconnut pas. Et Tristan la suit, agitant sa crécelle, l'appelant à haute voix et lui demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, sur un ton pitoyable et fort émouvant. Les serviteurs se moquent cruellement de lui, tandis que la reine poursuit son chemin. L'un le bouscule, l'autre le pousse, ils le jettent hors du cortège, un autre le menace, un autre encore le frappe. Il les suit, et leur

Mult fud Tristran suspris d'amur.
Ore s'aturne de povre atur,
De povre atur, de vil abit,
Que nuls ne que nule quit
Ne aparceive que Tristran seit.
Par un herbe tut les deçeit,
Sun vis em fait tut eslever,
Cum se malade fust, emfler.
Pur sei seürement covrir,
Ses pez e sé mains fait vertir.
Tut se apareille[a] cum fuz lazre ;
E puis prent un hanap de mazre
Que[b] la reïne li duna
Le primer an qu'il l'amat.
Met[c] i de buis un gros nuël,
Si s'apareille un flavel.
A la curt le rei puis s'en vad[d],
E pres des entrees se trait,
E desir[e] mult a saver
L'estre de la curt e veer.
Sovent prie, sovent flavele,
Ne puet oïr nul novele
Dunt en sun quer plus liez en seit[f].
Li reis un jur feste teneit,
Sin alat a la halte glise
Pur oïr i le grant servise.
Eissuz en ert hors[g] del palés,
E la reïne vent aprés.
Tristran la veit, del sun li prie,
Mais Ysolt nel reconuit mie ;
E il vait aprés, si flavele,
A halte vuiz vers li apele,
Del sun requert pur Deu amur,
Pitusement, par grant tendrur.
Grant eschar en unt li serjant
Cum la reïne vait si avant[h].
Li uns l'empeinst, l'altre le bute,
E sil metent hors de la rute ;
L'un manace, l'altre le fert ;
Il vait aprés[i], si lur requert

demande qu'au nom de Dieu ils lui donnent un petit quelque chose. Aucune menace ne le décourage. Tous en sont importunés, mais ils ne savent pas à quel point il est dans le besoin[1] ! Il les suit jusqu'à l'intérieur de l'église, criant et agitant son hanap. Yseut s'arrête, tout excédée, elle le regarde d'un air de colère, et se demande ce qu'il a pour vouloir ainsi s'approcher d'elle. Elle finit par apercevoir le hanap qu'elle reconnut, et à l'élégance de sa silhouette, à son allure, à sa stature, elle comprit que c'était Tristan. Elle en est troublée au plus profond d'elle-même, elle change de couleur et rougit, car elle a grand-peur du roi. Elle retire un anneau d'or de son doigt ; ne sachant comment le lui donner, elle veut le jeter dans le hanap. Elle le tenait encore dans la main quand Brangien aperçut son manège : elle regarda Tristan et le reconnut, elle comprit sa ruse et lui dit qu'il était fou et insensé de se précipiter sur le cortège comme il le faisait. Elle traite de rustres les serviteurs qui tolèrent cet homme parmi les gens en bonne santé, et reproche à Yseut son hypocrisie : « Depuis quand poussez-vous la sainteté jusqu'à donner aussi généreusement aux lépreux et aux pauvres ? Vous voulez lui donner votre anneau[2] ? Par ma foi, ma dame, vous n'en ferez rien. Ne soyez pas prodigue au point de le regretter ensuite. Si vous le lui donniez à présent, vous vous en repentiriez aujour-

Que pur Deu alcun ben li face,
Ne s'en returne pur manache.
Tuit le tenent pur ennuius,
Ne sevent cum est besuignus !
Suit lé[a] tresqu'anz en la capele,
Crie, e del hanap flavele.
Ysolt en estuit ennuiée[b] ;
Regarde le cum femme iree,
Si se merveille que il ait
Ki pruef de li itant se trait[c].
Veit la hanap qu'ele cunuit,
E[d] Tristran ert : ben s'aparçut
Par sun gent cors[e], par sa faiture,
Par la furme de s'estature.
En sun cuer en est esfreé,
E el vis teinte e coluree,
Kar ele ad grant poür del rei.
Un anel d'or trait de sun dei,
Ne set cum li puisse duner :
En sun hanap le volt geter.
Si cum le teneit en sa main,
Aparceüe en est Brengven[f] :
Regarde Tristran, sil cunut,
De sa cuintise s'aparçut ;
Dit lui qu'il est fols e bricuns,
Ki si embat sur les baruns ;
Les serjanz apele vilains,
Qui le suffrent entre les seins,
E dit a Ysolt qu'ele est feinte :
« Des quant avez esté si seinte
Que dunisez si largement
A malade u a povre gent ?
Vostre anel doner li vulez :
Par ma fei, dame, nun ferez.
Ne donez pas a si grant fes
Que vus repentez en aprés[g] ;
E si vus ore li dunisez,
Uncore ui vus repentirez. »
A serjanz dit, qu'illuques[h] veit,
Que hors de l'eglise mis[i] seit,

d'hui même. » Aux serviteurs qu'elle voit là, elle ordonne de le jeter hors de l'église. Ils le mettent aussitôt à la porte, si bien qu'il n'ose plus quémander.

Tristan voit bien à présent, il n'y a pas de doute, que Brangien les hait, Yseut et lui. Il ne sait vraiment que faire ; un profond désespoir emplit son cœur : elle l'a fait chasser de façon tout à fait humiliante. Il verse des larmes d'attendrissement, il gémit sur son sort et sur sa jeunesse : pourquoi avoir mis ainsi toutes ses forces au service de l'amour ? Il en a souffert tant de peines, tant de douleurs et tant de craintes, tant d'angoisses et tant de périls, tant d'épreuves et tant d'exils qu'il ne peut s'empêcher à présent de pleurer. Il y avait dans la cour une vieille bâtisse délabrée qui tombait en ruine. C'est là qu'il s'est réfugié, sous l'escalier[1], se lamentant sur son infortune et sur son malheur, et sur sa vie qui lui impose tant de peines. Les épreuves, le jeûne, les veilles l'ont beaucoup affaibli, les grands tourments et les souffrances l'ont épuisé. Tristan languit sous l'escalier, il désire la mort : il en a assez de sa vie. Sans aide, il ne se sent plus la force de se relever. Yseut, de son côté, est plongée dans l'inquiétude. Elle gémit sur son malheur et sa détresse de voir partir dans cet état l'être qu'elle aime le plus au monde. Elle ne sait que faire cependant, et ne cesse de pleurer et de soupirer ; elle maudit ce jour, elle maudit cette heure où elle est encore en vie !

E cil le metent hors al l'us[a],
E il n'ose preier plus[b].
Ore veit Tristran, e ben le set,
Que Brengvein li e Ysolt het.
Ne set suz cel que faire puisse,
En sunquer ad mult grant anguisse ;
Debutter l'ad fait mult vilement.
Des oilz plure mult tendrement,
Plaint s'aventure e sa juvente,
Que unques en amer mist s'entente ;
Suffert en ad tantes dolurs,
Tant peines, tant poürs,
Tans anguiz, tanz perilz,
Tant messaisez, tant eissilz,
Ne pot laisser[c] que dunc ne plurt.
Un vel palés ot en la curt,
Dechaet ert e depecez :
Suz le degré est dunc mucez.
Plaint sa mesaise[d] e sa grant peine,
E sa vie que tant le meine.
Mult est febles de travailer,
De tant juner e de veiller,
De grant travail e des haans.
Suz lé degrez languist Tristrans[e],
La mort desire e het sa vie,
Ja ne leverad mais senz aïe.
Ysolt en est forment pensive,
Dolente se claime e cative,
K'issi faitement veit aler
La ren qu'ele plus solt amer.
Ne set qu'en face nequident
Plure e suspire sovent,
Maldit le jur, maldit l'ure
Qu'el el secle tant demure.
Le service oënt al muster,
E puis vunt el palés manger,
E demeinnent trestut le jur
En emveisure e en baldur.

Après avoir écouté la messe à l'église, tout le monde va manger au palais, et la journée se passe dans les réjouissances et les divertissements. Mais Yseut reste en dehors de ces plaisirs. Or il advint que, dans la soirée, le portier eut grand froid dans la loge qu'il habitait. Il demanda à sa femme d'aller chercher du bois et de lui en apporter. La dame n'avait pas envie d'aller loin : elle savait pouvoir trouver sous l'escalier du bois sec et de vieilles planches ; elle s'y rend sans tarder, elle entre dans l'obscurité, et elle a trouvé là Tristan qui dormait : au contact de son grossier vêtement plein de poils, elle pousse un cri et croit devenir folle de terreur ; elle s'imagine que c'est une créature diabolique, car elle ne savait pas ce que cela pouvait être. Saisie d'un profond effroi, elle court raconter la chose à son mari. Celui-ci se rend dans la bâtisse en ruine, allume une chandelle, explore les lieux à tâtons et découvre Tristan couché là, déjà à demi-mort. Il se demande ce que cela peut être, et approche la chandelle : il s'aperçoit à sa forme qu'il s'agit d'un être humain, et il constate qu'il est plus froid que glace. Il lui demande qui il est et ce qu'il fait là, et comment il est arrivé sous cet escalier. Tristan lui a expliqué qui il était et la raison pour laquelle il s'était installé dans cette maison ; il avait tout à fait confiance en cet homme, et le portier aimait beaucoup Tristan. Au prix de bien des efforts, avec beaucoup de peine[1], il finit par l'amener jusqu'à sa loge. Il lui prépare un lit moel-

Mais Ysolt n'en ad nul deduit.
Avint issi que einz la nuit,
Que li porter aveit grant freit
En sa loge u il se seit[a].
Dist a sa femme qu'ele alast
Quere leingne, sin aportast.
La[b] dame ne volt luinz aler ;
Suz le degré en pout trover
Seiche leine e velz marien,
E vait i, ne demure ren,
E ceste enz en l'oscurté
Tristran i ad dormant trové.
Trove s'eschavine velue,
Crie, a poi n'est del sen esue ;
Quide que ço deable seit,
Car ele ne sot que ço esteit.
En sun quer ad grant hisdur,
E vent, sil dit a sun seingnur.
Icil vait a la sale guaste,
Alume chandele e si taste,
Trove i Tristran dunc gesir,
Ki pres en est ja de murir.
Que estre puet si se merveille,
E vent plus pres a la candele,
Si aparceit a sa figure
Que ço est humaine faiture.
Il le trove plus freit que glace,
Enquert qu'il seit e qu'il i face,
Coment il vint suz le degré.
Tristran li ad trestut mustré
L'estre de lui e l'achaisun
Pur quei il vint[c] en la maisun.
Tristran en li mult se fiot,
E li porters Tristran mult amot.
A quel travail, a quelque peine,
Tresqu'enz en sa loge l'ameine,
Suëf lit li fait a cucher,
Quert li a beivre e a manger,

leux pour le coucher, et va lui chercher à boire et à manger. Puis il porte son message à Yseut et à Brangien, comme il avait l'habitude de le faire ; mais quoi qu'il puisse dire, il ne peut trouver grâce auprès de Brangien.

Yseut appelle Brangien auprès d'elle et lui dit : « Noble demoiselle, avec Tristan j'implore votre pitié. Allez lui parler, je vous en supplie ; réconfortez-le dans sa douleur. Il se meurt d'angoisse et de chagrin. Vous l'aimiez tellement auparavant ! Ma chère amie, allez le réconforter. Il ne désire voir personne plus que vous. Dites-lui au moins pour quelle raison et depuis quand vous le détestez. » Brangien répond : « Vos paroles sont inutiles. Il n'obtiendra pas le moindre réconfort de ma part. J'aurais bien plus de plaisir à le voir mort que vivant ou en bonne santé. On ne me reprochera plus désormais de vous avoir encouragée à l'inconduite. Je ne veux pas couvrir votre trahison. On a gravement médit de nous en soutenant que j'étais la complice de vos agissements, et que j'avais l'habitude par mes mensonges habiles de dissimuler votre inconduite. Voilà ce qu'il advient à qui se met au service d'un félon : tôt ou tard il se retrouve floué. Je vous ai servie aussi bien que je l'ai pu, aussi n'ai-je récolté que votre ingratitude. Si la générosité signifiait quelque chose pour vous, vous m'auriez récompensée d'une autre manière, et m'auriez payée autrement de mes peines qu'en me laissant avilir par un homme tel que celui-ci ! » Yseut

Sun massage porte a Ysolt
E a Brengvein, si cum il solt ;
Pur nule ren que dire sace,
Ne puet vers Brengvein trover grace.
Isolt Brengvein a li apele,
E dit li : « Franche[a] damisele,
Ove Tristran vus cri merci :
Alez en parler, ço vus pri !
Confortez le en sa dolur,
Il muert d'anguise e de tristur.
Jal suliez unc tant amer !
Bele, car l'alez conforter :
Ren ne desire se vus nun.
Dites li, seveals, l'achaisun
Pur quei e des quant le haiez. »
Brengvein dit : « Pur nent en parlez,
Ja mais par[b] moi n'avrad confort.
Jo li vul[c] melz asez la mort
Que la vie u la santé.
Oan mais ne m'ert reprové
Que par moi aiez fest[d] folie,
Ne vul covrer la felunie.
Leidement fud de nus retrait
Que par moi l'avïez tuit fait,
E par ma feinte decevance
Solei[e] seler la fasance.
Tut issi vait : qui felun sert,
U tost u tart sun travail pert.
Servi vus ai a mun poër,
Pur ço dei le mal gré aveir.
Se regardissez a franchice,
Rendu m'ussez altre service,
De ma peine altre guerdun
Que moi hunir par tel barun. »
Ysolt li dit : « Laissez ester !
Ne me devez pas reprover
Iço que par curuz vus diz.
Peise moi certes que jol fiz ;

lui répondit : « Laissez cela ! Vous ne devez pas me tenir rigueur de paroles que j'ai prononcées sous le coup de la colère. Je regrette sincèrement ce que j'ai fait. Je vous supplie de me pardonner, et d'aller trouver Triſtan, car il ne retrouvera la joie que lorsqu'il vous aura parlé. » À force de flatteries, de prières, de promesses et de supplications, Yseut finit par convaincre Brangien de se rendre auprès de Triſtan pour lui parler et le réconforter, dans la loge où il gît. Elle le trouve mal en point et très affaibli, pâle, sans forces et amaigri, et le teint blême. Brangien l'entend se plaindre et soupirer du fond du cœur ; il la supplie d'un ton pitoyable de lui dire, pour l'amour de Dieu, pour quelle raison elle le hait : qu'elle lui avoue la vérité ! Triſtan l'a assurée que ce dont elle accusait Kaherdin n'était pas vrai, et qu'il allait le faire venir à la cour pour infliger un démenti à Cariadoc. Brangien le croit et accepte qu'il lui en donne sa parole ; ils scellent ainsi leur réconciliation, puis ils montent retrouver la reine dans une chambre de marbre. Ils se réconcilient avec une profonde émotion, et se consolent de leur chagrin ; et Triſtan prend son plaisir avec Yseut. Après avoir passé là une grande partie de la nuit, Triſtan prend congé au lever du jour, pour retourner dans son pays. Il trouve son neveu qui l'attend[1], et repasse la mer au premier souffle de vent. Il retrouve Yseut de Bretagne, que cette expédition a rendue bien malheureuse. Elle paye

Pri vus quel moi pardunisez
E tresque a Triſtran en algez,
Car ja mais haitez ne serra
Se il a vus parlé nen a. »
Tant la losenge, tant le[a] prie,
Tant li pramet, tant merci crie
Qu'ele vait a Triſtran parler,
En sa loge u i giſt conforter.
Trove le malade e mult feble,
Pale de vis, de cors endeble,
Megre de char, de colur teint.
Brengvein le veit qu'il se pleint
E cum suspire tendrement,
E prie li pitusement
Qu'ele li die, pur Deu amur,
Pur quei ele ait vers li haür,
Qu'ele li die[b] la verité.
Triſtran li ad aseüré
Que ço pas verité n'eſtoit
Ce que sur Kaherdin metoit[c],
E qu'en[d] la curt le fra venir
Pur Kariado desmentir.
Brengvein le creit[e], sa fei em prent,
E par tant funt l'acordement ;
E vunt en puis a la reïne
Suz en une chambre marbrine.
Acordent sei par grant amur,
E puis confortent lur dolur.
Triſtran a Ysolt se deduit ;
Aprés grant pose de la nuit
Prent le congé a le enjurnee
E si s'en vet ver[f] sa cuntré.
Trove sun nevu qui l'atent,
E passe mer al primer vent ;
E vent a Ysolt de Bretaingne,
Que dolente eſt de ceſt ovraingne.
Ben[g] li eſt enditee l'amur,
El quer en ad mult grant dolur,

fort cher son amour, elle en a au cœur une grande douleur, un profond chagrin et du désespoir. Tout son bonheur lui a été ôté. L'amour qu'il porte à l'autre Yseut, voilà la raison de son chagrin[1].

Tristan s'en va, et Yseut reste, qui se lamente pour l'amour de Tristan, qu'elle a vu partir si malheureux. Elle ne sait exactement ce qu'il en est de lui. À cause des souffrances extrêmes qu'il a endurées et dont il lui a parlé lors de leur entrevue, à cause de toutes les peines et de tous les tourments qu'il a connus pour son amour, à cause de la détresse et de la souffrance qu'il éprouve, elle veut partager sa pénitence. Elle a pu mesurer la souffrance de Tristan, et elle veut partager sa douleur. Tout comme elle a partagé avec Tristan le plaisir d'aimer, maintenant qu'il languit pour elle, elle veut partager avec lui la douleur et le tourment. À cause de lui elle s'impose des épreuves qui nuisent à sa beauté, et passe sa vie dans l'affliction. Elle qui, par ses pensées mélancoliques et ses soupirs profonds, se montre une parfaite amante et sacrifie la plupart de ses désirs — vit-on jamais amie plus fidèle ? —, revêt un corselet de cuir[2] sur sa peau nue, et elle le porte nuit et jour, sauf lorsqu'elle couche avec son époux. Personne ne s'en aperçut. Elle fit le vœu et le serment de ne pas le retirer tant qu'elle n'aurait pas de nouvelles de Tristan. Elle s'inflige par amour toutes sortes d'épreuves pénibles. Cette Yseut-là souffre pour Tristan bien des peines et des

E grant pesance e deshait.
Tut sun eire li est destrait.
Coment il ayme l'altre Ysolt,
Ço est l'achaisun dunt ore s'en dolt.
Veit s'en Tristran, Ysolt remaint,
Ki pur l'amur Tristran se pleint,
Pur ço que dehaité s'en vait ;
Ne set pur veir cum li estait.
Pur les grant[a] mals qu'il ad suffert,
Qu'a privé li ad descovert,
Pur la peine, pur la dolur
Que tant ad eü pur s'amur,
Pur l'anguise, pur la grevance,
Partir volt a la penitance.
Pur ço que Tristran veit languir,
Ove sa dolur vult partir.
Si cum ele a l'amur partist
Od Tristran qui pur lui[b] languist,
E partir vult ove Tristran
A la dolur e a l'ahan.
Pur lui s'esteut[c] de maint afeire
Qui a sa bealté sunt cuntraire,
E meine en grant tristur sa vie.
E cele qui est veire amie
De pensers e de grant suspires,
E leise mult de ses desirs :
Plus leale ne fud unc veüe ;
Vest une bruine[d] a sa char nue.
Iloc la[e] portoit nuit e jur,
Fors quant culchot a sun seignur.
Ne s'en aparceurent nient.
Un vou fist e un serement
Qu'ele ja mais ne l'ostereit
Se l'estre Tristran ne saveit.
Mult suffre dure penitance
Pur s'amur en mainte fesance[f],
E mainte peine e mainte ahan
Suffre cest Ysolt pur Tristran,

tourments, l'inconfort, le malheur, la douleur. Un jour, elle fit venir auprès d'elle un joueur de vielle, à qui elle raconta toute sa vie et sa situation ; et elle le pria alors d'aller rapporter à Tristan tous ses sentiments à travers le message qu'il lui ferait.

Quand Tristan entendit ces nouvelles de la reine qu'il aimait plus que tout au monde, cela le plongea dans la tristesse et la mélancolie : il ne pourrait certes éprouver la moindre joie avant d'avoir vu ce cilice qu'Yseut avait revêtu, et qui ne quitterait pas son dos tant qu'il ne serait pas de retour. Tristan s'entretient alors avec Kaherdin, tant et si bien qu'ils se mettent en route ; ils se dirigent droit vers l'Angleterre pour y trouver les aventures et le bonheur. Ils se sont déguisés en pénitents[1], se sont teint le visage et ont revêtu d'autres habits, afin que personne ne soit au courant de leur secret. Ils arrivent à la cour du roi, et parviennent à s'entretenir avec leurs amies et à faire ce qu'ils avaient désiré.

Lors d'une fête organisée par le roi, il vint beaucoup de monde. Après le repas, il y eut des divertissements, et cela commença par de l'escrime et des parties de lutte. Tristan se révéla maître dans toutes ces épreuves. Ensuite on se livra à toutes sortes de sauts : sauts gallois et gavelois, puis à des joutes et à des concours de lancer d'armes : roseaux, javelots et épieux[2] ; Tristan là encore l'emporta sur tous, et juste après lui venait Kaherdin qui, grâce à son habileté, surpassait les autres.

Mesaise, dehait e dolur[a].
Apruef si prist un vielur[b],
Si li manda tote sa vie
E sun estre, e puis li prie
Quel li mant[c] tut sun curage
Par enseingnes par cest message.
Quant Tristran la novele solt
De la reïne qu'il plus amout,
Pensif en est e deshaitez ;
En sun quer ne pot estre leez
De[d] si la qu'il ait veüe
La bruine[e] que Ysolt ot vestue,
Ne de sun dos ne ert ja ostee
De si qu'il venge[f] en la cuntree.
Idunc parole a Kaherdin,
Tant qu'il se metent en chemin ;
E vunt s'en dreit en Engletere,
Aventure e eür conquerre.
En penant se sunt aturnee[g],
Teint de vis, de dras desguisé,
Que nuls ne sace lur segrei,
E venent a la curt le rei,
E parolent priveement
E funt i mult de lur talent.
A une feste que li reis tint,
Grant fu li poples qui i vint[h].
Aprés manger, deduire vunt,
E plusurs jus comencer funt,
D'eskermies e de palestes :
De tuz i fud Tristran mestres.
E puis i firent un sauz waleis,
E uns qu'apelent wavelais,
E puis si porterent cembeals
E lancerent od roseals,
Od gavelos e od espiez[i].
Sur tuz i fud Tristran preisez,
E enpruef li Kaherdin
Venqui les altres par engin.

Mais en cette occasion Tristan fut reconnu par un de ses amis : celui-ci leur donna deux chevaux de grande valeur, les meilleurs de la région, car il avait grand-peur qu'on ne les fasse prisonniers ce jour-là. Ils avaient pris de grands risques, ils avaient tué deux barons : l'un était le beau Cariadoc, que Kaherdin tua au cours des joutes[1] parce qu'il avait répandu à son propos le bruit qu'il s'était enfui la dernière fois où il avait quitté le pays. Il accomplit ainsi la promesse qu'il avait faite lors de la réconciliation avec son amie. Et aussitôt après ils prirent la fuite tous deux pour se mettre à l'abri.

Piquant des éperons, les deux compagnons se dirigent vers la mer. Les Cornouaillais leur donnent la chasse, mais ils ne tardent pas à perdre leur trace. Tristan et Kaherdin prirent à travers bois, et suivirent des sentiers écartés à travers des régions inhabitées, échappant ainsi à leurs poursuivants. Et ils retournèrent directement en Bretagne, tout heureux d'avoir accompli leur vengeance.

Seigneurs, il existe bien des versions de cette histoire, et c'est pourquoi je l'harmonise par mes vers, ne racontant que le nécessaire et laissant de côté tout le reste. Mais je ne veux cependant pas simplifier à l'excès. Et ici, les différentes versions divergent ; chez les conteurs de métier, et particulièrement chez ceux qui racontent l'histoire de Tristan, il existe de cet épisode des versions différentes[2]. J'ai entendu plusieurs d'entre eux, je connais bien chacune des versions qu'ils racontent

Tristran i fu reconeüz,
D'un sun ami aparceüs.
Dous chevals lur duna de pris,
Nen aveit melliurs el païs,
Car il aveit mult grant poür
Qu'il ne fusent pris al jur.
En grant aventure se mistrent :
Deus baruns el la[a] place occirent.
L'un fud Kariado li beals[b],
Kaherdin l'occist as cembeals,
Pur tant qu'il dit qu'il s'en fuï
A l'altre feiz qu'il s'en parti.
Aquité ad le serement
Kil[c] fud fait a l'acordement.
E puis se metent al fuïr
Amdeus pur lur cors guarir.

Vunt s'en amdui a esperun
Emvers la mer li compaignun.
Cornewaleis les vunt[d] chaçant,
Mais il les perdent a tant.
El bois se mistrent el le[e] chimin,
Entre Tristran e Kaherdin,
Les tresturz des deserz errerunt[f],
E pur iço de eus se garderent.
En Bretaingne tut dreit s'en vunt,
De la venjance leez en sunt.

Seignurs, cest cunte est mult divers,
E pur ço l'uni par mes vers[g],
E di en tant cum est mester,
E le surplus voil relesser.
Ne vol pas trop en uni dire :
Ici diverse la matyre
Entre ceus qui solent cunter
E de le cunte Tristran parler,
Il en cuntent diversement.
Oï en ai de plusur gent,
Asez sai que chescun en dit
E ço que il unt mis en escrit.

et celles qu'ils ont mises par écrit. Mais d'après ce que j'ai entendu, ces conteurs ne respectent pas la version de Bréri[1], qui, lui, connaissait les hauts faits et les récits concernant tous les rois et tous les comtes qui ont vécu en Bretagne. Mais surtout en ce qui concerne cette question, la plupart d'entre nous refusent d'accepter ce qu'ils ont coutume de raconter à propos du nain, dont Kaherdin aurait aimé la femme[2] ; le nain de son côté aurait alors blessé Tristan et l'aurait empoisonné par ruse, après avoir mis à mal Kaherdin ; et c'est à cause de cette blessure et de cet empoisonnement que Tristan aurait envoyé Governal[3] en Angleterre chercher Yseut. Thomas ne peut accepter cette version et il va montrer, preuves à l'appui, que cela n'a pas pu se passer ainsi. Governal était connu partout et l'on savait dans le royaume qu'il était le complice de leur amour et le messager de Tristan auprès d'Yseut ; aussi le roi le haïssait-il férocement, et il le faisait surveiller par ses gens. Comment donc aurait-il pu venir à la cour pour offrir au roi, aux barons ou aux hommes d'armes ses services comme marchand étranger, sans que, connu comme il l'était, il ne soit très vite démasqué ? Je ne sais pas comment il aurait pu l'éviter ni comment il aurait pu emmener Yseut avec lui ! Ceux qui racontent cela ont dévoyé l'histoire et se sont éloignés de la vérité, et s'ils ne veulent pas le reconnaître, je ne veux pas en débattre avec eux : qu'ils s'en tiennent à leur version, moi je m'en tiens à la mienne ; on verra bien qui a raison !

Mé[a] sulun ço que j'ai oÿ,
Nel dient pas sulun Breri,
Ky solt lé gestes e lé cuntes
De tuz lé reis, de tuz lé cuntes
Ki orent esté en Bretaingne.
Ensurquetut, de cest ovraingne,
Plusurs de noz granter ne volent
Ço que del naim dire si solent,
Ke[b] femme Kaherdin dut amer ;
Li naim redut Tristran navrer
E entuscher[c] par grant engin,
Quant ot afolé Kaherdin.
Pur cest plaie e pur cest mal
Enveiad Tristran Guvernal
En Engletere pur Ysolt.
Thomas iço granter ne volt,
E si volt par raisun mustrer
Que iço ne put pas esteer.
Cist fust par tut la part coneüz
E par tut le regne seüz[d]
Que de l'amur ert parçuners[e]
E emvers Ysolt messagers.
Li reis l'en haeit mult forment,
Guaiter le feseit a sa gent.
E coment pust[f] il dunc venir
Sun servise a la curt offrir
Al rei, as baruns, as serjanz[g],
Cum fust estrange marchanz,
Que hume issi coneüz
N'i fud[h] mult tost aparceüz ?
Ne sai coment il se gardast
Ne coment Ysolt amenast !
Il sunt del cunte forsveié[i]
E de la verur esluingné.
E se ço ne volent granter,
Ne voil vers eus estriver :
Tengent le lur e jo le men,
La raisun s'i provera ben !

Tristan et Kaherdin sont revenus en Bretagne fort joyeux, et ils prennent du bon temps avec leurs amis et leurs compagnons. Ils vont souvent chasser dans les bois et participent à des tournois aux marches du royaume. En chevalerie et en réputation, ils l'emportent sur tous ceux du pays. Et quand ils étaient au repos, ils se rendaient dans les bois pour contempler les belles statues[1]. Ils retrouvaient avec plaisir ces images des dames qu'ils aimaient tant. Ils s'y consolaient, le jour, de la tristesse de leurs nuits. Un jour ils étaient allés à la chasse et se trouvaient sur le point de rentrer. Leurs compagnons étaient partis en avant, et ils se retrouvèrent tous les deux seuls. Traversant la Blanche Lande, ils regardèrent sur leur droite vers la mer et virent venir au galop un chevalier sur un destrier à la robe pommelée. Il portait des armes splendides : un bouclier d'or fretté de vair[2], et une lance avec sa banderole et son emblème de même couleur. Il arrivait au galop sur eux par un sentier, bien protégé derrière son bouclier. Il était grand, élancé et de belle prestance, fort bien équipé : c'était un superbe chevalier. Tristan et Kaherdin s'arrêtent pour l'attendre sur le chemin : ils se demandent qui cela peut bien être. Les ayant aperçus, le chevalier se dirige sur eux ; il les salue très aimablement, et Tristan lui rend son salut, puis il lui demande où il va, et quelle urgence et quelle nécessité le pressent

En Bretaingne sunt repeiré
Tristran e Kaherdin haité[a],
E deduient sei leement
Od lur amis e od lur gent,
E vunt sovent en bois chacer
E par les marches turneier.
Il orent le los e le pris
Sur trestuz ceuz del païs,
De chevalerie e de honur[b].
E quant il erent a sujur,
Dunc en alerunt en boscages[c]
Pur veer lé beles ymages.
As ymages se delitoent
Pur les dames que tant amouent ;
Le jurs la veient deduit
De l'ennui qu'il orent la nuit.
Un jur erent alé[d] chacer,
Tant qu'il furent al repeirer.
Avant furent lur compaingun,
Nen i aveit se eus deus nun.
La Blanche Lande traverserunt,
Sur destre vers la mer garderent ;
Veient venir un chevaler
Les walos sur un vair destrer.
Mult par fud richement armé,
Escu ot d'or a vair freté,
De meïme le teint ot la lance[e],
Le penun e la conisance.
Une sente les vent gualos,
De sun escu covert e clos.
Lungs ert e grant e ben pleners,
Armez ert e beas chevalers.
Entre Tristran e Kaherdin
L'encuntre attendent[f] el chimin.
Mult se merveilleient qui ço seit.
Il[g] vent vers eus u il les veit ;
Salue les mult ducement,
E Tristran sun salu li rent,
Puis li demande u il vait
E quel busuing e quel haste ait.

ainsi. « Seigneur, répond le chevalier, sauriez-vous me dire où est le château de Tristan l'Amoureux[1] ? — Que lui voulez-vous ? répondit Tristan. Et qui êtes-vous ? Quel est votre nom ? Nous vous conduirons volontiers jusque chez lui. Mais si c'est à Tristan que vous désirez parler, inutile d'aller plus loin, car je me nomme Tristan. Dites-moi donc ce que vous me voulez. » Le chevalier répond : « Voilà une heureuse nouvelle ! Je m'appelle Tristan le Nain[2]. Je suis de la marche de Bretagne et j'habite juste au bord de la mer d'Espagne[3]. J'y possédais un château et une belle amie ; elle m'est aussi précieuse que ma propre vie, mais par un malheur extrême je l'ai perdue. Dans la nuit d'avant-hier elle m'a été enlevée : Estout l'Orgueilleux du Fier Château[4] l'a fait enlever par la force, et il la tient prisonnière dans son château, où il fait d'elle tout ce qui lui plaît. J'en ai au cœur une telle douleur que je pense mourir de chagrin, de tristesse et de désespoir. Je ne sais vraiment plus que faire ; sans elle tout réconfort m'est interdit. Dès lors que j'ai perdu ce qui faisait mon bonheur, ma joie et mon plaisir, ma vie ne m'importe plus guère. Seigneur Tristan, j'ai entendu dire que, si on perd l'objet de tous ses désirs, peu importe le reste. Je n'ai jamais été aussi malheureux, et c'est pour cela que je suis venu vous trouver. On vous redoute et on vous craint, de tous les chevaliers vous êtes le meilleur, le plus noble, le plus

« Sire, dit dunc li chevaler,
Savét[a] me vus enseingner
Le castel Tristran l'Amerus ? »
Tristran dit : « Que li vulez vus,
U ki estes ? Cum avez vus nun ?
Ben vus merrum a sa maisun ;
E s'a Tristran vulez vus parler,
Ne vus estut avant aler,
Car jo sui Tristran apellez.
Or me dites que vus volez[b]. »
Il respunt : « Ceste novele aim !
Jo[c] ai a nun Tristran le Naim,
De la marche sui de Bretaine,
E main dreit sur la mer d'Espaine.
Castel i oi e bele amie,
Altretant l'aim cum faz ma vie.
Mais par grant peiché l'ai perdue,
Avant er nuit me fud tollue.
Estult l'Orgillius del Castel Fer[d]
L'en a fait a force mener ;
Il la tent en sun castel,
Si en fait quanque li est bel.
Jon ai el quer si grant dolur
A poi ne muer de la tristur,
De la pesance e de le anguise ;
Suz cel ne sai que faire puisse,
N'en puis senz li aveir confort.
Quant jo perdu ai mon deport
E ma joie e mun delit,
De ma vie m'est pus petit.
Sire Tristran, oï l'ai dire,
Ki pert iço qu'il plus desire,
Del surplus deit estre poy.
Unkes si grant dolur nen oi[e],
E pur ço sui a vus venuz :
Dutez estes e mult cremuz,
E tuz li meldre chivalers,
Li plus francs[f], li plus dreiturers,
E icil qui plus[g] ad amé
De trestuz ceus qui unt esté.

droit, et celui qui, de tous les hommes, avez le mieux connu l'amour. Aussi, seigneur, j'implore votre générosité, j'en appelle à votre noble cœur et vous supplie d'être à mes côtés dans ma détresse, et de me retrouver ma bien-aimée. Je vous ferai hommage et allégeance si vous m'aidez à faire cela. » Tristan répondit alors : « Je vous aiderai autant qu'il est en mon pouvoir, mon ami, croyez-moi. Mais rentrons à présent, demain matin nous nous préparerons et nous réglerons cette affaire. » Voyant que Tristan remet la chose au lendemain, le chevalier s'écrie, très en colère : « Vraiment, mon ami, vous n'êtes pas celui dont on loue tant la valeur ! Je sais bien que, si vous étiez Tristan, vous compatiriez à ma douleur, car Tristan, lui, a tant aimé qu'il sait à quel point les amants peuvent souffrir. Si Tristan entendait mes plaintes, il viendrait au secours de mon amour. Il ne laisserait pas se prolonger une telle peine, un tel désespoir. Qui que vous soyez, mon cher ami, vous n'avez jamais aimé, je pense. Si vous saviez ce qu'est l'amour, vous auriez pitié de mon malheur. Celui qui n'a jamais fait l'expérience de l'amour ne peut savoir ce qu'est la souffrance ; et vous, mon ami, qui n'êtes pas amoureux, vous ne pouvez partager ma douleur. Si vous pouviez la ressentir, alors vous n'hésiteriez pas à m'accompagner ! Adieu ! Je pars à la recherche de Tristan, et je finirai par le trouver. Lui seul pourra m'aider. Jamais je ne me suis trouvé aussi désemparé. Ah ! Dieu, pourquoi

Si vus en cri, sire, merci ;
Requer vostre franchise e pri
Que a cest busuinie od mei venez
E m'amie me purchacez.
Humage vus frai e lijance[a],
Si vus m'aidez a la fesance. »
Dunc dit Tristran : « A mun poeir
Vus aiderai, amis, pur veir.
Mes a le hostel ore en alum,
Contre demain nus aturnerum,
Et si parfeisums la busunie. »
Quant il ot que le jur purluinie,
Par curuz dit : « Par fei, amis,
N'estes cil que tant a[b] pris.
Jo sai que, si Tristran fuissét,
La dolur qu'ai sentissét[c].
Car Tristran si ad amé tant
Qu'il set ben quel mal unt amant.
Si Tristran oït[d] ma dolur,
Il m'aidast a icest amur.
Itel peine ne itel pesance
Ne metreit pas en purlungance.
Qui que vus seiét, baus amis,
Unques ne amastes, ço m'est avis.
Se seüsez que fud[e] amisté,
De ma dolur eüssez pité.
Que unc ne sot que fud amur,
Ne put saver que est dolur.
E vus, amis, que ren n'amez[f],
Ma dolur sentir ne poëz.
Si ma dolur pussét sentir,
Dunc vuldrïez od mei venir.
A Deu seiez ! Jo m'en irrai
Quere Tristran, quel troverai.
N'avrai confort se n'est par lui.
Unques si esguaré ne fui.
E ! Deus ! Pur quei ne pus murir,
Quant perdu ai que plus desir ?

ne puis-je mourir, puisque j'ai perdu ce que je désire le plus au monde ! Je préférerais mourir, car je n'aurai plus au cœur ni réconfort, ni joie, ni bonheur, dès lors que j'ai perdu dans ce rapt l'être au monde auquel je tiens le plus. » Ainsi se lamente Tristan le Nain, et il veut prendre congé. Mais l'autre Tristan a pitié de lui, et il lui dit : « Cher seigneur, attendez donc ! Vraiment, vous m'en avez tout à fait convaincu, je dois vous accompagner puisque je suis Tristan l'Amoureux. J'irai donc volontiers ! Permettez simplement que je demande mes armes. »

Il envoie chercher ses armes, se prépare, et s'en va avec Tristan le Nain ; ils partent à la recherche de l'Orgueilleux du Fier Château pour le tuer. Finalement, au terme d'une longue chevauchée, ils ont trouvé son château fortifié. Ils mettent pied à terre à l'orée d'un petit bois, et là ils attendent les événements[1]. Estout l'Orgueilleux était particulièrement féroce ; il avait six frères[2] qui étaient ses chevaliers, hardis, braves et très courageux, mais par sa vaillance il l'emportait sur eux tous. D'eux d'entre eux revenaient d'un tournoi ; les deux Tristan leur tendirent une embuscade dans le bois : ils les défièrent sans plus attendre, et fondirent sur eux de toutes leurs forces. Les deux frères furent tués. Le bruit s'en répandit par la contrée, et ceux du château se mirent en selle aussitôt. Le seigneur du château entendit l'appel, et ils[3] assaillirent les deux Tristan, les attaquant avec fureur. C'étaient tous

Meuz vousise[a] la meie mort,
Car jo n'avrai nul confort,
Ne hait, ne joie en mun curage
Quant perdu l'ai a tel tolage,
La ren el mund que plus aim. »
Eissi se plaint Tristran le Naim.
Aler se volt od le congé.
L'altre Tristran en ad pité,
E dit lui : « Bels sire, ore esteez !
E par grant reisun mustré l'avez,
Que jo dei aler ove vus,
Quant jo sui Tristran le Amerus.
E jo volenteres i irrai !
Suffrez, mes armes manderai. »
   Mande ses armes, si s'aturne,
Ove Tristran le Naim s'en turne.
Estult l'Orgillus Castel Fer
Vunt dunc pur occire aguaiter.
Tant sunt espleité e[b] erré
Que sun fort castel unt trové.
En l'uraille d'un bruil descendent,
Aventures iloc atendent.
Estult le Orgillius ert[c] mult fers,
Sis[d] freres ot a chevalers,
Hardiz e vassals e mult[e] pruz ;
Mais de valur les venquit tuz.
Li dui d'um[f] turnei repairerent ;
Par le bruil les embuscherent[g],
Escrierent les ignelement.
Sur eus ferirent durement :
Li deui frere i furent ocis.
Leve li criz par le païs,
E muntent icil del castel ;
Li sires ot tut sun apel,
E les dous Tristrans assailirent
E agrement[h] les emvaïrent.
Cil furent bon chevaler,
De porter lur armes e manier[i].

deux de bons chevaliers, habiles au maniement des armes ; ils se défendirent contre tous avec hardiesse et courage, ne cessant de combattre que lorsqu'ils eurent tué les quatre frères. Tristan le Nain reçut un coup mortel, et l'autre Tristan fut blessé aux reins d'un épieu qui avait été empoisonné. Sous le coup de la fureur il se vengea bien, car il tua celui qui l'avait blessé. Voici donc les sept frères tués, mais l'un des Tristan est mort, et l'autre mal en point, car il a reçu une grave blessure. Il eut beaucoup de difficultés à revenir, à cause de la gravité de son état. Au prix d'un effort considérable, il est parvenu à rentrer chez lui ; il fait soigner ses blessures, et envoie chercher des médecins pour le secourir. On en fait venir plusieurs à son chevet, mais aucun ne peut le guérir de l'effet du poison[1], car ils ne l'ont pas décelé et se sont donc tous trompés. Ils sont incapables de faire un emplâtre qui puisse expulser ou faire sortir le venin. Ils ont beau écraser et broyer des racines, cueillir des herbes afin d'en fabriquer des médecines, ils ne parviennent pas à le soulager. L'état de Tristan ne fait qu'empirer. Le poison se répand dans tout son corps et le fait enfler dedans et dehors ; son teint se plombe, il devient livide, il perd ses forces, ses os saillent déjà sous la peau ; il comprend alors qu'il va perdre la vie s'il ne trouve pas au plus tôt du secours ; et il voit bien que personne n'est capable de le guérir, et qu'il ne peut donc échapper à la mort. Personne ne connaît de remède à son mal ; cependant,

Defendent sei encontre tuz
Cum chevaler hardi e pruz,
E ne finerent de combatre[a]
Tant qu'il orent ocis les quatre.
Tristran li Naim fud mort ruez,
E li altre Tristran navrez
Par[b] mi la luingne d'un espé
Ki de venim fut entusché.
En cel ire ben se venja,
Car celi ocist quil navra.
Ore sunt tuit li set frere ocis,
Tristran mort e l'altre malmis,
Qu'enz el cors est forment plaié.
A grant peine en est repairé
Pur l'anguise que ci l'en tent[c].
Tant s'efforce qu'a l'ostel vent,
Ses plaies fet aparailler[d],
Mires quert pur li aider.
Asét[e] en funt a lui venir,
Nuls nel puet del venim garir,
Car ne s'en sunt aparceü,
E par tant sunt[f] tuit deceü.
Il ne sevent emplastre fair[g]
Ki l'em peuise geter u traire.
Asez batent, triblent racines,
Cuillent erbes e funt mecines,
Mais ne l'em puënt ren aider.
Tristran ne puet[h] fors empeirer.
Li venims espant par tut le cors,
Emfler le fait dedenz e dehors ;
Nercist e teint, sa force pert,
Li os sunt ja mult descovert.
Or entent ben qu'il pert la vie,
S'il de plus tot n'ad aïe,
E veit que nuls nel puet guarir[i],
E pur ço l'en covent murir.
Nuls ne set en cest mal mecine ;
Nequident s'Ysolt la reïne

si Yseut la reine savait quelle terrible maladie l'a frappé, et si elle se trouvait auprès de lui, elle le guérirait à coup sûr. Mais il n'est pas en état d'aller la retrouver et de supporter les fatigues du voyage par mer ; il redoute en outre de se retrouver dans ce pays, car il y a beaucoup d'ennemis ; de son côté, Yseut ne peut venir le rejoindre. Il ne voit donc pas de salut possible. Il est extrêmement malheureux, car il supporte difficilement la faiblesse, la douleur et la puanteur causées par la blessure. Il se répand en lamentations et il est torturé par l'inquiétude, car le venin le fait violemment souffrir. Il envoie chercher Kaherdin pour lui parler en secret, il veut lui confier sa détresse. Il éprouvait pour lui amitié et confiance, et Kaherdin était capable de lui montrer en retour son affection. Il fait sortir tout le monde de la chambre où il est couché : il ne veut pas que quiconque dans la maison à part eux deux prenne part à cette conversation. Yseut se demande en elle-même ce qu'il peut bien vouloir faire, s'il veut quitter le monde et devenir moine ou chanoine[1]. Elle est extrêmement inquiète ; elle va se poster à l'extérieur de la chambre, contre le mur, juste à l'endroit où se trouve le lit, car elle veut écouter leur conversation ; et elle charge un homme de confiance de faire le guet pendant qu'elle se tient contre le mur. Tristan est parvenu à grand-peine à s'appuyer contre le mur. Kaherdin s'est assis à côté de lui, et ils pleurent tous deux de façon pitoyable, regrettant

Icest fort mal en li saveit
E od li fust, ben le guareit.
Mais ne puet a li[a] aler
Ne suffrir le travail de mer[b],
E il redute le païs,
Car il i ad mult enemis,
N'Ysolt ne puet[c] a li venir :
Ne sé coment[d] puise garir.
El cuer en ad mult grant dolur,
Car mult li greve le langur,
Le mal, la puür de la plai.
Pleint sei, forment s'en esmaie,
Car mult l'anguise le venim.
A[e] privé mande Kaherdin,
Descovrir volt[f] la dolur.
Emvers lui ot leele amur,
Kaherdin repot lui amer.
La chambre u gist fait delivrer[g] ;
Ne volt suffrir qu'en la maisun
Remaine al cunseil se eus dous nun.
En sun quer merveille Ysolt
Qu'estre puise qu'il faire volt,
Se le secle vule guerpir[h],
Muine u chanuine devenir.
Mult par est en grant effrei.
Endreit sun[i] lit, suz la parai,
Dehors la chambre vait ester,
Car lur conseil volt escuter.
A un privé guaiter se fait,
Tant cum suz la parei[j] estait.
E Tristran s'est tant esforcé
Qu'a la[k] parei est apuié.
Kaherdin set dejuste lui,
Pitusement plurent andui,
Plangent lur bon companie
Ki si brefment ert departie[l],

leur belle amitié promise à une fin si prochaine, leur affection et leur profonde camaraderie ; ils ont le cœur plein de peine et de compassion, de désespoir, de chagrin et de souffrance. Chacun est triste à cause de l'autre, ils versent des larmes et manifestent un grand chagrin à l'idée de voir ainsi prendre fin leur amitié, qui a été si parfaite et si loyale. Tristan s'adresse à Kaherdin en ces termes : « Écoutez-moi, mon cher ami ; je suis dans un pays étranger, je n'ai ici ni parent ni ami, mon cher compagnon, à l'exception de vous seul. Je n'y ai jamais connu la joie ni le bonheur, si ce n'est par le réconfort de votre seule présence. Je suis certain que, si je me trouvais dans mon pays, on pourrait m'aider à guérir. Mais ici, il n'y a personne pour me secourir, c'est pourquoi, mon très cher compagnon, je perds la vie. Si l'on ne me secourt pas, il ne me reste qu'à mourir, car personne ne peut me guérir, à l'exception de la reine Yseut : cela lui est possible, si elle le veut. Elle possède le remède et le pouvoir de me guérir, et, si elle était au courant, la volonté de le faire. Mais, mon cher compagnon, je ne sais comment faire, par quel moyen la prévenir, car je sais bien que, si elle connaissait ma situation, elle pourrait m'aider à lutter contre ce mal, et grâce à son savoir guérir ma blessure. Mais comment peut-elle venir jusqu'ici ? Si je connaissais quelqu'un qui puisse aller la trouver et lui porter mon message, elle me procurerait un secours efficace, dès qu'elle serait au courant de ma détresse. J'ai telle-

L'amur e la grant amisté.
Al quer unt dolur e pité,
Anguice, peisance e[a] peine.
Li uns pur l'altre dolur meine[b],
Plurent, demeinent grant dolur,
Quant departir deit lur amur[c],
Mult ad esté fine e leele[d].
Tristran Kaherdin en apele,
Dit li : « Entendez, beal amis,
Jo sui en estrange païs,
Jo ne ai ami ne parent,
Bel compaing, fors vus[e] sulement.
Unc n'i oi dedut ne deport,
Fors sule par le vostre confort.
Ben crei, s'en[f] ma terre fuce,
Par conseil garir i puce[g].
Mais pur ço que ci n'ad aïe,
Perc jo, bels dulz compainz, la vie.
Senz aïe m'estut murir,
Car nuls[h] hume ne me put garir,
Fors sulement reïne Ysolt,
E le puet fere, sil volt,
La mecine ad e le poeir,
E se le seüst, le vuleir[i].
Mais, bels compainz, n'i sai que face,
Par quel engin[j] ele le sace,
Car jo sai ben, s'ele le seüst,
De cel mal aider me peüst[k],
Par sun sen ma plai garir.
Mais coment i puet ele venir ?
Se jo seüse qui i alast[l],
Mun message a li portast,
Acun bon conseil moi freit,
Des que ma grant message oreit[m].
Itant la crei que jol sai ben
Qu'ele ne larreit[n] pur nul ren

ment confiance en elle que je suis certain que rien ne pourrait l'empêcher de m'aider dans mon malheur, si profond est l'amour qu'elle me porte ! Je ne peux rien tenter par moi-même, cela est clair, et c'est pourquoi, compagnon, je vous le demande, au nom de l'amitié et de votre noble cœur : rendez-moi ce service. Portez pour moi ce message au nom de notre amitié et au nom de la promesse que vous avez faite lorsque Yseut vous donna Brangien. Quant à moi je vous fais ce serment : si vous acceptez d'aller là-bas pour moi, je deviendrai votre homme lige[1], et vous me serez plus cher que personne d'autre au monde. »

Kaherdin voit les larmes de Tristan, il entend ses plaintes et son désespoir. Il en est profondément bouleversé, et très ému il lui répond avec toute son affection : « Cher compagnon, ne pleurez pas, je ferai absolument tout ce que vous désirez. Croyez-moi, mon ami, pour vous voir guérir, j'accepte de risquer ma vie, et je veux bien affronter la mort pour vous apporter le réconfort. Au nom de la fidélité que je vous dois, soyez sûr que, dans la mesure où cela dépend de moi et de ce qu'il est en mon pouvoir de faire, je n'hésiterai pas un instant, même au prix des pires maux, à mettre toutes mes forces au service de votre volonté. Dites quel message vous voulez lui transmettre, et je m'en irai me préparer. » Tristan répond : « Je vous remercie ! Écoutez à présent ce que je vous dis. Prenez

Ne m'aidast a ceste dolur :
Emvers mei ad si ferm amur !
Ne m'en sai certes conseiler,
E pur ço, compainz, vus requer,
Pur amisté e pur franchice,
Enprenez pur moi ceste servise.
Ceste message faites pur moi,
Par cumpanie e sur la fei
Qu'afiastes de vostre main
Quant Ysolt vus dona Brengvein.
E jo ci vus[a] afei la meie :
Si pur mei emprenez[b] la veie,
Vostre liges en devendrai,
Sur tut ren vus amerai. »
Kaherdin veit Tristran plurer,
E ot le pleindre, deconforter.
Al quer en ad mult grant dolur,
Tendrement respunt par amur[c] ;
Dit lui : « Bel compaing, ne plurez,
E jo frai quanque vus volez.
Certes, amis, pur vus garir
Me metrai mult pres de murir,
E en aventure de mort
Pur conquer vostre confort.
Pur la lealté que vus dei,
Ne remaindra mie pur moi[d]
Ne pur choce que[e] fere puise,
Pur destrece ne pur anguise,
Que jo ne mete mun[f] poër
A faire vostre[g] vuler.
Dites que li vuliez mander,
E jo m'en irrai aprester. »
Tristran respunt : « Vostre merci !
Ore entendez que jo vus di[h].
Pernez cest anel ov vus,
Ço sunt enseingnes entre nus.

cet anneau avec vous : c'est un signal convenu entre nous. Et quand vous arriverez là-bas, vous vous rendrez à la cour déguisé en marchand et apporterez de bonnes étoffes de soie. Faites en sorte qu'elle voie cet anneau, car dès qu'elle l'aura vu et vous aura reconnu, elle cherchera un prétexte habile pour parler avec vous tranquillement. Portez-lui le salut de ma part, car sans elle il n'est pas de salut pour moi[1]. Du fond du cœur je lui envoie tant de saluts qu'il ne m'en reste aucun à moi. Mon cœur la salue comme le salut, car sans elle je ne recouvrerai pas la santé ; je lui envoie donc toutes mes salutations. Je ne retrouverai ni le réconfort, ni le salut de ma vie, ni la santé, s'ils ne me sont par elle apportés. Si elle ne m'apporte pas le salut et ne me réconforte pas de sa bouche même, qu'elle garde avec elle mes chances de guérison ; moi, je mourrai avec mon immense peine. Pour finir, dites-lui que je suis mort si jamais elle ne m'offre pas son réconfort. Décrivez-lui bien ma souffrance et le mal qui me frappe ainsi de langueur, et insistez pour qu'elle vienne me soulager. Dites-lui qu'elle se souvienne des plaisirs et des joies que nous avons connus jadis jours et nuits, des peines profondes et des moments de tristesse, et aussi des joies et des douceurs de notre amour parfait et sincère, quand jadis elle a guéri ma blessure[2] ; du breuvage que nous avons bu ensemble, sur la mer, par mégarde[3]. Ce breuvage contenait notre mort, nous n'en aurons jamais de guérison ;

E quant en la terre venez[a],
En curt marcheant vus frez,
E porterez bons dras de seie.
Faitez qu'ele cest anel veie,
Car des qu'ele l'avrad veü
E de vus s'iert aparceü[b],
Art e engin aprés querra
Que a leiser i parlera.
Dites li saluz[c] de ma part,
Que nule en moi senz li n'a part[d].
Du cuer tanz saluz li emvei
Que nule ne remaint od moi.
Mis cuers de salu la salue,
Senz li ne m'ert santé rendu ;
Emvei li tute ma salu.
Cumfort ne m'ert ja mais rendu[e],
Salu de vie ne santé,
Se par li ne sunt aporté.
S'ele ma salu ne m'aporte
E par buche ne me conforte,
Ma santé od li dunc remaine,
E jo murrai od ma grant peine.
En fin dites que jo sui morz
Se jo par li ne ai les conforz[f].
Demustrez li ben ma dolur[g]
E le mal dunt ai la langur,
E qu'ele conforter moi venge.
Dites li qu'ore li suvenge
Des emveisures, des deduiz
Que humes ja diz jors e nuiz[h],
Des granz peines e dé triturs,
E dé joies e dé dusurs
De nostre amur fine et verai,
Quant ele jadis guarri[i] ma plai ;
Del beivre qu'ensemble beuimes
En la mer, quant suppris[j] en fumes.
El beivre fud la nostre mort,
Nus n'en avrum ja mais confort.

il nous a été donné à un moment où c'est pour notre perte que nous l'avons bu. Il faut qu'elle se souvienne des souffrances que j'ai endurées par amour pour elle. À cause de cet amour, j'ai perdu l'affection de tous mes parents, de mon oncle le roi et de tous ses proches. J'ai été chassé de façon indigne et exilé en des terres étrangères. J'ai supporté tant de peines et tant d'épreuves que je survis à peine, et que je suis à bout de forces. Cet amour, ce désir qui nous unissent, personne ne peut les anéantir ; ni angoisse, ni peine, ni tourment n'ont pu détruire notre amour. Plus on s'est efforcé de nous désunir, moins on y est arrivé ; ils ont contraint nos corps à se séparer, mais ils n'ont pas pu anéantir l'amour. Qu'elle se souvienne de la promesse qu'elle m'a faite[1] lors de notre séparation dans le jardin, au moment où j'ai dû m'en aller, quand elle m'a remis cet anneau. Elle m'a demandé qu'en quelque pays que j'aille je n'aime jamais une autre femme qu'elle : jamais depuis ce moment-là je n'ai éprouvé d'amour pour une autre, et je ne puis aimer votre sœur, et je ne pourrai aimer ni elle ni aucune autre femme aussi longtemps que j'aimerai la reine. Je suis si profondément épris d'Yseut la reine que votre sœur est restée vierge. Conjurez-la sur la foi qu'elle me doit de venir m'assister dans cette détresse : alors on verra bien si elle m'a jamais aimé ! Tout ce qu'elle a fait pour moi jusque-là n'aura pas servi à grand-chose si elle me refuse son secours alors que j'en ai besoin, pour m'aider à combattre ce mal. Qu'aurai-je à faire de son

A tel ure duné nus fu,
A nostre mort l'avum beü[a].
De mé dolurs li deit membrer
Que suffert ai pur li amer.
Perdu en ai tuz mez parenz,
Mun uncle le rei e ses gens[b].
Vilment ai esté congeiez,
En altres terres eiseilleiez.
Tant ai suffert peine e travail
Qu'a peine vif e petit vail.
La nostre amur, nostre desire,
Ne poet unques hume partir ;
Anguise, peine ne dolur
Ne porent[c] partir nostre amur.
Cum il unques plus s'esforcerent[d]
De partir, mains epleiterent.
Noz cors feseint desevrer,
Mais l'amur ne porent oster[e].

Menbre li de la covenance
Qu'ele me fist a la deseverance[f],
El gardin, quant de li parti,
Quant de cest anel me saisi.
Dit mei qu'en quel terre qu'alasse,
Altre[g] de li ja mais n'amasse :
Unc puis vers altre n'oi amur[h],
N'amer ne puis[i] vostre serur,
Ne li ne altre amer ne porrai
Tant cum la reïne amerai[j].
Itant aim Ysolt la reïne
Que vostre serur remaint mechine.
Sumunez la en sur sa fei[k],
Que ele a cest besungevenge a moi ;
Ore i perge s'unques m'ama.
Quanque m'ad fait poi me valdra
S'al buisuingn ne moi volt aider[l],
Cuntre tel dolur[m] conseiler.

amour, si elle m'abandonne alors que je souffre ? Je ne vois pas à quoi me sert son affection si elle me fait défaut maintenant que j'ai tant besoin d'elle. Tout le réconfort qu'elle a pu m'apporter n'aura servi à rien, si elle ne me porte pas secours contre la mort. Je ne sais à quoi me sert qu'elle m'aime, si elle refuse d'aider à mon salut. Kaherdin, je ne sais qu'ajouter à cette prière que je viens de vous faire. Agissez du mieux que vous pourrez, et saluez bien Brangien de ma part. Décrivez-lui le mal qui me frappe : si Dieu ne se porte pas à mon secours, je mourrai. Je ne peux pas vivre bien longtemps encore, étant donné la douleur et la maladie qui me tourmentent. Préparez-vous à partir, compagnon, et revenez bien vite auprès de moi. Car si vous n'êtes pas de retour bientôt, sachez que vous ne me reverrez plus jamais. Je vous donne un délai de quarante jours ; si vous faites ce que j'ai dit, de sorte qu'Yseut revienne avec vous, prenez garde que personne ne le sache en dehors de nous. Cachez-le à votre sœur, afin qu'elle n'ait aucun soupçon de notre amour. Vous la ferez passer pour une femme médecin, venue pour soigner ma blessure. Vous prendrez mon beau navire et emporterez deux voiles : l'une d'elles sera blanche et l'autre noire[1]. Si vous pouvez obtenir d'Yseut qu'elle vienne guérir ma blessure, hissez la voile blanche au retour ; et si vous ne ramenez pas Yseut, alors dressez la voile noire. Mon ami, je n'ai plus

Que me valdra la sue amur,
Se ore me defalt en ma dolur ?
Ne sai que l'amisté me valt
S'a mun grant besuing ore falt.
Poi m'ad valu tut sun confort,
S'ele ne m'aït cuntre mort[a].
Ne sai que l'amur ait valu,
Se aider ne moi volt a salu.
Kaherdin, ne vus sai preier
Avant d'icest que vus requer.
Faites la[b] melz que vus poëz,
E Brengvein mult me saluëz[c].
Mustrez li le mal que jo ai ;
Se Deu ne pense, jo murrai.
Ne puz vivre[d] lungement
A la dolur, al mal que sent.
Pensez, cunpaing, de l'espleiter,
E de tost a moi repeirer.
Car se plus tost ne revenez,
Sachez ja mais ne me verrez.
Quarant jurs seit le repiz ;
E se ço faites que jo ai diz,
Que Yselt se venge ov vus,
Gardez nuls ne sache[e] for vus.
Celez l'en vers vostre serur,
Que susspeciun n'ait de l'amur.
Pur mire la ferez tenir,
Venue est ma plai guarir[f].
Vus en merrez ma bel nef,
Porterez i duble tref :
L'un est blanc[g] e le altre neir.
Se vus Ysolt poëz aver,
Qu'ele venge ma plai garir,
Del blanc siglez al revenir.
E se vus Ysolt n'amenez,
Del neir sigle idunc siglez.
Ne vus sai, amis, plus que dire.
Deu vus conduie[h], nostre sire,

rien à ajouter. Que Dieu notre Seigneur vous accompagne, et vous ramène sain et sauf ! » Tristan soupire, pleure, gémit, et Kaherdin pleure lui aussi ; il embrasse Tristan et prend congé, et s'en va préparer son voyage. Au premier vent, il prend la mer ; on lève l'ancre, on hisse la voile, le navire prend le large sous un vent léger[1] et fend les vagues et les flots, et la haute, la profonde mer. Kaherdin a emmené avec lui une troupe de nobles jeunes gens, et il emporte des tissus de soie, des étoffes aux couleurs exotiques, ainsi que de la riche vaisselle de Tours, du vin de Poitou, et des oiseaux d'Espagne, pour dissimuler et couvrir l'objet de sa mission : faire en sorte de parvenir jusqu'à Yseut, celle pour qui Tristan souffre tant. Il fend la mer avec son navire, et va à pleine voile jusqu'en Angleterre. Il a navigué vingt jours et vingt nuits[2] avant d'atteindre l'île, avant d'arriver à l'endroit où il pourra avoir des nouvelles d'Yseut.

La colère des femmes est redoutable, chaque homme doit prendre bien garde à l'éviter, car c'est de ceux qu'elles auront le plus aimé qu'elles se vengeront le plus promptement. Aussi vite naît leur amour, aussi vite leur haine, et leur animosité, une fois installée, est plus durable que leur affection. Elles savent aimer avec mesure, mais ne savent pas tempérer leur haine, dès lors qu'elles sont en colère. Cependant je n'ose pas dire tout à fait mon opinion sur ce point[3], car il ne

E sein e salf il vus remaint. »
Dunc suspire e plure e plaint,
E Kaherdin plure ensement ;
Baise[a] Tristran, e congé prent,
Vait s'en pur sun ere aprester[b].
Al primer vent se met en mer,
Halent ancres, levent lur tref,
E siglent amunt al vent[c] suëf,
Trenchent les wages e les undes,
Les haltes mers et les parfundes.
Meine bele bachelerie,
De seie porte draperie,
Danré d'estrange colurs[d],
E riche veissele de Turs[e],
Vin de Peito, oisels[f] d'Espaine,
Pur celer e covrer s'ovrainge[g],
Coment venir pusse a Ysolt,
Cele dunt Tristran tant se dolt.
Trenche la mer ove sa nef,
Vers Engletere a plein tref.
Vint jurz, vint nuz i a curu
Einz qu'il seit[h] en l'isle venu,
Eint qu'il puise la parvenir
U d'Ysolt puise ren oïr.
Ire de femme est a duter,
Mult s'en deit chaschuns garder.
Car la u plus amé avra,
Iluc plus tost se vengera.
Cum de leger vent lur amur,
De leger vent lur[i] haür,
E plus dure lur enimisté,
Quant vent, que ne fait l'amisté[j].
L'amur ne sevent[k] amesurer,
E la haür nent atemprer,
Itant cum eles sunt en ire.
Mais jo nen os mun ben dire,
Car il n'afert nient a mei[l].
Ysolt estoit suz la parei,

m'appartient pas de le faire. Yseut se tient derrière le mur ; l'oreille tendue aux propos de Tristan, elle en a bien compris chaque mot. Elle est maintenant au courant de leur amour[1], et en a un très violent dépit dans le cœur, d'avoir tant aimé Tristan alors qu'il s'était tourné vers une autre. Mais à présent lui apparaît bien la raison pour laquelle elle est frustrée du bonheur qu'elle attend de lui. Elle retient bien ce qu'elle a entendu, mais fait comme si elle ne savait rien. Toutefois, dès qu'elle en aura l'occasion, elle se vengera de la plus cruelle façon de l'être qu'elle aime le plus au monde. Dès que l'on a ouvert les portes, Yseut est entrée dans la chambre, cachant sa colère envers Tristan ; elle se montre serviable et parfaitement aimable à son égard, comme une femme aimante doit l'être avec celui qu'elle aime. Elle lui parle avec une grande douceur, le couvre de baisers et le serre contre elle, elle lui multiplie les témoignages d'amour tout en agitant dans son dépit de mauvaises pensées à propos de la manière dont elle pourra se venger ; et elle ne cesse de s'enquérir avec insistance du retour de Kaherdin avec le médecin qui doit le guérir. Sa compassion n'est guère sincère, son cœur est tout occupé de la félonie qu'elle médite de commettre, si elle le peut, car tel est l'effet de la colère. Kaherdin vogue en haute mer[2] sans s'arrêter, jusqu'au moment où il atteint ce pays où il vient chercher la reine : c'est l'embouchure de la Tamise. Il remonte le fleuve pour aller faire du commerce[3] ; près de

Les diz Tristran escute e ot :
Ben ad entendu chaüm mot.
Aparceüe est de l'amur,
El quer en ad mult grant irrur[a],
Qu'ele ad Tristran tant amé,
Quant vers altre s'est aturné.
Mais ore li est ben descovert
Pur quei la joie de li pert.
Ço qu'ele ad oï ben retent,
Semblant fait que nel sace nent.
Mais tres qu'ele aise en avra,
Trop cruelement se vengera
De la ren del mund qu'aime plus.
Tres que overt furent li[b] us,
Ysolt est en la chambre entree ;
Vers Tristran ad s'ire celee[c] ;
Sert le e mult li fait bele semblant,
Cum amie deit vers amant.
Mult ducement a li parole,
E sovent le baise e acole,
E mustre lui mult grant amur,
E pense mal en cele irrur[d]
Par quel manere vengé ert ;
E sovent demande e enquert
Kant Kaherdin deit revenir
Od le mire quil deit guarir[e].
De bon curage pas nel plaint,
La felunie el cuer li maint
Qu'ele pense faire, s'ele puet,
Car ire a ço la comuet.
Kaherdin sigle amunt la mer,
E si ne fine de sigler
De si la qu'il vent a l'atre terre,
U vait pur la reïne quere[f] :
Ço est l'entree de Tamise.
Vait en amunt a marchandise,

l'eﬆuaire, juﬆe avant l'entrée du port, il a jeté l'ancre dans une crique. Il prend une embarcation et remonte jusqu'à Londres, où il s'arrête sous le Pont[1]. C'eﬆ là qu'il déballe sa marchandise, étale et déploie ses soieries.

Londres[2] eﬆ une cité extrêmement prospère, il n'en exiﬆe pas de meilleure dans toute la chrétienté, de mieux fortifiée et de mieux située, et dont les habitants vivent plus agréablement ; ils apprécient la générosité et l'honneur, et vivent de fort joyeuse manière. Là eﬆ le cœur[3] de l'Angleterre, inutile de le chercher plus loin. Au pied de ses murailles coule la Tamise, c'eﬆ par là qu'arrivent les marchandises de tous les pays du monde où se rendent les marchands chrétiens. Les hommes y sont particulièrement induﬆrieux. C'eﬆ là qu'eﬆ arrivé le seigneur Kaherdin, avec ses étoffes et avec ses oiseaux, dont il a de bons et de beaux. Il prend sur son poing un grand autour, ainsi qu'une étoffe d'une couleur extraordinaire, et une coupe joliment ouvragée, ciselée et incruﬆée d'émail. Il en fait présent au roi Marc[4], et il lui dit d'un ton très courtois qu'il vient dans son royaume avec toutes ses richesses dans l'espoir d'en gagner davantage encore ; il lui demande de lui accorder d'aller en paix sur son territoire, afin qu'il n'y soit pas fait prisonnier à l'occasion, qu'il n'y subisse aucun dommage ni aucun déshonneur de la part de quelque chambellan ou de quelque magiﬆrat. Le roi lui accorde solen-

En la buche, dehors l'entree,
En un port ad sa nef ancree.
A sun batel en va amunt,
Dreit a Lundres, desuz le punt.
Sa marchandise iloc descovre[a],
Ses dras de seie pleie e ovre.
Lundres eﬆ mult riche cité,
Meliur n'ad en criﬆïenté,
Plus vaillante ne melz aisee,
Melz guarnie de gent preisee[b] :
Mult aiment[c] largesce e honur,
Cunteinent sei par grant baldur[d].
Le recovrer eﬆ de Engleterre,
Avant d'iloc ne l'eﬆuet quere.
Al pé del mur li curt Tamise,
Par la vent la marchandise
De tutes les teres[e] qui sunt,
U marchëant criﬆïen vunt.
Li hume i sunt de grant engin.
Venuz i eﬆ dan Kaherdin,
Ove ses dras, a ses oisels,
Dunt il ad dé bons e dé bels.
En sun pung prent un grant oﬆur[f]
E un drap d'eﬆrange culur
E une cupe ben ovree[g],
Entaillé e neelee.
Al rei Markes en fait present,
E li dit raisnablement
Qu'od sun aveir vent en sa terre
Pur altre guainier[h] e conquere ;
Pais li doinﬆ en sa regïun,
Que[i] pris n'i seit a achaisun
Ne damage n'i ait ne[j] hunte
Par chamberlens[k] ne par vescunte.
Li reis li dune ferm pes,
Oiant tuz iceus del palés.

nellement la paix devant tous les gens présents dans le palais. Kaherdin va alors trouver la reine, il veut lui montrer quelques-unes de ses marchandises. Il lui présente une agrafe ouvragée d'or fin qu'il tient dans sa main — je ne pense pas qu'il en existe de meilleure au monde —, et il en fait don à la reine. « L'or en est très bon », dit-il. Jamais Yseut n'en avait vu de plus belle. Kaherdin ôte de son doigt l'anneau de Tristan, le met à côté de l'autre bijou, et dit : « Reine, regardez donc, cet or-ci est bien plus coloré que l'or de cet anneau ; cependant je trouve ce dernier fort beau. » À peine a-t-elle vu l'anneau que la reine reconnaît Kaherdin. Son cœur tressaille, elle change de couleur, et pousse un soupir d'angoisse. Elle redoute les nouvelles qu'elle va entendre ; elle attire Kaherdin à l'écart, lui demande s'il veut vendre l'anneau, et combien il en veut, ou bien s'il a d'autres marchandises. Elle fait tout cela par ruse, car elle veut donner le change à ceux qui la surveillent. Kaherdin est seul avec Yseut : « Dame, dit-il, écoutez-moi bien. Ce que je vais vous dire, retenez-le bien. Tristan, en amant fidèle, vous assure de son amitié et de sa fidélité, et il vous adresse ses salutations, à vous qui êtes sa dame, sa bien-aimée, et de qui dépendent sa mort et sa vie. Il est votre homme lige et votre ami, c'est poussé par la nécessité qu'il m'a envoyé vers vous. Il vous fait dire qu'il ne pourra avoir de secours, sinon par vous, contre la mort qui le menace,

A la reïne vait parler,
De ses[a] avers li volt mustrer.
Un afiçail ovré de or fin
Li porte[b] en sa main Kaherdin.
Ne qui qu'el secle melliur seit,
Presen a la reïne em fait[c].
« Li ors est mult bons », ce dit.
Unques Ysolt melliur ne vit.
L'anel Tristran de sun dei oste,
Just l'altre le met encoste,
E dit : « Reïne[d], ore veiez !
Icest or est plus colurez
Que n'est li ors de cest anel,
Nequident cestu tenc a bel. »
Cum la reïne l'anel veit,
De Kaherdin tost s'aparceit.
Li quers li change e la colur,
E suspire de grant dolur.
Ele dute a oïr novele ;
Kaherdin une part apele,
Demande si l'anel vult vendre
E quel aveir il en vult prendre,
U s'il ad altre marchandise.
Tut iço fait ele par cuintise,
Car ses gardes decevre volt.
Kaherdin est suz a Ysolt[e] :
« Dame, fait il, ore entendez,
Ço que dirrai si retenez[f].
Tristran vus mande cum druz
Amistê, servise e saluz,
Cum a dame, cum a s'amie
En qui main est sa[g] mort e sa vie.
Liges hume vus est e amis,
A vus m'ad par busuig tramis.
Mande a vus ja n'avrat confort,
Se n'est par vus, a cest mort,
Salu de vie ne santez,
Dame, si vus n'i li portez[h].

ni guérison ni santé si elles ne lui sont par vous apportées. Il a été mortellement blessé d'un épieu qui avait été empoisonné. Nous ne pouvons trouver de médecins qui sachent soigner son mal ; ils ont fait tant et si bien qu'il se trouve désormais fort mal en point. Il languit et vit dans la souffrance, dans le désespoir et la puanteur. Il vous fait dire qu'il ne pourra survivre si vous ne lui apportez pas votre aide ; et c'est pour cela qu'il vous envoie dire par mon entremise, et il vous en suplie au nom de cette fidélité et de cette loyauté que vous, Yseut, vous lui devez, de ne vous laisser arrêter par aucun obstacle et de vous rendre maintenant auprès de lui car jamais votre présence ne lui a été plus nécessaire, aussi devez-vous absolument vous rendre à son appel. Souvenez-vous à présent de votre immense amour, et des tourments et des souffrances que tous deux vous avez endurés. Il perd sa vie et sa jeunesse ; pour vous il a été exilé, plusieurs fois chassé du royaume ; il a perdu l'affection du roi Marc ; pensez aux épreuves qu'il a subies ! Il vous faut vous souvenir du serment que vous avez échangé lors de votre séparation, dans le jardin, quand vous l'avez embrassé et que vous lui avez remis cet anneau. Vous lui avez promis votre affection ; ayez, dame, pitié de lui. Si vous ne venez pas maintenant à son secours, soyez certaine que vous ne le reverrez jamais vivant. Sans vous, il ne peut pas guérir ; il vous faut donc aller à lui, car autrement il ne survivra pas[1].

A mort est navré d'un espé
Li acers fud entusché[a].
Nus ne poüm mires trover
Ki sachent sun mal meciner.
Itant s'en sunt ja entremis
Que tuit sun cors unt malmis.
Il languist[b] e vit en dolur,
En anguise e en puür.
Mande a vus qu'il ne vivrad mie[c]
Se il nen ad la vostre aïe,
E pur ço vus mande par mei,
Si vus sumunt par cele fei[d]
E sur icels lealtez
Que vus, Ysolt, a li devez,
Pur ren del munde ne lassez
Que vus a lui ore ne vengez,
Car unques mais n'en ot[e] mester,
E pur ço nel devez lasser.
Ore vus membre dé granz amurs
E des peines e des dolurs
Qu'entre vus dous avez suffert !
Sa vie e sa juvente[f] pert,
Pur vus ad esté eissillez,
Plusurs feiz del rengne chachez[g] ;
Le reis[h] Markes en ad perdu ;
Pensez dé mals qu'il ad eü !
Del covenant vus dest remembrer
Qu'entre vus fud al desevrer,
Einz el jardin u le baisates,
Quant vus cest anel li dunastes[i].
Pramistes li vostre amisté.
Aiez, dame, de li pité[j] !
Si vus ore nel sucurez,
Ja mais certes nel recovrez[k].
Senz vus ne puet il pas guarir[l],
Pur ço vus i covent venir[m],
Car vivre[n] ne puet altrement.
Iço vus mande lealment.

Voilà ce qu'il vous fait dire très loyalement. En signe de reconnaissance il vous envoie cet anneau, gardez-le, il vous en fait don. »

Quand Yseut entend ce message, son cœur est saisi d'angoisse, de chagrin, de compassion et de douleur. Jamais jusque-là elle n'avait autant souffert. Elle est profondément bouleversée et soupire, elle désire voir Tristan son ami, mais elle ne sait comment aller le retrouver. Elle va en parler avec Brangien, et lui raconte tout ce qui s'est passé : la blessure empoisonnée, la peine de Tristan et sa douleur, et comment il gît saisi de langueur, comment et par qui il l'a envoyé chercher, faute de quoi sa blessure ne guérira jamais[1]. Lui ayant exposé la gravité de la situation, elle lui demande conseil sur ce qu'il faut faire. Et voici que toutes deux se mettent à soupirer, à se lamenter et à pleurer, et que les envahissent la peine et le chagrin, la souffrance et le désespoir suscités par l'évocation du sort de Tristan. Cependant, à force de discuter, elles ont pris la décision de se préparer à partir et de s'en aller avec Kaherdin pour apporter leur aide à Tristan malade, et pour l'aider dans sa détresse. Vers le soir elles se préparent, et prennent avec elles ce qu'elles veulent emporter. Dès que tous les autres sont endormis, profitant de la nuit, elles s'en vont en cachette, très discrètement — elles eurent de la chance —, par une poterne pratiquée dans le rempart, qui débouchait

D'enseingnes cest anel emveie[a],
Guardez le, il le vus otreie. »
Quant Ysolt entent cest message,
Anguice est en sun curage,
E peine e pité e dolur :
Unques uncore n'ot maür.
Ore pense forment[b] e suspire,
E Tristran sun ami desire,
Mais ele ne set coment aler.
Ov Brengvein en vait parler,
Cunte li tute l'aventure
Del venim de la navreüre[c],
La peine qu'ad e la dolur,
E coment gist en[d] sa langur,
Coment e par qui l'a mandee,
U sa plaie n'ert ja sanee.
Mustré li a tute l'anguise,
Puis prent conseil que faire puisse[e].
Ore comence le suspirer
E le plaindre e le plurer,
E la peine e la pesance[f]
E la dolur e la gravance,
Al parlement qu'eles funt
Pur la tristur que de lui[g] unt.
Itant unt parlé nequedent,
Conseil unt pris a le parlement
Qu'eles lur eire aturnerunt
E od Kaherdin s'en irrunt
Pur le mal Tristran conseiller
E a sun grant bosuig aider.
Aprestent sei contre le seir,
Prenent ço que vuolent aveir.
Tres que li altre dorment tuit,
A celé s'en vunt la nut
Mult cuintement, par grant eür,
Par une posterne de le mur
Que desur Tamise[h] estoit.
Al flod muntant l'eve i veneit[i].

sur la Tamise. À la marée montante, l'eau arrivait jusque-là. L'embarcation s'y trouvait, toute prête à les recevoir, et la reine y eſt montée. Ils avancent d'abord à la rame, puis à la voile, avec le reflux, et s'en vont rapidement sous le vent. Ils ne ménagent pas leurs efforts, et rament sans s'arrêter jusqu'au navire ; là, ils hissent la voile puis prennent le large. Aussi longtemps que le vent eſt bon, ils filent sur la mer, longeant les côtes étrangères, passant devant le port de Wissant[1], devant Boulogne et Le Tréport. Le vent fort leur eſt favorable, et le navire qui les emporte eſt rapide. Ils passent au large de la Normandie, et naviguent joyeux et gais, car ils ont juſte le vent qu'ils désirent.

Triſtan, cloué dans son lit par sa blessure, languit dans la douleur. Rien ne parvient à le réconforter, aucun remède ne se révèle efficace. Rien de ce qu'il tente n'allège ses souffrances, il désire l'arrivée d'Yseut ; il ne désire rien d'autre, sans elle il ne peut espérer aucune amélioration. Elle eſt sa seule raison de vivre ; il languit et l'attend sur son lit. Il vit dans l'espoir qu'elle viendra et qu'elle pourra le guérir de son mal, il sait bien que sans elle il ne pourra survivre. Tous les jours il envoie quelqu'un sur le rivage pour voir si le navire eſt de retour, c'eſt là son seul désir. Et souvent aussi il demande qu'on le porte là-bas, et fait dresser son lit au bord de la mer, dans l'espoir d'apercevoir le

Le batel eſteit tut preſt,
La[a] reïne entree i eſt.
Nagent, siglent od le trait,
Ysnelement al vent s'en vait.
Mult par s'esforcent de l'espleiter ;
Ne finent unques[b] de nager
De si la qu'a le grant nef sunt,
Levent les tres e puis s'en[c] vunt.
Tant cum li venz les puet porter,
Curent la lungure de la mer,
La terre eſtrange en coſteiant[d],
Par devant le porte de Wizant[e],
Par Buluingne e par Treisporz[f].
Li vent lur eſt portanz e fort,
E la nef legere kis guie.
Passent par devant Normendie,
Siglent joius e leement,
Kar oré unt a lur talent.
Triſtran, qui de sa plaie giſt,
En sun lit forment languiſt[g].
De ren ne puet confort aveir,
Mecine ne li put vailler.
Ren qu'il face ne li aüe,
D'Ysolt desire la venue.
Il ne coveite altre ren,
Senz li ne puet aveir nul ben.
Pur li eſt ço qu'il tant vit,
Languiſt, atent la en sun lit.
En espeir eſt de sun venir,
E que sun mal deive guarir,
E creit qu'il senz li ne vive.
Tut jurs emveie a[h] la rive,
Pur ver[i] si la nef revent.
Altre desir al quer nel tent[j].
E sovent se refait porter,
Sun lit faire juſt la mer,
Pur atendre e ver la nef,
Coment[k] ele sigle e a quel tref.

navire, et pour voir comment il revient, et avec quelle voile. Il n'y a qu'une chose qu'il désire, c'est de la voir arriver. C'est là l'objet de toutes ses pensées, de tout son désir, de toute sa volonté. Plus rien de ce qu'il possède n'a d'importance pour lui, si la reine ne vient pas le retrouver. Mais bien des fois il se fait ramener chez lui, assailli par le doute, car il craint qu'elle ne vienne pas et qu'elle ne tienne pas sa promesse, et il préfère entendre la nouvelle de la bouche d'un autre, que de voir de ses yeux le navire revenir sans elle. Il désire apercevoir le navire, mais il se refuse à être témoin de l'échec. Son cœur est plein de cette angoisse, et en même temps du désir de voir la reine. Souvent il se lamente auprès de son épouse, mais sans lui dire son véritable désir, sauf pour ce qui est de Kaherdin, qui ne revient pas. Il se dit avec crainte que, s'il tarde tant, c'est qu'il a échoué dans son entreprise. Écoutez cette pitoyable mésaventure, cette douloureuse histoire digne d'émouvoir tous ceux qui aiment ! A-t-on jamais entendu récit d'une souffrance plus poignante, causée par un tel désir, un tel amour ? Alors que Tristan attend Yseut et que la dame veut venir à lui, et qu'elle est parvenue tout près de la rive au point que déjà la terre est en vue, et que tout joyeux ils voguent gaiement, voici que du sud leur surgit un vent qui frappe par l'avant en plein dans la voile et empêche tout à coup le navire d'avancer. Les matelots viennent au lof[1], tournent la voile ; ils ont beau faire, ils s'en retour-

Vers nule ren n'ad il desir,
Fors sulement de le sun venir.
En ço est trestut sun pensé,
Sun desir e sa volenté.
Quanqu'ad el mund mis ad a nent[a],
Se la reïne a lui ne vent.
E raporter se[b] fait sovent,
Pur la dute qu'il en atent,
Kar il se crent qu'ele n'i venge[c]
E que lealté ne[d] li tenge.
E volt melz par altre oïr,
Que senz li veie la nef venir.
La nef desire purveer,
Mais le faillir ne vult[e] saveir.
En sun quer en est angussus,
E de li veer desirus.
Sovent se plaint a sa muiller,
Mais ne li dit sun desirier[f],
Fors de Kaherdin qui ne vent.
Quant tant demure, mult se crent
Qu'il n'at espleité[g] sa fesance.
Oiez pituse desturbance,
Aventure mult doleruse
E a trestuz amanz pituse !
De tel desir, de tel amur
N'oïstes unc greniur dolur.
La u Tristran atent Ysolt,
E la dame venir i volt
E pres de la rive est[h] venue,
Eissi ke la terre unt veüe,
Balt sunt e siglent leement.
Del sud lur salt dunques un vent[i],
E fert devant en mi cel tref ;
Refrener fait[j] tut la nef.
Curent al lof, le sigle turnent :
Quel talent qu'aient s'en returnent.
Li venz s'esforce e leve l'unde,
La mer se muet qui[k] est parfunde,

nent en arrière. Le vent forcit et gonfle les flots, la mer s'agite dans ses profondeurs, le temps se gâte, l'air s'épaissit, les vagues se creusent, la mer noircit, il pleut et grêle et la tempête se déchaîne ; boulines et haubans se rompent[1]. Les matelots amènent les voiles et se laissent voguer, ballottés par les flots et le vent. Ils avaient mis leur embarcation à la mer, car ils étaient tout près d'arriver ; mais par malheur ils l'ont oubliée, et une vague l'a mise en pièces ; pour l'instant cependant c'est la moindre de leurs pertes[2] ; la tempête est devenue si violente que le plus expérimenté des matelots n'aurait pu tenir sur ses pieds. Tous pleurent, tous se lamentent, de la peur qu'ils éprouvent ils manifestent une grande douleur. Yseut dit alors : « Malheureuse que je suis ! Dieu ne veut pas que je vive assez longtemps pour voir mon ami Tristan ! Il veut que je meure noyée dans la mer. Tristan, si seulement j'avais pu vous parler, il m'aurait été indifférent de mourir ensuite. Mon bien-aimé, quand vous apprendrez ma mort, je sais bien que jamais vous ne vous en consolerez. Vous aurez de ma mort une telle peine que, dans l'état de langueur où vous vous trouvez, vous ne pourrez jamais guérir. Je ne suis pas responsable de ce retard ; si Dieu le voulait, je viendrais et soignerais votre mal[3], car mon seul tourment est de vous savoir sans secours. Là sont ma peine et mon désespoir, et cela me déchire le cœur de savoir, mon ami, que si je meurs vous n'aurez aucun recours contre la mort. Ma propre mort m'importe

Truble li tens, l'air epessist,
3026 Levent wages, la mer nercist,
Pluet e grisille e creist li tenz,
Rumpent bolines e hobens.
Abatent tref e vunt ridant,
3030 Od l'unde e od le vent wacrant.
Lur batel orent sen mer mis,
Car pres furent de lur païs ;
A mal eür l'unt ublïé,
3034 Une wage l'ad depescé ;
Al meins ore i unt tant perdu ;
Li orage sunt tant creü[a]
Que eskipre n'i ot tant preisez[b]
3038 Qu'il püest estre sur ses pez.
Tuit i plurent e tuit se pleinent,
Pur la poür grant dolur maingnent.
Dunc dit Ysolt : « Lasse, chaitive !
3042 Deus ne volt pas que jo tant vive
Que jo Tristran mun ami veie !
Neié em mer volt que jo seie.
Tristran, s'a vus parlé eüsse,
3046 Ne me calsist se puis moruse.
Beals amis, quant orét ma mort,
Ben sai, puis n'avrez ja confort.
De ma mort avrez tel dolur,
3050 A ce qu'avez si grant langur,
Que ja puis ne purrez guarir[c].
En mei ne remaint le venir ;
Se Deus volsist, jo venise,
3054 De vostre mal m'entremeïsse,
Car altre dolur n'ai[d] jo mie
Fors de ço que n'avez aïe.
Ço est ma dolur e ma gravance
3058 E al cuer en ai grant[e] pesance
Que vus n'avrez, amis, confort,
Quant jo muer, contre vostre mort.
De la meie mort ne m'est ren[f].
3062 Quant Deu la volt, jol vul ben.

peu. Si telle est la volonté de Dieu, j'y consens volontiers. Mais dès que vous, mon ami, vous l'apprendrez, je sais bien que vous en mourrez. Notre amour est si fort que je ne peux ressentir de douleur sans que vous la ressentiez également ; vous ne pouvez mourir sans que je meure aussi, et je ne peux perdre la vie sans qu'il en soit de même pour vous. Si je dois disparaître en mer, il vous faudra donc vous noyer sur terre. Mais vous ne pouvez vous noyer sur la terre : c'est donc que vous êtes venu me chercher sur la mer. Je vois votre mort devant mes yeux, et je sais bien que je dois mourir bientôt. Ami, mon désir ne sera pas satisfait, car je pensais mourir entre vos bras, et que nous soyons ensevelis dans un même cercueil ; mais cela nous a été refusé. Il peut encore se passer ceci : si je dois me noyer ici, et que vous, comme je le pense, deviez vous noyer[1], un même poisson pourra nous avaler tous deux, et nous aurons ainsi par hasard, mon cher ami, une même sépulture, car il sera peut-être pris par un homme qui reconnaîtra nos corps à l'intérieur, et leur rendra les honneurs que mérite notre amour. Mais cela est impossible ! Et pourtant, si Dieu le veut, cela devra pourtant se produire. Que viendriez-vous chercher sur la mer, mon ami ? Je ne sais ce que vous y feriez. Mais moi j'y suis, et j'y mourrai, sans vous, Tristan, je m'y noierai, et ce m'est, mon bien-aimé, un doux réconfort de penser que vous n'apprendrez jamais ma mort. Ailleurs qu'ici personne ne la saura, et je ne sais, mon

Mais tres que vus, amis, l'orrez,
Jo sai ben que vus en murrez.
De tel manere est nostre amur,
Ne puis senz[a] vus sentir dolur.
Vus ne poëz senz moi murrir,
Ne jo senz vus ne puis perir[b].
Se jo dei em mer periller,
Dun vus estuet a terre neier[c].
Neier ne poëz pas a terre :
Venu m'estes[d] en la mer quere.
La vostre mort vei devant mei,
E ben sai que tost murrir dei.
Amis, jo fail a mun desir,
Car en voz bras quidai murrir,
En un sarcu enseveilez ;
Mais nus l'avum ore failliz.
Uncore puet il avenir si,
Car jo dei neier ici,
E vus, ço crei, devez neier,
Uns peissuns peut[e] nus dous manger,
Eissi avrum par aventure,
Bels amis, une sepulture.
Tel hume prendre le purra
Ki noz cors i reconuistera,
E fra en puis si[f] grant honur
Cume covent a nostre amur.
Ço que jo di estre ne puet !
E se Deu le vult, si estuet[g].
En mer, amis, que querreiez ?
Ne sai que vus i feïssez[h].
Mais jo i sui, si i murrai,
Senz vus, Tristran, i neerai.
Si m'est, beals dulz, suëf confort
Que ne savrez ja ma mors.
Avant d'ici n'ert mais oïe,
Ne sai, amis, qui la die[i] !

ami, qui pourrait vous l'apprendre. Vous vivrez longtemps après moi, attendant ma venue. S'il plaît à Dieu, vous pouvez guérir, c'eﬆ mon désir le plus cher. Mon souci de vous voir rétabli eﬆ plus fort que mon désir de parvenir à la rive, tant eﬆ parfait l'amour que je vous porte[1]. Ami, dois-je craindre qu'après ma mort, si vous guérissez, vous finissiez par m'oublier, ou bien que vous trouviez une consolation auprès d'une autre femme, Triﬆan, une fois que je serai morte ? Ami, au sujet d'Yseut aux Blanches Mains au moins, je dois, certes, éprouver quelque crainte. Mais je ne sais si mes craintes sont fondées ; car si vous étiez mort avant moi[2], je ne vous survivrais guère. Certes, je ne sais que faire, mais je vous désire plus que personne au monde. Que Dieu nous accorde de nous retrouver, mon ami, afin que je puisse vous guérir, ou bien que nous mourions tous deux d'une même souffrance ! »

Tant que dure la tourmente, Yseut ne cesse de se plaindre et de se lamenter. La tempête et le mauvais temps qui les retiennent sur la mer durent plus de cinq jours. Puis le vent tombe et le beau temps revient ; ils ont hissé la voile blanche et naviguent à très vive allure, de sorte que Kaherdin aperçoit bientôt la Bretagne. Les voici contents, joyeux et satisfaits, et ils dressent la voile bien haut afin qu'on puisse voir de laquelle il s'agit, de la blanche ou de la noire. Kaherdin veut qu'on en voie de loin la couleur, car c'était le dernier jour du délai

Apruef mei lungement vivrez,
E ma venue atendrez.
Se Deu plaiﬆ, vus poëz garir,
Ço eﬆ la ren que plus desir.
Plus coveit la voﬆre santé
Que d'ariver n'ai volenté,
Car vers vus ai si fine amur !
Amis, dei jo aveir poür,
Puis ma mors, si vus en guarissez,
Qu'en voﬆre vie m'ublïez
U d'altre femme aiez confort,
Triﬆran, apruef la meie mort.
Amis, d'Ysolt as Blanches Mains
Certes m'en crem e dut al mains[a].
Ne sai se jo duter en dei,
Mais se mort fussez devant moi,
Apruef vus curt terme[b] vivreie.
Certes ne sai que faire deie,
Mais sur tute ren vus desire.
Deus nus doinﬆ ensemble[c] venir,
Que jo, amis, guarir vus pusse,
U nus dous murrir[d] d'un anguisse. »
  Itant cum dure la turmente,
Ysolt se plaint, si se demente.
Plus de cinc jurs en mer dure
Li orages e la laidure.
Puis chet li venz e bels tens fait,
Le blanc sigle[e] unt amunt trait,
E siglent a mult[f] grant espleit,
Que Kaherdin Bretaine veit.
Dunc sunt[g] joius e lé e balt,
E traient le sigle ben halt,
Que hum se puise aparcever
Quel ço seit[h], le blanc u le neir.
De lung volt muﬆrer la colur,
Car ço fud al derein jur
Que Triﬆran lur aveit[i] mis,
Quant il turnerent del païs.

que leur avait fixé Tristan quand ils avaient quitté le pays. Mais tandis qu'ils naviguent joyeusement, la chaleur se lève et le vent tombe, de sorte qu'ils ne peuvent plus avancer. La mer est absolument calme et étale, et leur navire n'avance plus ni dans un sens ni dans l'autre, sauf dans la mesure où il est entraîné par le courant, et ils n'ont plus leur embarcation. L'angoisse est grande à présent : ils voient devant eux, tout près, la terre, et le vent leur manque pour s'y rendre. Ils vont au gré des flots d'un côté et de l'autre, tantôt en avant et tantôt en arrière. Ils ne peuvent poursuivre leur route, c'est là un bien grand malheur qui les frappe ! Yseut est au désespoir : elle aperçoit cette terre qu'elle a désirée, et elle ne peut l'atteindre, il s'en faut de peu qu'elle ne meure de son désir. Sur le navire, ils aspirent à rejoindre la terre, mais le vent est trop faible, et Yseut ne cesse de se lamenter sur son malheur. Sur le rivage, ils désirent voir le navire, mais ils ne l'ont pas encore aperçu. Tristan en est triste et malheureux, il ne cesse de se plaindre, de soupirer à cause d'Yseut dont il désire tant la présence, il verse des larmes, il se tord sur sa couche, il s'en faut de peu qu'il ne meure de désir. Dans cet état d'angoisse et de désespoir, sa femme Yseut vient le trouver, elle a en tête une ruse terrible. Elle dit : « Mon ami, Kaherdin arrive, j'ai vu son navire sur la mer ! Je le vois avancer avec beaucoup de difficulté, et cependant je l'ai aperçu avec assez de netteté pour reconnaître que c'est le sien. Dieu fasse qu'il apporte

A ço qu'il siglent leement,
Leve li chalz e chet li vent[a],
Eissi qu'il ne poënt sigler.
Mult suëf e pleine est la mer,
Ne ça ne la lur nef ne vait
Fors[b] itant cum l'unde la trait,
Ne lur batel n'unt il mie.
Or i est grant l'anguserie !
Devant eus pres veient la terre,
N'unt vent dunt la puisent requerre.
Amunt, aval vunt dunc wacrant,
Ore arere, e puis avant[c].
Ne poënt lur eire avancer,
Mult lur avent grant emcumbrer.
Ysolt est mult ennuiee,
La terre veit qu'ad coveitee,
E si n'i pot mie avenir.
A poi ne muert de sun[d] desir.
Terre desirent en la nef,
Mais il lur vente trop suëf.
Sovent se claime Ysolt chative.
La nef desirent a la rive,
Uncore ne la virent pas.
Tristrans en est dolenz e las,
Sovent se plaint, sovent suspire
Pur Ysolt que tant desire,
Plure dé oilz, sun cors detuert,
A poi que del desir ne muert[e].
En cel anguise, en cel ennui,
Vent sa femme Ysolt devant lui[f],
Purpensé de grant engin.
Dit : « Amis, ore vent Kaherdin !
Sa nef ai veüe en la mer.
A grant peine l'ai veü sigler,
Nequident jo l'ai si veüe[g]
Que pur la sue l'ai coneüe.
Deus duinst que tel novele[h] aport
Dunt vus al quer aiez confort. »

une nouvelle qui puisse vous être de quelque réconfort ! » À cette annonce, Tristan tressaille, et dit à Yseut : « Ma chère amie, êtes-vous certaine que c'est son navire ? Dites-moi alors comment est la voile ! — Je suis certaine que c'est lui, répond Yseut. Sachez que la voile est toute noire. Ils l'ont levée et dressée bien haut parce que le vent est trop faible. » Tristan ressent alors une douleur telle que jamais il n'en connut ni n'en connaîtra de plus violente ; puis il se tourne vers le mur, et dit : « Que Dieu nous sauve, Yseut et moi ! Puisque vous ne voulez venir auprès de moi, il me faut donc mourir d'amour pour vous. Je ne puis plus retenir ma vie, c'est pour vous que je meurs, Yseut, ma bien-aimée. Vous n'avez pas pitié de ma langueur, mais de ma mort vous aurez de la peine. Cela m'est un grand réconfort, mon amie, de savoir que vous aurez de la compassion à ma mort. » Il dit trois fois : « Amie Yseut ! » ; à la quatrième, il rend l'esprit. Alors dans la maison les chevaliers et les compagnons se mettent à pleurer. Les plaintes sont poignantes, les lamentations déchirantes ; chevaliers et serviteurs courent enlever le corps de son lit, ils le couchent sur une étoffe de soie, le recouvrent d'un drap brodé de motifs circulaires[1]. Sur la mer, le vent s'est levé et frappe la voile en plein milieu, il pousse le bateau vers le rivage. Yseut est descendue du navire, elle entend toutes ces lamentations dans la rue, les cloches des églises et des chapelles, elle demande aux hommes qui sont là ce qui se passe, pourquoi

Tristran tresalt de la novele,
Dit a Ysolt : « Amie bele,
Savez pur veir que c'est sa[a] nef ?
Or me dites quel est le tref. »
Ço dit Ysolt : « Jol sai pur veir,
Sachez que le sigle est tut neir.
Trait l'unt amunt e levé[b] halt,
Pur ço que li venz lur falt. »
Dunt a Tristran si grant dolur,
Unques n'out n'avrad maür ;
E turne sei vers la pareie,
Dunc dit : « Deus salt Ysolt e mei !
Quant a moi ne volez venir,
Pur vostre amur m'estuet murrir.
Jo ne puis plus tenir ma vie.
Pur vus muer[c], Ysolt, bele amie.
N'avez pité de ma langur,
Mais de ma mort avrez dolur.
Ço m'est, amie, grant confort
Que pité avrez de ma mort. »
« Amie Ysolt » treis feiz[d] dit,
A la quarte rent l'esprit[e].
Idunc plurent par la maisun
Li chevaler, li compaingnun.
Li criz est halt[f], la pleinte grant ;
Saillient chevaler e serjant,
E portent li hors de[g] sun lit,
Puis le chuchent sur un samit,
Covrent le d'un palie roié[h].
Li venz est en la mer levé
E fert sei en mi liu del tref,
A terre fait venir la nef.
Ysolt est de la nef issue,
Ot les granz plaintes en la rue,
Les seinz as musters, as chapeles ;
Demande as humes quels noveles[i],
Pur quei il funt tel soneïz,
E de quei seit li plureïz.

ils font ainsi sonner le glas, et sur quoi on pleure. Un vieillard lui répondit : « Chère dame, sur mon salut, nous ressentons une telle peine que personne n'en éprouva jamais de plus grande. Tristan, le vaillant, le noble Tristan, est mort. Il était le réconfort de tous les habitants de ce royaume. Il était généreux envers les malheureux, et compatissant envers les affligés. Il vient de mourir dans son lit d'une blessure qu'il avait reçue. Jamais un aussi grand malheur n'a frappé ce pays. » Dès qu'Yseut apprit la nouvelle, de douleur elle ne put prononcer un mot. Elle était si frappée de sa mort qu'elle remonta la rue sans même revêtir son manteau d'apparat, précédant tout le monde[1], jusqu'au palais. Les Bretons n'avaient jamais vu une femme d'une telle beauté. Ils se demandent par la cité d'où elle vient et qui elle peut bien être. Yseut se dirige vers l'endroit où elle aperçoit le corps, puis elle se tourne vers l'orient et se met à prier pour lui, pleine de ferveur : « Tristan mon bien-aimé, dès lors que je vous vois mort, il n'y a plus de raison pour que je vive. Vous êtes mort par amour pour moi, et moi je meurs, mon ami, de tendresse pour vous, parce que je n'ai pu arriver à temps[2]. » Elle s'étend alors auprès de lui, le prend dans ses bras, se couche contre lui, et c'est ainsi qu'elle rend l'esprit.

Uns ancïens dunc li dit :
« Bele dame, si Deu m'aït,
Nus avum issi grant dolur
Que unques genz n'orent maür.
Tristran li pruz, li francs, est mort.
A tut ceus del rengne ert confort[a].
Larges estoit as bosungius,
A grant aïe as dolerus.
D'une plaie que sun cors ut
En sun lit ore endreit murrut[b].
Unques si grant chaitivesun
N'avint a ceste regïun. »
Tres que Ysolt la novele ot,
De dolur ne[c] puet suner un mot.
De sa mort ert si adolee,
La rue vait desafublee[d],
Devant les altres, el palés.
Bretun[e] ne virent unques mes
Femme de la sue[f] bealté.
Mervellent sei par la cité
Dunt ele vent, ki ele seit[g].
Ysolt vait la ou le cors veit,
Si se turne vers orïent.
Pur lui prie pitusement :
« Amis Tristran, quant mort vus vei,
Par raisun vivre puis ne dei[h].
Mort estes pur la mei amur,
E jo muer, amis, de tendrur,
Quant a tens ne poi venir[i]. »
Dejuste lui va dunc gesir,
Embrace le e si s'estent,
Sun espirit a itant rent[j].

FIN LONGUE DU ROMAN

« Vous êtes mort par amour pour moi, et moi je meurs, mon ami, de tendresse pour vous, de n'avoir pu arriver à temps[1] pour vous guérir, vous et votre mal. Ami, ami, de votre mort jamais rien ne pourra me consoler, ni m'apporter de bonheur, de joie ou de plaisir. Maudite soit cette tempête qui m'a tant retardée, mon ami, sur la mer, de sorte que je n'ai pu venir à vous ! Si j'étais arrivée à temps, je vous aurais rendu la vie, mon ami, et je vous aurais parlé avec douceur de l'amour qui nous a unis ; je me serais lamentée sur notre sort, notre bonheur et nos plaisirs, sur la peine et la profonde souffrance que nous avons vécues à cause de notre amour, et je vous aurais rappelé tout cela, je vous aurais embrassé et pris dans mes bras. Si je n'ai pu vous guérir, qu'il nous soit donné au moins de mourir ensemble ! Puisque je n'ai pu arriver à temps, que je n'ai pas su ce qui vous était arrivé et que je suis venue pour vous trouver mort, je trouverai le réconfort dans le même breuvage. Vous avez perdu la vie à cause de moi, je me comporterai donc en amante fidèle, pour vous je veux mourir de même. » Elle le prend dans ses bras et se couche auprès de lui, elle lui baise la bouche et le visage et l'étreint étroitement contre elle, elle s'étend corps contre corps, bouche contre bouche, alors elle rend l'âme ;

FIN LONGUE DU ROMAN

« Mort estes pur[a] la meie amur,
E jo murc, amis[b], par tendrur,
Que jo a tens n'i poi venir
Vos e vostre mal guarir.
Amis, amis, pur vostre mort
N'avrai ja mais pur rien confort,
Joie ne hait[c] ne nul deduit ;
Icil orages seit destruit
Que tant me fist, amis, en mer
Que n'i poi venir[d], demurer !
Se jo fuisse a tens venue,
Vie vos[e] oüse, amis, rendue,
E parlé dulcement a vos
De l'amur qu'ad esté entre nos.
Plainte oüse la mei aventure,
Nostre joie, nostre emveisure,
La paine e la grant dolur
Que ad esté en nostre amur,
E oüse iço recordé,
E vos baisié e acolé.
Se jo ne poisse vos guarir,
Que ensemble poissum dunc murrir !
Quant a tens venir n'i poi,
E jo l'aventure n'oi,
E venue sui a la mort,
De meismes le bevre avrai confort.
Pur mei avez perdu la vie,
Et jo frai cum veraie amie :
Pur vos voil murir ensement ! »
Embrace le, si s'estent,
Baise[f] la buche e la face
E molt estreit a li l'enbrace,
Cors a cors, buche a buche estent,
Sun espirit a itant rent,

et c'est ainsi qu'elle meurt à ses côtés de la douleur qu'elle éprouve pour lui. Tristan est mort de désir pour elle, Yseut, qui n'a pu arriver à temps. Tristan est mort par amour pour elle, et la belle Yseut de tendresse pour lui.

Thomas achève ici son récit, et il adresse son salut à tous les amants, aux mélancoliques et aux passionnés, aux jaloux et à ceux qui brûlent de désir, aux voluptueux et aux pervers, à tous ceux qui entendront ces vers. Si mon récit n'est pas exactement ce qu'ils souhaitaient, j'ai fait du mieux que j'ai pu, et j'ai dit toute la vérité, ainsi que je l'avais promis en commençant. J'ai rassemblé ici des récits et des poèmes ; pour offrir un modèle j'ai fait en sorte d'embellir l'histoire, afin qu'elle plaise aux amants et qu'ici ou là ils puissent y retrouver des épisodes où ils se reconnaîtront. Puissent-ils en tirer un grand réconfort contre l'inconstance, contre l'injustice, contre la peine, contre la souffrance, contre tous les pièges de l'amour[1].

E murt dejuste lui issi,
Pur la dolur de sun ami.
Tristrant murut pur sun desir,
Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
Tristrant murut pur su amur,
E la bele Ysolt pur tendrur.
Tumas fine ci sun escrit ;
A tuz amanz saluz i dit,
As pensis e as amerus[a],
As emvïus, as desirus,
As enveisiez, as purvers,
[A tuz ces[b]] ki orunt ces vers.
[S]i dit n'ai a tuz lor voleir,
[Le] milz ai dit a mun poeir.
[E dit ai] tute la verur
[Si cum] jo pramis al primur.
E diz e vers i ai retrait,
Pur essample issi ai fait
Pur l'estorie embelir,
Que as amanz deive plaisir,
Et que par lieus poissent trover
Choses u se puissent recorder.
Aveir em poissent grant confort
Encuntre change, encontre tort,
Encuntre paine, encuntre dolur,
Encuntre tuiz engins d'amur[c].

MARIE DE FRANCE

LE LAI DU CHÈVREFEUILLE

C'est un grand plaisir pour moi, et je m'y emploierai volontiers, de vous raconter l'histoire véritable du lai qu'on nomme *Chèvrefeuille*, pourquoi et comment il fut composé, quelle en fut l'origine. Plus d'un me l'a raconté et moi-même, je l'ai trouvé écrit dans un livre sur Tristan et la reine, sur leur amour qui fut si parfait et leur valut bien des souffrances, avant de causer leur mort le même jour. Le roi Marc était courroucé, furieux contre son neveu Tristan. Il l'avait banni de son royaume en raison de son amour pour la reine. Tristan retourna dans son pays natal, en Galles du Sud[1]. Il y resta une année entière, sans pouvoir revenir. Mais ensuite il s'exposa à tous les dangers, au péril de sa vie. Ne vous en étonnez pas car celui qui aime avec ferveur vit dans le chagrin et le tourment quand il ne peut combler ses désirs. Tristan était affligé et mélancolique, aussi quitta-t-il son pays. Il alla droit en Cornouailles où vivait la reine.

CHEVREFOIL[a]

Asez[b] me plest e bien le voil,
Del lai qu'hum nume chevrefoil,
Que la verité vus en cunt,
Pur quei fu fet, coment e dunt.
Plusurs[c] le m'unt cunté e dit
E jeo l'ai trové en escrit
De Tristram e de la reïne[d],
De lur amur ki tant fu fine[e],
Dunt il eurent meinte dolur,
Puis en mururent en un jur.
Li reis Marks esteit curucié,
Vers Tristram, sun nevu, irié[f].
De sa tere le cungëa
Pur la reïne qu'il ama.
En sa cuntree en est alez,
En Suhtwales u il fu nez.
Un an demurat tut entier,
Ne pot ariere repeirier ;
Mes puis se mist en abandun
De mort et de destructïun.
Ne vus esmerveilliez neënt,
Ke ki eime mut lealment
Mut est dolenz e trespensez,
Quant il nen ad ses volentez.
Tristram est dolent e pensis :
Pur ceo s'esmut de[g] sun païs.
En Cornwaille vait tut dreit
La u la reïne maneit.

Il se cacha, loin de tous, au cœur de la forêt : il ne voulait pas qu'on le vît. Le soir, il sortait des bois, lorsque venait l'heure de trouver un gîte. Chez des paysans, des pauvres gens, il trouvait l'hospitalité. Il leur demandait des nouvelles du roi pour savoir ce qu'il faisait. Ils lui ont rapporté ce qu'ils ont entendu dire : les barons sont convoqués, ils doivent se rendre à Tintagel. C'est là que le roi veut tenir sa cour. À la Pentecôte, ils y seront tous et il y aura bien des réjouissances pour se divertir ; la reine y sera aussi. Cette nouvelle fit un immense plaisir à Tristan. Elle ne pourra pas aller là-bas sans qu'il ne la voie passer. Le jour où le roi se mit en route, Tristan revint dans le bois. Il connaissait le chemin que le cortège devait emprunter : là, il coupa une branche de coudrier par le milieu, et la tailla pour bien l'équarrir. Une fois le bâton écorcé, avec son couteau il y grava son nom. Si la reine le remarquait, car elle y faisait très attention (il lui était déjà arrivé un jour de le surprendre en chemin[1]), elle reconnaîtrait bien le bâton de son ami, au premier coup d'œil. Voici la substance du message qui se trouvait sur le bâton dont j'ai parlé : il était resté longtemps dans la forêt, s'y était installé, attendant et guettant l'occasion de la revoir car il ne pouvait vivre sans elle. Pour eux deux, il en allait ainsi que du chèvrefeuille qui s'enroule autour du coudrier : une

En la forest tut sul se mist :
Ne voleit pas qu'hum[a] le veïst.
En la vespree s'en eisseit,
Quant tens de herberger esteit.
Od païsanz, od povre gent,
Perneit la nuit herbergement.
Les noveles lur enquereit
Del rei cum il se cunteneit.
Ceo li dïent qu'il unt oï
Que li barun erent bani ;
A Tintagel deivent venir :
Li reis i veolt sa curt tenir ;
A Pentecuste i serunt tuit,
Mut i avra[b] joie e deduit,
E la reïnë i sera.
Tristram l'oï, mut së haita :
Ele n'i purrat[c] mie aler
K'il ne la veie trespasser.
Le jur que li rei fu meüz,
Tristram est el bois revenuz.
Sur le chemin quë il saveit
Que la rute passer deveit[d],
Une codre trencha par mi,
Tute quarreie la fendi.
Quant il ad paré le bastun,
De sun cutel escrit sun nun.
Se[e] la reïne s'aparceit,
Ki mut grant gardë en perneit[f],
- Autre feiz li fu avenu
Que si l'aveit aparceü -
De sun ami bien conustra
Le bastun quant el le verra[g].
Ceo fu la sume de l'escrit
Qui fu el baston que j'é dit[h] :
Que lunges ot ilec esté
E atendu e surjurné,
Pur espïer e pur saver
Coment il la peüst veer,
Ke ne pot nient vivre sanz li.
D'euls deus fu il tut autresi
Cume del chevrefoil esteit[i]
Ki a la codre se perneit :

fois qu'il s'y est enlacé et attaché, qu'il a grimpé tout autour du tronc, ils peuvent vivre longtemps ensemble, mais si l'on veut ensuite les séparer, le coudrier ne tarde pas à mourir et le chèvrefeuille aussi. « Belle amie, il en est ainsi de nous : ni vous sans moi, ni moi sans vous. » La reine allait chevauchant. Elle regardait le talus, vit le bâton, le reconnut et déchiffra tous les caractères. À tous les chevaliers qui la conduisaient et l'escortaient, elle ordonna de faire halte. Elle voulait mettre pied à terre pour se reposer. Ils obéirent à son ordre. Elle s'éloigna de son escorte, appela sa suivante, Brangien, qui la servait fidèlement. Elle s'écarta un peu du chemin et retrouva dans le bois celui qu'elle aimait plus que tout au monde. Leurs retrouvailles les comblèrent de joie. Il lui parla tout à loisir et elle lui confia son plaisir de le revoir. Ensuite, elle lui expliqua comment il pourrait se réconcilier avec le roi qui avait beaucoup souffert de l'avoir ainsi banni : c'était une dénonciation qui l'y avait contraint. Sur ce, elle quitta son ami et s'en alla. Mais quand vint le moment de la séparation, ils fondirent en larmes. Tristan retourna au pays de Galles, jusqu'à ce que son oncle le rappelât auprès de lui. Pour la joie qu'il avait éprouvée à revoir son amie, grâce au bâton qu'il avait gravé, à la demande de la reine, pour préserver les mots de l'oubli, Tristan, qui jouait bien de la harpe,

Quant il s'i est laciez[a] e pris
E tut entur le fust s'est mis,
Ensemble poeent[b] bien durer ;
Mes ki puis les voelt desevrer[c],
Li codres muert hastivement
E li chevrefoil ensement[d].
« Bele amie, si est de nus :
Ne vus sanz mei ne mei sanz vus ! »
La reïne vait chevachant :
Ele esgardat tut un pendant,
Le bastun vit, bien l'aparceut,
Tutes les lettres i conut.
Les chevalers ki[e] la menoent
E ki ensemble od li erroent
Cumanda tuz a arester[f].
Descendre vot e resposer.
Cil unt fait sun cummandement.
Ele s'en vet luinz de sa gent ;
Sa meschine apelat a sei,
Brenguein ki mut ot bone fei[g].
Del chemin un poi s'esluina ;
Dedenz le bois celui trova
Que plus amot que rien vivant.
Entrë eus meinent joie mut grant.
A li parlat[h] tut a leisir,
E ele li dit sun pleisir ;
Puis li mustra cumfaitement
Del rei avrat acordement,
E que mut li aveit pesé
De ceo qu'il l'ot si cungeé[i] :
Par encusement l'aveit fait.
A tant s'en part, sun ami lait.
Mes quant ceo vient al desevrer,
Dunc comencerent a[j] plurer.
Tristram a Wales s'en rala,
Tant que sis uncles le manda.
Pur la joie qu'il ot eüe,
De s'amie qu'il ot veüe,
Par le baston qu'il ot escrit[k],
Si cum la reïne l'ot dit,
Pur les paroles remembrer,
Tristram, ki bien saveit harper,

composa un nouveau lai[1]. Je vais vous le nommer sans plus tarder : on l'appelle *Gotelef* en anglais, *Chèvrefeuille* en français[2]. Telle est la véritable histoire du lai que je viens de vous raconter.

En aveit fet un nuvel lai.
Asez brefment le numerai :
Gotelef l'apelent Engleis,
Chevrefoil le nument Franceis[a].
Dit vus en ai la verité
Del lai que j'ai ici cunté.

LA FOLIE DE TRISTAN

Version d'Oxford

Tristan s'est installé dans son pays[1]. Il est sombre et morne, triste et pensif. Il se demande que faire pour trouver la consolation dont il a besoin : il lui faut apaiser sa peine ou mourir plutôt que vivre ainsi. Il préfère en finir une fois pour toutes plutôt qu'être sans cesse en proie à un tel tourment, mourir enfin pour ne pas toujours languir dans la souffrance. On peut dire qu'il est déjà mort, celui qui vit dans la douleur. La mélancolie le consume et l'anéantit. La peine et la douleur, la mélancolie et le chagrin se conjurent pour miner Tristan. Il voit bien qu'il ne peut guérir, que, sans consolation, il ne peut échapper à la mort. Maintenant, il sait sa mort inéluctable, puisqu'il perd son amour, sa joie, puisqu'il perd la reine Yseut. Il désire la mort, il appelle la mort, avec pour seule et dernière volonté qu'Yseut sache que c'est pour l'amour d'elle qu'il va mourir : si elle l'apprend, il en finira moins cruellement[2]. Il se méfie de tout le monde, dissimule ses pensées et ne veut découvrir son tourment à personne. Il tait son secret,

Tristran[a] surjurne en sun païs
Dolent, murnes, tristes, pensifs.
Purpenset soi ke faire pot,
Kar acun cunfort lu estot.
Confort lu estot de guarir,
U, si ço nun, melz volt murir.
Melz volt murir a une faiz
Ke tut dis estre si destraiz,
E melz volt une faiz murir
Ke tut tens en peine languir.
Mort est assez ki en dolur vit ;
Penser cunfunt hume e ocist.
Peine, dolur, penser, ahan[b]
Tut ensement cunfunt Tristran.
Il veit ke il ne[c] puet guarir ;
Senz cunfort lui estot murir.
Ore est il dunc de la mort cert,
Quant il sa amur, sa joie pert,
Quant il pert la reïne Ysolt.
Murir desiret, murir volt,
Mais sul tant k'ele lo soüst[d]
Ke il pur la sue amur murrust,
Kar si Ysolt sa mort saveit,
Siveus plus suëf en murreit.
Vers tute gent se cele e doute,
Ne volt vers nul descoverir le dute.

et — c'est tout dire — même à son compagnon Kaherdin, redoutant, s'il lui découvre son dessein, qu'il ne l'en dissuade : il a décidé d'aller droit en Angleterre, non pas à cheval, mais à pied, afin de ne pas être découvert dans le pays, car il est bien connu là-bas et on aurait tôt fait de le repérer. Mais un pauvre homme allant à pied n'attire guère l'attention, de même qu'on fait peu de cas à la cour d'un humble messager, pauvrement vêtu. Il a décidé de se déguiser et de changer son apparence de façon à se rendre méconnaissable, même aux yeux de qui l'observerait attentivement. Aucun parent, aucun proche, aucun compagnon d'armes, aucun ami ne pouvait soupçonner ses pensées. Il cache soigneusement le fond de son cœur et ne se confie à personne ; c'est une sage résolution, car il arrive souvent grand dommage à qui dévoile ses desseins. Si l'on sait se cacher et se taire, on se préserve de l'infortune. Révéler et confier ses intentions attire bien des déboires. Les gens essuient bien souvent de cruelles déconvenues pour avoir oublié cette règle.

Tristan cache son projet avec prudence et le mûrit dans le moindre détail. Et il ne tarde pas à le mettre à exécution. Cette nuit-là, dans son lit, il tourne et retourne ses pensées, et le lendemain, de bon matin, il se met en route. Il va d'une traite, jusqu'à la mer. Arrivé sur la côte, il trouva un navire prêt à appareiller avec tout ce dont il était besoin. C'était un grand

Il s'en celet, so en est la fin,
Vers sun cumpaingnun Kaherdin ;
Kar ço cremeit, si li cuntast
De sun purpens, ke il l'en[a] ostast,
Kar ço pensout e ço voleit
Aler en Engleterre droit,
Nent[b] a cheval, mais tut a pé,
K'el païs ne seit entercé,
Kar il i ert mult cunuz[c],
Si serrait tost aparceüz.
Mais de povre hom ki a pé vait,
Ne en est tenu gueres de plait ;
De povre message e nu
Est[d] poi de plait en curt tenu.
Il se penset si desguiser
E sun semblant si remüer
Ke ja nuls hom ne lu conestrat
Ke Tristran seit, tant nel verrat.
Parent, prucein, per ne ami
Ne pot saver le estre de li.
Tan par se covre en sun curaje[e]
Ke a nul nel dit ; si fait ke sage,
Kar suvent avent damage grant,
Par dire sun cunseil avant.
Ki s'i celast e nel deïst,
Ja mal, so crei, ne encursist.
Pur cunseil dire e descuverir
Solt maint mal suvent venir.
La gent en sunt mult desturbé
De so ke n'unt suvent[f] pensé.

Tristran se cele cuintement,
Si pense mult estreitement.
Il nel met mie en long respit ;
La nuit se purpense en sun lit
E l'endemain, tres par matin,
Acuilt sun erre e[g] sun chemin.
Il ne finat unke d'erer,
Si est venu droit a la mer.
A la mer vent e truve prest
La nef e quanque mester est.

navire, puissant et magnifique, un bon navire marchand. Il transportait une cargaison qui avait traversé plusieurs mers et il devait faire route vers l'Angleterre.

Les matelots hissent leur voile et lèvent l'ancre. Ils s'apprêtent à gagner la haute mer. Le vent est propice à une traversée rapide. Aussitôt, Tristan le preux les hèle : « Seigneurs, que Dieu vous protège tous ! Où allez-vous, par la grâce de Dieu ? — En Angleterre, s'écrient-ils, et de bon cœur ! » Tristan lance alors aux matelots : « Que la joie vous accompagne ! Seigneurs, emmenez-moi donc avec vous ! Nous voulons aller en Grande-Bretagne. » Il s'entend répondre : « D'accord, embarquez donc, vite, à bord ! » Tristan embarque sans attendre. Le vent gonfle le haut de la voilure. Ils filent sur l'eau à grande allure, fendant les flots de la mer profonde. Ils naviguent avec un vent favorable et vif à souhait. Ils cinglent droit vers l'Angleterre et restent en mer deux nuits et un jour[1]. Le deuxième jour, ils accostent au port, à Tintagel, si mes souvenirs sont bons.

Le roi Marc y séjournait avec la reine Yseut et, selon son habitude, il avait réuni une cour importante. Tintagel était un château splendide et solidement fortifié qui ne craignait ni assaut ni machine de guerre . . . . Sur le rivage de la Cornouailles se dressait la masse puissante du donjon carré : ce sont des géants qui jadis l'avaient édifié[2].

La nef ert fort e bel e e grande,
Bone cum cele ke ert markande ;
De plusurs mers chargé esteit ;
En Engleterre[a] curre devait.
 Li notiner alent lur treff
E desancrent[b] cele nef :
Aler volent en alte mer,
Li venz est bon pur ben sigler.
Atant est[c] vus Tristran li pruz ;
Dit lur : « Sennurs, Deu vus guard tuz !
En quel part en irés vus, Deu l'oie ?
- En Engleterre funt cil, a joie ! »
Tristran respunt al notiner :
« A joie i pussez vus aler,
Sennurs, kar me portez od vus !
En Bretaine aler volum nus. »
Cil li ad dit : « Ben le grant.
Entrez dunc tost, venez avant ! »
Tristran i vent e si entre enz.
El vail amunte s'i fert li venz.
A grant esplait s'en vunt par le unde,
Trenchant en vunt la mer parfunde.
Mult unt bon vent a grant plenté,
A plaisir, a[d] lur volunté.
Tut droit vers Engleterre curent,
Dous nuiz e un jur i demurent ;
Al secund jur venent al port,
A Tintagel, si droit record.
 Li roi Marce i surjurnout,
Si fesait la reïne Ysolt,
E la grant curt iloc esteit,
Cum li rais a custume aveit.
Tintagel[e] esteit un chastel
Ki mult par ert fort e bel.
Ne cremout asalt ne engin
. . . .
. . . . ki vaile[f]
Sur la mer sist en[g] Cornuaile
La tur querré, fort e grant :
Jadis la fermerent jëant.

Les blocs de marbre y étaient disposés et joints avec art : de couleurs alternées, comme les cases d'un échiquier, ils contrastaient entre eux, tels le rouge et l'azur. Dans l'enceinte s'ouvrait une porte, solide et magnifique. L'entrée et la sortie étaient étroitement surveillées par deux valeureux chevaliers qui montaient la garde.

Là séjournait le roi Marc, entouré de Bretons et de Cornouaillais, car il aimait ce château ; la reine Yseut se trouvait avec lui. Aux alentours abondaient les prairies, les bois et les terrains giboyeux, les rivières et les eaux poissonneuses, et il y avait aussi de belles terres labourées. Les navires qui traversaient la mer mouillaient au pied du château[1]. De la mer, débarquaient là des visiteurs venus voir le roi, des étrangers mais aussi ses familiers, et, pour cette raison, le roi Marc appréciait ce lieu. Le site était beau et agréable, le pays fertile et prospère. Jadis on appelait Tintagel « le château enchanté ». Il méritait bien ce nom car deux fois l'an il disparaissait. Au dire des paysans, deux fois dans l'année, il devenait invisible aux yeux des gens du pays comme aux yeux de tout un chacun, si attentif fût-il, une fois en hiver et une fois en été ; c'est ce qu'assurent les gens de la région[2]. C'est là qu'a accosté le navire où se trouvait Tristan : il est solidement ancré au port.

D'un bond, Tristan débarque et s'assied sur la rive. Il

De marbre[a] sunt tut li quarel
Asis e junt mult[b] ben e bel.
Eschekerez esteit le mur
Si cum de sinopre e de azur[c].
Enz al chastel[d] esteit une porte :
Ele esteit bele e grant e forte.
Ben serreit le entré e le issue
Par dous prudumes defendue.
  La surjurnout Marce li reis,
Od Bretuns e od Cornwaleis,
Pur le chastel ke il amout ;
Si feseit la raïne Ysolt.
Plentet i out de praërie,
Plentet de bois, de venerie,
De ewes duces, de pescheries
E des beles guaaineries[e].
Les nefs ki par mer siglouent
Al port[f] del chastel arivouent.
Par mer iloc al rei veneient
Genz de autres terres kil[g] quereient,
E li estrange e li privé,
E pur so le ad il enamé.
Li lius ert beus e delitables,
Li païs bons e profitables.
E si fu jadis apelez
Tintagel li chastel fiez.
Chastel fai fu dit a droit,
Kar dous faiz le an se perdeit.
Li païsant[h] destrent pur veir
Ke[i] dous faiz le an nel pot l'en veir,
Hume del païs ne nul hom,
Ja grant guarde ne prenge hom,
Une en ivern, autre[j] en esté,
So dïent la gent del vingné.
La nef Tristran est arivé :
El port senement est ancré[k].
  Tristran salt sus, si s'en ist
E sur la rive si se asist.

demande des nouvelles du roi Marc et cherche à savoir où il se trouve. Un passant lui apprend qu'il est dans la ville où il a réuni une cour importante[1]. « Et où est Yseut, la reine, et Brangien, sa belle suivante ? — Ma foi, elles sont ici, je les ai aperçues il y a peu. Mais la reine Yseut a l'air bien triste, comme d'habitude. »

Au nom d'Yseut, Tristan se met à soupirer du fond du cœur. Il médite une ruse pour réussir à voir son amie.

Il sait bien qu'il ne pourra lui parler sous aucun prétexte. Sa prouesse ne lui servira à rien, ni son intelligence, ni son habileté, ni même sa sagesse, car le roi Marc, il ne l'ignore pas, le hait plus que tout : s'il parvenait à le capturer vivant, il le ferait mettre à mort, il en est sûr. Aussi se dit-il en songeant à son amie : « Qu'importe qu'il me tue ? Il est juste que je meure pour l'amour d'elle. Hélas ! Déjà je me meurs chaque jour. Yseut, je souffre tant de vous aimer que je consens à mourir pour vous. Yseut, si vous me saviez ici, accepteriez-vous de me parler ? Je ne sais. Votre amour me met au supplice[2], je suis venu et vous l'ignorez. Je ne sais comment vous rencontrer : voilà ce qui me désespère !

« Pourtant je vais tenter un nouveau stratagème qui peut-être me réussira : je vais me déguiser en fou et feindre la folie. N'est-ce pas une ruse fine et astucieuse ? C'est habile. À défaut de circonstance opportune, je ne puis agir plus adroite-

Nuveles demande e enquert
Del rai Marce, e u il ert.
Hom lu dit ke en la vile esteit
E grant curt tenu aveit.
« E u est Ysolt la raïne,
E Brengain, sa bele meschine ?
- Par fait, e eus[a] sunt ici,
Encor[b] n'at guere ke je les vi.
Maiscertes, la raïne Ysolt
Pensive est mult, cum ele solt. »
Tristran, quant ot Ysolt numer,
Del quer cumence a supirer.
Purpenset sai de une vaidi,
Cum il purrat veer sa amie.
Ben set ke il n'i purrat[c] parler,
Pur nul engin ke il pot truver.
Prueisse ne lu pot valer,
Sen ne cuintise ne saver,
Kar Marce li rois, so set il ben,
Le het sur trestute ren,
E si il vif prendre le poeit,
Il set ben ke il le ocireit.
Dunc se purpense de sa amie
E dit : « Ki en cheut si il me ocie ?
Ben dai murir pur sue amur.
Las ! Ja me mur chescun jur.
Ysolt, pur vus tant me doil,
Ysolt, pur vus ben murir voil.
Ysolt, si ci me savïez,
Ne sai si a mai parlerïet[d].
Pur vostre amur sui afolez,
Si sui venu e nel savez.
Ne sai cument parler od vus :
Pur ço sui tant anguissus.
« Ore voil espruver autre ren,
Saver si ja me vendreit ben :
Feindre mei fol e faire folie.
Dunc n'est ço sen e grant veisdie ?
Cuintise est. Quant n'ai liu e tens,
Je ne puis faire nul greinur sens.

ment. Tel me croira sot qui sera moins sensé que moi, et tel me jugera idiot qui aura sous son toit plus fou que moi[1]. »

Tristan a arrêté sa décision. Il aperçut un pêcheur qui s'avançait vers lui. Il portait une tunique, taillée dans une étoffe pleine de poils. La tunique n'avait pas de giron mais elle était pourvue d'un capuchon[2]. Tristan observa le pêcheur, lui fit signe et l'attira à l'écart : « Ami, fait-il, échangeons nos vêtements. Les miens sont bons, ils sont à toi. Je prendrai ta cotte qui me plaît bien, car j'aime porter ce genre de vêtements. » D'un coup d'œil, le pêcheur apprécia la qualité des habits, les prit et lui donna les siens. Dès qu'il eut endossé les habits du pêcheur, Tristan, tout heureux, s'en alla d'un pas vif.

Tristan possédait des ciseaux qu'il portait toujours sur lui. Il y tenait beaucoup : c'était Yseut qui les lui avait donnés. Avec ces ciseaux, il se rasa la tête. Il avait vraiment l'air d'un fou ou d'un innocent. Puis il se fit une tonsure en forme de croix[3]. Il avait l'art aussi de changer sa voix. Avec une petite plante apportée de son pays, il se barbouilla le visage. Une fois sa figure enduite du suc de la plante, son teint changea et brunit[4]. Personne au monde n'aurait pu le reconnaître ni soupçonner qu'il était Tristan, même en le regardant ou en l'écoutant bien. Il arracha un bâton d'une haie et se le passa à l'épaule. Il se dirigea tout droit vers le château. À sa vue, tout le monde était saisi d'épouvante.

Tels me tendra pur asoté
Ke plus de lu serrai sené,
E tels me tendra pur bricun,
Ki avera plus fol en sa maisum. »
Tristran a cest cunseil se tient.
Un peschur vait ki vers lu vient.
Une gunele aveit vestue
De un esclavine ben velue.
La gunele fu senz gerun,
Mais desus out un caperun.
Tristran le vait, vers lu le ceine,
En un liu[a] repost u l'en maine :
« Amis, fet-il, changuns nos[b] dras !
Li[c] mens sunt bons ke tu averas ;
Ta cote averai, ke mult me plest,
Kar de tels dras suvent me vest. »
Li peschers vit les dras bons,
Prist les, si li dunat les sons.
E quant il fu saisi des dras,
Lez fu, si s'en parti chaut pas.
Tristran unes forces aveit ;
Il meimes porter les soleit.
De grant manere les amat :
Ysolt les forces lu donat.
Od les forces haut se tundi ;
Ben senlle fol[d] u esturdi.
En aprés se tundi en croiz ;
Tristran sout ben müer sa voiz.
Od un herbete teinst sun vis,
Ke il aporta de sun païs :
Il oinst sun vis de la licur,
Puis ennerci, si müad culur.
N'aveit hume ki al munde fust
Ki pur Tristran le cunust,
Ne ki pur[e] Tristran le enterçast,
Tant nel veïst u escutast.
Il ad de une haie un pel pris
E en sun col le ad il mis.
Vers le chastel en vait[f] tut dreit.
Chaskun ad poür ki le vait[g].

Dès qu'il le vit, le portier le prit pour un simple d'esprit : « Approchez, lui dit-il, d'où venez-vous ? »

Le fou lui répond : « Je suis allé aux noces de l'abbé du Mont-Saint-Michel[1], je le connais bien. Il a épousé une abbesse, une grosse dame voilée. Il n'est prêtre, abbé, moine, clerc ordonné, religieux de toute condition, de Besançon jusqu'au Mont, qui n'aura été invité aux noces, et tous y viennent avec bâtons et crosses. Sur la lande, vers Bellencombre[2], ils sautent et jouent dans l'ombre. Je les ai quittés parce que je dois, aujourd'hui, servir le roi à table. »

Le portier lui a répondu : « Entrez, fils d'Urgan le Velu[3]. Grand et velu comme vous êtes, vous ressemblez bien à Urgan[4]. » Le fou entre dans le château par le guichet. Des jeunes gens accourent vers lui. Ils le huent comme s'il était un loup[5] : « Voyez le fou ! Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! » Jeunes gens et écuyers s'apprêtent à le fouetter avec des branches de buis. À travers la cour, les jeunes sots l'escortent et le harcèlent. Il se retourne plusieurs fois, menaçant. Le voilà qui va de l'un à l'autre avec ardeur ! L'assaille-t-on sur la droite, qu'il fait volte-face et frappe sur sa gauche. Il se dirige vers l'entrée de la grande salle ; le bâton sur l'épaule, il entre.

Le roi, assis à la table d'honneur, l'aperçoit aussitôt : « Voici un bon sergent d'armes, présentez-le-moi ! » Plu-

Li porters, quant il le ad veü,
Mult le ad cum fol bricun tenu.
Il li ad dit : « Venez avant !
U avez vus demurré tant ? »
Li fols respunt : « As noces fui
Le abé de Munt, ki ben cunui :
Une habesse ad espusee,
Une grosse dame velee.
Il ne ad prestre ne abee
Moine ne clerc ordinee,
De Besençun deske al munt,
De quel manere ke il sunt,
Ki ne serunt mandé as noces,
E tuz i portent pels e croces.
En la lande, suz Bel Encumbre,
La sailent e juent en le umbre.
Je me parti pur so ke dai
Al manger ui servir le rai. »
Li porter li ad respundu :
« Entrez, fis Urgan le Velu !
Graz[a] e velu estes assez :
Urgan en so ben resemblez. »
Li fol entre enz par le wiket.
Encuntre lui current li valet,
Le escrïent cum hom fet lu :
« Veez le fol ! hu ! hu ! hu ! hu ! »
Li valet e li esquier
De buis le cuilent arocher.
Par la curt le vunt cunvaiant
Li fol valet ki vunt siwant[b].
Il lur tresturne mult suvent ;
Estes k'il i gacte a talent[c].
Si nus l'asalt devers le destre,
Il turne e fert devers senestre.
Vers l'us de la sale apruchat.
Le pel el col, dedenz entrat.
Senes s'en aparçout li rais,
La u il sist al mestre dais.
Il dit : « Ore vai un bon sergant,
Fetes le mai venir avant ! »

sieurs se levèrent d'un bond et se précipitèrent sur le fou. On le salua avec tous les égards dus à son allure, puis il fut amené, le bâton sur l'épaule, devant le roi. « Soyez le bienvenu, ami, dit le roi. D'où venez-vous ? Que cherchez-vous ici ? »

Le fou répondit : « Je vous dirai volontiers qui je suis et ce que je viens faire ici. Ma mère était une baleine ; elle vivait dans la mer comme une sirène, mais j'ignore où je suis né. Je sais bien cependant qui m'éleva : une grande tigresse m'allaita dans la caverne où elle me découvrit. Elle me trouva sur une grosse pierre, et, croyant que j'étais son petit, elle me nourrit de sa mamelle[1]. J'ai aussi une sœur, très belle. Je vous la donne, si vous voulez, en échange d'Yseut que vous aimez tant. » Le roi éclata de rire et répliqua : « Que dit la merveille du monde ? — Roi, je vais vous donner ma sœur en échange d'Yseut que j'aime passionnément. Passons un marché, faisons un échange : il est bon de goûter à la nouveauté. Vous êtes fatigué d'Yseut. Faites la connaissance d'une autre femme. Donnez-moi Yseut, je la prendrai, roi, et je vous servirai avec reconnaissance. »

À ces mots, le roi se prit à rire et demanda au fou : « Sur ton âme, si je te donnais la reine et que tu l'emmènes comme ton épouse, dis-moi donc ce que tu en ferais, où, dans quel lieu tu la conduirais ? — Roi, fait le fou, là-haut dans les airs, je possède un palais où j'habite. Vaste et splendide, il est tout en verre. Le soleil le traverse de ses rayons.

Plusurs sailent, cuntre lui vunt,
En sa guisse saluét le unt,
Puis si amenerent le fol
Devant le rai, le pel el col.
Marc dit[a] : « Ben vengez amis !
Dunt estes vus ? Ke avés si quis ? »
Li fols respunt : « Ben vus dirrai
Dunt sui e ke je si quis ai.
Ma[b] mere fu une baleine,
En mer hantat cume sereine,
Mes je ne sai u je nasqui.
Mult sai ben ki me nurri :
Une grant tigre me alettat
En une roche u ele me truvat.
Ele me truvat suz un perun,
Quidat ke fusse sun foün,
Si me nurri de sa mamele.
Mais une sor ai je mult bel :
Cele vus durai, si volez,
Pur Ysolt ki tant amez. »
Li rais s'en rit e puis respunt :
« Ke dit la merveile de mund ?
- Reis, je vus durai ma sorur
Pur Ysolt ki aim par amur.
Fesum bargaine, fesum change :
Bon est a[c] asaer estrange ;
De Ysolt estes tut ennüez,
A un autre acuintez !
Baillez moy Ysolt, jo la prendrai.
Reis, pur amur vus servirai. »
Li reis le entant e si s'en rit.
E dit al fol : « Si Deu te aït,
Si jo te doinse la raïne
A amener en[d] ta saisine,
Ore me di ke tu en fereis,
U, en quel part la meraies ?
- Reis, fet li fol, la sus en le air
Ai une sale u je repair.
De veire est faite, bele e grant ;
Li solail vait par mi raiant.

Il flotte dans l'air, suspendu dans les nuées et pas un souffle de vent ne le berce ni ne l'ébranle. À côté de la grande salle, il y a une chambre faite de cristal et ornée de lambris. Quand au matin se lèvera le soleil, il l'illuminera d'une radieuse clarté[1]. »

Le roi et les courtisans éclatent de rire. Ils se disent entre eux : « Voilà un vrai fou, il a de bons mots ; il parle mieux que quiconque. — Roi, poursuit le fou, je suis très épris d'Yseut. Pour elle, mon cœur souffre et gémit. Je suis Tantris[2] : je l'aime depuis longtemps et je l'aimerai toute ma vie. »

À ces mots, Yseut soupire du fond du cœur. Le fou la bouleverse et l'exaspère : « Qui vous a permis d'entrer ici ? lui demande-t-elle. Fou, tu n'es pas Tantris, tu mens. » Le fou n'a d'yeux que pour Yseut. Il voit bien qu'elle est bouleversée car son visage a blêmi.

Alors il poursuit en ces termes : « Reine Yseut, je suis Tantris qui vous aime avec fidélité. Souvenez-vous ! J'ai été blessé — bien des gens l'ont appris — lors du combat contre le Morholt qui voulait prélever un tribut sur le peuple de Marc. Par chance, je l'ai vaincu au combat, je l'ai tué, je le reconnais. Mais je fus grièvement blessé, car son épée était empoisonnée. Il m'entailla l'os de la hanche et le puissant venin s'échauffa, attaqua l'os et le pourrit, provoquant alors une telle souffrance qu'aucun médecin ne pouvait la soulager : j'ai bien cru mourir[3].

En le air est e par nuez pent,
Ne berce ne crolle pur vent.
Delez la sale[a] ad une chambre,
Faite de cristal e de lambre.
Li solail, quant par matin lefrat,
Lenz mult clarté rendrat. »
Li reis e li autre[b] s'en rient,
Entreparolent e dient :
« Cist est bon fol, mult par dit ben ;
Ben parole sur tute ren.
- Reis, fet li fols, mult aim Ysolt :
Pur lu mis quers se pleint e dolt.
Jo sui Trantris ki tant le amai
E amerai tant cum viverai. »
Isolt le entent, del quer suspire,
Vers le fol ad curuz e ire :
« Ki vus fist entrer cenz ?
Fol, tu n'es pas Trantris, tu menz. »
Li fols vers Ysolt plus entent
Ke il ne fesait vers le autre gent.
S'en aparceit ke ele ad irrur,
Kar el vis müe la culur.
Puis dit aprés : « Raïne Ysolt,
Trantris sui, ki amer vus solt.
Membrer vus dait quant fui nauverz,
- Maint hom le saveit assez -
Quant me cumbati al Morhout,
Ki vostre treü aver volt.
A tel hoür me cumbati
Ke je le ocis, pas nel ni.
Malement i fu je navrés,
Kar li bran fu[c] envenimés.
L'os de la hanche me entamat
E li fors veninz eschauffat,
En le os s'erst, nercir le fist,
E tel dolur puis i assist
Ki ne pout mire guarir.
Si quidai ben murir.

J'ai pris la mer, c'est là que je voulais mourir tant les souffrances de l'agonie m'étaient insupportables. Le vent déchaîna une violente tempête et chassa mon navire vers l'Irlande. Il me fallut accoster dans ce pays que j'avais le plus à redouter car j'avais tué le Morholt : il était votre oncle, reine Yseut ; c'est pourquoi mes craintes étaient grandes en arrivant dans ce pays. De plus j'étais blessé et sans forces. Avec ma harpe, j'essayais de me distraire, mais la musique que j'aimais tant ne m'apporta aucun réconfort. Bientôt vous avez entendu parler de ce blessé qui savait si bien jouer de la harpe. On me fit venir aussitôt à la cour où je me rendis malgré mes blessures. Là, la reine guérit ma plaie — qu'elle en soit remerciée ! Je vous appris de beaux lais qu'on joue à la harpe, des lais bretons de notre pays. Souvenez-vous, dame reine, comment je fus guéri grâce à un baume[1]. À la cour je me fis nommer Tantris : n'est-ce donc pas moi ? Qu'en pensez-vous ?

— Tu ne l'es certainement pas, répond Yseut, car Tantris est beau et il a de nobles manières ! Et toi qui te fais passer pour lui, tu es gros, hideux et difforme. Tais-toi donc, ne me crie plus dans les oreilles. Ni tes plaisanteries ni ta personne ne sont de mon goût. » À ces mots, le fou se retourne et tient à merveille son rôle de sot. Il frappe tous ceux qu'il trouve à sa portée, et, les chassant de la table royale, il les pousse vers la porte en leur criant : « Maudits

En mer me mis, la voil murir,
Tant me parnuat[a] le languir.
Li venz levat turment grant,
E chaçat ma nef en Irlant.
Al païs m'estut ariver[b]
Ke jo deveie plus duter,
Kar je avei ocis le Morholt :
Vostre uncle[c] fu, raïne Ysolt,
Pur ço dutai mult le païs.
Mais jo fu naufrez e chitifs.
Od ma harpe me delitoie,
Je n'oi cunfort ki tant amoie.
Ben[d] tost en oïst parler
Ke mult savoie ben harper.
Je fu sempres a curt mandez,
Tut issi cum ere navrez.
La raïne la me guari
De ma plaie, sue merci.
Bons lais de harpe vus apris,
Lais bretuns de nostre païs.
Menbrer vus dait, dame raïne,
Cum je guarri par la meschine.
Iloc me numai je Trantris.
Ne sui je ço ? Ke vus est vis ? »
Isolt respunt : « Par certes, nun !
Kar cil est beus e gentils hum,
E tu es gros, hidus e laiz,
Ke pur Trantris numer te faitz.
Ore te tol, ne huez mes sur mei !
Ne pris mie tes gas ne tei. »
Li fols se turne a cest mot,
Si se fet ben tenir pur sot.
Il fert ces ke il trove en sa vei,
Del deis a l'us les cumvei,
Puis[e] lur escrïe : « Foles genz,
Tolez, issez puis de cenz !

fous, dehors, sortez d'ici ! Laissez-moi seul à seule avec Yseut : je suis venu la prier d'amour. » Le roi s'esclaffe, car la scène l'amuse beaucoup ; Yseut rougit et reste silencieuse.

Le roi s'aperçoit bien de son trouble. Il dit au fou : « Imbécile, viens ici ! La reine Yseut n'est-elle pas ton amie ?
— Oui, par ma foi ! Je ne le nie pas.

— C'est faux, tu mens ! s'exclame Yseut. Mettez ce fou dehors ! » Le fou répond en riant, mais découvre le fond de son cœur à Yseut : « Ne vous souvenez-vous pas, reine Yseut, de la mission dont le roi me chargea ? Du stratagème dont il usa ? Il m'envoya vous chercher pour vous épouser. J'y allai déguisé en marchand qui cherche l'aventure. On me haïssait dans votre pays, car j'avais tué le Morholt. J'y vins donc habillé en marchand et ce fut une très sage précaution. Je devais vous ramener pour le roi, votre époux ici présent, alors qu'on ne l'aimait guère dans le pays et que moi-même j'y étais violemment haï. Mais j'étais un excellent chevalier, plein d'audace et de courage : je ne redoutai personne de l'Écosse jusqu'à Rome[1]. »

Yseut répond : « Voilà une bien belle histoire ! Tu fais honte aux chevaliers, car tu es un sot fini. Quel malheur que tu sois en vie ! Va-t'en d'ici, si tu tiens au salut de ton âme ! » En entendant ces propos, le fou se met à rire.

Lassez moi e Ysolt cunsiler :
Je la sui venu douneier[a]. »
Li reis s'en rit kar mult li plest ;
Ysolt ruvist e si se test.
E li reis s'en aparceit ben,
Al fol ad dit : « Musart, ça ven !
N'est la raïne Ysolt ta amie ?
- Oïl, par fai ! Je nel ni mie. »
Isolt respunt : « Certes, tu menz !
Metez le fol hors de cenz ! »
Li fol respunt tut en riant
E dit a Ysolt sun semblant :
« Ne vus menbre, raïne Ysolt,
Quant li reis envaer me volt,
Cum si fist ? Il me envaiat
Pur vus ke il ore esspusé ad.
Je i alai cum marchant,
Ki aventure alai querant.
Mult ere haï al païs,
Kar le Morholt avei ocis.
Pur ço alai cum marchant,
Si fis de ço cointisse grant.
Quere vus dui a l'os le rei,
Vostre sennur ke je ci vei,
Ki el païs n'ert nent cheriz,
E je i fu durement haïs.
Mais je ere chevaler mervilus,
Mult enpernant e curajus :
Ne dutai par mun cors nul home
Ki fust de Scoce treske a Rume. »
Isolt respunt : « Ore oi boncunte.
A chevalers feites vus hunte,
Kar vus estes un fol naïf.
Co est dol ke[b] tant estes vif.
Tol tei de ci, si Deu te aït ! »
Li fols l'entent, si se en rit.

Il poursuit alors en ces termes : « Dame reine, vous devez bien vous souvenir du dragon que j'ai tué, lorsque je vins dans votre pays. Après lui avoir coupé la tête[1], je tranchai sa langue et l'emportai. Je la fourrai dans ma chausse, mais le venin me brûla au point que je crus ma dernière heure venue. Je restai étendu, sans connaissance, sur le bord du chemin. C'est alors que votre mère et vous-même m'avez aperçu et sauvé de la mort. Grâce à de puissants remèdes et à votre habileté vous m'avez guéri du poison.

« Vous souvenez-vous du jour où, alors que j'étais dans mon bain, vous avez failli me tuer ? Vous vouliez accomplir cet exploit, après avoir dégainé mon épée. Vous l'avez tirée du fourreau et vous avez remarqué qu'elle était ébréchée. Alors vous avez pensé, avec raison, que le Morholt avait péri par cette arme. Aussitôt, vous avez eu la présence d'esprit d'ouvrir votre coffret pour y chercher la pièce de métal que vous aviez ôtée de la tête du Morholt. Vous avez ajusté cet éclat à la lame : il s'y adapta parfaitement. Vous avez fait preuve d'une grande témérité, en vous précipitant, mon épée à la main, pour me tuer dans mon bain. Comme est redoutable la fureur d'une femme[2] ! La reine survint en vous entendant pousser un cri. Vous savez bien qu'à force d'implorer votre pitié je réussis à vous fléchir, d'autant plus que je devais vous défendre contre un préten-

Dunc dit aprés si faitement :
« Raïne dame, del serpent
Membrer vus dait ke je le ocis
Quant jo vinc en vostre païs.
La teste, la severai del cors,
La lange trenchai e pris hors ;
Dedenz ma chauce le botai
E del venim si eschaufai,
Ben quidai estre morz en fin ;
Paumés me jeu lez le chemin.
Vostre mere e vus me vistes
E de la mort me guaristes.
Par grant meschine e par engin
Me garistes del venim.
« Del bain vus membre u enz jo sis ?
Iloc me avïez prés ocis.
Merveile grant volïez faire,
Quant alastes me espeie traire ;
E quant vus le avïez sachee
Si la trovastes oschee,
Dunc pensastes, e ço a dreit,
Ke Morholt ocis en esteit.
Tost purpensastes grant engin,
Si defermastes vostre escrin,
La pece dedenz truvastes
Ke del teste al Morholt ostastes.
La pece junsistes al brant :
Cele se joinst de maintenant.
Mult par fustes granment osee,
Quant enz el bain od ma espee
Me volïez[a] sempres ocire ;
Mult par est femme de grant ire !
La raïne en vint al cri,
Kar ele vus aveit ben oï.
Ben savez ke je me acordai,
Kar suvent merci vus criai,
E je vus deveie defendre
Vers celui ki vus voleit prendre.

dant qui voulait vous épouser[1]. Vous ne vouliez de lui à aucun prix car il vous répugnait. Yseut, je vous ai défendue contre lui. Ce que je vous dis n'eſt-il pas vrai ?

— Non, ce n'eſt pas vrai, c'eſt un pur mensonge[2]. Vous avez rêvé toutes ces hiſtoires. Hier soir, vous étiez ivre quand vous vous êtes couché, et l'ivresse vous a fait songer. — C'eſt vrai, un breuvage m'a enivré et je suis pour toujours sous son empire, je le crains.

« Ne vous souvenez-vous pas du jour où votre père et votre mère vous confièrent à moi ? Ils vous conduisirent jusqu'au navire qui prit la mer, car je devais vous emmener ici chez le roi. Lorsque nous fûmes en haute mer, je vais vous dire ce que nous fîmes. C'était une belle journée, il faisait chaud et nous étions bien sur le pont[3]. La chaleur vous donna soif, ne vous en souvenez-vous pas, fille de roi ? Nous bûmes tous deux dans un même hanap. Vous avez bu de ce breuvage et moi aussi. Depuis cet inſtant, je n'ai cessé d'être ivre, mais c'eſt une bien mauvaise ivresse. »

À ces mots, Yseut enfouit sa tête sous son manteau[4]. Elle veut s'en aller et se lève. Le roi la retient et la fait se rasseoir. Il l'a saisie par son manteau d'hermine et l'invite à reſter à ses côtés : « Un moment, chère Yseut ! Nous écouterons jusqu'au bout cette folie. Fou, dit le roi, à présent dis-moi ce que tu sais faire. »

Le fou répond à Marc : « J'ai servi des rois et des comtes.

Vus nel prendrïez en nul fuur,
Kar il vus ert encuntre quor.
Ysolt, jo vus en defendi.
N'eſt vair iço ke vus di ?
- N'eſt pas vair, einz eſt mensunge[a] ;
Mais vus recuntez voſtre sunge.
Anuit fuſtes ivre al cucher
E le ivrez vus fiſt sunger.
- Vers eſt, de itel baivre sui ivre
Dunt je ne quid eſtre delivre.
« Ne menbre vus quant voſtre pere
Me baillat vus, e voſtre mere ?
En la nef nus miſtrent en mer :
Al rai ici vus dui mener.
Quant en haute mer nus meïmes,
Ben vus dirrai quai nus feïmes.
Li jur fu beus e fesait chaut,
E nus fumes ben en haut.
Pur la chalur eüſtes sei ;
Ne vus membre[b], fille de rai ?
De un hanap bumes andui :
Vus en beüſtes e je en bui.
Ivre ai eſté tut tens puis,
Mais mal ivrez mult i truis. »
Quant Ysolt ço entent e ot,
En sun mantel sun chef enclot ;
Volt s'en aler e leve sus.
Li rais la prent, si le aset jus.
Par le mantel hermin le ad prise
Si le ad dejuſte lui resise :
« Sufrez un poi, Ysolt amie,
Si parorum ceſte folie.
Fol, fet li reis, ore voil oïr
De quel meſter tu sez servir. »
Li fols a Marce respundi :
« Reis e cuntes ai servi[c].

— T'y connais-tu en chiens ? En oiseaux ? — Oui, fait-il, j'en ai eu de beaux. Roi, ajouta le fou, quand j'ai envie de chasser dans les bois ou les forêts, avec mes lévriers, je vais capturer les grues qui volent tout là-haut, à travers les nues. Avec des limiers, je capture des cygnes et aussi des oies blanches ou grises avec des faucons. Quand je sors avec mon chien de chasse, j'attrape plongeons et butors à foison[1]. »

Marc ainsi que toute la compagnie, du plus grand au plus petit, rient de bon cœur des propos du fou. Le roi lui dit : « Ami, mon frère, que prends-tu, quand tu chasses le gibier d'eau ? »

Le fou répond dans un rire : « Je prends tout ce que je trouve. Je capturerai les loups des bois et les grands ours avec mes autours ; les sangliers, je les prends avec mes gerfauts et ni monts ni vaux ne les préservent. Avec mes petits faucons de haut vol, je chasserai chevreuils et daims, et avec l'épervier, le renard à la noble queue ! L'émerillon[2] me sert à attraper le lièvre, et avec le hobereau[3] je chasse le chat sauvage et le castor. De retour chez moi, je suis expert à manier le bâton pour me battre ; nul ne réussira à esquiver mes coups sans en recevoir une petite volée. J'ai l'art d'administrer les coups de gourdin aux écuyers comme aux valets[4]. Je sais bien m'accompagner de la harpe et de la rote, et ma voix est juste. J'aime avec ferveur une puissante reine : il n'y a pas

- Sez tu de chens ? Sez tu de oisels ?
- Oïl, fet il, jo oi des bels. »
Li fols li dit : « Reis, quant me plest
Chacer en bois u en forest,
Od mes levrés prendra mes grues
Ki volent lasus par ces nues ;
Od limers les cingnes preng,
Owes blanches, bises, de reng.
Quant vois od mun berseret[a] hors,
Mainz preng plunjuns, butors. »
Marce[b] del fol bonement rit,
Si[c] funt li grant e petit.
Pus dit al fol : « Amis, beu frere,
Ke sez tu prendre en la rivere ? »
Li fols respunt, a rire a pris[d] :
« Tut preng quanque i truis,
Kar je prendrai od mes osturs
Les lus de bois e les granz urs ;
Les senglers preng de mes girfaus,
Ja ne les guarde ne muns ne vaus ;
De mes pitiz faucuns hauteins
Prendrai les chevrés e les daims ;
De[e] esparver prendrai le gupil
Ke est devers la ke gentil ;
De esmerelun preng le levre,
De hobel li kat[f] e le bevre.
Quant veng arere a mun ostel,
Dunc sai ben eskermir de pel ;
Nul ne se cuvrerat tant ben
Ke il ne ait aukes del men.
Ben sai partir les tisuns
Entre esquïers e garsuns.
Ben sai tenprer harpe e rote
E chanter aprés a la note.
Riche raïne sai amer :
Si n'at sus cel amand mun per.

au monde d'amoureux qui m'égale. Je sais tailler les copeaux au couteau pour les jeter dans les ruisseaux[1]. Roi, ne suis-je pas un bon ménestrel ? Aujourd'hui vous avez été servi avec mon bâton. » Il frappe alors de son gourdin autour de lui. « Laissez le roi tranquille ! s'écrie-t-il. Retournez vite chez vous ! N'avez-vous pas mangé ? Pourquoi restez-vous ? »

Le roi s'esclaffe à chaque mot, car il s'amuse fort des reparties du fou. Puis il ordonne à un écuyer de lui amener son cheval. Il veut aller se promener comme à son habitude. Les chevaliers l'accompagnent ainsi que les écuyers désireux de se distraire.

« Seigneur, pitié, dit Yseut. Je ne me sens pas bien, j'ai mal à la tête et je vais aller me reposer dans ma chambre. Je ne puis supporter ce vacarme. » Le roi la laisse alors partir. Elle se lève brusquement et se retire. Pleine de tristesse, elle regagne sa chambre. Elle se lamente sur son misérable sort. Elle s'assied sur son lit et laisse éclater sa douleur :

« Hélas ! dit-elle, à quoi bon vivre ? J'ai le cœur bouleversé et meurtri. Brangien, appelle-t-elle, mon amie, je suis sur le point de mourir. J'aimerais mieux être morte, tant ma vie est cruelle et pénible. Tout ce que je vois m'est contraire : oui, Brangien, je ne sais que faire car un fou est arrivé au palais. Il porte une tonsure en croix. C'est pour mon malheur qu'il arriva aujourd'hui, car il m'a fait beaucoup souffrir.

Od cultel sai doler cospels,
Jeter[a] les puis par ces rusels.
Reis[b], ne sui je bon menestrel ?
Ui vus a servi de mun pel. »
Puis fert del pel[c] envirun sei.
« Tolez, fet il, de sur le rei !
A voz ostels tost en alez !
N'avez mangé ? ke demurrez ? »
Li reis s'en rit a chascun mot,
Mult od bon deduit del sot ;
Puis cummande a une esquïer
K'i li amenet sun destrer.
Dit k'il[d] aler dedure volt,
Cum a custume faire solt.
Cil chevaler se vunt od lui
E li esquier[e] hors, pur l'ennui.
« Sire, merci, ço dit Ysolt,
Malade sui, le chef me dolt.
En ma chambre irrai reposer,
Ne puis ceste noise escuter. »
Li reis atant aler le lait ;
E ele salt sus, si s'en vait.
En sa chambre vent mult pensive,
Dolente se claime e chaitive.
A sun lit vent, desus se sist ;
Mult fu li dol grant ke ele fist.
« Lasse[f], fait ele, pur quei nasqui ?
Mult ai le quer gref e marri.
Brengain, fait ele, bele sor,
Certes, a poi ne me mor.
E melz me serait fusse jo mort,
Tant[g] ma vie est dure e fort.
Quant ke je vai, tut m'es cuntraire[h] :
Certes, Brengain, ne sa quai faire,
Kar laenz est un fol venuz
Ki mult est haut en croiz tunduz[i].
A male ure i vint il hui,
Kar mult me ad fait grant ennui.

Certes, ce fou, ce jongleur, c'est un devin ou un enchanteur, car il connaît tout de mon cœur et de ma vie, il n'ignore absolument rien, ma douce amie. Vraiment, Brangien, je me demande qui lui a découvert mon secret, car personne ne connaît notre amour, sinon vous, Tristan et moi. Mais ce vaurien, à mon avis, a tout appris par des enchantements. Personne ne pourrait dire vérité plus exacte, car tout était vrai dans le moindre détail. » Brangien répond : « J'ai de bonnes raisons de penser que ce fou est Tristan en personne. — Non, ce n'est pas lui, Brangien, car cet homme est laid, repoussant et contrefait, alors que Tristan est si élancé, si bel homme, si bien fait, si élégant dans ses manières qu'on ne saurait trouver nulle part un chevalier de plus grand mérite. Pour cette raison, je n'arriverai jamais à croire que ce fou soit mon ami Tristan. Que Dieu le maudisse plutôt ! Maudite soit l'heure de sa naissance, et maudit ce navire qui l'amena ici ! Quel malheur qu'il ne se soit pas noyé dans les flots de la mer profonde !

— Taisez-vous, dame ! s'exclama Brangien. Quelle méchanceté soudain ! Où avez-vous appris à vous conduire ainsi[1] ! Vous maudissez aisément les gens ! — Brangien, c'est lui qui me fait perdre la raison. Si vous l'aviez entendu : jamais personne ne m'a parlé ainsi. — Dame, je crois, par saint Jean, qu'il s'agit du messager de Tristan.

Certes, cist fol, cist juglers,
Il est divins u enchanteres,
Kar il set mun estre e ma vie
De chef en chef, ma dulce amie.
Certes, Brengain, mult me merveil
Ki li descufri mun cunseil,
Kar nus nel sout fors je e vus,
E Tristran, le cunseil de nus.
Mais cist tafur, men escïent,
Le set tut par enchantement.
Unques nul hom plus veir ne dist,
Kar unques de un mot ne mesprist. »
Brengain respunt : « Je pens pur droit
K'iço Tristran meïmes soit.
- Nu l'est, Brengain, kar cist est laiz,
Hidus e mult cunterfait,
E Tristran est tant aliniez[a],
Bels hom, ben fait, mult ensenez,
Ne serroit truvez en nul païs
Nul chevaler de greniur pris.
Pur ço ne crerai je uwan
K'iço sait mun ami Tristran.
Mais cist fol soit de Deu maldit !
Malete soit le ure ke il vit,
E cele nef maldite sait
En ki li fol en vint sa endreit !
Dol fu ke il ne neat en le unde
La hors en cele mer parfunde !
- Taisez, dame, dit Brengain,
Mult estes ore de male maine.
U apreïstes tel mester ?
Mult savez ben escuminger[b].
- Brengain, kar m'ad fet dever.
N'oïstes home si parler.
- Dame, je quid, par sen Johan,
Ke il seit le messager Tristran.

— Certes, je n'en sais rien, je ne l'ai pas reconnu ; mais allez le voir, ma chère amie, et parlez-lui si vous pouvez. Peut-être le reconnaîtrez-vous ainsi. »

Pleine de courtoisie, Brangien se leva aussitôt et accourut dans la grande salle où elle ne trouva ni serf ni homme libre, hormis le fou, assis sur un banc. Tout le monde était rentré chez soi, en ville. Dès qu'elle le vit, Brangien s'arrêta. Tristan l'a bien reconnue. Il lâcha son bâton et dit : « Soyez la bienvenue, Brangien. Noble Brangien, pour l'amour de Dieu, je vous prie d'avoir pitié de moi. »

Brangien répond : « Que me voulez-vous ? Est-ce ma pitié que vous cherchez ? — Oui ! Certes ! Je suis bien Tristan qui vit dans la tristesse et la souffrance. Je suis Tristan qui se désespère pour l'amour de la reine Yseut. » Brangien lui réplique : « Vous n'êtes certainement pas Tristan, j'en suis convaincue. — Si, Brangien, c'est vrai, je suis Tristan. Tel était mon nom, lorsque je vins ici. C'est moi Tristan, sans mentir. Brangien, ne vous souvenez-vous pas de notre départ d'Irlande ? N'étiez-vous pas sous ma protection avec la reine Yseut qui ne veut pas me reconnaître maintenant ? La reine vous tenait par la main droite, lorsqu'elle vint à ma rencontre, et elle vous recommanda à moi en me donnant votre main[1]. Vous devez bien vous en souvenir, belle Brangien ! Elle vous confia à moi, vous et Yseut, et me pria instamment de veiller sur vous,

- Certes, ne sai, nel[a] cunus mie ;
Més alez i, mai[b] bele amie,
Parler od li, si vus pöez,
Saveir si vus le cunustrez. »
Brengain salt sus, curteisse esteit,
E vint en la sale tut dreit,
Més ele n'i trovat serf ne franc,
Fors le fol seant sur un banc.
Li autre en sunt tuz alé
A lur ostels par la cité.
Brengain le vait, de luin estut,
E Tristran mult ben la cunuit.
Le pel jeta lores de sa main
E puis dit : « Ben vengez, Brengain,
Franche Brengain, pur Deu vus pri
Ke[c] vus de mai aez merci. »
Brengain respunt : « E je de quai ?
Volez ke ai merci de tei ?
- E ! Che les ! Ja sui je Tristran
Ki en tristur vif e en haan.
Je sui Tristran ki tant se dolt
Pur la amur la raïne Ysolt. »
Brengain li dit : « Nu l'estes veir,
Si cum jo quid, al men espeir.
- Certes, Brengain, veirs je le sui :
Tristran oi nun, quant ça me mui.
Je sui Tristran, verrement.
Brengain, ne vus membre cument
Ensemble partimes de Irlande,
Cume vus oi[d] en ma cumande
E vus e la raïne Ysolt
Ke ore cunustre ne me volt ?
La raïne, quant a mei vint
E par la destre main vus tint,
Si me baillat vus par la main.
Menbrer vus dait, bele Brengain !
Ysolt e vus me cumandat,
Mult me requist[e], bel me priat

de vous protéger le mieux possible. Puis elle vous remit un petit baril qui n'était pas bien gros, mais plutôt petit. Elle vous demanda d'en prendre bien soin, si vous vouliez garder son affection. Lorsque nous arrivâmes en haute mer, il se mit à faire chaud. Je portais un bliaut. J'étais en sueur, j'avais chaud. J'eus soif et je demandai à boire. Vous savez bien que je dis la vérité. Un serviteur qui était assis à mes pieds se leva et prit le barillet. Dans un hanap d'argent, il versa le breuvage qu'il contenait, puis il me tendit le hanap et j'en bus pour me désaltérer[1]. J'en offris la moitié à Yseut qui avait soif aussi et désirait boire. Ce breuvage, belle, le malheur a voulu que je le boive, et votre rencontre m'a été bien funeste ! Belle, ne vous en souvenez-vous pas ? » Brangien répond : « Ma foi, vraiment non !

— Brangien, depuis que j'aime Yseut, elle n'a voulu le révéler à personne d'autre que vous : vous avez été sa confidente et sa complice. Personne au monde sinon nous trois ne connaît ce secret. » Après avoir écouté tous ces propos, Brangien s'en retourna vers la chambre. Le fou se leva d'un bond et la suivit en implorant sa pitié. Brangien rejoignit Yseut et lui adressa un sourire de connivence[2]. Le visage d'Yseut changea, elle blêmit et eut vite fait de feindre un malaise. Aussitôt tout le monde quitta la chambre : la reine était malade.

Ke en ma guarde vus receüsse,
Guardasse al[a] melz ke je pusse.
Lores vus baillat un costeret,
N'ert gueres grant, més petitet ;
Dist ke vus ben le guardissez,
Cum s'amur aver volïez.
Quant venimes en haute mer,
Li tans se prist a eschaufer.
Je avei vestu un blïalt.
Tressüé fu si oi chault,
Je oi sai, a baivre demandai.
Ben savez si vairs vus dit[b] ai.
Un valet, ki a mes pez sist,
Levat e le costerel prist.
En hanap de argent versat
La baivre ke il denz truvat,
Puis me assist le hanap al poing
E je en bui a cel bosuing.
La maité ofri a Ysolt
Ki sai aveit e baivre volt.
Cel baivre, bele, mar le bui,
E je unques mar vus cunui.
Bele, ne vus membre il ? »
Brengain respunt : « Par fai, nenil.
- Brengain, dés puis k'amai[c] Ysolt,
A nul autre dire nel volt.
Vus le soüstes e oïstes,
E vus l'uveraine cunsentistes.
Ço ne sout nul ki fust el mund
Fors[d] nus treis, de tuz çous ki sunt. »
Brengain[e] entent ke cil cuntat ;
Sun pas vers la chambre en alat.
Cil salt sus si la parsiwi,
Mult par lu vait criant merci.
Brengain est venu a Ysolt,
Si li surrist, cum faire solt.
Ysolt culur müad e teinst
E sempres malade se feinst.
La chambre fu sempres voidé,
Kar la raïne ert deshaité.

Alors Brangien alla chercher Tristan et le mena tout droit dans la chambre. Lorsqu'il entra et vit Yseut, il s'approcha d'elle et voulut l'embrasser, mais elle eut un mouvement de recul. Elle éprouvait une grande gêne car elle ne savait que faire. Elle se sentit moite de sueur. Tristan s'aperçut qu'elle l'évitait. Il en fut troublé et profondément mal à l'aise. Il se retira vers le mur, près de la porte.

Il lui ouvre alors timidement son cœur : « Certes, jamais je n'aurais cru cela de vous, Yseut, noble reine, ni de Brangien, votre suivante. Hélas ! J'aurai donc vécu jusqu'à ce jour pour vous voir ainsi me dédaigner et me repousser avec un tel mépris ! En qui pourrai-je me fier désormais, si Yseut ne daigne pas m'aimer, si Yseut me méprise au point de n'avoir nul souvenir de moi ? Ah ! Yseut ! Ah ! ma bien-aimée, quand on aime, on n'oublie pas si vite[1] ! Une source abondante, au ruisseau clair et vif, est précieuse, mais dès qu'elle tarit, elle perd tout son prix. Ainsi en est-il de l'amour, quand il s'apprête à trahir. »

Yseut répond : « Mon ami, je ne sais plus. Je vous regarde et je me sens déconcertée, car je ne distingue rien en vous qui rappelle Tristan l'Amoureux[2]. » Tristan insiste : « Reine Yseut, je suis Tristan, votre fidèle amant.

« Ne vous souvenez-vous pas du sénéchal qui prévint le roi contre nous ? Nous vivions sous le même toit et nous parta-

E Brengain pur Tristran alat,
En la chambre le menat.
Quant il vint enz e vit Ysolt,
Il vait vers lu, baiser la volt,
Mais ele se traite lores arere ;
Huntuse fu de grant manere,
Kar ele ne saveit quai fere dut,
E tressüat u ele estut.
Tristran vit ke ele l'eschivat.
Huntus fu, si se vergundat.
Si s'est un poi tret[a] ensus,
Vers le parei, dejuste le us.
Puis dit aukes de sun voleir :
« Certes, unkes ne quidai ço veir
De vus, franche raïne,
Ne de Brengain, vostre meschine.
Allas ! ki tant ai vesquu[b],
Quant je cest de vus ai veü
Ke vus en desdein me tenez
E pur si vil ore me avez !
En ki me purreie mes fier,
Quant Ysolt ne me deing[c] amer,
Quant Ysolt a si vil me tient
Ke ore de mai ne li suvent ?
Ohi ! Ysolt, ohi ! amie,
Hom ki ben aime, tart ublie[d].
Mult valt funteine ki ben surt,
Dunt li reuz est bon e ben curt ;
E de l'ure ke ele secchist,
Ke ewe n'i surt ne ewe ne ist,
Si ne fet gueres a praiser :
Ne fait amur, quant volt[e] boiser. »
Isolt respunt : « Frere, ne sai.
Je[f] vus esguard, si me esmai,
Kar je ne aparceif mie de vus
Ke seiez Tristran le Amerus. »
Tristran respunt : « Raïne Ysolt,
Je sui Tristran ke amer vus solt.
« Ne vus membre del seneschal
Vers le rei nus teneit mal ?

gions le même lit. Une nuit que je sortis, il se leva et me suivit. Il avait neigé, et il retrouva mes traces : il arriva à la palissade, la franchit, vous épia dans votre chambre et le lendemain vous accusa. Ce fut le premier, je crois, qui nous dénonça au roi[1]. Et du nain que vous redoutiez tant, vous devez bien vous souvenir aussi. Il n'aimait pas me voir prendre du plaisir. Il rôdait autour de nous, nuit et jour. Il était chargé de nous épier et il s'acquitta de sa mission avec un zèle insensé. Un jour, on nous fit une saignée. Nous agissions comme les amants sans cesse tourmentés qui inventent toutes sortes de mensonges, de ruses, d'artifices et d'astuces pour se retrouver, se parler, s'amuser et s'aimer. Nous fûmes saignés dans votre chambre, là où nous sommes. Ce traître de nain, ce fils de putain éparpilla de la farine entre nos lits, car il pensait ainsi avoir la preuve de notre amour. Mais je m'aperçus de son manège. Je sautai à pieds joints dans votre lit. Lorsque je sautai, la veine du bras se rouvrit et votre lit fut ensanglanté[2]. D'un bond, je regagnai mon lit et le tachai aussi de sang.

« Soudain survint le roi Marc qui trouva votre lit maculé de sang. Il se précipita aussitôt vers le mien et trouva mes draps ensanglantés. Reine, parce que je vous aimais, je fus alors chassé de la cour. Ne vous souvenez-vous pas, ma bien-aimée, du petit gage d'amour que je vous ai un jour envoyé,

Mis conpainz fu : en un ostel
Fumes, jumes par üel[a].
Par une nuit, quant me issi,
Il levat sus, si me siuvi.
Il out negez, si me trazat :
Al paliz vint, utre passat,
En vostre chambre vus guatat[b],
E l'endemain vus encusat.
Ço fu li premer ki al rei
Nus encusat[c], si cum je crei.
« Del naim vus redait ben membrer
Ke vus solïez tant duter.
Il ne amad pas mun deduit ;
Entur nus fu e jur e nuit.
Mis i fu pur[d] nus aguaiter
E servit de mult fol mester.
Senez fumes a une faiz.
Cum amans ki sunt destraiz
Purpensent de mainte veidise,
De engin, de art, de cuintise,
Cum il purunt entre assembler,
Parler, envaiser e jüer :
Si feïmes nus. Senez fumus,
En vostre chambre u sumus[e].
Mais li fol naims de pute orine
Entre noz liz pudrat farine,
Kar par tant quidat saver
Le amur de nus, si ço fust veir.
Mais je de ço m'en averti,
A vostre lit joinz peez sailli.
Al sailer le braz me crevat
E vostre lit ensenglentat ;
Arere saili ensement
E le men lit refis sanglant.
« Li reis Marce i survint atant
E vostre lit truvat sanglant.
Al men en vint eneslepas[f]
E si truvat sanglant mes dras.
Raïne, pur vostre amité
Fu de la curt lores chascé.
Ne membre vus, ma bele amie,
De un petite druërie

de ce petit chien dont je vous fis présent ? C'était Petit-Crû que vous avez tant aimé[1]. Et vous devez aussi vous souvenir, amie Yseut, d'une autre aventure.

« Quand le chevalier d'Irlande arriva à la cour, le roi l'accueillit avec des marques d'honneur et d'amitié. Il était harpeur et jouait avec art de son instrument : vous le connaissiez bien[2]. Le roi vous livra au harpeur qui vous emmena, tout joyeux, jusqu'à son navire où il allait embarquer. J'étais dans la forêt, mais la nouvelle me parvint. Je pris une rote et je chevauchai à bride abattue jusqu'à vous. Il vous avait conquise avec la harpe, et moi, je vous conquis avec la rote[3]. Reine, souvenez-vous. Le roi m'avait banni et j'attendais avec anxiété, amie, l'occasion de vous parler : je trouvai un moyen, je vins dans le verger où nous avons connu bien des joies. Je m'assis à l'ombre d'un pin. Avec mon canif, je taillai les copeaux qui servaient de signal entre nous, lorsque j'avais envie de vous voir[4]. Là, une source jaillissait et courait au pied de votre chambre. Je jetai les copeaux dans l'eau : le ruisseau les emporta. Quand vous voyiez ces copeaux, vous étiez sûre que je viendrais le soir même, pour prendre mon plaisir avec vous.

« Mais le nain s'en aperçut aussitôt. Il courut rapporter l'affaire à Marc. Le roi vint, cette nuit-là, dans le jardin et

Ke une faiz vus envaiai,
Un chenet ke vus purchaçai ?
E ço fu le Petit Cru,
Ke vus tant cher avez eü.
E suvenir vus dait ben
Amie Ysolt, de un ren :
« Quant cil de Irland a la curt vint,
Li reis l'onurrat[a], cher le tint.
Harpeür fu, harper saveit :
Ben savïez ke cil esteit.
Li reis vus dunat al harpeür :
Cil vus amenat par baldur,
Tresque a sa nef u[b] dut entrer.
En bois fu, si le oï cunter.
Une rote pris, vinc aprés
Sur mun destré le grant eléz.
Cunquis vus out par harper
E je vus cunquis par roter.
Raïne, suvenir vus dait,
Quant li rais cungïé me aveit
E je ere mult anguisus,
Amie, de parler od vus[c],
E quis engin, vinc el vergez
U suvent eimes[d] enveisez.
Desus un pin[e] el umbre sis,
De mun cnivet les cospels fis
K'erent enseignes entre nus,
Quant me plaiseit[f] venir a vus.
Une funteine iloc surdeit
Ki devers la chambre[g] curreit ;
En ewe jetai les cospels[h] :
Aval les porta li rusels.
Quant veïez la doleüre,
Savïez[i] ben a dreiture
Ke jo vendreie la nuit
Pur envaiser par mun deduit.
« Li neims sempres s'en aparceut :
Al rei Marce cunter le curut.
Li rais vint la nuit el gardin
E si est munté el pin.

grimpa dans le pin[1]. J'arrivai après lui, ignorant le danger, mais, au bout de quelques instants, j'aperçus l'ombre du roi, assis dans le pin, au-dessus de moi. Vous êtes arrivée de l'autre côté. Comme j'ai eu peur alors ! Je craignais, sachez-le, une hâte fatale de votre part. Mais Dieu l'empêcha, loué soit-il ! L'ombre que j'avais distinguée, vous l'aviez aperçue, à votre tour, et vous êtes restée en arrière, tandis que je vous implorais de faire votre possible pour me réconcilier avec le roi, ou de le presser de me payer mes gages et de me laisser quitter le royaume. C'est ainsi que nous fûmes sauvés et que le roi Marc se réconcilia avec moi.

« Yseut, ma bien-aimée, vous rappelez-vous le serment en justice que vous avez prêté, par amour pour moi ? Lorsque vous avez débarqué du navire, je vous ai prise tendrement dans mes bras. Je m'étais bien déguisé, comme vous me l'aviez demandé. Je gardai la tête baissée. Je vous entends encore me dire alors de me laisser tomber avec vous. Yseut, amie, n'est-ce pas vrai ? Vous êtes tombée doucement à terre et vous avez ouvert pour moi ces jolies cuisses entre lesquelles je me suis laissé tomber, sous les yeux de tout le monde. Grâce à cette ruse, je le sais, Yseut, vous avez été innocentée le jour où vous avez prêté un serment solennel en justice, devant la cour du roi[2]. » La reine l'écoute attentivement et ne perd pas un mot de ce qu'il dit. Elle le regarde, soupire profondément et ne sait plus

Jo vinc aprés, ke mot ne soi,
Mais si cum je oi esté un poi,
Si aparceu le umbre le roi
Ke seet a le pin ultre moi.
De l'autre part venistes vus.
Certes je ere dunc poërus,
Kar je dutoie, ço sachez[a],
Ke vus trop vus hastisez.
Mais Deus nel volt[b], sue merci !
Le umbre veïstes ke je vi,
Si vus en traisistes arere,
E vus mustrai ma praiere :
Ke vus al rai me acordissez,
Si vus fare le puüssez,
U il mes guages aquitast
E del regne aler me lessast.
Pur tant fumes lores sauvez :
E al rei Marc fu acordez.
« Isolt, membre vus de la lai
Ke[c] feïtes, bele, pur mai ?
Quant vus eisistes de la nef,
Entre mes bras vus tinc[d] suëf.
Je me ere ben desguisee,
Cum vus me avïez mandé.
Le[e] chef tenei mult enbrunc ;
Ben sa quai me deïstes dunc[f] :
Ke od vus me laissasse chaïr.
Ysolt amie, n'est ço vair ?
Suëf a la terre chaïstes
E voz quissettes me aüveristes
E m'i laissai chaïr dedenz,
E ço virent tuz les genz.
Par tant fustes, ce je le entent,
Ysolt, guari al jugement[g]
Del serment e de la lai
Ke feïstes en la curt le rai. »
La raïne le entent e ot
E ben ad noté chescun mot.

que dire, car il ne ressemble pas à Tristan, ni de visage, ni d'allure, ni de mise. Mais en l'écoutant, elle doit convenir qu'il dit la vérité dans le moindre détail. Elle en est toute désemparée et ne sait que faire. Ce serait une folie de se laisser duper en le prenant pour Tristan, alors qu'elle est persuadée, à le voir, qu'il s'agit d'un autre. De son côté, Tristan s'aperçoit bien qu'elle ne le reconnaît pas du tout.

Tristan dit alors : « Dame reine, vous avez fait preuve d'une grande noblesse de cœur, quand vous m'avez aimé sans me dédaigner. Certes, maintenant je me plains de votre déloyauté. Désormais, je vous vois distante et dissimulée. Je vous accuse de trahison. Mais naguère, ma bien-aimée, j'ai connu des jours où vous m'aimiez d'un véritable amour : quand le roi Marc nous eut bannis et chassés de sa cour, nous sortîmes de la grande salle main dans la main. Nous sommes alors partis dans la forêt où nous avons trouvé un magnifique abri. Il était creusé dans un rocher. L'entrée était étroite mais l'intérieur formait une salle parfaitement voûtée, si belle qu'on l'eût dite façonnée par l'homme. La pierre était admirablement creusée[1]. C'est dans cette grotte que nous avons vécu aussi longtemps que nous sommes restés dans les bois. Husdent, mon chien que j'aimais tant, je l'ai dressé à ne plus aboyer[2]. Grâce à mon chien et à mon autour, chaque jour, je ramenais du gibier pour nous nourrir.

Ele l'esguarde[a], del quer suspire,
Ne set sus cel ke puisse dire,
Kar Tristran ne semblout il pas
De vis, de semblanz ne de dras.
Mais a ço ke il dit ben entent
Ke il dit veir e[b] de ren ne ment.
Pur ço ad el quer grant anguisse
E ne set ke faire puisse.
Folie serrait e engain
A entercer le pur Tristran,
Quant ele vait e pense e creit
N'est pas Tristran, mais autre esteit ;
E Tristran mult ben se aparceuit
Ke ele del tut le mescunuit.
Puis dit aprés : « Dame reïne,
Mult fustes ja de bon orine,
Quant vus me amastes seinz desdeing.
Certes de feintise ore me pleing.
Ore vus vai retraite e fainte,
Ore vus ai jo de feinte ateinte.
Mais jo vi ja, bele, tel jur
Ke vus me amastes par amur.
Quant rei Marce nus out cunjeiet,
E de sa curt nus out chascez,
As mains ensemble nus preïsmes
E hors de la sale en eissimes
Al forest puis en alames
E mult bel liu i truvames.
En une roche fu cavee ;
Devant ert estraite le entree ;
Dedenz fu voltisse[c] e ben faite,
Tant bele cum se fust purtraite ;
Le entaileüre de la pere
Esteit bele de grant manere.
En cele volte cunversames,
Tant cum en bois nus surjurnames.
Hudein, mun chen ke tant oi cher,
Iloc le afaitai senz crïer.
Od mun chen, od mun ostëur,
Nus pessoie chascun jur.

« Dame reine, vous savez bien comment nous fûmes ensuite découverts. Le roi lui-même nous trouva, avec le nain qui l'accompagnait. Mais Dieu nous avait protégés puisque Marc trouva l'épée entre nous et que nous dormions loin l'un de l'autre. Le roi ôta son gant et le mit sur votre visage, tout doucement, sans dire un mot, car il avait vu un rayon de soleil vous rougir la figure et la brûler. Puis il se retira et nous laissa, endormis[1]. Ensuite, il cessa de soupçonner qu'il y eût entre nous autre chose que de l'amitié. Il oublia sa rancœur, nous pardonna et nous envoya aussitôt chercher.

« Yseut, souvenez-vous : je vous ai alors donné Husdent, mon chien[2]. Qu'en avez-vous fait ? Montrez-le-moi. » Yseut répond : « Je l'ai toujours, par ma foi, ce chien dont vous parlez. Oui, vous allez le voir tout de suite. Brangien, faites venir le chien. Amenez-le avec sa laisse. » Brangien se lève sans attendre pour aller chercher Husdent qui lui fait fête, puis elle le détache et le laisse aller. D'un bond, le chien s'élance.

Tristan lui dit : « Viens ici, Husdent ! Tu étais à moi, il n'y a pas si longtemps, je te reprends maintenant. » Dès qu'il le vit, Husdent le reconnut aussitôt. Il lui fit fête, cela va sans dire. À ma connaissance, jamais aucun chien n'aurait pu manifester joie plus pure que celle d'Husdent retrouvant son maître, tant il lui témoigna une vive affection. Il courut

« Reïne dame, ben savez
Cum nus aprés fumes trovez.
Li reis meïmes nus trovat
E li naim ke od li[a] menat.
Mais Deus aveit uvré pur nus,
Quant trovat le espee entre nus
E nus rejumes de loins.
Li reis prist le gant de sun poing
E sur la face le vus mist
Tant suëf ke un mot ne dit,
Kar il vit un rai de soleil
Ke l'out[b] hallé e fait vermeil.
Li reis s'en est alez[c] atant,
Si nus laissat dormant.
Puis ne out nul suspezïun
Ke entre nus oüst si ben nun.
Sun maltalent nus pardonat
E sempres pur nus envoiat.
« Isolt, membrer[d] vus dait ben :
Dunt vus donai Huden, mun chen.
Ke en avez fait ? Mustrez le mai. »
Ysolt respunt : « Je le ai, par fai !
Cel chen ai dunt vus parlez.
Certes, ore en dreit le veret.
Brengain, ore alez pur le chen !
Amenez le od tut le lïen. »
Ele leve e en pez sailli,
Vint a Huden e cil joï,
E le deslie, aler le lait.
Cil junst les pez, si s'en vait.
Tristran li dit : « Ça ven, Huden !
Tu fus ja men, ore te repren. »
Huden le vit, tost le cunuit :
Joie li fist cum faire dut.
Unkes de chen ne oï retraire
Ke post merur joie faire,
Ke Huden fist a sun sennur,
Tant par li mustrat grant amur.

vers lui, la tête en l'air : jamais animal n'eut l'air plus joyeux. Il frottait son museau contre Tristan et lui donnait des coups de patte : c'était un spectacle très émouvant[1].

Yseut en fut stupéfaite. Elle eut honte et rougit de voir le chien accueillir joyeusement son maître, dès qu'il eut entendu sa voix. Car Husdent était méchant et peu docile ! Il mordait et faisait du mal à tous ceux qui voulaient jouer avec lui ou le toucher. Personne ne pouvait l'approcher sinon la reine et Brangien, tant il était hargneux depuis qu'il avait perdu son maître qui l'avait élevé et dressé.

Tristan caressait Husdent et le retenait. Il dit à Yseut : « Il se souvient mieux du maître qui l'a dressé et élevé que vous ne le faites de l'amant qui vous a tant aimée. Il y a une grande noblesse chez le chien et, chez la femme, une grande déloyauté[2]. »

À ces mots, Yseut blêmit ; elle frémit d'angoisse et devint moite de sueur. Tristan lui dit : « Dame reine, vous étiez pourtant d'une grande loyauté.

« Vous souvenez-vous du jour où, alors que nous étions couchés dans le verger, le roi survint, nous découvrit et se retira aussitôt ? Il médita une cruelle vengeance et projeta de vous tuer, tant il était jaloux. Mais Dieu l'en empêcha, loué soit-il ! Car je m'en aperçus à temps. Ma bien-aimée, il fallut nous séparer : le roi voulait nous livrer à l'infamie !

Sur lui curt, leve la teste,
Unc si grant joie ne fist best.
Bute[a] del vis, fert del pé :
Aver en poüst l'en gran pité.
Isolt le tint a grant merveille ;
Huntuse fu, si devint vermaille
De ço ke il si le joï[b],
Tantost cum il sa voiz oï,
Kar il ert fel e de putte aire
E mordeit e saveit mal faire
A tuz ices ki od lu jüoent
E tuz ices ki manïoent ;
Nul n'i poeit se acuinter,
Ne nul nel poeit manïer
Fors sul la raïne e Brengain,
Tant par esteit de mal maine,
Depuis ke il sun mestre perdi
Ki le afaitat e ki le nurri.
Tristran joïst Huden e tient,
E dit a Ysolt : « Melz li suvient
Ke jo le nurri, ke[c] le afaitai
Ke vus ne fait, ki tant aimai.
Mult par at en chen grant franchise
E en femme grant feintise. »
Isolt l'entent e culur mue,
D'anguisse[d] fremist e tressue.
Tristran li dit : « Dame reïne,
Mult sulïez estre enterine.
« Remembre vus cum al vergez
U ensemble fumes cuchez,
Li rais survint, si nus trovat
E tost arere returnat ?
Si pensa grant felunnie,
Occire vus[e] volt par envie ;
Mais Deus nel volt, sue merci !
Kar je sempres m'en averti.
Bele, dunc nus[f] estot departir,
Kar li rais nus volt hunir.

Alors vous m'avez donné votre anneau d'or pur, finement travaillé. Je l'ai pris et je suis parti en vous recommandant à Dieu[1].

— Apportez-m'en la preuve, dit Yseut, et je vous croirai. Avez-vous l'anneau ? Montrez-le-moi. » Il retire l'anneau de son doigt et le lui tend. Yseut le prend et le contemple : elle éclate alors en sanglots, se tord les mains de douleur et croit perdre la raison : « Hélas ! s'écria-t-elle, pauvre de moi ! J'ai perdu mon ami pour toujours, car je sais bien que, s'il était vivant, personne d'autre ne posséderait cet anneau. Maintenant sa mort ne fait aucun doute pour moi. Hélas ! jamais je ne m'en consolerai ! » Mais en la voyant pleurer, Tristan fut saisi d'une juste pitié.

Alors il lui dit : « Dame reine, vous êtes belle et loyale. Désormais, je ne me cacherai plus, vous me verrez tel que je suis et me reconnaîtrez à ma voix. » Il changea sa voix et parla naturellement.

Yseut le reconnaît aussitôt, se jette à son cou et lui baise les yeux et le visage.

Tristan, au comble du bonheur, dit alors à Brangien : « Donnez-moi de l'eau, ma belle ! Je vais laver mon visage qui est tout barbouillé. »

Aussitôt Brangien apporte de l'eau et Tristan s'empresse de se laver la figure. Il nettoie la sueur et la teinture laissée par le suc de la plante. Il retrouve sa véritable apparence. Yseut l'étreint.

Lores me donastes vostre anel
De or esmeré, ben fait e bel.
E je le reçui, si m'en alai.
E al vair Deu vus cumandai. »
Isolt dit : « Les ensengnez crei.
Avez le anel ? Mustrez le mei. »
Il trest le anel, si li donast ;
Ysolt le prent, si le esguardast,
Si se escreve dunc a plurer,
Ses poinz detort, quidat desver :
« Lasse ! fait ele, mar nasqui !
En fin[a] ai perdu mun ami,
Kar ço sai je ben, si il vif fust,
Ke autre hume cest anel ne ust ;
Mais ore sai jo ben ke il est mort.
Lasse ! Ja meis ne averai confort ! »
Mais quant Tristran plurer la vait
Pité le en prist[b], e ço fu droit.
Puis li ad dit : « Dame raïne,
Bele estes e enterine.
Dés ore ne m'en voil més cuverir,
Cunuistre me frai e oïr. »
Sa voiz müat, parlat a dreit.
Isolt sempres s'en aparceit ;
Ses bras entur sun col jetat,
Le vis e les oilz li baisat.
Tristran[c] lores a Brengain dit
E si esjoï par grant delit :
« De l'ewe, bele, me baillez !
Laverai mun vis[d] ki est sullez. »
Brengain le ewe tost aportat
E ben tost sun vis en lavat.
Le teint de herbe e la licur,
Tut en lavat od la süur.
En sa prupre furme revint.
Ysolt entre ses bras le tint.

Elle est si heureuse de serrer son ami entre ses bras qu'elle en perd toute contenance. Elle ne le laissera pas repartir ce soir et elle lui promet un bon gîte, un lit confortable et agréable. Tristan ne demande rien d'autre qu'avoir la reine Yseut, sans plus. Il est joyeux et comblé : il est assuré d'un bon gîte.

Tele joi en ad de sun ami
Ke ele ad e tent dejuste li
Ke ele ne set cument cuntenir ;
Ne le lerat anuit mes partir,
Dit k'i averat bon ostel
E baus[a] lit, ben fait e bel.
Tristran autre chosce ne quert
Fors[b] la raïne Ysolt u ele ert.
Tristran en est joius e lez :
Mut set ben ke il est herbigez[c].

LA FOLIE DE TRISTAN

Version de Berne

ICI COMMENCE L'AVENTURE DE TRISTAN

Tristan est brouillé avec la cour. Il ne sait où aller[1]. . . . . Il craint beaucoup le roi Marc, après ses redoutables menaces : il lui a fait savoir que, s'il réussit à le capturer, ni son intelligence ni sa naissance ne pourront lui sauver la vie. Il lui a causé du tort au sujet de sa femme. Il s'est plaint devant l'assemblée de ses barons de la honte et de l'outrage que Tristan, son neveu, lui a infligés. Il se sent déshonoré par l'offense de Tristan. Le scandale est imminent. Il a fait assembler tous ses barons, leur a exposé l'affaire et leur a révélé le crime de Tristan : « Seigneurs, dit-il, que faire ? Je suis vivement contrarié de ne m'être pas vengé de Tristan et on me prend pour un sot. Il s'est enfui de ce pays et je désespère de le trouver un jour. Que Tristan échappe encore à ma vengeance, cela m'afflige, par saint Odé[2] ! . . . . Si l'un d'entre vous vient à l'apercevoir,

CI CONMANCE DE TRISTAN

Mout[a] est Tritanz mellez a cort,
Ne set o aille ne ou tort.
. . . .
Formant redoute Marc lo roi,
Que rois Mars formant lou menace,
Si viaut bien que Tritanz lou sache :
Se de lui puet avoir saisine,
Mout li vaudra po san n'orine[b]
Que par lui ne reçoive mort :
De sa fame li a fait tort.
Clamez s'an est a son barnage
Et de la honte et de l'otrage
Que Tritanz, ses niés, li a fait.
Honte a de ce qu'il li a fait.
Ne pot mais aler sanz celer.
Ses barons fait toz asanbler
Et[c] lor a bien montree l'ovre ;
Lo mesfait Tritan lor descovre :
« Seignor, fait il, que porrai faire ?
Mout me tornë a grant contraire
Que de Tritan ne pris vangence,
Sel me torne l'an a enfance.
Foïz s'an est de[d] ceste terre
Que je no sai o jamais querre.
C'or mais l'avrai[e] tot jorz salvé,
Se poise moi, par saint Odé !
. . . .
Se nus[f] de vos lou puet parçoivre,

qu'il me le fasse savoir sans faute. Par saint Samson de Cornouailles, qui me le livrerait aurait droit à ma reconnaissance et il m'en serait à jamais d'autant plus cher. » Chacun lui jure de mettre tout en œuvre pour capturer Tristan. Dinas[1], le sénéchal, soupire : il conçoit les plus grandes craintes pour Tristan. Il en a le cœur lourd. Il envoie en hâte un messager à Tristan pour lui faire savoir qu'il a perdu par son imprudence l'affection du roi, qui lui voue une haine mortelle. Tristan va regretter son Beau Plaisir[2] ! Des envieux l'ont découvert : il a été bassement trahi. En apprenant cette nouvelle, Tristan, sachez-le, n'en éprouve aucun plaisir. Il n'ose revenir dans le pays d'où il a souvent dû fuir. Il ne cesse de soupirer et se plaint amèrement de l'absence d'Yseut. Il a bien une Yseut auprès de lui, mais ce n'est pas celle qui fut sa première amie. Il se demande que faire, comment réussir à la faire venir, car il n'ose pas se rendre dans sa contrée. « Ah ! Dieu, fait-il, quelle destinée ! Que cet amour m'a fait souffrir ! Je l'ai toujours accepté sans me plaindre et je ne gémis pas sur ma détresse. Pourquoi m'assaille-t-il ? Pourquoi me blesse-t-il ? Mon Dieu, pourquoi ? qui me semble . . . . . .[3] Ai-je failli à ses exigences ? Assurément, car j'ai abandonné celle qui endure par amour pour moi tant de souffrances, tant de malheurs, d'humiliations et de tourments ! Hélas ! Ah ! quelle tristesse ! pauvre de moi ! . . . .

Faites lou moi savoir sanz faille.
Par saint Sanson de Cornoaille !
Quil[a] me randroit, gré l'an savroie
Et tot jorz plus chier l'an avroie. »
N'i a celui ne li promete
Que[b] a lui prandre entante mete.
Dinas li senechaus sopire :
Por Tritan a au cuer grant ire.
Formant l'an poise en son corage.
Erramant a pris un mesage
Par cui a fait Tritan savoir
Con a perdu par nonsavoir
L'amor del roi quil het[c] de mort.
Mar vit Tritanz son bel deport !
Par envie est aparceüz ;
Mout en a esté deceüz.
Qant Tritanz oï la novele,
Sachiez ne li fu mie bele.
N'ose repairier ou païs,
Sovant en a esté fuitis.
Sovant sopire et mout se dialt
De ce c'o lui nen a Ysiaut.
Ysiaut a il, mais nen a mie
Celi qui primes fu s'amie[d].
Porpanse soi qu'il porra faire,
Con la porra a soi atraire,
Car n'ose aler en sa[e] contree.
« Ha ! Deus, fait il, quel destinee !
C'ai je sofert en tel amor !
Onques de li ne fis clamor
Ne ne me plains de ma destrece.
Porqoi m'asaut ? porquoi me blece ?
Deus ! ce que doit[f] ? qui me sanble
. . . .
. . . .
Don ne fai je ce qu'il demande[g] ?
Nenil, qant celë ai laissiee[h]
Qui a por moi tant de hachiee,
Tant mal, tant honte et tant anui[i].
Las, fait il, ahi[j] ! con je sui
Malaürous et con mar fui
. . . .

Quelle détresse a connue la reine[1] ! Jamais on ne vit si belle amie ! Qu'il n'en soit jamais aimé et soit frappé d'indignité, celui qui l'aime sans ardeur ! Qu'Amour, maître du monde, me donne encore la chance de la voir succomber à mon désir. Il en sera ainsi, certes, s'il plaît à Dieu. Je Le prie de me prêter vie jusqu'à ce que je l'aie retrouvée. Avec une infinie douceur, elle a guéri la blessure que je reçus en Cornouailles, quand j'ai combattu Morholt dans l'île où un navire me conduisit, pour sauver le tribut que lui devaient les gens du pays. C'est mon épée qui ramena la paix[2]. Que Dieu m'accorde de vivre assez longtemps pour la retrouver saine et sauve ! Mon désir le plus cher serait de pouvoir la rejoindre. Que Dieu, s'Il le veut bien, dans Sa grande bonté, lui donne joie et santé, et qu'Il m'accorde honneur et joie, me montre aussi le chemin pour la revoir encore une fois, lui parler, la rencontrer. Dieu, que je suis abattu et désemparé, et qu'on me respecte peu sur cette terre ! Hélas ! que faire dès lors qu'elle est si loin ? Sa pensée me plonge dans le plus grand émoi, nuit et jour, à tout instant. Quand je ne la vois pas, ma raison défaille. Hélas ! que faire ? Je ne sais, car, pour l'amour d'elle, je suis au désespoir. J'aurais droit à son mépris si quelque menace me retenait d'aller la retrouver en secret, ou déguisé en fou mélancolique. Pour la revoir, je vais me faire raser et tondre, à défaut d'un autre déguisement.

Soferte et tante poine aüe !
Ainz si bele ne fu veüe.
Ja n'an soit mais nul jor amez,
Ainz soit tot jorz failliz clamez
Qui de lui amer ja se faint[a] !
Amors, qui totes choses vaint,
Me doint encor quë il avaigne
Quë a ma volanté la taigne !
Si ferai je, voir, se Deu plait[b].
A Deu prige qu'i ne me laist
Morir devant ce que je l'aie[c].
Mout me gari soëf ma plaie
Que je reçui en Cornuaille[d],
Qant a Morhot[e] fis la bataille
En l'ile ou fui menez a nage
Por desfandre lo treüssaje
Que cil devoient de la terre.
A m'espee finé la guerre.
Et Deus me doint encor tant vivre
Que la voie saine et delivre !
Encor avroie je mout chier,
S'a li me pooie acointier.
Et Deus li doint joie et santé,
S'il vialt, par sa doce bonté,
Et il me doint enor et joie
Et si me tort[f] en itel voie
Q'ancore[g] la puisse aviser
Et li veoir et encontrer !
Deus ! con sui maz et confonduz
Et en terre mout po cremuz !
Las ! que ferai, qant ne la voi ?
Que por li sui en grant efroi
Et nuit et jor et tot lo terme.
Qant ne la voi, a po ne derve[h].
Las ! que ferai ? Ne sai que faire,
Que por lui sui en grant afaire[i].
Tenir me porroit por mauvais,
Se por nule menace lais
Que je n'i aille en tapinaje
O en abit de fol onbrage[j].
Por li me ferai rere et tondre,
S'autremant ne me puis repondre.

On me connaît trop bien dans le pays : je serais vite dénoncé, à moins de pouvoir me vieillir et changer de vêtements à volonté. Je marcherai sans arrêt, jusqu'au bout de mes forces. »

Sur ce, il se met en route aussitôt. Il quitte sa terre et son royaume, sans prendre ni haubert ni heaume. Il marche nuit et jour, sans arrêt, jusqu'à la mer. Il est harassé, lorsqu'il atteint le rivage, épuisé aussi, je vous assure, d'avoir longtemps souffert pour l'amour d'Yseut, au point d'en devenir fou à lier[1]. Il change son nom et se fait appeler Tantris[2]. Une fois la mer traversée, il s'éloigne du rivage. Il ne veut pas avoir l'air d'un homme sain d'esprit. Il déchire ses vêtements, égratigne son visage, et frappe tous ceux qu'il voit. Il a rasé ses cheveux blonds. Tout le monde, sur le rivage, le croit fou furieux ; mais personne ne connaît ses desseins. Dans sa main, il tient une massue[3]. Il a l'allure d'un fou : chacun le hue et lui lance des pierres à la tête. Tristan poursuit sa route, sans plus s'arrêter. Il marche longtemps à travers le pays, avec l'unique pensée de conquérir l'amour d'Yseut. Son stratagème le satisfait et rien ne lui semble pénible, hormis l'absence d'Yseut. Il la désire, il la veut. Il ne s'est pas encore rendu à la cour, mais il va y aller coûte que coûte, et se fera passer pour fou afin de parler à Yseut. Le voici arrivé. Pas une porte ne lui reste fermée.

Trop sui el païs coneüz :
Sanpres seroie deceüz,
Se je ne puis changier a gré
Ma vesteüre et mon aé.
Ne finerai onques d'errer[a],
Tant con porrai nes point aler. »
Quant cë ot dit, plus ne demore,
Ainz s'an torne meïsmes l'ore ;
Gerpi sa terre et son roiaume,
Il ne prinst ne hauberc ne hiaume.
D'errer ne fine nuit et jor,
Jusq'a la mer ne prist sejor.
A mout grant poine vint il la[b] ;
Et si vos di qu'il a pieç'a
Tel poine soferte por li
Et mout esté fol, je vos di.
Change son non, fait soi clamer
Tantris. Qant il ot[c] passé mer,
Passez[d] est outre lo rivage.
Ne vialt pas qu'en lo taigne a sage :
Ses dras deront, sa chere grate,
Ne voit home cui il ne bate ;
Tondrë a fait sa bloie crine.
N'i a un sol[e] en la marine
Qui[f] ne croie que ce soit rage ;
Mais ne sevent pas son corage.
En sa main porte une maçue ;
Conme fous va, chascuns lo hue,
Gitant li[g] pierres a la teste.
Tritanz s'en va, plus n'i areste.
Ensinc ala lonc tans par terre,
Tot por l'amor Ysiaut conquerre.
Mout li ert boen ce qu'il faisoit,
Nule rien ne li desplaisoit,
Fors ce qu'il n'estoit o Yseut.
Celi desirre, celi veut[h].
N'a encor pas esté a cort,
Mais or ira, a quel que[i] tort,
Et se fera por fol sambler
Quë a Ysiaut viaut il parler.
Droit a la cort en est venuz,
Onques huis ne li fu tenuz.

Lorsque Tristan se présenta devant le roi, il était bien pauvrement équipé. Sa tonsure laissait son cou dégagé. Il ressemblait à s'y méprendre à un fou : maigre, le visage blafard, barbouillé de noir. Personne dans la grande salle ne soupçonna que c'était le jeune Tristan, l'époux de la sœur de Kaherdin. Il s'était donné bien de la peine pour l'amour d'Yseut. Marc l'appela et lui demanda : « Fou, quel est ton nom ? — Je m'appelle Picous[1]. — Qui est ton père ? — Un morse[2]. — Qui est ta mère ? — Une baleine. J'ai une sœur que je vais vous amener. La jeune fille s'appelle Bruneheut[3]. Elle sera à vous, et moi, j'aurai Yseut. — Si nous échangeons, que feras-tu ? » Tristan s'écria : « Tu as bu ! Entre les nuages et le ciel, avec des fleurs et des roses, à l'abri des frimas, je bâtirai une maison où elle et moi, nous nous protégerons de ce jaloux, que Dieu honnisse[4] ! Je n'ai pas encore fini mon histoire. Roi, dis-moi donc où est Brangien ! Tiens, je te le jure, ma main dans la tienne : de ce breuvage qu'elle versa à Tristan et qui le fit ensuite cruellement souffrir, Yseut ici présente et moi-même en bûmes[5]. Demande-le-lui ! Et si elle prétend maintenant que c'est mensonge, je veux bien admettre que c'est un songe, car j'en ai rêvé toute la nuit. Roi, tu ne sais pas tout encore. Regarde-moi bien en face. Est-ce que je ne ressemble pas à Tantris ? Mets le tris devant le tan et tu trouveras alors Tristan[6]. J'ai fait des bonds et lancé des joncs ; j'ai taillé des bâtons au bord d'une source[7].

Qant[a] Tritanz vint devant lo roi,
Mout par fu[b] de povre conroi :
Haut fu tonduz, lonc ot lo col.
A mervoille sambla bien fol.
[Megres, ateint et[c] neir et pale ;
Ne se perçut nus de la sale
Ke ce fut Tritran le meschin
Ke pris ot la sor Kaherdin.]
Mout s'est mis por amor en grande[d].
Mars l'apele, si li demande :
« Fous, con as non ? - G'é non Picous.
- Qui t'angendra ? - Uns galerous[e].
- De qui[f] t'ot il ? - D'une balaine.
Une suer ai, que vos amoine[g].
La meschine a non Bruneheut.
Vos l'avroiz, et j'avrai Yseut[h].
- Se nos chanjon, que feras tu ? »
Et dit Tritanz : « Tu as beü[i] !
Entre les nues et lo ciel,
De flors et de roses, sanz giel,
Iluec ferai une[j] maison
O moi et li nos defendron
De ce jelus cui[k] Deus doint honte !
Encor n'ai pas finé mon conte.
Rei, kar me dis ou est Brangain.
Tien, je t'afiance en ta main[l] :
Del boivre don dona Tritan,
Don il sofri puis grant ahan,
Moi et Ysiaut, que je voi ci,
En beümes : demandez li !
Et si lo tient or a mançonge,
Don di je bien que ce fu songe,
Car je lo songé tote nuit.
Rois, tu n'iés mie encor bien duit !
Esgarde moi en mi[m] lo vis :
Don ne sanble je bien Tantris ?
[Metez le tris dewaunt le tran[n],
Et vus y truverez Tristran.]
Jë ai sailli et lanciez jons,
En fontainne dolez bastons[o],

J'ai vécu de racines dans les bois et entre mes bras j'ai tenu une reine. Je peux continuer, si je m'en donne la peine. — Tu peux te taire aussi, seigneur Picolet », lui dit le roi[1]. Yseut, gagnée par la honte, ajouta : « Ton histoire peut s'arrêter ici. Tu en as déjà dit bien assez, à mon goût. Maintenant, trêve de plaisanterie !

— Que m'importe votre déplaisir ! Je m'en soucie comme d'une guigne[2]. » Alors tous les chevaliers s'écrient : « Au fou ne t'arrête ni ne te querelle[3] ! » Tristan parle sans retenue ; il aime passionnément la reine Yseut. « Oh ! roi ! dit-il, devant tout le monde. Souviens-toi de ta grande frayeur, quand tu es allé chasser dans le bois et que tu nous as trouvés endormis ensemble, dans la hutte de feuillage, avec mon épée nue, posée entre nous deux. Je faisais alors semblant de dormir car je n'osais prendre la fuite. Il faisait chaud comme au temps de mai. Je voyais un rayon de soleil traverser la hutte. Il brillait sur le visage d'Yseut. Nous étions entre les mains de Dieu. Tu as mis tes gants dans le trou du feuillage, puis tu es parti[4]. Ce fut tout. Je n'ajouterai rien de plus, car elle doit bien s'en souvenir. » Marc regarde alors la reine : elle a la tête baissée et se cache le visage de son manteau : « Fou, maudits soient les marins qui vous amenèrent sur ce rivage, au lieu de vous jeter à la mer ! » Alors Tristan lui répliqua : « Dame, maudit soit ce cocu ! Si vous saviez vraiment qui je suis, si nous

Et en bois vescu de racine ;
Entre mes braz tenu raïne.
Plus diré, se m'an entremet.
- Et taire pois, dans[a] Picolet. »
[Et dit Yseut, kë en out hunte[b] :
« Ici poet ben finir tut cunte.]
Ce poise moi que tant fait as.
Lai or huimais ester tes gas !
- A moi que chaut, s'il vos en poise[c] ?
Je n'i donroie une poujoise[d] ! »
Or dient tuit li chevalier :
« N'a fol baër, n'a fol tancier ! »
[Tristran parole cum il veut ;
Mout amoit la raïne Yseut.
« O Rei ! dit il tut en oyaunt,]
Manbre vos d'une pëor grant[e],
[Qant vus an bois chacer alastes ?]
Dormant ansemble nos trovastes
Dedanz la foilliee, estandu,
Entre nos deus mon branc tot nu !
La fis je sanblant de dormir[f],
Car je n'osoie pas foïr.
Chaut faisoit con el tans de mai.
Par mi la loje vi un rai[g].
Li rais sor sa face luisoit.
Mout faisoit Deus ce qu'il voloit.
Tes ganz botas enz el partuis
Si t'an alas, il n'i ot plus.
Ne je ne voil outre conter[h],
Car il li devroit bien manbrer. »
Marc en esgarde la raïne,
Et cele tint la chiere encline,
Son chief covri de son mantel :
« Fol, mal aient li marinel
Qui ça outre vos amenerent,
Qant en la mer ne vos giterent ! »
Adonques a Tritanz parlé :
« Dame, cist cous ait mal dahé !

étions seul à seule[1] et que vous me voyiez dans la plus grande intimité, aucune porte, aucune fenêtre ne pourrait vous retenir, pas plus que l'interdiction du roi. J'ai encore sur moi l'anneau que vous m'avez donné, quand vint la séparation, à la fin de notre dernier rendez-vous dont le souvenir m'est à juste titre odieux[2]. Maudite soit cette entrevue ! Depuis lors, j'ai vécu souvent une douloureuse errance. Réparez donc, dame, le dommage que j'ai subi, en m'accordant les doux baisers d'un amour parfait ou des étreintes sous la couverture. Vous m'apporteriez assurément une très grande consolation. Sans elle, je ne puis que mourir. Jamais Yder qui tua l'ours n'endura autant de peines et de tourments pour Guenièvre[3], l'épouse d'Arthur, que je n'en ai éprouvés pour l'amour de vous, puisque j'en meurs. Pour vous, j'ai quitté la Bretagne : sans aucun compagnon, je suis allé en Espagne, à l'insu de mes amis, à l'insu même de la sœur de Kaherdin[4]. Après avoir erré si longtemps à travers les mers et les terres, je suis venu vous rechercher. Si je repars ainsi, sans que je vous foute[5], alors j'aurai perdu toute ma joie : qu'on ne croie plus jamais en aucun heureux présage[6] ! » Dans la salle, les murmures vont bon train, on se chuchote à l'oreille : « M'est avis que notre seigneur pourrait bientôt ajouter foi aux propos de ce fou ! » Le roi a demandé qu'on selle les chevaux. Il veut aller voir ses oiseaux chasser les grues dans le

Së estoiez certe de moi,
Se par vos m'avoiez secroi[a]
Et vos saüssiez bien mon estre,
Ne vos tandroit huis ne fenestre[b]
Ne lo conmandemant lo roi.
Encor ai l'anel prés de moi
Que[c] me donestes au partir
Del parlemant que doi haïr.
Maldite soit[d] ceste asanblee !
Mainte dolereuse jornee
En ai puis aüe et soferte.
Car m'estorez, dame, ma perte
En doz baisier de fine amor
Ou enbracier soz[e] covertor.
Mout m'avroiez fait grant confort,
Certes, o autremant sui mort.
Onques Yder qui ocist l'ors[f]
N'ot tant ne poines ne dolors
Por Guenievre, la fame Artur[g],
Con je por vos, car je en mur.
Gerpi en ai tote Bretaigne :
Par moi sui venuz en Espaigne,
Onques nel sorent mi ami
Ne nel sot la suer Caërdin[h].
Tant ai erré, par mer, par terre
Que je vos sui venuz requerre.
Se jë ensin m'an vois do tot
Que l'un en l'autre ne vos bot,
Donc[i] ai je perdue ma joie.
Ja mais en augur nus ne croie ! »
En la sale maint en consoille
Li uns a l'autrë en l'oroille :
« Mien escïant, tost[j] avandroit
Que mes sires cel fol crerroit. »
Li rois a demandé chevaus :
Aler veor vialt[k] ses oisiaus
La de defors voler as grues ;
Pieç'a que n'issirent des mues.

ciel. Il y a longtemps qu'on ne les a sortis de leurs cages[1]. Tout le monde quitte la salle, bientôt déserte, et Tristan s'assied sur un banc.

La reine se retire dans sa chambre au sol lambrissé. Elle appelle sa suivante et lui dit : « Par sainte Estrestine[2], as-tu entendu les propos étonnants de ce fou ? Puisse un mauvais mal lui crever les oreilles ! Avec quelle justesse il a évoqué ma vie passée et celle de Tristan que j'ai tant aimé et que j'aime encore, je ne puis m'en défendre ! Hélas ! il me dédaigne, alors que j'ai du mal à vivre sans lui ! Va chercher le fou et amène-le-moi ! » Brangien s'en va, négligeant de mettre sa guimpe[3]. À sa vue, Tristan se réjouit. « Maître fou, ma dame vous demande ! Vous vous êtes donné bien du mal aujourd'hui pour lui raconter votre vie ! La mélancolie vous trouble l'esprit[4]. Sur mon âme, si l'on vous pendait, on ferait, je crois, une bonne action ! — Bien au contraire, Brangien, on commettrait un crime. Plus fou que moi monte à cheval[5]. — Quels diables aux plumes grises vous ont appris mon nom ? — Ma belle, il y a bien longtemps que je le sais. Sur ma tête naguère aux cheveux blonds, j'ai perdu la raison, mais c'est à cause de vous. Aujourd'hui, en guise de réparation, je ne vous demande rien, ma belle, sinon de faire en sorte que la reine récompense le quart de mon service ou la moitié de ma peine. » Il soupire alors profondément. Brangien l'observe

Tuit s'an issent, la sale est vuie[a],
Et Tritanz a un banc s'apuie[b].
La raïne entra en sa chanbre
Don li pavemanz est de lanbre.
A soi apele sa meschine,
Dit li a : « Por sainte Estrestine,
As tu oï del fol mervoilles ?
Male goute ait il es oroilles !
Tant a hui mes faiz[c] regreté
Et les Tritan, c'ai tant amé,
Et fais encor, pas ne m'an fain.
Lasse ! si m'a il en desdain,
Et si m'an sofre encor a poine.
Va por lo fol, si lo m'amoine ! »
Cele s'an torne eschevelee ;
Voit la Tritanz, mout li agree.
« Dan fol, ma dame vos demande.
Mout avez hui esté en grande
De reconter lui[d] vostre vie.
Plains estes de melancolie.
Si m'aïst Deus, qui vos pandroit
Je cuit que bien esploiteroit !
- Certes, Brangien, ainz feroit mal :
Plus fol de moi vait a cheval.
- Quel deiablë enpané bis
Vos ont mon non ensi apris ?
- Bele, pieç'a que je lo soi.
Par lo mien chief qui ja fu bloi,
Partie est de cestui[e] raison :
Par vos est fors[f]. Lo gerredon,
Hui cest jor, bele, vos demant,
Que me façoiz solemant tant
Que la raïne me merisse[g]
La carte part de mon servise
O la moitié de mon travail. »
Don sopira a grant baail.
Brangien si l'a bien agaitié :
Biaus bras, beles mains et biaux piez

avec attention. Elle remarque que ses bras, ses mains et ses pieds sont d'une extrême beauté ; sa taille est svelte. Elle se dit qu'il a toute sa raison et que ce n'est pas de folie furieuse qu'il souffre, mais d'un mal plus agréable. « Chevalier, seigneur, que Dieu te comble d'honneur et de joie, pourvu que ni la reine ni moi-même qui suis son amie n'en soyons déshonorées ! Pardonne mes propos, je les regrette sincèrement. — Je vous pardonne, cela ne fait rien. » Brangien répond avec courtoisie : « De grâce, poursuis ton histoire : mais cesse de te faire passer pour Tristan. — Je le voudrais bien ; mais le breuvage emporté dans nos bagages[1] m'a si bien ravi le cœur et l'esprit que je n'ai d'autre souci que le service d'amour. Que Dieu me donne de réussir ! Malheur à qui prépara ce philtre[2] ! Ma raison s'est changée en folie. Et vous, Brangien qui l'avez apporté, vous avez bien mal agi. Ce breuvage a été préparé en dépit du bon sens[3], avec un mélange de diverses liqueurs de plantes. Je meurs pour elle, et elle ne ressent rien. Les effets ne sont pas justement partagés, car c'est moi, Tristan, qui suis l'infortuné. » À ces mots, elle l'a reconnu sans l'ombre d'un doute. Elle tombe à ses pieds et, implorant sa pitié, le supplie de lui pardonner son infamie. Tristan la prend par la main, la relève et la couvre de baisers. Il la supplie alors de l'aider sans retard à réaliser ses desseins — elle trouvera bien les moyens — et de faire tout son possible pour cela.

Li voit avoir a desmesure ;
Bien est tailliez par la çainture.
En son cuer panse qu'il est sage
Et a meillor mal que n'est rage[a].
« Chevaliers, sire, Deus t'anort[b]
Et doint joie mais qu'il ne tort
A la raïne a desenor,
Në a moi qui sui de s'amor !
Pardone moi ce que t'ai dit,
Ne m'an poise mie petit.
- Jel vos pardoin, pas ne m'an poise. »
A tant dit Brangien que cortoise :
« Toe merci, porchace t'uevre :
D'autrui que de Tritan te covre.
- Ja si feroie je, mon voil ;
Mais li boivres del trosseroil
M'a si emblé et cuer et sans
Que je nan ai autre porpans
Fors tant quë en[c] amor servir.
Deus m'an doint a boen chief venir !
Mar fu cele ovre appareilliee !
Mon san ai an folor changiee.
Et vos, Brangien, qui l'aportates,
Certes, malemant esploitates.
Cil boivres fu faiz a envers
De plusors[d] herbés mout divers.
Je muir por li, ele nel sant :
N'est pas parti onïemant,
Car je sui Tritanz qui mar fu. »
A cest mot l'a bien conneü,
A ses piez chiet, merci li crie,
Qu'il li pardoint sa vilenie.
Cil[e] la relieve par les doiz,
Si la baisa plus de cent foiz.
Or la prie de sa besoingne
Et qu'el la face sans essoigne,
- Bien s'an porra aparcevoir -
Et qu' ele en face son pooir.

Brangien le prend par la main et c'est côte à côte qu'ils pénètrent tous deux dans la chambre.

Lorsque Yseut le voit, son cœur frémit car elle lui garde une profonde rancune des folles déclarations qu'il a débitées le matin. Tristan la salue avec un grand respect mais sans flatterie, et se risque à lui dire : « Dieu sauve la reine, et avec elle, Brangien, sa suivante ! Car Yseut aurait tôt fait de me guérir : il suffirait qu'elle m'accorde le nom d'" ami ". C'est que je suis son ami et qu'elle est mon amie. Mais l'amour n'est pas également partagé : je souffre deux fois plus qu'elle, et elle n'en éprouve aucune pitié. J'ai connu la faim, la soif, j'ai couché sur la dure, éprouvé les soucis, les tourments du cœur qui me plongeaient souvent dans la détresse. J'ai tout supporté sans désemparer. Mais que Dieu au règne éternel, qui aux noces d'Architriclin[1] fut un échanson assez courtois pour changer l'eau en vin, que Dieu lui inspire de me sauver de cette folie ! » La reine se tait, ne dit mot. Indignée, Brangien l'apostrophe : « Dame, s'écrie-t-elle, quel accueil réservez-vous au plus loyal amant qui n'eut et n'aura jamais son égal ? L'amour qu'il vous porte le met au supplice ! Jetez-vous vite à son cou ! C'est pour vous qu'il s'est fait tondre comme les fous. Dame, écoutez-moi bien, c'est Tristan, je vous l'assure. — Demoiselle, vous vous trompez. Si vous aviez été au port où il arriva ce matin !

Brangien l'an moine par lo poin,
L'uns prés de l'autre, non pas loing,
Et vienent en la chanbre ensanble.
Voit lo Ysiaut, li cuers li tranble,
Car mout lo het por les paroles
Quë il dist hui matin[a] si foles.
Mout boenemant et sanz losange
La salua, a quel qui prange[b] :
« Deus saut, fait cë il, la raïne,
Avoc li Brangien, sa meschine !
Car ele m'avroit tost gari
Por sol moi apeler ami.
Amis sui jë et ele amie.
N'est pas l'amors a droit partie :
Je sui a doble traveillié
Mais el[c] n'an a nule pitié.
Oi fain, oi soif, et oi durs liz[d],
Pansis, pansant, do cuer do piz
Ai soferte mainte destrece ;
N'ai rien mesfait par ma parece.
Mais cil Deus qui reigne sanz fin,
Qui as noces Archedeclin
Lor fu tant cortois botoillier
Que l'eve fist en vin changier,
Icel Deus li mete en corage
Quë el me giet[e] d'icest folage ! »
Cele se taist, qui mot ne sone.
Voit la Brangiens, si l'araisone.
« Dame, fait ele, quel sanblant
Faites au plus loial amant
Qui[f] onques fust ne ja mais soit ?
Vostre amor l'a trop en destroit.
Metez li tost voz braz au col !
Por vos s'est tonduz conme fol.
Dame, entandez que je i di,
Cë est Tritans, gel vos afi.
- Damoisele, vos avez tort.
Car fussiez vos a lui au port
O il ariva hui matin !
Trop a en lui cointe meschin !

C'est un jeune impudent[1] ! Si c'était Tristan, il n'aurait pas fait sur moi des plaisanteries aussi grossières, devant tout le monde. Il aurait préféré être englouti[2] ! — Dame, je l'ai fait pour nous couvrir et pour que tous me croient fou. Je n'ai jamais eu les talents d'un devin. L'amour que je vous porte me fait cruellement souffrir. Vous semblez n'avoir guère de souvenir de Gamarien[3] : il ne voulait que vous et vous enleva. Qui est-ce qui vous délivra ? — Certes, c'est Tristan, le neveu du roi, mais il avait un somptueux équipement. » À ces mots, Tristan se réjouit : il sait qu'il recouvrera son bien, l'amour de la reine, et c'est tout ce qu'il demande. Il l'a si souvent désiré ! « N'ai-je pas quelque ressemblance avec celui qui, seul, sans l'aide de personne, vous a sauvée du danger en coupant le poing à Guimarant[4] ? — Oui, pour autant que vous êtes un homme. Mais, en un mot, je ne vous reconnais pas. — Certes, dame, c'est bien malheureux. J'ai été naguère votre harpeur ; dans votre chambre, je vous ai appris à jouer de la harpe, alors que j'étais très triste et que vous l'étiez encore un peu[5]. La plaie que j'avais reçue à l'épaule — c'est à ce prix que je m'étais sorti du combat[6] —, vous l'avez parfaitement guérie. Vous seule m'avez soigné. Et du venin du cruel dragon — je veux bien être pendu, si je mens —, c'est vous aussi qui m'avez permis d'en réchapper sans dommage[7]. Souvenez-vous, alors que j'étais dans le bain,

Se ce fust il, il n'aüst pas
Hui dit de moi si vilains gas
Oiant[a] toz cez en cele sale.
Miauz volsist estre el fonz de fale !
- Dame, gel fis por nos covrir
Et por aux toz por fous tenir.
Ainz ne soi rien de devinaille.
La vostre amor trop me travaille.
Po vos manbre de Gamarien
Qui ne demandoit autre rien
Fors vostre cors qu'il en mena.
Qui fu ce qui vos delivra ?
- Certes, Tritans li niés lo roi,
Qui molt fu de riche conroi. »
Voit lo Tritans, mout li est buen :
Bien set quë il avra do suen,
S'amor, car plus ne li demande.
Sovant en a esté en grande[b].
« Resanble je point a celui
Qui sol, sanz aïe d'autrui,
Vos secorut a cel besoin,
A Guimarant copa lo poin ?
- Oïl, itant quë estes home.
Ne vos conois, cë est la some.
- Certes, dame, c'est grant dolor.
Ja fui je vostre harpëor
En la chanbrë, del ju menistre,
Tele ore que je fui molt tristre,
Et vos, raïne, encor un poi ;
Car de la plaie que gë oi
Quë il me fist par mi l'espaule
- Si issi je de cestë aule -
Me randistes et sauf et sain.
Autres de vos n'i mist la main.
Del velin del cruiel sarpent
- Panduz soie, se jë en mant -
Me garesistes[c] sanz mehain.
Et qant je fui entrez el bain,

vous avez dégainé mon épée d'acier et en l'essuyant vous avez remarqué l'entaille. Vous avez alors demandé à Pérénis[1] de venir avec la bande de soie grise où était enveloppé l'éclat de métal. Vous avez joint cette pièce à l'entaille. En voyant qu'elles s'ajustaient parfaitement, ce n'est certes pas de l'amour que vous avez éprouvé pour moi ! Dans un transport de fureur, pour me frapper, vous avez saisi l'épée à deux mains et vous vous êtes jetée sur moi, toute courroucée. Mais j'eus tôt fait de vous apaiser en vous révélant l'histoire du cheveu qui me valut tant de souffrances par la suite[2]. Votre mère partagea ce secret : c'est la vérité, je vous le jure. Ensuite, on vous confia à moi. On équipa le navire avec soin. Nous quittâmes le port, mais deux jours plus tard le vent tomba. Il nous fallut naviguer à la rame. Moi-même, j'aidai l'équipage. La chaleur était accablante, nous avions soif. Brangien, ici présente, s'empressa de courir jusqu'aux bagages. Elle commit une méprise sans le vouloir. Elle remplit la coupe du breuvage qui était limpide, sans traces de dépôt. Elle me tendit la coupe et je bus. Ni avant ni après, vous n'avez eu à en pâtir, car vous êtes habile à tromper votre monde. Quant à vous, vous avez fait mon malheur, demoiselle Brangien[3] ! — Vous avez lu de fort bons auteurs ! Vous voulez vous faire passer pour Tristan, que Dieu le protège ! Mais vous repartirez déçu. Avez-vous autre chose à nous raconter ? — Oui, le saut de la chapelle. Lorsqu'on

Traisistes vos mon branc d'acier,
Trovastes l'osche a[a] l'essuier.
Donc apelastes Perenis
O la bande de paile bis,
O la piece iert envolopee.
L'acier joinssistes a l'espee.
Qant l'un acier a l'autre joint,
Donc ne m'amastes vos donc point.
Par grant ire, por moi ferir,
L'alastes a deus poinz saisir ;
Venistes vers[b] moi tote iriee.
En po d'ore vos oi paiee
O la parole do chevol,
Don jë ai puis aü grant dol.
Vostre mere sot ce secroi :
Ice vos[c] afi je par foi.
Don me fustes vos puis bailliee[d].
Bien fu la nés apareilliee.
Qant de havre[e] fumes torné,
Au tierz[f] jor nos failli oré.
Toz nos estut nagier as rains ;
Je meïsmes i mis les mains.
Granz fu li chauz, s'aümes soi[g].
Brangien qui ci est devant toi
Corut en haste au trosseroil[h] ;
Ele meprist estre son voil.
Do buverage[i] empli la cope
Mout par fu clers, n'i parut sope.
Tandi lo moi et je lo pris,
Ainz ne t'iert mal[j] në aprés pis
Car trop savez de la favele.
Mar vos vi onques, damoisele[k] !
- De mout bon maistre avez leü !
A vostre voil seroiz tenu
Por Tritan, a cui Deus aït !
Mais toz en iroiz escondit[l].
Diroiz vos mais nule novele[m] ?
- Oïl, lo saut de la chapele.

vous condamna au bûcher et qu'on vous livra aux lépreux, une âpre discussion, puis une vive querelle s'éleva parmi eux pour désigner celui qui jouirait de vous dans le bois. Le choix tomba sur l'un d'entre eux. Je leur tendis une embuscade, avec la seule aide de Governal. Vous auriez bien dû me reconnaître, car c'est moi qui les fis alors tailler en pièces, sans qu'un seul fût vaincu de ma main. C'est Governal, Dieu le protège, qui leur assena une volée de coups avec les béquilles où s'appuyaient leurs moignons[1]. Nous vécûmes quelque temps dans la forêt où nous avons versé bien des larmes. L'ermite Ogrin vit-il toujours[2] ? Dieu ait son âme ! — De grâce, laissez ce sujet ! Il est mal venu de parler de lui. Vous ne lui ressemblerez jamais. C'est un saint homme et vous n'êtes qu'un vaurien. Vous poursuivez un dessein bien étrange. Votre malhonnêteté en a abusé plus d'un. Je vais vous faire arrêter et vous rendrez compte de votre conduite au roi. — Certes, dame, si le roi savait ce que j'ai fait, je crois que vous le regretteriez. On dit : " Qui sert Amour reçoit en un seul jour magnifique récompense[3]. " Mais si j'en juge par ce que j'entends ici, cet adage ne se vérifie pas pour moi. J'avais une tendre amie, mais maintenant je l'ai perdue, je crois. — Seigneur, qui vous a ainsi troublé la raison ? — Celle qui m'a longtemps aimé et m'aimera encore, si Dieu le veut. Il ne faut pas qu'elle m'abandonne de nouveau. Mais laissez-moi vous parler d'autre chose : le chien

Qant a ardoir fustes jugiee,
Et as malades otroiee,
Mout s'antraloient desrainnant
Et mout duremant estrivant
Li qeus d'aux vos avroit el bois :
A l'un en donerent lo chois[a].
Je n'an fis autre enbuschemant
Fors do Gorvenal solemant.
Mout me deüssiez bien conoistre,
Car je formant les fis lors croistre[b] ;
Ainz par moi n'en fu un desdit,
Més Gorvenal, cui Deus aït !
Lor dona teus cous des bastons
Que[c] s'apooient des moignons.
En la forest fumes un terme
O nos plorames mainte lerme.
Ne vit encor l'hermite[d] Ugrin ?
Deus mete s'ame a boene fin !
- Ce poëz bien laissier ester.
De lui ne fait mie a parler.
Vos nel resanbleroiz oan :
Il est prodom et vos truanz.
Estrange chose avez enprise :
Maint engingniez par truandise.
Je vos feroie mout tost prandre
Et au roi voz ovres antandre.
- Certes, dame, si lo savoit,
Je cuit qu'il vos[e] en peseroit.
L'an dit : qui ainz servi Amor
Tot lo gerredone en un jor.
Selonc les ovres que ci oi[f],
Est ce granz errors[g] endroit moi.
Je soloie ja avoir drue,
Mais or l'ai, ce m'est vis, perdue.
- Sire, qui vos a destorbé ?
- Cele qui tanz[h] jorz m'a amé.
Et fera encor, se Deu plaist.
Ne m'est mestier c'ancor me laist.

est un animal d'étrange nature. Dites-moi donc ! Qu'est devenu Husdent ? Lorsqu'on l'attacha durant trois jours, il refusa de boire et de manger ; mon absence le rendait enragé. On ôta donc le lien solide qui retenait le brachet et on ouvrit le guichet du chenil. Il courut d'une traite pour me rejoindre. — Ma foi, assurément, je le garde et le rendrai à celui auquel je me destine, lorsque nous connaîtrons à nouveau la joie des retrouvailles. — Pour moi, il laisserait Yseut la blonde. Montrez-le-moi tout de suite, pour voir s'il me reconnaîtrait. — Vous reconnaître ! Quelle sottise[1] ! Il se moquerait bien de votre misère, car, depuis le départ de Tristan, il a voulu mordre tous ceux qui l'ont approché. Il gémit dans la chambre à côté. Demoiselle, allez le chercher ! »

Aussitôt, Brangien va détacher le chien. Lorsqu'il entend la voix de Tristan, il fait voler la laisse des mains de la jeune fille qui le conduit. De tout son élan, il court vers Tristan, lève la tête ; jamais animal ne manifesta une telle joie. Il frotte son museau contre Tristan et lui donne des coups de patte. Tout le monde en aurait été attendri. Il lui lèche les mains et jappe de joie. En le voyant, Yseut est bouleversée ; elle redoute que le fou ne soit un enchanteur ou un habile imposteur : Tristan est pauvrement vêtu. Il dit au brachet : « Bénie soit la peine que j'ai mise à te dresser ! Tu ne m'as pas retiré ton affection. Tu m'as fait plus bel accueil

Or vos conterai autre rien :
Estrange nature a en chien.
Queles ! qu'est[a] Hudent devenu ?
Qant cil l'orent trois jorz tenu,
Ainz ne volt boivre ne mangier ;
Por moi se voloit enragier.
Donc abatirent au brechet
Lo bel lïen o tot l'uisset :
Ainz ne fina, si vint a moi.
- Par cele foi que je vos doi,
Certes, jel gart en ma saisine
A celui eus cui me destine,
Q'ancor ferons ensanble joie.
- Por moi lairoit Ysiaut la bloie.
Car lo me mostrez orandroit,
Savoir së il me conoistroit.
- Connoistre ? Vos dites richece !
Po priseroit vostre destrece
Car puis que Tritanz s'an ala,
Home de lui ne s'aprima
Qu'il ne volsist mangier as danz.
Il gent en la chanbre loianz.
Damoisele, amenez lo ça ! »
Brangien i cort, sou desloia.
Qant li brechez l'oï parler,
Lo lïen fait des mains[b] voler
A la meschine qui l'amoine.
De venir a Tritan se poine,
Sore li[c] cort, lieve la teste ;
Onques tel joie ne fist beste !
Boute do grain et fiert[d] do pié :
Toz li monz en aüst pitié !
Ses mains loiche, de joie abaie.
Voit lo Ysiaut, formant s'esmaie,
Craint quë il soit enchantëor
O aucun boen baretëor :
Tritanz ot povre vesteüre.
Au brachet dit : « La norriture

que celle que j'aimais tant. Elle croit que je me joue d'elle. Mais elle va voir le signe de reconnaissance qu'elle m'a donné en m'embrassant, quand nous nous sommes séparés en pleurs : ce petit anneau d'or fin. Il a été mon plus proche compagnon. Souvent je lui ai parlé et demandé conseil. Et lorsqu'il ne pouvait me répondre, j'avais l'impression que tout était perdu pour moi. Avec amour, j'ai souvent baisé cette émeraude et mes yeux se remplissaient alors de larmes brûlantes. »

Yseut reconnaît bien l'anneau et voit la joie du brachet : pour un peu, elle en perdrait la raison. À présent, elle n'a plus aucun doute dans son cœur : c'eſt bien à Triſtan qu'elle parle. « Malheureuse, s'écria-t-elle, quelle insensée ! Ah ! cœur cruel, comment peux-tu vivre encore, alors que tu ne reconnais pas l'être au monde qui a supporté les pires tourments pour l'amour de moi ? Seigneur, pitié, je me repens ! » Elle tombe sans connaissance dans les bras de Triſtan. Brangien observe la scène avec satisfaction. Lorsque Yseut revient à elle, elle étreint Triſtan, couvre de baisers son visage, son nez, sa bouche. « Ah ! Triſtan, seigneur, quel malheur ! que de souffrances endurées pour moi ! Ce serait indigne d'une fille de roi de ne pas vous récompenser maintenant ! Dites, Brangien, qu'allons-nous faire ? — Dame, l'affaire eſt sérieuse. Procurez-lui d'autres vêtements. Il eſt

C'ai mise en toi soit benëoite !
Ne m'as mie t'amor toloite.
Molt m'as montré plus bel sanblant
Que celi cui j'amoie tant.
Ele cuide que je me faigne.
Ele verra la deſtre enseigne
Q'ele me dona en baisant,
Qant departimes en plorant :
Ceſt enelet petit d'or fin.
Mout m'a eſté pruchien voisin.
Mainte foiz ai a lui parlé
Et quis consoil et demandé.
Et qan ne me savoit respondre,
Avis m'iert que deüsse fondre.
Par amor baisai[a] l'esmeraude ;
Mi oil moilloient d'eve chaude. »
Ysiaut conut bien l'anelet
Et vit la joie del brechet
Quë il fait, a poi[b] ne s'anrage.
Or s'aparçoit en son corage,
C'eſt Tritans a cui el[c] parole.
« Lasse ! fait ele, tant sui fole !
Hé ! mauvais cuers, por que ne fonz,
Qant ne conois la rien el mont
Qui por moi a plus de tormant ?
Sire, merci, je m'an repant ! »
Pasmee chiet ; cil la reçoit.
Or voit Brangien ce qu'el voloit.
Qant el revint, es[d] flans l'anbrace,
Lo vis et lo nés et la face
Li a plus de mil foiz baisié.
« Ha ! Tritanz, sire, quel pechié,
Qui tel poine sofrez por moi !
Don mal soie fille de roi,
S'or ne vos rant lo gerredon !
Quelles, Brangien ! quel la feron ?
- Dame, nel tenez mie a gas.
Alez, si li querez les dras.

Tristan et vous, Yseut. On voit bien là que le plus triste s'afflige sans véritable raison[1]. — Comment le rendre heureux ? demanda Yseut. — Aussi longtemps que vous en aurez le loisir, mettez-vous en peine de le servir, jusqu'à ce que Marc revienne de la chasse dans les marais. — Puisse-t-il trouver tant de gibier qu'il ne revienne pas avant huit jours[2] ! » . . . . Sur ces mots, sans faire de bruit, Tristan se glisse sous la courtine : entre ses bras, il tient la reine.

Il est Tritanz et vos Yseut.
Or voit l'an bien qui plus se deut
A molt petitet d'achoison. »
Et dit : « Quel aise li feron ?
- Tandis con vos avez loisir,
Mout vos penez de lui servir,
Tant que Mars veigne de riviere.
- Car la trovast il si pleniere
Qu'il ne venist devant uit jorz ! »
. . . .
A ces paroles, sanz grant cri,
Con vos avez ici oï,
Entre Tritanz soz la cortine :
Entre ses braz tient la raïne.

Récits allemands

XIIe-XIIIe siècle

EILHART D'OBERG

TRISTRANT

Puisque je suis amené à conter une histoire à la demande de personnes ici présentes, je dirai d'abord que c'est avec plaisir que je vais le faire, et du mieux que je pourrai. Il est à craindre, certes — mais j'en prendrai aisément mon parti —, que tel ou tel d'entre nous préfère se dispenser de m'entendre. Ceux dont je parle ne manqueront pas de manifester leur manque de générosité, et ils seront suivis par un certain nombre de personnes qui prendront ombrage de ce récit. Mais elle ne leur profitera pas, cette petitesse de cœur qui les poussera irrésistiblement à se séparer de nous. On sera en droit de leur attribuer des sentiments bas et de les en blâmer ; ils l'auront en effet bien mérité. Je conjure ces gens-là de renoncer définitivement à ces réactions mesquines et de mieux se garder à l'avenir de commettre des bassesses, quelles qu'elles soient. C'est en effet montrer son incapacité à reconnaître les vraies valeurs que d'interrompre un récit qui procure de l'agrément et qui sera utile, s'il trouve un public. Cette histoire est de nature à accroître la faculté de réflexion et la sensibilité ; aussi vais-je la commencer maintenant, si vous voulez bien faire silence. Je me propose en effet de vous conter sans déformer en rien la vérité, en respectant scrupuleusement ce que j'ai trouvé dans le livre qui lui est consacré[1], comment le noble Tristrant[2] vint au monde, ce que fut sa fin, quels prodiges il accomplit, comment il conduisit ses diverses entreprises sur cette terre, de quelle façon cet homme de ressources conquit la noble Isald[3] et comment ils moururent ensuite, lui pour elle et elle pour lui.

Soyez bien attentifs à la signification de cette histoire et ne vous impatientez pas, car voici le début[1].

COMMENT TRISTRANT VINT AU MONDE, TIRÉ DU VENTRE DE SA MÈRE, ET QUELLE ÉDUCATION IL REÇUT

Écoutez bien, je vais vous conter une histoire qui dit la joie et le chagrin et qui parle d'une façon jusqu'ici inconnue du goût des choses d'ici-bas et de l'amour vrai[2]. Soyez-en d'autant plus attentifs. Il y avait autrefois en Cornouailles un roi du nom de Marck[3]. Il était engagé dans une guerre éprouvante contre un noble roi qui régnait, dit-on, sur l'Écosse et sur l'Irlande. Et c'est ici que les choses commencent : le roi Marck, de ce fait, demanda de l'aide dans les pays avoisinants ; beaucoup de vaillants chevaliers s'empressèrent de répondre à son appel, car l'autre, dans son arrogance, menait de fréquentes attaques avec une puissante armée ; il envahissait son pays après avoir traversé la mer et, avec ses alliés, il lui causait de grands dommages. Un puissant roi en fut informé. Il se présenta lui aussi hardiment à Tintaniol[4], accompagné de troupes valeureuses. Il avait nom Rifalin[5], son pays s'appelait le Lonois[6]. Il vint, confiant en ses moyens, au secours du roi Marck et le servit fidèlement comme s'il avait reçu de lui toutes ses possessions en fief. Mais reprenons, si vous le voulez bien : Rifalin avait entendu dire que le roi Marck avait subi de nombreux préjudices. Il partit ainsi pour le pays de Marck et se mit, avec ses troupes, au service de ce dernier comme s'il était tout bonnement son vassal. Il agissait ainsi parce qu'il désirait prendre la sœur de Marck pour épouse. À force de payer de sa personne, il obtint qu'elle devînt sienne. La dame prit alors le roi Rifalin en si grande affection qu'elle s'enfuit avec lui une fois la guerre terminée, quittant ainsi son pays. Elle avait nom Blantzeflur[7]. La dame était déjà enceinte avant leur départ. Lorsqu'ils arrivèrent en pleine mer, elle fut prise de telles douleurs qu'elle n'y survécut pas. L'enfant qu'elle portait lui avait coûté la vie. On ouvrit alors le ventre de la mère et on en tira un garçon, que le roi emmena dans son pays et qui reçut le nom de Tristrant.

La mort de la dame provoqua une grande affliction ; la douleur était générale. On prit l'enfant et on porta le corps de la dame à terre, où elle fut inhumée au milieu des lamentations. Quelle épreuve aurait pu toucher plus durement le roi Rifalin ? Il se tordait les mains et pleurait de désespoir, comme tous ceux qui étaient à ses côtés. Ils se tenaient près du brancard, et leurs cris et leurs pleurs témoignaient avec éloquence de l'affection qu'ils portaient à la dame. Lorsque ce fut terminé, le roi Rifalin remit le nouveau-né, qu'il chérissait, aux soins d'une nourrice. Elle l'éleva jusqu'au jour où il put monter à cheval. À ce moment-là, le roi Rifalin confia l'enfant à un homme du nom de Kurnewal[1], qui était à même de lui procurer une éducation courtoise. Kurnewal lui apprit à jouer de la harpe et à chanter avec art. Jamais enfant ne fut mieux éduqué. Kurnewal ne négligea dans son enseignement rien de ce qui peut apporter estime et réputation. Il lui permit en outre de partager sans restriction les jeux des autres enfants et l'aida à acquérir une belle maîtrise dans différents exercices corporels, lui apprenant à lancer la pierre, à courir et à sauter, à pratiquer la lutte selon les règles et — déjà un apprentissage guerrier — à lancer le javelot de toutes ses forces. Il lui apprit également à faire preuve de largesse, à manier le bouclier en selle, à la manière des chevaliers, et il lui montra comment frapper de l'épée dans les combats. Il lui enseigna aussi à s'exprimer avec distinction et à ne jamais faillir à sa parole et il lui dit que s'il se prenait, par folie, à mentir il serait complètement déconsidéré. Il l'engagea également à être loyal et à veiller avec un soin constant à respecter les manières courtoises comme à allier diligence et réflexion. Il lui recommanda de servir les dames avec ardeur en mettant sa personne et ses biens à leur disposition, ajoutant qu'il devait prendre soin d'observer scrupuleusement les bons usages et de s'imprégner de ce qu'il verrait de mieux de ce point de vue lorsqu'il serait en société. Il lui apprit à faire preuve d'un grand discernement et le mit en garde contre toutes les formes de bassesse. Que dire de plus ? Il lui enseigna ce qu'est le bien, et l'honneur : n'était-il pas lui-même, qu'il en tirât profit ou désagrément, naturellement porté à agir deux fois en bien plutôt qu'une seule fois en mal ?

COMMENT TRISTRANT QUITTA SON PAYS POUR SE RENDRE AUPRÈS DU ROI MARCK, QU'IL NE CONNAISSAIT PAS

C'est ainsi donc que Kurnewal prit soin de l'enfant. Vint le jour où, le garçon ayant acquis de la vigueur et pouvant être exposé aux aléas de l'existence, il le prit à part pour voir comment il réagirait à ses suggestions et lui dit : « Mon jeune seigneur, tu vas demander à ton père — note bien le contenu de ta requête — de te permettre de voir des pays étrangers. Tu connais bien les seigneurs de ce royaume, tous te sont acquis, mais cela ne doit pas te dispenser de visiter d'autres pays. » Le bel adolescent se rendit alors auprès du roi, son père, et lui présenta en termes choisis cette requête : « Père bien-aimé, aie la bonté de me laisser partir. J'aurais préjudice à attendre plus longtemps. Je veux voir d'autres pays. Peu de gens me connaissent en dehors de ceux qui se trouvent à ta cour. Tous ici sont empressés à me servir, mais en côtoyant de nouvelles personnes dans les circonstances diverses de la vie j'enrichirai mon expérience. L'idée n'est-elle pas bonne ? Je ne pense pas que cela puisse me nuire de m'imposer une telle discipline et de m'informer dans mes jeunes années de la façon dont l'on vit dans d'autres pays. Aussi, père bien-aimé, accorde-moi dans ta bienveillance ce que je te demande et donne-moi les moyens de quitter ce lieu. Je suis resté trop longtemps à tes côtés.

— Mon cher fils, je ferai volontiers selon ton désir », lui répondit le roi Rifalin. Il s'adressa à son intendant et lui demanda de bien vouloir procurer à Kurnewal tout ce que celui-ci lui demanderait. L'intendant se rendit aussitôt à cette invite et fit parvenir à Kurnewal ce dont ce dernier avait besoin. Pour composer l'escorte, Kurnewal choisit parmi les personnes de la cour huit écuyers de belle prestance et deux comtes se distinguant par leurs qualités. Tous acceptèrent de bonne grâce. Ils firent aussitôt leurs préparatifs dans la joie et l'entrain. On équipa à souhait pour leur voyage un navire pourvu de logements agréables, et on y porta en grande quantité l'argent et l'or dont ils pourraient avoir besoin ; quant aux objets de valeur, aux riches habits et à tout ce dont l'on désire encore disposer pour tenir son rang, le roi en fit char-

ger plus qu'il ne fallait. Il pouvait le faire sans dommage, car il disposait d'une grande fortune. Du reste, c'est de grand cœur qu'il s'y prêta. Quand ce fut chose faite, le seigneur Tristrant, suivi de ses compagnons, prit congé de son père, et ils embarquèrent. On leva la voile ; le vent leur était favorable et les emporta. Tristrant fit installer une écurie, où furent rassemblés tous les chevaux. Ainsi, une fois la traversée terminée, dès qu'ils auraient accosté, ils pourraient à nouveau monter en selle et chevaucher par le pays. Voilà comment cette petite troupe quitta le Lonois, traversa la mer et arriva en Cornouailles, où personne ne les connaissait.

Lorsqu'ils commencèrent à se déplacer dans le pays du roi Marck, où ils étaient donc de parfaits étrangers, le seigneur Tristrant pria très amicalement tous les siens de veiller soigneusement à ne pas dire de quel pays ils venaient et quel était son lignage, ce à quoi chacun acquiesça. Il les conjura de ne rien révéler non plus sur eux-mêmes, si on les interrogeait sur leur condition. « Je ne concède à aucune personne de ce pays, ajouta-t-il, le droit d'être au fait de mes origines. » Ayant pris ces dispositions, Tristrant se rendit auprès du roi, qui lui fit un accueil très chaleureux quand il se présenta à lui. Tristrant le remercia en des termes fort bien choisis, puis il lui tint ce propos : « Seigneur, j'aimerais rester auprès de vous, si vous voulez bien de moi. Je souhaite me mettre à votre service, car j'ai entendu vanter les grands mérites de votre cour. — Soyez donc le bienvenu », répondit le puissant roi, qui demanda que l'on fît venir au plus vite le sénéchal, ordre qui fut promptement exécuté.

Lorsque le sénéchal fut arrivé, le roi remit le jeune homme en sa garde. Ce seigneur, un homme généreux, prit Tristrant par les mains et, s'adressant à la ronde, il commanda aux officiers de la cour de le traiter amicalement. Il invita le maréchal à lui témoigner plus d'égards qu'à quiconque. Je crois que le maréchal, qui n'était pas en reste de courtoisie, n'y manqua pas. Le sénéchal dont nous parlons était fort aimé du roi ; il ne lui présentait les plats qu'à l'occasion de grandes fêtes, mais le roi ne lui en tenait pas rigueur, car c'était un prince de haute naissance. Le roi l'avait choisi pour qu'il dirige son pays et veille en son nom au gouvernement et à l'honneur du royaume, ce qu'il faisait maintenant depuis longtemps. J'ajouterai que c'était un prince originaire du royaume, qu'il avait la haute main sur toutes les affaires de la cour et qu'il s'appelait Tinas. Son château portait le nom de

Lican[1]. Tinas était toujours désireux de faire au mieux, il était courtois et puissant, et il en apporta constamment la preuve par la façon dont il sut veiller sur l'adolescent. Il demanda aux membres de la cour de se montrer bienveillants envers celui-ci et de lui épargner tout désagrément, ajoutant qu'il le leur rendrait à tous généreusement. De son côté, le jeune garçon acquit grâce à ses belles qualités une grande réputation ; il n'omettait pas en effet de cultiver ce qui peut valoir de l'honneur. Rien ne pouvait l'en détourner, à aucun moment. Et c'est ainsi qu'il passa ses dernières années d'adolescence à la cour du roi Marck, sa valeur ne cessant de grandir et sa réputation de croître, et qu'il atteignit le stade où il lui devenait possible de se faire adouber — comme tout l'y invitait —, s'il en avait le désir.

TRISTRANT FUT FAIT CHEVALIER AU MOMENT OÙ MORHOLT FIT PARVENIR LE MESSAGE QUE L'ON VA RAPPORTER

Il y avait en Irlande un seigneur qui se nommait Morholt[2]. Il avait la force de quatre hommes, ce qu'il avait souvent prouvé. Chacun pourra donc se persuader qu'il était fort redoutable. Il avait abattu nombre d'adversaires. Le couple royal était ainsi à l'abri du déshonneur. Morholt était un guerrier hors du commun. Il avait plié à la loi de son souverain tous les pays avoisinants. Il n'y avait aucune terre alentour que le preux n'eût soumise et contrainte de payer tribut au roi, excepté la seule Cornouailles. Tous les autres royaumes, il les avait asservis, mais le roi Marck, dans sa jeunesse, ne se souciait pas de lui. Cela ne plaisait guère à Morholt, qui pensait que, s'il ne pouvait pas l'asservir, sa réputation en souffrirait. Aussi décida-t-il de prendre la mer avec une puissante armée, d'attaquer le roi Marck et de l'assujettir afin de rapporter à son seigneur le tribut de ce royaume. Il rassembla en conséquence une grande troupe de vaillants guerriers. Avant son départ, il s'adressa au roi en ces termes : « Je suis très contrarié que Marck ne veuille pas se résoudre à te payer tribut comme les autres. De deux choses l'une : ou bien je ferai pleurer les femmes dans tout son royaume, ou j'y laisserai ma vie. Marck sera contraint et forcé de t'envoyer le

tribut dans le déshonneur, ou je lui porterai un coup qui lui fera regretter de ne pas avoir compté de longue date parmi tes tributaires. » Il était, je vous l'assure, enflammé par la colère, et c'est sous l'empire de celle-ci qu'il prit la mer.

La traversée effectuée, il n'adressa à Marck que ce bref message : il devait lui verser un tribut pour son pays, tribut qu'il avait eu l'audace insigne de ne pas acquitter pendant cinquante ans[1]. Il ajoutait : « Si un de ses hommes ose m'affronter — un homme qui serait d'assez haute naissance pour être l'un de mes pairs —, je me battrai contre celui-là et j'apporterai ainsi la preuve que Marck doit payer le tribut à mon seigneur. S'il refuse, je lui ferai une nouvelle proposition, qu'il devra accepter s'il ne veut pas perdre son royaume : il lui faudra combattre contre moi et mes troupes. S'il parvient à me résister, je le tiendrai quitte et je prendrai le chemin du retour. Dites-lui aussi quel est le tribut que j'exige : je veux un enfant sur trois parmi ceux qui sont nés dans son royaume il y a quinze ans. S'il ne lui plaît pas de me les donner, j'irai les prendre moi-même sans plus attendre, garçons ou filles, laïcs ou clercs, pauvres ou riches. Des garçons, je ferai mes serfs ; quant aux filles, je les mettrai dans mon bordel pour qu'elles me rapportent matin et soir de belles pièces de monnaie. »

Lorsque l'émissaire se fut présenté à Marck et lui eut transmis ce message, le roi Marck leva les yeux vers Dieu et le prit douloureusement à témoin de cette atteinte inouïe à son honneur. Il dépêcha des messagers à la ronde, leur commandant de se rendre auprès des princes du royaume. Il eut tôt fait de les convoquer à la cour pour qu'ils pussent entendre de sa bouche quelle était la terrible épreuve dont Morholt le menaçait. Pendant ce temps, Tristrant tenait ces propos à Kurnewal : « Mon cher précepteur, écoute-moi ; j'ai grand besoin de ton conseil. Que dois-je faire selon toi dans une telle situation ? L'arrogance dont fait preuve ce guerrier m'est intolérable. Si personne ne l'affronte, je combattrai contre lui. Que Dieu m'aide à faire ce qui convient ! Mais de quelle façon dois-je m'y prendre ? » Laissant parler sa raison, Kurnewal lui répondit : « Si mon avis pouvait vous être de quelque secours je vous le donnerais plus volontiers qu'à quiconque, sachez-le bien. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous renonciez à ce duel. — Non, mon maître, ne me détourne pas de ce projet. Il se peut fort bien que le sort nous soit favorable et que nous en tirions profit et honneur. En revanche, nous ne pourrions jamais effacer la honte qui nous atteindrait si l'autre

repartait d'ici sans que personne l'ait affronté[1]. — Je vous suivrais volontiers, répondit Kurnewal, son vassal, si je pouvais être sûr que l'entreprise tourne à votre profit. Mais quoi qu'il doive advenir, qu'il en sorte du bon ou du mauvais, je vais, connaissant votre état d'esprit, vous aider dans la mesure de mes moyens. Que Dieu, qui fit le jour et la nuit, vous accorde son secours ! Je ferai ce que vous désirez. Et puisque je ne peux pas vous en détourner, voici le conseil que je vous donnerai. Demandez au roi qu'il vous fasse chevalier selon la coutume de sa cour. » Cette suggestion plut beaucoup au jeune homme, qui la mit en pratique de la façon que voici.

Prenant le sénéchal par la main, le seigneur Tristrant se présenta devant le roi. « Seigneur, dit-il alors, à supposer que je vous aie assez bien servi pour le mériter, j'aimerais devenir chevalier si vous consentiez à m'y aider. — Le moment n'est pas encore venu, répondit le roi, tu peux bien attendre une année de plus. — Seigneur, je vous l'assure, ce n'est pas trop tôt. Une chose ne fait absolument aucun doute : si je veux acquérir quelque réputation, il me faut commencer de bonne heure et poursuivre sans relâche. J'ai très envie d'être adoubé, et je n'y renoncerai pas. Je n'aurais de cesse de rechercher la gloire dès lors que la possibilité m'en serait donnée. » Le roi, en cela bien avisé, commanda alors qu'on lui procurât tout ce dont il avait besoin et que ceux que Tristrant souhaitait voir adouber à ses côtés y fussent tous admis. Soixante écuyers de chevaliers confirmés reçurent ainsi l'épée. On vit aussi arriver en l'espace de sept jours une foule de fiers guerriers, qui accompagnaient les princes. Tristrant se rendit à la cour, suivi de tous les nouveaux chevaliers. Lorsqu'ils entrèrent dans la grande salle, les personnes présentes dirent que Tristrant dépassait tous les autres en beauté. Tous en convenaient sans dépit.

Lorsque les plus hauts barons du royaume furent arrivés pour l'assemblée exceptionnelle à laquelle le roi les avait convoqués, Marck s'adressa à eux et leur exposa la situation douloureuse dans laquelle le mettait le message qu'il avait reçu. « Je vous ai demandé de venir, leur dit-il, pour connaître votre sentiment. Soyez assurés que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous permettre de mettre en œuvre la solution qui aura vos préférences. Jamais, depuis que je suis sorti de l'enfance, je n'ai appris chose aussi affligeante. S'il y a ici quelqu'un qui soit prêt à affronter le

redoutable Morholt, je le récompenserai si largement qu'il sera riche à jamais. » Ils allèrent tous alors délibérer entre eux, mais il ne se trouva personne qui fût disposé à entreprendre le duel. Tristrant se joignit alors à eux et leur demanda pourquoi ils restaient là si longtemps à débattre. Un prince lui répondit : « Personne d'entre nous ne réussit à trouver parmi ses hommes un chevalier assez intrépide pour se battre contre Morholt, et pourtant les bons guerriers et les rudes combattants ne manquent pas ici. Mais il faut dire aussi que l'autre s'entend à ce genre de chose. L'affronter, c'est s'exposer à ce que le combat, si juste soit-il, se termine mal, et c'est courir un grand danger. — J'en prends le risque, dit alors le seigneur Tristrant, je vais l'affronter sans attendre. Je veux être votre champion. Dieu, mon Seigneur, m'accordera peut-être l'honneur de faire en sorte que le duel, si l'autre l'accepte et ne me tue pas tout de suite, prenne une tournure qui déplaise à mon adversaire et lui fasse abandonner le combat. » Il pria instamment ses interlocuteurs de l'aider à faire aboutir sa requête auprès du roi, à qui il allait demander la permission de combattre seul contre leur terrible adversaire. Ils admirent tous qu'à supposer que le roi le laissât combattre il était de taille à réaliser son projet et à affronter Morholt.

Tous se réjouirent de cette déclaration, et pourtant ils étaient tous très inquiets à l'idée de laisser peser sur un jeune homme le poids d'une entreprise aussi difficile. Mais finalement ils décidèrent, après en avoir débattu, qu'il valait mieux faire ainsi plutôt que de rester totalement passifs. Ils allaient s'en remettre au sort, la victoire serait peut-être de leur côté. « Les choses se passeront bien pour nous, dit Tristrant, le vaillant guerrier, je sens en moi-même que mon adversaire n'aura pas l'occasion de me faire un mauvais parti. Toutefois, ne parlez pas trop vite de moi à mon seigneur, attendez plutôt qu'il vous promette de laisser combattre contre ce guerrier quiconque sera prêt à relever le défi. » Après avoir noté ce qu'il souhaitait, ils se rendirent auprès du roi et, lui ayant demandé un entretien, ils lui dirent : « Seigneur, il y a ici un homme qui veut affronter Morholt s'il en obtient la permission. Vous pouvez sans difficulté la lui donner. — Tout ce qu'il désire légitimement lui sera entièrement accordé », répondit le noble roi, qui demanda alors de qui il s'agissait. Un puissant seigneur lui dit : « Seigneur, promettez-lui sans réserve aucune qu'il sera assuré d'obtenir de vous la permission de combattre, quelles que soient ses origines. — Je pro-

mets au nom de ce qui est bon et juste que je la lui donnerai avec grand plaisir. Il pourra compter sur mon soutien. C'est la vaillance qui parle en lui. » Sans tarder davantage, ils lui révélèrent alors qu'il s'agissait du jeune Tristrant.

Les messagers réagirent aussitôt et dirent que leur maître n'affronterait pas une personne qui ne serait pas de son rang. Le jeune Tristrant n'en conçut guère d'embarras et leur déclara : « Écoutez bien, vous allez savoir qui je suis. Blantzeflur, ma mère, était à n'en pas douter de noble naissance. Quant à mon père, il s'appelle Rifalin. Je viens du Lonois et je suis le fils de la sœur de Marck. » Le roi en ressentit alors de la joie et de la tristesse. De la joie, parce qu'il savait maintenant que Tristrant était le fils de sa sœur. Mais il était fort triste à l'idée que celui-ci allait tenter si jeune une entreprise aussi périlleuse. Le roi dit alors à son neveu bien-aimé : « Renonce à ce duel et ne t'expose pas au danger si tu veux m'être agréable. — Pourquoi, mon oncle ? Sache bien que l'on tiendrait alors pour couards les gens de ce pays. — En quoi cela peut-il te tourmenter ? — Cela m'offenserait. — Mais l'épreuve qui t'attend est redoutable ! — Que faire d'autre ? — As-tu honte pour moi ? — Oui, de fait. — Tu n'as pas lieu d'avoir honte pour moi, ici, en ce pays. Même s'il est aussi le tien, tu n'as pas à prendre cette affaire en charge[1]. — Je ne peux pas m'y soustraire. — Tu le peux fort bien. — Non, je ne le peux pas. — Hélas ! Pourquoi a-t-il fallu que tu vives ce jour ? — Regrettez-vous ce qui s'est passé ? — Oui, en vérité ! — Pourquoi ? — Tout ce que je te demandais de faire, tu le faisais ! — Il en va toujours de même. — Alors, renonce à ce combat ! — Non, en aucun cas je n'y renoncerai, quoi qu'il puisse m'arriver. » C'est en ces termes résolus que le valeureux héros signifia son refus de céder. Toutes les prières ne servirent de rien. Irrité par cette résistance opiniâtre, le roi dit devant tous en lui jetant des regards courroucés : « Tu peux en être sûr, tu ne combattras pas. »

Alors Tristrant, ce modèle de loyauté, rappela au roi qu'il avait promis à ses fidèles de le laisser affronter Morholt en combat singulier. Il ne manqua pas non plus de prendre solennellement à témoin le prince qui avait reçu cette assurance. Il réussit ainsi à imposer sa volonté de combattre. « Il est tout de même étonnant, dit le roi à son neveu, que tu veuilles ainsi perdre la vie pour une cause qui ne te concerne pas. — S'il me tue, qu'y aura-t-il à redire, seigneur ? L'alternative, pour moi, est de mourir ou de conquérir la gloire.

— Non pas, mon neveu, songe à préserver ta vie ! — Même si j'étais sûr de mourir de sa main, je préférerais cette issue plutôt que de le laisser avoir le plaisir de constater que personne ne veut l'affronter. — J'en fais mon affaire, dit le puissant roi. — Non, assurément, cela me revient, répliqua le valeureux Tristrant, j'ai résolu de livrer ce combat, il n'en ira pas autrement. » Le roi fit alors dire au redoutable Morholt de se rendre sur une île non loin du rivage. Ce que Morholt avait demandé allait se réaliser pleinement : Tristrant l'affronterait dans un délai de trois jours. Marck lui fit aussi savoir qu'il apporterait le tribut ; Morholt pourrait alors s'assurer de la nature de celui-ci et, s'il parvenait à se l'approprier par la menace ou par la négociation, il pourrait l'emporter dans son pays. Marck demandait une réponse.

Les messagers furent dépités d'entendre le roi parler ainsi. Ils repartirent en hâte et se rendirent à l'endroit où ils devaient retrouver Morholt. Écoutez ce que celui-ci leur dit lorsqu'il les vit arriver : « Quel message m'envoie le puissant roi ? — Il est question de combat singulier, et de rien d'autre. — Est-ce vrai ? — Absolument vrai. — Où doit-il avoir lieu ? — Tout près d'ici, sur une île. — Dites-moi encore, quand aura-t-il lieu ? — Après-demain matin, selon son souhait. — Quel sera mon adversaire ? Dites-le-moi. — L'un d'entre eux, celui qui t'adresse ce message et qui est le neveu de Marck. Il vient d'être armé chevalier. » À cette nouvelle, Morholt entra dans une grande colère, il se mit à pousser des cris aussi retentissants que le son de trompes qui accompagne la marche d'une forte armée tant il était effaré qu'on ose l'affronter. À l'aube du troisième jour, Morholt se prépara au combat, puis il se rendit à l'endroit convenu. Marck était venu aussi, comme il se devait, accompagné d'une troupe imposante, et attendait sur le rivage. Ils mirent alors pied à terre et plantèrent leurs tentes. Le campement installé, Marck fit apporter une bonne armure à laquelle il tenait beaucoup et la donna à Tristrant. Il arma de sa propre main le jeune homme. N'était-ce pas un beau geste d'amitié et la marque d'une réelle affection ? Marck fit amener un cheval de Castille de bonne race et de grande valeur, revêtu d'un joli harnachement finement incrusté d'or de Vérone. La bride, faite à ravir, portait des parements d'argent rehaussés d'or rouge. Le puissant roi en fit don affectueusement à son neveu, ainsi que d'une épée de bonne largeur à laquelle l'acier ne résistait pas pour peu que le coup fût frappé avec la

rage de vaincre. On apporta aussi un bon écu tout neuf qui avait été façonné avec soin.

TRISTRANT COMBATTIT CONTRE MORHOLT. LE SECOND MOURUT, LE PREMIER PERDIT CONNAISSANCE

Lorsque le seigneur Tristrant eut été ainsi équipé de la belle façon, de la main même du roi Marck, et que le moment fut venu pour lui de partir pour l'île, le roi l'embrassa et le serra sur sa poitrine en lui disant : « Que le Dieu de clémence te tienne en sa miséricorde et te rende à nous quand tu auras abattu ton adversaire. » Ils prièrent tous Dieu, Notre-Seigneur, de bien vouloir lui porter assistance. Tirant son cheval par la bride, Tristrant monta dans son embarcation. Il prit son bouclier et son épée et se dirigea, seul, vers l'île. Morholt, qui avait suivi les indications données, s'y trouvait déjà et lui faisait face sur la grève. Le vaillant Tristrant amarra solidement sa barque et, de sa lance, mit à flot l'embarcation de Morholt. Son terrifiant vis-à-vis lui demanda aussitôt : « Pourquoi fais-tu cela ? — Je vais te le dire, répondit Tristrant. Nous sommes tous deux venus jusqu'ici pour le profit ou pour la perte que nous pourrons y connaître. Une seule barque suffira à celui à qui reviendra la victoire pour partir d'ici. »

Ce discours plut à Morholt, qui tint ce langage au seigneur Tristrant : « Viens avec moi dans mon pays. Voici la prière pressante que je t'adresse[1] : je partagerai avec toi fiefs et alleux si tu changes d'avis et renonces à ce combat. Pense à ta vie, ce serait une bonne chose. Si je devais te tuer, le regret ne m'en quitterait jamais. Beau et avenant jeune homme, réfléchis alors qu'il est encore temps et cesse de vouloir en découdre avec moi. Sois-en sûr, je te le revaudrai en faisant ta fortune, je te donnerai la moitié de mon patrimoine. Il me serait désagréable de te tuer, car ce serait trop dommage. Pense à tout cela et abandonne l'idée de te battre. » Le vaillant Tristrant, à la résolution sans faille, lui fit cette réponse : « Je le ferais volontiers si tu tenais le roi quitte de tes exigences. — J'en serais maudit, rétorqua le redoutable Morholt, je ne vais pas dispenser le roi Marck de payer le tribut. Ce serait totalement

déraisonnable ; tous ceux qui l'apprendraient pourraient croire que c'est la peur qui me guide. Je ne peux pas t'accorder une telle prière, nous serions bannis de toutes les terres de mon roi[1]. » Tristrant répliqua alors : « Dans ces conditions, je te fais savoir que je te défie ! — Toutes ces propositions, je préférerais mourir plutôt que de devoir les tenir. Je m'en veux de te les avoir faites. » Ils n'attendirent pas alors plus longtemps ; ils avaient hâte de s'affronter. Ils baissèrent leurs lances et les calèrent sous le bras. Les deux hardis cavaliers furent emportés l'un vers l'autre par le galop de leurs montures. Toute leur attention était fixée sur cet assaut, car leur ardeur était grande. Les lances qu'ils tenaient au poing traversèrent les écus et se brisèrent. Le seigneur Tristrant reçut à travers sa cotte de mailles une blessure dont il fut longtemps à se remettre.

Rien n'arrêta plus le combat, une fois que ces guerriers si hardis se furent lancés l'un contre l'autre. Le seigneur Tristrant fut blessé par un fer de lance empoisonné[2], ce qui n'était pas fait pour le réjouir. Chacun brisa sa lance ; Tristrant désarçonna le vaillant Morholt, le payant ainsi de retour. Morholt, d'un bond, se remit debout ; Tristrant, de son côté, mit pied à terre. Ils coururent l'un sur l'autre et se portèrent de profondes blessures. Ils frappaient des coups violents, tout à leur désir de faire preuve de vaillance. Jamais, avant ou depuis, on ne vit deux hommes se livrer bataille aussi acharnée. Les coups frappés sur leurs heaumes robustes faisaient souvent jaillir des flammèches rouges. Tristrant rendait tribut à son adversaire avec une grande vaillance. Morholt se battait avec une ardeur terrifiante, tel un rude sanglier. De son côté, Tristrant apportait la preuve qu'il tenait en main une bonne épée. Il faisait de larges entailles dans l'écu de son adversaire, et devait subir la pareille. Leurs épées s'entrechoquaient souvent bruyamment. Morholt porta alors un tel coup au jeune homme que celui-ci fut mis en difficulté, [mais il put se ressaisir[3]] et frappa si fort sur la main de son puissant adversaire que celle-ci, tranchée net, tomba sur le sol. Morholt, de ce fait, fut dépossédé de son épée. Ainsi défait, il chercha son salut dans la fuite puisqu'il ne pouvait plus poursuivre le combat. En hardi combattant, Tristrant se rua sur lui et, d'un bras résolu, l'ardent jeune homme lui fendit le heaume et lui fit une blessure large et profonde, ce qui mit fin au duel, l'autre s'effondrant à ses pieds. Il me faut toutefois ajouter une chose : par grand malheur, la lame s'étant ébré-

chée, un morceau de l'épée resta fiché dans la blessure. Tristrant, dans son exaltation, dit alors : « Le tribut que tu as reçu devrait te suffire. L'orgueil qui t'habitait t'a mené à ta perte. Je vais te dire une chose sur laquelle tout le monde s'accordera : désormais tu laisseras mon seigneur en paix, quelque dépit que tu en aies. » C'est ainsi que se termina donc le combat. Tristrant n'eut pas longtemps à attendre avant qu'on vienne le chercher au milieu des chants et de l'allégresse.

Les hommes de Morholt ne commirent pas l'ignominie de laisser celui-ci sur le lieu du combat. Ils vinrent en pleurs chercher le guerrier, disant dans la profondeur de leur affliction : « Hélas ! Quelle honte et quel déshonneur nous avons connus ici ! » Ils repartirent ensuite vers leur pays. On dépêcha un messager à la demoiselle que chérissait Morholt pour faire savoir à celle-ci qu'elle devait venir le plus vite possible à la rencontre de son seigneur si elle voulait le voir vivant ; il ne convenait pas de tarder. Cette demoiselle, la fille du roi, se nommait Isald ; sa réputation s'étendait très loin et elle était issue d'une haute lignée. Elle était plus experte en médecine qu'aucune personne du royaume. Quand elle eut connaissance du message, elle ressentit un grand chagrin. Elle s'embarqua, éplorée, pour aller à la rencontre de Morholt, persuadée que, si elle le trouvait encore en vie, elle le guérirait et aurait tôt fait de le tirer de ce mauvais pas. À son arrivée, il était mort. Elle explora alors ses plaies de sa blanche main et y trouva l'éclat qui s'était détaché de l'épée de Tristrant. Elle le contempla en pleurant. La noble et affectueuse jeune fille garda le morceau d'acier par-devers elle. Les Irlandais repartirent vers leur pays : leur douleur était grande et ils firent à Morholt les funérailles qui convenaient. Isald pleura amèrement, ainsi que beaucoup de nobles dames et que tous ceux, amis et parents, qui furent témoins de la scène. Le roi se jeta sur la tombe et prononça en pleurant ces paroles : « Même s'il m'était donné de vivre éternellement, je ne trouverais jamais personne qui puisse effacer ta perte. » Les membres de la cour étaient plongés dans le deuil. Le roi leur commanda de bien veiller à ce que ne soit laissée la vie sauve à aucun voyageur venu de Cornouailles qui entrerait dans son royaume.

Il invita également ses vassaux à prendre les dispositions nécessaires pour que tous ceux qui seraient capturés fussent pendus sur-le-champ ou abattus sans autre forme de procès.

On en tua alors beaucoup qui n'étaient absolument pour rien dans la fin de Morholt. Puis les personnes qui pouvaient parler en connaissance de cause dirent que c'était Tristrant qui était responsable de sa mort. De Cornouailles, si je suis bien informé, personne ne pouvait se rendre dans leur pays sinon par voie de mer. Le roi ordonna que l'on veillât à capturer et à mettre immédiatement à mort quiconque arriverait par bateau. La fureur tenace qu'avait provoquée en lui la perte du vaillant Morholt plongea ainsi des femmes dans l'affliction. Quant à Morholt, il avait payé son adversaire de retour en lui infligeant une blessure qui était grave et qui ne laissa pas d'être préoccupante pour Tristrant, car celui-ci ne trouvait aucun médecin capable de le guérir. De fait, pour un peu, il n'y aurait pas survécu. Il n'y avait personne au monde qui sût guérir une plaie infectée par le poison, sauf Isald, dès lors qu'elle souhaitait le bien du malade. Mais elle aurait aimé savoir Tristrant mort et enterré, car il lui avait causé une grande souffrance. Elle pensait qu'elle ne surmonterait jamais le deuil de celui qu'il avait abattu et qui était la personne qu'elle aimait le plus au monde, je veux parler du vaillant Morholt. C'est ainsi que, en prenant à son oncle et la vie et l'honneur, Tristrant avait provoqué l'hostilité de la demoiselle. Celle-ci avait pour père l'illustre roi d'Irlande. On ne trouvait sa pareille dans aucun pays. Elle était connue loin à la ronde, et on ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Lorsque l'on faisait l'éloge des dames, c'est elle qui recueillait le plus de suffrages. Elle se distinguait par sa beauté, son savoir et la perfection de ses manières. Elle s'entendait à faire ce qui vaut honneur et bonne réputation. Elle était courtoise et pleine d'entrain, d'une gaieté qui savait éviter l'exubérance. De partout on la consultait. Elle passait pour être le meilleur médecin du pays. Grâce à son savoir-faire, elle avait permis à un grand nombre de malades gravement atteints de guérir.

LE POISON RENDIT TRISTRANT TRÈS MALADE. ISALD LUI RENDIT LA SANTÉ

Le noble Tristrant était dans un grand tourment. Il ne pouvait plus ni manger ni boire. Et, pour finir, il se mit à sortir de sa plaie infectée par le poison une telle puanteur que personne

ne pouvait plus vraiment s'approcher de lui. Il commanda à Kurnewal de demander au roi d'avoir la charité de lui faire bâtir une humble demeure en dehors de la ville, au bord de la mer. Il souffrait, expliqua-t-il, si atrocement qu'il ne pourrait pas guérir véritablement s'il restait en ville, parmi ses semblables. Lorsque Kurnewal en eut fait la demande au roi, celui-ci ordonna de construire cette maison aussitôt, à un endroit convenablement choisi. On y transporta le malade dans une immense affliction qui, si elle se manifestait au grand jour, venait aussi du cœur. On vit des regards limpides se voiler de larmes lorsque le noble Tristrant fut porté depuis la ville jusque dans cette demeure. Il était suivi par un grand nombre de personnes qui se lamentaient toutes d'avoir ainsi perdu un homme qui recherchait toujours l'excellence. Sa blessure exhalait une odeur si fétide que tous se tenaient à distance, hormis le roi et Tinas, le sénéchal. Kurnewal était la troisième personne à s'occuper du malade. Ils s'attendaient chaque jour qu'il meure, et tout le monde en était très chagriné. Alors Tristrant voulut partir sur les flots. L'idée que, affaibli comme il était, il pourrait bien ne plus jamais accoster nulle part ne le préoccupait guère. Il demanda qu'on le prenne et qu'on le porte dans une barque où il resterait seul et attendrait la mort. Il préférait mourir ainsi, seul sur les flots, plutôt que d'incommoder tout le monde par sa pestilence. Voilà à quoi il pensait. Il dit à son écuyer : « Attends-moi pendant une année auprès de mon seigneur bien-aimé. Il pourvoira à tes besoins, et tu t'en trouveras peut-être mieux qu'auparavant. Si je survis, crois-moi, je viendrai te retrouver avant que l'année ne soit écoulée.

« Si je disparais, en revanche, veille à tes intérêts. Regagne ta terre et demande également à mon père de te payer comme il se doit de tes services, de te faire porter sa couronne après sa mort et de te traiter avec les égards qu'il aurait eus pour moi-même. Et sois sûr d'une chose : il n'y a personne que je verrais plus volontiers occuper cette place. » Mais, sans penser un instant à la couronne et au royaume, Kurnewal se mit à pleurer de chagrin, rejoint en cela par toutes les autres personnes présentes, les humbles comme les puissants, qui furent pris de pitié pour l'infortuné Tristrant. L'affliction fut grande lorsqu'on le porta jusqu'au rivage. Comme il m'a été conté, le seigneur Tristrant demanda qu'on ne mît rien d'autre dans son embarcation qu'une harpe et une épée, objets dont il ne voulait pas se séparer. On poussa la barque

sur les flots. Marck, le puissant roi, éprouva le plus grand chagrin de sa vie lorsqu'il vit son neveu bien-aimé s'éloigner, seul, du rivage. Il fut loin de montrer de l'indifférence. Croyez-moi, c'est en pleurant qu'il suivit des yeux son parent, que les flots agités entraînaient vers le large. Tristrant souffrit beaucoup des caprices du vent, qui le poussait dans un sens, puis dans l'autre, si bien que, dans son état d'affaiblissement, il ne pouvait que constater la direction que prenait la barque. Puis un grand vent l'emporta, le poussa vers l'Irlande et le jeta sur la grève devant l'un des châteaux du roi, en un endroit donc où l'attendait une mort certaine.

Mais écoutez, je vais vous dire maintenant comment il en réchappa, comme je l'ai lu dans le livre qui conte son histoire. Ayant remarqué l'arrivée de la barque, le roi chargea un messager de découvrir ce que celle-ci contenait. Lorsqu'il y trouva Tristrant étendu, blessé et aux prises avec la mort, l'envoyé du roi revint en hâte. Il rapporta sans tarder à son maître qu'il y avait dans la barque un homme mal en point dont la vie était menacée par une grave blessure au côté. Le roi n'hésita pas à se rendre aussitôt en personne sur le rivage et il demanda à Tristrant qui il était. La question plongea celui-ci dans une grande angoisse, car il redoutait la mort. Il répondit : « Je m'appelle Pro[1], j'habite l'Angleterre. Je l'avais quittée pour faire du commerce, mais j'ai eu des ennuis en mer. J'étais auparavant jongleur[2] et je disposais de beaucoup de biens. Ma destinée a pris le tour voulu par Dieu, le vent m'a porté jusqu'ici. Mon bateau a été pillé en mer, et je suis mortellement blessé. » Lorsqu'il eut constaté sa détresse, le roi commanda qu'on prît bien soin de lui et envoya sans attendre un messager à la cour pour demander à sa fille de bien vouloir faire office de médecin — il y avait là un homme très gravement malade — et de faire parvenir à ce dernier un emplâtre et différents onguents. Tristrant reçut emplâtre et onguents, mais ils ne lui furent pas d'un grand secours. La noble demoiselle lui fit parvenir un nouvel onguent, doté de grandes vertus, pour qu'il en enduise toute la surface de la plaie. Mais, pour un peu, il en aurait rendu son dernier soupir[3]. Une semaine plus tard, on lui apporta encore un nouvel onguent. On fit alors savoir à la demoiselle que les remèdes aggravaient l'état du malade ; ils ne lui valaient rien. La demoiselle se fit alors cette réflexion, qu'elle exprima aussitôt : « Il a été blessé par une arme empoisonnée », dit-elle. Isald, la très belle, fit alors parvenir à Tristrant l'onguent qui conve-

nait dans ce cas, ce qui lui permit effectivement de guérir bientôt. C'est donc grâce au secours que lui avait porté la demoiselle que Tristrant put vaincre rapidement son mal, et pourtant il ne l'avait jamais vue, puisque tout s'était fait par l'intermédiaire de messagers.

Alors que le jeune homme était maintenant rétabli, une grande famine frappa toute l'Irlande. Cela tenait au fait que les étrangers n'osaient plus accoster. Le roi convoqua donc les princes et leur demanda de le conseiller sur la façon dont il pourrait mettre fin à cette grave disette. « Nous avons beaucoup de morts, dit le puissant roi. Nous devons prendre une décision, que chacun donne son avis. » Mais, de tous les seigneurs, aucun ne fit la moindre proposition. « Comment se fait-il que vous soyez aussi silencieux ? » demanda le roi. Sans plus tarder, il envoya chercher Tristrant, et lorsque celui-ci fut devant lui, il prit également son conseil. Tristrant fit sans hésitation cette réponse au roi : « Que Dieu vous accorde, seigneur, la couronne éternelle en récompense de la bonté que vous m'avez manifestée. Puisque vous voulez mon avis, je me rendrai volontiers à ce désir. Envoyez des bateaux en Angleterre pour y chercher du ravitaillement ; je suis prêt à y conduire vos gens et à les aider à acheter des vivres contre argent comptant. — Cette proposition me plaît bien, dit le roi à ses vassaux. Pro, puisque cela lui agrée, traversera la mer et, arrivé de l'autre côté, il nous fera parvenir des vivres. Nous allons lui confier l'argent que voici pour le voyage. » L'assentiment fut général.

Lorsqu'il eut prononcé ces mots et constaté que la proposition convenait à tout le monde, le roi ordonna d'armer une flottille, aussi importante qu'il le fallait (il craignait les effets de la famine), et il envoya Tristrant chercher le ravitaillement en Angleterre. Le valeureux Tristrant prit alors congé de toute la cour et, sans oublier son épée et sa harpe, il embarqua au plus vite et fit voile vers l'Angleterre, conformément à la mission que lui avait confiée le roi. Arrivé en Angleterre, le seigneur Tristrant s'adjoignit les services d'un marchand avisé qui acheta pour eux les vivres nécessaires. Tristrant utilisa si habilement ce concours que tous crurent, en apprenant les conditions de la transaction, qu'il était un commerçant adroit et que l'affaire conclue était à mettre au compte de son talent. Cette réussite n'était pas faite pour leur déplaire[1]. Tristrant fit charger les bateaux. La valeur des marchandises qu'ils avaient achetées par son entremise s'élevait bien à mille

marcs. Ils le remercièrent avec chaleur et repartirent vers leur pays, laissant Tristrant derrière eux sur le rivage. Mais c'est lui-même qui en avait décidé ainsi, pour cette raison qu'il allait prendre un bateau qui, comme il l'avait appris de la bouche du capitaine lui-même, venait du pays de Marck. Il repartit vers son pays. Il lui tardait d'y être. À son arrivée, il fut bien accueilli.

Le hardi Tristrant accosta près de Tintaniol un an, jour pour jour, après en être parti. Délivré de son mal, il était maintenant en bonne santé et plein d'entrain. Kurnewal le vit sortir, tout seul, du bateau et le reconnut aussitôt. Eut-il plaisir à le voir ? Oh ! que oui ! Il s'en réjouit du plus profond de son cœur et en pleura de joie. Le fidèle Kurnewal vit tout son chagrin s'envoler maintenant que son seigneur était revenu. Un messager courut, à ce que j'ai lu, prévenir le roi de l'arrivée de Tristrant. Cela lui valut une récompense telle qu'il vécut dans la richesse jusqu'à la fin de ses jours. Le roi alla solennellement à la rencontre de Tristrant, suivi d'une grande foule, et il lui souhaita la bienvenue. Tous rendirent grâces au Dieu du ciel de leur avoir rendu Tristrant en aussi bonne santé. Le fidèle Tinas lui fit un accueil très amical. Le royaume tout entier réagit de même ; tous ceux, hommes ou femmes, qui avaient eu l'occasion de connaître Tristrant se réjouirent de son retour. Ensuite Tristrant acquit par ses mérites une grande renommée ; on vantait loin à la ronde ses hauts faits dans les tournois ou dans les combats. Dans toute la Cornouailles sa gloire était inégalée. Le roi le chérissait tant qu'il ne voulait pas prendre femme à cause de lui : il souhaitait l'adopter et le placer à la tête du royaume. Quelques-uns de ses parents, toutefois, en conçurent du dépit. Ils le pressaient souvent d'épouser une femme de son rang qui pourrait dignement porter le nom de reine[1]. Mais Marck protestait fermement en disant qu'il n'en voulait pas. Tristrant devint de ce fait, mais sans l'avoir aucunement mérité, l'objet d'une grande jalousie, et on ne manqua pas du reste de faire en sorte qu'il l'apprenne. Certains crurent en outre que Tristrant avait conseillé le roi en ce sens, alors que son attitude avait été irréprochable.

Un jour, des proches et des vassaux du roi se présentèrent devant Marck. Ils s'étaient fait accompagner de Tristrant, et ils demandèrent au roi de prendre une épouse digne de son rang, comme beaucoup le lui recommandaient. Marck leur indiqua une date, au-delà de laquelle il leur ferait part de ses

intentions. Tous furent satisfaits de l'entendre répondre de façon aussi peu équivoque, car jusque-là il avait souvent dit qu'il ne voulait pas prendre femme. Lorsque vint pour lui le moment d'annoncer sa décision, l'illustre roi prit place, tout seul, dans la grande salle. Il se demandait avec angoisse quel moyen il allait trouver pour décourager poliment son entourage. Il se disait qu'il allait jurer solennellement sur sa propre tête qu'il ne se marierait pas[1]. À ce moment-là, deux hirondelles qui étaient entrées par une fenêtre se mirent à se donner des coups de bec[2]. Le roi s'en aperçut et les regarda faire, pensif. Les oiseaux — notez bien ce fait, il est véridique — laissèrent tomber un cheveu[3].

Le cheveu était beau et long ; le roi eut l'idée de l'examiner : c'était un cheveu de femme. Il pensa en lui-même : « J'ai trouvé la parade. Je vais dire que c'est cette femme que je veux pour épouse, et ils ne pourront pas me la trouver. Je ne vois pas de meilleure défense. Ils détestent mon neveu parce qu'il est plein de qualités. Je sais, quant à moi, qu'il aura la loyauté et la correction de ne pas me nuire s'il devient leur seigneur. » Tristrant et tous les autres barons arrivèrent sur ces entrefaites et lui demandèrent solennellement de leur faire savoir ce qu'il allait entreprendre pour l'honneur du royaume. Le noble roi leur fit cette réponse : « Voici un cheveu de femme. Je vous en donne l'assurance, j'épouserai, si faire se peut, celle à qui il appartient. Et sachez quelle est ma volonté : si elle ne peut pas devenir mienne, il n'est aucune femme au monde que je sois prêt à épouser. Je préférerais séjourner éternellement en enfer, soyez-en convaincus. »

Les barons furent dépités d'entendre le roi parler ainsi et ils lui demandèrent de qui il s'agissait. Le noble roi leur répondit qu'il n'en savait rien. « Il biaise pour nous faire lâcher prise », dirent-ils, tout en déclarant par-derrière que Tristrant était responsable de cette situation, qu'il n'aimait pas le roi et qu'il commettait une lourde faute en ne tolérant pas que celui-ci fasse ce qui servait son honneur et son intérêt. Cependant, ils auraient souhaité en savoir davantage sur la provenance du cheveu. Marck leur dit qu'il l'avait trouvé par terre dans la salle. Deux hirondelles qui se le disputaient à coups de bec l'avaient laissé tomber. Ils furent tous alors unanimes à dire qu'une telle femme était introuvable. Mais le roi maintint avec opiniâtreté qu'il mourrait sans se marier si on ne la lui procurait pas. Tristrant, cet homme généreux, fit alors cette intervention inspirée par la loyauté : « Pourquoi,

seigneur bien-aimé, prenez-vous une telle attitude ? Votre refus de prendre une épouse est pour moi une source de soucis et me fait courir des risques. Vos parents ne disent-ils pas que vous agissez ainsi à mon instigation ? Eh bien, je vais prouver que je ne vous ai jamais donné un tel conseil puisque d'eux-mêmes ils ne me croient pas ! Cette femme dont vous nous avez parlé, qu'elle soit veuve ou demoiselle, et quoi qu'il doive éventuellement m'en coûter, je vais, pour vous plaire, aller la chercher aussi loin qu'il le faudra, si Dieu m'accorde de la trouver quelque part au milieu d'autres femmes. Faites-moi armer un bateau en conséquence, et confiez-moi le cheveu, pour que je puisse la reconnaître par ce moyen si jamais je parviens auprès d'elle. Soyez absolument sûr que votre réputation me tient à cœur et que je suis prêt à payer de ma personne pour vous. — Que Dieu te le rende ! » dit le puissant roi. Avec une libéralité princière, il ordonna à ses gens d'armer du mieux qu'ils pourraient un solide bateau[1] pour Tristrant et il accorda amicalement à celui-ci tout ce dont il souhaitait pouvoir disposer par ailleurs. Tinas, le sénéchal, fit porter dans le bateau des équipements pour cent chevaliers. On embarqua également en grande quantité de l'or, des vivres et des vêtements. Cent chevaliers, ministériaux[2] du roi, partirent avec Tristrant.

TRISTRANT QUITTA MARCK. ÉCOUTEZ SES AVENTURES

C'était de la part de Tristrant agir bien légèrement que de s'exposer à d'aussi rudes épreuves pour une chimère. Ils levèrent les voiles et passèrent un mois en mer sans voir autre chose que le ciel et les flots. Ils avaient le cœur hardi et allaient à la rencontre de grands périls. Tristrant donna au capitaine la consigne d'éviter l'Irlande s'il tenait à la vie. « Je sais pertinemment que nous n'en repartirons pas vivants si nous y accostons. Nous sommes à la recherche d'une femme et il va nous falloir explorer tous les pays vers lesquels notre bateau pourra nous conduire ou que l'on peut atteindre à cheval, ceci jusqu'au jour où il nous sera donné de découvrir la dame en question. » Les vents se déchaînèrent, provoquant une effroyable tempête qui emporta le navire comme un fétu et le

jeta durant la nuit sur la côte d'Irlande même, devant le château où Tristrant avait été soigné. L'affaire prenait un tour angoissant. Lorsqu'il s'en aperçut, Tristrant dit à ses hommes : « C'est ici que j'ai été guéri ; je crains que nous ne soyons condamnés à subir une infortune égale à la chance que j'ai connue ici antérieurement. Nous sommes en Irlande, et ceci est le château du roi, je puis vous l'assurer. Il va certainement nous falloir faire preuve d'ingéniosité. Si nous en réchappons, ce ne sera qu'au prix de beaucoup d'astuce. Voici ce que je vous demande : que personne ne dise rien, laissez-moi le soin de parler. Je vais essayer de trouver un biais pour nous tirer d'affaire. »

Lorsqu'il apprit qu'il y avait là, tout près, un navire, le roi entra dans une grande fureur. Il dit à son maréchal[1] de se montrer sans pitié et de couper la tête aux arrivants. L'autre n'osa pas désobéir. S'adressant aux occupants du bateau, il leur dit, navré : « Sortez tous, j'ai ordre de vous mettre à mort. — Voilà qui ne vous siérait guère ! » lui répondit le seigneur Tristrant qui lui offrit promptement une coupe d'or en lui demandant d'être son intermédiaire auprès du roi, de transmettre à celui-ci ce qu'il avait à lui dire de ses difficultés et de surseoir durant ce temps à l'exécution. La coupe, ajouta-t-il, était la récompense pour cette mission. Le maréchal, qui était un homme de qualité, lui accorda ce qu'il demandait et, geste courtois, il prit la coupe qui lui était tendue. Tristrant lui tint alors ces propos : « Seigneur, voici ce que vous allez dire au roi : moi-même et douze de mes parents — nous sommes de riches marchands — arrivons d'Angleterre. Lorsque nous avons appris que ce royaume était frappé par une grande famine, nous nous sommes mis en devoir de charger douze bateaux de vivres. Nous avions eu la bonne idée de garder ces réserves. Nous avons rassemblé tout ce dont nous disposions et pris la direction de ce pays. Nous pensions trouver ici à la fois un accueil digne de nous et l'occasion d'une bonne affaire. Mais nous avons rencontré des gens qui avaient été chassés d'ici. L'un d'eux nous a dit que quiconque arriverait dans ce pays serait mis à mort. Avec mes compagnons, j'ai déploré la perte sèche que nous allions subir. Comme il n'était pas question pour nous d'arriver ensemble, nous sommes convenus de ne pas en décider nous-mêmes et de tirer au sort (je le regrette encore amèrement) pour savoir à qui il incomberait de poursuivre la route et de s'enquérir de la possibilité d'accoster ici avec notre marchandise. Mes compa-

gnons sont restés là-bas, en mer, et le sort m'a désigné pour être leur porte-parole. Demandez au puissant roi de nous laisser la vie, de notre côté nous lui remettrons sans délai la totalité de notre cargaison. Dites-lui aussi mon nom : je m'appelle Kantris[1]. » Convaincu de la véracité de ses dires, le maréchal rapporta au roi l'histoire que lui avait contée le marchand. L'exécution fut différée. Les arrivants, en proie à l'anxiété, restèrent devant le château pendant une bonne partie de la journée. Ils se disaient les uns aux autres : « Si l'un de nous a la vie sauve, ce sera pour rester prisonnier à jamais en Irlande. » Vint alors un homme qui dit à Tristrant que le pays était dévasté par un dragon et qui lui assura que, si quelqu'un affrontait le monstre et pouvait, par un effet de la bienveillance divine, sortir victorieux de ce combat, le roi lui manifesterait sa faveur en lui donnant sa fille. On put alors constater une nouvelle fois la bravoure de Tristrant. C'est elle qui le poussa aussitôt à vouloir risquer sa vie pour conquérir la belle jeune fille, mais il faut ajouter qu'il songeait aussi à apaiser la colère du roi par ce moyen et à avoir ainsi la vie sauve. Enfin, il lui semblait préférable de périr tué par le dragon que d'attendre passivement l'heure de la mort.

TRISTRANT ABATTIT LE DRAGON, MAIS L'ÉPÉE ÉBRÉCHÉE LE TRAHIT

À la première heure, Tristrant s'équipa très soigneusement et partit hardiment pour tenter l'entreprise qui allait lui valoir un grand renom. Arrivé en rase campagne, il aperçut cinq hommes immobiles faisant le guet. Il partit au grand trot dans l'intention de les rejoindre, mais l'un d'eux se mit à filer. Pris de hâte, il déguerpissait à toute allure. Tristrant le saisit par les cheveux et lui demanda sans plus de détour qui le poursuivait avec tant de hargne. L'autre lui répondit que c'était un dragon, dont beaucoup de gens du pays, brûlés vifs, avaient été les victimes. « Le voici qui arrive, en proie à la fureur, ajouta-t-il, il se peut qu'il me tue, ce qui devrait suffire à expliquer ma célérité. Ne me retenez pas plus longtemps, Dieu vous le rendra, et n'hésitez pas de votre côté à faire galoper votre cheval ! » Tristrant lui demanda de lui dire où, sans mentir, il avait vu le monstre ; l'autre indiqua au

jeune homme la direction à suivre. « Retourne donc à tes affaires », lui dit Tristrant, qui s'en fut à la rencontre du dragon. Il l'aperçut et avança rapidement dans sa direction ; il s'engagea dans une vallée encaissée et ne bougea plus jusqu'au moment où le dragon fut près de lui. Hardiment, il porta son attaque ; sa lance se brisa sur la peau du dragon, sans causer à celui-ci la moindre égratignure. Ayant rompu sa lance dans cet assaut, Tristrant saisit son épée. Un jet de flamme brûla son cheval jusqu'aux os. Impavide, Tristrant courut sur le dragon pour l'abattre ; il le frappa avec l'épée qu'il tenait à la main. Rien ne pouvait résister à cette arme dès lors qu'on en frappait avec la rage de vaincre. Le vaillant Tristrant remporta la victoire sur l'énorme dragon ; si bénéfique qu'elle lui fût ensuite, il l'avait payée très cher, car, pour un peu, la flamme que jetait le dragon lui aurait infligé des brûlures mortelles. Tristrant avait vaincu le dragon grâce à son immense bravoure. Il lui coupa la langue et la garda précieusement par-devers lui. Il était satisfait et décida de quitter ce lieu. Il se rendit en direction d'un marais, où il comptait trouver de la fraîcheur ; lui qui impressionnait tant par sa prestance était en effet devenu noir comme une torche calcinée. Il parvint jusqu'à une source et s'y allongea. Il croyait qu'il allait mourir, tant il avait été brûlé par son armure. Le seigneur Tristrant resta donc là, étendu de tout son long.

Mais maintenant que vous savez tout cela, apprenez qui étaient ces hommes qui s'étaient mis aux aguets pour observer le dragon. Il s'agissait du sénéchal. Qu'entreprit-il avec ses compagnons ? Eh bien, ceux qui souhaitent l'apprendre le sauront ! Ils délibérèrent, et l'un d'entre eux, armé de son bouclier et de sa lance, se porta en avant à vive allure, comme s'il était à la pointe d'un assaut, et se mit à la recherche du dragon pour découvrir où il était caché. Les autres le suivaient, anxieux, avec beaucoup de discrétion, et ils eurent la surprise de tomber sur le cadavre du dragon. Le sénéchal s'adressa alors en ces termes à ses hommes : « Vous direz, sans jamais en démordre, que c'est moi qui l'ai abattu. Je ferai de vous des hommes riches. » Ils lui donnèrent l'assurance la plus ferme qu'ils suivraient volontiers ses ordres. Il n'était pas dans leur intérêt d'agir autrement. Ils se mirent à la recherche de Tristrant dans l'intention de l'assassiner, projet qu'ils n'auraient pas réussi à mettre à exécution s'ils l'avaient trouvé en pleine possession de ses moyens. Mais comme de toute façon ils ne le découvrirent pas, ils dirent : « Seigneur, il est

certainement mort lui aussi. » Pleutre comme il était, le sénéchal se crut alors arrivé au bout de ses peines. Il se rendit aussitôt auprès du roi et lui dit, dans sa fourberie, qu'il avait tué le dragon. Il comptait, par ce mensonge, abuser totalement le roi et obtenir ainsi la main de sa fille. Le puissant roi lui répondit : « Ce serait agir bassement que de revenir sur l'engagement pris. Toutefois, j'aimerais savoir plus précisément qui a abattu le dragon. — Je serais bien mal venu de m'attribuer des mérites purement inventés », dit le sénéchal. Il souhaitait tromper le roi, qui crut, de fait, qu'il disait vrai. Le roi rapporta lui-même à sa fille que le sénéchal avait conquis sa main en prétendant ardent, par son courage personnel, et il annonça publiquement qu'il allait la lui donner pour épouse. C'est pour elle qu'il avait abattu le dragon, ajouta-t-il, elle avait donc toutes les raisons de s'en réjouir. La demoiselle lui répondit sur-le-champ : « Père, crois-moi, il ne t'a pas dit la vérité. Chacun sait qu'il n'a jamais fourni la moindre preuve de vaillance. D'où aurait-il tiré dès lors le courage qu'il fallait dans le cas présent pour affronter le monstre ? Considère les choses à nouveau et ouvre-toi à ce qui est en fait la vérité. Dis à ce brave de patienter jusqu'à demain matin. — Il en sera ainsi », répondit le roi.

Entre-temps le sénéchal trouvait que les choses traînaient véritablement en longueur. Il invita le roi à se souvenir de sa promesse, qui avait été faite dans un cadre et dans des termes qui impliquaient un engagement formel, et il lui demanda de la mettre à exécution. Mais il faut que vous sachiez maintenant de quelle intelligence et de quelle adresse la demoiselle fit preuve pour apprendre qui avait abattu le dragon. Elle dit à Pérénis d'amener les chevaux sans faire de bruit dès qu'il ferait jour et confia à Brangene[1], sa suivante, qu'elle voulait examiner le lendemain le cadavre du dragon. Au petit matin, Pérénis, le chambrier[2], vint avec les chevaux. Dame Isald, soucieuse de préserver son honneur, suivit les traces laissées par Tristrant et dit à Brangene : « Regarde comment est ferré le cheval qui a porté jusqu'ici celui qui a abattu le dragon. Note bien cette particularité : ici, on ne ferre pas les chevaux de la manière que révèlent les empreintes que tu vois. Tu peux en être absolument certaine : c'est l'homme qui est passé par ici qui a tué le dragon. » Les deux femmes arrivèrent bientôt à l'endroit où gisait le cadavre du monstre. Elles découvrirent un bouclier rouge, calciné au point qu'elles ne purent pas l'identifier à sa couleur[3]. Pourtant, il avait dû

briller il n'y avait pas si longtemps d'un vif éclat et avoir une grande valeur. Elles découvrirent également un cheval carbonisé ; elles l'examinèrent avec attention, mais se rendirent à l'évidence : l'animal ne provenait pas d'une écurie du pays. Ceci, que j'ai lu dans le livre, je l'ai entendu aussi conter par ailleurs. « Mais où est le cavalier ? dit la belle demoiselle. Les assassins l'auront tué et porté en dehors du chemin. Qu'ils soient maudits ! Il doit être enfoui quelque part dans les parages. Si seulement je pouvais le découvrir ! » La dame demanda à Pérénis de chercher discrètement en lui assurant qu'elle aurait des égards pour lui et en lui jurant qu'elle le rendrait riche pour le restant de ses jours. Ils n'eurent pas à chercher longtemps. Brangene parvint finalement jusqu'au marais où gisait Tristrant. Elle aperçut les reflets étincelants du heaume et eut tôt fait d'arriver à ses côtés. Il lui sembla qu'il bougeait, et elle s'adressa ainsi à la dame : « J'ai trouvé celui que nous cherchions, mais il est en triste état et n'a reçu aucun secours. Venez vite et examinez-le pour voir s'il vous sera encore possible de le sauver », ajouta la charitable Brangene. La dame eut un sentiment de joie en apercevant Tristrant. Elle fut vite auprès de lui et délaça son heaume. Tristrant devina à leur voix qu'il y avait des dames à ses côtés. Il les regarda et demanda qui était là en train de délacer son heaume. La dame lui répondit : « Ne soyez pas inquiet, seigneur, il vous sera rendu. » Elle s'assit à son côté et lui dit : « Je vous le garde. » Elle lui enleva prestement son armure et ne le laissa pas longtemps étendu sur place. Elle commanda à Pérénis d'emmener le blessé, envers qui elle fit preuve d'une grande attention : les deux femmes, dont l'entière sollicitude lui était acquise, prirent avec elles son armure et regagnèrent rapidement la ville. Isald fit très discrètement préparer un bain au blessé ; la noble demoiselle le baigna elle-même, ablutions qui le soulagèrent de ses maux. Elle enduisit tout son corps d'excellents onguents pour lui faire reprendre des couleurs. Il recouvra alors sa belle mine. Lorsqu'il fut ainsi ragaillardi, il apparut comme une certitude au vaillant Tristrant que la dame qu'il avait devant lui n'était autre que celle qu'il cherchait. Il fixa son regard sur les cheveux de celle pour laquelle il avait entrepris ce voyage si long et si difficile et il se mit à rire d'aise. La noble demoiselle s'en aperçut et se dit : « J'ai dû faire quelque chose d'incongru, mais quoi ? »

Elle eut alors cette pensée : « Peut-être souhaiterait-il que je lui lave son épée, qui a été souillée ? » Et elle songea : « Il le

mérite bien. » La généreuse jeune fille se mit à frotter vivement la lame. Elle s'aperçut alors à l'entaille qu'elle y découvrit qu'elle se trouvait en présence de Tristrant. Elle déposa l'épée et fut prise d'une grande détresse. Elle prit sa bourse, en sortit l'éclat de métal et le plaça dans l'encoche, à l'endroit d'où il provenait. La chose était patente : cet homme était le responsable de la mort de son oncle. « Tu te nommes Tristrant, dit-elle, et c'est toi qui as abattu le dragon. Mais tout cela ne te permettra pas de partir vivant d'ici. Sois certain que tu vas devoir payer pour la mort de mon oncle. Je vais te dénoncer moi-même au roi, mon père. — N'en faites rien, noble princesse ! — Tu m'as causé du tort. — En aucune façon, je le jure. — Tu as tué mon oncle, cet homme si noble. — Je ne pouvais pas faire autrement. — Pourtant, il va te falloir payer pour cela ! — Et payer comment ? — De ta vie. — La coutume ne prévoit pas que l'on exige vie pour vie. Il ne peut en être ainsi, belle et douce dame ; vais-je vraiment faire les frais de cette nouvelle règle ? — Eh bien, oui ! — Cela ne me plaît pas du tout. — Je m'en doute. — Alors, dispense-moi de cela. — Non, je dois venger la mort de mon oncle. — Ce n'est pas l'affaire de femmes de bien. — Aussi bien est-ce du mal que je vous veux. — Est-ce vrai ? — Parfaitement. — Voilà qui me chagrine. — Et pourquoi ? — Je vais vous le dire. — Eh bien, parle ! — C'est que mes chances en sont diminuées. — En aucune façon ! — Si fait ! — Non, car je suis absolument certaine que tu ne peux rien espérer. — Si, je le puis. — Et de quelle façon ? — Si vous étiez une femme de bien, vous vous diriez : il est en mon pouvoir, mais aussi en ma garde. — Quoi qu'il en soit, je tiens à exercer ma vengeance sur toi ; je vais parler à mon père et lui dire que tu te trouves ici. Toute ton astuce ne te servira à rien, il va te falloir payer la mort de mon oncle. » Brangene arriva en hâte alors qu'Isald était sur le point de partir. Brangene, cette âme pieuse, eut mille peines à calmer sa maîtresse, qui sanglotait. « Si vous en parlez à votre père, dit-elle à la dame, et si cet homme est mis à mort, vous aurez à en acquitter le prix, et le poids de cette folie pèserait à jamais sur vous. » Et elle ajouta : « En outre, s'il était tué, vous deviendriez l'épouse du majordome de votre père. La belle source d'honneur ! Je ne peux pas vous souhaiter cela ! Tristrant, lui, est noble et vaillant. Réfléchissez bien à ceci : même s'il avait tué tous vos parents, il serait préférable pour vous d'en prendre votre parti plutôt que de vous retrouver mariée à un homme indigne de vous. »

Après un temps de réflexion, Isald pardonna à Tristrant. Les paroles de Brangene dissipèrent tous ses soucis et son grand chagrin. Elle fit apporter des habits neufs de soie rouge, que Brangene présenta à Tristrant, et elle prit ce dernier sous sa protection. Une fois revêtu de ces habits neufs, le noble Tristrant eut très fière allure.

La noble demoiselle le tint sincèrement quitte de tout le mal qu'il lui avait fait et l'embrassa. Elle se rendit ensuite auprès de son père et lui dit qu'elle avait appris qui avait tué le dragon. « Est-ce vrai ? — Oui. Ce poltron ne lui a jamais porté le moindre coup. — Si, pourtant. — Ce n'est pas vrai. — Il en a toutefois apporté la preuve. — Et de quelle façon ? — En produisant le témoignage de quatre de ses hommes. — S'agit-il de personnes honnêtes ? — Je ne le sais pas, ce sont ses hommes. — Ils font ce qu'il leur ordonne de faire. Vas-tu t'en remettre à eux ? Le sénéchal, je le répète, n'a jamais fait le moindre mal au dragon. — Tu peux l'affirmer ? — Oui, je le puis parfaitement. Celui qui a abattu le dragon pourra compter sur ta bienveillance ? — Oui, je te l'assure. Où se trouve-t-il à cette heure ? — Tout près d'ici, en un lieu où je puis facilement aller le chercher. — Alors, fais-le venir ! — Lui accorderas-tu ta bienveillance ? — Oui, quoi qu'il m'ait fait, il est pardonné d'avance. — Si tu entends lui laisser la vie sauve, il faut que tu certifies que tu respecteras cette paix. — Quoi qu'il ait pu faire, je suis prêt moi aussi à l'oublier. — Donne-moi maintenant le baiser qui scellera cette promesse. — Que suis-je censé faire encore ? — Tu as maintenant donné ton pardon sincère ? — Je viens de le faire on ne peut plus clairement. — Il peut donc se présenter sans crainte devant toi. Mais attends jusqu'à demain matin et fais-toi accompagner de tes gens. De mon côté, je viendrai avec l'homme en question, qui prouvera devant vous tous que ce couard de sénéchal, contrairement à ses affirmations, n'a pas tué le dragon ; et il le forcera aussi à déclarer en notre présence qu'il ignore, pour n'avoir jamais osé regarder le monstre, où et comment le dragon est mort, et qui l'a tué.

— Cela me convient », dit le noble roi et, le doute l'ayant quitté, il dépêcha des envoyés auprès des seigneurs du royaume, des comtes et des ducs, pour les convoquer. Lorsque le message eut touché ces puissants seigneurs, tous se mirent en route, y compris les châtelains et les ministériaux[1]. De son côté, le sénéchal convoqua aussi ses fidèles. Il pensait que le roi allait lui donner sa fille et se voyait déjà passer une

vie de délices en compagnie de ces belles femmes[1]. Le lendemain matin, les uns et les autres se préparèrent au voyage. Tristrant, pour sa part, se trouvait dans une chambre et ne manquait de rien ; mais il était dans l'angoisse. Il aurait aimé parler à Kurnewal dans la plus grande discrétion. Aussi demanda-t-il à Pérénis de se rendre jusqu'au bateau, d'appeler Kurnewal et de l'amener jusqu'à lui. Les autres écuyers ainsi que le reste du groupe devaient rester sur place. Pérénis courut au bateau et exécuta sa mission. Kurnewal ne manqua pas non plus à ses devoirs et vint s'entretenir avec son seigneur. Tristrant lui commanda ensuite de s'en retourner et il fit passer aux siens cette consigne : il fallait trouver une issue ; aussi devraient-ils se rendre tous de bonne heure à la cour, dans leur plus belle tenue, s'installer dans la salle du trône, le dos contre le mur, et ne pas ouvrir la bouche, quoi qu'il pût se dire, avant sa propre arrivée. « J'ai de bonnes raisons de croire, ajouta-t-il, que nous touchons à la fin de notre mission. » Lorsque Kurnewal fut de retour et leur eut transmis ce message de leur seigneur, les occupants du bateau remercièrent le ciel et se laissèrent aller à la joie. Ils firent leurs préparatifs en songeant à faire honneur à Tristrant[2] ; au matin, les nobles seigneurs revêtirent de splendides vêtements taillés dans le paile, le vair et l'hermine et bordés de larges bandes de zibeline, habits qu'ils avaient apportés en grand nombre du royaume du roi Marck. Des fourrures duveteuses formaient la doublure de splendides samits. Amples pelisses d'un noir de mûre, du plus bel effet, étoffes diverses, aussi belles qu'on pouvait le désirer[3], pierres précieuses de toutes sortes et or affiné de la plus haute qualité qui pût exister de par le monde : sans mentir, toutes ces richesses se retrouvaient dans la tenue de ces seigneurs, qui les avaient apportées de Cornouailles pour tenir dignement leur rang. Ils firent parvenir une tenue semblable à Tristrant et se mirent en marche avec une noble contenance et dans un si bel appareil que les seigneurs du pays déclarèrent que, pas plus qu'aucun Irlandais, ils n'avaient vu de leur vie de vêtements aussi magnifiques. Les étrangers entrèrent dans le château et allèrent s'asseoir le long d'un des murs de la salle. Ils firent preuve de beaucoup de raison, car aucun d'eux n'enfreignit la consigne donnée par leur chef. Chacun s'y conforma de soi-même et demeura dignement à sa place.

Cependant, le roi se mit à poser des questions à leur propos. « Sont-ils de ce pays ? » demanda-t-il. Aucune des personnes présentes ne lui donna de renseignements sur ces sei-

gneurs à l'allure si impressionnante. Le roi posa à nouveau des questions, mais il n'y avait là personne qui sût lui répondre. Il fit alors demander discrètement à sa fille de venir et de se présenter sans tarder devant lui avec l'homme dont elle avait parlé. La belle demoiselle prit alors Tristrant par la main et se rendit auprès de son père. Lorsque Tristrant pénétra dans la salle, tous ceux qui étaient restés d'une si parfaite discrétion jusque-là se levèrent d'un bond ; ils allèrent spontanément vers lui. Tous les assistants s'aperçurent qu'il était leur chef. Le roi demanda à nouveau de quoi il retournait. La jeune fille dit alors : « Père, embrasse en toute amitié cet étranger. » Le puissant roi se pencha et fit ce que lui demandait sa fille, qui obtint ainsi l'accord de paix en faveur de Tristrant et des hommes de celui-ci. « Je vais maintenant dévoiler qui il est, dit la jeune fille, car je te sais assez fidèle à ta parole pour respecter la paix que tu as promise à cet homme, ce qu'il saura certainement te rendre largement. Il a tué l'homme le plus valeureux qui ait jamais vu le jour, je veux parler de mon oncle bien-aimé. » Le roi réagit aussitôt et dit : « Dieu m'en est témoin, seigneur Tristrant, si nous n'étions pas convenus d'une paix totale, ce compte serait réglé à vos dépens[1], et sans que j'en éprouve de regret. Cependant, quoi que vous m'ayez fait, vous ne serez pas pris à parti. — Vous faites bien de parler ainsi, dit la jeune fille, car c'est un homme valeureux et de grande réputation. Si notre ami, le seigneur Tristrant, a tué mon oncle, c'est qu'il n'avait pas d'autre moyen d'épargner au royaume de son oncle l'imposition d'un tribut. Il a traversé la mer avec l'intention de chasser ceux qui te causent du tort. Il a affronté, seul, le dragon, et il l'a abattu, pour notre plus grand profit à tous. » Le sénéchal demanda alors comment Tristrant pouvait prétendre avoir tué le dragon : c'était, dit-il, parfaitement absurde, puisque c'était lui qui l'avait abattu ; et il demandait au roi de bien vouloir honorer l'engagement pris. Ces paroles déplurent au noble Tristrant qui déclara, irrité : « Seigneur, il ment, et s'il est assez vaillant pour oser m'affronter, il n'y aura que deux issues : ou bien je lui couperai la tête, ou je mourrai de sa main. Seigneur, noble roi, je peux prouver si cela est nécessaire — aucune règle, à ce que je crois, ne s'y oppose — que c'est moi qui ai tué le dragon ; je peux le prouver par le témoignage — s'ils veulent bien le donner — de quatre des hommes du sénéchal qui suivaient avec lui la piste du dragon, entreprise restée sans succès, mais également par la langue que voici, et que j'ai coupée au dra-

gon. J'assure aussi formellement, et j'invoque la caution de ma dame, que le sénéchal n'a, à aucun moment, osé assister au combat qui m'a permis de tuer le dragon. » Tout le monde estima alors que Tristrant en avait assez dit, sauf le sénéchal, qui se serait contenté de moins, car l'accusation n'était pas légère. L'imbécile dit à ses parents et à ses amis qu'il voulait tenir conseil avec eux à ce sujet et qu'il ne pouvait pas s'en dispenser. Ils se réunirent alors et l'un de ses parents, qui se trouvait parmi eux, lui dit : « Si tu entreprends ce combat— je te le dis sans animosité —, tu y laisseras la vie. De quelle utilité te sera alors ta belle épouse ? Tristrant est vaillant, il a souvent prouvé qu'il est hardi au combat. Renonce à te battre contre lui si ce n'est pas toi qui as tué le dragon, c'est le conseil que je te donne, à toi qui es mon parent, en toute amitié. Si tu l'affrontes alors que tu es dans ton tort, tu risques d'avoir vraiment à le regretter. — Je ne vais pas combattre contre Tristrant, dit le pleutre, je n'ai pas tué le dragon. » La délibération terminée, il déclara devant toute l'assistance qu'il n'avait pas abattu le dragon et que la main de la dame revenait légitimement à Tristrant. Le puissant roi dit qu'il aurait mieux fait de tenir ce discours plus tôt. Toutes les personnes présentes gardèrent rancune au poltron d'avoir auparavant affirmé aussi hautement ce que l'on sait. Je crois qu'aujourd'hui encore il regrette amèrement de n'avoir jamais songé à ces conséquences. Il perdit toute considération du fait de cette infamie ; il dut partir et ne revint jamais plus, et ce n'est pas moi qui me soucierais de savoir où il s'en alla. Que Dieu le honnisse ! Tristrant rappela au roi ce qu'il avait promis concernant la belle jeune fille. Le roi ne la lui refusa pas, et la jeune fille en fut heureuse. Personne ne fit par ailleurs d'objection. « Seigneur, dit alors Tristrant, il faut que je vous explique en quel sens, dans son intérêt même, j'entends me faire confier cette jeune fille. Je compte la conduire auprès de mon oncle ; elle devrait se plaire à ses côtés : c'est un roi hautement renommé. Moi-même, je suis trop jeune pour prendre femme aussi tôt. — J'accepte, dit le roi, si tel est ton souhait. — C'est en effet ce que je désire, le Christ m'en est témoin. J'en serai heureux pour mon oncle. — C'est lui qui doit sans aucun doute l'épouser, car tu as fait du mal à ma fille. En outre, je crains beaucoup que, si ce souvenir remontait en elle, vous n'en veniez rapidement à ne plus mener ensemble la vie qui convient. — Je vais la conduire auprès de mon oncle, dit le bon chevalier, que personne n'en doute. » Le roi la

remit entre ses mains et la plaça en sa garde, lui demandant de ne pas lui faire la moindre peine[1], de la traiter avec considération et de la conduire auprès de son oncle. Tristrant prit alors la jeune fille par la main. Le puissant roi fit préparer le départ de sa fille avec le faste qui convenait. Quant à la mère de la jeune fille, elle prit un récipient contenant un philtre et, mettant Brangene dans la confidence, elle dit à celle-ci : « Tu prendras ce philtre avec toi, et sache que personne d'autre ne devra y toucher. Quand vous serez arrivés en Cornouailles et que viendra le moment où ma fille et son mari iront se coucher, tu leur serviras ce philtre quand ils seront au lit et tu leur enjoindras de le boire jusqu'à la dernière goutte. Et veille aussi soigneusement à ce que personne d'autre n'y goûte. » Cela ne fut pas respecté durant la traversée. Le philtre avait une particularité : quand un homme et une femme en buvaient ensemble, ils ne pouvaient plus se quitter pendant quatre ans[2] et, même contre leur gré, ils devaient s'aimer de tout leur être si la mort ne les séparait pas. Durant quatre ans, la passion qui les unissait était si forte qu'ils ne pouvaient pas rester l'un sans l'autre l'espace d'un seul jour. À ce que j'ai entendu dire, ils ne se quittaient pas du regard, jour et nuit. Le philtre produisait aussi cet autre effet : les amants tombaient l'un et l'autre malades quand ils n'avaient pas pu se parler pendant une semaine, et ils étaient alors voués à la mort. Comme vous pouvez vous en persuader vous-mêmes, ce philtre avait été composé de façon à posséder quelques puissantes vertus. Lorsque le puissant roi eut fait solennellement ses adieux à sa fille, Tristrant prit congé de la reine, ce qui donna lieu à un échange amical et chaleureux. On hissa les voiles, le vent les gonfla et porta rapidement les voyageurs vers le large. Dame Isald était parfaitement installée avec sa suite à la poupe, dans une véritable chambre où elle disposait en abondance de tout ce qu'elle pouvait désirer. Cependant, elle n'était pas habituée aux voyages en mer et elle dit souffrir de la vitesse à laquelle ils avançaient. Les matelots coururent alors aux cordages. Sachez-le, ils amenèrent complètement la voilure. Puis le vent tomba, ce qu'ils désiraient tous. Ils arrivèrent dans un port, où ils firent escale. Les gens descendirent tous à terre et cherchèrent un peu de récréation, ce qu'ils n'eurent pas de mal à trouver. Ils passèrent des moments agréables, le temps ne leur paraissait pas long. Il faisait très chaud, et ils allaient et venaient sur la grève, le long de la mer.

CE QUI ARRIVA À TRISTRANT ET À ISALD QUAND ILS EURENT BU LE PHILTRE

Une bonne heure après, Tristrant rendit visite à sa dame. Il désirait savoir si elle se sentait assez vaillante pour reprendre la mer. C'est alors qu'il fut pris d'une grande soif. On ne put pas lui servir à boire, car l'échanson était parti. « Seigneur, je crois qu'il y a du vin ici », dit une jeune suivante. Tristrant commanda de lui en servir. Le désastre s'annonçait ! La jeune fille lui apporta le philtre. Tristrant, à cent lieues de penser qu'il lui serait maléfique, le but sans avoir à se forcer. Le vin lui parut bon. Il en donna alors à sa dame, et dès qu'elle eut bu à son tour elle fut terrassée par une évidence : ils allaient devoir s'aimer l'un l'autre s'ils ne voulaient pas perdre la raison. Ils ignoraient tous deux qu'en un instant ils s'étaient épris l'un de l'autre[1], comme ils le constatèrent plus tard. Tous deux se mirent aussitôt à pâlir et à rougir, tout en s'efforçant de le cacher. Chacun pensait qu'il allait mourir à cause de l'autre, tant était puissant l'amour qui s'était rendu maître d'eux. Tout cela était dû au philtre. La dame eut très honte de s'être éprise en si peu de temps du beau Tristrant. Et ce dernier ne ressentait pas davantage d'entrain d'être ainsi prisonnier de l'amour. L'amour l'avait entouré de ses chaînes pour lui infliger d'immenses souffrances. Ils furent plongés dans un état tout différent de celui qui était habituellement le leur. Ils avaient chaud, puis froid, leur visage changeait de couleur et ils étaient secoués de sanglots. Chacun d'eux était angoissé de ressentir de l'attirance pour l'autre et ils ne comprenaient pas par quel mystère l'autre souffrait tant et n'en disait pas la raison. Tel était donc le tour que les choses avaient pris en un instant. Vint le moment où, tenaillé par la souffrance, Tristrant dut s'en aller. Tous deux étaient atteints au plus profond de leur cœur. Ils se couchèrent sans souffler mot à quiconque de la cause de leur tourment. Ils le dissimulaient farouchement. Ainsi, comme je l'ai dit, Tristrant et la douce demoiselle endurèrent jour et nuit de grandes peines. « Ah ! Seigneur bien-aimé, dit la demoiselle, penche-toi sur la souffrance que cet homme exécré et adoré provoque dans le cœur de ta pauvre servante ! Mais... comment ai-je l'audace

de parler ainsi ? La vérité est que je serai sincèrement heureuse s'il accepte mon amour. Sans lui, c'en est fait de ma vie. Il m'empêche de boire et de manger. Assurément, je vais m'affaiblir si vite que la mort s'ensuivra. Que dois-je faire, infortunée que je suis ? Je crains qu'il ne s'intéresse pas à moi. Comment puis-je donc être attirée par lui ? Mais... que signifie cette question ? Comment pourrais-je jamais être son ennemie ou lui tenir rancune ? Il n'existe pas entre ciel et terre de créature plus parfaite. Il sait rechercher ce qui procure le mérite, il l'a prouvé à maintes reprises. Il ne craint pas d'affronter les défis en solitaire. Je connais bien les qualités qui le distinguent : la vaillance, la noblesse, la beauté, le discernement, la loyauté et les bonnes manières, l'intelligence. Il est attaché à la poursuite de l'honneur. Que dire de plus ? C'est l'homme le plus remarquable qui ait jamais été offert à l'affection d'une femme, ses mérites sont éclatants. Je l'ai souvent entendu dire, aussi mon cœur se porte-t-il vers lui. Il est à l'or ce que l'argent est au plomb. Est-ce qu'il ne m'est pas cher ? Si, son excellence est telle que je l'aime sans contrepartie[1].

« Seigneur Dieu, que m'est-il arrivé pour qu'il me semble maintenant tout d'un coup si parfait alors que j'avais eu auparavant souvent l'occasion de le voir ? Ah ! mon cœur et mon esprit, pourquoi ne pouvez-vous pas vous détacher de lui ? — Et qui donc nous enseignerait cela ? — Je ne souhaite pas le dire. — Et nous n'oserions pas l'apprendre. — Pourquoi ? — Amour nous a donné pour mission de penser à lui ; et nous n'oserions pas le contrarier de quelque façon que ce soit. — Ainsi, c'est donc Amour qui m'assaille de la sorte ! Je ne me doutais pas qu'il me ferait souffrir autant. Que t'a fait la malheureuse que je suis pour se voir infliger de tels tourments ? On m'a souvent parlé de l'agrément et des bienfaits qu'il procure, et moi, infortunée, j'étais persuadée qu'il était en effet bon et doux. Mais je découvre pour mon malheur qu'il incommode et qu'il est acide comme du vinaigre. Ah ! quand pourrai-je te célébrer, Amour[2], parce que tu m'auras été doux ? Cupidon, toi qui es le dieu d'amour, si j'ai en quelque façon méconnu tes commandements et si moi, pauvre Isald, j'ai commis envers toi des actes dont j'aurais dû m'abstenir, ta punition aura été sévère ! Par ton fait, mon cœur est presque brisé. Si tu ne m'accordes pas ta faveur, j'irai vers la mort. Si tu me refuses ta grâce, mon infortune ne fera que croître. Amour, allège un peu ma peine, de sorte que je puisse endu-

rer ta présence. Tu n'es pas aussi impitoyable envers toutes les femmes que tu l'es envers moi. Que t'ai-je fait ? Je pourrais sans crainte clamer plus fort la peine et le dommage que je subis, et pourtant ma plainte est déjà assez véhémente. Il me semble absurde que tu m'attaques aussi violemment et que tu me malmènes au point de me faire perdre la raison, alors même que je suis devenue reine, tout en ne sachant rien de toi. Tu as usé de tes artifices pour me faire prisonnière, et me voilà envahie par une étrange humeur qui s'accompagne d'instabilité. Alors que l'instant d'avant je brûlais de fièvre je suis à présent froide comme glace ; puis j'ai à nouveau si chaud que la sueur dégoutte de tous mes membres. Cela dure depuis si longtemps que je vais mourir si remède n'y est pas porté rapidement.

« Ah ! quelle folie m'a fait perdre ta faveur, Amour, pour que tu décharges ainsi ta colère sur moi ? Tu fais souffrir à l'extrême la pauvre femme que je suis. Amour, tu pousses le jeu trop loin. Amour, il est injuste de tourner contre moi le courroux que t'inspire ce chevalier, car je l'aime plus que lui ne m'aime. Amour, accorde-moi ta grâce. Amour, puissant seigneur, il mérite ta colère, car, point de doute, j'ai pour lui une affection qu'il ne me rend pas. Amour, je veux être à ton service. Fais-moi grâce, au nom de la justice, car j'aime un homme d'un amour tel que jamais une femme n'en a voué de plus grand à un homme. Que me réserves-tu encore ? N'est-ce pas assez que je risque pour toi ma vie et mon honneur[1] ? Aussi, fais-moi grâce. Amour, tu infliges à mon cœur de grandes souffrances. Amour, ton immense pouvoir me brûle et me glace tout à la fois. Amour, je suis ta sujette. Amour, je m'incline à tes pieds pour que tu me délivres de mon tourment. Amour, je ne survivrai pas si tu ne m'accordes pas ta grâce. Si tu décides de me haïr, Amour, ma raison me fuira. Amour, fais-moi grâce tandis qu'il est encore temps, avant que je ne perde la vie. Si tu veux me faire bénéficier de ta grâce, Amour, c'est à temps qu'il faut le faire. Amour, tu as le pouvoir de me faire disparaître et de faire mourir ta servante. Amour, je serai bientôt morte si tu ne me tires pas du malheur. Ah ! quelles peines tu me fais endurer ! Mais quelque nécessité te donne sans doute le droit d'agir ainsi. Seigneur Dieu, reprit Isald, quelle chose étrange ! J'aime un homme qui n'a jamais songé à m'aimer ! Alors que mon père allait me donner à lui en mariage selon le droit, il m'a refusée et n'a pas tenu compte de moi. De mon côté, je vais rechercher le

moyen de ne pas penser à lui. Mon cœur, ne fixe pas ton attention sur la personne de ce chevalier, car je désire détacher mon esprit de lui. Mais comment réussirai-je à m'écarter de lui ? Je crains qu'une telle entreprise ne me profite guère, car mieux vaut pour moi aimer que mourir. En effet, j'irai vers une mort certaine si je ne deviens pas sa femme. Ah ! si seulement il savait combien je le désire désespérément ! Mais comment faire maintenant pour qu'il sache ce qui me tourmente ? Je crois qu'il faut que je le lui dise. Ah ! comment ferais-je une chose pareille ? S'il pense à mal, comme il peut être enclin à le faire, je ne pourrai plus jamais le regarder en face. Je crois que je mettrai mon honneur en péril, dit la belle dame, je préfère mourir plutôt que de jamais le lui dire. Non, ce serait un grand dommage. Ma vie vaut plus que cela. Peut-être se fera-t-il quelques réflexions s'il apprend de bonne source que je l'aime du plus profond de mon cœur, et tournera-t-il également quelques-unes de ses pensées vers moi. Je vais laisser le sort en décider et lui dire ce que je ressens. Qui sait, peut-être me fera-t-il bon accueil ! » dit la loyale Isald. L'angoisse et le tourment la tenaient sous leur coupe, car elle ne pouvait plus détourner son cœur de Tristrant ; celui-ci, de son côté, était sous l'emprise des mêmes sentiments ; il songeait nuit et jour à la noble jeune fille et était totalement absorbé dans ses pensées. Tous deux souffraient profondément.

Ils restèrent ainsi l'un et l'autre trois jours et demi sans se lever, sans manger et sans boire. Sans l'avoir voulu, ils étaient tous deux presque morts de faim. Ni le pain ni le vin ne pouvaient les aider à subsister ; leurs forces déclinaient inexorablement. Kurnewal s'aperçut du tour que prenaient les choses, la dévouée Brangene aussi. Atterrés, ils se confièrent l'un à l'autre. « Qu'allons-nous devenir, infortunés que nous sommes ? Si nous perdons nos maîtres, nous en pâtirons grandement, cela est clair. » Brangene, la belle demoiselle, se souvint du philtre et se rendit en toute hâte dans la chambre, à l'endroit où elle le gardait. Lorsqu'elle constata qu'il n'y était plus, elle resta figée sur place et s'exclama : « Malheur, cher seigneur Tristrant et chère maîtresse ! Vous êtes perdus, dit-elle, effondrée. Puisse la joie déserter à jamais la personne qui vous a servi ce philtre ! » Elle n'était que désespoir. Brangene s'en revint et dit à Kurnewal : « Je sais parfaitement ce qui s'est passé ; la mort guette ton maître et ma maîtresse. Mille fois malheur ! Ils sont condamnés à mourir, à moins qu'ils n'aillent jusqu'au bout de leur penchant et s'adonnent à l'amour. Mais

comment faire pour qu'ils s'en rendent compte ? dit la toute jeune Brangene. Eh bien, je préfère risquer ma vie et mon entière réputation plutôt que de les laisser tous deux succomber à un tel mal ! — Oui, plutôt mourir que de voir cela ! » dit le généreux Kurnewal. Ils convinrent alors de les faire se rencontrer tous deux et, au cas où ils n'y songeraient pas d'eux-mêmes, de les inviter à faire preuve d'initiative. Brangene se lamentait : « Qu'ils aient pu boire le philtre, voilà un reproche que je devrai certainement entendre ! Mais laissons l'avenir en décider. Kurnewal, fais en sorte qu'ils se retrouvent ensemble, ce sera ta part de la tâche. Je n'ai pas besoin de t'en dire plus. Ou nous réussirons, ou ils seront perdus, et dans ce cas il aurait mieux valu pour nous de ne jamais être venus au monde. » On en était au quatrième jour ; ils arrivèrent dans un port. Les occupants du bateau descendirent à terre. Kurnewal pria son maître d'aller rendre visite à Isald pour voir ce qu'elle faisait. Peut-être, ajouta-t-il, s'en sentirait-il mieux. « De son côté, enchaîna adroitement Kurnewal, elle est également souffrante, mais je ne sais ce qu'il en est. Peut-être aimerait-elle savoir comment se présente votre maladie. » Suivant la suggestion de Kurnewal, Tristrant se dirigea vers la chambre, mais, au moment d'y entrer, il ne se sentit pas la force — que vous le croyez ou non — de pénétrer dans la pièce et de s'informer de façon plus précise de l'état de sa bien-aimée. Dès qu'elle l'aperçut, la dame l'appela à voix haute : « Seigneur, lui dit-elle en s'adressant à lui, venez vers moi sans hésiter davantage ; sinon votre honneur va en souffrir. » Il se dit alors : « Le grand honneur qu'elle te fait ne signifie rien de bon. Tu lui es totalement indifférent. Si elle ressentait quelque inclination pour toi, elle ne t'appellerait pas " seigneur ". » Cette pensée lui fut désagréable. Mais aussitôt son esprit se porta dans l'autre direction, et il se dit : « En t'appelant " seigneur ", elle a soulagé ta peine en t'assurant que tu es l'homme qu'elle chérit le plus. Car qui dit " seigneur " dit en principe " pouvoir ". » La joie qu'il ressentit lui donna la force d'entrer et de s'asseoir près d'elle, à la grande satisfaction de ceux qui étaient ses auxiliaires en cette affaire. Ces derniers ne cherchèrent pas de prétexte pour s'attarder et sortirent de la chambre[1]. Je peux l'affirmer en toute certitude : n'y demeurèrent que les deux jeunes gens et l'amour. J'ignore lequel des deux parla d'abord ; ce que je sais, en revanche, c'est que chacun s'ouvrit à l'autre de son état et que tous deux furent rétablis avant que vînt pour eux le moment de se quitter. Une grande félicité s'empara

d'eux, je crois. Ils ne languissaient plus, et s'ils étaient toujours couchés, ils le restaient en goûtant la joie que leur procuraient les transports amoureux. Entre-temps ils étaient arrivés en vue du pays de Marck. Un soir, tard, ils convinrent qu'Isald demanderait à Brangene de lui rendre le service de passer la première nuit au côté du roi et de faire l'amour avec lui. Ce stratagème devait lui permettre de tromper le roi et de lui dissimuler son inconduite[1]. Elle fit cette proposition à Brangene en expliquant qu'elle ne voulait pas perdre sa réputation. Brangene éclata en pleurs en entendant cela. Mais écoutez de quelle façon Isald présenta sa requête lorsqu'elle aborda le sujet pour la première fois : « Brangene, ma chère amie, j'ai grand besoin de ton conseil pour savoir ce que je devrai faire quand j'entrerai dans le lit du roi. — Je n'en ai aucune idée, dit Brangene[2]. — Me voilà bien renseignée. — Que suis-je censée dire ? — Tu dois essayer de bien me conseiller. — Je ne suis pas en mesure de le faire. — Il me faut alors abandonner toute joie. — J'en serais profondément chagrinée. — Nous allons recourir à des moyens détournés. — Cela se peut-il ? — Fais-le, je te le demande. — Dites-moi de quoi il s'agit. — Il faudra passer une partie de la nuit avec le roi. — Ce n'est pas une bonne idée, jamais je ne le ferai. — Je te récompenserai en te servant et en te témoignant mon amitié. — De quelle façon ? — Je te le montrerai. — Plutôt quitter votre service. — Alors je te supplie de le faire pour l'amour de Dieu. — Vous faites là une plaisanterie inconvenante. — Quelle épreuve redoutable m'attend ! — Il ne vous sied pas de parler ainsi. — J'y suis bien forcée. — Vous ne devez pas me demander pareille chose. — Ne dis pas cela, toi qui es mon amie chère. Cela me serait d'un grand secours, et je ne cesserai de te le rendre. — Dame, dit Brangene, je vous ai accompagnée jusqu'ici, ne l'oubliez pas ! Veillez à ne pas m'imposer une humiliation qui me coûterait mon honneur. — Je ne serai plus jamais en mesure de t'offrir des moments de joie et d'agir dans ton intérêt, pas plus que je ne pourrai du reste le faire pour moi-même, dit Isald. Mais tu as les moyens d'empêcher cela. — [Il est juste que je connaisse[3]] la honte et le déshonneur pour n'avoir pas su veiller sur le philtre. Vous pourrez constater que j'en tire les conséquences. — Rappelle-toi bien ce que tu viens de dire, au nom de la miséricorde divine, dit Isald, et aide-moi à échapper à ce péril qui menace de me submerger. — Je vais vous y aider, répondit Brangene, mais sachez que, si j'avais le choix, je préférerais mourir plutôt que de faire ce que vous me demandez. »

ILS ARRIVÈRENT CHEZ LE ROI MARCK ET USÈRENT D'UN ÉTRANGE STRATAGÈME

Isald fit aussitôt savoir à Tristrant que Brangene avait promis de faire ce qu'elle lui avait demandé ; il en fut très content. Il fit dire au roi Marck de venir à sa rencontre et d'accueillir la dame qu'il avait été chargé de ramener. Marck prit aussitôt la mer et vint au-devant de lui ; il lui souhaita la bienvenue et conduisit la très noble dame à Tintaniol en lui témoignant de grands honneurs. Les noces furent fastueuses. Tristrant abusa alors son seigneur en lui tenant les propos que voici : « Seigneur, ne prenez pas en mauvaise part cette requête de ma dame, qui vous prie de vous conformer en même temps qu'elle à l'une des coutumes de son pays. » Le roi demanda de quelle coutume il s'agissait. Le loyal Tristrant lui répondit : « Vous ne devrez pas avoir de lumière auprès de votre lit quand la reine se couchera pour la première fois à votre côté. Personne — retenez-le bien — ne doit la voir avant le matin, au moment du lever. » Le roi répondit à son neveu qu'il accédait sans aucune réserve à la demande de la reine et il lui commanda d'être son chambrier ; il pourrait ainsi éteindre les lumières, puisqu'il savait comment les choses devaient se passer, et faire tout ce que souhaiterait la dame. Marck ajouta qu'il insistait pour que Tristrant accepte. Le chambrier Tristrant prit donc son office dans la chambre. Au moment où vint pour le roi le moment de se coucher, Tristrant agit selon le désir de la dame ; il conduisit discrètement Brangene jusqu'au lit du roi. C'est à cette occasion que Tristrant se livra à la plus grande tromperie de sa vie, car lui-même était couché tout près de là avec la reine. On ne doit pas y voir de déloyauté, car il n'agissait pas ainsi de son propre mouvement ; c'est le philtre funeste qui était cause de tout. À minuit juste, survint Brangene, qui fit se lever sa maîtresse pour qu'elle rejoigne son époux. Isald se leva et s'en fut. C'est ainsi que le roi fut berné. Tristrant lui avait menti. Par la suite, Tristrant demeura en permanence à la cour, allant même jusqu'à déclarer à Kurnewal — c'est la vérité — qu'il ne pourrait pas en rester éloigné un seul jour. Il mourrait, disait-il, s'il ne voyait pas la reine. Celle-ci partageait cette conviction.

Peu de temps après, la reine imagina une façon bien ingrate de récompenser la belle Brangene de l'avoir si bien servie[1]. Elle craignait que celle-ci ne dise ce qu'elle savait à son sujet. Voici à quelle ruse elle voulut recourir pour la supprimer. Le procédé était on ne peut plus vil. Elle demanda à deux chevaliers démunis de la tuer et promit de leur donner soixante marcs d'argent s'ils s'y montraient décidés. Ils dirent qu'ils feraient volontiers ce dont elle les priait. Elle leur donna sans attendre les pièces d'argent, leur indiqua une fontaine qu'ils devaient surveiller et leur commanda de tuer toute personne, homme et femme, qui viendrait y puiser de l'eau ; elle leur ordonna aussi de lui rapporter le foie de cette personne et de bien penser à ce qu'elle leur avait dit. Ils y pensèrent beaucoup et se mirent en chemin[2]. La reine se coucha et dit à Brangene qu'elle se sentait souffrante. Puis elle se plaignit de façon à être entendue de tous. Isald, la perfide, ordonna à la fidèle Brangene d'aller lui chercher de l'eau à la fontaine qui coulait dans le verger. Brangene, obéissante, fit ce que lui commandait la reine ; elle prit un récipient en or et s'en alla dans le verger, là où se trouvait la fontaine. Les deux hommes surgirent aussitôt et, sans savoir pourquoi ils s'en prenaient à elle, ils dirent à Brangene : « Demoiselle, ce sont vos derniers inſtants ! — Seigneurs, qu'eſt-ce que cela signifie ? dit cette femme sans reproche. — Il vous faut mourir, dit l'un des chevaliers. — Hélas ! je sais bien quel eſt le forfait qui me vaut cela, dit l'honnête Brangene. Je paye le prix de ma fidélité. Ma maîtresse ordonne de me tuer. Mais je vous le demande, au nom de ce qu'il y a de bon en vous, et pour l'amour de Dieu : laissez-moi vivre encore un peu. Que l'un de vous s'en retourne, annonce que j'ai été tuée et fasse savoir à ma dame que je vous ai dit ceci : j'ignore ce qu'elle veut me faire payer en essayant de se débarrasser de moi traîtreusement alors que je n'ai rien à me reprocher. Dieu m'en eſt témoin, je n'arrive pas à m'imaginer que j'aie jamais pu faire quelque chose qui mérite sa colère. Ce que je sais, en revanche, c'eſt que j'ai quitté tous mes parents pour remettre mon sort entre ses seules mains et que je suis partie avec elle pour des pays étrangers. Pourquoi devrais-je dès lors mourir si misérablement d'une mort imméritée ? Lorsque nous avons quitté notre pays, sa mère nous a donné en signe d'affeċtion, devant d'autres personnes, deux délicates chemises — la reine saura parfaitement ce que je veux dire —, mais nous n'étions pas encore arrivées dans ce pays que la sienne était déjà tellement

trouée et déchirée — suivez-moi bien — qu'elle ne valait plus rien et que ma dame ne pouvait décemment plus la porter auprès du roi. La mienne n'avait jamais été portée, elle était belle et neuve. Ma dame me demanda d'avoir l'amitié de la lui prêter, ce qui ne me plut pas du tout, mais elle m'en pria avec tant d'insistance que je finis par céder. Je ne vois pas ce que je pourrai lui faire dire de plus, sinon que, lorsque je suis venue ici par la mer, la chemise que j'avais apportée était restée intacte et que je la lui ai confiée pour la première nuit qu'elle a passée auprès du roi. À ce moment-là, la chemise fut mise à mal et réduite en lambeaux. Retenez bien ce que je viens d'évoquer et dites à la reine de ma part que la crainte l'égare. Dans mes relations avec elle, je n'ai jamais rien fait qui puisse mériter la mort ; celle-ci frapperait une innocente. »

Ces paroles désarmèrent totalement les chevaliers, qui furent pris de commisération pour elle. Pour avoir su éveiller leur pitié, Brangene eut la vie sauve. Les deux hommes pensèrent que, s'ils tuaient cette femme, ils perdraient à tout jamais leur honneur ici-bas. Un chien vint alors à passer. Un des chevaliers le tua ; il préleva le foie de l'animal, l'enroula dans sa chemise et l'apporta en cachette à la puissante reine. Elle le remercia vivement et lui demanda sans détour : « A-t-elle dit quelque chose ? — Oui, en effet. — Quoi ? Dis-le-moi. » Il lui rapporta fidèlement les propos de Brangene : ce qu'elle avait dit à propos de la chemise, puis du dévouement dont elle avait fait preuve en ne refusant pas de prêter la sienne à la reine. « A-t-elle dit encore autre chose ? demanda Isald. — Non, sinon qu'elle aurait simplement préféré rester en vie. — Dieu va me frapper de sa malédiction, dit la belle dame ; qu'il me pardonne d'avoir jamais vu le jour ! Que va-t-il advenir de moi, infortunée que je suis, maintenant que je me suis rendue coupable d'une telle infamie ! Personne ne m'accordera plus sa confiance ! Que Dieu me fasse payer de mon honneur et, bientôt, de ma vie le meurtre que j'ai commis ! » Et elle ajouta : « Que le diable s'empare de moi ! » Elle se frappait et s'arrachait les cheveux avec une telle rage que le chevalier qui avait participé au guet-apens la regarda avec surprise, tant elle criait haut sa souffrance. Lorsqu'il comprit que le remords qu'elle manifestait exprimait une douleur sincère, il ne chercha pas à dissimuler la vérité plus longtemps et dit : « Dame, faites taire votre peine ! Brangene n'est pas encore morte, et j'en suis bien heureux. Je n'osais pas vous le dire, car je craignais que vous n'en fussiez fâchée.

— Épargnez-moi vos plaisanteries, s'il vous plaît, dit-elle d'un ton plaintif. De l'avoir perdue dans de telles conditions ne me dispose pas à la gaieté. — Dame, soyez-en sûre, je ne plaisante pas ; croyez-moi, Brangene est encore en vie, et je peux vous l'amener si vous le souhaitez. — Alors tu as fait une bonne affaire, dit la reine. Si elle est en vie, tu seras riche à jamais, je t'en donne la ferme assurance. » Le chevalier s'en retourna, tout réjoui, et fit part à son compagnon, qui partagea sa joie, des intentions de la reine. Ils prirent Brangene avec eux et l'emmenèrent tout droit à la chambre de la reine. Écoutez ce que dit celle-ci lorsqu'elle l'aperçut : « Sois la bienvenue, ma très chère amie. Tu es saine et sauve, le Dieu du ciel en soit loué. Assurément, c'est grâce à son intervention ici-bas que tu t'es sortie de ce pas. Si maintenant tu m'infligeais la mort que je t'avais destinée ou si Dieu, dans sa Toute-Puissance, me précipitait sur l'heure au fond de la mer ou me pardonnait au contraire ma faute, je ferais mienne cette sentence. » À ces mots, la noble reine tomba aux pieds de Brangene. Elle lui offrit de réparer largement son acte et prononça des paroles chaudes d'affection dans l'espoir de se faire pardonner d'avoir voulu, contre toute raison, la faire assassiner. Toutes deux étaient là, étendues sur le sol, en proie à une immense douleur et elles restèrent dans cette position sans que personne ne les fît se relever. Quand elles jugèrent que c'en était assez, elles se remirent sur leurs pieds. Chacune d'elles avait trouvé la grâce de l'autre. Elles s'embrassèrent. La reine se mit à songer à la façon dont elle offrirait réparation à Brangene et dont elle pourrait lui rendre la joie après tout le mal qu'elle lui avait fait. Elle en avait le désir sincère. Quant à Tristrant, il était absent ; il était sorti chasser dans la forêt avec le roi. Lorsque le bon Kurnewal lui conta l'affaire, il en fut à la fois chagriné et furieux. « Il aurait mieux valu que cela n'arrivât jamais, dit-il à la reine. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, faites en sorte que réparation lui soit offerte en permanence. » La noble dame dit qu'elle le ferait avec empressement. Ainsi fut scellée la réconciliation entre les deux femmes. Peu de temps après, Tristrant subit, sans que les plaies fussent apparentes, de profondes blessures. Écoutez bien de quelle façon. Il fut dénoncé et calomnié par trois ducs et quatre comtes qui tenaient des offices à la cour. Je vais vous en dire la raison : ils le détestaient parce qu'il avait un train de vie brillant, qu'il recherchait l'honneur et se montrait toujours le meilleur. S'ils le haïssaient pour cela, c'est parce

qu'ils étaient eux-mêmes des médiocres. Il en va souvent de même de nos jours : beaucoup de personnes de valeur font cette expérience que de petits esprits refusent de reconnaître leurs mérites et sapent leur réputation quand ils entendent faire leur éloge. Pourtant, comment ces personnes peuvent-elles apporter la contradiction si elles n'ont pas été témoins des faits évoqués ? Pareille conduite est d'une parfaite duplicité et d'une déloyauté sans nom ; soyez-en bien conscients, car on n'a jamais vu personne acquérir du renom en agissant de la sorte. Pensez à ce qui apporte de la considération et méprisez la mesquinerie. Ceux qui aiment profondément l'honneur et qui, par conséquent, le recherchent connaissent en retour le bonheur et le succès, et ils peuvent en outre obtenir une part non négligeable de ce que leur cœur désire. Ils méritent toute la réussite possible. L'homme valeureux et loyal qui souhaite au plus profond de lui-même agir avec discernement tout en respectant les règles du savoir-vivre devrait légitimement être épargné par la jalousie des esprits mesquins. Mais ces derniers ne peuvent s'empêcher de lui en vouloir. En revanche, le Dieu du ciel lui est favorable, à lui comme à tous les gens de bien, et cette faveur, c'est en de multiples occasions qu'il a su la gagner et qu'il la gagne encore. Cependant, les envieux ont tellement concentré leur haine sur lui qu'ils le supprimeraient avec plaisir si les dames étaient prêtes à l'accepter[1]. Tel est l'empire de la jalousie que les médiocres nourrissent à l'encontre des gens de valeur pour la seule raison que ceux-ci se comportent de façon méritoire. On le constata aussi dans le cas de Tristrant, qui fut l'objet de la haine des seigneurs déjà mentionnés. Tristrant ne manifesta jamais de défauts. Au contraire, il rechercha toujours la considération et figura toujours au premier rang quand il fallait payer de sa personne. Il fut constamment soucieux de conquérir prix et renom, et cela jusqu'au jour de sa mort. C'était bien là la raison de la haine des seigneurs. Il s'ajoutait à cela que le roi aimait Tristrant plus qu'aucun d'entre eux. Ils convinrent ainsi qu'ils allaient s'attacher résolument à lui faire perdre la faveur de son seigneur, et les choses ne tardèrent pas. Sur les sept hommes, quatre étaient les ennemis jurés de Tristrant. Ils avaient un chef, qui s'appelait Antret le Couard. Il avait le cœur si vil que rien de bon ne pouvait venir de lui. Il était, par sa mère, le neveu du roi, ce qui, en soi, faisait de lui le cousin de Tristrant. Que le diable le précipite dans le Rhin ! Cette parenté ne le rendait pas mieux disposé envers

Tristrant. Il était naturellement porté à la bassesse. D'être lié par le sang à Tristrant ne l'empêcha pas d'attenter à l'honneur de celui-ci. Il alla trouver le noble roi avec un de ses parents, et tous deux se mirent à conter à Marck des mensonges inspirés par la jalousie. « Seigneur, dit Antret, si cela ne te fâche pas, je souhaiterais te rapporter ce que nous avons appris. Tu ne m'en voudras pas de te le dire : Tristrant t'a déshonoré et nous sommes sept à en être offusqués. Nous sommes certains qu'il couche avec ta femme, et il le paiera de sa vie, si Dieu y consent, car c'en est trop de cette infamie qu'il répète chaque jour. Il faut dire aussi, seigneur, que tu vois beaucoup trop par lui. Il me semble déraisonnable que, par affection pour une seule personne, tu nous tiennes tous pour rien, tous autant que nous sommes. Cela me paraît inadmissible. — C'en est assez, dit le puissant roi. Si tu tiens, cher neveu, à notre amitié, il faudra que tu acceptes que Tristrant reste ici, car je ne peux pas me passer de sa présence. Ne compte pas que je prenne jamais Tristrant en aversion pour te faire plaisir. S'il a jamais eu quelque tort envers moi, c'est chose facile à oublier. Quant à la honte qu'il me causerait, je n'en parlerai pas davantage. J'ai souvent tiré honneur et profit de ses actes. Il a failli mourir de sa blessure après avoir affronté Morholt pour moi et il a sauvé mon honneur. Même s'il ne m'avait servi que dans cette seule et unique occasion, il m'aurait mieux prouvé son attachement et sa loyauté qu'aucun de vous autres ne l'a jamais fait. Son fidèle dévouement m'a par ailleurs été de nombreuses fois très utile. Jamais il n'a rechigné à entreprendre ce que je lui demandais. Je suis décidé à partager avec lui mon existence et mes biens tant que je vivrai. Concède-lui cela de ton côté, cher neveu. »

Les envieux furent extrêmement dépités d'entendre le roi louer aussi haut les mérites de Tristrant. Ils se retirèrent, furieux, et organisèrent une surveillance. Ils ne savaient pas avec certitude si Tristrant rencontrait la reine en cachette. Ils inventèrent une histoire tortueuse, qu'ils contèrent au roi. Celui-ci la tint pour un mensonge et ne voulut pas les croire. « Il est affligeant pour nous, dit le duc Antret, que tout ce que nous disons à notre seigneur passe pour mensonger. Si seulement nous pouvions exposer nos griefs à une personne qui saurait effacer la douleur que nous cause notre seigneur en manifestant cette irritation envers nous[1] ! — Cessez vos récriminations, dit le roi, je ne veux plus les entendre. Êtes-vous devenus fous pour haïr une personne à qui je veux tant de

bien ? S'il lui est donné de rester en bonne santé, ce n'est pas vous qui mettrez ses jours en péril ! Quelle que soit la jalousie que l'on nourrisse à son encontre, il continue à œuvrer pour ma gloire. » Exaspéré, le roi quitta les barons et partit se coucher. Il trouva devant son lit le hardi Tristrant, qui tenait la reine enlacée et la serrait très amoureusement contre sa poitrine. Le roi, ulcéré, fut pris de fureur et dit à Tristrant : « Quel commerce indigne ! Comment pourrais-je préserver ma réputation si vous me causez autant de tort par votre traîtreuse liaison[1] ? Comme personne ne doit licitement éprouver de quelque façon joie ou peine du fait de la femme d'un autre, je me suis refusé à croire ce qui m'avait été dit. J'aurais mieux fait de le croire tout de suite. Vous êtes un félon. Quittez cette cour sur-le-champ, et remerciez Dieu de pouvoir conserver la vie ! » Voilà à quelles rancœurs mènent de tels embrassements.

Jamais, je crois, deux cœurs ne ressentirent pareille douleur que lorsque ces deux êtres si chers l'un à l'autre durent se séparer sans aucun adieu et avec la perspective de ne plus se revoir. Comme il allait maintenant quitter le pays, Tristrant rejoignit son logis en remuant de sombres pensées. Il croyait qu'il allait mourir de chagrin ; il souffrait en son cœur, et il lui semblait qu'il ne pourrait jamais survivre à un départ. Isald, elle aussi, était en proie à une immense affliction. Une nouvelle fois, ils restèrent couchés chacun de leur côté sans rien manger. On apprit au roi que Tristrant était malade. « Je m'en moque, dit le puissant roi, dès lors qu'il s'est montré déloyal envers moi. » Il serait certes possible d'éviter la mort à nos deux personnages si l'occasion leur était donnée de se revoir. Mais, dites-moi, comment cela pourra-t-il se faire ? Comment vont-ils être délivrés de cette souffrance ? Je crois qu'il appartient à Brangene de les réunir. La reine s'ouvrit à sa suivante de son désespoir, elle lui fit mesurer l'étendue de la peine qui l'accablait et lui déclara qu'elle ne répondrait plus de sa propre personne si elle ne revoyait pas bientôt Tristrant. Brangene dut alors, comme elle l'avait déjà souvent fait, jouer le rôle de la messagère. Elle alla trouver Tristrant. Elle frappa discrètement à la porte qui était gardée par Kurnewal. Elle se présenta devant Tristrant qui l'accueillit chaleureusement. De son lit de malade, il demanda à Brangene : « Comment se porte ma dame ? — Mal, et tu y es pour quelque chose. Si elle avait eu l'occasion de s'entretenir avec toi et si elle était vengée des espions qui lui ont causé

tant d'ennuis et de souffrances, elle serait débarrassée de sa maladie. »

Tristrant lui répondit posément : « Dites donc à ma dame qu'aucune menace ne pourra me tenir éloigné d'elle plus longtemps. N'en déplaise aux envieux, je désire la voir cette nuit même, si faire se peut, dans son verger. C'est là qu'elle pourra m'attendre. Quand des feuilles apparaîtront dans l'eau qui court à travers sa chambre, elle devra aussitôt se poster près de la rigole et guetter l'arrivée d'un copeau sur lequel sera représentée, puisqu'il m'est malheureusement impossible de lui parler de vive voix, une croix à cinq branches. Quand elle découvrira cette croix, je serai, que ce soit la nuit ou le jour, sous le tilleul qui se dresse près de la fontaine dont l'eau traverse sa chambre. Voilà, transmets tout cela à ma dame, et dis-lui de guérir vite. » Brangene rapporta ces paroles à sa maîtresse ; la reine en fut réjouie et se fit apporter à manger. Elle recouvra, après avoir tant dépéri, le goût de vivre. Brangene lui avait apporté une boisson qu'elle aimait et qui lui rendit la santé sur-le-champ. Grâce au doux message transmis par Brangene, Tristrant et Isald se retrouvèrent aux alentours de minuit dans le verger. Les heures qu'ils passèrent dans la joie et le plaisir leur firent oublier leur tourment. Brangene leur avait permis de recouvrer tous deux rapidement la santé. Trompant la surveillance à laquelle ils étaient soumis, ils se rencontraient la nuit. Une fois rentré, cependant, Tristrant restait alité et se lamentait sur son état, comme s'il était à l'article de la mort. Cet homme hardi et si réputé cachait entièrement son bonheur ; mais il séjournait dans le verger aussi souvent qu'il le désirait et qu'il pouvait y recevoir les baisers de son amie.

Les envieux se concertèrent une nouvelle fois pour savoir par quel biais ils pourraient bien ruiner leur amour. Ils cherchèrent d'abord à apprendre les uns des autres si la reine se donnait encore à Tristrant. « Non, dit l'un. — Si, dit l'autre. — Quant à moi, dit le troisième, je suis dans le doute, mais j'aimerais aussi le savoir. — Je réussirai à l'apprendre par un détour, dit Antret. Je vais aller trouver, non loin d'ici, un nain qui a la faculté de lire parfaitement dans les astres, dès lors qu'il le souhaite, tout ce qui s'est passé ou qui peut advenir de façon quelconque. Je le paierai autant qu'il faudra pour qu'il nous dise ce qu'il en est. » Les autres s'empressèrent d'acquiescer et se mirent en quête du nain. Le compère de ce dernier, Satan, survint alors et leur indiqua l'endroit où il se

trouvait. Lorsqu'ils eurent trouvé le nain et qu'ils lui eurent dit quelles informations ils attendaient de lui, ce démon se mit à interroger les astres et déclara : « Pas de doute, ma dame a une liaison avec Tristrant. Je suis prêt à faire voir au roi, s'il veut bien retenir cette suggestion, quelque chose qui le forcera à reconnaître que je vous ai dit vrai. Si en revanche je mens de façon éhontée, emparez-vous de moi et faites-moi subir tous les supplices qu'il plaira à mon seigneur. » C'était, je crois, son acolyte, le diable, qui lui dictait ces paroles et qui l'amena à raconter par le menu comment Tristrant rencontrait la reine. « Si ce n'est pas vrai, dit le nain, faites-moi couper la tête sans hésiter, et que personne n'intervienne en ma faveur. » Voici ce qu'ils firent alors : ils conduisirent le nain devant le roi et rapportèrent ses affirmations. « Je vais vous en dire plus, déclara cet être maléfique ; si mon seigneur le voulait, il pourrait découvrir ce qu'il en est, lui et les gens de sa maison[1]. Il lui suffira de partir chasser en forêt. Tristrant se risquera alors à rejoindre la dame. Le roi pourra ainsi voir parfaitement comment ils se rencontrent et il sera amené à découvrir lui-même la vérité. » Le roi entra en fureur et ne put qu'accepter la proposition qui lui était faite. Il commanda haut et clair à tous ceux qui se trouvaient là de prendre leurs dispositions. Il partirait en effet chasser en forêt le lendemain matin. De plus, il fit annoncer qu'il serait absent pendant sept jours pleins. La reine se réjouit à cette nouvelle. Lorsque le roi fut entré dans la forêt et que le nain eut acquis la certitude que Tristrant — ce que celui-ci n'aurait pas dû faire — viendrait rejoindre la dame, le gnome se disposa à se rendre en la seule compagnie du roi vers l'endroit en question pour lui prouver le bien-fondé de ses affirmations. Le roi monta à cheval et prit le nain en selle derrière lui. Quand, après avoir suivi les indications de celui-ci, Marck fut arrivé près du tilleul et de la fontaine, le gnome lui dit : « Je vais vous expliquer, seigneur, ce que vous allez faire. Montez dans cet arbre, c'est la seule cachette possible. De là nous observerons ce que les deux complices s'aviseront de faire. » La lune brillait d'un tel éclat qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour. Le noble roi attacha son cheval à une branche, non loin de là, et il monta dans l'arbre, selon la recommandation du nain. Ce dernier se fit un devoir de grimper à sa suite. Je crois que le triste occupant de l'enfer, Satan, le diable, l'y aida ; je suis même sûr que c'est lui qui le souleva, car il tenait à s'assurer une part du pouvoir dans le royaume de Marck. Comment aurait-il pu,

dans ces conditions, laisser le roi monter seul dans l'arbre ? Le nain et son acolyte étaient on ne peut plus retors. Le roi et le nain s'étaient tout juste postés là-haut que Tristrant arriva. Il arracha des feuilles à une branche et les jeta dans l'eau qui sortait de la fontaine. Puis il fit suivre le morceau de bois sur lequel était gravée la croix. Le roi était toujours perché dans l'arbre avec son associé. Tristrant vit alors leur ombre, profilée par le clair de lune, dans l'eau de la fontaine. Il eut la présence d'esprit de ne pas lever les yeux et il se dit en lui-même : « Malheur à moi, je suis perdu ! Ah ! si seulement la reine savait que nous sommes épiés ! » Pendant ce temps, le courant avait entraîné les feuilles et le morceau de bois dans la chambre. La dame alla promptement à la rigole, en retira le morceau de bois et examina la croix. Elle sut avec certitude que Tristrant était au lieu de rendez-vous et elle partit en grande hâte le retrouver. Il était là, assis, et lui adressait des signaux très discrets. « Que le Tout-Puissant me garde, dit la reine. Que lui arrive-t-il donc, leste comme il est, pour qu'il ne se lève pas d'un bond et vienne à ma rencontre ? Ce sont là de nouvelles façons. » Elle ne savait pas dans quelle situation il se trouvait. Elle finit toutefois par apercevoir les signes qu'il lui faisait et elle pensa : « Quelque chose le préoccupe, mais quoi ? Peut-être y a-t-il en ce moment quelqu'un dans les parages qui nous surveille ? » C'est alors que la noble reine aperçut elle aussi les espions. La lune projetait toujours l'ombre des deux hommes dans l'eau de la fontaine. La dame, et cela prouve son intelligence, fit exactement comme si elle ne se rendait compte de rien et dit avec beaucoup d'à-propos : « Tristrant, pourquoi m'as-tu fait venir ? — Dame, répondit-il, aidez-moi à regagner la grâce de mon seigneur et à retrouver ma place à la cour. — Je ne t'y aiderai pas, tu dois te le tenir pour dit. Il me plaît qu'il n'entretienne pas de relations avec toi et qu'il te soit hostile. Sois-en sûr et certain, je ne suis pas prête à te rendre un tel service, car on médit de moi, par ta faute, sans que j'aie rien à me reprocher. Si je t'ai tenu en amitié, c'était à cause de mon époux, dans la mesure où tu étais son neveu et où tu as accru sa renommée plus que ne l'ont fait tous les autres pris ensemble. Mais maintenant on dit du mal de moi, de ton fait[1], et cela sans raison. Si mon seigneur te faisait mettre à mort, je m'en réjouirais. — Non, dame, tu te dois à ta réputation, tiens compte de toutes les rudes épreuves que j'ai endurées pour toi et sois assez bonne pour prendre à cœur l'injustice qu'il me fait. Si tu veux bien me témoigner de

la bienveillance, je retrouverai sûrement de ce fait sa faveur, car je n'ai pas mérité sa colère. — Je ne t'aiderai pas à rentrer en grâce auprès de mon seigneur, répliqua la noble reine. Si cela arrive, tant mieux pour toi, mais je ne lui adresserai pas une telle requête. — Alors il va me falloir quitter ce pays, dit Tristrant. Mon seigneur ne s'en soucie guère, mais il aura peut-être du mal à effacer le préjudice qu'il subira si nous nous séparons, lui et moi, de façon inamicale. De mon côté, le remède sera vite trouvé ; je m'en irai là où on ne manquera pas de me traiter en seigneur et de me prodiguer de grands honneurs, et où je serai en droit d'attendre des témoignages d'amitié. Mon seigneur ne se rend pas compte que, si je reviens dans mon pays, je serai un souverain aussi puissant que lui. Je suis d'autre part certain que si je me fixe en un autre endroit je n'en serai pas chassé. Les services que je rendrai en échange me vaudront d'être, non pas haï, mais traité avec d'autant plus d'égards et de bienveillance, et d'obtenir une suite de dix chevaliers auxquels seront fournis destriers et chevaux de selle. Dame, si vous me portez assez d'estime pour prier le roi d'avoir la générosité de lever mes gages[1], je quitterai son royaume sur-le-champ. — Je ne le ferai pas, dit-elle, en aucun cas. Je ne présenterai pas de requête en ton nom, car il est irrité contre moi par ta faute. Que tu ne regagnes jamais sa faveur est bien le moindre de mes soucis. » Sur ces mots, la dame s'en retourna. « Dieu puisse-t-il s'offusquer des avanies que mon seigneur tant aimé inflige au malheureux que je suis ! », dit le valeureux Tristrant. Puis, quittant les lieux, il rejoignit ses quartiers. Les voilà donc tous deux rentrés au logis[2].

Le roi dégaina alors son épée avec l'intention de tuer le nain. Le nabot, dégringolant de l'arbre, s'enfuit. Le roi fut pris de remords en songeant à ce qu'il avait entendu, mais son premier regret fut d'avoir laissé le nain s'échapper. Celui-ci s'était tiré d'affaire grâce à Satan, son complice. Le roi se demanda s'il lui serait possible, par tel ou tel moyen, d'amener Tristrant à rester. Se conformant à ce qu'il avait annoncé, il reprit le chemin de la forêt. Les pensées se bousculaient dans sa tête tandis qu'il réfléchissait à la façon de faire rester Tristrant. Il revint en ville au matin et se rendit auprès de son épouse. Il lui demanda avec beaucoup d'aménité de lui dire ce dont elle avait parlé avec Tristrant durant la nuit. « Prends le temps de la réflexion, lui dit-elle, et sache, si tu es en mesure d'écouter ce que je te dis, que je ne l'ai pas vu une seule fois

depuis douze jours et que je ne veux plus jamais le revoir. Il a été pour moi la cause de tant d'ennuis que je ne le verrai plus jamais, tant que cela tiendra à moi. — C'est pourtant la vérité, dame, dit-il, tu l'as rencontré cette nuit. On m'avait fait grimper dans l'arbre et c'est de là-haut que je t'ai vue et que j'ai entendu ce qu'il te disait. Ne t'en offense pas et aide-moi plutôt — j'en appelle à ta générosité — à faire en sorte qu'il reste ici. Je le rendrai maître de tout ce qui compose ma cour, sois-en absolument certaine. » La dame lui fit cette réponse : « S'agissant de lui, je ne t'apporterai aucune aide ; je ne le veux pas et je ne le peux pas. Nous nous sommes quittés en mauvais termes cette nuit, à la fin de notre conversation, alors que le jour n'était pas levé. En vérité, je préférerais qu'on le chasse d'ici, car s'il restait, ce ne serait pas pour mon profit. Il pourrait arriver à nouveau que tes hommes nous calomnient, et ma réputation en pâtirait encore d'autant. Laissons Tristrant partir où bon lui semblera. — Non, ma très chère amie, répliqua le roi, cela ne nous vaudrait rien. Reconsidère les choses et aide-moi à le faire rester. Il me manquerait. — Fais-le toi-même, je n'ose pas lui parler. — Tu seras tout à fait libre de lui dire ce que tu veux. — Non, je m'y refuse. — S'il y a une chose que tu ne dois pas faire, c'est bien de renoncer à intervenir. Il pourra appartenir à ton cercle d'intimes et se trouver à tes côtés aussi souvent qu'il le souhaitera, je te laisse toute latitude d'en décider, mais accepte d'aller vers lui. Dernièrement, je me suis mis très en colère en le voyant t'embrasser. Cela ne se reproduira plus. Je pensais te traiter comme tu le méritais ; maintenant j'ai pu parfaitement constater, grâce à lui, grâce à toi, grâce à vous deux, que le bon chevalier est animé de sentiments loyaux à mon égard. — Si tu veux regagner son amitié, demande à ma suivante d'aller trouver Tristrant de ta part et de lui adresser une supplique en ce sens. Mais je suis très tentée de penser qu'elle montrera autant de réticences que moi à jouer ce rôle. » Là-dessus, le roi s'adressa à Brangene et, en appelant à son obligeance, il la pria instamment de s'associer à ses efforts pour faire rester Tristrant. « Pourquoi l'avez-vous chassé ? lui demanda celle-ci. — On l'avait calomnié auprès de moi. — Qui donc ? — Un duc. — Qu'il s'occupe alors de le faire revenir ! — Il ne le peut pas. — Je ne le peux pas non plus, dans les circonstances actuelles. — Je n'ai jamais connu de situation aussi cruelle. — Est-ce vrai ? — Oui, je le jure ! — Non, je n'ose pas le croire. — Tu pourras présenter cette

demande en toute bonne conscience : il sera traité amicalement et il pourra être aux côtés d'Isald aussi souvent qu'il le souhaitera. — Non, je ne crois pas qu'il revienne jamais à la cour. Du reste, ce ne serait pas à son avantage. Le même sort pourrait l'y attendre. S'il veut avoir mon avis, je lui conseillerai de partir d'ici et de se rendre en un endroit où il se verra offrir une amitié digne de ce nom. » Le roi offrit à Brangene une forte récompense si elle l'aidait à se sortir d'embarras et si elle était prête à soutenir ses efforts. « Je veux, dit-il, le dédommager de tout le préjudice que je lui ai causé ; je ferai installer son lit dans ma chambre et il demeurera toute la journée auprès de la reine. Je lui accorderai en plus toute mon affection, car il est innocent de toute machination déloyale. » Brangene accepta cette proposition, dès lors que le puissant roi l'en priait de façon aussi amicale. Elle partit à cheval pour la ville et rendit visite à Tristrant dans son logis. Décider Tristrant à rester de son plein gré ne fut pas une tâche difficile : par son adroite entremise, il revint à la cour. Le roi demanda à ses parents et à ses vassaux de se soumettre tous sans exception aux ordres de Tristrant ; il déclara que celui-ci avait été calomnié par quelques ducs, ajoutant : « Je suis tout à fait en mesure de nommer ces derniers. Les relations que j'ai avec eux s'en ressentiront d'autant à l'avenir. Cher neveu, dit le puissant roi, tu seras mon chambellan et tu pourras sans restriction être auprès de moi et auprès de la reine — j'espère que cela correspond à tes souhaits — aussi souvent qu'il te plaira, dussent-ils tous crever de colère et de dépit. Je ne vais certainement pas me séparer de toi pour la seule raison qu'ils te sont aussi hostiles. Je vais faire en sorte que l'on ne te nuise pas à l'avenir. »

Le seigneur Tristrant fit aussitôt installer son lit dans la chambre, par les soins de Kurnewal. Il put oublier dans la joie tout le tourment qu'il avait enduré. Il passait de doux moments avec la reine toutes les fois qu'il le souhaitait. Un jour, cependant, il se trouva que le sénéchal sortit chasser. Il déboucha, avant même qu'il ne fît jour, sur un chemin forestier. Il vit alors le nain qui marchait à bonne allure devant lui dans le sous-bois. Le seigneur, qui s'appelait Tinas, lui dit de s'arrêter et lui demanda sans détour ce qu'il faisait dans la forêt. Le nain lui répondit qu'il avait perdu la faveur du roi. « Je vais t'aider à apaiser la colère de mon seigneur, dit le vaillant Tinas, et mettre fin à cette querelle. » Il l'emmena avec lui et lui fit regagner la faveur du roi. Si Tinas avait su ce

dont le nain s'était rendu coupable, il l'aurait pendu de ses propres mains. Les envieux ne tardèrent pas à se désoler de voir Tristrant ainsi prospérer. Le duc Antret jura sur sa tête que le nain l'avait trompé ; il comptait le tuer pour cela. Cette créature malveillante lui dit alors : « Même si, du fait d'un quelconque stratagème, on ne s'en aperçoit pas, Tristrant est l'amant de la reine, aussi sûrement que vous me voyez devant vous. Si mon seigneur n'était pas mal disposé envers moi et s'il était prêt à me faire confiance une seule fois, je lui montrerais à quel genre de commerce ils s'adonnent. » Lorsque les envieux apprirent cela, ils revinrent à la charge auprès du roi et lui rapportèrent ces paroles. Mêlant le mensonge à la vérité, ils arrivèrent à lui faire dire ces mots : « Soit, nous allons faire une deuxième tentative, mais si Dieu veut que Tristrant soit innocent, sache, toi le nain, que tu seras dévoré par les flammes, avec la malice qui t'habite. » Le gnome lui répondit : « Seigneur, je m'engage à accepter le sort qui me sera réservé. » Et l'avorton poursuivit : « Seigneur, je vous conseille de demander à Tristrant d'être votre messager pour une mission qui lui fera quitter le pays à très bref délai, pas plus tard que demain matin, et de lui dire que vous ne disposez pas pour cela de personne aussi capable que lui ; vous ajouterez que vous comptez le payer loyalement de retour, en cette occasion et à l'avenir. Et je peux vous prédire ceci : s'il prend la route, il ne pourra pas se passer de voir la reine. Je vais vous expliquer ce que l'on va faire : de mon côté, je vais répandre en cachette de la farine partout sur le sol entre leurs deux lits. Quant à vous, convenez avec Tristrant qu'il sera absent pour une durée d'une semaine ; s'il ne rencontre pas alors la reine cette nuit-même, avant le lever du jour, faites-moi sauter la cervelle à coups de madrier dès demain. Quand la farine sera épandue, je resterai caché sous le lit de ma dame et je vous réveillerai quand j'entendrai Tristrant y entrer. Ainsi il ne pourra rien nier, puisqu'il aura marché dans la farine. De votre côté, vous aurez pensé à demander à plusieurs de vos hommes de se tenir près de la porte. Vous leur ordonnerez de vous aider à vous saisir de Tristrant, car il est extrêmement vigoureux. » Le nain malfaisant ajouta : « Commandez aussi à Antret et à ses compagnons de faire en sorte que trois d'entre eux gardent bien les portes de l'intérieur pendant que les quatre autres les surveilleront de l'extérieur. »

Le roi, adoptant ce plan, demanda aux sept barons de tenir leur rôle. Ceux-ci, peu fâchés d'obéir, se rendirent ensemble

sur les lieux. C'est ainsi que fut mis en place le piège destiné à Tristrant. Lorsque vint la nuit, le roi demanda à celui-ci d'être son messager. Il employa la ruse pour obtenir son consentement. « Pense à moi, neveu bien-aimé, dit-il. À part toi, je n'ai personne qui soit vraiment à même de remplir cette mission. En conséquence, fais tes préparatifs et pars demain matin pour la cour du roi Arthur, le puissant roi. La Bretagne n'est pas, en vérité, très éloignée d'ici et tu seras de retour dans une semaine. Mais je vais te laisser te reposer et dès qu'il fera jour tu me demanderas quel est le message à porter. Exécute la mission avec soin et, je te l'assure, je me ferai une joie de te récompenser. » Tristrant en fut secrètement attristé, mais, dans sa générosité, il déclara qu'il ferait ce qui lui était demandé et qu'il lui déplairait de ne pas remplir cette mission dès lors que le roi l'en chargeait. Le roi le remercia vivement, mais n'en fit pas moins préparer le guet-apens. Tristrant arriva près de son lit alors que le nain avait épandu de la farine sur le sol, comme il l'avait annoncé, et que les envieux s'étaient postés dans la pièce de façon à pouvoir se saisir de lui. Tristrant voulait recommander sa dame à Dieu. Il s'aperçut alors que le sol était couvert de farine. « Quoi que vous ayez pu manigancer ici », se dit-il, « toute cette surveillance et tout cet espionnage ne vous serviront à rien, je verrai ma dame. » C'était agir follement que de s'entêter dans ce projet au mépris de sa vie. Il voulait se rendre auprès de la reine avant de se mettre en route. Toutefois, nous savons bien que cela tenait au philtre. Tristrant était habituellement homme réfléchi et il se serait bien gardé, sinon, de se lancer dans une telle entreprise. C'était la toute-puissance du philtre qui lui inspirait cette audace inconsidérée. Vers l'heure de minuit, donc, il voulut rejoindre Isald sans plus attendre. Il se trouvait si près du lit de celle-ci qu'il lui sembla véritablement possible de rejoindre d'un bond la noble dame. Il mit tant d'énergie dans ce saut que sa blessure se rouvrit lorsqu'il se retrouva auprès de la dame, si bien qu'elle fut couverte de son sang. Le nain se mit à crier, si fort que toute la pièce en résonna : « Maintenant vous pouvez prendre Tristrant ! » Le roi se leva en hâte. Ainsi, il avait pris au piège le noble Tristrant. De son côté, l'instigateur du guet-apens s'en alla sans plus attendre réveiller les gardes. Tristrant voulut alors passer d'un bond du lit de la reine au sien, mais il n'eut pas la détente suffisante pour faire le chemin inverse et il dut poser un pied par terre.

Le puissant roi savait maintenant, pour en avoir eu la révélation devant témoins et pour en avoir encore la preuve flagrante sous les yeux, que Tristrant rejoignait la reine, et il dit alors aux autres : « Allez, mes bons amis ! Faites, en ces déplorables circonstances, ce que bon vous semblera. » Ils firent ce à quoi il les invitait. Ils se saisirent de Tristrant et — quel coup du sort pour celui-ci ! — ils lui ligotèrent les mains derrière le dos, comme à un voleur. Antret, cet envieux méprisable, était au comble du ravissement. Et l'illustre roi lui-même était plein d'une rage froide à l'égard du noble Tristrant et de la reine. Il déclara qu'il souhaitait anéantir leur amour d'une façon telle que l'on ne cesserait pas d'en parler tant que le monde serait monde. Puis le noble roi sollicita l'avis de ses fidèles : il voulait réserver aux amants une fin infamante ; quelle mort devait-il leur infliger pour les faire périr le plus honteusement possible ? Antret, interrogé par le roi, s'avança le premier. Il lui conseilla la roue, et pour la dame le bûcher. L'acte qu'ils avaient commis, dit-il, faisait de cette mort honteuse un châtiment mérité. Le roi aurait déjà voulu être au lendemain pour voir Tristrant mourir de la façon suggérée par Antret. Il fit immédiatement proclamer le ban dans tout le pays ; tous ceux qui se trouvaient chez eux étaient convoqués à l'assemblée de justice. Les vassaux auraient aimé connaître le motif de cette réunion, mais les messagers ne voulurent rien leur dire à ce sujet, sinon que ceux qui désiraient conserver leurs terres devaient venir à l'assemblée de bonne heure. Les vassaux firent leurs préparatifs.

Le lendemain, à l'aube, le roi sortit de la ville au grand galop pour tenir l'assemblée publique. La colère avait mis ses nerfs à vif, et nul, parmi les personnes en vue, n'osa présenter la moindre requête, à la seule exception d'un prince, le sénéchal Tinas. Ah ! comme celui-ci aimait Tristrant ! Il pria le roi de se radoucir, ce qui le grandirait. « Quoi qu'il vous ait fait, dit-il, j'aiderai moi-même Tristrant à le réparer. » Il tomba aux pieds de Marck et se mit à le supplier. Le noble roi entra alors dans une colère noire et lui dit : « Mon honneur ne vous est pas aussi cher que je le croyais, puisque vous intercédez pour Tristrant avec autant d'ardeur. En plus de votre temps, vous êtes en train de perdre ma faveur en agissant de la sorte. — Ne faites pas cela, noble seigneur, laissez la vie sauve à cet homme valeureux, montrez votre magnanimité ! — Il sera roué avant la mi-journée. — Il ne m'a jamais été donné de

connaître personne aussi accomplie, dit le fidèle Tinas, et si un tel homme et une femme de si haut mérite doivent mourir dans ces conditions, sachez que pour rien au monde je ne resterai assister à ce spectacle. Je regrette que le Dieu du ciel ne me donne pas le moyen de leur venir en aide, et vous-même vous ne vivrez plus jamais un seul jour vraiment heureux si vous vous acharnez ainsi à les faire mourir de façon aussi abominable. — Ils devront mourir tous deux ce jour même, dit le roi. Jamais je n'ai connu pareil outrage, je suis atteint dans tout mon être. — Non, mon seigneur bien-aimé, réfléchissez encore. » Le roi tremblait tellement de colère qu'il s'assit, le visage rouge comme braise. Constatant qu'il était animé d'une volonté implacable, Tinas n'osa ni continuer à le supplier ni le contredire. Il souffrait tant que son cœur aurait pu se briser. Entre le roi et Tinas, le divorce était consommé. Quelle source de lamentations ce fut pour tous les nobles vassaux présents ! Tinas s'en alla. Le noble Tinas avait quitté le roi affligé, le cœur tenaillé par la souffrance. Il n'avait pas eu le temps d'aller bien loin qu'il croisa Tristrant, que l'on conduisait au milieu d'une grande foule, les mains liées derrière le dos. Il éclata alors en pleurs et lui dit tout bas : « Si seulement je pouvais te prouver toute la sollicitude que j'ai pour toi ! Tu ne dois pas en douter un instant : j'aimerais te venir en aide et je me soucierais alors fort peu de ce qu'il adviendrait de moi ensuite. Même si je savais devoir être fait prisonnier et être pendu sans autre forme de procès, je n'y renoncerais pas sous la contrainte. Je mourrais délibérément à tes côtés ou je nous tirerais tous deux de ce mauvais pas. Malheureusement, cela ne peut se faire. Toutefois, je vais user de ce que j'ai d'autorité pour te libérer les mains. » Il trancha les attaches et interdit formellement aux gardes de lui lier à nouveau les mains. Il ajouta qu'il fallait préserver l'honneur de Tristrant en le laissant comparaître les mains libres devant l'assemblée. « Il se pourrait que tel ou tel d'entre vous s'en trouve bien si sa dignité est respectée. » Il embrassa le bon chevalier en pleurant. Il pleurait à chaudes larmes, des larmes qui lui venaient du cœur. « Malheur, et malheur encore ! s'exclama-t-il. Pourquoi a-t-il fallu que mon œil se pose jamais sur toi ! » Tinas ne pouvait pas maîtriser son désespoir. C'était une affection sincère qu'il portait à Tristrant ; son cœur lui était entièrement acquis.

Ceux qui gardaient Tristrant, voyant Tinas pleurer de cette façon, furent gagnés par cette peine et ressentirent eux-

mêmes de la tristesse. L'escorte passa devant une chapelle ; le noble et hardi Tristrant demanda à y entrer et pria les gardes de l'attendre devant jusqu'à ce qu'il eût fini sa prière. Ils répondirent qu'il ne leur avait déjà fait prendre que trop de retard, mais l'un d'eux dit alors : « Ce sera vite fait, le seigneur Tinas nous a demandé de bien le traiter. Laissons donc un pécheur repentant battre sa coulpe, peut-être pourra-t-il ainsi repousser le diable. Nous ne risquons pas grand-chose à faire ce qu'il demande. » Et il dit en aparté à son voisin : « Tout se passera bien puisque cette chapelle n'a qu'une seule porte, et celle-ci est de plus si étroite que nous n'aurons aucun mal à la garder. De l'autre côté, en outre, la mer gonfle ses flots. Laissons-le pleurer son péché[1] ; nous n'en subirons aucun préjudice. » Les gardes dirent alors à Tristrant d'entrer dans la chapelle. Il ne se le fit pas répéter. Lorsqu'il eut pénétré dans la chapelle, il ne fit rien que de bon sens ; il bloqua la porte de l'intérieur, ce qui devait ensuite beaucoup gêner ceux qui se trouvaient à l'extérieur, puis il monta sans faire de bruit le long d'un mur pour atteindre une fenêtre. C'est — vous l'aurez bien compris — qu'il voulait prolonger son séjour sur cette terre. Il réussit à sortir par la fenêtre à force de contorsions, sauta dans les flots et nagea jusqu'à la terre. Puis le seigneur Tristrant courut le long du rivage en regardant souvent derrière lui pour voir s'il était poursuivi. Quant à Kurnewal, il avait pendant tout ce temps pleuré toutes les larmes de son corps, car Tristrant lui avait témoigné beaucoup d'affection et de loyauté. Le chagrin l'accablait.

Kurnewal sortait justement à cheval de la ville. Il menait par la longe le destrier de Tristrant et il emportait également l'épée de ce dernier, comme s'il savait que le besoin allait s'en faire sentir. Tristrant le vit et courut aussitôt vers lui. En voyant Kurnewal chevaucher dans sa direction, il oublia une bonne partie de ses tourments. Le fidèle Kurnewal était très chagriné de s'être mis en route si tard ; il voulait maintenant se rendre promptement à l'assemblée de justice. « Mon seigneur a peut-être besoin de moi, se disait-il ; il est tout à fait capable de s'échapper, pour peu que Dieu, dans sa charité, y consente ; et s'il lui était donné de disposer de son cheval et de son épée sa fuite en serait grandement facilitée[2]. » Cette idée lui était inspirée par l'immense attachement qu'il portait à son seigneur. Il souffrait au point d'être souvent saisi par le regret d'avoir vu le jour ; il aurait souhaité mourir en même temps que son seigneur. Kurnewal, qui s'était donc mis en

route sans attendre davantage, ne tarda pas à apercevoir son seigneur. Il chevaucha en hâte dans sa direction pour demander ce qui se passait. Lorsqu'ils se virent et se reconnurent l'un l'autre, les deux hommes furent transportés de joie. Tristrant monta en selle, ceignit son épée et lança aussitôt son cheval au galop. Son écuyer lui dit, avec un certain bon sens : « Quittons ces lieux maintenant ! — Pour aller où ? — C'est que j'ai de grandes craintes. Quand le roi et ses gens auront découvert que vous vous êtes évadé de cette façon, le moment viendra sans doute très vite où nous aurons envie de disparaître. — Pour ma part, je ne partirai jamais d'ici en laissant supplicier la reine. Je vais l'aider à s'enfuir, ou je mourrai avec elle. Et il y a quelques barons sur lesquels je pourrai soulager ma colère au passage. » Tristrant partit en direction du lieu où se tenait l'assemblée et entra dans un buisson épais à souhait. Il se couvrit de feuillage, comme l'exigeaient les circonstances. Habilement, il fit en sorte que personne ne pût l'épier ni l'apercevoir, tandis que lui-même voyait parfaitement tout ce qui se passait devant le buisson. Quant aux autres, ceux qui montaient la garde devant la chapelle, ils commencèrent à trouver le temps long ; ils dirent à leurs compagnons qui se trouvaient devant la porte : « Dites-lui de sortir, sa prière est trop longue. » L'un de ceux-ci courut vers la porte et cria très fort : « Vous êtes assez resté à genoux, vous nous avez fait attendre ici bien trop longtemps ! » Personne ne répondit. Ceux qui se tenaient dehors, pris de colère, se mirent à enfoncer la porte. Ils auraient aimé passer leur fureur sur Tristrant, mais ils se démenèrent en pure perte, car ils ne le trouvèrent pas. Quelques instants après, le roi apprit que Tristrant s'était échappé. La nouvelle n'était pas faite pour lui plaire ; il dit à tous ceux qui étaient présents à l'assemblée de justice qu'ils devaient faire en sorte que Tristrant soit abattu. « Et voici quelle sera votre récompense : celui qui me l'apportera ne manquera pas d'argent, autant qu'il puisse en demander. Je lui en donnerai tant qu'il sera riche à jamais. » À ces mots, les chevaliers sautèrent en selle comme un seul homme. Je crois cependant que même s'ils cherchaient encore Tristrant ils ne le trouveraient toujours pas. Cela convint à beaucoup, moins à d'autres. Antret, pour sa part, fut vite de retour. Il était content de ne pas l'avoir trouvé ; il craignait en effet que le hardi Tristrant ne prenne un gage sur sa vie s'il le rencontrait.

Lorsque les poursuivants s'en furent revenus sans avoir

trouvé le preux et noble Tristrant, le roi voulut passer sa colère sur la reine. Il se mit à proférer de terribles menaces, disant qu'il voulait anéantir son amour de façon implacable. Il ordonna de l'emmener et de procéder au supplice ; il voulait qu'on la brûle sur un bûcher. On vit alors accourir à cet endroit un duc, au corps ravagé par la lèpre, qui demanda à être entendu par le roi. Ce dernier lui commanda de parler. « Si la reine doit mourir, dit le lépreux, et si vous désirez lui infliger une mort infamante, la mort par le feu ne me semble pas s'imposer. Il y a d'autres façons, et des meilleures, de la faire mourir dans la honte. Tu es si puissant que tu as tout pouvoir de faire mourir par pendaison ou par le feu ; mais je connais une mort qui, si elle était infligée à la reine, lui vaudrait honte et déshonneur. » Le roi le pria d'en dire plus. « Donne-moi la dame, dit l'autre, et je la ferai mourir à la fois dans l'abjection totale et dans des souffrances atroces. — De quelle façon ? lui demanda le roi. — Je vais l'amener à mes lépreux. Tous coucheront avec elle, l'un après l'autre. Elle n'ira pas bien loin ainsi, elle mourra rapidement. Et même si elles étaient quatre comme elle à être ainsi jetées au milieu de mes compagnons, elles auraient tôt fait de mourir. La reine connaîtra le désespoir et finira de façon parfaitement ignominieuse. — Il me faut des assurances, dit le puissant roi. Qui me garantit que la dame mourra si je te la donne ? — Je te le promets formellement, répondit l'ignoble personnage, et si je laisse la dame échapper à la mort tu pourras me pendre haut et court, moi, mes parents et tous mes lépreux, ou nous couper la tête. » Le roi, alors, lui livra la reine.

Le seigneur lépreux en fut tout joyeux et il prit la belle dame devant lui sur sa mule. Le puissant roi avait infligé à la reine un châtiment dont, dans le pays, le choix fut jugé déshonorant pour lui-même, car l'opprobre en rejaillirait sur lui. Le chemin des lépreux dont je parle passait tout juste devant l'endroit où se trouvait Tristrant. Kurnewal reconnut la reine de loin et dit : « Regardez ! Là-bas, on emmène ma dame dans notre direction ! » Apportant une nouvelle preuve de la force de son amour, Tristrant laissa éclater son indignation quand il vit que — immense déshonneur — le lépreux osait la toucher de sa main immonde et allait disparaître avec elle. Le hardi Tristrant resserra à l'extrême les sangles de son cheval. Kurnewal et lui restèrent embusqués, laissant les autres approcher, puis ils firent bondir leurs chevaux en les éperonnant furieusement. Tristrant fit payer d'abord celui qui emmenait

la reine. Le frappant de son épée, il le coupa en deux, sort peu enviable. La partie supérieure tomba par terre, en même temps que la dame. Puis les deux hommes s'élancèrent parmi les lépreux, fauchant leurs rangs. Je crois qu'ils avaient l'intention de n'en laisser réchapper aucun, mais ils n'y arrivèrent pas tout à fait. Tristrant prit la femme avec lui et s'éloigna rapidement en direction d'une grande forêt.

Un des lépreux avait survécu ; il se rendit auprès du roi et éleva une plainte désespérée, disant que son seigneur avait été tué avec tous ses hommes. C'était Tristrant qui avait fait cela, et il avait enlevé la reine à son seigneur. « C'est une grande chance que j'en aie réchappé, dit l'infortuné lépreux. — Voilà une nouvelle qui est de nature à nous stupéfier tous », dit le puissant roi, qui demanda à tous sans exception, parents et vassaux, de traquer Tristrant. « S'il est ici quelqu'un d'assez hardi pour le châtier de l'immense outrage qu'il m'inflige, ajouta-t-il, je partagerai avec celui-là, à égalité, tout ce qui est mien. » D'un seul élan, les chevaliers sautèrent en selle, les vieux comme les jeunes, et ils se mirent à chercher Tristrant dans toutes les parties du royaume. Tristrant, quant à lui, était entré dans la forêt et chevauchait à la recherche d'un abri. Comme ils ne le trouvaient pas, les autres rebroussèrent chemin et renoncèrent cette fois encore à leur poursuite. Le roi engagea instamment les seigneurs de la marche ainsi que ses fidèles à en faire, par égard pour lui, une affaire personnelle. Sur un ton plus contenu, il demanda aux princes de faire abattre Tristrant ou de lui livrer celui-ci s'ils venaient à le rencontrer. C'est alors qu'un braque, qui s'appelait Utant[1] et qui était attaché, se mit à se débattre frénétiquement pour se libérer ; c'était le chien préféré de Tristrant. « À qui est ce chien qui aboie si furieusement ? » demanda le noble roi. À quoi il fut répondu : « C'est le braque qui appartenait à Tristrant. » Le roi ordonna alors à l'écuyer [qu'il avait interrogé[2]] d'aller pendre le chien sans délai. S'il épargnait la bête, il devrait lui donner ses propres yeux en échange.

L'écuyer partit à cheval, emmenant Utant, le braque. L'idée de pendre l'animal lui était extrêmement pénible. L'affection qu'il portait à Tristrant le conduisit à penser qu'il valait mieux quitter le pays et libérer le chien ; il laissa partir le braque. S'il avait bien mal exécuté l'ordre du roi, il avait eu parfaitement raison d'épargner le chien. Là-dessus, l'écuyer s'en alla son chemin. Utant, le braque, partit quant à lui exactement dans la direction qu'avait prise Tristrant ; il suivit

la trace, qui le conduisit dans les profondeurs de la forêt. Tristrant l'entendit et dit à Kurnewal : « Qu'allons-nous faire maintenant, infortunés que nous sommes ? L'heure de notre mort a sonné, car j'entends mon braque ; on se sert de lui pour nous suivre à la trace. Je ne vois pas où nous pourrions nous réfugier, il va falloir opposer ici même une résistance honorable à nos poursuivants. Nous ne pouvons nous échapper à cheval ni même à pied ; nous allons vendre notre peau si cher que leurs femmes, chez elles, pleureront notre mort[1]. Ils ne nous auront pas poursuivis aussi loin sans le payer. Le premier qui se montrera, je peux vous l'assurer, aura des raisons de maudire le sort, dit le hardi Tristrant, il aura vite fait de trouver son maître.

— Seigneur, dit Kurnewal, les choses ne se présentent pas ainsi. Nous ne pouvons pas les affronter, car ce sont de bons combattants. Ils sont trop nombreux pour que nous nous y risquions. Si nous tentons de leur livrer bataille notre mort à tous est assurée. Je vais m'exposer tout seul à ce sort ; vous deux, saisissez cette occasion pour chercher refuge quelque part. Quant au braque qui nous suit à la trace, je vais veiller à ce qu'il ne vous suive pas plus loin qu'ici. » Kurnewal pria son seigneur de partir au plus vite et d'emmener la dame, de façon à pouvoir sauver leurs deux vies. « Je resterai ici, ajouta-t-il, et je me battrai jusqu'au bout, la tête haute. » Tristrant se mit alors en devoir de partir avec la dame. Quels ne furent pas la douleur, la tristesse et le chagrin au moment de se séparer ! Kurnewal scruta les environs pour apprécier la distance à laquelle se trouvait le braque. On aurait dit qu'il voulait mettre sa vie en balance avec celle du chien. Le généreux Kurnewal était posté près d'un arbre, déterminé à en découdre, en vaillant combattant qu'il était, et il essayait de prévoir la course du chien. Il songeait à régler son affaire à la personne qui le menait en laisse ainsi qu'au chien lui-même, tout en respectant les règles de l'honneur. Le fidèle animal apparut alors, tout seul, ainsi que je l'avais indiqué auparavant, sans aucune compagnie humaine. Lorsqu'il s'en aperçut, Kurnewal fut, je crois, absolument ravi. Il partit sur son cheval à la rencontre du brave chien et se mit à lui parler. Le braque fut tout joyeux quand il vit Kurnewal. Quant à celui-ci, son anxiété se dissipa. Il oublia le souci qui le tourmentait et partit dans la direction qu'avait prise Tristrant, en suivant ses traces. Il chevaucha ainsi un moment, mais guère plus d'une demi-lieue : la trace se perdait. Kurnewal posa alors à terre le chien, qui se taisait, et il lui commanda d'indiquer

sans aboyer où se trouvait son maître. Le chien se mit alors avec ardeur en quête d'un gibier noble, d'un gibier qui n'était pas sauvage, je veux parler d'une femme et d'un homme.

Le jeune et vaillant Kurnewal fut tout joyeux quand il retrouva Tristrant et la reine. Le noble Tristrant se réjouit également beaucoup de son côté. Il demanda à Kurnewal où il avait pris le chien, et Kurnewal lui répondit que celui-ci avait suivi la piste tout seul. Personne ne pourra dire la joie qui s'empara alors d'eux. Tous leurs soucis et tous leurs malheurs étaient oubliés. Ils chevauchèrent toute la journée en s'enfonçant si profondément sous la feuillée que Tristrant fut vite persuadé qu'il n'avait rien à craindre même si le royaume tout entier était à sa recherche à l'extérieur de la forêt, tant celle-ci était épaisse. Aussi s'arrêta-t-il en disant à ses compagnons qu'ils allaient tous demeurer là en attendant de voir ce qui se passerait pendant la nuit. Ils descendirent de selle. Ils n'osèrent pas quitter la forêt. Kurnewal eut tôt fait de trouver le bois et le feuillage nécessaires et de les apporter à Tristrant qui construisit une cabane. La dame ne voulut pas se dispenser d'apporter son aide et elle sut garder les chevaux pendant ce temps. Ils vécurent plus d'une année et demie sans approvisionnement. Je puis vous l'assurer, ces bonnes gens ne mangèrent que des plantes, qu'ils trouvaient dans la forêt là où il leur était possible d'en chercher. C'était leur meilleure nourriture, avec ce que Tristrant, grâce à son adresse, pouvait abattre avec ses flèches, et avec le poisson qu'il parvenait à prendre par son astuce, en pêchant à l'hameçon dans un cours d'eau qui passait là. Il m'a été certifié — et je le crois — que Tristrant fut le premier homme à pêcher à la ligne. J'ai entendu dire également qu'il fut le premier à avoir l'idée de dresser les braques à l'arrêt. Eu égard à ces conditions de vie, il connut avec la belle Isald[1] des temps difficiles dans cette forêt inhospitalière, où subsister n'était pas un jeu d'enfant. Mais, d'un autre côté, leur grand amour leur procurait beaucoup de joie[2]. À y réfléchir, je crois que ce fut Kurnewal qui endura des souffrances cruelles, et s'il échappa à la mort, ce fut grand miracle. Mais que chacun écoute de quelle façon ils vécurent, je suis en effet en mesure de le rapporter.

La reine, Tristrant et Kurnewal, son serviteur, souffrirent grandement de la faim. Quiconque aurait à supporter ne serait-ce qu'un an — pour ne pas parler d'une deuxième année — un tel manque irait vers une mort certaine, car ils ne prenaient ni pain ni hydromel, ni vin ni boisson d'aucune

sorte[1] ; quant à leurs chevaux, ils n'avaient à manger que de la mousse, des feuilles et de l'herbe. La seule idée que de ces trois personnes une ait réussi à survivre pourra déjà vous paraître stupéfiante. Leurs habits s'étaient décomposés sous l'effet de la pluie et de la boue. Que la dame et les deux hommes ne soient pas morts de froid alors qu'ils avaient perdu leur vêture, voilà qui tient du prodige ; cependant, le livre nous dit clairement — ce que les gens nous assurent aussi — qu'ils passèrent plus de deux ans dans la forêt, sans entrer dans une ville ou dans un village. Avec l'assentiment de la reine, Tristrant avait pris une habitude : lorsque, après s'être couchés, ils avaient suffisamment conversé l'un avec l'autre, il tirait son épée du fourreau et la posait entre elle et lui. Pour rien au monde il n'aurait omis de le faire, et au moment de dormir l'épée se trouvait toujours entre eux deux. Idée étrange, qui leur fut cependant bénéfique, dans les circonstances que voici : un matin, de bonne heure, le veneur du roi parvint sans faire de bruit jusqu'à la cabane. Tristrant et Isald dormaient. Le veneur aperçut l'épée, il reconnut aussitôt Tristrant et se hâta de quitter les lieux, si bien que les autres ne le virent pas. Le veneur alla trouver le puissant roi et, acte déshonorant, il lui dit ce qu'il avait vu et comment il les avait trouvés. Le roi lui demanda de bien vouloir garder un silence absolu et de le conduire sur place. Qu'avait-il en tête ? Cela vous paraîtra sans doute mystérieux, et pour ma part je ne suis pas en mesure de vous le dire.

Dès le lendemain matin, de bonne heure, le veneur fit ce que le roi Marck lui avait demandé et il conduisit celui-ci à l'endroit où se trouvaient les malheureux. Le roi commanda alors à ses hommes de garder les chevaux et il s'en alla tout seul là où Tristrant prenait son repos. Il vit lui-même l'épée posée entre les deux amants endormis, s'imprégna de cette image, tendit très précautionneusement la main vers l'arme de Tristrant et la prit. Dès qu'il l'eut en main, cet homme plein de noblesse tira sa propre épée du fourreau — dans lequel il glissa celle de Tristrant — et, sans faire de mal à quiconque, il la posa là où l'autre épée s'était trouvée auparavant. Ni le preux Tristrant ni la dame, endormis, ne s'en aperçurent. Le roi — la chose est avérée — posa son gant sur la dame sans que celle-ci ne remue. Puis il éloigna à nouveau délicatement sa main du corps de la reine, revint vers son cheval et partit vaquer à ses occupations[2]. Lorsque Tristrant se réveilla et se leva, il aperçut le gant. Il demanda à Isald à qui il apparte-

nait. La dame fut prise d'effroi et répondit qu'elle ne savait pas par quel moyen le gant était arrivé là. Tristrant dut constater que son épée lui avait été enlevée et qu'elle avait été remplacée par celle du roi. Il dit alors à la reine : « Nous ne quitterons certainement pas ces lieux sains et saufs. Il faut prendre pleinement conscience de ce qui est arrivé : le roi, mon seigneur, est passé par ici, et il n'est pas très loin de nous. Où qu'il se soit dissimulé, il est quelque part dans les parages. La mort nous attend donc. S'il nous a laissé la vie et ne nous a pas tués pendant que nous étions là à dormir, sans rien faire d'autre, c'est un effet de sa courtoisie. Mais si, maintenant, nous nous levons, nous allons périr tous les deux. » Tristrant dit alors à Isald de courir chercher Kurnewal et de lui demander sans faire de bruit d'amener rapidement les chevaux. La reine partit en hâte, ils montèrent à cheval et, sans savoir davantage où était allé le roi (si ce que j'ai entendu dire est vrai), ils allèrent devant eux sans relâche, en se cachant, toujours sur le qui-vive. Pendant toutes les heures que comptait la journée ils s'enfoncèrent au trot dans la forêt. En fin d'après-midi, ils arrivèrent dans un endroit où s'enchevêtraient des arbres abattus. Le trio fit halte et pourvut au nécessaire. Chacun cueillit des plantes et s'en nourrit. Ils étaient là assis ensemble à manger ces malheureux végétaux ; la reine elle-même était contrainte de manger ce qu'elle pouvait trouver. On peut faire confiance à leur intelligence : s'ils avaient eu meilleure nourriture, ils auraient volontiers mangé davantage, je puis vous l'assurer sans hésitation. Il se trouvait qu'il y avait non loin de là un bon ermite qui était le confesseur du roi. C'est de lui que Marck recevait la pénitence pour ses fautes. Le bon anachorète s'appelait Ugrim[1]. Un jour, Tristrant se rendit auprès d'Ugrim pour chercher pardon et pénitence auprès de lui ; mais l'ermite ne fut prêt à les lui accorder que s'il renonçait à la reine. Il lui demanda, au nom de Dieu, de la rendre à Marck, de façon à se laver de l'indignité dans laquelle le plongeait son abominable péché. Il lui dit qu'il ne pourrait pas échapper au diable s'il s'obstinait à mener cette existence coupable. Mais c'était une chose que le bon chevalier n'était pas encore prêt à faire, et il repartit donc sans avoir reçu de pénitence. Soumis à l'empire de l'amour, il n'évita pas la compagnie d'Isald et il resta dans la forêt avec la dame — vous pouvez le croire — jusqu'au moment où l'action du philtre ne se fit plus sentir. Certains, pour l'avoir lu dans les livres, assurent — et pourquoi en douter ? — que

quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient bu le philtre. Il leur vint tous deux à l'idée qu'ils pourraient se séparer ; la vie difficile qu'ils menaient dans la forêt leur déplut tout d'un coup. Ils ne voulurent plus passer de sitôt une seule journée dans de tels tourments. La nuit leur parut désespérément longue. Le jour, toutefois, fut bientôt là et Tristrant se rendit auprès d'Ugrim en se faisant accompagner par Isald. Il dit à Ugrim qu'il regrettait de ne pas avoir suivi ses recommandations et déclara : « Mais je vais le faire maintenant. » La dame ajouta qu'elle voulait agir de même. L'ermite en fut tout joyeux et les traita avec tous les égards qu'il pouvait leur témoigner et qu'ils étaient, de leur côté, en droit d'accepter. Le bon Ugrim demanda à Tristrant s'il regrettait sincèrement d'avoir commis tant de péchés avec la dame. Tristrant répondit : « Je m'en repentirai toujours. — Es-tu prêt à la rendre au roi ? — Oui », dit le valeureux Tristrant. Ugrim en eut le cœur réjoui et il se mit à écrire une lettre que Tristrant, en l'absence d'autre messager, devrait transmettre au roi. Ugrim engageait le roi à faire de bon gré, pour l'amour de Dieu, ce dont il le priait dans la lettre. Lorsque celle-ci fut prête, on ne laissa pas les choses traîner en longueur. Dès que la nuit fut tombée, Tristrant se mit en chemin. En arrivant à Tintaniol, il se rendit dans le verger ; il voulait épier le roi du haut de l'arbre[1]. Il attacha son cheval par la bride au grand tilleul près duquel, par le passé, les amants avaient souvent connu joies et angoisses. Puis il alla voir si le roi se trouvait dans sa chambre. Il lui demanda à travers le mur s'il dormait. « Oui, répondit le puissant roi, si on m'en laisse la possibilité. — En vérité, dit Tristrant, il faut que tu restes encore un moment éveillé. — Et pour quelle raison ? demanda le roi. — Je vais te le dire, répondit Tristrant. — Attends jusqu'au jour, dit le roi. — Non, je n'attendrai pas, répliqua Tristrant. — Alors je t'écoute, dit le roi. — Ugrim, ton bon maître, t'adresse une prière instante. — Que le Tout-Puissant soit avec lui ! dit le noble roi, mais dis-m'en davantage. »

Par une ouverture percée dans le mur, Tristrant lança la lettre en direction du roi et dit : « Ton maître Ugrim t'a adressé cette lettre et il te fait dire de bien vouloir te conformer à tout ce qui y est écrit si, par respect de Dieu, tu reconnais son autorité ; il te fait savoir aussi qu'il te souhaite tout le bien possible. Il te propose une pénitence pour l'ensemble de tes péchés, mais tu devras — telle est sa recommandation — désirer celle-ci du fond du cœur et t'y soumettre de bon gré.

Il t'est demandé de faire rédiger une lettre demain pour exposer tes intentions à ce sujet et de la faire porter à la croix qui se trouve à la fourche des chemins, près de la tour qui se dresse en bordure de la ville. Ton maître fera prendre le feuillet demain soir. » Le roi reconnut alors Tristrant à la voix et il ne put s'empêcher de dire : « C'est toi, Tristrant, je t'ai bien reconnu ; attends-moi, je veux te parler. » Tristrant pensa qu'il allait se venger et il ne voulut pas l'attendre. Il ne donna pas suite à la demande du roi en cette occasion et partit en toute tranquillité sans obtempérer. Le roi, sautant sur ses pieds, courut vers la porte et l'appela, depuis le seuil, d'une voix impérieuse. Mais Tristrant était déjà parti où bon lui semblait, sans être inquiété. Le roi ne le fit pas poursuivre. Il passa la nuit dans une attente impatiente. Dès qu'il fit jour[1], on lut sans plus tarder la lettre, qui disait ceci : « Seigneur, au nom du lien spirituel qui nous unit, reprends ma dame, ton épouse ; c'est Ugrim, ton ami devant Dieu, qui s'adresse à toi. Il commande à Tristrant d'amener la reine jusqu'à toi. Tu ne te feras accompagner que de quelques personnes quand tu iras à la rencontre d'Isald et tu reprendras Tristrant en grâce pour toujours. Il te le revaudra en payant de sa personne dans les occasions requises, tu le sais, seigneur, bien mieux que moi. Pour l'amour de Dieu, je te prie, moi Ugrim, ton maître, de considérer l'affaire comme close ; fais-le au nom de Dieu et par égard pour la requête que je t'adresse. » Le roi resta silencieux.

La lecture de la lettre terminée, le roi conta à ses conseillers de quelle façon Tristrant et Isald étaient couchés lorsqu'il les avait découverts. Il jura que Tristrant ne l'avait jamais possédée, mais qu'il avait toujours eu une inclination et une affection parfaitement pures pour elle. On écrivit en réponse une lettre qui disait que le roi reprendrait la dame, passé un délai de quatre jours, si cela convenait à Tristrant. En revanche, Tristrant ne pourrait plus avoir la faveur du roi. Il avait en effet tellement mal agi envers lui que personne ne conseillait au roi ou ne lui demandait de le laisser séjourner dans le pays. Cependant, Tristrant pourrait faire librement l'aller et le retour quand il viendrait conduire la reine. Ainsi le voulait le bon droit. Voilà ce qui était écrit sur le feuillet. En outre, le roi y indiquait à Tristrant l'endroit où celui-ci devrait lui amener la reine. À la nuit tombée, le roi fit suspendre la lettre là où le messager d'Ugrim lui avait demandé de le faire. Tristrant ne manqua pas d'aller la chercher pen-

dant la nuit et l'apporta à son maître, Ugrim. Celui-ci lut ce qui y était écrit et le dit à Tristrant, qui fit ses préparatifs. Tristrant manquait de vêtements, et Ugrim l'aida en lui donnant ce qu'il avait sur lui, de pauvres habits de toile, et ce dont il pouvait se passer. Tristrant se satisfit pleinement de ce qui, pourtant, n'était guère digne de lui. Puis il se résolut à conduire la dame, comme prévu, au lieu du rendez-vous[1]. Lorsque ce fut chose faite et qu'il fut arrivé, le roi lui dit : « Seigneur Tristrant, voulez-vous me remettre la reine ? — Aurai-je en retour votre faveur ? demanda Tristrant. — Non, je vous la refuse. — Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? — Bien des choses, déshonorantes pour moi. — Je suis prêt à en offrir réparation, dit Tristrant en tombant à ses pieds. — Cela ne vous sera pas possible, dit le roi. — Je me plais à espérer que, pour satisfaire à votre réputation, vous aurez la bonté d'oublier tout cela. — Je ne le veux pas. — Pourquoi ? — Parce que c'en est trop. — Je ne le pense pas. — Vraiment ? — Oui, je ne suis pas de cet avis. — Alors, c'est que vous n'avez que peu de considération pour les choses de l'honneur[2]. — Ce n'est pas vrai ! — Si. — Alors pardonnez-moi ma faute pour que Dieu vous en sache gré. — Que Dieu me damne si je le faisais pour cette raison ! Sachez que mon cœur vous hait tant qu'il m'est impossible de vous considérer avec bienveillance. — Qu'ai-je fait pour mériter cela ? — Vous ne le savez que trop bien. — Je vous servirai avec tant de dévouement que vous m'accorderez votre affection. — Je ne veux pas de votre service. — Pourquoi ? — Je vais vous le dire : parce que vous m'avez causé beaucoup de tort et infligé un grand déshonneur. — Permettrez-vous au moins que je demeure dans votre royaume ? — Non, vous seriez trop près de moi. Il faut que vous disparaissiez, je veux vous oublier. » Tristrant dit alors à son seigneur : « Soit, prenez la reine. Je vais partir d'ici et faire aller les choses du mieux qu'elles pourront. Vous ne me verrez plus jamais solliciter votre faveur avec tant d'humilité. Je saurai m'accommoder de votre hostilité, si ce n'est déjà fait, et soyez certain d'une chose : si vous n'appréciez pas la compagnie de votre femme, vous devrez craindre constamment pour votre vie. Par égard pour sa grande noblesse d'âme vous aurez toutefois, pour l'instant, mon indulgence. Malheur ! s'écria Tristrant dans son désespoir, tout-puissant Dieu du ciel, quelle souffrance que de devoir quitter ce que l'on aime du plus profond de son cœur, comme j'aime ma dame ! Que ce soit une bonne chose ou une erreur

totale, je vais la restituer à son époux. Sire roi, dit Tristrant, prenez maintenant ma dame ! Je reste seul avec mon immense chagrin, puisque je la quitte, hélas ! à cette heure ! » Le roi Marck s'avança alors et reprit la reine. Il la tint ensuite pendant de nombreuses années en sincère affection. Tristrant et Isald — soyez-en assurés — se séparèrent dans la tristesse, comme peuvent le faire des amis chers. Tristrant confia son chien à la belle reine et il lui demanda, en témoignage de la sincérité de son affection, de s'en occuper elle-même, de passer chaque jour du temps en sa compagnie et de penser à lui, Tristrant, en ces occasions. « Si je vous suis cher, ajouta-t-il, montrez-le à la façon dont vous traiterez ce chien. » Isald prit alors le chien en le cajolant, et le seigneur Tristrant s'en alla.

Ainsi exilé, Tristrant se mit à la recherche d'un endroit où il pourrait séjourner et partit pour la cour de Ganoïe[1]. Il arriva un matin, de bonne heure, et se rendit auprès du roi. On lui réserva un bon accueil, mais il ne resta pas longtemps. Le roi fut très dépité de constater que le hardi Tristrant, après avoir accompli tant d'exploits ailleurs, ne s'apprêtait pas à s'installer durablement dans son pays. Lorsqu'il voulut partir, après ce court séjour, le seigneur Tristrant fit ce qui convenait. Il remercia vivement le roi de l'amitié et des égards qui lui avaient été témoignés et se mit en chemin, sans penser à jamais revenir. Le noble Tristrant partit pour la Bretagne, sans autre compagnie cette fois que celle de Kurnewal. Arrivé en Bretagne, il reçut de la part du puissant roi de ce pays un accueil si chaleureux que vous n'en avez certainement jamais vu de semblable. Les chevaliers de la cour firent de même, le seigneur Walwan[2] le premier. Il fut ravi de la venue de Tristrant, qu'il prit comme compagnon. À la cour, rien n'était refusé à Tristrant. Quand il s'agissait de combattre ou de faire preuve en quelque façon de vaillance, Tristrant surpassait, sans aucun contredit, tout le monde en mérite. Il mena cette vie assez longtemps pour acquérir un renom tel qu'à la cour tous s'accordaient à dire que l'on n'avait jamais vu chevalier aussi accompli que lui. Il y avait là pourtant bien des hommes rompus au métier des armes qui accumulaient les exploits, et Walwan, de son côté, s'entendait aussi à ces choses. Il faut ajouter que ces jeunes gens avaient pour coutume de partir, armés, à l'aventure, pour deux ou trois jours. La règle voulait alors que l'on réponde, indépendamment de l'humeur du moment, à toute invitation au combat. Telle était l'habitude de ces chevaliers, qui entre-

prenaient en conséquence tout ce qui pouvait leur valoir du renom[1].

Il y avait à la cour un homme au cœur hardi qui s'appelait Dalkors schevalier[2]. Il détestait laisser passer une occasion d'acquérir du prix et de la renommée. Il se distinguait par sa vaillance et recevait beaucoup d'éloges ; il était brave et courtois[3]. Il avait parcouru beaucoup de pays sans jamais connaître la mésaventure d'être désarçonné par un coup de lance ou de se dérober à un combat par peur de l'adversaire. Son bras vigoureux accomplissait mainte prouesse. Un jour, il partit [à l'aventure, après avoir changé d'équipement[4]] — ce que l'on pratiquait par goût du panache —, de manière à ne pas être reconnu. Tristrant vint à sa rencontre en rase campagne et, d'un coup de lance, il le fit tomber à terre d'une façon telle que l'on aurait dit que l'autre n'était jamais monté à cheval. Est-ce qu'il prit le cheval ? Certainement, il l'emmena, et il le donna à un pauvre hère rencontré en chemin. Dalkors ne le reconnut pas, pas plus que le pauvre ne sut, Tristrant s'étant adroitement éclipsé, qui lui avait fait don du cheval. Dalkors schevalier, cet homme vaillant, ne tarda pas à se relever ; il dut rentrer à pied, seul, tout harnaché, lui qui avait des manières parfaites et qui faisait toujours belle figure. Le preux n'avait jamais rien connu de tel et, une fois rentré au château, il raconta lui-même ce qui lui était arrivé. Il y avait bien maintenant six semaines qu'il avait été désarçonné. Comme personne n'avait appris de quelque part que ce fût par qui il l'avait été, Walwan tomba d'accord avec le roi pour dire que l'auteur de ce fait d'armes n'était autre que Tristrant ; tous deux étaient en effet convaincus que personne ne l'égalait. Le roi aurait toutefois aimé en être sûr et il demanda que quelqu'un se charge de mener l'enquête. Walwan se mit alors à interroger indirectement son compagnon, mais celui-ci ne voulut rien lui dire. Mêlant le reproche à la prière, Walwan demanda à Tristrant de ne se laisser entraîner par aucune considération, agréable ou non, à refuser de lui dire ce qu'il en était. Finalement — et cela de la façon la plus discrète —, il le pria au nom de son amour pour Isald de lui confier s'il s'agissait de lui. Tristrant répondit sur-le-champ : « Cher compagnon, c'est bien de moi qu'il s'agit. Quelle que soit la requête que l'on me demande d'entendre pour l'amour de ma dame, je réponds aussitôt à cet appel, et rien ne saurait m'en détourner, même si cela doit me coûter la vie.

— Grâces soient rendues à ma dame la reine puisque c'est l'amour que tu lui portes qui t'a conduit à me faire cet aveu. Cher compagnon, peux-tu la voir aussi souvent que tu le souhaiterais ? » Tristrant répondit : « Non, certainement pas, il ne m'a pas été donné d'avoir cette chance. — Voudrais-tu la rencontrer ? demanda Walwan. — Bien sûr, répondit Tristrant.— Alors je vais m'y employer et t'aider, dans la mesure de mes moyens, à te trouver l'espace d'une journée au même endroit qu'elle. Mon seigneur a un pavillon de chasse non loin de Tintaniol. Pour te faire plaisir, le roi Arthur y donnera une chasse. Et je t'emmènerai, si faire se peut, de telle façon que tu aies l'occasion de voir la reine, ta dame. » Tristrant en fut tout joyeux. Walwan veilla à ce que le roi se rendît à l'endroit en question pour chasser. Mais écoutez avec quelle habileté Walwan exécuta son plan. Voici ce que j'en dirai : la forêt dans laquelle il allait chasser n'appartenait pas au roi Arthur seul ; il en partageait la propriété avec son ami, le roi Marck. Les deux rois étaient convenus que, si du gibier s'en allait du côté du rocher de Tintaniol, ils se rejoindraient, uniraient leurs meutes et conduiraient joyeusement la chasse en direction du pavillon, si telle était leur humeur, ou en direction de la ville. Walwan demanda aux veneurs de bien vouloir, s'ils avaient quelque amitié pour lui, lever un cerf qui partirait vers Tintaniol. Les veneurs ne manquèrent pas de faire selon son désir. Comme il avait été prévu, le cerf fut rattrapé aux abords de la ville. Le roi arriva au trot et commanda de mettre la bête à mort. Walwan et le vaillant Tristrant lui demandèrent alors d'épargner le cerf jusqu'au moment où son heure serait venue, ce qui ne tarderait guère. Ils retardèrent l'échéance par différents moyens, si bien que l'animal ne fut pas abattu avant le soir. Lorsque l'on eut mis à mort le cerf et préparé ce qui devait être emporté, le roi voulut rentrer. Le jour, cependant, déclinait. Le roi dit à Walwan : « C'est à toi que je dois cette contrariété. Tu n'as pas voulu que l'on abatte le cerf au moment qui s'y prêtait ; maintenant, il va nous falloir parcourir trois bonnes lieues de nuit. — Rien ne presse vraiment, répondit Walwan, Tintaniol n'est pas loin d'ici. Vous pourrez très bien y demeurer cette nuit, chez le roi Marck, qui vous a souvent invité avec insistance à lui rendre visite. » Le roi Arthur lui dit alors : « Mais tu sais bien ce qu'il en est, ton ami Tristrant n'a pas sa faveur. » Le vaillant Walwan lui répondit : « Faites-lui savoir — rien ne s'y oppose de votre côté — que vous aimeriez

bénéficier de son hospitalité s'il vous accorde la sauvegarde pour ceux qui vous accompagnent. » Kaie fut donc envoyé en émissaire. Quand il fut arrivé à Tintaniol et eut transmis le message de son seigneur au roi Marck, ce dernier dit sans hésiter : « Tous ceux qui viendront avec lui pourront demeurer ici en paix, quoi qu'ils aient pu faire. Toute inimitié sera oubliée. » Kaie, ravi de cette réponse, la rapporta sans tarder à son maître. « Que risquons-nous maintenant ? » dit le preux Walwan. Tristrant ne fut pas le dernier à se réjouir.

Le roi Marck, qui appréciait beaucoup les visites du roi Arthur, fit déplacer toute sa cour quand il apprit la venue de celui-ci. Il alla à sa rencontre, en témoignage de profonde amitié, et il fit, selon les règles de l'hospitalité, bon accueil à tous les arrivants, sauf à l'un d'entre eux. Marck souhaita chaudement la bienvenue au roi Arthur. Ce dernier alla vers la reine, qui le reçut, lui et sa suite, de façon amicale. Walwan ne voulut pas être traité différemment de son compagnon ; il renonça à être embrassé par elle puisqu'elle ne pouvait pas sans risquer de représailles embrasser également Tristrant — situation qu'elle n'appréciait guère. Walwan, donc, ne reçut pas cette fois son baiser, ce dont il ne lui tint pas rigueur. Le maître des lieux combla ses hôtes en leur offrant une table généreusement garnie. Il leur fut donné à satiété tout ce qui pouvait se faire de bon. Lorsqu'ils furent tous bien restaurés, le roi Marck pria son hôte de bien vouloir veiller à ce qu'aucune personne de sa suite ne commette d'acte répréhensible. Il déclara qu'il avait accordé sa sauvegarde à tous et qu'il comptait tous bien les traiter. « Mais, ajouta-t-il, s'il en est un ici qui veut nuire à mon honneur, qu'il sache qu'il se lance dans un jeu dangereux pour lui et que je le déshonorerai en retour en lui réservant une fin infamante. Qu'il se le tienne pour dit : il pourrait bien payer tout ce qu'il m'a fait jusqu'ici. » Le roi Arthur répondit sur-le-champ : « S'il vous est fait quelque offense, je veillerai avec vous à ce que vous obteniez une juste réparation. » Tel fut le salut et en même temps le clair avertissement que reçut Tristrant. Mais il restait le même : aucune menace ne pouvait le détourner de sa dame bien-aimée, ce qui lui valut beaucoup de tourments. Autrefois — ce n'est que la vérité —, les rois avaient de grandes salles, car leurs demeures n'étaient pas pourvues en belles chambres comme le sont maintenant celles des princes. C'était le cas à la cour de Marck ; ses hôtes ne purent donc pas dormir ailleurs que dans la grande salle du château. Ils étaient ainsi couchés

tous les uns près des autres, l'emplacement réservé au roi et à la reine se trouvant à une extrémité de la salle, comme le voulait la coutume du temps. Toutefois, Marck et Isald avaient à cette époque pour habitude de ne pas partager la même couche. Après avoir considéré la situation, Triſtrant décida de tenter l'aventure. Marck, cependant, dans une intention exécrable, avait fait monter des lames de fer tranchantes sur un madrier. Le chambrier avait été en outre chargé de faire éteindre toutes les lumières. En prenant ces dispositions, le roi espérait que, si Triſtrant courait le risque de venir voir la reine et se blessait, il aurait l'occasion de se saisir de lui et de le faire exécuter en toute légitimité. Telle était sa façon de s'assurer la fidélité de la reine et il avait conçu son plan en conséquence. Triſtrant ne soupçonnait pas qu'il était l'objet d'une machination aussi noire. Sans rien abandonner de ses intentions, il voulut se rendre auprès de la reine lorsque tout le monde fut endormi. Et il se passa ce qui devait se passer et que le roi avait souhaité. Sur son chemin, Triſtrant se coupa profondément, mais il ne voulut pas s'en retourner sans être parvenu jusqu'à la reine. Il prit une jambe de ses chausses et s'en servit pour bander ses blessures. Puis il continua son chemin et conversa avec la reine. Le sang, toutefois, se mit à traverser l'étoffe et, bien qu'il eût enroulé celle-ci plusieurs fois autour de son pied, Triſtrant ne put éviter de laisser des traces de sang dans la pièce. Il ne reſta pas longtemps auprès de la dame et celle-ci, croyez-moi, en fut très chagrinée. Triſtrant lui dit ce qui était arrivé. Isald, en l'apprenant, fut saisie d'effroi et fondit en larmes. Ils durent se séparer sans avoir fait plus que s'embrasser, se regarder et s'enlacer tendrement. Triſtrant revint vers son lit et se coucha ; il se mit à saigner très abondamment. « Me voici irrémédiablement perdu, se dit-il, le roi va assouvir impitoyablement la rancune qu'il me porte. » Et il se mit à parler tout haut sur le ton de la plainte. Walwan l'entendit et lui demanda ce qu'il avait ; quand il eut appris de quoi il s'agissait, il en fut affligé et se lamenta si haut que tous les occupants de la salle l'entendirent.

Lorsqu'il eut appris que le vaillant Triſtrant s'était blessé, le roi Arthur exprima sa conſternation. Tous étaient en proie à la désolation. Chacun disait à l'autre : « C'en eſt fait de Triſtrant, car le seigneur du lieu, par son grand discours préliminaire, m'a enlevé la possibilité d'assurer sa sauvegarde. Il eſt condamné. » C'eſt alors que le chevalier qui avait affronté

Tristrant dans une joute déclara : « Ou nous le tirerons d'affaire, ou nous connaîtrons tous ensemble la cruauté de la mort. » Walwan ne parla pas autrement. Tous ceux qui avaient accompagné Arthur s'exprimèrent ouvertement dans le même sens. Quoi qu'il dût leur en coûter ils étaient tous absolument décidés soit à permettre à Tristrant de partir sain et sauf, soit à périr sur place. Le roi en fit le serment avec ses gens. Kaie dit alors : « Vous prétendez tous être des personnes courtoises. Mais comment se manifeste cette qualité ? Sera courtois, à mon avis, celui qui saura comment procéder pour aider Tristrant[1]. » Et par provocation il leur donna ce conseil, qui se trouva être fort bon. « Seigneurs, je vais vous dire ce qu'il faut faire. Vous allez simuler une querelle et faire en sorte de vous blesser sur les fers dans la bousculade, et de cette façon nous tirerons Tristrant d'affaire. — Grâces te soient rendues, dit Walwan, vraiment, tu as bien parlé. » Sur ce, il marcha sans hésiter sur le piège et se coupa très profondément. Tous suivirent son exemple ; ils se levèrent d'un bond et commencèrent à se disputer en s'empoignant l'un l'autre. Ils ne manquèrent pas de se blesser tous sur les lames, à la seule exception de Kaie, qui avait pris soin de s'esquiver. Walwan l'empoigna alors et le poussa sur le madrier armé de lames de faux, si bien que c'est Kaie qui se fit la plus méchante blessure. « Ah ! quel malheur ! hurla Kaie. Y a-t-il des loups qui rôdent dans cette salle pour que l'on pose de tels pièges ? Que Dieu les extermine ! Je me suis coupé à la jambe. Puisse Dieu nous ramener vite chez nous ! Avec quel diable nous sommes-nous acoquinés ici ? A-t-on jamais vu qu'un roi accueille des hôtes qui lui sont chers en les blessant avec des faux ? Voilà un comportement bien étrange ! Décampons d'ici ! Le maître de ce logis n'a rien de bon en tête[2]. » Réveillé par ce tohu-bohu, le roi, irrité, leur dit : « Qu'y a-t-il ? Que faites-vous, seigneurs ? Je vous croyais bien élevés, et voilà que vous menez grand tapage la nuit comme des malappris ! — Je les reconnais bien là, répondit le roi Arthur. Chez nous, ils n'en font jamais d'autres, quoi que nous puissions leur dire, mon épouse et moi-même. » La colère du roi Marck tomba alors très vite, et tous les hôtes en furent soulagés. Ils se recouchèrent. L'intrépide Tristrant retourna auprès de la reine. Ils partagèrent le même lit et, pour devancer vos questions, je vous dirai qu'ils s'en trouvèrent tous deux fort bien. Ils s'abandonnèrent à la joie jusqu'au moment où le jour les sépara. Le roi Marck connut alors des moments très

embarrassants. Lorsque les chevaliers furent levés, chacun d'eux pansa ses blessures en se plaignant grandement de ce qui lui était arrivé. Marck fut confondu de honte en constatant qu'ils avaient tous connu le sort qui n'avait été destiné qu'à l'un d'entre eux. Tous les invités boitaient, mais ils purent dire que tout allait pour le mieux [puisque c'était Kaie qui avait été le plus gravement atteint[1]]. Walwan s'était donc acquitté de la promesse faite à Tristrant. Sans plus tarder, Arthur repartit avec ses barons. Peu de temps après, Tristrant exprima l'intention de s'en aller. Les autres en furent très attristés, mais il ne voulut pas renoncer à partir, quelque argument qu'on pût lui opposer. Rien ne pouvait le faire changer d'avis : le jeune homme tenait à s'en aller. Walwan fut fort chagriné de ne pas pouvoir convaincre Tristrant de rester. Il l'en adjura au nom de leur compagnonnage et de la force du lien que représentait cette communauté de vie et de biens[2], mais personne ne put amener Tristrant à revenir sur sa décision. La maison du roi était au désespoir. Arthur, le noble roi, offrit à Tristrant alleux et fiefs. Rien n'y fit, Tristrant voulait partir, et il prit son équipement. Walwan en fut très abattu et assura qu'il n'avait jamais connu pareil regret. Le noble roi et la reine s'exprimèrent de la même façon. Tous étaient attristés.

TRISTRANT SE RENDIT AUPRÈS DE HEFELIN. IL REMPORTA LA VICTOIRE SUR LE COMTE RIOL

Tristrant chevaucha allégrement droit devant lui pendant sept jours, parcourant le plus grand chemin possible dans les limites du raisonnable. Il arriva dans un vaste pays qui avait été ravagé et incendié au point qu'on n'y voyait plus aucune maison forte. L'orgueil de beaucoup de solides forteresses avait été mis à mal. Elles avaient été complètement démantelées, payant ainsi tout le prix de l'injustice qu'elles avaient permis d'exercer. En revanche, Tristrant vit à proximité de la route beaucoup de villages et de grandes villes. Il finit toutefois par s'inquiéter de cet étrange état de choses, car pendant trois jours il ne rencontra ni homme ni chien dans ce pays. Le

quatrième jour, vers le milieu de l'après-midi, le valeureux Tristrant aperçut sur le haut d'une colline une vieille chapelle et, près d'elle, une maisonnette qui devait appartenir au prêtre qui chantait les offices en ce lieu. Les deux hardis preux, Tristrant et Kurnewal, partirent alors dans cette direction. Ils y trouvèrent un prêtre, du nom de Michel. Tristrant descendit de cheval et demanda l'hospitalité. L'autre lui répondit aussitôt : « Ce sera avec plaisir », et il apporta de bon cœur ce qu'il avait de meilleur en son logis et qui pouvait subvenir aux besoins des cavaliers et de leurs montures. Le repas fini, alors qu'ils étaient assis auprès du feu, Tristrant demanda à Michel, l'homme de Dieu, à qui appartenait le pays. L'autre le renseigna : « C'était un pays très prospère avant qu'il n'ait été incendié. On y cultivait le blé et la vigne. La personne qui exerce le pouvoir attaché au gouvernement de ce pays est le roi Hefelin, un souverain de grand renom. Ce sont ses vassaux, qui devraient être à ses côtés et le servir en échange de ce qu'il leur donne, qui lui ont causé ce grave affront. Je vais vous dire ce qui fut à l'origine de la honte qui a frappé mon seigneur. Le comte Riol de Nantes[1], un homme puissant, avait demandé sa fille en mariage. Mais le roi ne voulait et ne pouvait pas la donner à son vassal. Riol, qui est un guerrier accompli, s'efforça alors de s'emparer de la jeune fille. Voilà pourquoi il cause, en violant le droit, tant de dommage à mon seigneur. Cela mis à part, c'est un homme d'honneur, au cœur noble, qui est également très puissant. Il se trouve que tous les princes se sont rangés de son côté et ont dévasté ainsi les terres du roi pour couvrir celui-ci de honte. Le roi Hefelin n'est pas en mesure de les en empêcher. Il s'est retranché à l'intérieur de Karahès[2]. Il ne pourra pas en être délogé, tous ses adversaires l'ont compris. Il a subi tout ce dommage pour avoir simplement refusé de se plier à la volonté de Riol et de mal marier sa fille. Il faut dire qu'il n'existe nulle part de prince qui soit son égal. Beaucoup regretteront qu'il ait perdu ses biens, car il savait satisfaire largement ceux qui désiraient en profiter. Il a aussi un fils, qui se nomme Kéhénis, un vaillant guerrier. Celui-ci ne craindrait pas de faire face à n'importe lequel de ses pairs même s'il n'était qu'à demi dans son droit, et il ne reculerait pas. Mais les ennemis sont si nombreux qu'il ne peut en aucune manière les affronter les armes à la main. Du reste, il ne se passe pas de jour sans que les ennemis ne viennent le provoquer devant la ville. Ainsi les portes sont-elles fermées,

de façon que personne ne sorte. Telle est la situation, et elle est très mauvaise. »

Tristrant demanda à quelle distance se trouvait la ville qui devait faire face à cette adversité. Son hôte lui répondit qu'elle se trouvait à deux petits milles. Le lendemain, de bonne heure, Tristrant prit promptement congé et se fit expliquer le chemin qui menait à la ville. Lorsqu'il arriva à Karahès, il vit un homme — c'était le roi — qui se tenait debout sur le devant de l'enceinte, près d'un créneau. Il lui demanda, en lui faisant comprendre qu'il venait dans une intention pacifique, si le roi était là. Le seigneur lui répondit : « Oui, vous le voyez devant vous. Que puis-je faire pour vous être agréable ? » Hefelin appela son fils pour que celui-ci puisse voir l'arrivant. « Seigneur, dit alors Tristrant, j'ai entendu parler hier soir de l'outrage et des dommages que vous infligent vos ennemis. Du coup, je suis venu ici pour me mettre à votre service. Tel est mon souhait. » Le roi resta silencieux, puis il finit par lui dire ceci : « Je ne suis malheureusement pas en mesure de vous retenir auprès de moi dans des conditions qui seraient dignes de vous comme de moi. » Lorsqu'il entendit ces paroles, Tristrant leur répondit à tous deux avec beaucoup d'affabilité : « Seigneur, noble roi, pourquoi parlez-vous ainsi ? — Il faudrait que je vous connaisse mieux, dit le roi Hefelin, pour vous donner une réponse. » Le vaillant preux dit alors : « Je m'appelle Tristrant ; le pays de mon père est le Lonois. Le roi Marck est mon oncle maternel et je suis venu de Cornouailles pour vous aider et vous être utile, car j'ai souvent entendu vanter vos mérites. — Ah ! malheur ! Quelle infortune de devoir vivre ce jour qui ne me permet pas de m'attacher comme il faudrait vos services ! — Pour quelle raison, seigneur ? — Je n'ose pas vous le dire. Je suis certain que cela ne m'apporterait rien de bon. — Je vous fais la promesse formelle, seigneur, que je ne trahirai rien vous concernant. Et, par ailleurs, vous n'aurez pas à souffrir de ma présence, je ne vous causerai jamais de honte, en aucune occasion. — Alors je vais vous dire ce qui me tourmente, dit Hefelin. Nous n'avons plus de pain à l'intérieur de cette ville. Nos moyens de subsistance sont si réduits, et vous avez si belle mine, que vous ne pouvez absolument pas vous engager à partager le sort des malheureux que nous sommes et la vie misérable que nous menons. »

Tristrant répondit aussitôt au roi : « Seigneur, je vous demande de me croire : j'ai passé plus de deux ans dans une

forêt et j'ai survécu, comme vous le voyez, tout en ne mangeant jamais de pain. Je suis prêt à le faire encore une fois, Dieu m'en est témoin ! — Roi, reine, homme ou femme, il n'y a ici personne, dit Hefelin, qui, de toute la journée, ait autre chose à manger que quelques haricots. — Dieu vous en dédommagera, répondit Tristrant, laissez-moi partager cette vie avec vous. » Le vaillant Kéhénis dit alors : « Il désire être des nôtres. Père, puisqu'il nous le demande avec insistance, faites-moi plaisir et réservez-lui un bon accueil ; laissez-le partager notre sort, que celui-ci doive être bon ou mauvais. » Le roi souhaita la bienvenue à Tristrant, pour le meilleur et pour le pire. Entendant cela, les chevaliers coururent vers la porte ; ils repoussèrent les verrous et firent entrer le preux. Kéhénis alla à la rencontre de Tristrant et le prit pour compagnon. Ils se jurèrent une amitié fidèle en prononçant un serment et en se prenant les mains. Puis, ce lien scellé, Kéhénis dit : « Compagnon, allons maintenant en un endroit où les dames te feront bel accueil. Tu pourras ainsi voir ma sœur et quand ce sera chose faite tu seras en droit de dire que, sans mentir, tu n'as jamais vu aussi belle créature. Elle pourrait vraiment sans honte être dès aujourd'hui l'épouse d'un roi. » Tristrant demanda comment elle s'appelait. « Elle se nomme Isald », répondit Kéhénis. Tristrant crut alors qu'elle avait fixé son choix sur lui et il [se] dit : « Isald j'ai perdue, Isald j'ai retrouvée. » Ils arrivèrent alors auprès des dames et il la vit. Toutefois[1], je puis vous l'assurer, il ne dit à aucun moment qu'il connaissait une femme qui était plus belle qu'elle. Tristrant et Kéhénis se prirent par la main en sortant. Le roi en recouvra la sérénité. Tristrant demanda où en étaient les opérations, si on tentait des sorties. Kéhénis lui répondit que l'armée adverse comptait tant de chevaliers que l'ennemi se présentait chaque jour en rangs serrés pour en découdre, ce à quoi les assiégés ne pouvaient rien opposer. Le comte Riol, leur chef, chevauchait très en avant de ces troupes, dans l'espoir que quelqu'un oserait l'affronter. « Or il n'y a personne parmi nous qui soit prêt à tenter une sortie. Les autres l'ont bien compris et ils avancent vers nous quand il leur plaît. » Tristrant pria alors instamment son compagnon de l'aider à sortir de la ville le lendemain, au point du jour. Kéhénis lui répondit qu'il avait promis et juré que l'on n'ouvrirait pas les portes tant que les autres seraient devant la ville. Lui rappelant les engagements liés au compagnonnage, Tristrant l'invita alors avec insistance à lui donner la possibi-

lité de sortir de la ville au petit matin. Kéhénis fut obligé d'y pourvoir. Écoutez ce que je vais vous dire : le matin, à l'aube, Tristrant franchit l'enceinte ; il voulait affronter le comte Riol et partit en exploration. Il aperçut de loin le comte qui avançait vers la ville ; de son côté, Riol vit au même moment Tristrant se présenter à découvert. Pareille chose ne s'était jamais produite auparavant. Riol voulut savoir si l'autre était prêt à l'affronter ; il partit alors au galop dans sa direction. Le valeureux Tristrant s'élança également vers lui et le jeta à terre d'un coup de lance ; puis il arriva à cheval sur lui et le força à se rendre. Je puis vous le certifier, Tristrant fit pleuvoir des coups furieux sur son adversaire, dont le heaume fut mis en piteux état. Riol, qui craignait de mourir, fut contraint de demander merci. Il se rendit sur parole et promit de le suivre à l'intérieur de la ville, de se considérer comme son prisonnier et de ne pas chercher à s'enfuir. Il accepta les exigences de Tristrant et s'y conforma en tout point. Le jeune et ardent Riol était heureux d'être sorti vivant du violent assaut que lui avait livré Tristrant. Ses hommes, qui s'étaient mis — un peu tard — à la recherche de leur seigneur, arrivèrent sur ces entrefaites. Ils se mirent à passer et à repasser au galop devant Tristrant ; devant un tel harcèlement, celui-ci ne put que leur abandonner le terrain et il battit en retraite sans combattre. Les ennemis menèrent hardiment des charges jusqu'aux murs de la ville, et quand ils eurent conduit assez de ces assauts, ils firent demi-tour. Le comte Riol entra ensuite de lui-même à l'intérieur de l'enceinte. Il fut d'une parfaite loyauté et respecta ses engagements. En homme avisé[1], Tristrant lui dit : « Vous allez veiller à ravitailler cette ville comme il faut pendant une semaine, et si on ne nous apporte pas aujourd'hui du blé et du vin, soyez sûr que vous vous retrouverez dans la basse-fosse la plus profonde qui soit dans cette ville. Vous pouvez compter sur nous pour cela. » Le comte Riol avait du savoir-vivre. Il se dit qu'il encourrait le déshonneur s'il était mis au cachot et que la fourniture de vivres représenterait un moindre mal. Aussi ordonna-t-il de faire charger pour son compte assez de nourriture pour six semaines. Cela poussa les ennemis du roi à vouloir exercer des représailles. Ils firent dire au roi, en manière de provocation, que s'il ne relâchait pas le comte Riol ils détruiraient la ville le lendemain matin. Ils ajoutèrent que, si on le retenait encore un tant soit peu, ils fendraient le crâne à tous les habitants de la ville. Ils se disaient décidés à s'emparer de celle-ci et à ne

laisser la vie sauve à personne. « Dieu veuille être avec nous, dit alors Tristrant. Toutefois, les menaces ne suffiront pas à libérer Riol, il faudra qu'ils s'y prennent autrement. »

Alors que Tristrant venait de prononcer ces paroles, le roi reçut un message, que lui adressaient deux de ses neveux. Ils arrivaient à son secours avec deux cents chevaliers aguerris. Ils prenaient soin d'apporter leurs vivres avec eux, de quoi pouvoir rester douze semaines au moins. Ils avaient traversé la mer et se dirigeaient vers la ville. Tristrant pria le roi de les recevoir dignement. Le roi partit alors en personne, suivi d'une grande foule, à la rencontre de ces nobles arrivants, et il accueillit ses parents. Il n'est pas besoin de demander s'il les reçut avec chaleur. Au bout d'un certain temps, le roi raconta lui-même à ses parents ce qu'avait fait Tristrant et il leur dit qu'il comptait sur lui pour rétablir la situation. Il ordonna à son fils et demanda à ses parents et à ses vassaux d'obéir à Tristrant ; il ajouta qu'il considérerait que sa propre autorité serait mise en cause si quiconque refusait de se conformer à un seul des ordres que donnerait celui-ci. Ces paroles plurent aux barons.

TRISTRANT ORGANISA SES TROUPES EN VUE DE LA BATAILLE. CELLE-CI SE DÉROULA COMME SUIT :

Le roi ayant acquis la conviction que ses ennemis avaient l'intention de tenir leur serment, Tristrant commanda aux chevaliers, qui étaient donc sous ses ordres, d'enfiler leurs chausses, de revêtir leur armure et de lacer solidement leur heaume. « Ils nous trouveront en face d'eux, à découvert, si Dieu le veut, quel que soit leur nombre », déclara-t-il. L'entreprenant jeune homme sortit de l'enceinte avec ces troupes et les plaça non loin de la ville. Il demanda à son seigneur de rester à l'intérieur de l'enceinte, avec cent chevaliers revêtus de solides hauberts et avec tous les hommes qu'il pourrait recruter et qui lui sembleraient capables de combattre en maniant massue, épieu, bouclier et hallebarde. On forma une importante compagnie avec des hommes qui portaient des épées acérées et qui savaient s'en servir de façon redoutable. Tristrant fit prendre position à une grosse troupe

d'hommes casqués, d'intrépides combattants qui n'étaient souvent autres que de hardis bourgeois bien protégés par de solides cuirasses. D'autre part, il n'oublia nullement de placer de bons archers. Il attendait d'eux qu'au cas où lui-même serait refoulé dans leur direction ils tiennent bon et lui fournissent un appui. S'en remettant à Dieu, Tristrant ne s'attarda pas plus longtemps en ce lieu. Il plaça l'un des neveux du roi, avec la moitié des troupes venues combattre avec lui, en avant de la ville, et l'autre neveu, avec les troupes restantes, encore un peu plus loin. Il leur demanda à tous de rester sur place et de ne faire mouvement que si Kurnewal leur en donnait l'ordre ou que s'il se manifestait en personne. Lui-même partit, avec Kéhénis, à la tête de deux cents cavaliers, pour une entreprise hardie.

Lorsqu'ils arrivèrent assez près des ennemis pour percevoir leur présence, ils firent halte ; ils se serrèrent pour échapper aux regards, mais les autres les aperçurent et s'élancèrent vers eux alors qu'ils étaient mieux équipés pour la fête que pour le combat[1], ce que beaucoup payèrent de leur vie. En effet, Tristrant et ses troupes, qui voulaient les frapper cruellement[2], ne bougèrent pas jusqu'à leur arrivée. Se protégeant de leurs écus, ils se jetèrent alors sur leurs adversaires, qui prirent la fuite. Tristrant fit des ravages dans leurs rangs. Il captura quarante d'entre eux[3], pour ne pas parler de ceux qu'il abattit. Nombreux furent pourtant ceux qui l'affrontèrent encore ; ils se virent infliger de profondes blessures, mais ils finirent par exercer une telle pression sur leurs adversaires que ceux-ci reculèrent. Le vaillant Tristrant battit habilement en retraite, sans subir de dommage. Il n'eut pas à attendre longtemps pour recevoir l'aide de ceux qui étaient postés à proximité et qui attendaient leur heure. Tristrant arriva jusqu'à eux et leur donna l'ordre de venir en renfort et de passer à l'attaque. Leur chef ne tenait pas à prolonger l'attente ; ils sautèrent en selle et se ruèrent sur leurs adversaires. Ils ne désiraient pas autre chose, et c'est donc avec une grande ardeur qu'ils se battirent aux côtés de Tristrant. Plus d'une vie trouva là son terme. Avant de rompre le combat, ils firent à nouveau prisonniers une bonne trentaine de chevaliers. Sur le champ de bataille, plus d'un combattant criait sa détresse. Tristrant, de son épée, jetait à bas une foule d'adversaires. Frappant d'estoc, il défonçait les heaumes les plus solides. Plus d'un hardi combattant mourut sous ses coups. Puis Tristrant dut se dégager une nouvelle fois. Battant

dignement en retraite, il revint vers l'endroit où se trouvait le second comte[1]. À celui-ci également il donna l'ordre de quitter sa cachette et de charger avec audace. Le comte ne s'en fit pas défaut ; il empoigna lui-même la bannière, car c'était un guerrier hardi, et il conduisit un assaut impétueux contre les autres. On eut alors le spectacle d'une immense mêlée. Le combat fut sanglant ; les combattants, avec la fougue de la jeunesse, transperçaient de leur lance les cottes de mailles en fer. On entendait résonner au loin les coups d'épée que se portaient les hardis guerriers.

Vous avez entendu parler du grand Dietrich, mais Kéhénis et Tristrant firent preuve d'une telle bravoure que Dietrich et Hildebrand auraient eu du mal à les égaler[2]. Tristrant eut bientôt l'impression que, si le roi se joignait à eux, la victoire serait acquise. Il demanda à Kurnewal de faire venir le roi. Au même moment, un adversaire saisit par la bride le cheval du vaillant Kéhénis. Il s'agissait de Naupaténis, un hardi guerrier. Celui-ci mena Kéhénis à l'écart de la mêlée et le força à se constituer prisonnier sur parole. Tristrant en fut contrarié. Dès qu'il l'apprit, il vint au secours de son compagnon en frappant de terribles coups d'épée. Le preux Naupaténis relâcha alors Kéhénis. Tristrant, cet homme de ressource, entra à nouveau dans la mêlée. Sous ses coups, les heaumes se fendaient et bien des écus se couvraient de sang. Le preux Kéhénis faisait beaucoup d'orphelins. Quant aux deux neveux du roi, ils faisaient assurément aussi des ravages. Ils enlevèrent leur bien-aimé à bien des dames. Ils avançaient en distribuant des coups puissants qui défonçaient les heaumes. Ils firent beaucoup de morts et aussi beaucoup de blessés. Ils s'entendaient aux jeux de la guerre. Tristrant et les siens combattaient farouchement. Leurs chevaux furent tués sous eux, ils se battirent alors à pied. « Il ne s'agit pas de musarder, dirent alors les vaillants guerriers, c'est notre vie qui est en jeu. Nous ne pouvons pas battre en retraite. Si les choses se passaient comme les autres le souhaitent, nous ne quitterions jamais plus cet endroit. » Beaucoup de combattants tombèrent sous les coups des jeunes guerriers, le bouclier déchiqueté, la cuirasse entaillée de toutes parts si profondément que le sang de ces gens ruisselait par les fentes. Beaucoup de hauberts furent transpercés dans le feu du combat. Dans les rangs des troupes du comte Riol on pouvait voir aussi des heaumes taillés en pièces, et il y avait beaucoup de morts. Tout ce sang répandu formait une grande mare dans laquelle, à plus d'un

endroit, les combattants pataugeaient jusqu'au haut des genoux. Jamais nous ne vîmes aussi peu d'hommes causer un aussi grand carnage que la petite troupe conduite par Tristrant. Les autres perdirent courage en constatant l'ampleur de leurs pertes, tant étaient nombreux ceux qui ne s'étaient pas relevés des coups portés par le hardi Tristrant. Kéhénis, de son côté, avait également fait beaucoup de victimes. Les oiseaux eurent de quoi manger pour longtemps. Puis on vit les neveux du roi, rejetant leur écu sur le dos, se mettre à combattre de la façon que voici : tenant leur épée à deux mains, ils en assenèrent de tels coups que le sang clair commença à dégoutter des armures et que beaucoup perdirent tant de sang qu'ils en moururent. Les fougueux guerriers vengèrent dignement l'affront infligé à leur oncle. Les cadavres s'enchevêtraient, le sang collait la poussière au sol. Les hardis guerriers fendirent beaucoup de heaumes resplendissants, rien de ce que leur épée pouvait atteindre ne résistait. Les seigneurs soulageaient leur colère. Ils désiraient ardemment la perte de leurs ennemis. Les chevaux couraient sur le champ de bataille, privés de leurs cavaliers. Des écus, taillés en pièces, il ne resta plus bientôt que la poignée. Beaucoup de combattants trouvèrent la mort.

Et voici qu'arriva enfin le roi, un grand étendard à la main. Il criait « Karahès » d'une voix retentissante. Pour les autres, l'heure de la déconfiture n'allait pas tarder. Ils prirent peur, face à cette nouvelle épreuve et, croyant que le champ de bataille fourmillait d'adversaires, ils cessèrent de se battre et tournèrent bride à toute allure. Beaucoup d'entre eux, chefs ou hommes de troupe, furent tués. Bref, je puis vous le dire si vous êtes prêts à me croire : lorsque la bataille prit fin, mettant à la guerre un terme très glorieux pour le roi, celui-ci fit demi-tour et rentra dans la ville. Il demanda à tous les seigneurs de se rassembler pour écouter ce qu'il avait à dire. S'adressant aux gens de sa maison, chers à son cœur, qui avaient survécu, il exprima à tous, aux humbles comme aux puissants, sa gratitude ; puis il remercia Tristrant, et il lui proposa de partager le pouvoir avec lui sur toute l'étendue de son royaume. Quant à ses neveux qui, pour son honneur et pour son bien, avaient passé la mer avec leurs troupes pour venir à son secours, il les récompensa avec munificence et il leur fit, quand ils repartirent, des adieux fastueux. Leurs troupes prirent le chemin du retour en même temps qu'eux. Tristrant fut le seul à rester. Il négocia les termes de la paix

pour le plus grand honneur du roi. Le vaillant Kéhénis fut alors tenaillé par la crainte que son compagnon puisse s'en aller bientôt. Il se dit qu'il allait devoir nouer avec Tristrant des liens si étroits que celui-ci souhaiterait rester toujours auprès de lui à Karahès. Il pensait qu'ainsi la renommée et la réussite lui seraient durablement assurées. « Hardi compagnon, dit-il à Tristrant, mon père a beaucoup d'attachement pour toi. Pourquoi ne lui demandes-tu pas de te donner ma sœur en mariage ? — Je le ferais volontiers, répondit Tristrant, si je savais qu'il me le propose de bon cœur ; mais si par malheur ce n'était pas le cas et que je lui fasse ma demande, je perdrais le bénéfice de mes services. — Et que ferais-tu si l'idée lui plaisait beaucoup et qu'il te donne ma sœur ? — Je l'épouserais si pareille offre était prononcée devant moi », dit le seigneur Tristrant. Kéhénis rapporta aussitôt cette conversation à son père. Ce dernier lui fit une réponse qui allait dans le sens de ce qu'avait dit Tristrant. Kéhénis poussa alors les choses de telle façon que la jeune fille fut donnée en mariage à Tristrant. Elle passa plus d'un an (c'est ce que j'ai entendu assurer) aux côtés de celui-ci sans jamais devenir sa femme, ce que la dame souffrit sans protester.

Un jour, le roi et la reine, accompagnés de Tristrant et de son épouse ainsi que de Kéhénis, chevauchaient dans un joli chemin creux près de la ville de Karahès. Le cheval d'Isald mit le pied dans une flaque formée par des eaux ruisselantes et l'eau jaillit sous la chemise de la cavalière, jusqu'au genou. « Eau, tu es bien familière, dit Isald. Mal te prendra d'avoir osé sauter si haut sous mes vêtements, jusqu'à un endroit que jamais main de chevalier n'a touché ou osé approcher. » Kéhénis, son frère, l'entendit et lui déclara qu'il n'en était rien. La dame fut très contrariée qu'il ait entendu ce qu'elle avait dit, mais elle lui répliqua néanmoins : « Ce que j'ai dit est vrai. » Kéhénis lui répondit : « Cela fait un an que tu as un mari. Comment se pourrait-il dès lors qu'il y ait un endroit de ton corps que la main de mon cher compagnon n'ait pas effleuré ? Dis-le-moi en toute sincérité. — Je suis sincère, répondit-elle. Ton compagnon est si bien élevé qu'il n'a jamais touché de la main mon genou nu. — Mais alors, tu n'es pas vraiment sa femme ? — Non, en effet, sur ma vie. Je ne suis ni la sienne ni celle d'un autre. — Son comportement n'a pas de nom », dit Kéhénis.

COMMENT TRISTRANT SE SERAIT TROUVÉ DANS UN MAUVAIS PAS S'IL N'Y AVAIT PAS EU LE CHIEN

Ulcéré, Kéhénis accusa Tristrant auprès de son père et des vassaux de celui-ci de vouloir répudier sa sœur. « Nous en aurons du déshonneur toute notre existence durant. Il va le payer de sa vie, car s'il s'est comporté ainsi, c'est parce qu'il veut la rejeter. » La réaction du roi ne se fit pas attendre. « Que Dieu nous maudisse si nous lui passons cela ! » dit-il. Kéhénis ajouta : « Vengeons-nous tout de suite, quel autre moment pourrait-il être plus propice ? » Le roi fit venir à lui parents et vassaux ; son intention était de tuer Tristrant immédiatement, sur le chemin même. Mais l'idée déplut à Kéhénis, qui leur demanda d'attendre un peu. « Je vais agir comme mon honneur l'exige, et le défier, dit-il. On ne doit pas lui cacher ce qui l'attend. » Kéhénis s'adressa donc à Tristrant en ces termes : « Je te défie, je ne veux plus partager de compagnonnage avec toi. — Pourquoi cela ? Seul, je serai diminué. — Je ne peux pas te conserver plus longtemps comme ami. — Pour quelle raison ? — Tu as déshonoré ma sœur, et nous tous dans le même temps. — Et de quelle façon ? — À quoi servirait-il de le dire ? Tu sais bien comment ! — Non, je ne le sais pas. — Veux-tu que je te le dise ? — Cela m'obligerait. — Il se trouve que ma sœur est encore ce qu'elle était : jeune fille. — Où est le dommage ? — C'est une honte pour nous. — En quoi donc ? — Devine-le toi-même ! — J'en suis incapable. — Eh bien, je vais te le dire ! — Je t'écoute. — Nous savons maintenant que tu as l'intention de l'abandonner. — Ce n'est pas vrai. — Sache-le bien, tu ne peux pas te le permettre, car elle est aussi noble que toi. — Kéhénis, crois bien que je n'ai jamais eu pareille intention. Si ta sœur n'est jamais devenue ma femme, c'est pour d'autres raisons. — Lesquelles ? — Vous allez lui en vouloir si je le dis[1]. — Ce ne sera pas le cas. » Tristrant lui dit alors sans hésiter davantage : « Votre sœur Isald ne me témoigne pas les attentions qui conviennent. C'est la raison pour laquelle je ne m'approche pas d'elle. — Elle a tout de même pour vous un attachement sincère ! — Non, on ne peut pas dire cela. — Elle partage pourtant votre lit ! Qu'aurait-elle dû faire de plus ?

Elle vous a bel et bien donné la possibilité de faire selon votre volonté. — Kéhénis, dominez votre colère. Ne vous emportez pas sans savoir de quoi il retourne. Sachez qu'il y a une dame qui, pour m'être agréable, traite un chien, en public comme en privé, avec des égards que votre sœur ne m'a jamais témoignés. C'est la raison pour laquelle je vous demanderai de calmer votre colère et de me suivre ; je vous conduirai en un endroit où vous pourrez vous convaincre pleinement que j'ai dit vrai et, si j'ai menti, vous pourrez renouveler votre mise en demeure. — Cela me convient », dit Kéhénis.

Tristrant, qui avait été averti qu'il lui en cuirait autrement, dut alors faire secrètement, mais sous le sceau du serment, cette promesse à Kéhénis et au père de ce dernier : il reviendrait, chose faite, auprès de son épouse et, au cas où Kéhénis lui reprocherait alors d'avoir menti, il remettrait entièrement son sort entre les mains de celui-ci. Voici donc Tristrant prêt à prendre la route, en compagnie de Kéhénis, comme convenu. Une fois arrivés sur la côte, ils continuèrent leur voyage en bateau et arrivèrent en évitant d'attirer l'attention au château de Lican. Ils y furent accueillis avec les égards dus à leur rang par le seigneur Tinas, que Tristrant prit à part pour lui confier ses soucis. Tristrant fit savoir à sa dame qu'il était là et il lui fit passer ce message : sa vie était en péril et il la priait d'avoir la bonté, par affection pour lui, de demander au roi d'organiser une chasse le surlendemain à Blanchelande et d'y prendre part elle-même dans son plus bel équipage. Elle lui rendrait de ce fait un grand service. Il dit en outre à Tinas : « Le voyage que j'ai entrepris ne m'apportera rien, en définitive, si les circonstances ne me sont pas favorables. Aussi faut-il qu'elle vienne en grand apparat. Si elle agit de cette façon, elle me sauvera ; dans le cas contraire, c'est la mort qui m'attend. Je suis condamné à mourir si elle ne me témoigne pas de bienveillance. Écoute-moi bien, toi qui es mon ami, je vais te dire exactement ce qui m'arrive ; j'espère que cela me sera utile. » Tristrant expliqua alors quelle était sa situation et comment il en était arrivé là. Il lui dit, dans le même esprit : « Cher Tinas, tu m'as rendu beaucoup de services ; il dépend maintenant de ta bonté que je bénéficie une nouvelle fois de ton aide et qu'il revienne à ma dame bien-aimée de me sauver la vie, car pour moi elle a compté et elle compte encore plus que toute autre femme. — Tu peux être certain, lui répondit Tinas, que tu représentes autant pour elle. — Vraiment ? — Sans aucun doute. Elle fera avec grand

plaisir tout ce qui te sera agréable. — J'espère qu'elle ne manquera pas de prendre part à la chasse quand elle aura appris la menace qui pèse sur ma vie. C'est elle qui est au point de départ de cette affaire, dans la mesure où je me suis avancé à dire qu'en public comme en privé elle traitait son chien mieux qu'une autre dame ne traite son ami. La preuve doit maintenant en être fournie. — Tu te tireras sans dommage de ce mauvais pas, dit Tinas. — Je l'espère, si tu le dis à Isald. — C'est avec empressement que je le ferai. Je vais la prier instamment de ne pas manquer de faire ce qu'il faut. — Alors, dis-lui que sur le chemin qu'elle prendra, et qu'elle connaît bien, il y a un affût à cerfs ; arrivée là, elle regardera bien attentivement autour d'elle et elle apercevra au bord du chemin un buisson d'épines très épais. C'est l'endroit que j'ai choisi comme abri. Puis, quand la reine sera parvenue près de nous, je lancerai une fléchette sur la crinière de son cheval. Elle devra alors s'arrêter et, si elle veut me faire cette faveur, cajoler le chien de telle façon que mon compagnon dise que je n'ai pas menti. »

Il fit également prier la reine de se faire accompagner par de nombreuses dames magnifiquement habillées et somptueusement parées. Un tel cortège ferait honneur à son rang de reine et offrirait un modèle de courtoisie. En agissant ainsi, elle lui ferait un très grand plaisir. Tinas répéta scrupuleusement tout cela à la reine. Pour authentifier le message, Tristrant lui remit un anneau, que la dame reconnut, car c'était elle qui lui en avait fait don. Le preux Tinas partit alors pour Tintaniol. Il trouva son seigneur devant une table de jeu, en compagnie de la reine. Tous deux s'apprêtaient à commencer une partie[1]. Tinas se hâta de les rejoindre et leur proposa de jouer avec eux. Puis, au cours de la partie, il fit en sorte de tendre la main très en avant sur la table et de répéter ce geste plus souvent qu'il ne le fallait, dans l'espoir d'attirer l'attention de la reine sur l'anneau. De fait, la reine porta le regard sur ses doigts et reconnut l'anneau. Ce fut, on s'en doute, la fin de la partie. Écoutez maintenant ce que fit Isald. Elle se rendit dans ses appartements et y fit venir Tinas, à qui elle demanda des nouvelles de Tristrant. Savait-il où il se trouvait ? « Parfaitement, noble dame, lui fut-il répondu, à l'endroit où je l'ai quitté aujourd'hui même. — Oh ! cher Tinas, comment se porte-t-il ? — Fort bien. — Est-il désireux de me rencontrer, de quelle façon ? — Certainement, il veut absolument vous voir. — Quand compte-t-il le faire ? — Il m'a donné cet

anneau », dit Tinas, qui lui transmit alors le message tel qu'il lui avait été confié. Tinas supplia Isald de faire sans réticence ce que l'urgence contraignait Tristrant à lui demander. Ravie, la reine intervint auprès du roi qui, après avoir rassemblé ses barons, partit pour Blanchelande en compagnie d'un grand nombre de chevaliers. Pour ce qui est de l'autre partie du message porté par Tinas, elle prit les dispositions voulues et se prépara de son côté avec beaucoup de soin. Le jour suivant, de bon matin, le seigneur Tristrant et le preux Kéhénis prirent place dans le buisson d'épines. Ils n'y étaient installés que depuis quelques instants quand arrivèrent les cuisiniers, avec les ustensiles sur lesquels il leur revenait de veiller, ainsi que ceux qui portaient les victuailles. Kéhénis trouva qu'ils étaient fort nombreux. Vinrent ensuite les bouteillers et les panetiers, puis ceux qui transportaient la garde-robe et les objets du culte appartenant au roi et, derrière eux, les chapelains. Mais voici qu'approchait également le roi, accompagné par de très nombreux chevaliers suivis de lévriers et portant des oiseaux de chasse au poing. Après le roi, ce fut aux servants de la garde-robe de la reine de passer devant l'affût. Kéhénis fut impressionné par le nombre de pages qui trottaient à côté de ceux qui avaient la charge de la garde-robe. Les deux seigneurs, Tristrant et Kéhénis, virent un grand nombre de dames somptueusement parées. La noble reine avait ordonné le cortège de telle façon que chaque dame était accompagnée d'un jeune seigneur à la figure avenante ou d'un beau chevalier. Chaque couple suivait l'autre d'assez loin pour qu'il fût impossible d'entendre ici ce qui se disait là. Ainsi les uns et les autres conversaient à leur gré, en toute liberté. Les dames[1] portaient de longs manteaux, les plus beaux que l'on pût acheter, et des parures d'or. Elles étaient magnifiquement vêtues et leurs cheveux étaient joliment tressés. Elles étaient toutes mieux habillées et plus agréables à regarder les unes que les autres. Soyez-en absolument sûrs, elles s'étaient soigneusement apprêtées. Parmi les dames qui faisaient partie de la suite de la reine, beaucoup avaient grande allure. Tristrant et Kéhénis remarquèrent l'une d'entre elles, qui était si belle que le hardi Kéhénis dit à son compagnon : « Regarde, voici la reine !

— Ce n'est pas elle, lui répondit Tristrant. Sa beauté n'est pas aussi radieuse que celle de ma dame, la reine ; toutefois, les jours où le ciel est couvert de lourds nuages, on apprécierait que le soleil brille du même éclat. » Kéhénis songea qu'il ne

pouvait raisonnablement pas exister plus grande beauté. Ne se voyait-il pas lui-même comme dans un miroir quand il regardait cette dame ? Il me faut vous dire qui elle était. Elle s'appelait dame Gimelin de Schettelin. Galiag, le comte de Miliac, chevauchait à son côté. C'était le plus beau jeune homme que l'on ait jamais vu jusqu'à ce jour. Tous deux étaient tournés du côté de Kéhénis et conversaient de la façon la plus enjouée. En les voyant, Kéhénis se dit en lui-même qu'il ne pouvait exister de créatures plus belles que cette demoiselle et ce jeune homme. Puis venaient les porteurs des objets liturgiques et, à leur suite, Brangene, la noble, la douce, la courtoise et sage Brangene. Il parut à Kéhénis qu'à tout considérer elle était encore plus belle que Gimelin, qui la précédait. Quoi qu'elle en eût, Gimelin devait s'incliner devant Brangene, car celle-ci était beaucoup plus jolie. Brangene chevauchait sans compagnie. Lorsque la gracieuse demoiselle fut passée devant les deux compagnons, on put voir, la suivant, deux magnifiques palefrois. Ils portaient une litière joliment ornée de garnitures en or. Kéhénis demanda à son compagnon de lui dire ce qui s'y trouvait. Tristrant le renseigna : « C'est mon chien, la reine le traite de cette façon pour me faire plaisir. » Son compagnon se fit alors cet aveu à lui-même : « Tu n'as jamais été traité ainsi par ma sœur. » Puis, presque aussitôt après, surgit une clarté qui lui parut si éblouissante qu'il pensa qu'il n'y avait pas un soleil, mais deux. Kéhénis demanda alors une nouvelle fois ce que cela pouvait être. « C'est la reine qui arrive », lui répondit Tristrant. Le preux Kéhénis ne voulut toutefois pas croire que c'était la belle dame qui donnait un tel éclat à la lumière du jour, jusqu'au moment où il dut constater le fait.

La reine chevauchait seule. Elle avait eu Antret pour compagnon, mais elle l'avait envoyé chercher quelque chose qu'il n'arrivait pas à trouver. Et ce n'est pas moi non plus qui vais me soucier de ce qu'il faisait. La dame arriva à la hauteur du buisson ; c'est elle qui apportait cette lumière qu'avait remarquée Kéhénis. Celui-ci ne put qu'admettre alors qu'il n'avait jamais vu de femme plus belle, et il dit à son compagnon : « Il n'a jamais existé plus belle femme. Je dois dire, hélas ! que ma sœur ne peut pas se comparer à elle pour la beauté ! » La splendide apparition de la reine avait fait naître en lui du ressentiment envers sa sœur. Tristrant lança une fléchette sur la crinière du cheval de la reine. Celle-ci se retourna alors et cria à Brangene de se porter aussitôt vers Galiag et de faire venir ce dernier jusqu'à elle. Quand ce fut chose faite, elle dépêcha

Galiag auprès du roi, avec mission de dire à celui-ci qu'un malaise qui l'avait prise en chemin lui rendait le voyage extrêmement pénible et que, compte tenu de son état, elle apprécierait qu'il accepte de se passer de sa compagnie. Elle faisait dire également au roi qu'il lui fallait beaucoup de place et elle l'invitait donc à dresser sa tente de l'autre côté de la rivière tandis qu'elle même camperait seule en deçà. Elle demandait enfin au roi de faire tout son possible pour lui assurer le repos, et de prendre ses dispositions pour que l'on n'entende aucun aboiement ni aucune sonnerie de trompe dès l'instant où elle serait arrivée. Galiag, l'avenant jeune homme, se mit en chemin et transmit au roi le message qui lui avait été confié. La reine descendit de selle sans demander l'aide de quiconque, ce qui ne lui était guère arrivé jusque-là. Ce geste montrait la force de son amour. Elle alla vers la litière dorée et en sortit le chien. Puis elle se mit — je vous assure que le fait est véridique — à frotter très affectueusement le chien avec son manteau. L'habit était constellé d'hyacinthes, magnifiquement paré d'or et de gemmes et rehaussé de fils d'or ; il avait été cousu avec un art consommé ; le dessus était fait d'une soie à trois tons, la doublure était une riche fourrure d'hermine. C'est avec ce vêtement que la noble reine caressa le chien avec amour. Elle prit l'animal dans ses bras et le cajola avec beaucoup de tendresse, ce qui fit dire au vaillant Kéhénis : « Cher compagnon, je te délie de ton serment. Jamais ma sœur n'a eu autant d'égards pour toi. » La reine Isald replaça le chien dans son logis et, lorsqu'elle lui eut prodigué suffisamment de caresses, elle s'en revint. Elle laissa tomber son manteau à terre. À cette vue, Kéhénis se dit au plus profond de lui-même : « Jamais il n'a existé de femme aussi belle. Je suis prêt à le jurer sur ma propre tête. » La dame se mit alors à parler aux oiseaux, dont les chants mélodieux accompagnaient la tombée de la nuit, et dit : « Vous menez ici une vie de délices en mêlant vos voix. C'est avec joie que je vous offrirai douze bracelets d'or fin si vous me faites le grand plaisir de m'accompagner jusqu'à Blanchelande, à l'endroit où je dois me rendre, de rester cette nuit près de moi et de chanter tout ce temps pour moi ; je le souhaite ardemment. » Isald avait imaginé ce stratagème pour faire savoir à Tristrant où il pourrait la retrouver ; elle était très chagrinée de ne pas pouvoir le lui dire directement. Lorsqu'elle eut fini de parler, Tristrant avait parfaitement compris où il devait se rendre pour répondre au souhait de la dame.

Pour finir, la reine, la toute belle, remit son manteau. Quelques instants après, l'infâme Antret arriva à grande allure, aida Isald à monter en selle et la conduisit jusqu'au campement. Tout ce que la reine avait demandé au roi fut fait ; avant d'aller lui-même se coucher, Marck se rendit tout seul au campement de la reine pour prendre de ses nouvelles. Brangene lui dit que sa maîtresse était si souffrante qu'il ne pourrait pas lui parler avant le lendemain matin. Sans insister, le roi repartit. Il était très peiné à l'idée que la belle dame était malade. Lorsque le jour eut disparu, le preux Tristrant arriva. On le conduisit aussitôt, ainsi que son compagnon, auprès de la dame. La reine les accueillit très amicalement. La belle et noble dame se retira avec Tristrant et dit à Kéhénis de se rendre auprès de Gimelin de Schettelin. Il n'y avait là que ceux qui connaissaient son plan, c'est-à-dire Brangene, Gimelin et Pérénis, le chambrier. On avait en effet déployé beaucoup d'adresse pour garder la chose secrète, ceci afin de plaire à la reine. Kéhénis se mit à faire des avances à Gimelin, mais celle-ci n'y répondit pas, ce qui n'empêcha pas Kéhénis de renouveler sa tentative. Très contrariée, Gimelin lui dit : « Où avez-vous la tête ? Vous voyez bien que je ne suis pas une paysanne, pourquoi me faites-vous alors des propositions au bout de si peu de temps ? Je crois que vous êtes un rustre, sinon vous ne vous comporteriez pas ainsi. Et je tiens à vous le dire en toute netteté : ne prononcez plus un mot à ce sujet ! Jamais je n'aurai un ami tel que vous. Soyez plutôt assuré que, même si vous aviez été mon chevalier servant depuis plus de cinq ans, vous auriez fait un geste prématuré en prétendant m'avoir aussi facilement. » Puis, regrettant ses paroles, la demoiselle se reprit et déclara : « Vous me faites l'effet d'être un homme de valeur[1]. Si vous étiez du même pays et sensiblement du même rang que moi, et si vous plaisiez à ma famille, bref, si les conditions étaient convenablement remplies, eh bien, je crois que je vous prendrais pour époux ! »

Kéhénis dut ainsi renoncer à la courtiser. Il regretta d'avoir pris cette initiative. Si avisé qu'il fût, il ne savait plus quoi dire. La reine, quant à elle, voulait passer du bon temps avec Tristrant et elle dit à Kéhénis : « En l'honneur de Tristrant, je vais vous procurer pour cette nuit une amie agréable. Prenez discrètement Brangene ou Gimelin de Schettelin. Demandez à celle qui vous plaît le plus de partager votre lit. » Kéhénis se garda de toute précipitation ; il réfléchit assez longuement en se demandant si la reine plai-

santait, jusqu'au moment où celle-ci lui dit qu'elle l'entendait bien ainsi, en toute sincérité, et où elle lui donna l'assurance qu'elle parlait sérieusement. Il dit alors adroitement : « Que Notre-Seigneur, du haut de son trône céleste, vous le rende chaque jour ! Si le choix me revient, ce sera Gimelin, car je lui en ai parlé tête à tête et je lui ai demandé de se donner à moi. » La reine ordonna à Gimelin de passer la nuit auprès de Kéhénis ; ce dernier se réjouit beaucoup à cette idée. Obéissante, Gimelin fit dresser un lit pour elle et Kéhénis. On y coucha celui-ci et, lorsqu'il fut installé dans le lit, Gimelin dit à la reine : « Souhaitez-vous, noble dame, que je perde mon honneur ? — En aucun cas, répondit la reine. Tu vas prendre mon coussin, celui que je mets sous ma tête quand la pensée de Tristrant me prive de sommeil. Tu n'ignores pas ses vertus. Place-le sous la tête de Kéhénis ; celui-ci perdra conscience et dormira toute la nuit. Tu peux être assurée que tu dormiras alors en parfaite quiétude. Ce serait mal se conduire que d'agir autrement. » Le coussin était ainsi fait que la personne sous la tête de laquelle il était placé dormait sans discontinuer nuit et jour tant qu'on n'ôtait pas le coussin. C'est de cette façon que Kéhénis fut abusé. Gimelin prit discrètement le coussin et dit à Kéhénis : « Levez la tête, je vais vous prendre dans mes bras, comme ma dame m'en a donné l'ordre. » Kéhénis fut saisi d'une joie profonde et remercia le ciel. Gimelin lui glissa adroitement le coussin sous la tête. Le preux Kéhénis en oublia aussitôt ses intentions, si bien que de toute la nuit il ne s'adonna pas aux jeux de l'amour. Il en fut par la suite très vexé. Au matin, quand le jour se leva, Gimelin, qui avait bien dormi, se leva promptement. Elle retira le coussin de dessous les oreilles de Kéhénis, ce qui réveilla le jeune fou. Celui-ci promena la main autour de lui et se sentit parfaitement ridicule quand il constata que Gimelin ne se trouvait pas à son côté. Il faisait déjà jour, la nuit s'en était allée ; Kéhénis aurait aimé être à soixante milles de là. Mais il dut à son corps défendant rester en compagnie féminine et boire le calice jusqu'à la lie. Moqueuse, Gimelin lui dit : « Si j'avais su hier soir que vous pouviez montrer tant de sage réserve au lit, je ne vous aurais pas opposé de refus lorsque vous m'avez fait des avances, je les aurais acceptées. » Kéhénis était au bord de l'évanouissement, tant il avait honte. Si on lui avait entaillé l'oreille il n'en serait pas sorti une seule goutte de sang. Comme il aurait aimé être chez lui ! Lorsque la matinée fut assez avancée pour

qu'il fît bien clair dehors, vint le moment des adieux. Ceux-ci se firent dans la plus grande tristesse, tristesse qui, pour Kéhénis, n'avait pas été précédée par la joie. Tristrant ne le savait pas, lui qui avait connu de grandes délices[1]. Le chemin conduisit les voyageurs au bord d'un méchant marais[2], mais au lieu de le traverser Tristrant décida d'emprunter un sentier sûr ; il commanda à Pérénis de le dire à leurs écuyers[3] et lui indiqua à quel endroit il avait demandé à Kurnewal de rester. Pérénis, convaincu qu'il pourrait transmettre ce message s'il s'y prenait bien, se fit un devoir de prévenir Kurnewal. Les écuyers se mirent en route aussitôt, avec l'intention de guetter l'arrivée de leurs maîtres le long du marais. Un seigneur du nom de Pléhérin[4], qui appartenait à la maison du roi, arriva à leur rencontre, suivi de sept hommes. Il fondit immédiatement sur les écuyers. Ceux-ci, qui n'étaient pas en mesure de faire front, prirent le parti tout à fait honorable de fuir. Pensant qu'il s'agissait de Tristrant, Pléhérin se mit à crier : « Demi-tour, fais demi-tour, toi que l'on dit si vaillant ! » Mais l'appel n'eut aucun effet. Pléhérin demanda alors à celui qu'il prenait pour Tristrant de tourner bride au nom de la reine, s'il avait quelque affection pour celle-ci. Mais les fuyards n'en firent rien ; ils étaient serrés de si près par leurs poursuivants qu'ils ne durent qu'à une course effrénée de pouvoir leur échapper. Les assaillants réussirent toutefois à leur prendre un cheval, et ils les pourchassèrent avec une telle hargne que Kurnewal, errant à la recherche de son maître, dut chevaucher un bon moment et parcourir plus de quatre lieues avant de le trouver. Telle fut la mésaventure que les écuyers eurent à subir.

Entre-temps, Pléhérin était revenu à la cour. Il dit à la reine : « J'ai vu Tristrant aujourd'hui ; il est ici, dans ce pays. Nous lui avons donné la chasse ce jour même et nous avons capturé un de ses chevaux. Comme il fuyait toujours à grande allure, je l'ai finalement exhorté à faire volte-face en invoquant votre nom ; il a continué cependant à fuir à bride abattue, comme s'il n'avait rien entendu. » La dame lui répondit très calmement et avec beaucoup de gravité[5] : « Pourquoi te sens-tu obligé de me dire cela ? Que ne l'as-tu emporté sur ton dos dans la mer, au moins je n'aurais plus jamais entendu parler de lui ! En fait, je crois que tu aurais préféré t'arracher toi-même les yeux de la tête plutôt que d'oser le poursuivre ! » Pléhérin était un homme courtois. Dès qu'il comprit que la reine était irritée, il regretta d'avoir abordé ce sujet. Il ne

s'attarda pas davantage auprès d'elle — en quoi il fit bien — et s'en alla. La dame, furieuse que Tristrant n'ait pas tourné bride pour l'amour d'elle, fit savoir très discrètement à ce dernier, par l'intermédiaire de Pérénis, qu'il avait très mal agi en refusant de faire hardiment volte-face lorsque Pléhérin l'avait attaqué et l'avait engagé à faire demi-tour pour elle. Pérénis, sans rechigner, courut trouver Tristrant et lui transmit oralement le message de la reine. Tristrant, soucieux de ne rien envenimer, lui répondit : « Je pense n'avoir aucun reproche à me faire. Tu peux du reste t'en convaincre toi-même, puisque nos chevaux ne sont pas encore arrivés. Crois-moi, car c'est l'entière vérité : si quelqu'un m'invitait à faire volte-face en invoquant la personne de la reine, je ferais front, quoi qu'il dût m'en cuire, même s'il était accompagné de mille chevaliers. » Kurnewal arriva alors à son tour, en compagnie de l'écuyer de Kéhénis. Ils avaient trois chevaux en tout ; ils avaient perdu le quatrième, au grand dépit et à la fureur de Kurnewal.

Kéhénis se prit à croire que la profonde humiliation qu'il avait subie en ne restant pas, de toute la nuit, un seul moment éveillé, comblait Tristrant d'aise et il pensa que celui-ci était à l'origine de son infortune. Il ressentit l'envie de décharger aussitôt sa colère sur son compagnon et se laissa aller à un comportement regrettable. Lorsqu'il vit les chevaux, il dit aux écuyers : « Vous avez dû passer du bon temps. Vos chevaux sont bien repus, alors que, nous, nous avons été pris en chasse. — Pourquoi as-tu dit cela ? » demanda Tristrant, trop généreux pour ne pas réagir avec irritation. « Parce que c'est la vérité. Sache que je ne dirais rien d'autre même si la colère te faisait sortir les yeux de la tête. — Cesse tes railleries ! — Ce ne sont pas des railleries. — Si fait, Dieu en est témoin ! — En aucune façon. — Ce que tu dis est vil, seul un homme déloyal pourrait parler ainsi. » Levant le poing, Tristrant courut sur Kéhénis pour l'assommer, mais une voix lui souffla ceci : « Il t'a suivi jusqu'ici ; il n'en sortirait rien de bon pour toi. » Et, en homme raisonnable, Tristrant se dit : « Si odieux qu'ait été son comportement, oublie ta colère. » Puis il s'adressa à Pérénis : « Va dire à la reine que je suis innocent de ce qui lui a été rapporté sur mon compte. Elle doit savoir en toute certitude que je n'ai jamais manqué d'accomplir ce que l'on me commandait ou priait de faire au nom de ma dame ; il va de soi que je me conforme toujours à cette règle. Ce n'est donc pas maintenant que je vais commencer à me dérober à ce que l'on

me demande de faire en invoquant sa personne. Si tu veux rapporter ce qui est la vérité — tu as constaté par toi-même que la reine m'a accusé à tort —, reprends vite ton chemin et rapporte tout cela à ta dame. Je ne bougerai pas d'ici et attendrai que tu reviennes me voir et que tu me dises de sa part si elle est prête à me tenir quitte de son accusation et à me rendre justice. »

Lorsque Pérénis fut revenu auprès de la reine et lui eut transmis le message de Tristrant, la dame dit au page : « Malheur ! À quoi joues-tu ? Tu as été payé pour me tromper. Mais il t'en cuira si tu répands des mensonges. » Pérénis jura à plusieurs reprises qu'il n'y avait de sa part ni mensonge ni tromperie. La dame se mit à douter de sa loyauté, car elle pensait qu'il ne disait pas la vérité. Pérénis lui expliqua alors que c'étaient les écuyers qui n'avaient pas voulu tourner bride. « Ils arrivaient tout juste, Tristrant les avait attendus tout au long de la journée, ajouta-t-il. — Pérénis, dit la dame avec irritation, il est déplorable que l'appât du gain te conduise à vouloir m'abuser. » Le page n'osa pas protester. Après avoir essuyé cet accès de colère, il partit retrouver Tristrant et fit savoir à celui-ci que la dame ne voulait pas croire à son innocence. Peiné par cette nouvelle, Tristrant dit : « Le coup est rude. De deux choses l'une : ou cela me vaudra d'affronter à nouveau de rudes épreuves, ou elle devra, même s'il lui en coûte, retirer son accusation. » Il appela alors Kurnewal et lui commanda de ne pas aller plus loin et de laisser Kéhénis partir où il plairait à celui-ci de se rendre. « À cause de sa sœur, dit-il, j'ai en effet perdu la faveur de ma dame. » Lorsque Kéhénis vit Tristrant aussi enflammé de colère, il regretta profondément d'avoir, par irréflexion, dit quelque chose qu'il n'aurait dû ni formuler ni même penser. Il dit à Kurnewal qu'il ne souhaitait pas partir et qu'il voulait rester là à attendre le retour de son compagnon. Où avez-vous jamais entendu dire qu'un homme ait déjà fait preuve de tant de ténacité pour regagner la faveur d'une dame perdue pour un motif aussi vain ? Tristrant déclara qu'il était prêt à mourir si la reine ne reconnaissait pas qu'il n'avait rien à se reprocher. Et le jeune homme s'en fut.

Écoutez la suite, voici comment il s'y prit. Il se rendit — la chose est véridique — auprès d'un lépreux ; il revêtit ses habits et prit sa crécelle à la main. Et c'est dans cet accoutrement, en prenant l'allure d'un malade qui veut susciter la pitié, qu'il se présenta devant la reine. Celle-ci le reconnut dès qu'elle le vit et le fit chasser. Sans se laisser décourager,

Tristrant revint devant elle. La dame, irritée, dit alors : « Chassez ce malade d'ici ! » Deux écuyers coururent sur lui, lui donnèrent chacun un grand coup et repoussèrent Tristrant de la façon la plus brutale. Isald, la grande reine, rit très fort à ce spectacle. Le noble et vaillant Tristrant repartit, ulcéré. Lorsque, au retour de son seigneur, Kurnewal fut mis au courant du comportement de la reine et apprit qu'elle avait ri à gorge déployée en voyant Tristrant se faire battre, il se mit à la maudire dans les termes les plus violents, et il n'aurait pas eu de désir plus ardent que de ruiner totalement son honneur s'il avait pu l'approcher d'assez près. Aussi déclara-t-il à son maître : « Je ne vous accompagnerai nulle part et je ne resterai pas non plus un seul jour à vos côtés si vous ne me faites pas le plaisir de rester loin de la reine pendant une année, de telle sorte qu'elle ne puisse plus, quels que soient ses sentiments, ni vous parler ni vous voir, publiquement ou en secret, tant que cette année ne sera pas écoulée. » Tristrant lui en fit aussitôt la promesse formelle en plaçant sa main dans la sienne. Par ailleurs, la rancune qu'il avait envers Kéhénis fit place à l'amitié ; quant à la sœur de celui-ci, il en fit sa femme, sans réticence[1], et l'inimitié que lui portait leur père s'évanouit dès lors. Tristrant et son épouse passèrent des jours très heureux ; lui-même ne chercha pas à savoir si la reine en souffrait. Tristrant vivait maintenant un bonheur sans faille.

C'était au mois de mai que Tristrant avait rencontré sa dame, la reine, et qu'il l'avait quittée plein de rancœur. Cette inimitié entre eux dura jusqu'à la Saint-Michel. La reine se mit alors à se lamenter de l'absence de Tristrant. Pérénis lui dit : « Il vous traite comme vous l'avez mérité, car vous vous êtes très mal conduite envers ce valeureux chevalier en le faisant battre alors qu'il n'avait rien à se reprocher. — Tu veux plaisanter ! — Pas du tout. — Alors tu mens. — Pas davantage. — Tu penses donc ce que tu viens de dire ? — Très sincèrement, oui. » Isald fut très chagrinée d'apprendre que c'était pour cette raison que Tristrant la fuyait et, en son cœur, elle regretta amèrement cet accès d'hostilité qui lui avait fait perdre son affection par sa propre faute. Elle prit l'avis de ses fidèles serviteurs[2] et leur demanda comment elle pourrait porter remède à la situation. Il lui fut alors instamment recommandé de faire parvenir à Tristrant une lettre disant qu'elle reconnaissait l'avoir traité honteusement et qu'elle lui offrirait la réparation qu'il souhaiterait. « Par sécurité, il faudrait le lui faire savoir autrement que par lettre[3],

objecta la belle reine, car si mon messager était pris en possession d'un tel pli, les créatures qui me surveillent ne s'en réjouiraient que trop. Aussi me semble-t-il préférable d'envoyer un message qui ne soit pas écrit. Réfléchissez bien et dites-moi qui pourrait mener à bien cette mission. »

ISALD ENVOYA UN MESSAGER À TRISTRANT POUR RÉGLER LEUR DIFFÉREND

Il se trouvait qu'il y avait à la cour un courrier dont on ne disait que du bien[1]. Il était courtois et avait de bonnes manières. « Il devrait vous convenir », dit-on à Isald. Le jeune homme s'appelait Pilose[2]. La dame le fit venir et lui confia ses préoccupations. « J'aimerais te demander quelque chose, si j'osais, lui dit-elle. — Dis-le sans plus attendre. — Non, je crois qu'il est encore trop tôt. — Dame, je vous l'assure[3], il n'en est rien. — Je peux donc parler ? — Oui, parlez en toute quiétude. — Est-ce que tu feras ce que je te demanderai ? — Comment répondre ? Il faudrait que tu me dises de quoi il s'agit ; je verrai ensuite si j'en suis capable. — Tu l'es, sans doute aucun. — Alors j'accepte. — Ah ! mais comment vais-je te récompenser ? — Vous avez montré par le passé que vous saviez le faire. — Bien, je vais donc me risquer à t'en dire plus. — Faites donc ! — Tâche de bien comprendre ce que je vais te confier. Il m'est arrivé quelque chose de très fâcheux, et tu vas être mon porte-parole dans cette affaire. Sache que j'ai perdu entièrement par ma faute, dans un mouvement de colère, l'amitié de Tristrant. Il a reçu en effet sous mes yeux un coup violent, puis un second. J'aurais dû en pleurer si j'avais réagi sainement. Au lieu de cela, j'en ai ri, devant tout le monde. C'est la raison pour laquelle j'ai perdu son affection depuis de longs mois. Aussi, ajouta-t-elle, seras-tu mon messager. Cela te vaudra une bonne récompense. Si tu me sers d'intermédiaire, tu lui diras que je lui suis dévouée et que je souffre de son absence. Je porte à même la peau une chemise de crin ; cela, je le fais pour lui. Et il le sait, mon bien-aimé : porter une telle chemise de crin nuit et jour, comme je tiens à le faire, convient très peu à ma peau, si fine et si délicate. Dis-le à mon ami, afin qu'il me revienne — sinon je la porterai toujours, sans jamais l'enlever. Dis-lui en plus

que ma mort est prochaine, que la douleur qui m'accable ne me permettra pas de survivre longtemps s'il ne veut pas me pardonner. Pilose, dit la reine, si tu obtiens qu'il m'accorde son amitié, tu en tireras un profit de tous les instants. Je t'en donne l'assurance formelle. » Les choses ne traînèrent pas, Pilose se mit en route et quitta la Cornouailles. Au moment où il arriva assez près de Karahès pour découvrir la ville du regard, le preux Tristrant, quant à lui, chevauchait à travers champs à proximité de la route, chassant à l'épervier. Il avait pris un oiseau dans les blés. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il était tout réjoui. L'épervier, pour sa part, s'était bien rempli le jabot ; cela l'avait rendu tout gaillard et il se dressait, guilleret, sur le poing de Tristrant. Lorsque ce dernier vit Pilose sur la route, il pensa aussitôt qu'il s'agissait d'un courrier qui était peut-être porteur de nouvelles. Il alla donc dans sa direction. Pilose l'aperçut à son tour et dirigea ses pas vers lui. Tristrant comptait sur son astuce pour tirer des informations de l'arrivant. Lorsqu'ils se furent rejoints et que chacun put distinguer les traits de l'autre, ils se reconnurent aussitôt. Le seigneur Tristrant souhaita alors la bienvenue à Pilose et lui demanda comment se portait la reine. « Elle se porte comme une malheureuse qu'elle est, répondit Pilose. — Explique-toi. — Elle a failli mourir à cause de toi. — Pour quelle raison ? — Eh bien, elle craint que tu ne lui en veuilles ! — Vraiment ? — Oui, c'est la vérité. — Ses craintes ne sont pas fondées. — Elle n'en vit pas moins dans l'affliction. — Pourquoi ? — Tu sais bien pourquoi. — Certes non ! — Tu es son ennemi. — Qu'en sais-tu ? — Je suis au courant. — Vas-tu me le dire ? — Oui, telle est mon intention. — Alors, parle ! — Elle a toléré que l'on te frappe. — Tu dis vrai. — C'est la raison pour laquelle tu lui en veux ainsi. — J'en ai été ulcéré. — Tu l'as été à bon droit. — Je le suis encore. — Il ne faut pas l'être, chevalier ! — Suis-je censé oublier cela ? — Seigneur, oui ! — La blessure est trop profonde. — Jusqu'où va-t-elle ? Jusqu'au cœur ? — C'est cela. — Elle en ressent de la souffrance. — Non, la souffrance est pour moi. — Elle l'a touchée à son tour. — Non, ce n'est pas le cas, je peux l'assurer. — Tu veux la tuer ? — Avec quelle arme ? — En continuant de la fuir. — Elle s'en félicite. — C'est totalement faux. — Je crois que c'est la vérité. — Non, il n'en est rien. — Et pourtant elle l'a goûté, cet instant où elle a ordonné elle-même de me frapper, de me repousser et de me chasser hors de sa vue. Elle n'en a pas été peinée à ce moment-là, puisque cela l'a fait

rire aux éclats. — Elle est prête à t'offrir à tout jamais la réparation que tu exigeras d'elle maintenant. La plupart des gens commettent des fautes, qu'ils effacent ensuite. Ainsi vont les choses. La grâce prévaut devant le droit, et c'est ta grâce qu'elle recherche. Accepte la promesse qu'elle te fait. Sache que les torts qu'elle a envers toi, elle veut les effacer en offrant réparation selon le principe de la grâce et celui de la justice[1]. Elle ne veut pas défendre sa cause contre toi, elle ne veut pas, en cette affaire, accorder sa grâce ; la grâce, elle la demande pour elle-même. L'application du droit dépasserait de beaucoup ses forces. Elle te fait savoir, si elle peut se permettre de t'adresser ce message, qu'elle est absolument prête à faire tout ce que tu désireras et elle te fait dire de surcroît que par dévotion envers toi elle porte une chemise de crin à même la peau. Si tu restes longtemps encore loin d'elle sa douleur ne s'effacera jamais[2]. Seigneur, je me mets donc à tes pieds pour te demander de venir vite la retrouver. Elle sera alors délivrée de tout son tourment. Si en revanche tu ne veux pas la revoir, il se pourrait qu'il lui arrive à nouveau ce qui vient de lui arriver[3]. — Cela m'est impossible, dit Tristrant. — Je te donne ma parole qu'elle t'offrira réparation pour les coups que tu as reçus, si tu l'acceptes. — Non, je ne viendrai pas, car je n'y gagnerai rien. — Seigneur, tu dois venir : pour ma dame — mais moi aussi j'aimerais te témoigner ma gratitude —, par fidélité envers ce que tu es, et en raison du grand tourment que ton absence cause à ma dame, car elle souffre — ne serait-ce qu'à cause du rude vêtement, une chemise de crin, qu'elle porte à même sa blanche peau. Seigneur, tu lui es plus cher qu'aucune autre personne qu'elle ait jamais rencontrée. Montre maintenant ta générosité, prends sa peine en pitié et réconforte cette malheureuse !

— Tu es un bon messager, lui dit Tristrant. Je suis prêt à revoir ma position. Tu me dis bien que mon absence plonge la noble reine dans l'affliction ? — Dans une affliction telle, je puis l'assurer, répondit Pilose, que je n'en ai jamais vu de plus grande. — J'avais un peu de ressentiment envers elle, dit Tristrant, mais je vais lui redonner désormais mon amitié. — Que Dieu vous le rende ! — Écoute encore un peu. Tu lui diras de ma part qu'elle doit renoncer à porter cette chemise de crin, car je ne lui en ai jamais voulu au point d'accepter qu'elle porte longtemps un cilice. J'estime que cela suffit grandement à présent et je vais lui accorder mon pardon, parce qu'elle a su choisir un si bon messager et également, le

Christ m'en est témoin, parce que c'est mon vœu le plus cher. Tu pourras lui certifier que j'irai volontiers la rejoindre dès que je me serai acquitté d'une promesse que j'ai faite. [Je me suis en effet irrévocablement engagé à me tenir éloigné d'elle, sans la voir et sans lui parler, pendant une année[1]], qu'elle s'en trouve bien ou non. Quand l'année sera écoulée — elle peut en être sûre —, j'irai la retrouver sans plus attendre. Je ne viendrai en aucune façon plus tôt. » Ces paroles remplirent Pilose de bonheur et de tristesse. Il était heureux parce que Tristrant pardonnait à Isald, et malheureux pour une raison [qu'il exposa en ces termes :] « Vous ne la verrez donc pas avant que l'année ne soit écoulée, puisque vous en avez fait le serment. » Pilose ajouta : « Seigneur, je suis à vos ordres. Je vais maintenant prendre congé de vous et rapporter à ma dame les paroles à la fois joyeuses et tristes que je viens d'entendre. — Va en ville, lui dit Tristrant, là où j'ai mes quartiers. Fais comme si je ne te connaissais pas. Tu me prieras de t'offrir, selon l'usage du pays, un présent. J'ordonnerai alors que l'on te donne quelque chose. Ensuite tu te mettras en chemin et tu diras à ma dame d'ôter son cilice, si elle veut m'être agréable. Dis-lui également ce que je t'ai chargé de lui rapporter. » Remerciant le ciel, Pilose fit ce que le seigneur lui avait ordonné. Tristrant lui fit alors donner cent schillings en pièces de bon aloi.

LORSQUE TRISTRANT APPRIT COMBIEN LA DAME SOUFFRAIT, IL VINT LA RETROUVER EN SECRET

Pilose prit alors congé de l'entourage de Tristrant. Personne ne l'avait reconnu. À ce moment-là, il se tenait une foire dans une ville du pays. Pilose demanda à Tristrant de lui indiquer le chemin qui y menait. Il y avait en Cornouailles une autre ville du même nom ; toutes deux s'appelaient Saint-Michel-du-Rocher[2]. Elles étaient presque aussi opulentes l'une que l'autre et chacune avait une foire à la Saint-Michel. Chaque année, sans exception, une grande foire s'y tenait. Pilose y courut et acheta ce qui lui plaisait. Puis il songea à sa mission : lorsqu'il eut fait ses emplettes, il se mit en route sans plus tarder et prit le bateau pour rentrer dans son pays.

S'il lui avait été donné de pouvoir bondir comme un chevreuil il aurait accepté de grand cœur cette faveur du destin ; mais les réalités sont ce qu'elles sont, et il dut se satisfaire de marcher tel un simple bipède. Lorsqu'il arriva à Tintaniol et qu'il se présenta devant le roi, celui-ci lui fit bon accueil ; la reine ne fut pas en reste. Le roi demanda à Pilose d'où il venait et où il avait trouvé les moyens d'acquérir de telles richesses. La reine eut alors peur qu'il ne se trahisse. La sueur se mit à lui sortir de tous les pores ; elle était en proie aux affres de l'angoisse. Pilose se rendit parfaitement compte de l'anxiété de sa dame, aussi répondit-il avec beaucoup d'à-propos : « Seigneur et puissant roi, celui qui sait attendre a souvent le bonheur de vivre le jour où il connaît à la fois la joie et la réussite. J'étais à la dernière foire de Saint-Michel-du-Rocher et c'est là que j'ai acquis ce qui fait de moi maintenant un homme fortuné. » Tout le monde crut alors qu'il disait cela parce qu'il se réjouissait d'avoir fait quelque chose qu'il n'avait pas eu la possibilité de réaliser auparavant. La reine, cependant, comprit tout de suite ce qu'il voulait dire. Elle se mit à pleurer de joie, au point que les larmes ruisselaient sur son visage. Écoutez ce qu'elle fit. Elle se rendit dans sa chambre ; allant au-devant de ses souhaits, Pilose vint la retrouver sans tarder et lui rapporta ce que Tristrant l'avait chargé de lui dire. Les peines que la dame avait pu endurer s'envolèrent, mais elle souffrit toutefois à l'idée qu'elle ne pourrait pas retrouver avant que l'hiver ne fût passé celui qui était l'homme le plus digne d'être aimé d'une femme. Dès qu'arriva le mois de mai, Tristrant se vêtit de gris, chaussa des souliers de marche et se munit en plus d'un bâton et d'une besace comme s'il était un pèlerin. Son écuyer, Kurnewal, s'équipa comme lui. Ils se mirent en chemin et arrivèrent au château de Tinas. Ce dernier était sorti, si bien qu'ils ne le trouvèrent pas. Ils se mirent alors à réfléchir à ce qu'ils allaient faire. Le jeune et preux Tristrant fut résolument d'avis de surveiller la route pour voir s'il y découvrirait quelqu'un qui pourrait lui servir de messager. Les deux pèlerins allèrent se tapir dans le buisson où Tristrant avait autrefois pris gîte avec Kéhénis. Il vit quantité de gens passer dans les deux sens, mais il n'aperçut personne en qui il aurait eu assez confiance pour le charger de porter un message à la reine. Il passa la nuit en cet endroit, et ne vit donc pas la dame. Peu après le lever du jour, un de ses meilleurs amis arriva à cheval, tout seul. Le sommeil l'avait terrassé, si bien que — dormant profondément — il ne vit pas

Tristrant qui se tenait debout devant lui, près de son poste d'observation. Tristrant était allé vers lui avec l'intention de lui parler, mais il tint à le laisser s'éveiller de lui-même plutôt que d'interrompre son sommeil. Il n'aurait pas aimé le réveiller. C'était faire preuve d'une grande attention. L'homme avançait, porté par son cheval, tout en dormant. Tristrant le laissa dormir, pensant qu'il avait passé toute la nuit auprès de son amie. Point de doute : Tristrant aurait renoncé à faire transmettre son message plutôt que de réveiller le dormeur.

Il marcha longtemps à son côté ; en fin de compte, il prit le cheval par la bride sans réveiller le cavalier, jusqu'au moment où le cheval prit peur et fit un écart en poussant un hennissement. L'homme se réveilla et reconnut Tristrant. Tous deux furent ravis de ces retrouvailles. Le seigneur salua Tristrant très chaleureusement et lui dit avec beaucoup de prévenance que, s'il pouvait lui rendre un service, il le ferait volontiers. « Effectivement, dit Tristrant, j'aimerais te demander si tu pourrais transmettre un message de ma part. — Si je le peux, je le ferai, dit l'autre. Je serai un fidèle messager. — Que le Tout-Puissant te le rende ! Tiens, prends cet anneau et apporte-le à la reine comme preuve de la véracité de tes dires. Dis-lui que je suis ici et que je voudrais la voir. Mais cela ne se fera que difficilement si elle ne veille pas à ce que le roi s'en aille chasser sur les prés de Blanchelande. Dis-lui aussi que je serai caché dans le buisson d'épines où je m'étais installé jadis, la dernière fois où elle m'a reçu. » Quelle ne fut pas la joie de la reine quand, le chevalier arrivé à la cour, elle entendit le message de Tristrant et vit l'anneau ! Elle obtint du roi qu'il organise une nouvelle chasse. Tout le monde prit ses dispositions à cet effet et se prépara à gagner les lieux de chasse à Blanchelande. Le roi ne manquait jamais de faire ce que la reine lui demandait. « Il me plairait, dit Isald, qu'Antret reste auprès de nous. Il pourra ensuite te suivre avec nous, les femmes. » De son côté, Antret se montra parfaitement disposé à rester auprès de la reine et à l'aider à rejoindre le roi dans la forêt. Il s'en trouvait très honoré. Dès qu'elle eut fini de manger, la reine monta à cheval et partit à la suite du roi. Une chose, toutefois, lui faisait de la peine : elle ne pouvait plus se faire accompagner par Brangene[1]. Ce fut Gimelin qui partit à ses côtés. Cette dernière était au courant de tout ce que faisait la reine. Pérénis, le chambrier, était également chargé de veiller sur ce qui concernait celle-ci. La reine elle-

même savait faire preuve de discernement, ce qui lui fut souvent bénéfique. Lorsqu'elle arriva près de l'affût à cerfs, et donc du buisson d'épines dans lequel Tristrant se tenait caché, Isald se sépara des gens de sa suite. Elle leur ordonna de se rendre au campement ; elle ne demanda qu'à Antret et à Gimelin de demeurer à ses côtés. Elle souhaitait rester un moment près de l'affût. Les autres membres de sa suite s'éloignèrent. Les deux dames descendirent de cheval, l'infâme Antret en fit autant. Qu'il soit maudit de ne pas avoir suivi les autres ! Que cela lui plût ou non, les deux femmes et lui-même formaient ainsi un trio. Comme il était le parent par alliance de la reine, il pouvait s'il le voulait apparaître aux côtés de celle-ci en toute occasion publique sans que quiconque s'en offusque. La reine devait parler avec Tristrant avant d'arriver sur les prés de Blanchelande. Mais comment faire pour qu'Antret ne s'en rende pas compte ? Elle se mit à cueillir des fleurs près de l'affût. C'est alors qu'elle entendit les chiens, qui couraient à grande allure dans sa direction. Par la suite, elle ne put que s'en réjouir. Lorsque le cerf arriva près de l'affût, le cheval de la reine, l'apercevant, fut pris d'une telle frayeur qu'il cassa sa bride et s'enfuit ventre à terre dans la forêt. Antret sauta sur son cheval et entreprit de ramener la monture de la reine. Pendant ce temps, la dame s'avança et s'entretint on ne peut plus discrètement avec son bien-aimé. Elle n'osait pas entrer dans le buisson et lui, de son côté, ne voulait pas se hasarder à en sortir. « Comment s'y prit-elle alors pour lui parler ? — Comment saurais-je, moi, si elle lui demanda de venir la retrouver ? — Dis-moi, n'as-tu pas entendu dire qu'elle lui aurait fait une demande de ce genre ? — Je crois qu'elle ne manqua pas de le faire. — Comment cela : tu crois ? Moi, j'en suis persuadé, pas toi ? — Non, il faut que je réfléchisse avant de pouvoir en dire autant. — N'oublie pas que la reine ne l'avait pas vu depuis longtemps. Il te faut donc chasser le doute. — Eh bien, soit ! C'est ce que je vais faire. Effectivement, les choses se passèrent ainsi. Elle lui demanda instamment de venir la rejoindre rapidement et elle lui indiqua précisément où[1]. » Les cris d'un veneur firent faire demi-tour à un cerf, qui revint vers l'affût et entra dans le buisson où était installé Tristrant. Lorsqu'il s'aperçut de cette présence humaine, l'animal, pris d'une grande frayeur, rebroussa chemin et partit dans une autre direction. Le roi le suivait de si près qu'il s'en rendit parfaitement compte ; il se dirigea vers l'endroit en question

afin de découvrir pourquoi le cerf avait fait demi-tour. La reine courut alors dans la direction qu'avait prise le cerf, ce qui sauva Tristrant. Poussant de grands cris, excitant les chiens de la voix, elle fit fuir le cerf plus loin. Le roi crut d'abord qu'elle était importunée par ce remue-ménage, mais il changea vite d'idée et mêla ses cris à ceux de la reine. Au même moment, les chiens découvrirent la bonne piste et partirent tous dans cette direction. Le roi les suivit, et la dame n'en fut pas fâchée. Il se passa un bon moment avant qu'Antret n'attrape le cheval d'Isald et le ramène jusqu'à l'affût. « Je me suis éreinté tout ce temps à courir derrière ce cheval, dit-il, fort irrité. — Si seulement le ciel avait voulu que cette poursuite t'occupe encore le reste de cette journée, dit la dame, nous ne nous en serions pas plaints ! » Elle prononça ces paroles sur un ton badin, mais elle les pensait véritablement. Ils remontèrent à cheval et prirent le chemin du campement. Quant à Tristrant, je ne crois pas qu'il fit autre chose que ce que la reine lui avait demandé. Il n'y a même aucun doute : il vint à l'endroit qu'elle lui avait désigné. La belle dame lui réserva un accueil très chaleureux. Elle guérit avec une tendre attention les séquelles des coups reçus, si bien que Tristrant oublia ses souffrances tout comme s'il n'avait jamais été frappé. De son côté, la reine oublia le tourment qui l'avait conduite à porter le cilice. Dès l'instant où elle enlaça le preux Tristrant tous deux connurent de grandes délices. Une fois parti, au matin, Tristrant ne trouva pas Kurnewal, pour une raison que j'ignore. Il le chercha longtemps dans la forêt ; pendant ce temps, la reine Isald et le roi Marck avaient fini de manger et les gens de leur suite étaient montés en selle pour changer de campement, ce qui mit Tristrant dans une situation difficile. Le noble Tristrant se fit cette réflexion : « Je n'ai passé que trop de temps à le chercher. Il a dû partir devant, vers l'endroit où nous devons prendre le bateau. J'aurais dû me mettre plus tôt en route[1]. » Il se mit alors en chemin pour rejoindre son compagnon et arriva au campement où la suite du roi s'était installée. Lorsqu'il vit tout ce monde, il voulut faire demi-tour, mais il fut saisi par la crainte de se faire remarquer. « Il faut que tu y ailles », se dit-il ; il était arrivé si près des gens qu'il aurait été risqué de rebrousser chemin. Il n'hésita donc pas davantage et s'avança vers eux. Il vit alors devant lui, rassemblés, les membres de la cour. Certains lançaient le javelot et faisaient des concours de saut, d'autres lançaient la pierre. Un des chevaliers, un de ses

bons amis, le reconnut, mais fit comme s'il ne le connaissait pas. Le vaillant Tristrant continua son chemin. « Personne ne fait attention à moi », se dit-il alors, ravi d'avoir échappé au danger et d'être passé sans encombre. Voyant que personne ne le prenait à partie, le chevalier qui l'avait reconnu laissa là ses occupations. Il se mit à le suivre au pas de course et lui demanda de s'arrêter. Tristrant n'était pas prêt à admettre qu'il pouvait être connu de quelqu'un. Le chevalier l'appela alors par son nom et lui demanda de bien vouloir revenir discrètement en sa compagnie au campement. « Ce n'est pas une bonne idée, dit Tristrant. — Je te l'assure, tu ne risques rien. — Qu'attends-tu de moi en cette affaire ? — Que tu lances le javelot, que tu sautes et que tu lances la pierre, cela une seule fois dans les trois cas. De cette façon, rien de cela ne devrait te valoir d'ennui de la part de qui que ce soit. » Tristrant lui répondit : « Tu fais preuve d'irréflexion en me demandant de faire par gloriole quelque chose qui pourrait me coûter la vie. » L'autre répliqua : « Sois-en sûr, je te reconduirai jusqu'ici sans que tu sois inquiété. » Tristrant lui dit : « Tu es bien léger de me demander cela et je ne serais pas moi-même un homme avisé si, pour un aussi piètre titre de gloire, je me rendais en un lieu où il pourrait vite m'arriver d'être capturé ou tué. Tu parles de façon déraisonnable et tu ferais bien de ne pas insister. Je n'y trouverais aucun avantage. — Alors, reprit le chevalier, je vais te le demander sous une forme qui te forcera à accepter. Je te prie de le faire pour la reine, celle auprès de laquelle tu as souvent goûté en secret de tendres moments. » Alors, Tristrant accompagna aussitôt le chevalier jusqu'au campement et fit ce que celui-ci lui demandait. Il s'avança en silence, prit à la main un javelot et le projeta à une distance si impressionnante que tous ceux qui avaient été témoins de la scène dirent qu'ils n'avaient jamais vu plus beau lancer. Tout le monde accourut pour constater la longueur du jet, ce qui provoqua un grand attroupement. Puis Tristrant alla plus loin et sauta par-dessus un fossé très large ; ses chausses de laine grise se déchirèrent alors, si bien que l'on vit qu'il portait en dessous un vêtement d'écarlate[1]. Vous pouvez me croire : il plaqua sa robe contre son corps et se garda d'ôter son couvre-chef, en quoi il fit bien. Puis il continua jusqu'à la rive et jeta la pierre si loin qu'une nouvelle fois il ne se trouva là personne qui eût jamais assisté à pareil lancer. Par un effet de la malchance, cependant, sa robe grise se déchira, laissant apparaître à nouveau, Dieu m'en est témoin, un habit d'écar-

late. Tristrant s'éloigna en hâte, et je crois qu'il fut en cela bien inspiré. On laissa le vaillant chevalier s'en aller là où il lui plaisait. Par bonheur, donc, personne ne se soucia de l'auteur de ces exploits avant qu'il ne fût bien loin. La chance lui avait permis d'en réchapper une nouvelle fois. Le soir, lorsqu'il se fut joint aux chevaliers de la cour, le roi apprit quels prodiges s'étaient passés et quel aspect avait le pèlerin qui les avait accomplis. On lui dit également que l'on avait entrevu un vêtement d'écarlate brochée d'or sous la robe de laine grise que portait celui-ci. Le roi se rendit alors sur les lieux, accompagné de nombreux jeunes gens, pour voir ce qu'avaient pu représenter le lancer, le saut et le jet du javelot. Il pensa à Tristrant et dit : « C'est Tristrant qui a fait cela », et il ordonna à tous ses gens de s'employer activement à rechercher celui-ci partout où il serait susceptible de se trouver. Toute sa maison partit alors dans la forêt à la recherche de Tristrant. Entre-temps — si je suis bien renseigné —, Tristrant, le vaillant, avait rejoint Kurnewal et il rentra dans son pays. Il y fut accueilli chaleureusement par le preux Kéhénis, mais aussi par le puissant roi et la reine, ainsi que par son amie.

POUR SATISFAIRE À L'AMOUR, KÉHÉNIS REQUIT L'ASSISTANCE DE TRISTRANT

Il y avait, nous dit l'histoire, non loin de Karahès un puissant seigneur ; il s'appelait Naupaténis et s'était souvent couvert de gloire par ses hauts faits chevaleresques. Il s'adonnait maintenant à la chasse d'approche et à la vénerie. Il avait une belle épouse qui se nommait Gardiloye. Naupaténis la faisait surveiller avec une rigueur si impitoyable que sa propre réputation en était diminuée. Je m'étonne qu'un homme puisse s'imaginer exercer une surveillance effective sur son épouse, car si les pensées de celle-ci se portent d'elles-mêmes vers quelque endroit, il ne pourra jamais, si fort qu'il s'y applique, l'empêcher d'aimer là où elle veut aimer en dépit de son interdiction. C'est ce qui se passa dans ce cas. Naupaténis était si soucieux de tenir son épouse sous bonne garde qu'il renforça l'enceinte de sa forteresse en faisant surélever très consi-

dérablement les murailles. Voici qui vous fera mesurer la rigueur de cette surveillance : le château était entouré de trois fossés, tous trois larges et profonds, à ce que j'ai entendu dire. Naupaténis exerçait lui-même les fonctions de gardien dans son imposante forteresse, ce qui ne l'honorait pas, puisqu'il ne manquait pas de personnel. C'est lui qui détenait les clés et, quand il s'absentait, les occupants de la forteresse n'étaient jamais admis à y rester, même s'ils se risquaient à en faire la demande. Foin de prévenances : tous, enfants, adolescents, vieillards, devaient partir bon gré mal gré ! Gardiloye était ainsi condamnée à rester dans la seule compagnie des femmes, ce qui n'était pas fait pour la réjouir.

Tel était ce Naupaténis, celui-là même qui avait failli autrefois capturer Kéhénis[1]. Les choses avaient toutefois changé entre-temps : il avait choisi de ne plus s'adonner à la chevalerie. Ce qu'il voulait, c'était garder son épouse sous surveillance. Pour maintenir une activité, il allait à la chasse, comme je vous l'ai déjà dit. Quand il quittait son château, on en faisait sortir tout le monde, les hommes libres comme les autres. Quant aux portes, qui étaient au nombre de trois, il les fermait toutes lui-même et, bien que son épouse en eût le plaisir que l'on peut imaginer, il partait en emportant les clés. Quiconque se présentait devant le château se voyait refuser l'entrée tant que Naupaténis n'était pas rentré. La reine en personne aurait trouvé porte close. Et même si, parmi ceux qui étaient restés dans la forteresse, quelqu'un s'était mis en tête d'en tuer un autre, ce dernier n'aurait pas pu s'échapper. Personne ne pouvait entrer ni sortir. Naupaténis passait presque toutes ses journées à forcer ou à tirer le gibier. Cette vie, pour des raisons bien compréhensibles, pesait beaucoup à sa femme. Lui-même se moquait bien de savoir s'il se comportait comme il convenait. C'était en effet un homme cruel. Quand il revenait, son épouse n'osait regarder personne. Aurait-elle pu connaître pire sort ? Il se trouvait qu'avant son mariage la dame avait promis en grand secret à Kéhénis de lui faire un tendre accueil s'il venait à elle. Mais il n'en avait rien été, la chose n'ayant pas pu se réaliser. Son mari, Naupaténis, avait eu vent de cette promesse et, aussitôt après avoir épousé la dame, il avait mis en place la surveillance dont il vient d'être question. La dame éprouvait toutefois de l'inclination pour Kéhénis qui, de son côté, ne l'oubliait à aucun moment. Il prouva de façon patente qu'il mettait toute son énergie à obtenir son amour et il réussit en partie à mener à bien son

dessein. Il décida un jour de tenter le tout pour le tout. Il monta à cheval et s'en fut en secret, sans compagnie aucune, vers la forteresse. La dame, qui s'était rendue jusqu'à la porte, l'aperçut et lui souhaita aussitôt la bienvenue avec beaucoup de chaleur. « Que le Tout-Puissant vous le rende, dit l'intrépide Kéhénis, et qu'Il anéantisse[1] celui qui a entouré ce château de toutes ces défenses puisqu'elles m'empêchent de vous dire le tourment qui m'a conduit jusqu'ici ! Toutefois, ce serait une très bonne chose pour nous si ces dames consentaient à nous laisser, je pourrais ainsi vous faire savoir ouvertement ce que j'ai à vous dire. » La dame demanda alors à ses suivantes d'avoir la gentillesse de s'éloigner, ce qu'elles firent sur-le-champ. Circonstance favorable, il n'y avait pas de vent[2]. Kéhénis rappela à la dame la promesse qu'elle lui avait faite avant de se marier et il lui déclara qu'elle ne quittait jamais ses pensées en ajoutant : « Je devrais, gentille dame, en être récompensé. » La bonne dame lui répondit : « Allons, Kéhénis, j'ai toujours eu de l'inclination pour toi, je ne le nierai pas ; et si cela ne s'était pas révélé impossible, j'aurais très volontiers accédé à tous tes souhaits. Aujourd'hui, j'espère encore qu'il pourra en être ainsi sans que nous courrions l'un et l'autre de danger. Mais tu vois bien la situation : mon seigneur me tient enfermée, si bien que personne ne peut monter jusqu'à ma chambre. » Elle ajouta cependant qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il trouve le moyen de parvenir jusqu'à elle. « Tu as pu dûment constater la façon dont mon seigneur me surveille ; mes pensées, toutefois, s'attachent si fort à toi que je comblerai tous tes désirs si tu arrives à me rejoindre, sois-en sûr. » Le noble Kéhénis, ravi, la remercia avec effusion et il partit. Il se mit à retourner cette question dans son esprit : comment allait-il s'y prendre pour parvenir jusqu'à Gardiloye d'une façon acceptable pour tous les deux ? Il offrait ainsi le spectacle d'un homme absorbé par ses réflexions. Toutefois, le vaillant jeune homme ne réussissait pas à trouver de solution qui fût satisfaisante pour tous deux et cela le plongeait dans un grand tourment.

Il finit par aller trouver Tristrant et lui demanda comment, à son avis, il pourrait parvenir jusqu'à la dame. Lorsque Tristrant eut appris ce que la dame avait dit à Kéhénis et qu'il sut à quelle surveillance rigoureuse elle était soumise, il lui confia : « Tu devrais, à ce qu'il me semble, demander à la dame de faire secrètement une empreinte des clés dans la cire et de jeter en cachette ces moules dans le fossé. Si la chance est

de ton côté, tu réussiras à la rejoindre. On fondra les clés dans les moules de cire et tu pourras ainsi ouvrir toi-même les portes et pénétrer dans le château. Voilà, puisque tu me demandes conseil, ce qui me paraît être la meilleure solution. Tu entreras de cette façon dans la forteresse. » Rendu tout joyeux, Kéhénis remercia chaleureusement Tristrant de cette suggestion et fit part de celle-ci à la dame après avoir fait le chemin dans l'autre sens. « Je vais vous donner la preuve que je respecte mes engagements, dit-elle. Soyez assuré d'obtenir ces empreintes. Dis-moi, quand viendras-tu les chercher ? — Pas plus tard que lundi. — Alors je ferai ce qui est en mon pouvoir pour qu'on te les prépare d'ici là. » Trois suivantes étaient dans la confidence ; elles s'employèrent avec astuce à fournir les empreintes. Kéhénis en fut-il fâché ? Certes non. Il ne se fit pas faute de revenir le lundi suivant. La dame, l'ayant aperçu, fit jeter les moules de cire dans le fossé. Lorsqu'il les eut recueillis, il fut pris d'un sentiment d'allégresse. « Dieu veuille vous récompenser de toutes vos bontés, dame bien-aimée », dit-il ; et après lui avoir souhaité santé et prospérité il repartit de fort bonne humeur. Son tourment n'avait pas peu diminué. Lorsqu'il fut en possession des empreintes, donc, il s'en alla avec l'empressement de celui qui s'applique à la tâche qu'il entend mener à bien. « Les forgerons ne manquent pas », dit-il, et il se mit en quête de l'un d'entre eux, parcourant tout le pays sans toutefois en trouver un seul qui fût prêt à lui fabriquer les clés. Il perdit alors son entrain et l'exaltation qui l'habitait tomba sensiblement. Il lui sembla qu'il était victime d'une grande infortune.

Il revint alors trouver son compagnon et lui dit : « Toi qui es mon ami, j'ai besoin de ton aide. J'ai obtenu les empreintes, mais je ne suis pas plus avancé puisque je ne trouve personne qui me permette de réaliser mes projets en se chargeant de faire les clés. » Tristrant lui répondit : « Si tu ne trouves personne, je crois que j'ai un forgeron qui saurait les fabriquer si tu lui confiais cette tâche. Il a traversé la mer pour me rejoindre depuis Tintaniol et il habite ici même en ville. » Kéhénis demanda à Tristrant d'entreprendre tout de suite cette démarche, ce que ce dernier ne manqua pas de faire. Il envoya chercher le forgeron et lui fit dire qu'il devait venir sans faute examiner des empreintes. Il le pria de lui fabriquer les clés dans le plus grand secret. Le forgeron eut alors un grand éclat de rire et lui dit : « Seigneur, avez-vous l'intention de commettre un vol ? Je ne veux pas en être le complice

et je ne ferai rien en ce sens. — Que t'importe l'usage qu'il va en faire, dit le noble Kéhénis ; je t'assure formellement que si tu fais du bon travail il te manifestera tant d'égards que tu n'auras aucun regret. Je te fais la promesse ferme que je t'en serai toujours reconnaissant. » Le forgeron se décida alors à se mettre à l'ouvrage ; le vaillant Kéhénis en retrouva du coup sa bonne humeur et le souci le quitta.

LE ROI ET TOUS SES HOMMES VOULURENT S'EMPARER DE TRISTRANT. TINAS FIT ÉCHOUER CE PLAN

Un messager se présenta devant Tristrant. Il venait du pays de celui-ci et il lui annonça que son père était mort et que le royaume était sans maître. « Ta terre est en proie à un grand désordre et au malheur, lui dit-il. Tous les princes veulent en être le roi. Tes fidèles partisans, parents et ministériaux réunis, s'y opposent. » Lorsqu'il eut entendu ce message, Tristrant dit à Kurnewal : « Tu as connu à mon service plus d'une journée éprouvante. Puisque je dispose maintenant d'un royaume, je vais te le donner en salaire, et je me réjouis d'être enfin en mesure de te récompenser. » Kurnewal protesta : « Dieu vous en saura gré, dit-il, mais je ne suis pas digne de porter la couronne. Vous en êtes bien plus digne que moi. Je n'en veux pas. — Et pourquoi ? — Parce que c'est à vous de la porter. — Je tiens à te la laisser, ainsi que tout mon royaume. — Je ne les prendrai pas. — Si, tu les prendras. — Non, en aucun cas. — Pour quelle raison ? — Seigneur, je ne ferai pas un bon roi. — Tes vassaux t'apprendront le nécessaire. — Seigneur, c'est chose jurée, je n'accepte pas. Il déplairait à vos vassaux de recevoir leurs fiefs de moi. — Alors, je veillerai à ce que tous soient disposés à te servir. — Seigneur, si vous voulez m'être agréable et si vous décidez d'être du voyage, il conviendrait que vous vous présentiez vous-même là-bas en souverain de votre royaume, que — fort de l'autorité royale — vous y redressiez les torts commis, que vous distribuiez les fiefs de votre propre main et que vous me concédiez à moi aussi en fief une terre dont je vivrais. Si, par la suite, vous voulez retraverser la mer pour rejoindre votre épouse, je resterai sur place et vous pourrez alors demander à

vos vassaux de me reconnaître pour chef jusqu'à ce que vous puissiez revenir. Dès lors qu'ils sauront parfaitement ce qu'est votre volonté, je suis certain qu'ils s'y conformeront de bon gré à tout moment. Suivez en cela mon conseil, vous vous en trouverez très bien vous-même. De mon côté, j'ai le sentiment que cet état de choses sera flatteur pour moi. — Il en sera donc ainsi », dit alors Tristrant.

Ayant décidé de se rendre dans son pays, Tristrant commença à faire ses préparatifs. Lorsque fut venu le moment du départ, il fit charger des provisions pour deux jours. Il lui sembla toutefois que s'il ne revoyait pas la reine avant que Kurnewal ne quitte son service il ne se remettrait jamais de cette grande infortune. Aussi commanda-t-il à Kurnewal de l'accompagner une nouvelle fois par-delà la mer, « car, dit-il, je ne la reverrai jamais si tu n'es pas à mes côtés. Tel est mon plus grand souci ». Après s'être ainsi exprimé, Tristrant, en homme avisé, fit part de ses intentions à Kéhénis et ordonna à ses hommes, qui devaient l'accompagner [en Lonois], de rester tous sur place jusqu'à son retour. Il désirait les y conduire ensuite, leur dit-il, et ils devaient sans faute se tenir prêts au départ. Kurnewal et Tristrant prirent sans plus tarder le chemin qui devait les mener auprès de la reine. Les jeunes gens choisirent de se faire passer pour des messagers à pied et adoptèrent l'allure et les vêtements correspondants. Les deux courriers portaient un manteau court de couleur rouge ; les capuchons étaient doublés de fritsal jaune[1]. Tristrant et Kurnewal arrivèrent une nouvelle fois à Lican. Le valeureux Tristrant trouva Tinas chez lui et n'en fut pas fâché.

Au cours de leur entretien, Tristrant chargea une nouvelle fois Tinas d'annoncer à la reine qu'il était arrivé et qu'il désirait la voir. La rencontre aurait lieu dans le verger où le roi les avait épiés, perché dans le tilleul. C'est là qu'elle pourrait le trouver si elle venait le rejoindre. Tinas monta en selle et s'en fut porter le message à la dame. Celle-ci vint durant la nuit rejoindre Tristrant en secret ; elle resta auprès de lui jusqu'au matin. Ils couchèrent là, en proie à l'inquiétude, jusqu'au moment où il leur fallut se séparer. La belle reine souffrit beaucoup de voir les jeunes gens la quitter aussi rapidement. Ces derniers retournèrent dans la plus grande hâte aux bateaux. Ils s'étaient déjà suffisamment éloignés de Tintaniol dans leur retraite furtive pour ne plus craindre d'embûche et pour se croire hors de danger lorsque l'odieux Parsalin[2] alerta le duc Antret, qui put ainsi découvrir Tristrant. Antret se

lança aussitôt à sa poursuite. C'est bien à contrecœur que le seigneur Tristrant prit la fuite devant Antret, un couard, mais il ne pouvait rien faire de mieux pour l'heure, car il n'avait ni écu ni lance pour se défendre. Ce qui le mettait au désespoir, tandis qu'Antret le Couard le poursuivait, c'était de ne pas pouvoir se battre contre ce dernier. La nécessité bien comprise le forçait à préserver sa vie. Il fuit devant son cousin jusqu'au moment où il arriva au bord d'un cours d'eau que l'on ne pouvait franchir qu'en suivant des gués à la fois étroits et profonds. Il sauta dans une barque qu'il trouva sur la rive. S'il n'avait pas agi ainsi, le vaillant Tristrant n'aurait pas pu se tirer d'affaire sans blessures ou autre dommage, pas plus que Kurnewal, du reste. À peine s'étaient-ils mis en mouvement qu'Antret survint, furibond. Alors que les deux autres s'éloignaient de la berge, il ne pouvait, quant à lui, traverser ni à cheval ni à pied pour les abattre. Cependant, il montra de la ressource. Alors que la barque descendait le courant, il projeta sa lance en direction du valeureux Tristrant, mais il le manqua ; l'arme se planta dans la frêle embarcation et la hampe se brisa. Antret fut très dépité de ne pas avoir atteint Tristrant. Ce dernier, non sans présence d'esprit, saisit un tronçon de la lance. La chance lui souriait : il s'en servit pour propulser la barque. Les deux courriers n'avaient ni rame ni perche, mais grâce au morceau de lance ils purent avancer jusqu'au moment où ils accostèrent. Antret le Couard ne put traverser la rivière, pour le bonheur des deux autres. Il les aurait certainement tués. Le duc Antret fit alors dire au roi que Tristrant l'avait berné une nouvelle fois et avait rencontré la reine. Le fait était tout récent. Il avait presque rattrapé Tristrant et il l'aurait abattu si celui-ci n'avait pas réussi à lui échapper. Le roi, suivi de tous ses gens, monta alors en selle et, derrière Antret, ils se mirent à fouiller chaque coin du royaume à la recherche de Tristrant. Le roi fit quadriller le pays, surveiller tous les chemins, et il ordonna aux membres des patrouilles de ne rentrer chez eux sous aucun prétexte s'ils tenaient à conserver leur terre et l'usage de leurs yeux — cela tant que Tristrant n'aurait pas été capturé ou tué. Durant trois jours, il n'eut de cesse de chercher la trace de Tristrant, suivi en cela par ses ministériaux, qui déployèrent également beaucoup de zèle.

Peu de temps après, alors qu'il était chargé de surveiller les alentours de son château, Tinas, qui n'était pas accompagné, rencontra Tristrant. Celui-ci était à pied. Le seigneur Tinas le

fit prisonnier, le conduisit auprès de sa femme et commanda le plus expressément à celle-ci de le maintenir à l'abri de tous les regards et de lui accorder le meilleur des traitements. Je suis convaincu qu'il fallait effectivement faire Tristrant prisonnier, car s'il n'avait pas été retenu captif il n'aurait pas pu en réchapper. J'ai entendu dire sous le sceau de la vérité que Tinas lui laissa la vie sauve. Le roi éprouvait une telle rancune envers Tristrant que si c'était lui qui l'avait fait prisonnier il lui aurait ôté la vie. La belle reine, pour sa part, craignait que ses deux visiteurs n'aient été capturés, et l'anxiété ne la quittait pas de toute la journée. Mais voici que se présentèrent dans sa chambre deux hommes qui, ayant perdu leur habit au jeu, étaient dans l'embarras. La dame se rendit compte aussitôt qu'ils avaient besoin de subsides. L'un s'appelait Plot, l'autre Houpt[1] ; c'étaient tous deux des forains. La dame les prit à part et leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent en toute franchise : « Nous sommes des gens du voyage et nous sommes arrivés pas plus tard qu'aujourd'hui dans cette ville. » La reine leur demanda alors de lui rendre un service. Les deux gaillards affirmèrent qu'ils le feraient avec plaisir. « Je crois que vous avez raison d'accepter ma proposition, dit-elle, car votre fortune est faite. — Soyez assurée que nous ferons ce que vous ordonnerez, répondirent-ils. — Êtes-vous prêts alors à me le jurer ? — Sur notre foi, ma dame, nous le sommes. » Et, donnant un gage formel de leur sincérité, ils firent en toute loyauté à la dame le serment demandé. Isald leur dépeignit alors avec douleur la situation de Tristrant. « Il est dans ce pays, et mon seigneur l'a appris. Les choses sont ainsi qu'il ne peut partir sans être capturé ou abattu. Chers Plot et Houpt, mettez-vous en route maintenant et faites-vous prendre tous les deux. Vous n'avez rien à craindre pour votre vie. Aidez la malheureuse femme que je suis à sauver sa vie et son honneur. En échange, vous vivrez désormais dans le luxe. Je me montrerai si généreuse envers vous que vous pourrez dorénavant mener grand train. — N'est-ce pas trop tard ? demandèrent-ils. — Il est encore temps, répondit-elle. — Donnez-nous vos directives, dirent-ils. Même si elles nous paraissent étranges nous sommes prêts à les exécuter, quelle que soit la manière dont nous procéderons. »

Elle leur dit alors : « Je vais vous donner deux manteaux ; vous les passerez, vous vous hâterez comme si vous vouliez quitter le pays et vous vous laisserez faire prisonniers. Quand vous serez pris, soutenez sans en démordre que Tristrant est

votre maître et qu'il vous a envoyés dans son pays. Ajoutez que lui-même est resté à Karahès pour le moment et que — telles sont ses intentions — il va vous suivre bientôt avec trois cents hommes en armes, car son père est mort et ses fidèles ont peine à lui conserver son royaume. Affirmez formellement que son départ est proche et que vous avez failli trouver la mort dans ce pays. Dites que vous avez été agressés par des hommes armés qui en voulaient à votre vie. Voici ce que vous direz scrupuleusement : ces hommes se sont lancés sur vous, il vous a fallu fuir, vous êtes arrivés jusqu'à une rivière, vous avez alors trouvé par chance une barque dans laquelle vous avez sauté tout de suite, comme vous ne pouviez pas vous défendre. Ajoutez que l'un des assaillants a projeté une lance qui s'est fichée dans la barque et qui s'est brisée, qu'il a été très contrarié d'avoir raté sa cible et qu'il a clamé son dépit ; que vous, en revanche, vous avez remercié le sort de pouvoir récupérer un tronçon de la lance, que vous vous en êtes servis pour descendre la rivière et que, depuis, vous n'avez cessé de parcourir le pays jusqu'au moment où vous avez été faits prisonniers. Si maintenant on vous interroge séparément sur ces événements que vous n'avez pas vécus, sachez, par loyauté, faire preuve de fermeté ; ne modifiez en rien votre ligne de conduite. Souvenez-vous bien au contraire de ce que je vous ai dit. Ne vous en laissez absolument pas détourner par qui que ce soit, que l'on vous menace ou que l'on vous enjôle. Vous vous en trouverez très bien vous-mêmes. Si votre résolution fléchit, l'heure de votre mort sera proche. En revanche, vous vous tirerez d'affaire si vous dites tous les deux la même chose. » La reine Isald leur donna alors des manteaux semblables à celui de Tristrant. Ils s'en allèrent et ne tardèrent pas à être arrêtés.

On les conduisit à la cour. Le duc Antret leur demanda qui ils étaient. Ils déclarèrent alors ce que la reine leur avait enjoint de dire. Antret n'en poursuivit pas moins l'interrogatoire. En guise de preuve de leur sincérité, les prisonniers contèrent devant toute l'assistance comment ils avaient été impitoyablement poursuivis et combien le temps leur avait semblé long jusqu'au moment où ils avaient pu passer la rivière, sans rame et sans perche. Antret cependant, sans lâcher prise, les sépara et s'adressa à l'un d'eux en ces termes : « Toute ta ruse ne te sera d'aucun secours. Je sais parfaitement qui tu es. Tu as menti. Mon seigneur va impitoyablement déverser sa colère sur toi. Je peux te l'assurer : si tu ne

me dis pas sur l'heure toute la vérité sur cette affaire tu es un homme mort. — Je ne pourrai rien vous dire d'autre, répondit le prisonnier, quoi qu'il puisse advenir de moi. À moins que je ne vous serve des mensonges. Auquel cas je pourrai en conter beaucoup, autant que l'on voudra. » Laissant ce prisonnier-là, Antret se mit à entreprendre l'autre et lui tint, furibond, ces propos : « Comment as-tu pu mentir à mon seigneur ? C'est à toi-même que tu viens de jouer un mauvais tour ! Ta dernière heure vient de sonner, irrévocablement. Tu n'en serais pas là, pourtant, si tu avais dit la vérité, comme ton camarade vient de la clamer. — Dit-il autre chose que moi ? — Oui ! — Il devrait avoir honte ! — Honte de quoi ? — D'être un menteur ! — Comment peux-tu avoir l'impudence de ne rien vouloir dire d'autre ? — Bien, voulez-vous entendre la vérité ? — Certainement ! — Eh bien, vous venez de l'avoir ! — Les choses se sont passées autrement. — En aucune façon, je vous l'assure ! Souhaitez-vous que je mente ainsi devant tous ces gens et que je les abuse aussi honteusement ? — Non, je ne le désire pas. — Je le ferai, si cela peut vous être agréable en quelque façon. — Je veux la vérité, et rien d'autre. — Eh bien, que cela vous plaise ou non, je vous l'ai dite aujourd'hui, dès le premier moment ! » Alors Antret ne s'intéressa pas plus longtemps aux deux hommes et dit au roi qu'ils n'avaient pas menti. Il ajouta : « Ils portaient chacun un manteau de ce genre, les deux auxquels j'ai donné la chasse. Lorsqu'ils ont pris la fuite, j'ai cru que c'était Tristrant. » Le roi fit aussitôt supprimer les postes de garde et, comme le voulait la justice, il laissa les deux braves compères aller où bon leur semblait.

Le roi, donc, avait fait lever les barrages. Tinas, quant à lui, aida le hardi Tristrant à quitter le pays et à prendre le chemin du retour. Lorsqu'il arriva à Karahès, Tristrant prit la tête de trois cents chevaliers, qui étaient tous fin prêts, et il se rendit dans son pays d'origine. Les princes vinrent à lui aussitôt et reçurent leurs terres de ses mains. Là où des injustices avaient été commises, il rétablit le droit selon leurs vœux. Il resta auprès de ses vassaux un peu plus de deux ans. Il donna beaucoup de ses terres à Kurnewal, tant en fief qu'en pleine propriété. Puis l'envie le reprit de partir pour Karahès. Il chargea Kurnewal, son serviteur bien-aimé, de prendre soin de son royaume. Prenant ses vassaux individuellement, puis ensemble, il leur demanda de veiller au bien du pays et de se placer sous l'autorité de Kurnewal. Puis le seigneur Tristrant

partit et reprit le chemin de Karahès. Entre-temps, son beau-père et sa belle-mère étaient décédés. Le pays était cruellement éprouvé par une guerre à laquelle Kéhénis devait faire face depuis un bon moment. Le comte Riol l'avait attaqué et lui avait infligé de grands dommages.

TRISTRANT
TROUVA LA FORCE DE REPARTIR[1].
VOICI COMMENT,
FIDÈLE,
IL SE RENDIT AUPRÈS D'ISALD

Tristrant, donc, revint, à la plus grande joie de Kéhénis et de tous les hommes de celui-ci. Son épouse fut aussi très heureuse de son retour. Quand il eut appris ce que devait subir Kéhénis, Tristrant envoya ses messagers loin à la ronde et de nombreux guerriers se rendirent à son appel. Le comte Riol et ses alliés furent une nouvelle fois vaincus ; ils durent se rendre sans condition à Kéhénis et réparer les torts causés en se conformant aux exigences de celui-ci. Tristrant, égal à lui-même, partit assiéger une [ville] qui avait été à l'origine des dommages subis par Kéhénis. Le hardi guerrier exerça des représailles. Il prit la ville d'assaut et la brûla le jour même, donnant à ses habitants l'occasion de regretter d'avoir porté préjudice à Kéhénis. Au moment où ils avaient pénétré dans la place, les assaillants avaient trouvé sur leur chemin une tour dont les gardiens ne voulaient pas se rendre. L'intrépide Tristrant n'avait pas coiffé son heaume, mais, jusque-là, il n'avait pas reçu de blessure. Voyant que les occupants de la tour ne voulaient pas rendre les armes, le bouillant guerrier monta à l'assaut, sans toutefois mettre son heaume. Les assiégés, du coup, jetèrent sur lui une lourde pierre et on emporta pour mort le noble Tristrant. Kéhénis réussit au prix de grands efforts à prendre la tour, dont les défenseurs, pour avoir lancé cette pierre, connurent un sort funeste. Aucun d'entre eux n'eut la vie sauve, ils furent pendus, tous autant qu'ils étaient. Tel est le traitement qui leur fut réservé. Tristrant était si mal en point qu'il ne prononçait plus un seul mot et restait complètement inerte. Dans de grandes lamentations, on le porta jusqu'à sa demeure. Personne ne pensait

qu'il pourrait en réchapper. « S'il venait à mourir, je ne m'en consolerais jamais », dit Kéhénis, qui était en pleurs comme tous ses hommes. Kéhénis fit alors venir des médecins qui pansèrent et guérirent les blessures de Tristrant. Celui-ci connut les pires moments et faillit mourir à plusieurs reprises. On lui tondit les cheveux, et il fut plus d'une année sans pouvoir monter à cheval ou même marcher. En outre, il n'avait plus la même apparence qu'auparavant. Il avait perdu sa beauté et son nouvel aspect physique faisait qu'immanquablement peu de personnes le reconnaissaient. Un jeune garçon, fils de sa sœur[1], était venu avec lui de son pays. Tristrant, comme de juste, l'aimait beaucoup. Un jour, le bon chevalier était parti chasser, accompagné du garçon. Ils arrivèrent au bord de la mer. Le seigneur Tristrant porta son regard en direction de la Cornouailles et dit en se parlant à lui-même : « Hélas ! reine bien-aimée ! Ne te reverrai-je plus ? Qu'adviendra-t-il alors de moi ? » L'enfant, qui l'avait entendu, réagit en lui demandant : « Pourquoi ne la reverras-tu pas ? — Mon neveu, c'est impossible. — Si, c'est possible. — Non, ce serait trop dangereux. La dernière fois que je l'ai vue, on avait appris ma venue et je n'en aurais jamais réchappé si la chance n'avait pas été de mon côté. Un de mes amis m'a caché et m'a aidé à quitter le pays. Nous nous étions rendus là-bas déguisés en courriers et notre salut n'a tenu qu'à peu de chose. Une fois déjà, auparavant, on avait appris mon arrivée, et je m'étais également tiré d'affaire de justesse. J'avais revêtu un déguisement de pèlerin. La limite est maintenant atteinte, j'ai été trop souvent repéré et poursuivi impitoyablement lors de mes passages là-bas. Mon regard ne se portera plus sur elle. Ah ! si seulement j'avais Kurnewal à mes côtés ! Il m'indiquerait, s'il le pouvait, comment m'y prendre pour passer inaperçu, car c'est un homme plein de ressources. »

Le jeune garçon lui répliqua : « Jamais il n'aura été plus facile que maintenant de réaliser ton souhait et de la revoir. — De quelle façon ? — Eh bien, tu n'as pas la même apparence physique qu'auparavant ! On t'a tondu les cheveux. Ceux qui t'ont connu autrefois ne sauront pas qui tu es si on ne leur dit pas ton nom. Tu devrais donc, en comptant sur ton astuce, te rendre rapidement tout seul là-bas, mettre une robe à capuchon et faire comme si tu étais un fou. Ainsi, ceux qui surveillent la reine penseront avoir affaire à un bouffon et à un pitre. » Tristrant, le très hardi, se mit à rire en lui-même et embrassa l'enfant avec beaucoup de tendresse. « Que le Dieu

du ciel te le rende, neveu bien-aimé. Je te saurai toujours gré du conseil que tu viens de me donner. » Libéré du doute, le vaillant Tristrant partit tout seul. Muni d'un gros gourdin qui inspirait le respect[1], il se mit en route et alla inspecter tous les bateaux cornouaillais. Se comportant de façon à se faire passer pour un fou, il erra entre les navires jusqu'au moment où un marchand de Tintaniol le prit avec lui dans l'intention de l'amener à sa dame, la reine, et à son seigneur, le roi. Je ne vous mentirai pas en disant que Tristrant en fut ravi. Il partit avec le marchand. Croyez-moi si j'affirme que le seigneur Tristrant joua si bien le rôle du fou sur le bateau qu'il fit rire souvent, et beaucoup, par ses pitreries. Ses compagnons furent d'avis que nul ne l'égalait. On lui donna du fromage, pour qu'il en mange. Mais lui, qui ne voulait pas oublier sa dame bien-aimée, cacha le fromage dans son capuchon pour l'apporter à la reine et mangea autre chose, ce qu'il put trouver en fait de pitance.

Après une traversée sans encombre, ils accostèrent près de Tintaniol. Le roi Marck chevauchait précisément le long du rivage. Sans plus attendre, ils lui amenèrent le fou. Ce dernier avait une apparence si grotesque et se comportait de telle façon que les compagnons de Marck pensèrent qu'il s'agissait à coup sûr d'un fou. Ils se mirent à le tirer par les oreilles et à se livrer à d'autres facéties du même genre sans provoquer de protestation vigoureuse de sa part. Puis le duc Antret s'avisa de lui montrer qu'il était le portrait même du fou et, comme il l'avait déjà fait anciennement, il fit souffrir cruellement Tristrant en mêlant le vrai et le faux. Le fou [courut sur Antret, puis] se lança à ses trousses avec l'intention de le tuer. Je n'aurais pas entendu beaucoup de personnes exprimer des regrets s'il avait réussi à le rattraper. Antret aurait payé sur-le-champ pour les machinations qu'il avait souvent mises en œuvre contre Tristrant et pour sa perfidie, mais il dut à la chance de pouvoir en réchapper de peu et de sauver sa vie. Le roi rentra à la cour ; le fou le suivit en brandissant son bâton. Il se livra à diverses singeries et pitreries. De nombreux chevaliers lui emboîtèrent le pas. Le fou se rendit tout droit auprès des dames. La reine l'accueillit comme on reçoit des personnes de son genre. Il se campa devant elle et lui demanda de l'embrasser. La dame ne fut pas tentée de le faire, elle ne savait pas qui elle avait devant elle et elle ne le découvrit pas non plus. Tristrant regardait si amoureusement la reine que le roi intervint : « Dis donc, le fou, arrête ! Qui te permet de

jeter des regards si doux sur ma dame ? — Je ne peux pas faire autrement, et je crois pouvoir me permettre cette audace. — Pourquoi ? — Parce qu'elle a de bonnes raisons d'être bien disposée envers moi. — Comment cela ? — Je vais le dire. — Alors, parle. — Elle m'aime, sans savoir que ce sentiment est partagé. — Tu veux rire ! — Non, pas du tout. — Si, ce ne peut être qu'une plaisanterie ! — Il se pourrait fort que je devienne bientôt son amant. — L'amant de qui ? — De la reine. — De ma dame[1] ? — Oui, de ta femme. — Tais-toi ! Pas un mot de plus ! — Je n'ai pas envie de me taire à ce sujet. — Alors, parle d'autres femmes ! — Je ne sais pas mentir ! — Et pourtant tu inventes de jolis mensonges ! — Ce que je dis en ce moment est vrai. — Elle n'a rien à craindre de toi ! — Je n'en suis pas si sûr. — Elle n'a que faire de ton amour. — Pourtant, elle tient à moi comme à la prunelle de ses yeux. — Comment une aussi belle femme pourrait-elle tourner ses pensées vers un fou ? demanda Marck. — Je suis un chevalier confirmé et j'ai déjà fait beaucoup pour elle. — Qu'est-ce que cela signifie ? — Pour elle, j'ai affronté bien des épreuves difficiles et pour elle j'ai connu très souvent la joie comme la peine. Dois-je dire toute la vérité ? C'est pour elle que je suis devenu un fou. On me tire les oreilles, et je le supporte dans toutes les circonstances en pensant à elle. Je suis porté vers elle par une inclination sincère. Même si elle ne veut pas le croire, il faut qu'elle sache que personne ne me plaît davantage. » Il s'assit sur le sol devant elle et la regarda en face on ne peut plus ostensiblement. Le roi était le témoin de toute cette scène, mais il ne réfléchissait pas à ce qu'il voyait. Il ne pouvait détourner les yeux de l'homme qui était là, mais comme toutes les autres personnes qui regardaient celui-ci il croyait avoir affaire à un bouffon. Et pourtant il y avait là des personnes avisées, hommes et femmes, qui se confiaient secrètement cette impression : « Ces propos ne sont pas ceux d'un fou, notez-le bien les uns et les autres ! — Sachez, dit celui dont il était question, que, même si cela ne vous fait pas plaisir, j'ai à moi seul plus de bon sens que vous tous. » Puis il eut ces paroles surprenantes : « Vous êtes des jaloux, et il vous est très pénible de constater mon sens des bienséances. Je vais vous montrer une toute petite chose, que j'ai apportée de très loin, par-delà la mer, qui prouvera que toutes mes pensées étaient tournées vers ma dame. » Il plongea la main dans son capuchon, en tira le fromage et dit : « Il serait dommage d'avoir déployé tous ces efforts et connu tant de tracas en pure

perte. » Il dit à la dame : « Prenez donc, belle et chère dame. Je vous en donne la ferme assurance : si je ne vous étais pas si attaché, je ne vous aurais pas apporté ce présent. » Tous se mirent alors à rire et ce qu'ils avaient entendu leur fit dire que c'était sans conteste un fou. Tristrant poursuivit son discours jusqu'au bout, sans se laisser troubler, et il orienta leur jugement de telle sorte qu'ils jurèrent tous qu'ils n'avaient jamais vu dans aucun pays un fou aussi drôle.

Le fou s'y prit de telle façon qu'il ne fut pas chassé quand le roi s'en alla. Lui-même n'était pas fâché de rester ; le temps ne lui semblait pas long. Il rompit sur sa poitrine le fromage qu'il avait apporté et qu'il avait conservé dans son capuchon pendant une semaine. Il pria la reine Isald d'en manger en sa compagnie. Mais, malgré toute son insistance, elle ne condescendit en aucune manière à le faire. Tristrant, le bouffon, prit alors un petit morceau de fromage et voulut le lui mettre dans la bouche. Ce geste la mit dans une telle fureur qu'elle le gifla. « Dame, lui dit le fou, vous avez tort de me frapper de la sorte. Si vous saviez qui je suis vous ne me frapperiez pas ainsi. Si vous aviez quelque affection pour Tristrant, vous ne me frapperiez pas de cette façon. » La dame lui demanda aussitôt de lui dire ce qu'il savait de Tristrant. Le fou, usant d'un détour, lui parla à mots couverts de beaucoup de choses qu'il avait partagées avec elle. Il lui fit voir l'anneau qu'elle lui avait donné. Puis le preux déclara : « Je suis Tristrant. » Elle le reconnut alors sur-le-champ et fut transportée de joie. La dame ordonna que l'on prenne bien soin du fou et que son lit soit dressé en permanence dans son voisinage immédiat, sous l'escalier de sa propre chambre. C'était, pour l'intéressé, une situation confortable.

Le fou, donc, n'était pas à plaindre. Le jour, il multipliait les pitreries ; la nuit, il rejoignait la dame. Tel était son emploi du temps. Il s'y prenait de façon très adroite, si bien que personne ne s'apercevait de rien. Grâce à son habileté, il réussissait à faire avec la dame ce qui lui plaisait. Il était là depuis trois semaines lorsque deux chambriers découvrirent qu'il les bernait et qu'il couchait avec la reine. Ils en parlèrent en cachette à trois de leurs hommes, qui acceptèrent de les aider à s'emparer de lui. Ils se rendirent jusqu'à la chambre. Le roi ne se trouvait pas à l'intérieur. Leur plan était le suivant : l'un d'eux se plaça devant le lit ; deux autres reçurent l'ordre de traverser la chambre et de se mettre derrière la porte, l'entrée étant gardée par deux personnes. Ils commen-

cèrent à mettre ce plan à exécution, avec l'intention de capturer ou de tuer leur homme lorsqu'il sortirait. Le valeureux Tristrant se rendit parfaitement compte qu'on lui tendait un traquenard, et il saisit son bâton. Puis, noble et intrépide, il alla s'entretenir avec sa dame. Aucune crainte, aucune menace n'aurait pu l'en dissuader. Il éprouvait une telle inclination pour elle qu'aucune personne au monde ne lui était plus chère. Les espions, pris de peur, n'osèrent pas l'affronter. Tristrant vint donc auprès de la reine ; il l'embrassa tendrement et, très triste, il prononça ces paroles : « Il faut que nous nous quittions ; ce sera mieux pour nous deux. On a appris ce que nous faisons ici et maintenant, hélas ! je ne pourrai plus venir en ce lieu pour te rendre visite ! Ce sera pour moi une souffrance. Aussi, fais ce dont je vais te prier et sois fidèle envers moi, comme je le serai toujours de mon côté envers toi. Quand mon messager t'apportera l'anneau que tu sais, tu feras dans le plus grand secret ce que je te demanderai à ce moment-là. Dieu prenne en exécration ceux qui nous forcent à nous séparer si tôt ! — Et qu'en plus le diable se saisisse d'eux ! » ajouta la noble dame, qui pleurait à chaudes larmes.

Tristrant partit alors en brandissant son bâton comme s'il voulait assommer ceux qui l'avaient épié, au cas où ceux-ci auraient voulu lui faire face. Mais l'audace leur fit tellement défaut qu'ils laissèrent partir le valeureux Tristrant. Ils n'osèrent pas lui barrer le chemin. Lorsqu'il s'avança, ceux qui gardaient la porte de l'intérieur s'effacèrent promptement ; puis, s'adressant à leurs comparses[1], ils demandèrent comment il se faisait que leur homme n'avait été ni capturé ni molesté et avait pu leur échapper. Ils avaient tous de bonnes raisons d'être honteux, mais chacun d'eux voulut rendre l'autre responsable de ce qui s'était produit. Une altercation s'éleva : « Si tu l'avais attaqué, je ne me serais pas esquivé. — La réciproque est vraie, je peux te l'assurer. » Ils furent alors très chagrinés de ne pas avoir capturé Tristrant ; ils se mirent à le suivre comme s'ils voulaient l'attaquer, mais, quand ils le virent, il leur sembla si redoutable qu'ils perdirent toute leur ardeur et qu'ils laissèrent le vaillant Tristrant aller où bon lui semblait. Celui-ci rentra chez lui, comme il l'avait prévu, et ne fut pas inquiété. Aucun de ceux qui avaient conçu ce guet-apens ne tint à raconter autour de lui ce qui s'était passé.

COMMENT KÉHÉNIS PÉRIT ET COMMENT TRISTRANT REÇUT UNE BLESSURE MORTELLE

Vous vous souvenez de la femme de Naupaténis et du tour que les choses avaient pris — Kéhénis l'aimait par-dessus tout —, ainsi que des dures épreuves par lesquelles Tristrant était passé. L'amour demeurait, il ne s'était pas éteint[1]. Écoutez ce qu'entreprit le vaillant Kéhénis. Les clés, maintenant, étaient prêtes, ce qui fit et son bonheur et son malheur. Un matin, alors que la journée s'annonçait belle, Naupaténis sortit chasser. Le seigneur Kéhénis demanda à son compagnon de venir avec lui et tous deux partirent hardiment rendre visite à dame Gardiloye. Ils voulaient la voir de très bonne heure. On était encore loin d'avoir atteint le milieu de la matinée quand Kéhénis ouvrit en toute tranquillité la première porte, puis les deux suivantes. Ils pénétrèrent, pleins d'entrain, à l'intérieur du château. Notez — la chose a son importance — que Kéhénis, pour se protéger du soleil, portait un chapeau à larges bords, fait de très jolies fleurs. Le vent le décoiffa et fit voler le chapeau dans un fossé au moment où il entrait dans la forteresse. Les deux hardis visiteurs furent accueillis par les dames. Ils ne pouvaient cependant pas s'attarder à l'intérieur du château. Gardeloye quitta donc très tôt les autres femmes et partit avec Kéhénis dans une autre pièce. Tristrant, en homme qui sait ce qu'il doit faire, resta avec les dames. Il se mit à lancer des fléchettes[2] avec une virtuosité inouïe. Tristrant, le fidèle, était là, assis ; d'un geste vif, il lança une fléchette contre le mur. Puis il en lança une autre, qui vint se planter dans la première, et ainsi de suite, de façon de plus en plus précise, de sorte qu'elles se fichaient l'une dans l'autre et non pas l'une à côté de l'autre. Les dames s'émerveillèrent d'une telle adresse. Tristrant ne voyait pas le temps passer. Tout au jeu, il lança tant de fléchettes contre le mur qu'il ne songea pas aux suites possibles. Mais ce jeu de lancer lui valut de connaître un sort funeste sur le chemin qui le ramenait vers Karahès.

De son côté, Kéhénis obtint de dame Gardiloye ce qu'il souhaitait. À l'abri de tout regard, il enlaça la dame qui, pour sa part, se mit à l'embrasser en n'écoutant que son envie et en le serrant contre elle. Le temps ne leur sembla pas long. Cepen-

dant, ils durent se quitter. Tous deux étaient fâchés de se séparer si vite, mais, en même temps, ils étaient satisfaits d'avoir accompli ce qu'ils désiraient. Les deux visiteurs, Kéhénis et Tristrant, prirent congé. Ils quittèrent le château sans s'attarder et refermèrent les portes. Sur le chemin du retour, ils traversèrent un petit bois. C'est alors qu'un jeune chevreuil franchit la route devant eux en bondissant. Ils se mirent en tête de l'attraper. La malchance fit qu'ils n'y arrivèrent pas, mais comme ils étaient absolument résolus à capturer l'animal, ils le poursuivirent si longtemps avant de le prendre que, pour un peu, leurs chevaux, amaigris et exténués, seraient morts d'épuisement avant de les ramener sur la route. Naupaténis rentra ; il ouvrit lui-même les portes du repaire où sa femme était confinée nuit et jour comme si elle y était tenue prisonnière. La dame, on le comprendra, n'était guère pressée de le voir revenir et découvrir ce qu'elle avait fait. Ses ennuis commencèrent dès l'instant où Naupaténis arriva aux abords immédiats de la forteresse. Il aperçut dans le fossé le chapeau de Kéhénis. Il se demanda, étonné, d'où pouvait provenir cette coiffure. Il poursuivit son chemin et alla voir à quoi les dames étaient occupées dans leurs appartements. Il vit alors les fléchettes que le hardi Tristrant avait plantées dans le mur. Il eut cette pensée : « Il n'y a que Tristrant, et lui seul, qui s'entende ainsi à ce jeu ; c'est sûrement lui qui a fait cela » et, aussitôt, il conclut intérieurement que Kéhénis l'avait accompagné. Il savait en effet comme une chose certaine que sa femme était tellement attirée par celui-ci que, s'il réussissait à parvenir jusqu'à elle, il n'en résulterait rien de bon, car elle ferait avec empressement tout ce dont Kéhénis la prierait.

« Gardiloye, dit aussitôt Naupaténis, Tristrant est passé ici, et Kéhénis était avec lui. » Il tira son épée sur-le-champ et proféra de terribles menaces à l'encontre de la dame. Il affirma sur l'honneur qu'il allait la tuer séance tenante si elle ne lui disait pas franchement si Kéhénis avait été ou non auprès d'elle. Terrorisée, la dame répondit : « Oui, il en a bien été ainsi. — Que t'a-t-il fait ? — Il m'a embrassée. — As-tu fait l'amour avec lui ? — Non. — Tu mens ! — Oui, seigneur, je le reconnais. — Comment les choses se sont-elles passées ? — C'est arrivé. — Mais, *comment* est-ce arrivé ? — Il s'est jeté sur moi et m'a prise de force. — Comment a-t-il fait pour entrer ici ? — Seigneur, répondit-elle, je ne le sais pas, tout ce que je peux dire, c'est que je n'y suis pour rien. » Naupaténis sauta en selle, suivi par huit de ses fidèles. Chacun d'eux prit

son écu et son heaume, et le hardi Naupaténis partit en toute hâte à la poursuite de ses ennemis. Peu lui importait que l'entreprise tournât à son profit ou à son désavantage, il ne songeait qu'à se venger de la honte et du tort qui lui avaient été infligés par les deux hommes. Ceux-ci ne pouvaient avoir aucun espoir d'en réchapper, car leurs chevaux ne pouvaient plus avancer. Le vaillant Tristrant entendit arriver les poursuivants et dit à Kéhénis : « Je crois que nous allons être attaqués. Comment allons-nous faire pour en sortir vivants ? Il va falloir que nous nous défendions avec acharnement, je ne vois pas de meilleure solution. » Ils furent alors emplis d'une grande détermination. Naupaténis surgit ; les deux compagnons lui firent face, ainsi qu'à ses hommes. Ils se défendirent farouchement, car leur vie était en péril et ils ne tenaient pas à la perdre. Les assaillants abattirent Kéhénis, mais celui-ci tua trois d'entre eux avant de trouver lui-même la mort. Qu'advint-il du valeureux Tristrant ? Il tua quatre de ses adversaires avec une rapidité prodigieuse et en blessa un autre. Mais il fut lui-même si sévèrement touché que le combat prit pour lui une fin abrupte. Atteint par deux javelots empoisonnés lancés par Naupaténis, il fut laissé pour mort sur le terrain. À ce moment-là, Naupaténis aurait volontiers tout oublié de son déshonneur et préféré voir l'un et l'autre de ses valeureux adversaires en vie. Il se mit à se lamenter : « J'ai vengé les torts que j'ai subis, mais je ne peux que le déplorer à tout jamais, car la mort m'attend moi aussi. Je n'ai guère de chances de survivre face aux vassaux de ces deux hommes. Et j'ai déjà payé un très lourd tribut en perdant mes fidèles serviteurs. » Il repartit, effondré.

ÉCOUTEZ MAINTENANT LE RÉCIT DE LA MORT DE TRISTRANT ET DES ÉVÉNEMENTS ÉTONNANTS QUI S'ENSUIVIRENT. VOICI COMMENT PRIRENT FIN LES TOURMENTS DES DEUX AMANTS

Lorsque ces nouvelles arrivèrent à Karahès et parvinrent jusqu'à l'épouse de Tristrant, celle-ci fut terrassée par le chagrin. Elle ramena dans la plus grande affliction le noble sei-

gneur. Personne ne saurait décrire la douleur qu'elle éprouvait. Elle enterra Kéhénis, dont les funérailles eurent lieu dans la désolation, et elle fit venir au plus vite des médecins auprès du valeureux Tristrant pour qu'ils le soignent et guérissent ses blessures. Toutefois, les pansements qu'ils appliquèrent à Tristrant ne pouvaient produire aucun effet. Ses blessures étaient d'une nature telle que personne ne pouvait le soigner efficacement, à l'exception cependant d'Isald, l'épouse du roi Marck, grâce à laquelle il avait déjà pu survivre au poison par le passé. Tristrant demanda que l'on fît venir de la ville le bourgeois chez lequel il logeait. Quand celui-ci fut venu, Tristrant lui demanda de bien vouloir lui servir de messager. Le bourgeois lui répondit qu'il ferait très volontiers ce qu'il désirait. Il était venu avec lui de la lointaine ville de Tintaniol. Tristrant lui dit : « Retourne là-bas, et dis à la reine de songer à tout ce que j'ai pu faire pour elle par le passé. Qu'elle pense aussi à la prière que je lui ai adressée lors de notre dernière rencontre, quand nous nous sommes quittés en bonne amitié. Je lui avais demandé de bien vouloir venir me rejoindre, en gage d'amour sincère, si elle souhaitait m'aider à vivre. » Il ajouta sur un ton plaintif : « Rappelle instamment à ma dame bien-aimée que j'ai souvent enduré de grandes épreuves et connu de graves ennuis pour elle et que je lui ai toujours été fidèle ; qu'elle y songe et qu'elle affronte l'adversité pour me permettre de survivre. Je suis condamné à mourir si elle ne vient pas me soigner. Dis-lui aussi de ne pas regretter les biens qu'elle possède présentement ; nous disposerons largement de ce qu'il faudra pour tout le reste de notre vie. Mon cher hôte, transmets avec soin ce message. Fais hisser une voile bien blanche si ma dame a la bonté de revenir en ta compagnie. Mais si elle reste là-bas parce qu'elle n'aura pas voulu venir, je te demande, courageux ami, de faire en sorte que la voile soit noire. Pour accomplir cette mission, tu lui apporteras cet anneau, qui servira de signe de reconnaissance ; tu annonceras aussi en secret ton retour à ta fille et tu lui ordonneras de te guetter chaque jour sur le rivage. Quand tu arriveras, elle devra me dire de quelle couleur est la voile ; qu'elle y fasse bien attention et qu'elle ne dise à personne d'autre ce qu'elle cherche ainsi des yeux sur la mer. »

Le bourgeois se conforma en tout point aux consignes données par son seigneur. Écoutez ce qu'il fit. Il rentra aussitôt chez lui ; il confia à sa fille ce que son seigneur, Tristrant,

lui avait demandé et il lui fit savoir tout de suite quand il comptait revenir et ce qu'elle devrait faire à ce moment-là. Il lui donna l'ordre le plus formel de ne rien en dire. Puis il partit, se rendit le plus vite qu'il put auprès de la reine, à qui il transmit en secret le message de Tristrant. Lorsqu'elle vit l'anneau, elle abandonna époux et royaume, elle renonça aussi à son trésor, à sa garde-robe et à tout ce qu'elle pouvait posséder, et elle partit avec le marchand sans rien emporter d'autre que ce qui était nécessaire à la préparation des remèdes. De cela, elle ne voulait pas se séparer, cela, elle ne voulait pas le laisser derrière elle. On eut ainsi la preuve qu'elle agissait par amour sincère, puisqu'elle abandonnait à la demande de Tristrant son rang de reine, sans songer à le retrouver un jour. Lorsqu'elle pensa que son père allait bientôt arriver avec la dame, la fille du marchand guetta tous les jours sa venue sur le rivage ; elle voulait dire à Tristrant quelle voile son père avait fait hisser. Quelqu'un, je ne sais qui, rapporta la chose à l'épouse de Tristrant. Celle-ci ordonna alors à la jeune fille de lui dire, dès qu'elle saurait que son père arrivait, quelle voile celui-ci avait fait monter, mais de le cacher à Tristrant tant que son père ne serait pas là. Si elle agissait autrement, ajouta-t-elle, cela risquerait d'être néfaste à Tristrant. Lorsque la jeune fille parvint au rivage, elle vit au loin sur la mer une voile blanche comme neige. Elle se rendit aussitôt en ville et fit scrupuleusement, je crois, ce que la reine lui avait demandé. Elle n'osa pas ignorer cette prière, car il s'agissait en fait d'un ordre. Elle revint donc auprès de la dame et elle lui apprit que son père était de retour et que la voile était blanche. Lorsqu'elle le sut, la dame dit à Tristrant que son hôte était sur le point d'arriver. Le seigneur en fut tout heureux ; il se redressa et lui demanda, sans révéler le sens de sa question, si elle savait par hasard à quoi ressemblait la voile. Elle mentit du tout au tout, ce qu'elle regretta amèrement par la suite. Sans y mettre aucune perfidie, parlant par pure irréflexion, elle lui dit, sans que personne d'autre ne puisse l'entendre, que la voile n'était pas blanche. La nouvelle ne plut pas à Tristrant, et on put le constater : il reposa la tête sur le lit, ses membres se disloquèrent dans un grand craquement. C'est ainsi que le noble seigneur mourut en un instant.

Tristrant mort, sa femme, qui avait prononcé les mots qui lui avaient fait éclater le cœur, faillit succomber à la douleur. Elle se mit à crier sans retenue : « Ah ! malheur ! Quelle infortune que la mienne ! » Elle se rendait bien compte elle-

même qu'il était mort par sa faute. De grands cris s'élevèrent dans toute la ville. Tout le monde, grands ou petits, se mit à pleurer et à se lamenter. La reine [Isald, qui débarquait,] comprit qu'un drame s'était produit. Glacée d'épouvante, elle dit : « Malheur, malheur et malheur encore ! Tristrant est mort ! » Son teint ne s'altéra pas, pas plus qu'elle ne pleura. Voici ce qu'elle fit, tant la douleur lui déchirait le cœur : elle alla en silence vers le brancard sur lequel reposait le corps. L'épouse de Tristrant se tenait là tout près, pleurant et se lamentant. La reine lui dit : « Dame, veuillez reculer un peu et laissez-moi approcher. J'ai plus de raisons que vous de pleurer, croyez-moi ; je l'ai aimé plus que vous ne l'avez jamais fait. » Elle souleva le linceul et poussa un peu le corps de côté. Elle s'assit sur le brancard et ne dit plus un seul mot. Elle se coucha auprès de Tristrant et mourut elle aussi dans l'instant même. Au spectacle poignant de la mort de la reine, l'épouse de Tristrant, suivie par toute la population, se mit à pousser des plaintes déchirantes. Pour ne pas pleurer dans de telles circonstances il aurait fallu avoir le cœur bien endurci. Ce livre a été composé par messire Eilhart d'Oberg[1], qui a su nous conter la mort et la naissance de Tristrant, et tout ce qui lui arriva. Un autre prétendra peut-être que sa vie ne fut pas celle-là, et nous savons bien tous qu'il existe différentes versions de son histoire. Mais Eilhart peut invoquer des témoignages sûrs quand il affirme qu'il en fut réellement ainsi. Écoutez maintenant ce que fit l'épouse de Tristrant. Au comble de l'affliction, elle se frappait des poings et sanglotait. Puis elle ordonna de mettre les corps en bière avec tout le soin requis. Le roi Marck apprit au bout de peu de temps que Tristrant était mort, tout comme son épouse, la reine ; il apprit aussi ce qu'il en était de l'amour qui unissait Tristrant et Isald. On lui révéla à ce moment-là que c'était à cause d'un breuvage qu'ils s'aimaient aussi passionnément, de façon irrésistible. Marck déclara alors qu'il déplorerait à tout jamais de ne pas l'avoir su plus tôt, tandis qu'ils étaient encore en vie.

Tout à sa désolation, le roi Marck dit : « Dieu m'est témoin, j'aurais aimé pouvoir continuer à témoigner mon affection à la reine Isald, ainsi qu'à mon neveu Tristrant, de telle façon que celui-ci serait resté en permanence à mes côtés. Je regretterai toujours amèrement de l'avoir chassé. Mais il faut reconnaître aussi qu'ils ont agi follement en omettant de me dire qu'ils avaient bu le breuvage funeste qui a fait naître entre eux, contre leur gré, une passion aussi intense. Hélas !

noble reine et valeureux Tristrant, je vous remettrais en entière propriété ma terre, mes gens et tout mon royaume si cela pouvait vous rendre la vie ! » Le roi traversa alors la mer, en compagnie du messager qui l'avait prévenu. Il jura solennellement à plusieurs reprises qu'il n'avait jamais connu plus grand malheur. Reprenant la mer dans l'autre sens, il ramena les deux corps dans son pays. Je ne peux en dire plus ; tout ce que je sais, c'est que Tristrant et Isald furent enterrés dans la désolation, mais aussi avec de grands honneurs. Je puis vous l'affirmer, on les mit tous deux dans une même tombe. On dit à ce propos, et il m'a été assuré que c'est la vérité, que le roi fit planter un rosier à l'endroit où se trouvait la femme, et un cep de vigne là où était Tristrant. Les deux plantes s'entrelacèrent si étroitement — cela m'a été certifié — qu'il aurait été absolument impossible de les séparer, sinon en se résolvant à les briser. C'était là encore un effet de la force du philtre. Voilà, tout est écrit maintenant, pour ce que j'en sais, de l'histoire du hardi, du valeureux Tristrant.

GOTTFRIED DE STRASBOURG

TRISTAN ET ISOLDE

PROLOGUE[1]

Si l'on pensait autrement[2] qu'en bien à ce qui est source de bien pour tous les hommes, tout ce qui se fait de bien dans ce monde aurait été fait en pure perte.

Ce qu'un homme de bien fait de bonne foi, sans autre pensée que le bien du monde, ce serait une bien[3] mauvaise action de ne pas l'écouter avec de bons sentiments.

J'entends dénigrer très fort ce que pourtant on recherche avec empressement. On en dit pis que pendre, et pourtant on souhaite ce qu'on méprise.

Un homme se fait honneur en disant du bien de ce dont il ne voudrait être privé. Il peut en jouir à cœur joie du moment que cela a été créé pour son plaisir.

J'admire et j'estime celui qui sait faire la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal, qui reconnaît équitablement ma valeur et celle des autres.

C'est à bon droit qu'on doit louer l'art véritable, car gloire et louange lui donnent des ailes. Là où il reçoit son bouquet d'éloges, l'art fleurit, quel qu'il soit.

Rapidement tombe dans l'oubli ce qui est privé de louange et de gloire. Mais on trouve longtemps du plaisir à ce qui a sa part de célébrité et d'éloges.

Ils sont malheureusement par trop nombreux ceux qui trouvent mauvais ce qui est bon, et bon ce qui est mauvais. Ils ne contribuent pas au progrès, ils lui sont plutôt un frein.

Talent et juste critique qui ne fait pas de concessions se complètent harmonieusement. Mais si l'envie vient se loger entre eux, c'en est fini du talent, et de la critique.

Ah ! perfection, que tes sentiers sont étroits, que tes chemins sont semés de difficultés ! Heureux qui sur tes sentiers, sur tes chemins, s'entend à faire du chemin !

Si à un âge avancé je voulais passer mon temps sans rien faire, je n'aurais pas rempli ma mission ici-bas.

Mais j'ai entrepris une grande œuvre pour le plaisir du monde, pour la joie des nobles cœurs, des cœurs pour lesquels bat mon cœur, du monde en qui mon cœur sait lire. Le monde auquel je pense n'est pas celui de tous ces gens dont j'entends parler, qui sont incapables de supporter la moindre peine, qui veulent nager dans le plaisir et dans la joie. Ce monde-là, plaise à Dieu de le laisser en vie ! Non, mon œuvre ne s'adresse pas à ce monde-là, à cette vie-là : leur vie et la mienne font deux. C'est un autre monde qui occupe ma pensée, monde qui porte en un même cœur amertume délicieuse et heureux tourment, bonheur profond et détresse passionnée, vie bienheureuse et mort douloureuse, mort bienheureuse et vie de douleur. À cette vie-là, que ma vie soit vouée, ce monde-là doit aussi être le mien : avec lui je veux être perdu ou sauvé. Je suis resté avec lui jusqu'à ce jour et en lui j'ai vécu les jours qui m'ont initié et formé pour affronter les épreuves de la vie. C'est à ce monde, et à son plaisir, que je dédie le fruit de mon travail, afin que mon récit transforme à demi son profond tourment en douceur, et apaise sa détresse. Car avoir devant les yeux ce qui tient l'âme occupée libère une âme tourmentée, et c'est un remède aux tourments intérieurs. On s'accorde à accepter cette idée que, si un homme est accablé par les tourments de la passion, l'inaction ne fait que les multiplier. Si aux peines de cœur s'allie l'oisiveté, ces peines vont grandissant. Aussi est-ce un bon remède pour celui qui porte en son cœur les peines profondes et les tourments de la passion, que de chercher délibérément une occupation qui l'absorbe : ainsi son cœur trouvera le repos et ce sera pour lui un grand bienfait. Non que je conseille à un homme en quête d'une occupation plaisante d'en choisir une qui ne soit pas digne d'un amour sincère : un roman d'amour, voilà ce qu'il faut à un amoureux pour occuper son cœur et ses lèvres, et donner de la douceur au moment. Or il est une thèse souvent soutenue, et que je serais presque prêt à accepter : que plus une âme amoureuse est occupée de récits d'amour, plus ses tourments grandissent. Je m'y rangerais, si je ne trouvais pas un argument contraire : celui qui vit un profond amour, si fort que cet amour fasse souffrir son cœur, son cœur ne cesse d'en être

occupé. Plus l'âme profondément éprise brûle de son ardeur passionnée, plus elle aime. Il y a dans cette peine tant de douceur, ce mal fait un bien qui va si profond qu'un noble cœur ne voudrait pas s'en passer, dès l'instant où il se sent exalté par lui. Je le sais, aussi sûr que je suis sûr de mourir, j'en jure par mon expérience douloureuse : un amant bien né est amoureux des romans d'amour. Qui donc est en quête d'une histoire d'amour n'aille pas plus loin. Je satisferai son désir en contant l'histoire d'amants bien nés qui firent paraître une noble passion : un amant passionné, une amante passionnée, un homme, une femme, une femme, un homme, Tristan, Isolde, Isolde, Tristan.

Je le sais très bien, nombreux sont ceux qui ont donné lecture de romans de Tristan ; mais il n'en est guère qui aient lu sa véridique histoire.

Mais si je voulais prétendre ici que pas une des œuvres de ceux qui ont raconté son histoire ne m'a plu, je serais bien injuste. Je n'en ferai rien : ils ont bien dit ce qu'ils avaient à dire et qui était inspiré par un noble sentiment, pour mon bien et celui du monde. En vérité, ils ont agi avec les meilleures intentions, et ce qu'on fait avec de bonnes intentions est aussi bel et bon. Mais quand j'ai dit qu'ils n'ont pas fait les bonnes lectures, j'ai voulu dire ceci[1] : leur récit n'a pas suivi la droite voie, celle que nous enseigne Thomas de Bretagne, qui fut maître ès aventures, et qui avait lu dans les livres bretons la vie de tous les souverains et nous l'a fait connaître. Cette droite et vraie tradition qu'il nous rapporte sur Tristan, je me suis mis à la chercher avec ardeur dans les deux genres de livres, en langue romane et en langue latine, et je me suis donné beaucoup de peine pour que mon poème suive la bonne direction qu'il nous donne. Je fis ainsi maintes recherches, tant et si bien qu'enfin je lus dans un livre toute la version que Thomas nous donne de ces aventures. Ce que j'ai lu dans ce livre de cette histoire d'amour, je l'offre, par une libre décision, à tous les nobles cœurs, pour leur donner une occupation. C'est un bienfait que sa lecture. — Un bienfait ? Oui, profondément senti. Cette histoire fait aimer l'amour et ennoblit l'âme, elle affermit la loyauté et pare la vie de hautes qualités. Elle a l'art de donner de la valeur à une vie. Car entendre réciter, ou lire l'histoire d'un si noble attachement, rendra plus désirables encore, pour un homme loyal, la loyauté et d'autres nobles qualités. Amour, loyauté sincère, constance, honneur et autres valeurs ne paraissent jamais aussi

désirables que là où on conte un grand amour et dit les peines d'un grand tourment d'amour. Aimer est un tel don de la Fortune, une aspiration qui est la source de tels bienfaits que nul, s'il n'est passé par son école, ne conquerra mérite et estime. L'amour inspire de si hautes vies, et tant de hautes qualités viennent de lui : pourquoi, hélas ! tous les vivants n'aspirent-ils pas à un grand amour ? Pourquoi en vois-je si peu qui aspirent à porter dans leur cœur une grande passion pure pour un être aimé — et cela, simplement à cause des pauvres peines qui parfois sont au fond du cœur ? Pourquoi une âme noble ne souffrirait-elle pas volontiers un mal pour mille biens, une gêne pour mille joies ? Qui n'a pas connu les peines de l'amour, n'a pas connu non plus la douceur de l'amour. En amour, douceur et peine sont toujours inséparables. Ce n'est que lorsqu'on accueille l'une et l'autre qu'on conquiert gloire et louange, car sans elles on détruit sa propre vie. Ceux dont nous parle ce conte d'amour, s'ils n'avaient pas d'un même cœur, pour l'amour de l'amour, supporté des peines, et pour un grand bonheur des tourments passionnés, leurs noms et leurs aventures n'auraient pas fait les hautes destinées et les félicités de tant de nobles cœurs. Pour nous, aujourd'hui encore, c'est un plaisir que d'entendre conter, charmante et toujours neuve, l'histoire de leur profond et loyal attachement, de leur bonheur et de leurs peines, de leurs délices et de leur détresse. Ils ont beau être morts depuis longtemps, leur nom charmant continue de vivre, et leur mort vivra longtemps encore, à jamais, pour le bien de ce monde, et donnera la loyauté à qui aspire à la loyauté, la gloire à qui aspire à la gloire. Il en est ainsi que leur mort ne cessera d'être pour nous vivante et neuve. Car partout où l'on entendra lire l'histoire de leur attachement, de la perfection de leur loyal attachement, de leur grand bonheur, de leurs grandes souffrances :

Ce sera le pain de tous les nobles cœurs. Ainsi leur mort à tous deux restera vivante. Nous lirons leur vie, nous lirons leur mort, et ce nous sera plus doux que le pain.

Leur vie, leur mort seront notre pain. Ainsi vivra leur vie, ainsi vivra leur mort. Ainsi ils vivront, tout morts qu'ils soient, et leur mort sera le pain des vivants.

Et qui maintenant désire qu'on lui conte leur vie, leur mort, leurs joies, leurs peines, tienne prêts son cœur et ses oreilles : il aura tout ce qu'il désire.

I. RIVALIN ET BLANSCHEFLEUR

Il était jadis en Parménie[1], ai-je lu, un jeune seigneur qui, comme il est dit dans la véridique histoire de ses aventures, était par la naissance l'égal des rois, par ses possessions de rang princier. De plus, il était beau et bien fait de sa personne, généreux, puissant, loyal et hardi, et pour tous ceux qu'il avait le devoir de rendre heureux il fut toute sa vie un soleil dispensateur de joie. Pour tous il était un ravissement, pour la chevalerie un modèle, pour sa parentèle une gloire, pour son pays une espérance. Il ne lui manquait aucune des vertus qui doivent parer un seigneur. Une seule fausse note à cette perfection : c'est qu'il voulait voler trop loin sur les ailes de son propre cœur et ne faire que ce qui lui plaisait ; cela devait lui causer de grands tourments. Mais, hélas ! il en est ainsi et il en a toujours été ainsi : celui qui jouit tout ensemble de la jeunesse et de la toute-puissance ne se connaît pas de bornes ! Le pardon d'une offense — que pourtant bien des puissants pratiquent —, il l'ignorait absolument. Rendre le mal pour le mal, répondre à la force par la force, tel était son principe en toute occasion. Cependant cela ne peut durer éternellement quand on fait payer tout ce qui vous arrive au juste poids de l'empereur Charles[2]. Dieu le sait, dans ce genre de relations, l'homme doit savoir fermer les yeux sur bien des choses, faute de quoi il en aura fort à souffrir. Qui ne peut tolérer l'injure devra supporter injure pire encore, et c'est une habitude fatale. C'est ainsi qu'on a coutume d'attraper l'ours : celui-ci rend coup pour coup jusqu'à ce qu'il soit écrasé de coups. J'imagine que c'est ce qu'il advint de ce jeune seigneur, car trop souvent il cherchait à se venger, tant et si bien qu'en retour il lui arriva malheur. Mais ce qui causa sa perte ne fut pas la méchanceté, qui perd bien des gens : la raison en fut la jeunesse, sa compagne. Si dans la fleur de son jeune âge il combattit avec la fougue d'un jeune seigneur contre son propre bonheur, la faute en fut à l'insouciance de sa jeunesse qui fit fleurir l'outrecuidance en son cœur. Il agissait comme tous les jeunes gens qui pèsent peu les conséquences de leurs actes ; il n'avait pas d'yeux pour les soucis et vivait au jour le jour et se laissait vivre. Ayant à l'aube de sa vie commencé à briller telle l'étoile du matin et ayant ouvert en riant les yeux sur le monde, il s'imaginait — mais il en advint autrement —

que toujours il pourrait vivre ainsi et jouir des délices de la vie. Non! Sa vie — à peine commencée — fut prompte à s'éteindre; à peine, comme le soleil matinal, son bonheur en ce monde eut-il jeté ses premiers feux que déjà tomba un crépuscule brutal qui jusque-là lui avait été caché et qui éteignit son matin. Le nom de ce prince, le conte nous en instruit, son histoire nous le révèle: son nom véritable était Rivalin, son surnom Kanelangres. Beaucoup croient et affirment que le Lohnois[1] était la patrie de ce seigneur et qu'il en était le roi. Cependant Thomas, qui l'a lu dans le conte, nous assure qu'il était de Parménie et qu'il tenait une autre terre d'un duc nommé Morgan: celui-ci était breton, et c'était son seigneur légitime.

Après que le seigneur Rivalin[2] eut comme il convenait à son rang mené trois ans durant une vie de chevalier, après qu'il eut acquis parfaitement tout l'art de la chevalerie et les moyens de faire la guerre (car il avait tout à la fois terres, gens et biens) — fut-ce nécessité ou outrecuidance, je ne sais, mais c'est bien ce que dit son histoire —, il attaqua Morgan parce que, prétendit-il, celui-ci lui avait fait du tort. Il envahit son pays avec une forte armée et détruisit brutalement plusieurs de ses forteresses. Les villes durent se rendre et payer rançon pour les biens et la vie de leurs habitants, plus ou moins cher selon l'estime qu'elles leur portaient. De la sorte il amassa assez d'argent et de biens pour accroître tellement le nombre de ses chevaliers que partout où il entrait avec son armée, villes ou forteresses, il leur imposait sa volonté. Il subit cependant lui aussi de lourdes pertes et paya son entreprise de la vie de beaucoup d'hommes de valeur, car Morgan se défendait vaillamment: il lui livrait souvent bataille avec son armée et lui causait de grands dommages; pertes et gains, en effet, accompagnent guerre et chevalerie. Ainsi va la guerre: l'alternance des pertes et des gains, voilà ce qui fait progresser le commerce guerrier. J'imagine que Morgan lui rendit la pareille: il lui détruisit lui aussi villes et forteresses, lui ravit de temps à autre — et du mieux qu'il put — ses gens et ses biens. Cependant tout cela ne lui servit de rien, car Rivalin repoussait sans cesse ses assauts, lui infligeant de lourdes pertes. Il continua d'agir ainsi avec lui jusqu'à ce que Morgan ne pût plus se défendre. Il ne put trouver le salut qu'en se repliant sur ses forteresses les plus sûres et les plus solides auxquelles, tout aussitôt, Rivalin mit le siège, ne lui laissant aucun répit, lui livrant assaut sur assaut. Quand Morgan ten-

tait une sortie, Rivalin le repoussait jusqu'aux portes, devant lesquelles il organisait en grande pompe tournois et joutes chevaleresques. Ainsi Morgan subit un siège très dur, et il vit ses terres ravagées par le feu et les pillards si bien que finalement il offrit de négocier avec Rivalin, ce qu'il obtint à grand-peine ; pour finir il fut convenu d'une trêve d'un an, que selon les usages les deux hommes confirmèrent en échangeant otages et serments. Sur quoi, fier et le cœur joyeux, Rivalin retourna dans son pays avec ses compagnons. Il les récompensa avec prodigalité, si bien qu'ils rentrèrent chez eux satisfaits et proclamèrent sa gloire.

Très peu de temps après ces succès[1], Kanelangres[2] décida de repartir, cette fois pour son plaisir. De nouveau il s'équipa à grands frais comme tout seigneur qui recherche les honneurs. Richesses et provisions — de quoi vivre pendant toute une année — furent embarquées à bord d'un navire. Il avait souvent entendu vanter combien noble et courtois était Marke, le jeune roi de Cornouailles, dont la réputation allait croissant[3]. Il régnait à la fois sur la Cornouailles et l'Angleterre, mais seule la Cornouailles était son héritage. Quant à l'Angleterre, voici ce qu'il en était : il la possédait depuis l'invasion saxonne, lorsque les Bretons avaient été chassés de Galles et que les Saxons avaient occupé le pays. C'est ainsi que s'explique également le changement de nom du pays qui, appelé auparavant Bretagne, fut aussitôt dénommé Angleterre d'après les gens de Galles. Quand ceux-ci eurent conquis le pays et se le furent partagé, chacun voulut se proclamer roitelet et être son propre seigneur : ce fut leur perte à tous, car ils commencèrent à se battre et à s'entre-tuer si bien que pour finir ils se mirent eux et leurs terres sous la protection de Marke. Depuis ce jour ils le servirent si bien et avec tant de dévouement que nul royaume ne servit mieux un roi. L'histoire nous dit aussi que dans tous les pays voisins, où on connaissait son renom, Marke était honoré plus qu'aucun autre roi. C'est chez lui que Rivalin désirait se rendre, c'est chez lui qu'il pensait séjourner. Il désirait passer tout un an avec lui pour accroître son mérite à son contact, faire l'apprentissage des vertus chevaleresques et perfectionner ses manières. Son noble cœur lui disait ceci : en prenant connaissance des mœurs de pays étrangers il améliorerait les siennes propres et sa renommée en serait plus grande. C'est dans cette intention qu'il se mit en route. Il confia son pays et ses gens à son maréchal, un seigneur du pays, dont il avait éprouvé la

loyauté en tous temps; celui-ci avait nom Rual Tient-parole[1]. Rivalin donc prit la mer en emmenant avec lui seulement douze compagnons: cela lui parut suffisant pour l'escorter pendant le voyage. Lorsque, après une longue traversée, il arriva en vue de la Cornouailles, et que sur la mer il apprit que l'illustre Marke se trouvait à Tintagel, Rivalin y dirigea son navire et c'est là qu'il aborda. À sa grande joie, il y trouva Marke. Lui et ses compagnons vêtirent de somptueux vêtements, qui convenaient à leur rang. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour, le très noble Marke lui réserva, à lui et à sa suite, un accueil magnifique. Rivalin fut reçu avec plus d'honneurs et d'estime que nulle part ailleurs jusqu'alors. Cela lui fut très agréable et lui fit apprécier les usages de la cour. Souvent il pensait en lui-même: « En vérité, c'est Dieu en personne qui m'a conduit chez ces gens! La Fortune m'a été favorable: je trouve ici confirmé tout ce que j'ai entendu dire sur les hautes qualités de Marke, car sa façon de vivre est courtoise et parfaite. » Là-dessus il raconta à Marke ce qui l'avait amené à sa cour. Quand Marke eut entendu son histoire et ses intentions, il dit: « Soyez le bienvenu, au nom de Dieu! Vous pouvez disposer de ma personne, de mes biens, et de tout ce que je possède! »

Kanelangres[2] se plaisait à la cour, et la cour résonnait de ses louanges; il était estimé et aimé des puissants et des pauvres comme aucun étranger avant lui. Et c'était tout à fait justifié: le très noble Rivalin se montrait prévenant à l'égard de tous et savait être prêt en toute amitié à mettre au service d'autrui sa personne et ses biens. C'est ainsi qu'il vivait estimé de tous et paré de toutes les belles qualités que son esprit puisait dans la recherche quotidienne de l'excellence. La grande fête de Marke approchait. Marke avait fait de cette fête une solide institution. Par prière ou par contrainte il avait obtenu de tous les chevaliers du royaume d'Angleterre qu'ils vinssent sans hésiter une fois par an en Cornouailles. Les invités faisaient alors montre d'une grande splendeur. Ils étaient accompagnés de nombreuses dames charmantes. Cette année-là, il avait été arrêté, fixé et décidé que la grande fête durerait les quatre semaines de pleine floraison, depuis le début du doux mois de mai jusqu'à sa fin. Afin de permettre à tous de se voir les uns les autres, elle devait se dérouler sur une vaste prairie non loin de Tintagel, la plus belle qu'on ait jamais vue. Le doux, l'exquis printemps, avec un tendre empressement, avait mis tout son zèle à la parer. Tendres oiselets des bois,

qui doivent charmer l'oreille de leurs doux chants, fleurs, herbes, feuillages et arbres en fleurs — bref, tout ce qui est doux à l'œil et réjouit un cœur noble —, de tout cela la prairie était pleine en ce printemps. On trouvait là tout ce qu'on voulait qu'apporte le mois de mai : le chaud soleil, l'ombre fraîche, le tilleul près de la fontaine, les brises douces et légères offraient aux hôtes de Marke de quoi enchanter chacun d'entre eux. Les fleurs radieuses souriaient dans l'herbe couverte de rosée. L'ami de Mai, le vert gazon, avait revêtu un habit de fleurs d'été si ravissant qu'il se reflétait dans les yeux des hôtes de Marke. Les douces fleurs des arbres regardaient chacun en souriant si délicieusement que le cœur et l'âme tout entiers leur rendaient leur sourire en leur adressant en retour des regards étincelants. Le doux, le suave chant des oiseaux dont la beauté souvent réconforte et réjouit nos oreilles emplissait montagnes et vallées. Le bienheureux rossignol, le charmant, le merveilleux petit oiseau — puisse-t-il vivre toujours ! — chantait dans les arbres en fleurs avec une telle exubérance que son chant transportait de joie et d'allégresse bien de nobles cœurs.

La société[1], réjouie et d'humeur joyeuse, s'était installée sur l'herbe verte, chacun à sa fantaisie ; chacun campait selon son goût : les puissants somptueusement, les gens de cour avec un goût exquis ; ceux-ci sous la soie des tentes d'apparat et ceux-là parmi les fleurs ; d'aucuns se contentaient de l'abri du tilleul ; d'autres s'étaient construit des tonnelles avec des branches de feuillage vert. Ni les gens de la maison de Marke ni les invités n'avaient été logés d'aussi ravissante façon qu'ici sur la prairie. On y trouvait également en abondance des vivres et des vêtements élégants, comme c'est l'usage lors de grandes fêtes : chacun s'en était pourvu à profusion. De surcroît, Marke avait, avec une grande prodigalité, pris ses dispositions pour que tous pussent vivre une vie de faste et de plaisir. Quand la fête de Marke commença, chacun put satisfaire pleinement sa curiosité, les occasions ne manquaient pas. On voyait là ce qu'on voulait voir : les uns étaient venus pour regarder les dames, les autres pour voir danser ; les uns assistaient au tournoi, les autres à la joute. Quoi qu'on désirât, on le trouvait en abondance, car tous ceux qui étaient venus à la fête dans la plus belle fleur de leur jeunesse rivalisaient d'ardeur dans la recherche des plaisirs. Même si le noble, le courtois, le fier Marke avait dans le cercle de ses hôtes bien des dames d'une exquise beauté, il possédait lui-même en la

personne de Blanschefleur, sa sœur, une rare merveille de beauté féminine, une jeune fille si ravissante que jamais on ne vit, ni là ni ailleurs, femme plus belle. On dit de sa beauté que jamais homme n'avait pu la contempler, fasciné, sans ensuite aspirer encore plus ardemment à la prouesse et à l'amour.

La vue de Blanschefleur rendait sur la lande bien des hommes audacieux et gais, exaltait bien des nobles cœurs. Pourtant il y avait là sur la prairie bien d'autres belles femmes dont chacune — par sa beauté — aurait pu être une grande reine. Chez tous les chevaliers qui se trouvaient là elles suscitaient joie et entrain et elles réjouissaient bien des cœurs. C'est alors que les gens de la cour et les invités engagèrent le tournoi ; les plus nobles et les plus valeureux arrivaient à cheval de toutes parts. Le noble Marke était présent lui aussi, ainsi que son compagnon Rivalin, sans compter les gens de sa cour. Tous étaient soucieux de se distinguer au combat pour qu'on admirât et louât leurs hauts faits. On voyait là des chevaux soigneusement caparaçonnés de soie ou de brocart. Il y avait là des couvertures blanches comme neige, jaunes, brunes, mais aussi rouges, vertes et bleues. Ailleurs il y en avait d'autres : si celles-ci étaient tissées en soie fine, celles-là étaient diversement taillées, diaprées et bigarrées, ornées de différentes façons. Les chevaliers eux aussi portaient des vêtements taillés et fendus avec une rare élégance. Même le printemps voulait montrer qu'il souhaitait favoriser la fête de Marke, car on voyait dans l'assemblée de ravissantes couronnes de fleurs qu'il lui avait apportées en cadeau.

Par cette superbe journée[1] de printemps s'engagea un tournoi non moins superbe : les groupes de chevaliers s'entremêlaient en un tourbillon bigarré ; par un mouvement de flux et de reflux ils se retrouvèrent finalement là où était assise la noble Blanschefleur — une merveille de beauté sur cette terre —, en compagnie de nombreuses autres belles dames, pour assister au tournoi. Les jouteurs chevauchaient de si splendide et de si magnifique façon que bien des yeux avaient plaisir à les regarder. Mais quelques prouesses qu'on fît là, c'était le courtois Rivalin — quoi d'étonnant en vérité ? — qui sur la lice ce jour-là l'emportait absolument sur tous les autres. Les dames étaient nombreuses à le suivre du regard, déclarant que dans toute la troupe nul n'était aussi habile à chevaucher selon les règles du code chevaleresque, et elles ne tarissaient pas d'éloges sur lui : « Voyez, disaient-elles, ce jouvenceau est un homme béni du ciel ! Comme il réussit

divinement tout ce qu'il entreprend ! Comme il est beau et élégant ! Comme ses jambes impériales sont bien proportionnées ! Voyez comme son bouclier le couvre toujours au bon endroit, tout contre lui ! Sa main est faite pour la lance ! Comme tous ses vêtements lui vont bien ! Comme il porte fièrement la tête et comme sa chevelure est belle ! Comme chacun de ses mouvements est gracieux ! Quelle divine prestance ! Bienheureuse la femme qui gagnera son amour ! » La noble Blanschefleur entendait bien tous ces propos. Quelque éloge qu'eussent fait de lui les autres dames, en son cœur elle avait plus d'admiration encore pour lui. Il captivait toutes ses pensées ; il était entré dans son cœur sur lequel il régnait désormais. Dans le royaume de son cœur il portait sans conteste le sceptre et la couronne. Cependant elle dissimula ces sentiments au fond d'elle-même et pudiquement les tint secrets.

Lorsque le tournoi eut prit fin, les chevaliers se dispersèrent, et chacun tourna ses pas là où sa fantaisie le conduisait. Il advint alors par hasard que Rivalin se dirigea vers le lieu où Blanschefleur, la belle, était assise. Il poussa vivement son cheval plus près d'elle et, en la regardant dans les yeux, il la salua aimablement : « Ah ! Dieu vous sauve, belle ! — Merci ! » dit la jeune fille[1]. Et elle ajouta en rougissant : « Puisse Dieu tout-puissant, qui réjouit tous les cœurs, combler le vôtre de présents. Soyez le bienvenu ! Cependant je ne renonce pas au droit de vous demander raison d'une certaine chose ! — Ah ! douce dame, que vous ai-je fait ? » répondit le courtois Rivalin. Elle dit : « Par un mien ami, le meilleur que j'eus jamais, vous m'avez causé de l'affliction. » « Seigneur, pensa-t-il en lui-même, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'ai-je bien pu faire pour perdre sa faveur ? Qu'a-t-elle donc à me reprocher ? » Il finit par croire que pendant le tournoi il avait sans le savoir blessé un de ses parents et que c'était là la raison de son chagrin et de sa colère. Oh non ! l'ami dont elle faisait mention, c'était son cœur qui la faisait souffrir à cause de lui ! C'était l'ami dont elle parlait. Mais cela, il ne put évidemment pas le soupçonner. Alors il dit avec son amabilité coutumière : « Belle dame, je ne voudrais pas que vous soyez fâchée ou irritée contre moi. Car, si ce que vous me dites est vrai, prononcez vous-même votre jugement contre moi : je ferai tout ce que vous ordonnerez. » La douce dame dit : « Je ne vous hais pas trop à cause de cette histoire, mais je ne vous aime pas non plus pour cela. Sachez seulement une chose : je vous mettrai

de nouveau à l'épreuve afin de voir comment vous entendez réparer le mal que vous m'avez fait. »

Alors[1] il s'inclina pour s'en aller. Mais la belle soupira en secret après lui et dit du fond du cœur : « Ah ! cher ami, Dieu vous bénisse ! » Désormais ils se mirent à penser constamment l'un à l'autre. Kanelangres s'éloigna, plongé dans de profondes réflexions. Il se demanda longuement comment il avait pu importuner Blanschefleur et ce que signifiaient ses propos. Il se remémora son salut, ses paroles, son soupir, sa bénédiction, toute son attitude. Tout cela, il chercha à l'interpréter, tant et si bien que son soupir et sa douce bénédiction finirent par lui montrer le chemin de l'amour. Et il eut bientôt la conviction qu'un tel comportement avait pour unique cause l'amour. Aussitôt ses pensées s'embrasèrent elles aussi et retournèrent auprès de Blanschefleur : elles la saisirent et, sans tarder, la ramenèrent à Rivalin pour la couronner dans le royaume de son cœur comme sa reine. Oui, Blanschefleur et Rivalin, le roi et la douce reine, firent équitablement l'échange du royaume de leur cœur : elle offrit le sien à Rivalin, en retour il lui donna le sien, et pourtant aucun des deux ne savait ce qui se passait dans le cœur de l'autre. D'un accord unanime ils s'étaient déjà tous deux liés étroitement l'un à l'autre dans leurs pensées, et c'est ainsi que Rivalin expia ce qu'il avait fait : Blanschefleur lui causa les mêmes peines de cœur que celles qu'elle endurait pour lui. Pourtant Rivalin ne savait pas encore avec certitude ce que signifiaient les paroles qu'elle lui avait dites — haine, ou amour ? C'est ainsi que son esprit était dans le doute : Rivalin penchait dans ses pensées tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Tantôt il voulait la fuir et tantôt il ne pensait qu'à aller la retrouver ; tant et si bien qu'il se trouva tellement pris dans les rets de ses méditations qu'il lui fut impossible de s'en échapper.

Rivalin, plongé dans ses pensées, prouvait par son propre exemple qu'un cœur qui aime se comporte exactement comme un oiseau libre qui, usant de sa liberté, se pose sur la branche couverte de glu. Quand il sent la glu et qu'il veut s'envoler pour fuir, il reste collé par les pattes. Il bat des ailes et veut prendre son vol, cependant où qu'il touche la branche (si légèrement soit-il), il s'englue plus encore et demeure captif. Alors il bat des ailes de toutes ses forces et tourne et vire et s'agite jusqu'à ce que finalement il succombe dans ce combat mené contre lui-même et reste englué sur la branche. C'est exactement ainsi que se comporte un cœur libre : quand il est

saisi par le désir d'amour et que l'amour — accomplissant ses tours — le prend dans les filets des tourments amoureux, l'amant veut recouvrer sa liberté ; cependant la douceur de l'amour, comme la glu, le tire vers le bas. Il s'y empêtre, pour finir, si profondément qu'il ne sait plus comment s'en arracher. Tel était Rivalin, que son désir et la reine de son cœur empêtraient dans les filets de l'amour. Cependant son trouble l'avait mis dans un singulier embarras, car il ne savait pas si Blanschefleur était bien ou mal disposée à son égard. L'aimait-elle ? Le haïssait-elle ? Il l'ignorait. Devait-il espérer ou désespérer ? Devait-il rester ou fuir ? Espoir et désespoir le tiraillaient dans tous les sens. L'espoir lui parlait d'amour, le désespoir de haine. Ce conflit ne lui permettait pas d'y voir clair, de conclure à la haine ou à l'amour. Ainsi ses réflexions balançaient comme un navire devant un port peu sûr : l'espoir le rapprochait du rivage, le désespoir l'en écartait. Il ne trouvait de stabilité ni dans l'un ni dans l'autre. Ils n'étaient jamais à l'unisson. Le désespoir venait à lui et lui disait que sa Blanschefleur lui était hostile, alors il chancelait et voulait fuir. Tout aussitôt venait l'espoir, qui lui parlait de son amour et d'une douce promesse, si bien qu'il lui fallait rester. Dans ce conflit il ne trouvait pas d'issue. Il avait beau faire des efforts pour s'échapper, l'amour l'obligeait à revenir. Il avait beau chercher à fuir, l'amour le tirait en arrière. C'est ainsi que l'amour se joua de lui jusqu'au moment où l'espoir remporta la victoire et chassa le désespoir. Rivalin finit par se convaincre que sa Blanschefleur l'aimait. Dès lors son cœur et toutes ses pensées se tournèrent à l'unisson vers elle : tout obstacle avait disparu.

Maintenant[1] que le doux amour avait soumis son cœur et son esprit à sa volonté, Rivalin était encore loin de soupçonner que le véritable amour est toujours accompagné d'un grand tourment. Il commença par se remémorer dans le détail sa conversation avec Blanschefleur. Il vit ses cheveux, son front, ses tempes, ses joues aussi, sa bouche et son menton et, pour finir, ses yeux où brillait l'éclat d'un matin de Pâques. C'est alors que surgit l'amour vrai, le véritable incendiaire, qui alluma le feu du désir amoureux, le feu qui embrasa son cœur, si bien que dans un éclair il dut apprendre à ses dépens ce qu'étaient les tourments profonds et la peine d'amour. Une autre vie commença pour lui, une nouvelle vie lui était donnée, qui transforma totalement ses pensées et ses habitudes. Il devint un tout autre homme, car tout ce qu'il entre-

prenait semblait incompréhensible, comme s'il était frappé de cécité. Si auparavant il était ouvert de tout son être à ce qui se passait autour de lui, il semblait maintenant distrait, renfermé et cela de son plein gré. Sa vie prenait mauvaise tournure : il ne riait plus jamais de bon cœur, comme il en avait eu l'habitude. Il se laissait vivre, silencieux et morose, replié sur lui-même. Toute sa gaieté avait cédé la place à l'angoisse d'amour.

Le mal d'amour[1] qu'il connaissait n'épargna pas non plus Blanschefleur amoureuse. Les souffrances qu'elle infligeait, elle les ressentait elle-même. L'amour despotique s'était emparé de tous ses sentiments avec un peu trop d'impétuosité et lui avait ravi, ce faisant, la plus grande part de son équilibre. Contrairement à son habitude, elle n'était plus, dans son comportement, en accord avec elle-même ni avec le monde. Les divertissements qui auparavant l'enchantaient, tout ce qui auparavant l'amusait, tout cela n'était plus de son goût. Tout son être était marqué par la détresse qui brûlait au fond de son cœur. Pourtant, malgré tous les tourments d'amour qu'elle endurait, elle continuait d'ignorer la raison de sa souffrance. Jamais auparavant elle n'avait connu pareille douleur, et pareil chagrin n'avait jamais pénétré en son cœur. Maintes et maintes fois elle se disait en elle-même : « Ô Seigneur Dieu, quelle vie est la mienne ? J'ai pourtant vu bien des hommes, et nul ne m'a jamais fait souffrir. Or, depuis que j'ai aperçu cet homme, mon pauvre cœur n'est plus aussi libre ni aussi gai qu'auparavant. Pour l'avoir seulement regardé, voici que je suis envahie d'une profonde douleur. Mon cœur, qui n'a jamais connu la souffrance, en est tout blessé. Mon âme et mon corps en sont tout transformés. Si ce qui m'arrive advient à toutes les femmes qui l'entendent ou le voient, et si cela tient à sa nature, on a gaspillé en cet homme une grande beauté, car il fait tort à autrui. Mais si cette étrange transformation et ce singulier tourment provenaient de quelque tour de magie qu'il aurait appris, mieux vaudrait qu'il fût mort et que jamais femme ne posât plus son regard sur lui. Par Dieu, quelle souffrance et quels maux j'endure à cause de lui ! Pourtant jamais en vérité je ne l'ai regardé, ni lui ni un autre homme, avec des yeux hostiles ; jamais non plus je n'ai conçu de haine. Quel crime ai-je donc commis pour que me fasse souffrir un homme que je regarde d'un œil amical ?

« Mais que reprocher à cet homme valeureux ? Il est peut-être innocent. Si à cause de lui je dois maintenant souffrir en

mon cœur une vive douleur, Dieu le sait, c'est à mon propre cœur surtout que je le dois. J'ai vu bien des hommes en même temps que lui ; est-ce sa faute si c'est lui seul qu'entre tous les autres j'ai distingué ? J'ai entendu tant de nobles dames vanter si haut la beauté impériale de cet homme et ses hauts faits chevaleresques que sa louange volait de l'une à l'autre telle une balle. J'ai entendu vanter sa gloire et vu de mes propres yeux les hautes qualités qu'on lui attribuait ; c'est ainsi que je recueillais en mon cœur tout ce qu'on louait en lui. Oui, c'est de cela que mon esprit s'affola, voilà pourquoi mon cœur se fixa sur lui. En vérité, voilà ce qui m'aveugla, voilà le charme qui a bouleversé mon être de fond en comble. Il ne m'a fait aucun mal — le cher homme, dont je me plains et que je dénonce et accuse. Non, c'est mon propre cœur insensé et excessif, c'est lui qui me fait souffrir, c'est lui qui cause ma ruine. Il veut et veut trop, il veut justement ce qu'au fond il ne devrait pas vouloir, s'il songeait à ce qu'ordonnent bienséance et honnêteté. Pourtant, dans son obstination, il ne veut rien d'autre que cet homme béni du ciel auquel il s'est attaché si subitement et auquel il ne veut plus renoncer. Par Dieu, je crois bien (quoique je me demande si j'ai le droit de le dire, si je ne devrais pas en rougir, moi qui suis une jeune fille), je crois que cette profonde douleur que je porte en mon cœur à cause de lui, c'est l'amour qui la fait naître, rien que l'amour. Je m'en aperçois au désir que j'ai d'être constamment auprès de lui. En effet, de quelque manière qu'on l'interprète, un sentiment grandit en moi qui a trait à lui et à l'amour. Oui, tout ce que toute ma vie j'ai entendu conter de l'amour et des femmes qui aiment vraiment est exact : mon cœur en est plein. La douce peine de cœur qui tourmente tant de nobles cœurs par d'exquises souffrances, voici qu'elle est dans mon cœur. »

Quand[1] la belle, la noble jeune fille eut lu dans son cœur toute la vérité sur son amour, quand — comme tous les amoureux — elle eut reconnu que seul Rivalin était destiné à être la joie de son cœur, son plus grand espoir, sa plus belle vie, elle se mit à le chercher des yeux, chaque fois que l'occasion se présentait. Quand la bienséance ne l'interdisait pas elle le saluait en grand secret de ses yeux ardents. Ses regards pleins de désir se posaient si souvent sur lui, si longuement, si amoureusement qu'ils ne purent plus échapper à l'homme amoureux, son ami. Aussitôt son amour et l'espoir qu'il avait mis en elle se mirent à grandir. Sa passion s'embrasa si fort

que dès lors il rendit à la douce jeune fille des regards encore plus hardis et plus tendres qu'auparavant. Dès qu'il le pouvait, il la saluait d'un regard. Lorsque la belle se fut aperçue qu'il l'aimait comme elle l'aimait, son plus grand tourment s'envola. En effet, auparavant elle s'imaginait qu'elle lui était indifférente. Maintenant elle savait que ses sentiments pour elle étaient tendres et profonds comme doivent l'être les sentiments de l'aimé pour l'aimée. Comme il remarqua aussi sa tendre inclination pour lui, leur amour à tous deux s'enflamma plus violemment encore. Désormais ils s'aimèrent et s'adorèrent l'un l'autre de tout leur cœur. Il leur advint exactement ce que dit le proverbe : là où l'amour trouve l'amour dans les yeux de l'autre, les feux de l'amour brûlent d'une flamme éblouissante.

Après[1] que la grande fête eut pris fin et que tous les seigneurs se furent dispersés, le roi Marke reçut une fâcheuse nouvelle : un roi — l'un de ses ennemis — avait envahi son pays avec une telle armée, de telles forces que, s'il ne le repoussait pas au plus vite, il détruirait tout ce qu'il pourrait atteindre. Aussitôt Marke convoqua une grande armée et l'affronta avec des troupes importantes. Il vainquit ses ennemis dans un combat. Beaucoup d'hommes y furent tués, beaucoup furent faits prisonniers ; il avait bien de la chance, celui qui avait pu prendre la fuite ou s'en tirer sain et sauf. Dans cette bataille Rivalin fut grièvement blessé d'un coup de lance ; la pointe lui transperça le flanc. Il semblait perdu, et c'est avec de profondes lamentations que ses compagnons de combat le ramenèrent chez lui à Tintagel et le couchèrent mourant sur un lit. Aussitôt la nouvelle se répandit que Kanelangres avait été grièvement blessé pendant la bataille. Alors, à la cour et dans tout le pays, s'élevèrent plaintes et lamentations, car tous ceux qui le connaissaient et l'estimaient furent bouleversés par son malheur. Ils regrettaient que sa prouesse, sa beauté, sa tendre jeunesse et ses hautes et nobles qualités, si prisées, dussent disparaître si vite avec lui et prendre fin si prématurément. Son ami surtout, le roi Marke, se lamenta si fort sur lui que jamais encore dans sa vie il n'avait exhalé de plaintes aussi déchirantes à propos d'un homme. Nombreuses furent les nobles dames qui pleurèrent Rivalin, et que son sort affligea. Tous ceux qui auparavant l'avaient vu déplorèrent son infortune. Mais quel que fût le chagrin que leur causait à tous son infortune, il n'était pas comparable au désespoir de Blanschefleur. La noble, la cour-

toise, la pure Blanschefleur, avec toute la constance de son attachement, pleura et se lamenta, le cœur brisé, sur les tourments de son bien-aimé. Quand elle était toute seule, elle pouvait librement épancher ses larmes et sa douleur ; dans de tels instants elle portait la main contre elle-même : mille et mille fois elle se frappait là et seulement là où était son tourment ; là où était son cœur, c'est là que la belle portait ses coups. C'est ainsi que la très douce torturait son jeune, son beau, son adorable corps dans des accès de désespoir tels qu'elle aurait préféré toute autre mort à celle causée par l'amour. Pour finir elle serait certainement morte de chagrin, mais cependant un espoir la réconfortait et une ferme conviction la soutenait : elle voulait absolument le revoir encore une fois, peu importait comment. Et une fois qu'elle l'aurait revu, elle serait prête à supporter tout ce qui lui arriverait ensuite. L'espérance la maintenait en vie si bien qu'elle recouvra son sang-froid. Elle réfléchit comment elle pourrait le revoir encore une fois afin d'apaiser son tourment.

C'est alors qu'elle eut l'idée d'avoir recours à l'une de ses nourrices qui en tout temps et en tous lieux l'avait eue sous sa garde, qui avait été chargée de son éducation et de son instruction. Elle la prit à part et se rendit avec elle en un endroit où elles pouvaient être seules. Elle lui confia son chagrin comme le font toutes celles qui connaissent une souffrance telle que celle qui la frappait : ses yeux débordèrent et des larmes brûlantes roulèrent, drues, abondantes, sur ses joues claires. Puis elle joignit les deux mains et les tendit en un geste suppliant : « Malheur à moi, malheur ! » dit-elle. Et elle répéta : « Malheur à moi, malheur ! Ah ! très chère nourrice, témoigne-moi de nouveau le dévouement que si souvent tu m'as montré ! Et puisque tu es si bonne que tout mon bonheur et tout mon salut dépendent uniquement de ton aide, j'en appelle à ta bonté et te confie ce qui tourmente mon cœur : si tu ne m'aides pas, je mourrai ! — Dites-moi, dame, la raison de votre détresse, de vos plaintes ! — Oh ! mon amie, oserai-je jamais le dire ? — Parlez, chère maîtresse, sans crainte ! — Cet homme voué à la mort, Rivalin de Parménie, est en train de me tuer ! Je voudrais le voir encore une fois, si c'était possible et si je savais comment parvenir jusqu'à lui, avant qu'il ne meure tout à fait, car malheureusement il est perdu. Si tu peux m'aider à le voir, je comblerai tous tes vœux aussi longtemps que je vivrai. »

La nourrice[1] réfléchit : « En quoi cela peut-il me nuire si j'exauce sa prière ? Cet homme à demi mort mourra demain ou peut-être même aujourd'hui. Mais moi, si j'accepte, j'aurai sauvé la vie et l'honneur de ma dame, et à l'avenir elle m'aimera plus que toutes les autres femmes. » « Chère maîtresse, dit-elle, chère amie, je suis profondément touchée par votre souffrance. S'il est en mon pouvoir d'écarter de vous ce qui vous tourmente, je le ferai, n'en doutez point. Je vais d'abord descendre moi-même auprès de lui voir si la situation est favorable, et je reviendrai aussitôt. Je veux regarder où et comment il est couché, et qui est auprès de lui. » C'est ainsi que la nourrice se rendit auprès de Rivalin, feignant de déplorer ses souffrances. Mais en secret elle lui dit que sa dame voulait le voir, s'il permettait que cela se fît en tout bien et en tout honneur. Là-dessus elle le quitta et apporta à Blanschefleur la bonne nouvelle. Elle habilla la jeune fille en pauvre mendiante, dissimulant son beau visage sous des voiles épais. Puis elle prit sa maîtresse par la main et la conduisit jusqu'à Rivalin. Dans l'intervalle celui-ci avait fait sortir tous les siens un par un et était resté seul. Il leur avait dit qu'il avait besoin de repos. La nourrice déclara, quant à elle, qu'elle amenait une femme médecin si bien qu'on la laissa entrer chez le malade. « Maintenant, dame, murmura-t-elle, allez auprès de lui ! » Et elle poussa le verrou. La belle alla jusqu'à Rivalin et, le regardant dans les yeux, elle dit : « Ah ! aujourd'hui, et pour toujours, hélas ! Pourquoi suis-je née, dès lors que tous mes espoirs se sont envolés ! »

Rivalin[2] inclina la tête de façon presque imperceptible, comme peut le faire un mourant. Mais elle n'y prêta pas attention ; elle n'avait pas d'yeux pour cela, elle était assise là, le regard vide. Puis elle posa sa joue contre celle de Rivalin. À cet instant la joie et la peine tout à la fois lui ravirent la conscience si bien qu'elle resta couchée inanimée auprès de lui. Ses lèvres roses pâlirent ; son teint frais, éclatant, qui d'habitude parait son visage, se flétrit. Dans ses yeux clairs le jour devint sombre et noir comme la nuit. Elle resta ainsi, pâmée et sans connaissance, un bon moment à son côté, sa joue tout contre la joue de Rivalin, comme si elle était morte. Quand, revenant de son évanouissement, elle reprit ses esprits, elle serra son ami dans ses bras et, posant tendrement sa bouche sur sa bouche, elle lui donna, en très peu de temps, cent mille baisers tant et si bien que ses lèvres brûlantes d'amour enflammèrent les sens de Rivalin et lui donnèrent une

nouvelle force. La bouche de l'aimée lui rendit la joie d'aimer, la bouche de l'aimée lui rendit la force d'aimer, si bien que l'homme en apparence voué à la mort pressa la merveilleuse femme ardemment et étroitement dans ses bras. Peu après, leur désir amoureux s'accomplit, si bien que la belle et douce jeune femme reçut un enfant de Rivalin. Certes, il sembla que la femme et l'amour avaient scellé la mort de Rivalin — et, si Dieu ne lui était venu en aide, il n'aurait jamais pu demeurer en vie ; il resta donc en vie, car telle était la volonté divine.

C'est ainsi que Rivalin[1] se rétablit, et la belle Blanschefleur fut délivrée du tourment qui rongeait son cœur ; cependant un autre tourment vint l'accabler : elle s'était délivrée d'une grande peine auprès de cet homme — mais elle repartit avec une peine plus grande : elle laissa là ses tourments amoureux — et elle emporta avec elle la mort. Avec l'amour elle laissa la détresse, avec l'enfant elle reçut la mort. Cependant, de quelque manière qu'en cette heure elle eût recouvré la santé, de quelque façon qu'elle eût été par lui délivrée et accablée, pour son bien et pour sa perte, son cœur était plein de bonheur de l'amour comblé et de l'image du bien-aimé. Elle ignorait tout de l'enfant qu'elle portait et de sa mort toute proche, mais l'amour et le bien-aimé, elle les connaissait, et il en était d'elle comme de tout être qui aime. Son cœur, ses pensées et son désir étaient tournés vers le seul Rivalin, et lui en retour ne pensait qu'à elle et à son amour. Tous deux n'avaient dans leurs cœurs qu'une seule joie et qu'un seul désir : ainsi il était elle, et elle était lui, il était à elle, elle était à lui, ici Blanschefleur, là Rivalin, ici Rivalin, là Blanschefleur[2] — ils n'étaient qu'un, loyal amour[3]. Leurs deux vies n'étaient qu'une : ils étaient heureux l'un avec l'autre, et tous deux étaient toujours soucieux d'offrir à l'autre bonheur et joie. Et chaque fois qu'ils se rencontraient en cachette et se retrouvaient, leur joie en ce monde était parfaite. Tous deux connaissaient un bonheur sans mélange si bien qu'ils n'auraient donné cette vie pour nul royaume[4]. Cependant ce bonheur fut de courte durée. Dès le printemps de leur amour, alors que tous deux étaient au comble du bonheur comme jamais auparavant, une fâcheuse nouvelle parvint à Rivalin : Morgan son ennemi avait rassemblé une grande armée pour lui faire la guerre ! À cette nouvelle un navire fut aussitôt équipé pour Rivalin, et tous ses biens furent portés à bord ; vivres et chevaux, tout cela fut bientôt apprêté pour le voyage.

Quand[1] la belle Blanschefleur apprit que son ami devait partir, sa souffrance recommença pour de bon. De nouveau le tourment de son cœur fit qu'elle perdit le sens. Son teint devint celui d'une morte, et de ses lèvres ne s'échappait que ce mot pitoyable : « Hélas ! » Elle ne prononçait que ce mot et rien d'autre. Et elle répéta un bon moment : « Hélas ! Oh ! hélas ! Hélas ! amour ! Hélas ! ami ! Quels tourments m'assaillent à cause de vous ! Amour, malheur du monde, bien brève est la joie que tu donnes ! Comme tu es versatile ! Qu'aime donc le monde en toi ? Je le vois bien, tu le récompenses comme le fait un maître en fourberie ! En vérité, ta fin n'est pas aussi heureuse que tu le fais croire aux hommes ! Tu les attires par une brève joie et tu les précipites ensuite dans un long malheur. Ton ensorceleuse fourberie, qui promet en apparence tant de bonheur, trompe tout ce qui vit : j'en suis la preuve évidente, car ce qui devait faire ma joie ne m'a apporté que tourments mortels et atroces blessures. Mon bien-aimé s'en va et m'abandonne ici ! » Tandis que Blanschefleur se lamentait ainsi, son ami Rivalin entra, le cœur en pleurs, pour lui faire ses adieux. « Dame, dit-il, donnez-moi votre congé, il me faut rentrer en mon pays. Dieu vous garde, belle dame ! Je vous souhaite bonheur et bonne santé. » À ces mots, de douleur elle perdit une nouvelle fois le sens ; elle tomba évanouie, comme morte, dans les bras de sa nourrice. Quand son loyal compagnon d'infortune en amour vit la détresse infinie de sa bien-aimée, il fut lui aussi terrassé par la douleur de la séparation. Il partageait avec elle, au plus profond de son cœur, ses tourments d'amour. Son visage devint blême, toute sa force sembla l'abandonner. En proie au désespoir il s'assit tristement et attendit dans l'angoisse qu'elle recouvrât ses forces. Puis il prit la malheureuse tendrement dans ses bras et la serra bien fort contre lui. Il lui baisa mille et mille fois les joues, la bouche, les yeux, et il la caressa de mille façons jusqu'à ce qu'elle reprît ses esprits et pût finalement se redresser d'elle-même.

Quand Blanschefleur, revenue à elle, vit de nouveau son ami devant elle, elle posa sur lui un regard douloureux : « Ah ! dit-elle, mon bien-aimé, que d'atroces souffrances vous m'avez fait subir ! Depuis que je vous ai vu, j'endure par vous, par votre faute, de grands tourments en mon cœur. Si, avec votre permission, j'osais tout vous dire, vous me traiteriez sans doute avec un peu plus de gentillesse. Vous m'avez, mon seigneur et mon bien-aimé, causé bien du mal, mais

avant tout trois douleurs, inéluctables, mortelles. La première est que je porte un enfant. Si Dieu ne me vient pas en aide, je ne survivrai pas à sa naissance. La seconde est pire encore: quand mon frère et mon roi aura vu en moi cette infortune qui en même temps le couvre de honte, il me fera dans sa colère mettre à mort de façon infamante. Mais pire encore que la mort est la troisième, la pire des épreuves: même si mon frère me fait grâce et me laisse la vie, je suis certaine que, pour me punir, il me déshéritera et me privera de mes biens et de mon honneur. Alors il me faudra vivre à jamais dans le discrédit et dans la honte. De plus, je devrai élever mon petit enfant, bien que son père soit vivant, sans le secours d'un père. Et cependant je ne me plaindrais pas si je pouvais être seule à souffrir le déshonneur, si je pouvais affranchir et libérer ma très noble famille et aussi le roi, mon frère, du scandale et de ma personne, pour qu'ils demeurent sans tache. Mais si tous ceux qui le savent répandent la nouvelle que j'ai eu un enfant bâtard, la Cornouailles et l'Angleterre, les deux royaumes, seront couverts publiquement d'opprobre. Ô malheur, plutôt que de vivre le jour où on me montrera du doigt pour avoir discrédité et humilié deux pays, je préférerais être morte! Seigneur, poursuivit-elle, voilà mon supplice, voilà le constant tourment de mon cœur, qui chaque jour à nouveau me fait souffrir, vivante encore, les affres de la mort. Oh! seigneur, si vous ne voulez pas m'aider et si Dieu ne m'est pas clément, jamais plus je ne retrouverai la gaieté!

— Très chère dame[1], lui répondit-il, si à cause de moi vous avez connu la moindre souffrance, je vous en délivrerai et désormais vous protégerai pour que jamais plus par ma faute ne vous adviennent malheurs ou outrages. Quoi que l'avenir nous réserve, j'ai connu par vous tant de joies qu'en vérité je commettrais une injustice si je vous laissais d'un cœur léger porter le moindre fardeau. Oh! dame, je veux vous dire librement mon cœur et toutes mes pensées: que soit mien tout ce qui vous arrivera de joie et de peine, de bonheur et de malheur! Toujours je veux en avoir ma part. Quoi qu'il en résulte de pénible pour moi, je veux à tout jamais être auprès de vous. Je vous donne le choix entre deux choses: laissez votre cœur décider si je dois rester ici ou si je dois partir. Réfléchissez-bien: si vous voulez que je reste ici pour voir ce qu'il adviendra de vous, je le ferai volontiers. Pourtant, s'il vous plaît de partir avec moi dans mon pays, je serai moi-même et

tout ce que je possède pour toujours à votre service. Vous m'avez témoigné ici tant de bienveillance que je dois vous payer de retour avec toutes sortes de bontés. Dites-moi, dame, ce que vous avez décidé, car votre volonté sera la mienne.

— Merci, seigneur[1], répondit-elle, vous parlez et agissez vraiment de telle façon que Dieu devrait vous donner riche récompense et que moi je devrais me jeter à vos pieds pleine de reconnaissance. Oh ! mon seigneur et mon ami, vous savez bien que nous ne pouvons rester ici : car l'embarras que me cause mon petit enfant, je ne peux, hélas ! le dissimuler, si bien qu'il ne reste plus que la fuite ! Cela me paraît, dans la situation où je me trouve, la meilleure solution. Seigneur et ami, dites ce que vous en pensez. — Eh bien, dame, dit-il, agissez comme je vous le dis : quand ce soir j'irai à bord du navire, faites en sorte d'y monter avant moi en grand secret (avant que j'aie pris congé) pour que je vous trouve sous la garde de mes gens, quand j'arriverai ! Faites-le ! Ce n'est qu'ainsi que nous réussirons ! » Sur ce, Rivalin se rendit auprès de Marke et lui dit les nouvelles qu'il avait reçues de son peuple et de son pays. Puis il prit congé du roi et de tous les seigneurs de la cour. Lors des adieux, ils témoignèrent tous à Rivalin une affliction telle qu'il n'en avait jamais vu auparavant. Nombreux furent ceux qui lui donnèrent leur bénédiction : que Dieu daignât avoir en garde son honneur et sa vie ! À la tombée de la nuit, quand Rivalin fut arrivé au navire à bord duquel il avait fait monter tous ses bagages, il y trouva sa dame, la belle Blanschefleur. On largua les amarres et le navire prit le large.

Quand[2] Rivalin fut rentré dans son pays, il apprit le grand péril dans lequel Morgan l'avait mis avec de très puissantes forces. Il envoya chercher son maréchal en qui, connaissant sa loyauté, il avait placé toute sa confiance et qui, en son nom, administrait ses sujets et ses terres : c'était Rual Tient-parole, un homme probe et loyal, d'une loyauté sans faille. Il lui dit tout ce qu'il savait sur la situation inquiétante qui s'était développée dans le pays. « Pourtant, conclut-il, puisque Dieu vous a fait rentrer à temps pour nous venir en aide, tout s'arrangera ; nous pourrons nous en tirer sains et saufs. Ayons le cœur joyeux et oublions notre angoisse. » Là-dessus Rivalin lui raconta la tendre histoire de sa Blanschefleur. Le maréchal en eut le cœur plein de joie et dit : « Seigneur, je vois bien que votre prestige grandit constamment, que votre mérite et votre gloire, votre bonheur et votre joie montent au zénith comme le soleil. Vous ne pourrez sur terre accroître

votre renom par aucune autre femme autant que par elle. Aussi suivez mon conseil, seigneur : si elle vous a témoigné tant de bienveillance, vous devez maintenant l'en récompenser ; dès que nous aurons conduit nos affaires à bonne fin et écarté le péril qui pèse actuellement sur nous, ordonnez une grande fête, magnifique et fastueuse. Alors vous devrez la prendre publiquement, devant votre parenté et vos vassaux, comme épouse légitime. Pourtant je vous donne ce conseil instant : déclarez dès maintenant à l'église devant des prêtres et des laïcs votre volonté de l'épouser suivant la religion chrétienne[1]. Par là vous ferez votre bonheur, car vous accroîtrez votre prestige et vos biens ; vous pouvez m'en croire. » Cela s'accomplit, cela se fit. Quand il eut réalisé son dessein et pris Blanschefleur en mariage, il la confia à la garde du loyal Tient-parole qui la conduisit aussitôt à Kanoel. C'était la forteresse d'où son seigneur (comme je l'ai lu moi-même) tirait son nom de Kanelangres : Kanel vient de Kanoel. Dans ce château fort l'épouse de Rual avait sa résidence, une femme qui avait façonné son corps et son esprit avec toute la constance féminine pour tenir sa place dans la société courtoise. Rual lui confia sa souveraine et lui procura toutes les aises qui convenaient à son haut rang. Après que Rual fut revenu auprès de son seigneur, ils se mirent tous deux d'accord sur ce qu'il convenait de faire dans la situation périlleuse où ils se trouvaient : ils envoyèrent des messagers dans tout le pays pour convoquer leurs chevaliers, afin d'engager toutes leurs troupes et toutes leurs ressources dans leur défense. C'est ainsi qu'ils chevauchèrent avec leur armée à la rencontre de Morgan, qui les attendait avec ses hommes de redoutable façon : ils offrirent à Rivalin un rude accueil, de violents combats. Ah ! que de valeureux guerriers furent abattus ou tués dans la bataille ; on n'épargnait guère les vies humaines ! Dans les deux armées les victimes furent nombreuses : que de morts et de blessés ! Dans cette meurtrière bataille défensive, le héros pitoyable fut abattu : il faudrait le pleurer, cependant plaintes et lamentations ne servent malheureusement plus au mort. Le valeureux Kanelangres, qui n'avait jamais dévié de la largeur d'un pied — ni même d'un demi-pied — de l'esprit chevaleresque et des hautes qualités d'un seigneur, gisait là, pitoyablement mort ! Cependant, au milieu de tous ces dangers, ses hommes se précipitèrent et réussirent à grand-peine à emporter le corps de leur seigneur. Plongés dans une affliction profonde, ils l'emmenèrent et

l'ensevelirent comme un homme qui, avec lui, mettait au tombeau rien de moins que leur gloire à tous. Pourquoi s'étendre davantage sur leur désespoir, leurs plaintes et la grande affliction que chacun ressentait? À quoi bon? Ce serait inutile. Sa mort était leur mort à tous, car avec lui étaient mortes gloire et puissance, et cette belle humeur qui pour des hommes de valeur est la quintessence du bonheur et de la joie de vivre.

C'est arrivé[1]; c'est irréversible: le noble Rivalin est mort! Il ne reste plus rien à faire pour lui que ce qui est dû à un mort, car on ne peut rien y changer. Il faut en prendre son parti et recommander son âme à Dieu, qui n'oublie jamais les nobles cœurs. Mais nous, nous devons poursuivre notre récit et conter ce qu'il advint de Blanschefleur. Seigneur Dieu, préserve-nous de connaître jamais dans notre vie ce que la très belle ressentit en son cœur quand elle apprit la funeste nouvelle! Je n'en doute pas: si jamais femme souffrit pour son bien-aimé mortelle douleur, cette douleur était présente en son cœur; son cœur était plein d'une angoisse mortelle. Chacun pouvait voir combien la mort de Rivalin l'avait affectée, cependant, malgré tout son chagrin, ses yeux ne se mouillèrent pas. Ah! Seigneur Dieu, comment se fait-il qu'elle n'ait pas une seule larme? — Son cœur s'était pétrifié: rien ne vivait plus dans son cœur que l'amour toujours vivant et la très vive douleur qui, vivante, guerroyait contre sa vie. Se répandit-elle en lamentations bruyantes sur la perte de son seigneur? — Non pas! Elle devint muette sur l'heure, sa plainte mourut dans sa bouche. Sa langue, sa bouche, son cœur, son esprit — tout était mort. La belle ne se lamenta pas. Elle ne dit ni ah! ni hélas! Elle s'effondra sur le sol et resta étendue dans de cruelles souffrances jusqu'au quatrième jour — plus pitoyable que femme ne fut jamais. Elle se tordait dans d'atroces souffrances et se cabrait, et se tournait d'un côté et de l'autre, tant et si bien que, dans de terribles douleurs, elle mit au monde un fils. Voyez: il vécut, mais elle gisait, morte.

Ô spectacle[2] navrant, quand à la pire des peines succède une peine pire encore, et un spectacle encore plus navrant!

La douleur[3] de ceux dont la gloire résidait en Rivalin, de ceux dont il prenait soin à grand honneur, aussi longtemps qu'il plut à Dieu qu'il prît soin d'eux, fut, hélas! trop grande, plus grande que toute autre douleur auparavant; avec lui étaient morts tous leurs espoirs et toute leur force, tous leurs hauts faits et toute leur chevalerie, toute leur gloire et tout

leur mérite ! Mais sa mort à lui était au moins glorieuse, sa mort à elle par trop pitoyable. Si funeste que fût la mort du prince par ses conséquences pour le pays et le peuple, elle n'était pas aussi lamentable que la mort pitoyable de cette si douce femme qui longtemps souffrit d'atroces tourments. Que tout homme juste déplore la détresse et l'infortune de cette femme ! Quiconque a jamais par une femme connu le bonheur ou y aspire un jour doit toujours avoir présent à la mémoire avec quelle facilité en de telles circonstances le malheur peut frapper les gens de bien, avec quelle facilité la joie et la vie tournent au deuil et à la mort. Qu'il recommande donc cette femme si pure à la grâce de Dieu, pour qu'Il daigne en sa bonté et en sa toute-puissance lui apporter aide et réconfort ! Cependant nous voulons conter maintenant comment Dieu guida leur petit enfant, qui n'avait ni père ni mère.

II. LA JEUNESSE DE TRISTAN

1. Enfances

Deuil[1] et constante loyauté toujours renouvelés après la mort d'un ami sont preuve d'indéfectible amitié : voilà la plus grande fidélité.

Qui pleure[2] un ami et, après sa mort, lui reste loyal, voilà la plus belle façon de récompenser un ami, voilà la vraie couronne de toute loyauté. C'est cette couronne que portaient — à ce que j'ai lu — le maréchal et sa bienheureuse épouse. Ils étaient, devant Dieu et le monde, une seule chair et une seule loyauté ; ils en montraient l'exemple à la fois devant Dieu et le monde. Car selon la volonté de Dieu ils témoignèrent à leur seigneur une loyauté inébranlable et la lui conservèrent, sans jamais y manquer, jusqu'à leur fin à tous deux. Et si quelqu'un devait sur terre, pour sa loyauté, jamais devenir roi ou reine, en vérité, ils pourraient bien l'être. Cela, je veux le montrer et le prouver par le récit de ses actions à lui et de son comportement à elle. Lorsque Blanschefleur, leur souveraine, fut morte et Rivalin enseveli, la destinée de l'orphelin prit en dépit de tout son malheur un cours favorable : il devait faire son chemin. Le maréchal et son épouse prirent le petit

orphelin sous leur protection et le cachèrent à tous. Ils répandirent le bruit que leur souveraine avait porté un enfant et qu'il était mort dans son sein, en même temps qu'elle. Ce triple deuil amplifia dans le pays l'affliction de tous les habitants : on déplora la mort de messire Rivalin, on déplora la mort de dame Blanschefleur, on déplora la mort de leur enfant, avec lequel était mort aussi le dernier espoir du pays. Tout autant que la mort de leur seigneur les accablait la grande peur qu'ils avaient du duc Morgan : avoir jour et nuit devant les yeux son ennemi mortel, c'est sans doute le plus affreux tourment qu'on puisse connaître sur terre. Cette détresse vous bouleverse profondément ; c'est connaître vivant la mort. C'est au milieu de cette vivante angoisse que Blanschefleur fut portée en terre. Sur sa tombe on entendit plaintes et pitoyables lamentations ; on vit — c'est tout ce que je veux dire — beaucoup d'affliction, beaucoup trop. Mais maintenant je ne veux pas vous fatiguer les oreilles et le cœur avec des histoires par trop pitoyables, car il déplaît de trop parler de la douleur. Et rien n'est si bon qu'il ne lasse, si on le répète. Aussi laissons-là ces longues plaintes et tournons-nous vers l'enfant orphelin qui est le héros de cette histoire.

Les affaires[1] du monde tournent très souvent au malheur, puis du malheur au bonheur.

C'est justement[2] dans les moments difficiles que l'homme de mérite — quoi qu'il lui advienne pour finir — doit chercher une issue. Tant qu'il est en vie, il doit vivre avec les vivants et ne pas désespérer de la vie. C'est ce que fit le maréchal Tient-parole : accablé de soucis, ayant en outre la perspective de sa propre mort, il examina, au milieu du péril, la détresse du pays. Il vit que toute défense était inutile, qu'il ne pouvait se sauver de l'ennemi par la force ; il se laissa donc conduire par l'intelligence : il conféra avec les seigneurs du pays et leur conseilla de conclure un arrangement. Ils ne pouvaient plus que se rendre et en appeler à la magnanimité de leur ennemi. Ils remirent leurs biens et leur vie entre les mains de Morgan, et suspendirent sagement les hostilités. C'est ainsi qu'ils sauvèrent leurs terres et leurs hommes. Messire Tient-parole, le loyal maréchal, rentra chez lui auprès de sa femme et lui recommanda instamment, si elle tenait à sa vie, de se mettre au lit — exactement comme une femme en couches. Elle devait ensuite annoncer après le temps requis qu'elle avait mis au monde un enfant ; celui-ci était en réalité son jeune seigneur. La bienheureuse épouse du

maréchal, la bonne, la constante, la pure Florete — miroir des vertus féminines, joyau de hautes qualités — n'hésita pas à faire ce qui accroissait sa gloire : elle agit exactement comme une femme qui dans les douleurs attend le moment où elle doit donner le jour à un enfant. Elle fit préparer sa chambre et la maison pour son « accouchement » ; et comme par expérience elle savait comment une femme se comporte en de telles circonstances, elle joua son rôle à s'y méprendre. Elle fit semblant d'éprouver de grandes souffrances et se comporta exactement comme une femme en couches qui entre en travail et qui a besoin de toutes ses forces pour affronter les douleurs de l'enfantement. On coucha alors l'enfant princier dans son lit et ce, en si grand secret, que personne ne s'en aperçut ; seule une de ses nourrices était au courant. Aussitôt on répandit partout la nouvelle que la bonne épouse du maréchal venait d'accoucher d'un fils, et c'était bien la vérité : elle avait accouché d'un fils qui lui montra un attachement filial jusqu'à leur mort à tous deux. Le doux enfant eut à son égard les mêmes tendres exigences d'enfant qu'un enfant à l'égard de sa mère. Et ce n'était que justice, car Florete aussi lui portait l'amour d'une mère, profond, immuable, comme si elle l'avait effectivement porté dans son sein. L'histoire nous assure que jamais, ni auparavant ni plus tard, un homme et une femme n'ont élevé leur propre seigneur avec autant de sollicitude et d'amour. Ce conte nous montrera encore à l'évidence combien de soucis paternels et combien de tourments le loyal Rual endura pour son seigneur.

Une fois[1] que la bonne épouse du maréchal fut censée s'être remise de ses couches, elle dut, six semaines plus tard, comme c'était prescrit aux femmes, aller à l'église faire ses relevailles pour son fils, dont je vous ai parlé. Elle le prit elle-même dans ses bras et le porta ainsi tendrement, comme il lui appartenait de le faire, vers la maison de Dieu. Quand elle eut pieusement fait ses relevailles et qu'elle fut revenue de l'offrande, elle marcha avec sa nombreuse suite vers les fonts baptismaux où le saint baptême avait été préparé pour le petit enfant. C'est là qu'il devait recevoir la foi chrétienne au nom de Dieu pour que toute sa vie il soit un chrétien, quoi qu'il lui arrive. Quand le prêtre eut tout préparé pour le baptême, il demanda — comme il est de règle pour un baptême — quel nom le petit enfant devait recevoir. La courtoise épouse du maréchal alla trouver Rual et lui demanda en secret comment il voulait qu'on l'appelât. Le maréchal garda longtemps le silence et

pesa soigneusement quel nom conviendrait à l'enfant après tout ce malheur[1]. Il réfléchit au destin de l'enfant depuis le début, à ce qui s'était passé jusque-là, comme il l'avait appris. Il dit alors : « Voyez, dame, son père m'a raconté ce qui lui était arrivé avec sa Blanschefleur, en quelle tristesse elle assouvit son désir avec lui, en quelle tristesse elle conçut l'enfant ; nous avons vu nous-mêmes en quelle tristesse elle le mit au monde : appelons-le donc Tristan. » Or, *triste* signifie « tristesse[2] » ; c'est ainsi que le destin de ses parents donna son nom à l'enfant qui aussitôt fut baptisé sous le nom de Tristan. Son nom de *Tristan* vient de triste[3], et ce nom était vraiment en tout point adapté à sa vie. Vérifions-le par son histoire : nous avons vu en quelle tristesse sa mère le mit au monde ; nous verrons comme il fut très tôt accablé de malheurs et de tourments, nous verrons quelle triste vie il lui fut donné de vivre ; nous verrons la triste mort qui mit fin aux tourments de son cœur — une mort qui surpasse toute mort, plus amère que toute tristesse. Celui qui a jamais lu ce conte sait très bien que ce nom s'accorde à ce que fut sa vie. Il était lui-même comme son nom et son nom était ce qu'il était : Tristan. À celui qui aimerait savoir quelle ingénieuse pensée avait amené Rual Tient-parole à répandre le bruit que l'enfant Tristan était, par suite des douleurs de l'enfantement, mort dans le ventre de sa mère morte, nous allons le dire : c'est par fidélité que ce fut fait ! Le fidèle vassal redoutait le pire de la haine de Morgan ; il craignait que, s'il apprenait la naissance de l'enfant, il tentât de le faire périr par ruse ou par violence, privant ainsi le pays de son héritier. C'est pourquoi le fidèle vassal adopta l'orphelin comme son fils et l'éleva si bien qu'on devrait lui souhaiter la grâce de Dieu comme récompense : car il l'a bien méritée en prenant soin de l'enfant.

Une fois[4] l'enfant baptisé selon le rite chrétien, la noble épouse du maréchal reprit à nouveau son cher petit en sa garde affectueuse. Elle ne le quittait jamais des yeux et veillait en tout temps à ce qu'il ne manquât de rien. Elle l'entourait de la tendre sollicitude et de la douceur d'une mère ; elle veillait sur tous ses pas pour que — où qu'il allât — jamais il ne trébuchât. Après qu'elle l'eut ainsi eu sous sa garde sept ans durant, il fut à même de comprendre — et comprenait de fait — ce qu'on disait et faisait. Son père, le maréchal, le confia alors à un homme d'expérience qui devait partir avec lui dans les pays étrangers pour qu'il apprît d'autres langues. Mais, plus que toute chose, le jeune garçon devait étudier les livres

et se consacrer premièrement à cette activité. C'est la première fois qu'il quittait sa liberté. Il fit ainsi connaissance avec le poids des soucis, ce qui lui avait été caché et épargné jusque-là. Dans la première fleur de sa jeunesse, alors que le bonheur l'attendait et qu'il allait entrer avec joie dans l'aurore de sa vie, la meilleure part de son existence déjà s'en était allée. Alors que, dans l'allégresse, il commençait à peine à éclore, le givre des soucis (si impitoyable pour la jeunesse) s'abattit sur lui et flétrit la fleur de ses joies. À peine avait-il pris conscience de sa liberté que déjà elle lui était ravie. L'étude des livres et sa stricte discipline furent cause de ses premiers soucis. Mais une fois qu'il eut commencé, il ne se laissa pas rebuter par la tâche ; il mit tant de zèle et d'ardeur à l'étude qu'il apprit en très peu de temps dans les livres plus que n'importe quel enfant pendant tout le temps de ses études. Et le temps que lui laissait l'étude des sciences et des langues, il le consacra en grande partie à jouer de toutes sortes d'instruments à cordes : aussi souvent qu'il le pouvait, il s'exerçait à cet art tant et si bien qu'il le posséda à fond. Il mettait à profit chacun de ses moments : aujourd'hui il apprenait ceci et le lendemain cela ; cette année cela allait bien, l'année suivante mieux. À côté de tout cela il apprit à chevaucher avec habileté en portant le bouclier et la lance, à guider sa monture en en pressant adroitement les flancs de ses cuisses, même à la faire sauter hardiment. Il apprit à la faire volter ou galoper, le frein abandonné, et à la presser des genoux comme l'enseignait le code chevaleresque. Il aimait à se donner du mouvement et s'exerçait à parer les coups, à lutter, à courir, à sauter et aussi à lancer le javelot ; tout cela, il le faisait du mieux qu'il pouvait. J'ai également entendu dire qu'il était si habile à la chasse avec des chiens ou à la chasse à courre que personne ne pouvait l'égaler. Il avait appris toutes sortes de passe-temps courtois et il y était passé maître. Et par-dessus tout cela, il était si beau que jamais plus beau jeune homme n'était né d'une femme. Aussi bien pour l'esprit que pour la grâce il était un modèle pour tous. Et, pourtant — à ce que j'ai lu —, le malheur étendit son ombre sur l'éclat de ses dons, car les tourments et l'affliction devaient être son lot.

Lorsque Tristan eut quatorze ans, le maréchal le rappela chez lui ; il lui fit parcourir son pays natal en tous sens pour qu'il en fît connaissance ainsi que de ses habitants, pour qu'il apprît exactement quelles en étaient les coutumes. Cela, ce jeune homme digne d'éloges le fit à la perfection, et de telle

façon que dans tout le royaume aucun jeune garçon ne pouvait prétendre être mieux né que Tristan. Où qu'il allât, on lui montrait de l'affection et on portait sur lui le regard d'un ami ; et c'est ainsi que toujours on doit saluer celui qui recherche la perfection et a en horreur toute action indigne.

2. *L'Enlèvement de Tristan*

À cette époque[1] il advint que de Norvège, au-delà des mers, arriva un navire de commerce, que le hasard conduisit jusqu'à la côte. Il s'approcha de la Parménie et jeta l'ancre devant Kanoel, au pied même du château que le maréchal s'était choisi comme résidence et où il séjournait avec son jeune seigneur Tristan. Quand les marchands étrangers eurent déployé leurs marchandises, on raconta bien vite à la cour tout ce qu'on pouvait acheter là ; et en même temps arrivèrent des nouvelles qui devaient causer le malheur de Tristan : on dit qu'on pouvait acquérir des faucons et d'autres superbes oiseaux de chasse. On en parla tant que deux fils de Rual — en effet, les jeunes aiment ce genre de chose — finirent par se décider à prendre avec eux Tristan, leur frère présumé, et à aller voir leur père pour lui demander instamment de bien vouloir leur acheter à tous des faucons, car cela faisait plaisir à Tristan. En effet, messire Rual n'aurait au grand jamais refusé de faire ce que lui demandait Tristan, qui était son favori. Il le chérissait et le traitait mieux que tous ceux qui vivaient autour de lui. Même de ses propres enfants il ne prenait pas un soin aussi empressé que de Tristan. Par là il montrait à tous qu'il était d'une irréprochable loyauté, qu'il était un homme d'honneur et de valeur. Il se leva et, père affectueux, il prit aussitôt Tristan, son fils, par la main. Suivis des autres fils et d'une troupe d'habitants du château, ils allèrent — pour acheter ou pour regarder — jusqu'au navire. Tout ce qui faisait plaisir et tout ce qu'on souhaitait posséder se trouvait là, offert aux acheteurs. Bijoux, étoffes de soie, riches vêtements — tout était là à profusion. Il y avait aussi de beaux oiseaux de chasse : faucons pèlerins en grand nombre, émerillons, éperviers, autours de plus d'un an, et d'autres au plumage rouge. De tout cela on trouvait sur la plage un riche assortiment. On fit donc acheter pour Tristan des faucons et aussi quelques émerillons ; et pour lui faire plaisir on exauça également les désirs de ses « frères ». Chacun des trois garçons reçut tout

ce qu'il désirait. Mais au moment où, leurs vœux comblés, ils devaient prendre le chemin du retour, le hasard voulut que Tristan aperçût un échiquier accroché à l'une des parois du bateau : le tablier et le cadre en étaient fort joliment ornés de marqueterie et somptueusement décorés.

À côté[1] étaient suspendues les pièces, sculptées de main de maître dans du noble ivoire. Tristan, le garçon aux nombreux talents, considéra l'échiquier avec attention. « Ah ! dit-il, nobles marchands, par Dieu, savez-vous jouer aux échecs ? Dites-le-moi ! » Et il les questionna dans leur langue, que peu de gens savaient dans le pays, si bien que tous examinèrent le jeune garçon avec un intérêt grandissant[2]. Ils le scrutèrent du regard, et ils durent convenir que jamais ils n'avaient vu adolescent doté d'une telle beauté et de manières aussi raffinées. Et l'un d'eux répondit : « Oui, ami, quelques-uns d'entre nous s'entendent bien à ce jeu ; vous pouvez très facilement vous en rendre compte vous-même si vous le désirez. Venez, je vais faire une partie avec vous ! » Tristan répondit aussitôt : « Soit ! » ; et tous deux s'assirent à l'échiquier. Le maréchal dit alors : « Écoute, Tristan, j'aimerais rentrer à la maison ; mais tu peux rester ici, si tu veux. Mes deux autres fils viendront avec moi. Ton maître demeurera avec toi et il veillera à ce qu'il ne t'arrive rien. » C'est ainsi que le maréchal et tous ses gens s'en retournèrent, à l'exception de Tristan et de son maître qui prenait soin de lui et de qui je peux vous dire sur la foi de cette histoire que jamais écuyer ne s'était autant distingué par la courtoisie et la noblesse de cœur. Il avait nom Curvenal. Il possédait maints talents, si bien qu'il était tout à fait apte à enseigner un enfant qui, à son tour, tirait de son enseignement maintes nobles connaissances. Tristan, le jeune homme doué et bien élevé, était assis là et jouait si bien et si courtoisement que les étrangers se remirent à le regarder avec bienveillance et se dirent en eux-mêmes que jamais ils n'avaient vu adolescent paré de si hautes qualités. Mais ce n'est pas tant la distinction de toute sa personne et l'habileté qu'il montrait dans son jeu qu'ils admiraient, ce qui les stupéfiait, c'était qu'un enfant sût parler autant de langues ; jamais ils n'avaient rencontré une telle maîtrise des langues, où qu'ils fussent allés dans leurs voyages. Le jeune homme si courtois et si policé, en effet, entremêlait de temps à autre sa conversation d'expressions élégantes et de termes étrangers du jeu d'échecs. Il les prononçait bien — il en savait beaucoup — et il ornait son jeu par leur emploi. Il chantait également à merveille des

chansons[1] et des mélodies ingénieuses, reflait[2] et estampie[3]. Il montra ses différents talents à profusion si bien que les marchands se mirent d'accord : si par quelque stratagème ils pouvaient l'emmener avec eux, ils en tireraient prestige et grand profit. Sans tarder davantage ils donnèrent l'ordre à leurs rameurs de se tenir prêts et ils levèrent eux-mêmes l'ancre comme si cela allait de soi. Ils s'éloignèrent de la rive et prirent la mer si doucement que ni Tristan ni Curvenal ne le remarquèrent. Bientôt le bateau fut en pleine mer, à plus d'un bon mille de l'embarcadère. Ils étaient tous deux si absorbés dans leur jeu qu'ils ne pensaient à rien d'autre. Lorsqu'ils eurent terminé la partie — clairement gagnée par Tristan —, celui-ci leva les yeux et se mit à regarder autour de lui. Il ne remarqua que trop bien ce qui s'était passé. Jamais vous ne vîtes être humain aussi abattu que lui : il se leva d'un bond et, debout au milieu des marchands, il s'écria : « Ah ! nobles marchands, par Dieu, que faites-vous ? Où m'emmenez-vous ? — Écoutez, mon ami, dit l'un d'eux, personne n'y peut rien changer : vous devez partir avec nous. Courage ! Faites contre mauvaise fortune bon cœur ! » Mais le pauvre Tristan se mit à se lamenter de façon si pitoyable que son ami Curvenal commença à pleurer de tout cœur avec lui et à manifester une telle détresse que tout l'équipage du navire fut contrarié et irrité par leurs plaintes à tous deux. Ils mirent alors Curvenal dans une toute petite barque, y déposèrent à côté de lui une rame pour faire avancer le bateau et une petite miche de pain pour la faim, et lui dirent d'aller où il voudrait ; quant à Tristan, il devait aller avec eux. Après ces mots ils poursuivirent leur route, l'abandonnant transi de peur au gré des flots.

Curvenal[4] dériva sur la mer. Il était en proie à toutes sortes de tourments. Le malheur de Tristan l'affectait beaucoup ; mais sa propre détresse aussi l'angoissait : il avait peur de mourir, car il ne savait pas ramer ; jamais auparavant il n'avait essayé. Et il se lamentait en lui-même : « Seigneur Dieu, que vais-je devenir ? Jamais je n'ai connu une telle peur. Je suis ici tout seul et je ne sais pas naviguer. Seigneur Dieu, protège-moi et sois mon compagnon à bord pour me sortir de là ! Plein de confiance en ta miséricorde, je ferai maintenant ce que jamais je ne fis. Sois mon timonier et sauve-moi du péril ! » Au nom de Dieu il saisit la rame et se mit à ramer, et avec l'aide de Dieu il atteignit peu de temps après le rivage. Arrivé chez lui, il raconta ce qui était arrivé. Le maréchal et sa douce épouse se répandirent en lamentations. Si Tristan était mort

devant leurs yeux, ils n'auraient pas éprouvé chagrin plus profond. Unis dans leur peine, ils se rendirent tous deux avec toute la cour sur le rivage de la mer pleurer leur enfant perdu. Plus d'une langue implora Dieu de bien vouloir le secourir. On entendit là bien des plaintes, celui-ci se lamentait ainsi, celui-là autrement. Mais le soir venu, quand il fallut se séparer, leurs gémissements, auparavant si divers, se fondirent en une seule plainte. À l'unisson tous ne criaient désormais — qu'ils se trouvassent ici ou là — que cette seule phrase : « *Beas Tristant, curtoys Tristant, tun cors, ta vie a de commant*[1] *!* Ton beau corps, ta tendre vie, je les remets aujourd'hui entre les mains de Dieu ! » Entre-temps les Norvégiens faisaient voile avec Tristan. Et ils croyaient qu'ils avaient si bien élaboré leur plan que l'enlèvement avait réussi à souhait. Mais le Seigneur leur fit échec, lui qui aplanit toutes choses, qui les remet en ordre en les aplanissant, lui que servent en tremblant vents, mers et tous les éléments. Suivant son ordre et son commandement une tempête se leva sur la mer, si violente que tout l'équipage ne put plus s'en sortir et que, pour finir, il laissa son bateau dériver au gré des vents furieux. Ils désespéraient de sauver leur vie. Ils se cramponnèrent à une minuscule lueur d'espoir, qu'on appelle hasard. Ils s'en remirent au destin de la question de savoir s'ils en réchapperaient ou non. Ils ne pouvaient plus rien faire : tout d'abord la mer déchaînée portait le bateau presque jusqu'aux cieux, pour ensuite le précipiter au plus profond de l'abîme. Les flots furieux les ballottaient tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, de-ci, de-là, si bien qu'aucun des hommes ne pouvait se tenir un seul instant sur ses pieds. Cela dura huit jours et huit nuits et les mena au bord de l'épuisement. Alors l'un d'entre eux dit : « Par Dieu, messires ! C'est — me semble-t-il — sur l'ordre du Tout-Puissant que ce grand malheur nous frappe : si, à demi morts, nous flottons au gré des flots déchaînés, c'est le châtiment pour le grave péché que nous avons commis : avec perfidie nous avons ravi Tristan à ses parents. — Oui, dirent-ils tous ensemble, tu dis la vérité. Il en est bien ainsi ! » Sans tarder ils prirent cette décision : si la tempête et les flots se calmaient suffisamment pour qu'ils pussent prendre terre, ils le laisseraient sans hésiter aller librement là où il voudrait. À peine cette promesse était-elle faite d'un commun accord que la terrible traversée prit fin de façon inopinée : les flots commencèrent à se calmer, les vents à faiblir, la mer à tomber, le soleil à resplendir comme auparavant. Ils furent prompts à

agir, car durant ces huit jours le vent les avait rejetés vers la côte de Cornouailles et ils étaient si proches du rivage qu'ils le voyaient distinctement. Aussi touchèrent-ils terre sans tarder. Ils prirent Tristan avec eux, le déposèrent sur la rive ; ils lui glissèrent une miche de pain dans la main et quelques vivres, et lui dirent : « Ami ! Puisse Dieu t'accorder bonne chance et te prendre sous sa protection ! » Ils lui donnèrent tous leur bénédiction et s'éloignèrent de la rive. Que fit alors Tristan ? Tristan, l'exilé ? Oui. Eh bien, il s'assit et se mit à pleurer, car, quand il leur arrive quelque malheur, les enfants ne savent que pleurer ! Alors l'enfant désespéré, l'enfant abandonné joignit les mains et les leva vers Dieu en priant avec ferveur : « Ah ! Dieu tout-puissant, qui es toute miséricorde, qui es toute bonté, doux Seigneur, je te demande dans ta bienveillance de me témoigner ta miséricorde puisque tu as permis que je sois enlevé de cette façon. Conduis-moi, je te prie, là où je pourrai rencontrer des gens ! Où que je regarde autour de moi, je ne vois rien qui vive. Oh ! que ce grand désert me fait peur ! Où que je dirige les yeux, je vois le bout du monde ; où que je me tourne, je ne vois que terres désertiques, incultes, désolées, rochers abrupts et mer sauvage. Cette solitude me glace d'épouvante. Mais ce que je crains par-dessus tout, c'est que les loups ou autres bêtes sauvages ne me dévorent, où que j'aille. De plus, le jour décline et c'est bientôt le soir. Si je tarde davantage à quitter cet endroit, je m'en trouverai encore plus mal. Il faut que je parte d'ici car, sinon, la nuit me surprendra dans cette forêt et c'en sera fait de moi. Et pourtant je vois tout près de moi de nombreuses montagnes et des rochers escarpés. Je vais en escalader un, si je le peux, et voir, tant qu'il fait encore clair, s'il n'y a pas tout près d'ici ou un peu plus loin une maison où je pourrai trouver des gens ; je vais les rejoindre et ils m'aideront à m'en sortir, de quelque manière que ce soit. »

Il se leva[1] et s'en alla. Il portait une robe et un manteau de soie riche et finement tissée, merveilleusement brochée : des tisserands venus d'Arabie l'avaient, à leur façon exotique, brodée et entrelacée de fins fils de soie à la mode païenne ; de plus, les deux vêtements avaient été si bien coupés à la mesure de son beau corps que jamais ni homme ni femme ne purent tailler plus superbes vêtements. En outre, l'histoire nous conte que ce brocart était plus vert que gazon de mai, et sa doublure d'une hermine blanche telle qu'on n'en pouvait imaginer de plus blanche. Puisque son départ était inéluc-

table, Tristan se prépara, tout en pleurs et le cœur morose, pour sa pénible marche. Il retroussa un peu sa tunique sous la ceinture ; il roula son manteau et le jeta sur son épaule ; puis il grimpa à travers les bois et à travers la rase campagne en direction du désert de pierres. Il n'avait d'autre chemin ou sentier que celui qu'il foulait lui-même ; de ses pieds il se frayait un chemin, de ses mains il s'ouvrait un sentier ; en s'aidant des pieds et des mains, en sautant par-dessus les obstacles, il grimpa prestement la pente de la montagne, tant et si bien qu'il finit par arriver en haut. Et là, par chance, il trouva une vieille voie forestière, recouverte d'herbe, sinueuse, étroite. Il la suivit pour redescendre de l'autre côté, espérant qu'elle le conduirait jusqu'à un vrai chemin. Peu après, il se retrouva sur une belle route, bien large, praticable dans les deux sens. En pleurant, il s'assit au bord du chemin pour se reposer. Mais son cœur le remportait sans cesse vers ses parents et vers le pays où étaient ceux qu'il connaissait. À cette évocation il fut saisi d'une grande tristesse et, de nouveau, il se mit à confier de façon pitoyable son chagrin à Dieu. Levant avec ferveur ses yeux vers le ciel, il dit : « Dieu, Seigneur de bonté ! Comme je plains mon père et ma mère, qui m'ont perdu, moi leur enfant ! Ah ! si seulement j'avais renoncé à cette maudite partie d'échecs : ce jeu, je devrais à jamais l'avoir en horreur ! Éperviers, faucons, émerillons, que Dieu les maudisse ! Car c'est à cause d'eux que mon père m'a perdu ; c'est par leur faute que j'ai quitté mes parents et mes amis ; et tous ceux qui me voulaient du bien et souhaitaient mon bonheur sont maintenant malheureux et tristes à cause de moi. Oh ! douce mère, je sais combien tu te tourmentes d'inquiétude ! Père, ton cœur aussi est plein de peine. Je sais très bien que tous deux vous êtes accablés de douleur. Ah ! Seigneur, si seulement il pouvait se faire que vous sachiez que je suis vivant et en bonne santé, ce serait le plus beau don de Dieu pour vous et pour moi ! Car, hélas ! je sais très bien que jamais plus vous ne serez heureux, à moins que Dieu ne fasse que vous appreniez que je vis ! Toi qui consoles tous ceux qui sont dans la peine, Seigneur Dieu, fais que cela soit ! » Tandis qu'il était ainsi assis et se lamentait, comme je l'ai dit, il aperçut dans le lointain deux vieux pèlerins qui s'approchaient. À leur apparence on voyait qu'ils avaient voué leur vie à Dieu : ils étaient chargés de jours et chargés d'ans, barbus et chevelus, comme le sont souvent les pèlerins et les vrais enfants de Dieu. Les deux voyageurs portaient

seulement une cotte de lin et les habits qu'ont coutume de porter les pèlerins et, à l'extérieur, ils avaient cousu sur ces vêtements des coquillages marins en grand nombre ainsi que d'autres témoignages de leurs lointains voyages. Chacun d'eux tenait un bâton de pèlerin à la main. Leurs chapeaux et leurs jambières étaient adaptés à leur condition. Ces deux serviteurs de Dieu portaient sur leurs cuisses de longs hauts-de-chausses en lin qui, lacés autour de leurs jambes, leur arrivaient à une main des chevilles. Mais pieds et chevilles étaient nus pour sentir les obstacles du chemin. En outre, ils portaient sur leurs dos des palmes qui montraient qu'ils étaient des pénitents. À ce moment ils récitaient leurs prières, leurs psaumes et toutes les paroles pieuses qu'ils connaissaient. Quand Tristan les aperçut, il se demanda anxieux : « Dieu de miséricorde, que va-t-il advenir de moi ? Si ces deux hommes qui approchent là-bas m'aperçoivent, ils vont de nouveau mettre la main sur moi. » Mais quand ils furent près de lui et qu'il eut reconnu à leurs bourdons et à leurs vêtements à qui il avait affaire, il reprit courage. Il se sentit rassuré et dit du fond du cœur : « Sois loué, Seigneur Dieu ! Ce sont sûrement de bonnes gens ; je n'ai pas besoin d'avoir peur d'eux. » Bientôt ils aperçurent le jeune garçon, assis devant eux. Et quand ils se furent approchés de lui, il se leva d'un bond et alla poliment à leur rencontre, croisant ses belles mains devant lui. Les deux hommes se mirent à l'examiner attentivement et reconnurent sa bonne éducation. Bienveillants, ils avancèrent et le saluèrent amicalement avec des mots aimables : *« Deu sal, beas amis*[1] *! »* Ce qui signifie : « Très cher ami, qui que tu sois, Dieu te garde ! » Tristan s'inclina devant les deux vieux pèlerins et répondit : *« Ei! de benie si sainte companie*[2] *! »* Ce qui signifie : « Dieu, dans sa toute-puissance, bénisse si sainte compagnie ! » Les deux hommes lui demandèrent alors : « Très cher enfant, d'où es-tu ? Qui t'a donc amené ici ? » Tristan, qui pour son âge était très réfléchi et prudent, se mit à leur raconter une jolie histoire :

« Bienheureux[3] seigneurs, leur dit-il, je suis né dans ce pays et j'étais venu aujourd'hui dans cette forêt avec d'autres gens pour chasser. En chemin j'ai perdu de vue — je ne sais comment — aussi bien les chasseurs que les chiens. Ceux qui connaissaient les chemins de la forêt se sont mieux débrouillés que moi, car je me suis écarté du sentier et me suis égaré. J'ai pris un mauvais chemin, qui m'a conduit jusqu'à un ravin, et je ne pus retenir mon cheval, qui plongea

dedans la tête la première, si bien qu'en fin de compte mon cheval et moi nous tombâmes comme une masse. Le cheval se releva, mais moi je ne réussis pas à chausser les étriers assez tôt pour empêcher qu'il ne m'arrache les rênes, et en un instant il avait disparu dans la forêt. C'est ainsi que j'arrivai sur ce petit sentier qui m'a conduit jusqu'ici. Mais je ne sais ni où je suis ni où je dois aller. Bonnes gens, dites-moi, je vous prie, où vous allez. » Ils répondirent : « Cher ami, s'il plaît à Notre-Seigneur, nous serons ce soir dans la cité de Tintagel. » Tristan leur demanda poliment s'ils pouvaient l'emmener avec eux. « Très cher enfant, soit, dirent alors les deux pèlerins. Si tu veux aller là-bas, viens avec nous. »

Tristan[1] se joignit à eux. Et, chemin faisant, ils se mirent à parler de choses et d'autres. Tristan, qui avait de l'entregent, faisait bien attention à ce qu'il disait : quoi qu'ils lui demandassent, il savait toujours la juste réponse, comme l'exigeaient les circonstances. Il pesait toujours ses propos et ses gestes avec tant de soin que les deux pèlerins, chenus et chargés d'ans et d'expérience, reconnurent qu'il était extrêmement doué. Ils considérèrent avec de plus en plus d'attention son comportement, ses faits et gestes et aussi la beauté de son corps. Ils examinèrent également les vêtements que Tristan portait, car ils étaient somptueux et d'une texture insolite. Chacun d'eux murmurait en lui-même : « Ah ! Seigneur Dieu de bonté, qui est ce garçon, qui a de si belles manières, et d'où vient-il ? » Et c'est ainsi que, passant leur temps à l'observer et à examiner avec soin toute sa personne, ils parcoururent un mille environ[2].

3. La Chasse[3]

Voici[4] ce qui arriva peu après. Les chiens du roi Marke de Cornouailles, son oncle donc, avaient à cet instant même (comme nous le raconte l'histoire) rabattu un cerf dix cors tout près de la route. C'est à la hauteur des trois voyageurs qu'il se laissa rattraper et se rendit aux abois. La fuite et la traque lui avaient ôté toutes ses forces. Bientôt les veneurs arrivèrent aussi, sonnant bruyamment du cor pour la mise à mort. Quand Tristan vit l'aboi il se tourna vers les pèlerins et leur dit avec astuce, comme il savait le faire : « Messires, ces chiens, ce cerf et tous ces gens, ce sont eux que j'ai perdus aujourd'hui ; maintenant je les ai enfin retrouvés. Permettez

que je vous quitte, je veux rejoindre mes amis. — Mon enfant, dirent-ils, Dieu te bénisse, et puisse maintenant la fortune te sourire ! — Je vous remercie, et que Dieu vous garde ! » leur répondit le noble Tristan. Il s'inclina et s'en alla en direction du cerf.

Entre-temps[1] on l'avait abattu. Le maître veneur l'étendit sur l'herbe si bien qu'il allongea les quatre jambes comme un porc. « Eh bien ! Qu'est-ce que cela signifie, maître ? s'écria l'habile Tristan. Par Dieu, arrêtez ! Que faites-vous là ? Vit-on jamais découper un cerf de la sorte ? » Le veneur se redressa et le regarda ; puis il dit : « Mon enfant, que dois-je faire d'autre ? Voici comment nous procédons en ce pays : dès que le cerf a été écorché, on le partage en deux de la tête à la queue, et puis de nouveau en deux de façon que les quatre quartiers soient de même taille. Telle est la coutume en notre pays. Mon enfant, en connais-tu une autre ? — Oui, maître, fut sa réponse. Telle n'est pas la coutume du pays dans lequel j'ai été élevé. — Quelle est-elle donc ? demanda le maître veneur. — Chez nous, on excorie le cerf. — Mon ami, à moins que tu ne me le montres, je ne sais vraiment pas ce qu'« excorier » signifie. Personne dans ce royaume ne connaît cet art. Je n'ai pas non plus entendu ni un homme du pays ni un étranger prononcer ce nom. Mon cher enfant, que signifie « excorier » ? Aie la bonté de me le montrer. Viens ici, « excorie » ce cerf ! — Cher maître, répondit Tristan, puisque vous me demandez ce qu'est excorier, si vous voulez bien me le permettre et si cela vous fait plaisir, c'est de bon cœur que je vous ferai voir (dans la mesure où je m'en souviens) quelle est la coutume de mon pays. » Le maître veneur regarda le jeune étranger avec un sourire bienveillant, car il était lui-même bien élevé et connaissait les règles de la bienséance comme on l'attend d'un homme de bien. Il dit : « Mon cher ami, montre-nous ! Viens, et si tu n'as pas assez de force, cher compagnon, doux enfant, mes hommes et moi-même nous t'aiderons de nos mains à bien étendre le cerf et à le retourner, comme tu le prescriras. Tu n'as qu'à nous faire un signe du doigt. »

Tristan[2], le jeune étranger, retira son manteau et le posa sur une souche d'arbre ; il releva les pans de sa tunique, retroussa ses manches, lissa ses beaux cheveux et les ramena derrière ses oreilles. Les veneurs, qui voulaient assister au dépeçage du cerf, contemplaient Tristan avec un intérêt croissant : ils examinaient toute sa personne et son comportement, qui leur

plaisaient tant qu'ils avaient plaisir à le regarder. Ils se disaient en eux-mêmes que tout en lui était noble, ses vêtements rares et somptueux et son corps si bien fait. Ils s'assemblèrent autour de lui pour observer ce qu'il allait faire.

Et maintenant[1] Tristan l'exilé, le jeune maître veneur, s'approcha du cerf: il le saisit à pleines mains et voulut le retourner sur le dos, cependant il ne réussit pas à le déplacer, car l'animal était trop lourd pour lui. Alors il demanda poliment aux veneurs de mettre l'animal dans la bonne position et de le préparer pour le dépeçage. Ce fut aussitôt fait. Tristan alla se placer près de la tête du cerf et commença à le dépouiller. Après avoir fait une incision, il le défit du museau jusqu'aux pattes de derrière. Il se tourna ensuite vers les quartiers de devant et les dépouilla selon les règles, d'abord le droit, puis le gauche. Sur quoi, il saisit les cuissots de l'arrière-train et les écorcha de la même façon. Puis il se mit à enlever la peau sur les deux flancs et partout où il avait entamé le cuir, d'en haut jusqu'en bas, et l'étala sur le sol. Il retourna à l'avant-train et le détacha du poitrail, laissant ce dernier entier. Il mit les quartiers de côté. Puis il entreprit de séparer le poitrail de l'échine et prit bien garde de détacher en même temps trois côtes de chaque flanc. Telle est la vraie manière de défaire un cerf: qui s'entend à détacher le poitrail y laisse toujours trois côtes. Puis il s'occupa de l'arrière et défit avec des mains expertes les deux cuissots, non pas un par un, mais les deux ensemble. Il y laissa la pièce de viande qui les retient ensemble, là où le dos, par-delà les lombes, confine sur la largeur d'une main et demie à l'extrémité de l'animal. Ceux qui connaissent l'art du découpage savent que ce morceau s'appelle le cimier. Puis, de part et d'autre, il détacha les côtes, les sépara de l'échine. Il fallait ensuite ôter la panse jusqu'à l'intestin; mais cela convenait mal à ses belles mains, aussi s'écria-t-il: « Deux valets ici, vite! Posez ceci plus loin et préparez-le pour nous! »

C'est ainsi que le cerf fut démembré et la peau enlevée selon les règles de la vénerie. Il disposa le poitrail, les quartiers, les flancs, les pattes, avec ordre, morceau après morceau; le dépeçage du cerf était terminé.

Tristan, l'étranger, l'exilé, dit alors: « Voyez, maître, voici l'excoriation; c'est ainsi qu'on exerce cet art! Approchez maintenant, si vous le voulez bien, vous et vos veneurs, et faites la fourchée! — La fourchée? Cher enfant, qu'est-ce que c'est? Tu me parles de choses que je ne connais pas. Tu viens

de nous faire la démonstration magistrale d'une pratique de vénerie, nouvelle et vraiment louable ; eh bien, poursuis donc et montre-nous ton savoir-faire dans toute son étendue ! Nous t'aiderons comme auparavant. »

Tristan[1], aussitôt, s'éloigna d'un bond et coupa une branche fourchue, que nomment « fourche » ceux qui connaissent la « fourchée ». Cependant il n'y a aucune différence entre les deux choses : « fourche » et « branche fourchue » sont identiques. C'est ainsi que Tristan revint avec son bâton, et il coupa le foie à part, puis il détacha le péritoine et les lombes. Il sépara ensuite les testicules de la verge. S'asseyant lui-même dans l'herbe, il prit les trois pièces et les fixa solidement avec le péritoine à la fourche. Il entoura pour finir le tout avec de la fibre d'écorce verte. « Voyez, messires, dit-il alors, c'est ce qu'on nomme "fourchée" dans notre pratique de la vénerie. Et c'est parce que tout est fixé à la fourche que cette pratique se nomme fourchée, et cette dénomination convient tout à fait, puisque la fourche est l'endroit approprié pour cela. Un valet doit porter le tout ! Mais maintenant songez à préparer la curée. — Curée ? Dieu nous bénisse[2] ! s'écrièrent-ils tous. Qu'est-ce ? Nous comprendrions mieux l'arabe ! Qu'est-ce que la curée, mon cher ? Mais tais-toi plutôt et ne nous en parle pas — quoi que ce soit, montre toi-même ce que c'est pour que nous le voyons de nos propres yeux. Nous t'en prions au nom de ta noble éducation ! »

Et Tristan[3] fut de nouveau prêt à leur faire plaisir : il prit la fressure (je désigne par là ce à quoi le cœur était accroché) et en retira tout ce qui s'y rattachait. Il coupa le cœur dans le sens de la longueur en direction de la pointe et, le prenant dans la main, il le coupa en quatre en forme de croix, puis il le jeta sur le cuir. Il retourna à sa fressure et en détacha la rate et les poumons ; il ne restait plus rien sur la fressure. Quand tout fut disposé sur le cuir, il coupa sans tarder fressure et gosier, en haut, à la courbure du poitrail. Ensuite, du cou il sépara promptement la tête avec la ramure et les fit placer auprès du poitrail. « Approchez bien vite ! dit-il aux hommes. Prenez cette échine et, s'il venait quelques pauvres gens qui en désireraient, donnez-leur-en. Mais si vous avez une autre coutume, faites-en ce que bon vous semblera. Je veux maintenant faire la curée. » La compagnie approcha pour observer chaque tour de main. Tristan ordonna qu'on lui tendît les pièces qu'il avait fait préparer auparavant. C'est ainsi que tout était en place, bien ordonné et préparé comme il l'avait

demandé. Les quatre quartiers du cœur avaient été disposés selon les usages de la chasse aux quatre coins du cuir du cerf. Il coupa la rate et les poumons, la panse et les intestins et tout ce que mangent les chiens en petits morceaux, comme le veut l'usage de la chasse, et les jeta sur le cuir. Là-dessus il se mit à appeler les chiens d'un très fort « tsa, tsa, tsa ! ». En un clin d'œil tous les chiens furent là, au-dessus de leur part. « Voyez, dit l'éloquent garçon, voilà ce qu'ils appellent la *curée* chez moi en Parménie, et je vais vous en dire la raison. Cela s'appelle curée, parce que la viande qu'on donne aux chiens est jetée sur le cuir. C'est ainsi que les chasseurs ont dérivé de cuir le mot de *curée*. Curée vient de cuir. Et croyez-moi, cet usage a été inventé pour le bien des chiens. C'est une pratique utile : les morceaux qu'on étale sur le cuir ont le goût sucré du sang, ce qui acharne les chiens. Voilà tout l'art de dépecer — il n'y en a pas d'autre. C'est à vous de juger dans quelle mesure cela vous plaît. — Ah ! Seigneur ! s'écrièrent-ils tous. Que dis-tu là, enfant béni du ciel ? Nous voyons bien que cette pratique a été inventée pour le plus grand bien des chiens et des braques. »

Tristan[1] poursuivit : « Enlevez maintenant votre peau de cerf, car je ne peux plus rien en faire. Et je vous assure : si j'avais pu davantage vous servir, je l'aurais fait volontiers. Que chacun de vous coupe ses propres brins d'osier et y attache séparément sa part. Prenez la tête du cerf à la main et apportez votre présent de chasse à la cour, selon l'usage de la cour : vous rehausserez par là votre courtoisie. Mais vous savez sans doute vous-mêmes très bien comment on doit présenter le cerf. Présentez-le comme il convient. »

Et de nouveau le maître veneur et ses hommes furent stupéfaits de voir avec quel discernement le jeune garçon exposait l'un après l'autre les devoirs du chasseur et combien il s'y connaissait en un tel art. Ils dirent : « Écoute, enfant béni du ciel : les usages étranges et inconnus que tu nous as montrés et nous nommes encore nous paraissent bien variés et complexes. Pourtant nous ne nous estimerons pas satisfaits si nous ne voyons pas jusqu'au bout ce que tu as commencé. » Ils lui amenèrent aussitôt un cheval et lui demandèrent au nom de ses hautes qualités de les accompagner à la cour dans l'équipage prescrit par son art et de leur montrer jusqu'au bout les pratiques de son pays. Tristan répondit : « Je le ferai volontiers. Prenez le cerf et allons-y. » Il monta à cheval et partit avec eux.

Alors[1] qu'ils chevauchaient ainsi de compagnie, tous les autres étaient dans l'impatience d'en apprendre davantage. Chacun d'eux commença à faire des conjectures sur l'histoire du jeune homme, de quel pays il était et comment il était venu en leur royaume. Ils avaient grande envie de connaître son destin, son rang. Le perspicace Tristan remarqua bien ce qu'ils attendaient de lui, et après mûre réflexion il se mit à inventer une nouvelle histoire. Mais quoi qu'il racontât, son récit n'était pas celui d'un enfant. Ce qu'il dit était bien réfléchi : « À la Bretagne confine un pays, qui a nom Parménie. Mon père y est marchand et il est assez fortuné pour vivre bien et heureux conformément à son rang — je veux dire comme il sied à un marchand. Et vous pouvez m'en croire : il n'est pourtant pas aussi riche en biens et en avoir qu'en générosité de cœur. Il me fit apprendre ce que je sais. Des marchands venaient fréquemment de royaumes étrangers. J'observais leurs particularités, leurs langues et leurs usages si attentivement que finalement mon cœur commença à me presser et à sans cesse me pousser vers des royaumes étrangers. Et parce que j'avais grande envie de faire la connaissance de gens inconnus et de pays étrangers, j'attendais jour et nuit que se présentât l'occasion de m'enfuir de chez mon père, et je partis avec des marchands. C'est ainsi que je vins en ce pays. Maintenant vous connaissez toute mon histoire, et je ne sais si elle vous plaît. — Cher enfant, dirent-ils tous, c'est un noble désir que le tien. Vivre en pays étranger est un bienfait pour de nombreux cœurs et cela leur enseigne toutes sortes de vertus. Cher compagnon, douce jeunesse, Dieu bénisse le pays où un marchand fit l'éducation d'un enfant de si grande culture ! Aucun roi de ce monde ne pourrait mieux élever un enfant. Cher enfant, dis-nous maintenant ceci : quel nom ton noble père t'a-t-il donné ? — Tristan, répondit-il, je m'appelle Tristan. — Dieu nous assiste[2] ! s'écria l'un des veneurs. Par Dieu, pourquoi ce nom ? Il aurait dû plutôt t'appeler *juvente bele et la riant*[3], car cela veut dire belle et riante jeunesse. » Ainsi chevauchaient-ils en devisant, chacun à sa manière. Le jeune étranger était leur unique divertissement. Chacun dans la suite lui posait des questions, demandant ce qui lui passait justement par la tête.

Peu après Tristan aperçut le château. Aussitôt il coupa deux branches de tilleul, dont il tressa deux couronnes bien feuillues : il s'en mit une sur la tête, il offrit l'autre — plus grande — au maître veneur. « Dites-moi, cher maître, demanda-t-il, quel est ce château ? C'est un château digne d'un

roi. — C'est Tintagel, répondit le maître. — Tintagel ? Quelle forteresse ! Dieu te garde[1], Tintagel, toi et tous ceux qui y habitent ! — Dieu te bénisse, doux enfant, répondirent ses compagnons de route. Puisses-tu être toujours heureux, toujours content ! Ta vie puisse-t-elle t'apporter toute la prospérité que nous te souhaitons. » Ils arrivèrent ainsi au portail du château, devant lequel Tristan fit halte. « Messires, dit-il à ses compagnons, j'ignore — compte tenu que je suis un étranger pour vous — le nom de chacun d'entre vous. Je ne vous dirai que ceci : mettez-vous deux par deux et chevauchez bien l'un près de l'autre, pour conserver la forme du cerf. Que la ramure aille devant, suivie du poitrail, que les côtes viennent après l'avant-train ; ensuite faites que l'arrière-train suive immédiatement les côtes. Ensuite veillez bien à ce que le cuir du cerf et la fourchée ferment la marche. Tel est le véritable usage de la vénerie. Et ne vous hâtez pas trop — chevauchez en bel ordre, l'un derrière l'autre. Mon maître, que voici, et moi, son assistant, nous chevaucherons ensemble, si cela vous agrée. — Oui, mon cher enfant, répondirent-ils tous, ce que tu veux, nous le voulons aussi ! — Très bien, dit-il, donnez-moi maintenant une corne, qui soit à ma mesure. Et n'oubliez pas ceci : quand je sonnerai de ma corne, écoutez-moi bien, et cornez ensuite exactement comme moi ! » Le maître veneur lui dit : « Très cher ami, sonne maintenant de ta corne et joue ce que bon te semblera. Tous, nous cornerons après toi, mes compagnons et moi. — À la bonne heure[2], dit le jeune garçon, très bien, soit ! » Ils lui tendirent une petite corne, au son clair. « En route, s'écria-t-il, en avant[3] ! »

Ainsi[4] ils chevauchèrent en troupe, deux par deux, comme il l'avait ordonné. Et quand la troupe entra dans le château, Tristan prit sa petite corne et en tira un son si riche et si ravissant que tous ceux qui chevauchaient avec lui, de joie, purent à grand-peine attendre de se joindre à lui, et tous prirent leur corne et en sonnèrent merveilleusement, chacun dans sa tonalité. Il leur jouait à ravir la mélodie, qu'ils reprenaient après lui, avec justesse et avec art : tout le château retentissait de musique.

Quand[5] le roi et toute sa cour entendirent cette sonnerie de chasse inconnue, ils furent bouleversés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, car jamais auparavant on n'avait entendu à cette cour pareille fanfare. Entre-temps la petite troupe était arrivée devant la porte du palais. Attirés par la sonnerie des cornes, tous les membres de la maison royale avaient bondi

hors du château, et tous étaient fort étonnés, se demandant ce que signifiait ce son. L'illustre Marke, lui aussi, était venu voir ce qui se passait, accompagné de nombreux courtisans. Quand Tristan aperçut le roi, il lui plut du premier coup d'œil davantage que tous les autres. Son cœur l'avait élu, car Marke était de son sang. C'est l'instinct qui l'attirait vers lui. Le regardant dans les yeux, il s'apprêta à le saluer et entonna une nouvelle fanfare sur un ton inconnu : il se mit à corner si fort que personne alors ne put le suivre.

Après[1] que la sonnerie eut cessé et que l'étranger à la parfaite éducation eut retiré la corne de ses lèvres, il s'inclina gracieusement devant le roi et dit d'une voix douce, avec grande gentillesse : « *Deus sal le roi et sa mehnie*[2] : Que Dieu, dans sa bonté, garde le roi et sa maison ! » Marke, le bien-intentionné, et toute sa maison remercièrent le jeune garçon avec courtoisie et bienveillance, comme le mérite un homme de valeur. Tous dirent d'une seule voix, petits et grands : « *De diun duze aventure si duze creature*[3] : Puisse Dieu donner heureuse fortune à une si douce créature ! »

Le roi[4] regarda le jeune garçon et, faisant venir son veneur, il lui demanda : « Dis-moi, quel est cet enfant, qui parle si bien ?
— Ah ! seigneur, c'est un Parmenois, et c'est un enfant si bien élevé et il est doté de si nombreux talents que je n'ai jamais vu son pareil ! Il dit s'appeler Tristan et prétend que son père est marchand. Mais je ne le crois pas. Car comment un marchand, affairé comme il est, aurait-il pu lui consacrer tant de loisirs ? Un homme qui a tant d'occupations pour vivre pourrait-il avoir des loisirs à lui accorder ?

« Ah ! seigneur[5], il possède des talents si variés ! Voyez : ce nouvel art que nous pratiquâmes en faisant notre entrée à la cour, c'est lui qui nous l'a appris. Voyez cette étonnante pratique de chasse : on a transporté le cerf à la cour exactement comme il est bâti. Où science aussi belle fut-elle conçue ? Observez : la tête va devant, suivie par le poitrail ; avant-train et arrière-train, l'une et l'autre pièce, tout cela ne fut jamais présenté à la cour. Regardez là-bas : avez-vous jamais vu fourchée préparée de la sorte ? Jamais je n'ai vu un art aussi raffiné de la vénerie. En outre, il nous avait auparavant montré à tous comment on “excorie” le cerf : cette pratique me plaît tant que jamais plus je ne veux tailler cerf ou daim en quatre quartiers, à quelque moment que je chasse. » Et il raconta à son seigneur l'histoire de Tristan depuis le début, combien il était expert dans le noble art de la vénerie ; il lui décrivit la curée

qu'il avait préparée pour les chiens. Le roi écoutait avec bienveillance tout ce que lui disait le veneur. Il fit appeler le jeune garçon, mais il ordonna aux veneurs de rentrer au logis afin de faire honneur aux obligations de leur charge. Ils tournèrent bride et s'éloignèrent. Tristan, le jeune maître veneur, ne manqua pas de leur rendre son petit cor de chasse et mit pied à terre. Les pages de Marke coururent au-devant du jeune garçon et le prirent par la main pour l'escorter en grande cérémonie auprès du roi. Tristan savait marcher avec élégance. On aurait dit que son corps avait été façonné par l'Amour lui-même : ses lèvres étaient rouges comme la rose, son teint éclatant, ses yeux clairs ; ses cheveux tombaient en boucles châtaines, frisées à leur extrémité. Ses bras et ses mains étaient bien faits et d'un blanc éclatant ; il était haut de taille, mais bien proportionné ; ses pieds et ses jambes, d'un beau galbe, étaient vraiment dignes d'éloges : la beauté masculine incarnée. Ses vêtements — comme je vous l'ai déjà dit — moulaient son corps avec une grande élégance. Il était doté d'une telle prestance et de si belles manières que c'était un plaisir que de le regarder.

Marke[1] considéra Tristan et lui demanda : « Mon ami, tu t'appelles Tristan ? — Oui, seigneur, Tristan ; Dieu vous sauve[2] ! — Dieu te sauve, beau jeune homme[3] ! — *Merci*, dit-il, *gentil rois*[4], noble roi de Cornouailles. Puisse le Fils de Dieu vous bénir à jamais, vous et votre maison ! » Les courtisans lui rendirent mille grâces. Ils chantaient à l'unisson ce refrain : « Tristan, Tristan le Parmenois, comme il est beau et comme il est courtois[5] ! »

Marke[6] s'adressa de nouveau à Tristan : « Tristan, je vais te dire ce que tu feras. Tu dois m'exaucer une prière, et je n'accepterai pas de refus. — Je ferai tout ce que vous ordonnerez, messire. — Je veux que tu sois mon maître veneur ! » Il y eut une explosion de rires. Au milieu des rires Tristan dit : « Seigneur, disposez de moi à votre gré. Je serai ce que vous ordonnerez et vous servirai comme votre veneur et votre vassal du mieux que je pourrai. — Très bien, mon ami, dit alors Marke, c'est promis : qu'il en soit ainsi[7]. »

4. *La Cour de Marke*

Maintenant[8], comme vous l'avez entendu, Tristan était arrivé chez lui, mais il ne le savait pas et il se croyait un étran-

ger. Le noble seigneur Marke, qu'il ne soupçonnait pas d'être son père, lui témoigna la plus grande bienveillance : Tristan en avait grand besoin. Devant les gens de son entourage il exprima le désir et l'ordre qu'ils se montrassent aimables et bienveillants envers le jeune étranger ; en outre ils devaient l'honorer de leur compagnie et de leur conversation. Ils y étaient d'ailleurs tous disposés de bon cœur. C'est ainsi que le noble Tristan fut admis dans l'entourage de Marke. Le roi aimait le voir et il était heureux de l'avoir à sa cour : son cœur l'attirait vers lui. Il le regardait souvent et avec plaisir, car à tous moments Tristan était à ses côtés pour le distraire, et il était également prêt à le servir chaque fois que l'occasion se présentait. Où que Marke se trouvât et où qu'il allât, Tristan était le second, et Marke en était heureux. Il l'avait en grande affection et cela lui faisait du bien de le voir.

Peu après, avant qu'une semaine ne se fût écoulée, il advint que le roi Marke en personne, accompagné de nombreux seigneurs de la maison royale, partit à la chasse avec Tristan pour étudier sa pratique de la vénerie et observer son talent. Tout d'abord Marke ordonna qu'on lui amenât son cheval de chasse et il le lui offrit. Tristan n'avait jamais eu meilleure monture, car celle-ci était robuste et rapide. Marke fit également donner à Tristan une petite corne de chasse au son clair et mélodieux. Puis il lui dit : « Tristan, rappelle-toi que tu es mon maître veneur : montre-nous ta science de la vénerie ! Prends tes chiens, pars en avant et poste les guetteurs là où bon te semble. — Non, seigneur, cela ne peut se faire ainsi, répondit Tristan poliment, ordonnez aux veneurs de partir, ce sont eux qui doivent choisir l'affût et lâcher les chiens. Ils connaissent la région et savent mieux que moi par où le cerf passe, et où il fuit devant les chiens. Ils connaissent la disposition du terrain, alors que moi, qui n'ai jamais chevauché dans cette région, j'y suis totalement étranger. — Par Dieu, Tristan, tu as raison ; c'est effectivement exiger trop de toi ! Les veneurs doivent eux-mêmes prendre la peine de chercher un bon affût. » Ainsi fut fait : les chasseurs partirent, attachèrent leurs chiens à la harde et cherchèrent un affût qui leur semblât favorable. Puis ils levèrent un cerf et le chassèrent sans relâche jusqu'au soir. Quand les chiens enfin le rejoignirent, Marke accourut avec son Tristan, et avec eux de nombreux autres seigneurs de la cour, pour la mise à mort. Ainsi retentit une magnifique sonnerie de cornes dans toutes sortes de tons : les hommes

sonnaient si bien de leurs cornes que c'était un plaisir pour Marke et ses compagnons.

Quand[1] ils eurent mis le cerf à mort, les veneurs demandèrent à leur maître veneur, Tristan, l'étranger devenu leur intime, de leur montrer la pratique de l'excoriation dans tous ses détails. « Soit ! » dit Tristan, et il se mit aussitôt à l'ouvrage. Mais je pense qu'il est vraiment inutile de vous imposer le même récit deux fois de suite. Exactement comme je vous l'ai relaté à propos du premier cerf, il excoria celui-ci de la même façon. Quand les chasseurs virent le dépeçage et la fourchée, et l'art de la curée, tous dirent d'une seule voix que personne ne s'entendait mieux à cette science ou ne pourrait en imaginer une meilleure. Le roi ordonna de charger le cerf sur les chevaux et s'éloigna. Accompagné de son veneur Tristan et de toute sa suite, il retourna au château avec les bois de l'animal et la fourchée. Désormais le noble Tristan fut aimé de tous à la cour. Le roi et toute la maison royale le traitaient en ami. Quant à lui, il se montrait si empressé envers riches et pauvres que, s'il avait pu les choyer tous, il l'aurait fait de bon cœur. Dieu lui-même lui avait accordé la grâce de pouvoir et de vouloir vivre pour les autres. Avec eux il pouvait rire, danser, chanter, chevaucher, courir, sauter, observer les bonnes manières ou tout aussi bien se laisser aller. Il vivait au gré de ses désirs et comme jeunesse le doit. Quoi qu'un autre entreprît, il faisait comme lui.

Un jour[2] il advint ceci : comme d'habitude Marke était resté assis après le dîner pour se divertir. Et cette fois, il écoutait attentivement un lai que jouait un harpeur, maître en son art. Il venait de Galles et était le meilleur harpeur qu'on connût. Tristan de Parménie vint s'asseoir à ses pieds pour écouter avec ferveur le lai et sa douce mélodie. Même sous peine de mort il n'aurait pas réussi à dissimuler qu'il était ému jusqu'au plus profond de lui-même, tant son cœur débordait : « Maître, dit-il, vous jouez à merveille ! Vous jouez les notes avec justesse, avec la nostalgie profondément sentie qu'elles traduisent. Ce sont les Bretons qui ont composé ce lai sur Gurun et sur son amie[3]. » Le harpeur retint bien les paroles de Tristan, mais fit semblant de ne rien avoir entendu jusqu'à ce qu'il eût terminé le lai. Il se tourna alors vers le jeune garçon : « Mon cher enfant, dit-il, comment sais-tu d'où sont ces notes ? Entends-tu quelque chose à cet art ? — Oui, bon maître, dit Tristan, jadis j'y étais fort habile, mais il y a longtemps que je ne me suis pas entraîné, de sorte que je n'oserais

pas jouer devant vous. — Eh bien, mon ami, prends cette harpe et fais-nous écouter ce qu'on sait jouer dans ton pays! — Parlez-vous sérieusement, me permettez-vous vraiment de jouer sur votre harpe? demanda Tristan. — Oui, mon cher enfant, harpe maintenant! »

Quand[1] Tristan eut pris la harpe, on eût cru qu'elle avait été faite pour ses mains; celles-ci étaient, à ce que j'ai lu, d'une beauté incomparable: douces et fines, délicates et graciles, et aussi blanches que l'hermine. De ses mains, il effleura les cordes et joua petites pièces et préludes, étranges, suaves et mélodieux. Pour finir, il se rappela les lais du Breton[2]. Alors, prenant sa clef, il régla les chevilles pour tendre les cordes, l'une vers le grave, l'autre vers l'aigu, exactement comme il les voulait pour jouer. Quand la harpe fut accordée, Tristan, le nouveau ménestrel, remplit son nouvel office avec réflexion et ardeur. Ses mélodies et ses improvisations, ses étranges préludes étaient si harmonieux et si suaves qu'aux accents mélodieux de sa harpe tous accoururent, l'un appelant l'autre. C'est ainsi que toute la maisonnée royale accourut, et aucun ne pensait être arrivé trop tôt. Marke était tout absorbé par ce spectacle et restait assis, pensif, observant son ami Tristan. Il était surpris au plus profond de lui-même que celui-ci possédât un talent aussi raffiné et un art aussi accompli, et qu'il eût pu les dissimuler aussi longtemps. Tristan commença alors à jouer: il fit d'abord retentir un lai sur la très fière amie du beau Graland[3]. La mélodie qu'il joua sur un air breton était si suave et son jeu de harpe si merveilleux que beaucoup de ceux qui étaient là debout ou assis en oublièrent leur nom. Cœurs et oreilles devinrent sots et fols et délaissèrent le droit chemin; ils en conçurent de fort diverses pensées, et nombreux furent ceux qui pensèrent en eux-mêmes: « Béni soit le marchand qui engendra aussi noble fils! » Les doigts blancs de Tristan effleuraient les cordes avec agilité, et les sons qu'ils en tiraient retentissaient dans toutes les salles du palais. Les regards ne manquaient pas non plus qui suivaient comme fascinés le jeu de ses mains.

Lorsque[4] le lai fut terminé, le noble roi envoya un messager à Tristan et lui fit demander d'en jouer un second. « Très volontiers[5] ! » dit le jeune garçon, et il se mit à leur interpréter de splendide façon un autre lai d'amour, le lai *De la courtoise Thisbé*[6] de l'ancienne Babylone. Il le harpa si merveilleusement et joua les notes si magistralement que même le harpiste en fut stupéfait. Et là où le morceau le lui permettait, l'enfant

accompli mêlait sa voix suave et délicieuse au chant de la harpe. Il chanta les paroles du lai en breton et en gallois, en latin et en français, de si suave manière que nul ne savait ce qui était le plus agréable à écouter ni ce qu'on devait vanter le plus, de son art de harper ou de son chant. On entendit maintes réflexions et maints propos sur Tristan et sur son habileté, et tous s'accordaient à dire que jamais dans ce royaume ils n'avaient vu autant de talents réunis en une même personne. Partout on entendait ceci : « Quel enfant est-ce là ? Quel trésor avons-nous en notre maison ! Oui, tous les enfants de par le monde ne sont rien, comparés à notre Tristan ! » Après que Tristan eut terminé son lai selon son gré, Marke lui dit : « Tristan, approche ! Béni soit de Dieu celui qui t'éduqua, et toi avec lui ! Quel beau jeu ! Tes lais, j'aimerais les écouter de temps à autre, à la tombée de la nuit, quand tu ne pourras trouver le sommeil. Tu feras cela pour moi, n'est-ce pas, comme pour toi ? — Oui, seigneur, certainement. — Dis-moi encore ceci : sais-tu jouer d'un autre instrument à cordes ? — Non, seigneur ! — Mais si ! Dis-moi toute la vérité, au nom de l'affection que tu as pour moi ! — Oui, seigneur ! répondit Tristan sans hésiter. Vous n'avez pas à m'en conjurer si instamment, je vous l'aurais bien dit, puisque, si vous désirez le savoir, je suis bien obligé de le dire : oui, seigneur, je me suis attaché à jouer de tous les instruments à cordes, bien que je ne joue d'aucun assez bien pour ne point désirer en jouer mieux encore. De plus, il n'y a pas longtemps que je pratique cet art. Pour vous dire la vérité, il n'y a que depuis sept ans environ que je m'y adonne de temps à autre. Des Parmenois m'ont appris à jouer de la vielle et de la sifoine[1]. Deux Gallois, deux maîtres en leur pays, m'ont enseigné la harpe et la rote[2]. Des Bretons de la ville de Lut[3] enfin m'ont enseigné l'art parfait de la lyre et de la sambue[4]. — Sambue, cher ami, qu'est-ce que c'est ? — Le plus bel instrument à cordes que je connaisse. — Voyez, dit la maison royale, Dieu a comblé cet enfant de ses bienfaits pour une vie pleine de félicités ! » Marke lui demanda encore : « Tristan, je t'ai entendu à l'instant chanter en breton et en gallois, en bon latin et en français ; connais-tu toutes ces langues ? — Oui, seigneur, assez bien. » Toute la foule des courtisans se pressa à l'instant autour de lui et quiconque connaissait une des langues étrangères parlées dans les pays voisins mit Tristan à l'épreuve sans tarder. On entendit là toutes sortes de langues, mais Tristan répondait aimablement à toutes leurs questions. Il parlait avec les Nor-

végiens et les Irlandais, avec les Allemands, les Écossais et les Danois. Plus d'un cœur désirait posséder la culture de Tristan, et beaucoup d'entre eux auraient aimé être comme lui. Ils étaient nombreux ceux qui au fond de leur cœur formulaient avec douceur et avec ferveur des souhaits tels que : « Ah ! Tristan, si seulement j'étais comme toi ! Tristan, tu peux avoir plaisir à vivre : Tristan, tu as reçu en partage les plus désirables de tous les talents qu'un homme puisse avoir sur terre. » Et pourtant, en même temps, ils exprimaient bruyamment leur étonnement : « Écoutez ! disait l'un. — Écoutez ! disait l'autre. Que tout le monde écoute : un enfant de quatorze ans connaît tous les arts qui existent ! »

Le roi[1] dit alors : « Tristan, écoute ; tu possèdes tout ce qui me plaît ; tu sais faire tout ce que je désire : la chasse, les langues, l'art des instruments à cordes. Aussi, soyons amis, sois le mien, et moi le tien. Le jour, nous irons à la chasse, le soir, à la maison, nous nous adonnerons à des divertissements de cour. Tu sais jouer de la harpe, de la vielle, tu sais chanter, fais-le pour moi ! Quant à moi, je sais un jeu, que je jouerai pour toi et que ton cœur désire peut-être aussi : de beaux vêtements et des chevaux, je t'en donnerai autant que tu en voudras ; ainsi j'aurai bien joué pour toi. Vois, mon épée et mes éperons, mon arbalète et ma corne en or, mon ami, je te les confie : prends-les en charge, veille sur eux pour moi, aie l'âme élevée et sois gai ! » Ainsi l'étranger était-il à la cour un compagnon aimé de tous[2]. Jamais enfant ne fut plus favorisé par le destin que le jeune Tristan, car, quoi qu'il fît, quoi qu'il dît, tout semblait et était si parfait que tout le monde lui témoignait de la bienveillance et de l'affection. Mais c'est assez parlé de ce sujet ! Nous allons interrompre ici ce récit, et revenir à son père, au loyal maréchal Rual Tient-parole[3], et conter ce qu'il fit pour retrouver son enfant, après l'avoir perdu.

5. *Retrouvailles*

Seigneur[4] Rual Tient-parole[5] s'embarqua tout aussitôt avec de grands biens et traversa la mer. Il était fermement décidé à parcourir le monde jusqu'à ce qu'il eût appris de source sûre où était son jeune seigneur. Il aborda en Norvège. Là il parcourut sans relâche tout le pays, à la recherche de son ami Tristan. Mais à quoi bon ? Il n'était pas là ! Toute sa peine

fut vaine. Ne l'ayant pas trouvé au nord, il se rendit ensuite en Irlande. Voyez, là non plus il ne put découvrir la moindre trace de Tristan. Mais entre-temps ses ressources avaient fondu à tel point qu'il lui fallut vendre ses chevaux et marcher à pied. Avec le produit de cette vente il renvoya ses gens dans son pays. Il poursuivit sa route ainsi démuni, et souvent il dut mendier son pain. Cependant il continua à aller de royaume en royaume, de pays en pays, à la recherche de Tristan, pendant trois ans et même davantage, si bien qu'il ne resta finalement plus rien de sa beauté et que son teint éclatant se ternit. Qui le voyait dans cette détresse n'aurait jamais pu supposer que c'était un homme de haute naissance. C'est ainsi que, tel un vagabond, messire Rual parcourut les pays, supportant avec constance le fardeau du mépris. Pourtant la pauvreté ne lui fit perdre ni l'espoir ni la confiance. Au commencement de la quatrième année il arriva enfin au Danemark, où il poursuivit ses recherches de ville en ville, de lieu en lieu. Par la grâce de Dieu, il trouva les deux pèlerins que Tristan, son jeune seigneur, avait rencontrés sur la route forestière. Il les questionna sans tarder, et ils lui dirent qu'ils avaient vu un jeune garçon tel que celui que décrivait Rual et qu'ils l'avaient pris avec eux; ils lui dirent aussi quand c'était. Ils décrivirent ensuite le jeune garçon, son visage et ses cheveux, sa manière de parler, son comportement, sa stature et ses vêtements. Ils ajoutèrent qu'il connaissait de nombreuses langues et qu'il était fort cultivé. Aussitôt et sans réfléchir, Rual reconnut que c'était bien Tristan, et il conjura les deux pèlerins de bien vouloir lui dire, pour l'amour de Dieu, où ils l'avaient quitté et de lui donner le nom exact de cet endroit, s'ils le savaient encore. Les deux hommes dirent à Rual que c'était en Cornouailles, près de Tintagel. Il leur demanda à plusieurs reprises de lui répéter le nom de cette ville, et demanda : « Dans quelle direction se trouve la Cornouailles ?
— Elle confine par l'autre côté à la terre de Bretagne, répondirent les pèlerins. » « Ah ! pensa Rual, Seigneur Dieu, c'est sans nul doute un effet de ta grâce ! Si Tristan, comme je viens de l'apprendre, est arrivé en Cornouailles, c'est chez lui qu'il est rentré, car Marke est son oncle. Montre-moi le chemin, doux Seigneur ! Ah ! Seigneur Dieu, au nom de ta Sainte Volonté, accorde-moi le bonheur de revoir Tristan ! Puisse la nouvelle que j'ai apprise m'apporter cette joie ! Elle me semble, non, elle est très certainement excellente : elle a raffermi mon courage et m'a redonné la joie. » Puis il dit : « Bonnes gens,

puisse le Fils de la Vierge vous avoir en sa garde ! Je vais me mettre en route et voir si je le trouve. — Que Celui qui est le Maître du monde vous guide jusqu'à votre enfant ! — Merci, répondit Rual, laissez-moi prendre congé sans tarder. — Ami, dirent-ils, adieu, adieu[1] ! »

Rual[2] poursuivit son voyage sans s'accorder jamais une seule demi-journée de repos jusqu'à ce qu'il parvînt à la mer. Là il dut faire halte contre sa volonté, car aucun bateau n'était prêt à partir, et quand finalement il put s'embarquer, il fit aussitôt voile vers la Bretagne. Il parcourut la Bretagne à pied avec tant d'ardeur que les jours n'étaient pas assez longs pour lui, et il continuait de marcher tard dans la nuit. C'est l'espoir qu'il nourrissait qui lui donnait force et courage, qui allégeait sa peine et la rendait supportable. Quand il fut arrivé en Cornouailles, il demanda sans tarder où se trouvait Tintagel. On le renseigna aussitôt. Il reprit sa route et arriva à Tintagel un samedi matin à l'heure de la messe. Il se posta devant la cathédrale et vit le flot des fidèles qui entraient et sortaient. Il regarda autour de lui pour voir s'il trouverait quelqu'un qui — eu égard à son apparence — accepterait de répondre à ses questions. En effet, il pensait en lui-même : « Tous ces gens ont plus belle allure que moi. Si j'interroge quelqu'un, je crains que, d'un air méprisant, il ne daigne pas me donner de réponse, en me voyant de si misérable apparence. Seigneur Dieu, conseille-moi ! Que dois-je faire ? » Or, voilà qu'approchait le roi Marke, suivi d'un cortège charmant. Le fidèle vassal les examina tous, mais il n'identifia pas celui qu'il cherchait. Lorsque, après la messe, le roi retourna à la cour, Rual s'écarta du chemin et prit à part un courtisan âgé : « Ah ! seigneur, dit-il, ayez la bonté de me dire si un enfant se trouve ici à la cour ! On dit qu'il est dans l'entourage du roi et qu'il s'appelle Tristan. — Un enfant ? répondit l'autre aussitôt. Je n'ai pas connaissance d'un enfant. Il y a dans la suite du roi un écuyer qui doit bientôt recevoir l'épée. Le roi l'a en haute estime, car il est versé en plus d'un art et n'a pas seulement de multiples talents, il a aussi d'excellentes manières. C'est de plus un jeune homme robuste, aux cheveux bruns abondants et bouclés et à la belle allure. C'est un étranger et nous l'appelons tous Tristan.

— Seigneur[3], demanda aussitôt Rual, faites-vous partie de la maison du roi ? — Oui. — Seigneur, par votre honneur, je vous demande de faire davantage ! Vous accomplirez très certainement une bonne œuvre ! Dites-lui qu'il y a ici un pauvre

homme qui voudrait le voir et lui parler. Vous pouvez ajouter que je suis de son pays. » L'autre alla trouver Tristan et lui dit qu'il y avait là un de ses compatriotes qui l'attendait. Tristan le rejoignit aussitôt, et dès qu'il l'aperçut, il s'écria, le cœur réjoui : « Béni soit Notre-Seigneur à tout jamais, père, de ce qu'il m'ait été donné de te revoir ! » Ce fut son premier salut ; puis il courut vers lui en riant et embrassa l'homme loyal, comme un enfant embrasse son père. Et ce n'était que justice : il était son père, lui son enfant. Tous les pères qui vivent maintenant et ceux qui vécurent avant nous n'ont pas été aussi paternels à l'égard de leurs propres enfants que Rual à l'égard de Tristan. Oui, Tristan tenait à cet instant entre ses bras père, mère, parents, vassaux et tous les amis qu'il eut jamais. Ému jusqu'au fond du cœur il lui dit : « Ah ! mon cher et fidèle père, dis-moi, ma douce mère et mes frères sont-ils encore en vie ? — Je ne sais pas, mon cher fils, répondit-il. Cependant ils vivaient encore la dernière fois que je les vis, encore que fort affligés à cause de toi. Mais ce qu'ils sont devenus depuis, je ne peux pas te le dire, car il y a bien longtemps que je n'ai vu quelqu'un que je connaissais. Moi-même je ne suis pas rentré au pays depuis cette heure funeste où j'ai eu le malheur de te perdre. — Ah ! dit Tristan, mon cher père, que viens-je d'entendre ? Où s'en est allée ta beauté ? — Mon fils, c'est toi qui me l'as enlevée. — Alors je te la rendrai. — Mon fils, puissions-nous vivre jusque-là ! — Viens maintenant avec moi à la cour, père ! — Oh non ! mon fils, je n'irai pas avec toi ! Tu vois bien que, dans cet accoutrement, je ne peux pas paraître à la cour. — Mais si, père, dit-il, il le faut : le roi, mon seigneur, doit te voir. » Le bon, le noble Rual pensa en lui-même : « Ma pauvreté ne peut pas me nuire. En quelque état que le roi m'aperçoive, il sera heureux de me voir s'il apprend par ma bouche que c'est son neveu qui est ici. Quand je lui raconterai tout ce que j'ai fait du début à la fin, ce que je porte maintenant lui paraîtra plus beau. »

Tristan[1] le prit alors par la main. Son accoutrement, ses vêtements étaient tels qu'on pouvait s'y attendre après un aussi long voyage : il n'avait pas de manteau ; il portait seulement une misérable petite tunique élimée et montrant la corde, déchirée par endroits. Les vêtements que cet homme de bien portait sous sa robe étaient on ne peut plus pitoyables, complètement usés et tout sales. Ses cheveux et les poils de sa barbe étaient par manque de soins si embroussaillés qu'on aurait pu le prendre pour un sauvage. Et cet homme digne

d'éloges allait de plus pieds et jambes nus. Sa peau était tannée et marquée par les intempéries, comme c'est le cas pour tous ceux à qui la faim, le gel, le soleil et le vent font perdre leur teint frais et leurs belles couleurs. C'est ainsi qu'il se présenta devant Marke, assez près pour le regarder droit dans les yeux. Marke demanda alors à Tristan : « Dis-moi, Tristan, qui est cet homme ? — C'est mon père, seigneur ! répondit Tristan. — Dis-tu la vérité ? — Oui, messire. — Qu'il soit le bienvenu ! » dit alors le noble roi. Rual s'inclina avec civilité. Sur ce, les chevaliers aussi étaient accourus en foule et, avec eux, toute la maison royale ; ils s'écriaient tous pêle-mêle : « Sire, sire, Dieu vous sauve[1] ! » Sachez aussi que Rual, même si son accoutrement extérieur était indigne de la cour, était en vérité, aussi bien par son physique que par toute son attitude, imposant et majestueux. Il était de noble prestance, de membres et de stature taillé comme un géant. Ses bras et ses jambes étaient d'une bonne longueur, et belle et fière sa démarche. Il était bien fait de toute sa personne. Il était dans la force de l'âge, ni trop jeune ni trop vieux, quand l'âge et la jeunesse donnent à la vie sa plus grande vigueur. Il était en majesté le pair de tous les empereurs. Sa voix résonnait comme un cor ; son discours était bien tourné. On le voyait dans cette noble assemblée se comporter en seigneur, et telle était son habitude.

Alors[2] un grand murmure s'éleva parmi les chevaliers et les barons ; ils échangeaient maints propos : « Oui, disaient-ils tous, est-ce lui ? Est-ce ce noble marchand, dont Tristan son fils nous a conté les hautes qualités ? Nous avons plus d'une fois entendu parler de sa haute valeur. Comment a-t-il pu arriver ainsi à la cour ? » C'est de la sorte qu'ils bavardaient. Le roi puissant fit conduire Rual dans une chambre et ordonna qu'on lui donnât sans délai de riches vêtements. Tristan eut tôt fait de lui préparer un bain et de l'habiller de beaux vêtements. Un chapeau lui était également destiné. Quand il l'eut mis sur la tête, il lui seyait mieux qu'à tout autre, car Rual avait un beau visage et un port de tête majestueux. Tristan le prit par la main avec toute l'affection qu'il avait pour lui, et le ramena auprès de Marke. Toute la maison royale avait plaisir à le regarder, et de nouveau on entendit chuchoter : « Regardez comme de nobles vêtements ont tôt fait de transformer un homme à son avantage ! Ces vêtements siéent au marchand à la perfection. Il a vraiment de la distinction ! Qui sait s'il n'est pas homme de haut rang ? Pour dire la vérité, il se comporte

comme tel. Voyez donc avec quelle majesté il s'avance, quelle belle contenance il a dans ses nobles vêtements. Rien qu'à voir Tristan, on peut juger de ses hautes qualités. Comment un marchand pourrait-il avoir élevé aussi bien son enfant, s'il n'avait pas lui-même un cœur noble ? »

Après[1] qu'on se fut lavé les mains, le roi s'approcha de la table. Il invita son hôte Rual à s'asseoir à sa propre table et il ordonna qu'on le servît bien et avec tous les honneurs, comme il sied qu'on serve un homme bien élevé. Il dit alors : « Tristan, viens vite ! Sers ton père toi-même ! » Et vraiment, c'est ce qui fut fait : Tristan lui rendit tous les honneurs et lui procura toutes les aises possibles, à la mesure de l'affection qu'il lui portait. Le noble Rual ne se fit pas longtemps prier et mangea de bon cœur, mais c'est Tristan qui était son réconfort, qui était son bonheur ; le plus grand plaisir, il le savourait quand il voyait Tristan. Et quand on se fut levé de table, le roi engagea la conversation avec son hôte ; il lui posa toutes sortes de questions sur son pays, mais aussi sur son voyage. Et tandis qu'il l'interrogeait de la sorte, tous les chevaliers écoutaient, attentifs au récit de Rual. « Seigneur, dit-il, près de trois ans et demi se sont écoulés depuis que j'ai quitté mon pays. Et partout où je suis allé depuis, je n'ai posé d'autre question que celle qui me hantait et qui m'a conduit jusqu'ici. — Et qu'était-ce ? — Je m'informais de Tristan, que voici. Et, croyez-moi, seigneur, j'ai d'autres enfants, que Dieu m'a octroyés, et je leur veux autant de bien qu'un homme à ses enfants. Ce sont trois fils. Et si j'étais resté près d'eux, l'un ou l'autre des trois serait maintenant sans doute chevalier. Si j'avais pour eux trois souffert la moitié de la peine que j'ai endurée pour Tristan, qui pourtant m'est étranger, cela serait bien suffisant. — Étranger ? s'écria le roi. Dites-moi, comment dois-je comprendre cela ? Il dit pourtant qu'il est votre fils ! — Non, seigneur ! Le seul lien qui nous unisse est que je suis son vassal. » Tristan tressauta et le regarda fixement. Le roi reprit : « Dites-nous donc pour quelle raison vous avez souffert pour lui ces épreuves, pourquoi — puisqu'il n'est pas votre fils — vous avez laissé, comme vous le dites, votre épouse et vos enfants seuls si longtemps. — Seigneur, Dieu seul le sait, et moi. — Mon ami, éclairez-moi aussi ! dit le noble Marke. Je suis fort curieux de l'apprendre. — Si je savais, répondit le fidèle vassal, que je ne le regretterai pas et qu'on ne me reprochera pas d'avoir manqué de tact si j'en parle ici, je pourrais, seigneur, vous raconter suffisamment de

choses étonnantes : comment on en est venu là et ce qui est arrivé à Tristan que voici. » Et toute la maison royale (Marke et tous ses barons) demanda à l'unisson, comme d'une seule bouche : « Dis-nous, homme de bien, homme loyal, qui est Tristan ? »

Le noble[1] Rual prit la parole et dit : « Seigneur, il y a bien longtemps (vous le savez vous-même ainsi que ceux qui à ce moment-là vivaient à la cour), il advint que Rivalin, mon seigneur, dont j'étais le vassal — et je le serais encore s'il avait plu à Dieu qu'il fût encore en vie —, avait tant et tant entendu vanter votre haute valeur qu'il confia à ma garde ses gens et son pays. Il est venu en votre terre parce qu'il voulait vous connaître, et il s'est joint à votre suite. Vous savez très bien aussi ce qui lui arriva ensuite, comment il gagna l'amour et le cœur de la belle Blanschefleur, et comment elle s'enfuit d'ici avec lui. Quand ils furent arrivés dans son pays, ils s'unirent par le mariage (cela se passa sous mon toit, en ma présence et en celle de beaucoup d'autres vassaux). Puis il la mit sous ma protection, et j'ai veillé sur elle du mieux que j'ai pu. Aussitôt après il convoqua l'armée et rassembla les forces du pays, puis il se mit en route immédiatement avec ses parents et ses vassaux. Mais il fut tué dans une bataille, comme vous l'avez sans doute entendu dire. Quand la nouvelle de sa mort nous parvint et que la très belle dame apprit comment les choses avaient tourné, la douleur lui brisa si cruellement le cœur qu'elle mit prématurément au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qu'elle-même en mourut. L'enfant est devant vous, c'est Tristan. » Ce récit avait réveillé la douleur du loyal Rual. Il ne put la cacher et, s'asseyant, il pleura comme un enfant. Et personne, autour de lui, ne put retenir ses larmes. La douleur perça si fort le cœur du noble roi Marke que des larmes jaillirent de ses yeux et ruisselèrent sur ses joues et sur ses vêtements. Cette tragique nouvelle bouleversa Tristan lui aussi, mais ce qui l'atteignait le plus était la pensée qu'en la personne de cet homme loyal il venait de perdre un père et la croyance d'en avoir un.

Le noble[2] Rual, le cœur pénétré de tristesse, resta assis à sa place et raconta devant toute la cour le destin du pauvre enfant. Comment il avait ordonné qu'on prît bien soin de lui après que sa mère l'eut mis au monde ; comment il l'avait fait cacher et dissimuler en un endroit secret ; comment il avait fait répandre dans le pays le bruit que l'enfant était mort dans le ventre de sa mère ; comment il avait commandé à sa femme,

ainsi que je vous l'ai dit plus haut, de garder le lit comme si elle était en couches puis, au terme du délai habituel, de proclamer partout que c'était elle qui avait mis l'enfant au monde. Il raconta comment elle l'avait porté à l'église et fait baptiser ; pourquoi on l'avait appelé Tristan ; comment il l'avait envoyé dans les pays étrangers ; comment il lui avait enseigné tous les arts qu'il connaissait, de ses mains et de sa bouche. Il dit encore comment il l'avait laissé à bord du navire, comment il lui avait été enlevé et comment il l'avait cherché péniblement jusqu'à le retrouver enfin. C'est ainsi que, assis devant la cour, il raconta son histoire du début jusqu'à la fin. À tel endroit du récit c'est Marke qui pleurait, à tel autre c'était Rual, à tel autre tous pleuraient. Seuls les yeux de Tristan restaient secs. Ce qu'il entendait était trop soudain et brutal pour lui, et il ne pouvait extérioriser son chagrin, quoi qu'il entendît. Et pourtant le récit émouvant que fit le noble Rual du destin des deux amants, Kanelangres et Blanschefleur, n'était rien, comparé à l'émotion que suscita la fidélité de Rual après leur mort à l'égard de leur enfant. Voilà ce qui était aux yeux de la cour la plus grande preuve de loyauté qu'un vassal pût jamais fournir à ses seigneurs.

Une fois[1] ce récit terminé, Marke dit à son hôte : « Dites-moi, seigneur, tout cela est-il vrai ? » Le noble Rual lui remit alors un petit anneau dans la main : « Cela, seigneur, peut confirmer que j'ai dit la vérité. » Le noble Marke le prit et l'examina, et son chagrin redoubla de violence : « Ah ! s'écria-t-il, douce sœur, c'est moi qui t'ai donné cet anneau[2], et moi je l'avais reçu de mon père sur son lit de mort ! Maintenant je peux croire ton histoire. Tristan, viens ici et embrasse-moi ! En vérité, aussi longtemps que nous serons en vie, je serai ton père et toi mon héritier. Que Dieu aie en sa grâce l'âme de Blanschefleur, ta mère, et celle de ton père Kanelangres, et daigne leur accorder à tous deux la vie éternelle ! Puisqu'il s'est trouvé que ma chère sœur t'a en mourant laissé à moi, son frère, je serai heureux, s'il plaît à Dieu mon Seigneur, pour le restant de mes jours. » S'adressant à son hôte, il poursuivit : « Mon cher ami, dites-moi donc, qui êtes-vous et quel est votre nom ? — Rual, seigneur. — Rual ? — Oui. » Alors Marke se souvint en un clin d'œil qu'il avait autrefois entendu parler de lui, et de la sagesse et de la loyauté de cet homme d'honneur. Il demanda : « Êtes-vous Rual Tient-parole[3] ? — Oui, seigneur, c'est mon nom. » Le noble Marke s'approcha de lui et l'embrassa, puis il lui témoigna tous les honneurs

qui lui étaient dus. Les autres seigneurs accoururent aussitôt pour lui donner selon l'usage de la cour l'accolade et le baiser de bienvenue. On le salua avec la plus grande déférence : « Bienvenue à vous, noble Rual, merveille de cette terre ! »

Après[1] qu'on eut souhaité la bienvenue à Rual, le roi le prit par la main et le conduisit à son siège ; avec bienveillance il lui fit prendre place à ses côtés. Ils reprirent leur conversation et parlèrent de choses et d'autres : ils évoquèrent Blanschefleur et Tristan, les nombreux démêlés et les combats qui avaient opposé Kanelangres et Morgan, et la manière dont cela s'était terminé. Bientôt le roi Marke en vint à raconter à Rual avec quelle ingéniosité Tristan s'était intégré à la cour et comment il avait fait croire à tous que son père était un marchand. Rual se tourna vers Tristan : « Mon ami, lui dit-il, j'ai pendant longtemps, avec zèle et empressement, et au prix de grandes privations, fait commerce de mes marchandises par amour pour toi. Mais maintenant tout est bien terminé. C'est pourquoi je joins mes mains vers Dieu et lui rends grâces à jamais. » Mais Tristan lui répondit : « Ce que j'ai entendu n'est pas de nature à me rendre joyeux de sitôt. Ce sont des nouvelles bien déconcertantes : j'entends mon père dire que mon père est mort depuis longtemps. Par là il me renie. D'un seul coup j'ai deux pères — et suis néanmoins sans père. Père et conviction d'avoir un père, vous m'avez été ravis. Par celui-là même que je présentais ici comme mon père, j'ai perdu maintenant deux pères : lui-même et celui que jamais je n'ai vu. » Le noble maréchal répondit : « Tristan, mon ami, laisse-là ce discours, il est sans fondement. Grâce à moi on sait que tu es de plus haute condition que tu ne croyais, tu as gagné en prestige et, en dépit de ce que tu dis, tu as deux pères comme auparavant : mon seigneur, que voici, et moi-même. Il est ton père, comme je le suis. Ainsi suis mon conseil et sois dorénavant en prestige l'égal de tous les rois. Laisse là ces discours et demande à mon seigneur, ton oncle, de t'armer chevalier et de t'aider à rentrer dans ton pays. Désormais tu pourras t'occuper toi-même de tes affaires. Messires, intercédez auprès de mon seigneur pour qu'il accepte de l'adouber. » Ils dirent alors tous ensemble : « Seigneur, c'est tout à fait exact : Tristan est bien assez fort et c'est déjà tout à fait un homme. » Le roi répondit : « Tristan, mon neveu, dis-moi ce que tu penses de cette proposition. Aimerais-tu que je le fasse ?
— Oh ! seigneur ! Je vais vous dire mon sentiment : si j'avais assez de biens pour pouvoir devenir un chevalier tel que je me

le représente, tel que je n'aie jamais à avoir honte ni de moi ni du titre de chevalier, que jamais le prestige de chevalier ne soit rabaissé par ma faute, alors je voudrais bien être chevalier. Je voudrais exercer ma jeunesse oisive, l'employer à rechercher les honneurs en ce monde, car, dit-on, chevalerie doit commencer dès l'enfance, sinon elle ne devient jamais robuste. Ce fut bien mal agir que d'avoir si rarement exercé ma jeunesse inexpérimentée à conquérir renom et excellence ; je m'en garde rancune à moi-même. Je sais depuis longtemps déjà que douceur de vivre et gloire chevaleresque sont en complet désaccord et tout à fait incompatibles. J'ai aussi lu que la gloire exige qu'on se donne de la peine ; le confort est la mort de la gloire quand on s'y adonne trop et trop longtemps en sa jeunesse. Et croyez-moi : si j'avais su il y a un an, peut-être même avant, ce que je viens d'apprendre sur ma situation, je n'aurais pas attendu jusqu'à aujourd'hui. Il est bon que je rattrape le temps perdu et fasse ce que j'ai négligé de faire. Je crois que je ne manque ni de forces ni de volonté. Que Dieu m'aide à obtenir ce qui est nécessaire à la réalisation de mes aspirations. » Marke dit alors : « Agis sans crainte, mon neveu, selon ta volonté, comme si tu étais roi et seigneur de toute la Cornouailles. Ici est assis ton père Rual, qui a pour toi un loyal attachement : il doit te donner son conseil et son aide pour que puisse se réaliser tout ce que tu t'es promis de faire. Tristan, mon très cher neveu, qu'il ne soit plus question de pauvreté, car la Parménie est tienne et t'appartiendra toujours, tant que Rual et moi-même resterons en vie. Tu peux compter sur mon aide : mon pays, mes gens et tout ce que je possède sont à ta disposition, mon cher neveu. Si désormais tu tournes toutes tes forces vers les plus hautes distinctions, si tu as la ferme volonté d'agir comme tu nous l'as dit, ne ménage pas mon bien : que toute la Cornouailles soit désormais tienne, et que ma couronne te paye tribut. Si tu veux acquérir du renom dans le monde, il te suffit d'avoir de l'ambition — je te donnerai les biens nécessaires. Vois, tu es aussi riche qu'un empereur, vis comme l'exige ton rang. J'aurai tôt fait de voir si tu restes fidèle à toi-même et si tu es disposé comme tu dois l'être et comme tu me l'as assuré. Et si je trouve en toi un cœur de grand seigneur, tu trouveras désormais auprès de moi un plein coffre pour réaliser tous tes désirs. Tintagel sera toujours ta cassette et ton trésor. Si tu me devances avec ta prodigalité, je te suivrai avec mes biens. Si je ne le fais pas, je suis prêt à perdre tout ce que j'ai en Cor-

nouailles. » Tous ceux qui entendirent ce discours s'inclinèrent profondément devant le roi, l'ovationnèrent bruyamment et lui prodiguèrent honneurs et louanges : « Roi Marke, s'écrièrent-ils, tu parles en vrai gentilhomme ! Tes paroles s'accordent avec ta couronne ! Puissent ta bouche, ton cœur et ton bras régner à jamais sur ce pays ! Puisses-tu toujours être roi de Cornouailles ! » Le loyal maréchal, le sire Rual[1], et son jeune seigneur Tristan se mirent à l'ouvrage avec tout le luxe que voulait le roi et dont il leur avait donné les moyens. Mais j'entends déjà quelques personnes demander si le père et le fils étaient d'accord en tout. On peut en effet se poser la question, cela se comprend, car l'âge mûr et la jeunesse sont rarement du même avis : celui-là est économe, celle-ci se montre prodigue. Et maintenant vous me demandez comment Rual et Tristan se mirent d'accord, comment chacun réussit à imposer sa volonté et son point de vue, en sorte que Rual fit triompher son esprit d'économie et que Tristan put satisfaire son goût du luxe et de la dépense. J'aurai tôt fait de répondre à votre question sans équivoque : Rual et Tristan n'avaient tous deux qu'un cœur et qu'une volonté, et aucun des deux ne faisait ni n'aurait fait de suggestion, bonne ou mauvaise, qui ne convînt à l'autre. Rual, qui s'y connaissait en qualités humaines, montrait de l'indulgence pour Tristan, confiant qu'il était en sa jeunesse ; à son tour, Tristan s'inclinait devant la haute valeur de Rual. La même volonté les faisait tendre à un même but : l'un désirait ce que voulait l'autre. Ainsi tous deux ne faisaient qu'un dans leur vouloir et leurs aspirations. Ainsi âge mûr et jeunesse, sagesse et ambition concouraient harmonieusement à un but commun. Ainsi chacun pouvait élever ses prétentions : Tristan à la joie et à la gaieté, Rual à la mesure, sans qu'aucun d'eux ne fît rien qui fût contraire à sa nature. Rual et Tristan se mirent à l'ouvrage avec discernement et comme il convenait à chacun : dans les trente jours ils acquirent armures et vêtements pour les trente chevaliers que le noble Tristan voulait avoir pour compagnons.

6. L'Adoubement

Si quelqu'un[2] me pose maintenant des questions sur leurs vêtements, sur leur magnificence et sur leur fabrication, je vous rapporterai sans hésiter ce que conte l'histoire. Et si je

lui dis autre chose, il est libre de me réfuter et de faire lui-même un meilleur récit. Ces vêtements furent confectionnés par quatre Splendeurs différentes, dont chacune était un maître à sa manière : l'une était Ambition, la seconde Opulence ; la troisième était Discernement, qui tailla les deux premières pour les assembler, et la quatrième, qui les cousit toutes trois ensemble, Courtoisie. Toutes quatre travaillaient ensemble, et chacune apportait sa contribution. Ambition fixait des buts, accessibles grâce à Opulence ; Discernement œuvrait et taillait, et Courtoisie finalement cousait leurs vêtements à tous, ainsi que les ornements — tels que bannières et couvertures — qui font partie de l'équipement d'un chevalier et auxquels on le reconnaît. Oui, tout ce qui donne à l'homme et au cheval la marque du chevalier, leur harnachement à tous deux, tout était somptueux, si somptueux que même un roi aurait pu s'en parer le jour de son adoubement.

Maintenant[1] que les compagnons de Tristan sont équipés avec la splendeur qui convient, comment dois-je préparer Tristan lui-même, leur noble capitaine, à son adoubement ? Que dois-je faire pour qu'on ait plaisir à entendre ma description et que l'histoire en soit plus agréable ? Je ne sais quoi dire qui vous plaise et vous agrée, et agrémente en même temps mon œuvre ! Car, hélas ! on a, de mon vivant et déjà avant, si bien parlé du faste du monde courtois et d'atours somptueux que, même si j'avais à ma disposition l'esprit de douze hommes, moi qui n'ai que le mien, et s'il m'était donné d'avoir dans ma seule bouche douze langues, dont chacune pourrait de plus parler comme je parle, je ne saurais comment vous décrire cette magnificence mieux qu'on ne l'a déjà fait ! Oui, la pompe chevaleresque a déjà été décrite de tant de façons et c'est un sujet si rebattu que je ne peux rien en dire qui puisse remplir un cœur de joie. Hartmann d'Aue[2], ah ! comme il s'entend à colorer et tisser d'ornements[3] l'histoire, au-dehors et au-dedans, quant au style et quant aux idées ! Comme il touche en plein, dans son développement, le sens profond de la fable ! Combien limpides et pures sont ses douces paroles de cristal, et puissent-elles le rester à jamais ! Avec grâce elles s'approchent de vous, elles se serrent contre vous et charment les esprits éclairés. Qui sait apprécier avec discernement les beautés du beau langage doit concéder au sire d'Aue sa couronne et ses lauriers. Mais si quelque compagnon du lièvre[4] gambade et vagabonde au loin sur la lande de la poésie avec des termes obscurs et ineptes et, sans notre

assentiment, aspire à la couronne de lauriers, qu'il nous laisse notre conviction. Car s'il s'agit de décerner le prix, nous voulons être de la partie, nous qui aidons à cueillir les fleurs[1] avec lesquelles ce rameau d'honneur est tressé en couronne ; c'est nous qu'il doit d'abord convaincre. Car si quelqu'un désire la couronne, qu'il accoure et ajoute ses fleurs. Il se révélera promptement si elles siéent si bien à la couronne que nous la retirions au poète d'Aue pour lui décerner à lui le rameau de laurier. Mais puisqu'il n'est encore venu personne qui pût mieux y prétendre, par Dieu, laissons les choses comme elles sont ! Et nous ne laisserons personne la porter, dont les paroles ne seront pas épurées, le style égal et uni, si uni que, si on approche au trot, bien d'aplomb et avec des idées claires, on ne trébuche pas dessus. Les inventeurs de récits insensés, ces braconniers d'histoires, qui font hypocritement un bruit de chaînes[2] et dupent des esprits obtus, qui, tels les prestidigitateurs de foire, savent pour les enfants changer en or des objets sans valeur et de leurs boîtes magiques versent au lieu de perles des grains de poussière, c'est avec le tronc qu'ils nous donnent de l'ombre, et non avec les ramilles ou les branches, non avec le vert feuillage de mai. Une telle ombre jamais n'apporte de douceur aux yeux des étrangers. Pour dire la vérité, il ne s'en dégage rien qui mette de bonne humeur, il n'y a rien qui réjouisse le cœur. L'œuvre de tels poètes n'est pas faite pour égayer les nobles cœurs. Ces braconniers sont contraints et forcés de faire accompagner leurs histoires de commentateurs, sinon nous ne pouvons pas les comprendre quand nous les entendons ou les lisons, nous qui n'avons pas non plus le loisir d'en chercher la glose dans les livres de magie noire.

Mais[3] il y a d'autres colorateurs[4] : ainsi Bligger de Steinach[5]. Comme ses mots sont délicieux ! De nobles dames les ont brodés au tambour avec des fils d'or et de soie — on pourrait les garnir de passements byzantins. Il est le maître du style : j'imagine que des fées ont filé ses idées limpides de miraculeuse façon, qu'elles les ont clarifiées et purifiées dans leur source ; il est vraiment inspiré par les fées. Sa langue qui résonne comme une harpe[6] a reçu deux dons du ciel : le style et les idées, qui jouent ensemble sur les cordes leur histoire avec une rare perfection. Voyez quelles merveilles d'ingéniosité verbale cet artiste du style trace sur sa Tapisserie[7] : avec quelle agilité il lance ses couples de vers comme des couteaux, avec quelle adresse il sait les coller à la rime comme

s'ils avaient poussé ensemble! Je suis même persuadé qu'il s'est attaché autour du corps livres et lettres comme des ailes, car, si vous y prêtez attention, sa langue s'élance vers le ciel comme l'aigle.

Qui[1] puis-je maintenant encore choisir? Ils sont et ont été nombreux, les poètes inspirés et éloquents. C'est ainsi que Heinrich de Veldeke[2] a narré son histoire[3] avec grand talent. Avec quelle perfection il chanta l'amour! De quelle forme accomplie il habilla ses idées! J'imagine que son art provient de la source de Pégase d'où tout art jaillit. Je ne l'ai pas vu de mes yeux; mais je sais que les meilleurs poètes, ceux qui furent des maîtres de son vivant et depuis lors, lui attribuent la gloire d'avoir été le premier à avoir fait une greffe sur le style allemand[4] : des branches en sont nées dont à leur tour des fleurs sont écloses; ils y ont cueilli l'art de leurs magistrales inventions. Depuis cette science s'est répandue si loin, s'est si diversement ramifiée que tous ceux qui écrivent maintenant cueillent à cet arbre les plus belles fleurs et les plus beaux rameaux qu'on puisse imaginer en matière de paroles et de mélodies.

Ils sont nombreux[5] les rossignols[6], mais je ne veux pas en parler maintenant, car ils ne font pas partie de ce groupe. C'est pourquoi je ne dirai rien de plus à leur sujet que ce qu'il me faut dire toujours. Ils connaissent leur métier et chantent à merveille leur douce mélodie d'été. Leur voix est claire et plaisante, ils inspirent au monde courtois la noble exaltation qui réjouit les cœurs. Le monde serait sans joie et bien morne, s'il n'y avait pas le chant suave des oiseaux. Il rappelle maintes fois ce qui est plaisant et bon à qui s'est un jour ouvert à la joie, et suscite bien d'autres émotions agréables aux nobles cœurs: bien d'aimables sentiments et de tendres pensées s'éveillent quand s'élève le si doux chant des oiseaux qui conte sa joie au monde. « Oh! parlez-nous des rossignols! » Ils connaissent bien leur affaire et s'entendent parfaitement à exprimer les tourments de leur passion amoureuse par la musique et par la parole. Lequel doit être leur porte-bannière depuis que celui de Hagenau[7], qui menait souverainement leur troupe, s'est tu à jamais pour le monde courtois? Sa langue contenait, scellé, l'art suprême du chant. Je pense souvent à lui, surtout à ses mélodies, douces et belles. D'où les a-t-il prises si nombreuses? D'où lui est venu ce miracle de tant de variations? J'imagine que c'est le chant d'Orphée, qui connaissait toutes les mélodies, qui retentit par sa bouche. « Mais depuis qu'il

n'est plus parmi nous, donnez-nous quelque conseil ! Qui désormais doit conduire la troupe charmante ? Qui donc doit guider cette compagnie ? Qu'un homme éclairé se prononce là-dessus ! » Je pense que je n'aurai pas de mal à trouver celui qui doit porter la bannière. Leur maître à tous s'y entend bien, le rossignol de la Vogelweide[1] ! Ah ! comme il chante sur la lande de sa voix haute et claire ! Quels prodiges il accomplit ! Avec quelle habileté il fait de la musique ! Avec quel art il varie son chant d'un registre à l'autre ! Je veux dire dans le mode qui nous vient de Cythère, là où règne la déesse de l'Amour[2]. Il est là chambellan à la cour : qu'il soit leur guide ! Il les guidera à merveille, car il sait où chercher la mélodie de l'amour. Si seulement lui et sa compagnie voulaient désormais chanter de manière à changer en joie leur tristesse et leurs plaintes d'amour ! Puisse cela arriver de mon vivant[3] !

Maintenant[4] j'ai suffisamment parlé de l'art de nos poètes à des gens qui s'y entendent en art, et Tristan n'est toujours pas prêt pour son adoubement ! Pourtant je ne sais pas comment m'y prendre. Mon imagination est en défaut, si bien que la langue ne sait pas ce qu'elle doit faire toute seule, sans l'aide de l'inspiration dont elle tient son office. Mais ce qui les contrarie toutes deux, je vais vous l'expliquer : elles sont toutes deux désorientées par ce qui en déconcerte des milliers : si un homme qui n'a pas la parole facile rencontre un homme éloquent, le peu qu'il savait dire expire sur ses lèvres. Et c'est ce qui m'arrive : je vois et j'ai vu autour de moi tant de gens éloquents que je ne sais plus quoi dire qui ne me paraisse insipide à côté de ce qu'ils disent. On parle si bien aujourd'hui que je dois me donner de la peine et choisir mes mots de manière qu'ils soient comme je désirerais qu'ils fussent dans les histoires des autres conteurs et comme je les apprécie dans les œuvres d'autres poètes. Mais je ne sais comment commencer : ma langue et mon imagination se dérobent. Ce qui m'avait été donné de rhétorique vient de m'être arraché de la bouche. Je ne vois d'autre issue que de faire ce que je n'ai encore jamais fait dans ma vie : pour la première fois je veux, du fond du cœur et les mains jointes, adresser mes supplications et mes prières à l'Hélicon[5], au nonuple trône, car c'est de là que jaillissent toutes les sources mugissantes qui dispensent le don des mots et le don des idées. Le seigneur du lieu et les neuf dames[6], Apollon[7] et les Camènes[8] (qui telles neuf sirènes charment l'ouïe), président, à la cour de l'Hélicon, à

ces dons : ils octroyent et dispensent leurs faveurs à qui ils veulent bien en ce monde ; ils accordent les sources de l'inspiration à certains poètes avec tant de profusion qu'ils devraient avoir honte s'ils m'en refusaient une seule goutte. Et si je peux l'obtenir, je saurai conserver ma place au royaume des poètes. Cette seule goutte — si minuscule soit-elle — saura me remettre dans le droit chemin et, ce faisant, redresser ma langue et mes idées, que j'ai tant dévoyées. Puis elle fera passer chacune de mes paroles par le creuset flamboyant de l'inspiration des Camènes, les affinera en de rares merveilles et les portera à la perfection comme l'or d'Arabie. Je vous implore, grâces divines du vrai Hélicon, là-haut sur votre trône suprême, source des paroles qui pénètrent l'oreille de leur musique et le cœur de leur rire, qui rendent la langue transparente comme une gemme d'un rare prix ! Je vous implore, vous qui trônez dans les chœurs célestes, daignez entendre ma voix, daignez exaucer ma prière comme je l'ai formulée ! Même si tout se passait ainsi, si elles m'accordaient tout ce que j'ai souhaité de paroles, si j'en avais à profusion, si bien que mon discours flatte les oreilles et dispense à chaque cœur l'ombre fraîche d'un feuillage de tilleul toujours vert, que j'accompagne mes vers d'un pas si égal qu'à chaque pas je nettoie et balaye leur route et ne tolère ni ne laisse sur leur chemin le moindre grain de poussière pour que ma poésie ne chemine que sur du trèfle et des fleurs éclatantes ; si même tout se passait ainsi, je ne tournerai pas mon esprit, moi qui suis si peu doué, vers un lieu où plus d'un poète s'est déjà égaré, y perdant son crédit. C'est vrai, je m'en garderai bien. Pourquoi devrais-je employer toutes les ressources de mon esprit à vous décrire — comme on l'a fait si souvent, Dieu le sait — l'équipement d'un chevalier ! À quoi sert de vous dire comment Vulcain, l'avisé, le célèbre, l'excellent forgeron forgea de ses propres mains, de superbe et magistrale façon, le haubert de Tristan, son épée et ses houseaux[1], et autres pièces de l'armure du chevalier ; comment il a dessiné et embouti, pour celui à qui jamais le courage n'a manqué, le sanglier sur l'écu ; comment il conçut le heaume, sur lequel il planta un trait ardent, signe visible des peines d'amour qui lui furent données en partage ; comment il confectionna telle ou telle pièce de son armure avec une rare perfection ! À quoi sert de vous dire que ma dame Cassandre, la sage Troyenne, a mis en œuvre tout son art et toute son ingéniosité pour arranger et préparer les vêtements de Tristan avec toute la science dont

son intelligence était capable (son esprit avait en effet, comme je l'ai lu, été doté par les dieux de talents merveilleux) ! Cela aurait-il plus de force d'expression que la description que j'ai faite des compagnons de Tristan à son adoubement ? J'espère que vous serez d'accord avec moi, quand je vous dirai mon opinion, qui est bien fondée : si à ces deux auxiliaires — Ambition et Opulence — vous adjoignez Discernement et Courtoisie, ces quatre ensemble œuvreront tout aussi bien que n'importe quel autre maître. Oui, même Vulcain et Cassandre n'équipèrent jamais chevalier avec plus de faste qu'eux.

Puisque[1] ces quatre Splendeurs sont le plus bel ornement qu'on pût imaginer pour un adoubement, confions à toutes quatre notre ami Tristan. Qu'elles se chargent de lui et qu'elles équipent ce noble jeune homme de la même armure et des mêmes vêtements que ceux dont sont revêtus si élégamment ses compagnons d'armes, car on ne peut rien souhaiter de mieux. Qu'on conduise maintenant Tristan à la cour et dans la lice dans un équipement aussi précieux et aussi somptueux que celui de ses compagnons — je veux dire par là les vêtements cousus de main d'homme, et non dans le vêtement qu'il tient de naissance et qui provient de la garde-robe de son cœur : il a nom Noblesse de cœur, rend l'homme joyeux, le rehausse et donne du prix à sa vie. Ce vêtement n'avait pas été donné de manière égale aux compagnons et au seigneur.

Dieu[2] le sait, Tristan le joyeux, Tristan l'ambitieux portait des vêtements de choix, car sa plus belle parure était son maintien et son être même. Il l'emportait sur tous ses compagnons par ses belles manières et ses hautes qualités. Et pourtant les vêtements qui avaient été cousus de main d'homme ne le différenciaient en rien des autres ; le noble capitaine était vêtu comme eux tous. C'est ainsi donc que le seigneur joyeux, le bailli de Parménie était venu à la cathédrale avec toute sa suite, ils avaient entendu la messe et reçu la bénédiction comme il était d'usage lors d'un adoubement. Puis Marke prit pour finir Tristan par la main, lui ceignit l'épée et lui chaussa les éperons. « Écoute-moi, dit-il, Tristan, mon neveu, maintenant que ton épée a été consacrée et que toi-même tu es devenu chevalier, pense à la gloire de ton état, pense à toi-même, à qui tu es. Aie toujours ta noblesse, ta haute naissance présentes à l'esprit ! Sois modeste, sois sincère, sois franc, sois bien élevé. Montre-toi toujours bon envers les humbles, et fier envers les puissants ! Soigne ton apparence,

cultive-la ! Traite toutes les femmes avec déférence et aime-les ! Sois prodigue de tes biens et sois loyal sans jamais faillir ! Je t'en donne ma parole, or et zibeline n'allèrent jamais mieux avec la lance et l'écu que loyauté et largesse[1]. » Sur ces mots, il lui remit l'écu, l'embrassa et lui dit : « Mon neveu, maintenant va, et que Dieu dans sa toute-puissance t'accorde du bonheur pour ta vie de chevalier ! Aie toujours l'âme élevée, sois toujours gai ! » Tout comme son oncle l'avait fait pour lui, Tristan, à son tour, investit tout aussitôt ses compagnons de l'épée, des éperons, de l'écu. Et il recommanda à chacun modestie, loyauté et largesse en un discours fort convaincant. On ne tarda pas plus longtemps. Il est vraisemblable qu'on chevaucha et combattit en tournoi. Mais comment ils galopèrent l'un contre l'autre, comment ils joutèrent avec la lance, combien ils en rompirent, je laisse les écuyers le raconter, qui aidèrent à ramasser les tronçons. Je ne suis pas un héraut pour crier toutes leurs joutes. Cependant je suis prêt à leur rendre encore un service : je leur souhaite qu'en toutes choses leur gloire s'étende et qu'avec l'aide de Dieu ils mènent dignement leur toute nouvelle vie de chevalier.

III. LES EXPLOITS DE TRISTAN

1. Le Combat contre Morgan

Si quelque homme[2] connut jamais de son vivant peines constantes et constante félicité, ce fut bien Tristan, qui, toujours, connut l'une et les autres.

Dans sa vie il devait (comme je vais vous l'expliquer) connaître extrême souffrance et bonheur suprême, car presque tout ce qu'il entreprenait lui réussissait, et pourtant au bonheur se mêlait la souffrance, si différente du premier que soit cette dernière. Ainsi ces deux contraires, bonheur constant et durable souffrance, étaient-ils réunis en un seul homme. « Par Dieu, dites-nous : qu'entendez-vous par là ? Tristan vient de prendre l'épée et il a connu grand bonheur et gloire chevaleresque. Dites-nous : quelle sorte de souffrance se mêlait à ce bonheur ? » Dieu sait, elle avait ses racines dans un fait qui toujours tourmentait les cœurs — et aussi le sien : c'était la nouvelle annoncée par Rual que son père avait été tué ; elle lui

torturait l'esprit. Ainsi le bien se mêlait au mal; dans un même cœur étaient réunis le bonheur et le malheur, la joie et la souffrance.

Vous vous accordez[1] tous à reconnaître que la colère assaille un jeune homme avec une plus grande fureur qu'un homme mûr.

Au-dessus[2] de toute la gloire de Tristan planaient constamment la douleur et le chagrin secrets (personne de vivant n'en vit la moindre trace sur son visage), qui le harcelaient sans répit parce que Rivalin était mort et Morgan vivant. Tristan, accablé de soucis qu'il était, et son dévoué conseiller (le noble Rual Tient-parole, auquel la loyauté elle-même donna son nom[3]) commencèrent sans tarder à équiper un superbe bateau : il fut pourvu de façon somptueuse de tout ce qu'on pouvait souhaiter de mieux. Puis ils se présentèrent devant Marke, et Tristan lui dit : « Mon cher seigneur, accordez-moi la permission de retourner en Parménie, afin que je me rende compte, comme vous m'en avez donné le conseil, où en sont mes affaires concernant les gens et le pays, dont vous m'avez dit qu'ils sont miens. » Le roi répondit : « Qu'il en soit ainsi ! Je suis prêt, mon neveu, à exaucer ta prière, même si c'est à regret que je me passerai de toi. Rentre donc en Parménie avec tous tes compagnons d'armes. Et si tu as besoin de davantage de valeureux chevaliers, prends avec toi qui tu veux. Prends également de l'argent, de l'or et des chevaux, et tout ce dont tu peux avoir besoin, autant que tu le désires. Et à celui que tu choisiras pour compagnon, donne-lui suffisamment de biens et offre-lui bonne camaraderie, afin que toujours il te serve de bon gré et te reste loyal. Mon cher neveu, agis et vis toujours comme te le conseillera ton père, je veux dire le loyal Rual que voici, qui toujours s'est comporté loyalement et en homme d'honneur envers toi. Et s'il plaît à Dieu que tu mettes de l'ordre dans tes affaires et que tu parviennes à un accord honorable et avantageux, alors reviens ! Reviens près de moi ! Je te promets une chose et je le ferai : je fais le serment, ma main dans la tienne, que la moitié de ma terre et de tous mes autres biens doivent t'appartenir. Et s'il t'est donné de me survivre, tout mon héritage t'appartiendra en propre. Car, pour l'amour de toi, je veux rester, tout le temps que je vivrai, sans femme épousée. Mon neveu, tu as bien entendu ma prière et mon intention. Si tu m'aimes comme je t'aime, si tu as pour moi autant d'affection que j'en ai pour toi, Dieu le sait, nous vivrons une vie de bonheur ensemble. Maintenant

tu peux prendre congé. Que le Fils de la Vierge te protège! Tes affaires et ton honneur sont désormais entre tes mains! » On ne tarda pas davantage : Tristan, son ami Rual et tous leurs compagnons quittèrent la Cornouailles et mirent le cap vers la Parménie.

Si vous avez plaisir[1] à entendre quel bel accueil on fit à ces seigneurs, je vais vous dire, comme je l'ai appris, l'aimable accueil qu'ils reçurent.

Leur chef[2] à tous, le loyal, le véridique Rual descendit à terre le premier. Selon l'usage de la cour il enleva sa coiffe et son manteau. Il courut en riant vers Tristan et l'embrassa en disant : « Messire, soyez le bienvenu au nom de Dieu, au nom de votre pays et au mien! Regardez autour de vous, seigneur! Voyez-vous ce beau pays, bordé par la mer? Villes fortes, solides défenses, nombreux et superbes châteaux : voilà ce que votre père Kanelangres vous a légué et transmis par héritage. Si vous êtes vaillant et sage, tout ce que votre œil voit là vous appartiendra à jamais. Je m'en porterai toujours garant pour vous. » Puis, le cœur dilaté de joie et de bonheur, il se tourna vers les chevaliers qui les accompagnaient et il leur souhaita la bienvenue l'un après l'autre, leur faisant un accueil amical et cordial, et il les conduisit à Kanoel. Là il remit à Tristan avec grande loyauté les villes et les châteaux du pays qui depuis la mort de Kanelangres étaient sous sa garde. Il lui remit aussi ses biens propres qui lui venaient de ses ancêtres.

À quoi bon[3] poursuivre? Rual avait fortune et considération; c'est pourquoi il offrit à son seigneur et à tous les siens son soutien, en homme qui a fortune et considération. En vérité, jamais on ne vit sur terre pareil zèle et pareil empressement, tels que ceux qu'il montra pour leur faire plaisir en tout!

Eh quoi[4] ! Qu'ai-je donc fait? Comment ai-je pu m'oublier à ce point? Où ai-je donc la tête? D'avoir omis de parler de la noble maréchale, de la pure, de la constante Florete, ma dame, n'est pas une preuve de bonne éducation! Je dois demander pardon à ma douce dame et en faire réparation : je sais fort bien que la courtoise, l'irréprochable, la bienveillante, la très noble, l'excellente dame ne reçut pas ses hôtes seulement avec des paroles de bienvenue qui ne veulent rien dire — non : ce qu'elle disait, c'est son cœur qui le lui dictait. Celui-ci prenait son essor comme s'il avait des ailes. Les paroles de cette femme étaient toujours à l'unisson avec ses sentiments; et je sais bien qu'ils débordèrent d'affection quand ils accueillirent

les hôtes. La joie que ressentait en son cœur la très heureuse Florete à la vue de son seigneur et de son enfant, l'enfant auquel est consacrée cette histoire (je veux dire Tristan, son fils), je peux vraiment bien la comprendre ; en effet, la noble dame — à ce que j'ai lu — était dotée à profusion de vertus et de talents. Et que cela ne lui faisait pas défaut, elle le prouva de la manière qui sied le mieux à une femme, car elle s'appliqua à procurer à son enfant et à ses compagnons toutes les aises et tous les honneurs dus à des chevaliers.

Ensuite[1] on manda sans tarder tous les seigneurs de Parménie, tous les puissants qui commandaient les villes et les châteaux de ce vaste pays. Quand ils se furent assemblés à Kanoel, eurent vu Tristan et eurent entendu de sa bouche ce qui s'était réellement passé (comme l'histoire nous en fait à son sujet le récit et comme vous l'avez vous-mêmes entendu), mille vœux de bienvenue volèrent de toutes les bouches. Aussi bien le pays que ses habitants s'éveillèrent de leur longue peine et se réjouirent tant que c'en était prodige et merveille. De la main de Tristan, leur seigneur, ils reçurent l'un après l'autre leurs fiefs, leurs terres et leurs vassaux ; ils lui jurèrent foi et hommage et devinrent ses hommes liges. Mais pendant tout ce temps Tristan portait, cachée en son cœur, la secrète douleur que lui avait causée Morgan. Cette souffrance ne le quittait jamais, ni le jour ni la nuit. C'est pourquoi il tint conseil avec ses parents et ses vassaux : il leur dit qu'il voulait sans tarder se rendre en Bretagne pour recevoir son fief de la main de son ennemi, de façon à régner de plein droit sur la terre de son père. Et, sans plus attendre, il agit comme il l'avait dit et quitta la Parménie avec ses compagnons. Ils étaient tous bien équipés et bien armés, comme doit l'être à juste titre l'homme qui s'engage avec détermination dans une dangereuse entreprise.

Lorsque[2] Tristan fut arrivé en Bretagne, il apprit par hasard, de source sûre, que Morgan, le duc, allait chassant de forêt en forêt. Tristan ordonna aussitôt à ses chevaliers de s'armer sans délai et de dissimuler sous leurs tuniques le haubert et les autres pièces de leur armure, en prenant garde que pas une seule maille ne dépassât sous le vêtement. Cela fut fait. Par-dessus son équipement chaque homme revêtit sa cape de voyage avant d'enfourcher son cheval. Ils donnèrent l'ordre à leur équipage de s'en retourner tranquillement sans attendre personne. Puis la troupe des chevaliers fut partagée en deux parts. Le groupe le plus nombreux, qui pouvait

compter un peu plus de soixante chevaliers, reçut l'ordre de repartir en arrière afin de couvrir l'équipage en chemin. Avec Tristan restèrent environ trente chevaliers, qui continuèrent avec lui. Mais bientôt il advint que Tristan aperçut des chiens et des chasseurs ; il demanda à ces derniers s'ils savaient où était le duc Morgan. L'ayant appris, il chevaucha sur-le-champ dans la direction indiquée et trouva bien vite dans un vallon herbeux au cœur de la forêt des chevaliers bretons en grand nombre. Pour eux on avait planté des tentes et des huttes dans la prairie : tout autour et à l'intérieur le sol avait été jonché de feuillage et d'une profusion de fleurs multicolores. Les chevaliers avaient amené leurs chiens et leurs oiseaux de chasse. Ils répondirent au salut de Tristan et de toute sa troupe avec civilité, selon les usages de la cour. Ils lui dirent également que Morgan, leur seigneur, chevauchait tout près de là, dans la forêt. Tristan et ses compagnons allèrent sans tarder dans cette direction, et effectivement ils trouvèrent là, sur des chevaux de Castille[1], Morgan et un grand nombre de chevaliers bretons. Quand ils se furent approchés d'eux, Morgan accueillit les étrangers, dont il ne connaissait pas les intentions, de façon fort aimable, car telle est la coutume d'accueillir des étrangers. Les gens de sa suite firent de même : chacun accourut pour les saluer. Une fois le remue-ménage des salutations terminé, Tristan prit la parole et dit à Morgan : « Seigneur, je suis venu ici vous réclamer mon fief. Je veux que vous me donniez ici l'investiture et que vous ne me refusiez pas ce que je suis en droit d'exiger de vous. Vous agirez de façon juste et équitable si vous le faites ! » Morgan dit : « Seigneur, dites-moi d'où vous venez et qui vous êtes. » Et Tristan donna cette réponse : « Je suis originaire de Parménie, mon père s'appelait Rivalin, et c'est comme son héritier que je suis là. Moi-même je m'appelle Tristan. — Seigneur, dit Morgan, vous venez à moi avec des histoires si oiseuses qu'il aurait mieux valu que vous les gardiez pour vous. C'est tout réfléchi : si vous étiez en droit d'avoir quelque chose de moi, je vous le donnerais sans hésiter. Car rien ne vous empêcherait d'être un homme digne de toutes les hautes distinctions auxquelles vous voudriez prétendre. Mais nous savons tous parfaitement (on en parle partout !) de quelle manière Blanschefleur a fui son pays avec votre père, quels honneurs elle en recueillit et comment leur liaison[2] se termina. — Liaison ? Que voulez-vous dire ? — Je n'ai rien à ajouter, car ce que j'ai dit est vrai. — Seigneur, s'écria Tristan, je comprends main-

tenant ce que signifient vos paroles : vous voulez dire que ma naissance n'est pas légitime et que par là j'ai perdu mon fief et tout droit sur lui ! — Par ma foi, seigneur et valeureux guerrier, c'est mon avis et celui de beaucoup d'autres. — Vous me calomniez ! répliqua Tristan. J'étais pourtant convaincu que celui qui a fait souffrir un autre homme ferait bien d'en user avec lui décemment et raisonnablement, tout au moins pour ce qui est de son langage. Si vous possédiez raison et décence, vous auriez pu, après tout le mal que vous m'avez fait, m'épargner un tel outrage, qui ravive ma douleur et alourdit d'anciens griefs. Tout de même, vous avez tué mon père, et vous pensez que je n'ai pas assez souffert, pour me dire que ma mère, qui me porta, me porta en concubinage ! Par Dieu tout-puissant ! Je sais bien que de nombreux gentilshommes, que je ne veux pas nommer ici, m'ont fait hommage en mettant leurs mains dans les miennes[1]. Et s'ils m'avaient reconnu coupable de l'indignité dont vous m'accusez, aucun d'eux ne l'aurait fait. Ils connaissent tous la vérité : ils savent que mon père Rivalin, avant sa mort, a pris ma mère pour légitime épouse[2]. Si vous voulez que je corrobore l'exactitude de mes dires par un combat singulier contre vous, sur ma foi, je le ferai. » Morgan répliqua : « Allez au diable ! Finissons-en ! Que voulez-vous prouver ? Un vrai gentilhomme ne croisera jamais le fer avec vous ! — Nous allons bien voir ! » s'écria Tristan. Il tira l'épée et bondit sur lui : il lui fendit de haut en bas le cerveau et le crâne jusqu'à la langue, puis Tristan lui plongea l'épée dans le cœur. C'est ainsi que la vérité du proverbe s'avéra, qui dit que les dettes peuvent sommeiller, mais jamais ne s'effacent.

Tout cela[3] se passa si vite que les compagnons de Morgan, de vaillants Bretons, ne purent lui prêter assistance. Il ne leur fut pas possible de courir assez vite à son secours pour empêcher sa mort. Mais tous ceux qui le pouvaient saisirent tout aussitôt leurs armes, formant bientôt une grande armée, qui, bien que prise par surprise, fondit avec hardiesse sur l'ennemi. Aucun ne pensa à prendre des précautions ni à se défendre : ils se jettèrent dans la mêlée en rangs serrés et refoulèrent leurs ennemis avec force hors de la forêt, en plein champ. On entendit alors partout cris, pleurs et lamentations. La nouvelle de la mort de Morgan en effet s'envola comme portée par des ailes à travers tout le pays, suscitant plaintes et lamentations. En peu de temps la funeste nouvelle était connue dans les châteaux, dans la campagne. Tout le

pays était parcouru d'un même regret : « Ah ! notre seigneur, il est mort[1] ! Qu'adviendra-t-il maintenant de notre pays ? Vaillants héros, quittez vos villes et vos forteresses et venez rendre à ces étrangers tout le mal qu'ils nous ont fait ! » C'est ainsi qu'en des combats incessants ils chassèrent les étrangers devant eux, bien que ceux-ci leur fissent face à tout moment avec intrépidité : à plusieurs reprises, faisant demi-tour, ils remontèrent à l'assaut au grand complet et jetèrent de nombreux adversaires à bas de leur cheval, avant de reprendre la fuite et de se replier chaque fois vers le lieu où ils savaient qu'était le gros de leurs troupes. Puis, après avoir rejoint leurs chevaliers, ils prirent leurs quartiers sur une montagne retranchée où ils passèrent la nuit. Cependant les forces du pays avaient, pendant la nuit, à ce point grossi que dès le lever du jour elles profitèrent de l'avantage du nombre pour jeter les maudits étrangers hors de leur camp ; elles en désarçonnèrent plus d'un et enfoncèrent la petite troupe à maintes reprises à coups de lances et d'épées, et les armes volèrent bientôt en éclats. Sous la violence de ce bref assaut, de nombreuses armes furent en effet mises hors d'usage après un bref combat. Mais si petite que fût l'armée de Tristan, elle opposa une résistance si déterminée que ses ennemis subirent de lourdes pertes. Des deux côtés les armées se causèrent mutuellement et sans cesse de grands dommages. On causait du dommage et on devait soi-même en subir. La bataille faisait rage de part et d'autre tant et si bien que la combativité de l'armée encerclée commença à faiblir : elle perdait des hommes, et l'armée ennemie devenait toujours plus nombreuse : du matin au soir elle gagnait en effectifs et en force combative. Les étrangers furent avant la nuit encerclés dans une place forte entourée d'eau, où ils purent se défendre et passer la nuit sains et saufs. Mais ils étaient complètement encerclés comme d'une forte clôture. Comment Tristan et ses hommes, les étrangers en difficulté, allaient-ils s'y prendre désormais ? Je vais vous dire ce qu'il advint d'eux, comment leur détresse prit fin, comment ils remportèrent la victoire sur leurs ennemis et purent quitter le pays.

Depuis[2] que Tristan, suivant le conseil de Rual, avait quitté son pays pour aller recevoir son fief et revenir sans tarder, le noble Rual était constamment harcelé de lourds pressentiments qui lui faisaient à juste titre craindre ce qui effectivement arrivait à Tristan. (Cependant il ne lui avait pas conseillé de faire périr Morgan !) Il rassembla donc cent che-

valiers et suivit la route que Tristan avait prise. Il ne tarda pas à arriver en Bretagne et, tout aussitôt, il apprit ce qui s'était passé : sans attendre il chevaucha en direction de l'endroit où les Bretons avaient mis le siège. Quand ils furent parvenus en vue des ennemis, il n'y en eut pas un seul dans toute la troupe pour honteusement rester en arrière ou prendre la fuite : tous ensemble, ils s'élancèrent, bannières déployées, faisant retentir un sonore cri de guerre : « Chevaliers de Parménie ! Chevaliers de Parménie[1] ! » Bannière après bannière, ils pénétrèrent au milieu du champ breton et y causèrent des ravages, déchirant les tentes et tuant les Bretons encore couchés. À peine les assiégés eurent-ils reconnu les bannières de leur pays et entendu leur cri de guerre, qu'ils s'apprêtèrent à faire une sortie pour affronter l'ennemi. Tristan lança l'attaque sans attendre si bien que les troupes du pays subirent grand dommage : des deux côtés les guerriers de Tristan enfoncèrent les lignes ennemies, frappant à mort ou transperçant leurs adversaires de leurs lances — qui n'était pas fait prisonnier était tué. Ce qui paralysait également les ennemis était que sans cesse des deux côtés retentissait le même cri de guerre : « Chevaliers de Parménie[2] ! » Voilà pourquoi ils n'offrirent plus aucune résistance : ils ne songeaient plus à se défendre, ni à remonter à l'assaut ni à poursuivre le combat. Ils fuyaient, ils couraient pour se cacher dans la forêt et dans les châteaux. Dans cette bataille inégale la fuite leur paraissait la meilleure défense et le plus sûr moyen d'échapper à la mort.

Après[3] cette victoire les chevaliers de Parménie descendirent de cheval et établirent leurs quartiers. Ils firent porter en terre ceux de leurs compagnons qui étaient morts au combat ou qui gisaient morts sur le champ de bataille. Mais ceux qui étaient blessés, ils les firent coucher sur des civières et les ramenèrent dans leur pays. C'est ainsi que Tristan se trouva investi par sa propre main de cette terre qui était son fief[4]. Il était devenu son propre vassal, ce que son père n'avait jamais été. Il avait défendu son droit, et il avait soulagé son cœur. Il avait obtenu le fief auquel il avait droit, et il avait à présent le cœur léger. L'injustice était devenue justice, et son cœur lourd, léger et joyeux. Il tenait désormais entre ses mains l'héritage paternel et toute sa terre de façon incontestée, si bien que personne désormais ne pouvait plus avoir de prétention légitime sur un seul de ses biens. Mais il se mit alors à penser à ce que son oncle lui avait conseillé et recommandé lorsqu'il avait pris congé de lui et il eut le désir de retourner

en Cornouailles. D'un autre côté cependant il ne pouvait se séparer de Rual, qui l'avait toujours traité avec la générosité constante d'un père. Son cœur était attaché aussi bien à Rual qu'à Marke ; il se sentait lié à tous deux et il lui était difficile de prendre une décision. Tout homme de bien va sans doute se demander à présent : comment le noble Tristan va-t-il s'y prendre pour rendre justice à ces deux hommes et pour témoigner à chacun la reconnaissance qu'il lui doit ? Chacun de vous sait très bien qu'il doit finir par en abandonner un s'il veut rester auprès de l'autre. Dites-nous donc : que va-t-il se passer à présent ? S'il retourne en Cornouailles, il prive la Parménie de tout son prestige, et en même temps il enlève à Rual sa gaieté et sa joie de vivre et tout le plaisir qu'auraient dû lui apporter sa situation et ses possessions. Mais s'il reste là, négligeant le conseil de Marke qui visait uniquement à lui procurer de la considération, il renonce à rechercher les plus grands honneurs. Comment doit-il se comporter pour ne pas se faire du tort à lui-même ? Dieu le sait, le mieux serait qu'il retournât en Cornouailles : chacun devrait s'accorder sur ce point ! Car ainsi, si la fortune lui sourit, son prestige croîtra et son cœur gagnera en noblesse. Il est en droit d'aspirer et de prétendre aux plus grands honneurs, et si la fortune est prête à les lui accorder, c'est justice qu'elle le fasse, car ce désir l'emplit tout entier.

Le sage[1] Tristan finit par prendre intelligemment la décision de se partager en deux moitiés égales entre ses deux pères (comme on coupe un œuf dur en deux parties égales) et d'en laisser une à chaque père. Chacun devait recevoir la moitié qui (comme Tristan savait) lui serait le plus utile. À qui n'a jamais entendu dire qu'on peut partager un homme entier en deux, je vais dire comment cela peut se faire ; ce qui fait un homme, ce sont deux choses : lui-même, et ses biens ! Ces deux choses donnent naissance à la noblesse de cœur et au prestige dans le monde. Mais si on sépare les deux, la richesse se transforme en pauvreté ; un homme que personne n'estime perd son prestige, sa dignité, si bien qu'il n'est qu'une moitié d'homme, même si son corps semble entier. Il en est de même de la femme : que ce soit homme ou femme, ce n'est qu'unis que les biens et la personne forment une personnalité complète. Mais si on sépare les deux parties, elles n'ont aucune valeur.

Tristan[2] se lança dans cette affaire avec énergie et détermination, et c'est de façon intelligente qu'il la mena à bien : il

demanda qu'on lui procurât de somptueux vêtements, de la nourriture, de superbes chevaux et tout ce dont on a besoin pour des réjouissances. Il organisa une grande fête à laquelle il invita les grands du royaume, ceux qui faisaient la force du pays : ils agirent comme font des amis et se rendirent à l'invitation. Entre-temps Tristan avait tout préparé pour cette fête. Il adouba deux jeunes gens, fils de son père Rual, car il pensait en faire les héritiers de Rual. Et Tristan ne regarda pas à la dépense pour les fêter et les honorer en ce jour solennel. Du matin au soir il se mettait en peine pour eux comme s'ils étaient ses propres enfants. Le jour où tous deux furent faits chevaliers, douze compagnons le furent aussi — parmi eux le noble Curvenal. Tristan, bien élevé comme il était, prit selon l'usage de la cour ses deux frères par la main et les emmena avec lui. Puis il demanda sans délai à tous ceux qui étaient venus à la fête — parents et vassaux comme tous ceux qui s'étaient distingués par leur intelligence ou par la sagesse de l'âge ou par les deux à la fois — de se rendre à la cour. Seigneurs, maintenant ils sont tous là ! Tristan se leva et prit la parole devant l'assemblée : « Seigneurs, je veux tous vous servir de bon gré, avec loyauté et droiture, du mieux que je pourrai. Vous tous, mes parents et mes chers vassaux : c'est avec votre aide que j'ai remis mes affaires en ordre comme je le souhaitais du fond du cœur. Même si c'est Dieu qui l'a voulu, je sais très bien que tout ne s'est réalisé que grâce à votre haute valeur. Que dois-je dire de plus ? Vous m'avez en ces quelques jours comblé de tels témoignages d'affection et d'estime que je sais parfaitement que ce monde périra avant que vous me refusiez jamais d'exaucer un seul de mes désirs. Parents et vassaux, et tous ceux qui sont ici sur mon ordre ou à cause de leur propre mérite, écoutez-moi et que mes paroles trouvent votre approbation : je vous fais savoir à tous que mon oncle m'a institué corégent de son royaume[1] et que, par amour pour moi, il ne veut pas se marier, afin de faire de moi son héritier, et mon père Rual, ici présent, a été le témoin de cela. Mon oncle souhaite que je demeure auprès de lui et l'accompagne partout où il se rend. C'est pourquoi j'ai pris la décision d'accomplir son désir et de retourner auprès de lui. C'est mon vœu et ma volonté. Je veux aussi donner tous mes biens-fonds et la régence de ce pays en fief et propriété à mon père, le seigneur Rual. Et si je ne trouve pas en Cornouailles le bonheur espéré, que je meure ou reste en vie, cette terre restera son fief héréditaire. Ses deux fils, ici présents, et ses

autres enfants, qui plus tard seront ses héritiers, auront un jour un droit sur cette terre. Mais il y a une chose que je me réserve : tant que je vivrai, je serai le suzerain légitime de mes vassaux et de mes serviteurs, et garderai mes fiefs dans tout le pays. » Les chevaliers réunis se mirent à se lamenter et à se plaindre ; ils perdirent tous courage ; leur espoir, leur confiance à tous s'étaient envolés. « Seigneur, dirent-ils tous, il eût mieux valu que nous ne vous ayons jamais vu ; nous n'aurions pas connu la souffrance que nous ressentons maintenant à cause de vous ! Nous avions mis en vous tout notre espoir et voyions en vous l'avenir de notre pays. Mais malheureusement, notre vie à tous, qui devait être une vie de joie, est morte et enterrée si vous nous abandonnez maintenant. Seigneur, vous n'avez pas apaisé notre douleur, vous l'avez accrue. Notre bonne étoile, qui était montée à l'horizon, vient de s'éteindre brutalement. » J'en suis sûr comme on est sûr de mourir : si profonde que fût leur affliction à tous à cette nouvelle, si grand que fût leur chagrin, Rual souffrait plus que tous, quoique cette nouvelle situation lui procurât considération et biens, quoiqu'il en tirât profit et avantage. Dieu le sait, jamais il n'avait reçu un fief avec autant de douleur que cette fois-ci.

Maintenant[1] que Tristan avait investi de sa propre main Rual et ses enfants de leur fief et de leur héritage, il recommanda à Dieu son pays et son peuple et prit la mer. Avec Tristan s'en allait aussi Curvenal, son précepteur. Si vous me demandez si le chagrin et la tristesse qu'éprouvaient Rual, les autres vassaux et tout le peuple après le départ de leur seigneur bien-aimé étaient vraiment si grands, je vous répondrai ceci : dans toute la Parménie on se lamentait, et chacun avait toutes les raisons de se lamenter. L'épouse du maréchal Rual, Florete, femme loyale et considérée, souffrait le martyre, comme peut le faire une femme à qui Dieu a octroyé une vie toute consacrée aux vertus féminines.

2. Le Combat contre le Morolt

Ici[2] commence un nouveau chapitre ! Quand Tristan, l'homme sans terre, revint en Cornouailles, la première nouvelle qu'il apprit remplit son cœur de tristesse : d'Irlande était arrivé le grand et puissant Morolt qui réclamait de Marke le tribut que lui devaient les deux pays, la Cornouailles et

l'Angleterre ; en cas de refus il menaçait de lui faire la guerre. Écoutez comment on en était venu à cette situation : comme je l'ai lu dans la chronique et comme le raconte la véritable histoire, celui qui régnait alors sur l'Irlande avait nom Gormon Cœur-fier[1]. Il était né en Afrique, où son père était roi. À la mort de celui-ci, son royaume revint à Gormon et à son frère, car tous deux avaient droit à la succession. Mais Gormon était si ambitieux et si orgueilleux qu'il ne voulait partager aucun bien avec un autre. Son cœur fier ne lui laissait pas de trêve : il aspirait au pouvoir absolu. Dans tout le royaume il choisit les chevaliers et les fantassins qui s'étaient le plus distingués dans les combats et dans les guerres par leur vaillance et leur vigueur. Il les gagna à sa cause par une riche solde et par sa bienveillance. Il abandonna aussitôt tout l'empire à son frère, puis, sans s'attarder, quitta le pays. Des illustres et puissants Romains il put obtenir le privilège que tout ce qu'il soumettrait par la force lui appartiendrait en propre à condition qu'il reconnût sur ces terres la souveraineté de Rome. Sans plus tarder, il parcourut terres et mers avec une puissante armée tant et si bien que, pour finir, il parvint en Irlande. Il conquit d'abord le pays, puis il contraignit par les armes les habitants à le prendre — contre leur volonté — pour seigneur et pour roi. Depuis lors ils durent lui prêter leur soutien pour qu'il pût — par bataille et par guerre — conquérir tous les pays voisins. Dans ces combats il soumit entre autres la Cornouailles et l'Angleterre à sa loi. Mais à cette époque Marke était encore un enfant, trop faible pour se défendre, si bien que Gormon le vainquit et le soumit au tribut. C'est également à ce moment-là que Gormon épousa la sœur de Morolt : par là il accrut sa force et son prestige, et partout on le craignit. Le seigneur Morolt était un duc irlandais et il aurait bien voulu conquérir pour lui-même un pays qui lui fût propre. Il était d'une hardiesse inouïe et il avait terres et fortune, force et audace. Il était le champion de Gormon. Maintenant je vais vous dire sans mentir quel était le tribut qu'on devait envoyer de chacun de ces deux pays en Irlande : la première année il fallait envoyer soixante-dix kilogrammes[2] de bronze et rien d'autre, la seconde année autant d'argent, la troisième le même poids d'or. La quatrième année venait d'Irlande le puissant Morolt, équipé pour la bataille ou pour livrer un combat singulier. Et il ordonnait que parussent devant lui les barons et leurs pairs de Cornouailles et d'Angleterre. En sa présence ils devaient tirer au sort qui

parmi eux allait lui livrer son enfant. En effet chaque pays devait lui remettre trente enfants — seulement des garçons, point de filles[1] ; ils devaient être en âge de pouvoir servir à la cour et être beaux et bien bâtis, afin d'agrémenter la maison du roi Gormon. Et personne ne pouvait échapper à cette disposition ignominieuse, à moins de lui livrer bataille, d'homme à homme ou d'armée à armée. Mais il n'y avait que peu de chance d'obtenir justice en combat ouvert. Pour une bataille rangée les deux pays étaient trop faibles, et en combat singulier il aurait fallu vaincre le fort Morolt, qui était si impitoyable et si terrible qu'il suffisait de le regarder en face pour abandonner tout aussitôt le projet de risquer sa vie contre lui et se retrouver sans courage, comme une femme. Et quand le tribut de la quatrième année avait été envoyé en Irlande et que revenait la cinquième année, chacun des deux pays devait, toujours au solstice, envoyer aux Romains des messagers, assez nobles pour honorer Rome[2]. Là ils devaient recevoir les ordres et les instructions du puissant sénat de la ville que celui-ci envoyait à chacun des pays qui étaient soumis à Rome. Chaque année on leur faisait savoir comment ils devaient rendre la justice selon la loi[3] et le droit territorial de Rome, et comment les cours de justice devaient siéger. Les peuples soumis devaient vivre selon les directives qu'on leur imposait. C'est ainsi que les deux pays s'acquittaient tous les cinq ans de ce tribut et de cet hommage envers Rome, leur fière souveraine. Mais cet honneur qu'ils lui rendaient n'était pas dicté par le droit ou par Dieu, non, seulement par le despotisme de Gormon.

Retournons[4] donc à notre histoire : Tristan n'ignorait pas cette calamité qui frappait la Cornouailles. De même, il était depuis longtemps au courant du traité par lequel ce tribut avait été imposé. Cependant, il entendait maintenant, jour après jour, où qu'il chevauchât, que ce fût dans les villes ou dans les châteaux, tous les sujets de Marke pleurer sur la honte et sur la souffrance de leur pays. Quand enfin il revint à Tintagel à la cour du roi Marke, il fut dans toutes les rues et toutes les ruelles de la ville témoin de telles manifestations de douleur qu'il en fut ému jusqu'au fond du cœur. On avait fait savoir aussitôt à Marke et à toute sa cour que Tristan était revenu et tous s'en réjouissaient : cependant la joie des retrouvailles était assombrie par leur chagrin à tous. À ce moment-là se trouvaient rassemblés à la cour un grand nombre de seigneurs pour souffrir l'infamie que vous connaissez :

c'étaient les plus glorieux nobles qui fussent en Cornouailles, et ces nobles pairs du royaume allaient tirer au sort la perte de leurs enfants. Quand Tristan entra, il les trouva tous agenouillés et priant : chacun priait pour lui tout seul, ouvertement, sans honte, les yeux ruisselant de larmes, l'âme en détresse, le visage marqué par une profonde affliction. Chacun priait Dieu pour que, dans sa bonté, il voulût bien avoir en sa garde et protection sa noble lignée et aussi son enfant. Et Tristan se joignit à eux. Si vous demandez comment il fut reçu, il me sera facile de vous répondre : pour dire la vérité, il ne fut accueilli par aucun des hommes de la cour ni par Marke lui-même aussi chaleureusement qu'il l'eût été si ce malheur les avait épargnés. Mais Tristan n'y prêta guère attention : il se dirigea au contraire le cœur vaillant vers le lieu où on distribuait les brins de paille pour le tirage au sort et où Morolt était assis à côté de Marke. « Mes seigneurs, dit-il, écoutez bien, c'est à vous tous que je m'adresse : vous qui docilement vous hâtez de tirer les sorts et qui par là vendez votre noble lignée, n'avez-vous pas honte de l'opprobre qui, à travers vous, frappe ce pays ? Vous vous êtes jusqu'à maintenant toujours montrés courageux en toutes circonstances : en conséquence vous devriez aujourd'hui aussi non seulement garder mais encore accroître votre propre dignité en même temps que la réputation de votre pays ! Au contraire, vous avez, avec ce tribut honteux, que vous acceptez de payer, jeté votre liberté aux pieds de vos ennemis. Même vos nobles enfants, qui devaient être votre bonheur, votre joie, toute votre vie, vous les abandonnez ; vous les livrez à l'esclavage et à la servitude. Et vous ne pouvez même pas dire qui vous y contraint et de quelle nécessité vous vous accommodez : il faut seulement affronter un homme en combat singulier ; rien d'autre ne vous y oblige. Et cependant vous ne pouvez, parmi vous tous, trouver un seul homme qui veuille risquer sa vie contre cet homme dans un combat à la vie et à la mort. Même en cas de défaite, l'instant si bref de cette mort aurait infiniment plus de valeur devant Dieu et devant les hommes que cette détresse qui dure éternellement. Mais si votre champion remporte la victoire et met fin à l'injustice, il aura pour toujours le salaire de Dieu dans l'au-delà, et la gloire et l'honneur ici-bas. Les pères doivent donner leur vie pour leurs enfants, car ceux-ci sont leur chair et leur sang : Dieu le veut ainsi ! Mais c'est un crime contre Dieu que de livrer la liberté de ses propres enfants à la servitude, que de

faire d'eux des esclaves, pour pouvoir vivre soi-même en liberté. Et si vous me demandez quelle devrait être votre vie selon l'honneur et selon Dieu, je vous conseillerai en vérité de choisir parmi vous, qui êtes ici réunis, un homme qui soit prêt à se battre en combat singulier et accepte de laisser le sort décider s'il sera vainqueur ou vaincu. Et au nom de Dieu priez tous pour lui, surtout pour que le Saint-Esprit lui accorde au combat chance et gloire, et qu'il ne redoute pas trop la grande taille de Morolt et sa force. Il doit seulement avoir une confiance absolue en Dieu qui jamais encore n'a abandonné celui qui a pour lui le droit. Tenez bien vite conseil, et réfléchissez à la manière de vous débarrasser de cette honte et de vous défendre contre un homme seul. Ne foulez pas davantage aux pieds votre état et votre réputation ! » Ils s'écrièrent tous : « Ah ! seigneur, avec Morolt ce n'est pas si facile, car lui, personne ne peut le vaincre ! » Tristan répliqua : « Taisez-vous donc ! Par Dieu, ressaisissez-vous ! De par votre naissance vous êtes les égaux de tous les rois et les pairs de tous les empereurs. Et vous êtes prêts à renier et à vendre vos nobles enfants, qui sont aussi nobles que vous, et à en faire des esclaves ! Pourtant, si vous ne pouvez donner à personne le cœur de combattre pour une juste cause, au nom de Dieu, contre ce seul homme, afin de lui faire payer votre douleur à tous et la détresse du pays, moi, j'y suis prêt. En vérité, si vous êtes disposés à vous en remettre à Dieu et à moi-même, mes seigneurs, je veux bien mettre en jeu ma jeune vie au nom de Dieu, et affronter ce combat en votre nom. Que Dieu fasse qu'il se termine bien pour vous et vous restaure dans vos droits ! Et même si je devais être vaincu dans cette bataille, cela ne ferait tort ni à vous ni à votre bon droit ; car, si j'étais tué au combat, tout resterait comme avant ; en effet la détresse qui pèse sur vous ne sera par moi ni écartée ni aggravée, ni allégée ni accrue. Mais si je remporte la victoire, seul Dieu m'aura assisté, et vous n'aurez à remercier que Lui. Je sais très bien que cet homme, que je dois affronter, a une grande expérience des combats chevaleresques, et qu'il a souvent fait preuve de force et de courage. Quant à moi, je ne suis qu'au début de ma carrière de chevalier, et je commence seulement à mettre mes forces et mon courage à l'épreuve ; je ne suis pas encore aussi bon combattant qu'il le faudrait dans les circonstances présentes. Cependant j'aurai dans ce duel deux auxiliaires qui me conduiront à la victoire : ce sont Dieu et aussi le droit ; ils iront à la bataille avec moi ! J'ai également le

cœur résolu : on en a bien besoin au combat. Et si ces trois-là sont à mes côtés, si inexpérimenté que je puisse être par ailleurs, j'ai le ferme espoir de vaincre un adversaire parfaitement seul. » Tous les chevaliers s'écrièrent : « Seigneur, puisse le pouvoir de Dieu, l'Éternel, qui a créé le monde, vous récompenser pour votre aide et votre assistance ainsi que pour la lueur d'espoir que vous avez allumée en nous ! Laissez-nous vous le dire, seigneur : nous n'avons jusqu'à maintenant pas trouvé de solution. Si dans nos délibérations — qui nous ont assez occupés — la fortune avait voulu nous sourire une seule fois, nous n'aurions pas attendu jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est pas la première fois que nous nous sommes réunis ici en Cornouailles pour discuter de notre malheur ; nous avons maintes fois tenu conseil, et pourtant nous n'avons encore trouvé personne parmi nous qui n'eût préféré livrer son enfant à la servitude plutôt que de perdre la vie dans un combat contre ce fils du diable. — Comment pouvez-vous parler de la sorte ? dit Tristan. — Il s'est passé beaucoup de choses. On a déjà vu bien des fois l'arrogance, fondée sur l'injustice, céder devant des forces bien moindres[1]. Cela pourrait très bien encore se vérifier, si quelqu'un tentait l'épreuve ! »

Morolt[2], qui avait tout entendu, fut fort contrarié que Tristan — qui lui paraissait bien jeune — insistât tant pour combattre ; il lui en voulut en son cœur à cause de cela. Pourtant Tristan poursuivit : « Messires, prenez une décision ; voulez-vous que je combatte ? » Ils lui répondirent tous : « Seigneur, si l'espoir que vous avez fait naître en nos cœurs pouvait se réaliser, ce serait notre désir à tous. — Est-ce votre volonté ? demanda Tristan. Puisque apparemment le combat m'a été réservé, je veux, s'il plaît à Dieu, voir aujourd'hui s'il m'a envoyé à vous pour votre bonheur, et si la fortune m'est à moi-même favorable. » Mais Marke intervint et tenta avec tout son art de la persuasion de détourner Tristan de son projet. Il s'imaginait en effet qu'il pourrait l'amener à renoncer à son dessein pour l'amour de lui. Mais non ! Dieu le sait, il ne put y parvenir : ni par des ordres ni par des prières il ne put le convaincre d'abandonner son projet par amour pour lui. Au contraire, Tristan alla trouver Morolt et poursuivit : « Seigneur, dites-moi au nom de Dieu ce que vous voulez ! — Mon ami, répondit aussitôt Morolt, pourquoi posez-vous cette question ? Vous savez très bien ce que je veux et exige. » C'est alors que Tristan dit avec sang-froid : « Écoutez-moi tous, messires : vous, mon roi, et tous vos vassaux ! Messire

Morolt, vous dites vrai : je sais très bien ce qu'il en est. Si honteuse qu'elle soit pour nous, on ne doit pas cependant faire le silence sur cette histoire. Depuis bien des années déjà on envoie de Cornouailles et d'Angleterre un tribut en Irlande sans que cela soit justifié. Il y a suffisamment longtemps qu'il nous est extorqué par la force et la tyrannie. On a réduit en cendres les villes et les forteresses de ces deux pays ; on a tué tant d'habitants des deux royaumes que finalement ils n'ont plus pu se défendre contre l'injustice et la violence. C'est pourquoi les valeureux guerriers, qui avaient réussi à survivre, ne purent faire autrement que de céder inconditionnellement à toutes les exigences des Irlandais. Ils craignaient la mort, et dans la situation sans issue où ils se trouvaient ils n'avaient pas d'autre moyen de salut. Depuis, chaque année, on veut prélever sur eux cet injuste tribut, et aujourd'hui nous voyons cela s'accomplir une nouvelle fois. Mais il est grand temps qu'on mette fin par les armes à cette honte inouïe. Les deux royaumes sont devenus plus forts, car leur population est devenue plus nombreuse, aussi bien en indigènes qu'en étrangers ; grand est le nombre des villes et des forteresses, grande est leur richesse, grand est leur prestige. Il est temps maintenant que la justice succède à l'injustice, et dorénavant notre salut à tous dépend seulement de nos épées. Si nous voulons briser l'injustice, il nous faut la combattre par la guerre et les combats. Nous ne manquerons pas de combattants, car les deux pays sont fort peuplés. Et tout ce qu'on nous a pris de force la vie durant, on devra nous le rendre. Nous irons le chercher nous-mêmes, dès que Dieu nous le permettra. Si on veut bien accomplir ma volonté et suivre mon conseil, on devra enfin nous rendre tout ce qui nous appartient — que ce soit précieux, ou de peu de valeur —, jusqu'au dernier sou. Et il se pourrait bien que notre bronze se transforme en or rouge, car il s'est passé sur la terre bien des choses étranges, auxquelles on s'attendait bien peu. Peut-être même les nobles enfants des seigneurs de notre pays, qui là-bas sont devenus des esclaves, pourront-ils redevenir libres, même s'ils n'y songent pas. J'invoque Dieu pour qu'Il m'accorde une faveur : c'est de ma propre main et à la tête des nobles de ce royaume que je veux planter l'étendard de notre armée sur le sol d'Irlande ; c'est par ma main que la fière Irlande sera humiliée ! »

Morolt[1] répliqua : « Messire Tristan, je pense qu'il vaudrait mieux pour vous que vous vous mêliez moins de ces

affaires et de cette histoire. Vous avez beau vous échauffer, nous ne renoncerons pas à ce qui nous est dû de plein droit ! » Après quoi, il vint se planter devant Marke : « Roi Marke, je vous pose la question à vous et à tous ceux qui sont ici présents pour discuter avec moi du sort de leurs enfants. Répondez-moi clairement : ce que votre porte-parole, messire Tristan, vient de me donner à entendre, est-ce votre volonté à tous ? Y êtes-vous résolus ? — Oui, seigneur, tout ce qu'il dit ou fait est notre décision à tous, notre volonté et notre dessein. » Morolt répondit : « Alors vous violez vos engagements et votre serment, que vous avez jurés à mon seigneur et à moi-même ; vous violez aussi tous les traités qui ont été conclus entre nous ! » Tristan le contredit fort habilement : « Non, seigneur, vous vous trompez ! C'est un grave reproche que d'accuser l'autre de parjure. Mais aucun des hommes qui sont ici n'a manqué à ses engagements ni à son serment, car le serment et le traité, qui ont été jadis jurés ici, ne sont pas rompus ; ils restent valables : ils disent que tous les ans ils doivent soit envoyer de bon gré le tribut fixé de Cornouailles et d'Angleterre en Irlande, soit s'y opposer par un duel ou une bataille. Et s'ils sont prêts à vous donner satisfaction et — fidèles à leur foi et à leur serment — à vous offrir le tribut ou la bataille, ils vous rendent pleinement justice. Je vous demande, seigneur, de réfléchir : tenez conseil et faites-moi part de votre décision et de ce que vous préférez : duel ou bataille. Quel que soit votre choix, nous vous l'accorderons aujourd'hui et toujours. C'est la lance et l'épée qui trancheront la question entre nous : faites tranquillement votre choix et faites-le-nous connaître : vous n'obtiendrez pas d'autre tribut. »

Morolt[1] répondit : « Messire Tristan, je sais bien ce que je veux et n'ai pas besoin de réfléchir longtemps. Je ne suis pas prêt pour une bataille, car je n'ai ici qu'une troupe réduite. J'ai passé la mer d'Irlande en Cornouailles avec une armée privée, comme je l'ai fait souvent ; je suis venu en ce pays avec des idées de paix et ne me doutais pas que les choses tourneraient ainsi. Je ne comptais pas sur une telle attitude de la part de ces seigneurs. Je me figurais que je trouverais ici mon juste dû et que je repartirais en paix ; mais voici que vous me menacez d'une guerre : je n'y suis pas encore prêt. »

Tristan[2] répondit : « Seigneur, si vous préférez choisir la bataille, n'hésitez pas à rentrer aussitôt dans votre pays ; réunissez vos chevaliers et assemblez toutes vos forces : puis revenez ici et faites-nous voir ce qu'il doit advenir de nous.

Mais vous devrez être revenus ici dans les six mois, sinon vous pouvez être sûrs que c'est nous qui viendrons dans votre pays ! On nous a raconté autrefois que la violence devait répondre à la violence et la force à la force. Puisque d'autres croient être fondés en droit à dévaster un pays par la guerre, à violer la justice, à faire de seigneurs des esclaves, nous voulons nous en remettre à Dieu pour que toute la honte que nous avons supportée soit rendue avec les intérêts.

— Par Dieu[1], messire Tristan, dit alors Morolt, je conçois bien qu'un homme qui n'a jamais entendu pareille fanfaronnade ni pareilles menaces puisse éprouver souci ou même inquiétude à vos propos. Mais moi ils ne m'impressionnent pas : ce n'est pas la première fois que j'entends un tel verbiage et une telle vantardise. Je suis bien convaincu que Gormon n'a rien à craindre pour ses gens et son pays si vous le menacez de votre main et de vos étendards. Si on respecte engagements et serments, je n'attendrai pas d'être rentré en Irlande pour vous faire passer votre arrogance ! C'est ici que tous deux nous allons de nos propres mains décider, dans un combat singulier en bonne et due forme, qui a raison : si c'est vous, ou si c'est moi. » Tristan répondit : « Eh bien, je saurai le prouver avec l'aide de Dieu : qu'Il fasse périr celui de nous deux qui est dans son tort ! » Il retira alors son gant et l'offrit à Morolt : « Seigneurs, dit-il, écoutez ! Sire roi, mon seigneur, et tous les autres, ici rassemblés, écoutez comment je le provoque au combat pour ne pas enfreindre le droit : de ma main je veux démontrer que ni Morolt, ici présent, ni celui qui l'a envoyé ici, ni nul autre homme puissant n'a jamais obtenu légitimement un tribut de la Cornouailles ni de l'Angleterre. Cela, je veux maintenant, de ma main, le prouver et le confirmer devant Dieu et devant le monde à ce seigneur, ici présent, car il est responsable de la honte et du fardeau qui pèsent depuis des années sur nos deux pays. » À cet instant nombreux furent les nobles seigneurs qui, du fond du cœur, implorèrent Dieu pour que, dans sa Toute-Puissance, Il se rappelât leur malheur et leur honte et daignât les libérer de l'esclavage. Mais tandis qu'ils envisageaient le duel avec grande inquiétude, Morolt demeurait impassible ; au-dehors comme au-dedans de lui-même il restait absolument calme et tranquille ; c'était un guerrier éprouvé ; il accepta le défi : d'un geste brusque il tendit son gant à l'adversaire en signe d'acceptation et il avait fière contenance[2]. Cette aventure était tout à fait à son goût et à son gré : il était absolument sûr de sa victoire.

Une fois[1] que tout eut été arrêté, on fixa pour les deux seigneurs le combat au troisième jour : le moment venu, tous les gentilshommes du pays s'assemblèrent, ainsi que les petites gens, en si grand nombre que le rivage fut couvert de monde. Morolt alla s'armer. Je refuse de parler ici de son armure ni de sa force : je ne veux pas surcharger et peut-être lasser par trop de détails tout ce que je possède de puissance d'imagination et de facultés poétiques, car on a bien des fois parlé de sa grande vaillance ; on sait qu'à cause de son courage, de sa stature et de sa force on l'a exalté dans tous les pays comme un modèle de chevalerie. C'est assez d'éloges ! Je sais bien qu'en tout temps, quand il s'agissait de combattre selon les exigences du code chevaleresque, que ce soit en combat singulier ou à la bataille, il pouvait toujours faire confiance à sa grande force physique ; il en avait déjà fait souvent la preuve.

Le noble[2] roi Marke avait à la seule pensée du duel le cœur si serré que même la plus timorée des femmes n'aurait pu être plus inquiète pour un homme. Il était convaincu que Tristan allait perdre la vie dans ce combat, et il aurait été prêt à prendre sur lui de se soumettre à nouveau au tribut si par là le combat avait pu être évité. Mais tout se passa mieux qu'il ne pensait pour l'un comme pour l'autre, pour le tribut comme pour l'homme. Tristan, qui n'avait pas encore l'expérience des périls de la guerre, revêtit sans tarder les pièces de son armure, du mieux qu'il put ; son corps et ses jambes, il les recouvrit soigneusement d'une cotte de mailles ; il revêtit par-dessus deux houseaux[3], puis un haubert ; les pièces de son armure, d'un blanc éclatant, avaient été faites avec un grand soin et un grand art par le maître armurier. Le cœur plein de larmes[4], le roi Marke, avec les gestes d'un ami et d'un serviteur fidèle, lui fixa aux pieds deux magnifiques et solides éperons. Il lui attacha également de sa propre main les courroies de son armure. On apporta enfin sa cotte d'armes : à ce que j'ai entendu dire, des mains de femmes avaient conçu, puis exécuté cette tunique, d'une rare splendeur, dans tous ses détails, dans les coutures et dans les plis, et l'avaient brodée avec des aiguilles sur le tambour à broder. Ah ! quand Tristan l'eut mise, il avait si belle et si superbe allure que cela vaudrait la peine de le raconter, mais je ne veux pas faire tirer le récit en longueur ! Ce serait trop long si je voulais tout décrire comme il le faudrait. Cependant il vous faut savoir encore ceci : l'homme seyait mieux à la cotte d'armes et lui conférait plus d'honneur et de dignité que la cotte d'armes à l'homme ;

si belle, si digne d'éloges que fût la cotte d'armes, elle était bien loin d'avoir la valeur de celui qui la portait. Par-dessus, Marke lui ceignit une épée — le cœur et la vie de Tristan ! Elle devait lui sauver la vie dans le combat contre Morolt et bien souvent par la suite. Elle pendait exactement en équilibre au baudrier, et elle parcourait sa route si docilement qu'elle ne montait ni ne descendait, mais allait droit à sa proie. Le heaume, qu'on apporta à Tristan, avait l'apparence du cristal : c'était le plus beau et le meilleur que jamais chevalier pût porter — rayonnant et solide. Jamais on ne vit auparavant en Cornouailles heaume aussi splendide ! Dessus se dressait un trait, prophète de l'amour[1], dont la force symbolique allait se confirmer par l'amour auquel Tristan fut voué, même si ce ne fut que bien longtemps après. Marke le lui plaça sur la tête et dit : « Hélas ! cher neveu, je dois me plaindre bien amèrement à Dieu d'avoir jamais posé les yeux sur toi ! S'il m'arrive malheur par toi, je veux renoncer à tout ce qui rend un homme heureux ! » On apporta aussi un bouclier : une main adroite y avait mis tout son soin, et il avait l'éclat de l'argent, si bien qu'il était en parfaite harmonie avec le heaume et la cotte de mailles. Il avait été maintes et maintes fois poli, ce qui lui avait donné un lustre si éclatant qu'on pouvait s'y mirer. Un sanglier avait été fixé dessus, taillé de main de maître dans une peau de zibeline, noire comme du charbon : ce bouclier aussi, son oncle le lui passa au cou. Il lui seyait parfaitement, et depuis ce jour il s'ajusta à son côté, comme si Tristan était moulé dedans. Après que Tristan, cet homme digne d'éloges, cet homme aimable qui avait encore l'air d'un enfant, eut reçu le bouclier, les quatre pièces de son armure — le heaume, le haubert, le bouclier et les houseaux — se mettaient en valeur l'une l'autre si admirablement qu'on eût cru que l'armurier les avait faites de façon que la beauté de chacune rehaussât la beauté de l'autre et en fût embellie en retour. Rien ne pouvait égaler l'éclat de cette armure. Mais si vous demandez si la nouvelle merveille qui était cachée dedans et dessous au grand dam des ennemis avait quelque valeur, comparée au rare chef-d'œuvre modelé dessus, la réponse vraie m'apparaît aussi lumineuse que le jour : quel que fût l'extérieur, le sujet à l'intérieur était de loin mieux ébauché et façonné pour devenir la quintessence de la chevalerie que l'armure extérieure. L'œuvre d'art à l'intérieur était pour l'idée et la forme absolument digne d'éloges. L'artiste révélait son savoir-faire par son œuvre. La poitrine de Tristan, ses bras et ses jambes

étaient superbes et majestueux, bien faits et d'une grande noblesse. L'enveloppe de fer, par-dessus, lui allait à merveille. Quant à son cheval, qu'un écuyer tenait, il était tel que ni en Espagne ni ailleurs on n'en avait élevé de plus beau. Nulle part il n'était hâve : il était robuste et large du poitrail et des arrière-mains, vigoureux des deux flancs, parfait en tout point. Ses pieds et ses jambes obéissaient aux canons de la beauté : les sabots arrondis, les jambes droites et élancées comme celles d'un chevreuil. Il était solidement charpenté. Devant la selle et devant le poitrail, il était bâti comme doit l'être le meilleur cheval. La housse qui le recouvrait était d'une blancheur éclatante, étincelante comme le jour, en harmonie avec la cotte de mailles de Tristan. Elle était superbe et assez longue pour tomber des deux côtés jusqu'aux genoux du cheval.

Ainsi[1] Tristan était maintenant splendidement équipé pour le combat, comme doit l'être un chevalier pour un duel ; tout en lui était beau et digne d'éloges. Les seigneurs expérimentés, qui savaient apprécier l'homme comme l'armure, s'accordaient à dire que jamais auparavant ils n'avaient vu plus beau spectacle. Et même si c'était déjà évident, ce fut encore bien plus manifeste quand Tristan fut monté en selle et eut pris sa lance à la main : c'était un superbe spectacle, le cavalier était tout à fait digne de louanges, majestueux au-dessus de la selle comme au-dessous. Ses bras et ses épaules avaient pleine liberté de mouvement. Il se tenait en selle à la perfection : il avait exactement la position qu'on attendait d'un cavalier. Car, de chaque côté, sur les flancs du cheval, il laissait pendre ses jambes bien faites, droites et tendues comme des baguettes. Le cheval et l'homme s'accordaient si bien qu'on eût dit qu'ils étaient nés et avaient grandi ensemble, et qu'ils ne faisaient qu'un. L'assiette de Tristan à cheval était parfaite, ferme et assurée. Et si déjà son aspect extérieur était excellent, à l'intérieur son cœur était d'un naturel si pur et si bon que jamais cœur plus noble et nature plus pure ne furent enfermés sous un haubert.

On avait[2] assigné aux deux champions un lieu de combat : une petite île située non loin de la côte. Elle était si proche du rivage et de la foule qu'on pouvait aisément suivre ce qui s'y passait. Il était convenu qu'en dehors des deux hommes personne ne devait se rendre sur l'île avant que la bataille ne fût terminée. Et l'on s'en tint à cet accord. En conséquence, on amena aux combattants deux bateaux dont chacun pouvait

transporter un cheval et un homme armé. À peine eurent-ils accosté que Morolt monta dans l'un, prit la rame et passa de l'autre côté. Une fois arrivé sur l'île, il attacha son canot au rivage, monta aussitôt sur son cheval et saisit sa lance à la main. Puis il s'élança à bride abattue de-ci, de-là à travers l'île, fonçant, lance baissée, de superbe manière. Les charges qu'il faisait sur le lieu du combat avaient l'air aussi enjouées et aussi légères que s'il se fût agi d'un jeu.

Tristan[1] lui aussi rejoignit sa barque et monta à bord avec son équipement, c'est-à-dire son cheval et sa lance. Il se posta à l'avant du bateau et s'écria : « Roi, seigneur Marke, ne vous inquiétez pas trop pour moi et pour ma vie : remettons-nous-en à Dieu. Cela ne nous sert à rien d'avoir peur. Peut-être que nous nous en sortirons mieux que d'aucuns ne le pensent ! Notre bonheur et notre victoire ne dépendent nullement d'un combat entre chevaliers : seul le pouvoir de Dieu en décidera ! Soyez sans inquiétude pour l'avenir ; il est fort possible que j'en réchappe. J'aborde ce combat le cœur léger, soyez vous aussi confiant et tranquille. Adieu ! Il ne peut arriver que ce qui doit arriver. Quelque tournure que prennent mes affaires, et quelle que soit l'issue, remettez aujourd'hui votre sort, votre pays et vos gens entre les mains de Celui en qui j'ai confiance : que Dieu lui-même, qui combattra avec moi dans l'arène, fasse droit à la justice ! Dieu vaincra avec moi ou subira la défaite avec moi ! Puisse Dieu faire triompher le droit ! » Puis il leur donna sa bénédiction, poussa sa barque loin du rivage et vogua au nom de Dieu. Nombreuses furent les bouches qui recommandèrent sa vie à Dieu, nombreuses les mains qui lui adressèrent de tendres adieux. Et quand il toucha au rivage, il laissa son bateau aller à la dérive et monta sans attendre sur son cheval. Aussitôt Morolt accourut et demanda : « Dis-moi, que signifie cela ? Pour quelle raison as-tu laissé partir ta barque, où veux-tu en venir ? — Je l'ai fait pour une unique raison : il y a ici une barque et deux hommes. Et il n'y a aucun doute qu'à moins qu'ils ne restent tous deux morts sur cette île l'un des deux au moins perdra ici la vie. Ainsi, celui qui aura remporté la victoire aura assez de la barque qui t'a porté sur cette île. — J'entends bien, répondit Morolt, cela veut dire que le combat aura lieu. Il me semblerait cependant préférable que tu y renonces et que nous nous séparions à l'amiable. J'y mets une seule condition : la reconnaissance par les deux pays de l'obligation de payer le tribut. Je le dis, car cela m'affligerait beaucoup si je venais à te tuer ;

jamais je n'ai vu un chevalier qui m'ait plu autant que toi. » Tristan répondit avec détermination : « Il faut d'abord que le tribut soit aboli avant que nous pensions à un accommodement. — Oh non ! répliqua l'autre, il ne peut y avoir un accord de cette sorte ; ce n'est pas ainsi que nous nous réconcilierons : le tribut doit repartir avec moi ! — Alors nous perdons notre temps à parlementer. Morolt, puisque tu prétends être sûr de me tuer, mets-toi en garde si tu ne veux pas mourir toi-même ! Il ne peut en être autrement. » Tristan fit tourner son cheval et, après qu'il eut viré, il l'engagea sur une ligne droite. La lance baissée, il le lança droit devant lui, avec toute l'ardeur qui était en lui. De ses cuisses qui battaient comme des ailes, des éperons et des chevilles il pressait les flancs du cheval. Pourquoi l'autre aurait-il attendu davantage, puisqu'il y allait de sa vie ? Il se comporta en homme fermement résolu à faire vaillamment ses preuves au combat. Lui aussi, écoutant l'ordre de son cœur, fit promptement demi-tour pour s'éloigner un peu, puis il revint à fond de train. Il brandit sa lance, puis l'abaissa aussitôt. Éperonnant son cheval, il s'élança comme si le diable lui-même le portait. Cheval et cavalier fondirent sur Tristan, volant plus vite qu'un faucon. Tristan brûlait lui aussi du désir de combattre. Ils volèrent avec la même avidité l'un contre l'autre, si bien qu'ils rompirent leurs lances, qui se brisèrent en mille morceaux contre leurs boucliers. Aussitôt ils tirèrent leurs épées et ils continuèrent de lutter à cheval[1] : Dieu lui-même aurait eu plaisir à les regarder. On raconte partout (et c'est également écrit dans l'histoire) que c'était un combat singulier : tous s'accordent à penser qu'il n'y avait là que deux hommes face à face. Mais moi je prétends que c'était en fait une bataille entre deux véritables troupes. Même si l'histoire de Tristan ne dit rien à ce sujet, je suis pourtant prêt à vous en apporter la preuve : Morolt, comme l'histoire vraie[2] l'a toujours dit et le dit encore, avait la force de quatre hommes, si bien que nous avons là une première troupe de quatre chevaliers, qui combattait d'un côté. Mais de l'autre côté il y avait Dieu d'abord, puis le Droit, ensuite leur serviteur à tous deux et leur loyal vassal, le fidèle Tristan, et pour finir l'esprit de détermination qui, dans le péril, fait merveille. De ces quatre-là et des quatre autres je forme ainsi, du mieux que je peux, deux troupes complètes, de huit hommes au total.

S'il vous a semblé[3] de prime abord qu'il était absurde de dire que sur deux chevaux deux armées pussent s'affronter, je

vous ai cependant apporté la preuve que dans ce combat s'étaient rencontrées deux troupes de quatre chevaliers, même si chacune ne portait qu'un seul heaume. Elles se précipitèrent l'une contre l'autre pour livrer bataille. D'un côté s'élança Morolt, avec la force de quatre hommes, et il tomba sur Tristan comme un coup de tonnerre. Le funeste suppôt du diable frappa le jeune homme avec tant de violence que ses coups faillirent le paralyser et lui ôter la conscience. Si le bouclier ne l'avait pas protégé, sous lequel il savait se mettre astucieusement à l'abri, ni le heaume, ni le haubert, ni les autres pièces de son armure n'auraient pu le sauver des coups de Morolt : il l'aurait tué à travers sa cotte de mailles. Il ne lui laissait pas l'occasion de lever les yeux, tant il lui assenait de coups. Morolt continuait de faire fondre sur lui une telle grêle de coups que pour finir Tristan, qui avait du mal à les parer, leva son bouclier trop haut et de plus le tint trop loin de lui. Morolt profita de l'occasion pour porter un coup si mauvais sur la cuisse de Tristan que l'épée traversa les houseaux et le haubert et mit à nu la chair et l'os. Le sang jaillit et ruissela sur le sol de l'île. Il s'en fallut de peu que ce coup n'ôtât la vie à Tristan. « Eh bien, dit Morolt, t'avoueras-tu vaincu ? Tu peux te rendre compte toi-même qu'on ne peut se faire l'avocat d'une cause injuste. Il est manifeste que tu es dans ton tort. Si tu veux rester en vie, réfléchis comment tu pourras te sauver, car pour sûr, Tristan, cette blessure causera ta mort ; moi seul peux t'en préserver. Aucun homme, aucune femme ne pourra te guérir de cette blessure, car l'épée qui t'a frappé est enduite d'un poison mortel. La science de tous les médecins ne pourra te sauver de la mort, ma sœur mise à part, Isolde, la reine d'Irlande[1]. Elle connaît les vertus et les pouvoirs de toutes les racines et de toutes les herbes, et elle est experte en médecine.

« Elle seule[2] connaît le moyen de soigner ta blessure, et personne d'autre au monde. Tu mourras, si elle ne te sauve pas. Si tu es prêt à m'obéir et si tu reconnais me devoir le tribut, ma sœur, la reine, te guérira de sa propre main. Moi-même alors je partagerai avec toi, mon ami, tout ce que je possède, et j'exaucerai tous les vœux que tu formuleras. » Tristan s'écria : « Jamais je ne renoncerai à ma parole ou à mon honneur ni pour ta sœur ni pour toi ! Sur cette île j'ai apporté dans cette main libre deux pays libres. Ils repartiront d'ici avec moi, ou bien je suis prêt à souffrir pour eux de plus grands maux encore, voire la mort. Et cet unique coup ne m'a pas blessé

assez grièvement pour que tout soit déjà perdu ! Le combat entre nous est encore indécis. Ce tribut sera ta mort ou la mienne, il ne peut y avoir d'autre solution ! » Sur ces mots il se lança de nouveau à l'attaque. Quelqu'un posera peut-être — comme je le ferais — cette question : « Dieu et le Droit, où sont-ils maintenant, les deux compagnons d'armes de Tristan ? Je m'étonne qu'ils ne lui viennent pas en aide dans ce combat ! Pourquoi tardent-ils autant ? La troupe à laquelle ils appartiennent a subi grand dommage. S'ils ne viennent pas bien vite en aide à Tristan, ils arriveront trop tard ; c'est pourquoi il leur faut maintenant se hâter ! Il y a deux hommes qui chevauchent contre quatre et qui luttent pour leur vie, laquelle est en proie au doute et au désespoir. Si on veut venir à leur secours, il faut le faire sans attendre ! » Dieu et le Droit entrèrent alors en lice avec un juste verdict pour le salut de leur propre troupe, et pour la perte de leurs ennemis. Les deux troupes se trouvèrent alors à égalité : quatre contre quatre ; deux troupes partirent à la bataille. Quand Tristan sentit à ses côtés ses compagnons d'armes, sa résolution et sa vigueur en furent accrues. Ses amis lui apportèrent courage et force. Éperonnant son cheval, il le lança à toute allure et fonça avec une telle ardeur belliqueuse que, du poitrail de son cheval, il heurta son adversaire avec tant de violence que Morolt tomba avec sa monture. Quand il se fut un peu remis de sa chute et voulut remonter sur son cheval, Tristan était déjà là et l'atteignit sur le heaume qui alla voler au loin. Morolt passa à l'attaque : à travers la housse de selle, il trancha au-dessus du genou une jambe antérieure du coursier de Tristan, si bien que la bête s'effondra sous lui ; il ne lui resta rien d'autre à faire que de s'écarter d'un bond. Morolt, en combattant astucieux qu'il était, eut la présence d'esprit de repousser son bouclier dans le dos : se penchant prestement, il récupéra son heaume. Guidé par son expérience, il avait imaginé qu'une fois remonté en selle il remettrait son heaume et attaquerait de nouveau Tristan ; aussi, dès qu'il eut ramassé le heaume, il courut à sa monture. Il réussit à poser une main sur la bride, à mettre le pied gauche dans l'étrier et à saisir la selle de la main ; mais Tristan l'avait déjà rattrapé : son épée s'abattit sur l'arçon et coupa la main droite de Morolt si bien qu'elle tomba sur le sable avec le gantelet de mailles et l'épée. Mais avant même qu'elle ne fût à terre, Tristan assena à Morolt un second coup sur la tête. L'épée traversa la coiffe et pénétra si profondément dans le crâne de Morolt que Tristan dut

l'arracher pour la reprendre. C'est alors qu'un éclat se détacha de la lame et resta fiché dans l'os du crâne : cela devait être cause plus tard pour Tristan de bien des ennuis et des tourments — presque la mort[1]. Morolt, la troupe vouée à la mort, commença à tituber, sans force et sans défense, et finit par s'effondrer. « Eh bien ! Eh bien ! s'écria Tristan. Par Dieu, Morolt, dis-moi donc quel est le vainqueur ! Je crois que ta blessure est grave et que les choses vont mal pour toi ! Quoi qu'il advienne de ma blessure, tu aurais besoin toi-même de quelques bonnes herbes ! Tu aurais bien besoin, si tu veux rester en vie, de tout ce qu'Isolde, ta sœur, a appris sur la médecine ! Dans un verdict équitable le Dieu juste et vrai a reconnu l'iniquité de ta cause et m'a aidé à obtenir justice. Puisse-t-il continuer à m'être secourable ! Ton arrogance est maintenant brisée. » Il s'approcha du vaincu, prit son épée, la saisit à deux mains, et d'un seul coup il trancha la tête de son ennemi en même temps que sa coiffe. Puis il retourna au rivage où il retrouva la barque de Morolt. Il sauta dedans et retourna vers la terre ferme où l'attendait la foule. Sur le rivage, il entendit de grands cris de joie, mais aussi de douleur ; je vais vous expliquer pourquoi : pour ceux dont le bonheur tenait à sa victoire, c'était un jour de joie, qu'on fêtait avec des cris d'allégresse : ceux-là frappaient joyeusement des mains et louaient Dieu bruyamment, faisant retentir jusqu'au ciel des chants de victoire. Mais pour les étrangers, ces maudits Irlandais, ceux qu'on avait envoyés ici, c'était un jour de deuil. Ceux-ci se lamentaient aussi fort que les autres chantaient, et de désespoir et de douleur se tordaient les mains. Quand les étrangers accablés de douleur, les Irlandais éplorés, se hâtèrent en se lamentant de retourner à leurs navires, Tristan se dirigea vers eux ; ils se rencontrèrent sur la plage. « Seigneurs, dit-il, allez chercher le tribut qui est là-bas sur l'île ! Rapportez-le à votre souverain et dites-lui que le roi Marke, mon oncle, et les habitants de ses terres lui envoient ce présent[2]. Dites-lui encore ceci : si telle était sa volonté et qu'il ait envie de recevoir une seconde fois un tel tribut, qu'il nous envoie ses messagers. Nous ne les laisserons pas repartir les mains vides ; nous les lui renverrons avec les mêmes honneurs, quelque peine que cela nous coûte. » Mais tandis qu'il parlait, de son bouclier il cachait aux regards des étrangers le sang et les blessures. Cette précaution devait plus tard lui sauver la vie, car ils rentrèrent en Irlande sans avoir remarqué que Morolt l'avait blessé. Les Irlandais le quittèrent

bien vite et voguèrent vers l'île. Ils trouvèrent leur seigneur dépecé. Ils prirent ce qui restait de lui, et l'emportèrent avec eux.

Quand[1] ils furent revenus en Irlande, ils prirent dans leurs mains le pitoyable présent avec lequel on les avait renvoyés dans leur pays — je veux dire les trois morceaux du corps[2] : ils les rassemblèrent pour que rien ne se perdît. Ils les portèrent devant leur seigneur et — ainsi que je l'ai lu — lui firent fidèlement le message dont on les avait chargés. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que le roi Gormon Cœur-fier ressentit : il fut saisi d'une violente colère, mais il sentit aussi une douleur amère, et pour cause ; en ce seul homme il avait perdu son cœur, son courage, son espoir et sa force ; en lui il perdait toute une armée ! La roue de la Fortune qui portait bien haut sa gloire, et que Morolt avait fait tourner sans entraves dans tous les pays voisins, était maintenant tombée dans la poussière[3]. Mais encore plus profonds étaient le chagrin, l'affliction et la désolation de la reine, la sœur de Morolt. Elle et sa fille Isolde se torturèrent de différentes manières. Vous savez bien quelles plaintes déchirantes les femmes font entendre quand la douleur leur ronge le cœur. Elles regardèrent toutes deux l'homme mort avec affliction, comme si elles voulaient ainsi aviver encore leur peine et leur souffrance. Elles baisèrent la tête et la main, qui leur avaient soumis, comme je l'ai déjà dit, tant de pays et de peuples. Le désespoir au cœur, mais avec grand soin, elles examinèrent les blessures qu'il avait reçues à la tête. C'est alors que la reine sage et avisée aperçut le fragment de l'épée qui y était resté enfoncé. Elle alla chercher une petite pince, l'introduisit dans la blessure et sortit l'éclat de la tête de son frère. Elle et sa fille regardèrent le fragment avec tristesse et affliction, puis elles le prirent et le déposèrent dans un petit écrin. Ce petit éclat devait par la suite mettre Tristan en grand péril. Mais c'est assez parlé de la mort de Morolt ! Si je faisais un long récit de leur chagrin et de leurs plaintes, cela ne servirait finalement à rien, nous ne nous en trouverions pas mieux. Qui d'ailleurs pourrait décrire toute leur souffrance ? Morolt fut porté en terre, enterré comme n'importe quel homme. Cependant Gormon pleura sa mort et aussitôt fit donner l'ordre par tout le royaume d'Irlande de bien surveiller les côtes et de tuer sans façon tout être vivant arrivant de Cornouailles, homme ou femme. Cet ordre de mort fut partout exécuté si strictement que nul Cornouaillais ne put se risquer par la suite à se

rendre en Irlande. Dès qu'il mettait le pied sur le royaume de Gormon, il ne pouvait même pas racheter sa vie par une quelconque rançon. Il devait payer de sa vie ! Et c'est ainsi que, sans y être pour rien, beaucoup de gens perdirent la vie, et sans raison, car c'est à juste titre que Morolt avait été tué : il avait mis sa confiance en sa seule force, et non en Dieu ; dans tous ses combats il s'était montré violent et arrogant ; et c'est cela qui avait causé sa mort.

3. Tristan est soigné en Irlande

Mais[1] revenons à Tristan : après qu'il eut repris terre sans son cheval et sans sa lance, de tous côtés accoururent des milliers de gens, à pied ou à cheval, pour le saluer avec allégresse. Le roi et tout le pays ne vécurent jamais — vous pouvez m'en croire — jour aussi heureux, car les mains de Tristan avaient relevé l'honneur du royaume. Tout seul, il avait mis fin à leur honte et à leurs souffrances à tous. Ils déplorèrent de tout cœur la blessure qu'il avait reçue : tous témoignaient de leur compassion. Mais s'imaginant que Tristan se remettrait rapidement de ce mal, ils n'y attachèrent aucune importance. Ils le prirent avec eux et l'escortèrent jusqu'au château. Là ils le désarmèrent et lui procurèrent aise et repos — qui aurait souhaité autre chose en ces circonstances ? Puis on envoya chercher dans tout le pays, dans toutes les villes les meilleurs médecins qu'on pût trouver. Une fois arrivés, ils déployèrent toutes les ressources de leur science. Cependant, hélas ! à quoi cela les avança-t-il ? À quoi cela servit-il ? Tristan ne s'en trouva pas mieux. Toutes leurs connaissances médicales réunies ne pouvaient l'aider à guérir : quoi qu'ils fissent, ils étaient absolument incapables de retirer le poison de la blessure. Il se répandit même à travers tout le corps du malade et le défigura si affreusement et si pitoyablement qu'on avait du mal à le reconnaître. De plus, la blessure commença à répandre une puanteur si épouvantable qu'il se répugnait à lui-même et n'avait plus envie de vivre. Mais son plus grand chagrin était de remarquer combien il dégoûtait ses anciens amis. Maintenant il reconnaissait que Morolt avait dit vrai. D'autre part, il avait souvent entendu dire auparavant combien Isolde, la sœur de Morolt, était noble et belle : dans tous les pays où l'on connaissait le nom d'Isolde, cette phrase allait de bouche en bouche : la belle, la sage Isolde rayonne comme

l'aurore ! Tristan, tourmenté comme il l'était, réfléchit longuement à sa situation et il finit par reconnaître que, s'il lui était donné un jour de guérir, ce ne pouvait être que grâce à la science de la sage reine, car elle connaissait l'antidote. Cependant il ne voyait pas comment il pourrait l'amener à l'aider. Il finit par se dire que, puisqu'il devait mourir, il serait préférable pour lui de mettre sa vie en jeu plutôt que de s'abandonner à la mort. Il prit donc la décision de se rendre de toute façon en Irlande, et de se remettre entre les mains de Dieu afin de recouvrer la santé, s'Il le voulait. Il fit venir son oncle pour lui révéler son plan secret dans les moindres détails. Il lui parla en confiance, comme à un ami, lui disant comment il entendait utiliser les paroles de Morolt. Le roi en fut à la fois heureux et fâché ; cependant il faut bien prendre son parti d'un mal, quand on est déjà dans le malheur, et finalement c'est un bon principe que de choisir de deux maux le moindre. Quand ils se furent mis d'accord, sans tarder on détermina comment le voyage de Tristan devait se dérouler (et comment il se déroula effectivement) : on décida de taire qu'il partait pour l'Irlande, et de répandre le bruit qu'il était parti pour Salerne afin d'y chercher la guérison[1]. Après avoir pris ces décisions, on envoya chercher Curvenal. Ils lui confièrent le plan qu'ils avaient élaboré, et Curvenal le trouva bon : il était prêt à accompagner son seigneur et à partager son sort. Quand le soir fut venu, on équipa pour leur voyage un navire et un petit canot de bord. On le pourvut en abondance de vivres et victuailles et de tout le nécessaire. Pour finir, on y transporta le pauvre Tristan, en gémissant sur son sort. L'embarquement eut lieu en si grand secret que personne ne remarqua rien, à l'exception bien sûr des hommes de l'équipage. Tristan pria son oncle de veiller sur ses gens et sur ses biens, et de faire attention que rien ne fût cédé avant qu'on eût appris de source sûre ce qu'il était advenu de lui. Il fit encore chercher sa harpe : c'est le seul bien qu'il prit avec lui. Après quoi, ils prirent la mer. Huit hommes seulement accompagnaient Tristan et Curvenal. Ils avaient consenti à sacrifier leur vie pour eux, et ils avaient juré par le Christ qu'ils obéiraient aveuglément à tous leurs ordres. Depuis le rivage, Marke suivait des yeux le navire qui emportait Tristan, et son cœur n'était certes empli ni de joie ni de tranquillité. Cette séparation lui pesait sur le cœur et le transperçait jusqu'à la moelle, et pourtant un jour elle devait lui apporter ainsi qu'à Tristan joie et bonheur. Quand les habi-

tants du pays eurent appris dans quelles souffrances Tristan était parti à Salerne pour y guérir de sa maladie, ses tourments les touchèrent tant qu'ils n'auraient pu leur faire davantage de peine s'il avait été leur enfant en personne ! Et ils étaient d'autant plus touchés que c'était pour eux que Tristan avait connu ce malheur... À présent Tristan voguait jour et nuit jusqu'à l'extrême limite de ses forces droit sur l'Irlande, conduit par la main expérimentée du capitaine. Et quand ils furent arrivés en vue de l'Irlande, Tristan demanda au timonier de faire voile sur Dublin[1], la capitale du pays ; car il savait que c'était là que résidait la sage reine. On s'y rendit à voiles déployées. Et quand on en fut assez près pour pouvoir distinguer la ville, le timonier dit à Tristan : « Regardez, seigneur ! Je vois la ville ! Que devons-nous faire ? » Tristan répondit : « C'est ici que nous allons jeter l'ancre ; et nous passerons ici la soirée et une partie de la nuit. » Ils jetèrent donc l'ancre et restèrent là toute la soirée. Ce n'est que dans la nuit que Tristan donna l'ordre de poursuivre la traversée jusqu'à la capitale. Quand ils furent arrivés assez près de la ville, ils restèrent en vigile à un demi-mille du rivage. Tristan demanda alors qu'on lui donnât le plus pauvre vêtement qu'on pourrait trouver dans le navire. Quand il en fut revêtu, il ordonna qu'on le déposât aussitôt dans le petit canot. Il ne prit avec lui que sa harpe et suffisamment de vivres pour trois ou quatre jours. Tout ceci fut, comme il le souhaitait, très vite exécuté ; il appela alors Curvenal et tout l'équipage : « Curvenal, mon ami, dit-il, prends maintenant le bateau et l'équipage sous ta garde et, pour l'amour de moi, prends en toute circonstance bien soin d'eux. Quand vous serez retournés chez vous, donne-leur un riche salaire pour qu'ils gardent tous fidèlement le secret sur cette traversée et n'en disent mot à personne. Retourne au plus vite en Cornouailles et salue mon oncle. Dis-lui que vous m'avez laissé en vie, que j'espère survivre et recouvrer la santé avec l'aide de Dieu. Il ne doit pas se faire de souci à cause de moi. Assure-le que je reviendrai dans l'année en Cornouailles s'il m'est donné de guérir. Si mon plan réussit, je lui donnerai au plus vite de mes nouvelles. Mais dis bien fort à la cour et dans le pays que j'ai succombé à ma blessure pendant le voyage. Quant aux gens de ma suite, que j'ai encore là-bas, en vérité, ne les laisse pas partir. Veille à ce qu'ils attendent mon retour, jusqu'à ce que l'année soit écoulée. Mais si le destin voulait que je ne rentre pas guéri avant la fin de l'année, vous pourrez me considérer

comme mort; recommandez mon âme à Dieu et pensez à votre propre avenir; prends mes gens avec toi et retourne avec eux en Parménie. Reste là-bas auprès de mon cher père, chez Rual, et dis-lui de ma part qu'il récompense mon amour fidèle en te témoignant sa fidèle amitié et qu'il te traite avec bonté et générosité. Et tu dois lui transmettre ma dernière prière: qu'il remercie tous ces hommes qui m'ont servi jusqu'à présent loyalement et qu'il les récompense comme il convient pour tous leurs services. À présent, mes chers amis, conclut-il, je vous recommande à Dieu. Allez votre chemin et abandonnez-moi aux vagues! Seule la grâce de Dieu peut désormais m'aider. Il est grand temps pour vous de reprendre la mer pour sauver votre vie: le jour va bientôt se lever.» C'est ainsi qu'ils durent s'éloigner en se lamentant, accablés de chagrin; en pleurant on le laissa dériver seul sur la mer sauvage. Jamais adieu ne leur avait été plus pénible. Assurément, tout homme loyal, qui possède un ami fidèle qu'il aime de tout son cœur, comprendra quel fut le chagrin de Curvenal lorsqu'ils se séparèrent. Pourtant, même si son cœur et ses pensées étaient dans l'affliction, il lui fallut partir sans délai. Tristan restait seul sur la mer: rempli de crainte et accablé de douleur, il dériva dans son canot jusqu'au matin clair. Quand les habitants de Dublin aperçurent le canot dérivant au loin sur les vagues, sans pilote, ils ordonnèrent qu'on allât au plus vite l'examiner. Les messagers, s'étant approchés du petit bateau, ne virent certes personne, mais ils entendirent, sortant du canot, les doux accents d'une harpe qui ravirent leurs cœurs, et, accompagnant la harpe, la voix d'un homme chantant de façon si mélodieuse qu'ils prirent cela pour un salut à eux adressé et pour une chose prodigieuse. Aussi longtemps que Tristan harpait et chantait, ils restèrent sur place, fascinés. Cependant le plaisir que Tristan leur donnait par son chant fut de courte durée, car la musique que faisaient là ses mains et ses lèvres ne venait pas du fond du cœur. En effet, si la musique ne vient pas du cœur, on ne peut en jouer longtemps. En outre, la musique qu'on joue de façon mécanique, sans cœur ni sans âme, n'est pas de la vraie musique, même si on en joue souvent. C'était uniquement la jeunesse qui poussait Tristan à la divertir en harpant et en chantant pour elle. Néanmoins, c'était pour lui, qui souffrait le martyre, une douleur et une torture. Quand il se fut arrêté de jouer, on poussa l'autre bateau jusqu'au canot de Tristan. Ils se mirent bord à bord, et c'était à qui regarderait dedans le premier.

Pourtant, quand ils découvrirent Tristan, pitoyable, défiguré, malade à mourir, ils furent déçus, et ils s'étonnèrent que ce malade pût chanter si merveilleusement et si bien jouer de la harpe. Ils le saluèrent toutefois des lèvres et aussi de la main comme un homme qui mérite d'être salué avec déférence. Puis ils lui demandèrent de leur raconter ce qui était arrivé. « C'est avec plaisir que je le ferai, répondit Tristan. Comme jongleur j'allais de cour en cour, et je m'y connaissais en art et en manières de cour : je savais parler, mais aussi me taire, je savais plaisanter et me moquer, jouer de la lyre et de la vielle, mais aussi de la harpe et de la rote[1] : en tous ces arts j'étais passé maître, comme il convient à des gens de cet état. Par là j'accumulai de grandes richesses, si bien que je devins présomptueux et voulus gagner davantage que ce qui m'était dévolu par le sort. C'est ainsi que je me suis mis à faire du commerce, ce qui fit ma perte : je pris pour associé un riche marchand ; tous deux, nous chargeâmes chez nous en Espagne un navire avec tout ce qui nous plut, et nous voulûmes nous rendre en Bretagne. Cependant, un bateau pirate nous attaqua en pleine mer, et ces brigands nous prirent tout ; et ils ont tué mon compagnon et tous les membres de notre équipage. Mais si je suis seul à avoir pu échapper au massacre avec cette blessure que j'ai, je le dois à ma harpe qui montrait que j'étais jongleur de profession ; ils me crurent et m'épargnèrent. J'obtins d'eux à grand-peine qu'ils me laissent ce petit canot et quelques vivres, grâce à quoi j'ai pu subsister jusqu'à aujourd'hui. J'ai dérivé, souffrant le martyre, pendant quarante nuits au moins et quarante jours, au gré des flots déchaînés, au gré des vents, de-ci, de-là. Je ne sais même pas où je suis, encore moins où je vais toucher terre. Mais vous, seigneurs, soyez assez bons pour me conduire là où il y a des hommes. Dieu vous le rende ! — Mon ami, répondirent les émissaires, tes chants si doux et ton jeu si harmonieux méritent récompense : tu ne dois pas dériver plus longtemps sur les flots, sans espoir et sans secours. Quoi qui t'ait conduit jusqu'à nous, Dieu, les vagues ou le vent, nous t'amènerons là où il y a des hommes. » C'est ce qu'ils firent : ils l'amenèrent avec son embarcation jusqu'à la ville, comme il l'avait souhaité. Après avoir amarré son canot au quai, ils dirent : « Regarde, jongleur ! Regarde ce château et la belle ville toute proche ! Sais-tu seulement quelle ville c'est ? — Non, seigneur, je ne le sais pas. — Alors nous allons te le dire : tu es à Dublin en Irlande. — Dieu soit loué, de ce que je me trouve

à nouveau parmi des hommes! Il y aura certainement parmi eux quelqu'un de complaisant, qui me viendra en aide.» Les émissaires rentrèrent chez eux et racontèrent ce dont ils avaient été témoins sur la mer; ils relatèrent même des choses extraordinaires à propos du destin de Tristan. Partout ils dirent combien leur avait paru stupéfiant cet étranger dont l'apparence ne laissait rien prévoir de tel. Ils donnèrent les détails: comment, s'approchant du bateau, ils en avaient perçu un si doux son de harpe et, accompagnant la harpe, un chant si beau que Dieu lui-même eût aimé l'entendre dans ses chœurs célestes. Ils ajoutèrent qu'ils avaient découvert ensuite dans le canot un jongleur mortellement blessé, un pauvre homme qui souffrait le martyre: «Allez-y vous-mêmes, vous pourrez voir qu'il n'a plus longtemps à vivre. Pourtant, malgré ses tourments, son esprit est encore très vif. Dans tous les royaumes on pourrait vainement chercher un tel cœur qui subit un aussi triste sort avec autant de vaillance et de calme.» Les habitants de la ville se hâtèrent d'aller trouver Tristan; ils s'entretinrent avec lui de toutes sortes de sujets et lui demandèrent ce qui lui était arrivé. Quelle que fût la question, il donnait toujours la même réponse, celle qu'il avait donnée aux émissaires. Ils lui demandèrent alors de harper pour eux, et il exauça leur prière. Il harpa alors avec un art accompli, car cette fois il y mettait tout son cœur. Il était désireux de gagner leur faveur par son art: telle était son intention. Quand le pitoyable jongleur, en dépit des maux dont il souffrait, se mit à chanter et à harper de si douce façon, chacun éprouva de la pitié pour lui. On fit porter le malheureux hors de la barque sur le rivage, et on alla vite chercher un chirurgien. Celui-là devait le prendre chez lui et mettre tout son art à lui rendre la santé; on lui paierait cher son assistance et ses soins. Le médecin fit ce qu'ils désiraient. Il prit Tristan dans sa maison et le soigna avec diligence, du mieux qu'il put et que sa science le lui permettait. Pourtant, cela ne lui servit pas à grand-chose. Et bientôt l'histoire du jongleur étranger se répandit à travers toute la ville de Dublin: une foule de gens entrait et sortait et se lamentait sur le malheur de Tristan. Il advint alors qu'un prêtre aussi lui rendit visite et découvrit son habileté à chanter et à jouer de la harpe. Lui-même était bien versé dans ces arts et savait jouer magistralement de tous les instruments à cordes; il connaissait également de nombreuses langues étrangères. Il s'était efforcé toute sa vie d'apprendre les beaux usages et les manières de

cour, et il faisait partie de la suite de la reine d'Irlande. Il était son maître et dès l'enfance il lui avait enseigné toutes sortes de sciences et d'arts hors du commun; toutes ces connaissances, c'est de lui qu'elle les tenait. Mais il était également le précepteur zélé de sa fille, dont on faisait l'éloge dans tous les pays et qui est l'héroïne de cette histoire : c'était Isolde, la perle des jeunes filles. Elle était la fille unique de la reine, si bien que, depuis le jour où elle avait pu apprendre des mains et de la bouche, sa mère avait mis tous ses soins à son éducation. Le maître de sa mère devint aussi le sien, et il lui enseigna à lire et à jouer des instruments à cordes. Lorsqu'il vit combien Tristan connaissait d'arts et avait de talents, le prêtre ressentit au plus profond de lui-même de la compassion pour son malheur. Sans plus tarder il se rendit auprès de la reine et lui dit qu'un jongleur inconnu se trouvait depuis peu dans la ville; il était la proie d'horribles souffrances, c'était véritablement un mort vivant; et cependant il n'avait jamais vu personne qui excellât autant que lui dans les arts et fût d'aussi agréable humeur. « Ah! dit-il, noble reine, si seulement nous pouvions faire en sorte d'amener le malade en un endroit où vous pourriez lui rendre visite sans que votre réputation ait à en souffrir! Vous pourriez alors voir ce miracle : comment un homme voué à la mort joue de la harpe et chante de si émouvante et si douce façon, bien qu'on ne puisse dans son état lui porter aide ni remède. En effet, il ne pense pas guérir : le médecin, qui se trouve auprès de lui et qui le soigne depuis le jour de son arrivée, l'a condamné, car, malgré toute sa science, il ne peut plus rien pour lui. — Eh bien, dit la reine, je vais dire aux chambellans de le monter jusqu'ici, s'il peut encore supporter qu'on le touche et le transporte : je veux voir s'il est vraiment trop tard pour l'aider ou si on peut encore le sauver de la mort. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Quand la reine vit l'état du malade et la couleur de la blessure à la cuisse, elle reconnut immédiatement le poison. « Ah! pauvre jongleur, dit-elle, l'arme qui t'a frappé était empoisonnée! — Je ne peux pas vous dire, répondit Tristan, avec quoi on m'a empoisonné. Je sais seulement que l'art des médecins ne peut rien pour moi. Je ne vois pas d'issue : je vais m'en remettre à Dieu et attendre l'heure de ma mort. Mais si quelqu'un a la bonté de me porter secours dans la détresse où je suis, que Dieu l'en récompense : j'ai besoin d'aide car, vivant, je souffre la mort! » La sage reine demanda alors : « Dis-moi, jongleur, comment t'appelles-tu ?

— Dame, je m'appelle Tantris. — Écoute, Tantris ; tu peux être certain que je vais te guérir. Je serai moi-même ton médecin : prends courage et aie confiance ! — Merci, gracieuse reine ! Puisse ta langue s'épanouir, ton cœur ne point périr, ta sagesse vivre à jamais pour porter secours à celui qui a besoin d'aide ! Ton nom soit loué sur la terre ! — Tantris, dit la reine, la maladie t'a affaibli, comme on peut s'y attendre, mais si tu te sens néanmoins assez fort pour jouer, j'aimerais t'entendre harper. On dit que tu joues merveilleusement bien. — Ma dame, ne parlez pas ainsi ! Mon mal ne m'empêche aucunement de satisfaire, du mieux que je peux, tous les vœux que vous exprimez. » On envoya chercher sa harpe ; on demanda également à la jeune reine de venir. Elle était le vrai sceau de l'amour, avec lequel le cœur de Tristan fut plus tard solidement scellé, si bien qu'il fut fermé pour le reste du monde et ouvert seulement pour elle. Isolde, la belle, vint et écouta attentivement Tristan qui, assis là, jouait de la harpe. Il harpa plus merveilleusement qu'il ne l'avait jamais fait. Maintenant qu'il avait l'espoir que son infortune allait prendre fin, son jeu n'était plus celui d'un mourant ; oh non ! il joua avec allégresse, comme un homme plein d'espoir ! Son jeu de harpe et son chant plurent tant à tous qu'en peu de temps il séduisit tous les cœurs et que l'affaire tourna en tout à son avantage. Mais pendant qu'il jouait, que ce fût ici ou là, sa blessure à la cuisse sentait si fort et exhalait une telle puanteur qu'on ne pouvait, de dégoût, rester plus d'une heure auprès de lui. La reine lui dit alors : « Eh bien, Tantris, quand ton état se sera amélioré au point que l'odeur de la blessure aura disparu et qu'on pourra demeurer auprès de toi, permets que je te confie ma fille Isolde. Elle a déjà étudié avec application dans les livres et a appris à jouer des instruments à cordes. Elle en sait déjà beaucoup si l'on considère le peu de temps qu'elle y a consacré. Si tu as davantage de connaissances et de talents que son maître ou moi-même, enseigne-lui ce que tu sais par égard pour moi. En échange je veux te sauver la vie et rendre à ton corps la santé et la beauté. J'ai le pouvoir de te les donner ou de te les refuser. » Le jongleur malade dit alors : « S'il s'agit de rester en vie grâce à la musique, si Dieu le veut, je guérirai. Bienheureuse reine, si vous me posez comme condition de dispenser mon enseignement à cette demoiselle, votre fille, je suis sûr de guérir : dans ma vie j'ai lu tant de livres qu'il est certain que mon service vous satisfera entièrement. De plus, je sais qu'il n'existe personne de mon âge qui sache jouer de

tant de nobles instruments à cordes. Tout ce qu'il vous plaira de me demander, je le ferai de bon gré, pour autant que je le puisse. » On lui donna une petite chambre où tous les jours désormais on lui prodigua les soins et lui procura les aises qu'il désirait. Il recueillait à présent les fruits de sa sagesse, qui l'avait conduit à couvrir son flanc de son bouclier pour cacher sa blessure aux yeux des étrangers, je veux dire les chevaliers irlandais, quand ils avaient quitté la Cornouailles. Aussi ignoraient-ils que c'était Morolt qui l'avait blessé. Car, s'ils avaient su qu'il avait été blessé, il aurait reçu en Irlande un tout autre accueil : chacun savait en effet quel genre de blessure Morolt faisait avec l'épée qu'il utilisait dans les combats. Tristan ne devait donc la vie qu'à sa prévoyance. On voit bien là qu'un homme qui sait allier circonspection et prévoyance parvient toujours à mener à bonne fin un plan mûrement réfléchi.

La sage[1] reine d'Irlande mit en œuvre toute sa science et tout son art pour sauver précisément l'homme pour qui elle aurait sacrifié vie et réputation afin de l'avoir en son pouvoir : en effet, la haine qu'elle portait au meurtrier de son frère était plus grande encore que l'amour qu'elle se portait à elle-même. Et pourtant, elle mettait tous ses soins, tous ses efforts à employer soir et matin tous les remèdes qui pouvaient contribuer à soulager, fortifier ou guérir son ennemi. Ce n'était pas étonnant, car elle ne savait pas qui il était ! Si elle avait appris à qui elle prodiguait ses soins, à qui elle sauvait la vie, s'il y avait eu pire que la mort, elle le lui eût donné pour sûr bien plus volontiers que la vie. Mais elle ne savait de lui que du bien, et elle n'avait pour lui que de la bienveillance.

Je pourrais[2] encore vous tenir un long discours fort détaillé sur la science de ma souveraine, sur la merveilleuse efficacité de sa médecine et sur la manière dont elle traita son malade : mais à quoi bon ? À quoi cela servirait-il[3] ? Une parole bienséante sonne mieux aux nobles oreilles que celles qu'on extrait de la boîte de l'apothicaire. Je veux — dans la mesure de mes possibilités — me garder de jamais employer un mot en votre présence qui pût déplaire à vos oreilles et offenser votre cœur. Je préfère m'abstenir de ces choses-là plutôt que de vous rendre mon histoire déplaisante et insupportable par un langage mal équarri, qui ne soit pas décent à la cour. Je ne veux vous parler qu'en peu de mots de l'art médical de ma souveraine et de la guérison de son malade : en vingt jours elle lui vint si bien en aide que sa blessure ne faisait plus fuir par

sa puanteur quiconque désirait rester auprès de lui. Et désormais la jeune princesse recevait régulièrement l'enseignement de Tristan. Il consacrait tout son temps et tout son zèle à son éducation. Toutes les connaissances qu'il possédait sur la science et la musique (je ne souhaite pas les énumérer une par une), il les soumettait à son jugement pour qu'elle pût choisir elle-même ce qu'elle désirait étudier. C'est ce que fit Isolde, la belle jeune fille, et elle se décida pour les meilleurs des arts de son maître Tristan. Comme tout ce qu'elle commençait, elle entreprit ses nouvelles études avec ardeur, et elle apprit vite. Mais l'enseignement qu'elle avait reçu auparavant lui fut également fort utile. Dans le passé déjà Isolde s'était exercée dans bien des arts d'agrément et des raffinements courtois. La belle Isolde ne savait pas seulement la langue de Dublin, mais aussi le français et le latin. Elle jouait à merveille de la vielle, dans le style des vielleurs welches[1]. Et elle s'entendait également non seulement à effleurer la lyre de ses doigts agiles, mais aussi à faire jaillir de la harpe des sonorités pleines et mélodieuses. Elle savait à merveille ménager crescendo et decrescendo. Cette jeune fille si merveilleusement douée chantait en outre d'une belle voix mélodieuse. Tous ces talents lui furent alors fort utiles : son maître, le jongleur étranger, put la faire rapidement progresser. Cependant, à côté de tous ces enseignements, elle dut, sous sa direction, s'occuper de ce que nous nommons *Bienséance*[2], l'art qui enseigne les bonnes mœurs. C'est à cet art que toutes les nobles dames devraient se consacrer dès leur jeunesse. Les enseignements de Bienséance régénèrent et rendent heureux, et ils sont en harmonie avec Dieu et avec le monde : ils nous disent comment nous pouvons être agréables à Dieu et au monde ! Bienséance est donnée pour nourrice à tous les nobles cœurs, afin qu'ils puissent chercher dans ses préceptes leur subsistance, leur vie. Car, à moins d'être fidèles à sa doctrine, jamais ils n'auront fortune ni considération. C'est pourquoi la jeune princesse s'y consacrait avec ardeur, stimulant ainsi son esprit et ses pensées. Par là, elle acquit des mœurs raffinées, un maintien noble et élégant, de même qu'un cœur pur et généreux. C'est ainsi que la délicieuse jeune fille fit en une demi-année de tels progrès dans ses études et son comportement que partout dans le pays on vanta sa perfection. Son père, le roi, en conçut une grande joie, et sa mère aussi en était ravie. Désormais il arriva souvent que le roi l'invitât à paraître dans la grande salle du château, dès qu'il était d'humeur

joyeuse ou que des chevaliers étrangers étaient reçus à sa cour. Avec tout ce qu'elle savait de divertissements courtois et de belles manières elle distrayait son père et ses hôtes. Tout ce qui réjouissait le roi leur faisait plaisir à tous. Qu'ils fussent riches ou pauvres, elle ravissait leurs yeux, et elle était une joie pour les cœurs comme pour les oreilles. Elle réjouissait aussi bien les sens que les cœurs. La douce, la pure Isolde chantait et écrivait et lisait pour eux ; et ce qui était joie pour eux tous était récréation pour elle. Sur sa vielle elle jouait des danses — des estampies[1] —, des chansons appelées lais[2], et des airs[3] que personne ne connaissait et n'avait jamais entendus, et ce, dans le style français de Sens et de Saint-Denis[4]. Elle en avait un très vaste répertoire. De ses mains, blanches comme l'hermine, elle touchait les cordes de sa lyre et de sa harpe à la perfection. Ni à Londres[5] ni sur la Tamise[6], mains de femme n'avaient jamais touché des cordes avec autant de douceur que celles de la douce et belle Isolde[7]. En outre elle chantait pastourelles[8], rotruenges[9] et rondeaux[10], chansons[11], refrains[12] et autres badineries[13] d'une manière merveilleuse, trop merveilleuse même. Son chant, en effet, emplissait tous les cœurs d'un désir passionné, et son jeu faisait naître toutes sortes de pensées et de considérations. Nombreux étaient ceux qui pensaient à elle, et, au fond, c'était bien compréhensible : Isolde unissait en elle une merveilleuse beauté et une exquise culture courtoise.

À qui[14] puis-je comparer la belle, la talentueuse jeune fille, si ce n'est aux sirènes qui, à l'aide d'une pierre aimantée[15], attirent à elles tous les bateaux qui s'approchent ? C'est exactement de cette façon qu'Isolde attirait — je suppose — beaucoup de cœurs et de pensées, même s'ils s'imaginaient à l'abri des tourments d'amour. Et la comparaison d'un cœur humain avec un bateau sans amarres est tout à fait pertinente : tous deux, en effet, partent au hasard, sans suivre de route fixe, ils ne relâchent que dans des ports peu sûrs, ils tanguent et roulent tous deux, ballottés par les flots de-ci, de-là. C'est ainsi que le désir sans gouvernail, la passion amoureuse sans frein va à la dérive comme un navire qui a rompu les amarres. Comme la pierre d'aimant attire tous les bateaux au chant des sirènes, la judicieuse, sage, jeune, douce princesse attirait impérieusement les pensées hors du coffret de nombreux cœurs. Son chant pénétrait en plus d'un cœur, de façon évidente par les oreilles, mais aussi en secret par les yeux. Le chant que tous percevaient, c'était certes les suaves mélodies

de la jeune fille, et les doux accords des instruments; ce chant-là pénétrait, perceptible à tous, par le royaume des oreilles jusqu'au plus profond des cœurs. Mais le chant secret, c'était la merveilleuse beauté de la jeune fille qui, tel un flot de mélodies enivrantes, pénétrait en secret par les fenêtres des yeux dans de nombreux nobles cœurs. Comme dotée d'une vertu magique, elle captivait immédiatement les pensées et les rivait aux chaînes du désir et aux tourments de la passion.

Les talents d'Isolde la belle avaient pu, grâce à l'enseignement de Tristan, pleinement s'épanouir. Elle était d'un naturel charmant, d'un maintien parfait, de mœurs raffinées; elle savait très bien jouer des instruments à cordes et avait de nombreux autres talents : elle savait lire et écrire, elle s'entendait à composer le texte et les mélodies de ses chansons, à joliment polir ses poèmes.

Cependant Tristan avait maintenant recouvré la santé, il était tout à fait guéri; son visage avait retrouvé son éclat. Il vivait constamment dans la crainte que quelqu'un ne le reconnût à la cour ou dans le pays. C'est pourquoi il réfléchissait sans arrêt au motif approprié qu'il pourrait donner pour prendre congé afin d'échapper aux dangers. Il savait bien en effet qu'il n'y avait guère de chance que les deux reines le laissent partir. Mais il savait aussi que sa vie était désormais en danger à la cour de Gormon. Il alla donc trouver la reine et lui tourna un élégant discours, comme il savait le faire; il se mit à genoux devant elle et lui dit : « Haute dame, les grâces, les soins et l'aide que vous m'avez accordés, que Dieu vous les rende en son royaume éternel ! Vous m'avez traité avec tant de bonté et de générosité que Dieu ne manquera pas de vous en récompenser. Quant à moi, je vous serai reconnaissant pour votre aide jusqu'à mon dernier jour, en étendant votre gloire partout où je me trouverai, pauvre homme que je suis. Cependant, ma bonne reine, donnez-moi, je vous prie, la permission de retourner dans mon pays. Je veux rentrer auprès des miens; je ne peux rester plus longtemps auprès de vous. — Tes flatteries, répondit-elle, ne te serviront de rien : je ne te laisserai pas partir d'ici. Tu dois rester avec nous jusqu'à la fin de l'année. — Non, noble reine ! Songez, je vous prie, aux liens sacrés du mariage et à l'amour qui unit deux cœurs : j'ai chez moi une épouse que j'aime comme moi-même. Je suis certain qu'elle croit, qu'elle est même convaincue que je suis mort. Et je redoute qu'on ne la donne à un autre : alors c'en serait fait de mon espoir et de ma vie comme de toutes

les joies que j'aimerais encore connaître — et jamais plus je ne serai heureux. — Sur ma foi, dit alors la sage reine, Tantris, il y a là force majeure : aucune âme bienveillante ne doit briser une telle union. Dieu vous accorde sa grâce à tous deux, à ton épouse et à toi-même. Pour l'amour de Dieu je suis prête à renoncer à ta présence, bien qu'à regret. Même si je dois t'accorder mon congé, je te resterai bienveillante et favorable. Ma fille Isolde et moi te donnerons pour ton voyage et ta subsistance deux demi-livres d'or rouge. Accepte-les d'Isolde ! » Les mains jointes et le cœur plein de reconnaissance, l'hôte étranger fit ses adieux aux deux reines, à la mère comme à la jeune fille : « Dieu vous rende grâces et honneurs ! » Et sans attendre davantage, il partit pour l'Angleterre, puis de là il rentra sans délai chez lui — en Cornouailles.

4. La Quête de la fiancée

Lorsque[1] Marke son oncle et toute la population apprirent qu'il était de retour et guéri, d'un bout à l'autre du royaume tout le monde se réjouit du fond du cœur. Le roi, qui lui était très attaché, lui demanda ce qui lui était advenu, et Tristan lui raconta toute son histoire du début jusqu'à la fin, aussi bien qu'il le put. L'étonnement s'empara de l'assistance, et il fut fréquemment interrompu par des rires ou des plaisanteries. Il y eut des éclats de rire quand il raconta comment, en Irlande, sa pire ennemie l'avait arraché de sa propre main à la mort ; on rit encore quand il décrivit ce qu'il avait vécu en Irlande, et on assura que jamais personne n'avait entendu aventure aussi extraordinaire. Après qu'on se fut fort diverti du voyage de Tristan et de sa guérison, on le harcela de questions sur la jeune Isolde. « Isolde, répondit-il, est une jeune fille si belle que toute la beauté du monde n'est rien, comparée à la sienne. La lumineuse Isolde est si charmante, aussi bien de sa personne que dans ses manières, que nulle mère n'a donné ni ne donnera le jour à une jeune fille aussi attirante et aussi exquise. La pure, la rayonnante Isolde est plus pure que l'or d'Arabie. Je m'imaginais naguère, en lisant les livres qui chantent les louanges de la fille d'Aurore et de son enfant, l'illustre Tyndaride[2], qu'en elle seule avait été déposée sur une fleur unique la beauté de toutes les femmes : j'ai perdu cette illusion, Isolde me l'a enlevée. Je ne croirai plus jamais que le soleil vient de Mycènes : la beauté parfaite n'a jamais

brillé sur la Grèce, c'est ici qu'elle brille. Que tous les hommes portent leurs pensées et leurs regards sur l'Irlande ! C'est ici que leurs yeux se délectent, quand après la belle aurore le nouveau soleil se lève resplendissant, quand Isolde suit Isolde. De l'Irlande elle continuera à briller jusque dans tous les cœurs. La lumineuse, la ravissante jeune fille illumine alentour tous les royaumes. Tout ce qu'on pouvait raconter et toutes les louanges qu'on pouvait faire de la beauté d'autres femmes n'est rien en comparaison de celle-ci ! Qui regarde Isolde dans les yeux sent son cœur et ses pensées purifiés comme l'or l'est dans le feu : sa vie lui semble plus digne d'être vécue. Mais par elle aucune autre femme n'est éclipsée ni rabaissée, comme beaucoup veulent le faire croire : bien plus, sa beauté embellit, pare et couronne toutes les femmes et tout ce qui a nom de femme : aussi aucune femme ne doit-elle avoir honte à cause d'elle. »

Quand[1] Tristan eut fini de raconter tout ce qu'il savait de sa dame, la ravissante princesse d'Irlande, tous ceux qui avaient écouté son récit en eurent le cœur ravivé comme les fleurs par la rosée de mai. Ils en furent tous exaltés. Le joyeux Tristan reprit sa vie habituelle. Une seconde vie lui avait été donnée[2] : c'était pour lui une nouvelle naissance. Ce n'est que maintenant qu'il commençait à vivre. Il était gai et joyeux. Le roi et sa cour exauçaient tous ses vœux jusqu'au jour où l'envie, ce funeste sentiment, se mit de la partie avec ses intrigues. Elle qui jamais ne repose plongea dans le trouble l'esprit et la conduite de bien des seigneurs, qui se mirent à lui envier la réputation et la considération dont il jouissait à la cour et dans tout le pays. Et c'est ainsi qu'ils commencèrent à faire courir des bruits sur Tristan. Ils disaient qu'il était un magicien[3], et ils se confortaient dans la conviction que toutes ses aventures — sa victoire sur leur ennemi Morolt et ce qui s'était passé en Irlande — avaient bien tourné uniquement par magie. « Réfléchissez donc, disaient-ils, comment aurait-il pu autrement triompher du fort Morolt ? Comment aurait-il pu tromper la sage reine Isolde, sa mortelle ennemie, au point qu'elle l'arrache à la mort de sa propre main ? Écoutez, ne trouvez-vous pas bien étrange la façon dont ce fourbe et ce charlatan s'entend à aveugler des yeux qui voient et à mener tout ce qu'il entreprend à bonne fin ? » Les conseillers de Marke imaginèrent alors de harceler le roi sans relâche et de lui conseiller instamment de prendre une femme dont il pût avoir un héritier, garçon ou fille. Mais Marke dit : « Dieu nous a donné un bon héritier ; que Dieu le garde ! Aussi long-

temps que Tristan vivra, il n'y aura ici à la cour ni reine ni souveraine : sachez-le une fois pour toutes ! » Cependant ces paroles ne firent qu'attiser la haine et l'envie que l'on portait à Tristan. Certains étaient à ce point la proie de la haine et de l'envie qu'ils ne purent plus longtemps cacher leurs sentiments : Tristan ne pouvait que trop souvent voir des gestes, entendre des paroles qui lui faisaient craindre le pire. Il vivait dans la crainte constante d'être assassiné par ses ennemis. Il finit par demander à son oncle de se rendre au désir des seigneurs du pays et, pour l'amour de Dieu, de prendre en compte son angoisse et le danger qu'il courait. La mort pouvait le surprendre à tout moment ! Mais son oncle, homme droit s'il en fut, répondit : « Tais-toi, mon neveu ! Jamais je n'y consentirai ! Tu es et resteras mon unique héritier ! Tu n'as pas à t'inquiéter pour ta vie : je saurai bien te protéger. Par Dieu, en quoi leur envie et toute leur haine peuvent-elles te faire du tort ? L'homme de mérite doit souffrir la haine et l'envie. L'homme croît en valeur aussi longtemps qu'il est envié. Mérite et envie sont l'un à l'autre comme la mère et l'enfant. Le mérite enfante toujours haine et envie qui, toujours, lui font escorte. Qui s'attire davantage de haine que celui que la chance favorise ? Que vaut un bonheur dont on ne prend pas ombrage ? Même si tu faisais tous tes efforts pour être un seul jour épargné par la haine d'autrui, tu n'y parviendrais pas. Mais si tu veux éviter la haine des gens de rien, chante leur chanson et sois comme eux, un misérable ! Alors ils ne te haïront pas. Tristan, quoi qu'il arrive : fais en sorte de toujours avoir le cœur haut placé. Tu devrais également songer davantage à ce qui peut t'assurer honneur et avantage : n'exige plus de moi ce qui pourrait te porter préjudice. Quoi qu'on dise, je ne vous écouterai ni eux ni toi ! — Eh bien, seigneur, permettez-moi de quitter la cour. Je ne suis pas de taille à leur tenir tête. Eu égard à la haine dont je suis entouré, il me sera impossible de demeurer en vie. Je préférerais renoncer à tout plutôt que de posséder tous les royaumes du monde en étant constamment inquiet pour ma vie. »

Quand[1] Marke vit que Tristan parlait sérieusement, il le pria de se taire, et lui dit : « Mon neveu, même si je voulais de bon gré tenir ma promesse, tu ne me le permettrais pas. Quoi qu'il advienne désormais, je n'en serai pas responsable ! Soit ! Je suis prêt à faire ce que tu attends de moi. Mais dis-moi : que veux-tu que je fasse ? — Convoquez les conseillers de votre cour. Sondez-les tous. Demandez-leur ce qu'ils

jugent bon que vous fassiez, scrutez leurs intentions de manière que l'affaire prenne une tournure honorable. » Sans perdre de temps, on convoqua le conseil de la cour. Mais les seigneurs avaient auparavant (dans le seul but de causer la perte de Tristan) décidé de convaincre le roi que la charmante Isolde était l'épouse qu'il lui fallait, aussi bien par sa naissance que par son éducation et sa beauté. Voilà leur conseil ! Ils se présentèrent devant le roi, et le plus éloquent d'entre eux prit la parole au nom de tous, pour faire connaître leur résolution. Il dit : « Seigneur, voici ce que nous vous conseillons : il est bien connu dans tous les pays voisins de la Cornouailles et de l'Irlande que la ravissante Isolde d'Irlande est une jeune fille qui unit en sa personne tous les dons qui peuvent parer la femme idéale. Vous-même vous l'avez souvent entendu dire : sa beauté et sa personne sont parfaites et bénies de la fortune. Si vous pouviez l'obtenir pour épouse et nous pour souveraine, vous auriez fait le choix le meilleur. » Le roi répondit : « Expliquez-moi, seigneur : s'il se trouvait que je veuille l'épouser, de quelle manière cela pourrait-il se faire ? Réfléchissez vous-même, je vous prie, aux relations qui sont les nôtres depuis longtemps avec les Irlandais : tout le peuple nous hait ; Gormon me déteste de tout son cœur, et il a raison, car moi-même je ne le déteste pas moins. Comment des liens de parenté pourraient-ils être noués entre nous ? — Seigneur ! répondirent-ils, il peut souvent arriver que deux pays soient ennemis. Il leur faut chercher alors comment ils pourront apaiser la querelle ; on peut par un mariage mettre fin aux dissensions. C'est ainsi que souvent l'hostilité et la haine se transforment en une solide amitié. Si vous vous y décidez, vous pourrez voir peut-être le jour où l'Irlande sera vôtre. Réfléchissez bien : la dynastie irlandaise ne se compose que de trois personnes, et Isolde est l'unique enfant du couple royal ; elle héritera un jour du royaume. » À cela Marke répondit : « Soit ! Tristan m'a fait beaucoup songer à elle. Elle occupe souvent mes pensées depuis que devant moi il a fait son éloge. À force de songer à elle, j'en suis venu à oublier toutes les autres et à être tellement obsédé par elle que je jure par Dieu et sur ma vie que, si elle ne peut devenir mienne, je ne prendrai pas d'autre femme pour épouse ! » Le roi prêta ce serment non pas parce qu'il désirait Isolde plutôt qu'une autre, mais parce que ce serment lui paraissait être une bonne tactique, puisqu'il lui paraissait inimaginable qu'un tel projet pût jamais aboutir.

Mais[1] le conseiller du roi eut la repartie prompte: « Seigneur, si vous vous arrangez pour que messire Tristan, ici présent, qui connaît bien la cour, s'acquitte de cette ambassade, tout sera mené à terme et à bonne fin. Il est avisé et réfléchi, constamment la chance l'accompagne, et il connaît bien la langue du pays. Il réussira très certainement dans son entreprise, car il remplit toutes les missions qu'on lui confie. — C'est un bien mauvais conseil que vous me donnez là! s'écria Marke. Vous montrez trop de zèle à faire du tort à Tristan et à le mettre en difficulté! Ne s'est-il pas déjà une fois sacrifié pour vous et pour vos héritiers? Vous voulez l'envoyer une seconde fois à la mort. Non, seigneurs de Cornouailles, ôtez-vous cela de l'esprit: c'est vous-mêmes qui devrez vous rendre en Irlande! — Seigneur roi, répondit Tristan, ils n'ont pas tort. Il se doit que, quoi que vous désiriez, je l'entreprenne plus promptement et avec plus d'empressement que tout autre. Il est juste que ce soit moi qui accomplisse cette mission, car je suis tout à fait qualifié pour cela: personne ne peut s'en acquitter mieux que moi. Cependant donnez l'ordre à vos conseillers de m'accompagner, pour m'aider à servir, à l'aller comme au retour, vos intérêts et votre honneur. — Non! Tu ne tomberas pas une seconde fois en leurs mains et en leur pouvoir, après que Dieu t'a permis de revenir auprès de nous! — Seigneur, j'ai décidé de partager le sort de ces seigneurs — qu'ils trouvent la mort ou en réchappent. Il ne faut pas qu'ils disent plus tard que c'est par ma faute que la Cornouailles reste sans héritier. Donnez-leur l'ordre de se préparer. C'est moi qui de ma propre main piloterai le navire et je mettrai le cap sur la bienheureuse Irlande, de nouveau sur Dublin, où luit le soleil qui réjouit tant de cœurs. Peut-être conquerrons-nous la belle. Seigneur, si Isolde devenait vôtre, ce ne serait pas payer trop cher que nous dussions tous mourir. » Mais quand les conseillers de Marke eurent entendu où Tristan voulait en venir, le tour que prenait l'affaire les consterna comme jamais auparavant dans toute leur vie. Pourtant il n'y avait plus rien à y faire: Tristan donna aussitôt l'ordre de choisir dans l'entourage immédiat de Marke les vingt chevaliers les plus sûrs et les meilleurs au combat; lui-même recruta en Cornouailles et dans d'autres pays soixante hommes contre de l'or; parmi les conseillers de Marke il prit sans solde vingt barons. L'escorte de Tristan compta pour finir cent hommes, pas un de plus, et avec eux il traversa la mer. Tous devaient l'accompagner. Le navire avait

été pourvu de provisions, vivres et vêtements et autres marchandises, si bien que jamais un bateau avec autant de gens à bord ne fut aussi bien équipé pour une traversée.

Dans certains livres[1] de Tristan on lit qu'une hirondelle prit son envol de Cornouailles vers l'Irlande[2], qu'elle prit là un cheveu de femme pour construire son nid (j'ignore comment elle savait que le cheveu s'y trouvait) et qu'ensuite elle retraversa la mer. Je me demande pourquoi une hirondelle se donnerait pareille peine pour construire son nid et irait chercher en pays étrangers, par-delà les mers, ses matériaux de construction, alors qu'elle peut en trouver tout près. Dieu le sait, ici l'histoire devient bavardage et le conte n'a ni queue ni tête. Et il est bien ridicule de raconter que Tristan, avec une troupe armée, a vogué sur la mer à l'aventure, sans savoir le but ni la durée de sa traversée, sans savoir même qui il cherchait. Qu'est-ce que les livres ont donc fait à celui qui mit de telles absurdités en circulation ? Dans ce cas ils auraient été, tous autant qu'ils étaient — le roi, qui envoyait les messagers, le conseil de son royaume, et les messagers eux-mêmes qui prenaient le risque du voyage — des fous et des sots.

C'est ainsi[3] que Tristan et tout son équipage voguèrent vers l'Irlande. Mais plusieurs d'entre eux étaient dans les transes : c'était le groupe des vingt barons, le conseil de Cornouailles. Ils furent pendant toute la traversée dans une inquiétude mortelle. Ils voyaient la mort devant eux. Au fond du cœur et à voix haute ils maudissaient l'heure funeste où ils avaient eu l'idée de conseiller cette expédition en Irlande. Ils ne savaient quoi faire pour sauver leur vie. Ils avaient beau se creuser la tête : ils étaient incapables d'arrêter un plan d'action qui pût leur servir et qui méritât le nom de plan. Et ce n'était pas surprenant : dans leur situation il n'y avait que deux possibilités de s'en tirer : un heureux hasard ou une idée astucieuse. Mais comme rien d'astucieux ne leur venait à l'esprit et comme ils n'espéraient pas non plus un heureux hasard, ils étaient totalement désemparés. Pourtant ils étaient nombreux à dire : « Cet homme a beaucoup d'astuce et d'habileté. Si Dieu nous est favorable, il pourra nous sauver. Si seulement il pouvait modérer son aveugle témérité, dont il a plus qu'il ne faut ! Il est trop audacieux et trop imprudent ; il ne réfléchit pas à ce qu'il fait. Il ne donnerait pas la moitié d'un pain pour notre vie ou la sienne. Et pourtant notre seul espoir est que sa bonne étoile se remette à briller. Nous ne pouvons sauver notre vie qu'avec l'aide de sa perspicacité. »

Quand[1] ils furent arrivés en Irlande, ils apprirent que le roi Gormon séjournait à Weisefort[2]. Ils firent donc voile sur Weisefort et, sur le conseil de Tristan, ils jetèrent l'ancre assez loin du port, hors de portée d'un arc. Ses barons le prièrent au nom de Dieu de bien vouloir leur dire comment il envisageait de briguer la main de la jeune fille. Comme il y allait de leur vie il était juste et équitable qu'il leur révélât ses intentions. Tristan dit alors : « Vous ne faites rien du tout ! Cachez-vous à l'intérieur du navire et prenez bien garde qu'aucun de vous ne soit visible du rivage. Seuls les marins et les hommes d'équipage doivent rester sur le pont, devant l'entrée du bateau, et scruter la terre. Mais qu'aucun de vous ne se montre ! Tenez-vous tranquilles et cachez-vous dans le bateau ! Moi, je sortirai, car je sais la langue du pays. Les habitants de la ville nous rendront bientôt visite et ne nous feront pas bon accueil. C'est pourquoi je m'efforcerai de leur donner le change. Mais vous, restez bien cachés à l'intérieur ; si on vous voit, nous aurons tout de suite un combat sur le dos, car tous les guerriers irlandais nous attaqueront. J'irai demain matin à terre pour tenter l'aventure, quelle qu'en soit l'issue pour moi. Pendant mon absence, seuls Curvenal et ceux qui connaissent la langue de ce pays doivent se montrer à bord. Et rappelez-vous ceci : au cas où je ne serais pas rentré au bout de trois ou quatre jours, ne m'attendez pas plus longtemps. Retraversez la mer au plus vite et sauvez vos vies ! Vous saurez alors que j'ai dû payer de ma mort la quête de cette femme et vous pourrez choisir une autre épouse à votre seigneur, comme bon vous semblera. Tel est mon conseil, et tel est mon plan. »

À ce moment[3] le maréchal du roi d'Irlande arriva au galop, armé et prêt au combat ; il était le prévôt du lieu et avait sous son autorité la ville et le port. Il était suivi d'une grande troupe de bourgeois et de messagers, qui devaient exécuter les instructions du roi. Vous avez déjà lu plus haut quelles étaient ces instructions : ils avaient l'ordre de faire prisonnier quiconque aborderait en Irlande et de faire une enquête pour savoir s'il venait de Cornouailles et s'il était un sujet de Marke. Ces bourreaux, ces odieux assassins qui, pour gagner la faveur de leur souverain, avaient déjà mis à mort de nombreux innocents, descendirent de la ville jusqu'au port. Ils étaient armés, comme une véritable troupe de brigands, d'arbalètes, d'arcs et d'autres armes. Tristan, le maître du navire, s'enveloppa d'un ample manteau de voyage à capu-

chon pour que personne parmi les Irlandais ne le reconnût. Ensuite il ordonna qu'on montât sur le pont une coupe en or battu. Cette coupe était vraiment magnifiquement ouvrée et venait d'un atelier d'Angleterre[1]. Puis Tristan et Curvenal descendirent dans le canot de bord et ramèrent en direction du port. Messire Tristan salua de loin les Irlandais aussi aimablement qu'il le put — aussi bien de la voix que du geste. Pourtant il avait beau saluer, une foule de bourgeois couraient à leurs barques, beaucoup d'autres criaient du rivage : « À terre ! À terre ! » Tristan accosta en hâte et dit : « Messires, dites-moi donc ce que cela signifie ! Pourquoi nous faites-vous un si mauvais accueil ? Pourquoi ces gestes hostiles ? Je ne sais pas ce qui m'attend ici. Pour l'amour de Dieu, dites-moi donc : y a-t-il parmi vous quelqu'un qui détienne ici une autorité ? J'aimerais lui parler ! — Oui ! dit le maréchal. Me voici ! Mes faits et gestes vous paraîtront encore plus terribles si vous ne me dites pas aussitôt pourquoi vous êtes venus ici. — Sur ma foi, seigneur, répondit Tristan, je suis prêt à le faire. Si on pouvait faire le silence et si on me laissait parler, j'aimerais vous demander qu'on écoute avec bienveillance ce que j'ai à dire, car cela ferait honneur au pays. » Aussitôt le maréchal ordonna le silence. « Seigneur, poursuivit Tristan, il en est de notre vie, de notre état et de notre pays comme je vais vous le dire. Nous vivons de notre travail et n'avons pas lieu d'en avoir honte[2]. Nous sommes des marchands, mes compagnons et moi, et nous venons de Normandie. Nous avons laissé nos femmes et nos enfants à la maison et nous allons de pays en pays, tantôt ici, tantôt là. Nous faisons commerce de toutes sortes de marchandises et essayons de gagner de quoi vivre. Il y a moins de trente jours j'ai pris la mer avec deux autres marchands ; nous voulions en effet tous trois aller de conserve en Irlande. Voici maintenant huit jours qu'un matin de bonne heure une tempête s'abattit sur nous en haute mer, comme il arrive souvent. La bourrasque nous a dispersés, me séparant de mes compagnons. J'ignore ce qu'ils sont devenus. Dieu leur soit en aide, qu'ils soient vivants ou morts ! Moi-même j'ai eu fort à faire, et pendant ces huit jours de tempête j'ai été fort violemment ballotté par les flots. Quand hier vers midi la tempête et le vent sont tombés, j'ai reconnu le pays et les montagnes. Aussitôt j'ai mis le bateau en panne pour relâcher, et nous sommes restés là-bas au repos jusqu'à aujourd'hui. Cependant ce matin, dès le lever du jour, j'ai repris la route de Weisefort. Mais les choses vont ici plus mal que là-

bas. Je ne suis pas encore sauvé, alors que j'en avais l'espoir, car je connais la ville : je suis venu plusieurs fois ici dans le passé avec d'autres marchands. Je croyais d'autant plus que nous y trouverions protection et sécurité. Mais il me semble que c'est à présent que nous nous trouvons dans la tourmente. Pourtant Dieu me protégera, s'Il le veut. Comme les habitants de ce pays ne veulent m'accorder ni trêve ni repos, je reprendrai la mer. La fuite est la meilleure arme, la meilleure protection contre le monde entier. Pourtant si vous daignez me traiter avec déférence et avec honneur, vous pourrez en échange de votre accueil avoir votre part de mes marchandises : accordez-moi et à mes biens votre protection dans ce port, le temps que je retrouve (si le hasard me sourit) mes deux compagnons de route. Si vous voulez bien m'exaucer ce souhait, protégez-moi, je vous prie, de ces inconnus là-bas qui approchent à toute vitesse dans leurs petites barques. Sinon je repartirai avec les miens et ainsi n'aurai plus rien à redouter de vous tous. » Le maréchal leur donna l'ordre de revenir tous à terre. Sans tarder il demanda à l'étranger : « Que voulez-vous donner au roi si je garantis vos biens et votre vie dans ce royaume ? » L'étranger lui répondit : « Seigneur, je lui donnerai tous les jours une demi-livre d'or rouge prise sur les bénéfices que je ferai. À vous-même j'offre en récompense, comme prix de votre peine, cette coupe, si je peux compter sur vous. — Vous pouvez lui faire confiance, s'écrièrent tous les Irlandais, c'est le maréchal de ce pays. » Le maréchal accepta son présent, qui lui parut magnifique et d'un grand prix. Puis il invita Tristan à faire entrer son bateau dans le port et il lui assura, à sa personne et à ses biens, paix et protection. Le cens et la récompense étaient tous deux précieux et rouges : précieux et rouge l'or du roi, la récompense du maréchal rouge et précieuse. La somptuosité des deux présents fit qu'on accorda à Tristan protection et sécurité.

5. Le Combat contre le dragon

C'est ainsi[1] que Tristan avait obtenu protection. Mais à quelle fin ? Personne ne le sait encore. On va vous le dire pour que vous ne vous impatientiez pas : dans l'histoire il est question d'un dragon qui vivait en Irlande. Ce monstre diabolique avait causé au pays et à ses habitants de tels dommages que le roi avait juré sur son honneur de roi de donner sa fille

pour épouse à celui qui vaincrait le dragon, pourvu qu'il fût de naissance noble et chevalier. À cause de ce serment, dont la nouvelle s'était répandue par tout le pays, et pour l'amour de la jeune fille, des milliers d'hommes, venus pour livrer bataille, avaient trouvé la mort. Il n'était question que de cela dans tout le pays, et Tristan aussi en était instruit : c'est cela qui l'avait encouragé à entreprendre l'expédition. C'était là-dessus qu'il comptait, car il n'avait pas d'autre espoir. Il est temps maintenant ! Viens-en à l'histoire ! Le lendemain matin, de bonne heure, Tristan s'arma soigneusement, comme on le fait avant un combat difficile. Il enfourcha un robuste cheval et se fit donner une lance longue et solide. C'était la plus résistante et la meilleure qu'on avait trouvée dans le navire. Il se mit aussitôt en route à travers champs ; mais bientôt il dut péniblement chercher son chemin à travers une région sauvage. Quand le soleil commença de monter, il galopa en direction du val d'Anfergynan[1]. Comme nous l'apprend l'histoire, c'est là que le dragon avait sa tanière. Tristan vit alors de loin quatre hommes armés qui fuyaient, galopant à travers champs et broussailles : ils allaient un peu plus vite qu'à l'amble ! L'un des quatre fuyards était le sénéchal de la reine[2] ; il était aussi — ou désirait être — l'ami de la belle princesse — mais tout à fait contre la volonté de celle-ci ! Et chaque fois qu'un homme partait au combat tenter sa chance et mettre sa vaillance à l'épreuve, le sénéchal se mettait aussi tout de suite en route pour la vallée. Il voulait en effet qu'on dît que lui aussi était là où on tentait l'aventure. Mais il s'en tenait à cela. Car dès que le dragon se montrait, il prenait hardiment la fuite ! La troupe de fuyards révéla à Tristan que le dragon devait être tout près. Il poursuivit sa chevauchée dans cette direction et ne tarda pas à apercevoir le terrible dragon. C'était un horrible spectacle. Le monstre, qui crachait de sa gueule (comme un vrai fils du diable) de la fumée, des flammes et une haleine brûlante, se précipita sur Tristan. Celui-ci abaissa sa lance et éperonna son cheval : il chargea avec une telle vitesse qu'il lui planta la lance dans le gosier ; le coup fut si terrible qu'il lui transperça la gueule et s'arrêta juste au cœur. Tristan et son cheval avaient heurté le dragon avec une telle force que la monture de Tristan fut tuée sous lui et qu'il en réchappa à peine. Mais le dragon se rua de nouveau sur le cheval avec voracité, en soufflant du feu : le monstre le dévora à moitié — jusqu'à la selle. Mais la lance qui l'avait blessé se mit à le faire souffrir si fort qu'il abandonna

l'autre moitié du cheval et alla se réfugier dans un éboulis de rochers. Mais son adversaire Tristan suivait ses traces de très près. Le monstre, qui blessé à mort se traînait devant lui, souffrait tant qu'il emplissait la forêt de ses hurlements. Dans sa fureur il brûlait et déracinait des fourrés entiers. Le dragon se débattit sans relâche jusqu'au moment où, terrassé par la douleur, il se tapit sous une paroi rocheuse. Tristan tira son épée ; il pensait trouver le monstre sans défense, mais non, le péril était plus grand encore qu'auparavant. Pourtant, si ardue que fût l'entreprise, Tristan attaqua de nouveau le dragon ; celui-ci passa à la contre-offensive et se montra si dangereux que Tristan pensa sa dernière heure arrivée. Le monstre ne lui laissa pas le temps d'utiliser l'épée, et très vite il lui rendit toute résistance impossible. Il faut dire qu'il avait avec lui toute une armée : avec lui, en effet, il menait à la bataille fumée et haleine brûlante, et il était aidé également par son souffle enflammé et ses coups de pattes, ses dents et ses griffes acérées. Elles étaient aussi tranchantes et pointues que si on les avait aiguisées, et plus affilées qu'un rasoir. Avec de tels auxiliaires le dragon pourchassait Tristan d'arbre en arbre, de buisson en buisson, lui faisant faire de terribles tours et détours : Tristan devait se mettre à couvert pour tenter de sauver sa vie, car il ne pouvait songer à combattre ; certes, il avait auparavant tenté de contre-attaquer avec détermination, mais le bouclier qu'il tenait à la main fut presque entièrement calciné par le feu que crachait le monstre, et il échappa de peu à la mort. Mais, au bout de quelque temps, le serpent meurtrier commença à sentir que ses forces l'abandonnaient et qu'il allait avoir le dessous. La lance fichée dans son corps le torturait tellement qu'il se coucha sur le sol et se tordit dans d'atroces souffrances. Tristan ne perdit pas de temps : il s'élança à toute vitesse et lui plongea l'épée dans le cœur, à côté de la lance, jusqu'à la garde. Le démon expirant laissa échapper de sa gueule blessée à mort un mugissement si horrible et si épouvantable qu'on eût cru que ciel et terre s'écroulaient : son hurlement d'agonie retentit si fort que la contrée alentour en fut ébranlée et que Tristan tressauta au plus profond de lui-même. Quand le dragon ne bougea plus et que Tristan fut certain qu'il était mort, il lui ouvrit à grand-peine la mâchoire et de son épée il coupa un morceau de la langue du monstre, autant qu'il voulait. Puis il le glissa sur sa poitrine, sous l'armure, et lui referma la gueule. Il se dirigea alors vers la contrée sauvage pour y chercher un endroit où il

pût rester caché pendant la journée afin de se reposer et de recouvrer ses forces. Il ne voulait pas rejoindre ses compagnons avant la nuit. Mais les efforts du combat ainsi que le souffle brûlant du dragon l'avaient à ce point échauffé qu'il sentait ses dernières forces l'abandonner et sa dernière étincelle de vie s'éteindre. C'est alors qu'il vit au loin miroiter une mare, étroite et peu profonde, dans laquelle l'eau d'une source fraîche s'écoulait d'un rocher. Il s'y jeta tout armé et se laissa glisser au fond, ne gardant que la bouche hors de l'eau. Il resta là étendu toute la journée et toute la nuit, car la maudite langue qu'il avait sur lui lui avait fait perdre connaissance. Les émanations qui montaient jusqu'à lui lui avaient ravi toutes ses forces et ses belles couleurs. C'est ainsi qu'il resta couché dans l'eau jusqu'au moment où la reine l'y trouva.

Le sénéchal[1], qui — comme je l'ai déjà dit — voulait être l'ami et le chevalier de la belle princesse, avait entendu le mugissement du dragon qui retentit, si fort et si effrayant, par-dessus forêts et par-dessus champs. Aussitôt diverses pensées l'assaillirent : il imaginait dans son cœur tout ce qui s'était passé, et pensa : « Il est certainement mort ou si grièvement blessé qu'avec un peu d'ingéniosité je pourrai venir à bout de lui. » Il quitta furtivement ses trois compagnons, descendit sans hâte le flanc de la colline, et chevaucha dans la direction d'où était venu le cri. Quand il parvint au cheval de Tristan, il s'arrêta pour se reposer. Il fit une longue halte auprès de lui pour réfléchir longuement. Ce court trajet déjà le remplissait d'effroi et d'horreur. Néanmoins il finit par reprendre courage et chevaucha comme malgré lui, glacé de terreur et d'épouvante, en suivant les traces de feuillage brûlé et d'herbe roussie. Peu après, sans qu'il s'y attendît le moins du monde, il tomba droit sur le dragon étendu sur le sol. À cette vue le sénéchal, d'effroi, sursauta si fort qu'il faillit tomber de son cheval ; il était arrivé si près du monstre ! Mais il se ressaisit aussitôt : il fit volter son cheval si brusquement que cavalier et monture culbutèrent l'un sur l'autre. Après qu'il se fut relevé (je veux dire : du sol), il ne prit, absolument terrifié, même pas le temps de remonter sur son cheval : l'odieux sénéchal le laissa là et détala ! Comme personne ne le poursuivait, il finit par s'arrêter et s'en retourna à pas de loup. Il ramassa sa lance, tira le cheval par les rênes jusqu'à un tronc d'arbre abattu, remonta en selle et, à peine remis de sa frayeur, il s'éloigna ventre à terre pour contempler le dragon de loin

et voir s'il était encore en vie, ou s'il était mort. Quand il fut certain qu'il était mort, il s'écria : « J'ai de la chance, si Dieu le veut. Quelle miraculeuse aubaine pour moi ! Pour mon bonheur je suis arrivé ici au bon moment ! » Aussitôt il lâcha la rêne et abaissa sa lance. Il donna de l'éperon à son cheval et fonça au grand galop en poussant le cri de joute : « Chevalier de la jeune demoiselle, ma blonde, ma belle Isolde[1] ! » Il porta au dragon un coup si puissant que sa robuste lance de frêne lui glissa de la main. Cependant il s'en tint là, car il lui vint brusquement une idée. Il pensa : « Si l'homme qui a abattu ce dragon est encore en vie, ce que je fais ici ne me servira pas à grand-chose. » Il s'éloigna et chevaucha en tous sens à la recherche du vainqueur du dragon. Il espérait le retrouver si épuisé par le combat ou peut-être si gravement blessé qu'il pourrait hardiment lui livrer bataille et l'abattre sans peine. Il avait l'intention d'enfouir ensuite le cadavre. Comme il ne le découvrit nulle part, il pensa : « N'en parlons plus, seigneur ! Qu'il soit mort ou vif, si j'annonce avant lui que j'ai tué le dragon, personne ne pourra me ravir la victoire ! J'ai des parents et des vassaux et je jouis de tant de considération et d'estime que quiconque voudrait contester ma victoire aurait d'avance perdu la partie. » Il éperonna sa monture et retourna auprès de son adversaire. Il sauta de son cheval et reprit la bataille là où il l'avait interrompue. Avec son épée il se mit à larder le dragon de tant de coups qu'il le déchiqueta par endroits. Il aurait bien aimé couper la tête du monstre, mais le cou était si dur et si épais qu'il ne put y parvenir. Il brisa sa lance contre un tronc d'arbre abattu, et enfonça la pointe dans le gosier du dragon, comme si la lance s'était rompue lors d'un assaut. Puis il enfourcha son cheval espagnol et galopa, exultant de joie, en direction de Weisefort. Sans attendre, il envoya un chariot avec quatre chevaux pour aller chercher la tête du dragon. Il raconta à tous son exploit et ce qu'il avait dû surmonter de dangers et supporter d'épreuves. Il s'écria : « En vérité, seigneurs, le monde entier doit maintenant apprendre quels exploits inouïs un homme courageux et intrépide est capable d'accomplir au nom d'un grand amour. Je m'étonne et m'étonnerai toujours d'être sorti vivant du péril mortel où j'étais. Et je suis sûr que si j'avais été aussi faible que certain autre je n'aurais pas survécu. Peu avant mon arrivée un homme épris d'aventure (j'ignore qui il était) avait pour son malheur tenté l'aventure : il y a trouvé la mort. Comme Dieu l'avait abandonné, ils sont maintenant tous

deux morts, le cheval et l'homme, et bien morts; le monstre les a tous deux dévorés. On peut encore voir la moitié du cheval là-bas — déchiré et carbonisé. Mais à quoi bon tirer ce récit en longueur? Jamais encore un homme n'a autant souffert de tourments pour une femme!» Il assembla ses parents et retourna avec eux auprès du dragon pour leur montrer son exploit. Il leur demanda à tous de bien vouloir témoigner de ce qu'ils avaient vu sur le lieu du combat. Il emporta la tête du dragon dans le chariot. Il convoqua ensuite tous ses parents et ses vassaux, puis se précipita chez le roi pour lui rappeler sa promesse. Un jour fut fixé où les barons du royaume devaient se rendre à la cour à Weisefort pour trancher cette affaire. Les barons se préparèrent pour se rendre à la convocation du roi. On avait également informé de l'aventure la reine et sa fille. La nouvelle leur fut à toutes deux un véritable supplice, tel que jamais dame n'en avait souffert. Isolde, la douce et belle jeune fille, était morte en son cœur: ce jour était le plus pénible de sa vie. Isolde, sa mère, lui dit: «Du calme, ma jolie fille, ressaisis-toi! Ne prends pas la chose tant à cœur! Que ce soit la vérité ou une imposture, nous trouverons un moyen de nous en tirer. Dieu nous en préservera. Ne pleure pas, ma fille: tes beaux yeux clairs ne doivent pas rougir pour cette bagatelle! — Ah! ma mère, ma souveraine, s'écria la belle, ne déshonore pas ta lignée et toi-même! Plutôt que d'y consentir, je me percerai le cœur d'un couteau! Avant qu'il ne fasse de moi sa volonté, je me serai pris la vie. Non, jamais Isolde ne deviendra sa femme ou sa souveraine; je ne veux lui appartenir que morte! — Non, ma douce fille, ne crains rien! Quoi que lui ou les autres puissent dire, c'est prêcher dans le désert. Même si le monde entier l'avait juré, il ne sera jamais ton époux!» Dès la nuit tombée, cette femme judicieuse, qui voulait mettre fin à la détresse de sa fille, eut recours à ses sciences secrètes, dont elle savait merveilles. En rêve elle vit que les choses ne s'étaient pas passées comme on le racontait. Et dès qu'il fit jour, elle appela Isolde et lui dit: «Douce fille, es-tu éveillée? — Oui, répondit-elle, ma mère et souveraine. — Tu n'as plus à te faire de souci. J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer: il n'a pas tué le dragon! C'est un étranger qui l'a abattu; j'ignore d'où il venait! Debout! Allons vite sur les lieux pour tout examiner nous-mêmes! Brangene, lève-toi sans bruit et va dire à Paranis de seller immédiatement les chevaux. Nous partirons tous les quatre, moi, ma fille, toi et lui. Qu'il nous amène les

chevaux, aussi vite que possible, devant notre porte secrète — je veux dire celle qui conduit du verger dans les champs. » Quand tout fut prêt, la petite troupe monta en selle et se rendit là où ils avaient entendu dire que le dragon avait été abattu. Bientôt ils découvrirent les restes du cheval ; ils examinèrent de près son harnachement et acquirent la conviction qu'ils n'en avaient jamais vu de pareil auparavant en Irlande. Ils en vinrent à cette conclusion : c'était l'homme que le cheval avait porté jusqu'ici qui avait abattu le dragon. Ils poursuivirent leur route et tombèrent sur le monstre ; mais le corps de ce suppôt de l'enfer était si énorme et si horrible qu'à sa vue les trois femmes, d'effroi, devinrent pâles comme la mort. La mère dit à sa fille : « Maintenant je suis enfin absolument certaine que notre sénéchal n'a jamais osé affronter ce monstre. Nous pouvons dissiper nos inquiétudes. Et pour sûr, ma fille, Isolde : j'ai le pressentiment que le véritable vainqueur du dragon (qu'il soit mort ou vivant) est caché tout près d'ici ; c'est une voix intérieure qui me le dit. Si tu veux bien nous allons partir à sa recherche. Que Dieu nous accorde la grâce de le découvrir pour qu'avec son aide nous surmontions la douleur insondable qui pèse sur nous comme la mort ! » Les trois autres approuvèrent ce plan et ils partirent chacun de leur côté, l'un cherchant ici, l'autre là. Alors il se passa exactement ce qu'avait arrêté un juste destin : Isolde, la jeune princesse, vit, la première, celui qui devait devenir sa vie et sa mort, sa joie et son malheur. Son heaume brillait dans le soleil et indiquait l'endroit où était étendu l'étranger. Quand elle aperçut le heaume, elle se retourna pour appeler sa mère : « Vite, souveraine, viens vite ici ! Je vois luire là-bas quelque chose. Cela ressemble à un heaume : je crois bien que je l'ai découvert ! — Par ma foi, dit sa mère, c'est ce qui me semble à moi aussi ! Dieu nous témoigne sa grâce : je crois que nous avons trouvé celui que nous cherchions. » Les deux femmes appelèrent leurs compagnons pour chevaucher à quatre vers Tristan. Lorsqu'ils se furent approchés de lui et l'eurent vu inanimé, ils pensèrent qu'il était mort. « Il est mort ! s'écrièrent les deux Isolde. Tout notre espoir s'est évanoui. Le sénéchal l'a assassiné, puis l'a jeté dans ce marécage. » Ils descendirent de cheval et l'eurent bientôt tiré sur le rivage. Ils délacèrent aussitôt son heaume et délièrent sa coiffe. La judicieuse Isolde le regarda de près et s'aperçut qu'il était vivant, mais que sa vie ne tenait qu'à un fil. « Il vit, dit-elle, c'est certain : ôtez-lui vite son armure ! Si j'ai la chance qu'il ne

soit pas blessé mortellement, tout pourra s'arranger. » Quand ces trois femmes merveilleuses eurent ôté l'armure de l'inconnu de leurs mains blanches comme neige, elles trouvèrent la langue du dragon. « Regarde, s'écria la reine, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? Brangene, ma noble nièce[1], qu'en penses-tu ? — Cela ressemble à une langue. — Tu as raison, Brangene, et j'ai l'impression que c'était celle du dragon. Notre bonne étoile ne nous a pas quittés ! Isolde, belle Isolde, fille de mon cœur, je suis convaincue maintenant, aussi sûr que je mourrai, que nous avons trouvé celui que nous cherchions. Vraisemblablement la langue lui a fait perdre ses forces et ses esprits. » Elles continuèrent à lui enlever son armure, et comme elles ne trouvèrent sur tout son corps ni meurtrissure ni blessure, elles eurent le cœur joyeux. La reine, qui était sage et expérimentée, prit de la thériaque[2] et lui en administra une dose suffisante pour qu'il se mette à transpirer. Elle dit alors : « Cet homme guérira. Dès que son corps aura éliminé toutes les vapeurs de la langue, il reviendra à lui. » C'est ce qui ne tarda pas à se produire : Tristan ouvrit les yeux et se mit à regarder autour de lui. Lorsqu'il aperçut le groupe des trois charmantes femmes autour de lui, il se dit en lui-même : « Ah ! Seigneur, Dieu de bonté, tu ne m'as pas oublié : trois lumières brillent autour de moi, les plus claires qui soient au monde, joie et consolation des cœurs et délices des yeux ! Ici resplendit Isolde, le radieux soleil, et là la joyeuse aurore d'Isolde, sa mère, enfin la noble Brangene, la douce lumière de la lune. » Il revint à la vie et, s'exprimant avec difficulté, demanda : « Ah ! Qui êtes-vous et où suis-je ? — Eh bien, chevalier, tu peux de nouveau parler ? Alors parle ! Nous te tirerons d'affaire », répondit Isolde, la dame pleine de sens. « Oui, belle souveraine, bienveillante dame, cela va mieux, mais je ne sais pas pourquoi mes forces et ma conscience m'ont si brusquement abandonné. » La jeune Isolde le regarda : « Mais c'est Tantris, notre jongleur, si mes yeux ne me trompent pas ! » Les deux autres acquiescèrent : « Par ma foi, nous le pensons aussi ! » La judicieuse femme lui demanda : « Es-tu Tantris ? — Dame, oui. — Dis-nous, poursuivit-elle, d'où viens-tu et comment es-tu arrivé, et que viens-tu faire ici ? — Bienheureuse entre toutes les femmes, je me sens encore malheureusement trop faible et trop épuisé pour vous raconter par le menu ce qui m'est arrivé. Je vous demande pour l'amour de Dieu de me faire transporter au plus vite en un lieu où je puisse recevoir des soins jusqu'à

demain matin. Quand j'aurai recouvré mes forces, je ferai et raconterai tout ce que vous souhaiterez. » Aussi prirent-ils tous quatre Tristan par les bras, puis ils le hissèrent sur un cheval et l'emmenèrent avec eux. Ils le transportèrent secrètement au château par la petite porte dissimulée, de sorte que personne ne s'aperçut de leur expédition. Ils lui procurèrent aide et bien-être. On retira la langue dont j'ai parlé ; et de ses armes et de son armure il ne resta pas le moindre lacet, pas le moindre anneau : ils emportèrent avec eux l'armure comme l'homme. Lorsque vint le lendemain, la dame de grand sens le prit par la main et dit : « Eh bien, Tantris, songe à la grâce que je t'ai faite, à présent comme autrefois, car cela fait la seconde fois que je te sauve, et te suis favorable et bienveillante, comme tu devras l'être avec ton épouse ! Dis, quand es-tu venu en Irlande et comment as-tu abattu le dragon ? — Souveraine, je vais vous le dire : je suis arrivé en bateau au port il y a quelques jours, cela fait trois jours aujourd'hui, avec d'autres marchands[1]. Une troupe de brigands est venue sur la plage et voulut (je ne sais pourquoi) nous prendre la vie en plus de nos biens : mais j'ai pu les en empêcher en leur laissant mes biens. Il en est ainsi du marchand : nous devons souvent séjourner dans des pays étrangers, sans savoir en qui avoir confiance, et il arrive souvent qu'on nous fasse violence. Mais je sais qu'il serait de mon intérêt de pouvoir obtenir, de quelque manière que ce soit, que là où je vais on me connaisse et m'apprécie. Une bonne réputation à l'étranger fait la richesse du marchand ! Voyez, souveraine, voilà la raison. Il y a longtemps que je savais ce qu'il en était du dragon. Je l'ai tué uniquement pour obtenir paix et protection des habitants de ce pays. — Désormais tu trouveras ta vie durant paix, protection et considération chez nous. Tu es venu ici pour ton bien et pour le nôtre. Exige ce que ton cœur désire : mon seigneur, le roi, et moi-même, nous satisferons tous tes désirs ! — Je vous remercie, ma souveraine. Je vous demande d'accorder pour toujours votre loyale protection à mon navire et à moi-même. Veillez à ce que jamais je n'aie à regretter d'avoir remis mes biens et ma vie entre vos mains loyales. — Tu n'as pas à avoir une telle crainte, Tantris. Ne t'inquiète plus pour ta vie ni pour tes biens. Voici ma main, prends-la pour gage de ma foi et de mon honneur : jamais, tant que je vivrai, il ne t'arrivera malheur en Irlande ! Exauce à ton tour ma prière : conseille-moi dans une affaire dont dépendent ma réputation et mon bonheur. » Et elle lui raconta, comme je l'ai déjà

fait, que le sénéchal se vantait d'avoir vaincu le dragon, qu'il demandait avec insistance la main de sa fille et que, au cas où un autre contesterait sa victoire, il voulait prouver l'imposture et le mensonge dans un duel public. « Ah ! bienveillante reine, dit Tristan, soyez sans crainte à ce sujet. Avec l'aide de Dieu vous m'avez sauvé déjà deux fois la vie. Il est donc tout à fait légitime que dans ce combat comme dans toutes les autres épreuves je vous prête assistance aussi longtemps que j'en serai capable. — Dieu te récompense, cher Tantris ! Je veux bien te croire et je t'avouerai franchement que, si cette monstruosité devait se produire, notre vie à toutes deux, à Isolde et à moi, deviendrait pire que la mort. — Non, ma dame, ne parlez pas ainsi ! Dès lors que je suis sous votre protection, que j'ai remis entre vos mains ma vie et mes biens et que je n'ai plus d'inquiétude à avoir, de votre côté prenez courage, chère souveraine ! Aidez-moi à recouvrer mes forces, et j'arrangerai l'affaire tout seul. Mais savez-vous, ma dame, ce qu'est devenue la langue qu'on a trouvée sur moi ? Où l'a-t-on mise ? L'a-t-on laissée là-bas ? — Oh non ! je l'ai ici, ainsi que tout ce qui t'appartient ! Isolde, ma si charmante fille, et moi-même, nous avons tout emporté. — Cela nous sera bien utile ! répondit Tristan. Allons, bonne reine, n'ayez plus de soucis et faites que je recouvre mes forces ; et tout se passera pour le mieux. »

La reine[1] et sa fille, l'une comme l'autre, prirent soin de Tristan. Elles mirent en œuvre toute leur science pour aider Tristan et accélérer sa guérison. Pendant ce temps ses compagnons dans le bateau se faisaient beaucoup de souci. Ils étaient nombreux ceux qui se croyaient perdus, aucun n'espérait survivre, car cela faisait deux jours qu'ils n'avaient plus de nouvelles de lui. Ils avaient cependant entendu au loin le mugissement du dragon, et plus tard ils avaient appris qu'un chevalier avait trouvé la mort ; on pouvait encore voir la moitié de son cheval. Et ils pensèrent : « Qui cela serait-il, sinon Tristan ? Il ne fait aucun doute qu'il serait déjà rentré depuis longtemps si la mort ne l'en avait pas empêché. » Ils tinrent donc conseil et finirent par envoyer Curvenal voir le cheval. C'est ce qu'il fit : il partit et trouva les restes du cheval, et il le reconnut tout de suite. Puis il chevaucha plus avant et découvrit également le dragon, mais pas la moindre trace de Tristan, ni de ses vêtements ni de ses armes. Alors le désespoir s'empara de lui : « Ah ! pensa-t-il, seigneur Tristan, es-tu en vie, es-tu mort ? Isolde, hélas ! pourquoi ta gloire et ton

renom sont-ils parvenus en Cornouailles ! Pourquoi donc ta beauté, la noblesse de ta personne étaient-elles destinées à perdre ainsi l'une des plus heureuses natures qui ait jamais fait ses preuves au combat ? Tu lui plaisais par trop[1]. » Il revint au navire en pleurant et en se lamentant et il rapporta tout ce qu'il avait vu de ses yeux. Son récit attrista beaucoup de ses compagnons, mais pas tous : la funeste nouvelle ne fut pas funeste pour tout le monde ; pour certains elle fut la bienvenue, mais d'autres en furent douloureusement affectés, et ils étaient les plus nombreux. Ainsi les intentions et les dispositions d'esprit étaient à bord bien différentes : bonnes ou mauvaises. En raison de cette divergence, on en vint sur le bateau à des dissentiments et à des intrigues. Les vingt barons n'étaient nullement touchés par les inquiétudes qu'on se faisait à propos de Tristan. Ils ne pensaient plus maintenant qu'à partir et d'une même voix ils demandèrent avec insistance (je veux dire les vingt seigneurs) qu'on ne l'attendît pas plus longtemps. Ils faisaient pression pour qu'on levât l'ancre dès la nuit suivante. Cependant les autres proposèrent de rester jusqu'à ce qu'on eût obtenu des nouvelles précises de ce qu'il était advenu de Tristan. Il y eut un vif débat : les uns souhaitaient partir, les autres souhaitaient rester. Au grand déplaisir des barons de la cour on prit la décision suivante : puisque la mort de Tristan n'était en aucun cas absolument certaine, on devait rester encore au moins deux jours afin de faire des recherches et de se renseigner.

Sur ces entrefaites[2] le jour était venu auquel le roi Gormon avait fixé l'assemblée à Weisefort pour rendre justice à sa fille la princesse et au sénéchal. Les voisins de Gormon, ses vassaux et ses parents, qu'il avait convoqués à son assemblée pour leur demander conseil, arrivèrent à la cour. Il les prit chacun à part et se concerta avec eux avec gravité, comme le fait un homme pour qui il y va de rien de moins que de son honneur. Il consulta également sa chère épouse, la reine, qui était vraiment digne de son amour, car le destin lui avait fait deux dons bien différents, les plus grands qu'un homme puisse trouver dans une épouse chérie : c'étaient la beauté et l'intelligence, qu'elle possédait au plus haut point ; aussi lui était-il très attaché. La bienheureuse reine, la belle et la sage reine, entra. Son cher époux, le roi, la prit à part et lui demanda : « Que me conseilles-tu dans cette affaire, qui me pèse autant que la mort ? — Rassurez-vous, répondit Isolde, nous saurons nous défendre ; j'ai tout tiré au clair. — Et com-

ment? Dame de mon cœur, dis-le-moi, pour que je puisse me réjouir avec toi! — Le sénéchal n'a pas dit la vérité. Ce n'est pas lui qui a tué le dragon. Moi, je sais qui l'a abattu! Tout cela, je peux le prouver, si c'est nécessaire. Ne vous faites pas de souci et retournez bien vite à votre conseil. Dites-leur à tous que vous êtes prêt à tenir la parole que vous avez donnée pour le bien du royaume si le sénéchal vous apporte la preuve que c'est à bon droit qu'il revendique sa récompense. Dites à tous de vous suivre; ouvrez l'audience et soyez sans crainte: laissez le sénéchal émettre ses prétentions, et laissez-le dire tout ce qu'il voudra! Isolde et moi nous paraîtrons devant vous au moment opportun: quand vous me donnerez la parole, je parlerai pour vous, pour elle et pour moi. Restons-en là maintenant: je vais rejoindre ma fille et reviendrai ensuite avec elle.» La reine partit alors retrouver sa fille, et le roi se rendit dans la salle du trône pour ouvrir l'audience. Il fut suivi de nombreux barons, les pairs du royaume. Il y avait là également une belle assemblée de chevaliers, ils étaient venus en foule. Mais ce n'était pas tant l'honneur du roi qui leur importait. Ils étaient bien plus curieux et impatients de voir comment ce litige, dont toute l'Irlande parlait, allait être tranché.

Lorsque[1] les deux délicieuses Isolde entrèrent ensemble dans la salle du trône, elles furent saluées avec grand respect par chacun des nobles seigneurs. On commença aussitôt à échanger les réflexions que suscitait ce spectacle: on parlait certes de la beauté des deux femmes, mais on parlait davantage encore de la bonne fortune du sénéchal. Voici ce que l'on pensait et ce que l'on disait: «Réfléchissez un peu: si ce misérable, à qui jamais la fortune n'a souri, obtient la main de la belle jeune fille, il aura vraiment conquis le plus grand bonheur qui puisse échoir à un homme grâce à une femme.» Les deux dames s'avancèrent vers le roi; il se leva et leur offrit aimablement les sièges de chaque côté du trône. «Eh bien, dit le roi, sénéchal, parle: dis quelle est ta requête et quel est ton désir! — Je vais le faire de bon gré, mon seigneur et roi: Ô seigneur, je désire et je requiers que loyalement vous teniez votre parole de roi envers le pays et envers moi-même! Comme vous devez l'admettre, vous avez naguère promis et juré solennellement que vous donneriez votre fille Isolde en récompense au chevalier qui tuerait de sa main le dragon. Ce serment a causé la mort de plus d'un homme, mais moi je n'ai pas reculé, car je l'aime. C'est ainsi que j'ai risqué ma vie avec

plus de détermination que les autres jusqu'au jour où, tout récemment, j'ai remporté la victoire et tué le dragon. Regardez: voici la tête du monstre; je l'ai apportée comme pièce justificative. C'est une preuve suffisante! Tenez maintenant votre promesse: à parole de roi et serment de roi on doit pouvoir se fier et accorder sa confiance.» La reine prit la parole: «Sénéchal, prétendre sans l'avoir méritée à une aussi haute récompense que l'est ma fille Isolde, c'est vraiment excessif. — Comment? répliqua le sénéchal. Souveraine, que dites-vous là? C'est mal agir! Mon seigneur, qui doit trancher ici, peut bien parler lui-même! C'est de lui que j'attends la réponse.» Le roi dit: «Dame, parlez pour vous, pour moi et pour Isolde!» La reine reprit: «Je vous remercie, seigneur, et je le ferai. Sénéchal, ton amour me semble sincère et pur. Tu as également de la vaillance, si bien que tu mérites une épouse pleine de qualités. Mais désirer une si haute récompense sans l'avoir méritée, par Dieu, c'est un scandale! Tu t'es vanté d'un exploit auquel tu n'as — comme on me l'a confié — pas la moindre part. — Souveraine, je ne vous comprends vraiment pas: j'en ai pourtant ici la preuve éclatante! — Eh bien, tu as apporté une tête! Un autre aussi aurait pu la traîner ici sans grand mal, si en échange il pensait obtenir Isolde. Mais on ne la gagne pas à si peu de frais! — Certes non, dit la jeune Isolde. Jamais je ne serai à vendre pour si peu de peine. — Allons, allons, ma jeune princesse, s'écria le sénéchal, dites, comment pouvez-vous parler avec un tel mépris des dangers et des peines qu'à tant de reprises j'ai endurés par amour pour vous! — Je n'ai rien contre votre amour! répondit Isolde. Mais jamais je n'ai eu pour vous ni penchant ni tendresse, et je n'en aurai jamais! — Oui! dit l'autre. Vous êtes comme toutes les femmes. Vous êtes ainsi faites dans votre être et dans votre esprit que vous prenez tout à rebours. Telle est la nature des femmes: ce qui est mauvais toujours vous semble séduisant, et ce qui est bon toujours vous semble méprisable. Les sots vous semblent érudits et les érudits vous sont des sots. Ce qui est droit, vous le rendez tors, ce qui est tors, à nouveau droit. En vous sont rassemblées toute déraison et toute absurdité: vous aimez qui vous hait; vous haïssez qui vous aime. D'où cela vient-il que vous pensiez ainsi? Pourquoi faut-il que vous trouviez du charme à toujours faire le contraire? On y est habitué chez vous! Celui qui vous désire, vous n'en voulez pas, et vous voulez qui vous dédaigne. Vous êtes le jeu le plus déroutant auquel on puisse jouer sur un tablier[1]. Il est bien fou

celui qui sans garantie risque sa vie pour une femme ! Mais cette fois vous vous êtes trompée : quoi que vous disiez ou que dise ma souveraine, les choses ne se passeront pas ainsi, à moins que le roi ne viole son serment ! »

La reine[1] dit alors : « Voyez donc, sénéchal ! Celui qui s'y connaît avouera que tu as les idées fortes et pleines de sagesse. Elles semblent avoir été conçues dans le boudoir, dans l'intimité des femmes. De plus, tu les as exposées comme il convient à un chevalier servant[2]. Tu as pénétré si profondément dans l'essence de la féminité que tu n'es déjà plus un homme ! Toi aussi, tu aimes par trop la contradiction en toutes choses. Tu parais t'en trouver très bien. Toute la déraison féminine est manifestement rassemblée en toi : tu aimes qui te hait, tu veux qui ne veut pas de toi. Si c'est notre jeu, à nous autres femmes, pourquoi viens-tu t'en mêler ? Par Dieu, reste un homme, et laisse-nous notre nature de femme ! Elle ne te va pas bien. Garde ton cœur d'homme et aime qui t'aime, désire ce qui te désire, car ce jeu connaît de jolis coups. Tu nous soutiens que tu veux Isolde et qu'elle ne veut pas de toi : c'est son caractère ! Qu'y peut-on ? Elle dédaignera encore souvent ce qu'elle pourrait avoir, et elle repoussera qui voudrait bien d'elle. Tu es le premier à en avoir fait l'expérience. Elle tient cela de moi : moi aussi je t'ai toujours trouvé antipathique ; il en est maintenant de même pour Isolde. C'est son héritage maternel. Tu gaspilles beaucoup trop d'amour pour elle. La belle, la pure Isolde s'abaisserait si elle voulait s'offrir à quiconque la désire ! Ainsi, sénéchal, comme tu l'exiges, le roi tiendra sa parole de bon gré. Mais fais en sorte que tu n'aies pas à revenir sur ta fable et sur tes prétentions ! Plaide ta cause ! Car j'ai entendu dire que c'est un autre homme qui a tué le dragon ! Vois, qu'as-tu à répondre à cela ? — Qui pourrait-ce donc être ? — Je le connais et irai le chercher, si on le souhaite. — Souveraine, quel que soit l'homme qui a cette prétention et croit pouvoir par des mensonges impudents me ravir la gloire que j'ai gagnée dans la bataille, s'il accepte de combattre contre moi, je veux mettre ma vie en jeu et (si la cour en décide ainsi) prouver que j'ai dit la vérité dans un duel d'homme à homme, avant de céder d'un pas. — Soit ! répondit la reine ; je jure, et je m'en porte personnellement garante, de t'accorder cette requête. D'ici trois jours j'amènerai en ce lieu le vainqueur du dragon : alors vous pourrez vous mesurer dans un combat judiciaire. Pour le moment il n'est pas ici. » Le roi dit alors : « J'y consens ! » Tous les seigneurs dirent de même : « C'est

juste et équitable, sénéchal ; le délai est bref. Avance pour t'engager au duel ; que ma souveraine en fasse autant ! » Le roi reçut de tous deux l'engagement que le combat aurait bien lieu trois jours plus tard. C'est ainsi que l'affaire fut conclue.

6. L'Encoche de l'épée

Les deux dames[1] s'en allèrent pour continuer à prodiguer leurs soins zélés à leur jongleur. Avec une tendre sollicitude et un grand dévouement elles se donnèrent beaucoup de mal pour lui et firent tout ce qui était nécessaire pour lui rendre la santé. Aussi Tristan fut-il bien vite guéri, et il recouvra sa beauté et son teint éclatant. Isolde ne cessait de le contempler ; elle examinait sa stature et toute sa personne avec un intérêt inhabituel. Elle jetait des regards furtifs sur ses mains et son visage, elle regardait ses bras et ses jambes, où se voyait manifestement ce qu'il tenait si bien caché[2]. Elle l'inspectait des pieds à la tête, et tout ce qu'une jeune fille peut observer chez un homme lui plaisait beaucoup et lui paraissait digne d'éloges. Tandis que la belle et noble demoiselle admirait la belle prestance et le noble maintien de Tristan, son cœur disait en secret : « Seigneur Dieu, toi qui opères des miracles : si tu as jamais été responsable d'une imperfection, c'est bien de celle-ci, que cet homme superbe, que tu as doté de toute évidence de tant de beauté masculine, soit contraint d'errer sans trêve ni repos de pays en pays pour pourvoir à ses besoins. Il serait juste et séant qu'il régnât sur un royaume ou sur une terre digne de lui. Le monde est étrangement fait : il y a tant de royaumes dont les trônes sont occupés par des médiocres ; pourquoi ne lui a-t-on pas destiné un tel royaume ? Un homme si bien fait et qui a tant de talents mérite biens et honneurs ! La vie lui a fait une grave injustice ! Seigneur Dieu, tu lui as donné une condition qui n'est pas conforme à ses talents[3] ! » La jeune fille se répétait souvent ces paroles. Entre-temps, sa mère avait raconté au roi tout ce qui concernait ce marchand, et ce que vous avez déjà entendu : elle lui dit tout ce qui était arrivé et qu'il ne souhaitait pas d'autre récompense que de bénéficier à l'avenir de la paix et de la sécurité, quand il reviendrait en Irlande. Elle lui raconta tout cela en confidence. Sur ces entrefaites la jeune fille donna l'ordre à son page Paranis de fourbir l'armure et les armes de Tristan et de prendre soin également de ses autres affaires. L'ordre fut aus-

sitôt exécuté, et bientôt ses armes se trouvèrent soigneusement empilées, propres et luisantes, les unes sur les autres. La jeune fille alla en secret les examiner pièce à pièce. Et de nouveau il arriva ce que le destin avait décidé : Isolde découvrit en effet la première, pour la seconde fois, ce qui allait être le tourment de son cœur, bien avant les autres ! L'armure attirait irrésistiblement son cœur et ses regards ; je ne sais pas comment elle en vint à se saisir de l'épée. Sans doute était-ce par curiosité, ce qui caractérise les demoiselles et les enfants et, Dieu le sait, certains hommes aussi. Elle tira l'arme du fourreau, la regarda de tous les côtés — et découvrit l'entaille ! Elle fixa longuement l'encoche et réfléchit fébrilement : « Dieu de miséricorde, je suis presque certaine que je possède moi-même le fragment qui aurait sa place dans cette encoche ! Il faut que je m'en assure immédiatement ! » Elle alla le chercher et l'emboîta dans la lame. Et voilà que l'encoche et le maudit fragment s'ajustaient et s'assemblaient, comme s'ils ne formaient qu'une seule pièce, comme ils le faisaient deux ans auparavant. Son cœur alors se glaça au souvenir de son malheur passé. De douleur le teint d'Isolde devint pâle comme la mort, puis de colère rouge comme le feu : « Ah ! dit-elle, malheureuse Isolde, malheur et désolation ! Qui a apporté cette arme funeste de Cornouailles jusqu'ici ? C'est par cette arme que mon oncle mourut, et celui qui le tua s'appelait Tristan. Mais qui l'a donnée à ce jongleur, qui se nomme pourtant Tantris ? » Elle se mit aussitôt à comparer soigneusement les sons des deux noms. « Mon Dieu, dit-elle en elle-même, les deux noms se ressemblent, mais je ne sais pas en quoi et comment ! Cette énigme ne me laisse pas de repos. Tantris et Tristan, dit-elle lentement, il y a vraiment un mystère là-dessous. » Elle se mit alors à tourner dans sa bouche les noms dans tous les sens, et elle eut l'idée de les décomposer tous deux dans leurs différentes lettres. Alors elle trouva dans l'un exactement les mêmes lettres que dans l'autre. Pour finir, elle se mit à détacher les syllabes de chacun des noms, elle les inversa et trouva la solution du mystère : elle découvrit la clef du nom. Dans un sens elle lisait Tristan, dans l'autre elle lisait Tantris. Maintenant elle connaissait son vrai nom. « Naturellement, s'écria la belle, voilà la vraie solution ! Mon cœur m'a depuis longtemps laissé entrevoir qu'il y avait là une imposture et une supercherie. Depuis que j'ai prêté attention à sa stature, à ses manières et à tout ce qui le concerne, et que tout cela s'est imprimé dans mon cœur, j'ai acquis la certitude

qu'il était de naissance princière. Qui d'autre que Tristan aurait osé venir de Cornouailles chez nous, ses mortels ennemis, qui l'avons ainsi sauvé par deux fois ! Sauvé ? Il est loin d'être sauf ! Sa propre épée lui donnera la mort ! Allons, hâte-toi, Isolde, venge ta peine ! Ta vengeance sera accomplie, s'il meurt par l'épée avec laquelle il a tué ton oncle ! » Isolde saisit l'épée nue et courut à Tristan, qui était justement assis dans son bain. « Est-ce toi, Tristan ? s'écria-t-elle. — Non, souveraine, je m'appelle Tantris ! — Alors tu es, j'en suis sûre, aussi bien Tantris que Tristan, et tous deux sont voués à la mort : ce que Tristan m'a fait doit retomber sur Tantris ! Tu paieras pour mon oncle ! — Non, douce demoiselle, arrêtez ! Pour l'amour de Dieu, que voulez-vous faire ? Rappelez-vous qui vous êtes et épargnez-moi : vous êtes une femme de haut rang, et une jeune fille. Si vous vous rendez coupable d'un meurtre, la charmante Isolde à jamais sera perdue d'honneur. Le soleil qui se lève en Irlande, qui a fait la joie de tant de cœurs, hélas ! s'éteindra ! Malheur à de si douces et si blanches mains ! Comment l'épée leur siérait-elle ? » C'est alors que la reine sa mère entra par les portes[1]. « Arrête ! s'écria-t-elle. Que signifie cela ? Isolde, qu'est-ce qui s'est passé ? Sont-ce des manières de dame ? As-tu perdu la tête ? Dis-moi, est-ce une plaisanterie, ou es-tu réellement en colère ? Que signifie cette épée dans ta main ? — Ah ! madame ma mère, rappelez-vous le tourment de notre cœur à toutes deux : cet homme est Tristan, c'est lui qui a tué ton frère ! Nous avons ici la possibilité de nous venger de lui et de le percer de cette épée ; jamais nous n'aurons meilleure occasion ! — Est-ce bien Tristan ? D'où le sais-tu ? — Oui, c'est Tristan ! J'en suis certaine ! Voilà son épée ! Regarde-la et vois l'entaille de la lame. Alors tu sauras que c'est bien lui ! J'ai mis cet éclat dans cette maudite encoche, et là, malheur ! j'ai vu que les deux morceaux ne semblaient plus faire qu'un ! — Ah ! dit sa mère, Isolde, quel souvenir réveilles-tu là ? Maudit soit le jour de ma naissance ! Combien ai-je été trompée, si cet homme est Tristan ! » Mais Isolde brandissait déjà l'épée et fondait sur lui. Cependant sa mère l'en empêcha : « Arrête, s'écria-t-elle, arrête-toi ! Ne sais-tu donc pas ce que j'ai juré ? — Peu m'importe ; il doit mourir ! — Pitié, belle Isolde[2] ! dit Tristan. — Tiens donc, misérable, répondit Isolde, tu demandes pitié ! Tu ne mérites pas de pitié : ta vie, je vais te la prendre ! — Non, ma fille, dit alors la mère. Les choses sont telles que nous ne pouvons nous venger sans manquer à notre promesse

et perdre notre honneur. N'agis pas avec trop de précipitation: sa vie et ses biens sont sous ma garde. Quoi qu'il en soit, je l'ai pris sous mon entière protection. — Merci, souveraine! dit Tristan. Rappelez-vous, souveraine, que je m'en suis remis à votre honneur de ma vie et de mes biens et que vous avez juré de me protéger. — Tu mens! s'écria la jeune fille. Je sais très bien l'engagement qu'elle prit: elle n'a promis à Tristan ni sécurité ni protection pour ses biens et pour sa vie!» Et sur ces mots elle se précipita de nouveau sur lui, et de nouveau Tristan s'écria: «Ah! belle Isolde, pitié, pitié[1]!» Mais il n'avait pas à se faire de souci, car sa mère, la loyale reine, était toujours là. Bien plus, même s'il avait été à ce moment enchaîné dans son bain, et Isolde seule avec lui, il n'aurait pas perdu la vie. Comment la douce, la noble jeune fille, qui jamais n'avait connu en son cœur de femme ni amertume ni haine, comment aurait-elle pu tuer un homme? C'est seulement à cause de sa peine et de sa colère qu'elle se comportait comme si elle voulait le faire. Et elle l'aurait peut-être fait si elle en avait eu le cœur: mais elle ne l'avait pas à commettre pareille cruauté. Son cœur n'était pas non plus assez doux pour ne pas connaître la colère ni la rancune, dès qu'elle apercevait ou entendait cet homme, qui était cause de sa douleur. Elle voyait son ennemi et l'entendait, et ne pouvait toutefois le frapper: sa tendre douceur féminine la retenait au dernier moment. C'est ainsi qu'en elle-même les deux adversaires, ennemies et rivales, la colère et la douceur féminine, se livraient un rude combat. Dès lors qu'elles se rencontrent, il ne peut y avoir d'harmonie. Et dès que la colère poussait Isolde à frapper son ennemi, la tendre douceur féminine intervenait et disait doucement: «Non, ne le fais pas!» Ainsi son cœur était partagé entre deux sentiments, un même cœur était à la fois bon et mauvais. La belle jetait l'épée de Tristan, mais aussitôt elle la reprenait. Elle ne savait pas pour quoi elle devait se décider — pour la colère ou pour la bonté. Elle voulait et ne voulait pas; maintenant elle voulait le faire, puis aussitôt y renonçait. L'indécision la fit ainsi tourner en rond, tant qu'enfin la tendre douceur féminine l'emporta sur la colère, si bien que son ennemi mortel resta en vie et que Morolt ne fut pas vengé. Isolde jeta l'épée et dit en pleurant: «Malheur à moi d'avoir connu ce jour!» Cependant sa mère, femme pleine de bon sens, lui répondit: «Ma fille, chère à mon cœur, le grand chagrin que tu ressens en ton cœur me déchire davantage et plus cruellement que toi, il ne peut (Dieu merci!)

t'affecter autant que moi. Mon frère est mort, c'est là le plus grand chagrin de ma vie ! Mais je crains maintenant qu'à cause de toi je n'en connaisse un autre, qui me fasse encore davantage souffrir. Je n'aime rien autant que toi, et plutôt que d'avoir du souci à cause de toi, je préfère renoncer à ma haine. Une seule peine me sera moins dure à supporter que deux. De plus, ce qui me préoccupe à l'instant bien davantage, c'est cet homme odieux qui veut faire valoir sa prétention les armes à la main. Si ton père, le roi, moi-même et toi n'y prenons garde, c'en sera fait de notre honneur pour toujours, et jamais plus nous ne connaîtrons la joie. » Tristan, assis dans son bain, intervint : « Nobles dames, oui, je vous ai fait souffrir toutes les deux, cependant j'agissais en état de légitime défense. Si vous voulez bien vous souvenir, vous avouerez que c'était alors pour moi une question de vie ou de mort. Ce n'est qu'à contrecœur qu'un homme choisit la mort, s'il peut encore sauver sa vie. Mais quoi qu'il en soit, vous n'avez plus à vous faire de souci à propos du sénéchal. Si vous me laissez la vie, et à moins que la mort ne m'en empêche, je réglerai ce problème pour vous. Oh ! reine Isolde, oh ! princesse Isolde, je sais bien que vous êtes toujours pleines de bon sens et de bonté, loyales et compréhensives. J'aimerais, si je l'osais, vous faire à toutes deux une confidence : si vous voulez bien ne plus me traiter en ennemi et renoncer à la haine que vous portez à Tristan, je vous annoncerai une bonne nouvelle. » Isolde, la mère d'Isolde, regarda longuement Tristan ; son visage s'empourpra et ses yeux clairs se remplirent de larmes : « Je l'ai appris maintenant de votre bouche et j'en suis sûre : c'est vous ! Auparavant je doutais encore. Vous-même vous m'avez dit la vérité sans qu'on vous l'ait demandé. Hélas ! seigneur Tristan, hélas ! quel malheur que vous soyez maintenant enfin entièrement en mon pouvoir et qu'il ne me soit pas donné de l'employer comme je le devrais et le voudrais ! Mais le pouvoir est si divers : je pense donc que je peux exercer ce pouvoir sur mon pire ennemi et violer le droit pour punir un scélérat. Dieu, le ferai-je, alors ? Je pense que oui ! Sur ma foi, je le ferai ! » À ce moment précis Brangene se glissa dans la pièce. La fière, la sage Brangene paraissait dans ses plus beaux atours ; un sourire errait sur ses lèvres. Elle vit par terre l'épée nue et l'air hagard des deux femmes. « Que se passe-t-il ? demanda la noble demoiselle. Que signifient ces gestes de menace ? Que tramez-vous tous les trois ? Pourquoi ces yeux de femmes sont-ils tout à coup tristes et pleins de

larmes? Dites, que signifie cette épée par terre? — Vois, s'écria la noble reine, Brangene, nièce de mon cœur, vois donc comme on nous a trompées! Aveuglées, nous avons élevé un serpent pour un rossignol; nous avons moulu pour le corbeau le grain que nous devions donner à la tourterelle. Seigneur Dieu, nous avons sauvé l'ennemi, et croyions aider un ami! Par deux fois nous avons arraché de nos propres mains notre ennemi mortel Tristan à la mort. Regarde! Oui, l'homme qui est assis là-bas, c'est Tristan! Mais j'hésite encore si je dois me venger ou non. Que me conseilles-tu, ma nièce? — Souveraine, ne parlez pas de la sorte, car vous avez trop de bon sens et trop de bonté pour vous résoudre à un tel crime. Jamais vous n'avez perdu la tête au point de songer à tuer un homme, que vous avez pris vous-même sous votre protection, auquel vous avez garanti la sécurité. Par Dieu, je crois fermement que jamais chose pareille ne vous est venue à l'esprit! Rappelez-vous plutôt que vous avez besoin de lui dans une affaire où il y va de votre honneur! Troqueriez-vous votre honneur de reine contre la mort d'un ennemi? — Que me conseilles-tu donc? — Souveraine, songez-y vous-même. Retirez-vous et laissez-le sortir de son bain. Pendant ce temps vous pourrez réfléchir à ce que vous avez à faire de mieux. » Les trois femmes se retirèrent dans un boudoir pour délibérer. Isolde dit alors, pleine de sens: « Toutes les deux, parlez: que peut vouloir dire cet homme? Il nous a raconté à toutes deux qu'il nous annoncerait une bonne nouvelle, si nous voulions bien renoncer à la haine que nous lui portons depuis si longtemps. J'aimerais savoir ce qu'il veut dire par là. » Brangene répondit: « Je conseille que personne ne lui fasse de mal avant que nous ayons appris pour quelle raison il est venu ici. Peut-être a-t-il de bonnes intentions, qui contribueront à votre gloire à toutes deux. Il faut toujours voir d'où vient le vent! Qui sait s'il n'est pas venu en Irlande pour accroître votre gloire! Aussi ménagez-le jusqu'à ce que vous connaissiez ses intentions. Remerciez Dieu de pouvoir, grâce à son aide, vous garder du déshonneur que vous infligerait la supercherie du sénéchal. Dieu nous était clément quand il nous a permis de trouver le chevalier, car si, dans son état, il n'avait pas été découvert rapidement, Dieu le sait, il serait maintenant mort. Par le Christ, demoiselle Isolde, les choses iraient bien mal pour vous! Aussi ne lui manifestez pas d'hostilité, car, si vous le traitez mal et qu'il prenne la fuite de ce fait, il aurait raison de le faire. Réfléchissez donc bien et

ayez des égards pour lui, comme il peut s'y attendre. Tel est mon conseil : suivez-le ! Tristan est d'aussi noble naissance que vous ; il est également intelligent, cultivé — un chevalier irréprochable. Quels que soient vos sentiments à son égard, traitez-le convenablement ! Soyez-en sûres, quelles qu'aient été ses intentions, c'est certainement quelque chose de sérieux qui l'a amené ici ; il a entrepris le voyage en Irlande pour un motif important. » Elles se levèrent alors et s'en furent retrouver Tristan, qui attendait seul sur son lit. Il comprit aussitôt la situation : il se leva d'un bond, pour se jeter aux pieds des trois femmes. Il resta agenouillé, implorant, aux pieds des trois charmantes et gracieuses femmes et leur dit aussitôt : « Gracieuses dames, pitié ! Je vous prie, ayez pitié de moi et laissez-moi profiter d'être venu en votre royaume pour votre gloire et votre avantage. » Quand les trois dames rayonnantes de beauté entendirent ces paroles, elles détournèrent les yeux et échangèrent un regard. Elles restèrent là un moment, debout, tandis que Tristan était à genoux. « Souveraine, dit alors Brangene, ce chevalier est depuis trop longtemps agenouillé là ! » La reine dit aussitôt : « Que veux-tu que je fasse de lui ? Que me conseilles-tu ? Je n'ai pas le cœur à saluer mon ennemi comme mon ami. Je ne sais quelle serait la meilleure attitude à prendre ! » Mais Brangene répliqua : « Eh bien, chère dame, et vous aussi, demoiselle Isolde, faites ce que je vous dis. Je sais, bien sûr, que vous aurez de la peine à vous résoudre à l'accueillir comme un ami, puisque votre peine ancienne n'est pas encore oubliée. Néanmoins promettez-lui qu'il n'a plus rien à craindre pour sa vie. Peut-être pourra-t-il dire quelque chose en sa faveur. — Soit ! » dirent les dames. Après avoir fait cette promesse, la reine l'invita à se relever, puis ils s'assirent tous les quatre. Tristan revint à son affaire : « Majesté, voyez, si vous êtes disposée à me porter de l'amitié, je suis prêt — sans aucune pensée déloyale — à faire en sorte qu'avant deux jours votre fille, qui vous est chère, prenne pour époux un noble roi, qui lui conviendra en tant que seigneur. Il est généreux, beau et brave au combat ; c'est pour sûr un chevalier noble et hors de pair. Il est issu d'une lignée de rois et de surcroît plus puissant que son père, le roi Gormon. » Alors la reine dit : « Par ma foi, si je pouvais être sûre de ce que tu avances, j'exaucerais ton vœu et ferais tout ce qu'on me demande. — Souveraine, reprit Tristan, je vous en donnerai bientôt le gage : si je ne peux vous en faire la preuve quand nous ferons la paix, vous n'aurez plus à m'épar-

gner et pourrez immédiatement me tuer. — Brangene, parle, dit la prudente reine, que me conseilles-tu ? Que dis-tu de cela ? — La proposition me semble excellente. Je vous conseille de l'accepter. Balayez tous vos doutes, levez-vous toutes les deux et donnez-lui le baiser de réconciliation ! Moi aussi je veux me réconcilier avec lui : même si je ne suis pas reine, mais de modeste condition, Morolt m'était apparenté ! » Et toutes trois l'embrassèrent ; Isolde, la princesse, ne le fit cependant qu'après s'y être longtemps refusée.

Après[1] la réconciliation Tristan reprit la parole et dit aux dames : « Dieu de bonté, vous le savez, jamais dans ma vie je n'ai eu le cœur réjoui comme en cet instant. J'avais prévu tous les dangers que je courrais, mais je les avais acceptés, car j'espérais gagner votre grâce. Cet espoir s'est réalisé. À présent vous n'avez plus à vous faire de souci, car je suis venu de Cornouailles en Irlande pour votre gloire et votre avantage. Depuis mon premier séjour ici, qui m'a apporté la guérison, je vous ai sans cesse vantée et glorifiée devant Marke, mon seigneur et roi. Et cela, pendant si longtemps que son cœur s'enflamma et qu'il décida de briguer votre main. Il hésita cependant, car il craignait la vieille inimitié, et de plus il avait promis pour l'amour de moi de ne pas prendre d'épouse, car je devais être son héritier après sa mort. Cependant je le pressai tant qu'il se rendit à mon avis. Nous convînmes alors de cette expédition : voilà pourquoi je vins en Irlande, voilà pourquoi je tuai le dragon ! Après qu'à tous égards vous vous êtes occupées de moi avec tant de bonté, ma demoiselle doit devenir souveraine et reine de Cornouailles et d'Angleterre. Vous savez à présent l'objet de mon voyage. Maintenant je vous demande, charmantes et nobles dames, de garder cet entretien secret. — Qu'en pensez-vous ? dit la reine. Dois-je en informer mon seigneur pour amener la réconciliation ? Ne serait-ce pas agir dans votre sens ? — Mais si, souveraine ! répondit Tristan. Il est juste qu'il l'apprenne. Mais veillez à ce que cela ne me porte pas préjudice. — Oh non ! messire Tristan, n'ayez crainte ! Désormais vous n'avez plus à vous faire de souci ! » Ensuite les dames se retirèrent de nouveau dans leurs appartements et considérèrent avec étonnement combien dans toutes ses entreprises la chance l'avait accompagné. Chacune des dames fit surtout l'éloge de son intelligence, aussi bien la reine que Brangene. C'est alors que la fille dit : « Écoute, mère, par quel hasard j'ai découvert que c'était Tristan qui était chez nous : après que l'épée eut éveillé

ma méfiance, j'ai examiné les deux noms : Tantris et Tristan. Comme je les tournais dans tous les sens, il me sembla qu'ils avaient quelque chose de commun. Je me mis à les étudier plus soigneusement et me creusai l'esprit jusqu'au moment où je découvris que les deux noms avaient exactement les mêmes lettres. De quelque côté que je les lusse, cela ne donnait jamais que Tantris ou Tristan. Essaie toi-même, mère : tu n'as qu'à décomposer le nom de Tantris en deux syllabes, en " tan " et en " tris ". Si tu mets le " tris " avant le " tan ", tu obtiens " Tristan " ; si tu mets le " tan " avant le " tris ", tu as " Tantris ". » La mère se signa : « Que Dieu me bénisse ! dit-elle. Comment cette idée t'est-elle venue ? » Après que les trois femmes eurent échangé maints propos au sujet de Tristan, la reine envoya chercher le roi. Quand il arriva, elle lui dit : « Écoutez, seigneur ! Exaucez notre désir le plus ardent, à nous trois femmes ! Si vous le faites, ce sera pour notre bien à tous. — Je ferai ce que vous exigez de moi ; quoi que vous souhaitiez, cela vous sera accordé. » La noble reine demanda encore une fois : « Vous vous en remettez à moi ? — Oui, il sera fait selon votre désir. — Je vous remercie ! Je ne demande rien de plus : seigneur, Tristan est ici, qui tua jadis mon frère. Je vous demande de l'assurer de votre amitié et de votre bienveillance. Le motif qui l'a mené jusqu'à nous justifiera une réconciliation. — Par ma foi, répondit le roi, dans cette affaire je te laisse décider toi-même, car elle te concerne plus que moi : ton frère Morolt était par le sang plus proche de toi que de moi ! Si tu as renoncé à user de représailles, fais-le aussi en mon nom. » Elle fit alors part au roi de la proposition de Tristan, dans les termes où il l'avait portée lui-même à sa connaissance. La proposition que lui faisait Tristan lui plut beaucoup. Il dit : « Veille à ce qu'il agisse en conséquence ! » La reine pria aussitôt Brangene d'aller chercher Tristan. Quand Tristan entra dans la pièce il se jeta aux pieds de Gormon : « Grâce, seigneur roi ! dit-il. — Relevez-vous, seigneur Tristan ! Approchez, lui dit Gormon, et donnez-moi le baiser de réconciliation ! Ce n'est qu'à contre-cœur que j'oublie cette vieille querelle ; je l'oublie cependant, puisque mes dames l'ont fait. — Seigneur, demanda Tristan, cette réconciliation vaut-elle aussi pour mon souverain et pour ses deux royaumes ? — Oui, seigneur », répondit Gormon sans hésiter. Quand ils se furent réconciliés, la reine prit Tristan par la main et le fit asseoir auprès de sa fille. Elle lui demanda de raconter à son seigneur comment les choses

s'étaient passées dans toute cette affaire, aussi bien le combat contre le dragon que les intentions de Marke. Après qu'il eut tout raconté dans le détail, le roi dit : « Seigneur Tristan, comment puis-je donc m'assurer que vous dites vrai ? — Très facilement, messire : je suis accompagné de tous les princes de mon seigneur. Dites-moi combien de garants vous exigez, je vous les fournirai, dussé-je vous les livrer tous. »

Là-dessus[1] le roi s'en alla et laissa les dames et Tristan seuls dans la chambre. Tristan prit Paranis à part et lui dit : « Mon ami, descends au port, là tu verras un navire. Essaie de t'en approcher sans être vu et demande Curvenal. Quand tu l'auras trouvé, dis-lui tout bas qu'il se rende auprès de son maître. Et surtout n'en dis rien à personne et amène-le ici en cachette ! Sois prudent ! » Eh bien ! Paranis fit ce qu'on lui avait dit de faire : il amena Curvenal si discrètement que personne ne l'aperçut. Quand ils entrèrent tous deux dans la pièce et se présentèrent devant les dames, seule la reine lui fit un salut de la tête, personne d'autre ne le salua. On l'ignora parce qu'il n'était pas venu en habits de chevalier. Lorsque Curvenal aperçut Tristan joyeux et sain et sauf auprès des dames, il lui adressa la parole en français : « Ha ! beau doux sire[2], pour l'amour de Dieu, que faites-vous donc ? Comment pouvez-vous vivre en cachette une vie de délices dans ce paradis et nous laisser craindre pour votre vie ? Nous pensions tous être perdus. J'aurais bien juré que vous n'étiez plus en vie. Que de soucis vous nous avez donnés ! Tout l'équipage croit que vous êtes mort et en mettrait encore maintenant la main au feu ! C'est avec beaucoup de difficulté qu'ils se sont laissé convaincre de rester encore jusqu'à ce soir, mais ils ont décidé de partir cette nuit même. — Ce n'est pas nécessaire, dit la noble reine. Vous voyez, il est frais et dispos. » Tristan, prenant la parole, répondit en breton : « Écoute, Curvenal, cours vite au bateau et dis que tout va bien ; j'accomplirai la mission qu'on nous a confiée. » Aussitôt il lui raconta en détail ce qu'il avait vécu et les résultats qu'il avait obtenus. Après qu'il lui eut raconté ses succès et ses déboires, il lui dit : « Hâte-toi maintenant ! Descends au port et dis à tous les barons et à tous les chevaliers de se préparer pour le lendemain ; car demain matin tous devront se parer de tous leurs plus beaux atours et revêtir les plus beaux habits qu'ils possèdent. Puis qu'on attende mon messager ! Dès qu'il arrivera, tous devront me rejoindre ici, à la cour. Je t'enverrai demain matin un messager auquel tu remettras le petit coffre

qui contient mes bijoux ; tu lui donneras également les plus beaux de mes vêtements. Toi-même habille-toi avec soin, comme doit le faire un chevalier. » Curvenal s'inclina et s'en alla. Brangene demanda : « Qui était cet homme ? Il croyait vraiment être chez nous au paradis ? Est-ce un chevalier ou un écuyer ? — Oh ! souveraine, comme vous voulez : il est chevalier mais aussi mon vassal ! Jamais le soleil ne brilla sur terre pour plus noble cœur ! Vous pouvez m'en croire ! — Alors, que la bonne fortune l'accompagne à jamais ! » s'écrièrent les trois femmes : la reine, sa fille et la si distinguée Brangene.

Quand[1] Curvenal revint sur le bateau, il transmit le message tel que Tristan le lui avait confié : il leur raconta comment il avait trouvé Tristan et ce qu'il avait appris de lui. Tous furent si heureux de ce message qu'ils donnèrent l'impression d'être ressuscités d'entre les morts. Pourtant ils étaient nombreux à se réjouir davantage de la réconciliation entre les deux pays que de la gloire de Tristan. Les barons envieux se mirent à murmurer et à faire courir des rumeurs comme auparavant. Le brillant succès de Tristan fit qu'ils l'accusèrent plus que jamais de sorcellerie. Ils disaient, unanimes : « Voyez un peu : c'est étonnant ce que cet homme fait de prodiges ! Par Dieu, de quel pouvoir dispose-t-il pour réussir tout ce qu'il entreprend ? »

7. Le Sénéchal confondu

Le jour[2] fixé pour le combat était arrivé, et il y avait dans la salle du trône, devant le roi, grand nombre de seigneurs et de gens du pays. Les vaillants hommes d'armes conversaient avec animation : ils se demandaient qui allait se battre avec le sénéchal pour la belle Isolde. La question courait par toute l'assistance, mais personne dans la foule ne pouvait y répondre. Entre-temps Tristan avait reçu son coffre et ses vêtements. Il en sortit trois ceintures pour les dames. Jamais impératrice ni reine n'en avaient reçu de plus belle. Le coffre était plein de parures de tête, de broches, de bourses et de bagues : tout était si précieux que personne ne pouvait imaginer quelque chose qui eût plus de valeur. Rien n'en sortit hormis ce que Tristan y prit pour lui-même : c'était une ceinture qui lui seyait à merveille, une petite agrafe et une parure de tête ; tout cela lui paraissait approprié. Puis il dit : « Je vous fais cadeau, belles et nobles dames, de ce coffret et de tout ce qui s'y

trouve. Vous pouvez en disposer à votre gré. » Après ces mots, il s'en alla pour mettre ses vêtements. Il se vêtit avec le plus grand soin et s'appliqua à se parer avec goût, comme on l'attend d'un chevalier. Ses vêtements lui allaient d'ailleurs à merveille ! C'est ainsi qu'il retourna auprès des dames, et quand elles le contemplèrent, il éveilla en elles toutes sortes de pensées. Toutes trois trouvèrent qu'il était merveilleusement beau. Et les trois femmes, elles-mêmes pleines de charme, pensèrent toutes trois au même moment : « En vérité, cet homme est le plus beau fleuron du sexe masculin. Ses habits comme sa tournure font de lui un homme parfait ! Vêtements et stature vont bien ensemble — tout est parfait ! » Tristan avait envoyé chercher sa suite ; ils étaient tous arrivés dans la salle et avaient pris place sur un rang. Aussitôt la foule des Irlandais se pressa autour d'eux pour admirer avant tout les vêtements somptueux que portaient les étrangers. Ils étaient nombreux à penser n'avoir jamais vu à la fois tant de vêtements d'apparat. Mais les étrangers se taisaient et ne répondaient à personne. La raison en était qu'ils ne connaissaient pas la langue du pays.

Gormon[1] envoya alors un messager à la reine et lui dit de bien vouloir venir à la cour et d'amener sa fille avec elle. « Viens, Isolde, dit-elle, allons-y ! Mais vous, Tristan, restez encore ici : je vous enverrai chercher bientôt ; alors vous prendrez Brangene par la main et entrerez tous deux après nous dans la salle. — Avec plaisir, dame reine ! » C'est ainsi que la reine Isolde s'avança, l'aurore joyeuse, conduisant par la main son soleil, la merveille d'Irlande, Isolde, la resplendissante jeune fille. Elle allait, légère, accompagnant son aurore, à pas feutrés, toujours à ses côtés, toujours d'un même pas, bien faite à tous égards, grande, galbée, et svelte, moulée dans ses habits. Il semblait que l'Amour l'avait faite pour être son propre faucon[2] — d'une beauté si merveilleuse qu'on ne peut s'en représenter une plus grande. Son manteau et sa robe étaient de velours pourpre, coupés à la mode de France : la robe était, là où les pans tombaient sur ses hanches, frangée et froncée, maintenue juste au corps par une ceinture de soie placée à l'endroit idéal. La robe souple l'enserrait étroitement, en épousant ses formes ; nul faux pli ne la faisait bâiller. Elle l'habillait étroitement de la tête aux pieds ; elle tombait et se plissait entre les pieds comme chacun d'entre vous aime à le voir. Le manteau était à l'intérieur soigneusement garni d'hermine blanche, disposée en bandes gaufrées[3] ;

il avait exactement la bonne longueur : il ne traînait pas par terre et n'était nulle part trop court. Il était garni par-devant d'une élégante zibeline, faite comme si Mesure elle-même l'avait taillée, ni trop étroite ni trop large : la fourrure était mouchetée, noire et grise ; et les deux couleurs — le noir et le gris — étaient si étroitement mêlées qu'aucune d'elles ne ressortait. La zibeline épousait la courbure juste contre la partie blanche, et les deux fourrures s'harmonisaient parfaitement. À la place d'une agrafe, Isolde portait en haut sur le manteau une fine chaînette de perles blanches. La belle y avait passé le pouce de la main gauche. La main droite maintenait plus bas (vous savez, à l'endroit où l'on ferme le manteau), élégamment, avec deux doigts, les deux bords du manteau ensemble : de là, il tombait de lui-même en larges plis, si bien que là s'offrait au regard le contraste du velours brun et de la fourrure blanche : on apercevait, cachée et en même temps soulignée par l'ample manteau et la robe étroite, la créature dont l'Amour avait, au tour, si bien façonné le corps et l'esprit : et jamais on ne vit plus parfaite harmonie entre la beauté du corps et la splendeur des vêtements. Des regards rapaces volaient telles des flèches et drus comme neige, allant et venant en quête de leur proie : je pense qu'Isolde dut, là, ravir à eux-mêmes bien des hommes. Sur la tête elle portait un diadème d'or, fin comme il devait l'être et fait avec grand art. Il était serti de joyaux, de pierres merveilleuses, d'un grand éclat bien que petites, les plus belles qu'on avait pu trouver dans tout le pays : émeraudes et hyacinthes, saphirs et calcédoines. Elles étaient incrustées en si bel ordre et avec tant d'art dans l'or du diadème que jamais un maître de l'orfèvrerie n'avait monté des pierres avec plus d'art. L'or et l'or encore, le diadème et Isolde, rivalisaient d'éclat. Tout homme, fût-il le plus averti, qui n'aurait d'abord vu les pierres, aurait assuré qu'il n'y avait point là de diadème, tant ses cheveux ressemblaient à l'or et se confondaient avec lui. Ainsi allait Isolde au côté d'Isolde, la fille au côté de sa mère — joyeuse et libre de soucis. Elle marchait d'un pas mesuré, régulier, ni trop lent ni précipité. Elle avait la silhouette droite et dégagée, comme un épervier. Ses vêtements étaient lisses et soignés comme le plumage d'un perroquet. Elle laissait ses yeux errer comme un faucon sur la branche : ils cherchaient l'un et l'autre leur proie sans trop de douceur ni trop de fierté. Ils chassaient tous deux si uniment et si doucement, avec tant de grâce, qu'ils attiraient tous les regards : ils étaient fascinés et comme ravis

par les yeux d'Isolde. C'est ainsi qu'Isolde, qui glissait au côté de sa mère, ressemblait à un soleil enchanteur qui, répandant partout sa clarté, emplissait de joie et la salle et les gens. La mère et la fille, dans un aimable empressement, ne se lassaient pas de saluer tout le monde : aussi bien en s'inclinant en silence qu'en adressant d'aimables paroles de bienvenue. Leur rôle à chacune était fixé par l'étiquette de la cour : l'une s'inclinait en silence, l'autre disait des mots aimables. Voilà ce qui absorbait les deux dames, d'une si parfaite éducation, sur leur chemin.

Après[1] qu'Isolde et l'autre Isolde, le soleil et son aurore, eurent pris place à la droite et à la gauche du roi, le sénéchal regarda à la ronde et demanda partout où pouvait bien être le commettant et champion des deux dames. Cependant personne ne put le lui dire. Il rassembla une grande troupe de parents autour de lui et, avec eux, il s'avança devant le roi, pour se présenter au tribunal de la cour : « Seigneur, dit-il, me voici, et je réclame bataille. Où est donc le vaillant combattant qui songe à me ravir mon honneur devant le tribunal ? Ma cause est juste, et elle est soutenue par des parents et par des vassaux. Jugez d'après le droit territorial. Je saurai bien me défendre devant le tribunal. La force, je ne la crains guère, sauf si vous l'exercez seul.

— Sénéchal[2], dit la reine, si tu exiges le combat, je ne sais plus comment en sortir : je suis prise au dépourvu. En vérité, si tu acceptais d'y renoncer et d'entrer en conciliation de telle sorte qu'Isolde soit dégagée de ta prétention, ce serait à ton avantage tout autant qu'au sien. — Quoi ? La dégager ? dit l'autre. Vous-même, souveraine, vous n'abandonneriez pas une partie qui est gagnée ! Quelle que soit la peine que vous vous donniez, je suis fermement décidé à terminer cette partie à mon honneur et à mon avantage ! J'aurais été bien sot de me donner tant de peine pour renoncer à présent à la récompense ! Souveraine, j'exige votre fille — et je n'en démordrai pas. Vous dites si bien le connaître, cet homme qui a tué le dragon... Faites-le donc venir, et finissons-en. — Sénéchal, je vois bien qu'il n'y a rien d'autre à faire pour m'en sortir moi-même. » Elle fit signe à Paranis et lui dit : « Va et amène l'homme ! » Les barons et les chevaliers se regardèrent, surpris. Dans la salle il y eut un murmure : on se demandait et on s'interrogeait pour savoir qui était le champion, mais personne ne pouvait donner de réponse. À cet instant, la noble Brangene, belle comme la pleine lune, entra, légère, dans la

salle, conduisant par la main Tristan, son compagnon. La noble et distinguée Brangene marchait, pleine de décence, à ses côtés. Sa stature et son maintien étaient d'une très grande grâce; elle se tenait droite et consciente de sa valeur. Son compagnon marchait à ses côtés, tout aussi droit et conscient de sa valeur. On pouvait admirer et louer en lui toutes les perfections qui font le chevalier. Tout ce qui pare un chevalier, il le possédait à profusion : la beauté de sa stature et le faste de ses vêtements s'accordaient à ravir et faisaient à tous deux un vrai chevalier. Il portait des habits de soie lamée d'or d'un luxe inouï, rares et admirables. On ne fait pas inconsidérément cadeau d'un tel vêtement à la cour; on ne trouve pas de vêtements de cour avec une telle profusion de fils d'or qu'on a du mal à y voir les fils de soie. Ils étaient sur toute leur surface si inondés d'or et si profondément plongés dans l'or que c'est à peine si l'on en voyait la texture. Il y avait par-dessus un filet de petites perles. Les mailles en étaient aussi larges que la main, et l'étoffe lamée d'or du vêtement étincelait à travers comme un charbon ardent. La doublure était en soie, plus pourpre que l'étoffe violette, du même pourpre que le pétale du glaïeul. Cette étoffe de soie tombait dans le sens du pli et des fils de chaîne avec souplesse, comme le peut seulement la meilleure étoffe de soie. Elle seyait excellemment à cet homme digne d'éloges, autant qu'il pouvait le souhaiter. Sur la tête, il portait le produit lumineux d'un travail merveilleux : c'était un diadème exquis, qui brillait comme la flamme d'une bougie : des topazes et des sardoines, des chrysolithes et des rubis y scintillaient comme des étoiles. Le diadème brillait d'un vif éclat et faisait autour de sa tête et de ses cheveux une auréole de lumière. C'est ainsi qu'il entra, magnifique et plein d'assurance. Il avait belle et noble allure, le port majestueux; toute sa personne était en tout point véritablement royale. Lorsqu'il entra dans la salle du trône, chacun s'écarta devant lui, si bien que les compagnons de Cornouailles l'aperçurent enfin. Ils se levèrent d'un bond, pleins de joie, et ils saluèrent aussi bien Tristan que Brangene qui, main dans la main, traversaient ensemble la foule. Ils les prirent tous deux par la main, elle et lui, et les conduisirent en grand apparat jusqu'au trône, où était assise la famille royale. Le roi et les deux reines se levèrent pour le saluer, en témoignage de leurs hautes qualités. Tristan s'inclina devant eux. Puis tous trois accueillirent les compagnons de Tristan avec bienveillance et égards, comme il sied à de grands seigneurs.

Tous les chevaliers irlandais se pressèrent en rangs serrés autour des étrangers, pour les saluer, bien qu'ils ne sussent pas quel était le but de leur voyage. Mais ceux qui avaient été envoyés en tribut en Irlande reconnurent aussitôt leurs pères et leurs parents. Beaucoup accoururent en pleurant de joie vers leurs pères et leurs parents, et la joie se mêla aux plaintes — mais je ne veux pas en dire davantage. Après les salutations le roi prit aussi bien Tristan que Brangene par la main, et les fit asseoir à ses côtés. Mais il fit poliment en sorte que Tristan fût assis au milieu : d'un côté était assis le roi, de l'autre son épouse et leur fille. Les chevaliers et les barons, les compagnons de Tristan, étaient assis à leurs pieds, sur le pavement, mais de telle manière que chacun pût suivre de près ce qui se passait. Les sujets du roi irlandais chuchotaient et murmuraient, et le nom de Tristan était dans leur bouche à tous. Je sais très bien que des flots de louange sur sa personne jaillissaient de la bouche de beaucoup d'entre eux et déferlaient sans fin dans la salle. Ils célébraient sa louange et sa gloire de toutes sortes de manières. Nombre d'entre eux disaient : « Où Dieu créa-t-il jamais homme mieux fait pour l'état de chevalerie ? Ah ! qu'il est bien bâti pour le combat et la bataille ! Quelle magnificence dans les vêtements qu'il porte ! Pour sûr, jamais on ne vit en Irlande vêtement si royal ! Sa suite également est vêtue avec un luxe princier. Qui que soit cet homme, il est par sa nature et par sa richesse un prince du plus haut rang. » C'est ainsi que beaucoup parlaient dans la salle ; le sénéchal faisait bien longue mine — vous pouvez me croire !

On demanda[1] donc à tous dans la salle de faire silence, et l'assemblée s'exécuta. Quand personne ne dit plus un mot, le roi prit la parole : « Sénéchal, parle, et dis ce dont tu te vantes ! — Seigneur, j'ai tué le dragon. » Aussitôt l'étranger se leva et dit : « Non, seigneur, ce n'est pas vous ! — Si, seigneur, je l'ai fait ! Et je peux le prouver ici même. — Avec quelle preuve ? demanda Tristan. — Regardez : j'ai apporté cette tête du lieu du combat. — Seigneur roi, poursuivit Tristan, puisqu'il se réclame de cette tête et veut la produire comme preuve, faites-en examiner l'intérieur. Si on y trouve la langue, j'abandonne aussitôt mes prétentions et renonce à me battre. » On ouvrit donc la gueule et on n'y trouva rien. Tristan fit apporter aussitôt la langue. Quand elle fut là, il dit : « Seigneurs, voyez vous-mêmes et vérifiez que cette langue appartient bien au dragon ! » Ils furent unanimes à dire que c'était bien la langue du dragon, et seul le sénéchal aurait voulu le contester

— mais il ne savait pas bien comment s'y prendre : dans la tête du scélérat les idées s'embrouillaient ; il voulait parler, mais sa langue ne pouvait former un seul mot. Il restait donc là, la bouche ouverte, et ne savait pas comment se comporter. Tristan dit : « Seigneurs, qui êtes ici, voyez, ici s'est en vérité passé un prodige : après que j'eus abattu ce dragon et coupé sans grande peine cette langue dans sa gueule sans vie pour l'emporter, il a dû, lui, le frapper encore une fois à mort. » Les seigneurs furent unanimes pour dire : « Cette histoire n'est vraiment pas glorieuse ! Quoi qu'on dise ici, si maintenant on doit prendre une décision, nous savons tous que c'est celui qui vint le premier et prit la langue qui tua aussi le dragon. » Ils furent unanimes à être de cet avis.

C'est ainsi[1] que le menteur fut confondu ; et l'étranger franc et loyal avait reçu l'approbation de la cour. « Seigneur roi, reprit Tristan, songez à votre promesse : Isolde, votre fille, est mienne ! » Le roi dit : « C'est bien, seigneur, qu'il en soit exactement comme vous me l'avez promis. » Mais l'imposteur s'écria : « Oh ! seigneur, pour l'amour de Dieu, ne parlez pas ainsi ! Quoi qui se soit passé jusqu'à maintenant, il y a sûrement une filouterie là-dessous ! Ce n'est que par une supercherie qu'il a réussi ! Mais avant de me ravir mon honneur par injustice, il faut d'abord me vaincre au combat. On ne peut me l'enlever que les armes à la main ! Seigneur, j'exige le duel judiciaire. » La reine avisée prit alors la parole : « Tu disputes stupidement, sénéchal ! Avec qui veux-tu combattre ? Ce seigneur ici ne va pas se battre ! On lui a accordé Isolde : il a tout ce qu'il voulait. Il serait plus sot qu'un enfant s'il voulait se battre contre toi pour du vent ! — Et pourquoi pas, souveraine ? dit Tristan. Je préfère me battre avec lui plutôt que de l'entendre dire que nous lui avons fait tort et violence. Nobles seigneur et dame, prononcez-vous : ordonnez-lui de se mettre au plus vite en armes pour le combat ; j'en ferai autant. »

Quand[2] le sénéchal vit qu'il risquait de devoir combattre vraiment, il prit ses parents et ses vassaux et quitta la salle avec eux pour leur demander conseil. Mais l'affaire leur paraissait à tous si scandaleuse qu'il ne trouva nulle aide ni nul soutien. Chacun d'eux disait : « Sénéchal, ton affaire était mal engagée et elle a mal fini. Pourquoi as-tu poussé les choses si loin ? Si tu livres maintenant combat et si tu es dans ton tort, il est bien possible que tu y perdes la vie. Quels conseils pourrons-nous te donner ? Il n'est plus question ici de conseil ni d'hon-

neur ! Si tu viens à perdre la vie après avoir perdu l'honneur, ce sera plus grand dommage encore. Il nous semble évident que celui qui doit se battre contre toi est un combattant intrépide. Si tu l'affrontes, ce sera sûrement ta mort ! Puisque l'inspiration du démon t'a ravi tout ton honneur, sauve au moins ta vie ! Essaie de voir si on ne peut arranger à l'amiable cette scandaleuse tentative de fraude. — Mais dites-moi ce que je dois faire maintenant ? demanda le menteur. — En deux mots, voici ce que nous proposons : retourne dans la salle et dis que tes parents t'ont conseillé d'abandonner tes exigences ; tu souhaites donc y renoncer. » C'est ce que fit le sénéchal : il retourna devant la cour et dit que ses parents et ses vassaux l'avaient détourné de son projet, et qu'il renonçait à ses prétentions. « Sénéchal, dit la reine, je n'aurais jamais cru te voir un jour abandonner une partie si bien gagnée ! » On commença dans toute la salle à se moquer et à se gausser de lui : le misérable sénéchal fut leur vielle et leur rote. Avec leurs railleries ils se l'envoyèrent et se le renvoyèrent comme une balle. La salle était remplie de rires moqueurs. C'est ainsi que l'imposture prit devant tous une fin ignominieuse.

8. Le Philtre

Quand[1] cette affaire fut arrangée, le roi annonça aux nobles de son royaume, barons et chevaliers, que cet étranger était Tristan. Il leur dit aussi la raison de la venue de Tristan en Irlande, telle qu'il venait de l'apprendre, et ajouta que Tristan avait promis de lui donner par les princes de Marke des garanties sur tous les points qu'il avait évoqués avec lui. Quand les Irlandais entendirent cela, ils en furent très heureux. Les grands seigneurs de Gormon dirent qu'il était effectivement opportun de faire la paix, car cette inimitié ne pouvait à la longue que nuire aux deux parties. Le roi se tourna vers Tristan et exigea qu'il se portât garant de ses affirmations comme il l'avait promis. Ce qu'il fit aussitôt : Tristan et tous les vassaux de Marke jurèrent à la fois qu'Isolde aurait en cadeau de noces la Cornouailles et qu'elle serait reine de toute l'Angleterre. Puis Gormon mit aussitôt la main d'Isolde dans celle de Tristan, son ennemi. Je dis « son ennemi » parce qu'elle ne lui avait pas encore pardonné. Tristan prit la main d'Isolde et dit : « Seigneur, souverain d'Irlande, ma souveraine et moi-même vous demandons de libérer par égard pour

nous tous les chevaliers et pages qui de Cornouailles et d'Angleterre ont été envoyés en tribut en Irlande. En effet, il est juste et équitable qu'ils soient remis entre les mains de ma souveraine, car elle est désormais reine de ces deux pays. — Bien volontiers, dit le roi, qu'il en soit ainsi ! Je consens avec plaisir qu'ils partent tous avec vous. » Bien des cœurs en furent réjouis. Tristan fit donc acheter un second bateau en plus du sien, qui lui serait réservé à lui-même ainsi qu'à Isolde et qu'à tous ceux qu'il souhaiterait pour compagnons de voyage. Tandis qu'on équipait le second bateau, Tristan fit les préparatifs de voyage : il envoya immédiatement chercher dans tout le pays comme à la cour — où on pouvait les trouver — tous les otages. Pendant que Tristan organisait avec ses compagnons le voyage de retour, la sage reine prépara dans une petite fiole de verre un philtre d'amour. Une science secrète lui avait fait imaginer un breuvage pourvu d'un pouvoir magique : aussitôt qu'un homme et une femme avaient bu ce philtre, ils étaient voués sans retour à un amour profond, tout-puissant. Ils devaient partager une même mort et une même vie, une même tristesse et une même joie. La sage reine prit le philtre et glissa à l'oreille de Brangene : « Brangene, dit-elle, ma chère nièce, tu partiras avec ma fille. Je t'en prie, n'en sois pas triste ! Prends tes dispositions et écoute bien mes paroles : prends soin de ce flacon avec ce breuvage, et garde-le mieux que rien au monde ! Veille à ce que personne ne le voie, et surtout empêche que personne en boive ! Fais bien attention : quand Isolde et Marke, la nuit de noces, se seront unis d'amour, verse-leur ce breuvage au lieu de vin ; laisse-les vider la coupe ! Prends bien soin que personne d'autre n'en boive, il y a une bonne raison à cela ! Et toi-même, n'en bois pas avec eux ! Ce breuvage est un philtre d'amour ! Garde bien cela à l'esprit. Je te recommande Isolde très instamment : elle est le meilleur de ma vie. Nous nous confions toutes deux à toi, elle et moi, sur le salut de ton âme ! Je t'en ai assez dit. — Chère souveraine, dit Brangene, si tel est votre désir à toutes deux, c'est avec plaisir que je partirai avec elle, pour veiller sur son honneur et sur elle-même du mieux que je pourrai. »

Le jour était venu où Tristan et ses compagnons de voyage prirent congé de l'Irlande. Ils quittèrent Weisefort dans la joie. Le roi et la reine et toute la suite de Gormon les accompagnèrent pour l'amour d'Isolde jusqu'au port. Les yeux pleins de larmes, la lumineuse, la douce Isolde marchait à côté

de Tristan : il ne soupçonnait pas que c'était sa très chère amie et l'inéluctable tourment de son cœur[1] qui l'accompagnait. Son père et sa mère passèrent ces courts instants de la séparation dans une grande affliction. Mais on voyait également beaucoup d'autres yeux pleurer et rougir. Lors des adieux, Isolde était le tourment de nombreux cœurs et causait à nombre d'entre eux une peine secrète. Ils pleuraient sans cesse Isolde, le plaisir de leurs yeux. C'était partout des pleurs. De nombreux cœurs et de nombreux yeux pleurèrent ensemble quand Isolde, le soleil, et l'autre Isolde, l'aurore, et la pleine lune aussi, la belle Brangene[2], durent prendre congé. Quand l'une dut se résoudre à quitter les deux autres, leur douleur fut à son comble, c'est dans une grande souffrance qu'elles mirent fin à l'alliance loyale de leurs cœurs. La reine Isolde les embrassa toutes deux maintes et maintes fois. Puis les seigneurs de Cornouailles et d'Irlande, qui escortaient leurs reines, arrivèrent à l'endroit où les deux bateaux étaient mouillés, ils firent leurs adieux. Tristan fut le dernier à monter à bord : la belle, la jeune Isolde, la plus belle fleur d'Irlande, monta dans le bateau aux côtés de Tristan, triste et pleine de douleur. Lors des adieux les deux jeunes gens s'inclinèrent vers le rivage et prièrent Dieu de bien vouloir protéger les gens et le royaume ; puis le bateau s'éloigna et prit la mer. L'équipage entonna à deux reprises : « Nous voguons au nom de Dieu », puis cingla vers le large. Sur le conseil de Tristan on avait réservé aux dames une cabine particulière sur le bateau : elle offrait du confort et, de plus, la possibilité de se retirer. La reine l'occupait avec ses suivantes, et en dehors de Tristan nul homme ne pouvait y pénétrer. Lui seul y entrait parfois pour consoler la reine, assise là en pleurs. Elle pleurait et se lamentait, parce qu'elle avait dû quitter son pays, les gens qu'elle connaissait, ses parents et ses amis, parce qu'elle devait maintenant partir en pays inconnu, vers un sort inconnu, avec des gens inconnus. Ainsi Tristan essayait toujours de la consoler aussi doucement qu'il pouvait. Chaque fois qu'il venait et la voyait attristée et affligée, il la prenait entre ses bras avec douceur et délicatesse — mais aussi respectueusement qu'un vassal doit approcher sa souveraine. Loyal, il espérait alléger un peu le fardeau du chagrin qui pesait sur la belle. Mais chaque fois que Tristan l'entourait de ses bras, Isolde la belle pensait à la mort de son oncle et disait à Tristan : « Laissez donc, capitaine, éloignez-vous ! Vous m'êtes insupportable ! Qu'est-ce qui vous autorise à

me toucher ? — Oh ! ma belle, ai-je fait quelque chose de mal ? — Naturellement, car je vous hais ! — Gracieuse dame, pourquoi donc ? — Vous avez tué mon oncle. — Mais l'affaire est arrangée ! — Cela m'est égal ; je vous déteste pourtant, car si vous n'existiez pas, je ne connaîtrais ni le chagrin ni le souci. C'est vous, vous seul qui m'avez causé tout ce chagrin, par votre duplicité et par ruse. Qui est-ce qui vous a envoyé pour mon malheur en Irlande ? Vous m'avez arrachée par tromperie à ceux qui m'ont élevée depuis l'enfance et vous m'emmenez je ne sais où. Je ne sais comment j'ai été vendue[1] et je ne sais pas non plus ce que je vais devenir ! — Non, belle Isolde, ayez confiance ! Vous vous trouverez beaucoup mieux d'être une reine puissante en terre étrangère que pauvre et sans pouvoir en votre pays : honneurs et luxe en terre étrangère n'ont pas la même saveur que mépris au royaume de son père. — Eh bien, capitaine Tristan, répondit la jeune fille, quoi que vous me disiez, j'aime mieux une vie modeste accompagnée de véritable affection et de bonheur que la tristesse et le malheur avec la puissance et la pompe ! — Vous dites vrai, dit Tristan. Mais si l'on peut avoir les deux dons souhaitables — la puissance et la richesse, mais aussi le bonheur —, c'est sans doute de loin préférable à chacun d'eux séparément. Mais dites-moi : si vous aviez dû prendre le sénéchal pour époux, qu'éprouveriez-vous maintenant ? Je suis sûr que la traversée avec nous vous aurait alors paru bien plus agréable. C'est ainsi que vous me remerciez de vous être venu en aide et de vous avoir délivrée de lui ? — Vous pourrez encore attendre longtemps, dit la jeune fille, avant que je vous remercie. Vous m'avez certes délivrée de lui, mais seulement pour me plonger encore davantage dans les tourments et l'affliction. Plutôt que de partir avec vous, j'aurais encore préféré épouser le sénéchal. Même s'il n'a guère de qualités, il aurait, en vivant avec moi, grâce à moi effacé ses défauts et par là il m'aurait montré, Dieu le sait, qu'il m'aimait. » Tristan répondit : « Ces paroles vraiment me sidèrent. Je considère qu'il est extrêmement difficile que quelqu'un qui manque de caractère puisse jamais agir avec grandeur d'âme. Personne ne croira que mauvaise graine donne de beaux fruits. Chassez votre chagrin, ma belle ! Dans très peu de temps je vous donnerai un roi pour époux, en qui vous trouverez joie, bonheur, fortune, hautes qualités et honneurs. »

Cependant[2] les navires voguaient sur les flots. Ils avaient tous deux bon vent et faisaient bonne course. Mais Isolde et

toutes ses suivantes n'étaient pas habituées aux fatigues d'un voyage en mer, aux vents et aux vagues. Bientôt elles se sentirent singulièrement mal. C'est ainsi que Tristan, leur capitaine, donna l'ordre de mettre le cap sur la terre ferme pour qu'on pût prendre du repos. On atterrit dans une baie. La plus grande partie de l'équipage descendit à terre pour se promener. Quant à Tristan lui-même, il se rendit aussitôt auprès de sa radieuse souveraine pour la saluer et lui demander comment elle allait. Il s'assit à côté d'elle, et tous deux commencèrent à parler de choses et d'autres. Tandis qu'ils bavardaient, il demanda qu'on leur apportât à boire. Mais il n'y avait dans la pièce, à part la reine, que quelques jeunes suivantes. L'une d'elles dit : « Regardez, ici il y a une petite bouteille de vin ! » Hélas, non ! Ce n'était pas du vin, bien que cela lui ressemblât beaucoup ! Dans la bouteille il y avait le tourment perpétuel, la souffrance sans fin, dont ils moururent tous deux. Mais la jeune suivante ne le savait pas : elle se leva et alla aussitôt là où se trouvait jusqu'ici la bouteille avec le breuvage. Elle l'offrit à Tristan, son capitaine ; mais il l'offrit d'abord à Isolde. Elle but à contrecœur, et après une longue hésitation ; puis elle la passa à Tristan, et il en but, et tous deux croyaient boire du vin. À cet instant, Brangene entra. Aussitôt elle reconnut la bouteille et sut ce qui s'était passé. Elle fut glacée d'épouvante, toute vie la quitta et elle devint pâle comme la mort. Elle s'avança, la mort dans le cœur, prit la funeste bouteille, l'emporta et la jeta dans les flots déchaînés. « Hélas ! pauvre de moi, dit-elle, hélas ! Pourquoi suis-je née ? Misérable, c'en est fait de mon honneur, j'ai manqué à ma promesse ! Dieu ne cessera jamais de regretter que j'aie entrepris ce voyage et que la mort ne m'ait pas emportée quand il m'échut de faire avec Isolde cette équipée de malheur ! Hélas ! Tristan ! Hélas ! Isolde, cette boisson sera votre mort à tous deux ! »

À l'instant[1] même où la jeune fille et le jeune homme, Isolde et Tristan, eurent bu le breuvage, tout le tourment du monde fut aussitôt là également : l'Amour, qui tend des pièges à tous les cœurs, se glissa dans leurs deux cœurs. Avant qu'ils s'en aperçussent, il planta en eux sa bannière victorieuse et les soumit à son pouvoir. Les deux jeunes gens qui, auparavant, étaient deux et distincts, ne furent plus qu'un et d'une seule essence[2] ; toute hostilité avait disparu entre eux : la haine d'Isolde s'était évanouie. L'Amour, le réconciliateur, avait si bien purifié leurs cœurs de la haine et les avait si étroi-

tement unis dans la tendresse qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre transparents comme un miroir. Ils n'avaient à eux deux plus qu'un seul cœur : la souffrance d'Isolde était la douleur de Tristan, la douleur de Tristan était la souffrance d'Isolde. Ils étaient tous deux pour toujours étroitement unis dans la joie comme dans la peine, et pourtant le doute et la honte faisaient que chacun cachait à l'autre ses sentiments : elle avait honte — et lui aussi ; elle doutait de lui, et lui d'elle. Si aveuglément que le désir de leurs deux cœurs poursuivît un même but, il leur en coûtait à tous les deux de faire le premier pas. C'est pourquoi chacun cachait à l'autre son désir. Quand Tristan sentit germer l'amour en lui, il lui revint à l'esprit son devoir de loyauté et son honneur, et il voulut échapper à son pouvoir. « Non, pensait-il constamment en lui-même, renonce donc, Tristan, reviens à la raison ! Bannis pour toujours de telles pensées de ton esprit ! » Mais son cœur le ramenait toujours à elle. C'est ainsi qu'il bataillait contre son vouloir, qu'il désirait contre son désir : il était constamment tiraillé d'un côté et de l'autre. Prisonnier qu'il était, il faisait mille et mille tentatives pour échapper au filet, et longtemps il résista. À cause de sa loyauté il était la proie de deux douleurs profondes : car chaque fois qu'il se trouvait en sa présence et que la douce force de l'amour s'insinuait dans son cœur et ses pensées, il songeait aussitôt à l'honneur, et celui-ci l'aidait à rompre le charme. Mais l'Amour, son seigneur et maître, l'attaquait à nouveau et l'obligeait à se soumettre. Sa loyauté et son honneur le tourmentaient durement, mais l'Amour le tourmentait plus encore : il le faisait atrocement souffrir. Il lui faisait plus mal que loyauté et honneur ensemble ! Dès que son cœur la regardait en souriant, il détournait les yeux — mais, ne plus la regarder, c'était là sa plus atroce peine. Sans trêve il se creusait l'esprit, tel un prisonnier, pour trouver un moyen de lui échapper, et il se répétait en lui-même : « Tourne ton désir vers d'autres buts ! Regarde autour de toi : aime et désire une autre femme ! » Et pourtant il sentait de nouveau le lacet. Il examinait alors son cœur et ses pensées pour voir si quelque chose avait changé, et pourtant il n'y trouvait toujours qu'Isolde et l'Amour.

Il en était[1] de même pour Isolde : elle aussi cherchait sans cesse à se libérer, mais sa vie aussi lui était un supplice. Elle sentait, semblable à un oiseau, la glu de l'amour ensorceleur et voyait qu'elle y était prise avec toutes ses pensées. Elle voulait fuir et cherchait partout la rive salvatrice ; cependant

la glu la retenait et rendait vaine toute tentative de fuite. La belle se débattait de toutes ses forces et s'arrêtait à chaque pas. Elle avançait à contrecœur et tentait de résister par tous les moyens. Bien qu'elle cherchât à se dégager des pieds et des mains, ses pieds et ses mains s'enfonçaient toujours plus profondément dans la douceur aveugle de l'homme aimé et de l'Amour. Les pensées engluées d'Isolde ne pouvaient se diriger nulle part, ni jeter un pont ni se frayer un chemin, ni même avancer d'un demi-pas, sans que l'Amour l'accompagnât. Quoi qu'Isolde pensât, chaque pensée était occupée par l'Amour et par Tristan ; elle ne pouvait plus penser à autre chose. Mais tout cela demeurait secret. Son cœur et ses yeux étaient en désaccord : la pudeur lui faisait détourner les yeux, l'Amour ramenait son cœur vers lui. Le conflit entre la jeune fille et l'homme, entre l'Amour et la pudeur la mettait en grand désarroi. La jeune fille aimait l'homme, mais elle baissait les yeux ; la pudeur aspirait à l'Amour, mais elle ne pouvait s'ouvrir à personne. À quoi bon ? Chacun sait que pudeur et virginité sont choses éphémères et que leur floraison est de courte durée. Elles ne résistent pas trop longtemps ! C'est ainsi qu'Isolde cessa la lutte et s'abandonna à son destin. Vaincue, elle finit par se rendre, corps et âme, à l'Amour et à l'homme aimé. De plus en plus souvent elle jetait à la dérobée ses regards sur lui, si bien que ses yeux clairs écoutaient de bon gré la voix de son cœur. Pleins d'amour, son cœur et ses yeux cherchaient furtivement le bien-aimé, et il répondait aux regards d'Isolde avec douceur et ferveur. Lui aussi accepta son sort et se rendit à la toute-puissance de l'Amour. Toutes les fois que leurs yeux se rencontraient et que la bienséance le permettait, l'homme et la jeune fille échangeaient des regards tendres et aimants. Les deux amants se trouvaient maintenant l'un l'autre bien plus beaux qu'auparavant. Tel est le droit de l'affection, telle est la loi de l'Amour, qui sont valables entre amants aujourd'hui comme hier et le seront demain encore, aussi longtemps qu'on aime : aussi longtemps que leur amour croît en eux et déploie sa plénitude de fleurs et de doux fruits, le plaisir grandit qu'ils ont l'un par l'autre. L'amour qui va croissant rend les amants plus beaux dès qu'il est éclos : voilà la graine de l'Amour, par laquelle jamais il ne meurt.

L'Amour[1] est plus beau après qu'avant, c'est pourquoi la loi de l'Amour gagne en valeur[2]. Si l'Amour restait semblable à lui-même, la loi de l'Amour passerait bien vite.

IV. L'AMOUR DE TRISTAN ET D'ISOLDE

1. L'Aveu

Les navires[1] reprirent la mer. On naviguait joyeusement, mais pourtant, dans l'intervalle, l'Amour avait à bord détourné deux cœurs de leur route. Ils étaient tous deux perdus dans leurs pensées, affligés l'un et l'autre par cette douce peine qui opère des miracles : elle fait tourner le miel en fiel, la douceur en amertume, la rosée en feu, elle décourage les cœurs et bouleverse le monde. Elle avait pareillement blessé Tristan et Isolde. Un tourment profond, inconnu les harcelait sans trêve : quand ils ne se voyaient pas l'un l'autre, ils ne pouvaient trouver ni paix ni repos. Mais quand ils pouvaient enfin se voir, cela leur causait seulement de nouvelles souffrances, car ils ne pouvaient pas assouvir leur désir : c'étaient la réserve et la pudeur qui leur ravissaient leur bonheur. Mais si leurs regards, comme englués par l'amour, se rencontraient à la dérobée, la couleur de leurs visages laissait reconnaître ce que leurs cœurs à tous deux ressentaient en secret l'un pour l'autre. L'artiste peintre, l'Amour, ne s'estimait pas satisfait de voir qu'ils portaient leurs sentiments cachés au fond de leurs nobles cœurs : il voulait manifester sa puissance aux yeux de tous. On en vit de nombreux signes chez eux deux, car leurs visages ne gardaient pas longtemps la même couleur : ils passaient sans arrêt du pâle au rouge ; ils devenaient rouges puis de nouveau pâles, selon que l'Amour les colorait. À cette alternance rapide des couleurs ils pouvaient sans peine reconnaître que le cœur de l'autre non plus n'était pas resté indifférent et ressentait sans doute la même inclination. Bientôt chacun se comporta envers l'autre comme le font des amoureux. Ils cherchaient constamment l'occasion et le temps de bavarder et de se trouver ensemble. Tel un braconnier de l'Amour, chacun, par ses questions et ses réponses, plaçait pour l'autre ses filets et ses pièges. Lors de chaque entretien ils étaient tous deux comme aux aguets. Ils avaient beaucoup de choses à se dire. Isolde commença la conversation tout à fait à la manière d'une jeune fille : elle approcha de son bien-aimé et ami[2] par des voies détournées. Tout d'abord elle lui rappela comment il était venu à Dublin, poussé par les flots

dans une petite barque, seul et grièvement blessé. Elle lui dit comment sa mère l'avait recueilli et comment elle l'avait guéri. Et elle lui rappela également comment elle avait elle-même, sous sa direction, appris l'art d'écrire, le latin et tous les instruments à cordes. Elle lui parla aussi longuement de sa vaillance et de son combat contre le dragon. Elle lui dit comment elle l'avait reconnu à deux reprises avant tous les autres, d'abord dans l'étang puis dans le bain. Ils échangèrent des souvenirs, et l'un entretenait l'autre. « Ah ! dit Isolde, quand le moment s'est montré si propice, mon Dieu, pourquoi ne vous ai-je pas frappé dans votre bain ? Si j'avais su alors ce que je sais maintenant, c'eût été en vérité votre mort ! — Pourquoi donc, dit-il, belle Isolde ? Qu'est-ce qui vous tourmente ? Dites, que savez-vous donc ? — Ce que je sais me tourmente ! Ce que je vois me fait mal. Le ciel et la mer m'accablent — toute ma vie me pèse. » Elle se pencha un peu vers lui et s'appuya du coude contre le bien-aimé. Ce fut sa première hardiesse. Ses yeux clairs comme des miroirs se remplirent secrètement de larmes. Son cœur se gonfla, sa bouche douce s'entrouvrit, sa tête s'inclina tout de bon. Son ami à son tour l'entoura de ses bras, ni trop près ni trop loin, seulement comme a le droit de le faire un étranger. Puis il murmura tout bas, tendrement : « Ah ! ma belle, ma douce, dites-moi donc : quel est ce tourment, que sont ces plaintes ? » Isolde, le faucon de l'Amour, répondit : « *Lamer* est mon tourment[1], *lamer* m'oppresse l'âme, c'est *lamer* qui me fait mal. » Quand Tristan entendit qu'elle répétait si souvent le mot *lamer*, il réfléchit intensément à ce qu'il pouvait signifier. Il se creusa la tête : *lamer* peut signifier « l'amour », mais aussi « l'amer » et enfin « la mer ». Il lui sembla qu'il y avait une multitude de sens. Il en négligea un et interrogea Isolde sur les deux autres. L'Amour, leur seigneur à tous deux, leur commun espoir, leur commun désir, il le passa sous silence. Il parla de « mer » et d'« amer » : « Si je comprends bien, belle Isolde, la mer et l'amer, voilà ce qui vous tourmente : vous sentez l'odeur de la mer et du vent ; tous deux vous sont amers, je suppose ? — Non, non, seigneur ! Que dites-vous donc là ? Ni l'un ni l'autre ne me dérangent ; ni le vent ni la mer ne me font rien : seul *lamer* me fait souffrir ! » Il ne restait donc plus qu'une seule solution : *lamer* signifiait « l'amour » ! Quand il eut compris cela, il dit tout doucement : « Ah ! belle, c'est pour moi la même chose, *lamer* et vous, vous êtes mon tourment ! Dame de mon cœur, douce Isolde, vous seule et

mon amour pour vous ont mis tous mes sentiments et toutes mes pensées sous le charme et les ont complètement transformés. Me voici sorti de ma route tant et si loin que jamais je ne reviendrai de mon égarement. Quoi que mes yeux voient, c'est pour moi sans valeur ni intérêt, cela me peine, et me pèse : il n'y a rien au monde qui soit aussi cher à mon cœur que vous ! » Isolde dit alors : « Seigneur, c'est ce que vous êtes pour moi. »

Quand[1] les deux amants reconnurent que tous deux n'étaient qu'une même pensée, un même cœur et un même vouloir, leur tourment à tous deux s'apaisa et devint visible à l'autre : l'un et l'autre se regardèrent et se parlèrent avec plus de hardiesse, l'homme et la jeune fille, la jeune fille et l'homme. Il n'y avait plus entre eux de pudique réserve : il l'embrassa, elle l'embrassa, amoureusement et tendrement. Ce fut un avant-goût délicieux du remède d'amour. Chacun offrait à l'autre le breuvage enchanteur de son cœur. Chaque fois que l'occasion s'en présentait, tous deux se rencontraient en grand secret. Mais cela se passait avec de telles précautions que personne ne remarqua ce qu'ils ressentaient en leur cœur l'un pour l'autre. Seule la sage Brangene connaissait leur secret[2]. Elle ne cessait de jeter des regards furtifs dans leur direction, et c'est ainsi que l'intimité de Tristan et d'Isolde lui apparut clairement. Elle pensait souvent : « Ah ! maintenant je comprends, l'amour les a pris ! » Très vite elle reconnut la force de leur amour : leurs visages à tous deux reflétaient les tourments cachés qu'ils portaient en leurs cœurs. Brangene eut pitié de la souffrance de Tristan et d'Isolde : elle avait constamment devant les yeux leur désir amoureux[3], elle les voyait soupirer et se désoler, rougir et pâlir, elle les voyait tous deux songeurs et pensifs. De désir ils ne prenaient plus aucune nourriture, tant et si bien qu'à force de jeûner et de souffrir ils s'affaiblirent au point que Brangene, inquiète, se mit à craindre pour leur vie. Elle se dit alors : « Allons, courage, et demande ce qu'ils ont ! » Un jour que la noble et sage Brangene était assise auprès d'eux, et qu'ils conversaient familièrement ensemble, elle leur dit : « Il n'y a personne d'autre ici que nous trois ! Dites-moi, vous deux, ce qui ne va pas ! Chaque fois que je vous vois, vous êtes perdus dans vos pensées et dans votre peine ; j'entends comme vous soupirez, vous désolez et vous lamentez ! — Ah ! noble Brangene, si je pouvais avoir confiance en vous, je vous le dirais ! répondit Tristan. — Oui, vous pouvez, seigneur ! Parlez, dites-moi

tout ce que vous voulez. — Ah! noble et bonne, lui dit-il, je ne peux me confier à vous avant que vous ne nous ayez solennellement promis et juré que vous ne nous refuserez jamais, aux malheureux que nous sommes, votre bonté et votre indulgence; si vous ne le faites pas, nous sommes perdus!» Brangene leur donna sa parole: elle leur promit et leur assura par serment et en prenant le ciel à témoin de faire exactement ce qu'ils demanderaient. «Noble et fidèle Brangene, dit Tristan, songez d'abord à Dieu et ensuite à votre salut; considérez enfin notre souffrance et le terrible péril où nous sommes! Moi, malheureux que je suis, et la malheureuse Isolde, nous ne savons pas ce qui nous est arrivé: nous fûmes subitement atteint d'un mal étrange qui nous fit perdre la raison. Nous mourons d'amour, et pourtant nous n'avons pas l'occasion de nous unir complètement. C'est vous qui nous dérangez constamment et, assurément, si nous mourons, c'est vous seule qui en porterez la responsabilité; notre mort et notre vie sont entre vos mains. Je vous en ai assez dit! Brangene, noble demoiselle, ayez pitié de votre souveraine et de moi-même, aidez-nous tous deux!» Alors Brangene dit à Isolde: «Souveraine, est-ce là vraiment la raison de votre grande souffrance? — Oui, cousine de mon cœur!» Brangene dit: «Dieu ait pitié que le diable se soit ainsi joué de nous! Je vois bien à présent qu'il n'y a pas d'autre issue que de faire pour l'amour de vous ce qui sera ma peine et fera votre honte. Mais plutôt que de vous voir mourir, je ferai votre volonté et exaucerai vos désirs. Vous n'avez plus à l'avenir à renoncer, par ménagement pour moi, à ce à quoi vous n'avez plus envie de renoncer pour préserver votre honneur. Mais si vous pouvez vous maîtriser et vous en abstenir, abstenez-vous-en! C'est le conseil que je vous donne! Que ce scandale reste entre nous trois et ne soit pas divulgué! Si vous l'ébruitez, vous perdrez tous deux votre réputation. Si quelqu'un d'autre que nous trois l'apprend, vous êtes perdus, et moi avec vous. Ah! dame de mon cœur, belle Isolde, votre vie et votre mort sont entre vos mains: disposez de la mort et de la vie comme le cœur vous en dit! Vous n'avez désormais plus rien à craindre de moi. Agissez comme il vous plaira.»

La nuit[1], quand la belle fut couchée et que, perdue dans sa tristesse, elle se mit à penser sans répit à l'ami de son cœur, se glissèrent sans bruit dans sa chambre son ami et son médecin, Tristan et l'Amour: le médecin, l'Amour, conduisait par la main Tristan, son malade, et il trouva là Isolde malade

d'amour. L'Amour donna alors en médecine ses deux malades l'un à l'autre : lui à elle, elle à lui. Quoi d'autre aurait pu les libérer et les délivrer tous deux de leur peine commune que l'union de tous deux, le lien de leurs deux cœurs? L'Amour, qui tend des lacets, prit leurs deux cœurs au piège de sa douceur et les lia l'un à l'autre avec un tel art et une force si prodigieuse qu'ils n'en furent plus déliés de toute leur vie.

Un long[1] discours sur l'amour déplaît aux esprits raffinés. Un bref discours sur un noble amour réjouit les beaux esprits.

Bien[2] que de toute ma vie je n'aie moi-même pas ressenti l'agréable tourment, la douce peine de cœur, qui au fond de soi fait si doucement souffrir, mon propre cœur me dit cependant (et je l'en crois volontiers) que les deux amants connurent en leur cœur douceur et félicité après s'être enfin débarrassés de cette maudite surveillance[3], la vraie plaie de l'amour, l'ennemie de l'amour. J'ai beaucoup réfléchi sur eux deux et je le fais encore à présent et ne cesserai de le faire. Lorsque j'essaie de me représenter leur plaisir, leur ardent désir d'amour et que j'essaie de me mettre à leur place, mes aspirations et mon compagnon d'armes, le désir, déploient leurs ailes comme s'ils voulaient atteindre les nuages. Et lorsque je considère quel merveilleux, quel grand bonheur on peut trouver dans l'amour, pour peu qu'on sache chercher, quelles joies l'amour peut offrir, pour peu qu'on aime sincèrement, mon cœur se dilate aussitôt et enfle comme s'il voulait embrasser le monde entier[4]. Mais, en même temps, je plains l'Amour de tout mon cœur, car tout ce qui vit sur terre s'accroche et se cramponne à l'Amour, et pourtant personne ne sait vraiment aimer ! Nous tous nous voulons aimer, mais ce que nous nommons injustement et faussement « Amour » n'a vraiment rien à voir avec l'Amour. Nous faisons tout mal : nous semons des graines de jusquiame[5] et voulons ensuite qu'elle nous donne des lis et des roses. Croyez-moi : ce n'est pas possible ! Ce que nous avons semé, nous devrons à la fin le récolter ; nous devons prendre ce que la semence nous donne de fruits ; nous devons cueillir et moissonner ce que nous avons semé. C'est avec un cœur plein de fiel, avec perfidie et avec fourberie que nous cultivons l'amour — et nous nous imaginons qu'il nous offrira ensuite le plaisir du corps et du cœur. Mais il ne nous donne que maux et souffrances, mauvais fruits et mauvaises herbes, comme la semence que nous y avons mise. Et lorsque, au plus profond du cœur, la douleur et le chagrin suppurent et nous rongent et menacent de nous

tuer, nous avons trop vite tendance à accuser l'Amour et à lui attribuer la faute, bien qu'il soit totalement innocent. Bien sûr : si on sème la perfidie, on récolte l'opprobre et la souffrance ! Mais si la souffrance nous fait trop mal, nous aurions dû auparavant mieux réfléchir : nous devrions semer de meilleures graines, la récolte en sera meilleure. Nous tous qui avons voué notre cœur (qu'il soit bon ou mauvais) au monde, que faisons-nous de nos jours, qui les passons et les perdons au nom de l'Amour, nous qui n'y trouvons que les maux que nous y avons semés : rien que des échecs et des malheurs ? Le vrai bonheur, que nous désirons tous, mais qui nous est refusé, nous ne pouvons le trouver : c'est le cœur fidèle d'un ami qui constamment réconforte. Il est semblable à la rose parmi les épines, au bienfait parmi les tourments de la vie. On trouve en lui toujours cachée la félicité dans les misères. Si souvent qu'il ait connu l'affliction, il finira toujours par faire naître la joie. Mais on aurait bien du mal à trouver aujourd'hui de tels cœurs : car c'est ainsi que nous avons préparé le terrain. On a raison quand on dit : « L'Amour est traqué, pourchassé jusqu'aux confins de la terre ! » De lui nous n'avons plus que le mot, le nom seul est resté, et encore en avons-nous tant usé et abusé, l'avons-nous tant déprécié que l'Amour, fatigué, a honte de son nom et que le mot lui répugne ; il se méprise et se déteste lui-même sur cette terre ; privé d'honneur et de dignité, il va furtivement mendiant de maison en maison, portant comme signe de sa honte un sac fait de pièces et de morceaux, dans lequel il garde (les refusant à sa propre bouche) le produit de ses larcins et de ses rapines qu'il vend dans les rues. Hélas ! c'est nous qui créons ce marché ! Nous faisons avec lui ces choses effarantes et protestons de notre innocence. L'Amour, le roi de tous les cœurs, le noble, l'unique est en vente dans les rues[1] ! Nous avons obligé l'Amour à nous payer tribut ! Nous avons mis une fausse pierre à la bague et ainsi nous nous trompons nous-mêmes. C'est une bien misérable menterie que de tromper ses amis en se dupant soi-même ! Faux amants et escrocs de l'Amour que nous sommes[2], pourquoi gaspillons-nous nos jours en ne donnant pas à nos plaintes d'amour le couronnement de la joie ? Pourquoi renonçons-nous au bonheur et à l'Amour et dissipons-nous ainsi notre vie ? Et pourtant une chose nous ranime le cœur, qui cependant ne nous concerne en rien[3] : lorsqu'on peut entendre une belle histoire d'amour, lorsqu'on parle[4] de ceux qui, il y a plusieurs centaines d'années,

ont connu la félicité de l'amour, le cœur est ému au plus profond de lui-même et plein de ce qu'il vient d'entendre. En de tels instants il n'y a guère d'homme qui ne souhaiterait pas connaître lui-même une pareille félicité, dans la mesure où il serait loyal et franc et dénué de fausseté en amour. Cependant ce qui rend possible tout ce bonheur gît toujours sous nos pieds dans la détresse : c'est la vraie fidélité qui vient du cœur ! Vainement elle nous offre ses services : quand elle s'approche nous détournons le regard, et sans ménagement nous foulons aux pieds la douce créature. Plein de mépris, nous l'avons traînée dans la boue. Même si nous souhaitions la retrouver, nous ne saurions pas où chercher. Si donc la fidélité en amour est si précieuse et si elle rend si heureux, pourquoi ne la vénérons-nous pas ? Un seul regard, un seul et tendre coup d'œil de l'être aimé éteint sans conteste des milliers de maux qui tourmentent le cœur et le corps. Un seul baiser des lèvres du bien-aimé, dont la douceur nous révèle les plus secrets sentiments du cœur, chasse tous nos chagrins d'amour et toutes nos peines de cœur ! Je le sais, Tristan et Isolde, ce couple impatient, se délivrèrent ainsi mutuellement de leurs tourments et de leurs peines quand ils furent arrivés au but de leur commun vouloir. Leur désir ardent fut apaisé, qui entrave les pensées. Quand l'occasion s'en présentait, ils se donnaient à profusion tout ce que des amants pouvaient attendre l'un de l'autre : aussitôt qu'ils se furent trouvés, ils prirent et donnèrent avec empressement et avec loyauté le tribut et l'impôt de l'amour. Et c'est ainsi qu'ils connurent un intense bonheur au cours de cette traversée. Leur réserve surmontée, ils vécurent dans une intimité qui leur réserva des joies profondes. Et c'était certes sagesse et bon sens, car si deux êtres humains se sont avoué leur amour, mais s'ils se cachent l'un à l'autre et si, timides, ils fuient l'amour, ils se volent eux-mêmes. Plus ils se dérobent l'un à l'autre, plus ils se dépouillent eux-mêmes et mêlent à la joie la douleur. Cependant nos deux amants ne se dissimulaient nullement leur amour. Par des paroles et des regards ils se l'avouaient ouvertement l'un à l'autre. Tous deux vécurent dans une ivresse de bonheur, tant que dura la traversée. Et pourtant ce n'était pas sans contrepartie : car l'appréhension les torturait[1]. Pleins de crainte, ils prévoyaient un événement qui — lorsqu'il se produisit — réduisit à néant leur joie et leur causa de nombreux soucis : la raison en était que la belle Isolde devait appartenir à un homme à qui elle ne voulait pas appartenir. Un autre souci

les tourmentait : Isolde n'était plus vierge. Voilà ce qui les inquiétait, voilà ce qui les faisait souffrir tous deux. Cependant ils supportaient allégrement ce fardeau, dès lors que tous deux pouvaient assouvir leur désir sans entraves, aussi souvent qu'ils le désiraient. Quand[1] les navires furent arrivés assez près de la Cornouailles pour qu'on pût déjà reconnaître la terre, tous se réjouirent et furent pleins de joie, sauf Isolde et Tristan. Ils ressentaient la peur et l'angoisse, et s'ils avaient pu en faire selon leur volonté, le voyage aurait pu durer éternellement. La peur de perdre leur honneur se mit à ronger leurs deux cœurs. Ils ne savaient pas quoi faire pour cacher au roi Marke qu'Isolde n'était plus vierge. Pourtant, même si de jeunes amants, dans le bonheur aveugle de leur jeune amour, sont aussi désemparés que le sont les enfants, c'est ici un enfant qui trouva la solution.

Sitôt[2] que l'Amour gagne à son jeu des enfants sans expérience, il se révèle bientôt que ces enfants ont astuce et ruse.

2. *Brangene*

Mais trêve[3] de longs discours : c'est Isolde qui, malgré sa jeunesse, trouva un astucieux subterfuge, le meilleur qu'on pût trouver. Ce n'était rien moins que de demander à Brangene de se coucher la première nuit auprès de Marke, son seigneur, et de se donner à lui, sans lui dire un seul mot. C'était un excellent substitut, car Brangene était belle, et vierge de surcroît. C'est ainsi que l'Amour apprend à des hommes auparavant honnêtes à s'adonner à l'hypocrisie, alors qu'il serait meilleur pour eux de ne rien savoir de telles intrigues et de telles supercheries. C'est ce que firent les amants : ils supplièrent tous deux Brangene si longtemps et avec tant d'insistance qu'elle finit par céder, et promit solennellement aux deux amants, malgré ses réticences, qu'elle ferait ce qu'on lui demandait. Elle rougit et pâlit plus d'une fois en écoutant leur requête, ce qui était le signe de sa détresse, et il est vrai que la démarche était inhabituelle. « Ah ! chère dame, la bonne reine, votre mère et ma souveraine, vous a confiée à ma garde ! C'est moi qui aurais dû — durant cette funeste traversée — vous préserver du malheur. Et ce n'est que par ma négligence que vous connaissez la honte et la peine. Aussi n'ai-je aucune raison de me plaindre si je dois partager votre honte. Il serait même juste que je la porte seule, s'il était pos-

sible de vous en décharger. Dieu de miséricorde, comment avez-vous pu m'oublier ainsi ? » Isolde dit alors à Brangene : « Noble cousine, dis-moi, de quoi parles-tu ? Qu'as-tu donc ? Je m'étonne fort que tu te plaignes de la sorte. — Souveraine, j'ai jeté récemment par-dessus bord un petit flacon. — C'est juste, mais en quoi cela te trouble-t-il ? — Hélas ! s'écria-t-elle, ce flacon — c'est-à-dire le breuvage qu'il contenait —, c'est votre mort à tous deux[1] ! — Et pourquoi donc, cousine ? demanda Isolde. Que nous dis-tu là ? — Je vais vous l'apprendre. » Brangene raconta alors aux deux amants l'histoire du début jusqu'à la fin... « À-Dieu-vat ! dit Tristan, que ce soit ma vie ou ma mort, ce fut un bien doux poison que je bus ! Je ne sais ce que sera l'autre, mais cette mort-ci m'est délectable. Et si l'adorable Isolde devait être toujours ainsi ma mort, je ferais bien tout pour me gagner un mourir éternel ! »

Mais[2] restons-en là : dès qu'on veut connaître le plaisir, on ne peut s'y arrêter sans avoir à connaître aussi la peine.

Si[3] suave soit-il pour nous, l'amour jamais ne doit nous faire oublier l'honneur. Lorsqu'on ne cherche rien que le plaisir du corps, c'est la fin de l'honneur. Tout agréable que fût pour Tristan la vie qu'il menait, son honneur le retenait. Sa loyauté elle aussi l'exhortait à ne pas l'oublier et à amener au roi Marke son épouse. La loyauté et l'honneur soumirent sans douceur son cœur et ses pensées. Eux qui, auparavant, avaient perdu la bataille contre l'amour (lorsque Tristan leur préféra l'amour), ces deux vaincus vainquirent à leur tour l'amour. Tristan envoya en avant deux canots rapides avec ses messagers pour qu'on apportât à Marke un message sur la manière dont s'était terminée sa quête de la belle Irlandaise. Marke fit venir aussitôt tous les nobles de son royaume, si bien que mille messagers partirent informer tous les chevaliers. En grand apparat, on alla au-devant des gens du pays et des étrangers. Avec Tristan et Isolde le roi Marke accueillait le meilleur et le pire, car leur perte fut aussi la sienne. Il les accueillit aussi bien qu'un homme se doit d'accueillir ce qui lui est le plus cher au monde. Marke avait fait dire à ses barons de tous venir à la cour dans un délai de dix-huit jours pour qu'il pût célébrer ses noces en grande pompe. Ils accomplirent sa volonté et vinrent en splendide équipage : c'est ainsi qu'apparut une troupe superbe de chevaliers et de dames pour voir le plaisir de leurs yeux, la resplendissante Isolde. On se pressait pour la regarder, et l'on était émerveillé par sa beauté. On entendait partout une seule louange : « *Ysote,*

Ysote la blunde, marveile de tu le munde[1] : Isolde est vraiment la merveille de l'univers entier. Ce qu'on raconte sur cette jeune fille adorable est vrai ! Comme le soleil, elle prodigue à toute la terre joie et bonheur. Nulle part on ne vit jamais si merveilleuse jeune fille. »

Maintenant[2] Isolde était l'épouse du roi Marke. On lui reconnut en même temps le droit de recevoir par héritage la Cornouailles et l'Angleterre ; mais si elle ne donnait pas d'héritier, Tristan devrait alors en hériter. Puis on lui rendit hommage comme à une reine. La nuit, quand elle dut aller se coucher avec Marke son seigneur, elle avait déjà par avance tout mis au point avec Brangene et Tristan : ils avaient médité leur plan d'action et prévu comment chacun devrait se comporter. Dans la chambre de Marke[3], ils n'étaient que quatre : le roi lui-même, Isolde, Tristan et Brangene. Marke s'était déjà couché. Mais Isolde et Brangene avaient échangé leurs vêtements : Brangene avait revêtu les habits de la reine. Puis Tristan conduisit Brangene là où elle devait subir son supplice et son martyre. Isolde, sa souveraine, éteignit les lumières et Marke étreignit Brangene étroitement : je ne sais pas ce qu'elle éprouva tout d'abord, mais elle supporta tout avec grande patience, sans prononcer le moindre mot. Quoi que son compagnon de jeu fît avec elle, elle lui accorda tout ce qu'il pouvait désirer. Elle le paya — selon sa volonté — aussi bien avec du cuivre jaune qu'avec de l'or. Je suis parfaitement convaincu que jamais dette d'amour ne fut payée dans un lit nuptial avec un aussi beau cuivre jaune en guise d'or pur. Vraiment, je gagerais ma vie que depuis Adam jamais ne fut frappée fausse monnaie aussi précieuse, que jamais aussi agréable contrefaçon ne fut couchée auprès d'un homme dans le lit nuptial. Mais tandis que tous deux s'adonnaient au jeu d'amour, Isolde vivait dans la peur et l'anxiété, car elle se disait pendant tout ce temps : « Seigneur Dieu, protégez-moi et faites que ma petite cousine reste loyale envers moi ! Si elle prolonge trop ses ébats et s'y livre trop, je crains qu'elle n'y prenne si bien goût que l'aube la surprenne au lit : nous serions alors la fable et la risée de tout le pays. » Mais non : les pensées et le cœur de Brangene étaient purs et loyaux ; après qu'elle eut fait à la place d'Isolde ce qu'elle lui avait promis et qu'elle se fut acquittée de sa dette, elle quitta le lit de Marke. Isolde attendait déjà et alla s'asseoir au pied du lit comme si elle venait de se lever. Le roi réclama qu'on lui servît le vin. Il se conformait par là à l'antique usage, car à cette époque

c'était une tradition que, quand un homme couchait avec une vierge et la déflorait, quelqu'un vînt offrir aux jeunes mariés du vin que tous deux buvaient ensemble à part égale. Cette habitude fut respectée : son neveu Tristan apporta aussitôt de la lumière et du vin, et le roi et la reine burent tous deux. D'aucuns prétendent que c'était là le même breuvage qui avait plongé Tristan et Isolde dans leur tourment amoureux. Oh non ! Il n'en restait plus la moindre goutte ! Brangene l'avait jeté à la mer. Après que tous deux eurent sacrifié à la tradition et bu selon la coutume, la jeune reine Isolde se coucha, pleine de détresse, l'esprit et le cœur emplis d'une peine secrète, auprès de son époux, le roi. Celui-ci prit à nouveau son plaisir et serra Isolde tout contre lui. Une femme était pour lui comme une autre : il trouva auprès d'elle tout ce qu'il attendait d'une femme. L'une et l'autre, ce fut pour lui la même chose : il fut payé par l'une comme par l'autre avec de l'or et du cuivre jaune. Et elles s'acquittèrent toutes deux de leur dette d'amour sans la moindre différence, si bien qu'il ne s'aperçut de rien.

Isolde[1] fut par la suite ardemment aimée par son époux Marke, adorée même. Dans tout le pays elle fut de plus louée et honorée. On chantait sa louange et sa gloire parce qu'on pouvait admirer en elle tant de dons et de perfections. Mais Isolde et son ami[2] pouvaient pendant ce temps se rencontrer et prendre l'un avec l'autre leur plaisir aussi souvent qu'ils le voulaient, car personne ne concevait de soupçons : ni homme ni femme ne pensait du mal à leur propos, car à tout instant et en tous lieux on voyait Isolde sous la garde de Tristan ; c'est ainsi qu'elle vivait tout à sa guise. Cependant, chaque fois qu'elle considérait sa situation, elle devait songer qu'hormis Brangene personne ne connaissait son secret et sa supercherie. Une fois débarrassée d'elle, elle n'aurait à l'avenir plus à craindre pour son honneur. Sans cesse elle craignait que Brangene ne se soit mise à aimer Marke et ne lui révélât son acte ignominieux et tout ce qui s'était passé. L'inquiétude de la reine montrait bien que ce que les hommes redoutent le plus, c'est la honte et la dérision, et non Dieu ! Elle appela à elle deux écuyers étrangers, venus d'Angleterre. Elle leur fit faire mille promesses solennelles et prêter mille serments avant de leur ordonner sous peine de mort d'exécuter aveuglément l'ordre qu'ils recevraient d'elle et de garder à jamais le silence sur cette affaire. Puis elle leur dévoila son plan meurtrier et leur dit : « Écoutez bien mon dessein : je vais

vous envoyer une jeune fille. Prenez-la avec vous et chevauchez en hâte, sans que personne ne remarque rien, vers quelque forêt. Que ce soit loin ou près, peu importe. Mais cette forêt doit être absolument déserte. Tranchez-lui alors la tête ! Notez bien tout ce qu'elle vous dira, vous me le répéterez ensuite ! Rapportez-moi sa langue. Si vous faites cela, vous pourrez être sûrs que je trouverai le moyen de vous faire dès demain tous deux chevaliers en grande pompe. Je vous donnerai aussi fiefs et présents aussi longtemps que je vivrai. » Le pacte fut conclu. Isolde alla ensuite trouver Brangene et lui dit : « Brangene, regarde-moi ! Ne suis-je pas très pâle ? Je ne sais pas ce qui m'arrive : j'ai affreusement mal à la tête ! Il faut que tu ailles dans la forêt me chercher des plantes ! Nous devons trouver quelque remède à ces maux, sinon je mourrai. » La fidèle Brangene répondit : « Ô souveraine, votre malaise m'inquiète beaucoup ! Ne perdons pas de temps et faites-moi accompagner dans la forêt pour que je cherche ce qui pourra guérir votre mal. — Vois, il y a là deux écuyers qui attendent. Pars à cheval avec eux, ils te guideront. — Bien volontiers, souveraine ! » Brangene se mit en selle et partit avec eux. Lorsqu'ils furent arrivés dans la forêt, où se trouvaient toutes les herbes, les racines et les plantes qu'elle souhaitait, Brangene voulut descendre de cheval. Mais les deux écuyers l'emmenèrent plus loin, dans la partie la plus déserte et la plus sauvage. Lorsqu'ils se furent enfoncés dans la forêt, ils soulevèrent l'aimable, la noble, la fidèle jeune fille de son cheval et ils lui firent mettre pied à terre, bien que cela les affligeât et les attristât profondément. Puis tous deux tirèrent leur épée. Quand Brangene vit leur geste, elle sursauta si fort qu'elle tomba sur le sol et y resta longtemps étendue sans forces. Son cœur et tous ses membres se mirent à trembler.

Saisie[1] d'angoisse, elle leva les yeux vers eux et s'écria : « Épargnez-moi ! Pour l'amour de Dieu, que voulez-vous faire ? — Vous devez mourir ici ! — Hélas ! pourquoi donc ? Dites-le-moi ! » L'un des deux dit alors : « Qu'avez-vous donc fait à la reine ? C'est elle-même qui nous a donné l'ordre de vous tuer. Il faut que cela se fasse, car Isolde, notre souveraine et la vôtre, a décidé que vous deviez mourir. » Brangene joignit les mains et dit en pleurant : « Non, seigneurs ! Accordez-moi un sursis, pour l'amour de Dieu et au nom de vos hautes qualités ! Et laissez-moi vivre assez longtemps pour que je puisse vous répondre. Après vous aurez vite fait de me tuer. Écoutez ce que je vais vous dire et allez le rapporter à ma

souveraine : je ne lui ai rien fait qui pût lui déplaire, je ne vois pas ce qui aurait pu la peiner le moins du monde ; elle pourrait tout au plus songer à ceci, mais je ne peux le croire : quand nous partîmes toutes d'eux d'Irlande, nous emportâmes entre autres vêtements deux chemises, blanches comme neige. Toutes deux nous avions mis ces chemises à part de nos autres vêtements. Mais pendant notre traversée d'Irlande en Cornouailles, l'ardeur du soleil la fit si cruellement souffrir qu'elle ne put durant ces jours rien supporter d'autre sur son corps que sa chemise si blanche et si pure. Elle se sentait si bien dans cette chemise qu'elle la porta constamment de sorte que sa blancheur en fut ternie. Mais j'avais gardé la mienne impeccable et intacte dans mon coffre, enveloppée dans des pièces de toile bien propre. Quand ma souveraine fut arrivée ici et qu'elle eut épousé le roi, elle dut aller se coucher dans le lit nuptial. Or sa chemise n'était plus aussi belle et pure qu'il convenait et qu'elle l'eût souhaité. Je lui prêtai alors la mienne, mais je ne le fis qu'à contrecœur : c'est cela seul que je peux me reprocher et c'est l'unique raison pour laquelle elle pourrait être fâchée contre moi ; sinon je n'ai jamais manqué, Dieu le sait, de faire ce qu'elle me demandait ou m'ordonnait. Maintenant je vous demande pour l'amour de Dieu d'aller la saluer de ma part aimablement, comme il sied à une suivante de saluer sa souveraine. Que Dieu dans sa bonté la garde et protège son honneur, sa personne et sa vie ! Que ma mort lui soit pardonnée ! Je recommande à Dieu mon âme, et je remets mon corps entre vos mains. » Les deux hommes se regardèrent, touchés de compassion. Les larmes sincères de la pure jeune fille les avaient apitoyés ; ils furent pris de remords et regrettèrent tous deux d'avoir promis de la tuer. Comme ils ne voyaient rien en elle qui justifiât le meurtre et méritât la mort, ils tinrent conseil et décidèrent d'épargner Brangene, quoi qu'il pût leur arriver. Ils attachèrent la loyale jeune fille à un arbre, assez haut pour que les loups ne pussent rien lui faire jusqu'à leur retour. Ils coupèrent la langue à un de leurs chiens de chasse et s'en furent. Les deux hommes allèrent ensuite raconter à Isolde, l'instigatrice de ce meurtre, qu'ils avaient — bien que le cœur serré et plein de compassion — tué Brangene dans la forêt. Ils lui montrèrent la langue et lui dirent que c'était la sienne. « Eh bien, dites-moi, demanda Isolde, qu'est-ce que la jeune fille vous a raconté ? » Ils lui rapportèrent tout ce qu'elle avait dit et ne turent pas un seul mot. « À part cela, s'écria-t-elle, elle ne vous a rien dit ? — Non, ma

dame! — Malheur! s'écria Isolde, que ne me faut-il pas entendre! Malheur à vous, misérables meurtriers! Qu'avez-vous fait? Vous serez tous deux pendus! — Que Dieu nous assiste! s'écrièrent-ils. Que voulez-vous dire? Ô! versatile reine Isolde, c'est vous-même qui nous avez instamment priés et même pressés de tuer la jeune fille! — Je ne sais de quelles supplications vous parlez: je sais seulement que j'ai remis ma suivante en votre garde et protection; vous deviez prendre soin d'elle en chemin, pendant qu'elle me chercherait quelque chose contre mes maux. Si vous ne me la ramenez pas, vous mourrez! Maudits serpents assoiffés de sang, vous serez pendus tous deux ou brûlés sur un bûcher!» Les deux hommes répliquèrent aussitôt: «Souveraine, en vérité, votre cœur et vos pensées ne sont ni purs ni bons, et votre langue varie par trop. Différez ce châtiment, ô souveraine: plutôt que de perdre la vie, nous préférons vous la ramener saine et indemne!» Isolde éclata en sanglots à ces mots et s'écria: «Ne me mentez pas plus longtemps! Dites-moi: Brangene vit-elle ou est-elle morte? — Elle vit encore, fantasque Isolde! — Ah! ramenez-la-moi! Je vous donnerai tout ce que je vous ai promis! — Souveraine, ce sera fait!» Isolde garda l'un des deux hommes. L'autre retourna sans plus attendre là où ils avaient laissé Brangene, et il la ramena à sa souveraine. Quand Brangene fut devant Isolde, celle-ci la prit dans ses bras et couvrit ses joues et sa bouche de mille baisers. Elle donna aux deux écuyers dix livres d'or pour récompense afin qu'ils ne disent rien à personne de cette affaire.

Après[1] que la reine Isolde eut trouvé Brangene fidèle et loyale même à l'heure de la mort et eut constaté qu'elle lui était parfaitement dévouée, après qu'elle l'eut pour ainsi dire fondue dans le creuset et épurée comme l'or, toutes deux, Isolde et Brangene, furent désormais étroitement et profondément unies dans l'affection et la fidélité qu'elles se portèrent l'une à l'autre; elles n'étaient toutes deux qu'une seule et même personne et vécurent l'une avec l'autre dans une joie sans mélange. Brangene était heureuse à la cour, la cour retentissait de ses louanges et tous l'aimaient. Quant à elle, elle n'éprouvait ni ne manifestait d'animosité pour personne. Elle était en outre la conseillère du roi et de la reine. Rien ne pouvait se passer dans leurs appartements sans que Brangene le sût. Elle était parfaitement dévouée à Isolde, et elle la servait ainsi que Tristan, son ami[2] — aussi souvent que la reine le voulait —, dans leur intimité amoureuse. Mais ils gardaient

leur amour si bien caché qu'à aucun moment personne n'en conçût le moindre soupçon à la cour de Marke. Quoi qu'ils fissent, leurs gestes, leur comportement, leurs propos n'étaient l'objet de suspicion pour personne : nul n'y prêtait attention. C'est ainsi que tous deux se sentaient bien, comme peuvent se sentir deux amants qui, à n'importe quel moment, au gré de leur désir et selon leur volonté, avaient la possibilité de s'adonner à l'amour. L'ami et l'amie[1] pouvaient à chaque instant et sans limites cueillir les fruits de leur amour. Plusieurs fois par jour, sans se cacher, devant tout le monde, ils se prenaient les yeux dans le filet de leurs tendres regards, car les regards peuvent, sans que d'autres s'en aperçoivent, valoir toute une conversation, par laquelle des amants peuvent s'assurer l'un l'autre de leur amour. Ils jouèrent à ce jeu sans avoir rien à craindre, à toute heure. Qu'ils fussent debout, assis, qu'ils fussent en promenade, leur commerce et leur conversation se déroulaient toujours aux yeux de tous. Quand ils s'entretenaient tous deux en public, ils savaient à merveille entre-tisser leurs conversations de mots ambigus[2], de sorte que souvent on pouvait voir entrecroisée dans le fil de leurs propos la trame de maints jeux de mots amoureux, comme l'or dans le passement. Mais on ne s'imaginait pas que leurs paroles et leurs actes pussent être inspirés par une affection d'une autre sorte que celle de la parenté si étroite qu'on connaissait entre Marke et Tristan. C'est cela qui leur permettait de dissimuler leurs ébats amoureux. Et c'est ainsi que l'Amour put abuser la raison des gens de leur entourage de sorte que personne ne s'aperçut de la véritable nature de leur affection. Mais leur amour était pur et profond. Leurs pensées et leur cœur à tous deux étaient à tout point de vue en parfaite harmonie : à un oui répondait un oui, à un non un non, et jamais on n'entendait chez eux deux un oui répondre à un non ou un non à un oui. Rien ne les opposait : en tout ils étaient toujours du même avis. De la même façon tous deux passaient ensemble leurs journées — aujourd'hui de cette façon, le lendemain d'une autre : car si aujourd'hui tous deux étaient heureux, le lendemain ils étaient peut-être tristes. Il en est toujours ainsi entre amants : dans leurs cœurs l'amour brasse le plaisir avec la douleur, la joie avec le chagrin et le tourment. Lorsque Tristan et Isolde, sa souveraine, ne trouvaient pas l'occasion de se rencontrer, ils souffraient tous deux le supplice. C'est ainsi que la tristesse et la joie alternaient en leur cœur. Il pouvait également de temps à autre arriver qu'ils fus-

sent fâchés l'un contre l'autre. Ils étaient fâchés, mais ils ne se haïssaient pas ! Et si quelqu'un vient me dire que la colère n'a pas sa place chez de pareils amants, celui-là (j'en suis absolument certain) n'a jamais connu lui-même le véritable amour. C'est un des tours habituels de l'Amour, car c'est ainsi qu'il embrase les amants, qu'il enflamme leur désir : si en effet la colère les fait durement souffrir, l'affection revenue les réunit à nouveau, régénérant l'amour et se fortifiant elle-même ! Mais comment leur colère surgit, comment ils se réconcilient sans l'aide de personne, vous le savez très bien : si deux amants sont extrêmement souvent ensemble, il peut arriver qu'on croie remarquer que quelqu'un apparaît à l'autre plus digne d'être aimé, peut-être même plus séduisant. À propos du moindre soupçon éclate aussitôt une grande dispute, si bien qu'une simple fâcherie mène à la plus tendre réconciliation. Et on ne peut pas le leur interdire, car c'est le propre de l'amour : l'affection en sort renforcée, rajeunie et renouvelée, et elle s'enflamme pour devenir une fidélité à toute épreuve. Cependant si cette flamme lui manque, l'affection s'appauvrit et vieillit, fraîchit et s'éteint. Lorsque l'amour n'est plus enflammé par la colère, il ne peut plus fleurir. Mais lorsque deux amants se boudent un peu, c'est toujours le loyal attachement, frais et neuf, qui vient les réconcilier : c'est ainsi qu'il se renouvelle, que l'amour est purifié comme l'or. C'est ainsi que Tristan et Isolde passaient leurs journées dans la joie et la peine, la joie et la peine en eux se succédaient sans cesse, je veux dire une joie sans peine trop profonde. À cette époque leur amour n'était pas encore obscurci par une peine profonde, par un malheur qui vous crève le cœur. Ils cachaient leur amour à tous et gardaient leur secret au plus profond d'eux-mêmes. Cela dura longtemps : ils étaient tous deux heureux, de bonne humeur et le cœur gai et léger. Isolde était, comme reine, aimée de tous ses sujets dans le royaume. Et la gloire de Tristan était dans toutes les bouches : son nom était connu dans tout le pays et on le prononçait avec une crainte respectueuse.

3. La Harpe et la Rote[1]

Tristan[2] était plein d'entrain : il passait une bonne part de son temps à la guerre et en tournois ; mais quand le temps lui paraissait trop long, il allait à la chasse au faucon. De temps en

temps il en avait l'occasion, il partait à cheval chasser à tir[1] et à courre[2]. À cette époque un navire arriva en Cornouailles et relâcha dans le port de Marke. Il en descendit un chevalier, qui vint à terre avec son cheval. C'était un noble baron d'Irlande, nommé Gandin. Il était cultivé, beau et puissant, et si valeureux que l'Irlande entière parlait de sa témérité. Élégamment vêtu, il avait la magnificence d'un chevalier et les manières d'un grand seigneur; il arriva tout seul à la cour de Marke. Il n'avait ni lance ni bouclier; il portait sur son dos seulement une rote, élégante et bien construite, tout incrustée d'or et de pierres précieuses et pourvue de cordes à ravir. Lorsqu'il fut descendu de cheval, il entra dans la grande salle du château de Marke et salua le roi et Isolde. Jadis il avait été le chevalier servant d'Isolde, et avait accompli pour elle de nombreux exploits; c'est pour elle seule qu'il était venu d'Irlande en Cornouailles. Isolde le reconnut aussitôt: « Dieu vous bénisse, messire Gandin[3]! dit la reine en le saluant. — Merci, répondit Gandin, belle Isolde[4]; aux yeux de Gandin vous êtes plus belle encore que l'or. » Isolde dit au roi qui il était. Marke trouva toute la scène bizarre, il lui parut même niais qu'il portât sa rote sur lui, et toute la cour, vivement étonnée, le fixait du regard avec curiosité. Malgré tout, Marke s'efforça de lui faire honneur: il pensait à sa propre réputation, de plus Isolde lui avait demandé avec insistance de faire bon accueil à l'étranger, car il était son compatriote. Le roi ne se fit pas prier: il lui offrit immédiatement la place d'honneur, à côté de lui, et lui posa toutes sortes de questions: sur le pays et ses habitants, sur les nobles dames et sur les manières de la cour. Quand le repas fut prêt et que les convives se lavèrent les mains, on lui tendit à lui aussi le bassin, et on l'invita à plusieurs reprises à déposer sa rote au moins pendant qu'il mangerait, mais personne ne parvint à l'en convaincre. Le roi et la reine s'en tinrent là; mais nombreux furent ceux qui jugèrent cela discourtois et grossier; et, au lieu de faire comme si de rien n'était, certains se mirent à rire et à se moquer bruyamment et sans gêne. Mais le chevalier à la rote resta absolument impassible. Il s'était assis à côté de Marke pour prendre son repas, et il mangeait et buvait à sa guise. Quand on eut enlevé les tables[5] après le repas, il se leva et alla s'asseoir parmi les vassaux. Ils lui tinrent compagnie et entreprirent de le divertir avec les potins de la cour. Finalement Marke, le roi plein de noblesse, se tourna vers lui et lui demanda à haute voix d'avoir l'amabilité — s'il savait jouer de la rote — de les

divertir par son jeu. L'étranger dit alors : « Seigneur, je ne le ferai pas si je ne sais pas quelle récompense j'aurai en retour. — Seigneur, que voulez-vous donc dire ? Si vous désirez quelque chose que je possède en propre, vous l'aurez ! Faites-nous voir ce que vous savez, et je vous donnerai tout ce qui vous plaira. — Soit ! » répondit l'Irlandais. Sans plus attendre, il leur joua un lai, qui leur plut à tous. Quand il eut fini, le roi lui demanda aussitôt d'en jouer un autre. Le fourbe se mit à rire en lui-même et dit : « Le salaire que vous m'avez fait espérer m'inspire de vous jouer tout ce que vous voudrez. » Il joua deux fois mieux encore. Lorsque le second lai fut terminé, Gandin vint devant le roi, la rote à la main : « Eh bien, seigneur, rappelez-vous ce que vous m'avez promis ! — Avec plaisir ! répondit le roi. Dites-moi, que voulez-vous ? » L'autre lança : « Donnez-moi Isolde ! — Mon ami, dit Marke, vous pouvez tout recevoir de moi, hormis Isolde : vous ne l'obtiendrez jamais ! — Par ma foi, seigneur, répliqua Gandin, je ne veux rien de plus ni de moins qu'Isolde ! — Jamais de la vie ! rétorqua le roi. — Seigneur, ainsi donc vous ne voulez pas tenir la parole que vous m'avez donnée ? Songez que, si on vous convainc de parjure, vous ne pourrez plus être roi d'aucun pays. Faites-vous lire la charte des rois[1] : si elle porte autre chose, je retire aussitôt ma requête. Mais si vous persistez dans votre refus ou si qui que ce soit prétend que vous ne m'avez rien promis, je veux — quelle que soit la décision de la cour — défendre mon droit contre vous ou contre tout autre. Si je n'obtiens pas à présent ce qui me revient, je risquerai ma vie au combat pour avoir gain de cause ! Faites descendre dans l'arène qui vous voudrez, venez-y vous-même : je prouverai alors que la belle Isolde m'appartient à moi seul ! » Le roi regarda autour de lui, cherchant dans le cercle de ses vassaux quelqu'un qui osât affronter Gandin, mais il n'y avait là personne qui fût prêt à risquer sa vie, et Marke lui-même ne voulait pas se battre pour Isolde : la force de messire Gandin était si grande, il était si vaillant et si hardi que personne ne voulait l'affronter. Messire Tristan était parti pendant ce temps chasser dans la forêt. Il ne serait jamais rentré aussi vite de la forêt si, en chemin, il n'avait appris la triste nouvelle qu'on avait livré Isolde à Gandin. Et c'était la vérité : Gandin avait emmené la belle, qui pleurait à chaudes larmes et se lamentait sur son triste sort, jusqu'au rivage. Là avait été dressée pour lui une tente somptueuse, superbe, magnifique. C'est là qu'il se rendit avec la reine pour attendre

que la mer montât et remît à flot le navire, qui maintenant reposait complètement à sec sur le sable.

Lorsque[1] Tristan fut de retour, il entendit l'histoire de la rote dans tous ses détails. Il prit aussitôt sa harpe, bondit sur son cheval et galopa aussi vite qu'il put jusqu'au mouillage du bateau. Mais juste avant d'y parvenir, il se dirigea vers un petit bois un peu à l'écart, où il attacha son cheval à une branche. Il y suspendit également son épée et, la harpe à la main, il partit en courant vers la tente. Là il trouva Isolde, assise, en larmes et inconsolable, auprès du baron. Il la tenait enlacée et s'efforçait de la consoler. Mais rien n'y faisait, jusqu'au moment où Isolde vit tout à coup Tristan devant elle, sa harpe dans la main. Gandin le salua et lui dit: « Dieu te protège, beau harpeur! — Merci, noble chevalier[2]! Seigneur, reprit-il, je suis venu en toute hâte: on m'a dit que vous veniez d'Irlande. Seigneur, je suis aussi de ce pays. J'en appelle à votre honneur: emmenez-moi en Irlande avec vous! » L'Irlandais répondit sans hésiter: « Ami, je te le promets. Mais assieds-toi et harpe-moi quelque chose! Si tu parviens à consoler ma dame, si tu arrêtes ses larmes, je t'offrirai le meilleur vêtement qui soit dans cette tente. — Je ne dis pas non, seigneur! dit Tristan. J'ai le ferme espoir que je parviendrai à faire cesser ses pleurs, à moins que son chagrin ne soit si profond qu'aucun homme par son jeu ne puisse arrêter ses larmes. » Et Tristan se mit à jouer tout aussitôt: il joua sur sa harpe un lai d'une telle douceur qu'il pénétra le cœur d'Isolde; il la captiva tant qu'elle ne pensa plus qu'à son ami[3] et cessa de pleurer. Quand le lai fut achevé, la marée avait monté et le bateau de Gandin était à flot. L'équipage cria en direction du rivage: « Seigneur, seigneur, montez vite à bord, car si messire Tristan arrive et vous trouve encore à terre, nous aurons des ennuis! Il est le maître absolu du royaume et de ses habitants. Lui-même — à ce qu'on dit — est d'une telle bravoure et d'une telle vaillance qu'il pourrait vous causer bien du tort. » Ces paroles contrarièrent Gandin qui, indigné, répondit: « Il ferait beau voir qu'une telle crainte me fasse remonter à bord plus tôt que je ne voulais! Eh bien, mon ami, joue-moi d'abord le lai de Didon: ton jeu est si agréable que je t'en sais infiniment gré. Joue pour ma dame! En échange, je t'emmènerai avec moi et avec elle au pays natal et je te donnerai, comme je te l'ai promis, un vêtement, le plus beau que j'aie. — Seigneur, répondit Tristan, je veux bien. » Le ménestrel se remit à jouer, et il tira de sa harpe

des accents si doux que Gandin écouta la mélodie avec ravissement. L'Irlandais vit également qu'Isolde était totalement absorbée dans le jeu de la harpe. Lorsque le lai fut achevé, Gandin prit la reine par la main et voulut monter à bord. Mais entre-temps le flot était monté si haut que seul un cheval très haut sur pattes aurait permis de gagner la passerelle d'accès au bateau. « Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Gandin. Comment vais-je amener ma souveraine à bord ? » Alors le ménestrel répondit : « Écoutez, seigneur, puisque je suis sûr que vous m'emmènerez avec vous, je n'ai aucune raison de laisser ici ce que je possède en Cornouailles. J'ai tout près d'ici un grand cheval qui est — à mon avis — assez haut pour porter ma souveraine, mon amie, à bord. Je la transporterai avec tant de sollicitude que les flots ne la mouilleront pas. — Cher ménestrel, dit Gandin, hâte-toi, amène ici ton cheval et prends tout de suite le vêtement promis ! » Tristan amena sans tarder son cheval. Dès qu'il revint il mit sa harpe sur son dos et dit à Gandin : « Prince d'Irlande, confiez-moi ma souveraine ! Je la mettrai devant moi sur le cheval et je la porterai à bord. — Non, ménestrel, tu ne la toucheras pas ! Je la conduirai moi-même sur le bateau ! — Allons, seigneur ! dit la belle Isolde. Il est absolument ridicule de lui interdire de me toucher. Voici mon dernier mot : je ne monterai jamais à bord de ce bateau si le ménestrel ne m'y conduit pas. » Messire Gandin la confia donc à Tristan et dit : « Mon ami, prends bien soin d'elle et conduis-la tout doucement jusqu'au bateau ; je t'en serai à jamais reconnaissant. » À peine Tristan eut-il reçu Isolde qu'il fit s'éloigner un peu son cheval. Voyant cela, Gandin lui cria tout indigné : « Espèce d'idiot ! Qu'est-ce que cela signifie ? — Non, non ! répondit Tristan. C'est vous l'idiot, Gandin ! Mon ami, vous avez là le salaire de votre idiotie ! Ce que vous avez pris par ruse au roi Marke par votre rote, je l'emmène avec ma harpe. Vous avez trompé le monde, à votre tour de l'être à présent ! Souvenez-vous-en ! Tristan vous a suivi jusqu'à ce qu'il vous ait dupé. Vous m'avez donné, ami, un habit princier : j'ai là devant moi le plus beau vêtement que j'aie trouvé dans la tente ! »

Tristan[1] allait maintenant son chemin ; et Gandin était resté sur le rivage, tout triste et abattu. Au fond de son cœur sa honte et sa défaite le faisaient affreusement souffrir. Triste et honteux, il retraversa la mer et rentra en Irlande. Mais Isolde et Tristan prirent ensemble le chemin du retour. Je ne veux pas chercher à savoir s'ils goûtèrent en route le plaisir

d'amour et s'ils prirent du repos parmi les fleurs. Pour ma part, je ne me perdrai pas en suppositions ni en conjectures. Quoi qu'il en soit, Tristan ramena donc finalement Isolde à son oncle Marke et le tança durement. « Seigneur, lui dit-il, par le ciel, si vous aimez la reine, c'est une bien grande folie de l'avoir donnée aussi facilement en récompense d'un jeu de harpe ou de rote ! Les gens ont bien raison de se moquer de vous : qui vit jamais reine appartenir à qui la voulait pour un air de rote ? Évitez de recommencer à l'avenir, et gardez mieux ma souveraine[1] ! »

4. *Marjodo*

Désormais[2] la louange et la gloire de Tristan fleurirent plus encore à la cour et dans tout le pays. Les gens louaient son habileté et son intelligence. La reine et lui vivaient de nouveau dans la gaieté et le bonheur, car ils s'offraient l'un à l'autre — du mieux qu'ils pouvaient — la joie de vivre. Tristan avait à cette époque un compagnon : c'était un noble baron, vassal du roi et son premier sénéchal. Il se nommait Marjodo. Ce sénéchal recherchait l'amitié et la sympathie de Tristan, mais il le faisait uniquement à cause de la douce reine, à qui il portait une secrète tendresse, ainsi que beaucoup d'hommes vénèrent une dame sans que celle-ci y prête autrement attention. Tristan et le sénéchal se tenaient volontiers compagnie et ils partageaient à la cour le même logement. Comme Tristan savait raconter de belles histoires, le sénéchal avait l'habitude de se coucher la nuit auprès de lui pour pouvoir plus facilement converser avec lui. Mais voici qu'une nuit le sénéchal, s'étant entretenu avec Tristan de choses et d'autres, avait fini par s'endormir. Tristan l'amoureux sortit alors furtivement pour se mettre en chasse : cela devait lui causer un grand tourment ainsi qu'à la reine. Alors qu'il se croyait à l'abri de toute surprise et sûr de son affaire, la mauvaise fortune avait parsemé de pièges, de lacets et de tracas le sentier qu'il avait l'habitude de prendre pour rejoindre gaiement Isolde. Cette nuit-là, il était couvert de neige, et la lune luisait claire et brillante. Mais Tristan se croyait à l'abri des espions et des pièges. Il alla sans précaution là où on avait tout arrangé pour sa visite secrète. Quand il fut entré dans la chambre, Brangene prit un échiquier et le posa devant la chandelle. Mais en retournant dans son lit, elle oublia, de

façon incompréhensible, de refermer la porte. Pendant ce temps le sénéchal endormi fit un songe : il rêva qu'il voyait un sanglier effroyable sortir de la forêt et se diriger, la gueule écumante et aiguisant ses défenses, vers le château du roi, chargeant tout ce qu'il trouvait sur sa route. Accourut alors une foule de gens de la cour. Plusieurs chevaliers couraient autour du sanglier, mais aucun d'eux n'osait s'opposer à lui. Il traversa ainsi, fonçant et grognant, le palais ; arrivé devant la chambre de Marke, il en enfonça les portes. Il se précipita sur le lit de Marke et le mit en morceaux. Il souilla de son écume le lit et toute la literie de la couche royale. Les vassaux du roi voyaient certes tout cela, mais aucun d'eux n'intervint.

Marjodo[1] s'éveilla alors et lui revint à l'esprit le songe qui l'avait fort angoissé. Il appela alors Tristan pour le lui raconter. Mais personne ne lui répondit. Il appela encore et encore, tâtant autour de lui ; mais en vain ; se rendant compte que la couche de Tristan était vide, il soupçonna aussitôt celui-ci de s'être rendu à un rendez-vous caché. Mais son soupçon ne se dirigea pas sur la reine ; il n'avait pas encore la moindre idée du secret de Tristan. Il éprouva cependant en son cœur une légère contrariété, comme cela se produit entre amis, de ce que Tristan lui eût caché son secret, alors qu'ils étaient liés d'amitié. Marjodo se leva aussitôt et s'habilla. Il se glissa très doucement jusqu'à la porte et regarda dehors. Il vit dans la neige les empreintes des pas de Tristan. Il suivit alors les traces et traversa un petit verger. La clarté de la lune le conduisit, sur la neige et le gazon, par où Tristan était passé avant lui, jusqu'à la porte de la chambre. Pris de peur, il s'arrêta et vit avec déplaisir que la porte de la chambre était ouverte. Il resta longtemps là à se demander où Tristan avait pu aller. Il en pensait du bien, il en pensait du mal. Il lui vint alors à l'esprit que Tristan était entré là pour l'amour de quelque jeune suivante. Mais à peine avait-il eu cette idée qu'il conçut le soupçon qu'il y était entré pour l'amour de la reine. Il se mit à réfléchir. Finalement, rassemblant son courage, Marjodo se glissa doucement dans la chambre. Ni la lumière d'une chandelle ni la clarté de la lune ne l'éclairaient, car il ne voyait rien de la chandelle qui brûlait là : un échiquier était posé devant. Il pénétra donc plus avant, avançant à tâtons le long des murs et des parois. Il arriva pour finir jusqu'à leur lit et là il entendit les deux amants, et comprit ce qu'ils faisaient. Il en fut profondément affecté, son cœur était rempli de douleur, car il avait toujours eu pour Isolde de la

tendresse et de l'inclination. Mais cela se changea en un instant en haine et en peine. Dans son cœur il ressentait seulement de la haine et de la peine, seulement de la peine et de la haine, l'une et l'autre l'assaillant tour à tour. Il ne savait pas comment il devait agir pour bien faire. D'un côté la haine et la peine le poussaient à la grande vilenie d'ébruiter et de divulguer leur liaison. Mais de l'autre côté la pensée de Tristan le retenait, et la peur de représailles. Il fit donc demi-tour et retourna, profondément bouleversé, dans sa chambre, où il se recoucha. Bientôt Tristan revint aussi et se coucha silencieux dans son lit. Il garda le silence, et Marjodo lui aussi se taisait : qu'ils n'aient rien à se dire n'était encore jamais arrivé jusqu'à ce jour. Tristan comprit bien à la réserve de son ami que Marjodo nourrissait en son cœur quelque soupçon au sujet de son amour. Dès lors il surveilla ses paroles et ses gestes mieux qu'auparavant, mais c'était trop tard, car son secret, qu'il croyait si bien caché, allait être divulgué et trahi.

Plein[1] de malveillance, Marjodo prit à part le roi et lui dit qu'une rumeur s'était répandue à la cour à propos de Tristan et d'Isolde. Cette rumeur était intolérable pour l'honneur du royaume ; Marke devait donc y remédier et prendre conseil sur ce qu'il convenait de faire. Il y allait en effet de son mariage et de son honneur. Mais Marjodo ne lui dit pas qu'il connaissait parfaitement la vérité sur cette affaire. Marke, dans sa simplicité (il était le plus fidèle et le meilleur des hommes), fut fort étonné d'entendre cela. Il lui était très difficile de soupçonner Isolde, l'étoile de sa joie, et de croire qu'elle avait commis quelque chose de répréhensible. Et cependant il conçut en son cœur peine et tristesse : aussi désormais fit-il à tout moment, à toute heure, attention à ce qu'elle faisait et disait, pour voir si la rumeur ne pourrait pas être confirmée par quelque indice. Il épiait soigneusement ses propos, ses gestes ; mais il ne trouva rien qui pût la trahir ; en effet Tristan avait averti Isolde des soupçons du sénéchal et lui avait demandé d'être sur ses gardes.

5. *Ruse contre ruse*

Marke[2] néanmoins voulait absolument en avoir le cœur net et il guettait nuit et jour. Une nuit qu'il était couché auprès de son épouse et qu'ils échangeaient tous deux quelques propos, il dressa habilement un piège à la reine au cours de la conver-

sation, et l'y prit effectivement. « Eh bien, souveraine, dit-il, donnez-moi, je vous prie, votre conseil dans une affaire qui m'occupe. J'ai l'intention de partir en pèlerinage d'ici peu ; il est possible que je reste longtemps parti. Dites-moi sous la garde et aux soins de qui vous voulez être tout ce temps-là ? — Dieu du ciel, répondit la reine, quelle question ! Qui saurait mieux veiller sur moi, sur le royaume et sur votre peuple que votre neveu Tristan ? Il saura certainement bien nous protéger. Messire Tristan, votre neveu, est vaillant, sage et réfléchi en tout. » Ces paroles éveillèrent chez Marke de graves soupçons qui le contrarièrent fort. Désormais il la fit surveiller et épier davantage encore et la fit garder plus étroitement. Aussitôt il raconta au sénéchal ce qu'il avait appris. Marjodo lui répondit alors : « Seigneur, il en est effectivement ainsi ! Vous pouvez vous-même remarquer à sa réponse qu'elle est incapable de dissimuler la passion qu'elle éprouve pour Tristan ! Voyez vous-même : n'est-ce pas une bien grande folie que de le souffrir à votre cour ? Si votre épouse et votre honneur vous sont chers, chassez-le ! » Le roi Marke fut vivement chagriné de devoir douter de son neveu, d'autant plus qu'il n'avait jamais découvert en lui la moindre trace de fausseté ou d'inconduite ; il lui semblait qu'il était devenu un mort vivant.

Isolde[1], inconsciente de la duperie, était joyeuse : riant gaiement et exultant de joie, elle parla à Brangene du pèlerinage prévu par son époux et lui conta comment on lui avait demandé sous la garde de qui elle voulait rester. Brangene répondit alors : « Souveraine, par Dieu, ne me contez pas des histoires et dites-moi : qui avez-vous demandé ? » Isolde le lui apprit. « Ah ! folle que vous êtes ! s'écria Brangene. Pourquoi avoir répondu cela ? Ce que le roi vous a raconté, c'était une ruse — c'est certain ! Je sais aussi que c'est le sénéchal qui a tramé ce complot. Ils veulent vous mettre à l'épreuve. À l'avenir il vous faudra faire mieux attention ! S'il vous en reparle, faites ce que je vous dis, répondez-lui ceci, répondez-lui cela ! » Et elle enseigna à sa souveraine la réponse à donner au roi pour se tirer d'affaire.

Mais[2] pendant ce temps Marke était très inquiet. Il était torturé par un double tourment : d'un côté c'était le doute qui le faisait souffrir, de l'autre le soupçon dont il ne pouvait se libérer. Il soupçonnait Isolde, qu'il aimait profondément ; il doutait de Tristan en qui il ne pouvait rien découvrir qui dénotât la fausseté et la déloyauté. Tristan, son ami, et Isolde,

sa joie, étaient tous deux sa plus grande affliction : ils lui tourmentaient le cœur et l'esprit. Il les soupçonnait tous les deux et doutait de tous deux aussi. Il faisait ce qu'on a coutume de faire en un pareil cas : il s'enfonçait de plus en plus profondément dans ce double tourment. Dès qu'il désirait avoir son plaisir avec Isolde, le soupçon l'en détournait. Il voulait alors poursuivre le soupçon à la trace et parvenir ainsi à la vérité ; mais comme celle-ci lui était refusée, le doute de nouveau le tourmentait, et il se retrouvait au même point. Le doute et le soupçon ne sont-ils pas les plus grands ennemis de l'amour ? Qu'est-ce qui oppresse le cœur amoureux autant que le doute ? Celui qui doute ne sait pas où aller : il jurerait bien, après quelque infortune dont il aura entendu parler ou qu'il aura vue de ses propres yeux, qu'il a fini par tout découvrir. Mais il suffit de peu de chose pour que tout redevienne comme avant ; et si de nouveau il aperçoit quelque chose qui éveille chez lui le doute, le voilà de nouveau plongé dans le désarroi. Quand bien même le monde entier ferait ainsi, c'est une bien grande folie, c'est une idée bien peu sage que de nourrir en amour des soupçons. On ne trouve jamais le bonheur auprès du bien-aimé si on doute de lui. Mais c'est commettre faute plus grave encore que de transformer en certitude le doute et la défiance : car dès que quelqu'un a réussi à prouver que ses doutes sont justifiés, cela lui cause aussitôt les plus atroces souffrances : voilà ce que lui rapportent pour finir ses efforts acharnés pour connaître la vérité. Le doute et le soupçon qui, auparavant, affligeaient son cœur, lui sembleraient encore bien doux ; et s'il pouvait alors choisir, il se déciderait pour le doute et la défiance plutôt que d'avoir jamais à connaître la vérité. Il arrive ainsi que le mal apporte le mal jusqu'à ce qu'arrive quelque chose de pire encore. Si cela fait encore plus mal, ce qui auparavant semblait mal semble bon à présent. Tout pénible que soit le doute en amour, il est plus supportable que la haine qui naît de la vérité. Il n'y a rien à faire pour empêcher l'amour d'engendrer le doute. Il n'y a pas d'amour sans doute, car c'est à lui que l'amour doit sa survie. Aussi longtemps que le doute l'accompagne, il ne sombre pas. Mais dès qu'il voit la vérité, c'en est fait aussitôt de lui. L'amour, en outre, a une habitude dont naissent toujours la plupart des difficultés : quand les choses vont comme il le souhaite, il refuse de rester constant et très facilement se laisse aller ; et dès qu'il aperçoit le doute, il ne s'en sépare plus, car il se sent violemment, fortement attiré. Alors

il l'épie et le guette sur tous les chemins et il s'applique plus à découvrir le tourment de son cœur qu'à chercher la joie qu'il pourrait y trouver et y goûter. C'est de cette façon stupide et déraisonnable qu'agissait Marke à présent : nuit et jour, il appliquait toutes les forces de son esprit à chasser le doute et la défiance, pour découvrir le tourment de son cœur avec la vérité à laquelle il aspirait. Il était tout uniment acharné à atteindre enfin ce but.

Il advint[1] une nuit qu'il tendit un nouveau piège à Isolde, car il désirait par cette ruse la mettre davantage à l'épreuve (cela, il l'avait comploté avec Marjodo). Mais les choses se retournèrent contre lui : suivant les instructions de Brangene, la reine prit son époux, le roi, aux lacets qu'il avait posés pour elle afin de la perdre. Brangene fut là d'une aide précieuse. Cela vint bien à propos pour les deux femmes d'avoir à la ruse opposé la ruse. Le roi pressa la reine tout contre son cœur et couvrit ses yeux et sa bouche de mille baisers. Puis il dit : « Belle amie, je n'ai rien de plus cher à mon cœur que vous ! Dieu qui est au ciel le sait : la pensée que je dois me séparer de vous me fait perdre la raison ! » La reine bien instruite opposa l'astuce à l'astuce ; elle soupira profondément et dit : « Malheur à moi ! Malheur ! J'ai toujours pensé que cette maudite nouvelle n'était qu'une plaisanterie ! Mais je vois bien maintenant que c'est sérieux. » Après ces mots Isolde manifesta par la bouche et les yeux combien cette nouvelle l'affectait : elle pleura si pitoyablement qu'elle guérit cet homme simple de son doute, car il aurait juré que la douleur d'Isolde était authentique. Les femmes n'ont en effet, à ce qu'elles assurent, d'autre tromperie, d'autre duperie ni d'autre fausseté que de pouvoir pleurer sans raison ni envie aussi souvent qu'il leur plaît. Isolde pleurait abondamment. Convaincu de son amour, Marke lui dit : « Belle amie, dites-moi : qu'avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? » Isolde répondit : « J'ai bien des raisons de me lamenter et de pleurer ! Je suis étrangère ici, et tout ce que je possède, ma vie et mon esprit, je les ai si fort placés en vous et en votre amour que je ne peux rien avoir en mes pensées ni rien aimer que vous seul. Rien ne m'est plus cher que vous, bien que je sache que vous n'avez pas pour moi autant d'affection que vous le dites et le montrez. Que vous ayez pu avoir l'idée de partir d'ici et de me laisser dans ce pays étranger me prouve bien que je vous suis indifférente : aussi mon cœur et mon esprit jamais plus ne connaîtront la joie !
— Et pourquoi donc, belle amie ? dit Marke. Vous avez pour-

tant la haute main sur le royaume et sur le peuple, ils vous appartiennent autant qu'à moi. Vous êtes la souveraine de ce pays. Tous sont à vos ordres; quels que soient vos ordres, ils sont exécutés! Pendant mon voyage, vous protégera l'homme qui saura le mieux veiller sur vous: c'est mon neveu, le noble Tristan. Il est avisé et prudent et de plus il s'appliquera en tout à faire votre joie et à accroître votre honneur. J'ai toutes les raisons de lui faire une confiance absolue. Il vous aime, et il m'aime aussi: il le fera pour l'amour de nous deux! — Seigneur Tristan? s'écria la belle Isolde. Pour vrai, je préférerais être morte et enterrée plutôt que de consentir à être confiée à la garde de Tristan! Cette espèce d'hypocrite ne me quitte pas d'un pas pour me flagorner et me flatter et me dire combien je lui suis chère! Mais Dieu a pénétré ses intentions et Il sait ce qu'Il doit penser de sa sincérité; je le sais aussi: il a tué mon oncle et redoute ma haine. C'est uniquement la peur de représailles de ma part qui le pousse à m'enjôler et à me flatter, à faire l'empressé auprès de moi; mais tout cela n'est qu'hypocrisie. Il se berce de l'espoir de gagner mon amitié. Mais cela reste sans effet, et toutes ses flatteries ne lui servent à rien. Et Dieu sait, si ce n'était pour vous, jamais pour sûr je ne le regarderais avec les yeux d'une amie! Si je me montre amicale envers lui, c'est pour l'amour de vous plus que pour mon honneur. Et puisque je ne puis éviter de l'entendre et de le voir, ce sera donc sans l'aveu de mon cœur et sans sincérité de ma part. Je me suis (c'est la vérité) souvent occupée de lui, les yeux dénués de tendresse, le mensonge aux lèvres, et tout cela pour éviter les reproches. On dit des femmes qu'elles haïssent les parents de leurs époux. Ce n'est que pour cette raison que, pour passer le temps, je l'ai souvent trompé avec des regards faux et des paroles dénuées d'affection, si bien qu'il aurait pu jurer que cela venait du fond de mon cœur. Seigneur, ne vous y trompez pas: votre neveu, messire Tristan, jamais ne m'aura sous sa garde. Si je peux vous adresser une prière, c'est à vous-même qu'il incombe, si vous le voulez, de vous occuper de moi pendant ce voyage. Où que vous alliez, j'irai aussi — à moins que vous-même vous ne m'en empêchiez ou que ne m'en détourne la mort!» C'est ainsi que la rusée Isolde prit avec son mari des airs hypocrites; ses simagrées dissipèrent le doute et la colère et il aurait juré qu'elle parlait sérieusement. Marke, auparavant en proie au doute, avait à présent repris pied, car sa bien-aimée avait chassé sa défiance et son doute. Tout ce qu'elle avait dit et fait semblait maintenant à Marke

bon et juste. Le roi s'empressa de raconter au sénéchal dans le plus grand détail et, aussi bien qu'il le put, ce qu'Isolde lui avait dit et comment elle avait réagi : il avait vu qu'elle était dénuée de toute perfidie. Cette nouvelle affecta profondément le sénéchal. Néanmoins il continua son office et lui dit comment il devait éprouver Isolde une nouvelle fois.

La nuit[1], lorsque Marke fut de nouveau couché à ses côtés, conversant au lit avec elle, il lui posa par ses questions de nouveaux pièges et l'y fit tomber à nouveau. Il dit : « Voyez, dame reine, je crois que le pays est en danger. Dites-moi comment une femme peut défendre un royaume ? Souveraine, il me faut partir ; dans l'intervalle vous resterez avec mes amis et mes parents. Parents ou vassaux, tous ceux qui me sont dévoués doivent être à votre service et vous rendre honneur, dans la mesure où vous le désirez. Mais si, parmi les dames et les chevaliers, il en est dont la vue vous déplaît et qui vous sont antipathiques, chassez-les tous de la cour ! Ce qui répugne à votre cœur, les gens et les choses qui vous contrarient, vous ne devez désormais plus les voir ni les entendre contre votre gré. Je ne veux pas non plus être bien disposé de cœur et de pensée envers qui vous détestez — vous pouvez compter là-dessus ! Soyez désormais joyeuse et gaie, et vivez comme bon vous semble : je vous y autorise. Et puisque vous ne portez pas Tristan, mon neveu, dans votre cœur, je vais, dès que l'occasion s'en présentera, l'éloigner de la cour et de mon entourage. Il doit retourner en Parménie et s'occuper de ses propres affaires : c'est nécessaire pour lui-même et pour son pays ! — Merci, seigneur, dit Isolde. Ce sont des paroles loyales et bonnes ; mais maintenant que je sais que vous avez en aversion ce qui m'afflige le cœur, je me vois aussi être votre obligée : ce qui est agréable à vos yeux et est proche de votre cœur, je l'accepte de bon cœur, autant que je le puis ! Je suis prête également à vous apporter mon aide et mon conseil dans tout ce qui peut contribuer à votre gloire. Réfléchissez, seigneur, à ce que vous allez faire : je ne vous conseillerai jamais et ne souhaiterai pas non plus que vous écartiez votre neveu de votre cour, car cela ferait ma honte ! On dirait aussitôt à la cour et dans tout le royaume que c'est moi qui vous l'ai conseillé par haine, parce que j'ai voulu venger sur lui le meurtre de mon oncle. On tiendrait partout des propos outrageants pour moi et peu glorieux pour vous. Jamais je ne consentirai que, par affection pour moi, vous outragiez votre parent, et qu'à cause de moi vous poursuiviez de votre haine quelqu'un envers lequel vous devez vous mon-

trer bienveillant. Réfléchissez à ceci : si vous partez, qui gardera vos deux royaumes ? Une femme ne pourra leur assurer ni la sécurité ni la paix. Songez que, si on veut tenir deux royaumes avec gloire et d'une main juste, on a besoin d'intelligence et de courage. Mais dans ces deux royaumes il n'y a — hormis Tristan — pas un seul seigneur qui garantisse vraiment la sécurité de ces pays. Qui d'autre que lui parviendrait à se faire obéir si vous êtes loin ? Si l'on doit faire la guerre (et l'on doit s'y tenir prêt à tout instant, chaque jour même), il pourrait bien arriver que nous connaissions la défaite. Alors on ne cessera de me reprocher méchamment mon attitude envers messire Tristan. On entendra répéter continuellement : " Si Tristan avait été là, les choses n'auraient pas si mal tourné pour nous. " Alors tous sans exception me rendront responsable du malheur et diront que c'est à mon instigation qu'il a perdu votre faveur — à vos dépens et aux leurs. Seigneur, mieux vaut que vous vous en absteniez ; ravisez-vous et pesez le pour et le contre : soit je pars avec vous, soit vous lui confiez la garde de vos deux royaumes ! Quels que soient mes sentiments envers lui, je préfère que Tristan les protège plutôt que de voir un autre nous laisser dans l'embarras et provoquer la perte des deux territoires. »

Le roi[1] comprit tout aussitôt que le cœur d'Isolde tendait à augmenter la gloire de Tristan, et de nouveau resurgirent le doute et la défiance. Il redevint la proie d'une colère amère comme le fiel, plus violente que la première fois. Isolde de son côté informa Brangene de leur conversation et lui répéta tout point par point, sans omettre un seul mot. Brangene fut consternée par la réponse d'Isolde et par le cours qu'avaient pris les choses. Elle lui enseigna de nouveau ce qu'elle devait dire. La nuit venue, lorsque la reine se coucha auprès de son époux, elle le prit entre ses bras : elle l'embrassa, le serra et le pressa tout contre sa douce et tendre poitrine. De nouveau elle entama une conversation avec des questions et des réponses, pour attirer le roi dans un guet-apens. « Seigneur, commença-t-elle, dites-moi, pour l'amour de moi : avez-vous vraiment et sérieusement l'intention de faire ce dont vous m'avez parlé hier ? Voulez-vous réellement renvoyer messire Tristan dans son pays pour l'amour de moi ? Ah ! si je pouvais en être sûre, je vous en rendrais grâces aujourd'hui et tous les jours de ma vie ! Seigneur, j'ai grande confiance en vous, autant que je le puis et autant que je le dois ; je crains pourtant que vous ne veuilliez seulement me mettre à l'épreuve. Mais si je savais en toute cer-

titude que vous voulez faire ce que vous avez dit et éloigner de moi ce qui m'est odieux, je reconnaîtrais alors à cela que vous m'aimez vraiment. Il y a longtemps que j'aurais voulu vous adresser cette prière, mais je ne l'ai jamais osé. Je sais finalement très bien ce que je dois attendre de lui, s'il doit encore rester longtemps à la cour. Seigneur, réfléchissez bien, sans vous laisser influencer par mon inimitié : si messire Tristan doit administrer vos royaumes pendant que vous serez en voyage, et si vous avez quelque accident, comme il en arrive facilement en voyage, il me ravira l'honneur et les royaumes. Vous savez à présent ce que je redoute de sa part. Je vous en prie : réfléchissez-y avec bienveillance et en véritable ami. Délivrez-moi de la présence de messire Tristan — ce serait une bonne action ! Renvoyez-le dans son pays ou faites qu'il parte en voyage avec vous. Pendant ce temps c'est le sénéchal Marjodo qui me protégera et me gardera ici. Mais si vous préférez m'emmener avec vous, peu m'importe à qui vous confierez la garde et la protection de vos royaumes ; pourvu que je parte avec vous ! Avant tout, faites de vos royaumes et de moi ce que bon vous semble. Vous connaissez maintenant ma volonté et mes préoccupations. Avant tout j'aspire à agir comme il vous plaît ; peu m'importent le peuple et le pays ! » Isolde flatta tant et si bien son époux qu'elle réussit à dissiper tous ses doutes et ses soupçons sur ses pensées et sur son amour. Il était de nouveau persuadé que sa reine était parfaitement innocente et sans tache. Mais c'est Marjodo, son sénéchal, qu'il tint depuis cette époque pour un parfait menteur, bien que celui-ci lui eût dit à propos de la reine l'entière, la pure vérité.

6. Le Nain Melot

Quand[1] le sénéchal remarqua que les choses ne tournaient pas comme il le désirait, il s'y prit autrement. À la cour il y avait un nain appelé, à ce qu'on dit, Melot le Petit d'Aquitaine[2]. On raconte à son sujet qu'il savait un peu lire les choses cachées dans les astres, la nuit. Mais je ne veux dire de lui que ce que je trouve dans ma source, car elle transmet l'histoire véridique ; et je n'y trouve que ceci : il était astucieux, rusé et beau parleur[3]. Il était un familier du roi, admis en outre dans les appartements de la reine. Marjodo lui conseilla de surveiller Tristan et la reine, quand il irait voir les dames. Si le nain pouvait l'aider à produire la preuve

concluante qu'ils s'aimaient, Marke le récompenserait et l'estimerait à jamais. Dès lors le nain les épia tous deux jour et nuit, le fourbe. Il les poursuivit sans trêve, surveillant toutes leurs paroles et tous leurs gestes, et il eut tôt fait de découvrir l'amour des deux amants. Ils se témoignaient tous deux tant de tendresse que Melot eut très vite la certitude de leur amour. Il informa aussitôt Marke qu'il y avait bien de l'amour entre eux. Alors les trois hommes, Melot, Marke et Marjodo, délibérèrent ensemble sur cette affaire, et ils prirent cette décision : si l'on éloignait messire Tristan de la cour, on découvrirait bien vite toute la vérité. Le roi Marke agit aussitôt en ce sens : il pria son neveu, au nom de sa propre réputation, de ne plus se rendre dans les appartements des dames ; il devait absolument les éviter. On colportait en effet à la cour certaines rumeurs, et on devait dès lors s'abstenir de tout ce qui pouvait causer honte et peine à la reine et à lui-même. Il fut immédiatement fait comme Marke l'avait demandé : Tristan évita tous les lieux où les dames de la cour avaient l'habitude de se tenir ; jamais plus il n'entra dans leurs appartements ni dans la grande salle du château. Les gens de la maison royale remarquèrent avec étonnement qu'il fuyait les dames, et déjà on disait méchamment beaucoup de mal de lui. Un flot d'injures toujours nouvelles parvenait sans cesse à ses oreilles. Depuis leur séparation Isolde et lui-même passaient leurs jours dans l'affliction, et toutes leurs heures étaient emplies de tristesse et de lamentations. Ils connaissaient un double tourment : ils souffraient des soupçons de Marke et ils souffraient de ne plus pouvoir trouver l'occasion de se rencontrer pour se parler dans l'intimité. D'heure en heure l'un et l'autre perdirent leurs forces et leur joie de vivre. Leur visage devenait pâle et blême. L'homme pâlissait à cause de la femme, la femme à cause de l'homme, Tristan à cause d'Isolde, Isolde à cause de Tristan[1]. L'un et l'autre souffraient grand tourment. Je ne m'étonne guère que leur détresse fût commune et leur peine en tout semblable, car tous deux n'avaient qu'un seul cœur et une seule volonté. C'est pourquoi leur malheur et leur bonheur, leur mort et leur vie à tous deux étaient comme d'un seul tissu : les souffrances qui torturaient l'un, l'autre les éprouvait aussi[2] ; et ce qui mettait l'un de joyeuse humeur réjouissait également l'autre. Tous deux ne faisaient qu'un pour le plaisir et pour la peine[3]. La commune affliction de leurs cœurs se lisait clairement sur leur visage, dont la pâleur révélait à tous leur amour. Le roi Marke ne tarda pas à s'en rendre compte : il vit

bien que leur séparation frappait douloureusement Tristan et Isolde et que si l'occasion se présentait ils se retrouveraient aussitôt. Et c'est ainsi qu'il les induisit en tentation : il donna l'ordre aux chasseurs de se préparer pour aller en forêt avec les chiens, car il voulait aller à la chasse pour vingt jours. Il le fit annoncer à la cour : quiconque s'entendait à chasser ou souhaitait s'y divertir pouvait se préparer à partir. Il prit ensuite congé de la reine et lui dit de se distraire comme elle l'entendait. Mais il donna au fourbe nain Melot l'ordre d'épier Tristan et elle et de surveiller leurs agissements secrets, et lui promit une riche récompense. Lui-même partit au son des cors et des aboiements des chiens. Mais son compagnon de chasse habituel, Tristan, ne partit pas avec lui : il fit savoir à son oncle qu'il était malade. Le chasseur malade d'amour voulait chasser son gibier à lui. Isolde comme Tristan restèrent donc au château, en proie à leur tristesse, cherchant tous deux désespérément comment ils pourraient réussir à se revoir. Mais ils ne trouvaient rien. Dans cette situation, Brangene se rendit auprès de Tristan : elle savait fort bien combien son chagrin l'accablait. Elle lui dit les plaintes d'Isolde, et Tristan lui confia sa souffrance : « Ah ! noble Brangene, dit-il, dites-moi donc : comment nous sauver de cette détresse ? Que dois-je faire, que doit faire la pauvre Isolde pour éviter que nous allions tous deux à notre perte ? Je ne sais comment nous pouvons nous sauver de la mort. — Eh bien, quel conseil puis-je vous donner ? répondit la loyale Brangene. Maudit soit le jour qui nous a vu naître ! Nous avons tous trois perdu notre joie et notre honneur, et jamais plus nous ne recouvrerons la liberté que nous avions. Hélas ! Isolde ! Hélas ! Tristan ! Quelle misère de vous avoir rencontrés et d'être responsable du malheur qui vous frappe ! Et je ne sais que faire pour vous aider ; je ne trouve rien qui puisse vous servir. Aussi sûr qu'il me faut mourir, je sais que vous êtes en grand danger si on continue à vous surveiller aussi étroitement. Puisqu'on ne peut rien trouver de mieux, suivez tout de même le conseil que je vous donne, aussi longtemps qu'on vous obligera à vous tenir éloigné de nous : quand vous verrez que l'occasion se présente, prenez une branche d'olivier, taillez-y des copeaux[1] dans le sens de la longueur et gravez-y un *T* sur un côté et un *I* de l'autre, de manière que seulement la première lettre de vos deux noms y paraisse ; n'ajoutez rien et n'omettez rien ! Ensuite allez dans le verger : vous connaissez sans doute le petit ruisseau qui coule de la fontaine jusqu'à nos apparte-

ments. Jetez-y l'un de ces copeaux et laissez-le suivre le courant jusque devant notre porte. C'est là que nous allons toujours, la triste Isolde et moi-même, pleurer notre malheur. Dès que nous apercevrons le copeau, nous saurons que vous êtes à la fontaine. Restez à l'ombre de l'olivier et ouvrez bien l'œil. Ma souveraine et votre amie, la languissante Isolde, vous y rejoindra. Je l'accompagnerai, si c'est possible et si vous le permettez. Seigneur, le peu de temps qu'il me reste à vivre, je le passerai auprès de vous deux, je le consacrerai tout entier à vous aider pour que vous n'alliez pas à votre perte. Je serais prête à donner mille heures de ma vie pour vous en procurer une seule de bonheur et je vendrais tous les jours de ma vie pour adoucir votre peine. — Merci, belle Brangene! répondit Tristan. Je ne doute pas un instant de votre fidélité et de votre sincérité ; jamais on n'en vit davantage en un même cœur. Si la fortune devait de nouveau me sourire, je l'emploierais à accroître votre bonheur et votre gloire. Mais si désespérée que soit ma situation, si lentement que pour moi tourne la roue de la Fortune, j'abrégerais ma vie pour vous, si j'avais la certitude que je donne mes jours et mes heures pour votre bonheur ; vous pouvez m'en croire ! » Les larmes aux yeux, il ajouta : « Ah ! bonne et fidèle Brangene ! » Il la serra dans ses bras, contre sa poitrine : dans son immense souffrance il couvrit les yeux et les joues de Brangene de mille baisers. Il lui dit enfin : « Belle Brangene, soyez bonne et agissez comme le doit une personne fidèle. Prenez-nous sous votre protection, moi et la belle, la malheureuse, la languissante Isolde. Veillez sans trêve sur nous deux, sur elle et sur moi. — Je le ferai avec plaisir, seigneur ; mais permettez que je vous quitte. Vous-même, faites comme je vous l'ai conseillé, et ne vous tourmentez pas trop. — Dieu protège votre honneur et votre beauté ! » Les larmes aux yeux, Brangene inclina la tête et partit pleine d'affliction. Tristan le triste[1] coupa les copeaux et les jeta comme le lui avait conseillé Brangene pour rendre leur situation moins douloureuse. C'est ainsi qu'Isolde sa souveraine et lui-même vinrent bien huit fois en huit jours à la fontaine dans le verger : ils se rencontraient en grand secret, quand l'occasion se présentait, à l'ombre de l'olivier. Personne ne l'apprit, nul ne le vit. Mais une nuit il arriva ceci : alors que Tristan se rendait justement à la fontaine, le malheur voulut que Melot, ce maudit nain, cet instrument du diable, l'aperçût. Il le suivit sans bruit tout du long et le vit se diriger vers l'arbre où il ne resta pas longtemps seul ; il vit qu'une femme le rejoignait,

qu'il serrait étroitement dans ses bras. Mais Melot ne put reconnaître avec certitude quelle était cette femme.

Le lendemain[1], peu avant midi, Melot refit discrètement le même chemin et s'approcha de Tristan, feignant d'éprouver de la pitié ; mais en vérité son cœur était empli d'une fourberie sans nom. Il lui dit : « Seigneur, c'est avec une grande inquiétude que je suis venu jusqu'ici. Vous êtes en effet entouré de tant de guetteurs et d'espions que ce n'est, en vérité, qu'avec la plus grande difficulté que j'ai pu me glisser jusqu'à vous. Du fond de mon cœur je plains la fidèle, la noble reine Isolde qui en ce moment, hélas ! éprouve un si grand chagrin à cause de vous ! Elle m'a priée de venir vous voir, car elle n'a trouvé personne qui mieux que moi pût vous transmettre ce message. Elle m'a prié de vous saluer en son nom de tout cœur et de vous demander instamment de la rencontrer à l'endroit habituel. Je ne sais où, mais vous, vous le savez : c'est là où vous l'avez rencontrée récemment. Vous veillerez à y aller au moment exact où vous avez l'habitude de vous y rendre. Je ne sais de quoi elle veut vous avertir. Et vous pouvez m'en croire : rien ne m'a jamais autant touché que sa douleur et votre malheur. Maintenant, messire Tristan, je dois partir. Permettez-moi de prendre congé. Je lui dirai tout ce que vous voulez bien me confier. Je n'ose pas rester ici plus longtemps : si les gens de la cour me découvraient ici, il pourrait m'en cuire. Tous, ils croient et prétendent que ce qui s'est passé entre vous s'est fait par mon entremise. Mais j'affirme devant Dieu et devant vous deux que jamais je ne me suis mêlé de cela. — Mon ami, rêvez-vous, par hasard ? lui demanda Tristan. Quelles sornettes venez-vous me débiter ? Qu'est-ce donc que s'imaginent les gens de la cour ? Qu'avons-nous fait, ma souveraine et moi ? Disparaissez ! Allez au diable ! Et sachez une fois pour toutes : quoi qu'on puisse penser ou dire à la cour, cela ne m'empêcherait pas de vous clouer le bec pour que jamais plus vous ne racontiez à la cour ce que vous êtes venu rêver ici ! Seul m'en empêche le souci de ma propre réputation. »

7. Le Rendez-vous épié sous l'olivier

Melot[2] s'en alla et rejoignit aussitôt à cheval Marke dans la forêt. Il lui dit qu'il savait de façon absolument sûre le fin mot de la situation. Puis il raconta tout ce qui s'était passé à la fontaine. « Vous pouvez vous en convaincre vous-même, dit

Melot. Seigneur, si vous le voulez, venez cette nuit avec moi, car je suis absolument sûr que tous deux feront tout pour se rencontrer encore cette nuit. Vous pourrez alors voir de vos propres yeux comment ils se comportent ensemble. » Le roi partit avec Melot voir ce qui faisait le tourment de son cœur. Lorsque la nuit tombée ils entrèrent dans le verger et réfléchirent à la meilleure façon de les épier, ni le roi ni le nain ne trouvèrent une cachette adéquate où ils pourraient se dissimuler pour les guetter. Or il y avait tout près de la fontaine un olivier, pas très grand, mais dont les branches étaient basses et assez largement déployées. Tous deux grimpèrent péniblement dans l'arbre, s'assirent et ne dirent plus un mot.

À la tombée[1] de la nuit Tristan se remit en route à pas furtifs. Arrivé dans le verger, il sortit ses messagers d'amour et les lança dans le ruisseau. Il les laissa partir, eux qui apportaient chaque fois à la languissante Isolde la nouvelle que son ami se trouvait près de la fontaine. Tristan franchit le ruisseau là où l'olivier projetait son ombre sur l'herbe. Il s'arrêta pensif sous l'arbre, méditant sur le tourment qui en secret pesait sur son cœur. Or juste à ce moment-là le clair de lune se projeta à travers l'arbre jusqu'au sol, si bien que Tristan vit tout à coup s'y dessiner l'ombre de Marke et de Melot. Quand il eut reconnu distinctement leurs deux ombres, il fut saisi d'une grande peur : il perçut aussitôt l'embuscade et comprit qu'on l'épiait. « Seigneur Dieu, pensa-t-il, protège Isolde et moi-même ! Si elle ne voit pas à temps le piège grâce à cette ombre, elle va venir droit sur moi. Et s'il en est ainsi, c'en sera fait de nous. Seigneur Dieu, sois-nous miséricordieux et prends-nous tous deux sous ta garde ! Assiste Isolde sur ce chemin ! Guide chacun de ses pas, avertis cette innocente d'une manière ou d'une autre du piège odieux qu'on nous a tendu à tous deux, avant qu'elle ne dise ou fasse quelque chose qui puisse éveiller les soupçons ! Seigneur Dieu, oui, aie pitié d'elle et de moi ! Que soient remis cette nuit entre tes mains notre honneur et notre vie ! »

Entre-temps[2], sa souveraine la reine était allée avec la noble Brangene, leur amie à tous deux, dans le jardin de douleurs guetter les messagers de Tristan. Dans ce jardin elles avaient l'habitude d'aller se lamenter toutes deux quand elles n'avaient pas à craindre qu'on les épiât. Elles allaient et venaient, affligées et plaintives, et parlaient tristement d'amour. Mais Brangene ne fut pas longue à apercevoir dans le courant les copeaux, les messagers d'amour de Tristan, et elle fit signe

à sa dame de venir. Isolde les attrapa et les examina : elle lut *Isolde* et lut aussi *Tristan*. Vite elle prit son manteau et s'enveloppa dedans des pieds à la tête. Puis elle se glissa à travers l'herbe et les fleurs jusqu'à l'arbre et la fontaine. Quand elle fut arrivée assez près pour qu'ils pussent se voir l'un l'autre, Tristan demeura immobile. Cela, il ne l'avait encore jamais fait : d'habitude il courait de loin à sa rencontre, dès qu'il la voyait s'approcher. Isolde s'étonna et se demanda ce que signifiait son comportement. Son cœur se serra. Bouleversée, elle baissa la tête et se dirigea vers lui d'un pas hésitant. Elle marchait pleine d'appréhension. Comme elle s'approchait de l'olivier, elle vit les ombres de trois hommes, alors qu'elle n'en attendait qu'un seul. Et elle comprit alors le comportement inhabituel de Tristan à son égard, et reconnut l'embuscade et le danger. « Ah ! pensa-t-elle, que signifient de nouveau ces menées meurtrières ? Qui s'est mis ici aux aguets ? Je suis sûre que mon seigneur est caché quelque part tout près d'ici ! Oui, nous sommes trahis ! Seigneur Dieu, protège-nous et aide-nous à quitter ce lieu sans déshonneur ! Seigneur, veille sur lui et sur moi ! » Et elle poursuivit : « Tristan est-il au courant de cet incident fâcheux, ou ne l'est-il pas ? » Mais toute sa conduite lui faisait reconnaître qu'il avait, lui aussi, déjà vu le piège[1]. Elle s'arrêta à quelque distance et dit : « Seigneur Tristan, sachez que je suis fort vexée de vous voir si convaincu de ma stupidité que vous désirez me parler à cette heure de la nuit. Vous devriez vous soucier bien davantage de votre réputation auprès de votre oncle et de moi-même. Cela conviendrait mieux à votre loyauté et aussi à mon renom que d'exiger de moi une telle rencontre à une heure aussi tardive, et de plus en un si grand secret. Allons, parlez, que voulez-vous ? Je suis dans une angoisse sans nom, car je n'ai fait que suivre le conseil de Brangene qui était aujourd'hui chez vous. Elle m'a priée instamment, elle m'a pressée de venir jusqu'à vous pour entendre vos plaintes. Mais j'ai déjà bien mal agi en suivant ses conseils. Elle m'attend ici tout près, si bien que je suis en sécurité. Cependant je préférerais assurément sacrifier un doigt de ma main plutôt que de savoir quelqu'un au courant de notre rencontre ; je redoute les racontars des gens de rien ! On a déjà répandu assez de contes à votre sujet et au mien : ils seraient tous prêts à jurer que nous sommes empêtrés dans une affaire d'amour coupable. Toute la cour résonne de ces mensonges. Mais Dieu sait bien quels sont mes sentiments à votre égard. J'irai même plus loin.

J'en prends Dieu à témoin : qu'il me remette mes péchés, ou non, en fonction de la pureté de mes sentiments à votre égard. Je déclare devant Dieu que jamais je n'ai aimé un autre homme que celui auquel jadis j'ai donné la prime fleur de ma virginité. Aujourd'hui et à jamais tous les autres hommes sont bannis de mon cœur ! Messire Tristan, si à présent Marke mon seigneur me soupçonne si fort seulement à cause de vous, Dieu le sait, il commet une injustice. Il sait parfaitement ce que ce cœur ressent pour vous. Ceux qui ont répandu des fables sur moi, par Dieu, agissent de façon bien légère ! Ils ne savent rien de mon cœur. Si je vous ai traité des milliers de fois en ami, Dieu le sait, ce n'était pas par fourberie ! Je le faisais seulement pour l'amour de celui que je dois aimer ! Je considère comme juste et je me dois de faire honneur à ceux qui sont les amis ou les proches de mon seigneur Marke, qu'ils soient chevaliers ou écuyers. Mais même si l'on interprète mon comportement de travers, je ne veux pas — malgré leurs mensonges — vous traiter comme mon ennemi. Seigneur, dites-moi tout ce que vous avez à me dire, car je veux m'en aller. Je ne peux pas rester ici plus longtemps ! — Noble souveraine, dit Tristan, je ne doute pas le moins du monde que, si vous aviez l'assentiment de la cour, vous parleriez et agiriez toujours comme l'exigent de vous la vertu et l'honneur. Cependant les menteurs ne le tolèrent pas qui, par leurs mensonges, sans la moindre raison, ont fait porter tant de soupçons sur vous et moi et nous ont fait perdre la grâce de mon seigneur, bien que — Dieu le sait très bien — nous fussions innocents. Je vous en prie, noble, excellente reine : songez que je suis tout à fait innocent envers vous et envers Marke. Conservez bien cela en mémoire, et demandez à mon souverain, au nom de sa noble éducation, de cacher seulement huit jours la colère et la haine dont il me poursuit sans raison, et de garder les formes. Je lui demande et vous demande de faire pendant ce temps comme si vous étiez bien disposés à mon égard. Entre-temps je me préparerai à partir. Si vous ne faites pas ce que je vous demande, nous perdrons notre réputation — le roi mon seigneur, vous et moi : en effet, si vous vous montrez froide et distante envers moi avant mon départ, nos ennemis diront : « En vérité, il y avait du vrai là-dedans ! Regardez donc : le roi a laissé partir Tristan privé de sa faveur. » — Messire Tristan, reprit Isolde, j'aimerais mieux mourir que de prier mon seigneur de faire pour l'amour de moi quelque chose pour vous. Vous savez vous-même très bien

que depuis longtemps je suis en disgrâce auprès de lui à cause de vous. Et s'il apprenait que je me suis trouvée avec vous seule et en pleine nuit, on répandrait sur moi de telles calomnies que jamais plus je n'aurais de lui affection ni déférence. Peut-être est-ce le sort qui m'attend ; mais, sur ma foi, je ne peux absolument pas comprendre comment Marke mon seigneur a pu concevoir de tels soupçons ! Qui donc aura pu les lui inspirer ? Je n'ai encore jamais remarqué (et les femmes pourtant s'en aperçoivent bien vite) que vous ayez commis quelque fourberie envers moi. Moi-même je ne me sens coupable d'aucune conduite répréhensible ni d'aucune invite à votre égard. J'ignore qui nous a calomniés tous deux : je sais seulement que nous sommes dans une si mauvaise posture que le Tout-Puissant devrait bien s'en soucier pour y remédier et éviter un malheur ! Mais à présent, seigneur, permettez-moi de m'en aller ! Je vais partir, et partez vous aussi ! Dieu sait bien combien je déplore ce que vous devez supporter de peines et d'ennuis. J'aurais bien des raisons de vous témoigner de la haine et de l'animosité, mais je veux y renoncer. Au contraire, je regrette que vous ayez des ennuis à cause de moi, et sans aucune raison. C'est pourquoi je veux vous pardonner. Et lorsque viendra le jour où vous devrez nous quitter, seigneur, je prierai pour que Dieu vous protège et que la Reine des cieux veille sur vous. Oui, si j'avais la certitude que la mission dont vous me chargez et mon intervention pouvaient vraiment vous être utiles, je m'entremettrais volontiers et ferais tout ce que je penserais vous être utile. Pourtant je crains fort qu'en fin de compte le roi ne l'interprète mal. Mais, quoi qu'il advienne et quelques risques que je puisse courir, je veux vous récompenser de ne pas avoir été félon envers mon seigneur et moi-même. Quel que soit le succès de mon entreprise, j'appuierai votre requête auprès de Marke du mieux que je pourrai ! — Merci, ô souveraine ! répondit Tristan. Et faites-moi aussitôt savoir quelle est la réponse. Mais si je devais être contraint à partir sans jamais pouvoir vous revoir, reine admirable, je souhaite (quoi qu'il advienne de moi) que vous bénissent toutes les légions célestes ! Car Dieu sait bien que jamais mer ni terre ne portèrent femme aussi irréprochable ! Souveraine, votre âme et votre personne, votre honneur et votre vie soient à jamais à la garde de Dieu ! »

C'est[1] ainsi qu'ils se séparèrent. La reine s'en alla, soupirante et plaintive, aimante et éprise[2] d'amour. Son ardent désir d'amour inassouvi lui emplissait le cœur et le corps

d'une profonde douleur. Tristan, lui aussi, s'en alla en proie à une amère tristesse et pleurant à chaudes larmes. Marke quant à lui était assis sur son arbre, triste et accablé : au fond de son cœur il souffrait d'avoir fait peser d'aussi graves soupçons sur son neveu et son épouse. Il maudit mille fois ceux qui l'y avaient poussé. Il pesta tant et plus contre le nain Melot qui l'avait trompé et avait calomnié sa femme innocente. Tous deux descendirent de l'arbre et allèrent rejoindre la chasse dans un état de profond découragement. Mais le chagrin de Marke était bien différent de celui de Melot : le nain était triste parce qu'on l'accusait de tromperie, Marke parce qu'il avait, par sa méfiance, accablé son neveu et son épouse, et surtout lui-même, d'une douleur inutile, et qu'à cause de lui ils étaient devenus la fable de la cour et du royaume. Le lendemain matin il fit sans tarder dire aux chasseurs de continuer de chasser ; quant à lui, il rentra chez lui. « Dites-moi, dit-il, dame reine : de quelle manière avez-vous depuis mon départ passé votre temps ? — Oh ! seigneur, mon occupation, ce furent d'inutiles tourments ; et ma distraction, la harpe et la lyre ! — Tourments inutiles ? s'étonna Marke. Que s'est-il passé, et pourquoi ? » Isolde sourit et dit : « Quoi qu'il soit arrivé, c'est arrivé, et cela arrive encore aujourd'hui et chaque jour : tristesse et peine superflue, telle est ma nature et celle de toutes les femmes, car c'est ainsi que nous purifions notre cœur et clarifions nos yeux. Nous concevons souvent en secret de grandes peines pour rien, et les abandonnons tout aussi vite. » C'est ainsi qu'Isolde cacha la vérité sous une plaisanterie. Mais Marke savait très bien ce qu'elle voulait dire. « Eh bien, souveraine, dit-il, quelqu'un peut-il me dire comment va Tristan ? Savez-vous quelque chose à son sujet ? Lorsque je suis parti, on m'a dit qu'il était souffrant. — Oh ! seigneur, on vous a dit la vérité ! » répondit la reine. Mais elle, elle pensait à son mal d'amour : elle savait très bien que seul l'amour était cause de ses maux. Le roi poursuivit : « Que savez-vous, et qui vous l'a dit ? — Je sais seulement ce que je suppose et ce que Brangene a pu me dire tout récemment de sa maladie. Elle le vit hier dans la journée et m'a demandé de sa part de vous faire entendre ses plaintes et son message : je dois vous prier au nom de Dieu de ne pas attenter de la sorte à son honneur et de consentir dans les huit prochains jours (où il prépare son départ) à ne plus le traiter aussi durement afin qu'il puisse quitter votre cour et votre royaume de façon honorable. Voilà ce qu'il nous demande à tous deux. » Et elle

raconta au roi tout ce dont Tristan l'avait priée à la fontaine — comme Marke l'avait lui-même entendu. Le roi dit : « Dame reine, maudit soit pour toujours celui qui m'a poussé à faire cela ! Je regrette du fond du cœur de l'avoir soupçonné, car j'ai pu depuis me persuader qu'il était tout à fait innocent : à présent j'ai tout tiré au clair. Maintenant, noble reine, si vous m'aimez un peu, je vous demande de nous réconcilier. Entremettez-vous entre lui et moi et faites table rase de cette affaire ; quoi que vous fassiez, j'y consens. » Mais la reine dit : « Oh ! seigneur, je ne voudrais pas me donner de la peine pour rien ! Car si aujourd'hui je vous réconciliais, demain déjà votre ancienne défiance renaîtrait. — Non, souveraine, plus jamais ! Plus jamais je ne mettrai en doute l'honneur de Tristan ; et vous-même, dame reine, jamais plus je ne vous suspecterai pour des marques extérieures d'amitié ! » Marke en fit solennellement le serment. Là-dessus on alla sans tarder chercher Tristan, et la suspicion de Marke fut aussitôt enterrée sans réserve et avec l'accord de tous. Marke confia immédiatement Isolde de nouveau à la garde de Tristan. Tristan de nouveau prit soin d'elle dans toutes les circonstances, veillant sur elle et la conseillant ; elle-même et toutes ses dames faisaient toute sa volonté. Tristan et sa souveraine Isolde vécurent de nouveau tout à leur joie : leur bonheur d'amour était sans nuages. Il leur était ainsi de nouveau donné, après les tourments qu'ils avaient endurés, une vie de totale félicité — et pourtant après une brève joie recommencèrent les épreuves.

8. Le Jugement de Dieu

Je le dis bien fort[1] : il n'y a sur terre nulle ortie qui ne fasse autant souffrir qu'un mauvais voisin, et rien n'est plus redoutable qu'un familier perfide. Je considère comme perfide celui qui montre à son ami le visage d'un ami et qui est dans son cœur son ennemi. C'est un affreux voisinage, car il porte le miel dans la bouche et le venin dans le dard ! Et ainsi le dépit venimeux sécrète et fait mûrir pour l'ami l'échec en tout ce qu'il entend et voit, et personne ne peut s'en préserver. Mais lorsque quelqu'un fait ouvertement la guerre à son ennemi et cherche à lui nuire, je ne peux l'accuser de perfidie. Qui ne dissimule pas son hostilité ne peut pas faire beaucoup de tort ; mais gare à celui qui feint d'être un ami ! C'est ainsi qu'agirent Marjodo et Melot aussi : tous deux entouraient Tristan d'une

sollicitude hypocrite. L'un comme l'autre lui offraient, sournois et perfides, leur service et leur amitié. Mais Tristan se tenait sur ses gardes, et il avertit Isolde. « Ayez à l'avenir, reine de mon cœur, grand soin de notre sécurité et faites constamment attention à vos paroles et à votre comportement : tous les deux nous sommes menacés de tous côtés. Deux serpents venimeux — sous les traits de colombes — nous suivent pas à pas, flatteurs et suaves. Avec eux soyez toujours sur vos gardes, charmante reine ! Car là où les familiers d'une maison ont le visage de la colombe et la queue du serpent, on doit se signer comme contre la grêle ou la mort subite. Charmante souveraine, belle Isolde, gardez-vous bien à l'avenir du serpent Melot et du chien Marjodo ! » Et c'est bien ce qu'ils étaient : un serpent et un chien, car tous deux traquaient sans trêve les deux amants, quoi qu'ils fissent et où qu'ils allassent, comme font le chien et le serpent. Pleins de perfidie, ils harcelaient sans répit Marke de leurs médisances tant et si bien qu'il se mit de nouveau à fléchir dans son amour et à soupçonner les deux amants : il leur dressa de nouvelles embûches et mit de nouveau à l'épreuve leur secrète intimité.

Comme[1] ses conseillers félons le lui recommandèrent, Marke se fit saigner ainsi qu'Isolde et Tristan[2]. Ceux-ci ne se doutèrent pas qu'en résulterait pour eux un quelconque tourment : ils ne voyaient pas le guet-apens. Les intimes du roi passèrent ainsi la journée agréablement couchés dans leur chambre pour se remettre de leur saignée, dans le calme et le silence. Le lendemain soir la cour se dispersa et Marke alla se coucher. Seuls restèrent dans la chambre, comme il en avait été décidé, Marke et Isolde, Tristan et Melot, Brangene et une jeune suivante. Par ailleurs, on avait partout tamisé la lumière trop crue des cierges en les plaçant sous des tapisseries. Lorsqu'on se mit à sonner matines, Marke, tourmenté par le soupçon, se leva et s'habilla en silence. Il fit signe à Melot de se lever et d'aller à matines avec lui. Lorsque le roi se fut éloigné, Melot prit de la farine et en saupoudra le sol tout autour du lit de Marke, pour qu'on pût reconnaître à ses traces quiconque s'approcherait du lit ou s'en éloignerait. Après quoi, tous deux s'en allèrent, mais pendant la messe ils ne pensèrent pas particulièrement à prier. Brangene comprit aussitôt en voyant la farine qu'il y avait un piège. Elle se glissa auprès de Tristan, l'avertit et retourna se coucher. Tristan eut la mort dans l'âme à cause de ce piège perfide. Son cœur dans sa poitrine s'enflamma aussitôt de désir pour Isolde, et il se

demanda comment il pourrait la rejoindre. Il confirma l'adage qui dit que l'amour n'a pas d'yeux ni la passion de peur quand on aime pour de bon. « Hélas !, se disait-il en lui-même. Mon Seigneur et mon Dieu, comment puis-je éviter ce maudit piège? L'enjeu est gros pour moi dans cette affaire. » Il se dressa sur son lit et regarda partout autour de lui pour voir par quel moyen il pourrait rejoindre Isolde. Il y avait d'ailleurs assez de lumière pour qu'il vît la farine autour du lit de Marke. Mais la distance lui sembla trop grande pour être franchie d'un bond ; il n'osait pas non plus marcher sur le sol. Des deux possibilités il dut choisir celle qui lui paraissait la meilleure. Il serra ses pieds l'un contre l'autre et prit son élan. Tristan, aveuglé par l'amour, fit la charge et l'assaut[1], mais il présuma de ses forces : il sauta certes sur le lit d'Isolde, mais il perdit en même temps son enjeu, car sa veine se rouvrit. Il en résulta pour lui grands tourments et graves ennuis, car naturellement le sang tacha abondamment de rouge tout le lit. Il ne resta pas longtemps auprès d'Isolde, mais suffisamment cependant pour que le lit et les draps, la soie et le brocart[2] fussent tout tachés. Il regagna son lit d'un bond et se recoucha. Mais il resta éveillé, perdu dans ses pensées, jusqu'au lever du jour. Marke ne fut pas long à revenir et examina le sol ; il eut beau regarder, il ne trouva pas la moindre trace. Mais quand il s'avança jusqu'au lit, il découvrit — où qu'il tournât les yeux — du sang partout. Il en eut aussitôt l'humeur assombrie. Il dit : « Eh bien, dame reine, qu'est-ce que cela signifie ? D'où vient donc tout ce sang ? — Ma veine s'est rouverte, et le sang a coulé ; cela vient tout juste de s'arrêter de saigner. » Puis il s'approcha de Tristan, pour l'examiner à son tour. Comme s'il voulait plaisanter, il releva la couverture et dit : « Debout, seigneur Tristan ! » Quand il découvrit là aussi du sang il se tut, laissa Tristan couché et s'en retourna sans mot dire. Ce qu'il avait vu lui pesait sur le cœur. Il ruminait et ruminait tel un homme pour qui se lève un jour sans joie. Il avait poursuivi avec fougue le tourment de son cœur et avait fini par le trouver. Mais il n'avait comme preuve de leur intimité à tous deux que le sang dans leurs deux lits. Et ce n'était cependant pas une preuve certaine ! Le doute et la défiance, qu'il avait surmontés, reprirent possession de lui. Certes il n'avait découvert aucune trace sur le sol, ce qui pouvait lui faire espérer que son neveu n'avait pas commis de faute envers lui. Toutefois il avait trouvé la reine et le lit de Tristan couverts de sang. Cela le plongea aussitôt — comme tous ceux qui

doutent — dans de sombres pensées et le mit de méchante humeur. Le doute ne lui laissait pas de répit : il songeait à une chose, puis à une autre, et il ne savait ni ce qu'il voulait ni ce qu'il devait penser. Certes, il venait de trouver dans le lit de Tristan les traces d'un amour coupable, mais devant le lit il ne pouvait découvrir la moindre empreinte. Ainsi la vérité lui était tout à la fois offerte et refusée. Ces deux indices l'égaraient : l'un disait la vérité, l'autre mentait. Maintenant il croyait, l'instant d'après il ne croyait plus. Il ne voulait pas les reconnaître coupables, mais il ne pouvait plus non plus croire à leur innocence. C'était pour cet homme en proie au doute un tourment mortel.

Marke[1], égaré comme il était, fut encore davantage qu'auparavant tourmenté par des réflexions sur la manière dont il pourrait enfin sortir de cette impasse et dissiper ses doutes. Il réfléchissait comment il pourrait se débarrasser du fardeau du doute et comment il pourrait faire taire à la cour les soupçons qui pesaient sur Isolde son épouse et Tristan son neveu. Il réunit les princes du pays auxquels il pouvait se fier et il leur confia ses soucis. Il leur dit quelle rumeur était née à sa cour et qu'il craignait fort pour son mariage et son honneur. Contre sa propre conviction[2] il leur déclara qu'il voulait s'abstenir de toute intimité avec la reine jusqu'à ce qu'elle eût prouvé publiquement son innocence et sa fidélité conjugale envers lui : en effet, l'accusation portée contre eux deux était par trop connue dans tout le pays ! Il leur demandait conseil à tous pour savoir comment il pourrait dissiper les doutes planant sur la conduite de la reine, d'une manière ou d'une autre qui fût conforme à son honneur ; et ses parents et ses vassaux lui conseillèrent de réunir un concile à Londres, en Angleterre, pour y exposer ses préoccupations devant le clergé — ces savants princes de l'Église, qui connaissaient bien le droit de Dieu[3]. Il fut aussitôt décidé de convoquer le concile à Londres après la semaine de la Pentecôte, à la fin de mai. Répondant à l'invitation du roi, et conformément à son ordre et à sa prière, une grande foule de clercs et de laïcs vinrent au jour fixé. Vinrent aussi Marke et Isolde, tous deux accablés de crainte et d'affliction : Isolde craignait fort de perdre la vie et l'honneur, et Marke se faisait du souci pour son bonheur et sa réputation, qu'il redoutait de voir amoindris à cause d'Isolde son épouse.

Après[4] avoir ouvert le concile, le roi Marke confia aux princes du pays combien il était chagriné par cette rumeur infamante ; il les pria très instamment au nom de Dieu et de

leur honneur de bien vouloir lui donner, s'ils le pouvaient, quelque conseil ou quelque avis: comment devait-il faire pour en terminer avec cette affaire? Il voulait obtenir satisfaction de ce délit et le punir équitablement. Ils furent nombreux à prendre la parole et à donner leur avis: l'un disait ceci, l'autre cela, l'un parlait sottement, l'autre avec sagesse. Pour finir l'un des grands seigneurs présents à l'assemblée se leva. Vieux et de noble apparence, homme d'expérience autant que chenu, il était tout à fait apte par son intelligence et son âge pour donner de bons conseils. L'évêque de Tamise[1], car c'était lui, s'appuya sur sa crosse et dit: « Mon seigneur et mon roi, écoutez-moi! Vous nous avez convoqués devant vous, nous autres princes d'Angleterre, pour que nous vous donnions un conseil loyal, dont vous avez en cet instant un besoin pressant. Je suis un de ces princes, seigneur, et j'ai ma place au conseil. Je suis assurément assez vieux pour savoir ce que je dois faire et ne pas faire. Chacun peut décider pour soi; moi, seigneur, je veux parler en mon nom propre et vous dire clairement mon avis et mon sentiment. Si mon avis vous semble bon, suivez mon conseil: on soupçonne ma souveraine et messire Tristan d'inconduite, mais on n'a pas encore pu — à ce qui me semble — les convaincre sur preuve ni les confondre par témoins. Comment pouvez-vous dissiper une basse suspicion par la bassesse? Comment pouvez-vous prononcer un jugement sur l'honneur et la vie de votre neveu et de votre propre épouse, alors que personne n'a pu vraiment les convaincre d'aucun délit? Peut-être sera-t-il même impossible de les confondre? Il est bien plus facile d'accuser Tristan de cette faute et de ce forfait que de l'en convaincre par preuve, comme l'exige la justice. Il est bien plus facile de répandre des rumeurs sur Isolde que d'apporter vraiment la preuve de son inconduite! Mais puisque la cour les soupçonne si fort, vous ne devez plus laisser la reine partager votre couche et votre table jusqu'au jour où elle pourra prouver son innocence devant vous et devant le royaume, devant tous ceux qui connaissent cette rumeur et la colportent jour après jour. Car, hélas! chaque oreille est largement ouverte à cette sorte de nouvelle, qu'elle soit véridique ou mensongère! Mensonge ou vérité, même si seule la rumeur vous accuse, chacun est volontiers prêt à supposer le pire. Quoi qu'il en soit de cette affaire, qu'elle soit vraie ou pas: soupçons et rumeurs sont maintenant déjà si largement répandus que vous en subissez les conséquences, et la cour s'en scandalise.

Voici donc mon conseil et ma proposition : puisqu'on accuse ma souveraine, la reine, d'une faute aussi ignominieuse, qu'on la fasse comparaître devant nous tous. La cour devra alors — comme c'est légitime — entendre votre réquisitoire et également ce qu'elle aura à y répondre. » Le roi répondit : « Seigneur, je le ferai. Votre proposition et votre conseil me paraissent convenables et justes. » On envoya chercher Isolde, et elle vint dans la grande salle du château rejoindre le concile. Lorsqu'elle se fut assise, l'évêque de Tamise, vieillard chenu et plein d'expérience, se leva conformément à l'ordre du roi et dit : « Dame Isolde, noble reine, mes paroles ne doivent pas vous blesser ! Mon seigneur le roi me charge de parler en son nom et je dois obéir à son commandement. Mais Dieu m'est témoin que ce n'est qu'à contrecœur que je déclare ici quelque chose qui jette une ombre sur votre dignité de femme et ternit votre réputation. Si seulement on pouvait me l'épargner ! Noble et bonne reine : votre seigneur et époux m'ordonne de vous inculper pour une accusation publiquement portée contre vous. Nous ne connaissons certes pas la source de cette accusation : en tout cas on vous accuse, vous et son neveu, à la cour et dans tout le pays. Si Dieu le veut, dame reine, vous en sortirez innocente. Mais le roi a quelque soupçon parce que toute la cour en parle. Mon seigneur lui-même certes n'a trouvé jusqu'à présent que du bien en vous. C'est uniquement à cause des rumeurs que la cour répand qu'il a conçu ces soupçons, et non parce qu'il aurait quelque preuve. Et s'il vous accuse ici devant ses parents et ses vassaux, c'est pour qu'ils puissent entendre et juger s'il peut, avec notre conseil à tous, décider de réduire à néant cette rumeur mensongère. Et il me semble bon que vous vous justifiiez de ce soupçon devant lui, et en présence de nous tous. »

Comme[1] c'était à son tour de parler, Isolde, qui était une femme intelligente et avisée, se leva de son siège et dit : « Sire, seigneur évêque, barons du pays, et toute la cour, sachez ceci : chaque fois qu'il me faudra défendre mon seigneur et moi-même de la honte, soyez sûrs que je le ferai, maintenant et à toute heure. Oui, seigneurs, je sais très bien que depuis un an on m'impute cette vilenie, à la cour et dans le pays. Mais vous le savez bien, personne n'a le privilège de pouvoir vivre en satisfaisant toujours tout le monde, et sans se voir parfois accuser de quelque crime. Je ne suis donc pas étonnée d'être moi aussi victime de telles accusations. Il ne pouvait se faire que je sois épargnée, je devais être accusée d'inconduite et

d'opprobre : car je suis étrangère dans ce pays et je ne peux faire appel à mes amis ou à mes parents. Je n'ai personne auprès de moi pour partager ma peine. Vous tous ici, qui que vous soyez, êtes tout disposés à croire à ma culpabilité. Si je savais seulement comment faire la preuve définitive de mon innocence, afin de gagner votre bienveillance et de préserver l'honneur de mon seigneur, je le ferais de bon cœur. Que me conseillez-vous ? Quelle que soit la procédure que l'on m'imposera, je l'accepte volontiers pour dissiper vos soupçons à tous, mais bien plus encore pour défendre l'honneur de mon seigneur et le mien. » Le roi prit la parole : « Dame reine, vos paroles me satisfont pleinement. Si vous voulez vraiment me donner entière satisfaction, comme vous l'assurez, donnez-nous-en la preuve : approchez-vous et jurez que vous acceptez l'épreuve du fer rouge[1] que nous allons vous proposer. » C'est ce que fit la reine : elle jura qu'elle était prête à se soumettre à cette épreuve : on la fixa à six semaines de là dans la ville de Carlion[2]. C'est ainsi que prit fin le concile, et le roi et les barons se séparèrent. Mais Isolde resta seule en proie à la crainte et au tourment : elle craignait pour son honneur ; la travaillait aussi l'appréhension secrète d'avoir à faire passer le faux pour le vrai. Harcelée par ce double tourment elle ne savait que faire. Elle finit par confier ces deux préoccupations au Christ miséricordieux, secourable dans les épreuves. Elle pria et jeûna et, dans son angoisse et sa détresse, implora son aide. Dans l'intervalle, Isolde, confiante dans les nobles sentiments de Dieu, avait dans son cœur conçu une ruse : elle écrivit une lettre et l'envoya à Tristan, lui demandant de venir, s'il le pouvait, à Carlion : tôt le matin, il devait se tenir sur le rivage, là où son bateau accosterait, et l'attendre. Et Tristan fit ce qu'elle lui avait demandé : il vint déguisé en pèlerin[3]. Il avait barbouillé et déformé son visage et s'était rendu méconnaissable en modifiant son apparence et ses vêtements. Quand Marke et Isolde accostèrent, la reine l'aperçut et elle le reconnut aussitôt. Dès que le bateau toucha terre, Isolde donna l'ordre de demander au pèlerin, s'il en avait la force et s'il en était capable, de la porter, au nom de Dieu, du pont du navire jusqu'au port, car elle ne voulait pas en ce moment décisif qu'un chevalier la portât. Tous l'interpellèrent aussitôt : « Approchez, brave homme, et portez ma souveraine au rivage ! » Le pèlerin fit ce qu'on lui demandait : il prit sa souveraine, la reine, dans ses bras et la porta jusqu'à terre. Mais Isolde lui murmura aussitôt de se laisser tomber avec elle de tout son

long sur le sol, dès qu'il toucherait le rivage, quoi qu'il dût ensuite arriver. Et c'est ce que fit Tristan : lorsqu'il parvint au rivage et mit le pied sur la terre ferme, le pèlerin trébucha comme par hasard et tomba sur le sol. Il tomba de telle sorte qu'il resta étendu contre elle, dans ses bras. Les gens de l'escorte ne perdirent pas un instant : ils accoururent en foule, armés de bâtons et de gourdins, s'apprêtant à malmener le pèlerin. Mais la reine leur dit : « Non, non, laissez ! Le pèlerin n'y peut rien ! Il est trop faible et sans force ; il n'a pas fait exprès de tomber. » Cela valut à Isolde la reconnaissance et l'estime de tous. Chacun la louait de n'avoir pas fait payer au pauvre homme sa maladresse. « Qu'y aurait-il d'étonnant, dit Isolde avec un sourire, si ce pèlerin avait voulu badiner un peu avec moi ? » Dans ces paroles tous virent l'expression de ses hautes qualités et de sa noble éducation. Ils furent nombreux à dire son grand mérite et à faire son éloge. Marke observait toute la scène et écoutait ce qui se disait. Mais Isolde poursuivit : « J'ignore ce qu'il va advenir de moi à présent ! Vous avez tous vu ce qui s'est passé : je ne peux plus affirmer que personne d'autre que Marke n'est venu dans mes bras ni qu'aucun homme ne s'est couché à mon côté. » Sur ce, tout le monde monta à cheval et l'on partit pour Carlion, faisant des gorges chaudes de ce vagabond. Là attendaient déjà en grand nombre barons, prêtres et chevaliers, et la foule du peuple. Il y avait là également des évêques et des prélats qui devaient dire la messe et donner leur bénédiction au moment du jugement de Dieu. Ils avaient tout préparé : le fer était déjà dans le feu. La noble reine Isolde avait donné son or, son argent, ses bijoux et tout ce qu'elle avait de chevaux et d'habits aux pauvres pour se gagner la grâce de Dieu, afin qu'Il lui pardonnât sa faute et lui rendît son honneur. Elle arriva enfin à la cathédrale pour entendre la messe avec une profonde émotion. La noble, la sage reine était dans un état de pieux recueillement. Elle portait à même la peau une haire rêche, avec par-dessus une simple robe de laine courte et qui s'arrêtait à plus d'une main au-dessus des chevilles. Elle avait les manches relevées jusqu'au coude, les bras et les pieds nus. Nombreux étaient ceux qui, à la vue de ses misérables vêtements et de sa pitoyable apparence, éprouvaient en leurs cœurs douleur et commisération ; on avait les yeux fixés sur elle. On apportait maintenant les reliques sur lesquelles Isolde devait prêter serment. On l'invita donc à déclarer devant Dieu et les hommes si elle était coupable des péchés

dont on l'accusait. Mais Isolde s'en était entièrement remise de son honneur et de sa vie à la bonté de Dieu. Tremblante de peur, songeant à la gravité de sa faute, elle offrit son cœur et sa main pour le serment sur les reliques. Elle s'en remit de sa main et de son cœur à la grâce de Dieu, le priant de les prendre sous sa protection. Or, ils étaient nombreux dans l'assistance qui, pleins de méchanceté, auraient bien voulu formuler le serment de la reine d'une façon qui pût lui nuire et provoquer sa perte. Marjodo, le sénéchal du roi, cet homme fielleux et haineux, fit naturellement tout pour la perdre. Cependant il y en avait d'autres qui s'honorèrent en voulant aider Isolde à formuler son serment. Ainsi s'éleva une querelle au sujet du contenu du serment : comme toujours dans cette sorte d'affaire, l'un lui voulait du bien et l'autre du mal. La reine dit alors : « Seigneur et roi, quoi que disent les uns ou les autres, c'est à vous que mon serment doit en premier lieu plaire et convenir. Aussi jugez vous-même si vous êtes satisfait du texte du serment que je vous propose. Si chacun s'exprime, il ne peut rien en sortir de bon. Écoutez ce que je me propose de jurer : je veux jurer que jamais aucun homme ne m'a possédée ni que jamais un autre que vous n'a couché entre mes bras ou auprès de moi, hormis ce pauvre pèlerin que vous avez vu de vos propres yeux dans mes bras. Cela, je ne peux certes pas le contester, et je l'exclus dans mon serment. Puissent Dieu et tous ses saints m'aider à surmonter heureusement l'épreuve de ce jugement ! Si je n'en ai pas dit assez, seigneur, je puis corriger le serment comme vous me le demanderez, dans un sens ou dans un autre. » Le roi répondit : « Souveraine, il me semble, autant que je puisse en juger, suffire à tout point de vue. Prenez donc maintenant ce fer dans votre main ! Si vous avez dit la vérité, que Dieu vous vienne en aide dans cette épreuve ! » Isolde, la belle, dit : « Amen ! » Au nom de Dieu, elle saisit le fer et le tint sans être brûlée. Dès lors il fut clairement démontré au monde entier que le Christ, qui a toutes les hautes vertus, est comme une manche qui flotte au vent : il s'adapte et s'ajuste, si on sait s'y prendre avec lui, aussi souplement, aussi parfaitement qu'on lui demande de le faire. Il se prête aux désirs de tous les cœurs, qu'il y ait honnêteté parfaite ou fraude. Que ce soit sérieux, que ce soit un jeu, il est toujours celui qu'on veut qu'il soit. L'exemple de l'habile reine le montra de façon manifeste : c'est son mensonge qui la sauva et le serment empoisonné qu'elle prêta devant Dieu, si bien qu'elle recouvra son honneur. Marke son seigneur lui

prodigua de nouveau son amour et son estime, et tout le pays louange et gloire. Dès que le roi voyait que quelque chose lui tenait à cœur, il exauçait ses vœux. Il lui accordait biens et honneurs, il était attaché à elle de toutes les fibres de son cœur et ne pensait qu'à elle, sans aucune restriction! Ses doutes et ses soupçons étaient totalement dissipés.

9. Le Combat contre Urgan

Après[1] que Tristan, le compagnon d'Isolde, l'eut près de Carlion portée du bateau sur la terre ferme, il quitta aussitôt l'Angleterre et s'en fut à Swales, chez le duc Gilan. Le duc n'était pas encore marié, il était jeune et riche et vivait sans soucis et joyeux. Il réserva à Tristan un fort bon accueil, car il avait déjà beaucoup entendu parler de ses hauts faits et de son étonnante réussite dans tout ce qu'il entreprenait. Il s'efforça d'honorer son hôte et de lui rendre le séjour chez lui plaisant et agréable. Dès qu'il s'apercevait que quelque chose faisait la joie de Tristan, il s'efforçait de le lui offrir. En effet, le triste Tristan était à chaque instant la proie de ses pensées et de mélancoliques méditations sur son destin. Un jour, voici ce qu'il advint : Tristan était justement assis à côté de Gilan, plongé dans une profonde tristesse, quand tout à coup il soupira, sans s'en rendre compte. Gilan s'en aperçut et ordonna aussitôt qu'on apportât son chien Petitcreiu. Ce petit chien d'Avalon[2] était la joie de son cœur et le plaisir de ses yeux. On fit ce qu'il avait ordonné. Tout d'abord une étoffe de soie noble et précieuse, rare et merveilleuse fut devant lui étendue sur la table, qu'elle recouvrit complètement. Puis on posa dessus le petit chien. On disait qu'il était enchanté, et le duc l'avait reçu d'Avalon, le pays des fées, offert par une déesse en gage d'affection et d'amour. Or le petit chien avait été pourvu avec grand art d'un pouvoir magique et d'un pelage chamarré tels qu'il n'y eut jamais langue assez éloquente ni esprit assez ingénieux pour décrire ou dire sa nature et sa beauté. Ses nuances se fondaient les unes dans les autres avec un art si rare que personne ne savait exactement de quelle couleur il était. Le poil chatoyait si merveilleusement que lorsqu'on le regardait de face on ne pouvait que dire qu'il était plus blanc que neige, avec des lombes plus verts que le trèfle, un flanc plus rouge que l'écarlate et l'autre plus jaune que le safran ; dessous, il était bleu comme l'azur, mais si on le regardait d'en

haut, c'était un mélange de teintes si parfaitement fondues qu'aucune ne l'emportait sur les autres : on ne voyait ni vert, ni rouge, ni blanc, ni noir, ni jaune, ni bleu ; tous les tons se fondaient en une sorte de brun pourpré. Et si on regardait à rebrousse-poil cette merveilleuse créature d'Avalon, personne, si perspicace fût-il, n'aurait pu dire sa couleur : toutes les teintes se mêlaient de façon si déroutante qu'on eût cru qu'il n'en avait aucune. Il portait autour du cou une chaîne d'or ; à cette chaîne était suspendu un grelot, au son si doux et si clair que lorsqu'il se mit à tinter le triste Tristan fut libéré de tout le souci et de toute l'affliction que le destin faisait peser sur lui. Il avait totalement oublié la peine qui le torturait à cause d'Isolde. Le tintement du grelot était si doux que nul homme ne pouvait l'entendre sans qu'en un clin d'œil tout son chagrin et toute sa peine ne s'envolent. Tristan regarda et écouta cette merveille des merveilles. Il se mit à examiner le chien et le grelot : le chien tout d'abord et sa robe merveilleuse, puis le grelot, écoutant attentivement sa douce et fascinante musique. Tous deux l'émerveillaient, pourtant des deux prodiges c'est la merveille qu'était le chien qui lui sembla bien plus merveilleuse que le doux tintement du grelot, qui chantait à ses oreilles et lui ôtait sa tristesse. Il lui semblait incroyable que toutes ces couleurs pussent tromper ses yeux grands ouverts et qu'il n'en reconnût aucune, quelque mal qu'il se donnât. Il se mit alors à doucement le caresser. Mais quand il toucha de sa main le pelage, il sembla à Tristan qu'il posait ses doigts sur la plus douce des soies, tant il était doux. À quelque jeu qu'on jouât avec lui, il ne grognait, ni n'aboyait, ni ne montrait sa hargne. On raconte aussi qu'il n'avait besoin ni de manger ni de boire. Mais quand on l'eut remporté, la tristesse et le chagrin de Tristan reprirent de plus belle, et son affliction grandit tant qu'il concentra toutes ses facultés et toutes ses pensées sur un seul but : trouver quelque occasion favorable ou quelque ruse qui lui permît d'obtenir pour sa souveraine la reine Petitcreiu, le petit chien enchanté, car il espérait ainsi apaiser la peine d'amour d'Isolde. Mais il n'arrivait pas à voir comment il pourrait atteindre son but par des prières ou par ruse. Car il savait très bien que Gilan ne le céderait contre aucun trésor au monde, sinon pour sauver sa propre vie. Ces réflexions habitaient constamment le cœur de Tristan, mais il n'en laissait rien paraître.

Comme[1] le raconte l'histoire véridique des exploits de Tristan, il y avait à cette époque un géant qui habitait tout

près du pays des Swales. Il était hautain et arrogant et avait sa demeure sur le rivage. Son nom était Urgan le Velu[1], et c'est à ce géant que Gilan était soumis avec sa terre de Swales : il devait lui payer tribut pour que les habitants de son pays pussent vivre sans tourment ni vexation. Or, on annonça à la cour que le géant Urgan était arrivé et avait rassemblé le tribut qui lui revenait : bovins, moutons et cochons, et qu'il les faisait conduire devant lui. Quand cette nouvelle fut connue, Gilan commença à raconter à son ami Tristan par quelle scélératesse le géant avait imposé de force à son pays ce tribut. Alors Tristan demanda : « Dites-moi, seigneur, que me donnerez-vous en récompense si je parviens à vous délivrer de ce souci et vous aide à vous libérer bientôt du tribut pour le restant de vos jours ? — Par ma foi, seigneur, je vous donnerai volontiers tout ce que j'ai ! » Mais Tristan poursuivit : « Seigneur, si vous me promettez cela, vous pouvez être certain que (quoi qu'il faille que je fasse) je vous aiderai sans attendre à vous libérer pour toujours d'Urgan — à moins que j'y perde la vie ! — Par ma foi, seigneur, je vous donnerai tout ce que vous pourriez désirer. Tout ce que vous exigerez vous sera accordé. » Il lui tendit la main et lui donna sa parole. On fit amener sur-le-champ à Tristan son cheval et son armure. Puis il se fit montrer la direction qu'avait prise ce suppôt de Satan avec son butin ; on lui indiqua aussitôt la voie qu'Urgan avait l'habitude d'emprunter : elle conduisait à une forêt fort sauvage qui confinait au territoire du géant, à un endroit où le bétail volé devait nécessairement franchir un pont. Le géant approchait avec son butin, mais Tristan était déjà là avant lui, qui empêcha le fruit de la rapine de passer. Quand il vit la confusion qui régnait devant le pont, Urgan le Maudit accourut aussitôt avec une très longue massue d'acier, qu'il brandissait haut. Voyant le chevalier si bien armé devant le pont, il lui dit avec dédain : « Ami, vous là-bas sur votre cheval, qui êtes-vous donc ? Pourquoi ne laissez-vous pas mon troupeau passer ce pont ? Par Dieu, vous allez me payer cette audace de votre vie, à moins que vous ne vous rendiez ! » L'homme à cheval répondit aussitôt : « Ami, je m'appelle Tristan. Et apprends que je n'ai pas peur le moins du monde de toi ni de ta massue. Va-t'en d'ici prestement et tiens-le-toi pour dit : tes bêtes volées ne passeront pas, aussi longtemps que je pourrai les en empêcher. — Oui-da ! dit le géant, messire Tristan, cela vous est monté à la tête d'avoir vaincu Morolt d'Irlande. Vous l'avez contraint au combat pour rien et sans le moindre droit,

et vous l'avez tué par pure outrecuidance ! Et ne croyez pas non plus que vous pouvez agir envers moi comme envers cet Irlandais que vous avez subjugué avec votre musique, et auquel vous avez ravi la belle et florissante Isolde, qu'il était prêt à gagner en duel. Non, je m'appelle Urgan le Velu et je règne sur cette côte. Ôte-toi promptement de mon chemin ! » Là-dessus il mesura de ses deux mains un coup puissant et long, tout droit dans la direction de Tristan. Il en étudia soigneusement la trajectoire, dans l'intention de le tuer. Mais au moment où Urgan lança contre lui sa massue, Tristan esquiva le coup, mais sans pouvoir tirer sa monture assez vite sur le côté, si bien que l'arme du géant coupa le cheval en deux juste à la hauteur de la croupe. L'abominable géant poussa un rugissement et s'adressa à Tristan en ricanant : « Dieu vous aide, seigneur Tristan ! Ne vous empressez pas de vous éloigner sur votre monture, daignez m'attendre, car je voudrais vous implorer de me faire la grâce et l'honneur de me laisser passer, moi et le tribut de ce pays ! » Tristan mit pied à terre sur l'herbe, car son cheval était mort. Puis il s'élança avec sa lance sur Urgan et lui en planta la pointe dans l'œil. C'était un rude coup pour le maudit géant. Aussi vite qu'il le put, l'abominable Urgan se précipita pour ramasser sa massue. Il tendait déjà la main pour la saisir quand Tristan, qui avait jeté sa lance, bondit avec son épée. Son coup toucha exactement au but : en effet, il coupa la main qui se tendait vers la massue, si bien qu'elle resta par terre ; un second coup frappa la cuisse d'Urgan. Puis Tristan recula sans attendre. Malgré sa blessure Urgan ramassa la massue de sa main gauche et courut de nouveau sur son ennemi : il le pourchassa sous les arbres. Pour Tristan c'était une question de vie ou de mort. Mais le flot de sang s'échappait si abondamment de la blessure d'Urgan que ce suppôt de Satan eut grand-peur que la perte de sang pût lui ôter bientôt ses forces et sa conscience. Il laissa là tout le bétail et le chevalier et ramassa sa main sur le sol pour rentrer au plus vite dans sa forteresse. C'est ainsi que Tristan resta tout seul dans la forêt avec le butin du géant. Il se faisait beaucoup de souci car son ennemi avait pu s'enfuir vivant. Il s'assit donc dans l'herbe et, l'esprit tendu, il réfléchit aux suites du combat : il n'avait pas d'autre preuve de son exploit que le tribut, que le butin. Il n'était donc pas exclu que la peine et la peur qu'il s'était données ne lui rapportassent rien. Tristan craignait que Gilan ne tînt pas la promesse donnée. Il s'élança donc immédiatement à la poursuite du géant et suivit exac-

tement le chemin tracé par son sang qui teintait la terre et l'herbe. Lorsqu'il parvint au château, il chercha partout le géant avec ardeur, mais il ne trouva ni Urgan ni âme qui vive. À ce que nous conte l'histoire, le géant blessé avait posé sa main qu'il avait perdue au combat sur une table dans sa grand-salle. Puis il avait quitté le château et couru au bas de la colline chercher des herbes dont il avait besoin pour sa blessure et dont il savait qu'elles avaient le pouvoir de le guérir. Car il avait bien calculé que, s'il ajustait à temps — avant qu'elle ne fût tout à fait morte — la main à son moignon par un procédé qu'il connaissait bien, elle serait sauvée et il n'aurait perdu que son œil. Pourtant ce plan ne devait pas réussir, car Tristan vint et vit la main. Comme il la trouva sans protection, il la prit et s'en retourna aussitôt comme il était venu. Quand Urgan revint, il s'aperçut qu'il avait perdu sa main. Il en éprouva de la peine et de la colère : jetant ses plantes par terre, il se lança à la poursuite de Tristan. Celui-ci avait déjà franchi le pont et avait bien vu qu'Urgan lui courait après. Il cacha aussitôt la main du géant sous un tronc d'arbre. Ce n'est qu'alors qu'il eut vraiment peur de l'affreux personnage, car il n'y avait aucun doute que l'un des deux devait mourir : le géant ou lui. Il s'avança jusqu'au pont et l'affronta avec sa lance : il lui en assena un tel coup qu'elle se brisa. Au même instant Urgan, ce fils de l'enfer, était sur lui avec sa massue et le frappa avec fureur. Tristan — eût-il été de bronze — n'aurait pas survécu à ce coup s'il n'avait pas été porté trop loin. C'est la rage folle d'Urgan qui lui sauva la vie. Il s'était approché trop près de lui et avait porté son coup trop loin derrière lui. Mais avant que l'affreux géant pût frapper un second coup, Tristan lui fit une feinte et lui donna un coup juste dans l'œil : sans mentir, il lui creva donc l'autre œil ! Aveuglé, le géant Urgan frappait l'air autour de lui au hasard et il donnait tant de coups que Tristan s'enfuit loin de lui. Il laissa le géant avancer à tâtons, battant l'air de sa main gauche. Il s'approcha ainsi tout près du bord du pont. Tristan se jeta alors sur Urgan et mit dans cet assaut toute sa force et toute sa vigueur : il bondit et, de ses deux mains, il le poussa du bord du pont dans le vide. Il le précipita dans l'abîme, et le corps énorme alla s'écraser sur la roche.

Heureux[1] de sa victoire, Tristan alla chercher la main du géant et prit en hâte le chemin du retour. En route, il rencontra Gilan, qui chevauchait à sa rencontre. Le duc regrettait en effet que Tristan se soit engagé dans ce combat avec Urgan,

car il pensait qu'il n'y survivrait pas. Et quand il le vit approcher (à pied), il lui dit joyeusement: « Bienvenue, noble Tristan[1] ! Homme heureux, dites-moi donc : comment allez-vous ? Êtes-vous sain et sauf ? » Sans attendre Tristan lui montra la main du géant et lui raconta ce qui s'était passé, sa chance et sa victoire ! Gilan se réjouit de tout son cœur. Ils retournèrent alors vers le pont et trouvèrent là — exactement comme Tristan l'avait dit — un homme fracassé dans le ravin, qu'ils regardèrent avec émerveillement. Puis ils reprirent le chemin du retour, poussant joyeusement devant eux les bêtes volées, qu'ils ramenaient au pays du duc Gilan. La nouvelle de cet exploit provoqua une grande allégresse dans le pays de Swales : on chanta la louange, l'éloge et la gloire de Tristan. Jamais dans le pays on n'avait à ce point couvert de louanges, d'éloges et de gloire un homme pour sa vaillance.

Quand[2] le duc Gilan et Tristan, l'heureux vainqueur, furent revenus chez eux, ils reprirent la conversation sur leur bonne fortune. C'est alors que Tristan, le faiseur de prodiges, dit sans plus attendre au duc : « Seigneur duc, rappelez-vous ce que vous m'avez promis, ce à quoi vous vous êtes engagé, ce dont nous sommes convenus et ce que, de plus, vous m'avez solennellement juré. » Gilan répondit : « Seigneur, je m'en acquitterai de bon cœur. Dites-moi : qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Que désirez-vous ? — Seigneur Gilan, je désire que vous me donniez Petitcreiu ! » Le duc dit alors : « J'aurais une meilleure proposition à vous faire ! — Dites toujours ! reprit Tristan. — Laissez-moi le petit chien ! Acceptez à la place la main de ma jolie sœur, avec en outre la moitié de tout ce que je possède. — Non, seigneur duc Gilan, rappelez-vous votre promesse : si j'avais le choix, je n'accepterais pas en échange de votre petit chien tous les royaumes et toutes les terres du monde. Ce n'est que pour avoir Petitcreiu que j'ai tué Urgan le Velu[3] ! — Par ma foi, messire Tristan, si c'est Petitcreiu que vous préférez à tout ce que je vous ai proposé d'autre en récompense, je tiendrai parole et vous donnerai ce que vous désirez. En cette affaire je ne veux ni vous duper ni vous tromper. Quoi qu'il m'en coûte, je ferai tout ce que vous ordonnerez. » Il fit apporter le petit chien devant lui et devant Tristan, et il dit : « Écoutez-moi, seigneur. Je vous fais le serment, sur ma part d'éternité, que — hormis mon honneur et ma vie — j'aurais préféré vous donner tout ce que je possède déjà, ou ce à quoi je tiens le plus, plutôt que mon chien Petitcreiu. Prenez-le donc et gardez-le ! Dieu fasse qu'il vous

apporte la joie ! Avec Petitcreiu vous m'enlevez en vérité le plus grand plaisir de mes yeux et une bonne part du bonheur de mon cœur ! »

Une fois[1] que Tristan eut pris possession du petit chien, Rome et tous les royaumes, toutes les terres et toutes les mers n'auraient assurément rien été pour lui en comparaison. Jamais son cœur n'avait éprouvé pareille joie, hormis en compagnie d'Isolde. Il mit dans la confidence un ménestrel gallois, habile et sage. Il lui enseigna par quel stratagème il devrait apporter le chien à la reine, la belle Isolde, pour lui faire plaisir. Il le cacha ingénieusement dans la rote du Gallois. Il écrivit également une lettre où il racontait à la reine où et comment il l'avait acquis par amour pour elle. Le ménestrel fit ce que Tristan lui avait ordonné : il se mit en route et — sans rencontrer la moindre difficulté — il parvint à Tintagel, le château du roi Marke. Là il s'adressa à Brangene et lui confia la lettre et le petit chien. Brangene les apporta à Isolde. Celle-ci contempla et examina attentivement l'étonnante merveille qu'elle découvrait dans le petit chien. Elle donna aussitôt au ménestrel pour salaire et récompense cinq livres d'or. Puis elle écrivit une lettre qu'elle envoya à Tristan : elle l'assurait que Marke son seigneur était de nouveau bien disposé envers lui et qu'il ne croyait plus aux soupçons qui avaient pesé sur lui. Elle lui demandait de revenir à tout prix ; elle avait tout arrangé. Tristan fit ce qu'elle lui commandait et retourna sans attendre dans son pays. Le roi et la cour, le peuple et le royaume l'estimèrent comme auparavant ; jamais à la cour on ne lui avait même rendu autant d'honneurs qu'on le fit alors. Marjodo et son compère, le petit Melot, ne l'honorèrent cependant que pour sauver les apparences, sans que le cœur y fût. L'estime que lui montraient ceux qui avaient été autrefois ses ennemis n'était vraiment pas très honorable. Dites donc votre opinion en cette matière : là où il n'y a que faux-semblants, y a-t-il honneur ou non ? Je dirai oui et non : c'est à la fois non et oui : non pour celui qui le rend, oui pour celui qui le reçoit. On trouve l'un et l'autre pour l'un comme pour l'autre, on les trouve tous deux — oui et non. Que dire de plus ? C'est de l'honneur sans honneur.

La reine[2] Isolde avait dit à son seigneur que le petit chien, c'était sa mère, la sage reine d'Irlande, qui le lui avait envoyé. Elle fit aussitôt faire une délicieuse petite niche ornée d'objets précieux, de joyaux et d'or, aussi belle qu'on pouvait le rêver. On l'avait tendue à l'intérieur d'un riche brocart sur

lequel le chien était couché. Isolde l'avait ainsi nuit et jour sous les yeux, en public et en privé. Elle avait pour habitude de l'avoir toujours avec elle, où qu'elle fût, où qu'elle chevauchât — jamais elle ne le perdait de vue. On le conduisait ou le portait partout de façon qu'elle l'eût toujours sous les yeux. Elle ne faisait pas cela pour trouver une consolation : elle le faisait, comme on dit, pour renouveler sa peine amoureuse ! Elle le faisait uniquement par amour pour Tristan, qui lui avait envoyé l'animal par amour. La présence du petit chien ne lui apportait ni consolation ni apaisement. En voici la raison : à peine la reine fidèle eut-elle reçu le petit chien et entendu le grelot qui lui faisait oublier sa tristesse, qu'elle songea aussitôt que Tristan, son ami, était, à cause d'elle, accablé de souffrance, et elle pensa : « Hélas ! hélas ! je me réjouis ! Que fais-je donc, infidèle que je suis ? Pourquoi serais-je jamais joyeuse un seul instant, aussi longtemps que Tristan sera triste à cause de moi — lui qui pour moi a livré à la tristesse sa joie et sa vie ? Comment puis-je me réjouir sans lui, moi qui suis sa tristesse et sa joie ? Ah ! comment pourrai-je jamais rire, quand son cœur ne peut trouver ni tranquillité ni joie, si mon cœur n'y prend part ? Il ne connaît pas de vie sans moi : et je vivrais sans lui gaie et joyeuse, pendant qu'il serait triste ? Que le Dieu de bonté me préserve d'avoir jamais sans lui de joie dans mon cœur ! » Puis elle arracha le grelot, si bien qu'il ne resta que la chaîne. Mais, de ce fait, le grelot perdit sa vertu et sa puissance. Jamais il n'eut plus en tintant le pouvoir qu'il avait eu auparavant. On dit que depuis ce temps jamais plus il ne libéra personne de la peine de son cœur. Isolde n'en avait cure, puisqu'elle ne voulait pas être gaie ! L'amante constante et fidèle avait donné sa joie et sa vie au mal d'amour et à Tristan[1].

10. Le Bannissement

Une fois[2] encore Tristan et Isolde avaient donc surmonté leurs soucis et leurs ennuis et ils vivaient heureux et joyeux à la cour. Une fois encore la cour était pleine de leur gloire ; jamais on ne leur avait à tous deux porté autant d'estime, et tous deux furent de nouveau les familiers de Marke leur souverain. Mais ils faisaient aussi bien attention ; lorsqu'ils ne pouvaient trouver tous deux une occasion propice pour se rencontrer, le désir leur suffisait, qui souvent console les

amants : l'espoir et la certitude de réaliser ce à quoi le cœur aspire emplissent le cœur d'une joie vivante et d'une force débordante. Tel est l'attachement véritable, telle est pour sûr la plus haute opinion qu'on puisse avoir de la tendresse et de l'amour : si la réalisation est refusée aux désirs que notre amour nourrit, on doit se modérer et prendre le vouloir pour le faire. Le ferme vouloir doit s'unir à une bonne occasion ; si celle-ci fait défaut, le ferme vouloir doit tempérer l'ardeur du désir. Compagnons de jeu et compagnons d'amour ne devraient jamais exiger ce que les circonstances leur refusent — sinon c'est leur malheur qu'ils veulent. Celui qui exige ce qui se dérobe joue un jeu très dangereux. Lorsque l'heure t'est favorable, alors ose — et tu gagneras ! Tu ne risques pas de connaître le chagrin. Lorsque l'occasion n'était pas favorable, les compagnons d'amour, Tristan et Isolde, renonçaient et se contentaient de leur commun vouloir. Le même vouloir emplissait à chaque instant leurs deux cœurs, sans trêve, de douceur et de bonheur. Une commune affection, un commun désir leur semblaient délicieux et doux. Les deux amants cachaient leur amour à tout instant devant Marke et la cour, autant que le leur permettait l'amour aveugle qui les avait tous deux pris sous son charme. Mais voici ce qu'il en est des soupçons de l'amour et de leur semence : où qu'on jette la semence de la jalousie et où qu'elle puisse prendre racine, féconde et vigoureuse, elle prolifère et prospère aussi longtemps qu'elle a seulement un peu d'humidité. Quand elle s'est multipliée, on ne peut plus l'extirper ! L'inlassable jalousie se mit tant et plus à foisonner, luxuriante, et à s'agripper autour de Tristan et d'Isolde. Elle trouva là suffisamment d'humidité, dans la tendresse de leur comportement qui, à tout instant, portait témoignage de leur amour. Il avait bien raison celui qui disait : « Quelque précaution qu'on prenne, l'œil aspire toujours à rejoindre le cœur, le doigt la douleur. » Les yeux, ces étoiles qui nous guident vers le cœur, aiment aller chercher leur proie là où vont les désirs du cœur. De même nos doigts cherchent sans répit l'endroit où nous sentons la douleur. Ainsi faisaient sans cesse les amants : malgré le danger qui les menaçait, ils ne pouvaient se tenir sur leurs gardes et, malheureusement très souvent, trop souvent, ils nourrissaient avec leurs tendres regards la méchante semence de la jalousie. Car hélas ! comme je viens de le dire, l'ami du cœur, l'œil, était toujours tourné vers la cible du cœur, la main toujours allait vers la douleur ! Bien souvent, quand ils

étaient ensemble, ils croisaient leurs regards jusqu'à ce que ne fassent plus qu'un leurs yeux et leur cœur, si bien que souvent, bien souvent, ils ne parvenaient plus à s'arracher assez vite aux liens des regards pour que Marke n'y reconnût pas leur doux bonheur d'amour ; car il les surveillait sans cesse, et il ne les quittait jamais des yeux. Assez souvent leurs yeux lui révélaient la vérité, qu'il ne trouvait sinon nulle part ailleurs confirmée. Il voyait combien leurs regards étaient aimants, doux et langoureux, si bien que le cœur lui faisait mal. Cela suscita en Marke un tel courroux, une telle jalousie et une telle haine que ses doutes et ses soupçons lui devinrent indifférents : la peine et la colère avaient fini par lui faire perdre la mesure et la raison. C'était la mort de sa raison que son épouse Isolde, qu'il aimait tendrement, pût porter dans son cœur un autre que lui, car jamais en son cœur il n'avait placé quoi que ce soit au-dessus d'Isolde. Quelle que fût sa colère, sa chère épouse lui était toujours chère, plus chère que sa propre vie. Mais même s'il l'aimait tendrement, ce dépit et cette exaspérante douleur le mirent dans une telle fureur qu'il ne pensa plus à son affection et se livra tout entier au courroux. Il ne se préoccupa plus du tout de savoir s'il se trompait ou non. Dans cette aveugle douleur il les fit venir tous deux devant la cour, dans la grand-salle du château, où était réunie toute la maison royale. Il s'adressa publiquement à Isolde, de sorte que toute la cour entendit : « Écoutez, ma dame, Isolde d'Irlande : le peuple et le royaume savent trop qu'on a depuis bien longtemps déjà fait peser de graves soupçons sur vous et sur mon neveu Tristan. Maintenant je vous ai en secret mis à l'épreuve avec toutes sortes de ruses pour voir si enfin vous alliez pour moi laisser cette folie : mais vous ne pouvez pas vous maîtriser. Je ne suis pas assez sot pour ne pas savoir et voir clairement à votre contenance en public et en privé que votre cœur et vos yeux sont à chaque instant fixés sur mon neveu Tristan. Vous vous comportez envers lui avec plus de tendresse qu'avec moi, et cela me prouve de façon irrécusable qu'il vous est plus cher que je ne le suis. Je vous fais surveiller tous les deux, vous et lui, pourtant cela ne sert à rien. Quoi que j'entreprenne, cela n'a aucun sens ! J'ai si longtemps rendu une rencontre entre vous deux impossible que je suis vraiment fort surpris que vos cœurs soient restés unis. J'ai si souvent empêché que vos doux regards se rencontrent, et pourtant je ne peux détruire l'amour qui vous unit ! J'ai trop usé d'indulgence envers vous, et maintenant je vais vous dire

comment cela se terminera : je ne suis pas disposé à supporter plus longtemps la honte et la peine que vous faites peser sur moi. Je suis décidé à ne pas souffrir une heure de plus ce déshonneur ! Je ne veux pas non plus me venger sur vous de cette affaire, comme je le pourrais, si je voulais user contre vous du droit de vengeance qui est le mien[1]. Non, neveu Tristan, dame Isolde ! Bien que je l'avoue à contrecœur, je vous aime trop pour vous mettre à mort ou vous punir de quelque autre manière. Mais puisqu'en vous voyant je comprends que l'amour que vous vous portez est plus fort que votre affection pour moi et que vous ne voulez pas respecter ma volonté, alors allez vivre ensemble comme bon vous semblera. Vous n'avez plus rien à craindre de moi. Puisque votre amour est si grand, je ne veux plus désormais vous importuner ni vous tourmenter si peu que ce soit. Prenez-vous tous deux par la main et quittez mon royaume et ma cour ! Je ne veux ni voir ni entendre si vous me faites affront ! Notre vie à trois ne peut continuer plus longtemps : je veux vous laisser tous les deux ensemble, et moi j'irai de mon côté, même si j'ai le cœur lourd. Notre vie à trois est mauvaise : j'y renonce sans déplaisir. Un roi qui sciemment accepte de partager sa femme avec un autre manque de décence ! Partez tous deux avec la bénédiction de Dieu, et vivez et aimez à votre guise : fini le temps du partage en amour ! »

Et tout[2] se passa comme Marke l'avait exigé : Tristan et sa souveraine Isolde s'inclinèrent, modérément affligés, peinés sans excès, devant le roi, leur seigneur à tous deux, puis devant toute sa cour. Les fidèles compagnons se prirent par la main et sortirent de la grand-salle du château dans la cour. Ils prirent congé de Brangene, leur fidèle auxiliaire, et lui souhaitèrent bonne chance. Tous deux la prièrent de bien vouloir rester à la cour jusqu'à ce qu'elle eût de leurs nouvelles et apprît ce qu'il était advenu d'eux : c'est la seule recommandation qu'ils lui firent. Tristan prit dans le trésor d'Isolde dix livres d'or pour qu'ils pussent tous deux en chemin pourvoir à leurs besoins et à leur nourriture. En outre, on lui apporta ce qu'il avait demandé pour le voyage : sa harpe et son épée, son arbalète pour la chasse à tir et son cor. Il avait enfin choisi un chien de chasse, à la fois beau et fin, qui s'appelait Hiudan : il le prit lui-même par la longe. Puis il prit congé de ses vassaux : il les recommanda à Dieu et leur donna l'ordre de retourner dans leur pays auprès de son père Rual. Avec lui ne resta que Curvenal. Il lui confia la harpe, et il prit lui-même l'arba-

lète, le cor et le chien aussi, Hiudan, pas Petitcreiu[1]. Ainsi tous trois quittèrent la cour sur leurs chevaux. Mais la pure Brangene resta toute seule avec son chagrin et sa tristesse. Ce triste événement et la très dure séparation d'avec ses deux si chers amis lui causèrent tant d'amère douleur que ce fut miracle qu'elle ne mourût pas de chagrin. Tristan et Isolde aussi avaient le cœur gros en la quittant. Mais c'était après mûre réflexion qu'ils lui avaient demandé de rester auprès de Marke pour quelque temps ; elle devait prendre le temps de préparer leur réconciliation avec le roi Marke.

11. La Grotte d'amour

Les trois[2] compagnons se dirigèrent vers les contrées sauvages : deux jours durant ils chevauchèrent à travers forêts et landes. Tristan connaissait depuis longtemps dans une montagne déserte une grotte qu'il avait découverte un jour par hasard. Il était allé chasser et sa route l'y avait conduit. Cette grotte avait été creusée dans le rocher il y avait bien longtemps, même avant l'époque de Coryneus[3], par les géants, quand ceux-ci régnaient sur le pays. C'est là qu'ils venaient se cacher lorsqu'ils voulaient vivre leurs amours. Et partout où on en découvrait de semblables, elles étaient fermées par une porte d'airain. L'amour avait donné son nom à la grotte : *la vossiure a la gent amant*[4], ce qui veut dire « la grotte des amants ». Et le nom correspondait à son usage. L'histoire nous dit encore que cette grotte-là était ronde et large, haute et droite, blanche comme neige, lisse et aplanie de toutes parts. La voûte était fermée de très belle manière : il y avait en haut, à la clef de voûte, une merveilleuse couronne, ornée de joyaux et incrustée de pierres précieuses. Le sol était dallé de marbre vert comme l'herbe — très précieux, lisse et brillant comme un miroir. Au milieu, il y avait un lit taillé à la perfection dans un bloc de cristal, haut et large, bien dégagé du sol. On y avait gravé tout autour une inscription, qui disait que le lit était dédié à la déesse de l'Amour. En haut de la voûte, on avait percé de petites fenêtres, qui laissaient entrer la lumière. L'entrée de la grotte en bas était protégée par une porte d'airain et, dehors, au-dessus de l'entrée, se dressaient sur le versant nu seulement trois tilleuls branchus. Mais en dessous il y avait tout à l'entour d'innombrables arbres qui, de leur feuillage et de leurs branches, donnaient de l'ombre au rocher.

De l'autre côté s'étendait un vallon herbeux, où coulait une source fraîche et pure, aussi claire que la lumière du soleil. Il y avait autour trois tilleuls, beaux, splendides, qui protégeaient la source de la pluie et du soleil. Les couleurs éclatantes des fleurs et le vert du gazon rivalisaient d'éclat dans le vallon. C'était comme si chacune voulait éclipser l'autre. Le vallon résonnait en outre tout le jour du doux chant des oiseaux ; les oiseaux des bois chantaient ici bien mieux qu'ailleurs. L'œil et l'oreille trouvaient là réconfort et délices, car l'œil était réconforté par la splendeur des couleurs et l'oreille se délectait au chant des oiseaux. Il y avait là de l'ombre et du soleil ; l'air et la brise y étaient doux et légers. Le rocher et la grotte étaient entourés, à une journée de voyage à la ronde au moins, de rochers sans cultures, de terres sauvages et désertiques. Aussi loin que portait le regard, il n'y avait ni chemin ni sentier. Mais cette contrée n'était pas impénétrable au point d'empêcher Tristan et son amie d'y entrer et d'y établir leur séjour.

Lorsqu'ils[1] se furent installés, ils renvoyèrent Curvenal. Il devait dire à la cour, et partout où on le lui demanderait, que Tristan et la belle Isolde étaient retournés en Irlande, pleins de douleur et de tristesse, afin de proclamer publiquement leur innocence devant tous. Lui-même devait s'installer à la cour du roi Marke sans délai et faire ce que Brangene lui dirait. Il devait la saluer, elle, la fidèle amie de Tristan et Isolde, de leur part à tous deux et l'assurer de leur amitié et de leur affection. En outre, il devait chercher à savoir quelles étaient les intentions de Marke et les informer aussitôt au cas où Marke formerait à leur égard un projet hostile ou voudrait attenter à leur vie. Enfin il devait ne jamais oublier dans ses pensées Tristan et Isolde et revenir une fois tous les vingt jours leur rendre visite pour leur relater tout ce qui pourrait avoir de l'importance pour eux. Que vous dire encore ? Il fit ce qu'on lui avait demandé. Entre-temps, Tristan et Isolde s'étaient installés dans leur retraite sauvage.

Ils sont[2] nombreux ceux que tourmentent la curiosité et l'étonnement et que la question ne laisse pas en repos de savoir comment Tristan et Isolde, les deux compagnons, purent se nourrir dans ce désert. Eh bien, je vais le leur dire et satisfaire leur curiosité : ils se regardaient tous deux et cela les nourrissait ; la récolte de leurs yeux était leur unique nourriture à tous deux ; ils ne se nourrissaient là-bas que d'amour et d'affection[3] ! Au reste, les deux amants ne se faisaient guère de

souci pour leur subsistance. Ils portaient cachée sous leurs habits la meilleure nourriture qu'on puisse trouver sur terre. Elle s'offrait à eux d'elle-même, toujours fraîche et nouvelle : c'était la fidélité sans restriction et c'était l'amour doux comme un baume ; l'amour qui ravit au plus profond le corps et le cœur de l'homme et enflamme le cœur et l'esprit : voilà leur meilleure nourriture. Ils ne recherchaient pour vrai jamais d'autre aliment que celui qui embrasait leurs deux cœurs, enchantait leurs yeux et n'oubliait pas non plus le corps. Ils n'avaient besoin de rien d'autre pour vivre. L'amour, leur charrue ancestrale[1], traçait son sillon à côté d'eux, les suivant pas à pas, à chaque instant, et leur donnait en abondance tout ce qu'il faut à la vie pour un parfait bonheur. Cela ne les chagrinait pas non plus de devoir vivre seuls dans cette contrée déserte, si loin des hommes. Mais de qui avaient-ils besoin là-bas ? Pourquoi quelqu'un les aurait-il rejoints ? Il y avait là réunis un homme et une femme, si bien que le nombre était pair. S'ils avaient adjoint une troisième personne au nombre pair qu'ils formaient, ils auraient été en nombre impair et tous deux l'auraient ressenti comme un fardeau et une gêne. La société qu'ils formaient à tous deux faisait une telle foule pour eux que pas même Arthur le bon roi[2] jamais ne donna, dans aucun de ses palais, de fête où ils auraient goûté autant de plaisir et de félicité. Nulle part on n'aurait trouvé de plaisir qu'ils auraient accepté d'échanger là-bas pour un anneau de verre ! Tout ce qu'on pouvait souhaiter sur cette terre, tout ce qui pourrait vous paraître le parfait bonheur, tout cela ils le possédaient déjà. Ils n'auraient pas donné un sou pour une vie meilleure, si ce n'est peut-être pour recouvrer la considération de leurs pairs. Que leur fallait-il de plus ? Ils avaient leur cour, ils avaient en abondance ce qu'il faut pour le bonheur[3] : leurs fidèles serviteurs, c'étaient le vert tilleul, l'ombre et le soleil, le ruisseau et sa source, les fleurs, l'herbe, le feuillage et sa floraison — tout ce qui fait le plaisir de l'œil. Ils avaient à leur service le chant des oiseaux, rossignolet joli, grive et merle, et autres oiseaux des bois ; le chardonneret et l'alouette rivalisaient d'ardeur à leur égard. Ces serviteurs apportaient à tout instant leur zèle à satisfaire leurs oreilles et leurs sens. Leur fête, c'était l'amour même, qui rehaussait d'or leur joie et leur apportait en hommage mille fois par jour la Table ronde d'Arthur et toute sa cour. Quelle meilleure nourriture pouvaient-ils avoir pour l'âme et le corps ? Il y avait là un homme auprès d'une femme, une femme auprès d'un homme : de

quoi d'autre avaient-ils besoin ? Ils avaient tout ce qu'ils désiraient et ils étaient là où ils voulaient être.

Nombreux[1] sont ceux qui racontent des sottises et des absurdités, et je ne les suivrai pas : ils disent qu'il faut à ce genre d'occupation bien d'autre nourriture. Je ne sais pas si c'est vrai : il me semble que cela leur suffisait. Mais s'il devait se trouver quelqu'un qui a connu dans cette vie meilleure nourriture, qu'il dise ce qu'il en connaît. Il m'est arrivé aussi de mener ce genre de vie et je n'avais besoin de rien d'autre[2].

Ne vous laissez[3] pas rebuter si maintenant je veux vous révéler le sens et la raison pour lesquels la grotte a été creusée dans le rocher. Elle était comme je l'ai dit tout à l'heure ronde, large, haute et droite, blanche comme neige, lisse et plane de toutes parts. Sa rotondité à l'intérieur, c'est la sincérité en amour, car l'amour doit être franc et sincère, et il ne doit pas avoir de recoins ; les recoins qu'il y a dans l'amour, c'est la fourberie, la perfidie. La largeur, c'est la force de l'amour, qui doit être illimitée. La hauteur, c'est la noble exaltation, qui s'élance jusqu'aux nues ; et rien n'est trop pour elle tant qu'elle aspire à s'élever jusqu'au point où l'image coulée des vertus forme la clef au haut de la voûte. Les vertus ne manquent pas d'ornement, car elles sont serties de pierres précieuses, si louablement parées que nous, qui n'avons pas de si hautes aspirations, et dont l'esprit ne reste certes pas collé au sol, mais évite craintivement toute hauteur et volette au niveau du pavage, nous levons les yeux ébahis et regardons le chef-d'œuvre des belles vertus humaines, dont l'éclat proclame la gloire de ceux qui planent au-dessus de nous dans les nuées et qui nous envoient leur lumière. Nous les regardons émerveillés, si bien que, finalement, des ailes nous poussent avec lesquelles notre esprit prend son essor pour proclamer la gloire des vertus. La paroi blanche, lisse et plane montrait la droiture de l'amour : sa blancheur immaculée ne doit pas porter de diaprure, et nulle part la suspicion ne doit y faire non plus ni creux ni bosse. Le dallage de marbre désigne par sa couleur verte et sa solidité la constance en amour. C'est cette signification qui convient vraiment le mieux à sa couleur et à sa surface unie : la constance en effet est dans son essence verte comme l'herbe, lisse et pure comme le verre. Le lit, qui se trouvait au milieu, portait à juste titre le nom de l'amour, car, comme lui, il était aussi pur que le cristal ! Il en avait parfaitement reconnu sa nature, celui qui avait taillé le lit de

l'amour dans le cristal : l'amour lui aussi doit être cristallin, transparent et translucide. Il y avait à l'intérieur deux verrous fixés sur la porte d'airain. Le loquet intérieur qui actionnait les verrous était ingénieusement relié à une poignée extérieure, que Tristan découvrit. La poignée extérieure actionnait donc le loquet intérieur et pouvait ouvrir ou fermer les verrous. La porte n'avait ni serrure ni clef, et je vais vous dire la raison de cette absence : le dispositif qui permet à tout moment d'ouvrir ou de fermer la porte de l'extérieur représente la perfidie. Car lorsque quelqu'un entre par la porte de l'amour sans qu'on lui ouvre de l'intérieur, on ne peut nommer cela amour, mais perfidie ou violence. C'est pourquoi cette porte d'airain protège l'amour : personne ne peut ouvrir la porte s'il n'éprouve pas d'amour. De même elle est d'airain pour que rien ne puisse la briser. On ne l'ouvre ni par violence ni par force, ni par ruse ni par adresse, ni par perfidie ni par menterie ! Les deux verrous à l'intérieur — les deux sceaux du véritable amour — étaient tournés l'un vers l'autre de chaque côté sur la paroi : l'un était de cèdre, l'autre d'ivoire. Écoutez ce qu'ils signifient : le sceau de cèdre signifie que l'amour s'unit toujours à la sagesse et à la sagacité, et celui d'ivoire signifie la pudeur et la pureté de l'amour. Avec ces deux sceaux de l'amour, avec ces verrous immaculés, la maison d'Amour est bien gardée, à l'abri de la perfidie et de la violence. Le petit levier secret qui avait été introduit de l'extérieur et qui actionnait le loquet était une mèche d'étain ; mais le loquet intérieur était d'or, comme il se devait. Le loquet intérieur et la poignée correspondaient en tout point à leur signification profonde : l'étain de la poignée extérieure signifiait l'aspiration du cœur humain à aimer, l'or désignait l'accomplissement de ce désir. L'étain et l'or avaient été bien choisis : car chacun peut décider lui-même de l'aspiration de son cœur, il peut la refréner ou l'aiguillonner, il peut la raccourcir ou l'allonger, il peut la libérer ou la maîtriser d'une manière ou d'une autre, dans un sens ou dans l'autre. Il peut — comme il le ferait de l'étain — la courber sans trop de peine, sans cependant obtenir grand résultat. Seul celui qui aspire à l'amour sans égoïsme et plein d'abnégation peut, au moyen du mince levier d'étain, actionner le loquet d'or de l'accomplissement, accédant ainsi au plaisir amoureux. Tout en haut de la grotte il y avait trois petites fenêtres qui, artistiquement creusées dans la roche, étaient à peine visibles de l'extérieur. Elles laissaient pénétrer le soleil. L'une représentait la bonté, l'autre

l'humilité, la troisième les bonnes manières. Par ces trois fenêtres pénétrait la riante et douce lumière, le bel éclat de l'honneur — la plus belle de toutes les lumières, qui éclairait cette grotte de la félicité terrestre. Cela a également un sens plus profond, que la grotte d'amour soit située, ainsi solitaire, dans cette contrée sauvage et déserte. Cela signifie qu'on ne trouve pas l'amour et ce qui le concerne en pleine rue et qu'on ne peut non plus le saisir en plein champ. Il se cache dans les contrées sauvages, et le chemin qui mène à sa retraite est pierreux et difficile. Une ceinture de montagnes escarpées, irrégulières et sauvages, s'enroulait autour de sa retraite. Les sentiers qui montent et descendent à travers le désert sont pour nous, pauvres hommes qui souffrent, encombrés de hauts rochers. Si nous ne suivons pas exactement le chemin et si nous nous en écartons seulement d'un pas, jamais nous ne rentrerons chez nous sains et saufs. Mais celui qui — favorisé par la fortune — finit par parvenir en cette contrée sauvage sera richement récompensé pour les peines du chemin. Il trouvera le bonheur de son cœur : tout ce que l'oreille désire entendre et tout ce qui réjouit l'œil de l'homme, de tout cela la contrée sauvage est pleine, et jamais il ne voudra en repartir. Je le sais, car j'y ai été[1]. Moi aussi j'ai poursuivi dans cette contrée sauvage les oiseaux et les bêtes fauves, moi aussi j'ai traqué le cerf et le chevreuil à travers les bois ; mais j'ai gaspillé stupidement mon temps, car jamais je n'ai abattu aucun gibier. Malgré tous les efforts que j'ai faits, le bonheur m'a été refusé. J'ai certes découvert la grotte dans le rocher. J'ai trouvé la poignée, j'ai actionné le loquet et je me suis approché même du lit de cristal. Souvent je m'en suis approché, dansant tout autour, puis m'en suis retourné sans jamais m'y être reposé. C'est ainsi que j'ai usé de mes pas le sol de la grotte, en dépit de ses dures dalles de marbre. Si sa couleur verte ne l'avait protégé (c'est sa plus grande vertu, par là il se renouvelle sans cesse), on aurait pu y trouver aujourd'hui encore les traces d'un véritable amour. J'ai souvent promené mes regards sur la paroi éclatante de blancheur ; j'ai levé les yeux vers l'image moulée, vers la voûte et sa clef ; j'ai regardé le motif qui la décore, constellé d'étoiles, jusqu'à ce que mes yeux me brûlent. Les petites fenêtres qui laissent entrer le soleil ont souvent dardé leurs rayons dans mon cœur : je connais la grotte depuis l'âge de mes onze ans, et je ne suis jamais allé en Cornouailles.

Les deux[2] compagnons si loyalement attachés l'un à l'autre, Tristan et son amie[3], avaient organisé leurs loisirs et leurs

activités de très agréable façon dans la douce solitude des bois et des prés. Ils étaient tout le temps l'un auprès de l'autre. Le matin, ils se glissaient tous deux vers la prairie où la rosée avait rafraîchi l'herbe et les fleurs. Les amants se promenaient dans ce vallon herbeux. Ils allaient et venaient, conversant ensemble, et écoutaient dans leur marche le doux chant des oiseaux. Puis ils se dirigeaient vers l'endroit où murmurait la source fraîche, et tous deux écoutaient son chuchotement, ainsi que le doux murmure du ruisseau qui s'en échappait. À l'endroit où celui-ci gagnait le vallon, ils s'asseyaient pour se reposer, ils l'écoutaient clapoter et le regardaient couler, et tous deux éprouvaient un bonheur toujours renouvelé. Mais lorsque le soleil radieux commençait à monter et la chaleur à descendre, ils allaient sous le tilleul rechercher les brises légères, et ils se sentaient réconfortés dans leur corps et dans leur âme. Aussi bien l'œil que le cœur y trouvaient leur plaisir : le doux tilleul leur offrait avec son feuillage une ombre fraîche ; sous ses ombrages passait une brise douce, tendre et fraîche. Le siège sous le tilleul était de fleurs et d'herbe : c'était le gazon le plus gai en couleurs qui ait jamais poussé autour d'un tilleul[1]. Les deux amants fidèles s'asseyaient l'un contre l'autre et se racontaient les histoires d'amour de ceux qui bien avant eux étaient morts du mal d'aimer. Ensemble ils discutaient et commentaient, déploraient et regrettaient tous les malheurs que l'amour avait attirés sur Phyllis de Thrace[2] ou encore sur la pauvre Canacé[3]. Ils déploraient que le cœur de Byblis se brisât par amour pour son frère[4] ; que l'amoureuse Didon, reine de Tyr et de Sidon, ait connu par amour un si funeste sort[5]. Telles étaient les histoires qui les occupaient souvent. Mais dès qu'ils ne voulaient plus penser à cela, ils se glissaient jusqu'à leur retraite pour se divertir autrement. Ils faisaient alors retentir le jeu de leur harpe et leurs chants pleins de douceur et de désir amoureux. Tour à tour, ils jouaient de l'instrument et chantaient. Ils jouaient de la harpe et chantaient des lais et des mélodies qui parlaient d'amour, et quand ils le voulaient ils échangeaient les rôles : si l'un d'eux prenait la harpe, l'autre aussitôt se mettait à chanter des paroles pleines de douceur et de désir amoureux[6]. Et les accents conjugués de la harpe et de la voix retentissaient dans la grotte d'une manière si douce qu'elle portait bien à propos le nom du doux Amour : « la grotte des amants[7] ». Mais tout ce qu'on avait pu raconter autrefois au sujet de la grotte se trouva confirmé par Tristan et Isolde, car ce n'est

qu'alors que la véritable maîtresse de cette grotte s'adonna vraiment à son divertissement. Ce que cette grotte avait auparavant connu de jeux amoureux et de divertissements n'était pas encore le véritable amour, car il n'était pas aussi parfait ni aussi pur que le jeu amoureux de Tristan et d'Isolde. Jamais encore des amants ne connurent un aussi grand plaisir d'amour que ces deux-là. Ils ne faisaient que ce que leur dictait leur cœur. Les distractions ne leur manquaient pas dans la journée : ils partaient de temps à autre à cheval à travers bois, quand l'envie les en prenait, avec une arbalète, pour tirer les oiseaux et le gibier. Parfois ils emmenaient avec eux Hiudan, leur chien, pour chasser cerfs et chevreuils. Jusqu'alors Hiudan était encore habitué à donner de la voix en courant. Mais Tristan l'eut bientôt dressé à suivre la trace des cerfs et des chevreuils à travers bois et champs sans aboyer jamais[1]. Ils passaient ainsi souvent la journée à chasser, mais non pas à cause du butin qui est lié à la chasse : ils le faisaient pour passer le temps[2]. J'en suis convaincu, tous deux employaient aussi bien l'arbalète que le chien de chasse plus pour le plaisir de leur cœur et pour leur distraction que pour leur subsistance. Toutes ces occupations, ils s'y livraient à tout instant et en tous lieux par pure inclination et en suivant seulement leur désir profond.

12. *Tristan et Isolde sont découverts*

Pendant[3] ce temps-là le roi Marke, profondément affligé, devait endurer de grands tourments. Il se chagrinait pour son honneur et pour son épouse perdue. De jour en jour son âme et son corps lui pesaient davantage, l'honneur et la richesse lui devenaient indifférents. C'est ainsi qu'il partit un jour dans cette même forêt pour chasser : plus pour oublier son chagrin que dans l'espoir de vivre quelque chose d'insolite[4]. Lorsqu'ils arrivèrent dans la forêt, les chasseurs qui l'accompagnaient dépistèrent avec leurs chiens une harde de cerfs ; ils lâchèrent alors les chiens, qui séparèrent de la troupe un cerf étrange. Celui-ci avait une crinière semblable à celle d'un cheval et une robe blanche, il était en outre de stature imposante et solidement bâti. Seuls ses bois étaient petits et courts, à peine renouvelés, comme s'il les avait perdus peu de temps auparavant. Ils le chassèrent avec fougue jusque tard dans la soirée. Ils perdirent alors sa trace, si bien que le cerf put

s'échapper. Il se réfugia dans la région d'où il était venu, tout près de la grotte. Il eut ainsi la vie sauve. Mais l'échec de la chasse au cerf contraria fort Marke, et les chasseurs encore davantage, d'autant plus que la couleur et la crinière de l'animal étaient inhabituelles. Ils en étaient tous fâchés. Ils rassemblèrent alors leurs chiens et dressèrent un campement pour la nuit, car ils avaient tous besoin de repos. Cependant, Tristan et Isolde avaient pendant la journée entendu le vacarme de la chasse dans la forêt, les sonneries de cors et les aboiements des chiens. Ils s'étaient tout de suite doutés que ce ne pouvait être que Marke. Ils en eurent le cœur lourd : tous deux craignirent aussitôt d'avoir été trahis.

Le lendemain[1] matin, le maître veneur se mit en route avant le point du jour, après avoir donné l'ordre à ses hommes de suivre sa trace lorsque le jour serait levé. Il prit lui-même en laisse le meilleur limier, pour le mettre sur la piste du cerf blanc. Le chien conduisit son maître à travers des contrées impraticables, à travers des rocailles et par-dessus des rochers, à travers des terres desséchées et par des prairies verdoyantes, exactement sur le chemin que la nuit le cerf avait suivi dans sa fuite. Il le suivit sans désemparer à la trace jusqu'au moment où, au lever du soleil, l'étroit passage s'élargit : il se trouvait à côté de la source, dans le vallon herbeux de Tristan.

Ce même[2] matin, Tristan et sa compagne s'étaient un peu promenés, la main dans la main, à travers la vallée. Ils étaient allés très tôt, alors que la rosée matinale étincelait encore, dans le vallon charmant, sur la prairie pleine de fleurs. L'alouette et le rossignol se mirent à chanter à plusieurs voix pour saluer leurs compagnons. Ils accueillaient toujours avec ferveur Tristan et Isolde ; les farouches oisillons des bois leur souhaitèrent la bienvenue de façon charmante dans leur langage. Ils étaient les bienvenus pour les gentils oisillons, qui s'étaient donné pour tâche charmante de saluer les amants : depuis leur branche ils chantaient leur ravissante mélodie avec force variations. De nombreuses voix délicieuses chantaient et déchantaient leurs chansons et leurs refrains[3] pour ravir les deux amants. La source fraîche les accueillait aussi, qui jaillissait joliment devant leurs yeux et flattait leurs oreilles de son joli clapotement. Murmurant, elle courait à la rencontre des amants et les accueillait, les saluant de son tendre murmure. Les tilleuls eux aussi les saluaient de leurs brises très douces, qui ravissaient non seulement leur corps mais aussi leur cœur, leurs oreilles et tous leurs sens. Les arbres en fleurs, la prairie

étincelante, les fleurs, l'herbe d'un vert intense et tout ce qui était en floraison souriaient à leur adresse. Même la rosée les saluait, pleine de douceur, leur rafraîchissant les pieds et leur réconfortant en même temps le cœur. Après que leurs sens à tous deux se furent rassasiés, ils retournèrent dans leur roche et réfléchirent comment ils allaient se comporter pendant cette journée. Ils redoutaient (et, comme on s'en rendra compte, non sans raison) que quelqu'un, guidé par les chiens, ne découvrît par hasard leur retraite. Tristan eut alors une idée qu'ils adoptèrent tous deux : ils retournèrent à leur couche et s'y allongèrent à nouveau, mais ils s'écartèrent l'un de l'autre, comme seraient couchés deux hommes, et non pas un couple d'amants. Ils étaient couchés l'un à côté de l'autre en une position inhabituelle, et Tristan posa, en outre, son épée nue entre eux deux[1]. Il était étendu d'un côté, elle de l'autre ; ils étaient couchés séparés l'un de l'autre, chacun de son côté. C'est ainsi qu'ils s'endormirent tous deux.

Le veneur[2] qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, était arrivé à la source, vit dans la rosée les traces que Tristan et Isolde avaient laissées en se promenant. Mais lui les tint pour celles du cerf blanc. Il mit pied à terre et suivit les traces que Tristan et Isolde avaient laissées dans l'herbe ; c'est ainsi qu'il parvint jusqu'à la porte de la grotte. Mais elle était fermée de deux verrous, si bien qu'il ne put aller plus avant. Comme l'entrée lui était interdite de ce côté, il essaya de contourner l'obstacle et fit tout le tour de la grotte. Par hasard il finit par découvrir en haut de la voûte une petite fenêtre cachée. Il jeta craintivement un coup d'œil à l'intérieur : aussitôt il aperçut les serviteurs de l'amour, rien qu'une femme et un homme. Plein d'étonnement il les regarda : la vue d'Isolde lui fit croire que jamais corps de femme n'avait mis au monde créature plus exquise. Cependant il ne regarda pas longtemps, car, dès qu'il aperçut entre eux deux l'épée nue, il s'écarta d'un bond. La chose ne lui semblait pas de bon augure, et il pensa aussitôt qu'il y avait de la sorcellerie là-dessous. Il fut dans des transes mortelles. Il redescendit de la roche et partit à cheval retrouver les chiens.

Or Marke[3] lui aussi avait largement devancé les veneurs en suivant les traces de son maître veneur, et il courait déjà à sa rencontre. Le chasseur lui dit : « Écoutez, seigneur roi, ce que j'ai à vous dire : je viens de vivre une merveilleuse aventure ! — Quel genre d'aventure ? — J'ai trouvé ici une grotte d'amour ! — Où et comment l'as-tu trouvée ? — Ici, seigneur, dans

cette terre sauvage ! — Y a-t-il ici un être vivant ? — Oui, seigneur ! Dans cette grotte il y a un homme et une déesse. Ils sont couchés sur un lit et dorment tous deux d'un profond sommeil. L'homme ressemble à tout autre homme. Mais je ne peux pas croire que celle qui dort à côté de lui soit un être humain, car elle est plus belle qu'une fée ; c'est impossible qu'il y ait sur terre un être de chair et de sang qui l'égale en beauté. Une épée nue, belle et brillante, est posée entre eux deux. — Montre-moi le chemin ! » dit le roi.

Le maître veneur[1] le conduisit dans la terre sauvage, sur le chemin qu'il avait emprunté, jusqu'à l'endroit où il avait mis pied à terre. Le roi descendit de cheval sur l'herbe et le suivit à pied. Le chasseur s'arrêta près de la source. C'est ainsi que Marke parvint à la porte. Il s'écarta pour grimper sur la roche. Arrivé au sommet, il contourna la voûte, suivant les instructions du veneur, jusqu'à ce qu'il découvrît lui aussi une des petites fenêtres. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur pour son bonheur et pour son malheur : il les vit lui aussi, tous deux couchés en bas sur le lit de cristal, et tous deux dormaient comme auparavant. Il les trouva comme son maître veneur les avait trouvés : bien écartés l'un de l'autre, l'épée nue entre eux. Aussitôt il reconnut son neveu et son épouse. À cette vue, un frisson de joie et de douleur tout à la fois lui parcourut le cœur et le corps. Les voir couchés loin l'un de l'autre l'emplit de bonheur et de peine : de bonheur, dis-je, parce que cela donnait l'impression qu'ils étaient innocents ; de peine, dis-je, parce qu'il les avait soupçonnés. « Dieu de miséricorde, se dit-il en lui-même, qu'est-ce que cela peut signifier ? Si vraiment il s'est passé entre eux ce que je pense depuis longtemps, à quoi cela rime-t-il qu'ils soient couchés ainsi séparés ? Une femme est toujours couchée dans les bras de l'homme qu'elle aime et serrée tout contre lui ! Pourquoi ces amants sont-ils couchés ainsi ? » Et il poursuivit en lui-même : « Y a-t-il du vrai là-dedans ? Sont-ils coupables ou ne le sont-ils pas ? » Et le doute était là, de nouveau : « Coupables ? se disait-il. Certes oui. » Et puis : « Coupables ? se disait-il. Certes non ! » Marke balança entre ces deux réponses tant qu'enfin, privé de toute certitude, il se mit à douter de leur amour à tous deux. Du reste, l'Amour, le réconciliateur, s'approchait furtivement, mis et maquillé avec un soin étrange. Il avait mis sur le blanc de son visage son plus beau et son meilleur fard : le rouge d'or de la dénégation. C'est ainsi que le petit mot « non ! » irradia et illumina le cœur du roi.

L'autre mot, le désagréable « oui ! », qui ne lui causait que de la peine, Marke ne l'apercevait nulle part ; il avait totalement disparu, il n'y avait plus non plus ni doute ni soupçon. La dorure de l'amour, qui parlait en faveur de leur innocence dorée à tous deux, tourna avec une force séductrice ses yeux et ses pensées là où se levait le jour de la résurrection de toutes ses joies. Il regardait comme fasciné Isolde, le bonheur de son cœur, et jamais elle ne lui avait paru auparavant aussi séduisante ni aussi belle qu'en ce moment. Ma source raconte que quelque effort (que je ne peux m'expliquer) aurait échauffé les joues d'Isolde si bien qu'elles resplendissaient douces et charmantes comme les pétales d'une rose diaprée et captivaient l'œil de Marke. Ses lèvres étaient embrasées comme un charbon ardent. Oui, je me rappelle à présent quel était cet effort : Isolde s'était glissée, comme je l'ai raconté tout à l'heure, tôt le matin dans la rosée jusqu'à la prairie : c'est cela qui avait empourpré son visage ! Un petit rayon de soleil tomba dans la grotte et darda sa lumière sur sa joue, sur son menton et sur ses lèvres. En cet instant deux soleils s'étaient unis pour le même jeu de lumière et avaient mêlé leur splendeur : l'éclat du soleil et de la beauté. Ils avaient préparé une fête de joie sans mélange pour glorifier Isolde : son menton, sa bouche, son teint, son corps apparaissaient si merveilleux, si charmants et si délicieux que Marke en fut absolument fasciné. Son cœur s'embrasa du désir et de l'envie de l'embrasser. L'Amour lança ses flammes, l'Amour enflamma l'homme par la beauté de son corps. La beauté d'Isolde le fit brûler du désir de posséder son corps et son amour. Ses yeux étaient fascinés : il voyait — tremblant de désir — comment ses vêtements laissaient resplendir sa gorge et la naissance de ses seins, ses bras et ses mains. Sa chevelure, non serrée par un bandeau, était ornée d'une couronne de trèfle. Jamais auparavant elle n'était apparue à son époux aussi attirante ni aussi belle. Lorsqu'il vit le rayon de soleil qui, pénétrant par le haut de la roche, touchait son visage, il craignit que son ardeur ne pût brûler sa peau délicate : il prit de l'herbe, des fleurs et des feuilles et boucha la fenêtre. Puis il bénit la belle, priant le Dieu de bonté de la protéger, et il s'en alla les larmes dans les yeux. Tout à sa tristesse il retourna à ses chiens, et il interrompit aussitôt la chasse. Il donna l'ordre aux chasseurs de rentrer sans plus tarder à la cour avec les chiens. Il fit cela parce qu'il voulait absolument éviter que quelqu'un d'autre ne découvrît les deux jeunes gens là-bas dans la montagne.

À peine[1] le roi était-il parti qu'Isolde et Tristan aussi se réveillèrent. Ils regardèrent dans la grotte autour d'eux et cherchèrent la lumière du soleil : mais le soleil ne brillait qu'à travers deux fenêtres. Ils regardèrent la troisième et furent très étonnés qu'elle ne leur donnât pas de lumière. Sans perdre un instant, ils se levèrent et montèrent au-dehors sur le dôme du rocher. Aussitôt ils découvrirent les feuilles, les fleurs et l'herbe qui cachaient la fenêtre. Et ils découvrirent aussi tous deux dans le sable en haut et devant la grotte les traces des pas d'un homme, qui conduisaient à la grotte et s'en éloignaient. Cela les fit sursauter et les remplit de frayeur, car ils supposèrent aussitôt que Marke était venu ici par hasard et les avait aperçus. Ils ne pouvaient naturellement que faire des supputations : ils n'avaient aucune certitude que ce fût vraiment Marke. Leur plus grande consolation était de penser que, quel que fût celui qui les avait découverts, il les avait vus séparés et écartés l'un de l'autre sur leur couche.

13. Réconciliation

Le roi[2] fit aussitôt venir de la cour et de tout le pays ses conseillers et ses parents pour tenir conseil. Il leur raconta comment il avait trouvé les jeunes gens, exactement comme je viens de vous le raconter, et il déclara qu'il se refusait à croire désormais que Tristan et Isolde se fussent jamais rendus coupables d'aucune faute. Ses conseillers comprirent immédiatement quels étaient le désir et la volonté de Marke ; ils perçurent son intention de les rappeler tous deux à sa cour. C'est ainsi qu'ils lui conseillèrent, comme le font les sages, justement ce que son cœur désirait et ce qu'il voulait entendre : ils lui dirent que, puisqu'il n'avait rien découvert d'infamant et qu'il n'écoutait plus les méchants propos qui les concernaient, il devait rappeler de leur exil sa femme Isolde et son neveu. On envoya chercher Curvenal : c'est lui qui fut choisi comme messager, car il connaissait le chemin de leur refuge. Le roi fit assurer Tristan et la reine de sa bienveillance et de son amour : ils devaient revenir tous deux et ne plus nourrir d'hostilité à son égard.

Curvenal[3] partit leur transmettre le souhait de Marke. La nouvelle leur parut favorable, et ils s'en réjouirent de tout leur cœur, mais uniquement pour l'amour de Dieu, et par égard pour la considération dont ils jouissaient dans la société

— il n'y avait pas d'autre raison! Ils recouvrèrent donc la haute position sociale qui avait été la leur auparavant. Mais jamais plus ils ne connurent de toute leur vie l'intimité dont ils avaient joui, jamais non plus ils ne purent goûter aussi librement le bonheur de l'amour. Certes Marke et toute la cour étaient tout attachés à leur gloire, mais jamais plus ils ne purent se montrer libres et ouverts. Marke, constamment tourmenté par le doute, pria instamment Tristan et Isolde, au nom de Dieu et par égard pour lui, de bien se conduire, et de renoncer à ces tendres regards par lesquels s'unissaient leurs cœurs. Ils devaient également cesser de converser avec autant d'intimité et d'affection. Cela fit de la peine aux deux amants.

Pourtant[1] Marke était de nouveau heureux. Il avait de nouveau, pour sa joie, en Isolde, sa femme, tout ce que désirait son cœur, non pour l'honneur, mais pour le corps. Il ne trouvait auprès de sa femme ni amour ni affection, ni aucune des marques d'égard que Dieu peut offrir à l'homme, si ce n'est qu'elle était comme son épouse souveraine et reine, là où on l'appelait roi. Il ne s'en formalisait aucunement et lui portait le même attachement que si elle l'avait aimé. Apparaît bien ici cet aveuglement stupide et parfaitement déraisonnable dont parle le proverbe : « L'aveuglement de l'amour rend l'homme aveugle au-dedans comme au-dehors ! » Oui, il aveugle l'homme et le cœur : ce que tous deux voient nettement et clairement, ils ne veulent pas le voir. Ainsi en était-il de Marke : il voyait très bien et il était aussi sûr que l'on est sûr de mourir que sa femme Isolde était corps et âme tout entière attachée à l'amour de Tristan, et pourtant il ne voulait pas le savoir. Mais à qui doit-on imputer la faute de l'existence sans honneur que Marke menait avec Isolde ? Car en vérité ce serait mal juger que d'accuser Isolde de tromper son époux : ni elle ni Tristan ne le trompaient. Marke voyait parfaitement de ses propres yeux et savait tout à fait, sans avoir besoin de le voir, qu'Isolde ne l'aimait pas, et pourtant il l'aimait. « Dites-nous, seigneur, pour quelle raison l'aimait-il tant ? » Eh bien, pour la même raison que tant d'hommes aiment aujourd'hui : le désir et la concupiscence de la chair font durement souffrir à Marke tout ce qu'il lui est donné de souffrir ! On pourrait en trouver encore aujourd'hui, des Marke et des Isolde, s'il est permis d'en parler, qui sont tout aussi aveugles des yeux et du cœur que Marke, même plus aveugles encore ! Et n'allez pas croire que ce sont des cas isolés ! Non : ils sont nombreux ceux qui sont tellement devenus la proie de leur aveuglement

qu'ils ne veulent pas voir ce que pourtant ils ont devant les yeux. Ils le voient et le savent, et pourtant ils le tiennent pour une illusion des sens. Et qui peut être la cause de cet aveuglement? Si l'on considère la chose en toute justice, on ne doit pas en imputer la faute aux femmes. Elles sont vraiment innocentes si elles laissent voir aux hommes tous leurs faits et gestes. Là où l'homme a vu la faute de ses propres yeux, la femme ne l'a ni dupé ni trompé. Oh non! il a simplement détourné les yeux par concupiscence! En vérité, c'est le désir qui aveugle en tout temps les yeux qui pourtant voient clair! Quoi qu'on puisse dire de l'aveuglement, aucun aveuglement n'aveugle si complètement et si redoutablement que la concupiscence et le désir. Bien que nous n'en parlions qu'à contrecœur, ce court dicton est pourtant vrai: « Beauté n'est pas sans danger! » La merveilleuse beauté de la florissante Isolde aveugla complètement Marke au-dehors comme au-dedans, elle lui aveugla les yeux comme le cœur! Il ne pouvait rien découvrir en elle qu'il eût voulu lui reprocher, et ce qu'il savait d'elle était tout ce qu'il y avait de mieux. Mais, pour clore ce discours, il aimait tant reposer dans ses bras qu'il fermait les yeux sur toutes les peines qu'elle lui causait.

Pourtant[1] il n'est pas facile de cacher ce qui dans le cœur reste enfermé et scellé. On ne fait que trop volontiers ce qui hante nos pensées. Et l'œil s'attache si volontiers à sa proie! Le cœur et l'œil vont souvent chasser sur le chemin qui les conduit à leur bonheur; et qui cherche à troubler leur jeu le leur rend, par Dieu, plus cher encore! Plus on veut leur en faire perdre le goût, plus le jeu leur plaît, et plus ils s'y adonnent. C'est ce qui arriva à Tristan et à Isolde: dès qu'on voulut leur rendre leurs ébats impossibles par une surveillance incessante, et leur ravir leurs plaisirs par des interdits, ils connurent angoisse et souffrance. Le désir indomptable les tourmenta bien plus durement qu'auparavant. Le besoin de se retrouver leur causa plus de peine et plus d'angoisse que jamais auparavant. Le pesant fardeau de la maudite surveillance pesait sur leur cœur comme une montagne de plomb. La surveillance, cette institution diabolique, l'ennemie de l'amour, leur ravissait le sens. Mais les plus grands tourments c'était Isolde qui les souffrait, car la séparation d'avec Tristan était pour elle la mort. Plus son maître lui interdisait toute intimité avec lui, plus ses pensées et son cœur lui étaient voués. Voici ce qu'il faut dire de la surveillance: là où on l'entretient, la surveillance ne produit et n'entretient que

broussailles et épines ; c'est le courroux exaspérant qui ruine l'honneur et la réputation, et déshonore plus d'une femme qui ne demanderait qu'à garder son honneur si on la traitait avec justice et équité. Mais si l'on n'est pas juste envers elle, l'honneur et toutes les bonnes résolutions s'étiolent. La surveillance lui pervertit l'honneur et décourage la meilleure volonté. Et si loin qu'on la pousse, la surveillance est vaine auprès des femmes, car d'un côté nul homme ne parvient à faire garder une mauvaise femme, et de l'autre côté la femme vertueuse n'a pas à être gardée, elle se garde elle-même, comme on dit. Et celui qui la fait malgré tout surveiller, par ma foi, il la hait, car il causera la perte de sa femme, aussi bien celle de son corps que celle de son honneur. Et sans doute réussira-t-il si bien que jamais plus elle n'amendera ses manières sans qu'il lui reste quelque trace de ce que la broussaille aura porté : car une fois que l'amère broussaille a pris racine dans un sol si bon, l'essartage est plus difficile que dans un sol desséché, et que partout ailleurs. Croyez-moi : quand un cœur fidèle souffre si longtemps l'injustice que, pour finir, il porte de mauvais fruits, il produira maux pires que celui qui a toujours été mauvais. C'est vrai, car c'est ce que j'ai lu. C'est pourquoi un homme sage, ou quiconque accorde du prix à l'honneur d'une femme, ne place point d'autres gardes à sa vie privée que le conseil et l'instruction, la tendresse et la bonté du cœur. C'est ainsi qu'il doit la garder, et qu'il sache en vérité que jamais il ne fera meilleure garde. Qui se montre injuste envers une femme, qu'elle soit bonne ou mauvaise, suscite peut-être en elle quelque fantaisie dont on se passerait bien. Un homme honnête, ou quiconque aspire à le devenir, doit faire confiance à sa femme et à soi-même aussi, de manière qu'elle se garde par amour pour lui de tout écart. Finalement — aussi souvent qu'il en fait la tentative —, nul homme sur terre ne pourra obtenir l'amour d'une femme par de mauvais procédés : c'est là le meilleur moyen d'éteindre l'amour ! Oui, la surveillance sied mal à l'amour ; elle suscite un funeste courroux, et voilà la femme perdue ! Il fait bien, me semble-t-il, celui qui renonce tout à fait aux interdictions, car elles causent la honte de bien des femmes. Bien souvent on fait des choses parce qu'elles sont interdites, dont on se serait passé si elles avaient été permises. Dieu sait que ces chardons et ces épines sont innés chez les femmes ! C'est par cette part d'héritage qu'elles sont les filles d'Ève, leur mère. C'est elle qui transgressa le premier interdit : le Seigneur notre Dieu lui

avait donné la permission de se délecter à sa guise des fruits, des fleurs et de toutes les autres plantes qui se trouvaient au paradis. Il lui interdit sous peine de mort un seul fruit du jardin. (Les prêtres[1] nous disent qu'il s'agissait d'une figue[2].) Elle cueillit le fruit et enfreignit l'ordre de Dieu : c'est ainsi qu'elle perdit Dieu et causa sa propre perte. J'ai toujours eu la ferme conviction qu'Ève ne l'aurait jamais fait si on ne le lui avait pas interdit. Déjà dans le premier acte qu'elle accomplit elle révéla la nature de la femme : elle fit justement ce qui était interdit ! Mais si on réfléchit lucidement, Ève aurait très bien pu renoncer à ce fruit. Elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait de tous les autres. Mais non, elle ne voulait que celui-là : elle le mangea et perdit son honneur. C'est pourquoi on nomme toutes les femmes qui sont façonnées à l'image d'Ève les filles d'Ève. On n'a qu'à interdire : combien d'Èves trouverait-on alors encore de nos jours qui, provoquées par l'interdiction, se perdraient elles-mêmes et perdraient Dieu ! Puisque ce trait est inné aux femmes et que la nature les y incite, on doit rendre honneur et gloire à celle qui sait s'en abstenir. Car une femme qui, contre sa nature, reste vertueuse, qui parvient à garder contre sa nature sa réputation, son honneur et sa personne, n'a de femme que le nom, et possède la nature d'un homme. C'est pourquoi on doit faire son éloge à tout point de vue et la tenir en grande estime. Lorsqu'une femme renonce d'elle-même à sa nature et à son cœur de femme et se donne un cœur d'homme, c'est le sapin qui donne du miel, c'est la ciguë qui sécrète un baume, c'est la racine des orties qui fait surgir des roses du sol. Et que peut-on imaginer de plus noble en une femme que de se battre aux côtés de l'honneur contre la faiblesse de son corps et ainsi finalement de préserver aussi bien son corps que son honneur ? Elle doit dans ce combat faire en sorte de rendre justice à tous deux. Elle doit être attentive à chacun d'eux de telle sorte qu'aucun ne se sente désavantagé. Car ce n'est pas une femme comme il faut, celle qui sacrifie son honneur à son corps ou son corps à son honneur, alors qu'elle a l'occasion de satisfaire à tous deux. Qu'elle ne néglige ni l'un ni l'autre, qu'elle les garde tous deux dans le plaisir et dans la peine, comme le destin en décide. Dieu sait qu'il leur faut à toutes gravir les degrés du mérite au prix de grands efforts. Elles doivent vouer et consacrer leur vie à la mesure ; qu'elles en aient l'esprit pénétré, car cela pare leur personne et leurs manières. La noble mesure ennoblit le corps et l'honneur. De toutes les choses du monde

que le soleil a jamais éclairées, il n'en eśt point qui soit aussi richement dotée qu'une femme qui toute sa vie se voue à la mesure, car c'eśt ainsi qu'elle se rend le meilleur service. Si de cette manière elle se chérit elle-même, il eśt juśte et équitable qu'elle soit aussi chérie de tous. Une femme qui va contre sa nature et devient sa propre ennemie, qui donc ira l'aimer? Quelle raison pourrait-on avoir d'aimer et d'honorer une femme qui se méprise elle-même aux yeux du monde? On satisfait le désir sitôt qu'il se fait pressant, et on veut ranger cette exiśtence sans nom sous un nom sublime! Non, ce n'eśt pas de l'amour, c'eśt plutôt l'ennemie de l'amour, la honteuse, la méprisable, la vile luxure. Elle n'honore pas le nom de femme, comme le dit un juśte proverbe: « Beaucoup d'hommes n'aiment pas la femme qui a en tête d'en aimer beaucoup. » Que celle qui aspire à être aimée de tout le monde s'aime d'abord elle-même et montre à tous les traces de son amour: si ce sont de vraies empreintes d'amour, tout le monde la suivra dans cet amour. La femme qui, pour plaire à tous, fait un effort sur soi et aime et honore sa nature de femme, le monde entier saura à bon droit la priser et l'exalter, la couronner de guirlandes de fleurs et la parer d'honneurs quotidiens, et accroître sa propre gloire à travers la sienne. Et si une telle femme se décide à donner son amour à un homme et à s'abandonner à lui de toutes les fibres de son corps et de son âme, celui-là eśt né sous une bonne étoile. Il eśt élu pour trouver sur terre le bonheur en toute chose; il porte — déjà enfoui dans son cœur — le paradis sur terre. Il n'a vraiment pas à craindre que les buissons le gênent quand il veut saisir les fleurs, que les épines le piquent quand il veut cueillir les roses. Il n'y a là ni buisson ni épine. Les chardons du courroux n'ont rien à faire ici. La réconciliation couleur de rose a tout extirpé, épines, chardons et buissons. Dans ce paradis de l'amour ne bourgeonne sur la branche, ne verdit ni ne pousse rien d'autre que ce que l'œil a plaisir à voir. Tout y fleurit grâce à l'excellence de la femme. Il n'y a point d'autres fruits qu'amour et loyauté, qu'honneur et considération du monde. Ah! dans un tel paradis, si fertile en joies et aussi frais qu'un mois de mai, un homme favorisé du sort trouverait tout ce qui fait la joie de son cœur et le plaisir de ses yeux! Que lui serait-il arrivé de pire qu'à Triśtan et Isolde? Oh non! Si vous voulez bien me croire, un tel homme n'aurait pas besoin d'échanger sa vie contre la vie de Triśtan, car une femme droite qui livre à un homme son honneur et son corps, et tout son être,

de quel amour elle l'entoure et avec quelle tendresse elle prend soin de lui! Comme elle débarrasse tous ses chemins des chardons et des épines, le courroux de l'amour jaloux! Comme elle le délivre de ses peines comme jamais aucune Isolde ne le fit pour son Tristan! Et je suis tout à fait persuadé que, si on sait bien chercher, on trouve suffisamment d'Isolde qui unissent en elles tout ce à quoi on aspire sur terre.

14. La Séparation

Mais revenons[1] à la surveillance: comme vous l'avez entendu, la surveillance pesait tant aux deux amants, à Isolde et à Tristan, l'interdiction les tourmentait tant qu'ils aspiraient bien plus ardemment encore qu'auparavant à assouvir leur amour. Ils y parvinrent enfin après tant de tourments. Cependant ils eurent à en souffrir tous deux douleur et peine mortelle. Un jour, à l'heure de midi, le soleil brilla, hélas! durement sur leur honneur! Deux sortes de rayons de soleil pénétrèrent de leur lumière tous les sens et le cœur de la reine: c'était la lumière du soleil et celle de l'amour. La chaleur du soleil et l'ardeur du désir l'accablaient à l'envi. Elle voulut se soustraire à ces deux tourments (au désir et à l'ardeur de midi) par le moyen d'une ruse, mais elle s'y laissa prendre. Elle alla chercher dans le verger un endroit tranquille et propice, un endroit ombragé, qui vînt au-devant de ses vœux, qui offrît solitude et fraîcheur et fût à l'abri des regards inquisiteurs. Dès qu'elle l'eut trouvé, elle ordonna qu'on y dressât immédiatement un lit somptueux. Sur ce lit on mit à profusion couvertures et draps de lin, soies pourpres et brochées d'or, une literie vraiment royale. Après que la couche eut été préparée au mieux, la blonde Isolde s'y coucha, vêtue d'une légère chemise. Puis elle donna l'ordre à ses jeunes suivantes de se retirer toutes, à l'exception de Brangene, et envoya à Tristan un messager pour lui demander de venir immédiatement: Isolde voulait lui parler. Il fit exactement comme Adam: il prit le fruit que son Ève lui tendit, et mangea avec elle la mort. Après son arrivée Brangene s'en alla rejoindre les autres dames et s'assit auprès d'elles, soucieuse et angoissée. Elle donna l'ordre aux chambellans de fermer toutes les portes et de ne laisser entrer personne, à moins qu'elle ne le permît elle-même. On ferma les portes. Brangene prit de nouveau place; elle se mit à réfléchir à tout ce qui s'était passé et regretta au fond de son

cœur que la peur et la surveillance fussent demeurées sans effet sur sa maîtresse. Et tandis qu'elle était ainsi plongée dans ses pensées, l'un des chambellans sortit. À peine était-il sur le seuil que le roi passa devant lui et lui demanda en grande hâte où il pourrait trouver la reine. Les dames dirent toutes à la fois : « Oh ! seigneur, je crois qu'elle dort encore ! » Perdue dans ses pensées, la pauvre Brangene sursauta et se tut. Sa tête retomba sur son épaule, ses mains et son cœur lui manquèrent. Le roi dit : « Dites-moi : où dort donc la reine ? » On le fit entrer dans le jardin. Aussitôt Marke se rendit là où il découvrit le tourment de son cœur. Il trouva sa femme et son neveu étroitement enlacés l'un dans les bras de l'autre, joue contre joue, bouche contre bouche. La couverture, qui avait un peu glissé en haut du lit, révéla aux yeux de Marke bien davantage : il put voir comment leurs bras et leurs mains, leurs épaules et leur poitrine étaient si étroitement serrés les uns contre les autres qu'ils semblaient soudés. Si on avait coulé dans l'airain ou dans l'or leur statue, celle-ci ne les aurait pas montrés plus intimement unis. La reine et Tristan dormaient très paisiblement ; je ne sais ce qui les avait épuisés à ce point.

Ce n'est que[1] lorsque le roi vit son malheur si manifestement qu'il fut saisi d'un tourment sans fin. Il savait ce qu'il voulait savoir. La suspicion et le doute, ses vieux démons, étaient à présent dissipés. Il n'avait plus de soupçons, il avait des certitudes. Tout ce qu'il avait souhaité auparavant, il l'avait à présent, sans réserve. Mais, en vérité, je crois qu'il aurait en cet instant préféré le doute à la certitude. Tout ce qu'il avait fait auparavant pour échapper au tourment du doute lui faisait maintenant endurer vivant la mort. Il s'en alla sans dire un mot. Aussitôt il convoqua son conseil et ses vassaux. Quand ils furent réunis il prit la parole et leur dit qu'on lui avait rapporté comme un fait authentique que Tristan et la reine étaient ensemble en ce moment précis. Ils devaient tous l'accompagner pour les surprendre. Et si vraiment on les trouvait là-bas ainsi, on devait promptement lui rendre justice et lui donner réparation de leur crime à tous deux, conformément à la loi du pays.

Mais[2] voici ce qui s'était passé dans l'intervalle : à peine Marke s'était-il un peu éloigné de leur couche que Tristan s'éveilla et le vit s'en aller. « Oh ! malheur, s'écria-t-il, fidèle Brangene, qu'avez-vous fait ? Par Dieu, Brangene, je crains que ce petit somme ne nous coûte la vie ! Réveillez-vous, Isolde, malheureuse femme ! Réveillez-vous, reine de mon

cœur! Je crains que nous ne soyons trahis! — Trahis? s'écria-t-elle. Dites, seigneur, pourquoi? — Mon seigneur était ici, tout près de nous: il nous a découverts ici ensemble; je l'ai vu, alors qu'il s'éloignait. Aussi sûr que le roi pense maintenant à me mettre à mort, je sais qu'il reviendra bientôt avec de l'aide et des témoins. Il complote notre mort à tous les deux! Belle Isolde, dame de mon cœur, nous devons à présent nous séparer! Jamais plus à l'avenir nous n'aurons l'occasion de nous retrouver et d'être heureux ensemble comme dans le passé. Conservez dans votre cœur le souvenir de notre amour, que nous avons gardé pur jusqu'à aujourd'hui. Ne laissez jamais cet amour s'éteindre et gardez-moi dans votre cœur, et de même jamais vous ne sortirez du mien, quoi qu'il puisse lui arriver: Isolde restera toujours dans le cœur de Tristan. Ah! amie de mon cœur, ne laissez pas l'amour refroidir dans votre cœur, même si je suis loin de vous! Ne m'oubliez jamais, quoi qu'il arrive! Douce amie, belle Isolde[1], permettez-moi de partir et embrassez-moi!» Isolde recula d'un pas et dit en soupirant: «Seigneur, toutes nos pensées sont, comme nos deux cœurs, depuis trop longtemps et trop intimement et trop étroitement unies pour connaître jamais ce qui pourrait être entre nous l'oubli. Que vous soyez loin ou près de moi, il n'y aura jamais dans mon cœur rien de vivant hormis Tristan; il est mon corps, il est ma vie! Seigneur, il y a longtemps que j'ai remis entre vos mains mon corps et ma vie: veillez à ce que jamais une autre femme ne me chasse de votre cœur! Cet amour fidèle, qui nous unit tous les deux depuis si longtemps déjà et que nous avons toujours gardé pur en notre cœur, nous voulons qu'à jamais, à l'avenir, il perdure et se renouvelle. Prenez cet anneau de ma main: il doit pour toujours être un symbole d'amour et de fidélité. Si vous en venez un jour à aimer une autre que moi, il doit vous faire souvenir ce que mon cœur souffre en cet instant. Souvenez-vous de cet adieu, comme il nous touche tous les deux, combien il nous blesse profondément dans nos cœurs et dans nos corps. Souvenez-vous de tant d'heures difficiles que j'ai endurées pour vous, et n'aimez jamais une autre plus que moi, Isolde, votre amie. Ne m'oubliez jamais, qui que vous rencontriez! Nous avons tous deux jusqu'à cette heure partagé si bien ensemble les joies et les peines qu'il est juste que nous en gardions la mémoire jusqu'à notre mort. Pourtant je sais bien qu'il n'est pas nécessaire que je vous exhorte si instamment, car si Isolde et Tristan furent jamais un seul cœur

et une seule fidélité, leur amour se renouvellera et durera éternellement ! Permettez-moi une seule prière : en quelque lieu que vous alliez, prenez soin de vous, qui êtes ma vie. Car si je suis orpheline de vous, je serai perdue, moi, votre vie : je veillerai soigneusement sur moi-même, qui suis votre vie, pour l'amour de vous, non pas pour moi-même ! Je sais bien que votre vie et votre corps sont sous ma garde. Nous deux, nous sommes un seul corps, une seule vie. Pensez toujours à moi, votre vie, Isolde. Faites, si tôt qu'il sera possible, que je retrouve en vous ma vie ; la vôtre, vous la trouverez en moi. Vous tenez notre vie à tous deux. Approchez-vous maintenant de moi et embrassez-moi ! Isolde et Tristan, vous et moi, nous serons tous deux à jamais une seule et même chose, un même corps, une même vie. Que ce baiser en soit le sceau : je suis à vous et vous êtes à moi, constants jusqu'à la mort ! Un seul Tristan, une seule Isolde ! »

Après[1] que leur union eut été ainsi scellée, Tristan s'en alla dans la douleur et la consternation. Son corps, son autre vie, Isolde, demeura, accablée de peine. Jamais les deux amants ne s'étaient séparés en proie à une aussi cruelle souffrance qu'en cet instant. Déjà le roi entrait dans le verger, suivi de toute la troupe de ses conseillers. Mais ils arrivèrent trop tard : ils ne trouvèrent qu'Isolde qui, plongée dans ses pensées, était étendue sur son lit comme auparavant. Comme le roi ne trouvait là personne d'autre que son Isolde, ses conseillers aussitôt le prirent à part. Ils lui dirent : « Seigneur, c'est très mal agir que de rendre suspects de si outrageante façon et si souvent, sans la moindre raison, votre épouse et en même temps votre honneur de roi. Cela donne l'impression que vous haïssez votre honneur et votre femme, et vous-même plus encore. Comment pourrez-vous jamais être heureux aussi longtemps que vous compromettrez votre bonheur en outrageant votre femme et en faisant jaser sur son compte à la cour et dans le royaume ? Vous n'avez pas la moindre preuve qu'elle ait attenté à son honneur. Que reprochez-vous donc à la reine ? Pourquoi accusez-vous de perfidie celle qui jamais ne fut perfide envers vous ? Seigneur, au nom de votre haute réputation, renoncez à agir de la sorte ! Pensez donc à Dieu et à vous-même et évitez pareille infamie ! » Ils l'en dissuadèrent si bien qu'il finit par se ranger à leur avis ; il contint encore une fois sa colère et s'en alla sans s'être vengé.

Entre-temps[2] Tristan était rentré au logis : il rassembla bien vite sa suite pour se rendre aussitôt avec tous ses gens au

port. Il embarqua tout de suite dans le premier navire qu'il y trouva. Ils firent voile vers la Normandie, mais il n'y resta pas longtemps : son cœur l'entraînait toujours plus loin : Tristan cherchait une vie qui pût lui apporter la tranquillité et le réconforter dans sa tristesse. Voyez comme c'est étrange : Tristan fuyait misères et peines, et il cherchait peines et misères. Il fuyait Marke et la mort et recherchait néanmoins un péril mortel, qui le tuait en son cœur : c'était l'éloignement d'Isolde. À quoi cela lui servait-il de fuir la mort, s'il la portait maintenant dans son cœur ? À quoi cela lui servait-il de fuir les tourments en Cornouailles, pour en être tout de même harcelé sans cesse, jour et nuit ? Ce n'est que pour Isolde qu'il conserva la vie, qui à son tour était empoisonnée seulement par Isolde. De tout ce qui vivait sur terre seule sa meilleure vie, Isolde, menaçait sa vie ! Ainsi l'étreignait la mort, et la mort encore ! Il pensa pour finir que seuls des exploits chevaleresques pourraient contribuer à alléger suffisamment le lourd fardeau de ses tourments pour qu'il pût y survivre. Or la nouvelle se répandit dans tout le pays qu'une grande guerre avait éclaté en terre d'Allemagne[1]. Tristan l'apprit, comme les autres. C'est ainsi qu'il partit pour la Champagne et gagna l'Allemagne ; il y servit si bien le sceptre et la couronne que jamais l'Empire romain n'eut sous sa bannière un homme que les exploits guerriers aient rendu aussi fameux[2]. Dans toutes ses entreprises et dans tous ses combats la chance était de son côté et l'aidait à remporter des succès. Je ne veux pas vous en dire davantage, car si je voulais décrire en détail tous ses hauts faits, dont on parle dans les livres, on ne verrait pas la fin de l'histoire. Les fables qu'on colporte à son sujet, je les laisse emporter par le vent ; car je ne raconte que ce qui est vrai, et cela me suffit.

La vie[3] et la mort de Tristan, sa mort vivante, la blonde Isolde connaissait pendant ce temps peine et tourment. Si le jour où elle vit s'éloigner Tristan et son navire son cœur ne se brisa pas, cela tenait uniquement au fait qu'il était vivant. Sa vie l'aida à survivre, car elle voulait vivre et mourir seulement avec lui. La vie et la mort étaient empoisonnées pour elle : elle ne pouvait ni mourir ni continuer de vivre. L'éclat de ses yeux clairs se voilait bien souvent, et souvent la douleur lui faisait perdre la parole, car sa langue s'immobilisait dans sa bouche. Ce n'était ni la vie ni la mort, et c'était néanmoins l'une et l'autre à la fois. La douleur avait rendu ses organes incapables[4] de remplir leur fonction si bien qu'Isolde

ne pouvait les utiliser. Lorsqu'elle vit se déployer la voile de Tristan, elle se dit en elle-même : « Hélas ! Tristan, hélas ! trois fois hélas ! Pourquoi vous hâtez-vous de me quitter, alors que mon cœur est si étroitement attaché à vous et que mes yeux vous suivent ? Pourquoi partez-vous si vite ? Je ne sais que trop bien que c'est votre vie que vous quittez lorsque vous fuyez Isolde, car je suis votre vie. Et sans moi vous ne pourrez pas vivre plus longtemps que moi sans vous — même pas un seul jour. Nos corps et nos vies sont si entremêlés, si étroitement unis que vous emportez ma vie et me laissez la vôtre ici. Jamais nos vies ne furent aussi mêlées l'une à l'autre. Nous nous donnons tous deux l'un à l'autre la mort et la vie ; car chacun de nous ne peut mourir ni vivre sans que l'autre le lui accorde[1]. C'est pour cette raison que la pauvre Isolde n'est ni vivante ni vraiment morte ; je ne puis suivre ni l'une ni l'autre voie. Or donc, seigneur, mon seigneur Tristan, puisque vous êtes si uni à moi, puisque tous deux nous ne sommes pour toujours qu'un seul corps et une seule vie, vous devez aussi m'enseigner comment je dois préserver mon corps et ma vie, avant tout pour vous, ensuite aussi pour moi. Conseillez-moi donc ! Pourquoi vous taisez-vous ? Nous aurions vraiment besoin d'un bon conseil. Que dis-je, Isolde insensée ? La langue de Tristan et toutes mes pensées font voile ensemble, là-bas. Le corps d'Isolde, la vie d'Isolde sont tous deux confiés au gré des voiles et des vents. Où puis-je maintenant me trouver ? Où puis-je maintenant me chercher, où ? Je suis ici comme là-bas, et je ne suis pourtant ni là ni ici ! Qui fut jamais aussi égaré que moi ? Qui fut jamais plus déchiré que moi ? Je me vois là-bas sur cette mer, et je suis ici sur la terre ferme. Je fais voile là-bas avec Tristan, et je suis en même temps assise ici auprès de Marke. La mort et la vie se font une rude guerre en moi ; et toutes deux m'empoisonnent. Je mourrais volontiers, si je le pouvais, mais celui dans les mains duquel est ma vie ne le permet pas. Mais je ne puis maintenant vivre bien ni pour lui ni pour moi, puisque je dois vivre sans lui. Il me laisse ici et s'éloigne et il sait pourtant que sans lui je suis morte au plus profond de mon cœur. Ah ! Dieu, pourquoi dis-je cela ? Ma peine est notre peine, je ne l'endure pas seule : c'est la sienne autant que la mienne, et c'est, je crois, la sienne plus encore. Sa douleur et sa souffrance sont plus grandes que les miennes. Le congé qu'il a pris de moi, s'il accable mon cœur, accable le sien plus encore. Et si je souffre au-dedans de mon cœur de ne pas l'avoir ici près de moi, il en souffre encore

plus que moi. Si je le pleure, il me pleure aussi — même s'il a moins raison de pleurer que moi. Je peux vraiment dire de moi que j'ai les meilleures raisons de répandre sur Tristan pleurs et plaintes car, tandis qu'il est ma vie, je suis sa mort. C'est pourquoi il n'a aucune raison de pleurer : il peut se réjouir, car s'il fuit, il préserve son honneur et sa vie ; s'il restait plus longtemps auprès de moi, ce serait pour lui la mort. Aussi dois-je me passer de lui, si douloureuse que soit la séparation pour moi : il ne doit pas craindre pour sa vie à cause de moi. Quoi qu'il m'en coûte d'être privée de lui, je préfère qu'il soit en sécurité loin de moi que près de moi, plutôt que de devoir craindre constamment qu'il lui pût arriver quelque malheur. Dieu le sait : qui cherche à trouver son avantage aux dépens de son ami ne l'aime pas de tout son cœur ! C'est pourquoi je veux être pour Tristan une véritable amie sans que cela puisse lui nuire, même si je dois moi-même en pâtir ! Si tout se passe bien pour lui, je suis prête à souffrir éternellement. Avec joie je me forcerai à l'avenir dans tout ce que je ferai à renoncer à moi-même et à lui afin qu'il vive pour moi et pour lui-même. »

15. Isolde aux Blanches Mains

Après[1] que Tristan eut passé en Allemagne, comme je l'ai dit, six mois, ou davantage peut-être, il désira fort retourner dans son pays. Il espérait y apprendre ce qu'était devenue sa souveraine. Il prit donc la décision de quitter l'Allemagne, et il repartit par le chemin par lequel il était venu. Il se rendit d'abord en Normandie, puis en Parménie pour rendre visite aux enfants de Rual. Il espérait rencontrer Rual ; il voulait lui dire sa détresse. Mais, hélas ! Rual était mort, de même que son épouse Florete. Mais les fils de Rual furent très heureux de la venue de Tristan — vous pouvez m'en croire ! L'accueil qu'ils lui réservèrent fut plein de bienveillance et de cordialité. Ils lui baisèrent maintes fois les mains et les pieds, les yeux et la bouche. « Seigneur, dirent-ils aussitôt, en vous Dieu nous a rendu notre père et notre mère à la fois. Noble et fidèle prince, installez-vous de nouveau chez nous et reprenez tout ce qui nous appartient de droit à vous et à nous. Laissez-nous vivre ici heureux avec vous, comme vivait avec vous notre père, qui était votre vassal comme nous le sommes et le serons toujours avec plaisir. Notre mère, qui vous aimait, et notre

père sont morts tous deux, mais Dieu dans sa grâce nous a délivrés de nos soucis en vous ramenant à nous. » Triste déjà, Tristan en conçut une nouvelle tristesse et un grand chagrin. Il les pria de le conduire à leur tombe et s'y rendit plein d'affliction. Il resta un bon moment devant la tombe, pleurant et se lamentant. Il dit, profondément ému : « Depuis mon enfance j'ai entendu qu'un jour la loyauté et l'honneur seraient portés en terre. La Toute-Puissance de Dieu devra bien reconnaître que tous deux furent enterrés dans cette tombe, si tant est que ce soit possible ! Et s'il est vrai que la loyauté et l'honneur, ainsi qu'on le dit, ont leur place à côté de Dieu, je ne doute pas un instant que Rual et Florete soient maintenant en présence du Seigneur. Eux que Dieu avait déjà sur cette terre comblés de mérites et de vertus, ils sont certainement couronnés là où les enfants de Dieu portent la couronne ! » Les nobles fils de Rual offrirent alors spontanément et loyalement à Tristan leurs châteaux et leurs biens, et même leurs personnes, et ils le servirent du mieux qu'ils purent. Ils étaient prêts à faire tout ce qu'il commandait : quoi qu'il ordonnât, ils le faisaient aussitôt s'ils le pouvaient : ils allaient avec lui rendre visite à des chevaliers et à de nobles dames ; ils allaient à des tournois, à la chasse à tir et à la chasse à courre — bref, ils faisaient tout ce qu'il désirait faire pour se distraire.

Or il y avait[1] entre la Bretagne et l'Angleterre un duché situé en bordure de la mer : il s'appelait Arundel[2]. Dans ce pays régnait un duc — courageux, cultivé, mais déjà âgé. À ce que nous raconte la source de notre récit, ses voisins avaient ravagé son pays en lui faisant la guerre et avaient annexé marches et territoires de sa juridiction. Ils l'avaient écrasé sur terre et sur mer à la fois. Il aurait bien aimé se défendre, mais il était trop faible pour cela. Il avait eu de sa femme un fils et une fille, qui possédaient tous deux à la perfection les vertus de l'âme et du corps. Son fils avait reçu l'épée et s'en servait avec zèle : trois ans durant il s'était gagné par son épée gloire et louange. La sœur, une belle jeune fille, s'appelait Isolde aux Blanches Mains[3], son frère Kaedin le noble[4], le père se nommait le duc Jovelin[5], et la mère, la duchesse du pays, avait pour nom Karsie[6]. Lorsqu'on dit à Tristan en Parménie qu'il y avait la guerre au pays d'Arundel, il espéra pouvoir oublier là, en combattant, encore un peu de son chagrin. Il quitta promptement la Parménie pour Arundel et se rendit tout d'abord dans un château du nom de Karke[7] où il trouva le seigneur du pays. Il fut reçu par le duc et sa suite comme on

reçoit dans la détresse un homme valeureux : ils le connaissaient déjà de réputation, car Tristan était célèbre pour sa bravoure dans toutes les îles situées du côté de l'Océan[1] : notre source l'affirme. Tous étaient heureux de sa venue. Le duc s'en remit complètement à ses conseils et à ses instructions, il lui demanda même de disposer en maître de ses terres et de son honneur. Son fils, le noble Kaedin, était très empressé auprès de lui : tout ce qui lui semblait pouvoir contribuer à son renom et à sa gloire était l'objet de tout son zèle et le but de toutes ses pensées. Tous deux à l'envi rivalisaient d'ardeur pour servir l'autre, chaque jour, à chaque instant. Ils se promirent mutuellement fidélité et amitié, et tous deux furent fidèles à leur promesse jusqu'à leur mort. Un jour, Tristan l'exilé prit Kaedin avec lui et se rendit auprès du duc. Il demanda au duc de lui dire comment le conflit avec ses ennemis s'était déroulé, et de quel côté on lui causait le plus grand dommage. On le mit ainsi au courant de la façon dont s'était déroulée cette guerre jusqu'alors ; on lui décrivit en détail la position des ennemis et on lui apprit quelles routes leurs troupes utilisaient dans leurs déplacements. Le duc possédait encore un château fort, qui se trouvait sur le chemin des ennemis. Avec son ami Kaedin et un petit groupe de chevaliers Tristan alla s'installer dans cette forteresse. La petite troupe n'était pas assez forte pour livrer bataille à l'ennemi en rase campagne : ils ne pouvaient que, de temps à autre, porter atteinte par le feu ou le pillage au territoire des ennemis, en déjouant leur attention, et en se cachant. Tristan fit porter en secret un message en Parménie : il fit dire à ses chers amis, les fils de Rual, qu'il avait besoin de façon plus urgente que jamais d'une troupe de chevaliers. Il leur demanda de lui donner des preuves manifestes de leur valeur et de leur honneur en lui envoyant de l'aide. Les fils de Rual lui fournirent une troupe de cinq cents chevaliers bien montés et bien équipés, et des provisions en abondance. Lorsque Tristan apprit que de l'aide lui venait de son pays, il partit en personne à la rencontre de l'armée. Les escortant toute la nuit, il les conduisit dans le duché, sans que personne se doutât de leur arrivée ; seuls ses amis qui lui apportaient leur secours en avaient connaissance. Il laissa la moitié de cette armée à Karke, et enjoignit à ses hommes de bien se cacher et de ne pas quitter la forteresse, qui que ce soit qui vienne livrer combat. Ce n'est que lorsqu'ils apprendraient que lui-même ou Kaedin avaient engagé la bataille qu'ils devraient entrer à leur tour en cam-

pagne et tenter leur chance. Il prit avec lui l'autre moitié de l'armée et la conduisit jusqu'à la forteresse qu'il commandait. À la faveur de la nuit il les y fit entrer et leur donna l'ordre de dissimuler leurs effectifs aussi soigneusement qu'à Karke.

Le matin[1], quand le jour se leva, Tristan choisit cent chevaliers dans la garnison de sa forteresse — pas un de moins et pas un de plus. Les autres, il les laissa dans la place. En partant il demanda à Kaedin de transmettre à ses hommes le message suivant: dès qu'on verrait que son détachement, poursuivi par l'ennemi, reculait, on devait lui venir en aide depuis Karke et depuis la forteresse. Là-dessus Tristan entra sur le territoire des ennemis, pour s'y livrer au pillage et à l'incendie, ouvertement, partout où il savait qu'il y avait des citadelles et des villes. Avant la tombée du jour, la nouvelle parcourut le pays que le fier Kaedin avait fait une sortie avec ses troupes pour une expédition à découvert. Les chefs des ennemis — il s'agissait de Rugier de Doleise[2], Nautenis de Hante[3] et Rigolin de Nantes[4] — enragèrent à cette nouvelle. Ils rassemblèrent toutes les forces et tous les secours qu'ils pouvaient faire venir de nuit. Le lendemain, aux environs de midi, une fois que leurs troupes se furent réunies, ils marchèrent sur Karke. L'armée des ennemis comptait environ quatre cents chevaliers — plutôt plus. Ils voulaient en tout cas encercler la ville avec leurs troupes et l'assiéger comme ils l'avaient déjà fait souvent dans le passé. Mais Tristan et son compagnon étaient déjà sur leurs traces et, alors que les ennemis se croyaient encore à l'abri d'une attaque, ils fondirent sur eux de toutes parts; aucun d'eux n'avait pensé qu'il approcherait si tôt l'adversaire. Dès que les ennemis virent qu'il allait y avoir une bataille, ils passèrent à l'attaque. Ils s'avancèrent en rangs serrés. Quand les deux armées se rencontrèrent, chacun s'élança lance contre lance, cheval contre cheval, homme contre homme avec tant d'acharnement qu'il s'ensuivit de grandes pertes, et des deux côtés: ici combattaient Kaedin et Tristan, là-bas Rugier et Rigolin. Qui voulait faire ses preuves avec la lance et avec l'épée trouvait toutes les occasions désirées. Ils lançaient des deux côtés leur cri de guerre, d'un côté « Schevalier Hante[5], Doleise et Nantes ! », de l'autre « Karke et Arundel[6] ! ». Quand les combattants de la forteresse virent le combat éclater directement sous leurs murs, ils sortirent à leur tour par les portes et attaquèrent les ennemis à revers. Ils les harcelèrent en de furieux combats. Ils enfoncèrent leurs rangs de tous côtés en très peu de temps.

Ils chevauchaient parmi eux, frappant avec rage, comme des sangliers parmi des moutons. Mais Tristan et son compagnon Kaedin se frayèrent un chemin jusqu'aux bannières et aux armoiries des trois chefs ennemis. C'est ainsi que Rugier, Rigolin et Nautenis furent faits prisonniers. Leur armée subit dans ce combat de lourdes pertes. Tristan de Parménie et ses compatriotes galopaient parmi les ennemis, pour les frapper, les abattre ou les faire prisonniers. Quand ceux-ci comprirent qu'il ne leur servait plus à rien de se défendre, ils cherchèrent à sauver leur vie par la ruse ou par la fuite. C'était la seule issue, car ils n'avaient le choix qu'entre la fuite, la captivité ou la mort. Après que cette bataille se fut terminée par la défaite de l'ennemi et qu'on eut mis en lieu sûr et placé sous bonne garde les prisonniers, Tristan et Kaedin rassemblèrent tous leurs chevaliers, leurs forces et leurs troupes. Ils pénétrèrent alors dans le pays ennemi, et partout où ils découvraient l'un de leurs adversaires ou l'une de ses possessions (ville ou place forte, ou quelque autre bien), tout était perdu, où que ce fût. Ils envoyèrent à Karke prises et butin. Quand ils eurent par force soumis complètement les marches des ennemis à leur loi, brisé leur puissance et assouvi leur appétit de vengeance, Tristan renvoya aussitôt en Parménie les troupes qu'il avait fait venir de son pays. Il les remercia très vivement de la gloire et des succès qu'il avait connus grâce à leur aide. Une fois son armée partie, Tristan, fort avisé, conseilla le duc sur ce qu'il devait faire des prisonniers : dans la mesure où le duc était prêt à leur pardonner, ils devaient rentrer en grâce et recevoir des mains de leur seigneur les biens que celui-ci acceptait de leur donner en fiefs. Mais ils devaient jurer qu'ils ne prendraient plus jamais la vieille discorde comme motif pour dévaster le pays du duc. Ils furent tous remis en liberté, les capitaines comme leurs hommes.

Pour sa victoire[1], Tristan fut couvert d'honneurs et de louanges à la cour et dans tout le pays. À la cour et dans le pays on célébrait sa bravoure et sa sagesse, et partout on était prêt à réaliser tous ses désirs. La sœur de Kaedin, Isolde, celle aux Blanches Mains, la plus belle fleur du pays, était noble et intelligente. Sa renommée avait déjà conquis tout le pays, qui ne parlait que de ses hautes qualités. Lorsque Tristan la vit si belle, ses souffrances en furent ravivées : sa peine ancienne fut ranimée. Elle lui rappelait fortement l'autre Isolde, la resplendissante Isolde d'Irlande, et comme elle aussi s'appelait Isolde, Tristan devenait, chaque fois qu'il la regardait et qu'il

pensait à son nom, si triste et si mélancolique qu'on lisait sur son visage le tourment de son cœur. Et pourtant il chérissait ce tourment et lui était tendrement attaché : il lui semblait doux et agréable. Il aimait cette souffrance, parce qu'il avait plaisir à voir la jeune fille. Il avait plaisir à la voir parce que la peine qu'il ressentait à cause de la blonde Isolde lui faisait plus de bien que toutes les joies du monde. Isolde était son bonheur et sa peine ; oui, Isolde, le désarroi de son cœur, lui faisait du mal, lui faisait du bien. Plus Isolde lui brisait le cœur par ce nom, Isolde, plus il avait plaisir à voir Isolde. Souvent il se disait : « Ah ! Dieu de bonté[1], que ce nom m'égare ! Il égare mes yeux et mes sens et mêle l'erreur et la vérité. Il me crée d'étranges tourments : j'entends sans cesse Isolde rire et plaisanter à mes oreilles, et ne sais pourtant pas où est Isolde. Ces yeux qui voient Isolde ne voient pas Isolde : Isolde est tout à la fois loin et près de moi. Je crains d'être une nouvelle fois ensorcelé par Isolde. J'ai presque l'impression que la Cornouailles est devenue Tintagel et qu'Isolde est devenue Isolde. Lorsque quelqu'un parle de cette jeune fille en employant le nom d'Isolde, j'ai toujours l'impression d'avoir retrouvé Isolde. Où me suis-je égaré ? Quelle étrange chose m'est advenue ? Il y a bien longtemps que je désire revoir Isolde ; me voici maintenant où se trouve Isolde, mais je ne suis pas du tout auprès d'Isolde, si proche pourtant que je sois d'Isolde. Je vois Isolde tous les jours et ne la vois pas — c'est là mon tourment. J'ai trouvé Isolde, mais pas la blonde, qui me fait si délicieusement souffrir. Non, c'est Isolde qui a guidé mon esprit vers ces pensées qui obsèdent mon cœur. C'est Isolde d'Arundel, et non pas Isolde la Belle[2]. Elle, hélas ! mes yeux ne la voient pas, mais j'aimerai et chérirai toujours tout ce que mes yeux verront jamais et qui portera seulement le sceau de son nom, et je rendrai grâce à ce doux nom qui m'a si souvent donné délices et bonheur ! »

Tristan[3] se livrait souvent à de pareilles réflexions. Il n'avait qu'à voir son doux tourment — Isolde aux Blanches Mains[4]. Elle enflammait de nouveau son désir grâce à cette braise ardente qui nuit et jour était enfouie au fond de son cœur. Il ne pensait plus aux combats ni aux exploits chevaleresques. Son cœur et son esprit n'étaient plus tournés que vers l'amour et un nouveau bonheur d'amour. C'est d'une étrange façon que Tristan recherchait de nouvelles joies d'amour : il aspirait à nourrir pour Isolde la jeune fille de l'amour et à être aimé de retour. Il voulait forcer son cœur à

aimer, dans l'espoir de voir par elle le fardeau de ses désirs quelque peu allégé. Il lui jetait souvent des regards brûlants, tant et si bien qu'elle finit par s'apercevoir qu'il lui portait une tendre inclination. Elle aussi s'était en pensée souvent tournée vers lui ; elle avait beaucoup pensé à lui : depuis qu'elle avait vu et entendu comment on faisait son éloge tant à la cour que dans le pays, son cœur s'était entièrement voué à lui. Et c'est ainsi qu'il se fit que, lorsque Tristan recommença son jeu et la chercha du regard, elle laissa en retour ses yeux s'attarder sur lui si tendrement que Tristan réfléchit sérieusement à la manière dont il pourrait la conquérir ; il pensait que le profond tourment de son cœur finirait alors par se dissiper totalement. C'est ce but qu'il rechercha désormais : aussi recherchait-il à tout moment, aussi souvent que c'était possible, la compagnie d'Isolde. Kaedin ne fut pas long à découvrir les regards que tous deux échangeaient et il amena plus souvent encore qu'auparavant son ami là où était sa sœur. Il espérait en effet que, si elle pouvait gagner son cœur, il la prendrait pour épouse et resterait avec eux, car il voulait assurer avec lui la paix dans le pays. C'est pourquoi il pria instamment sa sœur Isolde de s'entretenir avec Tristan comme il l'en instruirait et de ne rien entreprendre sans lui et sans le conseil de son père. Isolde fit ce qu'il exigeait d'elle, d'autant plus qu'elle le faisait volontiers, et elle traita Tristan encore plus amicalement. Elle prodigua à Tristan des paroles, des gestes, tout ce qui est également capable de prendre au piège les pensées et d'éveiller l'amour dans le cœur ; et elle l'enflamma si bien que le nom qui auparavant lui faisait mal se mit à flatter agréablement ses oreilles. Il entendait et voyait Isolde avec beaucoup plus de plaisir qu'il ne l'aurait désiré. Il en était de même pour Isolde : elle avait plaisir à le voir et ressentait de l'inclination pour lui. Il pensait à elle, elle pensait à lui : ils se promirent alors de s'aimer et de se tenir compagnie, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire à chaque heure, aussi souvent que la bienséance le leur permettait.

Un jour[1] que Tristan était assis tout seul, le souvenir de ses souffrances anciennes vint l'assaillir. Il pensait en son cœur aux multiples tourments que son autre vie, Isolde, la reine aux cheveux blonds, la clef de son amour, avait soufferts à cause de lui, elle qui était restée si constante dans toutes les épreuves. Au plus profond de son cœur le remords le harcelait d'en être arrivé à concevoir la pensée d'ouvrir son cœur, pour l'aimer, à une autre femme qu'à Isolde, et il s'accusait,

accablé de chagrin : « Que fais-je là, infidèle que je suis ? J'en suis sûr pourtant, sûr comme je suis sûr de mourir : Isolde, mon cœur et toute ma vie, envers qui j'ai agi comme un homme privé de raison, ne chérit et n'aime sur toute la terre que moi seul, et jamais de toute sa vie elle ne pourra aimer un autre que moi. Et moi, j'aime et chéris une vie qui n'est pas la sienne. Vraiment je ne comprends pas ce qui m'a bouleversé à ce point. Qu'ai-je donc fait, Tristan sans foi que je suis ? J'aime deux Isolde, et les chéris toutes deux, et mon autre vie, Isolde, ne chérit qu'un seul Tristan. Elle ne désire d'autre Tristan que moi-même, et je courtise tant et plus une autre Isolde. Ah ! pauvre insensé, égaré que tu es, Tristan ! Renonce à cette aveugle folie, rejette cette pensée monstrueuse ! »

C'est ainsi[1] qu'il revint sur son intention : il écarta l'amour qu'il nourrissait pour la jeune fille Isolde. Mais il continuait d'avoir pour elle de si nombreuses et de si tendres attentions qu'elle croyait avoir toutes les preuves de son amour ! Elle se trompait cependant. Il arriva ce qui devait arriver : par son inclination, Isolde avait arraché Tristan à Isolde ; mais Tristan par inclination était revenu à l'amour pour lequel il était né. Son cœur et son esprit ne firent dès lors que ressasser leur ancienne peine. Mais par politesse il n'en laissa rien paraître à Isolde. Lorsqu'il vit que le tourment d'amour devenait toujours plus fort dans le cœur de la demoiselle, il s'appliqua à la rendre joyeuse. Il lui racontait de belles histoires, il chantait pour elle, écrivait et lisait : il s'efforçait de la distraire le mieux possible. Il lui tenait souvent compagnie et lui faisait passer le temps plus vite en chantant ou en jouant d'un instrument pour elle. Tristan inventa et composa pour toutes sortes d'instruments à cordes bien des lais[2] et bien de belles mélodies, qui sont restées très appréciées depuis lors. C'est à cette époque aussi qu'il composa le lai de Tristan, qu'on aimera et qu'on appréciera par toute la terre aussi longtemps que durera le monde[3]. Voici ce qui se produisait aussi bien des fois : quand tous se retrouvaient assis ensemble, lui-même, Isolde et Kaedin, le duc et la duchesse, les dames et les barons, il composait des chansons[4], des rondeaux et de petits airs de cour, et introduisait toujours ce refrain : « Isolde mon aimée, Isolde mon amie, en vous est ma mort, en vous est ma vie[5] ! » Et parce qu'il se plaisait tant à chanter ce refrain, tous finissaient par être persuadés qu'il faisait allusion à leur Isolde, et ils s'en réjouissaient de tout leur cœur, et son compagnon Kaedin plus que tout autre. Souvent il les faisait se

rencontrer, et toujours il le plaçait à côté de sa sœur. Celle-ci se réjouissait aussi de tout cœur de sa présence : elle ne s'occupait que de lui, et se consacrait toute à lui seul. Elle ne pouvait plus détourner ses yeux clairs ni ses pensées de lui, et parfois il arrivait que la timide jeune fille se débarrassât délibérément de sa retenue et de sa pudeur et mît sous le regard de tous sa main dans la main de Tristan, comme si elle le faisait pour faire plaisir à son frère Kaedin. Mais quoi que celui-ci imaginât, elle y trouvait sa propre joie. La jeune fille déploya devant Tristan tant de séduction par ses sourires et ses rires, son babil et son bavardage, ses manières cajoleuses et câlines qu'elle parvint à l'enflammer de nouveau et qu'il se mit de nouveau à douter de son amour en son cœur et en son esprit. Quand Isolde se montrait si tendre à son égard, il était très embarrassé : il balançait et se demandait s'il voulait Isolde ou s'il ne la voulait pas. Il pensait souvent en lui-même : « Est-ce elle que je veux, ou non ? Je pense que oui, je pense que non ! » Mais la fidélité était là à nouveau, qui lui disait : « Non, seigneur Tristan ! Songe à la fidélité que tu lui dois ! Pense à la fidèle Isolde qui jamais ne s'est écartée de toi d'un seul pas ! » C'est ainsi qu'il finissait par bannir de son esprit l'inclination qu'il avait pour la fille du duc. De nouveau l'amour d'Isolde, la reine de son cœur, le plongeait dans une telle tristesse qu'il changeait du tout au tout son comportement et ses manières. On le voyait, où qu'il allât, où qu'il fût, ressasser son chagrin. Mais chaque fois qu'il rejoignait Isolde pour bavarder avec elle, il s'oubliait entièrement et restait assis auprès d'elle en soupirant sans cesse. Sa peine secrète devenait si visible que toute la cour pensait que la raison de sa tristesse et de son tourment ne pouvait être qu'Isolde. Et ils avaient raison, pour sûr : Isolde seule était la tristesse de Tristan, sa détresse. Isolde était son infortune. Mais ce n'était pas l'Isolde qu'ils avaient devant les yeux, Isolde aux Blanches Mains : c'était Isolde la Belle[1], et non pas celle d'Arundel. Tous le croyaient cependant. Isolde elle-même le croyait et elle fut par là grandement induite en erreur. Car jamais Tristan ne languit tant d'amour pour son Isolde qu'elle ne languit plus encore d'amour pour lui. Ils passaient ainsi leur temps à souffrir une douleur qu'ils ne partageaient pas. Tous deux languissaient d'amour et tous deux connaissaient la peine, mais leur peine n'était pas la même. Ils ne marchaient pas ensemble sur le sentier de l'amour réciproque, ni Tristan ni la jeune fille Isolde. Car tandis que Tristan voulait pour son seul tourment une

autre Isolde, Isolde ne voulait point d'autre Tristan. Isolde aux Blanches Mains l'aimait et le chérissait; c'est vers lui qu'étaient tournés son cœur et son esprit, et sa tristesse lui faisait mal. Chaque fois qu'elle le voyait ainsi pâlir et se mettre à soupirer du fond du cœur, elle le regardait passionnément et se mettait à soupirer de même. En amie qu'elle était, avec son ami elle endurait une peine qui pourtant ne la concernait guère. Le tourment de Tristan affligeait tant Isolde que les souffrances de la jeune fille l'accablaient davantage que sa propre douleur. Il déplorait l'amour et la bonté qu'elle lui témoignait avec tant de constance. Cela lui faisait pitié qu'elle se fût, avec tant d'abandon, vouée en vain à cet amour et qu'elle eût placé en lui une affection fondée sur de si vains espoirs. Il faisait cependant preuve de délicatesse et s'appliquait sans cesse, aussi gentiment qu'il le pouvait, à arracher Isolde à sa peine en lui racontant des histoires ou en se montrant prévenant. Mais elle s'était trop profondément enfoncée dans sa douleur; et plus il se donnait de peine, plus il enflammait la jeune fille Isolde. Et, finalement, l'amour remporta sur elle la victoire si bien qu'elle eut pour lui si souvent des attentions, des mots et des regards d'une tendresse si profonde que, pour la troisième fois, il tomba dans les affres du doute, et que le navire de son cœur se mit de nouveau à dériver et à tanguer dans l'incertitude. Et il n'y avait là rien d'étonnant: Dieu le sait, le plaisir qui, à chaque heure et sans cesse, sourit aux regards de l'homme aveugle ses yeux et sa raison et attire son cœur comme par magie.

Les amants[1] pourront retenir de cette histoire qu'on supporte beaucoup plus facilement la peine suscitée de loin par un lointain amour que celle qui est due à un amour qu'on a à sa portée mais qu'on doit refuser. En vérité, à ce que je vois, un homme peut bien plus facilement se passer d'un lointain amour et le désirer de loin, que le désirer de près et si proche, s'en passer; renoncer à un amour qui est loin est plus facile que de se détacher d'un amour qui est proche. Tristan s'empêtra tout entier dans ce dilemme: il désirait un amour lointain qui le faisait souffrir bien qu'il ne le voie ni ne l'entende; et il renonçait à un amour proche de lui, sans cesse sous ses yeux. Il désirait à chaque instant la radieuse, la blonde Isolde d'Irlande, et il fuyait Isolde aux Blanches Mains, la noble jeune fille de Karke. Il souffrait un grand tourment à cause de la première et s'écartait de la seconde. Toutes deux le mettaient dans le désarroi: il voulait Isolde et ne voulait pas Isolde; il fuyait

l'une et cherchait l'autre. Isolde la jeune fille avait placé en lui sans partage ses désirs, sa constance et sa fidélité. Elle désirait l'homme qui s'écartait d'elle et poursuivait celui qui la fuyait. C'était la faute de l'homme : il la trompait. Tristan lui avait tant menti par ses regards et ses mots tendres qu'elle croyait pouvoir être sûre et certaine que son cœur et ses pensées s'adressaient à elle seule.

Mais[1] de toutes les tromperies que Tristan déployait à son égard, la plus grande était qu'il aimait tant à chanter : « Isolde, mon aimée, Isolde mon amie, en vous est ma mort, en vous est ma vie[2] ! » Ces vers surtout attiraient à lui le cœur de la jeune fille : c'était là ce qui fascinait son cœur et éveillait l'amour en elle. Elle croyait que ces mots s'adressaient à elle, c'est pourquoi elle poursuivait l'homme en fuite de sa tendre affection, si bien qu'elle le rattrapait dans sa fuite, après quatre foulées d'amour, et le tirait à nouveau à elle. De nouveau il revenait vers elle, et de nouveau nuit et jour il était absorbé dans de profondes et pénibles pensées, réfléchissant dans l'angoisse à sa vie et à lui-même. « Ah ! Dieu, pensait-il en lui-même, comme je suis égaré par l'amour ! Si cet amour qui me trouble et m'oppresse, qui me fait perdre la vie et la raison doit un jour s'apaiser ici-bas, ce ne sera que par un autre amour. J'ai souvent lu et je sais qu'une passion ôte à l'autre sa force. Le flux et les flots du Rhin ne sont nulle part si forts qu'on n'en puisse détourner tant par différents canaux qu'ils ne se dispersent et que la violence du courant ne se modère. C'est ainsi que le Rhin puissant finit par se réduire en un petit ruisseau. Aucun feu n'a de force si grande qu'on ne puisse, pour peu qu'on s'y applique, le diviser en autant de foyers qu'il ne finisse par brûler faiblement. Il en va de même pour celui qui aime ; il peut jouer au même jeu : il peut détourner le flot de sa passion par autant de canaux, partager et diviser le feu de son cœur en autant de foyers que, pour finir, il ne brûle plus que faiblement et ne cause plus que peu de dommage. Peut-être en sera-t-il de même pour moi si je ne fixe plus mon amour et mon désir sur une seule femme, mais les répartis sur beaucoup d'autres. Si je ne tourne plus mes pensées sur un seul amour, peut-être par là deviendrai-je un Tristan sans tristesse. J'en vais tenter l'aventure : si la fortune doit me sourire, il est temps que je m'y mette. Car l'amour et la fidélité que je porte à ma souveraine ne peuvent m'être d'aucun secours. Je gaspille pour elle ma vie, mon existence, car elle ne peut rien me donner qui m'encourage à la vie ou à l'existence. C'est en vain que j'endure cette peine et

ce tourment. Ah! douce amie, chère Isolde, la vie que nous menons tous deux est par trop différente! Ce n'est plus comme avant, lorsque nous partagions tous deux un même malheur, un même bonheur, une même joie et une même peine. Hélas! il n'en est plus ainsi: je suis triste, et vous êtes gaie; je languis de toutes mes fibres après votre amour, et vous ne languissez, ce me semble, que bien peu après moi! Le plaisir que je ne peux avoir à cause de vous, ah! douleur, vous le goûtez aussi souvent que vous en avez envie! Vous avez un partenaire pour cela, car vous et Marke, votre époux, vous vivez ensemble, dans votre demeure; et moi, je suis à l'étranger, et seul. Je ne crois pas que je puisse attendre de secours de vous, et pourtant il ne m'est pas possible de détacher mon cœur de vous. Pourquoi m'avez-vous ravi à moi-même, alors que vous me désirez si peu et pouvez si bien vous passer de moi? Ah! douce reine Isolde, dans quels tourments ma vie s'écoule-t-elle à cause de vous, et pourtant vous ne me chérissez pas au point de m'avoir envoyé un messager, qui se serait enquis de ce qu'est ma vie! M'envoyer un messager? Mais que dis-je? Où me l'aurait-elle envoyé? Et comment aurait-elle pu apprendre la vie que je mène? Depuis longtemps déjà je suis livré au gré de vents si incertains! Comment donc pourrait-on me trouver? Je ne vois pas bien comment: car si on me cherche là, je serai ici, et si on me cherche ici, je serai là! Comment me trouvera-t-on? Et où? Où on me trouvera? Là où je suis! La terre n'a pas pour habitude de s'enfuir à toutes jambes, et je vis sur la terre; c'est là qu'on trouvera Tristan. Oui, qui le voudrait vraiment chercherait jusqu'à m'avoir trouvé, car qui veut chercher un homme qui se déplace ne peut fixer à ses recherches de but précis; il lui faut se démener, tant bien que mal, s'il veut parvenir à ses fins. Dieu le sait, ma souveraine, en qui est toute ma vie, aurait dû explorer, à ma recherche, en grand secret, toute la Cornouailles et l'Angleterre; si elle s'était un peu souciée de moi, elle aurait déjà dû avoir fait fouiller la France et la Normandie, mon pays de Parménie, ou tout pays d'où serait venue la nouvelle que Tristan, son ami, s'y trouvait! Mais celle que j'aime et chéris plus que moi-même et que mon âme ne tient guère à moi. J'évite à cause d'elle les autres femmes — et il me faut en outre être privé d'elle. Ah! je ne peux exiger d'elle ce qui me donnerait ici-bas joie et bonheur!»

C'est ici que s'interrompt l'œuvre de Gottfried de Strasbourg, qui demeure inachevée.

ULRICH DE TÜRHEIM

PREMIÈRE CONTINUATION

PROLOGUE

Il nous est arrivé[1] un grand malheur que doit déplorer ce récit demeuré inachevé : maître Gottfried, en effet, est mort, qui avait commencé cet ouvrage[2]. Toute sa vie il a mis tout son savoir à le composer. C'était vraiment un grand artiste, comme nous le révèle son poème, qui offre un récit composé avec un grand art, et d'une beauté parfaite. Nul autre poème ne peut le surpasser en perfection formelle, comme tout véritable connaisseur peut en témoigner. Ah! qu'elle est émouvante, notre plainte sur sa vie ainsi interrompue par la mort, prématurément, hélas! de sorte que son œuvre est restée inachevée! Puisqu'il est advenu que la mort nous l'a enlevé, je me suis proposé d'achever ce livre, du mieux que j'ai pu, avec des vers bien choisis, et de le mener à son terme. En effet, Conrad, l'échanson de Winterstetten[3], m'a instamment prié de le faire pour l'amour de lui. Je voudrais que mon cœur et mon esprit m'aident à présent à lui obéir de telle manière qu'il soit satisfait de mes services et que lui soient assurées les faveurs de celle que son cœur a choisie pour dame. Si je voulais chanter ses louanges et le célébrer en de nobles vers, comme il le mériterait pourtant, l'éloge que je ferais serait si grand que beaucoup en seraient fâchés. En effet, de tous ceux que je connais, aucun ne le surpasse en générosité.

I. LE MARIAGE DE TRISTAN AVEC ISOLDE AUX BLANCHES MAINS

Vous avez tous entendu[1] au moins une fois raconter quels grands tourments Tristan endura et ce qu'il arriva à Isolde. Et c'est ainsi que Tristan se dit en lui-même : « Écoute, Tristan, cela suffit ! Renonce à ce scandale, Tristan, toi qui causes de l'esclandre dans le monde et livres ton âme à la damnation, abandonne cette folie, Tristan ! Bannis désormais de ton esprit les pensées qui compromettent ton salut et ruinent ton honneur[2]. Laisse enfin à ton oncle, l'honorable roi Marke, son Isolde en sa demeure, et aime celle de Karke, qui recherche en vain tes faveurs. Ah ! mon cœur, puisque tel est ton conseil, je vais fuir Isolde et me rapprocher d'Isolde — je veux dire celle aux Blanches Mains ! Mais Isolde d'Irlande doit désormais être étrangère à mon cœur. L'amour a fait peser depuis longtemps déjà son lourd fardeau sur moi. »

Alors[3] il fit savoir à son compagnon quels étaient son désir et son intention. Il lui dit : « Cher ami, prouve-moi maintenant ta loyauté ! Songe à ce que tu me demandais à propos d'Isolde, ta sœur. Elle me cause une peine d'amour. Jour et nuit je me creuse l'esprit et me demande comment je puis mériter qu'elle accepte de me prendre pour époux. Je désirerais rester ici auprès d'elle.

— Rester[4] ici ? Jamais plus je ne vivrai un jour aussi beau que celui-ci. Tout ce que j'ai enduré de souffrances se dissout dans le bonheur et la joie. Voilà pourquoi, Tristan, je tends mes deux mains vers toi. Nous allons passer ensemble beaucoup de beaux jours ! Tous tes désirs seront satisfaits, Tristan, dans la mesure où je le puis. — Que Dieu te récompense de tes bonnes paroles, je veux te témoigner ma reconnaissance pour tout ! Mais je veux encore te demander une chose, par quoi tu t'honoreras toi-même, car c'est vraiment honorable : intercède en ma faveur auprès de ton père et de ta mère, ce serait important. — Mon père et ma mère se réjouiront certainement du fond du cœur. Comment pourrait-il leur arriver un plus grand bonheur sur cette terre ? Partons donc, allons voir Isolde, la délicieuse, la noble, la pure, qui maintenant, dans sa jeunesse, a eu le bonheur que tu l'aimes, que tu l'aies choisie pour épouse et que tu veuilles t'unir à elle. — Vas-y, je t'en

prie, et parle pour moi. — Conseille-moi seulement ce que je dois lui dire. J'agirai comme tu voudras. Aucun service à te rendre ne sera trop pour moi. — Répète simplement ce que je t'ai dit et prie la pure demoiselle Isolde d'être bien disposée à mon égard. Jamais je ne serai libéré de ma peine, si elle ne veut me l'ôter, si elle ne me délivre pas de mon chagrin. »

Là-dessus[1] Kaedin s'en alla rejoindre les siens, qu'il trouva réunis au nombre de trois. Aussitôt il leur parla en termes habiles : « Je suis venu vous trouver car je viens d'apprendre la décision irrévocable de Tristan. Il demande que vous lui accordiez Isolde, ma sœur, en mariage. Et il assure qu'il désire rester pour toujours auprès de nous. Nous devons lui montrer notre reconnaissance pour nous avoir vaillamment servis et avoir combattu courageusement pour notre cause. Ah ! quels exploits chevaleresques ont jamais recueilli autant de gloire que ceux de Tristan ! Sa renommée est grande en tous lieux et personne ne peut se comparer à lui. — Quelle bonne nouvelle, jeune homme noble et pur ! dit la douce duchesse. Kaedin, mon très cher fils, puisque cette décision te plaît autant, nous allons donner à Tristan Isolde, la pure jeune fille. S'il reste chez nous, dans notre pays, il ne pourra plus rien nous arriver, et le comte Riol devra toujours servir avec respect sous ta bannière[2]. Pars et va chercher Tristan ! Et dis-lui de venir sans tarder ! Comme il l'a lui-même souhaité, nous lui donnerons Isolde pour épouse et nous nous conformerons toujours à ses désirs. Ce qui est fait est fait. C'est ainsi que je suis d'avis que, tant qu'une affaire n'est pas achevée, elle peut très bien échouer. Mais dès lors qu'elle est accomplie, c'est définitif. Va et ramène Tristan, il obtiendra tout ce qu'il désire. » Kaedin partit donc rejoindre Tristan, qui le reçut avec joie.

« Parle[3], apportes-tu de bonnes nouvelles ? Ta longue absence m'a contrarié ; dis, leur as-tu fait part de ma requête ? Comment l'ont-ils prise ? — Vraiment, jamais requête ne fut mieux accueillie. Tristan, allons là où on est bien disposé à ton égard, si tu l'aimes comme tu l'assures. — Ah ! Kaedin, je l'aime bien plus que je ne te l'ai dit ! » Ils partirent alors ensemble. Le maître de maison, son épouse et Isolde firent à Tristan un accueil amical. Isolde fut exhortée par sa mère à saluer affectueusement Tristan afin de toucher son cœur. « Je le ferai volontiers, dit Isolde. S'il doit souffrir à cause de moi, je suis prête à l'expier, aussi vrai que j'ai appris à faire pénitence. » La duchesse dit tout aussitôt : « Prenez donc la

parole, messire Tristan. S'il en est toujours ainsi que Kaedin nous l'a assuré, nous vous donnerons Isolde avec grand plaisir, mais vous devrez rester chez nous désormais, jusqu'à votre mort. — J'accepte de prendre Isolde pour épouse, qu'elle soit ma femme pour toujours ! — Oh ! seigneur, alors jurez-le-nous solennellement ! » dit la prudente duchesse. On apporta les saintes reliques, sur lesquelles Tristan déclara par serment vouloir devenir l'époux d'Isolde. Tristan dit un peu par plaisanterie (ce qui les fit tous rire) : « Jeune fille, voulez-vous donc me prendre ? — Si je vous répondais, seigneur : "Je ne veux pas !", je provoquerais la colère de mon père. C'est pourquoi il vaut mieux que je m'en abstienne. La volonté de mon père est également la mienne. » Son père et sa mère se réjouirent de ces paroles. La maîtresse de maison dit alors à Tristan : « Mon fils et ma fille, allez maintenant vous coucher ensemble[1]. Nous avons toutes les raisons de nous réjouir du fond du cœur. »

C'est ainsi[2] que Tristan et Isolde allèrent se coucher côte à côte. La pure duchesse les bénit tous deux et les recommanda à l'amour, au véritable amour et aussi à celui que souhaite avidement plus d'un cœur. Puis elle les laissa seuls, croyant qu'ils allaient s'unir. Pourtant il n'en fut rien. Cela se révéla par la suite. Tristan l'intrépide perdit courage de sorte qu'il laissa allongée auprès de lui sans l'approcher la jeune fille pleinement épanouie, et qu'il n'effleura même aucune partie de son corps. Il la laissa reposer près de lui telle une étrangère, car Isolde, qu'il avait fuie, lui était revenue à l'esprit. Je crois qu'elle lui avait envoyé comme son messager le merveilleux philtre d'amour. Tristan s'absorba dans de profondes réflexions : il pensait à ceci, il pensait à cela. De toutes les fibres de son cœur il était attaché, à tous les instants de sa vie, à Isolde la Blonde. Ici dame Minne[3] montra de nouveau qu'elle avait la haute main sur les pertes comme sur les gains, sur l'inconstance et la constance. Voulez-vous vraiment qu'elle fasse ceci, qu'elle tourmente Tristan avec deux Isolde ? Cela est assurément le résultat de son inconstance. Elle aime le changement et elle abandonne ses fidèles amis ; ses amis de longue date, elle ne peut les garder, non plus qu'elle ne garde ses nouveaux amis. C'est de ce genre de changements que vit d'habitude dame Minne. Que celui qui a toute sa raison tâche donc de lui échapper et qu'il se voue au véritable amour, qui jamais ne s'éteint et reste toujours constant. Tristan se mit à penser : « Hélas ! Isolde, quel est le sortilège qui me poussa

à avoir l'idée de prendre une autre Isolde ? Tu es mienne, Isolde ! Isolde, je me suis montré infidèle lorsque je t'ai échangée contre une autre Isolde pour l'aimer. Isolde, pour vrai, je ne veux que toi. Tu m'as procuré tant de joies, et à cause de moi tu as enduré tant de tourments ! Je sais bien ceci : tu es cette Isolde qui me revient de droit et c'est avec toi seule que je connaîtrai encore beaucoup de bonheur. Ta place est dans mon cœur. Hélas ! combien de souffrances je dois endurer à cause de toi ! Comment puis-je m'assurer tes faveurs ? Si tu apprends ce qui s'est passé ici, tu t'insurgeras contre moi, tu me haïras de tout ton cœur. Mais il y a une chose, Isolde, que tu sais maintenant : jamais plus je ne pourrai t'oublier ! Tu es la seule, Isolde, à posséder mon cœur ! » De son côté la jeune fille demeurée vierge pensait : « Je crois bien que Tristan mon ami ne sait pas s'y prendre avec les vierges. Je m'en suis bien rendu compte. S'il a agi tout le temps de la sorte avec Isolde la Blonde, alors c'est vraiment un lâche en amour. Pour vrai, je ne trouve pas cela très beau. On m'a déjà souvent décrit ce qu'on fait avec les jeunes filles nubiles et comment une vierge devient femme. Il n'a rien fait de tout cela, à ce que j'ai pu voir. Peut-être veut-il user de douceur avec moi ; peut-être pense-t-il que je suis trop faible. » Voilà ce que chacun d'eux pensait. Pourtant le noble Tristan finit par dire : « Isolde, nous allons nous lever et rejoindre les autres. — Bien volontiers, mon cher seigneur, car tout ce que vous faites est bien fait et ce que vous désirez, je le désire aussi. — Que Dieu te récompense, charmante Isolde ! » En entendant ces mots elle rougit de honte. Elle versa aussi quelques larmes comme le font d'habitude les vierges. Pourquoi elle agit de la sorte, vous pouvez vous-même trancher la question, car il y a deux réponses possibles : oui, ou non. Cependant, je pense que c'était non. Elle aurait bien voulu avoir le oui et était courroucée que personne ne le lui offrît. Isolde, la délicieuse, la pure jeune fille revêtit des habits d'épousée et elle se noua les cheveux selon l'usage des femmes mariées[1].

Ils avancèrent[2] tous deux côte à côte, comme on l'attend de deux amants. Les gens devaient donc croire que s'était produit ce qui n'était pas arrivé. Car messire Tristan était resté étranger à Isolde, et Isolde à Tristan. Pourtant la belle, la délicieuse jeune fille était si fière et si prudente qu'elle supporta sa peine vaillamment de sorte que personne ne put deviner que quelque chose la gênait chez son bien-aimé. Et Tristan persista dans ce comportement, si bien que la jeune fille resta

vierge. Isolde la demoiselle pensait tristement : « Que cela m'est pénible d'être couchée auprès d'un homme qui n'a pas l'idée de faire ce qu'un homme et une femme font depuis toujours quand ils sont couchés l'un à côté de l'autre ! » Une nuit elle se décida à connaître la vraie raison de ce comportement, et elle dit : « Tristan, pourquoi es-tu si timide ? Pourquoi te comportes-tu de la sorte ? Jamais encore tu ne m'as prise dans tes bras ni embrassée. Bref, tout ce qu'un époux a l'habitude de faire avec sa femme, j'en suis totalement privée. Dis-moi, Tristan, quelle en est la raison ? — Dame, récemment j'ai promis à Dieu le Tout-Puissant que, lorsque je prendrai femme, je ne la toucherai pas de toute une année — et ce, seulement pour l'honorer. Et je m'y tiendrai. Cependant, dès que l'année sera finie, je mettrai fin à ton tourment. — Alors écoute, mon cher Tristan : bien souvent j'ai entendu dire qu'un homme et une femme ont deux âmes, mais un seul corps. Les deux devraient être inséparablement unis. Cependant nous deux nous sommes désunis. Ton cœur n'est pas tourné vers moi, comme je devrais l'attendre. C'est Isolde la Blonde qui t'a dicté cette conduite qui porte atteinte à ton honneur. Je suis étendue là et j'ai le non, et elle est loin et a le oui. Si cela doit un jour s'inverser, je veux bien endurer mon sort jusqu'au terme que tu as fixé. Je vais également m'efforcer de garder le secret, pour que personne n'apprenne rien jusqu'à ce que cette année se soit écoulée. Jusque-là je laisserai les choses en l'état. »

II. L'EAU HARDIE

Le[1] duc et la duchesse[2] décidèrent un jour de faire une sortie à cheval pour se divertir et passer le temps ; tout près de là, à une lieue, ils voulaient chasser à courre et à tir. Le duc le fit dire à ses amis pour qu'ils se joignent à lui et prennent part à son divertissement. C'est ainsi que vint pour passer le temps une troupe de chevaliers mais aussi de dames. Après qu'ils se furent mis en route, il advint que les nobles dames et les chevaliers, une vaste plaine ayant été traversée, parvinrent à un chemin étroit. Plongée dans ses pensées, la pure demoiselle s'engagea seule sur le sentier. La pure, la bonne jeune femme réfléchissait au grand chagrin qui sans cesse

pesait sur elle. Sur le chemin il y avait un trou, rempli d'eau jusqu'au bord. Pour son malheur le cheval d'Isolde mit le sabot dedans. L'eau jaillit sous ses vêtements, jusqu'à... vous savez très bien où. Isolde se mit à rire et en même temps elle maudit cette flaque. Elle se dit en elle-même : « J'ai en cet instant même vu que cette eau est plus intrépide que le hardi Tristan, qui n'a jamais eu le courage de me toucher, en aucun endroit de mon corps, comme cette eau vient de le faire. Je garde caché sur mon corps un endroit où jamais un homme ne s'aventura, bien que ce pût être plein d'attrait : en remontant de la cheville jusqu'au mollet, puis du genou presque jusqu'à la hanche. Les hommes aiment le prendre à pleines mains et disent que cela augmente le plaisir. Jamais encore Tristan n'a touché mes seins, jamais il n'a serré mon corps contre lui, bras et jambes abandonnés. Mais pourquoi donc devrait-il le faire ? Lui qui me dédaigne au point que jamais il n'a entamé ce jeu que pourtant homme et femme ont coutume de pratiquer ensemble. Je crois qu'on fait cela dans l'obscurité. On dit que cela procure du plaisir au corps et exalte l'esprit, mais cela, je ne le connais pas[1]. » Kaedin l'interrompit alors :

« Que viens-tu[2] de dire, sœur, de quoi t'es-tu plainte de tout ton cœur ? — Tu te trompes, frère, je n'ai prononcé aucune parole, et si j'ai dit quelque chose, considère-le comme nul. — Il faut que tu me le confies, sœur, car j'ai bien entendu tes plaintes. — Je garderai le silence, frère ! — Si tu ne veux pas me le confier tout de suite, c'en est fait pour toujours de l'affection qui nous unit. — Ah ! Kaedin, alors je préfère te l'avouer ! Mon cœur souffre de ce que Tristan, mon seigneur, qui est de droit mon époux, me prive de mon droit d'épouse, si bien que je suis demeurée vierge. — Oh ! sœur, du fond du cœur je le déplore devant Dieu, à qui je porte grand amour, qui veille sur moi et sur le monde entier ! Tristan est constamment couché à tes côtés et te laisse vierge ? Voilà qui va lui coûter la vie. Isolde, ma chère, ma bonne sœur, Tristan agit de la sorte uniquement parce qu'il veut s'éloigner de toi et aimer l'autre, la blonde Isolde d'Irlande. » Kaedin mit aussitôt son père et sa mère dans la confidence. « Comment pensez-vous que je doive me comporter ? Je n'en demeurerai pas là ! — Porte d'abord plainte devant tes amis, tes vassaux et tes parents. Puis demande publiquement raison à Tristan. Mais d'abord demande-lui ce qu'il a dans la tête en agissant de la sorte et prie-le très amicalement de bien vouloir changer son compor-

tement et de mieux traiter Isolde. Et s'il devait refuser, mon fils, alors fais savoir à tous qu'il t'a gravement offensé. »

III. TRISTAN ET KAEDIN

Aussitôt[1] Kaedin s'éloigna sur son cheval et alla trouver Tristan. Il l'apostropha sans détour : « Dis-moi, mon cher Tristan, pourquoi as-tu agi comme Isolde me l'a rapporté ? Car elle affirme qu'elle est encore vierge ! C'en est fait de notre amitié : pour vrai, tu dois m'en croire, cela signifie ta mort ! » Et Tristan répondit : « Mais c'est absurde de vouloir m'abattre ou me poursuivre de ta haine, car je te fais sans détour cet aveu : j'aime une autre Isolde, qui est si belle, si superbe que jamais femme sur terre ne la surpassa en beauté. La belle et très avenante Isolde[2] porte à bon droit sur sa tête la couronne qui récompense la beauté. À cause d'elle j'endure de grandes souffrances. C'est ma reine. Je l'aime de tout mon cœur, sans limites, sans mesure et sans bornes. Même mon chien, elle le traite mieux qu'Isolde, ta sœur, ne me traite, moi Tristan. Si j'ai menti, tu peux me tuer, Kaedin. Elle est la beauté en personne, je voudrais que tu l'aies vue. — Tristan, pour sûr, il faut que cela se fasse. C'est avec plaisir que je verrais l'étoile du matin qui salue ton soleil et l'éclat de mai qui ravit tes yeux. — Ah ! Kaedin, cher compagnon, si cela se produit, tu vanteras aussitôt l'extraordinaire beauté d'Isolde ! — J'aimerais voir sa beauté. Fixe un délai pour apporter la preuve de ce que tu avances, si tu tiens toujours à la vie. — Que le terme soit fixé à six semaines au plus. Si j'ai menti, ma vie sera entre tes mains : tu pourras y mettre fin.

— Tristan[3], cela me satisfait. Si je ressentais de l'animosité contre toi, c'est fini. Nous restons amis. » Tristan n'aimait pas assez Isolde aux Blanches Mains pour haïr dans son cœur l'autre Isolde. Là où les chasseurs avaient établi leur campement poussaient du gazon et aussi des fleurs. Deux tentes avaient été dressées sur le trèfle vert — pas une de plus. Je pense que c'étaient celles du duc. Là où les autres s'étaient installées, on avait procuré à chacun aise et confort. On voyait là un grand nombre de huttes faites de vert feuillage. Puis on partit chasser à courre et à tir. Certains s'adonnaient avec

adresse au jet de pierre, d'autres lançaient le javelot. D'autres encore partaient sur leur monture pour s'adonner à la chasse au faucon. Quant aux dames, elles jouaient à s'attraper, sans se quereller ni se disputer. Qui voulait voir de nobles dames, pouvait en voir ici de fort belles. Mais Tristan et son vaillant compagnon, Kaedin, partirent pour chercher un affût d'où ils pourraient tirer sur le gibier. Tristan commença à souffler dans la feuille qui lui servait d'appeau, car il s'entendait à merveille à ce genre d'activité.

IV. LE CHEVREUIL, MESSAGER D'AMOUR

Comme[1] ils attendaient dans la forêt, voici qu'arriva droit sur eux un chevreuil, qui avait le pelage tacheté comme celui d'une pie. Ébahis, les deux hommes à l'affût en oublièrent de tirer. Aucun d'eux ne décocha une flèche. Le jeu de couleurs de son pelage fut le salut du chevreuil[2]. Il se dirigea vers les deux hommes jusqu'à ce qu'il pût distinguer et reconnaître celui des deux vers qui on l'avait envoyé. N'était-ce point là un grand prodige ? De son oreille il jeta une lettre et un anneau dans le giron de Tristan. Quand Tristan eut vu cet anneau d'or, il le reconnut aussitôt. Le chevreuil s'inclina devant Tristan et aussitôt s'éloigna. Ce n'est qu'alors que Tristan prit la lettre qui lui était destinée et lut ce qui y était écrit. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il lut ? « Ah ! Tristan, bel ami[3], tu m'as trahie, moi pauvre Isolde ! Ah ! Tristan, aie pitié de moi, Isolde, qui souffre tant ! Ah ! Tristan, rappelle-toi les tourments que j'ai endurés à cause de toi ! Tristan, mon ami, je te demande au nom de ton honneur de chevalier de me délivrer de ma douleur !

« Si ton heaume[4] et ton bouclier ont encore quelque valeur pour toi, si tu veux leur demeurer fidèle, rends justice à eux deux et à moi. Tristan, mon blason est encore intact. Le tien, Tristan, est-il brisé ? Si tu ne viens pas immédiatement à moi, je deviendrai folle d'amour. Rappelle-toi, Tristan, le temps où nous étions tous deux dans la grotte et où nous étions heureux malgré les difficultés ! Là tu ne m'as rien refusé. Vois, Tristan, ceci est le chevreuil que j'ai élevé dans la forêt. Un jour qu'on le pourchassait il s'est réfugié vers moi, là où on avait dressé ma tente. J'ai secouru le chevreuil — il était sauvé. Depuis

ce jour il est resté auprès de moi. Un jour, j'étais en proie à un profond chagrin et pleurais beaucoup — à cause de toi. On voyait que je souffrais. C'est alors que le chevreuil me donna la preuve de sa fidélité : il se mit à pleurer comme moi ! Je me dis : " Ah ! si tu pouvais venir jusqu'à moi pour me consoler ! Tu le ferais, je le sais bien ! " Accablée de souffrance et de douleur je m'allongeai et m'endormis. L'amour m'a dicté cette lettre et m'a désigné le chevreuil comme messager. Je fis ce qu'il me conseillait et je t'ai envoyé cette lettre. Ah ! Tristan, tu me manques et je souffre cruellement ! Je ne sais quoi te dire de plus. Si tu ne viens pas bientôt, je mourrai. Tristan, ta chère Isolde te donne cette bénédiction : que Dieu et sa Sainte Mère te protègent ! » Voilà le contenu de cette lettre. Alors Kaedin demanda aussitôt : « Tristan, que viens-tu de lire ? Si j'ai le droit de le savoir, dis-le-moi ! Sinon je ne l'exigerai pas de toi. Est-ce peut-être la belle Isolde la Blonde qui a écrit cette lettre ? » Les joues de Tristan rougirent, puis pâlirent. Tout le chagrin qui avait envahi son cœur l'avait quitté et les couleurs lui revinrent. C'est à contrecœur qu'il aurait refusé à Kaedin ce que ce dernier lui demandait avec tant de tact ; il lui tendit le feuillet et dit : « Lis toi-même, Kaedin ! Cette lettre, c'est la reine qui me l'a envoyée, la charmante Isolde. » Kaedin lui répondit aussitôt : « Tristan, après que je l'ai lue, tu n'as plus rien à craindre de moi. Si tu veux voir la reine, fais-le sans tarder. Nous allons nous mettre en route aussi vite que possible. — Ah ! Kaedin, je suis trop pauvre pour entreprendre ce voyage tant désiré ! — Mon père ne ménagera pas son bien et nous donnera tout pour le voyage : chevaux et vêtements, or et argent en quantité. Prends-en autant que tu en veux. — Ah ! Kaedin, tu trouves les mots qu'il faut — que Dieu te le rende ! Tu m'as rendu courage, tu as agi comme le fait le loyal compagnon qui rend hommage à la vraie loyauté. Partons d'ici, nous n'avons pas à nous attarder plus longtemps en ce lieu. Nous irons maintenant voir ton père. Je vais lui adresser ma prière et j'espère qu'il accueillera avec bienveillance ma demande quand je la lui présenterai. — Tristan, il nous l'accordera. Tous deux nous allons lui promettre solennellement sur notre loyauté que nous reviendrons sous peu et que nous lui resterons loyaux. Je te connais : tu es si loyal que tu ne violeras pas ton serment. Je sais très bien qu'on peut compter sur toi. »

Les deux amis[1] se prirent par la main et allèrent tous deux bras dessus, bras dessous voir le duc. Le noble et courtois Tristan reçut un accueil bien peu aimable. Il présenta sa requête

avec politesse. Écoutez donc ce qu'il fit. Il remercia chaleureusement le duc et dit : « Cher seigneur, vous avez eu beaucoup de bontés pour moi, et j'ai encore de bonnes raisons de croire que vous n'en resterez pas là. Vous m'avez procuré beaucoup de joies : que Dieu vous en récompense ! Par comparaison, mon mérite est faible, si bien que je serai toute ma vie à votre service. Veuillez m'accorder une faveur : je veux retourner dans mon pays. J'ai une terre — peu importe son nom —, et sur cette terre des parents et des vassaux que je mettrai à votre service, si jamais quelqu'un méditait un mauvais coup contre vous. — Ah ! Tristan, je perce à jour vos intentions ! Tu veux nous fuir, c'est pourquoi tu entreprends ce voyage. Tu as déshonoré ma fille, tu lui as ravi sa beauté et elle porte par ta faute la marque de la honte. »

Alors[1] le noble Kurvenal prit la parole : « Mon seigneur Tristan ne vous a fait subir aucun outrage ! Je peux en témoigner. Il a toujours agi avec elle comme on agit d'ordinaire avec les femmes qui partagent votre couche. Vous ne pouvez lui faire aucun reproche si vous ne voulez pas que cela tourne à votre honte. Ce n'est pas en la frappant ou en lui donnant des coups de pied qu'il a perdu ses bonnes grâces. Seigneur, vous n'avez pas la moindre raison de nourrir du ressentiment contre lui. Laissez-le donc partir ! Permettez-lui de rentrer bientôt dans son pays. — C'est aussi bien à moi qu'à Tristan que vous devez donner congé, père ! Il m'a donné sa vie en gage : si son Isolde ne se révèle pas beaucoup plus belle que ma sœur, je peux le mettre à mort. Il affirme qu'elle traite un petit chien bien mieux que ma sœur ne le traite lui-même. — Ce n'est pas avec cet argument qu'il se tirera d'affaire ! Je vais donner l'ordre de le mettre à mort. Il nous a déshonorés, moi-même, toi et aussi Isolde, et il nous a pris toute joie de vivre. C'est pour cela que la mort va maintenant le frapper ! Comment a-t-il pu dédaigner la délicieuse, la pure Isolde au point que de tout un an il ne l'a même pas touchée ! Il n'a, pendant tout ce temps, même pas essayé, qu'elle l'ait voulu ou non ! » Alors la belle jeune fille, Isolde aux Blanches Mains, dit : « Tristan est un étranger ici, et c'est une honte si quelqu'un porte la main sur lui. Oh ! mon père, ravise-toi et ne te couvre pas de honte ! En agissant ainsi envers mon Tristan tu peux compromettre ton salut. Moi, de mon côté, je consens à sa demande, pour ces trois pays[2]. Tristan est cultivé, loyal, je lui dois beaucoup de joies, même s'il m'a offensée et m'a ravi ma fierté et ma joie de vivre. — Ma fille, ce qui te semble bon, je ne veux pas te le refuser.

« Mais dites-moi donc[1], vous deux, quand vous serez de retour de ce voyage. Vous devez me jurer tous deux qu'une fois que vous aurez quitté ce pays vous y reviendrez aussitôt que vous aurez réglé votre affaire. » Tristan lui répondit sans tarder : « Nous reviendrons dès que ce sera possible. Nous porterions atteinte à notre réputation, nous ternirions notre renom de chevalier si nous violions notre serment. Je sais bien qu'un homme de valeur doit toujours tenir ses engagements. Nous respecterons le délai que nous nous fixons, dans la mesure du possible. Que le terme soit arrêté à douze semaines. — Je veux bien attendre jusque-là. Mettez-vous en route, faites-vous donner des chevaux et des vêtements. Je veux vous offrir à tous les deux tout ce que vous désirez avoir : faites-vous faire des vêtements de velours, de soie ou de drap fin, soit d'écarlate violette, soit — si vous préférez — d'écarlate rouge[2]. — Jamais un seigneur ne fut plus généreux envers ses chevaliers que vous, seigneur, ne l'êtes envers nous ! lui dit le noble Tristan. Que Dieu me permette de vous le rendre ! »

Ils furent[3] en très peu de temps équipés pour le voyage. Ils étaient en tout quatre chevaliers de haut mérite : Kaedin et Tristan, avec, pour les escorter, Kurvenal et Paligan[4]. Beaucoup veulent croire qu'ils n'étaient pas accompagnés d'hommes d'armes. Au contraire : ils en étaient bien pourvus. Leur suite en comptait bien vingt qui, comme il est d'usage pour les hommes d'armes, avaient d'excellentes montures et de beaux vêtements. Chacun de ces chevaliers montait un cheval de grande beauté, qui portait son cavalier avec douceur. Leur harnachement — selles et harnais — était de belle facture. Les chevaux de bât étaient chargés de fort grandes richesses, car ils emportaient des vêtements somptueux, brochés d'or. Chacun était richement pourvu de tout ce dont il pouvait avoir besoin. Alors vint le pénible moment des adieux : bien des larmes furent versées sur ces vaillants chevaliers. Il y avait là de nombreuses nobles dames qui avaient pris en affection tel ou tel chevalier et qui étaient tristes de le voir partir, si bien que la tristesse chassa la joie. Isolde, la belle jeune fille, dit à Tristan : « Hélas ! mon cher Tristan, hélas ! mon époux chéri, quelle peine tu m'infliges en te séparant de moi pour une autre Isolde ! Toute ma joie de vivre se flétrit, elle est près de s'éteindre complètement. Si tu ne reviens pas bien vite, jamais plus je ne serai heureuse. Ah ! que le sort en dispose de sorte que je puisse, seigneur, te revoir un jour ! Que Dieu

fasse que cela arrive bientôt ! Combien de temps faut-il que je t'attende, mon très cher Tristan ? Jamais je n'ai rencontré un homme qui m'ait plu à ce point ! » Il l'embrassa fort tendrement et dit : « Délicieuse Isolde, je me comporte autrement qu'il ne le faudrait. Pour l'amour de Dieu, pardonne-moi si je t'ai fait de la peine. Je reconnais bien ma faute. Fasse Dieu que je puisse un jour mériter tes faveurs. Sinon je ne pourrai jamais plus vivre un seul jour dans l'honneur. Que Celui qui apporte la joie à tous les hommes de cette terre te prenne sous sa protection, qu'Il préserve ton honneur et ta vie ! Nul autre ne peut mieux te protéger. » C'est ainsi que Tristan prit congé d'elle et partit pour Tintajol rejoindre Isolde à la lumineuse beauté, afin de trouver auprès d'elle le salaire d'amour.

V. PREMIÈRE RENCONTRE AVEC ISOLDE LA BLONDE EN CORNOUAILLES

(Le Buisson d'épines)

Tristan[1] demanda alors à Kurvenal de s'occuper de la traversée. Il lui dit : « Tu dois garder notre plan secret, et ne dis à personne qui nous sommes. — Oh ! mon cher seigneur, il y a bien longtemps déjà que je suis au courant de votre affaire, je sais très bien ce que je dois faire et ce que je dois éviter : je fais ce qui est bon, j'évite ce qui est mauvais ! » Kurvenal alla donc préparer la traversée. Comment cela lui réussit-il ? Très bien : la chance était à ses côtés, car lorsqu'il fut arrivé à la mer, il rencontra un capitaine de navire qu'il ne connaissait pas. Lorsque le marin le vit, il lui adressa aimablement la parole et lui dit : « Soyez le bienvenu à Dieu et à moi-même ! — Que Dieu vous le rende ! D'où venez-vous, cher ami ? Dites-le-moi ! — Il y a six jours que je suis en route et je viens tout droit de Tintajol. Là vivent sans souci et dans la joie le roi et la reine. J'ai vu là-bas beaucoup de dames et de chevaliers d'une éclatante beauté. J'y ai conduit des marchands et, avec eux, des biens de grande valeur. Je fais comme tous ceux qui ont besoin de gagner leur vie et j'attends si quelqu'un n'aurait pas besoin de mes services. Je le conduirai là où il voudra, en quelque lieu qu'il désire. — Dites-moi un peu, cher maître, si

vous seriez prêt à retourner à l'endroit d'où vous revenez tout juste. Pour cela je vous donnerai en paiement beaucoup de sterlings de bon aloi, pesants, bien cotés. J'ai en effet de riches parents. — Puis-je vous demander, avec votre permission, si vous avez d'autres compagnons ? — Peu importe, pourvu que je vous paie bien. — Oh ! seigneur, alors fixez vous-même le prix de la traversée ! C'est à contrecœur que je vous poserai mes conditions. Quoi que je reçoive, je m'en remets à votre bonne grâce. »

Entre-temps Tristan[1] arriva à cheval et s'enquit de l'état des choses. « Kurvenal, où en es-tu ? T'es-tu entendu avec ce marin ? — Le capitaine ne réclame de nous que ce que je veux bien lui donner. — Je préférerais lui donner cinq cents livres d'argent de plus, plutôt que de rester ici. » Le marin répondit avec une grande perspicacité : « Oh ! seigneur, vous me payez vraiment bien ! Que Dieu veuille nous aider à parvenir à bon port ! Voilà que vous mettez fin à la gêne où je me trouvais. Je sais bien, aussi vrai que je suis en vie, que vous me donnez un si somptueux salaire que je vivrai désormais dans la richesse. — Alors préparez la traversée et organisez tout, puisque vous êtes maintenant à notre service. — Amenez vite, jeunes chevaliers[2], vos chevaux et leurs charges. Si Dieu le veut, cela ne durera pas longtemps jusqu'à ce que, grâce à mon aide, vous soyez arrivés là où vous voulez vous rendre. » L'astucieux marin ajouta : « Lorsque tout sera embarqué, vous me direz dans quelle direction je devrai tourner mes voiles. Je vous amènerai là-bas en très peu de temps, j'en suis absolument certain. »

Là-dessus Tristan[3] reprit la parole : « Maître, connaissez-vous Litan ? Mettez droit le cap sur cette destination, du mieux que vous pourrez. — Litan ? Je le connais bien depuis longtemps déjà. Chaque année il m'arrive assez souvent de payer la douane là-bas. C'est là qu'habite messire Tinas, un héros de grande hardiesse. C'est le sénéchal du roi, il a un excellent caractère. Il nous recevra avec la plus grande bienveillance, quand nous arriverons chez lui. — Est-ce vrai ? demanda Tristan. — Oui, seigneur ! — Alors appareillez ! » Le capitaine fit comme on le lui ordonnait. Invoquant le nom de Dieu, il prit la mer et arriva peu de temps après à Litan, où se trouvait Tinas, assis sur le rivage. Ses yeux cherchaient à deviner d'où venait le navire. Il dit au marin : « Quels sont ces étrangers ? » Le marin ne put le renseigner, car il n'en connaissait aucun. Le très célèbre Tinas avait cependant reconnu Tristan depuis

un bon moment. Il dit : « Soyez tous, au nom de Dieu, les bienvenus dans mon pays. Votre arrivée m'a arraché à la tristesse qui pourrait m'envahir l'esprit. Soyez mille fois les bienvenus ! J'appelle cela une bonne surprise, qui me rend infiniment heureux. Je vous ouvre mon cœur, qui est plein de joie.

— Tinas[1], que Dieu te le rende ! Tes désirs toujours furent des ordres pour moi. Donne-moi ici une preuve de ta loyauté. Comment se porte ma souveraine, je veux dire Isolde la reine ? Souvent, grâce à ton aide fidèle, j'ai pu goûter son amour. Tinas, sans toi, l'ami fidèle, je serais perdu. L'irréprochable Isolde a maintenant, Tinas, le pouvoir de me perdre ou de me sauver. J'ai juré, comptant sur l'inclination qu'elle a pour moi, et je suis prêt à en refaire le serment, que je connaissais une femme qui s'occupe d'un chien avec plus d'affection que mon épouse ne me traite moi-même. En effet, je n'ai pas encore touché cette femme, quelle que soit l'intimité dans laquelle je vis avec elle. Il y a ici quelqu'un qui veut se convaincre de l'amour d'Isolde la Blonde et qui doit en la voyant constater la vérité. Si ma souveraine apparaît telle que je l'ai décrite, alors j'aurai la vie sauve. Tinas, toi qui souvent, à cause de moi, t'es trouvé en difficulté, aide-moi, je te prie, à ce que ma souveraine ne m'abandonne pas. Demain, avant le jour, je me cacherai dans un épais buisson d'épines ; j'aurai avec moi celui à qui j'ai juré qu'elle est plus belle que mon épouse et qu'elle nous traite mieux qu'elle, moi et mon chien. Cela met en colère Isolde et sa famille. Ainsi supplie-la de venir afin de me délivrer d'une situation très périlleuse. Et donne, Tinas, cet anneau à Isolde : lorsqu'elle le verra, alors elle ne doutera plus que je suis venu en ce pays. J'ai mis en gage une preuve d'amour dont dépend maintenant tout mon honneur. Dégage-le pour moi ! Mais elle devrait être désolée si elle me perdait de cette manière. » Messire Tinas dit : « Je le ferai ! Je ferai ce que tu m'as demandé, puisque ma fidélité me dit ce qui te rend heureux et malheureux. »

Tinas[2] partit pour s'acquitter du message de Tristan. Il passa l'anneau d'or à son doigt et chevaucha vers Tintajol. Là vivaient la reine et le roi dans une joie exempte de tristesse. Lorsque Tinas entra, ils jouaient tous deux à un jeu sur l'échiquier. Tinas s'adressa poliment à la reine et lui dit : « Reine, ma dame, puis-je être le troisième au jeu ? — Très volontiers, si le roi te l'accorde. Quoi que je perde, je ne donnerais cette autorisation à personne plus volontiers qu'à toi. » Tinas prit place devant l'échiquier et joua avec eux deux d'excellente

façon. L'anneau d'or brillait à son doigt. Quand la reine le remarqua, elle pensa aussitôt en elle-même: « Pour sûr, Tristan se trouve ici. » Elle quitta immédiatement le jeu et se retira dans ses appartements privés. Tinas avait compris que la reine avait reconnu le petit anneau.

Effectivement[1], elle envoya chercher Tinas et le conjura au nom de sa loyauté de la renseigner et de ne pas lui cacher plus longtemps si Tristan était par hasard dans le pays[2]. « Je vous annoncerai une bonne nouvelle si vous voulez bien me donner la récompense due au messager. — Je vous l'accorderai volontiers, dit Isolde. — Souveraine, sachez que Tristan se trouve à Litan dans ma maison. Il vous a envoyé cet anneau. Je pense que vous le connaissez bien. Il est en grand péril, souveraine, et demain il se rendra avant le jour dans le buisson d'épines. Souveraine, vous pouvez croire ce que je vous dis: il ne s'agit pas d'une mince affaire. Il est accompagné d'un homme qui veut contrôler la véracité de ses dires, et il lui a remis sa vie en gage. — Tinas, pourquoi cela? — Tristan a affirmé, souveraine, qu'il connaissait une femme qui traite son chien à tout instant avec plus d'affection qu'Isolde, celle aux Blanches Mains, ne le traite lui. Délivrez-le de cette détresse, souveraine. Si vous vous présentez demain dans toute votre beauté et en grande pompe, vous ferez de lui un homme heureux. — Par Dieu, je le ferai, messire Tinas! S'ils se sont moqués de lui, il les tournera à son tour en dérision. Je me ferai si belle demain matin que, si quelqu'un est caché dans le buisson, il devra pour sûr avouer que jamais auparavant il n'a vu ni entendu évoquer une femme aussi resplendissante. Et je manifesterai tant d'affection à Peticreu[3], le petit chien, que l'assassin de Tristan — lorsqu'il l'aura aperçu — pensera: "Je dois laisser la vie à Tristan, car il m'a dit la vérité." » Isolde la Blonde ne tarda pas plus longtemps: elle alla aussitôt trouver le roi et le prit avec tendresse dans ses bras. Puis elle dit: « Dites donc, mon cher seigneur, ne pourrions-nous pas nous distraire et aller pour deux jours à la Blanche-Lande chasser au faucon, à courre et à tir? Cela siérait bien à la couronne. Nous sommes restés déjà depuis bien trop longtemps ici à Tintajol. — Oh! dame, ce que tu désires et qui peut te mettre en joie te sera accordé de bon cœur! » Il envoya chercher ses chasseurs. « Partez pour le Pays Rouge et emmenez avec vous les chiens. J'ai décidé d'y aller sans tarder avec ma cour pour voir si les postes de guet sont bien pourvus, sinon ma colère sera grande.

— Nous le ferons[1] très volontiers ! » dirent-ils. La reine ne manqua pas de prendre un bain avant de se mettre en route. Pourquoi fit-elle cela ? Elle devint plus belle que toute autre femme. Elle était un miroir de beauté. Le lendemain, au lever du jour, Marke ordonna de dire à ses gens de se mettre en route. Alors une suite nombreuse se joignit à lui. Entre-temps Tristan était venu se cacher dans le buisson d'épines. Là, il attendait avec une grande impatience que le cortège du roi arrivât. C'est Kaedin qui, le premier, l'aperçut : « Dis, Tristan, qu'est-ce qui approche là ? Cela me cause une grande frayeur. — Remets-toi, ne t'inquiète pas, tu ne dois pas penser qu'il t'arrivera quelque chose à cause d'eux. Ce sont seulement les cuisiniers du roi. — Tristan, je suis malade d'inquiétude ! dit le vaillant Kaedin. Tristan, qu'est-ce que cela signifie ? Une foule de gens approche. — Ah ! Kaedin, celui-ci et celui-là sont de la suite du roi ! — Oh ! Tristan, pourvu qu'on ne nous trouve pas ici en train d'épier dans ce buisson ! Si on nous découvre dans notre cachette, nous sommes tous deux perdus ! Tristan, je me fais beaucoup de souci : si nous devons rester encore longtemps ici, on nous trouvera certainement. — Kaedin, reprends-toi, et sache que personne ne songe à te faire outrage ou tort. Tu peux compter sur moi. »

Quand[2] la foule passa devant le buisson sans lui prêter attention, l'étranger se ressaisit, et sa frayeur disparut complètement. Il dit : « Nous ne serons pas inquiétés si ceux que je vois venir là-bas se comportent comme les premiers. — Dieu nous protégera bien contre eux ! répondit le noble Tristan. Ah ! Kaedin, mon cher ami, tu n'as vraiment aucune raison d'avoir peur ! Ceux qui approchent, ce sont les chapelains du roi, qui viennent avec le saint sacrement. — Et si enfin vient ta rose, la resplendissante Isolde, alors je veux bien attendre ici jusqu'à ce que je la voie dans toute sa splendeur. Elle amène très certainement aussi le petit chien que, pour l'amour de toi, elle soigne partout avec tant d'affection. — Non, Kaedin, elle ne vient pas encore. Lorsque j'aurai la bonne fortune de voir apparaître la reine, cela ne se passera pas aussi calmement. Car celle à laquelle mon cœur tient tant passera devant nous avec un tel déploiement de faste que tu auras plaisir à contempler ce spectacle. — Ah ! Tristan, que va-t-il nous advenir maintenant ? Voilà que de nouveau approche une troupe nombreuse. — Ce sont les ravissantes dames de compagnie de la reine. Tu vas voir passer devant notre buisson de nombreuses bouches rouges[3]. »

Les belles dames[1] de haute naissance chevauchèrent devant le buisson d'épines, avec élégance et vêtues de vêtements somptueux et bien taillés. Chaque dame était accompagnée d'un chevalier, qui s'entretenait avec elle. Ceux qui chevauchaient auprès des dames parlaient de choses et d'autres tandis qu'ils les menaient au campement. Kaedin dit à nouveau : « Tristan, qu'est-ce qui approche maintenant ? — Un vrai trésor de hautes qualités. Laisse seulement venir les délicieuses demoiselles, qui sont pures et bien élevées. Aussi bien Brangene que Kamele sont d'une merveilleuse beauté et d'une parfaite éducation[2]. » Avec un noble maintien elles chevauchèrent jusqu'au buisson où elles devaient attendre Isolde. Leurs délicieuses lèvres vermeilles commencèrent à parler de toutes sortes de choses, et tout spécialement de la façon dont Tristan et la reine pourraient se rencontrer un moment. Elles parlaient de choses et d'autres, tant et si bien que, pour finir, elles trouvèrent la solution qui permettrait aux deux amants de se faire plaisir l'un à l'autre.

Kaedin[3] dit alors à Tristan : « Je viens de voir, ô Tristan, quelque chose que je dois te décrire : il va faire jour une seconde fois ! J'ai l'impression qu'il y a deux soleils. Que Dieu m'accorde la faveur de supporter cette éclatante clarté, si vive et si éblouissante que je crains pour mes yeux ! Depuis que Dieu a créé Ève de la côte d'Adam, jamais il n'y a eu femme d'une aussi grande beauté qu'Isolde. Tu es le favori de la Fortune, Tristan ! Personne ne t'égale en félicité ; c'est toi qui as la plus grande part de bonheur. Quelle merveille de beauté est la superbe Isolde ! Une telle beauté peut certainement apporter à un cœur aussi bien joie que tristesse. » Tristan cependant était au comble du bonheur.

Isolde[4] atteignit la cachette et se laissa glisser sur le sol. La pure, la délicieuse, la noble dame s'assit dans l'herbe. Personne d'autre n'était à ses côtés que ses dames de compagnie et Antret. Il était son parent. Isolde lui dit : « Mon cher cousin, retourne en arrière et va me chercher mon écrin, que j'ai sans doute oublié. Mais rappelle-toi bien : dis au roi que je l'attends ici. » Antret ne manqua pas d'exaucer le vœu d'Isolde. Isolde cajolait Petitcreu tendrement, affectueusement — et plus encore, tandis que le petit chien s'étirait gracieusement dans le giron d'Isolde. Quel chien pouvait avoir une vie si douce ? Sa niche était d'or. La belle, la blonde Isolde commença à caresser doucement le petit chien, elle l'embrassa mille fois sur la bouche et dit : « Mon cher petit

chien, quand pourrai-je enfin embrasser et cajoler ton maître de la sorte ? » En faisant cela, elle fit signe à Tristan de sortir de sa cachette.

Comment[1] l'accueillit-elle alors ? Naturellement avec tendresse, avec amour, comme l'amante doit accueillir son amant. Elle l'embrassa avec passion et dit : « Par Dieu, sois le bienvenu, Tristan ! Enfin ma souffrance a pris fin, puisque je serre contre moi celui que j'aime le plus au monde. Tristan, il me faut te quitter maintenant. Je n'ose pas demeurer ici plus longtemps. Mais viens vite auprès de moi, tu sais bien où, à l'endroit où la dernière fois nous étions couchés l'un près de l'autre. Une fois de plus, nous allons tous deux mettre en jeu notre honneur et notre vie ! — Je le ferai, pure, délicieuse femme ! — Tu ne dois pas traverser le fleuve. Ma tente se trouve de ce côté-ci, isolée, séparée des autres tentes. Je dirai que je suis malade et que je veux avoir de la tranquillité. »

Brangene[2] vit de très loin arriver le fourbe Antret, qui poursuivait Isolde de sa haine. Elle dit alors à la reine : « Ma chère souveraine, vous devez partir d'ici au plus vite. Antret, qui vous veut du mal, vous couvrirait volontiers de honte s'il le pouvait ! Et s'il y réussissait, ce serait son plus beau jour. » Isolde prit alors congé de Tristan qui, plein de tristesse, retourna dans sa cachette, d'où il pouvait tout voir. Antret revenait à toute allure vers la reine et il lui dit : « Oh ! ma chère souveraine, ce n'est plus la peine d'attendre ici ! Mon seigneur, le roi, veut prendre une autre route. Prenez du repos sur cette magnifique prairie. — Le roi agit toujours de la sorte envers moi. Je crois presque que je l'ennuie. Je lui demanderai très certainement sur un ton de colère pourquoi il ne peut pas me supporter. Aide-moi maintenant à remonter en selle, je vais me mettre en route ! Celui pour l'amour duquel j'attendais ici m'accordera sans doute encore un service qui me rendra la joie de vivre. Si maintenant j'étais triste, c'était que le roi m'avait montré qu'il ne m'aimait pas. Allons, il se ravisera peut-être. » Astucieuse comme le sont les femmes, elle poursuivit : « Mon seigneur, le roi Marke, me porte un coup mortel en ne faisant pas ce que je lui ai demandé. J'ai dit que je voulais l'attendre ici. Je ne comprends vraiment pas pourquoi il n'a pas exaucé ma prière. Bien que je l'en aie prié avec amabilité, il a pris un autre chemin ; cela me ravit toute joie.

« Antret[3], je ne me sens pas bien du tout ! Lorsque ma fin viendra, que Dieu fasse que la Sainte Trinité m'accorde sa grâce, elle qui sait être miséricordieuse. Personne ne connaît

mieux que Dieu ce qu'il en est de moi : lui qui est tout-puissant sait que personne ne m'est plus cher au monde que celui que tout récemment j'ai embrassé sur la bouche avec passion. Il a embrasé mon cœur, qui se consume d'amour pour lui et n'aime personne plus que lui. Antret, si seulement j'étais à l'endroit où j'ai demandé de planter ma tente ! Je croirais presque que je n'y parviendrai pas, tellement je me sens atteinte ! Cela va parfois très vite avec les femmes : en peu de temps elles trouvent une fin pitoyable. — Oh ! souveraine, ressaisissez-vous, car, si maintenant vous ressentez les affres du chagrin, vos amis vous en délivreront ! »

Entre-temps[1] la reine était arrivée à sa tente. Grâce à l'aide de ses amis, elle resta en vie. Quand elle fut arrivée devant sa tente, Antret la prit dans ses bras et la porta à l'intérieur. Isolde s'exclama : « Ah ! dans ce monde on peut trouver une fin rapide ! Je veux désormais recommander ma personne et ma vie à Celui qui m'a donné la vie, et à sa miséricorde. » La dame était plongée dans ses pensées, elle était partagée entre la joie et la tristesse. En son cœur elle avait recueilli joie extrême et profonde affliction. Quelle joie ? Quelle affliction ? Elle était inquiète pour sa réputation de femme et réfléchissait à ce qu'elle pourrait faire pour que tous deux fussent réunis : Isolde et son Tristan, lui et sa bien-aimée, elle et son amant[2]. Celui qui veut réunir les deux amis doit disposer d'un trésor de ruses subtiles et faire preuve d'une grande ingéniosité.

VI. LE COUSSIN ENCHANTÉ

Kurvenal[3] était avisé et bien élevé. Il apporta du pain, du vin ainsi qu'un poulet à ceux qui étaient cachés dans le buisson. Cela irrita Kaedin. Il dit : « Oh ! malheur, Kurvenal ! Dieu fasse que notre affaire se déroule bien après ta venue ! » Le noble Tristan prit à son tour la parole : « Il ne sied pas à un homme valeureux d'être constamment en proie à la peur. Kurvenal, allons, raconte-moi, car je t'accorde toute ma confiance et sais que tu dis la vérité : comment allez-vous là-bas à Litan ? Comment se porte mon marin ? — Il est rempli de joie. Je lui ai donné de l'or pour récompense jusqu'à ce qu'il n'en veuille plus lui-même. — Tu as vraiment bien agi.

Mais puis-je bien espérer qu'il attende mon retour à Litan? — Il dit que, où qu'il soit, il vous rejoindrait toujours et serait constamment à votre disposition. Il se tient constamment à vos ordres. — Que le Bon Dieu l'en récompense et moi aussi, pour sûr! Il sera un homme riche si je reste en possession de mes biens. Mais il faut partir maintenant, Kurvenal; je ne te retiens pas davantage. Évite la grand-route et prends les chemins à travers bois. Au nom de l'affection que tu as pour moi, reste-moi fidèle! Viens me rejoindre demain avant le jour, tu connais notre lieu de rencontre, à l'enclos pour les animaux. Je t'attendrai de l'autre côté du ruisseau. — Je le ferai, dit Kurvenal, je fais tout ce que vous souhaitez, car vous m'avez gagné, ô, seigneur, en me donnant une riche récompense! Votre blason me sied bien, puisque vous m'êtes parent, messire! Que Dieu me retire sa grâce s'il m'arrivait un jour de refuser de supporter quoi que ce soit pour l'amour de vous, que ce soit mauvais ou bon! C'est le signe d'une loyauté à toute épreuve, lorsque le seigneur et le vassal ont une seule et même volonté. »

C'est ainsi[1] que Kurvenal prit congé, car il était poli et bien élevé. Il songeait au destin des deux amants. Il retourna si discrètement à Litan que personne n'eut connaissance de sa sortie. Entre-temps le jour avait baissé. Le roi Marke arriva de très bonne humeur, car tout lui avait réussi. Il fit préparer toutes sortes de réjouissances pour ses gens, vieux ou jeunes: récitation de poésie, chants, danses et jeux, causeries, concert de harpe. Il y avait là de nombreuses distractions, et tout ce qu'on pouvait souhaiter, on le trouvait, pour peu qu'on le cherchât. Personne ne trouva le temps long. « Dis-moi, Antret, qu'est-ce qui s'est passé? Où est la reine? — Oh! malheur, mon cher seigneur, répondit Antret, plein de haine, elle est très souffrante, elle ne se sent pas bien! — Pourquoi? — Vous n'avez pas voulu chevaucher jusqu'au buisson d'épines. Elle est presque morte de colère! — Hélas! Isolde malade à mourir! Qui lui rendra la santé? — Seul celui qui de son amour l'a blessée guérira ses blessures en s'unissant à elle jusqu'à ce qu'elle se remette de son mal. — Antret, tu me racontes une histoire qui n'est aucunement faite pour me plaire et qui m'ôte toute joie. Où se trouve sa tente? — De l'autre côté de la rivière, près de la source. Le bruit l'incommodait ici. Là-bas les arbres sont en fleurs et l'air embaume. — Si cela peut se faire avec bienséance, j'aimerais voir Isolde et lui demander ce que je lui ai fait. »

Sur ces entrefaites[1] Brangene arriva. « Brangene, conseille-moi, que dois-je faire ? Dis-moi, comment se porte Isolde ? — Elle repose comme morte sur sa couche, la douleur la brise. La vie ne vaut plus rien pour elle si elle doit continuer à vivre de la sorte. Ses joues couleur de rose et ses délicieuses lèvres vermeilles sont pâles : elles ont perdu leur éclat. Je pense que personne ne la reconnaîtrait, qui l'a vue fraîche et dispose avant son départ. — Elle sera rétablie sous peu, dit le fourbe Antret, si on lui donne le remède qui la remplissait de joie de vivre. Si son médecin n'hésite pas à lui prescrire le même, elle aura recouvré bientôt la santé. » Brangene dit : « Que Dieu vous entende ! Mais vous, seigneur Antret, vous vous moquez. » Et elle poursuivit : « Dieu fasse qu'on vous voie vous-même un jour en proie à un tel mal. Car voici ce que les gens disent : celui qui désire faire honte à une femme importune les autres. Aussi ne vous souhaiterai-je rien d'autre que de voir mon désir se réaliser. — Antret, tu es fourbe et méchant ! Et tu as plaisir à dire du mal des autres. Tu te nuis par là à toi-même. C'est pourquoi je te hais, lui dit le roi Marke. Tu te couvres toi-même de honte. Je ne l'oublierai pas de si tôt ! Si Isolde qui est chère à mon cœur meurt, qu'il en soit fini de ma joie. Oh ! malheur ! Isolde ma bien-aimée, je voudrais bien endurer tes tourments si par là je pouvais soulager tes souffrances ! — Vous auriez tout à fait tort, dit Melot, jamais femme n'a autant maltraité son propre époux qu'elle l'a fait tout au long de sa vie. » Le roi donna alors une gifle au nain : « Faites tous deux silence ! Cela suffit ! Je ne veux plus en entendre parler. » C'est alors qu'entra Perenis, le chambellan d'Isolde. Le roi lui demanda de raconter comment Isolde se portait. « Les dames disent, seigneur, qu'elle souffre atrocement. — Je voudrais bien la voir, si cela était possible, dit le roi. Ses souffrances m'affectent beaucoup ! »

Brangene[2] dit avec bon sens : « Oh ! seigneur, il me semble préférable de ne pas rendre visite aux femmes quand elles sont malades ! Je vous ferai savoir moi-même demain matin comment elle se sent, qu'elle aille mieux ou non. — Brangene, noble dame, si tu fais cela, tu n'auras pas besoin d'insister plus longtemps auprès de moi. Et dis à Isolde que je souffre avec elle, quelques maux qu'elle ait. — Je le ferai, vous pouvez y compter ! » lui dit la très pure jeune fille.

Là-dessus[3] elle repartit toute seule retrouver Isolde, qui n'était pas morte, oh non ! mais bien vivante ! Elle lui annonça la bonne nouvelle, que le roi était affligé de savoir qu'elle

souffrait, que sa souffrance était aussi la sienne. « Il pense que vous êtes si malade que cela ne pourrait être pis. — Brangene, je recouvrerai la santé aussitôt que Tristan reviendra auprès de moi. »

Tristan[1] arriva aussitôt en compagnie de son ami Kaedin, et Perenis les aperçut dans l'ombre d'un arbre ; Tristan commença à siffler doucement et Perenis comprit tout de suite que c'était Tristan qui était là. Il se rendit aussitôt sous la tente et demanda qu'on parlât à voix basse, puis il indiqua à Isolde que Tristan attendait tout près, sous un arbre. « Souveraine, prenez garde que personne ne reste ici qui ne soit pas bien disposé à votre égard. » La reine parla avec sagesse : « Hormis nous trois et toi, Perenis, personne n'est au courant de mon projet. Je remets mon destin entre les mains de Dieu. En son nom je veux aller accueillir ici mon Tristan. Quels que soient les ennuis que cela pourrait m'attirer, je veux maintenant une nouvelle fois courir ce risque. Qu'on m'épie, ou me surveille, qu'on médise ou m'interroge : quoi que Marke puisse me faire, je veux maintenant revoir Tristan et le prendre dans mes bras avec amour. Et personne ne pourra m'en empêcher, ni Antret ni Melot. » C'est ainsi que la reine Isolde, la délicieuse, la merveilleuse jeune femme, alla où Tristan, son bien-aimé, attendait sous un arbre. Et ils firent comme tous les amants : ils s'embrassèrent et s'enlacèrent, unirent leurs bouches — je ne dirai rien de plus. On ne doit rien rapporter, hormis ces propos : « Isolde, ma chère souveraine, salue également mon compagnon à la fière allure. Il est bien digne de ton baiser, puisqu'il est issu d'une famille de la plus haute noblesse. — Je le ferai, dit la reine. Bienvenue, au nom de Dieu et au mien. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. — Eh bien, Kaedin, favori de la Fortune, ne restons pas plus longtemps ici ! Allons sous la tente, on y est plus à l'aise. » Isolde dit à Kaedin : « Asseyez-vous auprès des demoiselles : si vous trouvez grâce à leurs yeux, je verrai cela sans déplaisir. »

Et c'est ainsi[2] que Kaedin s'assit auprès d'elles. Il se mit à les regarder attentivement, se demandant à laquelle de ces dames il pourrait présenter sa requête d'amour. Il adressa finalement la parole à l'une d'entre elles qui avait nom Kamele. C'était une noble dame ravissante, d'une beauté parfaite. Kaedin lui dit :

« Ah ! chère[3] et ravissante dame, je vous aime de tout mon cœur, d'un amour sincère. Ayez, pour l'amour de Dieu, la bonté de répondre à ma requête. Jamais encore mes yeux ne

virent une demoiselle pour laquelle j'aie éprouvé une si vive inclination. Permets-moi, ma demoiselle, de reposer cette nuit auprès de toi. — Seigneur, cela vous sera refusé tout net. Je ne veux pas de vous ni d'aucun autre homme. Je ne me donnerai pas à un homme avec la perspective d'une vie si incertaine. Je ne veux donner ma virginité à personne. » Pendant ce temps, Isolde, remplie de joie, réservait à son ami Tristan un tendre accueil. La délicieuse, la belle dame dit alors à Kaedin : « Kaedin, qu'y a-t-il ? Tu dois d'abord me dire laquelle des dames te plaît le mieux. Elle devra cette nuit partager ta couche. — Souveraine, alors je serai vraiment délivré de tout chagrin d'amour. — Eh bien, regarde ces deux dames : celle qui te plaît le plus s'unira à toi cette nuit ! — Alors, souveraine, donnez-moi celle à qui j'ai à l'instant confié mon désir d'amour. Si je me décidais pour une autre, cela ne siérait pas à un véritable amour. — Kamele, belle et délicieuse jeune fille, fais preuve de compréhension féminine, et accorde-moi ce que je te demande. Tu m'obligerais beaucoup, et tu peux être certaine que je te témoignerai ma reconnaissance. — Je ne peux ni ne dois, souveraine, fouler ainsi mon honneur aux pieds. Vous bercez le chevalier de l'espérance qu'il peut être sûr de son affaire. Cependant mon cœur n'est pas du tout disposé à faire quelque chose pour lui, qui par la suite me causera du tourment. — Tu ne peux pas t'y opposer. Je n'en démordrai pas : tu partageras la couche de cet homme ! — S'il ne sert à rien de me défendre, il faudra bien que je le fasse. Je vous sers depuis longtemps déjà, empressée à rechercher vos bonnes grâces, de sorte que je ne puis maintenant m'opposer à votre volonté. — Que Dieu te récompense, pure enfant ! Tous les services que tu m'as rendus jusqu'à maintenant ne sont rien en comparaison de celui-ci. Pourquoi attendrai-je davantage à présent ? Tristan, mon seigneur, allons nous coucher et passons de doux instants. — De quelque manière que je puisse me rendre agréable à vous, je le ferai, désespérée que je suis, car personne, sinon vous, ne pourra me consoler. »

Mais Isolde[1] reprit : « Kamele, écoute-moi : je vais te donner un conseil qui te permettra de garder ta virginité. Va à ce coffre et sors-en le coussin que j'ai l'habitude de placer sous ma tête quand je souffre d'atroces tourments d'amour en pensant à Tristan. Tout aussitôt je suis délivrée de toute souffrance. Je me sens ensuite tout à fait apaisée et peux dormir en paix aussi longtemps que ma tête repose dessus.

Glisse ce coussin sous la tête de Kaedin, et il dormira à poings fermés toute la nuit. Kamele, si tu emploies cette ruse, tu resteras vierge. — Merci, ma dame, je le ferai. — Sur ce, je vais vous quitter, que Dieu vous accorde une bonne nuit. » Elle prit congé, et Kamele fit exactement ce que lui avait conseillé Isolde, la reine. Elle glissa le joli petit coussin sous la tête de Kaedin, si bien qu'il tomba en léthargie et dormit profondément toute la nuit. Pendant ce temps Kamele était étendue auprès de lui, riant sous cape de le voir lâche au point de ne pas toucher du petit doigt une belle jeune fille couchée à ses côtés.

Voulez-vous[1] peut-être encore entendre ce que firent durant ce temps Tristan et Isolde ? Je crois qu'ils assouvirent avec tendresse leur désir d'amour. Ils étaient tous deux sous le charme de l'amour. Jamais deux amants ne passèrent une plus belle nuit que Tristan et Isolde. Chacun d'eux était soucieux de faire à l'autre ce qui lui procurait du plaisir. Ils enlacèrent leurs jambes et leurs bras, si grande était la passion qui les liait. Ah ! comme ils s'entendaient à se donner des baisers sur la bouche, à s'étreindre étroitement ! Ils savaient comment on donne et reçoit des tendresses. C'est ainsi que les deux amants étaient couchés l'un près de l'autre dans une douce agitation. Leur amour était si idéalement partagé que chacun éprouvait le même bonheur. Celui qui sait équilibrer l'amour trouve bonheur et félicité. Tous deux avaient frappé à la porte de l'amour et elle s'était ouverte toute grande. Rien ne peut se comparer à un véritable amour, quand deux amants triomphent dans le combat amoureux. Je pourrais vous parler encore longtemps de l'amour, mais je ne veux pas allonger ce récit. Amour vaut mieux que richesse. Quand on agit conformément à sa loi, rien ne peut se comparer à l'amour. Isolde la reine était couchée auprès de Tristan. L'amour qu'on avait pu connaître jusque-là ne pouvait en rien se comparer à celui des deux êtres qui reposaient là côte à côte.

C'est alors[2] qu'approcha pour eux l'heure de la douloureuse séparation. La nuit volait au-devant du jour, et sa hâte leur apporta à tous deux une cruelle souffrance, les privant de leur joie. Quant à Kamele, la belle jeune fille, elle était allongée auprès de Kaedin, qui ne la toucha pas de toute la nuit. Enfin le jour parut. La jeune fille enleva vite le coussin, si bien que Kaedin revint à lui. Il pensa : « Que m'est-il arrivé ? Si je dois avouer la vérité, c'en est fait de ma réputation ! Près de moi était couchée une belle jeune fille, et moi, je ne l'ai pas

touchée ! Vraiment, ce qui m'est arrivé me couvre de honte pour toute ma vie. Qui a pu ainsi dompter mon cœur ? C'est pour moi un grand mystère ! Je suis perdu de réputation. Je vois bien que je suis un lâche. Jamais plus je ne pourrai me remettre de cette journée. J'ai cette fois bien peu fait la preuve que j'étais un homme véritable ! Ah ! Kaedin, infortuné que tu es ! Jamais plus tu ne pourras connaître le bonheur ici-bas ! La Fortune m'a retiré ses bonnes grâces à l'heure où une merveilleuse jeune fille m'a offert son corps pour salaire de mon amour. Que le monde entier me blâme de ne pas l'avoir payée de retour ! Maintenant je me demande comment je pourrai de nouveau mériter son amour. Elle n'a pas de souci à se faire : je ne la fuirai pas. »

La jeune fille[1] Kamele se présenta devant lui et lui dit : « Je vous remercie pour le don d'amour, que toute ma vie je vous rendrai avec mon amour. Jamais encore femme ne fut aussi heureuse auprès d'un homme que je le fus auprès de vous. C'est à peine si je suis restée en vie tant votre amour était fort ! » Il rougit de honte en entendant ces propos. Et elle poursuivit : « Isolde et Tristan se sont déjà levés. » De honte Kaedin n'osa pas regarder la jeune fille. Il dit : « Il m'est arrivé quelque chose, ma dame, que je regretterai toute ma vie, à moins que le sort ne fasse peut-être que je regagne votre amour par mes prévenances. — Vous m'avez déjà méritée ! Dame Minne[2] elle-même a accompli ce miracle : quand une femme accomplie se donne à un homme jeune et qu'il ne la touche même pas, je pense qu'il a bien mauvaise grâce ! Mais je ne vous reproche rien. Si je ne vous plais pas, sachez que vous ne me plaisez pas non plus. Je n'aimerais pas être votre femme : vous êtes trop endormi pour moi ! L'amour devrait jeter l'opprobre sur vous, messire Kaedin ! — Faites-moi grâce du supplice de la honte ! C'est à bon droit que je m'en sens accablé. Je voudrais être enterré vivant pour que cela ne me soit pas arrivé. Le poids de la honte pèsera ma vie durant sur moi et tuera toute joie.

— Que Dieu[3] vous assiste, messire Kaedin ! Cela durera encore longtemps avant que j'accomplisse votre volonté. C'est contrainte et forcée que je fus conduite à votre lit. Vous m'avez laissée, seigneur, vous quitter sans m'importuner. Ainsi pouvons-nous nous réconcilier pour toujours. — Malheur à moi, pauvre Kaedin, dès lors que mon œil vous a aperçue ! L'amour a brisé sa loyauté envers moi, lorsqu'il vous a d'abord conduite jusqu'à moi et qu'il a ensuite détruit ma

joie, puisque je ne vous ai pas touchée et vous ai laissée repartir encore vierge. Je devrai le déplorer tout le temps que je vivrai. »

À ce moment[1] même, Tristan et Isolde remarquaient que le jour se levait. Isolde dit : « Seigneur Tristan, lève-toi, homme cher à mon cœur ! Ah ! Tristan, il faut que tu repartes d'ici ! Cet adieu que nous devons maintenant nous dire me fait mal au plus profond de mon cœur. Dis-moi, mon cher seigneur, mon bien-aimé, quand te reverrai-je ? — Quand tu l'ordonneras ! Ô ma souveraine Isolde ! Tout ce que ton page Peliot me dira de faire sur ton ordre, je le ferai ! — Allons, embrasse-moi, et que Dieu te garde ! — Isolde, je suis à tes ordres, quoi que tu m'ordonnes, ô ma souveraine !

— Isolde[2], dit Kaedin, vous avez mal agi envers moi. — Que voulez-vous dire, mon ami ? Faites-le-moi savoir ! — Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû faire ! — Qu'y puis-je si tu as failli alors que tu devais t'adonner à l'amour ? Kamele n'était-elle pas couchée auprès de moi ? Tu dois me croire : par sa faute elle a perdu pour toujours mes bonnes grâces, puisqu'elle t'a laissé seul ! — Je ne peux pas nier que la jeune fille était couchée auprès de moi, mais je n'ai pas fait avec elle ce qu'on fait d'habitude avec une femme. » Alors la souveraine Isolde dit : « Eh bien, je n'en suis pas responsable ! — Ami Kaedin, viens, partons ! Nous ne pouvons pas nous attarder ici plus longtemps. Tu peux en être certain : si quelqu'un nous voit ici, il ira le rapporter immédiatement à Marke. Viens, nous devons rentrer à Karke, et par le plus court chemin. Et toi, Isolde, n'oublie pas comment nous nous quittons maintenant. Je te recommande à la garde de Dieu et de sa Sainte Mère. » Le morne Kaedin dit : « Je m'en vais, puisqu'il le faut, et je vivrai assez longtemps pour voir le jour où je vous revaudrai ce que vous savez, souveraine ! » Il quitta les lieux en colère. Pourtant Tristan, son ami, lui dit : « Hé ! Kaedin ! Qu'as-tu donc ? Sois sûr que nous ne partirons plus jamais ensemble pour l'étranger. Si cela ne devait pas tourner à ma honte, l'un de nous deux devrait rester sur le carreau, car tu as insulté mon Isolde. Jamais je ne te le pardonnerai, sois-en certain. »

VII. TRISTAN CALOMNIÉ. LA HAINE D'ISOLDE

Kaedin[1] et Tristan se rendirent à l'endroit où Kurvenal aurait dû amener les chevaux avant le lever du jour. Mais ne l'y trouvant pas, ils furent très inquiets. Ils se demandaient pourquoi les chevaux n'étaient pas à l'endroit convenu. « Peut-être les lui a-t-on dérobés ! » conjectura Kaedin avec frayeur, en voyant Kurvenal qui accourait vers eux. Le chevalier n'était pas à cheval, non, il était à pied, et il ne reculait cependant pas devant la longueur du chemin. Cela déplut à Tristan : « Dis-moi, Kurvenal, pourquoi es-tu à pied ? Cela ne me plaît pas du tout. Parle ! Où sont les chevaux, où ? » Kurvenal raconta aussitôt : « Les chevaux sont restés là-bas ! J'ai été repoussé à la suite d'un combat. Cela est l'œuvre de Pleherin ! Il ne cessait de crier : " Tourne bride, héros, tourne bride pour l'honneur de ta dame — je veux dire la reine Isolde ! " Il avait beau nous provoquer, personne ne voulait faire demi-tour pour se mesurer au combat contre lui. Je crains qu'il ne m'ait reconnu. C'est pourquoi j'ai tourné bride et suis rentré à Litan. Certes nous avons pu sauver presque tous les chevaux — un seul est perdu. » Cela éveilla la colère de Kaedin, qui s'écria : « Comment allons-nous maintenant partir d'ici ? J'ai été vraiment fou de quitter mon pays. Ici j'ai sombré dans la honte et le déshonneur, et pendant toute ma vie j'aurai à en rougir. Mon nom de prince est souillé, et jamais je ne pourrai effacer cette tache. Je vivrai désormais dans l'opprobre et le déshonneur.

— Celui[2] qui se déshonore lui-même a beau en rejeter la faute sur un autre, ce dernier est quand même innocent », dit alors Tristan.

Mais[3] celui qui avait pris le cheval à Kurvenal était entretemps arrivé à Tintajol et il se présenta devant la reine ; il lui dit : « Ma chère souveraine, Tristan est dans le pays ! Aujourd'hui je l'ai défié et, en le conjurant par votre nom, je lui ai demandé de faire demi-tour, mais il n'a pas voulu vous rendre cet honneur. J'ai eu beau vous nommer de nombreuses fois pour qu'il tournât bride, il a pris la fuite devant moi à toute allure. Je l'ai poursuivi jusqu'à Litan ; souveraine, vous pouvez m'en croire. Est-ce là un chevalier au service de sa dame, qui se dérobe ainsi au combat ? On amène avec moi un cheval

que je lui ai pris, bien que lui m'ait échappé ! » Alors la reine Isolde dit : « Expliquez-moi, seigneur Pleherin : pourquoi me racontez-vous tout cela ? Si le seigneur Tristan avait trouvé la mort, cela ne me toucherait absolument pas. Mais il a terni sa réputation en refusant de faire demi-tour, alors que vous le provoquiez au combat. Pourtant je suis absolument certaine que, s'il avait été vraiment là et si vous lui aviez dit mon nom — Isolde —, aussitôt il aurait fait demi-tour. — Je vous ai nommée, souveraine, suffisamment de fois. Mais, à ma vue, Tristan eut si grand-peur qu'il fit bien peu de cas de votre amour. — Tu mens, Pleherin ! Je te le dis sans détour, car plutôt que d'oser le prendre en chasse, lui qui si souvent a remporté la victoire, tu préférerais te mordre le doigt jusqu'au sang, ou bien plus encore : tu t'arracherais les yeux. — Hélas ! reine et souveraine, dit Pleherin, vous êtes tellement en colère que j'aurais mieux fait de me taire ! »

La reine[1] était accablée de douleur, car deux soucis la tourmentaient : le souci de son honneur à elle, et celui de sa vie à lui. « Malheur ! femme infortunée que je suis ! S'il était arrivé quelque chose à Tristan, j'en serais fort fâchée ! Je veux savoir ce qu'il en est ! » Elle envoya aussitôt un messager à Tristan, son ami[2]. Elle dit : « Approche, Perenis : tu es loyal, intelligent et on peut compter sur toi. Connais-tu ce joli endroit, tout près de l'enclos aux animaux ? Reproche à Tristan la honte dont il s'est couvert à cause de sa lâcheté, quand aujourd'hui on l'a pris en chasse. Bien qu'on l'ait conjuré par mon nom, il s'est enfui en direction de la ville. Sa fuite m'a offensée et l'a discrédité à mes yeux. Veille à ne rentrer que lorsque tu auras trouvé Tristan. Cherche-le, où qu'il se trouve ! »

C'est ainsi[3] que Perenis se mit en route sans tarder et arriva là où se trouvait Tristan. Il lui rapporta les vilains propos qui avaient été tenus à son égard devant la reine Isolde. Tristan devint rouge de colère et dit : « Seigneur Perenis, je te demande de faire la preuve de ta loyauté à mon égard. Retourne auprès de la reine et dis-lui en termes bien pesés que tu m'as trouvé ici et que j'attendrai jusqu'à ce que les chevaux reviennent. Si quelqu'un me conjurait au nom d'Isolde de tourner bride pour l'affronter en combat singulier, je ferais face à l'adversaire et risquerais le plus dur des combats, dussé-je y trouver la mort. Même au prix de ma propre vie je ne reculerais pas et livrerais bataille pour l'amour d'elle. Dis à ma dame chérie que je réussirai à tuer Pleherin de ma main, pour le punir

d'avoir fait circuler de tels propos à mon sujet. Reconquiers pour moi les faveurs d'Isolde que j'ai perdues sans en être responsable. Maintenant va ; je t'attends ici. » Perenis retourna auprès de la reine. Soulagé, il lui dit que Tristan était bien fâché qu'on l'eût calomnié, et qu'il voulait prouver qu'il avait dit la vérité. « Dis-moi ! Où l'as-tu trouvé ? Où ? — Je l'ai trouvé effectivement en ce joli endroit près du ruisseau. Je peux également vous dire pourquoi il attendait là. Ce matin de bonne heure Pleherin est arrivé à cheval et a attaqué les écuyers de Tristan. Il les a poursuivis jusqu'à la ville. — C'est Tristan qui t'a prié de me dire cela, dit la reine Isolde. Il t'a soudoyé pour que tu l'aides à raconter des mensonges. Pour cette raison il encourra ma colère et ma haine. Par sa faute il a perdu ma faveur, et je m'en souviendrai. — Mais Tristan sollicite votre grâce, car il est innocent. — Quelle que soit l'habileté de tes propos, je ne me laisserai pas enjôler par toi. Je m'en tiens là : je le hais ! — Est-ce que vous seriez fâchée s'il apprenait par ma bouche que vous le haïssez, ô ma souveraine ? Vous êtes injuste envers lui ! Par ma foi, je vais tout lui raconter. Pleherin paiera en outre le fait que Tristan, sans qu'il y soit pour rien, a perdu vos bonnes grâces. »

Après[1] ces mots, Perenis s'en alla, plein de chagrin. La colère d'Isolde et la peine de Tristan lui serraient le cœur. Il apporta la nouvelle à Tristan, qui s'en attrista vivement : Isolde était fâchée contre lui et ne voulait absolument pas changer de sentiments à son égard. « De quoi m'accuse donc la bonne, l'aimable, la délicieuse Isolde ? Je suis très peiné d'avoir, moi, pauvre Tristan, perdu maintenant sa faveur. Eh bien, tout peut encore changer ! Quant à celui qui a suscité sa colère à mon égard, pour vrai, cela lui coûtera la vie. Que Dieu la bénisse, la bienheureuse femme, et qu'Il préserve son honneur ! Je m'en vais à présent retourner dans mon pays. Perenis, ne me refuse pas de m'accompagner jusqu'à Litan. Là je te donnerai quelque chose qui te permettra de mieux défendre ma cause auprès de la reine. — Oh non ! mon cher seigneur, je ne vous accompagnerai pas, car, si on m'y découvrait, je perdrais la vie ! Seigneur, ne m'en veuillez pas. Pour finir, je vous recommande à Dieu : qu'Il protège votre honneur et votre vie ! »

Perenis[2] quitta les lieux. Il ne resta à Tristan rien d'autre à faire que de se rendre à pied dans la ville de Litan, où ses gens l'attendaient. Tinas lui fit un accueil aimable. Tristan lui confia sa peine si bien qu'à la fin Tinas aussi fut triste. Il dit : « Reprenez courage, seigneur. Je ferai à Isolde de tels reproches qu'elle

regrettera sa colère et y renoncera à tout jamais. — Que Dieu vous en récompense, mon cher hôte ! J'ai dans mon cœur un tel chagrin qu'ici dans le pays on en parlera encore longtemps. Mais je ne veux dire à personne combien elle m'a accablé, avant d'avoir reconquis le bonheur, afin que mon cœur soit délivré de tout chagrin. Kurvenal, approche-toi de moi et écoute bien ce que je vais te dire. Tous deux, nous allons rester ici. Dis à Kaedin et à nos gens de monter dans le bateau. Sache que je ne quitterai pas ce pays avant d'avoir revu Isolde, même si elle a tué toute joie de vivre en mon cœur. Même si elle ne m'aime plus je veux, pour l'amour d'elle, rester ici. — Dites-moi donc, mon cher seigneur : comment allons-nous défendre notre vie ? Jeunes ou vieux, tous ici nous sont hostiles. — Kurvenal, tu exagères un peu. Nous nous tirerons d'affaire. — Faites au moins attendre le bateau ici jusqu'à ce que votre chagrin se soit envolé. Peut-être la reine Isolde vous accordera-t-elle de nouveau ses faveurs et apaisera-t-elle vos tourments ? — Ton conseil me plaît beaucoup. Mais laissons Kaedin, mon compagnon, hors du jeu. Promets-moi sur ta foi que tu feras toujours ce que je te demanderai. — Comment pouvez-vous en douter, seigneur ? Pourquoi donc voulez-vous que je prête serment ? Je veux risquer ma vie pour vous. Ce que vous voulez, je le veux aussi, que ce soit grave ou anodin. — Ah ! Kurvenal, tu parles bien ! Je paie un lourd tribut au bonheur, et je vis dans une grande tristesse. Je me fais du souci pour Isolde et pour moi-même. Sais-tu, Kurvenal, que demain je veux m'habiller de telle manière que je donnerai l'impression d'être un homme malade, gravement atteint de la lèpre[1] ? Si tu me conseilles de ne pas le faire, alors je ne pourrai me délivrer de mon grand chagrin. — Seigneur, cela me semble une bonne idée. Votre peine est telle que tout ce qui l'apaise m'emplit de joie. Mais laissez-moi vous donner un conseil : allons au bateau et préparons-nous à lever l'ancre cette nuit et à faire voile vers un autre endroit où nous resterons à proximité du pays et d'où nous pourrons nous y rendre. — Soit ! Mettons-nous en route et allons dire à notre capitaine quelle décision nous avons prise et ce que nous nous sommes promis de faire. »

Tout[2] ce dont ils étaient convenus se passa selon leurs désirs. Tristan dit à son hôte : « Tinas, que Dieu te garde ! Et sache une chose : tout ce que tu me demanderas, je le ferai, autant que je pourrai. Je m'y plierai volontiers partout où je pourrai te servir et défendre ton honneur.

— Tristan[1], seigneur, où veux-tu aller ? — À l'endroit d'où je suis parti ! — Ne veux-tu pas rester ici ? — Ils ne me tolèrent plus ici, ceux qui me haïssent sans que j'aie commis la moindre faute. Je crois qu'en ce pays personne ne me porte affection, sauf toi, Tinas. — Ah ! mon cher et doux seigneur, as-tu déjà décidé quand tu comptes revenir ici ? — Non, Tinas, je ne le sais pas. Dernièrement j'ai vécu ici des choses que je n'oublierai jamais. — Dis-moi ce que c'est, seigneur Tristan ! — Tinas, je préfère ne pas te les dire. On apprendra assez tôt que cela a peiné vivement mon cœur et l'a rempli d'une profonde colère. — Je ne puis m'imaginer de quoi il s'agit. Que le fils de la Vierge, qui a pour nom le Christ, te guide ! C'est à lui que je te confie, messire Tristan. » Là-dessus Tinas le quitta.

Tout[2] ce que Kurvenal avait conseillé à Tristan se déroula favorablement pour eux deux. Tristan dit à son capitaine : « Maître, homme bienheureux, levez l'ancre au nom de Dieu, et appliquez-vous à conduire votre bateau en un endroit proche de la terre ferme où je pourrai me cacher en sécurité deux ou trois jours. Je ne veux pas partir d'ici avant d'avoir pu me venger et parler avec la reine. » Le capitaine fit comme Tristan le lui avait ordonné. Il l'amena bien vite en un lieu qui, comme c'était son désir, était caché et bien situé.

VIII. DEUXIÈME RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE LA BLONDE

(Tristan lépreux)

Tristan[3] quitta bientôt le navire et fit ce que je vais vous dire : il passa de vieilles loques qui ne siéent pas à un homme comme il faut. Il se produisit un miracle. Il connaissait en effet un artifice : il appliqua une pommade sur son visage qui fit disparaître sa bonne mine et le transforma totalement. Il se munit d'une crécelle comme en ont les lépreux et se rendit à Tintajol. Je vais vous dire ce qu'il fit : il se présenta devant la reine. Quand elle aperçut l'anneau qu'il portait au doigt, elle le reconnut aussitôt. Il fit semblant d'endurer d'atroces souffrances : « Belle et délicieuse Isolde la Blonde, ne repoussez pas celui qui recherche votre grâce. » La reine, courroucée, s'écria : « Hé ! Perenis, roue ce lépreux de coups ! Il s'est

trop approché de moi. » Trois robustes écuyers bondirent et lui ordonnèrent de décamper vivement. Ils le frappèrent de leurs bâtons. Mais la reine Isolde se mit à rire de cette scène. Tristan en fut très affecté. Il se sentait affligé au plus profond de lui-même et triste à en mourir. Il retourna à son navire et raconta à Kurvenal ce qui lui était arrivé.

Kurvenal[1] le déplora fort et pria Tristan de ne pas perdre courage : cela s'arrangerait. « Puisqu'elle vous a offensé, détournez-vous d'elle et retournez à Arundel auprès d'Isolde aux Blanches Mains. Il vous est rarement arrivé de subir un pareil outrage. — Non, je veux le lui faire payer au juste poids de l'empereur Charles[2]. Kurvenal, Isolde est si chère à mon cœur qu'aucune femme ne pourrait la séparer de moi. C'est notre désir d'être inséparables. Demain je veux une nouvelle fois aller trouver la reine Isolde, quoi qu'il puisse m'advenir. — Seigneur, quelles que soient vos décisions, je m'y rangerai. — Je ne veux point m'y soustraire : ordonne à un tailleur de nous confectionner deux habits rouges ainsi que deux capes. Je me présenterai à elle sous l'aspect d'un écuyer. Je veux voir si je réussirai à dissiper la haine qu'elle me porte. — Je crains qu'on ne nous reconnaisse. — Kurvenal, et puis après ? Il n'y a jamais qu'une mort, que je souffrirai volontiers pour Isolde. — Dites-moi, seigneur, comment comptez-vous vous présenter ? Quel stratagème avez-vous choisi pour aller voir la reine ? Si vous vous faites passer pour l'écuyer d'un quelconque seigneur et que celui-ci se trouve justement dans la ville, alors vous serez un homme mort si on découvre qui vous êtes. Seigneur, renoncez à ce projet, car on nous tuera certainement. — Kurvenal, j'y suis résigné. — Hélas ! mon cher seigneur, j'aimerais demeurer en vie, si cela était possible ! — Cher ami, rassure-toi. Je sais qu'on ne meurt qu'au terme qui nous a été fixé[3]. Je vais te réconforter en t'assurant que personne là-bas ne nous reconnaîtra : tu n'as pas besoin d'avoir peur. — Comment cela est-il possible ? — Je vais te le montrer. Je ferai en sorte que nous soyons méconnaissables. » Tout aussitôt Tristan grima leurs visages et leurs cheveux de sorte qu'ils furent étrangers même pour ceux qui étaient venus avec eux dans le pays et qui les connaissaient pourtant fort bien. Tristan prit une boîte d'onguent et fit si bien que c'est à peine si chacun se reconnaissait lui-même. C'était extraordinaire : même ses compagnons de voyage ne le reconnurent pas.

IX. TROISIÈME RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE LA BLONDE

(L'Écuyer Plot)

Les deux courriers[1] partirent et arrivèrent peu après à Tintajol. Isolde la reine était justement assise sous un beau tilleul. Elle regardait les chevaliers et les pages dans leurs jeux. Il y avait là de nombreux divertissements : on jetait la pierre et lançait le javelot, les jeunes gens s'exerçaient à la lutte. Les écuyers approchèrent et se présentèrent devant Isolde, qui les salua aimablement. « Grand merci, belle Isolde[2], répondirent les deux courriers. — Qui êtes-vous, pages ? Et d'où venez-vous ? J'aimerais bien le savoir. Êtes-vous tous deux au service du même seigneur ? — Non ! répondit Tristan. — Mais vous portez des livrées semblables. — Nous le faisons par fraternité, car nous sommes originaires du même pays. — Où se trouve-t-il ? demanda la reine. — Il s'appelle Arundel. — Est-ce que vous connaissez une dame qui porte le nom d'Isolde ? »

La question[3] remplit Tristan de confusion, il pâlit et rougit tour à tour. Aussitôt son Isolde pensa : « C'est très certainement Tristan ; et il s'est grimé de telle sorte que personne ne le reconnaît. » « Dites-moi, quel est votre nom ? demanda la reine Isolde. — Souveraine, je m'appelle Plot. — Cela, je ne le crois sûrement pas. Parlez, que faites-vous ici ? dit-elle en se mettant à rire. — Nous nous occupons de quelque chose que nous avons grand-peine à obtenir. Mais avant que je ne parte de la cour, il faut que je réussisse. Je ne laisserai pas en souffrance ce que mon seigneur m'a ordonné d'accomplir quand il m'a envoyé en mission. »

Isolde[4] regarda Tristan et lui parla très gentiment : « Bon chevalier, écoute[5] : je sais très bien comment tu t'appelles. Tu te nommes Tristan, l'homme que j'aime de tout mon cœur. — Grâce, souveraine ! C'est bien ainsi que je m'appelle. Votre colère et vos menaces m'ont troublé l'esprit au point que je ne me connais plus moi-même. — Mais je sais bien, moi, qui tu es. Qui t'a enseigné l'art de te défigurer de la sorte ? Ton visage a pris un aspect sauvage, tout à fait différent de celui que tu devrais avoir. Mon cher ami Tristan, que ma faute me soit pardonnée ! Je t'ai refusé mes faveurs, parce que Pleherin m'a

raconté qu'il t'avait poursuivi, exhorté et conjuré par mon nom de faire demi-tour, pour me servir et pour défendre ton honneur, mais que tu n'as pas voulu l'écouter. Lorsque Pleherin m'a dit cela, il m'a ôté toute joie. — Qu'y puis-je ? Quoi qu'il ait raconté, je n'ai absolument rien à voir avec cela. — Tristan, tu dois retourner auprès de tes gens pour qu'on ne découvre pas que tu es ici, dans le pays. Je t'ai tout de suite reconnu, quand tu t'es présenté devant moi et que tu as reçu mon salut. Allons, reprends la route, dit Isolde, et fais sans tarder tout ce que te dira mon page Peliot. — Souveraine Isolde, alors envoie-le bientôt dans le port de Tribalesen. C'est là que je me trouverai, ma souveraine. À toute heure, il me trouvera en ce lieu, et je ferai tout ce qu'il me dira. — Mon cher ami[1], cela me plaît. Je te dédommagerai si tu as des ennuis. Mon ami, déguise-toi en fou et venge-toi de tes ennemis. — Je le ferai », répondit Tristan.

Alors[2] il prit congé d'Isolde. Écoutez : il était si heureux qu'il sauta en l'air de joie. Personne dans l'assemblée, jeune ou vieux, n'était capable d'un tel bond. Quand Tristan arriva à son embarcadère, il avait recouvré l'aspect qu'il avait auparavant : son teint était plus clair que l'éclat d'un miroir.

Les chevaliers[3] s'étaient demandé avec étonnement, quand Tristan était parti en bondissant, qui cela pouvait bien être : jamais un faible courrier n'aurait pu avoir tant de force. On raconta l'incident au roi Marke, qui se mit à rechercher activement qui étaient ces pages. Survinrent Antret et Melot avec cette nouvelle : « Les deux écuyers, seigneur, ont beaucoup parlé avec Isolde. Par ma foi, je suis prêt à parier qu'ils venaient de la part de Tristan. Il est quelque part dans le pays, près ou loin d'ici. Faites-le rechercher, seigneur. Je sais très bien qu'on le retrouvera, si on le cherche bien. » Marke répondit en colère : « Vous voulez de nouveau me contrarier ! S'il était maintenant ici entre mes mains, que croyez-vous que je lui ferais ? Je le laisserais aller sans porter la main sur lui ! Je sais la vérité sans fard : il est l'enfant de ma sœur. Si quelqu'un le calomnie, il est aveugle, que ce soit une femme ou un homme. Hélas ! cher Tristan, où que tu sois, que te protège celui dont Longin[4] de sa lance perça jadis le flanc si pur ! Jamais je ne serai bien disposé à l'égard de celui qui dira du mal de Tristan. Tristan et la pure Isolde sont exempts de toute vilenie, quelles que soient les calomnies qu'on répand sur eux. Partez, laissez-moi en paix, neveu Antret et toi, Melot. Vous les avez souvent diffamés et m'avez, moi Marke, gravement trompé. »

X. QUATRIÈME RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE LA BLONDE

(Tristan fou)

La noble reine[1] Isolde fit parvenir à Tristan par l'intermédiaire de Peliot le message suivant : il devait rester caché quinze jours durant ; et ensuite elle lui offrirait réparation de sa peine en lui accordant une récompense d'amour et adoucirait son amère existence. « Dis-lui de venir déguisé en fou, avec une massue à la main. Il doit porter des habits de fou, un mantelet pourvu d'une capuche, les cheveux coupés au-dessus des oreilles. Avec un visage sale, une large bouche, comme il sied bien à un vrai fou, qui de plus doit faire des bêtises à tout moment. Il doit mettre un fromage dans sa capuche[2] et se laisser vertement rosser à coups de pied et de bâton aussi bien par les familiers que par des étrangers. Cela dit, qu'il se comporte comme il l'entendra. Et Peliot, mon cher ami, assure-le que, s'il vient ainsi déguisé auprès de moi, il en tirera un grand bénéfice. » Peliot dit : « Bien, je le ferai. Tout ce dont vous me chargez, je m'en acquitterai du mieux que je pourrai. »

Sur ces mots[3], il alla trouver Tristan et lui transmit le message, et Tristan en fut transporté de joie. Il fit ce que jamais je ne ferais : celui qui me demanderait de faire quelque chose qui serait contraire à mon honneur, je lui retirerais mon amitié. Mais Tristan fit tout ce que lui ordonna sa chère Isolde, la reine : il s'accoutra comme un fou. Un mantelet rouge était son vêtement, les clochettes lui tintaient sur le corps, dans sa capuche il avait mis deux fromages durs. Il avait avec lui une massue qu'il portait à grand-peine. Tristan avait un comportement si niais qu'on aurait cru qu'il avait toujours été un vrai fou. C'est ainsi qu'il se présenta devant la reine. Une foule de jeunes gens le suivaient ; plus d'un homme hardi préférait fuir parce qu'il prenait peur quand le fou brandissait sa massue d'un air menaçant. Tous le regardaient. Tristan s'adressa ainsi à la souveraine : « Êtes-vous la reine ? Je vous aime de tout mon cœur ! Vous n'avez pas besoin d'en avoir honte : c'est à cause de vous que je suis devenu fou, votre cœur le sait bien. » Là-dessus il mordit à pleines dents dans le fromage et en jeta

un morceau à Isolde. Il dit : « Voici, souveraine, mange : c'est un bon mets de fou ! » À la manière d'un fou il lui conta son chagrin d'amour. C'est alors qu'arriva le roi Marke qui commença à tirer le fou par les oreilles. Puis il invita tous les présents, les amis comme les étrangers, à rouer de coups le fou. Celui-ci, dans sa déraison, vint s'asseoir auprès d'Isolde, et ce, sous les yeux de Marke. Isolde dit au roi : « Donnez l'ordre de le chasser ! » Parmi les femmes et les hommes de l'assistance, personne n'osa le toucher pour l'éloigner de la reine. Pour finir Antret s'avança, qui essaya de le tirer du siège. Le fou lui asséna un tel coup que l'autre tomba sans connaissance. Lorsque les autres virent cela, ils décampèrent aussitôt, les hommes comme les femmes. Le roi déguerpit avec eux. Le fou resta assis, et il mangea. Qu'on lui portât amitié ou haine, tout lui était égal. Mais son cœur était joyeux parce qu'il pouvait voir Isolde. Plus mort que vif, Antret fut emporté de là ; il dut supporter bien des sarcasmes. Sa tête saignait abondamment : véritablement, ce bouffon lui semblait enragé ! Le fou alla prendre l'air dans la cour, et, quoi qu'il fît ou ne fît pas, personne ne pouvait l'en empêcher. Lorsque Melot passa devant le fou, on le sauva à grand-peine : le fou le saisit par une jambe et le traîna à travers la cour. Mais le roi s'écria épouvanté : « Aidez tous à le délivrer ! Jamais je n'ai vu chez un fou plus grande démence. Allez chercher la reine, peut-être pourra-t-elle le sauver. » Le fou lançait des pierres, distribuait des coups à tous ceux qui se trouvaient à sa portée dans la cour, même à ceux avec lesquels il n'avait pourtant aucun compte à régler.

C'est alors que[1] la reine intervint. Le fou laissa le nain Melot couvert de bleus s'en aller clopin-clopant. Tout aussitôt on apporta à manger au roi. Le fou s'assit sur la table et prit tout ce qui lui semblait appétissant : il prit du poulet, du poisson. Isolde le laissait faire bien volontiers.

Mais la nuit[2] ne tarda pas à tomber. Le fou se mit à réfléchir où il passerait la nuit. Une place lui semblait tout indiquée pour dormir : devant la porte de la chambre d'Isolde. C'est là que le fou s'allongea, tandis qu'Isolde, la reine de son cœur, avait son lit à l'intérieur. Il fit semblant de dormir. On avait beau l'appeler, il ne s'en soucia pas le moins du monde. Pour finir, les hommes et les femmes laissèrent le fou sur le seuil de la chambre. Par peur de lui, on tenait sa langue. Le fou était allongé là, mais il ne dormait pas et cherchait une occasion. Il attendait et réfléchissait si par hasard quelqu'un s'approche-

rait de lui, qui connaîtrait son secret. Au même moment arriva Brangene. Il dit : « Brangene, c'est moi Tristan, bien que je me conduise comme un fou. — Quel malheur que l'ami[1] d'une reine soit allongé aussi pitoyablement ! Si votre bouche a jamais reçu le doux baiser d'une amie chère et noble, vous n'en étiez pas digne ! Ma souveraine sait-elle que vous êtes ici ? Elle viendra sous peu pour se coucher. Nous ne pouvons pas continuer de bavarder. Je m'en vais avant que quelqu'un n'arrive. Mais je suis heureuse de vous avoir découvert. »

Au même instant[2] apparut Isolde. Elle était attristée par le chagrin d'amour de Tristan et voulait l'en libérer et adoucir son amère tristesse. Pendant que Tristan était couché là, il se mit à brailler une chanson de fou. La reine se pencha vers lui : « C'est avec grand plaisir que j'entends la mélodie que chante ce fou. Hé ! Brangene, dis à Perenis de lui donner quelque chose en récompense ! Je crois que jamais fou n'a mieux chanté. »

Le roi Marke[3] arriva, lui aussi, qui avait entendu le chant du fou. Quand il se joignit à Isolde, notre fou fit comme font tous les fous : il commença à chanter à tue-tête. Sa voix sonnait faux, et personne ne comprenait ce qu'il chantait. Brusquement il se leva, comme pris de démence, et tous prirent la fuite. Le roi lui-même s'en tira à grand-peine et il referma la porte de l'extérieur : il s'était de cette manière mis en sûreté devant cette frénésie. Mais Melot fut malmené de terrible façon par Tristan : il lui laissa en gage un œil que Tristan lui creva. Isolde vit cela avec grand plaisir, le roi cependant avec chagrin.

Le lendemain[4] matin de bonne heure Marke partit dans la forêt. Il voulait quinze jours durant chasser à courre et à tir. Cela ne fut pas pour déplaire à Tristan. Enfin notre fou Tristan eut l'occasion de prendre son Isolde. Jamais fou n'avait connu plus doux moments entre les bras d'une femme. L'amour leur offrit en effet à tous deux l'union, et non la séparation. Ils pouvaient tous deux vivre pour leur amour. Chacun d'eux cherchait l'amour là où on doit chercher l'amour. L'amour les combla de bonheur. Oh ! douce Minne, comme tu enserres leur cœur et leurs sens à tous deux dans les liens de l'amour et ne leur accordes que rarement ton aide ! Amour, secours ces deux êtres ! Ils sont un seul oui, ils sont un seul non, leurs cœurs à tous deux sont à l'unisson. Tu les as soumis à ta loi. Si tu ne veux pas les aider, cela pourra mal

se terminer pour eux deux. Oh ! Minne, aide les tiens. Manifeste maintenant ta loyauté aux deux amants. Tu en as fait des voleurs : ils doivent voler l'amour et ont du mal à le cacher. Cela, c'est, ô Minne, ta force qui en est la cause, et leur tendre union !

Le fou[1] se rendit en ville. Où qu'il allât, une foule de gens le suivait. Que pensez-vous qu'allait faire le fou à présent ? Il se livrait aux plaisanteries attendues, convenables pour les unes, plus crues pour les autres. Sur la route il ramassa des pierres et les porta sur son dos devant Isolde, la reine. Celle-ci trouva cela fort drôle. Elle le portait dans son cœur, et lui la portait dans le sien. Quoi qu'il fît pendant la journée, la nuit il était couché de merveilleuse façon, quand la reine l'entourait de ses soins.

Un matin[2], alors que tous deux avaient goûté ensemble leur plaisir d'amour, le malheur les frappa, car Antret les surprit alors qu'ils étaient ensemble au lit. Je regrette fort qu'il ait survécu au coup de Tristan, car Antret se mit aussitôt à hurler : « Accourez ! Tristan est là-dedans ! Je l'ai vu couché avec la reine, dans une étroite étreinte. De fou qu'il était, il est redevenu Tristan. Faites tous en sorte dans ce pays qu'il ne nous échappe pas ! La reine et lui doivent périr sur le bûcher ! » Qui pouvait maintenant leur venir en aide ? La reine conjura Tristan de quitter au plus vite les lieux. « Je vais le faire ! dit Tristan. Mais je quitterai le pays de manière que ce soit un malheur pour beaucoup. » Il se dirigea vers le portail, et comme il n'entendit personne, il força le portier à ouvrir aussitôt les vantaux. Puis Tristan traversa la ville, et là où on lui barrait le chemin, il se frayait un passage bien large grâce à la massue qu'il portait. Il chercha en toute hâte à se cacher dans une forêt profonde. Il pensait qu'il y serait en sécurité, mais il dut y endurer de grands tourments, car beaucoup de gens le prirent en chasse. Il voulut leur échapper, mais il parvint juste à l'endroit où se trouvait Marke. Un hasard le sauva. Il s'arrêta près d'un affût. Marke se demanda avec étonnement d'où était venu le fou. Il n'avait pas eu vent du tort qui lui avait été fait. Tristan se dit : « Je vais voir s'il fuira devant moi ! » Il brandit sa massue et prit son élan pour porter un coup. Le roi commença à reculer et prit la fuite pour échapper à ce coup. Tristan suivit la route et arriva au bord d'un large cours d'eau. Pour son grand chagrin il ne put découvrir de pont nulle part.

Pendant[3] ce temps Pleherin avait pris de l'avance sur les

autres poursuivants. Tristan découvrit un canot amarré au bord du ruisseau, non loin de lui : il sauta dedans, sa massue lui servit de rame. Et derrière lui tous les poursuivants crièrent qu'il ne devait pas s'échapper. Quand il arriva sur l'autre berge, Pleherin le pria avec insistance de faire demi-tour au nom de l'amour qu'il portait à la reine. Tristan s'écria : « Qu'il en soit ainsi ! Plutôt que de fuir, je préfère mourir pour ma tendre Isolde. » Et c'est ainsi qu'il retraversa le cours d'eau, comme le lui ordonnait sa vaillance. Intrépide, il attaqua Pleherin qui l'avait provoqué et, de sa massue, il le frappa de sorte que le premier coup fut le bon : son adversaire s'écroula, mort, tué de sa main !

Marke[1] accourut lui aussi. Quand Tristan l'aperçut, il repassa le ruisseau et s'enfuit au plus vite. Marke ordonna à ses gens, sous peine de mort, de brûler Tristan et Isolde sur le bûcher et de les mettre à mort de cette façon. Mais Tristan parvint, malgré eux, à garder la vie sauve. Il réussit à rejoindre son navire, et pria le capitaine, s'il lui était dévoué, de lever aussitôt l'ancre. « J'ai pu échapper de justesse au roi Marke, car il nous poursuit avec fureur. J'aurais été perdu si je ne connaissais pas aussi bien le pays. — Je le ferai ! » dit le marin, et il largua les amarres en se recommandant à Dieu.

Voici[2] ce qui arriva au roi : il se jeta dans le cours d'eau et le traversa à la nage. Sans tarder tous ses gens le suivirent. Le roi put voir que Tristan voguait déjà loin sur la mer et qu'il n'avait plus rien à craindre. Marke en fut très irrité. Il rentra à cheval, dépité de ce que son neveu Tristan lui avait échappé sans encombre. On emporta le corps de Pleherin. Le roi voulait qu'on l'enterrât en même temps qu'Isolde. « Nous avons en Pleherin perdu un homme de valeur. Ah ! comme sa mort m'afflige et remplit mon cœur d'une profonde douleur ! » Mais les conseillers du roi l'incitèrent à réfréner sa colère contre Isolde la reine : il ne siérait vraiment pas à la couronne qu'il lui ôtât la vie. « Essayez d'avoir de plus amples informations ! Antret n'est pas bien disposé à son égard et l'a peut-être accusée d'un forfait qu'elle n'a pas commis. Comment Tristan aurait-il pu, lui qui a si haute réputation, condescendre à jouer ici le rôle d'un fou ? Seigneur, oubliez votre colère ! » Alors le roi répondit : « Bien, je ne ferai rien à Isolde. Et celui qui à l'avenir me racontera à propos d'Isolde quelque chose qui affligerait mon cœur, il lui faudra le payer très cher ! »

XI. KAEDIN ET KASSIE. LES AMOURS ET LA MORT DE KAEDIN, LA BLESSURE DE TRISTAN

Ah ! si seulement[1] Tristan avait pu savoir ce qu'il était advenu d'Isolde, et qu'elle était encore en vie ! Alors qu'il voguait sur la mer, il n'avait d'autre souci qu'elle. « Elle est là-bas, et je suis ici, bien que nous soyons inséparables. » Dans sa pénible affliction il avait une seule consolation : « Je sais bien que personne ne la fera mourir, puisque moi j'ai échappé au danger. » Et il dit bien fort : « Kaedin, mon ami, je veux oublier ma tristesse et recouvrer ma bonne humeur. Si d'aventure une femme t'a rendu heureux, il te faudra t'en souvenir et toujours lui être fidèle. » Kaedin répondit : « Tristan, mon ami, depuis ma jeunesse je ne pense toujours qu'à une seule femme. Jamais, de toute ma vie, je n'ai perdu l'espoir de recevoir un jour sa récompense d'amour. Ensemble nous grandîmes ; déjà dans notre enfance nos esprits étaient si étroitement unis que nous voulions endurer ensemble ce qui était mauvais et ce qui était bon, comme doivent le faire deux amants. Les siens la donnèrent à un homme qui jouit d'une grande réputation : il se nomme Nampotanis, et Gamaroch[2] est son pays — c'est tout près d'Arundel. Sa noblesse est égale à la mienne, et il jouit d'une grande considération. Je ne crois pas qu'il existe une femme plus belle que Kassie. La résidence de la dame est entourée de trois hauts murs : voilà quel avantage elle tire de sa beauté. Nampotanis porte sur lui les clefs des portes. On m'a assuré que, si elle le pouvait, elle me donnerait la récompense de mon amour. Tristan, tu es le seul à qui je me sois confié : donne-moi quelque conseil qui puisse me faire espérer la réalisation de mes vœux. » Tristan lui répondit ceci : « Je te conseillerai du mieux que je pourrai. T'est-il possible de lui parler ? — Oui, si je veux, deux fois par jour : son époux part à la chasse à courre et à tir et il ne laisse les clefs à personne, il les emporte avec lui dans la forêt. — Si tu peux converser avec cette noble dame lorsque tu le désires, alors prie-la de fixer une heure où tu pourras lui parler. Lors de cet entretien tu dois la convaincre de voler les clefs à son mari, de se munir de cire, de prendre aussitôt l'empreinte

des clefs et de te la donner. Et si sévèrement qu'elle soit gardée, je t'aiderai, si elle fait ce que je dis, à ce qu'elle t'apporte consolation. — Je pense que j'y arriverai : son cœur m'est si attaché qu'elle ne me laissera pas languir. Je suis certain qu'elle est une femme qui m'accordera ce que je désire d'elle. Toute ma vie je n'ai servi que Kassie, ma belle souveraine, qui ne connaît pas la perfidie. — Lorsque nous serons à terre, je chercherai à savoir ce que son cœur désire », dit Tristan, qui avait l'expérience de l'amour. Il demanda donc à son marin combien de temps encore durerait la traversée. « La mer m'incommode beaucoup. Presse-toi autant que tu peux. Je te ferai un présent qui te fera grand plaisir. — Oh ! seigneur, conseillez-moi si vous pensez que je peux faire mieux avec le navire ! Dès cette nuit nous serons à terre, au plus tard demain matin. J'en donne ma vie en gage ! — À la bonne heure, mon cher maître. Quand nous arriverons à terre, je te récompenserai pour tes services, et tu en auras de grands avantages. » Aussitôt qu'il eut débarqué, Tristan prit à part son capitaine et lui donna dix livres d'or. « Maudit soit le roi Marke, qui vous fut toujours hostile, car s'il vous avait tué, je serais resté un pauvre diable ! De toute ma vie jamais on ne m'a payé mes services aussi royalement. — Dieu te protège ! dit Tristan. Tu m'as vraiment bien servi. » Pendant ce temps Kaedin, son compagnon, s'abandonnait à de mornes pensées. « Tristan, mon ami, conseille-moi. Voici devant nous la demeure de celle qui, à chaque instant, occupe mes pensées, et qui jamais n'apaise mon désir d'amour. — Envoie un messager. Il doit se renseigner discrètement pour savoir si le maître de céans est parti. Dis à ton émissaire secret d'informer Kassie de ta venue et de l'assurer que ta peine est aujourd'hui aussi vive qu'hier. Conjure-la au nom de sa loyauté de t'accorder un entretien, de quelque manière qu'elle s'y prenne. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; on instruisit l'espion qui se comporta comme Kaedin le voulait : « Mon seigneur est parti chasser en forêt. Je vais annoncer à ma maîtresse la venue de Kaedin et son ardente requête. » L'envoyé secret accomplit fort fidèlement tout ce dont l'avait chargé Kaedin. « Oh ! souveraine, donnez-moi la récompense due au messager[1] ! Kaedin est tout près d'ici. Il voudrait, si vous y consentez, vous rendre visite. — Si je dois t'avouer la vérité, j'aurai encore plus de plaisir à le voir que lui n'en aura à me voir. Ne t'attarde pas, mon ami ! Prie-le de venir me rejoindre. J'ai grande envie de le voir, et je lui accorderai

tout ce qu'il désire, aussi longtemps que ce sera possible. » Le messager vint retrouver Kaedin. Quand celui-ci entendit la bonne nouvelle, il se réjouit du fond du cœur et en fit part à Tristan : « Mon envoyé est de retour et m'a transmis un message qui met du baume en mon cœur. La pure, la délicieuse, la belle Kassie me fait savoir que je dois venir lui parler ! »

Kaedin[1] partit tout aussitôt et il trouva la chère dame de son cœur qui l'attendait au créneau. Il vola à sa rencontre pour lui dire combien l'amour qu'il lui portait le tourmentait. Elle le reçut avec douceur et gentillesse, comme une dame doit recevoir son chevalier servant, qui, pour lui plaire, a accompli tant d'exploits. Il commença à lui parler de façon réfléchie, comme le lui avait conseillé Tristan. « Dis-moi, ma souveraine bien-aimée, se pourrait-il que tu désires me recevoir en ta maison ? » Sa belle dame lui répondit : « C'est de tout cœur que je le souhaiterais ! » Kaedin ne manqua pas de dire ce que Tristan lui avait suggéré : « Il m'est venu une idée ; si tu veux bien m'aider, ce sera la fin de notre tourment. — Kaedin, dis-moi quelle est cette astuce ! Quelle qu'elle soit, je ferai tout ce qu'il faudra, du mieux que je pourrai. Tous les risques qu'une femme a jamais pris pour un homme, je les prendrai pour toi. Je veux accomplir toute ta volonté. — Alors, chère souveraine, fais ce que je vais te dire ! — Parle, Kaedin ! Que dois-je faire ? — Tu dois t'emparer des clefs et rapidement en prendre les empreintes, en cachette, dans de la cire chaude. Dérobe-les toutes les trois, et prends bien les empreintes ! Ensuite je ferai reproduire d'autres clefs dans les moules. » Kassie se mit à rire de bon cœur et elle lui promit sincèrement qu'elle le ferait volontiers : « Reviens demain ici, je te lancerai la cire : tu la trouveras dans le fossé. Veille à ce qu'il n'arrive rien d'ici là. — Pour sûr, je m'en tiens là, ô, souveraine ! Quoi qu'il puisse m'advenir, je viendrai demain de bonne heure. — Fais-le, mon cher Kaedin ! Que t'ait en sa garde Celui qui de sa main droite répand ses bénédictions ! » Kaedin quitta les lieux. « Dis-moi, homme heureux, demanda le pur Tristan, si Kassie qui est chère à ton cœur t'aime avec sincérité. — Je m'incline profondément devant son grand amour ! Elle fera ce que je lui demande. Elle m'a assuré qu'elle satisferait mon désir d'amour. Moi, Kaedin, favori de la Fortune, je trouverai demain la cire que je lui ai demandée, bien en vue dans le fossé, devant la porte du château. — Tu peux bien t'estimer heureux, compagnon[2] cher à mon cœur. Maintenant tu peux espérer être exaucé. » Le lendemain, au

lever du jour, Kaedin ne manqua pas d'aller chercher la cire. Il la trouva à la place convenue, comme Kassie le lui avait promis. Naturellement il ne la laissa pas dans le fossé : il la ramassa et repartit. *[lacune[1]]* « Voilà, Tristan, dit-il. Dis-moi maintenant qui peut te faire les clefs. Si nous pouvons mener à bien notre plan, nous bernerons Nampotenis. — Je vais te conduire chez le forgeron. C'est un homme de confiance. Sa maison se trouve au bord de la route : il m'a déjà fait beaucoup de clefs. » Quand Kaedin arriva chez le forgeron et lui adressa sa requête, le forgeron dit : « Je ne vous le refuserai pas, seigneur : les clefs seront dans les deux jours qui viennent confectionnées avec art et prêtes à servir. Où que je doive les apporter, je vous les livrerai pour vous faire plaisir. »

Kaedin[2] et Tristan revinrent ensemble à Karke. Là le maître de maison, son épouse et Isolde les attendaient avec impatience. Personne ne reçut la récompense qu'on réserve habituellement au messager[3], car ils arrivaient tout à fait à l'improviste. Ils furent cordialement accueillis par tous. Était-il convenable que les deux époux, Tristan et Isolde, pressassent les unes contre les autres leurs lèvres vermeilles et s'offrissent mutuellement toutes sortes de joies ? C'est cependant ce qu'ils firent. Tout ce qu'ils avaient dans leur cœur, qui pourrait s'en enquérir ? Tous deux reposèrent ensemble en une tendre harmonie, et cela dura jusqu'à la mort de Tristan. Jamais un homme n'offrit davantage à une femme.

Le forgeron[4] apporta les clefs qui leur donnèrent à tous deux la joie mais aussi la fin de la joie. Ah ! quel grand malheur devait advenir aux deux amis ! Kaedin montra les clefs à Tristan et lui dit : « Tristan, aie pitié de ma peine, délivre-moi de mes tourments ! Accompagne-moi donc chez Kassie : elle est un rameau fleuri de toute beauté. Je sais bien que Nampotenis est parti aujourd'hui chasser à courre et à tir ; c'est un messager qui me l'a dit. Revêtons nos plus beaux vêtements, pour préserver notre réputation aux yeux de la dame. — Je te suivrai où tu voudras. Je voudrais voir le bonheur de ton cœur. Allons-y, je suis prêt. Un seul écuyer doit nous accompagner, qui devra garder nos chevaux. Que Dieu nous protège tous deux ! » dit le noble Tristan.

C'est ainsi[5] que le monde perdit là deux hommes : ce fut une grande perte pour lui, car, quoi qu'on puisse objecter, Tristan et Kaedin étaient deux chevaliers des plus valeureux. Quand ils se furent approchés assez près pour voir Scharize[6], ils se débarrassèrent de leurs montures pour continuer à pied

jusqu'au pont-levis. Or Kaedin portait une couronne de fleurs, qu'un coup de vent fit tomber de sa tête dans le fossé. Maudite soit cette couronne de fleurs : maudit celui qui l'a faite, car elle causa un grand malheur. Kaedin ouvrit alors les portes, et il fut comblé de bonheur quand il aperçut son rayon printanier. « Par Dieu, sois le bienvenu, Kaedin, ainsi que Tristan, ton compagnon. Jamais encore je n'ai vu deux hommes avec autant de plaisir que vous deux ! dit cette femme ravissante. Je t'aime depuis longtemps déjà, de tout mon cœur. Il n'y a aucun homme dans cette forteresse, car, lorsque le maître de céans part à cheval, il ne reste aucun homme dans le château jusqu'à son retour. Je souffre de grands tourments à cause de cet homme répugnant. Viens, mon cher Kaedin, et allongeons-nous sur un lit. La souffrance qui me tourmente depuis si longtemps va s'évanouir. Et tout ce qui pourra s'ensuivre m'est absolument égal. » La délicieuse femme et le valeureux chevalier firent ensemble tout ce que vous savez. Tristan resta assis auprès des dames jusqu'au moment où ils se furent rassasiés de ce jeu que lui-même ne joua plus jamais par la suite.

Puis les amants[1] durent se séparer, ce qui leur causa un grand chagrin à tous deux. Jamais plus ils ne se revirent. Leur séparation m'a toujours bouleversé, chaque fois que j'ai lu ou entendu combien tous deux eurent du mal à se séparer, et que jamais plus ils ne devaient se revoir. Tristan et Kaedin se mirent en selle et partirent. Mais voici que s'approchaient leur destin infortuné et le terme de leur jeune vie. À main gauche ils aperçurent une belle source. Tristan mit pied à terre et s'allongea dans l'herbe pour se reposer. Nampotanis, sur ces entrefaites, était rentré. Il trouva bien fermées les portes du château. L'intrépide héros était prompt à agir quand il s'agissait de son honneur : il aperçut la funeste couronne de fleurs devant lui, dans le fossé. Il ne put se dominer que le temps d'entrer dans la forteresse. « Dites-moi, souveraine, qui était ici ? J'ai découvert ceci dehors. Vous avez couché avec un homme ! — Mais vous avez fermé les portes à clef ce matin, de bonne heure, avant de partir. Comment cela aurait-il pu se faire ? Oh, seigneur, vous devriez affirmer seulement des choses qui ne contreviennent pas à la dignité et à la réputation d'un chevalier ! » Il tira son épée et courut vers elle en criant : « Avouez ! Qui était l'homme avec lequel vous avez couché aujourd'hui ? » Et il la menaça tant que pour finir elle avoua tout ce qu'elle avait fait avec Kaedin. Ces aveux blessants le

mirent en une telle fureur qu'il eut soif de vengeance. « Amenez les chevaux ! Ce sera la mort pour lui ! » Sans hésiter, il se mit à sa poursuite, jusqu'au moment où, dans la forêt, il entendit un chien aboyer avec force. Et cet aboiement trahit malheureusement la présence toute proche de Tristan et de Kaedin.

Entre-temps[1] Tristan avait remarqué que huit hommes à cheval s'approchaient d'eux à toute allure. Et avant même de les rejoindre, ils s'emparèrent des chevaux : « Lequel de vous a terni l'éclat de mon honneur et de ma réputation ? » C'est ainsi que Nampotanis les aborda. Mais Tristan répondit poliment : « Seigneur, vous avez devant vous deux hommes qui jamais ne vous ont fait du tort et qui jamais n'ont eu cette intention. Si cela peut vous convaincre, vous ne nous ferez aucun mal. — J'ai appris de mon côté la nouvelle qui privera mon cœur à jamais de toute joie. Malheur à moi ! Comme on m'a déshonoré ! Comme la honte qu'on m'a infligée me fait souffrir ! Je donnerai ma vie et mes biens contre votre vie à tous deux ! C'est une question de vie ou de mort ; il ne peut être question ici de réconciliation. » Il tira prestement son épée et porta un rude coup à Kaedin. Mais Tristan ne demeura pas en reste : il lui fit sur-le-champ une blessure profonde, tout près du cœur. Je crois que la blessure fut telle que de son épée il lui fendit le cœur en deux, car Nampotanis tomba à terre, mortellement blessé. Kaedin, à l'agonie, donnait des coups d'épée désespérés autour de lui, et bientôt il s'effondra lui aussi, mort, sur le sol. Tristan se trouvait maintenant dans une situation désespérée, il était tout seul. Il devait maintenant livrer un combat tel que jamais on n'en vit ni ne verra plus acharné. Ils étaient maintenant sept qui en voulaient à sa vie. Certes il put en un tour de main en abattre trois et blesser les autres si grièvement qu'il n'avait plus rien à redouter d'eux[2]. Mais malheureusement Tristan fut lui aussi touché à mort : un chevalier s'élança sur lui, armé d'une lance empoisonnée, avec laquelle il porta un coup à Tristan. Et Tristan comprit tout de suite qu'il était mortellement blessé et que la mort était inéluctable. Il brisa la lance en deux et poussa un grand cri quand il extirpa la pointe de son corps. Il en transperça le chevalier, traça le sillon de la mort à travers son corps, d'avant en arrière, si bien qu'il perdit la vie.

Tristan[3] ressentit une douleur profonde de voir Kaedin mort devant lui. Il releva le mort, le porta sur son dos et le mit en travers de son cheval. Il emporta le corps avec lui dans la

ville de Karke. Là, jeunes et vieux, tout le peuple se répandit en lamentations : la mort de Kaedin les privait de toute joie. Le duc et la duchesse n'auraient pu éprouver plus grande affliction au sujet de leur enfant chéri ! Je crois qu'aujourd'hui encore les gens sont affligés de la mort de leur ami. Isolde aux Blanches Mains pleura le valeureux chevalier, et quand elle remarqua que Tristan lui aussi était mortellement blessé, ses lamentations furent telles que le cœur lui manqua et qu'elle se tordit de douleur tant et si bien qu'elle s'effondra sans connaissance sur le sol. On ensevelit Kaedin dans une affliction profonde : ses amis et ses parents se répandirent en lamentations quand on mit le noble chevalier en terre.

Femmes[1] et hommes prirent alors congé du mort. Un homme connut-il jamais sort plus tragique ?

XII. LA VOILE BLANCHE ET LA VOILE NOIRE

(La Mort de Tristan et d'Isolde)

Pendant[2] ce temps le noble Tristan gisait, blessé à mort, sur sa couche. Il donna de ses nouvelles à son hôte, qui habitait en ville et était marchand. Il lui adressa une prière instante : « Ah ! mon cher Gaviol, écoute amicalement ma requête ! Va pour moi à Tintajol et dis à la reine que je pense avoir été blessé mortellement par une lance empoisonnée. Et demande-lui de venir ici pour l'amour de moi. Si elle ne vient pas, je mourrai. Mais je crois fermement qu'Isolde ne me laissera pas mourir ainsi, si elle peut faire en sorte que je vive. Mets tout ton zèle à faire ce que je te demande. Si elle vient avec toi, alors hisse une voile blanche. Sa venue me sauvera la vie. Et, Gaviol, si tu ne peux la convaincre de venir, alors retiens bien ceci : arbore une voile noire. Si tu me viens en aide, je serai sauvé, mais si tu ne le fais pas, je suis perdu. — Si je puis préserver votre vie, je le ferai volontiers, seigneur. Je rapporterai à la reine votre désir et votre volonté. — Alors mets-toi en route et que Dieu te garde ! Reviens aussi vite que tu le pourras. Et ce que le voyage te coûtera, je te le rendrai deux fois. »

Pour l'amour[3] de Tristan le marchand prit volontiers sur lui bien des tourments. Il fut bientôt prêt, et aussitôt il partit pour Tintajol. Là il rencontra la reine et lui transmit le mes-

sage de Tristan. La nouvelle l'attrista profondément, car jamais femme au monde n'avait tant aimé un homme. Isolde dit : « Je veux revoir Tristan, quoi qu'il m'arrive ! Mais, Gaviol, tiens ces propos secrets. Je viendrai demain au moment précis où le jour poindra. — Mais cela ne servira à rien, chère souveraine, si vous n'emportez avec vous le baume qui peut sauver la vie de Tristan. Emmenez Brangene avec vous, car son cœur est pur et loyal. — Brangene ne peut venir avec moi. Jamais la mort de quelqu'un ne m'a aussi douloureusement affectée que celle de Brangene : mon infortune lui a causé tant de douleur qu'elle est morte de chagrin. Personne ne doit m'accompagner : je partirai seule. Ni mon cœur ni mon esprit ne connaîtront plus jamais la joie, avant que de mes propres yeux je n'aie revu Tristan. »

Mais[1] l'Isolde de Karke avait adressé à la femme du marchand cette demande instante : dès qu'elle verrait que le marchand rentrait, « prouve-moi ta loyauté en me transmettant la nouvelle avant que le navire ait accosté dans le port. — Très certainement, souveraine, je vous le dirai ». Entre-temps Isolde la belle, la blonde, s'était mise en route. Peu de temps après ils arrivèrent dans le port de Karke. Et lorsque les gens apprirent quel bateau avait accosté, Isolde aux Blanches Mains alla demander à Tristan la récompense due au messager, l'informant que son Isolde était enfin arrivée. « Oh ! dame, veuillez me faire savoir, je vous prie, de quelle couleur est la voile ! — Elle est noire comme du charbon ! » Isolde aux Blanches Mains eut cependant grand tort de faire mourir Tristan. Elle voyait très bien flotter au mât du navire une voile blanche comme neige. La nouvelle affecta tant Tristan qu'il se retourna vers le mur et mourut. Isolde avait commis un grand péché en le tuant sans raison.

Quand[2] Isolde la Blonde apprit la mort de Tristan, elle pensa ceci : « Je veux quitter cette vie en même temps que Tristan. »

Ces[3] deux Isolde jamais n'éprouvèrent une aussi grande douleur. La bière fut préparée, on porta le mort dans la cathédrale, où beaucoup d'amis le pleurèrent. Isolde prit place auprès de la bière. Tout le monde l'avait prise en haine, car elle avait tué Tristan. Maintenant Isolde la Blonde s'approcha de la bière dans laquelle on avait mis son Tristan. Qu'à cette vue son cœur ne se brisât pas de chagrin est un grand miracle. Un flot de larmes baigna ses joues au teint clair. Brisée de douleur, Isolde posa à l'autre Isolde cette question : « Pour-

quoi vous tenez-vous aux côtés du mort, que vous-même, dame, vous avez tué ? Par Dieu, éloignez-vous de la bière ! Vous l'avez cruellement assassiné ! Allez-vous-en ! Mettez-vous là où vous pouvez régner, seulement là ! » Puis Isolde s'allongea sur la bière et mourut aussitôt[1].

Ce n'était pas[2] Isolde aux Blanches Mains, mais Isolde la Blonde. Je suis d'avis que parmi les femmes on n'en trouverait aujourd'hui pas une seule qui vouerait son corps à la mort pour l'amour de son bien-aimé. C'est ainsi qu'Isolde et Tristan gisaient là, morts pour l'amour l'un de l'autre. Encore aujourd'hui je ressens de la compassion pour eux qui, au nom de leur fidélité, sont passés de vie à trépas.

Entre-temps[3] le roi Marke avait envoyé de nombreux bateaux et de nombreuses barques sur l'eau afin de poursuivre Isolde. La nouvelle de la mort d'Isolde et de celle de Tristan son neveu l'atteignit en pleine mer. La mort d'Isolde l'affecta si douloureusement qu'il serait presque mort lui aussi. Il demanda au messager comment ils étaient morts. « Ah, seigneur, n'avez-vous pas su pourquoi ils s'aimaient si passionnément ? La cause en est un philtre funeste ! Isolde le reçut de sa mère. Ils le burent tous deux, poussés par la soif, et dès lors ils durent s'aimer toujours plus fort. — Malheur à moi pour toujours, malheur ! » s'écria Marke en proie à la douleur. « Quel malheur que personne ne m'ait dit que cette infortune les avait frappés ! J'ai poursuivi sans aucune raison Tristan de ma haine. Je ne pourrai jamais plus regagner la grâce de Dieu, Notre-Seigneur. Hélas ! Tristan et Isolde ! Si vous étiez maintenant encore en vie, je vous accorderais toujours tout ce que vous désireriez ! » Marke se donna sur la poitrine des coups violents. « Ah ! Seigneur Dieu ! Fasse que je les trouve encore non ensevelis ! Désormais je dois vivre jusqu'à l'heure de ma mort dans une détresse accablante. » Il se tordait les mains avec tant de force qu'elles craquèrent. Il y eut beaucoup de pleurs, pas un sourire parmi ses gens. Pour l'enfant de sa sœur il éprouvait une grande douleur.

Bientôt[4] il arriva dans le port, puis il se précipita dans la ville. Quand il en fut arrivé assez près, il entendit les cloches sonner avec force. « Que peut bien signifier cette sonnerie de cloches ? » se demanda Marke en lui-même. Enfin il arriva à la cathédrale et vit les deux morts étendus dans la bière. « Ah ! Sont-ce Tristan et Isolde ? Malheur, pourquoi suis-je né ! Malheur, pourquoi les ai-je perdus ! Malheur à moi, pauvre Marke ! » Il fit faire en toute hâte deux cercueils. On y déposa

ces deux êtres qu'il aimait et on les transporta sur le bateau. Je crois qu'on vit une grande douleur chez les étrangers et les gens du pays. Peu de temps après, Marke était de nouveau dans son bateau en pleine mer. Il ramenait son épouse et son neveu avec lui en Cornouailles.

Qu'était-il[1] advenu de Kurvenal ? Avant de prendre congé de ce monde, Tristan lui avait confié ses gens et sa terre. Il avait fait en sorte que les fils de son maréchal lui prêtassent serment de vassalité. Aucune souffrance ne pouvait se comparer à celle de Kurvenal.

XIII. LE CEP DE VIGNE ET LE ROSIER

(L'Enterrement de Tristan et d'Isolde)

Quand[2] Marke fut arrivé à Tintajol, son désespoir eut raison de lui. Il fit porter les défunts en grand apparat dans le cloître où reposait son père. Je puis à peine décrire le chagrin qui s'empara de l'assistance lorsqu'on enterra les morts. S'il en est ainsi que je l'ai entendu dire, ce ne fut pas dans une seule tombe : non, il y avait là, je crois, deux tombeaux. Le noble Marke sanglotait bruyamment de douleur lorsqu'on porta en terre les deux nobles morts, Tristan et Isolde. Les deux morts au cœur pur furent dignement placés dans deux tombeaux de marbre. Le roi souffrait grand chagrin en pensant aux deux amants. Son cœur était près de se briser à cause des souffrances qu'il s'était infligées. Il criait et répétait : « Hélas ! » Il dit : « Ne pourrai-je plus jamais vous revoir sur cette terre ? Seigneur Dieu, quelle douleur me frappe à cause de la perte des deux amants ! Je ne sais ce que tu attends, Mort, si ce n'est que se brise mon cœur. Malheur ! Oh ! malheur ! Mon bonheur s'est changé en malheur ! Ce que j'aimais le plus au monde est couché dans la tombe. Seigneur Dieu, accueille-les auprès de toi, comme il sied à ta bonté, et que l'ange Michel les prenne en ton nom sous sa protection ! Aide-moi, Dieu miséricordieux, afin qu'une vie meilleure leur soit accordée ! »

Le roi[3] fit alors apporter un pied de rose, un cep de vigne, qu'il planta lui-même, ici, et là : le cep de vigne sur la femme si pure, le rosier sur le corps de Tristan. Lorsque cela fut fait,

on recouvrit de terre les deux morts. La fosse fut rapidement comblée. Quel malheur que doive mourir celui qui possède biens, beauté et jeunesse, valeur et courtoisie ! Car tout cela, Tristan l'avait. Quoi qu'on lise à propos des chevaliers, jamais aucun n'a accompli autant d'exploits que lui et recueilli tant de gloire. À la vie de Tristan je tresse des couronnes. Il était plein de bienséance et sans reproche, loyal et généreux. Et là où il s'agissait d'acquérir du renom et de la gloire, il ne connaissait pas la peur. Il était également courtois, intelligent, et savait comment se comporter dans les combats réels et dans les jeux guerriers. Ah ! combien de hauts faits Tristan accomplit dans les tournois et dans les combats ! Il n'y eut personne qui de son vivant se fût autant couvert de gloire que lui. Il surpassait tous les autres en réputation. Jusqu'à aujourd'hui je n'ai jamais lu ni entendu dire qu'un homme fût autant loué que le fut le noble Tristan. Si seulement le philtre d'amour ne l'avait pas conduit à commettre des actes déraisonnables ! Cela a en plusieurs occasions terni son honneur. L'amour offre aussi bien le bonheur que la plus grande peine de cœur. Qui a jamais entendu que des amants aient trouvé une mort aussi misérable ? Leur mort me bouleverse encore profondément, car tous deux sont morts d'une peine de cœur intensément ressentie. Si Dieu voulait, il vivrait encore, celui dont on doit faire un si grand éloge ! C'est pourquoi je voue une grande haine à la mort. Pourquoi notre Seigneur Dieu fait-il en sorte qu'elle emporte toujours les hommes de valeur et qu'elle épargne justement les hommes de rien ? Cela me paraît bien singulier ! Moi, von Türheim Ulrich, je ferais mourir mille êtres médiocres, plutôt que de laisser périr un seul homme de valeur.

Celui[1] qui a la vie et des biens et qui sait agir avec l'un et avec l'autre de telle façon que le monde en profite, celui-là est un favori de la Fortune. Celui qui sait bien vivre avec sa fortune, et qui peut aussi bien donner que recevoir, est pour sûr un homme heureux.

Isolde[2] et Tristan continuèrent à s'aimer dans la mort, alors qu'ils étaient dans la tombe. Je vais vous dire de quelle manière. Le rosier et le cep de vigne s'entrelacèrent dans la terre. « Comment cela est-il possible ? » demanderont certains. « C'est inconvenant que des morts s'aiment et continuent de penser l'un à l'autre. » Cependant c'est la pure vérité : on assure de toute part que c'est ce qui leur est arrivé à tous deux. Mais si je voulais affirmer que je l'ai moi-même

vu, ce serait un mensonge. Toutefois c'est ce que soutient sans équivoque la source de mon récit. Et celui qui ne veut absolument pas le croire se couvre d'opprobre.

Ce livre[1] parle d'un amour comblé, c'est pourquoi ceux qui s'aiment d'amour vrai aimeront cette histoire. Où y eut-il jamais amour plus fort que celui qui les liait ? L'amour nous montre bien, par l'exemple de ces deux êtres, que deux amants ne font qu'un. — Vraiment ? — Pour sûr, je le crois. Isolde et Tristan souffrirent l'un par l'autre de grands tourments. Sa mort à lui fut sa mort à elle. Que Dieu prenne en pitié les pauvres amants et les accueille en son royaume ! C'est ce que je leur souhaite du fond du cœur ! Ils auraient été heureux en ce monde s'ils ne s'étaient pas tant aimés. L'amour leur a fait payer cher leur amour. Je ne sais pas ce que devait expier Isolde quand la blessure mortelle de Tristan ne lui a pas permis de vivre. Qui a manifesté fidélité plus grande que la reine Isolde, qui quitta ce monde comme le lui ordonnait sa profonde détresse ? Cette mort me remplit encore de compassion ! Fasse Dieu qu'ils pénètrent tous deux en son royaume, car ils l'ont bien mérité. Là où la fidélité désire la fidélité de la fidélité, Dieu saura se montrer clément.

Que les dames[2] qui lisent ce livre me félicitent et me remercient pour la partie que j'y ai écrite. Je l'ai fait pour un homme qui est digne de tous les éloges. Son cœur aspire constamment à un haut renom. Du matin au soir il ne pense à rien d'autre qu'à œuvrer pour le bien d'autrui et pour se faire aimer du monde. Dieu fasse que lui rende ses bienfaits celle qu'il a si bien servie, car sa vie dépend de ses bonnes grâces. Écoutez[3] maintenant ce que Marke fit : il jura sur les saintes reliques qu'il voulait désormais consacrer sa vie de chevalier au service de Dieu, pour qu'Il pardonnât leur faute à Tristan et à Isolde au cas où ils auraient péché contre sa grâce et son commandement. Il fit une riche donation, avec laquelle il fonda un monastère. Il fit don de tous ses biens et subordonna au monastère plusieurs puissants princes laïcs. Il fit également construire une cathédrale avec, en son centre, les deux tombeaux. Il pria les maçons avec insistance de suivre exactement ses instructions. Marke craignait le moment où la mort viendrait et lui prendrait la vie. Souvent il jeûnait et priait comme quelqu'un qui recherche la grâce divine pour qu'à l'heure de sa mort il pût obtenir pour lui et pour les deux amants la vie éternelle. On vit le rosier et le cep de vigne si étroitement entrelacés au-dessus des deux tombeaux qu'on ne pouvait pas

se les représenter plus étroitement entrecroisés. Depuis la création du monde on n'a jamais vu deux êtres s'aimer aussi profondément encore après leur mort que ces deux-là. Les maçons s'en tinrent fidèlement aux instructions de Marke. — Où y eut-il loyauté égale à celle du noble Tristan, le parangon de toute loyauté ? Il faudrait le porter à son compte, s'il est encore en enfer, pour que Dieu l'en délivre et l'accueille en son royaume[1]. Souhaitez-le ardemment ! Il faut également en faire bénéficier la reine Isolde, à qui sa fidélité ordonna de suivre Tristan aussitôt dans la mort. Que de sa main droite Dieu les délivre de leurs tourments !

Vous[2] avez maintenant entendu le récit complet des souffrances qu'endurèrent Tristan et Isolde. Que Dieu nous offre son paradis quand viendra l'heure de notre mort, pour que nous échappions à l'enfer et que jamais nous n'y entrions. Que Dieu, dans son infinie bonté, nous accorde sa protection : qu'Il nous aide également à mériter sa grâce et, quand l'ange pèsera tous nos péchés, que sa Trinité nous accueille ! Amen !

HEINRICH DE FREIBERG

DEUXIÈME CONTINUATION

PROLOGUE

Où sont restés[1] les riches trésors de l'art, où les beautés de l'expression artistique, où les mots pareils à des fleurs, où les trouvailles couleur de violette, où est resté le style beau comme une rose, où les phrases pleines d'esprit et d'inspiration[2] ? J'en suis malheureusement entièrement dépourvu ! Je suis privé de l'héritage de la poésie bien réfléchie, riche en idées et belle de forme. Et pourtant j'ai osé entreprendre d'achever cette œuvre que nous a composée, dans un style entretissé de fleurs, une langue admirable et une forme magistrale, mon seigneur et maître Gottfried de Strasbourg. Il a taillé son vêtement avec habileté et discernement, il l'a découpé à la perfection, d'une main de maître ; il a habillé l'esprit de son poème d'une forme accomplie et a enveloppé le contenu de son œuvre dans un vêtement si lumineux que je doute fort de pouvoir trouver dans la chambre de mon esprit un discours qui réponde à l'éclat doré de ses vers. Il n'est pas resté parmi nous : il a plu à Dieu, notre Créateur, que la mort l'enlève de cette vallée de larmes. La couronne de son imagination est richement parée de fleurs et de perles. Le riche trésor de sa poésie est pur, clair et limpide. Les morts avec les morts, les vivants avec les vivants ! Comme il ne lui a pas été donné d'écrire ce livre jusqu'à son terme, d'achever avec la puissance verbale du poète cette œuvre pleine de clarté, pleine d'harmonie, j'ai entrepris, moi, qui suis dénué de toute expérience et de tout talent poétique, de la terminer et de la mener à sa fin amère, où Tristan et Isolde la Blonde moururent d'un amour ardent. À condition que

Celui qui m'a donné la vie me permette de vivre assez longtemps pour cela !

Si j'ai[1] imposé à mon esprit un tel effort, c'est en raison des hautes qualités d'un seigneur. Sa noblesse d'âme, l'éclat de sa jeunesse m'en ont prié, ils m'en ont donné l'ordre. Ce favori de Dame Haute Réputation a cheminé d'un pas sûr sur le sentier de la loyauté, sur le chemin de la perfection, vers les sommets de la gloire. Il est né en Bohême, celui pour lequel je dois d'une manière profondément ressentie mener jusqu'à son terme cette histoire d'un amour passionné. On sait parfaitement que par ses hautes vertus, son intelligence, ses belles manières, sa mesure il s'est couvert de gloire. Son cœur vaillant est plein de bravoure, de loyauté et de générosité. Il est un chevalier aussi audacieux que courtois. C'est un seigneur de Lichtenburg, il porte le nom du berceau de sa famille. On parle de lui avec une grande considération, et il a nom Reinmund, car il est foncièrement pur[2] et dépourvu de toute fausseté, pur entre les purs, dans tous ses faits et actes. C'est pour lui que moi, Heinrich de Freiberg, j'achève ce Tristan, du mieux que je puis[3].

I. LE MARIAGE DE TRISTAN ET D'ISOLDE AUX BLANCHES MAINS

Nous[4] avons appris jusqu'ici que Tristan était venu dans le pays d'Arundel, chez un duc qui jouissait d'un grand crédit et qui avait nom Lovelin. La duchesse s'appelait Karsie et leur fils à tous deux Kaedin. Celui-ci était à l'égard de Tristan d'une parfaite loyauté. Le jeune et beau Lifrenis[5] était à toute heure empressé de lui tenir compagnie. S'ajoutait à cela qu'Isolde aux Blanches Mains, Blantschemanis, la belle et florissante jeune fille, qui était en âge de songer au mariage, mettait toute son ardeur à éveiller l'amour en lui. Nous avons appris comment le noble Tristan de sa main victorieuse avait vaincu les ennemis du prince et les avait chassés du pays, comment il était resté ensuite à Karke : tout cela nous l'avons entendu. Nous commençons notre récit juste à l'endroit où le maître qui a commencé cette œuvre s'est arrêté.

Le triste[6] Tristan, chez qui la tristesse était innée, qui était enclin à la tristesse et avait été élevé dans la tristesse, était

perdu dans de tristes pensées. Dans son cœur il considérait sa vie et les tourments qu'il souffrait à cause de deux Isolde : à cause de la belle Isolde d'Irlande et de celle d'Arundel. C'était Isolde, la jeune fille de Karke, qui avait allumé dans son cœur une nouvelle passion. Cependant il souffrait à cause du grand amour qui le liait à Isolde, la belle Blonde d'Irlande. Il éprouvait un double amour, si bien qu'il s'étonnait lui-même d'endurer en son cœur pareille détresse à cause de deux Isolde. Le très sensé Tristan réfléchissait en lui-même à ce qu'il convenait de faire, et il songeait : « Il n'est pas possible que dans mon cœur je ressente de l'amour pour deux femmes à la fois ! Car j'ai souvent entendu dire que celui qui nourrit plus d'un amour n'en éprouve aucun ; celui qui brûle d'amour pour deux femmes ne connaît pas le véritable amour[1] ! »

Tristan[2] réfléchissait toujours : « Je m'étonne fort de ne pas connaître le véritable amour ! Ah ! Seigneur Dieu, comme c'est étrange de rester ainsi séparé de deux Isolde à la fois, alors que je languis d'amour pour l'une comme pour l'autre ! Toutes deux, je les porte dans mon cœur, toutes deux ont triomphé de moi, et pourtant si ce n'est pas — comme le dit le proverbe — le véritable amour, si je les aime toutes deux de toutes les fibres de mon cœur, alors je dois renoncer à l'une pour l'amour de l'autre Isolde ! Ah ! comment et quand cela peut-il se faire ? J'aime ici et j'aime là, j'aime l'une et j'aime l'autre ! Isolde, trésor de mes joies — je veux dire la Blonde d'Irlande —, ta fidélité m'est bien connue ! Si je dois te bannir de mon cœur, je serai un homme sans foi. » C'est ainsi qu'il restait assis, plongé dans ses pensées, abîmé dans ses rêveries. Puis il songeait à son autre Isolde, la belle aux Blanches Mains, et non à celle d'Irlande.

« Ah ! pensait-il[3], belle Isolde, je sais bien que tu souffres en ton cœur à cause de moi ! Si je renonce à toi et ne fais pas de toi ma souveraine, je manquerai à ma foi envers toi. Ton père et ta mère et mon compagnon Kaedin, mon cher, mon bon ami, tous seront sans doute très tristes si je ne reste pas à tes côtés, si je ne fais pas de toi ma femme. » C'était une histoire bien étrange : d'abord il voulait renoncer à toutes deux, mais ensuite il ne pouvait plus se séparer d'aucune des deux ! « Ah ! Tristan, égaré que tu es ! pensait-il en lui-même. Qui suis-je donc ? Qu'est-ce qui m'entraîne ainsi ? Où suis-je ? Où faut-il que j'aille, maintenant que ces deux Isolde m'affolent ? » Entre-temps son irrésolution l'avait repris, et de nouveau il commençait à balancer dans ses pensées.

De nouveau[1] il se mit à penser à la reine de son cœur, à Isolde la Blonde, la belle. Son bon sens lui conseillait et lui ordonnait de bien regarder dans son cœur et de bien peser sa vie et ses actions. Il pensa en lui-même : « C'est un tort et une folie que tu aimes la reine de Cornouailles[2], l'épouse légitime de ton oncle, davantage que toutes les autres femmes. Tu as commis un grave péché envers Dieu ! Le diable s'est bien trop joué de moi ! Aussi suis-je décidé à renoncer tout à fait à Isolde, je veux fuir son amour, avant que la douce et pure femme ne meure à cause de moi ! » Pourtant cette décision était par trop en contradiction avec les effets de ce philtre[3] que Tristan et la reine avaient bu dans la fiole de verre. C'était bien surprenant (et moi aussi je m'en étonne fort) que Tristan voulût fuir la reine et se soustraire à son amour !

Mais[4] celui qui a du bon sens devrait réfléchir : il y a ce que disent les astrologues, les maîtres qui sont en mesure d'étudier les constellations et de déchiffrer leur nature profonde, leur course, leur sphère, les signes du zodiaque, mais aussi le froid, le chaud, la sécheresse, l'humidité : ils disent que parfois ici et là la lumière de la lune ou du soleil s'éteint complètement et qu'ils deviennent sombres comme la nuit. Homme sensé et intelligent, entends ce que nous enseigne la science ! On appelle cela éclipse. Mais éclipse veut dire, à ce que je comprends, une imperfection, car cela arrive aux planètes qu'elles soient privées de leur éclat. Puisque le soleil et la lune, les princes des astres, perdent de temps à autre leur lumière, nous pouvons en déduire que les autres astres également sont, par instants, privés de leur éclat et de leur lumière. C'est ainsi que le fils de Riwalin, Tristan accablé de soucis, pouvait pareillement avoir en commun avec la reine Isolde une étoile qui maintenant ne brillait plus pour lui comme auparavant. C'était là l'étoile de leur amour, le symbole du philtre et de sa puissance, qu'ils avaient bu dans la fiole de verre et qui les attirait dans sa sphère d'influence. Que l'homme sensé réfléchisse : la nature du philtre, sa puissance, je ne peux les mieux comparer que je viens de le faire, quand je les comparais à la constellation. Si quelqu'un a de meilleures comparaisons, grand bien lui fasse ! Sachez donc que Tristan était fermement décidé à retirer de la reine Isolde son cœur et ses pensées, car il avait constamment présent à l'esprit que le roi Marke était le frère de sa mère. Et quand il scrutait son cœur et y voyait le péché qu'il commettait et le grand tort qu'il avait, outre même le déshonneur

encouru, il prenait congé de la reine et chassait sa personne et l'amour qu'il avait pour elle de son cœur. La communauté dans le mariage lui semblait préférable à l'amour pour la femme d'un autre.

Ah ! blonde[1] reine Isolde, vous vivez encore pour lui qui est mort pour vous alors qu'il est encore vivant, lui auquel votre amour a donné tant de joies ! Permettez-moi de vous dire ceci : si vous saviez que messire Tristan vous avait chassée de son cœur, vous offririez votre cœur et toute votre tendresse féminine au roi, votre époux. Que dis-je là ? Où veux-je aller ? Que sais-je si l'étoile de la reine s'est éteinte, l'étoile d'amour, dont j'ai entendu parler, si le philtre d'amour leur a, à lui comme à elle, retiré sa spécificité, son pouvoir, de telle sorte que la reine, pour finir, tournerait son affection et son amour vers son époux et non vers messire Tristan ? Quoi qu'il en soit, demeurons-en là.

Tristan, le fils de Riwalin, continuait à considérer ceci et cela en son cœur : comment Isolde aux Blanches Mains lui avait constamment fait connaître en public comme en privé, avec son cœur, avec ses yeux, qu'elle l'aimait. Lui-même éprouvait en son cœur pour la noble Blantschemanis de l'affection, et même un amour vrai, profond, qu'il montra bientôt. De tout son cœur il aimait déjà la très belle jeune fille. Ce que dit le proverbe est tout à fait exact : l'éloignement sépare les amants ! Et aussi : l'occasion fait le larron ! L'éloignement lui faisait fuir cette Isolde-là, l'occasion lui faisait rechercher celle-ci ! Il fuyait Isolde, qui était loin ; l'occasion lui faisait avoir des égards pour l'autre. Et quand l'amour, que dans son cœur il éprouvait pour la jeune fille, le prit de plus en plus sous son charme, il songea à Kaedin, son compagnon, et il le fit aussitôt chercher.

Quand Kaedin eut reçu le message de Tristan et eut vite accouru, Tristan le mit dans la confidence et lui dit ce qu'il avait décidé, ce qu'étaient le désir et la volonté de son cœur. Il prit la parole et lui parla du fond du cœur : « Ah ! doux ami Lifrenis, fais la preuve de ta réputation de prince pour moi, qui suis abandonné ! — Que veux-tu dire, répondit Kaedin, cher ami, qu'est-ce qui ne va pas ? » Avec un grand soupir, qui venait du fond de son cœur, Tristan lui répondit : « Il ne m'est plus possible de détacher mes pensées de l'amour que je ressens pour ta sœur. Blantschemanis, la belle Isolde, finira par me tuer si elle ne devient pas ma femme. Tous mes espoirs sont en toi ; conseille-moi, mon cher, mon excellent ami, ce

que je dois faire pour qu'elle devienne ma femme et demeure pour toujours à mes côtés. » Kaedin, le beau Lifrenis, le regarda : « Parlez-vous sérieusement, messire Tristan ? » lui demanda-t-il. Tristan répondit : « Je t'assure sur mon honneur de chevalier que j'aime vraiment ta sœur plus que toutes les jeunes filles, plus que toutes les femmes. »

Le beau[1] Lifrenis était intelligent, sensé et expérimenté. Quand il vit que Tristan parlait sérieusement, il dit en homme réfléchi : « Mon cher ami, mon compagnon, mon conseil doit t'être utile. C'est volontiers que j'exposerai le désir de ton cœur à mon père et à ma mère. Et tu peux être certain que mon conseil sera également précieux auprès de ma sœur. Sache-le : elle ne t'est pas non plus hostile ; je le sais depuis longtemps déjà. » Sur ces mots, ils se séparèrent.

Kaedin était extrêmement heureux de cette nouvelle, et il quitta Tristan pour se rendre aussitôt là où se trouvaient son père et sa mère ensemble. Isolde aussi, il la trouva assise sagement à côté d'eux. En riant de bon cœur, mais en même temps avec réflexion, il s'adressa à la jeune fille : « Isolde, ma sœur, assieds-toi un peu plus loin, à l'écart, j'ai à parler de choses confidentielles avec mon père. Vous aussi, ma mère, dit le jeune homme, prêtez-moi l'oreille ! » À ces mots il se mit à genoux devant son père et devant sa mère, comme le lui ordonnaient son esprit intelligent et noble ainsi que sa bonne éducation. Il dit : « Mon père, nos soucis font place à la joie. Mon ami, messire Tristan, m'a en effet invité à venir vous trouver. Il s'est interrogé et a pris la décision, dans la mesure où vous êtes d'accord, de prendre ma sœur pour épouse et de rester pour toujours auprès de nous. Voilà son désir le plus cher. » Cette nouvelle emplit de joie le duc et la duchesse. « Ah ! mon cher, mon intelligent et très judicieux fils, lui dit sa mère, dis-moi, quand cela s'est-il passé, et où t'a-t-il dit cette heureuse nouvelle que tu nous rapportes ? » Il répondit : « C'est aujourd'hui même, à l'instant, qu'il me l'a fait connaître. Je viens de le quitter pour faire ce dont il m'a prié. Et voici ce que je vous conseille : maintenant qu'il est décidé à demander la main de ma sœur, nous allons, comme il le désire, lui donner la jeune fille pour épouse. Songez en outre que cette démarche sera tout à fait à notre avantage ! »

Sur[2] cette heureuse proposition, le duc et la duchesse, et aussi Kaedin leur fils, le jeune homme Lifrenis, tombèrent vite d'accord. Ce à quoi on a déjà réfléchi et qu'on souhaite de tout son cœur, on n'a pas besoin d'en débattre longtemps :

c'est ainsi que cela se passa ici. Après un bref entretien ils parvinrent bien vite à une décision prise de grand cœur : ils allaient donner Isolde aux Blanches Mains en mariage à Tristan. À quoi cela aurait-il servi d'en discuter davantage ? On les priait de faire ce qu'ils avaient désiré jusque-là en secret ! Ils s'adressèrent à Isolde, la sage et chaste jeune fille Blantschemanis. Sa mère, dame Karsie, dont le cœur était pur de toute fausseté, l'invita aimablement à s'asseoir près d'elle et lui dit avec des mots bien choisis quels étaient le désir et la volonté de Tristan. Karsie, l'excellente duchesse, demanda à Isolde si c'était aussi sa volonté d'épouser messire Tristan.

Et Blantschemanis[1], la belle Isolde, répondit à son père et à sa mère comme il sied à une jeune fille : « Ce qui est votre dessein bien pesé, et celui de Kaedin, mon frère bien-aimé, doit être aussi mon propre dessein et ma volonté, même si je devais en être attristée[2]. » Attristée ? L'ai-je formulé ainsi ? Oh non ! Elle était de tout son cœur heureuse de ce jour de joie, de ce temps de joie, et sa joie grandissait dans son cœur et dans son âme, car elle n'aimait et ne chérissait que cet homme.

On décida[3] d'aller chercher Tristan. Lifrenis Kaedin alla trouver son compagnon. Il le prit par la main et le conduisit, avec quelle joie, devant son père, devant sa mère, devant Isolde la belle ! On fit quelques pas à sa rencontre et on le reçut avec honneur et amitié.

La duchesse Karsie[4], vertueuse et pure de toute fausseté, tendit sa main blanche à messire Tristan et le conduisit à sa place à côté d'elle. Puis elle lui demanda si la nouvelle que Kaedin leur avait apportée était l'expression de sa volonté. « Souveraine, jamais chose n'arriva autant à propos pour mon cœur et toute ma personne » ; voilà ce que lui répondit Tristan. Le duc Lovelin prit alors la parole et dit du fond du cœur : « Soyez cent mille fois le bienvenu, en mon nom et au nom de Dieu Notre-Seigneur, mon fils, mon très cher gendre ! Tout ce que je possède — le pays et les gens — te sera désormais soumis. » À quoi bon dire davantage ? On apporta les saintes reliques. On les présenta devant Tristan, et on lui dit quel serment il devait prononcer. Messire Tristan jura alors qu'il voulait épouser Isolde et la prendre pour légitime épouse.

On décida[5] et proclama que quatre semaines plus tard, à la Pentecôte exactement, serait célébré le mariage du prince. Cela fut annoncé en tous lieux. On invita aux noces tous ceux

qui vivaient dans le pays du duc, aussi bien les puissants que les humbles, les riches que les pauvres, les barons que les princes territoriaux, les chevaliers que les valets d'armes. Chacun devait venir à la cour paré selon sa condition. Après qu'on eut répandu le message dans tout le pays et que l'agréable nouvelle fut connue partout que le noble Tristan allait épouser la jeune fille aux Blanches Mains, tous formèrent des vœux pour leur bonheur : les vieux et les jeunes, les riches et les pauvres, tous furent remplis de joie.

Que fit alors[1] le duc ? Eh bien, il s'occupa de faire venir, par mer ou par route, les meilleurs mets, le meilleur vin : ce qu'il y avait de meilleur dans le pays ! Bref, tout ce qui lui paraissait convenir, qui pût lui faire honneur et qui lui semblait utile pour le mariage de sa fille. Les seigneurs du pays se parèrent également à qui mieux mieux, ornant leurs somptueux vêtements de bijoux précieux. De superbes et magnifiques vêtements, tels qu'ils convenaient à des nobles, furent taillés pour la fête. Et quand le moment délicieux fut arrivé, qui avait été arrêté pour le mariage, des troupes de chevaliers et de dames en grand nombre arrivèrent à Karke. On pouvait voir, pour le plaisir des yeux, chevaliers et hautes dames vêtus et parés de magnifique et somptueuse façon, qui illuminaient la cour de Karke de l'éclat d'une cohorte d'anges.

Une fois que[2], à ce que j'ai lu, toutes les maisons de la ville furent pleines des invités qu'on y avait logés, et qu'il n'y eut plus aucune place de libre, on monta des huttes et aussi des tentes en plein champ tout autour de la ville, mais en étoffes de soie. Quiconque avait un cœur joyeux pouvait contempler ce gai spectacle. Qui dans les maisons ou dans la ville était, plein de curiosité, monté aux créneaux pour réjouir ses yeux, devait bien avouer que s'offrait à lui un véritable paradis de joie. Le soir approchait : « À table ! criait-on. Rendez-vous à la cour de mon seigneur, le duc Lovelin, le prince d'Arundel ! » Et un écuyer, préposé à cette tâche, répétait cet appel. « À table, à table, par ici ! À table ! À table ! » Un autre écuyer plein d'entrain se joignit à lui et cria bien fort : « Par ici, par ici, venez manger ! » Un autre criait : « À boire ! » Qui se pressait maintenant à la cour obtenait tout ce qu'il désirait, aussi bien à manger qu'à boire. Quand le soleil commença de baisser, on commença à se demander si ce n'était pas l'heure de penser à prendre son repas du soir.

On ne perdit[3] pas de temps : les tables furent mises, et sur les nappes vint le pain. L'eau pour se laver les mains fut pré-

parée. La première qui en prit, comme il se devait, avec ses demoiselles les plus nobles, fut Isolde, la jeune fille. Puis vinrent bien de ravissantes dames. Des princes, des seigneurs en grand nombre, suivis par des chevaliers somptueusement parés, prirent de l'eau, puis s'assirent. On leur apporta en grande cérémonie de nombreux plats bien préparés, et on leur servit un vin de choix, et ce, dans des récipients d'or. À quoi bon faire de longs récits ! Après qu'on eut mangé et bu et que les tables eurent été enlevées, Karsie, la sensée, l'intelligente femme, ordonna aux joueurs de vielle de jouer de belles mélodies pour accompagner une danse. Aussitôt dit, aussitôt fait : on vit à la danse bien de belles dames, à ce que j'ai entendu, faire tourner leurs robes somptueuses. Le joyeux Tristan prit Isolde par la main et la conduisit à la danse. De nombreux seigneurs et chevaliers, celui-ci ou celui-là, des jeunes et des vieux se pressèrent avec élégance à la danse.

Tandis[1] qu'ils continuaient de danser pleins d'entrain et que les robes froufroutaient, apparut, à ce que j'ai entendu, en pleine danse un évêque. Il avait mis ses habits sacerdotaux richement parés. Messire Lovelin, le duc, de même que Kaedin, son fils, prirent Isolde la jeune fille par la main et la conduisirent dans le cercle. Ils étaient tous de la meilleure humeur. Et aux côtés de la jeune fille devait se tenir l'enjoué jeune homme, Tristan de Parménie. Que dois-je dire de plus ? L'évêque lui donna Isolde la jeune fille en mariage, et donna Tristan à Isolde, comme il est dit dans le livre. Cette union fut alors confirmée, comme il se doit, par des serments et des promesses de fidélité : il lui donna son anneau, et elle, à son tour, lui donna le sien[2]. Puis ils prirent place tous deux. On alluma des chandelles à foison, et on apporta aussitôt à boire. Après les libations, on dit à Tristan d'aller se coucher. Messire Tristan se mit au lit. Il s'était vite déshabillé et il s'étendit, empli de joie. C'est alors qu'une joyeuse troupe lui amena Isolde, la merveilleuse jeune fille. Sa mère Karsie, la duchesse pure et noble, au cœur dépourvu de fausseté, coucha en personne sa fille bien-aimée dans les bras de Tristan. Puis elle les bénit tous les deux, la jeune fille et le fier héros. Les autres dames, chastes et merveilleuses, qui étaient là avec elle dans la chambre, les bénirent également et s'en allèrent. Karsie referma la porte, et Tristan se releva pour pousser le lourd verrou.

Tandis que[3] messire Tristan était occupé à fermer le verrou, la dame de son cœur, l'écrin de son nouveau bonheur, Blantschemanis la belle Isolde, était couchée là, inquiète pour

sa réputation de vierge et la fleur de sa virginité. À sa tête brûlaient deux chandelles. Isolde la jeune fille était, à cause de sa beauté, semblable au soleil. Elle reposait là pleine de virginale timidité, plongée dans ses pensées. Les chandelles se reflétaient sur son front, blanc comme l'hermine. Puis elle saisit sa chemise et commença à l'enrouler autour de ses cuisses blanches et douces comme le velours. Elle l'enroulait toujours davantage et se cachait dedans ; en effet, elle voulait défendre la fleur épanouie de sa virginité et la protéger un instant devant Tristan. Ses deux cuisses, ses deux genoux elle les serra très fort contre son petit ventre dans une aimable pudeur de vierge. Elle était inquiète pour sa virginité. La belle jeune fille Blantschemanis croisa ses deux bras blancs, l'un sur l'autre, et les serra contre son cœur et contre ses deux petits seins. Elle pensait en elle-même : « Si messire Tristan sent dans son cœur peut-être un peu de désir[1] et s'il veut me prendre, il ne doit pas me trouver sans défense ! Et si moi, pour la gloire des vierges, je me refuse un instant à lui, le beau jeune homme de Parménie m'en estimera d'autant plus ! » Ah ! comme elle réfléchissait excellemment, la créature de l'amour ! Elle était couchée, comme une pelote[2], elle se recroquevillait, repliée sur elle-même de façon charmante, pour défendre sa réputation de vierge. Elle avait érigé pour sa virginité une vraie forteresse, faite du meilleur matériau, comme le lui avait enseigné sa mère, de ses bras et de ses coudes, de ses mains et de ses jambes. Et le toit de sa pure forteresse, c'était sa chemise de soie, dans laquelle elle s'était étroitement lacée. Elle s'était si joliment cousue dedans que je souffre encore aujourd'hui que la main de Tristan ne l'ait pas déchirée ni détachée.

Messire Tristan[3] revint au lit. Il se coucha auprès de la jeune fille et se serra tendrement contre elle. Son cœur, son désir, sa volonté, son esprit, toute sa ferveur était dirigée vers la jeune fille. Il se blottit tout contre elle pour la couvrir de caresses, comme le font des amants ; il voulait lui prendre tendrement sa virginité, comme en fin de compte il était juste qu'il le fît. Il s'approcha un peu plus d'elle et lui mit le bras sous le cou. « Eh bien, il faut que cela se fasse ! » pensa Isolde qui était décidée à se soumettre à sa volonté. Son désir, sa volonté virginale étaient entièrement tournés vers lui. C'est ainsi qu'amour et désir les habitaient tous deux. De même que la jeune fille brûlait d'amour pour lui, lui s'enflamma pour elle. Il la désirait, elle le désirait. Hélas ! voilà que mes-

sire Tristan avait à sa main un anneau qui lui rappela quelque chose en un éclair et qui le plongea dans le malheur : bien qu'Isolde s'abandonnât à lui, il trembla et frissonna de tout son corps, son cœur tressaillit et il retomba ! Retomba-t-il ? Oui ! Qui ? Messire Tristan était brutalement couché comme un mort ! Pourquoi donc mort, puisqu'il était vivant ? L'autre Isolde était venue, la reine de Cornouailles, qui lui avait offert l'anneau en gage de sa fidélité, quand il prit congé d'elle en lui promettant d'être fidèle. C'était dans ce verger où le roi avait vu, couché avec la reine, Tristan, le fils de sa sœur[1].

C'est ainsi[2] qu'Isolde, la belle Blonde, se glissa, telle l'aurore, tel un rayon de soleil brûlant, au plus profond dans le cœur de Tristan. Leur souverain à tous deux, l'amour, qui prend hardiment d'assaut les cœurs humains, était venu tel un tourbillon, avec ses flammes et le feu ardent de son cœur, et accompagnait la douce Isolde, la Blonde d'Irlande, à travers le mur de la chambre, pour la conduire vite, irrésistiblement, dans cette cellule qui était à l'intérieur du cœur de Tristan. Il y prit Tristan, à ce que j'ai lu, et coucha Isolde avec prudence dans l'écrin intérieur de son cœur, là où était le souffle de sa vie. C'est là que reposait le jour de Pâques[3] de son cœur, je veux dire Isolde la Blonde, la belle : et Isolde d'Arundel était couchée là, dans ses bras. « Qu'a-t-il donc, pensa-t-elle, pour être couché ici immobile et ne pas faire avec moi ce qu'un amant fait avec une amante ? Je pourrais bien lui répondre, si seulement il pouvait se décider à me poser la question qu'il faut. Je n'ai jamais rien fait de mal à ce cher homme. Pourquoi est-il en colère contre moi ? Ah ! Seigneur, serais-je par hasard trop jeune ou trop vieille pour lui ? Ou ai-je quelque déformation, si bien qu'il ne me veut pas pour femme ? » Elle était absorbée dans ses pensées. Si vous me le permettez, je parlerai : elle savait exactement ce qu'il en était, mais elle essayait de se consoler et pensait ceci : « Peut-être est-ce une coutume en Parménie qu'on ne touche pas les jeunes filles la première nuit et qu'on les laisse pucelles. Si c'est là-bas un principe d'éducation, on peut peut-être se familiariser avec cette idée. Elles ont le matin, quand elles se lèvent et vont rejoindre les autres, l'air d'autant plus reposées. »

Elle[4] avait beau se creuser l'esprit, elle était et demeurait vierge. Si, à la place de cela, elle aurait préféré être femme, on n'avait pas besoin de le demander à Tristan, son bien-aimé. Il finit par faire jour, le soleil brillait à travers les fenêtres. Karsie, sa mère, se décida à entrer dans la chambre nuptiale avec

de nombreuses dames. Elle frappa d'abord poliment à la porte. Messire Tristan se leva aussitôt et s'habilla. Puis il fit entrer les dames. Karsie était l'amie de sa fille : elle se chargea de l'épouse présumée de Tristan et lui fit revêtir de somptueux habits, les plus précieux qu'elle possédât. Et selon la coutume elle lui laça sa coiffe[1]. À tous deux, à son gendre Tristan ainsi qu'à Isolde aux Blanches Mains, elle donna une légère collation, comme contribution au festin de noces. Ils la mangèrent dans la chambre nuptiale. Quand tout fut fini, on alla à l'église, la jeune mariée précédant toutes les autres femmes. Qui voulait se régaler les yeux et se réjouir le cœur pouvait, à la vue du charmant cortège, avoir joie et plaisir des yeux. Mais Isolde, l'épouse de Tristan — qu'elle n'était que de nom, et en réalité encore vierge —, marchait comme si les choses qui des vierges font des femmes ne lui étaient pas encore arrivées. À voir comme elle se comportait, on ne pouvait pas dire : y eut-il le non de la vierge, y eut-il le oui de la femme ? Elle se comportait avec grande décence et savait avec tact dissimuler si cela s'était passé ou non.

Après[2] la fin de la messe, on commença dans le palais du duc à tendre à l'entour les murs de tapis : ils étaient magistralement tissés et brochés de soie et d'or. Sur le carrelage on sema une mer de fleurs jaunes, de roses rouges et d'herbe verte. Que dois-je raconter de plus ? On dressa les tables. À la sortie de l'église on prit de l'eau. Quand Tristan s'assit à table, on plaça Isolde à côté de lui : entre deux dames il y avait à chaque fois un fier chevalier, et entre deux chevaliers une dame. Les vêtements rivalisaient d'éclat, et le feu de l'or rivalisait avec l'or. Le duc Lovelin se comportait conformément à sa haute réputation : il prenait soin des invités de la table intérieure, Kaedin et Kurvenal s'occupaient de ceux de la table extérieure. Il y avait des mets délicieux en abondance. On remplissait les récipients à boire de vin d'herbes et de mûres, ainsi que du noble vin de Chypre[3]. Tristan et son épouse étaient assis avec bienséance l'un à côté de l'autre, mais tous deux mangeaient peu. C'était à cause des nombreuses pensées dans lesquelles ils étaient absorbés. Tristan pensait à l'autre Isolde, mais cette Isolde, son épouse, était obsédée par la question de savoir pourquoi Tristan l'avait laissée vierge.

Après le repas[4] les hardis chevaliers commencèrent à s'équiper somptueusement pour le tournoi, et à se disposer en groupes. C'est alors que devant les dames de nombreux

élégants gentilhommes engagèrent un magnifique tournoi. Les dames se couchèrent en effet dans l'embrasure des fenêtres pour jouir du spectacle. Isolde, la jeune épousée, se joignit poliment aux autres dames, mais, le cœur plein d'espérance, elle gardait les yeux fixés sur Tristan. Aucun jeune homme ne pouvait lui plaire plus que le noble Tristan, qui pourtant l'avait laissée vierge. Quand le tournoi commença, on vit plus d'un chevalier qui avait fixé son heaume. La poussière tourbillonna quand les adversaires se heurtèrent, cherchant à se faire tomber l'un l'autre, si bien que beaucoup de lances volèrent en éclats. On se livra là à tous les divertissements qu'on connaissait, hormis un seul, le jeu amoureux, que je passerai ici sous silence : on le pratique au lit, quand deux amants sont couchés ensemble. C'est cela seul que messire Tristan avait omis de faire lors de ses noces.

À quoi bon faire un plus long récit ? Après le dîner Tristan et Isolde allèrent de nouveau au lit et se couchèrent l'un à côté de l'autre. Une seconde fois Tristan resta couché comme une bûche à côté de la belle jeune fille. Que dois-je dire de plus ? De temps à autre il arrivait qu'il lui disait un mot. Et toujours, quand il disait ce mot, il l'accompagnait d'un profond soupir. Il arrivait aussi qu'il disait avec un soupir : « Ah ! Isolde ! Ah ! Isolde ! » Celle qui était à ses côtés, et avec laquelle il ne se livrait pas au jeu de l'amour, en était très surprise et aussi blessée. Elle ne disait rien, mais pensait seulement : « Ah ! Tristan, Tristan, Tristan ! Mon ami, ne voulez-vous pas ? Je suis pourtant à côté de vous ! » Malheur, elle ne savait pas que c'était à cause d'une autre Isolde qu'il se torturait ainsi ! À ce que raconte le livre[1], les noces durèrent encore huit jours dans la joie et la liesse. Toute cette semaine Tristan se refusa à son épouse, il ne voulut pas s'unir avec elle, comme il le devait. Cela la fit souffrir, vous pouvez m'en croire.

Quand[2] la fête du mariage fut terminée, que les invités furent repartis et que le festin eut pris fin, Isolde aux Blanches Mains examina une nuit sous toutes ses faces la situation désagréable, insoutenable dans laquelle elle se trouvait. Elle réfléchit à ses rapports avec Tristan et pensa dans son cœur : « En vérité, il faut maintenant que tu l'interroges, même si cela ne l'arrange pas. Pourquoi ne fait-il pas avec moi toutes les choses qu'en fin de compte tout homme fait avec la femme qu'il aime ? Il doit me dire ce que cela signifie ! » C'est ainsi qu'elle prit la parole et dit : « Mon ami, mon époux, cher Tristan, quelle est la raison de votre colère envers moi ? Au

nom de votre courtoisie, dites-moi si je vous ai offensé en quoi que ce soit. Je suis prête à expier ma faute, pour vous faire plaisir, noble seigneur ! » Quand Tristan entendit ces paroles, elles émurent profondément son cœur. Il lui dit comme il se devait : « Suis-je en colère contre vous, souveraine ? — Oui ! — Oh non ! — Mais si. Dites-moi donc pourquoi il se fait que vous me haïssez ! »

Tristan[1] lui répondit poliment : « Ah ! belle Isolde, je n'ai ni malveillance ni haine à votre égard ! Une autre chose vous fait du chagrin ! — Oh non ! Je sais très bien ce qui me cause du tourment ! Je suis triste à mourir que vous ne me soyez ni époux ni amant ! Voilà ce qui me trouble l'esprit ! — Vous êtes troublée ? — Mais oui, répondit-elle. — Comment cela ? dit-il. — Vous êtes couché à côté de moi comme si vous étiez déjà mort. — C'est donc cela que vous vouliez dire, ma belle Isolde ! — Que vouliez-vous que j'aie d'autre à l'esprit ? Vous m'avez pourtant assurée avec des paroles aimables que vous ne me haïssiez pas. Et pourtant vous êtes couché comme un homme qui n'a jamais éprouvé le vrai amour. Vous ne parlez pas, vous ne manifestez aucune tendresse. Et quand vous finissez par dire un mot, vous dites avec un profond soupir : Isolde, Isolde, Isolde ! Dites-moi, que signifie cela ? Pourquoi prononcez-vous toujours mon nom ? Pour sûr, seigneur, vous savez très bien que je suis couchée à côté de vous et que ma bouche ne vous a jamais interdit de me témoigner de l'amour ou de la tendresse ! » Tristan savait très bien que la jeune fille avait autre chose en tête. Le jeune homme répondit donc poliment : « Dame Isolde, permets-moi de bavarder un peu avec toi. » Avec un soupir Isolde répondit, et avec un grain de malice : « Ah ! mon époux, pourquoi plaisantez-vous ? Cela a été mon plus vif désir pendant toutes ces longues semaines de recevoir de vous quelques paroles et quelques marques de tendresse. Parlez donc ! Que voulez-vous dire ? » Seigneur Tristan dit alors à la jeune fille : « J'ai eu une aventure à Weisefort en Irlande ; là j'ai abattu un dragon, énorme, terrible, qui se défendait contre moi en lançant des flammes. Quand enfin j'ai pu le vaincre, j'étais si cruellement brûlé que j'ai failli mourir. Un étang à l'eau trouble était dans le voisinage. Je me laissai tomber dans l'eau pour sauver ma vie[2]. C'est un grand miracle, et je m'en étonne encore aujourd'hui, que je ne m'y sois pas noyé, car je m'y suis enfoncé jusqu'au heaume. Dans cette grande détresse je fis un vœu à la Vierge, qui donna naissance au

Christ, Notre-Seigneur. Je fis ce serment, que je veux tenir : si un jour j'avais le bonheur d'épouser une jeune fille, que je devrais honorer en justes noces comme ma souveraine et en même temps comme mon épouse, de toute une année je ne l'approcherais pas et la laisserais vierge. Dès que j'ai eu fait ce serment, une dame d'une merveilleuse beauté m'a porté secours, et avec elle une jeune fille ravissante, comme jamais je n'en avais vu avec mon cœur ni avec mes yeux. De leurs douces mains blanches elles m'ont délivré du péril de mort où j'étais. Jusqu'à aujourd'hui je ne peux dire si ces deux femmes étaient deux anges du ciel. Voilà, dame Isolde, la raison pour laquelle je me suis comporté de la sorte à votre égard et que je vous ai laissée, et vous laisserai, vierge, comme il se doit, jusqu'à ce que mon serment soit respecté.

— Eh bien[1], mon cher époux, que dites-vous ? Vous pensez que vous m'avez blessée en vous comportant de la sorte avec moi ? Certainement pas ! Et même si je devais rester vierge jusqu'à ma mort, je n'aurais pas de raison de souffrir. Laissez-moi comme je suis ! Restez fidèle à mes côtés, et bavardez de temps à autre avec moi ; ne me refusez pas non plus vos lèvres, comme vous l'avez fait jusqu'à présent. » C'est ainsi qu'Isolde, la jeune fille, et son époux Tristan se réconcilièrent avec des paroles affectueuses. Mais Isolde éprouvait de la langueur et de la tristesse à la pensée qu'elle serait si longtemps privée du jeu amoureux. Elle pensait en elle-même : « Cette année ne durera pas éternellement ! » Et elle reprit courage. Comme elle sentait que Tristan avait une tendre inclination pour elle et qu'elle savait qu'elle n'y pouvait rien changer, elle se montra une bonne épouse et vécut avec lui comme doivent vivre deux amants, à ceci près qu'en réalité elle ne lui appartenait pas physiquement. C'est ainsi qu'il mena une vie harmonieuse avec elle. Et cela, à la joie du duc et de la duchesse, et de son frère Kaedin. Toute la cour aussi s'en réjouissait.

II. TRISTAN À LA COUR DU ROI ARTUS

Après que[2] le héros de Parménie, le beau, le fier, le bien élevé seigneur Tristan fut resté presque une demi-année en Arundel auprès d'Isolde, il se mit à songer au noble art de la

chasse, lui qui aimait s'y adonner. C'est ainsi que le jeune homme partit un jour chasser avec son faucon. Il était accompagné de Kaedin et du fidèle Kurvenal. Les faucons prirent en vol canards sauvages, hérons, faisans, poules d'eau en quantité, de même que d'autres oiseaux sauvages. Quand tous trois se furent assez divertis à la chasse au faucon, le soir tombait. C'est alors que le fier, le joyeux seigneur Tristan décida de reprendre avec ses compagnons le chemin du retour. Non loin de l'imposant château de Karke en Arundel se trouvait au bord du chemin un tilleul[1], que l'on avait fait croître avec grand soin si bien que ses branches et son feuillage offraient ombre et fraîcheur[2]. Dessous messire Tristan trouva assis un écuyer qui avait pendant la journée parcouru à la hâte une longue distance et maintenant faisait halte. Le seigneur Tristan ne voulut pas se dispenser de le saluer : avec ses compagnons, son beau-frère Kaedin et Kurvenal, il se dirigea vers l'écuyer. Dès que celui-ci remarqua que le seigneur venait dans sa direction, plein de politesse, il se leva d'un bond. Près de l'écuyer il y avait un manteau d'une précieuse étoffe verte ; il le ramassa rapidement et le jeta sur les épaules. Sa tunique, semblable à celles que portent les courriers, était de bonne coupe, taillée dans le meilleur drap de laine rouge ; la tunique s'arrêtait juste aux genoux ; le pantalon de l'écuyer était fait de la même étoffe. Ses chaussures conformes à l'usage de la cour étaient elles aussi rouges[3]. Vite il s'était mis sur la tête une petite couronne de feuilles de tilleul, qu'il portait avec distinction. L'écuyer, que la route avait rendu fort las, se pencha pour prendre son bâton dans la main droite ; tendant le bras en avant, il enfonça le bâton un peu dans la terre, puis il se mit en position de répondre aux questions qu'on lui poserait.

Le seigneur[4] Tristan salua aimablement l'écuyer, comme il se devait. Il le regarda en face et lui adressa ce salut : « Dieu vous sauve, courtois compagnon[5] ! » L'écuyer le remercia et, le regardant, lui répondit : « Merci, noble seigneur[6] ! » Seigneur Tristan demanda : « Dites-moi donc, fier, hardi et astucieux écuyer, en vertu de votre exquise politesse, de quel royaume venez-vous, que désirez-vous, quelle est votre mission, pour quelle raison êtes-vous venu si loin en ce pays étranger ? » L'écuyer qui venait de fort loin répondit : « Ah ! seigneur, je suis breton, et la Bretagne est le pays d'où l'on m'a envoyé ici ! Le roi Artus est mon seigneur, sa résidence est Karidol. Sa cour est digne d'un roi. C'est un souverain de grande renommée ; on vante sa valeur dans les poèmes et les chansons. »

Quand[1] tomba le nom du roi Artus, l'illustre Tristan invita aussitôt, sans hésiter, l'écuyer à se rendre avec eux dans leur demeure. L'écuyer avait bien vite compris que c'était dans son intérêt d'accepter cette invitation. Le fils du seigneur Riwalin était, à ce que j'ai entendu, depuis l'enfance aimable et d'un commerce agréable. Et cela se confirma une nouvelle fois : Tristan mit la main droite sur l'épaule de l'écuyer. C'est ainsi qu'il chevauchait à ses côtés, en bavardant avec l'écuyer qui écoutait attentivement. Plein de déférence, celui-ci avait saisi l'étrier du seigneur. C'est ainsi que l'écuyer chevauchait aux côtés de Tristan. Au cours de leur conversation les réponses succédaient aux questions, mais il importait surtout à Tristan de lui demander en quels royaumes et en quels pays il était allé ou avait été envoyé.

L'écuyer[2] lui répondit poliment ; il dit : « Seigneur, je veux me rendre pendant cette année dans tous les royaumes où règnent des rois et des princes, et que je pourrai atteindre, pour leur transmettre mon message. — Quel message ? demanda Tristan. Cher ami, dis-le-moi ! » L'écuyer répondit aussitôt : « Seigneur, sachez, vous devez m'en croire, que je vous apporte une agréable nouvelle, telle que de toute votre vie vous n'en avez jamais entendu de plus agréable ni de plus réjouissante. Tout ce que je vous annonce est la pure vérité : je peux vous en fournir des preuves par écrit. » Entre-temps, ils étaient arrivés dans le beau château de Karke en Arundel.

Quand[3] la maison royale apprit que le seigneur Tristan était revenu, tous coururent à sa rencontre, et il y eut tant de bruit que la conversation s'arrêta et que le messager étranger ne put plus se faire entendre. On dressa au plus vite les tables, somptueusement, princièrement. Sur les nappes on apporta le pain, comme il sied à des princes de haute naissance. Le maître de maison prit de l'eau, suivi de toute sa maisonnée. Le seigneur Tristan donna l'ordre de prendre bien soin de l'écuyer, car il était fidèle, réfléchi et bien élevé. Le superbe héros fit approvisionner l'écuyer aux manières exquises et raffinées si généreusement que jamais, ni auparavant ni par la suite, à aucun moment de sa vie, celui-ci ne fut mieux traité. Quand à la cour on eut fini de manger et qu'on eut enlevé les tables, on apporta de l'eau aux princes, aux chevaliers et aux dames pour qu'ils se lavent les mains. Seigneur Tristan appela l'écuyer et demanda à toute la cour, du premier au dernier courtisan, de se taire un moment. Puis il invita l'écuyer à leur transmettre le message annoncé, et celui-ci fit ce qu'on lui demandait.

L'écuyer[1] était beau parleur : son discours était courtois et fleuri. Comme autour de soi on jonche le sol de roses, il sema, dès qu'il ouvrit la bouche, les fleurs de la rhétorique. Il dit : « Oh ! seigneur, on m'a envoyé dans tous les royaumes, tous les pays, auprès des rois et des princes, auprès des héros qui ont soif d'exploits chevaleresques ! Je leur annonce que mon seigneur, le noble roi Artus, a décidé, en vertu de son pouvoir royal, de fonder, à sa cour de Karidol, en l'honneur de toute la chevalerie, une Table Ronde, si parfaite, si somptueuse et si précieuse qu'en nul royaume un roi ne puisse avoir sa pareille. — Une Table Ronde ? demanda Tristan. Cher ami, qu'est-ce ? — Eh bien, seigneur, je vais vous expliquer la signification du mot "Table Ronde" ! Il vaudrait mieux dire : " Table *rotunde*[2] " ; *rotunde* signifie circulaire.

« La "Table Ronde[3]" est donc une table, artistement conçue, et qui porte à bon droit ce nom. Car elle a la forme circulaire d'un disque, elle est semblable à une roue. Elle est si vaste et si étendue que cinq cents chevaliers peuvent largement y prendre place, dont chacun doit être un chevalier d'élite, courageux et résolu : seul un tel chevalier a sa place à cette table. La table n'a ni tête ni bout, ni coin ni angle : les héros, qui par leurs exploits chevaleresques et leur vaillance ont acquis une gloire suffisante pour avoir leur place à cette table, y sont tous assis également glorieux et sans distinction de rang. »

Seigneur Tristan[4] le courtois, qui est pur de toute fausseté, dit : « Mon cher ami et écuyer, parle-nous du règlement de la Table, quelle en est la loi ? — Seigneur, répondit l'écuyer aussitôt, tout chevalier qui a décidé d'aller à l'aventure, et cela dans le royaume de mon souverain, à condition qu'il ait manifesté qu'il a soif d'exploit chevaleresque, y est tout naturellement admis. Et s'il réussit à faire la preuve par un haut fait d'armes qu'il est un chevalier et un héros, il verra poindre son jour de gloire, qui l'éclairera de tout son éclat. Ah ! comme se lève pour lui, rayonnant de tous ses feux, le soleil de son bonheur ! L'indicible félicité de la gloire en ce monde l'attend et le plongera dans le bonheur. Il doit être d'authentique noblesse et faire preuve d'une loyauté absolue : cela seulement le rend digne de porter le bouclier[5]. Si de plus il est généreux et fait preuve de bonne éducation, il trouvera sa place à la Table Ronde et sera dédommagé de toutes les peines et afflictions qu'il aura connues dans sa vie.

« Écoutez[6], seigneur, ce que je vous dis : à cette table nul pusillanime ne peut prendre place, pas plus qu'un homme qui

s'est montré déloyal, ne serait-ce que de la largeur d'un cheveu coupé en deux. Qui osera y prendre place sera démasqué dès la première bouchée et sombrera dans la honte et le déshonneur. Mais celui qui réussit cette épreuve et à qui dame Félicité accorde que lui échoie le grand bonheur d'être nommé à la cour héros de la Table Ronde, celui-là se distingue de tous les autres par une haute considération. Sa louange se répand au loin, et tous dans la maison royale chantent sa gloire à tous vents, si bien que le renom éclatant dont il jouit à la cour est plus grand que celui d'un roi. Dans tous les royaumes parvient la nouvelle de sa gloire et de sa renommée[1]. »

Après[2] ce discours l'écuyer remit au seigneur les lettres qu'on lui avait données comme justification de son identité. Le seigneur Tristan, qui était assez cultivé pour lire lui-même ces lettres[3], reconnut que le discours de l'écuyer était tout à fait conforme à la vérité. C'est ainsi que l'entretien prit fin.

Le seigneur[4] Tristan, aussitôt après, alla se coucher. Que dans son cœur il sentait un appétit de gloire, je le sais, sans qu'on ait à me poser de questions. Son cœur était avide de gloire et plein d'exaltation, et il était si absorbé par cette nouvelle merveilleuse qu'il dormit bien peu pendant la nuit. Ce qui stimulait le héros pour accomplir de nouveaux exploits chevaleresques était aussi bien sa témérité que la nostalgie amoureuse qu'il avait de la florissante Isolde, la ravissante reine. Son cœur, son corps, toutes ses pensées et toutes ses aspirations étaient dirigés vers la Bretagne, où on partait à l'aventure et pouvait accomplir de hauts faits chevaleresques. Le matin de bonne heure, au lever du jour, seigneur Tristan se leva très tôt de son lit pour sortir de la chambre. Il rencontra le messager qui voulut prendre congé de lui, et qui repartit, richement doté par seigneur Tristan, comme il convenait. Le beau, le juvénile Tristan lui fit donner pour la route un demi-kilo d'or. L'écuyer en prit possession plein de joie et en remercia cordialement le seigneur. Après quoi il poursuivit sans tarder son chemin.

Et maintenant[5] commence une aventure : le valeureux héros de Parménie voulait absolument partir en quête d'aventure[6] ; il avait soif d'aventure et il était prêt à en accorder aux autres. Qui cherchait l'aventure auprès de lui était sûr qu'il la lui accorderait. Le fils de Blantscheflur avait grandi et avait été élevé depuis sa tendre enfance dans les aventures. Après qu'il en avait glorieusement réussi un grand nombre, son cœur à présent était empli de la soif d'en connaître de nouvelles. Ce

qu'il avait appris de la Table Ronde était entré dans son cœur valeureux, telle une forte incitation à se mettre en quête d'aventures inconnues. Kurvenal avait lui aussi entendu que les aspirations de son seigneur Tristan se dirigeaient irrésistiblement, ardemment, avidement vers la Bretagne. Sur le conseil de Kurvenal, Tristan se rendit aussitôt et sans hésiter là où il trouva son beau-père et sa belle-mère, la duchesse. Il s'approcha d'eux avec déférence et leur demanda courtoisement de bien vouloir l'autoriser à entreprendre ce voyage. Ils transmirent cependant sa prière à leur fils Kaedin et à Isolde, l'épouse de Tristan. Quand Kaedin apprit la nouvelle, il dit loyalement, comme cela lui revenait : « Où que mon beau-frère Tristan puisse acquérir de la gloire, nous devons lui prêter assistance. Isolde, ma sœur, es-tu également d'accord avec ce voyage ? » La pure, la courtoise Isolde laissa échapper un profond soupir. S'il venait du cœur, je ne peux vous le dire. Isolde dit : « Je préférerais évidemment qu'il fût possible qu'il fût prêt à rester chez nous et à passer le temps avec nous plutôt que de partir pour des pays lointains. Mais puisqu'il est avide de gloire, je ne veux pas m'opposer à lui et lui interdire son voyage. » Blantschemanis avait en effet réfléchi en elle-même : « Puisqu'il faut que je me passe de son amour encore une demi-année, je veux bien lui permettre de partir. » C'est ainsi que Tristan de Parménie, le fils du noble Riwalin, s'assura l'autorisation de tous.

Le seigneur[1] Tristan se prépara alors en chevalier pour son voyage : avec la générosité qui le distinguait il équipa de solides boucliers vingt chevaliers, qu'il avait au préalable choisis parmi les cinq cents hommes de Parménie[2] qui l'avaient secondé jusque-là dans ses victoires. Il n'en garda que vingt, et renvoya les autres dans leur pays. Il donna à chacun de ses vingt compagnons trois vêtements — taillés somptueusement à la mode des chevaliers. Il donna l'ordre qu'on les équipât de tout ce dont on a besoin pour une expédition chevaleresque : en premier lieu de beaux chevaux de combat et de beaux chevaux de selle. Il donna aux nobles héros ceintures, agrafes, anneaux, coiffures et bourses de soie. Leurs vêtements étaient partout ornés de passementerie, bordés de lisérés précieux et élégants. Ils se présentaient comme s'ils venaient, telle une cohorte d'anges, tout droit du paradis. Toute la troupe des chevaliers était maintenant dans son apparence extérieure, dans ses vêtements, à tous égards, d'une tenue parfaite. Kurvenal, maréchal des bonnes

manières, et chambellan de toutes les perfections, s'attachait de tout son cœur et de toute sa loyauté à accroître de ses conseils et de son enseignement la réputation de son seigneur. Il lui conseilla de faire habiller trente-deux jeunes gentilshommes pour l'expédition. Toute sa suite était ainsi somptueusement équipée pour le voyage. Puis il fit porter tout son équipement et celui de ses hommes à bord d'un navire.

Le duc[1] et la duchesse, Isolde et aussi Kaedin, Tristan les confia tous à la garde du Roi suprême. Ils étaient tous prêts à accompagner le seigneur jusqu'au rivage et jusqu'au bateau. Là, sans qu'on jouât aux échecs, toute leur joie fut mise mat. Ils suivirent d'un regard plein de tristesse le seigneur, quand il éloigna le navire de la rive et cingla vers la haute mer. Tristan, qui avait l'expérience de la mer, s'y connaissait très bien en navigation et savait reconnaître les points cardinaux. Le fils du fier Riwalin détermina avec sûreté la route à suivre. Son Créateur lui accorda également le meilleur des temps, le meilleur des vents pour sa traversée.

III. LES COMBATS DE TRISTAN CONTRE GAWAN, DALKORS ET KEIE

C'est ainsi[2] que seigneur Tristan arriva de joyeuse humeur et sans encombre au pays de Bretagne. Il jeta l'ancre à environ une journée de voyage de Karidol, le château d'Artus. Le noble et gai seigneur ne fit pas tout le trajet d'une traite. Il alla son chemin en prenant son temps jusqu'à environ une lieue de la maison somptueuse où séjournait l'illustre roi Artus avec toute sa cour. Le joyeux Tristan fit halte, à ce que j'ai lu, dans une petite ville, où il passa la nuit jusqu'au matin. Le sage, l'avisé Kurvenal avait évidemment pensé que ce pays réservait de nombreuses et magnifiques aventures. Tout à l'entour de Karidol les valeureux chevaliers de la Table Ronde rivalisaient d'ardeur à rechercher jour et nuit, en tout temps et en tous lieux, une belle aventure. Le château était sur une largeur d'une demi-lieue entouré d'une belle sapinière, où se trouvaient de vertes prairies fort attrayantes et couvertes de fleurs. Ah ! combien de combats furent livrés là, dans la forêt, ou juste devant ! Si un chevalier en rencontrait un autre

sur son cheval, revêtu de son armure, et qu'il ne connaissait pas, il devait l'affronter — on ne pouvait s'en dispenser — dans un combat chevaleresque, pour la vie, pour l'honneur et pour tous ses biens. On combattait avec le bouclier et la lance pour de bon, et non pour plaisanter, et cela si souvent qu'on ne peut pas compter les combats. Kurvenal, qui avait appris tout cela, était donc au courant. Le matin, au lever du jour, il instruisit son seigneur de la nouvelle situation.

Même[1] si l'intrépide Tristan était déjà un homme de grand courage, vous pouvez être certains que la blonde reine Isolde le stimulait bien davantage encore. Oui, la belle aurore pénétra dans son cœur avec tout son éclat, et son amour lui donna du courage, l'incitant à accomplir des exploits[2]. Il avait emporté armures et armes à profusion. On l'équipa donc pour l'expédition comme on doit équiper un chevalier, et jamais, de toute sa vie, on ne l'avait équipé de façon aussi somptueuse[3]. Il était — à ce que j'ai entendu — encore bien mieux armé que jadis, en Cornouailles, lorsqu'il avait tué Morolt, l'ennemi de Dieu[4].

Après qu'on[5] l'eut ainsi équipé, son noble cheval, qu'on lui amena, fut, à ce que j'ai lu, richement harnaché. Il était grand et fort et convenait parfaitement au cavalier. Tristan sauta en selle, et, quand il fut assis sur son cheval, il mettait en valeur le cheval davantage que le cheval ne l'avantageait lui-même. En vérité, autant que je m'y connaisse en ce domaine, il était hardi, et son cœur était plein de vaillance. Il était animé d'une joyeuse allégresse, si bien que le héros répondait à ce que son cœur et son inclination lui dictaient : le noble, le réfléchi, le raisonnable, le résolu Tristan avait tout son esprit, toutes ses aspirations tournés vers de fiers exploits chevaleresques. Le jeune homme était bien conscient qu'en ce jour il rencontrerait des aventures à profusion. Son jeune, son fier héroïsme était avisé et noble — noble et avisé. Dans cette fière expédition chevaleresque son cœur était plein de bravoure.

Si l'héroïque[6] Tristan avait dû partager son courage, il aurait bien délivré mille cœurs des tourments du doute et les aurait remplis de vaillance. À présent l'ardent Tristan quitta le camp pour s'approcher sans tarder de la forêt des aventures et de ces merveilleux champs où l'on devait payer les exploits au juste prix de l'empereur Charles[7]. Kurvenal lui apporta son casque, qu'il avait en sa garde. Les coutumes des chevaliers lui étaient plus familières qu'à tout autre. Le seigneur Tristan, le jeune homme aux nobles sentiments, chevauchait

maintenant doucement, prudemment, épiant et regardant de tous côtés autour de lui pour voir si quelque autre chevalier venait à sa rencontre, en quête d'aventure. Il chevaucha ainsi jusqu'à cent mètres environ de la forêt. Il était avide d'exploits chevaleresques ! À ce moment justement un chevalier sortait à bride abattue de la forêt des aventures, et arrivait sur la verte prairie. Il était paré d'objets si précieux qu'on eût cru qu'ils avaient été apportés de l'Inde lointaine. Le cheval, sur lequel il était monté, volait pour ainsi dire au-dessus du sol ; son bouclier, qu'il tenait devant son cœur, semblait collé contre son corps ; son heaume brillait comme un miroir ; il l'avait pour cette rencontre attaché solidement sur la tête. Il tenait dans la main droite une lance, et il approchait au galop, à une allure telle qu'on aurait pu penser que personne dans le vaste monde n'oserait l'affronter. Le chevalier digne d'éloges, qui avait un cœur vaillant dans la poitrine, s'arrêta sur la prairie devant la forêt.

Seigneur[1] Tristan l'aperçut. Il donna au noble Kurvenal l'ordre de lui tendre son heaume étincelant. Kurvenal s'empressa de lui fixer sur la tête le précieux heaume, et il lui tendit sa lance. Mais lui-même dut quitter le lieu du combat avec la suite de son seigneur et s'éloigner suffisamment : à cette époque en effet il était habituel d'affronter l'adversaire seul, sans aucune aide. Quel que fût le nombre des assistants, aucun d'eux n'osait intervenir. Si cet usage était encore valable de nos jours, on trouverait dans de nombreux pays encore de jeunes nouveaux Tristan !

C'est ainsi[2] que cette fois aussi Tristan, le jeune héros de Parménie, dut faire face tout seul au hardi chevalier venu de la forêt des aventures. Si champ, pré ou arène furent jamais parés d'un couple de valeureux chevaliers, c'était bien ici le cas. Chacun éperonna son cheval pour gagner le salaire de l'amour. Les deux héros de haute naissance se lancèrent l'un contre l'autre, avides de livrer bataille. Et comme on en trouve la description dans l'histoire, ils croisèrent tous deux leurs lances de telle sorte que la violence du choc les fit voler en éclats dans leurs mains. Les tronçons de lances tournoyèrent en l'air en mille morceaux. L'ardeur au combat les fit tous deux se heurter violemment, et les deux chevaux s'entrechoquèrent avec une telle force que les héros finirent par tomber sur le gazon : chevaliers et chevaux tombèrent sur le sol. D'un côté était couché le seigneur Tristan, de l'autre son adversaire. Une telle déconfiture n'était encore jamais

arrivée à aucun d'eux. Déconfiture ? Ai-je prononcé ce mot ? Non, en aucune manière. C'était un véritable affrontement de chevaliers, qui les couvrit tous deux de gloire ! Nulle part ils ne purent trouver un appui, ni dans le ciel, ni dans l'air ; ils firent connaissance avec la rosée du matin et son parfum : en effet, ils durent bien contre leur gré toucher le sol. Mais ils n'y restèrent pas couchés longtemps : les chevaux s'échappèrent du lieu du combat, et Kurvenal les rattrapa tous les deux.

Les deux jeunes[1] et hardis héros se relevèrent d'un bond et coururent l'un contre l'autre. Le toujours intrépide Tristan et son adversaire inconnu tirèrent en même temps leur épée du fourreau. Ils brandirent les lames qu'ils avaient reçues lors de leur adoubement. Le vert gazon et les fleurs furent entièrement pilonnés. Chacun avait en son cœur esprit chevaleresque et vaillance. Ils ne se firent pas de cadeaux, mais se donnèrent sur le lieu du combat de grands coups d'épée ; ils échangèrent les coups de façon si chevaleresque que Dieu lui-même y aurait trouvé son plaisir, s'il avait eu le désir d'assister aux aventures de ses créatures : de leurs coups ils firent jaillir les flammes de leurs heaumes, et tout à l'entour on voyait fuser les étincelles sur l'herbe et la poussière. Les épées acérées s'enfonçaient dans le bord des boucliers. Ici véritablement deux héros se trouvaient face à face, ici chacun avait trouvé un adversaire à sa mesure. Ici sur le champ de bataille le chevalier avait rencontré un vrai chevalier. Chacun démaillait la cotte de l'autre. Frappe ! Vas-y, frappe ! Fais gaiement résonner les lames ! Leurs épées cliquetaient si joliment que les deux fiers et jeunes héros sentaient croître en eux le courage. Dans la joie du combat Tristan se mit à hurler son cri de bataille, qu'il tenait de naissance : « Parménie ! Parménie ! » Mais, quand il cria « Parménie », le combat, que livraient les deux valeureux héros, prit brusquement fin : en effet l'adversaire de Tristan recula. Ce cri de guerre lui était bien connu. De la main gauche qui tenait le bouclier le vaillant guerrier prit son épée et il tendit la main droite en direction du seigneur de Parménie. Le très courtois Tristan dit alors à son adversaire : « Cela veut-il dire, noble et courageux chevalier, que selon le code chevaleresque vous vous déclarez battu, bien que vous soyez frais et fringant, encore indemne et en état de vous battre ? »

L'adversaire[2] de Tristan répondit ceci : « Non, seigneur, il n'en est pas ainsi ! Vous avez crié “Parménie !” Ce cri si beau, c'est un de mes parents qui le pousse, le plus cher que j'eus

jamais, bien qu'hélas! jamais je ne le vis!» Seigneur Tristan dit alors: «Révélez-moi donc, valeureux chevalier, le nom de ce parent qu'en votre cœur vous aimez tant!» Le chevalier répondit aussitôt: «Il est de Parménie, et Tristan est le nom de mon cher cousin.» Tristan dit fièrement: «Mon cher ami, parlez, au nom de vos hautes qualités, qui êtes-vous donc? — Seigneur, si vous voulez bien me croire, on m'appelle Gawan! — Gawan? s'écria seigneur Tristan. — Seigneur, il en est comme je vous l'ai dit. — Mon cher ami, mon noble Gawan[1]! Je suis ton cousin Tristan! Quel bonheur de t'avoir enfin trouvé! — Quoi! Vous êtes Tristan? demanda seigneur Gawan. — Eh bien, oui, cher cousin!» dit seigneur Tristan.

Seigneur[2] Tristan et seigneur Gawan, les deux héros valeureux, oublièrent l'ardeur combative qui les animait tous deux auparavant. À l'unisson ils remirent leur épée dans le fourreau. Sans hésiter ils retirèrent tous deux leur casque de la tête et le jetèrent sur le gazon à côté d'eux. L'ami souhaita la bienvenue à l'ami. Les deux cousins tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le noble Kurvenal cependant observait leurs faits et gestes: il vit comment ils s'embrassèrent, et cela ne lui sembla pas du tout être de l'hostilité. Le noble héros se mit en mouvement avec la troupe des chevaliers et chevaucha en direction de son seigneur. De bonne humeur, Tristan raconta alors à Kurvenal qu'il avait rencontré un de ses parents. Les deux héros courageux, et non pas timorés[3], sautèrent de nouveau en selle et chevauchèrent amicalement de conserve en direction de Karidol. Et tous deux étaient fort heureux que l'autre aussi, plein de courage et de hautes qualités chevaleresques, eût — en dépit de sa jeunesse — déjà acquis pareille gloire au combat. Gawan parla avec civilité: «Mon cher ami et cousin Tristan, mon cœur a connu beaucoup de joie quand j'ai appris que tu as très tôt surmonté ton grand chagrin et que, valeureux héros, tu as courageusement abattu le roi Morgan et qu'ainsi tu as vengé ton père, le noble Riwalin.

«Et je me suis réjoui[4] du fond du cœur que tu sois sorti vainqueur de ton combat contre le duc Morolt, ce terrible Africain, que personne, à part toi, n'a jamais osé affronter. Et que près de Weisefort en Irlande tu aies si vaillamment abattu le dragon meurtrier et que tu aies osé en Galles faire face au géant Urgan, qu'on nommait "le Velu[5]".» C'est ainsi que Gawan chevauchait à ses côtés, et tous deux eurent grande joie à bavarder gaiement de choses et d'autres, et à passer

agréablement le temps. Ils arrivèrent à Karidol, la ville splendide. Tristan appela Kurvenal et lui demanda de placer sa suite et le groupe de chevaliers en tête du cortège, comme il sied à un prince.

C'est ainsi[1] que devant la porte de la ville Kurvenal disposa deux par deux les jeunes gentilshommes, dont les vêtements d'apparat brillaient d'un vif éclat; suivaient en grand nombre les chapelains de Tristan, son seigneur. Le groupe des chevaliers fermait le cortège. Seigneur Tristan rivalisait avec le mois de mai, car de nombreux chevaliers s'avançaient là, richement parés et somptueusement vêtus, comme il seyait à de fiers gentilshommes. On avait taillé leurs vêtements dans une riche étoffe de soie écarlate, véritablement digne de chevaliers. Leur seigneur à tous, messire Tristan, et son cousin, le héros Gawan, chevauchaient tous deux en queue du cortège. Messire Tristan portait à ce moment par-dessus son armure une cape bien coupée; le seigneur l'avait fait faire dans une fine étoffe de laine pourpre, presque violette. Son blason était brodé dessus: c'était un sanglier, que le seigneur avait constamment aussi sur son bouclier. L'image de l'animal avait été taillée dans de l'argent brillant. Sur son heaume on voyait en outre se dresser deux défenses d'or. On pouvait en conclure que ce seigneur était un chevalier. La cape aussi était parsemée d'images de cet animal, si bien que c'est à peine si on pouvait reconnaître la couleur pourpre du vêtement. Le chapeau sur la tête de Tristan était taillé dans la même étoffe que le manteau. C'est ainsi que le beau, le noble Tristan, à l'allure princière, traversa la ville en direction de la cour.

Le fier[2] Tristan était-il l'objet de regards curieux? Très certainement, je vous dis la vérité! Plusieurs centaines de femmes étaient appuyées dans l'embrasure des fenêtres ouvertes pour fixer le seigneur de leurs yeux étincelants et ardents. Après avoir traversé la ville Tristan arriva enfin au château. Le très célèbre roi Artus et toute sa cour marchèrent à la rencontre du seigneur. Artus le reçut avec le baiser de bienvenue. Il fut imité par la reine et les belles dames. Elles aussi firent à Tristan un accueil cordial. Assurément jamais auparavant un autre hôte ne fut accueilli avec autant d'honneurs. Le roi et la reine prirent aimablement le seigneur entre eux deux pour le conduire aussitôt jusqu'à la Table Ronde, où on lui donna une place d'honneur. « Ah! seigneur de Parménie, Tristan, s'écria plus d'un héros présent, c'est ta vaillance qui t'a permis de conquérir cet honneur par de hauts faits che-

valeresques ! » Les nobles chevaliers de la Table Ronde se réjouissaient de voir leur troupe accrue et en même temps parée par ce héros de haute naissance et d'une vaillance sans égale, qui surpassait tous ceux qui à cette époque étaient avides de gloire et aspiraient à conquérir par leurs exploits chevaleresques gloire et célébrité.

C'est ainsi[1] que Tristan arriva à la cour. J'ai lu que grâce à ses hautes qualités il en était l'ornement. Sa jeunesse vigoureuse et téméraire lui fit acquérir une grande gloire. Par sa vaillance il plaça l'idéal de la chevalerie si haut qu'il fut le seul à pouvoir l'atteindre. Toutes les fois qu'il s'agissait de faire une prouesse, c'était toujours Tristan qui de sa main vigoureuse accomplissait des exploits si brillants qu'à la Table Ronde il recueillit la plus haute gloire.

Mais je voudrais[2] maintenant vous raconter tout particulièrement comment, plein de vaillance, il s'illustra dans un combat contre un héros. Celui-ci était comme lui un chevalier accompli, rempli d'un tel courage que, par ses exploits chevaleresques, il avait déjà acquis un grand renom. Il était allé dans de nombreux pays, et jamais il n'avait connu la défaite. C'est pourquoi on l'avait élu à la Table Ronde. Il avait en vérité accompli de hauts faits dans le pays de Bretagne et il avait nom Dalkors[3].

Dalkors[4], le bon chevalier[5], était si fier[6] que les jours où il ne pouvait accomplir des exploits chevaleresques il ne connaissait pas la joie. Un matin le guerrier partit en quête d'aventure. Tristan, notre valeureux héros, s'en était allé lui aussi pour le même motif. Or il est dit dans l'histoire que Keie aussi s'arma pour sortir en tenue de chevalier ; agirent de même de nombreux compagnons de la Table Ronde. Chacun partit seul en quête d'aventure chevaleresque. Dalkors, le guerrier valeureux, détacha, dès qu'il fut arrivé sur le champ, le cimier[7] de son casque pour que dans la forêt des aventures on osât abaisser la lance contre lui. En effet, si on l'avait reconnu, aucun chevalier ne se serait risqué à se mesurer à lui. Son courage et sa main vigoureuse lui faisaient toujours remporter la victoire. Cessons à présent ce discours pour raconter comment le seigneur Tristan et Keie se rencontrèrent.

Il était très tôt[8], avant le lever du soleil, de sorte qu'il faisait encore trop sombre pour qu'un homme pût reconnaître un autre homme dans la forêt. On ne pouvait pas non plus voir le cimier des casques ni les boucliers. C'est ainsi que dans l'obscurité Tristan et Keie se heurtèrent. Lors du choc les deux

lances restèrent certes entières, mais le coup de Keie fut si violent qu'il arracha l'ornement du casque de Tristan, la flèche d'or[1]. Seigneur Tristan pensa alors ceci : « Vise le plus haut possible lorsque tu chargeras, il rebondira d'autant plus loin ! » C'est ce qu'il fit : seigneur Tristan frappa de toutes ses forces sur la mentonnière[2], sous le casque, et Keie tomba dans la poussière. Son cheval galopa vers Karidol et, sans parler, sans pouvoir s'exprimer par la parole, il put annoncer à toute la cour réunie ce qui était arrivé à son maître.

Keie[3] resta couché sur le sol, tout étourdi et entièrement couvert de poussière, là-bas dans la forêt des aventures. Mais Tristan éperonna son cheval, en quête de nouvelles aventures. Or — à ce que j'ai lu — chacun ignorait tout à fait qui était l'autre : celui qui avait remporté la victoire et celui qui était étendu, là-bas, de tout son long, sur la prairie. Seigneur Tristan, fils de Riwalin, un vrai trésor de chevalerie, le fondement de toutes les qualités, avait à peine parcouru un petit mille[4] quand galopa hardiment à sa rencontre, sur la prairie verte, Dalkors, le chevalier dont je vous ai parlé plus haut et dont j'ai chanté les louanges : Dalkors et Tristan, les deux fiers[5] héros, la fleur de la chevalerie, ne se reconnurent pas. Ni l'un ni l'autre ne portait de cimier sur son casque, et leurs boucliers à tous deux ayant été fort malmenés par les coups de lance, leur peinture s'était tant écaillée qu'on ne pouvait pas y reconnaître le blason.

Les deux[6] nobles héros éperonnèrent leurs chevaux et fondirent l'un sur l'autre. De sa main vigoureuse Tristan de Parménie jeta Dalkors, le fabuleux héros, à bas de la selle dans le sable. Celui-ci fit là connaissance avec quelque chose qui lui était inconnu. Tomber lui était tout à fait étranger, il l'apprit alors à sa grande honte. Tristan ne lui prit pas son cheval[7] ; celui-ci s'en alla : il connaissait bien les chemins qui mènent à Karidol. Il y annonça la mésaventure de son maître, sans chansons ni paroles, sans musique ni discours. Il aurait préféré de loin être là-bas à sa mangeoire plutôt que de s'en être tiré ici avec la vie sauve lors du duel. Seigneur Tristan chevaucha jusqu'au lieu où il avait livré son premier combat. Il chercha et trouva là sa flèche d'or, qu'il attacha de nouveau sur son casque. Puis il retourna à Karidol. Là il fut assailli de questions à propos des deux seigneurs, Dalkors et Keie. On l'informa aussitôt que leurs deux chevaux étaient rentrés sans leurs cavaliers à la cour. Tristan dit : « Je n'ai malheureusement pas la moindre idée de ce qui leur est arrivé. Moi-même — je

vous assure — je n'ai eu aucune aventure pendant toute cette longue journée. » Tristan, ce noble héros, fit ainsi preuve de bonne éducation : il se taisait et ne faisait pas le fanfaron. C'est aujourd'hui encore là la vraie noblesse : là où la noblesse s'allie à la vaillance, la vraie noblesse ne se vante pas de ses exploits. Car qui a jamais accompli de hauts faits, le monde parle de lui un jour ou l'autre[1]. Depuis sa jeunesse Tristan s'était toujours conformé à cette règle. Il tint son cheval en bride et bavarda avec les autres. Nombreux étaient les fiers héros qui écoutaient ses paroles bien mesurées. Sur ces entrefaites Keie arriva au trot — à pied, trempé comme un barbet. En tombant il avait en plus brisé la poignée de son épée. Ils allèrent tous à sa rencontre, les jeunes comme les vieux, et l'accueillirent à grand bruit.

Il eut[2] à souffrir des railleries : « Seigneur Keie, donnez-moi le salaire dû au messager[3] ! dit un chevalier dans l'assemblée. Vraiment, de toute ma vie je ne vous ai encore jamais vu, valeureux chevalier, assis sur un cheval aussi noble que celui que vous montez à l'instant. Vraiment, vous et votre cheval vous êtes nés l'un pour l'autre. » Ces paroles mirent Keie en rage. On se divertit bruyamment à ses dépens et on ne ménagea pas les railleries et les moqueries. On pouvait là, si je réfléchis bien, entendre le son d'une harpe moins bien encore que dans le vacarme de la roue d'un moulin. L'un s'écriait : « Keie arrive sur le poulain de sa mère ! » Mais un autre cria plus fort que lui : « Il chevauche le cheval des douze apôtres[4] ! » On examina aussi l'épée, et l'un d'entre eux lui posa cette question : « Qu'avez-vous fait de la poignée de ce fer de combat ? » Un autre cria : « Je sais ce qui est arrivé ! Keie a très certainement croisé aujourd'hui le fer, mais on le lui a fait tomber des mains. » J'ai entendu dire que Keie crânait par trop souvent, mais il fit là contre mauvaise fortune bon cœur : « C'est le diable qui m'a conseillé de m'éloigner aujourd'hui de la cour. Dans la forêt j'ai rencontré le diable en personne, car ce n'était pas un homme. Il m'a attaqué avec tant de fougue et il m'a donné un tel coup, si violent, et avec une telle fureur, que tous ceux que j'ai reçus jusqu'à aujourd'hui ne sont rien à côté. Il m'a frappé de telle façon qu'il était inéluctable que je tombe sur le sol. Si souvent que je sois déjà tombé, aujourd'hui ce fut la chute la plus terrible : la hanche droite et toutes les côtes me font mal après ce plongeon. Jamais je ne suis tombé aussi violemment ! »

Le roi[5] était venu à table pour prendre son repas, et il avait entendu parler de la défaite de Keie. Les chevaliers s'assirent

(comme je l'ai entendu dire) à table avec Keie. Dalkors le chevalier arriva un peu plus tard et prit place à table. Quand le roi eut mangé quelques bouchées et qu'il lui parut bienséant de prendre la parole, il se tourna vers Keie et lui demanda s'il savait qui était le chevalier qui l'avait vaincu. Keie répondit : « Seigneur, il m'est vraiment impossible de le décrire, car le jour commençait seulement de poindre. Il m'a attaqué dans l'obscurité. Je ne pus reconnaître ni l'homme ni le cheval, ni le bouclier ni le cimier du casque. Je vis seulement que le fier[1] héros portait sur son casque, lorsqu'il m'attaqua avec violence, quelque chose en or pur. » Le roi dit : « Entends-tu, Tristan ? En vérité, ce ne peut être que toi ! — Certainement pas, mon seigneur et roi ! répondit le fils de Riwalin. Aujourd'hui je n'ai eu aucune aventure. » Artus, le noble roi, dit alors à seigneur Gawan : « Gawan, dis-moi si tu as accompli cet exploit ! » Seigneur Gawan répondit : « Non, seigneur et roi ! » Aucun chevalier de la Table Ronde ne put se vanter de cette aventure. Le roi se tourna vers Dalkors : « Dalkors, était-ce toi ? » L'autre répondit : « Seigneur, ce n'est qu'à grand-peine que je suis sorti moi-même aujourd'hui indemne d'un combat. Un chevalier a failli me faire passer de vie à trépas. Il m'a allongé un coup de lance si terrible que je suis tombé dans l'herbe. Pendant un bon moment je n'ai plus su qui j'étais ni où je me trouvais, j'en avais perdu tout souvenir. Et j'ignore tout à fait qui était le chevalier qui m'a fait tomber dans le sable. »

Les nobles[2] chevaliers de la Table Ronde furent tous très surpris de cette étrange histoire[3], car de toute sa vie jamais Dalkors n'avait dû essuyer pareille honte. Le livre de Tristan m'a révélé que parmi tous ces chevaliers pas un seul n'a appris qui a fait tomber avec tant de force ce chevalier valeureux de son cheval ! Il se passa bien six semaines jusqu'au moment où le roi dit à Gawan : « Mon cher neveu, dis-moi, conseille-moi en toute loyauté pour qu'enfin nous fassions la lumière sur la question de savoir si c'est mon neveu Tristan qui a vaincu au combat Dalkors, le héros. » Mais Gawan répondit : « J'ai déjà souvent parlé avec lui de cette affaire ; toutes mes questions ont été inutiles, si bien que cette histoire finit par me contrarier. Mais je vais encore essayer une fois. » Un beau jour Gawan était assis à côté de son cousin Tristan, et ils se racontaient toutes sortes de belles aventures. Gawan le noble héros en vint à le questionner tout particulièrement au sujet de Dalkors. Il dit : « Tristan, mon bel ami[4], mon cher ami, dis-

moi sans mensonge toute la vérité : je t'en conjure au nom de notre amitié et au nom de ton amour pour la reine ! »

Avec un profond[1] soupir Tristan demanda : « Mon cher cousin Gawan, de quelle reine veux-tu parler ? » Seigneur Gawan répondit : « Je veux parler de la resplendissante reine de Cornouailles, qui est aussi estimée en tant que reine partout en Angleterre, la belle Isolde d'Irlande. — Isolde, la mort de mes joies, et Isolde, la vie de ma vie ! Cousin, ce que tu souhaites, dit Tristan, doit aussitôt se réaliser. » Gawan ajouta : « Tu dois révéler si tu as de ta lance désarçonné Dalkors ! » Alors Tristan répondit poliment : « En vérité, c'est ainsi que la chose s'est passée, et je l'avoue : ce jour-là j'ai de ma main vigoureuse jeté deux chevaliers à bas de la selle ; leurs chevaux se sont sauvés dans la forêt. » Comme je l'ai lu dans ma source, Gawan reconnut aussitôt au détail des chevaux qu'il s'agissait bien de Dalkors et de Keie.

Gawan[2] demanda alors : « Mon cousin, n'aimerais-tu pas, si cela était possible, revoir la reine, la blonde Isolde, la belle[3] Isolde ? — Oh oui ! répondit Tristan. Ce serait la mort de tous mes soucis, en vérité, la fin de mes tourments, et une vie éternelle pour ma joie ! Cousin, si tu pouvais m'aider par tes conseils et tes instructions à revoir la très noble, ma très chère, reine de mon cœur, je serais prêt à être ton serviteur. » Gawan répondit : « Sois heureux ! En jouant de ruse je peux faire en sorte que tu la voies sous peu, pour votre joie à tous deux. Tu peux compter sur moi : je t'en fais le serment. » Tristan se réjouit de ces paroles du plus profond de son cœur, et pourtant son délicieux amour pour la blonde reine lui procura de nouvelles souffrances, car de toutes les fibres de son cœur il aspira désormais à ce voyage.

IV. PREMIÈRE RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE

(Aventures à Tintajol)

L'ingénieux[4] Gawan proposa très aimablement[5] au roi une chasse. Le livre de Tristan m'a appris que le roi de Karidol et le roi de Tintajol, Artus et Marke, possédaient, dans la région frontière de leurs deux pays, une magnifique forêt qui était

leur propriété à tous deux. Comme je l'ai lu, Gawan fit en sorte que le roi Artus sortît de son château de Karidol pour aller chasser dans cette forêt. Gawan était riche en idées et en astuces. Il mit les chasseurs du roi dans la confidence et leur demanda de faire ce dont il les prierait et ce qu'il leur ordonnerait. Le seigneur Gawan ne manqua pas de dire aux chasseurs : « Vous, maîtres veneurs, croyez bien que je ne démordrai pas de mon projet, croyez-m'en : dès que vous aurez levé un cerf, choisissez l'affût de telle sorte que dans sa fuite il courre tout droit vers Tintajol. Si vous le faites, cela causera votre bonheur, car je vous comblerai de richesses. » On agit conformément à ses ordres.

Après[1] avoir levé un cerf les chasseurs choisirent l'affût de telle façon que ce cerf courût tout droit à Tintajol, ce qui ne leur fut pas difficile. Alors la chance sourit à Tristan : cette chasse lui réussit à merveille, comme je l'ai appris. Le cerf courut devant les chiens pour tenter de leur échapper et de conserver la vie. Ce n'était pas encore la véritable saison de la chasse et il lui fut fort profitable, certes, de ne pas être trop lourd à ce moment-là ; en revanche, les chiens étaient gavés et ils ne purent le suivre. Le roi Artus et ses gens rivalisèrent d'ardeur à lui donner la chasse, et ce, jusqu'à la fin de l'après-midi, quand le soir commença de tomber. Comme je l'ai lu, les chiens ne purent plus rattraper le cerf ; ils avaient même perdu sa trace. Comme l'histoire me l'a appris et comme je l'ai entendu dire, les chasseurs et les chiens renoncèrent à cette chasse vaine, d'autant plus que la nuit les contraignait à rentrer. C'est ainsi que de leurs cors ils donnèrent le signal du rassemblement.

Après[2] qu'ils se furent réunis le roi se tourna vers ses chasseurs et leur dit aussitôt ceci, à ce que je sais : « Dans la mesure où cette forêt vous est connue, dites-moi, sur votre foi et sans mentir : où nous trouvons-nous ? Sommes-nous loin de Karidol ? — Cela, je peux bien vous le dire, dit l'un des chasseurs, nous sommes bien à sept milles de votre château, seigneur. — Par ma foi, dit le roi Artus, si nous devons chevaucher toute la nuit dans cette obscurité, ce voyage sera bien pénible pour nous. » Gawan prit alors la parole : « Cette chevauchée peut bien nous être épargnée, car Tintajol se trouve tout près d'ici. — Tintajol ? demanda le roi Artus. — Oui, sachez-le, seigneur, nous ne sommes pas loin du château de votre cousin[3]. » Le roi s'enquit : « Dites-moi exactement à quelle distance il est. — Messire, nous ne sommes qu'à un mille du château. Je vous dis la vérité, croyez-moi. Et si vous voulez suivre mon conseil, c'est

là que nous devons passer la nuit. » Le fidèle Gawan ajouta : « L'illustre roi Marke nous accordera certainement l'hospitalité. Il a fait suffisamment savoir qu'il désirait ardemment avoir le bonheur de vous recevoir une fois chez lui, dans son château. — Que conseilles-tu donc ? demanda Artus. — Seigneur, allons-y ! Croyez bien qu'il se réjouira ! Faites-lui cet honneur ! » dit Gawan. Le roi répondit : « Mais Tristan ne jouit pas de la faveur du roi Marke. — J'aurai tôt fait d'arranger la chose ! assura le noble Gawan. — Comment cela ? demanda le roi.

« Seigneur[1], laissez-moi aller en avant, et suivez ma trace. Avant que vous ne soyez arrivés, j'aurai obtenu de lui une promesse de protection, dans laquelle seront inclus tous ceux qui sont ici réunis autour de vous. Je sais que le roi aura plaisir à vous voir et qu'il me l'accordera. » La solution parut bonne au roi. C'est ainsi que le fier héros partit, et il fut bientôt à Tintajol. Dès qu'il se fut approché du château et eut traversé l'avant-fort, le roi Marke fut mis au courant de sa venue. Il lui réserva un accueil cordial, à ce que j'ai lu. Le seigneur Gawan lui dit ceci : « Le roi Artus de Bretagne, mon oncle, approche d'ici pour passer cette nuit chez vous. » Le roi Marke répondit aussitôt : « Ne plaisantes-tu pas, Gawan ? — Non, je ne plaisante pas. Je ne me le permettrais pas. Il est tout près d'ici et vous demande seulement ceci : si quelqu'un l'accompagne auquel vous avez retiré votre faveur, vous devrez également lui accorder votre protection. » Le roi s'écria : « Ne dis plus rien ! Mon cher ami, le roi Artus, sois le bienvenu à Dieu et à moi-même ! Et comme il sied au maître de maison, c'est lui qui doit commander et non pas prier ! »

Le noble[2] roi Marke était rempli de joie après avoir entendu que le roi de haute naissance, le noble visiteur, qui portait le fardeau de la dignité royale mieux que tous les autres rois, allait venir dans son château. Marke en fut réjoui au plus profond de lui-même. Le seigneur Gawan retourna auprès du roi Artus, et lui raconta, conformément à la vérité, que toute sa suite et ses vassaux seraient sous la protection du roi de Cornouailles. Ils en furent tous très heureux, surtout à cause de Tristan. Entre-temps le noble roi de Tintajol fit tendre les murs de sa grande salle d'étoffes qui brillaient de l'éclat de l'or fin. Le sol fut couvert de riches tapis de soie, dessus on éparpilla des roses en quantité. Les tables furent dressées. Il ne manquait vraiment rien de ce qu'il fallait pour un festin et de ce qu'on attend dans la maison d'un roi, pour sa plus grande gloire. Sur ces entrefaites le roi Artus entrait à cheval par la

porte du château ; le roi et la reine s'étaient déjà somptueusement parés de leur couronne et avaient revêtu des vêtements royaux, si dignes d'éloges que je n'ose décrire ici davantage le faste de leurs vêtements. Car je suis malheureusement dépourvu de tout talent poétique, et mon manque d'aptitude intellectuelle et ma gaucherie d'expression m'interdisent d'en parler[1]. Je m'étonne encore à présent de la richesse de leurs vêtements. Précédés de plus de deux cents chandelles, le roi et la reine Isolde se dirigèrent vers la porte. Le roi Artus, ainsi que je l'ai lu, sauta à bas de son cheval.

C'étaient[2] des chevaliers et de nobles demoiselles en vérité qui portaient les chandelles devant eux. Celui qui voulait regarder pouvait voir que le roi Artus fut reçu dans le château de Marke avec les honneurs royaux. Le roi et la reine donnèrent à leur hôte le baiser de bienvenue. Tristan et Gawan renoncèrent au baiser en faisant un pas en arrière ; cependant la reine accueillit Tristan avec un regard plein d'amour. Isolde le regardait en secret et en même temps avec crainte. Et Tristan lui-même n'osait pas la regarder droit dans les yeux. Il redoutait la surveillance de Marke, car il connaissait bien son esprit retors[3]. Les deux rois montèrent avec la reine et ses demoiselles dans la grande salle. On leur offrit de l'eau pour se laver les mains, puis ils s'assirent à table. À quoi bon m'attarder à décrire en détail le festin ? À quoi bon ? Pareilles choses furent racontées bien avant moi, et par des maîtres de cet art qui ont plus de talent que moi.

Le roi Marke[4] et la reine avaient fait asseoir le roi Artus entre eux deux, pour lui faire honneur. Mais le seigneur Tristan et le seigneur Gawan présidaient tous deux une autre table, face au roi. Comme je l'ai entendu dire, le regard de la reine était double : il y avait le regard du cœur et le regard des yeux ! Les regards des yeux étaient furtifs, et ceux du cœur ostensibles. Des yeux, Isolde, la courtoise[5] reine, saluait le seigneur de Parménie à la dérobée. Cependant il n'arrivait que très rarement qu'elle le cherchât des yeux, car elle redoutait que le roi Marke ne surprît ses regards. Mais les regards du cœur, ni homme ni femme ne pouvaient les lui interdire. Fréquemment elle les posait sur son ami Tristan tendrement aimé. Les regards qui venaient des yeux étaient d'une double nature : aussi souvent qu'elle en avait l'occasion, elle dardait de ses yeux étincelants un doux regard sur Tristan, mais ce regard était secret. Les autres regards de ses yeux étaient francs et polis : elle les jetait éclatants sur le roi Artus, qui

était ici hôte en sa maison. De temps à autre elle regardait aussi le roi Marke, son époux ; cependant, comme l'histoire nous le dit, ils étaient hypocrites[1]. Elle aurait préféré offrir l'éclat de ses yeux, ses regards aimables, au héros de Parménie — Tristan —, plutôt qu'à son époux. Le regard de son cœur était-il lui aussi double ? Non, pour sûr ! Elle le dirigeait uniquement vers un seul endroit, vers l'extrémité de l'autre table, où Tristan était assis, son doux ami[2]. Quant à lui, il n'osait en aucune façon poser ses yeux ouvertement sur la reine Isolde. Mais en son cœur il souffrait tous les tourments de son amour ardent. Avec son cœur cependant il la regardait sans cesse et avec ardeur. La merveilleuse reine répondait chaque fois à ces regards de tout son cœur. Les regards de leurs cœurs se croisaient, joueurs, allant et venant de lui vers elle, d'elle vers lui. Lecteur de ce livre, écoute : les regards de leurs cœurs volaient de l'un à l'autre dans la salle, comme une balle avec laquelle jouent des enfants à la manière des enfants. Cependant pour eux ce n'était pas un jeu d'enfants : ils l'avaient joué en tout temps et l'ont joué encore souvent par la suite. Ce jeu était pour eux deux le meilleur des jeux, ainsi qu'un autre jeu, que je ne veux pas vous décrire ici.

Le repas[3] prit fin ; le roi Artus était fatigué, le roi Marke le savait. Il fit préparer pour lui ainsi que pour tous ceux qui l'accompagnaient des lits dans la grande salle du château. Le roi Artus avait une couche pour lui tout seul, mais les autres étaient couchés deux par deux : c'est ainsi qu'ils dormaient l'un à côté de l'autre, comme je l'ai entendu dire. Seigneur Tristan et seigneur Gawan se couchèrent dans un même lit. En effet, il était rare qu'ils fussent séparés, car tous deux étaient liés d'une solide amitié. Ce que l'un désirait, l'autre ne le contestait pas, comme c'est l'habitude entre des amis.

Quand[4] les invités furent couchés, on prépara aussi leurs lits au roi et à la reine, et ils se couchèrent à leur tour. Dans le palais du roi on avait installé pour eux une chambre, magnifique et somptueuse. C'est là qu'ils s'allongèrent. Mais le roi avait l'habitude de se coucher seul. Pourquoi donc ? Qui le sait ! Peut-être à cause de la vieille animosité qu'il portait à la reine. Le lit d'Isolde était préparé contre l'autre mur. Cela était bien connu de Tristan. Cet état des choses lui avait en effet été décrit en détail par un tout petit enfant. C'était le fils de sa tante maternelle et il s'appelait Tantrisel[5]. Tristan avait trouvé cet enfant à la cour de Marke. Il y eut là ruse contre ruse. Le roi Marke lui aussi imagina une ruse : la vieille

défiance à l'égard de son neveu Tristan lui pesait en effet encore sur le cœur. Le fin renard avait fait garnir un bloc de bois de douze faux, qui étaient aussi acérées que des rasoirs bien affûtés. Le bloc de bois fut ainsi préparé avec perfidie et placé par ruse devant la chambre où la reine était couchée dans un profond sommeil. Mais peut-être aussi qu'elle ne dormait pas et qu'elle faisait seulement semblant de dormir ! Et ce, uniquement dans le but d'endormir les soupçons de Marke.

Lorsque[1] tous furent couchés et endormis, Tristan et la belle Isolde furent assaillis par leur vieux tourment : leur tourment, c'était leur amour qui les avait tous deux vaincus. Isolde ici, et Tristan là-bas. En son cœur elle pensait : « Ah ! si seulement Tristan osait venir jusqu'à moi ! Ce serait la plus grande joie sur terre. » Pendant ce temps Tristan était couché là-bas, se creusant l'esprit, pesant le pour et le contre et se demandant comment il pourrait aller jusqu'à elle sans qu'on le remarquât. Le tourment qu'il ressentait était triple. Il réfléchissait : « Si j'ai l'audace de le faire, la belle Isolde deviendra la fable de tout le pays. Mon oncle, le roi Marke, entrera certainement en fureur. Et, pour finir, son ami, le roi Artus, qui est son hôte en cette maison, sera affligé au plus profond de lui-même, quoi qui m'advienne. » Il examina à fond la question, mais son cœur, son esprit et toutes les fibres de son corps l'attiraient là où était couchée la reine. À quoi servait-il que Tristan fût à tous égards un homme courageux ? Il fut vaincu par l'amour qui était accoutumé à vaincre, qui finissait toujours par triompher, et qui le força à aller voir la reine.

Tristan[2] se leva pour se rendre auprès d'Isolde. Mais on avait dressé le maudit piège juste sur son chemin, ce bloc de bois, qui le blessa douloureusement. Les faux acérées le coupèrent si bien que son sang chaud coula à flots sur le carrelage de la salle. Tristan fut frappé d'effroi au plus profond de lui-même ; il ressentait deux sortes de souffrances : celles du corps et celles du cœur. Dans son cœur c'est l'amour qui le tourmentait, mais les douleurs du corps qui le torturaient, c'étaient ses blessures fraîches. Il voulut aussitôt retourner dans son lit, auprès de son ami Gawan. Cependant l'amour qui s'était réveillé en lui ne le lui permit pas. Le feu de ses étincelles commença à le faire souffrir et à embraser son cœur, si bien qu'il s'enflamma d'un désir ardent. Ah ! que fit alors seigneur Tristan ? Il noua sa chemise sur ses blessures et alla jusqu'à la porte de la chambre où était couchée la reine, et enfin il se décida à frapper tout doucement. Il le fit avec pré-

caution : Isolde l'entendit et comprit que c'était son ami Tristan. La reine, brûlante d'amour, se leva en hâte et fit entrer son doux ami[1], seigneur Tristan, plein du désir d'amour, que la passion enflammait comme elle enflammait Isolde. Puis les deux amants se couchèrent tout à leur amour. Je sais très bien, sans me poser de questions, ce qu'ils firent là ensemble. Quoi qu'on ait raconté à propos de la chasse n'est rien à côté : Tristan avait avec la reine capturé le vrai gibier de l'amour, et ce, sans meute de chiens. Pendant ce temps le roi dormait et ne se rendait compte de rien.

Après[2] être resté un bon moment couché et s'être beaucoup diverti avec la splendide reine, le héros malade d'amour et plein d'entrain s'aperçut que le sang de ses blessures avait trempé le drap et le couvre-lit de même que tout ce qui pouvait se trouver sur le lit et que, de plus, le carrelage de la salle était souillé de sang. Cela l'effraya vivement. Il dit : « Isolde, ma belle, ma consolation et mon espoir, mon rayon de soleil, ma très chère souveraine : il me faut avec chagrin me séparer de toi, avant que le roi, mon oncle, s'aperçoive que nous nous sommes aimés en secret. » Il se leva et retourna auprès de Gawan, et se coucha à ses côtés dans le lit. Gawan ne fut pas long à remarquer que Tristan était trempé de sang. Il dit : « D'où cela vient-il, mon cher cousin ? Dis-moi ce qui t'est arrivé. » Et Tristan lui dit toute la vérité, ce qui s'était passé avec la reine et comment les faux aiguisées l'avaient affreusement coupé. Gawan s'inquiéta beaucoup et dit en soupirant du fond du cœur : « Hélas ! cent fois hélas ! La perfidie du roi Marke nous met dans une situation bien difficile. Si Dieu ne nous tire pas d'affaire, notre vie est en danger, la nôtre à tous deux, mais aussi celle de tous ceux qui sont venus ici avec le roi ! »

Le très valeureux[3] roi Artus entendit leurs paroles, qui le consternèrent. Tous les autres, qui étaient couchés avec eux dans la salle, furent vite au courant de ce qui s'était passé. Quand ils entendirent l'histoire ils furent remplis d'effroi jusqu'au fond du cœur, car tous les hôtes de Marke craignaient la mort en raison du méfait de Tristan. Chacun cherchait une solution pour se tirer de ce mauvais pas, et un bon conseil leur eût été bien nécessaire, car ils avaient tous peur de la mort. En raison du terrible danger qui menaçait, on discuta pour trouver un moyen d'y échapper. Keie aussi entendit cette histoire et il trouva à temps la solution : « C'est pitié de voir qu'un roi puissant comme vous, mon seigneur et roi, ne dispose pas d'un conseiller intelligent qui puisse montrer sa

sagesse en cette affaire vraiment insignifiante. Si moi je vous donne un conseil, il vous paraîtra sans valeur. Cependant, si sot que je sois, seigneur roi, vous et tous les autres qui êtes ici, si vous voulez bien me suivre, je nous libérerai avec adresse et astuce de nos soucis. » Le roi Artus répondit aussitôt : « Ah ! Keie, je sais très bien qu'intelligence et conseil subtil te caractérisent ! Si tu peux maîtriser la situation, donne-nous conseil, beau et vaillant héros, pour que nous nous tirions d'affaire. Tu n'auras pas à le regretter. »

Et de fait[1] Keie avait vraiment beaucoup d'idées. Il dit : « Si cela vous semble bon, nous ferons un grand tumulte, du vacarme et du tapage ; en même temps nous nous bousculerons, et l'astuce consistera à ce que chacun courre sur le bloc de bois et se coupe aux faux. Et quand le roi verra que nous nous sommes tous coupés, il ne soupçonnera pas son neveu Tristan. » Le roi Artus se réjouit vivement de ce conseil et il remercia aussitôt Keie d'avoir trouvé un moyen si astucieux de les tirer de cette situation difficile. Tous les autres héros aussi remercièrent bruyamment Keie. Tous ceux qui étaient couchés dans la salle se levèrent et s'assemblèrent en groupes comme s'ils voulaient maintenant s'entraîner pour un tournoi. Il y eut beaucoup de bruit et beaucoup de cris dans la salle à manger du roi Marke. Même le noble roi Artus fit des pitreries : comme tous les autres il bousculait tout et titubait à travers la salle, dans laquelle tous se démenaient comme des fous furieux. Ils se bombardaient à coups de chapeaux, de coussins et de matelas. Ils trébuchaient et chancelaient par-dessus les lits. Ils se lançaient à qui mieux mieux les chaussures, les pantalons à la figure. Beaucoup de chemises et d'autres vêtements furent déchirés, qui plus tard, après la fin de ce tournoi, firent cruellement défaut. On hurlait le cri de guerre des rois : « Bretagne ici ! Ici Karidol ! Ici Cornouailles ! Ici Tintajol ! » Ils s'arrangèrent astucieusement de manière à tous se couper, tous sauf précisément Keie qui avait donné ce conseil. Il voulait se dérober ! Il se démenait avec habileté pour esquiver les faux. Gawan le saisit et le poussa de toutes ses forces sur le piège si bien qu'il reçut les blessures les plus profondes — bien plus graves que celles d'aucun des invités de Marke dans la salle.

Quand Keie[2] sentit qu'il s'était blessé profondément il s'écria : « Quel diable nous a amenés ici ? Mais que s'imagine donc le roi, quoi ? Il croit peut-être et s'imagine que nous sommes des loups sauvages. Je vous affirme sur ma foi que ce ne sont pas des manières de roi ! Il s'est arrangé pour que nous

nous blessions tous à mort! » Le roi Marke entendit les plaintes de Keie. Il avait naturellement lui aussi entendu le vacarme dans la salle. Il sauta du lit et alla les rejoindre pour les tancer vertement de ce comportement inconvenant. Mais le roi Artus prit poliment leur défense en expliquant: « C'est une coutume chez eux. Il m'est impossible de refréner le déchaînement de ces fous furieux. Ils font les fous tout comme des enfants, à la maison, ici, où qu'ils se trouvent! » C'est ainsi que le noble et valeureux roi Artus expliqua au roi Marke ce comportement inconvenant, et Tristan resta à l'abri des soupçons de son oncle. Le roi retourna se coucher. Les invités dans la salle bandèrent leurs plaies, puis chacun regagna son lit.

Le matin[1], au point du jour, ils se levèrent: ils avaient tous des blessures et des coupures aux jambes; chacun quitta son lit bien mal en point et en boitant. Ils portaient tous aux jambes la marque douloureuse de Tristan; pas un seul n'avait été épargné. Mais le noble roi Marke était tout confus et il demanda à Artus son invité de ne pas lui en vouloir pour cet incident. Artus était astucieux et il trouva sur l'instant un stratagème favorable à Tristan. Il dit: « Mon ami, si tu veux que je t'accorde cela, alors tu dois à ton tour accéder à une demande qu'en toute amitié je t'adresse. » Le roi Marke répondit: « Roi Artus, vous êtes mon hôte dans ma maison. Vous ne devez pas demander, certes, mais commander! » Le roi Artus dit alors: « Eh bien, vous devez renoncer totalement à votre colère envers votre neveu Tristan! » Marke parla en homme d'honneur: « Même si mon neveu avait de sa propre main tué tous mes parents, je lui pardonnerais pour l'amour de vous. Tristan, le fils de ma sœur, doit de nouveau jouir de ma faveur. » À quoi bon gloser davantage? Artus se mit à table avec Marke, puis il prit congé et s'en alla. Mais le seigneur Tristan resta auprès de Marke.

V. DÉCOUVERTE, CONDAMNATION ET FUITE DES AMANTS

(La Vie dans la forêt)

Hélas[2]! Hélas! le breuvage d'amour soumit de nouveau les amants à sa puissance, Tristan tout comme la blonde Isolde, de sorte qu'ils ressentirent de nouveau les tourments

de l'amour ! Cette souffrance d'amour emplit leur cœur à tous deux, aussi bien celui de l'homme que celui de la femme. Il tardait une fois de plus à Tristan de posséder Isolde, et peu lui importait de quelle façon il pourrait le faire. Il se confia à Tantrisel, et l'enfant transmit fidèlement toutes les informations que Tristan voulait communiquer à sa reine. Tristan ne pouvait choisir meilleur messager que lui, car il était astucieux et de plus intime avec Isolde. Grâce à son astuce le secret des amants fut bien gardé. Mais en cette occasion Marke perdit beaucoup de son honneur ; car Tristan et la reine se livraient à leur jeu habituel et s'y adonnaient si souvent que les rumeurs reprirent à la cour à leur sujet. Même si Tantrisel était discret, cela ne servit, comme je l'ai lu, à rien du tout. Tout le monde le sait : nul homme de valeur n'est à l'abri des sentiments envieux, où qu'il se trouve. C'est ainsi que Tristan, avide de gloire, était jalousé de beaucoup qui, tels des bandits, l'épiaient pour ensuite rapporter à Marke ce qu'ils savaient de l'amour caché de Tristan et de la reine.

C'est ainsi[1] que de nouveau le roi Marke entra dans une violente colère, et il se remit à soupçonner son neveu, ce qui pesa fortement sur son cœur et le fit atrocement souffrir. C'est pourquoi il réfléchit et médita désormais dans son cœur et dans son esprit, soucieux de trouver un moyen de découvrir la reine, la blonde Isolde d'Irlande, et Tristan, le fils de sa sœur, quand ils se rencontreraient, et de les prendre sur le fait. Il finit par avoir l'idée suivante : il informa Tristan qu'il voulait aller en Bretagne chez le roi Artus. « Tristan, laisse-moi te confier ma maison et mes gens ; garde-les en toute loyauté, car je suis persuadé que tu agiras loyalement à mon égard. » C'est ainsi que le roi fit avec perfidie les préparatifs pour son voyage ; mais, plein de fourberie, il ne chevaucha que jusque dans une forêt proche de Tintajol et attendit la nuit. Il laissa les méchants et odieux jaloux de Tristan à Tintajol ; ils avaient pour mission de lui ouvrir une petite porte : ainsi le roi retourna à son château et on le fit entrer. Entre-temps Tristan s'était rendu dans la chambre où il avait retrouvé la reine. Il s'était dévêtu, et on lui avait préparé un beau lit. Il pensait pouvoir rester couché en toute sécurité. Mais le roi arriva en compagnie de la troupe des hommes qu'il avait avec lui : obéissant aux injonctions de sa colère, il enfonça la porte avec violence, et il fit prisonniers son neveu Tristan et avec lui aussi la reine, son épouse, la belle Isolde.

Quel odieux[1] traitement on faisait subir là aux deux amants ! On lia leurs mains avec des brins d'osier et des courroies solides. Puis Marke les fit jeter tous deux dans un sombre cachot. Elle resta couchée là, il resta couché là, jusqu'à ce que pointe la clarté du jour. Le matin, le roi décida de les juger. Il fit proclamer publiquement dans tout le pays que Tristan et la reine devaient être exécutés. De partout affluèrent des gens au tribunal. Vint également le fidèle et l'estimé Tinas de Litan, qui était pour Tristan un ami véritable, le plus loyal et le plus sincère des amis. Lui aussi vint au tribunal. Obéissant à la volonté du roi, on amena aussitôt Tristan et la reine ; leurs mains étaient enchaînées.

La façon[2] lamentable, ignominieuse dont on traitait les deux amants affecta au plus profond de son cœur Tinas, le fidèle, qui portait le nom du pays de Litan et était le sénéchal du roi Marke. Comme je l'ai lu, il pria le roi au nom de Dieu et de son propre honneur de bien vouloir ne pas laisser ainsi enchaînés devant le tribunal la noble reine et le fils de sa sœur, Tristan. En raison de leur haute naissance[3] il devait leur faire ôter leurs liens. Après qu'on eut dûment rappelé au roi leur noblesse et leur condition élevée, il donna l'ordre de les détacher. Je dois rapporter fidèlement ce que raconte l'histoire : le roi lui-même porta plainte contre eux et réclama la peine de mort. C'est ainsi que l'homme et la femme, Tristan et son amie Isolde, furent condamnés à mort. Isolde, fille d'Isolde, devait être brûlée sur le bûcher, et le loyal Tristan, qui dans son cœur pur n'avait jamais recueilli même un seul grain de millet de déloyauté, devait être roué. Tinas, les larmes aux yeux, pria le roi au nom de Dieu d'épargner son propre neveu et son épouse, la blonde reine. Cela ne servit à rien : ils devaient absolument payer leur amour de leur vie.

On conduisit[4] aussitôt la reine et Tristan, son ami très cher, tous deux au comble de l'angoisse, devant la ville, sur la place publique où on avait l'habitude d'exécuter les malfaiteurs. Or il y avait sur le chemin, au bord d'une rivière, une chapelle. Le seigneur Tristan, prompt à la décision, l'avait aperçue malgré ses transes mortelles. Il demanda qu'on l'y conduisît, car, pris d'un repentir sincère, il voulait confesser à Dieu ses péchés. Ceux qui escortaient le prisonnier repoussèrent sa prière et le tirèrent brutalement en direction de l'endroit où l'attendait le supplice de la roue.

Cependant[5] le sénéchal Tinas, qui en son cœur lui était profondément attaché, arrivait juste à ce moment-là ; et il

entendit la prière de Tristan, il entendit aussi qu'on la repoussait et qu'on injuriait Tristan grossièrement. L'homme loyal de Litan prit la parole : « Laissez-le immédiatement entrer ! C'est mon ordre et ma volonté ! Nous tous nous pourrons le surveiller ici devant la porte de la chapelle. » Ils firent ce qu'il avait ordonné, car à la cour du roi il était très puissant et très influent. Le seigneur Tristan entra dans la petite église. Il avait bien besoin de réfléchir à un moyen astucieux de s'en sortir, puisqu'il était sûr de mourir. La chapelle avait une seule fenêtre. Ce proverbe que j'ai lu se confirma : il n'arrive pas malheur à celui que Dieu protège ! Il y avait juste en dessous de la fenêtre un endroit surélevé sur la tombe d'un mort. Pour le salut de Tristan, Dieu fit que ceux qui attendaient dehors ne virent pas que Tristan se dirigeait justement vers cet endroit. Le héros de Parménie, le parent du roi, sauta à travers la fenêtre dans la rivière et nagea en suivant le courant. Entre-temps Tantrisel et Kurvenal, les loyaux compagnons, étaient parvenus devant la ville dans l'espoir que le jeune homme, qui était issu d'une lignée de princes, pourrait s'échapper grâce à une ruse : ils voulaient dans ce cas lui prêter main-forte. Le seigneur Tristan, de la rivière, les aperçut. Nullement fatigué, il nagea rapidement en direction de ses amis sur le rivage. Quand ils l'aperçurent juste devant eux, qui fut jamais plus heureux qu'eux ? Or, ils avaient emmené avec eux son cheval et toute son armure : son bouclier et son casque, son épée et sa lance. En un instant Tristan était complètement équipé. Tout mouillé, le seigneur Tristan bondit sur son cheval et à toute vitesse il traversa les champs, se dirigeant vers une contrée sauvage ; il se cacha dans un buisson, car en son cœur il ne cessait de penser à la noble reine. Il voulait savoir si elle avait déjà été mise à mort ou si elle était encore en vie. Pendant ce temps, tous ceux qui devaient infliger la mort au noble Tristan étaient là-bas, devant la porte de la chapelle, et attendaient qu'il sorte. C'était peine perdue : le poisson avait réussi à passer à travers les mailles du filet. Le seigneur Tristan s'était enfui. Ils entrèrent dans la chapelle pour la fouiller à fond. Ils ne trouvèrent rien ! Quand le roi Marke apprit ce qui s'était passé, il tressaillit jusqu'au fond du cœur et se mit dans une colère noire. Il dit : « Allez, partez ! Partez ! Vous tous, qui êtes ici réunis, donnez la chasse à mon neveu en suivant le cours d'eau vers l'aval ! » Aussitôt tous ceux qui étaient réunis là sur-le-champ se mirent en route, et le fidèle

Tinas dut participer à la chasse avec eux, alors qu'il aurait vivement préféré favoriser la fuite de Tristan, plutôt que de tenter de le faire prisonnier.

Maintenant[1] qu'ils avaient tous quitté le lieu du supplice, la belle, la blonde Isolde[2] resta seule dans une détresse mortelle, enchaînée auprès du bûcher, elle, la fille de roi, dans le cœur pur de laquelle fleurissait la perfection féminine, belle comme une fraîche rose resplendissante, lumineuse comme un lis qui, blanc comme neige et gracieux, s'épanouissait sur sa tige, face à l'éclat éblouissant du soleil; elle, qui ressemblait plutôt à un ange qu'à une créature terrestre, et dont la douce peau était encore plus délicate que le duvet d'un serin[3]. Tantrisel, le neveu de Tristan, qui s'était posté en avant, avait pris connaissance de la situation; il retourna bien vite auprès de Tristan pour le mettre au courant. Voici ce qu'il dit: « Mon oncle, le roi s'est lancé à ta poursuite avec tous ses gens; Isolde, ma souveraine, est restée seule auprès du bûcher[4] sous la garde du commandant de la ville[5], et il n'a personne avec lui que ses sbires. Quand le roi sera de retour, ma souveraine Isolde sera pour sûr brûlée. — Brûlée? s'écria Tristan. Cela, Dieu ne peut le vouloir! Aussi longtemps que je serai vivant et en bonne santé, je l'arracherai au péril, avec l'aide de Dieu, ou bien je mourrai avec elle! » On lui relaça son casque; des sabots de son cheval il martela l'herbe et fit voler la poussière quand il chevaucha en direction du lieu du supplice, avec à ses côtés le noble Kurvenal. Mais Tantrisel reçut des instructions: « Mon cher enfant, toi tu resteras ici jusqu'à ce que tu voies ce qu'il sera advenu de nous. » Ils s'élancèrent: Tristan, le valeureux héros, frappa le commandant avec tant de force sur le casque que la lame pénétra dans sa tête jusqu'à la langue. Entre-temps Kurvenal avait abattu deux des sbires. Le reste de la foule qui s'était rassemblée là se sauva, pour éviter une mort certaine. C'est ainsi que la ravissante Isolde, qui devait être mise à mort là, fut libérée. Le seigneur Tristan l'enleva dans ses bras et l'assit devant lui sur son cheval. Puis il retourna aussitôt à l'endroit où se trouvait Tantrisel: celui-ci fut ravi qu'Isolde, la blonde reine, fût sauvée. Et puis, où allèrent-ils? Ils s'avancèrent profondément dans la forêt, avec l'idée suivante: les deux êtres charmants cherchèrent de nouveau la grotte que maître Gottfried a nommée « la grotte des amants[6] », la caverne de l'amour, la grotte de l'amour, dans laquelle ils avaient été heureux. Mais ils ne la trouvèrent pas et construisirent sans plus tarder une grande et vaste hutte,

à l'aide d'écorce et de feuillage, de roseaux et de bottes de paille. C'est là que les quatre fidèles amis passèrent désormais leur temps. Revenant peu après, le roi dut constater que la reine au teint clair, la belle Isolde[1], avait échappé au danger.

Le noble roi[2], qui était un homme valeureux, commença à réfléchir longuement en son cœur pur et noble : « Ce doit être la volonté de Dieu ! Pour sûr, Lui seul les a aidés tous deux[3], Tristan et la reine, à s'échapper : peut-être recueillent-ils là le bénéfice de leur innocence. » Cette pensée lui rendit patience et bonne humeur. De quoi vécurent donc le seigneur Tristan et la reine Isolde ? Souffrirent-ils de la faim ? Point du tout ! Abstraction faite du pain et du vin, ils trouvèrent la meilleure nourriture. Kurvenal tuait le meilleur gibier qui pût se trouver dans la forêt. Il le faisait excellemment rôtir ou bouillir et apaisait ainsi leur faim. Il allait leur chercher le plus pur des breuvages à une source qui jaillissait d'un rocher tout proche. Et quand les amants buvaient ce breuvage, il leur paraissait véritablement le meilleur vin français[4] qu'on pût trouver dans ce pays. Mais quelque bonne nourriture que le seigneur Tristan pût trouver ici avec la noble reine, l'amour ardent qui était dans leur cœur à tous deux leur était bien plus agréable. Quoi que pussent manger Tantrisel et Kurvenal, le noble Tristan avait, à mon avis, un plat de plus, le meilleur qu'un homme pût trouver dans le monde avec sa blonde reine : c'était le doux amour, qui leur nourrissait le cœur et l'esprit si bien que tous deux pensaient posséder véritablement tout ce que la terre pouvait offrir.

VI. NOUVELLE SÉPARATION DES AMANTS

Après qu'ils[5] furent restés, comme je l'ai lu, environ la moitié d'une année[6] dans cette contrée sauvage, il advint — c'est la pure vérité — que Tristan voulut, seulement pour passer le temps, traverser la forêt à cheval. Il était accompagné de Kurvenal, le noble héros. Isolde et Tantrisel s'étaient retirés dans leur hutte des bois. Le pur Tristan et le valeureux Kurvenal chevauchaient donc ensemble par monts et par vaux à travers la forêt. Ils tuèrent des faisans et des oiseaux de toutes sortes ; de temps à autre il leur arrivait même d'abattre un chevreuil.

C'eſt ainsi que les fiers[1] héros chevauchaient à belle allure à travers la forêt. Pendant ce temps la reine sortit avec l'enfant Tantrisel pour cueillir des rameaux fleuris, et ils firent tous deux une belle moisson de fleurs et d'herbes. Ils voulaient en décorer leur cabane et en joncher le sol, pour que le noble Triſtan, au retour de sa chevauchée, pût y trouver du plaisir. Se divertissant de la sorte, ils s'éloignèrent de la cabane, d'un petit mille environ[2].

Juſte[3] à ce moment-là, il advint que le roi était parti avec ses chiens chasser dans cette forêt pour passer le temps. Il s'était égaré — c'eſt ce que l'hiſtoire rapporte — loin des autres. C'eſt alors qu'il découvrit dans la forêt la charmante reine, chargée d'un grand bouquet de fleurs[4]. Le roi valeureux et candide pensa en lui-même : « Oh ! Dieu, qui cela peut-il être ? Eſt-ce Isolde la reine ? Qui l'a donc amenée ici ? » Il s'arrêta et ne la quitta pas des yeux. Il finit par être persuadé que c'était bien la belle Isolde. Il réfléchit intensément à la conduite à adopter qui fût conforme à sa dignité. Entre-temps Isolde avait elle aussi aperçu le roi, qui s'était arrêté tout près. Son cœur trouva la meilleure ruse : elle avança calmement, comme si elle ne l'avait pas vu. Le roi ne s'était pas rendu compte qu'elle l'avait aperçu. Isolde dit alors à l'enfant : « Dis-moi, combien de temps peut-il s'être écoulé depuis que Triſtan mon neveu[5] m'a courageusement, ainsi qu'il sied à un homme, sauvée de la mort, quand on voulait me brûler de façon infamante sur le bûcher ? » L'enfant ignorait ce que la reine voulait dire. Mais elle lui lança un regard de ses yeux étincelants qui lui disait qu'elle savait quelque chose de nouveau. Après lui avoir adressé ce regard elle marcha sur le pied de l'enfant. Le roi n'avait pas vu ce qui s'était passé entre eux. Il n'avait pas non plus remarqué son regard de côté, il entendit seulement leurs paroles.

Tantrisel[6], l'enfant, donna alors à la souveraine la réponse qu'il fallait, car c'était un garçon éveillé. Il dit : « Vous le savez très bien, souveraine, peut-être mieux que moi. » Isolde répondit : « Il me semble qu'il s'eſt écoulé depuis lors une demi-année. » L'enfant dit : « Vous avez raison, souveraine. » Elle reprit : « Si Triſtan croit se comporter en toutes choses comme un homme, il a agi pourtant envers nous comme un lâche, puisque le jour même il eſt parti, saisi de crainte, et il nous a laissés dans cette détresse tout ce temps. Je voudrais maudire tous ceux qui nous ont calomniés, moi et cet homme valeureux, de façon si ignominieuse et si perfide,

et qui ont si affreusement menti à mon cher seigneur, le roi, qui ne pouvait m'être plus cher qu'il l'eﬆ et l'a toujours été depuis le jour où je lui fus donnée pour épouse. Et maintenant ces menteurs ont fait qu'il me déteﬆe. » Elle poursuivit : « Tantrisel, mon cher enfant, je m'étonne que nous ayons pu survivre si longtemps tous les deux, seuls dans cette contrée sauvage, en échappant aux bêtes sauvages, et sans avoir ni pain ni vin ni d'autres aliments, apaisant notre soif avec de l'eau et notre faim avec les herbes de la forêt. Dieu, mon doux Créateur, voulait certainement que j'expie mes péchés dans cette forêt sauvage et il eﬆ possible que de toute ma vie je ne voie plus jamais un être humain. Je remercie Dieu de m'avoir accordé la grâce de t'avoir près de moi, dans cette contrée déserte. » Et tout en parlant ainsi, elle soupirait du plus profond d'elle-même, et elle poursuivit, la ruse dans le cœur : « Ah ! roi Marke, cher seigneur, quelle pitié que nous soyons maintenant séparés l'un de l'autre à cause de mensonges et de la fourberie de méchants envieux ! » Tandis qu'elle parlait, des larmes brûlantes commencèrent à couler en abondance de ses beaux yeux étincelants. Elle fit tomber les racines et les fleurs sur le sol ; puis elle s'assit dans le trèfle, et de désespoir elle tordait ses mains blanches. À quoi bon poursuivre ce discours ?

Marke[1] vit et entendit tout cela, et il en fut profondément bouleversé. Il aurait juré mille serments que les paroles qu'il avait entendues étaient pure vérité. Il sauta aussitôt à bas de son cheval et courut tout droit à l'endroit où la reine s'était assise. Il se jeta à genoux devant elle et la prit dans ses bras. Il baisa sa bouche rouge et lui demanda affeﬅueusement de lui pardonner la faute dont il s'était rendu coupable en voulant aussi précipitamment la faire mettre à mort, et en l'ayant fait souffrir de façon aussi ignominieuse. Isolde, la blonde reine pleine de hautes qualités, lui dit alors : « Roi Marke, mon cher seigneur, depuis longtemps je vous ai pardonné devant Dieu toutes les souffrances que vous m'avez fait endurer. Permettez-moi de vous dire ceci : et si vraiment il s'était passé que, dans votre colère, vous m'ayez, moi l'étrangère, plongée dans la honte et le déshonneur, et peut-être même livrée à la mort, cela n'aurait pas contribué à accroître votre réputation et votre dignité. » Pendant ce temps Tantrisel surveillait le cheval du roi Marke : il le tenait par la bride. Marke, le noble roi, commença à sonner du cor pour qu'un de ses compagnons de chasse l'entendît et vînt le rejoindre. Il

sonna du cor allègrement et avec tant de force que toute la forêt en retentit.

Le sénéchal[1] Tinas s'était approché avec les autres compagnons de chasse si près de l'endroit où se trouvait le roi qu'il entendit le son de son cor. Galopant à travers le marécage et les fourrés, à travers les chardons et les épines, il arriva dans la forêt sauvage d'où était venu le son du cor, et il y trouva son roi assis à côté de sa reine. Ce qu'il vit l'étonna naturellement beaucoup, et ceux qui l'avaient suivi se montrèrent également fort surpris du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Mais pour finir tous les compagnons se réjouirent du fond du cœur du tableau qu'ils découvrirent. Ils éprouvèrent une plus grande joie que s'ils avaient abattu mille cerfs et mille sangliers. Le roi raconta à tous l'histoire de la reine : comment il l'avait découverte, se lamentant dans le trèfle vert, comment il en avait eu le cœur serré et comment cela l'avait apitoyé de la trouver dans cette détresse. Il rapporta également à ses gens ce qu'il l'avait entendue dire, ajoutant que tout s'était déroulé sans qu'elle l'eût aperçu — lui, le roi.

Laissons là[2] ce discours. Le roi prit la reine avec lui et la ramena à la cour, où depuis il vécut avec elle plein d'amour. Mais Tantrisel, avec beaucoup d'habileté, s'était esquivé furtivement et était retourné sans être vu à la hutte dans les bois : il chercha et trouva là le valeureux Tristan qui venait de descendre de cheval. Quand Tristan vit l'enfant venir seul, il dit en soupirant, comme le lui commandait sa fidélité : « Où est la reine Isolde ? Mon cher enfant, dis-le-moi ! » L'enfant répondit : « Je vais te le dire, mon oncle ! Isolde, ma souveraine, et moi nous sommes partis dans la rosée cueillir des fleurs et des herbes. C'est alors que le roi vint et emmena sa bien-aimée. — Quel roi ? demanda Tristan. — Le roi Marke, son époux, mon oncle et le tien. — Quelle souffrance en mon cœur, quelle douleur cruelle je ressens en cet instant ! Ainsi l'adorable femme est maintenant perdue, elle que ma main à grand-peine a sauvée des affres de la mort ! » Mais l'enfant lui répondit : « Sois tranquille, mon cher oncle. Elle n'a pas à craindre pour sa vie ! » Et il lui raconta tout : comment elle avait aperçu le roi et comment elle avait tenu des propos astucieux et réfléchis à son adresse, comment aussi le roi avait couru à sa rencontre plein d'amour, comment il l'avait serrée affectueusement dans ses bras, et comment il lui avait demandé avec bienveillance de lui pardonner ce qu'il lui avait fait, et comment, après lui avoir demandé pardon, il avait baisé sa bouche rouge. À cette

nouvelle, seigneur Tristan se réjouit du fond du cœur et il demanda à l'enfant : « Dis-moi, le roi t'a-t-il aperçu ? » Il répondit : « Très certainement, mon oncle ! Il m'a vu et je lui ai tenu son cheval. — Hélas ! s'écria le noble héros. Si je t'emmène là-bas, cela pourra peut-être nuire à la blonde reine. Le roi a de la perspicacité : s'il apprend que nous sommes tous les deux ici, cela lui causera du chagrin et des ennuis. La belle, la blonde Isolde devra de nouveau craindre le pire. »

Tristan[1] conduisit l'enfant sur un chemin qui menait à la ville et lui dit : « Cours maintenant en ville et va dire à la blonde reine que je souhaite qu'elle soit sous la garde de Dieu. Moi-même j'irai, à son service, là où Dieu me conduira. » L'enfant courut vers Tintajol et se rendit au château. Là, les chevaliers et ses parents lui souhaitèrent la bienvenue. Que fit maintenant Tristan ? Il suivit le conseil de Kurvenal et, sans tarder plus longtemps, il s'embarqua sur la mer sauvage et retourna à Arundel. Et quand il arriva à Karke, le duc, la duchesse et son beau-frère Kaedin éprouvèrent une grande joie. Isolde aux Blanches Mains le reçut avec amour. Tous quatre allèrent à sa rencontre et l'accueillirent avec le baiser de bienvenue. Isolde espérait qu'il lui donnerait joie et bonheur et vivrait désormais avec elle comme il se doit entre deux personnes qui s'aiment. Elle avait bien pris note du laps de temps qui s'était écoulé et savait très bien que maintenant l'année était révolue pendant laquelle, en vertu du serment qu'il avait prétendument prêté, il devait, comme il le lui avait dit, respecter sa virginité.

Quand[2] la nuit fut tombée et que la douce jeune fille se trouva couchée auprès de son époux, le cœur de Tristan était encore plein de l'image de la blonde Isolde. Il souffrait à cause de son amour de si grands tourments qu'à nouveau il omit d'accomplir avec la jeune fille Isolde ce par quoi un jeune héros transforme en un clin d'œil une jeune fille vierge en une belle femme. À quoi bon en parler plus longtemps ? Comme je l'ai dit plus haut, seigneur Tristan resta couché comme une souche. C'est ainsi que la jeune fille ressentit au fond de son cœur peine, souffrance et chagrin. « Je m'étonne, pensait-elle, que Tristan, si intelligent, ne comprenne rien à l'amour pour les femmes. Et pourtant il est célèbre, il est l'égal de tous ceux qui de manière chevaleresque conquièrent au combat gloire et honneurs. On dit aussi que c'est pour l'amour des femmes que les hardis héros accomplissent hauts faits et exploits chevaleresques. Donc tous les efforts que Tristan a faits jusqu'à

présent ont été vains, car jamais on ne lui a donné en partage ce qu'on a l'habitude d'appeler salaire d'amour, car il n'est pas fait pour l'amour des femmes. » Elle se trompait, naturellement. Elle avait beau s'absorber dans toutes sortes de pensées : seigneur Tristan était couché près d'elle d'une manière telle que cette fois non plus il ne fit pas encore d'elle une femme. Et c'est ainsi qu'Isolde était et resta encore vierge.

VII. L'EAU HARDIE

Un jour[1] il advint, ainsi que le raconte l'histoire, que le duc Lovelin et la duchesse Karsie allèrent à la chasse pour se divertir, en compagnie de Kaedin Lifrenis et Isolde Blantschemanis. Celle-ci fit dire à Tristan qu'elle souhaitait vivement qu'il les accompagnât. Il exauça aussitôt sa demande, d'autant plus qu'il le faisait avec plaisir. Ils arrivèrent en plein champ, et le palefroi d'Isolde allait l'amble. Toute la cour chevauchait le long d'une profonde ornière, dans laquelle s'était déversée de l'eau venant d'une source. Au bord de l'eau resplendissaient des fleurs multicolores sur un vert gazon. Isolde avait l'habitude (et cela en définitive lui revenait de droit[2]) de porter sur sa coiffe d'épouse en soie une couronne de fleurs fraîchement cueillies. Quand elle aperçut les petites fleurs, voici ce qui se passa, écoutez bien : elles lui souriaient, et leur éclat fit qu'elle descendit de cheval pour aller à l'endroit où l'eau coulait. Mais sous ses pieds jaillit une puissante gerbe d'eau, comme je l'ai lu dans le livre, qui pénétra sous les vêtements de la jeune fille jusqu'à la charmante prairie à propos de laquelle le courtois poète Neidhart[3] dit, il me semble bien, qu'elle était couverte de fleurs brunes.

Quand[4] cette petite prairie fut devenue humide, Isolde, qui avait la parole facile, commenta l'événement. Un sourire passa sur ses lèvres et tout doucement elle dit : « Cette eau est de loin plus hardie que le hardi Tristan ! Lui, qui en homme vaillant n'hésite jamais à vaillamment affronter tous ses adversaires, n'a jamais osé toucher ce doux endroit, que vient d'effleurer involontairement cette eau. » Or Kaedin entendit ces paroles et s'adressa ainsi à la jeune fille : « Que viens-tu de dire, ma sœur ? — Rien ! » dit Isolde aux Blanches Mains. Il insista : « Ma sœur, si tu me caches les paroles que tu viens de

prononcer, c'en est fait de moi ! » Quand elle vit qu'il parlait sérieusement, elle dit en poussant un soupir : « Mon cher frère Lifrenis, moi, pauvre Isolde Blantschemanis, te dis en confidence que le seigneur Tristan a couché tout ce temps à mes côtés sans pourtant jamais faire avec moi, avec mon corps, ce qu'ici-bas les hommes font toujours avec les femmes qu'ils aiment. » Kaedin entendit ces paroles non sans colère et dit : « Isolde, ma chère sœur, tais-toi et ne raconte cela à personne. Je vais tenter d'apprendre de sa bouche la raison de son comportement. S'il y a de la méchanceté et de la perfidie là-dessous, je te jure qu'il le paiera de sa vie ! »

Il la quitta[1] aussitôt et alla trouver Tristan. Voici ce qu'il lui dit : « Écoute, Tristan, mon cher ami, mon beau-frère et aussi mon compagnon, ne m'en veuille pas si je te demande ce que tu avais dans l'idée en agissant comme tu l'as fait. — Ce que j'avais dans l'idée ? répondit Tristan. — En laissant Isolde vierge si longtemps. — Qui t'a dit cela ? — Je le sais et veux savoir pourquoi tu lui es hostile. — Je lui suis hostile ? demanda Tristan. — Oui, comme je viens de le dire », rétorqua son beau-frère Kaedin.

Tristan[2] répondit : « Je jure que j'aime Isolde de tout mon cœur, de tous mes sens, que je vénère la plus pure des femmes en toute loyauté. » Mais il voulait dire l'autre Isolde, qui lui avait offert tant de joies amoureuses, la belle blonde Isolde d'Irlande. Kaedin demanda aussitôt : « Ah ! comment se fait-il, si tu n'es pas hostile à Isolde, que pourtant tu ne fasses pas, quand tu es couché à côté d'elle, ce que les hommes font d'habitude avec la personne de leur bien-aimée ? Je te le dis tout à fait sérieusement : si j'apprends que véritablement tu couvres ma sœur de honte, je vais te jouer un tour tel que tes amis en pleureront. Je vais le dire à mon père, et à ma chère mère aussi. — Non, Kaedin, mon cher ami, dit le noble Tristan, par égard pour moi ne fais pas cela ! — Je le ferai, je te le jure ! À moins que tu ne m'avoues la vérité et que tu ne me dises pourquoi tu es couché à côté de ma sœur tout en lui laissant sa virginité. Elle n'est plus une enfant, elle est adulte et suffisamment belle. Il n'y a aucun empereur couronné dont, s'il désirait prendre femme, Isolde ne serait l'égale en noblesse et en naissance. » Tristan répondit : « Oublie ta colère ! Recouvre ta bonne humeur ! Héros vaillant et raisonnable, je vais te raconter une histoire qui fera, j'en suis sûr, que je recouvrerai bientôt tes bonnes grâces. » Kaedin rétorqua : « Quelle histoire cela peut-il être ? Je veux simplement

apprendre de ta bouche la raison pour laquelle tu as laissé ma sœur vierge si longtemps ! — Si tu veux bien m'écouter en toute amitié, je suis prêt à te le dire. » Le noble Kaedin ne put s'empêcher alors de sourire, car il aimait Tristan de tout son cœur. Il dit : « Alors parle, mon beau-frère ! »

Le noble[1] Tristan commença : « Quand je fus devenu chevalier et dus m'acquitter des devoirs dus par tout possesseur de bouclier[2], je fis de dangereuses sorties, en quête d'aventures, brûlant du désir de combattre, pour faire en chevalier mes preuves au combat. Avec le temps il advint que j'acquis de la gloire. J'employais toutes mes forces au service de jeunes filles et de femmes sans reproche. Parfois aussi, bien que très rarement, il arriva qu'en échange je recevais le salaire des femmes. Mais maintenant il faut que je te raconte une aventure que je t'ai tue jusqu'ici. Grâce à un exploit chevaleresque (dans ma faiblesse je n'en ai malheureusement accompli que bien peu) j'ai gagné la faveur d'une dame. Elle est si belle et possède de si hautes qualités qu'aucune femme en ce monde ne pourrait rivaliser avec elle. Elle est si belle qu'elle éclipse et réduit à néant la beauté de toutes les autres femmes. Je suis d'avis que, là-haut au paradis, il n'y a sur les trônes célestes aucun ange qui l'égale en beauté. En outre elle est d'une haute naissance et sa richesse est grande.

« Cette femme[3] exquise et si pure m'a, en toute confiance, fait don de son corps ravissant. J'ai connu mille et mille joies grâce à cette femme merveilleuse qui, avec son superbe corps, m'a offert tant d'amour. Cette adorable femme s'appelle aussi Isolde, exactement comme Isolde, mon épouse, ta sœur. Écoute maintenant, mon cher Kaedin : un jour, j'étais auprès de la belle et prenais mon plaisir avec elle jusqu'au moment où je fus comblé et où il fut temps que je prenne congé de la bien-aimée. Sa fidélité parfaite lui donna l'idée de me donner cet anneau, et, au nom de la loyauté que je lui devais, elle m'adressa cette prière : si un jour je devais me décider à prendre une femme légitime, je ne devrais pas faire avec son corps toutes les choses qu'un homme a l'habitude d'accomplir avec les femmes, avant d'être revenu auprès d'elle et qu'elle ait appris de ma bouche quelle épouse j'avais prise[4]. Ce serment est la raison pour laquelle ta sœur est restée et restera vierge aussi longtemps que je resterai ici à Arundel. Kaedin, je vais te dire davantage : l'autre Isolde, la blonde, m'a manifesté un immense amour et m'a traité mieux que jamais sur terre homme ne fut traité par une femme. Tu peux bien m'en croire.

« Là-bas[1], dans le pays des Gallois, j'ai de ma main tué un géant, qui s'appelait Urgan. Gilan, le prince du pays, m'a offert en échange un petit chien[2], que j'ai envoyé à ma dame, caché dans une rote[3], par l'intermédiaire d'un Gallois. Des fées s'étaient, avec amour, occupées de lui et, pleines de sollicitude, l'avaient élevé dans le lointain pays d'Avalon. Et même si cela te surprend, je peux t'affirmer, et n'en conçois aucune amertume, que ma dame là-bas, mon autre Isolde, a traité ce petit chien avec plus de tendresse qu'Isolde aux Blanches Mains ne m'a traité moi-même. »

Quand[4] Lifrenis eut entendu ce que lui racontait Tristan, il lui demanda aussitôt si ce qu'il lui avait dit était la vérité. Le noble Tristan répondit : « Je te donne ma vie en gage ! Si je t'ai menti, tu pourras me prendre la vie. Et si cela n'est pas trop te demander, tu peux, si tu le désires, t'en rendre compte toi-même. » Kaedin réfléchit rapidement en lui-même : « Ma foi, ma sœur ne doit pas rester vierge plus longtemps. S'il en est vraiment comme il me le dit, je vais partir avec lui pour voir aussi bien la resplendissante beauté de cette Isolde que la tendresse qu'elle témoigne au petit chien. » Il dit alors : « Mon cher beau-frère Tristan, mon cher compagnon, si tu le désires, je partirai aussitôt avec toi dans ce pays pour voir celle dont tu as vanté la grande beauté. » Tristan répondit : « Allons-y ! Tout ce que je t'ai dit à propos de la beauté de celle qui porte la couronne dans mon cœur, tu le verras mille fois confirmé. » Kaedin reprit : « Comment dois-je donc annoncer à ma famille, à mon père et à ma mère, le voyage dont nous venons de former le projet ? Quel motif dois-je donner ? — Non ! répliqua le fils de Riwalin. Pourquoi et comment nous ferons ce voyage, ils n'ont pas à le savoir. Nous leur dirons simplement que nous sommes las de rester ici inactifs, tels des couards, au lieu d'endurcir notre corps pour l'amour de femmes charmantes. Nous déclarerons que nous voulons aller en pays étranger en quête d'aventures et que nous comptons sur leur bienveillant soutien. » C'est ainsi qu'ils allèrent trouver le père et la mère de Kaedin pour leur annoncer leur projet.

À quoi bon[5] en dire davantage ? On leur donna pour leur voyage suffisamment de beaux chevaux et de superbes vêtements, et de tout ce qui était nécessaire pour leur équipement. Pour finir Kaedin voulut encore consoler Isolde, sa douce sœur. Il lui fit cette promesse solennelle : quand il reviendrait avec Tristan, elle ne resterait plus longtemps

vierge. Ils prirent congé, puis se mirent en route. Le duc et la duchesse, et aussi Isolde aux Blanches Mains, leur témoignèrent leur chagrin de les voir partir. Ils leur donnèrent leur bénédiction. Ils s'en allèrent — que Dieu les protège !

Que dirai-je[1] encore ? Quand ils arrivèrent à la mer, ils aperçurent un bateau que le capitaine menait dans leur direction au moyen d'une rame plongée verticalement dans l'eau. Ils attendirent son arrivée sur le rivage. Lui aussi les avait remarqués et il se dirigea sur eux. Quand il eut accosté, le valeureux Tristan le salua par ces mots : « Dieu te salue, courtois compagnon ! — Merci[2] ! répondit l'homme de Litan. — D'où viens-tu, homme loyal ? — Seigneur, je viens de Litan. — De Litan ? demanda le seigneur Tristan. — Oui, seigneur ! Je viens de Litan et je me rends à présent à Tintajol. Si je veux maintenant dire la vérité, le roi et la reine vivent là-bas dans la joie. » Le seigneur Tristan demanda encore : « Connais-tu peut-être quelqu'un dans la ville de Litan ? — Oui, seigneur ! répondit le marin. Je suis un serf du sénéchal, et si je ne me trompe pas, je connais à sa cour, à bon droit, tous ses gens. Cette nuit encore messire Tinas était chez lui. — Conduis-nous là-bas ! reprit Tristan. Tu y trouveras ton profit. — Bien volontiers, seigneur ! répondit l'autre. Faites entrer vos chevaux dans le bateau ! » Ils transportèrent dans l'embarcation aussitôt tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage. Là-dessus le marin mit le cap sur Litan.

VIII. SECONDE RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE

(Le Buisson d'épines)

Le très considéré[3] Tinas était entre-temps allé sur le rivage pour se distraire. Il vit alors le navire glisser sur les flots et faire voile à grande vitesse dans sa direction. Quand il eut accosté, il vit que c'était le seigneur Tristan qui revenait dans le pays ; à sa descente de bateau, Tinas lui fit un amical accueil ; il le serra dans ses bras et le baisa sur la bouche, puis il le conduisit dans ses appartements. Tristan s'empressa de lui faire connaître le motif de son voyage, et il lui dit aussi pourquoi Kaedin était venu avec lui. Tinas avait également appris

de la bouche de Tristan qu'il s'était vanté de ce qu'Isolde traitait le chien Petitcriu avec plus d'affection et de tendresse que d'autres femmes ne traitaient leur époux.

Tinas[1] lui donna un bon conseil. Il lui dit : « Si votre situation est telle que vous me la décrivez, je vais me hâter d'informer ma souveraine la reine de ce qui vous a amené ici. » Tristan lui remit également l'anneau et lui dit en toute confiance : « Tinas, prends cet anneau avec toi. Dès que la reine le verra à ton doigt, elle ne doutera pas que je suis dans le pays. » Le très fidèle Tinas prit congé de Tristan et alla trouver le roi. Il connaissait tous les chemins et toutes les routes qui conduisaient à Tintajol.

Dès qu'il fut arrivé au château[2], Tinas, en familier des lieux, apprit très vite des domestiques où se tenait le roi. On lui fit escorte jusque-là. Il trouva le roi et la reine assis l'un à côté de l'autre en parfaite harmonie : ils jouaient aux échecs. Leurs regards se rencontraient au-dessus de la planche, pleins de tendresse. Ils volaient de l'un vers l'autre, qui aussitôt les renvoyait. Tinas s'assit avec l'accord des souverains, quand Isolde découvrit l'anneau à la main du sénéchal. À cet instant le roi dit à la reine : « Échec ! — Échec ! s'écria également la reine. Je réponds maintenant avec mon cavalier ! — De nouveau échec ! » répondit aussitôt le roi. Elle pensa en elle-même : « Vous allez de nouveau être échec. Car il me semble qu'il est revenu, celui qui me délivrera de mon chagrin. » Une pièce fut alors avancée, et éclata entre eux une dispute que seul Tinas pouvait arbitrer, car il n'y avait personne d'autre en leur compagnie. Tous deux déplaçaient la pièce sur la planche d'un côté puis de l'autre. Le fidèle Tinas intervint, Tinas de Litan, qui dit : « La pièce doit se trouver ici ! » Ce n'est que lorsqu'il la saisit de la main que la blonde reine Isolde put voir de près l'anneau de son bien-aimé[3] et qu'elle le reconnut sans équivoque. Maintenant elle était absolument certaine que le seigneur Tristan, son ami, était venu au pays et que Tinas le savait. Aussitôt la reine Isolde provoqua une petite dispute avec le roi à propos du jeu. Elle s'écria : « Je n'ai plus envie, seigneur roi, de terminer cette partie. Je vous fais cadeau de la partie et de la dispute, de la victoire et de la défaite ! » À ces mots elle repoussa l'échiquier, comme si elle était en colère. Marke, le roi noble et considéré, dit alors : « Allons ! Qu'on attelle les chevaux ! Nous allons partir en attendant que la reine se soit calmée. Tinas, veux-tu venir avec moi ? » Mais Tinas répondit poliment : « Seigneur, je suis trop fatigué.

— Alors reste ici avec la reine ! Peut-être sera-t-elle de meilleure humeur. » Tinas resta, et le roi partit.

La reine[1] et Tinas se rendirent en un endroit où ils ne pourraient être dérangés. Elle demanda : « Tinas, dis-moi où se trouve mon tendre ami Tristan ? — Je l'ai laissé à Litan, répondit-il, et il m'a chargé de vous transmettre un message. — Rapporte-moi ce qu'il t'a dit. — Souveraine, répondit-il, vous devez amener le roi à se rendre demain matin, au lever du jour, sans attendre davantage, à la Blanche Lande ! Et il doit vous permettre, dame reine, de vous y rendre avec lui. Car vous pourrez ainsi sauver la vie de Tristan. — Comment cela ? Parlez, mon cher ami, Tristan est-il vraiment en danger ? — Oui ! répondit-il. Souveraine, belle Isolde, faites tout ce que je vous ai dit, et la vie de Tristan sera sauvée. Je veux vous dire encore ceci : vous devrez vous parer et mettre vos plus beaux vêtements. Demain, au lever du soleil, laissez le roi partir en avant et suivez-le en direction de la Blanche Lande. Avec le seigneur Tristan viendra en effet un guetteur dans le bosquet qui se trouve au bord du chemin que vous suivrez à cheval. — Que veut-il ? lui demanda Isolde. Que fait-il ici ? — Je vais vous le dire, répondit Tinas, il veut voir votre beauté, et si dans sa vie il a vu plus belle femme, Tristan perdra la vie. C'est l'engagement qu'il a pris. — Tu m'as bien tout rapporté ? demanda-t-elle. Dis-le-moi, mon ami ! — Je peux encore ajouter ceci : il s'agit entre eux d'un pari. Tristan a assuré au guetteur que vous avez un petit chien qui lui appartenait auparavant, et que par amour pour lui vous le traitez mieux et avec plus de tendresse que plus d'une princesse ne traite son légitime époux. Si vous voulez lui sauver la vie, vous devez absolu-ment faire en sorte que tout se passe comme je vous l'ai dit et qu'ils puissent vous voir demain et, avec vous, le petit chien ! — Tinas, dit la reine, je m'appelle Isolde, et je suis Isolde ! Je tirerai Tristan d'affaire, avec habileté et élégance. »

Le roi[2] revenait justement, et quand il descendit de cheval il dit en plaisantant à la reine : « Dites, dame reine, êtes-vous encore en colère ? » Elle répondit : « Oui, je suis encore en colère ! Je suis encore en colère, en colère ! Je suis en colère, en colère, en colère ! — Pourquoi ? — Vous grondez trop quand tous les jours vous m'amenez à commencer une partie avec vous ! — Je veux réparer cela, dit-il. — Quelle compensation voulez-vous me donner ? — Exactement celle que vous ordonnerez vous-même. Car si vous vous décidez à me demander quelque chose poliment, je vous l'accorderai

à coup sûr. » Elle dit : « Promettez-le-moi ! » Elle tendit sa blanche main, et il lui en fit la promesse, la main dans sa main, et il tint parole.

Isolde[1] la reine dit alors : « Roi Marke, mon cher seigneur, nous sommes restés trop longtemps ici à Tintajol. Je vous demande instamment, puisque je m'ennuie, de nous accorder un voyage. Allons ensemble à la Blanche Lande. Là-bas nous aurons toutes sortes de distractions. Restons-y quinze jours, pour chasser à tir, au faucon ou à courre : nous y trouverons notre plaisir. — Oh ! souveraine, s'écria le roi, vous n'aurez pas besoin de me solliciter longtemps, car c'est volontiers que je le ferai ! » Alors Isolde, la fille d'Isolde, dit : « Quand pensez-vous que nous devrons partir ? — Dès demain matin, à l'aube. » On fit alors savoir à tous les jeunes gens de la cour qu'ils devaient se préparer somptueusement pour cette sortie, comme il sied à des chevaliers.

Isolde[2] se rendit auprès de Tinas qui était seul dans son appartement. Isolde, la blonde, la belle, dit : « Retourne chez toi et demande à mon ami Tristan le salaire dû au messager. Tout se passera comme il l'a souhaité. Il doit m'attendre demain à l'aube dans le bosquet. Où qu'il se trouve, il devra lancer du taillis une petite branche de feuillage sur le chemin. J'enverrai Tantrisel en avant pour qu'il cherche la brindille des yeux. Moi-même je le suivrai, et là où il descendra de cheval je mettrai moi aussi pied à terre. Salue Tristan du fond du cœur. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé ! »

Tinas[3] prit congé et s'en alla en direction de Litan. Tristan vint à sa rencontre et lui souhaita cordialement la bienvenue. Tinas le remercia chaleureusement et dit : « Messire, vous pouvez vous réjouir, fidèle et noble Tristan, car il en sera fait selon votre volonté ! » Tout ce qu'Isolde la Blonde avait dit à Tinas fut aussitôt raconté à Tristan, du premier au dernier mot. Le seigneur Tristan fut alors très heureux d'avoir entrepris ce voyage qui l'avait conduit jusque-là. Et le fidèle et noble Tinas, de haute naissance, veilla amicalement à ce que Tristan passât la nuit de façon agréable, comme il est d'usage entre amis.

Le matin[4], au lever du jour, Tristan se rendit dans la forêt, et Kaedin l'accompagnait. Le roi et la reine ainsi qu'une nombreuse et superbe troupe de chevaliers et de nobles dames s'étaient préparés pour ce voyage. Ils étaient tous magnifiquement et somptueusement vêtus, comme il se devait. Il y avait là aussi des cuisiniers, des valets de cuisine, des pages,

des écuyers et des courriers : tout ce qui faisait partie de la domesticité des deux cours, celles du roi et de la reine, devait être du voyage. Ils se mirent donc en route. Chasseurs et fauconniers, secrétaires du roi, celui-ci et celui-là, tous se mirent également en marche. Il y avait aussi des bêtes de somme qui portaient de lourds coffres. Des voitures, chargées de la garde-robe des souverains et fort jolies à voir, se mirent en route. Suivaient les scribes et les chapelains, ainsi que les chambellans. Ce n'est qu'alors que, dans un appareil royal, le noble roi passa avec une nombreuse troupe de chevaliers devant le bosquet. Afin que personne ne pût les apercevoir, Tristan et Kaedin se dissimulèrent davantage encore jusqu'à ce que toute la troupe fût passée.

Après[1] le passage du roi, Tristan prit un rameau de feuillage vert et le lança sur le chemin pour que Tantrisel pût le voir et le trouver. Se présenta alors le plus charmant des cortèges de jeunes filles et de nobles dames, les plus belles qu'on eût pu voir sur terre. Le rayonnement de leurs joues roses était comme le reflet des roses. Kaedin, l'étranger, dit au seigneur Tristan : « Mon cher compagnon, dis-moi donc quelle est cette troupe superbe qui, si belle et si radieuse, s'approche dans un éclat si lumineux ? » Tristan répondit à Kaedin : « Mon très cher Kaedin, c'est ma souveraine, la reine, tu peux me croire. Elle vient avec toutes ces fières jeunes filles et ces belles dames. Tu verras une fois encore aujourd'hui que je t'ai dit la vérité. » Ces nobles dames chevauchaient ensemble, portant de somptueux, d'éclatants vêtements. Elles chevauchaient par deux, superbement vêtues. Chacune était accompagnée par un chevalier, pour qu'elle pût s'entretenir avec lui et passer agréablement le temps.

Kaedin[2] regardait ce spectacle et passait les dames en revue, l'une après l'autre. Et si belle que lui parût l'une, aussitôt approchait une autre, plus belle encore, resplendissante et rayonnante. À propos de chacune il posait à Tristan, son compagnon, cette question : « Tristan, est-ce là la reine ? » Et Tristan répondait chaque fois : « Non ! » Après un moment surgit, dans l'éclat lumineux de sa beauté, la belle Kameline de Scheteliure. À ses côtés chevauchait Brangene, la belle, la délicieuse, la ravissante jeune fille. À l'instant où il vit arriver Kameline, resplendissante et lumineuse — quel spectacle fascinant ! — à travers les prés, il s'écria, comme aveuglé par le vif éclat qui émanait d'elle : « Maintenant je vois la reine ! Sur ma vie, jamais je n'ai vu plus belle femme ! Tristan, tu m'as dit

la vérité ! » Mais Tristan dit poliment : « Non, ce n'est pas ma souveraine Isolde. Celle-ci ne serait même pas l'aurore, comparée à l'éclat du soleil que tu verras bientôt aujourd'hui pour ton ravissement et pour ta joie. » À peine avait-il dit cela qu'approchèrent deux palefrois[1] portant à travers les prés une sorte de litière. Les chevaux étaient tous deux merveilleusement parés, couverts de somptueuses housses de soie. La litière, qui portait la niche du chien, était elle aussi ornée de superbes étoffes de soie. La niche était d'or. Dedans se trouvait le petit chien Petitcriu, que jadis Gilan avait par un prodige reçu d'Avalon, le pays des fées, et que plus tard le noble Tristan avait vaillamment conquis dans un combat.

Derrière[2] la litière chevauchait la merveilleuse Isolde, le trésor des joies de Tristan : comparée à sa beauté, celle de toutes les jeunes filles et des dames qui vivaient alors n'était rien. Elle avançait comme si elle défiait toute beauté féminine en ce monde. Son cheval, dont le harnais en or tintait et brillait au soleil, allait doucement. Isolde était accompagnée de Tantrisel et du rusé Antret. Ah ! comme elle s'était merveilleusement parée et vêtue de ses plus beaux habits ! Le manteau qu'elle portait était taillé dans une étoffe de soie brochée d'or et si richement ornée que jamais je n'ai entendu parler de tant de richesse, ni vu de mes propres yeux un vêtement aussi précieux. On y voyait luire quatre passements du plus fin or d'Arabie. Il était artistement garni d'une abondance de saphirs, d'émeraudes et de rubis. Ce vêtement précieux était, à ce que j'ai lu, doublé de peaux d'hermine blanche. Et ce manteau, riche et précieux, la lumineuse Isolde, qui resplendissait comme le soleil, le portait par-dessus ses autres vêtements. Il retombait des deux côtés du cheval presque jusqu'au sol. La robe et la tunique, que la très pure et fidèle Isolde portait sous son manteau, avaient été faites par des mains de fée en Avalon. Quoi que j'aie jamais entendu ou lu à propos des coiffures de dames, celle que portait l'irréprochable reine était plus précieuse, richement et merveilleusement ornée et émaillée, émaillée et ornée de pierres précieuses. Sur la tête elle portait encore une couronne, pardessus sa coiffure étincelante. Je pense que ni Alexandre ni Saladin ni le roi Artus n'ont jamais possédé une pièce aussi précieuse, faite d'or d'Arabie. Elle était incrustée d'une profusion de nobles chrysolithes, d'émeraudes et de topazes, d'onyx et de sardoines[3]. Parée de la sorte, la blonde reine Isolde chevauchait vers le bosquet. Et voici qu'après l'aurore

le soleil enfin s'était levé. Isolde en effet, dans le rayonnement de sa beauté, rivalisait d'éclat avec le soleil. Le reflet du soleil, l'écho de la plus haute joie étaient si forts que Kaedin sursauta et dit à Tristan : « Regarde donc, regarde ce que j'ai vu :

« Là-haut[1], dans le ciel, se trouve le soleil, mais ici c'est un second soleil qui se lève ! Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Le soleil s'est-il donc dédoublé ? Pour vrai, cela doit avoir une signification. » Mais Tristan répondit : « Je vais te l'expliquer : le soleil, qui est là-haut, qui luit à travers les nuages, c'est le soleil qui est dans le ciel. Ce lumineux soleil ici, c'est la joie de mon cœur. C'est Isolde, ma souveraine, la reine, qui de son éclat rayonnant pénètre profondément mon cœur et l'emplit du clair flamboiement du ravissement. Enfin, Kaedin, tu peux repaître tes yeux de la beauté féminine. Regarde la merveilleuse Isolde, le soleil resplendissant de l'Irlande ! »

Entre-temps[2] arriva le noble enfant si distingué, le beau Tantrisel, qui sauta de son cheval pour ramasser la brindille que Tristan avait lancée sur le chemin, le rameau de feuillage que vous savez. Tantrisel le ramassa et l'agita au-dessus de sa tête. La reine approchait justement. Elle se laissa glisser de son cheval et s'assit dans le trèfle. Elle attira à elle le petit chien : « Viens, Petitcriu, viens ici ! » Aussitôt le petit chien quitta la niche d'or et courut en direction de la blonde reine. Il se roula dans les fleurs, secouant gaiement la tête si bien que ses oreilles volaient. Il aboya de joie et, frétillant de la queue, rejoignit Isolde. Elle le prit avec tendresse dans ses bras et le pressa sur son cœur. Elle l'étreignit, le serrant contre sa poitrine. Je ne voudrais certes pas oser prétendre qu'elle donna aussi des baisers au petit chien. Isolde, la belle reine, ne se lassait pas de jouer avec Petitcriu. Pour finir, elle le mit sur ses genoux et l'enveloppa de sa blanche main dans le riche manteau de soie. Kaedin suivait attentivement tout ce qui se passait, observait chacun de ses gestes, et finalement il dit : « Mon compagnon, mon cher beau-frère Tristan, je veux te libérer de ton serment. Je sais à présent que ma sœur Isolde ne t'a jamais témoigné autant de tendresse, si fidèlement dévouée soit-elle. Jamais elle ne t'a traité avec autant d'affection qu'Isolde la reine traite ici ce petit chien.

« Je fais[3] serment que jamais je n'ai vu une si belle femme ni un corps aussi parfait. C'est la pure vérité. » Quant à Isolde, elle prit le petit chien et le remit dans sa niche, qu'elle referma. Puis elle s'assit de nouveau dans le trèfle. « Ah ! dit-

elle, quelle douleur profonde je ressens dans mon cœur! Malheur à la souffrance qui m'envahit si brutalement! » Elle tomba de tout son long dans l'herbe, dans ses riches vêtements, et dit : « Que quelqu'un m'apporte de l'eau! » Kameline s'assit à côté d'elle et prit sa tête sur ses genoux. La maladie n'était pas sérieuse. C'est la souffrance d'amour qui avait envahi son cœur. Ni femme ni homme ne pouvait l'apaiser, à part Tristan, qui était tout près de là — et il l'aida à recouvrer la santé la nuit suivante[1]. On avait apporté l'eau, et la reine se rafraîchit. Je ne sais si l'on vous a déjà raconté cet épisode. Elle fit maintenant chercher Antret, qui vint aussitôt.

Elle lui dit[2] : « Mon cher écuyer, va trouver au plus vite ton seigneur et dis-lui que moi, pauvre Isolde, je suis près de mourir, comme tu l'as vu toi-même. Dis-lui aussi que je ne pourrai pas traverser le cours d'eau. Mon corps malade et affaibli ne peut plus supporter les fatigues de ce voyage. C'est pourquoi le roi doit par politesse s'abstenir de venir me voir cette nuit. » La fille de roi poursuivit : « Je veux rester de ce côté-ci de l'eau et passer la nuit ici jusqu'au matin, jusqu'au lever du jour. Si je suis débarrassée de ma maladie, j'irai gaiement le rejoindre. Antret, as-tu bien entendu? — Oui, répondit-il, dame reine! Si ma chevauchée est si longue que le jour touche à sa fin et que la nuit risque de me surprendre, dois-je rester là-bas avec le roi? » Elle dit : « Oui, tu as ma parole. » Elle aurait préféré le voir mort plutôt qu'en bonne santé auprès d'elle. Le perfide Antret partit. Il fit aussitôt part au roi de ce que la souveraine lui avait dit et resta avec lui.

Que dire[3] de plus? Tristan avait tout compris et tout vu. Et tout ce qui s'était passé, il le cacha au plus profond de son cœur. Il connaissait le lieu où la reine voulait passer la nuit. Aussi le cœur du fier, du courageux Tristan était-il plein de joie. Certes, il n'était plus nécessaire qu'elle lui envoyât un messager, car elle lui avait communiqué et dit toute la vérité de sa propre bouche. Elle courut néanmoins jusqu'au bosquet, où Tristan se tenait caché. Elle battit trois fois des mains et cria fort : « Hop, hop! petits oiselets, vous avez maintenant suffisamment chanté pour nous! Envolez-vous d'ici pour l'endroit au bord de l'eau où cette nuit je serai installée. Voyez! Sur le bord de la rivière il y a un tilleul, de belle allure, à l'ombre duquel s'épanouissent toutes sortes de fleurs, jaunes, bleues et rouges. C'est là, près du tilleul, que

je veux dresser ma tente. Envolez-vous, posez-vous sur le tilleul et chantez-nous sans hésiter longtemps les plus beaux chants. Je vous en récompenserai : je vous laisserai de la pâture quand je m'en irai. »

Isolde[1] faisait cela pour que Tristan sût exactement à quel endroit il devait retrouver la reine. C'était donc une ruse. Elle se mit en route et poursuivit son voyage jusqu'au bord de la rivière. Là la noble reine fit planter sa tente, auprès du tilleul, sur la prairie. Le jour prit fin, la nuit tomba. Le seigneur Tristan, sage et réfléchi, dit à Lifrenis : « Suis-moi doucement. Je vais en avant, et tu marcheras sur mes traces ! » Ils se glissèrent à travers le bois et arrivèrent à l'endroit où la reine les attendait dans sa tente. Entre-temps Tantrisel avait couru dans l'herbe et dans les fleurs, et avait pour passer le temps brisé une petite branche d'un arbre. Il aperçut son oncle et le prit par la main. L'examinant, il lui dit : « Est-ce toi, mon cher oncle ? — Très certainement ! répondit-il. Où est la reine, ma souveraine au teint clair, la belle Isolde ? — Elle me charge de te dire ceci : quand la troupe des femmes se sera couchée, ainsi que les domestiques, je devrai sonner de ce petit cor. Alors tu devras avec Kaedin te glisser en cachette dans la tente. » Après avoir entendu le message, Tristan dit au petit enfant : « Retourne auprès d'elle et dis-lui que je suis tout près dans ce bois. »

Le garçon[2] s'en retourna et s'agenouilla devant la reine pour lui murmurer dans l'oreille (il savait très bien comment il devait lui transmettre son message) : « Souveraine, je vais vous informer : mon oncle Tristan est tout près d'ici, dans le bois. » Aussitôt la reine demanda : « Lui as-tu dit ce dont je t'ai chargé ? — Oui, et je n'ai rien oublié ! Dès qu'il entendra ce petit cor, il viendra vous rejoindre. » La reine envoya bien vite les domestiques se coucher. Elle dit à la troupe des femmes : « Allez, allez, allez ! Que chacune aille sur sa couche ! » Elles quittèrent la tente. Isolde les avait fait tous sortir, si bien que, pour finir, personne ne resta avec elle, ni homme ni femme. Il n'y avait là que son fidèle chambellan Paranis, ainsi que l'enfant Tantrisel. Brangene et Kameline étaient également restées, les deux demoiselles au teint resplendissant. Les autres, elle les avait congédiées. Tantrisel prit son petit cor. Dès que Tristan et Kaedin entendirent le son du cor, ils sortirent aussitôt du bosquet, traversèrent la prairie et rejoignirent la dame dans sa tente.

IX. LE COUSSIN ENCHANTÉ

La belle[1] Isolde alla à la rencontre de Tristan et souhaita tendrement la bienvenue à son ami[2], et avec lui à Lifrenis. En riant gaiement, elle regarda Tristan dans les yeux, et lui dit: « Soyez le bienvenu, mon bel ami[3] ! Et vous aussi, seigneur Lifrenis, soyez le bienvenu à Dieu et à moi ! Je sais, car je l'ai entendu, que vous vous appelez Kaedin. » Là-dessus les deux hommes s'inclinèrent devant elle et la remercièrent pour son accueil. Puis ils s'assirent tous les trois sur un banc, qui se trouvait devant le lit; on l'avait couvert avec une profusion de coussins précieux, et aussi avec de splendides étoffes de soie. Ce n'était pas l'intention de Tristan de rester longtemps assis sur ce banc. Il lui tardait fort de se mettre au lit, et il en était de même pour la reine. Brangene et Kameline prirent Kaedin avec elles: aimablement elles le firent asseoir entre elles deux. À la louange de ces jeunes filles il faut dire ceci: elles bavardèrent amicalement avec lui et l'écoutèrent avec plaisir. Tantrisel et Paranis leur versèrent du vin de mûres, du vin aromatisé et du bon vin de raisin dans des coupes en or rouge, incrustées de pierres fines pures et fort précieuses, qui étincelaient de multiples couleurs. Ils les entouraient d'attentions. On bavardait, le couple d'un côté, le trio de l'autre. Isolde avait encore Petitcriu, le petit chien, sur ses genoux et le caressait tendrement avec ses mains dégantées. En même temps elle bavardait avec Tristan, rayonnante de joie, et le regardait constamment dans les yeux, non pas se dissimulant, mais ouvertement. Ce qu'elle cachait devant Marke, elle n'avait pas besoin de le dissimuler devant ceux qui étaient là, car leur loyauté était à toute épreuve.

La charmante[4] Isolde avait beau bavarder de façon délicieuse avec Tristan, celui-ci était attiré de tout son cœur et de tous ses sens vers le lit. C'est pourquoi il dit: « Allons! Il est temps d'aller dormir ! » Son compagnon objecta: « Où vais-je trouver ma couche, moi, malheureux Kaedin, qui suis étranger à ce pays? Je crois que, cette nuit, Tristan et moi, nous serons couchés bien différemment ! » Isolde dit alors, pleine de compréhension: « Pourquoi plaisantez-vous, noble jeune homme ? Je sais bien que vous vous êtes bien entendu avec les deux jeunes filles, si bien que peut-être l'une ou l'autre par-

tagera cette nuit votre couche. — Ce serait pour moi un grand bonheur, dit-il, mais j'en doute beaucoup, d'autant plus que je ne les ai pas requises d'amour. — Vous n'avez pas fait votre cour ? demanda Isolde. — Non, souveraine, répondit Kaedin, malheureusement je n'ai pas fait ma cour ! — C'est d'autant plus grave pour vous ! Car si vous n'en avez requis aucune d'amour, vous avez perdu toutes vos chances. Quand on ne se met pas en peine, on gaspille parfois ses chances qui ne seraient pas perdues si on se donnait le mal nécessaire. Ayez toujours le proverbe devant les yeux, prenez votre courage à deux mains et faites un petit effort : qui ne risque rien n'a rien.

« Brangene[1] et Kameline sont toutes les deux fort jolies, et elles ont un charme tel qu'elles peuvent donner suffisamment de joies à celui qui réussira à obtenir leurs faveurs. » Isolde fit un signe à Kameline, la jeune fille pure et noble de corps comme d'esprit, franche comme l'or, bref, une jeune fille parfaite, et elle lui lança un coussin, en disant : « Kameline, mets ce coussin cette nuit sous la tête de Kaedin, pour qu'en pensant à moi et au seigneur Tristan il puisse trouver le repos. Comme il est étranger au pays, la bienséance veut qu'on lui prépare une couche agréable. » La jeune fille connaissait déjà le coussin et elle comprit aussitôt pourquoi il lui était lancé justement à ce moment-là. Elle connaissait ses propriétés.

Le seigneur[2] Tristan alla maintenant au lit et, avec lui, la reine. Ce qu'ils y firent, il ne m'appartient pas de le décrire. Bref, ces cinq personnes restèrent là. On s'assit côte à côte : la jeune fille Kameline s'assit à côté de Kaedin, le jeune Lifrenis. Elle voulait se montrer gentille à son égard, comme c'était sa nature, d'autant plus que c'était un hôte étranger au pays. En bavardant de choses et d'autres avec lui elle lui fit passer le temps, et ce, tant et si bien qu'il se décida à la requérir d'amour. À la charmante manière des jeunes filles elle sut poliment lui résister, mais ne cessait d'insister en lui tenant des propos flatteurs, et il pria la belle jeune fille en termes si pressants que, pour finir, elle lui promit son amour, promesse que cependant elle ne tint pas. Elle le conduisit à un lit et lui dit de se déshabiller et de se coucher, elle viendrait le retrouver et passerait la nuit à ses côtés. Il en fut heureux au plus profond de lui-même et se coucha plein d'espoir. Mais la jeune fille prit le coussin enchanté et le lui mit sous la tête. Aussitôt il fut raide comme un piquet ou comme un bouc tué

à coups de couteau, s'il m'eſt permis de parler ainsi. Sur ce coussin il dormit si profondément qu'il ne remua ni pied ni main. Quant à la belle Kameline, elle courut de nouveau auprès de Brangene et se coucha dans son lit. Tantrisel s'étendit auprès de Paranis.

Quand[1] la nuit eut pris fin et que le soleil perça, superbe, à travers l'aurore, le seigneur Triſtan et la blonde Isolde quittèrent leur couche. Ils se prirent tendrement par la main et se rendirent, ivres de bonheur et le cœur léger, là où étaient couchées Kameline et aussi Brangene, les deux jeunes filles joliment faites. Ils leur dirent de se lever et leur demandèrent comment cela s'était terminé avec Kaedin. Kameline leur raconta tout ce qui s'était passé. Après quoi le seigneur Triſtan et dame Isolde prirent aussitôt Kameline entre eux deux pour la conduire tout doucement là où Lifrenis était couché et dormait sur le coussin. Ils la lui mirent dans les bras et tirèrent vite le petit coussin de dessous sa tête. Aussitôt il se réveilla. Quand il fut sorti du sommeil, on rit beaucoup et on se moqua de lui. Ils n'auraient pas pu trouver meilleur divertissement. « Debout, debout ! crièrent-ils. Messire fiancé et votre fiancée, messire Kaedin et votre amie, vous êtes reſtés couchés suffisamment longtemps et avez pris suffisamment de plaisir à dormir et à faire l'amour. »

Kaedin[2] sursauta quand il trouva la belle jeune fille couchée tout habillée dans ses bras. « Mort et damnation ! s'écria-t-il. Qu'ai-je donc fait ? Malheur à moi aujourd'hui et pour toujours si j'ai déçu cette belle jeune fille ! Je ne m'en remettrai jamais ! Les jeunes filles et les femmes me mépriseront et me dédaigneront désormais ! » La jeune fille se leva et s'écarta un peu de lui ; puis elle le regarda dans les yeux en disant : « Et vous prétendez satisfaire les jeunes filles ? Vous feriez mieux d'aller essarter là-bas ce bois plutôt que de reſter couché ainsi auprès d'une jolie fille comme une poule mouillée ! » Entre-temps le jour s'était complètement levé, et tous les domeſtiques de la reine se réveillaient et quittaient leur couche. Au comble de la joie et de la triſtesse, le seigneur Triſtan dut quitter la reine dans le plus grand secret. Il prit tendrement congé de sa souveraine pleine de toutes les perfections. Comme son cœur le lui dictait, il la serra dans ses bras et lui donna mille baisers sur sa bouche rouge comme le feu. Il lui donna sa bénédiction et pria Dieu de protéger son honneur. Puis il partit avec Kaedin. Celui-ci ressentait au fond du cœur une douleur cuisante de ne pas avoir fait sa

bien-aimée de la belle jeune fille, la gracieuse, la pure et si charmante Kameline.

Après que[1] Lifrenis et Tristan se furent éloignés dans le plus grand secret, ils traversèrent un bois et arrivèrent au fond d'une vallée où Kurvenal attendait les deux valeureux compagnons. Ils se mirent aussitôt en selle et chevauchèrent, pour sauver leur vie, droit sur Litan, où résidait Tinas, leur meilleur ami.

X. TROISIÈME RENCONTRE DE TRISTAN ET D'ISOLDE

(Tristan fou)

Que fit[2] maintenant la reine ? Elle traversa le cours d'eau et alla rejoindre le roi Marke, qui lui portait dans l'arche de son cœur un amour fidèle, ce dont il fit la preuve à plusieurs reprises. Qu'advint-il des deux jeunes gens à Litan ? Je vous le dis volontiers : le noble Tristan tomba aussitôt gravement malade. Il allait dépérissant, au point qu'il fut las de vivre. Mais notre Créateur lui fit la grâce de lui rendre la santé. Le fidèle Kurvenal fit en outre tout ce qu'il pouvait pour lui. Au reste la reine était bien informée de la maladie de Tristan. Elle était entre-temps rentrée de la Blanche Lande à Tintajol. Quand elle eut appris par Tinas de Litan que le courtois[3] Tristan avait contracté une si grave maladie, son cœur en fut également atteint et ressentit les mêmes souffrances que lui. Par Paranis et Tantrisel, ses messagers, elle lui envoya des médecines bonnes pour son mal, qu'elle, son Isolde, son amie[4] loyale et fidèle, lui avait préparées. En même temps elle l'assurait qu'au fond de son cœur elle endurait les mêmes souffrances que lui. Tantrisel était très habile, si bien qu'il put accomplir sa mission sans être remarqué. Tristan se remettait lentement de sa maladie et recouvrait ses forces, puisqu'il était soigné à distance par une femme aimante. Quand le héros se fut entièrement rétabli, il dut cependant raser ses cheveux bouclés[5].

Quand Tantrisel[6], le fidèle ami[7], fut une nouvelle fois allé à Litan, Tristan posa d'abord sur lui un regard plein de tendresse, puis il le salua et lui demanda avec un profond soupir :

« Comment se porte la reine ? » L'enfant répondit : « Mon cher oncle, que signifie ce soupir ? Dis-le-moi. » Tristan le regarda en poussant un nouveau soupir et dit : « Mon cher garçon, j'ai toutes les raisons de soupirer, puisque je ne puis revoir l'adorable Isolde, la reine, ma souveraine, et que je dois quitter le pays en souffrant de la sorte. » L'enfant dit : « Retrouve ta gaieté, mon oncle, car je sais un moyen de t'aider. Sois-en certain, de toute ta vie tu n'as eu meilleure occasion d'aller la voir en aussi grande sécurité que maintenant, justement. — Comment cela peut-il être possible ? Dis ! Tu parles comme un enfant sans réfléchir. » Tantrisel, plein d'astuce, répondit : « Mon cher oncle Tristan, je te donne ma vie en gage et me porte garant que tu pourras aller voir ma souveraine quand tu le voudras. Je t'aiderai, si tu veux bien suivre mon conseil. — Réponds-moi, mon cher enfant, dit Tristan, quel est ton conseil ? »

Tantrisel[1] répondit d'un air décidé : « Mon oncle, si on en juge par ton aspect extérieur, ta tête, ton crâne dénudé, tes oreilles, tu ressembles vraiment à un fou. Tu as le visage hâve, tes fraîches couleurs se sont évanouies, tes yeux sont enfoncés dans les orbites, ton nez tombe presque sur les lèvres, aussi bien ton front que tes joues sont sillonnés de rides, ton corps est sec et maigre, ton visage pâle et amaigri, ton cou grêle et long. Imite la démarche d'un fou, revêts des habits de fou, tous, hommes et femmes, qui te verront, diront que tu es un fou fini. Tu ne dois pas adopter un comportement normal, mais te conduire comme un insensé et aussi parler comme un insensé. Il ne viendra alors à l'idée de personne que ce fou est le seigneur Tristan. De la sorte tu pourras aller chez le roi et approcher aussi la reine : tous penseront que tu es un vrai fou. »

Ces paroles[2] remplirent le seigneur Tristan de joie, et il dit à l'enfant : « Je te remercie, mon cher garçon. Tu n'es vraiment pas tombé sur la tête, et tu m'as donné un bon conseil. » Aussitôt il se fit faire un vêtement de fou extrêmement comique : la coupe de l'habit était grotesque, et il était muni d'une capuche ; le drap en était gris et misérable. Y étaient cousues des images de fou, qu'on avait découpées dans de l'étoffe rouge, si bien que personne n'avait jamais vu vêtement plus extravagant. Notre hardi héros, qui jamais n'avait appartenu au peuple des fous, s'en revêtit, et prit une massue, grande, menaçante. Dans la capuche Tristan fit mettre un fromage[3], le plus mou qu'on pût trouver. Il prit congé de Tinas de Litan et s'en alla. Kurvenal et Kaedin devaient l'attendre là. Il se mit en route ; il connaissait très bien le chemin qui conduisait à Tintajol.

Dès qu'il[1] arriva dans la ville, il marcha comme l'aurait fait un fou, et il avait tellement pris l'allure d'un dément que femmes et hommes, jeunes et vieux coururent tous à sa rencontre pour le dévisager. Et quand il brandit sa massue, ils s'enfuirent vivement. C'est ainsi qu'il arriva au château, là où la reine était justement assise, et le roi à côté d'elle. Le fou, qui était avisé, se rappela les conseils de Tantrisel : aussitôt il contrefit sa démarche, dodelina de la tête, marcha avec les jambes arquées et torses, allait bras et jambes ballants, tout à fait comme un fou. Sa démarche était celle d'un bouffon, et tout ce qu'il faisait était loufoque.

Quand[2] il aperçut la reine, il dit à la manière des fous : « D, d, d, d, d, d, Dieu vous salue, noble dame ! Sans plaisanter ! Si vous êtes ici la reine, donnez-moi votre amour ! » Elle répondit en riant : « Brave homme, le roi est assis ici. » Il porta sur le roi un regard stupide et, le montrant du doigt, il dit : « Et ça, ça doit être un roi ? Là où je suis moi-même roi, il serait à peine un roitelet ! » Le roi et la reine éclatèrent de rire. Toute la cour était accourue pour dévisager ce dément. Plongeant la main dans sa capuche, le fou en sortit le fromage. Tristan, le fou contrefait, le saisit avec tant de fureur que l'eau du fromage lui gicla par les cinq doigts et mouilla son vêtement de fou sur la poitrine. Puis il mordit dans le fromage à la manière d'un fou et en jeta un morceau sur la bouche de la reine. Cela contraria cependant le roi, si bien qu'il lui tira violemment les oreilles. Fort en colère, il lui ordonna de s'éloigner de la reine. Le fou saisit sa massue à deux mains et la leva en l'air pour en frapper le roi. Antret prit son courage à deux mains et se plaça devant le roi pour le protéger. Le coup atteignit Antret et sous la violence du choc il resta sur le sol, étourdi et privé de connaissance. Tristan l'avait frappé à la tête avec une telle violence qu'il avait, par ce coup, rendu à Antret tout le mal que celui-ci lui avait fait depuis sa jeunesse[3]. Là-dessus il distribua les coups tout autour de lui si bien que tous prirent la fuite : le roi et la reine, l'un par ici, l'autre par-là, les chevaliers et les écuyers, les riches et les pauvres, les dames et les demoiselles, on pouvait les voir tomber les uns sur les autres. Mais il ne faisait rien : il s'en prenait seulement à celui qui était déjà à terre et qui avait reçu le premier coup. Il gisait là encore tout étourdi et ne pouvait rien entendre. Le coup du fou l'avait rendu sourd des deux oreilles. Tous ses membres lui faisaient mal. Le fou criait : « Faisons maintenant la paix ! » Il regarda en direction de la reine et tendit le doigt : « Ami, ami ! bégayait-il en riant.

Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus ! » Ah ! doux fils de Riwalin, quel fou vous êtes maintenant ! Toute votre vie vous avez rompu plus de fortes lances que porté de massues de fou à la manière des fous ! Le roi s'assit ; il lui semblait que la colère du fou était tombée et qu'il allait être aimable avec les gens. La reine était assise à côté de lui. L'enfant Tantrisel s'approcha d'elle et lui dit que ce fou était son ami[1], le seigneur Tristan. Cela lui parut surprenant. La belle, l'astucieuse reine commença à le regarder avec tendresse et d'un clignement de ses yeux brillants elle fit savoir à Tristan qu'elle l'avait reconnu.

On dressa[2] les tables pour le repas : on étendit dessus des nappes et on mit du pain. Le roi se lava les mains ; assis à côté de la reine, il mangea. Le fou avec sa massue prit place à côté de la reine et n'eut cure de savoir si cela déplaisait à quelqu'un ou non. Quoi qu'on servît au roi, le fou trouvait cela bon. Et même si cela contrariait le roi, il était assez débonnaire pour permettre au fou de rester assis à côté d'eux. Et elle, la blonde reine, qui était chère à son cœur, la charmante Isolde, elle lui coupait de temps à autre du pain et lui tendait maint bon morceau dont il se bourrait la gueule[3] à la manière d'un fou. Et voilà qu'il vit devant lui à la table Melot le Petit d'Aquitaine[4], le nain maudit, qui lui pesait telle une montagne de plomb sur les yeux et sur le cœur. Tristan réfléchit à la manière dont il pourrait tirer vengeance de lui en le faisant souffrir. Entre-temps on apporta au roi une pièce de gibier, accompagnée d'une sauce au poivre si chaude qu'elle bouillonnait. Le fou, à ce que j'ai appris, s'en saisit et cria au nain : « Bonhomme, bois maintenant ! » Et il lui versa la sauce bouillante sur le visage, si bien qu'elle brûla ses yeux qui coulèrent hors de ses orbites[5]. Il pensa en lui-même : « Enfin je me suis vengé de ce monstre ! » Il fit tant de bêtises à la manière d'un fou que je porte au crédit du roi qu'il lui ait pardonné ses mauvais tours, les imputant à sa folie.

Après[6] qu'on eut mangé, le roi dit à son épouse : « Je vais aller à la chasse, souveraine. Je ne serai pas de retour auprès de vous avant huit jours. Tenez la maison en ordre et occupez-vous bien de ce fou. Je vous en serai reconnaissant pour toujours. » Le roi partit, le fou resta. Ce qu'il fit maintenant de bouffonneries en paroles et en gestes, personne ne peut le décrire du début jusqu'à la fin. Il fit passer le temps notamment aux femmes charmantes avec son bavardage insensé et ses actions loufoques. Les dames insistèrent pour qu'il leur révélât son nom. Il dit : « Je n'ai pas besoin d'en avoir honte. Je m'appelle Peilnetosi, et suis par cela cher à Isolde. » Les

dames s'exclamèrent aussitôt : « Ce nom te va tout à fait : il est suffisamment extravagant. » Isolde, la reine astucieuse, lut le nom à l'envers et reconnut sans mal quel sens y était caché. Elle lut dedans « Isoten-liep » (c'est-à-dire « cher à Isot[1] »). La reine digne d'éloges trouva plaisir à ce nom. Elle plaisantait souvent avec le fou et le nommait Peilnetosi.

Le jour[2] passa, puis vint la nuit. Peilnetosi avait bien réfléchi où il voulait se coucher. Il monta un escalier avec une botte de paille qui convenait tout à fait à un fou. Et il s'allongea devant la chambre où la charmante souveraine avait l'habitude de dormir avec le roi. Le fou était couché là comme un fou : il prit dans ses bras la massue qu'il portait et se serra tendrement contre elle, pour ensuite entonner à tue-tête (et pas du tout à voix basse) une petite chanson de fou. Comme l'eût fait un balourd de fou il était couché là et hurlait très fort avec une voix de dément. Sans cesse il répétait le mot : « Tosi, Tosi, Tosi, Tosi ! » De cette manière il appelait sans relâche la blonde Isolde. Dès que la reine entendit cela, elle reconnut au fond du cœur ce que signifiait ce mot. Commençant par la fin du mot, elle le lut à l'envers, et naturellement elle découvrit grâce à l'intelligence qui était la sienne que c'était son nom : Isot. Aussitôt la reine dit : « À présent, nous devons aller nous coucher ! » Elle était accompagnée de Brangene, la belle jeune fille. Au moment où elles atteignaient la porte de la chambre, elles trouvèrent le fou couché là et chantant à tue-tête sa chanson.

Certes[3] Brangene ne savait pas que ce fou était le seigneur Tristan. Elle le rabroua vivement : « Pourquoi ce fou est-il couché ici ? Chassez-le donc, souveraine ! » Mais la reine répondit : « Laisse donc ce gentil fou allongé ici et ne le prive pas de ses droits. — Quels droits ? s'écria la jeune fille. — Je vais te le dire sans mentir, répondit Isolde la reine, cette nuit il partagera ma couche. — Pouah ! dit Brangene, souveraine, parlez-vous sérieusement ? — Tout à fait sérieusement, tu peux m'en croire. » Sur quoi, la reine entra dans la chambre et dit à Brangene : « Va voir Tristan et demande-lui de venir ici auprès de moi ! » La jeune fille répondit : « Souveraine, êtes-vous folle ? — Je ne suis point du tout folle, car Tristan, le bonheur de mon cœur, l'homme chéri, est là tout près de nous et il se nomme Peilnetosi. » Brangene demanda : « Est-ce la vérité ? — Oui ! » répondit Isolde. La charmante jeune fille alla trouver Tristan et lui prit amicalement la main. La belle, la ravissante Brangene le conduisit gaiement dans la chambre dont ils refermèrent la porte.

Isolde[1] vint à sa rencontre et le serra tendrement dans les bras. Je peux vous l'assurer : jamais un homme sage ou un fou ne fut accueilli plus affectueusement par sa bien-aimée. Elle pressa ses joues couleur de rose contre les siennes, et sa jolie bouche, qui flamboyait rouge comme le feu, elle la lui offrit pour mille baisers. Puis elle le conduisit jusqu'au lit. Brangene sortit de la chambre, tandis que le seigneur Tristan s'allongeait à côté de son Isolde, qui était au comble de la joie. C'est alors seulement que son cœur, son corps commençaient de vivre. Le très cher homme, la très chère femme, les très chers compagnons de lit, purent maintenant faire l'un avec l'autre ce qu'ils voulaient, Tristan avec Isolde, unis dans l'amour. Antret et petit Melot n'étaient plus en mesure de leur nuire, car ils avaient subi quelque dommage : l'un était sourd, l'autre aveugle ! Aussi Tristan et Isolde n'avaient-ils plus rien à craindre et ne couraient plus aucun danger : personne ne pouvait surprendre leur secret.

Après[2] qu'ils eurent passé la nuit ensemble et fait tout ce que des amants font l'un avec l'autre, Isolde vit arriver le moment où son ami, le seigneur Tristan, devait quitter le lit. Elle lui demanda d'un ton affectueux de se lever et de retourner là où il était auparavant couché devant la chambre, chantant sa chanson de fou. Tristan remit son vêtement de fou, il prit également sa massue sous le bras, alla devant la porte de la chambre pour se recoucher sur sa botte de paille. Il reprit sa vieille ritournelle, qui paraissait suffisamment extravagante : « Tosi, Tosi, Tosi, Tosi ! » Brangene, l'irréprochable jeune fille, entra dans la chambre et invita la reine à se lever. Elle quitta son lit et alla devant la porte : quand elle découvrit le fou, elle lui dit en plaisantant : « Vous, le fou, vous êtes encore ici ? — Oui ! » répondit le fou, et il se leva de sa botte de paille. Il prit sa massue et suivit la reine partout où elle allait. Tout ce qu'il faisait n'avait ni rime ni raison.

Il frayait[3] la voie à Isolde, et personne ne lui donnait de coups, comme cela arrive souvent. Personne non plus ne lui tirait les oreilles, sauf la belle Isolde qui parfois plaisantait avec lui et, pour rire, portait la main à sa joue. « Permettez-moi cette petite gifle ! » disait-elle souvent au fou, mais elle faisait cela par tendresse. Dans son rôle de fou on lui donnait toujours les meilleurs mets et boissons. Celui que Tient-Parole[4] avait jadis élevé avec amour en Parménie, le charmant, le droit et très glorieux Tristan, portait ici des vêtements de fou, et burlesque était tout ce qu'il faisait. Où qu'il

allât, il se comportait comme un fou, il avait la démarche d'un fou, son discours et son chant étaient ceux d'un fou.

Laissez-le[1] être un fou fini : chaque nuit, il la passait avec la reine dans la joie, jusqu'au jour où ils durent se séparer, le fou et la reine. Un chevalier du nom de Pfelerin avait de la haine pour eux et l'avait déjà souvent montré. C'était un sans-cœur et il s'y entendait à nouer des intrigues, mais, à ce que j'ai entendu, il avait beaucoup de force. Il accourut, envoyé par le roi, et fit savoir à Isolde que le roi allait rentrer. Après avoir entendu ce message, elle fit ses adieux au fou tendrement aimé et lui dit qu'il devait partir. Ces tristes adieux causèrent aux deux amants une atroce souffrance au plus profond de leur cœur. Isolde ne devait plus jamais revoir Tristan vivant, et elle devait le suivre dans la mort[2].

Le seigneur[3] Tristan quitta alors le château et en franchit tout droit la porte, revêtu de ses habits de fou. En proie à la douleur des adieux, le jeune et alerte héros accomplit en l'honneur d'Isolde un saut d'une telle hauteur et d'une telle longueur que jamais encore on n'en avait vu de tel. Tristan partit. Après quoi le perfide Pfelerin demanda : « Ah ! qui est-ce qui pouvait bien être ce fou ? » Il y avait tout près de lui un écuyer, qui dit : « Il s'appelle Peilnetosi, et c'est le plus drôle des fous sous le soleil ou sous la lune. » Le nom lui parut extrêmement singulier, et il dit : « Quoi qu'il en soit, l'homme ne s'appelle certainement pas Peilnetosi, car un tel saut, seul le maudit Tristan peut l'accomplir ! » Comme Pfelerin était cultivé, il lut le nom à l'envers, et il sut aussitôt ce qu'il signifiait : il trouva « Isoten-liep » dedans, c'est-à-dire « cher à Isot », et il s'écria : « Le seigneur Tristan était ici, celui qui a ravi son honneur à mon maître. Pour sûr, je ne le laisserai pas s'échapper ! Où est mon cheval ? Où est mon cheval ? Apportez-moi mon bouclier et mon épée ! Vite à cheval ! Préparez-vous ! Celui que navre le déshonneur de mon souverain doit m'aider à faire la chasse à Tristan et à lui prendre la vie ! »

Pfelerin[4] sauta sur son cheval, et avec lui plus d'un guerrier digne d'éloges, qui tous préféraient que Tristan s'en tirât avec la vie sauve plutôt que de voir quelqu'un l'abattre. Cela devait mal tourner pour Pfelerin, qui chevauchait en tête. On chevauchait sur ses traces. Il galopa à toute allure jusqu'au moment où il aperçut Tristan. Il cria : « Fais demi-tour, héros, fais demi-tour ! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les nobles dames ! Et si tu as nom Tristan et si tu es courageux, je t'en conjure au nom de la reine ! » Tristan continua à courir

et ne voulut pas faire demi-tour. Mais Pfelerin hurla de nouveau : « Fais demi-tour pour l'amour d'Isolde qui, obéissant à une passion pleine de désir, t'a donné mille tendres baisers de sa bouche rouge ! » D'avoir nommé Isolde coûta la vie à Pfelerin. Avec sa massue dans les mains Tristan fit aussitôt demi-tour et se tint là, prêt à combattre contre son ennemi Pfelerin. Le cheval de celui-ci le porta si près de Tristan que Pfelerin put voir son visage et ainsi se rendre compte que c'était effectivement le seigneur Tristan. Il aurait alors bien voulu prendre la fuite, mais Tristan avait déjà levé sa massue pour frapper. Il atteignit le cheval non pas à la hanche, mais il le toucha exactement à la tête, si bien qu'étourdi par le coup il s'effondra sur le sol. Pfelerin sauta de la selle et, comme c'était un homme courageux, il attaqua hardiment Tristan. Relevant le défi, il fondit sur lui avec rage, armé du bouclier et aussi de l'épée. Mais Tristan parait tous les coups avec sa massue. Grâce à son expérience il savait détourner les coups.

Quand Pfelerin[1] donnait un coup, Tristan frappait à son tour, et avant même que les compagnons de Pfelerin, qui le suivaient, fussent arrivés, le fils de Riwalin lui avait porté un coup tel qu'il l'avait étendu mort sur le carreau. C'était un coup d'une telle puissance qu'homme, épée et bouclier tombèrent l'un sur l'autre. Mais Tristan poursuivit sa course tout droit en direction du port, et ce, plus pour l'honneur de la reine que pour sauver sa propre vie.

Juste[2] à cet instant survint le noble roi Marke sur le lieu du combat, et il vit Pfelerin étendu mort à terre. Il s'écria : « Qui a donc arrangé Pfelerin d'aussi belle manière ? » Tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette chasse donnée à Tristan répondirent ensemble : « C'est le fou qui a fait cela ! — Et pourquoi donc ? » demanda le roi. Mais il n'y en avait aucun parmi eux, vraiment aucun, qui voulût lui donner des éclaircissements sur ce qui s'était passé, car ils étaient tous loyalement attachés à la belle reine Isolde. Tantrisel parla comme un enfant : « Seigneur, il tira brutalement les oreilles du fou, mais celui-ci le frappa et prit la fuite dans la forêt. Pfelerin s'emporta et nous donna l'ordre de lui faire la chasse : c'est alors qu'il lui est arrivé malheur. » Le roi dit alors : « Qui que soit ce fou, il a du courage. Je ne pourrai me consoler de la mort de ce chevalier ! Bon, nous allons poursuivre le fou jusqu'à ce que nous l'ayons rattrapé. Il devra alors nous dire comment il s'appelle et qui il est. » L'un dit : « Peilnetosi, c'est ainsi que ce fou s'est nommé. » Le roi s'écria aussitôt : « C'est mon neveu

Tristan! » Il fut hors de lui quand il lut le nom à l'envers et découvrit quel sens y était caché: « Isoten-liep », c'est-à-dire « cher à Isot». « Malheur à toi, chenapan voleur d'amour! s'écria-t-il. Si c'est vraiment toi, Tristan, je te tuerai dès que j'aurai mis la main sur toi. » Et il se mit à sa poursuite avec acharnement; tous le suivirent, grands et petits.

Tristan[1] avait déjà atteint le port et y avait trouvé une barque qu'un pêcheur avait laissée là. Il sauta dedans tandis que les autres le poursuivaient aussi vite qu'un faucon fond sur l'appât. Où aurait-il trouvé meilleure rame que sa massue, qui lui sauva la vie? Il suspendit son vêtement de fou à une souche d'arbre sur la rive pour que le pêcheur, à son retour, prît cet habit de bouffon et le vendît pour se dédommager de sa barque. Le temps était serein, si bien que le petit bateau le transporta en un clin d'œil jusqu'à Litan où il avait laissé Kurvenal et Lifrenis quand, déguisé en fou, il les avait quittés. Le noble Tristan fut le bienvenu, bien qu'il ne fût vêtu que d'une chemise. Tinas, heureux de son retour, lui procura de riches vêtements et s'occupa de lui aussi longtemps qu'il voulut rester à Litan auprès de lui.

Eh donc[2] ! que fit Marke maintenant? Partout il demanda, ici à une femme, là à un homme, si l'on avait vu son neveu Tristan. Il dit: « Ce fou, qui était chez nous, Peilnetosi, était en vérité mon neveu Tristan. J'en suis fermement convaincu. » Mais tous dirent d'une seule voix qu'il ne devait plus soupçonner la blonde Isolde. Et ils assurèrent au roi que l'homme auquel on avait donné la chasse était un véritable fou, dépourvu de raison et de tout bon sens. Le brave roi Marke[3] dit dans sa candeur: « Alors taisez-vous! Et ne parlez plus de cette histoire! » Il vécut dès lors avec la reine de façon tout à fait harmonieuse jusqu'au jour, fort proche, où la mort emporta Isolde.

XI. KAEDIN ET KASSIE

(Amours et mort de Kaedin, blessure de Tristan)

Tristan[4] prit bientôt congé de Tinas de Litan et s'embarqua sur la mer agitée pour rentrer à Arundel, avec ses deux compagnons Kurvenal et Kaedin. Pendant la traversée Kaedin s'adressa à lui et dit: « Mon cher beau-frère Tristan, montre-

moi maintenant que tu es loyal envers moi. Si tu m'apportes ton secours dans une certaine affaire, je t'en serai reconnaissant pour toujours. » Tristan répondit : « Kaedin, parle, dis-moi ce que tu as à me confier ; je ne manquerai pas de te donner mon conseil. » L'autre répondit : « Là-bas, de l'autre côté de la mer, il y a aux frontières d'Arundel un riche et beau pays, qui a nom Gamaroch. Dans ce pays se trouve, construite avec luxe, une forteresse, aussi grande et aussi vaste que notre château de Karke. Elle s'appelle Gamarke. Dans cette forteresse réside un héros d'une très grande témérité qui, grâce à ses hauts faits, s'est couvert de gloire et a acquis un grand prestige chevaleresque. Il s'appelle Nampotenis. Il ne se distingue pas seulement par sa vaillance, mais aussi par sa loyauté ; en puissance il est l'égal des princes et en noblesse il est mon pair. Il a une si belle épouse que jamais sur terre femme n'a donné naissance à un être d'une beauté aussi merveilleuse.

« Cette belle[1], cette irréprochable femme est nommée Kassie, et en mon cœur j'éprouve un amour ardent pour elle. Quand nous étions enfants nous avons été élevés ensemble, et dès notre enfance nous avons eu l'un pour l'autre un profond amour. Maintenant je désire ardemment la revoir, si, grâce à ton aide, Tristan mon ami, ce bonheur vient à m'échoir. — Comment donc est faite cette forteresse où elle habite ? demanda Tristan. — Je peux te la décrire de façon précise : elle se dresse au sommet d'une haute montagne, et tout autour il y a de profonds fossés. Une seule porte conduit dans la forteresse. Et quand cette porte est fermée, il est impossible d'y entrer ; ni oiseau ni souris ne sont assez petits pour pouvoir y pénétrer. La forteresse est couverte d'un toit solide, et elle est entièrement entourée d'épaisses murailles. Seul le maître de maison en possède les clefs. Même lorsqu'il sort à pied ou à cheval, il ne les donne à personne. C'est pour cette unique raison que le temps passe sans que j'aie reçu d'elle ni consolation ni plaisir amoureux. Mais je sais comme une chose certaine (s'il m'est permis de parler ainsi) qu'elle m'aime comme je l'aime. »

Le noble[2] Tristan répondit : « Je vais pouvoir te donner un bon conseil. Mais tais-toi et aie le cœur joyeux ! » Les deux hardis héros arrivèrent à terre. Kaedin dit à son ami qu'ils étaient à Gamaroch. Tristan demanda : « Dis-moi : où se trouve maintenant la forteresse où habite la dame de ton cœur ? » Lifrenis Kaedin lui répondit : « Nous y serons sous peu ! » Les deux valeureux héros partirent à cheval et arrivèrent au château. Le valeureux maître de maison les avait aperçus et alla

à cheval à leur rencontre. Il les connaissait bien tous deux, Kaedin aussi bien que Tristan, connaissait aussi leur nom : en effet, leurs deux pays, Gamaroch et Arundel, tous deux situés au bord de la mer, étaient contigus. Le seigneur du pays, Nampotenis, leur fit un accueil amical, et ce, aussi bien en raison de son prestige de chevalier que de sa bonne éducation : « Soyez les bienvenus dans mon pays, seigneur Tristan, de même que votre compagnon Kaedin ! Considérez-vous comme mes hôtes cette nuit jusqu'à demain matin ! » Il ne se faisait aucun souci et ne s'imaginait pas le moins du monde que les deux héros projetaient quelque chose qui fût contre son honneur ; il les considérait comme des hommes honorables. Après les avoir accompagnés dans son château, il mit tout son zèle, en homme de valeur, à leur rendre agréable le séjour chez lui, en maître de maison qui doit à bon droit prendre soin d'invités qui lui sont chers. Tristan, le sage héros, songea à Kaedin, son cher compagnon, et réfléchit à ce qu'il convenait de faire pour que leur voyage et tout le mal qu'ils se donnaient ne soient pas vains. Le courtois Tristan rédigea pour son compagnon une petite lettre qu'il lui remit en lui disant ce qu'elle contenait. Kaedin médita pour trouver un moyen de glisser la lettre à la dame.

Après que[1] le maître de maison eut pris le repas du soir avec ses hôtes, il conduisit ses invités là où se trouvait sa charmante épouse[2]. Il le fit par politesse. Kaedin, le fils de Lovelin, avait la petite lettre à la main. La noble dame comprit bien vite que cette lettre contenait un message pour elle. Mais Kassie, cette jolie femme, n'osait pas poser sur son ami ses yeux étincelants. De temps à autre, elle lui jetait un regard brillant qui lui montrait en secret qu'elle ne lui était pas hostile. On était assis ensemble tout en bavardant agréablement, on parlait et on écoutait. Le maître de maison et ses hôtes se connaissaient en effet suffisamment. Kassie était assise là, dans tout l'éclat de sa beauté, et parlait peu. Il fut temps pour le maître de maison et pour ses invités d'aller se coucher. Il dit : « Levons-nous ! » Tandis qu'ils prenaient congé de la dame, Kaedin fit habilement tomber la petite lettre sur le sol. Personne ne s'en était rendu compte hormis la très belle dame. Elle la ramassa aussitôt et la lut. Le contenu de la lettre lui donnait cette instruction : quand le maître de maison serait endormi, elle devait essayer en grand secret de lui voler les clefs de la porte du château, d'en prendre l'empreinte dans de la cire, de les remettre en place et de déposer la cire devant la porte de sa chambre.

Kaedin viendrait plus tard et prendrait la cire. De la sorte ils pourraient enfin consommer leur amour.

Après[1] avoir lu la lettre, Kassie, qui avait du bon sens et était intelligente et réfléchie, fit avec ruse ce que Kaedin lui avait recommandé dans sa lettre. Le maître de maison se mit au lit, Kassie se coucha à côté de lui. Dès qu'il fut endormi, elle se glissa avec précaution hors du lit et alla chercher les clefs. Silencieuse comme un blaireau, elle en prit l'empreinte dans de la cire qu'elle avait auparavant amollie. Pieds nus elle se glissa sans bruit jusqu'à la porte pour l'ouvrir doucement. Puis elle mit la cire sur un petit chapiteau près de la porte et se recoucha. Kaedin était couché, songeur, dans son lit, Tristan lui aussi était pensif. Ils se demandaient si la dame avait bien fait ce qui était dit dans la lettre. Quand dans le bâtiment principal comme dans les dépendances tous ceux de la forteresse furent endormis, au point que pas même une souris ne bougeait, l'astucieux et sage Tristan dit vers minuit à Lifrenis : « Lève-toi et glisse-toi dehors doucement, silencieux comme un blaireau ; va voir si la cire est sur le rebord de la porte. » Kaedin se leva avec précaution, trouva à sa grande joie la cire, il la prit et retourna auprès de Tristan, son loyal ami.

Quand[2] Tristan vit que tout s'était bien passé, ils se réjouirent tous deux. Le cœur plein de joie, ils restèrent couchés jusqu'au lever du jour. Le maître de maison se leva, de même que ses hôtes, et Tristan et son compagnon Kaedin prirent congé. Le maître de maison dit : « Cela ne va pas ainsi. Il faut d'abord que vous mangiez. » Il les supplia tant qu'ils restèrent. Après avoir mangé, les deux industrieux héros remercièrent cordialement leur hôte, puis quittèrent sans plus de retard Gamarke et rentrèrent directement à Karke.

Quand[3] ils furent arrivés, et que leurs parents et amis l'eurent appris, aussi bien le duc Lovelin que la belle duchesse leur firent un cordial accueil. Isolde, riche en hautes qualités, se réjouit également du fond du cœur. Ils se réjouirent tous de cette journée, et de cette heure si belle, où les deux héros étaient rentrés en bonne santé et heureux au pays.

Tristan[4] vécut désormais avec Isolde dans le bonheur et l'harmonie, comme un époux doit vivre avec son épouse qui lui est chère. Il se comporta avec son corps avec plus de témérité que l'eau qui avait mouillé sa brune prairie fleurie, cette prairie qui était couverte à profusion de fleurs brunes. Mais nous n'en dirons pas davantage[5].

Kaedin[1] porta sans tarder la cire à un habile forgeron, qui habitait en ville à Karke. Lifrenis, dans sa soif d'amour, demanda avec insistance au forgeron de lui faire des fausses clefs exactement semblables aux clefs dont il trouverait l'empreinte dans la cire. Il dit : « Maître, aidez-moi par votre travail, et hâtez-vous, vous ne le regretterez certainement pas. Je vous honorerai, vous aiderai et vous ferai riche tout le temps que vous vivrez et que je vivrai. » Le forgeron prit peur quand il remarqua que l'empreinte des clefs était fort compliquée. Mais il finit par se convaincre qu'il était capable de les faire s'il en avait le temps et le loisir. Il dit alors : « Seigneur, je réaliserais volontiers votre vœu, si le travail n'était pas aussi difficile. Il me faut beaucoup de temps pour le faire, vous pouvez m'en croire. » Kaedin lui répondit : « Mon cher ami, hâte-toi et fais le travail aussi vite que tu le peux. — Dans quinze jours les clefs seront prêtes. » Kaedin fut heureux de l'entendre.

Le forgeron[2] était ingénieux et connaissait son métier. Il se mit avec zèle au travail, il forgea, il perça, il lima jusqu'à ce que les clefs fussent terminées. Il en avertit aussitôt Kaedin. Celui-ci vint chercher les clefs, qui désormais lui appartenaient, chez l'artisan et les apporta à Tristan pour qu'il pût les voir. Tristan dit : « Enfin tu vas certainement pouvoir revoir ta souveraine, la belle Kassie, l'amie de ton cœur. » Kaedin répondit : « Dis-moi donc, cher ami : quand cela doit-il se passer ? — Le plus tôt sera le mieux ! dit Tristan. Nous partirons demain, et personne ici ne doit savoir où nous allons ni où nous serons. »

C'est ainsi[3] que Kaedin et Tristan partirent le matin de bonne heure de Karke pour Gamarke. Ils étaient seuls, et personne ne les accompagnait. Ils chevauchèrent toute la journée et arrivèrent à la nuit tombée dans le bois devant le château de Gamarke. Les deux héros hardis s'installèrent pour passer la nuit sous un arbre vert. Ils restèrent là jusqu'au matin, quand le jour commença de poindre et les réveilla. Ils restèrent encore couchés là toute la journée aux aguets dans le bois, attendant le moment où le maître de maison Nampotenis quitterait le château pour aller chasser, comme il en avait l'habitude et l'avait toujours fait. Enfin ils virent la porte s'ouvrir, et le maître de maison quitta le château. Il ferma lui-même la porte et garda les clefs sur lui. Le vaillant et hardi Tristan et son compagnon Kaedin observèrent tous ses gestes.

Il galopait[1] à travers champs en direction d'une contrée déserte. Ils le virent s'éloigner à toute vitesse et disparaître derrière la crête de la montagne. Kaedin et Tristan s'approchèrent alors de la forteresse et ouvrirent la porte. La maîtresse de maison sursauta naturellement en les voyant arriver, comme les femmes en ont l'habitude. « Ah ! s'écria la charmante femme, vous voulez, de cette manière, provoquer ma mort et la vôtre ! » Mais Tristan répondit : « Nous nous en remettons de cela à la puissance divine. » Lifrenis Kaedin obtint bien vite de la dame qu'elle acceptât de lui donner son amour : en effet elle le portait constamment dans son cœur et avait bien souvent souhaité sa venue, pleine de désir. Elle conduisit alors le noble chevalier dans sa chambre, tandis que son compagnon Tristan restait dehors auprès des autres dames. Il leur fit passer agréablement le temps avec des divertissements courtois dont il connaissait un bon nombre.

Eh bien[2], seigneur Tristan, étiez-vous aussi heureux là-bas, dans cette tente près de Tintajol, quand la reine vous combla des délices de l'amour et que la jeune fille Kameline berna Kaedin avec son coussin enchanté ? Celui-ci doit en être maintenant dédommagé. Il n'avait à ce moment-là vraiment pas à souffrir, quoi qui pût lui arriver par la suite. Il paya malheureusement bien trop cher les délices d'amour que lui donna l'épouse de Nampotenis, comme je l'ai lu dans l'histoire et vous le raconterai plus tard. Kaedin ne put rester bien longtemps dans la chambre, auprès de Kassie, l'amie qu'il s'était toujours souhaitée. C'est par peur qu'il quitta la dame. Il prit congé et s'en alla avec son ami, le seigneur Tristan, le vaillant et hardi héros. Or l'élégant Kaedin s'était fait le matin, dans le bois, un chapeau de soleil avec de belles fleurs aux vives couleurs. Le héros le portait, comme je vous l'ai dit, par souci d'élégance. Et quand il quitta le château et se trouva sur le pont-levis, son cheval fit un faux pas et secoua la tête. C'est alors que le chapeau tomba de la tête de Kaedin dans le fossé, comme nous l'avons appris.

Il le laissa[3] là sans y prêter attention. Ils poursuivirent leur chemin — ah ! quel malheur devait, à cause du chapeau de soleil, frapper les deux héros pendant cette funeste sortie ! Car c'est leur vie qui était en jeu. Le maître de maison, Nampotenis le hardi héros, rentrait à l'instant au galop dans sa forteresse. Par malheur il aperçut le chapeau de soleil en bas dans le fossé. « Il me semble que nous avons des hôtes ! » pensa-t-il en lui-même. Hors de lui, de colère il courut là où était assise la

dame. Il lui cria : « Dame, je veux savoir qui se trouve ici en haut auprès de vous. » Elle répondit : « Nous n'avons pas d'hôtes, seigneur, c'est la pure vérité ! » Il chercha et chercha partout dans la maison, dans tous les coins. Mais ce qu'il cherchait, il ne le trouva pas ; il ne trouva absolument personne. Il retourna aussitôt auprès de la dame et lui dit : « Qui a été ici ? Si vous ne m'avouez pas sur-le-champ toute la vérité, je ne vous laisserai pas en vie ! » En rage, il cria tant après elle qu'il lui extorqua toute l'histoire. Là, le maître de maison ne tarda pas plus longtemps ; il s'écria : « Apportez mon armure ! Où est mon bouclier. Où est ma lance ? » Il était en un clin d'œil armé, et sept de ses hommes mirent leur armure avec lui, c'étaient les meilleurs de ses compagnons.

Le maître[1] de maison franchit à fond de train la porte de la forteresse, suivi de ses sept compagnons. Tristan et Kaedin avaient, entre-temps, traversé la forêt sans se faire le moindre souci. Ils s'imaginaient en sécurité. Mais Nampotenis et les siens approchaient, et Tristan aussi bien que Kaedin se rendirent bientôt compte que c'était à eux qu'ils en voulaient. Ils comprirent aussitôt qu'un combat serait désastreux pour eux, car ils étaient venus sans leurs armes. Les deux héros valeureux avaient seulement leur épée tranchante pour se défendre et, de surcroît, ils étaient étrangers au pays. La fuite leur sembla la meilleure solution. Les deux héros de haute naissance piquèrent de leurs éperons les flancs de leurs chevaux. Les deux coursiers portèrent Tristan et Lifrenis avec la rapidité d'une flèche loin au-delà du champ si bien que Nampotenis fut distancé. Ils seraient sans doute parvenus à s'échapper, mais Nampotenis cria : « Tristan, au nom de ta gloire chevaleresque, tourne bride et fais-moi face ! Je te conjure au nom de l'honneur de toutes les femmes, tourne bride ! Pour l'amour de toutes les femmes, fais demi-tour et accepte le combat ! Je te conjure, au nom de l'amour que te porte la blonde reine qui a nom Isolde, rebrousse chemin ! Au nom de sa lumineuse beauté, tourne bride ! Et vous aussi, seigneur Kaedin, rebroussez chemin, je vous en conjure au nom de Kassie, mon épouse et votre amie[2] ! »

Interpellés[3] de la sorte, Tristan et Kaedin durent s'arrêter et se trouvèrent dès lors en danger. C'est ainsi que les deux nobles héros, obéissant au commandement de leur vaillance, durent affronter huit hommes et engagèrent une lutte à mort. Le courtois[4] Tristan fit entendre son vieux cri de guerre[5] : « Parménie ! Parménie ! » Lifrenis Kaedin lança lui aussi son

cri de guerre[1] : « Ici Arundel ! Ici Karke ! — Ici Gamarke ! Ici Gamarke ! » s'écria Nampotenis, leur hôte. Tristan et Lifrenis, les héros valeureux et pleins de vaillance, tirèrent leurs épées tranchantes et acérées du fourreau. Si je voulais maintenant vous décrire le combat tout au long, comme au fond je le devrais, mon récit serait vite achevé. Car malheureusement ce combat fut bien bref, dès lors que Tristan et son compagnon n'avaient pas d'armes.

Nampotenis[2] fondit au galop sur Kaedin, pour venger sa cruelle souffrance, qui est la pire des souffrances qui puissent toucher le cœur d'un homme. Sa poignante douleur, Nampotenis la vengea de sa propre main : il enfonça sa lance jusqu'à la garde dans le corps de Lifrenis. Le noble et parfait Kaedin, qui toujours avait offert son service de chevalier aux très pures dames, trouva la mort à cause de son amour. Que fait maintenant son compagnon, le très vaillant Tristan ? Il attaqua héroïquement Nampotenis et vengea hardiment le noble Lifrenis. Il abattit de son épée Nampotenis, le vaillant et fier[3] Nampotenis : il lui fendit le heaume et la coiffe, le crâne, la peau et enfin le cerveau, si bien que la lame de l'épée atteignit les poils de sa barbe. C'est ainsi que Nampotenis trouva la mort.

Après[4] avoir vengé Kaedin, Tristan de son épée essaya de se faire de la place tout à l'entour. Tout ce que sa lame atteignait, que ce soit homme ou cheval, gisait aussitôt mort devant lui, si terribles étaient ses coups. Mais le héros reçut lui aussi bien des blessures, profondes, larges, béantes. En effet, il n'avait ni armure ni bouclier. Ce n'aurait été pour sûr pas une honte ni un déshonneur pour le noble Tristan s'il avait pu sauver sa vie en prenant la fuite, après que le seigneur de Gamaroch eut été tué de ses mains et que Kaedin eut trouvé la mort. S'il n'a pas fui alors, c'est qu'il y avait une bonne raison à cela : il n'était pas habitué à fuir. Les sept chevaliers tombèrent sur lui à bras raccourcis et lui pas moins sur eux. Et tandis qu'il les frappait de son épée et les perçait de coups, il criait toujours : « Ici Parménie ! » Il recevait lui aussi des coups violents. À plusieurs reprises il put les parer de sa lame. Tristan livrait combat à sept guerriers à la fois et les mit en péril de mort. Il en tua cinq, le sixième s'enfuit, mais le septième attaqua le Parmenien d'une lance empoisonnée. Tristan, le fils de Riwalin, reçut alors une blessure mortelle. Mais il ne trouva pas là encore la mort. Il mit aussi en danger le chevalier qui l'avait blessé. Il le frappa si bien qu'il tomba

de cheval sur le sol et mourut de la male mort. Que fait maintenant Tristan ? Si je dois vous le raconter, cela me fera de la peine. Il avait reçu bien des coups et était gravement blessé. Et pourtant, sans hésiter, il ramassa du sol le corps de Kaedin, son cher beau-frère, et le mit devant lui sur son cheval de Castille. C'est ainsi que Tristan le ramena à Karke.

Alors[1] Lovelin, Karsie et Isolde virent que Kaedin était mort et Tristan blessé : si jamais trois cœurs furent envahis par la détresse, c'était bien les leurs. Ils manifestèrent leur douleur et leur affliction en pleurant, en se lamentant. Les gens dans la ville pleurèrent le noble Kaedin, leur cher seigneur. Le valeureux Kurvenal lui aussi déplora les blessures mortelles qu'avait reçues Tristan. Elles lui causèrent au plus profond du cœur chagrin et souffrance. Le corps de Kaedin fut transporté dans l'église et mis au tombeau comme il convenait à un prince.

XII. LA VOILE BLANCHE ET LA VOILE NOIRE

(La Mort de Tristan et d'Isolde)

Ainsi[2] que nous l'avons appris, Tristan était blessé à mort et luttait contre l'emprise de la mort. Aucun médicament ne pouvait plus le guérir, aucun médecin non plus ne pouvait l'aider à ce stade de la maladie à surmonter ses mortelles blessures. Le poison le faisait atrocement souffrir dans son corps, mais plus encore dans son cœur. Pour finir il s'adressa à Kurvenal : « Ah ! Kurvenal, si tu tiens à ce que je guérisse et vive, alors pars pour Tintajol et fais ce que je vais te dire : dis à ma souveraine Isolde[3] que je suis grièvement blessé et qu'on me considère comme perdu ! Je gis donc ici à Karke, sans espoir de guérir, à moins qu'elle n'ait pitié de moi et ne vienne aussitôt à mon chevet. Je te recommande en particulier ceci : si la belle[4] et blonde Isolde se décide à quitter la Cornouailles pour venir ici et me sauver de la mort, alors, Kurvenal, mon ami fidèle, mets-toi d'accord avec le marin pour qu'il hisse une voile blanche, si elle vient avec vous et si ainsi je suis sauvé d'une mort certaine. Mais si elle ne vient pas, que la voile soit noire, signe que je devrai me préparer à la mort. »

Le toujours[1] fidèle Kurvenal partit pour Tintajol. Plongé dans une affliction profonde, il apporta à la reine la funeste nouvelle. Après qu'Isolde l'eut apprise, elle ne réfléchit pas longtemps : elle monta aussitôt dans le navire — c'est ce que j'ai lu dans l'histoire. Et il lui était absolument égal à qui cela pouvait plaire ou non. Isolde, la blonde Isolde, la charmante, la constante, se rendait sans hésiter au chevet de Tristan.

Pendant[2] ce temps Isolde aux Blanches Mains soignait celui-ci, comme le lui ordonnait sa générosité de femme. Mais je ne sais pas si elle s'offensait de ce que Tristan à moitié mort avait fait chercher l'autre Isolde, la blonde, celle d'Irlande. Isolde aux Blanches Mains s'approchait souvent de la fenêtre comme le lui demandait Tristan, et scrutait la mer pour voir si un navire mettait le cap sur la côte, afin que Tristan l'apprît aussitôt. Elle vit effectivement qu'un navire approchait et, à l'instant, elle en fit part au héros valeureux. Elle avait même vu flotter au mât du bateau une voile d'un blanc étincelant ; mais elle ne voulut pas transmettre la bonne nouvelle à Tristan. Il demanda : « Isolde, belle Isolde, parle, comment est la voile ? » Qu'elle parlât sérieusement ou pour plaisanter, c'était en tout cas bête et injuste qu'il n'apprît pas d'elle la vérité dans la détresse où il se trouvait.

Elle lui dit[3] très sérieusement : « J'ai vu une voile noire ! — Quoi, noire ? » s'écria Tristan. Et Isolde : « Oui ! » Et à l'instant même il mourut. La mort lui brisa le cœur si brusquement qu'il ne put plus dire un seul mot, ni ceci ni cela, ni même « hélas ! » ni même « malheur ! ». Désespérée, Isolde cria : « C'était pour rire, Tristan ! La voile que j'ai vue sur la mer est toute blanche ! » Elle avait beau crier, c'était fini. Elle avait beau pleurer, le seigneur Tristan était mort et bien mort. La mort ne lui accorda même pas le loisir, qu'elle donne à beaucoup, de se tourner contre le mur pour rendre l'âme. Il était mort dans la position exacte où il se trouvait quand il avait demandé à Isolde comment était la voile.

Celui[4] qui fut la vaillance incarnée et qu'avait enfanté la dame au teint clair, la pure, la douce Blantscheflur, qui perdit sa vie en lui donnant le jour et dut subir la mort amère, gisait là, mort de souffrance d'amour.

Tristan[5], comblé d'honneurs et de gloire, que Rual Tient-Parole avait élevé avec tant d'amour, déchiré par le chagrin quand il l'avait perdu, jusqu'au jour où il avait retrouvé le seigneur exceptionnel chez Marke en Cornouailles, souffrit dans l'amour les tourments de la mort.

Tristan[1], le bel adolescent, que le roi Marke avait armé chevalier pour le renvoyer avec Rual Tient-Parole dans son pays, la Parménie, où, courageusement, il avait vengé son père en abattant le roi Morgan, souffrit dans l'amour les affres de la mort.

Et Tristan[2] qui, transporté de joie, était revenu plus tard en Cornouailles, qui, héroïquement, y avait abattu Morolt l'Africain et de sa propre main avait délivré le pays du tribut, comme le lui commandait sa témérité, gisait là, mort pour l'amour d'Isolde.

Le vaillant[3] Tristan, qui avait tué l'effroyable dragon en Irlande, près de Weisefort, gisait là, mort de chagrin d'amour.

Tristan[4], qui toujours avait recherché les honneurs et qui, à son insu, sur la mer, avait bu dans une coupe le philtre d'amour — et avec lui avait bu Isolde la Blonde, parente de la fidélité, de la pureté —, gisait là, mort d'amour pour elle.

Tristan[5] qui, pour le noble amour de la blonde reine, avait accompli tant d'exploits chevaleresques, qui à Tintajol avait passé avec elle tant de jours de bonheur, qui pour elle était parti en pays étranger, pour rompre chevaleresquement de sa main, par amour pour elle, de nombreuses lances, gisait là, mort de souffrance d'amour.

Le très noble[6] Tristan, qui était parti pour Galles où il avait trouvé le prince Gilan, abattu le géant Urgan et acquis en homme valeureux, grâce à sa force virile et à sa vaillance, le petit chien Petitcriu, mourut de chagrin d'amour.

Le très expérimenté[7] Tristan, qui s'en était venu au pays d'Arundel, où de sa main il avait délivré le prince Lovelin de ses ennemis et où, pour se consoler, il avait pris pour épouse Isolde aux Blanches Mains, gisait ici, à Karke, mort.

Sa dépouille[8] mortelle fut finalement embaumée, comme il se devait, puis placée sur une civière et jonchée d'herbes sans nombre, enfin portée dans la cathédrale. On entendit alors dans la bouche de bien des gens sanglots, cris et lamentations ; hommes, femmes et enfants pleuraient tous la mort de Tristan, la mort du jeune et charmant Tristan. Cependant c'est son épouse légitime, Isolde aux Blanches Mains, qui souffrait le plus. Et quand on le porta à la cathédrale, elle marchait derrière la civière, se lamentant amèrement. Dans la cathédrale on voulut, suivant la tradition chrétienne, chanter la messe des morts, et l'on fit sonner les cloches. Kurvenal était juste à ce moment arrivé sur la grève, devant la ville : Isolde, la reine de Cornouailles, descendit du navire

et, accompagnée de Kurvenal, entra dans la ville. Là tous deux entendirent partout, de tous côtés, les gens se lamenter et les cloches sonner. Cela les inquiéta et aussitôt ils questionnèrent les gens à propos du seigneur Tristan. La question raviva leur peine, car l'un dit : « Il est mort, Tristan, la fleur de la fidélité, qui toujours aspira aux honneurs et à la gloire et jamais n'épargna sa peine. — Quel Tristan ? » demanda la belle. Elle espérait en effet qu'un autre s'appelait Tristan comme lui. On lui répondit : « Le Parménien ! » Le courtois[1] Kurvenal regarda Isolde avec désespoir : son lumineux teint de rose aussitôt pâlit, et toutes ses forces[2] la quittèrent, si bien qu'elle tomba sur le sol, évanouie. De ses yeux clairs ne coulait pas une seule larme : son corps et son cœur avaient été pétrifiés par son évanouissement. On lui apporta vite un peu d'eau, avec laquelle Kurvenal la rafraîchit. Elle recouvra un peu de forces, mais si peu qu'on savait à peine si elle était encore en vie. La reine, promise à la mort d'amour, fit un geste en direction de la cathédrale. Parlait-elle encore ? Non, elle ne dit pas un seul mot. La mort de Tristan lui avait ravi toutes les forces vitales du cœur. Isolde, marquée par la mort, serait morte aussitôt, si le désir, si l'espoir de voir encore une fois le corps mort de Tristan ne l'avait maintenue en vie. Kurvenal, qui lui était dévoué, soutint la reine privée de forces de ses deux bras et il la conduisit jusqu'à la cathédrale. Pendant tout ce temps elle ne dit pas un mot, ni hélas ! ni malheur !, elle se contentait de montrer du doigt la civière où reposait le cadavre de Tristan. Kurvenal conduisit la reine au teint clair auprès du mort. Il m'est pénible de vous décrire la profonde douleur d'Isolde. Que fit-elle ? Je vais vous le dire. Elle enleva d'abord le voile de soie qui recouvrait le visage du mort, pour contempler avec attention les traits du mort. Puis elle se jeta sur lui pour, dans le même geste, presser sa bouche contre sa bouche, sa joue contre sa joue ; de ses bras blancs et fins elle enlaça le corps du mort, si bien que les coups de lance de la mort transpercèrent son cœur. La mort de Tristan lui infligea les tourments de la mort, comme lui-même avait par amour pour elle souffert la mort et les affres de la mort. La mort brisa en deux le cœur d'Isolde. Elle ne dit pas un seul mot, ni hélas ! ni malheur ! ni malheur ! ni hélas ! Elle gisait morte sur le mort. Dans son corps agonisant, le cœur de la femme morte d'amour se brisa si bien qu'on avait l'impression que mille brindilles de bois sec craquaient dans

l'ardeur du brasier. Les deux amants gisaient, morts. Isolde la reine mourut d'amour pour Tristan, comme lui était mort d'amour pour elle. Il est mort par amour pour elle, elle est morte par amour pour lui. Isolde la reine morte fut tout aussitôt embaumée, elle aussi, mise en bière et déposée sur une civière. Le très fidèle Kurvenal commença à manifester sa profonde douleur par des lamentations bruyantes. À maintes reprises on le vit se jeter avec des grandes plaintes déchirantes sur le corps de son seigneur mort. De ses deux poings il se frappait le cœur de toutes ses forces. Il passait chacune de ses deux mains dans les cheveux, la droite et la gauche, et se les emmêlait et se les tirait si bien qu'il les arrachait par mèches du cuir chevelu[1]. La reine, la tendre Isolde, que la mort d'amour avait emportée, il l'embrassa, elle qui était morte, sur la bouche.

De même[2] il baisa la bouche sans vie du défunt Tristan. Il allait, se lamentant, de l'un à l'autre. Son cœur fidèle, vivifié par une fidélité constamment renouvelée, était pur comme un miroir. Il s'écria : « Ah ! Tristan, mon cher seigneur, réconfort de ma vie, quel malheur que je t'aie perdu ! Et la douce, la blonde Isolde aussi gît morte à tes côtés, la reine, trésor de ton cœur ! » Sa détresse était multiforme et bruyantes ses lamentations. Il s'écria : « Ah ! monde, voici le salaire que, pour finir, tu as réservé à ceux qui avec leur cœur, leur corps et leur esprit se sont mis à ton service ! À leur dernière heure tu leur révèles ta perfidie. Aux jeunes comme aux vieux, tu leur as mis du miel dans la bouche, pour ensuite, quand ils essaient avec leur langue de le lécher, y verser goutte à goutte du fiel. Le bouton de rose porte l'épine, et quand tu as semé du froment ou du blé, quand la semence lève, seules poussent les têtes de chardon. Ton sucre a beau être sucré, bientôt tu lui trouveras un arrière-goût amer. Ta douceur devient acide, ta joie finira en douleur. Ton rayon de soleil apporte immanquablement avec son éclat la grêle de l'orage. Cela, tu l'as montré avec Riwalin, que tu as trompé en lui tirant la courte paille jusqu'à ce que lui aussi ait souffert les affres de la mort. Maintenant son valeureux fils gît mort à son tour, Tristan, mon seigneur bien-aimé, et auprès de lui la reine Isolde. Vois, monde, ta douceur s'est drapée dans le suaire de la mort. »

XIII. LE CEP DE VIGNE ET LE ROSIER

(L'Enterrement de Tristan et d'Isolde)

Tandis[1] que le fidèle Kurvenal, en proie à la douleur, se lamentait ainsi, le duc qui ne souffrait pas moins se demandait où on devait ensevelir les deux amants. Or, Marke lui aussi s'était, de Cornouailles, embarqué sur la mer. Toutes les rumeurs qui de nouveau parcouraient le pays infligeaient à son cœur d'atroces tourments: il souffrait amèrement de ce qu'Isolde s'était enfuie. Tout le peuple de Cornouailles en parlait partout. C'est la raison pour laquelle Marke prit la mer en direction de Karke, mais il ne savait pas pourquoi Isolde s'y était rendue. Il était décidé à mettre Tristan et Isolde à mort à cause de leur amour. Mais, Dieu le sait, ce n'était plus nécessaire, et pour cause: ils étaient morts; son neveu Tristan et sa femme Isolde, sa femme Isolde et son neveu Tristan[2], étaient morts. C'est ainsi que cet homme bon, le roi Marke de Cornouailles, finit par arriver dans la ville de Karke.

Le duc[3] Lovelin reçut la nouvelle de son arrivée dans la ville. Aussitôt il alla à sa rencontre et lui fit le douloureux récit du destin des deux amants, comment Tristan et la blonde Isolde avaient trouvé la mort, chacun par amour pour l'autre, unis par une passion fervente. Marke, le héros royal, dit en soupirant profondément: « Malheur à moi, malheur, hélas! Comment se fait-il qu'ils soient morts? » Le duc répondit: « C'est Kurvenal qui peut le mieux vous renseigner sur eux. » On conduisit le roi dans la cathédrale. Là il trouva le noble Kurvenal qui, en proie à de pitoyables tourments, se lamentait à côté des deux morts. Dans son cœur il n'avait plus de place que pour une profonde souffrance. Le roi, lui-même marqué par la souffrance, lui demanda en soupirant ce qu'il savait de Tristan et de la reine.

Kurvenal[4] ne lui tut rien; il lui raconta toute l'histoire de leur vie[5]: comment sur la mer on leur avait tendu la fiole avec le philtre et combien l'amour les avait fait souffrir: « C'est un philtre d'amour qui enflamma leurs cœurs et leurs sens, de telle sorte qu'ils ne pouvaient un seul instant se passer l'un de

l'autre. » C'est ainsi qu'il fut mis au courant de ce qui avait uni Tristan, le noble guerrier, et la reine ; on lui apprit également comment Tristan à Gamaroch avait reçu une blessure empoisonnée, si bien qu'il sut leur destin à tous deux du début jusqu'à la fin. Marke, devenu étranger à toute joie, et désormais absolument inconsolable, pleura amèrement la mort de son neveu et celle de son avenante épouse[1].

« Hélas[2] ! dit Marke. Ah ! Tristan, si tu m'avais tout avoué tout de suite, si tu m'avais raconté tout ce qui s'est passé depuis le début, j'aurais, charmant fils de Riwalin, empêché tout ce malheur, car je t'aurais donné Isolde pour épouse, elle, ma merveilleuse souveraine, avant même qu'elle n'eût été unie à moi ! Ainsi j'aurais été épargné par le péché, et vous, vous seriez encore en vie. » Il se plaignait si lamentablement que tous ceux qui étaient présents se lamentèrent avec lui. Le duc se répandait en lamentations, et avec lui Karsie, la douce, la fidèle, et aussi Isolde aux Blanches Mains. Il est étonnant que, de cette douleur qu'elle manifestait par son comportement, elle ne soit pas morte avec les morts.

Malgré[3] toute cette douleur, Lovelin s'occupa de son hôte, qui passa la nuit chez lui. Le lendemain matin, de bonne heure, on chanta pour les défunts, pour Tristan et pour Isolde, la messe des morts. Selon les prescriptions de la religion chrétienne le peuple se pressait à l'offrande. Puis on les porta vers la mer. Le noble roi Marke les fit déposer dans sa barque, pour ensuite les ramener tous deux, le désespoir au cœur, chez lui à Tintajol.

À la triste[4] nouvelle de leur disparition, le château et la ville retentirent de plaintes et de lamentations. Le roi valeureux et sincère fit sans tarder venir des pays de Cornouailles et d'Angleterre les princes et les barons, qu'ils fussent de basse ou de haute extraction, et également les évêques et les prélats ; ils vinrent tous ensemble aussitôt à Tintajol. Leurs cœurs à tous se remplirent de douleur et d'une souffrance amère, quand ils apprirent qu'Isolde et le seigneur Tristan étaient morts. De chagrin, tous se tordaient les mains en pleurant. Les dames aussi, qui étaient venues, manifestaient une profonde douleur. Tout cela ne leur servit plus de rien — ils étaient morts.

Alors le roi[5] Marke fit faire deux cercueils dans du marbre noble. On y déposa celui et celle qui avaient été des modèles de pureté. Dans le cercueil on para encore la tête de la reine morte de la couronne des deux royaumes[6], car jadis on l'avait couronnée reine de Cornouailles et d'Angleterre.

Comme[1] nous l'avons appris, ils furent ensevelis à Tintajol, dans le château, et non pas dans la ville. Le roi pria les prélats et les évêques de fonder un monastère en cet endroit. *« A l'estelle sente Maria*[2] », c'est ainsi que fut nommé ce monastère qui était fort connu de bien des gens. Et si vous voulez le savoir, je vais vous donner son nom dans toutes les langues allemandes : le monastère s'appelait « À l'Étoile de sainte Marie »; c'est là que les deux charmants jeunes gens furent ensevelis et enterrés. Et le roi Marke lui-même s'y retira du monde et donna à Kurvenal le royaume de Cornouailles et l'Angleterre, et celui-ci les gouverna jusqu'à sa mort.

Tristan[3] et Isolde, sa souveraine, reposaient en terre, non loin l'un de l'autre, dans deux tombeaux de marbre resplendissants. Sur la tombe du valeureux Tristan l'excellent roi, qui avait renoncé au monde, fit planter un rosier. Et il fit greffer un vert cep de vigne sur la tombe d'Isolde. Le rosier et le cep de vigne aussitôt enfoncèrent leurs racines jusqu'au fond du cœur de chacun des deux amants défunts de haute et noble naissance, et le philtre d'amour toujours ardent révélait encore sa nature et montrait sa force dans ces cœurs sans vie. Car, au-dessus des deux tombes, les deux arbustes se courbèrent l'un vers l'autre, pour finir par s'unir amoureusement l'un à l'autre : bientôt il fut manifeste pour tous que le rosier et le cep de vigne s'étaient entrelacés et mêlés. Ce que Thomas de Bretagne a raconté en langue lombarde[4] à propos de ces deux beaux jeunes gens, je vous en ai fait part d'une manière exacte en langue allemande.

ÉPILOGUE

Et maintenant[5], vous qui êtes voués à l'amour du monde, regardez-vous tous dans ce miroir et reconnaissez combien éphémère et passager est l'amour terrestre ! Isolde la reine eut beau se consumer d'amour pour Tristan et le seigneur Tristan brûler d'amour pour elle, leur amour connut une piètre fin. Puisse chaque chrétien tourner son cœur, son esprit et ses sens vers l'amour véritable, le seul qui soit éternel, immortel. Nous, chrétiens, nous devons aimer le Christ, qui fut mis au monde par la Vierge, et qui nous fait prendre conscience à chaque moment de ce que signifie le rosier en fleur. Celui qui

sur la Croix prit sur lui pour l'amour de nous les blessures et les affres de la mort, lui qui pour nous porta, en souffrant d'atroces tourments, les roses rouges sur son cœur, sur ses pieds et sur ses mains, à celui-ci, nous autres chrétiens, nous devons consacrer notre corps, notre âme et notre vie. Car nous seuls nous sommes le cep de vigne qu'il a fait jaillir de lui-même, et qui nous rend capables de porter des fruits, les raisins qui représentent la raison et l'entendement. Nous implorons maintenant le Père du céleste Fils pour qu'Il laisse s'enlacer à nous le véritable rosier en fleur, le Christ, Son doux fils *unigenitus*, et pour qu'Il nous fasse la grâce de nous enlacer à Lui, à l'instar de la vigne, la grâce de mêler et d'unir à Lui notre cœur et notre esprit, comme on vit le cep de vigne s'enlacer au rosier au-dessus des amants célèbres, qui dans l'amour ont trouvé la mort. Dites tous : *amen, amen, amen !*

Saga traduite de l'islandais ancien

XIIIe siècle

FRÈRE ROBERT

LA SAGA DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

On consigne ici la saga de Tristram et de la reine Ísönd, où l'on parle de l'amour accablant qu'ils eurent l'un pour l'autre. 1226 années s'étaient écoulées depuis la naissance du Christ lorsque cette saga fut rédigée en norrain, sur l'ordre et à la requête du noble roi Hákon. Frère Robert fit la traduction et la transcrivit du mieux qu'il put dans les termes qui vont suivre dans cette saga que l'on va dire à présent.

I. KANELANGRES

En Bretagne, il y avait un jeune homme de la plus grande beauté physique, le mieux doué qui fût, puissant et prodigue de puissants châteaux et forteresses, savant en maintes choses, le plus vaillant en fait de chevalerie, le plus intrépide en toutes sortes d'actes de bravoure, sage et prudent dans ses conseils, avisé et prévoyant, plus accompli en tout que tous ceux qu'il y avait, en ce temps-là, dans ce royaume ; et ce chevalier s'appelait Kanelangres de son nom. Il était de la plus grande férocité envers les féroces et de la plus grande cruauté envers les cruels. Il était accompagné d'une grande suite de chevaliers sûrs et de rudes vassaux, et il en aurait eu volontiers davantage s'il avait eu les moyens de les entretenir. Comme il faisait les présents les plus plaisants, qu'il était des mieux disposés dans sa conduite et des plus rudes dans la

bataille, il conquit sur ses ennemis, par sa bravoure, sa vaillance et ses chevauchées lance baissée, de si grandes possessions et riches prises qu'en peu d'années son renom et sa puissance s'accrurent considérablement.

Puis, alors qu'il y avait trois hivers qu'il portait les armes et l'armure de chevalier, il assembla une troupe nombreuse, livra dure guerre à maints rois et ducs, et leur infligea grandes pertes d'hommes et de biens : il brûla les châteaux et forteresses du roi dans ce pays, et beaucoup de chevaliers du roi furent assaillis et faits prisonniers ; de chacun d'eux il obtint grandes rançons d'or, d'argent, de riches joyaux, de chevaux et d'armures. Il perdit aussi de ses hommes, comme il peut advenir parfois dans les batailles. De la sorte, Kanelangres fit tant contre le roi du pays — dévastant son royaume et s'emparant de ses hommes — que, pour finir, le roi fit trêve avec lui et obtint conciliations en présence des meilleurs prud' hommes : ils fixèrent une réunion pour faire la paix entre eux.

Une fois ces conciliations faites, Kanelangres institua un régisseur à la tête de ses États, de ses châteaux, villes et cités, ainsi que de ses nobles chefs et fidèles chevaliers. Sur ce, il équipa son armée pour quitter le pays et se rendre en un autre royaume, y faire la connaissance d'hommes de valeur, acquérir du renom et promouvoir sa vaillance et sa chevalerie. On lui avait dit force choses de l'Angleterre : qu'il y avait là un grand et riche royaume, beau et renommé, excellent et opulent, possédant toutes sortes de chevaliers de grande courtoisie, de solides forteresses et de grands châteaux ; que les lieux de chasse étaient riches de gibier à poil et à plume ; et qu'il y avait surabondance de minerais d'or et d'argent, d'habits de toutes sortes et de chevaux excellents, de fourrures grises et blanches, de peaux d'ours et de zibeline. Aussi considéra-t-il qu'il voulait voir la valeur et la vaillance, la noblesse et la politesse des hommes courtois qui habitaient ce royaume, qui font honneur et belle amitié à tous les vaillants hommes qui viennent chez eux et veulent rester avec eux. Il voulait aussi éprouver leur façon de vivre, leurs coutumes et leurs mœurs honorables, leur puissance et leurs armes, leur vaillance et leurs exploits.

II. KANELANGRES FAIT VOILE VERS L'ANGLETERRE

Ayant réfléchi à de telles choses, il se prépara à se rendre en expédition jusque-là, de manière honorable et magnifique, emportant des vivres en quantité, emmenant des hommes de belle allure, intelligents et polis, vaillants et chevaliers éprouvés, encore qu'ils ne fussent pas plus de vingt, bien et honorablement équipés, pourvus d'excellentes armes légères et d'armures à toute épreuve ainsi que des meilleurs chevaux. Ils arrivèrent en Angleterre et touchèrent terre en Cornouailles.

Au moment où Kanelangres arriva en Angleterre, le noble roi Markis était roi et souverain unique de tous les hommes d'Angleterre ainsi que de Cornouailles. Le roi Markis siégeait avec une nombreuse cour soigneusement choisie dans la capitale qui s'appelle Tintajol. Il y a, dans cette ville, le plus puissant château de tout le royaume. Apprenant que le roi siégeait à Tintajol, Kanelangres s'y rendit avec ses chevaliers. Et quand il arriva au palais du roi, il descendit de cheval ainsi que ses compagnons, puis ils allèrent à la halle[1] du roi, observant comme il seyait la coutume et la conduite courtoises, marchant deux par deux, main dans la main, vêtus et équipés de précieux atours. Lorsque Kanelangres et ses compagnons furent en présence du roi, ils le saluèrent bien et respectueusement. Une fois qu'il eut entendu et compris les propos de ces jeunes gens, il leur répondit bien et honorablement, comme il sied à un roi courtois. Il leur assigna des sièges, et Kanelangres fut près de lui ; quant à ses compagnons et camarades, il les plaça plus loin, selon les règles de la cour et la coutume courtoise.

Puis le roi s'enquit de la personne de Kanelangres. Et le jeune homme, agissant avec prudence et décence, renseigna le roi sur son compte et lui dit qu'il apportait nouvelles de paix et le remerciait de son accueil. Sur ce, il dit au roi en belles paroles d'où et pour quel propos il était venu en son royaume le trouver : il voulait demeurer chez lui, dans son honorable cour, pour se divertir et connaître le comportement des gens de cour et la conduite courtoise. Le célèbre roi Markis ayant compris que le but de la venue de Kanelangres à

sa cour était de rester avec lui et de le servir, il lui fit bel et honorable accueil ainsi qu'à tous ses compagnons, les tenant en plus haute estime que ses propres chevaliers — de la sorte, Kanelangres acquit la meilleure fortune et le bonheur le plus éminent.

III. LE ROI MARKIS DONNE UNE FÊTE EN L'HONNEUR DE KANELANGRES

Quand Kanelangres fut resté quelque temps chez le roi, tenu dans une telle estime et dans un pareil honneur, on raconte que le magnifique roi Markis fit préparer un grand et glorieux banquet pour célébrer une fête. Et le roi envoya alors des lettres scellées par tout son pays, invitant tous les dignitaires, jarls[1], ducs et barons, avec leurs femmes et leurs fils de même que leurs filles. Et quand tous eurent appris l'invite du roi et compris sa volonté, ils firent diligence pour agir à son gré et lui rendre hommage en préparant sans retard leur voyage, Bretons[2] et jarls ainsi que les hommes les plus nobles de ce royaume, les chefs de toutes les îles alentour, avec leurs femmes, fils et filles, comme il avait été établi selon la coutume du pays.

Tous ces gens sur lesquels le roi avait compté se rendirent à son invitation, et cette foule se rassembla en Cornouailles dans une forêt auprès d'un lac. Il y avait là de belles et vastes prairies, plates, adornées de beaux herbages en fleurs. Et comme cet endroit était des plus délicieux en raison de ses multiples agréments, le roi Markis fit installer là, dans ces prairies, et planter de grandes tentes, jaunes et vertes, bleues et rouges, somptueusement équipées, dorées et brodées d'or, sous des frondaisons odorantes aux fleurs fraîches écloses. C'est là que les chevaliers nouvellement adoubés et les jeunes gens se livrèrent à de belles joutes et s'ébattirent chevaleresquement sans haine ni tricherie, gagnant ainsi l'amour et les faveurs de belles jouvencelles et de dames courtoises qui se trouvaient rassemblées là, parmi une si grande foule de gens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des tentes avec leurs époux et leurs amis chers, venus là pour les festivités.

IV. KANELANGRES MONTRE SA DEXTÉRITÉ AUX ARMES

Il y a donc rassemblée là une grande foule, des plus belles qu'œil humain puisse souhaiter voir. Et tandis que le roi Markis contemple ses valeureuses troupes, il eſt envahi d'une grande liesse en pensant qu'il eſt seul chef de ce pays si puissant et si riche d'un peuple d'hommes si diſtingués et de femmes si courtoises. À cause de tout cela il se demanda à part soi, dans sa sollicitude et sa bonne volonté, comment il pourrait faire de cette cérémonie une fête telle que jamais aucune ne puisse la dépasser en splendeur.

Là-dessus, le roi ouvre le banquet, honorant et gratifiant tout son peuple et ses hôtes de marque par toutes sortes de mets de grand prix.

Quand le roi fut rassasié et que tous ses invités eurent été convenablement traités, tous les plus jeunes hommes sortirent, dans les prés mentionnés précédemment, pour s'amuser, et ils ordonnèrent à leurs écuyers de les accompagner avec leurs chevaux. Ils voulaient maintenant éprouver leurs forces et leur jeunesse. Les écuyers arrivèrent aussitôt, amenant les chevaux et apportant les armures. Les tout nouveaux chevaliers et tous les jeunes hommes s'armèrent, lancèrent leurs chevaux au grand galop et s'affrontèrent rudement pour gagner l'amour de tant de jouvencelles, et ils marquèrent leurs armes afin qu'elles puissent voir lequel d'entre eux l'emporterait dans leurs démêlés.

Mais Kanelangres était le plus vaillant de tous dans l'assaut d'armes et le plus puissant dans les joutes, c'eſt lui qui s'entendait le mieux à porter l'armure et c'était le plus preux en tous faits de chevalerie. Ce fut lui qui obtint là, comme de coutume, le plus haut honneur ; car toute la grande foule de jouvencelles et de femmes fixait sur lui ses yeux et son dévolu ; toutes le désiraient bien que ne l'ayant jamais vu encore et ne sachant pas d'où il était, ni quelle était sa famille, ni comment il s'appelait. Et pourtant, leur cœur inclinait vers lui ; car la nature des femmes eſt ainsi faite qu'elles préfèrent l'accomplissement de leur volonté à la modération, elles désirent souvent ce qu'elles ne peuvent obtenir tandis qu'elles repoussent bien des choses et méprisent ce qui eſt à leur por-

tée. Ce fut ainsi pour Didon qui aimait si fort qu'elle se fit brûler vive quand son bien-aimé, qui était venu d'un pays étranger, la délaissa. Mal en a pris de la sorte à beaucoup qui ont voulu s'abandonner à un si grand tourment.

V. LA SŒUR DU ROI MARKIS

Ce roi renommé et puissant, Markis, avait une sœur si belle et ravissante, séduisante et honorable, courtoise et aimable, magnifique et noble qu'il n'existait pas au monde, que l'on sache, rose comme elle. Ce joyau précieux était parfaitement consciente, comme tout le monde dans les États du roi, que jamais n'avait été engendrée son égale en fait d'intelligence et de sagesse, de courtoisie et de distinction, de libéralité et de noblesse, si bien que puissants et humbles, jeunes et vieux, misérables et pauvres aimaient de tout leur cœur cette ravissante jouvencelle, et si loin que l'on entendît parler d'elle dans d'autres royaumes, son renom et sa gloire s'accroissaient et elle gagnait l'amour le plus grand de maint noble chef et des plus beaux jeunes gens qui ne l'avaient même jamais vue encore.

VI. DEUIL ET DÉTRESSE DE LA PRINCESSE

Bien que cette jouvencelle courtoise et distinguée fût si riche de belles manières et de multiple fortune, il dut bien en aller d'elle comme de tout car, on le dit souvent, il est rare que rien ne soit sans défaut. Peu nombreux, ceux qui savent ou devinent d'où venait la détresse qui va apparaître maintenant. Car très peu de temps après avoir vu cet homme, elle fut assaillie de tant de pensées diverses, de tant de tourments, grandes inquiétudes et afflictions nouvelles qu'elle ne pouvait se rappeler, savoir ou comprendre quelles choses elle avait faites contre Dieu ou les hommes pour qu'un destin si accablant lui échût ou l'atteignît, alors qu'elle n'avait jamais fait de mal à personne par paroles ou actions mais qu'elle avait toujours réjoui tout le monde de ses propos plaisants, de son

doux bon vouloir et de ses manières courtoises. Et c'était grand deuil qu'elle fût tant torturée par le chagrin et l'inquiétude qui l'accablaient alors, tandis que cette courtoise jouvencelle de bonne famille sortait de sa tente richement parée, comme il lui seyait, accompagnée d'une belle suite de jouvencelles fort aimables pour voir et regarder les impétueuses joutes des chevaliers et des autres jeunes gens.

Quand elle eut observé un moment leurs jeux et leurs ébats, elle vint à apercevoir Kanelangres, le très excellent chevalier, se distinguant parmi tous les autres par ses hauts faits, sa vaillance et sa chevalerie. Et tandis qu'elle le voyait, que toute la grande foule des gens et des femmes louait sa bravoure et sa chevalerie, et qu'elle eut longtemps observé ses talents de cavalier et son art de chevalerie, elle fut prise de si grandes réflexions que toute sa volonté et son amour total se tournèrent vers lui. Aussitôt, elle soupira de tout son cœur, elle fut toute déchirée intérieurement et brûla en son cœur, et le feu de son âme se répandit en un rien de temps sur son visage, toute sa beauté naturelle disparut et elle ressentit détresse et accablement : pourtant, elle ne savait pas d'où venait une telle chose. Et elle soupira une seconde fois et fut passablement accablée ; car son cœur et ses membres tremblaient tant qu'elle en transpira de tout son corps. Elle était sur le point de perdre l'esprit à cause de ce grand embrasement qui s'était abattu sur elle, et elle parla de la sorte :

« Ô Seigneur Dieu ! D'où me vient cette étonnante douleur ? Étrangement m'oppresse cette cruelle angoisse : je n'ai nulle souffrance dans les membres, mais cette ardeur me brûle et je ne sais d'où elle vient. Me voici souffrant d'une grande maladie, d'une nature tellement insupportable que je m'estime bien portante et ressens tout de même des souffrances intolérables. D'où me vient ce mal qui m'affecte si venimeusement ? N'est-il point médecin si habile qu'il ne puisse me donner potion qui me soigne ? Il ne se peut guère que ce soit l'ardeur de ce jour qui m'infecte intérieurement de tant de poison. Jamais je n'eusse cru que cette maladie me rendît si angoissée et incurable. Car la chaleur me fait trembler et le froid transpirer — et chaleur ni froid ne sont maladies, si ce n'est que trop endurer l'une et l'autre est tourment et torture. Ces deux choses, ardeur et froid, me harassent de concert et puisque aucune des deux ne veut se séparer de l'autre ni m'accorder de répit, force m'est de les endurer toutes les deux. »

Ainsi la courtoise Blensinbil[1] se laissa longtemps tourmenter par des tortures diverses.

VII. BLENSINBIL EXAMINE SA CONDITION

Sur ce, elle regarda par la prairie et vit la joute des chevaliers, leur façon de monter bellement leurs coursiers par la plaine et de briser les plus solides manches de lances sur leurs boucliers, dans de rudes assauts.

Et comme elle regardait les joutes des chevaliers, l'ardeur qui la brûlait s'apaisa ; car le spectacle de ce bel endroit et des assauts attrayants des courtois chevaliers tempéra le feu de son amour et rafraîchit la grande chaleur dont elle souffrait. Et tandis qu'elle regardait la joute, elle se réconforta un peu et oublia grandement son humeur précédente. Car il est coutumier en amour, bien que l'on soit dépossédé de son esprit dans la fureur de la passion, que, si l'on est occupé à quelque divertissement ou à quelque besogne, l'amour est beaucoup plus facile à supporter. Il en fut ainsi pour cette jeune pucelle : quand elle observa la joute des chevaliers, son chagrin s'atténua.

Cela ne dura pas longtemps car, dès qu'elle vit que Kanelangres s'avérait supérieur à tout autre en fait de vaillance et de beauté, le chagrin qu'elle avait éprouvé en son cœur se renouvela par multiple mélancolie et inquiétude surabondante.

« Certes, dit-elle, cet homme est empli de sorcellerie et de pouvoirs mauvais puisque je souffre si douloureusement à sa vue et au moindre regard. Ô Dieu, sois mon bouclier et ma protection contre mon terrible amour ! Car de grands périls adviendront de ce chevalier, et tous ceux qui le regardent éprouvent les mêmes choses que moi, c'est donc qu'il dispose sûrement de savoirs mauvais et qu'il peut tourmenter venimeusement les gens pour les détruire — car sa vue me fait trembler toute et brûler intérieurement. Indéniablement, il est venu ici pour que je sois torturée à cause de lui. Oh ! Seigneur Dieu, comment ces tourments et ces chagrins, ce deuil et ce mal peuvent-ils m'être ôtés ? Car il sied que ce soit lui qui demande plutôt que moi qui lui offre ces choses, entraînant ainsi honte et déshonneur sur moi-même et tous les

miens. Il découvrira tout de suite, en effet, ma folie et mon imprévoyance et tout de suite pensera que je suis coutumière de pareilles choses, d'amours volages, et il me rejettera vite et ignominieusement. Mais à quoi bon me lamenter sur de tels sujets ! Il ne me servira à rien de proclamer cela ; et il s'avérera, pour moi comme pour maint autre, que « choix fait vous lie ». »

VIII. RENCONTRE DE BLENSINBIL ET DE KANELANGRES

Quand les chevaliers eurent chevauché tout le temps qu'il leur plaisait, ils sortirent de la prairie, de même que le courtois Kanelangres. Il s'en vint chevauchant jusqu'à l'endroit où se trouvait la ravissante Blensinbil avec son honorable escorte de jouvencelles. Et quand il vit où elle se tenait, il la salua en belles paroles et s'exprima en ces termes : « Dieu vous bénisse, noble dame ! » Et elle répondit aussitôt d'un visage joyeux : « Si tu portes remède, bon chevalier, au mal que tu nous as fait, sois honoré et béni de Dieu. »

En entendant ces propos de la jouvencelle, Kanelangres fut comme saisi de souci et il lui adressa aussitôt ces paroles : « Très noble dame, dit-il, quelles sont ces choses dont vous me dites qu'elles vous ont fait du mal ? » Blensinbil dit : « Je pense que tu es le seul de nos hommes qui saches avoir fait quelque mal, et j'en suis un peu triste et courroucée. » Mais elle le rappela pourtant parce qu'elle sentait que son cœur était excessivement affecté par l'amour qu'elle avait pour lui. Kanelangres ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle disait parce qu'il ne savait pas ses pensées — et il lui répondit en termes bienséants : « Ô charmante jouvencelle, dit-il, si Dieu le veut, je m'amenderai honorablement et comme il sied envers vous, dans les termes que vous jugerez vous-même ! » Blensinbil dit : « À aucune condition je ne t'acquitterai des charges que je porte contre toi avant de voir comment tu veux y porter remède. »

Ayant conversé de ces choses, Kanelangres reçut la permission de s'en aller et lui souhaita le bonjour. Mais la jouvencelle soupira de tout son cœur et lui dit : « Que le Dieu du ciel vous protège et vous garde ! »

Kanelangres s'en va donc, plein de nouvelles inquiétudes au sujet de ce que devaient être ces maux que Blensinbil, sœur du roi, avait dit qu'il lui avait causés et qu'elle voulait qu'il compensât. Il avait remarqué son soupir et y réfléchit ; mais plus il y pensait, moins il comprenait ce qu'elle avait dit. Il s'abîma tout ce jour-là dans de grandes méditations ; et la nuit de même, alors qu'il était couché dans son lit, il y réfléchit tant qu'il ne put trouver ni sommeil ni repos.

IX. TOUS DEUX SOUFFRENT LE MÊME CHAGRIN

À présent, les voici portant tous deux le même chagrin, connaissant le même tourment et la même inquiétude, affliction en suffisance et angoisse achevée à cause de leur très grand embarras : elle l'aimait de son plus grand gré et lui avec une extrême constance, mais à l'insu l'un de l'autre.

Mais comme il était sage et bien élevé, il réfléchit à quel moment et à quelle heure, comment et quand il parviendrait à avoir avec elle une conversation qui pourrait le mieux modifier son sentiment. Il se comporta, en cela comme en toutes autres choses, bien et honorablement ; car il y avait fort grande difficulté de l'autre côté : si le roi Markis avait vent de cette affaire et qu'il apprît que ce jeune chevalier nouveau venu à sa cour avait telle intention et volonté vis-à-vis d'une si noble proche parente à lui, et qu'il procédait si secrètement, il ne pourrait en aucune manière promouvoir son désir.

X. KANELANGRES RESTE À LA COUR DU ROI MARKIS

Quel besoin avons-nous d'en dire davantage ! Tous ceux qui ont quelque discernement doivent savoir que la coutume des amants est que chacun d'eux veut promouvoir ses désirs amoureux dès que possible, serait-ce par démarche secrète. C'est ainsi que ce couple courtois fit à son gré dans le plus parfait accord — et chacun jouit de la belle compagnie de l'autre

sans blâme ni reproche de qui que ce fût, car nul ne put ni ne fut en mesure de concevoir de soupçon sur leur fréquentation. Ils s'aimaient l'un l'autre d'un tel amour, par si grande habileté et secret, que jamais le roi n'en eut connaissance ni conscience, non plus que quiconque à la cour, et nul ne put voir ni découvrir pour quelles raisons Kanelangres voulait maintenant demeurer si longtemps auprès du roi. Mais celui-ci s'émerveillait fort qu'il plût tant à Kanelangres de rester chez lui si longtemps alors qu'il ne possédait là aucun bien, ses grandes possessions et ses nobles parents se trouvant en un autre pays.

Mais on disait au roi de temps à autre que Kanelangres avait conçu grande affection pour sa sœur et qu'il la demanderait en mariage et voulait l'obtenir avec honneur, selon l'avis et avec le consentement du roi. Et comme il s'avérait supérieur à tous autres en toutes qualités qui peuvent seoir à un noble homme, le roi les aurait unis en mariage dans une grande fête et par faveur honorable si Kanelangres avait voulu lui présenter cette requête. C'est bien en raison de ces choses que l'on eût dit qu'il permettait qu'ils s'entretiennent parfois, quand ils le voulaient et que cela leur plaisait.

XI. KANELANGRES EST BLESSÉ

À quelque temps de là, le roi se mit en route en compagnie d'une excellente troupe pour prendre part à un tournoi contre d'autres chevaliers. Arrivés à l'endroit fixé, ils se disposèrent pour le tournoi et se livrèrent à cette joute avec grand zèle et rudes démêlés. Il y eut alors la plus rude des joutes, avec grande violence, en sorte que nul ne se retenait de pousser ses forces aux extrêmes. Il y eut des pertes humaines de part et d'autre à cause de ces belles attaques ; car s'étaient assemblés là les plus célèbres et les meilleurs chevaliers.

Mais le très intrépide et très vaillant Kanelangres chargea comme un lion, furieusement, au milieu de la mêlée, mutilant et tuant de braves chevaliers autour de lui et infligeant grandes pertes. Or, comme il ne pensait à rien d'autre qu'à se porter contre ceux d'en face, il reçut, ce faisant, grande et périlleuse blessure, en sorte qu'il fut presque transpercé d'une épée — et il tomba aussitôt de cheval, à demi mort.

Pour conclure ce tournoi, maint vaillant homme fut ou bien blessé ou bien tué et il y eut une grande quantité de captifs.

Puis les camarades de Kanelangres le prirent et l'emportèrent chez eux, mort à demi. Gémissements et lamentations s'élevèrent par toute l'armée. Tous ceux qui connaissaient son renom, sa bravoure et sa noble nature s'affligeaient de son infortune.

Or, quand la sœur du roi apprit le malheur qui avait frappé son ami, son chagrin fut d'autant plus grand qu'il était enfoui dans son sein et qu'elle ne pouvait le révéler en raison de la grande crainte et de la peur qui l'attendaient tant en la personne du roi Markis, son frère, que d'une quantité de puissants hommes. Pourtant, elle pleura son malheur de manière affligeante quand elle était seule : sa détresse était d'autant plus grande qu'elle était plus secrète.

XII. CONCEPTION DE TRISTRAM

Cette courtoise dame et son très vaillant ami, Kanelangres, se trouvaient en grande perplexité et difficulté. Et elle réfléchit alors, à part soi, que, s'il mourait de telle sorte qu'elle ne pût plus le voir, elle n'aurait jamais consolation de son chagrin, et elle se rendit chez sa mère adoptive[1], lui représenta et lui raconta son chagrin, et lui demanda de l'accompagner. Et elle s'y rendit tout droit avec un art d'une sérénité extrême. Elle parvint à son but de façon que nul ne fût au courant, hormis celui qu'elle voulait et sa mère adoptive qui consentait à la suivre en toutes choses qui lui plaisaient.

Quand elle fut arrivée à l'endroit où il était, elle profita du moment où la maison avait été rangée et nettoyée et où tout le monde était sorti. Mais quand elle vit son bien-aimé blessé, elle perdit connaissance et tomba évanouie dans le lit à côté de lui, et de nouveau se ranimèrent son chagrin, son deuil, son affliction, ses pleurs et sa tristesse. Un moment après, lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle l'étreignit et l'embrassa souvent, disant : « Mon bien-aimé très doux ! », tout en lui mouillant le visage de ses larmes. Et lui, dans sa détresse et ses tourments, il l'étreignit aussitôt par amour ardent, si bien que cette belle dame conçut dans le chagrin de son amour.

Dans les bien grands tourments de leur détresse — elle par

son chagrin et lui par ses blessures — ils conçurent cet enfant qui vécut ensuite, qui devait affliger tous ses amis et qui eſt à l'origine de cette saga.

XIII. KANELANGRES ENTEND PARLER DE GUERRE

Lorsqu'ils en eurent terminé avec leurs jeux et entretiens, elle alla à ses appartements. Pour lui, il fit soigner sa blessure par son excellent médecin, comme auparavant. Lorsqu'il fut guéri, un messager arriva de son royaume et lui porta les nouvelles de ses parents et de ses suivants : les Bretons ravageaient son pays, tuant les gens et incendiant ses cités. En entendant cela, il comprit qu'il ne lui seyait pas de reſter là davantage ; au contraire, il se hâta autant qu'il put, fit équiper ses chevaux, ses bateaux, préparer son armure et tout le nécessaire pour le voyage. Quand sa bien-aimée apprit cela, son deuil et son malheur s'accrurent.

Comme il venait la trouver pour prendre congé et se rendre chez lui, elle lui dit : « Certes, je suis la bien-aimée qui a voulu inconsidérément t'aimer ; car, assurément, je vais mourir à cause de toi, à moins que Dieu ne veuille me faire miséricorde ; car, après ton départ, je n'aurai jamais joie ni espoir de consolation. Triſtement je me lamente sur l'amour que j'ai pour toi, et me voici affrontant deuil plus durable. De ces deux chagrins, je ne sais lequel choisir, car je m'afflige de ton départ — et j'ai peur que tu ne reſtes ici, même si, alors, tu devais me consoler souvent. Mais si je n'avais pas conçu cet enfant, il m'eût été plus facile de reſter, et ma peine eût été plus douce à porter. Si tu t'en vas, je déplore de t'avoir vu. Pourtant, je préfère mourir que de voir le malheur s'abattre sur nous deux, car tu ne mérites pas une mort pareille. Mais je mérite de mourir à cause de toi, plutôt que toi, mon bien-aimé, tu sois tué, innocent ! Ce qui m'eſt un grand réconfort de te voir partir, c'eſt que mort ne t'adviendra pas pour être demeuré ici ; car alors, notre enfant serait sans père ; or, de toi, il recevra honneur et eſtime. Ce m'eſt deuil que de voir ton art, ta courtoisie et tes hauts faits chevaleresques. Je me suis trahie moi-même, voilà pourquoi je suis perdue et défaite. » Sur ce, elle tomba évanouie dans ses bras.

Un moment après, quand elle recouvra ses esprits, en pleurant et gémissant, il la consola, l'assit auprès de lui, lui essuya les yeux et le visage et dit : « Bien-aimée, sur ce point, je vais faire du mieux que je pourrai et qui nous conviendra le plus honorablement à tous deux. Je ne connaissais pas cette nouvelle dont tu as parlé. Mais maintenant, puisque je le sais, on va faire de cela ce qui honorera le plus, si bien que, ou je vais rester ici avec toi, tout périlleux que c'est, ou tu vas me suivre dans ma patrie, et je te rendrai là tous les honneurs qui seyent à notre amour. À présent, réfléchis et choisis, ma bien-aimée, ce qu'il te plaît ! »

XIV. KANELANGRES ET BLENSINBIL SE RENDENT EN BRETAGNE

Quand elle comprit son bon vouloir et qu'il voulait l'emmener dans sa patrie ou, si cela lui plaisait mieux, qu'elle reste là, qu'il voulait ce qu'elle voulait, et qu'il n'y avait pas à lui faire de reproches puisqu'il entendait faire à son gré si honorablement, elle lui dit tendrement : « Ma joie et mon bien-aimé, il n'est pas question pour nous de rester ici en liberté ! Sache qu'en vérité, si nous demeurons ici, nous vivrons dans le chagrin et le péril. » Aussi prirent-ils le parti qu'elle l'accompagnerait dans son pays natal.

Sur ce, Kanelangres prit congé du roi pour rentrer chez lui et il se hâta de se rendre à ses bateaux où il trouva ses hommes rassemblés et tout équipés. Puis ils dressèrent le mât, hissèrent la voile, ils eurent bon vent si bien qu'ils arrivèrent sains et saufs puis accostèrent en Bretagne.

Quand il arriva dans ses États, il découvrit que ses gens étaient dans la détresse à cause de leurs ennemis. Il convoqua alors ses compatriotes et son intendant dont il savait la fidélité et la loyauté, il lui dit toute la situation, ainsi que celle de sa bien-aimée, et il épousa légalement et par juste consécration celle-ci, avec grandes et glorieuses festivités. Puis il l'envoya secrètement dans un puissant et solide château. Il l'y fit garder avec honneur et bienséance pour un temps.

XV. NAISSANCE DE TRISTRAM

Un jour, Kanelangres revêtit son armure et s'en alla, chevauchant, batailler, conquérir les châteaux et les forteresses de son royaume avec grande ardeur : les grands coups ne manquèrent pas — maint bouclier fut roué de coups et brisé ; certains furent blessés, et certains tués dans l'une et l'autre armée. Des barons et des chevaliers furent pris et capturés. Dans cette grande bataille, Kanelangres le courtois fut transpercé d'une lance et précipité, mort, de son cheval. Tous ses hommes s'affligèrent et emportèrent son corps au château. S'élevèrent là, alors, gémissements et pleurs et toutes sortes de lamentations, et l'on ne trouva pas d'autre consolation que de l'enterrer dignement.

Mais sa belle épouse en conçut un deuil que personne ne put consoler. Elle tombait souvent évanouie, gisant comme morte et, dans son grand deuil, elle tenta de se tuer, rejetant toute consolation. Morte était sa joie et tout son plaisir. Elle préférait mourir plutôt que vivre, disant : « Misérable suis-je, au-delà de toutes les femmes ! Comment vivrai-je après un héros si magnifique ! J'étais sa vie et sa consolation, et il était mon bien-aimé et ma vie. J'étais ses délices et il était ma joie. Comment vivrai-je maintenant qu'il est mort ? Comment me consolerai-je quand tout mon plaisir est enterré ! Il nous sied de mourir ensemble, tous les deux. Puisqu'il ne peut venir à moi, c'est à moi de traverser la mort, car sa mort me frappe le cœur. Comment vais-je pouvoir vivre ici davantage ? Ma vie va suivre sa vie. Si j'étais délivrée de cet enfant, je traverserais la mort. »

Alors qu'elle se lamentait, dolente, de la sorte, disant qu'elle ne voulait d'aucune consolation, elle tomba évanouie sur son lit et son ventre se mit à la torturer. Elle avait maintenant deuil et souffrances et elle resta dans ces douleurs jusqu'au troisième jour. Et la nuit qui suivit le troisième jour, elle mit au monde un beau garçon, avec douleur et peine, puis mourut, après la naissance de l'enfant, de ce grand deuil et tourment qu'elle avait enduré ainsi que de l'amour violent qu'elle avait eu pour son mari.

Le deuil de tous les gens de la cour s'accrut par la perte de leur magnifique sire[1]. Plus grand le chagrin que le sommeil

parmi les jouvencelles et les femmes. Car toutes pleuraient et déploraient la mort de leur dame, et aussi le fait que le garçon était, si jeune, sans père, sa mère ayant également trépassé.

XVI. TRISTRAM EST BAPTISÉ

Et quand le maréchal[1] apprit ce qui était arrivé à sa belle dame, il dit qu'il fallait baptiser l'enfant de sorte qu'il ne mourût pas non baptisé ; le clerc vint alors apportant le saint chrême et l'administra à l'enfant et demanda comment il s'appellerait, disant : « Il me semblerait judicieux, en raison du deuil et de l'affliction, du tourment et de l'inquiétude, des multiples chagrins et des affligeants événements qui nous sont advenus à l'occasion de sa naissance, que ce garçon fût nommé Tristam » — car, dans cette langue, *trist* signifie chagrin et *hum* signifie homme, et son nom a été modifié parce que Tristam est plus beau à dire que Tristhum. « Il s'appellera ainsi, dit le maréchal, parce qu'il nous est né dans l'affliction. Il a perdu plaisir et joie — son père, notre sire, et sa mère, notre dame — et il nous sied de nous affliger de ce qu'il est né dans le deuil et le chagrin. » Et il fut donc appelé Tristram et baptisé de ce nom. S'il reçut ce nom, c'est pour la raison qu'il fut conçu dans le chagrin et porté dans la détresse — et dolente fut sa vie[2].

Sur ce, le maréchal fit emporter secrètement l'enfant, du château jusqu'à sa demeure, et le fit garder de ses ennemis dignement, quoique secrètement. Il ne voulut dire à personne que le garçon était le fils de son seigneur. Et il demanda à sa femme[3] de se mettre au lit. Et quand un certain temps se fut écoulé, il la fit aller à l'église et annoncer partout qu'elle avait mis au monde cet enfant pendant ce temps-là. Car il ne voulait pas que le roi se rendît compte que cet enfant était le fils de son seigneur. Parce que, si le roi pouvait en être averti en vérité, il le ferait périr rapidement pour qu'il ne lui arrive pas, à cause de lui, guerre ni dommage, crimes ni périls pour son royaume. Voilà pourquoi il fit élever le garçon en secret et le fit tenir et estimer pour son fils.

XVII. ÉDUCATION DE TRISTRAM

Vous pourrez entendre parler ici de vaillante conduite, de bonnes manières courtoises et viriles. Car ce fidèle et loyal maréchal était sage et de bon vouloir — il fit de son seigneur son fils afin de le défendre des difficultés, de le garder des ennemis et de l'honorer avec dignité. Puis il lui fit enseigner le savoir des livres : il était fort bon élève et il fut instruit de la sorte dans les sept arts principaux[1] et il fut très versé dans toutes sortes de langues. Puis il apprit à jouer de sept sortes d'instruments à cordes, si bien qu'il ne se trouva personne de plus renommé ni de plus savant que lui. De même, en fait de magnanimité, de générosité, de manières courtoises, d'intelligence, de sages conseils et de vaillance, il n'y avait homme qui fût plus doué. Par les coutumes et les bonnes mœurs, il n'avait pas son pareil. Il allait améliorant ses capacités. Et quand son père adoptif découvrit ses bonnes mœurs, il l'honora des plus riches équipements, de chevaux excellents et de toutes sortes de divertissements, et de tout le bien qu'il pouvait lui manifester par honorable déférence et estime. Si bien que ses propres fils s'en irritèrent, se demandant pourquoi leur père l'aimait tant et l'honorait au-dessus de ses [propres[2]] fils, le gratifiant de son amour et de toutes sortes d'honneurs, de services et de belles faveurs. Ils se fâchaient contre leur père parce qu'ils croyaient que Tristram était leur frère.

XVIII. TRISTRAM EST ENLEVÉ PAR DES MARCHANDS

Là-dessus, il se fit qu'un jour un grand bateau s'en vint cinglant vers la côte et qu'il jeta l'ancre dans le port en bas du château. C'étaient des marchands norvégiens avec une grosse cargaison, qui avaient été chassés par de longues bourrasques venant du nord. Il y avait dans la cargaison force fourrures grises, peaux d'hermines, de castors, de zibelines noires, dents de morse et manteaux de peau d'ours, autours et faucons gris et blancs en grand nombre, cire et cuir, peaux de

bouc, poisson séché, goudron, huile de baleine et soufre, et toutes sortes de marchandises norvégiennes[1].

Quand cette nouvelle parvint au château, les fils du maréchal s'en entretinrent et appelèrent Tristram. Ils lui dirent : « Qu'allons-nous faire ? Nous n'avons pas d'oiseaux pour nous divertir ; or en voici arrivés, sur ce bateau, beaucoup et des plus beaux. Si tu veux nous servir à quelque chose, tu peux obtenir de notre père tout ce que tu voudras, car ni lui ni notre mère ne te refusent jamais rien de ce que tu demandes. Ils en achèteront sept des plus beaux plutôt que de te voir chagriné. » Ils l'en pressèrent tant qu'il leur promit de les aider.

Ils allèrent alors tous au bateau. Ils firent montrer les oiseaux à Tristram. Mais les marchands étaient norvégiens et ne comprenaient ni le breton ni le français ni d'autres langues dans lesquelles effectuer leurs transactions. Or Tristram était savant en plusieurs langues et il passa un marché avec eux pour sept oiseaux — son père adoptif les paya —, et les remit à ses frères. Puis il vit là un échiquier et demanda si l'un des marchands voulait jouer avec lui, et l'un d'eux alla se mesurer avec lui et misa beaucoup d'argent. Lorsque son père adoptif vit qu'il était assis à la table d'échecs, il lui dit : « Mon fils, dit-il, je vais à la maison ; que ton précepteur t'attende et t'accompagne à la maison quand tu seras prêt ! » Et un chevalier courtois et distingué resta là avec lui. Mais les marchands s'émerveillèrent de ce jeune homme et louèrent ses connaissances et son art, sa beauté et ses capacités, son savoir et sa façon de procéder puisqu'il les battait tous. Et ils réfléchirent que, s'ils l'emmenaient avec eux, ils tireraient grand profit de son savoir et de ses nombreuses connaissances — et aussi que, s'ils voulaient le vendre, ils obtiendraient de lui un grand prix.

Alors qu'il était assis, absorbé par le jeu, ils larguèrent dans le plus grand secret les amarres et levèrent l'ancre et firent sortir le bateau de la baie. La tente était dressée sur le bateau qui dérivait sous le vent et avec le courant, en sorte que Tristram ne s'aperçut de rien avant qu'ils ne fussent loin de la côte. Il dit alors aux marchands : « Messires, pourquoi voulez-vous faire ainsi ? » Ils dirent : « Parce que nous voulons que tu nous accompagnes. » Aussitôt il se mit à pleurer et à se lamenter, s'affligeant fort, de même que le chevalier, en raison de l'affection qu'il avait pour lui. Et alors, les Norvégiens s'emparèrent de son précepteur, le mirent dans une barque

et lui remirent une rame. Puis la voile fut hissée et le bateau cingla à toute allure. Et Tristram était maintenant en leur pouvoir, dans le deuil et l'affliction. Pour son précepteur, il parvint à terre à grand-peine et avec efforts, et il ne se montra pas difficile sur le choix d'un port ou d'un atterrissage.

Pour Tristram, il est maintenant dans le deuil et l'affliction, priant Dieu de lui faire miséricorde, qu'Il le défende et le garde de tout péril et de difficulté, qu'arme ni vent, trahison ni déshonneur, infidélité ni fausseté des païens ne le perdent, non plus qu'il ne soit remis en leur pouvoir. Il soupira fort et s'attristait dans des lamentations affligeantes.

Son précepteur arriva au château et dit la nouvelle qui ne réjouit personne. Toute cette grande quantité de gens — un millier de personnes — tirèrent deuil et affliction du récit de son enlèvement. Quand ces nouvelles arrivèrent, toute la cour fut affligée et toute la maisonnée descendit en courant sur le rivage. La peine de son père adoptif surpassait celle de tous les autres. C'était lui le plus affecté, il pleurait et se lamentait sur la perte qu'il avait faite, disant que tout cela était dû à sa malchance, qu'il avait fallu que ce malheur lui arrivât et que ce deuil lui incombât dans des circonstances aussi malheureuses. Et il regarda alors sur la mer en criant à haute voix : « Tristram, dit-il, ma consolation et mon seigneur ! Repos de mon cœur ! Mon amour et mes délices ! À Dieu je te donne et je te remets sous Sa protection. Maintenant que je t'ai perdu, je n'aurai nulle consolation dans la vie puisque nous sommes séparés. » Ainsi, de cette façon pitoyable, il allait s'exprimant, il représentait sa peine et s'affligeait sur son cher Tristram. Et tous, jeunes et vieux, qui étaient là le pleuraient et priaient pour lui. Tous ceux qui se réjouissaient à cause de lui et étaient joyeux de son fait étaient maintenant tristes et pleins de chagrin, les riches comme les pauvres. Tous ceux qui le connaissaient par tout son royaume étaient affligés.

XIX. LE BATEAU EST EN GRAND PÉRIL

Le maréchal fit équiper au plus vite un bateau avec tout le gréement et des vivres en suffisance car il voulait poursuivre les marchands et ne jamais revenir vivant avant d'avoir eu la preuve véridique de l'endroit où son fils adoptif Tristram

était parvenu. Il se hâta donc autant qu'il put. Dès que le bateau fut équipé de tout son gréement, de vin et de vivres, il y monta, fit larguer toutes les amarres et lever l'ancre, sur quoi ils hissèrent la voile et prirent la mer. Ils se dirigèrent vers la Norvège et souffrirent labeur et agitation, faim et fatigue, frayeur et affliction en pays inconnus. Ils arrivèrent au Danemark et en Gautland[1], et en Islande et dans les Orcades et dans les Shetland, à la recherche de leur seigneur Tristram. Mais ils ne l'y trouvèrent point.

Car ceux qui l'avaient emporté, quand ils revinrent à leur pays, un vif vent contraire se jeta dans leur voile avec de furieuses bourrasques et des courants violents, en sorte qu'ils eussent coulé s'ils n'avaient amené la voile au plus vite. Mais la mer tout entière était démontée — il grêlait, il pleuvait parmi le tonnerre et les éclairs. Le mât était haut mais la mer, profonde. Le bateau s'inclinait si fort sous la tempête que personne ne pouvait rester debout. Alors, ils laissèrent dériver sous le vent. Tous étaient affligés et angoissés, pleurant et se lamentant à telle enseigne que ceux qui étaient les plus rudes dans leur troupe furent dans le désarroi et tous craignirent de périr. Car ils étaient dans la détresse la plus grande. Toute une semaine, cette tempête les chassa en sorte qu'ils ne virent de terre nulle part ni n'eurent de vent favorable. Constamment apeurés et affligés, ils ne savaient où trouver terre ni port.

Tous dirent alors au capitaine : « Toute cette tempête, ces peines et ces périls que nous endurons, ils sont le fait de nos propres œuvres, car nous avons péché contre Tristram en l'arrachant à ses parents et amis, et à son royaume. Et cette tempête ne s'apaisera pas, nous ne parviendrons pas à toucher terre tant que nous l'aurons à bord. Et donc, si Dieu veut nous faire miséricorde et nous donner bon vent afin que nous puissions parvenir à terre, nous promettons que nous le remettrons en liberté. » Et ils acceptèrent tous en se serrant vigoureusement la main. Et aussitôt, l'obscurité disparut, le soleil se mit à briller et la tempête à s'apaiser. Et immédiatement, joyeux et pleins d'entrain, ils hissèrent la voile et, lorsqu'ils eurent cinglé un moment, ils virent une terre et mirent le cap sur elle, un bon vent gonflant leur voile ; ils jetèrent l'ancre près de la côte, débarquèrent Tristram, lui remirent quelques vivres et prièrent Dieu de lui donner bonne chance. En fait, ils ne savaient pas dans quel pays ils l'avaient déposé. Sur ce, ils hissèrent leur voile et poursuivirent leur route.

XX. TRISTRAM RENCONTRE DEUX PÈLERINS

À présent, Tristram est en pays inconnu, triste et dépourvu. Il s'assoit et suit des yeux le bateau qui s'en va à toute voile. Et il ne veut pas s'en aller de là tant qu'il voit le bateau. Quand celui-ci fut hors de sa vue, il regarda alentour, parlant de la sorte, d'un cœur affligé : « Dieu tout-puissant qui, dans ton pouvoir, as créé l'homme à ton image, tout comme tu es un Dieu unique en trois personnes et trois personnes en une seule divinité, aie pitié de moi et conseille-moi, défends-moi des mauvais desseins et des périls, des dangers et des ennemis ; car tu sais de quoi j'ai besoin. Et moi, je ne sais pas où je suis parvenu et en quel pays je me trouve. Jamais, encore, je ne me suis trouvé désemparé et dépourvu de la sorte. Tant que j'étais sur le bateau avec les marchands, j'avais réconfort de leur camaraderie alors que nous étions ensemble. Et maintenant, me voici descendu sur la rive en pays inconnu. D'ici, je ne puis rien voir que monts et forêts, falaises et rochers escarpés. D'ici, je ne puis voir ni route ni sentier et d'ici je ne vois personne. Je ne sais où je dois me diriger et si ce pays est chrétien ou habité. Ici, tout est inconnu de moi, hormis le désespoir. Je ne trouve personne ici qui m'apporte aide ou consolation. Je ne trouve ici ni route ni bon guide d'autre sorte. Il peut se faire aussi que je ne sache pas la langue des gens d'ici, à supposer qu'il y ait des gens. Aussi ai-je peur que les lions ne me lacèrent ou que les ours ne me mordent, ou de toute autre bête vivante que n'effraie pas la voix humaine. Ô mon père qui m'as perdu ! Ô ma mère qui me pleures ! Mes amis qui vous affligez sur moi ! Mes parents à qui je manque ! Maudits soient ces oiseaux que je désirais tant acheter et ce jeu d'échecs où je remportai la victoire ! Car je suis triste pour mes amis. S'ils me savaient vivant, ma vie serait leur consolation. Mais je sais qu'il ne me sert à rien de me plaindre. À quoi bon demeurer ici ? Mieux vaut m'en aller tandis que dure le jour et que je puis voir où diriger mes pas, si la chance veut que je trouve quelque maison où je pourrai obtenir un gîte dans ma détresse. »

Sur ce, il monta sur quelque hauteur et découvrit toutes sortes de routes humaines. Il en prit une, tout joyeux, pour sortir de la forêt et il était alors très las, il marchait le plus

rapidement qu'il pouvait, vêtu d'habits précieux, homme de belle taille et de vaillante apparence. Il faisait grande chaleur, il marchait sans son manteau qu'il portait sur son épaule, se rappelant souvent ses parents et ses amis, priant Dieu qu'Il lui fasse miséricorde. Il avait le cœur empli d'inquiétude.

Sur ce, il vit deux pèlerins qui prenaient le même chemin que lui. Ils étaient natifs de Veneasorborg[1] et venaient du mont de Michaelis. Ils étaient allés là-bas pour prier pour leur âme. Quand ils rencontrèrent le jeune homme, celui-ci les salua bien et eux, de même. « Ami, dirent-ils, à quel homme appartiens-tu ? Et que fais-tu ? Et d'où viens-tu ? » Tristram comprit qu'ils n'étaient pas de ce pays et leur répondit habilement pour qu'ils ne découvrent pas clairement de quelle façon il était parvenu là et pourquoi il marchait par-là. « Amis, déclara-t-il, je suis de ce pays-ci, à la recherche de mes camarades, mais je n'en trouve aucun. Nous étions ici ce jour à la chasse et ils ont suivi le cerf, mais moi, je suis resté tout seul en arrière ; ils arriveront bientôt sur ce chemin que nous avons pris en partant de chez nous. Mais dites-moi où vous vous dirigez et où vous voulez descendre ; j'aurais plaisir à vous accompagner. »

Ils répondirent : « Nous voudrions prendre quartiers dans la ville de Tintajol. » Alors, Tristram dit : « Moi aussi, j'ai une course à y faire, pour laquelle j'aurai l'aide assurée d'amis lorsque nous y serons arrivés ce soir. Avec l'aide de Dieu, nous trouverons excellente demeure et puissants amis qui nous manifesteront ample bienveillance. »

XXI. TRISTRAM INSTRUIT LES CHASSEURS

Ils marchent donc tous de concert, Tristram et ceux qui le suivaient. Tristram demanda alors les nouvelles d'autres pays et ce qui s'était passé parmi les chefs, les rois et les jarls. Et alors qu'ils lui disaient ce qui s'était passé, un cerf bondit auprès d'eux, suivi d'une grande meute de chiens, limiers et lévriers — certains criant[2], d'autres béant —, tous pourchassant ardemment le cerf. Celui-ci découvrit qu'il ne lui servirait de rien de courir davantage. Il tourna dans le chemin devant les pèlerins puis sauta dans la rivière et suivit le courant. Il chercha à remonter sur le chemin mais les chiens

furent sur lui et il repartit dans la rivière une seconde fois. Mais lorsqu'il aborda, ils l'atteignirent et l'abattirent.

Sur ce, arrivèrent les chasseurs qui trouvèrent le cerf là où il gisait ; ils le mirent sur pied et voulurent lui trancher la tête. Alors, Tristram dit : « Que voulez-vous faire ? Jamais encore je n'ai vu mettre un cerf en pièces de la façon dont vous voulez le faire. Dites-moi selon quel savoir et quelles coutumes vous avez l'habitude de préparer votre gibier. » Le maître des chasseurs était courtois et modeste, et bien accompli en toutes coutumes courtoises. Il vit en Tristram un très bel homme, magnifiquement équipé et viril à tous égards, et il lui dit : « Ami, volontiers te dirai-je nos coutumes. Quand nous avons dépouillé notre gibier, nous le dépeçons le long de l'échine et mettons en quartiers tous ses membres. D'autres coutumes, nous n'en avons jamais appris ni vu, ni entendu, ni reçu d'autrui. Mais si tu es au courant de procédés que nous n'avons jamais vus, nous acceptons de nous améliorer pour toi. »

Tristram répondit : « Dieu vous en remercie ! Mais telle n'est pas la coutume dans notre pays, où je naquis et fus élevé. Et puisque je découvre votre bonne volonté à mon égard et si vous voulez me laisser diriger les opérations, je vous montrerai la coutume de nos chasseurs dans notre pays. » Il se mit en devoir alors de dépecer le cerf. Quand il eut dépouillé la bête, il la dépeça et trancha d'abord les organes génitaux puis les cuissots qu'il détacha de l'échine. Ensuite, il ôta les entrailles, puis il détacha les deux épaules et cette partie de l'échine qui est la plus grasse, entre les épaules, ainsi que cette partie qui est la plus charnue, entre les reins. Ensuite, il retourna le cerf et lui enleva les deux flancs et toute la graisse qui était au-dedans, séparant de la sorte les pattes avant de l'échine. Alors, il trancha le cou et sépara la tête du cou puis la queue avec toute la graisse des reins. Il prépara alors une grande broche de bois, enleva le cœur et les reins, le foie, les poumons et la longe, et dit aux chasseurs : « Voilà le cerf dépecé selon la coutume de nos chasseurs. Préparez la curée pour les chiens. »

Mais ils ne savaient pas ce que c'était. Alors, il prit toutes les entrailles qu'il avait retirées du cerf et les posa sur la peau, y amena les chiens et leur donna cela à manger. Et il leur dit : « Mettez-vous à préparer votre offrande du piquet, enfoncez-y la tête du cerf et apportez-la courtoisement au roi. » Alors les chasseurs dirent : « Par ma foi, jamais encore on n'a entendu mentionner dans ce pays offrande du piquet ni curée.

Comme tu es le premier chasseur qui ait apporté ici cette coutume, fais-nous la démonstration de ce savoir capital et de cet usage courtois afin de nous l'enseigner ; car nous ne savons pas nous conduire selon cet usage. »

Alors Tristram entreprit de trancher un peu de chair de tous les membres de même que de ce qu'il prit de meilleur dans les entrailles[1], et il les jeta pour la deuxième fois sur la peau et les chiens dévorèrent complètement cela. C'est ce que l'on appelle la curée. C'est ce que les chiens ont à manger sur la peau. Et cela parut étrange aux chasseurs. Puis Tristram se rendit dans la forêt et abattit un piquet, le plus long qu'il trouva, encore qu'il pût le porter d'une seule main, et il lia à ce piquet la broche sur laquelle il avait placé les parties les plus délicates qu'il avait prises au cerf, et il fixa la tête en haut, puis dit aux chasseurs : « Messires, prenez ceci, qui s'appelle offrande du piquet, et apportez courtoisement la tête à votre roi ; que vos valets vous précèdent, et soufflez dans vos cors de chasse. Cela s'appelle le don de la chasse. Ainsi font les chasseurs là où je suis né. » Ils dirent : « Nous ne savons pas comment procéder. Mais nous préférons cette coutume que vous avez à la nôtre. Tu vas, dirent-ils, nous accompagner devant le roi et lui remettre ce don. Et nous ferons tout ce que tu nous assigneras. » Alors, ils mirent Tristram sur un cheval, ses pèlerins l'accompagnèrent, et il porta sur le piquet la tête du cerf, sur quoi ils arrivèrent au palais du roi.

XXII. TRISTRAM FAIT PREUVE DE SES ACCOMPLISSEMENTS À LA COUR

Alors, Tristram prit un cor de chasse et en souffla longuement et bellement. Et tous les chasseurs sonnèrent de leur cor comme il l'avait prescrit. Mais il y avait une grande quantité de gens assemblés et beaucoup de cors et cela fit une grande sonnerie. Et sortit alors de la halle en courant une multitude de serviteurs du roi, s'émerveillant et demandant ce que signifiait cette grande sonnerie de cors. Mais Tristram et le groupe des jeunes chasseurs ne cessèrent de sonner qu'ils ne fussent parvenus devant le roi en personne. Et les chasseurs racontèrent au roi comment Tristram avait dépecé le cerf et comment il avait donné la curée aux chiens, et ils dirent le

piquet d'offrande et comment ils devaient apporter, en soufflant du cor, leur chasse à leur maître et roi. Car jamais encore en ce pays un cerf n'avait été dépecé de la sorte non plus que la prise des chasseurs aussi dignement transportée à la maison, non plus que le roi aussi dignement honoré de quiconque.

Comme maintenant Tristram restait dans la maison du roi, il allait souvent à la chasse et dépeçait le cerf toujours de la même façon ainsi que les bêtes qu'il chassait, les rapportant au roi selon sa coutume. Car nulle coutume n'était meilleure ni plus distinguée que celle que Tristram avait apprise dans son pays. Et les chasseurs du roi trouvaient sa coutume meilleure que la leur.

Le soir, quand le roi était rassasié, la mesnie s'installait dans la halle pour se divertir — certains aux échecs, d'autres au trictrac ; d'aucuns écoutaient des chansons, d'autres, des histoires ; pour le roi, il écoutait jouer de la harpe. Et Tristram reconnut aussitôt l'air et la mélodie et dit au harpiste : « Harpiste, joue bien cette musique. Cet air, ce sont des Bretons de Bretagne qui l'ont composé sur la bien-aimée du bon Geirnis. » Alors le harpiste dit : « Qu'en sais-tu ? As-tu jamais eu un maître de harpe ? Et en quel pays as-tu appris à jouer d'un instrument à cordes ? Car il me semble que tu connais ce chant. — Bon maître, dit Tristram, là où j'étais naguère, j'ai appris un peu à jouer de la harpe, pour mon plaisir. — Prends cette harpe et fais-nous entendre comment tu as appris. » Tristram prit la harpe et en accorda toutes les cordes, et il joua pour le roi et tous ses hommes un si bel air que le roi et tous ceux qui écoutaient s'en émerveillaient.

Et tous, ils louaient comme il avait bien appris et comme il était courtoisement élevé, adorné de toutes sortes de belles qualités de cœur et connaissant toutes sortes de divertissements. Il brillait d'un savoir distingué. Jamais ils n'entendirent de leur vie jouer si bellement de la harpe. Comme il terminait cette belle mélodie, le roi lui demanda ainsi que beaucoup d'autres de leur accorder un autre air de harpe. Et Tristram considéra que cela leur plaisait et leur en exécuta un autre d'une espèce différente. Il accorda les cordes une deuxième fois et leur exécuta un autre air, chantant en accord avec la harpe. Peu après, il exécuta une troisième mélodie à la harpe, avec telle grâce que tous en furent ravis et élogieux.

Alors, le roi lui dit : « Digne ami, loué soit celui qui t'instruisit et t'éleva avec une telle sagacité. Tu vas passer la nuit

dans mes appartements et me réconforteras de ton savoir et de ta manière de toucher les cordes tant que je resterai éveillé. »

Par la suite, Tristram fut bienvenu auprès de tous, agréable et aimable, joyeux et de bon vouloir, conciliant avec tout le monde. Il était cher à tous, mais surtout au roi, et il s'occupait de ses limiers, de son arc et de son carquois ; et le roi lui donna un cheval de selle. Le jour, il accompagnait le roi dans ses divertissements et, la nuit, il le servait en jouant de la harpe. Maintenant, il jouissait d'abondance de ce qu'il avait appris étant jeune. Et si Tristram n'avait pas été enlevé, il n'aurait pas fait la connaissance du roi et n'aurait pas été aussi bien traité et populaire en ce pays qu'il l'était alors, cher à tous et connu dans cette ville ainsi que par tout ce royaume.

XXIII. DU MARÉCHAL RÓALDR, PÈRE ADOPTIF DE TRISTRAM

Nous allons maintenant nous taire sur Tristram et parler un peu de son père adoptif, le courtois maréchal qui s'en était allé en divers lieux chercher son fils adoptif et avait fouillé maint pays, supportant vents et vagues, courants et tempêtes de la mer, et détresse de rude exil. Et il n'avait aucune nouvelle de Tristram.

Comme il arrivait au Danemark alors que trois hivers s'étaient écoulés depuis qu'il était parti de chez lui, il apprit d'un passant que Tristram était à la cour du roi Markis, un chef puissant et renommé, qu'il y était bien traité et honoré, aimé de tous et populaire, et qu'il resterait chez le roi parce que celui-ci l'aimait bien. Quand cet homme lui eut dit telle nouvelle, il le crut aussitôt. Car il reconnut à la description qu'il lui fit de l'équipement de Tristram qu'il disait vrai. Cet homme était un des deux pèlerins qui avaient accompagné Tristram et étaient allés à la cour du roi avec les chasseurs. Et la preuve en était qu'il savait tout de Tristram, de sa conduite et de la manière dont il s'était assuré la chère affection du roi.

Le maréchal Róaldr[1] voulut donc poursuivre son voyage et alla à son bateau, attendant un vent favorable. Quand celui-ci vint, il se prépara à partir et ils cinglèrent en mer pour arriver en Angleterre. Puis il alla en Cornouailles, qui jouxte l'Angleterre à l'ouest. Le roi y siégeait avec sa cour. Róaldr

s'enquit secrètement si quelqu'un pourrait lui fournir des renseignements sûrs. Et on lui dit nouvelles qui le réjouirent, savoir que Tristram était ce jour-là en train de servir le roi à table. Róaldr avait grande envie de le trouver en secret et seul à seul. Peu auparavant, Róaldr était en riches habits : maintenant, il était misérablement vêtu — sa tenue pauvre était due à son long et pénible voyage. Il ne savait pas comment parvenir à ce que Tristram le rencontre. Car il était misérablement habillé et avait peu d'argent pour se vêtir élégamment afin de pouvoir se présenter à la cour de façon convenable. Et le voilà triste ; car aucun pauvre homme n'est le bienvenu à la cour du roi ; ceux-là seuls sont bienvenus qui ont richesses en suffisance. On a beau être de bonne famille et de mœurs bien distinguées, si l'on est pauvre, il se trouvera peu de monde à la cour pour vous aider.

Et donc Róaldr est arrivé à la cour quoique bienvenu auprès de personne. Car nul ne savait qui il était ni dans quel but il était venu. Mais, pour finir, il considéra qu'il ne lui servait à rien à lui, inconnu, de se cacher plus longtemps d'un tel roi et il passa de l'autre côté des portes, convoquant le gardien. Il lui remit une somme pour qu'il lui permette d'entrer. Quand le gardien vit ce qu'on lui donnait, il ouvrit le portail, prit le maréchal par la main et le mena à la halle. Il entra, mais l'autre attendit à l'extérieur. Puis Tristram sortit quand le gardien l'appela.

Dès que Róaldr aperçut Tristram et fut certain de le reconnaître, il tomba évanoui : tant il se réjouit d'être venu. Mais tous ceux qui accompagnèrent Tristram s'étonnaient que cet homme se fût évanoui de joie et versât de telles larmes de bonheur. Ils s'emparèrent de lui et le relevèrent. Mais les pleurs et la réjouissance, ensemble, affligeaient et consolaient Róaldr, lui donnant félicité si grande que jamais encore il n'avait éprouvé joie pareille à celle qu'il connaissait maintenant en voyant là Tristram. Quand celui-ci le reconnut, il se réjouit tant de le voir et l'étreignit tant en l'embrassant que personne ne peut dire comment chacun d'eux aimait l'autre.

Alors, Tristram le prit par la main et le conduisit au roi, et dit clairement, de sorte que toute la cour entendit : « Sire roi, voici mon parent, mon père et père adoptif qui allait me cherchant par maint pays. Le voici réjoui de m'avoir retrouvé. Mais il a longtemps été ballotté par les flots et a l'air d'un pauvre homme. Je me réjouirai de sa venue si vous voulez lui faire bel accueil. »

Le roi était distingué et courtois, il appela en secret un valet et lui dit : « Accompagne cet homme dans notre chambre à coucher, sers-le bien et donne-lui un riche habillement en veillant à ce qu'il lui aille bien ; car il a toujours été un homme puissant, avisé, courtois et bien éduqué. Il sera honoré parmi nous parce que ce fut un grand compagnon et une joie pour Tristram. » Quand Róaldr fut vêtu, comme il sied à la cour, de précieux habits, il parut homme honorable et bien fait de tous ses membres. Il avait auparavant l'air d'un laboureur ; maintenant il était comme un tenancier libre ou un jarl[1]. On lui assigne une place à la table du roi et il siège puissant parmi les puissants. Ils mangent avec plaisir et Tristram le sert selon les mœurs de la cour.

XXIV. TRISTRAM ET RÓALDR RENTRENT CHEZ EUX ET TRISTRAM TUE MORGAN

Lorsqu'ils furent rassasiés et bien pourvus de nourriture et de boisson courtoises, ils dirent les nouvelles d'autres pays, selon la coutume de la cour, ce qui s'était passé parmi les chefs qui habitaient les autres pays les plus proches, et ce qui s'était produit au cours des derniers hivers, qu'il leur seyait de savoir et à Róaldr de dire.

Sur ce, Róaldr représenta par un éloquent discours et en termes bien choisis, avec une mémoire aiguë, tout le monde entendant, de quelle façon Kanelangres, son maître et seigneur, avait emmené en secret de cet endroit Blensinbil, sœur du roi, qu'il aimait et comment il l'avait épousée, et sa mort, et comment elle avait mis au monde son fils et était morte, et pourquoi il l'avait fait appeler Tristram — et il lui montra une bague d'or adornée de pierres précieuses, qui avait appartenu au roi Markis et que celui-ci avait donnée à sa sœur par amour et honorable affection —, et comment Blensinbil lui avait demandé avant de mourir de donner au roi, son frère, cette bague d'or en signe véridique de sa mort.

Quand Róaldr eut remis la bague d'or et que le roi l'eut prise, il reconnut le garçon grâce à cette bague. Ensuite, dans toute cette foule de ducs, de jarls et de barons, de chevaliers, d'échansons et d'écuyers, de dames et de servantes, il n'y eut

personne qui ne versât de larmes sur cet événement si affligeant, et aussi sur ce que Róaldr disait de la façon dolente dont Tristram lui fut ravi et qu'il le chercha par maints pays dans les peines et les épreuves.

Quand le roi eut dûment entendu ces nouvelles, il convoqua Tristram en paroles affectueuses et le prit dans ses bras en l'embrassant chèrement comme son aimable parent et propre neveu.

Puis Tristram monta jusqu'à son parent, le roi, tomba à genoux devant lui et lui dit : « Sire, je veux maintenant que vous me donniez une armure, et je veux aller visiter mon pays natal et mon patrimoine et venger la mort de mon père. Car je suis maintenant en âge d'être capable de réclamer mes droits. » Alors tous les chefs qui siégeaient de part et d'autre du roi dirent que cela lui convenait bien. Et le roi y consentit et dit qu'on lui préparerait une armure. Cette armure que le roi lui donna était fort excellente. Elle était, pour une grande partie, faite d'argent brûlé[1] et d'or, et incrustée de pierres précieuses. Tristram fut équipé par des chevaliers vaillants, beaux, courtois, puissants et distingués. Ils lui fixèrent aux pieds des éperons faits d'or brûlé : ce furent deux barons qui le firent. Le roi Markis le ceignit lui-même d'une épée, lui assena un grand coup sur le col en lui disant : « Mon cher parent, ne reçois jamais de coup d'autrui que tu ne venges cela sur-le-champ ! N'accepte aucune réparation ou autre compensation, mais rends coup pour coup tant que tu peux te venger : de la sorte, tu promouvras ta chevalerie. » Le roi fit donc de lui un magnifique chevalier ; et on lui avança un beau et fort destrier, caparaçonné d'un tissu rouge entrelacé d'or et portant des images de lions. Le roi lui donna, ce jour-là, pour l'amour de lui, des chevaux et des armures pour vingt autres jeunes hommes, ainsi que cent autres chevaliers éprouvés qui, tous, devaient accompagner Tristram en Bretagne du Sud afin de réclamer et de défendre son droit.

Le lendemain matin, Tristram prit congé du roi pour revenir chez lui avec son père adoptif et ses camarades. Ils arrivèrent à leurs bateaux et y montèrent avec leurs chevaux et leurs armes. Certains levèrent l'ancre et hissèrent la voile qui était de toutes sortes de couleurs, jaune et bleue, rouge et verte. Et ils prirent la mer et débarquèrent à l'endroit qui leur plaisait le mieux dans le sud de la Bretagne.

Quand ils furent parvenus au port, ils atterrirent devant la ville qui s'appelait Ermenia[2]. Et ils virent là un château très

fort, grand et beau, imprenable de quelque façon que ce fût. Ce château avait appartenu au père de Tristram ; et ses hommes s'y trouvaient toujours, ses hommes liges liés à lui par serment. Et alors, le maréchal Róaldr débarqua le premier et chevaucha jusqu'à la cité, et en fit ouvrir toutes les portes et les entrées. Sur ce, Tristram arriva avec sa troupe et le maréchal lui remit toutes les clefs du château. Et il écrivit à tous les barons du royaume qu'ils viennent là saluer leur seigneur, qu'il était parti longtemps chercher et qu'il avait maintenant trouvé avec l'aide et la providence de Dieu. Quand ducs et chefs, barons et puissants chevaliers arrivèrent, Tristram reçut leur allégeance, leur foi et leurs serments. Et maintenant, tout le peuple de son royaume est dans une joie nouvelle de son retour. Tout le peuple est maintenant libéré et réjoui, qui avait auparavant été courroucé et affligé qu'il eût été enlevé.

Le lendemain matin, Tristram se prépara avec vingt chevaliers à aller trouver le duc Morgan pour réclamer de lui les droits et le royaume qu'il avait pris à son père. Arrivé dans la halle du duc, toute la cour étant assise et écoutant, Tristram adressa la parole au duc en ces termes : « Dieu te bénisse, duc, de la même manière que tu l'as fait pour nous ; car tu tiens ton royaume à tort et tu as tué mon père dans une bataille. Je suis le fils de Kanelangres, venu ici te réclamer ma terre patrimoniale que tu tiens et que possédait mon père — afin que tu me la donnes honorablement et librement. Je suis prêt à te rendre tout service qui incombe à tout homme libre selon l'honneur. »

Alors, le duc répond : « J'ai appris en vérité que tu servais le roi Markis et qu'il te donna d'excellents chevaux, des armures, des étoffes précieuses et de la soie. Et je vois que tu es un chevalier de belle figure. Mais tu déclares vouloir tenir ton royaume de moi et dis que je tiens tes propriétés à tort et que je tuai ton père. Je ne sais pas comment prendre ta prière envers moi, si ce n'est qu'il me semble que tu me cherches querelle. Et tu vas avancer des accusations que tu ne mèneras jamais à bonne fin. Si tu veux réclamer ton royaume, tu auras à le réclamer par la force. Car, certes, je détiens ce que tu déclares ton royaume, que ce soit à bon droit ou à tort. Mais quand tu m'accuses de la mort de ton père, tu auras besoin de toutes tes forces pour mener à bien cette accusation car nous ne nierons jamais ni ne cacherons sa mort devant toi. »

Alors, Tristram dit : « Celui qui tue un homme et avoue sa mort, il lui sied de compenser cela auprès de ses amis. Tu

avoues l'une et l'autre chose : que tu tiens mon royaume à tort et que tu as tué mon père. Je te demande donc de compenser l'une et l'autre chose puisque tu ne peux nier ni l'une ni l'autre. » Alors, le duc dit : « Tais-toi, rustre ! Tu es plein d'arrogance, tu es le fils d'une pute et tu ne sais pas qui t'a engendré, et tu mens sur le compte de ton père ! »

Alors, Tristram se courrouça et dit : « Duc, tu as menti, car je fus conçu par une épouse légitime. Je te le prouverai si tu oses poursuivre plus avant cette affaire. » Quand le duc entendit les propos de Tristram, disant qu'il mentait, il se leva d'un bond, plein de courroux et de méchanceté, s'avança sur Tristram et le frappa à la face, lui donnant de toutes ses forces un coup de poing dans les dents. Mais Tristram brandit aussitôt son épée, lui asséna sur la tête un coup qui la fendit jusqu'aux yeux et le rejeta, mort, sur le sol, au vu et au su de toute la cour. Les compagnons et les suivants de Tristram étaient des plus braves, ils brandirent aussitôt leur épée et se frayèrent un passage à travers la presse qui se trouvait dans la pièce, frappant des deux mains et tuant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Pour Tristram, dès qu'il parvint hors de la halle, il bondit sur son cheval ainsi que tous ses compagnons, chacun sur le sien, ils prirent leurs boucliers et leurs lances et chevauchèrent de la sorte en ordre de bataille pour sortir de la forteresse. Et celui-là est un imbécile qui veut les offenser. Ils transformèrent ce jeu en une bataille où plus de cent hommes tombèrent avant qu'ils se quittent. Car maintenant, toute la troupe du duc s'arma pour venger la mort de leur seigneur et cinq cents hommes, tous armés, allèrent au plus vite se mettre à la poursuite de Tristram en sorte que ceux qui avaient les chevaux les plus rapides s'approchèrent de ses compagnons.

XXV. TRISTRAM CONFIE SON ROYAUME À RÓALDR ET RETOURNE EN ANGLETERRE

Tristram a donc tué maint chevalier et le duc Morgan, il se dirige en hâte chez lui. Mais les Bretons le poursuivaient, en grande foule, le menaçant de venger leur seigneur. Comme les premiers arrivaient sur eux, Tristram et ses hommes se retournèrent contre eux et s'opposèrent si vaillamment à eux

qu'ils les tuèrent tous et prirent leurs chevaux. Ils avaient vengé leur deuil de telle sorte que les vaincus ne recouvreraient jamais leur gloire.

Ce même jour, le maréchal Róaldr fit équiper soixante chevaliers d'armes solides et de bons chevaux et les envoya par le chemin même qu'avait pris Tristram pour qu'ils lui prêtent main-forte s'il en avait besoin ou qu'il veuille visiter quelque autre de ses cités, afin qu'il se rende sans crainte et sans danger devant ses ennemis.

Ceux qui poursuivaient Tristram et ses hommes ne savaient pas où il chercherait refuge. Et il se retourna contre eux au plus vite et à de fréquentes reprises, et tua ceux qui étaient le plus près de lui. Longtemps, ils le poursuivirent ainsi. Pour finir, ses soixante hommes arrivèrent au galop vers eux et abaissèrent leurs lances pour frapper, et assenèrent aussitôt des coups de leur épée, si vaillamment et si bravement qu'ils repoussèrent aussitôt les premiers rangs et tuèrent tous ceux qui leur firent face. Et ceux qui restaient s'enfuirent. Mais Tristram et ses compagnons les poursuivirent et les tuèrent dans leur fuite comme troupeau de moutons courant, et s'emparèrent alors de beaucoup de chevaux et de toutes sortes d'armures puis retournèrent à leur château, ayant remporté grande victoire et renom.

Tristram était le plus vaillant des hommes, il se rendit glorieux et digne de louanges, généreux envers tous et populaire, honorable et estimable, noble et chéri de la fortune[1].

Maintenant, il a vengé son père en remportant grande victoire et renom. Tristram était des plus vaillants et il envoya chercher tous les chefs de son royaume. Et lorsqu'ils arrivèrent, il leur dit : « Amis, je suis votre seigneur selon la loi, le neveu du roi Markis ! Et il n'a fils, ni fille, ni héritier légal. Aussi suis-je son héritier selon la loi. Je veux maintenant aller chez lui et le servir le plus honorablement que je le puis. Je donne donc à Róaldr mon père adoptif cette cité avec tous ses revenus. Puis, que son fils la reprenne après lui pour la grande besogne et les peines qu'il souffrit à cause de moi de même que pour les soins attentifs et le traitement honorable qu'il m'accorda dans mon enfance. Soyez tous fidèles et obéissants envers lui. Je lui donne ici mon droit et mes dignités. À présent, je veux m'en aller en termes amicaux avec vous et avec votre permission. » Et il les embrassa tous, les yeux pleins de larmes.

Puis il monta sur son cheval, ainsi que ses hommes, et ils chevauchèrent de là jusqu'au bateau, levèrent l'ancre, his-

sèrent la voile et prirent la mer. Mais ses hommes restèrent, affligés, déplorant son départ, mécontents qu'il ne voulût pas rester plus longtemps avec eux et languissant de son retour. De nouveau ils étaient chagrinés de son départ.

XXVI. LES IRLANDAIS EXTORQUENT UN TRIBUT À L'ANGLETERRE

La saga de Tristram nous dit ici qu'en ce temps-là les Irlandais extorquaient un tribut à l'Angleterre et qu'ils firent ainsi maints hivers. Car les Irlandais aimaient beaucoup l'Angleterre et c'était parce que le roi anglais qu'il y avait alors n'était pas capable de se défendre que l'Angleterre fut longtemps tributaire de l'Irlande. Un tribut précédent avait été versé au roi de Rome[1] : il était de trois cents livres en pièces de monnaie. Mais le premier tribut que levèrent les Irlandais fut de laiton et de cuivre, le second, d'argent pur, le troisième, d'or brûlé, et cela devait servir aux besoins généraux. Le quatrième hiver, le roi et les chefs d'Angleterre devaient se rassembler en Irlande pour entendre les lois, rendre la justice et faire exécuter les sentences de punitions de tout le monde[2]. Mais le cinquième hiver, le tribut devait être de soixante garçons, les plus beaux que l'on pût trouver, et l'on devait les remettre au roi d'Irlande qui réclamait des pages. On tirait au sort parmi les barons et les autres chefs pour savoir lesquels devraient donner leurs enfants. Et ceux sur lesquels tombait le sort devaient livrer sur-le-champ ce tribut — quand même il se fût agi d'un enfant unique — lorsqu'on envoyait le chercher.

Tristram débarqua donc en Angleterre, dans le port qu'il lui plut, l'année où le roi d'Irlande prélevait un tribut en enfants, et celui qui venait chercher ce tribut avait accosté dans un riche dromon[3].

En Irlande, il y avait un riche champion, grand et malveillant, homme fort et cruel, qui venait chaque été réclamer ce tribut. Mais si on le lui refusait, il entendait le réclamer de force en combat singulier : c'était de deux choses l'une, ou bien le tribut était versé, ou bien il livrait bataille.

Tristram débarqua, enfourcha son cheval puis monta au château où se trouvaient le roi, les ducs et les jarls, les barons

et grande foule de chevaliers, car on les avait convoqués là. Étaient arrivés là également toutes les plus riches dames avec leurs fils et l'on devait tirer au sort lesquels devraient être livrés en tribut à l'Irlande. Toutes exhalaient leur chagrin et leur deuil. Chacune avait peur que le sort ne tombât sur son fils. Car il ne servait à rien de résister ensuite ou de regretter. Et elles avaient bien raison de se désoler d'une telle tyrannie : donner leurs enfants pour qu'ils partent en exil et endurent périls et misère. Grand deuil et affligeant tourment que des enfants de familles si distinguées soient remis en tel esclavage et servitude ! Seigneur Dieu, tu es bien patient d'endurer telle chose ! Prends pitié de ce chagrin affligeant ! De puissants hommes pleuraient. Les femmes gémissaient et se lamentaient, les enfants criaient. Les mères maudissaient les pères qui n'osaient pas défendre de la misère leurs enfants contre ceux qui les prenaient — elles déclaraient les pères couards, déshonorés, vaincus et dominés, eux qui n'osaient pas se battre contre Mórold[1] qui réclamait le tribut : parce qu'ils savaient qu'il était le plus dur, cruel et très fort physiquement comme aux assauts d'armes, hardi dans les attaques et de grande taille. Aussi n'y avait-il personne qui ne préférât remettre son enfant en esclavage et servitude plutôt que de s'exposer lui-même à la mort. Nul n'osait se battre contre lui parce que nul n'espérait remporter la victoire.

Quand Tristram arriva dans la halle, il vit là toute la foule des hommes les plus éminents de tout ce royaume. Tous allaient se lamentant de devoir verser un pareil tribut. Tristram vit leur affliction et leur tristesse ; beaucoup pleuraient. Il demanda quelle était la cause de leur conduite. « C'est, dirent-ils, à cause du tribut que Mórold, l'envoyé du roi des Irlandais, a coutume de prendre : il est arrivé maintenant pour chercher et réclamer des chefs de ce royaume, qui sont ici maintenant tous rassemblés, qu'ils tirent au sort quels enfants devront partir. »

Quand il était allé à la halle et au château, il était déjà triste, maintenant, il l'était encore plus. Car il trouvait là les chefs les plus éminents qui fussent dans ce royaume et tous étaient à genoux devant ceux qui devaient tirer au sort, et chacun priait Dieu qu'Il lui fît miséricorde et le protégeât du tirage au sort. Il y avait là également les mères des enfants, qui pleuraient. Et les enfants gémissaient et criaient.

C'est à ce moment que Tristram, le bienveillant, arriva et dit à haute voix : « Nobles seigneurs ! Dieu vous bénisse tous et

vous délivre de la servitude et de l'esclavage, de votre honte et déshonneur ! Je m'émerveille que, dans une foule de chevaliers comme celle que je vois ici, il ne s'en trouve aucun qui ose défendre votre liberté et vous délivrer de l'esclavage et de la servitude en livrant un combat singulier en ce jour, pour vous débarrasser de la détresse qui vous opprime, afin qu'il ne soit plus besoin de tirer au sort ni de donner vos enfants en esclavage. En vérité, ce pays est habité d'esclaves, à présent, si vous ne vous libérez pas personnellement de l'esclavage. Car vous êtes tous esclaves et non chevaliers, s'il emporte ainsi le tribut — laissant tout le pays pillé et rançonné. Si grande me semble votre couardise que vous n'avez cure de l'endroit où vos enfants vont tomber dans la misère et le déshonneur puisque vous avez renoncé à votre pouvoir sur eux. Eh bien, si vous voulez suivre mon conseil, vous n'aurez ni à envoyer vos enfants ni à verser le tribut au messager ! Choisissez parmi vous tous celui qui est le plus vaillant et le plus rude dans les assauts d'armes, et aguerri en toute chevalerie, fort et hardi aux armes. Celui-là livrera un combat singulier à l'homme qui veut percevoir le tribut. Et celui-ci se rendra à vous lorsqu'il aura été vaincu sur le champ de bataille en combat singulier. Mais s'il ne s'en trouve aucun qui soit meilleur que moi, alors je vais, moi, à cause de mon parent, le roi, me battre en combat singulier avec les forces que Dieu m'a données. Et si cet homme est fort, Dieu est puissant pour m'aider et délivrer vos enfants et conquérir votre liberté et non pour le laisser partir avec les enfants et vos biens, sans l'avoir mis à l'épreuve et sans avoir essayé, et puis qu'il emporte avec lui votre richesse et vos héritiers. Levez-vous au plus vite et renoncez à votre attitude. Jamais il ne se vantera de nous avoir trouvés sans courage. »

XXVII. ENTRETIEN DE TRISTRAM ET DE MÓROLD

Le roi Markis dit alors : « Grands mercis, mon cher parent ! Viens ici que je t'embrasse ! Si tu reconquiers notre liberté, tu seras héritier de tout mon royaume. Nul plus que toi n'est digne de l'avoir. Tu es le fils de ma sœur. »

Alors, Tristram alla embrasser le roi, son parent, ainsi que tous les barons et chevaliers qui étaient là. Et Tristram remit

son gant au roi pour établir le combat singulier contre Mórold. Et tous le remercièrent alors, jeunes et vieux, et dirent qu'il vaincrait l'ennemi de son seigneur et reconquerrait leur liberté, et qu'alors tous l'aimeraient et l'honoreraient toujours comme leur seigneur et le serviraient puisqu'il voulait être leur maître et protecteur.

Ensuite, ils envoyèrent chercher Mórold. Lui, crut qu'ils avaient tiré au sort et qu'il devait venir prendre les enfants.

Quand Tristram vit Mórold entrer et s'asseoir, il dit à haute voix : « Écoutez, seigneurs et nobles, barons et chevaliers, jeunes et vieux, qui vous êtes ici assemblés ! Voici venu ici Mórold qui dit que vous devez verser le tribut puisqu'il a coutume de le recevoir chaque année. Mais il vous a été imposé par abus de pouvoir, force et tyrannie, et vous vous êtes soumis par détresse et ignominie : les Irlandais vous faisaient ravages et portaient la guerre en Angleterre, et les hommes de ce dernier pays ne pouvaient se défendre ni faire la paix autrement qu'en se soumettant à un tribut — et il en a toujours été ainsi depuis. Mais tyrannie est injustice, honte déclarée et ignominie. Aussi, il n'y a pas à payer à bon droit ce tribut car il est constamment prélevé à tort. Car voici : tout bien pris par tyrannie et méfait est mal acquis selon le juste droit. Et si Mórold veut enlever des enfants, cela ne se fera jamais avec notre consentement. »

Mais Mórold déclara qu'il avait le droit de les prendre. Tristram dit : « Selon tes propres paroles, tu n'as aucun tribut à emporter d'ici. Car nous allons nous défendre par la force et nous ne le laisserons que forcés. Ce que tu veux prendre de force, nous allons le défendre par la force et n'y renoncerons que par la force. Alors, que l'emporte celui qui a la meilleure cause ! Nous allons lui montrer que tout ce qu'ils tenaient pour vérité est fausseté. »

Tristram ayant parlé, Mórold se leva, le visage tout rouge, grand de taille et gros de membres, extrêmement fort, et il parla d'une voix forte sortant d'une puissante gorge : « J'ai compris, dit-il, ce que vous avez dit dans votre imbécillité, si vous ne voulez pas me verser le tribut et me le remettre gracieusement, mais plutôt me l'interdire par la force. Mais je ne suis pas prêt maintenant pour une bataille car je n'ai qu'une petite armée ici. Quand j'ai accosté en Bretagne, je ne pensais pas devoir être dans un tel besoin ni que vous refuseriez de me verser le tribut en rompant vos serments et en me repoussant. Mais comme j'ai peu d'hommes maintenant et ne suis pas en

état de me battre, que l'un d'entre vous vienne me rencontrer en combat singulier pour prouver que vous n'avez pas à me verser de tribut. Et si j'échoue en cela, vous êtes libres en toute justice et honneur. Si quelqu'un ose prendre votre défense, qu'il accepte mon gant. »

Tristram se tenait auprès — vaillant et digne, et hardi en propos —, il se leva aussitôt, alla à Mórold et dit : « Voici celui qui va interdire que nous ayons aucun tribut à te verser et que nous n'ayons jamais rompu nos serments envers toi. Cela, je vais le défendre contre toi et le vérifier sur toi. Va vite maintenant prendre tes armes, car je me hâte maintenant d'aller prendre les miennes pour prouver que ce que je dis est la vérité. »

XXVIII. TRISTRAM TUE MÓROLD EN COMBAT SINGULIER

Ils s'engagent donc fermement à s'affronter en combat singulier. Et Mórold va au rivage et revêt son armure. Puis il monte un grand cheval équipé d'un fort caparaçon de mailles, suspend à son épaule un bouclier de vingt livres, dur, grand et épais, ceint une épée grande et acérée puis chevauche jusqu'au champ de bataille en mettant son cheval au galop, exposant au vu de tout le monde ses talents équestres.

Pour Tristram, il revêtit son armure dans le palais du roi : de bonnes jambières de fer, et deux barons lui attachèrent aux pieds des éperons d'or. Puis il mit une cotte de mailles solide, épaisse et grande. Le roi, son parent, le ceignit d'une excellente épée qui avait été mise à l'épreuve en maintes batailles. C'était le roi, son père, qui lui avait donné cette épée ainsi que la bague d'or que nous avons mentionnée précédemment dans la saga : c'étaient les deux objets les plus précieux dans les États du roi. Puis ils lui posèrent sur la tête un heaume clair et brillant, le meilleur que l'on pût trouver. Ensuite, ils pendirent à son épaule un solide bouclier, garni de fer et rehaussé d'or, et amenèrent un cheval bai, fort bien caparaçonné. Et Tristram l'enfourcha et prit congé du roi et de tous ses amis. Tous avaient peur pour Tristram et tous, ils priaient Dieu d'avoir pitié, le recommandant au Dieu tout-puissant pour qu'Il les délivre de cette difficulté. Sur ce, il se hâta

d'aller trouver son ennemi pour défendre la liberté de toute l'Angleterre devant l'envoyé du roi d'Irlande.

Mórold était de grande taille, comme on l'a dit. Il n'avait peur d'homme ni de chevalier en ce monde. C'était le frère de la reine d'Irlande et c'était pour elle qu'il réclamait le tribut. C'était pour cela que le roi l'envoyait en Angleterre. Il savait que la force d'aucun homme ne pouvait se mesurer à la sienne. Or nous voici arrivés au point où l'on va en faire l'expérience.

Sur ce, il tint son bouclier devant lui pour se protéger, abaissa sa bannière pour attaquer, éperonna son cheval et se dirigea sur Tristram. Aussitôt, Tristram tourna son bouclier pour se couvrir et tint sa lance parée pour l'attaque. Et quand ils se rencontrèrent, chacun d'eux frappa le bouclier de l'autre d'un grand coup rude si bien que les manches des lances de l'un et de l'autre se rompirent. Mais les boucliers étaient si solides qu'ils ne se brisèrent pas. Ensuite, ils brandirent leur épée et s'assenèrent de grands coups si bien que des étincelles jaillissaient de leur heaume, de leur épée et de leur cotte de mailles. Tristram était hardi aux armes dans la bataille ; mais Mórold était lourd et grand, et éprouvé aux grands assauts rudes. Quand ils baissaient la garde, chacun d'eux attaquait l'autre en cherchant à le blesser. Les heaumes se bosselaient sous les coups d'épée, les cottes de mailles cédaient, les boucliers se fendaient, la plaine était couverte de fer et d'acier et des parures d'or des boucliers et des heaumes. Ni les Irlandais ni les gens de la ville ne se sentaient capables de voir qui se battait le mieux ou lequel avait le plus de chances d'être victorieux. Tristram se fâcha fort et brandit son épée, et assena un coup de taille à la tête de Mórold, entre le bouclier et le heaume ; il mit la courroie du bouclier en pièces ainsi que le rebord du heaume et un quart du bouclier avec son or ardent et ses gemmes, arracha la cotte de mailles sur le bras, emportant toute la chair que l'épée put atteindre, et trancha l'arçon pour s'enfoncer de plus d'un empan dans le dos du cheval. Ce coup aurait encore mieux atteint Mórold si l'épée avait été plus longue. Mais Mórold assena un coup à Tristram à l'endroit où il le vit découvert — parce qu'il tenait le bouclier loin de lui — et l'épée arriva dans la poitrine du côté gauche ; la cotte de mailles céda sous le coup et Tristram fut fort blessé là où l'épée l'atteignit et il s'en fallut de peu que Mórold ne le tuât.

Alors, Mórold dit : « Il est visible maintenant que tu défends une mauvaise cause. Il vaudrait mieux que le tribut

fût versé que de te voir couvert de honte et de déshonneur; car toutes les blessures qu'inflige mon épée sont mortelles: ses deux tranchants sont couverts de poison. Jamais ne viendra le médecin qui guérisse cette blessure, à l'exception de ma sœur: elle seule connaît toutes les vertus des plantes et leurs pouvoirs, et toutes sortes de remèdes qui peuvent guérir les blessures. Rends-toi, reconnais que tu as été défait par les armes et vaincu et dominé. Et, par amitié pour toi, je t'accompagnerai jusqu'auprès de la reine et lui ferai guérir tes blessures. Ensuite, nous serons toujours compagnons et tout mon bien sera en ton pouvoir. Car jamais je n'ai trouvé chevalier que je puisse louer autant que toi. »

Alors, Tristram répond: « Pour aucun des services que tu m'offres, je ne renoncerai à mes hauts faits et à ma vaillance. Je préfère de beaucoup mourir en combat singulier que de perdre mon honneur dans la honte. Jamais je ne me conduirai si mal pour une blessure, comme j'estime le manifester encore. Dieu est tout-puissant pour m'aider et pour défendre notre liberté devant toi par sa miséricorde. J'espère être encore en état de me venger. Je vais te rendre coup pour coup en sorte que l'Angleterre sera toujours en paix devant toi. Te voici te réjouissant à présent, mais ce soir tu n'iras pas éloges faisant[1]. »

Tous étaient tristes et abattus, hommes et femmes, quand ils virent son cheval tout sanglant; ils prièrent Dieu qu'Il le délivre des tourments et des périls. Tristram entendit leurs propos et découvrit alors que Mórold l'attaquait: Tristram brandit son épée avec grande force et assena un coup dans le heaume. Le fer céda; l'acier se fendit, le camail ne fut d'aucune utilité, l'épée lui rasa les cheveux et la barbe et se fixa dans le crâne et la cervelle; Tristram tira l'épée d'un coup sec vers lui — car il voulait l'avoir à sa disposition si besoin était — et la récupéra de toutes ses forces. Alors, toute la partie de l'épée qui s'était enfoncée dans le crâne y resta. Et Mórold s'effondra, mort, de son cheval.

Et Tristram lui dit: « Si la reine Ísodd sait soigner les blessures empoisonnées et que personne d'autre ne puisse m'aider, elle ne pourra jamais t'aider ou te guérir, quoi qu'il advienne de ma blessure. Car la tienne est plus laide et plus hideuse. »

Puis il ordonna aux envoyés de transporter son cadavre en Irlande et de dire que jamais ils ne prélèveraient d'autre tribut en Angleterre, qu'il s'agisse d'or ou d'argent, en dehors de ce présent. Alors, les Irlandais prirent son cadavre et le por-

tèrent en grand deuil au rivage sous sa tente, lui enlevèrent son armure puis le portèrent sur le bateau, larguèrent les amarres et levèrent l'ancre, et ils prirent la mer et cinglèrent jusqu'en Irlande où ils dirent ces nouvelles qui affligèrent ensuite tous les Irlandais.

XXIX. LES IRLANDAIS RAPPORTENT LE CADAVRE DE MÓROLD À DUBLIN

Tristram chevauche jusqu'au palais du roi. On lui enleva toute son armure et on envoya chercher tous les meilleurs médecins qui fussent dans ce royaume; car la blessure était empoisonnée. Il but alors de la thériaque et des boissons faites de toutes sortes d'herbes et on lui mit des emplâtres pour expulser le venin. Voilà maintenant Tristram dans une grande détresse, et le roi et sa cour dans une grande tristesse ainsi que les gens du pays. Car tous, ils craignaient qu'il ne mourût. Ses blessures noircirent, herbes ni potions ne le guérissaient. Alors ils lui préparèrent une belle chambre et la firent tendre de précieuses tentures de soie pour qu'il pût y reposer à son aise.

Les Irlandais débarquèrent dans le meilleur port, celui de Dublin, ils prirent le cadavre de Mórold, le posèrent sur son bouclier et le portèrent par la rue. Et il y eut là grands pleurs de tout le peuple sur la mort de Mórold, le frère de leur belle reine Ísodd. Et tous les gens de la ville disaient : « C'est imprudemment que l'on a réclamé ce tribut. » Alors, les envoyés prirent le cadavre et le portèrent au château. Et les barons coururent à ses devants voir le chevalier mort. Alors, les messagers parlèrent au roi à voix haute et en paroles hardies : « Le roi Markis d'Angleterre vous envoie dire qu'il est en droit de ne vous payer aucun autre tribut que ce chevalier mort. Et si tu veux renouveler tes exigences et envoyer là-bas un messager, il te le renverra mort. Un jeune homme de ce pays, neveu du roi, hardi et vaillant, a surpassé la valeur de Mórold et nous l'a rendu mort, chose qui nous attrista. Il est nouveau venu à la cour du roi. Il n'existe pas d'homme plus vaillant que lui. »

Quand le roi regarda Mórold mort, il soupira de tout son cœur et fut fort accablé. Tristesse il y eut dans toute la cour. Sur ce, la belle Ísodd apprit cette nouvelle. Et elle sortit de sa

chambre pour se rendre dans la halle. Et quand elle vit son frère mort, elle tomba évanouie sur le cadavre et pleura fort sa mort, maudissant l'Angleterre et le tribut d'Angleterre et la malchance de Mórold. Puis elle maudit celui qui l'avait tué et le pays tout entier qui devait verser le tribut. Alors, on vit la partie de l'épée qui s'était brisée et qui restait dans le crâne. Ils prirent ensuite des pincettes, retirèrent le fragment et le remirent à Ísodd. Aussitôt, elle fit laver la cervelle et le sang et plaça cela dans son coffret pour rappeler à tous leur chagrin, car c'était avec cela qu'il avait été tué. Puis ils ensevelirent son cadavre de la manière la plus honorable.

XXX. TRISTRAM EST SOIGNÉ EN IRLANDE, ÍSÖND ENTRE DANS LA SAGA

Maintenant, il faut parler de Tristram. Il fait donc panser et soigner ses blessures. Et il ne trouve dans ce pays aucun médecin qui puisse le guérir. Il souffrait tant de cette blessure qu'il eût préféré être mort que vivre dans de telles souffrances. Jamais il ne trouvait repos ni sommeil car le poison s'était fixé dans ses os et sa chair. Et tous ses parents et amis souffraient très fort de rester auprès de lui à cause de la puanteur qu'il exhalait.

Alors, Tristram dit au roi: « Sire, je vous prie, par l'affection que vous avez pour moi: apportez-moi quelque réconfort dans ma pénible existence et donnez-moi quelque conseil dans ma misère. Aucun de mes parents ni de mes amis ne veut venir me voir ni me consoler. C'est pourquoi je veux m'en aller d'ici pour aller là où Dieu me fera venir, dans sa sublime miséricorde, selon mes besoins. »

Tristram ayant terminé son discours et fait part au roi de ses difficultés, le roi dit: « C'est grande folie de ta part, mon cher parent, que tu veuilles te tuer toi-même. Il peut arriver en un jour un événement qui ne s'est pas produit pendant douze mois et qui te secoure en un court moment. Mais comme tu veux t'en aller, je vais t'équiper un bateau avec tout ce que tu as besoin d'emporter. » Tristram remercia le roi. Mais celui-ci et tous les autres n'appréciaient pas son départ.

Et donc, sur ce, le bateau de Tristram fut équipé de vivres en quantité et de ce dont il avait besoin. Et tous l'accompa-

gnèrent au bateau en s'affligeant de son départ. Et donc, ils prirent la mer. Tous ceux qui restaient priaient pour lui, pour que Dieu prît soin de lui et eût pitié de lui.

Or le bateau dériva si longtemps en mer au gré du vent et des courants qu'ils ne savaient pas où ils allaient. Pour finir, ils arrivèrent en Irlande. On leur dit aussitôt où ils étaient parvenus. Être arrivé là emplit Tristram de crainte : le roi et ses ennemis découvriraient qui il était, aussi se fit-il appeler Trantris. Il se mit à manifester ses talents à la harpe, sa courtoisie et la distinction dont il était capable. La nouvelle se répandit rapidement de sa beauté et de son grand savoir. Quand Ísönd, la fille du roi, la belle et la courtoise, apprit ces nouvelles sur son compte, elle eut fort envie de le voir et de connaître quelque chose de son multiple savoir ; elle demanda à son père et à sa mère de faire venir Trantris. La damoiselle Ísönd déploie grand art pour implorer son père et la reine Ísodd, sa mère, afin qu'elle devienne son élève, car elle veut au plus vite apprendre à toucher de la harpe, à écrire des lettres et à composer de la poésie.

Le voici arrivé aux appartements de la reine. Et l'on ne pouvait supporter d'y demeurer à cause de la puanteur qui émanait de ses blessures. Et la reine trouva cela affligeant et lui dit : « J'aimerais bien t'aider à cause d'Ísönd, ma fille, pour que tu puisses lui enseigner du mieux que tu le pourras, par gentillesse et bienveillance, ce que tu sais et qu'il lui agrée d'apprendre »... si tant est qu'elle puisse l'aider.

Puis elle dit à une pucelle : « Prépare-moi vite un remède contre le poison. » Elle lui fit appliquer un emplâtre tout ce jour-là et cet emplâtre expulsa rapidement de la blessure la puanteur. Et la nuit suivante, la reine se mit à l'ouvrage, lava la plaie avec des herbes médicinales et la pansa de merveilleux emplâtres si bien qu'en peu de temps elle fit sortir le pus et le poison. Dans le monde entier, il n'était pas de médecin qui possédât autant de connaissances de toutes sortes pour soigner, car elle était capable de guérir des maladies et des blessures de toutes les sortes que l'on pût contracter. Elle était au courant de la vertu de toutes les herbes qui peuvent être de quelque utilité. Elle connaissait tous les artifices et tous les moyens de soigner qui ressortissaient à la science médicale. Elle savait également soigner les cas de boissons venimeuses et guérir les blessures empoisonnées, les fièvres dangereuses et toutes sortes d'abcès, ainsi que faire partir les douleurs de tous les membres — en sorte qu'il n'existait nulle part plus

habile qu'elle ni meilleur maître en fait de soins. Quand elle eut ouvert la plaie et enlevé toute la chair morte et fait sortir complètement le poison, toute la chair vive reprit meilleur aspect. Alors, elle pansa avec un emplâtre de sinsing et un onguent cicatrisant, si assidûment et énergiquement qu'en quarante jours il était aussi bien guéri que s'il n'avait jamais eu de blessure. Le voici devenu en tout point rétabli et aussi vigoureux qu'il l'était auparavant.

Alors, Trantris s'appliqua de tout son cœur à enseigner nuit et jour à Ísönd à toucher de la harpe et toutes sortes d'instruments à cordes, à écrire et à composer des lettres et à acquérir tous les artifices du savoir. Et maintenant, Ísönd a appris beaucoup de lui. Et par tout ce royaume, s'accrut son renom à cause du savoir de toute sorte qu'elle avait appris de lui par grande application. Et sa mère se réjouit qu'elle eût appris de Trantris un si bon savoir et une science si largement renommée.

Son père également se réjouit grandement qu'elle eût tant appris en peu de temps; et il l'envoya chercher pour qu'elle jouât de la harpe pour son divertissement ainsi que pour celui des autres chefs. Elle montra aussi sa science par diverses questions et opinions qu'elle exprimait devant les gens les plus sages. Nuit et jour, le roi prenait le plus grand plaisir à cause d'elle; car il n'avait pas d'autre enfant qu'elle, et elle était son plus grand réconfort.

XXXI. TRISTRAM ENVISAGE DE QUITTER L'IRLANDE

Quand Tristram se sentit guéri et en parfaite santé, ayant recouvré sa chair et toute sa force et sa beauté, il réfléchit de maintes façons sur la manière dont il pourrait quitter l'Irlande, car il n'osait plus y rester davantage. Il avait peur qu'on l'y reconnût et que l'on découvrît d'où il était. Aussi allait-il toujours craignant que quelqu'un ne le rencontrât, qui le reconnût par hasard. Et il conçut un plan auquel il réfléchit bien.

Le lendemain, il alla voir la reine, se mit à genoux devant elle et lui parla en belles et affectueuses paroles: «Je vous remercie, noble dame, au nom de Dieu et de tous les saints, d'avoir condescendu à vous efforcer et rendre service avec

bon vouloir, par noble courtoisie, lorsque vous avez guéri ma blessure, consolé le chagrin de mon cœur et pris honorablement soin de moi. Je vous suis tout dévoué et mes services vous sont acquis, en toutes choses je suis tenu de vous honorer par amitié achevée et affection infrangible. Je veux maintenant aller chez moi, avec votre permission, rendre visite à mes amis et parents. Mais je demeurerai à votre service tant que je vivrai. Mes parents et amis ne savent pas où je suis et si je suis vif ou mort. Car lorsque je partis, je pensais parvenir en Espagne parce que je voulais apprendre l'astronomie et la science de choses inconnues. Mais à présent, je veux rendre visite à mes amis et consoler leur chagrin. Faites équiper mon bateau, je veux m'en aller maintenant avec votre congé. Que Dieu vous remercie et récompense toutes les bonnes actions que vous avez accomplies pour moi généreusement et miséricordieusement, à la mesure de mes besoins. »

Alors, la reine dit : « Mon ami, ton bateau sera prêt dès que tu le voudras. Mais voilà ce qu'il nous rapporte d'héberger un étranger. Voici que tu nous abandonnes — alors qu'il nous plaît le plus de te garder — à cause de tes amis, et tu n'estimes aucunement les grands efforts que nous avons déployés pour ton compte. Mais puisque tu ne veux plus nous servir, nous ne voulons pas te retenir de force. Tu vas avoir ton bateau tout équipé dès que tu voudras partir, avec la permission de Dieu et la nôtre, pour la destination qui te plaira. À présent je te donne, pour ton départ, pour ta subsistance, un marc d'or brûlé. » Tristram prit l'or et la remercia de sa multiple miséricorde, de son amabilité, de ses riches dons et de son abondante bonté. Mais si la reine avait pu le conseiller, elle aurait préféré qu'il restât plutôt que de le voir partir si vite.

Tristram prit sa harpe et se rendit au bateau tout en se divertissant. Et le bateau était tout équipé de toutes les choses dont il avait besoin. Sur ce, Tristram monta sur le bateau, eut bon vent et prit la mer.

XXXII. TRISTRAM ARRIVE EN CORNOUAILLES

Tout alla si bien pour Tristram au partir de l'Irlande qu'il atterrit là où il le voulait en Cornouailles[1], dans un port au pied du château du roi. Ceux qui se trouvaient là reconnurent

aussitôt le bateau de Tristram et coururent immédiatement à une barque pour demander où était Tristram et le trouvèrent en bonne santé et joyeux, le saluèrent et lui firent bel accueil — et il débarqua —, et lui amenèrent un grand et fort cheval.

Il monta sur ce cheval puis se rendit au château et les serviteurs du roi coururent à sa rencontre, jeunes et vieux lui firent liesse et se réjouirent très vivement comme s'il était ressuscité d'entre les morts.

Quand le roi apprit la nouvelle, il se leva aussitôt, alla au-devant de lui, le salua joyeusement et l'embrassa. Et lorsque le roi l'eut assis auprès de lui, Tristram lui parla de ses voyages, où il était allé, et qui l'avait guéri. Tristram lui dit que c'était en Irlande qu'il avait trouvé de l'aide, il dit qu'il avait usé de ruse et de mensonge pour être secouru et que la reine elle-même l'avait soigné d'honorable façon et par de puissantes médecines. Toute la cour du roi qui entendit cela s'émerveilla de ces nouvelles, car tous craignaient, impotent et mal en point comme il était lorsqu'il était parti, qu'il ne revînt jamais plus leur rendre visite.

Certains disent qu'il avait dû connaître de merveilleux savoirs et artifices pour être parvenu à échapper à de tels ennemis. Mais il en est pour dire qu'il s'entendait à retourner l'esprit des gens — ils disaient qu'il se vengerait de tous ceux qui l'avaient abandonné quand il était malade. Jarls et chevaliers, barons et les hommes les plus puissants qui étaient en Cornouailles craignirent alors Tristram pour son savoir et ses artifices, et qu'il ne devienne roi après le frère de sa mère — il voudrait alors se venger et s'opposer à ceux qui l'avaient traîtreusement abandonné dans sa maladie et sa misère. Ils complotèrent alors en secret contre Tristram car ils craignaient et enviaient sa bonté, son intelligence et sa courtoisie.

Sur ce, ils dévoilèrent au grand jour le plan qu'ils avaient conçu : qu'il seyait que le roi se mariât et conçût un héritier, n'importe que Dieu voulût que ce fût un garçon ou une fille, qui gouvernerait son royaume et lui succéderait après sa mort. Et ils se rassemblèrent tous devant le roi et lui révélèrent leur dessein — lui représentèrent et lui affirmèrent que, s'il ne se mariait pas au plus tôt avec la femme dont il pourrait avoir un héritier qui dirigerait son royaume après sa mort, il était à craindre que guerre ne s'ensuivît et que quelqu'un ne se promût chef qui réclamerait à tort ce royaume. À cause de cela ils ajoutèrent qu'à aucun prix ils ne voulaient servir le roi si ce conseil ne lui agréait pas.

Alors, le roi dit : « Je vous fais mes remerciements de votre bonne volonté puisque vous voulez pour mon honneur et pour préserver ma dignité que je prenne une femme et aie un héritier qui possède mon royaume après ma mort. Je sais que vous pouvez être sans crainte de connaître une guerre — il est bon d'être en sécurité. Et puisque cela est fait pour mon honneur, j'entends obéir volontiers à votre conseil. Trouvez-moi une femme qui soit mon égale par la famille, l'intelligence et la dignité, la beauté et la courtoisie, la chasteté et l'honorable conduite, et que je ne me marie pas hors de ma famille. Alors, je ferai volontiers ce que vous demandez. Vous êtes mes hommes liges et il ne sied pas qu'aucun conseil me contrarie. — Donnez-nous alors, sire, dirent-ils, de réfléchir et fixez-nous un jour pour conclure cette affaire. Et nous allons vous chercher ce parti qui soit le meilleur, en sorte que nous n'en retirions point de discrédit mais que nous en obtenions de vous remerciements et bon vouloir. Ainsi, puisque vous vous en remettez à nous et à notre prévoyance pour ce parti, nous allons faire pour vous ce choix que vous souhaiteriez vous-même. » Alors, le roi dit : « Volontiers souhaité-je qu'il en soit ainsi. Je vous donne un délai de quarante jours. Faites-moi part alors de votre choix. Et s'il me plaît, je le suivrai volontiers s'il mène à un bon mariage. »

XXXIII. LE ROI ACCEPTE DE DEMANDER LA MAIN D'ÍSÖND

Quand le jour fixé arriva, ils vinrent tous trouver le roi parce qu'ils voulaient tromper Tristram, car on laisse rarement en paix un homme que l'on est décidé à haïr. Ils veulent donc que le roi épouse la femme avec laquelle il pourrait engendrer un héritier. Mais le roi ne veut à aucun prix épouser une femme, hormis celle qui serait d'une famille égale à la sienne et qui serait intelligente et courtoise dans toutes ses manières et dans son savoir, renommée et digne de louange. La seule manière dont il veut tenir compte de leur conseil, c'est qu'il ne veut point en épouser d'autre que celle que l'on a dite précédemment.

« Sire roi, dit l'un d'eux, vous nous avez réunis en ce jour pour vous désigner comme épouse la femme qu'il vous siéra,

par discernement et honneur, de prendre pour royale épouse et qui ne soit pas de moindre famille que vous et que vous nous avez demandé de choisir pour vous. Or, vous avez souvent entendu dire que le roi des Irlandais a une fille d'une grande beauté — et que la nature a dotée d'une telle chance que ne lui manquent ni bonté ni noblesse, comme il sied à des femmes courtoises. Celle-ci eſt la plus renommée et la plus belle, la plus intelligente et la plus courtoise de toutes les femmes, en tous accomplissements que l'on sache dans tous les pays chrétiens. Et sa famille n'eſt pas inconnue de vous, elle eſt fille du roi et de la reine. Maintenant, si vous ne voulez pas épouser cette pucelle, il nous semble que vous ne voulez épouser aucune femme et n'avoir aucun héritier pour votre royaume. Mais Triſtram, votre neveu, eſt au courant de cela, et il témoignera que nous vous avons choisi celle qui eſt la meilleure que nous sachions. Car ses qualités sont plus grandes que nous ne saurions le dire. »

Alors, le roi se tut un moment, réfléchit à sa réponse et dit : « S'il se trouvait que je veuille épouser celle-là, de quelle façon pourrais-je l'obtenir, alors que son père et tous ses gens me haïssent, moi et tout mon peuple, au point de vouloir tuer tout homme vivant de ce pays ? Je crains, si j'envoie mes hommes, que le roi des Irlandais ne les fasse déshonorer et tuer et ne me refuse sa fille. Cela serait pour moi dérision et moquerie et refus infamant — et mes ennemis diront que c'eſt la terreur que j'éprouve pour lui qui me contraint à demander sa fille.

— Sire, dit l'un de ses barons, il peut arriver souvent que des rois de divers royaumes se fassent la guerre par long chagrin et toutes sortes de torts en fait de meurtres, puis qu'ils apaisent leur courroux et leur haine, et transforment leur inimitié en paix et leur affliction en affection —à cause de leurs filles et de leurs sœurs— et en une amitié des plus honorables en raison de leur descendance. Or, si nous pouvions effectuer cette union et ce mariage dans la paix et la joie, il peut fort bien se faire que vous gouverniez toute l'Irlande. Car la princesse Ísönd eſt le seul enfant du roi des Irlandais. »

Alors, le roi dit : « Si cela pouvait, avec honneur, se faire, s'accomplir et s'exécuter, je ne veux pas en épouser d'autre qu'elle. Car Triſtram a fait grands éloges de sa courtoisie et de son savoir, et de tous les accomplissements qui seyent à une femme. Voyez donc comment nous devons faire pour l'obtenir. Car jamais je n'en prendrais d'autre si je pouvais l'épouser. »

Alors, un jarl dit : « Sire, personne au monde ne pourra l'obtenir hormis Tristram votre parent. Il connaît bien le roi et la pucelle et il est en termes amicaux avec la reine. Il sait également l'irlandais et toute l'Irlande est connue de lui. S'il veut y mettre tout son cœur, il pourra assurément l'obtenir par artifice, enlèvement ou rapt— ou alors, que le roi la donne en mariage ! »

XXXIV. TRISTRAM FAIT VOILE VERS L'IRLANDE

Maintenant, Tristram a compris leur dessein : qu'ils ont pu parler au roi avec insistance pour qu'il se marie à coup sûr et qu'il n'en veut point épouser d'autre qu'Ísönd. Il s'avisa également que son parent n'avait pas d'héritier qui pût gouverner son royaume après sa mort. Et il réfléchit à part soi que, s'il refusait de faire le voyage, il les rendrait soupçonneux et leur donnerait à penser qu'il ne voulait pas voir d'autre héritier que lui. Et il découvrit donc toutes les feintises de leurs artifices et arrière-pensées. Et il répond avec discernement et calme : « Sire roi, dit-il, entendez bien ce voyage pour lequel vous m'avez désigné. L'Irlande est connue de moi ainsi que les mœurs des Irlandais. Le roi est connu de moi ainsi que tous ses meilleurs hommes, la reine et la princesse Ísönd. Mais j'ai tué son frère. Et si je vais là-bas demander la pucelle en mariage et qu'ils découvrent qui je suis, il ne me laissera jamais revenir en vie. Mais pour que je ne souffre pas inimitié de vous ou d'autres et pour que je veuille que mon parent ait un héritier légal, je ferai volontiers ce voyage pour promouvoir le renom de mon parent et accomplir tout ce que Dieu voudra me permettre au mieux de mes capacités et de mes connaissances. Je vais assurément aller en Irlande accomplir cette mission. Si je ne puis obtenir Ísönd, je reviendrai[1]. »

Sur ce, il prépara son voyage et choisit de se faire accompagner de vingt hommes du roi, les plus vaillants, les plus beaux et les plus braves qu'il connût dans tout l'entourage du roi, équipés des meilleures armes et de bons chevaux —et ils se rendent au bateau tout équipés de vivres en suffisance et d'excellentes boissons, et d'objets de valeur en quantité, avec

une cargaison de bon froment, de farine et de miel, de vin et de toutes les meilleures boissons dont on peut avoir besoin.

À présent, leur bateau est équipé — et ils cinglent vers leurs ennemis pour remplir leur mission. Et Tristram ne sait pas s'il va demander la pucelle en mariage ou l'amener à bord du bateau par ruse et s'en aller avec elle. Mais s'il la demande en mariage, il peut se faire qu'on la lui refuse immédiatement. Et l'enlever à un père et à des parents si puissants, il ne peut parvenir à voir comment cela pourra se faire : il représente cela à ses compagnons et aucun d'eux n'est capable de lui faire réponse ou de prendre une décision. Ils déploraient leur mission et s'affligeaient, maudissant les conseillers du roi qui avaient eu de telles exigences envers eux. Tristram cingle maintenant par la mer d'Irlande, très contrarié et plein d'appréhension. Il réfléchit que ce qui leur servirait le mieux, ce serait de pouvoir amener Ísönd sur le bateau avec lui et de s'enfuir avec elle. Car il a décidé, maintenant, qu'ils se feront passer pour des marchands et resteront là longtemps pour trouver une bonne occasion de décider comment il pourra le mieux s'emparer d'elle par bonne ruse et en grand secret.

Ils ont donc cinglé nuit et jour, jusqu'à ce qu'ils jettent l'ancre devant la cité de Dublin ; ils lancent leur barque et envoient deux de leurs chevaliers obtenir du roi la permission de vendre leurs marchandises, ainsi que paix et protection. Quand les chevaliers furent en présence du roi, ils le saluèrent en belles paroles car ils étaient habitués à toutes les coutumes courtoises.

XXXV. TRISTRAM DEMANDE LA PERMISSION DE VENDRE SA CARGAISON

Quand donc ils eurent salué le roi, ils dirent : « Nous sommes des marchands et allons d'un pays à l'autre avec nos marchandises pour gagner de l'argent, car nous ne savons pas accomplir d'autre tâche. Et nous avons chargé notre bateau en Bretagne et avions l'intention d'aller en Flandre. Et quand nous avons pris la mer, une tempête s'est abattue sur nous et nous a ballottés si longtemps par grande violence que nous sommes arrivés ici au port. Nous avons appris qu'il est difficile de se procurer des marchandises en Irlande, aussi

sommes-nous venus ici avec une lourde cargaison. Si nous en obtenons la permission de vous et que nous vendions en paix notre vin et nos vivres, nous voulons ancrer notre bateau dans le port et écouler nos marchandises. Mais si vous ne l'acceptez pas, nous voulons faire voile vers d'autres pays. »

Alors le roi répond : « Je vous donne permission, paix et protection de commercer ici comme il vous plaira. On ne vous accusera pas ici ni ne vous fera de tort. Vous aurez le meilleur accueil et pourrez vous en aller quand vous le voudrez. » Quand ils eurent reçu la permission du roi, ils le remercièrent, allèrent au bateau et mouillèrent dans le port, s'amarrèrent et montèrent la tente[1]. Ils se restaurèrent et burent, et jouèrent à toutes sortes de jeux, échecs, trictrac, tant que dura le jour ; il n'y eut aucune transaction mais ils se divertirent avec grande joie et conversèrent en chevaliers distingués, à la mode de la cour.

Le lendemain matin, quand ils se réveillèrent, ils entendirent dans les rues des hommes et des femmes qui se mettaient à pousser des clameurs et des cris. Et ils virent bientôt les gens s'enfuir en descendant vers la mer pour trouver le salut devant l'affliction et la terreur que provoquait un épouvantable dragon qui se trouvait dans ce royaume et qui, chaque jour, avait coutume de venir à la ville et d'y provoquer grandes pertes de vies, tuant tous ceux qu'il pouvait atteindre par le feu qu'il vomissait. Il n'y avait personne en ce royaume qui fût si vaillant et hardi qu'il osât l'affronter. Tous les chevaliers et les gens de la ville qui l'entendaient approcher fuyaient en descendant vers le rivage pour trouver le salut. Le roi avait fait proclamer au son des trompes, par tout son royaume, que, s'il y avait un chevalier assez hardi pour tuer le dragon, il posséderait sa fille et la moitié de son royaume avec tous les honneurs pour lui et ses héritiers. Et le roi avait également fait écrire cela et l'avait confirmé par serment, de façon qu'entendissent tous les nobles hommes de son royaume. Et beaucoup avaient essayé, que le dragon avait tués, si bien qu'il ne se trouvait personne qui fût si hardi ou brave qu'il osât s'attaquer à lui ou se mettre sur son chemin : ceux qui étaient les plus vaillants cherchaient tout de suite leur salut dans la fuite.

Quand Tristram les vit courant de la sorte, il demanda aux Irlandais ce qu'ils avaient et pourquoi ils couraient ainsi. Et alors ils lui dirent ce qui se passait, tant à propos du dragon qu'au sujet de ce que le roi avait stipulé pour celui qui tuerait

le dragon. Et Tristram sut de source sûre où le dragon passait la nuit et à quel moment il avait coutume de visiter la ville. Et il attendit jusqu'au soir en ne disant à personne quelles étaient ses intentions. Il dit au capitaine de lui faire amener son cheval, sa selle et son armure. Et quand le jour se leva, il revêtit son armure.

XXXVI. TRISTRAM TUE LE DRAGON

Le dragon avait coutume de visiter la ville à l'aube. Au moment où il s'y attendait le moins, Tristram entendit le cri et bondit aussitôt sur son cheval, de telle sorte qu'aucun de ses compagnons ne s'en aperçut, hormis son écuyer. Tristram éperonna son cheval et monta en grande hâte sur le mont où le dragon passait la nuit. Chevauchant de la sorte, il fut croisé par une grande foule de chevaliers tout en armes qui fuyaient le dragon sur des chevaux rapides, et qui crièrent aussitôt après lui, lui demandant de faire demi-tour au plus vite pour que le dragon qui était plein de venin et de feu ne le tue pas. Mais pour rien au monde il ne voulut rebrousser chemin, malgré leurs clameurs : il voulait éprouver sa vaillance. Il regarda devant lui et vit le dragon qui s'en venait rampant, portant haut la tête, yeux et langue saillants, soufflant de tous côtés venin et feu si bien qu'il tuait et déchiquetait par le feu tout être vivant qui se trouvait devant lui.

Dès que le dragon vit Tristram, il rugit de rage. Mais lui, s'enhardit de tout son cœur pour éprouver sa vaillance, éperonna son cheval en tenant son bouclier devant lui et déchargea de sa lance pointée de l'avant un coup dans la gueule du dragon, avec une force et une violence si terribles que toutes les dents du dragon qui se trouvèrent devant l'épieu lui volèrent hors du crâne ; le fer s'enfonça aussitôt à travers son cœur et ressortit par la panse en sorte que Tristram lui enfouit une partie du manche dans le tronc et dans la gorge. Mais le feu que vomissait le dragon tua et occit le cheval. Pour Tristram, il bondit agilement de cheval, brandit son épée, attaqua le dragon et le trancha en deux par le milieu. Comme le dragon gisait, mort, il alla à sa tête, lui coupa la langue, la fourra dans son haut-de-chausse et rebroussa chemin, car il ne voulait pas qu'on le vît.

Alors il vit un lac qui se trouvait dans une vallée auprès de quelque forêt et s'y rendit aussitôt. Comme il était presque arrivé à ce lac, la langue s'échauffa dans son haut-de-chausse, il respira les émanations qui en provenaient, tout son corps en fut empoisonné, il perdit aussitôt la parole, s'évanouit immédiatement et devint tout noir, livide et enflé. Il resta gisant de la sorte dans cet état affligeant, privé de force par le venin, si bien qu'il ne put se remettre sur pied ni trouver de l'aide, à moins de bénéficier de la pitié de quelqu'un d'autre.

XXXVII. DU SÉNÉCHAL FÉLON

Le roi avait un sénéchal[1]. C'était un homme d'une ambition extrême, irlandais d'origine, malveillant et sournois, cauteleux et menteur et faux. Il prétendait aimer Ísönd, fille du roi, et revêtait son armure chaque jour pour se porter contre le dragon par amour pour elle. Mais chaque fois qu'il voyait le dragon, il s'enfuyait au plus vite sur son cheval, tellement couard et effrayé que, si on lui avait offert à ce moment-là tout l'or d'Irlande, il n'eût pas osé regarder derrière lui les yeux du dragon.

Alors que Tristram chevauchait à la rencontre du dragon, ce sénéchal l'avait vu, tout armé, épée brandie à la main, sans oser toutefois s'approcher afin de ne pas se mettre en danger, jusqu'à ce qu'il vit que le dragon était mort. Mais comme il ne voyait Tristram nulle part, que son épée et son bouclier gisaient là et que son cheval était mort, il pensa que le dragon avait et tué le cheval et englouti Tristram. Et alors, il prit l'épée qui gisait là ensanglantée, trancha la tête du dragon de sa propre épée de façon que cela lui fût à honneur et qu'il eût en vérité occis le dragon. Et il s'en vint, cheval au galop et criant à haute voix par la ville, disant : « J'ai tué le dragon ! J'ai tué le dragon ! À présent, roi, j'ai délivré ton royaume et vengé tes hommes et tes pertes. Verse-moi sur-le-champ ma récompense : Ísönd, ta fille. C'est, en vérité, ce qui était stipulé à moins que tes promesses ne m'aient abusé. »

Quand il entendit ce qu'il disait avoir fait et ce qu'il voulait, le roi répondit : « Je vais, ce soir, rassembler mes conseillers et je te dirai notre décision demain matin de bonne heure. Je me tiendrai à tout ce que j'ai décidé. »

Lorsque la nouvelle s'apprit que la fille du roi était donnée

en mariage, des gens vinrent aussitôt à ses appartements. Quand elle eut appris cela en vérité, elle eut peur et s'affligea. Car elle ne haïssait aucun diable d'enfer plus que ce sénéchal qui disait l'aimer. C'est pour cela qu'elle ne pouvait l'aimer, quand même elle eût reçu en douaire[1] toute la richesse du monde. Et elle dit alors à sa mère : « Jamais je ne consentirai à ce que mon père a l'intention de faire — me marier à ce mauvais homme. Jamais Dieu ne me destinera si grand mal qu'il me fasse épouser cet homme. Je me ferai périr d'un couteau avant de tomber au pouvoir de ce traître et bon à rien. D'où lui viendraient cette audace et cette valeur, cette vaillance et cette chevalerie, lui qui a toujours été couard et sans cœur parmi les valeureux braves ? Pourquoi aurait-il tué cet épouvantable serpent, alors que quiconque en ce pays sait que cet homme est diffamé pour sa couillonnade et n'a jamais fait ses preuves ? Jamais je ne pourrai croire qu'il ait tué le serpent, ni même qu'il ait pu tourner la tête pour regarder derrière lui le dragon encore vivant. C'est plutôt qu'il a répandu ce mensonge pour s'emparer de moi de la sorte. Mère, dit-elle, sortons voir ce dragon et regardons alentour qui doit l'avoir tué et quand il fut occis. Il y a bien parmi ces gens quelqu'un capable d'en dire quelque chose. »

Alors, la reine dit : « Volontiers, fille, comme il te plaira. » Elles se préparèrent à sortir du château par quelque porte dérobée qui donnait sur le verger, prirent ensuite le sentier étroit qui menait du jardin jusqu'aux champs et y trouvèrent le dragon gisant, mort, et le cheval devant lui, dans le sable — le cheval tout noirci et enflé, à un point que c'en était grande merveille. « Notre-Seigneur le sait, dit-elle, jamais le sénéchal n'a possédé ce cheval. C'est le chevalier à qui appartenait ce cheval qui a tué le serpent, où qu'il puisse se trouver maintenant. » Sur ce, elles virent le bouclier rehaussé de l'or le plus pur et portant l'image d'un lion.

XXXVIII. ÍSÖND ET SA MÈRE TROUVENT TRISTRAM

« Par ma foi, mère, dit Ísönd, jamais le sénéchal ne porta ce bouclier, car celui-ci a été récemment fait, et doré à l'intérieur comme à l'extérieur. Il n'est pas exécuté à la mode de ce

pays-ci. C'est ce bouclier-là qui a vengé nos griefs contre le serpent. Mais le mauvais sénéchal réclame effrontément la récompense pour les œuvres d'un autre. Il doit avoir tué ce vaillant chevalier. »

Puis elles poursuivirent alentour, jusqu'à ce qu'elles voient Tristram là où il gisait. Et quand elles le trouvèrent, elles le virent tout noir et enflé. Elles surent alors qu'il était empoisonné et cela leur parut affligeant : la reine pleurait le péril dans lequel il était, et elle lui prit la main et sentit qu'il était vivant et chaud. Elle tira alors de sa bourse ce que nous appelons contrepoison, le lui mit en bouche, entre les dents, mêlé de thériaque, et tout aussitôt il fut purifié de toutes les forces du poison, l'évanouissement abandonna son cœur, il ouvrit les yeux et la bouche et dit bien clairement : « Ô Seigneur mon Dieu, jamais encore je ne me suis senti aussi oppressé ! Qui êtes-vous, dit-il, et où suis-je ? — Ne crains point. Ce malaise ne te fera pas de mal, si Dieu le veut. Tu vas rapidement te rétablir de cette maladie. »

Les suivants de la reine l'emportèrent de là si secrètement que nul ne s'en aperçut ni ne s'en rendit compte, hormis eux. Comme ils arrivaient maintenant, l'apportant, dans les appartements de la reine, ils lui enlevèrent son armure et découvrirent dans son haut-de-chausse la langue du dragon. Sur ce, la reine prépara un emplâtre curatif pour extraire de lui le poison ; elle lui posa sur tout le corps un emplâtre très puissant pour lui tirer le poison, mais, à l'intérieur de son corps, elle lui donna des potions si efficaces qu'il se sentit réconforté par tout le corps. Il n'eut pas d'autre médecin que la reine. Et nul écuyer en dehors de dame Ísönd qui le servit humblement. Et il les remercia souvent de leur multiple besogne et bonté, qui lui donnaient repos et vie en le débarrassant de ce poison qui était dans son corps.

Le lendemain matin, de bonne heure, le sénéchal vint au palais du roi, tenant en sa main la tête du dragon, s'avança devant le roi et dit d'une haute voix : « Roi, écoutez mes propos. Vous avez fait proclamer au son de la trompe et annoncer à tout le peuple que celui qui tuerait le serpent épouserait votre fille. À présent, je vous demande de tenir votre parole à mon égard et votre promesse royale. Remettez votre cadeau et donnez-moi votre fille en mariage. Vous pouvez voir ici la tête du dragon que j'ai tranchée de mon épée. »

Alors, le roi répondit « qu'en vérité je tiendrai parole ». Puis il appela deux chevaliers et leur dit : « Allez aux apparte-

ments de la reine et dites qu'elle vienne me voir, ainsi que ma charmante fille, la princesse Ísönd. » Arrivés là, les chevaliers transmirent le message du roi dans les termes qui leur avaient été prescrits. La princesse Ísönd dit qu'en aucun cas elle n'irait, car elle avait de telles douleurs à la tête et dans les membres qu'elle ne trouvait ni repos ni sommeil. Et elle priait le roi, par égard pour sa dignité, de la laisser tranquille et en repos ce jour-là, car en aucun cas elle ne pourrait y aller dans l'état présent des choses. La reine se leva alors et alla trouver le roi avec les chevaliers. Et le roi et la reine, ainsi que leurs conseillers, remirent cette décision à plus tard : on fixerait au sénéchal un jour pour la rencontre.

XXXIX. LA REINE ÍSODD S'ENTRETIENT AVEC TRISTRAM

Dès qu'un jour eut été fixé au sénéchal, les barons retournèrent chez eux.

À présent, les compagnons de Tristram le cherchent partout dans les champs et les bois, sur les chemins et dans les forêts, exhalant tristement leur détresse de le voir disparu. Ils ne savaient pas ce qu'ils devaient faire et quel dessein il leur convenait le mieux de prendre, rebrousser chemin ou rester là, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'il était advenu de lui. Mais lui est bien soigné au palais de la reine, et la reine le guérit et il a recouvré maintenant toute sa force et sa santé.

Et la reine lui dit : « Ami, qui es-tu ? Et d'où es-tu ? Et comment tuas-tu le dragon ? Tu ressembles fort à Trantris qui fut très renommé ici naguère. Tu dois lui être apparenté. » Tristram dit à la reine ce que bon lui semblait sur leur famille à tous deux. « Dame, dit-il, je suis de Flandre et je suis venu ici faire un voyage de commerce, et nous avons ancré notre bateau ici avec la permission du roi qui nous a fait bel accueil et nous a promis la paix. Et un jour, j'ai revêtu mon armure, comme d'autres chevaliers, et je suis allé chevauchant pour m'enquérir de ce grand serpent dont j'avais appris qu'il faisait du tort à tout le peuple de ce pays. Je voulais éprouver ma vaillance et ma chevalerie sur cet épouvantable dragon. Il se trouva que, selon la volonté de Dieu, je le tuai et lui retirai la langue de la gueule et que je la fourrai dans mon haut-de-

chausse, et je brûlai à cause du venin et fus tout enflé, et je pensai mourir et descendis alors jusqu'au lac. Ce faisant, je tombai évanoui à tel point que je ne sus point qui venait à moi. Dieu donne que je remercie ceux qui m'ont porté secours, et ils seront toujours attitrés à obtenir les bons services que je suis capable de rendre. »

Alors, la reine dit : « Ami, c'est moi qui suis venue à toi et je t'ai fait porter ici en secret, et j'ai tiré de toi le poison et, maintenant, tu dois être en bonne santé. Et si tu nous récompenses bien de notre besogne, tu agiras comme un chevalier avisé et distingué, et comme un brave courtois. Nous voulons te dire à présent, ami, ce que nous désirons avoir en récompense. Et si tu es le vaillant jeune homme que nous croyons, tu vas nous bien servir. Notre sénéchal dit au roi que c'est lui qui a tué le dragon et il veut avoir ma fille Ísönd en récompense ainsi que la moitié de notre royaume et de nos États. Et le roi veut la lui donner en mariage. Mais elle ne voudra jamais parce que c'est un imbécile, gonflé d'ambition, cruel et malveillant, volage comme une pute qui n'est fidèle à personne, félon et envieux, haï et couard, et entaché de maintes autres tares qu'il ne sied d'avoir à nul homme de valeur. Et pour cela, la princesse Ísönd ne voudra jamais consentir à l'épouser — elle se tuera avant. Car cela ne va pas ensemble, la courtoisie qu'elle a et la méchanceté de toute sorte qu'il a, même s'il lui donnait tout ce qu'elle voudrait posséder en ce monde. Or nous lui avons fixé une date à laquelle il doit la recevoir en mariage, à moins que nous ne puissions prouver, contre lui, qu'il n'a pas tué le dragon. Et toi, tu le sais bien, qu'il ne fut pas le meurtrier du serpent. Donc, si tu veux te charger de défendre la pucelle et tout le royaume contre lui, tu nous rendras grand honneur et service et tu auras affection méritée, et tu seras renommé par tout notre royaume pour ta bienveillance et ta bravoure, et tu pourras, de plus, obtenir la pucelle et un grand royaume. Car le roi devra te donner la pucelle en mariage avec tout l'honneur qui a été stipulé. »

Alors, Tristram dit : « Dieu sait qu'à cause de votre affection je prouverai qu'il a menti, qu'il n'a jamais tué le dragon et que ses mains n'étaient nullement proches lorsque j'occis le serpent. Mais s'il veut se battre là-dessus, je défendrai la princesse Ísönd contre lui, et jamais il ne l'obtiendra pour la raison qu'il la réclame par fausseté, mensonge et rouerie. Il n'aurait servi à rien que vous m'ayez rendu la vie si je refusais de vous servir et soutenir dans une querelle aussi

manifeste et un besoin aussi véridique. Maintenant, ma dame, s'il vous agréait et que vous ne vous y opposiez pas, je voudrais que mon écuyer vînt me voir, car je voudrais avoir des nouvelles de notre association commerciale et de mes compagnons. Je sais qu'ils sont très inquiets de ne pas savoir ce qu'il est advenu de moi et si je suis vivant ou mort. Je sais qu'ils m'ont cherché et ont fait des enquêtes, et qu'ils ne sont pas sûrs si je suis en vie ou mort. »

Alors, la reine répond : « Je le veux bien volontiers si c'est ton désir. »

Et elle envoya l'un de ses pages les plus chers ramener à Tristram son écuyer, car il voulait lui parler de ce dont ils avaient besoin, lui et ses compagnons, et de sa présente condition.

XL. LES COMPAGNONS DE TRISTRAM S'EN VIENNENT À LA COUR

Tristram parla alors à son écuyer et lui dit de faire connaître à ses compagnons tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il les avait quittés et comment il était traité avec affection et honneur par la reine et la princesse Ísönd. L'écuyer descendit au rivage et dit d'abord les nouvelles à leur capitaine. Et celui-ci dit aux chevaliers la mise à mort du dragon par Tristram et les stipulations qui avaient été faites à propos de la pucelle, la fille du roi, et de la moitié du royaume du roi des Irlandais. Ils se rassérénèrent tous et retrouvèrent une grande gaieté, il leur sembla que leur condition était excellente s'ils savaient qu'il était en vie et en bonne santé, et ils vendirent alors leur vin et remercièrent par grande amitié tous les habitants de la ville — tant ils avaient grande liesse des nouvelles qu'ils avaient apprises sur Tristram — et firent de bons prix sur le vin et les vivres, le miel, la farine et le froment, obtenant l'amitié de quiconque, la bienveillance de tous et un agréable accueil.

Ísönd eut à cœur de servir agréablement Tristram, du mieux qu'elle pouvait le traiter par toutes sortes de nourritures que requiert le corps pour prendre force et vigueur, jusqu'à ce que le roi des Irlandais convoque sa cour, chefs et barons, par tout son royaume. Car il veut donner sa fille en mariage et tenir sa parole envers le sénéchal.

Tristram fit dire à ses compagnons de venir à la cour avec les barons du roi. Et aussitôt, ils se vêtirent de velours, entièrement d'une même couleur, mais leurs vêtements, par-dessous, étaient de toutes sortes de couleurs, peaux blanches, zibeline et castor de la meilleure espèce, faits avec grande habileté, si bien qu'ils n'eussent pu être en meilleur appareil quand bien même chacun d'eux eût été le roi le plus distingué d'un grand royaume. Et ils montèrent sur leurs chevaux équipés de selles dorées, puis chevauchèrent, deux par deux, jusqu'au palais du roi et descendirent de cheval devant les marches de la halle du roi. Et leurs chevaux étaient gras et bien entraînés aux rudes joutes, ils frappaient du pied et hennissaient de telle sorte que l'on pouvait les entendre par tout le palais du roi. Les compagnons de Tristram étaient les plus beaux des hommes et les plus vaillants aux armes. Ils pénétrèrent dans la halle et se placèrent courtoisement auprès des plus importants barons sur le banc le plus élevé, saluant gracieusement. Leur groupe était riche, et distingué leur équipage. Alors, les Irlandais dirent entre eux que bel était le groupe des Flamands, et qu'un groupe de chevaliers flamands devait être d'une grande dignité si tels étaient les marchands de ce pays, « car nos hommes ne sont pas d'aussi vaillante allure qu'eux ».

XLI. ENTREVUE AVEC LE SÉNÉCHAL

Sur ce, lorsqu'ils furent tous assis, la reine fut introduite honorablement dans la halle et aussi dignement qu'il lui convenait, et elle s'assit auprès du roi — et Tristram, qui l'accompagnait, juste auprès de la princesse Ísönd, bel homme, l'œil perçant, dignement vêtu. Tous ceux qui le voyaient se demandaient qui il était — car ils savaient qu'il n'était pas irlandais — et s'interrogeaient entre eux, mais personne n'était capable de dire qui il était.

Et dans cette grande multitude, qui se trouvait là, de chefs et de barons, le sénéchal se leva d'un bond, prit un air rogue et se rengorgea, et dit à haute voix : « Roi, écoutez ce qui fait l'objet de notre venue aujourd'hui où vous m'avez convoqué ici. Il vous sied de tenir les stipulations qui m'ont été faites, à savoir que celui qui tuerait le dragon épouserait votre fille et aurait la moitié de votre royaume. Or, je suis de grande

vaillance et chevalerie. Devant une grande foule de vos chevaliers, j'ai tué le dragon et lui ai tranché la tête d'un coup de mon épée, et vous pouvez voir à présent que j'ai apporté ici sa tête. Donc puisque je l'ai tué, je vous prie, sire le roi et madame la reine, de me donner la pucelle. Mais si vous ne voulez pas tenir ces stipulations, je suis prêt à défendre ma cause et à requérir mon droit s'il se trouve ici quelqu'un qui veuille m'en priver ou me le dénier, en m'en remettant au jugement de la cour et au discernement d'hommes sages.

— Par ma foi, dit la princesse Ísönd, ce rustre et ce rustaud veut avoir salaire et solde pour sa besogne. Il convient qu'il y parvienne d'autre façon. Sinon, il ne vaudra jamais la peine de le récompenser. Mais ce chevalier ne sait pas ce qu'il fait, qui s'attribue les exploits d'un autre et usurpe la vaillance d'un autre. Le dragon t'a opposé une résistance bien trop petite pour que tu m'obtiennes et acquières un vaste royaume pour rien du tout. J'ai le pressentiment que, pour me conquérir ainsi qu'un grand royaume, tu auras besoin d'en faire plus que de montrer la tête du dragon. Car c'est médiocre besogne que de l'apporter ici au palais du roi. Il y a longtemps que beaucoup auraient apporté ici la tête du serpent s'ils avaient pu aussi facilement et avec aussi peu d'effort parvenir à m'obtenir, comme il t'arriva lorsque tu abattis la tête du dragon. Mais si Dieu le veut, tu ne m'épouseras pas avec un si petit douaire. »

Alors le sénéchal répondit : « Princesse Ísönd, pourquoi veux-tu t'opposer ainsi à moi en me parlant durement ? Que le roi réponde d'abord, qui nous fera réponse meilleure et plus sensée. Il fera certainement selon ma volonté tant à ton sujet qu'à propos du royaume, comme il sied. Mais toi, tu n'agis pas selon ce qui te sied. Car tu ne veux jamais aimer ceux qui t'aiment. C'est la coutume de la plupart des femmes de s'emporter toujours contre ceux qui les aiment et de les blâmer, et d'être amies de leurs ennemis. Une femme hait toujours qui l'aime et elle désire ce qu'elle ne peut obtenir, elle recherche ce qu'elle ne peut obtenir et abandonne celui qu'il lui siérait d'aimer. Comme je t'ai tellement et si longtemps chérie et aimée, tout ton bon gré se détourne de moi et, en plus, tu blâmes de toutes tes forces mon honneur, que j'ai acquis par ma vaillance et la plus valeureuse chevalerie, tu cherches à le nier et à m'en dépouiller. Mais en vérité, lorsque je tuai le dragon, tu n'aurais pas voulu te trouver là pour tout ce royaume. Tu aurais eu si peur que tu aurais perdu l'esprit

en voyant le rude affrontement et le combat terrifiant lorsque je vainquis le dragon et que je remportai la victoire. »

Alors, la princesse Ísönd répondit : « Tu dis vrai ; certes, je n'aurais pas osé, pour tout l'or et les trésors de ce royaume, te voir tuer le dragon. Et je serais très misérable si je voulais tout ce que je peux avoir et aimais tous ceux qui voudraient m'aimer. Mais tu ne connais pas ma nature lorsque tu dis que je rejette ce que je veux avoir. Je veux ma nourriture et ne la mange pas parce que j'en veux une partie mais pas tout. Je mange la nourriture qui me convient mais pas celle qui me trompe et me déshonore. Tu veux m'épouser, mais moi, je ne voudrai jamais de toi pour quelque cadeau royal que ce soit. Et jamais tu ne me posséderas pour aucun des services que tu as rendus. Mais en raison de ta grande sagesse et des hauts faits que tu dis avoir accomplis, on va te faire le don qui te convient. On dit ici au palais du roi que c'est un autre qui a tué le dragon, mais pas toi, et tu pensais recevoir la récompense des actions d'un autre : mais tu ne verras jamais ce jour ni ne te réjouiras de cela. »

Alors, le sénéchal dit : « Eh bien, dis-moi où ils sont, ceux qui parlent de la sorte, car il n'est personne en ce royaume qui puisse dire de manière plus véridique que moi qu'il a tué le dragon. Mais si celui-là existe qui veut dire autre chose, je vais l'affronter par les armes et prouverai par la bataille qu'il soutient des faussetés. »

XLII. TRISTRAM AFFRONTE LE SÉNÉCHAL

Tristram écouta le discours d'Ísönd et découvrit qu'elle ne voulait plus répondre au sénéchal. Il se mit alors à parler hardiment et dit en termes pertinents devant tous les chefs et courtisans : « Écoute, sénéchal, tu déclares avoir tué le dragon puisque tu as pris sa tête. Mais on va faire la preuve véridique qu'un autre se trouvait là avant que tu y vinsses. Je suis tout prêt à le prouver. Si tu oses contredire, tu vas te défendre toi-même si tu es vaillant, et cela vérifiera de quelle manière tu es sincère. Et l'on va manifester que c'est moi qui tuai le serpent et que tu exiges la récompense royale à tort. Je suis tout prêt à défendre cela par les armes contre tes accusations mensongères, selon ce que le roi décrétera, que la cour stipulera et que les hommes les plus sages jugeront. »

Alors le roi dit : « Serrez-vous la main pour fixer bataille entre vous et échangez des otages et des garanties attestant que vous tiendrez ce qui est résolu. »

Alors, Tristram remit au roi son gant en gage, et le roi dit alors : « Je me porte garant pour lui ; et les marchands flamands, ses compagnons, constitueront rapidement sa rançon. » Aussitôt, se levèrent d'un bond les vingt camarades de Tristram dont chacun était le plus vaillant chevalier, beau et bien armé, et ils dirent : « Sire roi, nous serons otages pour lui, notre camarade, et tout notre bien et nos marchandises seront sa caution. »

Alors le roi dit : « Dame la reine, je remets cet homme en votre pouvoir et votre garde. S'il faillit ou n'ose pas tenir son engagement, je vous ferai décapiter, car, assurément, il doit défendre cette cause. »

La reine répond : « Je veillerai sur lui aussi honorablement qu'il me sied, dans nos appartements, avec la protection de Dieu par honorable liesse et inébranlable paix, en sorte que nul ne s'enhardira à l'offenser. »

Ils se portèrent garants l'un et l'autre et remirent des otages et fixèrent la date du duel. Tristram est dans les appartements de la reine, on lui prépare des bains et des traitements médicaux, on veille soigneusement sur lui et on l'honore dignement, on lui accorde tout ce qu'il demande.

XLIII. ÍSÖND DÉCOUVRE QUE TRISTRAM EST LE MEURTRIER DE MÓROLD

Un jour qu'il était dans le bain qu'on lui avait soigneusement préparé, avec toutes sortes d'herbes médicinales pour tirer les douleurs de ses membres, la princesse Ísönd vint le trouver pour lui parler. Elle regarda d'yeux affectueux son beau visage, réfléchit et dit : « Si cet homme a un courage à la mesure de sa taille, on peut s'attendre à ce qu'il soit capable de se défendre contre un seul homme ; et selon toute vraisemblance, il a la force de livrer une rude bataille car il a la stature d'un chevalier. » Puis elle alla à ses armes et les regarda. Et quand elle vit ses chausses de mailles et son armure, elle dit : « Voilà une excellente armure et ce heaume ne cédera pas. » Elle alla à l'épée, la prit par le pommeau et dit : « Voilà une

longue épée et si c'est un brave qui la manie, il en assenera des coups mortels à son adversaire. Voilà de bien bons armements pour qui achète et vend pacifiquement, et cette épée est magnifique, à moins que son acier ne cède ou qu'il n'ait été gâté par le venin du dragon. » Et comme elle était curieuse de voir l'épée, elle la brandit et elle vit aussitôt la brèche qui avait été faite quand Tristram avait tué Mórold. Et bien des pensées lui vinrent à l'esprit quant à l'événement par lequel cette brèche avait dû être faite à l'épée ; il lui parut que cela ne devait pas avoir eu lieu lors du meurtre du dragon, mais que cela était là depuis longtemps. Elle alla alors à son coffret[1], prit le fragment d'épée qu'elle avait conservé et le plaça dans la brèche : il s'y emboîta comme s'il venait d'en être retiré. En voyant que le fragment s'ajustait si parfaitement, elle s'affligea de tout son cœur et se mit à trembler aussitôt de fureur et de colère, et à transpirer sous l'effet de la haine et du mauvais vouloir qui la tourmentaient et la désolaient. Et elle dit : « Ce scélérat, il a tué le frère de ma mère. Mais si je ne le tue pas de cette épée, je suis mauvaise et bonne à rien —à moins que je ne prenne sa vie et ne tire plaisir de sa mort. »

Et elle se rendit aussitôt, épée brandie, à l'endroit où il siégeait dans son bain, et leva immédiatement l'épée au-dessus de sa tête en lui disant : « Méchant scélérat, tu vas mourir à cause du frère de ma mère que tu osas tuer ! Il n'y a pas à te faire confiance même si tu t'es longtemps dissimulé. Tu vas mourir maintenant, sur-le-champ, et c'est avec cette épée que je vais te tuer. Rien ne pourra te secourir à présent », et elle brandit de nouveau l'épée.

Mais il bondit aussitôt au-devant de la princesse et dit : « Pitié, pitié ! Laisse-moi te dire trois mots avant de me tuer ! Ensuite, fais comme bon te semble. Deux fois, tu m'as donné la vie et m'as tiré d'une double mort. Tu peux me tuer sans pécher. D'abord, tu m'as guéri alors que ma mort était certaine —de cette blessure que je reçus d'une épée empoisonnée—, lorsque je t'ai appris à toucher de la harpe. Maintenant, pour la seconde fois, tu m'as rendu la vie. Il est maintenant en ton pouvoir de me tuer dans ce bain — mais je suis ton otage[2] et l'on a fixé le jour de la bataille où je dois défendre ton honneur. Il n'est ni digne d'une femme ni courtois, ni glorieux ni généreux de me tuer. Ô pucelle courtoise et aimable, pourquoi as-tu voulu me guérir si tu veux, maintenant que je suis guéri et en bonne santé, me faire périr ? Toute la peine que tu t'es donnée pour moi est perdue dès lors

que tu me verras mort. Et tu n'auras pas davantage d'amis que tu n'en as maintenant. Belle Ísönd, dit-il, considère que je me suis engagé auprès de ton père et que je suis ton otage ainsi que celui de ta mère. Si tu me tues, ta mère devra verser au roi le dédit qu'il a lui-même fixé. »

Quand Ísönd entendit qu'il mentionnait la convocation au duel qu'il avait fixé avec le sénéchal, elle réfléchit qu'elle haïssait plus que tout homme vivant le sénéchal qui voulait la forcer à l'épouser, et elle regarda Tristram qui devait la défendre, et alors elle tira vers elle l'épée et ne voulut pas le frapper, et elle pleura fort et soupira de tout son cœur, très fâchée et de mauvaise humeur. Mais sa nature féminine retint l'épée et épargna Tristram. Chaque fois qu'elle se fâchait, elle brandissait l'épée, mais lorsqu'elle réfléchissait au sénéchal, sa colère disparaissait.

XLIV. TRISTRAM DEMANDE LA MAIN D'ÍSÖND POUR LE ROI MARKIS

Sur ce, arriva la reine Ísodd. Et quand elle vit sa fille, l'épée à la main, elle dit : « As-tu perdu l'esprit ? De quoi accuses-tu ce marchand ? » Et elle lui saisit aussitôt le bras et lui enleva l'épée. Alors, la princesse Ísönd dit : « Hou, hou ! mère, cet homme a tué votre frère Mórold ! » Quand la mère comprit ce que disait la pucelle, elle bondit aussitôt sur Tristram et voulut le frapper. Mais la princesse Ísönd se précipita et la retint. Alors la reine dit : « Va-t'en ! Je venge mon frère. » La princesse Ísönd dit : « Prête-moi l'épée. Je veux venger Mórold. Car je puis mieux le tuer sans blâme. C'est votre otage, il a été remis en votre garde pour rester en paix. Vous avez promis de le remettre au roi sain et sauf. Aussi ne vous sied-il point de le tuer. »

Chacune retenait l'autre, en sorte que la reine ne put venger son frère. Ni l'une ni l'autre ne voulait laisser l'épée, aussi la vengeance fut-elle empêchée et retardée.

Tristram craignait, il implorait pitié et que l'on épargnât sa vie. « Reine, disait-il, ayez pitié de moi ! » Il parla tant de la sorte avec humilité et en beaux propos, demandant si fréquemment pitié que, pour finir, aucune des deux ne voulut le tuer.

Puis elles envoyèrent chercher le roi. Et quand il fut arrivé, elles tombèrent à ses pieds : « Sire, dirent-elles, accordez-nous une prière que nous voulons vous faire. — Volontiers, dit le roi, s'il me sied de l'accorder. — Voici venu ici, dit la reine, Tristram qui tua mon frère. Mais, depuis lors, il a tué le dragon. Et je demande que vous lui pardonniez la mort de Mórold à la condition qu'il délivre notre royaume et notre fille des menaces et des vilenies du sénéchal, comme il nous l'a promis. »

Alors, le roi dit : « Puisque j'ai déjà accédé à votre requête — et tu y as perdu plus que moi —, puisque vous voulez toutes les deux lui pardonner la mort de Mórold — personne n'y a plus perdu que vous deux —, je veux faire à cet égard comme il vous plaira. »

Alors Tristram tomba aux pieds du roi et le remercia. Mais la princesse Ísönd et la reine le relevèrent. Alors, il dit au roi : « Écoutez, sire roi. Le doux et puissant roi Markis, roi d'Angleterre, vous envoie son message pour requérir de vous que vous lui donniez en mariage Ísönd, votre fille. Et si vous voulez savoir la vérité et passer accord avec lui sur ces conditions, elle s'attribuera, en douaire, toute la Cornouailles et sera dame de toute l'Angleterre. Il n'est point de meilleur pays au monde entier ni d'hommes plus courtois. Jarls et barons se feront ses hommes liges. Elle sera alors reine d'Angleterre. Cet accord sied bien à votre honneur parce qu'il établira paix et liesse dans l'un et l'autre royaume, Angleterre et Irlande. »

Ayant entendu ce message, le roi dit à Tristram : « Jure-moi maintenant que cet accord sera tenu. Je veux que tes camarades en fassent autant, afin qu'il n'y ait par-dessous aucune trahison. Et je vais envoyer au roi, le frère de ta mère, ma fille, la princesse Ísönd, avec toi. »

Alors, le roi fit apporter les saintes reliques. Et Tristram prêta serment, de la part du roi d'Angleterre, que cet accord serait maintenu.

XLV. LE SÉNÉCHAL EST RIDICULISÉ

Arriva maintenant le jour dont étaient convenus jarls et barons de la cour du roi pour voir le duel de Tristram et du sénéchal. Et le roi mena Tristram dans la halle et dit alors,

tout le monde entendant : « Vous êtes tous témoins que j'ai honnêtement gardé mon otage et que je l'ai fait venir comme il était stipulé et convenu. »

Alors, Tristram dit au sénéchal, devant tous les chefs et barons du roi : « Écoute, rustre, cette langue que voici, je l'ai tranchée de la tête qui gisait là lorsque j'ai tué le dragon. On peut encore voir dans la tête l'endroit où je tranchai la langue et cela prouve clairement que je ne mens ni ne déraisonne devant des chefs excellents et nombreux. À présent, si vous ne me croyez pas, prenez la tête en mains et voyez ce qu'il en est dans la gueule. Mais s'il ne veut encore pas avouer qu'il ment, qu'il aille à son armure et se prépare à se défendre. Car je lui ferai certes payer ce mensonge, disant que je n'ai jamais tué le dragon. »

Le roi se fit apporter la tête du dragon et ils constatèrent tous que la langue avait été tranchée. Ensuite, chacun tourna le sénéchal en dérision et le détesta ; et toujours, ensuite, il fut repoussé, tourmenté et couvert d'opprobre pour avoir osé faire un si grand mensonge devant les chefs et les sages hommes du pays.

Et tandis que les chefs étaient assemblés de la sorte au palais du roi, celui-ci dit à tous les Irlandais la décision qu'il avait prise au sujet de sa fille : il l'avait donnée en mariage au roi d'Angleterre. Et tous trouvèrent que c'était le parti le plus honorable pour que haine et guerre puissent cesser et que paix et liberté soient établies et maintenues entre Irlande et Cornouailles.

XLVI. LE PHILTRE D'AMOUR

Sur ce, fut magnifiquement préparé le voyage de la pucelle et de Tristram. Et la reine fit une boisson secrète, minutieusement, de toutes sortes de fleurs, d'herbes et par artifices habiles, et fit ainsi un philtre d'amour tel que nul homme vivant qui en buvait ne pût se retenir d'aimer la femme qui en prendrait avec lui, tant qu'il vivrait. Puis la reine versa cette boisson dans un barillet et dit à la pucelle qui devait être la servante de la princesse Ísönd et qui s'appelait Bringvet : « Bringvet, prends bien soin de ce barillet. Tu vas accompagner ma fille. La première nuit que le roi et elle coucheront ensemble,

et qu'il réclamera du vin, donne à tous deux ensemble de cette boisson. » Alors Bringvet répond : « Volontiers, ma dame, comme vous le conseillez. » Et elles allèrent ensuite, tout équipées, au bateau. Le roi et la reine accompagnèrent leur fille au bateau. Le flux était alors monté dans la rivière. Beaucoup, hommes et femmes, qui étaient nés dans la région pleuraient son départ. Car elle était des plus populaires et chère à quiconque à cause de sa courtoisie et de sa modestie.

Quand la princesse Ísönd fut montée à bord, on hissa la voile et l'on prit la mer par vent très favorable. Mais la pucelle pleurait et se lamentait d'avoir perdu ses parents et amis, et sa patrie et la très grande affection de son père et de sa mère, pour des inconnus ; pareil échange lui déplaisait et elle soupirait de tout son cœur, disant : « Je préférerais de beaucoup être morte que de m'en aller là-bas. » Mais Tristram la consolait par grande tendresse.

Donc Tristram cinglait et le temps était beau. Et comme la chaleur était accablante, il eut grand-soif et réclama du vin à boire. Aussitôt un serviteur de Tristram courut remplir une coupe au barillet que la reine avait donné à garder à Bringvet. Et quand Tristram eut pris la coupe, il en but la moitié et il laissa la pucelle boire ce qui restait dans la coupe. Et les voici maintenant tous deux trahis par la boisson qu'ils ont bue car le page s'était trompé, et il les mit tous deux dans une vie affligeante et remplie de souffrances et de longs tourments, avec des appétits charnels et des désirs constants. Aussitôt, le cœur de Tristram se porta vers Ísönd et celui d'Ísönd vers lui par amour si véhément qu'ils ne purent s'y opposer par aucun moyen.

Ils cinglent donc toutes voiles dehors et se dirigent droit sur l'Angleterre. Puis des chevaliers disent qu'ils voient une terre s'élever de la mer. Et ils étaient tous réjouis, hormis Tristram, empli d'amour. Car si tout avait été comme il le voulait, ils n'auraient jamais vu la terre — il aurait préféré aller en mer avec son amour, ses délices et son plaisir. Néanmoins, ils cinglèrent jusqu'à terre et atterrirent dans un excellent port. On reconnut le bateau de Tristram, un jeune homme partit à cheval au galop et chevaucha jusqu'au roi le plus vite qu'il put, le trouva dans une forêt, à la chasse, et lui dit : « Sire, nous avons vu le bateau de Tristram accoster au port. »

En entendant cette nouvelle, le roi se réjouit et fut fort content, et, en raison de cette nouvelle de liesse, il fit sur-le-

champ ce jeune homme chevalier et lui donna une excellente armure. Le roi descendit alors jusqu'au rivage et envoya aussitôt un message par tout son royaume puis célébra ses noces avec Ísönd en grande pompe et avec tous les honneurs royaux — et il se divertit ce jour-là par grande liesse ainsi que tous ceux qui étaient là.

Mais dame Ísönd était femme des plus avisées. Et quand la soirée fut avancée, elle prit Tristram par la main et ils allèrent tous deux ensemble dans la chambre à coucher du roi, appelèrent Bringvet, leur servante, pour qu'elle vienne leur parler seule à seuls. Alors, Ísönd se mit à pleurer et la pria en belles paroles de les aider pour cette nuit, et de prendre la place de la reine dans le palais du roi et dans son lit, comme si elle-même était la reine — et la reine prit tout l'équipage de Bringvet —, car elle savait que la pucelle était vierge intacte, mais d'elle-même elle ne savait point telle chose. Ils prièrent tant la pucelle en paroles belles et caressantes qu'elle consentit à leurs prières et revêtit aussitôt tous les vêtements de la reine, comme si elle-même eût été la reine, et passa dans le lit du roi à la place d'Ísönd. Pour la reine, elle prit tout l'équipage de Bringvet.

Le roi était content et joyeux et passablement ivre lorsqu'il alla à son lit. Et Tristram éteignit aussitôt toutes les bougies dans les candélabres. Le roi prit alors Bringvet dans ses bras et obtint son déduit d'elle. Mais Ísönd était triste et craignait qu'elle ne la trahisse et ne révèle au roi ce qui s'était passé. Aussi fit-elle son lit tout auprès d'eux pendant la nuit — et s'assura de ce qu'ils disaient.

Quand le roi fut endormi, Bringvet s'en alla et la reine se coucha auprès du roi. Et lorsqu'il s'éveilla, il demanda du vin à boire et Bringvet lui donna par ruse de ce vin que la reine avait préparé en Irlande. Mais la reine n'en but pas pour cette fois. Un moment après, le roi se tourna vers elle et dormit avec elle en sorte qu'il ne se rendit pas compte que ce n'était pas la même. Et comme il la trouva en tout point complaisante et agréable, il lui manifesta grand amour et tant de joie et de caresses qu'Ísönd s'en réjouit grandement. Ils tinrent alors toutes sortes de propos sur des sujets divertissants qui seyaient à leur jeunesse, pour le plaisir du roi et la gloire de la reine. Cette nuit-là leur fut d'une joie délicieuse. Ísönd se fit alors joyeuse et tendre et pleine d'affection pour le roi, et fut aimée de tous, louée des riches comme des pauvres. Et elle et Tristram étaient ensemble, en cachette, chaque fois qu'ils

pouvaient y parvenir. Et comme elle était toujours en sa garde, il ne vint à l'esprit de personne d'avoir des soupçons sur leur compte.

XLVII. ÍSÖND ESSAIE DE FAIRE TUER BRINGVET

Un jour que la reine était dans ses plus beaux atours, il lui vint à l'esprit que nul être vivant n'était au courant de ses rapports avec Tristram en dehors de Bringvet, sa suivante. Elle réfléchit alors et soupçonna qu'elle ne voudrait pas lui être fidèle en cette affaire secrète, et qu'elle romprait son engagement et le dirait au roi, que la malveillance l'amènerait à révéler la chose. Et s'il se faisait que Bringvet manifestât en quelque occasion leur amour, elle savait qu'elle-même serait diffamée et Tristram, haï. Elle considéra alors que, si Bringvet était mise à mort, elle, n'aurait pas besoin d'avoir peur que personne ne révélât la vérité.

Elle fit venir alors deux esclaves du roi et leur dit : « Emparez-vous de cette fille et emmenez-la loin dans la forêt, et coupez-lui la tête en si grand secret que personne ne soit au courant en dehors de moi. En vérité, je vous donne ma parole que, demain, je vous affranchirai et vous donnerai tant de biens que vous pourrez ensuite mener une vie honorable. »

Et les esclaves dirent alors : « Volontiers, dame », et ils lui donnèrent leur parole.

Puis elle fit appeler sa suivante Bringvet et lui dit : « Ma très belle amie, ma tête souffre tant du poids de mon cœur, et j'ai été fort malade ; va dans la forêt avec ces pages. Ils savent où il y a toutes sortes d'herbes. Apporte-moi celles que tu sais que j'ai coutume d'employer pour des emplâtres dont je retire le poison des membres et par lesquels j'atténue les douleurs ainsi que les peines de cœur. Ces deux pages vont t'accompagner dans la forêt. » Bringvet dit : « Volontiers, ma dame, j'irai comme vous le demandez car votre maladie est grand deuil pour moi. Mais si Dieu le veut, cette maladie ne vous fera pas de mal. »

Elle va donc avec les esclaves jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la forêt qui était très dense. Un des esclaves la suivait et l'autre la précédait. Et alors, celui qui marchait devant

dégaina son épée. Alors Bringvet se mit à trembler et à craindre et à crier de toutes ses forces, et à joindre les mains et à supplier, au nom de Dieu, l'esclave de lui dire pour quel méfait — ou quelle cause — on devait la tuer. L'esclave répond : « On ne te le cachera pas. Et aussitôt que tu l'auras appris, je te frapperai de cette épée. Quelle offense as-tu commise envers la reine Ísönd pour qu'elle te destine cette mort ? C'est elle qui te fait tuer. »

En entendant cela, Bringvet dit : « Pitié, au nom de Dieu ! Laissez-moi parler un peu avec vous avant de me tuer, car je veux envoyer un message à la reine Ísönd. Et après que vous m'aurez tuée, je vous supplie d'abord, au nom de Dieu, de lui dire ouvertement que jamais je n'ai commis d'offense envers elle. Quand nous sommes parties d'Irlande, nous avions, elle et moi, deux chemises de nuit, blanches comme neige, en soie. Et sa mère lui mit sa chemise avant qu'elles se quittent. Et comme j'étais une pauvre pucelle louée à des étrangers, je pris soin du mieux que je pus de ma chemise de nuit tant que je fus sur le bateau. Et quand Ísönd, ma dame, monta à bord, la chaleur du soleil devint si accablante qu'elle ne supporta plus de porter son peliçon devant une telle ardeur. Et elle mit tant et si bien son excellente chemise de nuit, nuit et jour, que sa transpiration la rendit toute noire. Ensuite, lorsque nous arrivâmes ici et qu'elle entra dans le lit du roi comme reine, que sa chemise de nuit n'était pas aussi blanche qu'elle l'eût voulu et qu'elle était en grand besoin d'en avoir une, elle me demanda avec insistance de lui prêter la mienne et je la lui prêtai. Et Dieu me soit témoin que je n'ai jamais, que je sache, commis d'autre offense envers elle à moins que ce ne soit cela qui lui ait déplu en sorte qu'elle veuille ma mort pour cette raison. Je ne vois pas d'autre malveillance, sujet de chagrin ou de colère, offense ou péché entre nous. Portez-lui maintenant les salutations de Dieu et les miennes, et dites que je l'ai remerciée des nombreux honneurs qu'elle m'a faits et de sa bonne volonté envers moi pendant si longtemps depuis mon enfance jusqu'à ce jour. Et cette mort qui m'attend, je la lui pardonne devant Dieu. Maintenant, frappe aussi vite que tu le veux. »

XLVIII. BRINGVET ÉCHAPPE À LA MORT

Quand les esclaves entendirent ses paroles et ses pleurs si affligés, et qu'elle n'avait pas davantage offensé la reine, ils l'excusèrent fort et ne la trouvèrent coupable de rien, et ils l'attachèrent à un gros arbre. Puis ils prirent un grand lièvre, le tuèrent et lui coupèrent la langue, revinrent chez eux et se présentèrent à la reine.

Et elle leur demanda en privé ce qu'ils avaient fait. L'un d'eux sortit la langue, ils la lui montrèrent et dirent : « Madame, nous l'avons tuée et nous vous avons rapporté sa langue. » La reine Ísönd demanda ce qu'elle avait dit avant de mourir. Et les esclaves rapportèrent à la reine ses salutations et tout ce qu'elle avait dit d'autre. « Arrêtez, dit-elle, vous ne devez pas parler de la sorte. » Et la reine cria alors très fort : « Méchants esclaves, dit-elle, pourquoi avez-vous tué ma suivante ? Je vais venger sa mort sur votre corps et vous faire écarteler par des chevaux ou brûler sur le bûcher si vous ne me la ramenez pas saine et sauve comme je vous l'avais remise pour l'accompagner dans la forêt. Mais je vous en donne ma parole : si vous me la rapportez, je vous affranchirai tous les deux. »

Alors, l'un des esclaves dit : « Pitié, ma dame ! Inconstante est votre humeur. Tout ce que vous dîtes hier était différent, lorsque vous nous ordonnâtes de la tuer en disant que, de la sorte, nous serions affranchis. Et maintenant, vous voulez nous faire périr à cause d'elle. Et si nous avions refusé ce que vous ordonniez, nous serions déjà morts tous les deux. »

Alors, la reine dit : « Enfants de pute, amenez-moi tout de suite ici la pucelle. Ce jour même, je vous affranchirai. »

Alors, l'autre esclave répondit : « Dieu vous remercie, ma dame, dit-il, Bringvet, votre suivante, vit. Je vais vous la ramener saine et sauve. »

Et elle permit à l'un des esclaves d'aller la chercher, mais elle fit garder l'autre. Et celui qui était parti délivra aussitôt la pucelle dans la forêt et l'accompagna sur-le-champ à la chambre de la reine. Quand la reine Ísönd la vit, son chagrin se mua aussitôt en réconfort. La reine alla aussitôt à sa rencontre et l'embrassa plus de vingt fois.

XLIX. LE HARPISTE IRLANDAIS RÉCLAME ÍSÖND

Donc, la reine Ísönd a mis Bringvet, sa servante, à l'épreuve et l'a trouvée pleine de discernement et courtoise, et faveurs et amitié reprirent de plus belle entre elles. La reine a maintenant tout ce que désire la volonté de son corps : le réconfort quotidien de Tristram son bien-aimé. Le roi est bon pour elle en public, et Tristram en secret ; chacun des deux peut faire à la cour ce qu'il veut puisque Tristram est le principal conseiller de la reine. Et tous leurs desseins sont exécutés, d'un commun accord, avec ruse et en cachette, en sorte que, hormis Bringvet, nul n'était au courant de leurs propos ni de leurs actes, ni de leur joie, divertissements ou caresses. Ils n'entendaient personne mentionner leur amour ni avoir des soupçons. Car Tristram la servait dignement comme neveu du roi et, à tous, cela semblait convenir en raison de sa parenté avec le roi.

Mais comme Tristram et Ísönd n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient, ils s'affligeaient. Ils prenaient si grand soin de leur amour qu'il ne diminua jamais ni chez l'un ni chez l'autre, secrètement ou ouvertement. Tristram était vaillant, courtois et intelligent, et chevalier éprouvé.

Un jour, il était allé à la chasse. À ce moment-là, un grand et beau bateau accosta. Sur ce bateau, il y avait un baron d'Irlande auquel appartenait le bateau, c'était le chef de tous ceux qui étaient en Irlande. Ce baron était des plus hautains et ambitieux. Il s'en vint à la cour du roi Markis sur un beau cheval bien caparaçonné, et il avait sous les pans de son manteau une harpe toute rehaussée d'or. Il salua le roi et la reine Ísönd. Celle-ci le reconnut tout de suite car il l'avait longtemps aimée — et c'était à cause d'elle qu'il venait à la cour du roi. Comme la reine l'avait reconnu, elle dit aussitôt au roi qui il était et d'où il venait, et elle demanda au roi de lui faire honneur et de l'estimer. C'est ce que fit le roi, qui lui permit de manger avec lui et de partager son propre plat. Cet homme se fit passer pour un musicien, aussi fit-il suspendre sa harpe le plus près possible de lui car il ne voulait à aucun prix la poser par terre pour l'amour ou l'honneur de qui que ce fût. Quand le roi eut fini de manger et que les tables furent ôtées[1], la cour se fit joyeuse et enjouée.

Le roi demanda alors, toute la cour entendant, si ce baron irlandais savait quelque peu jouer de la harpe et s'il voulait avoir l'amabilité de lui jouer un morceau. L'Irlandais dit alors qu'il ne voulait divertir aucun roi dans d'autres royaumes s'il ne savait pas quelle récompense il en retirerait. Le roi dit : « Divertis-nous d'un air irlandais et tu auras ce que tu veux. » Le musicien accepta, avança sa harpe et joua un air irlandais, qui réjouit l'ouïe de tout le monde. Alors le roi lui dit de leur en donner un second aussi bon ou meilleur. Et il en joua un autre deux fois meilleur, en sorte que c'était un plaisir que d'écouter. Et le harpiste dit alors au roi, toute la cour entendant, qu'il devait tenir l'accord qu'il avait passé et qu'il avait lui-même formulé.

« C'est ce que l'on va faire, dit le roi, dis-moi ce que tu veux. » Alors l'Irlandais répond : « Tu vas me donner Ísönd, car tu ne possèdes richesse ni autre bien que je préfère à elle. » Le roi répond : « Par ma foi, jamais tu ne l'auras. Demande plutôt chose que tu puisses obtenir. »

Il répond au roi : « Voici que tu démens et romps la promesse que tu m'as faite, toute la cour entendant. Et s'il y a des lois et une justice, tu ne gouverneras jamais plus ce royaume, car le chef qui ment ouvertement et dénonce son serment et sa parole, jamais il n'aura pouvoir ni puissance sur hommes valeureux. Mais si tu refuses ce que j'ai demandé, je remettrai cela au jugement d'hommes sûrs. Et si tu trouves quelqu'un qui refuse d'y consentir et ose s'opposer, je vais défendre ma cause devant lui en ce jour, au vu et au su de toute ta cour, à savoir que tu as accepté de faire à ma volonté, quel que soit l'objet que je voulais vous demander. Maintenant, si tu me refuses ce que tu m'as promis, tu n'as aucun droit en ce royaume, et je vais le prouver par les armes, contre toi, si cette cour que tu as veut juger avec rectitude et si ces hommes valeureux veulent maintenir leur loyauté envers moi. »

L. TRISTRAM SAUVE ÍSÖND DU HARPISTE IRLANDAIS

Le roi Markis avait écouté ses propos et il regarda par tous les bancs ses hommes, et n'en trouva aucun dans sa cour qui osât contredire le harpiste, ni défendre la cause du roi, ni déli-

vrer la reine, car ils savaient tous que c'était un homme cruel et des plus rudes dans les assauts d'armes et dans toutes sortes d'accomplissements. Et quand le roi vit que nul ne voulait en découdre avec lui, il remit sa femme en son pouvoir, comme en jugèrent ses conseillers et ses chevaliers. Et l'Irlandais la reçut avec bon vouloir et l'emmena sur son cheval jusqu'au rivage. Affligeante était maintenant sa peine, tandis qu'elle se lamentait sur son malheur, pleurant et emplie d'angoisse, et soupirant douloureusement. Elle maudissait ce jour où son bien-aimé était allé à la chasse. Car s'il avait été là lorsqu'elle avait été livrée, il l'aurait rachetée par rude bataille, et l'on pouvait s'attendre à ce qu'il eût laissé la vie plutôt que de ne pas reprendre Ísönd.

L'Irlandais la porta pleurante à la tente qu'il avait fait planter à terre. Et lorsqu'elle fut mise dans le lit, il dit de faire préparer le bateau au plus vite pour qu'ils puissent partir incessamment. Mais le bateau était complètement échoué sur le sable sec, la marée venait à peine de commencer à monter et elle était encore loin du dromon[1].

Sur ces entrefaites, Tristram sortit de la forêt. On lui fit connaître aussitôt les nouvelles : que la reine Ísönd avait été enlevée et abandonnée. Mais lui, appela son écuyer, prit sa vielle, bondit sur son destrier et galopa jusqu'aux tentes. Arrivé à une pente, à peu de distance de la tente, il descendit de son cheval, en donna la garde à son écuyer et se rendit, avec sa vielle, le plus vite possible, à la tente, et il vit Ísönd étendue dans les bras de ce baron, qui s'efforçait de la consoler comme il pouvait, mais elle repoussait ses consolations, pleurant et gémissant.

Comme l'Irlandais regardait le ménétrier — qui était entré dans la tente —, il dit : « Rustre, offre-nous un beau divertissement avec ta vielle, et je te donnerai un manteau et un excellent vêtement si tu parviens à consoler ma dame. »

Alors, Tristram dit : « Dieu vous remercie, messire ! Je vais tant faire qu'elle ne s'affligera pas de la saison[2] si je veux m'appliquer de tout cœur à la divertir. »

Il accorda sa vielle et leur fit un beau divertissement, avec de jolies chansons. Ísönd écouta pendant la nuit et se consola par la venue de son ami et par leur amour. Comme il terminait son divertissement, le dromon fut à flot, et un Irlandais dit au baron : « Seigneur, allons-nous-en au plus vite. Vous vous attardez là bien trop longtemps. Si messire Tristram revient de la chasse, il est à craindre qu'il ne retarde tant soit peu

notre départ d'ici. Il est renommé au-dessus de tous les chevaliers qui sont en ce royaume et il est leur chef à tous. »

Alors, le baron répond : « Honni soit celui qui craindrait tant soit peu ses assauts. Ami, dit-il, donne-moi d'autres divertissements pour consoler Ísönd, ma dame, afin de lui ôter son chagrin. » Tristram accorda sa vielle et entama pour eux un air exquis et ravissant à entendre, qui parlait de la passion d'amour. Et Ísönd écouta de tout son cœur. L'air qu'il joua était long et se terminait assez tristement. Et, à ce moment-là, la mer avait monté si haut que l'on ne pouvait parvenir sur la passerelle en raison de la marée, et le bateau s'était éloigné de la passerelle.

Alors, l'Irlandais dit : « Qu'allons-nous faire maintenant ? Comment allons-nous amener Ísönd à bord ? Laissons la mer se retirer jusqu'à ce qu'Ísönd parvienne à pied sec à la passerelle. » Tristram répond : « J'ai un bon cheval dans le vallon auprès de nous. — S'il te plaît, dit l'Irlandais, amène ce cheval ici. » Tristram alla aussitôt à son cheval, bondit en selle, prit son épée puis arriva au galop sur le baron irlandais : « Seigneur, dit-il, remettez-moi dame Ísönd. Je vous promets de me conduire honnêtement avec elle. » Et l'Irlandais la mit en selle et demanda à Tristram, en belles paroles, qu'il se conduise bien et honnêtement avec sa bien-aimée.

Quand il eut reçu Ísönd, Tristram dit, à haute voix : « Écoute, imbécile et imprudent ! Tu as gagné Ísönd avec ta harpe, et maintenant, tu l'as perdue à cause d'une vielle. Tu méritais de la perdre car tu l'avais obtenue par trahison. Va-t'en ignominieux et déshonoré chez toi en Irlande, traître mauvais ! Tu l'as obtenue en trahissant le roi et par ruse. »

Sur ce, il éperonna son cheval, remonta rapidement les dunes puis entra dans la forêt. À présent, l'Irlandais a en vérité perdu Ísönd. Car Tristram avait emporté sa bien-aimée. Et le soir venu, ils étaient dans la forêt et préparèrent leur couche du mieux qu'ils purent et passèrent la nuit là dans un très plaisant repos. Mais le lendemain matin, à la pointe du jour, il chevaucha avec elle jusqu'au palais du roi et la lui remit en disant : « Sire, je sais, par ma foi, qu'il ne sied guère à une femme d'aimer l'homme qui la livre pour un air de harpe. À présent, gardez-la mieux une autre fois car c'est par grande habileté qu'elle est revenue. »

LI. MARÍADOKK DÉCOUVRE L'AMOUR DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

Tristram aimait Ísönd d'un amour inaltérable, et elle, l'aimait aussi sûrement, l'un et l'autre aussi élégamment et dignement. La force de leur amour était aussi grande que s'ils n'avaient eu qu'une seule pensée et un seul cœur, jusqu'à ce que les gens se mirent à parler et d'autres à s'étonner. Pourtant, il n'était personne qui le sût avec vérité ; mais ces propos reposaient sur des soupçons.

Tristram avait un camarade qu'il aimait beaucoup en toute confiance et par bonne camaraderie. Il était sénéchal et proche du roi, en sorte qu'il décidait avec lui de tout ce qu'il voulait. Il s'appelait Maríadokk de son nom. Ils allaient toujours de compagnie, Tristram et lui, et ils partageaient la même chambre. Et il se trouva qu'une nuit ils étaient allés au lit en même temps, et quand le sénéchal se fut endormi, Tristram le quitta furtivement. Et quand il sortit, il était tombé de la neige, la lune brillait aussi clair que s'il eût fait jour. Lorsqu'il arriva à la palissade du verger, il détacha une planche à l'endroit par où il avait coutume d'entrer. Et Bringvet le prit par la main et le mena à dame Ísönd, et elle prit une corbeille de frêne et la renversa devant le chandelier pour que la lumière de la bougie ne brille pas sur eux. Puis elle alla à sa couche en oubliant de fermer la porte. Et Tristram prit son plaisir avec la reine.

Mais, pendant ce temps, le sénéchal fit un rêve : il lui semblait voir sortir de la forêt un énorme sanglier — il ouvrait la gueule et grinçait des dents comme s'il était furieux, en poussant des cris aussi épouvantables que s'il avait voulu mettre tout en pièces — et il se dirigeait là, vers le château. Et lorsqu'il y arriva, personne n'osa, dans toute la cour du roi, se poster devant lui ni s'opposer à lui et lui résister. Et il vit qu'il se précipitait sur le lit du roi, qu'il frappait le roi entre les épaules de sorte que, du sang et de l'écume qui lui coulaient de la gueule, il souilla toute la literie. Et un grand concours ,de peuple vint au secours du roi, mais il n'osait rien faire contre lui. Alors, Maríadokk se réveilla sous l'effet de l'épuisement et de l'angoisse que lui valait ce rêve, et il crut d'abord que c'était vrai. Puis il réfléchit que c'était un rêve. Et il le trouva alors étrange et se demanda ce qu'il signifiait. Et donc,

il appela Tristram, son compagnon, et voulut lui dire cette nouvelle. Il tâtonna et voulut lui dire son rêve, le cherchant et ne le trouvant nulle part.

Alors, il se leva, alla à la porte et trouva le portail ouvert, et pensa que Tristram était allé se divertir cette nuit-là — et il trouva bizarre qu'il fût sorti si secrètement que personne ne pût découvrir son départ et qu'il n'eût dit à personne où il voulait aller. Et il vit alors dans la neige devant lui les traces de ses pas, et il mit ses propres chaussures puis suivit ses traces car la lune lui donna de la lumière en abondance. Et quand il arriva à la palissade, il trouva aussitôt l'ouverture par laquelle Tristram était entré. Il s'émerveilla de l'endroit où il était descendu — car il n'avait aucun soupçon au sujet de la reine ; il croyait plutôt que Tristram chérissait la suivante de la reine — et il poursuivit sa marche et entra secrètement, le plus silencieusement qu'il put, espionner ce qui se passait, en sorte que, pour finir, il entendit converser Tristram et la reine. Et il ne sut que faire, alors. Et il avait le cœur tout affligé ; il lui déplaisait fort de supporter que le roi fût honni et déshonoré de la sorte. Il n'osa pourtant rien révéler parce qu'il craignait de les calomnier. Il retourna cette nuit-là par le même chemin. Il fit mine de ne rien savoir.

Quand Tristram revint, il se mit au lit près de lui et ni l'un ni l'autre ne dit rien à l'autre.

Ce fut là le premier événement qui révéla leur amour. Auparavant, jamais personne ne s'en était aperçu, ni de nuit ni de jour. Et il fallut du temps avant que les envieux et les ennemis de Tristram dévoilent au roi Markis leur secret. Et alors, le roi en conçut grand deuil et affligeante inquiétude, peine et tourment ; et il ne sait que faire, et il fait espionner leur comportement.

LII. LE ROI MARKIS MET LA REINE ÍSÖND À L'ÉPREUVE

Le roi envisagea alors de mettre la reine à l'épreuve, il voulait qu'elle lui répondît et il lui dit un mensonge. Une nuit que le roi était dans son lit auprès d'elle, il lui dit, comme s'il s'agissait de propos affligeants : « Ma dame, je veux être pèlerin et aller à l'étranger et rendre visite à des lieux saints pour

mon salut. Mais je ne sais à qui confier la garde de ma cour. C'est pourquoi je veux entendre maintenant quel conseil tu me donnes et ce qui vous satisferait ou vous plairait le mieux. Dites-moi votre conseil et en la garde de qui vous voulez être : je veux suivre votre avis. »

Ísönd répond : « Je trouve étrange que vous hésitiez sur ce qu'il y a de mieux pour vous à faire dans ce que vous m'avez représenté. Qui prendrait soin de moi, sinon messire Tristram ? Ce qui me semble le mieux convenir, c'est que je sois en sa garde. Il peut défendre votre royaume et prendre soin de votre cour. Il est votre neveu ; et il mettra tout son cœur pour que votre honneur soit partout respecté et que la cour soit fidèlement servie et dévotieusement gardée dans une paix complète et pour la joie de chacun. »

Quand le roi eut entendu les propos et les conseils de la reine, le jour étant venu, il alla trouver son sénéchal, qui voulait du mal à la reine, et lui dit tous les propos d'Ísönd. Et lui, répond alors : « C'est bien en vérité ce que j'ai entendu dire. Vous pouvez clairement voir, à ses propos, qu'elle veut être là où cela lui plaît le mieux. Car elle l'aime tant qu'elle ne peut le cacher. Et il est étonnant que vous vouliez supporter si longtemps un tel déshonneur et que vous ne vouliez pas chasser Tristram. »

Mais le roi était dans un grand désarroi, il doutait, il soupçonnait que ce qu'on lui avait dit de Tristram et d'Ísönd pouvait être vrai.

Ísönd se leva de son lit et appela Bringvet, sa suivante, et dit : « Ma très chère amie, tu ne sais pas que j'ai appris de bonnes nouvelles et qui me plaisent bien, le roi veut s'en aller à l'étranger et je serai pendant ce temps sous la garde de mon bien-aimé et nous aurons divertissement et réconfort, peu importe à qui cela déplaira. » Alors, Bringvet répond : « Comment savez-vous cela ? Et qui vous l'a dit ? » Ísönd lui rapporta alors ce que le roi avait dit. Mais Bringvet découvrit tout de suite sa bêtise et dit : « Vous ne savez pas dissimuler. Le roi vous a soumise à une épreuve et a découvert que vous ne saviez pas dissimuler. Et c'est ce sénéchal qui est cause que vous vous êtes trahie, en raison du mensonge que l'on vous a fait et que vous avez cru. Maintenant, ils ont trouvé et en ont acquis la preuve d'après vos propres paroles. » Et elle lui montra le parti raisonnable à prendre et lui enseigna les réponses à faire au roi ainsi que les moyens d'échapper aux faussetés que le sénéchal lui exposait.

LIII. MARKIS MET DE NOUVEAU ÍSÖND À L'ÉPREUVE

Le roi Markis, veillant et s'inquiétant, s'efforça de savoir en toute certitude ce qu'il lui convenait le mieux de croire sur le blâme qui tombait sur Ísönd et Tristram. La nuit suivante, alors qu'il était au lit auprès d'Ísönd, il recourut de nouveau à des artifices et voulut la mettre à l'épreuve, il la prit dans ses bras avec grande tendresse, lui fit de suaves baisers et pratiqua ce jeu qui plaît bien à la plupart, vilains comme rois.

Mais elle découvrit tout de suite qu'il voulait la mettre à l'épreuve comme il l'avait fait précédemment. Elle changea complètement d'attitude, soupira de tout son cœur et pleura et maudit le jour où elle l'avait vu et où il l'avait menée dans son lit, disant : « Malheur à moi qui suis née pour le deuil et la détresse ! Tout a toujours tourné misérablement pour moi. Et ce qui m'est donné le moins, c'est ce qui me convient le mieux, et ce que je voudrais le plus, c'est ce qui m'est accordé le moins », et elle manifesta au roi affliction et chagrin, détresse et inquiétude, courroux et tourment, avec force larmes.

Alors, le roi lui dit : « Ma belle dame, qu'avez-vous ? Et pourquoi pleures-tu ? » Ísönd répond : « Nombreuses sont les causes de mon chagrin et de mes maux insupportables, si vous n'y portez pas remède. J'ai pensé que c'était plaisanterie, ce que vous m'avez dit la nuit dernière, et que c'était par jeu que vous disiez vouloir aller à l'étranger ; mais à présent, j'ai appris toute la vérité sur votre intention de partir. Misérable, la femme qui aime trop un homme ! Nulle femme ne peut à un homme se fier, étant donné que vous avez l'intention de me quitter et de me laisser ici. Et puisque vous avez pris cette décision, pourquoi me l'avez-vous caché ? Aujourd'hui, on m'a dit qu'en vérité vous aviez l'intention de vous en aller. Où voulez-vous me laisser ? Et quels de nos amis vont veiller sur moi ? À cause de vous, j'ai abandonné tout moyen de secours, père et mère, parents et amis, et grands honneurs, bonheur et puissance. C'est votre honte et votre déshonneur de me laisser ici. Jamais je n'aurai de consolation de nuit ni de jour tant que je n'aurai pas votre amour. Pour l'amour de Dieu, restez chez vous ou bien laissez-moi, accablée de chagrin, vous accompagner. »

Le roi Markis dit : « Ma dame, je ne te laisserai pas seule. Car Tristram, mon neveu, va prendre soin de toi par grand amour et digne service. Il n'est personne dans mon royaume que j'aime autant que lui, notamment parce qu'il vous sert si courtoisement. » Ísönd répond : « Mon infortune sera complète si c'est lui qui doit prendre soin de moi et si je suis en sa garde. Je connais sa serviabilité, son affection et sa gentillesse à mon égard. C'est fausseté et dérision avec de belles paroles. Il fait semblant d'être mon ami — parce qu'il a tué le frère de ma mère — et il me parle bellement pour que je ne me venge pas de lui ni ne le haïsse. Pourtant, sachez en vérité que sa gentillesse ne peut me consoler du grand deuil, de la honte et du tort qu'il m'a faits, à moi et à ma famille. Et s'il n'avait pas été votre neveu, mon seigneur, il y a longtemps que je lui aurais fait sentir mon courroux et que j'aurais vengé sur lui mon deuil et ma souffrance. Maintenant, je voudrais ne plus jamais le voir ni lui parler. Mais si je me montre aimable envers lui, c'est que l'on me reproche, par calomnie publique, de haïr vos parents et votre plus cher ami. Car il est un proverbe répandu qui dit que dangereux peut être le caractère des femmes, que les femmes n'aiment pas les parents de leur mari ni ne veulent les avoir auprès d'elles, de jour comme de nuit, en paroles ou en actes. C'est pour cela que je me suis défendue de calomnie ou de blâme en acceptant sa gentillesse et ses services. Jamais je ne serai en son pouvoir ni n'accepterai ses services. Je préfère vous prier, mon seigneur, de me laisser aller avec vous. »

Elle parla tant et si bien cette fois-là que le roi lui fit grâce de tout son courroux. Puis il alla trouver le sénéchal et lui dit qu'il n'y avait aucun amour entre la reine et Tristram. Mais le sénéchal chercha, par toute sa ruse, à enseigner au roi ce qu'il devait dire à la reine pour la mettre à l'épreuve. Et quand le roi eut entendu ses propos, il alla trouver la reine et dit qu'il voulait, certes, s'en aller, mais qu'elle resterait sous la garde des meilleurs hommes et amis qui l'honoreraient par toutes sortes de bonnes grâces et d'honneurs, « et je veux que personne ne fasse ce qui vous déplaise ou chose qui soit contre votre gré. Et puisqu'il ne vous sied pas que Tristram, mon parent, soit à votre service, je vais, en raison de l'affection que j'ai pour vous, l'éloigner de vous et l'envoyer dans d'autres pays, car je ne veux en aucun cas lui témoigner d'affection contre votre volonté et votre honneur ».

Ísönd répond : « Sire, jamais vous n'agirez si mal. Car alors, on dira par tout votre royaume que c'est moi qui vous ai amené

à de tels desseins et que je hais votre parent à cause de la mort de Mórold, et que je vous ai incité à le haïr, parce que je l'ai privé de la garde de votre royaume alors qu'il est le plus tenu de le faire et le plus proche, après vous, pour en prendre soin. Et l'on me blâmera pour de telles choses ; et je ne veux pas que vous haïssiez votre parent à cause de l'affection que vous avez pour moi. Il ne vous sied pas de le faire partir à cause de moi ni d'oublier votre royaume, la paix et la prospérité. Mais je ne suis qu'une femme : et s'il peut advenir guerre, vos ennemis me prendront rapidement votre royaume car je n'ai pas la force ni le pouvoir de le défendre. Et l'on dira alors que si j'ai fait partir Tristram, qui est la plus sûre défense de votre royaume, c'est que je le haïssais tant qu'il ne pouvait rester ici à cause de moi. À présent, faites de deux choses l'une : ou bien je pars sans retard avec vous, ou bien confiez-lui la garde et la défense de notre royaume. »

Le roi écouta avidement les propos d'Ísönd et il trouva qu'elle était pleine de bon vouloir à l'égard de Tristram, et il nourrit les mêmes soupçons et s'affligea de deuil et de tristesse et renouvela son courroux et sa détresse. Mais le lendemain matin, la reine alla parler en privé à Bringvet. Et celle-ci lui dit qu'elle était stupide et qu'elle ne savait pas s'y prendre, et elle lui enseigna alors un bon stratagème sur la façon de répondre au roi quant à son intention d'éloigner Tristram.

LIV. LE ROI FAIT ESPIONNER TRISTRAM ET ÍSÖND

Après cela, le roi ne veut plus que Tristram reste davantage à la cour en raison de la calomnie qui tombait sur lui et sur la reine, et il les a soigneusement séparés, et Tristram habite maintenant dans une ville au pied du château. Il avait là une demeure qu'il entretenait à grands frais. Et il était toujours triste, de même qu'Ísönd, qu'ils ne puissent se rencontrer.

Or, du fait qu'ils étaient ainsi séparés, ils devinrent tout pâles l'un et l'autre, de chagrin et de peine. Car ils avaient perdu leur joie. Et toute la cour découvrit leur affliction. Et le roi la découvrit clairement et il réfléchit à une ruse, car il savait qu'ils se retrouveraient volontiers et qu'ils enduraient

chagrin et deuil de leur séparation — et ils étaient étroitement surveillés.

Un jour, le roi envoya chercher ses chiens de chasse, fit équiper ses chevaux et envoya des gens dans la forêt préparer des pavillons de verdure et planter des tentes, et l'on y transporta du vin et des vivres. Car il déclara vouloir rester à la chasse six semaines ou davantage. Et il prit congé de la reine pour aller à ses plaisirs et il se rendit dans la forêt.

Quand Tristram apprit le départ du roi, il se réconforta de tout son cœur — il prétendit être malade et resta chez lui pour éprouver s'il ne se trouverait pas quelque occasion de pouvoir rencontrer la reine. Et alors, il prit un rameau et le tailla en faisant de beaux copeaux avec une si grande dextérité que personne n'avait jamais rien vu de pareil. Car lorsqu'ils étaient jetés à l'eau, ils ne s'abîmaient pas mais flottaient à la surface comme de l'écume et aucun courant ne pouvait les détruire. Et chaque fois que Tristram voulait correspondre avec Ísönd, il jetait des copeaux dans la rivière qui coulait auprès de la tour et passait devant la chambre à coucher de la reine. Et la reine comprenait aussitôt et découvrait par cet artifice son souhait de venir la voir.

Alors que Tristram était en train de tailler le rameau, un nain s'en vint du château et dit : « Salutations de Dieu et de dame Ísönd ! Elle vous envoie dire qu'elle veut vous parler. Ne néglige à aucun prix de venir la trouver là où tu la rencontras la dernière fois et j'espère que tu sais où et te souviens de l'endroit. Et je te le dis à toi seul, et en secret. Et il est peu probable qu'une circonstance de ce genre se reproduise de si tôt, car toute la cour est partie pour la chasse. Et c'est pour cela qu'elle t'envoie dire de venir cette nuit lui parler. Dis-moi maintenant quel message tu veux lui envoyer car je n'ose m'attarder ici davantage à cause des mauvaises gens qui m'envient et qui diront au roi que c'est moi qui fais tout le mal qu'il y a entre vous. S'ils savaient que je suis ici, ils me diffameraient et me calomnieraient devant le roi. »

Tristram lui dit : « Ami, dit-il, Dieu te remercie d'avoir voulu me porter ce message. Et tu en retireras profit si je puis vivre. Et pour le moment, bien que ce soit peu de chose, je te donne mon manteau doublé de fourrure blanche — une autre fois, ce sera davantage. À présent je te demande par affection de transmettre à la très courtoise Ísönd les salutations de Dieu et mon amitié — et dis-lui que je ne puis venir car j'ai

très mal à la tête et, toute cette nuit, j'ai été très malade. Mais demain, si j'en trouve l'occasion, j'irai la voir si elle me veut quelque chose ; et elle pourra dire ce qu'elle veut. »

Le nain prit congé et rentra chez lui au château où le roi s'était caché pour leur tendre un piège et il dit au roi ce qu'il avait dit à Tristram et ce que celui-ci avait répondu. « Roi, dit-il, Tristram m'a tout caché. Mais en vérité, cette nuit, vous verrez et découvrirez la conduite qu'ils ont depuis longtemps pris l'habitude d'adopter en secret, car j'ai vu qu'il taillait des copeaux qu'il a coutume de jeter dans la rivière pour attirer et convoquer Ísönd. » Et ils délibérèrent tant qu'ils finirent par imaginer le plan et le stratagème selon lesquels le roi se cacherait là pendant la nuit et épierait leur rencontre à l'endroit où ils avaient coutume de se retrouver.

LV. LE MÉCHANT NAIN ET SES RUSES

Comme le soir venait, Tristram se prépara et alla à la rivière près du verger car Ísönd avait coutume d'y aller, chaque soir, s'asseoir un moment au bord de la rivière pour s'amuser et pour se lamenter sur les événements de sa jeunesse. Quand elle y arriva, elle vit les copeaux flottant et sut que Tristram était déjà arrivé au verger. Elle se couvrit tout entière des fourrures blanches dont était fait son manteau et se rendit, tête couverte, vers les arbres où le roi se trouvait déjà. Pour Tristram, il était entré du côté opposé en passant à travers la palissade et se dirigeait vers l'arbre où lui et elle avaient l'habitude de se retrouver. Mais juste alors, la lune apparut et brilla d'un bel éclat. Il vit l'ombre du roi sur le sol et s'arrêta aussitôt, car il savait que le roi voulait à toute fin les espionner. Il s'angoissa et s'attrista fort pour la reine : qu'elle ne remarquât pas l'ombre. Mais, sur ce, elle vit l'ombre du roi et eut alors grand-peur pour Tristram.

Et ils s'en allèrent tous les deux. Ils virent bien qu'ils avaient été trahis en cette affaire et en furent pleins d'angoisse et grandement chagrinés. Pour le roi, il resta siégeant sous l'arbre et ses doutes étaient si forts encore sur cette affaire qu'il renonça à sa colère contre eux.

Il se fit ensuite qu'un jour le roi, la reine et Tristram se firent prélever du sang. Car le roi voulait encore les mettre à

l'épreuve dans sa chambre à coucher, secrètement, et Tristram ne sut pas découvrir leur stratagème. Pendant la nuit, lorsque tout le monde fut endormi, le roi n'ayant laissé personne demeurer là hormis Tristram, il dit : « Parent, éteins toutes nos bougies : la lumière me gêne. » Mais il parlait ainsi parce qu'il avait longtemps réfléchi à de grands artifices et stratagèmes, sur les conseils du méchant nain qui toujours voulait du mal à la reine Ísönd et à Tristram. Ce méchant nain se leva secrètement de son lit et prit un récipient plein de farine de froment, qu'il avait auprès de sa couche, et répandit de la farine partout sur le plancher pour que l'on pût voir les traces de Tristram dans la farine s'il allait trouver la reine. Mais Bringvet s'aperçut tout de suite de ce qu'il faisait et elle en prévint Tristram. Sur ce, le roi se leva au milieu de la nuit, disant être fatigué de rester couché et vouloir aller à matines, et il dit au nain de l'accompagner.

Quand le roi fut parti et comme Tristram restait couché, il considéra comment il pourrait parvenir à trouver la reine. Car il savait que, s'il allait jusqu'à elle, on pourrait voir les traces de ses pas dans la farine. Aussi sauta-t-il à pieds joints par-dessus la farine jusqu'au lit de la reine mais ce bond avait été si pénible que ses veines se rouvrirent et saignèrent toute la nuit. Quand il se leva, il retourna d'un bond dans son lit. Sur ces entrefaites, le roi arriva et vit qu'il y avait du sang dans son lit, et il demanda alors à Ísönd d'où venait ce sang. Elle dit qu'elle saignait de la main. Le roi alla alors au lit de Tristram et le vit tout ensanglanté. Il comprit donc qu'Ísönd mentait. Il y avait là raison patente de soupçonner pour le roi qui s'en attrista et s'en courrouça. Il ne savait pas ce qu'il fallait tenir pour le vrai, s'il n'y avait ce sang qu'il voyait ; et ce n'était ni une accusation véridique ni une preuve convaincante. Aussi était-il en proie au doute et ne savait que croire car il n'avait pas de preuve véridique pour les accuser. Pourtant, il ne voulait à aucun prix renoncer. Il préférait rendre l'affaire publique, mais sans les déshonorer. Et il envoya chercher tous ses barons et conseillers, et il leur fit part de sa peine à cause d'Ísönd et de Tristram. Et tous les barons discutèrent de cela, ils auraient volontiers tiré vengeance si l'on avait trouvé des offenses véridiques.

LVI. LE CONSEIL DISCUTE LE CAS DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

Là-dessus, le roi convoqua tous ses conseillers dans la ville de Londres. Et tous ceux qui voulaient avoir l'amitié du roi y vinrent : évêques et barons et tous les hommes les plus sages qu'il y eût en Angleterre. Lorsqu'ils y furent arrivés, le roi leur demanda de lui donner un sain conseil sur la manière dont il devait en finir avec Tristram et Ísönd qui l'avaient exposé à de telles calomnies qu'il était déshonoré par tout son royaume. Alors, les conseillers du roi dirent, certains des imbécillités, d'autres des choses sensées et pertinentes.

Puis un évêque chenu se leva et dit au roi : « Sire, écoutez ce que je veux dire, et si je dis ce qui est juste, accordez-le-moi. Il y a maintenant, ici dans notre pays, maint homme qui accuse Tristram et qui n'ose pas en donner la preuve. Vous cherchez, sire roi, un conseil ; et il sied à tous de vous donner un sain conseil, sûr et loyal. Il ne sied point que vous rendiez publique cette calomnie et vous ne pouvez pas les déshonorer à cause de cela, car vous ne les avez pas surpris agissant de telle sorte que vous puissiez donner la preuve déclarée de leur culpabilité. De quelle manière voulez-vous, alors, condamner votre neveu et votre épouse ? Car vous êtes mariés légalement et vous ne pouvez en aucun cas divorcer d'avec elle dans l'état présent des choses, alors que l'on ne peut avancer aucune accusation déclarée de ce dont la chargent ennemis et envieux. Mais il ne vous convient pas non plus d'abandonner cette affaire à cause de la calomnie et de l'opprobre que va répandant le peuple, que ce soit à tort ou à raison. Souvent, les gens ne croient pas moins le faux que le vrai. Mais en raison de la calomnie que vous avez si longtemps et patiemment supportée et dont vous avez blâmé la reine, il conviendrait que la reine vînt ici, à cette réunion, devant ces chefs ; écoutez alors mes propos et ses réponses. Et quand elle aura répondu, nous déciderons par juste jugement qu'elle ne dorme plus dans le lit du roi avant de s'être lavée de cette calomnie. »

Alors le roi répond : « J'accepte volontiers ce jugement, ici, devant tous mes chefs et barons. »

Ensuite, ils envoyèrent chercher Ísönd ; elle vint aussitôt à leur réunion dans la halle et s'assit. Alors, l'évêque se leva et

lui dit : « Reine, écoutez. C'est le roi qui m'a prié de vous parler. Tout le monde est au courant, dans la cour et au-dehors, d'une certaine calomnie que l'on porte publiquement contre vous, et qui dure depuis plus de douze mois, sur votre compte et celui de Tristram, parent de notre roi. Que ce soit vrai ou faux, il est manifeste que calomnie et blâme, ainsi que déshonneur pour le roi, s'attachent à vous. Mais il n'a pas encore vu ni découvert ouvertement autre chose que de bon, hormis cette calomnie que colportent les gens, mais sans preuve tangible. Or je t'accuse devant les chefs et les barons et j'exige de vous juste disculpation, j'exige que tu t'innocentes et tires le roi de cette erreur, car il ne vous sied pas de partager ouvertement le lit du roi avant que tu ne te sois innocentée de ce reproche[1]. »

Ísönd était intelligente et courtoise et la plus belle, la plus éloquente des femmes, elle se leva en présence du roi et dit : « Excellent roi, sachez en vérité que je suis au courant de cette calomnie que les envieux et les malveillants m'infligent. Car il y a longtemps que l'on dit que nul ne vit sans blâme ni diffamation. Et il me paraît étrange que l'on mente sur mon compte alors que je suis innocente. Cela leur semble facile parce que je suis étrangère, loin de mes parents et amis, et que je suis ici en pays étranger, seule parmi des gens qui ne me sont pas apparentés, comme une captive. Et je sais que, à cause de cela, personne n'aura compassion de moi dans mes épreuves. À présent, je prie le roi, mon seigneur, qu'il fasse juger ma cause devant toute sa cour en me donnant le moyen de prouver mon innocence. Jamais on ne rendra sur mon compte verdict si rude que je ne m'y soumette pour me débarrasser des reproches des envieux — car je suis innocente de cette calomnie —, qu'il s'agisse de porter le fer ou d'autre moyen de prouver mon innocence. Et si j'échoue dans cette mise à l'épreuve de mon innocence, que le roi me fasse brûler par le feu ou écarteler entre des chevaux. »

LVII. LE ROI ACCEPTE UNE ORDALIE

Le roi écouta les propos d'Ísönd disant qu'elle se soumettrait volontiers à l'épreuve du fer ou à tout autre moyen de se disculper. Et il vit qu'il ne lui seyait pas d'en exiger davan-

tage. Comme il n'avait trouvé aucune preuve ni accusation déclarée contre elle, il lui fallait accepter de la juger par juste verdict. Et il lui dit : « Viens donc ici, et jure-moi devant ces chefs que tu te soumettras à une telle épreuve et que l'engagement que tu viens de prendre sera tenu, car nous l'accepterons volontiers. Tu vas aller à Korbinborg[1]. Et c'est là que je vous convoque, vous, tous les chefs, pour y veiller à mon honneur et à mes droits. Nous nous y rendrons tous dans un délai d'un mois. »

Alors, Ísönd alla jurer au roi qu'elle se soumettrait à l'épreuve de disculpation, comme il le lui avait lui-même demandé. Les chefs et la cour se retirèrent et allèrent chez eux. Mais Ísönd demeura, dans l'angoisse et la tristesse : car elle savait bien qu'était justifiée la calomnie pour laquelle elle serait jugée et honnie.

LVIII. TRISTRAM DÉGUISÉ EN PÈLERIN TOMBE SUR ÍSÖND

Comme le jour de la convocation arrivait, elle réfléchit à un plan et envoya dire à Tristram qu'il vînt la retrouver à l'endroit où il y avait un gué dans la rivière —et qu'il se déguise le plus qu'il pourrait—, au jour qu'elle lui fixerait. Elle voulait qu'il la débarque d'un bateau quand on la transporterait de l'autre côté de la rivière et elle lui dirait alors un secret. Il respecta sa promesse d'être là auprès d'elle au jour dit, tellement déguisé que personne ne le reconnaîtrait. Son visage était tout peint de couleur jaune et il était en misérable tunique de grosse bure[2] —et il portait par-dessus un vieux manteau.

La reine arriva alors dans une barque de l'autre côté de la rivière. Elle fit aussitôt signe à Tristram puis elle accosta. Alors elle dit bien haut à Tristram : « Ami, viens ici me transporter hors de cette barque, tu as l'air d'être un bon marin. » Et Tristram alla aussitôt à la barque et prit Ísönd dans ses bras. Alors qu'il la portait, elle lui dit tout bas de tomber par-dessus elle quand elle arriverait sur la rive de sable. Et quand il se fut éloigné de la barque, tout en la portant, et fut arrivé à peu de distance du bord de la rivière, elle remonta sa cotte et il tomba sur elle aussitôt.

Quand ses hommes virent cela, ils bondirent immédiatement de la barque, qui avec des bâtons, qui avec des perches, qui avec des rames et voulurent le rosser à mort. Mais la reine leur dit de ne pas lui faire de mal — dit que ce n'était pas volontairement qu'il était tombé mais parce qu'il était faible et très fatigué de sa marche, « car c'eſt un pèlerin arrivant d'un long voyage ». Et ils plaisantèrent sur ses propos et se moquèrent de la façon dont le pèlerin était tombé avec elle. Et ils dirent tous qu'elle était la plus courtoise des femmes pour être la seule à ne pas vouloir qu'on lui fît du mal. Mais nul ne savait pourquoi elle avait conçu ce plan.

Sur ce, ils sautèrent sur leurs chevaux et allèrent leur chemin, se moquant du pèlerin et le plaisantant sur sa façon ridicule de s'y prendre. « Eh bien, eſt-ce merveille, dit Ísönd, que ce pèlerin ait voulu s'amuser et palper mes blanches cuisses ? Mais maintenant, je ne puis en aucun cas faire le serment que personne d'autre que le roi ne se soit étendu là. »

Puis ils chevauchèrent jusqu'au palais du roi, la reine descendit de cheval ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient.

LIX. ÍSÖND SUBIT L'ORDALIE

La cour était arrivée, en grand nombre. Le roi était dur et cruel, impatient et pressé de se venger et de mettre Ísönd à l'épreuve en lui faisant porter le fer à cause de Triſtram. Le fer avait été mis au feu et était tout prêt. Trois évêques l'avaient consacré.

Pour Ísönd, elle entendit messe et fit de grandes et suaves aumônes, en sorte que tout ce qu'elle possédait d'or et d'argent, de vêtements et de vaisseaux, elle en donna une grande part aux pauvres, pour l'amour de Dieu, de même qu'aux malades et aux blessés, aux orphelins et aux pauvres veuves. Puis elle alla pieds nus en vêtement de laine et chacun s'affligeait de son état. Tous, ils pleuraient, connus et inconnus, étrangers et gens du pays, riches et pauvres, jeunes et vieux — tous avaient le cœur souffrant pour elle. Et l'on apporta les saintes reliques sur lesquelles elle ferait serment de disculpation. Et elle s'avança, pleurante, et posa la main sur les saintes reliques. Elle entendit alors des barons disputer sur le contenu de son serment. Certains voulaient la forcer

et l'accabler, d'autres voulaient l'aider à formuler son serment. La plupart voulaient suivre le roi dans sa volonté de rendre la formulation la plus rigoureuse.

Et Ísönd dit alors : « Roi, écoute mon serment. Jamais il n'y eut homme né d'une femme qui m'ait approchée nue, en dehors de toi, roi, et de ce minable pèlerin qui m'emporta de la barque et tomba par-dessus moi au vu de vous tous. Que Dieu m'aide dans cette épreuve et qu'il me purifie par ce fer. Et jamais je n'ai commis faute ni péché avec un autre homme, j'en prends à témoins Dieu et tous les saints. À présent, si je n'en ai pas assez dit dans ce serment, ajoutez-y rapidement ce que vous voulez, et je jurerai. »

Le roi vit Ísönd pleurant ainsi que beaucoup d'autres à cause d'elle, riches et pauvres, en raison de son affliction. Alors, son cœur s'attrista fort et il dit à Ísönd : « J'ai entendu, et il me semble qu'il n'est pas besoin d'y ajouter. Porte maintenant ce fer ardent. Et que Dieu te purifie en fonction de tes mérites et de tes formulations. »

« Oui », dit-elle, et elle prit hardiment le fer dans sa main et le porta de telle sorte que nul ne trouva en elle couardise ni défaillance. Et Dieu lui donna dans sa belle miséricorde une belle purification, réconciliation et accord avec le roi, son seigneur et époux, avec abondance d'amour, d'honneur et de grande dignité.

LX. RÉCONCILIATION DU ROI ET DE LA REINE

Dès qu'Ísönd se fut disculpée par l'épreuve du fer, elle s'assit et déclara que le roi avait agi puérilement en haïssant son parent à cause de la reine. Alors le roi délaissa sa stupidité et se repentit d'avoir jamais eu de mauvais soupçons sur son parent et de s'être causé à lui-même chagrins et inquiétudes de toutes sortes, inutilement. Et il ne doute maintenant plus du tout, si bien que son cœur est pleinement purifié et sans arrière-pensée malgré tous les envieux. Il considéra maintenant qu'Ísönd n'était pas coupable de la calomnie que l'on avait portée contre elle. Et le roi fut alors des plus joyeux pour la consoler après la tristesse qui l'avait accablé. Tout ce qu'il possédait, il l'estimait pour rien auprès de l'amour et de

l'affection qu'elle avait pour lui. Il l'aimait hors de toute mesure à tel point qu'il n'était pas d'autre créature de Dieu qui lui plût autant que la belle Ísönd.

LXI. UN CHIEN VENU DU ROYAUME DES ALFES

Quand Tristram, le vaillant et l'honorable, eut quitté le royaume — et ils se quittèrent courroucés, le roi et lui —, il servit ensuite, un moment, un duc du royaume de Pologne. Le duc l'honora et le respecta plus que tous ses amis, en raison de son renom, de sa famille et de sa vaillance, de sa chevalerie et de sa conduite courtoise, de ses manières distinguées et de sa multiple bravoure qui le distinguaient de tous les autres.

Il se fit qu'un jour, alors que Tristram était soucieux comme quelqu'un qui est arrivé en pays étranger et parce qu'il est loin de sa consolation, de son amour et de ses délices, il soupirait de tout son cœur, et souvent, pensant fréquemment à son angoisse et à son chagrin, lui qui était si loin de celle qui le consolait. Lorsque le duc s'en aperçut, il demanda à ses pages de leur faire venir son propre divertissement, afin qu'il pût en consoler les tourments de Tristram qu'il voyait accablé dans sa cour. Car volontiers il eût voulu lui faire du bien et l'amuser s'il pouvait le réjouir. Là-dessus, les pages du duc apportèrent une précieuse étoffe qu'ils étalèrent sur le plancher devant le duc. Et d'autres arrivèrent qui lui amenaient son chien, lequel lui avait été envoyé du monde des Alfes[1]. C'était une créature merveilleusement belle, au point que jamais homme ne naquit qui eût pu rapporter ou relater sa nature ou sa taille. Car de quelque façon que l'on regardât ce chien, il montrait tant de couleurs que nul ne pouvait les discerner ni les fixer. Si on le regardait de face, il paraissait blanc, noir et vert du côté que l'on observait. Mais si on le regardait de côté, il paraissait rouge sang comme si l'on avait retourné son pelage côté chair, poil vers l'intérieur, alors que, par moments, il semblait de couleur brun foncé et aussitôt après comme si sa peau était rouge clair. Et ceux qui le regardaient sur toute sa longueur ne parvenaient nullement à voir comment il était, car il leur paraissait n'avoir aucune couleur pour autant que l'on pût savoir. Il venait de cette île

qui s'appelle Polin[1]. C'est une femme-alfe qui avait donné ce chien au duc. Jamais il n'y eut créature aussi grande, plus belle ni plus plaisante, et si intelligente, gentille et serviable. Les pages du duc menaient ce chien par une chaîne d'or tirée de son trésor. Puis ils lui enlevèrent sa chaîne.

Et dès qu'il fut libre, il s'ébroua et la clochette qui était attachée à son cou sonna d'un son si beau que Tristram vit disparaître tout son deuil et oublia sa bien-aimée, et son esprit, son cœur et son humeur changèrent tant que c'était à peine s'il savait s'il était lui-même ou quelqu'un d'autre. Il n'était homme vivant qui entendît le son de la clochette, qu'il ne fût aussitôt consolé de tout cœur de son chagrin et qu'il ne fût empli de liesse et de joie, sans vouloir d'autre divertissement. Tristram écouta attentivement ce son et considéra soigneusement le chien : il trouva bien plus merveilleuse sa couleur que le son de la clochette. Et il posa sa main sur le chien et sentit que sa toison était toute de laine douce et soyeuse. Et il considéra alors qu'il ne pourrait vivre s'il ne pouvait procurer à Ísönd, sa bien-aimée, ce chien pour qu'elle se divertisse. Mais il ne voyait pas comment faire pour l'obtenir. Il ne fit point mine de vouloir l'avoir car le duc l'avait traité si chèrement qu'il ne voulait pas, pour rien au monde, le quitter ou se passer de lui.

LXII. TRISTRAM TUE LE GÉANT URGAN

Comme la saga de Tristram l'atteste[2], il y avait en ce temps-là un géant[3] qui habitait dans un district[4] au bord de la mer. Tous les douze mois, il prélevait un tribut sur tout le royaume, le dixième du cheptel : le duc lui versait ce tribut chaque année et le géant était donc venu le réclamer. On proclama par tout le royaume ce tribut au son des trompes, pour le verser au géant Urgan. Et barons, marchands et manants, citadins et paysans vinrent, chacun selon ses moyens, menant du bétail pour le géant. Et c'était très grande merveille de voir la quantité que cela faisait. Et les gens faisaient grand tapage et clameurs en lui amenant leur bétail.

Tristram demanda alors d'où venait ce vacarme, et à qui appartenait ce bétail, et qui devait l'avoir. Le duc lui dit aussitôt de quoi il s'agissait et comment il avait accepté de verser le

tribut au géant ainsi que toutes les conditions et les stipulations qui avaient été passées entre le géant et lui. Alors, Tristram dit au duc : « Si je vous délivre de cette servitude et que vous n'ayez jamais plus besoin de verser ce tribut au géant, que me donnerez-vous en récompense ? » Le duc dit : « Tout ce que tu voudras et que tu choisiras. Je n'ai rien de si cher que je ne veuille te le donner en récompense, si tu nous débarrasses de cette brimade. — Si tu accèdes à ma prière, dit Tristram, je te délivrerai, toi et ton royaume, je te débarrasserai du géant, et tes gens, du tribut, et je délivrerai tout le pays, en sorte que cette contrainte n'aura plus jamais lieu. » Le duc répondit : « Je consens volontiers à ta requête et je vais confirmer par serment cette promesse devant toute ma cour ici présente. »

Tristram se prépara aussitôt en hâte, revêtit son armure, enfourcha son cheval et dit au duc : « Que quelqu'un m'accompagne sur le chemin que va prendre le géant, je vais vous délivrer, vous et votre royaume, du géant. Mais si je ne peux vous venger de lui, je ne réclamerai pas votre bien. — Dieu te remercie », dit le duc, et il le fit accompagner par un homme à lui jusqu'au pont que devait passer le géant pour mener le bétail.

Lorsque Tristram fut parvenu au pont, il empêcha le bétail de passer le pont. En voyant que le bétail s'arrêtait, le géant brandit son bâton de fer et courut aussi vite qu'il put, vit Tristram tout armé sur son cheval et lui cria d'une voix épouvantable : « Qui es-tu, rustre, toi qui empêches mon bétail d'avancer ? Je te jure sur ma tête que tu vas payer cela cher, à moins que tu ne me demandes miséricorde. »

Alors, Tristram se fâcha et lui répondit : « Jamais je ne cèlerai mon nom à un maudit troll comme toi[1]. À la cour, on m'appelle Tristram. Je n'ai peur ni de toi ni de ta massue de fer. C'est injustement que tu as pris ce bétail et, donc, tu ne l'auras plus à aucune condition. D'où tiens-tu cet important tribut, si ce n'est que tu as fait peur aux gens pour qu'ils te le versent ? » Alors, le géant Urgan répondit : « Tristram, tu te montres bien arrogant envers moi en m'empêchant de mener mon bétail, décampe au plus vite loin de moi et du bétail que j'ai coutume de mener. Je ne suis pas Mórold que tu as tué par violence, et je ne suis pas l'Irlandais que tu as pris à Ísönd. Et tu crois pouvoir faire de même envers moi. Mais sache en vérité que tu vas le payer cher si tu m'empêches de passer le pont. » Sur ce, il brandit son bâton de fer et le jeta de toutes

ses forces, par grand courroux. Mais Tristram esquiva le coup. Le gourdin de fer atteignit le cheval au poitrail et le mit en pièces, lui cassant les jambes, et le cheval s'effondra sous Tristram.

Quand Tristram se fut remis sur pied, le géant se précipita sur lui pour lui décharger un coup, s'approchant de lui le plus possible pour l'empoigner de ses mains. Comme il se baissait pour prendre son bâton de fer, Tristram ne voulut pas attendre davantage, il bondit sur lui et lui trancha la main droite quand il voulut ramasser sa massue — et la main resta là gisant dans l'herbe. Mais quand le géant vit sa main par terre, il empoigna son bâton de la main gauche et voulut se venger de Tristram. Et comme il le frappait, Tristram para le coup avec son bouclier, lequel se fendit de bout en bout, en deux parties. Et ce coup était si rude que Tristram tomba à genoux. Et il se rendit compte alors que, s'il attendait un second coup, il serait tué. Aussi battit-il en retraite. En voyant que le géant était fort blessé et furieux et qu'il saignait abondamment, il voulut attendre que l'effusion de sang l'épuise et diminue un peu sa force. Le géant ramassa alors sa main et laissa le bétail sur place, puis se replia sur son château. Pour Tristram, il resta là sain et sauf et saisi d'une grande joie car, maintenant, tout le bétail était délivré et récupéré.

Et il savait maintenant qu'à coup sûr il obtiendrait ce qu'il demandait, à moins que le duc ne tienne pas la parole qu'il lui avait donnée. Mais il considéra qu'il ne pouvait pas rebrousser chemin encore, car il n'avait rien qu'il pût montrer au duc et qui pût convaincre celui-ci qu'il avait affronté le géant — si ce n'est qu'il ramenait le bétail. Et il se précipita le plus vite qu'il put par le chemin marqué par le sang de la blessure du géant. Et là-dessus, il arriva au château du géant. Une fois entré, il ne vit rien hormis la main, et il retourna au plus vite jusqu'au pont. Sur ces entrefaites, le géant revenait au château — car il était allé chercher des simples pour faire un onguent dont se panser — et il croyait trouver là sa main. Après avoir déposé les simples, il découvrit que sa main avait été emportée. Alors, il se précipita à la poursuite de Tristram. Celui-ci regarda derrière lui et le vit arriver : il venait en courant vers lui dans un grand vacarme, son bâton de fer sur l'épaule. Et Tristram craignit le géant, si bien qu'il n'osa pas se porter à sa rencontre. Le géant l'attaqua le premier et lui jeta son bâton de fer par grand courroux et de toutes ses forces. Tristram se déroba, si bien que le coup ne l'atteignit

pas. Alors, il se précipita et voulut le frapper du côté gauche. Et quand il vit que le géant se penchait pour éviter le coup, il lui déchargea un coup de face et ce fut un horion si accablant qu'il lui emporta toute l'épaule et le précipita en bas du pont, et tous ses os se brisèrent. Sur ce, Tristram rebroussa chemin, prit la main et la porta au duc. Mais celui-ci était dans la forêt et avait vu leurs démêlés. En voyant Tristram, il chevaucha au-devant de lui et demanda comment cela s'était passé. Tristram lui montra ce qu'il avait fait en dernier lieu : délivré le bétail et tué le géant. Puis il dit au duc : « Maintenant, je réclame ma récompense. »

Alors, le duc répondit : « C'est juste, je ne te la refuserai pas. Dis-moi ce que tu aimerais le mieux. — Grands mercis à vous. J'ai tué Urgan, dit-il, et maintenant je veux que tu me donnes ton beau chien. Car j'ai grande envie de le posséder parce que je n'ai jamais vu plus beau chien. »

Alors, le duc dit : « Je sais, par ma foi, que tu as tué notre plus grand ennemi. Aussi te donnerai-je la moitié de mes États et t'offrirai d'épouser avec honneur ma sœur, si tu veux demander sa main. Mais si tu préfères mon chien, tu l'auras volontiers. » Tristram répondit : « Dieu vous remercie, messire. Il n'est point en ce monde chose qui me soit aussi chère que ce chien, si bien que je ne l'abandonnerai jamais pour tout ce que l'on pourra m'offrir. » Alors le duc dit : « Va maintenant et prends-le, et fais-en ce que tu voudras. »

LXIII. RETOUR DE TRISTRAM AUPRÈS D'ÍSÖND

Quand il eut reçu le chien, Tristram ne le laissa pas, lui eût-on offert tout l'argent du monde. Et il fit venir un ménétrier, le plus courtois des hommes qui se pût trouver dans tout ce duché, et lui dit en privé ce qu'il devait faire et où il devait aller et de quelle manière il devait apporter le chien à Tintajol, à la reine Ísönd.

Le ménétrier y alla, il trouva Bringvet, la suivante de la reine, et lui remit le chien en la priant de le porter à la reine, de la part de Tristram. Et elle le reçut avec grande joie et force remerciements. Car jamais il ne pourrait exister créature plus belle. Pour lui fut faite une maison d'or brûlé, avec grande

habileté, et bien verrouillée. Et cet envoi fut plus cher que tout à Ísönd. En récompense, elle fit un riche cadeau au messager de Tristram et elle envoya dire à celui-ci que le roi était bien disposé à son égard et qu'il pouvait revenir sans crainte car, maintenant, accords et réconciliations avaient remplacé tous les soupçons que l'on nourrissait contre lui. En apprenant cette nouvelle, Tristram s'en alla par grande liesse à la cour du roi Markis.

C'est de la sorte que ce chien fut obtenu et acquis. Je veux maintenant que vous sachiez que le chien de Tristram ne resta pas longtemps à la cour du roi Markis. Par la suite, il prit l'habitude d'aller dans les forêts chasser le sanglier et le cerf lorsque Tristram et Ísönd se trouvaient là tous les deux. Ce chien attrapait tout animal de telle sorte que cela ne lui échappait jamais, et il avait un tel flair qu'il éventait tous les sentiers et toutes les pistes.

LXIV. TRISTRAM ET ÍSÖND SONT BANNIS DE LA COUR

Alors que Tristram était arrivé à la cour du roi Markis avec joie et liesse, il n'y fut pas longtemps que le roi, de nouveau, découvrit le grand amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, Tristram et Ísönd, tout comme avant. Et le roi en fut offensé et fort attristé et il ne voulut plus supporter cela de leur part et il les bannit tous les deux. Mais eux, trouvèrent que c'était une bonne chance et ils s'en allèrent dans un grand désert. Et ils ne réfléchirent guère à qui les pourvoirait en vin et en vivres, car Dieu voudrait leur donner quelque nourriture, où qu'ils fussent. Et il leur plaisait bien d'être tout seuls tous les deux. Et de tout ce qu'il y a au monde ils ne désiraient rien de plus que ce qu'ils avaient maintenant. Car ils avaient maintenant ce qui plaisait à leur cœur, s'ils pouvaient ainsi être toujours innocemment ensemble et jouir de leur amour dans les délices.

Et de même que cette liberté dans la forêt leur plaisait, de même ils découvrirent un endroit secret, près de quelque rivière dans un gros rocher, que des païens avaient fait creuser et décorer autrefois avec grande habileté et art. Et le lieu était tout voûté et profondément enfoncé dans le sol pour y entrer.

On y accédait par un sentier secret qui descendait loin sous terre. Il y avait beaucoup de terre par-dessus, sur laquelle se dressait le plus bel arbre du rocher; l'ombre de cet arbre s'étendait et protégeait de la chaleur et de la brûlure du soleil. À côté, il y avait une source d'eau potable. Autour de cette source poussaient les plus suaves plantes fleuries que l'on eût souhaitées. La rivière sortait de la source et coulait vers l'eſt. Quand le soleil brillait sur les plantes, elles embaumaient du plus suave parfum et toute la source était comme un mélange de miel et de la suavité des fleurs. Mais chaque fois qu'il pleuvait et que le froid sévissait, ils se retiraient dans leur maison en dessous du rocher. Et lorsqu'il faisait beau dehors, ils allaient, à la source, s'amuser, et par la forêt, là où le sol était le plus plat et où il faisait le meilleur de marcher ainsi que de chasser les bêtes pour leur provende. Car Triſtram avait amené son chien qu'il chérissait plus que tout. Il habitua son chien à chasser d'abord le cerf, et il en chassa autant qu'il en voulait. Et c'était pour eux grand divertissement et joie, car ils avaient nuit et jour leur liesse et réconfort.

LXV. KANUEST DÉCOUVRE TRISTRAM ET ÍSÖND

Sur ce, il arriva qu'un jour le roi, selon son habitude, vint là, dans la forêt, avec un grand nombre de chasseurs. Ils lâchèrent les limiers, tendirent des embuscades et soufflèrent dans leurs cors pour exciter leurs chiens — et coururent de tous côtés dans la forêt jusqu'à ce qu'ils trouvent une grande harde de cerfs dont ils isolèrent tous les plus grands. Et les cerfs se mirent à courir dans tous les sens, certains gravirent les montagnes, d'autres descendirent dans les vallées, partout où ils savaient que ce serait le plus difficile de les dépiſter. Et les cerfs diſtancèrent alors les chiens. Mais les chasseurs chevauchèrent à leur poursuite en soufflant dans leurs cors.

Le roi s'écarta alors de ses gens et suivit deux de ses meilleurs chiens; quelques chasseurs l'accompagnaient, qui gardaient ses limiers; et ils pourchassaient alors un grand cerf, ils l'avaient mis au galop et le traquaient avec acharnement. Mais lui fuyait tant qu'il pouvait en tous sens et il se dirigea vers le bas, vers la rivière. Quand il parvint à la rive, il

s'arrêta et écouta et il réentendit les chiens, quoique loin de lui, et il sut que les chasseurs avaient l'intention de se diriger droit sur lui. Puis il fit demi-tour par un autre chemin pour que les chiens ne l'éventent pas, fit un grand saut par-dessus un ruisseau, de là bondit aussitôt dans la rivière et en ressortit. Aussi les chiens le perdirent-ils sans savoir ce qu'il était devenu. Et le roi s'affligea fort de cet événement.

Le grand veneur du roi s'appelait Kanuest, il chevauchait tantôt ici, tantôt là pour ramener les chiens sur la piste. Mais ceux-ci cherchèrent un peu partout et ne la trouvèrent pas. Kanuest s'arrêta alors et leva les yeux sur le rocher. Puis il vit un sentier près de la source. Tristram et Ísönd y étaient passés tôt le matin pour s'amuser. Quand Kanuest vit ce sentier, il pensa que le cerf devait avoir pris ce chemin ou qu'il s'était arrêté là pour prendre du repos. Aussi descendit-il de cheval pour s'assurer de ce qui se passait. Il prit le sentier qui menait au rocher jusqu'à ce qu'il arrive à la porte. Il regarda à l'intérieur et vit Tristram endormi et, de l'autre côté de la pièce, Ísönd — ils s'étaient couchés pour se reposer parce que la chaleur était grande. Et s'ils dormaient si loin l'un de l'autre, c'est qu'ils étaient allés s'amuser. Quand il les vit, il eut si peur qu'il trembla de tout son corps — parce qu'une grande épée gisait entre eux —, s'enfuit vers le roi et lui dit : « Sire, je n'ai pas trouvé le cerf. » Et il raconta au roi tout ce qu'il avait vu dans la demeure du rocher ; il dit ne pas savoir s'il avait vu une créature céleste ou terrestre ou de l'espèce des Alfes.

LXVI. LE ROI REPREND EN GRÂCE TRISTRAM ET ÍSÖND

Le roi s'y rendit alors, vit Tristram et reconnut Ísönd ainsi que l'épée qui lui avait appartenu en propre. Il n'était point au monde d'épée au fil plus acéré que celle qui reposait entre ces deux amants. Et le roi vit donc que chacun d'eux était loin de l'autre. Il considéra alors que, s'il y avait entre eux un amour coupable, ils ne se seraient pas couchés, à coup sûr, si loin l'un de l'autre, ils auraient eu un seul et même lit. Ísönd lui parut extrêmement belle, il regarda son visage, elle lui sembla si belle qu'il crut n'en avoir jamais vu de pareille car elle s'était endormie d'épuisement et elle avait le rouge aux

joues. Et par une ouverture qu'il y avait dans le bâtiment, un rayon de soleil brillait sur sa joue. Il se soucia fort que le soleil brillât sur son visage, il alla jusqu'à elle le plus doucement possible, posa son gant sur sa joue pour la protéger du soleil. Puis il s'en alla, les recommanda à Dieu et redescendit tout triste du rocher. Les chasseurs dirent alors aux pages de rameuter les chiens car le roi voulait quitter la chasse et rentrer chez lui. Et il chevaucha tout seul, triste et affligé ; personne ne le suivit jusqu'à sa tente.

Quand Ísönd se réveilla, elle découvrit le gant, et les circonstances qui avaient fait parvenir là le gant du roi lui parurent étranges. Tristram aussi trouva cela étonnant. Et ils ne savaient que faire à présent que le roi savait où ils étaient. Toutefois, ce leur fut grande liesse et consolation qu'il les eût découverts de la sorte, les ayant vus ne faisant rien, et ne pouvant rien leur reprocher.

Et alors, le roi Markis ne voulut en aucune façon imputer péché ni déshonneur à Tristram et à Ísönd. Il envoya chercher tous ses barons et leur démontra par force raisons que c'était par fausseté et dérision que l'on avait accusé et chargé Tristram, et qu'il ne servirait à rien à personne de suivre ce parti, de le croire, et de le tenir pour vrai. Et quand ils entendirent ses raisons et les preuves qu'il avançait, ils pensèrent qu'il voulait faire revenir Ísönd : ils lui donnèrent le conseil qui leur parut le meilleur et le plus plaisant, et auquel lui-même inclinait le plus. Il les envoya chercher, pour qu'ils reviennent en paix et en liesse. Car sa colère s'était détournée d'eux.

LXVII. TRISTRAM ET ÍSÖND SE QUITTENT

En aucune façon, Tristram ne pouvait refréner son envie et son désir, aussi exploitait-il toute occasion qui se présentait. Et il se fit qu'un jour ils étaient assis ensemble dans un verger, et Tristram tenait la reine dans ses bras. Et alors qu'ils se croyaient hors de danger, il leur advint un incident imprévu : le roi s'en vint se promenant et le méchant nain avec lui, et il considéra les avoir trouvés péchant tous deux, car ils étaient endormis. En les voyant, le roi dit au nain : « Attends-moi pendant que je vais au château. Je vais amener ici les plus éminents de mes hommes pour qu'ils voient dans quelles cir-

constances nous les avons trouvés tous deux ici ensemble ; et je vais les faire brûler sur un bûcher si mes hommes les découvrent ensemble. »

Comme le roi disait cela, Tristram se réveilla mais il n'eut pas l'air de s'affecter, il se leva rapidement et dit : « Voici grand malheur, Ísönd, ma bien-aimée. Réveille-toi car on nous a tendu des pièges et nous sommes menacés. Le roi Markis a été ici et a vu ce que nous avons fait. Il est maintenant parti chercher ses hommes dans la halle ; et s'il parvient à nous trouver tous les deux ensemble, il nous fera brûler jusqu'à ce que nous soyons réduits en cendres. Je veux, ma bien-aimée toute belle, m'en aller. Mais tu n'as pas besoin de craindre pour ta vie, car ils ne pourront avancer contre toi aucune preuve véridique s'il ne se trouve personne ici en dehors de toi. Pour moi, je m'en irai en un autre royaume. Et à cause de toi, je porterai deuil et chagrin tout le reste de mes jours. Je m'angoisse si fort de devoir te quitter que jamais plus je ne trouverai de consolation en cette vie. Ma bien-aimée très douce ! Aime-moi autant, moi absent, que tu m'as aimé, moi présent. Sache-le : je ne puis m'attarder ici davantage car ceux qui nous haïssent seront promptement ici. Maintenant, embrasse-moi pour notre séparation, et que Dieu nous garde et nous protège ! »

Ísönd resta là un peu plus longtemps. Quand elle saisit les propos de Tristram et vit sa détresse, ses larmes coulèrent et elle soupira de tout son cœur, puis répondit par ces mots affligés : « Mon très cher amour, certes il te sied de te souvenir de ce jour où nous nous quittons si douloureusement. J'ai si grande torture de notre séparation que je ne savais pas encore ce qu'étaient deuil ou tristesse, angoisse ou anxiété. Je ne trouverai point consolation, ni paix ni joie. Et jamais je ne craignis pour ma vie comme à présent que nous nous quittons. Tout de même, tu vas accepter cette bague d'or et la garderas bien pour l'amour de moi. Ce sera le gage et le sceau, l'engagement et la consolation du souvenir de notre amour et de cette séparation. »

Et ils se quittèrent en grande tristesse et s'embrassèrent suavement.

LXVIII. TRISTRAM VOYAGE DE PAYS EN PAYS

Et donc Tristram alla son chemin. Pour Ísönd, elle resta pleurante et accablée de grand chagrin. Et Tristram s'en fut pleurant fort, sautant par-dessus la clôture. Sur ce, arriva le roi qui l'accusa et avec lui ses barons, et ils ne trouvèrent personne, hormis elle seule. Aussi ne purent-ils porter contre elle aucune accusation, elle n'avait rien fait de mal et le roi renonça alors à sa colère contre elle.

Et Tristram, affligé, alla à ses appartements et se prépara à partir en hâte ainsi que tous ses compagnons. Ils chevauchèrent jusqu'au rivage, prirent le bateau et quittèrent ce royaume à la voile. Ensuite, ils atterrirent en Normandie et n'y restèrent pas longtemps. Et Tristram alla d'un royaume à un autre en quête d'aventures qu'il pût accomplir. Il endura maintes misères et duretés avant d'obtenir honneurs et estime, repos et plaisir. Ensuite, il servit le chef et empereur de Rómaborg et fut longtemps dans son royaume. Puis il alla en Espagne et, de là, en Bretagne, chez les héritiers de Róaldr, son père adoptif. Ils le reçurent avec grande liesse, l'honorant et l'estimant, et lui donnèrent un grand royaume ainsi que maints châteaux placés librement sous son pouvoir, l'aimant d'un amour sincère et l'aidant en tous ses besoins, le faisant connaître à des étrangers et l'accompagnant dans les tournois, et ils louaient sa vaillance dans les tournois et sa valeur.

LXIX. TRISTRAM RENCONTRE ÍSODD

En ces jours-là, un vieux duc gouvernait ce royaume, ses voisins — tous ceux qui étaient les plus puissants et les plus importants — faisaient de lui leur ennemi et l'attaquaient rudement, le pressant fort, car ils convoitaient grandement le château où il siégeait. Ce duc avait trois fils, de vaillants hommes. L'aîné s'appelait Kardín. C'était un bel homme, et courtois, et le meilleur compagnon de Tristram. En raison de sa valeur, on donna à celui-ci un puissant château d'où il

chasserait leurs ennemis. Et il fit tant qu'il s'empara de maints de leurs hommes, les dépouilla de leurs châteaux et dévasta leurs villes. Et il leur fit si longtemps la guerre, avec le renfort de Kardín, qu'ils n'eurent d'autre parti à prendre que de demander miséricorde et d'accepter trêve.

Kardín avait une sœur belle, courtoise et distinguée, plus intelligente que toutes les femmes qui fussent dans ce royaume. Tristram fit sa connaissance et lui fit des cadeaux affectueux. À cause de l'Ísönd pour laquelle il s'affligeait tant, il parla d'amour avec elle, et elle avec lui. Et il composa alors beaucoup de poèmes amoureux[1] par belle poésie, et en termes éloquemment choisis, et toutes sortes de lais, et, dans ces chants, il mentionnait souvent le nom d'Ísönd. Tristram chantait ses chants devant les chevaliers et les barons, dans les halles et les chambres à coucher, beaucoup écoutant, dont Ísodd et ses parents. Et tous pensaient que c'était elle qu'il chantait, et qu'il n'en aimait pas d'autre que cette Ísodd-là.

Et tous les parents de celle-ci s'en réjouissaient beaucoup, surtout Kardín et ses frères. Car ils pensaient que Tristram aimait Ísodd, leur sœur, et qu'il voudrait demeurer là en raison de son amour. En effet, ils avaient trouvé en lui un si bon chevalier qu'ils voulaient l'aimer et le servir. Ils avaient fort à cœur de le mettre dans l'amitié de leur sœur et ils le menaient dans le pavillon de la jouvencelle pour qu'il se divertît auprès d'elle et conversât avec elle. Car de jeu et de conversation adviennent caresses et ces ébats retournent souvent l'humeur des gens.

Et voici Tristram grandement perplexe sur ses desseins, et il ne peut parvenir à aucune autre décision que de tenter de trouver quelque plaisir en regard de l'amour qu'il a si longtemps éprouvé dans l'angoisse et l'anxiété, le deuil et la tristesse. Aussi veut-il voir si un nouvel amour, et plaisir, pourrait lui donner d'oublier Ísönd. Parce qu'il croit qu'elle doit l'avoir oublié. Ou bien il voulait prendre femme pour son bien-être et son plaisir. Pour qu'Ísodd ne lui fasse point de reproches, il veut l'épouser pour son nom, son renom et sa conduite. Et donc, il demande la main d'Ísodd, sœur du duc[2], se la fiance et l'épouse avec l'avis et le consentement de ses parents. Et tous les habitants du pays en furent contents.

LXX. LA NUIT DE NOCES

On fixe donc le moment des noces, et Tristram vint avec ses amis. Le duc se trouvait là avec sa cour, il consentit à tous leurs desseins. Et le chapelain du duc chanta messe et ils furent consacrés selon la coutume en vigueur[1]. Tristram épousa la princesse Ísodd. Et lorsque l'office fut terminé, ils allèrent à table pour un magnifique banquet. Quand ils furent rassasiés, les gens allèrent se divertir : certains pour jouter, d'autres pour s'affronter en tournoi ; en troisième lieu, pour décocher des javelots ; d'autres encore pour faire de l'escrime et se livrer à toutes sortes de divertissements comme c'est la coutume des gens de cour dans d'autres pays en de telles réceptions.

Mais la journée tirant à sa fin et la nuit venant, la jouvencelle fut conduite à un lit magnifique. Puis survint Tristram qui se défit du précieux bliaud dont il était vêtu, et sa tunique était très ajustée. Alors qu'on la lui retirait, une bague d'or vint avec la manche : cette bague même que la reine Ísönd lui avait donnée lorsqu'ils s'étaient quittés pour la dernière fois dans le verger, en lui interdisant de rompre l'amour qu'il avait pour elle. Comme Tristram regardait cette bague d'or, il tomba dans une nouvelle contemplation, si bien qu'il ne savait pas quelle conduite tenir, et il réfléchit intensément à sa situation, se repentant de sa décision. Il se trouva alors tellement opposé à ce qu'il avait fait qu'il aurait bien voulu que cela ne se fût pas produit, et il réfléchit alors à ce qu'il devait faire. Il se dit : « Cette nuit, il faut que je dorme ici comme si c'était ma propre femme. Le fait est que je ne puis me séparer d'elle puisque je l'ai épousée en présence de nombreux témoins. Pourtant, je ne puis cohabiter avec elle sans trahir ma foi et déshonorer ma dignité d'homme. Néanmoins, qu'il en soit comme le destin le veut. »

Voici Tristram dans le lit venu, et Ísodd lui fait liesse, tout en l'embrassant. Mais lui, se penchant vers elle, soupirait de tout son cœur : il voulait dormir avec elle mais ne le pouvait pas — sa raison enchaînait son désir pour Ísodd — et il dit : « Ma belle bien-aimée, ne m'en veuille pas ! Je veux te dire un secret. Mais je te demande de ne le faire savoir à personne en dehors de toi et moi car je ne le dirai à personne. J'ai une dou-

leur au flanc droit qui me tourmente depuis longtemps et, ce soir, cette douleur m'a accablé. À cause des nombreuses détresses et nuits de veille que j'ai subies, voici qu'elle tourmente tous mes membres. Aussi osé-je à peine coucher avec toi. Et chaque fois que cette douleur me prend, elle me frappe d'une telle faiblesse que je suis longtemps malade ensuite. Donc, je te prie : ne m'en veuille pas pour cette fois. Car nous aurons tout loisir, toi et moi, lorsque je me sentirai mieux et que je serai mieux disposé. »

Alors, la jouvencelle répond : « Je suis plus affligée de ta douleur que de toute autre chose au monde. Quant à ce que vous avez dit, que je devais garder le secret, je dois bien pouvoir m'abstenir de le répéter et c'est ce que je ferai volontiers. »

Tristram n'avait pas d'autre douleur que celle que lui valait l'autre reine, Ísönd.

LXXI. MIEUX VAUT VIVRE SANS CAMARADES QUE D'EN AVOIR QUI VOUS ENVIENT

Alors qu'Ísönd, l'épouse du roi Markis, était un jour dans sa chambre à coucher, elle se désolait fort et soupirait à cause de Tristram qu'elle aimait plus que tout autre homme, si bien qu'elle réfléchit à ce qui pourrait consoler son désir et alléger son chagrin, et la seule façon de le faire était d'aimer Tristram. Mais elle n'avait pas de nouvelles de lui, elle ne savait pas dans quel pays il se trouvait et s'il était mort ou vif.

Or il y avait un géant, énorme, grand et fier qui était venu d'Afrique se battre contre des rois et des chefs[1]. Il parcourait force pays à leur recherche, tuait beaucoup d'hommes et les déshonorait, dépouillant de leur peau, avec la barbe, tous les chefs qu'il tuait et en faisant un manteau si long et grand qu'il le traînait derrière lui par terre. Ce géant avait appris que le roi Artus était si renommé dans son royaume qu'il n'avait pas d'égal à cette époque en vaillance et en chevalerie, qu'il se battait souvent avec force chefs et remportait victoire et honneur.

Quand le géant entendit parler de sa vaillance et de sa bravoure, il lui envoya son messager lui dire qu'il avait fait, des barbes de rois, de ducs, de jarls et de barons, une fourrure si

longue qu'il la traînait derrière lui — et qu'il était allé par maints pays les chercher, qu'il les avait vaincus et tués en combats singuliers et en batailles. Étant donné qu'Artus était le plus puissant de tous ceux dont il avait entendu parler, tant par ses terres que par ses titres d'honneur, il lui envoyait dire, par amitié, de se faire dépouiller de sa barbe et de la lui envoyer en signe d'estime — et il honorerait sa barbe si fort qu'il la placerait d'autant plus haut au-dessus de toutes les barbes de rois que c'était lui le plus renommé dont il eût entendu parler.

En apprenant cela, le roi Artus entra dans une grande colère et envoya dire au géant qu'il se battrait plutôt que d'abandonner sa barbe comme un couard. Ayant appris la nouvelle que le roi voulait se battre contre lui, le géant se précipita immédiatement par grande fureur vers les marches du royaume du roi Artus pour se battre contre lui. Le géant lui montra les fourrures qu'il avait faites des barbes des rois. Puis ils s'affrontèrent en se portant de grands coups et en s'attaquant rudement toute la journée du matin au soir. Pour finir, le roi remporta la victoire sur lui et emporta sa tête ainsi que son manteau de fourrure. C'est ainsi que le roi l'attaqua avec vaillance et délivra de sa présence les États des rois et des jarls, se vengeant sur lui de son arrogance et de sa méchanceté.

À présent, bien que cela ne concerne pas cette saga, je veux le faire savoir, car ce géant que Tristram avait tué était le fils de la sœur du géant qui réclamait les barbes. Tristram servait alors le roi d'Espagne. Et le roi d'Espagne avait eu grand-peur lorsque le géant avait réclamé sa barbe, le roi avait représenté cela à ses amis, ses parents et tous les chevaliers et il n'en avait trouvé aucun qui osât se battre contre ce géant. Mais quand Tristram avait entendu dire que nul n'osait défendre l'honneur du roi, il s'était chargé du combat singulier pour honorer le roi. Et de part et d'autre, ç'avait été le plus rude des duels en sorte que Tristram y avait reçu maintes blessures et grandes, et que tout le monde craignait qu'il ne vécût point et ne recouvrât pas la santé. Et pourtant, il tua le géant. Des blessures qu'il avait reçues là, la reine Ísönd n'avait eu nulle nouvelle, non plus que de lui. Car les envieux qu'il avait s'interposaient. Et c'est la coutume de ceux qui envient autrui de se taire sur ce qui est bon, de cacher renom et bravoure des exploits de ceux qui sont plus accomplis qu'eux, et de porter des accusations contre les innocents en dissimulant leurs propres tares derrière les calomnies portées contre

autrui. Aussi un homme intelligent enseignait-il son fils, disant : « Mieux vaut vivre seul sans camarades que d'en avoir qui vous envient. »

Mais Tristram, là où il était maintenant, avait des camarades en quantité, qui le servaient et l'honoraient. Quant aux camarades à lui qui étaient à la cour du roi Markis, ce sont plus ses envieux que ses amis, ils le calomnient et le diffament. Et le bien qu'ils apprenaient de lui, ils le cachaient à cause de la reine dont ils savaient qu'elle l'aimait.

LXXII. ÍSÖND APPREND LE MARIAGE DE TRISTRAM

Un jour, la reine siégeait dans ses appartements et composait un lai sur l'amour triste. Sur ce, vint la trouver María-dokk[1], un puissant homme, jarl régnant sur de grands châteaux et de puissantes villes en Angleterre ; il était venu à la cour du roi Markis, requérir l'affection de la reine pour la servir. Mais Ísönd lui répondit que, par de tels propos, il manifestait sa stupidité et que ce qu'il recherchait était grande bêtise. Souvent, il avait demandé l'affection de la reine et il n'avait jamais pu obtenir ne serait-ce qu'une concession de la valeur d'un gant. Car elle ne l'attira ni par des promesses ni par de belles paroles. Mais il resta longtemps à la cour du roi, pour voir s'il pourrait tant soit peu adoucir l'humeur de la reine afin qu'elle se rendît indulgente envers son amour. C'était un beau chevalier mais, pour le reste, cruel et ambitieux. On ne louait pas sa vaillance ; en revanche, tout le monde le tenait pour un coureur de femmes, et il se moquait et tournait en dérision les autres chevaliers en regard de lui.

Un jour qu'il venait, il dit à la reine : « Dame, quand on entend chanter le hibou, il sied que l'on songe à sa propre mort, car le chant du hibou signifie trépas. Et comme il me semble que c'est là un chant d'affliction et de tristesse, il faut que certains aient perdu la vie.

— Oui, dit Ísönd, tu dis vrai. Certes, je veux que ce chant signifie mort. Celui-là est en vérité un méchant hibou qui veut affliger quelqu'un de son propre chagrin. Et il te sied de craindre ta mort, toi qui as peur de mon chant. Le vol du hibou précède toujours le mauvais temps et toi, tu viens tou-

jours apporter de mauvaises nouvelles. En vérité, tu es un hibou volant, qui veux toujours dire mauvaises histoires et apporter moquerie et dérision. Je sais assurément que tu ne viendrais pas ici si tu voulais me dire nouvelles de liesse. »

Maríadokk répond : « Te voici fâchée, reine. Mais je ne sais à quel point serait stupide qui craindrait tes propos. Il se peut que je sois un hibou, mais toi, tu dois être sa serve. Mais quoi qu'il en soit de ma mort, je t'apporte une affligeante nouvelle. Maintenant, tu as perdu Tristram, ton bien-aimé. Il a épousé une femme dans un autre pays. Et maintenant, il te faut chercher alentour pour te trouver un bien-aimé. Car il t'a trahie, il a délaissé ton amour et épousé une femme plus belle, avec grand honneur, la fille du duc de Bretagne. »

Alors, Ísönd répond : « Par moquerie et dérision tu as toujours été loup et hibou, et, de Tristram, tu as dit du mal. Que Dieu ne me donne jamais rien de bon si j'accède à ton gré et à ta sottise ! Mais tu auras beau me dire du mal de Tristram, jamais je ne t'aimerai ni ne deviendrai ton amie tant que je vivrai. Et je préférerais me détruire que d'attirer ton amour. »

Et elle se courrouça excessivement de cette nouvelle. Quand Maríadokk comprit cela, il ne voulut pas l'affliger davantage et s'en alla, troublé du fond du cœur que la reine ait voulu lui faire réponse si déshonorante.

Or, alors que la reine était dans ce chagrin, cette affliction et cette colère, elle s'enquit de la vérité sur le compte de Tristram. Et lorsqu'elle sut la vérité, elle fut accablée de grand chagrin et de peine accablante — et tout son cœur était empli d'affliction et de chagrin —, se lamentant en ces termes : « Il ne faut se fier à aucun homme. Jamais il ne sied de faire confiance à l'amour d'autrui. Voilà qu'il est devenu déloyal en ayant épousé une femme en pays étranger. »

Ainsi allait-elle lamentant son deuil sur leur séparation.

LXXIII. DE LA CONVENTION PASSÉE ENTRE LE DUC ET LE GÉANT MOLDAGOG

Et donc, Tristram est dans l'affliction. Toutefois, il faisait mine d'être joyeux et gai et ne laissait jamais voir qu'il eût quelque sujet de tourment ou de tristesse. Il cachait son chagrin de la sorte : il allait, pour s'amuser, à la chasse en compa-

gnie du duc lui-même et de tous ses amis les plus puissants. Il y avait là également Kardín, fils du duc, et deux autres des fils de celui-ci, les plus beaux qui fussent. Étaient là également les plus puissants de ses barons. Ils devaient suivre les chiens et les chasseurs, mais ils prirent un autre chemin dans la forêt, qui descendait vers la mer, et ils s'enquirent de ce qui se passait dans cette marche : car c'était là que passait la frontière — et ils avaient connu là, souvent, de rudes batailles et de durs affrontements.

Sur cette frontière habitait un géant, merveilleusement grand et des plus vaillants. Il s'appelait Moldagog. Il était sage et plein d'artifices. Alors qu'ils étaient arrivés dans cette marche, le duc dit : « Tristram, mon meilleur ami ! Voici la frontière de notre royaume, il ne va pas plus loin dans cette forêt. L'autre côté appartient à un géant, il habite dans un rocher. Je veux te faire savoir que ce géant m'a valu grandes hostilités au point qu'il m'a banni de mon royaume. Mais depuis, nous avons fait la paix entre nous, aux conditions suivantes : il ne viendra pas ici dans mon royaume, mais moi, je ne passerai pas la rivière pour aller dans le sien sauf cas d'absolue nécessité. Et je veux maintenir ces stipulations entre nous aussi longtemps que je le pourrai car, si je viole ce traité, il aura le pouvoir, dans notre royaume, de piller et d'incendier et de faire tout le mal qu'il pourra — et s'il trouve mes hommes dans ses États, il aura le pouvoir de les tuer. Ces conditions, tous les plus puissants de mes hommes ont juré de les respecter. Et si notre gibier ou nos chiens courent jusque-là, nous devons les racheter de sorte que personne n'aille les rechercher ou les garder. Aussi t'interdis-je, Tristram, de passer cette rivière ; car tu serais aussitôt maltraité, déshonoré et tué. »

Tristram répond : « Dieu sait, sire, que je n'ai point envie d'aller là-bas. Je ne sais ce que j'y ferais. Pour ma part, je lui concède cela jusqu'à la fin de mes jours. Je ne veux point quereller avec lui. Les forêts ne me manqueront pas tant que je vivrai. »

Néanmoins, il regarda la forêt au loin et vit qu'elle avait les plus beaux arbres, hauts, droits et gros, des arbres de toutes les essences qu'il eût vues ou dont il eût entendu parler. D'un côté, cette forêt s'étendait jusqu'à la mer ; mais de l'autre côté, on n'y pouvait accéder qu'en traversant la rivière qui coulait là en un courant furieux : c'était cette rivière que, selon la convention passée entre le duc et le géant, nul ne devait passer.

Et donc le duc fit demi-tour, prit Tristram par la main, et tous deux chevauchèrent de concert — car Tristram était très cher au duc —, puis ils arrivèrent chez eux au château, se lavèrent les mains et se mirent à table. Et les chasseurs rentrèrent avec une abondante venaison.

LXXIV. LES CAMPAGNES DE TRISTRAM ET DE KARDÍN

Kardín et Tristram étaient les meilleurs camarades. Ils faisaient grande guerre et livraient de rudes batailles aux ennemis qui occupaient leurs États, leur prenant de grandes villes et des châteaux forts, car c'étaient des chevaliers d'une telle vaillance que l'on ne trouvait pas leurs pareils — et de puissants chefs, des barons et des chevaliers se soumirent à eux —, et ils avaient grande force dans leur royaume, ils prirent Namtersborg[1] et placèrent des garnisons de leurs chevaliers dans tous les châteaux qui se trouvaient alentour en cette province, en sorte que les plus puissants cherchèrent à obtenir trêve d'eux et leur prêtèrent serment, leur remirent des otages en garantie d'une solide paix.

Mais, dans ces intervalles, Tristram était en grande angoisse et en chagrin à cause de son amour pour Ísönd. Et il réfléchissait avec toute sa sagacité à une chose qu'il avait l'intention de faire — et il estimait en avoir tout le loisir. Car son cœur et tout son esprit étaient tout entiers d'aimer Ísönd et de faire tout ce qu'il pouvait pour lui faire honneur.

LXXV. TRISTRAM PÉNÈTRE DANS LA FORÊT DE MOLDAGOG

Un jour, Tristram revêtit son armure, dit qu'il voulait aller à la chasse en forêt et renvoya ses camarades avec les chasseurs. Il fit cacher son cheval dans une vallée. Alors, il prit son cor, monta sur son palefroi et chevaucha en toute hâte à l'endroit où se trouvaient son destrier et ses armes. Et quand il se fut équipé du mieux qu'il le put, il enfourcha son

destrier et chevaucha, tout seul, au plus vite, pour arriver au gué de la rivière qui délimitait le royaume du duc et le pays du géant. Et il vit alors que le gué était périlleux, que le courant y était très violent, que la rivière était fort profonde et les rives élevées de part et d'autre. Et il choisit le parti difficile. Qu'il dût en réchapper ou pas, il éperonna son cheval et le lança au galop dans la rivière. Et l'eau leur arriva aussitôt au-dessus de la tête. Il toucha si rudement le fond qu'il pensa ne jamais s'en sortir vivant. Mais il essaya de toutes ses forces. Et quand il parvint, pour finir, de l'autre côté de la rivière, il descendit de selle et se reposa quelques instants, enleva la selle et la secoua pour en faire partir l'eau, tout comme il se secoua lui-même.

Quand il fut bien reposé, il monta à cheval et chevaucha par la forêt, porta son cor à la bouche et souffla de toutes ses forces et aussi longtemps qu'il put pour que le géant entendît le cor. Celui-ci se demanda alors ce que cela pouvait être et il se précipita dès qu'il entendit. Il avait à la main un gros gourdin fait de l'ébène le plus dur.

En voyant Tristram tout armé sur son cheval, il lui demanda, très fâché : « Sire le rustre, quel homme es-tu pour chevaucher tout armé ? D'où viens-tu ? Et où veux-tu aller ? Et que cherches-tu ici dans ma réserve de chasse ? »

Tristram répondit : « Je m'appelle Tristram et je suis le gendre du duc de Bretagne. J'ai vu cette forêt, qui est si belle, et j'ai pensé qu'elle était bien dissimulée et bien faite pour y installer une maison que je voudrais y construire — car je vois ici les plus belles essences de toutes sortes —, et je veux faire abattre les plus grands arbres au cours de ce prochain demi-mois, quarante-huit en tout. »

LXXVI. TRISTRAM AFFRONTE LE GÉANT

Ayant entendu et compris ces mots, le géant se mit en colère et répondit : « Que Dieu me garde ! N'était mon amitié pour le duc, je te tuerais de ce bâton. Car ton arrogance te rend fou. Va-t'en au plus vite de cette forêt ; et tu peux être heureux que je te laisse partir dans cet état. »

Alors, Tristram dit : « Malheur à qui se fait liesse de ta pitié ! Je veux abattre ici autant d'arbres qu'il me plaira. Et ensuite,

que celui de nous deux qui remportera la victoire sur l'autre en décide. »

Alors, le géant répond, dans une grande colère : « Tu es fou, rustre, et bouffi d'arrogance. Mais, dans ces conditions, tu ne t'en iras pas de la sorte. Tu vas me remettre ta tête en gage. Tu crois que je suis le géant Urgan, que tu as tué. Non, ce n'est pas cela. C'était le frère de mon père, et celui que tu occis en Espagne était un parent à moi. Et maintenant, te voici venu en Bretagne pour me déposséder de ma forêt. Mais, d'abord, tu vas te battre contre moi. Si tu ne supportes pas grand-chose, ton bouclier va sûrement te protéger lorsque je t'atteindrai[1]. » Et il leva son bâton et le jeta sur lui par grande force et colère. Mais Tristram esquiva et se précipita sur lui pour le frapper. Le géant se hâta de récupérer son gourdin et il y eut alors grandes invectives entre eux. Tristram s'interposa entre le géant et le gourdin et voulut lui assener un coup de taille à la tête. Mais comme le géant se dérobait sous le coup, l'épée lui vola sur la jambe avec une telle force que celle-ci fut tranchée et fut projetée loin de lui. Et Tristram voulut lui assener aussitôt un second coup à la tête.

À ce moment, le géant cria à pleine voix : « Messire, pitié, épargne ma vie ! Je me ferai ton serviteur fidèle et loyal, et ton homme lige. Et je te donnerai toutes mes escarcelles. Toute ma terre et l'or que je possède seront en ton pouvoir et à ta disposition. Je n'ai cure de mes biens, hormis de ma vie. Et emmène-moi où tu voudras et où il te plaira ; fais de moi ce que tu voudras. »

Tristram ayant compris qu'il implorait miséricorde, il accepta son offre de soumission, sa foi jurée, ses propos et ses gages assurés. Et il lui confectionna une jambe de bois qu'il fixa sous son genou. Et le géant devait le seconder.

LXXVII. TRISTRAM ET MOLDAGOG PASSENT UN ACCORD

Le géant montra à Tristram ses biens, et Tristram n'y prêta que très peu d'attention car son esprit n'était guère préoccupé par l'acquisition de biens à cette époque-là. Et il dit au géant qu'il ne prendrait de ses biens que ce dont il avait besoin. Comme le géant était lié à lui par serment, Tristram le

laissa décider de ses biens et les garder dans son château — et ils passèrent alors un nouvel accord disant que le géant ferait tout ce que Triſtram demanderait. Et donc, ils furent réconciliés. Et Triſtram disposerait de la forêt et en ferait faire ce qu'il voudrait — et le géant lui jura par sa foi qu'il ne dirait cela à personne. Puis le géant alla à la rivière avec lui et lui dit à quel endroit la traverser — et Triſtram prit congé de lui puis alla son chemin et fit comme s'il ne savait pas ce qui s'était passé ; il passa le gué près de la montagne. Il traversa de telle sorte que Kardín ne l'aperçut pas.

Il chevaucha en toute hâte jusqu'à la cour et dit qu'il s'était égaré tout ce jour-là dans la forêt et qu'il avait pourchassé un gros sanglier — toutefois, il n'était pas parvenu à l'attraper, et il avait fort mal aux jambes du fait qu'il n'avait pu prendre de repos de la journée ; et il déclara avoir grand besoin de repos.

Quand il eut mangé, il s'en alla dormir auprès de sa femme ; il réfléchissait à maintes choses et reſtait éveillé. Et Ísodd s'étonna grandement de ce qu'il avait et des raisons qui le faisaient ainsi soupirer de tout son cœur, et elle lui demanda de quel mal il souffrait pour ne point pouvoir dormir. Elle le pria longtemps, en paroles suaves et convenables, de le lui dire.

Triſtram répond : « Ce mal m'a saisi depuis ce matin quand je suis allé dans la forêt — j'ai trouvé là un gros sanglier, je lui ai infligé deux blessures de mon épée, il ne s'en eſt pas moins enfui et cela m'a fort affligé — je suis encore tout fâché et contrit. Je l'ai poursuivi et il n'a jamais voulu s'arrêter devant moi. Et j'ai eu beau faire tout ce que je pouvais, il a disparu dans la forêt, le soir. Et je te prie, ma douce bien-aimée, de ne dire cela à personne pour que je n'encoure ni reproche ni blâme de la part de mes compagnons ou des gens de la cour. Cela me vaut grande douleur et je veux aller dans la forêt dès qu'il fera jour pour la fouiller tout entière. Je sais, par mon honneur, que je n'aurai de cesse que je ne l'aie attrapé. — Dieu sait, bien-aimé, dit-elle, que je cèlerai bien cela. Mais prends garde aux autres. »

Et ils n'en parlèrent pas davantage pour cette fois.

LXXVIII. LA VOÛTE CREUSÉE DANS LE ROCHER

Tristram se leva dès qu'il fit jour et s'en fut chevauchant, tout seul, en secret, passa aisément la rivière puis arriva au château du géant. Celui-ci respecta toute leur convention, il lui fournit des artisans et tous les outils, et fit en toutes choses selon ce que prescrivit Tristram.

À l'endroit où la forêt était le plus dense, il y avait un rocher rond tout voûté à l'intérieur, taillé et sculpté avec la plus grande habileté. Au milieu de cette voûte, il y avait une arche de pierre sculptée de feuillages, d'oiseaux et d'animaux. Et au bas des deux extrémités de cette arche, il y avait des motifs sculptés si étranges que personne de ceux qui vivaient en ce lieu n'eût été capable d'en faire de semblables. Pour la voûte, elle était faite, sur tout son périmètre, de telle façon que nul ne pouvait entrer dans la salle ni en sortir, sauf lorsque la marée descendait : alors, on pouvait s'y rendre à pied sec.

C'était un géant, qui était venu d'Afrique[1], qui avait fait cette voûte, il y avait habité longtemps, commettant des ravages aux dépens des gens de Bretagne. Il avait dévasté presque toute la contrée jusqu'au mont de Michaelis qui se trouve sur le rivage de la mer.

Mais lorsque Artus quitta l'Angleterre avec son armée pour se rendre au royaume de Rome contre l'empereur Írón[2] qui prélevait iniquement un tribut sur l'Angleterre, lorsque, donc, le roi Artus débarqua en Normandie, il apprit ce qui se passait avec ce géant et qu'il faisait toutes sortes de torts aux gens, au point de dévaster presque tout le pays — chose aussi scandaleuse, le roi n'en avait jamais entendu de telle.

Le géant s'était également emparé de la fille du duc Orsl ; il l'avait prise de force et l'avait emportée. Elle s'appelait Elena. Et il la gardait avec lui dans la caverne. Et comme c'était la plus belle des femmes, il avait été saisi de désirs charnels pour elle. Mais comme il n'avait pu parvenir à ses fins en raison de sa taille gigantesque et de son poids, elle avait été étouffée sous lui et écrasée. Puis le duc Orsl était venu trouver le roi Artus et lui avait représenté ses dommages et ses difficultés. Le roi était plein de bon vouloir, il s'affligea de ses griefs et de cette calamité. Le soir venant, le roi revêtit son armure en secret,

emmena deux de ses chevaliers, ils allèrent à la recherche du géant et finirent par le trouver. Mais ce fut le roi tout seul qui se battit contre le géant, et il livra le plus rude des combats, assenant de grands horions avant de parvenir à abattre le géant.

Mais parler du géant que le roi tua ne relève pas de cette saga, si ce n'est qu'il fit cette belle demeure voûtée qui plut fort à Tristram, et qui correspondait à ce que lui-même eût pu souhaiter.

LXXIX. TRISTRAM ENGAGE DES ARTISANS

Tristram exploita ses honorables talents en faisant exécuter par grande habileté toutes sortes de sculptures[1]. Il garda si habilement le secret que nul ne savait où il était ni ce qu'il faisait. Il arrivait là toujours de bonne heure le matin et rentrait chez lui tard le soir. Il avait grande besogne et déployait grande réflexion pour accomplir ce qu'il avait entrepris. Il fit lambrisser tout l'intérieur de la salle voûtée de la façon la plus ajustée possible avec le meilleur bois, et peindre et dorer toutes les sculptures par extrême habileté. Devant les portes, il fit construire une très belle halle de bois de qualité : cela ne manquait point en ce lieu. Puis il fit édifier une palissade solide autour de la halle. Dans cette halle, ses orfèvres travaillèrent : elle était rehaussée d'or sur tout son pourtour et aussi claire à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il y avait là toutes sortes d'artisans habiles. Mais aucun de ceux qui se trouvaient là ne savait toutes les intentions de Tristram ni pourquoi il faisait faire cette demeure à laquelle œuvraient avec soin tant d'artisans. Tristram restait si secret sur ses intentions qu'aucun d'eux ne savait quelles elles étaient ni ce qu'il voulait, hormis ce qu'il montrait au géant qui lui fournissait or et argent.

LXXX. LES STATUES DE LA SALLE VOÛTÉE

Or, Tristram fit hâter les travaux autant qu'il put. L'endroit lui plaisait bien, là, au pied de la montagne. Y travaillaient des charpentiers et des orfèvres ; et maintenant, tout

était compassé et prêt à être assemblé. Tristram permit alors aux artisans de rentrer chez eux et les accompagna jusqu'à ce qu'ils furent sortis de l'île — sur quoi chacun retourna dans son pays natal.

Maintenant, Tristram n'avait plus aucun compagnon auprès de lui, hormis le géant ; et alors, ils transportèrent tout le travail des artisans et assemblèrent la demeure voûtée selon les plans préparés par ces derniers, le tout peint et doré avec la plus grande habileté. Et alors, on pouvait clairement voir ces travaux artisanaux dans tout leur accomplissement ; nul n'eût pu souhaiter mieux.

En dessous du sommet de la voûte, ils érigèrent une statue si artistement faite, corps et visage, que nul spectateur n'eût pu penser qu'elle ne fût pas vivante en tous ses membres, et si belle et bien faite que, dans le monde entier, on n'eût pu trouver statue plus belle. Sa bouche exhalait une si douce fragrance que toute la demeure en était emplie, comme si toutes les espèces d'herbes s'y trouvaient, de celles qui sont les plus précieuses. Cette bonne fragrance sortait de la statue par une ruse de Tristram : sous la pointe du téton, près du cœur, il avait foré un trou dans la poitrine et il y avait placé une petite boîte emplie des plus suaves herbes mêlées d'or que l'on pût trouver dans le monde entier. De cette petite boîte sortaient deux petits tubes d'or brûlé. L'un conduisait le parfum au bas de la nuque, à l'endroit où les cheveux et la chair se rencontrent, l'autre menait, de la même manière, à la bouche.

Cette statue était, par la forme, la beauté et la taille, tellement semblable à la reine Ísönd que l'on eût dit que c'était elle qui était là, debout, et si vivante qu'on l'eût crue animée. Elle était sculptée aussi adroitement et vêtue aussi dignement qu'il seyait à la plus noble des reines. Elle avait sur la tête une couronne d'or brûlé faite avec très grande dextérité — et incrustée des gemmes les plus précieuses, de toutes les couleurs. Et dans le feuillage qui revenait sur le front, il se trouvait une grosse émeraude comme jamais roi ni reine n'en porta d'aussi excellente. Dans la dextre de la statue, il y avait un rameau de laiton ou un sceptre dont l'extrémité était adornée de fleurs — un travail artisanal des plus habiles. La poignée du sceptre était toute couverte d'or et baguée de gemmes. Les motifs de feuillage étaient du meilleur or d'Arabie. Dans le feuillage de l'extrémité du rameau était sculpté un oiseau avec un plumage de toutes sortes de couleurs et des ailes parfaites, palpitant comme si l'oiseau avait

été vivant et animé. Cette statue était vêtue de la meilleure pourpre, avec des fourrures blanches. Et si elle était vêtue d'étoffe pourpre, c'est que la pourpre signifie chagrin, affliction, détresse et misère, tout ce qu'endurait Ísönd à cause de son amour pour Tristram. À sa dextre, elle portait sa bague d'or. Y étaient gravés les mots que la reine Ísönd avait dits lors de leur séparation : « Tristram, avait-elle dit, prends cette bague en souvenir de notre amour et n'oublie pas notre chagrin, notre détresse et notre misère, que tu as endurés pour l'amour de moi et moi, pour l'amour de toi. » Sous ses pieds, il y avait un piédestal de cuivre qui avait l'apparence du méchant nain qui les avait diffamés et calomniés devant le roi. La statue se dressait sur la poitrine du nain exactement comme si elle l'avait mis à ses pieds, et il gisait sur le dos, sous ses pieds, comme s'il eût été en train de pleurer, pour ainsi dire.

À côté de la statue on avait fait un petit jouet d'or brûlé, son chien, secouant la tête et faisant sonner sa clochette, réalisé avec grande dextérité.

Mais de l'autre côté du nain se dressait une petite statue représentant Bringvet, la suivante de la reine. Elle avait été bien façonnée selon sa beauté et bien adornée des meilleures parures ; elle tenait à la main un vaisseau à couvercle qu'elle offrait à Ísönd, le visage souriant. Autour du vaisseau figuraient ces mots qu'elle avait dits : « Reine Ísönd, prenez cette boisson qui fut faite en Irlande pour le roi Markis. »

De l'autre côté de la pièce, une fois passé l'entrée, il avait fait faire une grande statue qui représentait le géant comme s'il se tenait là en personne, unijambiste, brandissant des deux mains son bâton de fer par-dessus son épaule pour protéger les statues. Il était vêtu d'une grande peau de bouc à longs poils, sa tunique ne descendait pas bien bas, il était nu à partir du nombril, et grinçait des dents, le regard cruel comme s'il voulait rosser tous ceux qui entraient.

Et de l'autre côté des portes se tenait un grand lion de cuivre et si habilement fait que nul de ceux qui le voyaient n'eût pensé qu'il ne fût pas vivant. Il se tenait sur ses quatre pattes et fouettait de sa queue une statue qui avait été faite à l'image du sénéchal[1] qui avait calomnié et diffamé Tristram devant le roi Markis.

Nul ne peut représenter ni relater l'habileté dont témoignaient ces statues que Tristram avait fait faire là, dans la salle voûtée. Et donc, il avait fait faire tout ce qu'il voulait pour

cette fois, et il le remit au pouvoir du géant, lui ordonnant, en tant que son esclave et serviteur, de garder cela si bien que nul ne s'en approchât. Pour lui, il garda personnellement les clefs et de la salle voûtée et des statues. Quant au géant, il garda toutes ses autres possessions. Et Tristram était satisfait d'avoir mené à bien tout cela.

LXXXI. TRISTRAM S'ENTRETIENT AVEC LES STATUES

Lorsque Tristram eut achevé son travail, il chevaucha jusqu'à son château, selon son habitude, mangea et but et dormit auprès d'Ísodd, sa femme, et il fut affectueux pour ses compagnons. Mais il n'avait pas le cœur à avoir des relations charnelles avec son épouse. Toutefois, il gardait cela secret car personne ne devait découvrir ses intentions ni sa conduite. Tout le monde, en effet, pensait qu'il vivait maritalement avec elle, comme il le devait. Et Ísodd était aussi d'une humeur telle qu'elle le cachait à quiconque, fidèlement, ne révélant rien ni à ses parents ni à ses amis. Mais quand il était parti et faisait ces statues, elle trouvait cela bien étrange, se demandant où il était et ce qu'il faisait.

Ainsi, il s'en allait et revenait par un sentier secret, de sorte que personne ne le remarquât, et il arrivait à la salle voûtée. Et toujours, dès qu'il entrait et allait à la statue d'Ísönd, il l'embrassait chaque fois qu'il venait, il l'étreignait, lui passait les bras autour du cou comme si elle eût été vivante, et lui tenait maints propos affectueux sur leur amour et leur chagrin. Il faisait de même avec la statue de Bringvet, se rappelant tous les propos qu'il avait coutume de lui tenir. Il se souvenait également de toute la consolation, des plaisirs, de la joie et des délices qu'il avait connus grâce à Ísönd, et chaque fois qu'il pensait à leur jouissance, il embrassait la statue. Mais alors, il était affligé et fâché lorsqu'il se rappelait le chagrin, la détresse et la misère qu'il endurait à cause de ceux qui les calomniaient et il en accusait la statue du mauvais sénéchal.

LXXXII. ÍSODD RÉVÈLE LE SECRET À KARDÍN

Alors que Tristram était revenu à son château, il se trouva en ce pays que messire Tristram dut aller avec ses camarades et Kardín en un lieu saint pour y prier, et Tristram se fit accompagner d'Ísodd, son épouse.

Or Kardín chevauchait à la droite d'Ísodd, il tenait la bride du cheval de celle-ci, et ils s'entretenaient de toutes sortes de choses divertissantes et joyeuses. Et comme ils chevauchaient rênes lâches, chacun s'en alla où il voulait et les chevaux se séparèrent. Ísodd saisit alors ses rênes et éperonna son cheval. Comme elle relevait la jambe du flanc de son cheval, ses cuisses s'écartèrent et, à ce moment-là, le cheval glissa dans un ruisseau et, de ce fait, l'eau rejaillit jusqu'entre les cuisses d'Ísodd. Là-dessus, elle poussa un cri et se mit à rire tant qu'elle put, sans rien dire, et elle rit si longtemps qu'elle chevaucha presque un demi-quart de lieue en riant, à peine capable de prêter attention à quoi que ce fût d'autre.

La voyant rire de cette façon, Kardín pensa que c'était de lui qu'elle devait rire et qu'elle avait appris une chose sur son compte qui impliquait quelque sottise ou méchanceté. Car c'était le meilleur des chevaliers, doux et poli, apprécié et courtois — et voilà pourquoi il craignit que sa sœur n'eût ri de quelque sottise qu'il eût faite. Il éprouva de la honte de son rire et se mit à lui demander : « Qu'est-ce donc, dont tu riais tout à l'heure de tout ton cœur ? Je ne sais si tu riais de toi-même ou de moi. Mais si tu ne me dis pas la vérité là-dessus, tiens pour certain que je n'aurai plus aucune confiance en toi désormais. Tu peux me mentir si tu veux. Mais si je ne suis pas convaincu, je ne t'aimerai plus comme ma propre sœur. »

Ísodd comprit ce qu'il disait et elle savait que, si elle lui cachait la vérité, elle obtiendrait de lui haine et inimitié, et elle dit alors : « Frère, je riais de ma bêtise, et de mes pensées et d'une étrange chose qui m'est arrivée. Mon cheval a fait un bond furieux dans l'eau et je n'ai pas pris garde à moi, et l'eau m'a rejailli entre les jambes beaucoup plus haut que jamais main d'homme n'a atteint, et jamais Tristram n'a demandé que sa main parvienne là. À présent, je vous ai dit ce qui me faisait rire. »

Et Kardín répondit aussitôt en termes vifs: «Ísodd, qu'est-ce que tu dis là? Ne dormez-vous pas tous les deux, Tristram et toi, ensemble en un même lit comme époux consacrés? Est-ce qu'il agit et vit comme un moine, et toi comme une nonne? C'est te traiter de façon bien désobligeante si sa main ne t'approche jamais, quand tu es nue, dans votre couche, hormis lorsqu'il fait l'amour avec toi.»

Ísodd dit: «Jamais il n'a fait l'amour avec moi, si ce n'est qu'il m'embrasse, encore que rarement, sauf lorsque nous allons dormir. Je n'ai jamais connu de vie conjugale, pas plus qu'une vierge qui mène la vie la plus pure.»

Alors, le duc dit: «Je pense que d'autres plaisirs lui plaisent que ta virginité — qu'il en désire une autre. Si j'avais su cela, il ne serait jamais entré dans ton lit.»

Alors, Ísodd répond: «Nul ne doit le blâmer pour cela. J'espère qu'il pourra donner d'autres raisons. Et puisqu'il vit de la sorte, je ne veux pas que vous l'en accusiez.»

LXXXIII. KARDÍN FAIT DES REPROCHES À TRISTRAM

Quand le duc fut informé qu'en vérité sa sœur était encore vierge, il s'affligea fort et réfléchit; il lui parut que c'était un déshonneur et pour lui et pour toute sa famille, que Tristram ne voulût pas avoir d'héritier dans leur lignage. Il poursuivit sa chevauchée plongé dans cette tristesse et ne parla pas pour le moment de cette affaire à ceux qui les accompagnaient — et, sur ce, ils arrivèrent au lieu saint pour prier. Cela fait de la façon qui leur convenait, ils rebroussèrent chemin à cheval et revinrent chez eux en se divertissant.

Kardín était de mauvaise humeur contre Tristram, son camarade et, pourtant, il ne voulut pas en parler avec lui. Tristram trouva cela étrange; il se demanda ce qui justifiait qu'il lui fît si triste mine alors qu'auparavant il parlait de tout avec lui avant comme après. Et Tristram s'affligea de tout son cœur et réfléchit à la façon dont il pourrait s'assurer des raisons que Kardín avait de s'être offensé.

Un jour, Tristram lui dit: «Camarade, que se passe-t-il donc? Ai-je commis quelque méfait envers vous? Je décou-

vre que vous êtes très en colère contre moi ; dites-moi ouvertement la vérité, pour que l'on redresse ce qui ne va pas. Je découvre à présent que vous dites du mal de moi à la fois en mon absence et en ma présence. Mais il n'y a ni valeur ni vaillance à me haïr et à me déshonorer à l'encontre de mes mérites. » Kardín, courroucé, lui répondit courtoisement: « Je te dis ceci : si je te hais, il ne sied à personne de m'accuser, moi et mes parents et amis si tous doivent être tes ennemis, à moins que tu ne veuilles y porter remède. Car cela attente à notre honneur, tant à la cour qu'en dehors, que tu commettes ce péché infamant tel que tu l'as fait envers moi, en dédaignant la virginité de ma sœur — et cela offense tous ceux qui sont ses parents et amis. En effet, elle est si distinguée qu'il ne sied à nul homme courtois et bien né de la dédaigner. Aussi ne serait-ce pour toi ni blâmable ni déshonorant de l'aimer comme ton épouse et de vivre maritalement avec elle. Mais à présent, nous savons tous que tu ne veux pas avoir d'héritier légitime dans notre lignage. Et si notre camaraderie n'était si solide ni si ferme, tu paierais chèrement ce déshonneur que tu as infligé à ma plus chère parente. Dans tous mes États, elle n'a pas son égale en fait de beauté, de courtoisie et d'accomplissements de toutes sortes qu'il sied à une femme de posséder. Et pourquoi as-tu été si hardi d'oser l'épouser si tu ne voulais pas vivre conjugalement avec elle, comme mari et femme ? »

LXXXIV. TRISTRAM PLAIDE SA CAUSE

Quand Tristram eut entendu que Kardín le blâmait, il lui rétorqua en termes courroucés et durs : « Je n'ai pas fait ce qu'il ne me sied point de faire. Tu parles d'abondance de la beauté de ta sœur, de sa courtoisie, de la noblesse de son lignage et de ses accomplissements de toutes sortes. Mais sache qu'en vérité j'ai une bien-aimée si belle, si distinguée et courtoise, puissante et digne de louange qu'il lui sied mieux d'être reine du plus excellent roi qu'Ísodd, ta sœur, d'être la dame d'un château. Et par là, tu peux comprendre que précieuse et distinguée est la dame qui a une telle servante. Toutefois, je ne dis pas cela pour te déshonorer, toi ou ta sœur. Car je déclare ta sœur belle et courtoise, d'excellent

lignage et riche de biens. Mais elle ne se peut comparer à celle qui est au-dessus de toutes celles qui vivent aujourd'hui. C'est à elle que j'ai voué tout mon désir, si complètement que je n'ai aucunement le pouvoir d'aimer celle-ci. »

Alors, Kardín dit : « Tes subterfuges et tes mensonges ne te serviront à rien si tu ne me montres pas cette jouvencelle que tu loues si fort. Mais si elle n'est pas aussi belle que tu le dis, tu me rendras justice, selon la volonté de Dieu. Sinon, je m'emploierai à te tuer. Mais si elle est telle que tu le dis et telle que tu la loues tant, mes parents et moi te tiendrons quitte. »

Tristram comprenait ses menaces et sa colère, il réfléchit alors sans savoir ce qu'il devait faire. Car il aimait Kardín plus que tout autre de ses amis, aussi ne voulait-il à aucun prix l'affliger davantage — et il craignait pourtant que, s'il lui disait son secret, il ne le fasse connaître à sa sœur. Mais s'il ne le disait pas, il serait détruit et perdu, trahi et déshonoré, que ce fût à tort ou à raison. Or assurément, Kardín pouvait machiner sa mort par quelque moyen détourné. Et il dit alors : « Kardín, mon meilleur ami ! Tu m'as fait connaître ce royaume et, sur tes conseils, j'ai reçu des honneurs multiples. Mais si j'ai méfait envers toi, mal peut m'advenir à cause de toi si tu veux t'y employer. Mais s'il ne tient qu'à ma volonté et à mes pouvoirs, il n'y aura aucun sujet de discorde ou de conflit entre nous par quelque moyen que ce soit où je puisse intervenir, étant donné que cela serait fort contre mon gré. Maintenant, si tu veux connaître mes desseins, mon amour et mon secret que nul ne sait hormis moi, et que tu veuilles voir la belle jouvencelle, connaître sa conversation et son apparence, son renom et son allure, je requiers de ton amitié de ne pas révéler ce secret et cette affaire privée à ta sœur ni à personne d'autre, car je ne veux à aucun prix qu'elle soit au courant, elle ou qui que ce soit d'autre. »

Alors, Kardín répond : « Tu as ma parole et ma foi que jamais je ne révélerai ce que tu veux garder secret et que personne n'en saura rien de moi sans ton consentement. Et donc, dis-moi ce qu'il en est. »

Chacun des deux jura foi et fidélité à l'autre : Kardín tiendra secret ce que Tristram lui dira.

LXXXV. TRISTRAM EMMÈNE KARDÍN DANS LA SALLE VOÛTÉE

Un matin, très tôt, ils préparèrent en secret leur expédition. Tous ceux qui restaient dans la ville se demandaient où ils voulaient aller. Tristram et Kardín se mirent en route dès qu'il fit jour, ils chevauchèrent par forêts et lieux déserts et arrivèrent au gué de la rivière. Tristram fit mine de vouloir traverser. Quand il fut arrivé dans le gué, Kardín cria bien fort: «Tristram, qu'as-tu l'intention de faire?» Tristram répond: «Je veux passer la rivière et te montrer ce que je t'ai promis.» Alors, Kardín se mit en colère et dit: «Tu veux me trahir et me remettre au pouvoir du géant, le pire ennemi, qui veut tuer quiconque s'en vient ici. Tu fais cela parce que tu ne veux pas tenir l'accord que tu as passé avec moi. Si nous passons la rivière, jamais nous ne reviendrons vivants.»

En entendant qu'il avait peur, Tristram souffla de toutes ses forces dans son cor, quatre fois. C'était ainsi qu'il faisait signe au géant de venir. Et, là-dessus, le géant arriva de l'autre côté du rocher, aussi fâché que s'il avait été saisi d'une crise de fureur, son bâton de fer brandi, et il héla Tristram d'une voix effroyable et dit: «Qu'est-ce que tu me veux pour m'appeler si violemment?» Tristram répond: «Je te demande de permettre à ce chevalier de me suivre là où je veux, et de jeter ton gourdin de fer.» Et c'est ce qu'il fit aussitôt. Alors, Kardín se mit à reprendre courage et passa la rivière, jusqu'à Tristram. Celui-ci lui dit ses démêlés avec le géant, comment ils s'étaient battus et qu'il lui avait tranché la jambe. Puis ils allèrent leur chemin, atteignirent le sommet de la montagne, là, descendirent de cheval et marchèrent jusqu'à l'enclos.

Alors, Tristram ouvrit la demeure et, aussitôt, se répandit le suave parfum du baume et de toutes les très douces herbes qu'il y avait là. Quand Kardín vit la statue du géant, près des portes mêmes, il eut si peur qu'il faillit perdre l'esprit car il crut que Tristram l'avait trahi et que le géant allait le tuer de son bâton brandi. Et cette peur, ce parfum qui emplissait la demeure lui firent un effet si étrange qu'il tomba évanoui.

Tristram le releva et lui dit: «Allons là où se trouve la jouvencelle qui sert la puissante dame dont je t'ai parlé et que j'aime tant.» Mais Kardín était tout craintif et apeuré, c'était

comme s'il avait été privé de ses esprits et qu'il eût perdu la raison. Il regarda la statue et pensa qu'elle était vivante. Mais il avait une telle terreur du géant — et c'est là que se portaient le plus souvent ses regards — aussi, tout ce qu'il put voir, c'est que la statue était vivante. Mais Tristram alla alors à la statue d'Ísönd, l'étreignit et l'embrassa, lui parlant à voix basse et lui chuchotant à l'oreille en soupirant comme un homme fort amoureux.

Puis Tristram dit à la statue : « Ma très belle bien-aimée, ton amour me rend malade nuit et jour ; car tout mon désir et toute ma volonté se conforment à ton souhait et à ton gré. » Tantôt il était très affligé et de mauvaise humeur dans ses propos ; et tantôt il semblait être de joyeuse humeur.

LXXXVI. TRISTRAM ET KARDÍN SE RENDENT EN ANGLETERRE

Kardín fut fort impressionné et dit : « Tristram, il me siérait d'obtenir quelque chose là où il y a de si belles femmes. Je vois, dit-il, que tu as la plus belle des bien-aimées. Fais-moi participer à ton plaisir, que je sois le bien-aimé de la suivante de la reine. Mais si tu ne respectes pas l'engagement que tu as pris avec moi, lorsque nous sommes partis, on te le reprochera. »

Sur ce, Tristram le prit par la main et le conduisit à la statue de Bringvet en disant : « Cette demoiselle n'est-elle pas plus belle qu'Ísodd, ta sœur ? Et s'il se trouve que l'on mentionne cette chose, ce que tu peux voir ici te permettra d'en témoigner. »

Kardín répond : « Je vois que ces femmes sont extrêmement belles, aussi te sied-il de partager avec moi leur beauté. Il y a si longtemps que nous sommes camarades qu'il nous convient de nous les partager toutes les deux. — Eh bien, dit Tristram, je choisis la reine ! Et toi, prends — je te donne la suivante. » Alors, Kardín répond : « Dieu te remercie de ton obligeance envers moi. Voilà une marque d'amitié et de camaraderie. »

Il regarda le vaisseau d'or dans la main de la statue, crut qu'il était plein de vin, et voulut le lui prendre. Mais le vaisseau était attaché et collé à sa main avec des artifices si habiles

qu'il ne parvint absolument pas à le lui prendre. Il examina la chose attentivement et vit alors que l'une et l'autre étaient des statues, et il dit à Tristram : « Tu es un homme habile, et plein d'artifices pour m'avoir trahi et dupé à ce point, moi qui suis ton ami éprouvé et ton cher camarade. Mais si tu ne me montres pas celles d'après lesquelles sont faites ces statues, toute notre convention n'aura été que mensonge. Mais si tu me montres les créatures identiques à ces statues par l'apparence et la beauté, tu te seras comporté de façon véridique et je croirai tes paroles, et je veux qu'alors tu me donnes la jouvencelle comme tu m'as donné sa statue. »

Alors, Tristram dit : « Certes, il en sera ainsi, si tu veux tenir ta parole envers moi. » Et ils renouvelèrent alors leur engagement par foi nouvelle et inébranlable fermeté. Alors, Tristram lui montra tout ce qui était peint et sculpté, doré et cannelé avec une habileté si profuse que jamais encore œil humain n'avait vu telle chose. Et Kardín s'émerveillait de quelle façon Tristram avait pu faire exécuter tout cela.

Puis Tristram referma la maison et ils allèrent chez eux. Quand ils se furent reposés quelques jours, ils se préparèrent l'un et l'autre à aller visiter un lieu saint, ils prirent leur bâton de pèlerin et leur sac, n'emmenant avec eux que deux de leurs parents, de beaux hommes, vaillants et hardis aux armes et rompus à toutes les pratiques de la cour. Ils avaient emporté toute leur armure et dirent aux gens de la cour et au tout-venant qu'ils avaient pris leurs armes parce qu'ils craignaient les hors-la-loi et les malandrins en pays étranger. Puis ils prirent congé de leurs amis et allèrent leur chemin, et se dirigèrent vers l'Angleterre : chacun languissait de sa bien-aimée, Tristram, de voir Ísönd, et Kardín, Bringvet.

LXXXVII. TRISTRAM ET KARDÍN RETROUVENT LEURS BIEN-AIMÉES

Quand Tristram et Kardín eurent avancé leur voyage au point qu'ils allaient descendre dans la ville où le roi Markis devait séjourner pour la nuit — et parce que Tristram connaissait tous ces lieux —, ils chevauchèrent tous deux vers la troupe du roi, bien que pas par le même chemin mais par des sentiers secrets. Et, là-dessus, ils virent le cortège royal

chevaucher à leur rencontre, en grand nombre. Lorsque le roi fut passé, ils virent l'escorte de la reine. Ils descendirent alors de leurs chevaux au bord de la route et les remirent à la garde de leurs écuyers. Pour eux deux, ils allèrent à la voiture où se trouvaient Ísönd et sa suivante Bringvet et parvinrent si près de la voiture qu'ils saluèrent courtoisement la reine ainsi que sa suivante. Et, immédiatement, Ísönd reconnut Tristram, elle s'attrista aussitôt en se rappelant leur grand amour, qu'elle avait éprouvé bien longtemps. Pour Bringvet, la vue de Kardín lui inspira un grand amour. Mais à cause de la troupe de chevaliers qui accompagnait la voiture de la reine, celle-ci craignit que Tristram ne fût reconnu par les hommes du roi s'ils s'attardaient tant soit peu. Et tout aussi rapidement, elle prit cette bague d'or même qui avait constamment circulé entre eux par l'intermédiaire de messagers et la lança à Tristram, lui parlant de la sorte : « Va-t'en d'ici, chevalier inconnu, dit-elle, trouve-toi un logis et ne retarde pas notre voyage. »

Quand Tristram vit la bague d'or, il la reconnut et comprit les propos de la reine, il revint vers ses écuyers de même que Kardín, ils s'éloignèrent du cortège du roi et de la reine, quoique constamment au courant de leur voyage jusqu'à ce que le roi arriva au château où il prit ses quartiers de nuit. Et lorsque le roi et la reine eurent courtoisement mangé et bu, la reine alla la première aux appartements où elle devait dormir en privé cette nuit-là avec sa suivante Bringvet et leur chambrière. Pour le roi, il passa la nuit dans un autre appartement avec ses hommes de confiance.

Maintenant que le roi et toute son escorte étaient allés dormir, Tristram resta dans un bois secret à peu de distance du château. Ils dirent à leurs serviteurs de les attendre et de garder leurs chevaux et leurs armures jusqu'à ce qu'ils reviennent. Ils se rendirent au château, déguisés, s'assurèrent de l'endroit où se trouvaient les appartements de la reine, entrèrent secrètement et frappèrent aux portes. La reine Ísönd envoya sa servante voir si c'était un pauvre qui était venu, là, demander l'aumône. Mais lorsque la jouvencelle ouvrit, Tristram s'inclina, la saluant en joyeuses paroles, prit aussitôt la bague d'or qu'Ísönd lui avait remise et lui demanda de la lui porter. Et Ísönd soupira et la reconnut tout de suite. Tristram conduisit Kardín dans la chambre. Tristram prit aussitôt Ísönd dans ses bras et l'embrassa avec grande joie et liesse. Kardín alla à Bringvet, l'étreignit et l'embrassa amoureusement.

Lorsqu'ils se furent comportés de la sorte un bon moment, on leur apporta de la boisson avec toutes sortes de friandises. Puis ils allèrent dormir. Et cette nuit même, Kardín étreignit Bringvet, sa bien-aimée, avec grand amour. Elle prit un oreiller de soie[1], fait avec une dextérité et un artifice merveilleux, et le posa sous sa tête; et aussitôt, il s'endormit et ne se réveilla pas de cette nuit-là. C'est ainsi qu'ils dormirent tous les deux, Kardín et Bringvet, cette nuit-là.

Kardín ne se réveilla pas avant le lendemain matin, il regarda autour de lui sans savoir où il était. Mais lorsqu'il s'aperçut que Bringvet s'était levée, il comprit qu'il avait été joué du fait qu'il s'était réveillé si tard. Ísönd se mit à le taquiner et à se moquer de lui. Mais lui était fort fâché à cause de Bringvet, bien qu'il ne le laissât pas beaucoup paraître. Et ils passèrent ce jour-là tous ensemble en grande joie.

Le soir suivant, ils allèrent dormir. Et Bringvet l'endormit encore de la même façon que précédemment; et quand vint le jour, il se réveilla de la même façon. La troisième nuit, Ísönd ne voulut pas, pour l'amour de Kardín, qu'il fût dupé davantage, et leurs relations se passèrent avec grande liesse. Ils restèrent si longtemps, tous ensemble, avec grand plaisir, qu'ils furent surpris par leurs envieux. Pourtant, on les prévint et ils se tinrent sur leurs gardes. Tristram et Kardín s'en allèrent en secret mais ils ne purent retrouver leurs armes et leurs chevaux.

LXXXVIII. LES AGISSEMENTS MAUVAIS DE MARÍADOKK

Ce fut le sénéchal Maríadokk qui découvrit le premier leurs chevaux. Toutefois, les écuyers de Tristram, qui gardaient leurs chevaux, s'aperçurent de ce qui se passait, ils s'en allèrent aussitôt, emportant leurs boucliers et leurs armures, entendant derrière eux les cris et le vacarme que faisaient ceux qui les poursuivaient. Maríadokk, qui était le plus près d'eux, vit les écuyers s'enfuir et crut que c'étaient Tristram et Kardín — il cria après eux d'une forte voix, disant qu'« en aucun cas, vous ne vous échapperez car, en ce jour, vous allez

perdre la vie et laisser vos corps en otages. Honte à de tels chevaliers qui fuient ainsi devant nous ! Il ne sied point aux chevaliers du roi de fuir, ni par peur ni par crainte de la mort. Ne venez-vous pas de quitter vos bien-aimées ? À coup sûr, dit-il, vous les avez grandement déshonorées ». Voilà quels étaient les propos du sénéchal.

Mais les écuyers pressaient les chevaux autant qu'ils pouvaient. Et quand Maríadokk et les siens ne voulurent plus les pourchasser, ils rebroussèrent chemin, chercher querelle à la reine et à Bringvet, sa suivante. Après les avoir longuement insultées de leurs propos, à cause de Tristram et de Kardín, Maríadokk se mit à se moquer de Bringvet, disant : « Cette nuit, il y avait dans ton lit le plus couillon des chevaliers et le plus lâche qui ait jamais été en ce monde. Il te sied bien d'aimer un pareil bien-aimé qui fuit de la sorte devant les chevaliers, comme le lièvre devant les chiens. À plusieurs reprises, je lui ai crié maintes paroles et d'une forte voix, pour lui dire de m'attendre et de se battre contre moi ; et il n'a pas osé regarder derrière lui. C'est galvauder ton amour de façon éhontée que d'accorder tes faveurs à un pareil rustre ; et donc, tu as accordé tes faveurs à un lâche chevalier ; et tu as toujours été si perverse et égarée que jamais je n'ai pu te manifester quelque sympathie ou bienveillance. »

LXXXIX. BRINGVET EXHALE SON CHAGRIN

Ayant entendu tant de propos méprisants, Bringvet dit, en grand courroux : « Qu'il soit hardi ou couard, je le préfère pour bien-aimé à ta beauté trompeuse. Dieu veuille qu'il n'ait pouvoir sur personne s'il est plus lâche que toi ! Assurément, il a manifesté de la lâcheté en fuyant devant toi. Mais tu n'as pas besoin de le blâmer : beaucoup trouvent bien plus à redire de toi. Et quant à ce que tu dis, qu'il aurait pris la débandade devant toi, il pourra bien se trouver, si Dieu le veut, que tu saches s'il veut fuir devant toi ou non. Dieu sait que je ne puis croire qu'il ait fui devant toi, ou que tu oses le regarder d'un cœur courroucé et d'un vouloir mauvais. Car Kardín est un homme si vaillant et puissant, et si bon chevalier que jamais il ne fuira devant toi, pas plus qu'un lévrier devant un lièvre ou un lion devant un bouc. »

Alors, Maríadokk répond : « Tous les deux, ils ont fui comme des lâches. Et d'ailleurs, d'où vient ce Kardín ? Il avait un bouclier tout récemment doré et décoré de feuillage, et son cheval était gris pommelé. Et si je le revois, je le reconnaîtrai ainsi que son épieu et son étendard. »

Bringvet comprit qu'il avait reconnu son bouclier et son étendard, son cheval et son armure, elle en fut courroucée, elle le quitta, fâchée, puis alla trouver Ísönd, sa maîtresse, qui était chagrinée à cause de Tristram, et lui dit, affligée et fâchée : « Dame, morte suis de chagrin et d'affliction. Déplorable, le jour où j'ai fait votre connaissance, à vous et à Tristram, ton bien-aimé ! Pour l'amour de lui et de toi, j'ai laissé parents et amis, ma patrie et ma virginité à cause de ta folie. Dieu sait que j'ai fait cela pour ton honneur et non pour mon plaisir. Et pour Tristram, le mauvais parjure, que Dieu le couvre de honte en ce jour et qu'il y perde la vie ! Car c'est à cause de lui que je fus premièrement déshonorée. Ne te rappelles-tu pas que tu voulais me faire tuer dans la forêt comme un voleur ? Ce ne fut pas grâce à toi que tes esclaves m'épargnèrent. J'aimais mieux leur haine que ton amitié. Et j'ai été stupide de vouloir continuer de te faire confiance ou de te porter des sentiments d'amour à partir de ce temps-là. »

Elle accabla fort la reine par maintes paroles et grandes accusations, lui énumérant leurs démêlés et lui reprochant toutes les offenses qu'elle avait subies de leur fait à tous deux.

XC. TRISTRAM REVIENT DE LA FORÊT

Lorsque la reine Ísönd entendit son affliction et sa colère et qu'elle lui disait lui retirer son amitié, alors qu'elle lui avait été si chère en ce monde et si fidèle, veillant sur son honneur plus que tout être vivant, sa gaieté se mua en affliction et chagrin, tout son plaisir fut anéanti — Bringvet l'insultait fort, la couvrait de honte et l'offensait si ignominieusement qu'Ísönd s'affligea doublement et excessivement au point de ne pouvoir s'en libérer d'une manière ou d'une autre. Et elle soupira fort et dit dans la détresse de ses chagrins : « Misérable suis-je, et la plus lamentable de toutes les créatures ! Pourquoi faut-il que je vive si longtemps pour endurer tant de peines en pays étranger ? » et elle blâma fort Tristram, en

rudes paroles, et le rendit coupable de toutes ses infortunes et de toute son affliction, de tous les chagrins qu'elle avait supportés jusque-là, et aussi de ce que Bringvet se fût si épouvantablement courroucée contre elle, lui refusant son amitié. Pourtant, Bringvet ne voulut pas la diffamer devant le roi à propos de Tristram et les choses restèrent en l'état quelque temps encore.

Comme Tristram et Kardín étaient tous les deux ensemble dans la forêt, Tristram réfléchit à la manière dont il pourrait savoir pleinement ce qui se passait pour la reine Ísönd et Bringvet, et il fit le serment de ne pas rebrousser chemin qu'il ne sût ce qu'il advenait d'Ísönd. Il donna alors à Kardín, son camarade, le bonjour, et refit le chemin même qu'ils avaient parcouru à l'aller. Il prit une herbe qu'il mangea et il en eut le visage tout enflé comme s'il était malade. Ses mains comme ses pieds noircirent, sa voix se cassa comme s'il était lépreux. Et, par là, il n'était pas reconnaissable. Alors il prit un gobelet que la reine Ísönd lui avait donné le premier hiver qu'il l'avait aimée, et il se rendit au domaine du roi, se tint à la porte et écouta les nouvelles de ce qui se passait à la cour tout en demandant l'aumône.

XCI. ON ÉCONDUIT TRISTRAM

Comme une certaine fête était arrivée et que le roi se rendait à la cathédrale, la reine marchait juste derrière lui. Ce que voyant, Tristram fit aussitôt diligence, avec son gobelet, et le secoua vivement, demandant l'aumône, et il la suivit du plus près qu'il put. Les dignitaires qui accompagnaient la reine s'étonnèrent fort de sa présence, le repoussèrent et le menacèrent. Il s'approchait tellement d'elle, il était si insistant — mais s'il avait voulu user de sa force, il se serait promptement vengé — que, donc, ils le repoussaient de leur groupe et menaçaient de le rosser. Mais il mendiait d'autant plus et il refusait de rebrousser chemin, pas plus devant les coups que devant les menaces. Il interpellait sans cesse la reine. Mais elle, était tout emplie de chagrin et d'affliction. Puis elle se retourna et le regarda d'yeux courroucés ; et elle se demandait bien qui pouvait être cet homme. Mais lorsqu'elle reconnut le gobelet et vit Tristram, son humeur changea tout soudain —

et elle enleva aussitôt sa bague d'or sans savoir comment elle la lui remettrait, et la jeta dans son gobelet.

Mais Bringvet était auprès et le reconnut à sa taille et lui dit, comme si elle était fâchée : « Tu es un sot et un rustre stupide et mal élevé, toi qui imposes ta présence aux barons et n'as aucun respect pour la cour. » Et elle dit à Ísönd : « Que t'a-t-il pris tout à l'heure de faire libéralement de si grands dons à de pareilles gens alors que tu refuses d'en faire à des hommes puissants — voilà que tu donnes de l'or à celui-ci ! Suis mon conseil : ne lui donne rien car c'est un imposteur et un trompeur. » Puis elle dit aux ennemis de Tristram de le chasser de l'église. Et ils entreprirent de le repousser brutalement, et tout de même il supporta cela.

Tristram savait maintenant que Bringvet était fâchée contre lui, ainsi que la reine Ísönd, et qu'en bien des choses il était maintenant déshonoré. Dans le domaine du roi, il y avait une halle de pierre toute en ruine, par vieillesse et négligence. Sous les marches de cette halle, Tristram alla se cachant, se lamentant sur ses chagrins, accablé de détresse et de tourments. Il voulait mourir plutôt que de vivre davantage. Car nul ne pouvait l'aider maintenant.

La reine Ísönd s'abîmait dans ses pensées, elle maudissait tout le temps durant lequel elle avait dû tant aimer un homme.

XCII. TRISTRAM ET LE GARDIEN

Quand ils eurent entendu l'office, le roi et la reine allèrent à table et se restaurèrent. Ce jour-là, le roi eut grand divertissement et joie. Ísönd restait affligée et soucieuse.

Là-dessus, il se fit que celui qui gardait le domaine du roi et toutes les portes veilla longtemps cette nuit-là. Il gelait fort et il avait très froid ; il dit à sa femme de faire du feu pour se réchauffer. Elle alla chercher du bois sec et arriva à l'endroit où Tristram se trouvait, au pied du mur, transi de froid. Alors qu'elle cherchait le bois, elle toucha son manteau, tout trempé de gelée. Elle eut peur et crut qu'il y avait quelque chose de mauvais car elle savait qu'il n'y avait jamais eu personne en ce lieu. Elle demanda alors d'où il venait et qui il était. Il le lui dit et, lui faisant confiance, lui dit son nom, d'où

il venait et ce qu'il voulait. Or, son mari l'aimait beaucoup, car Tristram avait été bon pour lui de maintes façons quand il était en Angleterre. Quand le gardien fut sûr que c'était Tristram qui était venu, il alla aussitôt le trouver et l'emmena chez lui, lui fit et du feu et un lit et lui donna tout ce dont il avait besoin.

XCIII. TRISTRAM ET KARDÍN SE VENGENT PUIS RENTRENT CHEZ EUX

La reine Ísönd fit appeler Bringvet et lui dit en termes affectueux : « Je te prie de pardonner à Tristram et d'aller le voir pour le consoler un peu de son affliction — car, sinon, il va mourir là s'il ne reçoit aucun secours —, parce que je l'aimerai à jamais. »

Bringvet dit : « Le consoler tant soit peu de son affliction, jamais je ne le ferai dorénavant — je le préférerais mort —, et je ne veux plus être de connivence avec vos péchés. Il m'a honteusement trahie. »

Ísönd répond : « Il ne te sied pas de me contredire ni de disputer avec moi et de m'accuser. Dieu sait que je me suis toujours repentie de ce que j'ai fait contre toi ; et c'est pourquoi je te prie de l'aider un peu, là où il est gisant. » Elle la pria si longtemps en belles et bonnes paroles que Bringvet ne put refuser. Elle se leva et alla à l'endroit qu'elle lui indiqua. Et quand elle y arriva, il était triste et malheureux de ce qui s'était passé, pour maintes raisons. Il demanda pourquoi elle était fâchée contre lui. Elle lui donna maintes et véridiques raisons. Il lui dit que Kardín, son camarade, viendrait rapidement afin de prouver qu'il n'était en rien digne de blâme. Et elle crut ses paroles, elle fut grandement réconfortée et ils allèrent tous les deux en confiance aux appartements de la reine. Ils y furent reçus avec grande liesse et amour. Il passa là cette nuit, très joyeux. Au matin, Tristram prit congé de la reine avant de partir, et ils se quittèrent dans une grande tristesse.

Quand Tristram retrouva Kardín, son camarade, il lui demanda d'aller un moment à la cour du roi — voir si quelque chose pourrait s'y produire — et ils se déguisèrent le mieux possible.

À ce moment-là, le roi célébrait une fête ; une grande foule était venue là, de gens riches et pauvres. Lorsque l'on eut mangé et que les tables eurent été enlevées, toute la cour alla se divertir et il y eut toutes sortes de jeux. Ensuite, ils firent ces sauts que l'on appelle *valeyz*[1]. Puis ils lancèrent le javelot et jouèrent à tout ce qu'ils connaissaient. Tristram surpassait de beaucoup tous les autres par sa bravoure et ses exploits. Juste après lui, c'était Kardín qui recevait le plus d'éloges. Il y avait là un camarade de Tristram qui le reconnut dans ces épreuves et qui lui donna aussitôt deux destriers qui étaient les meilleurs de tous les chevaux du roi — dans toute l'Angleterre, il n'y en avait pas de plus rapides — et qui avaient souvent été éprouvés au combat. Car il craignait que, s'ils étaient reconnus, ils ne fussent trahis. Sur ce, ils prirent part à un tournoi. Tristram et Kardín étaient rompus au jeu des armes, ils joutèrent rudement et désarçonnèrent force cavaliers, courant eux-mêmes de grands risques. Car ils en tuèrent deux qui étaient les plus puissants de ce pays. C'est là que tomba Maríadokk devant Kardín — lequel se vengea ainsi de celui qui avait menti sur son compte en disant qu'il avait fui devant lui.

Là-dessus, ils s'en furent et les deux camarades chevauchèrent ensemble, assez rapidement, jusqu'au bord de la mer. Et les Cornouaillais étaient tout prêts[2]. Et parce que Tristram et Kardín s'étaient écartés de la route, ils échappèrent à ceux qui les poursuivaient, et ils se retournèrent contre eux et en tuèrent beaucoup. Mais ils ne voulurent pas les poursuivre. Tristram embarqua ainsi que Kardín, ils hissèrent la voile et prirent la mer, joyeux et contents de s'être si bien vengés.

XCIV. TRISTRAM LE NAIN DEMANDE L'AIDE DE TRISTRAM

Là-dessus, ils atterrirent en Bretagne : se trouvaient là leurs parents et la cour, et ils se réjouirent. Après qu'ils furent rentrés chez eux, ils allèrent souvent à la chasse et à des tournois. Partout, ils obtenaient victoire et renom au-dessus de tous les autres qui se trouvaient en Bretagne, par vaillance, chevalerie et bravoure de toutes sortes. Souvent, ils allaient à l'endroit où étaient les statues, pour se divertir, et à cause de celles qu'ils aimaient tant.

Un jour, alors qu'ils devaient rentrer chez eux et qu'ils étaient sortis de la forêt, ils virent un chevalier qui allait grand train sur un cheval aubère. Ils se demandèrent où il voulait aller, pour chevaucher si vite. Il portait une armure magnifique et était équipé avec grande distinction. Son armure tout entière était dorée et fort habilement faite. C'était un homme de grande taille, bien proportionné et des plus beaux. Tristram et Kardín l'attendirent et voulurent savoir qui il était. Sur ce, il arriva sur eux. Il les salua alors en belles paroles, et courtoises. Et eux lui répondirent aussitôt honorablement et chevaleresquement. Puis ils demandèrent qui il était et d'où il venait, ce qu'il voulait pour chevaucher en telle hâte.

Alors, le chevalier dit: «J'ai grande envie de trouver l'homme qui s'appelle Tristram.» Tristram répond: «Que lui veux-tu pour t'enquérir de lui de la sorte? Te voici arrivé tout près de lui. Si tu veux loger avec lui, suis-nous — si tu veux te divertir en notre compagnie.» Et il répond: «Certes, je le veux. Je suis un chevalier habitant ici dans les marches de la Bretagne et l'on m'appelle Tristram le Nain — nom inapproprié puisque je suis un homme de très grande taille —, et j'étais maître d'un château, j'avais une épouse belle et riche, et je l'aime beaucoup. Mais avant-hier soir, je l'ai perdue; et c'est pourquoi je suis affligé et courroucé. Or je ne sais que faire maintenant puisque rien ne me vient en aide. Voilà pourquoi je suis venu te trouver parce que tu es le plus renommé et le plus vaillant des hommes, sage et populaire parmi tes amis et dur envers tes ennemis. J'ai besoin que tu me donnes quelque bon conseil et que tu m'aides tant soit peu dans une si grande détresse, et que tu puisses aller à la recherche de ma femme. Et moi, je te serai fidèle et loyal et me ferai ton homme lige.»

Tristram répond: «Volontiers t'aiderai-je. Tu vas maintenant nous suivre jusque chez nous et y passer la nuit. Demain je t'accompagnerai, à coup sûr.»

XCV. TRISTRAM EST BLESSÉ PAR UNE ÉPÉE EMPOISONNÉE

Dès que vint le jour, Tristram s'équipa ainsi que ses camarades et ils se mirent en route — prit la tête ce chevalier inconnu; ils n'interrompirent pas leur expédition qu'ils ne

fussent parvenus au château où se trouvait l'homme méchant et malfaisant. Celui-ci avait sept frères, tous féroces et malveillants chevaliers.

À courte distance du château, Tristram et ses camarades descendirent de cheval et attendirent les événements. Vers none[1], deux des frères sortirent chevauchant et, dès qu'ils s'aperçurent de la venue de Tristram et de ses camarades, ils se portèrent sur eux avec ardeur et agressivité. Et ils livrèrent bataille; leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que Tristram et ses camarades tuèrent les deux frères. L'un des autres frères s'en aperçut et poussa aussitôt le cri de guerre. Ce qu'entendant, ceux qui étaient au château revêtirent leur armure au plus vite et firent une sortie contre eux. Mais ceux d'en face se défendirent bien et vaillamment et livrèrent rude bataille. Tristram et ses camarades tuèrent alors les sept frères et leur compagnie, plus de cent piétons. Mais dans cette bataille périt Tristram le Nain. Et Tristram fut blessé d'une épée empoisonnée. Mais il fit chèrement payer cela à celui qui l'avait blessé : il le tua.

Cette blessure était si grave qu'il parvint à grand-peine à son château. On convoqua alors tous les médecins qui se trouvaient dans ce pays — mais ils ne parvinrent pourtant pas à trouver un remède parce qu'ils ne savaient pas comment traiter des blessures empoisonnées ni comment extraire le poison comme il eût été nécessaire.

XCVI. TRISTRAM ENVOIE KARDÍN CHERCHER ÍSÖND

L'état de Tristram empirait de jour en jour — car il n'y avait là personne qui s'entendît à le secourir —, le poison se répandit dans tout son corps et ses membres et il en fut gravement affecté. Et il déclara alors que, si l'on ne lui portait pas prompt secours, il mourrait bientôt. Il réfléchit alors que personne ne pourrait porter remède à cela hormis la reine Ísönd, sa bien-aimée, si elle venait. Mais il ne pouvait pas se faire transporter là-bas jusqu'à elle. Alors, il envoya un message à Kardín, lui demandant de venir le trouver, seul.

Pour Ísodd, l'épouse de Tristram, elle se demandait bien de quels desseins il pouvait s'agir — est-ce qu'il voulait deve-

nir chanoine, ou moine, ou clerc? Elle voulut savoir quel projet ils formaient. Aussi se tint-elle au pied du mur contre lequel Tristram gisait dans son lit, pour entendre leur conversation, et elle plaça des gardes afin que nul ne s'en aperçût.

Là-dessus, Tristram se redressa sur son oreiller et Kardín s'assit auprès de lui — et ils se lamentèrent sur leurs peines, parlant d'abondance de l'amour et de la camaraderie qu'ils avaient partagés tous les deux si longtemps, ainsi que des grandes prouesses et des exploits qu'ils avaient accomplis. Et alors, chacun d'eux vit qu'il leur faudrait se séparer bientôt; et ils pleurèrent tous les deux alors qu'ils se trouvaient ensemble mais qu'ils allaient maintenant se quitter.

Et Tristram dit alors: « Si j'étais dans mon pays, il y aurait quelqu'un pour me secourir. Mais ici, dans ce pays, personne n'est assez expert. Aussi vais-je mourir faute de soins. Or je ne connais personne au monde qui sache me guérir ou me porter secours, si ce n'est la reine Ísönd en Angleterre. Si elle savait cela, elle trouverait quelque moyen car elle a la meilleure volonté qui soit et le plus grand savoir. Mais je ne sais comment elle pourra être mise au courant. Car si elle savait cela, elle m'apporterait certainement quelque soulagement. Personne en ce monde n'est aussi expert en médecine et en tout art courtois qu'il sied à une femme de posséder. Et donc je veux te demander, Kardín, mon camarade, au nom de notre affection, d'aller la trouver et de lui dire cet événement; car il n'est personne en qui j'aie autant de confiance qu'en toi — et je n'aime personne autant qu'elle, et nul n'a fait autant pour l'amour de moi qu'elle —, et c'est ce que tu m'avais promis par parole jurée quand la reine Ísönd t'a donné Bringvet sur ma requête. Fais donc ce que je te demande et que j'espère. Et moi, si je vis, je te récompenserai comme je suis homme à le faire et comme il est mérité. »

Kardín vit donc qu'il était fort affligé, il en fut tout attristé et lui dit: « Volontiers irai-je la trouver et ferai-je tout ton gré si Dieu veut que j'y parvienne. » Et Tristram le remercia et lui dit de prendre son bateau et de se faire passer pour marchand quand il arriverait là-bas: « Tu vas porter ma bague d'or en signe de reconnaissance et la lui montreras à la première occasion. Alors, elle saura d'où tu es venu; et elle voudra te parler seule à seul. Dis-lui les nouvelles et les événements qui se sont produits, et qu'elle trouve quelque moyen efficace et rapide si elle veut m'apporter quelque secours. »

Kardín prépara son voyage vite et bien, avec autant d'hommes qu'il en voulait. Avant de le quitter, Tristram lui demanda longuement de se hâter en tout point et de porter à la reine Ísönd les salutations de Dieu et les siennes propres, maintes fois. Puis ils s'embrassèrent, Kardín eut bon vent et cingla vers le large.

Maintenant, Ísodd, l'épouse de Tristram, estima qu'il en aimait une autre plus qu'elle-même, étant donné qu'elle avait entendu toute leur conversation. Mais elle fit comme si elle ne savait rien. Kardín traverse la mer et arrive à l'endroit qu'il voulait, en Angleterre. Ils se font passer pour des marchands et s'activèrent à acheter et à vendre — ils avaient des faucons et d'autres choses. Kardín posa un faucon sur son poignet et prit la plus belle étoffe, et se rendit au domaine du roi. Kardín était un homme éloquent, courtois et de belles manières, il salua le roi poliment en aimables paroles et dit : « Mes camarades et moi sommes des marchands et voulons vous demander la permission de jeter l'ancre dans votre port et d'y rester en paix tant que nous serons dans ce pays. » Le roi le lui accorda aussitôt et dit qu'ils seraient les bienvenus et qu'ils seraient en paix. Puis Kardín fit au roi trois présents. Après cela, il alla voir la reine, la salua bien et courtoisement et lui donna une broche d'or, la plus belle que l'on pût trouver. Sur ce, il prit deux bagues d'or, les lui montra et la pria de choisir celle qu'elle voudrait. Elle regarda les bagues d'or et reconnut aussitôt celle de Tristram, et elle se mit à trembler toute — elle en eut le cœur tout retourné —, elle changea de couleur et soupira fort pesamment car elle comprit qu'elle allait apprendre des nouvelles qui ne seraient pas consolantes pour elle. Mais à cause des autres personnes présentes, elle déclara qu'elle voulait l'acheter et non la recevoir en présent. Là-dessus, Kardín et elle eurent un entretien privé. Il lui porta les salutations de Tristram en belles paroles et par grand amour et dit que sa vie et sa mort étaient en son pouvoir : « Il est votre bien-aimé fidèle à tous égards. » Il lui dit en peu de mots les événements qui leur étaient arrivés, lui parla de la situation de Tristram et de sa maladie, que rien d'autre ne l'attendait que la mort si elle ne venait pas le trouver le plus vite qu'elle pourrait.

En apprenant ces nouvelles, les tourments et le chagrin qu'ils éprouvaient tous les deux, Ísönd fut emplie d'affliction et de tourment. Puis elle fit venir Bringvet et lui dit ce qu'elle avait appris sur le compte de Tristram — comment il gisait blessé à mort et qu'il n'y avait personne dans ce pays-là qui s'entendît à

le guérir —, et lui demanda quel parti prendre. Bringvet dit de se préparer au plus vite, dès que viendrait le soir, de partir avec Kardín en emportant ce dont elle avait besoin.

Et lorsque la nuit fut venue et que toute la cour fut endormie, elles sortirent par une porte dérobée qu'elles savaient se trouver là. Kardín arriva aussitôt — ils allèrent ensuite en hâte à la mer, prirent le bateau, hissèrent la voile et quittèrent l'Angleterre par le meilleur vent qu'ils eussent choisi. Et ils étaient tous joyeux et contents, pensant à tout autre chose qu'à ce qui allait leur arriver.

XCVII. ÍSÖND ET KARDÍN BALLOTTÉS PAR LES FLOTS

Il faut maintenant ramener la saga à Tristram : il était gravement malade tant de la douleur de sa blessure que du tourment qu'il se faisait sur la reine Ísönd, parce qu'elle ne venait pas et que personne ne savait lui apporter de remède dans ce pays. Il postait souvent ses hommes au bord de la mer pour voir si quelque chose approchait de la côte. Parfois, il se faisait porter sur le rivage quand il n'avait plus grande confiance en autrui. Il n'avait envie de rien en ce monde, ni nourriture, ni boisson, ni rien d'autre — sinon de voir la reine Ísönd et de lui parler.

Et l'on peut ici apprendre cruel événement : lorsque Ísönd et Kardín furent arrivés près des côtes, une grande tempête les assaillit, qui les chassa loin de la terre vers la haute mer — et ils restèrent au large maintes journées, si durement retenus qu'ils ne s'attendaient guère à rester en vie.

Alors, la reine Ísönd exhala son chagrin et dit : « Voici que Dieu ne veut point que je voie Tristram vivant ni que je puisse consoler ses chagrins comme je le voudrais. Oh ! Las ! mon doux ami et mon bien-aimé ! Si je péris dans ce voyage, il n'y aura plus être vivant en ce monde qui puisse te guérir de ta blessure et te sauver de la mort. Je voudrais que Dieu veuille, comme moi, que, si je meurs ici, ta mort et la mienne nous rassemblent. » Voilà ce qu'Ísönd disait dans ses lamentations, et bien d'autres choses encore. Mais son équipage avait grand-peur qu'ils ne périssent de cette tempête.

XCVIII. CALME PLAT SUR LA MER

Ísönd allait s'affligeant fort, plus sur Tristram que sur elle-même. Dix jours durant, ils furent ballottés par cette grande tempête. Puis celle-ci s'apaisa, il y eut beau temps et un bon vent se leva. Ils hissèrent alors la voile et cinglèrent le jour suivant, comme précédemment. Et alors, le vent tomba, et le bateau dériva tantôt vers la côte, tantôt vers le large, et il n'y avait pas de barque parce qu'elle avait été brisée. Et leur tourment et leur anxiété s'accrurent aussitôt parce qu'ils ne pouvaient pas parvenir à terre. Ísönd en était tellement accablée qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne pérît. Et ceux qui étaient à terre ne voyaient pas le bateau et languissaient pourtant fort de ceux qui étaient partis.

XCIX. MORT DE TRISTRAM

Si grands sont maintenant le chagrin et l'affliction de Tristram qu'il est complètement épuisé, soupirant, parfois perdant conscience à cause de la reine Ísönd dont il aurait bien voulu qu'elle arrivât.

Alors survint Ísodd, son épouse, qui avait conçu de mauvaises pensées, disant : « Bien-aimé, voici que Kardín est arrivé : j'ai vu son bateau, j'en suis sûre — et il n'a pas grand vent. Dieu fasse qu'il apporte de bonnes nouvelles pour ta consolation. »

En entendant ce qu'elle disait, Tristram se redressa aussitôt, comme s'il était en bonne santé, et lui dit : « Bien-aimée, es-tu vraiment sûre que ce soit son bateau ? Fais-moi savoir, si c'est vrai, quelle voile il a hissée. » Et elle répond : « Je la reconnais fort bien, ils cinglent avec une voile noire et ils n'ont pas de vent — si ce n'est qu'ils sont chassés tantôt vers la côte, tantôt vers le large. » Mais elle lui mentait parce que Kardín cinglait avec une voile rayée, resplendissante, blanche et bleue[1]. Car Tristram lui avait demandé de procéder de la sorte, en signe qu'Ísönd venait avec lui. Mais si Ísönd ne venait pas avec lui, il était censé cingler

avec une voile noire. Mais Ísodd, l'épouse de Tristram, avait entendu tout cela lorsqu'elle s'était cachée derrière la cloison.

Et quand Tristram entendit cela, il fut tant affligé que jamais il ne souffrit pareil tourment. Il se retourna aussitôt vers le mur et dit d'une voix dolente : « Voici, Ísönd, que tu me hais. Je m'afflige à présent que tu ne veuilles pas venir me voir — et c'est à cause de toi que je meurs puisque tu n'as pas voulu prendre en pitié ma maladie. Me voici me lamentant et m'affligeant de ma maladie puisque tu n'as pas voulu venir me consoler. »

Par trois fois, il appela sa bien-aimée Ísönd, la nommant par son nom, mais, la quatrième fois, il rendit l'âme et perdit la vie.

C. ÍSÖND DÉBARQUE ET APPREND LA MORT DE TRISTRAM

Les chevaliers et les écuyers qui étaient là s'affligèrent tous très fort et tout le peuple de la ville le pleura par grand chagrin. Puis ils le sortirent de son lit et déposèrent sur lui une coûteuse étoffe.

Mais alors, un bon vent se leva pour ceux qui étaient en mer — et ils mirent aussitôt le cap sur le port. Ísönd ayant maintenant débarqué, elle entendit tout le peuple pleurer par grand chagrin, toutes les cloches sonnant. Elle demanda pourquoi l'on se comportait si tristement, et quelles nouvelles on avait apprises. Un vieil homme lui répondit : « Dame, nous avons un si grand chagrin que nous n'en avons jamais connu de semblable. Tristram, le vaillant, le courtois, est mort, gisant dans son lit. Jamais en ce pays un tel malheur n'est arrivé. »

En entendant cela, Ísönd fut tellement affligée qu'elle ne pouvait parler, et elle rejeta son manteau. Mais les Bretons se demandaient bien d'où cette belle dame venait et de quel pays elle pouvait bien être.

CI. MORT D'ÍSÖND

La reine Ísönd alla à l'endroit où le cadavre gisait sur le sol, elle se tourna vers l'est et fit sa prière en ces termes: «Je te prie, Dieu tout-puissant, d'être miséricordieux envers cet homme et envers moi, tout comme je crois que tu as été porté par la Vierge Marie en ce monde pour la rédemption de toute l'humanité —tout comme tu secourus Marie-Madeleine et enduras la mort pour nous, pécheurs—, et que tu te laissas clouer sur la croix et transpercer d'une lance au flanc droit, et que tu dévastas l'enfer d'où tu libéras tout ton peuple dans une liesse éternelle. Tu es notre Créateur. Dieu éternel et tout-puissant, sois miséricordieux envers nos péchés tout comme je veux croire tout cela. Et je veux volontiers croire en tout cela, et je veux volontiers te louer et t'adorer. Accorde-moi ce dont je te prie, mon Créateur, pardonne-moi mes péchés, Dieu unique, Père, Fils et Saint-Esprit. Amen. —Tristram, dit-elle, je t'aime beaucoup. Mais maintenant que je te vois mort, il ne me sied pas de vivre davantage puisque je vois que tu es mort à cause de moi. Aussi ne te survivrai-je pas.»

Elle tint alors de longs propos sur leur amour, leur vie commune et sur leur affligeante séparation. Puis elle s'étendit sur le sol et embrassa Tristram et lui passa les bras autour du cou. Et, ce faisant, elle expira.

Tristram mourut si rapidement parce qu'il crut que la reine Ísönd l'avait oublié. Et Ísönd mourut si rapidement parce qu'elle arriva trop tard auprès de lui. Ensuite, ils furent enterrés. Et l'on dit qu'Ísodd, l'épouse de Tristram, avait fait enterrer Tristram et Ísönd de part et d'autre de l'église, de sorte qu'ils ne soient pas proches l'un de l'autre dans la mort.

Mais il se trouva qu'un chêne ou bien un arbre[1] poussa de chacune de leurs tombes, si haut que leurs branches s'entrelacèrent au-dessus du faîtage de l'église. Et l'on peut voir par là combien l'amour entre eux a été grand.

ET L'ON TERMINE AINSI CETTE SAGA.

Poème traduit du moyen anglais

XIVᵉ siècle

SIRE TRISTREM[1]

Venu[2] à Erceldoune, avec Thomas[3] je me suis entretenu : il disait avec science[4] quels parents eut Tristrem, quel roi portait couronne, qui l'éleva enfant, qui fut hardi baron, égalant les ancêtres – année par année, Thomas conte à de nobles audiences[5] les aventures que voici, telles qu'elles furent.

Belle journée d'été se fait rare en hiver, les bosquets pâlissent qui en leur temps verdirent. Ainsi va notre monde, ce ne fait aucun doute. Les preux s'en sont allés, qui furent nos aînés – dure vérité[6] ; je pense à un chevalier, dont le renom s'étendit loin.

Rouland[7] défendit ses droits, même contre le seigneur Morgan. Il renversa ses forts, attaqua ses bourgs, massacra ses hommes, livra mainte bataille. La guerre se prolongea à tel point que Morgan cria grâce – accablé. L'exacte vérité, sans mentir, est qu'il craignait pour sa vie.

Tel[8] fut, n'en doutez pas, le début du conflit entre le duc Morgan et Rouland qui était valeureux. Ils n'arrêtèrent pas de faire souffrir les pauvres gens. Ils causèrent de grands massacres en s'affrontant l'un l'autre – pour leur gloire, d'un côté le duc Morgan, de l'autre le fougueux Rouland.

En sages chevaliers, ils conclurent un accord : le duc et Rouland le fougueux devaient chacun se contenter de ses biens et observer une trêve de sept ans. Main tendue ils promirent de respecter et même d'accroître leur honneur. Ils gagnèrent l'Angleterre – pour y séjourner ; ils allèrent voir le roi Mark avec de nombreux chevaliers.

À Mark ils se présentèrent avec leurs fiers chevaliers, et lui firent l'entier récit de leurs longs démêlés. Le roi leur offrit son amitié et les pria de demeurer chez lui sans guerroyer. Nos chevaliers étaient courtois, et agirent en conséquence – au vu de tous, ils se mesureraient en tournoi chevaleresque.

C'est la joie au cœur que Rouland accourut en lice, point de mire de la tribune où se trouvaient les nobles jeunes filles. Elles se demandaient quel noble chevalier serait le vainqueur. Selon elles le meilleur fut le seigneur d'Ermonie – dirent-elles de leur tribune, aussi fut-il choisi par la jeune Blaunchefiour[1].

La jeune fille de noble lignée appela ses trois gouverneurs. « *[lacune*[2]*]* fût-ce par artifice, il a bien réussi. Au plus profond du cœur j'ai reçu sa blessure – soudainement. S'il insiste je suis morte, c'en est fait de ma vie. »

Il était noble et courtois, solide, preux et vaillant. Dans tout notre pays, il n'existait pas de meilleur chevalier, de plus loyal à ses amis. Il s'appelait le fougueux Rouland. Il ne refusait jamais le combat ; dans l'un d'eux il fut blessé – grièvement. La radieuse[3] Blaunchefiour en reçut la nouvelle.

« Hélas ! », s'écria-t-elle, en apprenant le malheur. Elle dit à sa gouvernante qu'il lui fallait rejoindre le chevalier blessé. Elle défaillait de peine. Quel réconfort trouver ? De lui elle conçut alors un fils – très chéri, plus tard on l'appela Tristrem l'ami fidèle[4].

La trêve qu'ils avaient conclue et jurée en conscience, le duc Morgan la rompit et il n'en tint plus compte. Rohand[5], sûr comme le roc, écrivit un message, qu'il envoya en toute hâte à Rouland. Le vassal criait à l'aide – en détresse, il lui demandait du secours ; sinon il perdait tout son bien.

Le fougueux Rouland, mis en danger, prit congé du roi Mark *[lacune]*.

« *[lacune*[6]*]* ou bien tu m'accompagneras. — Rester ici me déplaît. Tu le vois bien toi-même. Ma décision est prise, de partir avec toi – et de voir ton beau peuple si noble sur place, là où sont les tiens. »

Ils se préparèrent et s'équipèrent, ils ne restèrent pas davantage. Ils dressèrent l'étendard et s'éloignèrent du port. Ils atteignirent une ville, fortifiée par Rohand. Ils amenèrent les voiles. Les chevaliers bondirent – tout armés, les vaillants chevaliers se mirent aux ordres de Rohand.

Rohand pressa son cheval : « Notre suzeraine sera cette noble fille, promise au fougueux Rouland ; suzeraine en sa

tour, elle sera son épouse, la plus belle des compagnes. Jamais on ne vit plus belle enfant que la jeune Blaunchefiour – image du bonheur. » Après les fêtes et les cérémonies vinrent vite les adieux.

Tout le monde eut connaissance des propos publics de Morgan. Il s'adressait à ses hommes avec une savante humilité. Il demandait à ses loyaux chevaliers de le rejoindre avec armes et chevaux. Il brandit l'étendard – hardiment, tel un roi couronné il partit en campagne conquérante.

Une multitude de gens couvrait le terrain où Morgan avait disposé ses hommes. Rouland leur courut sus, et eux contre lui : rencontre sans pareille, des deux côtés meurtrière. Rouland eut la joie au cœur de voir mis à bas leur orgueil – avec de lourdes pertes, Morgan put s'échapper, sauvant ainsi sa vie.

Ses hommes réattaquèrent Rouland le fougueux, le preux. Leurs coups brisaient les casques, couvraient de sang les cuirasses, entraînant vers la mort maint noble combattant. Rouland, par malheur, à terre s'écroula – bravement, son fils prit la relève et fit payer cher sa mort.

Quelle pitié que la mort du chevalier Rouland ! Trois cents corps gisaient, tombés sous son épée. De tous les combattants aucun n'avait pu l'abattre, sauf un par traîtrise qui lui perça les entrailles – avec perfidie, il le mit à mort. Hélas ! que fatale fut cette heure !

Son cheval l'emporta, mort, le ramenant chez lui. Les gens furent stupéfaits et crurent à un sortilège. La sombre nouvelle parvint à la jeune Blaunchefiour, bien à plaindre puisque alitée, dans les peines de l'enfantement – c'est ce jour-là que naquit Tristrem mais elle, elle mourut avant l'aube.

La noble dame possédait une bague de grand prix. Elle la tendit au fidèle Rohand. Elle commanda qu'on la remît à son fils. « Mon frère l'a souvent vue, mon père me la donna. Le roi Mark ne manquera pas de s'affliger quand il verra la bague – et de pleurer. Au nom de l'affection que te portait Rouland, je te prie de transmettre cette bague à son fils. »

Le peuple endeuillé entourait la noble dame. « Rouland mon seigneur est tué, plus jamais il ne me parlera. » Et la dame – pourquoi cacher la vérité ? – mourut à ces mots. Nul ne saurait revenir à la vie. Au gré de Dieu tout obéit – non sans pleurs. Ce fut un bien triste spectacle que la fin de cette noble dame.

Ainsi naquit l'enfant, il était beau et blond. Rohand au comble de l'anxiété ne savait vers qui se tourner. Il demanda

à son épouse de se coucher avec l'enfant sans tarder, et prétendit avoir eu un second fils, pour son plus grand bonheur. – Gloire au Christ ! À la cour on lui donna un nom, qui débutait par Tram et finissait par Trist[1].

Le duc Morgan exulta de voir le puissant Rouland vaincu. Il fit vite connaître qu'il attendait de tous qu'ils obéissent à ses instructions et qu'ils se rendent à sa convocation. Personne n'osa se déclarer contre lui, on lui céda bourgs et châteaux – sans tarder. Jamais roi couronné n'agit avec autant de superbe.

Qui distribuait joyaux et trésors ? Qui sinon le duc ? Il était cruel, hautain. Personne ne lui résistait. Il appela Rohand le fidèle à participer à son conseil. Rohand se fit rusé et garda secret le fond de son cœur – prudemment, mais son cœur éclaterait s'il devait renoncer à espérer.

Voici[2] donc Tristrem à la garde de Rohand, qui en est fort heureux. Il entreprit d'instruire l'enfant, qui apprenait très vite. Quand il était au château, il ne cessait de lire avec application. Il faisait le bonheur de ceux qui l'entouraient – noble enfant, il montrait ses talents et surpassait les autres sans difficulté.

Ses quinze premières années, Tristrem fut élevé par sire Rohand le fidèle, qui lui enseigna tous les genres de chants ainsi que les jeux des différentes nations, et les us et coutumes d'hier et d'aujourd'hui. Tristrem, souvent, allait à la chasse ; il en apprit les usages – ce faisant, il s'y connut en vénerie bien plus que Manerius[3].

Il arriva alors un bateau de Norvège, au château de sire Rohand, chargé de faucons blancs et gris et de pièces d'étoffes aux beaux plis. Tristrem entendit la nouvelle. Il voulait engager au jeu vingt shillings ; sire Rohand lui avait appris comment faire – avec science. Il donna ses pièces d'argent pour un faucon, choisissant le plus beau de ceux qu'on lui offrait.

Apercevant un échiquier et un siège, il demanda qui voulait jouer[4]. Le capitaine, l'air engageant, lui dit : « Mon garçon, quelle est ta mise ? — Un faucon de grande prestance, vingt shillings, voilà mon offre[5]. Qui fera l'autre mat dans les règles emportera et l'oiseau et l'argent. » – Tout simplement. Le marin jura sa bonne foi : « En vérité je suis d'accord. »

Voici leurs gages déposés, et le jeu commence. Tristrem a entamé la longue partie[6] et tous deux sont absorbés. Le jeu commence à monter. Tristrem divise en deux son avoir, sui-

vant une pratique prudente. Il ne misait que ce qu'il gagnait – sa prise. Avant qu'il n'eût envie de quitter le jeu, il avait déjà misé et gagné six faucons.

Rohand prit congé, et il appela ses enfants pour partir. Il emportait le plus beau faucon que Tristrem venait de gagner. Il laissa à Tristrem d'autres écus à jouer ; de son côté le marin jura d'engager aussi ses écus – le temps d'une partie. Tristrem gagna ce jour-là cent livres contre lui.

Tristrem gagna toute la mise. Alors, ce fut la trahison. À peine l'ordre donné, le bateau prit la mer ; alors qu'ils étaient assis, tout à leur jeu, on quitta le port. Cinglant vers le large, sur les flots gris, on s'éloigna des côtes – à toute allure. Les marins étaient en liesse ; Tristrem, lui, pleura fort.

Pour le précepteur de Tristrem ils trouvèrent une barque, un aviron. Ils lui dirent : « Là-bas, c'est la terre ferme, ici on te jette à l'eau. Choisis entre les deux, ce que tu préfères, de couler à pic ou d'avoir le pied sec. Quant au petit gars, il doit nous accompagner – en mer. » Tristrem pleurait très fort ; eux, riaient en la trouvant bien bonne.

Neuf semaines et plus les marins parcoururent la mer mais une terrible tempête brisa leurs ancres et leurs rames. De leurs peines et de leur détresse ils accusèrent le noble enfant. Ils ne savaient plus que faire. Les vagues se déchaînaient – et le vent ; ils décidèrent de le débarquer s'ils pouvaient trouver terre.

Ils touchèrent terre : une immense forêt s'il en fut, avec des collines bien hautes, et des bois bien chenus. Ils déposèrent à terre le subtil joueur, sans oublier ses gains, joyaux et riches trésors, avec une miche de pain en supplément – tout obéissant. Le temps redevint clément, une fois abandonné l'adolescent.

Ils eurent bon vent. Resté à terre, Tristrem se sentit froid au cœur quand il les perdit de vue. Il confia sa vie au Christ, mis à mort sur la Croix. « Seigneur qui es ma vie, jette les yeux sur moi. En ce monde guide-moi – à ton gré. Puisque tu es Seigneur très généreux, garde-moi de l'anéantissement. »

On ne cessait de demander à Thomas de parler de Tristrem, le fidèle compagnon, afin de connaître la bonne voie du récit, d'en apprendre aussi les détours. D'un prince maître à tous les jeux de la vie, écoutez l'histoire, chers seigneurs[1]. Qui saurait en faire mieux le récit, qu'il suive sa propre version – à condition de rester courtois. À chacun d'apprécier ce qu'il aime et d'en faire l'éloge, à la fin.

Tristrem s'était enveloppé d'une tunique qu'il avait apportée du bateau. Elle était de précieuse soie fauve, la plus riche jamais tissée[1], d'après Thomas à la noble audience. Tristrem, ignorant ce qui l'attendait, s'assit avec grâce et mangea à son content – et peu après, il pénétra dans la forêt, une fois ainsi préparé.

Il se fraya un chemin, sans oublier d'emporter ses pennies. Il gagna la crête des collines en grimpant parmi les bois chenus. Il aperçut un chemin qu'il rejoignit sans tarder. Il prit donc cette route. Il y rencontra deux pèlerins – quelle aubaine ! Il leur demanda d'où ils venaient. « D'Angleterre », répondirent-ils.

Craignant qu'ils ne veuillent le tuer, il mentionna le roi, leur promit des pennies tant et plus, à chacun dix shillings, s'ils voulaient l'accompagner et le conduire jusqu'à la cour. « Oui, jurèrent-ils alors, par le Seigneur de toute la Création » – sans hésiter. Qui sait fort bien s'y prendre obtient vite ce qu'il veut.

La forêt était belle et vaste, pleine de bêtes sauvages. Tout proches se trouvaient le roi et sa cour. Les pèlerins l'y conduisirent. Tristrem vit passer des cavaliers, chasseurs et chiens en laisse. Ils avaient rattrapé des cerfs grassement nourris – restés à découvert. Le vêtement de soie de Tristrem intrigua les chasseurs.

Ceux-ci[2] découpaient les bêtes, les mettaient en quartiers, on eût dit des masses de viande achetées à la Saint-Martin. Alors Tristrem prit la parole pour dire sa surprise : « Jamais je n'ai vu gibier ainsi découpé – volontairement. Ou bien, dit-il, je suis un ignorant ou bien vous le gâchez sottement[3]. »

Un aide se redressa hardiment et répondit à Tristrem : « Nous et nos aînés avons vu faire ainsi. Tu nous proposes de changer. Il y a là-bas une bête non écorchée, apprête-la à ta guise et nous jugerons du résultat – sur pièce. » Au vu de tous il s'exécuta, devant les chasseurs intrigués.

Tristrem découpa la poitrine. La langue fut placée auprès de la rate. Il arracha et mit de côté avec soin le cuir des pattes, il détacha les cuisses, en tranchant et incisant. Hardiment ensuite il coupa le cuir – sans hésiter. La manière dont alors il dépeça les bêtes devint la règle par la suite.

La chair du cou fut le premier morceau. Il enleva délicatement la panse pleine d'herbes, puis se tourna vers les jointures qu'il désunit. Il trancha tous les filets, enleva les

boyaux. Il donna en récompense la graisse des rognons. Tous ceux qui se trouvaient là le regardaient procéder – à sa manière. En outre il rompit les pattes en croix, et brisa en deux l'échine.

Au forestier pour son dû il donna l'épaule gauche. Cœur, foie, poumons et sang il abandonna à la curée. Il fit approcher les chiens du cuir étendu, et leur fit voir tout le contenu. Il donna sa part au corbeau, qui attendait sur l'arbre fourchu – chacun à son tour. « Chasseurs, où êtes-vous ? Sonnez donc le signal ! »

Il attacha l'estomac à la fourche[1], ainsi que le gosier. On sonna l'air convenu, interprété comme il fallait. On savait où trouver le roi, on envoya des messagers à la cité lui dire comment sous les tilleuls la bête avait été dirigée – rabattue. Mark, qui était ce roi, dit qu'il s'en félicitait.

Quand on sonna le signal, beaucoup s'émerveillèrent : ils ignoraient cette coutume. Quittant la table ils accoururent. Ils s'imaginaient mal le nouvel art des chasseurs. Il y a certain plaisir à enseigner les ignorants – en la matière : tout heureux étaient les compagnons du roi.

« Où[2] es-tu né ? demanda le roi. Comment t'appelles-tu, noble ami ? » Tristrem lui répondit : « Sire, en Ermonie. Mon père a perdu ma trace, qui a nom sire Rohand. Nul ne sonne mieux du cor, il est roi en l'art de la chasse – en vérité. » Marc ne fut pas plus avancé car il ne connaissait pas Rohand.

Le roi sans parler davantage se lava les mains et se mit à table. On partagea le pain, on ne manqua de rien et pour le goût de chacun coulait la bière ou le vin. Il suffisait de demander : coupe ou corne était remplie – et apportée[3]. À table ils restèrent à loisir, et ne se levèrent que lorsque bon leur sembla.

Un harpiste fit un lai que Tristrem critiqua. Le harpiste céda la place. « Qui sait mieux, qu'il le montre ! — Il me faut te surpasser, sinon j'ai tort de te critiquer. » Le harpiste à la fin constata : « Je t'abandonne le titre de maître – sans hésiter. » Devant le roi, à ses genoux, on invita Tristrem à s'installer.

Tout le monde était ravi, ses chants joyeux restaient en mémoire[4]. En quittant la salle on se disait : « Qui pourrait surpasser ce jeune homme ? » Mark convoqua Tristrem, conscient de sa noble origine. Il lui offrit tunique de soie, parement de riche fourrure – sans hésiter. Tristrem logea dans la chambre du roi et sur sa harpe joua des airs plaisants.

Nous[1] laissons là Tristrem, cher au cœur du roi Mark. Rohand, lui, était en proie au chagrin car il était sans nouvelles de Tristrem. Il parcourut maint pays, mine sombre, chagrin au cœur, sept royaumes et plus, pour retrouver Tristrem – longue quête ! Ses vêtements tombaient en loques. Nulle importance, il continuait.

Rohand le noble chevalier n'y prêtait nulle attention. Ignorant où aller, il ne se souciait plus de son rang ; malgré l'avis unanime, il s'acharnait, négligeant de se nourrir et de se vêtir comme il convenait[2]. En compagnie d'hommes de peine il passait dehors toutes les nuits – en plein air[3]. Il rencontra des pèlerins, ceux-là mêmes qui avaient vu Tristrem.

Il renouvela l'éternelle question qu'il posait à temps et contretemps. L'un des pèlerins répondit qu'il le connaissait et savait bien qui il était. « Sa tunique est d'une seule couleur, de soie précieuse en vérité. Son nom est fidèle Tristrem. Il a l'honneur de découper la viande – devant le roi[4]. Pour l'avoir mené où il voulait aller, il m'a donné dix shillings.

— Je t'en donnerai autant, dit Rohand, avec votre accord, si vous m'amenez auprès du roi. — Entendu », dirent les pèlerins. Il en fut tout heureux et donna volontiers des pièces sonnantes et trébuchantes, dix shillings et plus – pour leur salaire. Rohand était fort impatient d'avoir des nouvelles de Tristrem.

En Tristrem il mettait toute sa joie. Il ne cessait de parler de lui. Le portier s'en offusqua. « Va-t'en, dit-il, espèce de paysan, ou bien tu vas sentir mon poing. Qu'as-tu à faire ici tout le jour ? » Rohand lui offrit aussitôt une bague, le portier ne dit pas non – et la prit. Bien avisé, je l'affirme, fut celui qui le premier ici-bas sut donner.

Acceptant donc Rohand, il lui ouvrit la porte : la bague avait si belle allure, et le don tant de charme ! L'huissier, lui, repoussa Rohand : « Décampe et vite, espèce de paysan, ou tu vas avoir le crâne en miettes, et t'écrouler de toute ta hauteur – par terre. » Rohand le pria de le laisser entrer et de l'aider en cette occasion.

Le pauvre homme[5], tout humble, prit une seconde bague. Il donna le bijou d'or à l'huissier, cadeau digne d'un roi. Alors, l'huissier le laissa passer devant tous. Il promit de le conduire à Tristrem, dans le château. – Ce qu'il fit. Mais Tristrem ne le reconnut pas, et Rohand crut à un sortilège.

Quoi que l'on jurât, Tristrem se refusait à croire que ces loques appartenaient à Rohand, qu'il portait de telles hardes.

Rohand lui demanda, les yeux dans les yeux : « Jeune homme, que Dieu t'inspire : comment as-tu été séparé de Rohand ? Ne te souviens-tu d'absolument rien – en vérité ? » Tristrem tomba à genoux et embrassa Rohand de tout son cœur.

« Père, ne te courrouce pas, vous êtes plus que bienvenu. Dieu qui nous a rachetés m'en soit témoin : je ne t'ai pas reconnu. Douloureuse fut ta quête : à y penser, que j'ai de peine ! » Il annonça la nouvelle à Mark : « Voulez-vous rencontrer mon père – et le voir ? Je veux qu'on l'aide à se remettre et qu'il reprenne l'aspect d'un chevalier. »

Tristrem raconta à Mark ses aventures, telles qu'elles avaient eu lieu, comment il avait joué aux échecs avec des matelots qui l'avaient enlevé en gagnant le large, comment la tempête les avait harcelés jusqu'à leur briser ancres et rames. « Ils me rendirent ce que j'avais, ainsi que mes gains au jeu, sans lésiner – ce que je pris. J'ai grimpé parmi les bois chenus, j'ai fini par rencontrer tes chasseurs. »

Rohand put se baigner, disposer d'un barbier. En vérité il en avait besoin, son visage disparaissait sous les poils blancs[1]. Une tunique pourpre à riche fourrure lui fut apportée prestement. Rohand, de noble lignée, revêtit la belle tunique – lui, le vaillant. Qui l'aurait vu alors, l'aurait pris pour un prince.

On s'apprêta à écouter le beau récit de Rohand malgré l'heure tardive. Tristrem, connaissant l'étiquette, l'escorta jusqu'à la grand-salle. Tous alors s'écrièrent qu'il n'avait plus rien à leurs yeux du pauvre de naguère qu'ils avaient battu et chassé – pour leur honte. Plus personne ne lui voulait de mal, il était le bienvenu.

On se lava les mains, nappe et table furent mises avec viande et boisson de choix. Les serviteurs s'empressaient à prévenir les désirs de Tristrem et de Rohand. Ils se lavèrent les mains et quittèrent la table, le roi aussi se leva – en même temps. Au vu de tous, très clairement, le roi plaça Rohand à ses côtés.

Rohand, qui était l'invité, s'adressa à Mark et commença son récit : « Si vous connaissiez l'identité de Tristrem, combien de prospérité vous lui souhaiteriez ! Il est l'enfant de votre propre sœur. » Le roi fut empli de bonheur. « Je cesse d'être son père pour devenir son vassal. – Sire Roi, reconnaissez-vous, pour l'avoir vue, cette bague que votre sœur m'a confiée ?

« Quand Rouland le fougueux rencontra au combat le duc Morgan... » À rappeler les tristes événements Rohand ravivait son propre chagrin. Le roi contemplait le vieillard aux

joues trempées de larmes. Mark en prenant la bague la reconnut tout aussitôt – rien qu'à la voir. Il embrassa Tristrem, son neveu désormais.

Tous alors l'embrassèrent, dames comme chevaliers, les échansons de la grand-salle et les belles suivantes. Tristrem s'adressa à Rohand, lui demanda, les yeux dans les yeux : « Seigneur, comment cela peut-il se faire, comment prouver ma naissance – indubitablement ? Dis-moi, au nom du Tout-Puissant, comment mon père fut tué. »

Rohand reprit sans tarder le récit de ses aventures : comment avait débuté la guerre, quelles batailles avaient été livrées, comment la mère de Tristrem avait été conquise, et à quelle circonstance il devait sa naissance : « Alors Rouland fut tué et Blaunche la belle en mourut – telle est la vérité par crainte de l'implacable Morgan je t'ai fait passer pour mon fils. »

Tristrem en grande hâte s'avança devant le roi : « En Ermonie, sire, il me tarde d'aller. Je veux partir là-bas. Je souhaite ton congé pour aller vite me battre contre Morgan, pour le tuer, ou qu'il me tue – en combat singulier. D'ici là personne ne me reverra en Angleterre. »

Mark[1] eut alors une grande peine, il soupira avec tristesse. « Tristrem, réfléchis, choisis de rester en Angleterre. Morgan est prompt à tuer, il a de nombreux chevaliers. Tristrem, bien que tu sois courageux, accepte une plus grande escorte – en rangs serrés. Prends Rohand à tes côtés, il saura reconnaître tes alliés. »

Le roi appela aux armes tout le peuple de son pays. Afin d'aider Tristrem, il le fit lui-même chevalier. Il lui dépêcha vite le meilleur compagnon qu'il pût trouver pour chevaucher à ses côtés dans la bataille et pour le conseiller – vite et bien[2]. Mais le chagrin possédait Tristrem à tel point que personne ne pouvait l'en distraire.

Il refusa de rester une nuit de plus, il n'y avait rien à dire. Un millier de braves partirent avec lui. Rohand, le puissant chevalier, prêt comme à l'habitude, alla droit à son château, qu'il atteignit après sept jours – de voyage. Il paya son gouverneur, et arma ses fils chevaliers.

Les amis de Tristrem se réjouirent, on ne saurait les en blâmer, de sa venue chez eux en Ermonie. Il se fit qu'un jour, Morgan n'étant pas loin, Tristrem déclara : « Je veux parler à Morgan – sans tarder. Nous sommes restés longtemps inactifs : je dois accomplir mon devoir. »

Tristrem agit comme il avait dit. Il s'arma, se prépara. Quinze chevaliers[1], pas un de plus, formèrent son groupe. Ils atteignirent la cour au moment où Morgan partageait le pain. Ils dirent alors, devant tous, qu'ils étaient tous dix fils de roi. Sans y être invités, ils apportaient en présents des hures de sangliers[2].

Rohand prit la parole et dit à ses chevaliers : « À femme trompée une deuxième fois je peux me comparer[3]. Si Tristrem est maintenant tué, c'est que nous l'aurons mal protégé. Aux armes, chevaliers, écuyers ! En route, vite. – Allons ! Tant que je n'aurai pas revu Tristrem, je serai malheureux. »

Tristrem prit la parole : « Sire Roi, que Dieu t'accorde ce que je te souhaite, autant de bonheur que tu m'as donné ! » Le duc alors répondit : « Noble seigneur, je te prie, que tu bénisses ou maudisses, c'est ton affaire – vaillant que tu es. Mais dis-moi ce qui te presse, ce qui t'amène, ce que tu veux.

— Réparation ! Mon père a été tué, mon héritage est l'Ermonie. » Le duc à son tour répondit : « Oui, j'ai tué ton père. Comme tu viens de le dire, il doit y avoir réparation. Aussi, fier jeune homme, vais-je m'occuper de toi – et de ton droit. Arrives-tu à bride abattue de chez Mark, ton parent ?

« Du calme, jeune homme ! Tu as cru t'attaquer à des idiots. Sache que ton père a enlevé ta mère pour faire d'elle sa putain. Et voici que tu arrives tout fier. Dehors, traître ! Hors de ma terre ! » Tristrem l'interrompit : « Tu mens, j'en suis sûr et certain. » Morgan saisit une lourde boule de pain et en frappa Tristrem.

Le sang coula sur sa poitrine, jaillissant de son nez. Tristrem avait son épée prête, il se trouvait debout près du duc. Sur ces entrefaites, Rohand était arrivé dans la ville avec un bon renfort – très utile ! Tous ceux qui leur barraient le chemin tombèrent sous leurs coups hardis.

En prison ils emmenèrent comtes, barons et chevaliers. Pour la cause du duc Morgan plus d'un trouva la mort. À coups de lances ils brisèrent les brillants boucliers. Ils défoncèrent les crânes, en grand nombre je peux le dire – sans me tromper. La bataille dura de midi jusqu'à la nuit.

C'est ainsi que le noble Tristrem tua le duc Morgan. Il ne voulut pas s'arrêter avant d'avoir pris davantage de châteaux. On lui ouvrit sans tarder villes et cités aux murailles abruptes. Le peuple tombait à ses pieds, personne ne lui résistait – dans le pays entier. Il tua le meurtrier de son père, devant son bras tous s'inclinèrent.

Deux ans durant il pacifia le pays en y faisant régner sa loi. Tous se soumirent. Les pays d'Almain[1] et d'Ermonie se plièrent à son vouloir, en totale obéissance. Il donna à Rohand le bâton de commandement et le pria de trôner à ses côtés – noblement. « Je fais Rohand seigneur de cette terre en mon nom.

« Toi et tes cinq fils en seront seigneurs en mon nom. Toute ta vie durant, elle t'appartiendra. Inutile d'en débattre longuement. Je prends congé de toi. Je veux partir pour l'Angleterre, revoir Mark mon oncle – dès maintenant. » Le noble Tristrem se prépara aussitôt à regagner l'Angleterre.

Il s'apprêta tout heureux, et son bateau appareilla dans la joie. Il laissa Rohand régner sur tout ce que, lui, il avait gagné. Les marins mirent tout leur zèle à le mener rapidement en Angleterre. Là il apprit une nouvelle dont il n'avait jamais entendu parler – où que ce fût. Bien des gens pleuraient amèrement à cause d'une rançon exigée par l'Irlande.

Mark devait, de mauvais gré, bien qu'il fût roi couronné, verser chaque année trois cents livres d'or de son trésor, trois cents livres bien pesées d'argent finement frappé, trois cents livres de cuivre en pièces de belle qualité – il devait donner, la quatrième année, terrifiante clause, trois cents garçons de haute naissance.

Le tribut allait à Moraunt[2], un noble chevalier. Il avait acquis une réputation d'ogre dans ses combats, car il réclamait alors les enfants comme dus à son pays. Le hardi Tristrem toucha terre cette même nuit – son voyage terminé. Lui et ses gens aperçurent le bateau du tribut[3] le jour même de leur arrivée.

Mark fut heureux et joyeux de revoir Tristrem. Il l'embrassa maintes fois, il était le bienvenu. Mark écouta son récit, comment il avait conquis de nobles terres. Tristrem demanda alors : « Que signifie cette assemblée – et ces pleurs ?
— Une affaire qui m'accable, je vais te le dire.

« Du roi d'Irlande, Tristrem, je dépends. Depuis trop longtemps je suis dans ses rets. C'est en violant la justice que ce roi nous a soumis. Voilà trop longtemps que dure notre malheur, qu'il nous inflige injustement. — Je m'engage, main tendue, à ceci, dit alors Tristrem – résolu. Moraunt a grand pouvoir, mais il n'aura pas ce qu'il veut. »

Mark alla trouver ses conseillers et demanda leur avis. Il dit : « C'est injustement que cette rançon est exigée. » Tristrem s'écria : « Je propose qu'on lui refuse les enfants ! »

Alors le roi répéta devant tous : « Il n'eut jamais ce droit – ce privilège. » Tristrem reprit : « Qu'on le sache, je m'y opposerai en tant que chevalier ! »

Tous les conseillers de Mark s'étaient résignés à la levée du tribut. Tristrem, lui, s'y opposa avec la fierté d'un prince en habits d'hermine. On se rangea à l'avis de Tristrem, ou bien peut-être personne n'osa-t-il dire le contraire : personne de chair et d'os n'eut la hardiesse de le contredire – nul chevalier. Tristrem à présent s'est engagé à aller combattre Moraunt.

Tristrem alla lui-même l'annoncer à Moraunt. Il lui dit sans ambages devant tous : « Nous ne te devons rien ! » Moraunt alors répondit : « Tu profères là un ignoble mensonge. Je m'engage à le prouver par les armes en présence du roi – sous ses yeux. » En gage il lui donna une bague, et Tristrem releva le défi.

Ils firent voile vers le large sur leurs deux bateaux. Tristrem laissa filer le sien. Moraunt dit alors : « Tristrem, pourquoi agir ainsi ? — Tu as beau fanfaronner, l'un de nous devra fatalement rester ici – en vérité. À celui de nous deux qui survivra un seul bateau suffira. »

L'île était fort large où ils devaient combattre. Moraunt avait le cœur en joie car il faisait peu de cas de Tristrem. Jamais il n'y eut rencontre pareille, avec des armes prestigieuses et puissantes. Ils se précipitèrent l'un contre l'autre. Et frappèrent sur les heaumes étincelants – quels coups ! Que Dieu aide le chevalier Tristrem ! Il se battait pour l'Angleterre.

Moraunt de toute sa force lança son cheval au galop contre le chevalier Tristrem, pensant le jeter bas. De sa pesante lance il le toucha au lion qui ornait le centre du bouclier[1]. Tristrem, plein de vaillance, l'atteignit à travers le dragon – de son écu, de sorte que le hardi Moraunt, si sûr de lui, mordit la poussière.

Vite remis sur pied, il bondit sur son cheval. Il se battait sans espoir comme un loup rendu furieux. Tristrem, devant cette furie, loin d'en avoir peur, redoubla ses assauts. Il le blessa, c'était visible : le sang jaillissait. Juste alors, au moment le plus critique pour Moraunt, le dos de son cheval se brisa.

Il se remit sur pied, déconfit, et cria : « Tristrem, descends de ton cheval, car tu as tué le mien. Tu dois maintenant combattre à pied. — Que Dieu m'inspire ! répondit Tristrem. Me voici à terre. » Ils s'affrontèrent alors, se portant des coups terribles sur leurs heaumes étincelants – sans relâche. Tristrem en ce combat se montra un vrai chevalier.

Moraunt d'Irlande frappa le bouclier de Tristrem qui, lui échappant presque, faillit tomber à terre. Tristrem, d'après ce que je sais, rendit le coup et de sa vaillante épée tua presque Moraunt – chevalier contre chevalier. Mark regardait le duel et s'émerveillait du combat[1].

Moraunt avait perdu la joie, mais se battait de toute sa force, cherchant à tuer Tristrem. Il usait de toutes ses ressources de chevalier. Tristrem frappait puissamment : son épée en pleine action se brisa. Un fragment brillant demeura dans la cervelle de Moraunt – avec grande douleur. Mais Tristrem fut grièvement blessé à la hanche droite.

Tristrem alors s'écria non sans fierté : « Gens du parti d'Irlande, votre miroir, vous le voyez gisant. Vous autres qui voudrez venir, voici le sort qui vous attend. » Ils emportèrent alors Moraunt vers la mer, avec tristesse – et grande douleur. La joie au cœur, le noble Tristrem retourna chez Mark, son oncle.

Il fit l'offrande de son épée, la déposa sur l'autel[2]. Comme proche parent de Mark Tristrem était aimé. Une convention fut imaginée qui reçut l'approbation unanime. Puisque Tristrem avait libéré le pays, il devait un jour en devenir le roi – c'est-à-dire, s'il survivait à Mark.

Bien que Tristrem n'y pensât guère, il était blessé très grièvement. Des médecins avec toutes sortes de baumes et de drogues vinrent de loin le visiter. Ils y perdirent tous leurs efforts. Sa douleur ne cessait d'augmenter. Il devint impossible, à cause de la puanteur, d'approcher de Tristrem – dans ces circonstances, tout un chacun alors l'abandonna, sauf Governail[3], l'un de ses hommes.

Tristrem qu'on appelait le Fidèle resta trois ans sur son lit de douleur. Jamais il ne pouvait profiter de la journée à cause de la peine qu'il endurait la nuit. Personne n'avait la force de supporter le spectacle de sa souffrance. Tout le monde alors abandonna le chevalier – le laissant à lui-même. On avait fait son possible, on se désintéressait de son sort.

Jusqu'à ce qu'un jour Mark se manifestât. Voici, résumés en toute vérité, les mots qu'ils échangèrent : « Je n'ai jamais connu que la peine depuis que je suis vivant. » Mark répondit : « Hélas ! quel malheur pour moi – que ce spectacle ! » Tristrem, perdant tout espoir, demanda au roi un vaisseau.

« Oncle, dit-il, je me meurs. Du pays je ne me soucie plus. Fais-moi porter sur un bateau, avec ma harpe dont je jouerai pour moi seul, pour mon réconfort, et des provisions en

quantité pour ma survie. » Mark à contrecœur fit porter Tristrem sur un navire – et embarquer. Qui accepta de l'accompagner ? Governail, lui, ne l'abandonna pas.

Le vaisseau de Tristrem était prêt au départ. Il demanda qu'on le bénît. Puis il sortit du port – le port de Carleon. Neuf semaines et plus il vogua de-ci de-là. Puis le vent l'amena là où il put s'abriter – près des côtes. La ville s'appelait Dublin, un port d'Irlande[1].

C'est là que le vent le poussa. Des marins le virent s'approcher de leurs bateaux, ils l'accostèrent et l'amenèrent jusqu'à la côte. Ils trouvèrent à bord un blessé encore en vie. Celui-ci leur dit qu'il avait été blessé sur un certain rivage, et ligoté – abandonné sans remède. Personne ne pouvait demeurer près de lui tant sa blessure puait.

Governail demanda comment s'appelait ce port. « Dublin », lui répondirent les marins qui les avaient accostés. Tristrem alors devint sombre, car il comprit que celui qu'il avait tué était le frère de la reine du pays – son adversaire malheureux. Tristrem se tint prostré et dit qu'il s'appelait Tramtris.

Son bateau ce jour-là résonna de tous les airs, de tous les chants qu'on pût trouver sur terre. À la reine alors on rapporta, à la noble sœur de Moraunt, qu'il y avait un blessé qui à voir faisait peine – et chagrin. « Ce serait un joyeux compagnon s'il avait la santé. »

Cette belle dame, la reine, se trouvait à Dublin, jolie sous sa tunique de lin, d'esprit très agile et savante en médecine. On le vit à propos de Tristrem. Elle le tira de sa maladie, de toute évidence, on ne peut en douter. – Voyez : elle lui fit porter un emplâtre efficace qui dissipa la puanteur.

Le[2] lendemain, quand il fit jour, la noble dame vint au chevet de Tristrem et voulut savoir qui il était. « Je suis depuis toujours un marchand, et mon nom est Tramtris. Des brigands, pour vous dire le vrai, ont tué mes compagnons, c'est la vérité – en mer, ils m'ont dérobé fourrures chatoyantes et petits-gris et m'ont infligé cette blessure. »

Il avait grande allure malgré sa terrible blessure. Sa musique était si extraordinaire qu'on l'aurait crue d'un autre monde. Sa harpe, sa croude[3] étaient de grand prix. Il avait avec lui un échiquier et d'autres jeux. On jura par saint Patrick qu'on n'avait rien vu de tel – jamais. « S'il était en bonne santé, ce serait un joyeux compagnon. »

La noble dame se fit montrer ses blessures afin de connaître son mal incurable. Il gémissait lamentablement, ses os craquaient sous la peau, sa douleur ne lui laissait aucun répit. On l'amena dans une maison et on lui prépara vite un bain – si doux, que Tristrem, remis sur pied, retrouva la force de marcher.

On lui fit prendre de doux médicaments et d'agréables boissons. Peu importait le prix : ils le guérirent fort bien. Il jouait très souvent de la musique, apprenait aux autres à jouer aux échecs. Aussi Tristrem fut-il souvent invité chez les dames, bien des fois – en visite ; tous prenaient plaisir à l'écouter, si agréables étaient ses chants joyeux.

Le roi[1] avait une fille très chère à son cœur. Elle s'appelait Ysonde[2]. Elle avait plaisir à écouter de la musique et à lire des romans[3]. Messire Tramtris lui apprit, avec tout son talent, les mille et une astuces qui mènent au succès – si bien qu'en Irlande il n'y eut chevalier qui ôsât jouer avec Ysonde.

Ysonde la noble princesse, éclatante de jeunesse, parée de fourrures chatoyantes, de petit-gris, d'étoffe écarlate toute neuve, n'avait nul égal au monde dans la pratique de tous les arts, hormis messire Tramtris qui multipliait les combinaisons du jeu – les possibilités, mais le fidèle Tramtris songeait au retour car sa blessure était guérie.

Sire Tramtris était demeuré tout un an en Irlande. Il y avait trouvé tant de noble amitié qu'il avait recouvré santé et vigueur. Il était au service de la reine de tout son être, discrètement, avec ferveur. Il avait appris à Ysonde à distinguer tous les jeux et toutes les nuances – du chant. Mais il demanda alors à la reine de pouvoir s'en aller et de prendre la mer.

La reine était une femme de grande expérience, elle dit à Tramtris : « Qui va chercher un homme étranger ne saurait s'attendre à le voir demeurer longtemps. » On lui paya son salaire, en or et argent, et je peux affirmer que, ce qu'il voulut, il l'obtint d'Ysonde pour son art et ses jeux – croyez-moi. Il leur dit adieu et partit, Governail avec lui.

Ils hissèrent une superbe voile, blanche et rouge comme sang. Un vent favorable souffla, ils allèrent droit à Carleon. Il avait repris son nom de fidèle Tristrem et les flots le ramenaient. Les gens du pays reconnurent le vaisseau. Il leur parut en parfait état – comme jadis. Ils avaient craint un naufrage car ils avaient laissé partir seul Tristrem.

Ils annoncèrent au roi qu'ils avaient aperçu le vaisseau. Jamais nouvelle n'avait fait au roi Mark un tel plaisir. Ils

menèrent Tristrem à la cour royale. Le roi se leva à sa rencontre. Heureuses furent les retrouvailles et il lui demanda affectueusement – aussitôt : « Tristrem, parle franchement, ta blessure est-elle guérie ? »

Il fit à son oncle une réponse que celui-ci ne pouvait guère imaginer. Sa guérison, il la devait à la sœur de celui qui fut Moraunt. Il dit, sans omettre le moindre détail, quelle affection elle lui avait prodiguée. Ensuite Tristrem parla d'Ysonde, de son esprit alerte – intéressantes nouvelles ! –, de l'éclat de sa beauté, de la fidélité de sa tendresse.

Mark dit à Tristrem : « Je te remets ma terre à posséder après ma mort. Elle doit t'appartenir. Amène-moi cette jeune fille que je puisse la voir. » Tristrem n'avait cessé, en parlant d'Ysonde, – de la louer, pour sa grâce et sa noblesse, et sa tendre sagesse.

Par toute l'Angleterre les barons cherchèrent alors le meilleur moyen de ruiner la faveur de Tristrem. Ils décidèrent de l'éloigner du roi en trouvant pour celui-ci une reine qu'accepterait Tristrem : ainsi ne deviendrait-il pas – lui, roi ! Ils dirent que Tristrem devait ramener Ysonde d'Irlande.

Ils avaient choisi une épousée aussi brillante que sang sur la neige. « Une fille de si grande valeur, Tristrem seul est capable de te l'amener. — C'est un mensonge, dit Tristrem, n'y voyez que duperie. Demander l'impossible, cela n'a pas de sens – par définition. C'est là une tâche surnaturelle puisque personne n'en est capable.

« Je vous conseille de vous calmer. J'ai entendu chanter une hirondelle[1]. Vous prétendez que j'empêche mon oncle de se marier afin de devenir votre roi ? Eh bien, faites venir pour moi vaisseau et cargaison ! Vous ne me reverrez pas vivant à moins que je ne ramène Ysonde – la brillante. Donnez-moi ce que je demande, quinze chevaliers pour m'accompagner. »

Ils choisirent alors des chevaliers à l'esprit alerte et prudent, tous d'une force supérieure et de la plus haute valeur ; un vaisseau, une cargaison d'étoffes vertes et grises, de fourrures de petit-gris blanches et grises ; de toutes marchandises, dirai-je, qui transitent par mer – en ce monde. C'est en cet équipage qu'ils partirent pour l'Irlande.

Le vaisseau regorgeait d'articles de négoce. Il quitta Carleon avec une aisance superbe. On dressa le gonfanon. Le vent était favorable. Le port d'arrivée s'appelait naturellement Dublin. Ils y accostèrent – sans peine. Ils apportèrent au roi un présent et demandèrent de pouvoir séjourner.

Au roi ils offrirent donc un présent, un autre à la reine. Ils n'oublièrent pas Ysonde, aucun doute à ce sujet. Ils reprirent ensuite le chemin du bateau, après être allés au château, où ils avaient rencontré la plus belle créature qu'ils aient jamais vue – de leurs yeux vue. Mais ils virent alors tous les habitants du pays s'enfuir en courant, comme un seul homme.

Les gens fuyaient la ville de Dublin à toutes jambes pour aller se jeter à l'eau, tant ils étaient effrayés. La peur d'un dragon les poussait à s'embarquer. Ils se souciaient peu de savoir quel homme – au monde, pour avoir réussi à tuer ou à capturer le dragon, recevrait Ysonde en récompense.

Tristrem fut plein de joie. Il appela ses intrépides chevaliers. « Quel homme on est, qu'on le fasse voir en se hâtant d'accepter ce combat ! » Tous proposèrent de ne pas s'en mêler, aucun ne voulut relever le défi. « Cet abandon m'afflige, dit Tristrem, en cette situation – si grave. » Sachez donc, vous qui voulez bien m'écouter, tout ce que peut un homme hardi.

On débarqua un cheval, le meilleur de ceux qu'ils avaient transportés. Les armes de Tristrem étaient toutes neuves, d'une fabrication superbe. Son cœur était valeureux et sûr, et ne faillit point. Il explora la région avec soin avant de finir par trouver le dragon – et le voir. Les flammes de l'enfer lui parurent jaillir de ce monstre.

Tristrem[1] se rua sans attendre contre le dragon. Comme un terrible lion[2] il fonça à l'attaque. D'une lance, hélas ! félone, il le frappa au flanc : la lance ne valait pas un liard, elle dérapa au loin – coup nul. Le cuir du dragon de l'enfer avait la dureté de la pierre.

Tristrem en grand danger reprit en main la lance, mais contre l'inébranlable dragon elle se brisa en trois tronçons. Le dragon frappa aussitôt, il tua le cheval. Tristrem, sans hésiter, s'abrita sous un arbre – avec sang-froid. Et dit : « Dieu en trois personnes, ne me laisse pas massacrer ! »

C'est à pied qu'il reprit l'assaut contre le dragon démoniaque. Il combattit avec l'épée en hardi chevalier. Il lui décrocha la mâchoire d'un coup puissant. Alors le dragon ramassa ses forces, cracha un jet de feu – et brûla les armes de Tristrem, qui en furent honteusement noircies.

De nouveau il cracha le feu et brûla le bouclier jusqu'à sa gemme centrale. Voici donc le cheval tué, les armes toutes brûlées. Mais Tristrem le toucha au crâne, lui brisa la nuque.

Jamais il ne se sentit aussi content qu'après la fin de ce combat. – En trophée, il prit la langue du dragon en l'arrachant tout entière.

Dans sa chausse, contre sa peau, c'est là qu'il mit la langue. Il n'avait pas marché dix pas qu'il perdit la faculté de parler. Il se sentit obligé de s'arrêter, incapable d'aller plus loin. Le sénéchal[1] survint précisément à cet instant. Il détacha la tête – l'emporta, et l'offrit à Ysonde. En disant qu'elle lui avait coûté cher.

Le sénéchal désirait ardemment avoir Ysonde, s'il le pouvait. Le roi lui répondit que la bataille ne laissait aucun doute. Ysonde, c'était manifeste, ne voulait nullement de lui. Elle alla voir avec sa mère les lieux où le dragon avait été tué – à leur tour, voir qui avait réalisé l'exploit surnaturel d'oser mettre à mort le dragon.

« Est-ce le sénéchal qui fit l'exploit ? Assurément non, dit Ysonde. Ce cheval réduit en cendres, jamais de sa vie il ne le posséda. Ni ce vêtement superbe ne lui appartint, en vérité. » En allant plus avant, elles découvrirent un homme étendu où il s'était traîné. – « Sûrement, dirent-elles alors, voici l'homme qui tua le dragon. »

En lui ouvrant les lèvres elles lui firent avaler une mixture. Quand Tristrem put parler, il se mit sans se faire prier à raconter son aventure et sa victoire sur le dragon. « La langue, je l'ai emportée et c'est elle qui m'a ainsi empoisonné. » – Elles regardèrent. La reine était une femme de grande expérience, elle retira des chausses la langue.

Elles virent qu'il avait le droit pour lui, et que le sénéchal avait forfait : mais oserait-il se battre en duel contre celui qui disait avoir tué le dragon ? Tristrem répondit, en chevalier, qu'il prouverait son droit. Il les en assura si noblement qu'Ysonde se mit à sourire – de la situation. En gage il mettait son vaisseau et sa fortune.

La[2] reine demanda qui il était, pour avoir osé affronter le dragon. « Marchand je suis en vérité, mon navire est à l'ancre tout près. L'autre s'attribue mon exploit : je veux éprouver sa valeur avant qu'il n'embrasse Ysonde. » Il voulait aller, à cheval, – le défier. Ysonde lui dit alors : « Dommage que tu ne sois pas chevalier ! »

Elles veillèrent ce jour-là à ce que leur champion récupérât les forces nécessaires, s'il voulait accomplir des prouesses. Il en avait le physique : longs bras, épaules carrées. La reine,

doit-on ajouter, le mena prendre un bain – qui fut fort apprécié. Ensuite elle alla elle-même lui chercher un breuvage revigorant.

Ysonde la belle eut idée que c'était Tramtris. Elle regarda de près son épée et vit qu'elle présentait une brèche. Elle se précipita vers un coffret[1] tout neuf, en sortit vite le fragment et le posa contre la lame : il s'ajustait impeccablement – parfaitement. Ysonde alors pensa, non sans tristesse, tuer le chevalier Tristrem.

Ysonde se rua sur Tristrem, l'épée, son épée, dégainée. « Moraunt mon oncle, le vaillant, tu l'as tué, traître. Aussi aurai-je plaisir à voir couler le sang de ton cœur. » La reine la crut folle, elle arrivait avec le breuvage – souriante. « Point du tout, mère, cet imposteur a tué ton frère !

« Tristrem, c'est lui l'imposteur. Il ne peut le nier : le fragment que tu peux voir ici a été retiré du corps de mon oncle. Vois qu'il en est bien ainsi, remets-le à sa place. » Elles auraient tué Tristrem sur-le-champ, avec joie – vraiment, dans son bain elles l'auraient tué, s'il n'y avait eu le roi.

Tristrem continua de sourire à l'aimable Ysonde, la belle : « Tu aurais pu facilement me tuer quand je m'appelais Tramtris. Vous m'accusez de forfaiture envers Moraunt, le noble chevalier. Je l'avoue sans détour : je l'ai tué en combat singulier – c'est vrai, mais s'il en avait eu la force, c'est lui qui m'aurait tué avec joie.

« Quand je m'appelais Tramtris, je t'ai appris musique et chant. Je me suis toujours efforcé de parler de toi en toute occasion à Mark, le roi puissant, si bien qu'il soupire après toi. » Sans cesse jour et nuit, il promit, en plus des places fortes livrées – sans délai, en réparation de tous les torts, qu'Ysonde deviendrait reine.

Tristrem en fit la promesse, et l'autre parti accepta qu'il emmenât Ysonde, c'était le pacte conclu, épouser le puissant roi Mark, s'ils le trouvaient en vie, et qu'il la fît, en lui passant l'anneau, reine d'Angleterre – en toute logique. L'accord fut conclu, leur permettant de partir.

Le[2] sénéchal renonça à son défi quand il apprit le nom de Tristrem. Le roi jura, invoquant le jugement de Dieu, que tous deux devaient faire valoir leurs droits. L'intendant dit que ce serait injuste, aussi refusait-il de combattre. À Tristrem en récompense on donna Ysonde la belle. – « Qu'on jette, demanda au roi la princesse, l'autre chevalier en prison. »

Tristrem ne réclama ni terres ni dommages, rien que la belle princesse. Il pressa tout son monde, écuyers et chevaliers. La mère d'Ysonde se réjouissait. Elle choisit un puissant breuvage aidant l'amour à s'exprimer et le confia à la belle Brengwain[1] – qu'elle y pense! «La nuit de leurs épousailles, donne-le à boire à Mark et à elle!»

Ysonde à la beauté radieuse est déjà loin en mer. Un vent défavorable soufflait si bien qu'on avait amené les voiles. Les chevaliers fidèles rament, et rame Tristrem. Les rameurs se relaient, mais lui, rame le temps de trois – rude effort! L'aimable et noble Ysonde demande une boisson à Brengwain.

La coupe était richement ouvragée: d'or était le couvercle[2]. Au monde il n'y avait nulle boisson pareille à son contenu. Brengwain se trompa. Elle alla prendre la coupe et la tendit à l'aimable Ysonde. Ysonde pria Tristrem de commencer – ainsi dit-elle. Leur amour resterait à jamais uni jusqu'à leur dernier jour.

Un chien se trouvait près d'eux, qui s'appelait Hodain. Il lécha la coupe au moment où Brengwain la reposa à terre[3]. Ils furent tous amoureux manifestement et heureux. Ensemble ils goûteraient et la joie et la peine. – Mais à y réfléchir, néfaste fut le jour où ce breuvage fut fabriqué.

À bord, Tristrem couchait avec Ysonde chaque nuit, jouant joyeusement, en toute liberté, avec la noble créature. Dans la chambre, nuit et jour, le chevalier goûtait le bonheur de partager avec elle les jeux de l'amour. Brengwain la belle était au courant – dès lors. Ils aimaient de toute leur force et Hodain faisait de même.

Après deux semaines en mer sans pouvoir mettre à la voile, un vent favorable les poussa vers l'Angleterre. Le roi était à la chasse quand ils arrivèrent. Un serviteur, que Tristrem connaissait, ayant annoncé au roi leur arrivée, reçut de lui le titre de chevalier – pour l'heureuse nouvelle. Ysonde à la beauté radieuse alors épousa Mark, le roi.

Il lui passa au doigt l'anneau. De la fête je ne parlerai pas. Brengwain, c'est l'exacte vérité, fit ce qu'elle avait mis au point. Elle prit la boisson d'amour fabriquée à grands frais en Irlande. À la place d'Ysonde Brengwain fut menée dans le lit du roi – cette nuit-là. Mark prit son plaisir au lit avec Brengwain.

Quand Mark eut épuisé son ardeur, Ysonde alla dans son lit. Elle demanda la boisson d'Irlande, la coupe elle demanda à Brengwain; elle la laissa tomber de ses mains, elle n'en avait

pas besoin le moins du monde avec Tristrem, manifestement – dès lors. Nul clerc ne saurait analyser l'amour qui liait leurs deux êtres.

Ils s'imaginaient connaître la joie tout leur soûl : ce ne fut pas le cas du tout. Leur attente se changea en tracas, en défiance même. Chacun se sentait malheureux, se croyait obligé de quitter l'autre. Ysonde ne recouvrait sérénité et sourire que lorsque Tristrem prenait l'air chagrin – pour tromper les gens. L'idée vint à Ysonde de supprimer Brengwain, de faire disparaître ce témoin.

Elle pensait : « Ma colère est légitime : elle a couché la première avec le roi car je lui avais promis vêtements, et riche mariage. Tristrem et moi sommes tous deux menacés de scandale à cause de nos jeux. Il vaut mieux que rapidement nous lui ôtions la vie – sans bruit, plutôt que d'avoir sottement peur de ne plus pouvoir agir à notre guise. »

La reine, un jour, fit venir auprès d'elle deux hommes de peine. Elle leur dit alors ce qu'elle voulait, explicitement. « Vous avez mission de tuer Brengwain ma joyeuse suivante, et de cacher son cadavre. » Elle dit : « Vous pouvez espérer ainsi devenir riches pour toujours – aux yeux de tous. Ne refusez donc pas, par crainte de n'être pas payés, de remplir cette mission. »

Ils se rendirent avec la jeune fille dans un sombre ravin. L'un tira son épée, l'autre se mit derrière elle. Elle implora leur pitié et dit : « Par la croix du Christ, qu'ai-je fait de mal ? Pourquoi voulez-vous répandre mon sang ? — La vérité ? Ysonde la noble dame a ordonné ta mort. »

Brengwain, en secret, leur ordonna de dire à la reine : « Elle vous salue, ma dame, celle qui n'a cessé d'être fidèle. De nos chemises à elle et à moi, la sienne était sale à voir. Or elle devait coucher avec Mark. Je lui prêtai la mienne toute propre – alors. Contre elle, je pense bien n'avoir jamais rien fait de plus. »

Ils décidèrent de ne pas la tuer, mais retournèrent chez la reine. Ysonde leur demanda : « Que vous a-t-elle dit, d'elle à vous ? — Elle nous a ordonné de vous dire : “ Votre chemise était sale à voir, avec Mark vous deviez coucher. Je lui ai prêté la mienne toute propre – ce jour-là. ” » Alors Ysonde, la subtile, demanda : « Où est cette compagne fidèle ?

« Vous avez tué ma suivante ! » Elle jura par la croix de Dieu qu'ils seraient pendus et écartelés. Elle leur offrirait de nobles cadeaux en retour s'ils allaient la rechercher. Ils allè-

rent la chercher où elle était restée. Alors Ysonde fut toute heureuse – il faut l'avouer. Elle avait mesuré l'immense fidélité de Brengwain, désormais elle ne cessa de bien l'aimer.

La[1] réconciliation eut lieu. Et tout fut pardonné en bloc. Tristrem, c'est l'exacte vérité, reprit ses jeux avec la reine. Entre-temps un harpiste venu d'Irlande s'était introduit jusqu'au roi. Il lui montra une harpe dont personne n'avait jamais vu la pareille – de ses yeux vu. Lui-même, on s'en doute, la portait sur lui jour et nuit.

Ce harpiste était amoureux d'Ysonde en toute courtoisie. Il portait au cou sa harpe, superbement ouvragée. Il la dissimulait jalousement ; jamais elle ne quittait sa cachette. « Pourquoi veux-tu économiser ta harpe si tu sais en tirer quelque son – joyeux ? — Elle ne sortira pas de sa cachette sans l'octroi de nobles présents. »

Mark dit : « Fais-moi voir comment tu sais harper, et ce que tu me demanderas je te le donnerai alors. — Avec joie », dit-il. Il entreprit de chanter un lai joyeux. « Sire roi, de toutes tes nobles récompenses[2], c'est Ysonde qu'ici j'ai gagnée – sans délai. Je t'accuserai de parjure si tu ne me donnes ta reine. »

Mark consulta ses conseillers à propos du dilemme devant lequel il se trouvait : « Je dois perdre mon honneur d'homme ou bien me séparer d'Ysonde. » Mark avait grand-peur. Il laissa partir Ysonde. Tristrem, en cet instant tragique, était au bois à chasser le chevreuil – ce jour-là. Tristrem revint tout juste comme Ysonde venait de partir.

Tristrem alors se mit en colère et il réprimanda le roi : « Donnes-tu aux harpistes ta reine ? N'as-tu rien d'autre à céder ? » Sans hésiter il saisit par l'anneau sa rote et voici le subtil Tristrem à la poursuite des ravisseurs jusqu'au bateau où ils emmenaient Ysonde – tout à leur joie. Tristrem se mit à chanter et Ysonde à l'écouter.

Tel était le chant qu'il chantait qu'elle en conçut une grande tristesse. Elle se sentit un tel désir d'amour[3] que son cœur fut près de se briser. Le comte s'élança vers elle, accompagné de maints chevaliers. « Douce amie, lui dit-il, que t'arrive-t-il – je te prie ? » Il fallut qu'Ysonde descendît à terre avant de partir pour de bon.

« En moins d'un instant j'aurai recouvré ma santé. C'est que j'entends un ménestrel, qui chante une mélodie de Tristrem. » Le comte reprit : « Malheur à lui s'il te parle de

Tristrem pendant cet instant-là. Mais pour son lai ce ménestrel recevra cent livres – un don de moi, s'il veut faire route avec nous, mon amie, car tu aimes sa musique. »

La reine quitta le navire afin de mieux entendre cette musique, et pour se divertir et s'ébattre sur la rive. Le comte lui tenait la main. Tristrem, en fidèle compagnon, inventa des airs joyeux sur sa rote d'ivoire tant qu'ils restèrent sur le rivage – pendant l'instant accordé. Grâce à son habile message Ysonde se sentit mieux.

Elle se sentit complètement rétablie grâce à la vertu de cette musique. Cet instant-là, le comte se crut un homme heureux. Il fit compter jusqu'à cent livres de pennies qu'il donna au noble Tristrem. Ils se dirigèrent vers le navire, c'est en Irlande qu'ils voulaient être – ô combien ! le comte et trois de ses chevaliers avec Ysonde et Brengwain.

Tristrem prit son cheval et l'enfourcha d'un bond. La reine le pria de la mener jusqu'au bateau sur son cheval. Tristrem obéit à sa prière. Dans une forêt il la cacha. Il dit au comte : « Par ce dénouement tu as perdu la partie – idiot. Ta harpe t'a fait gagner la reine. Ma rote te l'a fait perdre. »

Tristrem et Ysonde au galop s'enfoncèrent dans la forêt. Ils trouvèrent une cabane de branchages et l'emplirent de jeux et d'ébats. Leur bonheur était immense, Ysonde était au comble de la joie. Ils passèrent là une semaine, puis s'en revinrent à la cour. – « Sire roi, conclut Tristrem, donne désormais d'autres dons aux ménestrels ! »

Mériadok[1] était un homme en qui Tristrem avait toujours eu confiance, et qu'il avait comblé de biens. Une nuit qu'ils partageaient la même chambre, Tristrem alla chez Ysonde, pour goûter avec elle les jeux de l'amour. En homme de grande expérience, il pénétra dans la chambre de la reine en enlevant une planche – de la paroi[2]. Avant qu'il ne partît, doit-on noter, une rafale de neige s'était abattue.

Une rafale s'était abattue qui avait entièrement recouvert le chemin de neige blanche. Tristrem se sentait tout accablé de chagrin, de tristesse, de peine. Entre la chambre et la grand-salle le chemin était étroit, petit. Voici l'aventure qui lui est arrivée comme nous la trouvons écrite. – En hâte, il se trouva un tamis qu'il s'attacha aux pieds.

Mériadok, rassemblant ses forces, se leva tout aussitôt. Il suivit le chemin qui le conduisit jusque chez la reine. Il trouva la planche arrachée, la chose était claire et manifeste.

De la tunique du chevalier Tristrem il trouva un morceau de tissu vert – arraché. Mériadok le subtil fut étonné de sa découverte.

Le lendemain il raconta au roi tout ce qu'il avait vu de ses yeux. « Seigneur, sans mentir, avec Ysonde Tristrem a couché cette nuit. Voici ce que tu dois faire. Demande qui pourrait prendre soin d'elle pendant que tu iras, diras-tu, en croisade à Jérusalem comme tu as promis de le faire – dès que tu pourrais. Tristrem le noble chevalier, voilà ce que proposera la reine elle-même. »

Le roi dit à la reine quand ils furent au lit : « Dame, c'est un fait : il me faut aller à Jérusalem. Voyons maintenant entre nous deux : qui pourra te protéger de tout souci ? — Plus que tous les autres réunis, Tristrem, dit-elle alors. – De fait, je l'aime bien, d'autant qu'il est ton neveu. »

Tout ce que Mark lui dit, elle le répéta le lendemain à Brengwain. « Notre vaillant époux va s'éloigner. À nous le bonheur de la liberté ! Tristrem aura la charge du palais jusqu'au retour du roi. » Brengwain fit cette réponse : « Vos agissements ont été découverts – vus et bien vus. Il te faut interroger Mark tout autrement cette nuit.

« Sonde bien ses intentions. Tu te diras prête à l'accompagner, et s'il t'aime encore, qu'il chasse au loin Tristrem ! Implore-le de voir ce qu'il en est : ton ennemi de toujours, c'est Tristrem. Tu crains qu'il ne veuille ta mort s'il peut obtenir le pouvoir – la couronne. Tu ne l'as jamais aimé que pour l'amour de son oncle. »

Ysonde la nuit suivante s'écria : « Mark, songe à ton honneur ! C'est à mon ennemi que tu m'as confiée. Tu pèches gravement à mon égard. Dieu veuille que tu m'aies promis d'accepter ma compagnie en ton voyage. Et mets à mort le chevalier Tristrem si tu as le moindre doute sur mon amour pour toi – ce jour même, car beaucoup de gens disent partout que Tristrem a couché avec moi. »

Mark[1] fut heureux et content car il ajouta foi à tout ce qu'elle dit, et quiconque lui disait le contraire lui semblait agir par ressentiment. Mériadok persista et lui dit : « Oblige-le à s'éloigner en ville. Observe leurs jeux amoureux si tu as pour moi quelque affection – vois la réalité. Tu ne pourras pas ne pas voir qu'ils sont amoureux l'un de l'autre. »

Mark les sépara donc et chassa Tristrem au loin. Jamais Ysonde n'eut autant de peine, ni Tristrem, en vérité. Ysonde

voulait se tuer, de chagrin Tristrem restait prostré. Ysonde se lamentait fort, Tristrem aussi la nuit, le jour – de leur séparation. On peut aisément imaginer quelle vie l'amour leur imposait[1].

Tristrem était dans le bourg, Ysonde dans ses appartements. Il lui envoya au fil d'un cours d'eau des copeaux de tilleul, sur tous il écrivit des runes. Ysonde les reconnut bien vite : Tristrem était disponible. Ysonde apprit sa requête – qu'elle demeurât. Ici, demain, avant trois heures, l'un et l'autre seraient réunis.

« M'est[2] avis, dit Mériadok, que tu ordonnes à tes chasseurs d'aller chevaucher, en mission d'une quinzaine de jours, pour inspecter tes vastes forêts. Propose Tristrem à leur tête. Toi-même reste ici. Ainsi, en pleine action tu verras le couple cette fois – du haut de l'arbre. Tu dois rester ici, tu dois voir leur attitude. »

Tristrem et dame Ysonde se rencontraient dans un verger ; chaque fois qu'ils pouvaient s'y rendre, Ysonde et lui goûtaient les jeux d'amour. Le nain découvrit leur astuce. Au noble et puissant Mark il promit de le lui faire voir – de ses yeux voir. « Sire, dit-il, soyez-en sûr, tu le verras toi-même sans faute. »

Pour accomplir sa trahison, il traversa le bourg. Il alla trouver Tristrem, pour sa mauvaise action, quittant la noble Ysonde. « Ma dame m'a envoyé vers toi, car je suis dans ses confidences. Elle te prie très sincèrement d'accepter de venir la voir – en personne. Mark est à l'étranger, le rendez-vous restera secret. »

Tristrem dit après réflexion : « Maître, grand merci. Pour prix de ton message, je te donne ma tunique. Tu n'en as rien omis, dis-le à la noble dame. J'ai payé cher son invitation : elle m'a calomnié auprès de Mark – quelle femme ! Demain je la verrai... à l'église, c'est un fait ! »

Le nain reprit la route pour aller sans retard tout rapporter à Mark. « Le don de sa tunique me prouve qu'il aime beaucoup la reine. Nous n'avons pu nous accorder, il se méfie de mon entremise. À son air on croirait qu'il n'a jamais vu la reine – de ses yeux vu. Je sais, moi, sans aucun doute qu'il viendra la voir tantôt. »

Sire Mark s'est posté dans l'arbre. Voici le couple réuni. Tristrem aperçut l'ombre. D'une voix forte il dit qu'Ysonde devrait voir Mark, et donner à Tristrem le nom d'ennemi.

« Tu ne devrais pas être ici, dit-elle, tu n'as aucune raison d'être venu – aucun motif. À bon droit devrait-on te tuer; je l'oserais pour le roi, et devant le roi !

— Ysonde, tu es mon ennemie. Tu pèches à mon égard. Tu inventes des moqueries sur mon dos, aussi mon oncle refuse-t-il de me voir et menace-t-il de me tuer. Il te serait plus honorable de mieux te comporter, par la divine Trinité – cette fois-ci. Ou bien je fuirai ce pays, loin, au pays de Galles.

— Tristrem, c'est la vérité, je te voulais peu de bien, mais jamais je n'ai médit de toi, je le jure par la Croix. On dit que tu as couché avec moi, et ton oncle le croit. Poursuis ta voie, on croirait que tu es fou – pure folie. Je n'ai jamais aimé dans mon cœur que celui-là qui a eu ma virginité.

— Aimable Ysonde, sur ton honneur, intercède pour moi auprès du roi, si tu le veux bien, pour qu'il me délivre du soupçon. Je quitterai le royaume, s'il ne doit plus me revoir ! » Le cœur de Mark s'attrista, à son poste dans l'arbre – il pensa : « Vous êtes innocents, pris dans un tourbillon de scandale. »

« Tu dis que je t'ai calomnié, on dit que tu as couché avec moi, mais bien que j'aie pensé mourir, je transmettrai ta requête. Mark ton oncle est haut placé, il pourra te satisfaire. Peu m'importe si je m'abaisse pourvu que tu te retires – si tu le veux. » Mark se dit alors : « Il doit rester, c'est décidé[1]. »

Tristrem s'éloigna du verger, Ysonde regagna sa chambre. Jamais Mark ne fut aussi triste qu'après avoir tout entendu. Troublé de chagrin, Mark n'eut de cesse d'aller embrasser Tristrem. Il ressentit une haine mortelle contre celui qui l'avait trompé. – De nouveau, régnèrent la joie et le bonheur, et l'on fit bon accueil au fidèle Tristrem.

Ysonde à présent a ce qu'elle veut, Tristrem est haut connétable[2]. Trois ans durant, en toute quiétude, il joua sa partie d'amour avec Ysonde belle comme un bijou. Leur amour échappait aux attaques, tant ils étaient l'un et l'autre subtils. Mériadok, mal intentionné, les guettait de fort près – dans leurs ébats. S'il pouvait les anéantir, quelle joie lui donnerait son succès !

Mériadok continuait ses médisances. Au roi il parla ainsi : « Ils poursuivent leurs folies. Depuis longtemps je te le dis. Voici l'épreuve que tu pourrais tenter un jour : décide pour vous trois une saignée. Fais comme je te dis et tu verras la preuve – aussitôt : le lit d'Ysonde sera taché de sang avant qu'il ait eu ce qu'il voulait ! »

Se firent faire une saignée le roi, Tristrem et la reine. Après la saignée, on balaya et nettoya le sol. Mériadok fit apporter de la farine, qu'il répandit partout par terre. Personne ne pourrait y marcher sans laisser de traces visibles – bien visibles. Trente pas, d'un seul bond, Tristrem franchit cette nuit-là.

Voici que Tristrem désire s'adonner avec Ysonde aux jeux d'amour, mais il ne peut aller l'embrasser, tant il y a de farine par terre. Tristrem alors sauta trente pieds, c'est l'exacte vérité. Le bond de Tristrem fit craquer son bandage – et il saigna. Ensuite, avant le jour, d'un bond il quitta le lit d'Ysonde.

Une longueur de trente pieds il sauta en vérité. La veine se rouvrit douloureusement, à cela rien d'étonnant. Mark inspecta le lit d'Ysonde : il était tout ensanglanté. Il dit alors à Brengwain que Tristrem avait brisé la paix – entre eux. Aussitôt Tristrem décida de s'exiler, de disparaître de la vue de Mark.

Tristrem a fui au loin, c'est la dure réalité. À Londres, un beau jour, Mark soumit la reine à l'ordalie, car on disait qu'elle avait enfreint la loi. Un évêque vint en arbitre[1]. L'épreuve du fer rouge devait, pensait la reine, la laver – des soupçons. Ysonde dit sans hésiter qu'elle accepterait le jugement.

On délimita avec exactitude à Westminster[2] le parcours qu'elle emprunterait, fer brûlant à la main, à cause du chevalier sire Tristrem. Vêtu de pauvres haillons, Tristrem arriva ce soir-là (aucun de tous les chevaliers assemblés ne le reconnut en le voyant – surgir), s'approchant de l'aimable et belle Ysonde, comme il avait été convenu entre eux.

Elle devait traverser la Tamise, qui est un bras de mer[3]. « À bord du navire, cet homme doit me porter ! » Tristrem, dans ces conditions, la porta mais il tomba sur la reine, tout contre son ventre découvert, que beaucoup purent voir – sans y être invités. La robe retroussée au-delà des genoux, son sexe apparut au regard des chevaliers[4].

On voulut jeter à l'eau le maladroit, et pire si possible. « Vous le payez mal de sa peine, leur fit remarquer la reine. Il a l'air de ne pas avoir touché à nourriture ni boisson depuis des jours et des jours. C'est la misère, me semble-t-il, qui l'a fait tomber, en vérité – et la faiblesse. Donnez-lui de l'or, je vous prie, et qu'il implore pour moi l'aide de Dieu. »

De[1] l'or on lui donna alors et le jugement commença. L'aimable Ysonde jura qu'elle était innocente. « Sauf qu'un homme me porta jusqu'au navire, la scène eut pour témoins les chevaliers. Quelle que fût son intention, il me toucha de fort près – je l'avoue. Si près jamais aucun homme ne me toucha sinon mon seigneur le roi. »

L'aimable Ysonde a juré, toute joyeuse, qu'elle était chaste. Pour elle on avait choisi le fer brûlant, je le rappelle. Les chevaliers marchaient devant elle, ils l'accompagnaient de leurs prières. Elle supporta le fer, et Mark ce jour même pardonna – et de fait, on tint Mériadok pour fou et inventeur de faussetés.

Ysonde est reconnue chaste, malgré Mériadok. La reine n'avait jamais été assurément en meilleurs termes avec Mark. Tristrem, dure réalité, est parti au pays de Galles. Il a livré maints combats, et en réclame encore – là-bas. Privé des baisers d'Ysonde, il cherchait partout le combat.

Au pays de Galles régnait alors un roi appelé Triamour[2]. Il avait une fille toute jeune du nom de Blauncheflour. Urgan mena guerre implacable, et assiégea le roi dans son donjon afin de conquérir l'aimable créature et de l'emmener dans son propre château – les armes à la main. Tristrem pour son honneur se fit chevalier du roi.

Urgan tint le pays de Galles sous son autorité illégitime. Plus d'une fois il fit de Triamour sa proie. Triamour dit à Tristrem, un beau jour d'été, qu'il lui céderait le pays de Galles si Tristrem pouvait le reconquérir – tout aussitôt. Tristrem, la chose est sûre, reconquit le pays en combattant dur.

Tristrem affronta Urgan en duel sur le champ de bataille. Urgan lui dit alors en chevalier sans peur : « Tu as tué mon frère Morgan, à sa table, froidement. Comme j'ignore la peur, je te ferai payer sa mort cet après-midi – à toi l'ennemi ! » Tristrem répliqua : « Ma foi, je suis sûr que le mort ce sera toi[3]. »

Douze pieds de long avait le bâton dont Urgan s'apprêtait à jouer. Personne ne pouvait résister à ses coups. Ce serait merveille si Tristrem le pouvait ! Tristrem prit le dessus, la massue tomba au loin et Tristrem ce jour-là coupa la main du géant – tous en furent témoins. Tristrem, c'était évident, fit perdre son sang au géant.

Urgan, malmené, se défendit de la main gauche contre l'ardent Tristrem. Celui-ci reçut un coup terrible sur son

heaume étincelant, si bien qu'il s'écroula par terre. Mais il se redressa vite en louant la miséricorde de Dieu – le Tout-Puissant. Tristrem, l'épée bien en main, se battait avec acharnement.

Le géant prit de la distance. Il avait perdu une main. Il s'enfuit comme pris de folie retrouver son château. Tristrem, pataugeant dans le sang, retrouva la main qui appartenait au géant. Sire Tristrem s'éloigna. Là-dessus le géant revint – pour la récupérer. Il avait apporté des onguents pour guérir cette main, la sienne.

Urgan, le géant sauvage, courut après sire Tristrem. Les gens du pays s'assemblèrent alors de partout. Tristrem en cette situation se dit : « J'accepterai ce que Dieu m'octroiera. » Il s'arrêta sur un pont. Beaucoup de gens regardaient. – Ils s'affrontèrent. Urgan se rua sur Tristrem et le choc fut sévère.

Ils échangèrent d'énormes coups, si bien qu'à travers leurs cottes étincelantes on voyait couler leur sang à tous deux. Tristrem se battait en chevalier, et Urgan, fort malmené, lui assena un coup pesant. Il lui fendit le bouclier – en deux morceaux. Tristrem, dure réalité, n'avait jamais connu pareil malheur.

Urgan frappa de nouveau avec force, mais il manqua son coup. Tristrem frappa en retour et lui enfonça son épée dans le corps. Urgan d'instinct bondit, et tomba par-dessus le pont. Tristrem a tué Urgan, tous les gens du pays l'apprirent – avec joie. Le roi alors embrassa Tristrem et lui céda en propre le pays de Galles.

Le roi apporta en présent un chiot aux pieds de Tristrem le fidèle. De quelle couleur était son poil, je vais vous le dire. La soie n'est pas plus douce. Le chiot était rouge, vert et bleu. Ceux qui le fréquentaient le trouvaient joueur et joyeux – c'est sûr. Il s'appelait Peticrewe[1], et il était de grande valeur.

Le roi Triamour le donna au courtois Tristrem, car il avait libéré du malheur Triamour et les siens. Tristrem à son honneur montra sa courtoisie. Il donna à Blauncheflour le pays de Galles à perpétuité – sans hésiter. Et il envoya Peticrewe à dame Ysonde la reine.

Ysonde, c'est la vérité, lorsqu'elle vit le petit chien, fit savoir à Tristrem qu'elle lui rendait son amitié. Mark eut connaissance de la mort d'Urgan et de ses circonstances. Il dépêcha des messagers à la recherche de Tristrem – le noble

vainqueur. Mark était merveilleusement content, et il embrassa Tristrem.

Mark convoqua Tristrem et lui octroya aussitôt cités et châteaux au grand complet, comme s'il eût été son sénéchal[1]. Qui dans la grand-salle goûta plus de bonheur qu'Ysonde la reine ? Comme il devait arriver, Tristrem et Ysonde reprirent leurs jeux – à deux. Ils s'entretinrent d'amour au point que Mark vit qu'il en était ainsi[2].

Mark vit ce qu'il en était, quel amour les liait l'un à l'autre. Il songea, bien sûr, à tirer une dure vengeance. Il convoqua Tristrem à ce sujet, et il lui remit la reine et les bannit tous deux hors de sa vue – au loin. Jamais ils n'avaient goûté plus grand bonheur auparavant, ni osé l'imaginer.

Tristrem et la radieuse Ysonde s'enfuirent dans une forêt. Ils n'avaient nul logement pour eux, rien que le bois en son feuillage vert. Tristrem et la reine allèrent de halliers en collines. Ysonde était au comble de la joie, et Tristrem, plus heureux qu'on ne peut l'imaginer – en ces lieux. Jamais ils n'avaient connu auparavant un tel bonheur partagé.

Tristrem et sa compagne furent bannis pour leur conduite. Hodain, c'est l'exacte vérité, et Peticrewe s'en allèrent avec eux. Ils couchaient dans une maison de terre[3]. Ils emmenaient avec eux les chiens. Tristrem leur apprenait le jour à attraper les bêtes dont ils avaient besoin – vifs comme l'éclair. Tristrem dressa Hodain à se nourrir dans la forêt[4].

Tristrem, avec Hodain, tua une bête sauvage. Ils la déposèrent dans la maison de terre. Là ils avaient leur joie à suffisance. Des ogres aux jours anciens avaient construit la demeure. Chaque nuit, c'est l'exacte vérité, le couple s'y retirait – plein de vigueur. Sous les branchages de la forêt ils voyaient se succéder le jour et la nuit.

En hiver l'antre était chaud, en été il était frais. Ils utilisaient un passage secret qu'ils ne révélèrent à personne. Ils n'avaient pas de tonneau de vin, ni bière reposée[5], ils ne mangeaient point de nobles plats. Ils avaient tout ce qu'ils voulaient – à volonté. L'amour les faisait se contempler l'un l'autre, ils ne pouvaient se rassasier l'un de l'autre[6].

Se tenant sur une colline, qu'il avait auparavant explorée, Tristrem trouva une source fort bonne : limpide était son eau, et abondante. C'est là qu'allaient Tristrem et l'aimable et courtoise Ysonde. C'était toute leur nourriture, avec la viande du gibier – et les plantes. Ils n'avaient jamais encore connu une telle joie, qui durait depuis un an moins trois semaines.

Un certain jour, Tristrem prit Hodain de bon matin. Il surprit une bête sur une piste cachée. Il l'apprêta, cela va sans dire, et la rapporta en hâte. Endormie, Ysonde était étendue, Tristrem s'étendit près d'elle – la reine[1]. Il dégaina son épée et la mit entre eux deux.

Mark pourchassait un cerf ce même jour. Les chasseurs à sa poursuite trouvèrent un sentier. Ils découvrirent alors Tristrem et Ysonde, c'est l'exacte vérité. Jamais ils n'avaient vu un tel homme ni une femme aussi belle – de leurs yeux vu. Entre eux reposait une épée nue étincelante.

Les chasseurs allèrent aussitôt raconter la scène à Mark. Mark est venu voir le couple du chevalier et de la dame. Il les a bien reconnus. L'épée reposait entre eux. Un très vif rayon de soleil brillait sur la reine – par une fissure, sur son radieux visage, et Mark en fut contrarié.

De son gant il boucha la fissure afin de cacher le soleil. La fureur envahit Mark. Il dit alors: « Eh bien, s'ils étaient en état de péché, ils ne seraient pas étendus ainsi ! Voyez comme ils vivent séparés. Ils ne songent pas au jeu d'amour – certes non. » Les chevaliers disaient: « D'un amour fidèle voici l'image[2]. »

Alors s'éveillèrent le fidèle Tristrem et l'aimable et radieuse Ysonde. Ils retirèrent le gant et se dirent l'un à l'autre, reconnaissant le gant comme celui de Mark, qu'ils savaient maintenant que le roi était venu. Alors ils sentirent leur joie toute renouvelée de ce qu'il les avait vus – de ses yeux vu. Là-dessus arrivèrent d'ardents chevaliers, venus tout droit quérir le couple.

Le couple arriva à la cour, venant de la forêt. Mark embrassa Ysonde, puis Tristrem, son fidèle compagnon. Leur malheur fut pardonné, jamais ils ne furent autant aimés. Tristrem alla remplir une fonction de bailli – pour un temps. Qui veut apprendre ce qu'est vraiment l'amour, qu'il écoute maintenant jusqu'à la fin.

Tout arriva soudain par un beau jour d'été. Tristrem et la reine s'étaient éclipsés pour jouer leur partie. Le nain les aperçut, et les dénonça à Mark. « Sire Roi, pas de doute, ton épouse est à présent partie – avec ton chevalier. Va aussi vite que possible les rattraper, si tu peux. »

Le roi Mark courut après eux jusqu'à ce qu'il les eût rejoints. Tristrem dit alors: « Ysonde, le scandale est découvert, nous nous sommes crus capables de le cacher, c'est impossible. » Il n'y eut jamais homme plus triste que ne le fut

alors Tristrem – le chevalier courtois. « Menacé de mort je m'enfuis, triste et misérable je pars.

« Je m'enfuis menacé de mort, je n'ose demeurer davantage, je m'en vais vivre dans le chagrin à l'ombre de cette forêt. » Ysonde, en mémoire de ce moment, lui offrit une bague[1]. Il s'enfuit sous la menace se cacher dans les bois – en toute hâte. Des chevaliers partirent au galop à sa recherche, mais ils ne trouvèrent que la reine.

Tristrem était déjà loin, comme si rien ne s'était passé : aussi les chevaliers dirent-ils que Mark avait mal vu. Ils intercédèrent alors pour la reine, afin que Mark lui pardonnât. Tristrem cependant coucha avec Ysonde, c'est la vérité, cette nuit-là – ils ne dormirent guère, tout à leurs ébats ; puis il prit congé d'elle.

Tristrem partit au loin, sans espoir de retour. Il soupirait, triste vérité, de chagrin et de douleur. Tristrem se comporta en homme qui chercherait la mort au combat, la nuit, le jour, demandant à se battre – en noble guerrier. Il a parcouru toute l'Espagne, il a tué trois géants[2].

Il a quitté l'Espagne, pour aller voir les fils de Rohand. Ils lui firent fête et joyeux accueil, il était le bienvenu. Il demeura là en seigneur, c'était fort légitime. Ils lui offrirent les vastes terres qu'il avait conquises et données en franchise – ainsi qu'il l'avait décidé. Il dit : « Je vous en remercie, mais je ne retiendrai pas vos terres. »

Il décida de passer en Bretagne et d'offrir ses services au duc. Il rétablit la paix sur ses terres qu'avaient ravagées mille guerres. Il recouvra légitimement tout ce qui avait appartenu au duc. Celui-ci spontanément lui offrit sa fille, qui était d'une radieuse beauté – et lui proposa de rester au pays. Cette princesse s'appelait Ysonde, Ysonde à la Blanche Main.

L'amour de Tristrem restait ferme, attaché à l'aimable Ysonde la reine. D'Ysonde la reine il composa un chant que la princesse Ysonde s'empressa de chanter. La jeune fille s'imaginait qu'il s'agissait d'elle. Son imagination s'enflamma et, pleine d'impatience, elle s'en ouvrit à son père – que faire ? Ysonde à la jolie main fut offerte en mariage à Tristrem.

Tristrem ressentit en lui des tensions qu'il essaya d'analyser. « C'est Mark, mon oncle, qui porte le péché, il nous a fait grand tort. Si je connais peine et chagrin, c'est elle qui en est cause. Quant à son amour pour moi, l'Écriture dit qu'il n'est pas – légitime. » S'il recherchait la princesse, c'est surtout, pourtant, parce qu'elle avait le nom d'Ysonde.

Voilà ce qu'il avait au cœur et méditait sans trêve. Il conclut ferme le contrat avec Ysonde la princesse à la Blanche Main, qu'il épousa ce même jour. La nuit, à ce que je sais, ils se retirèrent – pour se coucher. La bague de Tristrem tomba à terre, tandis qu'on le menait à la chambre.

Tristrem regarda la bague, et son cœur s'emplit de chagrin. « Jamais à mon égard Ysonde ne commit pareille chose. Mark, son seigneur et maître, peut bien s'unir à elle par traîtrise, mais mon cœur à moi, personne d'aucune façon ne peut le lui arracher à elle – la noble reine. Je viens de briser notre couple, la faute m'incombe tout entière. »

Tristrem s'approcha du lit, le cœur tourmenté. « L'acte intime, dit-il, je ne saurais l'accomplir. » À la jeune épousée il le refusa alors même qu'elle le désirait. La princesse lui répondit bien haut : « Ne t'en inquiète pas – sois en paix, je ne souhaite rien qui ne soit à ton plaisir. »

Son père un certain jour leur donna de vastes terres, aux frontières desquelles les limites étaient bien marquées. Elles avaient depuis toujours séparé le duc d'un terrible géant. Personne n'était autorisé à s'y aventurer sans que le géant le forçât à rester – et à se battre. Il devait alors y laisser sa fortune, qu'il fût roi ou chevalier.

« Tristrem, je te l'interdis, pour l'amour de moi : ne chasse en aucun cas au-delà du bras de mer. Béliagog[1] est terrible, c'est un implacable géant. De lui tu dois avoir peur, tu as tué ses frères, au nombre de trois – au combat : Urgan et Morgan le rapace, et Moraunt le noble chevalier.

« Si tes chiens veulent attraper un lièvre et qu'ils te reviennent en liberté, sois de même indulgent quand ses chiens viendront chez toi. » La forêt était fort belle, pleine d'arbres féeriques. Tristrem décida d'y revenir, quoi qu'il puisse arriver – et d'attendre. « Je veux voir la région, quoi que ce soit qui advienne. »

Tristrem partit à la chasse, il se mit à courir un cerf. Ses chiens en pleine course dépassèrent les limites marquées. L'étang était noir et vaste. Tristrem n'écoutait que son courage. Là où le duc prévoyait le pire, il continua sa course – droit devant lui. Il sonna la prise en chasseur expérimenté : trois notes au moins[2].

Béliagog[3] survint alors et lui demanda qui il était. « Je suis à la chasse et je m'appelle Tristrem, je ne m'en cache pas.
— Ah ! c'est toi le fier meurtrier de Moraunt, toi Tristrem,

toi aussi l'assassin d'Urgan le terrible ! Il serait peu naturel d'échanger un baiser – fraternel. Tu vas devoir rendre réparation des torts que tu m'as faits, maintenant que tu es sur mes terres[1].

— J'ai tué Urgan, je ne m'en cache pas, comme j'espère te tuer ! Je veux abattre cette forêt pour y construire un château. Il est plaisant de demeurer ici, aussi vais-je prendre tes terres. » Le géant entendit ces propos qui lui déplurent – assurément. Ainsi la dissension surgit-elle entre eux deux.

Béliagog décocha de terribles javelines. Il s'en fallut de peu alors qu'il n'ôtât la vie de Tristrem. Le javelot fila entre haubert et peau. Tristrem fit un bond de côté, puis remercia Dieu – le Tout-Puissant. Tristrem se battit ferme en homme courageux.

Béliagog le hardi en démon se battit. Il faillit ôter la vie à Tristrem, ainsi que Thomas nous l'a appris. Tristrem, avec l'aide de Dieu, d'un coup lui trancha le pied. Le géant s'écroula par terre, cet homme à l'énorme force – et il s'écria : « Tristrem, réconcilions-nous et prends mes vastes terres.

« Tu m'as vaincu en duel, au combat. Jamais plus je ne m'opposerai à toi, je n'en aurai pas le droit. » Il laissa Tristrem, le noble chevalier, inspecter son trésor. Tristrem lui reconnut le statut d'homme libre, mais il ordonna à Béiiagog – c'est l'exacte vérité, de lui construire une grande salle étincelante pour Ysonde et Brengwain.

Le géant guida Tristrem jusqu'à une forteresse entourée d'eau, citadelle de ses ancêtres. Tristrem ordonna au géant de se mettre à l'œuvre, aidé de maçons hardis à la besogne. Béliagog, pour cette tâche, mit en coupe une puissante forêt. – Pour finir, Tristrem voulut avoir là Ysonde, adorable sous sa robe de lin.

Le géant lui apprit alors l'existence d'un gué où il pourrait aisément passer à cheval chaque fois qu'il le voudrait. Tristrem se cachait dans cette forteresse, personne ne savait qu'il s'y trouvait. Refusant de s'attarder ailleurs, il y revenait – libre. Il voulait surtout, au château, voir à l'œuvre ses ouvriers.

Tristrem y revenait souvent. Béliagog lui avait recruté des maçons. Tristrem, à la vaste expérience, les mit à l'ouvrage. Aucun d'entre eux ne savait ce à quoi l'autre travaillait. Quand ils en avaient commencé l'exécution, ils ne disposaient d'aucun modèle – pour les aider. Tous les hommes

pourtant avaient jugé parfait le projet, ni trop vaste ni trop chiche.

Sur la stalle de Tristrem dans la grand-salle étaient sculptés l'aimable Ysonde, Hodain et Peticrewe ainsi nommés, la scène où Brengwain servit le breuvage, Mark vêtu de soie et Mériadok plein de machinations. Tous étaient si véridiques qu'on n'eût pas cru des images – immobiles ; on y sculpta aussi la scène du combat de Tristrem contre le terrible Béliagog.

Il[1] arriva un événement dans la ville de saint Matthieu : ce fut une belle fête en l'honneur de seigneurs de grand renom. Un baron, du nom de Bonifas, épousait une dame de Léon[2]. Il y eut de nombreux divertissements avec des chants de toutes sortes – et de la musique, donnés par des ménestrels ici et là devant le noble auditoire.

Le puissant duc Florentin s'en vint à cette fête, ainsi que son fils Ganhardin[3], et la princesse Ysonde avec eux chevaucha. Son cheval marcha dans une flaque, elle fut couverte d'éclaboussures. L'eau avait giclé si haut sous ses habits, que c'en était à peine croyable – quelle éclaboussure ! La dame eut un rire ironique, dont Ganhardin s'aperçut.

Ganhardin, de méchante humeur, interpella sa sœur : « Arrête donc, écoute-moi : que t'est-il arrivé là ? Dis-moi clairement, par l'amour que tu me portes : pourquoi as-tu ri il y a un instant ? Quelle raison peut-il y avoir ? – Inutile de jurer, mais je renoncerai à ton amitié tant que je ne saurai pas la vérité.

— Ne te fâche pas, mon frère : je vais te dire la vérité. Mon cheval a fait jaillir l'eau d'une flaque du chemin. Elle a giclé si haut que j'ai eu l'impression qu'elle mouillait ma selle, et me touchait là où nul homme n'a jamais pénétré, s'il faut dire la vérité – personne au monde. Voilà, frère, sache-le bien, l'incident qui fut cause de mon rire. »

Ganhardin reprit : « Je découvre que nous sommes profondément atteints dans notre honneur. Consommer le mariage avec une fille de notre famille, voilà ce que, lui, trouve détestable ! À quoi a-t-il engagé sa foi, j'aimerais bien le savoir. Même au prix de tout l'or de l'Inde, son engagement ne sera pas rompu – pas d'échappatoire ! Il n'est plus question d'amitié entre nous, l'un de nous doit en souffrir[4]. »

La colère agitait Ganhardin, Tristrem s'en aperçut. Il se hâta de lui demander quelles pensées le tracassaient. « Tu as

couché avec ma sœur Ysonde autant que tu le désirais : pourquoi la laisses-tu vierge ? Tristrem, explique-le-moi clairement. Qu'a-t-elle fait de mal ? Quelle action lui reproches-tu ?

— Il ne dépendait que d'elle que ce fait restât caché. Elle a préféré vous le dire, elle ne me doit rien. Elle m'est indifférente, je peux te l'assurer. Je souhaite rejoindre une dame plus belle que trois comme elle – voilà ma réponse. » Ganhardin désira voir cette dame, ce fut évident.

Ganhardin s'est enfui de la fête. Il est redevenu l'ami de Tristrem. Il ne saurait vivre, disait-il, que s'il partait avec Tristrem. « S'il se fait, précisa Tristrem, que nous arrivons en Angleterre, ne dis rien de ce que tu verras, mais garde-le secret, en chevalier courtois – bien caché. Tiens-le sous le boisseau car c'est pour le divulguer qu'on volerait ton secret. »

Ganhardin s'engagea solennellement à être son frère d'armes, à se montrer fidèle chevalier toutes les fois que Tristrem aurait besoin de lui. Tous deux s'apprêtèrent dès cette nuit à partir, pour le domaine de Béliagog visiblement. Ganhardin s'en rendit compte et il eut effroyablement peur. – « Sur l'autre rive, tu veux me conduire vers la mort, vers Béliagog, me semble-t-il.

— Ganhardin, tu te trompes du tout au tout. Qu'est-ce qui te fait parler ainsi ? Que le mauvais sort m'accable si j'ai voulu ta mort ! Le géant est mon esclave, sa vie dépend de ma volonté. » Tristrem alors l'appela : il accourut sur sa béquille en hâte. « Seigneur, à faire ta volonté, nous mettons notre bonheur.

— Béliagog, va là-bas et veille à ce que cela soit en bon ordre. Ganhardin et moi voulons y aller, rendre visite à la dame. » Ganhardin découvrit un vrai château, construit en pierre, construit en bois. Ganhardin savait désormais où Tristrem et lui séjourneraient – écoutez bien, afin de voir Ysonde dans la grande salle, brillante de beauté et de bonheur[1].

Ils se dirigèrent dans la grande salle vers Ysonde, radieuse comme le jour. Ysonde alors leur apparut et Brengwain, l'une et l'autre, et Tristrem, c'est l'exacte vérité, et Béliagog tout livide. Ganhardin voulut s'échapper, il se cogna la tête – dans sa fuite. Ganhardin se reprocha d'avoir ainsi touché Ysonde.

Ganhardin était tout honteux, sa tête ruisselait de sang. Devant lui il voyait Ysonde, la belle et noble Brengwain. Brengwain portait la coupe. Il se sentit ému par cette noble

jeune fille[1], jura-t-il en invoquant la grâce de Dieu. Dans la main de Brengwain était la coupe, droite – immobile. « Tristrem, nous sommes fous de parler contre ta volonté.

« Tout ici vous brise le cœur, nous le découvrons sans peine, et ce nous est folie que de dire un seul mot contre toi. Si je pouvais exprimer mon propre désir, ce serait de voir réellement cette dame. Elle a transpercé mon cœur, elle, la noble et radieuse Brengwain – amie sûre. Je ne saurais être heureux que je n'aie rencontré cette dame courtoise. »

Tristrem et Ganhardin ont échangé leur foi, se sont promis fidélité, dans le succès et dans l'échec, dans la joie et dans la peine, bref en toute occasion, jusqu'à ce que Ganhardin ait couché avec Brengwain, si Tristrem réussit à les unir – évidemment. Ils prirent le chemin de l'Angleterre, roides chevaliers sur leur monture.

Sire Canados[2] était alors connétable et donc proche de la reine. Puisque Tristrem avait conquis Ysonde, il s'imaginait qu'il serait facile d'en faire son amie à coups de broches et de riches bijoux. En vain : quoi qu'il fît, elle n'abaissa point son cœur – son cœur fidèle. Elle ne rencontra jamais un homme qui surpassât Tristrem.

Tristrem avait composé un chant que la reine Ysonde, non sans rouerie, chantait et ne cessait de jouer sur sa harpe. Sire Canados, qui se trouvait près d'elle, lui dit : « Dame, tu as tort, en vérité, pour qui a deviné. Comme chouette ou violentes tempêtes, tu pousses des cris perçants – sans nombre. Tu t'obstines à aimer Tristrem. C'est à tort que tu as appris ce chant.

« Tristrem, par amour de toi, eh bien, il a pris femme ! Voilà qui va te tourmenter. Il doit devenir duc de Bretagne. Tu changeras de mine quand toi-même tu la verras. L'amour de toi la lui fit prendre car elle s'appelle comme toi – en son pays, on appelle cette dame Ysonde à la Blanche Main.

— Sire Canados, prends garde ! Tu es depuis toujours mon ennemi, mais tu sais mal haïr, alors qu'un homme devrait agir en homme. Qui veut inventer des mensonges n'a guère besoin d'aller loin. Tu déformes les faits traîtreusement. Malheur à toi – donc, et sois en plus maudit de Dieu et de Notre Dame !

« Je vais t'assurer d'une chose : ton pouvoir prend fin. Jamais tu n'obtiendras ce que tu m'as demandé. Puisses-tu être haï de tous les humains qui jouissent du vin[3] ! Hors d'ici, va-t'en, hors de ma vue ; – solennellement, je prie sainte Catherine que tu ailles d'échec en échec. »

La reine était fort courroucée : elle regagna sa chambre en colère. « À qui donc pourra-t-on encore se fier quand, lui, a commis cette action ? » Elle commanda alors un cheval, la bien-aimée entre toutes[1]. Elle eut vite fait de se préparer. Elle emporta avec elle ses tentes – de toute beauté. Avant son départ Tristrem et Ganhardin, de leur côté, étaient déjà en selle.

Ils firent halte au bord du chemin, sous un figuier. Ils aperçurent la route où chevauchaient Ysonde et Brengwain. Il[2] les aperçut toutes deux accompagnées de deux chiens folâtres. Plus belles créatures ne sauraient exister[3]. Leur bonheur fut immense. La noble Ysonde donna un ordre – de s'arrêter. Tristrem l'a entendu et s'exprima en ces termes :

« Ganhardin, prends ton cheval. Retire-moi du doigt ma bague. Pars, va de l'avant et salue ces dames l'une après l'autre, fais l'éloge de leurs chiens, mets bien en vue ton doigt. La reine, à n'en pas douter, ne tardera pas à reconnaître la bague – la noble reine. Elle te questionnera en se jouant : réponds que tu viens de ma part. »

Ganhardin alors éperonna avec ardeur, et il les rattrapa. Il salua d'abord la reine, puis Brengwain, j'imagine. Le chevalier, du même élan, de sa main caressa le chien Peticrewe. La reine a aperçu la bague et l'a reconnue sans difficulté – la noble reine. « Dis-moi, demande-t-elle, comment cette bague est venue jusqu'à toi.

— Celui qui possède cette bague, en signe de reconnaissance, te la fait voir. » L'aimable Ysonde répondit : « Tristrem, c'est lui ! — Madame, je ne mens pas : il vous l'envoie par mon intermédiaire. — Par le ciel, reprit-elle, comme nous avons langui – en vérité ! Nous passerons ici toute la nuit », dit Ysonde à Brengwain.

On aurait cru que la reine allait trépasser tant elle avait l'air bouleversée[4]. On dressa les tentes et l'on s'installa, tous, clercs et chevaliers. Ysonde contempla la flamme[5] sous les feuillages légers. Elle vit alors Tristrem[6], comme le vit aussi Brengwain ce soir-là – en plein air. Ganhardin engagea alors sa foi, il promit d'épouser Brengwain.

Ils passèrent là deux nuits, couchés dans cette belle forêt. Canados avait un espion. Il jeta bas leurs tentes. Alors les gens du pays vinrent d'est et d'ouest se plaindre à grands cris à Canados. Aussi Governail prit-il la meilleure décision, de sortir – et d'explorer. Il vint en hâte dire à Tristrem qu'il était temps de se remettre à cheval.

Governail était son homme, et Ganhardin son chevalier. Ils rencontrèrent des chevaliers en armes, prêts à se battre et à les écraser. Governail prit la fuite, au galop, droit devant lui. Alors le suivirent nobles et serfs, abandonnant la tente qui n'était point légère – triste situation. Il se trouva que Tristrem ce soir-là était parti, et Ganhardin avec lui.

Sire Canados le hautain enleva la reine et l'emmena au loin. Tristrem, pourtant si rusé en amour, ne put empêcher cela. Brengwain, aussi belle qu'un bijou, connut alors de rudes épreuves. Contre Canados elle hurla et fit grand tapage – en criant : « Ce pays vaut moins qu'un œuf, puisque tu oses commettre pareil forfait. »

Ganhardin s'en alla en Bretagne au loin, mais Tristrem demeura pour écouter les rumeurs. Il porta bol et crécelle pendant quinze jours, comme s'il était un lépreux. Au pied des murs, il restait prostré – à écouter. Si malheureuse était Ysonde, frêle femme, qu'elle se tordait de douleur.

Tristrem gisait prostré dans son chagrin. Ysonde en devenait folle. Brengwain menaçait toujours de les surprendre en flagrant délit[1]. Brengwain s'en alla trouver Mark, le roi, et sans se faire prier lui dit comment ils se conduisaient en public. – « Sans mentir, dois-tu nourrir ce chevalier qui ne cherche qu'à te couvrir de honte ?

« Sire roi, prends garde : sire Canados veut avoir ta reine ! À moins que tu ne les sépares, un scandale va éclater. Elle a tellement peur de lui qu'on a peine à l'imaginer. Elle refuse de se plier à son désir – pour l'instant. Ils sont encore chastes, ils n'ont pas encore passé à l'acte. »

Mark remercia Brengwain pour toute la peine qu'elle avait prise. Il envoya chercher Canados sans retard et le bannit de la cour. « Tu mérites d'être pendu, je voudrais moi-même assister à ton supplice. » Ainsi Brengwain réussit à faire fuir Canados – le hautain. La noble Ysonde se réjouit de ce que Brengwain savait si bien mentir.

Alors la reine lui dit : « Chère Brengwain si radieuse, que tu es belle à voir ! Tu devines notre désir, rien qu'à nous regarder. Où est allé Tristrem ? N'est-il pas un vaillant chevalier ? C'est un lot de menteurs, ceux qui prétendent qu'il n'a pas osé affronter – l'ennemi. » Brengwain trouva légitime de laisser entrer Tristrem dans la chambre.

Tristrem dans la chambre retrouve le bonheur : avec Ysonde il y avait connu les jeux de l'amour. Brengwain le pria de l'écouter : « Ceux qui alors avaient des armes, Ganhardin

et toi dans la circonstance, vous avez hardiment déguerpi ! » Tristrem répliqua : « Annoncez à grands cris un tournoi sans délai – sans faiblesse, aucun de nous deux n'épargnera comte ni baron ni chevalier. »

On[1] fit proclamer un tournoi. Canados se présenta comme parti adverse et Mériadok, bien sûr, se mit à ses côtés. Tristrem en très grande hâte fit chercher le noble Ganhardin. Ganhardin accourut assister au tournoi – et en voir l'issue. Nul ne quitterait le tournoi qu'il n'ait désarçonné l'ennemi.

Ils entrèrent en lice, y trouvèrent des chevaliers pleins d'ardeur. Leurs actes passés, ils devaient les expier dans le combat tous ensemble. Tristrem du regard se choisit Mériadok. Il se vengea des tourments que lui avaient causés ses médisances – cette fois-ci. Il le blessa grièvement, le transperçant de part en part.

Entre Canados et Ganhardin le combat fut extraordinairement rude. Tristrem trouva pénible qu'il durât si longtemps. Il le fit vider les étriers, et il le fit basculer au sol. Voilà sire Canados à terre, le sang s'échappait à travers la cotte – cruellement. Tristrem s'était vengé du tort qu'il avait subi : Canados ne se releva plus.

Ils désarçonnèrent leurs ennemis et tuèrent beaucoup d'entre eux. Les gens du pays prirent le reste à partie, et leur infligèrent beaucoup d'ennuis, car ils tenaient de Tristrem le récit de ses avanies. Ils prirent la haute colline, s'avancèrent au-delà – et s'embusquèrent. Sous les branchages de la forêt, leurs cavaliers poursuivirent les ennemis.

Alors Tristrem revint ainsi que Ganhardin, roides et calmes. Ils avaient tué beaucoup d'ennemis, ils en avaient vaincu autant qu'ils l'avaient souhaité. Les hommes fuyaient à contrecœur et hurlaient au secours. Il était manifeste qu'ils avaient de vilaines blessures – pour finir, les médisants de la grand-salle perdirent honteusement leur honneur.

Une[2] fois terminé le tournoi, bien des morts jonchèrent le sol. Ganhardin partit bientôt pour la Bretagne. Brengwain vit son souhait réalisé : ils étaient pleinement vengés. Un chevalier survint, qui n'avait pas encore gagné ses éperons ; il s'appelait Tristrem, c'est l'exacte vérité. – De très loin, il était venu trouver Tristrem et c'est à ce moment qu'il le rencontra.

Il tomba aux pieds de Tristrem en implorant sa pitié. « Mon amie aussi belle qu'aimable, un chevalier me l'a enle-

vée. Une femme qui sait le prix de l'amour, c'est ce que je prie le Christ de t'accorder ! Essaye de trouver remède à mon malheur pour l'amour de la noble Ysonde. – À la vérité, il a sept frères, ligués contre moi.

« Ce jour même ils vont passer tout près d'ici. Je ne la reprendrai jamais plus si je la manque cette fois. Ils sont quinze chevaliers et nous seulement deux à supporter le choc.
— Malheur à qui les éviterait, répondit alors Tristrem. – Ce soir, ils auront perdu leur fortune par la grâce de Dieu tout-puissant. »

Ils s'armèrent tous deux de fer et d'acier pour la circonstance. Ils rencontrèrent leurs adversaires sur un chemin en lisière de forêt. Un cri puissant s'éleva, ils lancèrent leurs chevaux. Le jeune Tristrem vit aussitôt s'abattre sa fortune – là même. Il avait de béantes blessures, de sorte qu'il ne se releva plus.

Ainsi le jeune chevalier fut, en vérité, tué là. Tristrem, surnommé le Fidèle, le vengea cruellement. Il tua au combat quinze chevaliers et plus. À bas il les désarçonna, accablés de terribles coups – mais il emportait, avec lui, une flèche fichée dans son ancienne blessure. *[La fin manque*[1]*.]*

Épisodes et fragments traduits de différentes langues européennes

XIIe-XIVe siècle

LE DONNEI DES AMANTS

TRISTAN ROSSIGNOL[1]

Ah ! mon amie, vous oubliez bien facilement et vous n'avez pas gardé en mémoire ce qu'Yseut a fait pour Triſtan quand, après une séparation d'un an, il revint de Bretagne tout seul, sans aucune compagnie. À la tombée de la nuit, dans un jardin, près de la fontaine qui se trouve sous le pin[2], Triſtan s'était assis sous l'arbre, attendant une occasion favorable. Déguisant sa voix — il savait faire cela depuis longtemps —, il se mit à imiter le rossignol, le perroquet, le loriot, et les oiseaux de la forêt. La reine Yseut écoutait, couchée auprès du roi Marc. Elle ignorait d'où cela venait, elle ne parvenait pas à déterminer si la voix venait du parc ou du jardin ; mais grâce à ce chant elle comprit parfaitement que son ami se trouvait tout près de là. Triſtan était fort ingénieux : l'ayant appris dès sa tendre enfance, il savait imiter tous les oiseaux qui passent ou vivent dans la forêt. Triſtan chantait une mélodie qui, bien qu'empreinte d'une grande douceur, s'entendait de loin. Il n'exiſtait

Oï ! bele, poi vus sovent
E relement en memorie tent
Quele chose Ysoud fit pur Triſtrant,
Quant ne l'aveit veü d'un an,
E il repeira de Bretaine
Sanz compaignun e sanz com-
[paigne.
Entur la nuit, en un gardin,
A une funtaine suz un pin,
Suz[a] l'arbre Triſtran seeit,
E aventures i atendeit.
Humaine language deguisa,
Cum cil que l'apriſt de peça :
Il cuntrefit le russinol,
La papingai, le orïol,
E les oiseals de la gaudine.
Ysoude escote la reïne
Ou gisout juſte le rei Mark,
Mes ele ne sout de quele part ;
De cele voiz ne sout en fin
Si fu el parc ou el gardin,
Mes par cel chant ben entendi
Ke pres de luec ot sun ami.
De grant engin eſteit Triſtrans ;
Apris l'aveit en tendres anz :
Chascun oisel sout contrefere
Ki en foreſt vent ou repeire.
Triſtrans feseit tel[b] melodie
Od grant dousur ben loinz oïe ;
N'eſt quer enteimes de murdrisur

pas un cœur, même celui d'un meurtrier, qui aurait pu écouter ce chant sans en être profondément ému. Yseut est plongée dans l'angoisse : elle ne sait comment faire, car il y a là dix chevaliers dont la seule fonction est de la surveiller, elle, la belle Yseut. Elle ne peut sortir comme elle le veut. Elle entend son bien-aimé là dehors, et à l'intérieur il y a ces chevaliers qui épient ses mouvements, et le nain malfaisant[1] qu'elle redoute plus encore que toute la troupe de ses geôliers. Le roi la tient entre ses bras. Dehors, Tristan chante et gémit comme le rossignol qui à la fin de l'été prend congé dans un chant plein de tristesse. Yseut est désespérée, elle pleure, soupire, et dit dans un souffle, sans desserrer les dents : « Je n'ai qu'une vie, mais elle est exactement partagée en deux. J'en ai une part, et Tristan possède l'autre. Notre vie ne fait qu'une, certes, mais la partie qui est là dehors m'est plus précieuse que mon corps. Je ferai peu de cas de cette partie-ci si l'autre part de moi-même meurt. Mon corps est ici, et Tristan a mon cœur[2] : je ne le laisserai mourir pour rien au monde. J'irai là-bas, quoi qu'il advienne, que l'on dise que c'est folie ou raison, et quoi que je doive endurer pour cela. Tout est désormais entre les mains de Dieu ! » Très doucement elle s'est glissée hors de l'étreinte du roi sans qu'il s'en aperçoive. Toute nue sous sa chemise, Yseut a quitté le lit du roi ; puis, ayant passé une cape doublée de précieuse fourrure, elle s'en est allée, dissimulant son visage.

Ke de cel chant n'eüst tendrur.
Ore est Ysoud en grant anguise
E pru n'entent que fere pusse ;
Kar leïnz sunt dis chevalers
Ki unc ne servent d'autre mesters
Fors de guaiter la bele Ysoud :
N'istrat pas fors quant ele volt.
Defors oït sun ami cher :
Cil sunt dedenz pur lui guaiter,
E li fel neims que mult plus doute
Ke trestuz ceus de l'autre rute.
Entre ses braz le rei la tent,
Tristran dehors e chante e gient
Cum russinol que prent congé
En fin d'esté od grant pité.
Ysoud en ad dolur e ire,
Plure des oilz, del quer suspire,
E si ad dit mult belement,
Tut suspirant, sanz overir dent :
« Ja nen[a] ai jo fors une vie,
Mes cele est dreit par mi partie :
L'autre part ai, e Tristran l'une ;
Nostre vie est dreit commune,
Mes cele part ki est la fors
Ai plus chere que le mien cors.
Poi preisereie ceste de ça,
Si cele part perist de la.
Jo ai si le cors, il ad le quer :
Perir nel lerra a nul fuer.
La vois jo, quei que m'en avenge,
Ki que fole ou sage me tenge,
Reseive jo ou mort ou plaie.
Or fait tut en la Deu maneie ! »
Mut belement des braz le rei
Se deslaça tut en cecrei ;
Tote nue fors sa chemise
Del lit le rei Ysoud s'est mise ;
En un mantel forré de gris
Alee se est, covert le vis,
E par les chevalers trespasce

Elle est passée à côté des chevaliers, fort nombreux pourtant : mais elle les trouva tous endormis, les uns par terre, les autres dans des lits, comme le hasard l'avait voulu, qui avait bien fait les choses ; en effet, d'habitude, ils passaient la nuit de toute autre manière : pendant que cinq d'entre eux se reposaient et dormaient, les cinq autres veillaient, postés les uns aux portes, les autres aux fenêtres, pour surveiller ce qui se passait à l'extérieur, tâche à laquelle ils donnaient tous leurs soins. Car les jaloux ont une existence fort pénible : le jour, c'est la colère ou les disputes, et la nuit, c'est le soupçon et la peur. On le voit bien, les malheureux souffrent les pires tourments ; si c'était pour l'amour de Dieu que les jaloux au cœur vil supportent un tel supplice, ils mériteraient certes d'être appelés martyrs !

Si on m'interroge sur la façon dont on les nomme et sur la raison pour laquelle on appelle jaloux celui qui est obsédé par sa femme, et qui l'éloigne avec le plus grand soin de tout homme étranger ou parent, alors écoutez la vraie raison pour laquelle on le nomme ainsi. Jaloux vient de gelée[1], car la gelée solidifie l'eau qui auparavant coulait. Si l'on y prête attention, on s'aperçoit que sa nature est d'être gelée. Si l'on s'en donne la peine, on peut facilement voir ses propriétés : la gelée est froide et dure, et extrêmement compacte ; et elle étreint très fort. Elle saisit si fermement l'eau courante que celle-ci ne

Dunt ad leïnz une grant masse ;
E si les trova tuz endormiz,
Asquans en l'eire, asquanz en liz,
Cum aventure adunc esteit,
Ke mult belement cele aveneit,
Kar il esteient custumer
Tut autrement la nuit veiller :
Quant cinc reposent en dormant,
Li autre cinc furent veillant,
Asquns as us asquans ad fenestres,
Pur despïer defors les estres,
Dunt il furent mult curius ;
Kar dure vie unt li gelus :
Ire, tençun ot chescun jor,
La nuit suspeciun e por.
Tres ben veium que li dolent
Turmenté sunt assez greffment :
Si tel dolur, pur verité,
Suffrirent cil pur l'amur Dé,
Gelus que unt lor quer frarin
Serreient dunc martir en fin.
Ki me demande de ço nom
E si en volt oïr raisun,
Pur quei seit cil nomee gelus
Ke pur sa femme est envius
E si la guarde estreitement
De ome estrange e de parent,
La dreite reisun si orrez
Pur quei gelus est apellez :
Gelus est nomee de gelee,
Ke l'ewe moille tent fermee.
Ben aparceit ki met sa cure
Qu'ele est gelee en sa nature ;
Tost pora sa nature entendre
Ke alques velt de garde prendre :
Gelé est freide e si est dure,
E mult estreit a demesure :
Ewe corante si ferm lie
Ke ne se put remuër mie,
Coure de li ne departir,

peut plus bouger, ni courir ni s'échapper, pas plus que ne peut sortir de sa chambre la dame qu'un jaloux tient en son pouvoir et surveille jalousement. La gelée durcit la terre et la rend âpre et dure comme un caillou, et elle la rend si compacte en la gelant que le bœuf ne peut pas la labourer. Elle est devenue terriblement dure et froide. Il en va de même du jaloux : il est refoidi par sa femme, il se montre dur envers les humbles comme envers les puissants, et spécialement à l'égard de sa femme, qu'il surveille très étroitement. Et en particulier quand sa femme lui jette un regard, le jaloux perd complètement la raison et s'enflamme. Il ne peut rien apporter à sa femme, et il ne supporte pas qu'un autre que lui prenne du plaisir avec elle, obtienne d'elle le moindre bonheur, le moindre agrément, le moindre plaisir. Il la surveille étroitement jour et nuit, et épie chacun de ses mouvements. Il est extrêmement dur et désagréable avec elle. Et parce qu'il est dur et froid et qu'il tient sa femme sous la contrainte, enfermée derrière des murs fortifiés de la même façon que le gel comprime l'eau, c'est pour cette raison qu'à cause de la gelée on le nomme jaloux. C'était donc cette étroite surveillance qui s'exerçait sur ma dame Yseut. Mais cette nuit-là, quand elle se fut levée, elle s'avança parmi les gardes. Elle parvint jusqu'à la porte, et quand elle en eut retiré la barre, la chaîne tinta légèrement, éveillant l'horrible nain. Cet ignoble personnage aux ruses odieuses regarda aussitôt de tous côtés. Et quand Yseut

Plus ke dame de chambre issir
Ke gelus tent en sa baillie
E garde en prent par gelusie.
Gelee terre mole endure[a],
Cum cailloy eschet e dure,
E tant l'estreint par sun geler
Ke buef ne la put reverser ;
Dure e freide est asprement.
E li geluz est ensement :
Par sa feme est refreidiz,
Durs est a granz e a petiz,
A sa femme nomeement,
Kar il la guaite estreitement ;
Enteins que lui fait un reguard,
Le gelus tut se deive e art :
Ne put fere a sa feme ren,
Ne il ne suffre que autre i ait ben,
Joie ne ben ne nul deduit ;
Estreit la garde e jor e nuit ;
E mult espie sun afaire ;
Trop li est durs e de mal eire.
Pur ço qu'il est durs e freiz,
E tent sa feme en grant destreiz,
En fermine la garde e prent
Cum gellee l'ewe tent,
Par tel reisun tut a estrus
De gellé est nomé gelus.
Ma dame Ysoud fu ensement
Guaité mult estreitement ;
Mes cele nuit, quant fu levé,
Par mi les guaiturs est alee ;
Belement vint ci que a l'us,
E quant la barre trait sus,
Li anelez un poi sona,
E li culvers neim s'eveilla :
Esgarde de totes parz
Cum fel culvert de males ars ;
A ço qu'Ysoud le us deferma,

ouvrit la porte, il s'écria : « Hé ! Qui est là ? » La reine sortit tranquillement, et le nain bondit vif comme un jeune oiseau ; il jeta une cape sur ses épaules et se précipita à la suite d'Yseut ; et l'attrapant par le bras droit, il s'écria : « Eh là ! ma dame, halte là ! Est-ce une heure pour sortir de votre chambre ? Vous avez eu tort de mettre les pieds dehors, car je crains pour ma part qu'il n'y ait rien de bien honnête là derrière ! » Yseut fut saisie de colère ; elle leva la main et de toutes ses forces elle assena au nain une telle gifle qu'elle lui fit sauter quatre dents ; et elle lui dit d'un air irrité : « Voilà comment on récompense une chambrière[1] ! » Le nain s'effondra sur un banc, il avait le visage tout en sang ; le crapaud[2] gémissait et poussait des cris, il tomba, se releva et bondit sur ses pieds. Il mena un tel vacarme et poussa de tels cris que le roi Marc se réveilla et demanda la raison de ce tapage. « Sire, répondit le nain, cela va mal ! La reine m'a assommé, elle m'a donné un tel coup de poing sur les dents qu'elle a réussi à sortir d'ici clandestinement, toute seule et sans personne pour l'accompagner. Dès que je l'ai vue sortir, j'ai tenté de la retenir ; mais elle m'a frappé avec une telle fureur qu'à présent il me manque quatre dents. » Le roi répondit : « Tais-toi, menteur, que Dieu te protège ! Si ma dame Yseut fait preuve d'une telle hardiesse, c'est justement parce qu'elle ne fait rien de mal, je le sais bien. Tu t'es conduit à son égard comme un insensé : Tristan n'est pas

Li neims s'escrie : « E ! Ki est la ? »
La reïne s'en ist tut bel,
E cil saut sus cum arundel,
E s'afuble de sun mantelet ;
Corant après Ysoud se met ;
Par cel braz destre le saka :
« Avoi ! dame, fet il, esta !
A quel ure de chambre issez ?
Mar i portastes unc les pez,
E, par mun chef, ne poi ne grant
De leüté ne voi semblant. »
Ysoud en ad al quer irrur :
La palme leve par vigur,
E pus tele buffe al neim dona
Ke quatre denz li eslocha,
E si dit od murne chere :
« Soudé aiez de chamberere ! »
Li naim trebuche sur un banc :
La gule aveit plein de sanc ;
Gient[a] le crapouz e crie en halt,
Il chet e leve e pus tressaut.
Tel noise e brai e cri leva
Ke li rei Mark s'enveilla,
Si demande quel noisse i ait.
« Sire, fait il, malement vait :
La reïne m'ad si tué
E de sun poin tut endenté,
Ke ele issi tut a larun[b],
Sanz compaignie ou compaignun ;
Tantost cum jo la vi issir,
Si la voleie jo tenir :
Del poin me feri a tel ire
Ke quatre denz me sunt a dire. »
Li reis respunt e si li dit :
« Tais tei, wicard, que Deu te aït !
Quant dame Ysoud est si hardie,
Ben sai n'ad ren de folie.
Tu as que fous vers li mespris :

dans les parages. Et elle a été d'autant plus irritée que tu l'avais accusée à tort. Laisse donc ma dame, si elle le désire, se distraire dans le jardin. Je regrette que nous l'ayons si souvent retenue sous la contrainte. » Yseut sourit et poursuit son chemin, le visage dissimulé mais toute joyeuse, et elle va tout droit retrouver son ami. Tristan se précipita aussitôt vers elle. Ils s'enlacèrent si fort l'un à l'autre qu'il semblait qu'ils fussent cousus ensemble. Ils s'embrassent tendrement et s'étreignent, font beaucoup de choses et parlent peu. Ils s'abandonnent à leur bonheur et à leurs plaisirs une grande partie de la nuit. Malgré le nain, malgré les gardes, ils donnèrent libre cours à leur bonheur et à leur amour. Yseut montra bien en cette occasion, et elle doit servir d'exemple, qu'une amante n'est parfaite et pure que si elle s'expose et se met en péril, si du moins son amour est véritable.

— Certes, mon ami, cela est vrai. Mais écoutez-moi un instant. Yseut a bien agi en donnant de telles preuves d'amour à Tristan, qui jamais ne la trompa. Tristan en effet a donné des gages de son amour si grands qu'aucun homme à présent n'en ferait autant pour celle qu'il aime : il s'est fait tondre, à la manière d'un fou, barbe, moustache, tête et nuque[1] ; il a supporté qu'on le traite de sot et qu'on jette sur lui le bouillon du potage[2]. Il a bien montré en ces occasions que son amour n'était pas feint. Je peux certes voir l'expression de votre visage, mais je ne peux pas lire dans votre cœur. Et il arrive

Tristran n'est pas en cest païs ;
Cele en est mult plus iré
Quant tu a tort l'ad chalengé.
Lés la dame, s'ele ad mester,
Par cel gardin esbaneier :
Ceo peise mei ke plusurs feiz
Trop l'avum tenu en destreiz. »
Ysoud surrist e vet avant,
Le chef coverte e enveisant,
E vet tut dreit a sun ami :
Tristran saut tost encuntre lui ;
Entrelacent mult ferm les braz,
Cum il fussent cosu de laz,
Beissent estreit e entreacolent,
Ovrent assez e poi parolent,
Meinent lur joie e lur deduit
Mut grant pece de cele nuit ;
Meinent lor joie e lur amurs
Mal gré le neim e les guaiturs.
Ysoud mustra ben par cel fait,
Ke deit essample estre treit,
Kar amie n'est fine ne pure
Ke ne se met en aventure
E en perilus hardement
Si ele aime del tut lealment.
- Sertes, amis, veir avez dit.
Ore m'escutez un petit.
Ysoud fit ben qui tant ama
Tristran, qui tant ne fausa.
Tristran pur li fit grant atie,
Plus qu'ore ne freit nus pur[a] s'amie.
Rere se fit, dreit cum fol,
Barbe, gernuns, chef e col,
E bricun se feseit clamer,
Ewe de bro sur sei geter.
Apertement dunt il mustra
Ke pas en gaberes nen ama.
Vostre semblant pus ben noter,

bien des fois que le cœur et le visage n'expriment pas la même chose. Car il y a des hommes qui soupirent, manifestent leur douleur et se plaignent comme s'ils allaient mourir, et s'agitent en tous sens, alors même qu'ils ne ressentent aucun chagrin en leur cœur car ils font seulement semblant d'aimer.

Le quer dedenz nent aviser ;
Meinte fez quer e semblant
En dous veies vunt descordant :
Kar li alquant gettent suspir,
Dolent, pleinent cum al morir,
Vunt sovent amunt e aval,
E al quer n'unt point de mal,
Kar il nen eiment fors a gas.

GERBERT DE MONTREUIL

LA CONTINUATION DE PERCEVAL

TRISTAN MÉNESTREL[1]

Juste au moment où le roi se lavait les mains avant le repas, un écuyer entra précipitamment. Et dès qu'on lui eut indiqué où était le roi, il le salua très poliment en s'agenouillant, puis il fit son message :

« Sire, dit l'écuyer, je suis le messager d'un chevalier qui vient tenter l'aventure ici dans votre beau royaume. Il arrive de bien loin au-delà de la mer, et son seul but en venant ici est d'accomplir des exploits face aux chevaliers de votre cour. Aussi vous demande-t-il que sans tarder vous lui envoyiez un chevalier auquel il puisse se mesurer : c'est là la seule chose qui le préoccupe. Il l'attend là en bas dans la prairie au pied du château, tout armé sur son cheval. Les armes qu'il porte ici sont toutes dorées, et quant à son cheval fauve, c'est peu de dire qu'il est beau ! »

À cette nouvelle, le roi sourit ; il a appelé Girflet, le fils de Do, et lui a commandé de s'armer immédiatement et d'aller combattre contre le chevalier. Sans perdre une minute, Girflet,

Einsi come li rois lavoit,
Uns escuiers a grant esploit
Entre laiens, si salua
Le roi, que on tost li mostra,
Molt sajement a jenoillons ;
Aprés comence ses raisons :
« Sire, ce dist li escuiers,
A vous m'envoie uns chevaliers
Qui aventure vient ci querre
En ceste vostre cointe terre.
D'outre mer est venus de loing,
Et ce n'est por autre besoig
Fors por faire chevalerie
A ciax de la vostre maisnie ;
Si vous prie sanz atargier
Lui trametez un chevalier
A cui il ensaier s'en puist :
Autre chose ore ne li nuist.
Soz ce chastel en mi ces prez
Sor son cheval l'atent armez.
Ses armes sont toutes dorees
Qu'en cest païs a aportees,
Et ses chevax est uns fauviax
Qui assez est mieldres que biax. »
Li rois sozrist de la novele ;
Gisflet le fil Do en apele,
Comanda lui que tost s'armast,
Au chevalier joster alast.
Et Gisflés qui molt en fu liez
S'est vestus et appareilliez :

tout joyeux, a aussitôt revêtu son équipement. Une fois armé, il s'est mis en selle et a pris la direction du pré tout proche où l'attendait le chevalier. Quand les deux chevaliers se sont trouvés face à face, sans prendre le temps d'échanger des paroles de menace, ils ont aussitôt placé devant leur poitrine leurs boucliers décorés de motifs vernis, et ont abaissé leurs grosses lances toutes blanches et bien lisses. Puis ils éperonnèrent leurs montures qui s'élancèrent vivement. Girflet a donné un tel coup au chevalier qu'il a percé le bouclier ; mais le haubert était si résistant que pas une de ses mailles ne s'est rompue, et que c'est finalement la lance pourtant solide de Girflet qui a volé en éclats. L'autre chevalier, en jouteur habile, lui a porté avec précision un coup si violent qu'il lui a cloué le bouclier contre le bras et le bras contre le corps ; et sous les yeux du roi et de sa cour, il l'a jeté à terre : les ducs et les comtes, les rois et les reines, les dames et les demoiselles qui assistaient à ce spectacle n'en furent guère réjouis ! Le chevalier s'élança aussitôt pour rattraper le cheval de Girflet et l'arrêter, puis il le remit à l'un de ses écuyers ; il avait amené avec lui cinq très beaux jeunes gens aux montures superbes, et c'est l'un d'entre eux, j'imagine, qu'il chargea de remettre aux dames le cheval de son adversaire. Quant à Girflet, il s'en retourne à pied, le cœur plein de colère. Mais ses écuyers se dépêchèrent de lui amener son palefroi dans la prairie, et ils l'aidèrent à se mettre en selle.

Il n'i a gaires atendu ;
Monte el cheval quant armez fu,
Vint ens el pré qui pres estoit
Ou li chevaliers l'atendoit.
Et quant entreveü se sont,
Autres manaces ne se font,
Mais les escus pains a vernis
Traient avant devant lor pis,
Si baissierent les grosses lances
Qui planees erent et blanches.
Des esperons les chevax brochent
Qui par bien aler tant s'esforcent.
Gisflés fiert si le chevalier
Que son escu li fait perchier,
Mais le hauberc si fort senti
Que onques maille n'en rompi ;
De le fort lance au paraler
Fist plus de cent tronchons voler.
Li chevaliers seürement
Feri lui si tresdurement,
Con cil qui bien le sot requerre,
Que son escu au brac li serre
Et le bras al cors ensement.
Tout voiant le roi et sa gent
L'a a la terre porté jus,
Trestot voiant contes et dus,
Voiant rois et voiant roïnes
Et voiant dames et meschines,
Qui n'en orent onques leeche.
Et li chevaliers tost s'adreche
Au cheval et si l'aresta,
Et un sien vallet le bailla,
Dont cinc molt biax et bien montez[a]
Ot od lui[b] iluec amenez.
Par l'un d'ax a, ce m'est avis,
As dames le cheval tramis.
Et Gisflés s'en revait a pié
Qui molt en a le cuer irié ;
Mais si vallet qui se hasterent
Son palefroi tost amenerent ;
El pré encontre lui l'amainent,
Et du remonter molt se painent.

Ils le conduisirent ainsi jusque dans la ville, fort honteux et dépité. Avant même qu'il ne se soit désarmé, Lancelot du Lac est monté tout armé sur son cheval avec l'intention de le venger, car le roi lui en avait donné l'autorisation. Il se rendit dans la prairie sans attendre, et il y a trouvé le chevalier qui apparemment n'éprouvait pas la moindre crainte car, dès qu'il l'aperçut, il se précipita vers lui de toutes ses forces. Et Lancelot s'élança à son tour, plein d'ardeur et de courage. La rencontre fut immédiate et violente, et de leurs lances épaisses ils frappèrent leurs boucliers qui furent aussitôt percés ; mais les hauberts étaient solides, pas une maille ne fut abîmée. Les lances se brisèrent et volèrent en éclats comme l'écorce d'un arbre. En se croisant, bien loin de s'éviter, ils se heurtèrent avec violence, visage contre visage, corps contre corps, si bien que leurs yeux jetèrent des éclairs et que leurs dents et leurs nez se fendirent. Ce fut la première fois que monseigneur Lancelot vit se fendre et se tordre de cette façon sangle et harnais, arçon, selle et étrivière pourtant fort solides. Et lui-même tomba de toute la hauteur du bon cheval qu'il montait. La chute fut si rude qu'il faillit perdre la vie. Il resta un bon moment sans pouvoir se relever.

Quand les Bretons virent cela, ils furent saisis d'inquiétude et de trouble ; leur cœur s'emplit de colère, ils étaient stupéfaits : « Dieu, disaient-ils, qui est donc ce chevalier qui est

Si l'en mainent en la cité
Molt honteus et desconforté.
Ainçois qu'il se fust desarmez
Est Lancelos du Lac montez
Trestoz armez sor son cheval
Por lui vengier de cel vassal,
Car del roi le congié en ot.
El pré en vait plus tost qu'il pot
Ou le chevalier a trové
Qui par samblant l'a poi douté,
Car si tost con le voit venir
Vers lui s'adreche par aïr.
Et Lancelos vers lui s'adreche
Qui plains estoit de grant proece.
Tost et radement s'entrevinrent,
Des grosses lances que il tinrent
Par mi les escus s'entrefierent
Que molt legierement perchierent ;
Mais les haubers si bons troverent
Que onques maille n'en fauserent.
Les grosses lances pechoierent
Et si durement esclichierent
Qu'ausi come une escorce esmïent.
Au paraler ne se detrïent,
Si s'entrehurtent par esfors
Et des visages et des cors
Que li œil lor estincelerent
Et dens et nez lor escreverent.
Onques me sire Lancelot
Tel ceingle ne tel poitral n'ot,
Ne si fort archon par derriere,
Tel sele ne tele estriviere,
Qui ne froissast toz et rompist.
Du bon cheval sor coi il sist
Est Lancelos a terre jus
Issi tresdurement cheüs
Que por un poi qu'il ne creva.
En grant piece ne se leva.
Quant li Breton ont che veü,
Molt en sont dolant et confu,
En lor cuers molt se correchierent
Et molt par s'en esmerveillerent,

assez fort pour avoir vaincu Lancelot ? » Ils étaient tristes et furieux. De son côté, sans plus attendre, le chevalier saisit le cheval par les rênes et l'envoya aux dames qui regardaient d'en haut — mais cela ne leur fit pas grand plaisir ! Tous les écuyers de Lancelot s'empressèrent d'aller seller son palefroi, et ils le lui amenèrent discrètement : il se mit en selle et se dirigea vers la ville. Ce combat avait eu près de trois mille spectateurs, et il n'y en avait aucun qu'il n'ait aussitôt empli de crainte et d'étonnement.

À son tour Yvain s'était armé, le fils du roi Urien, et il vint aussitôt dans le pré afin de venger Lancelot du Lac : plutôt mourir que de ne pas contraindre ce chevalier à en rabattre de son orgueilleuse attitude ! Parvenu à la prairie, il a trouvé le chevalier qui continuait à faire preuve d'une belle vaillance, car dès qu'il le vit il s'élança vers lui avec autant de vigueur qu'il venait de le faire auparavant. Monseigneur Yvain, qui était un chevalier sans reproche, se précipita à son tour contre lui, plein de colère. Le choc ne tarda pas entre les deux combattants, car leurs chevaux étaient fort rapides. Ils se heurtèrent si violemment que le bois des boucliers se fendit, car chacun y avait mis toutes ses forces. Monseigneur Yvain mit en pièces sa lance, qui était pourtant solide et bien raide, et son adversaire le frappa si durement sur le bouclier qu'il atteignit le beau et bon haubert brillant et en rompit des mailles, le

Et dient : « Dols Diex, qui puet estre,
Cil chevaliers qui si est mestre,
Qui Lancelot a abatu ? »
Dolant en sont et irascu.
Et li chevaliers sanz targier
Par les resnes prent le destrier,
As dames la sus le renvoie
Qui n'en ont ne solas ne joie.
Et des escuiers Lancelot
Cort chascuns al plus tost qu'il pot
Por enseler son palefroi,
Et li amainnent en secroi,
Et il monte et vint a le vile.
La joste virent tel troi mile ;
N'i a celui qui n'en pesast
Et molt ne s'en esmerveillast.
    Armez se fu et bel et bien
Yvains, fix le roi Urïen,
Es pres s'en vint sanz atargier
Por Lancelot del Lac vengier.
Mix velt morir que il n'abat
L'orgueil celui et ne le plat.
El pré en vint et celui trove
Qui cointement encor se prove,
Car tot ausi tresfreschement
Come il fist hui premierement
S'adrece a lui quant il le voit.
Me sire Yvains, qui tels estoit
Que il n'i avoit riens a dire,
Li recort sore par grant ire.
Tost s'entrevienent li vassal,
Que tost coroient li cheval.
Par tel aïr s'entreferirent
Que des escus les ais fendirent,
Car chascuns son pooir i mist.
Me sire Yvains en pieces mist
Sa lance qui fu roide et fors[a],
Et cil fiert lui par tel esfors
Que par mi son escu doré
Li a le blanc hauberc falsé[b]

blessant légèrement au ventre sous le nombril. Ce coup aurait pu tuer net Yvain et le priver à jamais de la parole, si la lance ne s'était pas brisée. Néanmoins, le choc fut si fort qu'il se retrouva étendu à terre, les jambes en l'air. Le chevalier le dépassa, s'en retourna et sans faiblir un instant s'empara du cheval qu'il envoya tout aussitôt aux dames. Cela ne plut guère aux Bretons, croyez-le bien ! Monseigneur Yvain s'est redressé, tout honteux, et blessé ; ses serviteurs lui amenèrent, à lui aussi, son palefroi, sur lequel ils le remirent en selle, et ils l'accompagnèrent chez lui fort en colère — mais que pouvait-il faire d'autre ?

Quand monseigneur Yvain eut été abattu, monseigneur Gauvain se hâta de se préparer. Une fois prêt, il est monté sur le Gringalet[1] et s'est précipité vers la prairie, plein d'impatience et du désir, vous pouvez m'en croire, de venger ses compagnons. Dès que les deux combattants s'entr'aperçurent, ils se préparèrent au combat, placèrent leur bouclier devant eux en tirant les attaches, baissèrent leur lance à la pointe de fer aiguë, et éperonnèrent leur monture. Ils se donnent de grands coups violents sur leurs boucliers étincelants, jusque sur leurs cottes de mailles solides ; leurs lances se brisent jusqu'aux poings, et elles leur firent bien défaut ! Ils se heurtèrent avec violence des corps et des visages aussi, et même de leurs bons destriers vigoureux et hardis, et le choc

Qui molt ert boins et biax estoit.
Desoz la boutine tot droit
L'a ens el ventre un poi navré.
A cel cop l'eüst mort jecté
Que mais sa bouche ne parlast
Se sa lance ne pechoiast,
Mais si l'enpaint qu'envers tot plat,
Gambes levees, jus l'abat.
Outre s'en passe et prent son tor,
Le cheval prent par grant vigor,
Tantost as dames le renvoie ;
Et sachiez qu'as Bretons anoie.
Et me sire Yvains s'est dreciez
Toz honteus, et si est blechiez ;
Et si vallet li ramenerent
Son palefroi, sel remonterent,
Si l'en mainent a son hostel
Molt irié, mais n'en puet faire el.
Quant cheüs fu me sire Yvains,
Dont s'arma me sire Gavains
Molt tost, et quant il fu armez
Sor le Gringalet est montez,
Si vint es prez molt aatis
Et desirrans, je vous plevis,
De ses compaignons a vengier.
Quant veü a le chevalier
Et il lui, si s'appareillierent
De joster, et avant sachierent
Par les enarmes les escus,
Et les lances as fers agus
Ont baissies, si esperonnent.
Grans cops et cruex s'entredonent
Par mi les escus reluisans
Dusque es haubers fors et tenans ;
Les lances froissent dusque es poinz,
Ce lor fu mestiers et besoinz.
Lors s'entrehurtent durement
De cors et de vis ensement,
Et des bons destriers autresi
Qui fort estoient et hardi ;

fut si rude des deux côtés que tous quatre se retrouvèrent à terre tout étourdis, sur l'herbe. Ils restèrent ainsi un bon moment, puis se redressèrent et tirèrent leurs épées luisantes, et reprirent la lutte. Ils étaient fort habiles au maniement des armes, et ils s'en donnent de tels coups qu'ils se retrouvent tout étourdis. Ils ont mis en lambeaux leurs coiffes sous les heaumes brillants, et leurs boucliers tant dessus que dessous. Ils se jettent l'un sur l'autre et se heurtent sans se ménager le moins du monde. À plusieurs reprises ils se sont saisis par les bras. Mais le chevalier était moins alerte, car il s'était déjà beaucoup battu, et il était bien plus fatigué que monseigneur Gauvain. Et je suis sûr aussi qu'il était bien moins fort ! Et quand monseigneur Gauvain s'aperçut que son adversaire lui était inférieur et que cependant il ne parvenait pas à le faire reculer d'un pas, il s'en faillit de peu qu'il ne devienne fou de rage. Ce qui le mettait en colère, c'était de voir le chevalier, qui s'était déjà beaucoup battu auparavant, aussi redoutable et aussi dispos que si c'était son premier assaut. Se retournant vers le donjon, il y aperçut un grand nombre de dames ; il en éprouva un tel sentiment de honte qu'il se retrouva couvert de sueur. Il se précipita alors sur le chevalier et fit des prouesses ; le sentant fatigué, il le couvrait d'injures, l'assaillait sans relâche, le harcelait. Et il l'aurait mis hors d'haleine, quand un ménestrel, s'approchant du

Si ingalment s'entrehurterent
Que tot quatre a terre verserent
Tout estordi en mi l'erboi.
Une grant pieche jurent coi,
Puis resont sus en piez sali
Et furent trait li brant forbi,
Si s'entrevienent essaier.
Les espees bel manoier
Savoient molt, dont il se donent
Si grans cops que trestot s'estonent.
Des elmes reluisans et clers
Ont detrenchiez les chapelers,
Et les escus detrenchiez toz
Et par deseure et par desous,
Molt s'entrehurtent et empaignent,
D'ax empirier pas ne se faignent.
Sovent se vont saisir as bras.
Mais li chevaliers fu plus las,
Qui tant avoit devant josté,
Son cors traveillié et pené
Plus que n'ot me sire Gavains.
Et de che sui je toz certains
Qu'il ausi molt menres estoit.
Et quant me sire Gavains voit
Que cil ert molt menres de lui
Et se ne li pot tolir hui
Un tot sol pas de son estage,
Por un poi que d'ire n'esrage.
Et de che li a molt pesé
Que il avoit hui tant josté
Et encor li samble ausi fiers
Et aussi fres come a premiers.
Vers le palais a regardé,
Dames i voit a grant plenté :
Tel honte en a toz en tresue,
Et lors li cort et s'esvertue ;
A che que il le sent lassé,
L'a[a] molt laidi et refusé,
Molt l'apresse, molt le demaine ;
Ja le mesist en grosse alaine,

roi, lui expliqua ce qu'il en était en réalité, disant devant tous les barons : « Sire, sur le salut de mon âme je vous le jure, je reconnais bien ce chevalier ; jusqu'à présent je n'avais pu l'identifier aujourd'hui. Son nom est Tristan, j'en suis certain, c'est le neveu du roi Marc de Cornouailles. C'est lui qui a tué le dragon, ainsi que le Morholt[1] qui avait causé tant de mal, grâce à quoi il conquit la belle Yseut pour l'amour de laquelle il n'a cessé depuis de souffrir. Il l'a conduite à son oncle le roi, mais il a commis la faute de l'aimer, sous l'influence d'une boisson extraordinaire qu'il avait absorbée. Et lorsque le roi eut pris conscience de l'amour que se portaient Tristan et Yseut, il chassa le jeune homme et l'obligea à quitter le royaume. C'est à ses armes[2] que je le reconnais. En effet, c'est justement après que le roi l'eut exilé que Tristan décida qu'il porterait des armes dorées aussi longtemps qu'il n'aurait pas accompli en terre étrangère des exploits aussi notables que d'avoir vaincu au combat un chevalier de votre cour, dont la renommée s'est étendue si loin. Je le reconnais sans aucune hésitation. Ce que je viens de vous raconter s'est passé à Lancien, la grande cité, devant la belle, la valeureuse Yseut, et devant sa suivante Brangien. »

Le roi Arthur est très heureux de ce qu'il vient d'entendre. « Écoutez, seigneurs, dit-il, écoutez, c'est le célèbre Tristan que vous pouvez voir là-bas en bas combattre en vaillant che-

Quant uns menestrex vint al roi
Qui li a dit tot sanz desroi,
Et oiant les barons a dit :
« Sire, se Damedex m'aït,
Je connois bien cel chevalier ;
Hui mais ne le poi enterchier :
Tristrans est apelez sanz faille,
Niez est roi Marc de Cornuaille.
C'est cil qui le serpent ocist
Et Morbot qui tant de mal fist,
Par coi conquist la bele Yseut
Por cui amour sovent se deut.
Au roi son oncle la mena,
Mais par pechié puis l'aama
Par un chier boire que il but.
Et quant li rois ot aperchut
L'amour d'ax deus, celui chacha,
De sa terre le congëa.
Par ses armes le reconnois.
Quant vit que ses oncles li rois
Li ot sa terre devee,
Ot il ceste oevre devisee
Qu'il porteroit armes dorees
Dusque a tant qu'il aroit trovees
En estrange terre aventures
Si tres pesmes et si tres dures
Que chevalier de vostre cort,
Dont li renons si tres loins cort,
Eüst abatu au joster.
Je le connois bien sanz douter.
Fait fu ce que vous ai conté
A Lancïen le grant chité,
Devant Yseut la preus, la bele,
Et devant Brengien la pucele. »
Quant li rois Artus che oï,
Molt durement s'en esjoï.
« Oez, seignor, dist il, oez,
C'est Tristrans qui tant est loez
Que veoir poez la aval,
Conbatre a loi d'ome vassal.

valier. Je rends grâce à Dieu de l'avoir conduit jusqu'ici : il m'a certes honoré aujourd'hui par ce geste. Je vais interrompre ce combat, il me serait impossible de le tolérer plus longtemps. » Il s'est rendu sans plus attendre sur le champ de bataille, accompagné de nombreux chevaliers ; il a contraint les deux combattants à se séparer, puis il a demandé son nom à Tristan ; celui-ci lui a dit la vérité, et le roi lui a fait le meilleur accueil. Et quand monseigneur Gauvain apprit qu'il s'agissait de Tristan, il en fut très heureux et l'emmena dans sa demeure. Là, ils quittèrent leurs armes. Deux tuniques, l'une de soie d'Alep et l'autre d'une précieuse soie de Bagdad, leur furent apportées par deux chambellans, et ils s'en revêtirent avec élégance ; puis ils ceignirent des ceintures de soie ornées d'anneaux d'or fin flamboyant. On leur présenta des fermoirs à tous deux ; monseigneur Gauvain en prit un et le mit tout aussitôt à son cou, mais Tristan n'a pas pris le sien : il ne mettrait pas de fermoir, expliqua-t-il, ni d'anneau au doigt, avant le terme qu'il avait fixé à une certaine dame en un certain pays. À son cou si étonnamment blanc il a fait mettre un simple lien de soie. Ensuite on leur a apporté deux capes superbes fourrées d'hermine, du même tissu que les tuniques. Les écuyers coururent alors chercher les palefrois, et les chevaliers se préparèrent à se mettre en selle. Tristan et monseigneur Gauvain s'en allèrent, se tenant par la main, et c'est ainsi qu'ils se rendirent à la cour, où ils furent fort bien

Bien le m'a chi Dex amené ;
Certes molt m'a hui honoré.
La bataille vois departir,
Ne le porroie plus sosfrir. »
Lorsvait au champ sanz plus targier,
Od lui en vont maint chevalier.
Ses a a force departis,
Puis a Tristran son non requis
Et il en a le voir jehi[a],
Et li rois l'a molt conjoï.
Et quant me sire Gavains sot
Que c'est Tristrans, grant joie en ot,
A son hostel l'en a mené,
Ilueques se sont desarmé.
Deus bliaus, l'un de halepin
Et l'autres d'un cher baudequin,
Doi chamberlenc lor aporterent,
Dont il gentilment se parerent ;
Puis chaignent çaintures de soie
A membres d'or fin[b] qui rougoie.
Fremax presentent a chascun ;
Me sire Gavains en prist un,
Si l'a tantost a son col mis,
Mais Tristrans n'a pas le sien pris :
Fremail, ce dist, ne meteroit,
Ne en son doit anel n'aroit
Dusqu'al terme qu'il avoit mis
A tele a en alcun païs.
Son col qui durement blanchoie
A fait fermer un las de soie.
Puis lor aportent deus mantiax,
Forrez d'ermine, bons et biax,
D'autel drap con li bliaut furent.
A tant li escuier corurent
Por les palefrois amener,
Et li chevalier vont monter.
Tenant s'entrevont par les mains
Tristrans et me sire Gavains ;
Ensi sont a la cort venu
Ou molt bel furent recheü.

accueillis. Le roi témoigna sa joie de voir Tristan, et il le pria vivement de rester là quelque temps.

Tous firent le meilleur accueil à Tristan, même ceux qu'il avait vaincus au combat. Mais il y avait là des jeunes filles et des dames qui, je l'imagine, auraient bien préféré le voir pendu haut et court plutôt que de le voir en ces lieux, car il avait renversé leur ami sous leurs yeux, de façon fort peu honorable, et sous les yeux de tant de gens de bonne compagnie. Il faut vous dire que Tristan s'y connaissait en toute sorte de plaisirs et savait tous les jeux, échecs, trictrac, ou dés. Il savait chasser le gibier des bois et des rivières mieux que n'importe quel paysan ou quel noble seigneur. Et quand il se mêlait de jeter des armes de trait, il le faisait mieux que quiconque. Quand ce fut le moment de jouter, personne ne put lui résister. Et quand il fallut lutter, il n'y eut pas un seul chevalier à la cour qu'il n'ait jeté à terre et réduit à l'impuissance sous lui. Les plus valeureux se mesurèrent à lui, et tous furent vaincus. Quand monseigneur Gauvain vit de quelle façon Tristan les avait maîtrisés, il voulut se mesurer une fois avec lui à la lutte. Ils se rendirent dans sa demeure, tout seuls, et se mirent dans une salle à l'écart, pour lutter. Il fallait les voir donner toutes leurs forces, s'étreindre l'un l'autre et pâlir sous l'effort, et utiliser toute sorte de tours, car ils étaient tous deux forts et vigoureux. Mais Tristan s'y connaissait mieux à

De Tristran fist li rois grant joie,
De remanoir forment li proie.
Molt ont Tristran tout conjoï,
Meïsmes cil qu'il abati ;
Mais tex puceles ot laiens
Et tels dames, si con je pens,
Qui amaissent autant ou plus
Qu'il fust par la goule pendus
Ne qu'il se fust embatus la,
Por lor amis qu'il trebucha
Devant eles si laidement
Et voiant tant de bone gent.
Molt fu, ce sachiez vous, Tristrans
De toz deduis entremetans
Et de toz jeus endoctrinez,
D'eschés, de tables et de dez.
Il set de riviere et de bois
Plus que vilains ne que cortois ;
Et quant entrejecter voloit,
Trestoz les autres en passoit ;
Et quant ce vint a l'escremir,
Nus ne se puet a lui tenir ;
Et quant ce venoit au luitier,
N'avoit en la cort chevalier
Que a la terre n'abatist
Et tout coi soz[a] lui ne tenist.
Ensaiez en fu des plus prous
Et il les abatoit trestous.
Quant me sire Gavains ce voit
Que il ensi les maistrioit,
Une fois s'i volt ensaier
A lui sa force por luitier.
En son hostel priveement,
En une chambre lonc de gent
S'en entrerent et por luitier
Molt les veïssiez esforchier
Et estraindre et muer colors,
Molt lor veïssiez faire tors,
Car andoi erent fort et roit.
Mais Tristrans mix luitier savoit :

la lutte : à un moment donné il surprit si bien son adversaire, par un mouvement du genou qu'il fit, qu'il lui fit toucher terre sous lui. Il s'en fallut de peu qu'il ne lui fasse très mal en lui tombant sur le ventre, mais il se hâta de se relever. Il se mit à rire amicalement, et, posant la main sur le fermoir que Gauvain portait sur la poitrine, il lui dit : « Seigneur Gauvain, que pensez-vous de ma manière de lutter ? Aujourd'hui vous en avez fait l'expérience. Vous m'avez mis à terre, mais tout cela dépend de vous. » Gauvain se releva, sourit et répondit très affectueusement à Tristan : « Je vous ai abattu, oui, sur mon ventre ! Je ne recommencerai pas l'expérience, vous avez failli me tuer, vous êtes bien plus fort que moi à la lutte ! »

Et ils s'en allèrent en riant et plaisantant. Tristan était aimé de tous. Et le vaillant monseigneur Gauvain, qui était si preux et si avisé, l'amenait partout, de tournoi en tournoi, pour qu'il tente sa chance : il ne voulait plus se séparer de lui. Et Tristan, grâce à sa bravoure, l'emportait sur tous les autres. Nul n'osait se mesurer à lui, on le comprend facilement, sauf monseigneur Gauvain. Puis le souvenir d'Yseut lui revint ; saisi du désir de la revoir, il se dit qu'il allait chercher le moyen de la retrouver sans tarder. Il demanda alors à monseigneur Gauvain de prier le roi son oncle de l'autoriser à venir avec lui en compagnie de douze chevaliers. Monseigneur Gauvain accepta très volon-

A une fois si le sosprist,
A un tor del jenoul qu'il fist,
Que dedesoz lui l'abat jus.
Sor le ventre li est cheüs,
Si que por poi ne le greva ;
Mais vistement se releva.
Par grant amour a fait un ris,
Sor son fremail en mi son pis
Li a apoïe sa main,
Puis li a dit : « Sir Gavain,
De mon luitier que vous est vis ?
Ore en avez auques apris :
Abatu m'avez orendroit,
Mais tout che est sor vostre droit. »
Gavains se lieve, si sorrist,
Par grant amour a Tristran dist :
« Sor mon ventre abatu vous ai.
Ja mais ne m'i assaierai,
Por poi que crevé ne m'avez,
Trop plus de moi luitier savez. »
A tant se sont d'iluec torné,
Assez en ont ris et gabé.
Molt fu Tristrans amez de tous,
Et me sire Gavains li prous,
En qui ot tant proece et sens,
Tot par tot as tornoiemens
Le menoit por aventurer
Que sanz lui ne volt plus errer.
Et Tristrans, qui tant preus estoit,
Toz les autres d'armes passoit :
Nus ne s'i prent, ce est del mains,
Fors sanz plus me sire Gavains.
Tant que d'Iseut li a membré,
De li veoir a volenté,
Et pense qu'il engien querra
Qu'a peu de terme le verra.
Puis a par molt grant amistié
A mon seignor Gavain proié
Qu'il priast son oncle le roi
Qu'il le laissast aler od soi
Et dusque a doze chevaliers.
Me sire Gavains volentiers

tiers et alla aussitôt trouver le roi pour lui transmettre la requête de Tristan. Le roi, bien loin de refuser, accepta très volontiers, mais il pria cependant très aimablement Tristan de rester quelque temps à la cour. Mais Amour, qui a une telle emprise sur lui, a si bien empli son cœur de désir que même si on lui avait offert mille marcs[1] il n'aurait pas renoncé à l'idée de revoir Yseut, pour l'amour de qui il souffre tant de tourments. Cependant les propos du roi lui firent plaisir. Je vais vous dire brièvement le nom des chevaliers qu'il a choisis pour l'accompagner : ce fut tout d'abord monseigneur Gauvain, puis Keu le sénéchal et Yvain, Sagremor et Agravain ; il y avait aussi Lancelot du Lac, Cligès et Érec le fils de Lac, Caradoc et Bliobléris, Gorvain Cadrus et Méraugis[2]. Le soir, après le souper, pairs, barons et chevaliers s'en retournèrent dormir chez eux. Dès qu'il vit le jour poindre, Tristan, qui était tout plein du désir de revoir Yseut son aimée, ne perdit pas une minute. Il fit lever ses compagnons et leur demanda de revêtir un déguisement. Chacun d'eux avait un habit taillé de travers que Tristan leur avait fait faire, de fourrure, et de tissu vert et pers. Quant à lui, Tristan, qui était fort avisé, il portait un vêtement de soie tout neuf; sa tunique du dessus lui couvrait tout le haut des bras. Il n'avait pas lésiné sur le tissu pour confectionner ces vêtements. Chacun avait un chapeau rond, large et mal taillé, c'est l'exacte vérité, des jambières

Li otroia molt bonement
Et vint al roi isnelement,
La requeste Tristran li dist.
Li rois pas ne li escondist,
Ainz li otroie ; nequedent
Li a priié molt dolcement
Que il demorast a sa cort.
Mais Amors qui si le tient cort
Li fait si son cuer esmovoir
Que por mil mars de fin avoir
Ne laira que ne voie Yseut
Por cui amour sovent se deut ;
Neporquant molt li abelist.
Les chevaliers que il eslist
Vous nomerai assez briement :
Gavain eslit premierement,
Keu le senaschal et Yvain
Et Sagremor et Agravain ;
Avec fu Lancelos du Lac,
Cligés et Erech li fix Lac,
Carados et Bliobleris,
Gorvains Cadrus et Meraugis.
La nuit, quant vint aprés souper[a],
Chevalier et baron et per
S'en vont a lor hostex jesir.
Tristrans qui fu en grand desir
Que il veïst Iseut s'amie,
Quant vit le jor ne targa mie.
Il fait ses compaignons lever
Et lor asfaire bestorner.
Chascuns ot roube maltaillie
Que Tristrans ot appareillie
De vair et de vert et de pers ;
Et Tristrans qui molt fu apers
Ot roube d'escarlate nueve,
De deus pars li sorcos li cuevre
Plus de plainne palme les bras :
N'ot mie escharseté de dras
As roubes faire que il ont.
Chascuns ot un chapel roont
Lé et mal fait, ce est la voire,
Ridees hueses, coisfe[b] noire

toutes tirebouchonnées ; et tels des chasseurs de cailles ils portaient une coiffe noire. Et ils avaient fait préparer leurs chevaux de telle manière que selle, bride et courroie des étriers, et même les éperons, étaient tout abîmés. En outre, chacun avait un grand capuchon tout de travers. Tous portaient des instruments de musique de diverses sortes, cor, flutiau ou chalumeau, ou encore cornemuse ; tel avait une harpe, tel autre une vielle à roue, un flageolet, un psaltérion ou une harmonie ; l'un portait un tambour, un autre une flûte sans doute, un autre encore un fifre de Cornouailles[1]. Tristan, lui, porte une vielle, car nul mieux que lui ne joue de cet instrument. Ainsi accoutrés, ils sont venus tout droit à la cour ; ils ont pris congé du roi et des seigneurs sans plus attendre. Les chevaliers autour d'eux rient de les voir ainsi équipés. Le roi se met en selle pour les accompagner un instant. Tristan, qui connaissait le chemin, dit au roi qu'il pouvait dès lors s'en retourner, car il craignait de perdre du temps. Chaque jour il avance sans relâche vers le lieu où l'attire son cœur. C'est ainsi qu'en suivant une ancienne route ils sont parvenus à Lancien[2], une ville fortifiée bâtie sur une hauteur. Le roi Marc, avec toute son escorte, s'était rendu auprès de la reine Yseut, la reine si accomplie et si parfaite. Tous les seigneurs qui tenaient leur fief du roi étaient venus là par amitié ou sous la contrainte, pour participer à un tournoi que le roi avait proclamé contre un roi cruel et arrogant, le roi des Cent Chevaliers.

Orent qui bien font le quaillier,
Et s'orent fait appareillier
Lor palefrois en tel maniere
Que sele et frain et estriviere
Sont tot viez, nis li esperon.
Et si ot chascuns chaperon
Grant qu'il li va tot au travers.
Chascuns ot estrument divers,
Cor ou fretel ou calemel,
Et li autres pipe a forrel ;
L'uns harpe, l'autres chifonie
Flagol, saltere ou almonie ;
L'uns tabor, flehute sanz faille,
L'autre estive de Cornuaille ;
Et Tristrans porte une vïele,
Que nus miex de lui ne vïele.
Tout si faitement atorné
En sont droit vers le cort alé.
Al roi en vont le congié prendre
Et as barons sanz plus atendre.
Li chevalier qui sont entour
Rient quant voient lor atour.
Li rois monte, si les convoie.
Tristrans, qui bien savoit la voie,
Fist le roi Artu retorner,
Car n'ot cure de sejorner,
Ains oirre chascun jor a tire[a]
La ou ses cuers tot adés tire.
Tant vont un chemin ancïen
Qu'i sont venu à Lancïen,
Une cité molt haute et fort.
Li rois Mars a tot son esfort
En est venus a la roïne
Yseut qui tant est pros et fine.
Tot li baron qui del roi tinrent
Par amor et par force i vinrent
Por un tornoi qu'il avoit pris
Encontre un roi de molt grant pris,
Qui molt fu orgueillex et fiers.
C'est li Rois des Cent Chevaliers.

Lancien était pleine de gens qui s'équipaient fort élégamment, faisant refaire les courroies de leur bouclier ou préparer hauberts et chausses. Ils avaient des cottes de mailles et des bannières de toute sorte. De tous côtés dans la ville on se préparait. Le roi Marc s'était assis devant le donjon, avec la reine à sa droite. Le tournoi devait durer deux jours, et la reine regardait avec attention l'équipement, l'allure et les mouvements des chevaliers, sans cependant apercevoir celui que son cœur désirait, Tristan, son bien-aimé. Cela faisait bien un an et demi qu'elle ne l'avait pas vu, et elle en était très malheureuse. Baissant la tête, elle se mit à penser à Tristan, et elle trouva du réconfort dans cette pensée. C'est alors que Tristan franchit la porte avec ses compagnons; avançant deux par deux, se tenant par le doigt, ils s'en allèrent à travers la ville. Tristan, qui était fort rusé, car Amour est un bon maître en la matière, chevauche à travers Lancien, sa vielle pendue à son cou. Sa coiffe était déchirée en deux endroits, laissant passer ses cheveux, et les pendants de sa coiffe étaient l'un derrière et l'autre devant[1]. Il tenait un œil fermé. C'est en cet équipage qu'il traversa la ville avant de parvenir jusqu'au roi.

Tristan, qui était fort habile dans l'art de la parole, arriva devant le roi, et mit pied à terre sur le perron qui se trouvait en face de lui, imité par ses compagnons. « Sire, dit-il, Dieu vous protège ! » La reine tressaillit en entendant la voix de

A Lancïen[a] ot molt grant gent
Qui molt s'acesment cointement
Et font lor escus enarmer,
Haubers et cauces atorner ;
Cotes a armer et banieres
Avoient de maintes manieres ;
Par la vile font lor atour.
Li rois Mars sist devant sa tour
Et la roïne sist a destre.
Li tornois dut al tierc jor estre,
Si regarda molt la roïne
L'affaire, l'estre et le covine
Des chevaliers, mais pas n'i voit
Ce dont ses cuers est en covoit :
C'est de Tristran, le sien ami.
Bien a passé an et demi
Que ne le vit, molt l'en pesa.
Le chief baisse, a Tristran pensa,
En cel pensé molt se conforte.
A tant Tristrans entre en la porte
Et si compaignon doi et doi.
Li uns tint l'autre par le doi,
Ensi s'en vont par mi la vile.
Tristrans, qui molt savoit de gille,
Car Amors li ensaigne bien,
Chevalche par mi Lancïen,
Sa vïele a son col pendue.
Sa coisfe ert en deus lius rompue
Si que li chavel defors perent,
Et li pendant de sa coisfe erent
L'uns devant et l'autres derriere ;
L'un oeil ot clos. En tel maniere
Par mi la vile maine esfroi,
Tant que il vint devant le roi.
Tristrans, qui bien savoit son roi
De parler, vint devant le roi,
Au perron devant lui descent,
Et si compaignon ensement.
« Sire rois, fait il, Diex vous salt ! »
La roïne tote tressalt,
Quant de Tristran oï le vois,
Car oï l'avoit maintes fois,

Tristan, car elle avait eu bien des occasions de l'entendre déjà ; elle se demanda si c'était bien lui, mais elle se dit tout aussitôt que ce n'était sans doute pas lui, car elle était certaine que Tristan avait ses deux yeux. Tristan dit alors : « Roi de Cornouailles, garde-nous auprès de toi et donne-nous de l'argent, et nous te fournirons un service appréciable. — De quel service s'agit-il ? — Sire, de vous protéger vous et vos tours, si besoin est. Nous sommes prêts à vous montrer ce que nous savons faire ! » Il ordonna alors à ses compagnons de sortir leurs instruments, ce qu'ils firent tout aussitôt dès qu'il le leur eut ordonné, et chacun se mit en demeure d'accorder son propre instrument. Puis ils jouèrent ensemble de si belle façon que personne n'eût pu y trouver rien à redire, si douce était la mélodie ; les chevaliers disaient que jamais auparavant ils n'avaient entendu si douce musique. « Seigneurs, dit le roi, vous allez donc surveiller ma maison, car je vous garde auprès de moi. » Appelant Dinas, il ajouta : « Viens ici, et mène ces guetteurs en haut. » Le roi envoie chercher ses gens, on vient de partout. Ce jour-là il avait auprès de lui bien des nobles chevaliers qui ne se trouvaient pas là pour ne rien faire, mais étaient en train de se préparer au combat : ils attendaient impatiemment que commence le tournoi, pour faire leurs preuves. Le roi Marc demanda à Tristan et à ses compagnons de faire de la musique en y mettant le meilleur d'eux-mêmes. Le tournoi avait été fixé exactement après la mi-août. Nombreux furent

Si s'esmerveille se c'est il ;
Mais ele dist bien que nenil,
Que Tristrans a deus oex sanz faille.
Dist Tristrans : « Rois de Cornuaille,
Retien nous et done du tien,
Car nous te servirons molt bien. »
Li rois respont : « De quel mestier ?
- Sire, dist Tristrans[a], de gaitier
Vous et vo tour, se mestiers est.
Appareillié somes et prest
De faire che que nous savons. »
Lors comande a ses compaignons
Qu'il metent hors lor estrumens,
Et cil font ses comandemens,
Puisqu'il l'otdit molt le font tempre.
Chascuns son estrument atempre ;
Sonent et acordent si bien
Que nus n'i set a dire rien,
Tant est dolce la melodie,
Car n'i a chevalier ne die
C'ainc mais n'oïrent si dols son.
« Seignor, dist li rois, ma maison
Gaiterez, que je vous detien. »
Dinas apele et dist : « Cha vien,
Maine moi ces gaites amont. »
Li rois mande gens et semont,
De partout il i sont venu.
Maint bon chevalier esleü
Ot avec lui a icel jor
Qui n'estoient mie a sejor,
Ains font atorner lor harnois ;
Molt desirent que li tornois
Assamblast por als esprover ;
Li rois Mars fist Tristran trover
Et ses compaignons tos lor coust.
Tout droit aprés le mi aoust
Fu li tornois crïez et pris ;
Mains chevaliers de riche pris
I vint por acroistre son los.
Entre la cité et le bos

les chevaliers de grande valeur à y venir pour accroître leur renommée. La plaine qui séparait la ville de la forêt était plate et bien nivelée ; à côté de la forêt domaniale se trouvait un bois avec une lande superbe, il n'y en avait pas d'aussi belle jusqu'en Irlande, à mon sentiment. Au milieu courait une rivière aux eaux claires et bruissantes. C'est à côté de cette rivière que, le tout premier, fit dresser sa tente le noble roi des Cent Chevaliers, dont la renommée était grande ; son nom venait du fait qu'il avait toujours en sa compagnie cent chevaliers. Mais en cette occasion il en avait beaucoup plus, car s'étaient rangés de son côté pour combattre Claudas de la Déserte, à qui la mort ne faisait pas peur ; et Taillart, Clair et Godroet qui s'étaient installés auprès d'un gué, ainsi que le vaillant Dorchin et Gogulor, Guirret le Roux et Escanor, Brane et Tydorel, Glador Eslit et Estorgel, et bien d'autres chevaliers encore[1]. Tout en bas de la prairie on avait tendu un grand nombre de tentes superbes. Toute la journée se passa à faire briller les hauberts. Les écuyers mettaient tous leurs soins à préparer les fanions et les emblèmes, les bannières et les armoiries. Les garçons d'écurie équipaient les chevaux. À travers toute la ville ce n'étaient que chevaliers en train de se préparer pour le tournoi et, si cela ne vous lasse pas, je vais énumérer pour vous une partie des seigneurs qui étaient venus pour combattre aux côtés du roi Marc. Étaient donc venus Yder le fils de Nu, Claradus et le roi Bridas, Disnadaré et Moadas ;

Fu la plaigne plaine et ingax ;
Dalez la forest fu li gaus
Ou il ot une bele lande,
N'ot si bele dusqu'en Yrlande,
Tout ensi come il m'est a viere ;
Par mi coroit une riviere
Qui molt estoit clere et bruians.
Dalez la riviere corans
Fist son tref tendre toz premiers
Li frans Rois des Cent Chevaliers,
Qui molt estoit de grant renon :
Por che avoit ensi a non
Que sans cent chevaliers n'est onques.
Mais plus en ot assez adonques,
Car devers la soie partie
Estoit venus par aatie
Claudas qui fu de la Deserte,
Qui ainc ne s'esmaia por perte ;
Taillars et Clars et Godroés
I sont logié dalez un guez,
Dorchin li preus et Gogulor,
Guirrés li rous et Esclador,
Et Branes et Tydorïaus[a],
Canor Eslis et Estorgaus,
Et molt d'autre chevalerie.
Tout contreval la praerie
Avoit maint riche tref tendu.
Trestot le jor ont entendu
A faire lor haubers froier.
En paine sont cil escuier
D'atorner penonciax et mances
Et banieres et conoissances.
Et cil garçon chevax conroient.
Par la cité tres bien s'aroient
Li chevalier por tornoier ;
Et s'il ne vous doit anuier,
Dire vous weil une partie
Des barons qui par aatie
Sont devers le roi Marc venu.
Il i vient Ydres, li fix Nu,

étaient venus aussi Jacob d'Estragueil et Jolies de Tintagueil, Brun sans Pitié et Brunamort qui dans sa témérité avait tué plusieurs bons chevaliers au Gué du Gaut, et qui donc devait au roi plusieurs gages; y étaient venus aussi le roi Élygot, Méliaduc et Gosengot, Dinas et le comte Béduier[1]. Chacun avait amené pour se battre aux côtés du roi autant de chevaliers qu'il avait pu. Chacun d'eux avait ses armes et son équipement, des couvertures de selle et des boucliers tout neufs, en hommes habitués à mener cette vie depuis longtemps. Puis se rendirent aux vêpres du tournoi les tout jeunes chevaliers qui désiraient se montrer : il y avait là une forêt de fanions et d'écus ornés de lions. Ils aimaient bien se battre, ceux de l'extérieur qui venaient se battre contre ceux de l'endroit. Pour commencer, ce furent de tout jeunes chevaliers qui joutèrent entre les rangs. Le premier à lancer son rapide cheval fut Maudamadas de Galoée; la lance en position de combat, il s'est élancé pour se montrer, et de l'autre côté s'est lancé à sa rencontre Gogulor. Ils se donnent de grands coups sur leurs boucliers dorés avec leurs lances bien lisses qui se retrouvent toutes brisées; les boucliers se brisent et se fendent; les combattants s'appuient si fort sur les étriers que les courroies se rompent; tous deux soufflent de colère et d'orgueil, et ils se sont heurtés si violemment que leurs genoux, leurs bras et leurs coudes en ont été tout écorchés.

Claradus et li rois Bridas,
Disnadarés et Moadas,
Et si vint Jacob d'Estragueil
Et Jolies de Tintagueil,
Bruns[a] sanz Pitié et Brunamort
Qui maint bon chevalier a mort
El gué del Gaut par son oltrage :
Cil rendoit al roi maint ostage.
Et s'i vint li rois Elygos,
Melïadus et Gosengos,
Dinas et li quens Beduiers.
Chascuns amena chevaliers
Tant come il pot devers le roi.
Chascuns ot armes et conroi ;
Covertures et fres escu,
Con cil qui avoient vescu
De tel mestier molt longuement.
As vespres du tornoiement
S'en issirent li bacheler
Qui ne se volrent pas celer.
La veïst on tant penonchel
Et tant escu a lionchel !
Et cil defors les armes prisent
Qui molt hardiement emprisent
Le tornoi contre chiax dedens,
Au comenchier entre deus rens
Jostent maint chevalier novel.
Premiers point le cheval isnel
Maudamadas de Galoee.
Entre deus rens, lance levee,
S'est eslaissiez por lui mostrer ;
De l'autre part a l'encontrer
Est venus poignant Gogulor.
Grans cops sor les escus a or
Se donent des lances planees
Si qu'eles sont enastelees
Et li escu fraignent et fendent ;
Sor les estriers si fort s'estendent
Que les coroies en rompirent ;
D'ire et d'orgueil andoi sozpirent ;

C'est alors qu'ont commencé les joutes en cent lieux sur la prairie. Le tournoi s'est déroulé toute la journée devant la porte de la ville, jusqu'à la tombée du jour. Qui gagnait quelque chose l'emportait tout aussitôt. Il y eut nombre de chevaux blessés, les combattants de la ville furent fort malmenés et meurtris, d'après ce que je sais, et leurs adversaires les repoussèrent jusqu'aux gués de la rivière sans aucun ménagement. Je peux vous assurer que, si la nuit n'était pas tombée, cela aurait fort mal tourné pour le roi Marc ; mais l'obscurité sépara les combattants. Des deux côtés on déclara que le lendemain matin, dès la messe chantée, chacun remettrait son heaume pour reprendre le tournoi. Le roi Marc est fort inquiet de voir que les siens ont reculé jusqu'aux gués sur la rivière ; la nuit il s'en ouvrit à ses barons : « Seigneurs, dit-il, demain nous remporterons le tournoi, efforçons-nous de faire au mieux ! Les vaillants vont pouvoir à présent se reposer. Ce soir ils nous ont déshonorés. » Le Laid Hardi, Guirret le Roux, s'était très bien battu, et Tydorel avait gagné deux superbes chevaux[1] : comtes et pairs en parlent beaucoup. Puis on s'assit pour le dîner ; tous furent bien servis et eurent des mets abondants. Tristan, que taraude le désir de revoir Yseut, va s'asseoir dans la salle et fait placer ses compagnons ; ils eurent en quantité à boire et à manger, car le roi veilla à ce qu'ils fussent bien servis. Mais Tristan aurait bien voulu

Si fort se sont entrencontré
Que des jenols en ont porté
Le cuir et des bras et des coutes.
Dont sont comenchies les jostes
En cent lius contreval la pree.
Toute jor dusque a l'avespree
Fu li tornois devant la porte.
Qui gaaig i fait, si l'emporte.
Maint cheval i ot asfolé,
Molt furent cil dedens foulé
Et sormené, ce m'est a viere,
Que ens es guez de le riviere
Les mainent ferant laidement.
Si vous di bien certainement
Que se tost ne venist la nuis,
Au roi March fust grans li anuis,
Mais li vespres les departi.
Dé deus pars se sont aati
Que demain, quant messe ert chantee,
Ara chascuns la teste armee
Por recomencier le tornoi.
Au roi Marc torne a grant anoi
De che qu'il les ont mis arriere
Par mi les gues de le riviere ;
La nuit le mostra ses barons :
« Seignor, dist il, demain arons
Le tornoi, pensons de bien faire.
Or se porront li preu[a] refaire ;
A ces vespres nous ont laidis. »
Molt josta bien li Lais Hardis,
Guirrés li rous, et Tydoriaus
Gaaigna deus chevax molt biax :
Molt en parolent conte et per.
A tant s'asieent al souper ;
Bien sont servi, molt orent mes.
Tristrans, qui toz tans est en es
Que il peüst Yseut veoir,
En mi la sale va seoir.
Ses compaignons fait arengier ;
Molt ont a boivre et a mengier,

mériter cela en participant au tournoi ! Et il est très malheureux de ce qu'Yseut ne se soit pas aperçue de sa présence ; il en est fort désappointé, et se dit que s'il le pouvait il allait imaginer une ruse pour pouvoir lui parler. Il ne la quitte guère de son seul œil valide ; se saisissant d'un flageolet, il se mit à en jouer de très douce façon, et sur son instrument il a joué le *Lai du Chèvrefeuille*[1] ; puis a déposé son flageolet. Le roi et les barons l'entendirent et y prirent un très grand plaisir ; Yseut l'entendit aussi, et en fut profondément troublée. « Ah ! se dit-elle, sainte Marie, je crois bien que c'est Tristan, mon bien-aimé, qui est venu ici ainsi accoutré pour me voir ; j'en suis certaine ! Mais non, ce n'est pas lui, je déraisonne : Tristan possède ses deux yeux, et celui-ci a perdu le gauche. Ce n'est pas lui, j'en suis certaine, car Tristan n'éprouve plus rien pour moi. Il m'a trompée et a manqué à sa parole, puisqu'il a appris à quelqu'un d'autre le lai que lui et moi avions composé. Ou bien il faut croire que c'est Tristan lui-même, car jamais jusqu'ici il ne m'a été déloyal. C'est lui ! Je le vois bien de mes deux yeux, je suis à présent persuadée que c'est lui. Je ne dois pas le prendre pour un inférieur : c'est pour moi qu'il s'est habillé ainsi ; il se conduit en ami loyal, il a beaucoup souffert pour moi. » C'est ainsi qu'Yseut a reconnu Tristan grâce au lai qu'il avait chanté. À ce moment-là, Dinas fit ôter les tables[2]. Pendant la nuit, les garçons d'écurie s'occupèrent des chevaux

Car li rois les fait bien servir ;
Mais bien le volra deservir
Tristrans, se il puet, al tornoi.
Mais ce li torne a grant anoi
De che qu'Iseus ne l'aperchut ;
Durement s'en tint a dechut,
Si dist, s'il puet, engien querra
Coment a li parler porra.
Sovent le regarde d'un oeil ;
En sa main a pris un flagueil,
Molt dolcement en flajola,
Et par dedens le flaguel a
Noté le lai de Chievrefueil,
Et puis a mis jus le flagueil.
Li rois et li baron l'oïrent,
A merveille s'en esjoïrent ;
Yseus l'ot, molt fu esmarie.
« Ha ! fait ele, Sainte Marie,
Je quit c'est Tristrans, mes amis,
Qui en tel point est chaiens mis
Por moi, je le quit bien savoir.
Non est ! Je ne di mie voir :
Tristrans a deus oex en sa teste,
Et cist a perdu le senestre ;
Ce[a] n'est il pas, je le quit bien,
Que Tristran n'est mais de moi rien :
Menti a vers moi et mespris,
De che qu'il a autrui apris
Le lai que moi et lui feïsmes.
Ou je quit c'est Tristrans meïsmes,
Car onques ne menti vers moi.
C'est il ! A mes deus oex le voi,
Bien m'i acort que ce est il.
Je ne le doi pas tenir vil :
En tel abit est por moi mis ;
Il ovre c'un loiax amis,
Mainte paine a por moi eüe. »
Ensi est Yseus percheüe
Par le lai que Tristrans nota.
Maintenant les tables osta
Dinas qui estoit seneschax.
La nuit conroient lor chevax

et leur donnèrent de l'avoine. Les écuyers travaillèrent toute la nuit à réparer très soigneusement les courroies des hauberts, jusqu'à l'aube où se sont levés les chevaliers qui avaient demandé aux prêtres de chanter une messe ; car ils voulaient dès le matin honorer les promesses qu'ils avaient faites. Les cloches sonnèrent, et les barons se rendirent à l'église pour écouter le service divin.

Après la messe, les princes de grande renommée se sont armés. Il y avait là quantité de bannières de toute sorte, de heaumes, de boucliers ornés d'or, de chevaux de combat pie ou bruns, et nombre de chevaliers de valeur qui se sont mis en selle une fois équipés et ont lacé leur capuchon de mailles. Les corps de bataille s'avancèrent alors, bien armés et bien équipés, c'étaient de superbes compagnies ! Ceux de l'extérieur se préparèrent à leur tour, et montèrent après s'être équipés. Ils sortent des cabanes de feuillage et des tentes sans plus attendre. Ils se rassemblent par bannières et par compagnies[1] sur le champ de bataille, allant les uns vers les autres au pas, arrivant sur leurs solides chevaux, les enseignes haut levées. Ils ont suspendu à leur bras leur épée, prennent la lance au poing et placent le bouclier devant la poitrine. Des deux côtés ils se sont rassemblés, serrés les uns contre les autres, sans se disperser. Ils s'écrient alors : « Aux heaumes, aux heaumes ! Viens ici, Huet, ici, Aliaume ; par ici, Garin, ici, Foucher ! Apporte-

Cil garçon et donent avaine.
Cil escuier sont en grant paine[a]
De lor haubers encoroier
Toute nuit dusque a l'esclairier
Que li chevalier sont levé,
Qui as prestres orent rové
Que matin chantassent lor messes,
Que matin rendront lor pramesses
Cha defors qu'il orent pramises.
A tant sonent li saint as glises,
Et li baron vont al mostier
Por escouter le Dieu mestier.
Aprés la messe sont armé
Li prinche qui sont renomé.
La veïst on tante baniere
Qui sont de diverse maniere,
Tant elme, tant escu a or,
Et tant destrier bauchant et sor,
Et tant bon chevalier de pris
Qui sont montés, les adols pris,
Et ont lacies les ventailles.
A tant s'en issent les batailles
Bien armees et bien garnies,
Molt sont beles les compaignies.
Et cil defors se ratornerent,
Quant armé furent, puis monterent.
Des loges issent et des tentes,
Ne fisent pas longues atentes ;
Par banieres et par compaignes
S'asamblent en mi les champaignes
Li un vers les altres le pas,
Et vienent sor les chevax cras,
Les ensaignes amont levees ;
As bras ont pendu[b] les espees
Et les lances sont en lor poins
Et les escus a lor pis joins.
Abouchié sont d'ambesdeus pars,
Joint et serré, ne mie espars.
Lors crient : « As hiaumes, as hiaumes !
Vien cha, Huet ; vien cha, Aliaumes[c] ;
Vien cha, Garin ; vien cha, Fouchier ;
Cha mon elme, je weil lachier ! »

moi mon heaume, je veux l'attacher ! » Ces cris fusaient en deux cents endroits différents, et tous s'affairaient pour lacer les heaumes.

Cela fait, ils éperonnèrent leurs montures qui se rapprochèrent rapidement. Et quand vint le moment de la rencontre, il fallait voir la terre trembler, les lances se briser, les boucliers se fendre, transpercés par le fer et le bois des armes, les heaumes se briser, et les chevaliers à terre, les uns blessés et les autres faits prisonniers, et une foule de gens criaient pitié. Les lances volent en éclats et se brisent, les boucliers se fendent et éclatent, chevaux et cavaliers font la culbute, criant leur mot de ralliement et appelant autour d'eux. Tous ceux qui veulent se battre trouvent facilement un partenaire — ce n'est pas étonnant, il n'était pas nécessaire de chercher bien loin — et ils se défient hardiment. Ils frappent de leurs épées et même des tronçons de lance ; les heaumes recevaient de tels coups, cela faisait un tel fracas, un tel vacarme que les bois, les champs et la lande en résonnaient. Joutes et combats ont duré toute la journée jusqu'en fin d'après-midi, chacun entrant tour à tour dans la lutte. Brandoine, qui était fort vaillant, mena une attaque très vigoureuse contre ceux de la ville, de même que les hommes de Gogulor. Et j'ajouterai qu'Escanor fit de telles prouesses qu'on le loua de tous côtés. Glador Eslit fit des prodiges avec ses armes vermeilles ornées de trois croissants de lune tout blancs : telles étaient ses armoiries. Ils ont si rude-

Einsi en deus cens lius crioient,
Et cil lor hiaumes lor lachoient.
Quant ont lachié, les chevax [brochent
Qui par bien aler tost s'aprochent[a].
Et quant ce vint a l'assambler,
Qui dont veïst terre trambler,
Brisier lances, froissier escus,
Par mi outre aloit fers et fus,
Ces elmes froissier et porfendre
Et chevaliers par terre estendre,
Les uns navrez, les altres pris,
Et les pluisors crïer merchis.
Lances enastelent et froissent
Et cil escu fendent et croissent,
Cheval et chevalier trebuchent,
Lor ensaignes crient et huchent.
Qui joster vaut, ne me merveil
Se tost i trova son pareil :
Ne se vont mie trop loinz querre,
Hardiement se vont requerre ;
Fierent d'espees, de tronchons ;
Sor ces elmes ot tels tenchons
Et tel noise et tel chapleïs
Que tous li bos et li larris
Et toute la lande en resone.
Toute jor desi aprés none
Ont tenu le chaple et l'estor.
Par le tornoi ont fait maint tor.
Brandoines, qui molt fu vassax,
Vers ciax dedens fu ses assax
Molt greveus, et li Gogulor.
Si vous di bien que Eschanor
I fist tant que on em parla
En bien et de cha et de la.
Glador Eslis i fist merveilles
Qui ot unes armes vermeilles
A trois lunetes totes blanches :
Tiex estoient ses connissances.
Chiax dedens ont si malmenez[b]

ment traité les chevaliers de la ville qu'ils les ont poussés jusqu'aux prés devant la grande porte. Gosengot, qui porte un bouclier blanc et dont le cheval est harnaché de blanc, prend beaucoup de risques pour venir en aide à ceux de la ville. Il se précipite au cœur de la mêlée, et fait tomber de son cheval Gogulor. À sa suite se sont précipités dans le combat Claradus et le roi Bridas, Disnadaré et Moadas ; le roi Marc accompagné de toute sa troupe s'arrête en plein milieu des champs. La lutte reprend alors, et il y eut bien des échanges de coups d'épée, de tronçon de lance, de masse d'armes. La poursuite dura jusqu'au soir, et le roi Marc aurait été vaincu, j'en suis absolument certain. Mais je veux ici interrompre un instant le récit du tournoi pour vous parler d'Yseut qui reconnut Tristan grâce au lai qu'il joua sur son flageolet[1]. Elle l'a emmené dans sa chambre, et là ils ont pris le plaisir que connaissent ensemble un ami et son amie. Comme je n'y étais pas, je ne vous dirai rien de ce qui s'est passé après le baiser. Dans la grande salle aux harmonieuses proportions, Gauvain s'assit à côté de Brangien, en compagnie de ses amis qui ont bien entendu parler du tournoi. Mais ils sont très contrariés de voir que le roi Marc ne bénéficie d'aucun secours. Gauvain est allé trouver Tristan : « Seigneur, dit-il, demandons sans plus attendre à ma dame la reine qu'elle nous fasse apporter des armes, des chevaux et un harnais, et nous irons là-bas aider le roi. — Vous avez tenu les propos qu'on pouvait espérer, répondit

Que il les ont ferant menez
Dusques es pres devant la porte.
Gosengos, qui un escu porte
Tout blanc et blanches covertures,
Se met en maintes aventures
Por chiax dedens qu'il velt secorre ;
En la grant presse laisse corre,
Gogulor du cheval abat.
Aprés lui el tornoi s'embat
Claradus et li rois Bridas,
Dysnadarés et Moadas,
E li rois Mars od sa compaigne
S'areste ens en mi la champaigne.
La recomence la mellee,
Doné i ot mainte colee
D'espee, de tronchon, de mache.
Dusque al vespre dure la chace,
Tous fust li rois Mars desconfis,
De che sui je seürs et fis ;
Mais un poi weil chi arester
Du tornoi, si vous weil conter
D'Yseut qui Tristran ravisa
Par le lai que il flajola.
En sa chambre l'en a mené,
La ont le deduit demené
Si come amis fait a amie.
Du baisier, car je n'i fui mie,
Le sorplus ne vous dirai pas.
En la sale faite a compas
Se sist Gavains dalez Brengien,
Et si compaignon qui ont bien
Oï noveles du tornoi,
Mais molt lor torne a grant anoi
Quant li rois Mars n'est secorus.
Gavains est a Tristran venus.
« Sire, fait il, sanz lonc termine
Prïons ma dame la roïne
Qu'ele nous face armes prester,
Et chevax et harnois doner,
S'irons la fors le roi aidier.

Yseut, et vous les aurez. » Et, ouvrant ses coffres, elle en a tiré des cottes d'armes, et les a fait accompagner d'armes superbes. La reine et ses demoiselles ont armé les chevaliers de la meilleure façon ; chacun d'eux avait un bon cheval rapide, un bouclier et une lance tout neufs. Tristan a demandé à ses compagnons de se mettre en selle, ce qu'ils firent. Et lui-même, très tendrement, embrassa Yseut en partant. Éperonnant leurs montures, ils s'en sont allés tous les douze, parfaitement équipés, et ont chevauché jusqu'à la porte. Chacun portait, suspendu à son cou, son instrument. C'est ainsi qu'ils se sont rendus au tournoi. Une fois arrivés là, Yder le fils de Nu, je vous l'assure, fut abattu, ainsi que Tydorel, Glador Eslit et Estorgel. Jacob d'Estragueil et Jolies de Tintagueil firent des prodiges, de même que Brun sans Pitié et Brunamort, qui a mis à mort tant de chevaliers. Et cependant tous auraient été faits prisonniers, sans l'arrivée de Tristan qui, plein de vaillance, vint au galop sans perdre un instant, sur un cheval rapide et fougueux, sa lance en position de combat. Il frappe Escanor de la Montagne sur le bouclier d'or orné d'un lionceau, et le jette à bas de son cheval d'Espagne. Puis il frappe Derquin[1] et l'expédie par terre au milieu du chemin. Ensuite il culbute Glador Eslit, et le frère de Brandelis. Avant que sa lance ne se brisât, il avait lancé plusieurs attaques. Monseigneur Gauvain de son côté frappe à travers la foule. Keu le sénéchal pique des éperons et

- Ore avez dit a sozhaidier,
Dist Yseus, car vous les arez. »
Dont a ses escrins desfermez,
S'en a trait cotes a armer ;
Si les a fait bien atorner
D'armes qui molt estoient beles.
La roïne[a] et ses damoiseles
Les ont armés et bien et bel :
Chascuns ot bon cheval isnel
Et escu fres et lanche nueve.
Tristrans a ses compaignons rueve
Qu'il montent, et il sont monté.
Tristrans qui molt ot de bonté
Baisa Iseut au departir.
Lors font les esperons sentir
As chevax, si s'en sont torné
Tot doze molt bien atorné,
Tant que il vinrent a la porte ;
Et si vous di que chascuns porte
Au col pendu son estrument.
Lors vienent al tornoiement ;
Et quant il i furent venu,
Je vous di qu'Idiers li fix Nu
Fu abatus et Tydoriaus,
Glador Eslis et Estorjaus ;
La fist bien Jacob d'Estrigueil
Et Jolies de Tintagueil,
Bruns sanz Pitié et Brunamort
Qui maint bon chevalier a mort ;
Et neporquant tot fuissent pris,
Quant Tristrans, qui fu de grant pris,
Vint poignant, ne valt plus atendre
Que cheval ot et rade et tendre,
Lanche baissie al penoncel.
Sor l'escu d'or al lïoncel
Fiert Escanor de le Montaigne,
Jus l'abat del cheval d'Espaigne ;
Puis fiert Derquin que jus l'envoie
Tot estendu en mi la voie ;
Puis trebuche Glador Eslis,
Et puis le frere Brandelis ;
Ains que sa lance fust brisie

s'élance au milieu des combattants. Méraugis et monseigneur Yvain se battirent vaillamment, de même qu'Agravain. Tant et si bien que, je vous le dis en toute vérité, ce furent en fait les hommes du roi Arthur qui remportèrent la victoire dans ce tournoi ! Grâce à leurs efforts et à leur vaillance ils ont si bien repoussé ceux de l'extérieur que même le plus fort d'entre eux se voit contraint de reculer ; ils se demandent avec étonnement qui sont ces hommes qui viennent de les contraindre à la retraite de façon si désastreuse. Ils ont aperçu les instruments que leurs adversaires portent suspendus à leur cou, et fort troublés ils se sentent extrêmement honteux d'avoir été mis en échec par des ménestrels — c'est du moins ce qu'ils croient ! À ce moment-là, Tristan s'est mis en retrait, et monseigneur Gauvain et les autres sont revenus sur eux la lance en position d'attaque, avec une telle fougue et une telle violence qu'en cet assaut ils en ont fait chuter une vingtaine qu'ils ont aussitôt faits prisonniers. Dans cette bataille Tristan l'emporta sur tous, par la hardiesse et le courage dont il fit preuve, se jetant aux endroits les plus exposés de tout son élan pour aider et secourir ceux de son camp. Et ses compagnons le suivent de près, ne le quittant pas d'une semelle. Ils ont mis si bien en déroute ceux de l'extérieur qu'ils les ont refoulés jusque sur les gués de la rivière. C'est là que Gogulor fut abattu, ainsi que le vaillant Taillart, et Godroet. Et juste à la sortie des gués, c'est

A fait mainte joste prisie.
Me sire Gavains d'autre part
I fiert et la presse depart.
Kex li seneschax esperonne,
En la grant presse s'abandone.
Meraugis et me sire Yvains
Le fisent bien et Agravains.
Tant vous di je bien vraiement
Que le pris du tornoiement
Ont li home le roi Artu.
Par grant forche, par grant vertu
Ont si reüsez ciax defors
Qu'arriere se trait li plus fors,
Si se merveillent durement
Qui chil sont qui si malement
Les ont arriere reüssez.
Les estrumens ont avisez
Qu'il avoient as cols pendus[a].
Chascuns en est molt esperdus,
Si le tienent en grant vielté
Quant ensi sont desbareté
Par menestrex, ce lor est vis.
A tant lor est Tristrans guenchis,
Me sire Gavains et li autre
Lor revienent lance sor fautre,
Par tel force, par tel aïr
Qu'a cel poindre fisent chaïr
Plus de vint qui tot furent pris.
La ot Tristrans de touz le pris,
Qui molt hardiement s'i prove,
Qu'en la greignor presse qu'il trove
Se fiert adez et laisse corre
Por les siens aidier et secorre.
Et si compaignon vont aprés
Qui molt se tienent de lui pres.
Chiax defors ont si mis arriere
Que enz es guez de le riviere
Les ont ens a force enbatus.
La fu Gogulor abatus,
Taillars li preus et Godroués.

le roi Marc qui les attaque à son tour, que la défaite des chevaliers de l'extérieur rend plus heureux que si on lui avait donné cent marcs, car ils les conduisent directement jusqu'au lieu où se trouve leur équipement. « Sire, lui a dit Dinas, il me semble bien que ce sont vos guetteurs qui ont mené cet assaut, car ils portent les instruments de musique à leur cou. C'est grâce à eux que le tournoi tourne à votre avantage ! » Tristan se taille un chemin à travers la foule des combattants, il frappe et donne des coups, pousse et jette à terre. Gauvain se bat si bien que c'est un plaisir de le voir faire, tant il sait bien diriger ses coups. Ils ont forcé ceux du camp extérieur à reculer jusqu'au bois, ce n'était pas une plaisanterie ! Et ils étaient complètement réduits à la défaite, quand Perceval par hasard arriva par la forêt, sur un vilain cheval de somme noir et tacheté, maigre et pelé, et complètement épuisé. Il avait rompu les attaches de son heaume, qui était en piteux état. Son bouclier était percé en différents endroits, et la boucle en était faite d'une vieille sangle de dessous de selle. Son haubert était rompu par endroits, tout entortillé et terne, car il y avait longtemps qu'il n'avait pas été fourbi ; son épieu n'était même pas raboté, il était fait d'une branche qui avait conservé son écorce, mais le fer était de bonne qualité, et la pointe en était bien aiguisée. Enfin, sa tunique de soie était toute déchirée, car il arrivait juste de la quête du Graal. Il avait traversé bien des pays, mais

Tot droit a l'issue des guez
Lor recort seure li rois Mars,
Qui ne fust si liez por cent mars
Come est de le desconfiture
De ciax defors, car a droiture
Les mainnent dusque a lor harnas.
« Sire, ce li a dit Dinas,
Ce m'est avis, ce sont vos gaites
Qui tels envaïes ont faites,
Car as cols ont les estrumens.
Par ax est li tornoiemens
Sostenus de la vostre part. »
Tristrans la grant presse depart,
Fiert et boute, enpaint et abat.
Gavains si tres bel se combat
Que deduis est de lui veoir :
Trop set bien ses cops asseoir.
Ciax defors ont tot sanz gabois
Par force mené jusque al bois.
Tout sont mis a desconfiture
Quant Perchevax par aventure
Vint par le forest chevalchant
Desor un noir ronchi bauchant,
Maigre, pelu, redois et las ;
De son elme ot rompu les las
Qui fu quassez et depechiez ;
Ses escus fu par lius perchiez
Dont la bocle, si con moi samble,
Fu faite d'une viez sozchangle ;
Ses haubers fu par lius desrous,
Il fu entorteilliez et rous,
Que piech'a qu'il ne fu rollez ;
Ses espius fu toz desplanez,
D'un tronchon fu a tot l'escorce,
Mais li fers fu de bone forge
Dont la pointe estoit amouree ;
Et se fu toute deschiree
Sa cote a armer de cendal,
Qu'il vient de querre le Graal.
Erré en ot par mainte terre,

malgré ses efforts il n'avait pas réussi à savoir où se trouvait le Graal. Les étrivières de la selle étaient faites de cordelettes rapetassées. Il avait parcouru nombre de contrées, dans de telles conditions que son cheval avançait tête basse et cou tendu. Perceval faisait tous ses efforts pour pousser son cheval à aller vite, mais même s'il avait été menacé d'être écorché vif il n'aurait pu aller qu'à tout petits pas. Il aurait mieux valu pour Perceval avoir pour monture un ânon, par saint Sevestre ! C'était pourtant habituellement une bonne monture, mais on a coutume de dire, et ce n'est pas faux, qu'on a vu bien des juments affaiblies par l'effet d'une mauvaise nourriture. « Ah ! Dieu, disait Perceval, combien de malheurs j'ai rencontrés ! J'ai traversé bien des pays ; hélas ! je n'ai rencontré que des difficultés et des souffrances dans cette quête du Graal ; à cause de la Lance qui ne cesse de couler j'ai supporté bien des tourments ! Mon seigneur Dieu, continuait Perceval, cela fait si longtemps que je n'ai plus connu le bien-être ni le confort ; j'ai dormi soixante nuits dans l'inconfort dans ces forêts, où il y avait bien peu de chose à manger, et mon cheval est presque mort de faim ! Dieu, aidez-moi, faites que je rencontre un endroit où je puisse trouver quelque réconfort, car j'en aurais grand besoin ! » À force de suivre le grand chemin qui allait à travers la forêt, tout en se lamentant, à force de pousser son cheval pour avancer plus vite, il est arrivé en un lieu où lui parviennent les cris de

Mais il ne savoit tant enquerre
Qu'il en poïst oïr novele.
Les estrivieres de la sele
Sont de cordeles renoees.
Erré ot par maintes contrees,
En tel maniere a grant meschief
Que ses chevax tenoit le chief
Molt bas et le col estendu.
Et Perchevax a entendu
A son cheval faire esforcier,
Mais qui le devroit escorchier
N'iroit se le petit pas non.
Mix li venist sor un anon
Estre montez, par saint Sevestre ;
Neporquant suet il molt bons estre,
Mais cil au dit mie ne ment
C'on a veü mainte jument
Enviellir par male peuture.
« He ! Diex, tante pesme aventure,
Dist Perchevax, ai encontree !
Erré ai par mainte contree ;
Las, onques n'oi fors paine et mal
En ceste queste du Graal,
Tant anui, tante mesestance,
Por la Lance qui ainc n'estance
Ai je soffert mains grans travax.
Biax sire Diex, fait Perchevax,
Tant a que je n'oi bien ne aise,
Par ces forés a grant malaise
Ai tels soisante nuis jeü
Ou j'ai poi a mengier eü,
Et mes chevax est acorés
De fain ; Diex, or me secorez
Que en tel liu puisse venir
Ou alcuns biens me puist venir,
Car j'en aroie grant mestier. »
Tant a erré le grant sentier
Par la forest tout dementant,
Son cheval a esforcié tant
Et tant se paine de haster
Que il ot al tornoi crïer
Les ensaignes diversement.

ralliement de ceux qui participaient au tournoi. En entendant ces cris, il se demande, fort intrigué, ce qui peut bien se passer. Il a alors rassemblé toutes ses forces pour se rapprocher, et à peine parvient-il tout juste à faire avancer son cheval au pas — il aurait été bien incapable d'aller au trot ou au galop ! Avançant toujours, il sort enfin du bois, et aperçoit le tournoi et les joutes des chevaliers qui se battent. Il voit que ceux de l'extérieur sont en détresse. Il dirige sa monture de ce côté-là, mais même en éperonnant il ne parvient pas à la faire aller plus vite. Keu l'aperçoit le premier, et s'élance à sa rencontre ; le voyant en aussi piteux équipage, il se met aussitôt en demeure de lui donner ce que, d'après lui, il mérite, à savoir des propos désagréables et méprisants. Voici en quels termes pleins de haine il s'est adressé à lui : « Seigneur, où est votre compagnie ? Depuis quand avez-vous pénétré dans le royaume ? Vous venez droit de Lombardie. Vous êtes un homme fort hardi, vous qui avez tué la limace[1]. Est-ce avec un dard ou avec une massue que vous avez tué la bête cornue ? Ils vont être fort heureux de vous voir, les barons et les chevaliers ! Quand ils auront entendu parler de vous, ils vont être heureux de vous avoir avec eux. Êtes-vous venu à ce tournoi pour montrer votre prouesse ? Seigneur Audigier[2], par la foi que je dois à Dieu, votre cheval est en bout de course : les chiens ont juré sa mort, ils ont bien l'intention d'en faire leur repas de Mardi gras — il n'a plus que la peau et les os. Votre heaume a reçu des

Merveille soi molt durement
Quant les ensaignes ot huchier.
Tant se paine de l'aprochier
Qu'a grant travail et a grant paine
Son cheval le petit pas maine,
Que il ne puet trot ne galos.
Tant a erré qu'il ist del bos,
Voit le tornoi et les mellees
Des gens qui sont entremellees :
Chiax defors voit a grant destreche.
Cele part son cheval adreche,
Mais tant ne set esperonner
Que le puist fors du pas mener.
Kex l'aperchoit plus tost que nus,
Contre lui est poignant venus ;
Quant si mal atorné le voit,
Paier li velt ce qu'il li doit,
Ce est ramprosne et felonnie.
Se li a dit Kex par envie :
« Sire, ou est la vostre compaigne ?
Tres quant passastes vous le raigne ?
Vous venez droit de Lombardie.
Molt par avez la char hardie,
Qui tué avez la lymache ;
Fu che de pichois ou de mache
K'avez mort la beste cornue ?
Molt seront lié de vo venue
Li baron et li bacheler ;
Quant il oront de vous parler,
Molt lor plaira vo compaignie.
Estes vous por chevalerie
Faire venus a cest tornoi ?
Sire Audegier, foi que Dieu doi,
Vos chevax a fait sa jornee ;
Li mastin ont sa mort juree,
Faire en volront lor quaresmel ;
Il n'a fors les os et le pel.
Vos hiaumes a esté rompus,
Les gelines ont dedens pus
Plus de deus ans, al mien quidier.

coups ; on dirait que les poules ont pondu dedans pendant plus de deux ans. Ce sont les démons qui vous ont fait quitter et abandonner votre pays. Mais vous voulez venger Forré ou le Morholt[1], j'ai l'impression : cela vous sera possible avant la nuit, si vous vous en donnez la peine. » Perceval le regarda tout aussitôt avec attention, et vit l'instrument de musique suspendu à son cou. « Si je devais me battre contre un ménestrel, dit-il, je vous donnerais un tel coup sur votre bouclier qu'il apparaîtrait bien qu'il ne peut plus vous servir à rien, et rien ne pourrait m'empêcher de vous culbuter les pieds en l'air ! Mais, au nom de ce Dieu qui créa le monde, même pour mille marcs je ne voudrais pas qu'il soit dit que j'aurais levé la main sur un jongleur ! Il me semblerait en être tout à fait déshonoré, par le Sauveur ! » Et Keu répondit : « Vous vous donnez bien du mal pour rien, par l'apôtre saint Jacques ! Je vous prendrai votre cheval. Et ce ne sera pas pour le monter, mais pour le faire écorcher ; les chiens auront la chair, et moi la peau, et j'en ferai faire un bahut. Il est bien normal qu'on vous insulte, puisque vous allez en si bel appareil ! » Perceval répondit avec calme : « Seigneur, si je pouvais avoir votre cheval, je vous donnerais volontiers le mien ; cet échange me conviendrait tout à fait. — Ma foi, voilà que tu cherches à me flatter, répondit Keu ; tu vas le payer ! » Et, s'éloignant un peu, il abaisse sa lance et prend son élan. Perceval, dont ce n'était pas le premier combat,

Li malfé vous ont fait widier
Vo païs, ne fait eslongier.
Mais vous volez Forré vengier
Ou le Morbot, si con je quit[a] :
Vengier le porrez ainz la nuit
Molt bien, se en vous ne demeure. »
Perchevax l'esgarde ens en l'eure,
Vit l'estrument a son col pendre.
Dist Perchevax : « Se entreprendre
Devoie contre menestrel,
Doner vous iroie un cop tel
Sor vostre escu qu'il i parroit
Si que escus ne vous tenroit,
Ne rien qui peüst avenir
Que je ne feïsse venir
De vous les talons contremont.
Mais, par cel Dieu qui fist le mont,
Por mil mars, ce sachiez de voir,
Ne volroie je mie avoir
Mis main dedesus jogleor.
Moi est vis, par le Salveor,
J'en seroie trop avilliez. »
Et Kex dist : « Vous vous traveilliez
En vain, par saint Jame l'apostre.
Vo cheval arai malgré vostre.
Mais ce n'ert pas por chevalchier,
Ains le volrai faire escorchier,
Si en avront la char li chien
Et je le cuir, si vous di bien
Que j'en ferai faire un bahut,
Car il est bien drois c'on vous hut
Quant vous errez si faitement. »
Perchevax respont dolcement :
« Sire, fait il, se je avoie
Vo cheval, le mien vous donroie,
Car molt ameroie cel change.
- Par foi, or me sers tu de blange,
Fait Kex, tu le comperras ja. »
A tant un petit s'eslonga,
La lance baisse et prent son tor.

n'éprouve guère de crainte, mais quelque honte. Il croit qu'il s'agit d'un ménestrel qui veut se mesurer à lui malgré son refus, et qui le menace. Cependant il ne sait trop que faire, car il regretterait de lui faire du mal. Il retourne sa lance, et met le fer derrière et la poignée devant, et il attend ainsi son adversaire, sans faire un seul geste. Mais monseigneur Keu éperonne de toutes ses forces son cheval, qui s'élance aussitôt. Il donna à Perceval un tel coup sur son bouclier qu'il le détruisit, et que dans sa fureur il brisa sa lance jusqu'à la poignée ; il s'en fallut de peu qu'il ne fasse tomber et le chevalier et sa monture, car le cheval est si faible qu'il tremble et tient à peine debout. Mais sachez que Perceval frappa Keu de sa lance en pleine poitrine si fort que ce dernier vida les étriers et tomba sur le dos. Perceval a alors attrapé par les rênes le bon destrier, a sauté sur son dos sans même avoir besoin des étriers, et a dit à Keu : « Chevalier, prenez mon cheval, vous verrez bien ainsi s'il peut vous porter. Vous auriez mieux fait de vous amuser avec votre instrument plutôt que de railler et d'attaquer un chevalier ! »

Sur ce, Perceval le laisse, et s'élance contre les combattants du camp de la ville qui sont en train de pourchasser ceux de l'extérieur. Il éperonne son cheval brun tacheté qui répond à merveille. De sa lance toute tordue il a si fort frappé Gauvain qu'il l'abat à terre, ainsi qu'Agravain, Cligès et le vaillant

Perchevax, qui en maint estor
Avoit esté, molt peu le doute,
Et neporquant a molt grant honte.
Avis li est et si li samble
C'uns menestreus a lui asamble
Malgré sien et si le manache.
Perchevax ne set que il face :
Dolans sera se le malmet.
De sa lance l'arestuel met
Devant et le fer par derriere,
Et si l'atent en tel maniere
Que tant ne quant soi ne remuet.
Me sire Kex quanque il puet
Point le cheval qui tost randone.
Percheval si tres grant cop done
Sor son escu qui fu destains
Que sa lance desi as mains
A froissie par grant aïr.
A por un poi ne fist chaïr
Cheval et chevalier ensamble,
Car de foiblece trestoz tramble
Et deploie toz li chevax.
Mais sachiés bien que Perchevax
Feri si Ké en mi le pis
De sa lance, qu'il a guerpis
Les estriers et chiet tos envers.
Et Perchevax a luės aers
Par les regnes le bon destrier,
Sus saut, onques n'i quist estrier.
Puis dist a Ké : « Vassal, prenez
Mon cheval, et si aprenez
Coment il vous saroit porter.
Molt miex vous venist deporter
A vostre estrument et deduire
Que chevalier gaber et nuire. »
A itant Perchevax le laisse.
Encontre chiax dedens s'eslaisse
Qui chiax dehors vont encauchant.
Perchevax point le sor bauchant
Qui molt tredurement le porte.
De la lance qui toute est torte
A feru si grant cop Gorvain

Lancelot. Il a hérité ainsi de quatre chevaux, qu'il est allé présenter aux chevaliers qu'il voyait démontés parce qu'ils avaient perdu leur monture. Ceux du camp extérieur, qui jusque-là se trouvaient en grande détresse, virent que le tournoi s'interrompait un instant grâce à l'intervention de Perceval. Chacun d'eux redressa son cheval et, reprenant courage grâce à l'aide de Perceval, retourna au combat plein d'allant contre ceux de l'intérieur. Perceval se jette lui aussi vivement dans la lutte contre les Cornouaillais ; Perceval le Gallois fait si bien que les adversaires sont repoussés sur les gués, mais ils ont quelque difficulté à les passer !

Perceval ne ménage pas ses forces, il ne veut pas changer sa lance qui avait encore son écorce. Tristan, apprenant tout cela, en éprouva de la colère : saisi d'une grande fureur, il part à la recherche du chevalier qui malmène ainsi ceux de son camp, car il veut se mesurer à lui. Mais il ne va pas avoir de difficulté à le trouver, car Perceval se dirige toujours du côté où il voit des gens en détresse, et il les ramène jusqu'à la porte. Là Tristan a éprouvé bien des difficultés, et dans son camp monseigneur Gauvain le doux s'est montré le plus vaillant. Tristan a fait tourner son cheval, et a aperçu sur sa droite Perceval monté sur le cheval de Keu. Dès qu'il l'a vu, il l'a parfaitement reconnu, et il en est fort contrarié ; il s'arc-boute si fort sur les étriers que les courroies se tendent. Il s'élance

Qu'il l'abat, et puis Agrevain,
Cliget et le preu Lancelot.
Quatre chevax a en sen lot
Gaaigniez, qu'il a presentez
A chiax que il vit desmontez
Qui lor chevax orent perdus.
Cil defors, qui tout esperdu
Avoient par devant esté,
Voient le tornoi aresté
Par le bien fait de Percheval.
Chascuns radrece son cheval,
Por Percheval ont cuer repris,
Le tornoiement ont empris
Vers chiax dedens molt fierement.
Et Perchevax isnelement
Se refiert es Cornualois.
Tant fait Perchevax li Galois
Que parmi les gues les rentassent,
Mais molt a malaise les passent.
  Perchevax durement s'esforce
Sa lance ou encor tint l'escorce
Ne vaut changier ne remuer.
Tristrans comencha a muer
De fin aïr quant il l'ot dire ;
Espris de maltalent et d'ire
Va le chevalier demandant
Par cui sont mené si tendant :
Vers lui se volra esprover.
Mais tempre le porra trover,
Car Perchevax adez s'adreche
La ou voit la gregnor destreche ;
Dusque a le porte les remainne.
La a Tristrans sosfert grant paine,
Et me sire Gavains li dols
Devers les siens les passe tous.
Tristrans a guenchi le cheval,
Sor destre choisi Percheval
Qui sor le destrier Keu se sist.
Tot maintenant qu'il le choisist
Bien le connoist, molt li anuie ;
Sor les estriers si fort s'apuie
Que les coroies en estent.

contre lui sans plus attendre. Quand Perceval le voit arriver, tenant lance et bouclier avec tant d'élégance, le bouclier placé exactement de biais et la lance si habilement maniée, il est cependant fort contrarié de voir la vielle que Tristan portait suspendue à son cou. Il croit avoir affaire à un ménestrel qui s'est mêlé aux combattants pour rire et plaisanter. Tristan de son côté était très irrité de voir ceux de son camp reculer de la sorte, et l'était plus encore de devoir affronter cet homme à l'équipement si piteux et qui avait permis à ceux de l'autre partie de dominer le tournoi. Il éperonne de toutes ses forces son cheval jeune et rapide. Perceval s'élance sur lui. Chacun d'eux tient sa lance en position d'attaque, et ils s'élancent hardiment. Ils se sont donné de tels coups sur leurs boucliers qu'ils les ont tout abîmés et fendus, et les lances volent en éclats. Mais lorsqu'ils se rencontrèrent ils se heurtèrent de plein fouet de tout leur corps, de la poitrine et de leurs chevaux. Et sachez que Perceval fait culbuter Tristan si rudement que tous les combattants purent apercevoir ses talons. Il l'a fait tomber de tout son long sur le sol, et il le malmène tant qu'il s'en fallut de peu qu'il ne lui perce le cœur. Il l'a si rudement blessé que Tristan ne peut se relever ; Perceval s'arrête, pour demander à son adversaire de se reconnaître prisonnier. Mais alors Lancelot, monseigneur Yvain, Sagremor et le

Contre lui va, plus n'i atent.
Quant Perchevax le voit venir
Et la lance et l'escu tenir
Tant cointement et si tres bel,
Et voit qu'il a mis en chantel
L'escu si acesmeement,
Et la lance tout ensement
Li voit si tres bel manïer,
Mais molt li prent a anuier
De che que la vïele voit
Que Tristrans a son col avoit,
Si quide qu'il soit menestreus
Qui embatus se soit entr'eus
Por faire gaber et por rire.
Tristrans, qui durement s'aïre
De che qu'il sont si resorti,
Mais molt durement s'aati[a]
Qu'a celui as viez garnemens,
Par cui toz li tornoiemens
Est sostenus a ciaus defors,
Volra assambler cors a cors.
A tant point quanque puet destendre,
Que cheval ot et rade et tendre.
Et Perchevax vers lui s'eslaisse ;
Chascuns d'ax deus sa lance baisse,
Molt hardiement s'abandonnent,
Sor les escus teus cops se donent
Qu'i les froissent et esquartelent,
Lé lances toutes enastelent.
Mais au venir que font ensamble
Se hurtent si, si con moi samble,
De cors, de pis, et de chevax.
Et sachiez bien que Perchevax
Abat Tristran si laidement
Que tot cil du tornoiement
Virent contremont les talons,
Et tant come il fu grans et lons
Li fait mesurer la champaigne,
Et si durement le mehaigne
Qu'a poi qu'il n'a le cuer crevé.
Tant par l'a durement grevé
Que il ne se puet redrecier,

vaillant Gauvain ont tous ensemble assailli Perceval. Loin de reculer, Perceval tira son épée et se précipita sur eux avec une telle fougue que même le plus courageux fut contraint de reculer. Et Perceval tout aussitôt repartit à l'attaque, les piquant de son épée, mettant en pièces leurs armures, frappant leurs heaumes et fendant leurs boucliers. Perceval se défend si bien qu'ils ne peuvent parvenir à lui prendre un pouce de terrain. Alors monseigneur Gauvain se met à l'examiner avec attention, et il se souvient et s'avise du fait que c'est bien là celui qui avait pris part au grand tournoi, et qui y avait fait preuve d'une telle prouesse qu'il l'avait emporté sur tout le monde : « Et il m'avait tellement maltraité que pendant toute la semaine qui suivit je n'ai cessé de ressentir ses coups à la tête, aux bras et au cou, dans tout le corps et tous les membres. Si je l'examine attentivement, il m'apparaît très clairement qu'aucun autre homme, j'en suis convaincu, ne pourrait supporter de tels assauts — ce serait impossible. Il n'avait rien voulu me dire de lui-même alors, pas même son nom. Mais je me demande pour quelle raison il est ainsi accoutré : lors du grand tournoi, il était équipé de façon très élégante, et aujourd'hui le voici tout misérable. Ce n'est peut-être pas lui ? Et pourtant si, assurément, les coups qu'il porte m'en convainquent bien mieux que son équipement, et je sais

Et por lui faire fiancier
Prison s'areste Perchevax.
A tant brochierent les chevax
Lancelos et me sire Yvains,
Saigremors et li preus Gavains,
Si ont Percheval assali.
Perchevax pas ne s'en fali,
Ains trait l'espee, si lor vient
Que par vive force convient
Tout le plus cointe traire en sus.
Et Perchevax lor recort sus,
Molt sovent les coite a l'espee ;
Lor armeüre a decolpee,
Elmes quasse et escus porfent.
Perchevax si bien se desfent
Qu'il ne puent sor lui conquerre,
Ce m'est avis, plain pié de terre.
Et me sire Gavains l'esgarde ;
Lors se remembre et se prent garde
Que ce est cil tout vraiement
Qui fu al grant tornoiement,
Son hardement bien i mostra,
Tout le tornoiement outra :
« Et tant me fist travail et paine
Qu'il ne fu jors de la semaine
Que ne me dolsist de ses cops
Li chiés et li bras et li cols,
Et li cors et trestot li membre.
Quant je l'esgart, tres bien me membre
Que nus altres, ce n'est pas faille,
Ne porroit pas tant de bataille
Sosfrir, ne ce ne porroit estre.
Ainz ne me volt rien de son estre
Dire, nis solement son non.
Mais je ne sai par quel raison
Est atornez si laidement :
Il vint molt acesmeement
Armez, quant fu au grant tornoi,
Et chi si laidement le voi.
Ce n'est il pas ? Si est, por voir :
Si cop le me font bien savoir
Miex que ne font si garnement,

bien que le courage ne réside pas dans une superbe armure ! » Gauvain, le beau, le charmant Gauvain, s'est alors adressé à Perceval : « Seigneur, j'aimerais être votre ami, par saint David ! Jamais je n'ai vu un chevalier dont j'aimerais autant faire la connaissance. Il me semble que vous étiez bien plus élégant la dernière fois que je vous ai vu. Vous étiez bien mieux vêtu qu'à présent. Mais si cela vous était agréable, je vous en prie, si cela ne devait pas trop vous déplaire, j'aimerais vous suggérer, vous demander de me dire votre nom. » Quand Perceval entendit les paroles et la voix de Gauvain, il en fut fort troublé, car il lui semblait bien à sa façon de s'adresser à lui qu'il s'agissait de Gauvain. Mais la vue de l'instrument de musique qui pend à son cou le fait trembler de colère et de fureur, et il se demande vraiment pour quelle raison, s'il s'agit bien de Gauvain, celui-ci veut jouer au ménestrel. Si c'est Gauvain, il ne va pas tarder à le savoir : il va lui demander son nom, et sa réponse lèvera ses derniers doutes. En effet, Gauvain ne refuse jamais de dire son nom quand on le lui demande, quels qu'en soient les risques. Il s'est donc adressé à lui en ces termes : « Je vous en prie, seigneur, dites d'abord votre nom, et ensuite je vous dirai le mien. » Gauvain répondit : « J'accepte très volontiers, car jamais je ne refuse de dire mon nom quand on me le demande. Mon nom est Gauvain. À présent j'aimerais bien connaître votre nom à

4632 Et si sai bien certainement
Que li cuers n'est es biax adols. »
A tant Gavains, li biax, li dols,
A Percheval a raison mis.
4636 « Sire, fait il, vos[a] bons amis
Volroie estre, par saint Davi ;
Onques mais chevalier ne vi
De qui tant volsisse estre acointes.
4640 Il m'est avis que trop plus cointes
Fustes quant je vous vi aillors :
Garnemens aviiez meillors
Et plus biax que vous n'avez chi.
4644 Mais s'il vous plaist, par vo merchi,
Et il ne vous devoit grever,
Proier vous volroie et rover
Que me deïssiez vostre non. »
4648 Quant Perchevax ot la raison
Et la vois de Gavain oï,
Molt durement s'en esbahi,
Car au parler Gavain li samble.
4652 Mais de corrous et d'ire tramble
De ce qu'au col voit l'estrument,
Si se merveille durement,
Se che est il, por quel affaire
4656 Il se voloit menestreus faire.
Se ce est il bien le sara,
Que son non li demandera :
Bien le sara ja au parler,
4660 C'onques son non ne volt celer
A nului qui li demandast
Por nule rien que il doutast.
Lors li a dit : « S'il vous plaist, sire,
4664 Vostre non vous estuet ainz dire
Et puis vous redirai le mien. »
Gavains respont : « Ce me plaist bien,
Molt volentiers le vous dirai,
4668 Que ja mon non ne celerai
Por tant qu'il me soit demandez :
Gavains sui par non appelez.
Or revolroie bien savoir

vous, n'en doutez pas, car vous me semblez vous aussi un valeureux chevalier. — Assurément, répondit Perceval, je sais bien, il n'y a aucun doute à cela, que jamais monseigneur Gauvain n'a été ménestrel de sa vie ! Mais puisque vous désirez savoir mon nom, je vais vous le dire sans plus tarder, ainsi que j'ai promis de le faire. Je m'appelle Perceval, cher seigneur. — Perceval ? — Oui, n'en doutez pas, celui qui est parti à la recherche de la Lance et du Graal, que j'ai vus deux fois sans avoir pu apprendre la vérité à leur sujet. Mais j'ai ressoudé une épée qui était brisée en deux morceaux, fort belle et bonne par ailleurs ; il reste cependant à restituer un fragment. Et à toutes mes questions je n'obtiendrai de réponse que quand ce fragment sera ressoudé exactement à sa place. Avant je ne pourrai rien savoir. C'est le roi lui-même qui m'a dit cela, et que je n'étais pas digne encore de connaître les secrets du Graal. » Quand Gauvain entend parler Perceval, il le reconnaît parfaitement ; il ôte son heaume et le prend dans ses bras, puis il lui dit : « Cher et noble seigneur, le roi mon oncle désire vous voir plus que qui que ce soit au monde. — Je vais vous répondre : jamais je n'irai en Grande-Bretagne avant d'avoir mené à son terme l'aventure du Graal, quoi qu'il doive m'en coûter, sauf si cette aventure ne m'y conduit. Mais dites-moi à présent pourquoi vous portez cet instru-

Le vostre non, sachiez de voir,
Car molt me resamblez vassax.
- Certes, ce respont Perchevax,
Je sai bien, toz en sui certains,
Que onques me sire Gavains
Ne fu menestreus en sa vie.
Mais puis que vous avez envie
De mon non savoir et aprendre,
Je le vous dirai sanz atendre,
Qu'en covent le vous ai a dire.
J'ai a non Perchevax, biax sire.
- Perchevax ? - Voire, sanz dou-[tance,
Cil qui a la querre la lance
Et le Graal que j'ai veü
Deus fois, mais n'ai mie seü
La verité ne assomee ;
Mais j'ai rasaldee une espee
Qui en deus pieces ert brisiee
Qui molt estoit bone et prisiee,
Mais une osque i a a ssauder.
De quanques je vols demander
Ne me dist rien, ne ne dira
Devant che que l'osque sera
Rasaldee et remise a point ;
Devant che n'en sara nus point :
Ce me conta li rois meïsmes
Qu'encore n'estoie pas dignes
Des secrez savoir du Graal. »
Quant Gavains entent Percheval,
Bien le ravise a sa parole ;
Son elme osta, puis si l'acole,
Et li a dist : « Biax gentix sire,
Li rois mes oncles vous desire
Plus a veoir que nis un home. »
Perchevax respont : « C'est la some :
Jamais jor n'irai en Bretaigne,
Devant que l'aventure ataigne
Du Graal, por nis une paine,
Se aventure ne m'i maine.
Mais or me dites erranment
Por coi portez tel estrument. »

ment. » Gauvain lui a alors raconté toute l'histoire, comment Tristan les avait conduits près du roi auprès duquel ils avaient joué le rôle de guetteurs. Perceval lui dit : « Fou est celui qui fait surveiller ceux qui s'aiment d'un amour sincère, car on s'aperçoit vite que c'est une conduite imprudente ; les plus raisonnables se laissent gagner par la déraison, mais c'est la jalousie qui est cause de tout cela. » Perceval enlève alors poliment son heaume, et embrasse Gauvain ; ils sont heureux de s'être rencontrés.

Quand Tristan apprend qu'il s'agit de Perceval, il ne se sent plus d'aise, et il oublie ses craintes et ses chagrins. Et voici que le roi Marc arriva avec les siens, car le tournoi s'était interrompu. Dès qu'il eut reconnu Perceval, il lui fit le plus bel accueil et lui témoigna son estime, il manifesta beaucoup de joie et fêta sa présence. Monseigneur Gauvain, sans perdre de temps, demanda à Tristan de se mettre en selle — mais celui-ci était en proie aux tourments de l'amour. Gauvain, qui était preux et vaillant, monseigneur Yvain et Perceval ont allié leurs prières pour demander au roi une faveur, et il la leur a accordée. Mais quand il eut reconnu monseigneur Gauvain et Yvain, il fut fort dépité de ne pas les avoir accueillis avec tous les honneurs. Monseigneur Gauvain expliqua alors quelle était la faveur qu'ils avaient réclamée : « Sire, dit-il, nous vous demandons de pardonner à Tristan la colère et le courroux que vous avez éprouvés contre lui. » À ces mots, le roi Marc sou-

Lors li a fait Gavains savoir
De chief en chief trestot le voir
Coment Tristrans les amena
Devant le roi et demena
Tout ensement come une gaite.
Dist Perchevax : « Fols est qui gaite
Gens qui s'entr'aiment loialment,
Car on voit tout apertement
Qu'il emprendent trop fol usage :
Fol en devienent li plus sage,
Mais ce fait faire jalousie. »
Perchevax, qui par cortoisie
Oste son elme, Gavain baise ;
Molt est li uns de l'autre a aise.
Quant Tristrans Percheval entent,
De la joie qu'il a s'estent,
Ne sent angoisse ne dolor.
Li rois Mars vint la et li lor,
Que li tornois fu demorez.
Molt fu Perchevax honorez
Du roi Marc quant l'a conneü,
Molt belement l'a recheü,
Molt en fait grant joie et grant feste.
Me sire Gavains ne s'areste,
Ains a lués fait monter Tristran
Qui d'amors sueffre grant ahan.
Gavains qui fu preus et vassax,
Me sire Yvains et Perchevax
Ont ensamble au roi Marc priié
Un don, il lour a otroié.
Quant mon seignor Gavain connut
Et Yvain, tint soi a dechut
Que il plus honorez nes a.
Me sire Gavains devisa
Le don qui lor estoit donez :
« Sire, fait il, vous pardonez
Tristran vo corrous et vostre ire. »
Quant li rois Mars l'ot, si sozpire,
Que Tristran son neveu cremoit
Por sa feme que il amoit,

pira, car il craignait la présence de Tristan auprès de sa femme, qu'il aimait, d'après ce qu'on lui avait raconté, car il n'avait aucune autre certitude. Il renonça cependant à sa colère contre lui, partagea ses biens avec lui et accéda à ce qu'il désirait, à une chose près : la chambre de la reine, dont il continua à lui refuser l'accès lorsque lui-même ne s'y trouvait pas. Tristan accepte tout cela, puis raconte au roi avec ménagement comment ils avaient décidé de se rendre auprès de lui déguisés, quand ils avaient appris qu'il avait convoqué ce tournoi, car, expliqua-t-il[1], il ne désirait pas lui causer du désagrément.

Cher neveu, répondit le roi, désormais vous pourrez demeurer auprès de moi en toute quiétude. » Sur ces mots, ils rentrèrent à la ville. Cette nuit-là, les prisonniers des deux côtés furent rachetés. Cette même nuit, le roi Marc a fait une grande fête en l'honneur de Perceval, et le lendemain matin il lui fit donner des armes et un cheval superbes. Puis les chevaliers du roi Arthur firent mettre les selles et sans attendre ils montèrent à cheval et s'en allèrent, et Perceval reprit la route avec eux. Tristan les accompagna quelque temps, jusqu'au moment où ils parvinrent à un monastère où bifurquaient les chemins, les sentiers et les routes dans différentes directions. Quand ils arrivèrent à la chapelle, Perceval s'adressa aux barons : « Seigneurs, dit-il, il me faut à présent, croyez-moi, me séparer de vous, car je dois repartir à la recherche du Graal, tandis que vous reprendrez le chemin de votre royaume — que

Ensi come on li ot conté,
Autrement n'en set verité.
Son mautalent li pardona,
Son avoir li abandona
Et sa volenté sanz querine,
Fors que la chambre la roïne ;
Mais ce li velt il deveer,
S'il n'i quide le roi trover.
Tristrans l'otroie bonement,
Puis conte al roi molt dolcement
Coment vinrent par coverture
A lui, quant sorent l'aventure
Qu'il avoit empris le tornoi,
« Que molt haïsse vostre anoi.
- Biax niez, dist li rois, desormais
Serez od moi en bone pais. »
A tant entrent en la chité.
La nuit furent tot rachaté
Li prisonier d'ambesdeus pars.
Cele nuit a fait li rois Mars
Molt grant feste de Percheval.
L'endemain armes et cheval
Li fait baillier gentes et beles.
Maintenant font metre lor seles
Li chevalier le roi Artu,
N'i ont mie molt atendu,
Dont sont monté sor lor chevax.
A tant s'en vont, et Perchevax
Se met avec ax a le voie.
Tristrans grant piece les convoie,
Tant qu'il vinrent a un mostier
La ou departent li sentier
Et li chemin et les estrees
Qui vont par diverses contrees.
Quant il vinrent a la chapele,
Perchevax les barons apele :
« Seignor, dist il, ne quier mentir,
Chi m'estuet de vous departir,
Que le Graal me convient querre,
Et vous irez en vostre terre,

Dieu vous y conduise dans la joie ! Au nom de Dieu qui est au ciel, saluez de ma part le roi Arthur, et je souhaite que Dieu lui envoie force, vaillance et bonheur. » Monseigneur Gauvain voit bien que Perceval veut s'en aller quérir le Graal : que Dieu lui vienne en aide, car Il en a le pouvoir ! « Quant à moi, je vais aller au Puy de Montesclaire », dit monseigneur Gauvain. Quand monseigneur Yvain l'entendit, il faillit s'effondrer de douleur. Tous les barons en éprouvèrent un grand chagrin, tous pleuraient et soupiraient. « Que va donc dire le roi, dit Lancelot, quand au retour nous lui donnerons des nouvelles de vous et de Perceval ? » Mais Perceval, les laissant derrière lui, descendit par une vallée, après les avoir embrassés. Puis monseigneur Gauvin à son tour s'en alla, s'engageant à vive allure dans un chemin qui allait dans l'autre direction. Mais avant de retrouver son oncle, il aura à supporter bien des peines et des difficultés : Perceval lui aurait été bien utile !

C'est ainsi que s'en allèrent, tout armés sur leurs chevaux, Perceval et Gauvain. Les autres prirent la direction de leur pays, chacun par le chemin qui convenait, tristes et moroses d'avoir dû se séparer de Gauvain et de Perceval, leur cœur plein de chagrin. Quant à Tristan, il est resté là tout triste, car il s'était attaché à eux ; mais Brangien le consolera, et Yseut surtout qu'il aime tant.

Et Dex a joie vous i maint !
Por Dieu lassus qui el ciel maint
Saluez moi le roi Artu,
Que Dex honor, force et vertu
Et toute joie li envoit. »
Me sire Gavains ot et voit
Que Perchevax aler s'en velt
Le Graal querre : or le conselt
Li vrais Diex, qui bien le puet faire !
« Et je al Pui de Montesclaire
Irai », fait me sire Gavains.
Et quant l'oï me sire Yvains
A por un poi de doel ne font.
Tot li baron grant doel en font
Et chascuns d'als pleure et sozpire.
« Que porra ore li rois dire,
Fait Lancelos, quant la verrons
Et les noveles li dirons
Et de vous et de Percheval ? »
A tant s'en torne tout un val
Perchevax, qui les a lessiez ;
Au departir les a baisiez.
Et me sire Gavains s'en part,
Un grant chemin de l'autre part
S'est mis grant aleüre a voie.
Ançois mais que son oncle voie
Avra molt paines et travax :
Mestier li avra Perchevax !

Einsi Gavains et Perchevax
En vont armé sor lor chevax.
Li autre vont en lor contree,
Chascuns son chemin et s'estree,
Tristre et dolent et amati,
Quant de Gavain sont departi
Et de Percheval ensement ;
Einsi font lor dolousement.
Et Tristrans est dolans remez
Qui durement les ot amez,
Mais Brengien le confortera
Et Iseus que il tant ama.

TIBAUT

LE ROMAN DE LA POIRE

DEUX AMANTS PARFAITS

Meint amant en trite *an* entre, qui amer veut.
Mes ge si sui *Tristan*, et ci m'amie Yseut,
Dont[a] meint biax moz dit *an*, si Jhesu me conseut.
Tele amor ne vit *hom* com de nos estre seut.

Cele amor a *esté* entre nos deus veraie ;
C'est bone *leauté*, ne ge ja senté n'aie
Por quoi *deslauté* vers Yseut la Blonde aie.
Suens sui sanz *fausseté*, et ele est tote moie.

Bele tres douce *amie*, lez moi seez a destre !
Il ne me desplest *mie*, quar bien i devez estre.
Tex se pleint et *gramie* et se fet d'amors mestre
Qui sert de l'*endormie*, par Dieu le roi celestre.

N'aime pas *leaument* qui d'Amors se desroie.
Mes ge sert *reaument*, car reïne est la moie.
Mes qui *deslaument* aime, cil se foloie :
S'il ne sert *leaument*, amer ne le porroie.

Traïtre et *losengier*, qui molt font a blasmer,
Devons nos *estrangier* : ge nes porroie amer.
Dieu, qui en son *dangier* tient ciel et terre et mer,
Confonde *mençongier*, ge l'en vueil reclamer.

Il n'est pas rare qu'un amant, plein du désir d'aimer, fasse l'expérience de la tristesse[1]. Mais moi, je suis Tristan, et voici mon amie Yseut ; on fait à notre sujet de bien beaux récits, Jésus m'en est témoin ! Personne n'a jamais vu un amour tel que celui qui nous unit.

Notre amour est un véritable amour ; il est loyal, et malheur à moi si je commettais la moindre faute à l'égard d'Yseut la Blonde ! Je lui appartiens complètement, et elle est mienne tout entière.

Ma belle et tendre amie, asseyez-vous à ma droite ! Cela me fait plaisir, car c'est la place qui doit être la vôtre. Il y a des gens qui se plaignent et gémissent et disent qu'ils aiment parfaitement, alors qu'ils vivent dans la tromperie, par Dieu le roi des cieux.

Il n'aime pas sincèrement, celui qui n'observe pas les règles de l'amour. Mais moi, mon office est royal, car celle que j'aime est reine. Mais celui qui pratique un amour déloyal, celui-ci se fourvoie : s'il ne se comporte pas avec loyauté, je ne pourrais lui porter amitié.

Ceux qui trahissent et dénoncent, et qui méritent d'être condamnés, nous devons les tenir à l'écart ; je ne pourrais être leur ami. Que Dieu, qui tient en son pouvoir le ciel, la terre et la mer, détruise les menteurs, je le lui demande !

N'osent mes *deviser* amanz n'amentevoir,
Bone amor *n'aviser*; car por els decevoir
Vont medisant *muser*, qu'encuident recevoir
Loier d'els *acuser*, mé ja ne diront voir.

Se li amant *amassent* si com chascun deüst,
De cels que mal *amassent* nus nuire[a] ne peüst,
Ne tant ne nos *blamassent*, car il ne lor leüst;
Recreant se *clamassent*, lor mesdit lor neüst.

Amanz sunt mal *bailli* et amors mal baillie[b];
Roi, prince ne *bailli* n'en ont mes la baillie[c].
Li medisant *failli*, a cui joie est faillie,
As amanz sont *sailli*, s'ont amors assaillie.

Amors faut et *dechiet*, de ce n'é mie doute;
As fins amanz *meschiet*, quar leautez faut toute;
Mes a nos bien *enchiet*, n'é pas endroit nos route;
Mesdisant, qui mal *chiet*, si ne voient mes goute.

Por ce que *Leautez* s'est en nos herbergiee,
S'est tote *Cruautez* en su de nos logiee,
Et Valeur et *Beautez* est en nos ostegiee[d];
Mes tote *Fausetez* est et fax assegiee.

Amant sanz nul *pareill* summes, de ce me vant.
Bien en vit l'*apareill* li rois Mars, qui gisant
Nos trova el vert *fueill*, sus l'herbe verdoiant,
Quant le rai del *soleill* estoupa de son gant.

Alez estoit *chacier* en la forest ramee,
Et ge, por *solacier* avec m'amie amee,
Avoie fet *drecier* ceste loge, et fermee,
Por ma dame *enbracier*, qui reïne est clamee.

Seur nos vint, ce m'est *vis*, li rois, fust joie o dels,
Et ge m'espee *mis* gesir entre nos deus;
Puis tornames noz *vis* ireuz et angoisseus.
Einsi, ce vos *plevis*, nos vit li rois toz seus.

Les amants n'osent plus parler ni faire allusion l'un à l'autre, ni se manifester leur amour. Car les médisants rôdent afin de leur faire du mal, croyant qu'ils seront récompensés pour les avoir dénoncés; mais jamais ils ne diront la vérité.

Si les amants aimaient comme ils le devraient, aucun de ceux qui passent leur temps à faire le mal ne pourrait les atteindre; ils ne pourraient pas nous blâmer, car ils n'en auraient pas la possibilité : ils devraient y renoncer, et c'est à eux que leurs médisances feraient du tort.

Les amants sont bien malheureux, et l'amour en bien mauvaise posture : ni rois, ni princes ni gouverneurs n'ont plus le pouvoir de les protéger. Les médisants ignobles, qui ne connaissent pas le bonheur, ont attaqué les amants, et assailli Amour.

L'amour est en décadence, il n'y a aucun doute. Le malheur guette l'amant parfait, car toute loyauté a disparu. Mais pour nous, le sort nous est favorable, notre amour est solide, et les médisants, que frappe le malheur, ne s'aperçoivent de rien.

Parce que la Loyauté a trouvé logis en nous, toute Cruauté a dû laisser la place, et Valeur et Beauté sont nos hôtes; la Fausseté et les méchants sont chassés.

Notre amour est sans égal, je l'affirme. Le roi Marc l'a bien vu, qui nous a trouvés couchés sur l'herbe verte, le jour où il a mis son gant pour nous protéger du rayon du soleil.

Il était parti chasser dans la forêt, et moi, pour l'agrément de mon amie et le mien, j'avais fait dresser cette cabane de feuillage, pour pouvoir y prendre dans mes bras mon aimée, que l'on nomme la reine.

Le roi, donc, est arrivé sur nous, chance ou malchance, et moi j'ai placé mon épée entre nous deux; puis nous détournâmes nos visages, pleins d'angoisse. C'est ainsi que nous trouva le roi, et il était seul.

Grand joie en soi *conçut* li rois, n'en doutez mie,
Quant l'espee *aperçut* entre moi et m'amie,
Et dit trop le *deçut* celui par sa voidie
Cui conseill il *reçut* par sa losangerie.

Li rois doz[a] et *plesanz* ne se volt esmaier ;
Sor noz faces *luisanz* vit le soleill raier :
El trou qui n'ert pas *granz* ala son gant plaier,
Puis s'en torna *joianz* sanz plus de delaier.

Le roi éprouva une joie profonde, soyez-en sûrs, quand il aperçut l'épée qui nous séparait ; et il se dit qu'il avait été bien trompé par celui qui l'avait incité à nous soupçonner.

Le roi plein d'aménité ne s'inquiéta pas davantage. Il vit le soleil qui frappait notre visage ; dans le trou, qui n'était pas très large, il enfonça son gant, puis sans plus tarder il s'en alla tout joyeux.

TRISTAN LE NAIN

[Lacune] Tristan lui rendit son salut et lui demanda pour quelle raison il accourait en si grande hâte.

« Seigneur, dit l'autre aussitôt, je suis, comme vous voyez bien, un chevalier, et rien d'autre. Je suis nommé Tristan. Le malheur m'a accablé. Je m'étais choisi, pour ma joie en ce monde, une femme que je préférais à toutes celles qui sont sur terre : il en est résulté, pour moi et pour toute ma parentèle, une grande honte. Je puis bien l'avouer ici. L'Orgueilleux de la Forêt entremêlée l'a enlevée. Il la retient en son château, seigneur, et je chevauche en quête du bonheur, cherchant si je trouverai quelqu'un qui puisse m'aider à reconquérir mon amie. Pour lui je renierais mère et père ; tout ce que je possède, tout mis ensemble, je le mettrais pour lui en jeu. Je le préférerais pour toujours à tous mes parents, de telle manière que jamais je ne lui refuserais mon service, quoi qu'il m'imposât. Le grand roi Artus a des preux en sa maison : c'est là que je veux chercher secours. »

Tristan dit : « Si cela vous convient, alors vous avez trouvé le secours que vous cherchez : en toutes les choses où nous pouvons vous aider, nous sommes prêts à le faire.

— Seigneur, je ne refuse pas et je vous récompenserai volontiers en vous servant, je n'y renoncerai pas, dit l'autre, c'est ce que je désire.

— *[lacune]* qui vous l'accorde, dit Tristan, je vous aiderai demain. » L'autre répondit avec courroux : « Vous me retenez ici sans raison : si vous avez souci de ma vie, vous venez trop tard, me semble-t-il, mais Tristan, s'il vivait, pourrait me le

promettre. Celui-là veut m'enlever la vie qui ajourne ce à quoi mon cœur aspire. Tristan renoncerait de bien mauvais gré à être prêt sur-le-champ, que le lieu fût proche ou lointain. Puisse sa chère et douce âme être là où Dieu règne ! C'est pour le malheur de beaucoup d'hommes qu'il a quitté ce monde. Dans des contes et dans des chants on déplore encore aujourd'hui sa mort. C'est une grande douleur pour le monde. Mais s'il était aujourd'hui encore en vie, il aurait chevauché pour réparer le dommage que j'ai subi. » Alors notre jeune héros reprit : « S'il peut vous être utile que je me hâte, je ferai amener ici mon cheval, apporter mon harnais et mes armes, en sorte que nous puissions partir d'ici avant d'aller dormir.

— C'est ce que je voulais, répondit l'autre, mais je ne pourrai pas être heureux avant d'avoir retrouvé mon amie. »

Notre héros fut vite prêt pour que s'accomplît le désir de l'autre. Ainsi Tristan se mit en route sans reproche. *[lacune]*

Or, le seigneur du château avait grande puissance et grand honneur, et il avait six frères, chacun servant d'appât pour attirer un chevalier à la mort. Or, écoutez ce qu'il advint de ces preux. Deux d'entre eux avaient chevauché hors du château, selon l'usage de chevalerie, pour se rendre à un tournoi dans le pays. Ils mettaient en gage leur vie pour la gloire, partout où on pouvait la conquérir. Ils ne laissaient perdre aucune occasion de recueillir des éloges et de se couvrir de gloire. Ils s'entendaient à rechercher le prix d'une gloire durable. Alors que les deux frères revenaient du tournoi, nos amis les aperçurent, Tristan et Tristan. Ces deux-là tout aussitôt attaquèrent les deux frères, et bien vite il advint qu'ils abattirent morts les deux arrivants. La nouvelle fut aussitôt répandue par l'appel de leurs valets. Dans le château les autres se préparèrent pour se défendre. Leur désir était de se venger, et plus d'un homme fondit sur les deux Tristans. Cette bataille fut grande. Alors le héros d'Armonye faussa plus d'une maille. Son compagnon lui tenait bien compagnie avec son aide. Il désirait la mort de ceux qui lui avaient ravi sa femme. Pour eux la bataille de ce jour avait de multiples enjeux. Coups sur coups s'abattaient sur les boucliers et sur les hauberts. *[lacune]* Et il vint à grand-peine là où il trouva Kaherdin. Celui-ci s'en fut pour tenter d'obtenir qu'on lui pansât ses plaies. Quand ils découvrirent le venin, les siens perdirent courage.

Alors il appela secrètement Kaherdin. « Vous voyez bien, dit-il, ce qu'il en est de moi, mon compagnon. Il faut que je

meure, si vous ne me montrez pas votre loyauté. Je n'ai plus qu'un espoir dans cette situation. Si vous pouvez me donner ce que j'espère, je puis encore guérir. Vous y prendrez peine, comme je l'attends de vous. La reine, ma dame, Ysolt, la très savante, a toutes sortes d'onguents et d'herbes, qui pourront bien extraire le venin de cette blessure, si nous pouvons la faire venir. Elle connaît si bien les médecines, dit le preux, que très vite elle me rendrait la santé, ma dame noble et fière, si elle daignait venir jusqu'à moi. Vous savez très bien quel est son état d'esprit à mon égard. Maintenant, ami, je voudrais bien que vous partiez aussitôt pour la Cornouailles, où vous apprendrez bientôt [*interrompu*]

TRISTAN LE MOINE

Il eſt bon que vous appreniez qu'en Bretagne régnait un roi qui avait nom Artus. Son pays jouissait d'une grande réputation, comme vous l'avez souvent entendu dire dans des récits qui provenaient de là-bas. Ce roi avait une épouse qui possédait le plus beau corps qu'eut jamais une femme. La reine aimait un homme qui était un hardi chevalier. On ne l'oublie jamais dans les lieux où l'on parle de valeureux héros. Il était brave et vaillant, et menait une vie exemplaire ; c'eſt pourquoi cette noble dame l'aimait. Il appartenait alors à la cour du roi ; c'eſt là qu'il conquit avec bienséance l'amour de la reine. À cause de lui elle faillit presque mourir d'amour, car longtemps il l'avait fuie. Elle forma le projet de convoquer une cour où chacun devrait venir qui était intéressé à conquérir considération et biens matériels et où il devrait amener avec lui sa bien-aimée. Pourquoi eut-elle cette pensée ? Si son ami l'apprenait, il viendrait lui aussi.

Quand elle eut imaginé cela, elle sortit de ses appartements et alla trouver le roi. Aimablement elle lui dit : « Écoute, mon cher époux, il y a bien longtemps que nous n'avons pas donné de fête courtoise. Si tu y consens, je vais en organiser une avec de joyeux divertissements. Je vais convoquer une cour et faire venir princes, hommes libres et tous les chevaliers[1] ; dès qu'ils auront entendu la nouvelle tous se rendront à la cour, à la condition toutefois d'amener avec eux la plus chère des amies qu'ils ont ou pourraient conquérir. »

Le roi répondit : « Ce projet me plaît fort. »

Là-dessus la reine envoya aussitôt dans toutes les directions des messagers qui répandirent la nouvelle et dirent où et quand devait se tenir la cour. L'un des émissaires arriva dans le pays où messire Tristan vivait avec son épouse légitime. Il se conformait scrupuleusement aux mœurs courtoises et ne négligeait jamais de soigner sa réputation. C'est pourquoi il connut beaucoup de tourments. Quand il apprit la nouvelle qu'un messager était arrivé, il ordonna qu'on le lui amenât aimablement. L'émissaire vint immédiatement trouver Tristan. Celui-ci le reçut avec aménité et lui demanda d'où il venait et s'il connaissait quelque nouvelle. « Le roi de Bretagne, mon seigneur, et son épouse, ma souveraine la reine, transmettent à tous les nobles chevaliers leurs salutations, toute leur amitié et tous leurs vœux de prospérité ; de plus, ma dame me demande d'annoncer que pour les premiers jours de Pentecôte elle donnera une grande fête à la cour. » Tristan répondit : « Cher ami, comment se portent ma souveraine et le roi ? » Le messager répondit : « Très bien et avec honneur, comme toujours.

— J'en suis ravi, dit Tristan, dis-moi maintenant pourquoi on t'a envoyé en mission ! » Le messager répondit : « Tous ceux qui ont jamais connu des tourments d'amour doivent venir à Karidol — vous l'avez entendu ? — au château de mon seigneur pour participer à une grande fête que donne ma souveraine, et il doit amener avec lui sa plus chère amie : voilà ce qu'a ordonné ma dame, la reine. »

Quand Tristan entendit cela, la nouvelle lui ravit toute joie et tout plaisir. Elle l'avait bouleversé, car en dépit de toute sa raison il ne pouvait pas tout à fait se dominer ; il y avait en effet quelqu'un qu'il ne pouvait oublier, c'était la blonde dame Isolde, à laquelle il se montra toujours fidèle, car elle occupait toutes ses pensées. Il ne pouvait malheureusement pas la posséder, et il ne voulait pas non plus renoncer à elle, mais en même temps il ne voulait pas aller à la cour. S'il avait trouvé quelqu'un qui pût lui donner quelque conseil, il en aurait été heureux, car il était très inquiet. Il se dit en lui-même : « Si je devais ne pas participer à cette fête, je perdrais tout simplement l'honneur et la vie. Il est bien fâcheux que je doive emmener ma plus chère amie. Car je ne peux l'avoir auprès de moi, si je veux garder la vie. Mais si j'emmenais mon épouse légitime, je perdrais ma dame. Je préfèrerais être rasé comme un fou plutôt que de perdre par ma faute les faveurs de ma dame à laquelle je suis et serai toujours fidèle. Mais si j'y vais

avec mon épouse, ma dame dira que c'est mon épouse que j'aime beaucoup et non pas elle, et pour cela elle me haïra. Que d'autre devra-t-elle donc penser si j'emmène ma très chère épouse ? À bon droit elle pourra alors dire : “J'ai gaspillé tous mes efforts. C'est Tristan que j'avais choisi, et j'ai par amour pour lui beaucoup fait. Pour lui j'ai souvent mis en jeu aussi bien mon honneur que ma vie. Or il aime son épouse légitime plus que moi, comme il le montre maintenant en public. Désormais il doit m'être indifférent.” »

Tristan pense en lui-même qu'il pourrait de la sorte perdre l'amour de sa dame ; il poursuit : « À quoi bon posséder biens matériels et honneur si je perds ma dame ? Je préférerais être pour toujours au cachot plutôt que de faire quelque chose qui pût la faire souffrir. »

Le fidèle Tristan endurait de grands tourments et il se dit : « Si je manque ce grand événement courtois, qui a lieu tout près d'ici, je me serai à jamais déshonoré. De plus, ma souveraine m'en voudra, qui pour moi est prête à tout faire. Hélas ! je suis en proie aux pires tourments et je ne sais pas comment je dois me comporter, pour que tout tourne bien pour moi ! Il faut que j'aie ma bien-aimée, dame Isolde, et c'est le roi Marke qui l'a. Mais mon épouse elle aussi pourrait être en colère contre moi, si je l'abandonnais ! »

S'il est quelqu'un que cela contrarie et qui voudrait mettre un terme à ce dilemme, qu'il conseille à Tristan comment se rendre à la cour pour répondre à l'invitation qui lui a été faite. Tristan commença à réfléchir à qui il pourrait s'adresser pour trouver un moyen de se libérer de son épouse. À peine y avait-il songé qu'il fit venir sur l'heure, là, son fidèle Kornewal qui ne pouvait se sentir en paix dès lors que quelque chose tourmentait Tristan.

Tristan lui confia sa tristesse et son tourment. Il lui dit : « Sais-tu ce qui me tourmente ? » Kornewal répondit : « Non !

— Je suis perdu.

— Seigneur, comment donc ?

— Je suis malheureux.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Mais pourquoi donc ?

— À cause d'une nouvelle que j'ai reçue.

— Racontez-moi ce qui vous tourmente.

— Je souffre à cause d'une information qu'on m'a fait parvenir.

— Comment avez-vous pu le dissimuler pour que je ne le remarque pas ?

— J'espérais trouver un plan qui pût m'être utile.

— Seigneur, dites-moi donc franchement ce qui vous pèse tant.

— As-tu entendu la nouvelle que m'a transmise le messager ?

— Oui, l'annonce de la grande fête à la cour.

— Comment puis-je m'y rendre, eu égard à la situation où tu sais que je me trouve et à ce que le messager a dit ?

— Comment ? Qu'a donc dit le messager ?

— Il m'a informé de l'invitation de la reine.

— Quoi ?

— Qui désirait participer à la fête devait amener son amie la plus chère. Mais celle-là, je ne puis la déterminer à venir comme tu le sais bien toi-même. Maintenant ma plus grande source de tourment est de savoir si, au cas où je n'apparaîtrais pas moi-même à la cour, je n'anéantirais pas tout mon prestige. On me blâmerait fort et cela à bon droit, car ce n'est que rarement que de valeureux hommes d'armes manquent une si grande fête courtoise. De plus, je crains que ma bien-aimée ne me cherche querelle si j'y vais avec mon épouse légitime. Dis-moi quel comportement je dois adopter pour ne pas perdre mon honneur. Cependant, je crains plus la disgrâce de ma souveraine que de commettre une faute et d'encourir la honte, car je préfère supporter un dommage plutôt que d'encourir sa colère. En effet, jamais je ne pourrais alors recouvrer la joie. »

Kornewal répondit : « Il vaut mieux avoir risqué quelque chose pour l'amour que de perdre à la fois l'honneur et l'amour.

— Kornewal, à quoi penses-tu donc ? Comment pourrais-tu jamais me conseiller de risquer de compromettre la grâce de ma dame pour quelque chose d'incertain ? Je préférerais me faire pendre tout de suite, alors que je suis innocent, plutôt que de m'écarter d'elle.

— Seigneur, cela n'est pas le conseil que je vous donne. Vous savez parfaitement que je ne vous conseille jamais un acte qui pourrait vous causer du déshonneur. Cela m'affligerait également profondément si, à cause de mes conseils, vous suscitiez la colère de la reine, qui vous a procuré tant de joies. Sans nul doute, renoncez-y, [vous vous couvririez de honte[1]] si vous ne risquiez rien pour l'amour de celle qui grâce à des

mensonges astucieux a trompé pour vous son époux le roi et le duc [Antret[1]], qui vous étaient hostiles par perfidie. Faites donc ce qui vous plaira : voilà ce que je vous conseille ardemment. En particulier je crains les blâmes que vous feront les gens parce qu'ils vous garderont rancune d'avoir manqué la grande fête par petitesse d'esprit. C'est pourquoi vous devez bien réfléchir si vous voulez rester ici ou aller à la cour. Vous devez en tout cas vous garder d'encourir des blâmes.

— J'irais volontiers si seulement je savais comment.

— Si vous ne pouvez pas y aller, alors restez ici.

— Non, mon bon ami, ne crois surtout pas que je resterai ici pour quelque raison que ce soit.

— Allez-y alors avec votre femme légitime. Vous ne commettrez nulle action honteuse. Vous ne pourrez pas emmener ma souveraine. Je pense que son époux ne le lui permettrait pas. En outre, il est tout à fait raisonnable qu'un homme fasse usage de ce qu'il a et qu'il évite ce qu'il n'a pas ! »

Tristan avoua alors franchement : « Je crains que cela ne chagrine ma dame, la reine, si j'amène à la cour [mon épouse, qui passera pour] ma plus chère amie[2] !

— Tout se passera bien, répondit Kornewal le héros, puisque vous vous êtes maintenant décidé à vous y rendre. Ma souveraine est si noble qu'elle ne vous en voudra pas de ce que vous faites par honneur. » Tristan répondit : « Alors je veux te suivre », et il fut très heureux du bon conseil. En riant il s'en alla trouver son épouse légitime et lui dit : « Dame, habillez-vous aussi somptueusement que vous le pourrez, si votre honneur vous est cher. Nous nous rendons à une grande fête courtoise. Faites en sorte d'être prête quand nous voudrons nous mettre en route. »

Elle dit à son époux qu'elle le ferait avec plaisir. Alors Tristan le fidèle enjoignit à Kornewal de se procurer, afin d'être dignes de leur réputation, pour cinquante chevaliers et pour autant de dames des vêtements qui pussent bien les parer. Tristan fit apporter des vêtements également pour son épouse. Elle se nommait Isolde et portait le même nom que sa dame : elle était d'autant plus chère à cet homme. On lui apporta un somptueux manteau que je vais vous décrire. La partie supérieure était une précieuse étoffe de soie rouge comme du sang et était richement brochée d'or. Il y avait, cousus dans la soie, des perles et des almandins, des émeraudes et des rubis, des saphirs et des hyacinthes. Elle était ornée de toutes sortes de pierres précieuses ; en bas elle était

garnie de zibeline et d'hermine. Les plumes ne provenaient pas d'oiseaux sans valeur. Écoutez-moi bien, je vous parle en toute sincérité : si quelqu'un voyait encore une fois un tel manteau, qu'il me le dise aussitôt, pour que seule une femme vraiment illustre puisse le porter sans en avoir honte. La robe que la noble dame portait était elle aussi en soie précieuse, épaisse et verte comme l'herbe. Plus d'une merveille en or précieux y était cousue. La femme était fort belle dans ces vêtements. Je ne veux pas parler de la parure de ses cheveux, mais elle était telle qu'une reine pouvait en tout temps la porter, et elle lui seyait parfaitement.

C'est ainsi que les dames étaient vêtues. Entre-temps, toutes celles qui devaient se rendre à la cour étaient pareillement parées. On devait tout d'abord doter les dames de chevaux qu'elles devaient monter. Tristan avait de très loin fait venir des chevaux qui étaient dignes des dames ; il y avait là cinquante chevaux, noirs comme des mûres. Nulle part vous ne trouveriez, ni ici ni ailleurs, réunis en un seul troupeau autant de chevaux qui leur ressemblassent par la couleur et la prestance.

Le harnais qui était sur leur dos était aussi précieux que celui qu'utilisaient jadis les dames. Celles-ci se tenaient également impeccablement en selle, pour le cas où on les aurait observées. Une reine avait envoyé à Tristan, par amour pour lui, un magnifique cheval. Elle était très bien disposée à son égard. L'un des pieds du cheval était vert comme l'herbe, l'autre blanc, et une oreille était rouge foncé. Elle lui fit savoir que les couleurs avaient différentes valeurs symboliques. Avec la couleur rouge de l'oreille elle lui contait sa détresse, qu'elle s'était enflammée d'amour, et la couleur verte donnait à entendre que cela était tout récent. La couleur blanche montrait la fidélité, car la couleur blanche est dépourvue de toute impureté. Le harnais qu'elle avait envoyé à Tristan sur le cheval était si précieux et si parfait que j'ai grande envie de ne pas le passer sous silence. Il y avait une selle large et bien tendue. Les arçons étaient précieux ; le troussequin d'avant était en ivoire, celui d'arrière était une belle pierre précieuse que nous connaissons tous : c'était un cristal. Dans la selle on avait incrusté des images d'oiseaux. On avait l'impression qu'ils bougeaient comme s'ils étaient vivants. Les branches du mors étaient en fanon de baleine, les panneaux en soie rouge ; au lieu de cuir on avait utilisé une épaisse étoffe de soie brodée d'or. Le poitrail était très beau :

c'était une sangle pas très large ornée d'une précieuse bande de soie garnie d'or fin. Son éclat était rehaussé par de nombreuses images de nobles animaux. Des clochettes y étaient accrochées, qu'on entendait de loin. Les étriers en or étaient deux serpents qui se mordaient la queue. Ils étaient suspendus à des cordes en soie. Les étrivières étaient solides et faites de la plus belle soie qu'on ait jamais vue. Les larges sous-ventrières étaient bien proportionnées et avaient à leurs extrémités des anneaux d'or. La selle était, comme il se doit, joliment parée de cordelettes tressées en soie rouge, blanche, bleue, brune et jaune ; elles pendaient bas vers le sol. Et on avait orné cette selle d'objets très précieux. Je vais maintenant présenter et vous décrire la bride comme elle était. Elle était alourdie de nombreux ornements. Le mors était en acier, la gourmette en argent, la muserolle en or. Une petite statue, posée dessus, entourait toute la tête. À l'intérieur était gravé le nom du propriétaire du cheval. L'inscription courait tout autour. Une pierre était sur le front qui la nuit brillait clair comme le jour. La bride était tressée en soie, on ne pourrait en trouver de meilleure depuis que les brides ont été inventées. Mon maître m'a parlé de beaucoup de jolies choses (j'ignore s'il les a vues lui-même) : quand on prenait la bride dans la main, un merle commençait à chanter, c'est la souveraine elle-même qui en avait décidé ainsi. Si vous l'aviez vu vous-même, vous pourriez dire que le harnais était très précieux[1]. Maintenant tout était bien prêt, je veux dire les dames, les chevaux et les vêtements, tout à fait comme Tristan l'avait souhaité. Son épouse montait le plus beau cheval. Lui aussi était bien équipé, comme doit l'être un puissant seigneur pour le prestige de sa suite. Rien ne manquait. Sans attendre plus longtemps, ils se mirent en route en direction de la Bretagne. Keydin, le compagnon de Tristan, accompagnait sa sœur ; tous les autres chevaliers étaient accompagnés de leurs dames. Tristan chevauchait à part. Cela étonnait tout le monde : bien qu'il eût connu beaucoup de joies, il était attristé par le fait qu'il ne pouvait oublier une femme, qui l'avait totalement subjugué par la force irrésistible de son amour. Leurs deux cœurs étaient si prisonniers de l'amour qu'ils ne pouvaient accueillir d'autres hôtes. Pourtant les jours étaient nombreux où il ne la voyait pas, mais elle l'aurait trouvé méprisable s'il avait aimé une autre femme plus qu'elle-même. C'était la reine de Cornouailles, Isolde, qui souvent l'avait rendu heureux, quand la Fortune l'avait ainsi

voulu. En dépit des désagréments dont il pouvait souffrir, Tristan restait toujours fidèle, comme il se devait. Il est étonnant qu'il pût connaître la joie, parce que son bonheur dépendait d'heureux hasards.

Le généreux Tristan chevauchait avec sa suite à travers les champs en direction de la Bretagne. Comme le font les gens gais, ils tuaient les longues journées en se racontant des histoires drôles. À Karidol on apprit qu'une imposante troupe de chevaliers accompagnés de belles dames devait bientôt arriver à la cour. Tous furent ravis de la nouvelle. Ils coururent vite au poste d'observation. Aussi bien les chevaliers que les dames voulaient voir qui étaient les nouveaux arrivants. Comme ils auraient aimé le savoir ! Ils étaient en effet très curieux. Tristan approchait du château accompagné de nombreux instruments de musique. Sa suite chevauchait derrière lui fort courtoisement, dépourvue de toutes manières de rustre. Personne n'était jamais venu à la cour en une telle pompe. On entendait là plus de vielles et de flûtes qu'on n'en avait jamais entendu. Des musiciennes battaient vaillamment sur les tambours. Elles pouvaient sans peine chasser la tristesse, où qu'elles allassent. Les courtisans sur les remparts entendaient tout cela parfaitement. Pleins de joie ils reconnurent la troupe. On sut bien vite que c'était Tristan, le valeureux et le noble seigneur. Ils en furent très heureux et dirent aussitôt : « C'est Tristan : on le voit à ses belles manières. Qu'il soit ici le bienvenu ! »

Ils se hâtèrent tous pour réserver à Tristan un accueil courtois. On organisa un grand tournoi et des jeux, et tous furent en liesse. Beaucoup coururent à la rencontre de Tristan pour lui souhaiter cordialement la bienvenue. Ils étaient nombreux à se suspendre à lui pour le faire descendre de son cheval. Les vœux de bienvenue volaient jusqu'à lui si nombreux qu'il n'aurait pu y répondre même s'il y avait passé dix jours. Le roi et la reine s'approchèrent eux aussi, poussés par l'amitié, afin d'accueillir à la cour le valeureux homme d'armes. Ils avaient bien raison, car il s'avançait fort courtoisement et, dans le passé également, il avait mérité bien des éloges. Ils étaient nombreux ceux qui acquirent ici un grand renom. Quand ils virent toute la cour approcher, les invités sautèrent de cheval ; ils aidèrent les dames à descendre, chacun celle que lui avait confiée Tristan. Keydin alla au palais avec sa sœur Isolde. Les nouveaux arrivés reçurent sans aucune exception un bel accueil, sur quoi ils saluèrent à leur tour chaleureuse-

ment la souveraine et le roi puissant. Il y eut là de nombreux baisers. La reine montra en cette occasion qu'elle aspirait à être considérée. Elle embrassa Isolde et lui dit : « Soyez la bienvenue ! Cela me fait honneur et profit que vous ayez accepté de venir à ma grande fête en équipage si distingué. En échange je veux à coup sûr me mettre à votre service, dit la reine Ginover, et faire toutes vos volontés.

— Madame, grâces vous en soient rendues », répondit la belle dame Isolde, en s'inclinant courtoisement devant elle. Elles se prirent par le bras et allèrent gaiement dans une chambre. On leur procura à tous aises et repos. Le roi prit Tristan par la main. Ils s'assirent ensemble, oublièrent tout souci et se racontèrent de magnifiques histoires. C'est alors que sa peine secrète s'empara de nouveau de Tristan et le terrassa complètement ; cependant, grâce à sa bonne éducation, il n'en laissa rien voir.

Les étrangers eux aussi se joignirent, chacun du mieux qu'il le put, aux membres les plus considérés de la cour. Les courtisans passèrent ainsi la journée agréablement en toutes sortes de divertissements, comme il convenait. Les étrangers firent de même. Quand le jour commença de tomber, les chambellans apportèrent les chaises pour le repas du soir dans une salle élégante, où l'on avait coutume de recevoir les hôtes étrangers. Quand le repas fut prêt, on voulut aussitôt assigner à Tristan une place à la Table ronde, car il l'avait à coup sûr si bien mérité qu'on ne pouvait l'oublier. Il n'avait nulle raison d'en être contrarié. Cependant le roi lui offrit une place à côté de son épouse, et Tristan lui répondit avec sagesse : « Donnez mon siège à Keydin, car c'est un vaillant chevalier. Il a souvent acquis de la gloire et de grandes louanges ; aussi peut-on bien lui accorder cette place. » Aussitôt Tristan et Isolde prirent place à côté du roi, comme celui-ci l'avait demandé. Sans attendre, les autres prirent place sur les sièges que leur attribuaient les chambellans.

Quand tous furent assis on leur donna à manger et à boire. Échansons et écuyers tranchants remplissaient leur office. Je ne veux pas parler des efforts faits par des mains innombrables : même un glouton aurait trouvé qu'il s'agissait là d'un plantureux repas. Sachez qu'ils servirent beaucoup à boire. Quand on eut enlevé la table, les jongleurs commencèrent de jouer à leur façon toutes sortes de pièces. Ils étaient fort nombreux à se produire en rivalisant d'ardeur. Cette grande fête était tout à fait réussie et leur rendit à tous le cœur

joyeux pour longtemps : elle dura jusqu'à ce que la nuit fût fort avancée et que les dames dussent aller dormir. La reine, Isolde et toutes les autres dames demandèrent très poliment l'autorisation de se retirer. Elles allèrent dans leurs chambres. Les chevaliers accompagnèrent, conformément à leur habitude, les dames qui en étaient dignes; les autres partirent seules. Quelques-unes ne voulurent pas s'en aller, mais elles ne restèrent pas longtemps: on leur dit « bonne nuit » quand elles se retirèrent. Voilà que maintenant les chevaliers se mirent à faire un vacarme assourdissant, mais en toute amitié. Ils étaient déchaînés, dansèrent et chantèrent, sautèrent et luttèrent (personne n'y prenait garde) jusque très tard dans la nuit. « C'en est assez », s'écrièrent-ils alors; ils s'allongèrent et s'endormirent sur le sol jonché d'herbe et de paille. Mais cela ne les dérangeait pas. Tristan était couché parmi eux. Alors ses souffrances reprirent. Tandis que les autres dormaient profondément, l'étranger, le valeureux Tristan, rêva qu'il était au pays de Marke à Tintajoel et qu'il cherchait sa dame comme un amoureux. Mais elle s'en souciait si peu qu'elle ne voulut même pas le saluer. Il tomba à ses pieds et implora sa grâce. Mais elle recula en colère et lui dit avec dureté: « Tristan, que Dieu t'abandonne! Tristan, tonneau plein de déloyauté, je m'imaginais que vous m'aimiez davantage. Seigneur Tristan, tous mes efforts sont vains. Je vous avais choisi pour ami et vous aimais plus que moi-même. Dieu le sait, l'amour s'éloigne. Par amour pour vous j'ai accompli beaucoup de choses; souvent j'ai mis en jeu pour vous à la fois ma vie et mon honneur. Maintenant vous aimez votre épouse légitime plus que moi, c'est évident. Vraiment, je devrais désormais ne faire plus aucun cas de vous. Je veux me tourner là où on m'estimera davantage et là où peut-être on ne suscitera pas volontiers ma colère. Je vous refuse désormais mes bonnes grâces. »

Le malheureux Tristan s'éveilla aussitôt. Ses souffrances devinrent insupportables. Il se dit à lui-même: « Hélas! pauvre de moi, homme infortuné! Ai-je vraiment perdu la faveur de ma dame? Ah! c'est moi le coupable! Quel diable m'a amené ici? Comme un vrai fou je viens ici en traînant mon épouse légitime avec moi! Malheureux que je suis, j'aurais mieux fait d'éviter cela! Je me suis mal comporté et j'ai agi sans discernement. Je savais moi-même très bien que venir avec mon épouse légitime me serait funeste. Mon intelligence m'a égaré. Mon ardent amour sera cause de ma mort,

si jamais ma souveraine décide de me repousser. J'accepterais plutôt de souffrir honte et insultes, si seulement en échange de cela ma dame voulait bien m'offrir son amour. Mais elle ne veut plus être ma bien-aimée, comment dans ce cas pourrais-je encore connaître la joie ? Dieu le sait bien, il me faut maintenant mourir de chagrin d'amour. Dieu puisse mettre fin à la colère de ma dame ! »

Tristan était dans une grande détresse. Il souffrait le martyre en attendant le lever du jour. Il gisait là en proie à une atroce souffrance. Dès qu'enfin il vit poindre le jour, il se leva. Cette fois il dissimula sa douleur et appela Kornewal. Il lui dit : « Mon ami Kornewal, je crois que je vais partir en quête d'aventure. J'en ai grande envie », dit-il sans longtemps réfléchir. « Fais-moi sans attendre chercher mon cheval. » Il voulait partir tout seul, ce qui contraria Kornewal. Celui-ci le suivit sans y être invité. Les deux héros traversèrent une verte prairie et entrèrent dans une magnifique forêt. Tristan était plongé dans ses pensées, si bien qu'il ne remarquait ni ne voyait où il allait. Son comportement faisait de la peine à celui qui chevauchait à côté de lui. Ils se parlèrent peu. Tous deux allaient sans but à travers la forêt. Tristan n'osa pas révéler à Kornewal ce qu'il en était de lui. Il s'imaginait que ce qu'il avait vu dans son sommeil s'était réellement passé. Il en était profondément affligé. Peu après ils arrivèrent dans une clairière où gisait un chevalier. Ils le découvrirent en armure, mais mort, couvert de blessures.

Tristan descendit de cheval. En dépit de sa tristesse il était ravi et, astucieux comme il était, il dit : « À cet homme-ci je peux conter ma douleur. » Il battit des mains, car il était en proie aux pires souffrances. Il pleura, profondément bouleversé. Mais la raison de ces pleurs était tout autre que le spectacle qui s'offrait à lui. Cependant on ne lui en sut pas gré. Il pleurait à cause de la colère de sa dame. Malheur à lui, elle s'imaginait certainement qu'elle l'avait perdu ! Il commença à se frapper si violemment que Kornewal crut qu'il allait devenir fou. Il sauta alors à terre et le prit dans ses bras. Il dit : « Mais non, mon cher ami, ne vous comportez pas de la sorte, ménagez-vous pour l'amour de vous-même. Si vous vous torturez de la sorte, hommes et femmes se moqueront de vous. Moi aussi, si je devais vous perdre pour toujours, j'en aurais grand chagrin. Dites-moi ce qui ne va pas ! »

Il lui rappela instamment qu'il était prêt à le servir et lui enjoignit, au nom de son honneur, de lui confier son tour-

ment, car il voulait le partager avec lui. Tristan lui répondit, le désespoir au cœur : « Ne faut-il pas que je souffre ? Il me faut à bon droit me plaindre, puisque je trouve ici mort un homme valeureux et que je ne puis venger sa mort. »

Son ami lui répondit alors fort en colère : « Eh bien, maintenant on voit bien que vous n'êtes jamais devenu un homme ! Une femme irréfléchie se conduirait peut-être aussi sottement que vous. Vous avez perdu la raison. Dites-moi donc calmement quel est le motif de votre souffrance. Vous ne connaissiez pas ce mort. Il est bien clair à présent que vous êtes devenu fou. Seigneur, longtemps j'ai été à votre service par amitié pour vous et en raison de votre éducation courtoise, et j'accédais toujours à votre volonté et obéissais à vos ordres. Maintenant je veux jurer par Dieu que je ne vous servirai plus jamais à moins que vous ne vous conduisiez avec la même égalité d'humeur qu'auparavant. À quoi bon avoir pour seigneur quelqu'un qui, au cas où il viendrait en grande pompe chez un prince de haut rang et où, comme il sied, il devrait être enjoué en toutes choses et rire (naturellement avec tenue et aménité), ne répandrait qu'humeur chagrine au grand regret de tous ? Un tel seigneur, je ne veux plus lui prêter attention et je ne me soucierai plus de lui. »

Sur ce, il voulut partir et souhaita prendre aussitôt congé. Alors le seigneur Tristan lui dit : « Non, mon cher ami, tu sais très bien que j'ai toujours agi selon ta volonté. Mais maintenant, pour mon malheur, je suis rempli d'une grande tristesse. Que celle-ci soit la cause de notre séparation, je ne veux pas le croire ! Car jamais un bon ami ne s'est séparé d'un autre en proie à un si grand chagrin. C'est vrai, j'ai perdu toute joie, l'affliction a pris sa place. Kornewal, réfléchis, mon ami, et reste. Je suis dans la peine. Si tu veux m'abandonner, tu dois en même temps (ce qui me ferait souffrir à jamais) dénoncer le pacte de compagnonnage et le serment de fidélité qui me lient à toi. »

Kornewal répondit : « Si vous vouliez mener une vie dans l'honneur, même si je devais donner pour cela ma vie et aussi mon honneur, je serais prêt à être à jamais votre serviteur et votre compagnon. Même si vous vouliez aller en enfer ou affronter un grand danger, jamais je ne m'écarterais de vous d'un pas. Cela, vous devez en être absolument convaincu. Je me suis toujours efforcé de bien vous servir. [Que cela signifierait-il pour moi si la douleur vous rendait fou[1] ? »]

Là-dessus il le prit dans ses bras et lui fit maints serments, il lui demanda au nom de l'amour qu'il avait pour sa très chère amie de lui dire encore pourquoi il se lamentait si fort. Quand Tristan entendit le nom de sa dame, il soupira profondément, car il était prêt à faire tout ce qu'on lui demanderait de faire pour l'amour d'elle, qu'il en ait du bonheur ou du malheur. Elle avait certes rejeté son amour unilatéralement ; cependant, dans cette situation, il ne voulait pas perdre sa faveur par sa folie. Son ami dut également lui jurer solennellement qu'il ferait tout ce qu'il lui demanderait.

Kornewal dit de nouveau : « Pour sûr, seigneur, cela je l'ai fait depuis des années et le ferai à l'avenir très volontiers pour qu'enfin j'apprenne d'où vient ce malheur qui vous rend fou. » Tristan retint ses plaintes et raconta à Kornewal ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Il dit : « Mon ami, je dois te le dire : tout mon bonheur repose entre tes mains. Il me semblait que ma dame était en colère contre moi. Donne-moi un conseil, qu'en penses-tu ? Comment puis-je apprendre la vérité et savoir si je dois maintenant souffrir sa haine ? Quand j'étais dans mon lit, cette nuit, juste avant que le jour ne se lève, il me semblait vraiment que je la voyais et qu'elle trouvait insultant que j'aie amené mon épouse légitime à la cour et que je n'aie pas pensé d'abord à elle. Cela a mis en colère Isolde, ma souveraine, et elle m'a retiré sa faveur. Voilà ce qui me tourmente. »

Kornewal répondit : « Ma souveraine vous fait tort. Malgré tout, je suis prêt à faire ce qui vous semblera bon. » Tristan reprit : « Par ma foi, j'ai une idée : que j'en souffre du dommage ou en tire avantage, si c'est agréable à Dieu, je veux tenter ma chance, même si ma dame devait se plaindre ou si je trouvais la mort ou étais abattu. Ainsi je verrai comment elle est disposée à mon égard. »

Là-dessus il couvrit de blessures le visage du chevalier pour que personne qui le verrait ne pût le reconnaître. En outre, le mort portait des vêtements qui ressemblaient à ceux de Tristan.

Puis Tristan poursuivit : « Mon ami, tu dois me prouver que tu es loyal. Je veux me livrer à une autre tromperie pour m'approcher d'elle. Prends cet homme mort, que nous avons découvert ici, et porte-le vite au monastère qui est ici dans le voisinage. Dis là-bas que c'est moi qui ai été abattu dans la forêt. Puis chevauche le plus vite possible à la cour en poussant de grandes plaintes et raconte aussitôt à tous, au roi en

présence des siens, et fais-le savoir également à Keydin et à mon épouse, que j'ai été tué alors que je voulais me couvrir de gloire. Dis aussi au roi que je dois être enterré dans le château de mon oncle. »

Kornewal fit ce que lui avait ordonné Tristan. Ce dernier cependant courut lui-même jusqu'au monastère, devant lequel il trouva l'abbé. Aussitôt il se jeta à ses pieds en disant : « Grâce, seigneur, il me faut à l'instant mourir si vous seul ne me sauvez pas. » Il fit semblant d'avoir grand-peur. L'abbé s'étonnait fort de l'entendre parler d'une voix si suppliante. Il lui demanda ce qui le faisait souffrir. Tristan lui répondit : « Je vins ici ce matin de bonne heure fuyant mon malheur. Avide de gloire j'avais mis ma vie et mes biens en jeu dans un combat contre un valeureux chevalier. C'était un des meilleurs que le soleil ait jamais éclairé. Dans la forêt il galopa à ma rencontre pour livrer en quête de gloire un dur combat contre moi. On le comptait toujours au nombre des meilleurs : de cela il fit la preuve dans ses actes. On le nommait Tristan. Le malheur voulut que je l'abattisse. J'en éprouve une atroce souffrance. Le roi l'aimait tant qu'il va sur l'heure me faire pendre comme un voleur. Je ne peux y échapper.

— Cette faute m'étonne fort.

— Seigneur, par la grâce de Dieu tonsurez-moi et faites de moi un moine. Je souhaiterais devenir moine pour pouvoir expier mes péchés ici-bas. »

L'abbé et ses frères, qu'il avait tant suppliés, lui firent une tonsure comme c'était l'usage dans leur ordre et ils lui donnèrent leur froc. C'est ainsi que par amour pour sa dame Tristan se fit moine. C'était un comportement inhabituel. Aussitôt après arriva Kornewal, qui avait hâte de faire ce que lui avait ordonné son maître. Par ses lamentations il suscita une grande douleur. Il apportait aussi l'homme mort. Il déclara aux moines que son seigneur Tristan, un chevalier valeureux et estimé, avait été abattu dans la contrée. Les moines préparèrent très bien le cadavre et dirent selon la règle monacale : « Vraiment, cette mort est regrettable ; c'était un chevalier digne d'éloges. Croyez-moi[1], cela me navre. »

Kornewal se rendit à la cour pour relater ce malheur. Il tut la vérité, car il devait mentir à cause de la supercherie de son seigneur. Il faisait maintenant grand jour. Le roi Artus se trouvait avec les siens en train de jouer sous un tilleul vert dans un endroit agréable d'où l'on pouvait voir qui venait et d'où il venait. Il attendait là à son habitude ceux qui chevau-

chaient en quête d'aventure. Beaucoup étaient déjà arrivés ce jour-là: on avait entendu raconter bien des aventures. Ils disaient tous sans détour qu'on pourrait bien aller prendre un bon repas. Mais quelques-uns objectaient: « Tristan n'est pas encore ici; personne ne l'a vu aujourd'hui.

— Cela n'est pas de bon ton si nous ne l'avons pas avec nous, dit le roi Artus. Il nous faut l'attendre de plein gré. » Alors ils virent venir vers eux à bride abattue un chevalier qui leur parut être Kornewal. Ils étaient tristes qu'il vînt sans Tristan. Ils étaient bien loin de se douter qu'il lui fût arrivé un malheur. Kornewal commença à leur faire part de sa détresse en poussant des cris et de grandes plaintes. Il dit: « Je vous apporte de mauvaises nouvelles, sur lesquelles vous allez tous vous lamenter. Malheur que je doive déplorer ce malheur! Je ne surmonterai jamais la grande douleur qui m'étreint le cœur. »

Toute la cour s'étonnait vivement qu'il approchât en se lamentant de la sorte. Ils l'entendaient distinctement, car il était à présent tout près. Il commença à crier lamentablement: « Hélas, malheur! Hélas, malheur! » Puis il dit: « Il m'est arrivé un grand malheur, mon cher seigneur a été abattu. » Ah! société, qu'es-tu donc pour qu'il mente ainsi en public et fasse accroire son malheur! Il agissait ainsi et souffrait le martyre simplement pour que son seigneur pût revoir sa souveraine. À cela on pouvait voir combien l'ami est noble qui peut faire et tenir secret tout ce qu'on ordonne et commande. La nouvelle du malheur qui avait frappé Tristan se répandit à toute la cour. Toutes les joies s'envolèrent. Quand on annonça à l'épouse de Tristan qu'il avait perdu la vie alors qu'il était en quête d'aventures, elle ne put que se lamenter et abandonner sa joyeuse vie et ses plaisirs à cause du hardi héros. Le repas était oublié, le banquet gâché. Aussi bien les dames que les hommes pleuraient violemment. Puis tous ceux qui étaient là se mirent en route et chevauchèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait la civière. Ils étaient si pressés que personne ne se soucia des dames. Le roi chevauchait en tête. Quand il parvint à la porte du monastère, il descendit de cheval sans aide; le chagrin était si fort qu'on en oubliait les règles de politesse et que personne ne se préoccupa de cela. Le roi se rendit là où était allongé le mort et dit: « Quel malheur, cher Tristan, que tu aies un jour voulu venir ici à ma cour et que tu aies trouvé la mort dans mon pays! J'en suis profondément désolé. Si tu avais été tué chez toi, je pourrais mieux te

pleurer et avoir l'espoir de surmonter ma douleur, pour sûr, et même dans ce cas je souffrirais suffisamment. Malheur que l'on ne m'aie pas dit quel est le meurtrier qui t'a abattu! Contre lui je mettrais en action les amis et les parents que j'ai sur mes terres afin de venger la mort de Tristan; l'assassin manquerait son coup. Le lâche, perfidement, a acquis une gloire misérable en te tuant. S'il t'avait reconnu, il aurait baissé le ton. Vraiment, Tristan, s'il avait su que c'était toi, il n'aurait pas osé livrer ce combat. Qui finalement aurait pu te vaincre à armes égales? Si nombreux sont ceux à qui ta main vaillante a fait mordre la poussière. Malheur, comme je te regrette, Tristan! Ta mort m'afflige tant!»

Les autres poussaient des plaintes si déchirantes qu'on n'eût pu nulle part en entendre de plus violentes. La reine elle aussi arriva. Les chevaliers la reçurent et allèrent avec elle jusqu'à la bière, où ils manifestèrent tous une très grande affliction. La dame prononça avec des paroles profondément senties une plainte funèbre bien tournée: «Que Dieu abandonne celui qui nous a causé cette douleur! Dans toute la cour nous allions commencer une joyeuse fête. Maintenant ma grande fête courtoise est gâchée. Nous aurions pu facilement y renoncer si seulement nous ne t'avions pas perdu. Amour fidèle engendre de la constance. Dieu le sait, à nous autres femmes personne ne rendra jamais ta bonne éducation ni tes bons services. Ta mort met l'amour en fuite et l'enlève à nos pays. Jamais l'amour n'a gagné à sa cause un homme qui puisse t'être comparé. On peut maintenant le considérer comme un étranger. Toi seul tu servais bien l'amour avec sagesse et avec fidélité. Tu nous manqueras, à nous autres femmes. Toi seul tu apprenais à tous les hommes comment ils devaient s'efforcer d'aimer. Malheur, pourquoi Dieu a-t-il permis que vous soyez abattu, vous qui aviez une disposition d'esprit telle que vous accomplissiez joyeusement de nobles actions et évitiez toute action vile! Tristan, tu étais un homme valeureux, un vase d'or plein de purs idéaux, un miroir d'amour vrai, la source de toute chevalerie, un modèle de courtoise éducation, un père pour les poètes itinérants. Dieu t'a payé un bien faible salaire pour tes hautes qualités. Tristan, la pensée de ta jeunesse et de ta beauté m'accable. Ta jolie épouse me fait également de la peine, qui s'était donnée à toi. Mais ma plainte va encore plus loin: c'est tout ce malheur qui me fait mal. C'est toi en particulier qui m'affliges profondément. Je suis attristée par ce qui doit m'attrister, par la mort d'un chevalier de haut

renom. Voyez, cela me ravit toute joie. Mais c'est qu'il me faut dissimuler ce qui me cause la plus grande perte : malheur, comment va-t-elle réagir à cette nouvelle, ou comment doit-elle te pleurer[1]? Hélas! que dis-je là? De quoi ai-je failli l'accuser? Désormais il vaut mieux que je me taise. » C'est ainsi que la reine conclut son discours. Alors arrivèrent également Keydin et sa sœur Isolde. Le chagrin de celle-ci était plus terrible que ce qu'elle pouvait supporter. Elle dut quitter rapidement le groupe de ses compagnons, car elle ne pouvait plus supporter sa douleur. Quand elle vit la bière, elle eut le cœur presque brisé de souffrance, tandis que son sang commençait de bouillonner. C'est alors qu'elle tomba de cheval.

Le très valeureux Gawan accourut immédiatement pour aider la dame. On pouvait remarquer sur elle les signes de son atroce douleur. Quand il parvint jusqu'à elle, il la recueillit dans les bras, et il la porta jusqu'à la bière. Quand elle arriva à la bière, elle éprouva une atroce souffrance (plus tard cependant sa douleur prit fin). Quand elle vit son époux mort, elle pâlit et rougit et changea de couleur. C'est alors que la souffrance s'empara d'elle pour de bon. Sous l'effet de la douleur elle ne pouvait plus prononcer un mot. Elle s'effondra près de la bière. Son frère voulut la consoler, comme c'était son devoir, [si du moins c'était possible[2]]. Mais à ce moment il était lui-même en proie à une immense douleur, si bien que lui aussi avait besoin qu'on le consolât. Là-dessus il lui dit, comme je vous le rapporte, pour la consoler, et aussi pour exhaler le chagrin qu'il éprouvait lui-même : « Que Dieu te console, ma chère sœur ! Maintenant il est devenu tout à fait notoire que tu souffres énormément. Tu connaissais un bonheur sans mélange tant que ce héros était en vie. Maintenant le malheur nous a frappés tous deux à travers lui. Vraiment, la mort est irréfléchie qui nous fait ainsi perdre notre empire sur nous-mêmes. Où avez-vous jamais vu tant de gens en si peu de temps anéantis sans qu'ils pussent se défendre ? Puisque l'armée du malheur fait de moi ce qu'elle veut, calme-toi, chère sœur, et ménage-toi par amour pour moi, car si je devais te perdre jamais plus je ne recouvrerais la joie. Ma chère, reprends-toi ! Ma sœur, lève-toi, ne prends pas ton chagrin trop à cœur, domine-toi du mieux que tu pourras. Réfléchis bien au fait que nous connaissons une si grande perte que personne n'a jamais davantage souffert[3]. Isolde, ma chère sœur, si Dieu ou la Fortune nous accordait de connaître encore la joie, le héros, le généreux et doux Tristan serait encore en vie. Il

nous a conduits en ce pays où règnent la joie et la belle humeur. On nous rend du malheur pour notre bonheur. Grand Dieu, si jamais Tu as commis une mauvaise action, c'est sur nous que ta main l'a commise en laissant tuer celui qui était nommé le père de toutes les plus nobles vertus! Tristan, mon cher seigneur, moi, pauvre Keydin, on me nommait ton beau-frère et ton ami. Hélas! infortune, tu as mis fin à tout cela[1] ! Seigneur Tristan, grâce à toi j'étais mieux considéré et estimé dans bien des pays que beaucoup de chevaliers plus valeureux que moi. Par le fait que tu faisais mon éloge j'étais exempt de tout reproche. Où que j'allasse, parce que je faisais partie de ta suite, j'étais davantage considéré que je ne l'aurais été seul. Tristan, homme bien-aimé, souvent j'ai eu la vie sauve grâce à toi. Cela, maintenant je l'ai perdu : on ne pourra plus s'imaginer que j'aie ma part de ta haute valeur et de ta bonne éducation. Tu me faisais participer au bonheur. Maintenant j'ai perdu mes forces et à tout jamais je souffrirai le malheur. Le prestige du chevalier, je l'avais grâce à toi; pour toi je veux renoncer maintenant à toute chevalerie; la vie m'est désormais indifférente. »

Entre-temps, s'était également levée celle à laquelle le malheur avait rendu odieux son corps et son esprit, je veux dire Isolde, l'épouse de Tristan. Elle dit : « Hélas! quelle grande détresse est la mienne, moi pauvre femme! J'étais constamment inquiète et soucieuse parce que toi, Tristan, mon seigneur et mon époux, tu aimais de nombreuses autres femmes plus que moi[2]. Malheur, maintenant je suis débarrassée de ce souci, mais je l'ai échangé contre un chagrin bien plus grand! Seigneur Tristan, je ne pourrai jamais me consoler de ta mort, mon très cher époux. Malheur, douleur cruelle! Tristan, mon cher Tristan, nulle main ne pourra jamais écrire toutes les joies que j'ai eues en partage, moi plus que toutes les autres femmes. Cette mort horrible me les a prises et ravies. Malheur, quelle détresse je dois souffrir à cause de toi! Maintenant je perds toutes les joies que j'ai connues jusqu'à ce jour. Hélas! que ne puis-je mourir avec toi, seigneur! Avec toi c'est mon bonheur que je perds, et je reste dans la détresse. Je n'imagine pas non plus pouvoir en recouvrer une partie. Ce serait folie de penser que je pourrais vivre sans toi. Hélas! mon frère, vois maintenant : j'ai perdu ce qui toujours me préservait de toute affliction! »

La femme pleurait et témoignait au défunt son grand amour. De ses larmes de sang elle mouillait ses plaies. À

maintes reprises elle baisa ses lèvres avec ardeur, non pas une seule fois mais plus de mille fois elle l'embrassa, et elle lui parlait, elle l'embrassait à nouveau et disait qu'elle avait davantage perdu qu'aucune femme n'avait jamais gagné. On rendit alors au mort tant d'honneurs que dans son pays on n'avait pas besoin de le pleurer davantage. Tout cela plaisait beaucoup au moine Tristan. Il disait qu'ils étaient tous fous de ressentir une telle douleur à cause d'un si petit malheur. Isolde reprit : « Seigneur Tristan, hélas ! Même si je n'avais de toi que la solennelle déclaration — qui pour moi est un précieux trésor — que j'ai été élue pour t'être donnée, à toi, comme épouse, homme superbe, j'aurais plus perdu par ta mort que jamais une autre femme. Ah ! comme je renoncerais facilement à tout, si je pouvais ainsi annuler notre séparation, de sorte que la mort nous accorde à tous deux la même fin ! Ah ! chères mains, quand m'unirez-vous à mon cher époux ? Ah ! que n'ai-je ici une épée pour me secourir ! Vraiment, le bonheur m'est précieux. Je puis renoncer à toutes les joies, car je veux aller au couvent et prendre congé du monde. Ah ! malgré tout je ne peux vivre sans toi, seigneur Tristan ! »

Là-dessus elle recula. Son atroce douleur lui interdisait de parler davantage. Personne ne peut raconter jusqu'au bout toutes ces larmes et toutes ces plaintes, tant elles étaient abondantes — ce n'était pas rien !

Le roi Artus réfléchit à la manière dont on pourrait enterrer Tristan avec honneur. Il concentra sur cette pensée tous ses efforts et toute sa réflexion. Kornewal lui conseilla d'emmener le défunt par-delà la mer, car auparavant Tristan l'avait prié, au cas où il mourrait, de l'amener là où vivait son oncle, car, même si celui-ci ne l'aimait pas, il reposerait là plus volontiers et mieux que nulle part ailleurs. Le roi et la reine répondirent aussitôt : « Soit ! » Tous furent d'accord. On mit le corps sur un brancard tiré par un cheval. Tous les hommes présents se placèrent rapidement derrière. L'abbé du monastère se joignit au cortège. Le nouveau moine fit office de chapelain. En pleurant et en manifestant une grande douleur tous se lamentaient sur la mort de Tristan, qui avait toujours mené une vie exemplaire. Ils chevauchèrent avec lui en un long cortège, en ne cessant de pleurer, jusqu'à la mer. Isolde, l'épouse de Tristan, souffrait un tel martyre à cause du chagrin qu'elle éprouvait qu'elle ne put plus chevaucher. On voulut la convaincre de ne pas poursuivre son voyage. Mais toutes ses douleurs n'auraient pu l'en empêcher, si le roi et la

reine n'y étaient pas parvenus à force de prières. Son frère Keydin lui aussi faisait de grands efforts de persuasion. La reine lui fit l'honneur de la raccompagner à la cour. Le roi et tous ses gens, Kornewal et Keydin se séparèrent de leur suite et s'abandonnèrent sur la mer au vent avec le défunt et deux autres hommes : en effet, ils avaient également avec eux l'abbé et l'enfant de Dieu, le nouveau moine, le chapelain. Évidemment ils n'eurent pas besoin de prier particulièrement ce dernier de les accompagner, car cela faisait partie de son plan. Il n'y avait avec eux personne d'autre de la suite. En pleurant ils traversèrent la mer. Quand ils eurent accosté ils portèrent le mort hors du bateau sur son brancard. Tout leur comportement révélait qu'il leur était arrivé un grand malheur. On pouvait également voir qu'ils marquaient le plus grand respect au seigneur. Ils se dirigèrent vers Tintajoel. Le fidèle Kornewal fit de nouveaux mensonges. Il alla trouver le roi[1] et ses gens. Il commença à se tordre les mains et à pousser des lamentations : « Ah ! hélas, cent fois hélas, mon cher seigneur !

— Que signifient ces cris ? » demandèrent plusieurs des assistants. Le roi lui aussi s'étonnait fort, car tout cela lui était fort désagréable. Il demanda à Kornewal d'où il venait et où il avait pris congé pour venir ici dans son pays. Kornewal lui répondit aussitôt : « Je ne vous saluerai jamais plus aimablement ; que vous me traitiez bien ou mal, peu m'importe, car vous avez sans nul doute commis un crime horrible, en chassant de votre pays, à cause de propos mensongers, mon seigneur Tristan. C'est à cause de vous qu'il a été abattu ; cela, je ne cesserai jamais de le déplorer, mais vous aussi, si votre déloyauté vous permet d'avoir du chagrin. Votre déloyauté est cependant si grande que, même si vous aviez vous-même découvert la vérité, vous le haïriez tout de même, sans savoir pourquoi. Songez, seigneur roi, qu'à maintes reprises il vous a acquis de grands honneurs. Maintenant il est mort, seulement à cause de votre lamentable jalousie. Vous ne pouviez le supporter, lui qui vous servait de si bon gré. Vous vouliez l'éloigner tant qu'il était en vie, et vous vous imaginiez que, s'il pouvait vous être en quoi que ce soit utile, on pourrait de nouveau le gagner facilement à votre cause et le réconcilier avec vous. Maintenant il est mort, et on se rend compte que vous pouvez vous passer de lui. »

Il poursuivit d'un ton lamentable : « Hélas ! roi puissant, vous aimiez Tristan quand, au nom de votre honneur, il a abattu le fort Morold. Cela lui a causé plus de tourments qu'il

n'en aurait souhaité. Il est en outre venu à bout, pour vous, d'aventures dangereuses lors de voyages périlleux, et il a dû se protéger de nombreuses inimitiés. Pour vous il a accompli beaucoup d'exploits en payant de sa personne. Quand il vous a amené ma souveraine pour que vous l'épousiez, il ne pensait pas qu'il s'attirerait par là votre haine. Il s'imaginait au contraire, seigneur, qu'il vous servait d'autant mieux, afin que vous le traitiez toujours avec plus d'affection que tous les autres. Quand on vous sert avec zèle jusqu'aux limites du possible, vous rendez le mal pour le bien, et de là naît immanquablement la haine : vous ne faites cela que lorsque vous devez donner une récompense. Cela ne sied pas à la royauté ni à votre honneur de roi. Ah ! comme je souffre, mon cher seigneur Tristan ! Vous êtes venu en ce pays pour acquérir de l'honneur ; en échange, votre oncle vous a apporté le malheur. Je ne sais pas ce que nous aurions pu envier aux autres : vous-même vous étiez un roi puissant, l'égal de Marke et de tous les autres rois. »

Là-dessus il se mit à crier : « Faites ce que bon vous semble, réjouissez-vous ou soyez triste. Mais je regrette la loyauté que je voyais chez mon seigneur, qui pourtant ne [se ménageait] pas et ne [craignait] pas l'adversité[1]. Que de fois je l'ai mis en colère quand je voulais l'entraîner loin d'ici, pour qu'il ne s'épuise pas à votre service ! Maintenant tout est fini, ce que je vais regretter à tout jamais. Je sais aussi que jamais vous ne trouverez un ami tel que lui, grâce auquel vous pourrez compenser sa mort. »

Le roi ne répondit rien, un peu triste. On connaît un vieux dicton : « la haine s'éteint avec la mort ». Le roi le manifesta ouvertement en pleurant de tout cœur celui qu'auparavant il avait haï de tout cœur. Tous ses gens agirent de même. Ils dirent : « Pour sûr, ce sont de tristes histoires ; le défunt est à plaindre. » Puis le roi puissant se rendit en se lamentant jusqu'à la bière. Tous ceux qui étaient là se mirent eux aussi à pleurer violemment le défunt. Les princes et les hommes libres se tordaient les mains. « Malheur, quel grand malheur et quelle poignante douleur nous oppressent ! dit le roi. Ici repose tout notre honneur. Maintenant je suis frappé par le malheur. Toutes mes joies sont mortes avec cet homme. Tristan, vaillant guerrier, tu es mort par ma faute. C'est pourquoi je serai dans l'affliction tant que durera ce monde, car c'est à cause de mon crime et de mes funestes persécutions que tu as été abattu en pays étranger. C'est cela que je déplore le

plus profondément. Que Dieu m'abandonne ! Que je sois maudit pour t'avoir chassé de ma cour à cause de mon épouse, et pour avoir souffert un seul jour de plus à ma cour celui qui a élevé la voix contre toi et qui t'a noirci auprès de moi ! Je pleurerai ta mort à jamais. Tristan, mon cher neveu, tu as conquis la reine au péril de ta vie et tu me l'as amenée jusqu'ici. Par amour pour toi je te l'aurais volontiers laissée. Maudits soient ceux qui ont suscité en moi cette colère ! C'est à cause de mensonges que je t'ai perdu. Je ne sais pas comment j'ai pu parler de la sorte. Comment ai-je pu t'obliger à partir alors que tu étais innocent ? Je sais que tu as recherché son amitié seulement par égard pour moi. C'est pourquoi je veux à jamais te pleurer. Tristan, mon cher neveu, maintenant je sais que tu étais innocent, comme j'aurais dû le savoir quand j'étais posté dans le tilleul et que je t'ai vu près de la fontaine, et que la reine te disait que ta présence à la cour ne lui était pas agréable parce qu'à cause de toi elle avait beaucoup d'ennuis, et qu'elle ne voudrait jamais intervenir auprès de moi pour que je te rende ma faveur[1]. Au fond je devrais mourir, même si le diable devait me prendre, pour avoir jamais nourri des doutes sur toi, de telle façon que je t'ai pris en aversion. Tristan, mon cher neveu, jamais je ne t'ai trouvé, ni toi ni ta façon d'être, différents de ce que je pouvais souhaiter. Si la Fortune me l'avait accordé, j'aurais dû te donner mon royaume et vivre entièrement selon ta volonté ; cela, tu l'aurais bien mérité. C'est pourquoi ma mesquinerie et ta loyauté m'amèneront, et c'est légitime, à vivre à tout jamais dans l'affliction. Tristan, mon cher neveu, quand entre toi et mon épouse j'ai découvert ton épée, j'aurais dû reconnaître et savoir que, si tu avais cherché à me couvrir de honte, jamais tu n'aurais déposé ainsi ton épée entre vous[2]. Tristan, mon cher neveu, quand mon épouse la reine, la plus pure de toutes les femmes, au péril de sa vie, s'est devant le tribunal lavée elle-même de l'accusation portée contre elle, et ce, par le jugement de Dieu, épreuve pourtant suffisamment terrible, en portant le fer rouge, et quand par là elle a montré son innocence[3], j'aurais dû avoir la bonne fortune de croire qu'elle n'avait jamais commis de faute avec toi. Parce que je n'ai pas eu cette sagesse, je veux maintenant demander au malheur de donner à mon cœur des souffrances éternelles. Tristan, cher Tristan, tu étais un vaillant guerrier, courtois, à la parfaite éducation et à la haute réputation. Tu étais au service des dames et nulle mesquinerie ne pouvait trouver chez toi refuge

ou asile. Si tu avais été un homme de rien, tu serais maintenant encore en vie. Tu étais vaillant, et avais de la vigueur et des biens. Tu étais un roi puissant, et pourtant tu me servais comme si tu étais mon homme d'armes. C'est pourquoi il est juste que je pleure ta mort. Dieu le sait, c'est ce que je fais. »

Marke demanda à tous ses vassaux de pleurer la mort de son cher neveu. Lui-même manifestait une souffrance atroce : ils auraient été de pierre s'ils n'avaient pas pleuré en le voyant. Le roi poursuivit d'un ton lamentable : « Maintenant seulement j'ai appris à connaître les plus horribles tourments. Hélas ! mort, comme tu anéantis la loyauté et l'amour ! Ce que je dis n'a pas de sens, puisque pas un seul jour je n'ai cru à la loyauté de mon neveu. C'est cela que je dois à tout jamais déplorer. »

Le roi aida lui-même à porter la bière, de ses propres mains, comme l'aurait fait n'importe quel seigneur. C'est ce roi puissant qui décida de lui-même d'agir ainsi. Les serviteurs et les seigneurs, les humbles et les puissants, les pauvres et les riches, tous pleurèrent Tristan. Ils montrèrent ainsi combien ce seigneur leur était cher. L'abbé lut son psautier. Le chapelain de l'abbé dut lui aussi lire un psautier. Le nouveau chapelain, qui venait d'être fait moine, se cachait sous son vêtement et riait sous cape. Il louchait par-dessus le psautier et observait les autres qui se lamentaient. Cela lui plut beaucoup. Il n'en était pas du tout troublé. Il se dit en lui-même : « Comme ces gens se rendent ridicules en se lamentant et en pleurant sur toi, alors que je vis dans la joie ! Ils se comportent comme des fous, et ils devraient au fond le savoir. » Voilà ce qu'il murmurait en secret par-devers lui.

Je vais vous dire aussi ce qu'il fit : sans cesse il jetait autour de lui des regards inquiets, pour voir s'il ne pourrait pas apercevoir quelque part celle qu'il nommait sa souveraine. Il aurait bien aimé entendre ses lamentations. Mais elle n'était pas venue. Le puissant roi Marke pleura amèrement, puis il alla retrouver son épouse. Plein d'amour il la prit dans les bras et lui dit d'un ton lamentable : « Oh ! puissante reine, aussi chère que vous m'êtes, pleurez mon très cher neveu Tristan, le valeureux homme d'armes ! Vous avez certainement de bonnes raisons de le faire, car il vous a fidèlement servie, sans commettre aucun méfait. »

Quand elle entendit que Marke était venu la trouver pour pleurer son très cher ami Tristan, Isolde, sa chère amie, serait presque tombée évanouie. Elle tressaillit au plus profond

d'elle-même, mais elle réussit à se ressaisir et demanda ce qui lui était arrivé. Il répondit : « Mon neveu Tristan, qui est bien à plaindre, a été abattu.

— Jamais je ne le plaindrai », dit la reine. Le roi serait presque devenu fou de rage. Si par gentillesse et bonne éducation il ne s'en était pas abstenu, il se serait violemment disputé avec elle. Il dit : « Que dis-tu là ? » La dame demanda : « Est-il certain qu'il est mort ?

— Oui, pour sûr.

— Dans ce cas il me sera possible de vivre sans soucis, car jusque-là j'ai à cause de lui subi bien des désagréments. Je suis bien heureuse qu'il soit mort, et Dieu soit loué si c'est bien vrai. »

Il fallait beaucoup de ruse et d'astuce pour réussir avec une telle habileté à ne pas avoir l'air de souffrir atrocement ! Le roi l'entendit avec grand déplaisir et il dit avec colère : « Que le Dieu du ciel soit attristé de l'infidélité féminine ! Dame, si je vous étais quelque peu cher, et même s'il avait été un voleur, et s'il avait fait du tort à beaucoup de gens, vous devriez au nom de votre honneur de femme le pleurer autant que moi. Montrez-moi comment vous m'aimez ! » Elle répondit : « Seigneur, cela m'est difficile. Sa mort me causerait davantage de chagrin si je n'avais pas, à cause de lui, souvent perdu vos bonnes grâces alors que j'étais innocente, mon cher époux. » Il répondit : « Chère reine, s'il avait eu une chance d'annuler toutes les souffrances que vous avez supportées à cause de lui, il l'aurait saisie. En outre, il s'est exposé à de très nombreux périls pour vous. Cela me désole aujourd'hui et à jamais. Je vous en prie, chère reine, pleurez-le à présent. » Bien qu'il l'en priât instamment, elle demeura si inébranlable qu'elle ne pleura que fort peu sa mort. Le roi demanda encore à plusieurs reprises qu'elle pleurât son neveu par amour pour lui. Il la déclara innocente de tous les méfaits dont elle avait été accusée. À la manière de toutes les nobles dames elle se fit prier de faire ce que de toute façon elle aurait fait volontiers, et elle dit : « Cela me navre ; et je te dis que je pense vraiment que sa mort nous a porté un grand préjudice ; il était un homme valeureux et te servait loyalement.

— Vraiment, répondit le roi, si tu ne le pleures pas autant que moi, je ne t'aimerai plus jamais. »

La dame fit ce dont il la priait ; de plus elle y était poussée par la détresse de l'amour qu'elle éprouvait pour l'étranger. Même si le roi ne l'avait pas implorée, elle n'aurait de toute

façon pas pu s'en abstenir plus longtemps, eût-elle dû perdre aussitôt la vie et l'honneur. La belle femme s'approcha de la bière. Sinon elle n'aurait jamais osé le faire en présence de tous ces gens. Elle aurait aimé pouvoir le prendre dans ses bras. Elle dit : « Depuis que je te vis, pour la première fois en Irlande, valeureux chevalier, j'ai pour toi souffert maints tourments, et toi pour moi. À présent le malheur a eu raison de toi. »

La reine prononça ces paroles tout en pleurant, et elle déplora le sort de Tristan comme il convenait de le faire devant la cour. Son intention était de se garantir vers l'extérieur, bien qu'au fond d'elle-même son cœur saignât de chagrin. Je crois qu'elle aurait préféré être morte elle-même, plutôt que de voir Tristan, qu'elle aimait, dans une si horrible situation, et de ne pas pouvoir le venger — ce à quoi pourtant elle aspirait — ni dire ce qu'elle voulait. Le sénéchal Tinas, qui avait de l'inclination pour Tristan, dit avec tristesse : « Quelle douleur poignante que de te voir ici, mort ! » Personne dans l'assistance ne pouvait se répandre davantage en lamentations. On pleura Tristan violemment et abondamment. Quelques-uns se frappaient, d'autres s'arrachaient les cheveux. Quand la dame accablée de douleur vit toute cette affliction, elle se dit en elle-même : « Il y a ici tant de souffrance que je peux faire ce que je veux ; à force de se lamenter ils ont perdu la raison, si bien qu'ils ne m'observent pas. » Ils lui paraissaient tous aveugles. C'est ainsi que l'amour rend les gens intelligents. Elle souleva le couvercle de la bière, si bien qu'elle put voir son ami sans être gênée. Les blessures du mort, qui n'avaient pas été pansées, étaient ensanglantées, et il était si abîmé par les coups qu'elle ne put pas reconnaître qui il était vraiment. C'est ce qu'avait recherché le chapelain de l'abbé quand il avait commencé ce petit jeu. Si le mort avait pu recouvrer la santé, Isolde aurait été son médecin, comme elle l'avait été dans le passé[1]. Elle ouvrit ses blessures et les tâta partout. Mais elle n'avait pas d'autre onguent que les flots de larmes, qu'elle versait sur ses blessures.

Là-dessus elle dit : « Que je te trouve maintenant mort (et dans un état aussi déplorable) et que je ne puisse pas te venir en aide, j'en serai à jamais plongée dans l'affliction. » Elle sortit aussitôt son mouchoir et lui essuya la bouche. Elle la baisa avec amour. Ah ! combien le chapelain de l'abbé aspirait à recevoir lui-même ce baiser qu'elle donnait à l'homme mort !

Mais sachez que plus tard il reçut très certainement de tels baisers. Il se dit : « Là-bas est couché quelqu'un qui prend trop de plaisir à ma place. » Le jeu ne l'amusa plus du tout. Isolde, qui faisait la démonstration de son amour loyal, pleurait si violemment son cher ami Tristan parce qu'elle sentait dans son cœur l'aiguillon de l'amour — cet amour qu'elle ne cessa jamais de ressentir. Elle était entièrement assujettie à la douleur. Mais elle était prudente et dit d'un ton lamentable : « Tristan, toi le plus heureux des hommes, que personne ne peut suffisamment pleurer, comme je m'étonne que, toi qui as vaincu des centaines d'hommes dans des situations périlleuses, tu aies été maintenant abattu dans un pays étranger sans qu'on puisse me dire comment cela s'est passé ! Je veux te l'avouer franchement : tous les vassaux de mon seigneur devront à jamais en pâtir. Je crois que les hommes de sa maison ne pourront jamais te vaincre. Il est légitime que je te pleure : même si par amour pour toi j'ai beaucoup enduré[1], toi, en retour, tu m'as rendu la pareille, si bien que je dois te pleurer. Tristan, valeureux héros, quand au péril de ta vie tu m'as, grâce à tes hautes qualités, conquise en Irlande, tu t'es montré comme un chevalier d'élite. Depuis ce jour, par amour pour moi tu as souffert bien des tourments. Maintenant commencent pour moi les épreuves. Tristan, mon cher Tristan, après qu'en bravant les périls tu as tué le dragon, on t'a transporté dans ma chambre. Je te fis préparer des remèdes et des mets[2]. Maintenant je suis désemparée, car tu as trouvé une fin tragique, et ce malheur me ravit tout mon bonheur. Tristan, homme valeureux, si tu étais encore en vie, je serais à jamais à ton service, car tu m'as aidée à devenir reine, alors que j'ai failli devenir l'épouse d'un porte-plat[3]. C'est à bon droit que je devais t'être soumise. C'est grâce à ta vaillance que je fus délivrée de ces gens de rien. Que je ne sois pas devenue l'épouse du sénéchal, c'est à toi seul que je le dois. C'est la fin de ma joie. Tristan, par ton discours tu as prouvé que tout ce que le sénéchal avait l'audace d'affirmer n'était que mensonge, quand il faillit tromper mon père en lui racontant des fables. Il pria instamment le roi de me donner à lui en mariage, parce que, soi-disant, il avait lui-même tué le dragon. Tu as aussitôt prouvé que je devais être tienne. Maintenant je n'appartiens plus à toi, ni toi à moi, car la mort nous sépare. J'en aurai à jamais de nouveaux tourments. »

De nouveau le chapelain réfléchit : « Si elle renonce à sa colère et consent à être ma souveraine adorée, je puis encore

guérir, et il se pourrait bien que nous recouvrions tous deux la joie, si nous trouvions de la paille pour faire un lit. »

La dame reprit : « Tristan, que Dieu en soit navré ! Par loyauté vis-à-vis de Marke, tu n'as pas voulu faire de moi ton épouse. Tu as dit que je convenais mieux au roi en tant que reine. Cette autre femme[1] ne t'a donné pour ton amour rien d'autre que la mort. Je devrai à cause de cela vivre toujours dans la tristesse. C'est à toi, valeureux Tristan, que mon père et ma mère m'ont confiée. Maintenant tu m'as quittée sans bénédiction ni salut. Maintenant toutes mes joies me sont ravies. Mon cher, mon doux Tristan, je dois maudire ce pays et le jour où tu m'as amenée ici ! Il est vrai que tu t'es beaucoup occupé de moi et que tu m'as servie avec zèle, sans te plaindre, ce qui me plut beaucoup. S'il n'y avait pas eu cette fâcheuse haine, tu serais très certainement encore en vie. Cette haine a mis fin à mon bonheur et t'a ôté la vie. Hélas ! pour moi, pauvre femme, on ne peut plus rien faire ! Ce que généralement on appelle un forfait, je te le pardonnerais volontiers, si seulement je ne devais pas déplorer ta mort. Je ne sais pas comment mieux te pleurer qu'en prêtant un serment : puisque mon malheur est si grand que je ne peux mourir avec toi, homme le plus valeureux, je veux tuer mes sens, car je les torturerai tant qu'ils me promettront de mourir, au cas où ils attendraient encore quelque chose d'agréable[2]. Tristan, joie sans souffrance, tu étais en tout temps prêt à aimer ta bien-aimée. Moi, ton amour, j'avais plus de joie que toutes les autres femmes, aussi longtemps que ton cher, ton doux corps a donné à ta bien-aimée les joies de l'amour. Un jour douloureux, un jour sans joie a pris la place des pâturages bienheureux. Maintenant que moi, ta bien-aimée, je suis abandonnée par le bonheur, que celui qui a connu l'amour m'aide à pleurer cet homme qui m'est si cher. Tristan, Dieu aime le bonheur d'amour. Comment la loi du Dieu très bon a-t-elle pu me dépouiller de mon bonheur ? Car jamais désormais je ne pourrai, misérable que je suis, regagner la joie. Toi, homme valeureux, tu as offert à mon âme beaucoup de joies agréables. Un combat affreux m'a ravi toute ma gaieté[3]. Ta tendresse me manque douloureusement, et il vaudrait mieux que j'en perdisse l'habitude. La tendresse, l'affection, je les ai perdues depuis que la joie, avec la peine, sépare l'aimée de l'aimé. Que celui qui a connu l'amour m'aide à pleurer cet homme qui m'est cher. Hélas ! Tristan, cher héros, maintenant il me faudra, pauvre femme que je suis, renoncer au bon-

heur, tout le temps que je vivrai ! Maintenant cela me semblerait un don de Dieu que de reposer morte à côté de toi, car je souffre tant au fond de mon cœur que je préférerais être morte plutôt que de rester ainsi. Hélas ! Tristan, comme tu t'es mal protégé ! À quoi te servit cette fâcheuse expédition, quand tu allais en quête d'aventure ? Hélas ! c'était toujours ton habitude de désirer ardemment te rendre là où on conquiert gloire et honneur avec des épées et des javelots ! Tu étais en intelligence un vieillard, et un enfant d'après le nombre des années. Quel malheur qu'il n'y ait ici personne qui m'aide à te pleurer. Quel malheur que ma mère m'ait mise au monde, moi pauvre femme ! En effet, si jusqu'à présent quelque malheur m'advenait[1], j'étais habituée à ce que tu m'aides à me tirer d'affaire. Maintenant je suis ici abandonnée, et personne ne m'apportera son aide avec autant de dévouement que tu le faisais. Hélas ! Tristan, qui à présent m'aidera à surmonter ma détresse ? Hélas ! pauvre femme que je suis, hélas ! Que de souffrances j'ai connues à cause de toi ! Quel malheur, Tristan, quel malheur pour moi que tu aies jamais porté ton regard sur moi, car que d'infortunes tu as connues par moi, pauvre femme ! En effet, si tu ne m'avais jamais aperçue, tu serais resté ici. C'est à cause de moi que tu as été chassé de ce pays et que tu es allé là où tu as perdu la vie. Daigne Dieu pardonner à celui qui a conseillé de commettre un crime abominable en faisant que le roi, ton oncle, donne l'ordre de te chasser ; c'est à cause de cela que, malheureusement, tu as été touché à mort. Maintenant toute haine a disparu. Que celui qui le désire approche et dise à propos de Tristan des choses honorables ou honteuses, car il ne peut plus se venger, et celui qui l'a trahi, qu'il connaisse la joie et la gaieté ! Pourtant ils devraient vraiment savoir que, si ce n'était pas contraire à la décence féminine, je ferais bien comprendre aux ennemis qui m'ont causé ce grand chagrin qu'ils devraient le payer de leur vie. Mais malheureusement je suis une femme, et je ne peux prendre ma vengeance. Au lieu de cela je dois fermer mes pauvres yeux. Hélas ! ils n'ont pas menti ceux qui si souvent ont dit que fréquemment une grande souffrance engendre une grande joie ! Mais jusqu'à présent j'ai cru que c'était un mensonge. Ce n'est que maintenant que je suis informée de toute l'histoire que j'ignorais jusqu'à présent. Hélas ! toi pauvre Kornewal, comment a-t-il pu t'arriver à toi, pauvre malheureux, que tu aies été séparé de lui quand cette chose stupéfiante a eu lieu ! »

Kornewal jura solennellement et prêta maints serments qu'il n'était pas auprès de lui. Si la plainte de la dame déplaisait à quelqu'un, celui-là me paraîtrait bien malavisé, car la terre n'a jamais porté de héros plus valeureux que Tristan — je parle du moine qui était assis à côté d'elle, alors qu'elle s'imaginait qu'il était couché devant elle dans la bière. Quand elle eut cessé ses pleurs, on souleva la bière, on emporta le chevalier du rivage avec force lamentations, et on le déposa devant la porte de la cathédrale, où on le pleura encore abondamment. Entre-temps la nuit était tombée, quand on voulut rentrer à la maison. C'est alors que le chapelain Tristan se rendit auprès de l'autel et lut son psautier. Il pleurait abondamment et ne cessait de lever les yeux. Là, devant l'autel, il ne récitait qu'une unique prière : que Dieu lui accordât qu'enfin Isolde la Blonde le reconnût sans que tout le monde le remarque. Il réfléchit comment cela pourrait se passer en silence et sans danger, pour que personne ne s'en rendît compte, car il savait de façon sûre que le roi le haïssait ; il craignait également que cela pût faire du tort à sa souveraine.

Comme il était ainsi tourmenté par le doute et l'inquiétude, il pensa : « Si j'attends jusqu'à demain, le jour me ravira peut-être la possibilité de lui parler. » Finalement il réfléchit qu'il serait préférable pour lui qu'il n'attendît pas jusqu'au matin. Juste à cet instant arriva son abbé Mobenagris qui lui dit : « Mon frère, sois béni ! » Tristan s'inclina et lui répondit poliment : « Maître, tu es mon seigneur[1] », comme la règle de son monastère le prescrivait. Je pense qu'il serait devenu dur avec lui-même s'il était resté longtemps là.

L'abbé dit : « Frère Wit, avez-vous dit vos prières ?

— Non, maître.

— Comment cela se fait-il ?

— Je l'ignore ; je ne pouvais faire autrement.

— N'y avait-il aujourd'hui rien que vous ayez pu lire ?

— Mais si, cependant je ne me sentais pas bien *[lacune]*, quand je vous ai quitté là dehors. Je voulais me reposer ici et attendre que cela aille mieux. »

L'abbé dit : « Je vous conseille, car cela me semble préférable, frère, de vous lever et de venir avec moi à la cour.

— Non, répondit Tristan, je ne suis pas fait pour la cour. Seigneur, ne le prenez pas mal, mais laissez-moi ici. Vous êtes pressé, allez-y ! »

L'abbé dit : « Je vais partir, mais laissez-vous convaincre par mes prières de venir avec moi, car, croyez-moi[2], je ne

peux me comporter ni dehors ni ailleurs comme je le ferais si vous étiez à côté de moi[1]. »

Quand ils se furent séparés, Kornewal vit que l'abbé allait à la cour. Sans perdre de temps il se hâta de rejoindre son maître : « Seigneur, quelles sont vos intentions ? Voulez-vous voir votre dame ?

— Oui, si cela peut se faire sans que personne ne s'en aperçoive.

— Oui, vous pourrez y aller sans danger et repartir tranquille.

— Mon cher Kornewal, dis-moi comment cela peut se faire avec discrétion pour que nous l'informions de cette supercherie sans aggraver la situation.

— Je peux aisément mener l'affaire à bonne fin, seigneur. Je vais lui faire savoir que vous êtes encore en vie, que vous êtes ici et que vous voulez lui parler cette nuit même tout près d'ici ; je lui dirai également que ce mensonge a été imaginé à cause de la grande fête d'Artus, et que le mort, qui repose ici et qui est pleuré avec tant de véhémence, est un chevalier inconnu.

— Elle ne va pas te croire sans difficulté.

— Elle le fera si je lui donne le petit anneau avec le saphir qu'elle vous a fait parvenir par Diamire, de même que la lettre qui a été scellée au moyen de l'anneau. Dans cette lettre vous avez écrit, seigneur, pour quelle raison vous êtes venu ici. Mais je dois attendre un moment.

— Non, Kornewal, mon cher, hâte-toi !

— En vérité, seigneur, je ne veux pas.

— Pourquoi donc ?

— Il y a là-bas de nombreux chevaliers que le roi Marke a laissés aujourd'hui auprès de ma souveraine. Quand il lui a demandé tout d'abord amicalement, puis lui a ordonné d'abandonner ces plaintes excessives et de venir se coucher avec lui, elle a commencé à lui faire des remontrances en disant : “Seigneur, que dis-tu là ? Ni prières ni menaces ne me feront abandonner mon deuil avant que Tristan ne soit enterré. C'est pourquoi vous devez vous taire. Ordonnez aux chevaliers de partir avec vous et demandez-leur de revenir ici [plus tard]. C'est ainsi que resteront ici Kornewal et la bonne Diamire. Nous serons assez nombreux pour veiller le défunt.” De plus, j'ai entendu Marke dire qu'il avait confié la civière avec le mort à deux hommes d'armes vigoureux. L'un d'eux est un Welche qui vient d'Espagne[2], l'autre est originaire d'Angleterre.

Voyez, ces deux hommes ne comprennent pas notre langue ni ce que nous disons. Je sais bien que si je leur avouais un crime, ils ne me trahiraient jamais. Les deux hommes se tairaient là-dessus ; en effet, ils ne savent dire que oui et non. Cependant il faut que nous fassions preuve d'habileté. » Il poursuivit : « Il est temps que j'aille trouver ma souveraine. J'imagine que les chevaliers sont encore auprès d'elle. Vous devriez vous agenouiller et implorer Dieu qu'Il daigne vous accorder de vous réconcilier. » Tristan répondit : « Je vais le faire. »

Kornewal sortit. Entre-temps les chevaliers étaient partis, et il n'était resté là-bas que les deux hommes d'armes, « non » et « oui », ainsi que Diamire, la bonne suivante, auprès de laquelle se trouvait Isolde, comme le raconte la source dont s'inspire mon récit. Malheureusement elle avait tant pleuré qu'elle n'avait plus de larmes. Quel malheur qu'elle n'ait pas appris plus tôt la vérité ! J'en suis désolé. Kornewal n'attendit pas plus longtemps et alla aussitôt la trouver. Elle lui souhaita le bonsoir. Il l'en remercia, et elle dit : « Dis-moi, où étais-tu aujourd'hui et toute cette nuit ?

— Dame, répondit-il, je ne pouvais pas être ici.

— Quelque chose t'a-t-il retenu ?

— Oui, ma dame, un homme m'a annoncé quelques nouvelles.

— Vois, cela pourrait bien se passer comme ce matin et toute l'année. Maintenant je le vois, c'est absolument exact : souvent après la joie vient la douleur, rarement après la mort la fidélité. »

Kornewal s'inclina profondément devant elle et dit : « Souveraine, apprenez ma détresse, qui m'oppresse depuis longtemps. Le moine qui est là-bas, debout, a souvent confessé mon maître. Je lui ai demandé sur son honneur si mon seigneur avait éprouvé un repentir sincère avant sa mort. Il m'a répondu sincèrement qu'il n'avait jamais vu un chevalier dont la détresse était aussi amère à cause de ses péchés, et il m'a raconté tant de choses, ma dame, que je me suis mis à pleurer. Il lui a également donné cette lettre. Souveraine, ce qui y est écrit n'a jusqu'à maintenant été lu par personne. Je sais également très bien ce qu'il en est : après que mon seigneur l'eut écrite lui-même, il la donna au moine. À part moi personne n'était présent. Prenez cette lettre, dame, et vous devrez résister jusqu'à ce que vous ayez lu tout ce qui y est écrit. »

Quand il lui eut appris tout cela, elle saisit aussitôt la lettre, défit le nœud du ruban et en sortit le sceau réjouissant,

l'anneau avec lequel elle avait été scellée, comme je vous l'ai déjà lu[1], et elle le mit à son doigt. Son chagrin devint moindre. Cela venait du fait qu'elle pouvait penser à Tristan. J'imagine qu'elle devina aussitôt ce qu'il y avait dans la lettre. Elle fit ce que font beaucoup d'autres dont le cœur est exempt de fausseté. Elle ouvrit la lettre (elle était écrite en français[2]) et y lut tout ce qu'elle y trouva : « Souveraine, je veux vous demander de daigner apprendre une chose que je vais vous annoncer ; mais ne vous effrayez pas trop. Il y a quelque temps, je suis parti, un matin, pour aller à la chasse et je traversais un champ quand, en plein milieu, je trouvai couché dans un sillon un chevalier percé de part en part d'une lance qui était entrée devant par la poitrine et sortie par-derrière entre les épaules, comme cela arrive parfois dans un combat singulier. Quand j'aperçus de loin cet homme gisant, comme mort, je me dirigeai vers lui et le redressai. Alors je vis qu'en tombant il s'était cassé la hanche. De plus, je remarquai qu'il était mort. Je le fis retomber dans l'herbe. Kornewal était avec moi, et il m'aida à le pleurer. Peu après le jour commença à poindre, et le soleil se leva. Nous convinmes que Kornewal devrait chevaucher et se rendre en tant que messager à la Table ronde pour raconter que très récemment un chevalier m'avait tué lors d'un combat singulier avec un javelot ; il devait ajouter qu'il ignorait qui avait fait cela et quand ça s'était passé, et que je l'avais prié de ne pas m'enterrer là-bas. Au lieu de cela on devrait me transporter à la cour de Marke, et le roi Artus, mon ami, devrait m'y accompagner avec les gens de sa suite. Tout cela se passa comme prévu. Kornewal alla à la cour et dit à Artus, l'honorable héros, que je venais de trouver la mort dans un combat singulier. Moi-même je ne restai pas longtemps là-bas ; dès que Kornewal fut parti je tailladai le chevalier de telle façon que personne ne pouvait reconnaître s'il s'agissait de lui ou de moi. Puis je me rendis par ruse dans un monastère où je demandai à l'abbé, qui se trouve encore ici, de m'accueillir comme frère. C'est avec lui que je suis maintenant ici, vêtu d'un froc de moine. Souveraine, trouvez à présent un moyen pour que l'aimé puisse retrouver sa bien-aimée, pour que l'aimé recouvre la gaieté par l'aimée. Quand on n'est pas suffisamment vigilant et que cette union amoureuse en souffre, et que l'aimé fait tant souffrir l'aimée que l'aimé se sépare de l'aimée, celui qui par amour est devenu un voleur ne connaît plus la joie par l'amour, et c'est ce qui m'arrive à moi, pauvre malheureux,

que le tourment d'amour poussera à la mort. Et si vos sentiments pour moi se refroidissent, il ne restera pour moi qu'un désir d'amour non assouvi[1]. Et je resterais alors sans joie, plongé dans la peine. Joie et peine sont en lutte l'une contre l'autre. Apportez maintenant votre aide, souveraine, pour que la joie l'emporte et que la peine se transforme à nouveau en joie. Car si la joie est vaincue par la peine, l'amour souffre à cause de la peine et il ne recouvrera plus jamais la joie. Mais si c'est la douce joie qui l'emporte sur la peine, comme cela doit se passer, la joie donne de la vigueur à l'amour, qui ne connaîtra plus la peine ; ce serait le plus heureux des dénouements. »

Quand la dame eut lu que son ami était tout près d'elle, bien vivant, et non pas mort, la nouvelle la fit tour à tour pâlir et rougir, et sursauter. « Est-ce vrai ou non ? » dit la reine Isolde. Kornewal lui assura sous la foi du serment qu'il les réunirait tous deux en un même lieu. Isolde demanda alors à Kornewal de se hâter pendant qu'ils n'avaient encore à craindre aucune surveillance. Il répondit avec à-propos : « Souveraine, dites-moi l'endroit où vous voulez le rencontrer, car je veux maintenant m'en aller à l'instant.

— Je ne sais pas. Je vais simplement dire qu'ici j'ai trop chaud et que je veux me rendre en un endroit plus frais. Je demanderai à ces deux hommes de veiller à côté de la bière. Ainsi nous n'aurons absolument rien à craindre. Mène ton seigneur à la belle prairie où l'an dernier il était avec moi, près de la fontaine dans le jardin. C'est là que je vais me rendre immédiatement pour guetter son arrivée. »

Kornewal dit : « C'est entendu. » Aussitôt la dame se rendit dans le champ de trèfle. Tristan attendait avec une douloureuse impatience l'arrivée de Kornewal qui tardait. Il quitta en courant l'autel devant lequel il avait fait sa prière et se dit en lui-même : « Il tarde trop. J'aspire tant à revoir ma dame bien-aimée ! Hélas ! Brangene, tu es morte, tu m'as toujours aidé avec dévouement, ton cœur m'était profondément fidèle[2] ! Diamire se fait du souci parce qu'elle ne peut nous réunir, ma bien-aimée et moi ! Je crains fort que le malheur ne se soit ligué contre moi ; car j'ai perdu le bonheur. Malheur, sois maudit ; nulle part tu ne me permets de demeurer en vie ! »

Tandis qu'il se plaignait de la sorte, son écuyer Kornewal arriva et lui dit : « Retirez votre froc, qui vous donne l'apparence d'un moine, prenez, seigneur, mon propre vêtement et allez retrouver ma souveraine. Elle a abandonné toute tristesse.

— Puis-je voir celle que j'aime ?
— Oui, seigneur.
— Où ?
— Seigneur, près de la fontaine. »

Aussitôt Tristan courut là-bas et trouva sa bien-aimée. Il aspirait à jouir de son amour, et elle le lui rendit par de l'amour. Ses manifestations d'amour étaient multiples. Ils firent l'amour jusqu'au moment où minuit approchait. Là ils durent se quitter. Je sais bien que cela les contrariait beaucoup de devoir quitter si vite l'amour et leur nid d'amour.

« Nuit, maudite sois-tu, qui t'enfuis si vite ! Sache que je ne suis pas pour toi une bonne amie. Depuis le temps où ma mère m'a donné le jour, jamais tu ne m'as fait souffrir à ce point, sache-le bien. Tu peux me croire ! »

Aussitôt la reine s'éloigna. Elle ne voulut pas plus longtemps baiser le chevalier mort sur la bouche. Elle dit avec force que soudain elle ne se sentait pas bien. Elle se conduisait ainsi parce qu'elle ne pouvait plus regarder l'homme mort. Sur ces entrefaites, entra le roi. Diamire avait couché la reine sur les pans de son vêtement. La dame manifestait une grande douleur. Homme ou femme, personne n'aurait pu supporter ce spectacle. Ce comportement inquiéta le roi. Marke contemplait sa femme si tendrement aimée et la baisa tendrement sur la bouche en disant : « Dame, si tu recouvrais la santé, cela compenserait pour moi la mort de Tristan. Dieu m'a infligé une grande perte et une atroce souffrance. C'est pourquoi je serais à jamais au comble de la tristesse si pour une raison ou une autre je devais, en outre, perdre ma chère épouse. D'où vous vient une si grande douleur ? Dieu de clémence, ne m'enlève jamais ma bien-aimée, car jamais personne n'aurait autant de peine à se séparer d'une tendre épouse que moi d'elle. Dieu puissant, crois-moi ! Isolde, douce femme, belle Isolde, au corps parfait, tu as toujours fait preuve d'une parfaite éducation. Isolde, tu étais irréprochable ; Isolde, tu étais toujours si gaie. On ne dit que du bien de toi. Et si maintenant je devais vivre sans toi, je pourrais bien moi aussi renoncer à vivre. »

Isolde dit : « Calmez-vous. Dieu, Notre-Seigneur, nous accordera de continuer à vivre ensemble.

— Ma douce épouse, si seulement je savais qu'il existe quelque remède qu'on pourrait vous procurer. »

Là-dessus la dame, qui était en excellente santé, répondit : « Je l'ignore. N'en sois pas courroucé : j'ai totalement perdu ce savoir, dans lequel jadis j'étais si savante. Cependant tu dois

donner l'ordre de demander à l'abbé si par hasard il ne connaîtrait pas quelque chose qui serait utile pour combattre la maladie, afin que ma mort soit différée. Son frère Wit, qui l'accompagne, s'y connaît dans l'art de la médecine que l'on enseigne à Salerne, et c'est un homme très expérimenté. » La reine Isolde poursuivit : « Il nous sera très utile en cette extrémité. »

Aussitôt le roi fit chercher l'abbé. Tristan fut alors persuadé qu'il allait maintenant perdre la vie. Quand il apprit la nouvelle qu'on le faisait venir à cause de ses connaissances médicales, qui pourtant étaient bien restreintes, il rougit très fort et se défendit avec vigueur. Le roi dit alors : « Frère Wit, refuser d'accéder à cette prière est agir contre Dieu. La loi de Dieu n'est pas de garder pour vous les dons que vous possédez par la grâce de Dieu.

— Seigneur, répondit le moine, notre ordre est ainsi fait que celui qui se retire du monde n'exerce pas l'art de la médecine. Seigneur, demandez à l'abbé si cela ne se trouve pas dans la règle. Il est mon maître. »

L'abbé répondit : « Croyez-moi[1], je ne m'y connais pas bien. Mais ce que mon seigneur exige et que n'interdit pas la loi[2], faites-le sans demander de récompense. Frère, c'est agir selon la volonté de Dieu ; je prends sur moi le péché. »

Cette nouvelle remplit Isolde de joie. Elle s'effondra à côté de la bière, comme si elle était évanouie. On la porta sans tarder dans sa chambre en faisant entendre force plaintes. Dans cette situation désespérée maître Wit dut apporter son aide, car c'était l'ordre du roi. L'abbé lui en avait donné l'autorisation. Il tâta la tête d'Isolde et l'enduisit d'un baume, de sorte qu'elle se sentit tout de suite bien mieux. Lorsque le roi vit cela, il dit à l'abbé : « C'est le meilleur médecin qu'il y ait à Salerne. C'est Dieu qui nous l'a envoyé ici. »

Maître Wit dit aussitôt : « On doit nous laisser seuls, cela serait bien. » Le roi fit sortir tout le monde si bien que personne d'autre ne resta que Diamire et maître Wit. L'abbé dit : « Il est temps qu'on enterre le mort. » Toute la cour mena grand deuil, pleurant et criant. Artus et Marke versaient d'abondantes larmes ; je ne peux décrire en détail leurs pleurs et leurs lamentations. On chanta la messe et le mort fut accompagné des prières qui convenaient à son rang. On se comporta avec lui comme on se comportait depuis toujours ; on le porta en terre. Ensuite tous s'éloignèrent. Marke alla aussitôt trouver la reine et lui demanda comment elle allait. Elle répondit : « Après bien des tourments, tout à fait bien, ce

pourquoi il faudra être éternellement reconnaissant à ce brave homme qui sait si bien me soigner. S'il restait plus longtemps avec moi, je recouvrerais vite la santé. » Marke dit : « Dame reine, l'abbé lui permet de rester auprès de vous le temps que vous voudrez.

— Ah ! seigneur, faites en sorte qu'il reste longtemps ici ! Je n'ai jamais vu un aussi bon médecin. »

On fit aussitôt chercher l'abbé. Marke le pria d'ordonner à frère Wit de rester là jusqu'à ce qu'il eût rendu la santé à la reine. C'est ce que fit l'abbé. Ah ! quel médecin Marke avait choisi pour sa femme ! S'il savait qui il était vraiment, avec quel plaisir il aurait renoncé à lui ! Marke agit exactement comme Ysengrin qui confia Hersant, sa bien-aimée, à Reinhart qui prit bien soin d'elle[1]. Le moine, frère Wit, dit ses prières avec Isolde[2] chaque fois qu'il le pouvait sans éveiller les soupçons. Il lui offrit un tel amour qu'elle put aller sans bâton partout où elle voulait. Là-dessus il réfléchit : le moine et le médecin bénéficiaient de l'aide du chevalier, leur ami Tristan. Si quelqu'un reconnaissait l'un des trois, cela causerait la perte de tous trois. C'est ainsi que l'un tomba de plein gré d'accord avec les deux autres sur cette solution : ils devaient s'en aller, il était temps. Sur ce, frère Wit alla trouver aussitôt le roi Marke. Il lui dit : « Seigneur, vous devez me permettre de retourner à mon couvent. Que le Dieu de clémence vous garde ! Je ne peux rester davantage ici. Ma souveraine a recouvré la santé. Si elle a encore besoin de moi je lui viendrai en aide comme je l'ai fait jusqu'à présent. »

Marke répondit : « Dites-moi, cher maître, si vous désirez quelque chose qui nous appartient, cela vous sera accordé.

— Non, répondit Tristan, mon cher seigneur, soyez seulement bienveillant à l'égard du monastère. Si je vous ai été de quelque secours, faites-lui-en recueillir le bénéfice. »

C'est ainsi que le bon moine se mit en route, mais malheureusement il ne put retrouver le chemin de sa cellule. Il prit un autre chemin qui faisait la frontière entre deux pays, la Cornouailles et l'Angleterre. Il le suivit jusqu'en Parménie, son pays[3]. Toute sa honte fut oubliée quand ses cheveux eurent repoussé comme auparavant. Plus jamais par la suite il ne fut moine.

LA TAVOLA RITONDA

Six épisodes de l'histoire de Tristan et Yseut

LE RENDEZ-VOUS SOUS LE PIN
(LXIII)

Dans cette partie le conte dit que messire Tristan, ayant quitté le roi Arthur, chevaucha si longtemps dans le grand désert qu'il y rencontra Perceval le Gallois, lequel avait poursuivi la bête Gratisante. Quand Tristan le vit, il le reconnut et l'appela au tournoi ; ils se lancèrent l'un contre l'autre, et se donnèrent deux très grands coups. Mais aussitôt la lance de Perceval se brisa en plusieurs morceaux ; et Tristan le blessa avec tant de force qu'il le jeta à terre avec son cheval. Ensuite Tristan lui demanda son nom ; il répondit : « On m'appelle Perceval, fils du roi Pellinor de Galles. » Et Tristan lui révèle son nom. Alors ils se font les plus grands honneurs du monde ; et puis ils se séparent l'un de l'autre. Et Tristan chevauche si longtemps qu'il arrive à la maison où il avait laissé Ghedin son beau-frère, et le trouve guéri et en bonne santé. Alors ils se mettent en chemin vers le royaume de Cornouailles ; et ils chevauchèrent tant dans leurs journées qu'ils arrivèrent au château de Dinas ; et là ils trouvent Governal, lequel dit à Tristan la réponse que le roi Marc lui avait faite. Ensuite ils chevauchent ainsi jusqu'à la ville de Tintagel. Quand ils arrivent au palais, le roi leur fait grande fête ; il embrasse Ghedin plusieurs fois, et le questionne longtemps sur le roi Gilerque et sur sa fille Isolde ; Ghedin lui dit : « Sire, par ma foi, ils vont tous bien pour vous servir, grâce à Dieu et au bon messire Tristan, qui nous a tous délivrés. » Cependant les tables avaient été dressées, et ils s'assirent pour manger. À ce point, voici venir dans la salle la belle Yseut la Blonde ; et lorsqu'elle voit Ghedin, elle le salue courtoisement, et lui

demande des nouvelles de sa sœur Yseut; et Ghedin répond avec sagesse aux paroles et aux questions de la reine. Cependant, ni le jour ni la nuit, Tristan ne pouvait penser à autre chose qu'à la façon dont il pourrait parler à la reine; et il s'ingénia si bien pour ce faire qu'un soir ils allèrent se parler sous un pin qui se trouvait au milieu du jardin de la reine. Étant ainsi ensemble, ils s'embrassaient l'un l'autre avec grand désir, et avec grand désir ils languissaient l'un pour l'autre; et Yseut se plaignait beaucoup de ce que messire Tristan l'avait négligée si longtemps; et Tristan s'excuse auprès d'elle, et dit qu'il n'avait jamais manqué à son amour. Et comme les deux amants demeuraient ensemble et se plaignaient l'un à l'autre de la trop longue absence, le vouloir apaisa leur discorde avec grand désir et plaisir d'amour; et toutes les fois qu'il leur plaisait, ils s'en allaient sous ce pin pour parler ensemble. Et ils y allèrent tant que ce fut rapporté au roi Marc. Plusieurs le lui avaient dit; mais il ne le croyait pas fermement. Toutefois, pour en être certain, il imagina une grande ruse : un soir, le roi s'en alla au jardin et monta en cachette sur ce pin. Et là il attend et se dit à lui-même : « Je veux savoir si cela est vrai ou non » — que sa dame Yseut le trompe encore. Il demeure un peu de la sorte, et voici la reine qui sort par une petite porte du palais, et vient dans le jardin; alors Tristan descend du mur du cloître et s'en vient vers le pin. À ce moment la lumière de la lune était belle et très claire : et les deux amants, regardant l'ombre du pin, y virent une figure d'homme, et cela les remplit tous deux de crainte. Alors la reine, qui était avisée, s'arrêta, et dit : « Seigneur Tristan, c'est un grand étonnement pour moi que vous m'ayez fait appeler à cette heure. Vous savez déjà le blâme que j'ai souffert et supporté pour vous, et vous savez que j'ai été accusée à grand tort d'une chose qui n'a jamais été et qui n'aurait jamais pu être ni se produire pour tout l'or du monde; pour la raison que je ne sais pas dame au monde, et je ne crois pas qu'il en soit, qui aime son seigneur autant que j'aime le mien. Mais il est une seule chose par quoi la douleur passe et s'en va bien vite; car là où est la vérité, le vrai reste toujours dans son état. Et quand mon seigneur le roi saura la vérité de ma loyauté, il ne croira plus les mauvais conseillers, mais il m'aimera mieux que toute autre personne : car, en bonne foi, je peux jurer véritablement que je n'ai jamais donné mon amour à personne, et n'ai jamais eu l'intention de le donner, sinon à celui qui a eu mon pucelage. Et si le roi

savait que je suis à présent ici, il me ferait brûler vive, et personne ne pourrait lui ôter ses soupçons. À présent, dites-moi pourquoi vous m'avez envoyé chercher à cette heure ; car, certes, l'heure n'est ni belle ni convenable, et une autre fois je ne viendrai d'aucune façon. » Et Tristan dit : « Reine, je sais bien que vous avez pour moi souffert douleur et blâme ; mais cela n'a pas été par ma faute, car vous savez bien que de moi vous n'avez jamais eu que bon conseil et réconfort, parce que l'honneur du roi m'est cher et que sa honte serait la mienne. Et il devrait bien penser que, si je vous avais aimée de fol amour, je ne vous aurais pas donnée à lui, mais je vous aurais gardée pour moi. Mais le roi ne le croit pas, il croit ceux qui par envie voudraient me voir mort. Et sachez que je vous ai envoyé chercher pour cette raison, qui est que je veux retourner dans la Petite Bretagne ; car il me tarde beaucoup de voir ma dame Isolde, que j'aime plus que moi-même. Et sachez que le roi de la Petite Bretagne m'a donné ce royaume ; aussi, depuis que j'ai ce royaume pour moi, je désire que Governal, qui m'a si longtemps servi, soit roi de Leonis. Or, comme vous le savez, c'est au roi Marc que revient le cinquième de cette terre, et la loi le lui donne ; mais Governal ne peut être roi s'il ne possède tout le royaume. C'est pourquoi je voudrais, quand cela vous plaira, que vous priiez le roi de nous remettre son cinquième : car si Governal est roi de Leonis, il sera roi à son service. Et c'est pour que vous fassiez pour moi cette ambassade au roi que je vous ai envoyé chercher ; car je n'ose pas le lui dire moi-même. » La reine alors, entendant ces mots, fait semblant de se courroucer, en disant : « Tristan, Tristan, cette ambassade, je ne vous la ferai aucunement ; car je pense qu'il est mort, ou plutôt qu'il n'est pas né, celui qui aime plus autrui que soi-même. Et certes je ne me comporterais pas sagement, et vous ne me donneriez pas un bon conseil, en voulant que j'enlève une chose à mon mari, c'est-à-dire à moi-même, pour la donner à Governal : et donc cette ambassade je ne la ferai aucunement. Mais je vous prie que, pour le mieux, vous fassiez ainsi : que vous donniez le royaume de Leonis à monseigneur le roi Marc ; si bien que, si un jour vous aviez besoin de lui, il ait motif de vous servir. Et d'aucune façon je ne conseillerais à mon seigneur d'enlever ses biens à lui-même pour les donner à autrui. » Tristan répondit : « Puisque vous ne voulez pas me faire cette ambassade, je me la ferai faire par quelqu'un d'autre. » Elle lui dit : « La fasse qui voudra, quant à moi je ne serai jamais celle qui

abaissera l'honneur de celui à qui je suis soumise. » Et ils se séparent, en se montrant très irrités l'un contre l'autre ; mais ils étaient en vérité très attristés parce qu'ils n'avaient pas pu parler ensemble de choses plus secrètes. Et le roi, ayant écouté leurs discours, descend du pin, en se disant qu'il n'avait jamais été vrai qu'entre Tristan et Yseut existassent des pensées coupables. Ensuite il s'en va dans sa chambre, et se repose ; et le matin il se lève et s'en va dans la grande salle du palais, là où étaient réunis beaucoup de barons et de cavaliers. Le roi alors appelle à lui un de ses conseillers, lequel avait plusieurs fois accusé Tristan devant lui ; il s'appelait Federumgotto. Alors le roi lui jette son gant au visage, en disant : « Ah ! traître, à cause de vous il s'en est fallu de peu que je ne tue ma dame et mon loyal neveu ! Aussi je commande, sous peine d'avoir la tête coupée, que tu t'en ailles tout de suite, et que tu ne te fasses jamais plus trouver dans mon royaume. » Ensuite il appelle messire Tristan, et lui dit : « Beau et doux neveu, à ce que j'ai appris, vous tenez de votre dame le royaume de Petite Bretagne. Aussi il me semblerait juste, quant à moi, que Governal, qui vous a si longtemps servi, soit roi de Leonis ; et, à partir de maintenant, je vous remets tous les droits que j'y avais. » Alors messire Tristan remercie fort le roi ; puis il donne à Governal la bague et le sceau, et le fait roi de Leonis ; ensuite il l'envoie au roi Arthur, afin qu'il le couronne, pour cette raison que cette juridiction appartenait au roi Arthur avant tous les autres rois, et que c'était lui qui mettait la première couronne. Governal se munit de tout le nécessaire, et s'en va pour rencontrer le roi Arthur.

LA FARINE ENTRE LES LITS
LE SERMENT DE VÉRITÉ
(LXIV)

À présent le conte dit que Tristan, demeurant de la sorte à la cour du roi Marc, y était chaque jour l'objet de plus graves soupçons, à cause de certains méchants bavardages et aussi de certains signes que lui faisait la belle Yseut. Alors le roi, pour en être plus sûr, imagina un piège très subtil : il fit préparer dans une chambre trois riches couches, puis il dit à Tristan : « Beau neveu, il est temps que nous nous fassions tirer le sang ;

donc, si vous voulez bien, faisons-nous faire ensemble cette saignée, afin d'être plus sains de nos personnes. » Et Tristan dit qu'il voulait bien ; c'est donc ce qu'ils font, le roi, Tristan, et Yseut aussi. Ensuite, ce jour-là, ils mangent en abondance des mets exquis et délicats ; et le soir ils se reposent dans cette chambre, chacun dans son lit. Passé le premier sommeil, le roi se lève et va par la chambre ; et en cachette il répand de la farine entre le lit de Tristan et celui d'Yseut ; ensuite il dit à Tristan qu'il va faire donner une aubade à son bon plaisir, et il sort de la chambre. Alors messire Tristan, entendant cela, se lève pour aller au lit de la reine ; et, regardant à terre, il vit le sol tout blanc, et se dit : « Ceci est une grande ruse, qui est faite pour moi et pour Yseut. » Mais, en cavalier valeureux et agile, il ne s'en soucie pas. Il s'élança donc de son lit et sauta sur celui de la reine ; et, à cause de cet effort et de ce grand saut, la veine de son bras s'ouvrit et beaucoup de sang en sortit. Lorsqu'il eut pris son plaisir et son agrément, il fit un autre grand saut et revint dans son lit. Au bout d'un moment, le roi rentra ; il avait dans la main une grosse torche allumée. En regardant à terre, il ne vit aucune nouveauté dans la farine ; mais, regardant les lits de la reine et de Tristan, il les vit tout ensanglantés, et alors il lui vint un grand soupçon. Le matin venu, le roi fit venir devant lui l'archevêque de la ville, qui était d'un caractère très sage et à la mode ancienne, et qui menait une vie très sainte ; le roi lui raconte tout le soupçon qu'il a sur sa dame Yseut, et comment pour ce soupçon il veut la faire brûler. L'archevêque lui dit : « Vouloir inculper quelqu'un et le faire mourir sur un soupçon n'est pas chose licite. Et vous dites, en outre, que vous n'êtes pas sûr de leur faute. Mais si vous le voulez, je vous donnerai un autre conseil, saint et juste. » Et le roi dit qu'il le souhaitait vivement, et qu'il se tiendrait à ce conseil. L'archevêque lui dit : « Sire, je vous donne ce conseil : que vous meniez votre dame au Rocher Vermeil, qui se trouve au milieu de la mer, à vingt-cinq lieues, dans l'île de Mantufer, où font pénitence les six Pères et le grand prophète. Dans ce Rocher Vermeil sont enfermées beaucoup de saintes reliques et d'écritures prophétiques, selon la loi de Charles ; et c'est dans ce Rocher que se trouve la vertueuse pierre dite pierre hydropique, laquelle empêche quiconque de mentir. Quand vous serez dans ce saint lieu, vous commanderez à la reine de mettre sa main droite sur ledit Rocher, et de jurer si elle a jamais commis une faute ; et soyez sûr qu'elle vous dira la vérité, que ce soit oui

ou non, car elle ne pourra rien dire d'autre. Pour plus de sûreté, vous lui ferez prendre le fer brûlant; car si elle a dit la vérité, le fer, à cause des saintes reliques, ne lui fera aucun mal. Dès lors vous serez bien sûr et tranquille, puisqu'au Rocher, à cause de la vertu de la pierre, on ne peut mentir, et même à côté du Rocher, à une distance égale à dix fois la longueur de l'homme ou de la femme. Et c'est là une chose vraie et prouvée par plus de mille personnes. Mais en attendant je veux que vous me promettiez que, si vous trouvez la reine en faute, vous ne la ferez pas mourir; parce que je ne voudrais pas qu'elle meure par ma faute, ni aucune autre personne; mais faites-la murer dans une prison, et dans cette prison nourrissez-la de pain et d'eau. » Le roi se réjouit grandement de ce conseil; alors l'archevêque s'en va trouver la reine Yseut, et lui raconte tout le fait, comment dix jours plus tard elle devrait aller audit Rocher et, là, se soumettre à l'épreuve. Alors Yseut s'en montra très heureuse, mais dans son cœur elle était triste et dolente plus que toute autre dame au monde, parce qu'elle se sentait très coupable, et qu'elle savait bien que personne n'allait à ce Rocher Vermeil sans devoir dire la vérité sur ce qui lui était demandé, et que nul ne pouvait ouvrir la bouche pour dire autre chose. Alors elle fait venir messire Tristan, et lui conte tout le fait, ce que le roi lui avait ordonné; alors messire Tristan réfléchit un moment, puis il dit : « Dame, ne craignez rien, car je pense tant faire et mettre tant en œuvre que vous pourrez prêter serment sans danger, et que le fer brûlant ne vous fera aucun mal; car je serai dans l'île tout déguisé, et je me comporterai en accord avec ce déguisement : et si notre ruse ne réussissait pas, la tranchante épée réussirait. » À ce point Tristan se sépare de la reine, s'arme et monte à cheval, et prend congé du roi; il lui dit qu'il voulait aller parler au duc Bramante, lequel l'avait plusieurs fois envoyé chercher, et le roi lui donne donc licence de s'absenter pour un mois. Alors Tristan s'en va à cheval au port, dans la maison d'un bourgeois qui est son ami; et là il se défait de toutes ses armes, sauf de son épée, et il se fournit de toutes les choses dont il pourrait avoir besoin; et seul il entre dans un petit bateau, et passe de là dans l'île de Mantufer, où était ce Rocher Vermeil.

Et lorsque le temps fut venu pour la reine, le roi Marc, l'archevêque et Yseut, avec vingt vieux moines et abbés et religieux, sortent de la ville. Arrivés sur le rivage, ils rencontrèrent un pèlerin avec un grand chapeau sur la tête et un gros

bâton à la main, vêtu d'une grosse robe de bure ; il avait une longue barbe, et son aspect était très étrange ; et il n'y avait aucune autre créature que lui dans cette île. La reine, voyant le pèlerin, l'appelle et lui dit : « Serviteur de Dieu, s'il te plaît, aide-moi à descendre de ce navire. » Alors le pèlerin entre dans l'eau jusqu'à mi-jambe, prend la reine dans ses bras, et la porte jusqu'à la terre ferme ; et à ce point il l'étreint puis s'en va seul et nu-pieds à travers la forêt épaisse. Le roi, voyant cela, en a une grande douleur, et l'archevêque et les autres prélats, en vieux fidèles, disent au roi : « Sire, ne soyez pas abattu, parce que, certainement, celui qui a pris dans ses bras la reine est quelque saint ermite ; et il l'a fait pour montrer que la reine n'était pas coupable. » Et ici on rappelle la parole de Merlin, qui dit : « Les Anciens avec prudence, loyauté et pureté ; et après eux, science du malin, tromperie et cruauté. » À ce point la reine, avec grande astuce, se mit à pleurer, car c'était, sachez-le, une femme très avisée ; et le roi soupire beaucoup, disant que jamais en sa présence une telle offense ne lui avait été faite. Alors ils s'en vont à pied à travers la forêt sauvage ; et quand ils sont auprès du Rocher, ils trouvent un fou, très étrangement accoutré ; ses cheveux étaient tout droits sur sa tête, il était pieds nus et son visage était de plusieurs couleurs. Il était étendu au pied d'une croix, et il tenait dans sa main droite une croix de cyprès, car cette forêt en était pleine. Et quand le roi le vit, il s'étonna beaucoup ; mais l'archevêque s'avança et avec une grande dévotion s'agenouilla et baisa la croix que le fou tenait dans sa main droite ; ensuite le roi fit de même et les autres prélats. Et quand la reine s'avance à son tour, le fou la serre dans ses bras et l'embrasse ; et le roi se trouble beaucoup. Alors l'archevêque lui dit : « Sire, cela n'a pas lieu sans une grande cause ; car je crois vraiment que cet homme vit pour l'amour de Dieu et du Saint-Esprit. » Alors ils se rendent au Rocher et le roi commande à la reine de mettre dessus sa main droite et de jurer de dire la vérité ; et la reine fait comme il a commandé, et dit : « Je jure sur ces saintes reliques que jamais personne ne s'est approché de moi en portant atteinte à mon corps, si ce n'est vous, roi Marc, et le pèlerin qui était au port, et ce fou que vous voyez ici ; devant toute autre personne je suis pure et nette et loyale, et jamais avec aucune autre je n'ai commis de faute, si ce n'est ce que je vous ai conté. » Le roi, à cause de sa grande volonté de la mettre à l'épreuve, ne s'aperçut de rien, mais dit : « Dame, vous avez commis la faute, et il vous faut

prendre le fer brûlant. » Et la reine prend le fer, et le tient pendant longtemps dans sa main ; à ce point, le roi perdit ses soupçons ; et par grand amour il la serre dans ses bras et l'embrasse, et lui donne trois riches châteaux : Antriadin, le château de Liorlinge, et Pontier du Mont. Alors le roi demanda au fou comment il s'appelait, et le fou lui dit : « J'ai nom Tantri ; et si ce *tri* était devant le *tan*, j'aurais nom Tritan. » Mais le roi ne s'en aperçut pas, parce que Tristan avait parlé très bas. Et à ce point le roi, la reine et leur compagnie reviennent à la ville de Tintagel ; et Tristan reste, faisant en lui-même ce raisonnement : « J'ai nom Tristan. Si le roi m'avait reconnu, je lui aurais donné un coup sur la tête, parce que, ici, auprès de ce rocher, il était impossible de mentir. » Alors Tristan enleva ses habits de fou et entra dans sa petite barque. Il revient dans la maison de son loyal ami et là il se repose toute la journée ; puis il s'arme et s'habille pour le jour suivant.

LE GÉANT URGAN ET LE CHIEN MERVEILLEUX (LXV)

Les maîtres des histoires disent que, le jour suivant, Tristan s'arme et monte à cheval ; et il chevauche si longtemps qu'au bout de six jours il arrive à la ville de Teneson. Et là, quand il est devant le grand palais du duc Bramante, comme le duc le voit, il lui fait les plus grands honneurs du monde, et l'embrasse tendrement, parce qu'il y avait longtemps qu'il désirait le voir. Et sachez que le duc était un seigneur avec beaucoup d'agréments, qui aimait bien vivre et jouir de la vie. Et messire Tristan, demeurant à cette cour depuis dix jours, commença un jour à penser à l'amour de la belle Yseut, et devint alors le plus mélancolique du monde ; il était si pensif que tous les plaisirs ne lui étaient de rien. Le duc alors, pour le distraire et le divertir, lui fit amener un petit chien, qu'il tenait auprès de lui pour son grand agrément ; on l'appelait le Petit Araviuto, parce qu'il avait été élevé et nourri avec art. Et il n'y avait personne qui pût juger ou décrire sa beauté, ni dire de quelle couleur il était ; car de quelque côté qu'on le vît, il semblait qu'on pouvait indiquer des couleurs différentes. Il était au toucher plus doux que la soie ; il était né

d'une chienne braque et d'un léopard, et la pucelle de l'île de Vallone l'avait donné au duc. Son aboiement imitait les chants de tous les oiseaux dans toute leur variété. Il était attaché avec une chaîne d'argent qui, quand on la secouait, imitait les sons de tous les instruments. Et Tristan, en regardant le petit braque, en avait un plaisir qui le tirait de toute autre pensée. Demeurant ainsi plusieurs jours à cette cour, en se levant un matin, Tristan trouva le duc et ses barons tout affligés; alors il entendit crier un ban par la ville, disant que dans les quinze jours chacun devrait payer le tribut qui était payé d'habitude au géant Urgan le Velu. Alors Tristan demande au duc ce que cela veut dire; et le duc lui dit: « À trente lieues d'ici il y a un géant qui possède une forteresse sur un rocher dans la mer; cette forteresse s'appelle Fermoracco de la Piémontane, et ce géant, chaque année, à cause de son grand orgueil, m'enlève pour son tribut une bête sur dix qui naissent dans mon duché. » Alors Tristan dit: « Par ma foi et par ma parole, c'est là trop grande servitude. » Ensuite il ne dit plus rien, sinon quand il jugea qu'il était temps de le faire. Alors il s'arme de ses bonnes armes, et en cachette il monte sur son bon cheval et sort de la ville, puis tout seul il s'en va sur le chemin où le géant devait passer; il l'attend à un pont qui était au-dessus d'une rive profonde. Le géant, lorsqu'il eut reçu tout le bétail du tribut, s'en revint en arrière; et quand le convoi arrive au pont, Tristan s'y tient et ne le laisse pas passer. Alors le géant, voyant le cavalier, se récrie en disant: « Qui êtes-vous, vassal, qui retenez ma proie à ce pont? » Tristan lui répondit hardiment: « Par ma foi, je m'appelle Tristan de Cornouailles, et ne crains nullement votre orgueil. » Le géant lui dit: « Si vous ne craignez pas mon orgueil, vous craindrez ma massue. Tu vas t'en aller d'ici tout de suite. » Alors il empoigne sa massue, qui pesait cent trente livres, et la jette sur Tristan; mais le coup ne l'atteignit pas; il atteignit l'épaule de son destrier, qui mourut de ce coup. Alors Tristan resta à pied, et fut très courroucé. Aussitôt il laisse sa lance à terre, et met la main à son épée; et quand le géant se baisse pour ramasser son bâton, Tristan, en homme mince et agile, lui porte un coup et lui coupe la main droite qu'il tendait vers la massue. Le géant, se voyant dans cet état, en fut très dolent; avec sa main tronquée il reprend la massue et vient frapper Tristan sur son bouclier avec une telle force qu'il jette à terre tout ce qu'il en touche. Tristan empoigne sa bonne épée, et blesse le géant qui se trouvait à la proue de la

grande falaise. Et comme le géant se couvrait de son bouclier, Tristan pensa alors agir avec lui par ruse ; il ne voulut pas le blesser à l'épée, ce qui lui aurait causé peu de dommages, mais il rassembla toute sa force et se jeta contre le géant, le précipitant en bas de cette grande falaise ; et le géant mourut de cette chute. Alors Tristan ramasse la main du géant, et ramène le bétail ; quand il arriva devant le duc Bramante, il dit : « Beau sire, voici la main d'Urgan, lequel refuse tout à fait votre tribut, parce que votre ami Tristan l'a conduit à la mort pour l'amour de vous ; bien que tout cela m'ait coûté très cher, parce qu'il m'a tué mon bon et loyal cheval. » Alors le duc embrasse Tristan plus de cent fois ; puis il lui donne un cheval qui était le meilleur et le plus beau qu'on pût trouver alors ; il lui donna aussi le Petit Araviuto, et Tristan le reçut bien volontiers, pour le donner à la reine Yseut. À ce point il prend congé du duc, et retourne à la cour du roi Marc ; et le roi Marc lui fait grand honneur. Cependant Tristan n'avait pas encore oublié l'amour de la belle Yseut, au contraire il ne pensait qu'à être avec elle à son plaisir. De cela on faisait grand murmure à la cour, et le roi Marc et les autres barons s'en étaient bien aperçus.

LA RETRAITE DES AMANTS
(LXVI)

La véritable histoire raconte que, tandis que Tristan demeurait de la sorte, un conseiller de la cour, qu'on appelait Mariadoc, conseilla un jour le roi, et lui dit : « Sire, il vaut mieux une douleur que mille douleurs. Aussi, si vous voulez sortir d'une telle souffrance et vous donner la paix, il vous convient de faire comme dit le proverbe : " Au mauvais compagnon donne la bonne part, et sépare-le de toi. " Si vous voulez mettre fin à votre douleur, chassez Tristan et Yseut de votre royaume, et ainsi nulle douleur ne vous viendra plus d'eux. » Le roi, qui était un homme très crédule, suivit le conseil de Mariadoc : si bien qu'il commanda à Tristan et à Yseut, sous peine de prison perpétuelle, d'avoir à s'éloigner aussitôt de son royaume, pour ne jamais plus y revenir, parce qu'il préférait tout perdre, plutôt que donner une partie de ce qu'il avait. Alors Tristan, avec de grands soupirs, et la

reine, avec beaucoup de larmes, sortent de la ville et se mettent à chevaucher ensemble. Chevauchant de la sorte, Yseut, qui avait pleuré devant le roi, commença à chanter une douce mélodie ; et Triѕtan, qui avait tant soupiré, commença à rire, en disant : « Dieu, soyez remercié de cette occasion que vous nous avez donnée ; car le roi croit nous avoir causé un grand dommage, mais, par ma foi, il ne nous a jamais autant servis pendant tout le temps de sa vie. » Ils entrèrent alors dans le grand désert d'Urgan. Arrivés à la cime d'une grande montagne, ils trouvèrent une très belle maison ; elle leur plut extrêmement, parce qu'il y avait auprès une belle fontaine et beaucoup d'herbes cultivées et sauvages ; elle se trouvait à treize lieues de Tintagel. Là les deux fins amants demeurèrent. Brandina allait chaque jour au château du mont Albrano pour leurs besoins ; et Tristan chaque matin allait à la chasse et prenait beaucoup de gibier, puis il revenait à l'heure de tierce ; et après qu'ils avaient dîné, ils faisaient une partie ou deux d'échecs ; puis, vers midi, ils se reposaient avec grand plaisir ; ils se divertissaient non pas dans le lit, mais, à cause de la grande chaleur, sur une grande planche de cyprès, très belle. Et chaque fois que messire Tristan dormait, il mettait toujours entre Yseut et lui son épée nue en signe de croix, parce que ce lieu était très exposé et dangereux. Les deux amants étaient très contents d'être ensemble de telle façon ; les oiseaux chantaient dans cette verdure. Et cela les rendait très joyeux.

L'ÉPÉE ENTRE LES AMANTS (LXVII)

À présent le conte dit que le roi Marc, étant resté ainsi, faisait jour et nuit grands pleurs et grandes lamentations, se disant en lui-même : « Ah ! Tristan, Tristan ! Tu peux être content maintenant, parce que je ne vous ai pas trompés sur votre part à cause de mon faux et mauvais conseiller qui, pour vous chasser de ma cour et de ma cité, m'a conseillé de prendre ce parti, que je voudrais que vous ayez pris pour moi ; car je m'en serais contenté, et je serais content aujourd'hui si vous étiez resté roi, et si moi j'étais parti avec la belle Yseut. Ah ! comme mon cœur est triste à cause de vous ! » Et

comme le roi était dans une telle douleur, et que le moment d'une grande fête était venu, il alla pour se divertir chasser au désert avec une foule de ses barons et cavaliers. Et chassant de cette manière pendant quatre jours, en compagnie d'un seul baron, le roi se mit à suivre un grand cerf pendant presque tout le jour ; à cause de la fatigue et de la grande chaleur tous deux avaient très soif ; et, en regardant autour d'eux, ils virent un ruisseau ; alors ils montèrent sur la côte pour voir d'où cette eau descendait. Étant à la cime de la montée, ils trouvèrent une belle fontaine, et à côté une riche et belle maison. Alors le roi descend de cheval et donne sa monture à garder à son compagnon, puis il va de ce côté pour voir si quelqu'un l'habitait. Quand il fut dans la salle du bas, il vit Tristan et Yseut qui dormaient, comme c'était le milieu de la journée, sur une planche ; et entre eux il vit l'épée nue. Alors le roi devint tout égaré, et s'étonna beaucoup, en croyant que l'épée était entre eux par cause d'honnêteté ; il disait en pleurant : « Ah ! beau et cher neveu, et ma loyale dame, comme j'ai cru méchamment, et comme je me suis méchamment laissé conseiller ! Car je pense que, s'il y avait eu en vous quelque mauvaise pensée, vous dormiriez d'une autre manière, et vous resteriez ensemble d'une autre façon, pour votre plaisir et agrément. » À ce moment, un petit rayon de soleil entra par une étroite ouverture et frappa le visage de la belle Yseut, si bien qu'il le réchauffa tout, ce qui le faisait se couvrir de sueur ; son visage semblait un lait couleur de rose, et il était tout fleuri. Le roi, la regardant et imaginant toutes ses beautés, pleurait beaucoup et soupirait et tremblait, et il sentait une grande compassion pour ce visage angélique. Alors il enlève un de ses gants d'hermine, et il le met dans l'ouverture par où entrait le rayon du soleil, puis il l'embrassa tendrement ; ensuite, en soupirant beaucoup, il s'éloigne doucement, retourne vers son compagnon, et monte à cheval. Et, arrivé à la plaine, il retrouve ses barons et revient à Tintagel, et là il trouve Mariadoc, le frappe de son estoc et le tue aussitôt, puis il dit : « Cela je vous le fais à cause du méchant et déloyal conseil que vous m'avez donné contre ma belle dame Yseut et mon loyal neveu Tristan. » C'est de cette manière que le roi paya Mariadoc du mauvais conseil qu'il lui avait donné : qu'ainsi soient payés tous ceux qui se montrent amis pour tromper ! Alors le roi fait appeler Ghedin, beau-frère de Tristan, et aussi Adriette et deux autres barons, et il les envoie chercher Tristan et Yseut, en les priant de revenir à la cour. Et

les quatre chevaliers montent à cheval et s'en vont au lieu où ils demeurent, et s'ingénient si bien qu'ils les ramènent à la cour ; alors le roi, quand il les vit, leur fit grand honneur ; et désormais le roi n'avait plus à leur propos aucun soupçon.

CHANSONS SCANDINAVES

CHANT DE TRISTRAM

Chanson islandaise

I

Dame et jouvenceaux martiaux
Maintinrent bien leur foi :
Tristram livra bataille
Au pont de Londres.

Seule la séparation
Leur fut destinée[1].

II

Tristram livra bataille
À un chien de païen.
Maint homme en cette rencontre
Reçut sanglante blessure.

III

Fut emporté le jouvenceau
Sur un bouclier :
Maints médecins s'offrirent
À le soigner.

IV

Tristram équipa des messagers,
Sur trois bateaux[2] :
« Dites à Isodd la Brillante
Que blessé suis ! »

V

Tristram équipa ses hommes
D'acier brillant :
« Le bleu marquera le voyage de la pucelle,
Et non point le noir. »

VI

Atterrirent les bateaux
Sur le beau sable,
Puis tous montèrent
Sur ce rivage.

VII

Endossèrent manteaux de zibeline
Et soyeuses fourrures.
Ainsi, courtoisement parés,
Pénétrèrent dans la halle.

VIII

Avancèrent les messagers,
Et annoncèrent :
« Tristram le jeune voudrait
Vous rencontrer ! »

IX

Isodd dedans la halle s'en vient,
Se présente à son roi :
« Veux-tu faire soigner
Tristram ton parent ? »

X

Mais le roi répondit,
Tant il était rude :
« Tu n'as point besoin de soigner Tristram,
S'il est à la mort voué[1]. »

XI

Et une seconde fois
Le roi répondit ainsi :
« Je voudrais faire soigner
Tristram mon parent »,

XII

« Je voudrais faire soigner
La sanglante blessure de Tristram,
Si je savais que tu reviennes intacte
De votre rencontre. »

XIII

« Dieu décidera de mon retour,
Dit la dame,
Je n'oublierai pas en cet instant
Ma parole[1]. »

XIV

Puis on lança les bateaux
Dessus la mer salée,
Puis revinrent, cinglant,
Au pays de Tristram.

XV

Puis cingle Isodd la Brillante
Sous des voiles bleues,
Elle eut excellent vent,
Trois jours durant.

XVI

Dehors se tenait Isodd la Noire.
Sur sa foi jura :
« Noires sont les voiles du bateau
Que je vois à présent. »

XVII

Et ainsi répondit Isodd la Noire
Une seconde fois :
« Noires sont les voiles du bateau
Que je vois encore. »

XVIII

Tristram se retourna dans son lit
D'un effort si violent
Qu'à cinq lieues à la ronde
On put entendre son cœur se briser.

XIX

Firent atterrir leurs bateaux
Sur le beau sable ;
Là débarqua, la première,
La dame brillante, Isodd.

XX

Chez elle Isodd revient, de la mer ;
Le sentier était étroit.
Constamment elle entendait le son des chalumeaux
Et de beaux chants.

XXI

Chez elle Isodd revient, de la mer ;
Le sentier est droit.
Constamment elle entendait le son des chalumeaux,
Sur ce chemin.

XXII

Prit la parole la brillante Isodd,
Adornée de bijoux :
« Tristram ne devait point être mort,
Quand j'arrivais ! »

XXIII

Des prêtres se tenaient dans la pièce,
Portant des cierges.
La reine vers le cadavre se pencha,
Rouge comme rose.

XXIV

Mainte personne en ce monde
Endure détresse aussi amère.
La reine vers le cadavre se pencha,
Puis resta là, gisante, morte.

XXV

Des prêtres se tenaient dans la pièce,
Et chantèrent un cantique.
Alors fut recouvert leur corps à tous deux,
Du métal du Rhin[1].

XXVI

Prit la parole Isodd la Noire,
Elle jura sur sa foi :
« Vous ne jouirez pas l'un de l'autre, morts,
Si j'en ai le pouvoir à présent ! »

XXVII

Ce fut pour Isodd la Noire
Chagrin et affliction.
Les deux corps furent emportés
Dans une église.

XXVIII

Ce fut pour Isodd la Noire
Chagrin et deuil.
Les deux corps furent déposés
En un saint tombeau.

XXIX

N'y eut pour Isodd la Noire
Nulle paix.
Les deux corps furent déposés
En un sarcophage.

XXX

Poussèrent de leurs tombeaux
Deux arbres :
Au-dessus du milieu de l'église
Ils se rencontrèrent.

Seule la séparation
Leur fut destinée.

THISTEROM ET ISALL
Ballades danoises

Première version

I

C'était sire Thisterom,
Si puissant chevalier.
Aimait tant dame Isall en son cœur,
Jamais ne lui manquerait.

Dame, gagez-nous votre foi !

II

Puis héla le petit page
Et le lui dépêcha :
« Demande à dame Isall de garder sa foi
Et de me rencontrer ce soir. »

III

S'en fut, chevauchant, le petit page,
L'esprit tout troublé
De la façon dont trouverait
L'occasion de parler à la dame.

IV

Marchait le petit page dans la pièce du haut.
Puis furtivement lui parla :
« Au bosquet d'églantine sire Thisterom attend,
Veut vous rencontrer en secret. »

V

Alors dame Isall répondit,
La noble fleur de rose,
Pria Thisterom de garder sa foi :
« Ce soir je viendrai. »

VI

Dame Isall parla à ses servantes :
« Ce soir chevaucherons un petit moment
Au vert bois.
Dieu nous garde bien de chagrin. »

VII

« Allez tous à la pièce du haut,
Jouez aux échecs sur une table.
Pour moi, j'irai à l'étable
Et sellerai nos coursiers. »

VIII

S'en fut, chevauchant, fière dame Isall,
Sa seule servante aux côtés,
Et rencontra sire Thisterom
Dessous le vert tilleul.

IX

S'assirent tous deux sur le sol,
Étroitement embrassés ;
Quels que soient leurs propos,
Ce fut sans aucun reproche.

X

Ce chevalier et cette dame,
Ils étaient si chers l'un à l'autre ;
Je tiens ceci pour certain :
Chasteté et honneur étaient avec eux.

XI

Restèrent ensemble un petit moment
Et non point trop longtemps,
Puis la fière servante, attendant, déclara :
« Voici que nous nous attardons trop. »

XII

Alors dame Isall répondit,
Au bas des pentes herbeuses :
« Sire Thisterom, il faut nous quitter.
C'est grand chagrin pour moi. »

XIII

Sire Thisterom et dame Isall,
Ils se souhaitèrent bonne nuit :
« Ô seigneur Dieu, le Père dans les Cieux,
Donne-nous de nous rencontrer bientôt. »

XIV

S'en fut fière dame Isall,
Sa seule servante à ses côtés.
Sortit alors le noble seigneur
Tout au bas des hauts créneaux.

XV

« Bienvenue, fière dame Isall,
De toutes la plus chère à mon cœur.
Où fus-tu au bosquet d'églantine ?
Pourquoi blêmit-elle, ta belle joue[1] ? »

XVI

Le noble seigneur se courrouça,
Brutalement déclara :
« Ce n'est pas l'affaire d'une reine de ce pays
De sortir, chevauchant ainsi, de nuit[2]. »

XVII

Ce fut sa servante alors,
Bien promptement trouva une réplique :
« Nous étions avec une dame si belle ;
Elle enfanta un fils cette nuit. »

XVIII

Elle lui donna une robe, et un manteau
De la plus fine étoffe, allant jusqu'au sol,
Et un chapelet et une couronne de roses,
Pour avoir fait cette réplique.

Dame, gagez-nous votre foi[3] !

Deuxième version

I

Sire Tistrum, il était si petit,
La première fois qu'il alla à la cour.
Il demanda la permission à sa mère
D'engager sa foi envers une charmante damoiselle.

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne quittera mon esprit !

II

« Quelle que soit celle que tu veux te fiancer
Et amener à la maison,
Je me réjouirai, certes, de sa venue,
Sauf pour damoiselle Issallt : elle, tu ne pourras
la conquérir. »

III

« Quelle que soit celle que tu veux te fiancer
Et amener à la maison,
Je me réjouirai, certes, de sa venue,
Sauf pour damoiselle Issallt : elle est fleur
trop courtoise. »

IV

« Je te conseille, mon cher fils,
Je te conseille de rester à la maison.
Si tu vas à la cour de l'empereur,
Tu n'y gagneras que honte et moquerie. »

V

« Écoute, ma chère mère !
Pourquoi te mettre ces propos en tête ?
As-tu jamais entendu dire qu'un jouvenceau si pauvre
Ait gagné damoiselle si riche ? »

VI

Elle lui donna un cheval et un habit,
Et sept mille marcs pour son entretien,
Puis il chevaucha jusqu'à la cour de l'empereur.
Là il acquit estime et gloire.

VII

C'était un saint dimanche,
On devait aller à l'église.
Damoiselle Issallt remarqua sire Tistrum
Tout à l'avant de la troupe des chevaliers.

VIII

C'était damoiselle Issallt,
Elle parla à sa servante :
« Veux-tu demander à Gremmolld
Si je pourrais engager ma foi envers sire Tistrum ? »

IX

Dame Gremmolld à cela répondit
De la pire façon qu'elle put :
« Jamais n'ai entendu parole si franche
Sortant de la bouche d'une fière damoiselle. »

X

C'était le roi de Danemark,
Il dut quitter le pays.
Sire Tistrum eut la chance
D'obtenir la permission de rester chez lui.

XI

Sire Tistrum et damoiselle Issallt
Se tenaient dans la galerie de l'étage.
Dame Gremmolld s'en vint, y marchant.
Elle était courroucée de leurs propos.

XII

« Écoute ceci, sire Tistrum, si tu languis
D'épouser Issallt, tu attendras
Que son père revienne.
Alors, tu obtiendras l'aimable damoiselle. »

XIII

« Écoute, sire Tistrum ! Si tu languis
De courtiser ce lis,
Courtise maintenant ses amies ;
De la sorte tu feras à ton gré. »

XIV

« Écoute, sire Tistrum !
N'aie cure du conseil de ma mère !
Attends que mon père revienne,
Et tu ne m'auras jamais ! »

XV

C'était sire Tistrum,
Caressa Issallt sur sa blanche joue.
« Donne-moi un conseil, ma bien-aimée,
Sur la façon de te gagner. »

XVI

« Je monterai dans la pièce du haut
Et mettrai mon or dans une cassette.
Tu chevaucheras jusqu'au rivage
Et lanceras ton bateau à voile. »

XVII

Sire Tistrum s'en fut comme demandait Issallt,
Il chevaucha chaque jour jusqu'au rivage.
Il lança le bateau doré ; il était déjà à flot,
Ciselé de lis et de figures de proue.

XVIII

C'était un dimanche soir,
La lune éclairait tous les coteaux.
On descendit du château damoiselle Issallt.
S'en fut avec sire Tistrum jusqu'au rivage.

XIX

Si contents, les hommes de sire Tistrum,
Quand quittèrent le pays avec sire Tistrum.
Sire Tistrum l'était également :
Il avait damoiselle Issallt à ses côtés.

XX

Sire Tistrum fit bâtir une maison bien haute,
Bien haute, avec maçonnerie et pierres.
Y chantaient l'alouette et le rossignol.
Damoiselle Issallt au-dedans dormait.

XXI

Y chantent alouette et rossignol.
Damoiselle Issallt chante dedans.
Le roi l'assiégea sept ans durant.
Ne parvint jamais à la prendre.

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne quittera mon esprit.

Troisième version

I

Tistram était si petit
Quand s'en fut pour la première fois à la cour.
Il demanda à sa mère permission
S'il pourrait se fiancer une damoiselle.

Car envers Isold Tistram engagea sa foi.

II

« Je te conseille, mon fils Tistram,
Je te conseille de rester à la maison.
Si tu vas à la cour de l'empereur cette année,
Ce sera pour ton chagrin et deuil. »

III

« Écoute, ma chère mère !
Pourquoi penser pareilles choses ?
As-tu jamais entendu dire que jouvenceau si pauvre
Ait engagé sa foi envers damoiselle si riche ? »

IV

Elle lui donna et or et argent,
Sept mille marcs pour son entretien.
Il chevaucha jusqu'à la cour de l'empereur :
Là il acquit louange et gloire.

V

Huit ans durant, demeura là ;
Il courtisait rose et lis.
Parlait bien et mieux encore buvait :
Le seigneur a favorisé là son intention.

VI

Sire Tistram allait chevauchant son coursier gris
À l'avant de la troupe de chevaliers.
Damoiselle Isold passa en carrosse doré :
Versa des larmes sur le jouvenceau.

VII

C'était damoiselle Isold,
Elle parla à sa demoiselle d'honneur :
« Si seulement Dieu le Père dans les Cieux
Voulait accorder que sire Tistram fût mien. »

VIII

Alors dame Krimoldt répondit,
D'humeur tant courroucée :
« Jamais n'entendis parole si précieuse
Dans la bouche d'une damoiselle. »

IX

Alors dame Krimoldt apprit
La bonne foi qu'il y avait entre eux.
Fit préparer une boisson empoisonnée :
Pensait mettre à mal leur amour.

X

C'était sire Tistram,
Et il tira son couteau :
« Tu vas toi-même la boire
Ou il t'en coûtera la vie. »

XI

« Prenons de l'or et prenons de l'argent,
Et plaçons-les dans un coffre.
Allons-nous-en.
Je sais que nous ne chevaucherons point, quand
nous serons morts. »

XII

Tistram fit ce qu'Isold demandait :
Il chevauchait chaque jour, jusqu'au rivage.
Il lança le bateau
Qui flottait déjà, figures de proue dorées.

XIII

À présent damoiselle Isold
Avait vaincu chagrin et peine.
De jour elle porte les plus beaux atours :
Elle dort dans les bras de sire Tistram.

Car envers Isold Tistram engagea sa foi.

Quatrième version

I

Tistrum, il était petit
La première fois qu'il s'en fut à la cour.
Il demanda permission à son père et sa mère
D'engager sa foi envers les damoiselles.

Et maintenant Tistrum se fiance Isold.

II

« Va-t'en courtiser à l'ouest,
Va-t'en courtiser à l'est dans ton propre pays,
Mais si tu pénètres dedans la cour de l'empereur
Tu vas affronter grands ennuis. »

III

« Écoute, ma chère mère !
Qu'est-il entré dedans ta tête ?
As-tu jamais ouï parler de jouvenceau si pauvre
Engageant sa foi envers damoiselle si riche ? »

IV

Elle lui donna cheval et effets,
Et sept cents marcs pour son entretien.
Puis s'en fut à la cour de l'empereur :
Rencontra louange et gloire.

V

Là servit deux années durant,
Et une troisième aussi.
Jamais ne pouvait obtenir la liesse
De parvenir à voir ce lis.

VI

Nulle liesse ne ressentait en lui,
À moins qu'il ne l'entendît nommer.
Point ne pouvait dormir la nuit,
Tant son esprit était occupé d'elle.

VII

C'était pendant une fête,
On devait aller à l'église.
Alors damoiselle Isold remarqua
Tistrum, tout à l'avant de la troupe de chevaliers.

VIII

C'était damoiselle Isold,
Elle parla à sa servante :
« Comment l'appelle-t-on, le chevalier étranger
Qui chevauche si près de mon carrosse ? »

IX

Alors la bonne servante répondit,
Car fort bien le savait :
« On l'appelle sire Tistrum,
La comtesse est sa sœur. »

X

C'était damoiselle Isold,
Elle s'émut de ce désir.
« Veux-tu demander à la maîtresse de ma maison
Si je pourrais embrasser sire Tistrum ? »

XI

Dame Grimholdtt l'entendit,
Bien bruyamment jura :
« Jamais n'ai entendu jouvencelle
Prononcer paroles si impudentes. »

XII

Ne demanda point à dame Grimholdtt,
Ni ne voulut la consulter.
En son cœur Isold chérissait sire Tistrum,
Bien secrètement entre eux deux.

XIII

Ils étaient ensemble à tout propos,
Et tôt et tard.
Dame Grimholdtt s'en courrouça,
Car jamais ils ne la consultaient.

XIV

C'était dame Grimholdtt,
Demanda conseil à sa sœur.
« En empoisonnerai-je un,
Ou les empoisonnerai-je tous deux ? »

XV

Honte à dame Grimholdtt,
N'était point scrupuleuse.
Fit préparer une boisson empoisonnée.
Pensait les empoisonner tous deux.

XVI

Puis un petit page espionne
- On ne l'avait pas remarqué -
Et dit à sire Tistrum
Que les dames voulaient le tromper.

XVII

Sire Tistrum le dit à damoiselle Isold
- Ne différa point :
« Prenez garde à vous, ma bien-aimée,
N'ayez confiance dans les dames. »

XVIII

Dame Grimholdtt apporta la corne bien grande[1] ;
Était à la fois joyeuse et gaie.
Sire Tistrum et dame Isold,
Ils riaient secrètement.

XIX

« Buvez donc, dame Grimholdtt,
Chère maîtresse de maison, buvez tout.
Vous devez être première à boire
Le vin nouvellement brassé. »

XX

« C'est vous qui boirez les premiers,
Enfants de princière naissance ;
- À vous honneur et courtoisie -
Ensuite boirai-je avec vous, vous m'êtes tous deux si chers. »

XXI

Alors sire Tistrum répondit
- Nul n'eût pu l'ébranler :
« Une chose as désirée, une autre as méritée :
Tu vas boire d'un trait cette potion. »

XXII

Elle la porta à sa bouche et la but jusqu'au bout,
D'accord avec sa vilenie.
Ainsi but-elle sa propre mort.
Elle ne put s'interposer entre eux.

XXIII

Sire Tistrum sert à la cour de l'empereur,
Jamais n'y eut là son égal.
L'empereur lui donna sa fille,
Et terres et richesses en avantage.

Et maintenant Tistrum se fiance Isold.

Cinquième version

I

La reine porta ces deux parents,
Tant Thistrum qu'Isalt.
On lui prédit qu'en vérité
Ils engageraient leur foi l'un pour l'autre.

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne me sortira de l'esprit.

II

Son fils elle enveloppa de soie,
Et sa fille de grossier lin blanc.
Lui, elle le chérissait en son cœur,
Mais elle, elle eût voulu ne jamais la voir.

III

Puisse le Seigneur Christ, alors,
Bénir le père de la damoiselle :
Dieu lui mit en tête de l'envoyer
Hors du pays chez l'impératrice.

IV

« Priez-la d'élever cette enfant,
Pour moi, cinq années pleines,
Et que nul n'entende dire
Que cette fille n'est pas l'enfant de l'impératrice. »

V

L'impératrice répondit
- Prit l'enfant chez elle :
« Dieu bénisse le roi de Danemark
Pour le cadeau qu'il m'a envoyé. »

VI

Et donc elle éleva Petite Isalt
Jusqu'à ce qu'elle eut quinze ans.
Elle devint le clair miroir le plus délicat
Sur lequel quiconque eût jamais porté les yeux.

VII

Thistrum était si petit,
La première fois qu'il s'en fut à la cour.
Il demanda la permission à sa mère
D'engager sa foi envers une damoiselle.

VIII

« Quelle que soit la fière damoiselle que tu amènes
chez moi,
Je me réjouirai de sa venue
- Hormis seulement le clair miroir,
La fille de l'empereur de Rome. »

IX

« Écoute, ma chère mère !
Pourquoi pareilles choses te viennent-elles en tête ?
As-tu jamais ouï parler d'un jouvenceau si pauvre
Gagnant une damoiselle si riche ? »

X

On lui donna un cheval et des effets,
Et un millier de pièces d'or pour son entretien.
Puis s'en fut à la cour de l'empereur
Et y prit du service.

XI

Isalt était dans la pièce du haut,
Et vit Thistrum qui arrivait chevauchant.
« Je vois un chevalier en dehors de notre cour :
Ses chevaux sont gris et blancs. »

XII

Alors l'impératrice se courrouça,
Elle baissa les yeux vers le sol :
« Suffit, Petite Isalt !
Tu n'as pas à prononcer pareils propos. »

XIII

« Assez avec cela, Petite Isalt,
Ne me fais pas de peine.
Tu es si petite encore,
Et tu dors entre les bras de ta mère adoptive. »

XIV

Thistrum prit là du service,
Il servit l'impératrice étroitement.
C'était à cause de Petite Isalt,
Il la chérissait tant en son cœur.

XV

C'était le jour de Noël,
On devait aller à l'église.
Alors sire Thistrum remarqua Isalt,
Tout à l'avant de la troupe des damoiselles.

XVI

S'écria sire Thistrum
- Il tenait son coursier gris :
« Que Dieu dans le ciel accorde
Que je gagne damoiselle Isalt. »

XVII

Ils traversèrent les prairies,
Tant devaient chevaucher discrètement.
La main blanche de Thistrum
Jamais ne quittait le flanc de damoiselle Isalt.

XVIII

Ils passèrent un ruisselet
Et passèrent un pont.
« Écoute, damoiselle Isalt !
Veux-tu engager ta foi envers moi ? »

XIX

« Écoute, sire Thistrum !
Ne chevauche pas si près de moi.
Force sera à ma mère de penser
Que tu me tiens chère en ton cœur. »

XX

C'était un Noël si saint,
Ils rentrèrent de l'église.
Thistrum descendit de son grand coursier ;
Il accompagna l'impératrice au château.

XXI

« Écoute, ma gracieuse dame,
Le lis le plus aimable de tous.
Si tu veux m'accorder damoiselle Isalt,
Tu combleras tout mon désir ! »

XXII

Alors l'impératrice répondit
Comme Dieu le lui avait conseillé :
« Sache alors, sire Thistrum,
Que vous deux êtes frère et sœur. »

XXIII

« Écoute, ma gracieuse dame !
Comment cela s'est-il pu faire ?
Je naquis au Danemark
Et c'est toi qui portas cette fleur. »

XXIV

S'écria damoiselle Isalt
- Secrètement riait :
« Sache donc, sire Thistrum,
Tu n'as pas besoin de croire cela. »

XXV

« Écoute, damoiselle Isalt,
Mets de l'or dans une cassette,
Tandis que je m'en vais à l'écurie
Seller mon coursier. »

XXVI

« Écoute, sire Thistrum,
Et fais cela de bon vouloir :
Prends le bateau qui est à terre,
Sculpté de roses et de lis. »

XXVII

Tôt s'en fut au rivage,
Faisant allers et retours en chevauchant ;
Avant tout, il lança le bateau
Dans lequel emmènerait damoiselle Isalt.

XXVIII

L'empereur avait fait construire une haute tour,
Avec à la fois murs de pierre et créneaux.
Y chantaient l'alouette et le rossignol.
Damoiselle Isalt dormait au-dedans.

XXIX

Ceci fit damoiselle Isalt
Par bon vouloir :
Elle prit tous les draps de lin blanc
Et en tressa une corde.

XXX

Rapidement le message parvint dans la pièce du haut,
En présence de l'impératrice :
« Voici que l'on hisse sire Thistrum dans la tour,
Juste chez Petite Isalt. »

XXXI

Alors c'était l'impératrice,
Bien rapidement fit son plan.
Avait préparé une boisson empoisonnée :
Elle empoisonna les enfants du roi, tous les deux.

XXXII

Grande pitié ce fut à voir,
Et encore plus grand chagrin.
C'était Petite Isalt :
Elle mourut dans les bras de sire Thistrum.

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne me sortira de l'esprit.

Sixième version

I

La dame s'éveilla à minuit,
Alors qu'elle eût dû dormir son sommeil :
« Les deux parents à naître cette nuit,
Ils engageront leur foi l'un envers l'autre. »

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne me sortira de l'esprit.

II

Son fils, l'enveloppa dans la soie,
Sa fille, dans du lin blanc grossier.
Elle, elle l'envoya si loin
Que lui ne pût jamais la trouver[1].

III

Que le Seigneur Dieu garde le cher père de la damoiselle !
Dieu lui mit dans l'esprit
D'envoyer la damoiselle à la cour de l'empereur,
Chez la duchesse.

IV

Et elle l'éleva pendant bien des années,
Neuf années elle l'éleva.
Nul ne savait
Qu'elle n'était pas sa fille.

V

Le jeune Thisterom grandissait,
Il dut s'en aller à la cour.
Il demanda permission à sa mère
D'engager sa foi envers une damoiselle.

VI

« Quelle que soit la damoiselle que tu amènes à la maison,
Je me réjouirai de sa venue
- Hormis ce clair miroir,
La fille de l'empereur de Rome. »

VII

Elle lui donna une selle, elle lui donna un cheval,
Elle le pria de s'en aller faire sa demande.
Il s'en fut à la cour de l'empereur,
Contre le gré de sa mère.

VIII

Damoiselle Isall se tenait dans la pièce du haut,
Contemplant alentour.
« Voici un chevalier qui s'arrête hors de notre cour
- Son cheval est gris pommelé. »

IX

« Voici un chevalier qui s'arrête hors de notre cour
- Son cheval est gris pommelé[1].
Si Dieu le veut, il peut se faire
Que je gagne ce chevalier. »

X

« Écoute, Petite Isall,
Ne me fais pas cette peine.
Tu es si petite,
Et tu dors dans les bras de ta mère adoptive. »

XI

Il servit là neuf années durant,
Il servit l'empereur de tout près.
Je tiens ceci pour certain :
Il chérissait damoiselle Isall.

XII

C'était un jour de Noël,
On devait aller à l'église.
Alors damoiselle Isall remarqua
Thisterom tout à l'avant de la troupe de chevaliers[1].

XIII

Ils traversèrent les prairies
Et traversèrent les verts bois.
Jamais la main blanche de Thisterom
Ne quitta l'arceau de selle de la damoiselle.

XIV

« Écoute, sire Thisterom !
Pourquoi chevauches-tu si près de moi ?
Ma mère peut penser
Que tu me chéris en ton cœur. »

XV

« Fais ceci de bon vouloir,
Et de deux fois plus de contentement
- Damoiselle Isall, écoute ! -
Engage ta foi envers moi[2] ! »

XVI

C'était liesse à regarder
Et deux fois plus contentement :
C'était damoiselle Isall,
Engagea sa foi envers sire Thisterom.

XVII

C'était le même jour de Noël,
Ils rentrèrent de l'église.
Sire Thisterom descendit de son coursier
Et se couvrit de son manteau d'écarlate.

XVIII

Il descendit de son coursier gris
Et se couvrit de son manteau,
Puis il suivit l'impératrice
Dans le pavillon des dames.

XIX

« Écoute, ma gracieuse dame !
Accorde-moi honorablement cette requête :
Donne-moi damoiselle Isall
Comme l'amour de mon cœur. »

XX

« Que Dieu Très-Haut interdise
Que je souffre cette peine :
Car vous êtes enfants apparentés
Et avez reposé dans le sein d'une même mère. »

XXI

C'était damoiselle Isall.
Elle parla à la servante :
« Demande à l'impératrice ma mère
Si Thisterom ne pourrait me gagner. »

XXII

Alors l'impératrice répondit
- Derrière son manteau souriait :
« Il ne sied pas à damoiselle fière
De demander si courtoisement un chevalier. »

XXIII

« Écoute, sire Thisterom,
Et fais cela par bon vouloir :
Lance le bateau qui mouille dans la passe,
Sculpté de roses et de lis. »

XXIV

L'empereur avait bâti une maison
Sûre et haute, murs de pierre et créneaux.
Y chantaient l'alouette et le rossignol.
Damoiselle Isall y dormait.

XXV

Y chantaient l'alouette et le rossignol.
Damoiselle Isall y dormait.
Sire Thisterom chevaucha tout autour :
Il pensait conquérir ce lis.

XXVI

Thisterom fit comme damoiselle Isall le demandait.
Il chevaucha jusqu'au rivage.
Il lança le bateau mouillant à la côte,
Sculpté de roses et de fleurs.

XXVII

Petite Isall se tenait dans la pièce du haut
Espionnant à la ronde :
« J'aperçois là sire Thisterom,
Et le bateau glissant dessous lui. »

XXVIII

« Écoute, sire Thisterom,
Ce que je te dis.
Fais-le de bon vouloir,
Et dirige ton bateau vers moi. »

XXIX

Grâces soient rendues à Petite Isall,
Elle le fit par bon vouloir :
Elle prit un drap de lin
Et en fit une corde.

XXX

C'était Petite Isall,
Elle trouva alors un moyen,
Elle le hissa dans la pièce du haut.
Cela devait être chagrin pour tous deux.

XXXI

Bien rapidement le message vint à l'impératrice,
Dès qu'elle reçut la nouvelle.
« Sire Thisterom dort dans la pièce du haut
Avec damoiselle Isall. »

XXXII

Honte soit sur l'impératrice,
Elle conçut bientôt un plan :
Elle fit faire une boisson empoisonnée,
Et les en empoisonna tous deux.

XXXIII

C'était pitié à voir,
Et deux fois plus peine.
C'était damoiselle Isall,
Elle mourut dans les bras de sire Thisterom.

La plus aimable des créatures,
Jamais elle ne me sortira de l'esprit.

DIT DE TISTRAM

Ballade féroïenne

I

L'y a longtemps, l'étaient deux amants,
Tistram et la dame Ísin.
Moururent d'avoir eu
Le cœur brisé.

J'ai une course à faire, et faut que je m'en aille.
Quel cheval sera meilleur?
Le blanc ou le brun?
Le brun ou le roux?

II

Tant s'aimaient
Que l'on s'en est souvenu.
L'un ne pouvait être dehors
Si l'autre était à l'intérieur.

III

Tant s'aimaient
Que le souvenir en est venu jusqu'à moi.
Leur amour fut
Toujours solide.

IV

Son père et sa mère
Parlèrent de son intention[1],
Et de ce qu'ils pourraient faire
Pour rompre leur amour.

V

La mère de Tistram répondit,
Donnant mauvais conseil :
« Eh bien, que l'on écrive la lettre
Et qu'on l'envoie à l'étranger ! »

VI

« Eh bien, que l'on écrive la lettre
Et qu'on l'envoie à l'étranger !
Le roi de France a une fille :
C'est à lui qu'il faut la marier. »

VII

« S'il ne veut prendre
La fille du roi,
Ne lui offre pas d'autre choix
Que la mort. »

VIII

Ils entrèrent dans un jardin,
Profondément amoureux.
Il l'embrassa doucement,
Et lui passa les bras autour du cou.

IX

« N'aie aucune crainte.
Je m'en reviendrai.
N'aime pas d'autre homme,
Pas plus que moi une autre femme. »

X

« N'aie aucune crainte.
Je m'en reviendrai, c'est certain.
N'aime pas d'autre homme,
Pas plus que moi une autre femme. »

XI

Tistram et l'équipage du bateau,
Ils mirent à la voile.
Partirent vers l'est, pour la France,
Ce jour même.

XII

Hissèrent leurs voiles de soie,
Rebords tissés d'or.
Ne les amenèrent point
Qu'ils n'eussent atteint la France.

XIII

Laissèrent tomber l'ancre
Sur le sable blanc.
Sire Tistram fut le premier
À mettre pied à terre.

XIV

Au milieu du jardin,
Il jeta un manteau sur ses épaules
Et, ainsi paré,
Entra dans la grande halle.

XV

Et, ainsi paré,
Entra dans la grande halle
Où siégeait le roi de France,
À table, avec cinq cents hommes.

XVI

Il lui remit les lettres
Et ôta de sa main les bagues semées de perles.
« Sire, voici les lettres
Qu'envoyèrent mon père et ma mère. »

XVII

Le roi s'en fut voir sa fille
Pour connaître son opinion.
« Un jouvenceau est arrivé,
Jamais n'ai vu son égal. »

XVIII

« Un jouvenceau est arrivé
- Jamais n'ai vu son égal
Pour te demander, chère fille,
Si tu veux l'accepter. »

XIX

De joie elle bondit.
Était si heureuse.
S'en fut à la table
Où Tistram était assis.

XX

S'en fut à la table
Où Tistram était assis.
Nul ne la vit pleurer,
Mais chacun la vit rire.

XXI

« Si tu ne veux pas
Prendre ma fille,
Je ne t'offre pas d'autre choix
Que d'endurer la mort. »

XXII

« Jamais dame Ísin
- Elle habite à l'est -
N'entendra dire que je fus fiancé
Et marié à ta fille. »

XXIII

Ils prirent sire Tistram,
L'angoisse dans le cœur.
On m'a dit, en vérité,
Qu'il perdit la vie pour l'amour de dame Ísin.

XXIV

Les hommes de Tistram
Rentrèrent à petite vitesse.
Feu et fumée brune
Jouaient le long du gréement.

XXV

Laissèrent tomber l'ancre
Sur le sable blanc.
Dame Ísin en personne
Descendit au rivage.

XXVI

Dame Ísin en personne
Descendit au rivage.
« Où est sire Tistram ?
Pourquoi ne veut-il pas débarquer ? »

XXVII

Un homme d'équipage répondit,
L'angoisse au cœur :
« Sire Tistram perdit la vie,
En France, pour l'amour de vous. »

XXVIII

Dame Ísin
Et l'équipage du bateau
Mirent à la voile pour la France,
Ce même jour.

XXIX

Laissèrent tomber l'ancre
Sur le sable blanc.
Dame Ísin fut la première
À mettre pied à terre.

XXX

Elle vint du rivage en si grand secret
Que nul ne la remarqua.
Quand fut au palais,
Le brûla avec femmes et enfants.

XXXI

Le roi de France demanda
- Le feu faisait rage bien haut :
« De quoi suis-je coupable ?
Pourquoi me brûler en ce jour ? »

XXXII

Dame Ísin répondit,
L'angoisse dans le cœur :
« Tu n'as pas hésité
À ravir la vie de sire Tistram. »

XXXIII

À quoi le roi de France répondit
- Le feu rageait autour de lui :
« Fortuné assurément,
L'homme qui a femme bonne. »

XXXIV

Dame Ísin alors lui répliqua :
« Fortunée assurément,
La femme qui a
Bon mari. »

XXXV

Dame Ísin passa
Auprès du palais en flammes,
Et s'en vint à la potence
Où pendait Tistram.

XXXVI

Elle prit sire Tistram
Et le posa sur la verte prairie.
On m'a dit en vérité
Que sa voix s'était tue.

XXXVII

Cette riche dame
Mourut, le cœur brisé de sa perte.
Je jure sur ma foi :
De telles choses, à présent, n'arrivent à personne.

J'ai une course à faire, et faut que je m'en aille.
Quel cheval sera meilleur ?
Le blanc ou le brun ?
Le brun ou le roux ?

TRISTRAM ET IZALDA

Quatre épisodes du roman tchèque

LE COMBAT DE TRISTRAM CONTRE MOROLT

(vers 519-636)

Puis le héros alla vers sa lance, il prit par la bride son destrier et sauta dessus sans les étriers, il attacha à son corps son bouclier et son épée acérée ; et, ainsi équipé, il chevaucha seul vers la montagne. Morolt l'accueillit en disant : « Dis-moi, cher jouvenceau, pourquoi es-tu venu si hardiment ici tout seul ? » Tristram le héros lui répondit : « Pour rien d'autre que pour ce à quoi nous sommes invités, pour que l'un de nous — à qui Dieu voudra donner la victoire — reçoive récompense ou dommage. Ah ! qu'il sera heureux en quittant ce lieu, je le dis en toute certitude, celui qui obtiendra la victoire ! »

Ces paroles lui parurent judicieuses, et lui, l'homme fort, s'adressa en ces termes au seigneur Tristram : « Cher compagnon, rentre avec moi dans mon pays ! Je suis seul et solitaire, je veux partager avec toi les honneurs, mes fiefs, mes serfs et mes possessions, et je veux pour toi engager mon corps et mes biens ; cela pour t'inciter à changer d'avis en cette pénible affaire, et pour ne pas me forcer à me battre contre toi. Tu dois penser aussi à ta jeune vie. Nous pourrions arriver maintenant à quelque chose de bien, car si je dois t'infliger la mort, cela me sera une grande cause de chagrin. Aussi, jeune homme, pense à ta vie en cet instant : tu auras avec moi un bien mauvais festin. Je te promets sur mon honneur de faire de toi un riche comte, et j'arrangerai les choses afin que chacun t'honore. Ce que je te propose là, je ne l'ai jamais fait pour personne. » Alors Tristram dit : « Si tu voulais affranchir le roi de sa redevance, cela pourrait se faire. » Morolt dit : « En aucun cas il ne serait possible

de diminuer au roi Marc son tribut, car ce serait une cause de honte, et tous ceux qui en entendraient parler pourraient m'accuser de céder par peur. » À ces propos Tristram répliqua immédiatement, disant : « Dans ce cas je t'invite au combat, je ne veux pas discuter plus longtemps avec toi. Avant que je ne t'accorde cette redevance, tu pourrais bien regretter de t'être jamais permis d'y penser. » Ils s'élancèrent furieusement l'un contre l'autre avec leurs lances, jusqu'à briser en morceaux l'une et l'autre ; chacun pointa son arme contre le bouclier de l'autre. Tristram, le jeune héros, reçut à travers son bouclier une très grave blessure, qui resta longtemps sans guérir.

Il était plaisant de voir ces deux hommes preux s'affronter dans une belle joute, et se renverser l'un sur l'autre. Tristram fut blessé par une lance empoisonnée, mais ils se relevèrent et s'affrontèrent à nouveau, sans se dérober. Tristram frappa alors son adversaire d'un coup si terrible qu'il le jeta à terre. Ainsi lui fit-il payer sa blessure précédente, mais n'en parlons pas maintenant. Le valeureux guerrier sauta vivement sur ses pieds et Tristram fit de même, le héros sans reproche. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre et se battirent avec acharnement, avec colère, avec haine même, et dans une très grande douleur. Jamais dans le présent ni dans le passé ne se vit bataille plus rude que celle qui opposa ici ces deux héros se précipitant rageusement l'un contre l'autre. Ce fut un dur combat, si violent qu'on l'entendait de tous côtés. On vit même à plusieurs reprises les étincelles jaillir, comme un or incandescent de la fournaise du forgeron. Tout ceci se passa en ces lieux, et tous deux en subirent grand dommage. Ainsi Tristram, le jeune héros, paya le tribut à Morolt, en se battant contre lui. Et le viril guerrier se comporta envers lui aussi vaillamment qu'un sanglier en détresse se défendant contre des braques, de sorte qu'à voir Tristram on se disait qu'on n'avait pas vu depuis longtemps jeune homme aussi fort. Il portait sur lui une épée très acérée avec laquelle il transperça sans pitié le bouclier de l'autre. Et à ce que Morolt demandait de lui, il ne ménagea pas sa réponse. Ainsi s'affrontèrent-ils plusieurs fois à l'épée jusqu'à en être tous deux assourdis. Et Tristram ne pouvait plus se tenir debout, car son adversaire lui avait brisé les membres au point qu'il tomba à genoux devant lui ; et ceci fut un grand chagrin pour tous. Cependant, d'un saut, le héros se remit sur ses pieds pour faire face à son ennemi, et il frappa

son rude adversaire à la main, lui causant une vive douleur en la lui tranchant d'un coup : de cette main-là, il ne mangera plus de petits pois ! Morolt aurait bien pu alors désespérer, car il avait perdu du même coup son épée. Il souffrait de devoir céder, car il ne pouvait plus se battre, il ne pouvait s'enfuir nulle part, il était à bout de forces. Tristram ne tarda pas à le rattraper ; il avait de la force, et il ne le ménagea pas : il lui donna un grand coup à travers le heaume de sorte qu'il le fit tomber à genoux à ses pieds, et qu'un morceau de son épée se détacha et resta fiché dans la tête de son adversaire. Tristram dit alors courtoisement à cet étranger : « As-tu déjà assez de notre tribut ? Ton orgueil malhonnête t'a égaré et ton courroux démesuré t'a trompé. Je te le dis tout net, tu dois me promettre d'affranchir mon seigneur de la redevance, même si cela ne te plaît pas, mais c'est ce que j'exige de toi. »

LE PHILTRE

(vers 1868-2007)

Ils accostèrent à une île et là prirent quelque repos. Tous sortirent du navire pour faire leurs besoins, d'après ce que je sais. À ce moment-là Tristram s'approcha de la vierge et lui demanda si elle ne voulait pas poursuivre le voyage. Tristram commençait à avoir grand-soif, et il pria qu'on lui apporte à boire. Malheureusement l'échanson n'était pas là. Alors une jeune fille dit : « Seigneur, il y a ici un petit peu de vin ! » Il demanda qu'on le lui donne. La jeune fille, sans consulter personne, apporta la boisson en question, car elle supposait qu'elle était pure. Tristram, ne sachant point quelles discordes en naîtraient pour lui, en but beaucoup. Il pensait que c'était quelque chose de bon. Il en offrit également à la vierge, et ainsi en but-elle innocemment, et il leur sembla à tous deux que leur esprit devenait muet. Un amour violent s'empara d'eux et ni l'un ni l'autre ne put comprendre comment dans un délai si court ils étaient devenus si amoureux l'un de l'autre. Mais il me semble qu'ils apprirent plus tard comment cela avait pu se produire.

Tristram et la vierge se regardaient, lui devint pâle, elle rougit. Il leur sembla qu'une détresse mortelle s'emparait

d'eux, si grand était cet amour indépendant de leur volonté. Ce fut à cause de cette boisson que la vierge éprouva la honte d'aimer Tristram avec une telle force, et qu'elle se mourait d'amour pour lui. Tristram pour cet amour souffrait lui aussi bien des tourments. Ils se mirent ainsi à se rechercher et à rester ensemble plus souvent qu'ils ne le faisaient auparavant — leur grande affection les y obligeait. Ils éprouvaient une profonde tristesse et bien des chagrins, chacun craignant que l'autre ne pût aimer ailleurs. Quand l'un apercevait l'autre, aussitôt il était saisi d'une grande peine et d'une détresse pareille à la mort, et il en résultait pour eux toute sorte de maux. Quand Tristram apercevait la vierge, il ne pouvait rester à cause de la douleur qui le submergeait, et il se détournait d'elle immédiatement, pensant qu'autrement il perdrait la vie. Elle non plus n'était pas à l'abri du chagrin et d'un grand affaiblissement, à cause de son amour pour lui. Ainsi tous deux se couchèrent, malades, sans en parler à personne, et c'est pourquoi ils furent si mal en point, et leur esprit fut lourd de chagrin.

Ils restaient couchés, plongés nuit et jour dans une grande inquiétude et dans toute sorte de chagrins, au point que les larmes coulaient de leurs yeux. Alors la vierge s'adressa au Christ bien-aimé par ces mots : « Hélas ! malheureuse que je suis, quelle détresse j'ai dans mon cœur, quelle épreuve je subis pour cet homme nommé Tristram, et il ne me sied pas d'exprimer mon tourment ! Mais je serais bien gaie si je savais que je lui suis chère. Sans lui je perds la vie, il m'ôte le boire et le manger. Mais je ne veux lui porter ni colère ni haine. Que peut-il exister au ciel ou sur la terre parmi toutes les créatures de plus beau que cet homme si fort, ce héros audacieux au-delà de tout ! Il l'a souvent montré quand il était exposé à des épreuves terribles, et tout ce que les autres héros n'avaient jamais accompli, lui il l'a fait. Il cultive sans relâche les vertus et s'offre toujours à combattre. Mais pourquoi en dire davantage ? Laissons cela et taisons-nous. Il est comme l'or surpassant le plomb, tous les autres auprès de lui ne sont que boue ! » Puis, après une pause, elle ajouta : « Malheur à moi ! Comment m'est-il échu de l'aimer si fort que je suis contrainte de lui être fidèle, alors que lui n'a pas eu un seul instant l'intention de m'aimer de même ! Quand mon père voulut me donner et me confier à lui pour que je devienne sa dame, alors ce jeune homme, sans me prêter la moindre attention, m'a

menée au loin, à un autre homme! Je veux essayer moi aussi de trouver quelqu'un qui détournerait mon esprit de lui, et abrégerait ainsi ma peine. Aussi, mon cher cœur, ne t'occupe plus de ce héros! Car je détournerai, honteuse, de lui mon esprit languissant. Mais il me paraît mieux de l'aimer que de perdre la vie! C'est pourquoi, me semble-t-il, je dois le lui avouer moi-même. » Et elle se dit à elle-même : « Comment faire? Il peut en avoir une mauvaise opinion de moi! Un tel aveu venant de moi, cela ne fait aucun doute, serait juste, quoiqu'il me nuise. Je veux garder mon honneur, même si je dois donner ma vie pour cela, plutôt que de le lui dire, car j'en recevrai certainement un grand dommage. Cependant ma vie m'est chère, peut-être fera-t-il un effort et peut-être comprendra-t-il mon amour, ce n'est quand même pas un païen! Je veux tenter ma chance et je lui dirai ce qui risque de m'arriver. Qui sait ce qu'il en sortira! » Ainsi parla la vierge, puis elle s'assit. Elle fut alors saisie d'inquiétude, de chagrin et de désir.

Tristram lui aussi fut saisi et lié par le même lien amoureux, et il pensait à chaque instant à cette dame.

LA VIE DES AMANTS DANS LA FORÊT

(vers 4653-4836)

Puis, pendant toute la journée, ils se faufilaient par la forêt et les landes incultes, et ils sont allés de plus en plus loin dans les montagnes, jusqu'à ne plus avoir peur. Car Tristram avait l'impression que tous les hommes du roi étaient à ses trousses jour et nuit, il est donc allé loin, pour qu'ils ne le trouvent pas. Ils prenaient garde que leurs ennemis ne puissent les attaquer. Aussi ne voulaient-ils pas sortir de la forêt, de peur qu'on ne les dénonce au roi. Se trouvant ainsi en sécurité, ils ont entassé un grand nombre de bûches et ils se sont construit une hutte pour s'abriter du mauvais temps. C'est là qu'ils se sont installés. Mais ils n'eurent pour nourriture pendant près de deux ans rien d'autre que des glands et des plantes des bois. Et de cela ils mangeaient très peu. C'était là leur meilleure nourriture, sauf quand Tristram de son arc abattait un petit oiseau, soit une

grive, soit un menu ramier. Il s'efforçait également d'abattre des chevreuils. Puis la dame retira une épingle de son voile, et Tristram en fit un crochet de la façon dont sont faits aujourd'hui les hameçons avec lesquels on attrape des poissons. Il l'attacha à une tige de bois et ainsi il pêchait des poissons dans la rivière qui coulait devant eux. Ainsi avaient-ils, de même que leurs compagnons, suffisamment de poisson. On m'a dit en effet que c'est Tristram qui, le premier, a inventé la pêche des poissons à l'hameçon et avec diverses sortes de nasses.

Tristram et ses malheureux domestiques passèrent ici des années chèrement payées. Eux qui avaient auparavant surabondance de tout étaient maintenant privés de boisson. Je pense que, si aujourd'hui quelqu'un, le plus démuni de tous, devait subir toute une année une telle misère, il se couvrirait d'une sueur mortelle. Et ceux-là durent souffrir de ne point goûter pendant deux ans ni pain, ni hydromel, ni vin, ni bière ; miracle que l'âme soit restée en eux vivante ! Même leurs chevaux n'avaient que très peu de nourriture : ils mangeaient de la mousse et des herbes des marais. On peut s'étonner qu'ils soient restés en vie ! À cause du mauvais temps et des intempéries de toute sorte, tous leurs vêtements s'étaient déchirés sur eux, si bien que la dame et le jeune homme n'avaient plus rien pour s'habiller ; miracle qu'aucun d'eux ne soit mort à cause de la neige, des intempéries et des mauvais orages ! Mais certains livres m'ont informé qu'ils habitèrent ici dans la forêt plus de deux ans et deux semaines, et qu'ils ne virent pas un seul homme. Quand Tristram voulait dormir, avec la permission de la dame, il tirait toujours, selon sa coutume, son épée et la plaçait nue entre eux. L'épée gisait ainsi au milieu et c'était chose très étrange, mais cela lui fut favorable plus tard, il évita ainsi un danger mortel. Car, quand ce temps fut passé, un veneur du roi parvint jusque-là, en cherchant du gibier dans ces lieux incultes. Crois bien ce que je dis ! Un matin à l'aube il découvrit ces étrangers encore endormis dans cette position ; il ne put en croire ses yeux, et s'approcha d'eux de façon à pouvoir les examiner commodément. Il restait là debout au-dessus d'eux, tremblant, et c'était précisément à ce moment où Tristram et la reine se trouvaient ainsi tous les deux. Puis sans plus attendre le veneur quitta les lieux. Mais il avait bien remarqué de quelle façon étaient couchés Tristram et cette femme. Sans se

soucier de rien d'autre, il se rendit sans tarder chez le roi, lui raconta cette aventure, et il lui conseilla de se venger du tort qui lui était fait ; il lui indiqua comment, au bas d'un rocher, Tristram était allongé avec sa dame sur une couche ; tout cela, il le lui expliqua en détail. Le roi s'en réjouit et lui ordonna de ne le dire ni aux siens ni à des étrangers, et il le pria instamment de le mener en secret jusque là-bas.

Le lendemain, à l'aube, le veneur mena le roi, ainsi que celui-ci l'en avait prié, sans en parler à personne, jusqu'au chemin qui conduisait vers eux à travers les landes incultes. Et quand ils furent arrivés assez près, le roi monta seul à l'endroit où était construite la hutte. Il vit de ses propres yeux qu'une épée gisait entre eux. Se dressant au-dessus d'eux, il s'empara de l'épée de Tristram et sans aucune crainte il la mit dans son fourreau. Puis, penché sur la couche de Tristram, il ôta son gant et le posa sur le sein de la reine. Et pour que je n'oublie pas ce que j'ai dit auparavant, à la place de l'épée de Tristram il déposa son épée de sorte que Tristram ne s'en aperçut qu'au matin. Tristram et Izalda dormaient si profondément que pendant tout ce temps ils ne firent aucun mouvement. Après s'être emparé de l'épée de Tristram et avoir tout arrangé selon sa volonté, le roi s'en revint par le même chemin et fut bientôt de retour dans sa ville. Et après que tout cela se fut ainsi passé, Tristram s'éveilla et se leva. À un moment donné, il jeta un regard sur la dame, et il s'aperçut soudain que sur elle gisait un gant de couleur verte comme l'herbe ! Il le montra aussitôt à la dame et lui demanda ce que cela pouvait être. Elle lui répondit par ces mots : « Je ne sais rien de cela ni de ce gant ! Je ne puis deviner comment il a pu venir ici. » Et elle fut saisie d'une telle frayeur que c'est miracle si elle n'expira pas de chagrin ! Tristram tendit la main vers son épée, ne la trouva pas et demanda à la reine si elle ne connaissait pas l'épée du roi : qu'elle veuille bien le lui dire. Et après l'avoir bien examinée, ils reconnurent à un certain signe que c'était bien la lame du roi. Tristram lui dit : « Crois-moi, si Dieu même ne nous aide, nous ne pourrons mettre un pied hors d'ici, car le roi lui-même y est venu », telles furent les paroles du nommé Tristram, « et il est ici quelque part, tout près, et notre mort est certaine. Mais recommandons-nous à notre Christ bien-aimé ! Le roi nous a fait bénéficier de sa générosité en ne nous faisant pas périr cette nuit ; comme nous dormions ensemble profondément, il aurait pu faire cela de sang-froid. Mais c'est seulement maintenant

où, nous étant levés, nous nous trouvons debout, qu'il va agir contre nous, et ce sera pour nous plus difficile qu'auparavant quand il nous ligotera tous les deux et nous livrera à l'exécution et nous privera de la vie ! » Il appela Kurvenal et lui ordonna d'amener les chevaux pour s'éloigner de ce lieu. Tristram sauta sur son destrier avant que le roi ne les aperçoive, il prit la reine et ils s'enfuirent en regardant de tous côtés, dans l'espoir d'échapper au roi. Ils galopèrent ainsi toute la journée tant que leurs chevaux furent fatigués. Le petit chien, le braque, était également avec eux. Quand l'obscurité se fit, ils étaient parvenus au pied d'une falaise, et là ils mirent pied à terre. Ils se firent une petite hutte avec du bois, plongés dans une profonde angoisse. Pour nourriture, au lieu de plantes, ils ramassèrent diverses sortes de mauvaises herbes. Izalda dut manger cette nourriture, et quoiqu'elle fût une reine très célèbre.

LA MORT DES AMANTS

(vers 8368-8931)

Mais il leur livra bien des combats, jusqu'à satiété ; car avant qu'on ne vienne à leur secours cinq d'entre eux moururent sur place de l'épée acérée de Tristram, et le sixième lui échappa à grand-peine par la fuite. Le septième se précipita furieusement par-derrière, la lance en arrêt — que Dieu le fasse périr ! — et blessa sournoisement Tristram d'une lance imbibée d'un poison vénéneux. Tristram l'envoya bien chez les saints : il lui porta un coup et lui fit payer son attaque si bien qu'il le fit tomber de cheval, et puis il l'écrasa. Tristram lui aussi avait à la tête et au côté plusieurs profondes blessures, pourtant il souleva Kaedin, son cher compagnon, et le plaça devant lui sur la selle, mort, tel qu'il était, et il chevaucha avec lui jusqu'à la ville de Kareha. Et quand enfin il arriva à la ville, Izalda et Lovelin le roi, l'ayant aperçu, se lamentèrent ensemble sur les deux hommes en pleurant du fond du cœur à cause de ce qui venait d'arriver. Tous manifestaient un violent chagrin. Kurvenal, le fidèle serviteur de Tristram, ne voulait pas rester plus longtemps en vie ; mais, saisi d'un vrai chagrin, il voulait se tuer, disant : « Tristram, mon cher seigneur, ah ! que ton corps est gra-

vement blessé ! Si Dieu voulait bien que cela pût être, je prendrais volontiers sur moi ces blessures, si graves qu'elles soient, et je voudrais, par fidélité, mourir à ta place ! » Ils portèrent en pleurant Kaedin, le cœur navré, disant : « Las ! malheur, pauvres de nous, qui avons perdu un si fidèle seigneur ! » Et ils l'enterrèrent aussitôt. Tristram, blessé comme il l'était, gisait sur son lit de mort, et aucun onguent ne parvenait à le soulager, car sa blessure était très grave du fait que le méchant chevalier l'avait transpercé d'une lance empoisonnée. C'est ainsi, crois-moi, que Tristram, encore vivant, fut pleuré plus que Kaedin mort.

La vie de Tristram touchait presque à sa fin. Il dit : « Viens ici, cher Kurvenal, que je te montre ma lourde peine et te charge de mon dernier message ! » Et il reprit : « Cher ami, fais tous tes efforts et rends-toi vite auprès d'Izalda ma bien-aimée ! Si elle m'aime encore, qu'elle ait de la compassion pour moi et vienne à moi sans tarder, car j'ai foi en elle comme en une dame loyale. Qu'elle prenne pitié de mes entrailles et qu'elle apporte avec elle également des onguents ! Et je te prie tout particulièrement, au cas où elle se rendrait en ce pays, de veiller à ce qu'elle arrange ainsi les choses : que, si elle traversait la mer en hâte pour venir ici, les marins aient des voiles blanches, qui ne soient souillées d'aucune trace noire, et qu'ils les étendent aussi largement que possible en les hissant au haut du mât pour que les gens les voient de loin, car ce doit être mon remède. En effet, dès que les gens me diront qu'elle arrive, je sais avec certitude que je serai par elle guéri, si gravement que je sois blessé. Car elle connaît des remèdes contre le poison. Si ses suivantes arrivent seules, que les marins aient des voiles sombres, souillées partout de couleur noire, pour que je comprenne qu'Izalda ne s'y trouve pas. Et immédiatement ce sera la fin de ma vie ! » Kurvenal abandonna tout le reste, se mit à chevaucher jour et nuit, et arriva promptement à Dinstantior. Immédiatement, il raconta avec fidélité à Izalda ces aventures et ces événements : il ne voulait pas les exposer devant les autres, au risque que le roi ne l'apprenne. Il n'en informa qu'elle seule. Izalda, abandonnant tout, s'embarqua ; elle monta à bord dans la tristesse, et navigua sur la mer, qu'on l'approuve ou qu'on le regrette, sans le moindre consentement de la maison du roi. Sans craindre personne, aussi vite qu'elle le put elle se rendit en bateau auprès de

Tristram. Je pense qu'Izalda fut désolée quand on envoya chercher la belle Izalda, car la haine était entre elles, comme il arrive à d'autres aussi. Tristram priait instamment Izalda son épouse, qui avait les belles mains, d'aller souvent à la fenêtre et d'être très attentive, de bien regarder de tous côtés si en quelque endroit de la mer elle apercevrait quelque bateau avec une voile blanche allant sur l'eau. Et si elle les voyait, qu'elle le lui dise sans mentir, sur son honneur, car aussitôt sa douleur prendrait fin. « Si c'est qu'elle arrive elle-même, elle me trouvera en vie à la maison ! »

Son épouse, comme il lui avait été ordonné, courait sans cesse à la petite fenêtre jusqu'au moment où, pour le chagrin de Tristram, elle aperçut un jour sur la mer des bateaux aux voiles blanches qui fendaient à vive allure l'onde marine. Et elle en informa Tristram en disant : « Je te déclare sur ma conscience que de Dinstantior, de chez le roi Marc, un grand navire arrive ici en hâte. » Il dit : « Izalda, ma chère épouse, de ceci dépend ma santé, dis-moi la vérité, car j'ai confiance en toi, quelle sorte de voile as-tu vue là ? » Elle répondit : « Je le dis sous la foi du serment, et je ne mentirais pas même à mon ennemi, ils ont sur les bateaux une voile noire très richement ornée. Mais ils n'en ont pas de blanche. Et ils sont déjà tout près d'ici. Et je le jure sur mon âme ! » Elle se disait en elle-même : « Je vais essayer cela et voir ce qui peut en résulter, c'est pourquoi je ne veux pas lui dire la vérité, je veux connaître la fin de l'affaire. » À peine Izalda eut-elle prononcé ces mots, qu'il lui dit, lui : « En est-il vraiment ainsi, madame ? » Et elle rétorqua : « Vraiment, ce n'est pas autrement ! » Tristram aussitôt laissa tomber ses mains et ne tarda pas à rendre l'âme. La mort lui brisa soudain le cœur, de sorte qu'il ne dit même pas : « Ah ! malheur ! » ni « hélas ! ». Izalda, dès qu'elle aperçut que, sans le moindre doute, Tristram son mari était sans âme, se mit à crier d'une voix décomposée, disant : « Ah ! quelle épouvantable angoisse ! Tristram, mon très cher cœur, en vérité, ils ont sur les bateaux une voile blanche, tout le gréement est on ne peut plus blanc, je n'ai fait que te tromper ! » Mais quoi qu'elle pût crier, Tristram ne disait plus rien. Hélas ! mensonge coupable, comme tu as été néfaste ! N'aurait-elle pu le tromper par quelque autre artifice, plutôt que de lui cacher la vérité, le privant ainsi de la vie ? Elle ne l'aurait pas fait à un ennemi ! Voyant qu'il rendait sa chère âme, alors, pour l'apaiser, elle

commença à user avec lui d'artifices. Car Izalda avait des herbes et des onguents de diverses sortes qui, si elle l'avait seulement trouvé vivant, lui auraient permis de le sauver de la mort. Mais cela n'arriva malheureusement pas. Ainsi, toutes les parties de son corps avaient péri en lui non seulement à cause de la gravité de sa maladie, mais aussi à cause de la ruse de son épouse. Car si elle lui avait dit qu'elle voyait sur la mer des voiles blanches, il serait certainement revenu à la vie ; il avait en effet un tel désir d'Izalda qu'à cause du vrai amour qu'il portait dans son cœur il mourut le dimanche des Rameaux pendant le carême. Dès qu'il fut mort, on commença à recouvrir son corps de diverses plantes et d'onguents très précieux, comme il convenait pour un prince de haute naissance, et on en mit sur lui une grande quantité. Il fut porté sur une civière dans le couvent assez tôt avant le soir. C'est alors que commencèrent les pleurs de maintes belles demoiselles et dames ; enfants, riches et pauvres de toute sorte se lamentaient de tous côtés, disant : « Las ! malheur à nous. Ah ! quel malheur que nous ayons, nous, hommes infortunés, connu la mort de Tristram, cet homme loyal qui nous a fait tellement de bien ! Il nous a défendus contre nos ennemis et nous a ainsi sauvé la vie ! » Lovelin le roi et les siens étaient, de chagrin, comme des gens misérables, et ils pleuraient à s'en fendre le cœur, disant : « Hélas ! malheur à nous, quel malheur qu'une telle infortune nous soit jamais arrivée ! » Femmes et hommes pleuraient sa mort, et surtout Izalda son épouse, qui disait : « Pourquoi suis-je jamais venue au monde ? » C'est ainsi qu'ils marchaient en pleurs derrière la civière, et que de tous côtés les gens se lamentaient. On plaça le corps dans l'église où son lit éternel lui fut préparé.

Tristram était un chrétien craignant Dieu, et il avait été baptisé d'eau sainte. Après sa mort, le glas sonna pour lui tout de suite, et pour son âme les prêtres chantèrent vêpres. Pendant ce temps Izalda, femme accablée de tristesse, à peine en vie à force de chagrin, fit accoster la barque au rivage de Kareha, avec Kurvenal, à peu de distance de la ville. C'est là qu'ils se dirigèrent en suivant le chemin. Et quand ils arrivèrent aux faubourgs, pour leur malheur, hélas ! ils entendirent les cloches sonner le glas ! À chaque porte de la ville des gens se lamentaient, et de tous côtés gémissaient les enfants. Alors Izalda demanda à un homme quel était leur malheur et pourquoi les gens se lamentaient. Cet homme lui répondit aussitôt par ces mots : « Tristram était hier encore en bonne santé

et aujourd'hui il est mort, juste avant le soir.» Et elle dit: «Mon ami, dis-moi si ce n'est pas là une erreur, qui était ce Tristram-là?» Elle avait encore espoir et se disait: «Peut-être y a-t-il un autre Tristram dans la ville!» Et quand elle entendit ces mots, plus jamais elle ne fut gaie jusqu'à sa mort. Puis elle demanda pour la deuxième fois à l'homme ce qu'il en était, en lui enjoignant de dire la vérité. Et lui répondit bien tristement de la sorte: «Il était hôte de ce pays, venait de la terre appelée Permenois, et Kurvenal, son serviteur, de la terre Kurvais.» Toute couleur quitta aussitôt Izalda et une faiblesse accablante l'envahit. Elle tomba à terre sans dire un mot. Izalda, la belle reine, tomba au milieu de la rue dans la boue, si forte était la langueur qui la saisit. Elle gisait ainsi, ni morte ni vive, elle qui un instant avant était si fraîche, mais elle ne versa aucune larme de ses yeux, car elle n'en avait pas la force. Son cœur était devenu pierre, et muet de tristesse. Kurvenal la regarda avec affliction et son visage devint tout pâle, mais il lui montra sa fidélité en ordonnant qu'on lui apporte de l'eau, et il l'aspergea tout entière de cette bonne eau afin qu'elle reprenne un peu de force. Et elle en fut aussitôt fortifiée dans son corps, que chacun m'en croie sans hésiter! Kurvenal la mena par la main, avec au cœur un lourd chagrin. C'est ainsi qu'il marcha avec elle, tristement, vers le couvent. Elle ne dit pas le moindre «hélas!» ni «malheur!», elle agitait seulement les mains du côté où se trouvait Tristram dans l'église. Et quand elle arriva au couvent — on était déjà près du soir —, elle se précipita vers la civière comme une lionne en s'arrachant les cheveux et en se déchirant les joues. Quand les gens virent cela, ils redoublèrent de sanglots: «Hélas! disaient-ils, quelle misère que Tristram soit jamais venu chez nous! Il eût mieux valu que nous ne l'eussions pas connu plutôt que de l'avoir invité ici sur notre terre!» Alors Izalda repoussa l'épouse de Tristram à l'écart et lui donna un bon coup dans le côté, puis elle lui adressa ses dernières paroles: «Tu es comme un loup qui prend les brebis! Tu ne sais pas pleurer ton mari! C'est moi qui suis le mieux capable de me lamenter sur lui!» Après qu'elle eut prononcé ces mots, elle ne dit plus rien. Avec une humilité pleine d'affliction, elle enleva le drap qui recouvrait Tristram. Elle se coucha sur lui sur ce lit mortuaire, et ainsi étendue sur lui elle perdit peu à peu ses forces, jusqu'à la mort, en posant sa bouche sur la bouche de Tristram. Quand les gens virent cela, ils s'agitèrent dans l'église. C'est miracle que leur âme ne les ait pas

abandonnés ! Izalda ne quitta plus ce lieu, car son mal commença à la torturer cruellement, à briser son cœur sans merci, de sorte qu'elle perdit sa force et rendit à Dieu sa chère âme. C'est ainsi qu'elle s'endormit et resta à jamais aux côtés de Tristram.

Ainsi tous deux moururent ensemble. Et quand les gens le virent, c'est alors que commencèrent pleurs et lamentations, et de tous côtés pleuraient demoiselles et dames, et plus d'un qui était splendidement vêtu s'habilla tout de noir. Selon leur loi coutumière, au spectacle de tant de malheurs, quand ils virent la fin d'Izalda, ils déchirèrent leurs vêtements du haut en bas. Ils le faisaient en signe de deuil. Il me semble que même les créatures privées de parole déploraient ce pénible événement. Car, quand cela se passa, à ce moment-là, leur chien, leur chien chéri qui s'appelait Utan, se mit comme s'il était frappé à mort à pousser de tels cris et de tels hurlements qu'il ne laissait personne en repos, gémissant et courant çà et là, cherchant à se donner la mort. Puis, à la fin, il rampa jusqu'à eux en hurlant, leur sauta sur la poitrine, fit trois tours, ferma les yeux, et expira sur eux. Ainsi ces deux êtres étaient morts et gisaient ensemble sur la même civière. Quand la mort d'Izalda fut connue, celle-ci fut sur place enduite d'onguent qui embaumait et d'autres herbes, ainsi qu'il convenait à sa naissance princière. Et quand ce malheur arriva, Kurvenal commença aussitôt à s'arracher les cheveux et à s'enlever des lambeaux de peau et de chair. Il se frappait le cœur de ses poings, sans se ménager le moins du monde, et, se tordant les mains de désespoir, il gémissait d'une voix lamentable, en désirant mourir lui aussi ; mais la mort ne voulut pas qu'il en fût ainsi. Il courait parmi les gens comme un fou, et presque comme un chien il aboyait, il criait presque comme un monstre, disant : « Ah ! si un échange pouvait se faire, combien je préférerais mourir à votre place, en ces malheureux moments ! » Il se mit à pousser des lamentations inouïes, personne ne parvenait à l'apaiser, il disait : « Ah ! mort, où habites-tu, que tu ne t'approches pas de moi ? » Puis, ne sachant que faire dans sa douleur, il se précipita en toute hâte vers la mer profonde, et, ne souhaitant point rester en vie, il voulut s'y noyer. Mais — telle fut la volonté de Dieu — un marin l'aperçut qui, s'assurant de l'aide d'un compagnon vigoureux, l'empêcha de se noyer dans les flots. Alors il alla à nouveau pleurer dans l'église où se trouvait la couche mortuaire.

Puis Kurvenal se mit à se demander où il devrait mettre les corps. Peu de temps après ces événements, le roi Marc quitta son pays avec toute la pompe qui convenait à un prince de haute naissance. Ignorant tout ce qui s'était passé, il se prépara avec des hommes armés comme pour un combat, car on lui avait rapporté de mauvaises nouvelles, selon lesquelles Tristram aurait enlevé Izalda. Tout le monde en parlait à Kurnevalis, c'est pourquoi le roi Marc éprouvait une profonde inquiétude. Il équipa richement ses vaisseaux, et prit avec lui une bonne quantité de nourritures diverses, en disant : « Peut-être sont-ils en une solide forteresse ! Si je ne peux m'emparer d'eux par la ruse, je les attaquerai jour et nuit jusqu'à m'emparer d'eux par la force. » Après quelque temps, le roi Marc arriva dans la ville appelée Kark. Le messager en avait à peine informé Lovelin que celui-ci partit à sa rencontre. Et après être resté une heure avec lui, il lui annonça cette très malheureuse nouvelle, comment Tristram, son offenseur, sous l'effet d'une immense souffrance, était mort par amour sincère, alors qu'il était en assez bonne santé encore, et comment Izalda de même, par une extrême compassion, était morte avec lui en carême avant Pâques. Aussitôt que Marc entendit cela, il soupira du fond du cœur et répondit à son discours : « Comment puis-je en savoir davantage ? » Et son interlocuteur répondit : « Kurvenal t'informera mieux, car il a été auprès d'eux dans la mort comme dans la santé. » Ils menèrent alors le roi dans le couvent et trouvèrent là, penché sur les deux corps, Kurvenal. Alors le roi, dans la plus profonde douleur, demanda si Tristram était encore en vie, et pria qu'il lui parlât d'eux, disant : « Tu as connu leur secret, comment est-il donc arrivé que, se trouvant ensemble, ils soient morts tous les deux ? » Et celui-ci ne lui tut rien, comme à son seigneur légitime, mais il lui raconta jusqu'à la fin, et depuis le commencement, comment ces infortunés s'étaient aimés, disant : « Toute leur peine est née du fait que, quand ils naviguaient, venant d'Irlande par la mer, ils ont bu dans un verre une boisson que la mère avait remise en cachette à Brangenena pour qu'elle vous la donne à boire, à vous deux, afin que vous vous aimiez davantage. Et eux, sur la mer, malheureusement, n'ayant pas trouvé d'autre boisson, ils ont bu de ce verre funeste. Depuis ce moment-là ils se sont aimés, et depuis lors ils n'ont pu vivre l'un sans l'autre, et ils n'ont pu se dérober l'un à l'autre ; ils brûlaient sans cesse d'un amour sincère, duquel ils sont malheureusement morts. »

Puis il poursuivit son récit, car le roi ne savait rien de tout cela, disant: « Mon cher seigneur Tristram avait au corps beaucoup de blessures, et l'une d'elles au côté était empoisonnée, et malheureusement assez profonde pour nuire à sa santé. » Et il lui raconta tout du début jusqu'à la fin.

Quand le roi l'eut bien compris, il devint soudain muet de chagrin, et perdit toutes ses couleurs. Puis, longtemps après, il reprit ses esprits et commença à se lamenter sans mesure et à compatir du fond du cœur à leur mort, disant: « Hélas ! quel malheur, mon Tristram, toi, seigneur chevaleresque au-dessus de tous ! Si tu me l'avais dit, toi ou même quelqu'un d'autre, j'aurais certes empêché tout cela, et je t'aurais laissé Izalda pour qu'elle soit ton épouse avant qu'elle ne partage mon lit, et j'aurais été exempt de ce péché ! Maintenant, malheureusement, cela ne peut plus être ! » Ainsi Marc commença-t-il à se lamenter de tout son cœur, de sorte que de ceux qui étaient là dans l'église et le voyaient ainsi affligé personne ne put s'empêcher de pleurer avec lui. Lovelin, le duc du pays, pleurait alors du fond du cœur. Mais malgré son chagrin il honora bien ses hôtes. Quand le lendemain l'aube se leva, les moines dans le couvent et les frères, comme il convient aux chrétiens, chantèrent la messe pour ces âmes. Et après avoir célébré pour eux le service, accablés d'un lourd chagrin, ne sachant quoi faire d'autre en leur détresse, ils portèrent pieusement les défunts vers la mer. Ils les remirent au roi Marc, qui se trouvait dans son navire ; ils recommandèrent leurs âmes à Dieu et prirent tristement congé. Lovelin et les siens dirent un saint adieu à ces hôtes. Ceux-ci, en grande affliction, quittèrent aussitôt les lieux. Quand ils furent venus dans la ville de Dinstantior, on pleurait ce mort plus encore que dans la ville de Kark, en s'associant au chagrin du roi Marc. Quand Brangenena, celle qui les avait servis loyalement, apprit ces nouvelles, elle accourut comme abasourdie vers eux, comme muette elle se coucha auprès d'eux et personne ne pouvait la séparer d'eux, elle voulut rester avec eux jusqu'à la mort. À cause de son immense chagrin, après leur enterrement elle ne sortit plus à la lumière, mais demanda à se faire emmurer dans un coin et elle resta là jusqu'à sa mort dans une pesante détresse. Entre-temps, le roi appela son messager et convoqua tous ses hobereaux, pria rois, princes et seigneurs, chevaliers, écuyers et vassaux de daigner venir chez lui pour l'enterrement de la

dame. À peine furent-ils informés de ce message que vinrent aussitôt rois, princes et seigneurs, qui étaient invités au triste festin, prélats et aussi archevêques, curés, prêtres et diacres de divers rangs, et des gens du petit peuple arrivèrent aussi avec eux. Et lorsqu'elles durent tenir pour certain que la santé de Tristram l'avait quitté à tout jamais et qu'Izalda la belle était morte, toutes les dames qui en furent averties les pleurèrent plus qu'elles ne l'auraient fait pour leur propre enfant. Il n'est femme au monde, me semble-t-il, qui n'eût pleuré devant un si grand malheur. Hommes et enfants pleuraient également, se tordant les mains jusqu'à en avoir le cœur brisé de peine. Marc, selon la coutume royale, ordonna de tailler dans le marbre deux tombes de la façon qui convenait à cet illustre chevalier et à son illustre épouse à lui, Izalda, si excellente dans ses vertus. En signe d'amour insurpassable, il commanda d'orner les tombeaux de pierres précieuses de sorte qu'ils brillaient de tout leur éclat d'onguents rares, d'argent et d'or. Grâce à cela chacun put constater, en voyant la richesse de ces tombeaux, qu'en leur manifestant un tel honneur le roi continuait à les aimer tout autant après la mort. À Izalda, la reine morte, il plaça sur la tête deux couronnes très somptueusement ornées de pierres précieuses, et c'était tout à fait légitime, car Marc régnait sur deux royaumes, et c'est de ces deux royaumes que les deux couronnes exquisément travaillées d'un art consommé lui avaient été placées sur la tête. Kurnevalis et Englant, ainsi se nommaient ces pays sur lesquels régnait Marc de haute naissance. À Dinstantior, tel était le nom de cette ville, on les enterra dans la forteresse et non dans la ville même. Là le roi fit construire un couvent splendide et il en fit un lieu d'une beauté inouïe. Il demanda au pape, au Saint-Père, de lui accorder une grâce insigne, de daigner consacrer en personne ce couvent. Le pape se rendit chez lui et consacra alors ce lieu pour exaucer sa prière. Et comme on m'en a informé, c'est au nom de sainte Marie que fut fondé le couvent ainsi consacré dans lequel on a déposé l'illustre Tristram. Et Izalda, l'épouse de Marc, fut déposée non loin de lui. Quant au roi Marc, il lui advint quelque chose d'étrange, car au bout de peu de temps il abandonna tous ses biens et se retira au couvent au nom de Dieu, et à cause de ce très grand malheur. Là, il servit Dieu fidèlement jusqu'à la mort, en se nourrissant à peine. Mais, de notre temps, les rois ne font plus cela ! Ayant fait venir à lui Kurvenal, il le pria de prendre possession de Kurvenalis et d'Englant,

ses deux royaumes, et d'établir la paix sur ses terres, en prenant sur eux l'impôt, en argent et en or. Mais il eut bien du mal à le convaincre de s'y engager. Marc lui montra tous ses trésors. Ainsi Kurvenal avec l'aide de Dieu tint jusqu'à sa mort en son pouvoir ces deux royaumes, les écuyers, les chevaliers et les vassaux. Mais jamais il ne cessa de soupirer sur ces deux êtres, jusqu'au jour où il mérita lui aussi le céleste séjour. Qu'à cela nous aide la flamme du Saint-Esprit, et pour qu'il en advienne ainsi, disons tous : Amen !

NOTICES,
NOTES ET VARIANTES

BÉROUL

TRISTAN ET ISEUT

NOTICE

Le texte attribué par le narrateur à Béroul[1] tient une place originale, sinon originelle, dans la tradition de la légende de Tristan. La déchirure initiale du manuscrit[2] nous place d'emblée dans une des scènes les plus typiques de la légende, scène maintes fois illustrée par la peinture ou la sculpture : celle du rendez-vous des amants épiés par le roi Marc. L'autre coupure, à la fin du texte, retrouve les amants surveillés à nouveau, de haut là encore, cette fois par l'un des barons qui leur veulent du mal. Dans les deux cas l'intimité du couple est violée par le regard d'un voyeur hostile. Mais l'entente des amants est telle qu'ils peuvent s'avertir, dans la double signification de leur dialogue, du danger que l'un d'eux a deviné en découvrant la silhouette de celui qui croyait les surprendre. Le hasard a bien fait les choses en encadrant les reliques de l'œuvre par ces deux scènes symétriques. L'attention est ainsi attirée sur la manière et le sens les plus caractéristiques de Béroul : on fait ressortir par un dialogue dramatique à la fois la menace qui pèse sur l'amour illégitime, et la ressource d'une ruse fondée sur la commune maîtrise des mots. Plus profondément le problème semble être lié au trouble de l'interprétation dans un échange de signes qu'affectent le désir, la jalousie et la peur. La scène centrale du texte qui nous est resté, celle de la surprise des amants dans la loge de feuillage (scène aussi fréquemment reprise par l'iconographie), illustre d'une façon magistrale cette confusion des signes dans la lumière trompeuse d'une nature estivale. Sous l'effet de la passion amoureuse, même le soleil ment. Ce texte est donc profondément significatif. Mais il doit cette richesse de sens moins à l'analyse subtile des sentiments qu'à la netteté des contours. La succession des scènes, d'abord rapide, se fait plus lente dans la seconde partie, comme si le narrateur se rapprochait du récit courtois quand il fait intervenir la cour du roi Arthur. Notre auteur avait sans doute

1. V. 1268, p. 36.
2. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1152.

d'abord raconté ces épisodes, auxquels il est fait allusion dans notre texte, et qui concernent notamment le combat contre le Morholt en Irlande, où le héros est guéri d'une blessure par les soins d'Yseut, le combat contre le dragon, où Tristan conquiert la main d'Yseut pour le roi Marc, le voyage avec la boisson magique consommée par erreur. Après l'épisode du rendez-vous dans le verger, vient celui du piège tendu par le nain Frocin : les amants sont pris en flagrant délit. Condamné au bûcher, Tristan s'évade en sautant de la chapelle située sur une falaise. Frappée de la même peine, Yseut est livrée aux lépreux. Mais, aidé par Governal, Tristan délivre Yseut, et les amants s'enfuient dans la forêt du Morroi. C'est alors qu'on nous décrit leur vie dans la forêt, et qu'intervient l'épisode du dressage du chien Husdent, venu les rejoindre. Mais les amants sont surpris endormis dans une loge de feuillage. Le roi les épargne, leur laissant par la disposition de quelques objets — gant, anneau, épée — un message ambigu. Grâce à l'entremise de l'ermite Ogrin, Yseut peut alors revenir à la cour : les amants se séparent. Par un serment dont les termes sont habilement pesés, Yseut se disculpe de tout adultère, Tristan, déguisé en lépreux, ayant joué avec elle devant tous les témoins une scène symbolique et équivoque. Après avoir vécu caché dans un souterrain, Tristan revient près d'Yseut, et leurs rencontres furtives recommencent à mettre en émoi des barons jaloux : Tristan doit les éliminer.

La structure apparente du récit suggère une esthétique contraire à celle que choisira, sans doute par réaction, Chrétien de Troyes. Si la « conjointure » d'*Érec et Énide*[1] donne d'emblée la définition et l'illustration du style de ce nouveau romancier, avant que *Cligès* n'élabore plus directement l'opposition morale à l'histoire de Tristan[2], Béroul a choisi le « partage » comme principe de composition et thème de réflexion. Paul Claudel l'a sans doute ainsi compris, puisqu'il a mis en scène Ysé et Mesa, dans un drame où transparaît le mythe, sous le titre *Le Partage de Midi*. C'est une conséquence de la symétrie surgie dans la tradition légendaire, symétrie qui fait boire le philtre aux deux amants, au lieu de faire de cette boisson simplement le pouvoir magique dont se sert la femme celte pour se faire aimer d'un jeune homme. La logique d'une telle transformation a été ainsi exposée par James Carney[3]. On peut remarquer encore qu'elle substitue au rapt ou à l'échange, principes d'une économie matrimoniale antique ou classique, le partage, où réapparaissent, dans la fantaisie d'une société apparemment libertine — la société de cour —, les fantasmes d'un imaginaire plus archaïque : le conte obéit alors aux lourdes structures de la sexualité refoulée. Ainsi s'installe dans la littérature — Denis de Rougemont l'a dénoncé avec amertume[4] — le système triangulaire d'un adultère que la chanson des troubadours s'était efforcée de raffiner. Mais le roman commente ce que le chant sous-entendait, et cette seconde courtoisie prépare le sentiment romanesque moderne, avec pour horizon le romantisme ou le libertinage.

1. Voir v. 14 (Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 3).
2. Voir, *ibid.*, la Notice sur *Cligès*, p. 1124-1126.
3. *Studies in Irish Literature and History*, Dublin, Institute for Advanced Studies, 1955.
4. Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Plon, 1939 ; nouv. éd. 1956 et 1972.

Encore ne faut-il pas confondre Béroul avec d'autres utilisateurs de la légende ; après ce premier coup d'œil sur le texte, reprenons-le plus en détail pour bien comprendre comment il fonctionne. Et d'abord, comment une telle conception de l'amour affecte-t-elle ici l'ensemble du système narratif ?

À l'arrière-fond du récit, saisie dans des rappels d'aventures dont on suppose qu'elles étaient racontées au début du texte, perdu, une histoire d'allure mythologique : combat de Tristan contre le Morholt, redoutable guerrier irlandais qui exigeait de la Cornouailles un tribut annuel de jeunes gens ; puis lutte contre le dragon avec pour enjeu la fille du roi d'Irlande, Yseut, que Tristan va ainsi conquérir pour le roi de Cornouailles. Nous reconnaissons là deux motifs mythologiques ayant servi dans l'Antiquité pour Thésée et pour Jason. L'association des deux motifs donne à ce mythe le schéma traditionnel d'un rétablissement de l'équilibre dans les échanges : au rapt qui terrorisait la Cornouailles succède un mariage royal régulièrement acquis. La femme ou la jeune fille, en l'occurrence Yseut, apparaît ici dans sa valeur d'échange, valeur primitive.

Entre ce fonds mythologique et notre texte ont dû intervenir plusieurs motifs de conte. Par exemple, la tricherie du sénéchal qui a voulu usurper la victoire contre le monstre. Mais c'est après la préhistoire mythologique de Tristan que le récit s'organise nettement à partir de motifs de conte merveilleux. Ce type de conte, à l'œuvre notamment dans le folklore irlandais, dont l'influence est évidente, met en présence le monde humain et le monde surnaturel, réglant les échanges entre ces deux mondes selon les lois de la magie. Le rôle de certains personnages reflète les puissances de l'autre monde, celui des fées, elles-mêmes héritières des Parques ou des Nymphes. Certains types de contrats régissent normalement les rapports entre les fées et les humains, contrats portant notamment sur la durée limitée de l'échange amoureux. Le conte dont s'inspire Béroul a recours au philtre magique pour expliquer la contrainte et la limite du charme qui unit l'un à l'autre les deux amants. Yseut, héritière virtuelle du pouvoir magique manifesté par sa mère dans la préparation du philtre, le subit au lieu de le maîtriser, ayant partagé le breuvage avec Tristan. Cet accident transforme profondément la signification du conte merveilleux. La féminité puissante et redoutable des contes irlandais perd son allure souveraine, possessive et inquiétante, à quoi font pourtant allusion les lépreux quand ils parlent de la *guivre* (*vipera*). Le philtre exerce un pouvoir magique réciproque et égal sur les deux amants, faisant d'Yseut une autre victime de la passion amoureuse. Celle-ci apparaît comme erreur et errance, au lieu d'être la soumission d'un mortel à un être immortel. Mais la durée limitée du philtre rendra les deux protagonistes à leur liberté, les obligeant à une autre définition, plus humaine, de leurs rapports. La merveille fait place alors à la courtoisie.

Ce changement, coïncidant avec l'arrêt de la magie du philtre, affecte aussi le mode d'énonciation. Tant que l'on suit le modèle du conte merveilleux, le texte se présente comme une succession de petites scènes. Le récit descriptif nous donne le décor et la situation des personnages ; mais l'essentiel du texte est au style direct : c'est en

somme un dialogue. À cette série d'épisodes font suite, avec la négociation pour la restitution d'Yseut au roi Marc, son retour, la cérémonie du serment, les nouvelles aventures de Tristan lié désormais à Yseut par un pacte de fidélité, un récit plus développé et enchaîné, caractérisant le style romanesque de l'époque (fin du XIIe siècle), qui reprend et englobe les motifs de conte dans un système plus complexe. L'état du manuscrit, qui ne donne du poème qu'un texte amputé de son début et de sa fin, dans une proportion incertaine, ne nous permet pas de juger si son auteur était parvenu à une formule romanesque très élaborée. On remarque en tout cas l'application de cette loi de l'adaptation littéraire qui ressort, par exemple, du roman d'*Énéas*, où l'on voit dans une première partie s'exercer la contrainte du modèle, dont s'affranchit ensuite l'auteur pour se livrer à une écriture plus libre et plus personnelle, usant de l'amplification créatrice. Il n'est donc pas nécessaire d'invoquer le travail de deux auteurs différents pour expliquer les différences entre les deux parties du poème, la première s'achevant avec le retour d'Yseut chez le roi Marc, où s'arrête la concordance avec le *Tristrant* d'Eilhart d'Oberg[1]. Restent quelques divergences, notamment dans les nombres (traîtres, durée du philtre), dont on ne sait si elles sont dues à une initiative d'un copiste ou à celle du dernier auteur. Faut-il l'appeler Béroul, ou ce nom désigne-t-il le modèle de la première partie ?

Revenons aux deux passages où il est nommé. C'est d'abord au moment où Tristan et Governal menacent les lépreux. Les conteurs, nous dit-on, ont tort de rapporter que Tristan et son ami ont fait tuer Yvain le lépreux. Béroul connaît mieux l'histoire[2]. Il est plus fidèle à la tradition ; il en rapporte une version plus convenable au caractère du personnage[3]. La référence à la courtoisie nous place déjà dans l'atmosphère de la deuxième partie. Thomas, le romancier anglo-normand qui nous donne une autre version de la légende, intervient également[4] pour défendre son texte. Il se réclame alors de l'autorité d'un ancien conteur, Bréri, dont il trouve la version plus vraisemblable que celle d'autres personnes qui se mêlent de conter et de parler de Tristan chacune à sa manière, oralement ou par écrit[5]. On peut se demander si, pour l'auteur de notre poème, Béroul est, comme Bréri pour Thomas, une sorte d'autorité garantissant la valeur de la tradition rapportée. Mais si nous nous reportons aux vers 1789-1792, nous voyons que Béroul a lu lui-même[6] ce qu'il nous dit, à savoir que jamais deux êtres ne se sont tant aimés, et n'ont payé aussi cher leur amour. Par là Béroul tend bien à se confondre avec l'adaptateur, l'auteur le plus récent du poème, même si son nom n'apparaît plus dans la deuxième partie.

Il est vrai que les nombreuses interventions d'auteur, assurant la régie du récit, nous maintiennent longtemps dans le type de relation que le jongleur épique comme le conteur populaire établissent avec

1. Voir n. 2, p. 76.
2. *Berox l'a mexen sen memoire* (v. 1268, p. 36).
3. *Trop ert Tristran preuz et cortois* (v. 1269, p. 37).
4. Thomas, v. 2261 et suiv., p. 184.
5. *Ibid.*, v. 2273-2277, p. 185.
6. Voir v. 1790, p. 50 : *La ou Berox le vit escrit*.

leur public. À chaque instant celui-ci est interpellé, invité à écouter, à faire attention, à s'émouvoir. Ces interventions servent, en fait, à souder les différents épisodes autant qu'à souligner les moments qui se veulent les plus pathétiques. Le principe du récit reste bien l'émerveillement. Mais la naïveté de ces efforts pour toucher le public nous fait penser surtout à l'art d'un théâtre primitif, qu'il convient de mettre en parallèle avec l'importance des monologues et des dialogues, qui devait influer sur la récitation ou la lecture. Au seuil de la « mise en roman » de cette légende, ni la description ni l'analyse ne constituent un art aussi sûr que la rhétorique, l'art du discours. Support d'une littérature émouvante, la rhétorique construit le *pathos*, le pathétique, qui met à l'unisson le personnage et son public.

Ce public a d'ailleurs son répondant dans la fiction, avec ce peuple qui participe intensément à tous les événements, manifestant sa crainte, sa colère, sa douleur ou sa joie, et toujours sa complicité avec les amants. C'est en somme le chœur de ce théâtre imaginaire, qui fait retentir, orchestre, commente le drame, sans souci de moralité, mais dans la pure logique du désir amoureux. Le roman flatte le désir ; il en est la rêverie. L'histoire de Tristan et Yseut est à cet égard particulièrement simple et efficace, puisqu'elle nous raconte le rêve de transgression de la loi sociale par le désir amoureux. Il n'est donc pas sans importance de constater d'emblée que l'esthétique de ce poème, loin d'opposer une image sauvage de la passion à la littérature dite « courtoise » chantant l'amour pur, la *fine amor*, nous y conduit par une logique que supportent la structure même du texte et l'enchaînement des styles. Livrés d'abord à la redoutable magie de la passion, les deux amants illustrent ensuite le message essentiel des troubadours, le prix d'un amour dont la jouissance est interdite par l'ordre social, mais encouragée par la complicité de toutes les âmes rêveuses.

Thomas d'Angleterre définit ainsi son public, en conclusion de sa version romanesque :

Tumas fine ci sun escrit;
A tuz amanz saluz i dit,
As pensis e as amerus,
As emvïus, as desirus,
As enveisiez, as purvers[1].

Ce public pourrait être aussi celui de Béroul. Mais Thomas ajoute une intention morale que n'avait sans doute pas notre auteur, qui pose plus naïvement, plus brutalement le problème de la contradiction entre le désir et l'ordre. Thomas disait avoir rassemblé des récits en vers afin que les amants puissent y puiser un grand réconfort contre l'inconstance, l'injustice, la peur, la souffrance, et contre toutes les trahisons de l'amour[2]. On reconnaît ici une pensée courtoise plus élaborée, plus marquée par la dramatisation romanesque de la vie amoureuse. Chez Béroul, on se contente de poser le couple amoureux comme un idéal menacé par la réalité sociale.

1. Thomas, v. 3279-3283, p. 212.
2. Voir *ibid.*, v. 3295-3298, p. 212.

Le poème de Béroul, tout marqué qu'il est par le rapport théâtral avec son public, n'est pas construit selon un schéma dramatique, mais, à l'intérieur de la structure binaire opposant les aventures sous l'effet du philtre aux aventures après l'effet du philtre, progresse par une succession d'épisodes parfois répétitifs. L'épisode est une unité narrative qui correspond au *dit*, au *lai*, au petit poème lyrico-narratif entrant dans le répertoire des chanteurs ou conteurs bretons. Il y a dans notre texte plusieurs signes qui nous aident à distinguer ces unités. D'abord les paragraphes, marqués par l'écriture du manuscrit, mais selon une attention irrégulière du copiste, et à une échelle inférieure : ce sont des unités de lecture permettant de se repérer et de se reposer dans l'unité de l'épisode, à un autre échelon. Le début de l'épisode est souligné par une formule d'appel à l'attention du public, le sujet étant alors annoncé comme dans un titre, en même temps que le profit que l'on pourra tirer de cet exemple[1].

Nous ne savons pas comment était annoncé le premier épisode, que nous prenons au moment où les amants, surveillés par le roi Marc caché dans un arbre, poursuivent leur dialogue en fonction de cette présence qu'ils ont devinée. Cet épisode se termine par un retour à l'ordre qui avait été troublé par la dénonciation du nain Frocin : Marc est d'accord pour que Tristan fréquente sa chambre. Suit alors une transition qui nous explique comment va pouvoir intervenir une nouvelle crise[2]. On nous raconte ensuite l'initiative des trois traîtres amenant le nain à fabriquer le piège de la farine où doivent s'imprimer les pas de Tristan. Le piège est repéré. Tristan saute pour ne pas marcher sur la farine, mais l'effort rouvre une blessure et c'est le sang qui marque la farine, comme aussi les draps. Cette fois Tristan est bien pris au piège, d'autant qu'il n'offre aucune résistance à ceux qui l'arrêtent, croyant avoir l'occasion de se défendre en un combat judiciaire. On comprend que cet épisode est couplé avec le précédent pour constituer une séquence : piège qui échoue/piège qui réussit. Se manifeste ainsi une intention organisatrice qui s'apparente à la construction des récits démonstratifs des contes mythologiques ou folkloriques. Des effets de symétrie et d'opposition entre épisodes donnent un rythme au poème narratif.

Après l'arrestation de Tristan et d'Yseut nous avons encore deux épisodes couplés. On part de l'annonce de la mort qui menace les amants, mais va provoquer la pitié de Dieu, touché par les cris du peuple. Tristan va s'échapper grâce à la chapelle d'où il saute sur le rivage : le décor est décrit de façon à expliquer cette péripétie quasi miraculeuse, mais qui reste héroïque. Le salut d'Yseut est assuré en deux étapes : elle échappe au bûcher parce qu'elle est livrée aux lépreux, elle échappe à ceux-ci grâce à l'embuscade tendue par Tristan. Au terme de ces deux épisodes, retour à la tranquillité, ou du moins à la sécurité dans la forêt[3].

1. Voir, par exemple : *Qui veut oïr une aventure, / Con grant chose a an noreture* (v. 1437-1438, p. 41).
2. *Ha ! Dex, qui puet amor tenir ! Un an ou deus sanz descovrir ?* (v. 573-574, p. 18).
3. *Or est Tristran si a seür / Con s'il fust en chastel o mur* (v. 1277-1278, p. 37).

La vie dans la forêt ne constitue pas un épisode : c'est un thème qui déborde les structures narratives et entre dans leur composition comme un thème musical, un leitmotiv. Dans le détail, on distingue en effet l'épisode des oreilles du roi Marc, qui ne concerne pas directement le sort des amants, mais élimine un de leurs adversaires[1]. Même fonction de l'épisode situé un peu après la première entrevue avec l'ermite[2] : l'échec de cette première intervention de l'ermite sera réparé plus tard, entraînant la soumission des amants[3]. Ainsi le couplage des épisodes, tout en devenant plus subtil, reste le principe de composition dans toute la première partie du roman. Ce principe de composition ne semble pas concerner l'épisode consacré au chien Husdent[4], ni l'épisode racontant la surprise des amants dans la loge de feuillage. C'est la péripétie la plus théâtrale[5]. Après un préambule reprenant l'exorde traditionnel de la poésie lyrique, le motif de l'été se développe sous la forme d'une description de ce qui se passe vers midi, à l'heure où les chasseurs rentrent chez eux pour faire la sieste. Les amants, d'abord découverts par le forestier, reçoivent pendant leur sommeil la visite du roi. Le paroxysme de l'angoisse est atteint quand le roi pénètre dans la loge de feuillage l'épée à la main, pour les tuer. Mais le suspense dramatique se résume dans le geste retenu, et le tour grammatical exprimant l'imminence du danger finalement écarté :

Ja decendist li cop sor eus,
Ses oceïst, ce fust grant deus,
Qant vit qu'ele avoit sa chemise
Et q'entre eus deus avoit devise,
La bouche o l'autre n'ert jostee[6].

C'est une des plus belles pages de la littérature française, une des plus denses, des plus intenses aussi. Nous sommes à l'heure de ce qu'on pourrait appeler avec Paul Claudel « le partage de midi », partage structural, puisque le philtre a cessé d'exercer sa magie, partage entre deux hommes que figure nettement le rêve d'Yseut à ce moment-là[7]. Le roi, ayant échangé les signes de leur amour contre les signes de son pouvoir, prépare le retour d'Yseut.

Les épisodes suivants sont plus développés. Ils nous racontent l'entrevue décisive avec l'ermite, puis le retour d'Yseut[8]. La justification d'Yseut par le serment ambigu ramène Tristan, d'abord sous le déguisement en lépreux, puis sous le casque et le masque du Chevalier Noir[9]. Le dernier épisode conservé par le manuscrit nous raconte le châtiment de deux traîtres par Tristan. La fin du roman renonçait-elle à leurs complots pour susciter des péripéties, ou reprenait-elle la

1. V. 1303-1350, p. 37-39.
2. V. 1637-1773, p. 46-50.
3. V. 2133-2764, p. 59-76.
4. V. 1437-1636, p. 41-46.
5. V. 1774-2132, p. 50-59.
6. V. 1993-1997, p. 55-56.
7. V. 2063-2076, p. 57-58.
8. V. 2765-3027, p. 76-83.
9. V. 3028-4266, p. 83-116.

même procédure narrative? L'intervention d'une seconde Yseut dans d'autres versions, comme celle de Thomas[1], nous oriente vers une autre exploitation du principe de la symétrie et du dédoublement. Mais il est possible que Béroul s'en soit tenu au schéma des retours successifs de Tristan, sous divers déguisements, comme dans les *Folies Tristan*[2] ou même *Le Lai du Chèvrefeuille*[3], de Marie de France. Par-delà les obstacles, et malgré le partage avec le roi, l'échange entre les amants se poursuit, en un « éternel retour ».

La fonction et la situation des personnages se définissent par rapport à une certaine image de la société. Si l'on peut dater approximativement le poème de la fin du XIIe siècle — l'allusion à Malpertuis, et donc aux premières branches du *Roman de Renart*, nous amènerait aux alentours de 1180 —, il est difficile de retirer un portrait historique d'un décor romanesque: les effets d'archaïsme peuvent être fabriqués. On est frappé par une certaine simplicité rustique des mœurs royales. Tristan couche dans la chambre du roi. Ce sera une marque d'estime et d'amitié de la part des rois, jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ce qui complique la chose, c'est la présence de la reine dans cette même chambre. L'espace qui se construit autour de cette pièce, avec sa fenêtre donnant sur le jardin où passe une rivière, la fenêtre intérieure donnant sur l'escalier, la grande salle où se réunissent les barons, au-dessus de la salle d'armes, tout cela peut cadrer avec une époque féodale assez large, mais avec un horizon très limité, se ramenant peut-être à un coin de la Cornouailles anglaise. Monde familial et familier à quoi fait contraste la cour plus riche et plus merveilleuse du roi Arthur. Mais la cour du roi Marc est aussi un lieu dont l'archaïsme s'ouvre à des apparitions mythiques ou magiques. Le mélange d'éléments antiques et celtiques, peut-être irlandais, prouverait qu'il s'agit bien d'une fabrication littéraire.

Les indications les plus repérables par rapport à la réalité concernent les institutions juridiques. Le lexique lui-même est assez précis, notamment en ce qui concerne la procédure du flagrant délit, dans la première partie, ou celle de l'*escondit*, justification, dans la seconde partie. Toute l'habileté d'Yseut est de jouer sur la rigidité des formules de serment. Derrière le vocabulaire, la fonction judiciaire apparaît dans les actions des personnages. Malgré des références possibles à des documents officiels que nous trouvons dans les coutumiers du XIIIe siècle, l'impression prévaut que nous avons affaire à un montage, à une stylisation romanesque. Ainsi le bûcher n'est pas la punition habituelle pour l'épouse adultère; on y brûle les hérétiques et les sodomites. Mais à Bayonne on oblige les coupables d'adultère à courir nus! Les causes matrimoniales sont surtout du ressort des juridictions ecclésiastiques. Ici il y a sans doute atteinte à l'honneur royal, mais de toute façon Marc se voit reprocher sa sentence arbitraire. Dinas, le sénéchal exerçant des fonctions importantes de justice — c'est lui qui demande un jugement en bonne forme pour Yseut —, reflète bien la réalité, mais son rôle est surtout marqué par la

1. V. 403 et suiv., p. 136 et suiv.
2. Voir p. 217 et 245.
3. Voir p. 213.

sympathie qu'il témoigne à la reine. Il fait partie du système dramatique répartissant les personnages en opposants et adjuvants, non pour donner une image fidèle de la société de l'époque, ni même pour servir à une démonstration de caractère idéologique, mais pour rythmer l'aventure des amants pris dans la contradiction du désir et du désordre.

Le roman en effet pose le problème du désir non pas dans l'utopie d'une pure nature, mais dans le contexte d'une société construite selon des normes vraisemblables, sinon réelles. Cette société qu'on peut appeler féodale, avec des traces de rusticité archaïque, mais aussi une teinture de civilisation courtoise, se trouve présentée dans la perspective d'un drame dont l'enjeu est la joie des amants, et le principe le désir amoureux. N'oublions pas que le texte de Béroul substitue au schéma héroïque, dont nous trouvons l'écho dans les rappels concernant la lutte contre le Morholt et le combat contre le dragon, la symétrie du couple qui a partagé le philtre. La société qui l'entoure se divise entre ceux qui les aident — personnages adjuvants — et ceux qui les contrarient — les opposants.

Une illustration frappante, quoique secondaire et anecdotique, de ces rôles se rencontre dans les fonctions dramatiques des deux forestiers. L'un, croyant bien servir le roi, est heureux de lui annoncer qu'il a découvert les amants. Il a peur de la justice royale, on suggère sa cupidité ; il va mourir d'une manière honteuse. Au contraire, Orri, que nous rencontrons dans la seconde partie, accorde son hospitalité à Tristan. Apparemment les amants ont même passé maintes nuits chez lui dans un lit fait pour eux. Il leur a aménagé un refuge. Mais considérons d'autres personnages secondaires qui font partie du décor environnant les amants, et sont aussi utiles à l'action. Ils constituent une sorte d'allégorie de l'amitié féodale ou de l'inimitié faisant obstacle aux amoureux. Il est important de noter qu'ils n'agissent pas clairement pour le compte du roi Marc, ou du moins dans son intérêt bien compris. Il y a d'abord le nain Frocin, fourbe, bossu, mais astrologue du roi : il lit dans les étoiles, étudiant la position des planètes par rapport aux signes du zodiaque ; il sait déchiffrer le thème astrologique d'une vie. Cette science occulte s'allie à une grande méchanceté. Rusé, il se réjouit de tendre des pièges aux amoureux. Mais il a aussi quelques traits mythologiques. C'est lui qui révèle aux barons que Marc a des oreilles de cheval, comme le barbier du roi Midas, qui avait enfoui dans le sable le secret des oreilles d'âne du roi. L'indiscrétion du nain va lui coûter la vie : Marc lui coupe allégrement la tête. Son oraison funèbre est bien celle de l'opposant antipathique :

Mot en fu bel a mainte gent[1].

À côté du nain, les traîtres félons traduisent bien cette nécessité pour le narrateur de construire un pouvoir antagoniste de Tristan qui ne se confonde pas avec le roi Marc, mais agisse en son nom. Ils sont souvent caractérisés d'après le modèle lyrique du *losengier*[2]. Ce sont de grands barons. L'un d'eux aime chasser avec des chiens[3]. Un autre,

1. V. 1348, p. 39.
2. V. 427, p. 14.
3. V. 1660, p. 47.

Denoalan, chasse le sanglier avec deux grands lévriers[1]. Au début ils sont trois. Ils sont encore trois après la mort de l'un d'eux. C'est sans doute qu'il s'agit d'un nombre typique dans les contes. En principe, à la fin de notre texte il ne reste plus que Ganelon, qui porte le nom du traître par excellence, Denoalan ayant été tué à l'épée et Godoïne par une flèche. On peut s'interroger sur leur rôle politique, tenter de justifier leur action, puisqu'ils veulent défendre l'honneur du roi et reprennent éventuellement l'avis de l'assemblée des barons[2]. Mais nous avons affaire à une histoire d'amour, non pas à un drame politique, et la haine qui inspire les opposants tient dans le système des valeurs poétiques une place négative.

C'est en fonction de ce code poétique qu'il faut interpréter la valeur positive des adjuvants. On voit un certain parallélisme entre les personnages attachés à Tristan, comme Governal, son maître d'armes, son gouverneur, et ceux attachés à Yseut, comme Brengain, sa suivante, et Périnis, son chambellan. Governal représente la raison qui cherche à guider, à tempérer la passion, et le réconfort, la consolation pour le héros souffrant. Mais c'est aussi l'aide directe dans l'action violente, comme peut l'apporter un écuyer. Exécuteur des basses besognes et des hautes œuvres, il donne le coup de main décisif dans le feu de l'action, notamment quand il faut arracher Yseut aux lépreux. Il est aussi le compagnon de joute en la Blanche Lande. Il préserve l'univers héroïque et amoureux des actions sans gloire (même de la cuisine, dans la forêt).

Du côté d'Yseut, Périnis semble surtout remplir la fonction de messager. C'est lui qui fait circuler les nouvelles, apprenant par exemple à Tristan tout ce qu'il doit savoir sur la cour, et se chargeant de transmettre les instructions de part et d'autre. Les limites de notre texte ne donnent pas à Brengain l'occasion de jouer le rôle important que nous lui connaissons par d'autres versions.

L'ermite Ogrin est un médiateur; sa fonction est un compromis entre l'intérêt des amants et celui du roi. Il ressemble à Dinas, le chef de la justice, mais il représente la religion dont il a la sagesse, différente de la sagesse politique. Conscience qui juge, mais qui, aussi, pardonne. Sur le plan des relations pratiques, son rôle est clairement exposé. Il suggère un compromis pour le retour d'Yseut. Il compose la lettre du traité, il l'écrit, car il sait écrire et connaît l'art de commencer ou de terminer une lettre. Mais sa mission diplomatique a des aspects très temporels. C'est lui qui s'occupe d'habiller dignement Yseut avant son retour, et il ne lésine pas sur la dépense, dans la joie, sans doute, de rendre une femme à son mari. L'ambiguïté du personnage tient à l'ambiguïté du pardon — qui se situe au-delà du bien et du mal. Le dialogue entre la charité et l'amour humain est l'un des plus importants de la théologie. Il se substitue, dans le roman, à la dialectique plus tranchée entre *caritas* et *cupiditas*. Dans notre texte, l'ermite est à la croisée des chemins, et à la charnière du récit. Entre le monde religieux et le monde humain, il essaie d'orienter le désir, de montrer que sa fatalité n'est qu'apparente, qu'il est compatible avec

1. V. 4372, p. 119.
2. V. 2629, p. 72.

la liberté. Mais là surgissent d'autres difficultés, que va illustrer le couple des « fins amants », une fois conjurée la magie du philtre.

Dans la littérature épique, l'essentiel de l'action appartient au héros. Tristan est-il le personnage principal d'un roman héroïque ? De nombreux indices ont pu conduire à cette théorie, même en ce qui concerne le texte de Béroul. Les allusions à une légende héroïque sont trop précises pour que l'auteur n'ait pas voulu rattacher son récit à une tradition qui s'inscrit clairement dans l'iconographie, par exemple sur le coffret de Vannes[1]. Ces allusions illustrent la prouesse de Tristan. Mais l'accent est mis sur des exploits qui se distinguent des performances chantées dans le répertoire des chansons de geste par un aspect plus primitif, plus miraculeux que militaire. Le meilleur exemple nous est fourni par le saut prodigieux qui permet à Tristan de s'évader en bondissant du haut de la falaise où se trouve la chapelle.

Tristan agit avec une spontanéité qui confine à la témérité, par exemple quand il va porter la lettre de l'ermite Ogrin au château de Lancien. Aventure nocturne, peut-être en rapport avec l'image du héros noir, du héros triste, par jeu étymologique sur le nom dont le répondant irlandais est Drystan, et dont nous trouvons l'écho dans le pseudonyme Tantris qu'il se donne dans une autre aventure. Au besoin Tristan manie efficacement l'épée et la lance, comme tout bon chevalier, mais c'est évidemment par l'arc qu'il se distingue des chevaliers de la geste médiévale. À la fin de notre texte, c'est par un tir précis de l'arc qu'il perce l'œil de Godoïne qui l'espionne, ayant fourni un effort qui évoque celui d'Ulysse à l'égard des prétendants qui se sont installés dans sa maison. Mais ce geste symboliquement viril rappelle ses talents de chasseur dans la forêt du Morroi. Son arc infaillible se confond alors avec un piège tendu pour tuer le gibier passant à proximité, dans une sorte de rationalisation de l'arme magique du chasseur nocturne, chassant avec un chien qu'il a dressé à ne pas aboyer.

Héros nocturne, Tristan est aussi un héros masqué. D'abord par nécessité, parce qu'il est fugitif. Mais il est très habile à se construire un personnage imaginaire par ses discours. Le mensonge est le meilleur de ses masques. La pauvreté qu'il invoque au début comme grief contre son suzerain le roi Marc prend, dans la deuxième partie, la gravité imaginaire de la condition de lépreux-mendiant, dont il joue admirablement le rôle. Toute la comédie qu'il joue au gré du Mal Pas, avant de servir de monture à Yseut pour traverser le marécage, fait ressortir un aspect important du personnage qui l'apparente au jongleur, amuseur et menteur *(jangleur)*. Tout cela est fondé sur l'art de la parole. À Arthur, le faux lépreux tient un discours en forme[2], avec exorde, exposé des faits, argumentation et péroraison. Le but de cette rhétorique est d'obtenir l'aumône, et elle réussit. Avec le roi Marc, Tristan a un dialogue nettement plus sarcastique, accompagné du vacarme carnavalesque de sa crécelle. Il improvise

1. L'influence de la légende de Tristan sur l'iconographie est considérable. Voir D. Poirion, « Fonction de l'imaginaire dans l'*Escoufle* », *Écriture poétique et composition romanesque*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 174-177.
2. V. 3715-3730, p. 101.

une *sottie*, du genre de celles qui font rire les rois par des tirades de *fol*, faisant passer par l'apparence du délire les hardiesses sexuelles et satiriques. Cette folie poétique s'attache si bien au personnage que nous la retrouvons dans les deux textes justement qualifiés de *Folie*. Au fond, le masque est celui de la poésie, et nous nous rappelons un autre épisode de la légende où Tristan dispute Yseut au musicien qui l'a ravie en jouant lui-même d'un instrument : figure orphique de notre héros.

Quant au masque du lépreux, qui établit un lien avec cet Yvain à qui Marc livre son épouse pour la punir, il a un sens sexuel maintenant bien établi. Le lépreux est un homme brûlé, tourmenté par un désir ardent dont il est en même temps puni. Son mal est confondu parfois avec une maladie vénérienne, comme le prouve l'allusion de Tristan à la contamination par une femme qui s'habille comme Yseut (il n'a pas osé dire qu'elle est Yseut) et qui est mariée à un lépreux. Car on croit à l'époque que la femme peut transmettre la maladie sans en souffrir elle-même. Mais ce détour par les idées scientifiques de l'époque nous ramène à la poésie amoureuse qui réunit l'image de la folie, de la maladie physique et du désir amoureux.

On voit la complexité du personnage qui incarne pour nous l'amour adultère. Ses mensonges, sa fantaisie verbale masquent la vérité. Nous serons d'autant plus attentifs aux monologues et aux dialogues où perce le secret des arrière-pensées. Le premier passage important est le premier entretien avec l'ermite, où s'exprime l'impossibilité pour Tristan de se séparer d'Yseut[1]. Mais la situation change après que le sortilège du philtre a cessé d'agir. Les regrets exprimés[2] font apparaître un sentiment de culpabilité à l'égard de son oncle, et aussi à l'égard du roi, deux figures réunies en un même personnage. Surgit ici un des paradoxes de l'amour, qui déchire celui qui l'éprouve. Et derrière tout cela la contradiction fondamentale du désir, force créatrice et force de destruction.

Reste à faire la part des choses, d'abord en mesurant le sacrifice auquel Tristan se résigne. À Yseut il va dire qu'il n'aurait pu accepter leur séparation s'ils avaient pu vivre ensemble sans ce dénuement, cette misère où ils se trouvent plongés par l'exil dans la forêt. C'est donc pour épargner à Yseut une plus grande souffrance qu'il se sépare d'elle. Preuve d'un amour plus profond que le désir, cette volonté d'assurer à l'autre son bonheur ! La scène touchante de leur séparation suggère la force de ce sentiment amoureux qui ne se confond plus avec le lien charnel. Et ce nouveau régime de l'amour est marqué par l'échange des gages : le chien contre l'anneau, deux symboles de la fidélité. À ce moment Tristan espère encore que le roi Marc le retiendra à son service. Mais le roi cède aux conseils de ses barons, alors il faut prendre congé[3].

Le nouveau service amoureux, qui caractérise la séparation, se traduit donc par le secours apporté à Yseut lorsqu'elle doit se justifier devant les deux cours réunies. Tristan semble prêt à tous les efforts,

1. V. 1401-1408, p. 40.
2. V. 2161 et suiv., p. 60.
3. *L'un l'autre esgarde bonement* (v. 2914, p. 80).

à tous les sacrifices pour Yseut, comme un *fin amant*. Pour quelle contrepartie ? Elle retrouve son mari, sa cour, son confort ; lui, continue de vivre une existence précaire, plus menacée que jamais. Certes il n'épouve apparemment aucune jalousie. Mais l'image d'un Tristan mélancolique se profile à l'horizon de cette seconde partie du poème. Le texte de Béroul met plutôt l'accent sur les aspects positifs : efficace, facétieux, insaisissable, Tristan jongleur, comme Renart déguisé en ménestrel par la teinture[1], fait le clown. Somme toute, le poète le rapproche plutôt des premiers troubadours avec leur *joy*, à la fois jeu et joie, jouissance et facétie, que de la figure romantique à quoi aboutira l'évocation d'Orphée à travers Tristan.

Albert Pauphilet avait essayé de nous donner la formule simple du personnage : « Ce Tristan de Béroul est en vérité un étrange personnage. Encore engagé, par moments, dans la sauvagerie mythique de ses origines, il apparaît d'abord comme un guerrier invincible... Cette incomparable valeur, qui l'apparente si clairement aux demi-dieux antiques, il s'en sert pour mentir impunément : assez fort pour nier l'évidence. / Reconnaissons que Béroul n'a prêté à Tristan, à l'égard du roi Marc, aucun sentiment capable de lutter contre son amour ; qu'il ne l'a enrichi et endolori d'aucun scrupule de conscience, et qu'il s'est contenté de lui éviter de porter les armes contre son roi. Conception assez simpliste, mais d'un dur réalisme : si l'histoire de Tristan et Yseut est celle de la toute-puissance de l'amour, il est juste et beau que cette toute-puissance ne rencontre, dans l'âme des héros, aucun obstacle[2]. » Toutefois la confrontation des protagonistes donne à l'histoire une complexité et une profondeur que l'analyse d'un seul caractère ne fait pas apparaître, justement parce que nous n'avons pas affaire à un poème héroïque.

En face du héros amoureux dont l'action inspirée par le désir dispute au roi Marc son épouse Yseut, celle-ci est donc d'abord l'objet convoité, conquis et reconquis. Elle a évidemment la beauté qui suscite le désir, une beauté dont on ne nous fait pas un portrait détaillé, ni même cette description traditionnelle dont, par exemple, les personnages féminins de Chrétien de Troyes sont l'occasion. Ce qui résume et symbolise Yseut la Belle, ce sont les *crins sors*[3], la chevelure blonde aux reflets roux. On sait que c'est un de ces cheveux d'or qui, apporté par un oiseau au roi Marc, a provoqué la quête matrimoniale confiée à Tristan. Une telle beauté est celle de Soredamour, dans le roman de Chrétien *Cligès*, où le jeune Alexandre est tout troublé d'avoir reçu une chemise tissée de fils d'or, avec un cheveu de la jeune fille brillant d'un plus bel éclat[4]. Cette beauté de la chevelure d'Yseut, on ne la perd jamais de vue. Quand on mène la jeune femme au bûcher, ses cheveux tombent jusqu'à ses pieds, tressés avec un filet d'or. Plus tard, quand Tristan la rend au roi Marc, elle est très séduisante dans sa robe riche, avec ses yeux gris clair et ses cheveux blonds.

1. *Roman de Renart*, branche I.
2. *Le Legs du Moyen Âge. Études de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argences, 1950, p. 126 et suiv.
3. V. 4426, p. 120.
4. Voir v. 1549-1639, *Œuvres complètes*, p. 210-212.

Enfin, quand elle se présente au Mal Pas, elle a les cheveux coiffés en bandeaux et bien tirés, retenus par un ruban sous un diadème. Chevelure sensuelle, plus ou moins disciplinée selon les circonstances, qui signale le pouvoir inquiétant de la sexualité féminine.

Mais Yseut est la reine, « franche, honorée[1] », ne disons pas courtoise, mais d'un milieu aristocratique déjà raffiné. Son élégance, compromise par la vie dans la forêt, lui est rendue par l'ermite qui l'habille richement avant de la rendre au roi. Comme elle est élégante quand elle se présente sur la rive du marécage, au Mal Pas ! Elle porte un vêtement de soie importée de Bagdad, fourré d'hermine blanche, un manteau à traîne, tout cela faisant contraste avec la saleté des lieux et le déguisement de Tristan. Comme le remarque le vrai lépreux, Yvain, Marc l'a habituée à vivre dans le luxe et les honneurs, entourée de demoiselles. Elle est d'ailleurs cultivée, ainsi que le montrent ses propos, et compétente en justice et en politique, comme le prouve sa victoire par un serment calculé. Elle est donc vraiment la grande Dame, susceptible de reprendre à l'égard de son amant cette autorité que lui a ravie le partage du philtre et que lui rend son retour à la cour.

Son caractère se rattache par un certain nombre de traits à la typologie féminine de littératures très diverses, ce qu'on appelle un peu abusivement l'éternel féminin. C'est le cas de la ruse et du mensonge, que les fables et les contes prêtent volontiers aux personnages féminins. En ce qui concerne Yseut, ce qui frappe le plus, c'est sa virtuosité quand il s'agit de se tirer d'un mauvais pas. Sa fine perspicacité se manifeste depuis l'entrevue sous l'arbre où elle devine la présence de Marc, jusqu'à la fin où elle distingue Godoïne caché derrière la tenture de la fenêtre[2]. Sagacité qui vaut aussi pour les dispositions prises aussitôt, et de sang-froid. En tout cas elle sait bien jouer la comédie, et mentir plus elle prétend dire la vérité. Mais elle sait surtout dire des demi-vérités. Cette technique est à la base du faux aveu qui servira dans le serment par lequel elle se disculpe. Il y a là un épisode exemplaire. Rien dans le serment n'est faux, si on le prend à la lettre. Nous sommes loin de la mythomanie des jeunes filles : tout est soigneusement calculé. Comment juger cette ruse ?

La ruse des fabliaux, des farces et des nouvelles est faite pour susciter le rire, en flattant le désir sensuel habituellement tenu en respect par les convenances : le rire est alors le signal de la libération du désir, approuvant la femme de braver la morale. La ruse d'Yseut joue plus subtilement de la sensualité latente. Le langage lui-même cultive l'équivoque, assez pour donner le change aux traducteurs modernes qui trébuchent sur tout le passage du marécage, où l'on voit Yseut monter à califourchon sur le dos de Tristan déguisé en lépreux. L'auteur nous montre la vivacité et l'efficacité de son intelligence au service d'un corps parfaitement exercé. Arrivée au bord du gué, elle dispose le harnachement de son cheval mieux qu'un palefrenier. Ensuite elle tient à Tristan un étrange langage, dont il feint de s'étonner et de s'effaroucher. Car elle mime un rapport

1. Voir v. 102, p. 5 : *Franche, cortoise.*
2. *De grant savoir fut la roïne* (v. 4430, p. 120).

sexuel inversé tout en commentant les attributs du faux lépreux. En bravant les coutumes et les convenances de la féminité, elle se montre sans doute plus femme que les autres, comme cette femme qui chevaucha le philosophe dans le *Lai d'Aristote* : femme libérée de toute entrave.

Cette liberté est au fond inquiétante pour l'homme. Une peur atavique, inscrite dans bien des contes, peut resurgir autour d'Yseut. Étrangère au pays de Cornouailles, apporte-t-elle d'Irlande cette étrangeté que l'on redoute d'une culture différente ? Que se passait-il exactement en Irlande ? La mère d'Yseut y avait préparé le philtre amoureux, le *lovedrinc*, le *vin herbé*. C'était plus qu'un aphrodisiaque : une liqueur magique qui provoquait une passion irrésistible pour une durée déterminée. La mère d'Yseut pratiquait donc la magie. Mais Yseut elle-même n'avait-elle pas une part de ce savoir occulte ? Par deux fois elle a guéri Tristan de blessures dont l'une était envenimée par un dragon monstrueux. Les contes irlandais dont les modèles remontent au Xe siècle[1] ont gardé le souvenir de la femme qui manie les potions pour se faire aimer. Dans *Diarmaid et Grainne* il s'agit d'un soporifique associé à une contrainte qui oblige le jeune homme à fuir avec la femme. Dans *Cano et Gartnain* un charme endort la compagnie, et la femme du vieux roi Marcan peut ainsi fuir avec le jeune héros. La structure de ces contes implique un sortilège pour venir à bout de la résistance du jeune homme. Le savoir d'*Yseut la guivre* garde le souvenir de ces sortilèges. Ce qui explique certains aspects redoutables de cette femme capable de savourer l'idée, puis la réalisation d'une vengeance. Le mystère d'Yseut est un peu celui des personnages de contes merveilleux que le récit n'analyse pas, mais montre de l'extérieur.

Toutefois Béroul n'aurait pas beaucoup contribué au succès romantique de la légende s'il n'avait pas donné, avec une profondeur sentimentale, une réelle touche d'humanité à son personnage. Le comportement de cette femme manifeste de grandes émotions. Quand elle rentre de l'entretien dans le verger, elle est toute « décolorée ». Quelqu'un l'a trahie, elle ne sait qui. Quand on emmène Tristan au supplice, elle pleure, mais elle éprouve en même temps un sentiment de rage. De même quand elle s'aperçoit que Godoïne est en train de l'épier. Cette *ire*, cette colère qui la saisit jusque dans la crainte nous renvoie à quelque mystère de son tempérament. Mais nous sommes attentifs aux mouvements qui révèlent son amour pour Tristan. La seconde partie du roman est, à cet égard, plus riche en nuances. Une fois revenue chez elle, elle est l'objet des soins empressés de son mari. Mais un jour le roi rentre de la chasse en hâte, son épée au côté. Yseut se lève, lui prend son épée, s'assied à ses pieds. Le roi lui tend la main pour la relever. Elle s'incline, puis redresse la tête pour le regarder au visage, et le voyant courroucé elle a peur pour son ami ; elle craint qu'il n'ait été repris. Elle tombe évanouie. Elle est devenue livide : cette peur n'est pas feinte. L'amour, cette fois, aura été plus fort que la prudence, un amour plus durable que le philtre, plus fort que la séparation. Amour sentimental, qui garde le souvenir

1. Voir T. P. Cross et C. H. Slover, *Ancient Irish Tales*, New York, Holt, 1936 ; nouv. éd., New York, Barnes & Noble, 1969.

des joies sensuelles du passé : cette tendresse sensuelle, dont le feu couve en secret, se rallume au souvenir du lit partagé chez le forestier. Marc, le mari, devine-t-il le secret ? Qu'a-t-il compris au juste ?

Marc apparaît comme l'obstacle à la réalisation du désir, celui au nom duquel les opposants divers prétendent agir. Il est vrai que la situation dramatique, ramenée à son schéma le plus élémentaire, figure par le mari la séparation irrémédiable des amants. Tout cela se retrouvera dans le triangle traditionnel du roman moderne, mais constitue aussi la structure de bien des comédies, comme du chant lyrique. On peut donc définir Marc par sa fonction dramatique. Mais Béroul, nous l'avons déjà remarqué, approfondit les schémas traditionnels. Tandis que de nombreuses versions de la légende traitent Marc de l'extérieur, et sans nuances, comme *Le Lai du Chèvrefeuille* qui se contente de montrer le roi en colère, d'autres, comme le roman de Thomas, abordent la redoutable énigme de la jalousie : Marc enrage de ne pouvoir jouir que du corps d'Yseut alors qu'un autre dispose de son cœur ; jalousie courtoise, qui est l'inverse de la jalousie physique plus caractéristique de la mentalité moderne. Dans le poème de Béroul, on remarque tout de suite une évolution dans la répétition même des situations. La figure d'abord impénétrable du roi en colère et disposé à se faire justice se change en un visage plus tourmenté de mari qui épargne les amants surpris puis pardonne. En mettant ce personnage au centre, au carrefour de l'action, Béroul semble manifester une certaine sympathie pour le protagoniste le plus âgé de ce trio dramatique.

Dans la littérature, le mari trompé est en effet traité de deux façons opposées : mari soupçonneux, il persécute les amants, mari bafoué, il est ridiculisé par eux. Derrière ces apparences, on devine une même réalité souffrante, avec laquelle la littérature hésite généralement à nous faire communiquer, soucieuse qu'elle est avant tout de nous faire peur ou au contraire de nous faire rire, la rêverie s'arrêtant à l'échec ou au triomphe du désir amoureux. Les premières images que Béroul nous donne de Marc sont bien celles du mari soupçonneux. Faute d'allusion à son drame intérieur, on hésite à le définir entre les deux traditions du dangereux jaloux et du cocu magnifique. Le voilà perché sur un arbre : ce n'est pas une situation digne d'un roi ; mais cela représente bien la hantise de la surveillance. La verticalité du regard qui épie se retrouvera dans le dernier épisode du poème. La référence à la mythologie est elle aussi ambiguë. Les oreilles de cheval sont-elles la marque de quelque faute, analogue à celle du roi Midas qui avait préféré la musique de Pan à celle d'Apollon, ce qui l'apparentait à un satyre, ou sont-elles simplement le signe de la bêtise ? En apprenant l'indiscrétion du nain, le roi rit et lui coupe la tête. Voilà bien un rire énigmatique !

Sommes-nous invités à rire de voir le mari berné, la victime donnant le signal par son propre rire de niais ? and il réconcilie Brengain et Tristan qui ont simulé leur dissentiment, Yseut se met à rire, et le roi rit encore plus. Dans la seconde partie du poème, Marc est encore nargué par le faux lépreux qui lui dit avoir reçu sa maladie de son amie, le mettant sur la piste qui lui permettrait de découvrir son

identité : *Qui est ele ? — La bele Yseut*[1]. Nommant ainsi la seule femme qui dépasse son amie en beauté, il suggère la vérité. Le roi à ces mots s'en va en riant[2]. Ce malheureux mari est encore en train de rire d'une plaisanterie dont il fait les frais. À moins qu'il ne soit plus malin qu'il ne semble...

Il faut bien dire qu'à d'autres moments on a plutôt peur qu'envie de rire. Après le flagrant délit[3], le roi est envahi par une colère vengeresse. Personne n'ose intercéder auprès de lui, alors qu'il donne l'ordre de préparer le bûcher. Et quand Yvain le lépreux demande qu'on lui livre Yseut, le roi se lance dans une longue imprécation où la rage se traduit par la boursouflure de l'hyperbole[4]. Insensibles aux appels à la pitié, ses fameuses oreilles, habituellement ouvertes à tous les mensonges, cette fois se sont fermées devant l'évidence de la preuve.

Mais l'infortune de Marc n'est pas celle de n'importe quel mari, c'est celle d'un roi. C'est ce qui explique le traitement donné par ce poème au thème de la jalousie. Détenteur du pouvoir de se venger, il réagit aussi en fonction de son image politique ; ses conseillers insistent parfois sur la nécessité de sauvegarder l'honneur royal. L'adultère est un affront pour le royaume menacé dans son honneur, sa fécondité, sa virilité. Béroul n'exploite pas cette notion jusqu'à retrouver la structure mythologique des adultères imaginés à l'origine des dynasties. Tristan n'est pas un héros apportant la fécondité à un couple stérile. Mais son rôle strictement amoureux est bien affecté par la qualité royale du mari : cela pose le problème de sa faute non pas seulement dans la perspective sociale et matrimoniale, mais surtout dans la perspective féodale et politique. Par ce biais, nous sommes plus près de la notion sacrée de la loi à laquelle s'oppose le désir. Notons cependant l'absence de référence à la théologie pour justifier ou excuser la réaction du mari. C'est bien l'institution royale qui est sacrée, et non le mariage. Mais ce n'est pas un pouvoir absolu. Les barons ont leur mot à dire. Le roi les écoute, parfois avec accablement, perplexité, poussant des soupirs, marchant en long et en large. Tout cela nous prépare à des décisions beaucoup moins prévisibles et sommaires que celles qui d'abord menacent les amants.

Le mystère du personnage tourne autour du pardon. Car le retour d'Yseut à la cour n'est pas seulement l'effet du mensonge, encore que la ruse des mots joue un rôle déterminant, notamment au cours de la cérémonie de l'*escondit* avec le serment d'Yseut. Le retour de cette exilée n'est évidemment possible que par le coup de théâtre de la loge de feuillage. Certes on nous explique le renoncement à la vengeance par les apparences d'une mise en scène qui, contrairement au flagrant délit de la chambre royale, suggère un certain degré d'innocence. Mais Béroul a préparé le revirement du roi avec une grande vraisemblance psychologique et dramatique. La longue séparation de Marc et de son épouse se traduit par une certaine nostalgie du roi, un retour

1. V. 3775, p. 102.
2. V. 3777, p. 103.
3. Épisode de la farine, v. 673-770, p. 21-23.
4. V. 1185-1189, p. 34.

de tendresse. Quand le forestier annonce au roi qu'il a trouvé la cachette des amants, le roi est pris par des sentiments divers, contradictoires, qui se manifestent par un comportement analysé avec précision[1]. Le roi tient à se rendre seul sur les lieux, guidé seulement par le forestier, qu'il renvoie bien vite. Il veut se venger, tuer même, mais déjà en lui le doute est entré, doute qui s'appuiera sur le plus faible indice pour justifier l'indulgence. Le spectacle des amants endormis est chargé d'une signification complexe qui se traduit bientôt par l'indécision, remplaçant l'intention meurtrière, puis par un raisonnement qui va conduire à une conclusion mal fondée, logiquement, mais profondément humaine. L'attendrissement devant les jeunes gens endormis, évoquant l'attitude d'un adulte devant un couple idyllique, comme dans *Floire et Blancheflor*, nous rappelle la complexité des rapports entre Tristan et Marc. Il y a, en effet, le décalage d'une génération, et par conséquent la confusion de l'image du mari avec celle de l'oncle ou père idéal, pour Tristan. Les deux hommes qui se disputent Yseut, qui se partagent la femme, se trouvent dans ce rapport équivoque que les troubadours, depuis Guillaume d'Aquitaine, ont cherché à déguiser selon leurs fantasmes masculins : la femme est objet d'échange dans le monde économique, politique et même familial. Mais si notre poème rejoint ainsi finalement la signification cachée de la *fine amor*, il s'en éloigne par l'accent tragique que donne à la confrontation la parenté des personnages. Ou peut-être le développement romanesque fait-il mieux comprendre le ressort inconscient du drame lyrique supposé par le chant des trouvères et des troubadours : fascination pour l'image de la mère, et peur du père.

Dans *L'Amour et l'Occident*, déjà évoqué ici, Denis de Rougemont nous montre l'influence de ce qu'il croit être le mythe de Tristan sur la conscience occidentale. Pour lui, « deux morales s'affrontaient au Moyen Âge : celle de la société christianisée, et celle de la courtoisie hérétique. L'une impliquait le mariage, dont elle fit même un sacrement ; l'autre exaltait un ensemble de valeurs d'où résultait — en principe au moins — la condamnation du mariage[2] ». Il oppose alors à la morale « bourgeoise » la morale passionnelle ou romanesque, critiquant notre idée de bonheur qui nous place devant un dilemme : « ou l'ennui résigné ou la passion[3] ». Et naturellement le mythe de Tristan a choisi la passion. De ce dilemme Michel Cazenave voudrait nous faire sortir, et son livre consacré à notre légende sous le titre *Le Philtre et l'Amour*[4] est un véhément plaidoyer en faveur de la vie passionnée. Plaidoyer qui passe par une réfutation des idées de Denis de Rougemont au nom de la « vision tragique ». Mais tous deux sont d'accord pour faire de la légende de Tristan et Yseut un mythe tragique, l'un pour le critiquer, l'autre pour l'approuver. Comment le problème se pose-t-il pour le poème de Béroul ?

1. V. 1895 et suiv., p. 53.
2. *L'Amour et l'Occident*, p. 275.
3. *Ibid.*, p. 282.
4. *Le Philtre et l'Amour. La Légende de Tristan et Yseut*, Corti, 1969.

Il est déjà fort difficile de ramener les idées morales évoquées par les mots du poème à une doctrine claire et cohérente. Le mot même de *péché* n'a pas toujours un sens théologique, mais peut désigner un malheur, un tort ou un dommage. C'est la notion de *vilainie* qui s'applique à l'amour coupable, renvoyant au code social et non religieux de la moralité. La passion apparaît donc plutôt comme une faute envers la société, envers le roi, qu'envers Dieu, encore que Tristan évoque la possibilité de la damnation pour la félonie dont il se défend[1]. Mais il pense que les raisons de son amour l'innocentent envers Dieu, sinon envers le roi. C'est bien en victimes que les amants se posent devant l'ermite, à qui ils disent la vérité pour se disculper d'une accusation dont ils ne peuvent autrement se débarrasser. Ogrin voit bien la vie qu'ils mènent, mais ils rappellent les conditions dans lesquelles ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Ogrin leur enseigne les conditions de la contrition selon la doctrine de la pénitence. Il ne voit de solution pour eux que dans le repentir. Mais il ne peut l'obtenir d'eux tant qu'ils sont sous l'emprise du breuvage magique, cause de leur malheur. Du moins c'est ainsi qu'ils présentent leur cas. Ce n'est pas un amour normal, naturel, mais le résultat de cette médecine qu'ils ont bue sans le vouloir.

Cette thèse rappelle la conception antique de la nécessité. Pas plus qu'Œdipe ils n'ont voulu faire le mal, ils sont coupables objectivement et non subjectivement. L'excuse serait en accord avec l'évolution des idées religieuses telle que la retrace Jean-Charles Payen[2]. La crainte d'un Dieu inexorable, l'attrition et son cortège de terreurs cèdent la place à une morale de l'intention. Le destin des amants serait évidemment tragique s'ils étaient punis, s'ils mouraient pour cette faute qu'ils n'ont pas voulu commettre. Mais le règne de la fatalité s'achève avec le philtre sans qu'ils soient mis à mort. Lors de leur seconde entrevue avec l'ermite, Tristan et Yseut ont bien repris conscience de leur faute, ou plus exactement ils se sentent de nouveau responsables de leur conduite ; l'auteur emploie bien le mot *repentir* pour qualifier ce changement[3]. L'argumentation de l'ermite, d'inspiration profondément chrétienne, écarte la vision tragique que faisait peser sur toute la première partie du roman l'atmosphère mythologique et magique du conte. Autrement dit, Béroul, dans la première partie du roman, conduit le couple adultère de la faute tragique au pardon par le repentir.

Mais le roman ne s'arrête pas là, et notre poème nous montre ensuite comment les amants, par libre choix, vont essayer de revivre ensemble, ou tout au moins de se rencontrer en secret, de manière fugitive. Ce retour au péché, à l'adultère, n'est cependant pas présenté dans une perspective théologique. Nul ermite pour caractériser cette retombée dans la faute, mais seulement des barons qui la condamnent en termes politiques, au nom de l'ordre social. Rétrospectivement, cette impénitence remet en question la conversion du mythe tragique dans la première partie. On se souvient alors que le

1. V. 556-560, p. 17-18.
2. *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale*, Genève, Droz, 1967.
3. V. 2271, p. 63.

secours apporté par Dieu aux amants étend son indulgence au-delà de toute possibilité d'édification du lecteur. Certes il ne veut pas la mort du pécheur[1], mais sa merci[2] trahit plutôt sa sympathie, sa complicité avec les amoureux que sa volonté de les conduire au repentir. On se demande même si Yseut ne confond pas repentir et regret, comme Tristan lui-même[3]. Leur souci est mondain, social, familial. S'ils mettent fin provisoirement à l'union charnelle de leurs deux corps, c'est moins par peur de la damnation que pour ne pas retomber sous le coup d'une condamnation qui menacerait leur confort et leur vie. Au fond la religion n'est pas en question. Dieu est intervenu plutôt comme un secours que comme un juge.

Ce qui nous oblige à envisager l'hypothèse d'une réapparition du tragique, refoulé par la charité chrétienne au terme de la première partie, avec le retour d'une passion cette fois comprise comme un libre choix amoureux. On peut tout de suite écarter les suppositions concernant les hérésies religieuses cathares ou autres, que le texte opposerait alors au christianisme. L'influence indéniable de la *fine amor* ne va pas dans ce sens, mais dans celui d'une libération des préjugés de la morale commune. Ce qui rend les amants vulnérables à un nouveau destin tragique, c'est leur dépendance à l'égard de la fortune, c'est-à-dire de la chance. On ne sait pas quel dénouement Béroul avait prévu. Peut-être envisageait-il une fin analogue à celle que nous trouvons à la fois chez Thomas d'Angleterre et chez Eilhart d'Oberg : Tristan blessé fait envoyer chercher Yseut qui seule peut le guérir. Mais un mensonge fait croire au héros qu'elle ne vient pas et il meurt avant son arrivée, et la reine meurt à son tour[4]. Un tel dénouement n'est pas en contradiction avec le récit de Béroul tel que nous le connaissons. Il jette une ombre pessimiste sur cette histoire d'amour, mais substitue au tragique de la nécessité, dont le philtre est le signe, le tragique de l'erreur, ou de la malchance, que Thomas infléchit vers la méchanceté en attribuant l'erreur finale à un mensonge de l'autre Yseut. On peut imaginer que pour Béroul les deux amants mouraient par erreur, comme ils se sont aimés d'abord par erreur.

De toute façon, la tristesse du dénouement ne ferait que confirmer l'incompatibilité de l'amour passionné avec l'ordre social. On ne peut pas dire qu'une telle opposition soit vraiment une subversion, comme l'ont affirmé de nombreux critiques. Mais il est vrai que le narrateur manifeste sa sympathie pour les amants, tout en faisant bien apparaître le désordre dans lequel ils vivent, d'abord dans l'ivresse du *vin herbé*, puis dans la folle aventure de leur fidélité malgré tout. Ces deux images du désordre nous renvoient à une certaine idée de la faute, qui reste de bout en bout agissante : c'est la faute œdipéenne du fils adopté, amant de la reine, l'épouse du père adoptif. Au-delà de la morale, la profonde signification du poème remet en cause les rapports du désir et du possible, ou, si l'on veut parler plus clairement, de la sexualité et de la mort. C'est à ce niveau profond d'exploration

1. V. 909 et suiv., p. 27.
2. V. 960, p. 28.
3. *Sovent regrete le roi Marc, / Son oncle, qui a fait tel tort* [à qui il a fait tant de mal] (v. 2196-2197, p. 61).
4. Voir Thomas, v. 2591-3278, p. 193-212 ; et Eilhart, p. 386-387.

de l'âme humaine que le roman retrouve une couleur authentiquement tragique et immorale à la fois, cette couleur qu'ont à la fois les grands mythes primitifs et les archétypes de l'inconscient.

Il ne faut pas projeter sur ce texte un éclairage venu de l'idéologie moderne, non pas que la modernité soit l'écueil de la critique, mais parce que nous n'avons pas affaire à une signification de principe idéologique. La littérature du XIIe siècle parle par images. En ces images se résument sans doute des idées, mais celles-ci ne sont qu'approximatives et éphémères. Les idéologues n'ont pas encore étouffé l'imagination sous l'imposture des mots. Il y a plus de sens dans l'agencement des thèmes et des motifs que dans les discours, surtout chargés de décrire les personnages et de les faire agir conformément à leur fonction dans le récit.

Prenons pour exemple de signification le thème de la forêt, souvent mal interprété par la critique tentée d'en faire un signe du paradis naturel. Le texte est souvent difficile à comprendre, mais le préjugé romantique n'aide guère à résoudre les difficultés du langage. Ce thème, qui, nous l'avons dit, plutôt que de constituer un épisode, court comme un leitmotiv pendant un certain temps du récit, s'oppose au thème de la cour, et trouve sa signification dans cette opposition. Pour Tristan comme pour Yseut, le monde de la cour est le milieu social normal, monde où s'exercent les activités habituelles, et où se trouve l'habitation, avec son confort relatif, et sa population qui se distingue par ses vêtements. De la vie sauvage, que Tristan et Yseut doivent mener durant leur fuite, les chevaliers du XIIe siècle ne se faisaient pas une idée charmante. Le retour à la vie sauvage se marque dans la nourriture. Il n'y a pas régression jusqu'à la condition primitive un instant évoquée de l'homme qui ne se nourrit que d'herbes et de glands[1], mais retour à la vie du chasseur qui ne vit que de gibier, sans pain.

La chasse est un motif ambigu, car si elle est un moyen archaïque de subsistance, quand il n'en existe pas d'autre, elle est aussi le *déduit*, le jeu sportif auquel se livrent les gens de la cour. Elle met en lumière les rapports normaux de la cour et de la forêt. Elle n'appartient plus à celle-ci, car les chasseurs civilisés ne font que la traverser, poursuivant leur chasse dans les landes, les taillis, les buissons, etc. Mais la vie des fugitifs les contraint à changer les règles de la chasse. Il faut apprendre à Husdent à chasser sans aboyer, d'où la longue description de cette rééducation du chien dans un épisode bien composé, et très significatif. Le compagnon fidèle de Tristan, qui sera donné en gage d'amour à Yseut, est alors soumis lui-même à une régression par rapport aux us et coutumes de la société chevaleresque. Le motif de l'arc infaillible relève de la même intention significative. La silhouette d'un Tristan chasseur sauvage vient un instant hanter le récit.

Régression, donc, mais non pas *regressus ad uterum*, retour à la vie innocente et paradisiaque d'une nature maternelle. Tristan se sent d'abord plus en sécurité dans la forêt, mais il n'y est pas à l'abri de la persécution royale. Par le forestier, qui est à son service, le roi le retrouvera jusqu'au fond des bois. Contrairement à ce que dit Michel

1. V. 1405, p. 40.

Cazenave[1], la forêt est encore le monde de la lutte. C'est un *désert*, comme l'on dit alors, un monde de civilisation dégradée où l'on mène une vie épuisante, toujours sur ses gardes. La poésie elle-même, dont Tristan est aussi un adepte et une figure allégorique, doit ramener le héros à la cour, à la civilisation. Le désir oppose les amants à l'ordre social, mais il ne doit pas les arracher à la civilisation, et c'est l'avantage de la *fine amor* que de concilier amour, passion et vie courtoise. Le schéma du poème de Béroul se confirme donc sur le plan thématique. Dans la première partie, la passion arrache les amants à cette vie courtoise et les jette dans la vie sauvage ; dans la seconde partie, ils sont revenus à cette vie courtoise, dont Arthur est la figure maîtresse.

Si la thématique soutient ainsi la signification du poème, d'autres motifs plus restreints, s'attachant à des objets, prennent une valeur symbolique, ou plus exactement emblématique. C'est le cas pour les vêtements, dont François Rigolot a donné une interprétation convaincante[2]. Les vêtements de la reine, nous dit-il, ont une valeur rituelle, accompagnant la marche au supplice, l'exil, la réconciliation, la justification. Mais par rapport au drame raconté, le vêtement est le signe qui tantôt accuse, tantôt dissimule. Dans la loge de feuillage, le roi renonce à tuer les amants parce qu'il voit qu'ils sont vêtus : Yseut a gardé sa chemise et Tristan ses braies[3]. Ces vêtements sont déchirés, ce qui ajoute à l'attendrissement du roi. En somme, les vêtements couvrent la faute et soulignent la punition. Au contraire, les draps ensanglantés par la blessure de Tristan avaient dénoncé la faute, en même temps que la fleur de farine, par un redoublement du signe dénonciateur affectant le lit, lieu de l'adultère.

Mais le signe figuratif est incertain, ambigu ; il déguise autant qu'il révèle, il ment, ou il efface la vérité. Habillée par l'ermite Ogrin, la reine efface sa faute par l'élégance et le luxe de ses vêtements. Au gué du Mal Pas, le vêtement de Tristan est nettement un déguisement, semblance de lépreux, tandis que celui de la reine, dans sa soie de Bagdad, masque sous sa fraîche blancheur, que menace la boue, le corps d'une femme assez hardie pour monter devant tout le monde à califourchon sur le dos de son amant déguisé en mendiant. La belle et le laid participent ici à une figuration mensongère qui masque l'union du couple par une fausse antithèse. La communication par objets symboliques nous ouvre, par ses erreurs même, des aperçus sur une autre vérité. En se trompant sur leur sens, le personnage se trahit, c'est-à-dire révèle malgré lui un secret qu'il se dissimule à lui-même. C'est ainsi que la grande scène de la loge de feuillage, d'où vont naître le pardon du roi Marc et le repentir des amants, tourne autour de l'interprétation que chacun des personnages va donner du langage emblématique.

La mise en scène de l'épisode nous est décrite bien avant l'arrivée de Marc[4]. Quand le roi arrive, on a un peu oublié ce que nous a dit

1. *Le Philtre et l'Amour*, p. 83.
2. « Valeur figurative du vêtement dans le *Tristan* de Béroul », *Cahiers de civilisation médiévale*, X, 1967, p. 447-453.
3. V. 1807 et 1810, p. 51.
4. V. 1801-1834, p. 50-51.

l'auteur sur le sommeil des amants. Nous n'en craindrons que davantage sa colère de roi, et serons d'autant plus surpris de sa réaction. Nous redécouvrons en même temps que lui les signes indiqués deux cents vers plus haut. Pourtant on nous avait avertis : un grand malheur serait arrivé aux amants si Yseut avait dormi nue[1]. De l'épée mise entre eux on ne nous a d'abord donné aucun commentaire. Mais au fond, ce signe bien connu de la tradition épique[2] redouble celui du vêtement. Pourquoi Tristan a-t-il disposé ainsi son épée ? Sans doute pour l'avoir à portée de la main. Mais par ce geste inconscient il a manifesté un secret besoin de réserve à l'égard de sa compagne. La légende de Tristan connaît une autre interprétation de ce signe : Thomas, par exemple, nous montre Tristan restant chaste à côté de son épouse, la seconde Yseut[3]. Chez Thomas, le signe est déplacé par rapport au mythe de l'apaisement du désir lorsque le philtre cesse d'être efficace ; il sert alors à opposer l'attitude de Tristan avec l'une et l'autre Yseut. Chez Béroul, la reine a mis à son doigt l'anneau de son mariage, et ainsi fait signe au roi Marc qui le lui a donné. Et si l'anneau ne demande qu'à tomber du doigt amaigri, cela facilitera la substitution à laquelle va se livrer le roi Marc, le confirmant dans sa tendresse. L'ensemble de ces signes figuratifs constitue donc un rébus emblématique, cohérent et redondant, à déchiffrer. Le roi Marc va se tromper, non pas sur le code, sur la dénotation des signes, mais sur la connotation. Encore a-t-il raison de se laisser abuser, si l'innocence ainsi affirmée répond à une secrète aspiration des deux amants fatigués. L'image de leur lassitude et de leur accablement confirme le message erroné reçu par Marc. Un autre élément paraît démentir d'abord leur innocence : ils dorment embrassés, offrant bien l'image du couple. Mais l'analyse subtile réclame un œil plus attentif : un espace séparant leurs bouches ramène le doute et l'ambiguïté. Certes leur amitié *ne fu pas fainte*[4], mais jusqu'où allait l'amitié ? Il suffit d'un peu de relâchement dans l'ardeur du désir, qui fait se séparer leurs bouches, pour que le doute soit permis sur la force, la vivacité de leur amour. Et finalement ce signal confirme les deux autres. Que signifie alors ce soleil qui descend sur le visage d'Yseut et le fait reluire ? Il y a comme une attente à cette heure de midi où *vent ne cort ne fuelle ne trenble*[5].

À partir de là on peut analyser la composition du message par les mêmes objets figuratifs que Marc destine aux amants. C'est ce qu'il appelle faire une *demostrance*[6]. Le sens du message qu'il va composer nous est d'abord donné, le signifié avant le signifiant. Le roi a vu les amants, il a eu pitié d'eux, il ne veut pas les tuer. Il transforme donc le rébus emblématique par substitution, soustraction et addition d'objets. Il reprend l'anneau d'Yseut, il ajoute un gant pour protéger Yseut du soleil, il substitue son épée à celle de Tristan. Mais le récit décrivant l'exécution du message apporte beaucoup de nuances.

1. V. 1808-1809, p. 51.
2. On le trouve notamment dans la chanson de geste *Ami et Amile*.
3. Thomas, v. 601-854, p. 141-147.
4. Voir v. 1822, p. 51.
5. V. 1826, p. 51.
6. V. 2020, p. 56.

C'est d'abord la tendresse avec laquelle il protège Yseut contre le rayon du soleil. Puis la délicatesse avec laquelle il enlève l'anneau, enfin la détermination avec laquelle il change les épées. Ces objets ont aussi un sens en rapport avec les institutions de l'époque, ce qui ajoute des connotations de caractère social ou politique. Mais l'essentiel concerne sans doute les relations des personnages, considérés à la fois sous l'angle de la famille et dans la perspective sentimentale.

Quoi qu'il en soit, les amants vont se tromper sur le sens du message et vont reprendre la fuite. Pourtant les objets ont déjà signé un accord qui met fin à leur adultère sauvage. Il y a dans cette scène figurative un sens oraculaire qui échappe aux personnages. Et ce sens rejoint une sagesse, celle qui enseigne que la passion charnelle ne peut pas durer indéfiniment si elle ne reçoit pas un statut reconnu par la société. Les symboles comme les structures narratives contribuent à faire de ce poème une illustration remarquable de l'éternel conflit du désir et de la loi, mais dans des termes et selon des images qui appartiennent bien au XII[e] siècle. Si le roman fabrique vraiment un mythe de la passion amoureuse, il s'agit bien chez Béroul d'un mythe médiéval et non pas d'un mythe moderne. Dans la mesure où ce récit nous concerne encore, nous pouvons dire que nous retrouvons par lui la dimension historique de notre culture occidentale, l'origine de notre conscience malheureuse ou exaltée, mélancolique ou enjouée, bref la genèse de nos passions. On n'épuise pas le sens de ce texte par une formule. Plusieurs réseaux de significations s'entrecroisent ou se superposent dans ce récit complexe. C'est pourquoi la critique est tentée d'en faire une lecture « plurielle », pour faire un sort à toutes les voix de la conscience humaine dont on saisit ici l'écho. L'important est de ne pas perdre le fil conducteur : c'est un tissu brodé d'images, un texte qu'il faut voir, comme un rêve, par l'imagination.

DANIEL POIRION.

BIBLIOGRAPHIE

ATKINSON (J. Keith), « Vengeance in Beroul's *Tristan* », *Bulletin of the Australian and New Zealand Association for Medieval and Renaissance Studies*, 1981, p. 34-43.

BAYRAV (Süheilâ), *Symbolisme médiéval (Béroul, Marie, Chrétien)*, P.U.F., 1957.

BOUCHARD-SPURLOC (Jacqueline), « Reverse Retribution. A Contrast of two Episodes in Beroul's *Tristan* », *Medieval Perspectives*, III, 1988, p. 252-260. [Traitement du roi Marc.]

DELBOUILLE (Maurice), « Le Premier *Roman de Tristan* », *Cahiers de civilisation médiévale*, V, 1962, p. 273-286 et 419-435.

EWERT (Alfred), *The Romance of « Tristan » by Beroul*, t. II, *Introduction, Commentary*, Oxford, Blackwell, 1939 (nouv. éd., New York, Barnes & Noble, 1971).

FRAPPIER (Jean), « Structure et sens du *Tristan* : version commune,

version courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, VI, 1963, p. 255-280 et 441-454.

GRIGSBY (John), « L'Empire des signes chez Béroul et Thomas : "Le Sigle est tut neir" », *Marche romane*, XXX, 1980, p. 115-125.

HENRY (Albert), « Du subjonctif d'imminence contrecarrée à un passage du *Tristan* de Béroul », *Romania*, LXXIII, 1952, p. 392-407.

ILLINGWORTH (Richard N.), « The Episode of the Ambiguous Oath in Beroul's *Tristan* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, CVI, 1990, p. 22-42.

LACY (Norris J.), « Deception and Distance in Beroul's *Tristan* : a Reconsideration », *Journal of the Rocky Mountain Medieval and Renaissance Association*, 1985, p. 33-39.

LECOY (Félix), « L'Épisode du harpeur d'Irlande et la Date du *Tristan* de Béroul et de Thomas », *Romania*, CVI, 1985, p. 538-545.

LIBORIO (Mariantonia), « La Complicita dell'arte : il *Tristano* di Béroul », dans Chiara Sibona éd., *Strategie e manipolazione*, Ravenne, Longo, 1981, p. 79-85.

MÉNAGE (René), « L'Atelier de Béroul ou Béroul artiste », *Romania*, XCV, 1974, p. 145-198.

NOBLE (Peter S.), « Le Roi Marc et les Amants dans le *Tristan* de Béroul », *Romania*, CII, 1981, p. 221-226.

—, « Saints in the Tristan's Legend », *Reading Medieval Studies*, XVI, 1990, p. 119-125.

PADEL (O. J.), « Beroul's Geography and Patronage », *Reading Medieval Studies*, 1983, p. 84-94.

PARADISI (Gioa), « Tempi e luoghi della tradizione tristaniana : Béroul », *Cultura neolatina*, XLIX, 1989, p. 75-146.

PAUPHILET (Albert), *Le Legs du Moyen Âge. Études de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argences, 1950, p. 107-141.

PITTS (Brian), « Writing and Remembering in Beroul's *Roman de Tristan* : the Role of Ogrin in the Second Hermit Episode », *Tristania*, XIII, 1987-1988, p. 1-18.

POIRION (Daniel), « Le *Tristan* de Béroul : récit, légende et mythe », *L'Information littéraire*, XXVI, 1974, p. 199-207.

RAYNAUD DE LAGE (Guy), « Faut-il attribuer à Béroul tout le *Tristan* ? », *Le Moyen Âge*, LXIV, 1958, p. 249-270 ; LXX, 1964, p. 33-38.

—, « Du style de Béroul », *Romania*, LXXXV, 1964, p. 518-530.

REID (T. B. W.), *The « Tristan » of Beroul : a Textual Commentary*, Oxford, Blackwell, 1972.

RIBARD (Jacques), « Pour une interprétation théologique du *Tristan* de Béroul », *Cahiers de civilisation médiévale*, XXVIII, 1985, p. 235-242.

RIGOLOT (François), « Valeur figurative du vêtement dans le *Tristan* de Béroul », *Cahiers de civilisation médiévale*, X, 1967, p. 447-453.

ROLOFF (Volker), « Intertextualität und Problematik des Autors (am Beispiel des *Tristan* von Béroul) », *Artusroman und Intertextualität*, p. 107-125.

SARGENT-BAUR (Barbara Nelson), « Between Fabliau and Romance : Love and Rivalry in Beroul's *Tristan* », *Romania*, CV, 1984, p. 292-311.

TYSON (Diana B.), « Some Thoughts on Beroul's *Tristan* », *Annuale Mediaevale*, XX, p. 67-75.

VÁRVARO (Alberto), *Il « Roman de Tristan » di Béroul*, Turin, Bottega d'Erasmo, 1963.
WALTER (Philippe), « Le Solstice de Tristan », *Travaux de linguistique et de littérature*, XX, 1982, p. 7-20.
—, « Orion et Tristan ou la Sémantique des étoiles », *Senefiance*, XIII, 1983, p. 437-449.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

Le manuscrit 2171 du fonds français de la Bibliothèque nationale (sigle : *ms.*) nous a conservé le texte sans doute le plus caractéristique du passage à la littérature d'une légende, celle de Tristan et Yseut. C'est une véritable relique qui nous parvient, malgré sa date tardive (fin du XIIIe siècle), dans un état relativement misérable[1]. Les 32 feuillets de vélin, format 240 × 224 mm, ne constituent qu'une partie d'un ouvrage dont manquent les premiers et les derniers feuillets, dans une proportion que nous ignorons. Encore les premières pages conservées sont-elles en partie effacées par des taches d'humidité, aggravées par les tortures chimiques dues à de savantes investigations sur les lignes ainsi occultées.

L'écriture elle-même, quoique bien ordonnée sur deux colonnes de 35 ou 36 vers, dont la première lettre, généralement majuscule, se détache à gauche de chaque vers, comporte de nombreuses négligences graphiques. Le copiste a commis des erreurs d'interprétation, jusqu'à prendre une correction interlinéaire de son modèle pour un vers à ajouter[2]. Les paragraphes, marqués par une grande initiale à l'encre rouge, semblent parfois un peu décalés[3], comme il arrive quand une lettre trouble la lecture du copiste. Mais dans l'ensemble ils remontent à un système d'ajustement du récit qu'il convient de respecter[4].

Le texte a dû être composé un siècle avant cette copie manuscrite par un conteur que l'on appelle Béroul — d'après deux allusions du texte lui-même, aux vers 1268 et 1790[5] —, référence donc garantie au moins pour la première partie de l'œuvre (c'est-à-dire tout ce qui précède le folio 20 v°, deuxième colonne, au vers 2765[6] : *Seignors, au jor du*

1. Pour de plus amples renseignements, on se reportera à l'article de Jean Batany, « Le Manuscrit de Béroul : un texte difficile et un univers mental qui nous dérange », *La Légende de Tristan au Moyen Âge. Actes du colloque des 16 et 17 janvier 1982*, publié par Danielle Buschinger, Lauterbourg, Kümmerle Verlag, 1982, p. 35-59.
2. Voir v. 1833, p. 51 et var. *f*.
3. C'est apparemment le cas aux vers 149, 305, 649, 2099, 2217, 2521, 3797 (au lieu de 3788), à la suite d'une confusion entre des débuts de vers pouvant servir de déclencheurs (ainsi les appellatifs *Dame*, *Sire*). Beaucoup de ces paragraphes ont été certainement omis. Nous avons ajouté des alinéas aux vers 320, 643, 1921, 2063, 3028, 4351, 4411, en nous fondant sur les habitudes du manuscrit, notamment au moment d'un appel au public, tel *Oiez*.
4. Nous avons cependant supprimé deux alinéas aux vers 2119 et 2173.
5. Respectivement p. 36 et 50.
6. P. 76.

parlement). Sa langue originelle, un dialecte de la Normandie au troisième quart du XII[e] siècle, s'est trouvée partiellement effacée par les copistes plus tardifs au bénéfice du français parlé dans l'Île-de-France, avec quelques traits picards, fréquents dans la langue littéraire commune. On a cherché des oppositions entre la première et la seconde partie, mais elles ne sont pas d'ordre linguistique. Ce qui pourrait être significatif, c'est la différence dans l'organisation du récit, le passage d'une tradition orale proche des anciens conteurs à une technique narrative plus écrite, se découpant en unités beaucoup plus larges. Mais un tel contraste se retrouve dans la plupart des œuvres narratives du XII[e] siècle[1] et doit correspondre au passage de la stricte imitation à une improvisation plus personnelle. A-t-il existé un modèle dont l'auteur s'appelait Béroul pour la seule première partie ? L'hypothèse, invérifiable, ne s'impose pas, et l'on peut attribuer la mise en œuvre de l'ensemble à ce Normand. Reste importante, d'un bout à l'autre de notre texte, une certaine théâtralité encore proche des jongleurs, malgré l'écriture, avec des scènes, des dialogues, et tout un imaginaire qui devrait s'appuyer sur des gestes et des mimiques du lecteur.

Quant aux limites du texte, des allusions précises donnent à penser que les premiers épisodes de la vie de Tristan, d'allure héroïque et mythologique[2], faisaient l'objet d'un récit ordonné et détaillé, et qu'il ne s'agit pas, dans nos passages où il y est fait allusion, du simple rappel d'une tradition connue, comme dans *Le Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France. Pour la fin, on se perd en conjectures, car le narrateur s'est déjà éloigné du modèle suivi par Eilhart d'Oberg quand son texte fait défaut : pas de modèle pour reconstituer cette fin.

Établissement du texte.

Nous nous trouvons face à une copie unique, et toute correction est une conjecture sans autre appui que la logique. La nôtre peut ne pas correspondre à celle du narrateur. Malgré tout, on ne pourrait sans se moquer du lecteur lui infliger un texte qu'on trouverait par endroits incompréhensible. Sans doute le nombre des corrections nécessaires a-t-il bien diminué depuis les premières éditions du XIX[e] siècle, notamment celle de 1835 par Francisque Michel, grâce à la sagacité de grands philologues comme Gaston Paris, Joseph Bédier, Ernest Muret, Alfred Jeanroy, Alfred Ewert, Jean Batany[3]. Mais il faut se rendre à l'évidence : toutes les singularités ne seront pas réhabilitées. Les confusions graphiques, entre *n* et *u*, *c* et *t*, ne facilitent pas la lecture, ni l'omission d'un signe sur le *i* pour le distinguer des jambages d'autres lettres ; le *titulus* (trait horizontal), qui remplaçait le *n*

1. Comme *Le Roman d'Énéas* ou les romans de Chrétien de Troyes.

2. Combat contre le Morholt, combat contre le dragon, conquête d'Yseut pour le roi Marc.

3. Pour le XX[e] siècle, on se reportera notamment aux éditions suivantes : Ernest Muret, *Béroul. Le Roman de Tristan, poème du XII[e] siècle* (C.F.M.A., n° 12), Champion, 1913 ; Ernest Muret et L.-M. Defourques, *Béroul. Le Roman de Tristan, poème du XII[e] siècle*, 4[e] éd., Champion, 1947 ; Alfred Ewert, *The Romance of « Tristan » by Beroul. A Poem of the Twelfth Century. I. Introduction, Text, Glossary, Index*, Oxford, Blackwell, 1939 (nouv. éd., New York, Barnes & Noble, 1971).

d'une voyelle nasalisée, a souvent été omis par ce copiste : ne faut-il pas alors rétablir la consonne nasale ? Nous préférons une graphie soulignant le rythme de la lecture (*veee* au lieu de *vee*).

Nous donnons dans l'apparat critique toutes les leçons rejetées, sans nous obliger à préciser chaque fois que nous avons corrigé le texte du manuscrit : en l'absence de commentaire, la chose va de soi.

La traduction.

La traduction accompagnant ici le texte cherche à le faire comprendre au public moderne. Il s'agit d'un rajeunissement plutôt que d'une traduction[1]. Ce genre d'exercice peut se concevoir de diverses manières, et l'on peut toujours en critiquer un aspect au nom de tel ou tel principe, scientifique ou littéraire. Le plus difficile est de transposer le style attribué à l'auteur. Certains traducteurs ont été tentés de le tirer vers le sublime, pour le mettre en harmonie avec les autres versions de la légende, par académisme universitaire, ou sous l'effet du romantisme wagnérien. En fait, l'originalité de notre auteur est de garder la familiarité parfois comique, souvent naïve, des contes, tout en cherchant à rejoindre peu à peu l'idéal, sinon le langage, des récits courtois. Il y a des effets de traduction qui peuvent impatienter le lecteur moderne, par exemple les invocations à Dieu qui ponctuent à chaque instant le propos, ou les exclamations. Que le lecteur prenne son temps pour lire, qu'il retrouve le rythme binaire de cette déclamation en octosyllabes, dont la place serait plutôt à un festival théâtral comme celui d'Avignon que dans la solitude d'une lecture rapide des yeux !

D. P.

NOTES ET VARIANTES

Page 3.

a. Folio 1 de ms. – col. a, v. 2-35 ; b, 36-70 ; c, 71-106 ; d, 107-140. Le vers rimant avec face *se trouvait sur le dernier des feuillets perdus au début de ms.* •• *b. Une tache d'humidité rend les vers 9-15 illisibles; les dégâts, aggravés par les déchirures, s'étendent aux vers 45-48, p. 4 ; 81-82, p. 5; 112-119, p. 6 ; 186, p. 8 et 255-257, p. 9.* •• *c. On attendrait la forme « Deu » pour le complément.*

1. Les éditeurs précédents ont donné pour titre au texte de Béroul *Le Roman de Tristan*. Aucune référence ne le confirme. Nous ne savons

1. Nous donnons ci-dessous les références des principales traductions : Janet H. Caulkins et Guy R. Mermier, *Béroul, Tristan and Iseult. A Twelfth Century Poem translated from the Old French*, Champion, 1967 ; Jean-Charles Payen, *Tristan et Yseut. Les Tristan en vers*, Garnier, 1974, p. 1-141 ; Herman Braet, *Béroul. Le Roman de Tristan. Version complète en français moderne*, Gand, Story-Scientia, 1974 ; Pierre Jonin, *Béroul. Le Roman de Tristan traduit de l'ancien français*, Champion, 1974 ; Norris J. Lacy, *The Romance of Tristan*, New York, Garland, 1989 (traduction en anglais) ; *Tristan et Iseut. Les Poèmes français, la Saga norroise, textes originaux et intégraux présentés, traduits et commentés* par Daniel Lacroix et Philippe Walter, Le Livre de Poche, 1989.

pas si l'auteur voulait mettre l'accent sur le personnage de Tristan, ni si *roman* désignait pour lui un genre. Par rapport à d'autres formes de la légende (Chrétien de Troyes, pour sa part, disait avoir « fait » *Del roi Marc et d'Ysalt la blonde* : voir *Cligès*, v. 5, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 173), le texte semble mettre l'accent sur le couple que forment Tristan et Yseut, et *faire*, composer un poème qui tend vers le roman sans en avoir d'emblée l'organisation narrative. D'où notre titre.

2. Notre texte commence au cours du rendez-vous des deux amants dans le verger. Marc a éloigné Tristan de la cour, selon la tradition commune (Eilhart, Thomas, Gottfried). Tristan fait comprendre à Yseut sa présence près de la source (la *fontaine*) en faisant porter des copeaux de bois par le ruisseau jusqu'au château, et c'est ainsi qu'ils se retrouvent. Mais cette nuit-là le roi, sans doute averti par le nain Frocin, est monté dans le pin qui s'élève au-dessus de la fontaine. Grâce au clair de lune, Tristan a aperçu l'image du roi reflétée par l'eau. D'après le vers 351, p. 12, il semble que son amie l'ait aussi vue, mais elle ne fait semblant de rien, et va essayer de faire croire à son innocence par ses protestations, prenant son mari à son propre piège. Le mot *ombre* en ancien français signifie aussi « image » (ainsi dans le *Lai de l'Ombre*), mais les traducteurs allemands du Moyen Âge, notamment, ont pris le terme dans son autre acception, et l'ombre est alors un effet du clair de lune : notre auteur n'était pas si romantique !

3. C'est Yseut qui prend les devants, inaugurant la stratégie du double langage pour tromper le roi : il va entendre les reproches adressés à Tristan, au lieu des paroles d'amour attendues.

4. L'argumentation d'Yseut, jalonnée par des répétitions interprétées comme un effet de rhétorique (Alberto Várvaro, *Il « Roman de Tristan » di Béroul*, Turin, Bottega d'Erasmo, 1963, p. 189) ou comme une erreur de copiste, va souligner l'ingratitude des barons *félons* à l'égard de Tristan, suggérant au roi qu'on ne peut leur faire confiance. Elle insiste d'abord sur la crainte qu'elle éprouve envers son mari et le respect qu'elle lui porte.

5. La fréquence des appels à Dieu, qui sonnent étrangement dans une version moderne du texte, relève plus des pratiques du langage que du sentiment religieux. Mais ce poème met un accent particulier sur le doute, le soupçon que provoque toute affirmation dans un tel contexte de tromperie. Il faut alors à chaque instant soutenir toute assertion par une invocation de nature à en établir ou à en renforcer la véracité. Au vers 22, le serment ambigu, bientôt suivi d'un autre (v. 32-38, p. 4), nous prépare au grand épisode du faux serment devant les cours d'Arthur et de Marc réunies au Mal Pas, dans la seconde partie (v. 4119-4266, p. 112-116). C'est Tristan qui a eu le « pucelage » d'Yseut, après que les amants eurent bu le philtre amoureux ; mais Marc ne le sait pas. Ne soyons pas choqués par l'absence de discrétion dans les propos d'Yseut. Il faut nous habituer à la verdeur de son langage, qui contribue à l'effet voulu par le récit. Outre le trait d'une mentalité dite médiévale, le style d'un roman assez éloigné de la grandiloquence épique nous rapproche parfois de la tradition des contes à rire.

6. Le terme de *félons* dénonce la déloyauté de certains barons à l'égard du roi. Il transpose dans le registre de la moralité féodale le personnage du *losengier*, l'ennemi des amants dans la poésie courtoise. Sur le plan de l'action dramatique, le félon est le « traître ».

7. L'appellation *Morholt* suggère un monstre, dont le dragon combattu ensuite par Tristan reprendrait la fonction. Mais dans cette tradition littéraire il est devenu l'oncle d'Yseut. Le rappel de ce premier combat livré par le héros contre lui fait remonter à cette époque une amitié dont Yseut s'emploie à convaincre le roi qu'elle ne fut pas une passion charnelle.

Page 4.

a. Traient *ms.; pluriel du verbe « traire » (tirer).* Raient *est le présent de l'indicatif, 3e personne du pluriel, de « raiembre » (racheter).* •• *b.* nel *ms.; il n'y a pas lieu de corriger cette forme si l'on admet la correction précédente; on se contente de l'interpréter en* ne l' . •• *c. La reprise, ici, du vers 26, p. 3, peut indiquer une faute de copiste. De toute façon les vers suivants sont illisibles.*

1. *Drüerie* (v. 33) est le terme dont on se sert pour désigner les relations amoureuses hors mariage.

2. On attribue à Salomon bien des proverbes qui ne se trouvent pas, à la lettre, dans son « livre ».

3. Les félons auraient dû se faire les complices de Tristan s'il avait été, comme eux, infidèle au roi. Leur hostilité est présentée comme indiquant sa fidélité.

4. C'est au cours du second combat, contre le dragon, que Tristan a dû être empoisonné par son venin. Mais il semble qu'il y ait ici superposition des deux épisodes.

5. L'affection de Tristan pour Yseut est présentée comme un signe normal de gratitude, et non comme une passion coupable.

6. On renchérit ici sur l'imprécation du vers précédent (v. 58) : ils iront en enfer.

7. Yseut joue à la femme timide, peureuse, donc respectueuse de son mari et de la morale.

8. La menace est réelle, mais Yseut ne peut céder à la crainte, d'abord en raison de l'effet du philtre, mais aussi par un trait de caractère qui se confirmera dans la seconde partie.

Page 5.

a. Les vers 67-68 sont intervertis dans ms. •• *b.* ja seignor *ms. Le terme de « seigneur » désigne le mari.* •• *c.* diret *ms.* •• *d.* cortoise bone *ms.* •• *e.* vee *ms. Il manque le « e » final du participe féminin de « veer » (interdire).*

1. Cette explication attire notre attention sur la complexité des rapports entre Tristan et Yseut. Le mensonge renvoie à ce qu'aujourd'hui on appelle l'inconscient.

2. Il est difficile de reconstituer la pensée de Tristan, mais, sachant aussi la présence du roi, il essaie de gagner sa confiance en reportant la responsabilité de ses soupçons sur les mauvais conseillers.

3. Reprenant cette manœuvre, Yseut prend la défense de son mari à qui Tristan semble reprocher trop de crédulité. La faiblesse de caractère du roi apparaîtra encore dans la suite du récit.

4. La prière adressée à Yseut a une vivacité qui laisse transparaître les vrais sentiments de Tristan ; il déguise moins qu'Yseut.

Page 6.

a. Les vers 112-119 sont abîmés. Qu'il n'en *est une conjecture.* •• *b.* uns d'eus tot sous *, cas sujet avec le tour* i out *(il y avait).* •• *c.* adoul *ms.;* adous *est le pluriel de «adoub» (armure).* •• *d. Folio 2 de ms. – a, 141-175 ; b, 176-210 ; c, 211-245 ; d, 246-280.*

1. Tristan appuie lui aussi son plaidoyer indirect sur des serments mal fondés. Il réclamera un combat judiciaire, sachant sans doute que personne ne peut le vaincre. D'un côté comme de l'autre la divinité que l'on invoque est donc favorable aux amants.

2. Nous apprenons ainsi que Tristan a déjà fait l'objet d'une mesure d'éloignement. Dans le *Tristrant* d'Eilhart, qui suit le même modèle que notre texte, Marck, ayant d'abord refusé d'ajouter foi aux dénonciations d'Antret, surprend les amants embrassés devant son lit, et c'est alors qu'il chasse Tristrant (voir p. 307).

3. Les habitants de Cornouailles (*Cornwall*, région d'Angleterre, que nous distinguons par l'orthographe de la Cornouaille en France) semblent visés collectivement, mais il doit s'agir des conseillers du roi.

4. Il y a là une parole à double entente.

5. L'*escondit* (v. 131) désigne une procédure de justification, soit par duel judiciaire, soit par serment invoquant Dieu. Il y a, de ce point de vue, une parfaite symétrie dans la stratégie des deux amants.

6. Dans le *Tristrant* d'Eilhart, Morholt, fort comme un géant, a imposé un tribut à plusieurs pays — dont la Cornouailles — assujettis au roi d'Irlande, son beau-frère. Marck devrait livrer un enfant sur trois, filles et garçons, de l'âge de quinze ans, pour servir d'esclaves et de prostituées. Mais cette fois-ci le roi Marck a refusé de se soumettre. Morholt propose un combat singulier pour régler le différend. Aucun des princes ne voulant l'affronter, ils soutiennent la candidature du jeune Tristrant, dont on apprend alors qu'il est le fils de Blantzeflur, la sœur de Marc (voir p. 270-274).

7. Le combat a lieu sur une île. Tristrant est tout de suite blessé par l'arme empoisonnée de Morholt, mais, d'abord vainqueur à cheval, il triomphe ensuite dans la lutte à terre en fendant le crâne de son adversaire, où reste enchâssé un éclat de son épée (Eilhart, p. 274-276).

Page 7.

a. Dame *, grande initiale dans ms. La coupure logique se situe quelques vers plus loin, v. 163.* •• *b. On a supposé une lacune entre les vers 161 et 162. Mais Tristan, rappelant ses premiers rapports de type féodal avec Marc, son suzerain, suggère qu'il voudrait rentrer à son service dans les mêmes dispositions d'esprit.* Vol *, forme de présent, exprimerait cette intention; comme forme de passé simple, le verbe rappelle ce qu'il pensait autrefois. Dans*

les deux cas la forme normale est « voil » (pour cette forme, voir encore v. 445, p. 14, et v. 453, p. 15). •• *c. Le verbe « pardoner » a le sens de « renoncer à » (un mauvais sentiment à l'égard d'autrui), de même que « face pardon », au vers 166. Voir de même v. 2363, p. 65.*

1. Le thème de l'ordalie apparaît sous plusieurs formes dans notre poème. Ici l'ordalie par le feu constitue une formule d'appui pour un serment d'innocence dans un système mensonger : Tristan ne court aucun risque.

2. Cette confiance en sa supériorité se fonde sur la lâcheté de ses adversaires, motif bien établi dans le texte.

3. Béroul n'oublie pas que les paroles d'Yseut s'adressent en fait au roi Marc. Eilhart, dans la version allemande, apportant plus de nuances et faisant apparaître une évolution dans l'attitude d'Yseut apparemment touchée par le chagrin de Tristan, perd de vue l'essentiel, la manœuvre pour faire tomber le roi dans son propre piège (voir p. 310-311).

Page 8.

a. Le vers 186 présente un passage illisible; nous adoptons les conjectures d'Ernest Muret.

1. Les rendez-vous ayant lieu dans le verger du château, le mot *chevauchie* (v. 184) a ici le sens figuré et familier d'« équipée ».

2. Apparaît ici le motif du châtiment par le feu, plus fantasmatique que juridiquement fondé.

3. Ce motif de l'ingratitude d'un suzerain laissant un fidèle vassal dans la misère apparaît aussi au début du *Lai de Lanval*. À partir d'Eilhart, les auteurs vont insister sur la rivalité de Tristan et du roi Marc, reconstruisant les deux discours du neveu en fonction de ce motif épique. Eilhart, selon D. Buschinger (*Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, Service de reproduction des thèses, université de Lille III, 1974, t. I, p. 247-282), transforme un modèle très proche de celui de Béroul.

4. Pauvre, Tristan a dû engager son harnois, son armure, pour payer ses dettes. Il s'agissait sans doute de payer son logement (v. 218).

5. Tristan ébauche ici une scène de comédie, en demandant un secours financier à Yseut. Le thème économique, caractéristique d'un style bas, joue un rôle important dans le texte, surtout dans la deuxième partie. Il est comme le double réaliste du thème sentimental.

Page 9.

a. avoir *ms. On trouve la forme correcte v. 2718, p. 75.* •• *b.* Certes seie sui pas si osse / Qe ce *ms. On a pris le vers 231 pour une conséquence dépendant d'un* si *en fait comparatif.* •• *c.* Eutol *ms. Correction de Muret.* •• *d.* faire telle sainte / Ne *ms. Correction conjecturale.* •• *e.* Ha d'ome *ms. Il manque une syllabe; correction de Muret.*

1. Yseut feint de s'indigner de cette proposition au fond burlesque, faisant de Tristan un amant « entretenu » par la reine. Ces nuances du

rire ont généralement échappé aux lecteurs modernes, même à ceux qui ont prétendu en faire un catalogue.

2. L'allusion au soupçon d'avarice est une conséquence du refus d'Yseut de faire racheter les gages. Nous sommes encore dans le registre comique.

3. N'oublions pas que ces larmes sont versées pour attendrir le mari trompé.

4. L'attitude de Tristan en larmes, appuyé sur le bord en marbre d'une source captée dans un jardin, ne manque pas de grâce : c'est traditionnellement celle de Narcisse.

5. Ebrulphus fut en effet abbé d'Ouche (Orne), et devint le saint patron de plusieurs églises de Normandie, province probable de Béroul. Mais il y a un saint de Cornouailles, à Lancien, nommé Austriolus, et dans ce cas la graphie du manuscrit (voir var. *c*) ne serait pas si mauvaise.

6. Quand Tristan sera réellement obligé de fuir, Governal lui rapportera son épée prise « là où il l'avait laissée » (v. 973, p. 29). Mais il lui apportera aussi une nouvelle armure (v. 1015, p. 30). Ici, *armes* (v. 241) peut désigner l'armure, pièce coûteuse mise en gage ; on ne se sépare pas de son épée aussi facilement. Governal est le maître d'armes de Tristan, celui qui lui a enseigné la chevalerie. Selon Eilhart (p. 265), il s'est occupé de son éducation après la mort des parents de Tristrant (Rifalin et Blantzeflur).

7. Les réflexions de Tristan prennent un tour proverbial. Son amertume rejoint la sagesse désabusée des moralistes.

8. Cette autojustification semblerait surprenante si elle n'était pas destinée à l'homme caché dans l'arbre.

Page 10.

a. corage *[p. 9] [trois vers illisibles]* / Li rois qui sus en l'arbr *[sept lettres illisibles]* / Out *ms.* •• *b.* avoir nistra grant *ms. Correction conjecturale.* •• *c. On omet un pronom « le », souvent élidé.* •• *d. Chute du « e » final dans un cas d'élision. – Folio 3 de ms. – a, 281-315 ; b, 316-351 ; c, 352-386 ; d, 387-421.*

1. Les pensées du roi Marc vont nous être révélées par un monologue (v. 265-284), un passage au style indirect et un second monologue.

2. Deux éléments distincts : la scène vue, et le dialogue entendu. Comme souvent l'interprétation associe au code des gestes et attitudes la logique et la rhétorique des discours. Mais Marc interprète mal, comme plus tard devant le couple endormi dans la forêt. Cet attendrissement du roi peut le rendre sympathique. Mais ce n'est pas la marque d'un grand homme d'État aux yeux de la noblesse féodale. Marc, plus encore qu'Arthur, est un roi faible : il a des sentiments, il est donc vulnérable.

3. Cette périphrase désigne Frocin. Tintagel est un célèbre château de Cornouailles, souvent évoqué dans les romans arthuriens.

4. Allusion à la légende selon laquelle la femme de l'empereur Constantin était devenue la maîtresse du nain Segoçon (Wace, *Brut*, éd. I. Arnold, S.A.T.F., 1938-1940, v. 3218 et suiv.). Mais ici ce

n'est pas le nain qui est l'amant d'Yseut. Dans sa colère le roi veut le faire payer pour le vrai coupable.

5. Le problème de la croyance, c'est-à-dire de l'opinion (au sens philosophique) et de la confiance, est posé avec insistance dans les vers 287-295 : *croit*, *mescroit*, *acroire*, *voire*, *mençonge*, *mescroira*.

Page 11.

a. croie *ms. On attendrait une forme de passé simple, « crui je » (écrit « crui ie »). Un « i » a pu tomber devant l'autre, mais le « o » fait supposer une forme dialectale « croi » au lieu de « crui ».* •• *b.* ceus *ms. Le nain est surtout préoccupé par la menace du roi.*

1. L'insistance du roi à faciliter les rapports des amants est ici remarquable : Marc se trouve dans le rôle de mari « magnifique ».

2. Voici le roi en train d'interpréter la scène dont il a été le témoin. Il va se tromper sur la signification à lui donner. De même, plus tard, il s'abusera sur les indices qu'il découvrira dans la loge de feuillage (v. 1981-2062, p. 55-57). Le problème de la vérité à déduire des apparences, les difficultés de l'interprétation des signes constituent l'un des thèmes de ce texte.

3. Écho du vers 297. Le mot *plesir* (v. 317), comme plus haut le mot *voloir* (v. 297), prend une valeur ironique et érotique.

4. Petit intermède narratif avec le nain. Frocin, astrologue, a vu la menace dans les étoiles, ou plus exactement dans la conjonction de la planète Vénus avec l'étoile Orion, qui évoque le chasseur avec l'arc. La rencontre des deux astres marque peut-être simplement l'union de Tristan et Yseut. Mais le nain s'inquiète de son destin personnel. Pour un essai d'interprétation, voir Philippe Walter, « Orion et Tristan ou la Sémantique des étoiles », dans *Senefiance*, XIII, 1983, p. 437-449. Le nom du nain est à rapprocher du mot *frocine*, qui désigne la grenouille (anglais : *frog*). C'est la forme du nom à la rime, v. 470, p. 15. Pour Eilhart, le nain communique avec le diable (p. 309-311).

5. Le don d'établir un horoscope pouvait apparaître comme diabolique. Mais le poème français reste dans la perspective du merveilleux, qui est en deçà du pessimisme religieux caractéristique du XIIIe siècle.

Page 12.

a. trover si en a *ms. Une syllabe de trop.* •• *b. Le vers 344 manque; nous adoptons la conjecture de Gaston Paris.* •• *c.* doit estre *ms.* •• *d.* estoit *ms.; nous corrigeons en* estait *, indicatif présent de « ester » (se trouver).* •• *e.* conpainz *ms. On rappelle ici la ruse qui trompa le roi Marc.*

1. Le pays de Galles, au nord de la Cornouailles, est aussi le lieu de refuge envisagé par Tristan et Yseut quand ils sont surpris dans la forêt (v. 2099, p. 58 et 2129, p. 59).

2. Le rôle de Brengain est complexe dans la tradition telle que la rapporte notamment Eilhart. Servante d'Yseut, elle est à ses côtés quand elle découvre Tristan blessé après le combat contre le dragon (p. 287). Elle apaise Yseut lorsqu'elle a reconnu en Tristan le meur-

trier de son oncle, Morholt (p. 289). Par sa négligence les amants boivent le philtre (p. 294). Elle favorise leur union sur le bateau qui les amène au roi Marc (p. 299). Mais comme Yseut a perdu sa virginité, elle doit se substituer à elle pour la nuit de noces (p. 301). Un peu après, Yseut craint que Brengain ne la dénonce, et elle cherche à la faire mourir. Mais la servante, épargnée par ceux qui doivent la tuer, parvient à se justifier, à rassurer Yseut sur sa fidélité, et se réconcilie avec sa redoutable maîtresse (p. 302-304).

3. Les manifestations physiques des sentiments sont notées avec rigueur : il y a là un code propre à chaque culture. Mais sur la scène imaginaire du poème l'expression tend encore vers le théâtre plus que vers l'analyse intérieure.

4. Le titre de *magistre* (v. 345) fait de Brengain la gouvernante d'Yseut, celle qui l'a éduquée, fonction symétrique de celle remplie par Governal aux côtés de Tristan. Voir n. 6, p. 9.

5. Yseut fait un résumé de la scène précédente : utile procédé à l'égard du public. L'insistance sur les gémissements nous rappelle qu'il s'agissait d'un artifice à l'intention de Marc.

6. L'expression *tripot* (v. 369) semble familière, et même un peu vulgaire. Yseut est un personnage alliant verdeur de langage à vigueur physique : elle n'a pas exactement le raffinement d'une dame courtoise.

Page 13.

a. oncle *ms.* •• *b.* gotier *ms.* •• *c.* sor *ms.*

1. L'accent est mis par Brengain sur la tromperie réussie. Le récit ne vise pas à l'édification morale, mais flatte, comme un conte populaire, le désir amoureux en lui offrant, au-delà des obstacles qui le prolongent, des succès imaginaires. Dieu, fort compromis dans cette affaire par le narrateur, représente le secours magique, et ses « miracles » remplissent la fonction du merveilleux dans les contes.

2. *Dont venez vos ?* (v. 389) est une formule d'accueil qui n'appelle pas plus de réponse que notre « comment allez-vous ? » n'appelle un bilan de santé.

3. Que le roi se déplace seul, sans sa suite, trahit une intention particulière : Yseut est inquiète de le voir arriver ainsi.

4. Et pourtant les deux amants entourent le roi Marc de mensonges. Mais Yseut sait qu'elle va pouvoir lui prouver qu'elle dit la vérité, une vérité partielle, dans un mensonge global.

5. Il y a tout un jeu entre le *veoir* (la constatation visuelle), le *veoir* (la rencontre) et le *voir* (le vrai). La scène vue par Marc lui a donné l'illusion de la vérité. Mais le discours d'Yseut n'a pas de construction logique. Il fait alterner l'affirmation que ce qui est dit est vrai, avec des allusions à la scène et des définitions de sa conduite.

Page 14.

a. parole vaine *ms. Manquent trois syllabes;* fole et *est une conjecture.* •• *b.* je di lui / Anor faire trop *ms.* •• *c.* cuuent *ms.* •• *d. Folio 4 de ms. – a, 422-456 ; b, 457-491 ; c, 492-527 ; d, 528-562.* •• *e.* ne mentirez *ms.*

1. Le rappel du lien de parenté importe à l'argumentation d'Yseut, puisqu'elle prétend n'avoir d'affection pour Tristan qu'en raison de sa parenté avec son mari.

2. En construisant sa justification, Yseut n'oublie pas de nommer les « vrais » coupables, les *losengiers*, l'infidèle suite du roi (v. 464, p. 15).

Page 15.

a. Nenterra *ms.* •• *b.* Conme dame le felon *ms.* •• *c.* li *ms.*

1. Le besant est originellement une monnaie d'or frappée par les empereurs de Byzance. Indirectement Yseut fait peser sur le roi un grave reproche. Au lieu de faire preuve de largesse, comme il le doit, à l'égard de son vassal, il le laisse pauvre, et le chasse ainsi démuni.

2. De nouveau les habitants de Cornouailles semblent collectivement visés (voir v. 121, p. 6).

3. Ces vers nous permettent de reconstituer dans ses grandes lignes le contenu d'un passage qui nous manque.

4. Cette bataille doit être le duel avec le Morholt. Vient ensuite l'allusion à la lutte contre le dragon (voir n. 5).

5. L'allusion au dragon ne se présentait pas jusqu'ici dans le rappel des actions héroïques de Tristan, du moins dans la partie du texte conservée. D'après Eilhart, le roi d'Irlande avait promis la main de sa fille à l'homme qui réussirait à tuer un dragon qui ravageait son pays (ici, p. 285). Tristrant tue le monstre, mais il est brûlé par les flammes qui sortent de sa bouche, et tombe inanimé (p. 286). Retrouvé par Isald et Brangene, il est guéri. Mais c'est la blessure reçue du Morholt qui a lancé Tristrant malade dans une errance désespérée sur la mer, jusqu'à son arrivée en Irlande où Isald le guérit une première fois.

Page 16.

a. Ainz *= « onques » (jamais).* •• *b. On peut lire aussi* creissiez *. Notons l'emploi précis et rigoureux du subjonctif, qui résiste aux lubies du copiste.*

1. Cette allusion assez appuyée à la scène amoureuse dont Marc aurait pu être le témoin (le voyeur !) rappelle les vers 375-376, p. 13.

2. Il y a là une des nombreuses formules d'adjuration que l'on trouve dans le style direct en ancien français pour soutenir l'assertion (voir Christiane Marchello-Nizia, *Dire le vrai: l'adverbe « si » en français médiéval*, Droz, Genève, 1985).

3. Le roi a recours à une formule d'autorité, alors même qu'elle est superflue. Dans tout le poème cette autorité n'est pas prise trop au sérieux. Certes le roi sait être dangereux, mais ses colères sont un signe de faiblesse. Pour le moment il est de bonne humeur.

Page 17.

a. Le vers 533, manquant dans ms., est une conjecture s'appuyant sur la rime. Au vers 317, p. 11, plesir *rime simplement avec un infinitif en « -ir ».*

1. Le roi rit volontiers avec les rieurs, sans se rendre compte qu'il fait les frais de la comédie.

2. Bien que Tristan ait tout entendu, Brengain lui rapporte les propos tenus dans la chambre du roi. Cette présence de Tristan, derrière le mur du palais, a paru suspecte aux critiques. Elle ne correspond pas au récit fait par Eilhart, et constitue sans doute une transformation du modèle suivi par les deux écrivains. Toutefois la répétition, dans le récit, des mêmes événements est bien dans la manière de Béroul. Sans cesse les paroles essaient de saisir une vérité problématique par une reprise des mêmes données sous une autre forme. Au contraire, Eilhart marque une progression régulière des faits, des discours et des idées. Sa narration est plus linéaire (voir p. 312-313).

3. C'est ce que souhaitait Yseut aux vers 181-182, p. 7.

4. On attire notre attention sur le jeu de la comédie : le mensonge s'étend à la mine et aux attitudes.

5. La chambre est « peinte », c'est-à-dire que ses murs sont ornés de peintures, comme dans cette salle aux images dont nous parle Thomas, et où Tristan a représenté Yseut, ou ces étages décorés du roman *Cligès* (v. 5541-5542, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 307).

6. Parfois le texte donne des indications très précises sur les mouvements des personnages ; il s'agit bien d'une imagination théâtrale. On cherche le théâtre du Moyen Âge ; il est partout.

7. Tristan exploite son succès ; il veut presque des excuses, en tout cas il cherche à donner au roi mauvaise conscience. Cette surenchère rappelle l'effronterie de Renart.

Page 18.

a. Folio 5 de ms. – a, 563-598 ; b, 599-633 ; c, 634-668 ; d, 669-702.

1. L'argument familial, qu'encadrent les deux termes *oncle* et *neveu*, et que rappelle le dernier mot, fait écho aux paroles qu'Yseut avait fait entendre près de la fontaine. Voir n. 5, p. 4.

2. Que Tristan ait libre accès à la chambre royale n'est peut-être pas la conséquence d'un titre officiel comme celui de chambellan, mais l'effet de l'affection que lui porte le roi. Il apparaît ainsi comme un « favori », et la faveur dont il profite n'excède pas celle que témoigneront d'autres rois à leurs protégés « bien en cour ».

3. Nous avons ici un court intermède qui permet au narrateur (comme à l'auteur d'une pièce moderne, Giraudoux ou Anouilh) de s'entretenir avec son public. La « force d'amour » qui fait commettre des imprudences aux deux amants est un des effets du philtre, dans notre poème. Mais ici on reste dans la généralité des lois de l'amour.

4. Le *parlement* (v. 580) en question était un rendez-vous amoureux, comme celui près de la fontaine, ou celui qui va réunir les amants dans la chambre royale. Notons que les termes faisant allusion à la parole sont souvent un euphémisme pour désigner les rapports amoureux (voir v. 1933, p. 54).

5. Commence ici (v. 581), après une transition qui lui sert de prologue, un épisode dont on distingue l'autonomie, avec le signal mar-

quant le début d'un conte : « il y avait, il était une fois ». Mais l'argument du conte reprend ici celui de l'épisode précédent, autant qu'on en peut juger en l'absence du début du texte. Le nombre 3, caractérisant les barons hostiles à Tristan, fait penser à une version ancienne et typique du conte, tandis que les autres versions mettent en avant un seul personnage, Andret ou Mariadoc.

6. La menace des barons n'est pas à prendre à la légère. Non seulement ils retireront au roi un soutien dont il a besoin, parce qu'il est en somme constitutif de l'institution royale à cet âge féodal, mais ils lui feront la guerre, ce qui ramènera l'anarchie dans le royaume. S'esquisse ainsi l'alternative dramatique pour le roi Marc : il est pris entre l'intérêt politique et les sentiments personnels, familiaux ou autres.

7. Les griefs se font plus précis, et nous renseignent sur les rapports amoureux de Tristan et Yseut, depuis la précédente affaire. Au vers 594, c'est à un véritable constat d'adultère qu'ils font allusion. On comprend ce à quoi l'intermède précédent faisait allusion. Les amoureux ne sont pas assez prudents.

Page 19.

a. consis *ms.* •• *b.* fus *ms.* •• *c.* jamais ne retort / Nos nos *ms.* •• *d.* nes *ms.*

1. Encore un discours collectif de quatre vers, avec une sentence générale, une accusation, la preuve et la conclusion : une rhétorique en miniature.

2. Revenant à la charge, le discours collectif se fait plus dur et plus menaçant. Le roi est soupçonné de complaisance, et menacé de sédition. L'alternative (jeu parti) est présentée comme un ultimatum.

3. Le roi cède rapidement et, oubliant ses promesses, et ses menaces, va faire confiance au nain qu'il voulait faire mourir (v. 270, 276, 293, p. 10). Ce brusque revirement, tout en confirmant l'image peu sympathique que le narrateur veut alors donner du roi, est conforme à l'esthétique ancienne des contes, souvent fondée sur des contrastes abrupts.

4. L'idée de *mervelle* (v. 617) se confond ici avec celle d'étonnement. Car Tristan se comporte étrangement (v. 630), et l'attitude du roi serait, pour les barons, étrange s'il trouvait cela normal. Quoique très antipathiques, les « félons » ont pour eux la raison politique.

Page 20.

a. alle *ms.* •• *b.* deus *ms.* •• *c.* deu *ms.* •• *d. Vers 665 dans ms. :* Et tuit si home autrement . *Nous adoptons la correction de Gaston Paris.*

1. Le retour du nain signifiera le recours à la magie, ce « latin » qui lui permet d'être plus malin que les habiles.

2. La bosse est le signe métonymique d'un savoir maléfique, en même temps qu'elle souligne la difformité du nain.

3. Le narrateur prend vigoureusement parti contre le nain, autre trait d'un contact plus primitif avec le public que dans les autres versions de la légende de Tristan. Eilhart, en particulier, a tenu à donner

à son récit une allure plus souple et une psychologie plus nuancée (voir p. 314).

4. *Devin*, *deviner* sont les termes qui caractérisent la magie particulière du nain-astrologue (voir le vers 840, p. 25).

5. Le discours du nain est rigoureusement construit. Il donne des instructions précises, sans révéler le stratagème qu'il entend utiliser. Chez Eilhart, qui suit de près le même modèle, le nain se montrera plus respectueux (voir p. 314).

6. Carduel, qu'on identifie avec Carlisle, fait éclater le cadre géographique de cette histoire. Ce serait un très long voyage pour Tristan, puisqu'il lui faudrait gagner le nord de l'Angleterre. Quand, dans la seconde partie, Périnis va trouver le roi Arthur, c'est à Cuerlion, ou Carlyon, qu'il se rend, ce qui semble nous ramener alors en Cornouailles. Mais comme le voyage de Périnis dure plusieurs jours, d'autres hypothèses sont acceptables.

7. Les allusions aux lettres et à l'écriture sont importantes dans ce texte. Ici nous avons affaire à une lettre close, et scellée ; mais il s'agit d'un faux message. Les lettres, volées ou non, vont jouer un grand rôle dans les romans des XIIe et XIIIe siècles.

8. Tristan, comme Périnis, chambellan de la reine, a son lit dans la chambre du roi. Il n'a donc pas seulement l'autorisation d'entrer, et toute la mise en scène qui va suivre suppose cette cohabitation qui nous paraît aujourd'hui fort complexe.

9. L'objectif du nain est d'arriver à un constat qui ne laisse plus de place pour aucune interprétation. Au rendez-vous à l'extérieur, près de la fontaine, doit succéder le rendez-vous à l'intérieur, dans la chambre, et même dans le lit.

Page 21.

a. Nous avons à la rime, v. 687-688, des infinitifs à valeur d'impératif. Toutefois cela fait trois couplets de même rime, ou presque, entre les vers 685 et 690. •• *b. Vers 697-698 dans ms :* Parleret a la roïne parleroit / A lajorner se il pooit *. On voit que le copiste pouvait être fort distrait !* •• *c. Folio 6 de ms. – a, 703-737 ; b, 738-772 ; c, 773-808 ; d, 809-843.*

1. Voici donc en action la ruse, *voisdie* (v. 673, anglais *wisdom*), mentionnée plus haut (v. 328, p. 11). Elle ne fait appel à aucun pouvoir surnaturel, mais à de la farine, symbole il est vrai de l'artifice et du déguisement.

2. Nous voyons apparaître le roi Arthur à l'horizon. Il jouera un rôle important dans la deuxième partie du roman.

3. Ce détail arrive bizarrement, comme si nous suivions le regard de Tristan sans connaître encore sa pensée. L'idée principale sera bien formulée aussitôt après, mais on omet l'idée intermédiaire : il va falloir rejoindre la reine dans le lit du roi.

4. *Parler* (v. 697) peut avoir un sens érotique. Mais pour le moment Tristan envisage de rejoindre la reine pendant le sommeil du roi, ce qui exclut bien des choses.

5. Cette fabrication d'un piège à indices est en rapport symbolique avec l'écriture. Les pas s'inscriront sur la farine comme les lettres sur le parchemin.

Page 22.

a. roi *ms.* •• *b. On lit, avec difficulté,* fut *plutôt que* fist *dans ms.*

1. Il est un peu étonnant que Tristan laisse faire le nain sans réagir. C'est pourquoi Eilhart lui fera préparer son piège avant l'arrivée de Tristan (voir p. 315). *Besuchier* (v. 707) a le sens de « s'attarder sans rien faire de bon » (cf. allemand *besuchen*).

2. Apparemment, le piège ayant été repéré, le nain va échouer comme précédemment. Le narrateur sait exploiter les ressources d'une situation dramatique.

3. La blessure par un sanglier est un motif de conte. Ici elle prépare logiquement le motif du sang sur les draps et sur la farine (v. 732, p. 22 et 749, p. 23). Chez Thomas la présence du sang sera expliquée par la saignée faite la veille aux trois protagonistes (voir, dans la version norroise, le chapitre LV, ici p. 864). L'indice n'est donc plus, chez lui, décisif, et l'on doit prévoir une épreuve par le fer rouge pour permettre à Yseut de se disculper.

4. Tristan est un héros de l'ombre, et du saut (voir v. 941-954, p. 28). Ces deux motifs héroïques se combinent ici.

5. Comme il y aura aussi du sang sur la farine, malgré la précaution de Tristan, les taches de sang sur les draps font double emploi ; mais la valeur symbolique se superpose ainsi à l'indice. Chez Eilhart le saut de Tristan est trop court et c'est l'empreinte d'un pied sur la farine qui constitue l'indice accusateur (voir p. 315). Pour le symbole, on pense aussi aux gouttes de sang sur la neige, dans *Perceval ou le Conte du Graal* (v. 4187, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 789), comme aux taches de sang sur les draps de Guenièvre, dans *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* (v. 4778-4784, *ibid.*, p. 624-625). Mais c'est probablement Chrétien de Troyes qui s'inspire de ces motifs tristaniens, quelle que soit sa source.

Page 23.

1. On ne comprend pas bien ce souci ménager. Dans la nuit, la reine ne pouvait avoir vu les taches. Tous ces détails relèvent d'un style concret, familier, jusque dans les moments les plus dramatiques.

2. Tout en développant des regrets pour stimuler la pitié du public, le narrateur le rassure en annonçant que Dieu viendra au secours des amants. L'anxiété du conte ne va pas jusqu'à l'angoisse, mais se cultive sur fond d'espérance.

3. Périnis est le page, ou le chambellan (d'après Eilhart, voir p. 287), d'Yseut.

4. Les barons prennent la situation en main. C'est la prouesse, donc la vertu héroïque de Tristan, qu'ils jalousent. Il y a là un motif, pour leur haine, qui se cache sous des prétentions politiques ou morales. À l'égard de la reine, ils n'ont que mépris, car elle n'est à leurs yeux qu'une femme coupable, complice d'un crime politique qu'il s'agit de prouver.

5. *Enseigne*, *provez*, *escondit* (v. 778, 779 et 780) sont des termes juridiques précis caractérisant la procédure de flagrant délit. Par

l'*escondit*, l'accusé peut appuyer sa dénégation sur un duel judiciaire, survivance du jugement de Dieu. Mais ici le roi lui refuse ce recours en raison du flagrant délit qui permet de condamner l'accusé sans lui laisser de possibilité de se défendre. Il eſt donc ligoté, et la reine aussi, ce qui fait comprendre que le même sort lui eſt réservé. Dans la procédure d'urgence, on commence par la *ligatio*.

Page 24.

a. a mo saut *ms. La métaphore du saut, courante pour désigner la mort, convient à notre héros.* •• *b. La conſtruction « por vos a » + infinitif eſt possible : Triſtan tient à dire qu'il aurait pu se défendre s'il avait voulu.* •• *c. Conſtruction transitive de « encliner » (s'incliner devant).*

1. L'appel à la pitié, qui à nos yeux ternit un peu l'image du héros, eſt l'attitude habituelle, et attendue, du vaincu, quel que soit d'autre part son courage. Mais ce n'eſt ici qu'un préambule au plaidoyer en faveur de la reine.

2. Il eſt surprenant que Triſtan, pris en flagrant délit, se montre sûr de gagner un duel judiciaire. Mais, vis-à-vis de l'opinion publique, Triſtan reſte le héros qui s'oppose au clan de la traîtrise, celui de la félonie : *vox populi, vox dei*, surtout dans un roman où le peuple eſt le répondant fictif du public réel auquel s'adresse la lecture. En l'absence de document sur les pratiques réelles de la juſtice, la confrontation des textes littéraires avec les textes juridiques reſte un exercice spéculatif (voir Howard Bloch, *Medieval French Literature and Law*, University of California Press, 1977, et Huguette Legros, « Quand les jugements de Dieu deviennent artifices littéraires », *Senefiance*, XVI, *La Juſtice au Moyen Âge*, p. 199-212). Triſtan, toujours fort de sa supériorité au combat singulier, propose de se faire le champion de la reine, pour la disculper, elle, sinon lui. C'eſt bien ce que fait Lancelot, pour disculper Guenièvre, après la découverte des taches de sang sur ses draps (v. 4922-5035, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 628-631).

3. Dans tout le passage précédent le narrateur a multiplié les interventions pour montrer sa sympathie, pour rassurer le public, ou lui faire peur. Mais il a maintenant pour souci de conserver à Triſtan le preſtige de la force héroïque en nous expliquant comment il s'eſt laissé arrêter. Celui-ci a compté sur la juſtice royale. Mais il ne rencontre que la vengeance (v. 786). Ce long intermède montre un auteur très attentif à guider la lecture de son texte, comme un metteur en scène donnant des directives à ses acteurs.

Page 25.

a. On peut corriger : ne vout envers le roi / Mesfaire soi *pour éviter* se + soi . •• *b.* poqoi *ms.* •• *c.* seras *ms.* •• *d. Folio 7 de ms. – a, 844-879 ; b, 880-914 ; c, 915-949 ; d, 950-984.* •• *e.* Qant ce seroit *ms.* •• *f.* tos *ms.*

1. La procédure en cours commence normalement par un cri qui signale le méfait, et annonce le recours à la force contre le coupable. Pierre Jonin a trouvé dans les *Coutumes de Beauvoisis* de Beaumanoir le

cas du mari qui *live le cri par quoi la vérité puist estre seue* (*Les Personnages féminins dans les romans français au* XII*e siècle*, p. 66, n. 7). Mais on sent que le mot *cri* (v. 827) est pris ici dans un sens plus large, moins technique, pour désigner une information officielle.

2. Commence ici un discours collectif, équivalent du chœur de la tragédie antique. La popularité des deux amants reflète l'intention profonde du récit romanesque, dont la rêverie prend le parti du désir amoureux contre l'autorité politique.

3. La reine a une fonction importante dans le royaume, une fonction pour ainsi dire médiatrice à l'égard du peuple. Ici, c'est pourtant sa beauté, et sa gloire, que l'on célèbre, pour la situer sur le même plan que Tristan.

4. Voici un nouveau rappel des exploits héroïques de Tristan. Il apparaît que dans son combat contre le Morholt il a été blessé par un javelot ou une lance. C'est de cette blessure, à ne pas confondre avec celle, empoisonnée, qui fut provoquée par le dragon, qu'Yseut l'a d'abord guéri. Mais selon Eilhart l'arme aussi était empoisonnée (voir p. 277-278).

Page 26.

a. Les vers 857-858 sont intervertis dans ms. •• *b.* Quili *ms.; forme enclitique pour « qu'il li».* •• *c.* quiert *ms.* •• *d.* tibois *ms.* •• *e.* ice *ms.* •• *f.* nel *ms. Il est possible que le roi ne pense alors qu'à son neveu, qu'il va faire conduire au bûcher en premier (v. 897, p. 27). Nous corrigeons cependant.*

1. C'est vers 6 heures du matin qu'on célèbre le premier office du jour (on compte les heures d'après les offices religieux).

2. Cette convocation générale de tout le royaume suggère bien un espace limité comme celui défini, dans un coin de Cornouailles, par la région de Lancien.

3. Même périphrase pour désigner le nain au vers 264, p. 10. Tintagel est un village de la côte nord-ouest de la Cornouailles britannique. La légende en fait le lieu de naissance du roi Arthur. Mais une étymologie phonétique (et fausse, comme toutes les étymologies intéressantes) a pu rattacher ce nom au mot qui en latin désigne les clochettes (*tintinnabulum*), accessoires des cortèges féeriques ou folkloriques.

Page 27.

a. Laisen *ms.* •• *b.* et *ms.* •• *c.* faloise *ms.; on hésite à corriger cette forme pour les besoins d'une rime elle-même reconstituée (voir var. d).* •• *d.* aaise *ms.* Alise *, que Muret propose pour corriger le vers, signifie « lisse ».* Aaise *suggérerait une structure large, en amoncellement (adjacens). Jacques de Caluwé comprend « plat » et corrige la fin du vers en* adoise *(ardoise; « Marche romane », 1973, p. 223-230).* Aoise *(« multipliée »), du verbe « aoisier », pourrait être la bonne forme.*

1. On pourrait comprendre aussi : « Même si on m'interpelle à ce sujet. »

2. L'intervention du narrateur est ici fortement marquée : elle annonce l'aventure merveilleuse et l'aide d'une Providence indul-

gente et miséricordieuse, sensible à la plainte et à la prière du petit peuple. Malgré la sentence rassurante du vers 911, qui passe pour avoir valeur de doctrine, on sent que l'enjeu de l'histoire n'est pas religieux, mais sentimental.

3. On voit une semblable chapelle à Saint-Julien-du-Sault (Yonne).

4. Notons le recours à un terme savant de l'architecture religieuse. Le *chancel* (v. 919) désigne la grille du chœur, et le chœur lui-même.

5. On appelle *dube* (v. 925) chacune des petites tours qui se trouvent entre les deux grandes tours du château de Loches (étymologie : «double»). Le terme a pu s'appliquer à la partie voûtée d'une chapelle adjacente, voire de l'abside.

Page 28.

a. sot eligliglise *ms. Ewert corrige :* Toz a genoz sont a l'iglise. *Les fidèles seraient venus là, mus par on ne sait quelle intuition divine, et la foule tomberait à genoux devant le miracle de l'évasion (Jean Subrénat, «Sur le climat social, moral, religieux du "Tristan" de Béroul», «Le Moyen Âge», 1976, p. 251). La reprise du mot à la rime ne plaide pas en faveur de cette interprétation, qui tire le roman vers le conte religieux. On préfère la correction de Muret.*

1. Nous avons donc affaire, en ce passage du roman, à une légende contée pour expliquer un toponyme. En présence, donc, trois temps : celui de la légende, le temps présent, et le temps de la fiction romanesque.

2. Cette transition, de style oral, marque d'une façon rudimentaire le recours à la technique de l'entrelacement.

Page 29.

a. Vers 974 dans ms. : Avoc le suen la ou estoit *; reprise du vers précédent.* •• *b. Folio 8 de ms. – a, 985-1019 ; b, 1020-1054 ; c, 1055-1089 ; d, 1090-1124.* •• *c.* cele / N'encontrez vos *ms.*

1. Tristan est bien le seigneur de Governal, mais celui-ci est son maître d'armes. En fait il lui sert d'écuyer. Le renseignement sur l'épée est utile — car il faut comprendre comment Tristan va pouvoir se battre —, mais insuffisant, car nous ignorons quand il s'est séparé de son arme (le reste de son équipement ayant été laissé en gage, v. 204, p. 8).

2. Belle formule en chiasme, dont la symétrie se retrouve chez Marie de France dans le célèbre couplet : *Bele amie, si est de nus ; / Ne vus sanz mei ne mei sanz vus !* (*Le Lai du Chèvrefeuille*, v. 77-78, p. 215), et assez souvent chez Thomas d'Angleterre.

3. Ce vœu bizarre, supposé convenir à un chevalier, est formulé entre deux hypothèses, l'une envisageant le crime, l'autre sa vengeance, dont il garantit, en somme, la réalisation.

Page 30.

a. aurez *(un seul mot) ms.* •• *b.* ocient *ms. ; mauvaise rime.* •• *c.* Avoc *ms. Nous corrigeons, à la suite de Jean Acher, d'après les vers*

2174, p. 60, et 2867, p. 79. •• *d.* soi que toi *ms.; mauvaise rime.* •• *e.* sait *ms.*

1. Governal continue à faire son devoir de « maître » prévoyant, et d'écuyer, en fournissant à Tristan une cotte de mailles d'un modèle léger, car les plus lourdes ne peuvent être transportées aussi discrètement.

2. La sagesse du conseiller *(prudentia)* s'oppose à la témérité du chevalier *(fortitudo)*. Leçon de réalisme politique et psychologique.

3. La maxime est de portée générale. Elle fait comprendre à Tristan qu'il ne peut pas compter sur la complicité active de la population, quelle que soit sa popularité.

Page 31.

a. Il n'y a pas nécessairement une lacune après ce vers comme le suggère Muret. Il s'agit d'une menace contenue comme le célèbre « quos ego... » de l'« Énéide », bien dans le style de l'indomptable Yseut. Mais on peut corriger en se je m'escor *(si je m'échappe), qui convient aussi à la menace.* •• *b.* s'esfroierent *ms.; mauvaise rime.*

1. Par cette dernière déclaration, qui relève du style exagéré, outrancier, des chansons de geste, le narrateur fait bien comprendre que le héros n'est prudent qu'à contrecœur.

2. Nouveau déplacement du récit.

3. L'intervention du narrateur signale un nouveau changement de scène. Cette fois la nouvelle est rapportée au roi, dans la grande salle, où il convoque la reine ligotée, avant de l'envoyer au bûcher (v. 1071).

4. Le *mautalent* (v. 1068), la colère, semble chez le roi un trait de caractère (voir v. 182, p. 7).

Page 32.

a. Dmenee *ms. Erreur du rubricateur.* •• *b.* vos *ms.* •• *c.* a *ms.; voir v. 1128, p. 33.* •• *d. Vers 1116 dans ms.:* Qu'il amena de lohierreigne. *Il ne s'agit évidemment pas de la Lorraine, comme semble le croire le copiste, mais de l'Irlande, « longinquum regnum » selon l'« Historia regum Britanniae » (VIII, XI).*

1. Ceux qui sont à l'origine de ce malheur sont *li felon losengeor, li nains losengier* (on retrouve le terme désignant l'ennemi des amants dans la tradition lyrique).

2. Dinas est le sénéchal du roi Marc. On nomme *Dinan* son lieu d'origine (voir aussi v. 1133, p. 33 et 2847, p. 78), tandis qu'Eilhart nomme Litan (cité p. 268 et 346) la forteresse de Tinas : « Tinas von Litan ». Il s'agirait alors de Caer Lidan, qui se trouve en Cornouailles, à la limite du domaine du Morroi. Mais Ferdinand Lot (*Romania*, 1895, p. 337-338) pensait à un autre Caer Llydan, avec peut-être une erreur des conteurs français qui auraient mal interprété le titre *penteuli dynas lidan*, « sénéchal de Dynas Llydan » (« de la Grande Forteresse », en gallois).

3. Le sénéchal qui, par ses fonctions administratives, est compé-

tent en matière de justice, transforme en arguments juridiques les plaintes de la foule. Mais les arguments ne sont pas faits pour toucher le roi Marc. Comme le fait remarquer Eugène Vinaver, ils s'adressent surtout au public du conteur (*À la recherche d'une poétique médiévale*, Nizet, 1970, p. 75-104).

Page 33.

a. Folio 9 de ms. – a, 1125-1159; b, 1160-1194; c, 1195-1229; d, 1230-1264. •• *b. Vers 1128 dans ms.:* Quant ce fu ne sout la mise . •• *c.* fruit *ms.*

1. En dehors de tout problème juridique ou politique, Dinas demande finalement la grâce pour Yseut comme un don, en récompense de ses propres services.

2. Pourquoi invoquer saint Thomas dans un mouvement de colère ? On ne peut s'empêcher de penser à Thomas Becket, canonisé en 1173.

3. La scène où l'on voit Yseut conduite au bûcher nous vaut un beau portrait, fait pour attendrir à l'idée de la mort horrible qui attend ce beau corps destiné aux flammes, fantasme bientôt remplacé par celui de la prostitution aux lépreux (v. 1193-1194, p. 35). Brûlure du désir, brûlure du bûcher, brûlure de la maladie : nous avons là une série de motifs cohérents. Yseut porte le bliaud, longue tunique serrée à la taille, avec de larges emmanchures pour les dames, mais plus ajusté aux poignets pour les hommes. Sur la triste couleur grise, le fil d'or concentre toutes les valeurs positives qui s'attachent à la reine, tandis qu'un filet d'or maintient ses cheveux nattés. À chaque étape importante de sa vie une description attire notre attention sur son vêtement. Voir F. Rigolot, « Valeur figurative du vêtement dans le *Tristan* de Béroul », *Cahiers de civilisation médiévale*, X, 1967, p. 447-453.

Page 34.

a. ainz n'en soi *ms.* •• *b.* prise *ms.* •• *c. Dans ms., l'ordre des vers est : 1174, 1173, 1176, 1175.* •• *d.* valle / Ge ten saura ce *ms.* •• *e.* ensauroit *ms.* •• *f.* Luians *ms.*

1. On commence l'épisode des lépreux dans le style du conte, ou plutôt de la nouvelle. Lancien est le nom d'un manoir de Cornouailles, au nord de Fowey.

2. Cet Yvain n'a évidemment rien à voir avec le héros de Chrétien de Troyes (en gallois Owein). Remarquons cependant que ce dernier a un demi-frère nommé Yvain l'Avoutre (le Bâtard), et que ce nom prestigieux reçoit parfois, dans la légende arthurienne, des connotations défavorables.

3. La fonction de la crécelle, dit-on, est de prévenir de l'arrivée des lépreux. Sans doute, mais elle apparente aussi leur troupe aux défilés carnavalesques, et par conséquent les situe dans cette contre-société qui joue un rôle essentiel dans la littérature populaire.

4. Le roi obéit à la logique de la colère, qui n'est pas subtile. Soucieux de punir et de se venger, il tombe dans l'outrance, voire l'incohérence.

5. Commençant son discours, Yvain annonce qu'il sera bref : c'est un des plus longs du texte. Mais nous connaissons tous d'autres exemples de ce défaut. Le passage est d'ailleurs intéressant, comme document, et aussi comme obsession. Il y a confusion de la brûlure du désir avec celle de la maladie. Ce n'est pas une invention de Béroul, car la pensée scientifique de l'époque non seulement superpose les deux idées, mais va jusqu'à susciter, à propos des lépreux, la peur de la maladie vénérienne, mêlant parfois la notion de péché au dégoût de la sexualité féminine (voir Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, P.U.F., 1985, p. 242-257).

Page 35.

a. drap *ms.* •• *b.* hues *ms.* •• *c.* verrez *ms.* •• *d.* genz *ms.*

1. *Eslira l'escouellier* (v. 1205). Les deux termes sont difficiles à interpréter ; ils entrent dans une série qui évoque divers aspects de la vie misérable des lépreux. On peut penser à un dérivé de *scutella*, « petite coupe », mais le suffixe *-ier* marque plutôt un métier ou un emploi (celui qui distribue les écuelles, ou le meuble où elles sont alignées ?). Il y a là, peut-être, une allusion à une coutume qui nous échappe, sans exclure la possibilité d'une facétie sexuelle, dans le genre de celle que nous devinons chez François Villon quand il parle d'écolier *(escoillié)*.

2. La *givre* (v. 1214), c'est le serpent ou le dragon venimeux, *vipera*, et l'on voit que s'attachent au personnage d'Yseut bien des fantasmes dont les légendes du Moyen Âge chargent la féminité. Les lépreux, victimes d'une malédiction qui empoisonne leur corps, revendiquent Yseut comme appartenant au même monde. N'oublions pas qu'elle était experte en venins, puisqu'elle a guéri Tristan de sa blessure empoisonnée, comme de la brûlure du serpent. Entre l'épisode du philtre *(la poison)* et celui de Tristan-lépreux accusant une femme de l'avoir contaminé (v. 3773, p. 102), nous avons donc ici un relais intéressant.

Page 36.

a. ost *ms.* •• *b.* contor *ms. : il manque une syllabe. Ici commence le folio 10 de ms. – a, 1265-1299 ; b, 1300-1334 ; c, 1335-1369 ; d, 1370-1404.*

1. Encore un couplet sur la réciprocité et la symétrie du destin des amants (voir v. 988, p. 29).

2. Tristan a donc un cheval ! À moins qu'il n'ait pris celui de Governal, qui viendra donc l'aider à pied, un bâton à la main. On mentionne ce destrier au vers 1354, p. 39.

Page 37.

a. enpenes *ms. ; mauvaise rime.* •• *b.* sont *ms.* •• *c.* aubnt *ms.*

1. L'intervention du narrateur ouvre ici une discussion intéressante. On voit comment les mêmes épisodes sont racontés différem-

ment par divers conteurs. La critique formulée par Béroul, au moment même où il nous livre orgueilleusement son nom, se fonde sur la règle de la convenance, essentielle à la rhétorique de l'époque. Eilhart trouve une autre solution au problème : il fait du lépreux un noble (voir p. 320), digne alors d'être abattu par Tristan. Chez Béroul il faut que ce soit Governal qui fasse le travail, avec un bâton.

2. La forêt du Morroi, ou Morrei, est bien connue par les documents d'archives qui jalonnent son histoire. Elle se trouve en Cornouailles, près de Lancien. Elle constituait un fief d'environ 600 hectares.

3. Conclusion marquant un repos. Après l'extrême danger, les personnages jouissent d'une nouvelle sécurité. Le passage à la scène suivante est marqué par un changement de temps : du présent de l'aboutissement au passé simple du récit, tandis que la reprise du nom Tristan laisse la possibilité d'une pause dans la lecture.

4. L'adresse du héros à l'arc peut faire penser à une tradition mythologique. En tout cas nous avons affaire à un héros chasseur, et non pas seulement à un chevalier. L'image renoue avec la tradition antique.

5. Béroul donne d'emblée le ton ; certes les amants tirent le meilleur parti de la forêt pour s'abriter, dormir et manger. Mais ils sont dans la détresse ; le retour à la vie sauvage n'a rien de séduisant pour eux (voir v. 1364, p. 39). La critique moderne a souvent fait un contresens à cet égard. Pierre Le Gentil a raison d'introduire l'idée de leur misère et de leur solitude en contraste avec la joie de la liberté (« L'Épisode du Morois et la Signification du *Tristan* de Béroul », *Studia philologica et literaria in honorem Leo Spitzer*, Berne, 1958, p. 267). Néanmoins il faut noter le ton ironique. C'est un aspect du style de Béroul que l'on a trop négligé, comme sa vigueur, passant ainsi à côté de la véritable signification du texte.

6. L'appel à l'attention du public signale une conclusion, tandis que l'interpellation du vers 1306 va marquer le début de l'histoire du nain. Le narrateur insiste : cette vie dans la forêt a duré longtemps. Mais les données chronologiques restent vagues, à part la mention de la Pentecôte (v. 1776, p. 50).

Page 38.

a. nan *ms.* ⁂ *b.* de *ms.* ⁂ *c.* out *ms.* ⁂ *d.* S'en vint *ms.*

1. Le Gué Aventureux se trouve au Mal Pas, un peu en deçà de la Blanche Lande (voir v. 3268, p. 89 ; v. 3295-3298, p. 90 ; et v. 3436, p. 94). Si l'on se reporte à une carte de Cornouailles, il faut situer ce passage au sud de la forêt de Moresk (Morroi), sur la rivière Truro. Le gué est souvent associé à l'idée d'épreuve, voire de passage vers la mort. C'est le lieu où se fixent des croyances anciennes. L'aubépine (v. 1321) est aussi une plante qui fait l'objet de superstitions. En somme l'eau, le gué et l'aubépine constituent un paysage typique des croyances païennes. L'idée d'enfouir les paroles dérive du conte antique. Mais c'est un moyen traditionnel de se débarrasser du pouvoir démoniaque.

2. On trouve l'histoire du roi Midas et des oreilles d'âne dans les *Métamorphoses* d'Ovide, œuvre bien connue au Moyen Âge. Des contes semblables existent chez les Grecs, en Mongolie, au Portugal.

Ce sont les barbiers qui connaissent le secret de ces rois dont les oreilles trahissent l'animalité. En Bretagne, c'est l'histoire de Portzmarc'h et de ses oreilles de cheval, d'autant plus facilement attribuée au roi Marc que son nom signifie « cheval » *(Penmarc'h = caput caballi)*. Voir W. Giese, « König Markes Pferdeohren », *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXXV, 1959, p. 493-506.

Page 39.

a. Vers 1354 dans ms. : Et Governal sot le tertrier . *Voir v. 966, p. 28.*

1. Le résumé des événements depuis le saut de Tristan intervient après une pause dans la lecture. Le style oral est ici bien apparent, avec l'appel au public et la reprise du nom du héros mentionné en conclusion du précédent récit.

2. Ici apparaît le motif de l'errance, qui souligne la condition misérable des amants. Tout en rappelant les motifs dont il s'est servi antérieurement, l'auteur en introduit de nouveaux. Il annonce même l'épisode de l'ermite Ogrin. Il y a là comme un principe de composition plus complexe que la simple succession d'épisodes (voir Vinaver, *À la recherche d'une poétique médiévale*, p. 82-87). Nous apprenons que les amants changent de campement tous les jours.

3. Le prototype de l'ermite, dans le conte celtique *Diarmaid et Grainne*, est Oengus, « sorte de roi de l'Autre Monde siégeant dans les palais creusés dans les falaises qui dominent la Boyne » (Jean Marx, *Les Littératures celtiques*, P.U.F., 1959, p. 58).

4. Cette idée est importante pour comprendre le texte, en particulier l'évolution des sentiments de Tristan et Yseut après la dissipation du charme dû au philtre (voir v. 1650, p. 46).

5. Le discours de l'ermite est en deux parties. La première, assez froide et anonyme, sonne comme un rappel ou un avertissement. La seconde, une fois l'ermite nommé par le narrateur, suggère une solution. Inspirer d'abord la crainte, puis offrir un espoir, c'est la tactique des prédicateurs.

6. La théorie du péché, de la pénitence et du pardon ici exposée reflète la théologie de l'époque, comme l'a bien montré Jean-Charles Payen dans son livre *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale (des origines à 1230)*, Genève, Droz, 1967, p. 54 et 350.

Page 40.

a. Bele de *ms. ; Tristan, s'adressant à Ogrin, insiste sur la réciprocité de cet amour.* •• *b. Vers 1392 dans ms. :* A pecheor souz penitance . *Faudrait-il interpréter cette formule comme un ordre (Accomplis ta pénitence !), et* souz *comme l'impératif de « soldre » (payer) ? La rime du même au même n'est pas encourageante. Pour l'idée de repentance, on peut comparer avec le « Perceval » de Chrétien de Troyes : « Que nus n'avra ja remission / Se n'est confés et repantanz » (v. 6362-6363, « Œuvres complètes », p. 842).* •• *c.* delugement *ms.* •• *d.* tot avoit li *ms. Il ne faut pas oublier que c'est Tristan qui parle.* •• *e. Folio 11 de ms. – a, 1405-1439 ; b, 1440-1474 ; c, 1475-1509 ; d, 1510-1544.*

1. La *poison* (v. 1384) est la potion magique préparée par la mère d'Yseut. Celle-ci est accusée également de pratiquer les drogues magiques, les venins, puisque le lépreux l'appelle la *givre* (v. 1214, p. 35), c'est-à-dire la vipère. (Voir C. Cahné, *Le Philtre et le Venin dans « Tristan et Yseut »*, Nizet, 1975.) D'après Eilhart, le philtre est tel que l'homme et la femme qui l'auront bu ne pourront se séparer sans mourir. L'effet est prévu pour quatre ans (trois chez Béroul), mais les amants continueront à s'aimer toute leur vie (d'une façon moins magique). Durant la traversée qui l'amène à son futur époux, Yseut est malade, et l'on met en panne le bateau. Il fait très chaud, Tristan vient demander à boire dans l'appartement d'Yseut, et c'est alors qu'une jeune fille donne par méprise le breuvage confié par la reine d'Irlande à Brengain. Tristan, après avoir bu, passe la coupe à Yseut qui boit à son tour (voir p. 295). Le fragment de Carlisle (voir p. 123 et suiv.) nous donne l'épisode selon Thomas.

2. Si le rôle de la Providence, dans tout le récit, est plus littéraire que théologique (c'est le pouvoir merveilleux qui favorise les amants), l'enseignement donné par l'ermite nous met en présence d'une religion sincère et authentique. La vraisemblance du personnage l'emporte sur les conventions du conte merveilleux.

3. Le roi Otran, ou Ocran, passait pour posséder un palais d'une richesse fabuleuse. Dans *Le Charroi de Nîmes*, il est le roi de Nîmes, frère de Harpin.

4. Le *vin herbé* est donc la potion nommée *lovedrinc* : l'expression complète apparaissait aux vers 2138, p. 59, et 2159, p. 60. Parmi les herbes entrant dans la composition de la potion (*poison*, v. 1384), Philippe Walter cite le millepertuis, dont les vertus aphrodisiaques sont puissantes s'il est cueilli avant le lever du soleil, le matin de la Saint-Jean. De nos jours, cette plante sert surtout à couvrir les talus peu fertiles ! Quant à l'armoise, autre plante magique, ses vertus emménagogues ne sont pas d'un grand secours pour Tristan, mais risquent de le rendre lunatique ; triste Tristan ! (Voir Ph. Walter, « Le Solstice de Tristan », *Travaux de linguistique et de littérature*, XX, 1982, p. 7-20.)

5. Le péché, la faute, est donc, selon Yseut, d'avoir bu le philtre. Cela rend plus problématique, tant qu'en dure l'effet, la solution du repentir que rappelle Ogrin au vers 1419. Mais il n'insiste pas, et ne peut que formuler un vœu.

6. L'échec de l'ermite illustre le pouvoir magique du philtre. Mais cette première entrevue prépare la seconde où, après le terme fixé pour l'efficacité du philtre, Ogrin conduira les amants au repentir (v. 2263 et suiv., p. 63 et suiv.).

Page 41.

a. lez *ms.* •• *b.* Husganz *ms. Mais la forme habituelle est « Husdenz », « Husdent » ou « Husdant ». Le nom avait-il quelque rapport avec « hustin » (bruit) ? En tout cas la syllabe « -dent » se comprend aisément.* •• *c.* a *ms.* •• *d.* Guignout *ms. C'est déjà beaucoup que de faire verser des larmes au chien ; le faire cligner des yeux (« guigner ») semble exagéré.*

1. Rappel, dans les vers suivants, des pénibles conditions de vie,

tant pour la nourriture que par l'errance. Dans la version de Thomas (telle qu'on peut la reconstituer à travers les adaptations qui en furent faites au Moyen Âge), la vie des amants est plus confortable. Ils vivent dans une grotte aménagée. Ces rappels constituent comme un leitmotiv.

2. L'épisode du chien Husdent s'annonce comme une aventure autonome, avec valeur d'exemple, d'*exemplum*, illustrant une sagesse : tout ce que l'éducation peut faire ! Le public est invité à prêter un instant d'attention, comme pour s'excuser de le détourner de l'action principale.

3. Le chien est un braque, de la variété du chien courant. On le cite souvent, au Moyen Âge, à côté du lévrier.

4. Le comportement du chien est dans l'ensemble bien observé, mais on ne peut pas éviter un peu d'anthropomorphisme (les larmes). Le chien est le symbole de l'affection fidèle. Les bestiaires du Moyen Âge illustrent cet amour du chien pour son maître (voir *Le Bestiaire*, texte traduit par Marie-France Dupuis et Sylvain Louis, présentation de Xénia Muratova et Daniel Poirion, Philippe Lebaud, 1988, p. 79-85). Mais ils font aussi du chien la figure allégorique du prédicateur : on voit le rapport avec l'épisode précédent.

Page 42.

a. crient *ms.*

1. L'itinéraire du chien, tout en illustrant ses qualités de limier, permet de rappeler les principaux épisodes depuis l'arrestation de Tristan, dans une sorte d'exploration de la mémoire, en suivant les données spatiales de l'aventure.

Page 43.

a. traït et apris *ms.* •• *b.* Li *ms. Les vers 1505 et 1506 sont intervertis dans ms.* •• *c.* blans *ms. Il faut apparemment corriger d'après le vers 1610, p. 45.* •• *d.* tenti *ms. ; mauvaise rime.* •• *e.* sont en esfroi *ms. ; faute de rythme et de rime.* •• *f.* esmaie *ms. ; mauvaise rime.*

1. En faisant le même saut que Tristan, le chien se blesse à la patte. On nous avait bien dit que même un écureuil ne pouvait passer là sans se faire mal (v. 923-924, p. 27). Béroul esquisse le parallélisme entre Tristan et son chien, idée que développe Eilhart dans sa version allemande (p. 321-323). Voir Louise Gnädinger, *Hiudan und Petitcreiu. Gestalt und Figur des Hundes in der Mittelalterlichen Tristan Dichtung*, Zurich/Fribourg-en-Brisgau, Atlantis, 1971 ; compte rendu par Danielle Buschinger, *Cahiers de civilisation médiévale*, XIV, 1971, p. 376-382.

2. On se demande pourquoi le roi et ses chevaliers font demi-tour, alors qu'ils avaient là un bon moyen de retrouver Tristan. En fait, Béroul se sépare ici d'un type de conte dont il a pu s'inspirer pour l'épisode du chien Husdent. En effet, dans le conte irlandais de *La Fuite de Diarmaid et Grainne*, qui peut remonter au x[e] siècle, le vieux Finn lâche ses chiens pour retrouver Diarmaid qui s'est enfui avec Grainne, sa jeune épouse, car il sait que le héros ne résistera pas à

l'appel de la chasse que représentent pour lui les aboiements des chiens. Les barons n'ont sans doute pas envie de s'aventurer dans la forêt où Tristan et Governal, nous allons bientôt le voir, risquent de leur faire un mauvais sort (v. 1678-1728, p. 47-48). Quant aux autres, ils ne souhaitent pas l'arrestation des amants.

Page 44.

a. la querre la que crole / Qui voit con de ioes se *ms. ; erreur sur la cause et le lieu de cette manifestation de joie.* •• *b. Folio 12 de ms. – a, 1545-1579 ; b, 1580-1613 ; c, 1614-1647 ; d, 1648-1682.* •• *c. Début du vers 1552 dans ms. :* Et chiens qi *(une syllabe de trop).* •• *d.* haï *ms. ; même mot à la rime du vers suivant.*

1. C'est Yseut qui fait preuve à la fois de pitié, de sang-froid et de compétence, ce qui est surprenant de la part d'une femme dont la spécialité n'est évidemment pas la chasse. Mais son savoir ne remonte-t-il pas, par fées interposées, jusqu'à Diane ? Le retour à la vie forestière la rapproche des figures païennes. Yseut commence un exposé didactique. Elle va se référer à un exemple, un cas dont elle a entendu parler. Il s'agit bien d'un chien courant *(segusius)* et l'aspect technique de la cynégétique n'échappe pas à la reine. Le copiste était peut-être moins savant en la matière ; en tout cas, les vers suivants, pris dans un système de subjonctifs assez complexe, ne sont pas très clairs.

Page 45.

a. Vers 1584 dans ms. : Por crier n'entornast le faut *; ce sont les aboiements qui font problème pour les fugitifs. On pourrait comprendre aussi que le chien ne se retournait pas (éd. Walter), mais le sens serait difficile à expliquer plus en détail.* •• *b.* je *ms.*

Page 46.

a. isnel ne remuant *ms. : il s'agirait alors du chien et non de son gibier.* •• *b.* bois *ms.* •• *c.* pendre *ms. ; voir v. 1376, p. 39, et 1557, p. 44.*

1. Le passage suivant renoue avec le style de l'épisode qui commençait au vers 1303, p. 37, à peu près dans les mêmes termes. Ces intermèdes remplissent la fonction du chœur dans les tragédies grecques, exprimant le pathétique *(pathos)* de la situation.

2. Ce motif de l'errance (voir v. 1360-1361, p. 39 et n. 2, et v. 1428-1430, p. 41) se trouve dans le récit irlandais de *Diarmaid et Grainne*, où les amants changent de gîte chaque soir.

Page 47.

a. Q'l *ms. Nous adoptons la correction d'Ewert.* •• *b.* par *ms.* •• *c.* du *ms. Nous corrigeons* li païs *(les habitants de Cornouailles).* •• *d. Vers 1678 dans ms. :* Governal ert en .I. esqoi *. Le dernier mot a provoqué bien des tentatives de correction. S'il s'agit d'une forme de « escueil »,*

les différentes acceptions du mot, course, accueil, embuscade, ne s'accordent pas avec ce qu'on vient de dire de Governal. •• *e. Folio 13 de ms. – a, 1683-1717; b, 1718-1752; c, 1753-1787; d, 1788-1823.*

1. Voir le vers 1366, p. 39. Cette fois le thème de la symétrie et de la réciprocité dans l'amour se nuance d'inquiétude. La leçon de l'ermite a peut-être impressionné les amants, et l'heure approche où le philtre va perdre son pouvoir magique. Chacun a peur du repentir de l'autre. Le thème de la folie est associé à la légende de Tristan, soit pour désigner l'effet du philtre, soit pour caractériser son déguisement (*La Folie Tristan*), mais peut-être aussi par allusion à son tempérament mélancolique (Tristan le triste).

2. Le motif du cavalier solitaire laissant son cheval en liberté dans un pré appartient au registre du lyrisme courtois, comme l'a rappelé Pierre Jonin (« Ouvertures lyriques du *Tristan* de Béroul », *Mélanges offerts à Charles Rostaing*, Liège, 1974, p. 502).

Page 48.

a. soz *ms. : une syllabe de trop. Voir v. 1231-1234, p. 36, où Governal attend les lépreux.* •• *b.* de l'aventure *ms. ; mauvaise rime.* •• *c.* Fu puis chacie *ms.* •• *d.* e pus u gaut *ms.*

1. Premier effet de cette aventure, la terreur va se répandre, ce qui est d'un effet salutaire pour les fugitifs. La forêt devient zone interdite.

Page 49.

a. fuillie *ms. Oubli du titulus marquant un « n » (voir la Note sur le texte, p. 1153). Comparer avec le vers 1673, p. 47.* •• *b.* sa *ms. La fourche est ce qui tient le feuillage assemblé, au sommet de la hutte.* •• *c.* esfree *ms. Faute de rythme et de rime.* •• *d.* qu'il enfire *ms. « Fire » est le subjonctif dérivant phonétiquement du latin « feriat ».*

1. Cette barbare plaisanterie vaut à Tristan un mauvais réveil. Il en aura un autre quand le roi les aura retrouvés (v. 2077, p. 58). Mais Governal a le bon goût de le rassurer tout de suite.

2. Apparition d'une arme merveilleuse, inspirée sans doute par les objets magiques de contes, mais que l'on présente comme inventée, fabriquée, et nommée par Tristan lui-même, et la « merveille » s'efface devant l'explication rationnelle. La description qui suit s'applique plutôt au mécanisme d'un piège qu'à une arme maniée à la chasse. À la fin du Moyen Âge, les traités de chasse, comme celui de Gaston Phébus, devant la complexité des explications à donner pour permettre au public de comprendre, doivent avoir recours aux illustrations. Ici, ce qui est remarquable est que l'arc règle automatiquement le tir sur la bête, grande ou petite.

Page 50.

a. Maistierres est *ms.* •• *b.* se *ms. L'expression signifierait « n'a conscience ». Mais si l'on se reporte au vers 1650, p. 46,* ne sent mal *, on voit qu'il faut une construction transitive.* •• *c.* Lou *ms., signifie aussi*

« là où » (« il est lou il est », selon la devise de Louis d'Orléans). Mais il manque ici une syllabe. •• *d.* give *ms.* •• *e. Ici il manque un vers (au moins).*

1. Motif d'introduction caractéristique de la poésie lyrique. La date, quoique approximative, est importante, car elle permet de situer ce tournant du conte par rapport au calendrier folklorique, au moment du solstice d'été et de la Canicule. Après la description d'un départ de Tristan à la chasse, nous allons avoir une intervention d'auteur, moins développée qu'aux vers 1265-1270, p. 36, mais qui doit renforcer l'effet de pathétique par une sorte d'hyperbole fondée sur l'autorité de l'écriture. Les pastourelles auront souvent recours à ce motif situant dans le temps le début de la narration poétique. Mais le récit va s'interrompre immédiatement pour une digression sur la souffrance des amants.

2. Il y a sans doute en ce passage une divergence dans les traditions se rapportant à l'amour comparé de Tristan et d'Yseut ; dans la *Folie* de Berne la souffrance de Tristan dépasse celle d'Yseut. Mais Béroul insiste sur les peines également partagées, en l'absence du confort normal pour des nobles. Voilà qui confirme la présence du thème caniculaire. On ne nous a pas parlé de la chasse. Seul le retour importe, il nous prépare à la scène du sommeil.

Page 51.

a. Yseut *manque dans ms.* •• *b.* descon le roi *ms. (faute d'inattention du copiste).* •• *c.* li rois gentiz *ms. (nouvelle inattention du copiste).* •• *d. Folio 14 de ms. – a, 1824-1857 ; b, 1858-1892 ; c, 1893-1924 ; d, 1925-1959.* •• *e.* rain *ms. ; mais voir v. 2034-2041, p. 56-57.* •• *f. Après ce vers le copiste a ajouté :* En ot mene le bon destrier *, sans voir qu'il s'agissait d'une première version du vers 1833 corrigé.*

1. Le motif de la séparation par l'épée transforme celui du conte irlandais *Diarmaid et Grainne*, où l'amant place une pierre entre lui et Grainne par respect pour son chef. L'épée, qui joue le même rôle dans la chanson de geste *Ami et Amile* (Amile place son épée nue entre lui et la femme de son ami), symbolise la continence. Cette valeur symbolique va contribuer à tromper le roi Marc. Quant à savoir si Tristan a placé ainsi son épée par précaution habituelle, évidemment Béroul ne nous fournit aucun argument en ce sens. Peut-être est-ce la première fois qu'il prend cette précaution, qui de toute façon revêt une signification conforme au changement survenu avec la fin de la magie. En tout cas, ce motif de l'épée-qui-sépare place notre récit dans une tradition de contes mettant en rapport l'épée avec la lutte contre le dragon, ce qui est bien un thème de l'histoire héroïque de Tristan (voir J.-P. Martin, « L'Épée, la Princesse et le Dragon ; de Tristan aux Dioscures », *Revue des langues romanes*, LXXXV, 1981, p. 3-36).

2. Les braies sont le pantalon traditionnel des Gaulois, porté encore durant le haut Moyen Âge.

3. Le narrateur attire notre attention sur le passage suivant, qui est en effet important, car c'est la mise en scène du sommeil qui va être interprétée par le visiteur.

4. Ce rayon de soleil qui descend sur la face d'Yseut fait penser à la grâce du ciel. Le geste du roi Marc, tout en s'interposant, sera plein de tendresse et marquera son pardon (v. 2041-2042, p. 57).

Page 52.

a. ist n'est pa mervelle *ms. La correction n'est pas merveilleuse non plus, gardant la rime du même au même, mais elle semble préférable à la transcription du copiste.* •• *b.* toz *ms.* •• *c.* que *ms. Forme de nominatif qui s'élide habituellement en « qu' ».* •• *d. Cette fois l'abréviation* q *peut bien correspondre à* qui *(voir var. c).*

1. Jean-Charles Payen interprète *qui* comme un relatif et non comme le verbe *qui*, « pense » (de *quidier* ou *cuidier*, « penser ») ; cela donne une construction plus ample au passage (voir p. 60 de l'édition Garnier, 1974).

2. Cette rare donnée spatiale suggère les proportions de ce monde romanesque. La course du forestier est dans un rapport symétrique avec celle du chien. L'un apportait une aide, l'autre suscite un danger.

Page 53.

a. Les vers 1879-1880 sont intervertis dans ms. •• *b. On serait tenté de corriger* vos *en* fors *: le passage est si peu soigné!* •• *c.* m'escoute *ms. (voir v. 1882).* •• *d.* gel *ms.* •• *e.* poie *ms.* •• *f.* estroitet *peut être un adjectif en fonction adverbiale. Le forestier insiste sur le côté scandaleux, à ses yeux, de la scène qu'il vient de découvrir.* •• *g. Les vers 1910 et 1911 ont déjà été transcrits dans ms. entre les vers 1905 et 1906.*

1. Les questions du roi s'expliquent par une certaine surprise devant cette arrivée inopinée, mais aussi par la difficulté à communiquer avec une personne d'une autre condition. Les images viennent au secours du langage administratif.

2. Le comportement du roi ne nous renseigne pas sur son sentiment dominant lorsqu'il apprend cette nouvelle, mais le narrateur, l'analysant, nous parle d'abord de son effroi, puis de sa colère.

3. On met souvent une croix au croisement des chemins (dans Eilhart, p. 327). Ce doit être un point de repère important, puisque c'est là que le roi doit accrocher la lettre qui répond à celle de Tristan (v. 2419, p. 67). Mais le vers suivant nous apprend que cette croix marque aussi un cimetière.

Page 54.

a. sanz *ms.* •• *b.* courtoisie *ms. : ce serait une singulière ironie.* •• *c.* l'ot prisse *ms. Nous corrigeons pour la rime (voir var. b);* l' *doit représenter Yseut par prolepse.*

1. La récompense escomptée, mais non encore réclamée, doit surtout acheter la discrétion et la fidélité du forestier. Définitivement rangé parmi les opposants, le forestier est voué à un châtiment que le narrateur annonce deux mille vers avant le récit de l'événement (voir v. 4045 et suiv., p. 110).

2. Petit déplacement à l'intérieur du palais (un bien grand mot pour une résidence modeste): on passe de la salle officielle à la chambre du roi. Le plan du logis royal est donc fort simple.

3. Nous avons déjà vu la reine s'étonner de voir le roi se déplacer tout seul (v. 390, p. 13).

4. On ne sait à quel texte renvoie exactement l'allusion à Caton. Jean-Charles Payen fait le rapprochement avec un passage du *Livre de philosophie*, d'Alard de Cambrai (v. 4969).

5. Le passage qui va suivre est un des mieux réussis dans le récit de Béroul. La péripétie dramatique coïncide avec la coupure centrale, structurant le thème magique, coupure renforcée par celle du calendrier (le solstice). Eilhart a, au contraire, traité rapidement l'épisode de la surprise des amants (404 vers au lieu de 708 ; voir p. 324-325). Pour l'interprétation de ce qui va suivre, voir Jean Marx, « La Surprise des amants par Marc », *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Klincksieck, 1965, p. 292 et suiv.

6. La Croix Rouge, lieu fixé pour le rendez-vous.

Page 55.

a. Folio 15 de ms. – a, 1960-1994; b, 1995-2029; c, 2030-2064; d, 2065-2099. •• *b.* s'entorne *ms.* •• *c.* ses = *« si les » (alors il les...).*

1. Encore une autre possibilité narrative évoquée comme pour mieux faire mesurer le risque et le hasard de l'aventure (voir v. 1809, p. 51). C'est l'affrontement familial qui semble redoutable, comme un combat entre un père et un fils.

2. Une belle étude d'Albert Henry (*Études de syntaxe expressive*, Bruxelles, 1960, p. 62-65) nous explique l'emploi, dans ce passage capital par sa densité dramatique, du subjonctif d'imminence contrecarrée (action avortée). C'est un bel aboutissement de cette technique de l'éventualité écartée (l'autre possibilité narrative) dont nous avons remarqué plusieurs traces.

Page 56.

a. desevroit *ms., avec le « i » exponctué. Cette correction suggère que la forme dialectale (de l'ouest) en « -ot », normale pour Béroul, n'était pas familière au copiste.* •• *b.* s'esvellont *est une forme de subjonctif.* •• *c.* Uns granz de voirre aiie o *ms. Jean Batany a présenté un intéressant plaidoyer en faveur de l'interprétation « gants de verre », évoquant la pantoufle de verre de Cendrillon. La magie du verre, liée à la féerie des contes, s'estompe quand on lui substitue la fourrure d'écureuil, le « vair ». Mais si le personnage d'Yseut a bien des traits de féerie, il n'en va pas de même avec le roi Marc, même avec ses oreilles de cheval : c'est un autre système mythologique. La graphie erronée* granz *ne plaide pas en faveur de la subtilité du copiste. De plus, la parure d'hermine mentionnée au vers 2075, p. 58, confirme qu'il s'agit de fourrure.* •• *d. Vers 2034 dans ms. :* Li rais qui sor la face blanche

1. Le regard du roi relève quatre indices qui parlent en faveur de l'innocence, ou incitent à l'indulgence : la chemise, les braies, l'épée

qui sépare, l'écart des bouches. La scène vue est ce signifiant symbolique qui doit être interprété, bien ou mal, car on peut se tromper sur la valeur des signes. Dans *L'Escoufle*, Jean Renart décrit une coupe d'or émaillée où est représentée l'histoire de Tristan et Yseut. Notre scène y figure dans les termes suivants : *Sor le corvecle estoit li lis / Comment il jurent en la roche, / Et comment li brans o tout l'oche / Fu trovés entr'aus deus tos nus, / Et comment il en ot pitié, / Et comment il n'a esveillié / Ne lui ne li, tant fort les aime, / Et comment vint parmi la raime / Un rai del soleil sor la face, / N'est riens el mont qui tant li place, / Comment il li mist lés l'oreille / Son gant si bel que ne l'esveille, / Que li solaus mal ne li face ; / Or n'a mais talent qu'il le hace ; / Comment il les vit sos les rains* (éd. Sweetser, Genève, Droz, 1974, v. 594-609 ; traduction : « Sur le couvercle était figuré le lit, la découverte de l'épée ébréchée entre leurs deux corps déshabillés, l'attendrissement du roi, qui l'a conduit à ne réveiller aucun des deux amants, le rayon de soleil qui, traversant le feuillage et tombant sur le visage d'Yseut, lui a semblé merveilleux, la délicatesse avec laquelle il a placé près de son oreille son gant, sans la réveiller, pour la défendre contre l'ardeur du soleil : il n'est plus tenté par la haine devant cette scène de sous-bois »). Les objets jouent ici le rôle d'indices, d'ailleurs trompeurs, puis servent à composer un message, qui sera mal interprété. Ainsi l'épée, les gants et l'anneau proposent un rébus idéogrammatique. Leur signification est ambiguë, plus que rituelle ou politique. L'objet sociologiquement défini retrouve l'indétermination du symbole.

2. Après l'apparition, l'hésitation, voici l'interprétation, puis la nouvelle détermination.

3. Le terme *demostrance* (v. 2020) s'applique au message par objets symboliques que le roi va composer. C'est un terme qui va servir dans la tradition allégorique du Graal, en commençant par le roman de Robert de Boron. Ce savoir certain, le sens du message, ne sera pas découvert par les amants, car la communication symbolique n'est pas sûre. Il comprend trois éléments : 1. Tristan et Yseut ont été découverts ; 2. Marc a eu pitié d'eux ; 3. personne ne veut les faire mourir. Trois objets sont porteurs de ce message : l'anneau, les gants, l'épée.

Page 57.

a. Ibos *ms. Nous adoptons la correction d'Ewert : « blos », du germanique « blosz » (privé de), est souvent employé quand on fait allusion à la décapitation.*

1. Les gants sont le signe d'une investiture ; Yseut se retrouve sous la dépendance du roi. Mais le geste marque ici surtout la protection, et même un sentiment de pitié et de tendresse. La version norroise, traduisant Thomas, est d'accord sur ce point avec Béroul (voir p. 878-879).

2. La substitution des anneaux (voir v. 2027-2031, p. 56) remet la reine dans la saisine de son mari, qui est aussi le roi (et cela prépare la restitution négociée par Ogrin, v. 2357 et suiv., p. 65). Mais l'anneau symbolise aussi l'union sexuelle. Par rapport à la lettre du message (v. 2023, p. 56), la substitution des anneaux prouve que les amants ont été découverts.

3. La substitution des épées replace Tristan sous l'autorité féodale du roi. Mais l'arme est aussi un symbole phallique : le mari veut reprendre possession de sa femme. Dans le message tel qu'il est formulé d'abord (v. 2024, p. 56), l'échange des épées confirme que l'on ne veut pas les mettre à mort.

4. La transition est simple, toujours de style oral : l'« entrelacement » reste rudimentaire dans le récit.

Page 58.

a. Le *ms. Il faut mettre au cas sujet pluriel. Mais* Uns ganz *(cas régime pluriel), au vers 2032, p. 56, désignait la paire de gants.* •• *b. Folio 16 de ms. – a, 2100-2134; b, 2135-2169; c, 2170-2204; d, 2205-2239.*

1. L'expression *avis estoit* (v. 2065, p. 57) introduit habituellement les songes littéraires, y compris les songes allégoriques. Ce beau résumé d'un rêve a été étudié notamment par Pierre Jonin (« Le Songe d'Iseut dans la forêt du Morois », *Le Moyen Âge*, LXIV, 1958, p. 103-113), critiqué par Herman Braet (« Les Amants dans la forêt », *Mélanges de langue et de littérature offerts à Teruo Sato*, Nagoya, 1973, p. 1-7). La critique « positiviste » s'efforce d'atténuer la signification indirecte, instance artistique et littéraire de ce que nous appelons aujourd'hui l'inconscient. Mais le Moyen Âge, comme d'ailleurs l'Antiquité, attachait une grande importance à la signification cachée des rêves. Ici il est difficile de ne pas penser au partage d'Yseut entre Marc et Tristan, même si la situation « réelle » présente le forestier, derrière le roi, comme candidat à la figuration : mais quel piètre lion il ferait !

2. Voir v. 1739-1740, p. 49. Allusion est faite à l'ébréchure de l'épée de Tristan, après son combat contre le Morholt : un éclat de la lame est en effet resté dans le crâne de son adversaire. C'est à cet indice qu'Yseut avait reconnu le meurtrier de son oncle en la personne du blessé.

3. Tristan analyse brièvement la situation, donnant même une interprétation erronée du message symbolique, en concordance avec la peur d'Yseut. Son attention se concentre sur l'échange des épées, dont le sens voulu par Marc était justement inverse : on ne veut pas tuer les amants. Il n'a pas compris non plus les gants, signe de pitié, alors qu'il prête au roi l'intention de les *trahir*, de les prendre au piège, étant reparti *por gent*, pour chercher de l'aide.

4. L'exposé est cette fois d'une logique réductrice, ramenant tous les signes à l'idée de l'échange comme tromperie (*change*, v. 2111, p. 59), simplification angoissante conduisant à la conclusion : « Fuyons ! »

Page 59.

a. voist *ms. : faute de rime.* •• *b.* Autre enprima qui *ms.* •• *c.* disoit los m'en fui *ms. Si l'on gardait le texte, on arriverait à l'idée d'un regret sur l'honneur perdu contraire au texte précédent, et la construction grammaticale resterait inexpliquée.*

1. Béroul, en insistant sur la peur, tient à la justifier. Dans la version norroise traduisant Thomas, Yseut trouve le gant, et les amants s'aperçoivent qu'ils ont été épiés parce que l'une des trois ouvertures

de la grotte a été obstruée. Mais ils n'ont pas peur, convaincus que rien dans leur attitude durant leur sommeil ne pouvait faire croire à leurs rapports charnels (voir p. 878-879).

2. La durée du philtre est ici fixée à trois ans comme aux vers 2140 et 2143, p. 59 ; 2148 et 2162, p. 60 ; 2303, p. 64 ; 3760, p. 102. Chez Thomas elle est illimitée, de même que dans ses dérivés, *La Saga de Tristram et d'Ísönd* et *Sire Tristrem*. Pour Eilhart, la limite est de quatre ans. Le principe de la limitation est essentiel à la signification du texte de Béroul, qui compare le comportement des amants avant et après cette limite. La magie du philtre semble prendre la place du motif de la *geis*, contrainte magique des contes celtiques. En même temps s'introduit l'idée importante du partage égal des effets du philtre, à la place du pouvoir unilatéral exercé par la *geis*.

3. L'appel au public marque le début d'un nouvel épisode qui va nous parler du désenchantement. La reprise en début de paragraphe des renseignements donnés à la fin de l'épisode précédent permet de ménager une pause dans la lecture. Le vin en question est le *vin herbé*, élixir à base de végétaux, qui soumet ceux qui le boivent aux forces de la nature (voir v. 1414, p. 40 et n. 4).

4. Béroul n'avait donc pas fait allusion à la durée du philtre avant ce passage. Mais ce n'est pas par négligence. C'est parce que ce motif supporte la charnière du récit binaire qui, comme dans tous les mythes, fait sens par opposition entre deux séries d'aventures. J. Bédier était d'un avis différent et voyait chez Béroul un « contre-sens ». En tout cas, Eilhart a prévenu très tôt ses lecteurs de la durée limitée du philtre, tandis que Béroul nous met en présence d'une sorte de revirement. Les deux noms du breuvage d'amour ont des connotations différentes. Le premier désigne nettement un aphrodisiaque, et a une résonance anglo-saxonne ; le second est d'allure plus folklorique (voir v. 1414, p. 40). Notons le sens fort du mot *amistié* au vers 2140.

5. D'après Eilhart, en effet, la reine d'Irlande, confiant à Brangene le philtre, lui a demandé de le garder précieusement jusqu'au soir des noces (p. 294).

Page 60.

a. onclers *ms.* •• *b.* en autres terres / [...] querres *ms. Le copiste a fait le contraire de ce qu'il fallait faire, et rajouté un « s » à l'infinitif.*

1. La fête de la Saint-Jean est une date importante du calendrier folklorique ou païen. Elle correspond au solstice d'été, suggérant un partage du temps. À l'égard de celui-ci, la figure de saint Jean est double, comme celle de Janus, dont il hérite, par similitude nominale, les fonctions et la figure.

2. L'oubli de la chevalerie caractérise la *recreantise* que l'on reproche, dans *Érec et Énide*, au nouveau marié (v. 2468-2480, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 62).

3. Les fourrures d'écureuil, au dos gris et au ventre blanc, sont appelées *vair*, quand elles sont entières, donc de couleur alternée, *gris*, ou *petit-gris*, quand on utilise seulement le dos. Les deux qualités réunies suggèrent le luxe, ou simplement le confort.

Page 61.

a. fuſt acorder / O le roi Marc queſt esposer *ms.* •• *b.* par ma poison *ms. C'eſt la mère d'Yseut, la reine d'Irlande, qui a préparé la potion, et Brengain qui l'a servie.* •• *c. Vers 2210 dans ms. :* El n'en pout mais car j'ai trop pris *. Nous adoptons la correction d'Alfred Jeanroy.*

1. Cet appel à Dieu, qui n'eſt guère préparé par ce qui précède, peut apparaître comme un coup d'état de la Grâce. En tout cas nous sommes bien sur le chemin du repentir.

2. Triſtan va loin dans le retour aux bons sentiments, évoquant la solennité du mariage royal. Eilhart ne consacre qu'un seul vers à cette cérémonie (*Die Hochczit wart also riche*, « Les noces furent faſtueuses », p. 301), mais raconte en détail la subſtitution de la fiancée (voir *ibid.*). Au contraire, ici, Triſtan insiſte sur la validité du mariage.

3. La responsabilité de la méprise varie selon les traditions. De toute façon, Brengain avait la garde de la potion préparée par la reine d'Irlande. Yseut eſt ici plus soucieuse que Triſtan de se disculper (voir v. 2217-2220).

4. Le vavasseur eſt au degré inférieur de l'échelle nobiliaire : il n'a pas de vassal.

Page 62.

a. Folio 17 de ms. – a, 2240-2274 ; b, 2275-2308 ; c, 2309-2339 ; d, 2340-2380. •• *b.* soufriſt *ms. Le service guerrier eſt le premier devoir du vassal envers son seigneur.* •• *c.* soufrace *ms. Faute de rime.* •• *d.* Toz *ms.*

1. L'idée de cette juſtification officielle surprend par son impudence. L'important pour le bon public eſt qu'elle ne soit pas imprudente : Triſtan sait qu'il ne risque rien, non en raison de son innocence, mais en vertu de sa force. Mais la suite du monologue suggère une diſtinction entre l'aspect subjectif et l'aspect objectif de la faute : objectivement coupables, les amants sont subjectivement innocents, jusqu'à présent du moins, parce qu'ils étaient sous l'influence de la magie du philtre. Ils aspirent à se débarrasser de leur péché, même s'ils ne suivent pas spontanément la voie tracée — d'ailleurs depuis peu — par les théologiens, dont l'ermite Ogrin s'inspire. Le récit semble s'acheminer vers une conclusion édifiante, celle d'une erreur réparée. Qu'ils retombent ensuite dans le péché, c'eſt une autre affaire, celle juſtement de la *fine amor* dont ils vont s'inspirer dans la séparation volontaire.

2. Du sud (Caer Lidan, en Cornouailles) au nord (Durham). Une autre hypothèse identifiait Lidan avec Lidford dans le Devonshire, mais il faut revenir à la Cornouailles, comme l'ont montré O. J. Padel et André de Mandach (*La Légende de Triſtan au Moyen Âge*, Actes du colloque des 16 et 17 janvier 1982, Amiens et Göppingen, 1982).

3. Frise doit être Friesland en Écosse. Cette localisation a encouragé certains à faire de Triſtan un Écossais. Mais à ce compte-là on pourrait aussi en faire un Breton d'après le vers suivant (voir aussi n. 2, p. 64) ! En fait, le Triſtan de Béroul évolue en Cornouailles, entre Tintagel et le Mont-Saint-Michel, surtout dans la vallée de la

rivière Fal. Quand le cadre s'élargit, c'est pour suggérer un lointain exil, différent du refuge dans la forêt du Morroi.

4. Surgit ici le thème de la fidélité dans la séparation, qu'il sera difficile de concilier avec celui du repentir. Mais Tristan semble rêver d'une vie en commun, en tout bien tout honneur, c'est-à-dire sans rapport sexuel, vie qui eût été possible sans le philtre. Il rejoint finalement Yseut en rejetant la faute sur le philtre.

Page 63.

a. On pourrait corriger tornastes *en* tornasmes *, d'après les vers 1362-1363, p. 39.* •• *b.* son *ms.* •• *c.* qoi laioie *ms.* •• *d.* Manderons a nostre *ms.* •• *e.* dura *ms.*

1. Seconde visite à Ogrin, cette fois avec des sentiments qui ressemblent au repentir : c'est ainsi que l'ermite va les interpréter. Ogrin est en train de lire, et c'est justement de sa compétence de clerc, de lettré, que les amants ont le plus besoin pour le moment (on va lui demander d'écrire la lettre au roi).

Page 64.

a. orlenois *ms. (voir v. 2868, p. 79).* •• *b. La plupart des éditeurs voient là, ou un vers plus loin, une lacune. Elle n'est pas certaine, car le rappel de la richesse du roi est un argument qui peut justifier le service de Tristan comme le conseil de l'ermite, et elle se situerait plutôt après* donnez *, pour éviter une série de quatre rimes identiques.* •• *c.* saint *ms.* •• *d.* ja *ms.* •• *e.* ce que il ot *ms.*

1. L'ermite leur parle de repentir, mais Tristan va répondre en un langage dénué de préoccupations théologiques : *Itel fu nostre destinee* (v. 2302). La formule est claire, et résume dans son fatalisme toutes les raisons que les coupables ont de se dire innocents.

2. Si la toponymie de notre légende de Tristan nous situe plutôt en Cornouailles, et l'on pense alors à Caer Lyon, ici il faut chercher plus loin. Aux vers 2246-2247, p. 62, Tristan envisageait d'aller en Écosse ou en Bretagne. Le *Loenois* ou *Loonois* est la terre du roi Loth, en Écosse. Plus tard, les conteurs ont fait de Léon en Bretagne la patrie de Tristan. Voir v. 2868, p. 79.

3. La folie, c'est-à-dire la passion d'un amour coupable, a pris fin. Yseut renonce à l'union charnelle (*la comune de mon cors*, v. 2329) avec Tristan. Elle parle donc de bonne amour, se substituant à folle amour, dans l'honneur. Mais elle ne veut pas se repentir d'avoir aimé Tristan. Cette réserve n'est peut-être pas conforme à la doctrine de l'ermite, mais il se satisfait de ce qu'il entend puisqu'il en rend grâce à Dieu.

Page 65.

a. avez laisiez / ue [...] pechiez *ms. Pour la bonne graphie, voir v. 2345.* •• *b.* Sanz *ms.* •• *c.* Et sanz *ms. Nous adoptons la correction de G. Paris.* •• *d.* avroit fort sage ne lort / S'il veut dire que vilanie *ms.*

1. La doctrine du péché et du repentir va être reformulée clairement aux vers 2345-2350. Nous trouvons en trois vers les trois mots clés de la doctrine : pénitence, repentance et pardon.

2. La lettre dont le texte va suivre va nous donner un résumé des aventures de Tristan. L'allusion à la formule de salutation fait partie de la définition d'une lettre. On la retrouve au vers 2360.

3. Lancien est Lantyan, village de Cornouailles dans la paroisse de Saint-Sampson. Voir v. 1155, p. 34 et n. 1, et v. 2394, p. 66.

4. La *saisine* (v. 2362) est ici le pouvoir, l'autorité et même la propriété du suzerain par rapport à son vassal.

Page 66.

a. liver *ms.* •• *b.* vos avoit merci *ms.* •• *c. Folio 18 de ms. – a, 2381-2415; b, 2416-2450; c, 2451-2485; d, 2486-2520.* •• *d.* terre pus lamenastes *ms. (voir v. 2390).* •• *e.* devos *ms.* •• *f.* Pise *ms. (voir v. 2246, p. 62).*

1. Même idée aux vers 816-817, p. 24-25. Ogrin, sans être persuadé de l'innocence de Tristan, a confiance en sa force pour gagner tout combat judiciaire. Heureusement qu'il nous a dit qu'on pouvait avoir recours à un petit mensonge pour cacher la honte. Mais Ogrin tient à rassurer Tristan : c'est un bon conseil, sans danger pour lui, malgré les apparences. Et l'argument doit être décisif pour convaincre le roi.

2. L'ermite récrit cette histoire, introduisant une interprétation des faits favorable à Tristan. Celui-ci devait agir comme il l'a fait, depuis son arrestation.

Page 67.

a. plus sire *ms. (voir, pour* beau *, v. 2439).* •• *b.* moi *ms.* •• *c. Vers 2419 dans ms. :* A la croiz Roge ami latende . •• *d.* que *ms.* •• *e.* Tristan litent *ms.*

1. C'est à cette Croix Rouge que le roi Marc avait donné rendez-vous au forestier (v. 1909, p. 53).

2. *Vale* : formule de salut en latin classique. Le vers suivant signale l'arrêt de la dictée ; on la trouve parfois à la fin des récits (par exemple à la fin du *Chevalier de la Charrette*, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 682) sans doute dictés à un copiste.

3. Ici le récit est moins clair. La ville est-elle en contrebas de cette pente signalée au vers 2445 ? Tristan descend de cheval, en tout cas, avant de pénétrer en ville : on note systématiquement le rapport avec le cheval (voir v. 2478, p. 68).

Page 68.

a. Le « L» initial de La *a disparu sous la première lettre du vers suivant.* •• *b.* mervelle *ms. Faute de rime.* •• *c.* tres que enz en *ms. Une syllabe de trop.* •• *d.* quant que il pooit *ms. Une syllabe de trop. On trouve chez Béroul l'équivalence « -oit» = « -ot» (comparer « ro» = « roi», v. 2507, p. 69).*

1. Contradiction? Si Tristan parle bas au roi (v. 2461), c'est que l'alerte n'a pas encore été sonnée.

2. Cette fenêtre peut donner sur la salle, depuis la chambre du roi, lui permettant d'avoir l'œil sur ce qui s'y passe. Le terme pourrait désigner toute l'embrasure faisant alcôve.

Page 69.

a. Il y a, après le vers 2495, une lacune d'au moins deux vers. •• *b.* pole *ms.* •• *c. Vers 2507 et 2508 dans ms. :* Orez noveles duroment / Tristran decent met jus sonent. •• *d.* tent qui en *ms.* •• *e. Folio 19 de ms. – a, 2521-2555 ; b, 2556-2589 ; c, 2590-2625 ; d, 2626-2659.*

1. Le narrateur a donc beaucoup insisté sur la terreur inspirée par le roi. Nos héros sont, à son égard, dans un rapport d'enfants à adulte. La culpabilité des amants renoue avec la peur enfantine, associée à l'enseignement de la loi morale.

Page 70.

a. Vers 2528 dans ms. : Et qant lit furent lieserit. •• *b.* Facent *ms.*

1. Cette assemblée doit d'abord établir son ordre du jour : c'est Dinas qui propose la procédure à suivre.

2. La lettre de Tristan est un résumé de la carrière du héros, remontant à la quête d'Yseut, faisant allusion aux dénonciations, à leur condamnation, à leur évasion, à leur vie dans la forêt. Puis elle offre la restitution d'Yseut. Ce texte est à comparer à celui des vers 2358-2427, p. 65-67, lors de l'élaboration de la lettre.

Page 71.

a. Quant los entra en ton *ms.* •• *b.* blasme lever *remplace* gage doner*, exponctué dans ms. (voir v. 2373, p. 66).* •• *c.* Qui onques *ms.* •• *d.* N'i a baron que je *ms. Le copiste a pris une correction de son modèle pour un autre vers.* •• *e.* laisier *ms.* •• *f.* Vos *ms.*

Page 72.

a. Ce vers, qui manque dans ms., est une conjecture de Muret et Defourques. •• *b.* Mais fort estoit *ms.* •• *c.* Se buen vos *ms.* •• *d.* Qest por *ms.* •• *e. Vers 2632 dans ms. :* A q'li rois cornoz gẽrroie. *Voir v. 3056, p. 84, et v. 3265, p. 89. Il faudrait peut-être corriger en* guerroie.

1. *Gavoie*, Galloway, ancien royaume écossais.

2. Jean-Luc Leclanche propose une autre interprétation : « Nous ne pouvons conseiller autre chose que son départ » (*Romania*, XCVII, 1976, p. 59).

Page 73.

a. a *ms.* •• *b.* bief *ms.* •• *c.* l'estrait *ms.* •• *d. Folio 20 de*

ms. – a, 2660-2694 ; b, 2695-2729 ; c, 2730-2764 ; d, 2765-2799. •• *e. Inutile de corriger, ici,* repenra *en* repenre *(éd. Muret).* •• *f.* rois *ms.*

Page 74.

a. On pourrait changer l'ordre des mots pour éviter la rime « -os/-eus » : d'eus et de vos . •• *b.* li = *« la lui » ; il y a effacement du premier pronom. Donc : « c'eſt là que vous la lui rendrez ».* •• *c.* poi *ms.* •• *d.* fors *ms.* •• *e.* m'ert *ms.* •• *f.* vert et .I. seel *ms.*

1. Ogrin traduit la lettre en ſtyle direct, prenant à son compte l'accord proposé.

2. Une fois dissipé l'effet du philtre, subsiſte ce qu'il y a de plus beau dans l'amour : le choix du bonheur de l'autre, de préférence à un intérêt égoïſte.

3. Ce passage de leur liaison fatale à la *drïerie* (v. 2687) librement consentie, les rites qui soulignent l'engagement montrent l'importance de ce nouvel amour, ou de cette nouvelle forme de l'amour, qui s'apparente à la *fine amor.* Cet amour, les amants refuseront de le considérer comme vilain, coupable, fou : *n'ot vers vos amor / De puteé ne de folor* (v. 4193-4194, p. 114).

4. De son côté Yseut définit un nouveau rituel d'engagement réciproque, avec l'échange de dons qui ont valeur symbolique : le chien de Triſtan contre l'anneau d'Yseut. L'anneau aura de plus une fonction pratique, puisqu'il permettra d'identifier les messages. Il n'eſt pas impossible d'imaginer, d'après d'autres récits, une fonction similaire du chien (capable de reconnaître son maître déguisé, ou de donner le signal d'un rendez-vous). Mais ici il sera le subſtitut de son maître pour recevoir les témoignages d'affection.

Page 75.

a. Apres *ms.* •• *b. Si l'on n'introduit pas* de *devant* porpre *, il faut admettre le hiatus* soië et *;* porpre *eſt alors une fourrure de couleur foncée.* •• *c.* chailil *ms.* •• *d.* Oi avez par *ms.*

1. Allusion ironique au baiser concluant l'accord, selon un rituel féodal.

2. Il eſt queſtion ici de Saint Michael de Cornouailles, en Angleterre. On trouvait sur cette île rocheuse un couvent, qui a été donné à l'abbaye du Mont-Saint-Michel dans la baie normande. On peut s'étonner de voir cet ermite faire tant d'achats de luxueux vêtements, mais le coſtume a beaucoup d'importance pour une cérémonie, et surtout pour ce renouvellement du mariage royal.

Page 76.

a. quatre tels *ms.* •• *b.* quies *ms.* •• *c.* et *ms.* •• *d.* l'amaſtes *ms. : platitude subſtituée à l'idée courtoise.* •• *e.* porroit *ms.*

1. L'annonce qui suit, jusqu'au vers 2764, a fait couler beaucoup d'encre, car elle ne correspond pas aux événements, semble-t-il, puisqu'on retrouve trois félons, après la mort de l'un d'eux, et que la

fin du forestier ne survient pas comme il est ici prévu. On en a déduit que deux auteurs se sont succédé. Cela n'expliquerait pas pourquoi le second n'aurait pas su lire le premier. En fait nous sentons bien là une articulation importante dans la création, due sans doute à un changement d'attitude à l'égard de la source ou du modèle. Quant à l'erreur concernant le nombre des félons, elle peut résulter du statut particulier du forestier, qui tantôt est inclus, tantôt exclu du groupe des opposants, et finalement se dédouble.

2. À partir d'ici, le texte français s'écarte du poème d'Eilhart (voir p. 328-329). Celui-ci, cependant, a peut-être cherché à simplifier la scène d'adieux, tout en durcissant les relations du roi et de son neveu, sans pour autant utiliser une autre source que celle, ou celles, de Béroul, comme a cherché à le montrer Danielle Buschinger (*Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, Service de reproduction des thèses, Lille, 1974, p. 495-512). On va nous raconter maintenant la séparation des amants.

3. On ne peut pas dire que la confiance règne. Mais Tristan n'a pas su décoder le message laissé dans la loge de feuillage : il analyse mal les sentiments du roi.

Page 77.

a. des que je reverrai *ms.* •• *b.* face tost errant *ms.* •• *c. Folio 21 de ms. – a, 2800-2834; b, 2835-2869; c, 2870-2904; d, 2905-2939.* •• *d.* lois *= louche.* •• *e.* faire *[lacune de deux vers au moins]* Li trois qui ert demoleste *ms. Les vers 2822-2827 se présentent dans un ordre différent, sans suite logique.*

1. Yseut a été prompte à exprimer sa soumission à Tristan, avec une restriction marquant son souci de l'honneur et de la loyauté, dont on ne voit pas bien toutes les conséquences. Malgré leur apparent repentir et toutes leurs bonnes résolutions les amants reprendront leur « druerie » la plus charnelle. En fait Yseut prend surtout des précautions, en ne se privant pas du secours éventuel de Tristan ; c'est qu'elle n'est pas très rassurée sur les intentions réelles du roi.

2. Nous n'avons pas encore entendu parler de ce forestier dévoué à la reine.

Page 78.

a. gisent *ms.* •• *b.* Non fera il *peut renvoyer à* ne t'ennuit *, v. 2819, p. 77. Mais tout ce passage semble mal recopié.*

1. L'auteur fait intervenir ici un motif qui n'a pas encore été utilisé dans le récit précédent, mais doit venir d'une autre version : le motif du séjour des amants dans un abri souterrain. Dans la version norroise de Thomas la cachette souterraine est devenue une retraite très confortable (voir p. 876-878), comme celle où Cligès retrouve Fenice dans le roman de Chrétien de Troyes (v. 6375-6406, *Œuvres complètes*, p. 327-328).

2. La métaphore financière, qui convient sans doute à cette restitution, faisant suite au « partage », exprime la valeur de la reine avec une nuance de raillerie à l'égard du roi.

Page 79.

a. cort se geten sueffre *ms.* •• *b.* chaus *ms.; rime avec* saus *au lieu de* sauf *(v. 2865). Il semble y avoir une lacune d'au moins deux vers entre le vers 2866 et le suivant.* •• *c.* ert uains et ioiaus *ms.*

1. Pour le *Loenois*, voir v. 2310, p. 64 et n. 2.

2. Andret de Lincoln n'apparaît pas ici comme un ennemi de Tristan, ce qui est le cas chez Eilhart (voir p. 316). Mais plus loin (v. 4035-4044, p. 109) il est abattu délibérément par Tristan. Entre-temps il aura accompagné la reine, en la surveillant. Mais remarquons qu'au vers 3783, p. 103, son nom est rétabli par conjecture. À plus d'une reprise nous devinons, devant la confusion du texte, que certaines des difficultés que nous avons à le comprendre ont déjà été rencontrées par le copiste, qui n'a pas su les résoudre logiquement.

3. Le rôle important joué par Dinas dans tout le poème se justifie par ses fonctions de sénéchal, chef des officiers du palais. Ici il fait fonction de maître de cérémonie, en même temps que d'homme de confiance.

Page 80.

a. Folio 22 de ms. – a, 2940-2974; b, 2975-3009; c, 3010-3044; d, 3045-3079.

1. Cette décision est pour les barons une victoire, qui leur permettra d'aller plus loin dans leurs exigences, par la suite.

2. La maille, demi-denier, monnaie de très faible valeur (et, comme le suggère notre locution encore en cours, difficile à partager, à *partir*).

3. La mer suggère l'éloignement, le départ pour de lointains pays. Le regard d'Yseut qui suit Tristran jusqu'à ce qu'il disparaisse est un beau motif littéraire qu'il faut mettre au crédit du poète.

4. Il est important pour Tristan que le personnage le plus influent du palais ait pour lui autant d'estime et d'affection.

Page 81.

a. vos *ms. Pour garder ce texte il faudrait admettre le passage inopiné au style direct. La suite des idées est difficile à établir. C'est une affaire entre hommes. Il est peu probable que* la *au vers 2949 désigne Yseut sans autre allusion.* •• *b.* pertendue *ms.* •• *c.* si *ms.*

1. La jonchée fait partie de la mise en scène des entrées triomphales. Il y a un modèle christique, comme le fait remarquer Philippe Walter, dans Matthieu, XXI, 8-9. Le rapport n'est pas évident pour nous, mais dans la fiction de ce roman il importe que la reine retrouve toute sa dignité et son prestige aux yeux de son peuple. Tout va rentrer dans l'ordre, au moins en apparence.

Page 82.

a. l'autel *ms. Pour garder cette forme il faudrait corriger, au vers 2984,* ber *en* bel *, qualité qui ne s'impose pas pour Dinas.* •• *b.* vee

ms. •• *c.* ont li roi tuit *ms.* •• *d.* esposee / Nenfit hom *ms.* •• *e.* E *ms. Il y a souvent confusion, en début de vers, entre « a » et « e ».* •• *f.* fait a sa sente / Lez le chemin, lez .I. sente *ms.* •• *g.* premierement *ms.*

1. La cérémonie ici décrite ressemble à un mariage, avec l'accueil des époux devant l'église comme s'il s'agissait d'un renouvellement de leur engagement. On se rappelle que le roi Marc a échangé leurs anneaux pendant le sommeil d'Yseut, geste dont le symbole va dans le même sens (voir Jean Marx, « Observations sur un épisode de la légende de Tristan », *Mélanges C. Brunel*, Paris, 1955, t. II, p. 265-273). Mais il s'agit aussi d'une fête politique. La réintégration d'Yseut lui fait parcourir la rue, entrer dans l'église et enfin revenir au palais : les trois ordres de la société sont associés à ce rétablissement de la paix. La cérémonie est naturellement bien plus simple que les entrées royales décrites deux ou trois siècles plus tard (Bernard Guenée et Françoise Lehoux, *Les Entrées royales françaises de 1328 à 1515*, C.N.R.S., 1968).

2. Saint-Sampson est l'église de la paroisse où se trouve Lancien en Cornouailles. Ici comme au vers 954, p. 28, le temps romanesque s'appuie sur le temps actuel.

3. La transition est brusque, et ce retour brutal à Tristan nous fait soudain prendre conscience que la scène de réconciliation risque de n'être qu'une comédie de la part d'Yseut, au moins rétrospectivement.

4. Tristan s'installe chez le forestier Orri. C'est apparemment un ami d'Yseut, selon une tradition qui a dû être plus explicite, tradition à laquelle les vers 2808-2842, p. 77-78, ont fait une allusion confuse. Remarquons que Tristan recommence une vie clandestine, n'ayant pas fait ce qu'il avait promis au roi.

5. Surgit ici la rêverie de refuge souterrain, dont le cellier est une interprétation, comme l'abri construit pour les amants dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes (v. 6329-6406, *Œuvres complètes*, p. 326-328). Le terme *celier* (v. 3017) ne désigne pas la même chose que le *cellarium* des Romains, c'est-à-dire l'endroit où l'on remise les provisions. Il s'agit ici d'un abri ou d'un passage souterrain (voir v. 3025, p. 83), et l'on peut se demander si le terme *celer* (cacher) n'a pas exercé son influence en ce sens.

Page 83.

a. *La* haie *est une barrière construite pour attraper les animaux.* •• *b.* Soit *peut être conservé comme forme de prétérit de « savoir ».* •• *c. Vers 3029 dans ms. :* Qui a Tristran avoit alez . •• *d.* bien son escondire/ Que on Tristran *ms. « S'escondire », c'est se justifier par un serment en bonne et due forme. La justification par serment se substitue à l'ordalie par le feu que mentionnent d'autres légendes à propos d'Yseut.* •• *e. Dans ms., l'ordre des vers est : 3050, 3049, 3052, 3051.*

1. Annonce d'un nouveau complot des trois traîtres. La seconde partie du roman, bien que construite selon un modèle narratif plus linéaire, a recours à la répétition des mêmes motifs de conte que la

première partie, comme celui de la dénonciation, combiné avec le type lyrique du *losengier*.

2. On est toujours en été. Les paysans ont défriché et brûlé sur place le bois inutilisable, la cendre devant fertiliser le sol. Le roi suit, pour s'amuser, une chasse, de loin. Ce moment choisi par les barons montre combien ils le harcèlent.

3. La procédure de l'*escondit* (v. 3047) repose sur la valeur considérable de la parole dans les sociétés anciennes, aussi bien celtes que germaniques. Les barons, sûrs de la culpabilité de la reine, veulent la mettre en difficulté par cette nouvelle exigence. La justification par serment se substitue à l'ordalie par le feu que mentionnent d'autres légendes à propos d'Yseut.

Page 84.

a. cor not *ms. Le «Cornot» est un Cornouaillais, mais le terme risque d'être péjoratif.* •• *b.* taise *ms.* •• *c.* est fort / Navet cure *ms.* •• *d. Folio 23 de ms. – a, 3080-3113; b, 3114-3147; c, 3148-3182; d, 3183-3217.* •• *e.* barbon *ms. Curieuse idée que se fait de Tristan le copiste!*

1. L'invocation à saint Étienne suggère l'acharnement contre une victime. Cet exemple prouve qu'il peut y avoir un rapport entre le saint invoqué et la situation de celui qui l'invoque.

2. Saint Trechmor est le patron de l'église de Carhaix, dans le Finistère (*Ker Ahès*, la maison d'Ahès). Il est possible que l'idée de *tremor* (crainte) fasse invoquer le saint dans une menace.

Page 85.

a. nus *ms.* •• *b.* estot / Vit son nevu tost *ms. Le copiste ne comprend rien à la scène!* •• *c.* Consentir *ms. Voir v. 3118 : le devoir du «consilium» est essentiel dans les rapports avec le suzerain.* •• *d.* Cest *ms. Il manque une syllabe.* •• *e. L'alinéa commence ici dans le manuscrit.*

Page 86.

a. troi *ms.*

1. Il y a des reliques du saint à Saint Andrews, en Écosse. C'est une façon polie d'envoyer les barons... au diable!

2. Nous avons ainsi les noms des félons. Godoïne semble représenter Godwin; Guenelon, Ganelon, est depuis la *Chanson de Roland* le nom le plus fréquent pour un traître; Denoalan apparaît sous plusieurs graphies, faute sans doute de modèle dans la tradition narrative.

3. Le roi a donc changé de résidence, quittant le sud-ouest de la Cornouailles pour le Nord-Ouest.

4. Ce geste de respect et d'affection est aussi une bonne précaution. Dans toute cette scène le sens des gestes et des attitudes est très étudié et suggère ce que les paroles ne sauraient dire avec assez de nuance.

5. On sait que le roi se débarrasse de sa suite quand il prépare un coup (voir v. 1922-1942, p. 54).

Page 87.

a. li *ms.* •• *b.* loinz *ms. Nous corrigeons pour la rime.* •• *c.* froidis *ms. Nous corrigeons malgré l'apparence de la rime.* •• *d. On suppose une lacune entre les vers 3170 et 3171.* •• *e.* si *ms.*

1. Le narrateur communique les pensées secrètes d'Yseut en lui prêtant des propos en aparté, comme aux vers 3163-3165 : procédé théâtral. Yseut est non seulement sage, c'est-à-dire prudente, mais elle est aussi habile dans ses propos. Le dialogue qui suit illustre son talent diplomatique et dialectique.

Page 88.

a. Folio 24 de ms. – a, 3218-3252 ; b, 3253-3287 ; c, 3288-3323 ; d, 3324-3359. •• *b. On suppose une lacune après le vers 3224.* •• *c.* met *ms.* •• *d.* lesent apres eure *ms.*

1. Première partie de cette négociation entre les époux : le roi, constatant que l'on dit du mal d'Yseut, prépare sa demande d'une épreuve qui confirme l'innocence de la reine, à bref délai.

2. Dans une longue tirade Yseut définit les termes et les conditions de cet *escondit* (v. 3223) : ce sera un serment ; il sera fait en présence de la cour d'Arthur ; la cérémonie aura lieu à la Blanche Lande, dans le délai voulu.

3. Yseut, comme tout à l'heure le roi Marc, se plaint d'être victime de leur harassement. Leur acharnement fait qu'une justification devant la seule cour du roi Marc ne les satisfera pas ; ils recommenceront, car Yseut, venue d'Irlande, n'a pas de parents pour prendre sa défense au sein de l'assemblée des barons (v. 3231-3247, p. 88-89).

Page 89.

a. destraignement *[défense en justice] ms. Nous corrigeons d'après le vers 3835, p. 104.* •• *b. Vers 3245-3246 dans ms. :* Ou se il veulent loi de uide / Ja n'en voudront loi de juice *ms. Nous corrigeons avec les précédents éditeurs, mais la logique du passage est assez chaotique.* •• *c.* tricher *ms. Nous corrigeons pour la rime.*

1. Le recours au monde arthurien, plus ou moins bien justifié dans ce poème par d'anciens rapports qu'Yseut aurait eus avec Arthur (v. 3276), est intéressant pour l'histoire littéraire : on assiste au confluent de deux traditions narratives, le conte de Tristan rejoignant les romans arthuriens. L'évolution ultérieure des romans de Tristan se fera encore par synthèse de différents courants.

2. Ces trois chevaliers, surtout les deux premiers, sont parmi les plus célèbres dans la tradition arthurienne. Par ses liens de parenté, Gauvain est à Arthur ce que Tristan est à Marc. Keu est comme Dinas, le sénéchal. Girflet semble fait sur le même modèle que le Guivret du *Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu, où il apparaît comme le roi

d'Irlande. On dérive son nom de *vipera*, la guivre, où nous reconnaissons une parenté avec Yseut.

3. Yseut demande aux chevaliers de la cour d'Arthur de se porter garants du serment par lequel elle va se disculper : cet engagement collectif peut entraîner de graves conséquences. Ici on envisage le recours aux armes pour assister la défense.

4. Irlandaise, Yseut n'est pas tendre à l'égard des Cornouaillais. Elle a d'ailleurs des principes de gouvernement très réalistes (v. 3270-3272).

Page 90.

a. vendront et desamesnie *ms. Une syllabe de trop.* •• *b.* li que il *ms. Une syllabe de trop.* •• *c.* Jesolle ja *ms.* •• *d.* port osai de *ms.* •• *e.* Il *ms.*

1. Le plan imaginé découle de la configuration des lieux, à la Blanche Lande, mentionnée par Yseut dès le vers 3268, p. 89. On peut donc supposer qu'elle a eu l'intuition de son stratagème, dans ses grandes lignes, sinon en détail, dès sa réponse à Marc. Il existe un Mal Pas dans le *Roman de Thèbes*. Ce genre de toponyme a pu désigner bien des passages difficiles sur les chemins d'autrefois. Les érudits situent celui-ci sur le ruisseau qui limite le Morroi, côté sud-est, Fal River, près du confluent avec le Truro, à l'endroit appelé par les Cornouaillais *hryt yselt*, soit gué d'Yseut, qui est aussi, dans notre poème, le Gué Aventureux.

2. On retrouve l'expression dans le *Tristan* de Thomas (v. 1938, p. 176) ; la coupe en bois veiné est un objet traditionnel que l'on finit par désigner, par métonymie, du seul mot *madre* ou *mazre* (v. 3300). On emploie encore l'adjectif « madré » en ébénisterie. On connaît aussi l'emploi de ce terme pour qualifier un homme rusé. La *botele* (v. 3301) est une sorte de calebasse faite avec le fruit de la coloquinte.

Page 91.

a. ai *ms.* *Le* soi *du vers suivant indique qu'il s'agit d'Yseut. C'est bien elle qui a imaginé le stratagème.*

1. Tout en nous renseignant sur l'hygiène du héros, ce vœu annonce la vengeance qui pouvait être le thème important de la seconde partie, à en juger par ce qui nous en est resté.

2. *Tafur* (v. 3345) désigne un coquin, avec un aspect exotique signalé par l'origine du mot, puisqu'il désignait une catégorie de Sarrasins.

3. Il semble donc que ce soit Yseut qui ait fait faire ce souterrain. Cette part de la légende nous échappe ici.

Page 92.

a. boces *ms. Il faut un nom masculin.* •• *b. Folio 25 de ms. – a, 3360-3394 ; b, 3395-3429 ; c, 3430-3464 ; d, 3465-3499.* •• *c.* plez *ms. Nous adoptons la correction de Gaston Paris (« puier » = gravir).* •• *d. Les vers 3365-3366 sont intervertis dans ms.* •• *e.* Vez *ms.*

1. Ce sont les pustules du faux lépreux, dont Tristan s'est certainement affligé à contrecœur. Ce message, qui conserve les deux formules rituelles d'introduction (v. 3333) et de conclusion (v. 3353), introduit déjà quelques notations burlesques qui nous préparent à la grande farce du gué.

2. Il pourrait s'agir de Caerleon-sur-Usk (Galles du Sud), plutôt que de Caer Lyon en Cornouailles (voir n. 2, p. 64; voir aussi v. 3758, p. 102). Commence ici la mission de Périnis chez Arthur. Les déplacements font souvent l'objet, dans les récits romanesques, de simples formules de transition comme celle-là.

3. Snowdon, ville du pays de Galles, jouera un rôle dans *Le Bel Inconnu*. Il y a aussi une ville de ce nom en Écosse, mais la géographie épique s'appuie généralement sur une topographie locale, ou du moins restreinte, qu'elle agrandit par hyperbole.

4. La Table Ronde est à l'image du monde; c'est un dispositif astronomique, que l'on attribue parfois au magicien Merlin. Plus tard, *La Queste del Saint Graal* donne son interprétation en disant que cette table représente la rondeur du monde et la révolution des planètes et des éléments du ciel.

Page 93.

a. soient *ms. Il manque une syllabe.* •• *b.* tant a requis *ms.* •• *c.* Volez *ms.* •• *d.* n'a francier *ms. Nous corrigeons avec Muret.*

1. Primitivement, le marquis est un noble préposé à la garde d'une « marche », une province faisant frontière.

2. L'accueil chaleureux du roi Arthur fait contraste avec celui que Marc réserve habituellement à ceux qui viennent le trouver. Il est vrai que c'est l'amitié qu'il garde pour Yseut qui justifie d'abord cet accueil. Mais le récit va exploiter le contraste au détriment de Marc.

3. Il est d'usage de récompenser les messagers, s'ils sont porteurs de bonnes nouvelles, mais ce n'est pas rien d'être fait chevalier par Arthur. Tudela, sur l'Èbre, en Espagne, a été reconquise en 1119 sur les Maures par Alphonse le Batailleur.

4. Cette mention spéciale de Gauvain, faisant écho à celle du vers 3258, p. 89, nous rappelle que Chrétien de Troyes aussi voyait en lui l'arbitre de la courtoisie.

5. Pour la critique des gens de la cour, voir v. 2498, p. 69; v. 2831, p. 78; et v. 3265-3266, p. 89.

Page 94.

a. requier *ms.* •• *b.* De hui *ms.* •• *c.* Plorer lenfont *ms. Nous corrigeons d'après le vers 3449 : l'émotion est celle de tout le public.* •• *d.* euil *ms.* •• *e.* veut quillarara / Et *ms.* •• *f.* est plus felons / Gel *ms. Guenelon est apparu au vers 3138, p. 86, pour désigner l'un des trois traîtres.* •• *g.* fangai *ms. Nous corrigeons pour la rime.*

1. Critique du caractère de Marc, qui nous éclaire sur les intentions du narrateur à l'égard de son personnage : ce n'est pas un acteur totalement sympathique.

2. Huit jours se sont donc écoulés depuis la proclamation du roi Marc (v. 3279, p. 90). Comme Yseut n'a pas tardé à envoyer Périnis (v. 3288-3289, *ibid.*), ce dernier a mis bien longtemps pour aller de chez Orri (non loin de Lancien) jusque chez le roi Arthur. Ce long voyage suggère qu'il se trouve au pays de Galles.

3. L'émotion de la cour doit être celle du lecteur. Il faut y songer lorsque l'on veut trouver le ton juste de ce récit : le comique (ou du moins une sorte d'humour) alterne avec l'attendrissement.

4. Saint Riquier est le fondateur d'un monastère près d'Abbeville.

Page 95.

a. Jannenbraz *ms. Il manque une syllabe.* •• *b. Nous ne corrigeons pas le manuscrit, avec les autres éditeurs, pour faire d'* Evains *, Yvain , le fils d'Urien, des romans arthuriens. On ne peut sans hésitation corriger les noms propres, fantaisie des auteurs.* •• *c.* joiant *ms.* •• *d. Folio 26 de ms. – a, 3500-3534 ; b, 3535-3569 ; c, 3570-3602 ; d, 3603-3639.* •• *e.* chiés *ms. Nous corrigeons pour la rime.*

1. Malgré sa courtoisie, qui nous est rappelée d'entrée de jeu au vers 3458, p. 94, Gauvain se livre à une de ces vantardises coutumières aux chevaliers épiques.

2. Voir n. 2, p. 89. Aux trois félons, dont nous connaissons maintenant les noms, vont donc s'opposer les trois chevaliers d'Arthur, au moins théoriquement, dans leurs défis. Ce qui distingue les trois félons, c'est le tournoi pour Ganelon, le lit et l'amour pour Godoïne (par le vœu de Girflet, v. 3480-3481), et l'intrigue politique pour Denoalan : trace d'une trifonctionnalité dans le conte, avec la guerre, la sexualité et le pouvoir, variation sur le type commun du *losengier* (voir v. 3494).

3. Les *losengiers* sont les flatteurs, donc les menteurs, qui selon les troubadours et les trouvères jalousent et dénoncent les amants. Les trois défis, ou vœux, ou serments (ces *gabs*, comme l'on disait alors, ont un peu de ces divers genres), sont construits sur le même modèle.

Page 96.

a. que est si lonc *ms. C'est la forme* que *du relatif qui est censée s'élider en « qu' ».* •• *b.* Quil *ms.* •• *c.* parte de parlomenz *ms.* •• *d. Vers 3531 dans ms. :* Li rois convoie senble li un poi *. Nous corrigeons avec Muret.* •• *e. Le sens de* desalenter *peut se déduire de l'antonyme « alenter » (retarder).*

1. Ce qui distingue Arthur est donc d'abord le sens de la justice, mais encore proche de la vengeance, dont l'idée inspire toute la fin de notre texte (voir v. 3506).

2. Arthur va honorer Périnis en l'escortant un moment, comme Marc avait fait au départ de Tristan. À travers Périnis, c'est Yseut qui reçoit l'hommage, et l'on parle d'elle chemin faisant : naissance du conte (v. 3525) à l'intérieur du conte lui-même.

3. La mission d'Arthur est d'apaisement : elle correspond à la fonction royale d'arbitre dans les conflits seigneuriaux, et de recours dans les conflits juridiques.

Page 97.

a. Il est fait allusion ici à un service rendu par Yseut, lors d'un jeu d'adresse, ou à une rencontre comportant une épreuve guerrière, associant Yseut et Arthur. Nous ne corrigeons pas le texte. (Muret : El me porra mot avancier *.) •• b. Entre les vers 3574-3575, ms. donne les vers 3607-3608, p. 98. •• c.* Quil *ms. •• d.* si ferai je / Gardez *ms.*

1. Voir var. *a*.

2. Se confirme ici qu'il s'agit d'un long voyage de plusieurs jours jusqu'à Caer Lidan, la résidence de Dinas. On est à proximité du Gué Aventureux.

3. *Lune dime* (v. 3563) : le moment du mois où la lune en est à son dixième jour. Voilà donc un jour bien précis, mais sans référence calendaire. Tristan et Governal vont préparer la ruse nécessaire au succès d'Yseut. Chez Orri, ils ne sont pas non plus très éloignés du Gué Aventureux.

4. Le malade se reconnaît au fait qu'il n'a pas de costume cohérent, désignant son rang ou son groupe social, mais un assemblage composite qui le situe en marge de la société : c'est un exclu, un marginal, ou un bouffon, mimant l'exclusion.

Page 98.

a. Sel *ms. •• b.* aiez *ms. La correction est amorcée par une* s *surajoutée. •• c.* Nedueil home *ms.*

1. Quand Tristan réapparaîtra sur son cheval blanc, ce cheval sera tout enveloppé de noir (v. 4000-4002, p. 108), le contraste du noir et du blanc résumant la double vie de Tristan, l'aspect nocturne du héros recouvrant alors son vrai visage.

2. Les chevaliers, nous nous le rappelons, viennent à cette assemblée comme à une fête chevaleresque, pour participer à un tournoi, non pas réglé comme à la fin du Moyen Âge, mais improvisé. L'*escondit* d'Yseut n'est pour eux qu'un prétexte, ou une occasion, pour la rencontre guerrière : plus tard on dira qu'elle en fournit l'argument, comme à un pas d'armes, au xv[e] siècle.

3. Tristan compte bien participer aussi au tournoi, mais à sa manière (v. 4007 et suiv., p. 109), à l'honneur de sa dame dont il portera l'enseigne. Dans cette seconde partie du poème, Tristan se rapproche de l'idéal du chevalier courtois, tout en se déguisant en vilain.

4. Le bourdon, long bâton de pèlerin, servait à bien des choses, notamment à porter la gourde et le baluchon. L'image du lépreux, celle du vagabond et celle du pèlerin tendent à se confondre.

Page 99.

a. que nus nen sone *ms. Voir v. 3645. •• b.* plus *ms. •• c. Folio 27 de ms. – a, 3640-3674 ; b, 3675-3709 ; c, 3710-3744 ; d, 3745-3779. •• d.* gras *ms. •• e.* franc *ms. •• f.* si a parler *ms.*

1. En demandant l'aumône, Tristan obéit aux instructions d'Yseut. Il y a de leur part une sorte de jeu dans ce péage qu'ils imposent aux

voyageurs. Rançonnant les membres des deux cours, ils étendent leur défi à la société au-delà du simple adultère.

2. Le *mignon* (v. 3635) pratique une sorte de parasitisme dont l'institution, avec ou sans connotation homosexuelle, est bien antérieure à la Renaissance.

3. *Cuvert* (v. 3643), de *collibertus*, désigne un esclave affranchi, et le terme technique est devenu une insulte. Nous avons là un tableau réaliste des mœurs d'autrefois ; l'aumône n'était pas toujours accompagnée de sentiments vraiment charitables ; la société éprouvait haine et dégoût pour ses mendiants. Mais un peu plus loin (v. 3660), on voit que certains éprouvent une réelle pitié en apprenant les souffrances que Tristan prétend endurer.

4. Le ferlin vaut un quart de denier, la maille un demi-denier, et *sterling* désigne la monnaie anglaise qui, sous Henri II Plantagenêt, donnait pour le denier un poids d'argent égal à 32 grains de blé.

Page 100.

a. Cette proposition est au singulier collectif. •• *b.* ist *ms.* •• *c.* il pense estre essaier *ms.* •• *d.* Quil *ms.* •• *e.* parler *ms.* •• *f.* ele avoit en *ms.*

1. Nous comprenons bien, ici, que Tristan monte une petite comédie ; l'aspect ludique et comique de la scène va au-delà de ce qui était nécessaire au serment d'Yseut. Le conteur exploite la situation pour faire rire. Étrange mélange de rire et de tendresse, de farce et de chevalerie, qui surprend notre goût moderne, mais correspond à l'art des conteurs, qui n'était pas aussi guindé, sans doute, que notre mentalité universitaire. De même que le merveilleux, le comique est une valeur que suscite la réception des contes héroïques étrangers, venus d'une autre culture, et dont l'altérité s'apprivoise dans la séduction du style. Le roman provençal *Jaufré* témoigne de la réception comique d'un conte arthurien sur le continent : mais c'est un cas presque limite.

Page 101.

a. seues *ms. Muret propose :* la passe n'est seürs *; mais il faudrait* Arturs *au vers suivant. Nous corrigeons différemment.* •• *b.* et *ms.* •• *c.* o *ms.* •• *d.* riches *ms.* •• *e.* avoit *ms.* •• *f.* L *ms.* •• *g. Nous comprenons* fait *(bien taillé). Muret propose* fins .

1. Rappelant ce titre prestigieux de la cour arthurienne, le conteur entend jouer du contraste entre la noblesse de la cour chevaleresque et la laideur des lieux et du lépreux.

2. On ne nous explique pas comment Tristan a connu Arthur. Il n'est pas certain qu'il y ait là référence à une tradition, comme pour Yseut.

3. Ce monologue de Tristan est une esquisse de *sottie.* S'y mêlent vérité et fantaisie, mais selon une logique de l'impertinence qui débouche naturellement sur la requête.

4. Ces guêtres vont servir de trophée, symbolisant la victoire de la ruse qui couvre la vérité de son mensonge.

Page 102.

a. tien / Fremet *ms.* •• *b.* gief *ms.* •• *c. Vers 3760 dans ms. :* Sire trois anz .I. arrement . •• *d.* de lacouine *ms. Ce terme est suggestif et intéressant, mais inconnu. Nous corrigeons comme tous les éditeurs.* •• *e.* seut *, indicatif présent, mais à valeur de passé (latin « solet »).*

1. La *sottie* du faux mendiant, cette fois, fait suite au don, au lieu de le préparer, comme dans le cas précédent. Elle va beaucoup plus loin dans la dérision, car elle propose une interprétation burlesque des rapports entre les trois protagonistes du drame d'amour.

Page 103.

a. Folio 28 de ms. – a, 3780-3814 ; b, 3815-3849 ; c, 3850-3884 ; d, 3885-3919. •• *b.* vient orendroit / De *ms. Admirons le travail des éditions critiques qui ont fait naître* Andret *de ce banal adverbe ! Gardons-le, puisqu'on aura encore besoin de lui au vers 3877, p. 105.* •• *c.* fange *ms. La rime semble requérir la forme* faigne *, qui désigne encore une tourbière dans le nord-est de la France.* •• *d.* qas leues de la *ms.*

1. L'identification amie / Yseut, sous le déplacement hyperbolique du vers 3774, p. 102, rend particulièrement insolente à l'égard du roi la suggestion d'une contamination par la cohabitation.

2. Le roi est le premier à rire de cette plaisanterie dont il fait les frais sans le savoir (voir v. 527, p. 17).

3. Troisième rencontre de Tristan, cette fois avec les trois traîtres. La vengeance pesant sur la plaisanterie, leur traitement sera plus sévère.

Page 104.

a. flacele *ms. Nous corrigeons d'après le vers 3686, p. 100.* •• *b.* aresnement *ms. Nous corrigeons, comme au vers 3240, p. 89, d'après le verbe « deraisnier » (v. 2576, p. 71).* •• *c.* Donolen *ms. Nous corrigeons (il manque une syllabe) d'après la forme du vers 4371, p. 119.* •• *d.* let tot degrez *ms. Voir v. 3932, p. 107.* •• *e.* por li mal dagres *ms. La correction est de Muret. C'est peut-être un dérivé du latin « acer » (aigu) ; on l'aurait transformé en nom propre par fausse étymologie, à la suite des premières croisades. On penserait aussi à « podagre », si le terme qui dérive du grec par le latin ne figurait pas justement au vers suivant sous sa forme ancienne.*

1. Il faut imaginer le bruit infernal dont Tristan accompagne la scène qu'il a provoquée. C'est du grand spectacle, un spectacle burlesque dédié à Yseut qui justement arrive.

2. Denoalan va faire les frais d'une dernière démonstration dans cette grande scène de farce ou plutôt de sottie. Faire semblant d'aider, puis laisser tomber, est du comique le plus simple mais le plus efficace.

Page 105.

a. dras pose nadoise / Yseut *ms.* •• *b.* lie *ms.*

1. On se rappelle que le sénéchal Dinas est d'accord avec Tristan,

au moins sur le principe de son retour chez Marc, auprès d'Yseut (v. 2935-2952, p. 80-81). Mais sa complicité avec la reine, les clins d'yeux (v. 3854 et 3874) laissent supposer qu'il était au courant du stratagème.

2. Après cette première grande scène de la farce du gué, comme on pourrait l'appeler, la rencontre d'Yseut avec Tristan déguisé va renouveler le rire. Tous deux vont jouer une étrange comédie, jusqu'au vers 3984, p. 108. Elle a pour but dramatique de construire une référence vraie pour la signification mensongère du serment à venir. Mais il est évident que le conteur entend offrir encore l'occasion de rire, cette fois sur un autre registre, celui de l'équivoque érotique. On se prépare ainsi au troisième volet de la comédie, la grande imposture du serment ambigu (v. 4212-4213, p. 114). Le narrateur n'abandonne pas ses victimes, insistant sur le spectacle qu'ils donnent au public.

3. Il faut apprécier cette litote. Yseut est en fait très hardie, et la saveur du récit tient en grande partie à ce trait de caractère. Le Moyen Âge, dès l'époque d'Aliénor d'Aquitaine, aimait ainsi les femmes énergiques. Un peu plus tard Nicolette sera (dans la chantefable *Aucassin et Nicolette*) un exemple de jeune fille également débrouillarde et énergique. Ici le personnage d'Yseut se rapproche du fantasme de l'Amazone.

4. André reste un personnage dont les sympathies sont mal définies. À cet endroit il a plutôt gêné Dinas et Yseut, qui ont dû communiquer par signes.

5. Le palefroi est un cheval de parade, généralement de tempérament tranquille, et bien dressé (voir v. 3898, p. 106). La reine va faire une belle démonstration de sa maîtrise du cheval, avant de prendre Tristan comme monture. Tous ces détails étaient naturellement plus parlants à une époque où l'on savait ce qu'est un cheval, et où l'on connaissait les détails de son harnachement. En tout cas la description est d'une netteté saisissante.

Page 106.

a. La pointure *ms. Nous corrigeons sans remords.* •• *b.* soz *ms.* •• *c. Folio 29 de ms. – a, 3920-3956; b, 3957-3991; c, 3992-4026; d, 4027-4061.*

1. La planche dont on parle (singulier collectif) est le début de la passerelle rudimentaire jetée depuis la rive marécageuse de la petite rivière qu'il faut traverser.

2. Ici commence l'équivoque grivoise avec des expressions ambiguës comme « avoir affaire ».

3. L'âne, bête de somme, est aussi chargé de symbolisme sexuel.

4. Au vers 3923, *cuite*, impératif de *coitier*, « se dépêcher », est équivoque (*coitus*).

5. Pour cette allusion à la contagion, voir v. 3773, p. 102.

Page 107.

a. degrez *ms. Nous corrigeons (mais voir v. 3843, p. 104).* •• *b.* soz *ms. Nous corrigeons, car Yseut s'assied sur la béquille que Tristan*

tient en travers, au niveau de ses reins, pour servir de selle. •• *c. Il manque un vers après* esgardez . •• *d.* set *ms.* •• *e.* de soz *ms. De même, au vers suivant,* desoz . •• *f. Il manque un vers après* damoisel . *Les négligences du copiste se multiplient.* •• *g.* li *est une prolepse, annonçant le complément,* Yseut . •• *h.* frorz *ms.* •• *i. Vers 3966 dans ms. :* Rois saloier n'est pas petite . *La correction ne donne pas une très bonne rime.*

1. Là encore, *vis* (« visage », v. 2930) est équivoque.

2. Yseut s'assied sur la béquille que Tristan a mise en travers, au niveau de ses reins, pour servir de selle rudimentaire. L'auteur insiste sur la position (voir v. 3940).

3. C'est à ce petit supplément de comédie que l'on reconnaît la signature d'un grand fourbe.

Page 108.

a. b'uliz *ms. Muret donne :* Achat bien lit . *On ne voit pas bien à quoi un lit servirait ici, même si l'on fait du pasteur un passeur. Mais Yseut joue sur les mots.* •• *b.* port *ms. Nous corrigeons sans enthousiasme : tout est possible dans le langage de la « sottie » à quoi s'apparente ce discours plein de sous-entendus.* •• *c.* mesire *ms.* •• *d.* Dune *ms.* •• *e.* Costesilie *ms.* •• *f.* targe *ms.* •• *g.* ait *ms.* •• *h.* Que *ms.*

1. Ce sont des chevaux espagnols, vigoureux, bien nourris, comme il en faut dans les joutes. Celui de Tristan, nommé d'après le caractère de son maître Beau Joueur, est de couleur blanche (v. 3593, p. 98), mais tout habillé de soie noire.

Page 109.

a. voires *ms.* •• *b.* pres *ms. Nous corrigeons d'après le vers 4037 ; voir n. 3.* •• *c.* enseignes aufers *ms.* •• *d.* Ja *ms.*

1. On trouve un Noir Chevalier dans le *Didot-Perceval*, où il apparaît près d'une tombe qui l'abrite, sans doute en rapport avec le monde des morts. La couleur noire sied à un triste Tristan, proscrit, et pour ainsi dire nocturne, celui des romantiques. Mais cette brève bataille, en la Blanche Lande, est toute en noir et blanc, à l'image d'un jeu de dames, ou d'échecs.

2. La féerie n'est pas, dans ce poème, en action. Le public sait qu'il n'y a pas là de personnage magique. Il s'agit plutôt, dans la bouche de Gauvain, de l'expression d'une angoisse que de la manifestation d'une croyance, malgré la formule affirmative qui l'accompagne. Néanmoins, dans une fiction narrative comme celle-ci, ce qui compte c'est la suggestion, et pas seulement l'action. Plus loin on verra d'autres seigneurs prendre les deux compagnons pour des fantômes (v. 4072, p. 110).

3. Le bouclier est empoigné de la main gauche.

4. Dans le *Conte du Graal*, Perceval demande naïvement au chevalier : *Fustes vos ensi nez ?* (v. 282, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 692).

5. Le combat de Tristan avec André semble confirmer qu'il n'y a

aucune sympathie entre les deux chevaliers, sans impliquer une animosité plus grave comme chez Eilhart, où Antret est l'un des traîtres (voir p. 316). Perceval inflige le même genre de blessure au sénéchal Keu dans le *Conte du Graal* (voir v. 4289-4325, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, p. 791-792). En fait il semble que la fonction du sénéchal se dédouble dans notre poème, le côté sympathique revenant à Dinas, le côté antipathique (important avec Keu) revenant à André. Le parallélisme de sa mésaventure avec celle du forestier confirmerait l'antipathie pour ce dernier personnage.

Page 110.

a. destre *ms. Nous corrigeons pour la rime.* •• *b.* Gran *ms.* •• *c. Folio 30 de ms. – a, 4062-4097 ; b, 4098-4132 ; c, 4133-4167 ; d, 4168-4202.* •• *d.* eus se les prenons / Quies vos porra *ms.* •• *e. Il manque un vers après celui-ci. Le passage suivant est bourré de fautes.* •• *f. Rime du même au même, suspecte.*

1. Governal punit le forestier qui a dénoncé les amants (voir v. 1837 et suiv., p. 51 et suiv.). Cette mort n'est pas conforme à l'annonce des vers 2759-2762, p. 76, selon lesquels Périnis en est l'auteur. Remarquons cependant que Périnis est à Yseut ce que Governal est à Tristan, et la symétrie a pu conduire à cette confusion d'un remanieur. L'esprit de vengeance l'emporte, chez Yseut, sur la charité, et elle trouve ici de quoi rire, comme le public, toujours content de voir punir un traître. Ce rire est dans la logique du poème.

2. Nous avons vu Girflet aux vers 3471, p. 95 et 4011, p. 109. On manque de référence pour Cinglor. Yvain est notamment le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes (Owein, en gallois). Tolas est peut-être Taulas le Grant de la Deserte dont parlera le *Tristan en prose*, ou plutôt le géant Taulas de la Montagne, du même roman, qui dérive du Taulat de Rougemont, adversaire de Jaufré dans le roman provençal dont il est le héros. Coris n'est pas autrement connu.

Page 111.

a. li corbel / En leu de lonc et de rosel / Logié avoit tuit *ms. Nous corrigeons, car il s'agit de glaïeuls, « glais d'eau ». Voir v. 4318, p. 117. Ce sont des iridées dont la feuille est en forme de glaive, d'où leur nom. Ils constituent une jonchée de luxe.* •• *b. Vers 4086 dans ms. :* Maint chevaliers i ont vestue *. Nous corrigeons (voir v. 4085).* •• *c.* voteures *ms. Le terme « volsure » est utilisé dans l'« Énéas » au sens de « doublure ».* •• *d.* ni *ms.* •• *e.* Maistre *ms.* •• *f.* de lenseigne *ms.* •• *g.* fu *ms.*

1. La veillée avant la cérémonie. Après les armes, le programme de la fête continue ; allusion discrète à l'agréable compagnie des dames (v. 4086), évocation des plaisirs de la chasse : les deux thèmes du *deduit*.

2. Il ne s'agit pas encore de négociations sur la procédure à suivre : elles interviendront le lendemain (v. 4137-4138, p. 112). Ce sont donc ces libres commentaires où s'échangent les opinions des gens.

Page 112.

a. gaites ot corner *ms.* •• *b.* apaile *ms.* soie un apaile *ou* soie apaile *?* •• *c.* ceres *, pour « serres », est l'endroit où l'on « serre », où l'on range.* •• *d.* Sor lepailes *ms.* •• *e.* Ne doit trouer parole fause / Trop te feroit amere *ms.*

1. Ce temps orageux au lever du jour est assez surprenant. Mais avec Béroul on reste toujours en deçà du prodige surnaturel. Les notations de ce genre sont sans doute en harmonie avec l'événement, la cérémonie insolite qui va se dérouler. Béroul aime les paysages de l'été, époque où se déroule l'essentiel de son histoire. Philippe Walter voit un rapport entre la Saint-Jean et le destin de Tristan (*Le Gant de verre. Le Mythe de Tristan et Yseut*, La Gacilly, Artus, 1990, p. 130-152).

2. Chez ces semi-nomades que sont les chevaliers, la valeur esthétique est surtout cherchée dans les tentures et les tapisseries que l'on peut transporter. La description des motifs (v. 4127) nous permet de noter une certaine continuité du XII[e] au XV[e] siècle (tapisseries de Tournai et d'Arras).

3. L'énumération de toutes ces reliques est nécessaire pour faire oublier le caractère magique de l'ordalie. Le recours à Dieu par l'intermédiaire des objets sacrés se substitue à l'appel aux forces païennes des ordalies par le feu ou par l'eau.

4. Frédégonde, accusée d'adultère, s'était disculpée par un serment auquel étaient associés trois cents conjureurs. Mais cela se passe au VI[e] siècle ! Béroul a ici recours à une procédure archaïque : nous sommes dans la fiction romanesque. Arthur va parler sur un ton grondeur, en raison à la fois de son autorité politique et de son amitié pour Yseut. Il formule un jugement sans indulgence sur le caractère faible de Marc (v. 4144), tout en rejetant, c'est l'éternelle ruse du pouvoir, la responsabilité première sur les conseillers. L'évocation de la peine de mort pourra justifier d'ultérieures vengeances de Tristan et Yseut à l'égard de ceux qui recommenceront à les espionner, même si la cour d'Arthur n'intervient pas.

Page 113.

a. tort *ms. La rime nous contraint à corriger par le contraire !* •• *b.* C'a *est mis pour* S'a *(si cela a).* •• *c.* Cuit *ms.* •• *d.* Gauvais *ms. Comme souvent, le « titulus » est oublié. Nous rétablissons la graphie pour la rime.*

1. Le serment d'Yseut est prévu avec grande précision, tant dans l'autorité divine qu'elle doit invoquer que dans les termes mêmes de la formule.

Page 114.

a. le *ms.* •• *b. Folio 31 de ms. – a, 4203-4238 ; b, 4239-4273 ; c, 4274-4308 ; d, 4309-4343.* •• *c.* Et tout celes de *ms.* •• *d. Muret donne :* fist soi some *. Nous conservons le texte du manuscrit.* •• *e.* esporez *ms.* •• *f. Il manque un vers après le vers 4213.* •• *g.* chascune *ms.*

1. La formule du serment a changé par rapport aux vers 4163-4166, p. 113. Curieusement, Yseut doit faire un serment sur les sentiments de Tristan envers elle. Il est vrai qu'on entend par « amour » aussi bien les actes que les sentiments, l'aspect objectif des rapports que l'aspect subjectif de la passion.

2. L'expression *si m'aït Dex* (v. 4201) confirme le serment d'Yseut en liant la véracité de son assertion au soutien qu'elle peut attendre de Dieu. Pour une explication linguistique de cette formule de serment, voir Christiane Marchello-Nizia, *Dire le vrai : l'adverbe « si » en français médiéval*, p. 73-92. Saint Hilaire, ayant convaincu sa fille de rester vierge après son mariage, est le patron de la chasteté féminine. Il a, de plus, l'avantage d'avoir un nom assez drôle.

3. La précision anatomique, à peine voilée par la métonymie et l'euphémisme, renvoie au vers 3935, p. 107. Le peuple la reprend avec complaisance (v. 4227, p. 115).

4. On s'interroge sur la signification religieuse de tous ces appels à Dieu, ces serments qui l'invoquent, ces aventures qui semblent l'effet de sa justice ou de sa grâce. Mais, en dehors des formules qui définissent le langage d'une certaine société, Dieu intervient comme le principe du merveilleux qui se substitue à la magie des contes païens. Il remplit une fonction littéraire, en accord avec une mentalité. Il est difficile de trouver ici une véritable théologie, en dehors des références à quelques principes de la doctrine, comme à l'idée, alors « moderne », du repentir. On rencontre les mêmes difficultés quand on veut dégager du roman un système juridique historiquement cohérent, ou une image rigoureuse des institutions féodales. Les références à la réalité ne sont pas au service d'une idéologie.

Page 115.

a. Fors *(« mais seulement ») renvoie aux vers 4193-4196, p. 114.* ⁂ *b.* tierce entre les gnez *ms.* ⁂ *c. Muret et Walter, qui corrigent ms., donnent* rois *. Mais il s'agit de Gauvain. Voir n. 1.* ⁂ *d. Voir n. 2 ; il paraît toutefois inutile de corriger.* ⁂ *e.* Qu'il maintenist *ms. Nous corrigeons avec la formule du vers 2690, p. 74.* ⁂ *f. On serait tenté de corriger* se amor non *en* se anor non *, d'après le vers 4177, p. 113.*

1. Il s'agit de Gauvain : il est normal qu'il prenne la parole (comme il l'a fait, par exemple, au vers 3457, p. 94), en raison de son autorité morale et de ses liens de parenté avec Arthur. Il parle au nom des autres chevaliers, mais pas au nom du roi qui n'a pas à intervenir en personne dans un combat : son rôle est de définir ce qui est juste (v. 4157, p. 113).

2. Il y a encore trois félons ! (Eilhart en compte même quatre, avec Antret.)

Page 116.

a. son *ms.* ⁂ *b.* Malpertis *ms. Nous corrigeons, car il ne fait pas de doute qu'il s'agit du logis de Renart. Voir n. 2.*

1. Une fois surmontée l'épreuve de l'*escondit*, les amants doivent pouvoir reprendre une vie normale. Mais que font-ils ? Où le narra-

teur nous conduit-il avec eux ? Réapparaît alors le motif de la dénonciation des amants, qui a servi à construire la première partie. Les difficultés ne viennent pas du roi Marc, heureux d'avoir repris la vie commune avec Yseut, et ses *deduits*, essentiellement la chasse (voir v. 4285), qu'il aime partager avec elle. Cette fois c'est un « espion » qui avertit les trois traîtres.

2. Cette référence au logis de Renart, ainsi nommé dès les premiers contes ou « branches » de ce « roman », c'est-à-dire de la collection des récits en langue d'oïl faisant partie du répertoire des jongleurs, est importante. Elle nous confirme la parenté de Béroul avec la veine comique des jongleurs.

3. Cette description de Tristan le montre armé pour la chasse. Mais l'arc reste son emblème, comme celui du dieu d'Amour !

Page 117.

a. Qu'il *ms.* •• *b.* quant leuretin / Nomez *ms. Nous corrigeons cette transcription phonétique de la dictée.* •• *c.* vos *ms.* •• *d.* un petit fenestre *ms. Nous corrigeons d'après les vers 4321 et 4328.* •• *e.* clambre *ms.* •• *f.* jagloiz *pour « jaglolоi » (champ de glaïeuls ou d'iris). Voir v. 4083, p. 111.* •• *g.* aut *ms.* •• *h.* agucete *ms. Nous corrigeons avec Gaston Paris.*

1. Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une sorte de piège dramatique, une description précise des lieux est nécessaire. On peut se demander si maintenant la reine a une chambre particulière. De toute façon Tristan ne vient que quand Marc est parti. On ne voit pas bien le rapport entre les deux ouvertures mentionnées, le pertuis et la fenêtre. Il est possible que la fenêtre soit une ouverture intérieure, comme celle où Tristan a disposé sa lettre pour Marc (v. 2460, p. 68) près de son lit, et le pertuis, une petite ouverture donnant sur le jardin, sorte de meurtrière ne permettant pas d'entrer.

Page 118.

a. Vers 4331 dans ms. : Seilsitenpnz *[sic]* sol trois jorz jarde . •• *b.* a *ms.* •• *c. Folio 32 de ms. – a, 4344-4378 ; b, 4379-4413 ; c, 4414-4449 ; d, 4450-4484.* •• *d.* a *ms.*

1. Parmi les trois félons, Godoïne, nous l'avons vu, est celui que le défi de Girflet situe dans la fonction sexuelle : il est juste qu'on le désigne pour cette enquête « particulière » (v. 3476-3481, p. 95).

2. Il reste à trouver cette localité. Si c'était Dublin, Tristan aurait pu être tranquille un bon moment.

3. Nouvelle aventure, donc nouveau danger auquel sont exposés les amants. Cette fois le traître va périr, ainsi que Denoalan. Mais le dernier, le traître par excellence, Ganelon, reste à abattre au moment où notre texte s'interrompt.

4. L'opération Godoïne a failli avorter tout de suite. Denoalan tombe à sa place, victime d'une embuscade analogue à celle qui avait permis à Governal de couper la tête à l'un des barons (v. 1710-1711, p. 48). Les deux épisodes se ressemblent étrangement (voir v. 4388, p. 119). Le même modèle a resservi.

Page 119.

a. Doalan *ms. Nous corrigeons selon le mètre; mais la forme normale semble compter une syllabe de plus :* Denoalan *.*

1. Governal avait apporté la tête de sa victime (v. 1736, p. 49) en guise de trophée. Tristan se contente des tresses. On pourrait dire que l'on progresse dans la délicatesse, s'il ne s'était pas mis lui-même au travail, au lieu de laisser les basses besognes à Governal. Yseut ne semble cependant pas ravie de ce cadeau (v. 4438, p. 120).

Page 120.

a. soi *ms.* •• *b.* et *ms.* •• *c.* anc *ms. Nous lisons avec hésitation :* anter *signifie « entier » : la qualité du bois étant ce qui importe, la branche entière est plus solide.* •• *d. Il manque un vers après le vers 4445.*

1. La dernière scène de notre manuscrit n'est pas la moins réussie. Tristan y renoue avec les exploits héroïques, et son geste symbolique n'est pas sans évoquer Ulysse de retour à Ithaque.

2. On retrouve la silhouette emblématique de Tristan (voir v. 4292-4293, p. 116), mais il doit être embarrassé, devant tenir à la fois l'arc, les deux flèches et les deux tresses (v. 4422-4424).

3. Tristan et Yseut ne jouent plus sur l'équivoque sexuelle, comme au Gué Aventureux. Plus question de plaisanter, de *gaber* (v. 4452, p. 121). Ils doivent ici se comprendre à demi-mot pour parer au danger.

Page 121.

a. temorde *ms.* •• *b.* moi qiecest *ms.* •• *c.* Lors s'atornera vers *ms.* •• *d. La dernière ligne conservée correspond au vers 4484. Mais le vers 4485 a pu être reconstitué d'après la réclame annonçant, au bas de la page, le cahier suivant, qui est perdu.*

1. Et ensuite ? On ne peut se fier à Eilhart pour reconstruire la fin du poème. Rien n'indique que notre narrateur ait voulu conduire les amants à une fin analogue à celle des autres versions. Depuis le vers 2765 (voir p. 76 et n. 2), Eilhart s'éloigne du poème français, tout en rejoignant la version de Thomas d'Angleterre. Le narrateur français, continuant le poème dit de Béroul, a semblé moins attentif à la cohérence de l'ensemble depuis le retour d'Yseut chez le roi Marc (on constate un certain flottement dans le destin des adversaires), plus distrait peut-être dans sa composition, comme le copiste l'était, dès le début, dans sa rédaction. Tout en s'efforçant d'utiliser la matière arthurienne, le narrateur garde la manière de conteurs moins raffinés qu'un romancier français comme Chrétien de Troyes, mais plus proches des jongleurs. D'où un mélange de courtoisie et de comédie, d'héroïsme et de ruse, qui, après nous avoir maintenus dans la tradition orale et théâtrale de la légende la plus ancienne, nous ramène, au-delà du schéma mythique qui s'épuise avec la magie du philtre, à la répétition des mêmes schémas narratifs que la prose s'efforcera d'organiser, au XIIIe siècle, mais que la poésie déconstruit en unités

fragmentaires, *lais* comme celui de Marie de France (*Le Lai du Chèvrefeuille*, p. 213-216), ou *Folies* comme celles des manuscrits d'Oxford ou de Berne (voir respectivement p. 217-243 et p. 245-260). Entre la parodie et la comédie, la fantaisie du narrateur continue un modèle qu'a contresigné Béroul, sans que l'on puisse dire où commence, où finit la création qui s'attache à ce nom, ni surtout où elle conduisait : certainement pas à une fin romantique, tout au plus, si fin il y avait, à une grande scène symbolique : deux voiles, deux arbres ? Pourquoi pas ?

THOMAS

TRISTAN ET YSEUT

Le fragment inédit de Carlisle

NOTICE

Échoué, on ne sait trop comment, sur les feuillets de garde d'un cartulaire latin rédigé et conservé en Angleterre, le texte du fragment de Carlisle se présente comme l'un des survivants du naufrage textuel et codicologique qui a réduit le poème anglo-normand de Thomas à l'état d'épave. Tel que nous le connaissions jusqu'à présent, le *Tristan* de Thomas, conservé dans cinq fragments manuscrits[1], ne comptait plus que 3 144 octosyllabes, soit le quart de ce qui a dû être à l'origine un long poème de 12 à 13 000 vers[2]. La perte de toute la première partie du récit de Thomas a eu comme résultat non seulement de faire disparaître les 7 000 premiers vers du texte, mais elle nous prive également de toute une narration qui abondait sans doute en aventures chevaleresques et en péripéties, et qu'animait un ton dont on est en droit de supposer qu'il a été tout autre que celui, plutôt douloureux, qui préside au récit que nous connaissons de l'amour traqué et contrecarré — en somme, malheureux et finalement tragique — de Tristan et d'Yseut. Et pour se faire une idée de l'œuvre perdue de Thomas, on en a été jusqu'ici réduit à la recréer de seconde main, à la lire en empruntant les verres fatalement déformants de ses deux traducteurs-adaptateurs médiévaux, l'un allemand et l'autre norrois[3].

Encore aujourd'hui, c'est à Joseph Bédier et à sa célèbre reconstitution du *Tristan* anglo-normand que le chercheur moderne s'adresse en premier lieu pour se renseigner sur ce qu'a pu être le roman dis-

1. Voir la Note sur le texte que Christiane Marchello-Nizia a consacrée au *Tristan* de Thomas, p. 1238.
2. Voir Félix Lecoy (éd.), *Le Roman de Tristan par Thomas*, Champion, C.F.M.A., 1991, et, du même, « Sur l'étendue probable du *Tristan* de Thomas », *Romania*, CIX, 1988, p. 378-379.
3. Voir la *Saga* de frère Robert, p. 783-920, et le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, p. 389-635.

paru[1]. Mais Bédier, quant à lui, n'a jamais perdu de vue la distance infranchissable qui le séparait du texte primitif de Thomas et l'empêchait ainsi de réaliser son but. En constatant, par exemple, qu'une scène aussi capitale que celle où Tristan et Yseut boivent le philtre et s'avouent leur amour restait hors de sa portée, il a été conduit à déplorer ouvertement la disparition d'un original qu'il supposait « à jamais perdu », et auquel il s'est résigné à substituer ce qu'il appelle « l'infidèle et avenante copie[2] » de Gottfried de Strasbourg. Or il se trouve que c'est précisément cette scène des aveux qu'ont conservée tant bien que mal les 154 vers du nouveau fragment de Carlisle, que nous venons de publier pour la première fois et dont nous présentons ici une réédition[3].

Ce fragment, surgi de manière inespérée de l'obscurité d'une bibliothèque de province, nous permet d'accéder directement au récit perdu de Thomas au moment où celui-ci nous présente Tristan et Yseut en proie aux premières manifestations de leur amour. Il s'agit du dialogue qui fait suite à leur absorption du philtre, au cours duquel Yseut cherche, par des moyens détournés, à avouer son amour à Tristan. Par l'entremise d'un triple jeu de mots sur *la mer*, *l'amer* (« l'amertume ») et *l'amer* (« l'aimer », « l'amour »), qui nous est transmis également par Gottfried de Strasbourg[4], Yseut parvient à arracher à Tristan l'aveu qui confirmera la réciprocité de leur passion. Passion dont la consommation s'accomplit, avec la connivence de Brangien, pendant que le navire s'approche des côtes de Cornouailles. Venu au rivage à la rencontre de sa future épouse, Marc célèbre son mariage sans tarder. La nuit de noces se passe sans que Marc ne se rende compte que Brangien, encore vierge, s'est substituée à Yseut, à qui la servante cède ensuite sa place dans le lit royal. Le passage se termine par l'évocation du bonheur du roi devenu à son tour prisonnier de l'amour.

L'attribution du fragment ne fait pas de problème. Le mode d'écriture est bien celui de Thomas : prédilection pour le chiasme, monologues intérieurs construits autour de bipolarités affectives, évocation des hésitations, des incertitudes, des mésententes engendrées par l'amour, interventions sentencieuses. Mais ce qui retient l'attention avant tout, c'est la sobriété et la maîtrise avec lesquelles Thomas traite de ces deux moments-charnière du récit. Le dialogue fini, le rythme s'accélère, et les événements se succèdent avec une étonnante rapidité et une économie de moyens qui frisent parfois l'ellipse. En abordant le lit nuptial, le poète sait garder une réserve et une discrétion que l'on serait tenté de qualifier — même au risque d'employer une épithète surdéterminée et désuète — de « courtoises ».

1. J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas [...]*, Paris, S.A.T.F., 2 vol., 1902-1905, t. I, p. 1-259.
2. *Ibid.*, t. I, p. 149-150.
3. M. Benskin, T. Hunt, I. Short, « Un nouveau fragment du *Tristan* de Thomas », *Romania*, CXIII, 1992-1995, sous presse. Le concours de mes deux collègues m'a été d'une très grande utilité pour l'établissement de la transcription diplomatique qui est à la base de mon édition. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.
4. Voir p. 542.

Rien n'est plus instructif et révélateur que de comparer la rigueur minimaliste du récit de Thomas aux brillantes affectations et aux digressions ampoulées dont Gottfried émaille sa version en moyen haut allemand, et qui lui permettent de délayer les 154 octosyllabes strictement ménagés de l'original anglo-normand pour les noyer dans une amplification de plus de 700 vers[1]. Frère Robert, en revanche, à qui on attribue communément la *Saga de Tristram et d'Ísönd*, se montre beaucoup moins interventionniste. Bien qu'il se permette d'opérer des coupures, destinées surtout à dépouiller le texte de tout élément qui lui semble nuire à la progression linéaire de la narration, frère Robert semble néanmoins donner une version remarquablement fidèle du texte anglo-normand à partir du vers 91 de notre fragment[2]. Fidélité d'autant plus notable qu'elle est susceptible de servir, à son tour, à suppléer les lacunes occasionnées dans le texte français par les dégâts matériels qu'a subis notre fragment au cours des siècles.

Les compléments d'informations dont nous disposons désormais permettent aussi de contrôler le bien-fondé du texte reconstitué de Bédier et, en l'occurrence, d'en modifier le détail. Il y a effectivement deux écarts qui s'avèrent importants en ce sens que le fragment permet de redresser certains torts qui ont été faits à Thomas. Le premier concerne l'agencement de la narration : d'après Bédier, Thomas aurait certainement, tout comme Gottfried et Eilhart[3], situé le complot entre les amants et Brangien sur le navire avant l'arrivée en Angleterre, alors qu'en réalité, comme le confirment notre fragment et la *Saga*[4], le poète anglo-normand a préféré remettre cette décision cruciale à la onzième heure, et c'est dans la chambre nuptiale même que, selon lui, la supercherie de la substitution s'élabore. Qu'il s'agisse ou non « de ramasser et de précipiter l'action[5] », selon l'opinion de Bédier, c'est bien ce qu'a choisi de faire Thomas, et cette exploitation du suspense n'a certainement rien d'atypique au niveau du récit. La deuxième divergence concerne le vin que Tristan sert au roi au cours de la nuit de noces. En prétendant que le poète anglo-normand aurait entendu faire du roi Marc une troisième victime du philtre, Bédier impute à Thomas ce qu'il considère non seulement comme « une invention malheureuse », mais aussi « une des plus grandes offenses de Thomas au sens profond de la légende[6] ». Loin, cependant, d'étayer ce jugement sévère de Bédier, notre fragment innocente entièrement le poète : il n'est nullement question chez Thomas d'identifier ce banal vin « d'après l'amour[7] » au célèbre

1. V. 11 958-12 678 dans l'édition de F. Ranke, *Tristan und Isolde*, 8e éd., Zurich / Berlin, 1965, p. 150-159. Voir la traduction de D. Buschinger et W. Spiewok, ici p. 541-550.
2. Voir Gísli Brynjúlfsson, *Saga af Tristram ok Isönd [...]*, Copenhague, 1878, chap. XLVI, p. 97-98, et la traduction de R. Boyer, ici p. 848-849. Voir également E. Kölbing, *Tristrams Saga ok Isondar [...]*, Heilbronn, 1878, p. LXXII-LXXVIII, et A. Gunnlaugsdóttir, *Tristán en el Norte*, Reykjavík, 1978, p. 90-92 et p. 283-286.
3. Voir Eilhart, p. 300, et Gottfried, p. 548-549.
4. Voir notre fragment, v. 120-154, p. 126-127, et la *Saga*, p. 849.
5. Bédier, t. I, p. 148 en note.
6. *Ibid.*, t. I, p. 167, et t. II, p. 239.
7. Voir v. 149, p. 127.

vin herbé. Ici, comme partout ailleurs dans le court récit qu'il conserve, le nouveau témoignage du fragment de Carlisle ne peut, en fin de compte, que confirmer la réputation artistique dont jouit Thomas et la place d'honneur qui lui est réservée dans la production littéraire du XIIe siècle[1].

IAN SHORT.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

Le manuscrit (sigle *Car.*) est conservé au Cumbria Record Office de Carlisle. Il constitue les feuillets de garde (ffos 1 et 286, format 125 × 95/88 mm) du *Holm Cultram Cartulary* (sans cote). Il est rédigé en anglo-normand sur deux colonnes; trois lettrines sont laissées en blanc. Il a été exécuté par une main insulaire dans le dernier tiers du XIIIe siècle.

Les deux composantes du fragment ont dû à l'origine faire partie du même feuillet de parchemin, qui a été par la suite coupé en deux dans le sens de la largeur (voir les photographies, p. 1212-1213). On peut calculer qu'il mesurait environ 240 × 170 mm, avec une justification de quelque 190 × 145 mm. La face recto comportait les folios 286 v° (haut) et 1 r° (bas), la face verso les folios 286 r° et 1 v°. Un couteau de relieur, par ailleurs, a emporté, dans toute la longueur du feuillet, le début des vers de la colonne gauche du recto, et les derniers mots (et surtout les rimes) de la colonne droite du verso. Le folio 1 comporte un talon qui dépasse entre les pages numérotées 12 et 13, tandis que le folio 286 n'en a pas. La partie gauche du folio 1 r° est fort détériorée, et, par surcroît, une écriture adventice du XVIIIe siècle vient masquer certaines lettres. Le folio 286 v° est également abîmé, et le texte est souvent difficile à déchiffrer.

Il s'agit d'un passage continu de texte. Le fait que chaque colonne comptait à l'origine un total de quarante vers (voir v. 75-114, p. 125-126) permet de déduire que six d'entre les cent soixante vers qui remplissaient les deux faces du feuillet ont été perdus. L'agencement des couplets permet de situer la perte de deux vers entre les vers 18-19 et entre les vers 55-56, et d'un vers devant les vers 1 et 38.

On pourrait conjecturer que notre fragment se serait situé dans le troisième quaternion du livre auquel il était intégré (soit dans les 3840 premiers vers du poème). Le premier vers des éditions imprimées jusqu'ici correspondrait, suivant les mêmes calculs, qui reprennent d'ailleurs ceux de F. Lecoy, au vers 7252 de l'original.

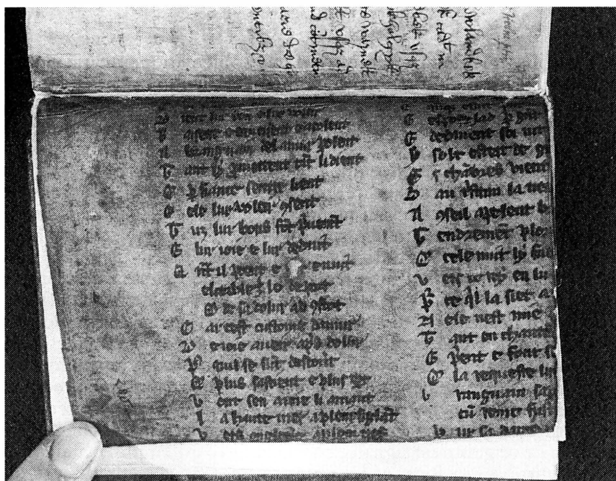
1. On trouvera les références des principaux travaux critiques consacrés au *Tristan* de Thomas dans la bibliographie établie par Christiane Marchello-Nizia, p. 1237.



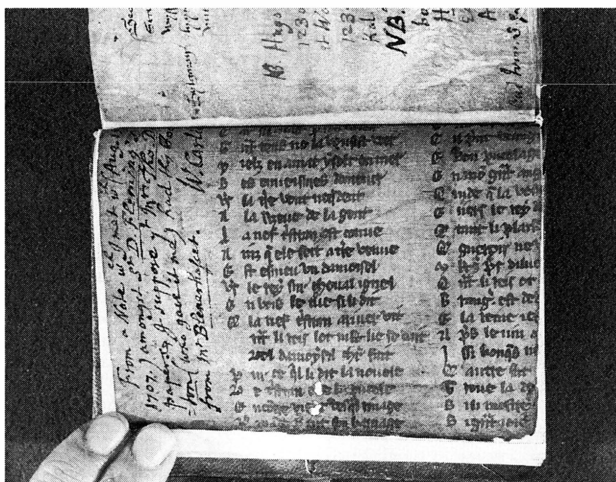
Cumbria Record Office, Holm Cultram Cartulary, f° 286 v°.



Cumbria Record Office, Holm Cultram Cartulary, f° 1 r°.



Cumbria Record Office, Holm Cultram Cartulary, f° 286 r°.



Cumbria Record Office, Holm Cultram Cartulary, f° 1 v°.

Le texte.

L'établissement du texte est rendu problématique en raison du mauvais état de conservation du fragment et du nombre relativement élevé des lacunes qu'a entraînées la mutilation des feuilles. Si les lacunes situées en début de vers sont plus ou moins irréparables, il en va tout autrement des passages où ce sont les fins de vers, et surtout les rimes, qui ont été emportées. Dans ces conditions, l'éditeur a non seulement la possibilité, mais aussi, oserais-je dire, le devoir d'essayer de restaurer ce qui manque en mettant sa science philologique — si imparfaite qu'elle soit — au service de ses lecteurs. Sans vouloir minimiser les multiples dangers d'une telle démarche, nous nous sommes permis d'intégrer à notre édition toute une série de restaurations textuelles qui, bien qu'elles relèvent de la conjecture, s'appuient néanmoins, directement ou indirectement, sur des leçons attestées par les textes collatéraux, à savoir ceux de Gottfried et de la *Saga*. Il est superflu d'ajouter que nous ne nous vantons nullement de recréer là le texte perdu de Thomas ; nous ne faisons que proposer une restauration, hypothétique et provisoire, et cela dans le seul but de rendre notre texte accessible et lisible à nos lecteurs. Toute intervention de ce genre est signalée comme telle par l'emploi d'italique à l'intérieur des crochets, et les notes fourniront, dans la mesure du possible, des explications et des justifications. Les leçons données en variante sous le sigle *Car.*, sans autre commentaire, sont celles que nous avons rejetées. Pour de plus amples détails, le lecteur se reportera au commentaire de l'édition que nous avons publiée dans la *Romania*, où l'on trouvera également une transcription strictement diplomatique du texte.

La traduction.

Les problèmes posés par la transmission de notre texte sont tels que par endroits la signification reste irrécupérable et la syntaxe déficiente. Il aurait été arbitraire, à notre sens, de chercher à suppléer à ces carences. En revanche, là où nous avons cru pouvoir introduire des restaurations, il nous a semblé nécessaire de rappeler nos interventions textuelles par l'emploi des crochets dans la traduction. Notre préoccupation a été de veiller à la lisibilité de notre texte, et de ne pas en escamoter l'essence poétique en la modernisant, et à cette fin nous nous sommes attaché à éviter le prosaïsme autant que la littéralité. Afin de sauvegarder la polysémie du jeu de mots sur *la mer / l'amer*, nous nous sommes permis d'ajouter entre barres obliques à la suite du terme en question les autres sens qui sous-tendent l'équivoque — précision pédantesque que la réception orale de l'œuvre aurait évidemment rendue superflue.

I. S.

NOTES ET VARIANTES

Page 123.

a. Folio 286 v° de Car. – colonne c, v. 1-18 ; folio 1 – a, v. 19 (talon), v. 20-37 ; folio 286 – d, v. 38-55 ; folio 1-b, v. 56 (talon), v. 57-74 ; folio 286 – a, v. 75-93 ; folio 1 – c, v. 94-95 (talon), v. 96-114 ; folio 286-b, v. 115-133 ; folio 1 – d, v. 134-135 (talon), v. 136-154. Lettrines laissées en blanc aux vers 85, 109 et 131, mais les lettres d'attente restent visibles. •• *b. Vers très effacé ; seul* ue *à la rime est lisible sans difficulté.* •• *c. Nos interventions dans le texte sont signalées par l'emploi de crochets ; là où il s'agit de restitutions, plutôt que de corrections proprement dites, nous imprimons les leçons conjecturales en italique, comme ici. Les deux premières lettres de ce vers sont difficiles à déchiffrer ; devant* cle *on discerne une lettre à panse suivie de deux jambages.* •• *d.* que *Car.* •• *e. Vers tracé sur ce qui est à présent le talon du feuillet ; devant* eusse *trois lettres presque effacées (* nte *?).* •• *f. Vers caché actuellement dans la reliure ;* kant *est peu sûr, et on pourrait lire* haut *ou* chaut . •• *g.* seinte *, dont le* n *ressemble à une forme majuscule, est un mot autonome précédé de deux ou trois lettres, dont la dernière est à hampe.* •• *h. Entre* gr *et* sse *, une lettre à peine lisible.* •• *i. Devant* uer *, une lettre à panse masquée par l'écriture moderne. La rime « cuer / mer », quoique insolite, n'est pas inconnue en anglo-normand.* •• *j. Lecture difficile :* ieme *ou* ieine *?* Mettreie *pourrait se lire* mottreie *, mais il n'est pas exclu que le premier jambage du mot représente un* t . •• *k.* tretis vus a s amis *Car. ; les mots* vus a *sont très effacés ;* s amis *est décalé vers la droite ;* s *devant* amis *est précédé et suivi d'un point élevé (reprise du copiste ?). Notre restitution laisse à désirer.*

1. Les vers 1-37 sont trop détériorés pour que l'on puisse en tenter une reconstruction systématique. La *Saga* norroise omet entièrement le passage, tandis que Gottfried en conserve l'écho à sa façon : voir p. 541-542 (v. 11 958-11 985). La scène semble se dérouler de la façon suivante : Yseut, sentant les atteintes d'un mal qu'elle identifie à l'amour, prend des moyens détournés pour avouer son amour à Tristan et lui dévoiler son secret. Tristan, assis à côté d'Yseut, lui touche la main et essaie de la consoler, mais elle continue à lui cacher la cause du mal qu'elle ressent à être en mer. Elle s'étonne d'avoir laissé passer l'occasion de le tuer dans le bain ; c'était peut-être un acte de lâcheté. Elle aurait vengé son oncle, le Morholt, si elle avait su ce qu'elle sait maintenant. Mais si Tristan était mort, qui la consolerait de la douleur qu'elle éprouve ? Elle aurait dû agir par amour de son oncle, et elle aurait été sauvée s'il n'avait pas perdu la vie. Si seulement elle avait crié... Elle s'appuie contre Tristan (voir Gottfried, p. 542 : « Elle se pencha un peu vers lui et s'appuya du coude contre le bien-aimé ») tout en respectant, comme Tristan, les convenances (Gottfried, *ibid.* : « ni trop près ni trop loin, seulement comme a le droit de le faire un étranger [une connaissance ?] »). Elle entame alors l'équivoque sur la mer (voir Gottfried, *ibid.*, qui garde le mot en français aux vers 11 986-11 988 de son poème : « *lamer* est mon tourment, *lamer* m'oppresse l'âme, c'est *lamer* qui me fait mal »).

2. Le vers 11 975 (p. 542) de Gottfried (« elle eut le cœur gros » ou « son cœur se gonfla ») suggère une restitution en *« engrosse »* (voir Tobler-Lommatzsch, t. III, p. 413), mais la syntaxe s'y prête mal.

Page 124.

a. k *est mal tracé et ressemble à* li . •• *b.* Que *Car.* •• *c.* que *Car.* •• *d.* enteroie *est une forme anglo-normande de « entreroie ».* •• *e.* ele *Car.* •• *f.* changee *Car.* •• *g.* sele *Car.* •• *h. Un* e *ajouté par le scribe à l'extrême droite du vers a peut-être pour but de rétablir l'hiatus dans* quil . •• *i. Le vers 54 est à peine lisible.* •• *j. Vers 55, dernier du folio 286 v°, très effacé et de lecture incertaine.* •• *k. Vers 56 tracé sur le talon; registre supérieur des premiers mots effacés; devant* voir , ql *ou* qi *; les lettres manquantes sembleraient être* rsai . •• *l.* pris se tient *Car.* •• *m.* Neil *Car.* •• *n.* mer [ay ceste do *exponctué*] mest *Car.*

1. Pour l'emploi des barres obliques, voir la Note sur le texte, sous la rubrique « La traduction », p. 1214.

2. Pour l'emploi du verbe *s'astenir* et pour le thème de l'abstinence dans l'amour chez Thomas, voir le vers 90 de notre fragment, p. 125, et les vers 723-744, p. 144, 779-788, p. 145, et 805-822, p. 146 du roman.

3. Le sens du vers 56, défectueux, nous échappe.

4. Il s'agit bien du verbe *puïr* (« puer ») dans le sens de « dégoûter », « répugner » (Tobler-Lommatzsch, t. VII, p. 2056-2059). Gottfried (v. 12 005 et 12 009; voir p. 542) le rend par *smecken*, « avoir une odeur forte ». Pour le substantif *amer* (« bile », « fiel »), voir Tobler-Lommatzsch, t. I, p. 346. Au vers 61, la leçon du scribe, que nous avons corrigée (voir var. *l*), laisse penser qu'il aurait pu interpréter *« mon quer »* abusivement comme sujet du verbe.

Page 125.

a. Vers très abîmé, la partie inférieure des lettres ayant disparu; l'initiale pourrait être un N . •• *b.* en esseir *Car.; le vers est caché dans la reliure.* •• *c.* Baisent e enueisent e *Car.* •• *d.* Que *Car.* •• *e. Ce vers et le suivant sont tracés sur le talon.* •• *f.* veue *Car.* •• *g. Vers caché dans la reliure.* •• *h.* ele *Car.*

1. *Esseir* (v. 75; voir var. *b*) étant dénué de sens, nous lui substituons *espeir* (voir Tobler-Lommatzsch, t. III, p. 1233-1234): les amants sont dans l'expectative.

2. À partir du vers 91 et jusqu'à la fin de notre fragment, il y a recoupement très étroit avec le texte de la *Saga*. Le recoupement avec Gottfried, interrompu depuis le vers 74 (v. 12 043 du texte allemand; voir p. 543), reprend avec l'arrivée imminente en Cornouailles (v. 12 412; voir p. 548).

3. Dans cette construction, le verbe *amast* (v. 99) régit deux syntagmes de nature et de niveau différents.

Page 126.

a. de ventar... *Car.; vers caché dans la reliure; l'initiale est difficile à déchiffrer. Notre reconstruction est plutôt arbitraire.* •• *b.* E espose *Car.* •• *c. Après* grant *, le début d'une lettre à hampe.* •• *d.* siet *est une forme anglo-normande de «set» («sait»).* •• *e.* lir *ou* lu •• *f. Après* dame *, une lettre à peine lisible mais sans hampe.*

1. Étant donné l'absence du vers 115 dans les deux textes collatéraux, notre reconstruction reste plutôt arbitraire.

2. Nos restitutions *honur fait* (v. 116), *baldur* (v. 117) et *le jur* (v. 118) reprennent «en grande pompe et avec tous les honneurs royaux» et «ce jour-là» de la *Saga* (p. 849). Voir également Thomas, v. 2043-2044, p. 178, et v. 2809-2810, p. 199.

3. Nos conjectures *saveir* (v. 119), *cuntre le seir* (v. 120) et *par la main* (v. 121) s'inspirent directement du texte norrois: «femme des plus avisées», «quand la soirée fut avancée» et «prit Tristram *[sic]* par la main» (p. 849). Voir également Thomas, v. 1903, p. 175, et v. 2941, p. 202.

4. *Prie* (v. 123) et *aïe* (v. 124) reprennent «la pria en belles paroles» et «les aider» de la *Saga* (p. 849), qui conserve également l'opposition roi/reine que nous introduisons dans notre texte.

5. Voir la *Saga (ibid.)*: «elle *[sic]* savait que la pucelle était vierge intacte, mais d'elle-même elle ne savait point telle chose».

6. Voir la *Saga (ibid.)*: «elle consentit à leurs prières». Contrairement à ce que pensait Bédier, Thomas ne fait aucune allusion à des sentiments de culpabilité chez Brangien. Et c'est bien dans la chambre nuptiale plutôt qu'à bord du navire que le complot s'ourdit; voir la Notice, p. 1210.

7. Voir la *Saga* (p. 849): «et revêtit aussitôt tous les vêtements de la reine, comme si elle-même eût été la reine»; Gottfried (p. 550): «Brangene avait revêtu les habits de la reine.»

8. Voir la *Saga* (p. 849): «Pour la reine, elle prit tout l'équipage de Bringvet»; Gottfried (p. 550): «Mais Isolde et Brangene avaient échangé leurs vêtements.»

9. Bien que nous ne parvenions pas à reconstituer les vers 135-136 dans notre édition, nous remédions à leur perte en suivant le modèle de la *Saga* (p. 849): «Le roi était content et joyeux et passablement ivre lorsqu'il alla à son lit.»

10. L'extinction des chandelles se retrouve dans la *Saga* (*ibid.*) ainsi que dans Gottfried (v. 12 594; voir p. 550), mais chez ce dernier c'est Yseut qui les éteint.

11. *Estreint* (v. 138) s'inspire à la fois de la *Saga* et de Gottfried (respectivement p. 849 et p. 550). *Tolt* (v. 139) s'impose d'autant plus qu'il faut une rime à *Ysolt*, dont la mention est obligatoire au vers suivant.

Page 127.

1. Voir la *Saga* (p. 849): «Mais Ísönd était triste et craignait qu'elle ne la trahisse et ne révèle au roi ce qui s'était passé. Aussi fit-elle son lit tout auprès d'eux pendant la nuit — et s'assura de ce qu'ils

disaient. Quand le roi fut endormi [...]. » Nous nous éloignons, pourtant, du texte norrois pour ce qui est du détail du sommeil de Marc, qui nous semble superflu dans le contexte narratif, et qui ne se retrouve d'ailleurs pas chez Gottfried. Celui-ci, en revanche, fait état d'une deuxième cause d'angoisse chez Yseut : Brangien, séduite par le plaisir sexuel, refuserait peut-être d'abandonner le lit de Marc et de céder sa place à Yseut : « Si elle prolonge trop ses ébats et s'y livre trop, je crains qu'elle n'y prenne si bien goût que l'aube la surprenne au lit » (p. 550). Notre restitution *en aguait* (v. 145) s'inspire du vers 12 635 de Gottfried (voir p. 550 ; voir aussi Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, v. 2035-2037, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 51). C'est donc à tort, selon nous, que Bédier accepte comme authentique le sommeil de Marc.

2. Voir la *Saga* (p. 849) : « Bringvet s'en alla, et la reine se coucha auprès du roi » ; Gottfried (p. 550) : « elle quitta le lit de Marke. Isolde attendait déjà et alla s'asseoir au pied du lit ».

3. L'absence chez Thomas de toute référence au philtre d'amour ici laisse supposer l'existence d'une variante narrative de la légende qui aurait été accueillie dans la *Saga* (p. 849) : « Bringvet lui donna par ruse de ce vin que la reine avait préparé en Irlande. Mais la reine n'en but pas pour cette fois ». Si Gottfried y fait allusion aussi, c'est pour la rejeter (p. 551) : « D'aucuns prétendent que c'était là le même breuvage qui avait plongé Tristan et Isolde dans leur tourment amoureux. Oh non ! Il n'en restait plus la moindre goutte ! Brangene l'avait jeté à la mer. » Les critiques adressées à Thomas par Bédier (t. I, p. 167, et t. II, p. 239) sont donc nulles et non avenues.

4. Voir Gottfried (v. 12 668 ; voir p. 551) : *von guoter maniere*. On complétera la phrase en lisant avec la *Saga* (p. 849) « qu'Ísönd s'en réjouit grandement ».

THOMAS

TRISTAN ET YSEUT

NOTICE

Du roman de Thomas ne nous sont parvenus que des fragments : six passages, représentant à peu près le quart du texte original, qui ont été retrouvés au cours des deux derniers siècles dans divers manuscrits, parfois en très mauvais état. Depuis près d'un siècle, à la suite de Joseph Bédier, la tradition s'est instaurée de donner aux cinq derniers passages un titre résumant plus ou moins l'épisode. Certains de ces textes sont très brefs, deux heureusement sont plus longs :

1. Fragment de Carlisle, récemment découvert[1] (154 vers) ;

1. Voir la Notice sur ce fragment, p. 1208.

2. « Le Verger » (52 vers) ;
3. « Le Mariage » (888 vers) ;
4. « La Salle aux images et l'Eau hardie » (256 vers) ;
5. « Le Cortège de la reine » (68 vers) ;
6. « Fin du roman » (1880 vers).

Les cinq derniers appartiennent au dernier quart de l'œuvre, au versant malheureux des amours de Tristan et Yseut. Seul le premier épisode conservé nous donne une idée de ce qui précédait, et jette un éclairage différent sur l'œuvre tout entière.

Ces passages nous sont parvenus à travers dix fragments conservés dans six manuscrits; certains de ces fragments font double emploi, car ils donnent le même épisode[1]. Ces fragments sont de longueur très variable. Certains sont de quelque importance, mais quatre d'entre eux sont constitués d'un seul ou de deux folios seulement : c'est tout ce qui nous reste de manuscrits qui ont été dépecés aux siècles précédents pour servir à confectionner les reliures ou les pages de garde de manuscrits plus tardifs ; ils ont été de ce fait plus ou moins détériorés, pliés, ou amputés par le couteau du relieur. Au total, il nous est parvenu 3298 vers d'un roman dont Félix Lecoy a récemment montré qu'il devait selon toute vraisemblance comporter environ 13 000 vers[2] : on ne connaît donc probablement qu'un quart du *Tristan et Yseut* de Thomas.

Quant au reste du roman, nous pouvons en avoir une vision assez précise grâce à trois adaptations qui en ont été faites dans d'autres langues européennes. Deux d'entre elles ont été écrites dans le premier quart du XIIIe siècle, la troisième est plus tardive. Il s'agit, en premier lieu, du *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg, qui vers 1210 a largement développé le récit de Thomas ; mais son œuvre est restée inachevée et s'arrête à peu près où commence le second fragment de Thomas ; deux continuateurs ont mené le récit jusqu'à son terme, de façon assez différente[3]. La deuxième adaptation, la *Saga*, a été composée en vieux norrois par frère Robert, en 1226, pour le roi de Norvège Hákon V[4] ; au contraire du texte de Gottfried, cette ver-

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1238 et 1242.

2. F. Lecoy, « Sur l'étendue probable du *Tristan* de Thomas », *Romania*, CIX, 1988, p. 378-379. J. Bédier, se fondant sur le rapport de longueur existant entre les passages de la *Saga* norroise et les passages correspondants qui nous sont parvenus du roman de Thomas, avait estimé à 17 500 ou 19000 le nombre total des vers du roman original. F. Lecoy a repris la question sur une base différente. Le premier, il a remarqué que le manuscrit Sneyd porte au bas de l'un de ses folios le chiffre romain VIII (voir var. *f*, p. 153), ce que n'avait vu aucun des éditeurs précédents — mais rappelons que Bédier n'avait pu avoir accès au manuscrit ; ce chiffre désigne certainement un numéro de cahier. Le dernier vers de ce folio est le vers 1094 de l'édition actuelle. Partant de l'hypothèse que tous les folios devaient porter approximativement le même nombre de vers, F. Lecoy estime donc que ce vers devait être en fait le vers 8192 du poème de Thomas. En y ajoutant ce que l'on connaît du reste du roman (fragments restants et manques), il peut conclure : « Le *Tristan* de Thomas comportait donc [...] 12 082 vers, peu plus peu moins, compte non tenu de quelques vignettes possibles dans *Sn* (en moins) et des passages un peu plus fortement abrégés dans la *Saga* (en plus). Tout compte fait, le poème ne devait pas dépasser les 13 000 vers. » Il faut donc réviser nettement à la baisse l'estimation de Bédier.

3. Voir les *Continuations* d'Ulrich de Türheim et de Heinrich de Freiberg, respectivement p. 637-689 et p. 691-779.

4. Voir la Notice de la *Saga*, p. 1515 et suiv.

sion se caractérise plutôt par sa concision. Enfin, nous est parvenue une adaptation anglaise du roman de Thomas, *Sire Tristrem*, composée plus tardivement, et dont l'auteur nous est inconnu[1].

Nous sommes, avec le *Tristan et Yseut* de Thomas — et dans une bien plus grande mesure qu'avec le roman de Béroul —, en présence d'une situation paradoxale et peut-être unique : celle d'un texte dont la célébrité et l'importance sont indéniables, et dont nous ne possédons plus que des débris. Et pourtant les six manuscrits qui nous sont parvenus étaient tous des manuscrits soignés, à la graphie souvent élégante, parfois même ornés de vignettes. En outre, le fait qu'il nous reste, même si ce n'est que sous la forme de traces, six manuscrits de cette œuvre, et qu'on peut donc en induire qu'il a dû en exister un plus grand nombre, est une preuve supplémentaire de ce que l'on sait par ailleurs : la légende tristanienne en général, le roman de Thomas en particulier jouissaient dès la fin du XIIe siècle et dans la première partie du XIIIe siècle d'une célébrité indéniable en France et en Europe, comme en témoignent les très nombreuses allusions que l'on peut dénombrer[2], et les adaptations dont il vient d'être question. Comment expliquer alors le destin malheureux de ces manuscrits ? Il est vraisemblable qu'à partir du milieu du XIIIe siècle les versions anciennes de la légende tristanienne perdirent la faveur du public : de nouvelles versions étaient apparues, en prose et en langue modernisée, et qui surtout opéraient la synthèse entre les deux grands univers romanesques du XIIe siècle, celui du royaume d'Arthur, avec ces pôles qu'étaient le Graal et la Table Ronde, et celui de la cour du roi Marc, avec Tristan et Yseut. Ces *Tristan en prose* rajeunis et amplifiés, qui inséraient le monde tristanien dans l'univers romanesque par excellence à cette époque, celui du royaume arthurien, supplantèrent certainement les anciens récits, et connurent un rayonnement européen considérable pendant plusieurs siècles, avant d'être à leur tour obérés par la découverte des versions en vers plus anciennes qui suscitèrent l'intérêt des spécialistes et l'engouement du public.

C'est en effet le XIXe siècle qui redécouvrit le roman de Thomas : quelques extraits du fragment du manuscrit Douce (le seul connu alors) avaient été donnés en annexe à l'une des premières éditions du *Sire Tristrem* en moyen anglais par George Ellis, en 1833[3]. Et dès 1835 Francisque Michel éditait pour la première fois le fragment conservé dans le manuscrit possédé par son ami Francis Douce[4], en

1. C'est en se fondant sur ces adaptations dont il a montré la fidélité, et en s'aidant aussi dans une bien moindre mesure de la *Tavola ritonda* italienne, que Bédier a pu opérer sa reconstitution du récit de Thomas (voir *Le Roman de Tristan par Thomas, poème du XIIe siècle*, Paris, Société des Anciens Textes Français, 1905, t. II, p. 61-63). Voir, sur tous ces textes, les Notices correspondantes, p. 1400 et suiv. pour Gottfried, p. 1515 et suiv. pour la *Saga*, p. 1541 et suiv. pour *Sire Tristrem*.

2. La fréquence de ces allusions avait déjà frappé le premier éditeur du roman, Fr. Michel, qui consacre plus d'une dizaine de pages de son introduction à les énumérer ; et depuis d'autres ont été identifiées. Voir notre Introduction, p. XVIII-XXI.

3. La première édition nouvelle du long poème en moyen anglais intitulé *Sire Tristrem* est due à Walter Scott et date de 1804.

4. Ce fragment constitue les vers 1422-3244 de la présente édition.

même temps d'ailleurs que ce que nous nommons la *Folie d'Oxford*[1], qui se trouve dans le même manuscrit. La longue introduction que donne Fr. Michel à l'édition de ses *Poèmes sur Tristan* est fort instructive : c'est à partir du début du XIXe siècle que l'on a commencé à redécouvrir les textes tristaniens, et les érudits se demandaient s'il fallait attribuer au Thomas d'Erceldoune invoqué par l'auteur du *Sire Tristrem* les textes français que l'on était en train d'éditer. Le jeune médiéviste qu'est alors Fr. Michel — il a tout juste vingt-six ans — prend clairement parti en faveur de l'attribution du « fragment Douce » à un Thomas encore à préciser : « Si l'on tient absolument à déterminer le nom de l'auteur du premier morceau du manuscrit Douce, le seul dont les vers puissent se prêter quelque peu à ce désir, rien n'empêche de s'arrêter au nom de Thomas, écrivain nommé au vers 862[2], et qui lui-même renvoie à Bréri comme à son autorité. [...] Quel est ce Thomas ? Faut-il croire que c'est le même que celui auquel on doit le *Roman de Horn* ; que Thomas de Kent, auteur du *Roman de toute chevalerie* ; que le Thomas von Britanje de Gottfried ; que l'écrivain d'un manuscrit du *Roman d'Alexandre* ; ou enfin que l'auteur d'un poème anglo-normand sur la mort de la Sainte Vierge et sur son enterrement dans la vallée de Josaphat ? Nous n'avons aucun moyen de résoudre ces questions ni celles qu'on pourrait nous adresser au sujet de Bréri[3]. »

Quatre ans plus tard, en 1839, dans un troisième volume de *Poèmes sur Tristan*, Fr. Michel donne la première édition des deux fragments Sneyd[4], qui venaient de lui être communiqués à cette fin par leur possesseur, le Révérend M. W. Sneyd[5]. Dans ce même volume, Fr. Michel publie en outre les trois courts fragments qui venaient d'être retrouvés à la bibliothèque du Séminaire protestant de Strasbourg, et qui en 1870, pendant le siège de Strasbourg, ont brûlé dans l'incendie de la bibliothèque[6]. Ainsi, Fr. Michel avait déjà connaissance de l'essentiel des manuscrits qui nous sont parvenus, à l'exception des cinquante-deux vers du fragment de Cambridge, des quelque trois cents vers donnés par le manuscrit de Turin, et des cent cinquante-quatre vers du fragment de Carlisle, qui vient d'être retrouvé.

C'est Hersart de La Villemarqué, le célèbre folkloriste, qui le premier, en 1856, signala et publia le fragment de Cambridge[7]. Et à la fin du siècle, en 1887, Francesco Novati édita deux nouveaux fragments du roman de Thomas, conservés dans un manuscrit qui était en la possession d'un Turinois — d'où leur nom de « fragments de Turin[8] ».

1. Voir la Note sur le texte de la *Folie* d'Oxford, p. 1325.
2. Le vers 2288, p. 185 de notre édition.
3. Fr. Michel, *Poèmes sur Tristan*, t. I, p. LX-LXI.
4. Ils sont publiés aux vers 207-1094, p. 130-153 de notre édition pour le premier ; aux vers 2473-3298, p. 190-212 pour le second (le seul à donner la « fin longue »).
5. Un quarantaine d'années plus tard, ces deux fragments furent à nouveau copiés, en vue d'une nouvelle édition qu'il n'achèvera pas, par le médiéviste F. Vetter. C'est d'après cette copie que travaillera Joseph Bédier.
6. Il s'agit des vers 1351-1418, p. 160-162 de notre édition ; des vers 1643-1650, p. 168 ; 1769-1842, p. 171-173 et 1939-2008, p. 176-178.
7. V. 155-206, p. 129-130 de notre édition.
8. Ce manuscrit correspond aux vers 1095-1350, p. 153-160, et 1419-1676, p. 162-169 de notre édition.

En 1902-1905, lorsque le grand médiéviste Joseph Bédier donna son admirable reconstitution du *Roman de Tristan par Thomas, poème du XIIe siècle*, le manuscrit de Strasbourg n'existait plus ; le manuscrit Sneyd avait disparu (il a été retrouvé depuis), et Bédier ne put en avoir connaissance que par la transcription de Vetter ; quant au manuscrit de Turin, son possesseur refusa de le communiquer à nouveau, et Bédier ne put en prendre connaissance et le consulter que par l'intermédiaire d'une photographie.

Ultime étape, il y a quelques mois : la découverte du fragment de Carlisle et son édition par Ian Short. Cette péripétie montre que tout espoir de retrouver quelques nouvelles bribes du roman de Thomas n'est pas vain : rappelons que près des trois quarts du texte sont pour l'instant perdus, et que quatre des manuscrits retrouvés — Carlisle, Cambridge, Strasbourg, Turin — avaient été utilisés comme plats de reliure ou pages de garde.

Sur l'auteur de ce roman, nous n'avons guère de certitudes, à l'exception de son nom, que nous connaissons par diverses sources. Tout d'abord, Thomas se nomme par deux fois dans son roman. Au vers 2288[1] tout d'abord, dans un passage polémique où il oppose la version qu'il donne d'un épisode à d'autres versions également en circulation à ce moment-là, et où cessant de parler à la première personne il passe au nom propre, sans doute pour donner plus de solennité à son propos :

Thomas iço granter ne volt
E si volt par raisun mustrer
Que iço ne put pas esteer[2].

Et dans l'une des deux versions de la fin du roman, la version longue, la conclusion commence par les mots suivants :

Tumas fine ci sun escrit,
A tuz amanz saluz i dit[3]...

Par ailleurs, deux des adaptateurs de Thomas font explicitement référence à lui : Gottfried de Strasbourg évoque Thomas von Britanje[4], qui a enseigné la « droite voie » concernant l'histoire de Tristan et Yseut, « qui fut maître ès aventures, et qui avait lu dans les livres bretons la vie de tous les souverains et nous l'a fait connaître », et qui rapporte la « droite et vraie tradition ». Et l'auteur de *Sire Tristrem* se réfère également à Thomas : « Venu à Erceldoune, avec Thomas je me suis entretenu : il disait avec science quels parents eut Tristrem [...] ; année après année, Thomas conte à de nobles audiences les aventures que voici, telles qu'elles furent[5]. » Même si cette entrevue de Thomas avec l'auteur du poème anglais, qui écrivait bien plus tard, est pure fiction, elle semble reposer sur une identification de Thomas comme l'auteur de la version initiale.

1. P. 185.
2. V. 2288-2290, *ibid.*
3. V. 3279-3280, p. 212.
4. Voir p. 391. Vers 150 du texte de Gottfried.
5. P. 923.

Mais qui était ce Thomas? Comme c'est très souvent le cas au Moyen Âge, même pour des auteurs célèbres — et Chrétien de Troyes en est un excellent exemple —, nous ne savons à peu près rien de lui, hormis son nom. Était-il seulement anglais, ou anglo-normand, ou bien venait-il de France? On a pu interpréter le fameux éloge de Londres que fait l'auteur aux vers 2805-2817[1] aussi bien comme la preuve qu'il était insulaire, que comme une preuve qu'il ne l'était point. Quelques indices permettent tout de même de penser qu'il possédait une solide formation rhétorique[2]. Mais était-il clerc? Au vu de certaines indications, on a pu le penser, mais rien ne le prouve de façon décisive. À plusieurs reprises, il se refuse à prendre parti sur la conduite suivie par les amants:

Ne sai certes que jo en die[3]...

Mais jo ne os mun ben dire,
Car il n'afert nient a mei[4].

Plus précisément encore, dans le long monologue d'auteur où il décrit avec une sorte de jubilation combinatoire la situation malheureuse des quatre protagonistes de cette histoire d'amour, il conclut en refusant de prononcer un jugement, car, dit-il, il n'a jamais éprouvé de tels sentiments, et il laisse ce soin à plus qualifiés que lui, aux amants:

Hici ne sai que dire puisse,
Quel de aus quatre a greignor angoisse,
Ne la raison dire ne sai,
Por ce que esprové ne l'ai.
La parole mettrai avant,
Le jugement facent amant[5]...

Ore puet, qui set, esgart dire
A quel de l'amor mieuz estoit,
Ou qui greignor dolur en ait[6].

Thomas, s'il n'est clerc, adopte tout au moins la posture du clerc: capable d'analyser les sentiments amoureux, il est supposé ne pas les avoir connus.

Nous sommes dans une situation plus favorable en ce qui concerne la date de composition du roman, même si nous ne disposons d'aucune indication explicite. En effet, toute une série d'indices nous permet de fixer avec quelque vraisemblance une date *post quem*, et une date *ante quem*.

Le roman de Thomas fait plusieurs emprunts précis au roman de

1. P. 199.
2. Voir l'étude de V. Bertolucci-Pizzorusso, «La Retorica nel *Tristano* di Thomas», *Studi Mediolatini e Volgari*, VI-VII, 1959, p. 25-61.
3. V. 497, p. 138.
4. V. 2760-2761, p. 197.
5. V. 1238-1243, p. 157.
6. V. 1275-1277, p. 158.

Brut de Wace, qui fut terminé en 1155 : il s'agit pour l'essentiel du récit du combat livré par le roi Arthur au géant Orgueilleux[1], et de l'épisode de la tempête à la fin du roman[2]. On peut donc adopter cette date de 1155 comme *terminus a quo*.

D'autre part, Gottfried ayant composé son adaptation en 1210, le roman de Thomas est certainement antérieur. Mais on peut préciser davantage. Sur des critères paléographiques, Brian Woledge et Ian Short s'accordent avec Bartina H. Wind pour dater le manuscrit Sneyd du XIIe siècle : cela avancerait encore la date de composition probable du roman. Et les indications sur la langue de l'auteur qui nous sont fournies par les rimes vont dans le même sens.

Trois autres types d'arguments ont encore été avancés pour dater avec plus de précision la composition du roman de Thomas. Tout d'abord, plusieurs critiques, et non des moindres, ont émis l'hypothèse que Thomas aurait écrit son roman pour Aliénor d'Aquitaine, alors épouse du roi Henri II d'Angleterre[3]. Mais dans ce cas, il faudrait en placer la composition avant la disgrâce de la reine, que son époux fit emprisonner entre 1173 et 1189 : avant 1173 donc, ou même dès 1154-1158, comme le suggérait Rita Lejeune ?

Par ailleurs, on a depuis longtemps mis en relation le roman de Thomas avec le *Cligès* de Chrétien de Troyes, qui se situe explicitement en opposition à la légende tristanienne, et dont plusieurs éléments sont clairement repris de celle-ci, y compris le jeu de mots sur *la mer* et *amer*[4]. L'hypothèse inverse, selon laquelle Thomas aurait imité le roman de Chrétien de Troyes, est bien moins vraisemblable. Or l'on sait que *Cligès* a été écrit en 1176-1177.

Enfin, Anthime Fourrier[5] a proposé de voir dans les épisodes du roman qui traitent des rapports avec l'Irlande un écho de la politique de Henri II Plantagenêt, dont l'un des succès fut la mainmise sur ce royaume en 1172.

Tout cela conduirait à conjecturer que Thomas a écrit son roman dans les années 1170[6].

1. V. 870 et suiv., p. 148.

2. Voir Joël H. Grisward, « À propos du thème descriptif de la tempête chez Wace et chez Thomas d'Angleterre », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, p. 375-389.

3. Il s'agit de R. S. Loomis, St. Hofer, Rita Lejeune, M. Dominica Legge et B. H. Wind (qui dans sa première édition avait proposé la date de 1180-1190). Voir l'Introduction de la seconde édition Wind (Droz, T.L.F., 1960), p. 16-17 et n. 21 à 26.

4. Gaston Paris fut le tout premier sans doute à opérer ce rapprochement, en 1902, dans le *Journal des savants*. J. Frappier, qui comme la majorité des critiques considérait que Chrétien a écrit après Thomas, et non avant, proposait de donner comme sous-titre au *Cligès* « Pour en finir avec Tristan et Iseut ». Et P. Gallais évoque « la hantise tristanesque de Chrétien de Troyes » (*Genèse du roman occidental*, Sirac, 1974, p. 56). Voir Chrétien de Troyes, *Cligès*, v. 5243-5246 : *Se je vos aim et vos m'amez, / Ja n'en seroiz Tristanz clamez / Ne je n'an serai ja Yseuz, / Car puis ne seroit l'amors preuz*, dit Fénice (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 299) ; et auparavant : *Ja ne m'i porroie acorder / A la vie qu'Isolz mena. / Amors en li trop vilena* (v. 3132-3134, p. 248). Et voir les vers 540-555, et spécialement les vers 549-550, *ibid.*, p. 186 : *An la mer sont et d'amer vient, / Et d'amors vient li maxques tient.*

5. Anthime Fourrier, *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge* (t. I, *les débuts, XIIe siècle*), Nizet, 1960, p. 108-109.

6. Des tentatives ont été faites pour placer la composition de ce roman bien plus tôt, mais aucune n'emporte la conviction. Ainsi, récemment, A. Punzi s'est appuyée



Les hasards de la transmission des manuscrits qui nous ont été conservés du roman de Thomas font alterner de très courts épisodes avec deux passages nettement plus conséquents : le troisième, qui concerne le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains, et le dernier, qui nous donne les deux mille vers finaux du roman, sous la forme d'ailleurs de deux traditions différentes pour ce qui est de l'épilogue, l'une brève et l'autre plus développée.

Le premier fragment, dit désormais « de Carlisle », rapporte deux épisodes : la seconde partie de la scène du philtre, dans laquelle Tristan et Yseut s'avouent leur amour, et l'épisode du mariage du roi Marc et d'Yseut la Blonde. Il se situe donc au début de l'histoire amoureuse qui pour la postérité a caractérisé ce roman, et grâce à laquelle il est devenu un mythe. Mais ce premier épisode conservé devait être précédé, si l'on en croit Gottfried et la *Saga*, d'une longue première partie. Ce qui nous manque en effet, c'est d'abord le roman familial de Tristan : la rencontre, les amours et les malheurs de ses parents, sa naissance en *trite* (ou *triste*) *an* — d'où son nom[1] —, la mort de sa mère ; ce sont ensuite les enfances du héros, son retour à la cour d'où sa mère était partie ou avait été chassée, sa reconnaissance par son oncle, ses premiers exploits avec la victoire sur le Morholt, la quête d'une épouse enfin — mais non pour lui, pour son oncle. Il s'agit là, on le voit, de motifs canoniques du folklore ou du récit héroïque. De toute cette partie de l'histoire où il n'est pas encore question des amours du héros, et que Merritt Blakeslee[2] propose de nommer le « roman de Tristan », il ne nous est rien resté du récit qu'a dû en faire Thomas. Et c'est à la seconde partie en revanche, celle que M. R. Blakeslee propose de nommer « roman de Tristan et Iseut », et qui est à l'origine du « mythe », qu'appartient le « fragment de Carlisle », ainsi bien sûr que tous les autres fragments conservés.

Ce texte assez bref éclaire pourtant trois points qui ont fait l'objet de bien des discussions, car ils sont d'une importance capitale dans l'interprétation du roman, et pour déterminer la part qu'a eue Thomas dans la réélaboration de la légende.

Le premier concerne le fait que Tristan et Yseut se seraient peut-être aimés avant même d'avoir absorbé le philtre, dès l'un des séjours

sur la parenté des rimes que l'on rencontre chez Thomas et dans plusieurs œuvres des années 1150, et sur certaines ressemblances qu'offre le *Tristan et Yseut* avec l'*Énéas* pour proposer de voir dans ce dernier roman « la première riposte polémique au *Tristan* de Thomas », et donc pour placer celui-ci avant celui-là, c'est-à-dire avant le tournant du siècle. Mais ces ressemblances ne sont pas des preuves absolues, elles montrent simplement que Thomas connaissait fort bien la rhétorique romanesque naissante.

1. Ce jeu de mots sur le nom du héros n'étant possible qu'en français (et en latin…), on peut penser que ce nom est apparu dans l'une des versions françaises ; la *Saga* donne l'explication du nom en précisant qu'elle est valable « dans cette langue-là » (p. 798).

2. Merritt R. Blakeslee, *Love's Masks. Identity, Intertextuality, and Meaning in the Old French Tristan Poems*, Cambridge, D. S. Brewer, 1989, p. 8.

de Tristan en Irlande[1] : c'est ce que pourrait laisser penser l'un des vers prononcés par Tristan lorsque, mortellement blessé, il demande à Kaherdin d'aller chercher Yseut la Blonde qui seule pourrait le guérir. Il le charge de rappeler à la reine ce que fut leur amour, et il semble mettre en rapport leur « amour parfait et sincère » avec le moment où « jadis elle a guéri [s]a blessure » :

Dites li qu'ore li suvenge
Des emveisures, des deduiz
Que humes ja diz jors e nuiz,
Des granz peines e dé triturs,
E dé joies e dé dusurs
De nostre amur fine et verai,
Quant ele jadis guarri ma plai ;
Del beivre qu'ensemble beuimes
En la mer, quant suppris en fumes[2].

Or, dans ce premier fragment conservé, l'aveu que fait Yseut de son amour conduit Tristan à un aveu parallèle, dans lequel il précise : « E en la mer m'est pris l'amur[3] ». Ce vers semble au contraire montrer que l'amour de Tristan est bien né lors du voyage en mer, et donc avec l'absorption du philtre, comme dans toutes les autres versions de la légende. En l'occurrence, Thomas n'aurait pas dissocié les deux événements, et le philtre n'est pas donné ici comme un pur symbole. Mais, dans ce cas, l'énigme du vers 2646 subsiste. Faut-il voir là une trace des hésitations de Thomas dans son effort pour gommer une partie des éléments purement folkloriques et merveilleux du récit ?

Le second point concerne le moment où Yseut et Tristan ont imaginé de demander à Brangien de se substituer à Yseut dans le lit du roi Marc, afin que ce dernier ne s'aperçoive pas qu'Yseut n'est plus vierge. C'est non pas sur le navire, mais le soir même des noces qu'est mise au point la substitution : à l'ultime moment en quelque sorte, dans l'urgence.

La troisième question est celle, importante, du philtre : Marc, comme le rapporte la *Saga*, en a-t-il bu également ? Gottfried, on le sait, a rapporté cette version pour la réfuter, et Bédier a donc imaginé que cette précision venait de Thomas. Or ce n'est pas le cas : après la première partie de la nuit de noces, Marc boit simplement le vin du coucher[4], avant de retrouver Yseut qui pendant ce temps a remplacé Brangien dans le lit du roi. Il faut donc supposer, comme le pense I. Short[5], qu'il existait une version parallèle, à laquelle Gottfried fait allusion, où figurait cet épisode.

Sur ces trois cas, ce nouveau fragment montre que Thomas est plus fidèle à la version première de la légende qu'on avait pu jusque-là l'imaginer.

1. J. Bédier (t. I, p. 133) intégrait déjà à la reconstitution du roman de Thomas qu'il proposait la scène développée par Gottfried où Yseut admire la beauté du jeune homme (voir ici, p. 517).
2. V. 2640-2648, p. 194.
3. V. 70, p. 124.
4. V. 149, p. 127.
5. Voir n. 3, p. 127.

En revanche, la découverte de ce nouveau manuscrit a confirmé une hypothèse qui concerne proprement la technique romanesque, et qui peut être utilisée pour appuyer la datation actuellement retenue pour la composition du roman. C'est chez Thomas en effet qu'apparaît pour la première fois un dialogue amoureux. On le conjecturait déjà grâce à l'adaptation, fidèle aux mots mêmes, qu'a donnée de cet épisode Gottfried[1] ; on en a désormais la certitude : c'est à Thomas que l'on doit l'invention du dialogue amoureux[2], et spécialement de l'aveu amoureux, ce passage obligé depuis des siècles de toute la littérature romanesque. Jusqu'alors, le roman naissant développait en de longs monologues intérieurs la strophe lyrique héritée de la poésie courtoise, où le poète ou l'amant disait son amour. Le roman antique tout particulièrement offre des exemples de débats intérieurs où il est intéressant de déceler la naissance de l'analyse des sentiments[3]. Mais l'on continuait de monologuer son amour, de façon quasi intransitive — « j'aime » ou « je l'aime », mais non pas encore « je t'aime ». C'est Yseut qui la première avoue son amour à Tristan, après que tous deux eurent absorbé le philtre. Elle le fait, peut-être en réponse à une question de Tristan, mais indirectement, par le détour d'un jeu de mots, d'une énigme sur les deux syllabes *lamer* (*la mer*, « la mer », ou *l'amer*, « l'amer », « l'amertume », ou l'infinitif *l'amer*, « l'amour », « le fait d'aimer[4] »). Et dans tout ce passage apparaît, pour la première fois dans le texte peut-être, et à quatre reprises en moins de cent vers, un couplet de rimes qui va scander tout le roman, qui, comme le souligne E. Baumgartner, résume parfaitement la situation des deux couples, et qui se retrouvera dans l'ultime monologue d'Yseut : il s'agit de la rime qui, emblématiquement et programmatiquement, allie *amur* et *dolur* ; le roman se clôt d'ailleurs sur cette rime[5]. Cette virtuosité dans le maniement du langage, c'est-à-dire dans la production et l'interprétation des signes, que Thomas prête à Yseut, et à Tristan qui se montre capable de déchiffrer l'énigme, est un point capital sur lequel nous reviendrons.

1. Voir p. 541-542.

2. Voir Ch. Marchello-Nizia, « L'Invention du dialogue amoureux », dans *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, M.-L. Ollier éd., Vrin, 1988, p. 227-228.

3. Ainsi l'auteur de l'*Énéas* innove par rapport à l'*Énéide* en consacrant une longue dernière partie aux amours de Lavinie et d'Énée ; mais, tout au long de ces 1700 vers, ils n'échangent pas une seule parole ; en revanche, chacun d'eux analyse ses souffrances amoureuses et ses hésitations à travers des monologues nombreux : deux pour Énée, et huit pour Lavinie, auxquels on ajoutera les deux soliloques où elle avoue son amour à sa mère. Le *Roman de Thèbes* et le *Roman de Troie* comportent des dialogues entre hommes et femmes amoureux, mais jamais proprement de dialogue amoureux. Et avant que l'on ne redécouvre le fragment de Carlisle, il fallait attendre *Cligès*, de Chrétien de Troyes, pour trouver le premier exemple de dialogue amoureux en français (v. 5150-5264, *Œuvres complètes*, p. 297-300).

4. Voir les vers 33-35, p. 123, où les trois mots apparaissent à la rime, les vers 40-43, p. 124, où Yseut en développe l'ambiguïté, les vers 48-52, *ibid.*, où sont explicitées les interprétations que donne Tristan de ces deux syllabes, et les vers 64-70, *ibid.*, où Tristan répond à l'aveu d'Yseut en reprenant les mêmes termes. De même, dans *Cligès*, c'est Fénice qui prend l'initiative d'un aveu amoureux comportant plusieurs jeux sur les mots.

5. Voir E. Baumgartner, *Tristan et Iseut*, P.U.F., 1987, p. 107 ; et voir, ici, v. 14-15, p. 123, 49-50 et 69-70, p. 124 ; 87-88, p. 125 ; et à la fin du texte, v. 3255-3256, p. 211, et 3297-3298, p. 212.

Le second fragment, « Le Verger », conservé dans le manuscrit de Cambridge, donne l'un des épisodes récurrents où les amants sont découverts et dénoncés. Il devait être précédé, si l'on en croit Gottfried et la *Saga*, d'une vingtaine d'épisodes : la tentative d'Yseut pour faire disparaître Brangien dont elle craint les révélations, l'enlèvement d'Yseut par un baron irlandais auquel Tristan la reprend grâce à une ruse, les soupçons de Mariadoc, le compagnon de Tristan, qui conduisent le roi Marc à éprouver la loyauté d'Yseut, la surveillance exercée par le nain sur les amants, l'épisode de la fleur de farine qui conduira Yseut à accepter de prêter un serment ambigu sur sa fidélité au roi, la victoire de Tristan sur le géant Urgan, qui lui permet d'offrir à Yseut le chien magique Petitcreiu, le bannissement des amants et leur vie dans la forêt ; c'est là que Marc les découvre endormis côte à côte, l'épée de Tristan entre eux : convaincu de leur innocence, il les rappelle à la cour ; mais Tristan et Yseut continuent de se rencontrer.

Tel qu'il est ici raconté, cet épisode de la rencontre dans le « verger[1] » semble propre à Thomas et à ses trois adaptateurs : les amants sont surpris endormis en ce lieu où « ils croyaient être en parfaite sécurité[2] ». C'est le nain qui, les ayant découverts, a averti le roi et l'a conduit là. Cet épisode illustre l'attitude de feinte et d'esquive des amants, et leur habileté : ayant aperçu le roi, Tristan feint de dormir, et attend qu'il se soit éloigné pour réveiller Yseut et décider, dans l'urgence, qu'il doit s'en aller. En effet, le délit d'adultère doit être prouvé par un flagrant délit : c'est pour cela que le roi s'est éloigné : il a besoin de témoins. Tristan connaît la loi, et sait que si l'on trouve Yseut seule, elle ne pourra être condamnée[3].

Ce court passage offre un nouvel exemple d'un trait caractéristique de l'écriture de Thomas. Les amants contraints de se séparer échangent des adieux ; leur dialogue est scandé de couplets de rimes exprimant leur peine, telles *prendre*/*cendre*, *eschil* (« exil »)/*peril*, *pri*/*obli*, *desevranche* (« séparation »)/*pesanche*, qui dans la suite du roman réapparaît sous une forme un peu transformée, *covenance*/*(de)sevrance*[4] ; ces rimes contrastent avec celles qui évoquent le bonheur passé : *deport* (« plaisir »)/*confort*, *tendror*[5]/*amor* ; c'est l'alliance de ces deux mots qui dans l'ultime plainte d'Yseut devant le corps de Tristan vient contrebalancer et finalement remplacer le couplet *dolur*/*amur*. Parallèlement à ces échos sonores, un signe d'une autre nature, récurrent lui aussi, apparaît dans cet épisode ; il s'agit de l'un des objets symboliques qui scandent le récit : l'anneau qu'Yseut remet à Tristan lors de

1. C'est-à-dire dans un jardin, un parc, fleuri et idyllique. Le « verger » est canoniquement, au Moyen Âge, lieu de délices, et spécialement il est le lieu privilégié des rencontres amoureuses. La spécificité de cet épisode incite Pierre Gallais à voir là l'une des preuves d'emprunts faits à l'histoire de *Wis et Ramin*, conte oriental qui pour lui est à l'origine de la légende tristanienne (*Genèse du roman occidental. Essais sur Tristan et Iseut et son modèle persan*, p. 125).

2. *Bien cuidoient estre a seür* (v. 156, p. 129).

3. Voir entre autres Philippe de Beaumanoir, *Coutumes de Beauvaisis*, éd. A. Salmon, 1900, t. I, § 934.

4. V. 613-614, p. 141, et 1133-1134, p. 154.

5. Ce mot *tendror*/*tendrur* est important chez Thomas : rappelons qu'à la fin du roman Yseut meurt *par tendrur* (« de tendresse ») pour Tristan.

leur séparation. C'est cet anneau qui empêchera Tristan de consommer son union avec Yseut aux Blanches Mains; dans la Salle aux images, Tristan a choisi de faire représenter Yseut lui tendant cet anneau[1] ; et c'est ce même anneau qui à la fin du roman servira de signe de reconnaissance à Kaherdin venu en messager de Tristan.

Le long passage intitulé par les éditeurs modernes « Le Mariage » (premier fragment de Sneyd) ne concerne pas seulement le mariage de Tristan et de l'autre Yseut, aux Blanches Mains. Entre l'épisode précédent et celui-ci, Tristan, après avoir quitté l'Angleterre, était allé de pays en pays, accomplissant maintes prouesses; il s'était lié à Kaherdin, fils du duc de Bretagne; celui-ci avait une sœur, très belle, qui portait le même nom que la reine Yseut et qui s'était éprise de Tristan; celui-ci ressent du désir pour elle, à cause de sa beauté et du nom qu'elle porte : pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

Le mariage proprement dit est encadré de deux longs monologues intérieurs de Tristan (178 vers chacun[2]). Le premier est un débat intérieur annoncé par ces vers : « Sis corages mue sovent, / E pense molt diversement / Cum[3]... » Tristan compare la vie de frustration qu'il mène à celle d'Yseut qui, elle, connaît le plaisir avec son époux : les termes du désir et du plaisir sexuels, *desir*, *delit*, *deduit*, *mener/faire son buen* (« prendre son plaisir »), reviennent à plusieurs reprises, et parfois à la rime, s'opposant à son tourment exacerbé encore par le fait qu'il se sait désiré par une autre femme[4]. Si la fidélité qu'il doit à la reine s'oppose dans un premier temps à la tentation de céder à l'autre Yseut, il songe que la reine l'a peut-être oublié : que pèse un amour lointain contre le plaisir dont le roi la comble[5] ? Un argument va le conduire à la décision du mariage : il veut faire l'expérience de ce qu'Yseut la reine vit avec son époux, et voir si l'on peut oublier un amour grâce à de nouveaux plaisirs[6]. Ce monologue intérieur est suivi d'un long commentaire de Thomas[7], qui examine les sentiments de Tristan et pèse sa conduite à l'aune de l'amour parfait : « Se de fin amur l'amast[8]... »

Tout cela contraste avec la brièveté de la cérémonie du mariage, à laquelle une quinzaine de vers seulement sont consacrés. Mais la nuit de noces donne lieu à un second débat intérieur au terme duquel Tristan, cette fois, prend une décision négative : par loyauté envers la reine, il s'abstiendra de faire l'amour avec Yseut aux Blanches

1. *Nequedent cest anel pernés* (v. 205, p. 130); *Al sacher del blialt qu'il funt, / L'anel de sun dei saché ont / Qu'Isolt al jardin lui dona / La deraigne feiz qu'il i parla. // Tristran reguarde, veit l'anel, / E entre en sun pensé novel* (v. 597-602, p. 141); *Regarde en la main Ysodt : / L'anel d'or doner li volt* (v. 1129-1130, p. 154). Sur ces passages, voir l'analyse que donne J. L. Grigsby, « L'Empire des signes chez Béroul et Thomas [...] », *Marche romane*, XXX, 3-4, 1980, p. 119.
2. V. 211-388, p. 130-135, et 617-794, p. 141-146.
3. V. 207-209, p. 130.
4. *Car d'altre sui molt coveité* (v. 235, p. 131).
5. V. 313-314, p. 133.
6. *Nel faz mie li pur haïr, / Mais pur ço que jo voil partir / U li amer cum ele fait mei, / Pur saveir cum aime lu rei* (v. 385-388, p. 135).
7. V. 389-570, p. 133-140.
8. V. 535, p. 139.

Mains : « Chulcher m'en voil ore en cest lit, / E si m'astenderai del delit[1] ». Il invente une ruse pour expliquer sa conduite à son épouse, qui d'ailleurs, précise Thomas, se montrait un peu timorée à l'égard du plaisir qu'elle attendait pourtant[2].

Ce fragment procure en outre deux épisodes. Le premier rappelle le combat et la victoire d'Arthur contre l'Orgueilleux qui voulait sa barbe[3], et le combat que livra Tristan, une génération plus tard, contre le neveu de l'Orgueilleux, et au cours duquel il reçut une grave blessure. Cette blessure est-elle celle à laquelle il a fait allusion pour expliquer son abstinence à Yseut aux Blanches Mains ? Elle est en tout cas celle qui permet au récit de revenir à Yseut la reine : c'est depuis ce combat qu'elle n'a plus eu de nouvelles de Tristan. L'évocation en cet endroit du roi Arthur est fort intéressante : elle situe en effet les aventures de Tristan au moins une génération après celle d'Arthur ; l'autre version de la légende, celle de Béroul, faisait d'Arthur un contemporain du roi Marc. On a pu donner de cette singularité deux explications. D'une part, elle permettait à Thomas de transformer Marc, roi de Cornouailles chez Béroul et Eilhart, en roi de toute l'Angleterre — comme Henri II Plantagenêt. D'autre part, elle lui permettait de séparer nettement le monde tristanien du monde arthurien, séparation que les versions en prose du XIIIe siècle s'efforceront justement de supprimer.

Et un nouvel épisode, tout tissé de symboles, s'enchaîne à ce qui précède : la reine est en train de chanter, en s'accompagnant à la harpe, le *Lai de Guiron*, une triste histoire d'amour se rattachant à la légende du cœur mangé, quand Cariadoc, amoureux d'elle, vient à nouveau la solliciter. S'ensuit un dialogue extrêmement tendu et parfois obscur, hanté par les images néfastes de l'effraie et du chat-huant : Cariadoc laisse entendre que plane une menace de mort et apprend à Yseut le mariage de Tristan ; Yseut, saisie de désespoir, le chasse.

Le quatrième fragment (de Turin) est fort contrasté, car il donne tout d'abord l'épisode, si courtois, si conforme aux canons de la *fine amor*, où Tristan, désormais marié, se retire en un lieu où il a fait faire les statues de la reine et de sa suivante Brangien : la « Salle aux images ». Cet épisode devait suivre assez près celui du mariage. Tristan passe de la crainte que la reine Yseut ne l'oublie ou ne le trahisse à la certitude qu'elle l'aime sans faille, et ces statues ont pour but de lui permettre d'exprimer tout ce qu'il ressent, ses espoirs comme ses égarements[4]. Grâce à elles, Tristan et Kaherdin pourront se consoler plus tard de leurs nuits solitaires en revivant les plaisirs partagés avec leurs amies[5].

Cet épisode doit se comprendre à la lumière du précédent. En effet, en épousant Yseut aux Blanches Mains, Tristan l'avait constituée en quelque sorte en « icône vivante » de la reine, pour reprendre l'ex-

1. V. 779-780, p. 145.
2. V. 825-826, p. 146.
3. On a pu voir dans cet épisode une allusion à la politique victorieuse du roi Henri II Plantagenêt.
4. V. 1139-1144, p. 155.
5. V. 2320-2326, p. 186.

pression de J. L. Grigsby : c'est à cause de son nom et de sa beauté — Thomas le répète[1] — que Tristan épouse la jeune femme ; sans ces deux attributs qu'elle partage avec la reine, il ne l'aurait pas choisie. Mais l'espoir qu'il avait de remplacer ainsi la femme qu'il aime ne pouvait qu'être déçu : il crée alors de véritables images, dont la fonction est non pas de faire oublier l'absence de l'être aimé, mais de représenter cette absence, de lui donner corps.

Et Thomas poursuit, en parfait dialecticien de l'amour courtois, par l'analyse de la situation des quatre protagonistes : lequel est le plus malheureux, de Marc qui possède le corps mais non l'amour de son épouse, d'Yseut la Blonde qui ne peut posséder celui qu'elle désire mais doit laisser son corps à Marc son époux, de Tristan qui souffre un tourment comparable mais reste chaste, d'Yseut aux Blanches Mains qui possède le corps mais non le cœur de celui qu'elle aime ? Thomas se contente de donner dans leur complexité combinatoire tous les éléments de la situation, laissant le jugement à ceux qui sont capables de juger.

L'épisode qui s'enchaîne à celui-ci, et que l'on a coutume de nommer « L'Eau hardie », semble au premier abord en contraste absolu avec cette rhétorique subtile. Chevauchant en terrain humide, Yseut aux Blanches Mains est éclaboussée par l'eau que fait gicler sur ses cuisses le sabot de son cheval ; elle éclate de rire, ce qui intrigue son frère Kaherdin : elle finit par lui avouer qu'elle est toujours vierge, que jamais la main de Tristan n'est montée aussi haut que cette eau sur ses cuisses. Outre le fait qu'Yseut aux Blanches Mains se montre en cette occasion apte à user des symboles elle aussi, la révélation qu'elle fait pousse Kaherdin à reprocher à Tristan sa duplicité ; mais Tristan s'explique et, pour convaincre son ami, il lui montre la Salle aux images et l'invite à l'accompagner à la cour de Marc pour juger de la beauté de la reine et des charmes de Brangien.

Le cinquième épisode, donné par le premier fragment de Strasbourg, le « Cortège de la reine », est justement le récit de cette équipée. Les deux amis arrivent en Angleterre au moment où Marc et sa cour s'apprêtent à faire étape dans une ville proche : juchés sur un chêne, ils vont pouvoir guetter le passage du cortège. C'est l'occasion une fois encore pour Thomas de caractériser sa démarche : il refuse de rien ajouter qui ne concernerait pas l'histoire, il ne veut retenir que l'essentiel[2]. Ce fragment d'épisode, où l'on voit, avec un effet d'attente fort réussi, défiler l'ensemble de la cour royale dans toute sa pompe, montre que Thomas connaissait le *topos* littéraire du cortège royal, et savait parfaitement intégrer ce morceau de bravoure à son roman.

Le sixième et dernier passage conservé est le plus long, 1880 vers au total. Il couvre toute la fin du roman, et donne différents épisodes : la révolte de Brangien[3] contre Yseut à qui elle reproche avec violence

1. Par trois fois : v. 404, 427 et 435, p. 136.
2. V. 1355-1357, p. 160.
3. V. 1419-1902, p. 162-175.

de l'avoir cyniquement utilisée à ses propres fins en la livrant à Kaherdin, et sa volte-face finale inattendue au moment de dénoncer les amants à Marc. S'ensuit un nouveau retour de Tristan auprès d'Yseut, cette fois déguisé en lépreux[1]. Après la dure épreuve de la méconnaissance — Yseut ne peut voir son amant en cet être contrefait — les amants se retrouvent pour un bref moment. Ici encore on perçoit la connaissance qu'a sans doute Thomas de la « littérature » de l'époque : cette épreuve qui est imposée au héros, contraint de vivre de longs jours dans un état de dénuement total dans un appentis tout proche, renvoie à l'épreuve comparable imposée au futur saint Alexis.

Après le départ de Tristan, Yseut s'impose l'épreuve du corset de cuir, une sorte de cilice qu'elle porte à même la peau pour partager les souffrances de Tristan :

Mult suffre dure penitance
Pur s'amur en mainte fesance[2].

Au terme de cette période, Yseut charge un joueur de vielle d'aller rapporter à travers son chant ses souffrances et ses sentiments à Tristan. Recevant ces nouvelles, Tristan décide une fois de plus de se rendre auprès d'Yseut, cette fois avec Kaherdin, qui veut de son côté retrouver Brangien et s'expliquer avec elle, car il a été vilipendé par Cariadoc et a encouru de ce fait le mépris de celle qu'il avait séduite. Cette fois-ci, leur déguisement est celui de pénitents, et ils se sont teint le visage. L'occasion se présente pour eux de participer à des jeux et à des joutes où ils font merveille ; Kaherdin tue en cette occasion Cariadoc qui l'avait dénigré, mais ils sont dès lors contraints de prendre la fuite, et ils retournent en Bretagne[3].

C'est en cet endroit que se situe une célèbre intervention de Thomas auteur. Il y définit son travail de conteur, fait d'exactitude et de concision :

Seignurs, cest cunte est mult divers,
E pur ço l'uni par mes vers
E di en tant cum est mester,
E le surplus voil relesser[4].

Puis il explique qu'il existe des traditions divergentes, tant orales qu'écrites, et il affirme quant à lui sa fidélité au conteur Bréri[5] :

Ici diverse la matyre
Entre ceus qui solent cunter
E de le cunte Tristran parler,
Il en cuntent diversement.
Oï en ai de plusur gent,
Asez sai que chescun en dit
E ço que il unt mis en escrit.
Mé sulun ço que j'ai oï,
Nel dient pas sulun Breri,

1. V. 1918-2152, p. 175-181.
2. V. 2193-2194, p. 182.
3. Voir v. 2203-2260, p. 183-184.
4. V. 2261-2264, p. 184.
5. Voir v. 2266-2277, p. 184-185.

Ky solt lé gestes et lé cuntes
De tuz lé reis, de tuz lé cuntes
Ki orent esté en Bretaingne.

C'est expressément à propos de l'épisode de Tristan le Nain que Thomas entreprend de polémiquer. Il est important en effet, puisque c'est pour avoir accepté d'aider son homonyme que Tristan va recevoir la blessure empoisonnée dont il mourra. Thomas explique que de cet épisode il existe deux versions : l'une dans laquelle Tristan envoie son « maître », son précepteur Governal comme messager auprès d'Yseut pour la convaincre de venir le sauver à nouveau d'une blessure empoisonnée ; et l'autre dans laquelle le messager est Kaherdin. Thomas n'accepte pas la première version, et démontre *par raisun* pourquoi : Governal était en effet connu de toute la cour du roi Marc, et on n'aurait pas manqué de le reconnaître, rendant sa mission impossible[1] : « Thomas iço granter ne volt ».

Cette intervention est certes intéressante par ce qu'elle nous apprend de la fonction de l'auteur à cette époque-là, et du rôle qu'il s'attribuait. Mais dans le récit même elle joue un rôle, car elle constitue tout à la fois une pause et une annonce, avec l'effet d'attente et d'emphase qui en découle.

L'épisode suivant est en effet capital, puisqu'il s'agit de l'ultime combat de Tristan, et qu'y apparaît le double du héros, un chevalier nommé Tristan le Nain[2] qui supplie celui qu'il nomme « Tristan l'Amoureux » de l'aider à reprendre à Estout l'Orgueilleux du Fier Château la femme qu'il aime et que celui-ci lui a enlevée. Tristan tente de temporiser, puis accepte. Les deux Tristan parviennent à tuer Estout et ses six frères, mais Tristan le Nain est tué, et Tristan est blessé d'un épieu qui avait été frotté de venin. Une fois encore, voici Tristan atteint d'une blessure empoisonnée : il s'agit du dernier d'une longue série d'empoisonnements. En effet, dès lors que Tristan a entrepris de combattre cette figure d'oncle néfaste qu'est le Morholt, il n'a plus cessé de se retrouver de façon récurrente empoisonné, réellement ou fictivement : par l'arme du Morholt, et il est sauvé par les deux Yseut, Yseut la Blonde et sa mère ; lors du second voyage en Irlande, par le dragon qu'il tue, et Yseut le sauve encore ; l'un des retours qu'il effectue auprès d'Yseut se fait sous l'apparence d'un lépreux[3], et Tristan fait enfler son visage en utilisant une herbe venimeuse ; enfin, l'empoisonnement final est détaillé d'une façon extrêmement réaliste[4] : enflure, pâleur, maigreur, et pour finir puanteur repoussante de la plaie.

1. Voir v. 2285-2294, p. 185.
2. Il s'agissait peut-être d'un nain dans les premières versions du roman. Mais chez Thomas il ne s'agit plus que d'un surnom.
3. *Par un herbe tut les deçeit, / Sun vis em fait tut eslever, / Cum se malade fust, emfler. / [...] / T it se apareille cum fuz lazre* (v. 1932-1937, p. 176). Au Moyen Âge, les lépreux passent pour avoir un appétit sexuel exacerbé, comme le montre l'épisode du roman de Béroul où Yseut est livrée à Yvain et à ses compagnons lépreux. Et dans cette occasion il est dit que c'est poussé par le désir amoureux que Tristan s'est livré à cette mascarade : *Mult fud Tristran suspris d'amur* (v. 1927, p. 176), et plus loin : *Ne sevent cum est bes ii gnus !* (v. 1970, p. 177).
4. V. 2494-2517, p. 190-191.

C'est là que se place le très long épisode final de la mort des amants. Tristan s'adresse à Kaherdin et lui demande d'être son messager auprès d'Yseut sa bien-aimée ; mais son épouse Yseut aux Blanches Mains écoute derrière le mur de la chambre. Tristan remet à Kaherdin l'anneau qui doit servir de signe de reconnaissance à Yseut, puis, en un très long monologue de plus de cent vers, il rappelle les circonstances et les péripéties de leur amour, et son discours se clôt sur un signe, ainsi qu'il avait commencé : celui de la voile noire et de la voile blanche.

Il s'agit ici d'un texte de rappel, qui ne fait que remettre en mémoire ce que l'auditeur ou le lecteur sait déjà ; il a certes pour fonction de servir à Kaherdin, comme l'anneau, de signe de reconnaissance auprès d'Yseut ; mais surtout l'évocation de leur amour a pour but, grâce à l'émotion qu'elle suscitera chez la reine, de légitimer la requête drastique de Tristan — qu'elle quitte tout et se rende auprès de lui — et d'expliquer qu'elle accepte de le faire ! Il a sans doute aussi pour but d'apprendre à Yseut aux Blanches Mains, l'épouse, tout ce qu'elle ignorait, et qu'elle connaît à présent, et qui en suscitant sa colère va la conduire au mensonge fatal[1].

Une nouvelle fois, Thomas, contrairement aux autres, œuvre *par raisun* : il rationalise, explique les actes et les sentiments ; dans d'autres textes, le mensonge d'Yseut reste inexpliqué.

Yseut la reine, ayant vu l'anneau et entendu Kaherdin, part aussitôt pour la Bretagne. Le début du voyage commence sous de bons auspices, le vent est favorable ; mais alors que la côte est en vue, un vent contraire se lève qui empêche le navire d'avancer, puis une terrible tempête les retient plus de cinq jours. Le monologue d'Yseut[2] commence, telle la plainte d'une héroïne lyrique : « Lasse, chaitive... », mais il est tout autre chose : c'est une acceptation de la mort, de leur mort, sans une pensée pour la vie dans l'au-delà. La mort n'est pour Yseut que l'absence de Tristan, ou l'objet de son suprême désir pourvu qu'elle meure entre ses bras et qu'ils soient ensevelis ensemble :

Amis, jo fail a mun desir,
Car en voz bras quidai murrir,
En un sarcu enseveilez[3].

Aucune pensée chrétienne donc, aucun souci de leurs âmes, Dieu n'est évoqué que comme celui qui peut, ou non, lui permettre de retrouver Tristan et de le sauver, mais ici-bas : nulle part il n'est question du salut éternel ; et en moins de cent vers revient quatre fois la rime *mort / confort* (« mort / réconfort »).

La tempête une fois calmée, le navire reprend sa route. De la terre on peut enfin l'apercevoir : c'est là que prend place le mensonge fatal de l'autre Yseut. En réponse à la question de Tristan, elle affirme : « Sachez que le sigle (" la voile ") est tut neir[4] ». Tristan exhale une dernière plainte qui s'achève sur la même rime *mort / confort* :

1. Voir v. 2763-2775, p. 198.
2. V. 3041-3120, p. 205-207.
3. V. 3075-3077, p. 206.
4. V. 3180, p. 209.

« Ço m'est, amie, grant confort
Que pité avrez de ma mort. »
« Amie Ysolt » treis feiz dit,
A la quarte rent l'esprit[1].

Yseut, trop tard arrivée, se précipite là où est le corps de Tristan, se tourne vers l'orient et prie : mais pas plus que dans son monologue précédent il n'est question de Dieu ni du salut des âmes :

« Amis Tristran, quant mort vus vei,
Par raisun vivre puis ne dei[2]. »

Elle s'étend auprès de Tristan et va mourir. De l'ultime plainte d'Yseut nous avons deux versions, l'une brève et l'autre plus longue : toutes deux se terminent sur un couplet de rimes brisé, ce qui est très rare chez Thomas.

Quant à l'épilogue en forme d'envoi aux destinataires du roman, les amants, il est un parfait exemple de l'écriture de Thomas : il déroule, sans presque aucune connexion logique ou syntaxique, vingt vers formulaires souvent charpentés en deux parts complémentaires, et fortement reliés en couplets de rimes chargés de sens : *amerus/desirus*, *voleir/poeir*, et *dolur/amur* sur lequel se clôt le roman :

Tumas fine ci sun escrit ;
A tuz amanz saluz i dit,
As pensis e as amerus,
As emvïus, as desirus...
... Aveir em poissent grant confort
Encuntre change, encontre tort,
Encuntre paine, encuntre dolur,
Encuntre tuiz engins d'amur[3].

Inventeur du dialogue amoureux qui permet aux amants de dire leur désir, Thomas sait aussi instaurer un dialogue, un écho entre les sons, entre les mots, au point que son roman est devenu, mieux que les autres, la formule même du mythe amoureux.

★

La tradition s'est instaurée, depuis Joseph Bédier, d'opposer au récit de Béroul, plus proche de la tradition originale dite « version commune », le roman de Thomas, qui serait une version « courtoise » de la légende. Les partisans de ce point de vue — Joseph Bédier, Jean Frappier, Anthime Fourrier, Rita Lejeune — insistent sur le fait que Thomas a gommé une part de la violence initiale de la légende[4], et sur

1. V. 3193-3196, p. 209.
2. V. 3237-3238, p. 210.
3. V. 3279-3282 et v. 3295-3298, p. 212.
4. Voir encore récemment l'Introduction qu'a donnée F. Lecoy à son édition des *Folies Tristan* (p. 8). Et pour une vue d'ensemble, voir tout particulièrement l'analyse point par point faite par J. Bédier au tome II de son ouvrage (p. 191-302) des épisodes de la « version commune » qu'aurait connus Thomas, mais qu'il a écartés ou modifiés. Il s'agirait (dans la mesure où on peut reconstituer les parties manquantes du roman de

son goût pour la casuistique amoureuse dont l'un des plus beaux exemples est l'analyse du quatuor malheureux que forment Marc, Tristan et les deux Yseut : « Entre ces quatre ot estrange amor : / Tut en ourent painne et dolur, / E un e autre en tristur vit, / E nus d'aus nen i a deduit[1]. » Les adversaires de ce point de vue — Pierre Jonin, Jean-Charles Payen[2], et plus récemment Tony Hunt — reconnaissent certes que Thomas a emprunté bien des éléments et des motifs à la littérature courtoise contemporaine : les analyses bipartites des sentiments amoureux, les monologues et débats intérieurs, les subtils développements de la casuistique amoureuse, le lyrisme des plaintes amoureuses et du bonheur d'aimer, tout ceci appartient au champ de la poésie lyrique et des romans courtois qui en sont partiellement issus. Mais tous soulignent que, si l'argument de départ correspond bien à la situation canonique de la poésie et du roman courtois (un homme aime une femme mariée), très vite elle va bien au-delà de la problématique soigneusement balisée de la *fine amor*. Certes la dame est l'inspiratrice d'exploits, mais de curieux exploits, faits au moins autant de combats glorieux que de prouesses langagières, de ruses et de mensonges. Même dans cette version le caractère fondamentalement asocial de cet amour subsiste, comme J.-Ch. Payen l'a si bien montré, tout aussi fortement que dans l'autre version. Utilisation des motifs courtois et de la rhétorique de la *fine amor*, mais pour exprimer la violence et les dangers du désir amoureux qui conduit à la mort consentie et souhaitée[3].

Ce en quoi cette version à coup sûr innove profondément, c'est dans sa forme, dans l'invention de structures qui par la suite ne cesseront d'être utilisées et réélaborées dans le roman. Nourrissant son récit aux formes lyriques et romanesques contemporaines, Thomas a fait œuvre nouvelle dans la création d'un style formulaire propre alliant concision et émotion, et d'une figure inédite jusqu'alors, le dialogue amoureux. Il a poussé aussi loin que possible l'exploitation des éléments symboliques que lui offrait le récit dont il s'inspirait, faisant résonner son roman d'échos de rimes, le tressant d'images et de symboles qui le transforment en une structure signifiante d'une extrême densité. Ses personnages dès lors devaient pouvoir avec une égale dextérité manier, créer et interpréter les signes : ils savent se parler à demi-mot et tisser leur amour de signes de reconnaissance, ils possèdent l'art d'utiliser le langage à leur avantage. Mais les deux

Thomas) des épisodes de la mort du nain, de la vie misérable dans la forêt du Morroi, du saut de Tristan du haut de la falaise, du bûcher, des lépreux, et de l'épisode de Tristan « fou » auquel Thomas fait allusion pour le refuser (v. 2261 et suiv., p. 184). Pour une excellente présentation des divers points de vue et de la position de Thomas à l'égard de l'amour courtois, voir E. Baumgartner, *Tristan et Iseut*, p. 108-112.

1. V. 1165-1168, p. 155.

2. Jean-Charles Payen, *Tristan et Yseut*, Garnier, 1974, Introduction : « Version commune et version courtoise : ainsi définit-on depuis Joseph Bédier les deux traditions de Béroul et de Thomas. Je parlerais plutôt de version épique et de version lyrique... » (p. VII). Et plus loin : « Thomas n'est pas un authentique poète courtois » (p. XIII).

3. Voir Marie-Noëlle Toury-Lefay, *La Tentation du suicide dans le roman français au* XII*e siècle*, Champion, 1979, p. 171-173.

héros de Thomas, s'ils sont plus encore que dans les autres versions experts dans le maniement des signes, ont ceci de singulier qu'ils sont conscients d'être aussi victimes du pouvoir des signes; « Et jo forment enginné sui[1] », conclut Tristan au terme d'un monologue où il examine laquelle des deux Yseut il va trahir. Et le dernier vers du roman évoque, rappelons-le, les *engins d'amur*[2]. Ils savent aussi que le philtre, le *beivre*, *est* leur mort : « El beivre fud la nostre mort[3] », dit Tristan mourant, et Yseut de même : « E venue sui a la mort, / De meismes le bevre avrai confort[4] ». Maîtres des signes, victimes des signes, signes eux-mêmes : c'était à cette condition sans doute que, comme le souhaitait Thomas, les amants lisant l'histoire de Tristan et Yseut pouvaient prendre plaisir à se retrouver.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA.

BIBLIOGRAPHIE

ADAMS (Alison), « The Metaphor of *folie* in Thomas' *Tristan* », *Forum for Modern Language Studies*, XVII, 1981, p. 88-90.

ATANASSOV (Stojan), « Les Modèles narratifs dans le *Tristan* de Thomas », *Actes du 14e congrès international arthurien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1985, t. I, p. 1-15.

BAUMGARTNER (Emmanuèle) et WAGNER (Robert-Léon), « "As enveisiez e as purvers", commentaire sur les vers 3125-3129 du *Roman de Tristan* de Thomas », *Romania*, LXXXVIII, 1967, p. 527-537.

BENSKIN (Michael) et SHORT (Ian), « Un nouveau fragment du *Tristan* de Thomas », *Romania*, à paraître (1995).

BERTOLUCCI-PIZZORUSSO (Valeria), « La Retorica nel *Tristano* di Thomas », *Studi Mediolatini e Volgari*, VI-VII, 1959, p. 25-61.

BLAKESLEE (Merritt R.), « The Authorship of Thomas's *Tristan* », *Philological Quarterly*, LXIV, 1985, p. 555-572.

—, « *Mouvance* and Revisionism in the Transmission of Thomas of Britain's *Tristan* : The Episode of the Intertwining Trees », *Arthurian Literature*, VI, 1986, p. 124-156.

BRAULT (Gérard J.), « Le Rituel de la chasse dans le *Tristan* de Thomas », *Actes du 14e congrès international arthurien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1985, t. I, p. 112-119.

DANNENBAUM (Susan), « Doubling and *fine amor* in Thomas' *Tristan* », *Tristania*, V/1, 1979, p. 3-14.

FONTANELLA (Lucia), « Il frammento di Torino del *Tristan* di Thomas », *Pluteus*, VI-VII, 1988-1989, p. 393-427.

FRAPPIER (Jean), « Structure et sens du "Tristan" : version commune, version courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, VI, 1963, p. 255-280 et 441-454.

GRIGSBY (John L.), « L'Empire des signes chez Béroul et Thomas : "Le sigle est tut neir" », *Marche romane*, XXX/3-4, 1980, p. 115-125.

1. V. 675, p. 143.
2. « Les ruses, les tours de l'amour. »
3. V. 2649, p. 194.
4. V. 3263-3264, p. 211.

GRISWARD (Joël H.), « À propos du thème descriptif de la tempête chez Wace et chez Thomas d'Angleterre », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, p. 375-389.
HUCHET (Jean-Charles), *Littérature médiévale et psychanalyse. Pour une clinique littéraire*, P.U.F., 1990 (spécialement le chapitre III).
HUNT (Tony), « The Significance of Thomas's *Tristan* », *Reading Medieval Studies*, VII, 1981, p. 41-61.
JAUSS (Hans-Robert) et KOEHLER (Erich) éd., *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, Heidelberg, t. IV/2, 1978, p. 206-208.
LARMAT (Jean), « La Souffrance dans le *Tristan* de Thomas », *Mélanges de littérature du Moyen Âge et du XXe siècle offerts à Jeanne Lods*, École normale supérieure, 1978, t. I, p. 365-370.
LE GENTIL (Pierre), « La Légende de Tristan vue par Béroul et par Thomas. Essai d'interprétation », *Romance Philology*, VII, 1953, p. 111-129.
—, « Sur l'épilogue du *Tristan* de Thomas », *Mélanges [...] Jeanne Lods*, École normale supérieure, 1978, t. I, p. 365-370.
LECOY (Félix), « Sur l'étendue probable du *Tristan* de Thomas », *Romania*, CIX, 1988, p. 378-379.
MARCHELLO-NIZIA (Christiane), « L'Invention du dialogue amoureux », *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, Marie-Louise Ollier éd., Paris, Vrin/Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 1988, p. 223-231.
PARIS (Gaston), « *Tristan* et *Cligès* », *Journal des savants*, 1902, p. 289-309.
PUNZI (Arianna), « Materiali per la datazione del *Tristan* di Thomas », *Cultura Neolatina*, XLVIII, 1988, p. 9-71.
WOLEDGE (Brian) et SHORT (Ian), « Liste provisoire de manuscrits du XIIe siècle contenant des textes en langue française », *Romania*, CII/1, 1981, p. 1-17.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Principes d'édition.

Le travail d'édition du *Tristan* de Thomas tient presque autant de l'archéologie que de la paléographie. De ce texte célèbre ne nous sont parvenus, en effet, que six passages contenus dans des fragments, dix au total, de longueur fort inégale, et conservés dans six manuscrits différents.

Ce texte dont on a très vite mesuré l'importance a donné lieu depuis le XIXe siècle à un grand nombre d'éditions : dix essentiellement à ce jour, dont chacune applique des principes différents pour restituer au mieux un texte fragmenté et souvent très corrompu, mais que l'on ne peut guère amender à l'aide des autres manuscrits, selon le bon principe d'édition, puisque, au moins pour la moitié de ce qui

nous est parvenu, nous n'avons qu'un seul témoin. À chaque difficulté du texte, il faut donc se référer autant à ses connaissances paléographiques et linguistiques qu'aux décisions qui ont été prises et motivées par nos prédécesseurs, afin de choisir un parti en connaissance de cause.

Les manuscrits.

Comme nous l'avons indiqué, les six passages qui nous sont parvenus du texte de Thomas nous ont été transmis par dix fragments conservés dans six manuscrits dispersés à travers l'Europe, qui ont connu un destin agité, et dont un au moins a définitivement disparu :

1. Le « fragment de Carlisle » (154 vers), qui vient d'être découvert, est contenu dans le cartulaire de l'abbaye cistercienne de Holm Cultram, actuellement conservé au Cumbria Record Office à Carlisle. Le fragment consiste en deux feuillets de garde, les folios 1 et 286 du *Holm Cultram Cartulary*, sans cote ; il s'agissait à l'origine du même feuillet qui a été coupé en deux et partiellement détérioré par le couteau du relieur.

2. Le « fragment de Cambridge » (52 vers ; désigné par *C*), qui donne le passage intitulé « Le Verger », se trouve à la bibliothèque de l'université de Cambridge sous la cote *Add. manuscr. 2751(3)*. Il s'agit d'un feuillet unique qui a été découvert dans une reliure, et dont chaque côté compte 26 vers ; mais le bas du feuillet a été amputé par le couteau du relieur, et entre les deux séries de vers il existe une lacune d'au moins trois vers. La langue de ce manuscrit ne comporte pas de traits anglo-normands, et l'écriture semble de la fin du XIIIe siècle.

3. Le manuscrit Sneyd (du nom de son premier possesseur) comprend les fragments Sneyd 1 et Sneyd 2 (désignés par *Sn 1* et *Sn 2* ; 888 et 826 vers). Il se trouve désormais à la bibliothèque Bodléienne à Oxford, sous la cote *French d.16*, après que l'on eut quelque temps perdu sa trace. Les deux fragments sont placés à la suite l'un de l'autre, aux folios 4 à 17 : folios 4-10 pour le premier, édité aux vers 207-1094 de la présente édition, et folios 11-17 pour le second, correspondant aux vers 2473-3298 : il fait double emploi avec le manuscrit Douce jusqu'au vers 3239, et est seul à donner la « fin longue » du roman ; J. Bédier a pu estimer qu'à l'origine ces deux passages devaient être séparés par 12 à 14 feuillets doubles. L'écriture est de la fin du XIIe siècle. La langue comporte des traits anglo-normands. Les vers sont disposés sur deux colonnes par page, les paragraphes sont marqués par des lettres ornées. Le copiste a copié systématiquement le deuxième vers du couplet de rimes, c'est-à-dire le vers pair, en le décalant d'une lettre vers la droite ; ainsi seule la première lettre du vers impair, c'est-à-dire la première lettre du couplet, est tracée dans la marge réservée aux majuscules : il s'agissait certainement de mettre en évidence l'unité du couplet de vers : ce procédé se rencontre dans plusieurs manuscrits de l'ouest de la France et d'Angleterre ; et d'ailleurs Thomas ne rompt que très rarement l'unité syntaxique du couplet de vers. Nous n'avons pas conservé cette présentation dans notre édition.

Ce manuscrit comporte une vignette montrant Yseut jouant de la harpe[1]. Il est abîmé par endroits. Au bas du folio 10 verso (fin du premier fragment), il porte le chiffre .VIII.[2] : c'est une numérotation des cahiers de parchemin qui constituaient le manuscrit original ; elle a permis à F. Lecoy de calculer approximativement la longueur primitive du roman de Thomas[3]. Ce manuscrit offre enfin une ponctuation intéressante faite de points utilisés diversement[4], mais aussi de points-virgules, et même, ce qui est plus rare, de points d'interrogation[5].

Au folio 17 verso, on peut voir les traces de douze vers écrits de la même main et selon la même disposition que le reste du texte ; mais d'une part on ne peut être certain qu'il s'agisse d'une suite de l'épilogue « long » du roman, et d'autre part on ne peut en déchiffrer que quelques mots[6]. Enfin, non seulement le copiste accentue assez régulièrement les *i* (*i* ou *j* pour nous), mais en outre il accentue parfois les -o-, et spécialement dans les monosyllabes *ió* (=*jo*) et *có* (=*ço*)[7].

4. Le manuscrit de Turin, récemment retrouvé, est conservé depuis à l'Accademia delle Scienze de Turin (Documenti Cartacei e Trascrizioni, Mazza 813, doc. n° 43) ; jusque-là, on ne possédait plus que la transcription qui en avait été faite au siècle dernier par F. Novati[8]. Il s'agit d'un double feuillet un peu abîmé, comportant chacun deux colonnes de 64 vers de chaque côté, et qui donne deux fragments discontinus : le premier de 256 vers (« La Salle aux images », vers 1095-1350 de notre édition), le second de 256 vers également, qui fait, sauf pour ses trois premiers vers, double emploi avec Douce (vers 1419-1676, mais les vers 1489-1490 et 1634 manquent dans le fragment de Turin). On les désignera par *T1* et *T2*. Le manuscrit semble de la seconde moitié du XIIIe siècle, les traits anglo-normands sont peu marqués.

Mais depuis sa redécouverte Lucia Fontanella Vitale-Brovarone en a donné une première retranscription[9] qui a permis de préciser certains points, puis une édition du premier fragment *T1* accompagné d'un excellent commentaire[10].

5. Les trois fragments dits « de Strasbourg » (désignés par *Str1*, *Str2* et *Str3*) ont été détruits dans l'incendie de la bibliothèque du Séminaire protestant en 1870, et l'on n'en possède plus que la trans-

1. Folio 10 recto ; voir var. *e*, p. 150.
2. Voir var. *f*, p. 153.
3. Voir la Notice, p. 1219, n. 2.
4. Voir F. Lecoy, *Le Roman de Tristan par Thomas*, Champion, C.F.M.A., 1991, p. 9.
5. Quatre au folio 4 verso, correspondant aux vers 293, 297, 300 et 334.
6. Voir var. *c*, p. 212.
7. Voir sur ce point la « note » de Jacques Monfrin dans *Romania*, 1951, LXXIX, p. 395.
8. *Studi di filologia romanza*, 1887, II, p. 369-515 : « Un nuovo ed un vecchio frammento del "Tristan" di Tommaso » (et spécialement p. 495-515).
9. « Due frammenti francese all' Accademia delle Scienze di Torino : l'*Estoire du graal* et il *Tristano torineze* », *Miscellanea di Studi Romanzi offerta a Giuliano Gasca Queirazza*, Alessandria, 1988, t. I, p. 291-314 (spécialement p. 299-314).
10. « Il frammento di Torino del *Tristan* di Thomas : Resoconto di un seminario di Studio », *Pluteus*, 1988-1989, VI-VII, p. 393-427.

cription éditée par Fr. Michel. Il s'agit des 68 vers du « Cortège de la reine » que ce témoin est seul à donner (vers 1351-1418 de notre édition), et de deux fragments faisant double emploi avec Douce (vers 1643-1650 et 1769-1842 pour l'un, vers 1939-2008 pour l'autre). Il s'agissait selon Fr. Michel de quatre feuillets qui avaient été collés sur les plats intérieurs de la couverture de bois d'un autre manuscrit; et, ainsi que l'écrit leur éditeur, « en les détachant, l'écriture de l'un des côtés des feuillets est restée en partie sur les ais, de manière qu'à cette heure on ne saurait venir à bout de reconstituer ces huit colonnes sans le secours d'un miroir, d'une loupe, d'un mois de travail, et d'une patience à toute épreuve; et encore le succès est-il fort incertain ». Le texte, « d'une écriture du XIIIe siècle », était disposé en deux colonnes; ces quatre feuillets portaient cinq miniatures d'un « style grossier[1] ».

6. Le « fragment Douce » (désigné par *D*), le plus long, est conservé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, aux folios 1 à 12 d'un manuscrit coté *Douce d.6*. Il donne 1823 vers correspondant à la fin du roman (fin dite « courte ») : il s'agit des vers 1422-3244 de la présente édition, les vers 1419-1421 de cette « fin » étant donnés par le seul fragment *T2*. Font partiellement double emploi avec ce fragment le second « fragment de Turin », les deuxième et troisième « fragments de Strasbourg », et le second « fragment Sneyd » qui est seul à donner la fin longue. L'écriture est du XIIIe siècle; le texte est écrit sur deux colonnes; il est ponctué d'initiales alternativement rouges et bleues. La langue possède des traits anglo-normands.

Le premier des deux schémas de la page suivante permet de situer les différents passages retrouvés par rapport à ce que l'on peut imaginer de la taille de l'ensemble du roman; le second est destiné à situer les différents manuscrits les uns par rapport aux autres : comme on le voit, seule la fin du roman bénéficie de plusieurs témoins, cinq au total; tous les autres passages nous ont été transmis par un seul manuscrit.

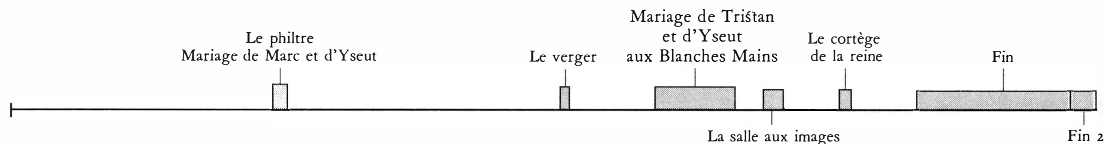
Les éditions précédentes.

Il existe déjà à notre connaissance dix éditions du *Tristan* de Thomas : ce sont celles de Fr. Michel, de J. Bédier, de B. H. Wind (en deux éditions successives), de A. Del Monte, de W. Mettmann, de J.-Ch. Payen, de G. Bonath, de Ph. Walter, de S. Gregory, de F. Lecoy enfin. La meilleure est la dernière, celle qu'a donnée Félix Lecoy en 1991.

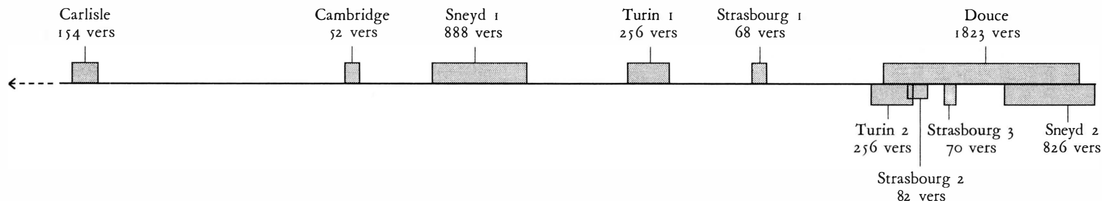
La première, celle de Francisque Michel[2], est finalement assez correcte, malgré des lectures ou des principes de transcription qui ne sont plus les nôtres.

1. Fr. Michel, *Tristan, Recueil [...]*, t. III, p. XXVIII.
2. *The Poetical Romances of Tristan in French, in Anglo-Norman and in Greek composed in the XII and XIII Centuries*, publié par Francisque Michel, Londres-Paris, t. I et II, 1835 (édition du manuscrit Douce, t. II, p. 1-85); *Tristan, Recueil de ce qui reste des poëmes relatifs a ses aventures, composés en françois, en anglo-normand et en grec dans les XIIe et XIIIe siècles*, Londres, 1839, t. III (édition du manuscrit Sneyd et du manuscrit de Strasbourg).

Épisodes conservés du *Tristan et Yseut* de Thomas (3 298 vers sur 13 000 environ)



Répartition des différents fragments de manuscrits



La deuxième[1], fondamentale, et dont les propositions de corrections sont encore souvent adéquates, est très interventionniste. Joseph Bédier a formulé l'hypothèse que l'auteur avait dû écrire en bons octosyllabes un texte détérioré par ses copistes. D'où un très grand nombre de « corrections » restituant des syllabes « manquantes » ou supprimant des surnuméraires. En effet, près de la moitié des vers de ce que nous conservons du *Tristan et Yseut* de Thomas n'ont pas exactement huit syllabes.

Les deux ouvrages de Bartina H. Wind[2] ont eu le mérite immense de remettre en circulation ce texte (les fragments Sneyd étaient réapparus) après bien longtemps, et de reprendre la question de leur édition à la base. Mais elles souffrent de lectures parfois inexactes (peu au total, cependant), et de corrections pas toujours cohérentes.

Deux éditions, l'une avec traduction en italien par A. Del Monte[3], l'autre partielle par W. Mettmann[4], n'apportent pas grand changement.

L'édition fournie par Jean-Charles Payen[5] corrige le texte de façon un peu anarchique, mais a eu le mérite de reprendre des leçons des manuscrits parfois rejetées par ses prédécesseurs.

L'ouvrage de Gesa Bonath[6] reprend en fait essentiellement l'édition de J. Bédier, et est pourvue de notes abondantes et souvent excellentes.

La version du roman donnée par Philippe Walter[7] reprend essentiellement l'édition de B. H. Wind, à quelques modifications près.

L'édition de Stewart Gregory[8] est en revanche une édition renouvelée. S. Gregory est comme Bédier assez interventionniste, et ses choix ne sont pas toujours absolument justifiés. Mais il a eu le mérite de rectifier certaines lectures fautives jusque-là, de revoir très soigneusement les divers manuscrits; il bénéficiait en outre des nombreuses études faites sur le texte depuis l'édition de B. H. Wind.

L'édition de Félix Lecoy[9] est à beaucoup d'égards la meilleure : une plus grande exigence paléographique l'a conduit à rectifier un nombre non indifférent de lectures erronées de ses prédécesseurs; des connaissances philologiques plus sûres lui ont permis d'identifier

1. *Le Roman de Tristan par Thomas, poème du XIIe siècle*, publié par Joseph Bédier, Paris, Société des Anciens Textes Français, 1902 (t. I, texte) et 1905 (t. II, Introduction).

2. *Les Fragments du Roman de Tristan [...] par Thomas*, édités par Bartina H. Wind, Leiden, Brill, 1950; nouvelle édition, Genève, Droz (T. L. F.), 1960.

3. *Tristano. Introduzione, testi, traduzione*, Naples, 1952.

4. *Der Tristanroman*, in Auswahl bearbeitet von Walter Mettmann, Tübingen, 1962 (donne le roman de Thomas du vers 1 à 700, puis du vers 2289 à la fin, avec des variantes).

5. *Tristan et Yseut. Les Tristan en vers*, édition et traduction par Jean-Charles Payen, Garnier, 1974.

6. Thomas, *Tristan*, herausgegeben und übersetzt von Gesa Bonath, Munich, 1985.

7. *Tristan et Iseut, les poèmes français, la saga norroise*, par Philippe Walter et Daniel Lacroix, Le Livre de Poche (Lettres gothiques), 1989.

8. *Le Roman de Tristan de Thomas*, édité et traduit par Stewart Gregory, New York, The Garland Library of medieval literature, 1991.

9. *Le Roman de Tristan par Thomas*, édité par Félix Lecoy, Champion (C.F.M.A.), 1991.

des formes ou des constructions parfois difficiles, et de proposer ainsi pour certains passages réputés insolubles des interprétations extrêmement intéressantes : les notes de son édition, dans leur concision, sont un modèle de ce point de vue. Même si nous ne retenons pas toutes ses propositions d'amendement, lorsque nous corrigeons, c'est très souvent en nous inspirant de ses choix.

Notre édition.

Tous les manuscrits contiennent des leçons erronées, des fautes de copie ou de lecture indubitables ; dans ces cas-là nous avons corrigé le texte, comme l'ont fait nos prédécesseurs ; nous le signalons toujours en variante[1].

Mais pour le reste notre édition est à plusieurs égards nettement plus conservatrice que celles qui l'ont précédée. Nous avons fait ce choix pour deux raisons. Tout d'abord, la majorité des corrections apportées par nos prédécesseurs sont des interventions destinées à rétablir les huit syllabes nécessaires : or, nous l'avons dit, ce qui nous a été conservé du texte contient une forte minorité de vers faux, de sept et parfois de neuf syllabes. Contrairement à Bédier et à certains de ses successeurs, et comme B. H. Wind, nous pensons qu'il n'est pas certain que Thomas ait écrit de parfaits octosyllabes : peut-être était-il anglo-normand, et en tout cas certaines de ses rimes montrent qu'il pratiquait ce dialecte. La position de B. H. Wind résume assez bien la nôtre : « Les scribes, connaissant mal la versification octosyllabique, qui fut peut-être celle de l'auteur, ont tâché d'introduire un rythme plus familier à leur oreille [...]. Nous avons préféré soumettre au lecteur les vers peut-être altérés du XIIIe siècle, plutôt que des vers restaurés du XXe[2]. »

On s'aperçoit très vite, en effet, que les « fautes » de rythme des copistes (ou de l'auteur ?) sont tout à fait régulières et cohérentes. Il s'agit de graphies qui correspondent à des traits dialectaux anglo-normands parfaitement repérés par les spécialistes. Il manque un *-e* final féminin ou, plus rarement, il s'en trouve un surnuméraire, et on qualifie cet effacement du *-e* final dans la prononciation (comparable à ce que fait le français moderne) de « faute de genre[3] ». Des hiatus sont

1. Cependant, même dans ces cas, il arrive que l'on puisse envisager la possibilité de constructions syntaxiques peu courantes, que l'on sait possibles depuis que notre connaissance de la langue ancienne s'est approfondie, mais dont les réalisations dans les textes n'ont pas été toujours recensées par les grammaires. Nous avons signalé ces cas en note.

2. *Les Fragments [...]*, 1960, p. 10-11.

3. Les copistes omettent souvent de graphier le *-e* neutre final devant une voyelle, car dans ce cas il s'élide ; il s'agit non pas d'une question d'accord négligé, comme le pense F. Lecoy, mais de pure graphie. Et cela peut aller jusqu'à l'amuïssement de la finale féminine : ainsi *nul aventure* (v. 960) ; *cest amur* (v. 736, 1016) ; *supris* au lieu de l'accord *suprises* (v. 679) ; *mellé* (v. 562 et 563) que Bédier, Lecoy et Gregory corrigent, mais pas Wind ni Payen ; ou encore *honuré* (v. 1601), *empeiré* (v. 1620) ou *vengé* (v. 2785) au féminin ; le substantif féminin *plai* (v. 2515 et 2569), ou *cuntré* (pour *cuntrée*, v. 2152) ; le groupe *sir reis* (v. 1885) ; ou des verbes en première ou troisième personne du singulier sans *-e* : *desir* (v. 1945), *ai* (au subjonctif présent, v. 783), *solei* (à l'imparfait, v. 2108) ; ou bien *cest* au lieu de *ceste* (v. 768) ; et dans d'autres cas encore. Et de façon complémentaire, on rencontre, surtout dans le cas de *que* et *ele*, la graphie avec

simplifiés, ou bien leur prononciation est variable, ce qui était normal à cette époque dans ce dialecte[1], et de ce fait il manque une syllabe au vers pour être octosyllabique.

Et toutes ces graphies sont facilitées par le fait qu'en anglo-normand le rythme des vers suit non pas le compte des syllabes, comme sur le continent, mais celui des accents toniques, ainsi que le faisait la poésie anglaise de l'époque. Dès lors les vers de sept syllabes, si fréquents, ou ceux de neuf syllabes, plus rares, ne sont pas irréguliers, dès lors qu'ils comportent trois accents toniques.

Un autre trait anglo-normand bien connu, la simplification de certaines diphtongues dont on ne conserve que le premier élément[2], a accentué l'impression que l'on avait affaire à des copistes qui avaient fortement modifié la graphie. Et la simplification de l'affriquée *-z* (ts) en finale, qui explique les graphies en *-t* final au lieu de *-z*[3], ainsi que l'amuïssement de *-s* final devant une initiale consonne[4] accentuent l'impression d'étrangeté des graphies[5].

Nous donnons un exemple du type de texte que procurent ces manuscrits, spécialement — et c'est la majorité de ceux qui nous sont parvenus — les manuscrits anglo-normands, avec les choix qui s'offraient à nous : les onze vers 915-925 comportent neuf vers heptasyllabiques, et deux octosyllabes dans le manuscrit Sneyd 1 ; nous n'en corrigeons aucun, B. H. Wind non plus, Lecoy ne corrige que le premier ; mais Bédier et Gregory en corrigent sept, et emploient des trémas pour marquer des hiatus ; nous donnons dans

-e final même dans les cas d'élision, comme dans *que ai* (v. 234), *quẹ Ysolt* (v. 672), etc., ce qui nous a conduit à transcrire, comme F. Lecoy, *q'* abrégé en *que*, et l'abréviation *quanq'* en *quanque*. Les copistes utilisent aussi cependant la forme élidée *qu*, mais elle est moins fréquente. Cet amüissement du *-e-* atone se produit aussi parfois à l'intérieur des mots, en particulier dans les formes de futur ou de conditionnel : *trovreit* (v. 294), *mesfreie* (v. 708) et le futur du verbe *faire* : *frai*, *fra*, etc. Par graphie inverse, on trouve parfois des *-e* finaux là où ils n'ont aucune raison morphologique de se trouver : on a un déterminant au féminin devant un nom au masculin : *biceste penser* (v. 1108), *male gré* (v. 1823), *en cete curuz* (v. 1771). Et des *-e-* internes là où le français du continent n'en a pas : *perderai* (v. 736), *isterez* (v. 1047), *descoverir* (v. 1143). Et les adjectifs et pronoms épicènes prennent souvent *-e* final au féminin : *forte paine* (v. 790), *quele* au lieu de *quel*. On a enfin *esteer* (v. 2290) et *esteez* (v. 2437) au lieu d'*ester* et *estez*, et même *volenteres* (v. 2441). On a enfin des participes en *-ee* final au lieu de *-é*.

1. Étant donné cette particularité de l'anglo-normand, on peut se demander comment graphier les séquences vocaliques qui peuvent faire hiatus, et qui dans ces manuscrits sont comptables parfois comme deux syllabes, donc en hiatus, parfois comme une seule syllabe avec alors réduction de l'hiatus : *reine/reïne*, *eust/eüst*, *poisse/poïsse*... Pour *reïne*, on l'a graphié systématiquement avec l'hiatus ; pour les verbes, on a suivi la scansion en octosyllabe : par exemple, *poisse* ou *poïsse*. On a aussi *ver* (pour *veeir*, v. 2981), *voler* (pour *voleir*, v. 568), *ut* (pour *eust*, v. 3221), *puce* (pour *poïsse*, v. 2556). Mais par graphie inverse on a aussi *troveir* (pour *trover*, v. 475).

2. *Premir* (v. 696, mais, v. 698, *premier*) ; *irt* (v. 702) ; *pich'ad* (v. 866) ; *a la matire n'afirt mie* (v. 935) ; *firs* (v. 1018, qui rime avec *chevaliers*) ; *astrir* (v. 1045, rimant avec *coroceir*).

3. *Aset* (pour *asez*, v. 2485), *fuisset* (pour *fuissez*, v. 2405), *pusset* (pour *pussez*, v. 2421), *savet* (pour *savez*, v. 2352), *seiet* (pour *seiez*, v. 2413), *sentisset* (pour *sentissez*, v. 2406) : nous les transcrivons avec un accent pour éviter l'ambiguïté.

4. Ainsi *de* pour *des* (v. 2820 et suiv.), *me* pour *mes* (v. 2653).

5. On a même parfois *fud* pour *fust* (v. 2302, 2415) au subjonctif imparfait du verbe *estre*, à cause de l'amuïssement de *-s* implosif devant consonne et de l'affaiblissement des dentales finales.

le tableau ci-contre la leçon de Sneyd 1 que nous suivons, avec en regard les versions « corrigées » de Bédier et Gregory. Les corrections apparaissent en italique.

La diversité des corrections apportées par Bédier et Gregory révèle, dans ce cas comme dans tant d'autres, que la « restauration » du texte de Thomas est rien moins que facile ou évidente !

Enfin, dans le cas qui est ici le nôtre, la primauté visuelle accordée à la traduction, dans la présentation même de la page, donne la possibilité d'offrir le texte dans son état le plus proche de celui du manuscrit : la traduction, lue d'abord, facilite l'accès et la compréhension d'un texte même difficile.

Il est enfin quelques traits de nos manuscrits que nous avons conservés. Ainsi nous avons gardé les graphies *ove* ou même *odve* sans les corriger en *od*, même si elles ne comptent que pour une syllabe.

Devant un mot commençant par une labiale ou une labio-dentale, la préposition ou le pronom adverbial prend souvent un *-m*, et les deux mots sont souvent soudés : *em paine* (v. 223), *em fust* (v. 261), *emvers* (v. 314, mais v. 655 *envers*), *emvie* (v. 963, mais v. 961 *envie*), *emveisier* (v. 843), mais *encumbrer* (v. 548), *semblance* (v. 764), mais *menbrer*, (v. 360).

Quant aux noms des héros, nous les transcrivons tels que les donnent nos manuscrits[1].

Enfin, des majuscules ornées se trouvent dans le manuscrit Sneyd[2], et des majuscules colorées dans le manuscrit Douce[3] : nous l'avons signalé.

Principes de traduction.

On a voulu garder une fidélité au mot près chaque fois que cela se révélait possible ; car cette fidélité a l'avantage de rendre aussi parfois le rythme du vers ancien. On a voulu ainsi, en particulier, mettre en évidence la récurrence de certains termes qui caractérise le roman de Thomas, par rapport aux autres versions, ou même par rapport aux autres romans de la même époque. Ainsi par exemple le mot *désir* est d'une fréquence inhabituelle — pourquoi voiler cela en utilisant des synonymes, ce que Thomas aurait pu faire, d'ailleurs ? Et si, parfois, on a changé la syntaxe de la phrase, c'est que l'ancien français et le français sont profondément différents sur ce point, et qu'il fallait rendre par des tournures tout à fait autres certaines constructions spécifiques de l'ancienne langue : c'est une autre façon d'être fidèle.

C. M.-N.

1. Dans sa transcription du manuscrit Sneyd 1, Wind choisit de transcrire l'abréviation *T'* par *Tristrans* ; or, quand le nom est écrit un peu plus développé, il n'y a pas d'-*s* final. Comme le fait F. Lecoy, nous transcrivons *Tristran*. Yseut offre plusieurs graphies, très souvent en clair : Yseut, Ysolt, Ysode, Ysodt, Isol, Isode, Isolt, selon les manuscrits ou selon la position dans le vers. Quant au nom de Brangien, il varie beaucoup : il est toujours abrégé dans *Sn1* et *Sn2* ; dans Douce, le plus souvent abrégé en *Breng'*, il apparaît quatre fois en clair, mais sous deux formes : *Brengven* (v. 1528 et 1988) et *Brengvein* (v. 1904 et 2586) — c'est cette dernière que l'on a choisie pour transcrire les abréviations ; le manuscrit *T* connaît *Brigvain* et *Bringvain* ; et Strasbourg, copié par Fr. Michel, *Brengien*.

2. Il y en a 14 dans Sneyd 1, aux vers 389, 439, 511, 575, 591, 601, 795, 855, 915, 935, 987, 997, 1057, 1087.

3. Il y en a 24, aux vers suivants : 1491, 1553, 1579, 1725, 1771, 1831, 1903, 1927, 2009, 2041, 2087, 2163, 2203, 2221, 2251, 2261, 2311, 2443, 2591, 2749, 2805, 2913, 2967, 3121.

VERS	NOTRE ÉDITION	BÉDIER	GREGORY
	Quant Artur ot icest dire,	Quant Artu*s* o*ï* icest dire,	Quant Artu*s* o*ït* icest dire,
	El cuer out dolur e ire.	El cuer *en* out dolur e ire.	El cuer out *e* dolur e ire.
	Al jaiant cuntremandat	*E* al jaiant cuntremandat	Al jaiant *dunc* cuntremandat
	Qu'enceis se combaterat	Qu*e* *il* enceis se combaterat	Qu*ë* enceis se combaterat
	Que de sa barbe seit rendant	Que de sa barbe seit rendant	Que de sa barbe seit rendant
	Pur crime, cum recreant.	Pur crime, cum*e* recreant.	Pur crime, cum*e* recreant.
	E quant li jaianz cest oï	E quant li jaianz cest oï	E quant li jaianz cest oï
	Que li reis si respondi,	Que li reis si *li* respondi,	Que li reis si *li* respondi,
	Molt forment le vint requere	Molt forment le vint *dunc* requere	Molt forment le *il* vint *dunc* requere
	Tresque as marches de sa tere,	Tresque as marches de sa tere,	Tresqu*ë* as marches de sa tere,
	Pur combatre encontre lui.	Pur combatre encontre lui.	Pur combatr*ë* encontre lui.

SIGLES UTILISÉS

C	Fragment de Cambridge
D	Fragment Douce
Sn1	Premier manuscrit Sneyd
Sn2	Deuxième manuscrit Sneyd
Str1	Premier fragment de Strasbourg
Str2	Deuxième fragment de Strasbourg
Str3	Troisième fragment de Strasbourg
T1	Premier manuscrit de Turin
T2	Deuxième manuscrit de Turin

NOTES ET VARIANTES

Page 129.

a. Ici commence le premier fragment, qui ne nous est conservé que par le manuscrit de Cambridge (sigle C). Voir la Note sur le texte, p. 1239. •• *b.* bien i demorerent *C, mais* i *est exponctué.* •• *c. La forme de cas régime tonique* aus *a fait difficulté pour les éditeurs. Bédier corrige en* il *. Wind l'interprète comme une forme tonique de cas sujet, ce qui est sans doute le cas ici comme par exemple chez Béroul (v. 2346-2347, p. 65). On pourrait également l'interpréter comme une forme clivée reprise par* les *.* •• *d. Les vers 162-163 sont un peu en retrait dans C : la place avait été gardée pour une majuscule, un* L *indiqué en marge à l'intention du rubriqueur, qui n'a pas été exécutée; de même aux vers 168-170 pour le* T *, et aux vers 191-193 pour le* D *qui, lui, est effacé.* •• *e. C'est à cet endroit que C est amputé du bas; on peut supposer d'après la version de la « Saga » qu'il manque trois vers.*

1. Cet épisode se situe dans la deuxième partie du roman. Tristan vit encore à la cour auprès du roi Marc et de son épouse Yseut. Mais les soupçons du roi ayant été éveillés, il fait surveiller Tristan et Yseut par le nain. La scène du verger est l'un des épisodes où les amants sont découverts, mais sans que cela puisse aboutir à une condamnation. Tristan doit néanmoins quitter la cour, et Yseut lui donne en gage un anneau qui réapparaîtra à des moments cruciaux du récit, dans trois des épisodes qui nous sont conservés du roman de Thomas : le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains, la salle aux images, et la mort de Tristan.

2. Une formule semblable se retrouve dans la *Folie* de Berne : *Entre mes braz tenu raïne* (v. 191, p. 250) et *Entre ses braz tient la raïne* (v. 584, p. 260).

3. Les mots *bien demorerent* (v. 160) ont intrigué les traducteurs. Faut-il comprendre : « ils tardèrent tant que... », « ils prirent leur temps si bien que... », « ils arrivèrent trop tard » (Payen, Gregory) ? Cela s'articule assez mal au *quant* qui suit. Faut-il comprendre que *bien demorerent* suit chronologiquement *quant* : « ils s'attardèrent un moment une fois qu'ils les eurent découverts endormis » (ce qui per-

met à Tristan de s'apercevoir de leur présence) ? Ou faut-il interpréter *demorer* comme « ne pas réussir, manquer, être déçu » ?

4. Dans la mesure du possible, nous respectons dans notre traduction les temps verbaux du texte. Il est cependant des cas, comme ici, où le passage d'un passé simple *s'esvella* (v. 168) à un présent *voit* (v. 169) paraîtrait rude à un lecteur moderne, car ce n'est plus l'usage en français moderne comme ce l'était en français du XIIe siècle. Dans ces cas, peu nombreux au total, nous unifions les temps verbaux.

Page 130.

a. Verso du folio de C. •• *b.* Que *en début de vers manque dans C. Nous corrigeons.* •• *c. Les éditeurs corrigent en général en* soi *cette forme anglo-normande de la 1re personne du singulier de « savoir ».* •• *d.* tendrour *C, mais le* u *est exponctué.* •• *e. Ici commence un épisode de 888 vers dont le premier fragment Sneyd (sigle Sn1) est le seul témoin. Voir la Note sur le texte, p. 1239.* •• *f. Folio 4 de Sn1 - colonne a, v. 207-238 ; b, 239-270 ; c, 271-302 ; d, 303-334.* •• *g.* Puit *est une forme anglo-normande pour* puet. •• *h. La plupart des éditeurs ajoutent* est *entre* molt *et* diverse*, à la suite de Bédier. Mais il s'agit du verbe « diverser » (se diviser), (diverger).*

1. D'après les vers 613-615, p. 141, 2669-2671, p. 195, et 2899-2902, p. 201, à cet endroit prenait place un serment : Tristan promettait à Yseut de ne pas aimer une autre femme.

2. Entre le fragment de Cambridge et ce premier fragment Sneyd prennent place de nombreux épisodes ; Tristan va, d'après la *Saga* (chap. LXVIII, p. 881) et Gottfried (p. 621-628), en Normandie, puis passe par l'Allemagne où il se met au service de l'empereur, et selon la *Saga* gagne ensuite l'Espagne. De là, il rejoint la Petite-Bretagne (la Bretagne actuelle) où il vit à la cour du duc avec le fils duquel il s'est lié, et il ressent quelque attirance pour Yseut aux Blanches Mains, fille du duc et sœur de Kaherdin.

3. Les monologues intérieurs sont fréquents et importants dans le roman de Thomas, plus que dans les autres versions. L'épisode du mariage est essentiellement composé de deux longs monologues de Tristan, qui tournent parfois au dialogue avec soi-même comme aux vers 293-301 (voir la Notice, p. 1229). Cette forme littéraire issue de la poésie lyrique est devenue dès les plus anciens romans français (*Énéas*, *Roman de Troie*) l'expression privilégiée des sentiments amoureux, de l'introspection et des débats intérieurs.

Page 131.

a. Bédier, Bonath et Lecoy lisent vostre*, Wind, Payen et Gregory* nostre*, nous aussi : on peut discerner une légère différence graphique entre les deux premiers jambages de ce possessif et ceux du* vostre *du vers 212, p. 130.* •• *b. Bédier, Lecoy, Wind, Gregory corrigent en* vostre. *Payen conserve la forme* vestre*, attestée.* •• *c. À la suite de Bédier qui dans son Glossaire propose de corriger* bienz *en* buenz*, la plupart des éditeurs donnent cette dernière forme ; Lecoy justifie cette correction en renvoyant*

aux formes buen *, ici v. 225, et v. 800, p. 146, mais on pourrait renvoyer à la forme* bien *, v. 246 et 248.* •• *d.* suio *Sn1. Comme c'est parfois le cas, le copiste a écrit sans séparation le verbe et son pronom sujet. On attendrait* suiio *. On doit lire* su jo *, en interprétant* su *comme une forme anglo-normande de* sui *avec réduction de la diphtongue, ou en considérant que le copiste a oublié un jambage.* •• *e. Sn1 donne* il *; Bédier, à sa suite Wind, Payen, Bonath, Walter, Gregory, Lecoy corrigent en* el *, car « il s'agit bien évidemment d'Yseut » (Lecoy); voir ici v. 229 et 309-312, p. 133. On ne peut voir là une confusion,* il *pour* el *; mais* il *peut également se comprendre.* •• *f. On attendrait la forme atone* sun *. C'est sans doute une graphie inverse, car l'anglo-normand réduit la diphtongue* ue *à* u *. On trouvera de nombreux cas semblables; voir la Note sur le texte, p. 1245.* •• *g. Bédier, Bonath, Lecoy, corrigent* E rien *, leçon de Sn1, en* De rien *. Mais l'adverbe* rien *au sens de « pas du tout » est attesté; comme Wind, Payen, Walter, Gregory, nous conservons la leçon de Sn1.* •• *h. Tous les éditeurs lisaient* mult *sauf Lecoy et Gregory; ces derniers ont raison: Sn1 donne clairement* molt *.* •• *i. Bédier et à sa suite Payen, Bonath, Walter, Gregory, Lecoy corrigent* de *, leçon de Sn1, en* desir *, guidés par le contexte où ce mot figure fréquemment. Wind conserve* de *et y voit une préposition (« de milz »). Mais ne pourrait-on voir là une forme de « duel » (souffrance)?* •• *j. On trouve dans Sn1* estot *, de même que* pot *au vers suivant: il s'agit de graphies en* o *au lieu de* ue *: voir la Note sur le texte, p. 1245.*

Page 132.

a. Tous les éditeurs corrigent tant *, leçon de Sn1, en* tantes *; nous préférons conserver cette forme caractéristique de l'anglo-normand.* •• *b. La fin des vers 252-254 est effacée dans Sn1 : nous adoptons la restitution de Fr. Michel.* •• *c. Bédier, Lecoy et Gregory donnent:* Ja n'en puis jo *, car la construction du verbe exige ce complément* en *; comme Wind (et Walter), nous préférons suivre Sn1.* •• *d. La plupart des éditeurs, Wind, Bonath, Lecoy, pensent qu'il s'agit d'Yseut, car le traitement par le copiste du* -e *atone final devant voyelle permet une telle graphie pour le féminin, et ils corrigent en* partie *pour éviter tout contresens. Quelques autres éditeurs traitent* parti *comme un masculin, et l'interprètent avec pour sujet* mis cuers *. Mais un tel rejet du sujet au vers suivant est contraire à la syntaxe de Thomas (alors que cet effet n'est pas rare chez Chrétien de Troyes par exemple). C'est pourquoi nous comprenons comme les premiers : il s'agit bien d'Yseut, comme le montre la 3e personne; mais nous conservons la forme de Sn1 par souci de cohérence graphique.* •• *e. La leçon de Sn1 se comprend bien, il n'est pas nécessaire de corriger* fist *en* feïst *comme le font Bédier, Gregory et Lecoy.* •• *f. Bédier et Lecoy donnent:* bien fei tenu *; nous avons cependant choisi de suivre la leçon de Sn1, bien que le vers soit hypomètre.* •• *g. Les éditeurs lisent* cur *et corrigent en* cure *. On peut peut-être lire* cure *avec un premier jambage du* u *presque effacé.* •• *h.* S'aveiir *Sn1; nous corrigeons.* •• *i. Le vers 274 présente deux difficultés. Tout d'abord, la forme* deive *pour le subjonctif de « devoir » est caractéristique de ces manuscrits anglo-normands; Wind l'a relevée six fois dans Sneyd et Douce, contre une seule forme* deie *, qui est la forme du continent. Ensuite, le sens de ce vers n'est pas évident, et certains éditeurs*

ont ajouté une négation; mais le passage tel quel peut se comprendre : « Car nous avons tant souffert... (trop) pour que je puisse en désirer une autre. » •• *j.* mal gere *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *k. Bédier, Wind, Payen, Walter, Gregory et Lecoy corrigent au vers 281* voleir *en* poeir *, et Bédier et Lecoy* penseir *en* voleir *(v. 282), car « la rime est fausse [N.B. sauf en anglo-normand] et le sens absurde » (F. Lecoy, p. 120). Cela donne en effet un texte très cohérent. Mais si l'on interprète ce* voleir *comme une reprise du précédent, v. 279 (donc : mon désir, et non : votre volonté), on peut à la rigueur conserver la leçon de Sn1.* •• *l. Le début des vers 283 à 286 est illisible, celui du vers 287, p. 133, mal lisible. Nous adoptons pour le vers 283 la leçon de F. Lecoy et le texte restitué par Bédier pour les vers 284-287.*

1. Peut-être faut-il interpréter jusqu'au bout et comprendre : « Quant à ce que je désirerais qu'elle fasse, elle a la volonté de le faire, même si elle n'a pas le pouvoir de le réaliser. »

Page 133.

a. Nous transcrivons nïent *avec un tréma, bien que le mot compte parfois pour une seule syllabe dans ce texte; voir la Note sur le texte, p. 1245.* •• *b. Après* De quei *, Sn1 donne un point d'interrogation (signe semblable à l'abréviation de* -ur- *, mais avec un point juste au-dessous), de même qu'au vers 297 après* A que faire *, et à la fin des vers 300 et 334, p. 134.* •• *c.* I ne set u *Sn1 ; nous corrigeons d'après Bédier et les autres éditeurs.* •• *d.* oblien *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *e. Bédier, Bonath et Lecoy corrigent* volt *, leçon de Sn1, en* puet *, certes plus satisfaisant; mais* volt *peut se comprendre, et Wind, Payen et Gregory le conservent.*

1. On peut également comprendre l'expression l'*amur de mei* (v. 310) comme : « l'amour qu'elle me portait ».

Page 134.

a. estre quentre amur *Sn1 ; nous corrigeons comme Bédier et ses successeurs.* •• *b. Après* Ait delit *Sn1 place un point-virgule renversé, ponctuation forte signalant souvent, à l'intérieur d'un vers, une frontière syntaxique ou sémantique : une explicitation par apposition comme au vers 858, p. 147, ou comme ici l'articulation entre deux syntagmes coordonnés de même fonction.* •• *c.* puset mentre *Sn1 ; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *d. À la fin du vers 334, le copiste place un point d'interrogation. Voir var. b, p. 133.* •• *e. Folio 5 de Sn1 - a, v. 335-366 ; b, 367-398 ; c, 399-430 ; d, 431-462.* •• *f. Bédier, Bonath, Lecoy, corrigent la forme atone* se *, leçon de Sn1, en* s'en *à cause de sa position en fin de syntagme, et Wind la corrige en* sei *. Payen, Walter et Gregory, comme nous, conservent* se *, possible en cette position.* •• *g. Entre les deux syntagmes juxtaposés avec infinitif, Sn1 place un point; voir var. b.* •• *h. Ce second pronom indéfini (« on ») renvoie bien sûr à un autre sujet que le premier* l'en *du vers 343 : « Quand quelqu'un..., on doit... »* •• *i.* g[a]rantir *Sn1. Ce mot avec* a *suscrit est transcrit* guarantir *par Lecoy,* garantir *par Wind et Gregory.*

Page 135.

a. Bédier, suivi par Wind et Lecoy, propose de corriger delivrer *en* delitier *, meilleur pour la rime et pour le sens; Payen et Gregory suivent Sn1, nous aussi.* •• *b.* Se par femme espuser *Sn1. Le vers est hypomètre, mais surtout le sens n'est pas adéquat. Nous corrigeons donc, comme Bédier et les autres éditeurs.* •• *c. Bédier, Payen et Lecoy donnent :* nule raisun n'oüst *; mais* nul *est parfois négatif en ancien français : comme Wind et Gregory, nous suivons la leçon de Sn1.* •• *d.* M *initiale majuscule rubriquée sur quatre lignes.* •• *e.* quele oblit *Sn1. Bédier et Lecoy corrigent en ajoutant un pronom personnel régime :* qu'ele l'oblit *. Les autres éditeurs suivent Sn1, car en anglo-normand l'omission du pronom régime n'est pas rare.*

1. On pourrait comprendre les vers 399-402 tout autrement : « il veut prendre femme afin de n'avoir pas lieu de reprocher à Yseut de rechercher le plaisir contre toute raison, ce qui ne conviendrait pas à sa valeur ». Mais la suite plaide plutôt pour l'interprétation habituellement retenue.

Page 136.

a. quen liu fust *Sn1, avec le* u *de* liu *exponctué. Nous corrigeons.* •• *b.* neost *Sn1. Tous les éditeurs lisent* ne ost *et corrigent en* ne oüst *à la suite de Bédier. Mais il n'est pas impossible d'interpréter cette graphie comme nous le faisons.* •• *c.* nel oust *Sn1. Comme nous l'avons dit (voir la Note sur le texte, p. 1245), nous graphions cette forme* oüst *, même si parfois elle est visiblement monosyllabique comme ici.* •• *d. Les premières lettres des vers 413 et 414 sont illisibles. Au vers 413 on distingue encore* ment *, et Fr. Michel a rétabli* Coment *. Au vers 414 Sn1 donne* ntre *(ou* utre *)* amus *que nous corrigeons avec Bédier en* amur *; Bédier propose* Encuntre *, mais il faut alors supposer que les deux* n *sont graphiés par des tildes, car il n'y a la place que pour trois lettres avant le* t *.* •• *e. Sn1 donne au vers 419* gravanco *qui rime au vers suivant avec* venjanco *. Nous corrigeons.* •• *f.* vengenent *Sn1; nous corrigeons.* •• *g.* dloblera *avec le premier* l *exponctué.* •• *h. Tous les éditeurs corrigent* nu *en* ne *.* •• *i.* O *majuscule rubriquée sur quatre lignes.*

1. Chez Thomas, l'épouse de Tristan porte le même nom que la femme qu'il aime : son nom et sa beauté sont les deux raisons pour lesquelles Tristan la choisit. Cette motivation devient moins claire lorsque, dans certaines versions, les deux femmes ne portent pas exactement le même nom : c'est le cas dans la *Saga* en particulier (voir p. 881 et suiv.). Son surnom, « aux Blanches Mains », ou « aux Doigts Blancs », évoque sans doute sa virginité conservée. Rappelons qu'il existe une troisième Yseut : la mère de la reine Yseut, comme elle guérisseuse et quelque peu fée ; c'est elle qui a préparé le vin d'herbes, le philtre magique destiné à Marc et à sa fille.

2. Gregory juge que le sens habituel de *venjance* (v. 420), *vengement* (v. 421), *vengier* (voir également v. 547, p. 139 et v. 695 et 697, p. 143) ne convient pas parfaitement à la situation ; il rappelle que l'un des sens du verbe latin *vindicare* est « libérer de », « délivrer », « déga-

ger»; non attesté ailleurs en ancien français, cet emploi de *quere vengement/venjance a* conviendrait en effet. Mais il nous semble que l'ensemble du raisonnement n'est pas absolument incompatible avec l'idée de vengeance, ou tout au moins de compensation : il y est en effet question de colère et de haine.

Page 137.

a. puen~t *Sn1. Le mot* puent *porte un signe d'abréviation qui est très clairement un tilde de nasalisation chez ce copiste. Les éditeurs corrigent en général en* puent . •• *b. Nous lisons* acostemier , *avec un* e *mal formé et très proche d'un* o , *comme cela arrive parfois chez ce copiste. Gregory et Lecoy lisent* acostomier , *mais Wind, Payen, Bonath comme nous* acostemier . •• *c.* en changer novelerie *Sn1 ; nous corrigeons comme Bédier et la majorité des éditeurs à sa suite. Wind et Walter conservent la leçon de Sn1, mais sans en expliciter la construction.* •• *d. Folio 6 de Sn1 - a, v. 463-494 ; b, 495-526 ; c, 527-558 ; d, 559-590.* •• *e. Le sens de cette expression n'est pas évident, et plusieurs éditeurs ont corrigé en* laisse del suen ; *on peut cependant interpréter la préposition comme un* pur *causal : « parce qu'il est sien », ce qui est parfaitement cohérent avec le reste du passage ; aussi conservons-nous la leçon de Sn1.* •• *f. Bédier et les autres éditeurs corrigent* altrei *en* altrui . •• *g.* lalturi *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *h. À la suite de Bédier, plusieurs éditeurs corrigent en* Del . •• *i. Les éditeurs corrigent habituellement* no *en* ne , *mais on peut interpréter la forme* no *comme une graphie pour* nel .

Page 138.

a. F. Lecoy est le seul à conserver la leçon de Sn1, les autres éditeurs corrigeant bien *en* mal . *Avec raison, Lecoy explique : « il y a deux cas, dit l'auteur, où la* novelerie *est acceptable ; quand on change le mal en bien, mais aussi le bien en mieux ». Nous suivons cette interprétation.* •• *b. La fin des deux vers 482-483 est assez difficilement lisible.* •• *c.* troveur *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *d. Vers 490 dans Sn1 :* Celui diu'se sunpense . *Wind, Payen, Bonath, Gregory, Lecoy lisent* Ce lui . *Mais on peut avoir ici un démonstratif sujet à la forme de cas régime tonique.* •• *e. Vers 492 dans Sn1 :* E enapros lor aparer . *Nous corrigeons* enapros *en* en aprés . *Même ainsi, ce vers est difficile à interpréter, à cause du verbe* aparer , *qui signifie « préparer ». Bédier a conservé le verbe, mais en suggérant que l'on pourrait corriger soit en* En aprés al lor repairier *(au sens de : et ensuite revenir au leur ?), soit en* E en aprés lor a paier *(ils veulent ce qu'ils n'ont pas, et ensuite il leur faut payer, il leur en cuit). Wind, tout en conservant elle aussi* aparer *(se préparer), accepterait une émendation en* apaier *(se contenter, calmer, satisfaire), en soulignant que* lor *au lieu du réfléchi* sei *est peu fréquent. Gregory, tout en conservant le vers, interprète* lor aparer *comme* le lor apairier *(adjoindre au leur), avec* lor *pour* le lor , *et* aparer *comme une graphie pour* apairier . *Lecoy considère le vers comme « irrémédiablement corrompu » (p. 138). Nous comprenons* lor aparer *comme « faire leur ».* •• *f. Bédier, Payen, Gregory, Lecoy corrigent en* avancier , *mais Wind suit Sn1.* •• *g.* T *majuscule rubriquée sur six*

lignes. •• *b.* iço quisol amat / Dysol amer *Sn1. La variation des graphies est à souligner,* Ysolt *, forme habituelle, alternant avec* Isol *et* Ysol *, sans que cela tende à distinguer les deux Yseut dans ce contexte singulièrement complexe. Pour les opposer, l'auteur a recours à des périphrases:* l'altre Ysolt *,* iceste Ysolt *,* cele *,* ceste *,* la reïne *,* la meschine *,* s'amie *. Voir de même, aux vers 569-570, p. 140, l'alternance entre* Ysolt *et* Isolt *.* •• *i. On a proposé de corriger le vers 519 en:* Par ço qu'il ne puet cele aveir *, à cause de la mauvaise rime au vers 520* lassier / voleir *. Bédier propose aussi de corriger, suivi par Bonath. Wind, Payen, Gregory (au* iço *près) conservent la leçon de Sn1 ; nous les suivons (voir la Note sur le texte, p. 1245).*

Page 139.

a. Plusieurs éditeurs donnent: Cuntre la volenté *.* •• *b.* pur samamur *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *c. Les deux* s *dans* esspusast *devant le* p *résultent peut-être de la correction par le copiste d'une forme fautive* enpusast *.* •• *d. Les premières lettres du vers 541 sont peu lisibles.* •• *e.* talez *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *f.* encumber *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *g. Le* l *de* tel *est très peu lisible.* •• *h.* gravace *Sn1 ; nous corrigeons.*

Page 140.

a. Sn1 donne aux vers 562 et 563 melle *. Ici comme dans d'autres cas, il n'y a pas de « e » final de féminin marquant l'accord. En anglo-normand en effet, « e » final atone, surtout devant voyelle, s'élide très souvent. On trouve plusieurs cas semblables; voir la Note sur le texte, p. 1244.* •• *b. Cette graphie* -er *pour* -eir *est courante en anglo-normand, car la diphtongue y est réduite (voir la Note sur le texte, p. 1245).* •• *c. La construction très hardie du vers 569 — s'il est exact — a incité les éditeurs à le modifier: Bédier a proposé* Pur ço que par Ysolt se dolt *, repris par Lecoy et Walter; Payen, Bonath et Gregory préfèrent* Pur ço que se dolt par Ysolt *; Wind* Pur ço que d'amur Ysolt se dolt *.* •• *d. Nous conservons cette graphie : l'un des traits de l'anglo-normand est la confusion entre « s » et « ss ».* •• *e.* porole *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *f.* I *est une majuscule rubriquée sur cinq lignes.* •• *g.* anties *Sn1. À la place de* anties *non identifié jusqu'ici, Bédier propose* aaties *.* •• *h.* L *est une majuscule rubriquée en début de colonne, sur une ligne et dans la marge supérieure. Ici commence le folio 7 de Sn1 - a, v. 591-620 ; b, 621-654 ; c, 655-686 ; d, 687-718.*

Page 141.

a. La forme tonique du pronom régime n'est pas rare en position préverbale en anglo-normand. •• *b. Bédier, et à sa suite Wind, Bonath, Gregory, Lecoy donnent* un *. Comme Payen et Walter, nous conservons la leçon de Sn1.* •• *c. La leçon de Sn1 :* Le penser en grant anguisse *est impossible à interpréter. Bédier, suivi par Bonath et Lecoy, propose* Del penser fu en grant anguisse *; nous l'adoptons. Wind et Walter préfèrent :* Le penser est grant anguisse *.* •• *d. Vers 608 dans Sn1 :* Tant que de sur fait se rep^a^nt *. Bédier puis Wind donnent pour ce vers* Tant que de

sun fait se repent. *La note de Lecoy est juste: il faut lire* reprant *puisque le* a *est suscrit; dans ce cas* surfait *pourrait être conservé comme substantif: « de sorte qu'il s'accuse de forfait ».* ↔ *e. Sn1 donne clairement* e~, *surmonté d'un tilde de nasalité; depuis Fr. Michel les éditeurs corrigent en* De parfunt cuer. *Nous suivons la leçon de Sn1.* ↔ *f. Wind, Gregory et Lecoy corrigent* dreit *en* dreite. ↔ *g. La lecture de Lecoy, corrigeant ses prédécesseurs qui lisaient* derverie, *est juste:* druerie, *avec un* r *suscrit entre le* d *et le* u, *et avec un point souscrit entre les deux lettres pour indiquer le lieu d'insertion.* ↔ *h.* esspse *Sn1; nous corrigeons. Les autres éditeurs corrigent soit en simplifiant le double* ss, *soit en ajoutant un* -e *final pour l'accord: en* espusé *pour Wind, en* espusee *pour Payen, Bonath et Walter, en* esspusee *pour Gregory et Lecoy.* ↔ *i. Plusieurs éditeurs corrigent en* faire.

1. Voir les vers 205-206, p. 130.

2. Les vers 605-606 ne sont pas faciles à interpréter. Bédier avait corrigé (v. 606) en *Que*, ce que Bonath reprend et traduit: « La possibilité qu'il a de réaliser sa volonté lui répugne. » Wind conserve *Se* qu'elle interprète comme un concessif: « Quand même il pourrait en faire à sa volonté maintenant, il n'en a pas le pouvoir (quelque chose l'en empêche) »; mais pourquoi présenter la possibilité de réaliser le projet de Tristan comme irréel, puisqu'il vient de se marier? La suite des idées dans ce cas ne nous paraît pas claire. Nous préférons donc voir dans ce *se* un introducteur d'exclamative de regret.

3. Je comprends et ponctue comme Payen, Bonath et Gregory, qui relient les vers 625 et 626 à ce qui précède, et non comme Wind, Walter et Lecoy, qui les relient à ce qui suit. Mais les deux interprétations sont plausibles.

4. Le membre de phrase *de mentir ma fei* (v. 629) fait sans doute allusion à une promesse qu'aurait faite Tristan à Yseut de lui être fidèle, lors de leur dernière entrevue, et qui aurait suivi la remise de l'anneau par Yseut que l'on trouve à la fin du fragment de Cambridge, p. 130.

Page 142.

a. Bédier, Payen, Bonath, Walter, Gregory et Lecoy corrigent en Qu'a l'altre. *Comme Wind, nous suivons la leçon de Sn1. Voir le même cas au vers 646.* ↔ *b.* nen lu *Sn1, avec le deuxième jambage de* lu *exponctué.* ↔ *c. Bédier (s'inspirant du vers 654), Bonath, Lecoy corrigent* ove *en* od, *Payen et Gregory en* o. *Wind et Walter, comme nous, gardent* ove. *De même au vers 660.* ↔ *d.* ne de od laschine *Sn1. Seuls Payen et Gregory ne corrigent pas* dé *en* dei. *En revanche, le dernier mot est erroné, et nous corrigeons. Au vers 658 de même nous conservons* dé. ↔ *e. Bédier, Bonath et Lecoy donnent:* Ne ne mei. ↔ *f. Vers 663 dans Sn1:* Et si jo perc aysolt mafiance. *Mais dans ce contexte ce verbe n'offre pas de sens satisfaisant; comme des confusions entre « o » et « e », et entre « c » et « t », sont possibles, comme Bédier et tous les éditeurs, nous corrigeons.*

1. Comme Bonath dans sa traduction, je rapporte à Yseut aux Blanches Mains tous les *ceste* et *iceste*, sauf au vers 641 où il s'agit sans

doute d'Yseut la Blonde, mais la suite du raisonnement n'exclut pas qu'il s'agisse d'Yseut aux Blanches Mains.

Page 143.

a. Le premier l *de* Alune *est un peu effacé dans Sn1. Ici encore F. Lecoy a rectifié la lecture* A une *de la plupart de ses prédécesseurs.* •• *b. Bédier, suivi seulement par Bonath, Gregory et Lecoy, donne* Que al premir. •• *c. L'« Anglo-Norman Dictionary » donne la forme adjectivale* corus *(courroucé, en colère) dont* coreuse*, qui auparavant intriguait les éditeurs, n'est qu'une graphie.* •• *d. Entre les deux propositions parallèles qui forment ce vers, le copiste a placé un point, comme c'est parfois le cas, pour séparer deux syntagmes de même fonction. Le* c *de* pechie *est écrit au-dessus de la ligne, avec un point d'insertion entre* e *et* h.

1. Le premier monologue avait conduit Tristan à la décision d'épouser la seconde Yseut. Ce deuxième monologue va l'amener, au contraire, à ne pas consommer le mariage qui vient de le lier à celle-ci. Comme en d'autres cas, par exemple dans l'épisode dit de « La Salle aux images » (p. 156-157), Thomas privilégie une présentation détaillée de la situation paradoxale dans laquelle Tristan s'est lui-même placé. Il est conduit à trahir l'une et l'autre Yseut, et se retrouve pris à son propre piège : *trichier*, *traïr*, *desleer*, *mentir*, *enginnier*, *soi vengier*, « tromper », « trahir », « se parjurer », « décevoir », « mystifier », « se venger » sont les verbes qui scandent et tissent ce débat intérieur.

2. Nous comprenons le conditionnel *me voldreie* (v. 697) comme un passé : au XII[e] siècle le conditionnel passé n'est pas encore dans l'usage.

Page 144.

a. Bédier, Bonath, Gregory et Lecoy lisent m'est *; Wind, Payen, Walter,* m'ert. •• *b. Folio 8 de Sn1 - a, v. 719-750 ; b, 751-782 ; c, 783-814 ; d, 815-846.* •• *c.* pesanse *Sn1. Lecoy et ses prédécesseurs lisent* pesance*, mais il semble que ce soit plutôt un* s*, comme l'a vu également Gregory.* •• *d. Les éditeurs corrigent en* tolu*, ou graphient* toleü. *Il semble que la graphie en* -eu *pour* -u *a été influencée par le participe* eü *à la rime ; il s'agit d'une graphie inverse :* eü *en hiatus étant d'ores et déjà réduit à* u *en anglo-normand, il arrive qu'on graphie* u *par* eu.

Page 145.

a. Bédier, suivi par Payen, Bonath, Lecoy, corrige vient *en* vint *; Wind, Walter et Gregory conservent comme nous la forme au présent.* •• *b. Bédier et à sa suite Payen, Bonath, Gregory et Lecoy donnent* Quant plus pres *; Wind et Walter ici encore sont fidèles à Sn1. Nous les suivons même si le vers est hypomètre.* •• *c.* semblanco *Sn1 ; nous corrigeons. Après chacun de ces trois substantifs juxtaposés ou coordonnés de même fonction, le copiste a placé un point. Voir var. b, p. 134.* •• *d. Tous les édi-*

teurs corrigent en ceste. *Ici encore il s'agit d'un trait anglo-normand d'effacement d'un* -e *final atone, un peu gênant ici en ce qu'il voile le genre et peut prêter à confusion. Nous conservons néanmoins, comme en plusieurs autres cas, cette forme avec* -e *final effacé.* •• *e. Vers 774 dans Sn1 :* Dunt avrai mun vivant. *Ce vers est nettement hypomètre. Nous corrigeons d'après Bédier et ses successeurs.* •• *f. Tous les éditeurs corrigent* ai *en* aie ; *mais d'une part l'indicatif pourrait se comprendre, et d'autre part il s'agit une fois encore de l'élision de* -e *final atone devant un mot commençant par une voyelle.* •• *g.* ire *est placé entre deux points; voir var. b, p. 134.* •• *h. Après* haïr *le copiste a tracé un point pour séparer les deux syntagmes juxtaposés.* •• *i. Ces formes d'adjectifs épicènes prenant un* -e *au féminin ne sont pas rares en anglo-normand. Voir Pope, « From Latin to Modern French », § 1244.*

Page 146.

a. penitanco *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *b.* destraint *Sn1 ; nous corrigeons à cause de la rime et par analogie avec le vers 612, p. 141.* •• *c.* T *majuscule rubriquée s'allongeant dans la marge sur une hauteur de cinq lignes. Entre les deux propositions composant ce vers, le copiste a placé un point.* •• *d. La rime* reine/meschine *montre de quelle façon l'on devait prononcer le mot* reine. •• *e. Comme en plusieurs autres cas, on trouve en position de clitique une forme tonique de pronom personnel. Voir var. a, p. 141.* •• *f.* lature *Sn1; nous corrigeons.* •• *g.* vient *Sn1; nous corrigeons comme Bédier et ses successeurs.* •• *h.* desir lasent *Sn1 ; nous corrigeons comme Bédier et la plupart des éditeurs.* •• *i. Après* pensé, *le copiste place un point pour séparer deux syntagmes juxtaposés.* •• *j. Comme F. Lecoy, qui prend le contrepied de ses prédécesseurs, nous conservons la leçon de Sn1, fort compréhensible même si elle est subtile. Les deux adjectifs s'appliquent à Yseut aux Blanches Mains, et non à Tristan. Ainsi que l'écrit F. Lecoy : « L'idée serait que la réserve, la pudeur de son épouse, vient à l'aide de Tristan et lui facilite la tâche (note sur les vers 825-826). » Avec cette interprétation* Nequedent *(v. 825) prend tout son sens. En outre* desirus *(v. 826) appliqué à Tristan ne conviendrait pas, puisque les vers précédents (799-819) opposent le désir qu'il a de la reine au* voleir, *qui le porte vers l'autre Yseut.* •• *k.* paisirs *Sn1, avec un* l *quasi mêlé au* p. •• *l. Le vers 828 a fait difficulté pour tous les éditeurs, dès lors surtout qu'ils rapportaient* huntuse *et* desiruse *(respectivement v. 825 et 826) à Tristan. F. Lecoy aussi exprime sa perplexité devant le subjonctif* oüst *du vers 828 et il le corrige en* out, *comme Bédier et Bonath. D'autres éditeurs (Payen et Gregory) l'ont conservé, mais leurs explications et leurs traductions ne sont pas convaincantes. En revanche, si l'on adopte la position de Lecoy sur les vers précédents, ce vers ne fait plus difficulté : « elle évite son plaisir et le fuit, de sorte qu'elle n'aurait pas goûté la jouissance de sitôt ».*

Page 147.

a. saco *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *b.* vers lae *Sn1 ; nous corrigeons. Le copiste a voulu sans doute corriger un* la *erroné.* •• *c.* emfermente *Sn1; nous corrigeons.* •• *d.* Enoiit *Sn1, avec un* i *exponctué.* •• *e. Bédier, suivi par Payen, Bonath, Lecoy, corrige en* del feie. *Wind,*

Walter et Gregory conservent la forme de Sn1. •• *f.* feiz me *Sn1. Bédier et tous les éditeurs ajoutent une négation sans laquelle le texte est difficilement compréhensible. Nous les suivons.* •• *g. Folio 9 de Sn1 - a, v. 847-878 ; b, 879-910; c, 911-942 ; d, 943-974.* •• *h. Vers 849 dans Sn1 :* Nos le rovrum asez . *Ce vers n'a que six syllabes, ce qui est exceptionnel; il manque donc sans doute un mot. Nous acceptons les changements proposés par Bédier et les autres éditeurs.* •• *i.* puls *Sn1; nous corrigeons.* •• *j.* Y *majuscule rubriquée, s'allongeant sur huit lignes.* •• *k.* sun cueel penser *Sn1; nous corrigeons.* •• *l.* sul *est suivi d'un point-virgule renversé; Lecoy l'interprète comme une ponctuation forte, et il a raison. Bédier avait proposé* Fors ço sul que , *Wind et Payen* sulment . •• *m. L'adjectif* mort *est séparé du second par un point.* •• *n. Wind, Payen, Walter considèrent le vers 866 comme autonome. Bédier, Gregory et Lecoy lient les vers 865 et 866 et placent, comme nous, une ponctuation forte à la fin du vers 864 : ce choix se justifie par la prégnance du couplet de rimes dans ce texte.*

Page 148.

a. Dans les deux vers 872-873, après Princes , *après* reis , *avant et après* hardi , *le copiste a placé un point séparant des mots de même onction.* •• *b. Plusieurs éditeurs corrigent* une *en* unes . •• *c.* Hahuges *est un adjectif peu fréquent, néanmoins attesté.* •• *d. Bédier, Bonath et Lecoy corrigent en* cum a sun . *Nous conservons la leçon de Sn1 bien que le vers soit hypométrique.* •• *e. Tous les éditeurs corrigent* altre *en* altres *pour respecter l'accord en nombre. Mais l'on peut voir dans cette graphie un trait anglo-normand.* •• *f. Bédier, Gregory et Lecoy corrigent* metera *en* metra . *Nous conservons la leçon de Sn1, bien que le vers soit hypermètre; de même aux vers 907 et 911, p. 149.* •• *g. Tous les éditeurs sauf Payen et Gregory corrigent* haltens *en* halteins .

1. Cette longue digression, que l'auteur va se sentir obligé d'expliquer (voir p. 149), a sa source dans le *Roman de Brut* de Wace (v. 11 565-11 592), où le géant se confectionnant une pelisse des barbes de ceux qu'il a vaincus se nomme Riton : *Et liquels qui l'autre ociroit / Ou qui vif vaintre le poroit, / La barbe eüst, preïst les piaus, / S'en feïst fere orle et tassiaus.* On retrouve ce personnage par la suite dans plusieurs romans arthuriens. Selon E. Brugger (« The Hebrids in Arthurian Literature », *Arthuriana*, II, 1929-1930, p. 13) et R. S. Loomis (*Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, 1949, p. 489), ce géant serait d'origine danoise.

Page 149.

a. E veintre *Sn1. Tous les éditeurs depuis Bédier ajoutent* qui , *qui semble en effet manquer. Nous les suivons.* •• *b. Le* Q *initial est une majuscule rubriquée qui s'étend sur quatre vers. À sa suite on lit* ant . *Au-dessus du* t *de* qant , *Sn1 porte un tilde : simple erreur de position du tilde, ou faut-il lire* qaunt *? Ce serait le seul cas dans Sn1. D'autre part, le copiste a écrit le nom du roi en abrégé :* Art~ . *Tous les éditeurs ont lu* Artus , *sauf Lecoy, qui a raison : partout ailleurs le nom du roi est écrit en clair* Artur , *et l'abréviation en question est habituellement utilisée par le copiste pour la finale en* -ur . *Enfin, Bédier et Lecoy*

corrigent le verbe ot *en* oï. •• *c. Lecoy corrige* Al derain *en* Al demain, *(finalement), à cause de la « Saga », chap.* LXXI, *p. 885 : « Puis ils s'affrontèrent [...] durement toute la journée du matin au soir. Pour finir, le roi remporta la victoire sur [le géant] ». Sn1 donne* vecui; *nous corrigeons.* •• *d.* A *est une majuscule rubriquée tracée sur une hauteur de quatre vers.* •• *e.* Espaige *Sn1. Comme ce serait la seule forme en* -aige *au lieu de* -aigne *dans Sn1, et comme le vers suivant donne* Bretaigne *avec un tilde, on peut penser qu'il s'agit d'un oubli du copiste. Nous corrigeons.*

Page 150.

a. Tous les éditeurs donnaient deluruse; *Lecoy a rectifié : il s'agit bien de* deleruse, *puisque Sn1 donne* del'use, *cette abréviation étant toujours celle de* -er-. •• *b.* sez *Sn1; nous corrigeons.* •• *c. Folio 10 de Sn1 - a, v. 975-998; b, 999-1030; c, 1031-1062; d, 1063-1094.* •• *d. Contrairement à plusieurs de ses prédécesseurs, Lecoy lit* Marche; *il a raison : le mot se termine par un* h *portant en haut l'abréviation habituelle de* -e *final.* •• *e. Le* E *est rempli par une vignette représentant Yseut avec sa harpe, sur une hauteur de neuf vers, et sur presque toute la largeur de la colonne. Le* N *est une majuscule rubriquée, et le reste du vers est tracé sur sept lignes.*

1. L'auteur en question serait, d'après Hilka, celui de la *Disciplina clericalis*, mais il n'y a pas un rapport évident entre le texte évoqué par Hilka et le passage de Thomas. On ne trouve rien de tel dans les livres sapientiaux. Il faut reconnaître que la source de ce passage nous reste inconnue. Il arrive aussi que les autorités alléguées comme garants d'une vérité générale soient totalement fictives, approximatives, ou improbables. Leur fonction est plus rhétorique que réelle.

2. L'expression *faire un lai* (v. 988) peut être comprise comme « composer un lai », c'est-à-dire une sorte de court récit en vers chanté ; c'est ainsi que Payen, Bonath et Gregory la comprennent. Walter traduit : « chanter un lai ».

Page 151.

a. Bédier, Bonath, Payen, Gregory, Lecoy ne conservent pas le pronom li, *qui d'une part donne un vers de neuf syllabes, et qui d'autre part est une anaphore de* a sa moillier *au vers suivant. Wind et Walter le conservent; nous suivons ces derniers.* •• *b. Bédier et à sa suite tous les éditeurs corrigent* bels *en* beles. •• *c.* druerire *Sn1; nous corrigeons.* •• *d. Entre* contre *et* de, *le copiste a placé un point-virgule renversé; dans ce cas, il s'agit peut-être d'indiquer que la préposition* contre *gouverne non pas le groupe nominal qui suit, mais l'ensemble. Ici encore, ce signe aurait valeur de distinction syntaxique.*

1. Il s'agit du *lai de Guiron*, qui n'a pas été conservé, et qui était l'une des nombreuses versions médiévales du thème du « cœur mangé ». Thomas semble avoir évoqué ce lai également dans ce qui a été perdu de son poème, puisque Gottfried de Strasbourg (p. 435) et frère Robert dans la *Saga* (chap. XXII, p. 807, où le héros du lai est appelé Geirnis) y font allusion.

2. Le mot *fresaie* (v. 1029) existe encore dans certaines régions pour désigner cette chouette blanche et dorée *(tyto alba)* que l'on nomme actuellement « effraie » (résultat d'une contamination par le verbe « effrayer » du nom « orfraie » ou « osfraie », attesté au Moyen Âge, et venant du latin *ossifraga*, « qui brise les os »). Comme il existe également en gascon *bresaga*, on peut penser que l'origine de *fresaie* est latine : *praesaga* (« celle qui prévoit, prédit l'avenir ») ; le caractère maléfique de la chouette, et spécialement de l'effraie, est une croyance fort ancienne.

Page 152.

a. Bien voil qu sa *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *b. Le* C *initial est une majuscule rubriquée de petite taille.* •• *c. Depuis Bédier, tous les éditeurs corrigent* mei *en* meie *.*

1. Ce dialogue (v. 1024-1038, p. 151-152) entre Yseut et Cariadoc est un combat à travers des images. La suite des idées est dans l'ensemble claire, à condition de voir dans *home* (v. 1026, p. 151) et *alcon* (v. 1030, *ibid.*) des indéfinis : « quelqu'un », et non « un homme ». Bédier et ses successeurs adoptent l'interprétation suivante : Cariadoc : « Le chant de l'effraie annonce la mort de quelqu'un ; le vôtre annonce la mort de l'effraie elle-même (sous-entendu : vous êtes l'effraie, et vous mourrez quand vous entendrez la nouvelle que j'apporte). » Yseut : « Je veux bien que mon chant annonce la mort de l'effraie ; mais la véritable effraie, c'est vous, c'est-à-dire celui qui apporte la mauvaise nouvelle ; c'est donc votre propre mort que vous devez redouter. » Par souci de vraisemblance, Gregory propose une interprétation plus complexe (p. 181) : il est difficile d'imaginer que Cariadoc, qui souhaite gagner les faveurs d'Yseut, l'agresse d'emblée en prédisant sa mort ; aussi selon lui faut-il bien voir dans *home* et *alcon* une allusion à Tristan (mais alors, il s'agirait d'une perte symbolique, plutôt que d'une véritable mort, puisque la nouvelle en question est celle non de la mort, mais du mariage de Tristan) ; et *mort de fresaie*, au vers 1029, p. 151, signifierait « une mort annoncée par l'effraie » ; et ce serait Yseut qui inverserait les rôles en proposant d'identifier l'effraie à Cariadoc, interprétant *mort de fresaie* comme « la mort de l'effraie ». Cette explication n'est pas convaincante, pour deux raisons : d'une part Cariadoc n'annonce pas la mort de Tristan ; d'autre part, il ne semble pas que la délicatesse soit sa vertu majeure.

2. Le mot *astrir* (v. 1045) est de sens douteux ; on l'interprète en général comme un dérivé de « astre » (l'âtre).

Page 153.

a. esgaigne *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *b.* doist *Sn1 ; nous corrigeons.* •• *c. Sn1 donne une forme qui se lit* do *, mais est plutôt un* de *avec un* e *très fermé.* •• *d. La fin des vers 1079-1082 est illisible. Fr. Michel a connu Sn1 dans un meilleur état, et Lecoy adopte sa lecture, plus plausible que celle de Bédier, qui proposait* receüse *au vers 1082. Or la fin du vers 1082 permet de lire* Se v're amor r...use *, et il manque visiblement plus de trois lettres.* •• *e. Le* E *initial est une majuscule rubriquée, mais de petite taille (voir var. b, p. 152).* •• *f. Le bas de ce folio, le der-*

nier donnant ce fragment, porte le chiffre (de cahier sans doute) VIII *, en très gros caractères, et surmonté d'une abréviation. Sur l'interprétation que l'on peut faire de cette numérotation, voir F. Lecoy, p. 8.* •• *g. Ici commence le troisième fragment, qui se trouve uniquement dans le manuscrit de Turin (sigle T1). Voir la Note sur le texte, p. 1240. Nous modifions pour une fois le titre traditionnellement donné à cet épisode : « La Salle aux images ».* •• *h. Payen donne* Tistans *et Gregory* Tistrans *(fautes de lecture).*

1. Ce fragment conservé à Turin donne la fin de l'épisode de « La Salle aux statues » (voir la *Saga*, chap. LXXX, p. 894 et suiv.). Tristan, peu après son mariage, fait aménager secrètement une salle dans une grotte située au cœur d'une forêt appartenant à un géant. Il y fait placer les statues d'Yseut et de sa suivante Brangien. La description que donne de cette statue la *Saga* (p. 895-896), malgré son habituelle concision, laisse imaginer ce que devait en être la version donnée par Thomas. Le thème de la statue est un *topos* hérité de l'Antiquité. Mais ici la fonction de cette « image » de la femme aimée est fort spécifique, et marque une étape dans la manière dont Tristan intègre à sa vie la souffrance de l'absence (voir la Notice, p. 1230).

2. *Recorder* : soit « rappeler qqch. à qqn », soit « se remémorer qqch. ».

Page 154.

a. Comme dans quelques autres cas, on a une graphie avec double s *au lieu d'un simple.* •• *b. Lecoy corrige en* consiurer *, Bédier et Bonath en* consiurrer *, les autres éditeurs en* consirrer *; nous proposons de conserver la forme de T1.* •• *c. À l'exception de Wind et Walter, les éditeurs corrigent en* hicest *.* •• *d. À l'exception de Wind et Walter, les autres éditeurs, suivant la suggestion de G. Paris, corrigent en* errur *.* •• *e. On attendrait la forme de subjonctif présent* turt *.* •• *f. À l'exception de F. Lecoy, qui imprime le texte de T1 en précisant qu'il n'a pas de sens (voir sa note, p. 141), les autres éditeurs corrigent. Bédier et Bonath :* Nient ne la volt esgarder, / Ne la volt veoir n'emparler *; Wind :* Mais ne volt seoir ne parler *; Payen ne reprend de Bédier que le deuxième vers. Sans doute faut-il voir dans* soir *une graphie pour* seoir *. Sur les difficultés que posent ces deux vers, voir la discussion détaillée dans L. Fontanella, « Il frammento di Torino [...] », p. 409-413.* •• *g. Vers 1023 dans T1 :* Hidonc ne parole a Brigvain *. Nous suivons la correction proposée par Bédier. On ne pourrait conserver la négation* ne *qu'en comprenant, comme la « Saga », qu'il y a en fait trois statues : Tristan se détourne de celle d'Yseut, ne parle pas à celle de Brangien, mais s'adresse à la troisième. Voir la discussion dans Fontanella, « Il frammento di Torino [...] », p. 413.* •• *h. T1 graphie à l'intérieur du vers* Ysode *, et* Ysodt *à la fin du vers. La scansion montrant que ce mot devait avoir deux syllabes, Lecoy a corrigé à l'intérieur du vers en* Ysodt *, tout en remarquant que la rime avec* volt *(v. 1129-1130) exigerait* Ysolt *. Nous préférons conserver les formes de T1.* •• *i. Vers 1128 dans T1 :* Poi s'en deseufle un *[ou* e*]* petit *. D'abord lu* desseusre *, la lecture de ce verbe a été rectifiée par Lecoy. Bédier a proposé de corriger en* desseüre *(hésite), G. Paris en* desseivre *(s'en éloigne). L. Fontanella, « Il frammento di Torino », p. 413-416, propose de lire* desenfle *(se dégonfle, se calme), ce qui permet de conserver la forme* poi *pour l'adverbe au lieu de le modifier en* pois *ou* puis *comme l'ont fait*

les éditeurs qui corrigent en desseivre *. On comprend : « sa colère se calme un peu ». En revanche, nous corrigeons* e *en* un *.*

Page 155.

a. Les éditeurs corrigent en lait *la forme* laiz *, que nous préférons conserver.* •• *b.* son corge *T1 ; nous corrigeons.* •• *c.* lui amast *T1 ; nous corrigeons d'après Novati.* •• *d. Vers 1168 dans T1 :* En nus de aus ne nia dedeuit *; leçon suivie par L. Fontanella. Lecoy suit Muret et corrige en* En nul d'aus nen i a deduit *; mais la syntaxe refuse* i a *avec* i *dans cette locution d'existence si la phrase contient un autre complément de lieu ; il faudrait donc supposer là une phrase clivée avec reprise de* En nus *par* i *. Aussi préférons-nous la correction de* En *en* E *proposée par Wind, mais en conservant les formes* nus *et* dedeuit *. Pour la rime* -it/ -uit *, voir Wind, 1950, p. 55.*

1. Au vers 1165, l'adjectif *estrange* qualifiant *amor* peut être compris soit comme « bizarre », « étrange », soit comme « douloureux », « néfaste ». La plupart des traducteurs et des éditeurs (Bédier, Bonath, Wind, Walter, Gregory, Lecoy) ont choisi « étrange ». Mais n'est-ce pas une facilité ?

Page 156.

a Tous les éditeurs sauf Gregory corrigent en derve *; mais « dever » est possible.* •• *b. À l'exception de Wind, les éditeurs corrigent* c'en *en* s'en *(mais la bonne lecture n'est-elle pas là ?).* •• *c.* cors [nel *biffé*] le cuer nel volt *T1.* •• *d.* E el quel leu ne *T1. Comme les autres éditeurs nous adoptons la correction proposée par Novati, bien que Fontanella propose de conserver* leu *(« Il frammento di Torino », p. 418).* •• *e.* Duble painne paigne doble *T1 ; nous corrigeons.* •• *f.* na *T1 ; nous corrigeons.*

1. *Que de lui tire* (v. 1176) pourrait aussi se traduire par « qui s'éloigne de lui » (Lecoy dans son Glossaire), « qui s'est détachée de lui » (Payen et Walter).

2. Selon que l'on ponctue ou non à la fin du vers 1181, on peut comprendre la subordonnée introduite par *que* soit comme une explicative, ainsi que nous le faisons avec Payen et Walter, malgré leur ponctuation qui reprend celle de Wind et Gregory, soit comme une apposition à *dolur*, comme le font Bédier, Bonath et sans doute Lecoy.

3. Le verbe *parler* (v. 1197) est ici, comme dans plusieurs expressions, synonyme de « rencontrer », « voir ».

4. Walter comprend le vers 1198 comme coordonné au précédent, et faisant donc également l'objet de l'interdiction de Marc : le roi interdit aux amants de se voir, et à Yseut d'aimer un autre homme que lui. Nous préférons comprendre, avec Bonath et Gregory, ce vers comme indépendant.

Page 157.

a. À la suite de Bédier, Bonath et Lecoy ont corrigé nen a *en* n'a *. Les autres éditeurs ont conservé la leçon de T1.* •• *b. Plusieurs éditeurs cor-*

rigent sa amie *en* s'amie. •• *c. Lecoy corrige* Blanche *en* Blanches, *les autres éditeurs écrivent comme Bédier* Blanchemains. •• *d.* changuer *T1 ; nous corrigeons.* •• *e.* set on deliter *T1 ; nous corrigeons. Entre le vers 1230 et le vers 1231 (et non pas entre les vers 1229 et 1230, comme le pensaient les éditeurs avant Lecoy) il y a certainement une lacune d'un vers, la rime le montre :* changier *rime avec* deliter *(malgré la graphie, il s'agit de* delitier*),* amer *(v. 1231) se trouve seul.* •• *f.* ne li nenuit *T1. Les éditeurs depuis Bédier corrigent en* ne li enuit. *Mais on peut interpréter cette leçon comme une proposition clivée :* ne li n'enuit *(qui, à elle, ne lui pèse; qui, pour elle, ne soit une souffrance), ou comme Fontanella :* ne li ne nuit. •• *g.* baisser *est une graphie pour* baisier *(baiser, embrasser).*

1. Nous comprenons le vers 1127 comme Bonath et Gregory, et non comme Payen et Walter, qui font intervenir ici l'autre Yseut.

2. Lecoy souligne que, le vers 1234 étant faux, on peut supposer qu'il manque un mot (p. 141) ; G. Paris avait proposé d'ajouter *Fors* en début de vers, ce qui supposerait que Tristan consent à quelques caresses, mais ne va pas au-delà. Comme ce fragment est riche en vers faux, nous conservons et traduisons le texte tel quel.

Page 158.

a. Les éditeurs, suivant la proposition de G. Paris, corrigent en soule, *faisant de Tristan le sujet.* •• *b. Les éditeurs corrigent soit en* blans doiz *(Bédier, Bonath, Gregory), soit en* Blans Doiz *(Payen, Lecoy), soit en* blansdoiz *(Wind, Walter) — ce qui n'est guère justifié.* •• *c. À la suite de Bédier, Bonath et Lecoy corrigent la forme* estoit *en* estait, *présent de l'indicatif du verbe « ester »; l'expression « bien mieuz ester a » est en effet courante, et* estait *convient mieux à la rime. Mais l'anglo-normand justifie que l'on maintienne la graphie de T1. Voir de même v. 1921, p. 175.* •• *d.* se *manque dans T1 ; nous corrigeons d'après G. Paris.* •• *e.* niure *[ou* mure*] T1 ; nous corrigeons d'après Novati.* •• *f. Suivant la suggestion de G. Paris, Bédier, Bonath, Gregory et Lecoy corrigent* puet *en* puis, *plus facilement interprétable. Mais* puet *au sens de « on peut » n'est pas impossible.*

1. Le premier fragment de Turin donne *curruz* (v. 1259). Bédier avait corrigé en *coru ait al change*, c'est-à-dire qu'« il n'ait couru vers le changement » ; Bonath, Walter, Gregory et visiblement Lecoy, qui corrige en *curru*, comprennent : « qu'il ne soit devenu infidèle ». Nous suivons l'interprétation de Payen.

2. Étant donné la construction du vers 1262 et le contexte, on peut se demander lequel, de Tristan ou d'Yseut, est sujet, lequel régime (voir var. *a*). Comme l'exprime fort bien Wind, il y a deux raisons qui justifient de faire de Tristan le sujet : d'une part le poète, ayant analysé les sentiments du roi Marc, puis d'Yseut la Blonde, passe à Tristan ; d'autre part, si l'on pense que le sujet du passage est Yseut, le vers 1267 ne se comprend plus, car Yseut ignore la situation de Tristan.

3. Comme Gregory, nous pensons que *volair* (v. 1264) renvoie au plaisir charnel que Tristan pourrait éprouver avec Yseut aux Blanches Mains, par sa volonté mais contre son désir, et *desir* (v. 1266) évoque

le fait qu'en ce qui concerne Yseut la Blonde il doit se contenter de la désirer mais sans la posséder.

4. Le vers 1269 a fait difficulté pour les éditeurs et les traducteurs : ou bien ils ne tiennent pas compte de l'opposition marquée par *mais* (Payen, Walter) ; ou bien (Gregory) ils relient ce vers aux suivants, et font d'Yseut aux Blanches Mains le sujet de *rien ne fait...* Il semble plutôt, comme le pensent Bédier et, sans doute, Bonath, que *mais* marque une opposition entre la situation d'Yseut la Blonde, qui doit subir Marc (v. 1255 : *Suffrir li estuet...*), et celle de Tristan, qui n'est pas contraint à une relation sexuelle *contre cuer.*

Page 159.

a. le *T1. Les éditeurs après Wind corrigent en* li *. Mais comme le souligne Lecoy (p. 141, note) on peut considérer* chevauchier a destre *comme une locution verbale transitive; on conserve la forme* le *, car ce n'est pas le seul cas dans ce manuscrit où la forme masculine est employée au féminin : voir également v. 1322.* •• *b. Gregory inverse l'ordre des vers 1294-1295, car il adopte pour le verbe* senestrer *, comme Bédier, le sens de « chevaucher à la gauche de », ce qui contredirait ce qui est dit de Kaherdin; mais nous adoptons l'interprétation de Lecoy : « conduire de la main gauche la personne que l'on escorte, et à la droite de laquelle on se place » (voir son Glossaire, p. 169).* •• *c.* destraie *T1 ; nous corrigeons d'après G. Paris.* •• *d.* avant *est répété dans T1 ; nous corrigeons* •• *e. Vers 1308 dans T1 :* E il lescrie alabaiser *. Bédier a corrigé ce vers en* E il escrille a l'abaissier *, le verbe « escrillier » (glisser, trébucher) convenant bien mieux. Comme Gregory, nous ne corrigeons que le premier verbe.* •• *f.* cros ennuier *T1 ; nous suivons la suggestion de Muret (« Romania », XVIII, 1889, p. 177) et corrigeons* ennuier *en* euvier *(en forme de réservoir, d'où plein d'eau, boueux).* •• *g. Bédier corrige ce vers hypomètre en* el tai s'est encrosez *. Gregory propose* cruissez *, au sens de glisser, trébucher et que Novati fait venir de « crosciare » (faire du bruit en entrant dans l'eau). Comme Fontanella, nous conservons la leçon de T1.* •• *h. Entre* e *et* v *de* eve *, une lettre recouverte d'encre, peu lisible, diversement interprétée; nous adoptons la proposition de Bédier.* •• *i.* Oncore sen estent adonc *T1. Ce vers est tel quel difficilement interprétable. Wind, suivie par Payen et Walter, a proposé* s'astent *, que nous adoptons.* •• *j.* Qui de lui ait *T1. G. Paris, suivi par Bédier, Bonath et Lecoy, a proposé la lecture corrigée suivante :* Quide que lui ait *. Wind suit Novati qui proposait une correction plus légère :* Quid de lui ait *. Payen propose* Quide de lui ait *, qu'adopte Gregory. Nous proposons de conserver le texte en lisant* Quide lui ait oï dire *(Il pense qu'elle lui a entendu dire...).*

1. Tous les interprètes ne s'accordent pas sur le sens à donner aux vers 1302-1306, et leur ponctuation est différente (et, parfois même, la ponctuation de la traduction ne correspond pas à celle du texte : c'est le cas de Walter). Si l'on considère que *chalons* désigne les sabots du cheval, on peut relier le vers 1303 soit au précédent (« Elle l'éperonne au moment où il lève les sabots » : c'est l'interprétation de Bonath, qui ici ne suit pas Bédier), soit au suivant bien que ce soit plus délicat (« Au moment où le cheval lève ses sabots, voulant éperonner de nouveau, il lui faut écarter les cuisses ») : c'est ce que proposent Bédier, Lecoy

et Payen. Si l'on identifie *chalons* comme une mauvaise lecture pour « talons », le mot se rapporte nécessairement à Yseut, et le vers 1303 est relié au vers suivant (« Au moment où elle lève les talons pour éperonner à nouveau, il lui faut écarter les cuisses ») : c'est l'interprétation de Novati et de l'auteur de la *Saga* (p. 898), mais aussi de Payen. Enfin si l'on traduit *eschalons* ou *chalon(s)* par « couverture de selle », comme Gregory, ce vers concerne bien évidemment Yseut et se rattache donc aux vers suivants. Mais comment expliquer le pluriel ? Voir la discussion dans L. Fontanella, « Il frammento di Torino », p. 421-423.

2. Le mot *quarentaigne* (v. 1320) est difficile à interpréter : il peut désigner soit une unité géographique comme dans la *Saga* « un quart de mille » (« elle ne put calmer son hilarité avant d'avoir parcouru un quart de mille », p. 898) ; soit une unité de temps, « période de deuil de quarante jours », ou un « service funèbre qui se renouvelle tous les quarante jours » ; soit encore une « pénitence », ou tout simplement le Carême : c'est cette interprétation que nous choisissons.

Page 160.

a. vait *est une graphie pour* voit *, 3*[e] *personne du singulier de « veoir ».* •• *b. Bédier, suivi par Bonath et Lecoy, propose* de parfont cuer reïstes *.* •• *c. Bédier, Bonath, Payen, Lecoy corrigent les formes d'infinitif en* deçoivre *,* aparçoivre *ou* aperçoivre *; ils suppriment là un* e *muet comme dans* savera *au vers 1342, comme ils en ajoutent un au vers 1334 à* verai *.* •• *d. G. Paris a proposé de corriger* li *en* l' *, ce qu'ont fait tous les éditeurs sauf Gregory qui modifie le vers et corrige en* s'escondit *.* •• *e. Fin du premier fragment de Turin.* •• *f. Début du quatrième fragment de ce roman qui ne nous est conservé que par le manuscrit de Strasbourg 1 (sigle Str1). Voir la Note sur le texte, p. 1240-1241.* •• *g.* a lome cunte *Str1. Comme les autres éditeurs, nous adoptons la suggestion de lecture de Bédier; les trois jambages du* m *lu par Fr. Michel peuvent en effet se lire aussi* ni *, c'est-à-dire* nj *.*

1. Ce très bref fragment de 68 vers, l'un des trois que donnait le manuscrit, désormais disparu de Strasbourg, concerne un épisode canonique des récits romanesques : le cortège de la dame. Yseut va apparaître après un défilé savamment gradué destiné à mettre en évidence sa puissance et sa beauté. En effet, Kaherdin ayant reproché à Tristan sa conduite envers Yseut aux Blanches Mains, celui-ci lui a avoué son amour pour la reine Yseut. Il doit à présent convaincre son ami de l'insurpassable beauté de celle qu'il aime.

Page 161.

a. Bédier et plusieurs éditeurs corrigent en Defors *; nous préférons, comme Payen, conserver Str1.* •• *b. Bédier comprenait : « Les valets les (c'est-à-dire Tristan et Kaherdin) attendent là » et corrige donc* l' *en* les *. Wind conserve le texte car « on pourrait interpréter : les jeunes gens (Tristan et Kaherdin) attendent "la rocte de la reine" sur la route » (p. 81, note); mais jamais Thomas ne désigne ainsi Tristan et Kaherdin. Le texte de la « Saga » précisant que Tristan et Kaherdin sont accompagnés de jeunes gens, nous adoptons la solution de Bédier.* •• *c. À cet endroit Str1 est déchiré :* Els nen

pue... aperceueir *. Fr. Michel proposait* Els n'en puent il apercevoir *, Bédier* Els ne puet l'um apercevoir *. •• d. Les vers 1380-1381 sont difficilement lisibles, Str1 étant déchiré. Nous adoptons pour le vers 1380 la conjecture de Bédier et pour le vers 1381 la proposition de Fr. Michel. •• e.* oisels que porte *Str1 ; nous adoptons la correction de Fr. Michel. •• f. Bédier a corrigé les deux* neu *(v. 1387-1388) en* ne *. N'était-il pas possible de lire* nen *dans les deux cas? •• g. À cause du singulier* del *, Bédier avait proposé de corriger en* De liz aturner, des halcer *, et Bonath le suit, ainsi que Payen pour la deuxième partie du vers. On avait proposé* Des liz aturner, d'els eshalcer *, leçon suivie par Lecoy, et partiellement par Gregory. Comme le texte se comprend, nous le conservons, ainsi que le font Wind et Walter. •• h. Bédier corrige* le *en* la *, car le pronom désigne la reine. Nous suivons cependant la leçon de Str1.*

1. Les *foraines chanberreres* (v. 1390) sont étrangères *(forain)* à la domesticité privée du couple royal. Elles s'occupent des gens de la cour.

Page 162.

a. Vers 1401-1402 dans Str1 : De chevalerie de demeiseles / D'enseignees de pruz de beles *. Le vers 1401 est incompréhensible, d'autre part le vers 1404 montre qu'ici il ne s'agit pas encore des jeunes filles ; nous adoptons donc les corrections de Bédier. •• b.* Deltus *Str1 ; nous corrigeons d'après Fr. Michel. •• c. Str1 est déchiré à l'emplacement des vers 1409 à 1416. Fr. Michel a complété les lettres manquantes aux vers 1409 et 1410* et li v<ail>l<anz> / De druerie vont parla<n>z *. Pour les vers 1411 à 1415 il était impossible de rétablir toutes les fins de vers. Pour le vers 1416 qui s'interrompt sur* ore *, Bédier propose cependant :* Or la vei ! *. Nous adoptons sa proposition mais en conservant la forme* ore *. •• d. Il est resté cinq témoins de ce long passage qui s'étend des vers 1419 à 3298 ; un seul témoin (Douce) donne presque tout, il sera ici le manuscrit de base, sauf pour les vers 1419-1421, qui ne sont que dans Turin 2, et 3242-3298, qui se trouvent dans Sneyd 2 et que Douce ne donne pas. Pour le reste, les quatre autres témoins font pour l'essentiel double emploi avec Douce et nous n'indiquerons que leurs variantes les plus significatives. Ces cinq fragments sont les manuscrits Douce (sigle D; v. 1422-3241); Turin 2 (sigle T2 ; v. 1419-1676); Sneyd 2 (sigle Sn2 ; v. 2473-3298); Strasbourg 2 (sigle Str2 ; v. 1643-1650 et v. 1769-1842); Strasbourg 3 (sigle Str3 ; v. 1939-2008). •• e. Le vers 1421 n'est que partiellement lisible dans T2 :* P... vait... *; nous adoptons la conjecture de Bédier. •• f.* es cuer *D; T2 donne pour ce vers :* Que por l'amor Tristran se dout *. Nous adoptons la correction de Bédier (non signalée par lui). Ici commence le folio 1 de D - a, v. 1422-1460 ; b, 1461-1499 ; c, 1500-1538 ; d, 1539-1577. •• g.* amor / Vos m'en promistes *T2 •• h.* Que *T2*

1. Les mots *suns* (v. 1403 et 1407) et *chant* (v. 1407) sont des termes très généraux, alors que *pastureles* (v. 1403) désigne un genre poétique précis : il s'agit d'une « chanson de rencontre amoureuse » (selon M. Zink) mettant en scène et en dialogue un chevalier et une bergère.

2. Les quatre vers suivants sont largement corrompus, nous ne les traduisons pas.

3. Entre la fin du fragment précédent et le début de celui-ci, se placent la rencontre entre Kaherdin et Brangien, la fuite de Tristan et Kaherdin découverts par leurs ennemis, la tentative de poursuite de Cariadoc qui, ne parvenant pas à les rattraper, attaque leurs écuyers, et le bruit que répand Cariadoc de la fuite supposée de Kaherdin devant lui, ce qui met Brangien en fureur.

4. Allusion à l'épisode où Tristan et Yseut demandent à Brangien de remplacer la jeune épousée dans le lit de Marc la nuit de ses noces, afin qu'il ne puisse s'apercevoir qu'elle n'est plus vierge : voir Carlisle, v. 122-127, p. 126.

Page 163.

a. me veiastes *D ; T2 donne :* Menbre vos ou menvoiastes . *Comme la plupart des autres éditeurs, nous corrigeons D d'après T2, bien que l'anglo-normand connaisse la chute de la syllabe préfixale initiale.* •• *b.* E occirre *T2* •• *c.* franchise *T2* •• *d.* sers ne sui ocise *D* : sers en fu en occise *T2, avec le second* en *exponctué ; nous corrigeons.* •• *e.* Meliz *D* : Mieux *T2 ; nous corrigeons.* •• *f. Certains éditeurs corrigent en* fist *; mais la confusion entre* -z *et* -st *final n'est pas rare en anglo-normand.* •• *g. Lecoy corrige* malvise *en* malvaise , *Wind en* malveise . •• *h.* puis ioel ure *D* : puis cele ore *T2 ; nous corrigeons.* •• *i.* Quant me la quesitest a *D* : Quant la moie queistes a *T2 ; nous corrigeons.* •• *j. Vers 1449 dans T2 :* Par traison e par engin . •• *k.* Deli ait la *D* : Dahait la *T2. Nous suivons les corrections de Bédier, comme les autres éditeurs. Dans T2, du vers 1451 au vers 1462, un certain nombre de lettres sont illisibles.* •• *l. Vers 1454 dans T2 :* Que doné m'avez por amor . •• *m.* feistest *D ; nous corrigeons.* •• *n.* folie atraire *T2* •• *o.* fait *manque dans D, et T est illisible à cet endroit ; nous restituons comme Bédier.* •• *p. Plusieurs éditeurs corrigent* vostre *en* nostre . •• *q.* tant loi vus loeer *D ; nous corrigeons d'après T2.* •• *r. Vers 1466 dans D et T2 :* Del pris de si grant vasalage *. Nous corrigeons.* •• *s.* Que *T2.*

1. Allusion à l'épisode où Yseut, craignant que Brangien ne la dénonce au roi Marc, décide de la faire tuer par des serfs, dans la forêt où elle l'envoie sous prétexte de cueillir des herbes.

2. Dans les diverses versions plus complètes du roman qui ont été conservées, Yseut avoue en effet à Brangien après coup son projet criminel. Chez Gottfried (p. 552) et dans la *Saga* (chap. XLVII, p. 851), en outre, les serfs ont révélé à Brangien qu'ils avaient agi sur l'ordre d'Yseut.

3. Pour se ménager une nuit avec Tristan, Yseut demande à Brangien d'accepter les avances de Kaherdin, qui est devenu amoureux d'elle en voyant sa statue et en l'apercevant dans le cortège (épisode précédent).

Page 164.

a. Quant pur si *D* : Quant fuit por fuit por si *T2 ; nous corrigeons d'après T2.* •• *b. Vers 1474 dans T2 :* Plus coart n'a de ci qu'a rome . •• *c.* apreïstes ce mester *T2, qui donne à la rime au vers suivant* preiser . •• *d.* m'avez si fait *T2* •• *e.* querre *T2* •• *f.* Ore me

sui *T2* •• *g. Vers 1485 dans D et T2 :* Ce funt [fu *T2*] par vostre tisement [enticement *T2*] *. À la suite de Bédier nous corrigeons* funt *en* fud *, d'après les vers 2415 et 2417, p. 188.* •• *h. Vers 1488 dans T2 :* Ysode e lui e vos defi *.* •• *i. Les vers 1489-1490 manquent dans T2.* •• *j.* E ce que ele *T2* •• *k.* Duble anguise al quer la tent *D* *:* Dubles [...] li tenent *T2 ; nous corrigeons.* •• *l.* Ne a la quele se *T2*

1. En fait, Kaherdin n'a pas fui devant Cariadoc, il s'est simplement enfui avec Tristan ; voir n. 3, p. 162.
2. Richeut est au Moyen Âge un personnage d'entremetteuse célèbre : un fabliau porte son nom.
3. Selon l'interprétation que l'on fait des formes *icest* (v. 1495) et *ke* (v. 1496), ces deux vers peuvent avoir un sens tout différent. Si l'on pense que *icest* est un pronom neutre annonçant la subordonnée complétive introduite par « que » (« cela est son plaisir et sa joie, que de l'injurier ainsi »), on traduit comme nous l'avons fait, et comme l'ont fait Payen, Bonath, Hatto, Walter. Si on voit dans *icest* une forme de pronom féminin avec élision du *-e* final, on le rapporte à Brangien, et *ke* est alors une forme de pronom relatif sujet ; le sens de ces deux vers est ainsi : « celle-ci est son plaisir et sa joie, qui l'injurie de la sorte », « c'est justement celle qui est toute sa joie et son plaisir qui... », comme le fait Gregory, et comme Bonath suggérait qu'on pouvait le faire.

Page 165.

a. Les éditeurs corrigent fair *en* faire *. De même v. 1856, p. 174 et v. 2489, p. 190.* •• *b.* mult *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *c.* A tut *est donné par D et T2 ; les éditeurs corrigent en* E tut *, leçon que nous retenons. Mais ne pourrait-on comprendre* A tut *comme la préposition signifiant « avec » et le texte comme : « Avec cela, cela vous semble peu, si vous ne m'enlevez pas en plus tout mon réconfort... »* •• *d.* cum jo di *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *e. Vers 1528 dans D :* Co de la fache Brengven *(avec* u *suscrit sur* a *: nous lisons* fraunche *comme v. 1922)* *: vers 1528 dans T2 :* Co est la franche Brangven *.* •• *f.* Quant me tolez *T2* •• *g.* terre effrance *D; nous corrigeons d'après T2.*

1. Pour un discours comparable, voir chez Béroul les monologues de Tristan et d'Yseut après que l'effet du philtre s'est dissipé (v. 2161-2194 et 2201-2220, p. 60-61).
2. Le mot *nurreture* (v. 1538) signifie « celui que l'on a élevé », ou « celui avec qui on a été élevé », ou « le protégé » ; nous traduisons par « amie de toujours ».

Page 166.

a. Vers 1549 dans D : Car ben congé vus volez doner *: vers 1549 dans T2 :* Car bon congé vos doner *. Nous corrigeons en* bon *d'après T2 et en* voil *comme Bédier.* •• *b.* Si o Caherdin *T2* •• *c.* Ben Tristan *D* : Ben sait que Tristran *T2 ; nous corrigeons.* •• *d.* Tost' *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *e.* Quant laissez a *T2* •• *f.* n' *manque dans D; T2 donne* ne *.* •• *g.* la sui amur / Mais pen-

sance ai D; *nous corrigeons d'après T2.* •• *b. Nous conservons la forme de D avec effacement de la consonne finale -z devant consonne.* •• *i.* dunaſt *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *j. Folio 2 de D - a, v. 1578-1616; b, 1617-1660; c, 1661-1699; d, 1700-1738.* •• *k. Vers 1582 dans T2:* Ne fu onque ce plait encomencé .

1. *Ja seit que* (v. 1565) introduit une concessive.

2. Pour Walter et Payen, *le (grant)* (v. 1571) renvoie à Kaherdin; mais on peut l'interpréter aussi comme un pronom neutre renvoyant à la situation et à l'attitude d'Yseut que Brangien vient de décrire; c'eſt ce que nous faisons.

3. Tout ce passage eſt un exemple intéressant, comme quelques autres d'ailleurs, de la violence de ces romans, même dans la version, dite « courtoise », de Thomas.

Page 167.

a. Ne *T2* •• *b. D et T2 donnent une forme évoluée de la locution* Si m'aïſt Deus . •• *c.* dixx seus *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *d.* alaſt *T2* •• *e.* ne *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *f. Une partie du vers 1601 eſt illisible dans T2.* •• *g. D donne* trair *et* nuirrir *à la rime aux vers 1603-1604; nous corrigeons d'après T2.* •• *h.* puet se il volt *T2* •• *i.* salvez *D; nous corrigeons d'après T2.* •• *j.* descovre *D. Ici nous corrigeons d'après T2 car le -e final ne se trouve pas devant une consonne.* •• *k.* Mal deit aveir entre *D; nous ajoutons* ne *d'après T2.* •• *l. fit D; nous corrigeons d'après T2.* •• *m. D donne* lui *à la place de* lu . *Voir de même v. 1917, p. 175. T2 donne pour le vers 1620:* Se je ere envers le roi empiree . *Nous corrigeons.*

1. Bonath, Walter et Lecoy traduisent: « de quelque façon que tourne votre affaire ».

Page 168.

a. Les vers 1625-1628 ne se trouvent que dans T2. •• *b.* que il vos enhace *T2* •• *c. Le vers 1634 manque dans T2.* •• *d.* ja *T2* •• *e. Ici commence le deuxième fragment de Strasbourg; il donne les vers 1643-1650, puis continue par les vers 1769-1842. Voir la Note sur le texte, p. 1240-1241.* •• *f.* Contre le roi *T2* : nen vient *Str2.* •• *g.* Ki li deint *D* : E li dient *Str2; nous corrigeons le verbe d'après T2 et Str2.* •• *h.* quel choce lait *D* : quel chose hi a *T2; nous corrigeons.* •• *i.* dit ien vus eſt defendu *D; nous corrigeons en* bien *d'après T2.*

1. Le roi Marc, dans certaines versions, aurait lui aussi bu le philtre: c'eſt du moins ce que laisse entendre Gottfried (voir p. 551). Mais ce n'eſt pas le cas chez Thomas (voir p. 127): Marc boit au cours de la nuit de noces, mais du vin, et non le « vin herbé ». Son amour pour Yseut n'eſt donc pas lié au philtre.

Page 169.

a. l'amer Triſtram *T2* •• *b. Vers 1668 dans T2:* Voſtre vil us vos covent tenir . •• *c.* Se usé nel use d'amfance *D; nous corri-*

geons d'après T2. •• *d. Vers 1670 dans T2 :* Ne mentissez la fiance . •• *e.* en *manque dans D et T2 ; nous corrigeons.* •• *f.* vent ad *D* : na *T2. On peut supposer une mauvaise lecture du copiste pour* nen . *Le fragment de Turin se termine sur ce vers. Jusqu'au vers 1769, D est le seul témoin.* •• *g.* I il le *D; nous corrigeons.* •• *h.* Q'l *(à lire* Quel*)* il *D; nous corrigeons.* •• *i. Nous conservons la forme* ublé *qui marque la réduction de l'hiatus -ïé-, fréquente en anglo-normand.*

1. Allusion à l'épisode du « serment ambigu ». Cet épisode du roman de Thomas ne nous est pas parvenu. Mais toutes les autres versions sauf Eilhart l'ont conservé, sous des formes légèrement différentes. Voir Béroul (v. 4141-4231, p. 112-115), Gottfried (p. 586-588), la *Saga* (chap. LVI-LIX, p. 866-870).

Page 170.

a. Nous ne corrigeons pas la forme laissez *car, surtout en anglo-normand, il n'est pas impossible d'avoir un système hypothétique mixte, avec protase au subjonctif imparfait, « amisez », et apodose à un mode différent, ici l'impératif : « Pour le cas où vous aimeriez l'honneur, alors renoncez à votre malignité. »* •• *b. Bédier, Lecoy, Gregory corrigent en* joliveté , *Wind en* jolifté . *Comme Payen, nous conservons* jolité . •• *c. Bédier corrige en* puet , *suivi des autres éditeurs. Mais il s'agit de la confusion graphique entre « st », alors souvent réduit à « t », et « ts ». Voir également v. 1735, p. 171, où les éditeurs corrigent* fuz *en* fust . •• *d.* E *D; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *e. Les éditeurs corrigent en* desleee . *Mais il s'agit d'une forme anglo-normande avec amuïssement du -e final atone. Et, en outre, jamais le copiste ne graphie trois -e- de suite.*

1. « Couper le nez » : c'est la punition que le loup-garou fait subir à sa femme déloyale dans le lai de Marie de France intitulé *Le Bisclavret*.

2. « Cela aurait vivement satisfait vos amis » (voir v. 1702). C'est une interprétation qui n'est pas évidente, mais qui peut se comprendre : même ses amis peuvent souhaiter qu'un terme soit mis à l'inconduite d'Yseut.

Page 171.

a. U ço *D; nous adoptons la correction de Bédier. Cette confusion probable entre les formes* ço *et* se *montre que la distinction entre l'affriquée et la consonne simple tendait à s'effacer.* •• *b.* consentiscest *D; de même au vers suivant* apreistest . *Nous corrigeons.* •• *c.* egins *D; nous corrigeons. Ici commence le folio 3 de D - a, v. 1739-1777; b, 1778-1816; c, 1817-1855; d, 1856-1894.* •• *d.* maintemes *D; nous corrigeons.* •• *e.* feïtes *D; cette graphie de deuxième personne du pluriel du parfait avec amuïssement de -s- implosif devant consonne n'est pas rare dans D; ainsi* deïtes *v. 1747,* covrites *v. 1750;* cete *v. 1771 et* fit *v. 1790, p. 172.* •• *f.* entre *D; nous corrigeons comme Fr. Michel.* •• *g.* blame *D; nous corrigeons comme Fr. Michel.* •• *h.* vent dire a verité *D; nous corrigeons comme Bédier. Mais peut-être pourrait-on conserver la construction de D.* •• *i. Nous conservons la forme* mustrai , *qui est une forme de futur possible en anglo-normand.* •• *j. Str2 reprend ici. Voir var. d, p. 162.* •• *k.* voit *D; nous corrigeons d'après Str2.*

Page 172.

a. Comme il arrive parfois dans D à cause de l'amuïssement du -e final atone, on a par graphie inverse une forme de féminin pour le masculin. •• *b.* egin *D; nous corrigeons d'après Str2.* •• *c.* sairement *Str2* •• *d. Nous conservons cette forme, équivalente à* M'eſt avis. •• *e.* volez *D; nous corrigeons d'après Str2.* •• *f. Vers 1788 dans D:* E sel net de melt gaute. *Nous ne corrigeons que la forme* gaute, *avec l'aide de Str2 qui donne* agaitee. •• *g.* frai *D* : fara *Str2; nous corrigeons.* •• *h. Vers 1792 dans Str2:* Por cui fuſtes en suspeçon. •• *i.* dutance e le cuer pour *D; nous corrigeons d'après Str2.* •• *j.* defendre *D; nous corrigeons d'après Str2 qui donne à la rime* atendre *au vers suivant.* •• *k.* gauter *D; nous corrigeons.* •• *l.* en agauat *D; nous corrigeons d'après Str2.* •• *m.* l'a jo fait *D; Str2, déchiré au début du vers, donne:* ... m'eſt avis pur nent l'ai fait. •• *n.* de ceſte avum *D; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *o. Ce vers manque dans Str2.*

1. Ce retournement imprévu de Brangien eſt propre à Thomas.
2. Tous ces proverbes ne sont pas identifiables.

Page 173.

a. On pourrait lire aussi, à cause d'un accent sur le 3e jambage après le «g»: Enguinum. •• *b. Les éditeurs lisent tous* aveir, *mais à tort; D donne* av'; *ce qui a pu tromper la lecture, c'eſt qu'en cet endroit du folio transparaissent des parties des mots tracés au verso, et dans ce cas* Ent' *au vers 1852, p. 174, lu à l'envers, fournissait des jambages superflus.* •• *c.* j. cri ben q. *D; nous corrigeons d'après Str2.* •• *d.* consenteit *D; nous corrigeons.* •• *e.* facez *D, Str2; nous corrigeons.* •• *f. Contrairement aux autres éditeurs, nous conservons le texte de D car nous le comprenons différemment.* •• *g. D donne une abréviation incomplète* ql, *que l'on ne trouve pas ailleurs; nous corrigeons d'après Wind.* •• *h.* semblace *D; nous corrigeons.* •• *i. Ici s'arrête le fragment Str2.* •• *j. D donne:* par dire tut mun servise; *selon Bédier suivi de Lecoy,* par dire *n'aurait pas de sens; ils le remplacent par* pur perdre tut mon service, *(au risque de vous mécontenter), meilleur selon eux. Nous pensons avec Wind, Walter et Payen que* par dire *peut se comprendre. Gregory adopte une position moyenne, et corrige simplement en:* pur dire tut mun servise. *Nous gardons la leçon de D.* •• *k. On pourrait lire* engaine. •• *l. D a ici clairement la graphie d'une réduction d'hiatus qui doit avoir lieu ailleurs également.*

1. Comme c'eſt parfois le cas, Thomas file une métaphore quelque peu compliquée à interpréter.
2. Ces quelques vers ne sont pas faciles à interpréter; mais, quoi qu'il en soit, Brangien accuse le roi.

Page 174.

a. richi *D; nous corrigeons.* •• *b.* lonsege *D; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *c.* plus que que mei *D; nous corrigeons.* •• *d.* engingins *D; nous corrigeons.* •• *e. On a ici une graphie inverse avec -s devant -t, au lieu de* fet. •• *f.* unc *D; nous adoptons la correction de Fr. Michel.* •• *g. Le* e *de* tres *eſt illisible.* •• *h.* agauaiter *D;*

de même au vers 1880, D donne agauit . *Nous corrigeons.* •• *i. Nous conservons ici la forme* sir *, avec amuïssement du -e atone final, et au vers suivant la forme* cete *, avec au contraire -e atone final surnuméraire. Ces graphies montrent que cet -e ne se prononce plus en anglo-normand, ou se prononce de telle façon qu'il n'est plus distinctif.*

Page 175.

a. Folio 4 de D - a, v. 1895-1933; b, 1934-1972; c, 1973-2011; d, 2012-2050. •• *b.* desornamant *D; nous corrigeons.* •• *c.* Vnt s'en *D; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *d.* in *D; nous corrigeons.* •• *e.* lui *D; nous corrigeons.* •• *f. Voir var. c, p. 158.*

1. Passage difficile à comprendre; il est certain que la correction de Bédier *suffrez* (v. 1898) au lieu de *celez* offre un sens plus satisfaisant: « Ne l'autorisez pas à s'entretenir en privé avec quelque baron ou chevalier que ce soit sans assister à la conversation. »

2. *Si avrad lur estre assaiez* (v. 1926): il s'agit de *si* suivi d'un verbe au passé qui marque l'antériorité conditionnelle d'une action (être au courant) par rapport à une autre (être satisfait).

Page 176.

a. Tut sa apareille *D; nous corrigeons. On pourrait lire* s'aapareille . •• *b. Ici commence le fragment Str3. Voir var. d, p. 162.* •• *c.* Mes *D; nous corrigeons d'après Str3.* •• *d. Vers 1943 dans Str3 :* E a la curt lu rei s'en vait . •• *e. Comme c'est souvent le cas, le -e final atone est amuï :* desir . •• *f.* quer ame seit *D; nous corrigeons d'après Str3.* •• *g.* or *Str3* •• *h.* vait sivant *Str3* •• *i.* avant *Str3*

1. Il s'agit de l'un des nombreux déguisements de Tristan. Il faut cependant souligner qu'il adopte des déguisements de lépreux ou de fou préférentiellement. Lors du « faux serment » sur la Blanche Lande, Yseut lui avait demandé de se déguiser en lépreux. Enfin, rappelons l'épisode où, chez Béroul, Yseut est livrée aux lépreux, des mains desquels Tristan l'arrache, avant de se réfugier avec elle dans la forêt du Morroi (voir v. 1155-1276, p. 34-37).

2. Les lépreux doivent signaler leur présence, afin que les hommes en bonne santé puissent s'écarter d'eux; c'est à cela que leur sert la *cliquette* ou *crécelle*.

Page 177.

a. lé *graphie de D pour* les *, de même aux vers 2030, p. 178; 2275-2276, p. 185; 2322, p. 186.* •• *b.* en est tut ennuee *Str3* •• *c. Vers 1976 dans Str3 :* Que apries de li mult se trait . •• *d.* Que *Str3; les éditeurs corrigent D en suivant Str3. Nous préférons garder la leçon de D, qui peut se comprendre.* •• *e.* cors *manque dans Str3.* •• *f. La fin du vers 1986 et les deux vers suivants manquent dans D; nous corrigeons d'après Str3.* •• *g. Vers 2001-2002 dans Str3 :* Nen donez a si grant feis / Que vus en repentez aprés . •• *h.* vus repentrez / A serjant qu'illuques *Str3* •• *i.* mist *D; nous corrigeons.*

1. Thomas joue sur les divers sens du mot *besuignus* (v. 1970) qui peut signifier « être dans le besoin matériel » ou « être dans la peine ».

2. Encore un don d'anneau, comme lors des adieux, ou dans la cabane de feuillage de la forêt où Marc échange les anneaux, épisode qui ne se trouve pas dans les fragments de Thomas qui nous sont parvenus, mais que donnent les adaptateurs de Thomas, et Béroul (voir v. 2043-2048, p. 57).

Page 178.

a. hors de l'us *Str3* •• *b. Vers 2008 dans Str3 :* E Tristran n'ose preier plus . *Ici se termine le fragment Str3.* •• *c.* lasser *D. À cause du risque d'ambiguïté, nous corrigeons, bien qu'il puisse s'agir de la graphie avec réduction de la diphtongue (ai/a).* •• *d.* sa mesage *D; nous adoptons la correction de Fr. Michel.* •• *e. Le nom du héros est cette fois-ci écrit presque en clair* T[i]strans .

1. Tristan s'installe comme Alexis dans une soupente, sous un escalier de la maison familiale. La légende de saint Alexis, qui avait été mise en français en Angleterre au XI[e] siècle, était fort répandue à l'époque où Thomas écrivait ; on en possède en effet plusieurs versions successives, tant en latin qu'en français.

Page 179.

a. Il s'agit ici d'un imparfait de seoir *, « seeit », avec réduction de l'hiatus.* •• *b. Folio 5 de D - a, v. 2051-2089 ; b, 2090-2128 ; c, 2129-2167 ; d, 2168-2206.* •• *c.* vit *D ; nous adoptons la correction de Fr. Michel.*

1. La présence d'un seul *que* (v. 2079) fait problème, si l'on considère qu'il s'agit de deux syntagmes parallèles.

Page 180.

a. Devant franche *, D donne* fa *exponctué.* •• *b.* pur *D ; nous corrigeons d'après Bédier, mais peut-être pourrait-on conserver la leçon du manuscrit.* •• *c.* Jol vul *D ; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *d. Voir var. e, p. 174.* •• *e. Ici encore, amuïssement du -e final atone, pour l'imparfait de première personne* soleie *(j'avais l'habitude).*

Page 181.

a. Nous conservons la forme le *pour* la . •• *b.* dit *D ; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *c. Vers 2140 dans D :* Se que sur Kaherdin estoit . *Nous adoptons les corrections de Bédier.* •• *d.* E quant *D ; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *e.* treit *D ; nous adoptons la correction de Fr. Michel.* •• *f. Cette graphie* ver *s'explique par le « s » au début du mot suivant.* •• *g.* Been *D. Comme Fr. Michel, et bien qu'il puisse s'agir d'une graphie significative, nous corrigeons, car ailleurs cet adverbe est graphié* ben .

1. Le vers 2153 donne à coup sûr *nevu* ; Lecoy donne cette lecture, qui est aussi celle de Michel et Bédier, comme « quasiment certaine ». Chez Thomas, c'est la seule occasion où il est question d'un neveu de Tristan. Mais Eilhart (p. 377) et le *Tristan en prose* lui en donnent un qui lui conseille de se rendre, déguisé en fou, en Cornouailles pour retrouver Yseut. Cependant il existe une autre possibilité, c'est que

nevu soit une forme de *nef* : on retrouve en effet cette même forme dans le deuxième fragment de Sneyd, v. 2955, p. 203 (voir var. *c*), où elle signifie sans aucun doute « navire ».

Page 182.

a. Encore une forme avec un -t final au lieu de l'affriquée -z, car celle-ci s'est réduite à -t ; cela donne l'impression que la marque de déclinaison (ici cas régime pluriel) est ignorée. ⁂ *b. Les éditeurs depuis Bédier corrigent* lui *en* li *, forme de féminin. Mais l'emploi de* lui *pour* li *est connu bien ailleurs qu'en anglo-normand.* ⁂ *c. Les éditeurs corrigent* s'esteut *en* s'entent *ou* s'estent *(Gregory). Mais la forme de D peut se comprendre.* ⁂ *d. On lit dans D* brume *. Nous suivons Fr. Michel.* ⁂ *e.* le *D; nous corrigeons.* ⁂ *f.* sesance *D; nous corrigeons d'après Fr. Michel.*

1. Le texte des vers 2157-2162 est d'une part difficile à comprendre, d'autre part difficile à attribuer — s'agit-il de Tristan (Bonath, Novati, peut-être Lecoy), ou d'Yseut aux Blanches Mains (Wind, Payen, Walter) ? Certes Yseut aux Blanches Mains est censée ignorer jusqu'à la fin, jusqu'à l'épisode des vers 2762-2770, p. 197-198, l'amour de Tristan pour l'autre Yseut. Mais l'on peut interpréter les vers 2161-2162 comme un commentaire de l'auteur, et non comme la pensée d'Yseut l'épouse.
2. Il s'agit bien là d'un cilice.

Page 183.

a. dehait e de dolur *D ; nous adoptons la correction de Bédier.* ⁂ *b.* meliur *D. Nous adoptons la correction de Fr. Michel. Mais on pourrait peut-être lire* vieliur *.* ⁂ *c.* Q'l li mant *D. Plutôt que de corriger en* Qu'il *, nous préférons conserver la forme avec enclise.* ⁂ *d. Folio 6 de D - a, v. 2207-2245 ; b, 2246-2284 ; c, 2285-2323 ; d, 2324-2361.* ⁂ *e.* brume *D; nous corrigeons d'après Fr. Michel.* ⁂ *f.* vengee *D; nous corrigeons à cause des risques d'ambiguïté, mais il s'agit sans doute d'une graphie inverse.* ⁂ *g.* aturnee *avec -ee final est une graphie inverse.* ⁂ *h.* qui il vint *D. La forme* il *se prononçait* i *devant consonne, d'où cette graphie inverse.* ⁂ *i.* od espees *D; nous adoptons la correction de Bédier.*

1. Encore un déguisement.
2. Ces jeux nous sont inconnus dans le détail.

Page 184.

a. Nous conservons le groupe el la *.* ⁂ *b.* Kariodo *D. Le* e *de* beals *est écrit au-dessus de la ligne. Nous corrigeons.* ⁂ *c. Les éditeurs corrigent en* ki *; mais « l » final devant consonne s'étant amuï ou vocalisé, il s'agit ici d'une graphie inverse ; voir var. h, p. 183.* ⁂ *d.* les vint *D; nous corrigeons comme Fr. Michel.* ⁂ *e. Comme au vers 2242 nous conservons la forme de D, avec assimilation de -n final à -l suivant. Mais, comme dans le cas précédent, les autres éditeurs corrigent.* ⁂ *f.* trestuz *D; nous adoptons la correction de Bédier, mais nous conservons la forme de troisième personne du pluriel du parfait en* -unt *pour* errerunt *, possible*

en anglo-normand. Voir de même alerunt *(v. 2321, p. 186) et* traverserunt *(v. 2331, ibid.).* •• *g.* pur co suni par mes verf *D; nous corrigeons comme Bédier et Fr. Michel.*

1. Il pouvait arriver en effet que ces jeux aboutissent à la mort des combattants.

2. Selon la façon dont on ponctue, les vers 2266-2267 ont un sens légèrement différent. Nous avons ici un long commentaire d'auteur, sur la façon dont il a choisi la version qu'il donne. Une fois encore, Thomas intervient en tant qu'écrivain, qui opère un choix et le justifie, contrairement à d'autres auteurs qui se présentent comme de simples conteurs.

Page 185.

a. Ici comme pour lé *pour* les *(voir var. a, p. 177) et* sé *pour* ses *au vers 1936, p. 176, nous conservons la graphie de D.* •• *b. La forme de relatif* ke *(abrégé en* k*) est mise pour la forme de cas oblique* cui*, et le vers est à comprendre : « dont Kaherdin aurait aimé la femme ».* •• *c.* entusche *D; nous corrigeons comme Fr. Michel.* •• *d.* siuz *D; nous corrigeons comme Bédier.* •• *e. Lecture difficile dans D; il semble que Bédier avait lu* parcuners*, qui en tout cas est une bonne correction.* •• *f. La forme* pust *au lieu de* peüst *est un subjonctif imparfait avec réduction du hiatus.* •• *g.* Al rei al baruns al serjanz *D; nous corrigeons comme tous les éditeurs. En outre, le copiste a placé un point après* rei *et après* baruns*, afin de séparer des syntagmes juxtaposés et de même fonction.* •• *h. Nous conservons la forme* fud *pour* fust *au subjonctif imparfait; de même v. 2415, p. 188.* •• *i.* forsveise *D; nous corrigeons comme Bédier.*

1. Sur Bréri le conteur, voir la Bibliographie de D. Shirt (p. 141-144) et notre Introduction, p. XXX. Ce Bréri (Thomas), ou Bléheri (Wauchier de Denain, *Seconde continuation de Perceval*, v. 29 351), ou Bledhericus, aurait récité la légende de Tristan à la cour du comte de Poitiers, Guillaume IX (1071-1126) ou Guillaume X (1126-1137).

2. Les opinions divergent sur le vers 2281, selon que, comme Bédier, Bonath et Wind, on interprète ce *ke* comme un *cui*, ou comme un *qui* ainsi que le fait Ph. Walter : soit la femme de Kaherdin aime le nain, soit Kaherdin aime la femme du nain, soit le nain aime la femme de Kaherdin. Mais si l'on prend en considération la syntaxe habituelle du préfixe verbal *re-*, on doit interpréter *li naim redut* (v. 2282) comme « le nain à son tour, de son côté, aurait... » ; dès lors, le sujet du premier *dut* ne peut être le nain. Restent donc les deux premières possibilités. Ce n'est que chez Eilhart que Tristan aide Kéhénis (Kaherdin) à tromper un mari jaloux, Naupaténis (mais ce n'est pas un nain !), qui tue son rival et blesse Tristan (p. 382-384).

3. Governal, au lieu de Kaherdin.

Page 186.

a. Le copiste a placé un point après Tristran *et après* Kaherdin*, comme au vers 2299, p. 185.* •• *b.* e dohonur *D; nous corrigeons comme les autres éditeurs.* •• *c. Gregory a sans doute raison de lire* hostages*,*

qu'il faut bien sûr corriger. •• *d.* ala *D; nous corrigeons comme Fr. Michel.* •• *e.* lange *D; nous corrigeons comme Bédier.* •• *f.* Le cuntre attendent *D; nous corrigeons comme Bédier.* •• *g.* I *D; nous corrigeons comme Fr. Michel, mais il s'agit de la graphie d'une forme (il) qui se prononçait* i *devant consonne, comme en français moderne; voir var. h, p. 183, et var. c, p. 184.*

1. Il s'agit de la salle, ou de la grotte aux statues. Plusieurs versions offrent cet épisode, et en particulier Gottfried, qui le développe p. 602-604.

2. *Fretté de vair*: orné d'un blason formé de diagonales ornées de figures en forme de clochetons.

Page 187.

a. Nous conservons la graphie de D savét *pour* savez *. Plusieurs cas semblables. Voir la Note sur le texte, p. 1245.* •• *b. Le vers 2360 est écrit dans D sur deux lignes, car le texte écrit au recto de ce folio transparaissait au point d'avoir gêné le copiste.* •• *c. Folio 7 de D - a, v. 2362-2400; b, 2401-2439; c, 2440-2478; d, 2479-2517.* •• *d. Nous conservons l'expression de D, bien qu'au vers 2445, p. 189, le même personnage soit appelé* Estult l'Orgillus Castel Fer *, et que le vers ait ici une syllabe de trop.* •• *e.* dolur en oi *D; nous corrigeons comme Bédier.* •• *f.* francis *D; nous corrigeons comme Fr. Michel, bien que l'on puisse se demander si* francis *n'est pas une graphie pour* franceis *, de même sens, avec réduction de la diphtongue.* •• *g.* icil quil plus *D; nous corrigeons comme Bédier.*

1. C'est la première fois que l'on nomme ainsi Tristan.

2. Ce Tristan le Nain, qui n'est pas du tout un nain, est-il une invention de Thomas? Dans les autres versions, le responsable indirect de la blessure empoisonnée et mortelle de Tristan est un autre personnage.

3. *La mer d'Espaine* (v. 2364) désigne bien sûr l'océan Atlantique.

4. *Estout* est en ancien français un adjectif qui signifie « fort ». *Castel Fer* est tantôt construit avec *de*, tantôt en apposition. Rappelons qu'il y a un autre « Orgueilleux » dans cette version du roman, le géant qui demande sa barbe au roi Arthur (v. 870, p. 148).

Page 188.

a. luerance *D; nous lisons* luerance *ou* lijerance *; le mot est graphié* lu'ance *, avec très nettement l'abréviation de « er » après les deux jambages. Nous adoptons cependant la correction de Bédier.* •• *b.* ai *D; nous corrigeons comme Bédier.* •• *c. Pour* fuissét *et* sentissét *, ainsi que pour* seiét *(v. 2413) et* pussét *(v. 2421), voir la Note sur le texte, p. 1245.* •• *d. La forme* oït *est un subjonctif imparfait avec amuïssement de « s » devant « t »: on attendrait* oïst *.* •• *e. Comme au vers 2302, p. 185, la forme* fud *est un imparfait du subjonctif.* •• *f.* ren amez *D; nous corrigeons d'après Fr. Michel.*

Page 189.

a. Les éditeurs lisaient vousist *; Gregory, à raison, lit* vousise *; il s'agit en effet d'un « t » final corrigé en* e *.* •• *b.* Tant sunt estpleite

e D; *comme Wind et Walter, nous conservons la construction du passé composé avec* estre . *Mais pour* estpleite *nous corrigeons d'après Bédier.* •• *c.* le Orgilliuus ert *D; nous adoptons la correction de Gregory.* •• *d.* Ses *D; nous pouvons nous demander si la forme* Ses *n'est pas simplement un possessif: «Il avait ses frères comme chevaliers». Bédier (note, p. 383) écrit: «Le manuscrit portant "Ses freres", il faut corriger soit "sis", soit "set".» Nous adoptons la correction de Bédier, mais sans enthousiasme.* •• *e.* muz *D; nous adoptons la correction de Bédier, bien que la graphie* muz *puisse s'expliquer par le phonétisme de l'anglo-normand: le «z» final n'étant plus affriqué, il peut graphier un «t» final. Mais cette graphie étant un hapax, nous préférons corriger ici.* •• *f.* d'um *est écrit avec un «a» exponctué surmonté d'un «u».* •• *g.* les s'embuscherent *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *h.* eagrement *D. Nous corrigeons d'après Bédier.* •• *i. Comme Wind et Walter, nous conservons la leçon de D. Mais Bédier et à sa suite Payen, Bonath, Lecoy et Gregory préfèrent supprimer la coordination et faire de* manïer *un adjectif (habiles à porter les armes).*

1. Nous traduisons ici *aventures* (v. 2450) par «événements», en lui donnant son sens propre, «ce qui va arriver», et non son sens littéraire, «occasion d'exploit qui permet au héros, au chevalier, de faire ses preuves».

2. *Sis freres* (v. 2452): il s'agit de six frères, et non de sept comme choisissent de le dire certains éditeurs; l'Orgueilleux est le septième; voir également var. *d*.

3. Payen (n. 64), Lecoy (note au vers 2306 de son édition, v. 2460 de la présente édition) et Gregory: d'après la *Saga* et le fragment bas-francique, il s'agissait d'un troisième frère ou des valets.

Page 190.

a. Combaltre *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *b. Ici commence le fragment Sn2 (voir var. d, p. 162).* •• *c. Les éditeurs corrigent soit* que *en* qui *, soit* ci *en* si *, soit* l'en *en* le *. Nous pensons que la leçon de D peut se comprendre.* •• *d.* Ses plais fez aparailler *D; les graphies* plais *et* fez *s'expliquent par l'amuïssement de -e final atone, et par la disparition des affriquées finales, d'où la confusion entre «z» et «t» finaux. Mais comme ce sont des graphies uniques dans D, et, comme des risques d'ambiguïté existent, nous corrigeons comme les autres éditeurs.* •• *e. Pour la forme* asét *, voir la Note sur le texte, p. 1245.* •• *f.* funt *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *g. Voir var. a, p. 165.* •• *h. Les éditeurs corrigent* puet *en* fait *d'après Sn2. La leçon de D peut se comprendre.* •• *i. Nous corrigeons la forme* gaurir *, donnée par D, bien qu'elle apparaisse plusieurs fois. Mais voir les graphies* guareit *(v. 2506, p. 191) et* garir *(v. 2512, ibid.). Nous corrigeons de même aux vers 2788, p. 198, 2978, p. 203, 3101 et 3119, p. 207, ainsi que la leçon de D* gaurer *au vers 3051, p. 205.*

1. Voici la troisième fois où Tristan est empoisonné, et cette fois-ci il n'en réchappera pas. Les deux premières fois sont celles où le tout jeune chevalier Tristan est blessé par l'arme empoisonnée du Morholt

— et guéri par Yseut — et celle où il est empoisonné par la langue du dragon qu'il a tué en Irlande — et Yseut le guérit à nouveau. Voir Eilhart, p. 275-276 et 286; la *Saga*, p. 820-821 et 834; Gottfried, p. 483-494 et 503-517.

Page 191.

a. puet pal a li *Sn2* •• *b.* travail du mer *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *c.* N'ysolt puet *D; nous ajoutons* ne *d'après Sn2, bien que* N' *coordonnant puisse nier à lui seul.* •• *d.* Ne ce coment *D* : Ne set coment *Sn2. La simplification des affriquées en anglo-normand induit la confusion possible de « c » et de « s »; nous corrigeons comme les autres éditeurs car cette graphie est unique dans D, et ambiguë. Mais nous conservons la forme sans « t », et nous ne corrigeons pas en* set *, car on peut interpréter ce verbe comme une intervention d'auteur: « je ne sais pas comment... »* •• *e. Folio 8 de D - a, v. 2518-2556; b, 2557-2595; c, 2596-2634; d, 2635-2673.* •• *f.* Descovrir lui volt *Sn2* •• *g.* fait *manque dans D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne pour le vers 2522:* La chambre fait delivrer . •• *h.* Qu'estre pout que faire volt / S'il le secle volt guerpir *Sn2* •• *i.* En deit sun *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *j.* parer *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *k.* Que la *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *l.* ert finie *Sn2*

1. La crainte d'Yseut n'est pas imprécise: si Tristan renonce au monde, elle se retrouve sans situation sociale.

Page 192.

a. Angoisse. piete. e *Sn2* •• *b.* pur l'autre tristran meine *D; nous corrigeons d'après Sn2; cependant ne pourrait-on avoir, avec jeu de mots:* Li uns pur l'altre triste an meine *(Chacun d'eux subit un triste moment à cause de l'autre)?* •• *c. Vers 2546 dans Sn2:* Quant si deit partir lur amur . •• *d. Vers 2547 dans D:* Mui a este fine e lelee . *Nous corrigeons.* •• *e.* Bel compaingne forcez vus *D* : Bes amis fors vus *Sn2; nous corrigeons.* •• *f.* Fors par le vostre ben confort / Bien sai que si en *Sn2* •• *g. Nous conservons la graphie* puce *pour* peüsse *, avec réduction d'hiatus et confusion entre « c » et « ss ».* •• *h.* Perd jo bels cumpainz ma vie / Senz aïe murir m'estuit / Quant nuls *Sn2* •• *i. Vers 2562-2564 dans Sn2:* Ele le me pout faire s'ele volt / La mecine ad e le puier / Et si ele oust le voleir . *Nous conservons au vers 2562* sil *, leçon donnée par D et forme contractée de* si el *ou* si le. •• *j.* Pur que engin *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *k.* puest *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *l.* i last *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne* i alastas . •• *m. Vers 2573-2574 dans Sn2:* Acun buen cunseil me feïst / Des que ma grant besuine oïst . •• *n. Dans D, devant* larreit *,* la *est exponctué et barré de rouge.*

Page 193.

a. E ici vos *Sn2* •• *b.* empenez *D* : emprenez *Sn2; nous corrigeons.* •• *c. Vers 2593-2594 dans Sn2:* El cuer ad grant tendrur / Dulcement respunt par amur . •• *d.* en mei *Sn2* •• *e.* que

manque dans D; nous corrigeons d'après Sn2. •• *f.* ne met mun *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *g.* A faire vostro *D* : A faire en tuit vostre *Sn2; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *h.* jo vos pri *Sn2*

1. « Homme lige » : ce terme désigne un type de rapport féodal préférentiel. Un chevalier peut être le vassal de plusieurs suzerains à la fois. Mais il doit donner la préférence, en cas de conflit ou de choix, à celui dont il est l'homme lige. Voir Marc Bloch, *La Société féodale*, Albin Michel, 1968 (1re éd. : 1939), p. 303-307.

Page 194.

a. terre vendrez *Sn2* •• *b.* ele l'avre veü / E vos avra aperceu *Sn2* •• *c.* Dites si salut *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *d.* Que nule senz li en mei n'a part *Sn2* •• *e.* ne m'ert ja mis rendu *D* : ne mei ert ja rendu *Sn2; nous corrigeons.* •• *f.* par li n'aie cumfort *Sn2* •• *g.* ma langur *Sn2; rime du même au même avec le vers suivant.* •• *h. Vers 2641-2642 dans D:* Des emveisurs jurs e nus / Quomes ensemble a grededuiz *. Nous corrigeons d'après Sn2.* •• *i.* guarrai *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *j.* En lamur quen suppris *D; nous corrigeons d'après Sn2; mais les éditeurs ont lu* mer *, alors que D porte clairement* lam~ *, avec après* m *l'abréviation de* -ur *.*

1. Encore une métaphore filée, un jeu de mots sur les divers sens du mot *salut*. Nous reprenons l'interprétation traditionnelle, mais peut-être celle de Bonath est-elle plus intéressante : « Car aucune (femme) sauf elle n'occupe mes pensées. »

2. À en croire ces vers, il semblerait donc que l'amour soit né entre eux avant le philtre. Mais d'une part la relation temporelle entre les deux événements (la guérison, l'amour) peut n'être pas de concomitance, mais de succession : en effet l'ancien français utilise, beaucoup moins que le français moderne, les formes verbales composées. D'autre part, on pourrait voir là la trace d'une hésitation de Thomas (voir la Notice, p. 1226).

3. Allusion à l'épisode où Tristan et Yseut, sur le navire qui les emmène à la cour de Marc, sont assoiffés ; par mégarde, une servante, ou Brangien, selon les versions, leur donne à boire le « vin herbé » préparé par la mère d'Yseut, nommée elle aussi Yseut dans presque toutes les versions ; ce « philtre » était destiné à lier par un amour durable (plus ou moins durable suivant les versions) Yseut et Marc son époux. Voir Gottfried, p. 535, et surtout le fragment de Carlisle récemment découvert (p. 123).

Page 195.

a. Nostre mort i avom beud *Sn2* •• *b. D donne* unche *, que nous corrigeons d'après Sn2 dont la leçon est :* Mun uncle le rei e tuz ses gens *.* •• *c.* porrunt *Sn2* •• *d.* il unquis plus seforcent *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne :* il plus unques *.* •• *e. Vers 2666-2668 dans Sn2 :* Del departir ; mains epleiterent / Nos cors feseint departir / Mais rien ne purent covenir *.* •• *f.* sevrance *Sn2* •• *g. Folio 9 de D - a, v. 2674-2712 ; b, 2713-2751 ; c, 2752-2790 ; d, 2791-2829.* •• *h.* Unques vers nule n'oi amur *Sn2* •• *i.* puise *D; nous corrigeons*

d'après Sn2. •• *j. Vers 2677-2678 dans D:* Ne li ne altre amer porrai / Tant cum la reine amarai *. Nous corrigeons d'après Sn2.* •• *k.* sur sai fei *D* : sur la fei *Sn2; nous corrigeons.* •• *l.* Sal buisuing' *[à lire* buisuigner*]* ne moi volt *D; nous corrigeons partiellement d'après Sn2 qui donne:* Sal busuin ne me voille aider *.* •• *m.* ma dolur *Sn2*

1. Qui a fait une promesse? Voir v. 613-615, p. 141 : est-ce Tristan seulement, ou tous les deux? Voir également v. 2899-2900, p. 201.

Page 196.

a. ne male cuntre mort *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne pour les vers 2692-2693:* S'ele me n'ait cuntre la mort / Ne sai que l'amur m'ad valu *.* •• *b.* al *Sn2* •• *c. Vers 2698 dans D:* A Breng' mult ne saluez *. Nous corrigeons d'après Sn2.* •• *d.* Deu n'en pense jo en murrai / Ne puis pas vivre *Sn2* •• *e. Dans D, devant* sache *,* ses *exponctué et barré.* •• *f. Vers 2705-2714 dans Sn2:* Kar si de plus tost ne repairez / Saciez jamais me ne verez / Quarante jurs aiez respit / Si ço faites que jo ai dit / Si que ysolt vinge avoc vos / Si que nuls nel sace fors vos / Celez les eires vostre serur / Que suspeciun n'ait d'amur / Pur miriesce la frez tenir / Venue est pur ma plaie guarir *. Pour le vers 2714 D donne* Venua *, que nous corrigeons d'après Sn2.* •• *g.* L'un en ert blanc *Sn2* •• *h.* Deus vos salue *Sn2*

1. L'utilisation de la couleur de la voile, blanche ou noire, pour annoncer la réussite ou l'échec d'une entreprise, remonte à la légende de Thésée; au retour du héros en Attique, après son combat victorieux contre le Minotaure, arrivé en vue d'Athènes, il oublie de dresser la voile blanche qui devait avertir son père Égée de son succès. Celui-ci, croyant son fils dévoré par le Minotaure, se suicide en se jetant dans la mer.

Page 197.

a. Base *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *b.* pur son estre aprester *Sn2* •• *c.* lievent tref / Siglent avant a vent *Sn2* •• *d.* draperie / A ovre d'estrange colurs *Sn2* •• *e.* veissele de curs *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *f.* osisels *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *g.* covrir lor ovraigne *Sn2. L'infinitif* covrer *existe en anglo-normand (« Anglo-norman Dictionary » I:120).* •• *h.* tref / Uit nuiz e uit nuz i a cunu / Eeinz qu'il seit *D; nous corrigeons et adoptons la leçon de Sn2 pour le vers 2745.* •• *i.* legier revint lor *Sn2* •• *j.* Quant vent que ne lamiste *D, avec un* ne *exponctué devant* que *, et un point après* vent *, sans doute pour marquer la fin de l'incise subordonnée; nous ajoutons* fait *qui est donné par Sn2.* •• *k.* sovent *D, Sn2; nous corrigeons d'après Fr. Michel.* •• *l. Vers 2759-2761 dans D:* Itant cum de est sun en ire / Mais jo ne os ben mun dire / Car il n'afert rens emvus mei *. Pour les vers 2759 et 2761 nous adoptons la leçon de Sn2 et corrigeons d'après Wind le vers 2760 pour lequel la leçon de Sn2 est:* Mais jo nen os si bien dire

1. Selon les notes de Payen (p. 349, n. 67) et Bonath (p. 101) : *sigler amunt* (v. 2732) peut être interprété diversement ; soit « naviguer à contre-courant » comme le font Payen et Walter, soit « faire voile vers la haute mer » comme Bonath et Lecoy.

2. Les manuscrits Douce et Sneyd 2 (voir var. *b*) ne s'accordent pas sur la durée du voyage : Douce donne huit jours et huit nuits, Sneyd vingt ; les éditeurs choisissent en général Sneyd. Voir les notes de G. Bonath (p. 294) et Bédier (p. 395). Chez Gottfried (ici, p. 421), lors d'un autre épisode, celui de l'enlèvement du jeune Tristan par des marchands norvégiens, la traversée dure huit jours : est-ce là la source de la confusion ?

3. Le vers 2760 est difficile à interpréter.

Page 198.

a. Vers 2766 dans Sn2 : El cuer ad molt grant trandrur. •• *b.* que overt furet li *D* : que sunt overt li *Sn2 ; nous corrigeons.* •• *c.* ad sei recelee *D ; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne :* ad sa ire celee. •• *d. Vers 2781-2784 dans Sn2 :* Molt dulcement a li l'acole / Sovent baise sa buche mole / E mustre lui molt bel amur / E pense mal en sun irur. •• *e. Voir var. i, p. 190.* •• *f.* U *manque dans D ; nous corrigeons le début d'après Sn2 :* U ala pur la reine cunquere. *Nous pourrions conserver le texte de D, en ponctuant autrement :* De si la qu'il vent, a l'altre terre / Vait pur la reïne quere, *mais il faut supposer alors un enjambement que ne pratique pas l'auteur.*

1. Yseut aux Blanches Mains n'était donc pas au courant jusqu'alors ; voir n. 1, p. 182.

2. Payen et Walter interprètent à nouveau *sigler amunt* (v. 2793) comme « naviguer vers le nord » ; nous préférons ici encore l'interprétation de Bonath et Lecoy.

3. *Aler amunt a marchandise* (v. 2798) est traduit presque toujours par : « remonter le fleuve avec sa cargaison ». Nous suivons Gregory qui y voit l'expression *aler a marchandise*, « aller faire du commerce », « aller à la recherche des affaires ».

Page 199.

a. descovrer *D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *b. Vers 2807-2808 dans D :* Plus vaillance ne melz asise / Melz gauarnie de grant preisee : *Vers 2807-2808 dans Sn2 :* Plus vaillante ne melz preisee / Melz guarnie de gent aisee. *Comme Wind, nous amendons la rime ; et nous corrigeons* grant *d'après Sn2.* •• *c.* aument *D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *d. Aux vers 2809-2810,* largesces, honurs, granz baldurs *sont au pluriel dans Sn2.* •• *e.* teres *manque dans D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *f.* ostrur *D ; nous corrigeons.* •• *g.* turee *D ; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne à la rime au vers suivant* encelee. *Gregory propose de corriger* turee *en* turnee. •• *h.* ganir *D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *i. Folio 10 de D - a, v. 2830-2868 ; b, 2869-2907 ; c, 2908-2946 ; d, 2947-2985.* •• *j.* n'i ad ne *D ; nous corrigeons* ad *en* ait *d'après Sn2 car ici on attend un subjonctif.* •• *k.* chamberlerens *D, sans doute par ajout d'une abréviation supplémentaire ; nous corrigeons d'après Sn2.*

1. À l'époque où écrit Thomas il n'y a qu'un pont à Londres sur la Tamise, d'où l'article défini (*desuz le punt*, v. 2802), nommé le « Pont de Londres ».

2. On a ici un exemple célèbre d'éloge d'une ville, comme dans quelques autres textes du Moyen Âge ; ainsi dans le *Roman de la Poire*, de Tibaut, pour Paris (v. 1326-1385).

3. *Plus vaillante ne melz aisee* (v. 2807) : la plupart des traducteurs traduisent ces adjectifs par « important », « agréable ». Gregory y voit des indications d'ordre géographique et architectural : « mieux protégée, mieux fortifiée », et « mieux située », et renvoie à *Guigemar* (*un chastel vaillant et fort*, v. 690) ; nous le suivons.

4. Marc, d'après Thomas, a donc sa capitale, ou du moins un séjour, à Londres. De même dans la *Saga* (p. 866) et chez Gottfried (p. 584-589), c'est dans cette ville qu'il réunit le conseil qui décide de faire subir l'épreuve du fer rouge à Yseut.

Page 200.

a. ceis *D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *b.* port *D ; nous corrigeons à cause du risque d'ambiguïté, mais -e final atone est amuï d'autant plus facilement qu'il se trouvait devant* en . •• *c.* qu'ei secle melliur / Pur sen a la reïne em fait *D ; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne :* qu'al siecle meillur ait / A la reïne present en fait . •• *d.* rein *D ; nous corrigeons, bien que l'amuïssement du -e final de* reïne *ne surprenne pas.* •• *e.* est suls e ysolt *Sn2* •• *f. Vers 2862 dans Sn2 :* Co que dirra pur veir aiez . •• *g.* cum a amie / En ki maint sa *Sn2* •• *h. Vers 2872 dans Sn2 :* Si n'est par vos aporté .

Page 201.

a. naufré d'une esspee / Ki de venim fud enthuschee *Sn2* •• *b.* cors en est malmis / Languist *Sn2* •• *c. Devant* vivrad *, on lit* mund *exponctué et barré de rouge. Selon Lecoy, on pourrait aussi lire* murad *. Sn2 donne :* Mande vos que ne vivra mie . •• *d.* Si vos suvienge sur cele fei *Sn2* •• *e. Ici* mais *signifie « davantage ». Sn2 donne* mes n'out . •• *f.* joie *Sn2* •• *g.* chachz *D* : dechaciez *Sn2 ; nous corrigeons.* •• *h. Ici, une forme de cas sujet,* reis *, marquée d'un « s » pour un complément d'objet direct — antéposé au verbe, il est vrai.* •• *i.* cest anel lui bailastes *Sn2* •• *j.* Aiez dam de li pete *D ; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *k. La forme* recovrez *est une forme de futur anglo-normande, résultant de la syncope de -e- interne atone dans* recovrerez . •• *l.* gaurir *D ; nous corrigeons. Sn2 donne* ne pout il . •• *m.* vos i estuit ore venir *Sn2* •• *n.* mire *D ; nous corrigeons d'après Sn2.*

1. C'est le quatrième récit des souffrances de Tristan.

Page 202.

a. De seingnes cest anel emveie *D* : De ensaines cest anel veie *Sn2 ; nous corrigeons.* •• *b.* Unques en sa vie n'out maiur / Pense forment *Sn2. D donne au vers 2917* penz *, que nous corrigeons d'après*

Sn2. ↔ *c.* navreire *D; nous corrigeons.* ↔ *d.* in *D; nous corrigeons.* ↔ *e. Vers 2927-2928 dans Sn2 :* Mustré li a tute la langur / Puis purprent cunseil de sa dolur. ↔ *f.* pensance *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *g.* Pur la trist' que de lui *D* : Pur la dolur que pur lui *Sn2* ↔ *h.* Desur la Tamise *Sn2* ↔ *i.* levee i veint *[ou* vieint*] D; nous corrigeons d'après Sn2.*

1. Cinquième récit, fort résumé, des souffrances de Tristan.

Page 203.

a. Li batel i est tuit prest / E la *Sn2* ↔ *b.* par celforcent del espeiter / Ne fusent unques *D. Nous corrigeons d'après Lecoy et d'après Sn2 qui donne:* Molt s'esforcerent del espeiter / Ne finent unques. ↔ *c.* la grant nevu *[ou* venu*]* sunt / Lievent le tref si s'en *Sn2 ;* tref *comme aux vers 2731, p. 197, ici, v. 2986, v. 3019, p. 204 et v. 3029, p. 205.* ↔ *d.* estrange conteriant *[ou* contreiant*] D; nous corrigeons d'après Sn2* ↔ *e. Ici encore, nous conservons la graphie dialectale avec -e final surnuméraire. Sn2 donne:* Uitsant. ↔ *f.* cesporz *Sn2* ↔ *g.* lit a dolur languist *Sn2* ↔ *h.* jurs emuet a *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *i. Ici comme au vers 2985, nous conservons la forme avec réduction de l'hiatus du verbe* Veeir. ↔ *j. Sn2 donne à la rime v. 2982* tint *avec* revint *au vers précédent.* ↔ *k. Folio 11 de D - a, v. 2986-3024; b, 3025-3063; c, 3064-3102; d, 3103-3141.*

1. Il s'agit de Wissant en Boulonnais.

Page 204.

a. Vers 2991 dans Sn2 : Quant que ad al mund mis a vient. ↔ *b.* co *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *c.* qu'il atent / Car il se dute qu'ele ne vienge *Sn2* ↔ *d.* ni *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *e.* vul *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *f.* desire *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *g.* kaerdin qu'il nevient / Que tant demure molt se crint / Qu'il n'ait espeité *Sn2* ↔ *h.* Apres de la reine est *D; nous corrigeons d'après Sn2.* ↔ *i.* Del seust lur salt unt vent *D; nous adoptons la leçon de Sn2.* ↔ *j.* tref / Que turner fait *Sn2* ↔ *k.* La mer se mue ki *Sn2. Le folio 15 (v. 3024-3035) de Sn2 a été déchiré en diagonale. Au recto, on a donc de moins en moins de texte à droite, et du vers 3035, p. 205, seul le* A *initial subsiste. Au verso, symétriquement, les vers sont de plus en plus illisibles, et du vers 3065, p. 206, il ne reste qu'une finale* -ure.

1. *Venir au lof* : virer de bord pour faire en sorte que le bâtiment reçoive le vent du côté opposé à celui qui était, jusqu'alors, exposé au vent. On pense que cet épisode de la tempête a été emprunté par Thomas au *Brut* de Wace.

Page 205.

a. Une déchirure du coin inférieur droit du folio 15 de Sn2 fait disparaître une quinzaine de vers : les vers 3036-3048 au recto, les vers 3065-3080 au verso. En outre, des vers 3026-3035 (voir var. k, p. 204) il ne reste que le

début, et que la fin des vers symétriques 3055-3056. •• *b.* preser *D; nous corrigeons.* •• *c.* gaurer *D; nous corrigeons.* •• *d.* n'a *D; nous corrigeons.* •• *e.* en a grant *D; nous corrigeons.* •• *f.* meie mor ne nest ren *D; nous corrigeons d'après Bédier.*

1. Cette description doit beaucoup au *Brut* de Wace (v. 2524 et suiv.). Les *boulines* sont des sortes de cordages fixés sur les voiles, et qui permettent de les haler plus facilement. Les *haubans* sont des cordages qui servent à assujettir les mâts pour les maintenir.

2. Le vers 3035 est difficile à comprendre.

3. Selon la ponctuation, on peut comprendre différemment les vers 3053 et 3054; il s'agit de nuances. Pour Lecoy, qui adopte la leçon de *Sn2*, *e jo venisse* est une hypothétique coordonnée à la précédente ; dans ce cas il faut comprendre : « Si Dieu l'avait voulu (permis) et si j'étais auprès de vous, je vous soignerais » (Payen) ou « Si Dieu le voulait et que je sois auprès de vous... » (Bonath). Ph. Walter comprend *e jo venisse* comme la principale, nous aussi.

Page 206.

a. sen *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *b.* sen vus ne puise perir *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *c.* neir *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *d.* estest *D; nous corrigeons d'après Bédier.* •• *e. Cette forme* peut *est sans doute un subjonctif imparfait avec réduction de l'hiatus et effacement de « s » devant « t ».* •• *f.* E fra i pois si *Sn2* •• *g. Vers 3090 dans Sn2 :* E si Deus le volt issi entuit . •• *h.* fessez *D; nous corrigeons d'après Sn2 :* feisiez . •• *i.* savrez pas ma mort / Avant n'ircjo d'ici oie / Ne sai am ki jal vos die *Sn2*

1. Même remarque que précédemment sur le système hypothétique. Ph. Walter interprète ici encore *e vus* (v. 3081) comme la principale, et Payen dans ce cas fait de même ; en revanche, Bonath, que nous suivons dans ce cas, ne prend pas ce parti.

Page 207.

a. al mis *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne :* al mains . •• *b.* curterme *D; nous corrigeons d'après Sn2. Avant* vivreie , *on lit* ne *exponctué dans D.* •• *c.* emble *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *d.* U nos duinst murir *Sn2* •• *e.* gigle *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *f.* amunt *D* : a molt *Sn2; nous corrigeons.* •• *g.* sun *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *h.* Quel se seit *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne :* Quel co le blanc . •• *i.* aveir *D; nous corrigeons d'après Sn2.*

1. Selon la ponctuation le sens du vers 3105 est différent ; pour Lecoy ce vers va avec la suite ; pour Payen, Bonath et Walter, il explique ce qui précède. Lecoy est sans doute ici poussé par son désir de voir fonctionner le texte en couplet de rimes.

2. Sens de *devant moi* (v. 3114) ? « Avant moi » (Walter) ou « devant moi » (Bonath, Payen). Dans le contexte « avant moi » est plus satisfaisant.

Page 208.

a. chlaz e fait le vent *D; nous suivons la leçon de Sn2, bien que l'on puisse peut-être voir dans* fait *une mauvaise graphie pour* falt . •• *b. Ici commence le folio 12 de D - a, v. 3142-3180; b, 3181-3219; la colonne c commence au vers 3220, et le texte de Thomas se termine aux deux tiers environ de la colonne, la fin de la colonne restant vide; puis à la colonne d du même folio commence la « Folie » d'Oxford.* •• *c.* la puissent conquere Amunt aval vunt walcrant [walc^{a}nt] / Ore arire; ore avant *Sn2. Après* arire *le copiste place un point-virgule pour séparer les deux termes juxtaposés.* •• *d.* muer de sun *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* murt a sun . •• *e.* que delsir ne muert *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* que del desir n'est mort . •• *f.* Vent la femme ysolt devant lui *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* Vient ysolt sa femme a lui. •• *g.* paine la vei sigler / Nequedent si l'ai issi veue *Sn2* •• *h.* novel *D; nous corrigeons à cause du risque d'ambiguïté.*

Page 209.

a. la *Sn2* •• *b. Le « e » final de* leve *est suscrit dans D.* •• *c.* Pur vus vus muer *D* : Pur vos murc *Sn2; nous corrigeons.* •• *d.* treifeiz *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *e.* lespirt *D; nous corrigeons.* •• *f.* hal *D; nous corrigeons d'après Sn2.* •• *g.* portent le cors de *Sn2* •• *h.* Covre le d'un plaie roie *D; nous suivons la leçon de Sn2.* •• *i.* novels *D; nous corrigeons d'après Sn2.*

1. Bédier, Wind et Payen préfèrent la leçon du fragment Douce, *roié* « rayé » (voir var. *h*); Bonath adopte *roié* mais traduit par « orné de roues ». Lecoy adopte la leçon de *Sn2* : *roé*, avec le sens « orné de motifs en forme de roues », ce qui n'est pas rare au Moyen Âge; nous conservons la forme de Douce, mais ne suivons pas l'interprétation, en traduisant, de façon plus imprécise, par « brodé de motifs circulaires ».

Page 210.

a. Une autre main dans D a ajouté à confort *un préfixe* des *au-dessus de la ligne.* •• *b.* murrit *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* murut . •• *c.* grant chaitivement / N'avint a ceste povre gent / Tres que ysolt la novele sout / De duel ne *Sn2* •• *d.* desflublee *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* Vait par la rue desafublee. •• *e.* Brecun *D; nous corrigeons d'après Sn2 qui donne:* Bretuns . •• *f.* Femme della sue *D; nous corrigeons.* •• *g. Vers 3233 dans Sn2:* Dunt ele vient e dunt seit . •• *h. Après le vers 3238 Sn2 ajoute deux vers de même rime, fort vraisemblablement apocryphes, car le premier reprend le vers 3239a à la rime près, et le second répète exactement le vers 3238:* Mort estes pur l'amur de mei / Par raisun vivre pus ne dei . •• *i. C'est sur le vers 3241 que s'articulent les deux fins du poème. Le copiste de D met fin ici au monologue d'Yseut, et achève le récit par trois vers, 3242, 3243, 3244; le vers 3243 est presque identique au vers 3268 (p. 211) de la fin Sneyd à la rime près; le troisième, 3244, est identique au vers 3272 (p. 211) de cette même fin « longue », et dont le premier est propre à Douce et assure l'enchaîne-

ment. Tous les éditeurs ont considéré que Sn2 donne la véritable fin composée par Thomas, avec son « salut » final assez atypique et qui a sans doute embarrassé le copiste de Douce ; ainsi par exemple F. Lecoy écrit : « La fin abrupte du ms. Douce est certainement apocryphe [...]. La fin authentique du poème n'est donnée que par le ms. Sneyd » (Variantes, p. 133) ; mais malgré ce jugement, avant de bifurquer vers la version « longue » de Sn2, F. Lecoy donne in extenso la fin du manuscrit Douce. Nous suivons son exemple : contrairement à ce qu'ont fait tous les autres éditeurs du roman de Thomas avant lui, nous donnons successivement les deux fins : tout d'abord la version courte, celle de D, qui est notre manuscrit de base pour ce fragment, puis, après le titre « Fin longue du roman », la version de Sneyd 2. Bien que ces deux versions ne diffèrent qu'à partir du vers 3242, nous faisons commencer la « fin longue du roman » au vers 3239a, pour la commodité de la lecture. •• *j.* rendit *D ; nous corrigeons.*

1. Il faut insister sur l'importance de ces deux notations données par Thomas. D'une part, Yseut n'a pas pris le temps de revêtir le manteau d'apparat que portent les souverains dans leurs fonctions ; et d'autre part, elle ne respecte pas non plus l'ordre habituel d'un cortège royal ou solennel, où les personnages importants sont précédés de tous les autres. Deux infractions au protocole, qui marquent son désarroi.

2. C'est sur cette phrase que s'articulent les deux « fins » du *Roman de Tristan* de Thomas, que nous donnons successivement (voir var. *i*).

Page 211.

a. Mort est pur *Sn2 ; nous corrigeons. À partir d'ici nous suivons le manuscrit Sn2 (voir var. i, p. 210), folio 17 recto, colonne a, v. 4 et suivants ; la colonne b commence au vers 3271. Comme pour le fragment Sn1, le copiste écrit le second vers du couplet de rimes en retrait par rapport au premier.* •• *b. Après chacune des occurrences du mot* amis *, le copiste a placé un point-virgule renversé, pour séparer deux mots juxtaposés.* •• *c. Le copiste a placé un point après* hait *pour séparer deux syntagmes juxtaposés.* •• *d. Entre* venir *et* demurer *, le copiste de Sn2 a placé un point-virgule, pour séparer ces deux infinitifs juxtaposés.* •• *e.* Vis vos *Sn2 ; nous adoptons la correction de Bédier.* •• *f.* Baisse *Sn2 ; nous adoptons la correction de Bédier.*

1. Voir pour l'interprétation de ce passage l'article de R. L. Wagner et E. Baumgartner, « "As enveisiez e as purvers" [...] », *Romania*, LXXXVIII, 1967, p. 527-537.

Page 212.

a. Les vers 3279, 3280 et 3281 de Sn2 sont écrits chacun sur deux lignes, laissant la place d'une majuscule. •• *b. Le début des vers 3284-3288 est illisible à cause d'un trou dans Sn2 ; nous reprenons le texte tel qu'il avait été lu (ou reconstitué) par Fr. Michel. Nous plaçons entre crochets ces reconstitutions.* •• *c. Ainsi que I. Short l'avait indiqué à S. Gregory, au verso de ce folio se trouvent des traces à peu près illisibles d'un texte d'une douzaine de vers écrits de la même main, avec la même indentation du deuxième vers du couplet ; s'agirait-il d'une continuation de l'épilogue de Thomas, et donc de la « vraie » fin du roman ? Cependant, le texte au folio 17 recto se termine un vers avant la*

fin de la colonne; on peut imaginer que s'il avait continué au verso il aurait occupé toute la colonne (à moins que le copiste n'ait pas voulu séparer les deux vers d'un couplet de rimes?). Un médiéviste de la fin du XIX*e siècle ou du début du* XX*e siècle avait réussi à déchiffrer quelques mots, qu'il a consignés sur un feuillet annexe, mais sans parvenir à interpréter l'ensemble. Ian Short a repris récemment la question et est parvenu à lire quelques mots de plus. Voici le résultat de sa transcription tel qu'il apparaît en appendice à l'article de M. Benskin et I. Short (à paraître):* Co que io s.. p*ar* v*er*.um l... / sulunc .. q*ue* emplus... f / Car poist asez ..ete p... / v par uoleir u par f..sance / Car ico q*ue* io al.iez / k.. iei.s ca..rese / Derainie... k..o s.er / v*er*s lui ki nel uolt g... / Sil... ...iei derien / ... .storie ... dit son / P*ar* q*ui* l...in. / op .

1. Il n'est pas certain que la conclusion de Thomas s'arrêtait ici. Ian Short a récemment signalé à Gregory que le verso de ce feuillet porte des traces d'une écriture semblable à celle du copiste, et de vers de même disposition, avec une indentation du second vers. Voir var. *c*. En outre, M. R. Blakeslee a formulé l'hypothèse que la « véritable fin » du roman de Thomas était à l'origine celle que conserve la *Saga* (p. 920), l'image de l'arbre aux branches entrelacées: voir son article dans *Arthurian Literature*, VI, 1986, p. 124-156.

MARIE DE FRANCE

LE LAI DU CHÈVREFEUILLE

NOTICE

Des douze lais composés par Marie de France, *Le Lai du Chèvrefeuille* est le plus bref[1]. Nous ignorons tout de cette femme-poète qui a signé de son simple prénom trois œuvres: les *Lais*, sans doute écrits vers 1165, un recueil de *Fables* composé vers 1180, adaptation en français de fables ésopiques dont la rédaction en vieil anglais est attribuée au roi Alfred le Grand (mort en 899), et, vers 1189, *L'Espurgatoire Saint Patrice*, traduction du récit latin d'un voyage dans l'au-delà. Originaire d'Île-de-France, elle vécut probablement à la cour des Plantagenêts, comme le laissent supposer d'une part l'examen de sa langue, qui est du français continental marqué de traits anglo-normands, d'autre part la dédicace des *Lais*, dans le prologue du recueil, au roi Henri, derrière lequel il faut sans doute voir le roi Henri II Plantagenêt[2]. Notons enfin que, dans l'épilogue des *Fables*, elle décline son identité en ces termes: « Marie ai num, si sui de France[3] »,

1. Il compte 118 vers.
2. Il régna sur l'Angleterre de 1154 à 1189.
3. K. Warnke, *Die Fabeln der Marie de France*, Halle, Niemeyer, 1898, v. 4 de l'épilogue, p. 327.

laissant entendre qu'elle vivait loin de sa terre d'origine, situation dont elle semble avoir tiré un merveilleux parti puisqu'elle se distingua par son activité de traductrice, ce que confirme l'épilogue de notre lai où elle prend soin de donner l'équivalent anglais, *Gotelef*, du mot français *Chevrefoil*[1].

Dès l'ouverture du récit, Marie de France déclare vouloir capter la source[2] d'un conte qu'elle nomme « lai », terme qui désigne à l'origine une composition musicale, chantée ou simplement jouée par les harpistes irlandais puis les jongleurs bretons. De ces pièces musicales destinées à célébrer une aventure légendaire, Marie de France a tiré la matière de récits brefs en octosyllabes à rimes plates, accomplissant ainsi un travail poétique qu'elle justifie par la beauté, la singularité de l'aventure rapportée et par son souci de la *remembrer*, de la préserver de l'oubli. Mais si le lai narratif de Marie de France puise sa source dans les légendes bretonnes, il s'enrichit aussi des motifs et des techniques propres aux romans de l'époque. C'est ainsi que Marie a trouvé l'argument du *Lai du Chèvrefeuille* dans la tradition orale bretonne[3], mais aussi dans un écrit[4] que l'on peut supposer être un roman de Tristan perdu.

Le lai raconte le retour de Tristan banni et ses retrouvailles avec Yseut au sein de la forêt, instant de bonheur gagné sur la tristesse grâce à une ruse du héros qui a laissé, sur le chemin qu'emprunte le cortège de la reine se rendant à Tintagel, un bâton de coudrier où il a gravé son nom, pour l'avertir de sa présence dans le bois.

De l'histoire des amants de Cornouailles Marie de France a repris le thème de l'amour courtois, de la *fine amor*[5], dont elle condense les caractères essentiels par de très rapides allusions. Adultère, il se heurte à la colère d'un mari jaloux[6] et à la malveillance des envieux, prompts à dénoncer le bonheur des amants[7]. Ceux-ci semblent soumis à la violence d'émotions contradictoires, douleur[8] et joie[9] obéissant au r thme alterné des retrouvailles et des séparations. Si l'origine de la passion ne nous est pas contée, si Marie de France a éludé l'artifice du philtre d'amour, elle ne laisse aucun doute sur l'issue de cette histoire résumée dans les trois vers qui achèvent le prologue du lai :

De lur amur ki tant fu fine,
Dunt il eurent meinte dolur,
Puis en mururent en un jur[10].

Pourtant, bien que le poème s'ouvre sur l'annonce de la mort des amants et sur la douleur de Tristan[11], il s'efforce de conjurer la tristesse, la mort et la séparation par la grâce de l'aventure qu'il narre.

1. V. 115, p. 216.
2. *Purquei fu fet, coment e dunt* (v. 4, p. 213).
3. V. 5, *ibid.*
4. V. 6-7, *ibid.*
5. V. 8, *ibid.*
6. V. 11-12, *ibid.*
7. V. 101, p. 215.
8. V. 9, 23-25, p. 213, et v. 104, p. 215.
9. V. 94, p. 215.
10. V. 8-10, p. 213.
11. V. 23-25, *ibid.*

Ainsi Tristan fait-il retour vers son amie[1], et la rencontre des deux amants semble comme l'accomplissement magique de la devise :

> « *Bele amie, si est de nus :*
> *Ne vus sanz mei ne mei sanz vus*[2] ! »

Bien plus, il n'est pas jusqu'au dénouement du lai où la tristesse liée à la séparation[3] ne le cède à l'espoir d'une réconciliation, d'un *acordement*[4] de Tristan et du roi. Et ce qui aurait pu sembler un pari impossible de la reine[5] se trouve soudain concrétisé par la grâce et le rappel de Marc[6] qui redonne à Tristan l'amitié du roi et la présence de sa bien-aimée. Le merveilleux de ce lai réside dans le pouvoir conféré à l'écriture poétique d'abolir le conflit tragique de la légende, au bénéfice d'une harmonie idyllique où sont accordés et comblés les désirs les plus inconciliables.

Si le poème de Marie de France propose une interprétation libre et personnelle du destin des amants, il réemploie cependant avec fidélité un canevas narratif, des images et des motifs si récurrents dans l'histoire des amants qu'il semble bien accréditer l'idée d'une source commune, d'un poème original dont procéderaient tous les textes de la légende. Ainsi la rencontre secrète des amants qui constitue l'aventure du lai obéit-elle à un schéma narratif fréquent dans les autres récits. Comme dans les *Folies*, elle prend place à un moment où l'écart symbolique entre les amants est le plus grand : Tristan, l'homme « ensauvagé », vit au plus loin de la société de cour, au sein de la forêt où il côtoie « des paysans », « des pauvres gens[7] », tandis qu'Yseut, qui n'est jamais nommée par son prénom mais par son titre, apparaît dans un cortège royal, métonymie emblématique du monde fastueux et ordonné de la cour. Le thème de la *vie aspre* du banni, qui domine la première partie du lai, sera amplifié par Béroul relatant la fuite des amants dans la forêt du Morroi ou la retraite secrète de Tristan chez Orri le forestier[8]. Dans la seconde partie, le cortège de la reine et les retrouvailles des amants évoquent le passage du roman d'Eilhart où Tristan, pour avertir la souveraine de sa présence, alors qu'il est dissimulé avec Kaherdin dans un buisson d'épines, lance une brindille dans la crinière du palefroi d'Yseut, escortée par un splendide cortège[9]. Mais surtout Marie de France reprend le motif du message secret préludant à une rencontre clandestine. L'idée d'un objet végétal, utilisé comme signe conventionnel entre les deux amants, se retrouve dans l'épisode des copeaux, que rapportent cinq textes de la légende. Tristan prévient Yseut de sa présence en taillant des copeaux de bois qu'il jette dans un ruisseau dont l'onde court sous les fenêtres de sa bien-aimée. Or, dans trois textes, le bois des copeaux porte une

1. V. 26-28, p. 213.
2. V. 77-78, p. 215.
3. *Desevrer* rime avec *plurer* aux vers 103-104, p. 215.
4. V. 98, *ibid.*
5. V. 97-100, *ibid.*
6. V. 106, *ibid.*
7. V. 33, p. 214.
8. Voir Béroul, v. 1637-1655, p. 46-47, et v. 3011-3027, p. 82-83.
9. Voir Eilhart, p. 349. Le fragment du manuscrit de Strasbourg du roman de Thomas décrit aussi le passage du cortège de la reine devant Tristan et Kaherdin dissimulés (voir v. 1351-1418, p. 160-162).

marque, une signature, comme ici la branche de coudrier. Selon Eilhart, Tristan peint une croix dont les cinq branches représentent les initiales entremêlées de leurs prénoms[1] ; selon Gottfried[2], il grave un *T* sur une face du copeau, un *I* sur l'autre, symbolisant par ce geste l'union des deux amants aussi liés que les deux faces d'un même objet ; enfin, dans *Sire Tristrem*[3], il forme des runes. Dans le lai de Marie, comme dans les récits allemands, l'objet végétal n'a pas la simple fonction narrative de signal, il acquiert au fil du texte une fonction symbolique, parce qu'il appelle l'image du chèvrefeuille et dévoile ainsi une vérité essentielle de l'amour. Or cette fonction symbolique attachée à deux végétaux entrelacés rappelle très précisément le miracle sur lequel s'achèvent trois de nos récits : le roman d'Eilhart, la *Saga*, la *Tavola ritonda*[4]. On y lit en effet que des végétaux — rosier et cep de vigne chez Eilhart, arbres dans la *Saga*, pieds de vigne dans la *Tavola ritonda* — jaillirent sur les tombes des amants, ensevelis l'un auprès de l'autre, et poussèrent en entrecroisant leurs rameaux, sans qu'on réussît jamais à les séparer[5]. Bien que l'image des végétaux enlacés constitue un lieu commun poétique de la légende et qu'on ne puisse par conséquent en attribuer l'invention à Marie, on peut cependant lui prêter l'idée de l'avoir conjointe au motif de l'objet, signal et message de la pensée amoureuse.

Il est difficile de définir la longueur et la nature du message de Tristan à la reine, et les gloses contradictoires ont été nombreuses, sollicitées par une écriture simple mais concise jusqu'à l'obscurité, jouant de l'implicite, de l'ellipse et même de la pointe[6]. Comment comprendre en particulier les vers 61 à 78[7] ? Est-ce la totalité du message qui est gravée sur le bâton ? Est-ce le résumé d'une lettre envoyée précédemment à la reine pour la prévenir de sa présence en Cornouailles ou bien le contenu spirituel, la substance des lettres du prénom gravé[8] ? Faisons pour notre part l'hypothèse que, dans le texte original de Marie de France, tout le message de Tristan est gravé sur le bâton de coudrier. En soi cette hypothèse paraît absurde, si l'on suppose que les seize vers de ce message d'amour sont écrits sous la forme que leur donne le poète, mais elle devient plausible si l'on conjecture qu'ils sont transcrits dans une écriture cryptique, bien connue dans la tradition des épopées irlandaises : l'écriture ogamique.

1. Voir Eilhart, p. 308. Sur l'interprétation de cette croix à cinq branches, voir J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas*, S. A. T. F., t. I, 1902, n. 2, p. 194.
2. Voir Gottfried, p. 572.
3. Voir *Sire Tristrem*, p. 948.
4. Voir Eilhart, p. 388 ; la *Saga*, p. 920 ; la *Tavola ritonda*, éd. Polidori, Bologne, 1864-1865, t. II, p. 508.
5. Le *Roman de Tristan en prose* (XIIIe siècle) présente une version légèrement différente de ce miracle : « De dedens la tombe Tristan yssoit [sortait] une ronche belle et verte et foillue qui aloit par dessus la chapelle, et descendoit le bout de la ronche sur la tombe Yseult et entroit dedens. Ce virent le gens du pais et le compterent au roy. Le roy la fit par trois fois coupper : a l'andemain restoit aussi belle et en autel estat comme elle avoit esté autrefois » (J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas*, Appendice I, « Les Parties anciennes du roman en prose française », t. II, 1905, p. 394).
6. V. 77-78, p. 215.
7. *Ibid.*
8. Sur l'argumentation détaillée des différentes lectures, on se reportera à la Note sur le texte, p. 1301 et suiv.

Sous le nom d'*ogam*, les celtistes désignent une écriture alphabétique où voyelles et consonnes sont représentées par des traits gravés à droite, à gauche, ou en oblique, le long d'une ligne droite, figurée par l'arête d'une pierre levée. L'écriture ogamique nous est connue par des traités techniques composés au Moyen Âge et dont les manuscrits, bien que n'étant pas antérieurs au XIVe siècle, rassemblent un savoir fort ancien, perpétué par la tradition orale. Il est ainsi question de l'ogam, de son origine et de sa valeur dans l'*Auraicept na n Eces*[1], ouvrage qui, faisant office de manuel pour les *filid*, les poètes-druides des sociétés celtiques, contient l'ensemble des connaissances qu'ils devaient acquérir; l'ogam en faisait partie. En outre, plusieurs manuscrits ont recueilli l'alphabet ogamique; en particulier, selon Joseph Vendryes, « le Bernensis 207 (IXe-Xe siècle), qui provient de Fleury-sur-Loire et contient des textes grammaticaux, donne au folio 31 des alphabets variés, parmi lesquels l'ogam avec une interprétation latine[2] ». Dans la vie quotidienne l'ogam semble avoir été surtout usité pour les inscriptions funéraires ou les bornes de propriété, si l'on en juge par les trois cent soixante inscriptions qui nous sont parvenues, et qui sont conservées en Irlande et au pays de Galles, presque exclusivement sur des pierres levées, quelques-unes seulement étant gravées sur du métal. Les monuments en ogam présentent des inscriptions fort courtes, réduites à un ou deux noms propres destinés à décliner l'ascendance, l'identité d'un défunt, ou celle de propriétaires mitoyens. Bien que singulière, cette écriture alphabétique ne présente aucun mystère, aussi pouvait-elle être aisément déchiffrée par tout un chacun, pour peu qu'il sût lire. Mais, selon les spécialistes, elle résulterait de l'adaptation aux principes de l'alphabet latin d'une écriture plus archaïque, que seuls les druides ou les initiés pouvaient déchiffrer. Gravée sur des bâtons, cette ancienne écriture semble tirer sa vertu magique du bois sur laquelle elle était inscrite. En effet, chez les Celtes, le bois jouait un rôle important dans la magie, les pratiques divinatoires et, au coudrier en particulier, était attribuée la vertu de donner l'inspiration poétique. Si les inscriptions ogamiques gravées sur bois ont disparu en raison de la fragilité du matériau, la littérature épique irlandaise fournit de nombreux témoignages de pratiques divinatoires fondées sur l'ogam. Citons par exemple cet épisode du *Tochmarc Etaine*[3] : le druide Dalan découvre le lieu de retraite d'Etain, enlevée par Midir, en taillant quatre baguettes d'if sur lesquelles il grave un ogam, obtenant ainsi la révélation du lieu secret[4].

1. *Auraicept na n Eces, The Scholar's Primer*, édition et traduction par George Calder, Édimbourg, John Grant, 1917. Sur l'ogam, voir p. 272-299. Des photographies d'alphabets ogamiques sont reproduites p. 300-313.
2. Voir J. Vendryes, « L'Écriture ogamique et ses origines », *Études celtiques*, IV, 1948, p. 86.
3. *La Courtise d'Etain.* Etain est le nom d'une héroïne. Courtise est le nom donné par les celtistes à un type de récit qui est une demande en mariage.
4. Voir Ch.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, t. I, *Ogam celticum*, Rennes, 1980, p. 256: « Alors Eochaid fit chercher Etain par son druide, à savoir que Dalan était le nom du druide. Il alla ce jour-là vers l'ouest jusqu'à la montagne que l'on appelle Iliab Dalan et il y fut cette nuit-là. Il était cependant pénible pour le druide qu'Etain lui fût cachée pendant un an. Il fit quatre baguettes d'if et il y écrivit des ogam. Il lui fut montré par les baguettes de sa science et par ses ogam qu'Etain était dans le Sid de Breg Leith après avoir été emmenée par Midir. »

L'intervention du druide dans ce passage tend à prouver la vertu magique prêtée à l'ogam.

Il n'est pas impossible que Marie de France ait eu connaissance de la tradition ogamique, non seulement parce que l'ogam était bien connu des lettrés au Moyen Âge, mais encore, comme le note à juste titre Grace Frank[1], parce que, au XIIe siècle, dans l'Angleterre où elle vivait, les bâtons gravés d'ogam ou de runes, les missives ou poèmes gravés sur des tablettes de bois n'étaient pas choses extraordinaires. Comment douter que Marie ait connu les légendes irlandaises où l'ogam est « un ressort même de l'action[2] », alors que maintes fois, dans les *Lais*, elle manifeste le souci de perpétuer l'héritage culturel des Bretons ?

Les gestes du héros, la réaction prêtée à Yseut, la forme et le sens du message de Tristan s'éclairent naturellement si l'on accrédite l'idée du bâton gravé d'ogam. Tristan tranche la branche de coudrier à mi-hauteur[3], il l'équarrit[4], car l'ogam reposant sur le principe d'encoches réparties le long de lignes droites requiert des arêtes vives, puis, après avoir écorcé le bâton[5], il grave son nom en ogam avec un couteau[6]. S'il avait gravé son nom en caractères romains, aurait-il été nécessaire d'ôter l'écorce du bâton ? De plus, que le bâton soit le support d'un si long message ne heurte pas la vraisemblance car, outre que les bâtons porteurs d'ogam atteignent, selon les légendes, des dimensions parfois considérables[7], l'ogam archaïque offre la particularité d'être une écriture mnémotechnique et de servir ainsi à la notation d'un contenu condensé, rappelé à l'aide de signes conventionnels. Joseph Vendryes mentionne le conte qui expose les circonstances dans lesquelles la première inscription ogamique fut introduite en Irlande. Composé de sept « b » gravés sur une baguette de bouleau (le « b » étant formé d'une encoche à droite d'une arête), l'ogam « était un avis adressé à Lug mac Ethlenn et concernant sa femme : on l'engageait à faire bonne garde autour de celle-ci, de peur qu'elle ne soit enlevée au pays des fées ; ou bien on le prévenait que sa femme serait enlevée sept fois au pays des fées ou dans quelque autre région, si le bouleau ne la protégeait pas[8] ». La disproportion entre le tracé et le message laisse supposer que les signes constituent un dispositif rythmique, support d'une parole dont la glose nous restitue le contenu et la valeur incantatoire. Ainsi retrouve-t-on dans *Le Lai du Chèvrefeuille* ce même mouvement d'expansion de la parole qui commente et interprète le graphisme au discours indirect[9] puis indi-

1. « Marie de France and the Tristram Legend », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXIII, mars-juin 1948, p. 406.
2. J. Vendryes, « L'Écriture ogamique et ses origines », p. 95.
3. V. 51, p. 214.
4. V. 52, *ibid.*
5. V. 53, *ibid.*
6. V. 54, *ibid.*
7. J. Vendryes (« L'Écriture ogamique et ses origines », p. 95) mentionne un passage de la *Baile in Scáil*, « Vision (ou Extase) du géant », où un *fili*, terme gaélique désignant un poète-mage, fait une incantation au moyen d'un ogam inscrit sur quatre baguettes d'if, d'une longueur de vingt-quatre pieds, soit un peu plus de sept mètres chacune.
8. *Ibid.*, p. 90-91.
9. V. 63-67, p. 214.

rect libre[1], en donne *la sume*, c'est-à-dire le contenu symbolique. Le propre de cette écriture hermétique, non subordonnée au phonétisme, n'est donc pas de servir à la transposition linéaire d'un message mais de conduire vers l'interprétation orale des images et des représentations qui lui sont associées[2] : le long séjour de Tristan dans le bois[3], son attente d'une occasion propice à une rencontre avec Yseut[4], le désespoir où le plonge la séparation[5], enfin la comparaison des amants avec les végétaux qui fait surgir au discours direct[6], comme pour lui donner un supplément d'expressivité, la voix de Tristan énonçant le charme, l'incantation magique propre à attirer et arrêter sa bien-aimée. La reine, que l'on sait un peu magicienne par ses dons de guérisseuse, fort instruite aussi puisque Tristan lui enseigna la musique et les lettres[7], reconnaît aisément le mystérieux bâton qu'elle rencontra en d'autres occasions sur son chemin[8] et en déchiffre aussitôt tous les caractères[9], à l'insu du reste de la troupe. N'y eût-il que le nom de Tristan gravé en alphabet romain, il se serait bien trouvé dans le cortège un envieux suffisamment lettré pour comprendre le signal et avertir le roi Marc. Ainsi crypté, le message de Tristan n'est accessible qu'à la reine Yseut, initiée à ce langage secret.

On pourrait objecter que, si l'on s'en tient à la lettre du texte, Tristan grave son seul nom[10] et que Marie ne précise pas qu'il est inscrit en ogam. Mais était-il nécessaire de l'expliciter pour un public anglo-normand du XIIe siècle, alors que les témoignages de l'écriture ogamique parsemaient encore le paysage insulaire ? De plus, comme l'a montré Maurice Cagnon[11], la progression elliptique du texte, qui passe directement de la mention du nom gravé à l'interprétation du message, peut être rapprochée d'épisodes où, dans les épopées irlandaises, un bâton portant le nom du héros gravé en ogam immobilise une troupe ennemie et lui interdit le passage, par le charme d'une *geis*, terme qui en ancien irlandais désigne une contrainte magique. On lit par exemple dans un passage de l'épopée irlandaise *Tàin bó Cúalnge (La Razzia des vaches de Cooley)* que Cuchulainn, après avoir décapité quatre de ses ennemis, ficha leur tête sur les quatre pointes d'une fourche qu'il plaça au beau milieu d'un gué. La troupe ennemie arrivant aux abords du gué ne vit rien que la trace d'un chariot, la fourche avec les quatre têtes et un nom en ogam écrit sur le côté. Si le texte de

1. V. 68-76, p. 214-215.
2. Sur l'organisation rayonnante et non linéaire des formes les plus anciennes de l'écriture, on se reportera à A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole, technique et langage*, Albin Michel, 1964, chap. VI, « Les Symboles du langage », p. 261-300.
3. V. 63, p. 214.
4. V. 64-66, *ibid.*
5. V. 67, *ibid.*
6. V. 77-78, p. 215.
7. Voir J. Bédier, *Le Roman de Tristan*, t. I, p. 97. Se fondant sur la *Saga*, J. Bédier résume ainsi l'éducation d'Yseut : « Depuis ce moment, Tantris s'appliqua nuit et jour à enseigner à Isolt à jouer de la harpe et des instruments divers, à écrire des lettres ; il lui enseigna toutes sortes d'arts. »
8. V. 57-58, p. 214.
9. V. 82, p. 215.
10. V. 54, p. 214.
11. M. Cagnon, « *Chievrefueil* and the Ogamic Tradition», *Romania*, XCI, 1970, p. 248-249.

l'épopée ne mentionne d'autre message que le nom gravé, nous lisons pourtant qu'un membre de la troupe en révéla le contenu : « À savoir que c'était un seul homme qui avait placé la fourche, d'une seule main, et que vous ne passerez pas outre à moins que l'un de vous, en plus de Fergus, ne l'enlève d'une seule main[1]. » Le lai de Marie de France épouse la même structure herméneutique qui fait d'un nom propre gravé la clé magique d'un long message secret révélé après coup. En outre le bâton de Tristan exerce le même charme que celui de Cuchulainn, dans l'épopée irlandaise : non seulement il arrête l'escorte royale, soudain tenue en respect, mais il semble aussi tracer une frontière invisible qui l'écarte, comme par magie, du domaine du héros[2]. La structure narrative, mention d'un nom gravé / arrêt d'une troupe / interprétation du message, est ainsi identique dans l'épopée irlandaise et *Le Lai du Chèvrefeuille*. Il est donc possible que Marie ait observé les conventions d'écriture d'un motif poétique bien connu dans la tradition littéraire bretonne qu'elle revendique comme source de son inspiration.

Or, l'étrangeté de ce motif où geste et parole sont conjoints dans le mystère de l'écriture confère au poème, qu'il relie à des mythes celtiques, « une sorte de couleur supplémentaire d'Antiquité[3] » en harmonie avec le lai de Tristan dont Marie perpétue le souvenir. De fait, la connaissance de l'ogam confère au héros la dimension mythique d'un poète initié non seulement à la musique et à la poésie, mais encore au langage hermétique des *filid*. À la figure initiale du banni se substitue donc celle du harpeur, le plus puissant des poètes-mages de la société celtique. Outre qu'elle idéalise la représentation du héros, hissé dans le monde de l'art et de la connaissance, l'allusion à l'écriture ogamique reporte dans le lointain du mythe un amour qui, par sa force surnaturelle, unit deux êtres dans un même mystère. Ainsi révèle-t-elle le lien intime de cet amour légendaire à l'obscurité qui protège et isole : celle de la forêt, mais aussi celle, plus abstraite, du langage. Dès lors qu'il met en évidence l'un des traits essentiels d'une passion nimbée des mystères du mythe, et l'une des lois de l'amour courtois qui se vit dans le secret, le motif poétique de l'ogam gravé sur bois s'incorpore parfaitement à la fiction, chargée de révéler selon le dessein général des *Lais* l'une des nombreuses facettes de l'expérience amoureuse.

Irréductible aux mythes qui la sous-tendent, l'écriture de Marie de France a su enfin greffer, sur le motif magique des légendes irlandaises, l'image symbolique des végétaux enlacés qui permet d'extraire la signification exemplaire de cet amour fatal.

Sans doute inspirée par les fastes formels de la poésie ovidienne qui, dans les *Métamorphoses*, joue de l'échange entre formes humaines, animales, minérales et végétales, Marie a conçu l'image évanescente des végétaux à partir d'une analogie glosée entre l'homme et le végétal. Mais si, comme l'écrit Jean Frappier, « la symbiose du chèvre-

1. Ch.-J. Guyonvarc'h, *La Razzia des vaches de Cooley, Ogam celticum*, XV, 1, Rennes, mars 1963, p. 148.
2. V. 83-87, p. 215.
3. J. Vendryes, « L'Écriture ogamique et ses origines », p. 95.

feuille et du coudrier traduit avec une admirable simplicité la force d'un amour fatal comme une loi de la nature[1] », l'identification des deux éléments du symbole n'est cependant pas si aisée. Les volutes de la plante grimpante enroulée autour du noisetier, sa souplesse et le parfum de ses fleurs associent au chèvrefeuille la séduction du corps féminin de la belle Yseut. La branche de coudrier coupée et privée du chèvrefeuille qui le vivifiait semble l'image de la frustration du désir masculin, de l'impuissance aussi d'un être exclu de la société. Sceptre du banni, le bâton de coudrier renvoie indirectement à la rivalité malheureuse qui oppose Tristan déchu au roi Marc. Malgré son évidente simplicité, le symbole végétal est pourtant plus savant qu'il n'y paraît, car avec lui Marie de France reprend un lieu commun de la poésie d'amour latine qu'elle connaît par la lecture d'Ovide et de Priscien[2]. En effet le rapport métaphorique entre la femme et le végétal enveloppant a donné naissance chez Ovide[3], Catulle[4] ou Horace[5] aux images de la vigne ou du lierre enlaçant de ses replis souples l'arbre qui représente l'amant ou l'époux. Par la sinuosité de son déploiement floral, la mobilité de son feuillage, le chèvrefeuille relève du même imaginaire de la féminité. Cependant comme pour corroborer la complexité du symbole, Roger Dragonetti[6] en propose une lecture inverse, fondée sur la lettre même du texte, plus précisément sur le genre grammatical des substantifs, masculin pour *chevre-*

1. Voir J. Frappier, « Contribution au débat sur le *Lai du Chèvrefeuille* », *Du Moyen Âge à la Renaissance. Études d'histoire et de critique littéraire*, Champion, 1976 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge, 3), p. 49.

2. Ces deux auteurs latins sont cités dans les *Lais*. Marie de France se réfère à Priscien, grammairien latin de la fin du IVe siècle, dans le Prologue (v. 10). Dans le *Lai de Guigemar* (v. 233-244), on lit que sur les parois de la chambre de la dame est représentée Vénus brûlant un livre d'Ovide qu'un bref commentaire de l'auteur nous permet d'identifier comme les *Remèdes d'Amour*.

3. On trouve en particulier cette image dans *Les Amours*, II, v. 16 et 41 : « *Ulmus amat vitem, vitis non deserat ulmum. / Separor a domina cur ego saepe mea ?* » (« L'ormeau aime la vigne, la vigne ne quitterait pas l'ormeau. / Moi pourquoi suis-je souvent séparé de ma maîtresse ? » ; texte établi et traduit par Henri Bornecque, Les Belles Lettres, 1930, p. 64).

4. Chez Catulle, dans un chant nuptial, l'*Épithalame de Julie et de Manlius*, l'image des végétaux enlacés sert à représenter les liens indissolubles de l'amour conjugal : « *Ac domum dominam voca, / Conjugis cupidam novi / Mentem amore revinciens, / Ut tenax hedera huc et huc / Arborem implicat errans* » (« Et appelle [hymne adressé au dieu Hymen] dans sa maison la maîtresse de la maison, enchaînant par les liens de l'amour l'âme passionnée de son nouvel époux, comme le lierre tenace enveloppe un arbre de toutes parts dans ses replis errants »). Un peu plus loin on peut lire : « *Lenta sed velut adsitas / Vitis implicat arbores, / Implicabitur in tuum / Complexum. Sed abit dies; / Prodeas, nova nupta* » (« Mais comme la vigne flexible enlace les arbres voisins, tu l'enlaceras de tes bras. Mais le jour fuit ; sors, nouvelle épouse » ; Catulle, *Poésies*, LXI, v. 31-35, p. 38 ; v. 106-110, p. 41 ; texte établi et traduit par Georges Lafaye, Les Belles Lettres, 1923).

5. Chez Horace, souvent cité par Priscien, le motif poétique devient le support d'un jugement dépréciatif sur un amour possessif, entaché d'épicurisme : « *Omnes in Damalin putres / Deponent oculos nec Damalis novo / Divelletur adultero / Lascivis hederis ambitiosior* » (« Tous poseront sur Damalis des yeux perdus de langueur ; mais rien ne détachera de son nouvel amant Damalis plus enveloppante que le lierre lascif » ; Horace, *Odes*, I, XXXVI, v. 17-20 ; texte établi et traduit par F. Villeneuve, Les Belles Lettres, 1927, p. 49).

6. Voir R. Dragonetti, « Le Lai narratif de Marie de France : "Pur quei fu fez, coment e dunt" », *Littérature. Histoire. Linguistique. Recueil d'études offert à Bernard Gagnebin*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, p. 45.

foil, et féminin pour *codre*, si ce n'est au vers 75 dans le manuscrit *H*[1] où ce mot est une fois masculin. La branche de coudrier représenterait alors plutôt Yseut, et le chèvrefeuille, dont les entrelacs évoquent le jeu des formes créé par les caractères gravés sur le bâton, serait le symbole de Tristan. « L'histoire de Tristan et Yseut, écrit à ce propos Daniel Poirion, illustre d'ailleurs davantage, comme d'autres histoires plus nettement courtoises, la gravitation masculine autour de la statue féminine, les éternels retours de l'amant un instant éloigné[2]. » En fait, il nous faut bien accepter l'ambiguïté du symbole qui illustre la puissance magique de ce que les Anciens nommaient « la sympathie », cette force d'attraction naturelle, de fusion dans le même dont l'amour est une forme[3].

Si l'ambiguïté du symbole végétal suggère avec pertinence la fusion parfaite des corps et des cœurs dans laquelle s'annule la différence entre masculin et féminin, le contexte narratif et le petit apologue[4] où il s'insère laissent cependant éclater la nostalgie d'une fusion à jamais révolue. En effet, toute la tristesse de la légende, effacée du dénouement de l'aventure, se trouve soudain concentrée dans l'apologue où les végétaux séparés sont voués à la mort. Dans le lai lui-même, le bâton de coudrier qui appelle le chèvrefeuille perdu est un signe aussi incomplet que le titre où le mot « chèvrefeuille » semble en attente du deuxième terme du symbole. Ce jeu poétique sur l'incomplétude du symbole illustre implicitement la souffrance de l'absence et de la séparation. Pourtant le poème donne les clés d'un retour à l'union perdue. La mort, plus clémente que la vie, réunit les amants qui, nous dit Marie, « mururent en un jur[5] » et se retrouvèrent dans l'éternité du mythe. De même, aussi forte que la mort, la création artistique qui associe Tristan le musicien et la reine son inspiratrice dans l'espace du lai réussit à transfigurer des adieux en éternelle rencontre.

À partir de traits distinctifs et de fonctions propres aux héros de

1. Voir var. *c*, p. 215.
2. Voir D. Poirion, *Résurgences*, P.U.F., 1986, p. 117.
3. En raison de son ambiguïté, M. Freeman, « Marie de France's Poetics of Silence : The Implications for a Feminine Translatio », *Publications of the Modern Language Association of America*, XCIX, octobre 1984, p. 876-877, rapproche l'image des végétaux enlacés de l'histoire d'Hermaphrodite dans les *Métamorphoses* d'Ovide : adolescent d'une extrême beauté, Hermaphrodite repousse les avances d'une nymphe qui, après l'avoir enlacé, supplie les dieux de les unir à jamais. Exauçant sa prière, ils unissent leurs corps en un seul être à double nature. Il est vrai qu'on retrouve chez Marie les images végétales choisies par Ovide. La nymphe l'enlace, nous dit-il : *« Utve solent hederae longos intexere truncos»* (v. 365), c'est-à-dire : « Tel le lierre embrasse le tronc des grands arbres. » Pour décrire la fusion de la nymphe et d'Hermaphrodite, le poète use à nouveau d'une comparaison végétale : *« [...] nam mixta duorum / Corpora junguntur faciesque inducitur illis / Una, velut, siquis conducat cortice ramos, / Crescendo jungi pariterque adolescere cernit »* (« Leurs deux corps mêlés se confondent et revêtent l'aspect d'un être unique ; quand on rapproche deux rameaux sous la même écorce, on les voit se souder en se développant et grandir ensemble » ; Ovide, *Les Métamorphoses*, IV, texte établi et traduit par Georges Lafaye, Les Belles Lettres, 1928, t. I, p. 108). Le sens de l'image végétale est cependant différent chez Marie : d'une part, il y a dans le poème français une simple analogie entre l'humain et le végétal, et non comme chez Ovide transmutation des êtres et des âmes, d'autre part l'image végétale traduit dans le lai un désir de fusion alors que celle-ci s'accomplit dans l'horreur chez le poète latin.
4. V. 68-78, p. 214-215.
5. V. 10, p. 213.

l'ancienne épopée celtique — retraite dans la nature, écriture d'un message en ogam, arrêt magique d'une troupe ennemie —, Marie de France a donné de Tristan l'image sublimée d'un artiste, virtuose de la harpe et créateur de lais musicaux. Cette liaison entre le personnage de Tristan et un genre poétique, le lai lyrique, allait s'enraciner de manière durable dans la légende. En effet, Thomas puis au XIIIe siècle l'auteur du *Roman de Tristan en prose*, où sont insérés quantité de lais lyriques[1], affineront cette image de Tristan amant et poète à la fois. Sans doute est-ce le legs de la poésie ovidienne qui a permis l'adaptation des motifs mythiques à l'anecdote amoureuse, à l'écriture symbolique du lai dont les images et la vision de l'amour relèvent de la poésie courtoise. La symbiose de matières poétiques hétérogènes s'accomplit de manière parfaite, non seulement dans la figure de Tristan, mais aussi dans l'image symbolique du bâton de coudrier : symbole d'amour, il se rapproche des images végétales de la poésie ovidienne ; objet magique, il relève du fonds légendaire irlandais. Comme Tristan, auteur du lai lyrique du *Chèvrefeuille*, est le double de Marie dans le récit, le bâton de coudrier, porteur d'une écriture énigmatique et ramassée, apparaît comme la métaphore du lai dont Marie de France nous a retracé l'origine.

MIREILLE DEMAULES.

BIBLIOGRAPHIE

CAGNON (Maurice), « *Chievrefueil* and the Ogamic Tradition », *Romania*, XCI, 1970, p. 238-255.

DRAGONETTI (Roger), « Le Lai narratif de Marie de France : "Pur quei fu fez, coment e dunt" », *Littérature. Histoire. Linguistique. Recueil d'études offert à Bernard Gagnebin*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, p. 31-53. Étude reprise dans Roger Dragonetti, *La Musique et les Lettres*, Genève, Droz, 1986, p. 99-121.

FOULET (Lucien), « Marie de France et la légende de Tristan », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXII, 1908, première partie, p. 161-183, deuxième partie, p. 257-289.

FRANK (Grace), « Marie de France and the Tristram Legend », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXIII, mars-juin 1948, p. 405-411.

1. Sur les pièces lyriques du *Tristan en prose*, voir E. Baumgartner, *Le Tristan en prose*, essai d'interprétation d'un roman médiéval, Genève, Droz, 1975, p. 298-307. L'auteur y fait en particulier un relevé précis des lais insérés dont la composition est attribuée dans ce roman à Tristan : le *Lai mortel* qui chante les souffrances de l'amour se croyant trahi ; le *Lai de Victoire* composé après le tournoi de Louvezerp, alors qu'il séjourne avec Yseut au château de la Joyeuse Garde ; le *Lai du Boivre plaisant*, inspiré par le souvenir du philtre d'amour ; le *Lai de Tristan* né d'une rêverie solitaire au bord d'une source. Le prosateur lui attribue aussi, sans qu'aucun manuscrit ait conservé la trace de cette pièce lyrique, le *Lai du deduit d'amour* où il chante son séjour avec Yseut dans la forêt du Morroi. Mais nulle part dans le roman en prose il n'est question d'un *Lai du Chèvrefeuille*. Sur la fonction de ces poèmes insérés dans le roman en prose, on peut consulter, d'E. Baumgartner, *Remarques sur les pièces lyriques du Tristan en prose; Mélanges Félix Lecoy*, Champion, 1973, p. 19-26.

FRAPPIER (Jean), « Contribution au débat sur le *Lai du Chèvrefeuille* », *Mélanges de linguistique et de littérature romanes à la mémoire d'Istvàn Frank*, Saarbrück, Annales Universitatis Saraviensis 6, Saarbrücken : Universität des Saarlandes, 1957, p. 215-224. Étude reprise dans Jean Frappier, *Du Moyen Âge à la Renaissance. Études d'histoire et de critique littéraire*, Champion, 1976 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge, 3), p. 37-50.

—, « Une édition nouvelle des *Lais* de Marie de France », *Romance Philology*, XXII, 1968-1969, p. 600-613. Compte rendu de l'édition de Jean Rychner, repris dans *Du Moyen Âge à la Renaissance. Études d'histoire et de critique littéraire*, Champion, 1976, p. 51-75.

FREEMAN (Michelle A.), « Marie de France's Poetics of Silence : The Implications for a Feminine Translatio », *Publications of the Modern Language Association of America*, XCIX, octobre 1984, p. 860-883.

HATCHER (Anna Granville), « *Lai du Chievrefueil*, 61-78 ; 107-113 », *Romania*, LXXI, 1950, p. 330-344.

LE GENTIL (Philippe), « À propos du *Lai du Chèvrefeuille* et de l'interprétation des textes médiévaux », *Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance offerts à Henri Chamard*, Nizet, 1951, p. 17-27.

MÉNARD (Philippe), *Les Lais de Marie de France*, P.U.F., 1979.

POIRION (Daniel), *Résurgences*, P.U.F., coll. Écriture, 1986. Voir le chapitre intitulé « Le Message des contes », p. 99-119, et plus particulièrement p. 114-118.

SCHOEPPERLE (Gertrude), « *Chievrefoil* », *Romania*, XXXVIII, 1909, p. 196-218 ; repris dans *Tristan and Isolt; A Study of the Sources of the Romance*, Francfort, Joseph Baer, Londres, David Nutt, 2 vol. (New York University Ottendorfer Memorial Series of Germanic Monographs n° 3), 2e éd., Burt Franklin, New York, 1960. Voir en particulier t. I, p. 138-147 et 301-315.

SPITZER (Leo), « La Lettre sur la baguette de coudrier dans le *Lai du Chievrefueil* », *Romania*, LXIX, 1946-1947, p. 80-90 ; repris dans *Romanische Literatur-Studien*, Tübingen, 1959, p. 15-25.

VALERO (Ana Maria), « *El lai del Chievrefueil* de Maria de Francia », *Boletín de la Real Academia de buenas letras de Barcelona*, XXIV, 1951-1952, p. 173-183. Compte rendu d'Istvàn Frank, *Romania*, LXXV, 1954, p. 131.

VENDRYES (Joseph), « L'Écriture ogamique et ses origines », *Études celtiques*, IV, 1948, p. 83-116.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Présentation des manuscrits et choix du manuscrit de base.

Le Lai du Chèvrefeuille est conservé dans deux manuscrits que nous désignerons par la lettre majuscule que la tradition critique leur attribue communément :

Le manuscrit *H*, Londres, British Library, Harley 978, ffos 171 d à 172 d d'après l'ancienne foliotation, ffos 150 d à 151 d d'après la nouvelle. Composé de 172 feuillets mesurant 186 x 130 mm, ce manuscrit

sur vélin fut copié en Angleterre, probablement à l'abbaye de Reading, vers le milieu du XIII[e] siècle. Le texte est copié sur deux colonnes de 35 vers chacune, dans une écriture soignée. Chaque vers commence par une majuscule. Le début du lai est marqué par une large initiale sans ornement particulier et par un titre qu'une main plus tardive a écrit dans la marge supérieure, au-dessus de la colonne afférente. Outre *Les Fables*, le prologue et les douze *Lais* de Marie de France, ce manuscrit comprend des antiphonaires, des recettes médicales et une importante collection de poèmes satiriques et politiques, écrits principalement en latin.

Le manuscrit *S*, Paris, Bibliothèque nationale, N.a.fr. 1104, ff[os] 32 b à 33 a. Copié probablement en Île-de-France à la fin du XIII[e] siècle, ce petit manuscrit sur vélin, mesurant 290 x 200 mm, est muni d'une ancienne reliure en bois couvert de veau brun. Il se compose de 92 feuillets à deux colonnes de 40 vers chacune. Chaque vers commence par une majuscule nettement séparée du reste du vers. Au début du lai se trouve une initiale peinte et dorée, accompagnée d'une rubrique signalant le titre. Ce manuscrit collectionne 24 lais anonymes, parmi lesquels figurent 9 lais de Marie de France, un fragment d'un *Commentaire sur Job* et un fragment du *Régime du corps* d'Aldebrandin de Sienne. Ce manuscrit est décrit par Gaston Paris dans *Romania*, VIII, 1879, p. 29-72.

D'autre part, à la bibliothèque de l'université d'Uppsala, en Suède, se trouve un manuscrit qui conserve une traduction norroise des *Lais* de Marie de France, effectuée au XIII[e] siècle pour le roi de Norvège Hákon Hákonarson, qui a régné de 1217 à 1263. Le témoignage de ce manuscrit peut donc être sollicité en cas de difficulté d'interprétation.

L'ensemble des éditeurs[1] s'est accordé pour reconnaître la supériorité du manuscrit *H*, parce qu'il est la copie la plus ancienne, la plus proche de la langue de l'auteur et qu'il est le seul à conserver la totalité des lais. J'ai donc choisi le manuscrit *H*, bien qu'il présente d'indéniables obscurités qui engagent la compréhension du lai[2].

Établissement du texte.

Résolution des abréviations, transcription.

La notation tironienne *9* qui apparaît au vers 87, en début de mot, a été transcrite par *cum* selon la graphie anglo-normande la plus courante de ce préfixe dans le texte ; *q* surmonté d'une barre a été transcrit par *que* devant consonne et *qu'* devant voyelle ou *h* aspiré (v. 2 et 30) sauf dans les occurrences où *que*, forme du pronom relatif régime, résulte d'une confusion avec *qui*, pronom relatif sujet que nous avons

1. Nous renvoyons aux éditions suivantes du *Lai du Chèvrefeuille* : *Die Lais der Marie de France*, herausgegeben von Karl Warnke, mit vergleichenden Anmerkungen von R. Köhler, Halle, Bibliotheca Normannica, 1885 ; 2. verbesserte Auflage, Halle, 1900 ; 3. verbesserte Auflage, Halle, 1924. Marie de France, *Lais*, edited by Alfred Ewert, Oxford, Blackwell's French Texts, 1944. *Les Lais de Marie de France*, publiés par Jean Rychner, Champion, Classiques Français du Moyen Âge, 1966.

2. Le texte du manuscrit *S*, quant à lui, est intégralement reproduit aux pages 1306-1307.

rétabli sous la forme *ki* (v. 8, 56, 83, 84 et 90), selon l'usage graphique du copiste, quand ce pronom est écrit en clair ; *p* dont le jambage est traversé d'une barre a été développé en *per* toutes les fois que l'abréviation indiquait sans ambiguïté une séquence *-er* (*harper*, v. 112), résultant 3 fois d'une transposition de *-r* après *-e* (*perneit* pour *prenait*, v. 34, 56 et 70). Nous l'avons transcrit 4 fois *par* (*aparceut*, v. 81, forme choisie selon la graphie courante de ce verbe quand il apparaît en clair aux vers 55 et 58 ; *parlat*, v. 95 ; *paroles*, v. 111 ; *par encusement*, v. 101).

Corrections.

Nous n'avons apporté à la copie que les émendations les plus strictement indispensables, et nous avons préféré ne pas intervenir chaque fois que la nécessité de la correction considérée ne s'imposait pas indubitablement. Les leçons rejetées de *H* figurent dans les corrections et variantes.

Comme tous les manuscrits anglo-normands, le manuscrit *H* présente de nombreuses irrégularités quant à la mesure de l'octosyllabe, les copistes insulaires comptant plutôt les accents que les syllabes. Dans la plupart des cas la correction des vers irréguliers ne pose pas grand problème.

Sur les 9 cas d'hypométrie que présente le texte, 7 ont été résolus à l'aide du manuscrit *S*, soit par restitution d'un préfixe omis dans *H* (*revenuz*, v. 48 ; *arester*, v. 85), la substitution d'une forme verbale à une autre (*comencerent* au lieu de *comencent*, v. 104), ou l'ajout d'un mot oublié (*coment*, v. 4 ; *en*, v. 10 ; *tut*, v. 68 ; *mut*, v. 94). Pour ces mots, le plus souvent minimes, nous avons adopté la graphie que propose *H* dans une autre occurrence. En accord avec la prosodie médiévale, nous avons conservé l'hiatus quand *-e* se trouve devant monosyllabe (*reïnë i*, v. 43 ; *quë il*, v. 49 ; *gardë en*, v. 56 ; *entrë eus*, v. 94). Cependant, au vers 84, la succession de deux hiatus (*Quë ensemblë od*) et la confusion morphologique entre le pronom relatif régime et le pronom relatif sujet nous ont fait préférer la leçon de *S* (*E qui ensemble*).

Le manuscrit *H* présente 13 cas d'hypermétrie. 3 cas ont été résolus par l'élision du *-e* muet d'un monosyllabe, maintenu dans la graphie conformément à l'usage de nombreux scribes anglo-normands (*que*, v. 2 et v. 30 ; *me*, v. 5), 3 par apocope d'un *-e* final (*hum* au lieu de *humme*, v. 2 ; *Marks* au lieu de *Markes*, v. 11 ; *el* au lieu de *ele*, v. 60). J'ai supprimé *-e-* atone à l'intérieur des mots (*avra* pour *avera*, v. 42 ; *brefment* pour *brevement*, v. 114) qui est graphié en anglo-normand et fausse la mesure du vers. Enfin j'ai adopté la leçon de *S* qui permet de rétablir la mesure soit par la suppression d'un mot superflu (*en*, v. 115 et v. 116), d'un préfixe intensif (*pensif* au lieu de *trespensif*, v. 25), soit par la substitution d'un mot à un autre (*rute* pour *reïne*, v. 50) ou d'une construction grammaticale à une autre de sens équivalent (*qui molt ot bone foi* au lieu de *que mut fu de bone fei*, v. 90).

Je n'ai pas retouché les traits de graphie propres à l'anglo-normand, notamment *-e* pour *-ie* (*chevrefoil* pour *chievrefoil*, v. 2, v. 69, v. 76 et v. 116 ; *chevalers* pour *chevaliers*, v. 83 ; *brefment* pour *briefment*, v. 114), *-er* pour *-eir* (*saver* pour *saveir*, v. 65 ; *veer* pour *veeir*, v. 66), *-o* pour *-ou* (*vot* pour *vout*, passé simple de *voloir*, v. 86).

De manière générale, je n'ai pas corrigé les atteintes à la déclinaison qui constituent un précieux témoignage de l'évolution du système casuel aux XIIe et XIIIe siècles, la marque du cas sujet n'étant plus portée par l'attribut aux vers 4, 11, 12, 25 et 29, et même par le sujet du verbe (v. 47 et 76). Au vers 12, cependant, j'ai corrigé la forme atypique *nevuz* en *nevu*, car elle ne correspond ni à la forme correcte et attendue du cas régime *(nevu)* ni à celle du cas sujet *(niés)*. Pour faciliter la compréhension du texte, nous avons rétabli la forme régulière du pronom relatif sujet *ki*, là où le texte, témoignant en cela d'une confusion fréquente en anglo-normand, notait *que* (v. 8, 56, 83, 84 et 90).

La question des vers 62 et 109[1].

Aux vers 62 et 109, le manuscrit *S* propose une leçon très différente du manuscrit *H*, qui engage respectivement l'interprétation des vers 61 à 78 et celle de l'épilogue. *H* donne pour les vers 61-62 : « Ceo fu la sume de l'escrit / Qu'il li aveit mandé e dit » ; et *S* : « Ce fu la some de l'escrit / Qui fu el baston que ie [j'é] dit. »

Ces deux leçons divergentes témoignent d'une difficulté à déterminer la nature et le support du message de Tristan. Est-ce une lettre précédemment envoyée à la reine, comme le suggère *H*, ou un message gravé sur le bâton ? Loin d'éclaircir ce que Marie de France entend par « la summe de l'escrit », les quelques vers de l'épilogue donnent matière à de nouvelles interrogations, car les deux manuscrits s'écartent une nouvelle fois l'un de l'autre. Bien que le sens global de l'épilogue soit aisé à déterminer — pour commémorer la joie du rendez-vous (v. 107-108), Tristan compose un lai que les Anglais nomment « Gotelef » et les Français « Chevrefoil » (v. 112-118) —, le sens du vers 109 est difficile à établir en raison de la divergence des manuscrits : *H* donne pour les vers 107-109 : « Pur la joie qu'il ot eüe, / De s'amie qu'il ot veüe, / E pur ceo k'il aveit escrit » ; et *S* nous fournit pour les mêmes vers : « Por la joie qu'il ot eüe / De s'amie qu'il ot veüe / Par le baston qu'il ot escrit. » La leçon de *H* est particulièrement allusive et elliptique : qu'a écrit Tristan exactement ? En quelles circonstances ? Le manuscrit *S* présente pour le vers 109 une variante où, une fois encore, le rôle du bâton est posé comme essentiel dans la rencontre amoureuse. Il semblerait donc que les vers 61 et 109 soient liés en raison du rôle accordé au bâton dans *S*, récusé dans *H*, et qu'il faille, pour comprendre l'épilogue dans le détail, résoudre d'abord le sens des vers 61-62.

Les multiples gloses auxquelles a donné lieu cet épineux passage se ramènent à quatre interprétations :

1. Tristan ne grave que son nom, mais le texte nous dévoile la teneur d'une lettre (v. 61 : « la sume de l'escrit ») qu'il aurait envoyée quelques jours auparavant à la reine, afin de lui faire connaître sa présence dans la forêt. Cette hypothèse, soutenue notamment par L. Foulet (1908), A. Ewert (1944) et D. Poirion (1986)[2], explique l'emploi, au vers 62 de *H*, du plus-que-parfait des verbes *mander* et *dire*, qui exprimerait une

1. Voir p. 214 et 215.
2. Voir la Bibliographie, p. 1297-1298, et la note 1 en bas de la page 1299.

action accomplie et antérieure au moment où Tristan grave le bâton. En outre, la logique de la communication amoureuse repose dans deux autres lais de Marie de France, *Laüstic* et *Milun*, sur « la dualité signal/texte écrit[1] », analogie qui conforterait l'hypothèse du bâton « objet-image » dont le sens est précisé par un écrit. Dans ces deux poèmes, en effet, les amants communiquent par le truchement d'un oiseau, porteur d'un message écrit. Ainsi, dans *Laüstic*, la dame enveloppe-t-elle la dépouille du rossignol tué par son mari dans une pièce de soie sur laquelle elle a brodé un message à son ami, et dans *Milun* le héros envoie à son amie une lettre cachée dans le plumage d'un cygne apprivoisé. Fait troublant, la découverte de la missive y est relatée à l'aide des éléments de vocabulaire que l'on retrouve dans les vers 61-62 du *Lai du Chèvrefeuille* : « Al chief de piece veit l'escrit, / Ceo k'il ot cumandé e dit[2]. » La rime « escrit / dit », l'usage de *cumander*, composé de *mander*, constituent autant d'indices poétiques et lexicaux propres à rapprocher les deux textes. Mais on ne voit pas pourquoi Marie de France aurait réduit, dans *Le Lai du Chèvrefeuille*, les circonstances d'envoi du message à un vers allusif, alors qu'elles auraient fourni un matériau narratif intéressant, qu'elle ne se prive pas d'exploiter dans les deux autres poèmes.

2. Tristan ne grave que son nom (comme l'indique le vers 54) et les vers 63 à 78 développent le contenu spirituel du nom gravé, « la sume de l'escrit » (interprétation de L. Spitzer [1946-1947], A. Granville Hatcher [1950], J. Frappier [1957] et R. Dragonetti [1973][3]). La simple vue du nom suggérera à la reine les péripéties vécues et les sentiments éprouvés par Tristan. L'interprétation de ce passage comme une lettre intérieure, une rêverie amoureuse déployée autour des lettres gravées, se fonde sur les diverses modalités de représentation du discours : au style indirect (v. 63-67) est tout d'abord exprimée la nostalgie qui incita Tristan à revenir et à imaginer les moyens d'une rencontre secrète, puis au style indirect libre (v. 68-76) prend forme la comparaison entre les arbrisseaux et le destin des amants, enfin au style direct (v. 77-78), comme pour rendre présente la voix de Tristan, se fait entendre la devise qui condense la vérité essentielle de leur amour. Bien qu'une telle interprétation ait le mérite de ne rien supposer d'extérieur au texte, elle soulève néanmoins trois objections. D'une part elle ne justifie pas l'emploi du verbe *mander* qui signifie bien « envoyer », d'autre part il semble très difficile de déterminer lequel des deux amants explicite les significations contenues dans les lettres gravées : « Est-ce Tristan qui prévoit ce que son nom donne à imaginer à la reine, ou est-ce la reine qui rêve devant ce bref message[4] ? » En admettant à la suite de L. Spitzer et de J. Frappier que les vers 63 à 78 représentent la rêverie intérieure de la reine, force nous est alors de constater une progression complexe du récit, l'auteur nous dévoilant, par un usage de la prolepse qui lui est peu familier, l'interprétation du signal avant sa découverte (v. 81-82).

1. Daniel Poirion, *Résurgences*, p. 116.
2. *Milun*, v. 231-232.
3. Voir la Bibliographie, p. 1297-1298.
4. Roger Dragonetti, « Le Lai narratif de Marie de France », p. 47.

Enfin, en qualité de *fin'amant*, Tristan est tenu de garder leur amour secret. Même s'il n'avait gravé que les lettres de son nom, il se serait bien trouvé quelqu'un d'assez instruit dans la suite royale pour déchiffrer les lettres et comprendre la présence de Tristan dans la forêt.

3. Tristan grave la devise amoureuse des vers 77-78. A. M. Valero (1951-1952) a essayé de résoudre la contradiction du texte : au vers 54, il est dit que Tristan grave son nom mais le texte développe ensuite un long message. Or, le substantif *nun* (v. 54) pourrait être compris non comme une forme de *num* provenant de *nomen*, mais comme une forme fautive de *nuns* issue de *nuntium*, substantif signifiant « message ». Dès lors le mot *escrit* (v. 61) serait une reprise du mot *nun* (v. 54). Reste à définir le contenu du message. Selon A. M. Valero chaque hémistiche du distique formulé au discours direct serait gravé sur l'une des quatre faces du bâton : « Bele amie / Si est de nus / Ne vus sanz mei / Ne mei sanz vus ». Dans son compte rendu sur l'article de A. M. Valero, István Frank met au crédit de cette hypothèse l'existence d'un message d'amour analogue, tissé dans deux cordons de soie au XIIe siècle : « Jo sui druerie [" présent d'amour "], Ne me donez mie, Ki nostre amour deseivre [" sépare ", " brise "], La mort pu[ist ja receivre]. » Bien qu'une telle interprétation donne un sens clair au vers 109 du manuscrit H^1 — car on se demande à quel écrit il est fait référence dans cet épilogue —, rien de précis dans le texte ne la légitime. De plus, selon le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle* de F. Godefroy, *nuns* signifie « nouvelle, annonce, bruit qui se répand » et jamais « message écrit que l'on adresse à quelqu'un ».

4. Le bâton de coudrier porte la totalité du message : selon J. Rychner (1966)[2], le bâton sert de missive. Tristan grave son nom, comme il était d'usage pour l'expéditeur de décliner son identité en tête d'une lettre, ensuite il trace sur les quatre faces du bâton paré la totalité du message, « la sume de l'escrit » (v. 61). J. Rychner se fonde sur l'analogie déjà relevée ci-dessus avec le lai de *Milun* et plus précisément sur les vers 225-246 de ce poème dont il rappelle la teneur : « [...] l'amie du héros, décachetant une lettre qu'il lui envoie, tombe d'abord sur le *nun* de son ami : *Milun*. Elle le baise en pleurant avant de pouvoir lire plus avant. Puis, après un moment, elle " veit l'escrit, ceo k'il ot cumandé e dit ". Suit, au style indirect libre, la teneur du message[3]. » Mais cette hypothèse, fondée sur une analogie qui écarte la différence entre les deux textes et n'analyse pas l'irréductible singularité du *Lai du Chèvrefeuille*, se heurte à des problèmes de vraisemblance relevés par J. Frappier[4]. Il est en effet difficile de croire que la reine puisse lire le message dans son intégralité « à une certaine distance, et du haut de sa monture[5] ». Tristan aurait-il d'autre part laissé à portée de tout un chacun un message dont la teneur compro-

1. *E purceo k'il aveit escrit* ; voir var. *k*, p. 215.
2. *Les Lais de Marie de France*, p. 276-279.
3. *Ibid.*, p. 278.
4. *Du Moyen Âge à la Renaissance*, p. 38-39.
5. *Ibid.*, p. 38.

mettrait la reine ? N'est-il pas tenu de garder soigneusement le secret ? Enfin comment écrire sur un support aussi ténu l'intégralité du message ? Se fondant sur la variante fournie par le manuscrit *S* pour les vers 61-62[1], G. Frank (1948) et M. Cagnon (1970), à la suite de G. Schoepperle (1909)[2], ont conjecturé que le message était gravé en runes ou en écriture ogamique, écriture utilisée en Irlande, en Écosse et dans le sud-ouest du pays de Galles pour des pratiques magiques, divinatoires ou funéraires. D'autre part, ainsi que l'a noté G. Frank[3], la traduction norroise du *Lai du Chèvrefeuille* semble corroborer la leçon de *S*. En effet, bien que cette traduction suive un manuscrit anglo-normand proche de *H*, elle s'écarte de la leçon qu'il donne au vers 62 et rejoint celle de *S* : « Donc, le jour où il savait que le roi passerait par là, Tristram s'en vint dans la forêt auprès du chemin par où il savait que la reine chevaucherait. Alors, il abattit une baguette de coudrier, il l'équarrit avec son couteau et grava son nom sur le bâton. S'il arrive que la reine voie le bâton, elle pensera à son bien-aimé, car cela lui était arrivé une autre fois. Or il était gravé sur ce bâton que Tristram l'avait longtemps attendue là et avait cherché à avoir de ses nouvelles et à savoir de quelle façon il pourrait la voir, car il ne peut en aucun cas vivre sans elle. Il en va de nous, disait-il, comme de ce chèvrefeuille qui s'enroule autour du bois de coudrier. Tant que ces deux arbustes habiteront ensemble, ils vivront et porteront leur feuillage, mais si quelqu'un séparait l'un de l'autre ces deux bois, le coudrier mourrait et aussitôt ensuite, le chèvrefeuille, et ni l'un ni l'autre ne porteraient de feuillage, si ce n'est des épines, et tous deux périraient. Ô toi, ma très belle bien-aimée, nous sommes faits de cette façon ! Point ne puis vivre sans toi ni toi sans moi. La reine s'en vint chevauchant et regarda le bâton qui se trouvait sur le chemin, et prit le bâton et lut ce qui était gravé[4]. » Il ne fait aucun doute que pour le traducteur norrois tout le message de Tristan est gravé sur le bâton.

Cette interprétation que nous faisons nôtre et justifions dans la Notice suppose qu'il faille adopter la *lectio difficilior* que propose le manuscrit *S* aux vers 62 et 109. En effet, alors que dans le manuscrit *S*, dans les deux vers considérés, la fonction de messager dévolue au bâton est clairement exprimée, dans le manuscrit *H* elle est en quelque sorte effacée, comme si le scribe peu familier de la tradition ogamique avait jugé invraisemblable ou incongrue l'idée d'un message gravé sur le bâton. Si le scribe du manuscrit *S* recopie le texte sans prêter grande attention au sens (il intervertit par exemple les couples de vers 59-60 et 57-58), le scribe du manuscrit *H*, soucieux du sens produit par le texte, substitue, dans les deux occurrences, à la leçon que nous transmet *S*, et qui est sans doute la plus fidèle à l'original, une leçon plus vraisemblable, plus banale

1. *Ce fu la some de l'escrit / Qui fu el baston que j'é dit* ; voir p. 1306.
2. Voir la Bibliographie, p. 1297-1298.
3. « Marie de France and the Tristram Legend », p. 408.
4. Ce passage du lai *Geitarlauf* a été traduit par R. Boyer d'après l'édition établie par R. Keyser et C. R. Unger, *Strengleikar eda Liodabok*, Christiania, Librairie Feilberg et Landmark, 1850, p. 65-67. Je remercie vivement Régis Boyer de l'aide précieuse qu'il a bien voulu m'apporter.

aussi, qui laisse supposer l'envoi d'une lettre de Tristan, faisant savoir à la reine sa présence dans la forêt. Mais, nous l'avons dit, outre que Marie de France aurait certainement pris le soin d'éclaircir les circonstances de la transmission de cette lettre, il semble bien, comme l'avait noté Gertrude Schoepperle, que tout le poème soit construit autour du bâton de coudrier[1], à la fois message et symbole d'amour.

La traduction.

Le scribe n'ayant marqué aucune division dans le lai, nous avons choisi, conformément au principe général de la présente édition, de ne pas diviser le texte en paragraphes. Nous avons essayé de conserver la concision du style elliptique de l'auteur, signalant dans les notes les difficultés d'interprétation que pose le poème. La traduction de Pierre Jonin[2], fondée sur l'édition de Jean Rychner, et celle de Laurence Harf-Lancner[3], établie d'après l'édition de Karl Warnke, nous ont grandement aidé dans notre travail de transposition.

M. D.

SIGLES UTILISÉS

H Manuscrit de Londres, notre texte de base.
S Manuscrit de Paris.

Document

LE MANUSCRIT DE PARIS (*S*)

À titre de document comparatif, nous transcrivons aux pages 1306 et 1307 la version *S* du *Lai du Chèvrefeuille*, sans corriger les leçons fautives du manuscrit.

1. Voir G. Schoepperle, « *Chievrefoil* », Romania, XXXVIII, 1909, p. 196-197. Après avoir comparé les textes de la légende dans lesquels apparaît le motif du rendez-vous secret dans la forêt, G. Schoepperle dégage trois groupes : A. La demande de rendez-vous est inscrite sur un bâton de bois placé sur le chemin de la reine (*Lai du Chèvrefeuille*, *S*). — B. Une lettre préalable contient le message gravé sur la pièce de bois dans A et invite la reine à prendre garde au signal de Tristan dont l'emplacement est spécifié (Eilhart d'Oberg, Heinrich de Freiberg et dans une certaine mesure le manuscrit *H* du *Lai du Chèvrefeuille*). — C. Le morceau de bois manque ou est remplacé par un messager (*Sire Tristrem*, *Saga*, Ulrich de Türheim), p. 200-201. — Selon G. Schoepperle, la forme A est la plus ancienne, les deux autres formes résultant d'une dégradation d'un motif folklorique peu à peu incompris.

2. Pierre Jonin, *Les Lais de Marie de France*, traduction parue chez Champion en 1978.

3. Laurence Harf-Lancner, *Les Lais de Marie de France*, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1990.

C'est le lay du Chievrefueil

Assez me plet et molt le veil,
Du lay c'on nomme Chievrefueil,
Que l'aventure vos acont,
Comment fu fet de coi et dont.
Plusor le m'ont conté et dit
Et je l'ai trové en escrit
De Tristan et de la roïne,
De lor amor qui fu tant fine,
Dont il orent mainte dolor,
Pus en morurent en .I. jor.
Li rois Mars estoit corrociez,
Envers Tristan forment iriez.
De sa terre le congea,
Por la roïne qu'il ama.
En sa contree en est alez,
En Su Gales ou il fu nez.
.J. an demora tot entier,
Ne pot ariere reperier.
Mes puis se mist a abandon[1]
De mort et de destrucïon.
Ne vos enmerveilliez noient,
Car cil qui aime loiaument
Molt est dolenz et trespensez
Quant il n'en a ses volentez.
Tristan est dolenz et pensis,
Por ce s'esmut de son païs.
En Cornoaille va tot droit
La ou la roïne manoit.
En la forest tot seul se mist :
Ne voloit pas c'on le veïst.
En l'avesprant s'en est issu,
Que tens de herbergement fu.
O païsanz, o povres genz,
Pernoit la nuit herbergemenz ;
Des noveles lor enqueroit
Du roi comment se contenoit.
Cil li dient qu'il ont oï
Que si baron erent bani.
A Tintaguel doivent venir :
Li rois ilec feste tenir ;
A Pentecoste i seront tuit,
Molt i avra joie et deduit,
Et la roïne o lui sera.
Tristant l'oï, molt se haita :
Ele n'i porra mie aler,
Qui ne la voie trespasser.
Le jor que li rois fu meüz,
Est Tristant el bois revenuz.
Sor le chemin que il savoit
En la route passer devoit,
Une coudre trancha par mi,
Toute quarree la fendi.
Quant il l'a paré le baston,
A son coutel escrit son non.
Se la roïne s'aparçoit,
Qui sovent garde s'en pernoit,
De son ami bien conoistra
Le baston quant el le verra.
Autre foiz li fu avenu[2]
Q'autresi l'avoit parceü.
Ce fu la some de l'escrit
Qui fu el baston que j'é dit :
Que longues ot illec esté,
Et atendu et sejorné
Por espïer et por savoir
Comment il la porra veoir,
Car ne pooit vivre sanz li.
D'eus .II. fu il tot autresi
Comme du chievrefueil estoit
Qui a la coudre se pernoit :
Quant il si est laciez et pris
Et tot entor le fust s'est mis,
Ensemble pueent bien durer,
Mes qui puis les velt dessevrer,
La coudre muert hastivement,
Et le chievrefueil ensement.
« Bele amie, si est de nos :
Ne vos sanz moi ne ge sanz vos. »
La roïne vint chevauchant,
Et esgarda .I. poi avant.
Le baston vit, bien aparçut,
Totes les letres reconnut.
Les chevaliers qui la menoient,
Et qui ensemble o li erroient
Commanda tost a arester :
Descendre velt et reposer.
Cil firent son commandement.
Et el s'en va loing de sa gent ;
Sa meschine apela o soi,
Brengier, qui molt ot bone foi.

1. Folio 32, colonne c.
2. Folio 32, colonne d.

Du chemin .I. poi s'esloingna,
Dedenz le boiz celui trouva
Que plus amoit que riens vivant.
Entr'eus mainent joie molt grant.
A li parla tout a loisir
Et ele dit tot son plesir.
Pus li mostra confaitement
Du roi avra acordement,
Et que molt li avoit pesé[1]
De ce qu'il l'ot si congee :
Par encusement l'avoit fet.
Ele s'em part, son ami let.
Mes quant il vint au dessevrer,
Si commencierent a plorer.
Tristant en Gales s'en reva,
Tant que son oncle le manda.
Por la joie qu'il ot eüe,
De s'amie qu'il ot veüe
Par le baston qu'il ot escrit,
Si com la roïne li ot dit,
Por les paroles ramembrer,
Tristrant, qui bien savoit harper,
En avoit fet. I. novel lai.
Assez briement le nomerai :
Godelef l'apelent Englois,
Chievrefueil l'apelent François.
Di vos en ai la verité
Du lai dont j'ai ici conté.

NOTES ET VARIANTES

Page 213.

a. cheverefoil *H. Nous corrigeons.* •• *b. Ici commence le folio 150 de H, colonne d, v. 1-6.* •• *c. Vers 2-5 dans H :* Del lai que humme nume chevrefoil *[vers hypermètre]*, / Que [...] cunt, / Pur quei il fu fet e dunt *[vers hypomètre]*, / Plusurs le me unt conté e dit *[vers hypermètre]* . *Nous corrigeons.* •• *d. Ici commence le folio 151 de H, colonne a, v. 7-41 ; b, 42-76 ; c, 77-111 ; d, 112-118.* •• *e.* amur que tant fu fine *H. Nous corrigeons en nous aidant de S.* •• *f. Vers 10-12 dans H :* Puis murarent en un jur *[vers hypomètre].* / Li reis Markes esteit curucié *[vers hypermètre]* / Vers Tristram sun nevuz irié . *Nous corrigeons.* •• *g.* dolent e trespensis *[vers hypermètre]* / Pur ceo se met de *H. Nous corrigeons d'après S :* dolenz e pensis / Por ce s'esmut de

1. Alors que, selon la fiction de Thomas, Tristan est né en Bretagne armoricaine, Marie de France mentionne ici le sud du pays de Galles comme patrie de Tristan. Si ce héros est sans doute d'origine picte (peuple du nord de l'Écosse), la première attestation de son existence littéraire se trouve dans les triades galloises, sortes de canevas mnémotechniques destinés aux bardes, qui présentent une liste de trois événements, trois personnages ou trois objets similaires, chaque élément renvoyant à un conte particulier. Dans ces triades, Tristan est cité comme l'un des trois plus vaillants guerriers de la Grande-Bretagne (triades n°s 19 et 21), l'un des trois plus puissants porchers du roi Marc (triade n° 26), l'amant passionné d'une des trois plus belles femmes de l'Angleterre, Essylt (triade n° 71). Voir à ce sujet R. Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein, The Welsh Triads*, Cardiff, Gwasg Prifys-

1. Folio 33, colonne a.

gol Cymru (G.P.C.), 1961. Par cette allusion au pays de Galles, Marie de France signale peut-être indirectement l'origine géographique de ses sources légendaires.

Page 214.

a. que hum *H [vers hypermètre]. Nous corrigeons.* •• *b.* avera *H [vers hypermètre].* •• *c.* Ele ne purrat *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *d. Vers 48-50 dans H:* Tristram est al bois venuz *[vers hypomètre]* / Sur le chemin quil saveit *[vers hypomètre]* / Que la reïne passer deveit *[vers hypermètre]. Nous corrigeons à l'aide de S.* •• *e.* De *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *f. Vers 56 dans H:* Que mut grant garde en perneit : *Vers 56 dans S:* Qui sovent garde s'en perneit . *Nous corrigeons.* •• *g.* quant ele le verra *H [vers hypermètre]. Nous corrigeons d'après S.* •• *h. Vers 62 dans H:* Qu'il li aveit mandé e dit . *Nous adoptons la leçon de S.* •• *i. Vers 65-69 dans H:* Pur atendre e pur saver / Coment il la pust veer / Ke [...] / D'euls deus fu il autresi *[vers hypomètre]* / Cum del chevrefoil esteit *[vers hypomètre]* . *Nous corrigeons.*

1. L'idée du bâton de coudrier comme signe secret entre les deux amants est sans doute un souvenir de l'épisode des copeaux de bois. En rappelant dans une parenthèse que la reine connaît le signal de Tristan et qu'elle ne cesse de le guetter, Marie de France rend vraisemblables la découverte et la compréhension du signal par Yseut.

Page 215.

a. Quant il est si laciez *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *b.* poeient *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *c.* les volt desevrer *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *d.* ensemblement *H [vers hypermètre]. Nous corrigeons d'après S.* •• *e.* que *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *f. Vers 84-85 dans H:* Que ensemble od li erroent / Cumanda tuz a rester *[vers hypomètres]* . *Nous corrigeons d'après S.* •• *g. Vers 90 dans H:* Brenguein que mut fu de bone fei *[vers hypermètre]* . *Nous corrigeons à l'aide de S.* •• *h.* Que plus l'amot que rien vivant / Entre eus meinent joie grant *[vers hypomètre]* / A lui parlat *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *i.* qu'il ot si cungié *H. Nous corrigeons d'après S.* •• *j.* Dunc comencent a *H [vers hypomètre]. Nous corrigeons d'après S.* •• *k. Vers 109 dans H:* E pur ceo k'il aveit escrit . *Nous corrigeons d'après S.*

Page 216.

a. Vers 114-116 dans H: Asez brevement le numerai / Gotelef l'apelent en engleis / Chevrefoil le nument en franceis *[vers hypermètres]* . *Nous corrigeons d'après S.*

1. Les vers 109-111 ont suscité quantité d'interprétations en raison de leur ambiguïté et de l'incertitude de la tradition manuscrite. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1301 et suiv. — V. 109: *Par le baston qu'il ot escrit...* L'adoption de la leçon de *S* supprime la

confusion introduite par le manuscrit *H* : c'est grâce au bâton que Tristan a pu revoir Yseut et connaître tant de joie. — V. 110 : *Si cum la reïne l'ot dit...* Il est difficile de déterminer la fonction du groupe nominal « la reïne ». Doit-on à la suite de J. Frappier le comprendre comme le complément d'objet second du verbe « dire » ? Le passage signifierait alors : « Pour la joie qu'il avait éprouvée à revoir son amie, grâce au bâton qu'il avait gravé, ainsi qu'il l'avait dit à la reine [...] Tristan [...] composa un nouveau lai. » Bien qu'elle ne soit pas impossible, cette construction qui consiste à placer le complément d'objet indirect sans préposition avant le verbe est peu fréquente en ancien français, lorsque le complément est un substantif féminin dépourvu d'une marque casuelle, propre à lever l'équivoque sur la fonction du substantif dans la phrase. Il nous semble préférable de comprendre le groupe nominal « la reïne » comme le sujet du verbe « dire » : c'est la reine, l'inspiratrice qui suggère à Tristan la composition du lai. — V. 111 : *Pur les paroles remembrer...* Un problème de référence se pose ici : de quelles paroles s'agit-il ? Seraient-ce les propos échangés par les amants (v. 95-96, p. 215) ou la devise amoureuse (v. 77-78, *ibid.*) ? En raison cependant de l'extrême généralité de son emploi, il est permis de supposer que ce mot relève également ici de l'art poétique. On discerne en effet dans l'épilogue une opposition nette entre oral et écrit, ce que manifeste la rime des vers 109-110, p. 215, où *escrit* rime avec *dit*. Le mot *paroles* pourrait désigner alors « le récit oral », « les paroles d'un poème » dont la musique perpétuerait le souvenir (*remembrer* rime avec *harper* aux vers 111-112, p. 215). Notre traduction ne se propose pas de résoudre la difficulté d'interprétation, mais au contraire de la faire apparaître, afin de laisser au mot *paroles* la pluralité de ses sens.

2. Il existe un lai musical et lyrique intitulé *Lai del Chievrefeuil* (édité dans A. Jeanroy, L. Brandin et P. Aubry, *Lais et descorts français du XIIIe siècle*, Paris, H. Welter, 1901, p. 53-55) qui est postérieur cependant au lai de Marie et s'en serait peut-être inspiré (voir à ce sujet E. Hoepffner, *« Les Deux Lais du Chèvrefeuille »*, *Mélanges de littérature, d'histoire et de philologie offerts à Paul Laumonier*, Paris, 1935, Slatkine reprints, Genève, 1972, p. 41-49). Par ailleurs, dans la littérature des XIIe et XIIIe siècles, on relève plusieurs allusions au *Lai du Chèvrefeuille*. Dans la branche Ib du *Roman de Renart*, le goupil, déguisé en jongleur, se vante de connaître de « bons lais bretons » parmi lesquels il cite le « Chevrefoil » (éd. E. Martin, Strasbourg et Paris, 1882-1887, t. I, v. 2392, p. 67). La littérature provençale atteste aussi du succès d'un *Lai du Chèvrefeuille* puisque dans le *Roman de Flamenca*, écrit entre 1272 et 1275, on lit cette allusion : « L'uns viola [i] lais del Cabrefoil / e l'autre cel de Tintagoil » (« L'un récite le *Lai du Chèvrefeuille* au son de la vielle, un autre celui de Tintagel ») (éd. U. Gschwind, Berne, Franke, 1978, v. 559-600, p. 38). Il est donc possible qu'outre le lai de Marie de France ait existé un lai breton du même titre colporté par des jongleurs.

LA FOLIE DE TRISTAN

Versions d'Oxford et de Berne

NOTICE

Composés dans le dernier tiers du XIIe siècle, après le roman de Béroul et celui de Thomas, les deux poèmes que nous présentons, connus sous le nom de *Folie* de Berne et de *Folie* d'Oxford[1], par référence au lieu de conservation de l'unique manuscrit qui nous a transmis chacun de ces textes, reposent sur le même argument. Alors qu'il est banni du royaume de Marc, Tristan a trouvé refuge en Petite-Bretagne, auprès de Kaherdin dont il a épousé la sœur, Yseut aux Blanches Mains. Tristan et Yseut semblent séparés à tout jamais : Marc garde jalousement la reine en Cornouailles, Tristan est prisonnier de son mariage. Il décide pourtant d'aller rejoindre Yseut la Blonde, fût-ce au péril de sa vie. Il traverse la mer et prend le déguisement d'un fou. Armé d'une massue, affublé de vêtements en lambeaux, le crâne tondu, le visage barbouillé de noir, Tristan, contrefaisant sa voix, réussit à pénétrer dans la forteresse de Tintagel, sous les huées des valets et des écuyers du roi. Aux questions de Marc qui l'interroge devant la cour, le fou réplique par des plaisanteries saugrenues, tout en y mêlant, avec une audace insolente, des souvenirs de sa liaison avec Yseut. Le roi s'amuse, la reine, comprenant clairement les allusions, se sent peu à peu désemparée. Lassé du divertissement, le roi part pour la chasse, tandis qu'Yseut se retire dans sa chambre. Elle envoie Brangien chercher le fou qui parvient à se faire reconnaître de la fidèle suivante et qui, une fois introduit auprès de la reine, évoque à nouveau leur vie passée avec un luxe de détails troublants. Yseut, craignant un imposteur, se défend. Si dans Berne la joie d'Husdent reconnaissant son maître, la vue de l'anneau qu'elle lui donna en gage d'amour suffisent à convaincre Yseut qu'elle se trouve en présence de Tristan, dans Oxford elle ne se laissera persuader qu'au moment où Tristan, cessant de la mettre à l'épreuve, reprend le timbre naturel de sa voix. Les deux amants sont ainsi réunis pour une ultime étreinte avant la mort.

L'histoire du déguisement de Tristan en fou, qui s'apparente à plusieurs récits de la légende dans lesquels Tristan déguisé en pénitent[2], en lépreux[3], en moine[4] ou en ménestrel[5] fait retour auprès d'Yseut, a

1. Pour plus de commodité, nous userons désormais de l'abréviation Berne pour la *Folie* de Berne et Oxford pour la *Folie* d'Oxford.

2. Voir Thomas : Tristan et Kaherdin font route vers l'Angleterre, déguisés en pénitents : *En penant se sunt aturnee, / Teint de vis, de dras desguisé, / Que nuls ne sace lur segrei* (v. 2215-2217, p. 183).

3. Voir *ibid.*, v. 1927-1934, p. 176, et en particulier les vers 1927-1938.

4. Voir *Tristan le Moine*, poème en moyen-haut allemand, qui nous est parvenu dans deux manuscrits du XIIIe siècle et se fondait sans doute sur un poème français perdu. Voir ici p. 1023-1058.

5. Voir Gerbert, *Continuation de Perceval*, v. 3801-3917, p. 985-988. Devant Yseut qui ainsi le reconnaît, Tristan joue « *le Lai du Chievrefueil* » (v. 4069, p. 992).

été recueillie non seulement dans la version des *Folies* mais aussi dans quatre autres textes : dans le *Roman de Tristan* en prose[1], dans le roman d'Eilhart[2], ainsi que dans les deux continuations du roman de Gottfried, celle d'Ulrich de Türheim[3] et celle de Heinrich de Freiberg[4]. Bien que fondées sur le même argument narratif, ces versions diffèrent entre elles, dans le détail de la conduite de l'action, au point qu'il n'est pas toujours aisé de préciser les rapports de dépendance qu'elles entretiennent entre elles. L'aventure de Tristan déguisé en fou figurait-elle à l'origine dans un roman primitif, perdu[5], ou bien a-t-elle été imaginée par un poète qui en aurait fait le sujet d'une nouvelle indépendante, insérée par la suite dans les romans du XIIIe siècle? Quelle est d'autre part la relation entre les deux *Folies*?

En tentant un classement raisonné des différentes versions conservées, en menant d'autre part une comparaison serrée entre les deux *Folies*, W. Lutoslawski[6], J. Bédier[7] et dans une certaine mesure E. Hoepffner[8] ont tenté de répondre à toutes ces questions, sans parvenir cependant à d'autre résultat qu'une série d'hypothèses, parfois contradictoires, et toujours entachées de doute. L'étroite parenté entre les deux textes est tenue pour acquise : ils commencent et finissent de la même manière, ils s'accordent aussi tous deux pour imaginer que le chien Husdent est le premier à reconnaître son maître, enfin ils présentent parfois les mêmes vers. Il n'est que de comparer ce passage :

Sur lui curt, leve la teste,
Unc si grant joie ne fist best.
Bute del vis, fert del pé :
Aver en poüst l'en gran pité[9].

Sore li cort, lieve la teste;
Onques tel joie ne fist beste !
Boute do grain et fiert do pié:
Toz li monz en aüst pitié[10] !

Mais comment expliquer cette relation si étroite ? Ou bien l'on suppose, à la suite de W. Lutoslawski et de J. Bédier, que ces *Folies*

1. Voir J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas*, Paris, S.A.T.F., t. II, 1905, *Les Parties anciennes du roman en prose*, p. 375-379. L'épisode de Tristan fou figure dans le manuscrit B.N. Fr. 103, ffos 374 r°-376 v°.
2. Eilhart, p. 377-381.
3. *Première continuation*, p. 672-676.
4. *Deuxième continuation*, p. 755-763.
5. Ni le roman de Béroul ni celui de Thomas ne comportent un tel épisode, mais il est vrai que les deux œuvres nous sont parvenues à travers une tradition manuscrite très mutilée. Il se peut d'autre part que Thomas ait délibérément écarté cette aventure qui est la dernière avant la mort des amants, si l'on en croit notamment son refus polémique du dénouement de l'histoire, tel qu'il est rapporté par d'autres conteurs (v. 2261-2310, p. 184-185).
6. W. Lutoslawski, « Les *Folies* de Tristan », *Romania*, XV, 1886, p. 511-533.
7. J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas*, t. II, p. 282-296.
8. E. Hoepffner, *La Folie Tristan de Berne*, Strasbourg, Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 2e édition 1949. Voir notamment dans l'introduction le chapitre intitulé « Le Problème des origines », p. 1-6.
9. Oxford, v. 915-918, p. 241.
10. Berne, v. 524-527, p. 258.

offrent deux versions d'un poème original perdu, ou bien l'on conjecture que l'un des deux textes s'est inspiré de l'autre.

Après avoir soutenu l'hypothèse d'un archétype commun, E. Hoepffner y a renoncé pour concevoir que Berne, imaginé à partir du roman primitif, aurait servi de modèle à Oxford. Son changement d'opinion et son argumentation reposent en premier lieu sur la présence dans les deux poèmes des quatre vers identiques précédemment cités[1]. « Peut-on admettre raisonnablement, écrit-il, que deux auteurs aient pu avoir, indépendamment l'un de l'autre, au même endroit exactement la même idée de reproduire mot à mot le même passage de leur source commune ? Ce n'est certes pas impossible, mais combien c'est peu probable[2]. » D'autre part, convaincu du sentiment de l'archaïsme de Berne et de la supériorité esthétique d'Oxford, il en vint tout naturellement à considérer le poème le plus court — Berne — comme « une première esquisse encore informe[3] ».

Or, ces arguments ne sont pas tout à fait convaincants. Un jugement de goût, une inclination personnelle de la sensibilité ne sauraient en effet tenir lieu de preuve pour accréditer l'antériorité de Berne sur Oxford. Bien plus, l'examen de la langue des deux textes apporte des arguments contraires : la langue d'Oxford semble en effet caractéristique du troisième quart du XIIe siècle[4], alors que celle de Berne le serait de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe siècle[5]. D'autre part, selon M. Delbouille, les quatre vers communs à Oxford et Berne ne sont pas nécessairement les seuls vers à avoir été repris d'un modèle commun par l'un ou l'autre des deux poèmes, mais ils sont peut-être les seuls à avoir eu l'heur d'être conservés par les deux poèmes à la fois, en raison peut-être de « leur force expressive[6] » ou de la commodité qu'ils offraient, car ainsi que le remarque M. Domenica Legge, « il est extrêmement difficile de composer des couplets de quatre octosyllabes sur un même sujet sans employer les mêmes mots et les mêmes rimes[7] ». En fin de compte, les éléments textuels avancés pour prouver que Berne est la source d'Oxford sont très fragiles.

Il existe en revanche un indice qui joue en faveur de l'antériorité d'Oxford. Aux vers 189 à 204[8], on lit en effet dans ce poème que Tristan se procure une *« gunele »*, c'est-à-dire une tunique à capuchon, auprès d'un pêcheur, afin de parfaire son déguisement. Le poète de Berne ignore ce détail descriptif, lorsque, aux vers 128 à 134[9], il décrit l'accoutrement du fou. Berne n'a donc pu en l'occurrence servir de

1. Voir p. 1311 et n. 9 et 10.
2. Hoepffner, *La Folie Tristan de Berne*, p. 8.
3. *Ibid.*, p. 11.
4. Hoepffner, *La Folie Tristan d'Oxford*, Strasbourg, Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 2e édition, 1943, p. 21.
5. Hoepffner, *La Folie Tristan de Berne*, p. 29.
6. M. Delbouille, « Le Fragment de Cambridge et la genèse des *Folies Tristan* », *Travaux de linguistique et de littérature*, XVI, 1, 1978, p. 117-129. Nous empruntons cette expression à M. Delbouille, p. 125.
7. M. Domenica Legge, « Le Problème des *Folies* aujourd'hui », *Mélanges J. Lods*, t. I, E.N.S.J.F., coll. de l'École normale supérieure de jeunes filles, 10, 1978, p. 374.
8. Oxford, p. 222.
9. Berne, p. 248.

modèle à Oxford. Or, on retrouve cette notation dans les romans : chez Eilhart et dans le *Tristan en prose*[1]. On peut donc supposer que le poète d'Oxford a puisé cette précision descriptive soit dans la source commune aux deux romans : le roman de Tristan primitif, soit dans une *Folie* archétypale perdue. S'il n'y a, dans nos poèmes, aucun élément décisif tendant à prouver que l'un des deux textes ait pu servir de source à l'autre, il ressort néanmoins d'indices, certes ténus et épars, qu'Oxford est sans doute plus proche de la version originale de cet épisode qu'on ne l'a longtemps supposé.

Deux témoignages extérieurs viennent apporter quelque lumière à ce débat. La découverte récente, à Cambridge, d'un fragment anglo-normand de Berne prouve que cette dernière copie est la réécriture abrégée d'un poème original plus développé. L'existence de ce fragment laisse donc supposer une circulation du récit de Tristan fou plus intense que ne le donne à penser l'existence des deux seuls manuscrits qui l'ont conservé. D'autre part, un poème du XIIIe siècle intitulé *Le Donnei des amants* fait référence à une version de la *Folie Tristan* différente de celle que nous connaissons. On y lit en effet que Tristan « Rere se fit, dreit cume fol, / Barbe, gernuns e chef e col, / E bricun se feseit clamer, / Ewe de bro sur sei geter[2] ». Aucune version de la *Folie Tristan* ne comporte ce détail du brouet jeté sur la tête de Tristan. À moins que le poète du *Donnei* n'ait inventé ce motif, on peut conjecturer qu'il connaissait une version différente de celle qui a été léguée par tous les récits qui conservent l'aventure. Le témoignage du fragment de Cambridge allié à celui du *Donnei des amants* corrobore ainsi l'hypothèse selon laquelle Oxford et Berne sont deux versions d'un récit aujourd'hui disparu, que les poètes auraient utilisé indépendamment l'un de l'autre.

Si l'on analyse en effet le travail poétique de citation et de recomposition de la matière légendaire qui structure les poèmes, la différence de leur agencement formel et de leur tonalité ne manque pas d'apparaître. Bien que dans Berne les allusions aux épisodes du cycle légendaire semblent s'entasser en « un pêle-mêle extraordinaire[3] », comme si l'auteur ne s'était pas soucié de suivre systématiquement le déroulement chronologique de l'histoire, on peut relever néanmoins un étroit rapport de dépendance entre ce récit et la version commune de la légende, représentée principalement par les romans de Béroul et d'Eilhart. L'auteur de Berne se plaît en effet à citer les noms de Governal, de Pérénis, le page de la reine, de l'ermite Ogrin, personnages écartés par Thomas et, à l'exception de Pérénis, rejetés de même par Gottfried. Plus précisément, le récit d'épisodes tels que la vie âpre dans la forêt du Morroi, la loge de feuillage, le combat

1. Chez Eilhart, on peut lire en effet que Tristan sur les conseils de son neveu revêt un habit à capuche (voir p. 377). Dans le *Roman de Tristan en prose* (ms. B.N. fr. 103, f° 375 v° b), on lit : « A l'andemain par matin fait Tristan tailler une gonnelle d'un lait burel sans pointes et sans gerons (giron), mal faite et mal taillie. » Voir J. Bédier, *Le Roman de Tristan par Thomas*, t. II, *Les Parties anciennes du roman en prose*, p. 375.

2. « [...] il s'est fait tondre, à la manière d'un fou, barbe, moustache, tête et nuque ; il a supporté qu'on le traite de sot et qu'on jette sur lui le bouillon du potage » (v. 669-672, p. 972).

3. Hoepffner, *La Folie Tristan de Berne*, p. 10.

contre les lépreux, le saut de la chapelle — absents du roman de Thomas — laissent supposer que le roman de Béroul a valeur de texte de référence pour Berne.

Si par l'évocation de personnages propres à la version commune, par les détails de la mise en scène des épisodes, il est assuré que Berne se rattache à la fiction de Béroul, la version d'Oxford semble, quant à elle, intimement liée à la version courtoise, représentée par les romans de Thomas et de Gottfried.

En effet tous les épisodes mentionnés dans Oxford figurent dans la version courtoise de la légende et, on peut donc le supposer, figuraient aussi dans les parties perdues du roman de Thomas[1] ; on trouve dans le détail de l'écriture des analogies indiscutables entre le style de Thomas et celui de l'auteur d'Oxford. E. Hoepffner a notamment souligné combien l'influence de Thomas se faisait sentir dans les descriptions d'Oxford[2]. À sa suite, nous citerons à titre d'exemple le déguisement de Tristan en fou[3] qui semble la réécriture du déguisement de Tristan en lépreux chez Thomas[4]. Dans la *Folie*, les raisons de son déguisement[5] sont semblables à celles invoquées chez Thomas[6] : la pauvreté de ses vêtements lui garantira l'incognito. Dans les deux poèmes, Tristan barbouille son visage du suc d'une plante qui, noircissant son teint[7] ou provoquant des enflures[8], le rend ainsi méconnaissable. En outre, Tristan porte un objet offert par la reine : des ciseaux dans Oxford[9], un hanap de bois veiné chez Thomas[10]. Dans les deux récits, il essuie le mépris et les huées des valets ou des écuyers de la cour[11]. Si la concordance entre les deux œuvres s'observe donc de manière patente, à travers la reprise de motifs descriptifs, elle se décèle également dans le goût pour la méditation amoureuse et dans les modes stylistiques de son expression. Ainsi le prologue d'Oxford, où dans le débat intérieur du héros l'amour se lie à la mort, ne manque-t-il pas d'évoquer les plaintes de Tristan mourant à son ami Kaherdin[12]. Plus précisément, l'influence de l'art oratoire de Thomas, comme l'a bien analysé E. Hoepffner, s'y fait sentir dans l'imitation d'un procédé stylistique, propre au poète anglo-normand, qui consiste à répéter une même idée en empruntant, dans la reprise, le vocabulaire qui l'exprimait la première fois. E. Hoepffner cite ainsi

1. J. Bédier a ainsi exploité Oxford pour reconstituer les parties perdues du roman de Thomas. Dans la préface à son édition de la *Folie* (1907), il analyse en ces termes l'analogie structurelle entre ce poème et le roman de Thomas : « Il [l'auteur d'Oxford] range à l'ordinaire les souvenirs du fou dans l'ordre même des chapitres du roman de Thomas, comme s'il avait tourné les pages d'un manuscrit de Thomas, au fur et à mesure qu'il prêtait à son héros des allusions nouvelles à ses aventures passées » (p. 2).
2. Hoepffner, *La Folie Tristan d'Oxford*, p. 11.
3. Oxford, v. 189-224, p. 222.
4. Thomas, v. 1927-1940, p. 176.
5. Oxford, v. 37-44, p. 218.
6. Thomas, v. 1928-1931, p. 176.
7. Oxford, v. 213-216, p. 222.
8. Thomas, v. 1932-1934, p. 176.
9. Oxford, v. 205-208, p. 222.
10. Thomas, v. 1938-1940, p. 176.
11. Oxford, v. 248-254, p. 223 ; Thomas, v. 1961-1965, p. 176.
12. Thomas, v. 2609-2725, p. 193-197.

cet exemple[1] : « Le desir qu'il ad vers la reïne / Tolt le voleir vers la meschine. / Le desir lui tolt le voleir, / Que nature n'i ad poeir[2]. » Or, ce procédé de modulation se retrouve dans le prologue d'Oxford, conférant au texte cette scansion lente, si évocatrice du ressassement de la méditation amoureuse :

Kar acun cunfort lu estot.
Confort lu estot de guarir,
U, si ço nun, melz volt murir.
Melz volt murir a une faiz
Ke tut dis estre si destraiz,
E melz volt une faiz murir
Ke tut tens en peine languir[3].

On retrouve donc entre les deux poèmes, en raison de tous ces procédés, un accord si intime de la tonalité qu'on a songé à attribuer à Thomas la paternité de la *Folie* d'Oxford[4].

S'il n'est pas aisé de reconstituer la genèse des *Folies* ni d'éclairer avec certitude leurs rapports, en raison de la fragilité des preuves qui reposent sur des points de détail, il est tout aussi délicat de définir en termes précis le genre dont relèvent ces deux poèmes qui occupent une position atypique dans la masse légendaire. Ni romans ni lais, ces récits se distinguent par leur brièveté et par la ténuité de leur argument narratif. Celui-ci repose sur la dissimulation du héros qui, en prenant le déguisement du fou, en aliénant son identité, sous les pseudonymes de *Tantris* et de *Picous*, s'abaisse et s'humilie pour retrouver sa bien-aimée. Au fondement de ces récits qui rapportent une rencontre amoureuse se trouve donc la prudence du héros, vertu dont Oxford ne manque pas de faire l'éloge en son début :

Tan par se covre en sun curaje
Ke a nul nel dit ; si fait ke sage,
Kar suvent avent damage grant,
Par dire sun cunseil avant[5].

Ainsi le mode d'action choisi par le héros est-il indirect. Nul exploit héroïque en ces vers. Tristan lui-même rapporte ses prouesses au passé et semble avoir abandonné la violence du monde chevaleresque pour se livrer à la méditation amoureuse dont le très beau prologue dans les deux textes semble le fruit. Face au pouvoir coercitif du roi, face à la haine mortelle des barons, il ne reste plus à l'amant que les armes de la prudence cauteleuse, de la *veisdie*[6]. Conformément aux

1. Hoepffner, *La Folie Tristan d'Oxford*, p. 31.
2. Thomas, v. 803-806, p. 146.
3. Oxford, v. 4-10, p. 217.
4. Telle est l'hypothèse d'E. Hoepffner, formulée du reste avec prudence (*La Folie Tristan d'Oxford*, p. 35-39). Mais ce qui nous importe, ce n'est pas tant de résoudre le problème de l'attribution d'Oxford à Thomas, problème au demeurant insoluble, que de marquer la solidarité entre les deux œuvres. Notons à ce propos qu'elle se manifeste dans la tradition manuscrite, Oxford faisant suite dans le manuscrit Douce d 6 à un très long fragment du roman de Thomas.
5. Oxford, v. 47-50, p. 218.
6. *Ibid.*, v. 182, p. 221.

topoï de la folie du sage[1], la folie simulée de Tristan est représentée par un faisceau de signes corporels et de gestes : le héros, tondu à la manière des fous, vêtu de hardes, frappe tout un chacun sur le chemin de son errance :

Ne vialt pas qu'en lo taigne a sage :
Ses dras deront, sa chere grate,
Ne voit home cui il ne bate[2].

Non seulement la folie de Tristan s'exprime par le désordre frénétique des gestes, mais aussi par les apparences insensées et futiles de la parole dépourvue de toute logique. Dans les deux poèmes, la folie du héros est tout autant celle du fou vagabond que celle du bouffon de cour qui amuse le roi par l'histoire de sa généalogie merveilleuse[3] ou par celle de ses chasses « à rebours[4] », récit dans lequel il faut lire comme une allégorie de la situation narrative : Tristan « parmi les loups », rusant et prenant au piège des mots ceux qui croyaient le capturer et l'achever.

Cependant, la folie feinte pour n'être qu'un simple déguisement ne constitue sans doute pas le sujet essentiel de ces poèmes, et on peut se demander — en raison de l'absence réelle de péripéties, en raison aussi du rappel obsédant des épisodes de la légende, si le sujet n'est pas la légende elle-même, mise en abyme en ces *Folies*. Tout est déjà accompli. Le lien qui unit le récit second — les événements du cycle légendaire — au récit dans lequel il s'insère — l'aventure de Tristan fou — me semble de deux ordres. D'une part, le récit second a valeur de mémorial : reposant sur une esthétique de la reconnaissance, il rappelle sous forme brève et allusive les événements, supposés connus, qui ont conduit à la situation présente. D'autre part, il doit exercer une fonction sur cette situation, le récit du fou ayant pour but de convaincre Yseut et elle seule qu'il est Tristan. Il a donc une fonction persuasive, indispensable à la conduite et à la conclusion du récit premier.

Or, si l'argument des *Folies* semble somme toute bien mince, alors que, paradoxalement, ces récits résument la légende tout entière, c'est que l'action y importe moins que la parole. J.-Ch. Payen avait ainsi noté avec justesse « le déferlement du locutif[5] » qui dramatise puissamment ces poèmes. Outre que l'intrigue s'ouvre très rhétoriquement dans Berne sur un monologue délibératif[6], elle progresse,

1. Les modèles de héros qui simulent la folie sont : David dans la Bible qui fait l'insensé chez les Philistins pour échapper à une mort certaine (I Samuel, XXI, 13-16), Ulysse dans la légende qui, d'après les *Chants cypriens* (début du Ve siècle avant J.-C.) dont on ne connaît le contenu que par les tragédies d'Euripide, aurait feint la folie pour ne pas aller à Troie, Brutus dans l'histoire qui simula l'imbécillité par crainte des violences de Tarquin le Superbe et renversa la monarchie à Rome pour venger l'honneur de sa sœur Lucrèce outragée par Sextus Tarquin (voir Tite-Live, *Histoire romaine*, I, LVI-LX). Pour plus de détails sur la fécondité littéraire de ce modèle dans la littérature médiévale, on se reportera à J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., 1992, chap. XV, « De la théâtralité de la folie à la littérature comme mise en scène des discours, la folie simulée » (p. 322-327).
2. Berne, v. 127-129, p. 248.
3. Sur ce passage, voir Berne, v. 160-164, p. 249 ; Oxford, v. 271-282, p. 224.
4. Voir Oxford, v. 491-514, p. 230.
5. *Tristan et Yseut, les Tristan en vers*, Garnier, 1974, p. 17.
6. Berne, v. 54-113, p. 246-248.

dans les deux poèmes, dès lors que le fou a pénétré dans le château de Tintagel, au rythme des confrontations verbales, des entrées et des sorties des personnages, de l'alternance régulière des lieux aussi : grande salle du palais, chambre de la reine. À la lecture, on délimite sans peine quatre séquences qu'à la manière des didascalies théâtrales l'on schématisera en ces termes :

— Séquence 1 : grande salle du palais, dialogues Marc-Tristan, Tristan-Yseut ; départ du roi, de la reine, dispersion de la cour ;

— Séquence 2 : chambre de la reine, dialogue Brangien-Yseut ;

— Séquence 3 : grande salle du palais, dialogue Brangien-Tristan ;

— Séquence 4 : chambre de la reine, dialogue Tristan-Yseut, interventions de Brangien au début et à la fin de ce dialogue.

L'organisation des discours directs semble donc tendre vers la confrontation finale des deux amants dans un lieu clos, privé[1]. Or, en raison du dessein chevaleresque et courtois que Tristan s'est assigné (« l'amor Ysiaut conquerre[2] »), en raison aussi du mode d'action choisi — la parole —, chaque dialogue qu'il engage s'apparente à un duel oratoire où les intervenants usent des armes de la rhétorique théâtrale. La tension dramatique de ces duels verbaux est assurée, en effet, par des procédés rhétoriques tels que l'apostrophe :

Ohi! Ysolt, ohi! amie[3],

ou la question rhétorique lancée à l'interlocuteur :

N'est vair iço ke vus di[4] *?*

Ou encore la réfutation par la reprise oratoire proche de la stichomythie :

Car lo [Husdent] me mostrez orandroit,
Savoir së il me conoistroit.
- Connoistre? Vos dites richece[5] *!*

On pourrait multiplier les exemples, car il n'est pas difficile de relever l'empreinte de la rhétorique dans des dialogues où la fonction de la parole est de convaincre le cœur et l'intelligence, de persuader par une accumulation de souvenirs qui ont force d'arguments, de réfuter les allégations d'un interlocuteur dont on ne sait s'il est ami ou ennemi. D'où, dans les *Folies*, ces moments de tension dramatique extrême qui ne sont pas exempts de cruauté, lorsque Yseut, sommée de se rendre à l'évidence du souvenir, se défend contre une éventuelle imposture[6].

Mais la théâtralité de nos textes n'est pas seulement induite par des effets rhétoriques, elle l'est aussi par une mimique, une gestuelle, une situation d'énonciation qui découlent de l'argument initial, la ruse et le travestissement de Tristan. Dès lors qu'il se dépouille de sa propre

1. Dans Oxford, l'auteur précise bien comment la reine, par un stratagème, agit de telle sorte que les importuns quittent sa chambre, pour la laisser seule avec Brangien et le fou (v. 671-676, p. 234).
2. Berne, v. 139, p. 248.
3. Oxford, v. 701, p. 235.
4. *Ibid.*, v. 456, p. 229.
5. Berne, v. 510-512, p. 258.
6. Voir en particulier Berne, v. 370-393, p. 254-255, et Oxford, v. 456-462, p. 229.

identité pour revêtir l'habit du fou, en prendre le masque, il endosse du même coup un rôle analogue à celui du jongleur : il prend la parole pour amuser le public[1].

Reis, ne sui je bon menestrel[2] *?*

lance-t-il à Marc ;

De mout bon maistre avez leü[3] *!*

ironise Yseut qui renvoie son long discours passionné au répertoire des jongleurs ou des maîtres de rhétorique. La position de Tristan, simulateur en représentation, crée alors dans le texte un jeu scénique très subtil qu'on pourrait presque apparenter au théâtre dans le théâtre. En effet, le roi, la reine et la cour, public du bouffon, observent et commentent sa performance :

Li reis e li autre s'en rient,
Entreparolent e dient :
« Cist est bon fol, mult par dit ben ;
Ben parole sur tute ren[4]*. »*

Mais nous, lecteurs, observons avec une complicité qui nous lie à la ruse de Tristan et nous tient à distance de la cour les effets que produit la fable sur les spectateurs qui en furent naguère, et en sont encore, les acteurs : depuis le rire énigmatique de Marc, fuyant devant la vérité, jusqu'aux dénégations pathétiques d'Yseut.

Or le problème est de savoir si la ruse de Tristan possède bien une valeur opérante. Le résultat est ambigu. Si le départ de Marc, laissant le champ libre à Tristan, puis celui d'Yseut, provoqué par l'émotion de ce qu'elle vient d'entendre, démontrent la validité du mode d'action choisi, le masque de la folie, la théâtralité de la situation d'énonciation semblent frapper le récit de Tristan, en dépit de sa vérité, d'une non-réalité qui l'apparente au rêve :

— *N'est pas vair, einz est mensunge ;*
Mais vus recuntez vostre sunge[5]*,*

s'exclame Yseut.

Et si lo tient or a mançonge,
Don di je bien que ce fu songe,
Car je lo songé tote nuit[6]*,*

1. Les jongleurs se distinguaient souvent par l'excentricité de leur tenue vestimentaire, aux couleurs éclatantes, à partir du XIIe siècle. Comme le fou, il arrivait qu'ils portassent une tonsure particulière. Ainsi, dans le *Roman de Brut* de Wace, Balduf, déguisé en jongleur pour rejoindre son frère Colgrin assiégé par Arthur, s'est-il rasé la moitié de la tête, de la barbe et des moustaches : *Pur aler parler a sun frere / Se fist par mi la barbe rere / E le chief par mi ensement / E un des gernuns sulement, / Bien sembla lecheür u fol* (éd. Ivor Arnold, Paris, S.A.T.F., 1940, t. II, v. 9105-9109, p. 480 ; « Pour aller parler à son frère, il se fit raser la moitié de sa barbe et de ses cheveux, ainsi qu'une seule moustache. Il avait bien l'allure d'un vaurien ou d'un fou » [nous traduisons]).

2. Oxford, v. 527, p. 231.

3. Berne, v. 452, p. 256.

4. Oxford, v. 311-314, p. 225.

5. *Ibid.*, v. 457-458, p. 229.

6. Berne, v. 180-182, p. 249.

déclare Tristan à Marc. Tout se passe comme si le récit véridique du fou était pris, en raison du rôle tenu par celui qui l'énonce, comme une construction imaginaire, une imitation des êtres et de leurs actions, en somme un « faire poétique » que l'on peut toujours nier :

[...] « Certes, tu menz !
Metez le fol hors de cenz[1] ! »

Une condition suffit néanmoins pour que soit opérant le stratagème, pour que la fable du fou se révèle le récit véridique d'une expérience vécue et non la parfaite illusion d'un « enchantëor[2] » : que Tristan se démasque, renonce à son rôle pour donner des preuves de son identité. À cet égard les signes corporels qu'il produit — l'anneau dans Berne, le son authentique de sa voix recouvré dans Oxford — constituent autant de jeux de scènes finaux qui s'inscrivent dans la rhétorique de la persuasion, mais l'emportent en efficacité sur la parole dont ils prennent le relais. Le texte se clôt alors sur l'abandon du masque[3] et sur le silence apaisé des retrouvailles.

Si le dénouement coïncide avec le dévoilement d'une identité, il marque aussi un revirement spectaculaire. La prudence d'Yseut s'est avérée folie : « Lasse ! fait ele, tant sui fole ![4] », alors que la folie du héros s'est révélée sagesse[5]. Ce jeu d'échanges entre sagesse et folie, de distinction entre apparence et réalité, invite à prendre en considération la dimension allégorique de nos poèmes qui entretiennent des rapports privilégiés avec la forme du discours voilé et de la métaphore continuée.

Il existe diverses manières de voiler la vérité d'un discours : l'artifice du déguisement en est une. Sous couvert de son masque, Tristan peut tout dire, en toute impunité. Il peut se livrer au jeu fascinant et brûlant de dire à Marc, en termes très crus, qu'il est un mari trompé, à Yseut, en termes tout aussi crus, qu'il désire la posséder. En mettant en scène le commentaire réprobateur des barons :

Or dient tuit li chevalier :
« N'a fol baër, n'a fol tancier[6] ! »

puis, leur murmure inquiet :

« Mien escïant, tost avandroit
Que mes sires cel fol crerroit[7]. »

Berne souligne ainsi, sans doute avec plus de force qu'Oxford, l'audace verbale de Tristan qui, débarrassé de toute contrainte courtoise, emploie un vocabulaire bas, socialement scandaleux. Mais lorsque, dans Oxford, il fait la description des noces burlesques de l'abbé du Mont-Saint-Michel et de la grosse abbesse voilée[8], c'est

1. Oxford, v. 387-388, p. 227.
2. Berne, v. 530, p. 258.
3. *En sa prupre furme revint* (Oxford, v. 987, p. 242).
4. Berne, v. 555, p. 259.
5. Ce retournement final est déjà préparé dans Berne par ce jugement de Brangien : *En son cuer panse qu'il est sage* (v. 306, p. 253).
6. Berne, v. 200-201, p. 250.
7. *Ibid.*, v. 260-261, p. 251.
8. Voir Oxford, v. 229-242, p. 223.

l'essence carnavalesque du personnage qui se révèle, son aptitude à retourner les codes sociaux, pour affirmer un désir sexuel, dans une licence totale de la parole.

S'il dit parfois la vérité sans fard, sous couvert de son déguisement, Tristan excelle aussi à parler par ambages, par énigmes qui donnent à ses interlocuteurs l'impression d'un non-sens, là où il faut entendre un discours à double sens. Dans toute la première séquence, il use ainsi, en présence de Marc, par souci de dissimulation, d'énigmes autour de sa naissance et de son être. À cet égard, par le travail qu'il révèle sur les mots et leur sens, ce recours au langage voilé rapproche Tristan du poète. L'un des procédés utilisés par le fou est l'anagramme dans le fragment de Cambridge : « Metez le tris dewaunt le tran, / Et vus y truverez Tristran[1]. » En lisant son nom *Trantris* d'arrière en avant, on retrouve son nom véritable. Il s'agit là d'un procédé de dissimulation du nom d'un usage fort courant chez les poètes, à partir du XIII[e] siècle. Un poète tel que Jean Renart a eu recours à cet « engin » (ruse) poétique à la fin de son *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*[2]. Si l'on agence dans un ordre différent certaines lettres du dernier vers du roman : « qu'il en*tra en r*eligion », on retrouve en effet son nom : « Renart ». Dans le fragment de Cambridge, l'anagramme se laisse clairement déchiffrer, car, à la différence de Jean Renart, Tristan livre à Marc, dont l'aveuglement, caractéristique du personnage, demeure mystérieux, le mode d'emploi de ce jeu de lettres. Or, de même que l'usage de l'anagramme voile mais révèle le nom propre du héros, de même celui de la métaphore animale, dans le récit saugrenu de ses origines relatées devant le roi et la cour, préserve le secret de sa naissance et de son enfance. On y retrouve, en effet, des éléments légendaires que la tradition romanesque nous a conservés épars. Ainsi le fol prétend-il être né d'une baleine et d'un morse[3] mais ignorer le lieu exact de sa naissance[4]. De fait, dans le roman d'Eilhart, Blantzeflur, la sœur de Marck, donne naissance à Tristrant, en pleine mer, sur le navire qui l'emporte vers le pays de son époux, et meurt le jour même[5]. Il raconte aussi qu'il a été élevé par une tigresse. Or, dans le *Tristan en prose*, Tristan est persécuté par une marâtre qui veut l'empoisonner, et c'est Governal qui, à la mort de son père Melyadus, protège l'orphelin et l'emmène dans le royaume de Marc[6]. Et lorsque le fou propose à Marc d'accepter Brunehaut, sa sœur, en échange de la reine, ne peut-on lire dans les termes de ce marché son désir, pour s'unir à Yseut la Blonde, de lui céder la femme qui serait en quelque sorte le négatif de la reine : Yseut aux Blanches Mains, la sœur de Kaherdin, avec laquelle il n'entretient que de chastes rapports, quasi fraternels en somme ? Ainsi tout ce récit d'allure fatrasique apparaît-il comme une sorte d'allégorie, de condensation métaphorique de sa naissance et de sa destinée amoureuse.

1. Berne, v. 186-187, p. 249.
2. Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, éd. Félix Lecoy, Champion, C.F.M.A., 1977. L'éditeur date la composition de ce roman de 1228. Voir v. 5655.
3. Berne, v. 161-162, p. 249.
4. Oxford, v. 275, p. 224.
5. Voir Eilhart, p. 264.
6. Voir E. Löseth, *Le Roman en prose de Tristan*, Paris, Émile Bouillon, 1891, p. 17-19.

Mais outre la possibilité de dissimuler son identité et sa naissance, l'usage de la métaphore et du langage à double sens permet à Tristan d'exprimer, de manière voilée, ses désirs les plus informulables au regard de la loi morale et sociale. On citera à ce propos le célèbre passage où il évoque la maison préparée pour Yseut « entre les nues et lo ciel », toute parfumée de fleurs et de roses[1], le palais de verre et sa chambre de cristal[2] inondée de soleil. Cette chambre nuptiale, triomphe de l'exaltation érotique, peut être entendue tout d'abord comme la transposition, sur un mode idéalisé, de la grotte d'amour ou de la loge de feuillage que traversent les rayons du soleil. Mais si l'on passe du plan narratif au plan symbolique, cette métaphore se lit comme l'image épurée et stylisée du lieu de délices, éternellement printanier, si souvent chanté dans la poésie amoureuse depuis l'Antiquité, comme la formalisation du *lai* (le *là*) de la poésie lyrique « où le troubadour aspire à rencontrer la *dompna* dont il est frustré dans le *çai*, l'*ici* où il évolue[3] ». Dans cette vision éblouissante et énigmatique se mêlent donc le renvoi anecdotique au passé et la projection imaginaire d'un désir désespéré. Ne peut-on y lire aussi, en référence cette fois à la situation particulière d'énonciation, la nostalgie d'une transparence des signes que la dissimulation et le déguisement rendent impossible ?

Or, si toutes ces métaphores détiennent une vérité secrète, c'est que la folie n'est pas elle-même privée de cohérence ni dépourvue de sens. Que figure en effet le déguisement en fou de Tristan l'Amoureux ? D'abord une allégorie de l'amour. Le choix du déguisement n'est en effet pas laissé au hasard, il est l'extériorisation d'un état d'âme de l'amant frustré :

Qant ne la voi, a po ne derve[4].

Pur vostre amur sui afolez[5],

se lamente Tristan. Tout autant qu'il dissimule, en lui donnant une forme autre, le déguisement en fou signifie donc une vérité de l'amour. Or dans cette « morale » de l'amour qui l'identifie à la folie on reconnaît aisément l'un des topiques les plus éprouvés de la lyrique courtoise, emprunté à la poésie d'Ovide[6]. Si l'amour est folie, Tristan, l'*amans amens*, semble être dans nos récits la représentation, l'incarnation typique la plus accomplie d'un motif qu'a si souvent modulé Gace Brulé, « chantre exalté de la folie amoureuse[7] » : « Ja n'ameroit nus sagement[8] », déclare-t-il dans une chanson, sentence

1. Berne, v. 168-169, p. 249.
2. Oxford, v. 301-310, p. 224-225.
3. J.-Ch. Payen, « Le Palais de verre dans la *Folie d'Oxford* [...] », *Tristania*, V, 1980, p. 23.
4. Berne, v. 99, p. 247.
5. Oxford, v. 175, p. 221.
6. Sur la folie amoureuse, on se reportera à l'article de R. Dragonetti, « Trois motifs de la lyrique courtoise confrontés avec les " Arts d'aimer " », *La Musique et les Lettres. Études de littérature médiévale*, Genève, Droz, 1986, p. 125-168. Voir en particulier, p. 127-136 et p. 145-147.
7. *Ibid.*, p. 129. Gace Brulé naquit vers 1160-1165 et mourut après 1213.
8. Holger Petersen Dyggve, *Gace Brulé, trouvère champenois, édition des chansons et étude historique*, Helsinki, *Mémoires de la Société de néophilologie de Helsinki*, XVI, 1951, chanson XV, strophe VI, v. 48, p. 242.

sur laquelle renchérit un autre trouvère, le Châtelain de Coucy, mort en 1203 : « Se j'avoie le sens qu'ot Salemons / Si me feroit amours fol tenir[1]. » Car l'amour prive de toute raison, égare l'amant dans la démesure de ses émotions, dans le délire de son désir pour un objet inaccessible. Cependant, au terme de cruelles errances, savamment analysées par le poète de Berne :

Et si vos di qu'il a pieç'a
Tel poine soferte por li
Et mout esté fol, je vos di[2],

l'amant découvre que la véritable folie serait d'ignorer l'amour et de renoncer à lui. Ainsi le cri d'Yseut s'épouvantant de n'avoir pas su reconnaître celui qu'elle aime :

Lasse ! fait ele, tant sui fole[3] *!*

peut-il se comprendre comme la réalisation narrative d'une loi de l'amour courtois qui oppose en définitive la vraie sagesse des amants à la folie du monde, à la fausse sagesse des « foles genz[4] », et met en évidence la nature paradoxale de l'amour, cette sage folie que célébra Gace Brulé[5] : « Maiz por Dieu, de li amer / Nel me tieigne a folage, / Qu'a s'amour faire oublier / Seroient fol li sage[6]. »

Or, tout autant que folie, l'amour est conçu dans nos récits, d'après un topique de la poésie ovidienne, comme une maladie qui épuise les forces de vie et plus précisément encore dans Berne comme une mélancolie. Si, depuis l'Antiquité, l'art médical s'interroge, avec circonspection, sur les rapports entre l'amour et la mélancolie, l'amour et la maladie, la tradition poétique gréco-latine considère, sans réserve, la mélancolie et l'amour insatisfait, qu'on nomme *Eros heroicus* (« amour héroïque »), comme des maladies similaires, sinon identiques[7]. Cette conception de la mélancolie amoureuse pénétra fortement la poésie médiévale et, avec elle, le roman où apparaissent des figures d'amants mélancoliques — dont Tristan est avec Lancelot le modèle exemplaire —, enclins à la contemplation, à l'extase ou à la folie. Dans les *Folies*, la description de la maladie qui mine Tristan, ce chagrin, cette langueur extrême qui font aspirer à la

1. « Même si j'avais la sagesse de Salomon, l'amour me ferait prendre pour un fou » (nous traduisons). Voir A. Lerond, *Édition critique des œuvres attribuées au Châtelain de Couci*, P.U.F., 1964, chanson XI, strophe II, v. 9-10, p. 107.
2. Berne, v. 121-123, p. 248.
3. *Ibid.*, v. 555, p. 259.
4. Oxford, v. 377, p. 226.
5. Jean de Meun reprendra cette définition paradoxale de l'amour dans le *Roman de la Rose* (composé vers 1270-1280) : *C'est fos sans, c'est sage folie* (éd. Félix Lecoy, Champion, C.F.M.A., 1973, t. I, v. 4293).
6. « Mais, au nom de Dieu, si je l'aime, qu'elle ne le considère pas comme folie, car oublier son amour serait plutôt folie au sage » (nous traduisons). Voir éd. H. P. Dyggve, chanson III, strophe II, v. 17-20, p. 199).
7. Sur ces conceptions médicales et leurs rapports avec la tradition littéraire, voir Marie-Paule Duminil, « La Mélancolie amoureuse dans l'Antiquité », *La Folie et le Corps*, études réunies par Jean Céard avec la collaboration de Pierre Naudin et de Michel Simon, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1985, p. 91-109. On consultera également Giorgio Agamben, *Stanze. Parole et fantasme dans la culture occidentale*, Christian Bourgois éditeur, 1981.

mort[1], fournit l'exemple parfait d'un cas de mélancolie amoureuse. Brangien ne s'y trompe pas, lorsqu'elle déclare au fou : « Plains estes de melancolie[2]. » Et, considérant que l'amour est à lui-même son propre médecin, que le consentement de la dame suffit à ramener l'amant à la raison[3], les *Folies* conjoignent dans le personnage d'Yseut l'image légendaire de la fée guérisseuse à celle de la dame médecin qui, dans la poésie d'amour, guérit l'amant en lui accordant sa merci[4].

Or, dans la mesure où Tristan, se rendant auprès de sa guérisseuse, se déguise en fou pour échapper à la folie réelle, pour en retourner les effets, c'est à lui qu'il appartient de dégager les éléments constitutifs d'une sagesse de l'amour. Sa parole qui reflète son penchant à la méditation se fait alors volontiers exemplaire : il use de proverbes, de métaphores qui, dans Oxford, apparentent son discours aux monologues lyriques des trouvères[5].

En intégrant à la requête amoureuse la sentence et la métaphore de la fontaine d'amour, si typique de la poésie courtoise, le poète d'Oxford parvient à dégager une vérité sur la passion, universelle et intemporelle. Telle n'est pas la moindre singularité des *Folies* : dans la parole d'amour du sage Tristan, du « plus loial amant[6] », se cache l'âme du poème qui est une réflexion sur l'amour et son sens.

Fondées sur une proliférante intertextualité, les *Folies* sont donc des poèmes complexes et atypiques. En effet, malgré leur brièveté, ils réfléchissent la légende tout entière, condensant la matière romanesque de Béroul et Thomas grâce à un art consommé de l'allusion littéraire. En outre par un travail sur les topiques de la poésie courtoise, par un usage du langage voilé et de la transposition métaphorique, ces récits jettent un pont entre la légende ancienne et l'expression poétique contemporaine des trouvères. Omniprésente et pathétique, la parole de Tristan, qui vit dans la nostalgie d'un amour perdu et espère la récompense de ses souffrances, enchaîne les souvenirs et cristallise les motifs poétiques du grand chant courtois. En elle, s'accomplit la fusion d'une tradition romanesque et d'un mode d'expression lyrique qui relie les données du roman à la doctrine courtoise la plus stricte. Une fois encore, de même que dans le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France, Tristan, dont la mémoire est dépositaire d'une matière qu'il élabore par sa maîtrise du langage en cycle légendaire, apparaît comme une figure emblématique de l'amant-poète. Mais ce qui singularise les *Folies*, c'est qu'il s'y révèle dépositaire d'un savoir intemporel sur la passion, sous l'apparence ambiguë et réversible du fou d'amour et du sage amoureux.

MIREILLE DEMAULES.

1. Oxford, v. 20, p. 217.
2. Berne, v. 285, p. 252.
3. *Ibid.*, v. 352-353, p. 254.
4. Sur ce motif de la dame qui apporte la guérison, voir par exemple Gace Brulé : *Ne rienz fors li ne me puet estre mee* [médecin] / *De la dolour dont souspir a celee.* (« Elle seule peut me guérir de la douleur qui me fait soupirer en secret. » Nous traduisons.) Voir éd. H. P. Dyggve, chanson IX, strophe III, v. 22-23, p. 220.
5. Voir Oxford, v. 701-708, p. 235.
6. Berne, v. 371, p. 254.

BIBLIOGRAPHIE

Études sur les « Folies Tristan ».

ADLER (A.), « A Structural Comparison of the Two *Folies Tristan* », *Symposium*, VI, 1952, p. 349-358.

BRUSEGAN (R.), « La Folie de Tristan : de la loge du Morrois au palais de verre », *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Amiens (16 et 17 janvier 1982), éd. Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1982, p. 49-59.

CURTIS (R. L.), « The Humble and the Cruel Tristan : A New Look at the Two Poems of the *Folie Tristan* », *Tristania*, II, 1, 1976, p. 4-11.

FRITZ (J.-M.), *Le Discours du fou au Moyen Âge, XIIe-XIIIe siècle. Étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1992.

LEGGE (M. Domenica), « Le Problème des *Folies* aujourd'hui », *Mélanges de littérature du Moyen Âge au XXe siècle offerts à Jeanne Lods*, E.N.S.J.F., coll. de l'École normale supérieure de jeunes filles, 10, 1978, t. I, p. 371-377.

LUTOSLAWSKI (W.), « Les *Folies* de Tristan », *Romania*, XV, 1886, p. 511-533.

MÉNARD (Ph.), « Les Fous dans la société médiévale. Le Témoignage de la littérature au XIIe siècle », *Romania*, XCVIII, 1977, p. 433-459.

PAYEN (J.-Ch.), « Tristan, "l'*amans-amens*" et le masque dans les *Folies* », *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Amiens (16 et 17 janvier 1982), éd. D. Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1982, p. 61-68.

ROBERTSON (D.), « Toward an Aesthetic of the Conteur : the *Folie Tristan* Poems », *Tristania*, II, 2, 1977, p. 4-11.

WALTER (Ph.), *Le Gant de verre. Le Mythe de Tristan et Yseut*, La Gacilly, Artus, 1990.

Études sur la « Folie Tristan » d'Oxford.

BRUCKNER (M. T.), « The *Folie Tristan d'Oxford* : Speaking Voice, Written Text », *Tristania*, VII, 1-2, 1981-1982, p. 47-59.

HAIDU (P.), « Text, Pretextuality and Myth in the *Folie Tristan d'Oxford* », *Modern Language Notes*, LXXXVIII, 1973, p. 712-717.

PAYEN (J.-Ch.), « Culture dominante et idéologie : la contestation idéologique au XIIe siècle (réflexions sur la *Folie* d'Oxford) », *Le forme e la storia*, I, 3, 1980, p. 273-278.

—, « Le Palais de verre dans la *Folie* d'Oxford : de la folie métaphorique à la folie vécue, ou le Rêve de l'île déserte à l'heure de l'exil ; notes sur l'érotique des *Tristan* », *Tristania*, V, 1980, p. 17-27.

Études sur la « Folie Tristan » de Berne.

ATANASSOV (S.), « La Cohérence de la folie dans la *Folie Tristan* de Berne », *Philologia*, VIII-IX, 1981, p. 66-76.
DEAN (R. J.) et KENNEDY (E.), « Un fragment anglo-normand de la *Folie Tristan* de Berne », *Le Moyen Âge*, LXXIX, 1973, p. 57-72.
DELBOUILLE (M.), « Le Fragment de Cambridge et la genèse des *Folies Tristan* », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, XVI, 1, 1978, p. 117-129.
ECKARD (G.), « À propos d'un passage de la *Folie Tristan* de Berne », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, XVI, 1, 1978, p. 161-168.
KASPRZYK (K.), « Fonction et technique du souvenir dans la *Folie Tristan* (Berne 354) », *Études de langue et de littérature du Moyen Âge offertes à Félix Lecoy*, Champion, 1973, p. 261-270.
ROBERTSON (D.), « On the Text of the Berne *Folie Tristan* », *Romania*, XCVIII, 1977, p. 95-104.
RYCHNER (J.), « Deux copistes au travail : pour une étude textuelle globale du ms. 354 de la bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, *Medieval French Textual Studies in Memory of T. B. W. Reid*, édité par Ian Short, « Anglo-Norman Text Society Occasional Publications Series », I, Londres, 1984, p. 187-218.

LA FOLIE DE TRISTAN

Version d'Oxford

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

La *Folie* d'Oxford nous est conservée dans un unique manuscrit complet : Oxford, bibl. Bodléienne, manuscrit Douce d. 6, f° 12d-f° 19a (sigle : *D*).

Il s'agit d'un petit manuscrit composé de vingt-deux feuillets de parchemin mesurant 257 × 175 mm, écrit en Angleterre vers le milieu du XIIIe siècle. Le texte, orné de soixante et une lettrines, alternativement bleues et rouges, est copié sur deux colonnes de 39 vers chacune dans une écriture soignée. Deux lettrines n'ont pas été exécutées (v. 499 et 551). Les repères destinés à la mise en page sont encore visibles. Chaque vers commence par une majuscule nettement séparée du reste du vers et se termine par un point. Ce manuscrit, dont il manque malheureusement le début, contient le plus long fragment conservé du *Tristan* de Thomas (v. 1422-3241) auquel fait suite le texte de la *Folie*. Il conclut par deux courts textes anglo-normands : un poème moralisant sur l'humilité et l'orgueil et un récit en prose sur la Vraie Croix, peut-être composé par un autre scribe.

Établissement du texte.

Principes d'édition.

En l'absence de toute copie de contrôle, nous avons reproduit le manuscrit avec la plus grande fidélité[1] en respectant, même à la rime, son orthographe qui suit de près la prononciation dialectale de l'anglo-normand. Nous n'avons corrigé que là où la leçon était erronée en raison d'une faute de plume ou d'une mauvaise lecture du scribe qui altérait le sens du texte. Lorsque la correction ne semblait pas devoir s'imposer à l'exclusion de toute autre, nous avons préféré maintenir le vers même défectueux, voire inintelligible. Tel est le cas des vers 256, 344 et 994 où aucune des corrections proposées par nos devanciers, si subtiles soient-elles, ne s'imposait plutôt qu'une autre avec certitude. Nous avons en l'occurrence rejeté dans les *Corrections de la Folie d'Oxford* les hypothèses avancées par les différents éditeurs de ce manuscrit. Nous avons appliqué les « Règles pratiques pour l'édition des anciens textes français et provençaux », *Romania*, LII, 1926, p. 243-249.

Corrections.

Les retouches portent en premier lieu sur des fautes de plume, le scribe confondant parfois des caractères graphiquement proches, notamment *n* et *v* (v. 33, 56, 693, 951) ou *r* intérieur et *i* (v. 47, 529, 638). Nous avons corrigé également les erreurs évidentes comme l'omission d'une lettre (v. 152, 529), d'une syllabe (v. 380, 497) ou d'un mot entraînant parfois une leçon incohérente ou peu satisfaisante pour le sens. Inversement une lettre parasite peut dénaturer le mot (v. 13, 111), une syllabe surnuméraire altérer le sens du vers (v. 783, 798, 802). Dans trente-neuf cas nous avons corrigé la leçon du manuscrit qui aboutissait à un contresens ou à un non-sens sur le texte, lorsqu'il y avait confusion entre des mots de graphie voisine à la suite d'une mauvaise lecture du scribe (v. 107); ou lorsque ce dernier avait employé le verbe à un temps, un mode différent de celui requis par le contexte (v. 174), ou anticipé un substantif qui se trouve au vers suivant (v. 832) ou encore confondu des pronoms (v. 224). Malgré ces erreurs qui sont le lot commun de tous les manuscrits, on peut dire que le scribe a effectué son travail avec soin.

Je n'ai pas corrigé les traits de graphie, parfois déroutants, propres au dialecte anglo-normand. On observe en particulier la réduction des diphtongues à une voyelle simple et, par suite des confusions

1. On se reportera également aux éditions antérieures de la *Folie* d'Oxford : *Tristan. Recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures, composés en françois, en anglo-normand et en grec, dans les XIIe et XIIIe siècles*, publié par Francisque Michel, Londres et Paris, 1835-1839, 3 vol., t. II, p. 89-137; *Les Deux Poèmes de la Folie Tristan*, éd. Joseph Bédier, Paris, S.A.T.F., 1907, p. 1-79 ; *La Folie Tristan d'Oxford*, éd. H. Hoepffner, Strasbourg, Publications de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg (Textes d'étude, 8), 1943 ; *Tristan et Yseut. Les Tristan en vers*, éd. Jean-Charles Payen, Garnier, 1974, p. 265-297 ; *Tristan et Iseut. Les Poèmes français [...]*, éd. Philippe Walter, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1989, p. 233-281 ; *Les Deux Poèmes de la Folie Tristan*, éd. Félix Lecoy, Champion, 1994, p. 50-101.

qu'entraîne cette évolution dialectale, des phénomènes de graphie inverse aboutissant à la notation d'une diphtongue pour une voyelle simple. Ainsi par exemple *ei* est réduit à *e*: *saver* pour *saveir* (v. 46). Mais on trouve la graphie inverse *ei* pour *e*, *espeie* (v. 432). De même *ie* est réduite fréquemment à *e*: *ben* (v. 74), *venent* (v. 93), *pez* (v. 649). La graphie inverse *ie* pour *e* se rencontre dans *fiez* (v. 132) pour *faé*, adjectif où la voyelle atone en hiatus *a* était amuïe comme l'indique la graphie *fai* pour *faé* où la diphtongue *ai* note un *-e* ouvert au vers 133. En ce qui concerne les consonnes, nous avons conservé la graphie normando-picarde *sch* devant *i* < *c* + *i*, qui se rencontre 2 fois (*meschine* pour *mecine* < *medicina*, v. 364, 427).

Les atteintes à la déclinaison sont fort nombreuses, ce qui n'est guère étonnant dans un manuscrit anglo-normand. Des irrégularités confirmées par la rime indiquent que, pour certaines d'entre elles du moins, ces fautes de déclinaison remontent à l'auteur. Nous ne les avons pas corrigées car elles constituent un précieux témoignage sur l'évolution du système. Nous avons conservé également les nombreuses inexactitudes concernant le genre des substantifs (*un esclavine* v. 192, *un herbete* v. 213, *une esquïer* v. 535, *la baivre* v. 652 mais *cel baivre* v. 657, *un petite druërie* v. 758, *un ren* v. 764). Dans un grand nombre de cas, l'adjectif (*mal* pour *male* v. 476, 930, *bel* pour *bele* v. 282) et le participe passé ne s'accordent pas avec le féminin auquel ils se rapportent et restent invariables (*La tur querré* v. 105). Nous avons laissé toutes ces irrégularités qui témoignent de l'amuïssement du *-e* final et peut-être aussi de l'influence de l'anglais où le genre a beaucoup moins d'importance qu'en français.

Versification, compte des syllabes.

La copie de la *Folie* d'Oxford est déparée de nombreux vers irréguliers, parfois hypermétriques mais dans leur majorité hypométriques, car le copiste anglo-normand, comptant plus les accents que les syllabes, maîtrise mal le numérisme et la versification continentale[1]. Nous n'avons pas cependant corrigé ces vers défectueux qui sont un témoignage intéressant d'une particularité linguistique et littéraire.

De fait, on observe que le copiste manie le *-e* muet avec la plus grande imprécision. Nous avons ainsi noté la chute de la voyelle atone en hiatus dans 19 cas dont la plupart sont sans doute imputables au copiste qui écrit ainsi : *cunuz* pour *cuneüz* (v. 35), *grant* pour *graant* (v. 83). Comme par ailleurs on observe dans la scansion de l'octosyllabe des cas de réduction d'hiatus (v. 68, 80, 190, 769), nous n'avons pas rétabli la voyelle amuïe, car l'amuïssement de la voyelle atone en hiatus se manifestant de très bonne heure en anglo-normand, rien n'indique que ces formes réduites ne puissent remonter, du moins pour certaines d'entre elles, à l'auteur.

1. À ce sujet voir Prior (O. H), *Remarques sur l'anglo-normand*, *Romania*, XLIX, 1923, p. 161-185 et plus particulièrement p. 171-177. On consultera aussi Lote (G.), *Histoire du vers français*, Paris, Hatier, t. I, 1949 : livre II, « Les Éléments constitutifs du vers français » ; chap. III, « Le Vers numérique et le rythme », 2[e] partie, « Infractions à la règle du numérisme », p. 295 et suiv.

La voyelle élidée des monosyllabes devant initiale vocalique est le plus souvent maintenue dans la graphie, conformément à l'usage de nombreux scribes anglo-normands. Le plus souvent il s'agit d'un *-e* pour les mots atones *ke* pronom relatif et conjonction, *le* article défini et pronom, *ne*, les pronoms *je*, *me*, *te*, *se*, *me* forme de l'adjectif possessif féminin. Plus rarement le scribe ne note pas l'élision d'un *-a* pour l'article *la*, les adjectifs possessifs *ta*, *sa* ou celle d'un *-i* pour *si*, *ki*. Nous avons conservé cette habitude graphique car, dans 27 cas, des mots nécessairement soumis à l'élision dans la versification médiévale doivent être comptés comme syllabe pleine et former hiatus pour que la mesure du vers soit correcte. Il se peut que le scribe ait modifié le poème primitif en supprimant ailleurs dans le vers une ou deux syllabes, à moins qu'en anglo-normand ces mots n'aient eu la possibilité de former hiatus[1], ce qui est assuré pour *ma*. Dans le doute, nous nous sommes donc abstenu de faire l'élision. De même nous n'avons pratiqué l'enclise des pronoms *le* et *les* que lorsque le scribe la notait, même si la mesure du vers laisse supposer que la contraction se faisait (v. 43, 935, 955, 992).

Comme il arrive souvent dans les manuscrits anglo-normands, le scribe a ajouté 12 fois un *-e* d'intercalation entre *-v* et *-r* (*viverai* pour *vivrai*, v. 318). Même si cette voyelle ne compte pas dans la mesure du vers, à une exception près (v. 993), nous avons respecté cette pratique particulière au dialecte du scribe.

En outre, bien que l'omission ou l'ajout d'un *-e* final altère fréquemment la mesure de l'octosyllabe, nous avons renoncé à jouer avec les doublets morphologiques tels que *ele* / *el*, *lore(s)* / *lor(s)*, *ore(s)* / *or(s)*, *unke(s)* / *unc*, *cume* / *cum*, *nen* / *ne*, de même que nous nous sommes abstenu de recourir aux monosyllabes de remplissage qui abondent parfois dans la poésie médiévale, car une telle intervention n'aurait amélioré en rien le sens des vers incriminés et n'aurait pas respecté l'usage du manuscrit. C'est dans ce souci que nous avons maintenu des formes irrégulières telles que *amunte* pour *amunt* (v. 86), *maine* pour *main* (v. 592, 930), *traite* pour *trait* (v. 681) où la voyelle irrégulière indique la prononciation de la consonne précédente[2]. Nous l'avons cependant supprimée au vers 124 (*porte* pour *port*) afin d'éviter un contresens sur le texte.

La traduction.

Nous avons essayé de traduire avec simplicité la *Folie* d'Oxford, en évitant tout archaïsme de l'expression, afin de répondre aux exigences d'une lecture moderne[3]. L'ancien français mêle constamment

1. Telle est l'opinion de J. Vising dans son opuscule intitulé *Sur la versification anglo-normande*, Uppsala, R. Almqvi et J. Wiksell éditeurs, Paris, Picard, 1884, chap. IV, « Questions de détail », p. 59-68. Voir en particulier p. 61-62 : « Il n'est pas douteux que les auteurs eux-mêmes n'aient souvent écrit comme les copistes, et ainsi donné les formes pleines à l'article *le*, *la*, aux possessifs *ma*, *ta*, *sa*, et à la préposition *de* devant une voyelle. » Du même auteur on consultera également à ce sujet *Anglo-Norman Language and Literature*, Londres, University Press, Humphrey Milford, 1923, chap. VII, « Anglo-Norman Versification, § number of syllabes », p. 79.

2. Sur les attestations de cette voyelle épithétique en anglo-normand, on se reportera à l'ouvrage de F. J. Tankerey, *L'Évolution du verbe en anglo-français*, Champion, 1915, p. 136-140 et p. 773-775.

3. Les volumes publiés par J.-Ch. Payen et Ph. Walter (cités n. 1 en bas de page 1326) proposent également une traduction de la *Folie* d'Oxford.

le présent aux temps du passé. Lorsque ce mélange de temps se produisait à l'intérieur d'une même phrase, nous avons généralisé la temporalité majoritaire. Mais étant donné l'importance du discours direct dans le poème et la fréquence du présent historique qui met sur le même plan temporel la situation narrative et les dialogues, nous avons conservé ce temps, alors que le texte narratif contemporain use plus volontiers du passé simple pour le récit.

J'ai généralisé la forme traditionnelle des noms de personnages: *Brangien*, *Tristan* et *Yseut* alors que le manuscrit présente pour le nom du héros la forme *Tristran*, pour celui de l'héroïne les formes *Ysolt* ou bien *Isolt*, lorsque l'initiale *I* correspond à une lettrine colorée (11 fois), et pour celui de sa suivante : *Brengain*.

Pour aider le lecteur à se repérer dans le poème, nous avons répertorié en note les différents épisodes de la légende auxquels il était fait allusion. Dans les notes nous avons également analysé les difficultés d'interprétation suscitées par le texte, en nous aidant des commentaires très érudits de nos devanciers. À cet égard, nous voudrions souligner, pour terminer, combien notre travail est redevable des éditions excellentes de J. Bédier, E. Hoepffner et F. Lecoy[1].

M. D.

NOTES ET VARIANTES

Page 217.

a. *Folio 12 de D-colonne d, vers 1-39.* ⁂ *b.* ahaan *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *c.* ne *manque dans D; nous corrigeons avec J. Bédier* ⁂ *d.* tant ke il la soüst *D; nous corrigeons.*

1. Tristan se trouve probablement en Petite-Bretagne comme le laissent supposer les vers 31-32, p. 218. Selon le roman de Gottfried, la *Saga* et *Sire Tristrem*, qui suivent la version de Thomas, Tristan serait originaire de l'Erménie ou Parménie, région fictive du sud de l'Armorique.

2. J. Bédier avait noté l'influence du roman de Thomas sur ce début, inspiré du passage où Tristan, blessé par un épieu empoisonné, s'entretient avec Kaherdin pour le supplier de ramener Yseut auprès de lui (v. 2499-2725, p. 190-197). On peut en effet comparer les vers 15-16 de la *Folie* d'Oxford avec les vers 2501-2502 (p. 190) du roman de Thomas : *E veit que nuls nel puet guarir, / E pur ço l'en covent murir.*

Page 218.

a. ke il en *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *b.* Vent *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *c.* *Vers 34-35 dans D:* Ki le païs ne seit a terre / Kar il mult cunuz . *Nous corrigeons avec J. Bédier. Le vers 34 est obscur en raison d'une abréviation difficile à résoudre.* ⁂ *d.* *Folio 13 de D-a, 40-78; b, 79-119; c, 120-158; d, 159-197.* ⁂ *e.* curare *D; nous cor-*

1. Pour ces trois éditions, voir n. 1 en bas de page 1326.

rigeons avec J. Bédier. •• *f.* ke vunt suvent *D; nous corrigeons.* •• *g.* matin / Acusist sun estre e *D; nous corrigeons, d'après E. Hoepffner, la forme* acusist *en* acuilt *, troisième personne du singulier du présent de « acoillir » (« entreprendre », « commencer »), forme attestée dans la « Chronique des Ducs de Normandie » de Benoît de Sainte-Maure (composée vers 1174).*

Page 219.

a. Suivant une suggestion de J. Bédier, E. Hoepffner corrige engleterre *qui donne une syllabe de trop aux vers 70 et 78 en* Bretaine *, synonyme employé au vers 82.* •• *b.* desanerent *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* estest *D; nous corrigeons.* •• *d.* e *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *e.* Tiltagel *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *f. Vers 101 dans D :* Ne cremout asalt ne engin ki vaile *. L'hypermétrie de ce vers signale sans doute une lacune dans le manuscrit.* •• *g.* mer en *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. La description de la traversée de Tristan (notamment les vers 71-72, 75 et 86-92) s'inspire de celle de Kaherdin dans le roman de Thomas : *Halent ancres, levent lur tref, / E siglent amunt al vent suëf, / Trenchent les wages e les undes, / Les haltes mers e les parfundes* (v. 2731-2734, p. 197.)

2. Allusion à une légende rapportée dans *Le Roman de Brut* de Wace (1155) selon laquelle les premiers habitants de la Grande-Bretagne auraient été des géants que des Troyens en exil et leur chef Brutus, descendant d'Énée, auraient exterminés (voir *Le Roman de Brut* de Wace, éd. Ivor Arnold, 2 vol., Paris, S.A.T.F., 1938-1940, en particulier t. I, v. 1063-1080). Cet épisode légendaire, lié au temps de la fondation du royaume d'Angleterre, est également relaté dans un texte anglo-normand intitulé *Des grantz geanz* qui fut composé au XIII[e] siècle ou peut-être au début du XIV[e] siècle (voir *Des grantz geanz*, éd. G. Brereton, Oxford, 1937. Traduction de D. Régnier-Bohler, dans *Le Cœur mangé*, Stock Plus, 1979, p. 281-292).

Page 220.

a. marke *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* A sis e vint mult *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* de sinopre e de cunzur *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* E nez al chastel *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *e.* guuaineres *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *f.* porte *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *g.* ke il *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *h.* passant *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *i.* Ki *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *j.* prenge nom / Une en uline autre *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *k.* est en ancre *D; nous corrigeons.*

1. Dans les vers 94-124 (p. 219-220), on retrouve les lieux communs de la description de la ville tels qu'ils apparaissent dans les romans du XII[e] siècle. Le texte porterait la trace en particulier de l'influence du *Roman de Brut* de Wace (1155) et du *Roman d'Énéas* (vers 1156). — V. 101-103 : *Ne cremout asalt ne engin [...].* Dans le *Roman d'Énéas*, Carthage est décrite de la même manière comme une

citadelle imprenable : *N'i peüst rien nus hom forfaire, / por nul asalt, lancier ne traire, / ne engin ne li forfeïst, / se devers lo ciel ne venist* (éd. J.-J. Salverda de Grave, 2 vol., Champion, C.F.M.A., 1925, t. I, v. 501-504). — V. 107-110 : *De marbre sunt tut li quarel [...].* Les murailles présentent un contraste ornemental de couleurs, telles que le bleu et le rouge. Cet indice d'un luxe de civilisation se retrouve aussi dans la description de Carthage : *Li carrel sont de marbre bis, / de blanc et d'inde et de vermoil ; / par grant anging et par consoil / i sunt asis tot a compas* (*ibid.*, v. 422-425). Mais au-delà d'un emprunt direct, sans doute faut-il voir dans la disposition des formes et l'emploi des couleurs franches une représentation de la ville commune, à cette époque, à la littérature et aux arts plastiques. Ainsi dans les célèbres broderies du couvent de Wienhausen (Basse-Saxe), exécutées vers 1300, qui représentent l'histoire de Tristan d'après les romans d'Eilhart et Gottfried, les pierres des murailles de Tintagel sont-elles stylisées par une alternance de blanc, d'azur et de rouge. — V. 119-122 : *Plentet i out de praërie [...].* La description dans *Le Roman de Brut* des abords de Carlion, une des capitales du roi Arthur, a probablement servi de modèle pour celle des alentours de Tintagel : *Plenté i aveit de peissun / E grant plenté de veneisun ; / Beles erent les praeries / E riches les guaaineries* (t. II, v. 10 217-10 220).

2. L'auteur rapporte ici une légende à propos du château de Tintagel en précisant qu'il la doit à une tradition orale (« les paysans », « les gens du voisinage »). Tintagel devient ici une forteresse féerique qui disparaît probablement aux deux solstices. (Voir à ce sujet Ph. Walter, *Le Gant de verre*, La Gacilly, Artus, 1990, p. 208.)

Page 221.

a. Les éditeurs corrigent eus *en* eles *, mais il peut s'agir d'un emploi du pronom masculin pluriel pour le pronom féminin pluriel, bien attesté par ailleurs en anglo-normand au cas sujet.* •• *b.* enco *D ; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* prat *D ; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* parleret *D ; nous corrigeons.*

1. Marie de France a exploité une situation narrative analogue pour amener la rencontre entre les amants. (Voir *Le Lai du Chèvrefeuille*, v. 35-46, p. 214.)

2. Notre traduction ne rend malheureusement pas le jeu de mots fondé sur le verbe *afoler* (v. 175) qui signifie « blesser », « tuer », « mettre à mal », mais qui, rappelant aussi dans sa texture phonique l'adjectif « fol », pourrait être compris comme « rendre fou ». De même que dans la *Folie* de Berne (v. 99 et 123, p. 247 et 248), le déguisement en fou semble motivé et annoncé par une expérience intérieure.

Page 222.

a. liu *manque dans D ; nous corrigeons avec J. Bédier qui propose pour ce vers :* En liu repost od lu l'en maine *. E. Hoepffner préfère :* En un repostail u l'en maine *.* •• *b.* nos *manque dans D ; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c. Folio 14 de D-a, 198-236 ; b, 237-275 ; c, 276-315 ; d, 316-354.* •• *d.* Ben seul le fol *D ; nous corrigeons.* •• *e.* pur

manque dans D; nous corrigeons avec J. Bédier. •• *f.* volt *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *g.* poür ke il vait *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. J. Morawski a relevé cet énoncé proverbial, sous une forme voisine, dans un manuscrit anglo-normand du XIVe siècle. « Tel quyde estre sage qy est fous » (ms. Cheltenham, bibl. Phillipps, 8336, aujourd'hui Brit. Libr., Add. 46919, f° 104 r°, n° 23 ; voir J. Morawski, « Proverbes français tirés de trois recueils anglo-normands », *Zeitschrift für romanische Philologie*, LVI, 1936, p. 419-439). L'idée est reprise dans la *Folie* de Berne : *Plus fol de moi vait a cheval* (v. 289, p. 252).

2. Le giron étant un pan de vêtement allant de la ceinture aux genoux, il s'agit d'une tunique courte.

3. Les chirurgiens-barbiers rasaient la chevelure des fous, parfois en croix, croyant ainsi « aérer la tête » et réduire l'afflux d'humeur noire. Sur les attributs du fou, voir n. 3, p. 248. On se reportera sur ce sujet à J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, chap. II, « L'Évidence de la folie ou la fragilité d'une sémiologie », p. 37-61, et en particulier, pour la signification de la tonsure, p. 39-44.

4. L'idée de la plante qui brunit le teint de Tristan est empruntée à Thomas : *Par un herbe tut les deçeit, / Sun vis em fait tut eslever, / Cum se malade fust, emfler. / Pur sei seürement covrir, / Ses pez e sé mains fait vertir* (v. 1932-1936, p. 176).

Page 223.

a. Doit-on lire gras *avec une affriquée incorrecte ou* granz *sans tilde indiquant la voyelle nasale ?* •• *b.* swiant *D; nous corrigeons.* •• *c. Vers 256 dans D :* Est'kili gacte atanlent *(vers obscur). L'abréviation* Est' *devrait être résolue en « Ester » ou « Estre », ce qui n'est guère satisfaisant pour le sens. La forme verbale* gacte *a donné lieu à des interprétations diverses. J. Bédier proposait d'y voir une variante de « giete » (« jeter ») et de corriger le vers en* Es vos ki li giete a talent *ou* S'est ki li [...] *ou encore* S'est tel ki [...] *. Une telle conjecture qui comprend cette forme verbale comme un latinisme « gacte » < « jactat » de « jactare » (« jeter ») n'est pas impossible, bien que le scribe use toujours des formes courantes de « jeter » (voir v. 526, p. 231 ; v. 611, p. 233 ; v. 789, p. 237 et v. 977, p. 242) et que l'emploi intransitif du verbe soit peu satisfaisant pour le sens. E. Hoepffner voit dans* gacte *une forme de « jacter » (« sauter », « gesticuler »), verbe qui n'est malheureusement pas attesté avant le XIVe siècle, même si la forme nominale « jactance » se trouve dès le XIIe siècle. Nous proposons de lire* ganche *de « ganchier », « gancher », verbe qui selon le dictionnaire de Godefroy (t. IV) signifie en Normandie « aller de côté et d'autre ». Il faut peut-être lire :* Estes k'il i ganche a talent .

1. Le mont dont il est question aux vers 230 et 235 est sans doute le Mont-Saint-Michel de Normandie, mais il pourrait s'agir aussi du Mont-Saint-Michel de Cornouailles où se rend l'ermite Ogrin dans le roman de Béroul (v. 2733, p. 75). Le ton irrévérencieux du passage sur les noces de l'abbé du Mont rappelle la poésie satirique des Goliards, sorte de clercs vaguants qui, dans leurs chansons, dirigeaient de violentes critiques contre le pape, les évêques et moines.

Mais on pense également aux cérémonies burlesques de la fête des fous qui avaient lieu durant l'octave de la Noël : les laïcs déguisés, portant parfois des vêtements sacerdotaux déchirés, célébraient dans les églises des messes bouffonnes. Des spectacles publics et des farandoles avaient lieu aussi à cette occasion.

2. J. Bédier a identifié *Bel Encumbre* (v. 239) avec la commune de Bellencombre en Seine-Maritime. Mais il pourrait s'agir d'un toponyme de fantaisie.

3. Urgan le Velu est le nom d'un géant, voleur de bétail, tué par Tristan dans le roman de Gottfried (voir p. 589-594) et dans la *Saga* (voir chap. LXII, p. 872-875). Sur la mythologie de ce personnage, on se reportera à Ph. Walter, *Le Gant de verre*, chap. VII, « Urgan l'ogre », p. 187-212.

4. La massue, la pilosité excessive sont des attributs de l'homme sauvage, tel qu'il apparaît au Moyen Âge dans la littérature mais aussi dans les miniatures ou les sculptures. Pour une analyse de ce mythe et de son iconographie, on se reportera à C. Gaignebet et J.-D. Lajoux, *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, P.U.F., 1985, p. 120-136.

5. V. 249 : *cum hom fet lu.* Cette proposition comparative est d'interprétation délicate. Il semble qu'il faille voir dans *lu* une forme anglo-normande de *loup, lou, leu*, que l'on trouve aussi au vers 506, p. 230. *Fet* étant le participe passé du verbe *faire*, cette fin de vers ne signifierait-elle pas « comme un homme transformé en loup », c'est-à-dire « comme un loup-garou », ou bien « comme un homme déguisé en loup » ? Nous avons choisi une traduction plus neutre, mais plus vague aussi.

Page 224.

a. Mirdit *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* si quisi / Ma *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* a *manque dans D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* raïne / Aver e mener en *D. Nous adoptons la correction de J.-Ch. Payen; J. Bédier propose :* raïne / En eire et mete en *et E. Hoepffner donne :* raïne / Aver et mette en *. F. Lecoy conserve la leçon du manuscrit.*

1. La naissance et l'enfance de Tristan semblent relever d'un pur jeu poétique où les invraisemblances et les absurdités s'allient dans un éblouissant délire verbal : enfant sauvage, animaux fabuleux, sirène, antre et rocher protecteurs, tous ces motifs étranges sont juxtaposés de manière énigmatique pour suggérer une complicité entre la nature et le héros au merveilleux destin. Derrière l'apparente incohérence, on discerne cependant des images, des figures ou des motifs mythiques bien connus des clercs. — V. 273-274 : *Ma mere fu une baleine.* Il est le fils d'une baleine qui est comparée à une sirène. Si l'on retrouve le souvenir de la fable de Jonas, avalé par un gros poisson durant trois jours et trois nuits (Jonas, II, 1-11), on reconnaît aussi, de manière déguisée, le motif de l'enfant de la sirène, fréquent dans l'iconographie et la littérature. En effet la sirène-poisson est une créature fabuleuse, maîtresse des eaux et de la fécondité que les sculpteurs se plaisaient à représenter sur les chapiteaux ou dans les voussures des

tympans, que les enlumineurs aimaient à peindre dans les *marginalia* des manuscrits. Apparaît ainsi dès le XIIe siècle le thème iconographique de la sirène maternelle aux seins tétés par un animal, un siréneau ou un enfant. La poésie n'ignore pas ce thème comme l'atteste au XIIIe siècle une chanson célébrant le renouveau printanier que l'on appelle une « reverdie ». Dans cette pièce lyrique dont le premier vers fait office de titre : *Volez vous que je vous chant*, une créature féerique, parée de fleurs et de feuillages, révèle à son admirateur qu'elle est fille d'une sirène et d'un rossignol : *Li rosignous est mon pere / Qui chante seur la ramee / El plus haut boscage. / La seraine, ele est ma mere, / Qui chante en la mer salee / El plus haut rivage* (str. VI, v. 31-36, éd. P. Bec, *La Lyrique française au Moyen Âge*, Picard, 1978, t. II, p. 59-60). Le lait de la sirène possédait, croyait-on, des propriétés merveilleuses : celui qui en était nourri devenait un être des plus singuliers, un héros des plus valeureux. On peut penser à Lancelot du Lac, nourri par une divinité aquatique, la fée Niniane, ou aux nombreux fils de Mélusine, la fée-serpente dont le corps rappelle celui de la sirène. Sur la sirène au Moyen-Âge, on consultera l'ouvrage de Françoise Clier-Colombani, *La Fée Mélusine au Moyen Âge*, « Images, mythes et symboles », *Le Léopard d'Or*, 1991, p. 99-105. — V. 277 : *Une grant tigre me alettat.* S'il n'est pas fait une mention explicite au lait de la sirène, l'auteur précise que Tristan a été nourri par une grande tigresse. Sans doute est-ce un souvenir d'un passage du livre IV de l'*Énéide* de Virgile. Lors de son dernier entretien avec Énée, Didon lui reproche en ces termes la cruauté de son cœur : *Nec tibi diva parens generis nec Dardanus auctor, / perfide, sed duris genuit te cautibus horrens / Caucasus Hyrcanaeque admorunt ubera tigres* (« Non, une déesse n'est pas ta mère et Dardanus n'est pas l'auteur de ta race, perfide, mais du chaos de ses roches le dur Caucase t'a engendré et les tigresses d'Hyrcanie t'ont donné leur lait. ») (v. 365-367, texte établi et traduit par Jacques Perret, 2 vol., Les Belles Lettres, t. I, p. 124). À la poésie virgilienne, l'auteur a emprunté l'image de l'enfant perdu dans un paysage rocheux, nourri et protégé par les animaux les plus féroces. Mais au-delà d'un emprunt peut-être légèrement parodique (Tristan revient auprès d'Yseut, alors qu'Énée s'apprête à abandonner Didon), il faut voir dans ce passage la reprise d'un thème mythologique fréquent : celui de l'éducation sauvage, privilège des héros de sang royal, promis aux plus hautes destinées. Citons par exemple Pâris, fils de Priam et de la reine Hécube qui fut exposé et nourri pendant cinq jours par une ourse, Romulus et Rémus abandonnés sur le mont Palatin et allaités par une louve. Le lait des bêtes sauvages a ainsi pour vertu de communiquer au héros des forces naturelles exceptionnelles. — V. 279 : *Ele me truvat suz un perun.* Tristan est un enfant abandonné et exposé. On retrouve un motif constitutif de bien des légendes royales, notamment de celle d'Œdipe qui fut exposé, dès sa naissance, par son père Laïos, afin d'éviter l'accomplissement d'un oracle prédisant que son fils le tuerait. Tous ces traits légendaires s'agrègent donc pour signifier le destin exceptionnel du personnage, la singularité de son héroïsme et son appartenance à la dynastie royale. Ce passage étrange devait donner matière, au XIVe siècle, à des développements narratifs dans une chanson de geste dont le titre, *Tristan de Nanteuil*, est déjà

une référence à la légende tristanienne. Né lors d'une tempête, en pleine mer, le héros est abandonné aux flots, puis recueilli et allaité par une sirène. Cet enfant sauvage, parce que non baptisé, aura deux autres nourrices : une femme de pêcheur et une grande « cerve » qui tue ses parents nourriciers pour l'emporter dans une vaste forêt où elle règne sur les autres bêtes. (Voir *Tristan de Nanteuil*, édition par K. V. Sinclair, Assen, Van Gorcum & Co, 1971.) Sur la signification mythologique de ce passage, on se reportera à Ph. Walter, *Le Gant de verre*, chap. IX, « Le Fils de l'inceste », p. 247-277, en particulier p. 247-270.

Page 225.

a. De la sale *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* Li reis en autre *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* bran en fu *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Cette demeure féerique rappelle les châteaux de l'au-delà ou les îles merveilleuses si fréquentes dans la littérature arthurienne. Elle évoque en particulier l'île d'Avalon, terre de la fée Morgan et de ses « dames » où se réfugient des amants dans le *Lai de Lanval* de Marie de France ; mais surtout « l'Isle de Voirre » (« île de verre ») du manuscrit B. N. fr. 1450 du roman d'*Érec et Énide* de Chrétien de Troyes (vers 1165). Cette île, nous dit Chrétien, ne connaît ni les ardeurs de l'été ni les rigueurs de l'hiver : *Nus n'i oï onques tonoire, / Ne n'i chiet foudre ne tanpeste, / Ne boz ne serpanz n'i areste, / Ne n'i fet trop chaut ne n'iverne* (v. 1912-1915, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, texte établi d'après le manuscrit B. N. fr. 794, p. 48). Dans un article intitulé « Melwas, roi des morts, et l'île de verre », paru dans *Romania*, XXIV, 1895, p. 327-335, Ferdinand Lot a identifié l'île de verre avec le pays des Morts de la religion celtique, « la terre de promesse » *(Tir-n tairgiri)* ou « la terre sous les vagues » *(Tir fa tonn)*, pays de l'éternel été, où pour les Irlandais il n'y a ni maladie ni vieillesse. On retrouve dans la littérature médiévale des éclats de cette représentation mythique dans le motif poétique de l'île merveilleuse et dans des fables érudites qui cherchèrent à identifier cette terre féerique dont le sens religieux n'était plus compris. À partir du XIIe siècle, les moines de l'abbaye de Glastonbury qui prétendaient avoir retrouvé les tombes d'Arthur et de Guenièvre ont identifié leur abbaye avec l'île d'Avalon où la fée Morgan aurait emmené Arthur mortellement blessé, après la bataille de Salesbieres. Ils se fondèrent sur une fausse étymologie avançant que le nom de « Glastonbury », qu'ils latinisaient en « Glastonia », signifiant *urbs vitrea* (« ville de verre »), était la traduction du gallois *Ynis witryn* (« île de verre »). C'est la présence dans le nom de Glastonbury de la syllabe *Glas*, rapprochée du mot anglais *glass* (« verre »), qui a favorisé la création de cette fable savante. L'île d'Avalon, l'île de verre constituent donc des hauts lieux de la féerie pour l'imaginaire médiéval.

2. Anagramme du nom « Tristan » portée par le héros, lors de son premier voyage en Irlande, après le combat contre le Morholt.

3. Résumé du combat contre le Morholt. On retrouve dans la description de la blessure le motif de l'empoisonnement et l'image très

crue de la pourriture des chairs dont use Thomas, à la fin de son roman, pour décrire la blessure mortelle de Tristan, provoquée par un épieu empoisonné : *Li venims espant par tut le cors, / Emfler le fait dedenz e dehors; / Nercist e teint, sa force pert, / Li os sunt ja mult descovert* (v. 2495-2498, p. 190).

Page 226.

a. parnuat *est peut-être une forme de passé simple analogique de la 1re conjugaison du verbe « parnuire », intensif du verbe « nuire » (signifiant étymologiquement « mettre à mort », d'où « faire souffrir »), dont le passage à la 1re conjugaison est attesté en anglo-normand par les formes « nuser », « noisier ». J. Bédier corrigeait ce vers en :* Tant par m'ennuat le languir *et E. Hoepffner en :* Tant me partuat le languir *. •• b. Vers 347 dans D :* Al païs me estoit arver *. Nous corrigeons avec J. Bédier. •• c.* unche *D; nous corrigeons avec J. Bédier. •• d. Folio 15 de D-a, 355-393 ; b, 394-432 ; c, 433-471 ; d, 472-510. •• e.* Puit *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Allusion au premier séjour en Irlande où Tristan fut soigné et recueilli par Yseut et sa mère la reine d'Irlande. Il devint en cette occasion le maître de harpe d'Yseut. (Voir Berne, v. 407-415, p. 255.)

Page 227.

a. douner *D; nous corrigeons avec J. Bédier. •• b.* ki *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Allusion au deuxième voyage en Irlande et à la quête d'Yseut pour le roi Marc. Le poète ignore le conte du cheveu d'or que rapportent Eilhart (voir p. 282) et Berne (v. 432, p. 256 et n. 2), s'accordant ainsi avec Gottfried (et sans doute Thomas) qui résume ce conte pour le déclarer absurde (voir p. 500).

Page 228.

a. voilez *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Dans ce résumé du combat contre le dragon, l'auteur s'écarte de la *Saga* et du roman de Gottfried sur un détail ; c'est le perfide sénéchal et non Tristan qui coupe la tête du monstre (voir Gottfried, p. 507, et la *Saga*, chap. XXXVII, p. 834).

2. Résumé de la scène du bain. J. Bédier a rapproché le vers 446 du vers 2749 de Thomas : *Ire de femme est a duter* [...] (p. 197).

Page 229.

a. mensuge *D; nous corrigeons. •• b.* mebre *D; nous corrigeons avec J. Bédier. •• c. Le vers 488 est hypomètre dans D. Joseph Bédier corrigeait en rajoutant* dus *qui forme le troisième terme d'une énumération très fréquente (« rois, dus e contes »). E. Hoepffner, selon lequel le copiste aurait simplement omis un monosyllabe tel que* je *, proposait :* Reis et cuntes ai je servi

1. Ce prétendant odieux est le perfide sénéchal qui se targuait d'avoir tué le dragon et exigeait la main d'Yseut en récompense.

2. Comme dans la *Folie* de Berne (v. 180-181, p. 249), la rime *mensunge/sunge* (v. 457-458) sert de signal poétique, pour introduire l'épisode du philtre. Cette rime, apparue sans doute pour la première fois dans *Le Roman d'Énéas*, est devenue si célèbre dans les romans du XIIe siècle qu'elle s'est figée en proverbe : « Tous les songes sont mensonges » (voir, sur l'origine de cette rime, Renate Blumenfeld, « Remarques sur Songe/Mensonge », *Romania*, CI, 1980, p. 385-390).

3. Le vers 470 est énigmatique. Non sans hésitation, J. Bédier traduisait *en haut* par « en haute mer ». E. Hoepffner préfère voir dans cette expression une graphie altérée pour « en bliaud ».

4. Geste d'affliction ou de honte fréquent dans la littérature médiévale.

Page 230.

a. berser *D (vers hypomètre); nous adoptons la correction d'E. Hoepffner qui interprète* berser *comme la graphie tronquée de* berseret *, troisième espèce de chiens mentionnée dans ce passage, après les lévriers (v. 493) et les limiers (v. 495).* •• *b.* arc' *D; la lettrine manque.* •• *c.* i funt *D; la majuscule manque.* •• *d. Vers 503 dans D :* Li fols respunt rit apres *. Nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *e. Folio 16 de D-a, 511-549 ; b, 550-588 ; c, 589-627 ; d, 628-666.* •• *f.* kac *D. Nous corrigeons avec E. Hoepffner : confusion possible de « c » et « t » par le copiste.*

1. Tout ce passage (v. 489-514) est une allusion aux talents de chasseur et de veneur de Tristan fort bien mis en scène en particulier au début de la *Saga* (chap. XXI et XXII, p. 804-807) et dans le roman de Gottfried (p. 425-433).

2. L'*émerillon* est le nom d'un petit faucon.

3. Le *hobereau* est une sorte de faucon à gorge blanche.

4. L'expression *partir les tisuns* (v. 519) est mystérieuse. Un *tison* est une grosse pièce de bois en général, selon le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle* de F. Godefroy. Destinée sans doute à alimenter le feu, elle peut à l'occasion faire office d'arme de joute comme le montre cet exemple cité par Godefroy : *E on de toutes pars s'assaut / A masçues et a tisuns* (J. Bretel, *Les Tournois de Chauvenci* [fin XIIIe siècle], v. 3698, éd. Delmotte). On peut suggérer un rapprochement avec le « tinel », le gros bâton dont Guillaume se sert pour frapper les païens dans *La Prise d'Orange*, chanson de geste de la fin du XIIe siècle (*La Prise d'Orange*, éd. C. Régnier, Klincksieck, 1986, v. 827-851).

Page 231.

a. Jeun *D ; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* Ren *D ; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner ; J. Bédier propose :* Enne sui *.* •• *c.* Puis feit el pel *D ; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* Dit ki *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *e.* esiquier *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *f.* asse *D; la lettrine manque.* •• *g.* Kam *D; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner; J. Bédier propose :* Quant *.* ••

h. ke *manque dans D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *i.* tenduz *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Première allusion à l'épisode des copeaux qui sera développé aux vers 784-794, p. 237.

Page 232.

a. alumez *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* escumiger *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. J. Bédier, traduisant dans son glossaire l'expression *de male maine* par « de basse extraction », « qui agit vilainement », rapproche les vers 592-594 des vers 1475-1477 du roman de Thomas : *Ore me dites, reïne Ysolt, / Des quant avez esté Richolt ? / U apreïstes sun mester* (p. 164). Le nom de Richolt, Richeut, est attribué au personnage d'une entremetteuse dans un fabliau.

Page 233.

a. nei *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* mai *est la forme tonique de l'adjectif possessif. Voir M. K. Pope, « From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman », Manchester University Press, 1934, t. II, § 1261, p. 466.* •• *c.* Ki *D; nous corrigeons.* •• *d.* oi *manque dans D. Nous corrigeons avec E. Hoepffner; J. Bédier propose :* mist . •• *e.* Mult requist *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. La reine dont il est ici question est la mère d'Yseut, la reine d'Irlande.

Page 234.

a. Guaidasse ai *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* dis *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* puis ki amai *D; nous corrigeons.* •• *d.* For *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *e. Folio 17 de D-a, 667-705; b, 706-744; c, 745-783; d, 784-822.*

1. Nouvelle évocation de l'épisode du philtre d'amour. L'auteur de la méprise est un serviteur et non Brangien comme dans le roman de Béroul (v. 2208, p. 61) et dans Berne (v. 443-446, p. 256).

2. Littéralement, il faudrait traduire le vers 672 par « Elle lui sourit, ainsi qu'elle en avait l'habitude ». J. Bédier interprète ce sourire énigmatique comme un signe de connivence entre la reine et la suivante, lorsqu'elles désiraient rester seule à seule. Cette interprétation est séduisante mais ce signe convenu n'est mentionné nulle part ailleurs ; nous l'adoptons cependant.

Page 235.

a. eret *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* nesquu *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* Ysolt ne ne me deing *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* umblie *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *e.* voit *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *f.* E *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Le vers 702 est un proverbe célèbre, répertorié par J. Morawski dans *Les Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, Champion, C.F.M.A., 1925, sous le numéro 1835. Il a servi de refrain dans des ballades et des motets et on le trouve classé sous le numéro 1585, dans l'ouvrage de N. Van den Boogaard, *Rondeaux et refrains du* XIIe *siècle au début du* XIVe *siècle*, Klincksieck, 1969.

2. *Tristan le Amerus* (v. 712) est le surnom qui le distingue de Tristan le Nain dans le roman de Thomas (voir v. 2353 et 2440, p. 187 et 189).

Page 236.

a. Vers 718 dans D: Fumes junes par uel *(vers hypomètre et obscur). J. Bédier proposait de lire peut-être:* Fumes en un lit par uel *, ou* U nus jeümes par uel *, ou* E fumes juvenes par uel *. E. Hoepffner corrigeait en:* Fumes si jumes par üel *, s'appuyant sur le roman de Gottfried (p. 561) et la «Saga» (chap.* LI, *p. 857) où il est précisé que Tristan et le sénéchal partagent le même hôtel et le même lit. F. Lecoy conserve la leçon du manuscrit.* •• *b.* vus en guatat *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* Nus cusat *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* pur *manque dans D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *e. Vers 740 dans D:* E vostre chambre u sumus *. Nous corrigeons. J. Bédier corrigeait en:* En vostre chambre u nus jeümes *et E. Hoepffner:* En vostre chambrë u jeümes *. Les formes* fumus *(v. 739) et* sumus *(v. 740) témoignent de l'influence de l'orthographe latine et ne sont pas rares en anglo-normand (voir M. K. Pope, «From Latin to Modern French [...]», t. II, § 1296, p. 475).* •• *f.* vint e ne les pas *D; nous corrigeons.*

1. Allusion à l'épisode de Mariadoc, sénéchal du roi Marc, compagnon puis adversaire de Tristan. Il découvre la trahison des amants, à la suite d'un rêve terrifiant qui l'éveille et le pousse à suivre les traces de Tristan jusqu'à la demeure royale. L'épisode est relaté par Gottfried (p. 561-563) et par frère Robert dans la *Saga* (chap. LI, p. 857-858).

2. On reconnaît l'épisode de la fleur de farine. Selon Béroul, Tristan porte une blessure à la jambe et non au bras: *En la janbe nafrez estoit / D'un grant sengler, mot se doloit* (v. 717-718, p. 22). La version donnée ici reprend, sous une forme allusive, un élément narratif qui devait se trouver dans le roman de Thomas. En effet dans la *Saga* et le roman de Gottfried, Tristan s'était fait faire une saignée et ses veines se rouvrirent lorsqu'il sauta. (Voir Gottfried, p. 582 et la *Saga*, chap. LV, p. 865.)

Page 237.

a. reis onurrat *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* e *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* us *D; nous corrigeons.* •• *d.* eimes *est une forme anglo-normande de la première personne du présent de l'indicatif de «estre». Voir F. J. Tankerey, Champion, 1915, p. 159-160.* •• *e.* Desus un espin *D; nous corrigeons avec J. Bédier. De même on trouve* espin *à la place de* pin *aux vers 798, p. 237 et 802, p. 238.* •• *f.* plaileit *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *g.* ki de la chambre *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *h.* cospeis *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *i.* Suvez *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Petit-Crû est un chien merveilleux, originaire de l'île de Polin dans la *Saga*, ou de l'île d'Avalon dans le roman de Gottfried. Le pelage multicolore et changeant de cet animal, le tintement de son grelot ont la vertu de chasser toute tristesse. Le duc Gilan chez Gottfried, ou le duc de Pologne selon la *Saga*, l'avait offert à Tristan en récompense de sa victoire sur le géant Urgan le Velu. Tristan en a fait don à Yseut. (Voir Gottfried, p. 589-590 et p. 595 et la *Saga*, chap. LXI, p. 871-872 et chap. LXIII, p. 875-876.)

2. Rappel de l'épisode du harpeur d'Irlande que l'on trouve peut-être mentionné aussi dans Berne (v. 390-403, p. 255). La précision au demeurant énigmatique d'une rencontre antérieure d'Yseut et du harpeur permet de reconnaître, à l'état de débris, un conte celtique très ancien dont G. Schoepperle a dégagé la structure. Un mystérieux étranger se présente au roi : il s'agit d'un immortel, venu de l'Autre Monde. Son origine et son lignage ne sont connus que de la reine. L'étranger prétend avoir des droits sur elle en raison d'une union antérieure ignorée de tous. Il fait montre d'un talent quelconque et en retour exige du roi un don, faveur à laquelle le souverain accède. L'étranger demande alors la reine, et l'époux, accablé, doit la lui accorder sous peine de faillir à sa parole. L'étranger repart avec la reine que le souverain regagne ensuite grâce à une ruse ou un artifice magique. Ce conte de la femme que se disputent un mortel et un immortel semble avoir été très répandu dans les vieilles légendes irlandaises. Il constitue notamment la trame d'un épisode de la *Saga de Diarmaid et Grainne*. Sans en comprendre le sens exact, les poètes médiévaux l'ont repris en le modifiant de sorte que c'est l'amant et non le mari qui reconquiert la femme. Ainsi le retrouvons-nous dans la légende de Tristan, mais aussi dans *Le Chevalier de la Charrette* (1179) de Chrétien de Troyes où Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, est enlevée par Méléagant et reconquise par Lancelot. Sur ce conte celtique et ses différentes réalisations dans la littérature irlandaise, on pourra se reporter à G. Schoepperle, *Tristan and Isolt. A Study of the Sources of the Romance*, New York University, Ottendorfer Memorial Series of Germanic Monographs, n° 3, Francfort-sur-le-Main, Joseph Baer & Co., Londres, David Nutt Publisher, 1913, t. II, « The Harp and the Rote », p. 417-430.

3. Le mot *rote* désigne sans doute une petite harpe portable aux cordes inégales. Probablement venue d'Irlande avec les moines irlandais, elle est utilisée dès le IXe siècle par les jongleurs qui en accompagnent leurs récits, puis par les membres de l'aristocratie qui apprennent à en jouer pour se divertir.

4. Épisode des copeaux qui, dans les versions de Gottfried, d'Eilhart et de frère Robert, précède la série de pièges tendus par Marc. (Voir Gottfried, p. 572-573, Eilhart, p. 308, la *Saga*, chap. LIV, p. 863.)

Page 238.

a. dutoie sachez *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *b.* Voit *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* ⁂ *c.* E *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *d.* tint *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* ⁂ *e. Folio 18 de*

D-a, 823-861; b, 862-900; c, 901-939; d, 940-978. •• *f.* dune *D; nous corrigeons avec E. Hoepffner.* •• *g.* serment *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Épisode du rendez-vous épié par Marc, dissimulé dans un pin. Le manuscrit porte à trois reprises (v. 783 et 798, p. 237, et v. 802, ici) le mot *espin* (« buisson d'aubépines »). En raison de l'irrégularité de la mesure des vers 783, p. 237 et 802, nous avons corrigé le mot *espin* en *pin*, arbre qui figure dans le décor du rendez-vous épié chez Béroul (v. 469-476, p. 15). Le texte reprend ici assez fidèlement le poème de Béroul, en particulier la supplique de Tristan à Yseut (voir v. 197-218, p. 8).

2. Allusion à l'épisode du serment ambigu. La version ici relatée s'écarte du roman de Béroul où Yseut traverse un gué marécageux (« Le Mal Pas » ou « Passage Dangereux ») sur le dos de Tristan déguisé en lépreux (v. 3912-3940, p. 106-107). Elle se rapproche de la version donnée par le roman de Gottfried et la *Saga* : Yseut, devant prêter un serment solennel et subir le jugement de Dieu par l'épreuve du fer rouge, convient d'une ruse avec Tristan qui, déguisé en pèlerin, la porte du navire au rivage et se laisse tomber sur elle. Yseut peut jurer ainsi, sans mentir, que seuls l'ont tenue dans leurs bras son époux et le pèlerin. (Voir Gottfried, p. 586-587 et la *Saga*, chap. LVIII, p. 868-869.)

Page 239.

a. E le lesgurad *D; nous corrigeons.* •• *b.* ke il cum veris e *D; nous corrigeons.* •• *c.* voesse *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Allusion à la vie dans la forêt du Morroi. La description de la grotte rappelle celle du rocher creusé par les païens où se cachent les amants bannis dans la *Saga* (chap. LXIV, p. 876-877) et celle de « la grotte des amants », refuge de Tristan et Yseut dans le roman de Gottfried (p. 600-607). Par le caractère idyllique de ce passage la *Folie* d'Oxford s'écarte des versions de Béroul et d'Eilhart où la vie dans la forêt est présentée comme un douloureux exil.

2. Béroul décrit longuement le dressage d'Husdent auquel Tristan apprend à chasser à la muette. (Voir v. 1593-1636, p. 45-46.)

Page 240.

a. ke li *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b.* ke out *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *c.* s'en alez *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* membre *D; nous corrigeons avec J. Bédier.*

1. Résumé de l'épisode de la hutte de feuillage (voir Berne, p. 250 et n. 4). Dans aucune version de la légende, le nain n'intervient dans cet épisode. Il pourrait y avoir contamination avec l'épisode du rendez-vous épié.

2. Le don d'Husdent comme gage d'amour, lors de la séparation des amants, ne se trouve que chez Béroul (v. 2778-2780, p. 76) et chez Eilhart (p. 329).

Page 241.

a. Rute *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *b. Vers 921 dans D:* De co ki li fist le joie *. Nous adoptons la correction de J. Bédier. E. Hoepffner propose :* De ço k'i li fist sil joï *. F. Lecoy corrige en :* de ço k'il issi le joï *.* •• *c.* ki *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *d.* mue / E anguisse *D; nous corrigeons avec J. Bédier.* •• *e. E. Hoepffner corrige* vus *en* nus *, la leçon ainsi corrigée s'accordant mieux pour le sens avec le vers 952.* •• *f.* vus *D; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner.*

1. La scène des retrouvailles du chien et de son maître est commune aux deux *Folies*. Les vers 915-918 d'Oxford sont presque identiques aux vers 524-527 de Berne, p. 258.

2. L'opposition entre l'instinct infaillible du chien qui reconnaît son maître et les doutes de la femme aimée rapproche le dénouement des *Folies* du retour d'Ulysse qui, au chant XVII de l'*Odyssée*, est immédiatement reconnu par son chien Argos, alors que Pénélope ne voit dans l'étranger arrivé au Palais qu'un misérable mendiant. Selon E. Hoepffner, il ne s'agirait que d'une rencontre fortuite (voir son édition de la *Folie* de Berne, p. 6, n. 3). Sur l'opposition entre la femme et le chien, et en particulier sur le motif de la fidélité du chien et de l'inconstance féminine, on se reportera à l'article d'Emmanuèle Baumgartner, « Des Femmes et des chiens », paru dans *Le Rire au Moyen Âge*, publié par T. Bouché, Presses de l'université de Bordeaux, 1990, p. 43-51 (voir notamment p. 44-45).

Page 242.

a. E fin *D; nous corrigeons.* •• *b.* le empris *D; nous corrigeons.* •• *c. Folio 19 de D-a, 979-998.* •• *d.* vif *D; nous corrigeons.*

1. La découverte des amants dans le verger correspond au fragment du manuscrit de Cambridge du roman de Thomas qui est ici fidèlement suivi (voir la Note sur le texte de Thomas, p. 1239). En particulier, l'épisode se clôt chez Thomas par le don de l'anneau, symbole courtois qui sert le dénouement du texte des *Folies*.

Page 243.

a. baus *n'offre guère de sens satisfaisant. J. Bédier propose* bon *et E. Hoepffner* dous *.* •• *b. L'initiale «f» de* Fors *est omise. Le vers 996 est hypermètre. E. Hoepffner proposait de supprimer* Ysolt *que le copiste aurait copié machinalement après le mot* raïne *. J. Bédier corrigeait en supprimant le pronom* ele *.* •• *c.* il herbigez *D; nous corrigeons.*

LA FOLIE DE TRISTAN

Version de Berne

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Le texte intégral de la *Folie* de Berne est conservé dans un unique manuscrit *(B)*; on dispose en outre d'un fragment de 61 vers *(C)*.

Le manuscrit *B*, Berne, bibliothèque de la Bourgeoisie, 354, ffos 151 d-156 d, est un manuscrit de petit format sur parchemin, composé de 274 feuillets mesurant 240 × 263 mm. Probablement copié dans un atelier bourguignon, au début du XIVe siècle, il est l'œuvre de deux copistes dont le travail, selon J. Rychner[1], aurait été peut-être préparé par un maître d'atelier. Les rubriques et les *explicitur* sont écrits par une troisième main dans une encre différente. Le texte est réparti sur deux colonnes de 30 vers chacune. Chaque vers commence par une majuscule nettement séparée du reste du vers. Le début du texte est marqué par une initiale colorée et par la rubrique «Ci conmance de Tristan». Propriété du célèbre humaniste Henri Estienne (1531-1598), qui apposa sa signature dans la marge inférieure du premier feuillet, ce manuscrit est une petite bibliothèque ambulante qui semble refléter le répertoire d'un jongleur. Il contient en effet une très importante collection de fabliaux, des poèmes satiriques sur les clercs et divers métiers (changeurs, bouchers, cordonniers, cordiers, tisserands), des récits allégoriques comme *La Voie d'Enfer* de Raoul de Houdenc, *La Bataille d'Enfer et de Paradis*, des poèmes à portée morale ou religieuse comme *Les Quinze Signes de la fin du monde*, des récits de la matière de Bretagne (*Cort Mantel*, *Folie Tristan*, *Le Chevalier à l'épée*, *La Mule sans frein*, *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes) et aussi un fragment en prose du *Roman des sept sages de Rome*. N'est-il pas significatif que *La Folie Tristan*, poème de 584 vers dont le héros, à l'instar du jongleur, amuse le roi et la cour par ses balivernes, ait été insérée dans cette compilation de récits, pour la plupart brefs et satiriques?

Le fragment *C*, Cambridge, Fitzwilliam Museum, 302, f° 100 v°, figure dans un manuscrit de 100 feuillets sur vélin, mesurant 170 × 115 mm, copié en Angleterre au XIIIe siècle. Il contient l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, intitulée ici *De Gestis regum Britanniae insule*, une version anglo-normande des *Prophеties Merlin* par Helys, une prière latine. Le fragment qui nous intéresse

1. J. Rychner, «Deux copistes au travail. Pour une étude textuelle globale du ms. 354 de la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne», dans *Medieval French Textual Studies in Memory of T. B. W. Reid*, éd. Ian Short, «Anglo-Norman Text Society», Londres, 1984, p. 187-218.

est copié sur le verso de la dernière feuille et compte 33 lignes. Il donne ainsi 61 vers de *La Folie Tristan* de Berne que le scribe a transcrits comme de la prose, en prenant soin toutefois d'indiquer la fin des vers par un point. Ce court passage correspond aux vers 150-198 de l'édition de E. Hoepffner, aux vers 152-200 de l'édition de J. Bédier, aux vers 150-210 de notre édition[1]. Il relate l'arrivée de Tristan déguisé en fou, à la cour du roi Marc, sa conversation avec Marc et Yseut au cours de laquelle sont évoqués les moments les plus bouleversants de leur liaison amoureuse, jusqu'à leur découverte par le roi Marc dans la hutte de feuillage. La description et l'édition commentée de ce fragment ont été établies pour la première fois par Ruth J. Dean et Elspeth Kennedy, dans « Un fragment anglo-normand de la *Folie Tristan* de Berne », article paru dans *Le Moyen Âge*, LXXIX, 1, 1973, p. 57-72. Duncan Robertson en a établi une édition corrigée qu'on pourra lire dans « On the Text of the Berne *Folie Tristan* », *Romania*, XCVIII, 1977, p. 95-104.

La qualité des témoignages.

L'impression qu'ont retirée les éditeurs de l'analyse de la copie de *B* est celle d'une transcription médiocre, voire « très défectueuse[2] ». Le scribe du manuscrit de Berne ne devait pas toujours bien comprendre son modèle. En effet, les fautes ne portent pas seulement sur des points de détails comme les noms propres, par exemple, qui sont fréquemment estropiés, mais sur des vers entiers, voire des passages gravement altérés et impossibles à corriger : lacunes après les vers 2, 25, 59, 65 et 581, répétition des vers 76-77 après le vers 95. À cet égard, le fragment de Cambridge s'avère très précieux car, outre qu'il confirme la défectuosité de la copie et par là même incline à modérer la sévérité des jugements portés sur l'œuvre dont les maladresses sont imputables à l'état de sa transmission, il peut servir de copie de contrôle pour les vers 150-210. Ce fragment comporte en effet en 5 endroits différents des vers absents du manuscrit de Berne, qui appartenaient probablement à l'original perdu et que nous avons restitués entre crochets (v. 154-157, 186-187, 194-195, 202-204, 206). En outre, il offre des variantes propres à résoudre des difficultés présentées par des leçons obscures de *B* (v. 167, 171-172, 174, 189, 193-196, 199). Plusieurs vers du fragment restent, il est vrai, difficilement compréhensibles, en raison de l'orthographe et de l'écriture idiosyncrasiques du scribe (v. 163, 183, 196), de sorte qu'à la suite de Ruth Dean

1. On se reportera aux éditions antérieures de la *Folie* de Berne : *Tristan. Recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures, composés en françois, en anglo-normand et en grec, dans les XIIe et XIIIe siècles*, publié par Francisque Michel, Londres et Paris, 1835-1839, 3 vol., t. I, p. 215-241 ; « La Folie de Berne », éd. H. Morf, *Romania*, XV, 1886, p. 558-574 ; *Les Deux Poèmes de la Folie Tristan*, éd. Joseph Bédier, Paris, S.A.T.F., 1907, p. 81-126 ; *La Folie Tristan de Berne*, éd. E. Hoepffner, Strasbourg, Publications de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg (Textes d'étude, 3), 2e éd. revue et corrigée, 1949 ; *Tristan et Yseut. Les Tristan en vers*, éd. Jean-Charles Payen, Garnier, 1974, p. 247-264 ; *Tristan et Iseut. Les Poèmes français [...]*, éd. Philippe Walter, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1989, p. 283-311 ; *Les Deux Poèmes de la Folie Tristan*, éd. F. Lecoy, Champion, 1994, p. 17-49.

2. E. Hoepffner, édition citée à la note précédente, p. 33.

et Elspeth Kennedy « on ne peut écarter l'hypothèse que ces formes aberrantes masquent la bonne leçon, à laquelle se seraient substituées dans le manuscrit de Berne des *lectiones faciliores*. L'état actuel de nos connaissances ne permet pas de dépasser cette hypothèse de travail[1] ».

Corrections du manuscrit de Berne.

Bien que notre souci ait été de reproduire le manuscrit de Berne en ne retouchant que les erreurs matérielles les plus évidentes, la défectuosité de la copie impose de nombreuses corrections qui, en l'absence de tout autre manuscrit de contrôle, relèvent souvent de la conjecture. C'est pourquoi, à chaque fois qu'une émendation ne nous paraissait pas absolument convaincante ou nécessaire, nous sommes-nous abstenu d'intervenir. Ainsi les vers 385 et 512 nous sont-ils restés obscurs, mais en l'absence d'une autre leçon ou d'une correction d'une évidente pertinence nous les avons conservés sans modification. Notre travail étant redevable des éditions antérieures de H. Morf, J. Bédier et surtout celle de E. Hoepffner, il a largement bénéficié des réflexions de nos devanciers. Outre les variantes de *C*, les leçons de *B* et de *C* rejetées, nous signalons aussi dans les *Corrections et variantes de la Folie de Berne* les hypothèses des précédents éditeurs que nous estimons éclairantes et adoptons le cas échéant pour améliorer le texte. Nous avons suivi les « Règles pratiques pour l'édition des textes français et provençaux » (*Romania*, LII, 1926, p. 243-248) en utilisant le tréma plus fréquemment que ces règles ne le prescrivent.

Il nous a fallu tout d'abord corriger le résultat d'une habitude du copiste qui, lorsqu'il partage en deux lignes un octosyllabe un peu long, répète le dernier mot, pour bien remplir la deuxième ligne et justifier ainsi parfaitement son texte. Dans 12 occurrences un mot ou un groupe de mots est ainsi écrit 2 fois : *Mars* (v. 4), *parçoivre* (v. 26), *sanz faille* (v. 27), *entante* (après *mete*, v. 32), *me blece* (v. 58), *mauvais* (v. 102), *repondre* (v. 107), *demore* (v. 114), *grande* (v. 158), *oroilles* (v. 273), *moi ferir* (v. 428), *fondre* (v. 547). Une fois, seul le début du mot est répété (*ne fe nesfenestre*, v. 231), apparemment dans le même but.

Le manuscrit pèche aussi par maintes fautes involontaires. Le scribe confond des caractères graphiquement proches, notamment *f* et *s* (v. 74, 131, 295), *s* et *l* (v. 53, 562). Il lui arrive d'omettre une lettre (v. 92, 205) ou une syllabe (v. 294, 418, 451), ce qui fausse parfois la mesure du vers. Inversement une lettre (v. 357, 474, 554) ou un jambage surnuméraire (v. 358) altère le mot et le rythme de l'octosyllabe. Souvent les erreurs sont plus graves et corrompent le sens : mot omis (v. 63, 64, 498, etc.), rajouté (v. 50), ou répété machinalement (v. 307).

Nous avons rejeté 30 fois la leçon du manuscrit lorsqu'elle aboutissait à un contresens ou à un non-sens sur le texte, par exemple quand un mot est mal coupé (v. 104) ou totalement dénaturé à la suite d'une haplographie (*me reisse* pour *me merisse*, v. 298) ; lorsqu'il y a confusion de mots de graphie voisine (v. 438) à la suite d'une mauvaise lecture

1. « Un fragment anglo-normand de la *Folie Tristan* de Berne », p. 60.

du scribe ; quand ce dernier commet des erreurs grammaticales, lorsqu'il emploie par exemple une forme verbale pour une autre (v. 101), un adverbe pour un pronom dans un groupe homophone (*Sila* pour *Cilla*, v. 336) ou prend le régime antéposé pour un sujet (v. 74).

J'ai conservé les faits de graphie dialectale qui témoignent de l'intervention du copiste soucieux d'adapter un texte originaire de Normandie au dialecte de la basse Bourgogne où, selon J. Rychner, aurait été copié le manuscrit 354 de Berne. On observe en particulier la réduction, bien attestée en dialecte bourguignon, de *-oi* à *-o* dans la forme *veor* pour *veoir* (v. 263) et la confusion, notée dans d'autres manuscrits bourguignons[1], entre *ai*, *ei*, *oi* et *e* dans des formes telles que *loianz* pour *leanz* (v. 517), *grain* pour *groin* (v. 526), *loiche* pour *lèche* (v. 528). En ce qui concerne la morphologie, les formes *lo* et *lou*, caractéristiques de l'est de la France, sont exclusivement employées pour *le*, article défini ou pronom personnel.

Je n'ai pas corrigé les nombreux cas d'atteinte à la déclinaison qui attestent, notamment par leur présence à la rime (v. 356-357 ; 364-365, etc.), que le scribe originaire d'une région réputée pour le respect de la déclinaison a travaillé sur un original en provenance de l'ouest de la France, où le système flexionnel était déjà fortement altéré.

Corrections du fragment de Cambridge (v. 150-210).

En dépit de sa forme métrique parfois irrégulière et de son orthographe atypique, le fragment de Cambridge présente souvent des leçons meilleures que le manuscrit de Berne et permet aussi de combler ses lacunes. Pour ces dernières, il nous a fallu régulariser l'orthographe, afin de faciliter la compréhension, sans pour autant gommer les traits dialectaux propres à la langue du scribe : l'anglo-normand. Nous avons corrigé les graphies qui rendent difficile l'identification des mots, notamment parce qu'un graphème peut renvoyer à des phonèmes différents, *-y* par exemple, valant tantôt pour *-u* dans *veyt* pour *veut* (v. 202), tantôt pour *-i* dans *amey* pour *amoit* (v. 203). Inversement deux graphèmes différents peuvent renvoyer au même phonème comme *j* ou *g* qui valent pour *ch* dans *jacer* pour *chacer* (v. 206), *magine* pour *meschin* (v. 156). Nous avons conservé dans les variantes toutes les formes du manuscrit qui ont fait l'objet d'une correction de notre part, afin que le lecteur puisse apprécier l'originalité de ce document.

La traduction.

Nous avons essayé de restituer avec scrupule et simplicité la teneur de la *Folie* de Berne, en évitant tout archaïsme de l'expression[2]. Nous avons généralisé les formes traditionnelles des noms des héros de la légende : Tristan, Yseut, Brangien, même si elles ne correspondent pas aux formes notées dans le manuscrit. Au passage, nous avons dis-

1. E. Philipon, « Les Parlers du duché de Bourgogne aux XIIIe et XIVe siècles », dans *Romania*, XXXIX, 1910, p. 476-531, et XLI, 1912, p. 541-600.
2. Les volumes publiés par J.-Ch. Payen et Ph. Walter (cités n. 1 en bas de page 1344) proposent également une traduction de la *Folie* de Berne.

cuté dans les notes les obscurités du texte et, le cas échéant, les interprétations proposées par les précédents éditeurs ou traducteurs. Par ailleurs, pour une meilleure intelligibilité, nous avons également répertorié en note les allusions aux différents épisodes de la légende, utilisant parfois les commentaires très érudits dont E. Hoepffner avait augmenté son édition. Enfin, le copiste n'ayant délimité que deux séquences, par un blanc et une majuscule colorée, au vers 150, nous n'avons pas pu tenir compte du découpage du texte dans la présentation de notre traduction ; les alinéas qui y figurent, destinés à suivre le mouvement de la progression du poème, sont donc de notre fait, à l'exception de celui de la page 249, qui correspond à la coupure marquée par le copiste au vers 150.

M. D.

NOTES ET VARIANTES

Page 245.

a. Folio 151 de B - colonne d, vers 1-15. •• *b.* po son norine *B; nous corrigeons.* •• *c. Folio 152 de B - a, 16-42 ; b, 43-71 ; c. 72-81 ; 84-101 ; d, 82-83 ; 102-125. Voir var. d, p. 247.* •• *d.* en *B; nous adoptons la correction d'E. Hoepffner, car Tristan, exilé de la cour de Marc, se trouve soit dans son royaume (voir v. 116, p. 248) soit en Petite-Bretagne, auprès d'Yseut aux Blanches Mains (voir v. 248, p. 251).* •• *e.* querre / Car mout l'avrait *B; nous corrigeons d'après Hoepffner, car la leçon du manuscrit n'offre pas un sens clair.* •• *f.* nos *B; nous corrigeons.*

1. La rime orpheline du vers 3 signale une lacune d'un vers au moins.

2. J. Bédier a cru voir dans *Odé* « le nom d'un saint probablement fantastique » (voir la note à la page *Errata* de son édition). E. Hoepffner préférait y voir une altération du nom « André » (p. 67). A. de Mandach a établi qu'il s'agissait d'un saint irlandais du VIe siècle. Voir à ce sujet « À propos de trois anthroponymes tristaniens : saint Euthol, saint Odé et Dinas de Lidan », résumé de communication au douzième congrès arthurien (Regensburg, 7-14 août 1979) paru dans le *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XXI, 1979, p. 290.

Page 246.

a. Qel *B; nous corrigeons.* •• *b.* Qui *B; nous corrigeons.* •• *c.* et *B; nous corrigeons.* •• *d.* fu a samie *B (vers hypermètre); nous corrigeons.* •• *e.* la *B; nous corrigeons.* •• *f.* doi *B; nous corrigeons.* •• *g.* ce qui demande *B; nous corrigeons.* •• *h.* celë alaissiee *B; nous corrigeons.* •• *i.* mal et tant honte anui *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *j.* ahi *manque dans B (vers hypomètre); nous corrigeons.*

1. Brève apparition du sénéchal Dinas de Lidan, défenseur des amants dans le roman de Béroul.

2. E. Hoepffner interprétait l'expression *bel deport* (v. 40) comme une sorte de « senhal », c'est-à-dire un surnom que le troubadour

attribue à sa dame pour préserver le secret de son identité (p. 68). De fait, le troubadour Guiraut Riquier donne à sa dame le nom de « Bel Deport », dans une chanson composée vers 1270. Ajoutons que l'influence de la lyrique courtoise, de son vocabulaire et de ses images, est sensible en bien des endroits du texte.

3. Une lacune d'au moins deux vers rend la compréhension de ce passage difficile.

Page 247.

a. ja ne se fait *B; nous corrigeons.* •• *b. Vers 74 dans B:* Si serai je voir se dex plait . •• *c.* devant que je aie *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *d. Les vers 76-77 sont répétés dans le manuscrit dix-huit vers plus loin. Les vers 78 à 83 sont placés dans le manuscrit après la répétition de ce second couple de vers, soit aux vers 98-103. Nous avons supprimé le couple de vers répété et transporté les vers 98-103 du manuscrit après le couplet 76-77. Nous adoptons ainsi la correction d'E. Hoepffner qui supposait qu'un copiste précédent était passé par inadvertance du vers 77 au vers 84. S'avisant de son oubli après avoir copié le vers 95, il aurait rajouté la série de vers omis, en répétant les vers 76-77, dans le texte ou dans la marge, pour signaler l'endroit d'insertion. Le copiste du manuscrit de Berne n'aurait pas compris l'indication et aurait laissé les vers oubliés à la mauvaise place.* •• *e.* Mohort *B; cette forme anomale est due vraisemblablement à une erreur du copiste. Nous la remplaçons par la forme* Morhot *employée par Béroul.* •• *f.* tor *B; nous corrigeons.* •• *g.* Qan cor *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *h.* deve *B; nous corrigeons.* •• *i. Vers 101 dans B:* Que por lui sont en grant afaire . *Voir également var. d.* •• *j.* en tan pinaje / O en abit de felon braje *B*

1. La syntaxe de ce passage est difficile à comprendre en raison de lacunes dans le manuscrit. Au vers 67, le sujet sous-entendu du verbe étant la reine Yseut, il est probable que le sujet du verbe soit le même, au vers 66.

2. Premier rappel du combat contre le Morholt auquel il sera fait de nouveau allusion aux vers 411-414, p. 255. Dans Oxford, le combat contre le Morholt est le premier souvenir que Tristan évoque devant Yseut (v. 327-342, p. 225).

Page 248.

a. ne finerai en mon aer *B (le* r *final de* aer *a été ajouté après coup); nous corrigeons d'après H. Morf.* •• *b.* vint la *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *c.* lot *B; nous corrigeons.* •• *d. Folio 153 de B - a, 126-158; b, 159-190; c, 191-226; d, 227-255.* •• *e.* fol *B; nous corrigeons.* •• *f.* Qu'il *B; nous corrigeons.* •• *g.* Gitant les *B; nous corrigeons.* •• *h.* desirre que il veut *B (vers hypomètre); nous corrigeons d'après H. Morf.* •• *i.* qui *B; nous corrigeons.*

1. L'idée du déguisement en fou semble l'objectivation d'un état d'âme du héros, fou d'amour pour la reine. À deux reprises (v. 99, p. 247 et v. 123, p. 248), l'auteur souligne la violence intérieure de cette folie amoureuse.

2. *Tantris* est le nom sous lequel se cache Tristan à la cour du roi d'Irlande, après sa victoire contre le Morholt.

3. Comme le souligne un proverbe répertorié au numéro 186 par J. Morawski, dans *Les Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, Champion, C. F. M. A., 1925 : *Au plus fol la machue*, la massue est un attribut traditionnel du fou, comme la tonsure, attribut que le fou partage avec le blessé ou le malade que l'on avait coutume de raser. Il n'est pas fait mention du troisième attribut du fou, le fromage, qui parfait le déguisement de Tristan dans le roman d'Eilhart et le *Tristan en prose*. Voir le proverbe répertorié par J. Morawski sous le numéro 33 : *A foul fourmaige*. Sur les attributs du fou et leur signification, voir J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., chap. II, « L'Évidence de la folie ou la Fragilité d'une sémiologie », p. 37-61.

Page 249.

a. À partir de ce vers commence le fragment de Cambridge (C). À l'aide de cette copie, nous corrigeons les lacunes, notées entre crochets, et les leçons fautives du manuscrit de Berne (B). •• *b.* roi / Auques fu *B* : roi / Munt si par fut *C ; nous corrigeons.* •• *c.* tundu reis vot le cole / A mervelle resunple foyl / Megres ateyt et *C* •• *d. Vers 156-158 dans C :* Ke ce funt tritran la magine / Ke pris wot la sore kardine / Munt fu mis par amur a grande . •• *e. Vers 160-161 dans C :* Ka at tu a nunn sire pichoyit / Qui ta angendra ? un veu karoyt . •• *f.* que *B ; nous corrigeons d'après C.* •• *g. Vers 163 dans C :* Une sore il ad ki munt amene . •• *h.* non brunchor / Vos l'avroiz et je aurai yseut *B* : nun prunehuyt / Rei tu lauras e je isout *C ; nous corrigeons.* •• *i. Vers 167 dans B :* Et dit tritanz o bee tu : *vers 167 dans C :* Et dit tristran tu as bue *; nous corrigeons.* •• *j.* cel / De flor de royse saunz angel / Ly finerai *C* •• *k.* nos deduiron / A ces galois cui *B ; nous corrigeons.* •• *l. Vers 174-175 dans B :* Rois mars demoi sece brangain / Tain je tafi enz enz tamain *: vers 174-175 dans C :* Rei kar me ditis hou est branken / Tenet ma fianz de ma maine *; nous corrigeons d'après C.* •• *m.* Esgarde en mi *B (vers hypomètre) ; nous corrigeons. Pour la leçon de C, voir var. n.* •• *n. Vers 176-187 dans C :* De le ber ke ele duna a tritran / Dunt pus sufret si grant adhan / Je e isout ke vet ici / En bumes demande de ly / Si ele tent ce a mensunge / Tunt gre ge bein ke ce seyt sunge / Kar jo sungay le autre neyt / Réis ne le pernet pas en doyt / Rewardez moy a my ly vis / Si jo resumble Tranntris / Metet li tris dewaunt la tran . *Le vers 185 est hypomètre dans C.* •• *o. Vers 189 dans B :* Et sostenu dolez bastons *; nous corrigeons d'après C. Pour la leçon de C, voir var. b, p. 250.*

1. *Picous* et son diminutif *Picolet* (v. 193) semblent des noms portés communément par les fous et les nains, comme l'attestent divers témoignages recueillis dans la société et la littérature de l'époque. Le bouffon du roi Jean sans Terre s'appelait William Picol et son nom, sous une forme latinisée, « Picolfus, Willelmus Picol follus noster », se trouve mentionné dans des rôles normands entre 1198 et 1202 (voir à ce sujet J.-M. Telfer, « Picous [*Folie Tristan de Berne*, line 156] », *French Studies*, V, 1, 1951, p. 56-61). Dans diverses chansons de geste telles que *La Bataille Loquifer* (début du XIIIe siècle), *Les Enfances Vivien* (premier quart du XIIIe siècle), Picolet est le nom d'un nain magicien. Sur l'origine de ce nom, on consultera l'article de J. Frap-

pier « Sur Pecol/Quepol », paru dans *Romanica et occidentalia. Études dédiées à la mémoire de Hiram Peri (Plaum)*, éditées par Moshé Lazar, Jérusalem, Magnes Press, Université hébraïque, 1963.

2. L'interprétation de la leçon du manuscrit *galerox* en *galerous* (« morse », « cheval marin ») est due à A. Thomas qui, dans une notice intitulée « Galerox dans la *Folie Tristan* de Berne », parue dans *Romania*, XL, 1911, p. 618-621, attribua à ce mot une origine scandinave comme l'attestent les termes correspondants en allemand (« walros », plus anciennement « walhros »), en anglais (« walrus ») et en danois (« hvalros »). Ce mot extrêmement rare en ancien français — à notre connaissance il n'est même attesté que dans notre texte — a embarrassé les copistes : le manuscrit d'Oxford ne porte pas trace de l'allusion et le fragment de Cambridge donne la leçon « veu Karoyt » (voir var. *e*) qui rime avec *pichoyit* pour *Picous*. Analysant cette forme dans un article intitulé « Le Problème des *Folies* aujourd'hui », paru dans les *Mélanges Jeanne Lods* (t. I, coll. « École normale supérieure de jeunes filles », n° 10, 1978, p. 371-377), M. Domenica Legge l'interprète comme une graphie altérée du mot *leu garous* (loup-garou). L'invention du copiste témoigne de la nature d'homme sauvage prêtée à Tristan.

3. L'auteur de la *Folie* de Berne introduit quantité de noms propres dans le récit, inconnus parfois de la légende. C'est le cas ici de *Bruneheut*, nom attribué à la sœur du fou que la *Folie* d'Oxford ne nomme pas (voir v. 282, p. 224). *Bruneheut*, *Brunehaut*, provenant du germanique « Brunehildis », est un prénom rare dans l'aire linguistique romane, tant dans la vie quotidienne que dans les textes littéraires. Dans *Aubéron*, poème composé entre 1260 et 1311, il existe un personnage nommé « Brunehaut » : enlevée à sept ans à sa famille pour habiter le royaume de Féerie, elle deviendra plus tard la mère de Jules César (voir *Aubéron*, éd. J. Subrénat, Genève, Droz, 1973). Elle entretient donc des rapports étroits avec l'au-delà et la civilisation romaine. Or le nom de « Brunehaut » est attribué en pays roman à de nombreuses voies de communication (en particulier à d'anciennes voies romaines) et à des ruines d'édifices anciens : tumuli, tours, châteaux. Brunehaut est ainsi dans la culture populaire une magicienne, une fée bâtisseuse à la manière de Mélusine. À l'origine de cette légende, se trouve probablement un personnage historique, la reine d'Austrasie Brunehaut (543-613), épouse de Sigebert Ier (roi de 561 à 575). Femme d'État de culture romaine, elle a fondé plusieurs monastères et fait construire des édifices admirables dont l'abbaye de Saint-Martin d'Autun qui abrita un important scriptorium où furent copiés de nombreux manuscrits, conservés maintenant à la bibliothèque de la ville. Sa fin tragique — elle mourut suppliciée et traînée par des chevaux — l'a fait entrer dans la légende. Elle fut vite considérée comme une fée maléfique à laquelle on a prêté la construction de routes, comme il est fréquent pour les géants et le diable. Par la citation de ce prénom, l'ascendance féerique du fou se trouve indirectement confirmée. Sur la reine Brunehaut, on consultera J. Vannérus, « La Reine Brunehaut dans la toponymie et dans la légende », Académie royale de Belgique, *Bulletin de la classe des Lettres*, 5e série, XXIV, 1938, p. 301-420. Pour plus de détails sur la reine et ses luttes poli-

tiques, on peut lire aussi le témoignage de Grégoire de Tours (538 ou 539-594), évêque qui vécut dans l'entourage de Clotaire et Sigebert Ier, et relate dans son *Histoire des Francs* l'histoire de la Gaule depuis la création du monde jusqu'en 591 (voir Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, traduit du latin par Robert Latouche, Les Belles Lettres, 1995).

4. Le manuscrit *B* donne la leçon *deduiron* de « deduire » (« goûter du plaisir », « se divertir ») dont le sens s'accorde bien avec l'image de cette demeure paradisiaque. Nous avons retenu néanmoins la leçon de *C*, en raison du bon enchaînement qu'elle offre avec le début du vers suivant : *De ce jelus*.

5. Première allusion au philtre d'amour qui sera de nouveau évoqué aux vers 319-332, p. 253 et 442-451, p. 256.

6. Jusqu'à la découverte du fragment de Cambridge, seul le texte de *La Tavola ritonda* donnait l'explication de l'anagramme *Tantris* / *Tristan* dans une situation d'énonciation analogue. Elle figure dans l'épisode de l'épreuve du fer rouge. Tristan, déguisé en pèlerin, porte Yseut sur son dos pour l'aider à débarquer d'un bateau. Il réapparaît ensuite déguisé en fou et l'embrasse. À Marc qui lui demande son nom, Tristan répond : « J'ai nom Tantri ; et si ce *tri* était devant le *tan*, j'aurais nom Tritan » (ici, p. 1066). L'auteur italien s'est peut-être inspiré d'un poème français de *La Folie Tristan*, aujourd'hui perdu ; à moins qu'il n'ait trouvé ce motif dans un roman de Tristan perdu. Dans le roman de Gottfried, c'est Yseut qui déchiffre l'anagramme, lors de l'épisode du bain (p. 518).

7. L'auteur fait ici allusion aux divers talents de Tristan qui donnent matière à ses exploits ou à ses aventures. Ainsi le verbe « saillir » (« sauter ») rappelle-t-il le bond célèbre du saut de la chapelle, relaté par Béroul (v. 915-964, p. 27-28). L'adresse du héros à lancer des fléchettes est aussi mentionnée dans le roman d'Eilhart (p. 382). « Les sauts gallois » et « le lancer de roseaux » figurent également dans le roman de Thomas, parmi les disciplines sportives où excelle Tristan (v. 2227 et 2230, p. 183). L'habileté de Tristan à « tailler des bâtons » évoque le souvenir des copeaux qu'il taille et jette dans le ruisseau pour avertir la reine de sa présence (voir Oxford v. 784-794, p. 237 et n. 4).

Page 250.

a. entremet /En terre pose dans *B; nous corrigeons. Pour la leçon de C, voir var. b.* •• *b. Vers 188 (p. 249) - 194 dans C :* Jo ay saly et lanjez et jungs / Et en fundainne dole batunz / An bois veki de racine / Entre ma braz teneu reÿn / Et plus dirai si entremet / I poet tasir daunt Picaleyt / Et dit Ysout ke enn out hunte *. Le vers 190 est hypomètre dans C.* •• *c. Vers 196-198 dans C :* I posie moy keu en prolays / Des or meys laset vos kais / Ne man geut me ke ws pesye . •• *d. Vers 199 dans B :* Je n'i donroie un poi de gloise *. Nous corrigeons d'après C.* •• *e. Vers 205 dans B :* Rois manbre vos dun peor grant . *Nous corrigeons.* •• *f. Vers 200-210 dans C :* Dunt dytrent tut li jevalers / Ne fu baer ne fu tenger / Tristran parole cum il veyt / Et munt amey hysout / O rei dit tut en oyaunt / Remembret ws de un pur grant / kant a bois Jacer alates / Dormant asembles nu trovates /

Desus le feyy detendu / Entre nus duos ert mun branc nu / Semblant fesay de dormire *. Les vers 203, 204, 206 et 210 sont hypomètres dans C. Ici s'achève le fragment de Cambridge.* •• *g.* par lo laje vi *B; nous corrigeons.* •• *h. Vers 218 dans B:* Car je ne voil lordre conter *. Vers difficile:* Car *, peu clair pour le sens, semble induit par le* Car *qui ouvre le vers suivant. Nous adoptons la correction de l'édition de E. Hoepffner. J. Bédier proposait de lire* l'ovre *au lieu de* lordre *. Nous avons suivi E. Hoepffner qui suppose* outre *.*

1. Au vers 193, la leçon de *B en terre pose* (var. *a*) est incompréhensible, aussi J. Bédier proposait-il de la corriger en *Or te repose.* La leçon de *C* « Et taire pois » (var. *b*) est préférable pour le sens. Mais à qui attribuer cette injonction ? Nous l'avons attribuée au roi qui est en apparence l'interlocuteur privilégié du fou, sans exclure cependant l'hypothèse qu'il puisse s'agir d'une intervention d'Yseut, excédée.

2. La traduction littérale du vers 199 serait : « Je n'en donnerais pas une pougeoise », c'est-à-dire une toute petite pièce de monnaie. Valant un quart de denier, cette menue monnaie doit son nom à la ville du Puy-en-Velay. Il n'est pas rare que la langue médiévale renforce l'adverbe de négation « ne » par un mot du vocabulaire concret, exprimant une quantité ou une valeur minimales, tel que « pois », « boton », « denier », « gant », ici *poujoise.*

3. *N'a fol baër n'a fol tancier* est un proverbe très connu, dont J. Morawski, *Proverbes français*, a répertorié une variante sous le numéro 1325 : *N'a four baër n'a fol tencier.*

4. L'épisode de la hutte de feuillage tel qu'il est décrit dans le manuscrit *B* présente des détails inconnus des autres versions. — V. 210 : *La fis je sanblant de dormir.* Tristan feint de dormir à l'arrivée de Marc, alors que, dans les autres textes de la légende, les amants dorment effectivement. — V. 216 : *Tes ganz botas enz el partuis.* Le geste de Marc est plus vaguement décrit dans le roman de Béroul : *Le rai qui sor Yseut decent / Covre des ganz mot bonement* (v. 2041-2042, p. 57). Dans les autres versions, Marc pose son gant sur le visage d'Yseut (voir en particulier Oxford, v. 884-885, p. 240). Ces deux éléments poétiques se retrouvent dans *Le Roman de la Poire* de Tibaut, composé dans le deuxième tiers du XIIIe siècle. L'auteur semble s'être inspiré de la *Folie* de Berne ou d'un roman de Tristan perdu. On consultera à ce sujet *Le Roman de la Poire* par Tibaut (ici, v. 149-160, p. 1014-1017). Le vers 206 est une précision d'ordre circonstanciel qui figure dans le fragment de Cambridge, offrant à cet endroit une leçon peu satisfaisante (voir var. *f*). Le fragment de Cambridge s'accorde ainsi avec la version de Thomas, celle de Gottfried, la *Saga*, *La Tavola ritonda* et *Le Roman de la Poire* pour préciser que Marc découvre les amants lors d'une chasse. Il s'écarte donc des textes de la *Folie* d'Oxford, de Béroul et d'Eilhart qui recourent au truchement d'une dénonciation (par un forestier ou un nain). La différence de traitement de l'épisode montre que les *Folies* relèvent de traditions narratives hétérogènes.

Page 251.

a. Vers 229 dans B: Se par vos marinet secroi *. Ce vers est très corrompu. J. Bédier le corrige en:* Se prés vos m'avoiez, ce croi, . ••

b. huis ne fe nesfeneſtre *B (vers hypermètre); nous corrigeons.* •• *c.* qui *B; nous corrigeons.* •• *d.* soi *B; nous corrigeons.* •• *e.* sanz *B; nous corrigeons.* •• *f. Vers 244 dans B:* Onques ydel quociſt l'ors *(vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *g.* artus *B; nous corrigeons.* •• *h.* candin *B. Il eſt possible que cette forme anomale résulte de la transcription fautive d'une graphie abrégée de « Kaherdin ». Nous avons rétabli l'orthographe la plus courante du nom de ce héros.* •• *i. Folio 154 de B-a, 256-284; b, 285-313; c, 314-342; d, 343-371.* •• *j.* tot *B; nous corrigeons.* •• *k.* chevaus / Aleveor vialt *B; nous corrigeons.*

1. Le vers 229 eſt altéré. Je n'ai pu identifier le mot *marinet* qui figure dans *B* (voir var. *a*). Tous les éditeurs le remplacent par une forme du verbe « avoir » et je les ai suivis. Comme le propose E. Hoepffner, j'ai conservé *par vos* qui signifie « pour vous seule », « à part ».

2. Allusion à une scène de séparation des amants dont les circonſtances ne sont pas précisées. Plusieurs épisodes de la légende comportent le don courtois de l'anneau. Peut-être s'agit-il de la scène d'adieux décrite par Béroul, lorsque Yseut retourne à la cour, après la vie dans la forêt du Morroi, et donne à Triſtan un anneau de jaspe vert (v. 2708, p. 74). Le poète évoque peut-être aussi la scène du verger dans le roman de Thomas, au terme de laquelle la reine donne un anneau à Triſtan (v. 205, p. 130).

3. Yder eſt le héros d'un roman arthurien, écrit sous le règne du roi Jean sans Terre, entre 1199 et 1216. Bien qu'ami de la reine Guenloie, Yder témoigne dans ce roman d'un curieux attachement pour la reine Guenièvre et semble jouer le rôle dévolu à Lancelot. En l'absence du roi qui se montre désespérément jaloux de lui, Yder tue un ours qui menace Guenièvre dans ses appartements. Voir *The Romance of Yder*, éd. et trad. anglaise par Alison Adams, Cambridge, Arthurian Studies, 8, 1983, v. 3333-3398. Si le commentaire d'Edmond Faral (dans son ouvrage, *La Légende arthurienne*, Champion, 1929, t. I, p. 134) sur l'étymologie du nom d'Arthur, composé des mots celtiques *artos*, « ours », et *viros*, « homme », accrédite l'interprétation selon laquelle l'ours eſt, dans ce roman, la représentation symbolique du roi Arthur, on peut comprendre cet étrange épisode comme une métaphore de la rivalité amoureuse qui aboutit au meurtre du mari. Or, dans Berne, la situation eſt inverse : c'eſt l'amant qui meurt d'amour, sans parvenir, comme Yder, à retourner sa souffrance en violence contre le roi, son rival.

4. Thomas mentionne une expédition de Triſtan en Espagne, alors qu'il eſt au service de l'empereur de Rome (v. 939-942, p. 149). Elle a donc lieu bien avant son mariage avec Yseut aux Blanches Mains. L'auteur de la *Folie* de Berne se montre là peu soucieux de la chronologie relative des épisodes de la légende.

5. L'emploi du verbe *boter* (v. 255) (« frapper », « heurter », « pousser ») donne un sens très cru à ce vers.

6. *Augur* (v. 257) signifie « prédiction » et en particulier « heureux présage ». Selon E. Hoepffner, « il s'agit apparemment d'une locution proverbiale exprimant le découragement » (p. 94).

Page 252.

a. uie *B; nous corrigeons.* •• *b.* sapoie *B; nous corrigeons.* •• *c.* fox *B; nous corrigeons.* •• *d.* hui *B. La répétition de* hui *dans la même proposition résulte probablement d'une inadvertance du copiste. Nous l'avons corrigé en* lui *, mis pour* li *au féminin, comme au vers 70, p. 247.* •• *e.* cest *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *f.* sors *B; nous corrigeons.* •• *g.* me reisse *B; nous corrigeons.*

1. Nous avons traduit le mot *mues* (v. 265) par « cages », mais plus généralement ce terme désigne un endroit où l'on enfermait les oiseaux de fauconnerie pendant la mue.

2. Sainte Estrestine est probablement le nom d'une sainte de fantaisie. Par souci de vraisemblance, E. Hoepffner et Ph. Walter corrigent dans leur édition en *sainte Crestine* ou *sainte Cristine.* On voit mal comment le copiste aurait pu se méprendre sur un nom de sainte aussi connu, mais beaucoup de noms propres sont estropiés, il est vrai, dans *B*.

3. Le vers 280 porte *eschevelee* qui signifie « en cheveux ». Sans doute l'auteur a-t-il voulu marquer la hâte et l'émoi de Brangien qui la rendent indifférente aux conventions sociales : elle aurait dû, en effet, cacher sa chevelure sous un voile de tête, « une guimpe ».

4. Dans l'antique théorie des humeurs, les anciens désignaient par le terme *mélancolie* l'humeur noire dont ils plaçaient le siège dans la rate. Un surgissement brutal et puissant de cette humeur dans le corps était capable, selon eux, de produire des accès de folie (sur ces théories médicales, on se reportera à J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, chap. v, « La Médecine ou le Discours infini », p. 115-152). L'emploi de l'adjectif *plains* dans le texte suggère bien l'idée d'un mélange liquide. Il crée ainsi un lien métaphorique entre la mélancolie et le philtre d'amour qui chacun à leur manière induisent une forme particulière de folie.

5. *Plus fol de moi vait a cheval* (v. 289) est la variante d'un proverbe répertorié par J. Morawski, *Proverbes français*, n° 1361 : *Ne sont pas tuit chevalier qui a cheval montent.*

Page 253.

a. Vers 307 dans B: Et meillor mal que que nest rage *; a manque; nous corrigeons.* •• *b.* deus tanor *B; nous corrigeons.* •• *c.* Fors que tant en *B; nous corrigeons.* •• *d.* plusor *B; nous corrigeons.* •• *e.* Si *B; nous corrigeons.*

1. Je traduis par « bagages » le mot *trosseroil* (v. 319) qui n'est pas attesté ailleurs que dans notre texte. J. Bédier lui attribue, sans conviction, le sens de « barillet ». Se fondant sur un rapport morphologique probable, E. Hoepffner interprète ce terme comme un dérivé du verbe *trosser* qui signifie « empaqueter », « charger des bagages » (p. 101).

2. Le vers 324 est obscur. Je comprends que la malédiction exprimée par l'adverbe *mar* (« pour son malheur ») vise l'agent sous-entendu du verbe *appareillier* (« préparer ») employé à la voix passive. Le mot *ovre* renverrait alors à *li boivres* (v. 319) repris au vers 328 *(cil*

boivres). Sur l'emploi et la signification de *mar* devant un verbe au passif, on se reportera à Bernard Cerquiglini, *La Parole médiévale*, Minuit, 1981, p. 207-211.

3. Le vers 328 eſt énigmatique et a donné lieu à diverses gloses et traductions. J. Bédier donne à l'expression *a envers* le sens de « par un mauvais artifice, à rebours ». E. Hoepffner l'interprète (p. 103) comme une expression antonyme de *a droit* (« de manière juſte »). Selon lui, cette expression traduit l'idée de l'iniquité des effets du philtre, idée développée, il eſt vrai, dans les vers suivants. Mais le poète me semble insiſter dans cette phrase, non sur l'effet, mais sur la fabrication du philtre. Je rejoins donc l'interprétation de J. Bédier et comprends cette expression comme « au rebours du bien ».

Page 254.

a. mati *B; nous corrigeons.* •• *b.* san losange / La salua a quel qui praigne *B; nous corrigeons.* •• *c.* ele *B (vers hypermètre); nous corrigeons.* •• *d. Vers 358 dans B :* O fain oi soif et ou dur liz *. Nous corrigeons.* •• *e.* Deus me mete en corage / Qui me giet *B; nous corrigeons d'après E. Hoepffner. Le sens des vers 366-367 paraît plus satisfaisant si on remplace le pronom de première personne* me *par* li *, pronom de troisième personne renvoyant à Yseut. En effet, seule la reine, inspirée par Dieu, a pouvoir de guérir le fou (cf. v. 352-353). Le vers 367 eſt hypomètre dans B.* •• *f. Folio 155 de B-a, 372-400; b, 401-428; c, 429-458; d, 459-488.*

1. *Archedeclin* (v. 363) ou *Architriclin* eſt un nom propre en ancien français, provenant d'un subſtantif grec *architriclinos* qui désigne le maître d'un feſtin, choisi par un des convives, pour en régler l'ordonnance. Ce nom commun eſt employé dans le texte de l'Évangile de Jean, II, 8-9, pour dénommer le maître d'hôtel qui goûte l'eau changée en vin et appelle le marié. C'eſt à tort que les auteurs médiévaux ont attribué le nom d'*Architriclin* à l'époux des noces de Cana, les deux personnages étant nettement diſtingués dans l'Évangile.

Page 255.

a. Oient *B; nous corrigeons.* •• *b.* grandre *B; nous corrigeons.* •• *c.* gariſtes *B (vers hypomètre); nous corrigeons.*

1. Ce passage (v. 379-381, p. 254) eſt difficile à interpréter. E. Hoepffner comprend le subjonctif imparfait comme une sorte d'irréel du présent, à valeur de malédiction. « Puissiez-vous être avec le fou loin d'ici, au port où il arriva ce matin ! » Je lui donnerais plus volontiers la valeur d'un regret et gloserais ainsi ces vers : « Vous vous trompez. Vous n'étiez malheureusement pas au port pour le voir débarquer. » Au vers 381, l'adjectif *cointe* a été diversement interprété : « élégant » pris ironiquement, selon J. Bédier (Yseut se moquerait de l'accoutrement et de la laideur du fou), « rusé, habile » selon E. Hoepffner (Yseut redouterait un habile impoſteur), « hardi, téméraire » selon A. Jeanroy, « Compte rendu de l'édition d'E. Hoepffner », *Revue des langues romanes*, LXVII, 1933-1936, p. 163. Cette dernière hypothèse nous semble acceptable. Selon le diction-

naire de Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, III, *cointe* signifie de fait « hardi », « audacieux » et par péjoration « effronté ».

2. *B* porte la leçon *el fonz de fale* que les éditeurs, ne parvenant pas à identifier le mot *fale*, ont généralement corrigé en « el fonz de cale ». Cette correction fait néanmoins difficulté car le mot « cale », au sens de « partie basse d'un navire », est sans doute emprunté au provençal *calo*, déverbal de *calar* (« abaisser »), lui-même emprunté probablement au grec *khalan*, et n'est pas attesté en français avant le XVIIe siècle. En revanche, il existe bien en normand un mot *fale*, issu du norrois « faldr » (« estomac »), qui signifie « tuyau », « estomac d'un poisson », « jabot d'un oiseau », « poitrine humaine », « place entre la chemise et la poitrine ». Voir à ce sujet J. Horrent, « À propos de Gallerous. Localisation de la *Folie Tristan de Berne*, Galerous et Rohal », *Le Moyen Âge*, LII, 1946, p. 43-72, en particulier p. 62-65. Le sens du mot dans le texte reste néanmoins mystérieux et l'interprétation que je donne (« Il aurait préféré être englouti ! ») suppose un emploi figuré, une expression imagée dont je n'ai pas trouvé la trace. Ne pourrait-on voir dans cette expression une allusion à l'histoire de Jonas, avalé par un gros poisson dans le ventre duquel il passe trois jours et trois nuits (voir Jonas, II, 1-11) ? Malheureusement les preuves manquent. Voir cependant Thomas, v. 3082, p. 206.

3. Le nom de *Gamarien* est inconnu dans la légende, mais on reconnaît ici l'épisode du harpeur d'Irlande, ravisseur d'Yseut, que l'on retrouve dans la *Folie* d'Oxford (v. 765-776, p. 237), la *Saga* (chap. XLIX et L, p. 853-856) et le roman de Gottfried (p. 556-561). (Voir n. 2, p. 237.)

4. Le nom de *Guimarant* semble être une altération du nom de *Gamarien*, précédemment cité. Bien qu'inconnu des différentes versions, ce nom rappelle celui de « Gandin », porté par le harpeur irlandais dans le roman de Gottfried (p. 556-561). Le détail de la main coupée ne figure pas dans cet épisode, mais dans le combat contre le Morholt, relaté par Eilhart (p. 275) et Gottfried (p. 480).

5. Le poète fait ici allusion au premier voyage en Irlande de Tristan qui s'était abandonné aux flots, désespérant de guérir la terrible blessure infligée par le Morholt. Recueilli par la reine d'Irlande et soigné par Yseut, il enseigne la harpe à cette dernière qui souffre encore de la mort récente du Morholt, qui était son oncle. J'interprète *deliiimenistre* de *B* en *del ju menistre* (v. 408), expression signifiant peut-être « maître de musique ».

6. Le vers 413 est difficile à interpréter. Le mot *aule* est une forme dialectale du mot « halle », attestée dans des documents normands dès la fin du XIIIe siècle, mais aussi dans des textes picards, wallons, lorrains et bourguignons (voir le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du IXe au XVe siècle* de F. Godefroy, IV et IX, à l'entrée *hale*, *halle*, *haule*). Selon J. Horrent, à côté du sens propre de « halle, marché », se serait développé le sens figuré de « dispute, discussion, affaire ». Voir à ce sujet J. Horrent, « À propos de Gallerous [...] », p. 43-72, en particulier p. 57-60.

7. Rappel du second voyage en Irlande motivé par la quête d'une épouse pour le roi Marc. Après avoir appris qu'un dragon ravageait le pays et que la princesse serait donnée à qui le tuerait, Tristan le tue.

Empoisonné par la langue du dragon qu'il a glissée dans sa chausse, il eſt soigné par Yseut et sa mère.

Page 256.

a. acier / Losche trovaſtes a *B (vers hypermètre); le respect de la métrique requiert l'interversion du complément d'objet direct; correction due à J. Bédier.* •• *b.* ver *B; nous corrigeons.* •• *c.* vois *B; nous corrigeons.* •• *d.* vos bailliee *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *e.* haute *B; nous corrigeons.* •• *f.* tier *B; nous corrigeons.* •• *g.* soif *B; pour la nécessité de la rime, nous rétablissons l'ancienne forme* soi; *correction due à E. Hoepffner.* •• *h.* trosseroel *B; la rime avec* voil *exige une correction en* trosseroil . •• *i.* buvrage *B (vers hypomètre); nous corrigeons d'après J. Bédier.* •• *j.* ne tint mal *(?) B; le verbe eſt difficile à identifier en raison d'une abréviation peu lisible.* •• *k.* damoise *B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *l.* escondiz *B; nous corrigeons.* •• *m.* nole novele *B; nous corrigeons.*

1. Page d'Yseut qui n'intervient pas dans la scène du bain selon les autres versions.

2. L'auteur fait ici une allusion très fugitive à l'épisode du cheveu d'or, motif de conte qui sert à enclencher, dans le roman d'Eilhart, la quête d'Yseut : Marc déclare à ses barons qu'il épousera la jeune fille à qui appartient le cheveu que deux hirondelles laissent échapper (p. 282).

3. Les vers 449 à 451 sont d'interprétation délicate, en raison de leçons peu satisfaisantes. Avant de se tourner brusquement vers Brangien comme le suggère l'appellatif *damoisele* (v. 451), réservé dans le texte à la suivante de la reine, Triſtan semble s'adresser à Yseut pour lui reprocher de n'avoir pas souffert des effets du philtre. Le vers 449 signifierait mot à mot : « Tu n'en as pas plus souffert après qu'avant. » Mais je ne vois pas le lien avec le vers 450 qui signifie « car vous êtes experte en ruses, en beaux discours », ou comme le suggérait M. Wilmotte, « car vous avez su vous débrouiller » (voir M. Wilmotte, « Compte rendu de l'édition de E. Hoepffner », *Le Moyen Âge*, XLV (troisième série, VI), 1935, p. 95-98).

Page 257.

a. Les vers 462-463 sont intervertis dans B. Nous suivons une correction d'E. Hoepffner, qui donne un sens plus clair. •• *b.* formant lo fis je croiſtre *B; vers obscur, probablement corrompu comme le laisse à penser la répétition de* je *. Nous corrigeons. J. Bédier propose :* Car forment lor fis les denz croiſtre , croiſtre *signifiant en l'occurrence « grincer », mais aussi « briser », « mettre en pièces ».* •• *c.* Qui *B; conſtruction peu claire, en raison de la forme du pronom relatif sujet. Nous lui subſtituons* que , *usité en ancien français pour développer un complément de temps ou de lieu.* •• *d.* vit encore li hermite *B (vers hypermètre); nous corrigeons.* •• *e.* cuit qui vos *B; nous corrigeons.* •• *f.* que lioi *B; nous corrigeons.* •• *g.* enors *B; nous corrigeons d'après J. Bédier. Ici commence le folio 156 de B-a, 489-518; b, 519-547; c, 548-577; d, 578-584.* •• *h.* tant *B; nous corrigeons.*

1. Le texte suit fidèlement le déroulement des faits relatés par Béroul : le saut de la chapelle, la victoire sur les lépreux auxquels Yseut est livrée. Tristan ne voulant pas toucher aux lépreux, c'est effectivement Governal qui arrache Yseut au lépreux Yvain et met les malades en fuite (v. 1257-1270, p. 36-37).

2. Allusion à la vie dans la forêt du Morroi et au rôle de conseiller que joue l'ermite Ogrin dans le roman de Béroul.

3. Ce vers qui énonce une vérité générale de l'amour courtois ressemble fort à un proverbe que je n'ai pu trouver dans aucun recueil médiéval.

Page 258.

a. qu'est *manque dans B (vers hypomètre); nous corrigeons.* •• *b.* des mars *B; nous corrigeons.* •• *c.* poine / Se li *B (vers 524 hypomètre); nous corrigeons.* •• *d.* et *manque dans B (vers hypomètre); nous corrigeons.*

1. *Vos dites richece!* (v. 512) n'offre aucun sens satisfaisant. A. Jeanroy (« Compte rendu de l'édition d'E. Hoepffner », LXVII, p. 162-163) proposait de corriger *richece* en *nichece*, synonyme de *niceté* (« sottise », « niaiserie »). Malheureusement la forme suggérée n'est attestée nulle part. Dans le glossaire de son édition (p. 48), F. Lecoy traduit l'expression *dire richece* par « affirmer avec outrecuidance ».

Page 259.

a. baissai *B; nous corrigeons.* •• *b.* a pol *B; nous corrigeons.* •• *c.* ele *B (vers hypermètre); nous corrigeons.* •• *d.* el *B; nous corrigeons.*

Page 260.

1. On peut comprendre différemment cette dernière phrase : si l'on met deux points après *bien* au vers 573, on peut interpréter la suite de la phrase comme un proverbe et comprendre, avec J. Bédier : « On dit bien : tel se lamente le plus qui a peu de raisons de le faire. » Malheureusement, je n'ai retrouvé nulle part ce proverbe.

2. S'agit-il d'un souhait formulé par Brangien ou l'un des deux amants ? En raison d'une lacune d'au moins deux vers, il est difficile de trancher. Je préfère attribuer ce vœu à Tristan et y lire l'expression cruelle et ironique d'un rival heureux.

EILHART D'OBERG

TRISTRANT

NOTICE

Le *Tristan* d'Eilhart, « la seule version complète que nous possédons pour le XII[e] siècle [...][1] ». Cette caractérisation, que nous empruntons à une étude d'Emmanuèle Baumgartner, indique bien la place que ce que l'on appelle par commodité « le récit d'Eilhart » occupe dans les études tristaniennes. À la différence des « grands textes » du *corpus* conservé — Béroul, Thomas, Gottfried —, il offre « toute l'histoire » de Tristan, de la naissance à la mort du héros, et il est néanmoins ancien, puisqu'on le date au plus tard de 1190.

Ces deux qualités ont déterminé largement l'orientation des travaux consacrés à l'œuvre d'Eilhart ou incluant l'étude de celle-ci. Le *Tristan* d'Eilhart, le *Tristrant*, a servi, dans un mouvement d'aval en amont, à fournir un arrière-plan génétique aux « grands textes », l'idée s'étant imposée que ces textes dérivent d'un ancêtre commun, l'*estoire* à laquelle se réfère Béroul[2], un récit qu'Eilhart aurait reproduit presque intégralement. Mais il faut être ici très clair, et la présentation d'une traduction du « *Tristrant* d'Eilhart » doit se fixer pour premier objectif de veiller à la transparence nécessaire. Quand Gertrude Schoepperle, auteur d'un impressionnant essai d'archéologie littéraire sur la légende de Tristan et d'Yseut, exprime avec force sa conviction que « le poème d'Eilhart représente » l'*estoire* « plus exactement qu'aucune reconstruction existante et plus fidèlement qu'aucune autre version (hormis peut-être le fragment de Béroul[3]) » — terme désignant la partie du récit de Béroul que d'autres appellent « Béroul I »[4] —, il faut bien voir que « le poème d'Eilhart » auquel ce critique prête une ancienneté en quelque sorte minérale est lui-même le produit d'une construction reposant en fait sur le constat et le raisonnement suivants : il y a un *Tristrant* ancien, il y a un *Tristrant* complet (et même deux) ; ce qui est complet n'est pas ancien, mais est, d'une part, assez homogène et, d'autre part, assez proche des fragments du XII[e] siècle pour que l'on soit en mesure de se faire une idée précise de ce qu'a dû être le récit d'Eilhart. Il conviendra toutefois de ne jamais oublier que ce récit reste presque toujours insaisissable dans sa matérialité, que nous ne pouvons en avoir qu'une image mentale,

1. Emmanuèle Baumgartner, *Tristan et Iseut. De la légende aux récits en vers*, P.U.F., 1987, p. 28 ; voir également Danielle Buschinger, *Tristrant*, 10/18, « Bibliothèque médiévale », 1986, p. 9 (« la seule version romanesque complète de la légende au XII[e] siècle »).

2. Voir v. 1267, p. 36.

3. Schoepperle-Loomis, *Tristan and Isolt. A Study of the Sources of the Romance*, Francfort-sur-le-Main, 1913, t. I, p. 8.

4. V. 1-2765, p. 3-76.

étant entendu que celle-ci possède une netteté suffisante pour permettre diverses opérations.

Les opérations conduites « d'amont en aval » s'attachent le plus souvent à dégager les différentes significations qu'a pu prendre la légende de Tristan et d'Yseut en se déployant dans les littératures vernaculaires médiévales, à mesurer la force et les limites du mythe tristanien. Citons par exemple l'étude de Joan M. Ferrante, *The Conflict of Love and Honor. The Medieval Tristan Legend in France, Germany and Italy*[1], ou l'article de Daniel Rocher, « Les Trois Mariages du roman de Tristan[2] », l'expression « roman de Tristan » désignant ici la matière mise en œuvre par Eilhart, Béroul, Thomas et Gottfried. Témoin privilégié par sa position dans la chaîne des éléments du *corpus*, « le poème d'Eilhart » constitue ici évidemment la première référence. Une Notice introductive se devra néanmoins, tout aussi naturellement, d'apprécier le degré de fixité de ce point d'ancrage — tâche analogue, dans un ordre différent, à celle qui a déjà été évoquée. Or, il se trouve qu'à lire pour les besoins d'une traduction les témoins qui permettent de se représenter la configuration du récit d'Eilhart — situation qui fait prendre une position d'écoute plus que de questionnement —, on peut en venir à douter de la stabilité interne de cette œuvre. Celle-ci semble en effet souvent renoncer à explorer les possibilités qu'ouvre le canevas narratif de l'histoire de Tristan *et* d'Yseut, éviter en somme la discussion ; dans sa partie finale, en revanche, notamment dans les épisodes de la *Folie Tristrant* et de la mort des héros, la passion des amants est évoquée avec une intensité indéniable. Que faut-il en conclure ? Que l'idée de l'amour-passion n'a intéressé Eilhart que sous la perspective de la « destruction » du héros[3], ce qui impliquerait une condamnation morale de la passion socialement illégitime, ou au moins le constat de l'inéluctabilité de son échec ? Ou bien que ce qui nous apparaît aujourd'hui comme l'idée de base de l'histoire de Tristan et d'Yseut ne pouvait se dégager que lentement, au cours d'approches successives, sous un angle de présentation qu'il fallait d'abord chercher ?

« Le poème d'Eilhart ».

Traitons d'abord le premier point : dans quelles conditions, sous quelles réserves peut-on parler du « récit d'Eilhart » ? Quel texte conservé convient-il de choisir pour représenter ce poème ?

La couche textuelle ancienne remonte probablement à l'extrême fin du XIIe siècle. Trois témoins ont été conservés : le fragment de Magdebourg, les fragments du manuscrit de Ratisbonne et le fragment de Stargard. Ils diffèrent les uns des autres par leurs caracté-

1. La Haye-Paris, Mouton, 1973.
2. *Cahiers d'études germaniques*, 7, 1983.
3. C'est le titre de l'étude de J. D. Müller, « Die Destruktion des Heros [...] », *Il romanzo di Tristano [...]*, Trieste, Associazione di cultura medioevale, 1990. L'auteur consacre d'intéressantes réflexions à ce processus en s'appuyant sur des remarques de J. M. Ferrante (*The Conflict of Love and Honor [...]*, par exemple p. 65 : « en tant que chevalier, Tristrant a été détruit par son amour » ; p. 69 : « la condamnation par Eilhart de l'amour, force qui a exercé une action destructrice dans la vie de Tristrant »).

ristiques linguistiques et par leurs origines géographiques — ce qui laisse supposer une diffusion régionale rapide du poème, liée à un certain succès, mais fait aussi écran à une perception directe du récit original[1]. Toutefois, l'âge des fragments anciens, dont la rédaction n'est postérieure que de peu ou de très peu à la composition du *Tristrant* (entre 1170 et 1190, si l'on s'en tient à la « fourchette » chronologique couramment admise), et la grande similitude qui peut être constatée entre les fragments de Magdebourg et de Ratisbonne à partir des éléments de la scène dite du « rendez-vous épié » communs à ces deux manuscrits permettent d'estimer que les trois témoins de la fin du XIIe siècle sont proches du poème primitif.

Une deuxième couche, beaucoup plus récente — manuscrits sur papier du XVe siècle —, comprend trois rédactions en vers du *Tristrant*. Deux d'entre elles sont complètes : le manuscrit de Dresde, achevé en 1433, et le manuscrit de Heidelberg, daté du troisième quart du XVe siècle[2]. La troisième rédaction, faisant suite au récit de Gottfried dans le manuscrit de Berlin, achevé en 1461, correspond au dernier tiers du poème. Ces trois textes sont suffisamment voisins les uns des autres pour que l'on ait pu considérer qu'ils étaient dérivés d'un remaniement du poème d'Eilhart. Ce remaniement *(Bearbeitung)*, noté *X* par Franz Lichtenstein, qui a tenté de retrouver les contours de cette version intermédiaire dans son édition de 1877, serait à mettre au compte de l'évolution intervenue dans les goûts littéraires depuis l'époque d'Eilhart. La thèse de l'étape intermédiaire, largement reçue, a été reprise notamment par Hadumod Bussmann dans son édition synoptique des anciens fragments et des témoins parallèles[3]. Danielle Buschinger, qui a procuré en 1976 une édition diplomatique des manuscrits de Heidelberg, Dresde et Berlin, a cependant fait remarquer que, là où la comparaison est possible, les trois textes, particulièrement les versions de Dresde et de Heidelberg, se révèlent *d'abord* être remarquablement proches des fragments anciens ; elle estime en conséquence que ces trois témoins plus récents peuvent fort bien être issus chacun de leur côté du récit d'Eilhart[4]. La découverte récente au monastère bénédictin de Saint-Paul, en Carinthie, d'un nouveau fragment du *Tristrant*, provenant d'un manuscrit sur parchemin daté par les éditeurs, Peter Pascher et Hans Gröchenig, de la fin du XIIIe siècle, pourrait toutefois relancer la discussion[5]. Selon Alois Brandstetter, ce fragment est à rattacher non à

1. Voir Hadumod Bussmann (éd.), *Tristrant*, Tübingen, Niemeyer, 1969, p. XXX-XXXIII, XXXIX-XLI et XLIV-XLVI.
2. *Ibid.*, p. XXXV, n. 66.
3. Selon H. Bussmann (p. XIX et XX), le nom d'auteur figurant dans l'épilogue, Eilhart d'Oberg (*von Hobergin her Eylhart*, dans le manuscrit de Dresde), désignerait ce remanieur et non le poète du XIIe siècle. Il pourrait être identifié à un Eilhart qui figurait dans l'entourage d'Albert le Grand, duc de Brunswick, arrière-petit-fils d'Henri le Lion, en 1269, et qui est mort au combat contre les Lithuaniens comme « capitaine » de Reval (Tallin) en 1278.
4. D. Buschinger, « Une nouvelle contribution à l'étude d'Eilhart von Oberg », *Études germaniques*, 26/2, 1971, notamment p. 227-228.
5. H. Gröchenig et P. H. Pascher, « Eilhart von Oberge : *Tristrant.* Neufund eines Pergamentfragmentes einer Handschrift des 13. Jahrhunderts aus dem Benediktinerstift St. Paul im Lavanttal/Kärnten », *Buchkunde. Zeitschrift für Buchkunde, Philologie und historische Hilfswissenschaften*, 1, 1984, p. 11-30.

la première, mais à la deuxième couche de la tradition eilhartienne et se situe souvent à la charnière des manuscrits de Dresde et de Heidelberg, ce qui accrédite l'hypothèse d'un *second* jalon commun à ces deux rédactions[1]. À en croire ce critique, il conviendrait donc de considérer le fragment de Saint-Paul comme « un témoin ancien de la *version nouvelle*, le remaniement *X* du poème primitif d'Eilhart von Oberge[2] ».

L'important, ici, est de permettre au lecteur de se faire une idée de la relation existant entre les fragments anciens et les rédactions en vers de la couche textuelle récente. Nous avons étudié de ce point de vue la scène du « rendez-vous épié », au cours de laquelle les amants se rencontrent dans le verger sous l'œil du roi Marck et du nain, perchés dans un arbre. En comparant les passages communs aux fragments de Magdebourg et de Ratisbonne, qui sont anciens, avec les séquences correspondantes des versions complètes de Dresde et de Heidelberg, plus récentes[3], on s'aperçoit qu'il est presque toujours possible de mettre en regard les fragments anciens et l'une ou l'autre version complète, voire les deux. Il apparaît, par conséquent, que l'on peut se représenter le « récit d'Eilhart » à partir des rédactions complètes, mais tardives, de Dresde et de Heidelberg, étant précisé que celle de Heidelberg est plus complète et celle de Dresde, de meilleure qualité. Dès lors, l'image du « récit d'Eilhart » ainsi obtenue semble pouvoir être communiquée, pour les services qu'elle sera susceptible de rendre, et à la condition que la communication qui en est faite ne soit pas confondue avec la traduction d'un texte d'*auteur*. C'est donc l'une de ces versions complètes, celle de Heidelberg, que nous proposons ici[4].

Un « Tristan et Yseut » ?

Comment le poème, qui adoptera donc dans ce recueil le visage d'une traduction de la rédaction de Heidelberg, prend-il rang, maintenant, dans le *corpus* tristanien ? Résolument, sur le mode de l'affirmation ou de la condamnation, ou de façon plus incertaine, voire honteuse ? Le lecteur, cette fois, disposera directement des éléments qui lui permettront d'en décider et il suffira donc de poser le problème.

Le poème d'Eilhart est un *Tristan*, indubitablement, l'histoire d'un guerrier insurpassable, mais aussi d'un grand chef de guerre. Le récit de la bataille menée devant Karahès est ainsi fort détaillé. L'économie de l'ensemble exigeait peut-être ces développements — si, selon l'hypothèse de D. Buschinger[5], cet épisode devait faire pendant au

1. « Über den Stellenwert des neugefundenen St. Pauler Fragments in der Überlieferung von Eilharts *Tristrant* », *Festschrift Ingo Reiffenstein*, Göppingen, Kümmerle, 1989, p. 339-352.
2. *Ibid.*, p. 349.
3. On trouvera dans la Note sur le texte, p. 1371-1374, le dossier complet de cette comparaison, dont nous nous bornons à reprendre ici les conclusions.
4. Sur les raisons qui ont présidé au choix du manuscrit d'Heidelberg, voir la Note sur le texte, p. 1374.
5. D. Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, Lille, 1974, t. II, p. 998 et suiv.

combat contre Morholt —, mais le plaisir de conter, de montrer les talents de stratège du héros est évident. En particulier, la façon qu'a Tristrant de feindre le repli pour que l'offensive préparée par ce recul soit plus foudroyante est évoquée avec une délectation certaine. Plus généralement, une bonne partie de la séduction qui émane du héros semble provenir de la maîtrise et de la créativité dont il fait preuve dans des domaines qui peuvent relever du comportement de survie comme des activités de plein air : la guerre, le saut, la pêche aussi, puisqu'il nous est conté dans l'épisode du séjour dans la forêt que Tristrant fut le premier homme à utiliser l'hameçon[1]. Cela peut donner au personnage une dimension quasi mythique, mais l'expression de « mythe tristanien » désigne d'ordinaire autre chose. Qu'en est-il ici ? Ce *Tristan* est-il aussi un *Tristan et Yseut* ?

Un sujet évité?

À la lecture de la partie du poème qui va de l'épisode du philtre à la restitution d'Isald à son époux au terme du séjour dans la forêt, on peut se demander avec quelque raison si l'auteur n'est pas passé à côté de son sujet, ou le sujet à côté du bon auteur. Le récit souffre constamment d'un important décalage entre l'affirmation de la violence de l'amour entre Tristrant et Isald et l'atonie de l'évocation de cette passion. Disons même que celle-ci est plus mentionnée qu'évoquée, une fois décrits les effets initiaux du breuvage funeste. Le récit ne dépassera pas en force de suggestion le commentaire sans grand relief qui conclut le premier épisode amoureux : « s'ils étaient toujours couchés, ils le restaient en goûtant la joie que leur procuraient les transports amoureux[2]. »

Non qu'il ait fallu s'attendre à des descriptions plus explicites : L. P. Johnson a fait remarquer que le *Tristan* de Gottfried ne contient qu'un seul épisode érotique et que celui-ci met en scène la reine… et son époux[3]. Mais il est possible de recourir à la formulation indirecte, comme le fait Gottfried dans son fameux *ein man ein wîp, ein wîp ein man*[4] ; la formule apparaît aussi dans le poème d'Eilhart, sans redoublement chiasmique, à un autre endroit. Utant, le chien de Tristrant, dont les hommes du roi Marck auraient pu utiliser la fidélité pour rattraper Tristrant, Isald et Kurwenal, en fuite, aide finalement Kurwenal à rejoindre son maître et la reine en suivant « un gibier qui n'était pas sauvage […] d'une femme et d'un homme[5] ». Ce passage n'invite pas à considérer, comme chez Gottfried, que la réduction à la condition de base, présociale, prépare les unions fortes — un peu comme l'abrasion préalable des pièces garantit la solidité d'un assemblage. Bien au contraire : le retour à l'état premier est perçu comme un ensauvagement. On devine déjà que le séjour des amants dans la forêt

1. Voir p. 323 (v. 4535-4540).
2. *In fröden sie nun do lagen / und grösser minn pflagen* (v. 2721-2722 ; voir p. 300).
3. Voir p. 569 (v. 14 160-14 165). Voir L. P. Johnson, « Gottfried von Straßburg : *Tristan* », dans H. Brunner (éd.), *Interpretationen-Mittelhochdeutsche Romane und Heldenepen*, Stuttgart, Reclam, 1993, p. 250.
4. V. 129 ; voir p. 391 : « un homme, une femme, une femme, un homme ».
5. P. 323 (v. 4489-4490).

ne sera pas l'occasion d'une parenthèse idyllique, mais un âpre exil. La compensation existe, certes, mais elle est simplement enregistrée, dans une formulation qui, une nouvelle fois, note les composantes de la joie d'amour sans suggérer l'intensité de celle-ci : « Mais, d'autre part, leur grand amour leur procurait beaucoup de joie[1]. »

Cette réserve dans l'exploitation du potentiel contenu dans le schéma narratif de base peut sans doute être imputée déjà à la source d'Eilhart, puisque l'épisode correspondant du *Tristan* de Béroul présente la vie dans la forêt sous un angle très semblable. Mais l'esquive va plus loin chez Eilhart. Le récit de Béroul assume l'une des implications essentielles de la liaison entre la reine et le neveu du roi : l'inclusion de cette relation amoureuse dans la vie de la cour n'est possible que si l'équivoque est permise. L'épisode du « serment ambigu » découle de cette logique ; or il manque dans le poème d'Eilhart, alors que, selon la conception canonique de la formation du *corpus* tristanien, il ne devait pas être absent de la source dans la mesure où il se retrouve chez Gottfried et figurait donc déjà probablement chez Thomas.

Cette « omission » n'est pas la seule. Comme cela a été noté de différents côtés, une fois passé le stade de l'éducation, Tristrant ne semble plus tirer parti de ses dons artistiques. Il emportera certes sa harpe, en plus de son épée, quand il confiera son sort aux vagues et au vent après la bataille contre Morholt, mais le récit ne lui offrira guère l'occasion de s'en servir. Des deux objets dont Tristrant ne voulait pas se séparer au moment d'entreprendre le voyage qui s'annonçait sans retour, seule l'épée contribuera dans la pratique à la définition du personnage. Comme il faut bien supposer que la mention de la harpe avait au départ une fonction — dont les récits de Thomas et de Gottfried donnent une idée —, on en conclura que le poème d'Eilhart s'est privé d'une possibilité d'exploiter une « valence » du héros qui aurait permis d'enrichir d'une autre forme de complicité la relation amoureuse entre Tristrant et Isald.

Notons au passage que cette double « omission » est de nature à relativiser l'importance de la fonction en somme compensatrice que l'état de la tradition manuscrite a dévolue au récit d'Eilhart. La situation est finalement plus homogène qu'il n'y paraît. Les récits de Béroul et de Thomas, conservés à l'état fragmentaire, ont vraisemblablement été victimes d'une « réception interne » réticente, mais la « réception externe » à laquelle nous devons l'adaptation d'Eilhart s'est accompagnée d'autorestrictions qui font du *Tristrant* un témoin moins « complet » qu'il n'aurait pu l'être. Mais revenons après cette parenthèse à l'analyse de la « tactique d'évitement » à laquelle Eilhart semble recourir dans les épisodes qui vont de la scène du philtre au retour de la reine à la cour. Pas plus qu'il ne dégage « les liens complexes » que la parole « entretient avec la vérité[2] », le récit d'Eilhart ne cherche à scinder les concepts en opposant l'authentique et le convenu, ce qui pourrait représenter une autre forme d'intégration de la passion par le discours. Gottfried a abondamment usé de ce

1. *Sie hetten ouch fröden vil / von der grössen minn* (v. 4550-4551 ; voir p. 323).
2. E. Baumgartner, *Tristan et Iseut*, p. 47 (à propos du récit de Béroul).

moyen, qui n'eﬅ pas totalement inconnu d'Eilhart. Isald eﬅ dite « la loyale » *(die getrúw)*[1] au moment où il eﬅ conﬅaté qu'elle ne peut plus détacher son cœur de la personne de Triﬅrant. Et une désignation-attribut laudative : « le loyal Triﬅrant[2] », souligne la droiture de celui-ci au moment précis où il abuse son oncle en affirmant qu'au soir des noces, selon la coutume irlandaise, toutes les lumières doivent être éteintes quand la jeune épousée rejoint son mari. Mais il s'agit là d'appréciations ponctuelles, contrebalancées par des condamnations tout aussi isolées — la subﬅitution de Brangene à Isald serait ainsi « la plus grande tromperie jamais commise par Triﬅrant[3] » —, le tout s'annulant dans un renvoi aux propriétés du philtre : « On ne doit pas y voir de déloyauté, car il n'agissait pas ainsi de son propre mouvement : c'eﬅ le breuvage funeﬅe qui était cause de tout[4]. »

Un « Triﬅan et Yseut » saisonnier.

Si, dans la partie centrale du récit, le sujet de la passion amoureuse semble être abordé à reculons, cette impression se modifie ensuite assez sensiblement au fil du récit, depuis le départ de Triﬅrant pour la cour de Ganoïe, puis pour celle du roi Arthur, jusqu'à la fin du poème. L'intensité de l'amour que se portent Triﬅrant et Isald éclate dans le dernier épisode, grâce à la vigueur de la mise en scène, mais il y a d'autres endroits où elle se manifeﬅe également autrement que sur le mode du conﬅat. On retiendra certainement à cet égard, parce qu'elle y eﬅ à la fois évoquée et expliquée, l'épisode dit du « cortège de la reine », qui conte le premier retour de Triﬅrant en Cornouailles après son mariage avec la deuxième Isald. Le héros revient en compagnie de son beau-frère Kéhénis, à qui il doit démontrer, en guise de juﬅification de la réserve conjugale qu'il observe, que son chien eﬅ mieux traité par la reine Isald que lui-même n'eﬅ traité par la sœur de Kéhénis[5]. Prévenue par les soins du sénéchal Tinas qu'elle devra apparaître, avec ses suivantes, dans l'équipage le plus éclatant et prodiguer au chien de Triﬅrant des marques d'affection de nature à corroborer les dires du héros, la reine, au jour et à l'endroit convenus, sort le chien de la niche dorée montée sur brancards dans laquelle on le transporte et caresse l'animal avec son manteau, ce qui permet à Kéhénis de souscrire aux affirmations de Triﬅrant. Puis, après avoir remis le chien dans sa niche, Isald revient s'offrir au regard de Triﬅrant et de son compagnon et, improvisant — semble-t-il — cette fois, elle fait glisser son manteau de ses épaules[6]. Ce geﬅe n'eﬅ pas décrit dans la rédaction de Dresde. On le retrouve en revanche, glosé,

1. P. 298 (v. 2599).
2. *Der helt ﬅete* (v. 2816 ; voir p. 301).
3. P. 301 (v. 2838-2839).
4. *Ibid.* (v. 2842-2845).
5. Dans le passage correspondant du récit de Thomas — fragment du manuscrit de Strasbourg — qui figure dans les tableaux synoptiques sous la même étiquette, les prémisses diffèrent apparemment : le compagnon de Triﬅan, Kaherdin, dont le comportement semble être plus ouvertement mimétique que chez Eilhart, souhaite voir Brangien, la suivante et la confidente d'Yseut, comme Triﬅan désire voir la reine (v. 1351-1418, p. 160-162).
6. Voir p. 350 (v. 6605).

dans le dérimage allemand en prose[1] : « elle laissa tomber son manteau de façon que Caynis puisse bien la voir ». Comme nous le verrons dans la Note sur le texte[2], la version de Dresde aime à résumer, à consigner les effets plus qu'à évoquer les circonstances et, sans décrire le geste d'Isald, le manuscrit de Dresde note comme celui de Heidelberg que Kéhénis doit confesser qu'il n'a jamais vu une femme d'une aussi grande beauté[3]. Mais le détail fourni par la version de Heidelberg a son importance. Si la scène esquissée n'exploite toujours pas l'alchimie de la formule *ein man ein wîp*, si elle reste au niveau d'une fantasmagorie assimilant force de séduction et attitudes de vamp, il demeure que le récit se met ici en peine pour donner de la crédibilité à la passion qui unit les héros. Que faut-il dire au juste ? Qu'après avoir déclaré que les effets du philtre s'étaient estompés le poète devait trouver une autre motivation à cette passion ? Ou que les termes généraux et convenus qui notaient auparavant la joie d'amour étaient en quelque sorte le pendant du philtre, l'auteur s'en remettant aux automatismes sur le plan de l'intrigue et de l'expression pour neutraliser les potentialités de certaines situations ? Car dans le même épisode du « cortège de la reine », ce poète se révèle être parfaitement capable d'évoquer la joie d'amour, sous la forme de l'idylle — certes indirectement et par anticipation —, lorsqu'il montre Isald s'adressant aux oiseaux et leur demandant de l'accompagner jusqu'à la Blanchelande pour lui faire de la musique pendant la nuit[4]. Ce discours enjoué a une fin pratique — il permet à la reine de fixer un rendez-vous à Tristrant —, mais jamais encore l'annonce d'une telle rencontre ne s'était faite dans une tonalité aussi légère.

À en juger par cet épisode, la séparation des amants sert plutôt l'évocation de leur relation amoureuse. Si l'on considère cependant que les voyages du héros en Cornouailles supposent le déguisement, le déguisement forcé — ce qui implique, même pour un artiste du travestissement comme Tristrant, une perte de liberté et conduit, du fait de la répétition, à un effacement de l'identité sociale —, il apparaît que le problème de l'intégration romanesque de la passion s'est déplacé plus qu'il ne s'est résolu. L'incompatibilité de l'amour entre la reine et le neveu du roi et les normes politiques, sociales et morales représentées par la cour — une contradiction qui, si elle était parfaitement perçue, n'alimentait pas le débat à l'intérieur du récit —, contrariait, bloquait la description de cet amour. Dans la dernière partie du poème, le frein semble se desserrer, la difficulté étant « éliminée » par la transformation des relations entre les amants en phénomène saisonnier qui n'affecte plus les règles de fonctionnement et les valeurs de la cour ; mais cela signifie aussi que le problème littéraire ne se règle qu'au prix de l'évacuation du problème idéologique[5].

Jusqu'à quel point se règle-t-il, en fait ? Les remarques précédentes ne portaient après tout que sur deux épisodes, le « cortège de la

1. Ligne 3604.
2. Voir p. 1374.
3. Voir p. 350 (v. 6607-6610).
4. *Ibid.* (v. 6611-6621).
5. Voir sur ce point Peter Strohschneider, « Herrschaft und Liebe [...] », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 122, 1993, notamment p. 58-60.

reine » et la scène de la mort des amants. La réponse que l'on donnera à cette question dépendra pour le reste de l'appréciation portée sur les séquences où Tristrant apparaît sous différents déguisements, dans l'accoutrement du lépreux, du pèlerin, du courrier pédestre, du fou, enfin. Faut-il les considérer, avec D. Rocher, comme « des récréations, des farces jouées au mari, comme dans le fabliau[1] » ? Le travail déjà cité de Jan Dirk Müller repousse un peu plus loin l'interrogation : tout dépend, éventuellement, de la fonction qui peut être attribuée au fabliau. Citons la proposition essentielle que fait J. D. Müller en ce domaine : « La farce parle sur le mode narratif du monde à l'envers en poussant à l'absurde ce qui permet au monde d'exister tel qu'il est. [...]. [Elle] met en scène la déviance sans appeler de sanctions. Elle sert cette esthétique médiévale de la négation étudiée dernièrement par Walter Haug, une esthétique qui fait apparaître ce qui est " radicalement autre " à travers la laideur et la difformité. L'amour serait alors cet Autre auquel renverrait l'inversion de l'ordre habituel[2]. » Position qui rappelle l'une des thèses de Jean-Charles Payen, à ceci près que J. D. Müller postule l'existence d'un référent positif à « l'ambiguïté qui existe entre l'aliénation réelle de Tristan, que sa passion précipite vers l'abîme, et la folie qu'il feint avec adresse au moment le plus opportun[3] ».

L'interprétation de J. D. Müller n'est pas, par la nature des choses, de celles qui se prêtent à une illustration précise, mais elle pourrait se révéler féconde. Un épisode important semble, en tout cas, plaider en sa faveur, celui de la « folie », où le grotesque culmine dans l'image de « Tristrant, le bouffon[4] » voulant forcer Isald à goûter du fromage qu'il a porté tout le temps du voyage jusqu'en Cornouailles dans son capuchon[5]. Cet épisode s'ouvre sur une scène d'une qualité poétique certaine : Tristrant, rendu méconnaissable par une blessure à la tête reçue lors d'une nouvelle opération guerrière menée pour la défense du royaume de Karahès, sort chasser en compagnie de son neveu. Ils arrivent au bord de la mer. Tristrant porte le regard vers la Cornouailles — une sorte de mise en image de cet horizon mental dont parle J. D. Müller, de visualisation de « l'Autre » — et se plaint à voix basse de l'infortune qui le prive de la présence de la reine[6]. Son neveu, qui l'a entendu, lui suggère de tirer parti de sa nouvelle apparence physique pour rejoindre Isald sans être reconnu. Un déguisement en fou — le complément, en somme — garantira, selon l'enfant, un incognito total[7]. Ainsi, l'expression la plus poignante de l'amour (avant la scène finale) précède la mise en scène qui est la concrétisation la plus claire possible du grotesque. C'est une relation de contiguïté, non de causalité univoque, mais elle donne effectivement à penser.

1. Daniel Rocher : « Les Trois Mariages du roman de Tristan », p. 106.
2. « Die Destruktion des Heros [...] », p. 36-37.
3. J.-Ch. Payen, « Tristan, l'*amans-amens* et le masque dans les *Folies* », dans D. Buschinger (éd.), *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, Göppingen, Kümmerle, 1982, p. 66.
4. *Tristrand der affeman* (v. 8901 ; voir p. 380).
5. Voir J.-M. Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge, XIIe-XIIIe siècle. Étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique*, P.U.F., 1992, p. 46-56.
6. Voir p. 377 (v. 8658-8666).
7. *Ibid.* (v. 8695-8709).

Ce passage doit son intensité à la force de la mise en scène, mais aussi à l'entrée du temps dans l'histoire de Tristrant et d'Isald. Cette entrée ne s'effectue pas comme dans les *Folies* d'Oxford et de Berne, où le temps est celui des amants, sous la forme de la récapitulation, de l'exercice de la mémoire commune, mais sous l'espèce du changement naturel et inéluctable. Cette fois, les effets de la blessure subie par le héros ne se sont pas effacées ; la présence du neveu annonce une « relève générationnelle ». L'intervention de la loi biologique programme la mise en extinction du principe de sérialité qui commandait la composition du poème, tout spécialement dans la dernière partie. Avant même que Tristrant ne déclare qu'il ne reviendra plus en Cornouailles, nous savons que cet épisode est l'avant-dernier.

Une fois de plus dans le poème d'Eilhart, la qualité littéraire a son prix. Elle impliquait les éclipses de la vie sociale pour Tristrant, l'espacement des rencontres entre les amants ; elle se nourrit maintenant de l'approche de la fin.

Selon une telle logique, la plus grande scène du récit d'Eilhart devrait être la scène finale. C'est bien le cas, ce qui ne signifie pas que la mort elle-même soit perçue comme belle. On ne décèle aucune trace de transfiguration dans le récit des derniers moments de Tristrant ; celui-ci décède dans un raidissement qui semble faire éclater ses articulations. Simplement, la mort des amants permet, dans un décrochage ultime, d'orchestrer pleinement le thème amoureux. Le prologue l'annonçait peut-être déjà quand il utilisait « l'entrelacement syntaxique » pour évoquer la *mort* des héros : « et comment cet homme de ressources conquit dame Isald et comment il mourut ensuite, lui pour elle et elle pour lui[1] ». On pourrait dire que Wagner a en quelque sorte tiré la conséquence de ce processus et inversé la démarche : l'association du *désir* de mort et de la célébration de l'amour garantit l'esthétisation totale du sujet. Rien n'accroche plus dans une telle exaltation de l'intériorité, mais il s'agit là d'une cohérence qui devrait rendre très indulgent envers les inaboutissements du premier roman (en gros...) complet de *Tristan*.

Eilhart d'Oberg. Localisation et datation de la composition du poème.

On aimerait prolonger cette présentation par une réflexion portant sur la relation qui a pu exister entre, d'une part, le choix de la matière traitée par Eilhart et les particularités de mise en œuvre décrites ici et, d'autre part, la provenance et la date de composition du poème. Toutefois, ces deux derniers éléments se soustraient encore plus que la matérialité du texte à une saisie précise. On se bornera donc à rappeler les principaux aspects de la discussion.

On ne trouve de mention de l'auteur que dans les rédactions en vers du XVe siècle et dans le dérimage de la version en prose. Les commentateurs s'accordent en général à penser[2] qu'il s'agit là du nom du poète du XIIe siècle, et non de celui du remanieur, et prennent pour référence la leçon du manuscrit de Dresde, témoin connu pour sa

1. P. 263 (v. 42-45).
2. Voir cependant la thèse de H. Bussmann, évoquée p. 1361 et n. 3.

supériorité qualitative, notamment dans le domaine de l'onomastique : *von Hobergin her Eylhart*[1]. Le lieu dont était originaire le poète Eilhart devrait être Oberg, situé entre Hildesheim et Braunschweig, dans l'actuel *Land* de Basse-Saxe. Un *Eilardus de Obergen*, ministérial, apparaît entre 1189 et 1207 comme témoin dans des actes établis par l'évêque de Hildesheim, puis par deux fils du duc de Saxe, Henri le Lion, le comte palatin Henri et le roi Othon IV[2]. Cela ne signifie pas nécessairement qu'il faille identifier l'auteur du *Tristrant* à cet *Eilardus*, mais plutôt — si l'on considère que plus d'un demi-siècle plus tard un personnage du même nom était au service du duc de Brunswick/Braunschweig[3] — que le nom d'Eilhart était répandu au sein de la famille des ministériaux d'Oberg et qu'il est légitime de rattacher Eilhart le poète à cette souche.

Ces données n'ont pas toujours été tenues pour primordiales par la critique. Il faut dire, comme l'a noté Joachim Bumke[4], que « si le poète ne portait pas le nom de von Oberg, personne n'aurait imaginé qu'il était originaire de la région de Braunschweig », la langue des témoins conservés étant très différente de celle que l'on parlait, probablement, dans la Saxe de l'époque. Des considérations d'ordre linguistique, stylistique — parenté avec une tradition littéraire rhénane — et géoculturel ont fait privilégier la thèse selon laquelle le poème d'Eilhart proviendrait d'un territoire situé sur les bords du Rhin inférieur, zone naturellement ouverte à l'influence des modèles romans[5].

La tendance des dernières années est cependant à l'harmonisation des données diplomatiques et des enseignements de l'histoire littéraire et culturelle. L'argument de la langue et la distance par rapport aux régions où s'effectuaient par proximité géographique les échanges entre les cultures romanes et germaniques plaident beaucoup moins contre « la thèse saxonne » dès lors que l'on rattache étroitement le poème d'Eilhart à la cour de Braunschweig, où la langue littéraire pratiquée était celle des poètes du sud et de l'ouest[6], et au patronage de la duchesse de Saxe, Mathilde, fille d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, ou d'Henri le Lion, son époux, que l'exil avait par deux fois fait séjourner longuement en Angleterre, voire à celui de leur fils, le comte palatin Henri, dont les goûts littéraires avaient pu être formés par ces contacts[7].

1. V. 9446 ; voir p. 387 ; le manuscrit de Heidelberg donne *von Baubenberg Segehart*, celui de Berlin, *von Oberengen Enthartte* et le *Tristrant und Isalde* en prose (ligne 5186), *Filhart von oberet*.

2. On trouvera la liste de ces actes dans l'article de Volker Mertens, « Eilhart, der Herzog und der Truchseß — Der *Tristrant* am Welfenhof », *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial*, Actes du colloque des 10, 11 et 12 janvier 1986, éd. D. Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1987, p. 262-281, en l'occurrence p. 277-278. L'ensemble du problème est exposé avec une grande clarté par Bumke, *Mäzene im Mittelalter*, Munich, Beck, 1979, p. 108-113, 349-353.

3. Voir p. 1361 et n. 3.

4. *Mäzene im Mittelalter*, p. 110.

5. Voir l'article « Eilhart von Oberg » de L. Wolff et W. Schröder dans le *Verfasserlexikon*, t. II, Berlin-New York, de Gruyter, 1980, col. 410-418.

6. Voir Bumke, *Mäzene im Mittelalter*, p. 111.

7. Voir Mertens, « Eilhart, der Herzog und der Truchseß », p. 274-276.

La question de la datation recoupe partiellement celle de la localisation. La « fourchette chronologique » se présente à peu près ainsi :

— Une datation haute — vers 1170, avant que Heinrich von Veldeke n'introduise en allemand la rime proprement dite avec son adaptation du *Roman d'Énéas* — a été suggérée par certains archaïsmes qui se manifestent dans le *Tristrant* sur le plan idéologique et formel (maintien de la simple assonance en fin de vers). Cette datation s'accorde bien avec la « thèse rhénane », et ne contredit pas la « thèse saxonne » ; le poème aurait alors été composé peu après le mariage d'Henri le Lion et de Mathilde, qui avait eu lieu en 1168.

— La datation basse — avant 1190, plus précisément sans doute entre 1185, date à laquelle Henri le Lion revient de son premier exil, et 1189, année qui voit le départ du duc pour un second exil, mais aussi la mort de Mathilde — n'est plausible qu'en combinaison avec la localisation saxonne. Elle offre l'avantage de ménager un certain temps de latence pour l'ouverture de la cour de Saxe, connue pour cultiver un « art de la représentation[1] », à un thème potentiellement subversif et de faire le raccord chronologique avec les diplômes mentionnant un *Eilardus de Obergen* entre 1189 et 1207[2].

RENÉ PÉRENNEC.

BIBLIOGRAPHIE

BRANDSTETTER (Alois), « Über den Stellenwert des neugefundenen St. Pauler Fragments in der Überlieferung von Eilharts *Tristrant* », *Festschrift Ingo Reiffenstein*, Göppingen, Kümmerle, 1989, p. 339-352.

BUMKE (Joachim), *Mäzene im Mittelalter. Die Gönner und Auftraggeber der höfischen Literatur in Deutschland 1150-1300*, Munich, Beck, 1979.

BUSCHINGER (Danielle), « Une nouvelle contribution à l'étude d'Eilhart von Oberg », *Études germaniques*, 26/2, 1971, p. 221-228.

—, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, Service de reproduction des thèses de Lille, 1974, 2 vol.

—, « Les Structures sociales dans le *Tristrant* d'Eilhart von Oberg », *Romania*, CVIII, 1987, p. 109-120.

—, « Conjectures sur Eilhart von Oberg », *Figures de l'écrivain au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Amiens des 18-20 mars 1989, publié par les soins de D. Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1991.

FERRANTE (Joan), *The Conflict of Love and Honor. The Medieval Tristan Legend in France, Germany and Italy*, La Haye-Paris, Mouton, 1973.

1. K. Bertau, « Das deutsche *Rolandslied* und die Repräsentationskunst Heinrichs des Löwen », *Der Deutschunterricht*, 20/2, 1968, p. 4-30.
2. Le diplôme de 1189 mentionne d'abord le père, Johannes de Obergen, puis le fils, *Eilardus filius suus* (voir Mertens, « Eilhart, der Herzog und der Truchseß », p. 277). On suppose donc que cet Eilhart était jeune en 1189 et qu'il est peu susceptible d'avoir composé un poème dès 1170.

LAGEMANN (Annick) et HASLÉ (Maurice), « Les Origines des versions continentales du *Tristan* à travers l'onomastique », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, CXXII, 1993, p. 301-330.
McDONALD (William C.), « King Mark, the Holy Penitent. On a Neglected Motif in the Eilhart Literary Tradition », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 120, 1991, p. 393-418.
MÜLLER (Jan Dirk), « Die Destruktion des Heros oder wie erzählt Eilhart von passionierter Liebe ? », *Il romanzo di Tristano nella letteratura del Medioevo/Der « Tristan » in der Literatur des Mittelalters*, édité par Paola Schulze-Belli et Michael Dallapiaza, Trieste, Associazione di cultura medioevale, 1990, p. 19-37.
ROCHER (Daniel), « Essai sur la spiritualisation du Tristan de l'Estoire à Gottfried », 1re partie : *Cahiers d'études germaniques*, 4, 1980, p. 55-78 ; 2e partie : *ibid.*, 6, 1982, p. 39-74.
—, « Les Trois Mariages du roman de Tristan », *Cahiers d'études germaniques*, 7, 1983, p. 93-119.
STEIN (Peter K.), « Tristan », dans V. Mertens et U. Müller (éd.), *Epische Stoffe des Mittelalters*, Stuttgart, Kröner, 1984, p. 365-394.
STROHSCHNEIDER (Peter), « Herrschaft und Liebe. Strukturprobleme des Tristanromans bei Eilhart », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 122, 1993, p. 36-61.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Fragments anciens et manuscrits complets.

Rappelons que nous disposons, pour le poème d'Eilhart, de manuscrits anciens, qui ne sont pas complets, et de manuscrits complets, qui ne sont pas anciens[1]. La première couche textuelle date de la fin du XIIe siècle ; il en reste trois témoins fragmentaires :

— *M*, le fragment de Magdebourg, qui correspond en gros aux vers 2809-3005 (p. 301-303) et 3404-3600 (p. 309-311) du récit.

— Les fragments du manuscrit de Ratisbonne, soit : *Rm*, pour les vers 1608-1624 (p. 285) et 1655-1679 (p. 286) ; *Rd*, pour les vers 1726-1843 (p. 287-288) ; *Rr* (aujourd'hui disparu), pour les vers 3028-3131 (p. 304-305) et 3449-3559 (p. 309-310).

— *St*, le fragment de Stargard (aujourd'hui disparu), peut-être un peu plus tardif (début du XIIIe siècle), pour les vers 7064-7524 (p. 356-362).

Nous disposons d'autre part de trois rédactions en vers conservées dans des manuscrits sur papier du XVe siècle. Deux de ces rédactions sont complètes, la troisième est partielle :

— *D*, le manuscrit de Dresde (1433).

— *H*, le manuscrit de Heidelberg (troisième quart du XVe siècle), notre texte de base.

— *B*, le manuscrit de Berlin (1461), qui correspond au dernier tiers du poème (ici, p. 343-388).

1. Voir la section de la Notice intitulée « Le poème d'Eilhart », p. 1360 et suiv.

Enfin, on a récemment découvert au monastère de Saint-Paul, en Carinthie, un autre témoin fragmentaire qui occupe chronologiquement une position moyenne dans la tradition manuscrite — ses éditeurs le datent de la fin du XIIIe siècle — et qui pourrait aussi avoir génétiquement un statut intermédiaire. La question mérite certainement examen, mais pour les besoins de notre entreprise, qui consiste à choisir et à fournir en traduction un texte complet représentant le poème d'Eilhart, il suffira d'étudier le rapport qu'entretiennent les versions complètes, « récentes », avec les fragments les plus anciens, ce qui suppose une comparaison de ces fragments avec les deux textes complets qui nous ont été transmis par les manuscrits de Dresde *(D)* et de Heidelberg *(H)*.

La scène du « rendez-vous épié » permet une telle comparaison. Rappelons les éléments de l'action : Tristrant, chassé de la cour, rencontre Isald la nuit dans le verger dont celle-ci a la disposition. Pour lui donner rendez-vous, il utilise le dispositif d'alimentation en eau courante qui relie la chambre de la reine à un bassin situé dans le verger : une fois arrivé dans le verger, Tristrant confie au courant des feuilles, pour attirer l'attention d'Isald, puis un copeau de bois sur lequel est sculptée une croix, le signal proprement dit auquel la reine répond. À la cour, cependant, le parti des envieux se perd en conjectures : Tristrant et Isald se voient-ils encore ? Un nain astrologue, recruté par le duc Antret, cousin et ennemi juré de Tristrant, confirme les soupçons. Le nain suggère au roi Marck d'organiser une grande chasse d'une semaine. Tristrant ne manquera pas, selon lui, de profiter de cette absence et il sera ainsi possible de faire éclater la vérité. Peu après le début de la chasse, le roi revient à la cour en compagnie du nain, dont il suit les instructions. Les deux hommes se perchent dans un tilleul qui surplombe le bassin du verger. Tristrant arrive sur les lieux et prévient Isald de sa présence par le moyen habituel. C'est alors seulement qu'il s'aperçoit qu'il est épié.

Si l'on confronte les passages communs aux fragments anciens[1] *M* et *R* (v. 3464-3473, 3476-3493, 3496-3509, 3518-3554, soit 79 vers) aux séquences correspondantes de *D* et de *H*, les différences entre *M* et *R* étant considérées comme négligeables dans le cadre d'une comparaison externe, on est amené à faire les observations suivantes :

1. Si l'on met à part deux ajouts de deux vers chacun dans *D* et *H*, il est toujours possible de mettre en regard de *M* et de *R* soit *D*, soit *H*, soit *D* et *H* à la fois, sauf dans un cas (*un* vers sur 79, donc), au vers 3488, où *M* et *R* lisent : *daz si beide got verwaze* (« que Dieu les maudisse tous deux », c'est-à-dire le nain et le diable, son complice), alors que *H* (pas de vers correspondant dans *D*) propose : *sie warent listig uss der massen* (« ils [le nain et le diable] étaient d'une ruse extrême »). Encore *H* conserve-t-il l'assonance de *M* et de *R*.

2. Les deux ajouts de *D* et *H* mentionnés plus haut ne modifient en rien la ligne du récit. Il s'agit en fait d'opérations de synchronisation entre le monde du récit et la perception qu'en a le public.

1. On trouvera p. 1377-1378 une liste des sigles utilisés dans cette Note sur le texte ainsi que dans les notes.

a) Le roi monte dans l'arbre, mais que devient son cheval ? *D* et *H* éliminent l'ellipse : « Le noble roi attacha son cheval à une branche, non loin de là[1]. »

b) Après avoir rappelé comme *M* et *R* la façon dont Tristrant s'y prend pour faire parvenir son message à la reine, *D* et *H* procèdent à un raccord : « Le roi était toujours perché dans l'arbre avec son associé[2]. »

Remarquons au passage que ces deux réactions s'accorderaient bien avec l'hypothèse d'un remaniement tardif[3]. Un adaptateur, qui est public avant d'être auteur, incline assez souvent à intégrer la dimension de la « réception » dans sa re-création.

3. *D* a pratiqué une coupure assez importante, mais elle n'affecte pas le cours de l'action. Alors que *M*, *R* et *H* expliquent que le nain est sans doute monté dans l'arbre avec l'aide du diable et commentent ensuite dans une digression de six vers la connivence entre Satan et le gnome, *D* réduit ce passage à un seul vers (certes trop long), au prix d'une assonance très approximative (*uf/af*) : « Je crois que le diable lui tenait compagnie[4]. »

4. Pour ce qui est de la fin des vers, en revanche, *D* conserve mieux la physionomie du texte ancien. C'est ainsi qu'il s'accommode de l'assonance *nyt/lip*[5] (*R : niht/liep*), alors que *H* réorganise le vers 3 544 et une partie du vers suivant pour introduire une véritable rime (*nicht/pflicht*).

Ces différentes remarques étant largement généralisables (sauf peut-être la troisième, qui concerne un aspect des rédactions tardives qui ne nous semble pas avoir été encore vraiment étudié), on peut avancer deux propositions :

a) Il n'est pas présomptueux de vouloir se représenter « le récit d'Eilhart » à partir des rédactions complètes mais tardives *D* et *H*. Pour se former une telle image, il convient de passer dans une sorte de balancement continu de *H* à *D*, *H* étant, pour reprendre les appréciations formulées par H. Bussmann et reprises par A. Brandstetter[6], « quantitativement supérieur» à *D*, plus complet, donc, *D* étant « qualitativement supérieur» à *H*, et, comme semble le confirmer le fragment de Saint-Paul[7], un témoin fiable malgré les élagages qu'il pratique.

Cette image peut être affinée à l'aide du *Tristan* tchèque (*C*, manuscrits du XIVe siècle) et du *Tristrant und Isalde* en prose (*P*), dont l'édition la plus ancienne (1484, Augsbourg) a été publiée à nouveau par A. Brandstetter, deux versions qui conservent d'intéressants points de contact avec les fragments anciens[8].

1. P. 309 (v. 3474).
2. P. 310 (v. 3494).
3. Voir p. 1361-1362.
4. P. 309 (v. 3480).
5. P. 310 (v. 3543-3544).
6. Bussmann, *Tristrant*, Tübingen, Niemeyer, 1969, p. XLVI et suiv. ; Brandstetter, « Über den Stellenwert des neugefundenen St. Pauler Fragments in der Überlieferung von Eilharts *Tristrant* », *Festschrift Ingo Reiffenstein*, Göppingen, Kümmerle, 1989, p. 346.
7. Brandstetter, *ibid.*, p. 345.
8. *Tristrant und Isalde*. Prosaroman. Nach dem ältesten Druck [...] herausgegeben von Alois Brandstetter, Tübingen, Niemeyer, 1966. — *Das alttschechische Tristan-Epos*, unter Beifügung der mhd. Paralleltexte herausgegeben und übersetzt mit Einleitung und Wortregister von Ulrich Bamborschke, 2 vol., Wiesbaden, Harrassowitz, 1968.

b) L'image du « récit d'Eilhart » ainsi obtenue gagnera à être communiquée pour « sa valeur d'usage », pour les services qu'elle sera susceptible de rendre, et donc à la condition expresse que cette communication ne puisse pas être confondue avec la publication d'un texte d'auteur (assimilation sur laquelle reposait l'édition Lichtenstein[1]). La traduction française que D. Buschinger a donnée de sa propre reconstruction du « récit d'Eilhart » en 1976 pourra être consultée utilement et ne crée pas de malentendu puisqu'elle se trouve en regard de l'édition diplomatique des textes du XVe siècle et qu'elle est assortie de notes explicitant les choix opérés[2]. Toutefois, par son statut même de « traduction », elle est encore tributaire du principe de l'édition-reconstruction. Un résumé-commentaire très détaillé, relevant les variantes et justifiant les décisions prises, serait sans doute une formule appropriée.

Établissement du texte.

Le présent volume doit cependant contenir non un tel artefact philologique, mais un texte. Entre *H* et *D*, le choix, en soi, n'est pas aisé, puisque le critère quantitatif et le critère qualitatif ne se recoupent pas. La conception éditoriale d'ensemble fera toutefois privilégier le premier critère. Puisque le *Tristrant* d'Eilhart doit sa place dans les études tristaniennes à la masse de matière qu'il a conservée, on retiendra pour le présent recueil la version longue, celle du manuscrit *H*, qui — on peut se risquer à l'affirmer — a mieux conservé les proportions du récit ancien. Comme, d'autre part, les textes non français ne figurent ici qu'en traduction, l'argument qui aurait pu faire plaider en faveur de la version courte, *D*, perd beaucoup de son poids. La traduction chercherait sans doute vainement à restituer la patine de telle ou telle formulation de *D*, et elle ne pourra jamais rendre la plus grande ancienneté des assonances de cette rédaction. On lira donc dans ce recueil la version de *H*, sauf dans deux cas :

— lorsque le texte de *H* sera incompréhensible et qu'un emprunt à *D* paraîtra préférable à une tentative d'émendation : l'emprunt

1. Publiée en 1877 ; voir n. 2.

2. Eilhart von Oberg, *Tristrant*, édition diplomatique des manuscrits et traduction en français moderne avec introduction, notes et index par Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle, 1976 (GAG, 202). Cette édition a servi de base à notre traduction du manuscrit *H*. Les textes originaux et les notes sont en revanche absents de la version remaniée que D. Buschinger a donnée de cette traduction (en collaboration avec Wolfgang Spiewok) : *Tristrant*, 10/18, « Bibliothèque médiévale », 1986. (Dans les notes, nous nous référerons à ces éditions en mentionnant seulement leurs dates.) Nous renvoyons en outre le lecteur aux éditions suivantes : Eilhart von Oberge, *Tristrant*, herausgegeben von Franz Lichtenstein, Strasbourg-Londres, 1877 (reprint Hildesheim-New York, 1973) ; Eilhart von Oberg, *Tristrant*. Synoptischer Druck der ergänzten Fragmente mit der gesamten Parallelüberlieferung, herausgegeben von Hadumod Bussmann, Tübingen, Niemeyer, 1969 (ATB, 70) : travail important, qui a fait apparaître clairement, notamment grâce à la présentation choisie, la démesure inhérante à toute tentative d'édition critique du poème d'Eilhart ; Eilhart von Oberg, *Tristrant und Isalde*, mittelhochdeutsch/neuhochdeutsch von Danielle Buschinger und Wolfgang Spiewok. Greifswald, Reineke-Verlag, 1993 (WODAN, 27) : le texte est celui du manuscrit *H*. Les emprunts occasionnels à *D* sont signalés dans l'apparat critique, qui permet par ailleurs de se faire une bonne idée de cette deuxième rédaction.

sera alors placé entre crochets et éventuellement accompagné d'une note ;

— lorsqu'un nom propre apparaîtra mieux conservé dans *D* que dans *H*, situation assez fréquente, qui confirme la qualité du texte de *D*. Face aux noms propres, la « mouvance » du texte médiéval trouve assez rapidement ses limites. Il est donc légitime, dans ce cas particulier, de retenir la forme la plus proche de celle qui, au départ, était promise à une relative invariance. Le lecteur devrait y trouver son compte, puisque le corpus onomastique sera ainsi plus homogène : s'il vient des textes français, il reconnaîtra plus facilement le nom du chien de Tristan, Husdent ou Husdant, dans la forme *Utant* de *D* (surtout s'il prononce ce nom « à la française ») que dans le *Frant* de *H*. Ces glissements de *H* à *D* feront l'objet d'une note[1].

La traduction.

Nous traduisons, sauf spécification, le texte du manuscrit *H*, dans l'édition que Danielle Buschinger en a procurée en 1976[2].

Le texte du manuscrit *H* présente une double segmentation en « paragraphes » marqués par une grande initiale ornée et en « chapitres » annoncés par un couple de vers faisant fonction d'intertitre, parfois séparé par un intervalle du vers suivant. Ce dernier commence toujours par une initiale. Si les intertitres eux-mêmes sont répartis de façon très irrégulière, l'ensemble de ce dispositif éditorial pourvoit à une « aération » du texte qui devrait suffire aux besoins du lecteur moderne. Le découpage de *H* a donc été conservé.

Cette Note sur le texte doit être également l'occasion de rendre compte des difficultés rencontrées au fil du travail de traduction. Là où la diversité des situations appelait un traitement au coup par coup, ces difficultés sont évoquées dans les notes. Dans les autres cas — les plus nombreux —, les problèmes qui surgissent ont la même origine et peuvent faire l'objet d'un commentaire global. Ils ont trait à la continuité du texte et à l'activité du lecteur/auditeur face à ce texte, ou plus exactement à la relation existant entre ces deux termes.

Si l'on cherche à donner une impression d'ensemble de la langue littéraire du Moyen Âge central en fixant l'image, on pourra sans doute dire que les textes de cette période se distinguent des textes modernes par l'autonomie que conservent leurs éléments. Cela se constate tant dans l'agencement interne de la phrase, qui juxtapose volontiers les pierres sèches, que dans la succession des phrases, les connexions logiques ne faisant pas toujours l'objet d'une explicitation. Si l'on prend une vue plus dynamique de cet état de langue, il faut cependant admettre dans le même temps que le renforcement des relations d'interdépendance entre les éléments constitutifs du texte commence déjà à se manifester durant cette période. Une traduction qui se veut historiquement fidèle devra donc tenter de donner au lecteur une idée du degré de densité que possède ce « tissu conjonctif »

1. Voir par exemple n. 1, p. 321.
2. Sur cet ouvrage, voir p. 1374, n. 2. Rappelons que Danielle Buschinger a elle-même procuré une traduction française du poème d'Eilhart (voir *ibid.*, les références).

dans un texte donné. Or il se trouve que dans le cas du poème d'Eilhart cette densité est faible, comparée à celle que l'on observe dans les autres éléments du corpus tristanien allemand comme dans la plupart des œuvres narratives allemandes de quelque importance contemporaines du *Tristrant* — constat dont la netteté s'accroît encore si l'on opte, en suivant la tendance actuellement dominante, pour une datation basse du récit d'Eilhart. La traduction proposée a tenu à préserver ce caractère du *Tristrant*, au prix d'une raideur et d'une rugosité certaines.

Le même phénomène peut toutefois faire l'objet d'une perception différente. Il n'est jamais exclu au départ que la discrétion des articulations reliant entre eux les éléments du texte ne soit pas la conséquence d'un « contrat de décodage » accordant une importante marge d'appréciation au lecteur/auditeur et laissant à ce dernier la charge de dégager les relations de causalité, d'opposition partielle (et même de franche incompatibilité[1]) susceptibles d'exister entre les différentes parties de l'énoncé. Cette perspective s'est révélée être stimulante notamment pour l'étude de la lyrique médiévale[2], elle pourrait aussi enrichir la pratique de la traduction en la faisant bénéficier d'un désenclavement mental, du double regard ethnologique : est-ce le texte médiéval qui est médiocrement articulé, ou le lecteur moderne qui est un « assisté » ? Si la seconde hypothèse est la bonne, il convient de ne pas laisser ce lecteur se reposer sur la conviction illusoire de sa supériorité face au texte médiéval ; il faut plutôt expliciter, par ce qui dans une logique comptable apparaîtra comme un ajout, l'opération intellectuelle que le texte sollicitait du public de l'époque.

Dans le travail de traduction, nous nous sommes donc toujours efforcé de considérer alternativement deux options, la décision étant prise cas par cas :

— conserver un texte non jointoyé, en signalant par l'emploi de crochets (déjà utilisés pour marquer le passage de *H* à *D*[3]) les raccords qui apparaissaient indispensables — là où il fallait expliciter d'un mot une situation[4] ou introduire une transition entre la narration à la troisième personne et le style direct[5] ;

— ou, au contraire, expliciter les articulations laissées en quelque sorte « en blanc » dans le texte, entre les phrases ou les éléments de la phrase, y compris quand ceux-ci ont l'apparence de formules stéréotypées.

Dans un nombre de cas non négligeable nous avons adopté la seconde solution, c'est-à-dire assoupli la disposition paratactique du texte en dégageant une relation de subordination logique, ou intégré au champ de forces de la phrase les composantes d'une formule. Un

1. Voir les cas assez nombreux de phrases négatives dépourvues de marqueur de négation qui font l'objet d'une note.

2. Le germaniste pense avant tout aux propositions de Hugo Kuhn. Un ouvrage récent donne une idée assez complète des travaux de H. Kuhn et des prolongements qu'ils ont suscités : G. Hahn et H. Ragotzky (éd.), *Grundlagen des Verstehens mittelalterlicher Literatur. Literarische Texte und ihr historischer Erkenntniswert*, Stuttgart, Kröner, 1992.

3. Voir p. 1374.

4. Voir, par exemple, p. 387.

5. Voir p. 360.

exemple : à la fin de l'épisode de la « folie », il est conté que Tristrant s'aperçoit qu'on lui a tendu un guet-apens dans la chambre même d'Isald. Néanmoins, « il saisit son bâton » et va « s'entretenir avec sa dame ». À cet endroit précis[1], il est appelé *der edel wygand*, formule constituée de deux attributs, *edel* (« noble ») et *wygand* (« guerrier » ; le mot a été conservé dans l'onomastique sous la forme *Weygand*), qui ont été déjà fréquemment appliqués au héros dans toutes sortes de situations. Une traduction terme à terme — « le noble guerrier » — conserverait le caractère hiératique de la désignation, mais ne permettrait pas de distinguer celle-ci de cas d'emploi mécanique des mêmes composantes. Or ici les deux attributs sont « sous tension » : le « fou » n'a rien perdu de sa noblesse et de sa vaillance innées. Seule une traduction accompagnée d'une glose continue pourrait rendre compte (presque) simultanément de ce double aspect de la désignation. Un tel mode de restitution étant exclu, nous avons choisi de mettre en valeur l'opposition entre les qualités intrinsèques du héros et le rôle du fou et donc traduit : « il saisit son bâton. Puis, noble et intrépide, il alla s'entretenir avec sa dame. »

Cette discussion pourra se clore sur l'analyse d'un second exemple, très représentatif de la difficulté fondamentale à laquelle se heurte la traduction. Dans *H* — mais ceci vaut certainement aussi pour le « récit primitif » —, l'expression est souvent répétitive. Une répétition — l'affirmation n'est guère risquée — représente soit une simple réitération soit une forme d'insistance. Dans des langues comme l'allemand ou le français modernes, la fonction d'insistance n'est remplie efficacement que si la répétition est explicitement signalée comme telle. Il n'en était pas nécessairement ainsi dans les anciennes langues correspondantes, si bien qu'il se révèle parfois difficile de distinguer la reprise pure et simple de la répétition à valeur d'insistance. Dans la grande majorité des cas, nous avons considéré que les répétitions rencontrées appartenaient au premier type, mais la seconde catégorie est également représentée. Écoutons Isald déclarant à son père qu'elle sait qui a tué le dragon[2]. Il ne peut s'agir du sénéchal : « ce poltron ne lui a jamais porté le moindre coup ». L'échange est animé, la force de la certitude qui anime l'héroïne patente et la phrase par laquelle Isald formule à nouveau son accusation : « Le sénéchal n'a jamais fait le moindre mal au dragon » tomberait injustement à plat dans la traduction si celle-ci n'ajoutait pas un « je le répète ». La modernisation qu'implique la traduction entraîne... une sur-répétition.

R. P.

SIGLES UTILISÉS

Fin du XII*e siècle :*

M fragment de Magdebourg
R fragments du manuscrit de Ratisbonne
St fragment de Stargard (ou début du XIIIe siècle)

1. Au vers 8968 ; voir p. 381.
2. V. 1972-1984 ; voir p. 290.

*xiv*e *siècle :*

Č *Tristram a Izalda*, version tchèque

*xv*e *siècle :*

D manuscrit de Dresde
H manuscrit de Heidelberg
B manuscrit de Berlin
P *Tristrant und Isalde* en prose (dérimage)

NOTES

Page 263.

1. La référence à la « vérité » du récit, « vérité » d'autant plus incontestable qu'elle se présentera sous forme de « livre », c'est-à-dire en quelque sorte sous le sceau de l'écrit, est de mise dans les prologues des œuvres de fiction contemporaines du poème d'Eilhart. Cette rhétorique de légitimation n'exclut cependant pas que les formules employées puissent correspondre à la réalité des conditions de production du texte. Il semble que l'on soit ici dans un tel cas de figure. Il est admis (voir la Notice) qu'Eilhart a disposé d'*une* source — l'*estoire* à laquelle Béroul fait allusion —, qu'il aurait reproduite fidèlement (en retranchant toutefois, par un scrupule d'ordre supérieur au respect de la « vérité » historique, l'épisode du « serment ambigu »). Cette source était sans doute effectivement une source écrite. Le poème d'Eilhart distingue avec une insistance certaine la version trouvée « dans le livre » (p. 288 ; voir aussi p. 324) de versions orales parallèles. Et nous pouvons aussi raisonner par analogie : de nombreux indices suggèrent que les poètes allemands qui ont adapté des récits français au cours de la grande période d'importation de modèles romans en Allemagne (1150-1220) ont eu recours à des manuscrits de ces œuvres. Voir sur ce point les démonstrations de Jean Fourquet, *Wolfram d'Eschenbach et le Conte del Graal. Les divergences de la tradition du Conte del Graal de Chrétien et leur importance pour l'explication du texte du Parzival*, 2e éd., P.U.F., 1966.

2. Prononciation : ['trɪstrant]. — On trouve différentes formes graphiques de ce nom dans la tradition manuscrite (au nominatif) : la version de Heidelberg donne : Trystrand et Tristrand, essentiellement, Trystrant (rare), Tristrant (1 fois, v. 5917) ; celle de Dresde : Tristrant, Trystrant, exceptionnellement (v. 234) Trystrand ; celle de Berlin : Tristan, Tristant. Toutes les graphies des versions de Heidelberg et de Dresde sont phonétiquement équivalentes. — Pour les fragments, on rencontre : *R* : Tristrant ; *M* : Tristrant (1 occurrence), puis Tristant (8 occurrences) ; *St* : Tristrant. Le manuscrit de Berlin se situant dans la mouvance de la tradition « gottfriedienne », la double caractéristique du nom du héros dans la tradition « eilhartienne » est la dentale finale, d'une part, et le redoublement de la séquence consonantique initiale (hésitation sur ce point, toutefois, dans *M*), d'autre part. Ces deux traits se retrouvent dans la version en prose. Dans la traduction, nous avons retenu la graphie *i* (puisque nous restituons

par principe les *y* des manuscrits par un *i*) et la finale en *-t*, qui rend la relation entre la graphie et la prononciation plus transparente pour le lecteur francophone. On retrouve ainsi la graphie des fragments de Ratisbonne et de Stargard.

3. Pour Isald, on trouve les graphies suivantes (formes au nominatif) : *H* : Ysald, exceptionnellement Isald, Ysalde ; *D* : Isalde ; *B* : Ysot, Ysolde ; *R* : Ysalde. Nous reprenons la forme courante de la version de Heidelberg en adoptant la transcription *i* pour le *y* du manuscrit.

Page 264.

1. Ce prologue n'a rien d'un numéro de virtuosité, mais il révèle la connaissance des règles médiévales du bien-dire. Exception faite de la sentence initiale, on retrouve ici les principaux éléments du prologue type, tel qu'il a été décrit et analysé par Hennig Brinkmann dans une étude devenue classique (« Der Prolog im Mittelalter als literarische Erscheinung. Bau und Aussage », *Wirkendes Wort*, 14, 1964, p. 1-21) : la bipartition en un *prologus praeterrem* (entrée en communication avec le public) et un *prologus ante rem* (indications sur le sujet du poème), la référence à une source et la revendication de l'authenticité de l'histoire contée, l'opposition entre un « bon » et un « mauvais public ». Ce dernier trait provient de la rhétorique *judiciaire* antique, qui a fourni le cadre de la poétique des prologues médiévaux : il faut une partie adverse, elle se recrutera ici sur le critère de la mesquinerie. Cette partition du public a-t-elle été favorisée par la thématique « délicate » de la relation extraconjugale entre Tristan et Yseut ? S'agissant du prologue du *Tristan* de Gottfried, où la dissociation conduit non à l'exclusion d'un « mauvais public », mais à la sélection du public approprié, on sera tenté de répondre par l'affirmative : seuls des auditeurs choisis, « les nobles cœurs », comprendront les subtilités de l'affaire (voir p. 390). Dans le poème d'Eilhart, la relation entre la nature du sujet et la conformation du public n'a pas une justification interne aussi forte. On pourrait dire aussi : les rouages de la rhétorique ne sont pas réajustés en fonction du sujet. Du reste, le motif du rejet d'une partie du public pour cause de mesquinerie se retrouve, formulé de façon comparable (bien que moins insistante) dans le *Lanzelet*, poème anglo-normand adapté (après 1193) par Ulrich von Zazikhoven, un *Lancelot* dans lequel les problèmes du couple royal semblent ne pouvoir résulter que d'un *enlèvement* de la reine.

2. Ou même : « de la vérité de l'amour ». Nous avons conservé la leçon du manuscrit de Heidelberg : *so wil ich úch sagen [...] von warheit und von minnen* (v. 52, littéralement : « je vais vous conter une histoire qui [...] parle [...] de vérité et d'amour »). Le manuscrit de Dresde présente le binôme classique : *von manheit und von mynnen* (« qui parle de prouesse et d'amour »), mais la leçon de *H* est parfaitement acceptable si on l'interprète comme hendiadyin (figure de rhétorique qui exprime une attribution ou une relation de dépendance sous la forme d'une juxtaposition). Elle mérite en tout cas de retenir l'attention, car elle pourrait impliquer un glissement de la notion de vérité attestée (voir n. 1, p. 263) à celle de vérité inhérente à l'objet men-

tionné. Un poème qui parle de « l'amour vrai » ou de « la vérité de l'amour » n'a plus besoin, en fait, d'une légitimation externe. L'hendiadyin pourrait ainsi être, au-delà d'un simple ornement, la marque encore discrète d'une prise d'autonomie du récit de fiction (tendance qui se manifeste de façon éclatante dans le roman arthurien). Une phrase du prologue allait déjà dans ce sens : *sy* [l'histoire] *mag mangen fromen / in innern und ussern sinnen*, ce que nous avons pensé pouvoir rendre ainsi : « Cette histoire est de nature à accroître la faculté de réflexion et la sensibilité. » Un récit qui se reconnaît de telles vertus doit pouvoir exister pour ses propres mérites.

3. On rencontre pour Marck les graphies suivantes : *H* : Marck (graphie dominante), Marcke ; *D* : Mark. Le nom n'apparaît pas dans les fragments anciens.

4. Dans les romans français, Tintagel, résidence du roi Marc. La finale en *-iol*, également attestée dans le fragment de Stargard, est la règle dans les versions de Heidelberg et de Dresde. On rencontre cependant une finale *-iel* dans la version de Heidelberg (2 occurrences) et dans le manuscrit de Berlin.

5. Rifalin [rɪfa'li:n] avec un *f* dans toutes les graphies de *H*. Les leçons des autres témoins incitent à poser une forme initiale contenant une bilabiale sonore, soit donc Ri*v*alin. On ne peut que rapprocher cette forme du nom breton Rivoalen, étymologiquement : « roi valeureux ». Voir J.-M. Plonéis, *La Toponymie celtique. L'Origine des lieux en Bretagne,* éditions du Félin, 1989, p. 73.

6. Lonois est à prononcer sans doute (le nom n'apparaît pas à la rime) [lɔ'nɔʏs]. On trouve deux graphies concurrentes dans la version de Heidelberg : Lohenis et Lonoys. Nous avons retenu la seconde.

7. Graphies de *H* : Blantzeflur, Blanczenflur ; de *D* : Blanckenflur, Blanckinflut.

Page 265.

1. Kurnewal : graphie de *H*, mais le *w* a la valeur phonétique d'un [v], si bien que les formes des versions de Heidelberg et de Dresde (Kurneval) et celle de Berlin (Kurnevale) sont pratiquement identiques. Les fragments de Ratisbonne (v. 3071) et de Stargard (v. 7451), comme la version tchèque, ont cependant la forme Kurvenal.

Page 268.

1. Lican (v. 329) ; les autres témoins ont une dentale *(t)* et sont donc plus proches de Béroul (Lidan).

2. Graphies dominantes de *H*, en concurrence : Morholt, Morhold. Graphies sans *h* dans *D*.

Page 269.

1. Le manuscrit de Dresde offre « pendant quinze ans » (même leçon dans le *Tristrant* en prose et dans le *Tristan* tchèque), ce qui est en meilleure consonance avec la version de Heidelberg (v. 372) — où

il est dit que le roi Marck est jeune —, et ce qui expliquerait pourquoi Morholt exige comme tribut le tiers de la population du pays âgée de *quinze* ans : il s'agirait de prélever, capital et intérêts cumulés, une part des ressources (humaines) produites par le royaume depuis que Marck a refusé de verser le tribut.

Page 270.

1. Nous adoptons pour les vers 478-479, à la suite de D. Buschinger (1976, 1986), la leçon du manuscrit de Dresde. La version de Heidelberg offre : « si *nous* partions d'ici sans que personne l'ait affronté ».

Page 272.

1. Vers 657-659 dans la version de Heidelberg : *du haust mich kain schand / hie in dinem land. / eß gaut aber nicht an dich.* Voir les propositions d'émendation de D. Buschinger, 1976, p. 55. — Notre traduction est fondée sur l'opposition entre les vers 657-658 et 659 que semble impliquer le *aber* du vers 659, et part de l'idée que la version de Heidelberg est compréhensible dès lors que l'on articule l'un sur l'autre les éléments — trop rudement emboîtés dans cette rédaction — d'un raisonnement qui pourrait être paraphrasé ainsi : « Tu n'as pas à avoir honte pour moi, car ceci est l'affaire des gens de ce pays. Certes, c'est aussi ton pays, d'une certaine façon, mais ce n'est pas à toi qu'il revient pour autant de traiter cette affaire. »

Page 274.

1. La formule « fiefs et alleux » (*aigen und lehen* dans le manuscrit de Heidelberg, v. 812) est fréquente dans les textes allemands du Moyen Âge central. Cela tient peut-être au fait que l'alleu laïque s'est mieux maintenu en Allemagne qu'en France. Voir sur ce point F. L. Ganshof, *Qu'est-ce que la féodalité ?*, 5e éd., Tallandier, 1982, p. 204-205. Un alleu est une terre que l'on tient en propre.

Page 275.

1. La version de Heidelberg offre pour les vers 844-845 : *wir wurden ser verbotten / all minß herren land.* La proposition d'émendation de D. Buschinger, 1976, p. 69 (*mir* pour *wir*) rendrait la construction de la phrase plus orthodoxe. Il faudrait traduire alors : « *je* serais banni de toutes les terres de mon roi. »
2. Il peut s'agir ici (v. 865 et suiv.) d'une expansion de la fin du paragraphe précédent (on apprend maintenant pourquoi Tristrant resta longtemps mal en point), ou d'une deuxième phase de l'affrontement (nouveau combat à la lance, deuxième blessure subie par le héros, comme dans la version en prose).
3. Cet épisode a été complété en résumé d'après le manuscrit de Dresde. Il manque au moins deux vers dans la version de Heidelberg.

Page 279.

1. Nous identifions le pseudonyme choisi par Tristrant au mot latin *pro*, dans l'acception de « au lieu de », comme dans qui*pro*quo. En forçant un peu le trait (mais sans plus), on pourrait traduire : « Je m'appelle Pseudo. » Les paroles de Tristrant ont trois destinataires : le roi d'Irlande et les Irlandais, qu'il faut abuser, d'une part ; d'un autre côté, la partie probablement très importante du public qui n'a jamais été en contact avec le latin (ce public se trouve dans la situation du jeune lecteur de Jules Verne que son cursus scolaire n'a pas conduit à faire du latin et qui accepte donc, sans plus y réfléchir, que le capitaine du *Nautilus*, dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, s'appelle Nemo) ; enfin, il y a les « lettrés » qui peuvent apprécier la provocation que représente le choix d'un pseudonyme « générique ». Le lecteur moderne, du surplomb qu'il occupe, aura en plus le loisir de constater les limites de l'horizon culturel qui sert de toile de fond à cette provocation. La sélection du faux nom obéit à deux logiques contradictoires, celle de la dissimulation (imposée par le déroulement de l'action) et celle de la transparence (du récit vis-à-vis du public, transparence partielle, ou totale pour les latinistes parmi le public). Cette deuxième logique découle du principe selon lequel la poésie doit dire le vrai (voir n. 1, p. 263, et n. 1, p. 264). Le pseudonyme, en conséquence, doit tromper tout en indiquant sa qualité de faux-semblant. En somme, le déguisement est licite tant qu'il ne se cache pas. L'hésitation dans la définition du statut de l'œuvre de fiction que traduit cette contradiction correspond assez bien à l'idée que l'on peut se faire par ailleurs de la position du poème d'Eilhart dans la production littéraire allemande de la fin du XIIe siècle. Voir aussi n. 1, p. 285.

2. Cette affabulation supplémentaire peut avoir pour fonction de marquer fortement, par redoublement de signal, le début des « métamorphoses » du héros. Mais il s'agit plus probablement d'une réminiscence d'un état précédent de l'histoire, en rapport avec la présence d'une harpe dans la barque de l'arrivant. Par la suite, Tristrant entrera une nouvelle fois dans le rôle du marchand ; puis, après la rupture que représente l'épisode de la vie dans la forêt, il se déguisera en lépreux, en pèlerin, en messager à pied et enfin en fou. Sur ces différents travestissements, on pourra consulter l'article de D. Buschinger, « Le Motif du déguisement de Tristan dans les œuvres médiévales allemandes des XIIe et XIIIe siècles », *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, sous la direction de Marie-Louise Ollier, Montréal-Paris, Vrin, 1988, p. 35-41. Ces « métamorphoses » servent-elles à développer une réflexion sur l'identité ? La réponse devra être nuancée. Les rôles semblent avoir été choisis pour des raisons essentiellement « pratiques ». Ils favorisent par nature les allées et venues de Tristrant, soit qu'ils supposent une activité professionnelle, donc *a priori* non suspecte, de communication (le marchand, le messager à pied), soit qu'ils mettent le héros à l'abri de contacts non désirés par le biais de l'exclusion subie (le lépreux) ou de l'auto-exclusion temporaire (le pèlerin), le rôle du fou, c'est-à-dire du personnage marginal qui a accès à toutes les sphères, combinant les deux « commodités ».

D'autre part, la structure épisodique — qui est inscrite dans les « gènes » du poème et qui s'y trouve en concurrence et en contradiction avec une structure « en arc » (de la triste naissance à la fin lamentable) — semble générer par vocation également naturelle les scènes déguisées. À preuve le *Roman de Renart*. Et les « renardies » ne nous entraînent pas du côté de la quête d'identité... Toutefois, les épisodes du déguisement en lépreux et en fou peuvent nous rappeler certaines potentialités du grotesque. Sans *développer* une réflexion sur l'identité, le grotesque est en mesure, par la présentation de l'altérité radicale, de *conduire* à une telle réflexion. Nous renvoyons sur ce point le lecteur à la page 1367 de la Notice.

3. La version de Heidelberg offre, pour le vers 1204 b, *da von im sin hertz sölt entwichen*. D. Buschinger propose de lire *smertz* pour *hertz* et traduit (1986) : « un excellent baume dont il devait frotter toute sa blessure afin de dissiper la douleur ». L'émendation permet de mieux comprendre la forme *sölt*, mais non le vers lui-même, qui doit signifier globalement, si l'enchaînement est à peu près logique, que la seconde médication a été elle aussi un échec.

Page 280.

1. Le manuscrit de Heidelberg donne, pour le vers 1280 c, *dar umb waß in lieb und nicht laid*. On peut comprendre ce vers différemment : « Ils se réjouirent sincèrement de cette réussite » (sans jalouser Tristrant).

Page 281.

1. La version de Heidelberg donne, pour les vers 1347 et 1348, *das er ain wib näm/dú sinem namen wol gezäm*. La rime *nemen/zemen* (« prendre »/« convenir »), reprise, du reste, seize vers plus loin, constitue très souvent le noyau de la séquence « les vassaux pressent le roi de prendre femme » dans les textes narratifs allemands du XIIe siècle qui exploitent le thème de la quête (difficile) de la fiancée lointaine.

Page 282.

1. Pris à la lettre, le texte de la version de Heidelberg dit : « Il leur jura solennellement... » Mais Marck est seul dans la salle.

2. Vers 1382 a. Le vers suivant, dans le manuscrit de Heidelberg, est un doublon. Nous ne l'avons pas traduit.

3. Vers 1385 dans le manuscrit de Heidelberg : *do empfiel in ain har* ; *har* signifie « cheveu », mais aussi « crin » (de même que *crin*, en ancien français, peut vouloir dire « cheveu »). Ce passage peut être lu de deux façons. La première lecture, plane, ne souffre pas de la traduction : les deux hirondelles se disputent la possession d'un cheveu, qui se révèle être un cheveu de femme. La traduction peut sauver les deux associations essentielles, transmissibles d'une époque, et d'une aire linguistique, à l'autre : le cheveu comme composante d'une parure naturelle et donc comme indice possible de beauté — le cheveu image de l'infime, partant, de l'introuvable. Une autre lecture ferait participer davantage au rêve éveillé qu'évoque la scène, suppo-

serait que l'on se représente certains éléments du cadre culturel dans lequel s'insère la production du récit, puis sa transmission en Allemagne, c'est-à-dire la situation initiale de colinguisme (celtique, français), les parallélismes dans l'expression dus à une histoire commune, la connaissance directe probable de la vie de la nature. On obtiendrait alors, en pointillé, le dessin suivant : nous sommes à l'époque de la nidification (c'est tout le problème posé au roi Marck), deux oiseaux se disputent un *crin, ain har*, qui, malgré la place que tient (tenait) le crin de cheval dans le capitonnage des nids, se révèle être un cheveu de femme. De quoi faire rêver, en effet, un homme nommé Marc (voir l'ouvrage de Gaël Milin, *Le Roi Marc aux oreilles de cheval*, Genève, Droz, 1991). Notons que si le récit d'Eilhart ne mentionne pas le « bruit » selon lequel le roi aurait eu des oreilles de cheval, l'allemand médiéval utilisait encore le mot *marc* (commun au celtique et au germanique) pour désigner le cheval (de combat). Un public allemand pouvait donc reproduire de telles associations.

Page 283.

1. Vers 1463-1464 dans la version de Heidelberg : *ain vest schiff ertrachten/mit den sie eß machten*, littéralement, si on estime, en considérant des cas parallèles, que le *n* de *den* représente un *m* : « de pourvoir le bateau de tout ce qu'ils pourraient ».
2. Voir n. 1, p. 290.

Page 284.

1. Le mot utilisé (*marschalck*, v. 1522) est le même que celui qui a donné naissance au mot français *maréchal*. Le maréchal (étymologiquement : serviteur préposé au soin des chevaux) est d'abord en charge des écuries, mais ses attributions — comme c'est le cas ici — peuvent être plus larges.

Page 285.

1. Pour le poème d'Eilhart, nous pouvons postuler une forme originale *Tantris* (comme chez Gottfried de Strasbourg), ou *Trantris* (*Folie d'Oxford, Folie de Berne*, saga norroise) ou encore *Tantrist*, qui est la forme que l'on trouve dans le dérimage du *Tristrant* (ligne 640). L'anagramme « idéal » pour le récit d'Eilhart serait *Trantrist*. Nous avons conservé dans la traduction la forme du manuscrit de Heidelberg (*kantriß*), car la leçon du manuscrit de Dresde (*janteiß*) est encore plus éloignée de la forme attendue ; quant à la version tchèque, elle donne la leçon *kankris*. Comme dans le cas du premier pseudonyme de Tristrant (*Pro*), le choix du nom d'emprunt entraîne trois types de réaction (voir n. 1, p. 279) : le simple enregistrement par les interlocuteurs du héros, le décodage comme pseudonyme transparent, reposant sur un brouillage minimal (la simple inversion des syllabes) et, en troisième lieu, la compréhension seulement partielle, liée à une situation d'analphabétisme. La façon dont Gottfried montre comment l'intelligente Isolde découvre laborieusement l'identité des sons composant les noms de Tristan et de Tantris (v. 10 103-10 112 ;

voir p. 518) doit nous rappeler le lien existant entre l'anagramme, dyslexie organisée, et la lecture ou l'écriture. On ne trouve pas dans le poème d'Eilhart de scène équivalente, mais les leçons fournies par les manuscrits de Heidelberg et de Dresde indiquent qu'à un moment quelconque du processus de transmission du récit le principe de l'anagramme n'a pas été bien perçu.

Page 287.

1. Prononcer : [bran'ge : na].

2. Le chambrier *(kameraere)* était préposé au service de chambre, fonction qui peut prédestiner au rôle de confident. Lorsqu'il reviendra d'Irlande avec Isald, Tristrant deviendra chambrier du roi Marck.

3. La mention maladroite de la couleur primitive dans les versions de Heidelberg et de Dresde est due au souci d'obtenir une rime pure *(tod/rot)*. Le fragment de Ratisbonne *(Rd)* donne : « le bon bouclier» .

Page 290.

1. Les termes de *fryherren und dienstman* (v. 2021) sont difficiles à rendre du fait de la forte survivance de l'opposition libre/non libre dans l'Allemagne de l'époque. Les *fryherren* (ou : *vrîe herren, herren von gebürte vrî*, « seigneurs libres » ou « seigneurs de naissance libre ») constituent, au-dessous des ducs et des comtes, l'étage intermédiaire de l'aristocratie. Les *dienstman* font *de facto* partie de l'aristocratie, mais leur statut juridique repose sur la notion de non-liberté (de là le terme de « chevalier serf » que l'on rencontre dans l'historiographie de langue française, en concurrence avec « ministérial »/« ministériel »). Si ce statut ne permet pas toujours de préjuger de leur puissance et de leur influence réelles — individuellement et régionalement, les situations peuvent être fort contrastées —, il est néanmoins possible de dire que, globalement, les ministériaux forment la couche inférieure de l'aristocratie. L'appel du roi Marck mobilise donc tout ce qui compte dans le pays. Voir Marc Bloch, *La Société féodale*, Albin Michel, 1968, p. 467-478.

Page 291.

1. Vers 2026-2026 b dans la version de Heidelberg : *sin leben/hart wol vertriben/mit den schönen wiben.* Estimant sans doute que le pluriel *wiben* a été appelé par la rime, D. Buschinger traduit (1976, 1986) : « qu'il allait passer une vie de bonheur avec la belle dame ». Mais tout le groupe nominal est au pluriel, alors que le remanieur de la version de Heidelberg ne se donne pas toujours la peine d'être aussi cohérent, si bien qu'il est possible, sans du reste en faire un rêve polygamique, de prêter une certaine ampleur à la vision qui habite le sénéchal.

2. Nous avons dans ce qui suit allégé la nomenclature du vêtement de luxe tout en choisissant des correspondances propres à illustrer son caractère international. Le paile (allemand : *pfelle*) est une étoffe de soie de haute qualité. Le vair (allemand : *bunt*) est la fourrure du ventre du petit-gris, l'écureuil de Sibérie (que les Russes appellent

« petit-blanc »). C'est une fourrure à deux couleurs (blanc et gris-bleu). Voir l'ouvrage de Robert Delort, *Les animaux ont une histoire*, Seuil, 1984, p. 39 et 131.

3. Le texte original énumère ici : le ciclaton (allemand : *cyclat*), le diapre (allemand : *diasper*, le manuscrit de Heidelberg présentant la forme *dasperes*), le samit (allemand : *samit*) et le « cornut » (à rectifier en *cornit*, le mot rimant avec *samit*). Le « cornit » est un mot inconnu par ailleurs ; le récit d'Eilhart ne permet pas d'en préciser le sens. Le ciclaton est une étoffe de soie de couleur variable, parfois bicolore ou brochée d'or. Le diapre est également une étoffe de soie ; elle présente des dessins (fleurs, ramages, arabesques). Le samit (du grec médiéval hexámiton) est une soie lourde à six fils. Voir Elke Brüggen, *Kleidung und Mode in der höfischen Epik des 12. und 13. Jahrhunderts*, Heidelberg, Winter, 1989.

Page 292.

1. Vers 2142-2142 a dans la version de Heidelberg : *eß wird so ungericht, / das es úch ze vil wär* ; nous avons « redressé » la phrase au vers 2142 et lu *gericht(e)t* (du verbe *richten*, « juger »), sans tenir compte de la valeur négative du préfixe *-un*. Une autre solution consisterait à *rendre compte* du lapsus, de type assez courant, auquel on doit la construction du vers 2142, où sont télescopées deux phrases, l'une affirmative et conditionnelle, l'autre négative et à l'indicatif. On pourrait alors proposer la paraphrase suivante : « ce compte serait réglé à vos dépens, et sans que j'en éprouve de regret. L'affaire n'a pas été jugée. Cependant », etc.

Page 294.

1. Vers 2256-2257 dans la version de Heidelberg : *daß er an alle rúw / mit eren si wol bedächte*. Comme D. Buschinger, nous prêtons au membre de phrase *an alle rúw* une incidence objective. On ne peut toutefois pas exclure la solution inverse, ce qui donnerait : le roi lui demanda « de ne pas se laisser aller au moindre regret, de la traiter avec considération ».

2. Cette limitation de la force compulsive du philtre dans le temps est un trait qui unit le poème d'Eilhart à celui de Béroul (où le *lovendrinc* conserve cette vertu pendant trois ans), face aux versions de Thomas et de Gottfried de Strasbourg. Faut-il y voir l'expression d'une conception finalement médicale de la passion, curieusement en accord avec la thèse scientifique selon laquelle « au bout de trois ou quatre ans la biochimie du cerveau se modifie, ce qui entraîne la disparition progressive des sentiments forts liés à cette biochimie » (Jochen Paulus, article de l'hebdomadaire *Die Zeit* du 7 janvier 1994, p. 36) ? Ne peut-on pas soutenir au contraire qu'en réduisant la force du philtre les récits de Béroul et d'Eilhart font de la passion un acte de liberté ? Les questions que posent les textes allemands sont de la même nature que celles qu'examine Emmanuèle Baumgartner dans *Tristan et Iseut*, P.U.F., 1987, p. 66-75 et 93-112.

Page 295.

1. L'énoncé des vers 2357-2359 est grammaticalement affirmatif dans la version de Heidelberg : « Ils *savaient* tous deux qu'en un instant ils s'étaient épris l'un de l'autre. » La suite du texte dément toutefois une telle assertion.

Page 296.

1. Heidelberg donne, pour le vers 2438, *er ist mir lieb und laid*, « que je l'aime et que je le déteste », reprenant ainsi la formule qui résume la position de départ en oubliant que le monologue a pour fonction, précisément, de modifier cette position. Notre traduction est fondée sur le vers correspondant de la version de Dresde : *ist he myr lip ane leit.*

2. Le vers 2464 donne *frow Amor*, « dame Amour », personnification reprise ensuite sous la forme *frow Minn.* Le genre grammatical du mot « amour » en français moderne ne permet pas une transposition convaincante. Aux lecteurs d'effectuer l'ajustement nécessaire en imaginant « Amour » sous les traits d'une femme dominatrice.

Page 297.

1. Nous avons hasardé une traduction en conservant le texte du manuscrit de Heidelberg pour les vers 2528 et 2529 : *waß daß ich lib und ere, / Minn, durch dich wauge*. D. Buschinger (1976, p. 199) propose de lire *wizze* pour le premier mot du vers 2528 et traduit : « Sache-le, c'est ma vie et mon honneur, Minne, que je risque pour toi. »

Page 299.

1. Le verbe « sortirent » est emprunté au manuscrit de Dresde (dittographie dans le manuscrit de Heidelberg).

Page 300.

1. L'intrigue qui suit — et qui connaîtra un rebondissement (voir p. 302-304 et n. 1, p. 302) — utilise une trame narrative connue des folkloristes : la substitution, au soir des noces du maître de maison, de la servante, vierge, à l'épousée, trop expérimentée. Pour plus de détails, voir : Winfrid Christ, *Rhetorik und Roman. Untersuchungen zu Gottfrieds von Straßburg « Tristan und Isold »*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1977, p. 172 et suiv.

2. Sur la longueur de 33 vers, tous les échanges entre Isald et Brangene sont introduits par la formule « Isald/Brangene dit... », que, pour alléger la traduction, nous rendons (de façon plus souple) seulement dans quelques cas.

3. Le vers 2784 manque dans le manuscrit de Heidelberg ; le vers 2783 y est orphelin. Nous complétons d'après la version de Dresde.

Page 302.

1. Comme l'a souligné W. Christ (voir n. 1, p. 300), la réaction de l'héroïne est soumise à la logique du développement thématique

induit par l'incorporation du canevas narratif auxiliaire à la matière de base. Selon ce schéma, en effet, la servante substituée à la mariée pour le soir des noces prend goût à cette toute nouvelle situation et tente ensuite de s'imposer dans le rôle de la servante-maîtresse. L'épouse en titre entreprend alors d'éliminer sa rivale. Un tel mobile fait totalement défaut à l'héroïne dans le récit d'Eilhart, où la servante reste dans le rôle de la confidente sacrifiée. À cet endroit du récit, une lézarde apparaît dans le portrait d'Isald, pour des raisons en somme mécaniques (intégration seulement partielle d'un schéma de conte) ; elle fait l'objet d'une constatation sobre (ingratitude de la reine) et disparaîtra dès que le schéma narratif d'appoint ne sera plus utilisé. Il ne faut pas imaginer que le récit veuille doubler la figure de la reine Isald d'un personnage noir.

2. Le manuscrit de Dresde spécifie (v. 2887) : « Les chevaliers pensèrent beaucoup tous deux *à l'argent.* »

Page 305.

1. Exceptionnellement, nous traduisons ici, pour le vers 3132, un texte reconstruit de façon syncrétique à partir du manuscrit de Heidelberg *(wölten im die frowen volgen)* et du manuscrit de Dresde *(wolde in die vrauwe nach volgin)*. Nous lisons : *wölten in die frowen volgen*, ce qu'une paraphrase plus explicite que ne peut l'être notre traduction pourrait rendre ainsi : « si les dames (qui sont les alliées naturelles des gens de valeur) laissaient faire les envieux ». F. Lichtenstein proposait de corriger *die frowen* en *die vromen* et lisait : *wolden in die vromen volgin.* D. Buschinger a suivi Lichtenstein dans sa traduction de 1976 : « si les hommes valeureux voulaient les suivre ». L'émendation a été conservée dans la nouvelle édition du poème par D. Buschinger et W. Spiewok, Göppingen, Kümmerle, 1993 : *wölten im die frommen volgen,* ce qui devrait signifier : si les gens de valeur suivaient l'exemple de l'homme valeureux type dont il est question depuis le début de cette digression d'auteur. La correction *frommen* rend, on le voit, l'énoncé excessivement circulaire. L'émendation minimale de *im* en *in* paraît préférable. Et pourquoi les dames n'auraient-elles pas droit au chapitre dans la discussion de ce point d'éthique « courtoise » ?

Page 306.

1. Aux vers 3234-3237, Antret et ses amis semblent donc imaginer un changement de dépendance qui leur permettrait d'avoir un suzerain plus sensible à leurs requêtes. La fin de la phrase est différente dans la version en prose : « [...] qui saurait effacer le tourment que nous cause ce si grand seigneur. Il voulait parler du seigneur Tristrant » (lignes 1670-1671). L'agressivité des barons envers leur roi est partiellement déviée en ironie aux dépens de Tristrant. Respect d'une leçon ancienne, ou respect du prince ?

Page 307.

1. Les principes régissant l'usage du « vous » et du « tu » en allemand et en français ancien n'apparaissent pas toujours clairement aux

utilisateurs contemporains de ces deux langues. On consultera avec profit deux contributions récentes à l'étude de ce problème : Franz Lebesanft, « Le Problème du mélange du "tu" et du "vous" en ancien français », *Romania*, CVIII, 1987, p. 1-19, et Philippe Wolff, « Les Sociétés allemandes et le Vouvoiement au Moyen Âge », *Histoire et société. Mélanges offerts à Georges Duby,* Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1992, vol. I, p. 157-166 (voir notamment p. 162). Dans le cas présent, le sentiment qui pousse le roi Marck à vouvoyer son neveu n'a pas besoin d'être explicité. Le phénomène n'est pas opacifié par la distance historique. On peut encore jouer aujourd'hui de façon analogue du « tu » et du « vous », comme le montre le film *Masques* de Claude Chabrol (1987). Chabrol utilise ici les effets de bascule que permettent les deux formes pour mettre en scène l'affrontement mental entre le présentateur vedette de télévision (l'homme à démasquer, incarné par Philippe Noiret) et l'homme, plus jeune, qui s'est introduit auprès de celui-ci en prétendant vouloir écrire sa biographie. Dans une conversation qui se déroule autour d'une partie d'échecs, le célèbre animateur tente de « déstabiliser» son partenaire (en qui il devine à juste titre un adversaire) en passant au vouvoiement alors qu'il avait insisté quelque temps auparavant pour user du tutoiement en ajoutant : « Le vouvoiement est social, le tutoiement sentimental. » Voir également n. 1, p. 345, et n. 3, p. 357.

Page 309.

1. Le roi Marck tient-il à ce que la « découverte » soit partagée par les gens de sa maison ? Dans les manuscrits de Magdebourg et de Dresde et dans la version en prose, le membre de phrase « les gens de sa maison » *(gesinde)* est rattaché à la phrase suivante : « Il lui suffira de partir chasser en forêt avec les gens de sa maison. »

Page 310.

1. Nous adoptons pour le vers 3555 la leçon du manuscrit de Dresde et du fragment ancien de Ratisbonne *(Rr)*, plus convaincante que celle de la version de Heidelberg : « de son fait ». Ce passage répète ce qui a déjà été dit deux phrases plus haut.

Page 311.

1. Le manuscrit de Heidelberg donne, pour le vers 3599, « de dégager mon cheval » (ou : « mes chevaux »). Nous adoptons la leçon fournie par le manuscrit de Dresde où la rime *(pfant/hant)* tombe juste (alors que *H* donne *pferd/hand*).

2. Nous adoptons ici (v. 3614) une proposition d'émendation faite par D. Buschinger (1976, p. 283, et Buschinger/Spiewok, 1993, p. 97).

Page 318.

1. Heidelberg donne (v. 4123) : *wir laussent in sin hend clagnen.* Le mot *clagnen* n'est pas attesté. Peut-être faudrait-il lire *klammen* (« serrer »,

«joindre») au lieu de *clagnen* et comprendre alors: «Laissons-le joindre les mains pour une prière» (c'est-à-dire: puisque ses mains sont libres, autant qu'il s'en serve pour ce bon usage). Nous avons adopté pour ce vers la leçon donnée par le manuscrit de Dresde.

2. Nous avons adopté pour le vers 4162 la leçon fournie par le manuscrit de Dresde.

Page 321.

1. Nous retenons la forme *Utant* (v. 4369), fournie par la version de Dresde et plus proche de celle du *Tristan* de Béroul (et notamment de la variante *Husdant*: voir v. 1444, p. 41, et var. *b*) que le *Frant* du manuscrit de Heidelberg.

2. Le vers 4380 a été ajouté d'après le manuscrit de Dresde.

Page 322.

1. Ce genre de formule ramassée et d'allure paradoxale est rare dans le manuscrit de Heidelberg. Il faut comprendre: Tristrant et Kurnewal abattront tant d'adversaires avant de mourir qu'il vaudrait mieux pour les femmes de leurs futures victimes qu'ils restent en vie...

Page 323.

1. Nous adoptons pour le vers 4548 l'émendation proposée par D. Buschinger (1976, p. 357): *beide* [*H*: *by dem*] *er und die schön Ysald*, la leçon de *H* n'étant pas compréhensible.

2. Vers 4549-4551 dans le manuscrit de Dresde: «Mais c'était pour eux un jeu d'enfant, car leur grand amour leur procurait beaucoup de joie.»

Page 324.

1. Le manuscrit de Heidelberg donne (v. 4566 b): *noch keiner hand sineß tranckeß*, ce qui signifierait: «ni aucune goutte de *sa* boisson», spécification qui ne se comprend guère. Nous n'avons pas traduit le mot *sineß*. D. Buschinger (1976, p. 359) conjecture *fineß* et traduit: «ni aucune sorte de boisson délicate».

2. Cette conclusion partielle de l'épisode est d'une sobriété confondante, si l'on pense à la façon dont le roi entoure sa «sortie» de mystère dans le récit de Béroul. On aura noté, du reste, que dans le poème d'Eilhart le roi Marck fait presque tout le chemin qui le mène jusqu'à la cachette de Tristrant et d'Isald avec une escorte, alors que chez Béroul il n'est accompagné que par la personne qui a découvert les fugitifs (le forestier). À cela s'ajoutent les deux commentaires d'auteur soulignant le caractère énigmatique du comportement de Tristrant, d'une part, et du roi, de l'autre (paragraphe précédent). L'interprétation de cet épisode devra tenir compte de deux hypothèses. Dans la première, Eilhart reproduit assez sèchement un récit qu'il ne comprend pas bien — même si sa présentation des gestes accomplis par le roi s'accorde avec l'interprétation qu'a

donnée Jean Marx de cet élément de la matière tristanienne (« La Surprise des amants par Marc », *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Klincksieck, 1965, p. 289-297). « En présentant l'épée de Tristan », explique J. Marx (p. 293-294), « le roi Marc [...] s'assure un gage sur son neveu. En lui donnant son épée, il le remet sous son autorité, en son service et vasselage. Il en va de même pour la reine, dont le mariage, par un certain côté, est un vasselage ; [...] la donation du gant à la reine, l'imposition au-dessus de la reine du gant, symbole et signe du lien vassalique, replacent Iseut sous l'autorité de Marc. » La deuxième hypothèse serait qu'Eilhart simplifie un récit (qu'il faudrait imaginer proche de celui de Béroul) en donnant à l'épisode une signification univoque (que retrouve l'interprétation de J. Marx) et s'insurge contre la tendance qu'aurait sa source à donner l'illusion de multiplier les effets de sens. Ses réactions seraient alors moins le signe de la perplexité que l'indice d'une volonté démystificatrice.

Page 325.

1. Ugrim [u'grım], v. 4708, est la leçon du manuscrit de Dresde, que nous avons préférée à celle de Heidelberg *(Ingrim)* en raison de sa plus nette parenté avec la forme du texte de Béroul (*Ogrin*, v. 1387, p. 40) et surtout de la *Folie Tristan* de Berne (*Ugrin*, v. 474, p. 257). Toutefois, le choix inverse serait, ici, parfaitement possible ; dans *H* et *D*, en effet, le nom rime exclusivement avec des mots se terminant en *-in*. L'irrégularité est sans doute volontaire : la forme en *-m* fait parler d'elle-même la deuxième syllabe, qui se confond avec un mot signifiant « colère » (graphie : *Grimm* en allemand moderne) ; or, à ce compte, c'est la leçon de *H* qui est la plus parlante puisque, dans ses *deux* syllabes, elle est identique à un substantif de la même famille, attesté assez tardivement sous la forme *Ingrimm*, mais sans doute ancien, et ayant le sens de « colère intérieure ». Si la capacité d'indignation, jointe à la maîtrise de soi, fait partie des qualités d'un bon anachorète, *Ingrim* est, indubitablement, un nom parfait pour un ermite.

Page 326.

1. Le manuscrit de Dresde donne pour les vers 4778-4779 : « dans le verger où le roi avait fait l'espion du haut de l'arbre ».

Page 327.

1. La leçon du manuscrit de Heidelberg pour le vers 4840 *(es ward also geran)* est plus que curieuse (faut-il lire : *die nacht also geran*, c'est-à-dire « ainsi passa la nuit » ?). Nous suivons ici la leçon du manuscrit de Dresde.

Page 328.

1. Nous avons retenu pour le vers 4912 la leçon de la version de Dresde *(czu den geschrebin tedingen)*. Le manuscrit de Heidelberg donne :

zu den erclingen, soit — peut-être : « Puis il se résolut à conduire la dame... vers ses méprisables adversaires. »

2. Vers 4928 dans le manuscrit de Heidelberg : *da habt ir eß in ho* ; nous adoptons l'émendation de D. Buschinger (1976, p. 387) : *unho*.

Page 329.

1. Nous transcrivons la leçon de *D* (v. 4997) : *Ganoye*. *H* donne *Ganoÿm* ; *P* (ligne 2759), *Gauoye*. À rapprocher du *Galvoie* (Galway ou Galloway) du *Conte du Graal* (v. 6602 ; Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 848) ?

2. Walwan (v. 5026) est bien entendu le Gauvain des romans français, c'est-à-dire le neveu du roi Arthur. Dans la tradition allemande, les formes en -*W*, ou même en -*B* (*Balbon* dans *P*, ligne 2769), coexistent avec les formes en -*G* (Gawein, Gawan).

Page 330.

1. La deuxième moitié de la phrase est reconstruite à partir de la version de Dresde (v. 5057 et 5058).

2. *Dalkorß schevalier* [dal'kɔrs Sava'li:r] (rime avec *zier*, voir v. 5093-5094) ; *D* donne : *Deleko schevalier*. L'attrait que le modèle chevaleresque français a pu exercer sur la culture allemande ne va guère, dans le récit d'Eilhart, au-delà de l'effet de mode que l'on observe ici, où le « terme générique » français, germanisé, sert de surnom, et donc d'élément en principe distinctif, à un personnage qui incarne le type de l'éternel jouteur.

3. Nous retenons pour le vers 5066 la leçon fournie par le manuscrit de Dresde. La leçon *er was biderbeß lones* (*H*) pourrait être la forme tronquée d'un vers signifiant à peu près : « éloges qui récompensaient son ardeur ».

4. Le manuscrit de Heidelberg fournit pour les vers 5075-5077 un texte incomplet. Nous avons restitué la leçon de ces trois vers d'après le manuscrit de Dresde.

Page 334.

1. Le texte du manuscrit de Heidelberg pour les vers 5389-5393 est tronqué. Le vers 5393 est un vers orphelin, à partir duquel on pourrait reconstituer le passage incomplet comme suit : « Pour y parvenir, il faudra que vous souffriez tous, pour lui, dans votre chair. »

2. L'image que cette scène nous donne du sénéchal du roi Arthur, Kaie — hâbleur, provocateur, baudruche vite dégonflée —, est tout à fait comparable au portrait que les romans de Chrétien de Troyes, dès *Érec et Énide*, font de ce personnage (appelé Keu chez Chrétien). On note le même parallélisme dans la façon dont les rapports entre le sénéchal, premier officier de la cour, et Gauvain (Walwan), neveu du roi, sont évoqués de part et d'autre. Cette analogie doit être prise en considération dans les discussions concernant les relations entre le poème d'Eilhart et sa source, la datation de cette source et la transmission de la matière de Bretagne.

Page 335.

1. Le texte du vers 5459 est déformé dans le manuscrit de Heidelberg. Nous avons reconstruit le sens d'après le manuscrit de Dresde et la version tchèque.

2. Nous avons conservé la leçon du manuscrit de Heidelberg pour le vers 5472, bien qu'il n'ait pas été fait allusion auparavant à une communauté de biens entre Walwan et Tristrant. Le manuscrit de Dresde donne (avec une rime défectueuse, ce qui a sans doute incité le rédacteur de *H* à opérer un raccord hasardeux) : « Il l'en adjura au nom de leur compagnonnage et de ce qu'ils avaient connu ensemble. »

Page 336.

1. *D* donne : *von Nantiß*; *H* : *von Mantiß*; *P* : *von mantis*. Il ne peut s'agir que de Nantes ou de Mantes. L'ensemble de la géographie tristanienne fait évidemment pencher pour Nantes.

2. La tradition manuscrite hésite entre une forme bisyllabique Karkes *(H, B)* et une forme trisyllabique *Karahes/Karehes* (*D*, *P*, également *C*). Nous retenons la forme *Karahes*, identique à « la forme bretonne du XIIe siècle, *Carahes* » (Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Payot, 1980, p. 33) et proche de la forme bretonne actuelle [ʀa'rɛ:s] — s'il s'agit bien de la ville de Carhaix (ville très « continentale » de la Bretagne intérieure, car équidistante de la Manche et de l'Atlantique) ; or, dans *Tristrant*, Karahès est aussi un port ; voir la scène finale, p. 385 et suiv.

Page 338.

1. La restriction exprimée au vers 5694 *(yedoch)* est le dernier élément d'une articulation logique pour le reste implicite (nous imprimons en italique les éléments reconstruits) : « [...] et il la vit. *La beauté de la demoiselle était effectivement incontestable, mais elle n'égalait pas celle de la reine Isald.* Toutefois », etc. Ce passage semble préparer la « trahison » de Tristrant, le silence du héros valant acquiescement à une union avec la deuxième Isald. On notera cependant la version divergente du *Tristrant* en prose (lignes 3141-3142) : « Il la vit alors, mais il ne loua pas sa beauté en des termes voisins de ceux qu'avait employés son compagnon, car son Isald était beaucoup plus belle. » Le silence de Tristrant, ici, peut être interprété comme une marque de fidélité envers la reine.

Page 339.

1. Nous n'avons pas rendu le vers 5778, qui devait visiblement fournir une cheville mais qui ne constitue pas un énoncé compréhensible.

Page 341.

1. Il nous a semblé possible d'extraire ce sens du vers 5909. La

leçon de Dresde est plus brève, et plus claire : « et s'élancèrent vers eux sans leur armure ».

2. Le manuscrit de Heidelberg donne, pour le vers 5912, *böß was ir will*. Notre traduction suppose que *bös* a ici son sens moderne (« méchant ») et implique l'intention de nuire. Si le mot a encore ici son sens ancien (« bas », « lâche »), il faut admettre que la phrase est négative et que la négation n'est pas exprimée : les troupes de Tristrant ne bougent pas, mais c'est un calcul, et non de la couardise. Voir D. Buschinger (1976), p. 465.

3. On lit ensuite dans la version de Heidelberg : *mit den tragen*, ce qui pourrait signifier : « avec tout ce qu'ils portaient » (allusion à leur équipement, qui tient plus du costume d'apparat que de la tenue de combat ?).

Page 342.

1. C'est seulement ici que l'on apprend que les deux neveux de Hefelin possèdent (comme Riol) le titre comtal.

2. L'adaptateur allemand emprunte ses modèles de bravoure à la poésie *héroïque* germanique, plus précisément au cycle légendaire qui s'est formé autour de la figure de Dietrich (historiquement Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, contemporain de Clovis, mort à Ravenne en 526). La légende fait de Dietrich un exilé qui trouve refuge à la cour d'Attila et qui tente, depuis ces nouvelles bases, de reconquérir son royaume. *La Bataille de Ravenne (Rabenschlacht)*, par exemple, écho de la victoire du Théodoric historique sur Odoacre en 493, raconte comment Dietrich arrache la capitale de ce territoire (qui correspond à la Lombardie et au Tyrol) à l'usurpateur Ermrich, avant de repartir — cycle oblige — en exil. La critique a noté que les poèmes du cycle de Dietrich, et notamment *La Bataille de Ravenne*, manifestent fréquemment une forte propension à l'exagération épique (trait parfois attribué à l'influence du cycle de Guillaume). Sur une telle toile de fond, les exploits de Tristrant et de Kéhénis n'en deviennent que plus remarquables. La tradition à laquelle se réfère le *Tristrant* était sans doute orale, car les poèmes du cycle de Dietrich n'ont été fixés que tardivement, à l'exception du *Chant de Hildebrand*, dont on a conservé une trace écrite dans un manuscrit du début du IX[e] siècle (68 vers allitérés). Dans ce fragment, Hildebrand apparaît déjà comme le guerrier le plus proche de Dietrich. Voir Georges Zink, *Les Légendes héroïques de Dietrich et d'Ermrich dans la littérature germanique*, Lyon-Paris, 1950.

Page 345.

1. Dans le manuscrit de Heidelberg, c'est donc Tristrant qui prend l'initiative de vouvoyer Kéhénis, qui vient de le défier. Dans les versions de Dresde et de Berlin, Kéhénis vouvoie Tristrant dès l'instant où il déclare mettre fin à leur compagnonnage (passage correspondant aux vers 6207 et suiv. de *H*). Le lien entre le défi et le passage au vouvoiement se comprend aisément. Voir n. 1, p. 307, et n. 3, p. 357.

Page 347.

1. La pratique du jeu en question est désignée par le verbe *mylen* dans les manuscrits de Heidelberg et de Berlin. S'agit-il de la marelle (allemand moderne : *Mühle*), dont Jean-Michel Mehl définit ainsi le principe : « Les joueurs placent un certain nombre de jetons ou de pions dans le but de parvenir à en aligner trois » (*Les Jeux au royaume de France du* XIII[e] *au début du* XVI[e] *siècle*, Fayard, 1990, p. 149) ? L'illustrateur de *H* s'est en tout cas représenté les choses très différemment ; il montre les trois personnages assis autour d'une table sur laquelle on voit trois cartes et de petits objets ronds et plats — des jetons ? des pièces ? — groupés en petits tas semblant appartenir respectivement à Tinas et à Isald, qui sont les deux gagnants en cette affaire (f° 119 r°).

Page 348.

1. « Les dames » est emprunté à *D*. Le pronom personnel pluriel indifférencié de Heidelberg (*sie*, v. 6443) désigne toutefois certainement les mêmes personnes.

Page 351.

1. Le vers 6696 a été reconstruit d'après les manuscrits de Dresde et de Berlin. Celui de Heidelberg propose : « Je pense être une personne d'une certaine qualité et si vous étiez du même pays », etc.

Page 353.

1. Nous adoptons pour le vers 6810 du manuscrit de Heidelberg l'émendation proposée par D. Buschinger (1976, p. 535) : *er het fröuden genug ! (H : frowen)*. La leçon du manuscrit de Berlin plaide aussi pour cette correction (*der hett gehabet gutte pflege* : « on s'était bien occupé de lui »). Cela dit, le vers 6810 de la version de Heidelberg constitue une phrase parfaitement correcte, qui signifie : « Les belles dames ne lui manquaient pas. »

2. La leçon fournie par le manuscrit de Heidelberg : « Le chemin conduisit les voyageurs jusqu'à un pont branlant », n'est pas aberrante, mais le remanieur a dû lire *bruck* (le pont) pour *bruch* (le marais), leçon des autres manuscrits du XV[e] siècle et du *Tristrant* en prose.

3. Les écuyers en question (v. 6817) sont Kurnewal et l'écuyer de Kéhénis (comme le précise le *Tristrant* en prose, ligne 3734).

4. *Pléhérin* rend la forme trouvée dans le manuscrit de Dresde (*Pleheryn*), avec une transcription *i* de la graphie *y*. La leçon du manuscrit de Heidelberg est : *Plecherin*, ou *Blecherin*.

5. Dresde et Berlin donnent : « La dame lui répondit, courroucée. »

Page 356.

1. Le fragment de Stargard ainsi que les manuscrits de Dresde et de Berlin ont une leçon toute différente : « il en fit sa femme, par rancune » (par rancune envers la reine Isald).

2. Nous corrigeons le manuscrit de Heidelberg : « Elle prit l'avis de son fidèle serviteur» (c'est-à-dire de Pérénis) en fonction de la version en prose : « Elle prit l'avis de ses conseillers, Péronis et Brangel ». La fin de la conversation montre en effet qu'Isald, qui ne vouvoie jamais Pérénis, ne s'adresse pas seulement à ce dernier. — La version de Dresde donne : « Elle prit l'avis de Brangile », et celle de Berlin : « Elle prit l'avis de sa fidèle suivante. »

3. La leçon du manuscrit de Heidelberg est, pour le vers 7116 : *eß ist ain brieff sicherlich*. Il faut remplacer *ain*, qui est le produit d'un lapsus, par *ane* (qui se trouve dans le fragment de Stargard ainsi que dans les versions de Dresde et de Berlin).

Page 357.

1. Nous empruntons la précision « courrier » (v. 7127) au fragment de Stargard et aux versions de Dresde et de Berlin, qui utilisent le terme *garzun*, mot emprunté au français, spécialisé dans la désignation du messager à pied — ou du héraut — en allemand, et valorisé de ce fait (la « courtoisie » n'est pas une qualité attachée à la condition de *garçon* en ancien français).

2. C'est la forme sous laquelle apparaît ce nom dans le fragment de Stargard. Heidelberg donne *Pilorse*. Variantes : *Piloise (D), Pelois* et *Polois (B), Pilois (P)*.

3. Dans la version de Dresde, également, Pilose tutoie d'abord la reine, avant de passer — au même endroit — au vouvoiement. Dans la version que nous traduisons, il revient au « tu », puis utilise de façon stable le « vous », à partir du moment où Isald fait allusion à une récompense. Coïncidence ? Le cas est plus complexe que ceux qui ont été relevés dans les notes des pages 307 et 345.

Page 359.

1. Le discours de Pilose est ici assez ondoyant, mais la double référence au « droit » et à la « grâce » (v. 7261) se retrouve dans le manuscrit de Dresde et dans le *Tristrant* en prose (lignes 3975-3976). Le manuscrit de Berlin paraît plus cohérent : « elle veut les réparer selon le principe de la grâce, et non selon celui de la justice ».

2. *So wirt ir nimer laides buß* (v. 7275) : ici, en revanche (voir n. 1), Pilose maîtrise mieux la rhétorique. Il joue apparemment sur deux emplois du mot *buß* : *ze buß stan* — voir plus haut (v. 7260), « offrir réparation » — et *buß werden* (« être libéré de »). C'est une belle cristallisation de l'idée que la réconciliation n'obéira pas à une logique judiciaire : la réparation offerte par Isald sera en fait une délivrance pour l'héroïne.

3. Vers 7282-7283 de *H*. Il faut sans doute comprendre qu'Isald sombrerait à nouveau dans le chagrin. La leçon du fragment de Stargard, des manuscrits de Dresde et de Berlin et du *Tristrant* en prose (lignes 3990-3991) est différente : c'est Tristrant qui parle et qui évoque l'épilogue malheureux de son dernier passage à la Cour : « Il se pourrait très bien que je connaisse le même sort que la fois dernière, lorsqu'elle me fit battre et jeter dehors » (leçon de Berlin).

Page 360.

1. Ici Heidelberg présente une lacune. Nous avons reconstitué le texte d'après Dresde (v. 7334-7337).

2. Nous transcrivons la dénomination fournie par la version de Heidelberg (*sant Michelß stain*, v. 7384); elle convient à l'un et l'autre des lieux en question, le Mont-Saint-Michel «français», à l'embouchure du Couesnon, et le St. Michael's Mount, situé dans la Mount's Bay, à l'extrémité de la Cornouailles britannique (entre le cap Lizard et Land's End). Il s'agit en effet de deux îlots rocheux. En revanche, le nom donné par le fragment de Stargard, *Sancte Mychele Alagrevie* (Saint-Michel-de-la-Grève), renvoie à un environnement propre au Mont-Saint-Michel français. Stargard utilise donc un terme distinctif pour souligner une homonymie... Mais il ne se trompe pas sur un point: c'est bien à la foire de ce Mont-Saint-Michel-là que Pilose fait ses achats, car il passera ensuite la mer pour rentrer en Cornouailles. On notera que la matière tristanienne, dont on dirait par moments qu'elle souhaite se placer sous le vocable de saint Michel, pratique une symétrie elle-même commerçante: dans le récit de Béroul, l'ermite Ogrin achète la garde-robe d'Yseut au Mont (v. 2733, p. 75) de Cornouailles.

Page 362.

1. Brangene, comme l'expliquent les versions de Dresde et de Berlin, est en effet morte entre-temps. Le texte du manuscrit de Heidelberg (v. 7561) semble incomplet; il manque au moins le vers suivant, pour la rime. *D* et *B* font l'éloge de la défunte et évoquent la douleur de la reine lors de sa disparition.

Page 363.

1. Ce dialogue entre narrateur et auditeur (v. 7628-7644), nettement moins développé dans Dresde et absent de Berlin, se trouvait-il chez Eilhart ? Au XII[e] siècle, seul l'*Erec* de Hartmann d'Aue présente de telles formes de conversation métanarrative, et le fragment de Stargard s'arrête trop tôt pour permettre la comparaison.

Page 364.

1. La phrase est tronquée dans le manuscrit de Heidelberg, où on lit simplement: «si je m'étais mis en route». Nous l'avons complétée d'après Dresde, Berlin et la version en prose.

Page 365.

1. L'écarlate (*scharlach*, v. 7813) était une étoffe de laine très fine, de grande valeur — dans les sources, elle est parfois placée de ce fait au même rang que la soie —, assez élastique, ce qui la rendait particulièrement propre à la fabrication de chausses, d'une couleur éclatante, mais pas nécessairement rouge. Quand la version de Berlin ajoute un peu plus loin (v. 7825) que les chausses de Tristrant étaient «de fine

écarlate rouge », il s'agit d'une précision, non d'une redondance. Voir Elke Brüggen, *Kleidung und Mode in der höfischen Epik des 12. und 13. Jahrhunderts,* p. 282-287.

Page 367.

1. Voir p. 342.

Page 368.

1. Vers 7974 du manuscrit de Heidelberg : *gott dann dar umb wöll.* À la place du *wöll* de *H* (qui rime avec *schnell*), nous lisons *vell* (*vellen* : « abattre ») en nous appuyant sur le *Tristrant* en prose.

2. Nous comprenons : l'absence de vent favorisait l'échange de paroles à distance.

Page 371.

1. Le fritsal (v. 8235 ; *H* : *friczal* ; *B* : *fritschal*) est une étoffe apparemment de grande qualité, dont on connaît mieux le nom (médio-latin : *friscalium*, *fritsalium*) que les particularités. La façon dont l'accoutrement de Tristrant et de Kurnewal est évoqué ici rappelle (ou annonce ?) le portrait amusé d'un « garzun » fort civil que nous offre le *Wigalois* (vers 1210, ou vers 1225) de Wirnt von Grafenberg (v. 1418-1434 ; *fritschal* : v. 1419). Voir Elke Brüggen, *Kleidung und Mode [...]*, p. 291.

2. Parsalin [parsáli:n] ; Heidelberg donne *Parsalein* (qui rime avec *sin*). Nous avons rétabli ce qui, sur la foi de la rime et de la forme de Dresde *(Parlazin)*, paraît être la finale d'origine.

Page 373.

1. Jeu de mots probable (v. 8374 : *Plot*, « la calvitie » et *Houpt*, « la tête »), qui scelle le compagnonnage des deux forains tondus au jeu.

Page 376.

1. Nous ne comprenons pas la première partie de l'intertitre, qui se présente ainsi dans la transcription de D. Buschinger (1976, p. 676) : *Von sänen mut Tristram nam.* La phrase semble être tronquée, et le deuxième mot n'est pas identifiable à quelque chose de connu. Nous avons tenté d'extraire un sens des autres éléments de la phrase en nous appuyant sur le contenu de l'épisode.

Page 377.

1. L'existence de cette sœur (issue d'un remariage de Rifalin ?) est mentionnée ici (v. 8655) pour la première et unique fois.

Page 378.

1. La version en prose est plus explicite : il s'agit d'une « massue de fou » (ligne 4709). Les illustrations de la version de Heidelberg

(ff^{os} 159 r° et 160 r°) montrent Tristrant habillé en fou — capuchon très serré, oreilles d'âne — et muni d'un bâton dont une extrémité (comme c'est le cas pour les marottes) est renflée et sculptée. On ne peut guère deviner ce que représente la partie sculptée. À la différence des fous « patentés », Tristrant ne s'en sert du reste pas comme d'un miroir. L'utilisation du bâton n'a rien de réflexif. Tristrant s'appuie sur lui, ou le porte sur l'épaule. Voir Werner Mezger, *Narrenidee und Fastnachtsbrauch. Studien zum Fortleben des Mittelalters in der europäischen Festkultur,* Constance, Universitätsverlag, 1991, chap. IV : « Narrenkennzeichen und ihre Bedeutung », p. 183-203.

Page 379.

1. « De *ta* dame », dans le manuscrit de Dresde ; leçon semblable dans la version en prose.

Page 381.

1. Le côté farce des vers 9008-9012 est moins appuyé dans la version de Dresde et dans celle de Berlin, où les *cinq* espions s'étonnent en même temps de la faiblesse du dispositif déployé, sans que la surprise soit d'abord le fait de ceux qui se sont esquivés les premiers.

Page 382.

1. La phrase correspondant aux vers 9040-9041 dans les versions de Dresde et de Berlin ne concerne que le couple Gardiloye-Kéhénis : « L'amour demeurait, mais il n'avait pas [encore *B*] trouvé son accomplissement. »

2. Nous rendons par « fléchette » le mot *ris* (v. 9078), dont le sens général est « rameau », « baguette ». Dans l'épisode du « cortège de la reine », Tristrant avait déjà utilisé ce type de projectile léger pour prévenir Isald de sa présence (voir p. 347 et 349). La description de l'exercice auquel se livre Tristrant et le passage correspondant du *Tristan* en prose français (le mari trompé découvrira des *joncs* fichés dans une courtine) invitent à penser qu'il s'agit ici de fléchettes creuses taillées dans le roseau (voir Schoepperle-Loomis, *Tristan and Isolt*, t. II, p. 292-296). Nous ne connaissons pas d'autre mention de ce passe-temps, si bien qu'il nous est impossible de dire si la scène fait référence à un jeu de l'époque ou a été inventée de manière à fournir un « commentaire » mimétique de l'épisode amoureux qui se déroule dans une pièce voisine.

Page 387.

1. Voir la partie de la Notice intitulée : « Eilhart d'Oberg. Localisation et datation de la composition du poème », p. 1368.

GOTTFRIED DE STRASBOURG

TRISTAN ET ISOLDE

NOTICE

Le poète.

Dans le premier tiers du XIII[e] siècle est né, dans le sud-ouest de l'Allemagne, le plus important roman allemand en vers ayant trait à la matière de Tristan, écrit par un homme que des auteurs ultérieurs — entre autres les continuateurs de son œuvre restée inachevée, Ulrich de Türheim et Heinrich de Freiberg — ont nommé *meister* (« maître ») Gottfried; Heinrich précise même la provenance géographique du poète : « min herre meister Gotfrit von Strazburc[1] ». Dans son œuvre proprement dite, Gottfried ne nous donne aucun renseignement sur sa biographie, il ne cite pas même son nom — si l'on fait abstraction des indications données par un acrostiche à l'intérieur des onze quatrains monorimes au début de l'œuvre, G DIETERICH TI, dans lequel se cache avec la lettre G la première lettre du nom du poète, tandis qu'on est enclin à voir dans le nom propre qui suit une référence au mécène de l'œuvre. Que les deux dernières lettres renvoient à l'œuvre même — Tristan et Isolde — ne fait aucun doute. L'acrostiche se poursuit à travers toute l'œuvre au moyen d'une série d'autres quatrains monorimes, semés dans le poème à de grands intervalles[2]. Il comprend les noms embrassés des héros du poème[3], ainsi que la suite du nom du poète; l'œuvre étant demeurée inachevée, l'acrostiche n'est pas terminé. Certains des copistes, notamment celui du manuscrit de Heidelberg, semblent avoir connu la clef du cryptogramme, et ils ont placé les initiales ornées en conséquence. Voici l'acrostiche dans son ensemble :

1. Voir ici, p. 691 (v. 15-16).
2. La clef du cryptogramme a été découverte par Jan Hendrik Scholte (*Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 65, 1942). Voir aussi l'article de Jean Fourquet, « Le Cryptogramme du *Tristan* et la Composition du poème », *Études germaniques*, XVIII, 1963, p. 271-276 (réimprimé dans Jean Fourquet, *Recueil d'études*, réunis par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon à l'occasion de son 80[e] anniversaire, Amiens, 1979, p. 260-265).
3. La disposition non seulement livre le titre de l'œuvre, mais elle symbolise également l'union amoureuse des amants.

Vers	1						G
	5	D					
	9	I					
	13	E					
	17	T					
	21	E					
	25	R					
	29	I					
	33	C					
	37	H					
	41		T				
	45		I				
	131		I				
	135		T				
	1751						O
	1791			R			
	1795			S			
	1865			S			
	1869			R			
	5069						T
	5099				I		
	5103				O		
	5177				O		
	5181				I		
	12183						E
	12431					S	
	12435					L	
	12503					L	
	12507					S	

Ce qui donne :

ISOL[DE]
TRIS[TAN]
GOTE[VRIT]

On a fait de nombreuses supputations à propos de l'origine, de la formation et de la condition sociale du poète, sans pouvoir aller bien loin dans cette voie : il est permis de penser, pour de solides raisons, que Gottfried était un homme fort cultivé, au fait de la culture contemporaine — c'est-à-dire cléricale, en fin de compte — et qu'à côté de son roman inachevé de *Tristan* il a écrit un certain nombre de poésies lyriques.

En outre, si l'on considère que lors des démêlés politiques qui ont accompagné la succession de l'empereur Henri VI, décédé en 1197, les bourgeois de la ville de Strasbourg s'étaient mis du côté des staufen contre le guelfe Otton IV de Brunswick, et que le 12 juillet 1205, pour les récompenser de leur soutien, le staufen Philippe de Souabe a soustrait la ville à l'autorité épiscopale et l'a placée sous l'autorité immédiate de l'Empire et sous sa protection spéciale — ce fut le premier pas vers le statut de ville d'Empire que Strasbourg

obtint en 1262 —, on pourrait déduire des vers 18443-18454[1] du poème que Gottfried était, comme la ville de Strasbourg, favorable à Philippe de Souabe et hostile au pape.

La matière de « Tristan » et la source de Gottfried de Strasbourg.

La matière que « maître » Gottfried a choisie — pour quelque motif que ce soit — et traitée poétiquement est très bien connue. Dans les décennies précédentes étaient nés en France et en Allemagne plusieurs romans de Tristan qui sans doute remontent tous — si l'on fait abstraction d'une couche légendaire celtique — à un texte narratif en ancien français, que depuis on a pris l'habitude de nommer l'*Estoire de Tristan* et dont, bien qu'il ne soit pas attesté, on peut supposer l'existence avec quelque vraisemblance. On peut penser que cette *estoire* aurait été écrite vers le milieu du XIIe siècle en Angleterre à la cour d'Aliénor d'Aquitaine, épouse du roi Henri II Plantagenêt, l'un des plus importants mécènes du Moyen Âge classique.

Cette première version en vers du *Tristan* fut selon toute évidence la source d'au moins trois adaptations poétiques : l'œuvre française, le *Tristan* de Béroul — qui nous est parvenue dans un seul manuscrit amputé du début et de la fin[2] —, l'œuvre allemande d'un auteur qu'on peut localiser dans la région de Brunswick, du nom d'Eilhart[3] — c'est le seul poème de *Tristan* du Moyen Âge classique qui ait été transmis complètement, en France comme en Allemagne —, et un roman en vers français, d'un poète du nom de Thomas[4], qui a vécu sans doute à la cour de Londres entre 1172 et 1175 — roman dont seuls des fragments importants nous ont été transmis et qu'on peut cependant reconstituer à l'aide de dérivés : principalement la version en prose norroise de frère Robert écrite en 1226[5], qui nous donne une idée fort précise du déroulement de l'action dans le roman de Thomas, et une autre version dérivée, anglaise elle, qui abrège considérablement le texte original, *Sire Tristrem*[6]. C'est précisément le *Tristan* de Thomas qu'utilisa Gottfried de Strasbourg comme base de son adaptation.

Gottfried, comme les autres poètes de *Tristan*, était bien conscient que circulaient différentes versions poétiques du matériau tristanien, et il justifie son entreprise en répondant de l'authenticité de son modèle et par là de son propre récit : « Je le sais très bien, nombreux sont ceux qui ont donné lecture de romans de Tristan ; mais il n'en est guère qui aient lu sa véridique histoire. [...] leur récit n'a pas suivi la droite voie, celle que nous enseigne Thomas de Bretagne, qui fut maître ès aventures[7]. » Mais ses contemporains ont reconnu (et apprécié à sa

1. Voir p. 622 et n. 2.
2. Vers 1179-1180 ; voir ici, p. 3-121, et la Notice, p. 1127 et suiv.
3. Aux alentours de 1170 ; voir ici, p. 263-388, et la Notice, p. 1359 et suiv.
4. Voir ici le fragment de Carlisle, p. 123-127, et le roman de Thomas, p. 129-212. On se reportera également aux Notices, respectivement p. 1208 et 1218.
5. Voir ici p. 783-920.
6. Composée entre 1294 et 1330 ; voir ici, p. 923-964.
7. P. 391. *Ich weiz wol, ir ist vil gewesen, / die von Tristande hânt gelesen ; / unde ist ir doch nith vil gewesen, / die von ime rehte haben gelesen. / [...] sine sprachen inder rihte niht, / als Thomas von Britanje giht, / der aventure meister was* (v. 131-134 et v. 149-151).

juste valeur) que c'est la maturité esthétique de son adaptation créatrice qui a justifié son entreprise, si bien qu'on a vu dans son œuvre pour ainsi dire *la* version de Tristan par excellence.

Le contenu de la version Thomas/Gottfried.

En partant de l'action telle que la raconte la version de Thomas/Gottfried, on peut esquisser l'histoire « classique » de Tristan de la façon suivante :

— Après un « premier vers » — la *Vorgeschichte*, première partie de l'œuvre — qui raconte le destin tragique des parents de Tristan, Rivalin et Blanschefleur, commence l'action principale. Ayant reçu une éducation soignée à la cour de ses parents adoptifs — Rual et Florete —, Tristan, enlevé par des marchands norvégiens, arrive, guidé par la volonté divine, à la cour de son oncle maternel, le roi Marke de Cornouailles. Il y vit longtemps en tant que familier du roi, et sa grande culture ainsi que sa connaissance de nombreux arts de cour lui valent l'estime de tous, jusqu'à ce que l'arrivée de son père adoptif, Rual, parti à sa recherche, révèle le lien familial qui unit Marke et Tristan. Armé chevalier par Marke, Tristan se rend en Bretagne, accompagné de nombreux barons, pour venger son père et reconquérir sa terre. Il atteint son but en tuant l'ancien suzerain et adversaire de Rivalin, Morgan, et en triomphant de son armée, qu'il anéantit. Après avoir récupéré l'héritage paternel, il rentre en Cornouailles. Il libère le pays de l'asservissement au tribut irlandais en acceptant de livrer un combat singulier contre le gigantesque chef de l'armée irlandaise, Morolt, frère de la reine d'Irlande, Isolde, et en le tuant. Lui-même est blessé dans ce combat par l'épée empoisonnée de son adversaire, mais, comme il a appris de la bouche de Morolt que seule la sœur de ce dernier (qui a des connaissances médicales) est en mesure de le guérir, il se rend en Irlande, déguisé par ruse en marchand, et il y devient le précepteur de la princesse irlandaise Isolde, fille de la reine du même nom. Pour le récompenser de ses services, la reine le guérit, si bien qu'il peut retourner en Cornouailles.

À la cour de Marke se nouent contre Tristan des intrigues favorisées par la jalousie et la malveillance. Les plus nobles courtisans prennent ombrage du statut d'héritier du jeune homme au trône de Marke et poussent ce dernier à se marier. Quand par perfidie ils proposent au roi d'épouser la jeune Isolde d'Irlande, Tristan se charge de son plein gré de la dangereuse quête. En tuant un dragon qui ravage l'Irlande, il crée des conditions favorables au succès de l'entreprise, puisque le roi d'Irlande Gormon a promis la main de sa fille au vainqueur du dragon. Cependant, lors de la traversée vers la Cornouailles, Tristan et Isolde boivent par erreur un philtre d'amour que la mère d'Isolde avait préparé pour assurer une union conjugale solide entre Marke et sa fille. Tombés passionnément amoureux l'un de l'autre, Tristan et Isolde s'unissent sur le bateau, de sorte que la gouvernante et amie d'Isolde, Brangene, doit accepter de remplacer la jeune reine dans le lit de Marke pendant la nuit de noces, afin que le roi ne s'aperçoive pas que son épouse n'est plus vierge.

— Constamment surveillés à la cour de Marke, Tristan et Isolde doivent, sous la contrainte du désir, rechercher la réalisation secrète de leur amour en recourant à de multiples ruses. Cependant Marke devient de plus en plus soupçonneux, d'autant plus qu'il est victime des insinuations d'envieux et d'observateurs divers qui entre-temps ont appris la vérité. La jalousie mais aussi le souci de préserver son prestige de roi l'incitent à obliger Isolde à se soumettre au serment purgatoire dans le cadre du jugement de Dieu (épreuve du fer rouge), qu'elle subit avec succès en recourant de nouveau à la ruse. En dépit de cela les amants sont bannis de la cour et ils se réfugient dans une grotte d'amour située en dehors de la réalité, dans un environnement idyllique, arcadien. Là ils vivent heureux, pendant longtemps, tout à leur amour, jusqu'au jour où, découverts par un veneur, puis par Marke, ils sont rappelés à la cour, parce que la ruse avisée de Tristan — il a posé son épée entre Isolde et lui pendant leur sommeil — convainc le roi de l'innocence de son neveu et de son épouse.

— Revenus à la cour de Marke, Tristan et Isolde poursuivent leur relation amoureuse ; mais une imprudence les conduit bientôt à la catastrophe : Marke surprend les amants en flagrant délit (mais sans témoin), de sorte que Tristan doit quitter le pays. Comme Marke n'a obtenu aucune preuve de l'infidélité d'Isolde, il poursuit son simulacre de mariage, tandis que Tristan, après de longues errances, finit par trouver une seconde Isolde et l'épouse. Cette Isolde, appelée Isolde aux Blanches Mains[1] par opposition à l'Irlandaise Isolde la Blonde[2], est la fille d'un prince que Tristan aide avec succès dans son combat contre de dangereux ennemis. La jeune fille rappelle à Tristan sa bien-aimée, et il espère pouvoir oublier son chagrin d'amour dans ses bras. C'est là que s'interrompt le poème de Gottfried de Strasbourg[3].

— La bienveillance des parents d'Isolde aux Blanches Mains et l'amitié de son frère, Kaedin, poussent Tristan à rechercher la jeune fille en mariage. Sa demande obtient une réponse favorable et le mariage est conclu.

— Tristan ne pouvant, par fidélité à la reine Isolde, prendre sur lui de consommer le mariage, ses rapports avec son entourage se tendent, lorsque son épouse dévoile ce manquement à son frère. Contraint par Kaedin d'avouer son amour pour une autre, Tristan doit convaincre son ami-ennemi de la plus grande beauté de l'Isolde irlandaise. C'est le point de départ d'une série de retours aventureux de Tristan en Cornouailles, au cours desquels le héros approche sa bien-aimée sous de multiples déguisements, comme pèlerin, comme lépreux, et comme pénitent.

— Quand Tristan, surnommé l'Amoureux, veut aider Tristan le Nain à reconquérir son amie enlevée, il est impliqué dans une bataille sanglante et est de nouveau blessé par une arme empoisonnée. Il

1. *Ysot as blansche mains* (v. 18709, voir p. 625).
2. *Ysot la blunde* (v. 12559, voir p. 550).
3. Cette œuvre restée inachevée sera poursuivie par deux continuateurs, Ulrich de Türheim et Heinrich de Freiberg. Voir respectivement p. 637-689 et p. 691-779. Nous procurons ici un bref résumé de la fin du roman, en suivant pour cela la version de Thomas.

envoie un messager à sa bien-aimée qui, il le sait bien, est seule capable de le guérir. Isolde la Blonde, ne faisant aucun cas de sa réputation d'épouse et de reine, abandonne Marke et la Cornouailles pour aller soigner son bien-aimé. Cependant l'épouse de ce dernier, déchirée par les tourments de la jalousie, ment à Tristan lors de l'arrivée du bateau apportant le salut, en répondant, à la question de son époux s'enquérant de la couleur de la voile, que cette dernière est noire. (Elle connaît la convention, entre le héros et son messager, d'annoncer le succès de l'expédition par une voile blanche, l'échec par une voile noire.) Tristan meurt de désespoir, et sa bien-aimée le suit dans la mort.

La structure du « Tristan » de Gottfried.

La découverte de l'acrostiche donne la preuve que Gottfried avait conçu un plan d'ensemble concerté du poème, où la place des initiales significatives était prévue ; ainsi le poète avait l'intention d'achever son œuvre. D'autre part, si l'on se fonde à la fois sur une analyse interne du poème de Tristan, portant sur la matière du récit, et sur une analyse externe du texte à partir des initiales du premier vers des quatrains révélant le nom de Tristan, on peut répartir la matière narrative du *Tristan* de Gottfried de la manière suivante :

— l'initiale *T*, au vers 41, ouvre la seconde partie du prologue en même temps que la première partie de l'œuvre, le « premier vers », c'est-à-dire l'histoire des parents de Tristan ;

— l'initiale *R*, au vers 1791, ouvre la seconde partie, les « enfances » de Tristan jusqu'à l'adoubement ;

— l'initiale *I*, au vers 5099, ouvre la troisième partie, les exploits du héros, jusqu'à l'union des amants ;

— l'initiale *S*, au vers 12431, ouvre la quatrième partie, les épreuves des amants, partie restée inachevée.

Le poème de Gottfried s'arrête au vers 19548[1] ; mais, on l'a vu, le *Tristan* de Thomas, modèle du poète alsacien, racontait ensuite le mariage de Tristan avec Isolde aux Blanches Mains et ses multiples complications, et introduisait le motif des visites clandestines de Tristan en Cornouailles ; cette partie devait être encadrée par le *T* et le *A* de la seconde syllabe de TRISTAN. Enfin, il y aurait eu, entre *A* et *N*, le récit de la mort des amants. Le roman de Gottfried se décomposerait ainsi en six unités majeures, disposées symétriquement 3 par 3, par rapport à un épisode central, l'union des amants sur le bateau.

Or, les trois premières parties sont l'une par rapport à l'autre comme les termes d'une progression géométrique 1, 2, 4 :

— entre *T* et *R* : 1 750 vers (41-1790) ;

— entre *R* et *I* : 3 308 vers (1791-5098) ;

— entre *I* et *S* : 7 332 vers (5099-12430).

Au-delà du *S*, on compte jusqu'à la fin du fragment 7 118 vers (12431-19548). Si l'on part du poème de Thomas, on peut admertre que Gottfried aurait écrit quelques centaines de vers jusqu'au mariage

1. Voir p. 635.

de Tristan avec Isolde aux Blanches Mains, et que la partie comprise entre *S* et *T* aurait eu la même ampleur que la partie comprise entre *I* et *S*. On peut enfin supposer que la dernière partie, contant le dénouement tragique, aurait eu la même longueur que la première, si bien qu'on peut imaginer une disposition symétrique :

1 - 2 - 4 + 4 - 2 - 1
TRISTAN

Gottfried a ainsi ébauché un plan symétrique, adéquat au contenu et fondé sur la progression géométrique, qu'il a suivi jusqu'à sa mort.

La technique d'adaptation de Gottfried[1].

Le *Tristan* de Gottfried, parmi les romans courtois allemands correspondant à des œuvres françaises, compte au nombre de ceux dont le modèle est en majeure partie perdu, bien que l'œuvre et l'auteur soient identifiés. Les passages communs au poème allemand et au texte conservé de Thomas comptent en effet moins de 404 vers. Néanmoins on peut, comme on l'a déjà vu, se faire une idée très précise du déroulement de l'action dans le roman anglo-normand à partir de la *Saga* et, dans une moindre mesure, de *Sire Tristrem*.

Pour définir l'attitude de Gottfried devant son modèle, il convient donc d'abord de comparer les quelque 3000 vers que nous possédons de Thomas avec leur reflet dans la *Saga* : le frère Robert garde très fidèlement et dans l'ordre du modèle, à part des exceptions très rares et peu importantes, l'exposé des faits du récit, il ne fait que fort peu d'additions et de modifications, mais abrège considérablement — voire supprime — monologues et développements d'analyse psychologique, en laissant toutefois, d'après nos observations, toujours subsister une trace du texte original et en en conservant l'idée essentielle. Néanmoins, dans ce domaine aussi, il lui arrive de rester très fidèle à Thomas. Il faut ensuite étudier le triangle Thomas-*Saga*-Gottfried pour les passages où nous avons les trois textes : c'est le cas pour l'aveu par Tristan et Isolde de leur amour, leur arrivée en Cornouailles et la nuit de noces de Marke et d'Isolde (fragment de Carlisle), et pour la tirade d'Isolde la reine dans le verger après que Marke a découvert les amants enlacés (fragment de Cambridge). On doit enfin mener dans le détail une explication contrastée du seul passage d'une assez grande longueur pour lequel nous disposons aussi bien du texte de Thomas que de celui de Gottfried, c'est-à-dire le monologue que tient Tristan avant de se décider à épouser Yseut aux

1. À propos de la technique d'adaptation de Gottfried, voir notamment D. Buschinger, « La Technique de l'adaptation chez Gottfried von Strassburg d'après l'épisode de Rivalin et Blanschefleur », *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon*, Rennes, 1980, t. I, p. 73-87 ; D. Buschinger, « Gottfried von Strassburg, adaptateur de Thomas de Bretagne (vers 18443-18454 et 15765-16402) », *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, Göppingen, 1982, p. 167-191 ; D. Buschinger, « L'Adaptation des romans courtois en Allemagne. Un exemple : le thème de Tristan », *The Spirit of the Court. Selected Proceedings of the Fourth Congresse of the International Courtly Literature Society*, Toronto, 1983, Cambridge, 1985, p. 90-109.

Blanches Mains. Cependant, on ne peut, pour la presque totalité de l'œuvre, que confronter le *Tristan* allemand à la *Saga*, ce qu'il faut faire avec une grande prudence, en raison des modifications que frère Robert a pu faire subir à son texte. Aussi ne peut-on qu'émettre des hypothèses d'un certain degré de vraisemblance.

On relève chez Gottfried deux attitudes fondamentalement différentes. D'une part, il procède à une refonte totale du texte anglo-normand, de telle sorte qu'on assiste à la naissance d'un texte nouveau à partir de l'ancien : c'est ce qui se passe pour le monologue d'Isolde dans le verger, qu'il reconstruit totalement et où il souligne avec vigueur le sens qu'il a ajouté à celui de son modèle, c'est-à-dire l'acceptation par l'élite des « nobles cœurs » aussi bien des peines que des joies de l'amour : au moment même où une lourde menace pèse sur l'idéal exprimé dans le prologue, puisque Tristan quitte sa bien-aimée pour un long exil au cours duquel il sera tenté de renoncer à cet amour qui le fait trop souffrir, le poète met l'accent sur l'exemplarité de l'amour de Tristan et d'Isolde en accord avec cet idéal ; c'est le cas aussi du monologue de Tristan, où Gottfried n'a pas admis que le héros pût affirmer vouloir rompre définitivement avec un passé dans lequel la *fine amor* régissait tous ses actes, tout en étant contraint d'admettre que Tristan allait épouser Isolde ; il a donc adopté une autre solution, celle du mariage-partage : Tristan a l'espoir que la souffrance de la *fine amor* puisse être apaisée par un autre amour, solution qui aurait permis au poète de raconter ensuite le mariage de Tristan, si la mort ne l'en avait pas empêché. Puis, à partir de cette donnée, il reconstruit tout le monologue. De même qu'il restructure les discours de ses héros, Gottfried se permet aussi, par exemple dans l'épisode de l'enlèvement de Tristan et de ses retrouvailles avec Rual Tient-parole, un certain nombre de déplacements dans les épisodes, qu'il réorganise afin de créer un texte plus clair que le modèle, et plus logique.

Nous avons, d'un autre côté, un exemple de fidélité absolue au texte du modèle dans l'épisode de la harpe et de la rote, où Gottfried suit son texte de très près : entre des vers traduits plus ou moins littéralement, le poète alsacien insère de brèves modifications dont les plus importantes contribuent à expliciter ou à approfondir une signification qui n'était que virtuelle dans le modèle, et à légitimer l'amour de Tristan et d'Isolde. Dans l'épisode de Petitcriu, enfin, Gottfried adopte les deux comportements face à la source : d'abord, il garde un contact si étroit avec son modèle qu'on peut affirmer qu'il a poussé le respect du contenu narratif de son modèle jusqu'à un point qui n'a pas été dépassé. Alors les divergences par rapport à Thomas s'expliquent largement par le désir de l'adaptateur de prouver son habileté littéraire et parfois sa virtuosité — en modifiant les formes de l'expression, l'écriture. Mais, en conclusion, Gottfried insère une addition — Isolde arrache le grelot magique du petit chien — qui lui permet d'une part, comme d'autres additions libres, d'emblématiser la théorie des nobles cœurs qui porte le sceau du poète alsacien, d'autre part d'amorcer un parallélisme qu'il devinait dans son modèle entre l'épisode de Petitcriu — où Isolde la reine, qui a connu la douceur de l'amour, est prête aussi à en connaître les peines et à assumer

un amour même malheureux, et par là atteint la valeur exemplaire qu'annonce le prologue — et l'épisode d'Isolde aux Blanches Mains, où Tristan, lui, est tenté de s'y refuser et par là de trahir son amour pour la reine.

En un mot, Gottfried adopte face à son modèle un comportement qui pourrait paraître paradoxal : se plier totalement à l'exigence du respect du modèle et, en même temps, se permettre des libertés inouïes.

Interprétation de l'œuvre.

Le bref résumé que nous avons donné de la structure de l'action[1] aide à comprendre ceci : au centre de l'action se trouve l'histoire d'amour, racontée en une série de rencontres amoureuses toujours hasardeuses à la cour de Marke. Ce noyau de l'histoire est encadré tant par une suite de récits de combats qui sont autant de mises à l'épreuve des qualités de guerrier de Tristan, que par une série de retours aventureux de Tristan en Cornouailles. Ainsi le fondement de l'histoire est caractérisé par une armature relativement solide de l'action, qui cependant, aussi bien dans sa totalité que dans la succession de petites histoires qui remplissent le cadre, ouvrait de nombreuses possibilités de réorganisation et de refonte artistique de la matière.

Mais de quelque manière qu'un auteur donnât forme à cette structure, il était en fin de compte obligé d'être confronté intellectuellement au conflit entre un amour passionné, qui, parce que illégitime, frappe de nullité toutes les normes et tous les tabous de la société, et l'institution du mariage, sanctionnée aussi bien par des règles juridiques éprouvées que par la religion. La matière de Tristan, finalement, tourne autour de rien de moins et de rien de plus qu'un adultère, au rang le plus élevé de la société féodale, au niveau royal. Et de ce fait elle pose une question qui pèse encore plus lourd : qu'est-ce qui vaut mieux, de l'authenticité et de la profondeur d'une union humaine profondément ressentie, ou d'un mariage de raison ou de circonstance, dépourvu de telles valeurs, mais sanctifié par la morale et le sacrement ?

Certes, la matière de Tristan offrait un motif qui mettait chaque auteur en mesure d'éviter aussi bien de prendre position en faveur de l'amour adultère, ce qui aurait paru suspect, que de porter un jugement négatif et de condamner les deux personnages principaux, Tristan et Isolde. Ce motif est celui du philtre d'amour magique qui prend dans les filets de l'amour tous ceux qui en boivent ensemble, inextricablement, contre leur volonté et contre toute raison. On peut supposer qu'il était impossible d'éliminer le motif lui-même, en raison des conceptions esthétiques fondamentales des auteurs médiévaux et par égard pour un public averti et dont on ne pouvait décevoir l'attente. La question centrale est ici de savoir quelle fonction ce motif reçoit dans chacune des adaptations de la matière que l'on considère. En fin de compte, on doit pouvoir lire la maturité et la grandeur artistiques de l'adaptation (abstraction faite de la mélodie de

1. Voir la Notice, p. 1403-1405.

la langue, de la composition harmonieuse des différentes parties de l'œuvre et du pouvoir de persuasion des personnages) dans la discussion idéologique opposant un amour passionné et illégitime à l'institution du mariage. Le critère d'évaluation devrait être la *manière* dont l'auteur a traité le motif du philtre d'amour : l'a-t-il pris au sérieux, c'est-à-dire lui a-t-il donné pour fonction de disculper les personnages, leur enlevant en même temps une part de leur personnalité, de leur individualité, ou bien a-t-il atténué ou même supprimé sa fonction dans l'action, le réduisant à un simple « signe », un simple « symbole » d'une décision tout à fait personnelle d'aimer, décision prise de manière pleinement responsable ?

La clef du choix artistique de Gottfried nous est donnée par ses déclarations sur la question de la faute, que nous pouvons trouver dans les digressions qui lui sont propres et qui sont indépendantes de sa source, avant tout dans sa célèbre digression sur l'amour[1]. Dans ce long passage, Gottfried disculpe les amants de toute faute morale, et il impute en même temps à Marke la responsabilité des événements qui tendent vers une fin tragique. Comme Marke — l'époux — savait avec une entière certitude que ce n'était pas lui qu'Isolde aimait, mais Tristan, c'est lui qui est seul responsable des complications issues du conflit. Sa faute est aggravée par le fait qu'il n'a pas vu en Isolde une véritable partenaire, mais seulement l'objet de son désir sexuel. Il n'a pas recherché dans son union avec elle cette communauté profonde qui est le signe décisif du véritable amour, mais uniquement une forme de représentation royale digne de son rang. Le verdict de culpabilité prononcé contre l'époux est en même temps un verdict d'acquittement pour le couple adultère. Gottfried représente donc, dans le mariage entre Marke et Isolde, cette forme d'union caractéristique de l'époque qui, au fond, était un mariage de convenance reposant sur une convention contractuelle et qui était, en cela, garanti par l'échelle de valeurs de la société féodale. Pour Gottfried, cependant, ces valeurs sanctionnées par la société se changent en non-valeurs. Il ne part pas du caractère inattaquable et de la légitimation de la morale institutionnalisée, mais de l'authenticité et de la profondeur des sentiments humains. Il représente donc sur le plan artistique et idéologique une nouvelle morale, plus humaine, et reconnaissant le droit au bonheur individuel. La morale sociale et institutionnelle du mariage devient dans son adaptation une morale de pure forme, un simulacre de morale. Et, dans cette perspective, n'est-on pas conduit à interpréter ironiquement ses considérations sur Dieu, dans l'épisode du serment[2] ?

Dès l'instant où Gottfried prend une telle décision idéologique — une décision de principe —, il doit lui importer de réduire la fonction du motif du philtre d'amour. On comprend que cela n'ait pu se faire que dans d'étroites limites, quand on connaît la conscience esthétique des poètes médiévaux, convaincus de la valeur de la tradition qu'il convenait de respecter aussi bien pour les thèmes que pour les motifs.

1. Voir p. 613 (v. 17723 et suiv.).
2. Voir p. 588.

À l'intérieur de ce cadre, cependant, Gottfried donne à comprendre que ses deux personnages principaux se sont enflammés d'un amour secret l'un pour l'autre déjà *avant* d'avoir bu le philtre. À l'occasion du combat contre le dragon, il fait attester par Curvenal, maître et compagnon fidèle, que Tristan était amoureux de la jeune Isolde[1]. La clef décisive de cette orientation esthétique est livrée par ce qu'on est convenu d'appeler la « scène du bain », c'est-à-dire cette scène où la jeune Isolde découvre que Tristan, qui apparaît pour la seconde fois à la cour d'Irlande sous le déguisement du marchand et avec un faux nom, Tantris, a tué son oncle Morolt. Après avoir découvert que le fragment de lame trouvé dans le crâne de son oncle mort, et provenant de toute évidence de l'épée de son adversaire, s'emboîte exactement dans l'encoche, son cœur se fige et se glace. De douleur et de colère, elle change de couleur et se nomme dans une exclamation de désespoir « seldelose Ysot[2] ». Pourquoi donc ? Si Tristan lui était indifférent, s'il lui importait seulement de venger la mort de son oncle, elle devrait se comporter autrement. Il y a plus encore : après que les adjurations de Tristan et finalement l'intervention d'Isolde sa mère l'ont détournée de son intention, prétendue, de vengeance, Gottfried fait savoir à ses auditeurs et lecteurs que Tristan n'aurait rien eu à redouter même si la mère d'Isolde n'était pas intervenue, même s'il avait été enchaîné dans son bain. Isolde ne pouvait lui faire aucun mal, car sa « suze wipheit[3] » l'en aurait empêchée.

Il est donc patent que Gottfried, suivant en cela son prédécesseur, Thomas d'Angleterre, s'attache à faire de la passion amoureuse de Tristan et d'Isolde un authentique sentiment humain, à réduire la fonction du philtre d'amour au simple signe, ou mieux au symbole d'une union définitive et indissoluble. Ce point est extrêmement riche de conséquences pour la caractérisation des personnages : ils sont rendus par là entièrement responsables de leurs sentiments et de leurs actes. De cette manière (et cela a souvent été montré) le caractère antisocial de l'amour adultère de Tristan et d'Isolde est mis en évidence. Certes, on pourrait, d'un autre point de vue, dire qu'il s'agit plutôt de démasquer l'hostilité de la société à l'amour, ou qu'il s'agit d'un simulacre de morale sociale et institutionnelle, interprétation illustrée par la conception qu'a Gottfried de la « vie dans la forêt ». Ici, les conceptions de Thomas et de Gottfried divergent fondamentalement. Tandis que l'épisode de la « vie dans la forêt » chez Thomas, si l'on en croit la *Saga*, est encore très étroitement ancré dans la réalité[4], cet épisode prend chez Gottfried les traits d'une idylle irréelle et devient le symbole d'une authentique union amoureuse et de l'amour réalisé. Tristan et Isolde, après avoir été bannis de la cour de Marke, parviennent dans une sorte de dôme situé sous un rocher, qui fut dédié par les géants architectes à la déesse de l'Amour. Cette grotte d'amour n'est pas seulement caractérisée par son éloignement de la

1. Voir p. 512-513 (v. 9650-9657).
2. « Malheureuse Isolde » (p. 518).
3. « Sa tendre douceur féminine » (p. 520).
4. Voir la *Saga*, p. 876-877, où les amants doivent se protéger des intempéries et où Tristan doit chasser pour se nourrir.

société et par sa situation inaccessible, mais aussi par la beauté irréelle, idyllique de la nature ambiante et par l'élimination de tous les besoins matériels des amants qui y résident. Ils n'ont pas besoin de nourriture, ils sont — dans un éternel printemps — à l'abri des intempéries, ils peuvent vivre entièrement pour eux-mêmes et pour leur amour. Et ce n'est que dans cette existence irréelle — *utopique* — que l'amour de Tristan et d'Isolde peut s'épanouir pleinement avec toute sa force enchanteresse. Au contraire, la tentative d'unir accomplissement heureux de l'amour et vie sociale mène obligatoirement à une existence douloureuse. Certes, les amants, tant qu'ils vivent à la cour, satisfont aux exigences des normes sociales et sauvegardent de ce point de vue leur prestige, mais ils n'y parviennent qu'au prix d'une profonde souffrance humaine. Et c'est cette souffrance qui, d'après la volonté de Gottfried et selon ses propres paroles, est la marque du véritable amour dans la société de son temps, puisque celle-ci condamne inéluctablement celui qui aime vraiment à une existence tragique. Cela montre clairement que Gottfried a parfaitement pénétré et exploité le noyau idéologique du thème de Tristan. Il a très bien compris qu'il avait reçu avec ce thème le sujet d'une des grandes tragédies d'amour de la littérature universelle, et il l'a exploité poétiquement en en donnant une interprétation hardie qui annonce la Renaissance, pour en faire une œuvre d'une grandeur artistique classique.

La façon dont Gottfried traite le personnage de son Tristan montre qu'il s'est, sur ce point aussi, détaché des normes sociales et esthétiques. Mais il l'a fait d'une manière très fine, travaillant en demi-tons prudents, si bien qu'il faut y regarder de très près pour distinguer ce qui lui a été imposé par la tradition et ce qu'il a introduit d'innovations.

Le Tristan de Gottfried est un personnage d'une envergure inhabituelle. Il est naturellement — cela, c'est la tradition et la structure de l'action qui l'exigent — héros, chevalier combattant, dont le courage et l'héroïsme sont indubitables. Certes il est curieux de constater qu'à l'occasion les descriptions d'actions guerrières tournent court. C'est ainsi que Gottfried interrompt de façon inopinée le récit du tournoi donné à l'occasion de l'adoubement de Tristan, avec la remarque laconique que le lecteur pourra demander des renseignements plus précis aux écuyers qui ramassent les tronçons des hampes des lances sur la lice[1]. Tristan lui-même ne livre jamais combat de façon irréfléchie, seulement pour l'amour de la joute et de la gloire personnelle, mais toujours pour des raisons évidentes, impérieuses, que ce soit contre l'usurpateur de l'héritage paternel, Morgan, ou contre le messager du roi irlandais, Morolt, ou encore contre le dangereux géant Urgan.

Dans la description des exploits guerriers de Tristan, on reconnaît deux traits dominants qui méritent qu'on s'y arrête. D'une part, le combat est décrit avec un réalisme inégalé dans les romans contemporains. Tristan et son adversaire ne se font pas de cadeau, et Tristan lui-même montre dans ses interventions une brutalité dangereuse qui

1. Voir p. 455 (v. 5056 et suiv.).

n'omet pas les ruses de combat. C'est ainsi qu'avec une petite troupe d'élite il s'approche de l'ancien suzerain de son père, Morgan, pendant une chasse. Tristan et ses gens sont complètement équipés, mais ils ont dissimulé leur armure et leurs armes sous d'amples manteaux. Pendant la rencontre, Tristan et Morgan engagent d'abord un duel oratoire qui culmine dans l'outrage mortel que Morgan fait subir à Tristan. Celui-ci sort brutalement son épée du fourreau et en frappe avec violence la tête de Morgan, de sorte que la lame la tranche en deux jusqu'au larynx. Puis Tristan retire l'épée de la tête pour la passer à travers le cœur de son adversaire déjà mort. Il en va de même du combat de Tristan contre le géant Morolt. D'abord Tristan reçoit une profonde blessure à la cuisse si bien que sa chair et ses os sont mis à nu à travers les houseaux et le haubert, et que le sang jaillit et ruisselle sur le sol. Dans l'engagement suivant, Tristan commence par frapper de son épée Morolt, tombé à terre avec sa monture, sur le heaume qui va voler au loin. Dans sa riposte Morolt fait tomber Tristan en tranchant au-dessus du genou une jambe antérieure du coursier du héros. Saisissant sa chance, Morolt ramasse son heaume et court jusqu'à son cheval pour remonter en selle. Tristan qui le poursuit lui coupe d'abord de son épée la main droite qui avait déjà saisi l'arçon de la selle, pour ensuite enfoncer la lame dans la tête non protégée de Morolt, avec une telle violence qu'un fragment de l'épée reste fiché dans son crâne. Finalement il s'approche de son adversaire tombé à terre et d'un coup d'épée le décapite.

Le combat contre Urgan, le dangereux géant, est tout aussi cruel et sanglant. Tristan crève d'abord l'un des yeux de son adversaire qui avait l'avantage sur lui et lui tranche en même temps la main droite. Dans la suite du combat, il crève l'autre œil de son ennemi pour précipiter ensuite de toutes ses forces le géant aveugle au fond d'un ravin où il va s'écraser sur la roche.

À côté de cette violence, de cette brutalité, voire de cette cruauté, Tristan se distingue également par la richesse étonnante des ruses et des astuces mises en œuvre lors des combats ; de même, c'est en général à l'aide de son intelligence et de sa prévoyance qu'il vient à bout des épreuves qui lui échoient. La confrontation avec Gandin, le ravisseur d'Isolde, est caractéristique à cet égard : par ruse, Tristan reconquiert sa bien-aimée avec les armes que Gandin avait utilisées face à Marke : en chantant et en jouant d'un instrument. Ainsi, il retient Gandin si longtemps que la marée montante a déjà remis le bateau à flot et que Gandin et Isolde ne peuvent plus monter à bord à pied sec. Après que Gandin a confié sa proie au — prétendu — jongleur pour qu'il la porte, sur son cheval, à bord du navire, Tristan s'éloigne avec un rire moqueur et laisse repartir bredouille l'homme berné.

Tristan se caractérise donc, d'une part, par sa cruauté et sa brutalité, d'autre part, par l'arsenal de ruses et d'astuces auquel il doit ses triomphes. Il ne semble pas que Gottfried, lorsqu'il décrit le combat chevaleresque de façon réaliste — c'est-à-dire sans en atténuer la violence inouïe, au contraire du roman arthurien, dont les tendances idéalisantes sont bien connues —, vise à glorifier son héros ; il cherche plutôt à provoquer chez son public une réaction de dégoût et de recul face au caractère effrayant, sanguinaire, insoucieux de la vie humaine, de tels affrontements.

L'intellectualisation du héros — qui se reconnaît dans les combats comme dans le récit de son éducation — se retrouve dans la manière de penser et dans les actes de Tristan, qui prépare tout à l'avance et tient compte en temps voulu de toutes les éventualités et de toutes les possibilités. Un exemple parmi d'autres : si l'on en croit la *Saga*[1], dont la description cependant n'est pas logique, le prédécesseur de Gottfried, Thomas d'Angleterre, a laissé Tristan, atteint par l'épée empoisonnée de Morolt et malade à mourir, dériver dans une nef sur la mer, sans but, seulement soucieux de délivrer ses compagnons de sa présence rendue intolérable par la puanteur qu'il dégage. Ce n'est qu'à un heureux hasard que le héros, auquel Morolt avait pourtant confié que seule sa sœur pouvait guérir sa blessure empoisonnée, doit d'atteindre l'Irlande et d'y trouver la guérison de la main de la reine, qui aurait dû en bonne logique concevoir des soupçons à la vue de la blessure. Gottfried modifie le texte de façon décisive : après que Tristan a appris de la bouche de Morolt qu'il a été blessé par une arme empoisonnée et qu'il ne peut être guéri que par la reine Isolde, il s'attache aussitôt à dissimuler sa blessure aux chevaliers irlandais qui, du rivage, avaient assisté au combat sur l'île. Avec la vitesse de l'éclair, il entrevoit l'avenir et la possibilité de se rendre en Irlande pour y être guéri, si bien que la condition nécessaire pour le succès d'un tel voyage est que les Irlandais ignorent tout de la blessure qu'il a reçue. Logiquement, et là Gottfried rationalise l'action, Tristan finit par entreprendre la dangereuse traversée avec le dessein d'aller chercher la guérison et, pour ce faire, il met en œuvre toutes les ressources de son art de la dissimulation.

En menant à bonne fin la conception tragique liée au thème de Tristan — ce faisant, il dépouille de sa fonction le motif du philtre, devenu obsolète et conservé seulement par égard pour la tradition —, en individualisant ses personnages, Gottfried devient le héraut poétique d'une nouvelle morale sexuelle, plus humaine, le porte-drapeau d'une idée de libération de l'homme des contraintes gênantes d'une (non-)morale sociale, qui étouffe les sentiments humains authentiques. L'authenticité et la profondeur de ces sentiments deviennent le critère décisif pour apprécier la valeur d'une union humaine, d'une communauté dont la beauté et le bonheur connaissent dans l'épisode de la grotte d'amour sa plus haute fête. Qu'une telle expérience ne soit possible que dans le royaume de l'utopie, que la tentative d'unir la bienheureuse communauté amoureuse et l'existence réelle dans la société mène à la souffrance et finalement à la mort, sont en fin de compte une accusation lancée à juste titre contre cette réalité sociale et ses contraintes, déterminées par des enjeux de souveraineté, et qui jettent une ombre sur les valeurs morales en vigueur. L'œuvre de Gottfried apparaît, sous cet angle, comme un débat artistique génial sur l'époque et la société, remises en question à la lumière d'une nouvelle conception — proche de celle de la Renaissance — de la dignité de l'homme, de son

1. Voir p. 823-825.

droit à décider librement du choix du partenaire qui accompagnera sa vie, de la grandeur et de la supériorité de l'esprit humain, de la raison humaine, de l'éducation — et ce, en opposition avec une époque et une littérature qui favorisaient la supériorité physique dans leurs modèles d'action et de pensée, et qui en faisaient la norme idéale de l'homme noble.

DANIELLE BUSCHINGER et WOLFGANG SPIEWOK.

BIBLIOGRAPHIE

BUSCHINGER (Danielle), « La Composition et le sens du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », *Tristan-Studien. Die Tristan Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters* (WODAN, 19, 3, 7), Greifswald, Reineke Verlag, 1993, p. 39-64.

DEIGHTON (Alan R.), « Zur handschriftlichen Überlieferung des *Tristan* Gottfrieds von Straßburg », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 112, 1983, p. 199-207.

DIETZ (Reiner), *Der « Tristan » Gottfrieds von Straßburg. Probleme der Forschung (1902-1970)*, Göppingen, Kümmerle, 1974.

GROTHUES (Silke), *Der arthurische Tristanroman. Werkabschluß zu Gottfrieds « Tristan » und Gattungswechsel in Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung*, Francfort-sur-le-Main, Berne, New York, Paris, Peter Lang, 1991.

KUHN (Hugo), « Gottfried von Straßburg », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, 3e vol. (nouv. éd.), Berlin, New York, W. de Gruyter, 1981, col. 153-168.

OKKEN (Lambertus), *Kommentar zum Tristan-Roman Gottfrieds von Straßburg*, 2 vol., Amsterdam, Rodopi, 1984-1985.

RANKE (Friedrich), « Die Überlieferung von Gottfrieds *Tristan* », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 53, 1917, p. 157-278 et 381-438.

RUH (Kurt), *Höfische Epik des deutschen Mittelalters. II « Reinhart Fuchs », « Lanzelet », Wolfram von Eschenbach, Gottfried von Straßburg*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1980 (Grundlagen der Germanistik 25).

SPIEWOK (Wolfgang), « Zur Überlieferung der *Tristan*-Fortsetzung Heinrichs von Freiberg », *Tristan-Studien. Die Tristan Rezeption [...]*, p. 145-154.

STEINHOFF (Hans-Hugo), *Bibliographie zu Gottfried von Straßburg*, 2 vol., Berlin, 1971-1986.

WACHINGER (B.), « Zur Rezeption Gottfrieds von Straßburg im 13. Jahrhundert », *Deutsche Literatur des späten Mittelalters*, Hamburger Colloquium 1973, hrsg. v. W. Harms u. L. P. Johnson, Berlin, 1973, p. 56-82. Wohl die grösste Schreibstube dieser Art in mhd. Zeit, vgl. Klein 1992 (Anm.7).

WEBER (Gottfried) et HOFFMANN (Werner), *Gottfried von Straßburg*, 5e éd., Stuttgart, 1981.

WETZEL (René), *Die handschriftliche Überlieferung des « Tristan » Gottfrieds von Straßburg, untersucht an ihren Fragmenten*, « Germanistica Friburgensia », 13, Fribourg, 1992.

—, « Tristan in Böhmen. Die südostmitteldeutsche Überlieferungs-

insel von Gottfrieds *Tristan* im Kontext der böhmischen Gesellschafts- und Bildungssituation und der Minne-Ehe-Kasuistik im 13.-15. Jahrhundert», *Tristan-Studien. Die Tristan Rezeption [...]*, p. 165-182.
WOLF (Alois), éd., *Gottfried von Straßburg*, Darmstadt, 1973.

NOTE SUR LE TEXTE
ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

La traduction manuscrite du roman de Gottfried est relativement riche et de bonne qualité. Nous comptons à l'heure actuelle en tout 27 manuscrits, dont 11 complets. La grande majorité de ces manuscrits est originaire — si on en juge par la langue — du sud-ouest de l'Empire, plus précisément de l'Alsace. Friedrich Ranke[1] a supposé qu'un certain nombre de manuscrits du *Tristan* ont été copiés dans une officine strasbourgeoise, ce que confirment des caractéristiques dialectales[2]. Sans nous interroger ici sur les rapports de filiation des manuscrits, nous pouvons dire au moins qu'ils se répartissent entre les XIIIe, XIVe et XVe siècles. De surcroît, l'œuvre de Gottfried — à une seule exception près — a toujours été copiée en relation avec l'une ou l'autre des deux continuations, celle d'Ulrich de Türheim, composée entre 1230 et 1235, ou celle de Heinrich de Freiberg, écrite entre 1290 et 1300, ce qui nous permet de conclure que les commanditaires de manuscrits désiraient avoir une œuvre «complète». Il est relativement simple de restituer l'œuvre originale. En général, on part de deux manuscrits particulièrement sûrs : le manuscrit *M*, conservé à la bibliothèque de l'État de Bavière à Munich et qui date du second tiers du XIIIe siècle, et le manuscrit *H*, datant de la fin du même siècle et qui se trouve dans la Bibliothèque universitaire de Heidelberg. L'accord très large entre les deux versions manuscrites laisse présumer que les copistes n'osaient guère intervenir dans la rédaction de l'œuvre en raison de l'autorité littéraire du poète. Comme base de notre traduction du *Tristan* de Gottfried (comme au reste de celle de la continuation d'Ulrich de Türheim), nous avons choisi le manuscrit de Heidelberg, Cod. pal. germ. 360, qui est généralement considéré comme le plus proche de l'original, et nous en donnons la traduction dans son intégralité (ffos 1a-128c et 128c-152d), tel que l'a édité Wolfgang Spiewok[3] (à part les épigrammes de Freidank[4]

1. «Die Überlieferung von Gottfrieds *Tristan*», *Zeitschrift für deutsches Altertum*, LIII, 1917, p. 157-278 et 381-438, plus précisément p. 405.
2. *Ibid.*, p. 406 et suiv.
3. *Das Tristan-Epos Gottfrieds von Straßburg mit der Fortsetzung des Ulrich von Türheim nach der Heidelberger Handschrift Cod. pal. germ. 360*, éd. Wolfgang Spiewok, DTM, LXXV, Berlin, 1989.
4. Freidank (entre 1170 et 1180-1233), originaire de la bourgeoisie d'une ville du sud de l'Allemagne, est l'auteur d'une collection d'épigrammes du titre de *Bescheidenheit*, c'est-à-dire «Sagesse de vie», et qui est un *compendium* impressionnant d'enseignement moral général.

qui occupent les folios 153 a-154d). Nous prenons ainsi connaissance du *Roman de Tristan* tel que le public du Moyen Âge l'a reçu[1].

D. B. et W. S.

La traduction.

Traduire ne signifie pas opérer « un simple transfert unité pour unité de la *chaîne* d'une langue à celle d'une autre. Le bon traducteur soumet la chaîne de la langue-source à une exégèse aussi exhaustive que possible. [...] Il fait entrer dans cette exégèse non seulement toutes les indications que lui donne la chaîne, mais tout le contexte au sens le plus large, depuis les phrases immédiatement précédentes jusqu'à l'ensemble de l'œuvre de l'auteur, tout l'environnement dans lequel a été créé le texte, depuis le détail biographique jusqu'à toute la personnalité de l'auteur, tout le milieu et toute l'époque. » À cette exigence telle que la formule Jean Fourquet[2] doit satisfaire évidemment la traduction des œuvres du Moyen Âge allemand entre 1170 et 1210 en langue moderne[3]. Ce n'est que grâce à cette exégèse qu'on parvient en effet à comprendre parfaitement le sens du texte dans la langue-source. Ensuite vient la création d'un équivalent dans la langue-cible. C'est dans cet esprit que nous avons entrepris la traduction du roman de *Tristan* de Gottfried. Abordons ici quelques aspects du problème.

En ce qui concerne la compréhension littérale du texte, nous nous heurtons à une première difficulté due au fait que nous ne connaissons la langue-source que par écrit. Et là on est passé d'un extrême à l'autre. Les traducteurs allemands du XIXe siècle, tel Simrock, se bornaient à remplacer les mots moyen-haut-allemand par des équivalents nouvel-haut-allemand, sans prendre conscience du changement de sens des mots au cours de près de huit siècles. Depuis l'ouvrage capi-

1. Nous renvoyons aux éditions suivantes du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg :
— *Tristan*, éd. Karl Marold, t. I, Texte (le second tome n'est pas paru), Leipzig, 1906. 2. Aufl. 1912. 3. Abdruck mit einem durch F. Rankes Kollationen erweiterten und verbesserten Apparat besorgt und mit einem Nachwort versehen von Werner Schröder, Berlin, 1967. – 4. unveränderter Abdruck 1977.
— *Tristan und Isolde*, éd. Friedrich Ranke, Berlin, 1930 ; nouv. éd. Eduard Studer, Berlin, 1958 et 1967.
— *Tristan und Isolde*, Aus dem Mittelhochdeutschen übertragen und erläutert von G. K., Berlin, 1966 (cet ouvrage contient aussi une traduction en allemand moderne de la continuation dUlrich von Türheim, p. 490-585).
— *Tristan*, éd. Reinhold Bechstein herausgegeben von Peter Ganz (2 vol.), Wiesbaden, Brockhaus, 1978.
— *Tristan*, Mittelhochdeutsch/Neuhochdeutsch. Nach dem Text von Friedrich Ranke neu herausgegeben, ins Neuhochdeutsche übers., mit einem Stellenkommentar und einem Nachwort von Rüdiger Krohn, 3 vol., Stuttgart, Reclam, 1980.

2. « La Traduction vue d'une théorie du langage », *Recueil d'études. Linguistique allemande et philologie germanique. — Littérature médiévale*, « réunies par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon à l'occasion de son 80e anniversaire », Amiens, université de Picardie, Centre d'études médiévales, 1979, t. I, p. 100.

3. Voir *Das « Tristan-Epos » Gottfrieds von Straßburg*, Mittelhochdeutsch/Neuhochdeutsch. Nach dem Text von Friedrich Ranke neu hrsg., ins Neuhochdeutsche übersetzt. [Traduction en vers], mit einem Einleitung von Wolfgang Spiewok, Amiens, 1991.

tal de Franz Saran, *Das Übersetzen aus dem Mittelhochdeutschen*, paru en 1930[1], cette erreur a disparu. Mais maintenant on est passé à l'excès inverse, qui consiste à étudier le sens des termes moyen-haut-allemand non seulement dans la littérature chevaleresque, mais en ayant aussi recours à la littérature d'édification religieuse. C'est ainsi que Gott- ied Weber[2] considère que Gott ied bafoue l'eucharistie parce qu'il emploie « brôt » comme métaphore à la fin du prologue[3], ou encore que Tristan accepte la mort éternelle, la damnation éternelle parce que Brangene dit du philtre : « der tranc, der dar inne was, / der ist iuwer beider tôt[4] ». Cependant, comme le fait remarquer Jean Fourquet[5], la mort éternelle se dit en moyen-haut-allemand *der êwige tôt*[6], terme qui signifie un état définitif, alors que « êweclîchez sterben[7] » désigne « un *procès*, qui se renouvelle *indéfiniment* ». Le vrai sens est donc celui-ci : Tristan avoue être prêt à recommencer, à mourir éternellement de cette façon avec Isolde, et il convient de traduire les vers 12499-12502[8] :

solte die wunnecliche Ysot
iemer alsus sin min tot,
so wolt ich gerne werben
umb ein eweccliches sterben

de la manière suivante : « Et si l'adorable Isolde devait être toujours ainsi ma mort, je ferais bien tout pour me gagner un mourir éternel ! »

Pour éviter cette erreur, il convient d'avoir recours à la notion essentielle d'isotopie, mise au point par Greimas[9] : il est permis d'établir le sens d'un mot à l'aide d'exemples pris dans d'autres textes à condition toutefois qu'il s'agisse de textes de même nature. C'est ainsi qu'il n'est pas légitime de se servir de la *Chanson des Nibelungen* pour comprendre les romans courtois, et encore moins de textes d'édification mystique.

Pour ce qui est de la traduction d'un texte moyen-haut-allemand (langue-source) en français moderne ou dans une autre langue moderne, on se trouve devant un choix capital : doit-on faire une traduction philologique ou une traduction littéraire ?

La traduction pour philologue serre de près le texte original et les constructions, et permet de faire sentir au lecteur d'aujourd'hui le rythme, le mouvement de la phrase moyen-haut-allemand. Le traducteur traduit vers par vers en respectant la succession de ceux-ci, quitte à faire un décalage dans les numéros. Il s'agit essentiellement

1. Neubearbeitet von Bert Nagel. 6., ergänzte Auflage, Tübingen, 1975.
2. *Gottfrieds von Straßburg « Tristan » und die Krise des hochmittelalterlichen Weltbildes um 1200*, Stuttgart, Metzler, 1953, 2 vol.
3. V. 233-240, voir p. 392.
4. V. 12489 : « Ce flacon — c'est-à-dire le breuvage qu'il contenait —, c'est votre mort à tous les deux », voir p. 549.
5. « Littérature courtoise et théologie », *Recueil d'études*, p. 36-37.
6. Hartmann von Aue, *Gregorius*, v. 86, 149 et 762.
7. V. 12502, voir p. 549.
8. Voir p. 549.
9. *Sémantique structurale*, Larousse, 1966.

de guider au mieux un lecteur dont on admet qu'il aura devant lui le texte original et que la traduction l'aidera à le mieux comprendre. C'est la méthode suivie dans la première traduction en français moderne du *Tristan* de Gottfried[1].

Quant à la traduction littéraire, elle sert à faire connaître les textes du Moyen Âge à un grand public cultivé. C'est cette méthode que nous avons choisie pour la présente traduction. Il convient de donner une traduction en prose lisible de façon continue, sans division de vers, qui transmette la matière sous une forme directement intelligible pour le lecteur d'aujourd'hui, qui n'a pas accès au texte original, bref, une traduction qui ne sente pas la traduction. Par exemple, il est conseillé de remplacer les mesures médiévales par des grammes : c'est ainsi qu'il faut traduire *marc*, qui est une mesure de poids par le nombre de grammes[2]. Il convient d'éviter autant que possible les faux anciens, les termes volontairement archaïsants empruntés aux auteurs français des XIIe et XIIIe siècles — tels que « nef » pour « bateau » —, et d'utiliser la langue contemporaine ; en effet, les auteurs du XIIe siècle n'employaient pas d'archaïsmes. Néanmoins, on peut employer des termes techniques, tels qu'adoubement, haubert, ventail, quand la langue moderne n'offre pas d'équivalents pour les termes moyen-haut-allemand, quitte à les commenter. De fait, on ne peut attendre du grand public cultivé qu'il ait la même connaissance de l'environnement, du contexte sociopolitique du texte (le *Hinterland* du texte) que le traducteur, par exemple qu'il sache ce qu'a été le chevalier allemand, son rôle dans les croisades et la société en général, ce qu'a été l'Empire romain germanique : c'est pourquoi nous avons eu recours à des notes explicatives.

Un autre problème est celui du style : il faut créer pour chaque auteur un style adéquat, par exemple pour Gottfried un style gothique flamboyant ; bien conscients que nous ne pouvons rendre la musicalité, l'harmonie, bref la beauté admirable de la langue de Gottfried, nous essayons dans notre traduction en prose de respecter le plus possible la « façon » (au sens de Chrétien, c'est-à-dire une mise en œuvre nouvelle)[3] de l'auteur strasbourgeois, qui a considérablement enrichi la *koïné* poétique, notamment grâce aux nombreux mots qu'il a créés, ainsi les mots à radical *sene* (désir passionné)[4]. C'est cette « façon » que nous avons tenté de rendre.

1. Gottfried von Strassburg, *Tristan*, traduit par Danielle Buschinger et Jean-Marc Pastré, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1980.

2. Environ 250 grammes. Voir ainsi, au vers 8879, *eine marc von rotem golde* (« une demi-livre d'or rouge »), p. 503, ou encore, v. 16638, *Tristan nam zweinzic marke / von Ysolde golde* (« Tristan prit dans le trésor d'Isolde dix livres d'or »), p. 599.

3. Voir Jean Fourquet, *Wolfram d'Eschenbach et le Conte del Graal*, 2e éd., P.U.F., 1966, p. 3.

4. Voir dans le prologue, v. 97 : *ein senelichez mere* (« un roman d'amour »), p. 390 ; v. 98 : *ein senedaere* (« un amoureux »), *ibid.* ; v. 103 : *der senede mut* « une âme amoureuse », *ibid.* ; v. 104 : *mit seneden merer* (« récits d'amour », *ibid.* ; v. 125-130 : *ich wil in wol bemeren / von edelen senedern, / die reiner sene wol taten schin : / ein senedere unde* [ein] *senederin, / ein man ein wip, ein wip ein man, / Tristan Ysolt, Ysolt Tristan* (« Je satisferai son désir en contant l'histoire d'amants bien nés qui firent paraître une noble passion : un amant passionné, une amante passionnée, un homme, une femme, une femme, un homme, Tristan, Isolde, Isolde, Tristan », p. 391.

En outre, afin de faciliter la lecture et la compréhension de l'action, nous avons divisé le texte de la traduction du roman de Gottfried en grandes parties (désignées par des chiffres romains) et en sous-parties (désignées par des chiffres arabes) et leur avons donné un titre. Nous avons enfin divisé les parties en alinéas qui correspondent à des unités de sens.

Que le lecteur y trouve son plaisir !

D. B.

NOTES

Page 389.

1. Ce prologue, un type de texte classique (on pense par exemple au prologue du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes), est formé en fait de deux prologues (v. 1-130 et 131-244), chacun pourvu d'un préambule et d'une conclusion particulièrement élaborée. Le préambule du premier prologue est constitué par des réflexions sur la critique : il est formé de quatrains monorimes (*aaaa*, *bbbb*, etc.) dessinant l'acrostiche G DIETERICH TI (voir la Notice, p. 1400) ; ce préambule est suivi d'un développement sur le roman d'amour, qui aboutit à la présentation des héros : Tristan, Isolde, Isolde, Tristan. Le préambule du second prologue traite du problème de la bonne source, de la bonne version, dont Thomas est le détenteur ; il est suivi d'un développement sur la passion ; le poète donne comme exemples Tristan et Isolde et termine sur une sorte de dithyrambe. Les quatre derniers vers (v. 241-244) servent de transition avec le récit (voir Jean Fourquet, « Le Prologue du *Tristan* de Gottfried », *Recueil d'études. Linguistique allemande et philologie germanique. — Littérature médiévale*, « réunies par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon à l'occasion de son 80e anniversaire », Amiens, université de Picardie, Centre d'études médiévales, 1979, t. I, p. 245 et suiv.).

2. Vers 1-244. Pour la commodité du lecteur disposant du texte allemand, nous indiquons en note les numéros des vers contenus dans les alinéas correspondant à une unité de sens, et, la plupart du temps, à une initiale ornée dans le manuscrit.

3. La répétition de *bien* est voulue par Gottfried, qui répète dans diverses acceptions le mot *guod*, qui a de riches connotations.

Page 391.

1. Comme l'a montré Jean Fourquet (« Le Prologue du *Tristan* de Gottfried », *Recueil d'études*, t. I, p. 252), ces vers où Gottfried présente la « bonne source » sont une adaptation d'un passage conservé de Thomas d'Angleterre, qui se trouve à la fin de l'œuvre : voir v. 2261-2277, p. 184-185 ; Gottfried a remplacé le nom de Bréri par celui de Thomas, et c'est à Thomas qu'est attribuée la connaissance de l'histoire des rois de Bretagne. Pour la traduction du prologue, nous nous inspirons de celle qu'en a donnée Jean Fourquet dans cet article, p. 257-259.

Page 393.

1. Vers 245-334.
2. Cette expression, *Karles lôt* ou *pondus Karoli*, désigne « tout système de poids et mesures donnant de sûres garanties à ses usagers » et figure pour la première fois dans la *Chronique des Slaves* d'Arnold. « Rapportant un traité conclu entre Frédéric Ier et le roi de Danemark en 1181 », la chronique « spécifie que Waldemar fut invité à acquitter à l'Empire un tribut de 4 000 marcs, selon le poids qu'avait fixé Charlemagne » (Robert Folz, *Le Souvenir et la Légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Genève, reprint 1973, p. 371-372). Elle est employée ici dans son sens figuré : « ne pas montrer à autrui la moindre indulgence », « ne rien lui pardonner », ne rien lui passer (ce sens figuré est utilisé couramment par les poètes médiévaux, notamment Wolfram d'Eschenbach dans *Willehalm*, 256, v. 22, ou Heinrich de Freiberg dans son *Tristan*, v. 1677 (voir p. 712).

Page 394.

1. Le Lohnois est effectivement la patrie de Rivalin et de Tristan chez Eilhart (p. 264), chez Béroul (*Loenois* ; v. 2310, p. 64) et dans le *Tristan* en prose *(Léonois)*.
2. Vers 335-408.

Page 395.

1. Vers 409-508.
2. Autre nom de Rivalin.
3. Chez Gottfried, comme chez Eilhart, le roi Marke est au début de l'œuvre un modèle à suivre, le modèle de toute chevalerie, et un souverain idéal, dont la cour est un exemple de chevalerie et de courtoisie ; c'est un souverain décidé, énergique et respecté : il inspire une peur panique à Blanschefleur enceinte ; les roitelets anglais se mettent en sa garde et le servent ensuite avec une grande déférence : ainsi, il règne à la fois sur la Cornouailles et sur l'Angleterre, et il ne craint pas d'affronter lui-même l'ennemi, qu'il vainc. Voir D. Buschinger, « Le Personnage de Marke dans le *Tristan* de Gottfried von Straßburg », *Der Hahnrei im Mittelalter. Le Cocu au Moyen Âge*, Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p. 25-36.

Page 396.

1. Dans le texte allemand *Rual li foitenant*, en ancien français : « celui qui tient sa foi, sa parole », surnom de Rual.
2. Vers 509-586.

Page 397.

1. Vers 587-680.
2. Nous avons ici aussi bien le motif de la reverdie, qui célèbre le retour du printemps, que le parfait exemple du *locus amoenus*, lieu

propice à l'éveil de l'amour : doux chant des oiseaux, chaud soleil, ombre fraîche, tilleuls, brises douces, un motif qui apparaîtra avec bien plus de force dans la description de la nature autour de la grotte d'amour (voir p. 600-601).

Page 398.

1. Vers 681-784.

Page 399.

1. En ancien français dans le texte : *A, de vus saut, bele ! — « Merci ! » dit la buzele.*

Page 400.

1. Vers 785-914.

Page 401.

1. Vers 915-956.

Page 402.

1. Vers 957-1076.

Page 403.

1. Vers 1077-1118.

Page 404.

1. Vers 1119-1238.

Page 406.

1. Vers 1239-1286.
2. Vers 1287-1330.

Page 407.

1. Vers 1331-1384.
2. Rivalin/Blanschefleur et Tristan/Isolde sont deux couples qui présentent à la fois analogies et contrastes.

— La fête de mai préfigure la grotte d'amour : la prairie printanière, cadre de l'éclosion de l'amour de Rivalin et Blanschefleur, et la grotte d'amour, lieu où est célébrée la grande fête de l'amour, sont des *loci amoeni*, mais le second est une forme intensifiée du premier (voir n. 2, p. 397).

— L'éveil de l'amour chez les deux couples est décrit de façon analogue. De plus, dans les deux cas, c'est la femme qui fait les premiers pas, au moyen d'une métaphore (Blanschefleur) ou d'un jeu de mots (Isolde). Dès que l'amour a pénétré dans les cœurs, les amants ne

sont plus qu'un, allusion à l'union mystique, exprimée dans le prologue au moyen d'un chiasme.

— Dans les deux histoires, l'amour apparaît comme médecin : dans le « premier vers », Blanschefleur se déguise en médecin pour se rendre au chevet de Rivalin et le guérir dans une étreinte ; dans l'histoire de Tristan et d'Isolde, c'est véritablement l'amour qui est médecin, et les deux amants se donnent l'un à l'autre comme médecine, ce qui est une analogie avec l'Eucharistie, moyen employé par Gottfried pour magnifier l'amour exemplaire de ses héros.

— La mort d'amour de Blanschefleur est la préfiguration de la mort d'Isolde (que le poète n'a pu conter).

À côté des ressemblances entre les deux histoires, il y a des divergences sensibles :

— L'amour de Rivalin et Blanschefleur est librement choisi ; quant à Tristan et Isolde, bien que l'amour existât avant le philtre (voir aussi la *Saga*, chap. XLIII, p. 843, et Thomas, v. 2646, p. 194), les circonstances leur interdisaient de s'aimer.

— Chez Thomas, dans la *Saga* (chap. XIV) et chez Gottfried, Rivalin et Blanschefleur se marient en Parménie suivant la religion chrétienne ; pour Tristan et Isolde, il s'agit d'un amour adultère, c'est-à-dire d'un crime grave selon le droit médiéval, qui peut être puni de mort. Il manque donc à l'histoire de Rivalin et Blanschefleur la relation triangulaire, c'est-à-dire le conflit existentiel entre l'amour tristanien et le mariage.

En conséquence, on ne peut voir dans le couple Rivalin / Blanschefleur une véritable préfiguration du couple Tristan/Isolde, car lui manquent la grandeur et le tragique existentiel inhérents au conflit entre amour et mariage. Voir l'article de Danielle Buschinger à paraître dans les *Mélanges offerts à André de Mandach* (1996), « Riwalin und Blanscheflur, Tristan und Isolde. Gemeinsamkeiten und Gegensätze ».

3. En ancien français dans le texte : *leal amur*.

4. Telle est la leçon du manuscrit de Heidelberg pour le vers 1372. Ranke lit *umb kein ander himelriche*, « pour le Paradis ». On pourrait traduire : « cette vie leur paraissait plus douce que la félicité céleste ».

Page 408.

1. Vers 1385-1510.

Page 409.

1. Vers 1511-1544.

Page 410.

1. Vers 1545-1584.
2. Vers 1585-1702.

Page 411.

1. Rivalin et Blanschefleur, qui ont déjà consommé leur union

dans la clandestinité, doivent seulement déclarer à l'église leur volonté de se prendre mutuellement pour époux pour que cette union devienne légitime.

Page 412.

1. Vers 1703-1750.
2. Vers 1751-1754.
3. Vers 1755-1790.

Page 413.

1. Vers 1791-1794.
2. Vers 1795-1864.

Page 414.

1. Vers 1865-1868.
2. Vers 1869-1954.

Page 415.

1. Vers 1955-2042.

Page 416.

1. Pour un esprit médiéval, le nom représente l'essence même de la personne qui le porte (voir le vers 562 du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes : « Car par le non conuist an l'ome » ; *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 699). D'autre part, le nom détermine un destin. La *Saga* (chap. XVI, p. 798) comme Gottfried (donc Thomas) et le *Tristan* en prose s'accordent pour donner une explication analogue du nom de Tristan, qui est tout à fait justifiée, compte tenu des circonstances de la naissance de l'enfant, orphelin de père et de mère (dans le *Tristan* en prose, la mère de Tristan a appris que jamais plus elle ne reverrait son époux, qui a été ensorcelé par une fée, donnée non primitive). Chez Eilhart (p. 264), le jeu de mots sur le nom du héros est moins justifié : Tristan coûte certes la vie à sa mère, puisqu'on l'extrait par césarienne du corps mort de Blanschefleur, mais son père reste en vie fort longtemps, ce qui, selon mon hypothèse, est une modification apportée par Eilhart à son texte (voir Danielle Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, t. II, p. 826 et suiv.). Cela explique pourquoi le poète ne dit rien du choix du nom.
2. *Triste* est en français dans le texte : *nu heizet triste trure.*
3. Même remarque ; *von triste Tristan was sin name.*
4. Vers 2043-2148.

Page 418.

1. Vers 2149-2224.

Page 419.

1. Vers 2225-2350.

2. Chez Gottfried — à la suite de Thomas, puisque dans la *Saga*, chap. XVII, p. 799, on lit : « [...] il fut très versé dans toutes sortes de langues » —, le héros s'est consacré à l'étude des langues étrangères ; il en est de même d'Isolde qui, dans le poème allemand — et non dans la *Saga* —, connaît la langue de Dublin, le français et le latin (p. 492) : en effet, son premier précepteur — un clerc — savait, entre autres, de nombreuses langues étrangères (p. 489). Le motif du plurilinguisme de Tristan et d'Isolde s'inscrit ici dans le vaste contexte du nouvel idéal de vie que dessine — en grande partie à la suite de Thomas — le poète strasbourgeois qui met l'accent sur les qualités intellectuelles de ses héros (Tristan ne connaît pas seulement plusieurs langues étrangères, mais se distingue aussi par ses extraordinaires connaissances en *ars venandi*, son habileté au jeu d'échecs, sa maîtrise des arts musicaux) et qui veut montrer que les non-nobles (Tristan se fait passer pour le fils d'un marchand) peuvent, par leur culture, leur intelligence et l'art, accéder en peu de temps à la plus haute position à la cour, à côté du roi, chose que les aristocrates obtiennent par les exploits guerriers et les prouesses. Il est un certain nombre d'autres œuvres allemandes où les héros, aussi bien masculins que féminins, apprennent et maîtrisent les langues étrangères ; ainsi le duc Ernst, dans l'épopée dite de jongleurs du même nom, et Belakane, Cundrie et Ekuba von Janfuse dans le *Parzival* de Wolfram.

Page 420.

1. En ancien français dans le texte (*Schantzune*).

2. Ce terme désigne une chanson avec refrain ou le refrain lui-même ; voir aussi p. 493 (v. 8074), 608 (v. 17372) et 631 (v. 19212).

3. Il s'agit d'une danse, chanson avec accompagnement ; voir aussi p. 493 (v. 8058).

4. Vers 2351-2532.

Page 421.

1. En ancien français dans le texte. Les deux vers qui suivent dans le texte allemand sont la traduction libre de ces deux vers français.

Page 422.

1. Vers 2533-2694.

Page 424.

1. Vers en ancien français dans le texte (« Dieu te sauve, bel ami ! ») et que Gottfried traduit ensuite en allemand.

2. Vers en ancien français dans le texte (« Dieu bénisse si sainte compagnie ! ») et que Gottfried traduit ensuite en allemand.

3. Vers 2695-2730.

Page 425.

1. Vers 2731-2758.
2. Dans le texte, *eine welsche mile*, un « mille welsche », distance plus courte que le « mille allemand », ou « grand mille » (*groze mile*; v. 2314, voir p. 420).
3. Gottfried développe en quelque 300 vers un véritable traité de vénerie. Il l'a sans nul doute en grande partie repris de son modèle; en effet la *Saga* (chapitre XXI, p. 804) et *Sire Tristrem* (p. 928-929) racontent également une scène de vénerie, où Tristan dépèce un cerf. Mais on ne peut savoir dans quelle mesure Gottfried innove, car les deux autres témoins du poème de Thomas semblent abréger. En tout cas, le texte allemand est le plus ancien témoin du genre en moyen-haut-allemand. Au reste, il n'y a, à l'époque où Thomas écrit son poème, pas non plus de traité de vénerie en langue française. Voir Herbert Kolb, « *Ars venandi* im *Tristan* », *Medium Aevum Deutsch. Festschrift für Kurt Ruh zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Niemeyer, 1979, p. 175-197. Dans toute la tradition tristanienne, le héros est représenté comme un bon chasseur (Béroul, Eilhart). L'art de la vénerie fait partie des qualités intellectuelles de Tristan, au même titre que le jeu d'échecs, la musique, etc. (voir n. 2, p. 419). Enfin, on peut mettre en relation l'*ars venandi* et l'*ars amandi*.
4. Vers 2759-2788.

Page 426.

1. Vers 2789-2842.
2. Vers 2843-2861.

Page 427.

1. Vers 2862-2934.

Page 428.

1. Vers 2935-2969.
2. En ancien français dans le texte : *de benie!*
3. Vers 2970-3042.

Page 429.

1. Vers 3043-3080.

Page 430.

1. Vers 3081-3206.
2. En ancien français dans le texte : *Deus adjut!*
3. En ancien français dans le texte; le vers suivant donne la traduction exacte.

Page 431.

1. En ancien français dans le texte : *de te saut.*

2. En ancien français dans le texte : *a bon eure*.
3. En ancien français dans le texte : *allez avant*.
4. Vers 3207-3222.
5. Vers 3223-3252.

Page 432.

1. Vers 3253-3272.
2. En ancien français dans le texte (« Dieu sauve le roi et sa maison ! »). Les deux vers suivants donnent la traduction en moyen-haut-allemand.
3. En ancien français dans le texte : Gottfried traduit ces deux vers aux vers 3271-3272.
4. Vers 3273-3288.
5. Vers 3289-3350.

Page 433.

1. Vers 3351-3364.
2. En ancien français dans le texte : *deu sal*.
3. En ancien français dans le texte : *deu sal, beas vassal*.
4. En ancien français dans le texte ; Gottfried traduit la deuxième partie du vers au vers 3355.
5. Ces deux vers sont en ancien français dans le texte : *Tristan, Tristan li Parmenoys, / cum est beas et cum cortoys !*
6. Vers 3365-3378.
7. Vers 3379-3458.
8. L'art de la vénerie, que Tristan domine si bien, permet au héros de s'introduire à la cour de Marke.

Page 435.

1. Vers 3459-3504.
2. Vers 3505-3546.
3. Il est question de ce lai (*Lai de Guiron* ; sur le lai, voir n. 2, p. 493), qui se rapporte à la légende du « Cœur mangé », dans la partie du roman de Thomas que ne couvre pas l'œuvre inachevée de Gottfried : pendant l'exil de Tristan, Yseut la reine, seule dans sa chambre, compose en effet un lai sur Gurun : *E fait un lai pitus d'amur, / Coment dan Guirun fu supris, / Pur l'amur de la dame ocis / Qu'il sur tute rien ama, / E coment li cuns puis li dona / Le cuer Guirun a sa moillier / Par engin un jor a mangier, / E la dolur que la dame out / / Quant la mort de sun ami sout* (v. 988-996, p. 150-151). Voir notamment D. Buschinger, « L'Adaptation du thème du *cœur mangé* par Konrad von Würzburg », *Le Récit bref au Moyen Âge*, Actes du colloque des 8 et 9 mai 1988, Amiens / Paris, p. 51-64 (WODAN 2).

Page 436.

1. Vers 3547-3608.
2. Le texte dit *von Britun* (« du Breton »). L'adjectif peut être utilisé ici comme nom propre pour désigner le roi Arthur, le Breton par

excellence (voir A. H. Hatto, p. 89), et on pourrait traduire du « roi Arthur ».

3. Il s'agit du lai anonyme de *Graelent* (entre 1178 et avant 1230), lai du type morganien, qui conte l'amour d'un mortel et d'une fée, rencontrée dans l'eau d'une fontaine ; le jeune chevalier enlève les vêtements de la fée, pour la retenir. Il la requiert d'amour, mais devant son refus il la viole ; cependant la fée lui pardonne et lui accorde son amour, qu'il n'a pas toutefois le droit de révéler. Lors d'une fête, le roi exhibe sa femme et demande à tous les chevaliers présents de dire qu'ils ne connaissent pas son égale en beauté. Graelent dit qu'il connaît femme plus belle, transgressant ainsi l'interdit. On lui demande d'amener un an plus tard celle dont il a fait l'éloge. Le jour du procès, la fée apparaît et justifie Graelent. Là-dessus elle s'en va. Graelent saute sur son cheval et la suit dans l'*Autre Monde*. Voir le *Lai de Graelent*, Alexandre Micha, *Lais féeriques des XIIe et XIIIe siècles*, Flammarion, 1992, p. 18-61 ; voir également D. Buschinger, « Fées amoureuses dans la littérature allemande du Moyen Âge », *Le Monde des fées dans la culture médiévale*, Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p. 13-22.

4. Vers 3609-3720.

5. En ancien français dans le texte : *mu voluntiers*.

6. En ancien français dans le texte : *de la curtoise Tispe*.

Page 437.

1. « Sifoine », « sifonie », « sinfonie », termes désignant un instrument à cordes, une sorte de vielle.

2. Il s'agit d'une petite harpe portative, issue de la lyre ancienne. Voir n. 1, p. 556.

3. Nom primitif de Londres, d'après Wace (*Le Roman de Brut*, v. 1269 et suiv.) ; Gottfried a peut-être emprunté ce nom à l'*Érec* de Hartmann d'Aue (v. 9724). Mais puisque Tristan évoque ses maîtres bretons, peut-être Lut est-il une ville sur le continent ; d'ailleurs, Gottfried emploie pour désigner Londres le terme de *Lunders* aux vers 15302 et 15308.

4. La « sambue » ou « sambuque » est une sorte de harpe avec trois ou quatre cordes et un clavier.

Page 438.

1. Vers 3721-3756.

2. Quelle promotion par la musique pour le prétendu fils de marchand, que l'habileté musicale, abolissant les barrières sociales, met au même niveau qu'un roi ! Voir D. Buschinger, « Das Bild des Kaufmanns im *Tristan* - Roman und bei Wolfram von Eschenbach », *Studien zur deutschen Literatur des Mittelalters*, p. 89-101.

3. En ancien français dans le texte : *li foitenant et li leal*.

4. Vers 3757-3858.

5. En ancien français dans le texte : *Dan Rual li foitenant*.

Page 440.

1. En ancien français dans le texte : *ade, ade !*

2. Vers 3859-3924.
3. Vers 3925-3991.

Page 441.

1. Vers 3992-4050.

Page 442.

1. En ancien français dans le texte : *sire, sire, deu sal!*
2. Vers 4051-4094.

Page 443.

1. Vers 4095-4170.

Page 444.

1. Vers 4171-4232.
2. Vers 4233-4282.

Page 445.

1. Vers 4283-4332.
2. Il est traditionnel dans les romans de Tristan, entre autres, qu'un anneau serve de signe de reconnaissance. Eilhart en fait un grand usage. Chez Thomas aussi, à la fin de l'œuvre, Kaherdin se fait reconnaître d'Yseut au moyen d'un anneau, celui que la reine a remis à Tristan dans le verger lors des adieux, en gage d'amour éternel (fragment de Cambridge, v. 205, p. 130; voir aussi, ici, v. 18307); c'est en voyant cet anneau, pendant sa nuit de noces avec Yseut aux Blanches Mains, que Tristan, chez Thomas (v. 597-602, p. 141), décide de ne pas consommer son union avec son épouse.
3. En ancien français dans le texte : *Rual li foitenant.*

Page 446.

1. Vers 4333-4554.

Page 448.

1. En ancien français dans le texte : *dan Rual.*
2. Vers 4455-4588.

Page 449.

1. Vers 4589-4690.
2. Hartmann von Aue, poète lyrique et auteur d'un traité sur l'Amour (*Büchlein*, vers 1180-1185), d'un roman hagiographique, *Gregorius* (1187-1189), d'une nouvelle, *Le Pauvre Henri* (1195) et de deux romans arthuriens qui sont des adaptations de romans de Chrétien de Troyes, *Érec* (1180-1185) et *Iwein* (1200), participe du mouvement qui tend à amener la langue poétique commune à sa perfection

en éliminant les dialectalismes, les mots désuets et les mots non courtois. De même, son style est d'une haute tenue, adversaire de la facilité, des formules stéréotypées et des chevilles, et la métrique très soignée. Sur tous ces points, Hartmann est d'œuvre en œuvre devenu de plus en plus strict (voir Hartmann d'Aue, *Érec-Iwein*, extraits accompagnés des textes correspondants de Chrétien de Troyes avec introduction, notes et glossaires par Jean Fourquet, Aubier, 1944, p. 34-37). Il représente pour Gottfried la quintessence de la poésie.

3. *Durchverwen* est la transposition du latin *colores* des *Artes poeticae* (voir n. 1 et 4, p. 450), et *durchzieren* de *ornatus*. Gottfried était sans doute un clerc au courant des *artes scribendi*; il est du moins certain qu'il est passé par le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et a été élevé dans une école conventuelle.

4. On admet généralement que par l'allusion au lièvre et par tout le développement qui suit, Gottfried polémique contre son grand rival, Wolfram d'Eschenbach. Dans son prologue du *Parzival*, en effet, se trouve une image faisant intervenir le lièvre : « Cette comparaison ailée vole bien trop vite pour les esprits lents. Ils ne pourront la saisir, car elle détale devant eux comme un lièvre effarouché » (1, 15-19; Wolfram d'Eschenbach, *Parzival*, texte traduit et présenté par Danielle Buschinger, Wolfgang Spiewok et Jean-Marc Pastré, préface de Jean Fourquet, 10/18, 1989). Il pourrait s'agir également d'une allusion à *Parzival*, 409, 26 (« Son corps entre les hanches et les seins était aussi svelte qu'un lièvre en broche » — il s'agit d'Antikonie (Wolfram von Eschenbach, *Parzival : l'histoire de Gawan*, traduction française par Danielle Buschinger, Jean-Marc Pastré et Wolfgang Spiewok, avec introduction de Jean Fourquet, Göppingen 1990, GAG, 516). Gottfried s'en prend donc violemment — sans le nommer — à Wolfram, qui a le style confus, abrupt, obscur à force d'être elliptique, hermétique, inintelligible parfois, riche en métaphores et en images parfois sibyllines, si bien qu'on aurait de temps à autre bien besoin des commentateurs dont parle Gottfried, un style riche aussi en inventions verbales, en comparaisons imprévues, parfois humoristiques — le rapprochement cité ci-dessus avec le lièvre en broche —, et en personnifications, mais aussi en néologismes et en termes non courtois, un style qui s'oppose violemment à l'aisance et à la clarté de Hartmann (et de Gottfried). Le poète alsacien reproche également à son concurrent d'être « l'inventeur de récits insensés », ce qui fait allusion au fait que Wolfram a ajouté beaucoup d'éléments inventés à son modèle — inachevé —, le *Conte du Graal* de Chrétien, pour le terminer, inventions qu'il a cherché à dissimuler en les couvrant du nom d'un garant imaginaire, Kyot : c'est sans doute là la fraude dont l'accuse Gottfried. L'allusion aux livres de magie noire, dans lesquels il faudrait chercher la glose, est à mettre en relation avec les livres en caractères arabes dans lesquels le garant de Wolfram a puisé ses connaissances (*Parzival*, 453, 17).

Page 450.

1. Il s'agit des *colores*, des fleurs de rhétorique (voir n. 4, p. 449).
2. Il s'agit d'un tour de prestidigitateur : l'artiste se fait enchaîner

pour ensuite se libérer comme par « magie ». Il peut aussi s'agir d'imposteurs qui prétendent faire pénitence rivés à des chaînes, pour obtenir quelque aumône.

3. Vers 4691-4722.

4. Gottfried qualifie les romanciers de « colorateurs », ce qui se réfère au *colorare* des *Artes poeticae* (voir Edmond Faral, *Les Arts poétiques du* XII*e et du* XIII*e siècle*, Paris, 1923, rééd. 1962). L'adaptateur allemand des œuvres françaises, qui s'interdit de rien changer au texte de son modèle, et de rien omettre du contenu, rivalise avec son prédécesseur sur le plan de l'écriture. Cette technique aura été introduite dans la littérature allemande par Veldeke, qui l'aura tenue de son modèle.

5. Bligger de Steinach n'est qu'un nom pour nous. Nous possédons certes quelques poèmes lyriques d'un Bligger de Steinach, mais comme le nom de Bligger est héréditaire dans la famille, le romancier dont parle Gottfried n'est peut-être pas le même que le poète lyrique.

6. Le *Chansonnier de Weingarten* (composé vers 1300 à Constance) et le *Grand Chansonnier de Heidelberg* (entre 1310 et 1330), écrit à Zurich et nommé également « manuscrit de Manesse », d'après son initiateur, Rüdiger Manesse, qui représentent le poète, lui donnent la harpe comme attribut.

7. *Der Umbehanc* (« La Tapisserie ») est peut-être le titre de l'œuvre de Bligger.

Page 451.

1. Vers 4723-4750.

2. Heinrich von Veldeke est poète lyrique et auteur d'une vie de saint, *Servatius*, et d'un roman en vers dans lequel il raconte la vie et les hauts faits d'Énée, prince troyen et fondateur légendaire de Rome, l'*Énéide* (entre 1170 et 1190), dont la source est le *Roman* (français) *d'Énéas*. Veldeke, dont la langue est fort cultivée, passe pour le plus important précurseur du roman courtois classique en Allemagne : il est apparu aux grands romanciers de la période classique comme un exemple admirable et Gottfried nous le présente comme un initiateur.

3. Sans doute faut-il voir dans le verbe *sprechen*, « dire », « raconter » (v. 4727) une allusion à l'œuvre narrative de Heinrich alors que *singen*, « chanter» (v. 4728), se réfère à son œuvre lyrique.

4. C'est-à-dire que Heinrich von Veldeke a introduit dans la littérature allemande une forme nouvelle d'ornement, venue de France, empruntée au *Roman d'Énéas*, son modèle (voir Jean Fourquet, « Nouvelles perspectives sur la littérature d'adaptation courtoise », *Recueil d'études*, t. I, p. 92).

5. Vers 4751-4820.

6. Il s'agit des *Minnesänger*, les poètes lyriques, qui composaient à la fois le texte et la mélodie de leurs chansons (*wort und wise*).

7. Il s'agit vraisemblablement du poète Reinmar der Alte, l'Ancien (vers 1160-1170-vers 1210), originaire de l'Allemagne du Sud, et qui était le concurrent de Walther von der Vogelweide à la cour de Vienne.

Page 452.

1. Il s'agit de Walther von der Vogelweide, le plus grand poète lyrique du Moyen Âge allemand (vers 1170-vers 1230).
2. Mot à mot: « de Cythère, sur les pentes et dans les grottes de laquelle la déesse de l'Amour règne » (*da die gottinne Minne/gebutet uf unde inne*). Gottfried confond l'île d'Aphrodite et une montagne.
3. Gottfried critique ici la conception traditionnelle du Minnesang qui, à la suite des troubadours provençaux, chante un amour unilatéral et sans espoir, où le soupirant malheureux exhale ses plaintes d'amour. P. Ganz propose une autre interprétation de ces vers : « Walther et les autres Minnesänger doivent continuer de chanter de manière à offrir leur tristesse et leurs plaintes d'amour pour la joie et le plaisir de ceux qui les écoutent » (Gottfried von Straßburg, *Tristan*, éd. Reinhold Bechstein, hrggb. von Peter Ganz, Wiesbaden, Brockhaus, 1978, t. I, p. 349, note des vers 4814-4818). Cette interprétation cependant ignore l'ironie des vers de Gottfried et présuppose que le poète strasbourgeois se sent en harmonie avec l'idéologie du Minnesang.
4. Vers 4821-4974.
5. Massif montagneux de Grèce ; dans la mythologie grecque l'Hélicon est le siège des neuf Muses, d'où le nonuple trône du vers 4866.
6. Ce sont les Muses.
7. Le dieu grec Apollon conduisait lui-même le chœur des Muses en jouant de la lyre.
8. Les Camènes étaient à l'origine les déesses des sources, qu'on a ensuite, au Moyen Âge, assimilées aux Muses. Elles ont ici la même signification que les sirènes du vers 4872.

Page 453.

1. Les houseaux (*hose*) sont une sorte de jambières.

Page 454.

1. Vers 4975-4999.
2. Vers 5000-5068.

Page 455.

1. La largesse est l'action de donner largement, généreusement. C'est un signe de courtoisie et l'une des qualités essentielles du chevalier.
2. Vers 5069-5098.

Page 456.

1. Vers 5099-5102.
2. Vers 5103-5176.
3. Jeu de mots intraduisible. Rappelons que le nom — français — que Gottfried a donné à ce personnage est *Rual li Foitenant*, c'est-à-dire Rual qui tient sa foi, sa parole, Rual le loyal.

Page 457.

1. Vers 5177-5180.
2. Vers 5181-5216.
3. Vers 5217-5226.
4. Vers 5227-5266.

Page 458.

1. Vers 5267-5308.
2. Vers 5309-5458.

Page 459.

1. Les chevaux espagnols étaient très prisés au Moyen Âge, à cause de leur endurance et de leur élégance.
2. Morgan nie la légitimité de l'union de Rivalin et de Blanschefleur, et celle de Tristan. Par là il repousse la revendication par Tristan du fief de son père.

Page 460.

1. Lors de l'hommage, le premier acte de l'engagement vassalique, le vassal, agenouillé, place ses mains jointes dans celles du seigneur (*immixtio manuum* : « mélange des mains ») ; voir Pierre Bonnassie, *Les Cinquante Mots clefs de l'histoire médiévale*, Toulouse, Privat, 1981, p. 195 et suiv.
2. Afin de préparer l'accusation de Morgan selon laquelle Tristan serait un bâtard (voir p. 459 ; v. 5397 et suiv.), Gottfried a introduit dans les romans le motif du mariage en deux temps conseillé par Rual à Rivalin (voir p. 411 ; v. 1620-1622) : seule la seconde partie du mariage étant publique (*ibid.*, v. 1626-1629), Morgan peut ne pas être au courant de la première qui, bien que célébrée à l'église devant des prêtres et des laïcs (*ibid.*, v. 1632), était plus discrète ; les vassaux de Tristan, en revanche, étaient témoins de cette procédure (voir D. Buschinger, « La Technique de l'adaptation chez Gottfried von Strassburg d'après l'épisode de Rivalin et Blanschefleur », *Mélanges de langue et littérature française du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon*, Rennes, 1980, t. I, p. 82).
3. Vers 5459-5546.

Page 461.

1. En ancien français dans le texte : *a, noster sires, il est mort !*
2. Vers 5547-5608.

Page 462.

1. En ancien français dans le texte : *schevelier Parmenie !/Parmenie schevelier !*
2. En ancien français dans le texte : *schevelier Parmenie !*
3. Vers 5609-5680.

4. Vers 5619 : *sin leben unde sin sunder lant. Sunder lant* est identique au *leben* ; l'expression *sin leben unde sin sunder lant* désigne la même terre, une terre qui se distingue géographiquement et politiquement de la Parménie ; il s'agit de cette autre terre *(ein sunderez lant)*, que le père de Tristan tenait de Morgan, ainsi qu'il a été dit au vers 330 (voir p. 394). À ce sujet, on pourra consulter R. N. Combridge, *Das Recht im « Tristan » Gottfrieds von Straßburg*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1964, p. 172-174 et Lambertus Okken, *Kommentar zum Tristan-Roman Gottfrieds von Straßburg*, Amsterdam, Rodopi, 1984 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 57), t. I, p. 298-299.

Page 463.

1. Vers 5681-5712.
2. Vers 5713-5844.

Page 464.

1. Voir Combridge, *Das Recht im « Tristan » [...]*, p. 169 et suiv.

Page 465.

1. Vers 5845-5866.
2. Vers 5867-6006.

Page 466.

1. Le modèle historique du personnage de Gormon est peut-être le viking danois Gudhorm, roi des Angles orientaux, que vainquit en 878 le roi Alfred. Il mourut en 890. L'histoire de Grande-Bretagne que nous transmet Geoffroi de Monmouth dans son *Historia regum Britanniae* en fait le conquérant de l'Irlande, car les souverains danois du Northumberland étaient la plupart du temps également régents de l'empire viking à Dublin. E. E. Metzner (*Wandalen im angelsächsischen Reich? Gormundus Rex Africanorum und die Gens Hestingorum*, Beitr. (T) 95 (1973), p. 219 et suiv., en particulier p. 239 et suiv.) l'identifie à un descendant du souverain vandale d'Afrique du Nord Genséric (mort en 477). Il a été exclu de la succession au trône, est parti d'Afrique et, vers 500, a créé un royaume de peu de durée dans le domaine celtique insulaire. Il se réclamait d'une légitimation par l'empereur byzantin Zéno. Il a mené contre le roi des Francs Clovis une guerre qu'il perdit, après quoi ses gens se sont établis à et autour d'Hastings. Voir le *Roman de Brut* de Wace, v. 13385-13420. Ces vers du *Brut* ont été vraisemblablement insérés par Thomas dans son texte repris par Gottfried, qui fait référence à sa source, *daz rehte mere*, « la véritable histoire » (v. 5881). Gottfried est le seul auteur du *Roman de Tristan* à donner le nom du roi d'Irlande. Le surnom de Gormon, *Gemutheit*, « hardiesse », « gaieté », correspond au vers 13387 du *Brut* : *Hardiz fud, de noble curage* (« il était hardi et de noble cœur »).
2. On pourrait traduire le vers 5947 mot à mot par : « trois cents marcs de bronze ». Le marc est une unité de poids : le marc de Cologne, utilisé en Allemagne, est de 233,85 g.

Page 467.

1. Ce vers 5963 est une attaque contre Eilhart d'Oberg, chez qui Marke doit livrer aussi des filles. Voir p. 269 (v. 432).

2. Les rapports entretenus avec Rome figurent également dans la *Saga*, au chapitre XXVI, p. 815, où un premier tribut devait être payé au roi de Rome, d'un montant de trois cents livres en pièces de monnaie. Déjà Geoffroi de Monmouth (et à sa suite Wace) montrait l'Angleterre tributaire des Romains. Gottfried a supprimé ce tribut que Thomas a sans doute repris de Wace ; cependant, il n'élimine pas toute référence à Rome : tous les cinq ans, Marke doit envoyer à Rome, suzeraine de l'Angleterre et de la Cornouailles, des messagers qui reçoivent du sénat romain des instructions sur la manière dont Anglais et Cornouaillais doivent établir la justice, à la manière des Romains. Contrairement à ce qui est suggéré aux vers 18443 et suiv. (voir la Notice, p. 1401, et n. 2, p. 622), il n'y a sans doute nulle relation avec la réalité contemporaine de l'empire.

3. En ancien français dans le texte : *loys* (v. 5995). L'utilisation du mot français par Gottfried est une sorte de critique exercée contre la domination de Rome sur les deux pays de Marke.

4. Vers 6007-6220.

Page 470.

1. Il est sans nul doute fait allusion ici à l'histoire de David et Goliath rapportée par la Bible (I Samuel, XVII).

2. Vers 6221-6332.

Page 471.

1. Vers 6333-6388.

Page 472.

1. Vers 6389-6406.

2. Vers 6407-6428.

Page 473.

1. Vers 6429-6492.

2. En ancien français dans le texte : *mit viercontenanze* (v. 6489).

Page 474.

1. Vers 6493-6520.

2. Vers 6521-6682.

3. Voir n. 1, p. 453.

4. Au Moyen Âge on croyait que les larmes s'écoulaient du cœur dans les yeux. Voir p. 408 (v. 1420).

Page 475.

1. Voir p. 453 (v. 4945-4946).

Page 476.

1. Vers 6683-6720.
2. Vers 6721-6752.

Page 477.

1. Vers 6753-6892.

Page 478.

1. Pourtant, dès que les lances sont brisées, il convient que les combattants descendent de leur cheval pour poursuivre le duel à l'épée.
2. Outre Thomas, la source de Gottfried, Eilhart dit que Morolt avait la force de quatre hommes : voir ici p. 268.
3. Vers 6893-6950.

Page 479.

1. Le motif d'Yseut guérisseuse est un motif traditionnel dans le roman de Tristan. Chez Eilhart, Isald la princesse est considérée comme « le meilleur médecin du pays » (p. 277) ; chez Béroul aussi (v. 53, p. 4), c'est la princesse qui a le pouvoir de guérir les malades. Il en était donc de même dans l'*Estoire*, modèle commun de Béroul et d'Eilhart : ce pouvoir est l'un des attributs de la fée qu'était à l'origine Yseut. Chez Gottfried, comme dans la *Saga*, chap. XXVIII, p. 836, et dans *Sire Tristrem*, p. 937-938, donc chez Thomas, qui a modifié la donnée primitive, c'est la reine Yseut, sœur de Morolt et mère de la princesse, qui est experte en médecine : elle connaît le pouvoir des plantes. Cependant, dans la suite de l'histoire, notamment à la fin du roman (Thomas, v. 2560-2564, p. 192), Yseut la Blonde est la seule personne au monde à pouvoir guérir la plaie de Tristan, comme chez Eilhart et dans le manuscrit 103 du *Tristan en prose* ; chez Thomas, donc, transparaît ici le motif originel de la fée guérisseuse.
2. Vers 6951-7142.

Page 481

1. À deux reprises Gottfried fait allusion à des événements futurs : ici (v. 7058-7060), et aux vers 7194-7195, p. 482 : « Ce petit éclat devait par la suite mettre Tristan en grand péril. » D'une part, la blessure de Tristan, qui ne peut être soignée en Cornouailles, oblige le héros à entreprendre le voyage plein de risques pour l'Irlande, où, si on le reconnaît, il risque la mort en raison d'un édit du roi Gormon ; c'est la raison pour laquelle il prend le soin de dissimuler sa blessure aux Irlandais, parce qu'il sait qu'il ne pourra être guéri qu'en Irlande (voir la Notice, p. 1403). D'autre part, quand, lors de la seconde venue du héros en Irlande, Isolde constatera que l'encoche dans l'épée de Tristan et le fragment qu'elle avait retiré de la tête de son oncle s'ajustent bien ensemble (p. 518), et quand elle aura trouvé que

Tantris et Tristan ne font qu'un, elle voudra dans un premier temps prendre vengeance de Tristan et le tuer. On a là un motif épique (« anticipation épique », en allemand *epische Vorausdeutung*, ou en latin *praemonitio*), qu'on retrouve par exemple dans la *Chanson des Nibelungen*.

2. En ancien français dans le texte : *prisant* (v. 7120) ; c'est déjà par ce mot que Gottfried avait désigné le cerf abattu et rapporté en grande pompe à la cour de Marke : voir p. 429 (v. 3057 et suiv.). Par là, Gottfried assimile Morolt à un butin de chasse.

Page 482.

1. Vers 7143-7230.
2. C'est-à-dire la tête, la main droite et le reste du corps.
3. Fortune, dans la mythologie gréco-latine, était la divinité qui présidait aux hasards de la vie : on la représentait sous la forme d'une femme en équilibre sur une roue, une corne d'abondance à la main, et les yeux bandés. La roue de la Fortune est en fait le symbole des vicissitudes humaines : si on se trouve en haut, on est dans la prospérité, comme Gormon un temps grâce à Morolt ; si on est en bas, on est dans l'adversité, comme le roi d'Irlande après la mort de son champion.

Page 483.

1. Vers 7231-7910.

Page 484.

1. L'école de médecine de Salerne était célèbre dans le monde entier aux XIIe et XIIIe siècles. C'est ainsi que, dans *Le Pauvre Henri* de Hartmann d'Aue, le héros, atteint de la lèpre, s'y rend pour chercher la guérison (v. 180).

Page 485.

1. Dans le texte : *Develine*, le mot anglo-normand pour Dublin (v. 7399).

Page 487.

1. Voir n. 2, p. 437.

Page 491.

1. Vers 7911-7934.
2. Vers 7935-8084.
3. Sans doute faut-il voir dans les vers 7935-7954 une attaque cachée contre l'art de Wolfram d'Eschenbach (voir n. 4, p. 449), qui, dans son *Parzival*, décrit avec force détails les efforts qui sont faits pour soigner la blessure d'Anfortas.

Page 492.

1. Est « welche », ou « velche », pour un Allemand, ce qui est étranger, ce qui n'est pas allemand. Le terme désigne notamment ce qui est italien ou français.

2. En allemand, *moraliteit*, c'est-à-dire, comme le prouvent les explications que donne ensuite Gottfried, une éthique, la science des bonnes manières, les règles de la bienséance et de la politesse, l'art de bien se comporter en société.

Page 493.

1. Danse primitivement instrumentale destinée à la vielle : elle est très rythmée, et l'on frappe du pied en mesure avec la musique ; ultérieurement, ce morceau est devenu une danse chantée ; *estampie* est de la même famille que l'allemand *stampfen*, « frapper le sol avec le pied » ; voir Pierre Bec, *La Lyrique française au Moyen Âge (XIIe-XIIIe siècle)*, t. I : *Études*, Paris, 1977 (Publications du C.E.S.C.M. de l'université de Poitiers VI), p. 192.

2. Lai *(Leich)* : grande forme lyrique caractérisée par l'enchaînement de nombreuses strophes inégales ; le lai fut à l'origine conçu et présenté comme chanson à danser (gotique *laiks*, « danse »). Il ressemble à la séquence d'église, qui a vraisemblablement la même origine. Il existe sur le lai une abondante littérature. Voir par exemple Pierre Bec, *La Lyrique française*, p. 189 et suiv.

3. Voir *ibid.*, p. 252.

4. La cathédrale de Sens et l'abbaye Saint-Denis étaient deux centres musicaux célèbres au XIIe et au XIIIe siècle, et c'est de Saint-Denis que viennent les innovations dans le domaine de la musique à la fin du XIIe siècle (voir W. T. H. Jackson, « Der Künstler Tristan in Gottfrieds Dichtung », *Gottfried von Straßburg*, Darmstadt, 1973, p. 293).

5. Voir n. 3, p. 437.

6. Chez Gottfried, *Thamise* est un nom de ville.

7. En ancien français dans le texte : *la duze Ysot, la bele.*

8. C'est une chanson de troubadour ou de trouvère, dialoguée, « dans laquelle un galant de classe élevée (chevalier) tente, avec plus ou moins de succès, de séduire une bergère » (Pierre Bec, *La Lyrique française*, p. 120).

9. « Genre lyrique médiéval dont la typologie est difficilement saisissable » (*ibid.*, p. 184) ; « forme musicale et littéraire, surtout en usage au XIIIe siècle, caractérisée par la répétition d'une même phrase musicale, sauf au dernier vers, qui annonce la mélodie du refrain » (J. Chailley, *La Musique médiévale*, Paris, 1951, p. 92).

10. « Forme lyrique détachée de la danse [...], caractérisée par l'alternance d'un même refrain et de couplets différents » (*Histoire de la musique*, Encyclopédie de la Pléiade, t. I, p. 2053) ; Paul Zumthor le classe dans les chansons de danse (*Histoire littéraire de la France médiévale*, Genève, Slatkine Reprints, 1973, p. 148).

11. La « chanson » est une pièce « exclusivement consacrée à l'amour. [...] Musicalement, elle comporte soit une alternance de phrases mélo-

diques conforme à la succession des rimes, soit l'application d'une mélodie différente à chaque vers de la strophe : les combinaisons sont innombrables» (P. Zumthor, *Histoire littéraire [...]*, p. 145).

12. *Refloit* dans le texte : voir n. 2, p. 420.

13. *Folate* dans le texte. Ce terme, mentionné seulement ici, n'est sans doute pas un terme musical ; il pourrait s'agir d'un néologisme forgé à partir de *fol*, *folater*, mais sans intention péjorative, et qu'on pourrait rendre par « badinage », dans le même esprit que « Badinerie » dans la seconde *Ouverture* de Jean-Sébastien Bach. — Pour ce passage voir Danielle Buschinger, « La Musique dans le *Tristan* de Thomas et le *Tristan* de Gottfried : quelques jalons », *Musique, littérature et société au Moyen Âge*, Amiens-Paris, 1980, p. 171-185 ; article republié dans : *Tristan-Studien. Die Tristan-Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters*, Greifswald, Reineke Verlag, 1993 (WODAN, 17), p. 39-56.

14. Vers 8085-8225.

15. La légende de la pierre d'aimant ou de la montagne aimantée provient du fonds de légendes orientales (aventures de Simbad le Marin) et fut pour la première fois mise en œuvre dans la littérature allemande dans *Le Duc Ernst*, une œuvre narrative anonyme du XII[e] siècle. Sirènes et montagne aimantée sont fréquemment mises en rapport dans la littérature allemande du Moyen Âge.

Page 495.

1. Vers 8226-8300.

2. Nom patronymique de Castor et Pollux, de Clytemnestre et d'Hélène : ici ce nom désigne Hélène, qui dans la mythologie est fille, non d'Aurore, mais de Léda. Le nom de Tyndaride est dérivé du nom du beau-père d'Hélène, Tyndaréos. De surcroît, Gottfried indique Mycène comme patrie d'Hélène (sa vraie patrie est Sparte) : il révèle ainsi sa source, le livre II de l'*Énéide* de Virgile.

Page 496.

1. Vers 8301-8432.

2. La métamorphose de Rivalin par l'amour est décrite dans des termes très analogues (v. 937 et suiv., p. 400-402).

3. Cette accusation — très grave, car le magicien était dans certains cas puni de mort sur le bûcher, comme l'hérétique — figure également, sous une forme moins explicite, dans la *Saga* (chap. XXXII, p. 827 : « D'aucuns disaient qu'il devait posséder quelque connaissance ou pouvoir extraordinaire puisqu'il avait échappé à de tels ennemis. Mais d'autres disaient qu'il savait transformer l'état d'esprit des gens »), donc chez Thomas. Gottfried n'aurait fait que l'expliciter.

Page 497.

1. Vers 8433-8522.

Page 499.

1. Vers 8523-8600.

Page 500.

1. Vers 8601-8628.
2. Les vers 8601-8628 de Gottfried sont une attaque contre le roman d'Eilhart (v. 1381 et suiv., p. 282).
3. Vers 8629-8674.

Page 501.

1. Vers 8675-8729.
2. Weisefort, aujourd'hui Wexford, est située au sud-est de l'Irlande ; comme Dublin, c'était une base des Vikings qui régnaient sur l'Irlande.
3. Vers 8729-8896.

Page 502.

1. L'orfèvrerie anglaise était célèbre au Moyen Âge ; la guilde des orfèvres de Londres existe depuis le XIIe siècle.
2. Le déguisement est un motif abondamment représenté dans la tradition de Tristan. Chez Gottfried, au début de l'œuvre, le jeune Tristan se fait passer pour le fils d'un marchand et, lors du premier voyage en Irlande, il prétend, chez Eilhart comme chez Gottfried, être un jongleur devenu marchand (voir, respectivement, p. 279 et 487). Ici, lors de son second voyage, il déclare que lui et ses compagnons sont des marchands qui désirent faire du commerce en Irlande et gagner ainsi leur vie : avec de l'or, il achète pour lui et ses compagnons *vride unde gnade*, « paix et protection » (v. 8889), et il promet de payer chaque jour au roi un impôt sur le chiffre d'affaires d'une demi-livre d'or rouge, ce qui correspond à la réalité historique ; de plus, Tristan souligne qu'il vit de son travail et qu'il n'a pas à en avoir honte (v. 8800-8802) : nous avons ici une réhabilitation du travail et du métier si décrié jusque-là du marchand (voir Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident*, Gallimard, 1977 ; et aussi D. Buschinger, « Das Bild des Kaufmanns im Tristan-Roman und bei Wolfram von Eschenbach », *Studien zur deutschen Literatur des Mittelalters*, t. I, Greifswald, Reineke Verlag, 1995, p. 89 et suiv.). Enfin, dans l'épisode du jugement de Dieu, Gottfried, à la suite de Thomas, puisque le motif est également dans la *Saga* (chap. LVIII, p. 868), prête au héros le masque du pèlerin. Ce thème est amplement développé par Eilhart et par les continuateurs de Gottfried qui s'appuient sur Eilhart. Le déguisement est une forme de combat, ainsi que la preuve de l'intelligence de Tristan — combat intellectuel opposé au combat physique : par le déguisement Tristan montre qu'il est capable de s'adapter aux circonstances, qu'il peut tenir tête au destin grâce à des aptitudes exceptionnelles (voir D. Buschinger, « Le Motif du déguisement de Tristan dans les œuvres médiévales allemandes des XIIe et XIIIe siècles », *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, études recueillies et publiées par M.-L. Ollier, Montréal-Paris, 1988, p. 35-41).

Page 503.

1. Vers 8897-9092.

Page 504.

1. *Anfergynan* est la déformation de l'expression française *en fer guignant* (« l'enfer qui guigne », « qui guette »).
2. Le *truhtsaeze* (« sénéchal » ou « écuyer-tranchant ») était à l'origine celui qui indiquait leur place à table aux membres de la suite *(truht)* du chef de guerre. À la cour féodale, le *truhtsaeze* était l'un des quatre plus importants officiers. Toute la cour lui était subordonnée.

Page 506.

1. Vers 9093-9612.

Page 507.

1. En ancien français dans le texte : *schevalier damoysele ! / ma blunde Ysot, ma bele !* (v. 9165-9166).

Page 510.

1. *Niftel* désigne toute parente du côté maternel (fille de la sœur de la mère, c'est-à-dire nièce, ou sœur de la mère, ou cousine du côté maternel), voire toute parente proche du sexe féminin. Nous conservons par commodité (pour éviter une longue périphrase) la dénomination moderne de *nièce*. On ignore comment Brangene est apparentée à la famille royale d'Irlande ; il peut s'agir d'une appellation aimable, comme un roi appelle « mon cousin » ses proches. Ce détail semble propre à Gottfried : en effet, dans la *Saga* (chap. XLVI, p. 847) elle n'intervient que plus tard, au moment où la reine d'Irlande lui remet le philtre, et frère Robert dit d'elle qu'elle est une jeune fille qui devait être la suivante de la princesse Ísönd ; de même chez Eilhart (v. 1772, p. 287), quand elle apparaît dans le récit, accompagnant la princesse à la recherche du véritable vainqueur du dragon, elle est nommée simplement « une des suivantes d'Isald ». La dénomination ici utilisée pourrait avoir pour fonction de revaloriser le personnage de Brangene, qui va être désormais la fidèle et dévouée compagne et amie de la princesse Isolde.
2. La thériaque est un remède très utilisé au Moyen Âge : il fait transpirer et permet ainsi aux substances nocives d'être évacuées. Elle est particulièrement utilisée pour lutter contre les morsures des serpents et contre les poisons.

Page 511.

1. Quand Tristan se réveille après son combat contre le dragon et

qu'Isolde la princesse le reconnaît comme étant Tantris le jongleur, il reprend son rôle de marchand. Il raconte qu'il a tué le dragon pour obtenir *vride unde gnade*, « paix et protection » (v. 9543, p. 511), utilisant ainsi la même expression que dans sa conversation avec le maréchal (v. 8899 ; voir n. 2, p. 502). Ici, Gottfried fait allusion à la situation juridique des commerçants dans les pays étrangers : ceux-ci, qui sont souvent victimes de violences, doivent être reconnus pour pouvoir faire du commerce en paix. La reine lui garantit pour sa vie entière *vride unde gnade* (v. 9545). Tristan se remet lui et son navire entre ses mains loyales (*triuwe* ; v. 9553-9555) et il ajoute qu'il espère ne jamais le regretter. La reine s'y engage par serment. Juridiquement, Tristan n'a plus rien à craindre en Irlande, ce qui sera capital pour lui quand sa véritable identité sera reconnue. À la fin du texte de Thomas, également, il est question de ce problème : en effet Marke accorde à Kaherdin qui s'est fait passer pour un marchand *ferm pes* (Thomas, v. 3833, p. 199) ; Thomas comme Gottfried connaissait la situation juridique des marchands (voir D. Buschinger, « Das Bild des Kaufmanns [...] », p. 91-92).

Page 512.

1. Vers 9613-9698.

Page 513.

1. À la suite vraisemblablement de Thomas (voir v. 2645-2646, p. 194 : *De nostre amur fine e verai, / Quant ele jadis guarri ma plai*), Gottfried libère l'amour entre Tristan et Isolde du mécanisme du philtre : il laisse Curvenal, le fidèle compagnon de Tristan, témoigner avant l'épisode du philtre (à l'occasion du combat contre le dragon) que Tristan est épris d'Isolde. C'est avec plus de clarté encore que Gottfried montre l'éveil de l'amour chez Isolde. C'est la scène du bain qui donne à ce propos des renseignements nets et décisifs. Ici aussi, cette attitude est préparée par Thomas, car d'après le témoignage de la *Saga* (chap. XLIII, p. 843) la princesse regarde Tristan « avec des yeux épris » (*med astsamligum augum*). L'Isolde de Gottfried examine le soi-disant marchand soigneusement et, dans l'oubli d'elle-même (p. 517, aux vers 9995-9996), « elle jetait des regards furtifs sur ses mains et son visage » ; aux vers 10001-10003, « tout ce qu'une jeune fille peut observer chez un homme lui plaisait beaucoup et lui paraissait digne d'éloges. » Encore plus instructive est la scène de reconnaissance dans le bain. Après avoir fait la preuve de l'éclat de l'épée, l'Yseut de Thomas, si on en croit la *Saga*, chap. XLIII, p. 844, tremble de rage et de haine ; le désir de vengeance la fait transpirer abondamment. L'épée brandie, elle court vers Tristan, et ce n'est que lorsqu'il lui dit qu'il est seul à pouvoir la délivrer du sénéchal qu'elle est ébranlée dans sa résolution. Elle hésite jusqu'à ce que sa mère arrive et lui arrache l'épée. Gottfried apporte les modifications suivantes : après l'épreuve de l'éclat de l'épée, le cœur d'Isolde se glace. De colère et de douleur, elle change de couleur et se nomme elle-même dans une exclamation douloureuse *seldelose Ysot* (v. 10092,

p. 518), c'est-à-dire « malheureuse Isolde ». Pourquoi donc, si Tristan lui était indifférent ? Quand l'art oratoire de Tristan et l'intervention de la mère ont détourné Isolde de son projet, Gottfried assure que Tristan n'aurait couru aucun danger même si la mère d'Isolde n'était pas intervenue et si Tristan avait été de surcroît enchaîné dans le bain. Isolde ne pouvait pas lui faire de mal, car *diu süeze wipheit*, « sa tendre douceur féminine » (v. 10255, p. 520), l'en empêchait. Ainsi Gottfried s'efforce, tout comme Thomas, de faire de l'amour entre Tristan et Isolde un sentiment né naturellement et de le libérer du mécanisme du philtre magique. Le philtre devient chez lui un signe extérieur, un symbole de leur réunion définitive. Il s'ensuit que les amants de Gottfried sont pleinement responsables de leurs sentiments et de leurs actes. Par là, Gottfried tient pleinement compte des virtualités révolutionnaires du thème de Tristan (voir Wolfgang Spiewok, « La Réception du thème de Tristan dans la littérature allemande d'Eilhart von Oberg à Wagner », *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial*, Actes du colloque des 10, 11 et 12 janvier 1986 publiés par les soins de Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1987 (GAG, 474), p. 386-387).

2. Vers 9699-9770.

Page 514.

1. Vers 9771-9896.

Page 515.

1. Surface plane sur laquelle se jouent certains jeux (les échecs par exemple).

Page 516.

1. Vers 9897-9982.
2. En allemand *vrouwen ritter*, c'est-à-dire un chevalier qui accomplissait des exploits au service d'une dame et briguait de la sorte ses faveurs.

Page 517.

1. Vers 9983-10536.
2. C'est-à-dire son origine princière (voir note suivante).
3. Malgré tout le respect que Gottfried a pour la condition du marchand, l'image qu'il en donne n'est pas tout à fait positive, notamment dans cette scène du bain, où il apparaît que le marchand est un homme socialement inférieur. Tristan est dans son bain, et Isolde l'admire. Gottfried donne à entendre que le héros ne peut dissimuler sa vraie condition sociale, en effet beauté et noblesse sont au Moyen Âge inséparables : la noblesse de Tristan devient manifeste à cause de la beauté de sa personne. Ainsi, la réaction primitive d'Isolde est : pourquoi n'est-il pas noble ? Dieu a fait une erreur dans

sa création quand il a destiné cet homme à la beauté parfaite à n'être que marchand, qui va de pays en pays pour gagner sa vie. On trouve ici une trace du mépris qui frappe les activités rémunérées. Isolde pense que Tantris est si beau qu'il devrait être roi et avoir « biens et honneurs » *(guot und êre)* ; il n'aurait pas besoin alors de gagner sa vie. D'autre part, Isolde n'a pas le droit d'aimer Tantris, parce qu'il est seulement un marchand, et pas un chevalier noble. Pour Gottfried le monde est une harmonie, et Isolde le trouve maintenant contradictoire et absurde (voir D. Buschinger, « Das Bild des Kaufmanns [...] », p. 99-100).

Page 519.

1. Il y a sans doute aussi la porte de l'antichambre.
2. En ancien français dans le texte : *merzi, bele Ysot !*

Page 520.

1. En ancien français dans le texte : *a, bele Ysot, merzi, merzi !*

Page 524.

1. Vers 10537-10690.

Page 526.

1. Vers 10691-10778.
2. En ancien français dans le texte : *a, bea duz syre.*

Page 527.

1. Vers 10779-10802.
2. Vers 10803-10874.

Page 528.

1. Vers 10875-11020.
2. Le faucon est un oiseau de proie : Isolde est comparée au faucon capturé par l'Amour, qui ensuite capturera sa propre proie.
3. C'est le bout, noir, des queues des hermines qui donne au manteau cet aspect tacheté, ondulé et gaufré.

Page 530.

1. Vers 11021-11044.
2. Vers 11045-11220.

Page 532.

1. Vers 11221-11274.

Page 533.

1. Vers 11275-11308.
2. Vers 11309-11366.

Page 534.

1. Vers 11367-11644.

Page 536.

1. Aux vers 11488 et 11489, il y a un jeu de mots entre *unverwânt* (« qu'il ne soupçonnait pas » et *unverwant* (« inéluctable » ou « constant ») : c'est une paronomase (voir l'édition Bechstein/Ganz, 2e partie, p. 49, note du vers 11493).

2. Isolde est le soleil (voir p. 495) et sa mère l'aurore (voir p. 528); Brangene, quant à elle, est la lune (voir p. 530). La princesse Isolde est donc la fille d'Éos/Aurore, et par là Hélène (voir p. 495), bien que cela ne soit mythologiquement pas tout à fait exact, puisque Hélène est la fille de Léda, et non d'Aurore. Les vers 11507-11510 et 9456-9460 (p. 510 et 536) évoquent le Cantique des Cantiques (VI, 10) : *quae est ista, quae progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.* Voir Ulrich Stökle, *Die Theologischen Ausdrüche und Wendungen im « Tristan » Gottfrieds von Straßburg*, Ulm, 1915, p. 41 et suiv.

Page 537.

1. Allusion aux mariages politiques conclus au Moyen Âge pour, par exemple comme ici, réconcilier deux pays ennemis.
2. Vers 11645-11706.

Page 538.

1. Vers 11707-11788.
2. Allusion au thème de l'union mystique, qui retentit à plusieurs reprises dans l'œuvre de Gottfried (voir par exemple le prologue, p. 389 et suiv.).

Page 539.

1. Vers 11789-11870.

Page 540.

1. Vers 11871-11874.
2. Ranke lit *turet*, ce qui donne pour ce vers la traduction suivante : « C'est pourquoi la loi d'amour dure toujours ». Le manuscrit de Heidelberg fournit *tiuret*, que nous traduisons.

Page 541.

1. Vers 11875-12028.
2. En ancien français dans le texte : *amis*.

Page 542.

1. En ancien français dans le texte : *lameir*, de même aux vers 11986, 11987, 11988, 11989, 11994, 11995, 12010 et 12015. Avec ce vers — le vers 11958 —, commence un passage qu'on peut comparer avec le texte, récemment découvert par Ian Short, du fragment de Carlisle : 154 vers du texte anglo-normand correspondent à 721 vers du poème allemand. Nous avons une proportion de 4,68, c'est-à-dire plus de quatre fois. Dans l'épisode du verger, Gottfried double le texte français (voir D. Buschinger, « La Technique de l'adaptation chez Gottfried von Strassburg », *Mélanges Foulon*, p. 77), alors que pour le monologue de Tristan, il condense : à 178 vers de Thomas (v. 211-388, p. 130-135) correspondent 125 vers (v. 19424-19548) ; voir D. Buschinger, « L'Adaptation des romans courtois en Allemagne », *The Spirit of the Court*, p. 93-94. Cette grande différence dans le nombre de vers est due en partie au fait que Gottfried ajoute une longue digression sur l'amour (v. 12187-12430, p. 545) et un développement de 68 vers (v. 12435-12502, p. 548-549) à la place de 6 vers chez Thomas (v. 85-90, p. 125).

La découverte du fragment est d'un intérêt capital pour l'étude du *Tristan* de Gottfried et de l'attitude de l'adaptateur face à son modèle.

Le premier point à considérer est le passage sur « l'amer» (qui manque chez frère Robert, qui n'a sans doute pas compris la finesse du texte). En effet, il apparaît que Gottfried suit d'assez près le texte de Thomas, tout en réduisant légèrement le nombre de vers : dans le fragment de Carlisle, le jeu de mots sur *amer* au sens de « amer », « amour » et « mer » va du vers 33 au vers 70, c'est-à-dire 38 vers; chez Gottfried, il va du vers 11986 au vers 12015, c'est-à-dire 30 vers.

Le texte de Gottfried est plus programmatique avec les trois vers (11986-11988) *Lameir, sprach si, daz ist min not,/lameir, daz weret mir den mut,/lameir ist, daz mir leide tut*, («*lamer* est mon tourment, *lamer* m'oppresse l'âme, c'est *lamer* qui me fait mal»), qui sont les seules paroles où Isolde joue avec les mots. La triple répétition du mot *lameir* en tête de vers renforce certes l'effet, mais en même temps la figure de style (anaphore) est quelque peu affectée, maniérée. Ensuite le héros fait une explication de texte méthodique : *lamer* peut signifier « l'amour », mais aussi « l'amer », et enfin « la mer » (v. 11994-11995) : *lameir daz were minnen,/lameir bitter, lameir mer*. Sur quoi, il sonde Isolde en ne parlant que de « mer » et d'« amer », et en passant sous silence « l'amour». Isolde l'éclaire, et Tristan, qui a enfin compris, fait sa déclaration de façon très claire (v. 12015) : *lameir unde ir, ir sit min tot*, « *lamer* et vous, vous êtes ma mort » ; et il traduit : *ir eine und iuwer minne,* « vous seule et mon amour pour vous » (v. 12017). Et les deux jeunes gens, qui ont reconnu leur amour réciproque (illustré par le chiasme *der man die magt, die magt den man*, « l'homme la jeune fille,

la jeune fille l'homme», v. 12036), s'enlacent amoureusement et tendrement (v. 12038-12039), sans rien faire de plus.

En fait, Gottfried, à son habitude, et comme le font les autres adaptateurs de textes français, tel Hartmann d'Aue, ou encore Eilhart d'Oberg, met de l'ordre et de la clarté et, par là, un peu de sécheresse et d'affectation, dans un texte plus confus (Thomas le dit lui-même : «elle lui a si bien brouillé la piste à force de tant jouer sur le mot "amour"», v. 47-48, p. 124), mais beaucoup plus vivant. Yseut joue sur le mot *amer* dans une tirade longue de 13 vers (v. 33-45). De plus, Tristan, au lieu de se déclarer de façon univoque, poursuit à son tour le jeu de mots (v. 64-70), et ajoute qu'il en a dit assez pour qu'Yseut comprenne (v. 71), ce qui est le cas, de telle sorte que les jeunes gens, comme chez Gottfried, s'enlacent amoureusement et se livrent immédiatement au plaisir (v. 77).

Gottfried utilise dans ce passage le mot d'ancien français *lameir* : le jeu de mots ne pouvait se rendre en allemand. C'est pourquoi aussi il le fait traduire par son héros dans son explication de texte, pour que le public, qui peut ne pas connaître le français, comprenne, ce qui contribue à donner au texte l'impression de sécheresse que nous avons constatée.

Au reste, l'emploi de l'ancien français par Gottfried (et la traduction, plus ou moins libre, qui suit le plus souvent) est assez caractéristique du poète strasbourgeois. Cela contribue à donner à son texte une teinte d'exotisme, alors que dans notre traduction la présence de ces mots ou expressions en ancien français fait un effet d'archaïsme, si bien que l'exotisme spatial devient un exotisme temporel ; on peut également voir dans cette habitude de Gottfried un peu de vantardise, de fanfaronnade, d'autant plus qu'il est fort possible, comme nous le verrons plus loin, qu'il ait inventé lui-même certains vers. On rencontre ce phénomène également chez Wolfram d'Eschenbach, mais essentiellement pour les noms propres, ainsi avec *Munsalvaesche*, «Mont-Sauvage» (443,2), ou *Cundrie la surziere* (439,1); voir Jean Fourquet, «Les Noms propres du *Parzival*», *Recueil d'études*, p. 190-205. Et Wolfram ne fait pas de ce procédé le même usage. Quant au poète lyrique Tannhäuser (vers 1200-1266), il se moque de la langue de la noblesse qui faisait parade de bribes de mots français (*Ich hort da wol tschantieren, / die nachtegal toubieren. / Alda muost ich parlieren*, «J'entendis là chanter à la perfection, / j'entendis le rossignol siffler ; / là il me fallut parler»; voir Wolfgang Spiewok, avec la collaboration de Danielle Buschinger, *Histoire de la littérature allemande du Moyen Âge*, Nathan, 1992, p. 102-103).

Page 543.

1. Vers 12029-12154.
2. L'épisode de l'intervention de Brangene — v. 12045 à 12154 — manque dans la *Saga*. Dans le fragment de Carlisle, il occupe les vers 78 à 84. Nous avons là non seulement un développement considérable de la part de Gottfried (110 vers en face de 7 vers, c'est-à-dire plus de 15 fois), mais aussi une modification de contenu. Dans le texte anglo-normand, Tristan et Yseut, qui se sont déjà adonnés au plaisir

(v. 77, p. 125), s'ouvrent à Brangien et, grâce à des promesses, en font leur complice : les amants peuvent donc sans entrave assouvir leur passion. Dans le texte allemand, au contraire, Brangene voit aux visages des deux héros que l'amour s'est emparé d'eux. Gottfried emploie les *topoi* du genre : Tristan et Isolde soupirent, rougissent et pâlissent tour à tour, ne prennent aucune nourriture si bien qu'ils s'affaiblissent. La fidèle suivante fait les premiers pas et interroge les héros qui se confient à elle, lui demandant de leur permettre de s'unir complètement, sinon ils mourront : « Notre mort et notre vie sont entre vos mains » (v. 12117-12118, p. 544). Ce dialogue entre Brangene et les héros rappelle le discours que tenait Blanschefleur à sa *meisterin* pour que celle-ci la conduise au chevet de Rivalin (v. 1216-1225, p. 405). Brangene leur promet ici de ne pas contrecarrer leur volonté, mais les met en garde, en annonçant l'avenir (« ce qui sera ma peine et fera votre honte », v. 12132-12133, p. 544), et leur donne un double conseil : s'ils peuvent se maîtriser, ils devront s'abstenir, et si cela n'est pas possible, ils devront ne pas ébruiter ce *laster*, ce « scandale » (v. 12143), sinon ils perdront leur réputation et seront perdus, elle avec eux. Ils ont désormais leur destin, leur vie et leur mort, entre leurs mains. Gottfried évoque ici le thème du secret en amour, et Brangene, tout en étant lucide et tout en réprouvant intérieurement cet amour, se lie indissolublement au destin des héros. L'adaptateur allemand, qui a un texte déjà écrit devant les yeux, le connaît dans sa totalité et désire préparer la suite de la narration. C'est sans doute la raison pour laquelle Gottfried a ajouté cette scène, donnant une grande importance au personnage de Brangene.

3. En ancien français dans le texte : *ameiren unde amuren*. Le jeu de mots avec *ameiren* (de l'ancien français *amer*) et *amuren* (de l'ancien français *amors*) se retrouve au vers 14910, p. 578.

Page 544.

1. Vers 12157-12182. Comme dans l'épisode de Rivalin et Blanschefleur (v. 1277 et suiv., p. 406), retentit dans ces vers, qui correspondent aux vers 82 à 90 du fragment de Carlisle, le thème de l'amour médecin, qui guérit tous les maux (voir Ovide, *Remèdes à l'amour*, v. 551 : *Lethaeus Amor, qui pectora sanat*, « l'Amour léthéen, qui guérit les cœurs »). Il est possible que Gottfried ait été inspiré ici par son prédécesseur Eilhart : voir p. 299 où Tristrant, Isald et l'Amour sont seuls dans la chambre, et où les héros guérissent entièrement avant de se quitter.

Page 545.

1. Vers 12183-12186.

2. Vers 12187-12430. Cette digression sur l'amour, encadrée de deux quatrains à rimes croisées, ou « discours sur l'amour », que Gottfried ajoute à son texte (elle ne se trouve ni dans le fragment de Carlisle, ni dans la *Saga*), comprend 244 vers : c'est exactement la longueur du prologue de l'œuvre.

3. La *huote* (en français « surveillance ») est un concept central de

l'idéologie amoureuse au Moyen Âge (voir la digression sur la *huote*, v. 17817 et suiv., p. 614) : c'est la surveillance de l'épouse par l'époux, qui veut la garder de l'infidélité et de l'adultère.

4. En moyen-haut-allemand : *so wirt min herze sa zestunt / grozer danne Setmunt*, que l'on pourrait traduire mot à mot : « mon cœur enfle aussitôt et devient plus gros que le Setmunt ». Cependant le sens de *Setmunt* reste inexpliqué, si bien que nous avons choisi une périphrase à peu près conforme au sens général du texte (le suffixe français *-munt* peut désigner aussi bien une montagne que le monde).

5. Plante herbacée à fleurs jaunes et rayées de pourpre, à propriétés narcotiques et toxiques, qui était utilisée comme charme et remède (*Hyosciamus*).

Page 546.

1. Le motif de la vénalité de l'amour remonte à Ovide (*Art d'aimer*, II, v. 277-278). On doit certainement y voir entre autres une critique de ces mariages conclus par calcul.

2. On doit comprendre ceci : nous qui trompons constamment l'Amour et ne savons nous-mêmes pas aimer.

3. C'est-à-dire le destin des amants dans les romans.

4. Sous-entendu : dans la littérature.

Page 547.

1. Cela signifie que leur vie de bonheur n'était pas gratuite : il leur fallut la payer par l'appréhension qui les rongeait.

Page 548.

1. Non seulement la disposition des éléments de récit, mais aussi le contenu sont différents chez Gottfried et dans le fragment de Carlisle :

	THOMAS
91-93	On s'approche de l'Angleterre.
94-100	Tous sont heureux, sauf Tristan qui aurait préféré continuer à faire l'amour avec Yseut sur les flots.
101-108	Sur la terre on reconnaît le bateau de Tristan ; avant qu'il n'accoste, un jeune noble va annoncer la nouvelle de l'arrivée de Tristan à Marc, qui est dans les bois.
109-114	Marc en est si heureux qu'il fait chevalier le jeune homme ; il va à la rencontre des voyageurs, puis convoque son *barnage*.
115-118	Le mariage est célébré.
119-130	Le soir venu, les amants vont trouver Brangien et la convainquent de prendre la place d'Yseut dans le lit de Marc.

Si on compare ce texte à celui de la *Saga*, on constate que frère Robert a suivi très exactement le texte de Thomas, n'omettant aucun détail (même pas celui de l'adoubement du jeune homme par Markis) ; au contraire, Gottfried bouleverse le texte :

GOTTFRIED

12412-12414 On s'approche de la Cornouailles.

12415-12434 Tous sont heureux, sauf Tristan et Isolde, dont la peur et l'angoisse rongent le cœur : ils ont peur de perdre leur honneur, car ils ne savent pas comment cacher à Marke qu'Isolde n'est plus vierge (modification).

12435-12458 Les amants supplient Brangene de prendre la place d'Isolde la première nuit auprès de Marke et de se donner à lui (Gottfried explicite lourdement !) ; la suivante accepte à contrecœur (déplacement).

12459-12502 Brangene dévoile aux amants le secret du philtre, ajoutant qu'il est leur mort à tous deux. Tristan s'exclame qu'il est prêt à recommencer, à mourir éternellement de cette mort avec Isolde (addition).

12503-12506 Le plaisir est toujours accompagné de peine (voir Thomas, v. 88 : *De joie aveir aprés dolur*, « la joie succède à la souffrance »).

12507-12526 Contraint par le sentiment de l'honneur, Tristan conduit à Marke Isolde, qu'il aurait préféré garder pour lui (addition).

12527-12537 Tristan envoie de son bateau des messagers qui doivent annoncer à Marke le succès de sa mission (modification) ; le roi convoque tous les nobles de son royaume et va au-devant des arrivants (permutation).

12538-12540 Commentaire : « Avec Tristan et Isolde le roi Marke accueillait le meilleur et le pire, car leur perte fut aussi la sienne » (addition).

12541-12568 Le mariage est célébré (développement) ; éloge d'Isolde (addition).

12569-12575 Lors du mariage on reconnaît à Isolde le droit d'hériter de la Cornouailles et de l'Angleterre, mais si elle n'avait pas d'enfants, ce serait Tristan l'héritier (addition).

12576-12583 Le soir venu, Isolde met en application le plan prévu plus tôt sur le bateau.

Ces modifications de la part de Gottfried appellent certains commentaires :

— L'ordre des événements est le même chez Gottfried et chez Eilhart mais on ne peut dire si le poète alsacien a imité son prédécesseur.

— Gottfried a extrait du texte français un cadre dans lequel il fait usage de sa liberté d'écrivain, tout en restant proche de son modèle : ce sont les vers 12412-12414 et 12576-12583, où Gottfried, qui a déplacé cette scène, fait néanmoins allusion à l'endroit où elle se situait dans le modèle.

— Par souci de vraisemblance sans doute, le poète strasbourgeois déplace la scène où les amants demandent à Brangene de les aider : cette scène se situe chez Thomas juste avant la nuit nuptiale, ce qui

a semblé un peu précipité à Gottfried, qui la place au moment où le bateau arrive en vue de la Cornouailles.

— Si Brangene accepte, dans le poème allemand, la substitution, c'est qu'elle se sent responsable : elle doit maintenant payer la négligence qu'elle a commise en ne surveillant pas le flacon où était le philtre.

— Cela l'amène à dévoiler aux héros le secret du *boire amoureux* : *der tranc [...]/der ist iuwer beider tot* , « le breuvage [...], c'est votre mort à tous deux » (v. 12488-12489). (Cette idée sera présente chez Thomas bien plus loin dans le récit : *El beivre fud la nostre mort*, v. 2649, p. 194 — voilà ce que Tristan, blessé à mort après son combat contre Estout l'Orgueilleux, dira à Kaherdin, quand il l'enverra chercher Yseut en Angleterre.) Chez Gottfried, Tristan répond à Brangene que cette mort lui est douce et qu'il désirerait se gagner *ein eweclichez sterben*, un « mourir éternel » (v. 12502). La signification exacte des vers 12495-12502 est la suivante : « Que ce breuvage soit de mort ou de vie, j'ai été délicieusement empoisonné ; je ne sais ce que sera l'autre mort [la mort au sens ordinaire], mais cette mort-ci est bien douce ; et si je savais que la charmante Iseut fût ma mort de cette façon-là d'autres fois encore, c'est avec plaisir que je ferais ce qu'il faut pour recommencer sans fin à mourir » (Jean Fourquet, « Littérature courtoise et théologie », *Recueil d'études*, p. 36). Tristan accepte de plein gré ce qui s'est passé, et de la sorte il dit oui à l'amour, il l'assume avec toutes ses conséquences.

— Mais l'amour ne peut faire oublier *die êre*, qui est la situation sociale. Tristan ne peut enlever Isolde : il n'y pense même pas, car au Moyen Âge on ne pouvait vivre en dehors de la société ; le héros amène donc Isolde au roi Marke pour qu'elle soit son épouse. Cela aussi, il l'assume, ce qui est symbolisé par le fait que chez Gottfried le héros envoie lui-même des messagers à Marke (ce qui n'est pas le cas chez Thomas), comme chez Eilhart.

— L'éloge d'Isolde par Gottfried montre que le poète alsacien est capable d'écrire lui-même des vers en ancien français, qu'il traduit et commente ensuite : en effet, les vers 12559-12560 — *Ysote, Ysote la blunde/marveile de tu le munde* — ne figurent pas dans le fragment de Carlisle, ce qui confirme que Gottfried emploie l'ancien français par pédanterie.

— Gottfried, qui songe à tout, évoque le problème politique avec la question de l'héritage.

— Les vers 12538-12540 (« Avec Tristan et Isolde, le roi Marke accueillait le meilleur et le pire, car leur perte fut aussi la sienne »), que Gottfried a ajoutés à la trame de son texte, annoncent l'avenir, le fait que ce mariage qui paraît à Marke le *summum* de sa joie lui enlèvera tout son honneur, le fait qu'il est trompé avant même de nourrir le moindre soupçon, et qu'il le sera toujours davantage, notamment pendant la nuit de noces ; ils annoncent aussi la tendresse et l'inclination qu'il aura toujours pour Isolde, qui est « l'étoile de sa joie » (v. 13656), mais aussi les tourments qu'il éprouvera lorsqu'il connaîtra la vérité. (Voir Rainer Gruenter, « Daz ergest und daz beste. Zu Gotfrids *Tristan und Isold*, v. 11645-13096 », *Medieval German Studies. Presented to Frederick Norman*, Londres, 1965, p. 193-200. Mais R. Gruenter ne résout pas non plus ce difficile problème.)

2. Vers 12431-12434.
3. Vers 12435-12502.

Page 549.

1. Voir Thomas, v. 2649, p. 194 : *El beivre fud la nostre mort.*
2. Vers 12503-12506.
3. Vers 12507-12568.

Page 550.

1. Les deux vers 12559-12560 sont traduits aux vers 12561-12562.
2. Vers 12569-12674.
3. Il s'agit de la célèbre nuit de noces, avec la substitution de Brangene à Isolde. Le texte de la *Saga* est si proche du texte de Carlisle que Ian Short a pu l'utiliser pour compléter les vers tronqués.

Gottfried (v. 12584-12678) suit de fort près le texte anglo-normand (v. 131-154), ajoutant des commentaires, des images telle celle de l'or et du cuivre, qu'il utilise pour Brangene puis pour Isolde, transformant un récit de Thomas (v. 141-144) en monologue intérieur d'Isolde (v. 12619-12628), reprenant, de son modèle, l'idée que Marke étreint l'une après l'autre Brangene et Isolde sans voir la moindre différence, appuyant cependant sur cette idée, notamment dans des vers qui s'impriment bien dans la mémoire : v. 12666, *in duhte wip als wip*, et v. 12669, *im was ein als ander* (« Une femme était pour lui comme une autre » et « L'une et l'autre, ce fut pour lui la même chose ») pour bien montrer que Marke est incapable d'avoir des relations personnelles avec une femme, qu'il ne voit en elle que l'objet de son désir sexuel ; la seule différence marquante est que chez Thomas c'est Tristan qui éteint les lumières, ce qui est plus vraisemblable que dans le texte allemand, où c'est Isolde qui le fait au moment où Tristan conduit Brangene au lit de Marke.

Le seul point qui fasse vraiment difficulté, et qui a suscité de nombreux débats, est le breuvage que boit Marke après avoir défloré celle qu'il prend pour son épouse. La *Saga* dit expressément qu'il s'agit du philtre, dont Marke boit à son tour ; le texte de *Sire Tristrem*, p. 943, est peu clair, mais il ne semble pas que Marke boive du philtre. Chez Gottfried, qui ajoute qu'il s'agit d'une coutume, le roi et la reine boivent tous deux du vin, et le poète polémique contre des poètes prétendant qu'ils auraient bu du philtre, ajoutant que Brangene a jeté celui-ci à la mer. Or, le fragment de Carlisle ne dit rien de tel : voir le vers 149, p. 127, *Aprés le vin.* Donc, Thomas ne faisait pas boire du philtre à Marke, et de la sorte tombent toute une série de commentaires le concernant, notamment l'assertion selon laquelle c'est parce que Marke a bu du philtre qu'il est devenu si indécis. D'autre part, il ne faut pas toujours croire Gottfried quand il attaque d'autres versions. Car, à ma connaissance, il n'y a, hormis la *Saga*, aucun autre texte conservé dans lequel Marke boive du philtre — et Gottfried ne pouvait pas connaître la *Saga*.

Page 551.

1. Vers 12675-12780.
2. En ancien français dans le texte : *amis.*

Page 552.

1. Vers 12781-12934.

Page 554.

1. Vers 12935-13097.
2. En ancien français dans le texte : *amise.*

Page 555.

1. En ancien français dans le texte : *amie unde amis.*
2. Dans le texte allemand, *clebewort*, création de Gottfried (littéralement : « mots collés ») : ce sont des mots qui restent gravés dans la mémoire, car ils sont à double sens.

Page 556.

1. Sur la rote, voir n. 2, p. 437. La musique joue dans cet épisode un rôle déterminant. La comparaison du texte allemand avec celui de la *Saga* et même de *Sire Tristrem* montre que Gottfried est proche de son modèle. Invité à jouer, après dîner, de son instrument (harpe dans la *Saga* et *Sire Tristrem*, donc chez Thomas, rote chez Gottfried), le musicien irlandais (Gandin chez Gottfried) accepte, après que le roi lui a promis de lui donner la récompense qu'il lui plairait de recevoir. Après avoir joué deux mélodies irlandaises *(Saga)*, ou deux lais dont la provenance n'est pas précisée (ici; un seul dans *Sire Tristrem*), il réclame Isolde, que Marke ne peut lui refuser sans manquer à sa parole. Tristan, alors absent de la cour, reconquiert Isolde en jouant de la vielle ou rote (*Saga* et *Sire Tristrem*) ou de la harpe (ici), puis en chantant. Le poète utilise donc la musique à des fins mauvaises (Gandin enlève Isolde) et bonnes (Tristan reconquiert la reine). Mais, surtout, l'épisode sert à déconsidérer complètement le roi Marke. Par contrecoup se trouve justifié l'amour adultère de Tristan et d'Isolde, puisque le héros parvient, grâce à ses talents musicaux, à reconquérir la reine perdue pour un air de musique par le roi son époux. Tristan, parce qu'il a restauré l'honneur perdu de Marke et de la cour et délivré la reine, a en quelque sorte un droit légitime sur celle-ci : le coupable, c'est Marke (voir D. Buschinger, « La Musique dans le *Tristan* de Thomas et le *Tristan* de Gottfried », *Tristan-Studien. Die Tristan Rezeption in der europäischen Literaturen des Mittelalters*, Greifswald, Reineke Verlag, 1993, p. 39-56).
2. Vers 13098-13274.

Page 557.

1. *Birsen* (de l'ancien français *berser*) : chasser avec un chien avec un instrument de tir, arc ou fronde.

2. *Jagen*, « chasser à courre ».
3. En ancien français dans le texte : *deu sal, messyre Gandin !*
4. En ancien français dans le texte : *merzi [...] bele Ysolt.*
5. Au Moyen Âge, on apportait avant le repas des planches qu'on posait sur des tréteaux : c'étaient les tables, qu'on enlevait une fois le repas terminé.

Page 558.

1. Il s'agit du droit royal (*küneges recht* dans le texte). La parole royale a force obligatoire impérative. Si le roi manque à la parole donnée — ce qui est le cas ici —, il enfreint le *Küneges Recht*, il abroge le rapport vassalique de la *fides* (*triuwe* en allemand) qui le lie à son subordonné. À la suite de cette dénonciation unilatérale, par le seigneur, d'un engagement réciproque, le vassal n'est plus tenu par son serment de *fides*.

Page 559.

1. Vers 13275-13422.
2. En ancien français dans le texte : *de te saut, beas harpiers ! — merzi, gentil schevaliers !*
3. En ancien français dans le texte : *amis*.

Page 560.

1. Vers 13423-13450.

Page 561.

1. Le ton employé ici par Tristan à l'égard du roi pourrait, aux yeux du public moderne, avoir un effet de scandale. Ces vers sont repris par Gottfried du texte de Thomas, puisqu'ils figurent dans la *Saga*, chap. L, p. 856, et dans *Sire Tristrem*, p. 945 et 946. Même si c'est ici le problème du « don contraignant » qui est soulevé, de sorte que Marke n'est pas « individuellement » coupable, il n'en reste pas moins que l'épisode de Gandin sert à rendre Marke « humainement » coupable et par là à légitimer Tristan et Isolde, et Tristan le fait bien sentir à son oncle.
2. Vers 13451-13536.

Page 562.

1. Vers 13537-13636.

Page 563.

1. Vers 13637-13672.
2. Vers 13673-13722.

Page 564.

1. Vers 13723-13748.

2. Vers 13749-13852.

Page 566.

1. Vers 13853-14026.

Page 568.

1. Vers 14027-14138.

Page 569.

1. Vers 14139-14234.

Page 570.

1. Vers 14235-14520.
2. En ancien français dans le texte : *Melot petit von Aquitan*.
3. Ces vers sont une attaque contre Eilhart : voir p. 308 (v. 3391 et suiv.).

Page 571.

1. Comme aux vers 129-130 (p. 391) et aux vers 1358 et suiv. (p. 407), le chiasme montre l'union indestructible des amants.
2. Littéralement : « Ce qui tourmentait l'un d'eux, l'autre s'en apercevait. » Gottfried fait une paronomase en rapprochant *gewar* (prétérit de *gewerren*, « tourmenter »), au vers 14333, de *gewar* (adjectif, *gewar werden* signifiant « s'apercevoir »), au vers 14334.
3. Cette union des amants non seulement dans la joie, mais aussi dans la peine, est ce qui caractérise selon Gottfried les *edele herzen* (« les cœurs nobles »). Voir le prologue, p. 392 (v. 204 et suiv.).

Page 572.

1. La ruse des copeaux se trouve dans toute la tradition, aussi bien dans la *Saga* (p. 864) et dans *Sire Tristrem* (p. 948), donc chez Thomas, que chez Eilhart (v. 3341 et suiv., p. 308 — le fragment de Béroul commence après cette scène); le roman de Gottfried est cependant le seul où c'est Brangene qui en est l'initiatrice, on peut donc penser que Gottfried a ici modifié son modèle.

Page 573.

1. Ici comme aux vers 1991 et suiv., p. 416, Gottfried joue sur le nom de Tristan, en le traduisant en allemand : *der trurere Tristan* (« Tristan le triste »).

Page 574.

1. Vers 14521-14582.
2. Vers 14583-14612.

Page 575.

1. Vers 14613-14656.
2. Vers 14657-14906.

Page 576.

1. Frère Robert (*Saga*, p. 869) a totalement escamoté cette scène — qui l'a probablement choqué —, où Ísönd prête, afin de prouver l'innocence de ses rapports avec Tristram, un serment ambigu : le serment (Isolde jure n'avoir jamais aimé que l'homme auquel elle a offert sa virginité) figure cependant non seulement chez Gottfried, mais aussi dans *Sire Tristrem* (p. 951), donc chez Thomas ; on le rencontre de même chez Béroul (v. 22 et suiv., p. 3, et 35 et suiv., p. 4) et dans la *Tavola ritonda*, mais pas chez Eilhart, qui, selon notre hypothèse, l'a supprimé parce que, aux yeux de la cour de Brunswick, profondément religieuse, pour laquelle il écrivait, un serment de ce type aurait été plus grave qu'un mensonge : il aurait pris figure de parjure (voir D. Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, Paris-Lille, 1974, p. 546 et suiv., et 1044) ; Eilhart cependant n'a pas escamoté cette scène du rendez-vous épié, mais l'a totalement remaniée (*ibid.*, p. 232 et suiv.).

Page 578.

1. Vers 14907-15046.
2. Gottfried a forgé ici des mots à la mode française : *ameirende unde amurende* (v. 14910). Voir le vers 12065, p. 543, où l'on rencontre le même jeu de mots.

Page 580.

1. Vers 15047-15116.

Page 581.

1. Vers 15117-15266.
2. La saignée était un traitement qui jouissait d'un grand crédit au Moyen Âge et qui était pratiquée dans toutes les couches de la société. On se faisait saigner au moins une fois par an — en règle générale au printemps. Ces jours-là étaient consacrés au repos et à la détente. L'usage des saignées s'est conservé jusqu'au XVIIIe siècle.

Page 582.

1. Dans le texte : *den poinder unde die ritterschaft* (v. 15187). Gottfried utilise la terminologie du tournoi chevaleresque : *poinder* (de l'ancien français *poindre*) évoque l'élan que prend le cavalier pour se précipiter contre l'adversaire, le charger lors d'une joute, combat singulier à la lance et à cheval. *Ritterschaft* signifie « jeu chevaleresque » et est employé ici dans un sens figuré.
2. Dans le texte : *purper unde pliat* (v. 15199), qui désignent de précieuses étoffes de soie. Le *pliat* est de plus entremêlé de fils d'or.

Page 583.

1. Vers 15267-15324.

2. Marke se comporte face aux amants en tant que représentant de la société, qui se doit de veiller à son *êre*, c'est-à-dire à sa position sociale. C'est en tant que roi qu'il convoque ses barons après l'épisode de la « fleur de farine » pour leur demander ce qu'il convient de faire afin que se taisent à la cour les rumeurs qui circulent à propos de Tristan et Isolde. Il a peur de perdre « son bonheur et sa réputation » : c'est sa position sociale qui est ici compromise. En proclamant qu'il n'aura avec Isolde aucune intimité jusqu'à ce qu'elle ait pu se disculper, c'est également en roi qu'il se comporte, et non pas en personne privée ; et c'est lui qui à Londres demande, pour préserver son prestige de roi, le jugement par le fer rouge : c'est une affaire d'État.

Sur le plan humain, Marke est un être déchiré entre l'amour/amitié et la réalité de la trahison. Le plus important trait de son caractère est l'oscillation entre le doute (*zwîvel* ; Gottfried le nomme *Marke der zwivelere*, par exemple aux vers 14010, 15265 et 17712) et le soupçon : il ne cesse de protester de sa détermination, et toujours il se laisse détourner par ses conseillers de la décision qu'il vient de prendre ; le Marck d'Eilhart, au contraire, agit toujours avec décision et résolution : la raison essentielle de ce balancement est que, chez Gottfried, Marke n'a jamais la preuve de la culpabilité des amants, au contraire de ce qui se passe chez Eilhart, et que lorsqu'il l'a enfin, dans le verger, il s'ôte lui-même la possibilité de rendre flagrante l'infidélité d'Isolde. Son amour sensuel pour son épouse lui fait dire qu'elle est innocente : il s'aveugle volontairement, et c'est en cela essentiellement qu'il devient coupable. Il faut dire pour être honnête que, sur tous ces points, Gottfried a largement suivi Thomas, si l'on se fonde sur la *Saga*, qui concorde largement avec le poème allemand.

C'est Thomas qui a introduit le jugement de Dieu dans le roman de Tristan, complétant le serment que prête Yseut chez Béroul (et sans doute dans l'*Estoire*) par l'ordalie : « Il l'a fait de propos délibéré [...] afin de magnifier la *fine amor*. Dieu lui-même est compromis ; il prend parti pour les amants. Le miracle n'est plus latent et subjectif (comme il l'était chez Béroul) ; il est maintenant explicite, indiscutable, objectif. [...] Il se produit une intersection du plan divin et du plan humain. Iseut a porté sans trembler le fer brûlant, parce qu'elle portait avec lui son amour. Et Dieu, par-delà le bien et le mal, a proclamé l'innocence d'Iseut » (Jean Frappier, « Structure et sens du *Tristan* : version commune, version courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, VI, 1963, p. 452-453).

L'accusation d'adultère portée contre Isolde est du ressort d'un tribunal ecclésiastique, car elle touche à l'institution du mariage ; mais en même temps, il y a déloyauté vis-à-vis du roi : c'est donc également une affaire ressortissant à la juridiction laïque. Cela explique la composition du concile. (Voir R. N. Combridge, *Das Recht im « Tristan » Gottfrieds von Strassburg*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1964, p. 83 et suiv.)

L'ordalie, une des formes du jugement de Dieu, est au Moyen Âge

un moyen utilisé par l'Église dans la quête de la vérité. Cette institution repose sur la conviction que Dieu ne tolérera pas que dans un litige le coupable soit acquitté et l'innocent condamné (voir A. Erler, article « Gottesurteil », *Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte*, vol. I, Berlin, 1961). On se soumet volontairement à la procédure de purification ; la plupart du temps, l'ordalie est précédée d'un serment, dont la véracité doit être prouvée par celle-ci. Gottfried respecte en gros la liturgie de l'ordalie, tout en l'abrégeant quelque peu (voir l'ouvrage de R. N. Combridge, p. 97 et suiv., et Lambertus Okken, *Kommentar zum Tristan-Roman Gottfrieds von Straßburg*, Amsterdam, Rodopi, 1984, vol. I, p. 540 et suiv.).

La falsification du jugement de Dieu est dans la littérature mondiale un motif répandu, qui a été emprunté à un fonds oriental. Le *Tristan* de Gottfried est le premier exemple de ce motif dans la littérature allemande. Le poète strasbourgeois l'a emprunté à son modèle, le *Tristan* de Thomas. Mais, dans un commentaire (p. 588) comparant le Christ avec une manche qui flotte au vent, il prend ses distances par rapport à ce jugement faussé : il s'en prend à la croyance naïve du peuple en Dieu, dont il attend une aide même dans les cas les plus contestables. Il critique aussi ceux qui considèrent l'ordalie comme un moyen de parvenir à la vérité ; il critique enfin l'institution de l'ordalie elle-même, cette cruelle comédie de la justice. Or, il ne faut pas oublier qu'en 1212 le pape Innocent III a interdit de tels jugements de Dieu, en donnant pour raison qu'il ne fallait pas tenter Dieu (*Non tentabis Dominum tuum*, Deutéronome, VI, 16), et qu'en 1215 le quatrième concile du Latran a confirmé cette interdiction. L'initiative d'Innocent III a été provoquée par le fait qu'en 1211, à Strasbourg, quatre-vingt-six hommes et femmes, accusés d'hérésie (c'étaient vraisemblablement des Vaudois), durent se soumettre à l'épreuve par le fer rouge ; peu purent prouver leur innocence, et la plupart furent brûlés sur le bûcher. Dans ce contexte, on pourrait concevoir le commentaire de Gottfried (qu'il n'aurait écrit qu'en 1212) comme une critique du rôle de l'évêque de Strasbourg, Heinrich de Veringen, dans le procès des hérétiques (voir Karl Bertau, *Deutsche Literaturen im europäischen Mittelalter*, II, Munich, Beck, 1973, vol. II, p. 960-961, et Kurt Ruh, *Höfische Epik des deutschen Mittelalters*, II, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1980, p. 206-208). On sait que dans une autre affaire Gottfried était de même du côté du patriciat de la ville contre l'évêque de Strasbourg (voir n. 2, p. 622). Pour Jean Fourquet (« Der wintschaffene Christ », *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, Göppingen [GAG, 355], Kümmerle, 1982, p. 109-110), il s'agirait d'une critique de Wolfram d'Eschenbach qui, dans le *Parzival*, fait jouer à Dieu un rôle peu glorieux en permettant au héros de devenir roi du Graal, alors qu'il avait été maudit pour ne pas avoir posé la question salvatrice lors de sa première visite au château du Graal.

3. En moyen haut allemand : *gotes recht* (v. 15306), c'est-à-dire le droit canon.

4. Vers 15325-15468.

Page 584.

1. Gottfried confond le fleuve avec une ville (celle-ci n'est pas nommée dans la *Saga*).

Page 585.

1. Vers 15469-15764.

Page 586.

1. Sur l'ordalie, voir n. 2, p. 583.
2. Il s'agit de la ville de Caerleon, dans le comté de Monmouth, au sud du pays de Galles; c'était déjà une importante ville de garnison au temps des Romains.
3. Afin de permettre à Isolde de se soumettre avec succès à l'épreuve du fer rouge, Tristan se déguise en pèlerin; c'est un des nombreux déguisements qu'adopte le héros pour se tirer d'affaire. Chez Thomas, Tristan prend le masque du lépreux et du pénitent, chez Eilhart celui du lépreux, du pèlerin, du jongleur et du fou; on retrouve le déguisement en fou dans les deux *Folies*, et celui en moine dans *Tristan le Moine*; chez Béroul, dans l'épisode du serment ambigu, il se déguise en lépreux. Le déguisement est inhérent au personnage de Tristan dans la mesure où il constitue pour lui le seul moyen d'affirmer son droit à la passion individuelle et au bonheur, en lutte avec la société féodale. Voir aussi le développement sur le déguisement en marchand chez Gottfried, p. 502 et n. 2.

Page 589.

1. Vers 15765-15914.
2. C'est à Avalon, île des Fées dans la mythologie celtique, qu'Arthur, après avoir été blessé par Mordred, a été enlevé, pour attendre le jour de son retour en Bretagne. Avalon est donc une sorte d'Autre Monde. C'est Thomas qui a introduit cet épisode dans la trame de la légende tristanienne, puisque cet épisode se trouve non seulement chez Gottfried, mais aussi dans la *Saga* (chap. LXI, p. 871), dans *Sire Tristrem*, traduction anglaise du texte de Thomas, et dans la *Tavola ritonda* qui, pour cet épisode, remonte elle aussi à Thomas. Petitcreiu, à la robe multicolore — l'un des indices de sa provenance de l'Autre Monde —, est plus merveilleux que dans la *Saga*, car jamais il ne gronde ni n'aboie, ni ne montre de colère quoi qu'on lui fasse; il n'a pas besoin non plus de manger ni de boire. Surtout — cela, dans tous les textes —, il possède un grelot magique qui permet d'oublier tout chagrin et toute peine.

Page 590.

1. Vers 15915-16174.

Page 591.

1. En ancien français dans le texte : *Urgan li vilus*. De même, p. 592. Voir une variante de cette forme n. 3, p. 594.

Page 593.

1. Vers 16175-16210.

Page 594.

1. En ancien français dans le texte : *a bien venjanz, gentil Tristan !*
2. Vers 16211-16262.
3. En ancien français dans le texte : *Urgan li viliu.*

Page 595.

1. Vers 16263-16332.
2. Vers 16333-16402.

Page 596.

1. La comparaison du poème de Gottfried avec la *Saga* montre que dans cet épisode le poète strasbourgeois est sans nul doute resté très proche de son modèle, dont il aura fait une adaptation serrée. Cependant, à la fin, il s'écarte du *Tristan* de Thomas, si l'on en croit la *Saga*, *Sire Tristrem* et la *Tavola ritonda* : il y a dans le poème de Gottfried un épilogue d'environ soixante vers où il est dit qu'Isolde a arraché au chien le grelot qui délivre de toute peine, car elle ne veut pas éprouver de joie sans Tristan qui, à cause d'elle, vit dans le chagrin. Nous pensons que c'est Gottfried qui a ajouté cet épilogue dans un double but : d'une part pour illustrer la thèse exposée dans le prologue : l'acceptation par les nobles cœurs, les *edele herzen*, aussi bien des peines que des joies de l'amour (voir n. 3, p. 571), d'autre part pour amorcer un parallélisme entre l'épisode de Petitcreiu, où Isolde la reine peut assumer un amour même malheureux, et celui d'Isolde aux Blanches Mains, où Tristan en est incapable et est tenté de trahir son amour pour la reine. Voir D. Buschinger, « Gottfried von Straßburg, adaptateur de Thomas de Bretagne (vers 18443-18454 et 15765-16402) », *La Légende de Tristan au Moyen Âge*, 1982, p. 174-191.
2. Vers 16403-16620.

Page 599.

1. Selon le droit germanique (lombard, bavarois et frison), il est spécifié que le mari trompé pouvait impunément mettre lui-même à mort l'homme et la femme adultères. On trouve les mêmes dispositions dans les textes juridiques allemands du XIIIe siècle, ainsi dans le *Miroir des Saxons*, le *Miroir des Allemands* et le *Miroir des Souabes*. Le *Sachsenspiegel (Miroir des Saxons)* met ainsi l'homme adultère sur le même pied que l'assassin et l'incendiaire, et le menace de la peine de la décapitation. Et nous savons que ce droit du mari à la vengeance

a été effectivement pratiqué : c'est ainsi que le duc Louis de Bavière a fait décapiter le 18 janvier 1256 son épouse Marie sur une simple suspicion d'adultère. En 1175, le comte de Flandre, ayant surpris un chevalier auprès de son épouse, lui a fait briser les membres à coups de gourdin et d'épée, puis l'a fait suspendre par les pieds au-dessus d'une fosse à purin jusqu'à ce que mort s'ensuive.

2. Vers 16621-16678.

Page 600.

1. Dans la *Saga* (p. 876), Petitcreiu est entraîné à la chasse dès qu'il a été offert par Tristan à Isolde. Dans *Sire Tristrem*, Hodain, comme chez Gottfried, mais aussi Peticrewe accompagnent les amants dans la forêt.

2. Vers 16679-16772.

3. Corynæus, personnage de l'*Énéide* de Virgile, héros troyen. Chez Geoffroi de Monmouth *(Historia regum Britanniae)* il accompagne Brutus en Cornouailles, dont il est le héros éponyme et le fondateur légendaire.

4. En ancien français dans le texte.

Page 601.

1. Vers 16773-16806.

2. Vers 16807-16908.

3. Dans la *Saga* (p. 877) Tristan chasse pour se nourrir ; dans *Sire Tristrem* (p. 953) les amants n'ont pas besoin non plus de nourriture : ils se regardent l'un l'autre, comme chez Gottfried, et cela leur suffit ; mais quelques lignes plus loin il est dit qu'ils mangent du gibier et du chou. On doit sans doute à Gottfried, qui voulait célébrer la fête de l'amour, le trait selon lequel ils n'avaient besoin d'aucune nourriture. Voir la Notice, p. 1411.

Page 602.

1. Le mot *erbephluc*, une création de Gottfried, ne se trouve qu'ici : la charrue ancestrale, c'est tout ce dont Tristan et Isolde ont hérité. Nous comprenons *ir erbephluc* comme apposition à *die lieb*, mais *ir erbephluc* peut être aussi accusatif, complément d'objet direct ; dans ce cas, il faudrait traduire : « L'amour passait pour eux sa charrue ancestrale, les suivant pas à pas... » Mais il y a aussi un jeu de mots sur les deux sens de *pfluoc*, la charrue et l'occupation à laquelle on s'adonne (voir Benecke, Müller, Zarncke, *Mittelhochdeutsches Wörterbuch*, reprint Hildesheim, Georg Alius, 1963, II, 1, p. 512-513). Il faudrait alors traduire : « L'amour, leur occupation ancestrale, les accompagnait à chaque pas, à chaque instant » ; dans ce cas il y aurait une allusion au destin tragique des parents de Tristan, Rivalin et Blanschefleur, dans lequel celui de Tristan et d'Isolde est préfiguré.

2. Arthur apparaît dans de nombreux romans français, bien sûr, mais aussi allemands, ainsi dans le *Tristan* de Béroul et chez Eilhart, donc très certainement dans leur modèle commun ; Thomas, le modèle de Gottfried, l'a supprimé comme personnage actif.

3. Les critiques allemands ont donné, de l'épisode de la grotte enchantée, des interprétations diverses et contradictoires.

Friedrich Ranke (« Die Allegorie der Minnegrotte in Gottfrieds *Tristan* », *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft. Geisteswissenschaftliche Klasse,* 2/ 1925, p. 21 et suiv., repris dans A. Wolf éd., *Gottfried von Straßburg*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1973, p. 1 et suiv.) a fait l'hypothèse que la grotte d'amour était conçue sur le modèle de l'exégèse tropologique et mystique de l'église, de la maison de Dieu. Le concept d'amour est compris comme une glorification de l'amour s'élevant dans les sphères du recueillement religieux ; la grotte d'amour apparaîtrait alors comme un temple religieux. Cette interprétation a été adoptée par les critiques qui voyaient *der Minnen hûs* (v. 17029) intégrée dans le domaine du sacré chrétien. Gottfried aurait ainsi transféré l'exégèse spirituelle de la théologie sur un objet profane. La grotte d'amour est donc, dans cette conception, soit la maison de Dieu, soit l'église du Christ, soit même la Jérusalem céleste.

Julius Schwietering (*Der « Tristan » Gottfrieds von Straßburg und die Bernhardinische Mystik*, Berlin, 1943) a donné lui aussi une interprétation théologique de la grotte d'amour, dans la tradition de Bernard de Clairvaux. L'union des amants apparaît ici comme *ir zweier lîpnar* (16818, « voilà leur meilleure nourriture »), comme *pasci et pascere*, thème de la 71[e] allocution de Bernard de Clairvaux sur le Cantique des Cantiques ; le lit de la grotte est rapproché du *lectulus Salomonis* et l'union amoureuse prend des formes de l'*unio mystica* ; la grotte d'amour identifiée avec le temple de Dieu, Tristan et Isolde apparaissent alors comme des servants dans le temple de l'Amour, une sorte de saints de l'Amour.

En fait, dans son *Tristan*, Gottfried s'est servi de certaines analogies avec la religion chrétienne et la mystique du XII[e] siècle (ainsi le concept d'*unio mystica* qu'il aura sécularisé) pour glorifier l'amour entre Tristan et Isolde, qui lui apparaît comme le seul amour parfait, le distinguer des autres formes d'amour et en faire un modèle pour tous (*li deciple de son covant*, disait déjà Chrétien de Troyes au vers 16 de son prologue d'*Yvain ou le Chevalier au Lion* ; voir *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 339). L'épisode de la grotte d'amour, tout comme la description du palefroi d'Enite dans l'*Erec* de Hartmann, est un morceau de virtuosité, un ornement (*durchzieren*, comme il est dit dans la digression littéraire au vers 4625, p. 449). À ce propos, lire l'article de Jean Fourquet, « Littérature courtoise et théologie », *Recueil d'études*, p. 34-39.

Herbert Kolb (« Der Minne hus. Zur Allegorie der Minnegrotte in Gottfrieds *Tristan* », *Euphorion*, 56, 1962, p. 229 et suiv. ; repris dans A. Wolf éd., *Gottfried von Straßburg*, p. 305 et suiv.) oppose à cette interprétation mystique une explication purement littéraire de la grotte d'amour. Gottfried aurait été influencé par la tradition des allégories d'amour françaises : sa *fossure* serait l'équivalent de la « Maison d'amour » de la littérature française du Moyen Âge ; « Maison d'amour » serait rendu par *der Minnen hûs* (v. 17029). Une journée de voyage à cheval est nécessaire pour parvenir à cette *maison d'amor*, qui n'est pas ouverte à tous, et à l'intérieur de laquelle se trouve le lit de

la déesse de l'amour ou du dieu de l'amour *(li lis al dieu d'amor)*. Si Gottfried a connu de telles représentations de l'allégorie d'amour française, il serait le premier à les avoir utilisées dans la littérature allemande.

Werner Betz (« Gottfried von Straßburg als Kritiker höfischer Kultur und Advokat religiöser erotischer Emanzipation », *Festschrift Konstantin Reichardt*, Berne, 1969 ; repris dans A. Wolf éd., *Gottfried von Straßburg*, p. 518 et suiv.) interprète les vers 16985-17057 comme une allégorie de l'acte d'amour.

P. C. Ober (« Alchemy and the *Tristan* of Gottfried von Strassburg », *Monatshefte für deutschen Unterricht, deutsche Sprache und Literatur*, 57, 1965, p. 321 et suiv.) a essayé d'interpréter la grotte d'amour *in the light of alchemical symbolism* (p. 321), et la met en relation avec l'alchimie, qui devenait à la mode à l'époque de Gottfried.

Page 603.

1. Vers 16909-16922.
2. Suit l'allégorie de la grotte d'amour, qui est entièrement de l'invention de Gottfried.
3. Vers 16923-17138.

Page 605.

1. Ample confession du poète, qui a donné lieu aux conjectures les plus variées. On pourrait penser que Gottfried a connu un amour profond, sans être exaucé. Dans sa digression « autobiographique », Gottfried dit qu'il connaît la grotte d'amour depuis sa onzième année, mais qu'il n'a jamais été en Cornouailles, c'est-à-dire que la grotte d'amour ne se trouve pas en un endroit précis, mais qu'on peut la trouver partout où un homme et une femme s'aiment.
2. Vers 17139-17274.
3. En ancien français dans le texte : *amie*.

Page 606.

1. Au contraire de la *Saga* (p. 877) où il est question de pluie et de froid, il règne dans le poème allemand un éternel printemps, comme dans l'épisode de la Joie de la Cour dans l'*Érec* de Chrétien (voir *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, v. 5735-5760, p. 140-141) et dans celui de Hartmann. Dans *Sire Tristrem* (p. 953) il est dit qu'en hiver il faisait doux et en été frais.
2. La fille du roi de Thrace, Phyllis, s'était tuée par nostalgie de son bien-aimé et fut changée en amandier.
3. À la suite d'une relation incestueuse avec son frère, Canacé mit au monde un enfant et se suicida sur l'ordre de son père Éole.
4. Byblis se prit d'amour pour son frère Caunos et se changea en fontaine quand elle se vit dédaignée.
5. Selon Virgile, Didon, reine de Carthage, se suicida après avoir été abandonnée par Énée.
6. L'enseignement de Tristan, qui avait élevé Isolde jusqu'à lui, voit ici son aboutissement : Tristan et Isolde communient dans la

musique, symbole de leur communion dans l'amour magnifiée dans cet épisode. Jusque-là, Tristan chantait seul en s'accompagnant lui-même sur l'instrument ; Isolde faisait de même ; de plus, ils interprétaient des pièces de musique variées ; maintenant, non seulement ils jouent uniquement « lais et mélodies qui parlaient d'amour », montrant par là l'omniprésence de celui-ci, mais en outre Tristan harpe tandis qu'Isolde chante, et vice versa, ce qui souligne encore davantage cette union parfaite dans l'amour entre deux êtres, union symbolisée par les accents conjugués dont parle le poète : interchangeables, ils ont perdu leur identité et se fondent l'un avec l'autre en une unité supérieure. Et le silence de la *Saga* et de *Sire Tristrem*, où il n'est nullement question de musique, invite, malgré la brièveté du récit de la vie dans la forêt dans ces deux textes, à supposer qu'il appartient à Gottfried d'avoir fait de la musique le symbole le plus parfait de l'amour d'une essence supérieure qui est celui de Tristan et d'Isolde.

7. En ancien français dans le texte : *La fossure a la gent amant.*

Page 607.

1. C'est le motif de la chasse à la muette, que l'on ne trouve ni dans la *Saga* ni dans *Sire Tristrem* ; mais comme il se trouve chez Béroul (v. 1593 et suiv., p. 45), qui avait selon notre hypothèse la même source que Thomas, le modèle de Gottfried, on peut penser que le poète strasbourgeois l'a reçu de sa source. Chez Eilhart, le héros n'a pas besoin de dresser son chien : quand il rejoint les fugitifs dans la forêt, il est déjà silencieux (voir p. 322-323 et v. 4484 : *den schwigenden Hund*), ce qui est sans doute une initiative du poète.

2. C'est le contraire de ce qu'on lit dans la *Saga* (p. 877) et dans *Sire Tristrem* (p. 953).

3. Vers 17275-17326.

4. Le motif de la chasse comme moyen de dissiper le chagrin d'amour remonte à l'Antiquité : il est à mettre en relation avec le symbolisme érotique de la chasse.

Dans la *Saga* (chap. LXV, p. 877), les veneurs de Markis ont levé un grand cerf, qui prend la fuite et qui contribue à faire découvrir les amants ; chez Gottfried, il s'agit d'un *vremeden hirz* (« un cerf étrange », v. 17293) ; de plus c'est un cerf blanc, ce qui nous fait immédiatement penser à la chasse au cerf blanc dans l'*Érec* de Chrétien et dans celui de Hartmann. Dans la mythologie celtique, le cerf blanc est un animal qui vient de l'Autre Monde. Ce qui chez Gottfried attire l'attention, c'est que le cerf blanc est du domaine de la grotte d'amour : il vient de la grotte et retourne à la grotte. Le *locus amoenus* autour de la grotte, la grotte d'amour elle-même se trouveraient par là dans l'Autre Monde, ce que corrobore le fait que cette grotte est difficilement accessible : il faut traverser deux jours durant forêts et landes, elle est entourée de rochers sans cultures, de terres sauvages et désertiques, bref la contrée est impénétrable, et seuls les élus y ont accès. Que Marke ne puisse rejoindre le cerf, qui appartient au domaine de la grotte, est l'un des indices tendant à prouver que le roi n'a aucune connaissance du véritable amour, que cette sphère lui est absolument fermée, ce qui est confirmé par le fait qu'à l'inverse de ce qui se passe

dans la *Saga* (donc sans doute chez Thomas), où il peut entrer dans la grotte déposer son gant sur la joue d'Ísönd afin de la protéger des ardeurs du soleil, il n'a pas accès à la grotte.

Page 608.

1. Vers 17327-17346.
2. Vers 17347-17416.
3. En ancien français dans le texte: *schantoit unde discantoit/ir schantzune unde ir refloit.* Voir *Histoire de la musique*, Encyclopédie de la Pléiade, t. I, p. 706 et p. 759. Les oiseaux des bois chantent à plusieurs parties (*organieren*), autrement dit ils chantent une polyphonie en fondant sur un thème de plain-chant, sur la teneur grégorienne, une ou plusieurs voix supplémentaires; ils font leurs variations ou modulations (*anderunge*, v. 17369) et chantent et déchantent leurs chansons et leurs reflaits (chant avec refrain, ou ce refrain lui-même): ici Gottfried, qui utilise les termes français de *schantoit* et *discantoit*, fait allusion au chant, voix principale, préexistante, qui soutient le déchant, voix d'accompagnement, dite voix organale, se plaçant au-dessus de la première voix (il y a cependant de fréquents croisements entre l'une et l'autre) — forme primitive du contrepoint, improvisée et à vocalises. On peut très bien imaginer le chant grave et soutenu de certains oiseaux — tels grives et merles — formant la teneur grégorienne qui sert de base aux pépiements plus aigus des oiseaux, ainsi les rossignolets ou les oisillons à ramage rapide comme les pinsons et les mésanges, improvisant leur déchant en construisant un duplum, voire un triplum et un quadruplum, et donnant à l'ensemble un remarquable relief sonore. Gottfried décrit le chant en faisant référence à la technique nouvelle du déchant (le plus ancien traité de déchant date de la fin du XIIe siècle — voir J. Chailley, *Cours d'histoire de la musique*, Leduc, 1967, t. I, p. 46). Le poète est donc tout à fait à la page; de plus il convient de signaler que les oiseaux musiciens sont un topos littéraire: voir notamment *Les Miracles de Notre Dame* de Gonzalo de Berceo (*Milagros de Nuestra Señora*, Clasicos Castellanos, Madrid, Espasa-Calpe, 1952, v. 1198-1264, str. 7-8), où l'on trouve un topos analogue, et l'article de Daniel Devoto, « Sur le répertoire des oiseaux espagnols » (*Revue de musicologie*, LIV, n° 2, 1968, p. 176-205); plus tard la *Messe des oiseaux* de Jean de Condé, v. 73 et suiv. et v. 164 et suiv. (éd. Jacques Ribard, Genève-Droz, Paris-Minard, 1970; voir v. 1275-1345) et *Der Minne Regel* d'Eberhard von Cersne, v. 391 et suiv. (éd. Danielle Buschinger, Göppingen, Kümmerle — G.A.G., 276 —; voir v. 1404); les oiseaux sont assimilés à des humains; ce sont des chanteurs exceptionnels qu'on peut mettre sur le même plan que les Minnesänger qui, dans la digression littéraire, étaient justement appelés des rossignols (v. 4751, p. 451) — ce sont les troubadours qui ont imaginé l'assimilation du poète-amant au rossignol qui chante la nuit et que l'aube fait taire. Au reste, Gottfried, qui va jusqu'au bout de l'assimilation en considérant le chant des oiseaux comme un service courtois rendu à Tristan et Isolde dans un monde, celui de la forêt, organisé comme le monde féodal, ou le monde courtois, prête aux uns comme aux autres le même rôle:

celui de ravir ceux qui les écoutent, de réjouir les cœurs ; voir p. 451 (v. 4761-4762, v. 4769 et v. 4771-4772) et ici (v. 17373). Enfin, compte tenu que l'exécution du déchant à Noël, Pâques et la Pentecôte soulignait l'importance de la fête et servait à lui donner un caractère de solennité (J. Chailley, *Cours d'histoire de la musique*, t. I, p. 47), l'exécution du déchant par les oiseaux dans leur concert consacre, pourrait-on dire, le caractère exceptionnel, la solennité de cette fête suprême de l'amour.

Page 609.

1. Gottfried est le seul auteur de la tradition qui ait explicité le motif de l'épée nue entre Tristan et Isolde. Sur la fonction de cette épée, les autres poètes demeurent allusifs.
2. Vers 17417-17454.
3. Vers 17455-17484.

Page 610.

1. Vers 17485-17626.

Page 612.

1. Vers 17627-17658.
2. Vers 17659-17691.
3. Vers 17692-17722.

Page 613.

1. Vers 17723-17816. Le désir charnel est la seule raison du rappel des amants à la cour. Quand Marke aperçoit Isolde endormie dans la forêt, il est comme ensorcelé par elle : elle lui paraît maintenant encore plus belle que jamais ; elle a un effet séducteur sur lui, et sa beauté excite ses sens. Il désire passionnément l'embrasser, la posséder, elle et son amour (v. 17587-17607). Amour signifie pour Marke lubricité et concupiscence, convoitise et désir (*gelüste unde gelange*, v. 17767), pure sensualité. Or rien n'aveugle davantage que la convoitise et le désir. Au reste, Gottfried lui-même appelle l'union de Marke et d'Isolde *alwere, herzelose blintheit* (« cet aveuglement stupide et parfaitement déraisonnable », v. 17739-17740) et *erlosez leben* (« existence sans honneur », v. 17754). Donc, quand Isolde est revenue à la cour, Marke dispose de nouveau de ce que depuis toujours il estime le plus, c'est-à-dire de *die vröude* (voir v. 17724-17726), le corps d'Isolde et le plaisir des sens, mais non pas l'honneur (v. 17727 : *niht ze eren, wan ze libe*, « non pour l'honneur, mais pour le corps »). Il n'éprouve pour Isolde ni inclination ni sentiment profond ; elle est sa femme uniquement de par le nom, de par la position sociale (v. 17732-17734). « Si ce n'est qu'elle était comme son épouse souveraine et reine, là où on l'appelait roi », elle est également pour lui seulement un objet, une marchandise. Et bien que Marke voie qu'Isolde ne l'aime pas, mais qu'elle est attachée par toutes les fibres de son corps et de son cœur à Tristan, il ne veut pas le savoir.

Gottfried propose ici une critique acerbe de la pratique des mariages politiques, mariages de convenance reposant sur une convention contractuelle et, par là, garantis par l'échelle de valeurs de la société féodale. Pour lui, ces valeurs morales sanctionnées par la société se changent en non-valeurs. Il ne part pas du caractère inattaquable et de la légitimation de la morale institutionnalisée par la société, mais de l'authenticité et de la profondeur des sentiments. C'est pourquoi, puisque Marke est certain qu'Isolde ne l'aime pas, mais qu'elle aime Tristan, c'est contre l'époux qu'il prononce le verdict de culpabilité, alors qu'il acquitte le couple (adultère !) des amants, et Marke est d'autant plus coupable qu'en Isolde il cherche le plaisir érotique, et non la communauté profonde qui unit Isolde à Tristan ; voir aussi, sur la responsabilité des femmes, v. 17783-17800, p. 614.

Page 614.

1. Vers 17817-18114.

Page 616.

1. Il s'agit sans doute des érudits, les clercs étant les détenteurs du savoir et de la culture au Moyen Âge.
2. Que le fruit défendu ait été une figue est une théorie de la littérature rabbinique. Gottfried s'est peut-être inspiré de Hugues de Saint-Victor ou de Pierre Le Mangeur. La figue est un symbole sexuel traditionnel.

Page 618.

1. Vers 18115-18214.

Page 619.

1. Vers 18215-18244.
2. Vers 18245-18358.

Page 620.

1. En ancien français dans le texte : *duze amie, bele Ysot.*

Page 621.

1. Vers 18359-18404.
2. Vers 18405-18466.

Page 622.

1. Si le nom ethnique *Alemâne* figure aussi bien dans le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach (67, 22) que chez Walther von der Vogelweide (34, 7), Gottfried est à notre connaissance le seul auteur allemand à utiliser le nom de pays *Almanje* (v. 18445), et il l'utilise avec la signification d'Empire, d'autant plus que le terme lui-même de *romesch riche* — équivalent allemand du nom officiel *Imperium romanum* —

figure quelques vers plus bas (v. 18431); la Champagne où se rend Tristan, avant d'aller en *Almanje*, est de plus limitrophe de l'Empire.

2. La « grande guerre » qui sévit en terre d'Allemagne est selon toute évidence celle qui accompagna jusqu'en 1208 le schisme impérial provoqué par la double élection royale, en 1198, de Philippe de Souabe (le 8 mars) et d'Otton IV de Brunswick (le 9 juin) à la mort de Henri VI, en 1197. La guerre avait atteint l'Alsace : l'évêque de Strasbourg s'était, à la suite du pape Innocent III, prononcé pour Otton de Brunswick, tandis que les bourgeois de Strasbourg se déclaraient pour Philippe de Souabe. L'Alsace, depuis le xe siècle rattachée au duché de Souabe, était du côté des Hohenstaufen, qui y possédaient des biens étendus; Philippe vint donc dévaster les terres épiscopales. L'Alsace avait été ainsi l'une des premières régions ravagées par la guerre. Le 10 juillet 1199, Philippe, qui en est à sa deuxième campagne dévastatrice en Alsace, assiège Strasbourg et est sur le point de donner l'assaut à la ville, quand les habitants de Strasbourg obtiennent de l'évêque Konrad II von Hunenburg, sous la tutelle duquel ils sont, qu'il fasse la paix avec le Staufen. En 1202, les Strasbourgeois obtiennent la juridiction criminelle, auparavant du ressort de l'évêque, et un conseil de 12 membres avec un bourgmestre. Le 16 juin 1205, Philippe de Souabe soustrait complètement la ville à l'autorité épiscopale et la met sous l'autorité immédiate de l'Empire et sous sa protection spéciale. Pour finir, disons que le chapitre cathédral adoptait souvent des options politiques contraires à celles de l'évêque. Si Tristan est qualifié par le poète de bon serviteur du sceptre et de la couronne, de bon défenseur de l'Empire romain, c'est qu'il combattait dans les rangs du parti hostile au pape, c'est-à-dire pour le Staufen. Dans ces circonstances on peut penser que Gottfried était lui aussi favorable, tout comme la ville de Strasbourg et le chapitre cathédral, à Philippe de Souabe, et hostile au pape. C'est donc une allusion directe aux événements contemporains que Gottfried fait dans son œuvre (voir Danielle Buschinger, « Gottfried von Straßburg, adaptateur de Thomas de Bretagne », p. 171-174).

3. Vers 18467-18600.

4. Ce sont vraisemblablement les yeux et la bouche qui, à cause de la douleur éprouvée par Isolde, ne pouvaient remplir leur fonction.

Page 623.

1. La mort des amants, non traitée par Gottfried qui, comme on sait, a laissé son œuvre inachevée, est préparée de longue date : dès que l'un meurt, l'autre doit nécessairement mourir.

Page 624.

1. Vers 18601-18686.

Page 625.

1. Vers 18687-18816.

2. Arundel se trouve dans le Sussex. Quand Gottfried dit qu'il se situe entre l'Angleterre et la Bretagne, il témoigne de connaissances

géographiques assez floues. Chez Thomas (et chez Eilhart), il s'agit de la Bretagne (la Petite-Bretagne, sur le continent).

3. Dans le texte, *Ysot as blansche mains.*

4. Dans le texte, *Kaedin li frains*, Kaedin le franc, le noble. Chez Thomas, il a nom Kaerdin, Caerdins ou Kaherdin.

5. Jovelin a sans doute pour origine le nom celtique Howel ou Hoel. Ce nom se trouve depuis le IX[e] siècle dans des documents d'archives bretons. C'est le nom du personnage dans le manuscrit 103 du *Tristan en prose* français ; chez Eilhart, il a nom Havelin ou Hefelin.

6. La duchesse ne porte ce nom que chez Gottfried et Heinrich.

7. Il s'agit de la ville de Carhaix, en Bretagne, dans le Finistère. Le nom signifie « château de Ahès », une créature mythique du folklore breton. La ville, d'abord gauloise, avait une grande importance du temps des Romains, car elle se trouvait à un carrefour de voies romaines.

Page 626.

1. *Occene* dans le texte. Le poète considère apparemment le nom *Occene* (océan Atlantique) comme un nom de pays ou de ville.

Page 627.

1. Vers 18817-18948.

2. Rugier est un nom germanique (en allemand *Rüdeger*) ; Doleise est la région de Dol en Bretagne.

3. Nautenis est certainement la déformation de Naupaténis (qui apparaît chez Eilhart), issu de *li naim Bedenis*. Hante est vraisemblablement le comté anglais Hampshire ou Hantshire.

4. Rigolin/Ryolin/Riol est un nom breton. Chez Eilhart, ce personnage a nom Ryole von Nantiß (manuscrit de Dresde) ou Rÿol von Mantiß (manuscrit de Heidelberg). Voir p. 336.

5. En ancien français dans le texte.

6. Dans leurs cris de guerre, les combattants des deux côtés nomment les pays pour lesquels ils combattent.

Page 628.

1. Vers 18949-19040.

Page 629.

1. En ancien français dans le texte : *a de benie.*

2. En ancien français dans le texte : *Ysot la bele.*

3. Vers 19041-19124.

4. En ancien français dans le texte : *Ysote as blansche meins.*

Page 630.

1. Vers 19125-19166.

Page 631.

1. Vers 19167-19362.
2. Le lai *(leich)* est une grande forme lyrique caractérisée par l'enchaînement de nombreuses strophes inégales. Le lai fut à l'origine conçu et présenté comme chanson à danser (gotique *laiks*, « danser »). Il ressemble à la séquence d'église, qui a vraisemblablement la même origine.
3. Tristan désormais chante son propre amour, pour distraire la cour et la princesse : il fait de son amour le sujet d'une œuvre d'art que, devenu poète de cour, il propose au public.
4. En ancien français dans le texte : *schanzune.*
5. En ancien français dans le texte : *Ysot, ma drue, Ysot, mamie,/en vus ma mort, en vus ma vie!* On peut rapprocher ces deux vers de ceux qui se trouvent dans les fragments conservés de Thomas : fragment de Turin, v. 1215-1216, p. 157 : *La bele raïne, sa amie,/En cui est sa mort e sa vie* (« La belle reine, sa bien-aimée, de qui dépendent sa mort et sa vie ») ou encore Douce, v. 2865-2866, p. 200 : *Cum a dame, cum a s'amie/En qui main est sa mort e sa vie* (« à vous qui êtes sa dame, sa bien-aimée, et de qui dépendent sa mort et sa vie »).

Page 632.

1. En ancien français dans le texte : *Ysote la bele.*

Page 633.

1. Vers 19363-19402.

Page 634.

1. Vers 19403-19548.
2. En ancien français dans le texte : *Ysot, ma drue, Ysot, mamie,/en vus ma mort, en vus ma vie!*

ULRICH DE TÜRHEIM

PREMIÈRE CONTINUATION

NOTICE

Le poète.

À deux reprises, des auteurs du XIIIe siècle ont entrepris de compléter le fragment du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg par ce que l'on appelle une continuation. Bien avant l'œuvre de Heinrich de Freiberg, écrite à la fin du XIIIe siècle, Ulrich de Türheim, noble originaire de la région d'Augsbourg, composa une première continuation

de l'œuvre de Gottfried sur l'ordre de l'influent Konrad de Winterstetten. Ulrich, connu comme continuateur de Wolfram d'Eschenbach[1] et comme auteur d'une adaptation du *Cligès* de Chrétien de Troyes, le *Clîes*, dont seuls des fragments nous sont parvenus, s'est selon toute évidence appuyé dans sa continuation du *Tristan* de Gottfried sur le *Tristrant* d'Eilhart d'Oberg.

Comme cette œuvre, en dépit de l'appréciation déférente de Rudolf d'Ems[2], est inférieure, sur le plan de la qualité esthétique, à la continuation de Heinrich de Freiberg, elle n'a en comparaison que peu attiré l'attention des chercheurs. Des jugements sévères, tel celui de Thomas Kerth[3], qui lui dénie toute profondeur intellectuelle et lui reproche sa sexualité exagérée et grossière, ne rendent pas justice à sa valeur. Mais une série d'études récentes ont tenté, notamment en ce qui concerne la réception du thème de Tristan, de l'examiner plus en détail[4].

Interprétation de l'œuvre.

Ulrich de Türheim se comporte de manière assez indépendante vis-à-vis de sa source, le *Tristrant* d'Eilhart. Il commence avec les événements situés à Karke, en Arundel. La scène de l'eau aventureuse, qui fait suite au mariage non consommé entre Tristan et Isolde aux Blanches Mains, est encore contée conformément au récit d'Eilhart. Mais le poète a ajouté un motif de conte : un chevreuil merveilleux, aux taches noires et blanches, apporte à Tristan, qui est accompagné de Kaedin, un message de l'Isolde irlandaise. Les retours de Tristan en Cornouailles, qui suivent, sont cependant réunis en un seul voyage au pays de Marke, dans lequel Ulrich combine les éléments des différents voyages. La première visite (avec Kaedin) est élargie par un retour de Tristan déguisé en écuyer, qui fait suite à une visite sous les traits d'un lépreux et qui mène à la réconciliation avec Isolde. Immédiatement après, Isolde demande à son bien-aimé de venir la rejoindre déguisé en fou. La fin de l'œuvre est de nouveau contée selon un canevas parallèle à celui d'Eilhart.

Ces particularités extérieures ne disent certes pas grand-chose des intentions poétiques d'Ulrich. À ce sujet, ce sont les caractères spécifiques de la mise en forme et les déclarations directes de l'auteur concernant le conflit entre mariage — Isolde la Blonde et Marke — et amour — Isolde la Blonde et Tristan — qui sont éclairants. Dans un commentaire d'auteur, Ulrich prend explicitement ses distances vis-à-vis du comportement de son héros. D'après lui Tristan comme amant mène une vie contraire à l'honneur[5]. L'amour entre Tristan et

1. Il a complété le fragment du *Willehalm* par un *Rennewart* comptant environ 36 500 vers.
2. Voir v. 2256 et suiv., ainsi que v. 4390 de son *Willehalm*, où il se fait connaître comme l'ami d'Ulrich.
3. Th. Kerth, Introduction à son édition du *Tristan* d'Ulrich de Türheim, Tübingen, Niemeyer Verlag, 1979, p. VII (A.T.B., 89).
4. Voir la Bibliographie, p. 1473.
5. *Unreht lebn* (v. 2503 ; voir p. 672).

Isolde est selon Ulrich infamant, voire impie. Pour faire comprendre cette prise de position, il met dans la bouche de Tristan un monologue où il confesse sa propre faute : « Renonce à ce scandale, Tristan, toi qui causes de l'esclandre dans le monde et livres ton âme à la damnation, abandonne cette folie, Tristan ! Bannis désormais de ton esprit les pensées qui compromettent ton salut et ruinent ton honneur[1]. » Ulrich montre la reine Isolde éperdue d'amour[2] et dénonce l'influence néfaste qu'elle exerce sur Tristan. Enfin, il va jusqu'à considérer les amants comme des voleurs d'amour.

Cet amour, qui contrevient aux lois de l'ordre moral humain et aux commandements de Dieu, précipite les amants dans les griffes du diable et les conduit à une mort lamentable, châtiment logique du péché qu'ils ont commis : « Ils auraient été heureux en ce monde, s'ils ne s'étaient pas tant aimés. L'amour leur a fait payer cher leur amour[3] ».

Ulrich invite alors ses lecteurs à prier pour Tristan et Isolde, afin que Dieu les accueille en son paradis, « s'il [Tristan] est encore en enfer[4] ». De même, Marke fait construire un monastère où il se retire, afin que Dieu pardonne leur faute aux amants et pour leur gagner, ainsi qu'à lui-même, la vie éternelle[5]. Ulrich achève son poème par une prière qui jette une lueur particulière sur l'œuvre : celle-ci apparaît véritablement comme une illustration de ce qu'il faut éviter, si l'on veut accéder au royaume de Dieu. De toute évidence, la violation de la foi conjugale contrevient à tous les principes moraux, ce que confirme de façon particulièrement nette la description par Ulrich du mariage de Tristan et d'Isolde aux Blanches Mains.

Ulrich considère en effet ce mariage comme la solution idéale : à ses yeux il est le meilleur moment, l'apogée de la vie du héros[6]. Et le poète, qui rend Isolde la Bretonne fort sympathique, prend parti pour elle, contre l'autre Isolde. Elle est le personnage positif dans l'œuvre d'Ulrich, qui réhabilite l'épouse contre la maîtresse. L'union des époux apparaît comme le couronnement de l'amour : Isolde aux Blanches Mains est prête à cette union, car elle aime Tristan de façon sincère[7].

C'est ainsi qu'Isolde aux Blanches Mains est — en tant qu'épouse de Tristan — présentée dans un éclairage des plus avantageux. Ulrich la qualifie de « délicieuse, pure jeune fille Isolde[8] ». Sans cesse il attire

1. *Tristan, la den unvuc, / dez diu werlt niht ruchet / unde doch dersele vluchet. / Tristan, la den unsin / unde tu die gedanke hin, / die dir din heil verkerent / unde gar din ere unerent* (v. 46-52 ; voir p. 638).
2. Voir p. 645 (v. 590-591).
3. *Si waren riche inder werlt, / hete si gelan der minnen gelt. / diu minne in jemerlichen galt* (v. 3643-3645 ; voir p. 688).
4. *Ob er noch ist zehelle* (v. 3709 ; voir p. 689).
5. *Ime unde in gewinnen / wolter das ewege lebn* (« pour qu'[...] il pût obtenir pour lui et pour les deux amants la vie éternelle », v. 3694-3695 ; voir p. 688. Voir aussi n. 1, p. 689).
6. Pour Gottfried, c'était le mariage qui était qualifié de *blinder unsin* (v. 19165, « aveugle folie », p. 631), l'amour vrai étant, selon lui, impensable dans le mariage.
7. *Nu hore, lieber Tristan / vil dikke ich daz vernomen han, / daz ein man unde sin wip / hant zwo sele und einen lip. / ez solte wesen under in zwein / ein gar vereinetes ein* (« Alors, écoute, mon cher Tristan : bien souvent j'ai entendu dire qu'un homme et une femme ont deux âmes, mais un seul corps. Ces deux devraient être inséparablement unis », v. 353-358 ; voir p. 642).
8. *Die reine, suze maget Ysot* (v. 310 ; voir p. 641).

l'attention de ses lecteurs sur le tort et le mal qui sont faits à cette femme dévouée par son époux. Cruellement blessée par Tristan et bien que sachant pourquoi il la dédaigne, elle prend sa défense contre son propre père et facilite même son voyage en Angleterre auprès de sa rivale. Isolde aux Blanches Mains est ainsi dépeinte par Ulrich comme une fille et une épouse exemplaire à tous égards. Le mariage avec Tristan lui est recommandé par ses parents, car il est nécessaire aux intérêts du royaume, et Isolde obéit sans discussion, puisqu'il est clair que son cœur appartient à Tristan. Comme épouse, elle accepte également sans protester le comportement curieux de Tristan. Après la nuit de noces, elle se lève encore vierge avec ces mots : « tout ce que vous faites est bien fait, et tout ce que vous désirez, je le désire aussi[1]. »

Dans une bien plus large mesure que chez Eilhart, où, dans la seconde partie, les amants sont responsables d'eux-mêmes, de leurs sentiments et de leurs actes, c'est pour Ulrich de Türheim « le merveilleux philtre d'amour[2] » qui est la seule explication, fort bienvenue, pour ce grave manquement à l'honneur, à la morale et aux commandements de Dieu que Tristan et Isolde prennent sur eux. Le philtre excuse leur manière d'agir criminelle : « Si seulement le philtre d'amour ne l'avait [Tristan] pas conduit à commettre des actes déraisonnables ! Cela a souvent terni son honneur[3]. »

Le point de départ de cette condamnation de l'amour tristanien, conditionnée par une attitude morale et didactique, est la conviction religieuse d'Ulrich, qui de plus s'exprime à travers de nombreuses mentions de Dieu ou des saints, et lui fait logiquement placer l'amour de Dieu, « le véritable amour, qui jamais ne s'éteint et reste toujours constant[4] », très haut au-dessus de l'amour terrestre, cause de si grands dangers pour l'homme.

Avec sa continuation, Ulrich n'a donc pas seulement tenté de composer une suite du récit de Gottfried sur le plan du contenu, mais il a en même temps essayé de procéder à la révision de l'intention fondamentale — proche de l'esprit de la Renaissance — défendue par Gottfried, et cela dans l'optique d'une conception morale enracinée dans l'éthique chrétienne, qui en fin de compte veut, par une mise en garde contre une passion criminelle qui égare même des hommes admirables et pleins de hautes qualités, ramener son public vers des convictions et des comportements agréables à Dieu et conformes aux exigences sociales.

DANIELLE BUSCHINGER et WOLFGANG SPIEWOK.

1. *Swas irtut, daz ist gut. / iwermut, das ist min mut* (v. 297 et suiv. ; voir p. 641).
2. *Daz wunderliche minnen trauc* (v. 229, p. 640).
3. *Heite in das tranc der minne / niht braht uf unsinne ! / daz cranchte in dike an eren* (v. 3581-3583 ; voir p. 687).
4. *Die waren minne / , die da niemer zergat / unde ein vil stete gemute hat* (v. 250-252 ; voir p. 640).

BIBLIOGRAPHIE

BUSCHINGER (Danielle), « La Légende de Tristan en Allemagne après Eilhart et Gottfried : quelques jalons », *Littérature et société au Moyen Âge*, Actes du colloque des 5 et 6 mai 1978, D. Buschinger éd., Paris-Amiens, Université de Picardie, Centre d'études médiévales, 1978, p. 35-49.

DEIGHTON (A. R.), *Studies in the Reception of the Works of Gottfried von Strassburg in Germany during the Middle Ages* (dactyl.), Diss. Oxford, 1979.

GRUBMÜLLER (K.), « Probleme einer Fortsetzung. Anmerkungen zu Ulrichs von Türheim *Tristan*-Schluß », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 144, 1985, p. 338-348.

KERTH (Thomas), « The Denouement of the *Tristan*-Minne : Türheims Dilemma », *Neophilologus*, LXV, 1981, p. 79-93.

KUHN (H.), « Bermerkungen zur Rezeption des *Tristan* im deutschen Mittelalter. Ein Beitrag zur rezeptionsdiskussion », *Wissen aus Erfahrung. Mélanges pour Hermann Meyer*, A. V. Bormann éd., Tübingen, 1976, p. 53-63.

WACHINGER (B.), « Zur Rezeption Gottfrieds von Straßburg im 13. Jahrhundert », *Deutsche Literatur des späten Mittelalters*, Hamburger Colloquium 1973, Berlin, 1973, p. 56-82.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

L'œuvre d'Ulrich de Türheim devait être considérée comme une continuation du *Tristan* inachevé de Gottfried : aussi nous a-t-elle été transmise uniquement par sept manuscrits qui contenaient cette dernière. Cette abondance de témoins permet de penser que l'œuvre d'Ulrich satisfaisait le goût du public médiéval.

Comme pour le *Tristan* de Gottfried, nous avons choisi comme base de notre traduction le texte du manuscrit de Heidelberg, considéré ici aussi comme le plus proche de l'original[1].

1. Les éditions utilisées sont *Das Tristan-Epos Gottfrieds von Straßburg mit der Fortsetzung des Ulrich von Türheim nach der Heidelberger Handschrift Cod. Pal. Germ. 360*, éd. Wolfgang Spiewok, Berlin, 1989 (D.T.M., LXXV), et Ulrich von Türheim, *Tristan und Isolde (Fortsetzung des Tristan-Romans Gottfrieds von Straßburg)*, Originaltext (nach der Heidelberger Handschrift Pal. Germ. 360), Versübersetzung und Einleitung von Wolfgang Spiewok in Zusammenarbeit mit Danielle Buschinger. Amiens, université de Picardie, 1992 (WODAN, 11). Voir aussi l'édition de Thomas Kerth : Ulrich von Türheim, *Tristan*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1979.

La traduction.

Sur les difficultés rencontrées pour l'établissement de la traduction et les partis que nous avons retenus, on se reportera à la Note sur le texte et sur la traduction de Gottfried[1].

D. B.

NOTES

Page 637.

1. Vers 1-39.
2. Ulrich sera, dans cette déploration, suivi par Rudolf d'Ems (première moitié du XIIIe siècle), qui fera l'éloge de Gottfried dans deux de ses œuvres (*Wilhelm von Orlens*, v. 2185 et suiv., et *Alexander*, v. 2139 et suiv.), ainsi que par Konrad de Würzburg (seconde moitié du XIIIe siècle), dans *Le Conte du cœur*, v. 8 et suiv., et *Le Joyau d'or*, v. 94 et suiv.). Heinrich de Freiberg, le second continuateur de Gottfried, louera également son prédécesseur (v. 15, p. 691).
3. Konrad de Winterstetten, le mécène d'Ulrich de Türheim, était ministérial et familier des Hohenstaufen. Il joua un rôle important comme précepteur du jeune roi Henri (1211-1242), fils de Frédéric II et de Constance d'Aragon, et comme conseiller du roi Conrad IV (1228-1254), fils de Frédéric II et d'Isabelle de Jérusalem, qui régna de 1250 à 1254. Il est le grand-père du poète lyrique Ulrich de Winterstetten, qui a écrit ses œuvres entre 1240 et 1270. Konrad, un grand ami des lettres et des arts, qui fut le centre d'un cercle de poètes souabes, a été également le mécène de Rudolf d'Ems (voir note précédente), qui a laissé une œuvre littéraire importante : c'est Konrad qui a commandé au poète une *Chronique universelle*, qui est restée inachevée. C'est sans doute parce qu'il était un grand personnage de l'empire des Hohenstaufen qu'Ulrich, à la fin du prologue, refuse de faire son éloge : c'est le motif rhétorique de l'« éloge impossible ». Il loue cependant sa générosité, dont les poètes médiévaux étaient si dépendants.

Page 638.

1. Vers 40-65.
2. Dès le début de sa continuation, Ulrich se met en contradiction absolue avec la version de Gottfried, puisque d'emblée son héros affirme en un monologue mener une vie condamnable et qu'il prend ses distances par rapport à la conduite qu'il a eue jusque-là et qui le conduit à la damnation éternelle (voir la Notice, p. 1470 et suiv.).
3. Vers 66-77.
4. Vers 78-116.

1. Voir p. 1415 et suiv.

Page 639.

1. Vers 117-160.
2. Le comte Riol (de Nantes) est un personnage emprunté à Eilhart (p. 336) : c'est un comte puissant qui a demandé la main d'Isald II au roi de Petite-Bretagne Hefelin, qui la lui refuse pour la raison qu'il n'est pas son égal (il est en effet son vassal), ce qui est la cause d'une guerre cruelle. Tristrant vainc Riol aussi bien en combat singulier qu'en bataille et épouse la princesse : le fils de roi épouse une fille de roi : les deux héros sont de même rang social (voir Danielle Buschinger, « Les structures sociales dans le *Tristrant* d'Eilhart von Oberg », *Romania*, CVIII, 1987, p. 109-120). Chez Gottfried de Strasbourg, Rigolin de Nantes est l'un des trois ennemis du duc Jovelin, père de Kaedin et d'Isolde aux Blanches Mains (p. 627).
3. Vers 161-209.

Page 640.

1. Vers 210-313.
2. Dans le dernier tiers du XIIe siècle, le mariage prit place parmi les sept sacrements de l'Église (Georges Duby, *Les Trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme*, Gallimard, 1978, p. 285). Jusqu'au concile de Trente (1563), l'échange des consentements (comme ici) suffit, en droit canonique, pour que le mariage existe. La nuit de noces, où les nouveaux époux s'unissent, confirme le mariage : « [...] les relations sexuelles entre " fiancés ", pourvu qu'elles fussent complètes, réalisant l'" unité charnelle ", transformaient leur engagement en mariage authentique, au regard du droit canon. Le consentement exprimé lors des " fiançailles " se trouvait de ce fait confirmé [...] leur temps fort [des noces] est la bénédiction de la chambre du couple ou, pour mieux dire, de son lit. [...] La grande scène du lit nuptial [...] demeure ou devient la part la plus constitutive du mariage » (*Histoire de la vie privée* sous la direction de Philippe Ariès et de Georges Duby, Seuil, 1985, p. 137, 139 et 140). Le lendemain, le mariage est béni par un prêtre, qui fait fonction de témoin, souvent à la porte de l'église, ou bien une messe est chantée, sans rien de plus. Un très bel exemple des usages médiévaux est celui donné par la *Chanson des Nibelungen* (str. 612-644).
3. *Minne* est l'équivalent allemand d'amour ; *Minne* étant féminin, alors qu'« amour » est, dans la langue française actuelle, masculin, nous gardons le terme allemand dans la traduction.

Page 641.

1. Vers 314-373.
2. Au matin de la nuit de noces, la jeune épousée se noue les cheveux ou met une coiffe. La jeune fille, quant à elle, porte les cheveux déliés.

Page 642.

1. Vers 374-432.

2. Le manuscrit de Heidelberg lit *kunegin*, c'est-à-dire « reine ». Mais il s'agit de l'épouse du duc, c'est pourquoi nous traduisons par « duchesse », traduction confirmée par le manuscrit de Munich.

Page 643.

1. Dans la scène de l'« eau hardie », on voit nettement la sympathie du poète pour la princesse bretonne qui, dans une longue tirade, fait éclater sa douleur d'être demeurée vierge. Ulrich considère le mariage comme la seule occasion de réaliser l'amour, dans l'union charnelle des époux. Et le poète d'accumuler les détails sensuels dans ce discours très réaliste, plus réaliste que dans les autres versions, telle celle d'Eilhart (voir p. 344). La sensualité, qui est une des caractéristiques d'Ulrich (en fait l'auteur a deux penchants, l'un religieux, l'autre érotique, dont la conjugaison est fort rare), se manifestera une nouvelle fois plus loin, dans la description d'une nuit d'amour — qui abonde en détails — entre Tristan et Isolde la reine (voir p. 661) ; après une longue description, Ulrich conclut : « Je pourrai vous parler encore longtemps de l'amour, mais je ne veux pas allonger mon récit » (*ibid.* ; voir Danielle Buschinger, « La Légende de Tristan en Allemagne après Eilhart et Gottfried : quelques jalons », *Littérature et société au Moyen Âge*, Actes du colloque des 5 et 6 mai 1978, Amiens, université de Picardie, Centre d'études médiévales, 1978, p. 43). Cela est un trait qui se rencontre dans d'autres œuvres narratives du XIIIe siècle allemand, longues, ainsi l'*Arabel* d'Ulrich von dem Türlin (entre 1253 et 1278), ou brèves, ainsi des nouvelles (voir *Le Chevalier nu. Contes de l'Allemagne médiévale*, traduits et présentés par D. Buschinger, J.-M. Pastré et W. Spiewok, Stock/Moyen Âge, 1988), ou encore dans des œuvres lyriques, ainsi les poèmes de Neidhart de Reuenthal (vers 1180-vers 1240), de Tannhäuser (vers 1200-1266), ou encore de Gottfried de Neifen (1235-1255), qui est même obscène (voir *Poésie d'amour du Moyen Âge allemand*, Introduction et traduction établies par Danielle Buschinger, Marie-Renée Diot et Wolfgang Spiewok, 10/18, 1993).
2. Vers 433-473.

Page 644.

1. Vers 474-518.
2. En ancien français dans le texte : *la bele mu avenanz*.
3. Vers 519-545.

Page 645.

1. Vers 546-584.
2. Le chevreuil, messager d'amour, est un élément de conte merveilleux, n'apparaissant dans aucune des autres versions. Ici, comme avec Petitcreiu chez Gottfried (voir p. 589 et n. 2), on a le motif du pelage chamarré, qui paraît typique des animaux faés, des animaux venant de l'Autre Monde. En fait, on peut le considérer comme le symbole de l'amour de Tristan et d'Isolde, comme l'est le cerf blanc dans le *Tristan* de Gottfried.
3. En ancien français dans le texte : *beas amis*.

4. Vers 585-672.

Page 646.

1. Vers 673-701.

Page 647.

1. Vers 702-751.
2. Le texte est bien obscur, et la traduction difficile. En mot à mot : « Je suis prête à apporter ma part, c'est-à-dire à consentir un sacrifice. » D'où notre traduction, car Isolde se déclare d'accord avec la décision de Tristan, et pour elle cela signifie un sacrifice de le voir partir. Quels sont cependant ces trois pays ?

Page 648.

1. Vers 752-781.
2. L'écarlate est une étoffe précieuse dont la couleur peut varier.
3. Vers 782-847.
4. Le nom de Paligan, qui n'apparaît dans aucune autre version du *Tristan*, est en fait emprunté par Ulrich au *Rolandslied* du curé Konrad (vers 1170), adaptation de la *Chanson de Roland* française. C'est le roi de Perse, dont la résidence est la capitale du monde païen (v. 7150-7154) ; il est vaincu à la fin de l'œuvre par Charlemagne (v. 8757 et suiv.). Dans l'œuvre française, ce personnage a nom Baligant. En fait, comme Wolfram d'Eschenbach, qui prend ses noms propres à de nombreuses sources, Ulrich emprunte le nom seul : comme Wolfram, « le poète a pris ce nom sans s'inquiéter de ce qu'il servait à nommer, et l'a attribué, par une décision arbitraire, à l'un de ses personnages » (Jean Fourquet, « Les Noms propres du *Parzival* », *Recueil d'études*, p. 246), que de plus Ulrich invente.

Page 649.

1. Vers 848-895.

Page 650.

1. Vers 896-926.
2. En ancien français dans le texte : *betschiliere* (« bacheliers »).
3. Vers 927-962.

Page 651.

1. Vers 963-1009.
2. Vers 1010-1031.

Page 652.

1. Vers 1032-1100.
2. Chez Eilhart, dans la seconde partie de l'œuvre, Tristrant se rend à cinq reprises en Cornouailles pour voir sa bien-aimée, quatre

fois dans la partie de l'œuvre reprise par Ulrich : ce sont la première chasse à Blanchelande (p. 346-352) avec l'incident du coussin enchanté, après quoi Tristrant se déguise en lépreux pour se justifier (dans cet épisode, Tristrant voit Isald deux fois sans rentrer dans l'intervalle en Petite-Bretagne), l'épisode de Tristrant pèlerin avec la seconde chasse à Blanchelande (p. 361-364), celui de Tristrant messager (p. 371), enfin la « Folie Tristrant » (p. 378-381). Ulrich combine les différents retours de Tristan auprès de sa bien-aimée en un seul voyage au pays de Marke (voir la notice, p. 1470).

3. Le manuscrit de Heidelberg porte trois graphies différentes pour le nom du chien enchanté dans la continuation d'Ulrich : *Pittitcreu* (v. 1074), *Pititcreu* (v. 1234), *Petitcreu* (v. 1236) ; également trois dans le texte de Gottfried : *Petitcreu* (v. 15797 et 15902), *Petitcreiu* (v. 16226 et 16257), *Petitcriu* (v. 16238 et 16659). Nous unifions, ici, en *Petitcreu*.

Page 653.

1. Vers 1101-1138.
2. Pour désigner les dames du cortège de la reine, Ulrich utilise le procédé rhétorique de la *pars pro toto*, la partie pour le tout : « les nombreuses bouches rouges ». En fait, c'est une comparaison implicite aux roses. Nous trouvons ce procédé rhétorique dans le *Minnesang* allemand, déjà chez Walther von der Vogelweide (vers 1170-vers 1230) : « Bouche rouge, comme tu te déconsidères ! / Cesse de rire. / Tu devrais avoir honte de te rire de moi / pour me causer dommage » (*Poésie d'amour du Moyen Âge allemand*, p. 163). Mais c'est surtout chez Gottfried de Neifen que « la fréquence de l'expression " bouche rouge " pour désigner la dame adorée — *pars pro toto* — est frappante. Ce topos de la " bouche rouge " devint la caractéristique de Gottfried de Neifen » (*ibid.*, p. 234).
3. Vers 1139-1171.

Page 654.

1. Vers 1172-1198.
2. En ancien français dans le texte : *curtoys unde bele*.
3. Vers 1199-1219.
4. Vers 1220-1247.

Page 655.

1. Vers 1248-1269.
2. Vers 1270-1314.
3. Vers 1315-1337.

Page 656.

1. Vers 1338-1359.
2. *Sin Ysot unde ir Tristan / sin liebez wip, ir lieben man.* À rapprocher du célèbre « un homme, une femme, une femme, un homme » de Gottfried (voir p. 391).
3. Vers 1360-1412.

Page 657.

1. Vers 1413-1456.

Page 658.

1. Vers 1457-1516.
2. Vers 1517-1529.
3. Vers 1530-1539.

Page 659.

1. Vers 1540-1595.
2. Vers 1596-1604.
3. Vers 1605-1667.

Page 660.

1. Vers 1668-1700.

Page 661.

1. Vers 1701-1738.
2. Vers 1739-1777.

Page 662.

1. Vers 1778-1814.
2. C'est-à-dire « dame Amour ». Voir n. 3, p. 640.
3. Vers 1815-1832.

Page 663.

1. Vers 1833-1849.
2. Vers 1850-1890.

Page 664.

1. Vers 1891-1932.
2. Vers 1933-1936.
3. Vers 1937-1980.

Page 665.

1. Vers 1981-2003.
2. En ancien français dans le texte : *amis*.
3. Vers 2004-2031.

Page 666.

1. Vers 2032-2100.
2. Vers 2101-2179.

Page 667.

1. En ancien français dans le texte : *malates* (« atteint de la lèpre »).
2. Vers 2180-2188.

Page 668.

1. Vers 2189-2211.
2. Vers 2212-2228.
3. Vers 2229-2262.

Page 669.

1. Vers 2263-2326.
2. Voir n. 2, p. 393.
3. *Ich weiz, daz nieman sterben sol, / wan ze sinem gesatten zil*, « Je sais qu'on ne meurt qu'au terme qui nous a été fixé » (v. 2308-2310), a une connotation religieuse certaine.

Page 670.

1. Vers 2327-2353.
2. En ancien français dans le texte : *gramerzi, bele Ysot.*
3. Vers 2354-2372.
4. Vers 2373-2420.
5. En ancien français dans le texte : *bon bethschelir, acuteiz !*

Page 671.

1. En ancien français dans le texte : *duz amis.*
2. Vers 2421-2428.
3. Vers 2429-2470.
4. Longin est le soldat romain qui perça d'une lance le flanc de Jésus crucifié.

Page 672.

1. Vers 2471-2497.
2. À la suite d'Eilhart, Ulrich fait de la massue et du fromage deux attributs du fou. La massue, arme du vilain, est l'équivalent dérisoire de l'épée du chevalier. Quant au fromage, nourriture du vilain et redoublement, en quelque sorte, de la massue (voir *Le Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, v. 65-68, où Marion oppose le fromage de Robin à l'*oisel* du chevalier, pour le préférer), il fait également partie au Moyen Âge des « aliments nuisibles au cerveau », risquant, selon le *De conservanda sanitate* de Pierre d'Espagne (mort en 1277), de perturber la substance cérébrale. Enfin, lui est attribuée une propriété aphrodisiaque, d'où sans doute l'association du fou et du fromage que l'on découvre dans certains proverbes *(a fol fourmage),* dans *Le Jeu de la feuillée* d'Adam de la Halle (v. 347-348) et dans un certain nombre des versions du Roman de Tristan : Béroul, Eilhart, Ulrich... Au sujet

des rapports entre fromage et folie, voir Jean Dufournet, note du vers 347 du *Jeu de la feuillée* d'Adam de la Halle, Flammarion, 1989, p. 166, et, du même, *Sur « le Jeu de la feuillée ». Études complémentaires*, 1977, p. 19. Voir aussi Jean-Marie Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., 1992, p. 46-61.

3. Vers 2498-2580.

Page 673.

1. Vers 2581-2588.
2. Vers 2589-2623.

Page 674.

1. En ancien français dans le texte : *amis*.
2. Vers 2624-2636.
3. Vers 2637-2655.
4. Vers 2656-2688.

Page 675.

1. Vers 2689-2704.
2. Vers 2705-2759.
3. Vers 2760-2783.

Page 676.

1. Vers 2784-2804.
2. Vers 2805-2842.

Page 677.

1. Vers 2843-2991.
2. Nom d'une forteresse. Peut-être s'agit-il de Yarmouth, sur l'île de Wight.

Page 678.

1. Il était d'usage dans l'Allemagne médiévale de donner une récompense au messager qui avait apporté une bonne nouvelle (en moyen haut allemand *boten brot*, « le pain du messager »).

Page 679.

1. Vers 2992-3083.
2. En ancien français dans le texte : *cunpan*.

Page 680.

1. Le vers 3066 manque dans tous les manuscrits.
2. Vers 3084-3102.
3. Voir n. 1, p. 678.
4. Vers 3103-3125.

5. Vers 3126-3166.
6. Vraisemblablement Carisbrook, une forteresse non loin de Newport, sur l'île de Wight.

Page 681.

1. Vers 3167-3214.

Page 682.

1. Vers 3215-3272.
2. Pour les vers 3257-3259, on pourrait également comprendre ceci : «Ils avaient été blessés si grièvement qu'il n'avait plus rien à redouter d'eux.» Cependant, à part le chevalier qui blesse Tristan mortellement, il n'est pas question d'un seul survivant, ce qui justifie notre traduction.
3. Vers 3273-3300.

Page 683.

1. Vers 3301-3302.
2. Vers 3303-3337.
3. Vers 3338-3366.

Page 684.

1. Vers 3367-3395.
2. Vers 3396-3399.
3. Vers 3400-3425.

Page 685.

1. C'est dans l'épisode de la mort des amants que l'opposition entre Ulrich et son modèle, Eilhart d'Oberg, dans la conception du roman apparaît de façon éclatante. Comme dans les autres versions, et notamment chez Eilhart, c'est le mensonge d'Isolde la Bretonne qui provoque la mort de Tristan. Arrive Isolde la reine : Ulrich suit Eilhart en faisant s'opposer les deux Isolde devant le lit de mort du héros, mais il supprime — et ceci est caractéristique — les paroles de la reine qui dit avoir plus aimé Tristan que ne l'a fait la Bretonne (v. 9427-9431 dans le manuscrit de Dresde : « Madame, je vous prie de reculer et de me laisser approcher. J'ai plus le droit de le pleurer que vous, croyez-moi : je l'ai plus aimé que vous »).

Dans Eilhart, Isald la reine, qui, abandonnant tout ce qu'elle possède, sacrifiant son rang dans la société, brisant toutes les barrières du monde courtois, est venue au chevet de son ami accomplir jusqu'au bout son destin d'amante, proclame bien haut face à Isald la Bretonne son amour pour Tristrant et se pose en amante parfaite face à l'épouse, en représentante idéale de l'amour courtois, de la *fine amor*, face à la représentante de l'amour conjugal, circonscrit dans les liens du mariage, de la *fals'amor*, en l'écartant brutalement, impérieusement, de la bière où gît son ami, en lui révélant, à elle qui ignorait tout et

devait ignorer les vrais sentiments de son époux, l'amour absolu qui l'unissait à Tristrant. Dans cette scène dont il accentue encore le tragique, l'intensité dramatique, qu'il construit conformément aux règles du théâtre, Eilhart mène à son point extrême l'antagonisme entre Isald la reine et la seconde Isald, dont il parfait l'image d'anti-Isald, souligne avec le plus de netteté possible l'opposition entre les amants — que la mort bientôt unira indissolublement en les libérant de toutes les contingences terrestres — et un monde extérieur hostile, où les conventions sociales, incarnées par Marck et la seconde Isald, interdisent à leur amour de s'épanouir à découvert, et montre la victoire de la *fine amor* sur la *fals' amor*, magnifiant par là un amour plus fort que toutes les contraintes, plus fort que la mort. Une telle conception était insoutenable pour Ulrich, aussi a-t-il supprimé la révélation d'Isolde la reine et l'a-t-il remplacée par les paroles très dures où elle accuse l'autre Isolde d'avoir tué Tristan. Ulrich n'a pas compris la grandeur de la scène, ni son sens profond.

Le poète fait ensuite l'éloge funèbre du héros : Tristan était un chevalier accompli qui surpassait tous les autres chevaliers, mais que le philtre funeste a détourné du droit chemin, lui faisant commettre des folies *(unsinne)* qui ont nui à son honneur (v. 3658-3660). Enfin, Ulrich s'apitoie sur la mort lamentable, pitoyable des amants (v. 3663) ; il invite le lecteur-auditeur à prier Dieu pour ces pauvres pécheurs afin qu'il les accepte au paradis, et il ajoute, condamnant l'amour de Tristan et d'Isolde, qu'ils auraient été comblés sur terre s'ils ne s'étaient pas tant aimés (v. 3643-3645, p. 688 ; voir la Notice, p. 1471). La mort apparaît comme le châtiment du péché. Et au contraire d'Eilhart, chez qui Marck fait mettre les amants dans un même tombeau, Ulrich les fait déposer dans deux tombeaux différents. Le roi consacre désormais sa vie au service de Dieu, jeûne, fait une riche donation avec laquelle un monastère est fondé, fait don de tous ses biens et fait construire une cathédrale pour que Dieu pardonne leur faute aux amants et pour leur gagner, ainsi qu'à lui-même, la vie éternelle. Et le poète d'achever son poème par une prière qui jette une lueur particulière sur l'œuvre, présentée comme une illustration de ce qu'il faut éviter si l'on veut accéder au royaume de Dieu.

Ulrich de Türheim procède à un renversement complet du sens de cette matière tristanienne hautement subversive et l'interprète en faveur de la société : il prend parti pour la morale hypocrite du mariage et condamne l'amour adultère qui offrait chez Gottfried la garantie du bonheur individuel. Il utilise la matière pour en faire un exemple à ne pas suivre. Voir D. Buschinger, « La Légende de Tristan en Allemagne au Moyen Âge [...] », p. 44-45, et « La Mort des amants dans les différentes versions du *Roman de Tristan* », *Europäische Literaturen im Mittelalter. Mélanges en l'honneur de Wolfgang Spiewok à l'occasion de son 65e anniversaire*, Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p. 75.

2. Vers 3426-3436.
3. Vers 3437-3477.
4. Vers 3478-3499.

Page 686.

1. Vers 3500-3507.
2. Vers 3508-3547.
3. Vers 3548-3600.

Page 687.

1. Vers 3601-3607.
2. Vers 3608-3627.

Page 688.

1. Vers 3628-3657.
2. Vers 3658-3670.
3. Vers 3671-3717.

Page 689.

1. Ulrich semble penser, comme Dante plus tard (dans sa *Divine Comédie*, « Enfer », v. 67, Tristan se trouve dans le second cercle de l'enfer), que les amants se trouvent en enfer ; cependant, en même temps il croit que, grâce à ses propres suffrages et à ceux du roi Marke, ils pourront un jour accéder au paradis (voir par exemple v. 3709 et suiv., p. 689, et la Notice, p. 1471), aussi est-il plus raisonnable de penser qu'ils se trouvent au purgatoire, à la naissance duquel on assiste à la fin du XII[e] siècle, car on ne peut rien faire pour les damnés en enfer (voir Jacques Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Gallimard, 1981).
2. Vers 3718-3730.

HEINRICH DE FREIBERG

DEUXIÈME CONTINUATION

NOTICE

Le poète.

Après Ulrich de Türheim[1], un second auteur du XIII[e] siècle a entrepris de donner une suite au *Tristan* inachevé de Gottfried de Strasbourg. Il se nomme lui-même dans le prologue de son œuvre : « Dem ich Heynrich von Vriberc/vol tichte disen Tristan[2] ». Pour ce qui est de la personnalité de cet Heinrich de Freiberg, il faut, sans aller jusqu'à l'optimisme qu'il manifeste dans le cours de sa tentative

1. Voir p. 637-689.
2. V. 82-83 du manuscrit de Florence ; voir p. 692.

d'identification, se reporter à l'étude importante d'Alois Bernt qui se trouve dans l'introduction de son édition des œuvres de Heinrich de Freiberg[1]. Bernt part de la mention que fait l'auteur de son mécène : Heinrich nomme un aristocrate bohémien du nom de Reinmund de Lichtenburg, qui l'aurait chargé, dans ses jeunes années, d'écrire cette continuation. L'existence de ce Reinmund est attestée par des documents d'archives entre 1278 et 1329 : il appartenait à une famille aristocratique qui avait sa résidence dans le voisinage de Deutschbrod, à environ cent kilomètres au sud-est de Prague. Les pièces d'archives le font apparaître comme favori de plusieurs rois de Bohême, d'abord Venceslas II (1278-1305), puis Jean de Luxembourg (1310-1346). À partir de 1307, il porte le titre de chambellan du royaume de Bohême. Si l'on admet que, lors de la première apparition d'un document officiel attestant de sa personne, Reinmund avait atteint l'âge d'homme, sa « jeunesse » se situerait entre 1270 et 1280. C'est entre ces deux dates que la continuation de Heinrich aurait été écrite. La mention, dans un panégyrique de Heinrich, d'un certain Johann de Michelsberg, dont le voyage à Paris, décrit par le poète, aura pu avoir lieu entre 1293 et 1297, est certes importante pour la datation de l'ensemble de l'œuvre, mais n'influe pas sur les problèmes de datation de la continuation du *Tristan*. Reste l'allusion au monastère de Marienstern[2]. Bernt identifie ce monastère au couvent de cisterciennes de Lusace, achevé en 1284. Si l'on pouvait prouver cette hypothèse, on devrait effectivement admettre une datation tardive. Mais cette identification n'est pas assurée. De même, la conjecture de Bernt selon laquelle Heinrich et le *miles* Henricus de Broda, qui était officier de cour des seigneurs de Lichtenburg et chevalier de l'évêque d'Olmütz[3], seraient la même personne, est très incertaine, voire tout à fait fantaisiste, et l'hypothèse selon laquelle Heinrich se serait nommé d'après la ville minière saxonne de Freiberg demeure, elle aussi, sujette à caution. La remarque de Wendelin Toischer, pour qui les Lichtenburger étaient de riches propriétaires de mines qui cherchaient à rassembler de nombreux Allemands sur leur territoire, est certes intéressante. Parmi ces Allemands se trouvait aussi un certain Dietrich Freiberger, auquel Smilo de Lichtenburg, le père de Reinmund, avait concédé en 1258-1259 une galerie de mine qui reçut le nom de Freiberger ; ainsi est-il très vraisemblable que le Freiberg de Haute-Saxe était la patrie de cet homme, puisque depuis 1185 on y extrayait de l'argent[4]. Cela a conduit Toischer à admettre que Heinrich de Freiberg était un membre de la famille, domiciliée à Leitmeritz, de ce Dietrich de Freiberg, qui servait de scribe et de poète au fils de Smilo, Reinmund[5]. Mais ce sont là uniquement des suppositions, intéressantes certes, mais nullement décisives.

1. Heinrich von Freiberg, *Dichtungen*, édition avec introduction par Alois Bernt, Halle, 1906 (reprint Hildesheim-New York, 1978).
2. Voir p. 778 (v. 6800 et suiv.)
3. *Dichtungen*, p. 195 et n. 2.
4. C'était le centre d'exploitation des mines d'argent de Saxe.
5. Wendelin Toischer, « Die Heimath Heinrich's von Freiberg », *Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhemn*, XV, p. 149 et suiv.

La langue des manuscrits parvenus jusqu'à nous eſt au reſte très diverse : alémanique, francique-rhénan et moyen allemand. Bien sûr, si l'on pouvait prouver, comme nous tenterons de le faire plus loin[1], que le manuscrit de Florence eſt le témoin manuscrit le plus proche de l'original, les particularités linguiſtiques de ce manuscrit donneraient une preuve supplémentaire que nous avons affaire à un atelier de copiſtes situé en Bohême.

Il reſte seulement assuré, dans une certaine mesure, que Heinrich a écrit sa continuation dans les années 1270 pour un mécène qui était en étroites relations avec la cour des rois de Bohême. Il eſt également certain que l'auteur de cette continuation de *Triſtan* était un homme cultivé, qu'il comprenait le latin[2] et connaissait aussi très bien la littérature allemande contemporaine, comme le montrera l'analyse du contenu de son *Triſtan*.

À côté de sa continuation du *Triſtan* de Gottfried, qui comprend 6890 vers, Heinrich a écrit une *Legende vom heiligen Kreuz*[3], ainsi que *Die Ritterfahrt des Johann von Michelsberg*[4]. On ne peut démontrer, malgré les indices mentionnés par Bernt, qu'il eſt en outre l'auteur du récit facétieux *Schrätel und Wasserbär*[5].

Comme la continuation d'Ulrich, l'œuvre de Heinrich n'a fait l'objet que d'un nombre très reſtreint de monographies[6].

Essai d'interprétation.

Commençons par résumer brièvement l'action de la continuation de Heinrich de Freiberg.

Le récit commence par un prologue dans lequel l'auteur fait l'éloge de Gottfried, dont le roman eſt reſté inachevé. Il va donc s'attacher à continuer cette œuvre sur la demande de Reinmund de Lichtenburg, bien qu'il soit conscient d'être moins doué que son prédécesseur.

Puis commence le récit proprement dit. Après une longue lutte intérieure Triſtan se décide à renoncer à Isolde la Blonde. Soutenu par son ami Kaedin, il brigue la main de la sœur de ce dernier, Isolde aux Blanches Mains. Pendant la nuit de noces, Triſtan, regardant l'anneau qu'Isolde la Blonde lui a offert lors de leurs adieux, retombe sous le charme de la reine d'Irlande et ne consomme pas son mariage avec sa jeune épouse. Devant cet étrange comportement, celle-ci demande des explications à Triſtan qui invente un faux-fuyant, prétextant un vœu de chaſteté d'une durée d'un an qu'il aurait fait à la Vierge, Isolde, satisfaite de la réponse, se réconcilie avec lui à la grande joie de ses parents et de son frère Kaedin.

Six mois plus tard arrive un messager du roi Artus qui annonce la fondation de la Table Ronde et invite tous les chevaliers connus à y prendre place. Triſtan et Kaedin, avides de gloire, demandent leur

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1494.
2. Son œuvre religieuse en témoigne.
3. *Légende de la Sainte Croix*, 882 vers.
4. *Le Voyage de Johann de Michelsberg*, 330 vers.
5. *Le Cobold et l'Ours polaire*, 352 vers.
6. Voir la Bibliographie, p. 1493.

congé. Isolde accorde à son époux la permission de partir. Les deux amis, bien équipés, se mettent alors en route.

Arrivé en Bretagne, Tristan part à l'aventure. Il livre contre un chevalier un duel dont l'issue reste indécise. Ce n'est qu'au cri de guerre « Parménie » que son adversaire Gawan reconnaît enfin son cousin Tristan et le conduit à la cour du roi Artus, où Tristan fera encore preuve de ses qualités de combattant valeureux lors d'un combat singulier contre le puissant Dalkors.

Gawan, désireux d'aider son ami à revoir sa bien-aimée, demande à Artus d'organiser une chasse dans la forêt qui marque la frontière entre les royaumes d'Artus et de Marke. Gawan s'arrange pour que, surpris par la nuit, ils puissent demander l'hospitalité à Marke. Celui-ci la leur accorde volontiers ; cependant, plein de méfiance, il installe, devant la porte de la chambre à coucher, un piège à faux, si bien que Tristan se blesse en se glissant jusqu'à Isolde et souille de sang le lit et le carrelage. Pour effacer les preuves de la culpabilité de Tristan, Keie conseille alors d'organiser une rixe au cours de laquelle se blesseront tous les chevaliers. Le roi Marke, en l'absence de marques flagrantes de l'infidélité d'Isolde, s'excuse auprès d'Artus qui, en échange, lui demande la grâce de Tristan. Celui-ci exauce sa prière, et Tristan demeure à la cour de Marke.

Quand les amants, toujours sous l'emprise du philtre, se retrouvent, les rumeurs reprennent. Marke leur tend un piège en prétextant un voyage et il les surprend en flagrant délit. Ils sont jetés au cachot, condamnés à mort et conduits le lendemain matin au lieu d'exécution. L'intervention de son ami Tinas, sénéchal de Marke, permet à Tristan de fausser compagnie à ses gardiens, de libérer Isolde et de fuir dans la forêt avec elle, en compagnie de Kurvenal et du jeune Tantrisel. Cependant ils ne trouvent pas le chemin de la grotte d'amour, et doivent construire une cabane dans laquelle ils mènent une existence difficile, se nourrissant de gibier, d'herbes et d'eau de source.

Six mois plus tard, Marke, lors d'une chasse, rencontre Isolde, qui est allée cueillir des fleurs et des herbes avec Tantrisel. Par ruse, Isolde parvient à convaincre Marke de son innocence, en jouant devant le roi, qui croit qu'elle ne l'a pas vu, une scène de théâtre raffinée. Marke la reprend à ses côtés et vit désormais heureux avec elle. Tristan, instruit de ces événements par Tantrisel, retourne à Karke où il est reçu avec amour. Mais les espoirs d'Isolde aux Blanches Mains ne se réalisent pas : Tristan continue à se refuser à elle.

Au cours d'une chasse, Kaedin apprend de sa sœur que Tristan la dédaigne (scène de l'« eau hardie »). Quand il en demande la raison à Tristan, celui-ci lui avoue son amour pour l'épouse de Marke et s'efforce de convaincre Kaedin qu'Isolde la Blonde l'aime davantage que sa propre épouse. Il met sa vie en gage. Les deux amis se mettent en route pour que Tristan puisse apporter la preuve qu'il a dit la vérité. Isolde approuve ce voyage, car Tristan lui assure qu'après son retour il s'unira à elle.

Parvenu en Cornouailles, Tristan, par l'entremise de son ami Tinas, informe Isolde la Blonde de son arrivée et des circonstances de son voyage. Il lui demande d'inciter Marke à organiser une chasse

dans la Blanche Lande et, à un endroit convenu, de manifester à son petit chien Petitcriu toute l'affection qu'elle a pour lui, Tristan.

Quand Kaedin, profondément impressionné par la splendeur du cortège de la chasse, est témoin de cette scène, il déclare que Tristan lui a dit la vérité et qu'il s'est ainsi justifié. Isolde, prétextant une indisposition, fait installer sa tente à l'écart — séparée des autres tentes par un cours d'eau. À un signe convenu, Tristan et Kaedin entrent dans la tente, où se trouvent également encore Paranis, Tantrisel, Brangene et Kameline.

La nuit, Tristan et Isolde s'adonnent à l'amour. Quand Kaedin demande la compagnie d'une femme, on lui accorde Kameline, qui cependant l'endort au moyen d'un coussin enchanté. Le lendemain matin on se moque de lui. Tristan prend congé de son amie et rentre à Litan en compagnie de Kurvenal et de Lifrenis.

Chez Tinas, Tristan est abattu par une maladie. Il recouvre la santé grâce à une médecine que lui envoie Isolde ; mais il reste horriblement défiguré. Sur les conseils de Tantrisel, Tristan, profitant de cette transformation, se rend, déguisé en fou, chez Marke, et y sème le désordre. Quand Marke part pour la chasse, Tristan se prépare une couche de paille devant la porte de la chambre d'Isolde pour se glisser la nuit auprès d'elle. Au retour de Marke, Tristan doit partir. L'envieux chevalier Pfelerin reconnaît Tristan au formidable bond qu'il accomplit. Il se lance à sa poursuite, le provoque au combat et est tué par Tristan d'un coup de massue. Marke, qui accourt, identifie son neveu sous le déguisement et lui fait aussitôt donner la chasse. Il est finalement convaincu par ses courtisans qu'il s'est trompé.

Tristan qui, après son retour, a consommé son union avec Isolde aux Blanches Mains aide son ami Kaedin à rejoindre Kassie, l'épouse du puissant chevalier Nampotenis, que Kaedin aime depuis sa jeunesse. En l'absence de Nampotenis, les deux jeunes gens s'unissent, mais à son retour Nampotenis s'aperçoit qu'il a été trompé. Il oblige son épouse à avouer et se met à la recherche des deux hommes, à la tête d'une troupe de chevaliers. Au cours du combat qui s'engage, Kaedin est tué par Nampotenis. Tristan venge la mort de son ami en abattant tous ses adversaires, mais il est lui-même blessé par l'un des hommes de Nampotenis, d'un coup de lance empoisonnée. Pour finir, grièvement atteint, il ramène son ami mort à Karke, où Kaedin est pleuré et enterré princièrement.

Tristan, perdant ses forces de jour en jour, envoie Kurvenal auprès d'Isolde la Blonde, seule capable de lui apporter la guérison. On convient que Kurvenal hissera sur le navire soit une voile blanche soit une voile noire en fonction du succès ou de l'échec de sa mission. La jalousie de son épouse, qui ment consciemment lorsque Tristan lui demande la couleur de la voile, tue le héros. Isolde la Blonde trouve son ami gisant mort sur une civière dans la cathédrale. Se jetant sur lui, elle meurt elle aussi à l'instant. Marke, qui a appris la fuite d'Isolde, approche entre-temps sur un navire. À son arrivée, Kurvenal lui raconte le destin de Tristan et d'Isolde, si bien que Marke, de désespoir, s'accuse lui-même : s'ils lui avaient avoué les effets contraignants du philtre, il leur aurait permis de vivre ensemble. Marke fait ensevelir les amants défunts au monastère de Marienstern (l'Étoile de

Marie). Sur la tombe de Tristan il plante un buisson de roses, sur celle d'Isolde un cep de vigne. Les deux arbustes enlacent leurs rameaux et leurs racines. À la fin, le poète condamne l'amour illégitime de Tristan et d'Isolde et recommande à ses lecteurs de se consacrer à l'amour de Dieu.

La source essentielle de Heinrich de Freiberg est Ulrich de Türheim. Mais il s'appuie également sur le roman d'Eilhart d'Oberg. Peut-être même connaissait-il le *Tristrant* dans un manuscrit de la famille de celui de Heidelberg, puisqu'on relève des concordances entre ce manuscrit et le *Tristan* de Heinrich[1]. Il est d'ailleurs à noter que le poème tchèque, qui entre autres sources suit le *Tristrant* d'Eilhart[2], se rapproche en certains points du manuscrit de Heidelberg. En conséquence, le *Tristrant* était peut-être connu en Bohême dans un manuscrit de la même branche. L'affirmation de Heinrich, selon laquelle il s'est appuyé sur une version de Thomas d'Angleterre écrite « in lampartischer zungen[3] », est considérée à juste titre comme une imitation de Gottfried de Strasbourg, et n'est pas prise au sérieux. Certes, Margarete Sedlmeyer a tenté d'argumenter en faveur d'une source italienne, mais elle n'a pas réussi à en apporter la preuve[4].

Si on la compare avec celle d'Ulrich de Türheim, l'œuvre de Heinrich n'est pas une continuation au sens propre du terme. Elle reprend une série d'épisodes qui, dans la tradition, se situent avant le mariage de Tristan avec Isolde aux Blanches Mains, c'est-à-dire avant la fin du fragment de Gottfried, de sorte qu'on pourrait penser, là aussi, que c'est une œuvre indépendante. C'est ainsi qu'après la conclusion du mariage de Tristan Heinrich insère l'épisode arthurien qui, chez Eilhart, fait suite immédiatement à celui de la vie dans la forêt, et il l'élargit considérablement en insistant sur les aventures chevaleresques, c'est-à-dire qu'il relie plus qu'Eilhart le roman de Tristan à la matière arthurienne[5]. Il est question de nombreux exploits chevaleresques accomplis par Tristan : au lieu d'un seul combat comme chez Eilhart, contre Dalkors, Tristan chez Heinrich en livre trois : contre Dalkors, mais aussi contre les deux piliers de la cour arthurienne, Gawan et Keie, ce qui est un topos du roman arthurien. L'épisode des faux est raconté comme chez Eilhart, mais Heinrich en modifie la fin de façon décisive : alors que, chez Eilhart, Tristrant repart, chez Heinrich Artus arrange une réconciliation entre Marke et Tristan[6], si bien que le héros peut rester à la cour de Marke. C'est de cette manière que le poète se ménage la possibilité de raconter des épisodes

1. Voir Danielle Buschinger, « À propos du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », *Études germaniques*, XXXIII, 1978, p. 53-64.
2. Voir *Das alttschechische Tristan-Epos*, éd. et trad. en allemand moderne, avec introduction et index des noms propres, par Ulrich Bamborschke, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968-1969.
3. « En langue lombarde » (v. 6842-6844 ; voir p. 778).
4. Voir *Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung [...]*, Berne-Francfort-sur-le-Main, Herbert Lang/Peter Lang, 1976, p. 268-289.
5. Voir p. 709 (v. 1425-1431 et 1460-1466).
6. Ce qui est également le cas dans l'épisode de *Tristan ménestrel*, tel que le raconte Gerbert de Montreuil dans sa continuation de *Perceval* : voir p. 975-1010.

qui, chez Eilhart, sont relatés dans la première partie de l'œuvre : la scène où les amants sont surpris en flagrant délit, puis capturés et condamnés à mort, la vaine tentative de médiation de Tinas en faveur des amants, le saut de la chapelle, la scène où Tristan sauve son amie. L'épisode des lépreux, trop brutal, est supprimé. Puis le texte reprend le récit de la vie dans la forêt, qui se trouve au centre du poème d'Eilhart : rien n'y demeure de l'existence idyllique que raconte Gottfried ; le récit en est au contraire très proche de celui d'Eilhart, avec la différence que les amants mangent leur nourriture cuite[1]. Pour le passage dans lequel Marke découvre Isolde et est abusé par elle — qui prend la place de l'épisode où le veneur puis Marke découvrent les amants endormis, mais séparés par l'épée du héros, de celui où Ugrim intervient en faveur des amants auprès de Marke[2], enfin de la scène où Tristrant remet au roi son épouse avant de quitter la Cornouailles —, il n'y a pas de source connue. Heinrich reprend à ce point de son œuvre le récit d'Ulrich de Türheim. Suivent en effet la scène de l'« eau hardie », puis, comme chez Ulrich, un seul retour de Tristan en Cornouailles, qui reprend des éléments du premier voyage avec Kéhénis/Kaedin, du second (Tristan pèlerin) et du dernier (Tristan fou), tels que les raconte Eilhart. Sans aucune raison, Tristan consomme son union avec Isolde aux Blanches Mains. La fin est voisine de celle que propose Eilhart. Il apparaît donc clairement que Heinrich ne se percevait pas comme un simple continuateur, mais qu'il voulait composer une œuvre d'un seul bloc, un roman d'aventures qu'il fallait prendre au sérieux et qu'on pouvait lire même sans connaître l'œuvre de Gottfried, le tout étant conçu comme une sorte de poème-modèle pour l'aristocratie bohémienne à la cour de Prague.

Heinrich de Freiberg était sans nul doute un auteur doué et cultivé : c'est ainsi que se trouvent dans la partie arthurienne de nombreux éléments empruntés à Wolfram d'Eschenbach et Wirnt de Gravenberg. Heinrich connaissait naturellement aussi très bien le *Tristan* de Gottfried, et il s'est efforcé d'imiter le style de son prédécesseur, pour lequel il avait une vive admiration ; il lui a emprunté certaines expressions et a fait allusion à certaines scènes ou à certains éléments de son récit[3]. C'est pourquoi l'on a considéré que son œuvre, comparée à celle d'Ulrich, avait une forme plus plaisante et plus mûre. Cette attitude est cependant injuste pour la peinture certes plus simple, moins surchargée, mais prenante et colorée d'Ulrich. La différence des traditions manuscrites prouve que la continuation d'Ulrich plaisait manifestement et avait davantage de succès que celle de son concurrent plus tardif. Heinrich a toutefois en commun avec son prédécesseur la réinterprétation idéologique de la matière. Le grand et tragique roman d'amour de Gottfried devient bel et bien un roman d'aventures du domaine arthurien.

1. Voir p. 734 (v. 3357).
2. Voir Danielle Buschinger, « Le Rôle de l'ermite chez Béroul, Eilhart et les dérivés du *Tristrant* allemand », *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, *Senefiance*, V, 1978, p. 267-279.
3. Ainsi, voir l'épisode de Petitcriu, p. 742 (v. 3965 et suiv.).

Cette transformation est essentiellement due à l'intégration au récit de l'épisode arthurien emprunté à Eilhart, qui manque chez Thomas et chez Gottfried, où toute allusion à Arthur est délibérément supprimée. La cour arthurienne, en tant que modèle brillant du monde chevaleresque et féodal, offrait de plus la possibilité de souligner par une série de duels la valeur chevaleresque de Tristan et ses capacités guerrières. Tristan est pourvu de tous les traits remarquables du chevalier valeureux, de sorte qu'il pouvait servir de modèle à la noblesse bohémienne à la cour de Venceslas II. On en trouvera une illustration parfaite dans l'éloge dithyrambique que fait Gawan des exploits de son cousin et nouvel ami[1], ainsi que dans l'oraison funèbre du héros[2].

S'il nous est déjà permis de discerner là une déviation par rapport aux conceptions idéologiques de Gottfried, la description de la relation amoureuse entre Tristan et Isolde nous en fournit une preuve plus éclatante. Certes, Heinrich montre au cours du récit une certaine indulgence envers les amants. C'est ainsi qu'il disculpe d'abord le héros de l'infraction à la morale en qualifiant constamment Tristan de *getriuwe* (« loyal »), qui jamais n'a commis une *untriuwe* (« une déloyauté »)[3]. Il souligne les exploits que Tristan a accomplis par amour pour Isolde, qui devient une souveraine d'amour[4], et il condamne toujours ceux qui mettent des obstacles à leur amour. Il s'en prend avec une particulière sévérité à Antret et à Melot que Tristan — déguisé en fou — met hors d'état de nuire, si bien que, comme le remarque le poète, les amants ne courent désormais plus de danger et peuvent s'adonner sans souci à leur amour, puisque personne ne peut plus les surprendre. Heinrich semble même admettre que les amants sont justifiés par Dieu ; en effet, après leur fuite dans la forêt, le roi Marke est convaincu que ce n'est qu'avec l'aide de Dieu que Tristan et Isolde ont pu être sauvés de la mort, et cela prouve à ses yeux leur innocence[5].

Cependant, toute une série d'éléments prouvent que Heinrich, comme Ulrich, prend ses distances vis-à-vis de l'amour adultère et antisocial. L'amour adultère entre Tristan et Isolde lui apparaît comme infamant, c'est pour lui un péché, une action blâmable, dont la gravité est encore accrue par le degré étroit de parenté de Tristan et de Marke. Comme Ulrich, il fait prononcer ce jugement par son héros lui-même : son amour pour l'épouse de son oncle témoigne de *krankem sinne*, c'est-à-dire de dérangement mental : « Tu as commis un grave péché envers Dieu ! Le diable s'est bien trop joué de moi[6] ! »

C'est parce qu'il reconnaît sa culpabilité que le héros décide de renoncer à la reine et d'épouser Isolde aux Blanches Mains qui, de plus, comme c'est le cas chez Ulrich, devient, en raison de son abné-

1. Voir p. 715 (v. 1887 et suiv.).
2. Voir p. 772 et 773 (v. 6414 et suiv.).
3. Voir p. 731 (v. 3145 et suiv.).
4. Voir p. 773 (v. 6455 et suiv.).
5. Voir p. 734 (v. 3342-3345).
6. P. 694 (v. 209-211 : *du sundest sere wider got : / der tuvel der hat siren spot / mit dir getriben alze vil*).

gation touchante et de sa disposition à renoncer momentanément à Tristan, le modèle de l'épouse aimante : l'épouse est réhabilitée contre la maîtresse. Puis, alors que chez Eilhart Tristan se décide à consommer son mariage avec Isolde aux Blanches Mains par dépit, à la suite de malentendus qui ont troublé l'entente des amants, chez Heinrich il se décide sans justification à remplir ses devoirs d'époux, et le poète constate avec satisfaction que le comportement de son héros répond à un impératif moral[1]. En applaudissant de la sorte à une réconciliation des époux qu'il néglige de motiver, Heinrich se rallie implicitement à un système de valeurs qui condamne les amants.

Le poète disculpe également Marke, que Gottfried considère comme le véritable responsable de l'évolution tragique des événements. Certes, Marke est encore, chez Heinrich, un homme irascible, mais on trouve chez lui en la personne de Marke, plus que dans aucun autre roman de Tristan, l'amour qui pardonne, aussi bien lorsque le roi reprend Isolde à la fin de la vie dans la forêt que lorsqu'il ramène en Cornouailles les corps des deux amants, puisque Marke affirme à la fin de l'œuvre qu'il aurait volontiers renoncé à Isolde s'il avait été informé de la puissance du philtre.

Seul le philtre peut expliquer, comme chez Ulrich, cet amour coupable[2]. Heinrich renforce encore ce motif disculpant en voulant trouver la cause des événements tragiques dans des constellations défavorables[3].

Comme pour Ulrich, le fondement idéologique de la condamnation de l'amour adultère est pour Heinrich la théologie morale du christianisme. La matière tristanienne est précisément un exemple de la peccabilité du monde et du caractère éphémère des joies terrestres. Elle est propre à faire connaître la valeur éternelle de l'amour de Dieu. C'est ainsi que Heinrich, dans l'épilogue, met le public en garde et invite tous ceux qui sont pris dans les filets de l'amour humain à regarder dans ce miroir du roman de Tristan, qui montre avec la plus grande clarté, d'une part, le caractère éphémère du monde et de l'amour terrestre et, de l'autre, le caractère impérissable et la valeur de l'amour divin. C'est pourquoi tout chrétien doit plutôt se tourner vers le véritable amour, vers l'amour de Dieu, qui est sans fin : « Nous, chrétiens, nous devons aimer le Christ[4]. »

Ainsi, Heinrich essaie de supprimer de la matière tristanienne la tendance subversive et hostile à la société ; cependant il supprime en même temps les potentialités révolutionnaires, du point de vue esthétique, que Gottfried avait pu mettre à profit dans son chef-d'œuvre. Dans cette mesure, Heinrich n'est pas, au plan idéologique, le digne successeur de son modèle vénéré, même s'il cherche à l'imiter quant à la langue et au style.

Heinrich s'est servi, pour être agréable à son public, de la langue littéraire propre à la littérature courtoise. Ce qui semble lui avoir plu particulièrement chez Gottfried est, avant tout, son penchant pour

1. Voir p. 766 (v. 5962-5965).
2. Voir p. 729 (v. 3005 et suiv.) et 776 (v. 6713 et suiv.).
3. Voir p. 694 (v. 225 et suiv.).
4. P. 778 (v. 6860 : *wir cristen sulen minnen Crist*).

les jeux de mots, son aptitude à la variation juste, à la répétition jonglant sur le sens des mots. Mais son imitation aboutit fréquemment à une sorte de remplissage sonore, dont la vacuité du contenu se révèle vite, lorsqu'il faut en proposer une traduction exacte.

En résumé, Heinrich cherche à dépasser son rôle de continuateur en donnant à son œuvre une certaine autonomie par rapport à celle de Gottfried[1] : il introduit ou reprend des épisodes qui, dans la tradition, se situent avant le mariage de Tristan ave Isolde aux Blanches Mains ; d'un autre côté, il met l'accent sur le côté « aventureux » et distrayant de son roman, il coule en quelque sorte l'histoire d'amour dans le moule d'un récit d'aventures : son choix s'explique certes par le souci de plaire à son public, mais certainement aussi par le refus de mettre sur un piédestal un amour adultère ; on assiste en effet chez lui — comme chez Ulrich — à un renversement complet du sens de cette matière tristanienne hautement subversive, qui est maintenant interprétée en faveur de la société : le poète prend parti pour la morale hypocrite du mariage et condamne l'amour adultère qui offrait chez Gottfried, dont il est également un pâle imitateur pour ce qui est du style, la garantie du bonheur individuel. Bref, Heinrich utilise le matériau de base pour faire de son roman un exemple à ne pas suivre.

DANIELLE BUSCHINGER et WOLFGANG SPIEWOK.

BIBLIOGRAPHIE

BUSCHINGER (Danielle), « À propos du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », *Études germaniques*, XXXIII, 1978, p. 53-64.

—, « Zur Rezeption des Tristan-Stoffes in der deutschen Literatur des Mittelalters nach 1250 », *Sammlung — Deutung — Wertung. Ergebnisse, Probleme, Tendenzen und Perspektiven philologischer Arbeit, Mélanges de littérature médiévale et de linguistique allemande offerts à Wolfgang Spiewok à l'occasion de son 60e anniversaire par ses collègues et amis*, Danielle Buschinger éd., Amiens, université de Picardie, Centre d'études médiévales, 1989, p. 41-44.

—, « La Composition et le Sens du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », communication au Congrès 1990 de Kalamazoo (Western Michigan University), *Tristan-Studien*, Greifswald, Reineke Verlag, 1993, p. 57-63.

GROTHUES (Silke), *Der arthurische Tristanroman. Werkabschluß zu Gottfrieds « Tristan » und Gattungswechsel in Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung*, Francfort-sur-le-Main-Berne-New York-Paris-Peter Lang, 1991.

SEDLMEYER (Margarete), *Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung im Vergleich zu anderen Tristandichtungen*, Berne-Francfort-sur-le-Main, Herbert Lang/Peter Lang, 1976.

STEINHOFF (Hans Hugo), « Heinrich von Freiberg », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, 3e vol. (nouv. éd.), Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1981, col. 723-730.

1. On en trouvera notamment une preuve dans la composition du manuscrit de Florence, le plus proche de l'original ; voir la Note sur le texte, p. 1494.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Comme celle d'Ulrich de Türheim[1], la continuation de Heinrich de Freiberg est toujours transmise en liaison avec le récit inachevé de Gottfried de Strasbourg. Comme pour le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, qui eut, lui aussi, ses continuateurs, les copistes du *Tristan* ont voulu mettre en circulation un récit complet, des intérêts commerciaux étant sans nul doute en jeu : il importait de livrer aux gens avides d'histoires un roman complet qui se substituât à l'ouvrage inachevé. On connaît en tout trois manuscrits relativement complets et deux fragments. Ce sont :

F. Biblioteca nazionale centrale de Florence, ms. B.R. 226 (auparavant Cod. magliabechianus germ. cl. VII. 33), parchemin, in-4°, dialecte alémanique avec traces de moyen allemand, ff[os] 2a-102d : *Tristan* de Gottfried (les vers 1-102 manquent); 103a-139d : continuation de Heinrich de Freiberg ; 142a-192b : *Iwein* de Hartmann von Aue (ms. *D*).

Jusqu'à présent on avait pris une inscription sur la première page (1343) pour la date où aurait été écrit le manuscrit. Cela n'est sans doute pas le cas. Les trois parties du manuscrit ont été réalisées indépendamment l'une de l'autre, comme en témoignent le matériau et l'écriture, et n'ont été réunies que plus tard. La continuation de Heinrich a été écrite sur des feuilles de parchemin plus fort, déjà brochées auparavant, et dont les anciennes pages (perforées) ont été ensuite retournées vers le dehors. L'inscription « 1343 » n'indique donc vraisemblablement que la date à laquelle le manuscrit a été assemblé. D'après le caractère de l'écriture, il n'est pas exclu que le texte primitif ait déjà été copié à la fin du XIII[e] siècle.

Il est impossible de rien savoir sur l'atelier et le copiste. Il est certain qu'on doit compter avec un scribe principal (alémanique ?), qui n'est pas le même que le copiste du texte de Gottfried ni que celui de l'*Iwein* de Hartmann, et qui a été parfois relayé par au moins un copiste secondaire, dont l'écriture révèle des caractères bavarois. Le caractère de l'écriture du/des copiste(s) secondaire(s) a fait supposer à Bernt que ces copistes avaient travaillé en Bohême. « La supposition ci-dessus pourrait en même temps faire penser que tout le manuscrit a été écrit en Bohême.[2] » La supposition en question est l'hypothèse selon laquelle Heinrich de Freiberg aurait conçu son œuvre comme un tout achevé et autonome, qui certes présupposait le récit de Gottfried, mais qui néanmoins devait être conçu comme une adaptation indépendante de la matière tristanienne[3].

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1473.
2. Hans Hugo Steinhoff, « Heinrich von Freiberg », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, éd. par K. Ruh, t. III, Berlin-New York, 1983, col. 723-730.
3. Voir la Notice, p. 1489.

E. Biblioteca Estense de Modène, ms. Est. 57 (auparavant : α.R.8.16), papier, in-2°, xve siècle, alémanique (alsacien), ffos 1a-122d : *Tristan* de Gottfried ; 123a-168a : continuation de Heinrich de Freiberg ; 168b-170b : table des matières. Les textes sont copiés par la même main.

O. Archives historiques de la ville de Cologne, Nr +87 (manuscrit d'Oberlin), papier, in-2°, fin du xve siècle, moyen allemand (francique-rhénan), ffos 1b-114b : *Tristan* de Gottfried (les vers 1-522 manquent) ; 114d-151a : continuation de Heinrich de Freiberg jusqu'au vers 6705. Alors que dans les manuscrits *F* et *E* le texte de Heinrich ne s'enchaîne pas immédiatement à celui de Gottfried (il commence au sommet de la colonne a d'une page par une grande initiale, si bien qu'il forme un ensemble en quelque sorte autonome), dans le manuscrit *O* il commence au milieu de la colonne b d'un folio sans qu'il y ait d'interruption entre les deux textes, et les 84 premiers vers manquent, avec la dédicace et les noms de Gottfried de Strasbourg et de Heinrich de Freiberg, si bien qu'on pourrait avoir l'impression que tout le texte est du même auteur.
Le manuscrit, dont les textes sont copiés par la même main, ce qui accentue l'illusion qu'on a affaire à un texte homogène, fut pourvu en 1988 d'une nouvelle reliure. Lors de l'opération, onze onglets ont été retirés, qui se sont révélés être des bandes d'un document d'archives (reconstruit avec des lacunes) du xive siècle, d'après lequel un don (qu'on ne peut déterminer plus précisément) a été fait au « stifte zů Menze » (c'est-à-dire un monastère de Mayence) par un « Heinrich zů Rastenberg » (Henri de Rastenberg). Ce qui est un indice supplémentaire prouvant l'origine francique-rhénane du manuscrit.

W. Wolfenbüttel, Bibliothèque ducale, Cod. Guelf. 404.9. (3), Novi, xive siècle. Le fragment contient un extrait de la continuation de Heinrich de Freiberg, des vers 5427 à 5562.

P. St. Pölten, Archives municipales, xive siècle (le fragment a disparu).

Les manuscrits ont été décrits à plusieurs reprises en détail[1]. Le nombre des témoins manuscrits de la continuation de Heinrich est de loin inférieur à celui de son prédécesseur, Ulrich. Le style d'Ulrich, un peu fruste, racontant l'histoire sans ambages, correspondait manifestement davantage au goût du public médiéval que celui de son concurrent plus tardif.

1. Voir l'édition procurée par Alois Bernt, p. 3, et celle de Danielle Buschinger : Heinrich von Freiberg, *Tristan*, Göppingen, 1982 (G.A.G. 270), p. xiii-xviii.
On se reportera également aux éditions suivantes :
Tristan, herausgegeben von Reinhold Bechstein, Leipzig, 1877 ; reprint Amsterdam Rodopi, 1966.
Tristan. Mit Einleitung über Stil, Sprache, Metrik, Quellen und Persönlichkeit des Dichters, herausgegeben von Alois Bernt, Halle a.d.S., 1906 ; reprint Hildesheim-New York, Georg Olms, 1978.
Tristan und Isolde (Fortsetzung des Tristan-Romans Gottfrieds von Straßburg), Mittelhochdeutsch / Neuhochdeutsch, Originaltext von Danielle Buschinger, Versübersetzung von Wolfgang Spiewok, Greifswald, Reineke Verlag, 1993.

Ce n'eſt pas seulement la dispersion dans l'espace des manuscrits de Heinrich qui eſt remarquable, mais aussi le caractère particulier des rapports de propriété.

Le manuscrit de Florence (*F*) se trouvait en possession du collectionneur de livres Antonio Magliabechi (1633-1715). Après la mort de Magliabechi, sa collection fut sauvée par le grand-duc Côme III et le prince Ferdinando, pour finalement être transportée en bloc à la Bibliothèque nationale de Florence. D'après les renseignements donnés par des documents de la bibliothèque, le livre de *Triſtano e Isolda in tedesco* était le seul ouvrage en langue allemande de la collection de Magliabechi. On ignore pour quelles raisons et par quelles voies il eſt parvenu entre ses mains.

Le codex de la Biblioteca eſtense de Modène[1] était partie intégrante de la bibliothèque familiale d'une des plus anciennes familles ariſtocratiques d'Italie, dont la branche des Eſte italiens (Fulc-Eſte, à la différence des Welf-Eſte résidant en Allemagne) a été à partir du XIIIe siècle la maîtresse de Ferrare, Modène et Reggio, et eſt toujours reſtée en étroite relation avec la branche allemande de la famille. Ercole Ier (1433-1505), notamment, fit connaître à son duché une grande prospérité économique et culturelle. Sa cour passait pour un lieu de rassemblement de poètes, d'artiſtes et d'humaniſtes. Qu'il y ait dans la bibliothèque d'une telle cour un manuscrit du roman de Triſtan (celui de Gottfried, avec la continuation de Heinrich) n'eſt pas surprenant. Le catalogue de la « Libreria d'Ercole I » (1495), publié en annexe de l'ouvrage de Guilio Bertoni, *La Biblioteca eſtense e la Coltura ferrarese ai tempi del duca Ercole I (1471-1505)*[2], ne le contient pas, mais il eſt atteſté que la légende de Triſtan était fort appréciée à la cour des marquis d'Eſte.

On ne peut également reconſtituer que partiellement le trajet suivi par le manuscrit de Cologne (*O*). D'après une inscription de la main de Groote[3], ce dernier a acheté le codex en 1815 auprès du propriétaire précédent, Oberlin. Johann Friedrich Oberlin (1740-1826), paſteur proteſtant de Steinthal, a consacré sa vie au développement économique et intellectuel de sa communauté. On ignore comment le manuscrit eſt entré en sa possession. Eberhard de Groote eſt connu comme l'éditeur du *Triſtan* de Gottfried. De là le manuscrit a dû, comme on peut l'inférer de la cote *W*, entrer ensuite en possession de Ferdinand Franz Wallraff (1729-1824), un chanoine de Cologne, qui après sa mort a légué une riche collection artiſtique à sa ville natale. En 1861, il a été remis au musée Wallraff-Richartz, une fondation du commerçant J. H. Richartz, qui devait conserver et entretenir la collection de Wallraff.

1. Ce manuscrit était inconnu des éditeurs Bechſtein et Bernt. Il a été édité pour la première fois par Danielle Buschinger dans son édition de 1982.

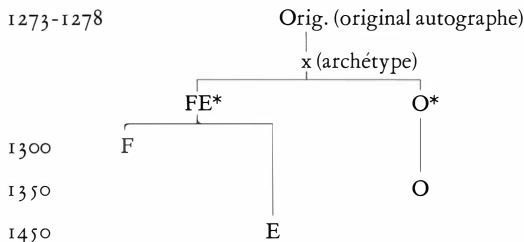
2. Turin, 1903.

3. *Diese Handschrift habe ich von Hr pp Oberlin gekauft. Paris d.20. Sept. 1815*, « J'ai acheté ce manuscrit auprès de M. Oberlin. Paris le 20 septembre 1815 ».

Rapports de filiation des manuscrits.

Pour les rapports de filiation des manuscrits de Gottfried, nous renvoyons aux conclusions de Friedrich Ranke[1]. Ranke distingue deux familles principales, qui ont été déterminées par les caractères spécifiques de l'œuvre de Gottfried. Cela n'est cependant que partiellement valable pour le stemma de la continuation de Heinrich.

Margarete Sedlmeyer a essayé d'ébaucher un stemma des manuscrits de Heinrich[2]. Elle peut s'appuyer sur des résultats d'ordre formel comme sur des résultats d'une critique de textes. Ces résultats font apparaître une étroite parenté entre *F* et *E* face à *O*. C'est pourquoi il faut admettre un manuscrit commun de départ pour *F* et *E*, tandis qu'il faut supposer pour *O* une branche indépendante. Nous pouvons, en nous appuyant sur l'ouvrage de M. Sedlmeyer, proposer le stemma suivant, où les états intermédiaires non conservés sont pourvus d'un astérisque :



En tout cas, il s'ensuit que *F* est chronologiquement le plus proche de l'original ; cette proximité est en outre étayée par l'examen de la langue. Au reste, les divergences entre les différents manuscrits (à l'exception des lacunes de *O*) sont relativement insignifiantes, si bien qu'effectivement on peut parler d'une tradition manuscrite très homogène. Nous traduisons le texte du manuscrit de Florence d'après l'édition de Danielle Buschinger ; cependant, quand il arrive, de temps à autre, qu'un vers manque, nous le traduisons en l'empruntant à *E* ou à *O*.

La traduction.

Pour les difficultés rencontrées dans la traduction et les partis retenus, on se reportera à la Note sur le texte et sur la traduction de Gottfried de Strasbourg[3].

D. B.

1. Friedrich Ranke, « Die Überlieferung von Gottfrieds *Tristan* », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 55, 1917, p. 157-278 et 381-438.
2. Margarete Sedlmeyer, *Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung [...]*, p. 17.
3. Voir p. 1415 et suiv.

NOTES

Page 691.

1. Vers 1-52.
2. Dans son prologue, Heinrich fait l'éloge du style de Gottfried, dont la limpidité, la pureté, la clarté, l'élégance, la musicalité sont célèbres, de même que la richesse, la souplesse et l'expressivité de sa langue. Heinrich accorde au style de son prédécesseur les mêmes qualités que Gottfried à Hartmann d'Aue, Bligger de Steinach ou Walther von der Vogelweide (v. 4621 et suiv., p. 449-452); rappelons que Gottfried demandait à Apollon et aux Muses de lui accorder les mêmes qualités (v. 4921-4922, voir p. 453) : « et que ma poésie ne chemine que sur du trèfle et des fleurs éclatantes » (voir le commentaire de la digression littéraire, p. 449-453 et les notes).

Page 692.

1. Vers 53-84.
2. Dans le premier élément du prénom *Reinmund* on reconnaît l'adjectif *rein*, c'est-à-dire « pur ».
3. Ces 84 premiers vers manquent dans le manuscrit de Cologne W* f° 87.
4. Vers 85-110.
5. Lifrenis est le second nom de Kaedin.
6. Vers 111-142. Voir les vers (1991 et suiv.) où Gottfried justifie le choix du nom de Tristan (p. 416).

Page 693.

1. Les vers 141-142 sont peut-être la réponse aux vers 19427 et suiv. (p. 634) de Gottfried où Tristan, dans son grand monologue, décide d'épouser Isolde aux Blanches Mains, parce qu'il a entendu dire qu'on peut apaiser les souffrances d'un amour par un autre amour (Danielle Buschinger, « L'Adaptation des romans courtois en Allemagne », p. 100-101).
2. Vers 143-172.
3. Vers 173-196.

Page 694.

1. Vers 197-224.
2. Moment important du récit, où Tristan, reconnaissant sa faute, se disculpe. C'est pourquoi le héros décide de renoncer à la reine et d'épouser Isolde aux Blanches Mains, qui apparaît, de la même façon que chez Ulrich, comme le personnage principal de l'œuvre de Heinrich qui réhabilite pour ainsi dire l'épouse contre la maîtresse (voir Danielle Buschinger, « La Composition et le Sens du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », *Tristan-Studien*, p. 61). Heinrich est ici en opposition avec les conceptions de Gottfried (voir la Notice, p. 1407-1410).

3. Ici aussi Heinrich se met en contradiction avec les principes de Gottfried, chez qui Tristan et Isolde s'aimaient avant de boire le philtre (voir la Notice, p. 1410). Dans la continuation le philtre explique et excuse constamment l'amour adultère. La position de Heinrich est réaffirmée quelques lignes plus bas : « C'était [...] le symbole du philtre et de sa puissance, qu'ils avaient bu dans la fiole et qui les attirait dans sa sphère d'influence » ; voir aussi v. 3005 et suiv. (p. 729).

4. Vers 225-280.

Page 695.

1. Vers 281-364.

Page 696.

1. Vers 365-426.
2. Vers 427-456.

Page 697.

1. Vers 457-471.
2. Comme Ulrich de Türheim aux vers 200-203 (p. 640), Heinrich a le désir de dépeindre Isolde aux Blanches Mains comme une fille modèle obéissant aux désirs formulés par ses parents.
3. Vers 472-480.
4. Vers 481-508.
5. Vers 509-532.

Page 698.

1. Vers 533-562.
2. Vers 563-600.
3. Vers 601-632.

Page 699.

1. Vers 633-682.
2. La cérémonie du mariage et les préparatifs sont décrits avec plus de détails et plus de précisions que dans les autres versions du roman de Tristan. On retrouve ici de nombreux éléments figurant chez Ulrich. L'échange des anneaux, dont il est question ici, n'appartient pas au rite traditionnel (seul le mari passe au doigt de sa femme un anneau, mais « le geste réciproque n'apparaîtra qu'après le XVIe siècle » (*Histoire de la vie privée*, p. 138). La présence d'un ecclésiastique, qui apparaît au milieu de la danse et qui donne Isolde en mariage à Tristan et Tristan à Isolde avant la nuit de noces, est également neuve par rapport à Ulrich ; dans le poème de Thomas, il faut le souligner, c'est un chapelain qui célèbre une messe et accomplit tout comme le prescrit *l'ordre de Sainte Eglise* (v. 580-582, p. 140) ; que chez Heinrich ce soit un évêque est surprenant : peut-être Heinrich voulait-il par la présence d'un ecclésiastique de haut rang insister sur la solennité du mariage, reflet de la richesse et de la puissance de

Lovelin ; c'est également pour documenter cette richesse qu'il y a un grand festin, suivi d'une danse ; rappelons que chez Thomas aussi il y a un festin, suivi de jeux divers (v. 583-590, p. 140). La collation du lendemain matin ne figure pas non plus chez Ulrich. Les autres rites sont traditionnels : bénédiction des nouveaux mariés dans la chambre nuptiale, le lendemain matin, port d'une coiffe par la jeune épousée, messe.

3. Vers 683-740.

Page 700.

1. Soulignons au passage le faible prononcé qu'a Heinrich de Freiberg pour les diminutifs : *pfeitel*, v. 698 (« petite chemise ») ; *buchel*, v. 706 (« petit ventre ») ; *brustel*, v. 713 (« petits seins ») ; *gelustel*, v. 714 (« un petit désir, un peu de désir ») ; et bien d'autres que nous ne signalons pas.

2. *Nozel*, v. 723, diminutif de *noz* (« bétail, bovin ») ! Ce qui est naturellement intraduisible : le poète nomme ainsi Isolde aux Blanches Mains sans doute parce qu'elle n'est pas allongée comme dort un humain, mais recroquevillée comme un animal.

3. Vers 741-784.

Page 701.

1. Ces vers sont une allusion à la scène du verger chez Gottfried, dans laquelle le roi Marc a surpris les deux amants endormis enlacés et à l'issue de laquelle Tristan a quitté la Cornouailles.

2. Vers 785-834.

3. La métaphore « Jour de Pâques » pour désigner la bien-aimée se rencontre dans la poésie lyrique, ainsi chez Reinmar l'Ancien et Walther von der Vogelweide.

4. Vers 835-878.

Page 702.

1. Selon la coutume médiévale, les jeunes épousées mettaient le lendemain de leurs noces une coiffe sur leurs cheveux (voir n. 2, p. 699).

2. Vers 879-918.

3. Le vin de Chypre est un vin fort, très estimé.

4. Vers 919-982.

Page 703.

1. Les auteurs médiévaux se réfèrent fréquemment à une source, qu'elle soit authentique ou fictive, qu'ils désignent fréquemment par le terme de « livre ».

2. Vers 983-1012.

Page 704.

1. Vers 1013-1094.

2. Ici, Tristan fait allusion à son combat contre le dragon, lors de son deuxième voyage en Irlande (voir Gottfried, p. 503).

Page 705.

1. Vers 1095-1128.
2. Vers 1129-1194.

Page 706.

1. Au vers 1155, au milieu d'une phrase, les trois manuscrits *O*, *F* et *E* marquent le début d'un paragraphe par une lettrine.
2. Nous traduisons la leçon de *O* : *vollen wint*. *F* et *E* lisent *vollen wit* : « larges ramures ».
3. Chez Eilhart, Tristrant met à la cour d'Irlande des vêtements de soie rouge (v. 1965, p. 290) ; dans l'épisode du retour de Tristrant déguisé en pèlerin, quand le héros participe aux jeux chevaleresques, son pantalon gris et sa robe se déchirent, de sorte que luit au travers l'étoffe écarlate tissue d'or de ses vêtements de chevalier (v. 7810 et suiv., voir p. 365). Mais la couleur rouge est également celle des courts manteaux que portent les courriers (v. 8230 et suiv., voir p. 371). Sur ce point, voir l'article de D. Buschinger, « Les Vêtements dans le roman de Tristan (Eilhart von Oberg et Gottfried von Strassburg) », *Les « Realia » dans la littérature de fiction au Moyen Âge*, Greifswald, Reineke Verlag, 1993, p. 51-57.
4. Vers 1195-1218.
5. En ancien français dans le texte : *deus sal, kurteis kumpan*. (Voir Gottfried, p. 424 et n. 1 [v. 2681]).
6. En ancien français dans le texte : *mertzi, geltel syr*.

Page 707.

1. Vers 1219-1244. Paragraphe en *O* et *E*, mais pas en *F*.
2. Vers 1245-1266.
3. Vers 1267-1300.

Page 708.

1. Vers 1301-1328.
2. Alors qu'au vers 1325 Heinrich utilise la forme normale en allemand médiéval de *tavelrunde*, il est caractéristique qu'il utilise ici le mot étranger *rotunde*, correspondant au latin *rotundus* d'où vient le mot français « rond ».
3. Vers 1329-1348.
4. Vers 1349-1380.
5. C'est-à-dire d'être chevalier. Voir Wolfram d'Eschenbach, *Parzival*, 115, 11 : *schildes ambet ist mîn art* (« j'appartiens de naissance à la chevalerie », « je suis chevalier », mot-à-mot : « l'office du bouclier, de l'écu, est ma nature »).
6. Vers 1381-1404.

Page 709.

1. Après la conclusion du mariage de Tristan, Heinrich insère l'épisode arthurien qui, chez Eilhart, fait immédiatement suite à l'épisode de la vie dans la forêt, et il l'élargit considérablement : de la sorte, il relie le roman de Tristan très étroitement, et bien davantage qu'Eilhart, à la matière arthurienne, car Tristan est invité à la fondation de la Table Ronde que le roi Artus veut instaurer en l'honneur de tous les chevaliers. D'autre part, il est question de nombreux exploits chevaleresques accomplis par Tristan : au lieu d'un seul combat comme chez Eilhart (contre Dalkors), Tristan en livre trois chez Heinrich : contre Dalkors, mais aussi contre les deux piliers de la cour arthurienne, Gawan et Keie, ce qui est un topos du roman arthurien (voir également Silke Grothues, *Der arthurische Tristanroman. Werkabschluß zu Gottfrieds « Tristan » und Gattungswechsel in Heinrichs von Freiberg Tristanfortsetzung*, Francfort-sur-le-Main/Berne/New York/Paris, Peter Lang, 1991, notamment p. 79 et suiv.).

2. Vers 1405-1412.

3. Heinrich indique que Tristan est assez cultivé pour savoir lire. C'est un trait que le poète emprunte à Gottfried qui cependant souligne bien plus fortement l'intellectualité du héros, qu'il pare de toutes les qualités physiques et intellectuelles (v. 2060 et suiv., voir p. 418 et suiv.). Heinrich semble ici retoucher à la baisse le portrait de son héros.

4. Vers 1413-1446.

5. Vers 1447-1510.

6. « Aventure » est à comprendre dans le sens que lui donne Hartmann d'Aue dans son *Iwein*, dans la conversation entre Kâlogrenant et le monstre, gardien de troupeau : v. 525 et suiv. *ich suoche âventiure. / dô sprach der ungehiure / âventiure? waz ist daz? / daz wil ich dir bescheiden baz. / nû sich wie ich gewâfent bin : / ich heize ein riter und hân den sin / daz ich suochende rîte / einen man der mit mir strîte, / der gewâfent sî als ich. / daz prîset in, und erslehț er mich : / gesige aber ich im an, / sô hât man mich vür einen man, / und wirde werder danne ich sî.* (« Je suis en quête d'aventure. » Alors le monstre dit : « Aventure ? Qu'est-ce que c'est ? — Je vais bien te l'expliquer. Vois comment je suis armé : on m'appelle un chevalier et je nourris le dessein de chevaucher en quête d'un adversaire qui, armé comme moi, me livre combat. Honneur à lui s'il me bat; mais si je le vainc, on me considérera comme un homme de valeur, et si j'ai maintenant quelque dignité, elle en sera accrue »).

Page 710.

1. Vers 1511-1552.

2. Cinq cents comme en *O*, et non neuf cents comme en *F* et *E*. (Voir Gottfried, p. 626, [v. 18790].)

Page 711.

1. Vers 1553-1573.

2. Vers 1574-1620.

Page 712.

1. Vers 1621-1640.
2. Contrairement à la description qu'en fait Gottfried, ici Tristan recherche le combat pour sa gloire personnelle. Cette différence capitale est un indice de plus que Heinrich a voulu faire œuvre de romancier plutôt que de continuateur.
3. Le vers 1634, présent en *O* et en *E*, manque en *F*.
4. Heinrich fait ici allusion au combat de Tristan contre le Morolt (Gottfried, v. 5867 et suiv., voir p. 465 et suiv.).
5. Vers 1641-1666.
6. Vers 1667-1712.
7. Voir Gottfried, p. 393 (v. 277) et n. 2 ; l'expression est utilisée ici au sens de « payer quelque chose avec les intérêts et les intérêts des intérêts, rendre quelque chose à quelqu'un avec usure ».

Page 713.

1. Vers 1713-1730.
2. Vers 1731-1772.

Page 714.

1. Vers 1773-1828.
2. Vers 1829-1854.

Page 715.

1. En ancien français dans le texte : *beamis, gentil Gawan.*
2. Vers 1855-1894.
3. Nous traduisons *O* et *E* ; *F* lit *die tragen* (« indolents »).
4. Vers 1895-1919.
5. En ancien français dans le texte : *ly Vilus.* Heinrich, qui consciencieusement retrace à gros traits la vie de son héros, fait ici une seconde fois allusion aux combats de Tristan contre Morolt et contre le dragon et pour la première fois à celui qu'il livre contre le géant Urgan (voir Gottfried, p. 589), ce qui lui permettra d'obtenir le petit chien faé Petitcreiu.

Page 716.

1. Vers 1920-1960.
2. Vers 1961-2000.

Page 717.

1. Vers 2001-2015.
2. Vers 2016-2030.
3. La graphie du nom de ce chevalier est, dans les trois manuscrits de Heinrich, la même que dans le manuscrit de Heidelberg du *Tristrant* d'Eilhart d'Oberg (voir p. 330, v. 5061). Il est possible que cette œuvre, qui a été également en partie traduite en tchèque, ait été

connue à la cour de Prague dans une version apparentée à celle de ce manuscrit.

4. Vers 2031-2058.

5. En ancien français dans le texte ; *O* : *Dalkors bone schavalier* ; *F* : *Dalkors von schevelier* ; *E* : *Dalkors von schevelier.*

6. En ancien français dans le texte ; *F* (v. 2032) : *fier.*

7. En ancien français dans le texte : *zymmir.* C'est à la fois l'ornement qui forme la partie supérieure du casque et le blason.

8. Vers 2059-2084.

Page 718.

1. Voir par exemple Gottfried, p. 453 (v. 4946).

2. Partie de l'armure ou du casque qui protège le cou.

3. Vers 2085-2114.

4. *Mille welsche* dans le texte (v. 2100), qui est moins long que le « mille allemand », ou « grand mille » (Voir Gottfried, p. 420, v. 2314 : *groze mile*).

5. En ancien français dans le texte : *fier.*

6. Vers 2115-2174.

7. Contrairement à l'usage selon lequel le vainqueur s'emparait du cheval de son adversaire vaincu.

Page 719.

1. En d'autres termes : le monde parle des hauts faits, mais celui qui les a accomplis ne doit pas en faire grand bruit.

2. Vers 2175-2222.

3. Voir n. 1, p. 678.

4. C'est-à-dire : il est à pied.

5. Vers 2223 à 2270.

Page 720.

1. En ancien français dans le texte : *fier.*

2. Vers 2271-2308.

3. Comme chez Eilhart (v. 5095 et suiv., voir p. 330), le héros nie avec insistance ses exploits. Mais au contraire de son prédécesseur, qui incontestablement lui a servi ici de modèle, Heinrich n'exploite pas ce motif : en effet, Eilhart (v. 5122 et suiv., voir *ibid.*) l'utilise pour introduire le serment solennel que prête Tristrant de toujours répondre à une requête faite au nom d'Isald, cela dût-il lui coûter la vie : ce faisant, le poète fait un premier pas vers le remplacement de l'amour-passion dû au philtre par un amour courtois fondé sur le service de la dame : par là, son héros devient davantage responsable de lui-même et de ses actes (voir « Introduction à Eilhart von Oberg, *Tristrant* », texte établi et présenté par Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, U.G.E., coll. « 10/18 », 1986, p. 39). En supprimant ce motif capital, Heinrich modifie radicalement le sens du roman.

4. En ancien français dans le texte : *beamis Tristan.*

Page 721.

1. Vers 2309-2332.
2. Vers 2333-2358.
3. En ancien français dans le texte, suivi de la traduction en moyen haut allemand : *la bele, die schone Ysot.*
4. Vers 2359-2390.
5. *O* et *E* : « avec ruse ».

Page 722.

1. Vers 2391-2422.
2. Vers 2423-2466.
3. *Oheim* dans le texte, c'est-à-dire, littéralement, « oncle ».

Page 723.

1. Vers 2467-2500.
2. Vers 2501-2550.

Page 724.

1. On peut rapprocher ces vers 2541 à 2544 du prologue où Heinrich, conscient qu'il est de la difficulté de sa tâche, fait preuve d'humilité (p. 691).
2. Vers 2551-2581.
3. Chez Heinrich, qui prend parti pour la morale hypocrite du mariage et qui condamne l'amour adultère, le personnage de Marke est le défenseur de l'ordre social, du système de valeurs de la société féodale.
4. Vers 2582-2654.
5. En ancien français dans le texte : *kurtoys.*

Page 725.

1. En ancien français dans le texte : *kunterfeit* (« contrefait »).
2. En ancien français dans le texte : *beamis.*
3. Vers 2655-2674.
4. Vers 2675-2714.
5. Chez Eilhart d'Oberg et Thomas d'Angleterre, il est question d'un neveu de Tristan ; Eilhart précise même qu'il est le fils de sa sœur. De quelle sœur ? Eilhart parle également du fils d'une sœur du roi, cousin de Tristrant : c'est Antret, le plus féroce ennemi des amants à la cour de Marke. De quelle sœur de Marke s'agit-il ici ? Peut-être s'agit-il tout simplement d'une parente de Tristan du côté maternel. Le personnage de Tantrisel est de l'invention de Heinrich ; son nom est le diminutif de Tantris, surnom que prend le héros en Irlande pour ne pas être reconnu (voir Gottfried, v. 7787, voir p. 490).

Page 726.

1. Vers 2715-2750.
2. Vers 2751-2796.

Page 727.

1. En ancien français dans le texte : *ir beamisen.*
2. Vers 2797-2834.
3. Vers 2835-2874.

Page 728.

1. Vers 2875-2932.
2. Vers 2933-2966.

Page 729.

1. Vers 2967-3004. Paragraphe seulement en *O*.
2. Vers 3005-3044.

Page 730.

1. Vers 3045-3093.

Page 731.

1. Vers 3094-3118.
2. Vers 3119-3155.
3. *F* (v. 3130) : *durch sin adel* ; comme le montrent les vers suivants, *sin* doit se rapporter à Tristan et Isolde, ce qui est une forme archaïsante. *O* mais aussi *E* ont corrigé : *O*, *durch iren adel* ; *E*, *durch ir adel*.
4. Vers 3156-3172.
5. Vers 3173-3255.

Page 733.

1. Vers 3256-3338.
2. C'est seulement ici (v. 3259) que les trois manuscrits marquent le paragraphe par une initiale.
3. *F*, *sidel* (« pot », « cruche ») ne donne pas de sens ; nous traduisons : *O*, *zisel* ; *E*, *zysel*.
4. Dans aucune autre version Isolde ne reste enchaînée auprès du bûcher, sous la garde d'un commandant de la ville et de ses sbires. Chez Eilhart et chez Béroul, Marke livre la reine aux lépreux, une scène que Heinrich, peut-être choqué par sa brutalité, a supprimée.
5. Dans le texte : *potestat*, un mot italien.
6. En ancien français dans le texte : *la fossiwer a la gant amant.* Heinrich cite Gottfried (v. 16700 : *la fossiure a la gent amant* ; voir p. 600).

Page 734.

1. En ancien français dans le texte, puis Heinrich traduit : *la bele, die schone Ysot.*
2. Vers 3339-3380.
3. Heinrich semble admettre que les amants sont justifiés par Dieu. En effet, ici, après la fuite des amants dans la forêt, le roi Marke est convaincu que ce n'est qu'avec l'aide de Dieu que Tristan et Isolde

ont pu être sauvés de la mort, et cela prouve à ses yeux leur innocence (voir D. Buschinger, « La Composition et le Sens du *Tristan* de Heinrich von Freiberg », *Tristan-Studien*, p. 61).

4. Dans le texte : *welsch*, c'est-à-dire « velche », pour les Allemands, étranger qui vient du Midi, surtout français et italien.

5. Vers 3381-3416.

6. Dans les autres versions, la durée du séjour dans la forêt est bien plus longue : trois ans chez Béroul, plus de deux ans chez Eilhart. Mais cette durée est fixée en fonction de la durée de l'efficacité du philtre, qui est de trois ans dans le texte français et de quatre ans dans le poème allemand (à propos du philtre et de l'organisation temporelle dans les deux romans, voir D. Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, p. 444 et suiv.). Heinrich, en revanche, qui, à la suite de Gottfried, ne limite pas dans sa durée l'efficacité du philtre et raconte l'épisode de la vie dans la forêt dans un autre contexte, est libéré de cette contingence.

Page 735.

1. En ancien français dans le texte : *fier.*

2. Dans le texte : *eine welsche mile*, un « mille velche », c'est-à-dire un petit mille ; voir n. 4, p. 718.

3. Vers 3417-3464.

4. Comme dans les autres versions, c'est au cours d'une chasse que Marke découvre Isolde, mais Heinrich raconte le retour de la reine à la cour et le départ de Tristan de façon absolument indépendante, sans qu'on ait pu découvrir sa source (voir la Notice, p. 1490).

5. Littéralement « mon beau-frère ». Mais le mot *swager* avait en moyen haut allemand un sens plus étendu qu'aujourd'hui.

6. Vers 3465-3526.

Page 736.

1. Vers 3527-3568.

Page 737.

1. Vers 3569-3602.
2. Vers 3603-3664.

Page 738.

1. Vers 3665-3700.
2. Vers 3701-3741.

Page 739.

1. Vers 3742-3782.
2. Voir n. 1, p. 702.
3. Neidhart est un poète ayant vécu au début du XIII[e] siècle, qui a écrit des poésies sur des sujets parfois très scabreux.
4. Vers 3783-3822.

Page 740.

1. Vers 3823-3839.
2. Vers 3840-3892.

Page 741.

1. Vers 3893-3927.
2. *Schildes ampt* est une expression forgée par Wolfram d'Eschenbach pour désigner les chevaliers et leurs devoirs.
3. Vers 3928-3964.
4. Le prétexte énoncé par Tristan pour se disculper n'apparaît dans aucune autre version. Il n'y a à ce détail aucune source connue.

Page 742.

1. Vers 3965-3981.
2. Heinrich résume à grands traits l'épisode de Petitcreiu tel que le raconte Gottfried (v. 15766-16293, voir p. 589-596).
3. Voir n. 2, p. 437.
4. Vers 3982-4036.
5. Vers 4037-4054.

Page 743.

1. Vers 4055-4094.
2. En ancien français dans le texte : *deus sal, cumpan kurtoys ! Merci!*
3. Vers 4095-4120.

Page 744.

1. Vers 4121-4138.
2. Vers 4139-4200.
3. En ancien français dans le texte : *beamises.*

Page 745.

1. Vers 4201-4261.
2. Vers 4262-4280.

Page 746.

1. Vers 4281-4306.
2. Vers 4307-4324.
3. Vers 4325-4344.
4. Vers 4345-4378.

Page 747.

1. Vers 4379-4412.
2. Vers 4413-4462.

Page 748.

1. Le palefroi est un cheval de parade.
2. Vers 4463-4532.
3. Pierre fine de couleur brunâtre, très estimée.

Page 749.

1. Vers 4533-4551.
2. Vers 4552-4596.
3. Vers 4597-4628.

Page 750.

1. Heinrich aborde le thème de l'amour médecin (voir Gottfried, p. 544).
2. Vers 4629-4658.
3. Vers 4659-4694.

Page 751.

1. Vers 4695-4734.
2. Vers 4735-4768.

Page 752.

1. Vers 4769-4820.
2. En ancien français dans le texte : *amisen.*
3. En ancien français dans le texte : *beamis.*
4. Vers 4821-4854.

Page 753.

1. Vers 4855-4878.
2. Vers 4879-4922.

Page 754.

1. Vers 4923-4960.
2. Vers 4961-5003.

Page 755.

1. Vers 5004-5014.
2. Vers 5015-5062.
3. En ancien français dans le texte : *kurtoys.*
4. En ancien français dans le texte : *amie.*
5. L'épisode de la maladie de Tristan n'apparaît dans aucune version à ce point du récit. Chez Eilhart (comme dans le manuscrit 103 du *Tristan en prose* français), le héros a été grièvement blessé à la tête lors d'un assaut, si bien qu'il reste longtemps entre la vie et la mort (voir D. Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, p. 804 et suiv.) ; Eilhart souligne qu'il reste un an malade (v. 8640 et suiv., voir

p. 377). Et c'est cette blessure qui est le mobile déterminant de son déguisement en fou. Il est donc possible que Heinrich se soit appuyé sur Eilhart : en effet, comme chez son prédécesseur, Tristan a été défiguré par sa maladie, de sorte qu'il peut apparaître dans les vêtements du fou à la cour de Marke sans danger d'être reconnu.

6. Vers 5063-5098.
7. *Amisel* dans le texte.

Page 756.

1. Vers 5099-5124.
2. Vers 5125-5152.
3. Le fromage est traditionnellement l'attribut du fou : voir Eilhart, v. 8750 et suiv., p. 379-380, et n. 2, p. 672 ; D. Buschinger, *Le « Tristrant » d'Eilhart von Oberg*, p. 568 et suiv. ; — « La "Folie Tristan" dans le *Tristrant* d'Eilhart von Oberg », *Schelme und Narren in den Literaturen des Mittelalters*, Greifswald, Reineke Verlag, 1994, p. 37-46 ; A. Groß et J. Thibault-Schaefer, « Tristan, Robert le Diable und die Ikonographie des *Insipiens* : der Hund als neues Motiv in einem alten Kontext », *ibid.*, p. 55-72 ; Jean-Marie Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, XIIe-XIIIe *siècle. Étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, P.U.F., 1992, p. 46-56.

Page 757.

1. Vers 5153-5172.
2. Vers 5173-5262.
3. Dans la tradition eilhartienne, Antret, cousin de Tristrant, est depuis le début son ennemi et ne cesse de le calomnier.

Page 758.

1. En ancien français dans le texte : *amis*.
2. Vers 5263-5306.
3. Le moyen haut allemand *triel* (*F*), ou *giel* (*O, E*) est très vulgaire.
4. Tel est le nom du nain dans le *Tristan* de Gottfried : *Melot petit von Aquitan* ; voir p. 570 et n. 2 (v. 14240).
5. Heinrich condamne toujours ceux qui mettent des obstacles devant l'amour de Tristan et Isolde : Antret, Melot petit von Aquitan, Pfelerin sont tous trois punis pour leur trahison : Tristan tire vengeance d'Antret en le frappant à la tête de telle façon qu'il devient sourd (p. 757), du nain en l'aveuglant, de Pfelerin en le mettant à mort (p. 762). Pour Antret et Melot le châtiment est en lien direct avec leurs pratiques d'espion.
6. Vers 5307-5340.

Page 759.

1. C'est la forme du nom de la reine de Cornouailles dans le poème de Heinrich.
2. Vers 5341-5378.
3. Vers 5379-5410.

Page 760.

1. Vers 5411-5438.
2. Vers 5439-5470.
3. Vers 5471-5492.
4. Il s'agit de Rual Tient-parole, le père adoptif de Tristan (voir Gottfried, p. 396 et n. 1).

Page 761.

1. Vers 5493-5516.
2. Chez Eilhart, à l'issue de l'épisode de la folie, Tristrant dit adieu à sa bien-aimée en lui déclarant que désormais il ne lui sera plus possible de venir la voir, et lui demande de faire ce dont il la priera par l'intermédiaire d'un messager porteur de son anneau : le poète prépare de la sorte la fin de son roman (v. 8982 et suiv., voir p. 381); Heinrich est plus explicite encore : il annonce la mort des amants dans une anticipation épique (voir p. 691).
3. Vers 5517-5551.
4. Vers 5552-5602.

Page 762.

1. Vers 5603-5615 .
2. Vers 5616-5664.

Page 763.

1. Vers 5665-5696.
2. Vers 5697-5709.
3. Alors qu'il y a un instant Marke voulait tuer Tristan s'il parvenait à le capturer, et qu'à la fin de l'œuvre, quand il apprendra qu'Isolde est partie pour se rendre à Karke auprès du héros, il voudra les mettre tous deux à mort, Heinrich l'appelle ici « le brave roi Marke ». Son image est en fait très nuancée et, contrairement à Gottfried qui le rend responsable du destin tragique des amants, Heinrich fait de lui un souverain clément qui pardonne par amour (voir la Notice, p. 1492).
4. Vers 5710-5756.

Page 764.

1. Vers 5757-5791.
2. Vers 5792-5846.

Page 765.

1. Vers 5847-5894.
2. Dans le poème d'Eilhart, l'histoire des amours de Kéhénis et de Gardiloye est interrompue par le quatrième voyage de Tristrant en Cornouailles, par un séjour de deux années en Loonois, enfin par la cinquième et dernière visite du héros, déguisé en fou, auprès de sa bien-

aimée. Dans le roman de Heinrich, où il eﬆ queﬆion, à la suite de la continuation d'Ulrich, d'un seul séjour du héros en Cornouailles, l'épisode de Kaedin et Kassie (tel eﬆ le nom de la dame chez Ulrich et chez Heinrich) forme un bloc. Alors que, dans le poème d'Eilhart, où Naupaténis a été l'adversaire de Kéhénis pendant la bataille de Karahès, Kéhénis vient parler à Gardiloye à deux reprises en l'absence de Nampotenis (la seconde fois, Gardiloye lance les empreintes de cire dans le fossé où Kéhénis peut les ramasser), chez Heinrich Triﬆan et Kaedin sont les hôtes de l'époux de Kassie, et Triﬆan écrit pour Kaedin, qui eﬆ apparemment illettré, une lettre que ce dernier fait en secret parvenir à Kassie et où Triﬆan explique qu'elle doit, pendant le sommeil de Naupaténis, prendre l'empreinte de ses clefs et la déposer devant la porte de Kaedin. La suite de l'épisode eﬆ à peu près fidèle à Eilhart; cependant, chez Heinrich, Nampotenis se venge lui-même de Kaedin en le tuant, et eﬆ lui-même abattu par Triﬆan, qui venge son compagnon; le héros à son tour eﬆ blessé par un homme du mari trompé; au contraire, chez Eilhart, c'eﬆ un anonyme qui tue Kéhénis, et Naupaténis, qui reﬆe en vie, abat Triﬆrant d'une arme empoisonnée. — Nampotenis, que trahissent Kaedin et Triﬆan, eﬆ présenté comme très hospitalier et très aimable. Et on a l'impression que l'aventure de Kassie eﬆ considérée par Heinrich comme une faute contre l'honneur et l'ordre : pour lui, la souffrance de Nampotenis eﬆ la plus grande qu'un homme ait connue, et sa vengeance tout à fait légitime.

Page 766.

1. Vers 5895-5934.
2. Vers 5935-5950.
3. Vers 5951-5962.
4. Vers 5963-5972.
5. C'eﬆ sans aucune juﬆification que, chez Heinrich, Triﬆan se décide à consommer son union avec son épouse, ce qui eﬆ un triomphe de la morale hypocrite du mariage (voir la Notice, p. 1492). Chez Thomas d'Angleterre, jamais Triﬆan ne fait de la seconde Yseut sa femme. Au contraire, aussi bien chez Eilhart que dans le manuscrit 103 du roman en prose français, le héros finit par remplir ses devoirs d'époux; mais les deux auteurs étaient probablement fort gênés par ce trait bien anticourtois et ils ont tenté l'un et l'autre de motiver fortement cet acte qui peut surprendre (voir D. Buschinger, *Le « Triﬆrant » d'Eilhart von Oberg*, p. 719 et suiv., p. 807-808).

Page 767.

1. Vers 5973-6004.
2. Vers 6005-6025.
3. Vers 6026-6050.

Page 768.

1. Vers 6051-6078.
2. Vers 6079-6114.
3. Vers 6115-6152.

Page 769.

1. Vers 6153-6194.
2. En ancien français dans le texte : *uwer amien*. Heinrich utilise ici le motif du conjurement des héros par le nom de la bien-aimée, qui revient tel un leitmotiv dans la seconde partie de l'œuvre d'Eilhart.
3. Vers 6195-6220.
4. En ancien français dans le texte : *Tristan der kurteise.*
5. En ancien français dans le texte : *sine crie.*

Page 770.

1. En ancien français dans le texte : *die crie.*
2. Vers 6221-6246.
3. En ancien français dans le texte : *den manlichen degen fier.*
4. Vers 6247-6296.

Page 771.

1. Vers 6297-6315.
2. Vers 6316-6351.
3. Les manuscrits *O*, *F* et *E* marquent ici une initiale de paragraphe.
4. En ancien français dans le texte : *bele.*

Page 772.

1. Vers 6352-6364.
2. Vers 6365-6392.
3. Vers 6393-6413.
4. Vers 6414-6420. Dans l'oraison funèbre, fort lyrique, que Heinrich fait de son héros, en strophes inégales s'achevant toutes sur une sorte de refrain, ou leitmotiv, il récapitule toutes les grandes étapes de la vie de Tristan, et il met l'accent sur son extrême valeur et sur les exploits chevaleresques accomplis par lui, notamment ceux qu'il fit par amour pour Isolde.
5. Vers 6421-6428.

Page 773.

1. Vers 6429-6436.
2. Vers 6437-6444.
3. Vers 6445-6448.
4. Vers 6449-6454.
5. Vers 6455-6464.
6. Vers 6465-6472.
7. Vers 6473-6480.
8. Vers 6481-6604.

Page 774.

1. En ancien français dans le texte : *curtoys.*

2. Nous traduisons *O* et *E* : *alle ir krafft*. *F* lit une seconde fois *varbe* (« couleur », « beauté »).

Page 775.

1. En insistant sur la détresse de Kurvenal, le poète veut d'une part montrer la loyale amitié que le compagnon de Tristan a toujours eue à l'égard du héros et de sa bien-aimée. D'autre part, Heinrich met dans la bouche de Kurvenal sa propre condamnation de l'amour adultère des deux héros. Il varie le thème de la vanité du bonheur et des joies de ce monde en utilisant notamment l'image de la poésie lyrique selon laquelle le salaire de *Frau Welt* (Dame Monde) est fait de miel et de fiel. On voit à quel point Heinrich prend ses distances par rapport à l'histoire qu'il raconte.
2. Vers 6605-6650.

Page 776.

1. Vers 6651-6680.
2. Les vers 6676-6677, en chiasme, *sin neve Tristan und sin wip Ysot, / sin wip Ysot, sin neve Tristan*, sont sans doute une imitation du style de Gottfried, notamment du célèbre *ein man, ein wip, ein wip, ein man, / Tristan Ysolt, Ysolt Tristan* (v. 129-130, voir p. 391), à ceci près qu'ici aussi Heinrich se fait le défenseur de la morale chrétienne du mariage, puisqu'il met l'accent sur le fait qu'Isolde est l'épouse de Marke.
3. Vers 6681-6706.
4. Vers 6707-6731.
5. Ici, au vers 6709, s'interrompt le manuscrit *O* de Cologne. *F* est confirmé par *E*.

Page 777.

1. À la fin de l'œuvre, Heinrich fait un portrait très élogieux de Marke, qui éprouve une douleur fort sincère à la nouvelle de la mort des amants (voir la Notice, p. 1492).
2. Vers 6732-6752.
3. Vers 6753-6765.
4. Vers 6766-6784.
5. Vers 6785-6796.
6. On sait que Gottfried avait fait de Marke le souverain d'un double royaume ou de deux royaumes : « Il régnait à la fois sur la Cornouailles et l'Angleterre » (v. 425-426, voir p. 395). Heinrich reprend ce trait avec « la couronne de deux royaumes ».

Page 778.

1. Vers 6797-6817.
2. En italien dans le texte. Heinrich traduit quelques vers plus loin.
3. Vers 6818-6847.
4. Cette évocation de la source est une fiction, comme celle de Kyot de Provins par Wolfram d'Eschenbach. Thomas de Bretagne

est, comme on sait, l'auteur de la source de Gottfried (voir la Notice, p. 1489).

5. Vers 6848-6890. Dans un épilogue moralisateur, qui est tout à fait dans le goût de son époque, Heinrich oppose, comme Ulrich, à la vanité de l'amour terrestre — qu'il condamne — la *wâre minne* (« l'amour véritable ») pour Dieu. Il met en garde contre le caractère éphémère du monde, au contraire de Gottfried qui écrit (p. 392) : « Leur vie, leur mort seront notre pain. » En outre, Heinrich voit, comme Ulrich, dans la souffrance des amants une punition pour les péchés du monde et la preuve que cet amour ne peut être le plus grand des biens : au contraire, la souffrance *(daz leit)* aide chez Gottfried à devenir parfait et la mort est *der lebenden brot* (« le pain des vivants », v. 240, *ibid.*). Et la mort du héros apparaît chez Heinrich comme conséquence d'une faute personnelle qui a couleur de péché et non plus comme issue fatale d'un conflit inextricable entre l'individu et la société. La tendance religieuse et le côté conformiste en faveur de la société, qui caractérisent la pensée de Heinrich et l'amènent à condamner l'amour adultère, à désamorcer les virtualités révolutionnaires de la matière tristanienne et à défendre la morale sociale, apparaissent de la façon la plus nette possible dans le dernier paragraphe de l'œuvre : au contraire de Gottfried, qui invite les « nobles cœurs » parmi ses auditeurs à suivre l'exemple des amants, Heinrich met en garde ses propres auditeurs contre l'exemple des amants en interprétant le miracle du cep de vigne et du rosier — qui s'enlacent au-dessus des corps des amants — dans une optique chrétienne : les hommes sont le cep qui enlace le rosier, c'est-à-dire le Christ. Bref, la légende de Tristan et d'Isolde, interprétée maintenant en faveur de la société et de la morale hypocrite du mariage, fait l'objet d'une récupération théocratique : elle est utilisée afin de servir d'exemple dissuasif et d'invitation à glorifier, non plus l'amour humain, source de malheurs et de péchés, et illustration de la vanité des choses de ce monde, mais le seul amour impérissable, l'amour véritable, l'amour de Dieu.

FRÈRE ROBERT

LA SAGA DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

NOTICE

La lecture de la *Saga de Tristram et d'Ísönd (« Tristrams saga ok Ísöndar »)* laisse une impression étrange, voire déconcertante, du moins pour le spécialiste. Le connaisseur de sagas islandaises « classiques » reste perplexe devant ce style redondant, ces brusques sautes de sujet, ces personnages qui surgissent avec quelque désinvolture, sans généalogie ni présentation approfondie, ces épisodes souvent raccrochés à la diable, bref, ce traitement d'ensemble dépourvu de logique rigoureuse

et d'agencement patient[1]. J'imagine que le familier des romans courtois doit pareillement broncher devant une certaine sécheresse, une recherche de laconisme, un culte de l'ellipse ou de la litote auxquels il n'est guère habitué, sans parler de péripéties, pour lui essentielles, qui sont pour ainsi dire escamotées, ou de l'expression de sentiments que l'auteur norrois traite avec une désinvolture confondante.

Il reste que le texte que l'on va lire est une *riddarasaga*, une « saga de chevaliers[2] », et sans doute la toute première de ce genre. Elle devait faire école puisque, comme on le verra, elle sera suivie de toute une série d'autres « traductions », l'ensemble finissant par constituer une catégorie propre à l'intérieur de la littérature de sagas. Le lecteur, s'il est familier de la question, fera d'emblée le départ avec les textes qu'il connaît déjà — comme les sagas royales rassemblées dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson[3], les grandes sagas dites des Islandais, comme celle du scalde Egill Skallagrímsson[4], ou encore les sagas légendaires comme la *Völsunga saga*[5]. Il s'agit bien ici d'un autre type de textes, notamment dans le choix des personnages et des situations où ceux-ci se trouvent. Il n'est donc pas indispensable de vouloir établir à toute fin des relations de filiations ou d'influences — celles-ci n'étant pas exclues, bien entendu. Mais il vaudrait mieux prendre ce texte tel qu'il est avant de se livrer à un jeu, toujours un peu gratuit, d'intertextualité. Laquelle, pourtant, et sans craindre le paradoxe, va de soi, puisque c'est une des grandes règles de l'écriture des sagas dans leur ensemble. Simplement, on voudra bien se garder de tout esprit de système. Au départ, il y eut sans aucun doute le roman de Thomas. Par là, l'essentiel est dit. La liberté de frère Robert et de ses successeurs — copistes, scribes éventuellement férus de réécriture — se trouve donc limitée dès le départ[6].

En d'autres termes, le texte que nous avons ici n'est ni une saga classique ni un roman courtois. Le fait que la version scandinave soit en prose, et non en vers comme l'original, ne change rien à l'affaire.

1. Pour quelques exemples, voir la Notice de la *Saga de Snorri le Godi, Sagas islandaises*, Bibl. de la Pléiade, ou l'Introduction à la *Saga de Harald l'Impitoyable*, Payot, 1979.

2. Sur ce point, on consultera, d'abord, l'important chapitre que Marianne Kalinke consacre à la question (Carol J. Clover et John Lindow, *Old Norse-Icelandic Literature. A Critical Guide*, « Islandica », vol. XLV, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1985) : « Norse Romance », p. 316-364 ; ensuite, les Actes de la V[e] Conférence internationale sur les Sagas (Toulon, juillet 1982), intitulés *Les Sagas de chevaliers* (« *Riddarasögur* »), présentés par Régis Boyer, P.U.P.S., 1985.

3. Plusieurs ont été traduites en français, notamment *La Saga des Ynglingar*, par Ingeborg Cavalié (Éditions du Porte-Glaive, 1990) ou, par Régis Boyer : *La Saga de Harald l'Impitoyable* (Payot, 1979), *La Saga de saint Olaf* (Payot, 2[e] éd. 1992), ou *La Saga d'Olaf Tryggvason* (Imprimerie nationale, 1992).

4. Une quinzaine d'entre elles figurent dans les *Sagas islandaises*, Bibl. de la Pléiade.

5. Celle-ci figure dans R. Boyer : *La Saga de Sigurd ou la Parole donnée* (Éditions du Cerf, 1989). Voir aussi *La Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, trad. Régis Boyer (Berg International, 1988).

6. Il est vrai que la question est toujours débattue de savoir si un *sagnamadr* rédigeant un texte, qui ne s'inspire pas, que l'on sache, de modèles aussi précis qu'un auteur de *riddarasaga*, ne suit pas, lui aussi, des modèles historiographiques ou hagiographiques bien connus. Voir sur ce point R. Boyer, « Vita-historia-saga. Athugun formgerdar », *Gripla*, VI, Reykjavík, Stofnun Árna Magnússonar, 1984, p. 113-128.

Nous sommes réellement dans un monde intermédiaire : bien fin qui s'y reconnaît.

Évidemment, il faut absolument tenir compte, chose que l'on ne fait guère, de la tradition manuscrite[1] — que nous détaillerons plus loin. Car si ce texte, comme il est à peu près certain, fut le fait d'un Norvégien écrivant au début du XIII[e] siècle, les versions que nous en possédons à l'heure actuelle sont dues à des Islandais, et comme le manuscrit le plus ancien qui nous est parvenu n'est pas antérieur au XV[e] siècle, on est en droit d'imaginer le nombre de corrections — suppressions plutôt qu'ajouts — que les scribes successifs responsables de la version présente ont pu faire subir à l'original qu'ils avaient sous les yeux. Dans l'état de nos connaissances, nul ne saurait dire ce que fut en vérité la leçon retenue par frère Robert. Ces réserves doivent être prises au sérieux : trop de jugements hâtifs, au premier rang desquels celui, célèbre, de Joseph Bédier, peuvent, d'aventure, tenir à cette ignorance. Car, sauf exceptions bien connues[2], cette histoire, en soi absurde à tous égards — du philtre d'amour aux interventions de géants, de nains, d'alfes, en passant par les statues merveilleuses ou le chien fantastique —, ne correspond absolument pas aux habitudes des *sagnamenn* (auteurs de sagas). Et le disparate de l'ensemble, le manque d'homogénéité, l'impression de déséquilibre que l'on ressent à lire la *Saga de Tristram* ne peuvent guère satisfaire le lecteur, non seulement de grands textes dominés comme la *Saga de Njáll le Brûlé*, mais aussi d'œuvres apparentées pourtant au récit de Thomas, comme les sagas dites de scaldes, au premier rang desquelles on peut placer *Kormáks saga*. Pour tout dire, nous sommes ici dans un autre monde, que l'on envisage le fond ou la forme.

La question est d'importance puisqu'il n'y a pas longtemps encore les spécialistes étaient persuadés que toute la littérature de sagas découlait de la *Saga de Tristram*, qui aurait, en quelque sorte, donné le départ à un type de récit et à un mode d'écriture[3]. Ce point de vue est abandonné aujourd'hui, mais il donne la mesure du rôle « historique » qu'a pu jouer ce texte. Car une chose demeure confondante : les toutes dernières études sur la période de composition des sagas voudraient, d'une part que Snorri Sturluson ait lancé le mouvement[4], d'autre part que toutes les catégories de sagas — selon la terminologie en vigueur depuis un demi-siècle[5] — aient vu le jour presque en même temps[6]. Or, on s'accorde à placer la rédaction des grands textes dus à Snorri vers le début du XIII[e] siècle — vers 1220 —, et nous savons, d'après l'introduction du texte norrois, que la *Saga de Tristram*

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1533.
2. Je pense, par exemple, à la *Saga de Gautrekr*, qui est visiblement une sorte de pastiche comique du genre et qui a pu connaître une sorte de faveur.
3. Bonne étude sur ce point : Einar Ól. Sveinsson, « Kormákur skáld og vísur hans », *Skírnir*, 140, Reykjavík, 1966, p. 163-201.
4. Voir l'article de Jónas Kristjánsson intitulé : « Var Snorri Sturluson upphafsmadur Íslendingasagna ? » (« Snorri Sturluson fut-il l'initiateur des sagas islandaises ? »), *Andvari*, 1990, p. 85-105.
5. Voir R. Boyer, *Les Sagas islandaises*, Payot, 3[e] éd. 1992, chap. V.
6. Voir la récente étude de Torfi Tullinius, *La Matière du Nord*, P.U.P.S., 1994.

vit le jour en 1226. Il y a là, on en conviendra, une conjonction étonnante. Ce n'est évidemment pas le lieu ici d'entamer une longue discussion sur la genèse des sagas islandaises et sur le rôle qu'ont pu jouer les traductions de textes « continentaux » : nous entendons seulement manifester que la traduction du roman de Thomas a dû s'inscrire dans un vaste mouvement auquel il se pourrait bien qu'elle ait à la fois emprunté et prêté. En dernière analyse, l'importance « historique » de ce texte, quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde, ne saurait être négligée.

Il convient avant tout de se replacer dans l'époque et le lieu où la *Saga de Tristram* a vu le jour. Après bien des difficultés, la Norvège est entrée, au XIIIe siècle, dans ce qu'elle appelle encore son *storhetstid* (époque de la grandeur). Et il est vrai que ce petit pays a joué un rôle étonnant dans l'histoire européenne à ce moment-là. De nos jours encore, certains nostalgiques, comme le romancier Knut Hamsun, auront peine à penser que cette époque soit révolue.

La grandeur de la Norvège tient avant tout à un très grand roi qu'ont favorisé les circonstances. Il s'agit de Hákon Hákonarson, dit encore Hákon le Vieux, qui régna de 1217 à 1263. Il eut très consciemment la volonté de faire de son pays une grande nation européenne, il chercha à l'aligner, comme nous dirions aujourd'hui, sur les puissances du moment, dont la France, et l'Angleterre, avec laquelle de solides relations existaient depuis quelque temps. Paul Schach[1] les rappelle rapidement, en évoquant les rapports commerciaux entre Bergen et Lynn, par exemple, et en soulignant le rôle qu'aura joué dans ces échanges le jarl[2] Skúli, oncle, conseiller, puis beau-père et finalement adversaire du roi Hákon[3]. Et de rappeler que le roi de Norvège fait cadeau de faucons au monarque angevin, lequel, en retour, offre un bateau chargé de grain au Norvégien. Je ne sais s'il faut, comme le fait Paul Schach, lier ces faits et le mariage du roi Hákon et de Margrethe, fille de Skúli, d'une part, avec d'autre part la traduction en norrois de notre saga. Car ces relations internationales n'étaient pas une chose nouvelle : dès le VIe siècle, les Norvégiens commerçaient avec l'Irlande, et les Vikings — Norvégiens surtout, semble-t-il en l'occurrence — s'étaient installés en Eire tout comme les Danois avaient colonisé le Danelaw en Angleterre (dès le IXe siècle dans les deux cas). Il n'est pas fortuit que le souverain scandinave ait eu les yeux rivés sur la maison d'Anjou et ait délibérément tendu à imiter son illustre homologue, Henry III.

Or, nous sommes au début du XIIIe siècle, la mode est au genre courtois, toute une littérature aujourd'hui bien connue fait fureur dans les cours, les châteaux, parmi la noblesse : insistons sur ce point, il s'agit de mœurs, de mentalités, d'habitudes sociales auxquelles le Nord n'est pas habitué, qui ont une valeur pour ainsi dire exotique. Ce n'est pas que le Nord en question soit barbare ou non civilisé,

1. Dans son Introduction à *The Saga of Tristram and Ísönd*, Lincoln et Londres, 1976, p. XVII.
2. Équivalent approximatif de notre comte.
3. C'est tout le thème de la célèbre pièce d'Ibsen *Les Prétendants à la couronne* (traduction française de R. Boyer aux Éditions du Porte-Glaive, 1993).

comme on le dit encore si souvent et absurdement[1] : mais il ne pratique pas les usages courtois, il ignore la vie de château, les points d'ancrage de sa mentalité diffèrent radicalement.

Et voilà pourquoi Hákon demande au frère Robert, comme il est dit expressément en exergue du présent texte, de traduire le roman de Tristran tel que Thomas l'a composé. Ce sera d'ailleurs le départ de tout un mouvement de traductions dont feront l'objet la plupart de nos chansons de geste, des textes du cycle d'Alexandre, des romans de Chrétien de Troyes et de la « matière de Bretagne » dans son ensemble. L'ampleur de ce mouvement sera telle que l'on donnera le nom de *riddarasögur*, « sagas de chevaliers », à tous les textes ainsi rendus en vieux norrois. Ces traductions sont souvent précieuses parce qu'elles nous permettent, parfois, de reconstituer les originaux d'après lesquels elles ont été faites, et qui ont disparu depuis. Dans le cas précis qui nous intéresse ici, la *Saga de Tristram* permet de compléter plusieurs lacunes du roman de Thomas (dont, rappelons-le, il ne nous reste que 3298 vers), ce qui a permis à Joseph Bédier de dire qu'elle représentait « notre témoin le plus sûr de Thomas ».

L'auteur de cette traduction est donc un certain frère Robert qui vivait au monastère de Lyse, près de Bergen. En raison de ce qui vient d'être rapidement suggéré, on imagine bien que sa personne même a également déchaîné la sagacité des chercheurs, notamment en raison du rôle qu'il est censé avoir joué dans la genèse et le développement du mouvement d'écriture nordique. Un « abbé Robert » est également donné dans nos sources pour le traducteur, un peu plus tard, d'*Élie de Saint-Gilles*, toujours pour le compte du roi Hákon. On associe généralement le nom de Robert à quatre autres traductions d'œuvres françaises, dont certains lais de Marie de France (notamment le *Lai du Chèvrefeuille*), et le savant suédois Peter Hallberg[2] a même voulu faire de lui un personnage clef dans la transmission de la littérature courtoise dans le Nord.

En fait, c'est le nom du frère Robert qui a déchaîné le plus la critique. « Robert » n'est guère un prénom scandinave (encore que des *Robjartr* soient parfois attestés) ; on a avancé également qu'il connaissait trop bien la littérature courtoise pour être réellement originaire de Norvège. Cela nous paraît ne pas résister à l'analyse : d'abord, le travestissement de son prénom n'est pas à exclure. Nous avons bien des exemples de personnages qui adoptent un prénom « chrétien » et « à la mode » pour s'insérer de la sorte dans la problématique du modernisme de leur temps ; il y a ainsi, dans les sagas de contemporains, un *Illugi*, nom typiquement norrois, qui se fait appeler Hilaire. D'un autre côté, le fait que ce Robert ait été parfaitement au courant de ce qui s'écrivait dans les pays courtois ne préjuge en rien de sa nationalité d'origine. Enfin et surtout, nous le verrons plus loin, non

1. Voir les dernières mises au point à ce sujet de R. Boyer dans *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Plon, 1992, ou dans *La Vie quotidienne des vikings*, Hachette, 1992.

2. Dans diverses études, comme *Stilsignalement och författarskap i norrön sagalitteratur : Synpunkter och exempel*, Göteborg, *Nordistica Gothoburgensia*, 3, 1968, ou « Is there a Tristram-Group of the Riddarasögur ? », *Scandinavian Studies*, 47, 1975, p. 1-17.

seulement son style est plus proche de ce que nous sommes convenus d'appeler « style de sagas » que du style courtois, mais encore la vision de l'homme, de la vie et du monde qu'il dégage, tout à fait arbitrairement, de son modèle, ressortit parfaitement, elle, à la mentalité scandinave ancienne telle que nous la voyons à l'œuvre dans les œuvres autochtones du Nord. En d'autres termes, nous ne pensons pas un instant que Robert ait été un Anglo-Normand. Nous le voyons comme un clerc bien lettré, imprégné de savoir « méridional » et chrétien — en tenant compte du fait que l'Église n'a pas seulement apporté dans le Nord ses textes propres, mais aussi tout le trésor classique que fréquentaient ses clercs — et consciencieusement appliqué à tourner dans sa langue un texte étranger en se livrant à un travail somme toute assez banal à son époque : non pas traduire, avec les rigueurs scientifiques que nous attachons, aujourd'hui, à ce verbe, mais transposer, rendre accessibles aux ressortissants d'une culture donnée les productions émanant d'une autre, ce que dit très bien le verbe « tourner » employé en cette occurrence. Car omissions, ajouts, distorsions et surtout infléchissements nous interdisent absolument de penser que le responsable du texte que nous avons sous les yeux ait pu ne pas être scandinave.

Évidemment, comme on l'a déjà suggéré, cela laisse intacte une autre question, beaucoup moins souvent traitée : le responsable du rendu définitif sur lequel nous travaillons est-il norvégien ou islandais ? Encore une fois, quelle élaboration, au sens précis du terme, a subie la version de Robert avant de donner le résultat que nous connaissons ? Car on peut aller plus loin et proposer une autre hypothèse. Les sagas sont une spécificité islandaise, au moins pour le style, si tant est que l'on puisse se permettre en l'occurrence une distinction entre forme et fond. Les évidentes différences entre le texte de Robert et ceux des *sagnamenn* ne tiendraient-elles pas tout simplement au fait que Robert était norvégien et non originaire du Borgarfjördr[1] par exemple ? Il a assurément existé une façon de dire et de voir qui fut l'apanage des Scandinaves anciens. C'est aux Islandais qu'est revenu le privilège de la porter au point de perfection que nous connaissons. Frère Robert n'était pas de cette école : ses maladresses peuvent aussi bien venir de ce qu'il n'était pas islandais, tout en appartenant bien au complexe nordique, et non pas de ses efforts d'adaptation d'une façon de dire venue de l'étranger.

Car la tradition manuscrite de la *Saga de Tristram* doit retenir notre attention. Le fait a déjà été souligné dans ces pages : le plus ancien manuscrit que nous possédions de la saga n'est pas antérieur au XVe siècle. Et cela fausse toutes nos perspectives, interdit tout jugement péremptoire, déforme, en un sens, notre perception du phénomène. L'âge d'or de la rédaction des sagas est le XIIIe siècle. Deux cents ans représentent un laps de temps considérable : même si l'on compare avec le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, écrit en moyen-haut-allemand, incomplet et datant d'environ 1210 — Gottfried aussi fait une adaptation de Thomas —, on relève des différences sensibles qui ne peuvent

1. Région, dans l'ouest de l'Islande, qui a donné le jour à bon nombre de sagas.

pas ne pas tenir à une volonté d'adaptation à un auditoire donné. Lequel — on peut tenir le fait pour certain — était norvégien avant de devenir islandais.

En vérité, il est bien étrange que nous n'ayons conservé que si peu de manuscrits d'une œuvre dont la popularité, nous dit-on, fut extrême. Récapitulons : deux fragments sur parchemin de la seconde moitié du XVe siècle, deux manuscrits sur papier à peu près complets, du XVIIe siècle finissant, et une sorte de résumé porté sur une feuille de manuscrit sur papier datant du début du XVIIIe siècle[1]. C'est bien peu de chose en comparaison de ce que nous avons gardé concernant de grandes sagas telles que les sagas des Islandais ou les sagas légendaires. On pourrait imaginer que, si ce texte avait joui de la faveur dont on a voulu le créditer, nous n'en serions pas à nous battre avec quelques manuscrits récents et en petit nombre. Bien entendu, le hasard a pu jouer son rôle ici, et il est aisé d'objecter que, si nous avons conservé si peu de traces manuscrites de la *Saga de Tristram*, c'est que les copies qui ont pu exister ont été tellement utilisées qu'elles se sont rapidement détériorées. Mais qu'il suffise de dire, à titre de comparaison, que les romans de Chrétien de Troyes, par exemple, qui relèvent de la même catégorie, disposent d'une tradition manuscrite bien plus riche et ancienne.

Il reste à dire, avant de clore ce développement, que la *Saga de Tristram* connut un succès considérable en Islande même et, sans doute, dans tout le Nord. À preuve l'existence d'une *Tristrams saga ok Ísoddar*, qui est une refonte (datant du XIVe siècle) du texte de frère Robert. Quoi qu'il en soit de la relative indigence de la tradition manuscrite de la *Saga de Tristram*, un nombre considérable d'emprunts ont été faits à ce texte dès le milieu du XIIIe siècle, dans toutes sortes d'autres œuvres dont nous sommes assurés qu'elles ont vu le jour très peu de temps après la *Saga de Tristram*, si ce n'est presque simultanément. C'est peut-être, comme on en a parfois fait la remarque, parce qu'elle connut sa plus grande popularité aux XIVe et XVe siècles que le plus ancien manuscrit que nous en ayons conservé date du XVe siècle. Mais, pour ne donner qu'une idée de ce rayonnement, il est clair que l'épisode de dame Spes, dans la *Saga de Grettir le Fort* (qui date de la fin du XIIIe siècle)[2], avec son serment équivoque, peut fort bien se souvenir du même trait chez Ísönd. Une autre saga de chevaliers, *Rémundar saga* (début du XIVe siècle), propose une scène où la bien-aimée est transformée en statue, qui rappelle nettement les chapitres LXXX et LXXXV de notre saga[3] :

« Peu après, une chose étrange se produisit. Rémundr disparaissait chaque jour et cela dura pendant un demi-mois.

« Un matin, comme le roi se rendait très tôt à l'église avec sa garde, il vit une jeune fille qui se tenait dans l'entrée de l'église : elle était si belle et attrayante, si polie et élégante que tous pensèrent n'avoir

1. Le spécialiste de la question des manuscrits est Paul Schach. Voir ses articles cités dans la bibliographie, p. 1532.
2. Voir *Sagas islandaises*, Bibl. de la Pléiade, p. 948 et suiv.
3. Nous citons *Rémundar saga* d'après la version qu'en propose Paul Schach dans sa traduction de la *Saga of Tristram*, p. XIX.

jamais vu son égale. Il alla à elle et la salua courtoisement. Mais tout puissant que fût l'empereur, la jouvencelle ne lui rendit point ses salutations et resta silencieuse.

« Alors, Rémundr s'approcha et dit à son père : "Mon cher père, cela n'est pas, comme il vous semble, une femme créée par Dieu, mais une statue faite à l'image de la femme qui m'apparut dans mon sommeil. Et cette statue n'est que fumée et cendres comparée à son apparence réelle. Peut-être serez-vous plus enclin à éprouver quelque pitié de moi maintenant que vous avez vu cette statue, même si elle est sans valeur en comparaison de ce qu'est son modèle. "

« L'empereur resta silencieux et s'en alla sans mot dire. Mais Rémundr prit la statue dans ses bras et l'embrassa avec grand plaisir. Et vous pouvez voir ici ce qu'est en réalité un amour ardent. Et pendant longtemps, Rémundr trouva son plus grand plaisir à emporter la statue avec lui où qu'il allât, soulageant de la sorte sa détresse. »

Plus intéressant encore : le compilateur de la *Saga de Thidrekr* (Dietrich de Vérone) réutilise à trois reprises des motifs tirés de la *Saga de Tristram*, dans l'histoire de Völundr connue sous le titre de *Velents tháttr*, dans le *Herburt thâttr*, et dans l'*Irons thâttr*[1]. Dans tous ces textes, nous trouvons, entre autres, des duels entre héros et géants, une épée ébréchée dont le fragment manquant est retrouvé, des blessures empoisonnées... Il n'y a pas moins de quatre Isodd différentes dans *Thidreks saga*, et l'une d'elles a un fils nommé Tristram. Paul Schach note que ces ressemblances, en particulier avec *Thidreks saga*, n'ont rien de surprenant puisque ce dernier texte fut compilé à Bergen, peu après que frère Robert, en ce même lieu, eut composé sa saga.

La postérité du sujet, dans le Nord, est riche. Il était pour ainsi dire fatal que les ballades médiévales (*folkeviser* en danois, *thjodkvaedi* en vieux norrois) s'en soient emparées. Ainsi, dans la *folkevise* norvégienne intitulée *Bendik og Arolilja*, où revient la mort de Tristram, ou dans les ballades danoises sur Tristram et Ísönd, voire dans une ballade féroïenne, *Tristrums tattur*, où le motif de l'adultère fait place à celui de l'inceste, peut-être à cause d'une erreur de scribe[2], où la mère adoptive de Tristram est donnée pour la sœur, et non pour la femme, de son père adoptif! Il a existé un *Tristrams kvaedi* islandais dont le refrain[3] mérite notre attention : *Theim var ekki skapad nema ad skilja*, « Le destin ne leur donna pas d'autre choix que de se séparer» .

Il n'y a donc pas lieu de révoquer en doute la diffusion fort large que connut ce texte dans le Nord. Nous ne sommes pas certains — c'est ce qu'il nous reste à démontrer — que le parti pris « pédagogique » — inculquer les mœurs courtoises et la vision du monde afférente, développer, notamment, le goût de mœurs aristocratiques — ait été la raison majeure d'un pareil succès, mais il est évident que

1. Où intervient aussi un thème d'*Aucassin et Nicolette* : voir, sur ce point, A. H. Krappe, « Sur une forme norroise d'un épisode d'*Aucassin et Nicolette* », *Romania*, LV, 1929, p. 260-263.

2. Voir n. 3, p. 798.

3. Les ballades médiévales scandinaves sont des poèmes narratifs comportant un refrain de caractère plus ou moins lyrique.

nous tenons là un texte clef, probablement plus en fonction de ce que les traducteurs-adaptateurs ont tenu à y voir qu'en vertu de ses caractères intrinsèques.

Nous notions en ouverture le désarroi dans lequel se trouve le lecteur qui connaît tant les sagas islandaises que les romans courtois, lorsqu'il se plonge dans la *Saga de Tristram*. En un sens, une des lois majeures des sagas étant le laconisme ou, au moins, la brièveté, il est juste de dire que frère Robert ou ses continuateurs ont bronché devant la prolixité courtoise[1]. Un exemple suffira : les 3 298 vers qu'il nous reste du roman de Thomas couvrent dix-neuf chapitres de la saga (sur un total de cent un) : nous n'avons donc que le cinquième du texte original. Or ces dix-neuf chapitres sont notablement plus courts que chez Thomas. Bien entendu, il est tout à fait possible qu'au fil des siècles la version de frère Robert ait été systématiquement abrégée. Cela pourrait rendre compte de ces obscurités qui sont signalées, de temps à autre, dans les notes. La rhétorique « fleurie » des textes courtois a pu rebuter les *sagnamenn* ; elle paraît avoir été, en tout cas, étrangère à des mentalités pour lesquelles la parole était rare — et comptée. Le fait est que les figures de rhétorique si chères à la littérature courtoise ne sont quasiment pas présentes dans la saga, sinon par des réflexes presque mécaniques qui tiennent visiblement à imiter le modèle. En de tels cas, la lourdeur du procédé est patente, tout au plus peut-on retenir des cas, difficilement transmissibles dans la traduction, où ces procédés peuvent remonter à des habitudes bien germaniques, comme l'allitération à l'initiale ou la combinaison des syllabes accentuées et atones. Cela ne va pas bien loin. Le seul effet qui paraît conscient de la part de l'auteur tient à un procédé devenu banal, qui consiste à ne donner le nom d'un nouveau personnage important que quelque temps après qu'il est entré en scène[2] ! Quant aux expressions calquées sur le latin, qui dénotent le clerc appliqué, elles sont aisément repérables dans le texte original et, si l'on peut dire, ne surprennent pas[3].

Autre, sans doute, serait une étude portant sur le choix des sujets. Car il est vrai qu'une saga islandaise n'est jamais centrée sur une passion amoureuse, même si celle-ci peut jouer un rôle non négligeable dans l'économie d'ensemble[4] : les femmes, qui inter-

1. Bon nombre des observations qui vont suivre sont plus ou moins reprises de celles qu'a faites Daniel Lacroix, d'une part dans son introduction à la saga, *Tristan et Iseut. Les Poèmes français. La Saga norroise*, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1989, p. 497 et suiv. ; d'autre part, dans un article, « La Spécificité de la *Tristrams saga* scandinave », qu'il a donné à la revue *Pris-Ma*, 13, 1991, p. 73-87.

2. C'est le cas de Blensinbil, de Róaldr ou de Mórold (voir n. 1, p. 790 ; n. 1, p. 808 et n. 1, p. 816). Il est intéressant de noter que cela n'arrive jamais dans une « vraie » saga islandaise, où chaque nouveau personnage est immédiatement présenté par son nom, avec mention de ses ascendants.

3. On trouvera une excellente étude de la question dans *Norrøn Fortaellekunst. Kapitler af den norsk-islandske middelalderlitteraturs historie*, de Hans Bekker-Nielsen, Thorkil Damsgaard Olsen et Ole Widding, Copenhague, Akademisk Forlag, 1965, notamment p. 92 et suiv.

4. Ainsi dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, à propos de Hallgerdr et de Gunnarr de Hlídarendi.

viennent fort souvent de manière déterminante, n'y sont guère présentées en tant qu'amoureuses[1]. Pour tout dire, l'originalité, ou plutôt l'étrangeté, de la *Saga de Tristram* tient justement au fait qu'apparemment c'est la passion d'amour qui, à la suite de Thomas, est censée jouer le rôle majeur. Mais nous allons voir ce qu'en font les *sagnamenn*. Il faut insister sur ce point : l'éthique norroise étant centrée sur le lignage, la « famille » (*aett*), une femme peut bien y être objet d'amour, elle est premièrement vue comme perpétuatrice d'une descendance et responsable de la continuité d'un clan. Autrement dit : elle ne se marie pas, on la marie[2], ses sentiments propres peuvent être pris en ligne de compte, ils ne sont pas le critère décisif de l'union envisagée. C'est en cela que réside la nouveauté de la *Saga de Tristram*, une nouveauté de taille. Qu'Ísönd et Tristram soient liés d'un amour infrangible (et magique), cela n'a pu que paraître « exotique » au public qui appréciait la lecture ou la déclamation de sagas. Il faut, de toute évidence, faire abstraction non seulement de nos catégories mentales actuelles, mais aussi des réactions du public norvégien ou islandais du XIII[e] siècle pour admettre cet « étrange » postulat. Et tenir qu'en effet, à cet égard, ce texte avait quelque chose de révolutionnaire, sinon de bizarre, pour le *bóndi*[3] scandinave de l'époque. Encore une fois, on n'entend pas, ce disant, ravaler la femme au rang de simple conceptrice, mais bien la situer dans une perspective sociologique et éthique où la grande passion d'amour ne joue pas un rôle majeur. On imagine la réaction de l'auditeur de la saga en face, par exemple, du mariage de Tristram et d'Ísodd[4] : cela lui a certainement semblé à la fois banal et évident ; c'est l'aberrante passion de Tristram pour Ísönd, et réciproquement, qui a dû lui paraître surprenante ; voilà suggérée une des clefs principales d'une interprétation possible de ce texte.

Le choix des personnages appelle des réflexions apparentées. Il est visible que frère Robert a déployé une grande énergie pour nous faire accepter ses héros, qu'il veut nobles et raffinés. De nouveau, mettons-nous à la place de ses auditoires scandinaves. La notion de « noblesse », certes, y existait, encore qu'à l'évidence elle n'ait pas eu les mêmes connotations que sur le continent. Être noble, dans l'ancienne Scandinavie, c'était appartenir à une famille ancienne et honorable — sur des critères que nous ne connaissons pas précisément et qui demeurent l'objet de nombreuses conjectures —, la notion, capitale, de « service », service de Dieu, du roi — autre titre qui n'avait pas grand sens, que l'on sache, sous ces latitudes —, et

1. Cela vaudrait en particulier pour les sagas dites « de scaldes » (parce que le héros principal est un poète, ou scalde), comme la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*, ou celle de Hallfredr, ou celle de Kormákr, voire celle de Gunnlaugr Langue-de-Serpent.

2. Voir le Prologue à *La Vie quotidienne des vikings*, p. 10.

3. Le *bóndi* (pluriel : *boendr*) est le paysan-pêcheur-propriétaire libre, capable de faire remonter son lignage jusqu'à des personnages illustres, membre de droit du *thing* ou assemblée parlementaire, et justiciable de pleine compensation en cas d'offense subie.

4. Yseut aux Blanches Mains est nommée Ísodd par Robert, qui réserve le prénom d'Ísönd à Yseut la Blonde.

l'idée de nation — un mot qui, tout simplement, ne signifiait rien — n'avaient pas cours. Allez donc, dans ces conditions, « importer » de telles idées ! Il en va de même du concept de « courtoisie » : le mot (*kurteisi*) et, certainement, le sens qu'il convoie ont été tout bonnement adoptés à défaut de trouver des équivalents locaux recevables. Le lexique disposait tout au plus d'un *drengskapr* — avec les connotations de camaraderie fidèle, de bravoure physique, de jeunesse —, qui ne correspond qu'imparfaitement à *corteis*[1]. Quant au raffinement, aux mœurs « courtoises », on peut tenir sans risque d'erreur qu'ils n'étaient envisagés qu'avec un regard d'« ethnologue » par les auteurs ou lecteurs norrois : ainsi, pouvaient-ils se dire, c'est de la sorte que l'on pratique « dans le Sud » ! Par exemple, la peine que se donne le chapitre XXI de la saga pour expliquer comment il convient de dépouiller un cerf abattu à la chasse a quelque chose d'étonnant. Il s'agissait là d'enseigner quelque chose à quelqu'un, mais on est en droit de se demander ce qu'auront retiré de pareils enseignements les auditeurs. Un autre exemple serait fourni par le traitement du personnage du roi Markis, présenté sous un jour libidineux et passablement ridicule dans la saga. Si l'on part du principe que l'idée de roi tout-puissant, à caractère sacré, tel qu'il nous est présenté dans les textes courtois, est inconnue des Scandinaves, ce qui relève de l'évidence, le comportement de Markis, vu par eux, est simplement grotesque. Ou bien c'est un *konungr til árs ok fridar* (« élu pour une année féconde et pour la paix ») et il est investi, en tant que tel, de charismes sacrés — et alors on ne voit pas pourquoi il s'abaisse à de pénibles enquêtes quasi policières pour établir la vertu de son épouse —, ou bien c'est un *saekonungr*, un roi de mer, un petit chef de guerre et d'expéditions prédatrices, et son rôle de cocu magnifique est purement impensable, ou bien encore c'est un de ces rois à l'occidentale dont on entend parler à la veillée, et son comportement vis-à-vis de son vassal — vocable qui n'a pas grand sens ici — a de quoi faire rire. Certes, le travail de frère Robert et de ses émules ou successeurs n'avait rien de facile !

La présentation du héros, Tristram en l'occurrence, l'était davantage. Il avait des prédécesseurs norrois qui pouvaient rendre son image familière, non pas tellement en tant qu'amant que comme tueur de dragon (Sigurdr[2]) ou de géants (Thórr), ou comme fabricant d'objets extraordinaires (les statues : voir, sur un autre plan, Völundr). Il relevait d'une typologie indo-européenne bien classée et, on le présume, ne suscitait pas grand étonnement. Et puis, nous allons le voir, il correspondait à notre notion du héros — un être exemplaire à certains égards — et ne dérogeait donc pas. De même, d'ailleurs, que l'héroïne, réduite ici à son archétype, puisqu'elle nous est présentée sous bon nombre d'aspects divers — Ísönd, bien sûr, mais aussi, avant

1. Il existe sur le sujet une bonne étude de synthèse, de Johan Hovstad, dans le *Kulturhistorisk Lexikon f. nord. medeltid* s. v. *Drengskapr*, avec bibliographie afférente. Voir aussi R. Boyer : *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga saga » et les « Sagas des évêques »*, Fondation Singer-Polignac, 1979, IIe partie, chap. IV, ou, du même auteur : *Le Christ des Barbares*, Éditions du Cerf, 1987, p. 145 et suiv.

2. Voir R. Boyer, *La Saga de Sigurd ou la Parole donnée.*

elle, Blensinbil et, plus tard, Bringvet ou Ísodd : elle pouvait figurer en compagnie de Brynhildr ou de Gudrún, figures centrales des poèmes héroïques de l'*Edda*[1].

Mais que dire des fées, des sauvages, de toutes sortes de créatures plus ou moins surnaturelles qui hantent les romans courtois ? Là, frère Robert n'est pas parvenu à se tirer de difficulté en versant dans l'exotisme. Donc, il a transposé. Et nous avons droit à des alfes, à des trölls, personnages familiers de l'imaginaire norrois, même si l'adaptation ne satisfait pas le connaisseur. Il n'en va pas de même pour les nains, figures banales dans la mythologie scandinave ancienne, mais qui n'ont pas les mêmes connotations que dans le roman de Thomas. Les nains, pour le Nord, ce sont les esprits des morts[2], dotés de sagesse primordiale et réellement constitutifs de notre monde à ses origines : rien à voir avec le conseiller perfide de la saga ou avec l'étrange surnom d'un autre Tristram. Il est clair que frère Robert a dû composer avec sa source — ce qui, du reste, caractérise assez bien le travail que, dans l'ensemble, il a entrepris.

Il a cependant bien été forcé d'ajouter un peu à son modèle. Au moins sur deux plans, en dehors des thèmes propres à l'œuvre qu'il adaptait : sur le plan que nous dirions documentaire et sur le registre religieux chrétien proprement dit. Sur le premier point, nous y gagnons de passionnantes descriptions du « viking », c'est-à-dire du commerçant, et des articles dont il fait le trafic. L'amateur de ces questions lira avec fruit les chapitres XVIII et suivants, où il trouvera le détail circonstancié des opérations qu'effectuait, sensiblement avant frère Robert, le viking classique[3]. Et qui viennent remarquablement corroborer ce que nous apprennent quantité d'autres sources. D'un point de vue religieux, il n'est pas dans la nature des sagas de donner de longues prières à Dieu, comme celle que fait Ísönd tout à la fin de la saga, ni des invocations telles que « Dieu me garde ! », « Que Dieu m'aide ! », etc. Là, l'auteur est certainement fidèle à sa source, mais on ne saurait dire que cela tire tellement à conséquence.

Ainsi, ce qui vient d'être dit tentait de le démontrer, ce n'est décidément pas une « vraie » saga que la *Saga de Tristram*.

Mais, nous l'avons signalé, ce n'est pas non plus un vrai roman courtois. Nous avons déjà parlé de « pédagogie » : frère Robert était certainement un bon vulgarisateur ; il avait une leçon à faire passer, il savait qu'il ne pourrait y parvenir, à la faveur d'un « roman », de façon lourdement didactique, il a donc dû prendre de considérables libertés vis-à-vis de sa source. Donnons-en une idée.

La première constatation, c'est qu'il a considérablement élagué son texte de départ : la saga dont nous disposons ne représente que les deux tiers de l'original. Cela allait dans le sens, nous l'avons déjà fait observer, d'une manière de dire qui répugnait naturellement aux répétitions, aux binaires inutiles, aux amplifications contingentes,

1. Voir les poèmes qui leur sont consacrés dans *L'Edda poétique*, Fayard, 1992.
2. On se reportera, à ce propos, à R. Boyer, *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, Payot, 2e éd. 1992, p. 54 et suiv., ou *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Les Belles-Lettres, 1994, p. 46 et suiv.
3. Ce point est le sujet central des *Vikings. Histoire et civilisation*.

etc. Mais certains détails, pourtant essentiels, sont comme escamotés : ainsi, l'affaire du philtre d'amour est « liquidée » en quelques phrases alors qu'elle est absolument centrale dans l'économie du récit tout entier. On peut s'interroger : il y a des philtres, plus précisément des philtres d'oubli, dans les poèmes héroïques de l'*Edda*, où ils jouent pareillement un rôle considérable[1]. Mais prenons-y garde : tout magique qu'il est lui aussi, le philtre eddique d'oubli n'est pas orienté vers la passion, mais bien, comme on l'a déjà laissé entendre, vers un principe d'inféodation à un lignage préféré. On veut que Sigurdr s'affilie aux Gjúkungar, allons jusqu'à dire que sa passion éventuelle pour Gudrún est de nature secondaire. Ces considérations ne retiennent pas Thomas. Reprenons un adjectif qui nous est déjà venu sous la plume : il serait « étrange » (étranger) que Tristram, parangon du héros, abdique toute précellence pour la simple passion qu'il vouerait à une femme ! Donc, cet épisode est gênant, frère Robert l'escamote !

Il omet de même, sans autre forme de procès, des épisodes jugés adventices. La liste en serait longue, et ce sera précisément l'un des intérêts de la présente édition de permettre au lecteur d'en faire, éventuellement, l'inventaire. Nous préférons insister sur des détails de facture. Frère Robert, conscient des attentes de son auditoire, a sacrifié les monologues, les longs dialogues, les interventions personnelles — il obéit en l'occurrence à l'un des principes pour ainsi dire obligés de tout bon *sagnamadr* — , les descriptions de paysages, d'états d'âme, d'objets qui se présentent si rarement dans une saga. Plus surprenant : il a jugé bon de négliger les appréciations sur la psychologie, notamment amoureuse, de ses héros — on sait que c'est l'un des sommets du grand art des sagas : les auteurs laissent au lecteur le soin de dégager eux-mêmes leurs conclusions en la matière — et lorsqu'il sacrifie à ce thème, c'est en quelques phrases laconiques, voire maladroites. Les lamentations, pourtant familières à tout connaisseur des poèmes héroïques consacrés à Brynhildr ou Gudrún[2], ne sont pas son fort. Sans aucun doute, la précellence du roman de Thomas sur la saga tient à ces débats intérieurs que néglige complètement frère Robert. Au point que le lecteur dudit Thomas, ou de Béroul, ou de Gottfried, se sent comme frustré de ces cas de conscience qui torturent les héros et les héroïnes, et qui font totalement défaut à la saga. Pour tout dire, la dimension lyrique des textes courtois est ici à peu près totalement absente : faut-il nous en étonner ? Le lyrisme est un registre sur lequel n'évoluent à peu près *jamais* les récits norrois, sinon de façon implicite. Le fait est surprenant quand on sait l'incroyable floraison que connaîtra, bien plus tard, le lyrisme sous les ciels scandinaves, mais il fait partie intégrante de la littérature de sagas. Plus encore, la *Saga de Tristram* laisse échapper à peu près totalement la dimension moralisatrice du texte de Thomas. Ce trait aussi ne peut manquer de surprendre : après tout, frère Robert était un

1. C'est le philtre que fait boire Grímhildr à Sigurdr pour lui faire oublier sa passion pour Brynhildr afin qu'il épouse Gudrún.
2. Voir les trois « Gudrúnarkvidur » ou « Helreid Brynhildar » dans l'*Edda poétique*.

clerc, et l'histoire qu'il transposait se prêtait à maints développements de nature édifiante. Mais il a choisi, nous allons le dire, de placer sa prédication sur un tout autre registre. Le thème peut être abordé sous ses deux aspects : amour salvateur, amour fatal. Ni dans un cas ni dans l'autre, il ne donne lieu chez frère Robert à des développements de type édifiant. L'image finale, tellement évocatrice, des deux arbres dont les branches se rejoignent par-dessus le toit de l'église est notée sans autre commentaire que « Et l'on peut voir par là combien l'amour entre eux a été grand » !

Frère Robert note des faits, rien que des faits, tout le reste ou bien le laisse indifférent, ou bien ne le retient que dans la mesure où la progression du récit s'en trouve confortée. Ici, les preuves sont inutiles. On a noté la concentration du texte de Thomas à laquelle aboutit notre saga. Elle va exactement dans le sens de l'écriture des sagas — lesquelles sont comme pressées de courir à leur terme, négligent tout détail superflu, à telle enseigne que les résumer revient à les recopier intégralement[1]. On peut même aller plus loin : lorsque le texte courtois court le risque de verser dans l'invraisemblable, par abus de merveilleux, la *Saga de Tristram* revient à des limites raisonnables. Que l'on compare l'épisode des statues merveilleuses dans l'une et l'autre versions. Ou les descriptions de combats entre Tristram et les géants qu'il affronte. C'est l'une des règles d'or des *sagnamenn* : va pour le fantastique, le surnaturel et le merveilleux, mais dans les limites de l'acceptable[2]. S'il est un point sur lequel notre saga se distingue nettement de la littérature courtoise, c'est assurément celui-là : le réalisme, le pragmatisme de l'auditoire présumé ne se seraient probablement pas accommodés d'histoires échevelées, c'eût été, pour paraphraser Snorri Sturluson, « dérision, non louange[3] ».

Résumons-nous. La *Saga de Tristram* détonne parmi la littérature de sagas, quelle que soit la catégorie envisagée. D'autre part, personne ne la prendra pour un roman courtois. Ce n'est pas davantage une traduction exacte. Et, à la limite, pas non plus une adaptation vraiment appliquée. Un texte intermédiaire, donc, mais la caractérisation a quelque chose de péjoratif, et s'accorde mal avec le succès extrême de l'œuvre. Quelles sont alors les vertus de cette belle histoire d'amour et de mort, ainsi transposée sous des latitudes pour lesquelles, apparemment, elle n'était pas conçue ?

Rappelons d'abord que les sagas ne sont pas des textes religieux, au sens étroit, ni mythologiques, qu'elles furent écrites par et pour les représentants d'une société certainement élitiste et ardente à se donner les caractères de ce que l'on appelait, à la même époque et sous nos latitudes méridionales, une aristocratie, avec les idéaux qui en découlent[4].

1. Sur ce point, capital, voir notre essai sur *Les Sagas islandaises*, chap. x, p. 191 et suiv.
2. On lira sur ce point les études rassemblées par Georges Ueberschlag dans *Germanica*, 3, 1988 : « Marges du fantastique ».
3. Snorri Sturluson emploie l'expression, dans le Prologue à sa *Heimskringla*, à propos des scaldes, sur lesquels il dit se fonder pour étayer son savoir « historique ».
4. C'est ce que l'on appelle les *boendr*. Voir p. 1524, n. 3.

Il entre dans notre « mythe » français[1] de vouloir y voir l'émanation de principes religieux que rien ne vient vérifier. Les sagas narrent, en règle générale, les heurs et malheurs d'hommes et de femmes, saisis de leur naissance à leur mort, dans cette aventure que fut leur vie — qu'est toute vie. Les temps — d'ordinaire, Xe siècle et suivants en ce qui concerne les protagonistes, la rédaction de leurs faits et gestes datant à peu près toujours du XIIIe siècle — étaient rudes, l'existence que menaient ces êtres, sans concessions ni facilités. C'est une entreprise vaine et nécessairement mutilante que de vouloir raccrocher leur comportement à des règles religieuses dûment ancrées dans la mythologie — une mythologie, du reste, mal structurée, que l'on sache, et susceptible d'interprétations contradictoires — , c'est-à-dire à des principes « sacrés » sur la nature desquels nous ne pouvons que conjecturer.

En revanche, nous sommes assez bien renseignés sur leur éthique — une éthique qui fait place au sacré[2] — , qui est parfaitement exprimée dans tel poème de l'*Edda poétique*, comme les *Hávamál*, et clairement illustrée par une catégorie de sagas qui a l'avantage de nous donner le menu détail de la vie quotidienne, les sagas dites de contemporains[3].

Cette éthique tient en un mot : Destin[4]. Il nous est arrivé de dire que c'était là le véritable *deus otiosus et omnipotens* de cette « religion ». Et nous allons le vérifier à propos de la *Saga de Tristram*. Mais auparavant, quelques considérations de détails ne seront pas inutiles.

Par exemple, il convient de souligner qu'il y a, en dépit de ce qui a été avancé plus haut, d'assez claires affinités entre le roman courtois et la littérature tragique norroise telle qu'elle s'exprime non seulement dans les sagas, mais aussi dans bon nombre des grands poèmes, notamment héroïques, de l'*Edda*. Comme le fait remarquer Daniel Lacroix, le célèbre « triangle tragique », central dans le roman de Thomas, est également présent dans beaucoup de sagas et, à l'évidence, dans les poèmes du cycle de Sigurdr. D'autre part, le merveilleux est tout à fait familier à la littérature de sagas, serait-ce sous une forme moins démonstrative que dans le roman de Thomas, et, nous le verrons, selon un angle de vue plus orienté. Quant à la magie, elle est tellement importante qu'il nous est arrivé de dire qu'elle constituait le tout de la prétendue « religion » scandinave ancienne[5].

1. Étudié en détail dans R. Boyer, *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, Éditions du Porte-Glaive, 1986.

2. Notamment sous les espèces du pacte entre le dieu Týr et le loup Fenrir, pacte qui assure l'ordre du monde. Sur ce point, voir R. Boyer, « La Dextre de Týr », *Mythe et politique*, Actes du colloque de Liège, études rassemblées par F. Jouan et A. Motte, Les Belles-Lettres, 1990, p. 33-43.

3. C'est-à-dire la *Sturlunga saga* et les *Sagas des évêques*. Sur ce sujet, voir R. Boyer, *Mœurs et psychologie des anciens Islandais*, Éditions du Porte-Glaive, 1987.

4. Sur ce sujet, je me suis exprimé maintes fois. Voir, en particulier, l'« Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves », *Les religions de l'Europe du Nord*, Fayard, 1974, dans l'*Edda poétique*, ou la Notice de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, *Sagas islandaises*, Bibl. de la Pléiade, p. 1785 et suiv., ou encore « Fate as a *Deus otiosus* in the Islendingasögur : a Romantic View ? », *Sagnaskemmtun. Studies in honour of Hermann Pálsson*, Vienne, 1986, p. 61-78.

5. Voir R. Boyer, *Le Monde du double. La Magie chez les anciens Scandinaves*, Berg International, 1986.

Sur ces points, donc, rien qui eût pu dépayser le lecteur ou l'auditeur norvégien ou islandais de la *Saga de Tristram*. N'importe quelle saga bien faite prodigue à l'envi sorciers, créatures merveilleuses, rites ténébreux, gestes à double entente, formules imprécatoires, etc. Un chef-d'œuvre comme la *Saga de Snorri le Godi (Eyrbyggja saga)*, tout « laïque » qu'il est, est plus riche de ce genre de références que le roman de Thomas. Ce n'est donc pas sur ce plan que frère Robert a pu rencontrer de réelles difficultés à la traduction.

Mais il est un point, déjà entrevu, qui mérite l'attention. Merveilleux, magie, etc., ne valent jamais *en soi* dans les sagas. Ce sont là des textes résolument centrés sur leur héros, qui en est le véritable point focal. On pourrait aller jusqu'à dire que les sagas semblent n'avoir été écrites que pour leur personnage majeur. La magie, le merveilleux ne sont que des moyens de l'aider à se définir, des jalons posés sur son parcours. En sorte qu'à la limite on peut les soupçonner de n'être que simples artifices dialectiques : l'essentiel est de manifester comment et pourquoi ils interviennent dans la destinée du ou des personnages principaux, lesquels sont la seule préoccupation du narrateur. Son but est de les mener de leur naissance à leur mort en démontrant qu'ils ont su faire de leur vie quelque chose de *söguligr* (digne de donner matière à saga) : tous les détails adventices, toutes les péripéties n'ont d'autre fonction que d'éclairer ce cheminement inéluctable.

Or un point doit absolument retenir notre attention : aux yeux des Scandinaves, l'histoire de Tristan et d'Iseut est absurde. En soi, nous l'avons laissé entendre, la passion d'amour n'était pas le ressort central de ces grands textes essentiellement narratifs que sont les sagas : accessoirement, l'imagination scandinave de l'époque, relativement pauvre, n'était pas à son aise dans le fantastique débridé ou dans ce type de merveilleux baroque dont est si riche le roman courtois. Il ne nous paraît pas nécessaire de retracer ici toute l'intrigue pour en démontrer l'absurdité, avec ses rebondissements, ses interventions soudaines de personnages inventés pour les besoins de la cause, ses homonymies de toutes sortes, ses mensonges, son serment équivoque, ses subterfuges grossiers ; la liste pourrait être indéfiniment allongée. On n'a aucune peine à imaginer la réaction d'un esprit réaliste et froid devant une pareille histoire. De nouveau, il faut penser au « dérision, non louange » de Snorri Sturluson. Ce n'est pas que de pareilles intrigues manquent dans la littérature de sagas — pensons à *Gautreks saga*, notamment — , mais, lorsqu'elles y figurent, c'est toujours à des fins ironiques ou (consciemment) grotesques. Or, ici, l'auteur de la traduction ne trahit nulle part des intentions ou réactions moqueuses, il prend son texte au sérieux : nous avons noté les déformations, abréviations ou distorsions qu'il a fait subir à l'original sur lequel il travaillait. Il faut donc qu'il ait trouvé un sens, et un sens immédiatement parlant à son auditoire, au roman de Thomas. Semblablement, cet auditoire a dû découvrir dans la *Saga de Tristram* de bonnes raisons de l'apprécier, puisqu'il a fait la fortune que nous avons dite.

En d'autres termes, frère Robert ou ses continuateurs ont trouvé d'emblée, ou ont modifié leur texte de base de façon à y ménager

un ressort essentiel qui rende la saga crédible et, plus encore, passionnante pour son auditoire. Et il n'y avait, pensons-nous, qu'un seul moyen d'y parvenir, c'était de le faire coïncider avec ce que la mentalité de cet auditoire avait de plus précieux : sa conception du destin.

Nous ne nous attarderons pas sur ce point caractéristique[1]. En bref : le personnage de saga a été doté à sa naissance, par les Puissances, d'une qualité de chance, d'un destin qui lui est propre. Il lui appartient d'acquérir la connaissance de cette coloration fatidique qui le définit, de l'accepter et de l'assumer, ce à quoi l'aident les circonstances, notamment des épreuves qui mettent en évidence sa trempe (*skapraun*). S'il se fait tel qu'en somme il est, il est grand. S'il y manque, c'est une épave (*auvirdi*). Le *sagnamadr* s'applique, en conséquence, à suivre son héros pas à pas, tout étant bon pour faire progresser cette implacable révélation de soi-même à soi-même. L'impression retirée est étrange — et caractéristique. L'homme a à être ce qu'il est, tout a été écrit d'avance, mais il n'est pas victime aveugle de ce Destin, il a choisi de l'accomplir, car, ce faisant, il fait ce qu'il faudrait appeler un acte d'adoration, il sacrifie[2], au sens étymologique exact de ce dernier verbe en latin : il fait le sacré (*sacrum facere*). Il nous est arrivé d'évoquer, à ce propos, le leitmotiv du *Mystère de la Passion* de Jehan Michel : « Accomplir faut les Écritures ». Disons qu'à l'inverse rien n'est moins gratuit, ou absurde, ou désespéré que la conception de la vie, de l'homme et du monde qu'avaient les anciens Scandinaves.

Sommes-nous loin de la *Saga de Tristram* ? Nous parlions plus haut d'absurdité : qui ne voit qu'elle entre dans le vaste processus de la fatalité de cet amour magique dont souffrent Tristram et Ísönd ? Passe pour les enfances du héros, elles font partie intégrante du genre, dans toutes nos littératures indo-européennes. Mais à partir du moment où Tristram a bu de ce philtre qui ne lui était pas destiné, le Destin est entré en scène et il ne reste plus au héros qu'à l'accomplir, contre vents et marées. Et il n'y manquera pas, sans broncher[3], sans se révolter, au contraire : il accumulera les « fautes », les provocations qui ne pourront manquer de précipiter sa perte. Les Puissances ont voulu qu'il aime Ísönd d'un indéfectible amour, il a été marqué par le Destin — tout comme son père, ce genre de parallélisme étant habituel dans les sagas — , il fera donc tout pour manifester ce qu'il faudrait appeler cet intéressement des Puissances (fatidiques, magiques, surnaturelles) à sa personne. Certes, il n'existe pas pour rien, il n'est pas de trop, ces réflexes sartriens sont simplement dérisoires en l'occurrence. Il lui appartient de correspondre à cette étrange figure de l'amour qui aura été son lot. Son destin, qui était tragique comme l'est tout destin, puisque nous allons *fatalement* à la mort, aura été de connaître et de souffrir cet amour passion qu'il n'a pas voulu. Soit ! Il

1. Voir p. 1529, n. 4.
2. Ce verbe, *blóta*, était transitif direct en vieux norrois, l'objet étant le dieu : sacrifier le dieu par le moyen de la victime.
3. Cela nous est plus ou moins suggéré, plutôt moins que plus, en vérité : c'est justement une des différences entre le texte norrois et le roman courtois.

exécutera, c'est par là qu'il sera grand. Nous sommes convaincus que frère Robert a volontairement mis l'accent sur cet aspect primordial, qu'il a consciemment infléchi sa source dans ce sens — partant, qu'il était un bon Scandinave, tout à fait averti de la mentalité de ses compatriotes.

C'est d'ailleurs pour cela aussi qu'il suit mal son modèle sur le plan de l'expression complaisante des sentiments. Il lui faut des actes, il ne saurait envisager son héros comme un personnage statique, passif et se lamentant. Il fera donc de lui une force qui va, comme sont des forces qui vont toutes les grandes figures de sagas.

En sorte que — si, sur le plan de l'expression, de la forme, de la composition, ce texte paraît, comme nous l'avons montré avec quelque insistance, évoluer entre deux modes —, sur le fond, la thématique profonde, le sens véritable conféré à cette histoire, il n'y a pas à hésiter : nous sommes bien au cœur d'une vision de l'homme, de la vie et du monde caractéristique de la Scandinavie ancienne. Certes, le roman courtois y perd une atmosphère, un type de pathétique qui fera long feu, tout un décor raffiné où de belles dames et de nobles chevaliers lamentent harmonieusement leur malheur.

Mais la saga, fidèle à l'esprit des peuples qui l'ont inventée, y gagne en force tragique. De Thomas à frère Robert, il n'y a pas seulement passage d'un type de culture à un autre, il y a tentative de conciliation entre deux modèles différents de héros. Du courtois, nous connaissons tous la « valeur ». Du Scandinave, on nous donne à admirer la grandeur.

RÉGIS BOYER.

BIBLIOGRAPHIE

Boyer (Régis), *Les Sagas islandaises*, Payot, 3e éd. 1992.

Hallberg (Peter), « Is there a Tristram-Group of the Riddarasögur ? », *Scandinavian Studies*, 47, 1975, p. 1-17.

Lacroix (Daniel), « La Spécificité de la *Tristrams saga* scandinave », *Pris-Ma*, 13, 1991, p. 73-87.

Schach (Paul), « Some Observations on *Tristrams saga* », *The Saga-Book of the Viking Society*, 15, 1957-1959, p. 102-129.

—, « An Unpublished Leaf of *Tristrams saga* : ÁM Quarto, XXII, 2 », *Research Studies*, 32, 1964, p. 50-62.

—, « The Reeves Fragment of *Tristrams saga ok Ísöndar* », *Einarsbók : Afmaeliskvedja til Einar Ól. Sveinssonar, 12 desember 1969*, éd. Bjarni Gudnason *et al.*, Reykjavík, 1969, p. 296-308.

—, « An Anglo-Saxon Custom in *Tristrams saga* ? », *Scandinavian Studies*, 42, 1970, p. 430-437.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les manuscrits.

Nous avons souligné, dans la Notice[1], la pauvreté de la tradition manuscrite de ce texte, que l'on peut dater de 1226. Ont été conservés :

— deux fragments sur parchemin de la seconde moitié du XVe siècle (cote ÁM 567 4to)[2] ;

— deux manuscrits sur papier, à peu près complets, du XVIIe siècle finissant (ÁM 543 4to) ;

— et un résumé, porté sur une feuille de manuscrit sur papier et datant du début du XVIIIe siècle.

Établissement du texte.

La *Saga de Tristram* a été éditée trois fois : d'abord par Gísli Brynjúlfsson[3], puis, la même année, par Eugen Kölbing[4], enfin par Bjarni Vilhjálmsson, à Reykjavík, en 1954, dans une édition populaire sans intérêt scientifique. Pour des raisons de cohérence interne et aussi parce que les deux éditions de 1878 diffèrent fort peu l'une de l'autre, nous nous sommes alignés sur la version procurée par Gísli Brynjúlfsson, et avons donné de rares variantes. Gísli se fondait sur le manuscrit sur papier ÁM 543 4to avec des ajouts provenant de deux feuilles du manuscrit sur parchemin ÁM 567 4to.

La traduction.

Daniel Lacroix, le premier traducteur de la *Saga de Tristram* en français[5], a choisi de proposer une traduction fort correcte et tout à fait littérale. Le parti pris retenu dans le présent ouvrage est plus littéraire, sans pour autant s'éloigner de l'original, qu'il ne s'agit évidemment pas d'*adapter*. Mais notre traduction ne prétend en aucun cas faire mieux que celle de Daniel Lacroix : simplement, le point de vue retenu est différent.

Les graphies originelles des noms propres ont été respectées, sauf lorsque la traduction allait de soi. Lorsque les manuscrits hésitent

1. Voir p. 1521.

2. On sait que les manuscrits islandais sont désignés par les initiales ÁM, qui renvoient à Árni Magnússon, nom du célèbre érudit qui, au XVIIIe siècle, rechercha et collectionna tous les manuscrits islandais — nous lui devons d'avoir conservé l'inestimable trésor de ces textes. Ils sont longtemps restés à Copenhague mais le Danemark les a restitués à l'Islande où ils sont conservés et étudiés, à Reykjavik, par une Fondation créée à cet effet, la Stofnun Árna Magnússonar.

3. *Saga af Tristram ok Ísönd, samt Möttuls saga*, édité par Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, Copenhague, 1878.

4. *Tristrams saga ok Ísöndar ; mit einer literarhistorischen Einleitung, deutscher Uebersetzung und Anmerkungen*, Heilbronn, 1878, 2e éd. 1978.

5. Voir *Tristan et Iseut. Les Poèmes français. La Saga norroise*, éd. Philippe Walter (pour les textes français) et Daniel Lacroix (pour la *Saga*), Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1989.

sur certaines graphies — ainsi *Morholdr, Morold*, etc. —, nous avons adopté une leçon unique.

Les titres des chapitres ne figurent pas dans les originaux, non plus que le découpage en paragraphes.

R.B.

NOTES

Page 785.

1. Le texte donne *höll*, dont le sens correspond exactement à notre « halle » dans son acception ancienne de « vaste bâtiment ». Bien entendu, nous aurions pu rendre le mot par « palais » ou « résidence » ; mais nous avons pensé que la couleur locale gagnerait à la procuration du mot tel quel (qui, de toute façon, n'a son sens moderne de « marché couvert » qu'au pluriel).

Page 786.

1. Sur le mot *jarl*, nous en sommes réduits à conjecturer. Le terme est très ancien, et tout à fait antérieur à *konungr* (roi) qui, d'ailleurs, ne correspond pas exactement à notre définition de ce mot. À cause de la présence, fréquente, du mot **erilaR* (> *jarl*) dans les inscriptions runiques les plus anciennes, nous savons que la dignité que désignait ce terme est vénérable. Il peut s'agir d'une sorte d'aristocratie archaïque, appliquée à des hommes de distinction ainsi privilégiés pour des raisons que nous ignorons. Le fait est parfaitement visible dans un texte comme *La Saga de saint Óláfr* (dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, trad. française par R. Boyer, Payot, 1983, repris en Payot Poche, 1992) où l'on voit s'opposer les anciens jarls de Norvège au « roi » Óláfr qui fait figure de parvenu. Au demeurant, les jarls, soutenus par le peuple, triompheront du roi. Il n'est pas exclu que *jarl* se soit appliqué initialement (pour raisons étymologiques recevables) aux membres de la tribu des Eruli (nos Hérules) des sources classiques, qui auraient gagné leur précellence à leur connaissance des runes, plus d'une inscription commençant par « roi, l'Erule » (ou « roi, le jarl » : *ek erilaR*).

2. Le texte donne *Bretons*, mais il faudrait sans doute lire *comtes*.

Page 790.

1. Je reprends à mon compte la remarque que fait D. Lacroix (*Tristan et Iseut. Les Poèmes français. La Saga norroise*, p. 516) : il est curieux que l'auteur donne les noms de certains des personnages avec retard — il en est ainsi également pour Roáldr au chapitre XXIII (p. 808 et n. 1) et Mórold au chapitre XXVI (p. 816 et n. 1). Il doit s'agir d'une volonté de créer un effet de surprise. Ce procédé est tout à fait étranger au style dit de saga : frère Robert a-t-il éprouvé quelque délectation (une manière d'« exotisme ») à en user ?

Page 794.

1. La coutume a existé — elle est bien attestée dans les sagas islandaises —, chez les personnages importants, de confier leurs enfants, pour les faire élever, à d'autres dignitaires, parents ou amis : cela s'appelle *fóstr*. Il est possible, toutefois, que l'usage soit venu des pays celtiques, ce que ce texte tendrait à prouver.

Page 797.

1. Un manuscrit donne : « Certains pleuraient leur seigneur ; d'autres, leur dame ; tous, l'un et l'autre. »

Page 798.

1. Le texte porte ici le mot à tout faire très général *rædismadr* : conseiller, maréchal, sénéchal, économe, intendant, régisseur... Cette imprécision témoigne de l'embarras du traducteur à rendre une notion qui, visiblement, lui est étrangère. Nous trouverons à plusieurs reprises trace de cette difficulté.

2. Un manuscrit donne la leçon : « Il seyait qu'il s'appelât Tristram, car triste il était en veillant, et triste en dormant, triste il mourut comme s'en assureront ceux qui entendront cette saga plus avant. »

3. Le manuscrit que nous suivons donne *sœur*, mais un autre manuscrit biffe *sœur* et corrige en *femme* dans l'interligne supérieur.

Page 799.

1. Soit le *trivium*, grammaire, rhétorique et dialectique, et le *quadrivium*, arithmétique, géométrie, astronomie et musique.

2. Ce mot doit être ajouté si l'on veut garder un sens au texte.

Page 800.

1. Le soufre, les faucons, le poisson séché et l'huile de baleine sont plutôt des marchandises d'origine islandaise. On a tout de même là un excellent document sur les véritables activités des navigateurs au Moyen Âge, la liste donnée ici fournissant toutes indications souhaitables sur l'objet du commerce, véritable vocation des vikings — même si notre texte date d'une époque bien postérieure à l'âge viking.

Page 802.

1. *Gautland*, de toute façon imprécis, s'applique d'ordinaire à la région que peuplaient les Gautar, une peuplade vivant dans la partie méridionale de l'actuelle Suède, région qui, à l'époque, était danoise.

Page 804.

1. Peut-être Venise ?

2. Le texte porte *golu*, prétérit, 3ᵉ personne du pluriel du verbe *gala*, qui désigne à proprement parler le chant du coq.

Page 806.

1. Il y a une contradiction dans le texte, puisque Tristram a déjà donné la curée aux chiens, mais toute autre traduction serait une défiguration.

Page 808.

1. Voir n. 1, p. 790. Sur « maréchal », voir n. 1, p. 798.

Page 810.

1. Remarquons que le frère Robert ne laisse pas passer l'occasion de composer un groupe rimé comme il les aime : « laboureur », terme extrêmement rare dans les véritables sagas, traduit *akrkarl*, qui rime avec *jarl* ; « tenancier libre » essaie de rendre *höldr* ou *hauldr*, dignitaire sur le compte duquel nous ne savons pas grand-chose ; sur *jarl*, voir n. 1, p. 786.

Page 811.

1. L'argent et l'or « brûlés » correspondent à la meilleure qualité que l'on puisse obtenir de ces métaux. On pourrait aussi bien dire « purs ».
2. On voit à ce détail que le frère Robert suit Thomas puisque lui aussi fait venir Kanelangres d'Erménie (ou *Ermenia*, une ville du sud de la Bretagne) et non du Loonois (ou Loenois ou Loenoi) d'où est originaire Tristan et qui pourrait être le Lothian, en Écosse, ou une partie des Galles du Sud, région de Caerleon-sur-Wyse. L'identification avec le pays de Léon, en Bretagne, est plus récente et n'est sans doute pas fondée.

Page 814.

1. Le texte a ici *gæfumadr*, s'appliquant à un homme qui a été doté par les Puissances d'une grande capacité de chance et qui s'entend à la faire valoir. Voir Régis Boyer, Introduction à *Trois sagas islandaises du* XIIIe *siècle et un tháttr*, S.E.V.P.E.N., 1964.

Page 815.

1. Un manuscrit donne ici *Ronia*, qui ne peut guère qu'être une erreur de copiste.
2. Paul Schach note bien que cette phrase est fort obscure. Pour Gottfried, des émissaires irlandais se rendaient à Rome tous les cinq ans afin de recevoir les directives sur la façon de rendre la justice et de mener les procès.
3. Un *dromon* est un bateau, plus important que les vaisseaux vikings, utilisé dans la Méditerranée. Il en est question également à la fin de la *Saga de Grettir*.

Page 816.

1. Voir n. 1, p. 790.

Page 821.

1. Il se peut, et Paul Schach l'a bien vu, que l'auteur pense ici à un passage célèbre des *Hávamál* (les « Dits du Très-Haut », dans l'*Edda poétique*) où il est dit que c'est le soir qu'il faut louer le jour, *at kveldi skal dag leyfa*, qui peut se retrouver effectivement dans le participe présent *leyfandi* (*thú ert nú fagnandi, en at kveldi er thú ekki leyfandi*) de ce passage.

Page 826.

1. Le texte porte *Bretland*, Bretagne, ce qui, évidemment, ne se soutient pas. Gottfried dit plus pertinemment (v. 8223-8225 ; voir p. 495) qu'il alla d'abord en Angleterre, puis, de là, directement en Cornouailles.

Page 830.

1. Tel est bien le texte. Il vaudrait évidemment mieux lire : « Je ne reviendrai pas », comme le font remarquer plusieurs commentateurs.

Page 832.

1. Les bateaux scandinaves emportaient toujours une tente que l'on pouvait monter soit à bord par beau temps, soit à terre lors des escales.

Page 834.

1. Je suis ici la leçon procurée par Daniel Lacroix. Il est clair que le Nord ne s'entendait pas aux divers titres en usage dans le monde courtois. Le mot *rædismadr* admet, comme nous l'avons déjà dit, toutes sortes de connotations (voir n. 1, p. 798). Je m'aligne sur le roman de Thomas pour rendre le mot selon le contexte.

Page 835.

1. Lorsqu'une femme était mariée, elle apportait une dot, bien entendu, mais elle recevait de son mari un douaire ou *tilgjöf* qui demeurerait sa propriété à elle, même en cas de divorce. Voir, sur ce point, R. Boyer, *La Vie quotidienne des vikings*, Introduction, p. 9 et suiv.

Page 844.

1. Le texte porte ici *mjöddrekka*, littéralement « tonnelet à hydromel ». Il faut certainement comprendre que l'auteur désigne, par cette expression imagée, un coffret où l'on range les objets précieux.
2. Il n'a pas encore tenu la promesse qu'il a faite à la reine et à sa fille : il est donc au pouvoir des deux dames.

Page 853.

1. On se servait à l'époque, en Norvège comme dans le reste de l'Occident, de tables volantes ; elles consistaient en une planche, *bord* — mot qui en est venu à désigner la table —, montée sur deux pieds que l'on enfonçait dans des trous pratiqués à cet effet dans le sol.

Page 855.

1. Voir n. 3, p. 815.
2. Le texte dit *misseri* : une période de six mois.

Page 867.

1. On aura remarqué le passage constant, assez banal dans ce genre de littérature, du *tu* au *vous*. On peut en accuser la maladresse de l'auteur mais il est plus probable que le *tu* dénote la colère, le *vous* marquant le retour au bon ton qui sied vis-à-vis d'une reine.

Page 868.

1. Ce lieu est d'identification difficile. Comme le fait remarquer D. Lacroix, Gottfried donne ici *Karliûne*, qui pourrait s'appliquer à Carlion, dans le comté de Monmouth.
2. Le texte donne ici *vadmál*, mot qui désigne le tissu de grosse laine que tissaient les anciens Scandinaves et qui leur servait aussi bien à confectionner des vêtements que de monnaie d'échange.

Page 871.

1. Je traduis littéralement le mot *álfar* qui figure dans le texte. Il s'agit, non pas des elfes de notre folklore, mais bien d'une catégorie de créatures surnaturelles de statut inconnu, mais qui avaient rang divin, puisque les textes sacrés de l'*Edda poétique* les mettent en parallèle avec les deux « familles » de dieux, Ases et Vanes. Il semble que ces alfes aient régi les fonctions mentales des êtres humains. Voir Régis Boyer, *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, p. 55 et suiv., et Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Âge*, Imago, 1988. Chez Thomas, il s'agit clairement, semble-t-il, du monde des fées. Mais Gottfried a ici *Avalon* — dont, en vérité, l'étymologie peut renvoyer à *alfes*.

Page 872.

1. Peut-être la Pologne ?
2. Frère Robert renvoie évidemment ici au texte de Thomas.
3. Les *géants* jouent un rôle considérable dans la mythologie scandinave ancienne ; ce sont en général des personnifications des forces de la nature. Ils sont toujours dangereux, voire malveillants, et ils continueront de jouer un rôle inquiétant jusque dans les contes populaires modernes.

4. Je traduis par « district » le mot *fylki*, qui s'applique à une division administrative en vigueur à l'époque où se passe la saga. Sous sa forme moderne *fylke*, le terme subsiste en Norvège avec le même sens. Il est plaisant de voir et le géant et la notion de *fylki* appliqués à la « Pologne » !

Page 873.

1. Là encore, il faut nous débarrasser de notions modernes tirées du folklore, notamment norvégien : dans la mythologie scandinave ancienne, le *troll* était un affreux géant, quelque chose comme un ogre.

Page 882.

1. *Mansöngr* : c'est en effet un type classé de poésie scaldique. Voir R. Boyer, *La Poésie scaldique*, Éditions du Porte-Glaive, 1990.
2. C'est bien ce que dit le texte. Il va de soi qu'il faut lire : « fille du duc ».

Page 883.

1. On remarquera que le texte emploie bien *sidr*, « coutume », pour désigner le sacrement. On sait que, chez les anciens Scandinaves, des termes comme « religion » ou « sacrement » se rendaient par « coutume », « pratique ». La religion se ramenait pour eux à des actes plus qu'à des dogmes. Voir sur ce point R. Boyer, *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, p. 152.

Page 884.

1. Tout cet épisode est également présent chez Wace, aux vers 11565 à 11592 du *Roman de Brut* (1155). Il y figure en abyme à l'intérieur d'un autre récit où Arthur est opposé à un géant, histoire que l'on trouvera ici même, au chapitre LXXVIII (voir p. 893 et n. 1).

Page 886.

1. Il ne doit pas s'agir du même personnage que celui qui porte ce nom et est mentionné au chapitre LI, p. 857-858, et LIII, p. 861.

Page 889.

1. C'est-à-dire Nantes.

Page 891.

1. Il y a certainement ici une formulation ironique qui a désarçonné bon nombre de traducteurs. Il faut probablement comprendre que le géant insinue que le bouclier de Tristram assurera une bien médiocre protection contre le gourdin.

Page 893.

1. Le texte suit ici l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (1138), IX, 3 et le *Roman de Brut*, de Wace, v. 11287-11608 : voir le chapitre LXXI, p. 884 et n. 1.

2. Le nom d'Íron a déchaîné la sagacité des chercheurs, sans résultat. Peut-être faut-il se ranger à l'opinion de D. Lacroix qui propose de voir là une déformation du nom de Rome ? On peut penser aussi, pour raisons de lointaine homophonie, à Néron.

Page 894.

1. Cette traduction n'est qu'une conjecture, tant le texte est elliptique, comme il arrive souvent.

Page 896.

1. C'est-à-dire Maríadokk, qui a disparu au chapitre LIII, p. 861, mais reviendra au chapitre LXXXVIII, p. 906-907.

Page 906.

1. Voir, sur ce thème, l'article de H. Newstead, « Kaherdin and the Enchanted Pillow, an Episode in the Tristan Legend », *Publications of the Modern Association of America*, LXV, 1950, p. 290-312.

Page 912.

1. Il s'agit d'une danse, le texte anglo-normand ayant *sauz waleis* ou *wavelais* (voir Thomas, v. 2227-2228, p. 183).

2. L'ambiguïté du texte est patente. « Tout prêts » (*albúnir*) s'applique normalement à des marins qui sont sur le point d'appareiller. Or, les Cornouaillais sont les ennemis de Tristram qui veulent retourner en Bretagne. Il est raisonnable de comprendre, comme Kölbing, que les Cornouaillais étaient prêts à, sur le point de les rattraper.

Page 914.

1. Soit 3 heures de l'après-midi.

Page 918.

1. On notera que le motif de la voile fatidique est pour ainsi dire escamoté dans la saga, ce qui ne laisse pas de surprendre, puisque c'est un thème central chez Thomas ; ici, le symbolisme des couleurs perd tout effet, les voiles des bateaux scandinaves de l'époque ne correspondant pas à la description qui nous est donnée ici, comme on l'a vu au chapitre XXIV, p. 811. On se reportera à la Notice, p. 1529 et suiv., pour comprendre que le tragique du récit, selon frère Robert, tient moins à des éléments extérieurs comme celui-ci qu'à l'éthique des personnages.

Page 920.

1. Tel est le texte : on voit bien que le scribe a voulu cette « précision » !

SIRE TRISTREM

NOTICE

Le poème connu sous le nom de *Sire Tristrem* — en anglais, *Sir Tristrem*[1] — ne jouit pas d'une grande réputation. On lui a attribué tous les défauts que parodie Geoffrey Chaucer (1340?-1400), dans le *Sire Topaze* des *Contes de Canterbury*[2]. Pourtant *Sire Tristrem*, fleuron du genre littéraire le plus populaire dans l'Angleterre des XIVe et XVe siècles, offre des qualités — de rythme, d'humour — qui s'accordent avec le goût de notre actuelle fin de siècle pour la rapidité, l'ellipse, le kaléidoscopique.

Sire Tristrem est un poème anonyme dont il reste 304 strophes de 11 vers chacune, soit 3 344 vers, copiés dans la première moitié du XIVe siècle en anglais du Nord avec des traces de dialectes des Midlands du Sud-Est.

Le résumer, c'est résumer ce qui est déjà fort abrégé. On peut distinguer suivant le fil de l'histoire quatre parties, qui ne sont nullement signalées par quelque marque formelle.

1° Enfance de Tristrem. Fils orphelin de Rouland, tué par le duc Morgan, et de Blauncheflour, sœur de Mark, roi d'Angleterre, Tristrem (ou Tristram) est élevé par Rohand. Enlevé par des marchands norvégiens, il arrive à la cour de Mark, où le rejoint Rohand. Il venge son père en tuant Morgan et donne l'Ermonie à Rohand et à ses fils.

2° Tristrem en Irlande. Tristrem libère Mark des tributs — notamment d'adolescents — exigés par Moraunt. Il tue celui-ci mais est grièvement blessé. Revenu chez Mark, il ne parvient pas à guérir. Il reprend la mer, pour l'Irlande où, prétendant être un marchand du nom de Tramtris, il se fait soigner avec succès par la reine Ysonde, sœur de Moraunt. Il enseigne à jouer de la harpe à la fille de la reine, qui porte le même nom d'Ysonde. Revenu auprès de Mark, il lui vante les charmes de la princesse. Les barons, jaloux de Tristrem que Mark a désigné pour héritier, conseillent au roi d'épouser la jeune Ysonde, qu'ira chercher Tristrem. Celui-ci délivre l'Irlande d'un dragon, mais les deux Ysonde le reconnaissent comme le meurtrier de Moraunt. Tristrem échappe à leur fureur en annonçant le but de sa mission.

1. Voir n. 1, p. 923.
2. *Sir Thopas*, conte que Chaucer met dans la bouche du pèlerin... Chaucer. Voir l'édition de l'ensemble de l'œuvre de celui-ci, pourvue de notes abondantes, établie sous la direction de Larry D. Benson : *The Riverside Chaucer*, Boston, Houghton Mifflin, 1987. Une traduction en français des *Canterbury Tales* est en cours de publication, par Juliette De Caluwé-Dor (Gand puis Louvain, Peeters, 1977).

3° *L'amour fou.* Sur le bateau, la suivante d'Ysonde, Brengwain, offre à Tristrem et à Ysonde un breuvage d'amour destiné à Mark et à son épousée. Voici indissolublement amoureux l'un de l'autre Tristrem et Ysonde, ainsi que leur chien Hodain, qui a léché la coupe. Tristrem et Ysonde vont goûter les jeux de l'amour tout en se cachant de Mark et de la société. Leur bonheur est fragile. Ysonde, un temps, cherche même à se débarrasser de sa fidèle Brengwain en la faisant assassiner. Tristrem, bon joueur de rote[1], réussit à reprendre Ysonde livrée à un harpiste à la suite d'un serment imprudent du roi. Les amants sont surpris et dénoncés par Mériadok et le nain-espion, qui leur tendent des pièges : Mark, dans un figuier, à l'écoute de leurs confidences ; la farine répandue autour du lit d'Ysonde. Celle-ci est condamnée à subir l'épreuve du fer brûlant, dont elle se tire grâce à une déclaration ambiguë. Tristrem doit s'exiler. Au pays de Galles, il tue le géant Urgan, frère de Morgan ; le roi Triamour lui offre son royaume et le chien Peticrewe. Mark, apaisé, fait revenir Tristrem, mais il surprend à nouveau les amants à leurs jeux et les bannit. Ils vivent une vie sauvage et heureuse dans la forêt. Mark les découvre endormis, une épée nue entre eux. Il conclut à leur innocence, leur pardonne. Puis il les surprend une fois encore à leurs jeux et les exile à nouveau.

4° *La tragédie finale.* Tristrem cherche la mort en mille combats et en bien des pays : Espagne, où il tue trois géants, Ermonie, Bretagne. Il contracte un mariage blanc avec Ysonde à la Blanche Main, fille de Florentin, duc de Bretagne. Tristrem s'est fait construire par un géant vaincu, Béliagog, une grande-salle avec les images d'Ysonde, de Brengwain, etc. Ganhardin, frère d'Ysonde à la Blanche Main, tombe amoureux de Brengwain et il devient l'ami de Tristrem. Tristrem et Ganhardin vont en Angleterre, retrouvent Ysonde, poursuivie par les assiduités du connétable Canados, et Brengwain. Dans un tournoi, Tristrem et Ganhardin massacrent Canados, Mériadok et leurs alliés. Un homonyme de Tristrem vient demander à celui-ci son aide contre les ravisseurs de sa bien-aimée. Dans l'affrontement l'homonyme est tué, et Tristrem est atteint d'une flèche qui ravive la blessure jadis infligée par Moraunt.

Le roman médiéval ou, si l'on préfère employer le terme anglais, le *romance* — on lui donnera le genre masculin afin de le distinguer de la chanson sentimentale — rapporte l'histoire de nobles personnages, chevaliers et princesses, qui font la preuve de leurs qualités au cours de nombreuses péripéties. La fin est souvent heureuse — le héros et l'héroïne, enfin rétablis dans leurs droits, se marient et ont de nombreux enfants — , mais pas toujours : à preuve *Sire Tristrem.* Fermeté de caractère et surtout belles manières : *Sire Tristrem* insiste sur l'art du découpage du cerf, et le passage en question est mis en relief par une lettrine à rinceau[2]. Savoir chanter, bien se tenir à table : la Prieure des *Contes de Canterbury* de Chaucer qui a un nom de personnage de

1. Voir n. 3, p. 937.
2. Voir n. 3, p. 928.

romance, Madame Eglentyne, s'y applique avec zèle. Tristrem est un jeune homme accompli. L'amour tient le plus souvent la vedette dans les romances comme c'est le cas ici. On peut alors retenir la définition du romance donnée par le pèlerin-poète Chaucer des *Contes de Canterbury*, « un récit de combat et de chevalerie, et de passion amoureuse[1] ». L'auteur de l'immense chronique universelle, en anglais et en vers, *Cursor mundi* (« Le Courrier du monde », rédigée vers 1300), oppose son entreprise sérieuse et chrétienne aux chansons de geste et aux romances. Il en énumère les héros : Alexandre, César, Brut, Arthur et les chevaliers de la Table Ronde, Charlemagne et Roland, Tristan et Yseut, Yonec et Isumbras, Ydoine et Amadas. Chaucer, à son tour, donne une liste dans son romance de *Sire Topaze* : Horn, Ypotis, Bevis de Hampton, Guy de Warwick, Lybaeus et Pleindamour[2]. Les romances de Bevis, de Guy et de Horn se trouvent dans le recueil Auchinleck qui nous a conservé *Sire Tristrem*[3].

Les romances en vers offrent une versification variée, généralement de vers brefs, assez souvent arrangés en strophes. Ils utilisent un stock commun de motifs et d'expressions. Le grand nombre de passages ou de formules parallèles n'indique pas seulement l'héritage d'une poésie traditionnelle remontant, dans la nuit des temps, à une composition orale[4]. Il révèle l'activité quasi collective de versificateurs qui travaillaient sur des textes fournis par le patron d'atelier ou par le commanditaire. L'*Amis et Amiloun* du recueil Auchinleck emprunte beaucoup au *Guy* de ce même recueil, mais la communauté de production date d'avant notre recueil, puisque les autres manuscrits de *Guy* présentent aussi ces passages. Versificateurs, adaptateurs : leur statut de simples artisans ne les empêche pas d'être des artistes authentiques — au même titre que certains enlumineurs. *Sire Tristrem*, comme les autres textes du codex, est le produit d'un atelier, celui du codex Auchinleck ou bien un atelier antérieur, où s'affairaient traducteurs, versificateurs-adaptateurs, copistes et enlumineurs.

Les traducteurs et versificateurs travaillaient sur un matériau préexistant. Kölbing et, à sa suite, Bédier se sont attachés à montrer la parenté entre les textes anglo-normand de Thomas, moyen haut allemand de Gottfried, islandais de la *Saga*, moyen anglais de *Sire Tristrem*[5].

La légende de Tristan jouissait en Angleterre comme ailleurs d'une grande popularité. Peintres et sculpteurs en ont représenté des scènes. On a retrouvé à l'abbaye de Chertsey, dans le Surrey, de très beaux carreaux historiés, probablement destinés à une résidence d'Henry III[6]. Peut-être inemployés, ils ont pu être donnés par le roi

1. Septième fragment, v. 894-895.
2. *Ibid.*, v. 897-900.
3. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1552.
4. Les romances prétendent s'inscrire dans cette tradition orale : « Venu à Ercel-doune, avec Thomas je me suis entretenu », commence *Sire Tristrem.*
5. On appelle moyen-anglais la langue des XIIIe-XVe siècles.
6. E. Eames, *Catalogue of Medieval Lead-glazed Earthenware Tiles in the Department of Medieval and Later British Antiquities*, British Museum, 1980, p. 141-171 ; voir aussi M. Whitaker (*The Legends of King Arthur in Art*, Cambridge, D. S. Brewer, 1990), p. 93-96.

à l'abbaye, vers la fin de son long règne (1216-1272). Ces carreaux de pavement — plus d'une quarantaine — représentent des épisodes de l'histoire de Richard Cœur de Lion et de Saladin, mais surtout de l'histoire de Tristan et d'Yseut : l'enlèvement de Tristan par les marins ; sa rencontre, en compagnie des pèlerins, avec les chasseurs ; Tristan jouant de la harpe aux pieds du roi Marc ; Tristan affrontant le *Morehaut* (nom donné par l'inscription) ; Marc, se bouchant le nez, au chevet de Tristan ; Yseut jouant de la harpe, etc. La scène du verger où Tristan et Yseut se rencontrent, surveillés par le roi Marc caché dans un arbre, orne des miséricordes dans les cathédrales de Lincoln et de Chester (seconde moitié du XIVe siècle). À Chester, le couple des amants ressemble à celui d'Adam et Ève ; aux pieds d'Yseut, son petit chien lape l'eau — ce qui montre que le texte d'inspiration n'est pas *Sire Tristrem* puisque, dans notre romance, c'est l'ombre du roi qui le trahit et non pas son image réfléchie dans l'eau. Quatre feuillets d'illustrations de l'histoire de Tristan ont été insérés dans un recueil de textes religieux et moraux en latin[1]. Le recto du premier feuillet représente Tristan arrivant à la cour du roi Marc ; le verso, Tristan dans son bain, menacé de mort par Yseut et sa mère. La troisième illustration représente Tristan en chevalier, lance en avant ; la quatrième, Tristan fendant le crâne du meurtrier de son père. Le troisième feuillet présente au recto la scène du verger avec Marc dans l'arbre. Les trois dernières illustrations sont inachevées : voyages en bateau, présentation d'Yseut à Marc par Tristan[2]. Ces tableaux en pleine page, datant des environs de 1300, conviendraient parfaitement à un exemplaire de *Sire Tristrem*.

Partout donc, des images de Tristan. Quand Chaucer, dans sa ballade ironique « À Rosemonde », insiste sur sa fidélité d'amoureux, il se dit un second *trewe Tristam* (« fidèle Tristam »). Chaucer cite Tristan et Yseut *(Tristram, Isaude)* dans sa liste d'amoureux du *Parlement des oiseaux* (v. 290). Yseut *(Ysoude)* est mentionnée dans sa *Légende des dames fidèles* (v. 254) et dans sa *Maison de renommée* (v. 1796). L'ami de Chaucer, John Gower, dans sa *Confessio amantis* (« Confession de l'amoureux ») en anglais, rappelle très brièvement l'histoire de *Tristram* et de *bele Ysolde* à propos du péché d'ivressse : « L'histoire est sur toutes les lèvres, comment Tristram s'enivra d'amour avec Belle Ysolde en buvant le breuvage que leur offrit Brangwin, avant que le roi Marc son oncle ne la prît pour femme, comme on le sut plus tard[3] », et le résumé, en latin, dans la marge, ajoute que Brangweyne offrit la boisson sur un navire. Le nom de *Bele Ysolde*, qui apparaît aussi tel quel dans la manchette en latin, semble indiquer que Gower connaissait l'histoire par des textes français. *Tristram with bele Ysolde* réapparaissent, au dernier livre[4], dans le cortège entourant Cupidon.

1. British Library, Add. 11 619.
2. Respectivement, ffos 8 v° et 9 r°, et 9 v°.
3. Livre VI, v. 470-475. L'œuvre complète de Gower a été éditée par G. C. Macaulay (Oxford, 1899-1902). Les deux volumes de la *Confessio amantis* ont été reproduits par la Early English Text Society en 1957.
4. Livre VIII, v. 2500-2501.

« L'histoire » de Tristan « est sur toutes les lèvres », mais elle ne nous a laissé que deux romances en anglais : le poème de *Sire Tristrem* (première moitié du XIVe siècle) et les livres centraux — la partie la plus longue du *Morte d'Arthur* en prose de Sir Thomas Malory (1469 ou 1470)[1]. *Sire Tristrem* respecte la couleur locale : dans le royaume, anglais, de Marc, on paye en shillings, le tribunal siège à Westminster ; les Irlandais jurent par saint Patrick. Malory, lui, suit d'assez près le *Tristan en prose* français, ce qui donne une autre perspective à l'histoire, l'intégrant dans la série des prouesses des chevaliers de la Table Ronde. Dans la littérature anglaise médiévale, le héros qui suscita le plus grand nombre d'œuvres n'est pas Tristan ni Lancelot, mais Gauvain. Le romance *Sir Gawain and the Green Knight* (deuxième moitié du XIVe siècle) est un chef-d'œuvre[2].

Il est manifeste que les poèmes du manuscrit Auchinleck ont été conçus et copiés comme textes en vers. Les romances ne sont pas tous composés dans le même style métrique. Les scribes ont parfois hésité entre vers longs nettement divisés en hémistiches et vers brefs consistant en ces mêmes hémistiches. Pas d'hésitation, en revanche, pour *Sire Tristrem*, aux strophes et aux vers brefs clairement marqués. Le début de la strophe est signalé par un pied de mouche (¶) ; le début de chaque vers par une lettre rehaussée et légèrement détachée du corps du texte. Chaque vers est suivi d'un point à mi-hauteur ; le neuvième vers, très bref, est suivi d'un point-virgule inversé *(punctus elevatus)*. Des initiales ornées de rinceaux ponctuent l'ensemble du poème : dans notre traduction, nous laissons une ligne de blanc avant la strophe ainsi amorcée[3]. Ces lettrines ne contredisent pas les divisions logiques du récit, sauf celle du vers 2751, peut-être appelée par le nom de Béliagog. Ces initiales ornées se font plus rares après le vers 2266 : lassitude du responsable ? flot plus continu du récit ?

La strophe de *Sire Tristrem* est de onze vers rimant *ababababcbc,* avec fréquente alternance de rimes masculines et féminines. Les vers sont de trois accents (en gros six syllabes) — sauf l'antépénultième, le neuvième, qui n'est que d'un seul accent (deux ou trois syllabes). Voici, en guise d'exemple, la dernière strophe du texte qui nous est parvenu.

1. Le manuscrit de Winchester College a été publié, avec une étude des sources françaises, par Eugène Vinaver, *The Works of Sir Thomas Malory,* 3e éd. revue par P.J.C. Field, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1990. William Caxton, le premier imprimeur anglais, a édité *Le Morte Darthur* en 1485 ; sa version, peu différente du manuscrit de Winchester, existe en de nombreuses rééditions modernes. On trouvera quelques pages concernant l'enfance de Tristan et le « philtre d'amour » éditées et traduites par Marguerite-Marie Dubois, *Sir Thomas Malory. Le Roman d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde,* Aubier-Montaigne, 1948.

2. Édition et traduction en français par Émile Pons : *Sire Gauvain et le Chevalier Vert,* Aubier, 1946. Traduction seule, par Juliette Dor, 10/18, 1993.

3. Inventaire des vingt et une initiales ornées : strophe 1, vers 1, p. 923 ; 4, v. 34, p. 923 ; 26, v. 276, p. 926 ; 42, v. 452, p. 928 ; 49, v. 529, p. 929 ; 53, v. 573, p. 930 ; 71, v. 771, p. 932 ; 111, v. 1211, p. 937 ; 115, v. 1255, p. 938 ; 132, v. 1442, p. 940 ; 141, v. 1541, p. 941 ; 149, v. 1629, p. 942 ; 165, v. 1805, p. 945 ; 176, v. 1926, p. 946 ; 184, v. 2014, p. 947 ; 187, v. 2047, p. 948 ; 207, v. 2266, p. 951 ; 251, v. 2751, p. 956 ; 260, v. 2850, p. 958 ; 295, v. 3235, p. 963 ; 300, v. 3290, p. 963.

Les syllabes accentuées sont en romain ; les *e* finaux sont élidés, muets ou très faiblement prononcés :

Thus *the* yong knight
For soth*e* yslaw*e was* thar*e*
Tri*strem, that* trewe hight,
*A*wrak*e him* al *with* car*e*.
Ther *he* slough *in* fight
*Fif*ten*e* knigh*tes and* mar*e*.
Wel louw*e he* ded*e hem* light
With diol*ful* din*tes* sare
*Vn*soun*de*.
*Ac an a*ruwe *o*way *he bare*
In *his* eld wound*e*.

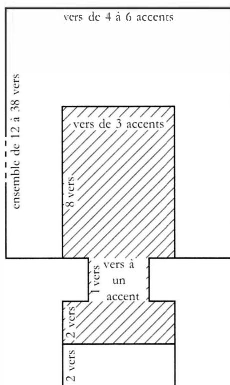
On constate la répétition de consonnes initiales (l'« allitération », l'un des principes fondamentaux de la versification vieil-anglaise avant le XIIe siècle, avant que la rime n'impose un autre système) : *T*ris*tr*em… *tr*ewe, *l*ouwe… *l*ight, *d*iolful… *d*intes.

Le contenu sémantique de la strophe suit la structure métrique. Les deux premiers vers reprennent l'information donnée dans la strophe précédente, les deux derniers annoncent celle de la suivante. Le centre apporte l'information nouvelle. Le vers très bref la clôt en général d'une évaluation, le plus souvent sous forme d'un adverbe d'intensification. Cet adverbe ou syntagme de deux ou trois syllabes a un sens si général qu'il fait le désespoir du traducteur. *In lede*, par exemple, signifie littéralement « parmi les gens » : d'où les deux champs sémantiques possibles, « publiquement », « manifestement », « clairement », d'une part, « au monde » (pour renforcer un superlatif) d'autre part ; notre poète l'utilise en tous ces sens.

La strophe de *Sire Tristrem* ressemble à une miniaturisation de l'ample strophe de *Sire Gauvain et le Chevalier Vert*. Celle-ci comprend un corps de vers longs de 4 à 6 accents avec de nombreuses syllabes faiblement accentuées, sans rimes mais allitérés, au nombre variable (de 12 à 38), suivi d'un vers très bref — assez souvent le même que celui de *Sire Tristrem* et autres romances, rimant avec les quatre vers courts suivants, à trois accents. En superposant les schémas strophiques, nous obtenons la figure de la page suivante, où la partie hachurée représente la strophe de *Sire Tristrem*.

Les spécialistes anglais parlent de strophe à *bob-and-wheel*, *bob* désignant le vers bref, comme pendu au corps de la strophe, et *wheel*, la structure revenant périodiquement pour clôturer l'ensemble. Je propose, non sans hésitation, de traduire *bob-and-wheel* par « pendeloque et coda ».

La strophe de *Sire Tristrem* paraît étriquée par rapport à celle de *Sire Gauvain*. Si l'on ajoute la sobriété du vocabulaire et donc le retour incessant des mêmes schémas syntaxiques (« heureux étaient-ils », « Tristrem dit alors », etc.), on comprend que *Sire Tristrem* se rapproche du rythme et des procédés de la ballade « populaire ». Certes, le romance n'a pas de refrain, encore que son vers-pendeloque fasse parfois songer aux expressions vides de sens des ballades (anglais *down derrie*, français *dondaine*).



La strophe de la ballade traditionnelle est de quatre vers, alternant quatre et trois accents, rimant *abcb* — ce qui rappelle rimes et rythmes des romances du type de *Sire Tristrem*. La succession de strophes reprenant et ajoutant de l'information, procédant par répétition plus addition *(incremental pattern)*, est typique de certaines laisses épiques mais surtout de *Sire Tristrem* et des ballades. Walter Scott[1] songeait à cette parenté en imaginant pour notre romance et les ballades une origine commune, dans le Border, région frontière que se sont longtemps disputée Anglais et Écossais. La plus ancienne ballade complète en anglais date du milieu du XIII[e] siècle. Elle conte l'histoire de Judas. En voici la première strophe :

Hit was upon a scere-thorsday
That ure loverd aros.
Ful milde were the wordes
He spec to Judas.

(« Ce fut le Jeudi saint que Notre-Seigneur se leva ; très douces furent les paroles qu'il dit à Judas. »)

Sire Tristrem a le staccato et les ellipses de la ballade, qui rendent parfois le récit difficile à suivre. Les vers qui rapportent la rencontre du roi et du harpiste[2] ne gardent que l'essentiel du dialogue. Il faut connaître l'histoire pour débrouiller les référents de pronoms personnels. L'arbre où se cache le roi Mark, le nain-espion sont, dès la première occurrence, pourvus de l'article défini, comme bien connus. On glisse du style rapporté, indirect, au style direct, parfois mêlés[3]. On surprend l'adaptateur-versificateur au travail quand il laisse dans son propre texte un élément de sa source qu'il n'a pas voulu suivre et développer : ainsi l'allusion à l'hirondelle[4]. Il ne faut

1. Voir *Minstrelsy of the Scottish Border* (1802-1803) et son édition de *Sir Tristrem* (1804).
2. Respectivement, strophes 51, v. 554-556, p. 929, et 166, v. 1822-1826, p. 945.
3. Strophe 162, v. 1772-82, p. 944 (« Brengwain, en secret... »).
4. Strophe 125, v. 1366, p. 939 (et n. 1).

cependant pas exagérer ces difficultés. Le style alerte ne favorise ni les longues descriptions ni l'analyse des sentiments, mais il peut se prêter à l'humour. Voici accourir le géant Béliagog, à la jambe de bois[1]. Un peu plus loin, une strophe[2] nous dit la passion de Ganhardin pour Brengwain et la promesse de Tristrem de la satisfaire puis, *in fine*, nous montre les deux chevaliers, aussi impassibles que des *horse guards* à la parade. Le poète surenchérit dans les équivoques de la scène du verger, mais jamais il ne pause, ni ne pose, ni ne pèse. Le rythme nous entraîne, il nous empêche de nous attarder. C'est lui qui nous interdit de nous identifier trop aux personnages, de croire en leur historicité, de tenter un jugement moral. Le rythme du romance ne nous laisse pas oublier qu'il s'agit d'un objet fabriqué : plus heureux que Ganhardin[3], nous ne nous y brisons ni la tête ni le cœur.

Sire Tristrem est un poème mal aimé.

Dans le Prologue à sa *Chronicle of England*, écrite en anglais et achevée en 1338, Robert Mannyng oppose ses propres octosyllabes et décasyllabes à rimes plates et son vocabulaire simple à la versification sophistiquée et à « l'anglais étrange » des romances. Il cite en exemple *Sire Tristrem*, qu'il attribue à « Thomas d'Erceldoune ou de Kendal », et qui a, souligne-t-il, la plus grande célébrité. Il constate que l'histoire est parfois incompréhensible et il suppose que certaines strophes tarabiscotées ont dû être mal mémorisées et donc estropiées dans leur transmission orale, voire supprimées. L'étroitesse des strophes et les contraintes de la rime risquent de produire un cliquetis agaçant. Chaucer en fait, dès la fin du XIVe siècle, la critique. Il se met lui-même en scène dans ses *Contes de Canterbury*. Ses compagnons pèlerins attendent de lui, le poète, un beau poème. Tout ce qu'il peut leur offrir est « un poème rimé qu'il a appris il y a longtemps[4] ». Ce poème sur les aventures du chevalier sire Topaze accumule thèmes et motifs traditionnels : ardeur chevaleresque, combat contre un géant, amour extraordinaire. Chaucer varie la forme strophique comme l'auteur du *Bevis* du recueil Auchinleck, et il utilise, dans les strophes qui clôturent ses sections, des vers-pendeloques identiques à ceux de *Sire Tristrem*. Cette parodie est interrompue et sanctionnée par l'aubergiste, meneur du jeu du meilleur conteur : ce n'est que vers de mirliton, *rym doggerel*[5].

Nul doute que Chaucer a feuilleté des recueils de romances, peut-être le codex Auchinleck dont il cite, nous l'avons dit, plusieurs titres, mais la poésie qu'aime à composer Chaucer est inspirée du *Roman de la Rose*, de Guillaume de Machaut et de Boccace ; elle rompt avec la tradition représentée par les romances traditionnels. La critique de Chaucer, pour juste qu'elle est, ne doit pas nous rendre aveugles aux qualités des romances.

1. Strophe 269, v. 2956, p. 959 (« Ganhardin, tu te trompes... »).
2. Strophe 274, v. 3004-3014, p. 960 (« Tristrem et Ganhardin... »).
3. Strophe 271, v. 2977-2981, p. 959 (« Ils se dirigèrent... »).
4. VII, v. 709.
5. VII, v. 925.

L'auteur de l'*editio princeps*, Walter Scott (1771-1832), a édité *Sire Tristrem*, en 1804, avec amour et soin. Il a éclairé le sens de chaque strophe en donnant un résumé. Il a même imaginé la fin manquante. Il a enrichi son édition de notes copieuses, aussi personnelles qu'érudites — dignes du poète et du futur romancier. Une œuvre de science et d'enthousiasme, bien caractéristique de Walter Scott. Malheureusement, Scott aimait le poème parce qu'il ajoutait une foi totale aux vers initiaux, l'attribuant à Thomas d'Erceldoune, et qu'il en déduisait toute l'histoire des romances.

Erceldoune, aujourd'hui confondu avec le bourg d'Earlston, se trouve dans le Border, au sud d'Édimbourg, dans la vallée de la Lauder à quelques kilomètres de son confluent avec la Tweed, et non loin d'Abbotsford, rêve et ruine de Walter Scott, acheté en 1812, huit ans après la première édition de notre poème. Scott a d'abord été poète, passionné par les ballades populaires et les antiquités écossaises. Avec l'érudit paysan John Leyden, il publia une anthologie, *Minstrelsy of the Scottish Border* (1802-1803), mêlant, comme il était coutume à l'époque, l'authentique, le retouché, l'inventé. Dans l'anthologie figure la ballade connue sous le double nom de *True Thomas* (« Fidèle Thomas ») ou *Thomas (the) Rymer* (« Thomas le poète »)[1].

Thomas d'Erceldoune est une figure à demi légendaire du XIII[e] siècle, à la fois poète et prophète. Un romance du codex Thornton (XV[e] siècle) conte son enlèvement par la reine du pays des Elfes. Ce romance survécut sous forme de ballade. Scott et Leyden nous en offrent une version « améliorée ». Ainsi, dans le manuscrit médiéval, la reine montre quatre ou cinq chemins conduisant au Ciel ou en Enfer. Dans le *Minstrelsy*, les routes se réduisent à trois : voie étroite pour le Ciel, large chemin facile vers l'Enfer ; quant à la troisième : « Ne vois-tu pas cette charmante route, qui grimpe parmi les fougères de la crête ? C'est la route qui mène au beau pays de Féerie, par où toi et moi cette nuit nous devons partir. » N'est-ce pas une invention géniale que ce tiers monde, différent de ceux du Bien et du Mal, le monde de l'imagination et de l'art ?

Scott, nous l'avons dit, ajouta foi aux vers initiaux de *Sire Tristrem*. Pour lui, l'auteur du poème était Thomas d'Erceldoune. Mieux : Thomas d'Erceldoune pouvait être le même que le Thomas du fragment Douce[2] et que « Thomas de Bretagne », source admirée de Gottfried de Strasbourg[3]. Scott avançait l'hypothèse selon laquelle Thomas d'Erceldoune se serait inspiré des traditions celtes : il serait ainsi le premier poète écossais anglophone. Son œuvre manifesterait la prééminence de l'anglais pratiqué dans le Border, berceau des ménestrels, auteurs des romances anglais. Walter Scott le poète se plaçait ainsi lui-même dans une tradition prestigieuse. L'année suivant l'édition de *Sire Tristrem*, Scott publiait *The Lay of the Last Minstrel* (« Lai du dernier ménestrel») (1805). L'importance donnée à

1. N° 37 C de *The English and Scottish Popular Ballads* de Francis James Child, 5 vol., 1882-1898 ; reproduits par Dover Publications, 1965.
2. Voir la Notice du *Tristan* de Thomas, p. 1220-1223.
3. Voir la Notice du *Tristan* de Gottfried, p. 1402.

Thomas d'Erceldoune par l'éditeur de *Sire Tristrem* souleva de graves réserves. Dans la réédition posthume de 1833, un Avertissement défend la mémoire de Walter Scott, tout en nuançant ses assertions.

Cette mauvaise voie, où l'imagination de l'artiste étouffe la prudence de l'historien, cette voie malencontreusement empruntée par Scott dans son *editio princeps* a probablement nui à *Sire Tristrem*. Les philologues n'y sont revenus que poussés par la passion du XIXe siècle pour l'inventaire du patrimoine. Eugen Kölbing édita le poème anglais après la saga norvégienne, les considérant comme les volets d'un diptyque, sans doute parce que l'un et l'autre tendent à donner une version brève de l'histoire. L'édition de Kölbing est un modèle de l'érudition germanique. Kölbing connaissait bien l'ensemble des romances. Il en a édité d'autres qui faisaient partie du recueil Auchinleck : *Bevis of Hampton*, *Arthur and Merlin*. Les notes de son édition de *Sire Tristrem* signalent les formules et les motifs parallèles, anticipant le travail d'Oakden et des spécialistes de la poésie allitérée en moyen-anglais[1]. Il eut le courage de proposer une traduction. Il n'eut pas le temps de la polir, d'où, me semble-t-il, deux conséquences. L'une, heureuse, est que nous disposons d'une traduction méticuleuse, honnête ; l'autre, malheureuse, est qu'il est conduit à exagérer le vide sémantique des « chevilles » et l'obscurité de certaines phrases.

La Scottish Text Society se devait d'éditer le texte de *Sire Tristrem* ; mais après le travail de Kölbing, il ne restait guère de nouveau à apporter. George P. McNeill ne put qu'offrir un texte plus conforme à celui du manuscrit en effaçant la ponctuation moderne de Kölbing, abondante à la manière allemande et reflétant clairement les interprétations personnelles de l'éditeur. Les notes de McNeill sont chiches.

Bédier, dans sa reconstitution du poème anglo-normand intégral de Thomas, s'inspire de Kölbing[2]. Plus à l'aise, me semble-t-il, avec la langue allemande qu'avec l'anglaise, Bédier condamne « l'étrangeté et l'incohérence du poème anglais ». Il ne lui prête attention que comme témoin pour la reconstruction des parties manquantes du *Tristan* de Thomas — Bédier pense que l'auteur du *Sire Tristrem* avait devant les yeux cette version-là. Il conclut : « Par son extrême brièveté, par les contraintes de versification qu'il s'est imposées, par son style tourmenté, il s'est interdit de jamais traduire son modèle, et nous ne lui devrons jamais de retrouver une phrase authentique de Thomas. Mais on mesurera exactement la valeur du secours qu'il apporte à la critique, si l'on veut bien songer que, privé de son contrôle, on serait réduit, pour se représenter les parties du *Tristan* anglo-normand, à lire la seule *Saga*, sauf recours au petit poème de la *Folie Tristan.* » Le propos de Bédier est d'évaluer les textes par rap-

1. J. P. Oakden, *Alliterative Poetry in Middle English,* Manchester University Press, 2 vol., 1930, 1935 ; reproduits en un seul vol. : Hamden (Connecticut), 1968. — Précisons que *Sire Tristrem* n'appartient pas à la poésie allitérée à proprement parler, puisqu'il obéit à la rime et non pas à l'allitération. Oakden et ses successeurs ne l'étudient donc pas directement.

2. Joseph Bédier, *Thomas. Le Roman de Tristan,* 2 vol., Société des Anciens Textes Français, 1902 et 1905. Mes citations viennent respectivement des pages 86 et 88 du IIe volume.

port au poème de Thomas, considéré comme leur source. Ce qu'il regrette, de ce point de vue, dans la première phrase de notre citation, donne en réalité tout son intérêt à l'adaptation originale de l'histoire de Tristan en romance anglais en vers. Son jugement, apprécié comme venant du maître ès études du *Tristan* joint à celui de Kölbing, éditeur modèle, continue de peser sur l'appréciation de *Sire Tristrem*. Les historiens de la littérature, qui ne sauraient tout lire, se sentent soulagés de n'avoir pas à examiner un texte réputé difficile et médiocre. Ils le passent sous silence ou ne le mentionnent que pour le condamner.

Sire Tristrem illustre les qualités et les faiblesses des romances proches des ballades traditionnelles : un récit alerte jusqu'à l'ellipse et l'obscurité, une versification tarabiscotée et prétendument orale qui risque de paraître artificielle et banale à la fois. On peut, avec Chaucer, dénoncer ses vers de mirliton, mais on peut aussi apprécier le rythme et l'humour qui font prendre au lecteur quelque distance par rapport au drame poignant des amants et lui rappellent qu'il s'agit, après tout ou plutôt avant tout, de littérature.

ANDRÉ CRÉPIN.

BIBLIOGRAPHIE

CRÉPIN (André) et DAUBY (Hélène), *Histoire de la littérature anglaise médiévale*, Nathan, 1993. [Sur le contexte littéraire.]

WHITAKER (Muriel), *The Legends of King Arthur in Art*, Cambridge, D. S. Brewer, 1990. [Sur l'iconographie.]

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Le manuscrit.

Le poème nous est parvenu, privé d'une douzaine de vers et de sa fin[1], dans un unique manuscrit, conservé à la National Library of Scotland[2]. C'est le texte de ce manuscrit que nous traduisons.

1. Les lacunes sont les suivantes : le 1er vers, que l'on peut reconstituer (voir n. 3, p. 923), les vers 80-81 (voir p. 924 et n. 2), la fin de la strophe 12 et le début de la 13, c'est-à-dire les vers 124-132 et 133-135 (voir p. 924 et n. 6), et les vers de la fin (voir p. 964 et n. 1).

2. Sous la cote Advocates' MS 19.2.1. Une édition en fac-similé en est disponible : *The Auchinleck Manuscript, National Library of Scotland, Advocates' MS 19.2.1*, introduction par Derek Pearsall et I. C. Cunningham, Londres, The Scolar Press, 1979. On se reportera aussi aux éditions suivantes : Walter Scott, *Sir Tristrem*, Édimbourg, Ballantyne, 1804 (suivie d'éditions revues); Eugen Kölbing, *Die Nordische und die Englische Version der Tristan-Sage. Zweite Theil : Sir Tristrem*, Heilbronn, Henninger, 1882 ; George P. McNeill, *Sir Tristrem*, The Scottish Text Society, vol. VIII, Édimbourg, Blackwood, 1886. Enfin, une traduction en anglais moderne est due à Jessie L. Weston : *Selected Poems of the Chief Middle English Poets*, Boston, Houghton Mifflin, 1914.

Ce manuscrit, connu sous le nom de recueil Auchinleck, figure parmi les recueils-arches de Noé qui ont sauvé de l'anéantissement des trésors littéraires. Il doit son nom à Alexander Boswell d'Auchinleck — père de James Boswell, le fameux biographe du Dr Johnson —, qui, en 1744, l'offrit à la bibliothèque des Avocats, à Édimbourg, laquelle à son tour le donna à la Bibliothèque nationale d'Écosse quand celle-ci fut fondée. Les paléographes en situent la copie entre 1330 et 1340, donc dans la décennie qui précéda la naissance de Chaucer.

Le recueil, à part quelques exceptions négligeables, ne comprend que des textes en vers et en anglais. Il témoigne de l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale de lecteurs — qui souhaitaient avoir accès à une littérature aussi plaisante qu'édifiante, puisant au fonds commun européen jusqu'alors réservé au clergé ou à l'aristocratie du fait de son expression latine ou française. Les bourgeois des villes et les riches propriétaires campagnards — les *franklins* — réclamaient des textes dans leur langue, des textes religieux nécessaires à leur salut, et des romans exaltant de nobles héros et décrivant leurs belles manières.

Les trois quarts du manuscrit consistent en romances; dix-huit en tout, dont huit ne se trouvent pas ailleurs. Parmi ces huit pièces uniques, *Sire Tristrem*. Le poème est la 37ᵉ pièce du codex. Les pages ont à présent 25 cm sur 19 mais elles devaient mesurer originellement 26 cm sur 20. Le texte de *Sire Tristrem* occupe une surface de 21 cm sur 15, divisée en deux colonnes, chacune de 44 lignes. La mise en page aérée, la belle écriture régulière, les lettrines et des miniatures aujourd'hui disparues indiquent la richesse et le goût du commanditaire[1]. Hélas! l'éclat des tableautins a tenté un vandale, qui les a enlevés en les découpant — enlevant du même coup une partie du texte au verso[2]. La composition du codex montre que les scribes fabriquaient des fascicules, comprenant un ou plusieurs cahiers, et offrant des textes de matière ou de forme voisine. *Sire Tristrem* commence à la première colonne (a) du feuillet 281 r°. Il commence ainsi un fascicule de trois cahiers qui contient, outre *Sire Tristrem* (ff^os 281 a - 299bis, ce dernier feuillet réduit à un talon, près de la reliure), *Sir Orfeo* («Sire Orféo») (ff^os 299bis-303 a) et un poème religieux de 112 vers sur *Les Quatre Ennemis de l'humanité* (303 b-d), probablement copié là pour finir le cahier[3]. L'association en un seul fascicule de *Sire Tristrem* et de *Sire Orféo* suggère que, pour les lecteurs anglais du milieu du XIVᵉ siècle, ces deux romans appartenaient à la même matière, celte, car *Sire Orféo* a pour héros Orféo, «grand seigneur d'Angleterre», dont l'aventure — celle d'Orphée — se déroule dans le monde du merveilleux celte.

1. Sur la disposition des vers et des strophes, voir la Notice, p. 1545-1548.
2. Voir n. 3, p. 923 et n. 6, p. 924.
3. Pour la première de ces deux dernières œuvres, texte (établi par A. J. Bliss, 1966) et traduction française donnés par Marie-Thérèse Brouland, *Le Substrat celtique du lai breton anglais «Sir Orfeo»,* Atelier national de reproduction des thèses de Lille III/Paris, Didier Érudition, 1990. — Le poème *The Four Foes of Mankind* (c'est-à-dire le Diable, le Monde, la Mort et la Chair), après avoir été publié par Kölbing, est inclus sous le numéro 27 dans C. Brown éd., *Religious Lyrics of the Fourteenth Century,* Oxford, Clarendon Press, 2ᵉ éd. 1952.

Établissement du texte.

Bien que copié avec soin et revu par un autre scribe, le texte n'est pas exempt d'erreurs[1]. Il arrive qu'un nom propre figure à la place d'un autre par anticipation : par exemple Morgan au lieu de Rouland, Tristrem en place de Rohand[2]. D'autres fautes, mineures — oubli de lettres, confusion d'adjectifs possessifs —, ont été corrigées par les éditeurs : Scott, Kölbing, McNeill (ce dernier se contentant d'entériner les émendations de Kölbing).

La ponctuation et, par conséquent, la syntaxe et le sens varient selon les éditeurs. Je fais souvent dépendre le vers bref, le vers-pendeloque, d'un contexte différent de celui de Kölbing[3]. Les guillemets n'existant pas au Moyen Âge, les frontières des discours en style direct sont parfois contestables[4].

La traduction.

La traduction que j'offre ici essaye de donner une image du poème meilleure parce que plus fidèle. Comment ne pas invoquer la fidélité quand il s'agit de *true Tristrem* et *true Thomas* ?

Mon traitement des expressions toutes faites varie, cependant : parfois je les répète, parfois je les interprète. Elles remplissent, comme nous l'avons vu[5], plusieurs fonctions. Chevilles, elles permettent au récitant comme à l'auditeur ou au lecteur de respirer, de mémoriser, de mieux apprécier l'information donnée. Elles rappellent que le romance se donne comme un genre oral ; elles suggèrent l'antiquité des histoires transmises et leur appartenance à une tradition qui comprend plusieurs branches ou versions de valeur inégale. Ces éléments servent souvent de signaux modaux, à la manière des différences de caractères dans notre typographie imprimée — majuscules, gras, italiques, soulignés. N'y voir qu'une facilité, c'est n'en voir qu'un aspect. Les romances étant, entre autres, des prouesses de versification, il m'a semblé nécessaire de conserver le découpage en strophes : chaque paragraphe de ma traduction correspond donc à une strophe. Et de rappeler discrètement le vers-pendeloque *(bob)* en l'encadrant d'un tiret et du signe de ponctuation exigé par le contexte. Les lignes de blanc qui, de temps à autre, séparent mes paragraphes correspondent aux divisions marquées dans le manuscrit par les initiales ornées.

1. Voir notre édition à paraître dans la collection « Wodan », « Greifswalder Beiträge zum Mittelalter : *Sir Tristrem* », Originaltext in Neuausgabe von A. Crépin, Prosaübersetzung von D. Buschinger und W. Spiewok.

2. Respectivement strophes 3, v. 23, p. 923, et 56, v. 615, p. 930.

3. Par exemple le vers 658, *nought lain*, « en vérité », p. 931 (strophe 60), que Kölbing rattache au contexte qui suit, fermant les guillemets à la fin du vers précédent.

4. Ainsi, à la page 925 : « Le peuple endeuillé entourait la noble dame. — Rouland mon seigneur... », strophe 22, v. 232-242. J'attribue la tirade à Blauncheflour et la limite à deux vers, 234-235, alors que Kölbing l'attribue à Rohand et la prolonge jusqu'au vers 240, « non sans pleurs ».

5. Voir la Notice, p. 1546.

Ma traduction applique le principe qui préside à la rédaction du présent volume. Elle privilégie la clarté du sens et la facilité de la lecture. Elle sacrifie donc la nervosité du rythme, et elle risque de mettre du sens là où, d'après Robert Mannyng[1], il n'y en a guère.

Puisse pourtant le lecteur y retrouver un peu de mon plaisir à rendre les virevoltes du poème anglais.

A. C.

NOTES

Page 923.

1. Le titre du poème, *Sir Tristrem*, absent dans le manuscrit, est dû à son premier éditeur, Walter Scott (1804; voir la Notice et la Note sur le texte, p. 1549 et 1551). *Tristram* (p. 926, strophe 23, v. 253) serait plus juste, mais la force de l'accent sur la syllabe initiale, comme il est de règle en anglais, a affaibli le timbre de la voyelle de la syllabe suivante. Robert Mannyng (*Chronicle of England*, v. 97-98) réaccentue la seconde syllabe pour les besoins de la rime et prononce *Tristrem* avec un *e* long. Par deux fois, le scribe de *Sire Tristrem* a écrit *Tristem*. — Le titre de « sire » (anglais *sir*) précède le nom des chevaliers dans les romances. À la fin du XIVe siècle, l'usage du titre s'applique, en France puis en Angleterre, de plus en plus aux riches bourgeois et de moins en moins aux chevaliers: Chaucer ne l'emploie pour ceux-ci que dans son romance parodique de *Sire Topaze*.

2. Cette première section du romance, introduite par une initiale à rinceaux (voir la Notice, p. 1545), comprend les 3 premières strophes, v. 1 à 33.

3. Le tableautin qui ornait le début du poème, en haut de la première colonne du premier feuillet, a été découpé. Le collage d'un morceau de parchemin a caché la fin du premier vers — qui figure heureusement en réclame à droite au bas de la page précédente. Les couleurs du grand *I* initial et du tableautin ont un peu déteint sur la page précédente. Le manuscrit porte le nom d'Ertheldoune, issu d'une mauvaise lecture d'Ercheldoune, variante d'Erceldoune. Sur Thomas d'Erceldoune, voir la Notice, p. 1549.

4. *In roune*. Kölbing comprend « en un langage secret ». Le terme de *roun*, « rune », me semble ici avoir plutôt la connotation de « science ». Le verbe signifie simplement « réciter (des aventures) » (voir *Sire Topaze*, VII, v. 835).

5. *In town*, littéralement, « en ville » — c'est-à-dire dans un milieu humain, dense et raffiné. L'expression désigne plus loin la cité où réside la cour du roi. Le sire Topaze de Chaucer se prétend supérieur à l'amour de toute femme *in towne* (VII, v. 793).

6. Le thème du vieillissement et de la décadence du monde court tout au long du Moyen Âge, de la poésie et des homélies vieil-anglaises jusqu'au *Morte d'Arthur* de Malory. Le poète d'*Ywain and*

1. Voir la Notice, p. 1548.

Gawain, adaptation de l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, conservé dans un recueil des environs de 1400, déplore la disparition d'« amour et loyauté » (*trowth and luf*, v. 35) et la discordance entre les mots et les faits : « Des lèvres on engage sa foi, mais authentique engagement (*trew trowth*) n'eſt pas dans les paroles. » Le concept de *trowth*, « vérité, adhésion au vrai, sincère adhésion, fidélité, loyauté », eſt au cœur de l'idéal médiéval, associant le contrat social — qui lie une personne à une autre — et le dogme — l'adhésion au Chriſt qui eſt la Vérité (voir la « Ballade de bon conseil » de Chaucer).

7. *Rouland* (parfois *Roland* dans le manuscrit) correspond à *Rivalen* chez Gottfried. Rouland a l'épithète allitérante *rise*, tout comme Triſtrem a *trewe*, « fidèle ». On lit dans le romance de *Troy* du manuscrit Laud (début du XVe siècle) : « Beaucoup parlent des héros de romances : [...] de Bevis [de Hampton], de Guy [de Warwick] et de Gauvain, du roi Richard et d'Owain, de Triſtrem et de Perceval, de Rouland Ris et d'Agloval. » Le sens de *ris* eſt inconnu. Scott traduit par l'anglais *rise*, « éminence », Kölbing en rapproche l'allemand *Riese*, « géant », mais l'anglais n'appelle jamais ainsi les géants. Le *Middle English Dictionary* se tait. Un glossaire latin-anglais des environs de 800, maintenant à Corpus Chriſti College, Cambridge, donne l'équivalence : latin *rabies* (« rage ») = vieil anglais *(ge-)ris* (avec un *i* long). Je propose donc « Rouland le rageur », ou, plus laudatif mais sans allitération, « le fougueux Rouland ».

8. Cette seconde section du romance comprend les vers 34 à 275.

Page 924.

1. Scène identique dans le romance anglais *Amis and Amiloun* (v. 445-468), qui figure dans le recueil Auchinleck, adaptation d'une version franco-normande, perdue, d'*Ami et Amile*. — Walter Scott hésite sur l'identification du pays d'Ermonie : Arménie, Ar-Mona « terre opposée à l'île de Man », Erming Street (l'antique voie qui traverse les Midlands et, par métonymie, les Midlands elles-mêmes), ou encore — hypothèse personnelle de Scott — Germanie (avec le *g* initial palatalisé en *i*).

2. Le scribe a sauté deux vers, comme l'indiquent la syntaxe et le nombre de vers dans la ſtrophe (9 au lieu de 11). Il s'agit des vers 80-81 (ſtrophe 281).

3. *Bright*. La luminosité eſt associée à la beauté. Le chevalier Topaze de Chaucer se bat pour la beauté « d'une dame qui resplendissait d'un très grand éclat » (v. 844).

4. Sur le qualificatif *trewe*, voir n. 6, p. 923.

5. *Rohand* eſt le *Roald* (Rual) de Gottfried.

6. La lacune de 12 vers correspond au verso de la découpe du tableautin au début du poème (voir n. 3, p. 923). Nous avons la fin d'une tirade de Rouland à Blaunchefiour (ſtrophe 12, v. 124-132), et la réponse de celle-ci (ſtrophe 13, v. 133-135).

Page 926.

1. En moyen-anglais *tramme*, « ſtratagème » (voir le français *tramer* un complot), et *tryſt*, « confiance » (anglais moderne *truſt*), forment un

oxymore. Tristrem doit la vie à un *stratagème* de Rohand, stratagème conçu par *fidélité* de Rohand à son seigneur Rouland, père de Tristrem. Tristrem lui-même sera un modèle d'astuce et de fidélité.

2. Cette troisième section du romance comprend les vers 276 à 451.

3. Voir *Horn Child* (« Le Chevalier Horn »), romance du manuscrit Auchinleck, strophe 23, v. 8-11 : « Il demanda à Harlaund de lui enseigner, afin de voir le juste, les lois tant anciennes que nouvelles, jeux et musique de toute sorte. » — À propos de Manerius (*manerious* dans le manuscrit), Scott cite Du Cange : *manerius* ou *mandaterius*, équivalent de *villicus*, « régisseur d'une propriété rurale », et il suggère que ce terme de fonction a été pris pour un nom propre.

4. Le jeu d'échecs faisait fureur au Moyen Âge. Walter Scott rappelle l'épisode de la prise du château d'Évreux, en 1357, par Guillaume de Gauville, pour le compte du roi Charles de Navarre. Le châtelain, passionné du jeu, ouvrit la porte de son château à Guillaume qui offrait de lui montrer « le plus biel jeu de eschès que je veisse onques ». En fait d'échiquier, Guillaume sortit de son manteau une hachette et fracassa le crâne du châtelain (*Chroniques* de Froissart, éd. S. Luce, Société de l'histoire de France, 1874, t. V, § 405-407).

5. Au début du XIVe siècle un faucon pouvait valoir jusqu'à 100 shillings. Une livre valait 20 shillings, un shilling 12 pence. Vers 1300, un travailleur manuel gagnait par jour 2 pence ; après la chute démographique due à la Grande Peste *(the Black Death)*, de 1348-1349, le salaire doubla, et même tripla. En 1346, Édouard III engagea pour ses chevauchées en France la troupe du comte de Northampton. Le contrat accordait par jour au comte 6 s. 8 d. (6 shillings, 8 pence [*denarii*]) ; à chacun de ses deux barons, 4 s. ; à chacun des 158 chevaliers et écuyers, 2 s. ; à chacun des 141 archers, 6 d. (archers à cheval), 3 d. (à pied).

6. Le terme technique de *long asise* désigne une partie où le mouvement des pièces est soumis à certaines restrictions (*Archaelogia*, Londres, XXIV, 1832, p. 286).

Page 927.

1. Appel conventionnel dans les romances à l'attention des auditeurs/lecteurs ; voir, dans les mêmes termes, le début du *Sire Topaze* de Chaucer.

Page 928.

1. *Of a blihand broun, the richest that was wrought.* Voir le superbe manteau qu'on jette sur les épaules de Gauvain exténué, *of a broun bleeaunt enbrauded ful riche* (« un bliaud brun brodé très richement » ; *Sire Gauvain et le Chevalier Vert*, v. 879).

2. Cette quatrième section du romance comprend les vers 452 à 528. Elle concerne l'art de vénerie de Tristrem.

3. Les traités médiévaux sur la chasse sont nombreux mais ils se copient souvent l'un l'autre. Le premier traité dû à un Anglais est celui de William Twiti, écrit en collaboration avec John Gifford

(W. Twiti, *The Art of Hunting*, 1327, édité par Bror Dianelsson, Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1977). Il sera repris dans la partie sur la chasse de l'incunable *The Book of St. Albans* (1496). Les chapitres sur le découpage du cerf du *Livre de chasse du Roy Modus* attribué à Henri de Ferrières (vers 1360) seront repris dans *Le Livre de la chasse* de Gaston Phébus, comte de Foix (1387-1389). — À l'instar de Tristrem, les héros des romances anglais savent dépecer les bêtes. Le seigneur de Hautdésert, alias le Chevalier Vert, court le cerf : le poète de *Sire Gauvain et le Chevalier Vert* accumule les termes techniques du découpage (vers 1319-1364). Dans ses commentaires sur ce poème, Émile Pons dépèce avec volupté la terminologie de la chasse et pousse la coquetterie jusqu'à corriger des erreurs du poète. Dans ma traduction de *Sire Tristrem* j'ai, au contraire, rendu par des termes banals les termes techniques, opaques, du texte, certains empruntés au français (*gargaillon, herbier, nombles*). — Le traité de Twiti est clair (L, 45-52) : « Quand le cerf est pris, vous sonnez trois notes. Il est dépecé comme les autres bêtes. Si les chiens vont de l'avant et abattent le cerf, alors les chasseurs auront droit à la peau ; celui qui l'écorche recevra l'épaule, les chiens auront le cou, le foie et les entrailles — qu'ils mangeront disposés sur le cuir. C'est ce qu'on appelle la curée. Emportez la tête pour la porter au seigneur ; le cœur, la queue et le gosier seront rapportés sur une branche fourchue, et vous sonnerez la menée au seuil de la grand-salle. » Comme le souligne Twiti, *curée* vient de *cuir*.

Page 929.

1. « La fourche est le support en bois, la branche encore verte plantée en terre où l'on suspend les morceaux de choix avec lesquels on fera à qui de droit les honneurs de la chasse » (E. Pons, *Sire Gauvain et le Chevalier Vert*, p. 34). Sur l'un des carreaux de pavement de Chertsey (voir la Notice, p. 1543), reproduits par M. Whitaker (*The Legends of King Arthur in Art*, p. 96), on voit Tristan tenant cette « fourche ».
2. Cette cinquième section du romance contient les vers 529 à 572.
3. Les cornes à boire (cornes de bovidés) étaient utilisées au moins aussi fréquemment que les coupes ou gobelets de métal ou de bois. Le chevalier Horn se fait reconnaître de la princesse, en plaisantant sur son nom, « corne (à boire) », et en laissant tomber dans son gobelet la bague qu'elle lui avait donnée (*King Horn*, édité pour la première fois par Francisque Michel pour le Bannatyne Club, Paris, 1845 ; éd. de référence par G. H. McKnight, Early English Text Society, 1901).
4. *Merkes gun thai minne* est incompréhensible. Les efforts de Scott (« on offrit de l'argent ») et de Kölbing (« on reconnut son mérite ») sont vains. Je propose de lire *merthes*, que l'on trouve plus loin dans notre poème sous la forme *mirthes*, « chants joyeux ».

Page 930.

1. La sixième section du romance va du vers 573 au vers 770.
2. Kölbing signale la présence de ce motif dans un autre romance anglais du XIVe siècle, *Sir Isumbras*, v. 392-403.

3. *In land* : vers-pendeloque fréquent (*Sire Topaze*, v. 887), au sens variable suivant le contexte.

4. On attachait une grande importance aux préséances et au service de table. Découper gibier, volailles, etc., exige savoir, expérience, adresse — et l'opération se déroulait sous les yeux de qui présidait la table. Dans le romance français de Philippe de Beaumanoir, *Jehan et Blonde* (1240 ?), Jehan et Blonde s'avouent leur amour par un regard échangé, tandis que Jehan découpe les viandes devant elle. L'Écuyer des *Contes de Canterbury* de Chaucer est un jeune aristocrate accompli. Chaucer conclut ainsi son portrait : « Courtois il était, modeste et serviable, et il découpait les viandes devant son père à table » (Prologue général, I, v. 99-100).

5. *Man of mold*, littéralement, « homme créé à partir du limon » (voir la création d'Adam). Notre auteur, en employant cette expression traditionnelle, joue sur l'injure de *cherl*, « rustre », qu'ont lancée à Rohand portier et huissier.

Page 931.

1. Walter Scott voit dans la barbe non coupée un signe de deuil. Son arrière-grand-père ne coupa plus jamais la sienne du jour où s'écroula la dynastie des Stuarts. Pénitence aussi, ajoute Scott, malicieux, à cause des poux.

Page 932.

1. La septième section du romance va du vers 771 au vers 1210.

2. Déjà dans le poème de *Beowulf* (manuscrit des environs de l'an 1000), le compagnon du chef a deux devoirs : combattre à ses côtés, l'aider de ses conseils. — Ramon Lull, dans *Le Libre del orde de cauayleria* (vers 1276), chap. II, précise que le chevalier doit être accompagné d'un écuyer et d'un serviteur qui prendra soin des chevaux. Dans les *Contes de Canterbury* de Chaucer, le Chevalier est accompagné d'un Écuyer (son propre fils) et d'un *Yeoman* (serviteur de condition libre). Ici, le compagnon donné par Mark est Rohand, mais d'autres chevaliers accompagnent Tristrem, qui les regroupe sous sa bannière, comme chevalier banneret.

Page 933.

1. Kölbing, fort de deux pages d'argumentation, et Bédier à sa suite comptent quinze chevaliers en plus de Tristrem, mais la tournure de notre poème signifie, comme en vieil anglais, quinze en incluant Tristrem (voir *Beowulf*, v. 207b). Comme, deux vers plus bas, nous n'avons plus que « dix fils de roi » — à moins qu'il ne s'agisse des « fils de dix rois » —, le poète ne me semble pas ici à une unité près.

2. La hure de sanglier était un plat servi aux grandes solennités, notamment à Noël. La seconde des trois chasses du poème de *Sire Gauvain et le Chevalier Vert* est la chasse au sanglier. La hure est rapportée solennellement ; au repas, elle passe de main en main, pour finir par être donnée par le seigneur chasseur à Gauvain, son invité.

Le sanglier est l'emblème du courage : sire Dégaré et sire Topaze (dans les romances qui portent leur nom) ont, sur leur bouclier, l'image de hures de sanglier.

3. Rohand a été une première fois trompé par les marins de Norvège.

Page 934.

1. F. Lot (« Études sur la provenance du cercle arthurien », *Romania*, XXV, 1896) propose de corriger en *Albain*, région du sud-ouest de l'Écosse (voir le duc d'Albany de *King Lear*). Bédier (t. I, p. 70) note que les possessions du duc Morgan se situent en Bretagne armoricaine et, tout en jugeant vain de vouloir identifier un nom corrompu, suggère de le corriger en *Bretein.*

2. *Moraunt* est *Morholt*.

3. Le bateau venu d'Irlande chercher les adolescents.

Page 935.

1. Walter Scott voit dans le lion des armoiries de Tristrem une référence à sa bravoure mais aussi à sa patrie, le pays de Léon en Bretagne — le Lothian écossais (ancien français *Loenois*). — Le bouclier de sire Topaze (v. 869-871) « était d'or très rouge et, à l'intérieur, s'ornait d'une tête de sanglier ainsi que d'une escarboucle ».

Page 936.

1. Mark regardait de loin, n'ayant pas accompagné les combattants dans l'île.

2. Walter Scott fait remarquer que Tristrem sera bientôt reconnu par Ysonde à cause de cette même épée. « Il l'a donc récupérée en échange de quelque offrande plus monnayable — compromis avantageux à la fois pour le guerrier, pour qui l'arme était inestimable, et pour le clergé, qui n'aurait su qu'en faire. »

3. *Governail* est le *Governal* de Thomas.

Page 937.

1. Les formes du manuscrit, *Carlion* et *Deuelin* (*u* prononcé *v*), sont les formes attendues (origine latino-celtique de la première, scandinave de la seconde).

2. Cette huitième section du romance comprend les vers 1211 à 1254.

3. La *croude* est un instrument à cordes comme la rote, la lyre ou la harpe, mais les cordes, pour vibrer, ne sont pas pincées mais frottées par un archet. Voir M. Remnant, *English Bowed Instruments from Anglo-Saxon to Tudor Times*, Oxford, Clarendon, 1986.

Page 938.

1. Cette neuvième section comprend les vers 1255 à 1441.

2. Dans sa discussion des variantes du nom d'Isolt (t. I, n. 2, p. 87,

et t. II, p. 113), Bédier omet la forme *Ysonde*, pourtant constante dans *Sire Tristrem*. La chronique *Cursor mundi* présente, au vers 17, selon les manuscrits, les formes *Tristram* ou *Tristrem, and hys leif Ysote* (« et sa chère Ysote »), ou *Ysoude the suete* (« Ysonde l'aimable »). On peut établir une correspondance linguistique entre noms anglo-normands et moyen-anglais : *Morholt* = *Moraunt*, *Roald* = *Rohand*, *Ysolde* = *Ysonde*. Il n'est pas impossible que les scribes aient confondu *u* et *n* : le français *Otinel* est devenu *Otuel* en anglais. Les avatars du nom de la fée Viviane sont nombreux en français comme en anglais : *Niniane*, *Nyneue*, etc.

3. Dans *Le Chevalier Horn*, autre romance du recueil Auchinleck, *harpe and romance* occupent aussi le héros. Dans le *Troilus* de Chaucer, la jeune veuve Criseyde se fait lire le *Roman de Thèbes* — probablement le roman français — alors que son oncle Pandarus lit, sur le même sujet, l'épopée latine de Stace *La Thébaïde* (livre II, v. 100-108).

Page 939.

1. L'allusion à l'hirondelle reste incompréhensible — à moins de se reporter à Gottfried de Strasbourg (v. 8601-8628, p. 500), qui mentionne l'histoire pour la critiquer.

Page 940.

1. La dixième section va du vers 1442 au vers 1540.
2. Lion et dragon avaient déjà été opposés — mais héraldiquement (voir p. 935). Scott s'efforce de rationaliser le dragon : ce pourrait être un serpent à la morsure brûlante, ou la désignation métaphorique d'un adversaire.

Page 941.

1. L'anglais *steward* est l'équivalent, dans les documents officiels, du français *sénéchal*. Sa gestion et ses pouvoirs en faisaient un véritable vice-roi. Dans *Sire Orféo*, romance qui se trouve à la suite de *Sire Tristrem* dans le recueil Auchinleck, le sénéchal a été fidèle au roi parti en quête de son épouse Heurodis, et le roi lui lègue son royaume. — La dynastie écossaise des Stuarts tirerait son nom du petit-fils de Banquo (voir *Macbeth*), Walter, sénéchal (*stuart*) d'Écosse. Shakespeare devait cette version aux *Chronicles* d'Holinshed, elles-mêmes l'empruntant à l'historien écossais Hector Boèce (mort en 1536).
2. Cette onzième section va du vers 1541 à 1628.

Page 942.

1. Coffret, ou coffre ; voir *Sire Topaze*, v. 765 : coffre contenant des plantes aromatiques — avec le linge qu'elles parfument.
2. Cette douzième section comprend les vers 1629 à 1804.

Page 943.

1. *Brengwain*, *Bringwain* dans le manuscrit : c'est la Brangien (*Brengvein*, et variantes) de Thomas.

2. « Le couvercle » ou « la mesure ». Walter Scott cite Guillaume de Malmesbury, qui attribue à saint Dunstan, archevêque de Canterbury au Xe siècle, l'invention de longs clous d'or ou d'argent servant à mesurer le contenu versé dans les coupes auxquelles ils étaient attachés (*De gestis regum Angliae*, livre II).

3. *Hodain* est le *Hiuden* de Gottfried, *Husdent* dans les textes français. L'association du chien Hodain à l'amour que se portent ses maîtres ne se trouve que dans *Sire Tristrem*. Walter Scott ne la relève que pour se moquer des superstitions pseudo-scientifiques ; Kölbing (*Saga*, p. LXXVIII) trouve l'idée trop géniale pour être du poète anglais ; Bédier (t. I, p. 149) la trouve « moins géniale que bizarre ». J'y vois de la sympathie pour nos frères animaux, et de l'humour. Ces bêtes de compagnie, au XIVe siècle, envahissaient même les couvents. La Prieure des *Contes de Canterbury* « avait des petits chiens qu'elle nourrissait de viande rôtie, ou bien de brioche dans du lait ; et elle pleurait de grosses larmes si l'un d'eux venait à mourir ou recevait un coup de baguette » (Prologue général, I, v. 146-149).

Page 945.

1. Cette treizième section donne les vers 1805 à 1925.
2. Ou bien : « Sire roi, si généreux en récompenses » (Kölbing).
3. *Love-longing* appartient au vocabulaire des romances : Chaucer l'emploie dans *Sire Topaze* et dans le deuxième des *Contes de Canterbury*, « Conte du Meunier ». Les mystiques anglais du XIVe siècle ont souvent commenté le *Quia amore langueo* du Cantique des Cantiques, II, 5.

Page 946.

1. *Meriadok* dans notre manuscrit, *Mariadokk* dans la *Saga*, *Marjodo(c)* chez Gottfried. — Cette quatorzième section comprend les vers 1926 à 2013.
2. Les chambres avaient des parois aussi faciles à enlever qu'à élever. Dans le romance anglais *Havelok le Danois*, l'ami du héros aperçoit une lumière surnaturelle qui sort de la bouche d'Havelok, signe de la nature sainte et royale du héros : « Il s'arrêta, jeta un coup d'œil à travers les planches » (v. 2106). La minceur de la paroi est cause et complice de l'amour de Pyrame et Thisbé, raconté par Gower (*Confessio amantis*, livre III, v. 1330-1494) et parodié par Shakespeare (*Songe d'une nuit d'été*).

Page 947.

1. Cette quinzième section comprend les vers 2014 à 2046.

Page 948.

1. On songe à la description détaillée des chagrins de Troilus et Criseyde, séparés, au livre V du *Troilus* de Chaucer : « Il se met au lit, et là il se tourne et retourne, fou furieux comme Ixion en enfer (v. 211-212 ; F. Bourgne, traduction du *Livre V de Chaucer, Troilus and Criseyde*, Association des médiévistes anglicistes, 1990).

2. La seizième section comprend les vers 2047 à 2265.

Page 949.

1. Le poète accumule les propos à double sens. « Mark est haut placé », il est en effet le roi, et juché dans l'arbre. Je soupçonne des équivoques érotiques dans l'emploi de *lighe*, « mentir », mais aussi « être couchée » (que je traduis, mal, par « je m'abaisse »), et *be oway*, « [te] retirer », de la cour, de mon sexe, du verger.
2. *Constable*. Kölbing cite la *Chronique* rimée, en anglais, attribuée à un Robert de Gloucester (vers 1300) : « Le connétable de Gloucester, avec une autorité quasi royale, rendait justice au nom du roi par tout le pays. »

Page 950.

1. Les affaires concernant la morale sexuelle relevaient des tribunaux d'Église. D'où l'importance et les manœuvres du *somonour* laïque chargé de repérer les délinquants et de les convoquer au tribunal ; le *Somonour* des *Contes de Canterbury* est un affreux personnage.
2. Les tribunaux de Westminster étaient, au XIV[e] siècle, fort actifs, comme le prouve le nombre d'actes édictés sous le règne d'Édouard III (1327-1377). William Langland, dans *Piers Plowman* (« Pierre le Laboureur »), écrit et récrit entre 1362 et 1388, y fait plaider *Meede the mayden*, « Mademoiselle Profit », promise en mariage à Fraude, puis désireuse d'épouser Conscience, qui refuse.
3. Londres est bâti à l'endroit de l'estuaire où remonte la marée haute.
4. Le résumé de la strophe par Walter Scott montre la mièvrerie et la pudibonderie de son époque, bien différentes de la sensibilité médiévale : « Tristrem laisse à dessein choir son joli fardeau sur le rivage, de telle manière qu'elle montre une certaine partie de sa personne. »

Page 951.

1. La dix-septième section va du vers 2266 au vers 2750.
2. Dans d'autres romances anglais des XIV[e] et XV[e] siècles, Triamour est le nom d'un chevalier *(Sir Triamour)* ou de la fille du roi de Féerie (*Sir Launfal*, de Thomas Chestre).
3. Dialogue semblable à la strophe 128 du romance anglais de *Sire Perceval le Gallois* (traduction française par A. Le Hénaff, Saint-Germain-en-Laye, 1984).

Page 952.

1. *Peticru* se trouve dans le manuscrit orthographié *Peticrewe*, *Petitcrowe*, *Peticru*. Il correspond à *Petitcriu* chez Gottfried.

Page 953.

1. Sur *steward*, « sénéchal », voir n. 1, p. 941.

2. Walter Scott se dit ici choqué par l'immoralité du romance. Mark « y eſt simplement présenté comme un brave homme, dominé par sa femme, se laissant complaisamment tromper », mais Triſtrem « ajoute l'ingratitude à l'adultère. Sa seule excuse pourrait être le breuvage d'amour ».

3. Le motif de la grotte ou caverne servant à une exilée amoureuse se trouve dès *The Wife's Lament* (« La Plainte de l'épouse », ou, plus correctement, « de l'exilée »), poème vieil anglais du Livre d'Exeter, copié au xᵉ siècle : « L'homme m'a commandé d'habiter en forêt, sous la ramure des chênes, dans cette caverne. Croulante eſt ma tanière, crispante ma langueur, sombres les ravins, abruptes les hauteurs, âpres refuges envahis de ronces, habitat sans bonheur » (traduction d'A. Crépin, *Poèmes vieil-anglais*, 10/18, 1981).

4. Je propose d'insérer, dans le manuscrit, *to* devant *fede* : « à se nourrir ». Kölbing, à bout de ressources, verrait en *fede* une variante de *fade*, « puissant » : « dans la forêt puissante ».

5. On laissait la bière reposer cinq jours ; voir *The Babees Boke* (« Livre [d'inſtruction] des jeunes enfants »), v. 177-178.

6. Cet absolu de l'amour humain qui rend le couple autarcique, autonome, asocial, voilà ce que Dante et l'Église condamnent, avec indulgence. Descendant en Enfer, Dante trouve, après les âmes vertueuses privées de la foi, les victimes de la luxure : amants passionnés comme Didon, Hélène, Pâris, Triſtan ; vient alors l'épisode de Paolo et Francesca (*Enfer*, chant V).

Page 954.

1. Ysonde, même en pleine nature et en plein sommeil, demeure la reine. Dans *Le Morte Darthur* de Malory, quand Lancelot étreint Guenevere, il lui dit (éd. Caxton, livre XX, chap. III) : « Très noble et chrétienne reine ».

2. *Trewe love*, expression typique des romances, et des écrits myſtiques. On ne la trouve chez Chaucer que dans le fabliau du Meunier où Absalon, l'amoureux déconfit, se plaint du sort réservé à *trewe love* (I, v. 3715) : pourtant il avait eu l'aſtuce de se mettre sous la langue un brin de *trewe love* (v. 3692), herbe porte-bonheur. Voir n. 6, p. 923.

Page 955.

1. Épisode semblable dans *Le Chevalier Horn*, autre romance du recueil Auchinleck (ſtrophe 48, v. 1-6) : « Il se présenta à Rimneld, c'eſt l'exacte vérité, et elle lui tendit une bague dont elle connaissait les vertus. " Veille à ne jamais t'en séparer : elle sera signe et souvenir car sa pierre eſt fidèle. " »

2. Ce bref résumé de rencontres avec des géants en Espagne donne au chevalier Triſtrem les mouvements saccadés, ſtéréotypés d'une marionnette. Une telle ſtrophe frôle la parodie — d'où le *Sire Topaze* de Chaucer : « À ses joyeux hommes il commanda musique et divertissements car il devait s'en aller affronter un géant à trois têtes, pour l'amour et l'amusement d'une beauté à l'éclat non-pareil » (VII,

v. 839-844). Pourquoi l'Espagne ? Le nom, chez Thomas, rime avec celui de Bretagne. Au haut Moyen Âge, Espagne, Bretagne et Irlande passaient pour être proches les unes des autres.

Page 956.

1. *Beliagog* = *Moldagog*, dans la *Saga*. Dans la Bible, Bélial est le chef des démons (psaume XVIII [XVII], 5) ; Gog et le pays de Magog sont des fléaux d'Israël (Ezéchiel, XXXVIII-XXXIX, Apocalypse, XX, 7). Deux statues gigantesques du Guildhall de Londres, appelées Gog et Magog, représentaient les légendaires survivants de la race des géants dont Brut (d'après Geoffroy de Monmouth) avait débarrassé l'île, qui prit son nom (*Bret*agne).

2. Twiti (voir n. 3, p. 928) consacre une section aux sonneries. Au Moyen Âge, les sonneries consistaient en un seul timbre, donné sur une ou plusieurs notes (les *mots*, terme technique emprunté par l'anglais au français), brèves ou longues, comme dans l'alphabet morse.

3. Cette dix-huitième section comprend les vers 2751 à 2849.

Page 957.

1. Dialogue semblable entre Guy de Warwick et le Sultan, dans le romance *Guy de Warwick*, qui se trouve dans le recueil Auchinleck (v. 3683 et suiv.).

Page 958.

1. Cette section comprend les vers 2850 à 3234.

2. Boniface est un nom de personnage de romance — par exemple dans le *Bevis de Hampton* qui figure dans le recueil Auchinleck. Ce Boniface-ci n'est nommé que dans *Sire Tristrem*. — Léon : *Lyoun* dans le manuscrit.

3. *Ganhardin* est le *Kaherdin* de Thomas. Le nom de *Florentin* n'apparaît que dans *Sire Tristrem*. Gottfried l'appelle *Jovelin*.

4. Le mariage ne concerne pas seulement les époux mais leurs familles, puisque sa finalité est de produire des héritiers.

Page 959.

1. Le qualificatif peut se rapporter aussi bien à Ysonde qu'à la salle.

Page 960.

1. *That frely fode*, « cette noble fille ». Le terme de *fode* signifie « nourriture » et « ce qui est nourri », c'est-à-dire tout être humain. *Frely fode* désigne aussi dans notre romance de nobles guerriers (les compagnons de Rouland massacrés par Morgan) ou un noble adolescent (Tristrem sur le navire). L'expression peut donc bien se rapporter à Brengwain, ce que confirmerait la strophe suivante. Il est néanmoins possible qu'elle fasse ici référence au breuvage d'amour : *fode* désignait l'eau de source dans l'épisode de la vie sauvage des amou-

reux dans la forêt. Brengwain porte la coupe comme un calice, ou un graal. La connotation implicite expliquerait la référence à la grâce divine, à laquelle ressemble tant la grâce amoureuse.

2. *Canados* est le *Cariadoc* de Thomas.

3. Walter Scott cite un vers de roman français : « La meilleur gent, qui oncques beurent vin. » Mais dès la poésie vieil-anglaise le vin est symbole de communauté festoyant joyeusement.

Page 961.

1. Ou « bien-aimé entre tous », qualifiant le cheval.

2. Le *he* du manuscrit contraste ici avec les *thai* qui l'entourent ; il est donc la forme du singulier et se rapporte à Tristrem (ce que je pense) ou à Ganhardin (d'après Kölbing).

3. Bédier (t. I, n. 1, p. 356) rapporte le qualificatif aux chiens (voir, ci-dessus, n. 1).

4. En d'autres versions, la reine feint d'être malade pour s'éloigner du roi Marc.

5. *That lye*, « la flamme ». Kölbing refuse cette interprétation, ne voyant pas de quelle flamme il pourrait s'agir. Il s'agit, tout simplement, de la flamme du campement.

6. Kölbing et Bédier à sa suite (t. I, p. 337, note) commettent une faute de construction en comprenant « Tristrem la vit alors » : *hye* ne peut être au singulier féminin que le nominatif.

Page 962.

1. Comme le montre la suite, le pronom « les » se rapporte à Canados et à sa victime Ysonde. Le poète se joue peut-être de nous, qui risquons de prendre une fausse piste.

Page 963.

1. Cette vingtième section du romance comprend les vers 3235 à 3289.

2. Cette vingt-et-unième section va du vers 3290 au vers 3344, le dernier que nous ayons.

Page 964.

1. Une flèche anonyme, tirée de loin — arme de lâche, ou de la piétaille méprisée par les vrais chevaliers (à la bataille de Crécy, en 1346, les chevaliers du côté français piétinèrent leurs archers génois). La flèche rouvre la blessure faite par Morgan, et ainsi la carrière de Tristrem se boucle. — Dans le manuscrit Auchinleck, tel qu'il est aujourd'hui, il ne subsiste plus que la languette de 1 cm de largeur, vers la reliure, d'un feuillet entre le dernier feuillet conservé de *Sire Tristrem* et le premier dont on dispose pour *Sire Orféo* (f° 300). Manquent ainsi la fin de *Sire Tristrem* et le début de *Sire Orféo*. Son prologue, attesté dans d'autres manuscrits, se trouve ici, dans le recueil Auchinleck, utilisé en tête du *Lay le freine*, anglais. Si l'on réserve, pour le tableautin signalant le début de *Sire Orféo* et pour le prologue,

une ou une demi-colonne, la fin de *Sire Tristrem* devait compter douze ou quatorze strophes, une colonne comprenant quatre strophes. Walter Scott s'est amusé à réinventer cette fin : il a écrit quinze strophes dans la même forme métrique et dans une langue qu'il espérait identique.

LE DONNEI DES AMANTS
(*Tristan rossignol*)

NOTICE

Ce poème anonyme de 1244 octosyllabes, mais sans doute lacunaire, a été écrit en Angleterre vers la fin du XIIe siècle. L'unique manuscrit qui nous en a été conservé a été copié un siècle plus tard environ[1]. L'auteur rapporte une conversation amoureuse[2] qu'il aurait entendue, et dans laquelle chacun des amants évoque tour à tour à l'appui de son propos tel proverbe, tel récit, ou cite en exemple tel ou tel amoureux célèbre.

C'est le printemps, et l'auteur se trouve dans un jardin empli du chant des oiseaux. Tout à coup les oiseaux se taisent, pour laisser place au dialogue de deux amants qui se sont donné rendez-vous dans ce lieu idyllique. L'amant incite la jeune femme à lui fournir de meilleures preuves de son amour, invoquant en exemple les actes d'amour dont se sont montrées capables Didon pour Énée, Ydoine pour Amadas, Hélène pour Pâris, Yseut pour Tristan :

Si pernez garde de Heleine,
E de Didun e de Ymaine,
E de Ydoine e de Ysoud :
Chascun asez se crent e dout
E nequedent ne leisse mie
De fere a sun amant aïe.
Quant en greinur doute serrez,
Bele amie, garde pernez
Quei fit Didun pur Eneas,
E Ydoine pur Amadas,
Pur Itis quei refit Ymaine,
E pur Paris la bele Eleine,
E quei fit Ysoud pur Tristran...
... Ke poi avez pur mei suffert
Vers ce que les autres suffrirent
Ke pur amur tel chose firent
Dunt se mistrent en aventure

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1568.
2. *Donnoiier* signifie « faire la cour aux dames ».

Ki tant fu perilus e dure
Ke euz coveint perdre la vie,
Cum fit Ysoud la fin amie
Ke fu mené pur ardeir,
Ben en avez oï le veir,
Pur sun ami qui tant ama,
Mes Deus mut tost la delivera.[1]

C'eſt à la suite de ces exhortations que se situe le passage que nous éditons[2]. L'amant y évoque un épisode, inconnu ailleurs, de la vie de Triſtan, que la tradition a désigné sous le titre de « Triſtan rossignol » ; celui-ci imite le chant de cet oiseau pour avertir Yseut de sa présence et l'inviter à venir le retrouver, et Yseut quitte audacieusement les bras de Marc endormi pour rejoindre son ami, malgré la présence des gardes chargés de la surveiller. L'amante réplique en évoquant ce que fit pour Yseut Triſtan, qui accepta de se déguiser en fou pour pouvoir l'approcher ; puis elle rappelle l'ingratitude d'Énée pour Didon, et évoque en exemple le conte du serpent qui voulut tuer le paysan qui l'avait réchauffé dans son sein. L'amant répond à cela par le conte du paysan et du petit oiseau. La fin de ce texte tout entier scandé par le chant des oiseaux paraît un peu cahotique : cela eſt sans doute dû à des lacunes.

Deux des épisodes de la légende triſtanienne qui sont évoqués dans ce texte se retrouvent dans d'autres versions. Yseut eſt menée au bûcher dans le roman de Béroul et dans celui d'Eilhart. Le déguisement de Triſtan en fou se trouve raconté dans les *Folies*, ainsi que chez Eilhart d'Oberg, et dans les Continuations d'Ulrich de Türheim et de Heinrich de Freiberg ; mais dans aucun de ces textes il n'eſt queſtion des eaux sales que l'on jette sur Triſtan : ce détail rappelle plutôt un épisode de la *Vie de saint Alexis*.

En revanche, l'épisode de Triſtan imitant le chant du rossignol eſt unique, bien que tous les éléments de ce bref récit s'intègrent parfaitement dans l'ensemble formé par la légende. En effet, il s'agit ici encore d'un de ces épisodes où, pour retrouver celle qu'il aime, Triſtan se trouve obligé d'inventer de nouveaux ſtratagèmes ; et comme dans bien d'autres cas il met en œuvre ses dons musicaux[3]. Quant à Yseut, elle eſt ici encore surveillée, non seulement par le nain soupçonneux qu'elle traite avec une efficace brutalité, mais aussi par dix gardes dont cinq sont censés veiller pendant que les cinq autres

1. V. 391-418 : « Considérez ce que firent Hélène, Didon, Ismène, Ydoine et Yseut : chacune, malgré ses craintes, a fait ce qu'elle pouvait pour réconforter son amant. Quand vous serez saisie par la crainte, rappelez-vous donc, ma belle amie, ce que fit Didon pour Énée, Ydoine pour Amadas, Ismène pour Atys, et pour Pâris la belle Hélène, et Yseut pour Triſtan... Vous avez pour moi bien peu souffert, en comparaison avec ce que souffrirent ces autres femmes, qui par amour se sont exposées à des périls si grands qu'elles risquèrent d'y perdre la vie, comme ce fut le cas pour Yseut, la loyale amante, que l'on mena au bûcher à cause de celui qu'elle aimait tant, vous connaissez bien son hiſtoire, mais Dieu vint tout aussitôt à son secours. »
2. V. 453-683, p. 967-973.
3. Voir par exemple les nombreux épisodes où il joue de la harpe.

dorment ; et ici encore, comme lors de son départ pour l'Angleterre à la fin du roman de Thomas, Yseut s'en va de nuit, en risquant le tout pour le tout.

Dans la mesure où *Le Donnei des amants* procède d'un mode de composition par addition d'un certain nombre de récits autonomes, tels le *Lai de l'oiselet*[1] ou le conte *L'Homme et le Serpent*, issu sans doute d'une fable ésopique, on a pu penser que, de même, l'épisode de « Tristan rossignol » avait pu constituer un bref récit comparable à ceux des *Folies* ou du *Lai du Chèvrefeuille*.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

L'édition que nous donnons de ce passage a été faite à partir de l'unique manuscrit que nous conservons de ce texte : ms. 82 de la bibliothèque Bodmer, Cologny-Genève, folios 20 recto à 21 verso (sigle : *Bodmer*). Comme pour les autres textes à coloration anglo-normande, nous avons largement respecté les caractéristiques de ce manuscrit.

Une édition complète du *Donnei des amants* a été procurée par Gaston Paris dans *Romania,* XXV, 1896, p. 497-541. Auparavant, Francisque Michel avait donné l'édition de deux passages[2]. Ph. Walter a utilisé l'édition de Gaston Paris, et en a proposé une traduction[3]. L'épisode que nous éditons correspond aux vers 453-683 de l'édition donnée par G. Paris.

C. M.-N.

NOTES ET VARIANTES

Page 967.

a. Sur *Bodmer ; nous corrigeons.* •• *b.* te *Bodmer ; nous corrigeons.*

1. Ce manuscrit est écrit à deux colonnes de 40 vers par page. Le folio 20 verso commence au vers 518, le folio 21 recto au vers 598, le folio 21 verso au vers 678. La tradition s'est instaurée d'intituler ce passage du *Donnei des amants* « Tristan rossignol ».

2. Cette scène où Tristan, seul, imite le chant des oiseaux afin de prévenir Yseut de sa présence se passe près d'une fontaine, sous un pin, comme la scène du rendez-vous épié où Yseut et Tristan se retrouvent et s'aperçoivent de la présence de Marc dans le pin (voir Béroul, p. 3-11).

1. *Le Paysan et le Petit Oiseau.*
2. V. 453-536 et v. 589-674, *Poèmes sur Tristan*, Londres-Paris, 1835-1838, t. II, p. 151-157.
3. Ph. Walter et D. Lacroix, *Tristan et Yseut*, Paris, Le Livre de Poche, 1989, p. 321-333.

Page 968.

a. men *Bodmer; nous corrigeons.*

1. Le nain malfaisant est un personnage récurrent des récits tristaniens : il est celui qui épie sans relâche les amants, et suggère au roi diverses ruses pour les surprendre sur le fait (voir le Répertoire, à la fin de ce volume).

2. Le thème du corps et du cœur séparés chez celui qui aime n'est pas rare ; on le rencontre en particulier chez Chrétien de Troyes (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, *Cligès*, v. 5214-5216, p. 299) ; ici il s'enrichit du thème de la « vie partagée ».

Page 969.

1. On a ici un exemple des étymologies telles que les pratiquait le Moyen Âge, plus symboliques que réelles, fondées sur une ressemblance phonétique approximative.

Page 970.

a. mole e dure *Bodmer; nous corrigeons.*

Page 971.

a. Gust *Bodmer; nous corrigeons.* •• *b.* tutal barun *Bodmer; nous corrigeons.*

1. On a ici un exemple de la brutalité normale avec laquelle on devait traiter les domestiques : Yseut gifle violemment le nain, au point de lui faire sauter des dents, comme elle le ferait avec une chambrière qui l'aurait mécontentée.

2. Dans les récits tristaniens, les personnages qui disent la vérité en dénonçant les amants sont explicitement méprisés, comme dans la poésie lyrique.

Page 972.

a. Plus que ore freit pur s'amie *Bodmer; nous corrigeons.*

1. Le fou se signale en effet au Moyen Âge par toute une série de marques corporelles et vestimentaires : la chevelure tondue est l'un de ces traits.

2. L'auteur évoque ici les *Folies Tristan* ; mais aucune de celles que nous connaissons ne donne cet épisode où l'on jette sur Tristan des eaux de cuisine.

GERBERT DE MONTREUIL

LA CONTINUATION DE PERCEVAL

(Tristan ménestrel)

NOTICE

Cet épisode inconnu ailleurs de l'histoire de Tristan se trouve dans l'une des Continuations du *Conte du Graal*[1], celle qu'a composée Gerbert de Montreuil entre 1226 et 1230[2]. Il pourrait s'agir du premier texte épisodique de la légende tristanienne en vers à se dérouler dans le cadre du monde arthurien.

Les 1456 vers que nous éditons ici forment une sorte d'excursus dans le récit de Gerbert. On y rapporte l'un des innombrables retours de Tristan auprès d'Yseut; et, cette fois, il est déguisé en ménestrel.

On voit en effet arriver à la cour du roi Arthur, juste après le repas, un écuyer annonçant la venue d'un chevalier inconnu qui demande à affronter des chevaliers de sa cour. Tour à tour Girflet, Lancelot et Yvain sont vaincus. Gauvain se prépare alors à aller venger ses amis. Mais voici qu'entre-temps un ménestrel identifie grâce à ses armes dorées ce mystérieux chevalier : c'est Tristan, le neveu du roi Marc, le vainqueur du Morholt[3], celui qui but avec Yseut le philtre qui les fit s'aimer, et que le roi chassa de Lancien lorsqu'il s'aperçut de leur trahison. Dès lors le combat est interrompu, et Gauvain et Tristan se lient d'amitié. Ils passent ensemble du bon temps, jusqu'au jour où Tristan est saisi du désir de revoir la reine Yseut. Il obtient de Gauvain qu'il l'aide à convaincre Arthur de lui donner douze chevaliers pour les accompagner en Cornouailles. Il leur demande de se déguiser en ménestrels, et c'est ainsi qu'ils se rendent à Lancien.

Le jour de leur arrivée le roi Marc donne un tournoi. Tristan va saluer le roi; et Yseut, qui à ce moment précis pense à son amant, tressaille en entendant sa voix. Mais Tristan s'est déguisé en musicien, borgne de surcroît, et Yseut hésite à le reconnaître. Le roi retient les musiciens à sa cour comme guetteurs. À la fin du premier jour de tournoi, le roi et les siens sont en mauvaise posture. Tristan se fait reconnaître d'Yseut en jouant au flageolet le *Lai du Chèvrefeuille* qu'ils avaient composé ensemble. Elle lui donne, à lui et à ses compagnons, de quoi s'équiper pour le combat, et ils vont prendre place aux côtés du roi Marc. Mais au moment crucial arrive un nouveau chevalier : c'est Perceval, qui revient de la quête du Graal; agressé par Keu, il va vaincre tour à tour, malgré sa fatigue, Agravain, Cligès, Lancelot, Tristan; mais, reconnaissant enfin Gauvain, il interrompt le combat,

1. Roman inachevé de Chrétien de Troyes; voir *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 685-911, et la Notice, p. 1299.
2. Cet épisode y occupe les vers 3377 à 4832.
3. Ici nommé Morbot.

et accepte d'aider Gauvain et Yvain à convaincre Marc de pardonner à Tristan.

Puis les chevaliers repartent : Perceval pour la quête du Graal, et Gauvain vers Montesclaire où il doit délivrer une jeune fille ; les autres retournent à la cour du roi Arthur. Quant à Tristan, il reste à la cour de Marc, où Brangien et Yseut le consoleront.

Plusieurs traits de cet épisode sont à souligner. Tout d'abord la scène se passe à Lancien, et non à Londres : on se situe dans la tradition de Béroul et non de ce point de vue dans celle de Thomas. Ensuite, c'est grâce au *Lai du Chèvrefeuille* qu'Yseut reconnaît Tristan : l'auteur connaissait donc l'existence du poème de Marie de France. De même, les rappels des épisodes du Morholt, du dragon, du philtre, du bannissement de Tristan se trouvent dans les différentes versions.

En revanche, le détail des armes dorées renvoie, semble-t-il, uniquement au roman de Thomas, où Tristan le Nain porte un bouclier, une lance et un emblème dorés et ornés de losanges[1].

L'essentiel est cependant que cet épisode de la Continuation de Gerbert situe, pour la première fois dans un texte en vers, la légende tristanienne dans le monde arthurien, et surtout la conjoint au récit de la quête du Graal ; ce tournoi, ces combats ne sont qu'un bref moment d'interruption avant que le récit canonique ne reprenne. La question est : Gerbert a-t-il connu le *Tristan en prose* ? Ou son texte est-il antérieur ? Selon Jessie Weston, la conception de cet épisode est antérieure au roman en prose — ce qui ne signifie pas qu'il soit antérieur du point de vue de la chronologie ; ce qui l'a conduite à cette hypothèse est en particulier le fait que Gauvain est encore le héros arthurien par excellence, ce qui dans le roman en prose n'est plus du tout le cas[2]. Mais d'autres critiques soulignent l'importance de Perceval, qui vainc entre autres Lancelot et Tristan avant d'interrompre son combat contre Gauvain ; c'est donc la quête du Graal qui est le thème dominant ici[3]. Cependant, même s'il est probable que Gerbert connaissait les grands romans en prose et que son texte participe de la grande tendance de l'époque à fondre dans la tradition arthurienne les récits autonomes, cet épisode se rattache par bien des aspects à la tradition en vers.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA.

1. V. 2336-2338, p. 186.

2. « Nous avons affaire à la réécriture d'un ou peut-être de deux brefs poèmes épisodiques, relatant des aventures de Tristan inconnues d'autre part, et antérieures dans leur conception à l'évolution du roman en prose » (Joseph Bédier et Jessie Weston, « Tristan ménestrel », *Romania*, XXXV, 1906, p. 523 ; nous traduisons).

3. Voir Keith Busby, « Der *Tristan Menestrel* des Gerbert de Montreuil und seine Stellung in der altfranzösischen Artustradition », *Vox romanica*, XLII, 1983, p. 144-156.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Nous éditons ce passage d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale fr. 12576 (sigle : *A*), folios 165 verso à 171 verso ; les alinéas de notre édition correspondent à des majuscules alternativement rouges ou bleues.

Il existe une édition complète de cette *Continuation de Perceval*, celle de Mary Williams (t. I et II) et Marguerite Oswald (t. III) dans la collection des « Classiques français du Moyen Âge » chez Champion, en 1922-1925 et 1975, qui a été faite à partir du même manuscrit. L'épisode édité ici correspond aux vers 3377 à 4832 de cette édition.

C. M.-N.

NOTES ET VARIANTES

Page 975.

1. Chaque folio porte trois colonnes de 40 vers environ. Le folio 166 recto donne les vers 3378-3503, le folio 166 verso les vers 3504-3629 ; le folio 167 recto, les vers 3630-3755 ; le folio 167 verso, les vers 3756-3881 ; le folio 168 recto, les vers 3882-4007 ; le folio 168 verso, les vers 4008-4131 ; le folio 169 recto, les vers 4132-4259 ; le folio 169 verso, les vers 4260-4385 ; le folio 170 recto, les vers 4386-4509 ; le folio 170 verso, les vers 4510-4634 ; le folio 171 recto, les vers 4635-4760 ; le folio 171 verso, le vers 4761.

Page 976.

a. motez *A; nous corrigeons.* •• *b.* Od od lui *A ; nous corrigeons.*

Page 978.

a. roides et fors *A; nous corrigeons.* •• *b.* falsee *A ; nous corrigeons.*

Page 979.

1. Gringalet est le nom du cheval de Gauvain.

Page 980.

a. L'ai *A ; nous corrigeons.*

Page 981.

1. Morbot est la graphie donnée par ce manuscrit pour Morholt, le chevalier irlandais, parfois monstrueux, tué par Tristan dans son premier combat.

2. Le ménestrel reconnaît Tristan à ses armes ; l'armure ne permet pas en effet d'apercevoir le visage d'un chevalier : c'est le blason dessiné sur son bouclier, comme dans le cas de Glador Eslit (voir p. 994), et la couleur de certaines pièces de son armement, ici dorées, qui peuvent le distinguer des autres.

Page 982.

a. le voit et jehi *A ; nous corrigeons.* •• *b.* dorfroi qui *A ; nous corrigeons.*

Page 983.

a. sor *A ; nous corrigeons.*

Page 985.

a. a souper *A ; nous corrigeons.* •• *b.* coisfes *A ; nous corrigeons.*

1. Le marc est à l'origine un poids équivalant à une demi-livre ou huit onces, et qui servait à peser l'or ou l'argent ; il fut utilisé ensuite comme monnaie.

2. Il s'agit là de douze chevaliers de la cour d'Arthur. Gauvain est le neveu du roi Arthur. Keu, sénéchal d'Arthur, que l'on voit par la suite se moquer de Perceval, joue souvent un rôle négatif dans les romans arthuriens. Lancelot du Lac, Érec fils du roi Lac, Yvain fils du roi Urien, Cligès sont les personnages essentiels des romans de Chrétien de Troyes. Sagremor et Agravain en sont des personnages épisodiques. Caradoc, Bliobléris, Gorvain Cadrus et Méraugis apparaissent dans des romans plus tardifs tels que *Méraugis de Portlesguez* de Raoul de Houdenc, et *Escanor* de Girart d'Amiens.

Page 986.

a. a d'ite *A avec* d *exponctué ; nous corrigeons.*

1. On a ici l'énumération d'une douzaine d'instruments de musique, la plupart à vent, d'autres à cordes.

2. Lancien est ici la capitale du royaume de Marc.

Page 987.

a. Llancien *A ; nous corrigeons.*

1. Les pendants de la coiffe devraient se trouver sur les côtés.

Page 988.

a. Tristrrans *A ; nous corrigeons.*

Page 989.

a. Cydorians *et à la rime suivante* Estorgans *dans A ; nous corrigeons (voir v. 4047, p. 991 et v. 4243, p. 996).*

1. Il s'agit des douze seigneurs qui se sont rangés aux côtés du roi aux Cent Chevaliers dans le tournoi proclamé par le roi Marc. Aucun n'est chevalier d'Arthur.

Page 990.

a. Brus *A ; nous corrigeons.*

1. Il s'agit des chevaliers qui participent au tournoi aux côtés du roi Marc. Yder est un chevalier d'Arthur, le comte Béduier aussi, de même que Brun sans Pitié, qui comme dans cet épisode a en général un rôle négatif.

Page 991.

a. se pporront li preu *A ; nous corrigeons.*

1. Dans l'édition qu'ils ont donnée de cet épisode (*Romania*, XXXV, 1906, p. 497-530), J. Bédier et J. L. Weston rattachent les vers 4046-4048 au discours du roi Marc ; nous ne suivons pas cet interprétation car les deux verbes sont au passé simple, et non au passé composé comme *nous ont laidis*.

Page 992.

a. Je *A ; nous corrigeons.*

1. Dans ce texte, Tristan et Yseut sont donnés pour les auteurs du *Lai du Chèvrefeuille* composé par Marie de France qui, elle, attribue à Tristan la composition d'un lai.
2. Au Moyen Âge, on dressait les tables sur des tréteaux pour chaque repas, puis on les enlevait.

Page 993.

a. son e n gragnt paine *A ; nous corrigeons.* •• *b.* perdu *A ; nous corrigeons.* •• *c.* Aliau *A; nous corrigeons.*

1. Les combattants se regroupent soit sous la bannière de leur seigneur, soit par troupe plus importante.

Page 994.

a. s apro *A; nous corrigeons.* •• *b.* malmez *A, corrigé par surcharge du -z.*

Page 995.

1. Comme dans chaque épisode d'un retour de Tristan déguisé, Yseut doit le reconnaître, ce qui fait toujours difficulté. Si Yseut excelle dans le maniement du langage, Tristan est un remarquable musicien ; il a enseigné cet art à Yseut en Irlande ; il lui arrive, dans certaines versions plus tardives en prose, de composer des lais pour Yseut. Il arrive qu'Yseut de son côté interprète un lai, par exemple le *Lai de Guiron* dans le roman de Thomas. Dans l'épisode intitulé

Tristan rossignol, inclus dans *Le Donnei des amants*, Tristan signale sa présence en imitant le chant de divers oiseaux, et du rossignol tout particulièrement, et Yseut reconnaît sa voix (voir p. 967-968).

Page 996.

a. roïnes *A ; nous corrigeons.*

1. Ce Derquin est-il le même personnage que le vaillant Dorchin évoqué précédemment (p. 989) ?

Page 997.

a. cops pendus *A; nous corrigeons.*

Page 1000.

1. « Vous qui avez tué la limace » est une expression ironique pour désigner un prétendu exploit et accuser ainsi quelqu'un de lâcheté. Ce terme entre dans plusieurs expressions désobligeantes au Moyen Âge : *faire chiere de limace* signifie être une poule mouillée, avoir peur de son ombre.

2. Audigier, sorte de Roland grotesque et ridicule, est le héros d'une chanson de geste parodique et scatologique de la fin du XIIe ou du début du XIIIe siècle, *Audigier*.

Page 1001.

a. Ce vers, qui termine une colonne, est répété au début de la colonne suivante. On a le même phénomène aux vers 4468, p. 1002 et 4549, p. 1004.

1. « Venger Forré » est également une expression désobligeante qui sert à désigner un exploit chimérique ou inadéquat ; Forré est en effet un roi païen tué par Roland. « Venger le Morholt » est une expression de même type forgée ici par référence à l'histoire de Tristan.

Page 1004.

a. Molt mais durement s aati *A, mais avec des signes de renvoi pour rétablir l'ordre des mots correct.*

Page 1006.

a. Sire fait vos *A ; nous corrigeons.*

Page 1009.

1. On rend par cette incise l'insertion d'une incidente au discours direct dans une phrase jusque-là en récit ; cette rupture de style serait difficile à conserver en français.

TIBAUT

LE ROMAN DE LA POIRE
(Deux amants parfaits)

NOTICE

Le *Roman de la Poire*, composé par un certain Tibaut vers 1240-1250, est un poème allégorique en vers qui se situe dans la lignée du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris. Le récit des amours de l'auteur-narrateur et de sa dame est précédé d'une longue introduction qui consiste en une anthologie des amours les plus célèbres du Moyen Âge, Cligès et Fénice[1], Tristan et Yseut, Pyrame et Thisbé, Pâris et Hélène.

Du vers 101 au vers 160, Tristan prend la parole, dans des quatrains d'alexandrins monorimes à rime intérieure, pour glorifier l'amour qui l'unit à Yseut la Blonde. Tous deux sont représentés dans deux peintures qui, dans le manuscrit, font face au texte.

Plusieurs détails de ce bref récit sont intéressants. Tout d'abord est rappelée l'étymologie du nom Tristan, « trite an », et Yseut est nommée « la Blonde », comme chez Chrétien de Troyes, alors que ni Béroul, ni Thomas, ni Marie de France ne la qualifient ainsi. Ensuite, l'épisode évoqué est celui de la scène de la forêt où Marc découvre Tristan et Yseut endormis, une épée entre eux deux. Or il s'agit d'une « loge », c'est-à-dire d'une cabane de feuillage, dressée dans la « forêt ramée », et non d'une grotte ; on a donc sur ce point affaire à une version proche de celle de Béroul et non de celles de Gottfried et de la *Saga*, c'est-à-dire sans doute de Thomas. Mais, contrairement à la version de Béroul, les amants ne sont pas endormis : c'est en apercevant le roi Marc que Tristan a placé l'épée entre eux deux, et ils font semblant de dormir. Dans ce bref rappel, il est dit que le roi Marc est seul, mais que quelqu'un lui a indiqué que son neveu et son épouse se trouvaient là ensemble : cela correspond à ce que l'on trouve dans plusieurs versions. Enfin, le roi place son gant non pas sur le visage d'Yseut, comme dans la version de Béroul[2], mais dans un trou par où passe un rayon de soleil qui frappe le visage des deux amants, et non pas seulement celui d'Yseut.

Ce texte offre un bel exemple de la façon dont se diffuse la légende au Moyen Âge : par la sélection de quelques épisodes privilégiés qui tous concernent le couple des amants.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA.

1. D'après *Cligès* de Chrétien de Troyes (voir *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 171-336).
2. Voir p. 57 de la présente édition.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Pour le bref passage que nous donnons, nous utilisons l'édition que nous avons publiée à la Société des anciens textes français : *Le Roman de la Poire par Tibaut*, publié par C. Marchello-Nizia[1]. Cette édition a été faite d'après le plus ancien des trois manuscrits conservés de ce texte (*A*, *B* et *C*), le manuscrit de la Bibliothèque nationale fr. 2186 (sigle : *A*), célèbre pour les superbes peintures à pleine page qui illustrent les épisodes amoureux du prologue, ainsi que pour les très belles lettres ornées qui marquent les refrains. Nous mettons en valeur les rimes intérieures de ces alexandrins par l'utilisation de l'italique.

En revanche, il n'existait pas jusqu'alors de traduction de ce texte.

C. M.-N.

NOTES ET VARIANTES

Page 1012.

a. Dot *A ; correction faite d'après B.*

Page 1013.

1. Le texte, en faisant rimer *trite an* avec *Tristan*, tend sans doute à rappeler l'origine donnée dans certaines versions au nom de Tristan (*triste an*, à cause du malheur de sa naissance).

Page 1014.

a. uiire *A ; nous corrigeons d'après B.* •• *b. Le vers 129 est placé après le vers 140 dans A.* •• *c. Ce vers est placé après le vers 152 dans B.* •• *d. Vers 139 dans A :* Et Valeur et Beautez ensi de nos logiee *. Vers corrigé par une main plus tardive (A2).*

Page 1016.

a. dor *A ; nous corrigeons d'après B.*

1. Paris, S.A.T.F. et Picard, 1984.

TRISTAN LE NAIN

NOTICE

Un manuscrit, découvert à Prague vers 1881, et qui se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale autrichienne de Vienne[1], contient un fragment relatant un épisode propre au *Tristan* de Thomas d'Angleterre, la source de Gottfried de Strasbourg, mais situé dans la partie que n'a pu achever le poète alsacien : il s'agit de l'épisode de Tristan le Nain[2]. Ce texte, qui compte 158 vers et dont la langue du fragment qui nous est parvenu est le moyen-bas-francique, a été écrit selon toute vraisemblance vers le milieu du XIII[e] siècle, dans la région de Nimègue-Arnhem-Elten, c'est-à-dire une région où l'on rencontre des particularités linguistiques haut-allemandes, bas-allemandes et néerlandaises.

L'état fragmentaire du texte moyen-bas-francique et surtout l'absence de contexte ne permettent pas de prendre une décision irrévocable sur le statut de ce texte. Cependant la comparaison révèle assez de transpositions littérales pour que l'on puisse affirmer que l'auteur s'appuyait effectivement sur Thomas d'Angleterre. Mais il ne reste du récit anglo-normand qu'un squelette dépouillé de sa chair, et il faut bien concéder que frère Robert, auteur de la traduction en vieux norrois du poème de Thomas, la *Saga de Tristram et d'Ísönd*, a mieux fait que l'auteur moyen-bas-francique en cet endroit du récit. Il est possible que celui-ci n'ait pas eu le texte de Thomas sous les yeux, mais qu'il ait seulement entendu quelqu'un le réciter et en ait tiré son profit ; d'un autre côté ce personnage était au courant de beaucoup de choses : il avait eu sans nul doute connaissance de plusieurs versions de la légende de Tristan, ainsi le conte de Tristan moine, où le héros répand le bruit de sa propre mort, peut-être aussi le roman d'Eilhart d'Oberg où, comme dans le fragment, le personnage d'Yseut aux Blanches Mains n'épie pas la conversation de son époux avec son messager. Il connaissait aussi les histoires qui circulaient en Allemagne au XIII[e] siècle — en fait toute la matière arthurienne : on peut penser qu'il était dans un milieu où on s'intéressait aux romans arthuriens pour les avoir entendu raconter par des récitateurs de métier — cela expliquerait la mention de la cour d'Arthur, lieu où traditionnellement on cherche du secours —, peut-être avait-il lu le *Lanzelet* d'Ulrich de Zatzikhoven auquel il emprunte le nom du seigneur de la *Forêt entremêlée*. Et il est vraisemblable qu'il ait, à partir du texte de Thomas qui lui sert de base, voulu fabriquer un récit adapté à son public qui n'aurait pas accepté de grands développements, mais il le fait de façon assez désinvolte, ne racontant à peu près

1. Cod. Vind. Ser. Nov. 3968.
2. Voir Thomas, v. 2343-2639, p. 186-194.

intégralement que l'action. On pourrait classer cette œuvre, qui témoigne en outre d'un changement de mentalité du public au cours du XIIIe siècle, où l'on observe en Allemagne une certaine restauration morale, dans le genre des chansons, telle la *Chanson du duc Ernst*, œuvres destinées à la consommation courante. Mais, même si ce n'est pas un chef-d'œuvre littéraire, ce fragment montre que le poème de Thomas était connu dans le nord de l'Allemagne et aux Pays-Bas.

DANIELLE BUSCHINGER.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

L'édition sur laquelle se fonde la traduction est celle qu'a procurée Danielle Buschinger, « Le Fragment du roman de Tristan bas-francique (Cod. Vind. Ser. Nov. 3968) », *Tristania*, IX, 1983-1984, p. 14-18. Notre traduction est plus « philologique » que « littéraire ».

Le texte du fragment moyen-bas-allemand a déjà été édité par H. Lambel, « Fragment einer Tristandichtung », *Germania, Vierteljahrsschrift für deutsche Altertumskunde* 26, 1881, p. 356-364, par K. W. Titz, « Fragment eines niederdeutschen Tristant », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literature* 25, 1881, p. 248-251, et par G. de Smet et M. Gysseling, « Die Niederfränkischen Tristan-Bruchstücke, Cod. Vind. Ser. Nov. 3968 », *Studia Germanica Gandensia* IX, 1967, p. 224.

Une traduction française du fragment a été publiée par Joseph Bédier dans *Le Roman de Tristan par Thomas*, S.A.T.F., 1905, t. II, p. 61-63 ; nous en avons également donné une dans le volume de *Tristania* cité ci-dessus, p. 18-22.

D. B.

TRISTAN LE MOINE

NOTICE

Le poème épisodique *Tristan le Moine*, qui comprend 2705 vers, est parvenu jusqu'à nous en deux manuscrits du XVe siècle, et ce, en liaison avec le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg et la continuation d'Ulrich de Türheim[1]. On situe la création de l'œuvre entre 1210 et 1260, soit dans le domaine alémanique, et plus précisément en Alsace, soit dans une zone frontière entre la Franconie méridionale et l'Alémanie, soit en Suisse. Nous ne connaissons pas de modèle pour cette œuvre.

1. Dans le manuscrit 14 697 *(R)* de Bruxelles et dans le Cod. ms. germ. 12 *(S)* de Hambourg (ce dernier manuscrit a disparu).

Résumé de l'œuvre.

La reine Guenièvre incite son époux, le roi Artus, à organiser à Karidol, à l'occasion de la Pentecôte, une grande fête, à laquelle doivent être invités princes, hommes libres et chevaliers ; chaque invité doit amener l'amie qu'il chérit le plus. Cette invitation plonge Tristan dans un pénible dilemme : s'il refuse, il perd son honneur, s'il accepte l'invitation, il doit emmener son épouse Isolde aux Blanches Mains, et dans ce cas il risque de perdre l'amour d'Isolde la Blonde qui lui reprochera de lui préférer son épouse légitime[1] à sa dame[2]. Sur le conseil de Kornewal, il se décide à se faire accompagner de son épouse. On réserve à Tristan un accueil chaleureux : il doit même s'asseoir à la Table ronde. La nuit, cependant, il fait un cauchemar : il rêve qu'Isolde la reine lui reproche d'aimer son épouse légitime plus qu'elle-même. Sa mauvaise conscience et sa grande douleur le poussent à partir avec Kornewal pour revoir son amie, cela dût-il lui coûter la vie. En chemin il rencontre dans la forêt un chevalier mort. Il le défigure pour le rendre méconnaissable et invente une nouvelle ruse : Kornewal doit dire qu'il a été abattu dans la forêt lors d'un combat singulier, lui-même se fait passer pour le meurtrier, se réfugie chez un abbé et prétend devenir moine, sous le nom de frère Wit, pour expier son péché.

Kornewal revient à la cour d'Artus et raconte que son maître a été tué. Toute la cour se rend au monastère et chacun exhale une longue plainte funèbre, ce qui plaît beaucoup à frère Wit. Kornewal exprime le vœu de Tristan d'être enterré au pays de son oncle. On transporte le cadavre par-delà la mer jusqu'à Tintajoel. Nouvelles lamentations. Kornewal arrange finalement une entrevue secrète entre Tristan et Isolde dans le verger auprès de la fontaine. Puis Isolde rentre dans ses appartements et prétexte une maladie. Elle demande à Marke d'aller chercher frère Wit, qui a, dit-elle, étudié à Salerne et est le meilleur médecin qui soit. Le soi-disant moine et médecin reste auprès de la reine jusqu'à ce qu'elle ait recouvré la santé. Finalement Tristan rentre en Parménie.

Les relations de « Tristan le Moine » avec les autres poèmes de Tristan.

L'auteur présuppose que son public connaît l'action dans ses grandes lignes : celle-ci commence quand Tristan est déjà banni de Cornouailles et a épousé Isolde aux Blanches Mains.

On rencontre dans la tradition de Tristan les motifs suivants :

— *le motif du déguisement.* Nous pensons à l'épisode de « Tristan ménestrel » dans la continuation du *Perceval* de Chrétien par Gerbert de Montreuil, aux deux poèmes épisodiques de la *Folie Tristan*[3], à l'épisode de « Tristan pèlerin » dans le *Tristan* de Thomas ou encore

1. *Sin elich wip*, v. 132 ; voir p. 1024.
2. *Frouwe*, v. 131 ; voir *ibid.*
3. *Folie* de Berne et *Folie* d'Oxford.

à quatre épisodes du *Tristrant* d'Eilhart, Tristan lépreux, pèlerin, jongleur et fou ;

— *le motif des visites clandestines de Tristan à la cour de Marke*, qui fait partie intégrante de tous les romans complets de Tristan, mais aussi des poèmes épisodiques, tels que les deux *Folies* ou encore le *Lai du Chèvrefeuille* et le *Donnei des amants*.

L'action de *Tristan le Moine*, un poème épisodique comme les *Folies*, commence, comme dans l'épisode de « Tristan ménestrel », à la cour d'Artus et se poursuit à la cour de Marke où le héros peut rencontrer sa bien-aimée. Néanmoins, aussi bien dans le poème d'Eilhart que dans celui de Heinrich, qui est cependant postérieur, Tristan va également d'abord à la cour d'Artus, puis il rend visite à Isolde la reine. Dans l'œuvre de Heinrich comme ici, Tristan est invité par un écuyer à prendre part à la grande fête de la cour d'Artus. Ce qui est nouveau, c'est qu'ici Tristan amène son épouse légitime, et que les relations de Tristan et d'Isolde la reine ne sont pas universellement connues : Guenièvre prend garde dans sa plainte funèbre d'être discrète sur ces relations[1].

Le motif de la prétendue mort de Tristan se trouve dans un texte postérieur, le fragment moyen-bas-francique, où il est dit qu'on a toutes les raisons de pleurer la mort du héros, car celle-ci causera le malheur de plus d'un[2].

Le rappel du jugement de Dieu avec le fer rouge, auquel se soumet Isolde la reine pour prouver son innocence, se situe incontestablement dans la tradition de Thomas et de Gottfried. Les jeux de mots *liep/leit* et les variations sur le thème de la joie et de la souffrance, de même que l'opposition *hertzeliep/hertzeleit*, peuvent être considérés comme une imitation de Gottfried. À la fin de l'œuvre, Tristan, déguisé en médecin, soigne Isolde qui prétend être malade ; il est possible que l'auteur de *Tristan le Moine* ait emprunté le motif de l'amour médecin à Gottfried, chez qui il joue un grand rôle. Enfin le motif du cheval merveilleux qu'une reine a envoyé par amour à Tristan ressemble à la description faite par Hartmann d'Aue du cheval d'Enite. C'est toutefois avec le *Tristrant* d'Eilhart que notre poème offre le plus de parallélismes ; sans doute l'auteur de *Tristan le Moine* a-t-il connu ce texte. Citons les plus caractéristiques :

— le sénéchal Tinas est un ami proche du héros. C'est également le cas par exemple dans l'œuvre de Béroul ;

— c'est un duc qui, à la cour de Marke, est l'ennemi des amants, mais au contraire d'Eilhart l'auteur ne le nomme pas. Il s'agit d'Antret ;

— il est fait allusion à la mort de Brangene, mais, alors que chez Eilhart sa remplaçante auprès d'Isald la reine a nom Gimelin de Schetelin, elle se nomme ici Diamire ;

— dans les deux œuvres Tristan est dans son pays un roi puissant ;

— Kornewal joue son rôle de conseiller, qui est le seul à pouvoir tirer Tristan d'embarras ;

1. V. 1174 et suiv. ; voir p. 1039.
2. Voir *Tristan le Nain*, p. 1020.

— le rappel du rendez-vous épié est vraisemblablement écrit d'après Eilhart : il est en effet question d'un tilleul dans les branches duquel Marke avait pris place. Or Eilhart est le seul poète de la tradition qui mentionne ici cet arbre ; de même, la découverte par Marke des amants dans la forêt est racontée comme chez Eilhart ; comme lors du rendez-vous épié, Isolde la reine fait semblant d'être irritée contre Tristan, car il lui a causé nombre de désagréments ; le roi est scandalisé par cette attitude et lui demande de déplorer la mort de Tristan comme lui-même, ce à quoi elle répond que, sans être en rien coupable, elle a à cause du héros perdu maintes fois la faveur du roi. Marke l'implore et la déclare innocente de tous méfaits : situation comparable à celle de *Tristrant* à la suite du rendez-vous épié où Marck, persuadé de leur innocence, demande à Isolde de l'aider à retenir Tristrant à la cour. Dans les deux œuvres la reine fait ce que lui demande le roi ;

— dans *Tristan le Moine* comme chez Eilhart, Tristan est conjuré au nom d'Isolde la reine de révéler un secret ;

— Isolde rappelle dans sa plainte funèbre le combat de Tristan contre le dragon, comment elle l'a transporté dans ses appartements et comment elle l'a soigné, et surtout elle raconte l'histoire du sénéchal dont Tristan par son exploit l'a sauvée : grâce à lui elle n'est pas devenue la femme d'un porte-plat. Comme ce mot (*schüsselträger*) ne se trouve que chez Eilhart, l'influence de ce dernier est ici certaine. De même, elle rappelle que Tristan pensait qu'il était préférable pour elle qu'elle devînt l'épouse d'un roi ;

— comme chez Eilhart, Marke regrette de ne pas avoir donné son royaume à Tristan ;

— comme lors d'une venue de Tristrant en Cornouailles, le rendez-vous d'amour a lieu à minuit dans le verger auprès de la fontaine et les amants déplorent que la nuit soit si vite passée.

Cependant nulle part dans la tradition on ne trouve ces motifs :

— certes il est chez Eilhart souvent question d'un anneau comme signe de reconnaissance, toutefois on ne rencontre jamais un anneau avec un saphir ;

— le déguisement de Tristan en moine est nouveau ;

— le motif de l'amant simulant sa propre mort pour approcher la bien-aimée est également propre à *Tristan le Moine* ;

— on peut ajouter le fait que Tristan défigure un cadavre pour le rendre méconnaissable et pouvoir changer d'identité.

Gertrude Schoepperle[1] pensait que ces deux derniers motifs avaient été empruntés au folklore. Nous préférons poser l'hypothèse que le poète de *Tristan le Moine* avait une connaissance étendue de la littérature tristanienne, peut-être par voie orale, et qu'il s'en est inspiré pour composer son œuvre ; il aura pu aussi étoffer le texte d'un modèle sans doute français avec des thèmes pris dans la littérature tristanienne — et arthurienne — allemande comme dans le folklore ou toute autre tradition orale.

1. *Tristan and Isold. A Study of the Sources of the Romance*, New York, Burt Franklin, 1963, t. I, p. 235 et suiv.

Essai d'interprétation.

— *L'amour de Tristan et d'Isolde.*

Au centre du poème se trouve l'amour exemplaire de Tristan et d'Isolde, auquel il est fait allusion dans les premiers vers. Pour Guenièvre, par exemple, Tristan est le modèle de tous les amants, et toutes les femmes devraient à son avis le pleurer, lui qui apprenait à tous les hommes comment ils doivent aimer. Maintenant qu'il est mort, l'amour a fui le royaume d'Artus. C'est par amour pour sa dame que Tristan est devenu moine, exactement comme dans le *Tristrant* d'Eilhart et dans les *Folies* le héros est devenu fou par amour. La détresse amoureuse le pousse à la mort et, dans son monologue, il varie le thème *liep/leit*[1] sur un ton qui ressemble à celui de Gottfried. Dans sa plainte funèbre, où elle rappelle les événements importants de la vie de Tristan, Isolde loue avec des accents lyriques l'amour exemplaire que Tristan avait pour elle, et elle souligne les tourments qu'il a soufferts pour l'amour d'elle : il l'a servie (au sens du service d'amour) avec zèle. Elle aussi l'aime depuis toujours, sans que le philtre soit mentionné. Et maintenant que la mort l'a séparée à jamais de lui, pense-t-elle, elle devra vivre sans joie.

Le thème de l'opposition entre amour conjugal et amour extraconjugal, adultère, est abordé, et c'est l'amour adultère qui passe ici pour le plus fort. Du fait qu'il s'est rendu avec son épouse légitime à la cour d'Artus, Tristan rêve que la reine lui reproche d'aimer son épouse davantage qu'elle-même et que, pour le punir, elle lui retirera sa grâce, et ses craintes l'agitent dans son sommeil : il a peur de mourir de douleur. Il sait clairement qu'il ne peut vivre sans la reine : elle est sa vie. C'est pour ces raisons qu'il décide de se rendre auprès d'elle, dût-il en mourir. Cependant, d'après l'idéologie de l'amour courtois, il est impensable que l'amie puisse être jalouse de l'épouse, puisque l'amour entre époux n'existe pas.

Le thème de la jalousie de la reine est un élément nouveau dans la tradition tristanienne et laisse entrevoir une nouvelle prise de position vis-à-vis de l'amour tristanien.

— *Réhabilitation de l'amour conjugal ?*

Même si la « dame » *(frouwe)* est opposée à l'épouse légitime *(elich wip)*, c'est-à-dire l'amour adultère aux liens conjugaux, ceux-ci sont pour ainsi dire réhabilités : cela doit être montré par deux exemples.

Dans sa plainte funèbre, Isolde aux Blanches Mains fait allusion à une éventuelle liaison de son époux. Elle craignait qu'il n'aimât une autre femme plus qu'elle-même. Cependant, elle reconnaît avoir éprouvé grâce au héros plus de joies qu'une autre femme. Il lui a apporté un bonheur sans fin, maintenant elle est sans joie. Que Tristan l'ait choisie pour épouse serait déjà suffisant pour la combler de bonheur, et elle témoigne à Tristan mort son grand amour. À l'opposé des autres poèmes de Tristan, Isolde aux Blanches Mains semble — selon toute apparence — avoir eu avec Tristan une union conjugale

1. « Joie/souffrance. »

sans problème[1], et il est indubitable que Tristan lui aussi avait une certaine sympathie pour son épouse, même si cette sympathie n'est due qu'à l'homonymie. À deux reprises, Isolde aux Blanches Mains exprime le vœu de mourir avec Tristan. Elle pleure des larmes de sang : ce motif épique est lié à Kriemhilt, l'épouse parfaite, et Isolde aux Blanches Mains aimerait — tout comme Enite, une autre épouse exemplaire[2] — se suicider, si... elle avait une épée. Et maintenant qu'elle doit vivre sans Tristan, elle veut se retirer dans un monastère. Tout cela pourrait montrer qu'on assiste ici à une certaine revalorisation du mariage.

Pour la première fois dans la tradition, il est dit clairement que Marke mène avec son épouse Isolde la Blonde une vie conjugale tout à fait normale : il l'invite à venir dormir avec lui[3] ; elle refuse tant que Tristan n'est pas enterré. Un peu plus tard, quand le roi vient trouver sa femme, qui feint d'être malade, il l'embrasse tendrement sur la bouche, imposant ainsi ses droits d'époux. Il lui manifeste son amour en se montrant attentif et soucieux ; il affirme expressément qu'il ne peut vivre sans Isolde[4].

Ces détails contribuent-ils à une réhabilitation du mariage ? Le fait est qu'il n'y a rien dans le comportement de Marke qui le discrédite en tant qu'époux, comme c'est par exemple le cas dans le *Tristan* de Gottfried, où le roi nourrit un amour purement sensuel pour Isolde, qu'il veut avoir « non pour l'honneur, mais pour le corps[5] ». Et lorsque, à la fin de l'œuvre, le poète regrette que Marke, qui confie la soi-disant malade Isolde au soi-disant médecin, frère Wit (c'est-à-dire Tristan), agisse comme Ysengrin confiant Hersant à Reinhart[6], il n'est pas exclu qu'il témoigne là de sa sympathie à son égard.

— *Le milieu dans lequel se déroule l'action.*

La société présentée est la société aristocratique de cour. Les invités de Guenièvre et d'Artus sont présentés dans un ordre précis : princes, hommes libres, chevaliers[7], ce qui montre que les chevaliers, séparés des hommes libres, se situent au niveau le plus bas de la hiérarchie sociale et que parmi eux peuvent se trouver des hommes non libres. Il en résulte que les chevaliers n'appartiennent pas automatiquement à l'aristocratie[8]. Dans la suite de Tristan, on trouve aussi bien *ritter* (chevaliers) que *frouwen* (dames), selon une formule courante dans la littérature du XIIIe siècle : dans notre texte, les dames, qui ne font plus partie des classes dirigeantes de l'aristocratie, se trouvent dans le voisinage des chevaliers et des ministériaux. Et il est remarquable que les chevaliers soient absents de l'entourage le plus

1. Rappelons que, dans les autres poèmes, le mariage de Tristan et d'Yseut aux Blanches Mains n'est consommé que très tardivement (jamais chez Thomas).

2. Kriemhilt est l'héroïne de la *Chanson des Nibelungen* ; Enite est l'épouse d'Erec dans les romans de Chrétien de Troyes et de Hartmann d'Aue.

3. Voir p. 1052 (v. 2235).

4. Voir p. 1056 (v. 2538-2539).

5. Voir p. 613 (v. 17727).

6. Voir p. 1058 (v. 2656-2659).

7. Voir p. 1023 (v. 42-43) : *Fürsten, frigen, rytter.*

8. Voir p. 1023 et n. 1.

proche de Marke pleurant Tristan : il n'est là question que de *fürsten und frigen*, princes et hommes libres. Cependant, Tristan et Keydin sont appelés « chevaliers » *(ritter)*. Pour ce qui est de Tristan, Kornewal indique qu'il est un roi puissant ; malgré tout il s'est mis au service d'un autre seigneur, le roi Marke, qu'il sert comme s'il était son *knecht*, son homme d'armes, ce que lui reproche d'ailleurs Kornewal : il juge sans doute cette attitude indigne de sa condition royale. Pour l'honneur de Marke, Tristan a accompli nombre d'exploits, tels le combat contre Morolt et la conquête d'Isolde. Il s'agit de la même situation juridique que chez Eilhart, dans l'œuvre duquel Rigalin puis Tristrant se mettent au service de Marck. Et ce qui frappe particulièrement dans notre texte, c'est que Tristan est un héros aimé de toutes les classes de la société : « Les serviteurs et les seigneurs, les humbles et les puissants, les pauvres et les riches, tous pleurèrent Tristan[1] » ; rappelons que dans le *Tristan* de Béroul le peuple tout entier a pitié du héros qui vient d'être pris sur le fait.

D'autre part, l'auteur accorde une grande valeur au faste qui reflète la position sociale des personnages : plus un prince a de chevaliers (et de dames) dans son entourage, plus il est puissant, et plus il a de prestige. Tristan est donc suivi d'« une imposante troupe de chevaliers accompagnés de belles dames[2] », et chacun doit être vêtu de la plus somptueuse façon : c'est pourquoi Tristan fait confectionner pour son épouse, pour les membres de son escorte et pour lui-même des vêtements magnifiques qui sont décrits par le menu, le poète soulignant que tout cela est conforme au prestige, à la position sociale du héros[3].

Les chevaliers ont, ès qualités, un cheval, mais les dames doivent également chevaucher : Tristan procure à chacune des dames un superbe palefroi noir. Il est indiqué que « sa suite chevauchait derrière lui fort courtoisement, dépourvue de toutes manières de rustre[4] », et c'est à ses belles manières qu'on reconnaît Tristan. En fin de compte c'est Guenièvre elle-même qui est honorée par le fait que ses invités sont venus « en équipage si distingué » à sa fête[5].

De même, le mode de vie est celui de l'aristocratie de cour. Lors de l'arrivée des invités, il est joué de la musique ; un tournoi ouvre les festivités ; après le banquet se produisent des jongleurs.

En trois endroits, cependant, on rencontre une dissonance :

Après la fête, les chevaliers restent dans la grande salle et, au lieu d'aller paisiblement se coucher, ils commencent à crier, à se battre, à danser et à sauter jusqu'à minuit ; puis ils s'effondrent et s'endorment aussitôt sur le sol jonché d'herbe et de paille. Cette scène évoque certes celle où dans le *Tristrant* d'Eilhart les chevaliers d'Arthur organisent une rixe, mais chez Eilhart cette rixe a une fonction dans l'action : il s'agissait de protéger Tristrant contre Marck. Ici, au contraire, cet interlude burlesque peut être qualifié d'élément grotesque.

1. P. 1045 (v. 1685-1688).
2. P. 1030 (v. 487-488).
3. Voir p. 1027 (v. 292).
4. P. 1030 (v. 500-501).
5. P. 1031 (v. 557-564).

Au milieu de la plainte funèbre d'Isolde, qui est à peu près conforme à l'idéologie de l'amour courtois, Tristan, déguisé en moine, ne pense qu'à consommer cet amour de la manière la plus matérielle qui soit : « il se pourrait bien que nous recouvrions tous deux la joie si nous trouvions de la paille pour faire un lit[1] ».

Attirons pour finir l'attention sur un détail réaliste qui contraste avec le caractère courtois du récit : Isolde ouvre les blessures du chevalier mort et les tâte ; mais elle n'a d'autre baume que ses larmes[2]. Au reste, d'autres détails, qu'on pourrait qualifier d'exagérations épiques, renvoient à un autre genre que la littérature aristocratique de cour, à savoir à l'épopée : comme Kriemhilt dans la *Chanson des Nibelungen*, Isolde aux Blanches Mains pleure des larmes de sang[3] ; et le cœur d'Isolde la reine saigne de douleur[4].

Finalement on constate une certaine ambivalence face à la chevalerie :

D'une part Tristan passe pour la quintessence aussi bien de l'amant que du chevalier. C'est à cette valeur exemplaire comme chevalier qu'il doit d'être invité à la Table ronde[5]. Il en va de même pour Keydin, ce qui n'était pas le cas chez Eilhart. On observe d'autre part que pour désigner la haute valeur guerrière de Tristan Marke notamment utilise des dénominations appartenant au vocabulaire épique. Mais il y a encore plus intéressant : dans sa confession, Tristan, qui se fait passer pour le meurtrier, souligne à deux reprises que le combat est livré en quête de gloire[6], et comme il désire expier sa faute sur terre en se faisant moine[7], on peut penser que le combat chevaleresque ainsi compris est considéré comme une sorte de crime. Et l'auteur de *Tristan le Moine* prend explicitement ses distances face à la chevalerie et à la vie chevaleresque : « À quoi te servit cette fâcheuse expédition quand tu allais en quête d'aventure ? Hélas ! c'était toujours ton habitude de désirer ardemment te rendre là où on conquiert gloire et honneur avec des épées et des javelots[8] », s'écrie Isolde la reine, qui croit son ami mort. Il est tout à fait vain d'aller en quête d'aventures et de livrer combat afin d'acquérir gloire et honneur : il n'y a pas plus grande distanciation face à l'idéologie chevaleresque telle qu'elle se dégage des romans arthuriens classiques.

Enfin, comme chez Gottfried, c'est plus l'intelligence que la valeur chevaleresque qui est le moteur de l'action : alors que, dans « Tristan ménestrel », c'est après avoir participé à un tournoi que le héros peut rejoindre Isolde, dans *Tristan le Moine* c'est grâce à son intelligence, en faisant intervenir la ruse, que Tristan met à profit, pour son dessein — revoir sa bien-aimée —, la découverte du cadavre du chevalier, et c'est avec rouerie que la reine Isolde réussit à dissimuler devant le roi Marke sa grande tristesse à l'annonce de la mort présumée de Tristan et qu'elle trouve le moyen d'organiser un rendez-vous avec son amant.

1. P. 1049 (v. 1971-1972).
2. Voir p. 1047 (v. 1872-1873).
3. Voir p. 1040.
4. Voir p. 1047.
5. Voir p. 1030.
6. Voir p. 1036.
7. Voir *ibid.*
8. P. 1050 (v. 2053-2058).

Si nous nous demandons, pour finir, comment l'auteur de *Tristan le Moine* a « reçu » l'histoire de Tristan qui, fondée sur le conflit entre amour et mariage, entre une relation amoureuse existentielle et des liens conjugaux institutionnalisés par la société féodale, est par essence une histoire explosive, subversive, voire antisociale, si nous nous demandons quelle est sa prise de position face à cette histoire aux virtualités révolutionnaires, nous pouvons dire, avec précaution — dans l'ignorance de la source du poète, nous ne pouvons pas mesurer son apport personnel —, qu'il occupe une position intermédiaire, qu'il représente une sorte de compromis entre d'une part le *Tristan* de Gottfried, qui est le seul à avoir réussi à révéler sur le plan idéologique et fonctionnel les virtualités révolutionnaires du thème, et d'autre part aussi bien la continuation d'Ulrich de Türheim[1] (vers 1235) que celle de Heinrich de Freiberg (entre 1270 et 1280) : loin de lui l'intention de réinterpréter le thème de Tristan, pour en faire un « exemplum à ne pas suivre ». Au contraire, comme Gottfried, le poète de *Tristan le Moine* rejette le combat livré pour la seule gloire personnelle ; ses héros viennent à bout des difficultés non grâce à leur force physique, à leur valeur guerrière, mais grâce à leur intelligence, en faisant intervenir la ruse ; comme Gottfried aussi, notre poète libère ses héros du mécanisme du philtre, dont il n'est nulle part question : il est clair qu'Iseut aime Tristan depuis toujours ; le droit individuel à l'amour est reconnu, et ils sont considérés comme des amants exemplaires ; la dame et l'épouse légitime (*frouwe* et *elich wip*) sont opposées, et l'amour pour la dame est considéré comme supérieur aux liens conjugaux avec l'épouse légitime. Mais en même temps les relations entre Tristan et Isolde la reine ne sont pas universellement connues, ce qui leur enlève un peu de leur valeur absolue, les droits de l'épouse légitime (et de la société) sont reconnus — sinon l'invitation de Guenièvre ne plongerait pas Tristan dans un pénible dilemme et il n'emmènerait pas Isolde aux Blanches Mains —, enfin on assiste à une sorte de revalorisation du mariage et il n'y a rien dans le comportement de Marke qui en lui pourrait discréditer l'époux, et l'auteur regrette qu'il soit si naïf, montrant par là sa sympathie.

Bref, nous n'assistons pas à une réinterprétation complète de l'histoire, accomplie par crainte de sa valeur explosive et aboutissant à une vraie trahison, mais seulement à un léger aménagement qui brise tout de même la pointe subversive de l'amour tristanien[2].

DANIELLE BUSCHINGER.

1. C'est entre ces deux œuvres, celle de Gottfried et celle d'Ulrich, que figure *Tristan le Moine* dans la tradition manuscrite : position hautement symbolique.

2. Sur *Tristan le Moine*, voir Danielle Buschinger, « *Tristan le Moine* », *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial*, Actes du colloque des 10, 11 et 12 janvier 1986, Göppingen, Kümmerle, 1986.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Tristan le Moine nous est connu par un seul manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale autrichienne de Vienne sous la cote Cod. Vind. Ser. Nov. 3968. Ce manuscrit a été édité par Betty C. Bushey[1], puis par Albrecht Classen[2]. Nous avons fondé notre traduction (pour laquelle l'aide de W. Spiewok a été précieuse) sur l'édition d'Albrecht Classen.

Tous les alinéas figurant dans la traduction sont de notre fait.

D. B.

NOTES

Page 1023.

1. La société féodale était composée d'hommes libres et d'hommes non libres. En terre d'Empire, où le clivage de la société en libres et non libres s'est estompé moins vite qu'en France (où chevalerie et noblesse étaient identifiées), les chevaliers étaient distincts des princes, seuls tenus pour de vrais nobles, et n'appartenaient pas automatiquement à la noblesse; ils étaient parfois, comme ici, distincts des hommes libres : la chevalerie désigne un état militaire, une condition sociale, liée au service. Ce passage de *Tristan le Moine* est un témoin intéressant de la hiérarchie type : « princes, hommes libres, chevaliers », au XIIIe siècle.

Page 1026.

1. On doit amender le texte allemand, qui semble lacunaire.

Page 1027.

1. Chez Eilhart notamment, Antret est l'adversaire des amants.
2. Pour donner un sens à la phrase, nous modifions légèrement le texte.

Page 1029.

1. Le texte est incertain; notre traduction est conjecturale. On pourrait également traduire : « Si je ne l'avais pas vu moi-même, il pourrait bien assurer sans aucun doute que le harnais était très précieux. »

1. *Tristan als Mönch'.* Untersuchungen und kritische Edition, Göppingen, Kümmerle, 1974.
2. *Tristan als Mönch' (mitellhochdeutsch und neuhochdeutsch)*, Originaltext und Porsaübersetzung in synoptischem Druck, Greifswald, Reineke Verlag, 1995.

Page 1034.

1. Le texte est corrompu.

Page 1036.

1. Mélange de latin et d'allemand dans le texte : *crede mich*. De même p. 1051 et 1057.

Page 1039.

1. Il s'agit d'Isolde la reine, dont Ginover connaît la liaison avec Tristan.
2. Le texte, peu clair, est amendé par l'éditeur.
3. Le texte, très obscur, est amendé par l'éditeur.

Page 1040.

1. Nous adoptons la traduction proposée par Fedor Bech, « Zur Kritik und Erklärung des von H. Paul herausgegebenen Gedichtes : Tristan als Mönch », *ZfdPh*, 29 (1897), p. 342 et suiv.
2. Isolde fait allusion à plusieurs liaisons de Tristan, mais apparemment elle n'est pas au courant de son amour pour Isolde la reine.

Page 1042.

1. Il s'agit ici du roi Marke, qui, dans le passé, avait rendu la vie difficile à Tristan.

Page 1043.

1. Le texte est lacunaire ; nous le complétons du mieux possible.

Page 1044.

1. Allusion à la scène du rendez-vous épié telle que la raconte Eilhart.
2. Allusion à l'épisode, commun à tous les romans complets de Tristan, où Marke découvre dans la forêt les amants endormis mais séparés par l'épée de Tristan (Eilhart, p. 324 ; Gottfried, p. 610).
3. Allusion à l'épisode du jugement de Dieu chez Gottfried (voir p. 585).

Page 1047.

1. Allusion à l'épisode où Isolde a soigné Tristan blessé par le Morolt. Chez Eilhart (p. 279), la princesse irlandaise soigna le héros en lui envoyant des onguents sans jamais le voir. Chez Gottfried, c'est la mère de la jeune fille qui soigna le blessé.

Page 1048.

1. Le texte, peut-être lacunaire, n'est pas clair ; notre traduction est conjecturale.

2. Telle est la version d'Eilhart (voir p. 288) ; chez Gottfried (p. 510-512), c'est à nouveau la mère d'Isolde qui s'occupe du héros.
3. En moyen haut allemand *schüsselträger*, désignation, chez Eilhart uniquement, du sénéchal couard.

Page 1049.

1. Il s'agit de l'autre Isolde.
2. Les vers 2014-2040 avec les variations sur *liep* et *liet* sont une tentative d'imitation de Gottfried (voir le prologue et également les vers 2390-2413 et 2477-2488, p. 420-421).
3. *Vederspil*, leçon du manuscrit, n'a pas de sens ; nous corrigeons en *nîtspiel* (« combat », « hostilité »).

Page 1050.

1. Le texte est peu clair ; notre traduction est conjecturale.

Page 1051.

1. Mélange de latin et d'allemand dans le texte : *bruoder, benedis [...] meister, dominus.*
2. Mélange de latin et d'allemand dans le texte : *crede mich.*

Page 1052.

1. Traduction conjecturale ; le texte est incompréhensible.
2. Voir n. 1, p. 492.

Page 1054.

1. Il s'agit du petit anneau avec le saphir dont il est question p. 1052 (v. 2220 et suiv.).
2. Plus exactement « en welche » ; mais la langue welche la plus célèbre est le français, d'où notre traduction.

Page 1055.

1. Le texte original a sans nul doute été modifié par des corrections ultérieures ou altéré par des erreurs de copistes, si bien qu'il n'est plus du tout sûr : notre traduction est conjecturale.
2. Le *Tristrant* d'Eilhart (p. 362) est le seul témoin de la tradition tristanienne qui rapporte la mort de Brangene, la suivante et amie d'Isolde.

Page 1057.

1. Mélange de latin et d'allemand : *crede mich.*
2. Texte incertain ; notre traduction est conjecturale.

Page 1058.

1. Il s'agit d'une allusion au *Reinhart Fuchs* de Heinrich der Glî-

chesaere (adaptation du *Roman de Renart* français, écrite en Alsace soit vers 1162, soit vers 1190), où Ysengrin confie son épouse Hersant à Reinhart, qui aussitôt lui fait la cour (v. 416 et suiv.). Voir la traduction française de *Reinhart Fuchs* procurée par Danielle Buschinger et Jean-Marc Pastré, Greifswald, Reineke Verlag, 1993 (RTR, 5).

2. Périphrase élégante pour « faire l'amour ».

3. Tel est le nom de la patrie de Tristan chez Gottfried.

LA TAVOLA RITONDA

NOTICE

La matière de Bretagne manifeste sa présence en Italie dès le cours du XIIe siècle. Sur l'archivolte de l'une des portes de la cathédrale de Modène défile une série de cavaliers, dont le sculpteur a soigneusement gravé les noms au-dessus des figures : « Artus de Bretania », « Galvaginus », « Che », « Carrado »... Vers la même époque, dans les registres baptismaux apparaissent, à côté des prénoms familiers d'origine classique ou chrétienne, les noms de nouveaux héros : « Artusius », « Galvanus », « Tristaynus ». Les poètes courtois de l'école de Sicile évoquent affectueusement, tel Giacomo da Lentini, leurs personnages modèles : « *Più bella mi parete / D'Isotta la bionda* », « Plus belle vous me paraissez / Qu'Yseut la Blonde ». Et dans la littérature italienne cette présence se perpétue jusqu'à l'œuvre de l'Arioste et de Boiardo[1].

L'histoire des amants de Cornouailles pénètre les multiples cours de la péninsule : les murs s'ornent de fresques tristaniennes — comme celles de Pisanello à Mantoue ; les bibliothèques des Visconti, des Este, des Gonzague s'enrichissent d'une foule de manuscrits français de *Tristan et Yseut*[2]. Dante les lit[3]...

Cependant, vers la fin du XIIIe siècle, paraît une version ombro-toscane du *Tristan en prose*, celle qu'on nomme *Tristano riccardiano*[4]. Texte incomplet, il comprend les parties anciennes de la légende, et quelques épisodes inconnus à la version française. Il s'agit d'une lecture déjà « communale » du mythe, où la dimension historique s'affirme. Dans l'épisode de la Petite Bretagne, le conflit qui oppose

1. Voir C. Segre, introduction à *Prose di romanzi. Il romanzo cortese in Italia nei secoli XIII e XIV*, a cura di F. Arese, Turin, U.T.E.T., 1950, p. 9 et 10.

2. Voir M. J. Heijkant, introduction à *Tristano riccardiano*, Parme, Pratiche Editrice, 1991, p. 8.

3. Voir P. Rajna, « Dante e i romanzi della Table Ronde », *Nuova Antologia*, 206, 1920 ; D. Branca Del Corno, « Romanzi arturiani », *Enciclopedia dantesca IV*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1984 ; et A. Viscardi, « I Romanzi cortesi », *ibid.*

4. *Tristano riccardiano*, texte critique de E. G. Parodi, Bologne, Romagnoli / Dall'Acqua, 1896 ; nouvelle édition, avec introduction et notes, de M. J. Heijkant, citée ci-dessus n. 2.

le roi à son neveu eſt présenté comme une guerre entre cités, et Triſtan, qui joint à une force prodigieuse un comportement réglé sur l'idéal de « prudence », se révèle à la fois grand *condottiere* et excellent gouvernant[1].

Le cœur de l'hiſtoire contée n'eſt pas l'amour tragique, mais la conquête de la perfection chevaleresque, atteinte à travers un long processus d'*ensenhamen* à l'intérieur duquel la passion amoureuse a introduit une sorte de dangereuse parenthèse... Il s'agira désormais pour Triſtan d'être admis à retrouver sa place parmi les chevaliers de la Table ronde. Le fol amour doit donc se changer en *fine amor*. Et, à chaque étape du parcours intérieur, Yseut choisit de façon parallèle, autonome — alors que dans la version française elle suit Triſtan, et parfois hésite à le suivre... Par ailleurs, joie et jouissance leur appartiennent, et le bonheur qu'ils partagent eſt inconnu à tout autre...

C'eſt un peu plus tard, vers le deuxième quart du XIVe siècle — peu après la mort de Dante —, qu'un autre conteur anonyme compose la *Tavola ritonda*[2], qui reprend en partie le *Triſtan riccardiano*, en partie le *Triſtan* de Thomas, avec des réminiscences du roman de Ruſtichello de Pise[3] et du *Roman de Triſtan*. On lit sur la première page de l'un des manuscrits, celui de la Bibliothèque communale de Sienne[4] : « Ceci eſt le livre des hiſtoires de la Table ronde et de messire Triſtan et de messire Lancelot et de beaucoup d'autres chevaliers. »

La *Tavola ritonda* peut en effet se définir comme une somme d'hiſtoires arthuriennes et triſtaniennes, qui commencent au temps du roi Uter Pandragon et des barons de l'ancienne Taula, et s'achèvent par une sorte de « liquidation anti-héroïque » des chevaliers et de la chevalerie[5] : « Tous les gens qui reſtèrent après la mort du roi Arthur abandonnèrent la ville de Camelot et la région, et chacun rentra chez soi[6]. » Brusque fermeture du théâtre. Les rideaux retombent, la scène eſt vide. Ce qui a été vu était un rêve, un rêve d'enfance. On eſt désormais dans la vie réelle, dans la commune actuelle...

Les jugements littéraires sur l'ouvrage sont mitigés : on s'accorde à lui trouver une plus grande valeur artiſtique qu'au *Triſtano riccardiano*, mais au détriment de la « belle simplicité » du texte plus ancien. L'auteur eſt volontiers qualifié de « pédant » — il saisit la moindre occasion pour adminiſtrer au lecteur une généalogie complète de ses personnages —, de « moraliſte trivial » — « il farcit son hiſtoire de proverbes et de sentences[7] ».

1. D. Branca Del Corno, « Romanzi arturiani », p. 15.
2. *La Tavola ritonda o l'Iſtoria di Triſtano*, édition de F. L. Polidori, Bologne, Romagnoli, 1864.
3. Ruſtichello da Pisa, *Le Roman de Meliadus*, édition critique, traduction et commentaire de Fabrizio Cigni, introduction de Valeria Bertolucci Pizzorusso, Pise, Cassa di Risparmio, 1994.
4. Ce manuscrit comprend l'introduction et les onze premiers chapitres. Voir la Préface de l'édition Polidori, p. LV et LVI.
5. C. Segre, introduction à *Prose di romanzi. Il romanzo cortese in Italia nei secoli XIII et XIV*, p. 24.
6. *La Tavola ritonda*, p. 544.
7. C. Segre, introduction à *Prose di romanzi. Il romanzo cortese in Italia nei secoli XIII e XIV*, p. 24.

Certes, dans cette réécriture d'épisodes plus ou moins connus — et à travers la transcription imparfaite de Polidori[1] —, longueurs et lourdeurs abondent, et les lacunes, non signalées à l'intérieur des phrases, brouillent assez souvent la continuité du récit.

Mais les personnages de Tristan et d'Yseut y sont dessinés avec force, avec grâce. Ils vivent leurs aventures avec une fraîcheur et une plénitude renouvelantes, qui les éloignent brusquement de leurs modèles récents, et des versions les plus anciennes, les plus mythiques — celle de Thomas surtout dès les premières, que la *Tavola ritonda* reprend en partie, avec des variantes et des innovations frappantes. Ainsi, dans la traversée qui les emmène vers le roi Marc et où Tristan s'ingénie à distraire Yseut — « et pour elle il n'avait aucune pensée folle ni coupable, et la traitait comme si elle eut été sa sœur[2] » —, le quatrième jour, les deux jeunes gens jouent aux échecs. Il fait très chaud, ils ont soif, ils demandent du vin. Governal et Brandeis, l'écuyer et la servante, se trompent de bouteille dans la soute, et leur apportent le philtre préparé par la reine d'Irlande pour le roi Marc et pour Yseut : philtre « composé de si fortes poudres et de tant de pierres précieuses qu'à vouloir l'estimer il valait plus de cent marcs d'or[3] ». S'apercevant de leur erreur, les coupables jettent sur le sol le reste du breuvage ; la petite chienne d'Yseut, aussitôt, le lèche : « elle fut ensuite dans la compagnie des deux loyaux amants, et dans sa vie elle ne les abandonna plus jamais[4] », tandis que les dernières gouttes du philtre tombées sur le sol « s'y fixèrent si étroitement qu'on n'aurait plus pu l'en enlever, même avec tous les fers du monde, et que le bois du navire n'aurait plus jamais pu en être détaché, à cause de la puissance du breuvage[5] ».

La force magique du philtre est démontrée de la sorte ; et l'hyperbole est telle, dans le texte, que cette force, qui est corporelle et physique (elle colle entre elles les planches du navire), devient du même coup emblème de la toute-puissance et du caractère inéluctable de la passion d'amour.

Cependant Tristan et Yseut s'enflamment, s'étonnent, et se regardent. Ils continuent à jouer aux échecs ; mais ils confondent à présent le dauphin et la reine, le roi et le cavalier, et « leur jeu devient si tourmenté que chacun des deux se croit mort, par la faute de ce breuvage composé pour forcer la nature et soumettre la raison et la volonté, et donner volonté de plaisir ». « Voyant ensemble leurs visages amoureux et plaisants, ils ne pouvaient se rassasier de se regarder l'un l'autre[6]. » « Et à ce point les deux amants ne se tourmentent pas de beaucoup de paroles, mais [...] ils quittent le jeu et l'échiquier, et s'en vont dans la chambre du navire ; et lorsque Tristan dit : " Mon espoir,

1. Voir Mario Eusebi, « Reliquie del *Tristano* di Thomas nella *Tavola ritonda* », *Cultura neolatina*, 1979, p. 1-6 ; une nouvelle édition de la *Tavola ritonda* est en préparation chez Rizzoli, par E. Trevi.
2. *La Tavola ritonda*, p. 117.
3. *Ibid.*, p. 121.
4. *Ibid.*, p. 116.
5. *Ibid.*, p. 117.
6. *Ibid.*

Yseut, joie de mon âme, d'où m'est venue à présent une pensée ainsi faite, que je vous aime plus que moi-même ?", Yseut répond : "Tristan, ma joie et ma consolation, repos et vie de mon cœur, si vous m'aimez, moi je vous aime avec le désir de mon cœur, et je vous aime autant que je peux." Et à ce point ils s'embrassent et se baisent, et se mettent sur un riche lit de soie[1]. »

La joie d'amour scellée par le philtre se suffit à elle-même et se justifie par elle-même, excluant toute culpabilité. Tristan — rappelle l'auteur de la *Tavola ritonda* au moment d'entamer l'histoire des deux amants — est un chevalier qui possède quatre grandes vertus, qui sont « les colonnes du monde » : « loyauté, prouesse, amour et courtoisie ». Toutefois, la contradiction insoluble entre l'amour et le devoir de chevalerie l'amène à être « le plus malheureux chevalier du monde », sans cesse « dolent et pensif ». Le doute amoureux l'amène à la folie. La contradiction le gouverne.

Quant à Yseut, l'intensité et la détermination de son amour sont telles qu'elle peut mentir au roi Marc avec naturel et tranquillité : son destin est tracé, et le devoir de sa vie coïncide avec l'amour pour Tristan. Elle le défend avec intelligence et invention, une grande maîtrise de la rhétorique, un extrême contrôle de soi. « Femme très avisée » — l'auteur le signale au passage avec admiration —, elle risque à chaque instant la condamnation à mort pour adultère, et lutte avec l'énergie d'une rebelle, manifestant tout à coup une sorte de malice enfantine, dans un instant de bonheur échappant à tout le reste... Lorsque Marc, capricieux et influençable, s'est laissé persuader par un conseiller d'éloigner sa femme et son neveu, afin de se séparer de la source de ses soucis et de ses douleurs, les deux amants, apparemment très affligés, prennent congé de la cour et s'en vont : « Alors Tristan, avec de grands soupirs, et la reine, avec beaucoup de larmes, sortent de la ville et se mettent à chevaucher ensemble. Chevauchant de la sorte, Yseut, qui avait pleuré devant le roi, commença à chanter une douce mélodie ; et Tristan, qui avait tant soupiré, commença à rire [...][2]. »

Le charme de la *Tavola ritonda* — et sa plus profonde originalité historique — est sans doute lié à cette lueur de rébellion. Malgré l'effort de Tristan pour retrouver, à force de prouesses, sa place à l'intérieur de la communauté chevaleresque arthurienne, le monde qu'il recherche, auquel il se sent encore appartenir, touche désormais à sa fin. Et Yseut, un peu plus que lui sans doute, Yseut, un peu Héloïse dans sa fierté, dans son exigence souveraine, le sait déjà...

JACQUELINE RISSET.

BIBLIOGRAPHIE

BRANCA DEL CORNO (D.), *I Romanzi italiani di Tristano e la Tavola ritonda*, Florence, Olschki, 1968.

1. *Ibid.*, p. 118.
2. *Ibid.*, p. 245.

Eusebi (M.), « Reliquie del *Tristano* di Thomas nella *Tavola ritonda* », *Cultura neolatina*, 1979, p. 1-6.
Gardner (E.), *The Arthurian Legend in Italy*, Londres, Dent, et New York, Dutton, 1930.
Heijkant (M. J.), *La Tradizione del « Tristan » in prosa in Italia e proposte di studio sul « Tristano riccardiano »*, Nimiège, 1989.
Holtus (G.), « La " Matière de Bretagne " en Italie ; quelques réflexions sur la transposition du vocabulaire et des structures sociales, *Actes du 14e congrès arthurien*, Presses universitaires de Rennes, 1985.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Cette traduction a été conduite à partir de l'édition dite Polidori : *La Tavola ritonda o l'Istoria di Tristano, testo di lingua*, per cura di F. L. Polidori, Bologne, Romagnoli, 1864, dont le texte se fonde principalement sur un manuscrit de la bibliothèque Laurenziana de Florence, Plut. XLIV, 27, rédigé probablement à Florence dans le deuxième quart du XIVe siècle. Dans ce manuscrit les onze premiers chapitres manquent ; l'éditeur a eu recours à un manuscrit de la Bibliothèque communale de Sienne, cod. I, VII, 13, achevé en 1468. Parmi les autres manuscrits auxquels l'éditeur s'est rapporté dans les cas douteux, le plus important est le Magliabechiano Palc. II n° 68, achevé à Florence en 1391.

Les épisodes choisis pour ce volume ont pour modèle la version de Thomas. Dans la traduction, je me suis efforcée de laisser visible le jeu désordonné des temps des verbes, qui communique une lourdeur et parfois même une certaine incohérence au récit, mais qui donne aussi au texte sa couleur souvent très orale, et aussi une sorte de précipitation dramatique naïve qui lui est propre.

J. R.

CHANSONS SCANDINAVES

NOTICE

Le trésor médiéval des lettres scandinaves et surtout islandaises, poèmes eddiques et scaldiques, sagas en tous genres — l'un des joyaux littéraires de l'Occident en vérité —, était trop précieux pour que ses détenteurs ne fussent pas conscients de sa valeur. Il faut imaginer que ces textes superbes, une fois passé l'âge d'or de leur rédaction (les XIIe et XIIIe siècles essentiellement), sont demeurés vivants chez les peuples du Nord, soit tels quels, et de là vient la fièvre de copie qui s'empara notamment des Islandais pendant des siècles, soit sous des formes dérivées qui s'appellent *rímur* ou *dansar* en islandais

ancien, ou encore *thjódkvædi*, *fornkvædi* (chant « national », chant ancien). Mais la Scandinavie tout entière les a chéris et redits, chantés ou dansés pendant fort longtemps — voire jusqu'à notre époque.

Lorsque, sous des influences venues de France — la carole, le branle, la chanson de toile, qui virent le jour dans des cercles aristocratiques —, l'Occident se mit à chanter et à danser les grands héros du passé et leurs aventures fabuleuses, la Scandinavie ne fut pas en reste et adapta de son mieux ces genres nouveaux à ses propres traditions. De là vient le genre de la *folkvise* (en danois et norvégien, *folkvisa* en suédois, *thjódkvædi* en islandais, donc, et aussi en féroïen, langue qui, curieusement, se fera une sorte de spécialité du genre) que nous appelons, à l'anglaise, ballade. La transmission paraît s'être faite par le biais de la Grande-Bretagne ou directement du Danemark ; mais, très vite, à partir de la fin du XIIIe siècle, et pour longtemps, le genre s'instaura dans le Nord pour y connaître une étonnante fortune. Une forme spéciale s'instaura : les danseurs sont en rond et chantent, sous forme de quatrains de facture relativement simple, un récit à épisodes que ponctue un « refrain » chanté par un meneur, refrain qui peut n'avoir pas grand-chose à voir avec la narration, être de caractère lyrique par exemple, chose très rare auparavant dans le Nord ; le tout, selon une progression des plus simples. La versification n'est pas aussi élaborée que celle des scaldes, bien qu'elle puisse présenter des procédés de facture qui la rappellent, et elle introduit des rimes — selon l'acception française du mot — qui n'existaient pour ainsi dire pas précédemment. Tous les sujets sont possibles, mais le genre privilégie des thèmes courtois repris des grands textes anciens, le « personnage » de ces ballades pouvant être un héros à l'ancienne ou l'un des protagonistes des grandes sagas, voire un dieu antique ou tout simplement une figure populaire pour une raison ou pour une autre. L'un des intérêts les plus évidents de la ballade scandinave tient à l'alliance, en soi inattendue, du récit proprement dit et de son « commentaire » que donne le « refrain ». Le ton d'ensemble, qui n'est pas dépourvu d'une mélancolie bien tempérée, est plutôt grave et doucement chantant. Il est amusant aussi de constater que ce type de danse, d'abord réservé à des cercles d'élite, comme on l'a dit, est devenu l'apanage du peuple, qui perpétue de la sorte la mémoire des textes prestigieux du Moyen Âge.

Bien entendu, l'histoire de Tristan et Yseut, qui connut immédiatement une faveur extrême dans le Nord comme ailleurs, aura été un sujet de choix pour ces ballades. C'est pourquoi nous avons pensé que le lecteur aurait plaisir à lire quelques versions islandaises, danoises et féroïennes de l'histoire des amants séparés par le Destin. Dans leur forme fruste, ces ballades disent peut-être mieux encore que la saga et son modèle anglo-normand la grande douleur de Tristan et de sa reine. La pudeur et la retenue qui manquent peut-être un peu au rendu en prose de la saga s'y expriment avec une délicatesse touchante et une naïveté de bon aloi.

RÉGIS BOYER.

BIBLIOGRAPHIE

BOYER (Régis), « De la carole à la folkvisa », *Influences. Relations culturelles entre la France et la Suède.* Actes publiés par Gunnar von Proschwitz, Göteborg, Humaniora 29, 1988, p. 7-21.

PINEAU (Léon), *Les Vieux Chants populaires scandinaves*, Paris, 1898-1901.

—, (éd.), *Le Romancero scandinave*, Paris, 1906 (ne comporte pas les ballades traduites dans le présent livre).

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Chant de Tristram.

La plupart des manuscrits conservés du *Tristrams kvædi* datent du XVIIe siècle, mais le texte lui-même ne doit pas être postérieur au XIIIe ou au XIVe siècle. Nous suivons l'édition de Sven Grundtvig et Jón Sigurdsson[1]. L'édition due à Jón Helgason[2] comprend les quatre variantes (A, B, C et D) de la ballade. Le texte que nous traduisons de l'islandais correspond à la version A ; des leçons tirées des autres versions sont parfois données en note.

Une ballade *(folkevise)* comprend une série de quatrains séparés par un « refrain » de deux vers ; ce refrain est seulement noté ici après le premier quatrain et à la fin de la ballade. De même pour les textes suivants.

Thisterom et Isall.

Le motif des amours de Tristan et Yseut a été extrêmement populaire au Danemark comme ailleurs. Il est par exemple évoqué dans des ballades comme *Sallemand meurt d'amour* : « Jamais personne ne connut plus grand amour / Depuis que Thistrum et Dame Isalt moururent[3]. »

Nous traduisons du danois le texte établi par Axel Olrik[4], et donnons successivement les six versions de la ballade, qui présentent des différences non négligeables. Il a semblé nécessaire d'uniformiser, à l'intérieur d'une même version (mais non pas d'une version à une autre), les graphies très changeantes des noms propres.

1. *Íslenzk Fornkvædi*, t. I, Copenhague, 1854, p. 186-207.
2. Jón Helgason (éd.), *Íslenzk Fornkvædi (Islandske Folkeviser)*, Editiones Arnamagnæanæ, series B, vol. XIII, 1963, p. 221-226, et vol. XIV, 1965, p. 22-25.
3. DgF 482 (voir note suivante).
4. *Danmarks gamle Folkeviser*, Copenhague, Ottende Del, 1905-1919 ; il s'agit de l'édition standard, ordinairement désignée par le sigle DgF. Les ballades que nous traduisons y figurent sous la référence DgF 471.

Dit de Tistram.

Les îles Féroë, qui parlent une langue propre, peuvent s'enorgueillir d'une littérature sans commune mesure avec le petit nombre de leurs habitants — quelque 40 000 âmes aujourd'hui. Les premiers témoins de cette production littéraire sont des ballades composées au Moyen Âge, versions féroïennes des *folkeviser* danoises.

Nous traduisons le *Tistrams táttur* d'après le texte de la *Færøsk Anthologi* de V. U. Hammershaimb[1].

Joyce Hill a publié une traduction en anglais moderne, accompagnée d'études critiques et de variantes[2], de tous les textes figurant dans cette section. Ces textes étaient jusqu'à ce jour inédits en français.

Nous avons tenté de respecter dans notre traduction le ton propre à ces ballades, qui étaient destinées à être chantées, mais dont la musique n'est pas parvenue jusqu'à nous.

R. B.

NOTES

CHANT DE TRISTRAM

Page 1073.

1. Début du poème dans la version B : « Elle est belle comme soleil dans sa gloire, / Ses yeux sont comme pâquerette, / N'y passe point d'ombre. / *Et heureux celui qui / Peut dormir à ses côtés* » (les deux derniers vers constituant le refrain).

2. Le texte islandais donne *skeid* : l'un des types de bateaux vikings.

Page 1074.

1. Dans la version C, après que le roi a refusé qu'Isodd aille soigner Tristan (strophe IX, correspondant à la strophe X de notre texte), on lit (strophe X de C) : « Alors Isodd la Brillante / Se fit suave de propos : / Elle passa les deux bras / Autour du cou du roi. » Puis C enchaîne sur une strophe analogue à la strophe XII de notre texte (p. 1075).

Page 1075.

1. Cette strophe correspond à la strophe IX de la version D dans laquelle on lit ensuite (strophe X ; comparer avec la strophe XXII de

1. Copenhague, 1891 (reprint 1947), t. I, p. 216-222.
2. Voir *The Tristan Legend*, Texts from Northern and Eastern Europe in Modern English Translation, Leeds, Leeds Medieval Studies, 1977.

notre texte, p. 1076) : « “Changez les voiles / Sur le cheval au mât. / Tristram ne devrait pas être mort, / Quand j'arriverai ! ” » Le « cheval au mât » est une *kenning* pour « bateau ». Les *kenningar* sont des périphrases ou des métaphores élaborées typiques de la poésie des scaldes (les poètes du Nord), l'une des poésies les plus complexes qui soient, avec ses procédés raffinés de métrique, de vocabulaire et de syntaxe.

Page 1076.

1. C'est-à-dire d'or, selon la légende héroïque de Sigurdr (Siegfried dans la tradition allemande).

THISTEROM ET ISALL

Page 1080.

1. Cette strophe manque dans la plupart des manuscrits.
2. On trouve dans les manuscrits deux variantes significatives de cette strophe. Première variante : « Parla le roi, sire Magnus, / Tint un discours fort brusque : / “Sont-ce là façon de femme de souverain / Que de loger en ville de nuit. ” » Deuxième variante : « Son noble seigneur était courroucé, / Fort brusquement lui parla : / “Pourquoi viens-tu si tôt à la maison ? / Où as-tu été cette nuit ? ” »
3. Certains manuscrits ont une strophe conclusive : « C'était son noble seigneur ; / Il eut foi en ce qu'ils disaient. / Ainsi plus d'un / Est encore trompé de nos jours. »

Page 1088.

1. Il s'agit, bien sûr, d'une corne à boire.

Page 1094.

1. Ou bien, selon une variante : « Qu'ils ne purent jamais se trouver l'un l'autre. »

Page 1095.

1. Variante pour ces deux vers : « Ce bon chevalier, c'est Tristron. / Il s'entend à chevaucher. » Rappelons que les formes des noms propres varient d'une version à l'autre, et à l'intérieur même d'une version donnée.

Page 1096.

1. Notation inverse dans un autre manuscrit : « Alors Tistron remarqua / Isal, la plus avancée de la troupe des dames. »
2. Un manuscrit donne ici une strophe supplémentaire : « Si tu conquiers mon amitié, / Je t'aimerai et t'honorerai. / Il faut me promettre / Que tu me seras fidèle. »

DIT DE TISTRAM

Page 1101.

1. Entendre : « l'intention de Tistram de vivre auprès d'Ísin ».

TRISTRAM ET IZALDA

NOTICE

Le poème date du dernier tiers du XIVe siècle. Nous le connaissons par deux versions tardives, de 1449 et de 1483. Comme le montrent de nombreuses présentations en prose — sous forme de livres de colportage — répandues jusqu'au début du XIXe siècle, le sujet a été en faveur auprès de larges couches du public tchèque. Toutefois, la version originale de ce poème de chevalerie ne semble guère attirer alors l'intérêt des élites intellectuelles et des chercheurs tchèques. C'est seulement à partir de 1820 que quelques éditions visant parfois à la reconstitution du texte d'origine ont été publiées[1].

Le poème est né de l'atmosphère de chevalerie qui, depuis le règne des derniers Przemyslides (deuxième moitié du XIIIe siècle) jusqu'au début du mouvement hussite (début du XVe siècle), s'est développée en Bohême. Prague a été l'un des centres du Minnesang ; le roi Venceslas II (mort en 1305) composait des vers allemands dans le goût de la poésie courtoise ; les rois tchèques, notamment Jean de Luxembourg, étaient chantés comme des modèles de chevalerie. L'exaltation du sentiment et le désir de braver tous les obstacles pour s'unir à l'être aimé trouvaient leur expression dans la poésie d'amour, mais également dans des légendes, comme celle qu'a inspirée la vie de sainte Catherine qui, dans une composition tchèque de l'époque, fut même comparée à Izalda. La vie intellectuelle, dans la Bohême du XIVe siècle, était orientée vers la France : Guillaume de Machaut vivait à la cour de Jean de Luxembourg, Charles IV a fondé en 1348 l'université de Prague sur le modèle de la Sorbonne. Ce sont pourtant des auteurs allemands qui servirent de modèle aux poètes tchèques. Il n'est pas sans intérêt, à cet égard, de constater que Heinrich de Freiberg a terminé sa Continuation du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg en Bohême.

Cette culture, qui évoluait du Moyen Âge vers la Renaissance, fut remise en question et partiellement effacée par le mouvement hussite, qui prônait d'autres valeurs et s'adressait à d'autres couches du public. C'est probablement par là que l'on peut expliquer le fait que les élites tchèques des époques ultérieures, attirées par l'héritage glorieux de la Réforme, montrèrent moins d'intérêt pour le poème médiéval qui racontait les amours de Tristram et d'Izalda.

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1602.

Tristram et Izalda est l'un des plus longs ouvrages tchèques médiévaux qui nous soit parvenu. Le poème compte presque 9 000 vers d'un nombre inégal de pieds, liés par des assonances. Même si, comme la plupart des poèmes du Moyen Âge, il était surtout destiné à la présentation orale, sa structure prosodique et syntaxique laisse supposer qu'il pouvait également faire l'objet d'une lecture individuelle[1]. Le poète tchèque s'est comporté assez librement avec ses modèles allemands. Certes, comme toutes les œuvres inspirées par l'amour de Tristram et d'Izalda, il met en relief la force invincible du sentiment. Toutefois, le code du comportement courtois, dans le goût chevaleresque, est par endroits corrodé par les réactions hésitantes et trop humaines des protagonistes : Izalda envoie sa fidèle Brangenena à la mort pour s'assurer de son silence, mais elle est heureuse d'apprendre que son ordre n'a pas été exécuté ; elle revient à Marc comme une épouse honorable et vertueuse, mais, apprenant la détresse de Tristram, elle s'embarque pour le rejoindre sans consulter qui que ce soit ; avant de mourir d'amour à côté de son bien-aimé, elle se bat comme une femme du peuple avec l'épouse de Tristram, Izalda aux Blanches Mains.

L'intrigue relevant du milieu chevaleresque est accompagnée d'une mise en évidence des qualités psychologiques qui dépassent le cadre d'une société donnée pour exprimer la polyvalence de l'être humain. Il est d'ailleurs significatif que les scènes « nobles », combats et conflits d'amour, soient souvent encadrées par des éléments relevant de l'expérience quotidienne, de menus détails de la vie pratique, ayant trait notamment à la nourriture.

Cet aspect est également sensible au plan stylistique. L'ouvrage combine en effet des procédés relevant de styles différents et traduisant un intérêt du poète pour divers domaines de l'activité et des expériences humaines. C'est ainsi que l'on peut déceler une tendance à introduire dans le texte des éléments de la langue parlée caractéristique des couches moyennes de la société.

Comme souvent dans les œuvres médiévales, l'histoire des amants est présentée « sans perspective » : les personnages, aux contours précis et immuables, accomplissent des actes qui semblent parfois juxtaposés plutôt qu'enchaînés logiquement. C'est le monde de la certitude, un monde « objectif », et non pas celui qui est perçu par le regard trompeur de l'homme. Mais cette conception même est mise en cause : on ne peut réussir — vivre d'une façon non problématique — dans un tel monde. Et en réalité, ce monde n'existe pas. Comme d'autres poèmes consacrés aux amours de Tristan et d'Yseut, l'œuvre tchèque annonce, sur le canevas de l'intrigue médiévale, une ouverture sur l'hésitation des époques ultérieures.

HANA VOISINE-JECHOVA.

1. Il est en effet frappant que, assez souvent, les unités syntaxiques ne correspondent pas avec les unités prosodiques.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

En 1820, Václav Hanka a édité le manuscrit de 1449 (dit de Strahov) avec une série d'œuvres médiévales. Son édition est toutefois assez fautive, comme la plupart des travaux de ce slaviste du Renouveau national tchèque. À notre époque, un extrait du poème a été présenté dans le *Recueil de la littérature tchèque de ses débuts jusqu'à l'époque de Jean Hus*[1]. Et le slaviste berlinois Ulrich Bamborschke a mené à bien, d'après les manuscrits existants, la reconstitution du texte d'origine, qu'il a publiée sous le titre *Das alttschechische Tristan-Epos unter Beifügung der mhd. Paralleltexte*[2]. Enfin, une présentation populaire du manuscrit de 1449 a été publiée en 1980 par Zdeňka Tichá[3]. C'est sur cette édition qu'est fondée notre traduction.

Comme toujours s'agissant d'un texte ancien, on se trouve ici devant la nécessité de réaliser une traduction « double » : du tchèque en français, du XIVe siècle au XXe siècle. Si les difficultés de la première traduction sont d'ordre objectif — elles dépendent de la complexité du texte et des différences foncières entre les structures langagières, ainsi que des connotations culturelles propres à chacune des deux langues —, les problèmes résultant de la transposition de l'œuvre dans une autre époque sont beaucoup plus subtils. Comment garder l'atmosphère de l'original, marquée par la sensibilité du Moyen Âge, et rendre le poème esthétiquement attrayant pour le public d'aujourd'hui ? Cette transposition temporelle ne peut être qu'approximative, et s'accompagne de compromis et d'hésitations.

La traduction de *Tristram et Izalda* présente aussi quelques difficultés particulières. Les manuscrits qui nous sont parvenus, réalisés par des scribes peu attentifs, sont parfois fautifs. Dans plusieurs cas, on pourra lire le texte de deux manières différentes. Le narrateur constate-t-il que Morolt ne mangera plus de « petits pois » *(hrachu)* ou s'adresse-t-il à un « compagnon » *(brachu)* ? Tristram est-il désigné comme le « neveu » *(vnuk)* du roi Marc ou comme celui qui est coupable *(vinník)* ? Nous n'avons aucune possibilité de le vérifier. En essayant de reconstruire la ponctuation, les éditeurs ont quelquefois proposé des interprétations différentes du texte. Laquelle choisir ? Les scènes sont souvent juxtaposées, sans que leur enchaînement soit exprimé, ou bien l'auteur indique d'une façon devenue aujourd'hui inhabituelle des liens logiques entre les éléments de la narration. Devons-nous soumettre la présentation de l'intrigue à la manière de penser propre à notre époque, ou est-il souhaitable de conserver les « inconséquences », anacoluthes et ellipses, de l'original, de respecter ce caractère de peinture « sans perspective », de mosaïque dans laquelle se sont glissées, sans en détruire le charme, quelques pierres non polies ?

1. *Výbor z české literatury od počátků po dobu Husovu*, Prague, ČSAV, 1957.
2. Tome I, 1968 ; tome II, 1969.
3. *Tristram a Izalda*, Prague, Mladá fronta, 1980.

On trouve dans ce poème courtois des expressions assez rudes. Se lamentant sur la mort de ses seigneurs, Kurvenal se frappe la poitrine, ne prenant de lui pas plus de soin que d'un « pot » *(hrnec)*. On s'est résigné à abandonner cette comparaison qui pourrait paraître d'autant plus choquante que le lecteur ne connaît pas l'œuvre dans son ensemble, qu'il n'est pas au fait de son style imagé et en même temps très concret, style souvent utilisé dans les compositions tchèques du Moyen Âge et marqué par l'expérience de la vie quotidienne. Toutefois, une partie de la saveur de l'original disparaît lors de cet arrangement.

Le tchèque emploie très largement des diminutifs pour exprimer différentes nuances émotives, alors que le français ne favorise pas ce procédé stylistique. C'est ainsi que dans la plupart des cas de « petits cœurs » sont devenus des « cœurs », de « petites herbes » des « herbes », etc. En effaçant la rudesse et les inconséquences de l'original, il peut arriver qu'on le prive, ici ou là, de certains accents de tendresse naïve et de spontanéité émotive.

H. V.-J.

RÉPERTOIRE

Répertoire établi par Mireille Demaules.

Ce Répertoire s'appuie sur l'ensemble des textes figurant dans le présent volume. Toutefois, il doit beaucoup, notamment pour les rubriques relatives aux différents aspects de la vie quotidienne, à l'important travail accompli par Sylvie Lefèvre pour le Répertoire des *Œuvres complètes* de Chrétien de Troyes publiées dans la même collection.

Les renvois sont faits aux pages de ce volume. Ils sont suivis d'un renvoi à une note, lorsque celle-ci précise utilement les informations fournies par le présent Répertoire.

Accouchement : L'accouchement est exclusivement une affaire de femmes ; seules y prennent part la famille et la domesticité féminine. La mortalité en couches était fréquente et la césarienne ne se pratiquait que sur des mortes. Ainsi Tristan est-il extrait du ventre de Blantzeflur qui a succombé aux douleurs de l'enfantement (Eilhart, p. 264). La naissance est suivie de la cérémonie des relevailles, lorsque l'accouchée revient pour la première fois à l'église et se fait bénir par le prêtre. Chez Gottfried, cette cérémonie a lieu six semaines après la naissance : le nouveau-né est alors présenté à l'église, il est baptisé et reçoit son nom de baptême. Dans les faits, l'enfant, dont la vie était souvent fragile, était baptisé le lendemain de sa venue au monde.

Adoubement : Le mot *adoubement* provient du verbe *adouber*, issu du francique **dubban*, signifiant « frapper », « donner un coup ». L'adoubement est une cérémonie rituelle au cours de laquelle un jeune adolescent accède à la classe chevaleresque et reçoit son armement d'un chevalier plus ancien. Le cérémonial de l'adoubement s'est progressivement constitué et enrichi entre la fin du xᵉ siècle et la fin du xiiᵉ siècle. Le chevalier confirmé remet au jeune postulant un destrier (*Saga*, 811) et les armes symboliques de son futur état. Il le ceint de l'épée, lui chausse les éperons et lui remet l'écu (Gottfried, 454) ; puis il lui donne un baiser (Gottfried, 455), et, geste plus significatif du cérémonial, la colée, qui est un coup appliqué sur la nuque ou l'épaule (*Saga,* 811). Dès la fin du xiiᵉ siècle, l'adoubement est une cérémonie

collective (Béroul, 82). Ainsi soixante écuyers sont-ils faits chevaliers en même temps que Tristan chez Eilhart (270). Chez Gottfried, Tristan, une fois adoubé par Marc, investit à son tour trente compagnons de l'épée, des éperons et de l'écu, marquant ainsi sa suprématie de futur chevalier ; la cérémonie se clôt par un tournoi (Gottfried, 455). Ce rite d'initiation guerrière tend à se transformer en sacrement au fil du temps et à devenir une ordination. Si l'on ne trouve pas dans nos textes des éléments rituels attestant l'influence de l'Église, tels que le bain purificateur ou la nuit de prières, on relève cependant que Tristan assiste à la messe et reçoit la bénédiction à la cathédrale avant d'être armé (Gottfried, 454). Marc lui donne en outre des conseils moraux propres à constituer l'éthique d'un chevalier : cultiver la modestie, protéger les humbles, rester fier devant les puissants, respecter les femmes, faire preuve de largesse et de loyauté (Gottfried, 455). Par cet enseignement, l'adoubement marque l'accession à un ordre social idéalisé, voire sacralisé.

ALLEU : Par opposition au fief, l'alleu désigne une terre franche de redevances dont le statut est le plus proche de la pleine propriété. L'alleutier noble est entièrement maître de sa terre, ce qui est exceptionnel dans le système féodal du Moyen Âge (Thomas, 151). Voir FÉODALITÉ, FIEF, VASSAL.

ALMONIE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

AMOUR : La représentation de l'amour est indissociable du rôle assigné au philtre qui tend à faire de la passion une fatalité, et non le sentiment d'un sujet désirant. Si, dans la première partie du roman de Béroul, l'amour semble l'effet d'une contrainte magique, dans la seconde partie, alors que la vertu du philtre n'opère plus, on décèle une tonalité plus courtoise qui s'amplifie dans le roman de Thomas où la puissance du philtre n'est plus qu'un souvenir. La représentation de l'amour emprunte alors au code poétique de la *fine amor*, tel qu'il a été élaboré par les troubadours du sud de la France, puis s'est diffusé dans les romans de langue d'oïl, mais aussi dans la poésie allemande où l'idée de *hohe Minne*, *Minne* signifiant « Amour », traduit celle de *fine amor*. La relation amoureuse est conçue sur le modèle de la relation vassalique. Elle est même à proprement parler un vasselage amoureux : la dame, nécessairement mariée, est la suzeraine, au pouvoir parfois cruel et humiliant (Eilhart, 356) ; l'amant est le vassal dont la fidélité et la loyauté s'éprouvent dans le service d'amour (Berne, 252). Cet amour, par essence adultère, se vit dans le secret et dans la crainte du scandale que les *losangiers*, envieux du bonheur des amants, font peser sur eux, en les soumettant à une surveillance constante, comme si la jalousie du mari, qui ne trouve pas d'expression directe, était transférée sur ces personnages secondaires. Plusieurs textes de la légende fustigent la dangereuse surveillance dont les amants font l'objet, rappelant ainsi l'opposition entre leur désir et la loi sociale (Gottfried, 545 ; *Donnei*, 970 ; Gerbert, 1008). Cet amour se révèle en effet profondément subversif, parce qu'il bafoue le sacrement du mariage, institution religieuse et sociale, inapte à accomplir la fusion des cœurs et des corps, dès lors qu'il ne se fonde pas sur la réciprocité du désir. Mais c'est aussi l'ordre familial que bouleverse la passion des amants, car Tristan s'éprend de la femme de

son oncle, son suzerain, et son père de substitution. Enfin, loin d'imaginer une relation platonique, les poètes révèlent au contraire, souvent sans fard, la violence du désir sexuel qui apaise et « nourrit l'amour » (Thomas, 144), et par opposition la morbidité de l'abstinence (Thomas, 145). Dans cette exaltation de la jouissance des sens on retrouve le *joi*, le bonheur du plaisir en langue d'oc, que célébraient les troubadours. La complexité de la représentation du sentiment amoureux s'exprime à travers un réseau d'images et de symboles où l'originalité le dispute à la banalité traditionnelle. À côté des lieux communs de la poésie d'amour, tels que l'amour maladie (Eilhart, 297), l'amour médecin (Berne, 254), les feux (Gottfried, 401), les pièges (Thomas, 212), et les filets de l'amour (Gottfried, 401), on trouve aussi des métaphores plus douloureuses de l'amour conçu comme folie (Berne, Oxford), lèpre (Béroul, 102), ou poison (Gottfried, 622 ; *Saga*, 789), qui lient l'amour à la mort et confèrent aux amants le statut de parias. Voir FÉODALITÉ, LOSANGIER, MARIAGE, MINNESÄNGER, MORT.

ANDRET, ANTRET : Cousin de Tristan, fils d'une sœur du roi Marc (Eilhart, 305), il est le rival du héros auprès du souverain, en raison de sa position homologue dans l'ordre familial. Ce personnage qui apparaît chez Béroul, Eilhart, où il est surnommé Antret le Couard par disqualification narrative, et chez les continuateurs de Gottfried, se montre l'un des ennemis les plus acharnés des amants, et participe à l'étroite surveillance d'Yseut. Il est à distinguer d'André de Lincoln, l'ami des amants chez Béroul (79).

ANFERGYNAN. Voir GÉOGRAPHIE.

ANNEAU : Bijou qui symbolise dans l'amour courtois l'union des corps et des cœurs. Ce gage d'amour, donné par Yseut à Tristan au moment de la séparation (Béroul, 74 ; Thomas, 130), devient le signe de la fidélité trahie lorsqu'il tombe du doigt de Tristan le soir de ses noces avec Yseut aux Blanches Mains (Thomas, 141). Métonymie de l'être aimé, l'anneau est destiné dans tous les récits de la légende à une intense circulation : il est échangé (Béroul, 56-57), sert de confident (Berne, 259), de signe de reconnaissance produit par les messagers (Thomas, 200 ; Ulrich, 645) ou par Tristan déguisé (Berne, 259, Oxford, 242). Il fait communiquer les êtres.

ARC : Cette arme de tir ou de trait est l'un des attributs de Tristan dans le roman de Béroul. En ces romans de chevalerie, où l'épée et la lance apparaissent comme les armes symboliques de la classe chevaleresque, sa présence peut surprendre. Ainsi Marc parle-t-il à ses barons avec un arc en bois de cytise à la main (Béroul, 38), attitude que l'on pourrait croire transposée de la *Chanson de Roland*, dans laquelle on voit Charlemagne tenir conseil avec ses barons, un arc à la main (laisse LXI), ce qui laisse penser que cette arme fort ancienne symbolise le pouvoir guerrier du souverain. Dans nos récits, l'arc est d'abord une arme de chasse liée au retour à la vie sauvage qu'opèrent les amants. Tristan, très habile au tir à l'arc, invente l'Arc Infaillible, piège fixe qui, parce qu'il tue immanquablement la proie effleurant le dispositif (Béroul, 49), évoque les armes magiques des légendes celtiques. Mais le tir à l'arc est aussi un exercice militaire (Eilhart, 341). Au XIVe siècle, l'arc est peu à peu remplacé par l'arbalète, plus lente mais plus précise.

Nos récits portent la trace de cette évolution : chez Gottfried, Marc possède une arbalète (438) et Tristan part en exil en emportant, non plus l'arc primitif, mais une arbalète (599).

ARUNDEL. Voir GÉOGRAPHIE.

ARTHUR : On s'accorde à voir en Artorius, chef militaire breton qui lutta contre l'invasion saxonne de l'Angleterre vers 500, le personnage autour duquel se développa la légende d'Arthur. Célébré comme un roi idéal et guerrier, comme le restaurateur de leur race par les Gallois, les Cornouaillais et les Bretons, Arthur était l'objet de récits dès le début du XIIe siècle. L'*Historia regum Britanniae* (1138) de Geoffroi de Monmouth fit un montage de toutes les traditions existantes et de l'histoire de la Grande-Bretagne ; elle établit une biographie mythique d'Arthur, depuis son engendrement par Uterpandragon jusqu'à la bataille mortelle contre Mordret et au transport du roi dans l'île d'Avalon. *Le Roman de Brut*, adaptation française de l'*Historia* que Wace dédia à Aliénor d'Aquitaine en 1155, n'influa guère sur les romans arthuriens en vers, même si ceux-ci la connurent. Le roi Arthur sert de figure fondatrice dans l'univers de Chrétien de Troyes qui composa son œuvre romanesque entre 1160 et 1190, ce qui fait de lui à peu près le contemporain de Béroul, Thomas et Marie de France. Aussi nos textes n'ignorent-ils pas cette figure mythique. Voisin du roi Marc avec lequel il partage la propriété d'une forêt (Eilhart, 331), Arthur est dans la légende tristanienne un personnage épisodique et secondaire, mais, idéalisé par son aura légendaire, il sert souvent par contraste à ternir l'image de Marc dans l'exercice de son pouvoir et de sa justice. Inversement, il rehausse celle de Tristan. Protégé par Arthur qui l'admet à la Table Ronde, Tristan, par ses exploits héroïques, poursuit l'œuvre civilisatrice du roi. En effet, nos récits conservent le souvenir des exploits mythiques d'Arthur rapportés par le *Brut* de Wace, notamment les combats contre les géants Dinabuc (*Saga*, 893) et Rithon, qui s'était confectionné un manteau avec les barbes des rois qu'il avait abattus au combat (Thomas, 148-149). En tuant le neveu de l'Orgueilleux au manteau de barbes, Tristan est l'héritier symbolique d'Arthur. Mais plus que sa carrière héroïque, c'est l'exemplarité de l'exercice du pouvoir qui caractérise Arthur, « le bon roi » (Gottfried, 602). Par la fondation de la Table Ronde (Heinrich, 708), il favorise l'excellence de la prouesse chevaleresque, assure la paix et l'harmonie sociale, puisque tous les chevaliers assis à cette Table sont égaux entre eux. L'exemplarité de sa justice incite Yseut à faire de lui et de sa cour les garants de son serment en justice à la Blanche Lande (Béroul, 89). De protecteur d'Yseut, le roi devient complice des amants lors de l'épisode des faux (Eilhart, 333-335) et obtient même pour Tristan le pardon de Marc (Heinrich, 729). L'infortune conjugale d'Arthur, dont l'épouse Guenièvre s'éprend de Lancelot du Lac, apparaît pour la première fois dans *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, composé entre 1176 et 1181, à une date postérieure aux textes français sur Tristan. Mais le silence des textes ultérieurs, à l'exception de *Tristan le Moine* (1023), sur cet autre adultère courtois qui rapproche Arthur du roi Marc, contribue à dissocier plus fortement les deux figures royales. Voir GUENIÈVRE, LANCELOT, TABLE RONDE.

ARTS LIBÉRAUX : Au Moyen Âge les arts libéraux constituent le fondement de l'enseignement et de la vie intellectuelle. Ils s'organisent en deux cycles d'étude : le *trivium* et le *quadrivium*. Le *trivium* (carrefour à trois voies) désigne dès le IXe siècle le premier cycle d'études, comprenant grammaire, rhétorique et dialectique. Il permet de maîtriser le langage, d'interpréter la Bible et de comprendre le monde conçu comme un livre écrit par Dieu. Le *quadrivium* (carrefour à quatre voies) dénomme le second cycle d'études composé de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie. Ces dernières disciplines sont donc fondées sur un apprentissage des nombres et de la mesure, et se développent au XIIe siècle grâce à l'influence du platonisme. Tristan bénéficie donc d'une éducation complète et moderne en étant instruit dans les sept arts (*Saga*, 799). Voir ÉDUCATION COURTOISE, RHÉTORIQUE.

AUMUCE. Voir CHAPEAU.

AUTOUR. Voir FAUCONNERIE.

AUTRE MONDE : Dans la littérature bretonne, d'inspiration celtique, l'Autre Monde est le séjour des dieux, des fées, des défunts ou des géants. La frontière entre notre monde et cet au-delà surnaturel est constituée par une frontière humide : une fontaine, un gué, une rivière, ou un bras de mer séparant la terre ferme d'une île féerique. Il est des terres données explicitement comme le séjour d'êtres surnaturels, telle l'île d'Avalon, lieu mythique de la légende arthurienne, où la fée Morgain et ses sœurs, qui y résident, emportent Arthur mortellement blessé par Mordret, lors de la bataille finale de Salesbieres, relatée dans *La Mort le Roi Artu* (vers 1230). Dans nos récits, l'île d'Avalon est la terre d'origine du chien merveilleux, Petit-Crû, offert en gage d'amour au duc Gilan par une déesse (Gottfried, 589). Dans la *Saga*, Petit-Crû provient du royaume des Alfes, êtres surnaturels de la mythologie scandinave (871 et n. 1). Mais sans être précisément définis comme des séjours féeriques, certains espaces semblent happer le héros hors du temps et des contingences de la réalité : c'est le territoire du géant Moldagog où Tristan se livre à l'adoration de la statue d'Yseut (*Saga*, 888-897), c'est aussi la grotte d'amour creusée par des géants (Gottfried, 600), où se sont réfugiés les amants, et qu'un veneur, y découvrant la beauté irréelle d'Yseut endormie, prend pour le repaire d'une déesse (Gottfried, 610). C'est enfin cette demeure suspendue dans les airs où le fou se propose d'emmener Yseut, paradis de l'éternel été et du bonheur des sens (Oxford, 224-225 et n. 1 ; Berne, 249). Voir FÉE, FONTAINE, GÉANT, GÉOGRAPHIE, GUÉ, PAYSAGE.

AVENTURE : L'aventure est une règle poétique fondamentale du roman arthurien. Il s'agit d'un exploit hors du commun, d'une épreuve merveilleuse que le chevalier, en quittant sa demeure ou la cour du roi Arthur, rencontre dans la forêt obscure, au hasard de son errance. Une aventure menée à bien est le signe d'une initiation chevaleresque réussie, d'un destin héroïque exceptionnel, en somme d'une élection. Dans tous les cas l'aventure est la mise en actes de la prouesse du chevalier. L'amour ne conférant pas à Tristan la qualité de chevalier aventureux, puisqu'il aspire à rester auprès d'Yseut ou qu'il choisit, pour la retrouver lors de ses exils forcés, des déguisements souvent

dégradants qui lui font perdre son identité de chevalier, l'aventure perd un peu de sa prégnance poétique dans nos récits. Le terme *aventure* signifie plus banalement l'événement, parfois inattendu ou singulier (Thomas, 160), qui dans un contexte guerrier magnifie la vaillance du héros (Thomas, 183, 189). La pureté de la notion romanesque d'aventure se retrouve dans les épisodes arthuriens, au cours desquels Tristan, désireux d'accéder à la Table Ronde, se lance en quête d'aventures dans la forêt du roi Arthur (Heinrich, 709 et n. 6). Voir ARTHUR, CHEVALIER, FORÊT, GÉOGRAPHIE.

AZUR. Voir COULEURS HÉRALDIQUES.

BAILLI : Agent d'administration seigneuriale ou royale, exerçant des fonctions judiciaires, militaires et financières. La charge de bailli, à l'origine temporaire (*Sire Tristrem*, 954), est devenue vers le milieu du XIIIe siècle un poste fixe attaché à une circonscription administrative, appelée *baillie* ou *bailliage*, et rétribué par des revenus. Le bailli occupait des fonctions à peu près similaires à celles du sénéchal (voir ce mot). À partir du XIVe siècle, cette charge fut souvent attribuée à titre de récompense pour des services rendus et n'impliquait pas toujours l'obligation de résidence.

BAN : Le mot ban est un terme de féodalité qui désigne le pouvoir de commandement du suzerain. Le ban désigne le droit pour le seigneur de lever des troupes, de convoquer ses vassaux pour le conseil, l'assemblée de justice (Eilhart, 316), ou une cour plénière (*Chèvrefeuille*, 214). Le ban dénomme également toute proclamation publique qui manifeste une décision de justice du roi, en particulier un avis de recherche et d'arrestation (Béroul, 41, 46, 67), une condamnation à mort ou à l'exil. Plus spécialement, c'est en vertu du ban que le seigneur peut prélever des taxes en échange de l'usage exclusif et obligatoire du four, du moulin ou du pressoir seigneuriaux. Voir FÉODALITÉ, JUSTICE.

BANNIÈRE. Voir DRAPEAUX.

BARON : Dans la hiérarchie féodale, le mot *baron* désigne un homme de haute naissance, un vassal direct du roi qui fait partie de sa cour et l'assiste à la guerre comme au conseil ou à l'assemblée de justice. Distingués des simples chevaliers, les barons font figure, notamment dans le roman de Béroul, de chefs de la noblesse. Trois d'entre eux traquent sans répit les amants et s'acharnent à faire naître le soupçon dans le cœur de Marc, allant même jusqu'à faire peser sur lui la crainte d'une rébellion féodale. Ils menacent en effet de se retirer dans leur château fort, garni de palissades, pour lui faire la guerre, si le roi n'accepte pas de faire juger Yseut (Béroul, 86). Ces trois barons assument le rôle des *losangiers* ennemis des amants courtois (Béroul, 95), et sont même l'incarnation de la calomnie. Sans doute n'est-ce pas un hasard s'ils extorquent au nain le secret du roi Marc, à savoir qu'il a des oreilles de cheval, des oreilles si grandes qu'elles sont les entonnoirs des médisances qu'ils y déversent (Béroul, 38). Alliés au nain, ils participent au piège de la fleur de farine, exprimant toute leur haine avec brutalité (Béroul, 22-23), ce qui leur vaut d'être victimes de la vengeance la plus féroce de Tristan. Après la mort de l'un d'entre eux, décapité par Governal dans la forêt du Morroi (Béroul,

48), le trio se reforme contre toute vraisemblance, le chiffre trois étant symbolique d'une trinité diabolique, et leur identité se précise : ils se nomment Godoïne, Ganelon et Denoalan (Béroul, 86, n. 3). Tous trois s'enlisent dans la boue du Mal Pas, en suivant par naïveté le conseil de Tristan déguisé en lépreux (Béroul, 103-104). Si l'on comprend la boue comme une image de la calomnie, leur enlisement symbolise la faute qui les dégrade, la vengeance de Tristan accomplissant un retournement ironique de la souillure sur les accusateurs. Cet épisode comique, où le retour à l'envoyeur fait d'eux la victime d'une grosse farce, annonce leur mort prochaine. Tristan décapite Denoalan (Béroul, 119) et, guidé par les indications à double entente d'Yseut, il décoche une flèche dans l'œil de Godoïne, occupé à épier la reine dans sa chambre, à travers un trou de la courtine (Béroul, 121). Juste vengeance donc, le voyeur étant puni par là où il a péché ! En principe, reste seul en vie Ganelon, le traître par excellence. Voir FIEF, GANELON, LOSANGIER, VASSAL.

BEAUTÉ : La beauté corporelle des hommes et des femmes est très stéréotypée dans la littérature médiévale, et nos textes ne comportent pas de portrait précis des héros qui donnerait un caractère individuel et charnel à leur beauté, pourtant sans cesse affirmée. Elle semble née de lieux communs poétiques et de conventions intellectuelles, plutôt que d'une perception et d'une émotion personnelles. Les critères de la beauté du corps sont l'harmonie des proportions, la clarté du teint, la luminosité de la chevelure, la perfection de l'élégance. Tristan a une chevelure blonde (Berne, 252), châtain ou brune (Gottfried, 433, 440) selon les auteurs, une silhouette fine et bien découplée (Oxford, 232). La séduction d'Yseut tient surtout à l'éclat de ses yeux gris clair et de sa longue chevelure d'un blond roux et doré (Béroul, 79), à la fraîcheur de son teint où se mêlent le rose et le blanc (Béroul, 106). La beauté féminine exige une silhouette svelte, élancée, mais aussi galbée (Gottfried, 528). Toutefois, plus que des critères charnels, précis et réalistes, le sentiment de la beauté d'un être naît de la luminosité qui se dégage de lui. La beauté est ainsi inséparable de la lumière pour Eilhart (348-349) et surtout pour Gottfried qui compare la reine d'Irlande à l'aurore, la princesse Yseut au soleil, et la suivante Brangien à la pleine lune (530, 536). Tout ce qui peut rehausser l'éclat et la lumière : couleurs chatoyantes, galons d'or, pierres précieuses cousues sur les vêtements procure une intense jouissance esthétique.

BELIAGOG. Voir GÉANT, MOLDAGOG.

BÉROUL : De l'auteur qui intervient deux fois dans son œuvre (36, 50) pour se nommer, nous ignorons tout, mais nous pouvons déduire de l'examen du poème qu'il était un clerc, sans doute d'origine normande. Sa bonne connaissance de la géographie de la Cornouailles anglaise, ainsi que celle de ses toponymes, ont laissé supposer qu'il vivait dans l'entourage d'un seigneur de cette région. Son usage du mot anglais *lovendrinc* ou *lovendrant* (59, 60) pour dénommer le philtre indique en tout cas sa familiarité linguistique avec le public de Grande-Bretagne. Il aurait composé son poème entre 1160 et 1180. L'incertitude de la datation, les discontinuités de l'œuvre, la rupture de ton après le vers 2765, mais surtout les incohérences narratives (notamment la présence des trois barons hostiles à Tristan à la fin du

récit, alors que l'un d'eux a été tué par Governal) ont pu laisser supposer que ce poème était l'œuvre non pas d'un mais de deux auteurs qui auraient écrit à des dates différentes. Le texte, cependant, avec ses incohérences et ses brisures, nous est parvenu dans une unique version qu'il est légitime, dans l'état actuel des connaissances, d'attribuer au seul Béroul. Malgré ses fréquentes interventions dans le récit, qui le rapproche du jongleur épique, Béroul affirme la noblesse de sa version empreinte de valeurs courtoises, au détriment de celle que colportent des conteurs professionnels (36). Il est donc un clerc au service d'aristocrates dont il partage les valeurs, un homme de l'écrit, qui fonde l'autorité de sa version sur celle de la source écrite à laquelle il se réfère (50), se présentant ainsi comme l'adaptateur d'une histoire ancienne. Voir CONTE.

BESTIAIRE : La faune est diverse et nombreuse dans nos récits, tant en raison de la fonction poétique que les textes lui accordent qu'en raison de la place que l'animal occupait dans la vie quotidienne et dans les mentalités. L'animal, sculpté sur les chapiteaux des églises, peint sur les armoiries, signifie souvent quelque chose d'autre que lui-même. Cette tendance à la symbolisation s'est épanouie dans les bestiaires, recueils d'écrits sur les animaux réels (familiers et exotiques), ou fabuleux, auxquels est attribuée une signification symbolique, le plus souvent religieuse. Nos récits échappent à une telle visée didactique, mais la représentation des animaux est parfois empreinte d'une moralisation et d'un symbolisme diffus. Ainsi l'effraie ou le chat-huant sont-ils des oiseaux maléfiques, annonciateurs du malheur et de la mort (Thomas, 152 et n. 1). Au contraire le chien est un animal valorisé, symbole d'une fidélité et d'une loyauté dont la femme est dépourvue (Oxford, 241). La forêt se révèle l'espace de rencontres privilégiées avec l'animal qui souvent guide l'homme vers une aventure féerique. Ainsi le cerf à crinière de cheval et à robe blanche guide-t-il Marc et son maître veneur vers le refuge des amants (Gottfried, 607). De même un chevreuil, au pelage tacheté comme une pie, ce qui traduit sa nature féerique, vient déposer une lettre d'Isolde dans le giron de Tristan (Ulrich, 646). Avec la forêt, les songes sont le royaume des bêtes, mais ils y ont plus nettement une valeur symbolique. Dans le songe d'Yseut, les deux lions affamés figurent le roi Marc et son neveu Tristan, symbolisant autant la puissance royale que la bravoure et la cruauté (Béroul, 57-58). Le sanglier du songe de Marjodo représente Tristan, dont le blason s'orne justement de cette figure animale (Gottfried, 562). Nos récits mettent également en scène des animaux étranges ou fabuleux, baleine, morse, dragon, sirènes. Le dragon qu'abat Tristan lors de son second voyage en Irlande relève du bestiaire démoniaque : son haleine est brûlante, sa langue venimeuse, sa peau infrangible, toutes ces particularités renvoient à la bestialité infernale et notamment à la bête à sept têtes de l'Apocalypse (XII, 3). Quant à la sirène, créature hybride, femme-oiseau, ou femme-poisson, elle est le symbole de la séduction féminine maléfique, car elle attire les hommes par la douceur de son chant ou par l'artifice d'une pierre aimantée, pour les mener à leur perte (Gottfried, 493). Elle est cependant aussi une figure de la maternité, l'image de la sirène allaitant son petit étant fréquente dans la

sculpture et l'iconographie médiévale (Oxford, 224 et n. 1). Voir BOUCLIER, CHASSE, CHEVAL, FÉE, PETIT-CRÛ, SONGE, VÉNERIE.

BLANTZEFLUR (Eilhart), BLANSCHEFLEUR (Gottfried), BLEINSINBIL (*Saga*), BLAUNCHEFLOUR (*Sire Tristrem*) : Sœur du roi Marc, éprise de Rifalin, Blantzeflur s'enfuit du royaume de Cornouailles, alors qu'elle est enceinte de Tristan. Chez Eilhart, elle meurt en pleine mer, dans les douleurs de l'enfantement, sans avoir été épousée par Rifalin. Dans toutes les autres versions, celui-ci se marie officiellement avec elle dans son pays, préservant ainsi Tristan de la honte et de l'insécurité attachées à la bâtardise. Blantzeflur meurt en transmettant un anneau, offert par Marc, ce qui permettra à Tristan d'être reconnu comme son neveu. Voir ANNEAU, MARIAGE, RIFALIN.

BLIAUT : Le bliaut est une longue tunique, portée par les hommes comme par les femmes. Dans le costume masculin, il est taillé dans une étoffe de laine ou de soie. Les manches sont mi-longues et très larges, ou longues et resserrées au poignet (Thomas, 140-141). Ajusté à la taille par une ceinture, il retombe en une jupe ample, fendue devant et derrière. Le bliaut pouvait se porter soit sous le haubert, soit dessus (Béroul, 76). Pour les femmes, le bliaut, à la fin du XIIe siècle, était ajusté au buste par des boutons et des lacets, formant un corsage qui se terminait en une jupe fluide. Les manches étaient alors soit très larges, tombant jusqu'à terre, soit très étroites, s'évasant à la hauteur de la main. Le bliaut était généralement taillé dans des étoffes fines et souples. Enfin, il pouvait être fourré et enrichi de broderies et passementeries. Yseut porte un bliaut de soie grise, brodée de fil d'or (Béroul, 33). Le bliaut se porte normalement sur la chemise et forme souvent un ensemble avec le manteau qui le recouvre. Dans le costume féminin, il peut être remplacé par la robe au XIIIe siècle (Gottfried, 528). Voir COTTE, ROBE.

BOUCLIER ou ÉCU : À l'époque carolingienne, le bouclier était rond. Au XIIe siècle, il avait la forme d'une grande amande et mesurait environ un mètre cinquante de long. Ses dimensions lui permettaient de servir de civière, pour transporter un chevalier mort ou blessé (*Saga*, 822). Fait de planches de bois assemblées, il était consolidé sur son pourtour par une armature métallique dont les branches se rejoignaient au centre. L'extérieur de l'écu était recouvert de toile, de cuir ou de fourrure. Son renflement central était renforcé par une *boucle* (d'où le nom de bouclier), bosse de métal parfois ornée de gemmes ou de verroteries, et qui servait à faire dévier les coups. Lors des chevauchées, le chevalier porte son écu en bandoulière ou le suspend à son cou au moyen d'une longue courroie, la *guiche*. Au moment du combat, le chevalier glisse la main qui tient les rênes du cheval dans des courroies plus courtes, les *énarmes*, situées vers le centre de l'écu (Gerbert, 979). Le bouclier était peint, parfois d'un seul *taint*, d'une seule couleur, l'écu monochrome étant réservé dans la littérature au chevalier adoubé depuis moins d'un an, usage qui ne se rencontre pas dans la réalité (Eilhart, 287). En effet, pour des raisons militaires (reconnaître les combattants) et sociales (donner des signes d'identité aux classes supérieures), les armoiries naissent au tournant des XIe et XIIe siècles. Le bouclier est ainsi orné de figures végétales (*Saga*, 908), géométriques (Thomas, 186 et n. 2) ou animales. Peu à peu, les héros

arthuriens acquerront des marques héraldiques invariables d'un texte à un autre et d'une miniature à une autre, marques souvent symboliques de leur caractère et de leur destin. Les armoiries de Tristan sont cependant instables. Chez Gottfried, son bouclier est garni d'un sanglier, taillé dans une peau de zibeline noire (475). Dans la *Saga*, rehaussé d'or, il est frappé d'un lion (835). Michel Pastoureau a établi que l'emblème de Tristan est le lion en France, en Angleterre et en Scandinavie, alors que c'est le sanglier dans les pays germaniques. Voir COULEURS HÉRALDIQUES.

BOURG. Voir CHÂTEAU.

BOURGEOIS : Habitant d'un bourg, forteresse ou lieu fortifié servant d'asile en cas d'attaque, ou bien d'un faubourg, c'est-à-dire un quartier marchand d'une ville, situé à l'extérieur des remparts. Le bourgeois jouissait des droits et des libertés que conférait à la ville la charte de franchise qui réglementait, limitait ou supprimait les droits du seigneur sur celle-ci. Par son statut, le bourgeois se distingue donc du chevalier, du clerc et du vilain. Dans cette littérature romanesque, essentiellement aristocratique, il est un personnage d'arrière-plan, une utilité narrative. Les bourgeois apparaissent lors des réjouissances publiques qui saluent le retour d'Yseut à laquelle ils réservent un accueil bien plus somptueux que la cour (Béroul, 81). Sous les ordres de Tristan, ils défendent valeureusement leur ville et se montrent d'intrépides combattants (Eilhart, 341). Le bourgeois, souvent marchand, assume principalement les fonctions d'hôte (*Tavola ritonda*, 1064) ou de messager, ami de Tristan (Eilhart, 385).

BRACHET : Chien braque. Voir HUSDENT, VÉNERIE.

BRAIES : Ce mot d'origine gauloise désigne une sorte de pantalon large, serré aux jambes par des lanières, que les Germains et les Gaulois portaient traditionnellement. À partir du XIIe siècle, les braies deviennent collantes à la manière des caleçons longs, et sont munies ou non de pieds. D'un tissu semblable à celui de la chemise et souvent blanches comme elle, alors que selon l'usage ancien elles étaient teintes en rouge, les braies pouvaient être associées à des chausses d'un tissu différent et souvent de couleur foncée (Béroul, 51 et n. 2). Voir CHAUSSES, CHEMISE.

BRAN : Le bran est une grande épée que l'on manie à deux mains dans le combat à pied. Dans l'épisode du bain, Yseut tient le bran de Tristan à deux mains pour le frapper (Berne, 256). Arme redoutable, elle est plus longue et plus lourde que l'épée utilisée dans le combat à cheval.

BRENGAIN (Béroul), BRANGIEN (Thomas), BRANGENE (Eilhart, Gottfried), BRINGVET (*Saga*), BRENGWAIN (*Sire Tristrem*), BRENGENENA (*Tristan tchèque*) : Il est difficile d'imaginer Yseut sans sa suivante et confidente, native d'Irlande comme elle. Selon Gottfried (510, 524), Brangene est apparentée à la famille royale d'Irlande. Complice des amants, elle connaît le secret de l'origine de leur passion, dont elle a été l'instigatrice involontaire, puisque, commise à la garde du philtre d'amour par la reine d'Irlande, elle a failli à cette tâche, soit que son absence n'ait pu empêcher une suivante ou un valet de verser le vin herbé aux futurs amants, soit que, par une tragique méprise de sa part, elle le leur ait donné à boire elle-même (Berne, 249, 256 ; *Sire Tristrem*, 943). Le sentiment de sa culpabilité la pousse alors à une

conduite de sacrifice de soi, notamment lors de la nuit de noces où elle accepte de prendre la place d'Yseut et de livrer sa virginité à Marc (Thomas, 126-127 ; Eilhart, 300-301 ; Gottfried, 550). En opposition directe au nain et aux envieux, elle favorise les rencontres des amants (Oxford, Berne), et leur communication secrète, fonction qui apparaît nettement chez Eilhart, où le stratagème des copeaux jetés dans le ruisseau, pour avertir Yseut de la présence de Tristan, serait une de ses ruses (572). Elle se révèle un adjuvant si puissant que le doute sur sa fidélité ou l'infaillibilité de son appui fait surgir l'idée de la mort dans le récit : Yseut songe à la faire exécuter par crainte qu'elle ne révèle son secret (Thomas, 163 ; Eilhart, 302-304), Tristan décide de se laisser mourir, la croyant désormais hostile (Thomas, 178-181). En de nombreuses situations, Brangien apparaît comme le double d'Yseut. En dépit d'une violente révolte contre sa maîtresse (Thomas, 162-175), elle ne parvient jamais à s'évader de sa dépendance, bien qu'elle ne ménage pas ses critiques devant sa naïveté (Gottfried, 564), ou son blâme face à l'inconvenance de sa conduite (Thomas, 164 ; Berne, 254). Elle représente en quelque sorte la conscience d'Yseut. Le rapport en miroir des deux héroïnes se manifeste à travers leur substitution durant la nuit de noces, mais aussi dans le destin amoureux de Brangien qui inspire l'amour de Kaherdin, le plus fidèle compagnon de Tristan (Thomas, 162 et 164 ; *Saga*, 905). Dans certaines versions, on apprend au détour du récit la mort de la suivante (Eilhart, 362 ; Ulrich, 684 ; *Tristan le Moine*, 1055). Seul le roman tchèque la montre choisissant de mener une vie de recluse après la mort des amants, et s'éteignant dans la tristesse (1121).

BRÉRI : Pour affirmer l'authenticité de son dénouement, Thomas se réfère à la version de Bréri « qui connaissait les épopées et les romans concernant tous les rois et tous les comtes qui ont vécu en Bretagne » (185). Bréri étant un nom gallois, on a rapproché ce conteur du « fameux fabulateur » dont parle Giraut de Barri dans la *Descriptio Cambriae*, à la fin du XIIe siècle. Selon les érudits, ce personnage serait un certain Bledri ap Cadivor ayant vécu à la fin du XIe et au début du XIIe siècle. Noble gallois, allié des Normands récemment implantés en Angleterre, il est surnommé dans certaines chartes *Latinarius* (« l'interprète »), ce qui laisse penser qu'il devait faire connaître au public anglo-normand les coutumes et les légendes de son pays, contribuant ainsi à leur diffusion sur le continent. Bréri est mentionné dans plusieurs récits de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle, comme le garant autorisé, le conteur connaissant mieux que personne l'histoire traditionnelle de la Bretagne. L'auteur de la *Continuation-Perceval* (vers 1200) écrit même que *Bleheris* relata ses histoires galloises au comte de Poitiers, personnage derrière lequel il faut sans doute reconnaître Guillaume IX d'Aquitaine, le premier des troubadours (1071-1126), qui l'aurait peut-être reçu à la cour de Poitiers. Voir CONTEUR.

BROIGNE : Dans l'équipement militaire, la broigne était constituée d'anneaux de fer fixés sur de la peau ou sur plusieurs épaisseurs de toile, à la différence du haubert, tout entier fait d'un tissu de mailles d'acier. Ce terme, surtout fréquent dans les chansons de geste anciennes, n'apparaît que dans le roman de Thomas, mais dans une

acception particulière (182) ; il désigne un corselet de cuir, un cilice qu'Yseut revêt à même la peau, pour se mortifier après le départ de Tristan.

CALENDRIER : La mesure du temps appartient à l'Église, aussi le calendrier est-il liturgique. L'année religieuse commence le premier dimanche de l'Avent, soit quarante jours avant Noël. Elle s'organise en deux périodes : de l'Avent à Pâques, c'est le temps de l'attente du Messie et de la commémoration de la vie du Christ ; après Pâques, c'est l'attente du retour du Christ glorieux (Ascension, Pentecôte) et du Jugement dernier (Toussaint). Entre ces fêtes essentielles, le calendrier se déroule selon une succession chronologique de saints, que l'on célèbre chaque jour pour recouvrir d'anciennes fêtes païennes souvent liées au culte du soleil. Mais l'influence du calendrier liturgique se mesure aussi à l'importance accordée à la quarantaine rituelle. Avant Pâques et Noël, l'abstinence et le jeûne étaient de rigueur pendant quarante jours. Les relevailles de la Vierge sont fêtées de même quarante jours après Noël. Et selon les croyances populaires, il faut quarante jours à l'âme d'un défunt pour partir définitivement dans l'au-delà, aussi ces quarante jours étaient-ils consacrés au deuil et s'achevaient sur des cérémonies religieuses. Yseut aux Blanches Mains éclate de rire de si bon cœur, nous dit Thomas, qu'elle n'aurait pu s'en empêcher même en période de quarantaine, c'est-à-dire probablement en période de deuil ou de Carême (Thomas, 159). Le rythme religieux pénètre naturellement la vie quotidienne, même laïque : Tristan donne ainsi quarante jours à Kaherdin pour revenir avec Yseut (Thomas, 196). Les réunions des assemblées de justice ou de la cour sont fixées aux dates de fêtes religieuses importantes comme la Pentecôte (*Chèvrefeuille*, 214) ou dans la période de huit jours, appelée octave, qui les suit (Gottfried, 583). Chevaliers et paysans semblent également adapter leurs activités en fonction du rythme saisonnier, et l'on est sensible surtout à l'alternance de la saison chaude et de la saison froide, aux jours de fêtes marquant le solstice d'été ou d'hiver. Ainsi une légende populaire rapporte-t-elle que le château de Tintagel disparaît deux fois dans l'année, une en été et une autre en hiver, sans doute aux solstices, qui sont des dates cardinales du calendrier solaire (Oxford, 220). Dans le roman de Béroul, la vertu du philtre expire le lendemain de la Saint-Jean, date du solstice d'été (Béroul, 60). De nombreux épisodes de la légende, en particulier les rencontres amoureuses, se situent aux beaux jours, période des chevauchées et des travaux agricoles intenses, temps de la floraison, de l'amour et des fêtes de mai (Gottfried, 396), traditionnellement célébré dans la lyrique courtoise : le philtre est absorbé par temps chaud, et Marc découvre les amants dans la loge de feuillage au temps des fenaisons (Béroul, 51). C'est au mois de mai qu'a lieu la rencontre des amants à la Blanche Lande (Eilhart, 356). Voir HEURES, PENTECÔTE, SAINT-JEAN, SAINT-MARTIN, SAINT-MICHEL.

CAMAIL : Le camail est une pièce de l'équipement militaire qui désigne un capuchon, à l'origine en cuir, que l'on renforça ensuite de pièces métalliques. Constitué ultérieurement de mailles de fer, il était porté sur ou sous le heaume, protégeant la tête, le cou et les épaules (*Saga*, 821).

CARIADOC : Chez Thomas et dans *Sire Tristrem*, Cariadoc est un puissant comte ou un connétable (*Sire Tristrem*, 960) de la cour du roi Marc, qui possède de vastes propriétés en alleu (voir ce mot). Amoureux éconduit d'Yseut, il l'enlève dans *Sire Tristrem* (962). Thomas le dépeint comme un chevalier, spirituel et beau parleur (151), mais sa fonction d'opposant aux amants donne une visée négative à toutes ses qualités et il devient un *losangier*, une parfaite mauvaise langue. C'est lui qui apprend à la reine le mariage de Tristan (Thomas, 151-153) et qui répand le bruit mensonger selon lequel Kaherdin aurait fui devant lui (Thomas, 184), provoquant une brouille entre Brangien et les amants. Dans la *Saga*, il est confondu avec Mariadokk, le sénéchal de Marc, qui aime en secret Yseut et devient, par dépit, l'ennemi de Tristan (*Saga*, 886-887 ; 907). Cariadoc succombe dans une joute, tué par Kaherdin qui se venge ainsi de son calomniateur (Thomas, 184 ; *Sire Tristrem*, 963).

CARDUEL. Voir GÉOGRAPHIE.

CARLION. Voir GÉOGRAPHIE.

CEINTURE : Aux XIIe-XIIIe siècles, la silhouette se marque à la taille. Celle-ci est serrée par des lacets, des boutons mais aussi par des ceintures. Très longue, la ceinture est nouée et lacée plusieurs fois autour de la taille et au niveau des hanches. Elle est un accessoire précieux du costume d'apparat. Confectionnée dans de la soie, elle peut être ornée d'anneaux d'or (Gerbert, 982). Elle constitue un présent courtois particulièrement apprécié. Ainsi Tristan sort-il de son coffre personnel trois ceintures qu'il offre à la reine d'Irlande, à sa fille Yseut et à Brengain (Gottfried, 527).

CHALUMEAU, CHALEMIE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

CHAMBELLAN : Officier domestique subordonné au chambrier (voir ce mot). Les chambellans sont chargés des services de la chambre du roi et en gardent le trésor, les vêtements, les bijoux ou la vaisselle. Ils participent à l'ordonnance des repas, apportant par exemple les chaises (*Tristan le Moine*, 1031). De par leur proximité avec le souverain, les chambellans jouissent d'un grand pouvoir, surtout au XIIIe siècle, date à partir de laquelle ils éclipsent peu à peu le chambrier. Lorsque Marc nomme Tristan chambellan, il lui accorde donc une insigne faveur (Eilhart, 313).

CHAMBRE : Vaste pièce du château où dorment le roi et la reine. Selon l'usage médiéval, le couple royal n'y dormait pas seul. Les chambriers, Tristan et Périnis, qui assistent Marc et Yseut au coucher, mais également Brengain et le nain dorment dans la même pièce sur des lits différents. Au gré de la faveur dont il jouit auprès du roi ou de la disgrâce qu'il subit, Tristan se voit interdire ou autoriser l'accès à la chambre royale (Béroul, 11 et n. 1). Le lit seigneurial reposant sur une estrade est isolé par des courtines (Berne, 260). Il est garni de draps de lin ou de soie qui peuvent être, pour les couches somptueuses, brodés ou brochés d'or (Gottfried, 618). Plus ou moins luxueuses, les couvertures sont de laine ou de brocart, doublées de fourrure. On dort rarement seul, l'usage voulant que l'on partage son lit avec un ou plusieurs dormeurs. Ainsi Tristan partage-t-il sa couche avec le sénéchal Marjodo (Gottfried, 561). La chambre n'est donc pas une pièce où l'on puisse jouir d'une grande intimité, même pour les jeux de

l'amour. Dans la chambre royale Marc enlève sa virginité à Brengain, tandis que, non loin de là, Tristan couche avec Yseut (Eilhart, 301). La chambre est pourtant une pièce où l'on se retire dans la journée pour s'isoler, et dans certains textes la reine se retire dans une chambre qui lui est propre (Oxford, 231). La chambre est alors l'appartement privé de la reine. Elle est souvent décorée avec soin. Son sol dallé de marbre (Thomas, 181) ou parqueté (Berne, 252) est jonché de feuilles ou de foin (Béroul, 120). Les murs sont recouverts de tentures ou de draps de soie (Béroul, 60). On utilise aussi des tentures pour délimiter, à l'intérieur d'une grande pièce, des espaces plus intimes appelés « chambres ». Par dérivation, ce mot désigne également l'ensemble des tentures murales, des courtines et des étoffes qui constituent l'ornement d'une pièce. La chambre est dans les récits de la légende l'espace dont les amants gardent la nostalgie dans leur exil du Morroi (Béroul, 60). Il est aussi celui de la rêverie idyllique (Berne, 225). Voir MOBILIER.

CHAMBRIER : Grand officier de la couronne, chargé des services de la chambre du roi, et qui gère en particulier son trésor. Cette fonction de gestion ayant été déléguée ensuite à des trésoriers, le chambrier perdit de son pouvoir, au profit de ses auxiliaires, les chambellans. Dans nos textes, chambrier ou chambellan semblent employés l'un pour l'autre. Dans le roman d'Eilhart, Tristan est nommé tantôt chambrier (301), tantôt chambellan (313). Voir CHAMBELLAN, CHAMBRE.

CHANSONS : Les chansons apparaissent comme un des divertissements favoris : on chante pour rêver dans la solitude (Thomas, 151), pour agrémenter un cortège (Thomas, 162) ou divertir la cour réunie (Gottfried, 436-437). Héros de l'amour, parfaitement cultivés en art musical, Tristan et Yseut manifestent un talent particulier pour le chant et la composition de chansons. Ils chantent et jouent des lais (voir ce mot) qui développent le plus souvent une aventure arthurienne (Gottfried, 631) ; mais ils chantent aussi des chansons de rencontre amoureuse, telles que la pastourelle ou des chansons à danser. La pastourelle est une chanson narrative qui relate la rencontre amoureuse d'un chevalier, parfois le poète lui-même, et d'une *pastoure*, une bergère, qui apparaît dans un paysage agreste, parfois sauvage. La bergère n'accorde pas toujours ses faveurs au seigneur : il arrive alors qu'il la viole, ou qu'il abandonne sa tentative de séduction de lui-même, ou qu'il y soit contraint par l'arrivée des bergers qui le rossent et le ridiculisent. La pastourelle retourne ainsi, sur le mode burlesque, les règles de l'amour courtois. Parmi les chansons à danser, on relève des reflaits, des estampies et des rondeaux (Gottfried, 419-420 ; 493). Le reflait est une chanson avec refrain et, un peu comme notre mot « ritournelle », le terme peut désigner le refrain lui-même. L'estampie, attestée en provençal et en français, est une danse au rythme très vif qui se frappait au pied, et qu'on a agrémentée de paroles ultérieurement. Quant au rondeau, c'était aux XIIe-XIIIe siècles une chanson dansée qui conduisait une ronde. Très bref, il était construit sur une alternance de la strophe et des deux vers du refrain. Celui-ci ouvre et ferme la strophe, dont le groupe de trois vers est interrompu par l'insertion, entre le premier et le second vers,

du premier vers du refrain. Dans cette composition musicale gracieuse, on retrouve les éléments propres au décor de la poésie lyrique (prés, bocage et fontaine), ses personnages typiques (la bergère, la malmariée et son époux jaloux), ainsi que ses thèmes récurrents (la rencontre, le bonheur ou le malheur d'aimer). À côté du rondeau, on trouve mentionnée la rotrouenge, chanson à refrain, aux thèmes variés, d'inspiration popularisante, qui doit peut-être son nom à la rote, petite harpe portative dont on se serait servi primitivement pour l'accompagner (Gottfried, 493). Toutes ces pièces lyriques attestent la vogue des chansons à refrains au XIIIe siècle et contribuent à « l'encourtoisement de nos récits ». Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE, LAI.

CHAPEAU : L'hiver, les hommes s'emmitouflent dans une *aumuce*, sorte de bonnet de fourrure couvrant les oreilles (Béroul, 102). L'été, et les jours de fête, ils portent un *chapel*, couronne faite de fleurs ou de feuillages (Eilhart, 382 ; Heinrich, 706). Dès le lendemain de ses noces, Yseut met une coiffe d'épouse en soie, ornée de pierres précieuses, sur laquelle elle pose une couronne ou une couronne de fleurs (Heinrich, 739, 749).

CHASSE : Technique de survie, la chasse est le plus souvent devenue au Moyen Âge un privilège de classe, un plaisir. Deux types de chasse se partagent alors les faveurs de la classe chevaleresque et aristocratique : la chasse à l'oiseau et la chasse au chien. Gace de La Buigne, dans son *Roman des deduis* (1373-1377), traité technique, moral et allégorique sur la chasse, imagine d'ailleurs un débat entre « Amour d'oiseaux » et « Amour de chiens » à propos de la précellence de la fauconnerie et de la vénerie. Le roi, juge de cette dispute, la conclut ainsi : les chiens sont fidèles mais les oiseaux sont plus beaux et plus nobles ; la chasse à l'oiseau est moins fatigante et moins dangereuse que la chasse au chien, mais celle-ci, outre un plaisir visuel, réjouit l'oreille grâce aux cris des chiens. Fauconnerie et vénerie requièrent toutefois également du temps et un savoir codifié, voire ritualisé par des traités (le plus célèbre livre de vénerie étant le *Livre de la chasse* du comte de Foix Gaston Phébus). Les femmes sont exclues de la vénerie, mais non de la fauconnerie. La chasse peut se pratiquer « en bois », c'est-à-dire que l'on poursuit du gros gibier dans les forêts avec les chiens, ou « en rivière », ce qui signifie que l'on allait dans les marais, ou au bord d'étangs ou de rivières pour capturer du gibier d'eau avec des oiseaux de proie. Déguisé en fou, Tristan amuse toute la cour lorsque, dans le récit loufoque de ses chasses impossibles, confondant vénerie et fauconnerie, il prétend attraper le gros gibier avec ses oiseaux et les oiseaux avec ses lévriers (Oxford, 230). Marc témoigne d'un goût prononcé pour la chasse et peut partir pour des campagnes de plusieurs jours (Berne, 260), voire de plusieurs semaines (*Saga*, 863). La chasse est un plaisir, mais elle enrichit aussi la table seigneuriale, quand, comme le montre l'épisode de l'exil des amants dans la forêt, elle ne sert pas tout simplement à se nourrir, en l'absence d'autres mets. Mais elle n'est pas une simple activité quotidienne, utilitaire ou sportive. Elle possède dans nos récits des connotations magiques : ainsi Tristan dresse-t-il Husdent à chasser « à la muette », sans aboyer (Béroul, 45), et il fabrique l'Arc Infaillible, piège étrange qui ne

manque jamais sa cible (Béroul, 49). En outre, elle fournit au langage poétique de l'amour des métaphores précieuses dans les romans allemands : Tristan, chasseur de l'amour (Gottfried, 572), capture Yseut, gibier de l'amour (Heinrich, 727). Voir ARC, BESTIAIRE, FAUCONNERIE, FORÊT, HUSDENT, VÉNERIE.

CHÂTEAU : Aux XII[e]-XIII[e] siècles, le château était en fait une cité fortifiée, comprenant le donjon seigneurial, entouré de plusieurs enceintes, à l'intérieur desquelles s'entassait toute une agglomération. À cette époque encore, les châteaux peuvent être fortifiés en bois, surtout en Angleterre où la pierre, matériau coûteux, ne s'impose que progressivement au cours du XII[e] siècle. Les seigneurs normands dressèrent un peu partout sur le sol anglais des donjons circulaires, sur des buttes de terrain appelées « mottes ». Ainsi les barons hostiles à Tristan, dans le roman de Béroul, possèdent-ils chacun un château fortifié de ce type, entouré de palissades et construit sur une colline haute (Béroul, 86). Soigneusement choisi, le site du château doit permettre la surveillance des environs et la défense en cas d'attaque. La présence de la mer ou d'une rivière, aux pieds des murailles, facilite également le commerce et les échanges (Oxford, 220). L'enceinte extérieure du château est protégée par un fossé très profond, parfois rempli d'eau (Gottfried, 461). Excessif, Naupaténis, le jaloux, a fait creuser trois fossés autour de son château, pour prévenir toute intrusion galante auprès de sa femme (Eilhart, 367). Au-dessus du fossé se dresse l'enceinte, constituée de gros blocs de pierres et dont le coup d'œil doit susciter l'admiration et dissuader toute velléité d'attaque. Elle est percée de poternes (voir ce mot), et on y pénètre par une grande porte, soigneusement gardée par des guetteurs (Oxford, 220) prêts à sonner l'alarme au moindre danger (Béroul, 68). À côté de la porte principale s'ouvre un guichet surveillé par un portier (Oxford, 223). Les châteaux importants comportent deux autres enceintes, destinées à protéger le donjon seigneurial. À l'intérieur de ces enceintes s'active le bourg des artisans et des commerçants (voir BOURGEOIS). Ainsi, quand Yseut revient à Lancien, elle traverse d'abord la *vile* où l'accueillent les bourgeois, avant de monter à la chapelle Saint-Samson et au palais seigneurial (Béroul, 81). Le donjon, dénommé *palais hauçor*, c'est-à-dire « le plus élevé », n'est donc pas situé au centre de la forteresse, mais à l'extrémité la plus inaccessible. Lieu d'aventure et de féerie, le château fait l'objet de légendes, comme la forteresse de Tintagel qui aurait été fondée par des géants et qui disparaît aux yeux de tout un chacun, deux fois dans l'année (Oxford, 219-220). La description, fortement stylisée, des cités et châteaux semble dépourvue de tout réalisme ; pourtant Thomas témoigne de l'essor urbain du XII[e] siècle dans son éloge de la ville de Londres (199) qui éclipse la puissance des châteaux de Marc. Voir BOURGEOIS, CALENDRIER, POTERNE, GÉOGRAPHIE.

CHAUSSES : Les chausses de tissu couvrent les jambes et les pieds, à la manière des bas. Généralement en toile ou en laine, teintes de couleur sombre, les chausses peuvent être aussi en soie de couleur vive, lorsqu'elles sont luxueuses. Arthur porte des chausses de soie à carreaux verts (Béroul, 101), recouvertes de *sorchaus*, c'est-à-dire de guêtres. Pour se protéger au combat, le chevalier lace par-dessus cette

paire de chausses des chausses de mailles d'acier (*Saga*, 843). C'est sur ces chausses de métal que l'on fixe les éperons. Voir BRAIES, CHAUSSURES.

CHAUSSURES : Bien que variées dans la réalité, les chaussures ne jouissent d'aucune description particulière dans nos récits. Les chausses, qui étaient parfois semellées, semblent seules protéger les pieds. Pourtant lors de l'épisode du Mal Pas, Béroul évoque les *heuses* des chevaliers (Béroul, 100). C'étaient de grandes bottes, rouges ou noires, qui protégeaient de la boue et de l'eau. Les pénitents, quant à eux, marchent nu-pieds en signe d'humilité et de mortification (Gottfried, 424). Voir BRAIES, CHAUSSES.

CHEMISE : Ce sous-vêtement, porté par les deux sexes, tombait jusqu'aux chevilles dans le costume féminin, jusqu'aux genoux dans le costume masculin. Taillée dans une fine toile de lin, de chanvre ou de soie (Heinrich, 700), la chemise pouvait être faite de crin en signe de pénitence. Pour exprimer le chagrin qui la mine en l'absence de Tristan, Yseut porte un tel cilice (Eilhart, 357). À manches étroites, à petits plis, la chemise de luxe avait souvent le col et les poignets ornés de broderies au fil d'or. Portée à même la peau, elle possède dans nos récits une valeur symbolique, relative à l'érotisme ou la chasteté de l'être qui la porte. Le fait qu'Yseut ait gardé sa chemise pour dormir dans la loge de feuillage est interprété par Marc comme un signe de chasteté, car l'usage voulait qu'on l'ôte pour dormir. D'une blancheur irréprochable ou souillée et déchirée, elle est une métaphore de la virginité féminine (Eilhart, 302-303 ; Gottfried, 553 ; *Saga*, 851).

CHEVAL : Dans une société à la fois rurale et chevaleresque, l'importance du cheval est évidente. Concurrençant le bœuf pendant le XIIe et le XIIIe siècle, le cheval, plus puissant et plus rapide pour les labours, ne le remplacera ni tout à fait ni partout. Mais dans la littérature romanesque les améliorations agricoles sont négligeables. C'est la monture qui importe. Le chevalier porte à son cheval un réel attachement, aussi lui donne-t-il souvent un nom, comme à un fidèle compagnon : le cheval de Tristan se nomme Beau Joueur (Béroul, 108), celui d'Arthur, Passelande (Béroul, 96), et celui de Gauvain, Gringalet (Gerbert, 979). La richesse du vocabulaire pour désigner le cheval, selon sa fonction, signale le prix que l'on attachait à cet animal. Le *sommier*, ou cheval de somme, est une bête robuste, destinée à porter les bagages (Thomas, 161). Le *roncin*, gros cheval de trait dépourvu de grâce, est la monture des écuyers et des valets qu'il serait dégradant pour un chevalier de monter. Lorsqu'il chasse, celui-ci enfourche un *chaceor*, cheval de chasse robuste, apte aux longues courses (Thomas, 161). Mais les montures de plus grand prix sont le *destrier* et le *palefroi*. Cheval de bataille, rapide et fougueux, le *destrier* doit son nom au fait que l'écuyer le menait de sa main droite. En voyage ou en promenade, le chevalier monte un *palefroi*, cheval de renfort ou de parade, à l'allure si douce qu'il est la monture exclusive des femmes dans nos récits (Béroul, 75). La valeur du cheval tient aussi à son origine : le roi Marc chevauche un destrier de Gascogne (Béroul, 55) ; à Tristan, il fait don d'un cheval de Castille (Eilhart, 273), les chevaux espagnols étant particulièrement appréciés au Moyen Âge en raison de leur endurance et de leur élégance. Celle-ci tient à l'apparence du cheval,

mais aussi à sa robe, souvent évoquée dans ces récits. Les chevaux tout blancs ou tout noirs suscitent une vive admiration. Ainsi le cheval de Tristan, « blanc comme la farine » (Béroul, 98), est-il entièrement caparaçonné de noir à la Blanche Lande (Béroul, 108), l'auteur jouant du contraste chromatique pour signaler la duplicité du héros déguisé. Très prisés aussi, les chevaux *baucents* ont les jambes largement tachées de blanc, et les *vairs*, une robe gris pommelé (Thomas, 186). Les chevaux *bais*, c'est-à-dire d'un brun rouge (*Saga*, 819), ou *saurs* (fauves) semblent plus communs. La robe du cheval peut être aussi un indice de féerie : doté d'un pied vert, d'un autre blanc et d'une oreille rouge foncé, le cheval multicolore qu'Yseut envoie à Tristan semble une réplique poétique du chien Petit-Crû (*Tristan le Moine*, 1028). La reine devient alors l'égale de la fée d'Avalon qui avait envoyé le chien merveilleux à son amant (voir PETIT-CRÛ). L'art de la description de nos romanciers s'exerce également à l'évocation des harnachements, somptueux, souvent incrustés d'or ou de parements d'argent (Eilhart, 273). La selle est posée sur une couverture rectangulaire de soie, aux coloris vifs, ornée de motifs héraldiques (Gottfried, 398). Au XIIIe siècle, le cheval est parfois entièrement recouvert d'une housse qui protège tout le corps de l'animal et retombe jusqu'à ses genoux (Gottfried, 476). Au combat, il peut être revêtu d'une housse de mailles, l'équivalent de la cotte de mailles de celui qui le monte (*Saga*, 819). Les règles chevaleresques imposent qu'on ne blesse pas intentionnellement le cheval de son adversaire, mais l'usage de s'emparer de la monture du vaincu semble courant (*Saga*, 814). Sur sa monture, le chevalier ne fait pas que combattre ou chasser. Il dort aussi. Le balancement régulier de l'animal a ainsi endormi un chevalier qui avait passé une nuit, sans doute agitée, auprès de son amie (Eilhart, 362). Voir CHEVALIER.

CHEVALIER : Le chevalier est l'homme qui, après avoir été adoubé, possède un cheval et des armes, pour mener à bien le combat de cavalerie. Afin d'entretenir cheval et armes, le chevalier s'engage à la solde d'un seigneur plus puissant : il est son *soudoier*, terme employé de préférence à *chevalier* par Béroul. Ainsi Tristan se définit-il lui-même comme un guerrier privé, un *soudoier* au service du roi Marc, que la défaveur peut contraindre à se mettre à la solde d'un autre roi (Béroul, 60). Le terme *soudoier* correspond donc à la définition la plus ancienne du mot « chevalier », la chevalerie ne se confondant pas à l'origine avec la noblesse. En effet, les roturiers (paysans, artisans) et même de simples serfs peuvent entrer dans la chevalerie. Dès la fin du XIIe siècle cependant, la chevalerie n'est plus strictement un groupe professionnel et elle tend à se confondre avec la noblesse. Le terme chevalier désigne alors un noble de l'entourage royal de Marc ou d'Arthur, qui combat pour la gloire et/ou pour l'amour d'une dame, comme le font Tristan et Governal, nommés chevaliers, lorsqu'ils joutent à la Blanche Lande (Béroul, 108). Il conviendrait cependant de faire ici des distinctions géographiques. À la fin du XIIe siècle, en Allemagne, les chevaliers n'appartiennent pas encore nécessairement à la noblesse, ce qui signifie qu'ils ne sont pas libres. Il y a en effet une opposition très nette, dans la société germanique, entre libres et non-libres, et une assimilation entre noblesse et liberté. Il existe donc des

chevaliers-serfs, appelés ministériaux, liés à un seigneur par l'idée de service (Eilhart, 283). Néanmoins, malgré un conservatisme sensible chez Eilhart, apparaît dans nos récits, y compris dans les textes allemands, une conception idéale du chevalier, associée en particulier à l'image littéraire de la chevalerie arthurienne (Heinrich, 708). Le chevalier est alors un noble qui part en quête d'aventures pour acquérir gloire et réputation, en combattant d'autres chevaliers. Sa prouesse, mise au service de la dame et de l'amour, le pousse à rechercher le bonheur de la communauté. Il s'agit là d'une représentation idéale et courtoise de la fonction et de la place du chevalier dans la société (renseignements fournis par D. Buschinger). Voir ADOUBEMENT, AVENTURE, MINISTÉRIAL.

CHIFONIE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

COIFFURE : Aux XIIe-XIIIe siècles, hommes et femmes portent les cheveux longs. Ainsi, après avoir décapité le baron Denoalan, Tristan coupe-t-il ses tresses pour les ramener à Yseut en guise de trophée (Béroul, 119). Selon l'usage courant au Moyen Âge, on rasait les cheveux des malades et des fous. Tristan déguisé en fou se rase la tête et se fait une tonsure en forme de croix (Oxford, 222). De même, ses cheveux bouclés sont tondus lorsqu'il est blessé ou malade (Eilhart, 377 ; Heinrich, 755). Les critères de beauté exigent que les femmes aient les cheveux très longs. Alors qu'Yseut est conduite au bûcher, Béroul évoque ses cheveux qui tombent jusqu'aux pieds (33). Les femmes portent généralement des nattes qu'elles entrelacent de rubans précieux. Au Mal Pas, les cheveux de la reine couronnée d'un cercle d'or sont réunis en tresses dans lesquelles s'entremêlent des rubans de lin brodés de fil d'or (Béroul, 106). La décence veut aussi que les femmes cachent leur chevelure sous un voile de tête, appelé *guimpe* (voir ce mot) (Béroul, 110). Se présenter les cheveux épars, lorsqu'on n'est plus une toute jeune fille, est un signe de négligence, de précipitation ou d'émotion (Berne, 252). L'érotisme de la chevelure transparaît dans le conte du cheveu d'or d'Yseut, apporté par deux hirondelles, qui déclenche la quête nuptiale (Berne, 256 ; Eilhart, 282). Voir CHAPEAU, GUIMPE.

COMPAGNONNAGE : Le terme *compagnon* désigne à l'origine celui avec qui on partage le pain. Son étymon bas latin (*companionem*) serait le calque d'un mot gotique, appartenant au vocabulaire militaire des Germains. L'idée de compagnonnage, très vivante dans les récits allemands, implique, outre une amitié très profonde entre deux guerriers, un serment de fidélité réciproque, ainsi que le partage du toit et des biens. On reconnaît là la pratique de l'affrèrement, terme qui désigne une fraternité artificielle et contractuelle entre personnes décidant de vivre « au même pot et feu ». Tristan partage ainsi le compagnonnage avec Walwan (Eilhart, 335), Kéhénis (Eilhart, 338, 345) et Kurnewal (*Tristan le Moine*, 1034).

CONNÉTABLE : Ce mot, issu de la titulature du Bas-Empire (le *comes stabuli* est le comte de l'étable), désigna d'abord l'officier chargé de l'écurie royale. En France, à la fin du XIIe siècle, son rôle s'accrut, lorsque l'office de sénéchal disparut et qu'il hérita d'une partie de ses attributions. Lors des campagnes militaires, il a la responsabilité de la cavalerie. S'il ne peut être chef de l'armée féodale, ce titre revenant au

roi, il joue en revanche le rôle de conseiller militaire du souverain. Ainsi Tristan est-il nommé connétable par Marc (*Sire Tristrem*, 949 et n. 2), ce qui signifie, à la fin du Moyen Âge, qu'il est le chef de l'armée royale, en l'absence ou à la place du roi, et qu'il peut rendre la justice en son nom.

CONSEIL : Ce terme désigne tout d'abord le devoir du vassal, obligé de siéger aux côtés du seigneur pour l'aider à prendre des décisions judiciaires, militaires ou financières. Par extension, le conseil dénomme l'assemblée qui aide le roi à gouverner et à rendre justice. Émanation de la cour, il semble se restreindre aux fidèles, aux grands vassaux et aux dignitaires de la couronne, clercs ou laïcs, jugés les plus sûrs ou les plus sages par le souverain. L'appartenance au conseil n'est pas permanente : elle est affaire de circonstances et de faveur royale. Nos récits offrent de nombreuses scènes de conseil réuni autour du roi Marc. Celui-ci fait appel à lui, lorsqu'un événement, telle la venue du Morholt, met en péril la paix du royaume (Eilhart, 270). Mais loin d'être un appui du pouvoir royal, le conseil des vassaux semble parfois en limiter la liberté de décision. Ainsi le roi, qui ne désire pas prendre épouse, se voit-il contraint au mariage par son conseil, soucieux de lui assurer une descendance, pour empêcher que Tristan ne devienne l'héritier légitime du royaume (Gottfried, 498). De même, les conditions du retour d'Yseut à la cour et le bannissement de Tristan sont en fait décidés par le conseil (Béroul, 72-73). Lieu des intrigues et des calculs hostiles à Tristan et Yseut, le conseil obéit à un rituel ordonné de la parole. Le roi expose la situation au conseil, qui délibère, parfois en l'absence du roi (Eilhart, 271), puis émet un avis auquel celui-ci se conforme. Voir COUR, JUSTICE, VASSAL.

CONTE : Pour désigner leur récit, les poètes médiévaux usent volontiers des termes *conte* ou *histoire*, et peu du mot *roman* qui désigne la langue vulgaire par opposition au latin, avant de renvoyer à un genre narratif précis. L'usage du mot *conte* suggère combien la littérature médiévale est redevable de la culture orale, du folklore universel et des légendes véhiculées par des conteurs professionnels dont un clerc comme Béroul méprise « la vulgarité » (36). En réalité, les érudits s'accordent à reconnaître le rôle fondateur des peuples celtes dans la constitution de la légende, et en particulier celui des conteurs gallois. La première attestation littéraire des personnages de Marc, Tristan et Yseut se trouve en effet dans des triades galloises, sortes de canevas mnémotechniques destinés aux bardes. Au-delà des conteurs gallois, on peut considérer comme la source lointaine de nos récits la légende irlandaise de *Diarmaid et Grainne*, qui est conservée à l'état de fragments dans des manuscrits du Xᵉ siècle, et relate l'amour de Grainne, l'épouse du roi Finn, pour le jeune guerrier Diarmaid. En outre, dans nos récits médiévaux subsistent, transposés, quantité de motifs de contes comme ceux de la boisson magique, du combat contre le dragon ou de la quête nuptiale de la princesse. Quand surgit dans le récit une étrangeté, elle renvoie souvent à un conte très ancien, dont nos récits gardent le souvenir, sans vraiment bien le comprendre. Ainsi l'énigme des oreilles de cheval du roi Marc renvoie peut-être à la légende du roi Midas ou au conte irlandais du roi Eochaid, affligé d'énormes oreilles, semblables à celles d'un cheval (Béroul, 38 et

n. 2). Mais on aurait tort de réduire nos récits à un agrégat de contes d'origine disparate. Ce serait négliger l'art poétique de nos auteurs. S'ils admettent bien qu'ils s'inspirent d'un « conte de Tristan » (Thomas, 184), ils valorisent en effet la cohérence de leur écriture, en déplorant souvent le caractère incertain et fluctuant de la légende dû, sans doute, à la diversité des traditions et à la part d'improvisation inhérente à la transmission orale (Béroul, 36-37 ; Thomas, 184-185). En outre, pour affirmer l'authenticité et la précellence de leur version, ils se réfèrent volontiers à une source écrite, peut-être le premier roman de Tristan perdu (Béroul, 50 ; *Chèvrefeuille*, 213), ou, comme le fait Thomas, à la parole irréprochable du conteur Bréri, qui incarne la pureté de la tradition légendaire bretonne (Thomas, 185). Le poète en arrive ainsi à distinguer soigneusement son travail poétique, ses *vers* (184), *sun escrit* (212), du conte originel. Voir BRÉRI, HARPEUR D'IRLANDE.

CONTINUATION : L'œuvre de Gottfried de Strasbourg ayant été interrompue par la mort de l'auteur (premier tiers du XIIIe siècle), deux poètes se chargèrent à la demande d'un mécène d'achever son roman : Ulrich de Türheim écrivit ainsi une première *Continuation* entre 1230 et 1235, Heinrich de Freiberg, une seconde, entre 1270 et 1280. Ce mode d'écriture n'est pas rare au Moyen Âge. En France l'inachèvement du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes a suscité, à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle, quatre *Continuations de Perceval*, dont l'une est attribuée à Gerbert (ici, 975-1010). Pour achever l'œuvre de Gottfried, les deux continuateurs peuvent se référer au roman d'Eilhart qui offre la totalité de la légende. Ils la suivent diversement. Aussi les deux continuations diffèrent-elles dans l'agencement du dénouement. Ulrich suit précisément Eilhart, selon lequel Tristan mortellement blessé dépêche un bourgeois auprès d'Yseut (683). Heinrich, quant à lui, suit le modèle du dénouement repoussé par Thomas (185) : c'est Governal qui est envoyé auprès d'Yseut (771). Apparemment aisé, le travail du continuateur est cependant rendu délicat par l'autorité du premier auteur. Le prologue de Heinrich de Freiberg (691-692) rend sensible l'humilité du continuateur, son sentiment d'infériorité devant l'auteur premier et son désir d'affirmer cependant sa personnalité et son propre style. Voir HEINRICH DE FREIBERG, ULRICH DE TÜRHEIM.

COTTE : Longue tunique de dessus, comme le bliaut, la cotte est elle aussi portée par les deux sexes mais, dans nos textes, elles est exclusivement attribuée aux hommes. Endossée sur la chemise, elle est un vêtement ordinaire, confortable et moins ajusté que le bliaut. On la porte dans toutes les classes de la société : le chevalier Tristan (Béroul, 108) et un pauvre pêcheur (Oxford, 222) s'en revêtent également, mais l'aristocratie semble lui préférer le bliaut, plus élégant. Voir BLIAUT.

COULEURS : Le brun, le gris ou le noir étant les couleurs les plus fréquentes pour les vêtements ordinaires, les couleurs lumineuses et vives sont signes de richesse, de luxe et de fête. On aime les couleurs franches telles que le rouge, le vert, le blanc et le jaune (Gottfried, 398), dynamisées par des figures géométriques ou des contrastes chromatiques nets et voyants. À la Blanche Lande, Arthur porte des

chausses de soie à carreaux verts (Béroul, 101), et toute sa suite porte des vêtements doublés de rouge (Béroul, 111). Dans les vêtements d'apparat, le rouge domine : ainsi Yseut offre-t-elle à Tristan des habits de soie rouge (Eilhart, 290). On obtenait de précieux tons de rouge en utilisant des insectes, tels le kermès ou la cochenille qui, une fois desséchés, étaient réduits en une poudre appelée *graine*. Une étoffe *en graine* est donc une étoffe du plus beau rouge (Béroul, 111) ! Pour la soie, on aime aussi rechercher la nuance, le gris assombri d'une pointe de brun, appelé *bis* (Béroul, 33), ou le bleu violet nommé *inde* (Béroul, 81-82). Mélangées dans le pelage d'un animal, les couleurs vives sont un indice de féerie. Tel est le cas du chien Petit-Crû et du cheval envoyé par Yseut à Tristan (*Tristan le Moine*, 1028). Les couleurs possèdent aussi une signification symbolique que nos auteurs peuvent gloser : le rouge signifie le chagrin et la détresse (*Saga*, 896), mais aussi la passion (*Tristan le Moine*, 1028). Le blanc symbolise la fidélité et le vert, couleur de la nature à son renouveau, la passion toute récente (*Tristan le Moine*, 1028). Voir COULEURS HÉRALDIQUES, TISSUS, VÊTEMENTS.

COULEURS HÉRALDIQUES : Elles sont au nombre de neuf ; deux métaux : or et argent, représentés d'abord par du jaune et du blanc ; cinq émaux : vermeil ou gueules, azur, vert ou sinople (mais le terme sinople désigne la couleur rouge jusque dans la seconde moitié du XIII[e] siècle), sable (noir) et pourpre (gris violacé) ; deux fourrures : hermine et vair. Les couleurs sont utilisées pour décrire les armes des chevaliers inconnus dont l'apparition a quelque chose d'inquiétant et de surnaturel (Béroul, 109 ; Thomas, 186). Elles possèdent en effet une signification symbolique dans l'imaginaire et la littérature. Que Tristan surgisse en chevalier noir à la Blanche Lande signifie son désir d'incognito, mais aussi sa tristesse devant son amour perdu et sa soif de vengeance (Béroul, 109). En raison de son étrangeté précieuse, le langage du blason sert aussi, dans la description de Tintagel, à suggérer la beauté colorée de ses murailles (Oxford, 220). Voir BOUCLIER.

COUR : De manière restreinte, la cour du roi Marc est composée des vassaux, des officiers, tel le sénéchal Dinas, du chapelain, des barons ainsi que des comtes et chevaliers anonymes, tenus au service de conseil. De caractère nettement féodal chez Béroul, la cour de Marc semble réduite aux trois barons et au nain. Pourtant, opposée à la sauvagerie de la forêt du Morroi, elle représente un monde de raffinement et d'échanges sociaux : dans la hutte de feuillage, la reine évoque avec regret ses demoiselles d'honneur et les filles de vavasseurs qu'elle devrait doter et marier (Béroul, 61). Tristan, quant à lui, songe aux cent damoiseaux en apprentissage des armes qui devraient l'entourer (Béroul, 60). Dans les autres récits, la cour de Marc vit dans une atmosphère plus festive et plus luxueuse, bien que son éclat semble toujours éclipsé par la cour d'Arthur, soudée autour de l'institution de la Table Ronde. La cour du roi est itinérante : elle le suit dans ses changements de résidence et dans ses campagnes de chasse, ce qui donne l'occasion de cortèges qui s'ordonnent du plus humble au plus puissant, les règles de la préséance voulant que le roi et la reine ferment le cortège (Thomas, 161-162 ; Eilhart, 348-349). À côté de cette cour permanente, le roi réunit une cour temporaire élar-

gie qu'il convoque par ban pour des festivités lors des grandes fêtes religieuses (*Chèvrefeuille*, 214) ou pour des cérémonies solennelles comme la restitution de la reine par Tristan (Béroul, 75-76). Voir CONSEIL.

COURTINES. Voir CHAMBRE, MOBILIER.

CROUDE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

DÉGUISEMENT : Dans nos récits, le déguisement est le plus souvent inséparable du secret de l'amour. Si Tristan est passé maître dans l'art du travestissement, d'autres personnages adoptent un déguisement momentané : Blanschefleur se déguise en mendiante pour se rendre au chevet de Rivalin blessé (Gottfried, 406), et Brangene revêt les habits de la reine, la nuit de ses noces, pour abuser Marc (Gottfried, 550). Kaherdin, quant à lui, se travestit en marchand pour ramener Yseut auprès de Tristan à l'agonie (Thomas, 199-200 ; *Saga*, 916). Pour cacher son identité, Tristan, à la Blanche Lande, opte pour une simple dissimulation de son visage sous un voile noir (Béroul, 108). Plus profondément, ses déguisements, qui impliquent la plupart du temps l'abandon de son origine noble et de son nom, lui font perdre son identité chevaleresque et le font s'engager dans le jeu de la mobilité sociale. Il entre ainsi dans la catégorie des écuyers messagers ou des courriers à pied (Eilhart, 371, Ulrich, 669). De maître, il devient valet. Déguisé en marchand, lors de ses voyages en Irlande (Eilhart, 279, 284-285 ; Gottfried, 487, 502 ; *Saga*, 831 ; *Sire Tristrem*, 937, 939), il se fait bourgeois, commerçant et manipulateur de fonds. Il devient aussi clerc dans le récit *Tristan le Moine*. Mais dans la mesure où le déguisement lui permet de voyager incognito dans un royaume où il est recherché par la justice de Marc, Tristan se travestit souvent en humble vagabond, ménestrel borgne (Gerbert, 985-986), pénitent (Thomas, 183 ; *Saga*, 904), ou pèlerin (Oxford, 238 ; Eilhart, 361 ; Gottfried, 586 ; *Tavola ritonda*, 1064-1065). Ne reculant devant aucune dégradation sociale, il adopte même le masque des exclus, celui du lépreux (Béroul, 97 ; Thomas, 176 ; Eilhart, 355 ; Ulrich, 668 ; *Saga*, 909 ; *Sire Tristrem*, 962) ou celui du fou (Oxford ; Berne ; Ulrich, 672 ; Heinrich, 756 ; *Tavola ritonda*, 1065). Dans la plupart des cas, le déguisement suscite une identité fictive, telle que *Pro* (Eilhart, 279), *Picous* (Berne, 249) ou anagrammatique comme *Tantris*, ou *Peilnetosi*, brouillage de *Isotenliep* (« cher à Yseut »). Parfois le masque colle si bien à la peau qu'il transforme totalement son apparence physique, en dégradant sa beauté et altérant jusqu'à sa voix. Cette radicale métamorphose l'autorise alors à toutes les provocations et à toutes les audaces, son langage devenant aussi déplacé que sa personne (Berne, 251). La fonction du déguisement est multiple. Tristan se déguise tout d'abord pour se préserver d'un danger politique, notamment lorsqu'il aborde en Irlande où la mort du Morholt a suscité la haine des Cornouaillais dans la famille royale. Une fois exilé de la cour de Marc, il se travestit pour revenir auprès d'Yseut et préserver le secret de leurs rencontres amoureuses. Ruse souvent comique, le déguisement permet ainsi de tromper Marc et donne lieu à des développements burlesques, en particulier lors des épisodes du Tristan fou, dans les textes allemands. Mais par un effet de retournement paradoxal, le

masque du déguisement sert à dévoiler la vérité cachée de l'amour qui est une aliénation, une folie ou une maladie. Voir AMOUR, FOU, LÉPREUX, MARCHAND, NOM.

DENIER : Cette unité monétaire d'argent fut définie à l'époque carolingienne. Une livre d'argent valait vingt sous (le sou restant une monnaie de compte) ou deux cent quarante deniers. Le denier constitue la base de tout le système monétaire médiéval. À partir du milieu du XIIIe siècle, avec la frappe du gros d'argent qui valait un sou, soit douze deniers, le denier cessa d'être la monnaie réelle de la plus forte valeur (Béroul, 21).

DESTRIER. Voir CHEVAL.

DINAS DE DINAN (Béroul), TINAS DE LICAN OU LITAN (Eilhart) : Sénéchal du roi Marc, Dinas est originaire de Dinan dans le roman de Béroul (32), de Lican ou Litan, selon les manuscrits dans l'œuvre d'Eilhart (267-268). Derrière le toponyme évoqué par le poète allemand, on a cru reconnaître le nom d'une forteresse, située en Cornouailles à la limite du domaine du Morroi, ou celui d'un château (Llydan) du pays de Galles. Ayant mal identifié ce nom, les conteurs français l'auraient rapproché de Dinan, localité de la Bretagne armoricaine. Adjuvant aux amants, Dinas supplie Marc d'épargner le bûcher à Yseut et de la lui remettre en échange des services rendus (Béroul, 32-33). Parallèlement, dans le roman d'Eilhart, il libère les mains de Tristan prisonnier (Eilhart, 317). Constamment complice des stratagèmes des amants (Béroul, 105), il favorise leurs rencontres, en particulier à la Blanche Lande, en transmettant fidèlement leurs messages (Eilhart, 346-347). Alors que, dans la littérature romanesque des XIIe et XIIIe siècles, la figure du sénéchal, fonctionnaire de l'administration royale, est noircie à plaisir par les poètes, et notamment par Chrétien de Troyes, le personnage de Dinas lui confère une noblesse exceptionnelle, propre à susciter la sympathie du lecteur. Il s'oppose en cela aux sénéchaux félons qui ne manquent pas dans la légende. Voir MESSAGES et MESSAGERS, SÉNÉCHAL.

DIVERTISSEMENTS. Voir CHANSONS, CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JEUX, QUINTAINE, TOURNOI.

DON CONTRAIGNANT : Ce motif de conte consiste à faire don d'une faveur dont la teneur ne sera précisée que plus tard, mais que l'on sera alors tenu d'octroyer. Forme de contrainte magique, exercée généralement par un être maléfique, le don contraignant est souvent une requête exorbitante qui plonge le donateur (devenu prisonnier d'une parole donnée) dans le plus profond désarroi. Ainsi le harpeur d'Irlande enlève-t-il Yseut à Marc, après lui avoir demandé un don en échange de l'exécution de quelques morceaux de musique (*Saga*, 854). Formulée par un héros courtois, la demande de don perd de sa puissance maléfique pour s'affadir en une habileté, voire une ruse de langage. Ainsi Tristan ravit-il Petit-Crû au duc Gilan par un don demandé en échange de sa possible victoire contre le géant Urgan (Gottfried, 591). De même le retour en grâce de Tristan est obtenu par un don contraignant d'Arthur à Marc (Heinrich, 729). Voir CONTE, HARPEUR D'IRLANDE, SERMENT.

DRAPEAUX : En haut de la lance, juste au-dessous du fer, on clouait des pans d'étoffes, destinés à assurer la reconnaissance d'un groupe de

chevaliers dans les tournois ou les combats. Le mot *enseigne*, sans doute le plus général, désigne une bande d'étoffe en forme de flamme (Gerbert, 993). Rectangulaire, terminé par plusieurs pointes, le gonfanon est un petit étendard de combat. Vers le milieu du XIIe siècle, il est remplacé par la bannière, drapeau carré ou rectangulaire, porté par le seigneur qui conduit ses hommes au combat et que l'on nomme de ce fait « chevalier banneret » (Eilhart, 342 ; Gottfried, 462). La bannière s'orne des *connoissances*, c'est-à-dire des figures emblématiques qui servent de signe de reconnaissance et de symbole de pouvoir. Les chevaliers de rang plus modeste arborent un penon ou un penoncel, petite pièce de tissu triangulaire, aux couleurs de la seigneurie (Gerbert, 989). L'étendard, quant à lui, était destiné à rester fiché dans le sol, au milieu du combat (Gottfried, 471). Il arrive qu'au bout de la lance flotte une manche. Les manches étant cousues au dernier moment, une fois le vêtement enfilé, les dames pouvaient, en gage d'amour, faire don de l'une d'elles à leur chevalier qui portait ainsi les couleurs de son amie (Gerbert, 989).

DROMON. Voir NAVIRES, NAVIGATION.

DUEL JUDICIAIRE. Voir JUSTICE.

ÉCARLATE. Voir TISSUS.

ÉCHECS. Voir JEUX.

ÉCU : Monnaie d'or française qui portait à l'origine l'écu de France sur une face. Le premier écu a été émis par Saint Louis en 1266-1270.

ÉCUYER. Voir GOVERNAL, SERVITEURS.

ÉDUCATION COURTOISE : Si les récits fragmentaires de Béroul et Thomas donnent de Tristan l'image d'un homme fait et d'un guerrier accompli, les récits étrangers qui retracent l'enfance et l'adolescence du héros décrivent souvent avec soin les principes et le contenu de son éducation. Le jeune garçon reste dans l'univers des femmes jusqu'à l'âge de sept ans environ. Dès qu'il peut monter à cheval, il est confié aux soins de son maître Governal qui veille au développement harmonieux de son corps et de son esprit. Outre l'équitation, il lui enseigne le maniement de l'épée, de la lance et, ce qui requérait un apprentissage long et difficile, celui du bouclier en selle (Eilhart, 265). L'entraînement aux disciplines sportives telles que la course, le saut, la lutte ou le lancer d'armes (pierre et javelot) lui donne la force et la résistance nécessaires au parfait chevalier. Chez Gottfried, l'éducation chevaleresque de Tristan est complétée par l'apprentissage des règles de la vénerie, art dans lequel il passera bientôt maître (417). Ne négligeant aucune des activités réglées qui feront de lui un homme courtois, agréable en société, Governal le laisse s'adonner au jeu avec d'autres enfants et l'initie également à des disciplines intellectuelles et artistiques (Eilhart, 265). On lui apprendra ainsi à chanter, à jouer de la harpe et d'autres instruments à cordes (Eilhart, 265 ; Gottfried, 417 ; *Saga*, 799). Alors que dans le roman de Béroul, à l'image de la plupart des chevaliers du XIIe siècle, Tristan, pas plus que Marc au demeurant, ne sait ni lire ni écrire, puisque la lettre qu'il envoie à Marc est écrite par Ogrin (Béroul, 67) et lue par le chapelain du roi (Béroul, 69), il devient dans le roman de Gottfried un chevalier instruit, polyglotte, à l'humeur parfois assombrie par l'étude austère

des livres (417). À l'égal des clercs, le chevalier Tristan devient même savant dans les sept arts libéraux (*Saga*, 799). Mais l'éducation serait incomplète si l'on n'inculquait à l'enfant, outre la tempérance de la parole, les principales valeurs courtoises que sont la loyauté et la fidélité, le dévouement et le sens de l'honneur (Eilhart, 265). Ne s'intéressant à l'enfance de Tristan que dans la mesure où, au-delà de l'enfant, se dessine déjà l'adulte qu'il sera, nos auteurs font à l'occasion du récit de son éducation le portrait du chevalier courtois idéal. Voir ARTS LIBÉRAUX.

EILHART D'OBERG : Messire Eilhart d'Oberg ne se nomme qu'une seule fois pour défendre, au dénouement de son œuvre, l'authenticité de sa version. De ce romancier, qui introduisit pour la première fois dans la littérature allemande l'histoire de Tristan, nous ignorons tout. Sans doute originaire de la famille des ministériaux d'Oberg, localité de Basse-Saxe, Eilhart aurait vécu à la cour de Brunswick, dans l'entourage de Mathilde, fille d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt. On peut supposer que cette princesse, mariée au duc de Saxe Henri le Lion en 1168, aurait fait connaître l'histoire de Tristan à la cour de Brunswick et en aurait procuré une copie à Eilhart. La datation de son roman qu'on situe entre 1170, peu après l'arrivée de Mathilde en Saxe, et 1189, date de sa mort, est donc étroitement subordonnée à la vie de la duchesse. Voir MINISTÉRIAL.

ÉMERILLON. Voir FAUCONNERIE.

EMPAN : Cette mesure de longueur représente l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt lorsque la main est grande ouverte (*Saga*, 820).

EMPOISONNEMENT : Le motif de l'empoisonnement jalonne avec insistance la carrière héroïque de Tristan puisqu'il est empoisonné à trois ou quatre reprises. Lors de son combat contre le Morholt, il est blessé par l'arme envenimée de son adversaire (Eilhart, 275). Muni de sa harpe, il se laisse dériver au gré des flots sur une embarcation qui accoste en Irlande. Selon les versions, il est guéri par Yseut (Eilhart, 279-280) ou par sa mère, la reine d'Irlande (Oxford, 226 ; Gottfried, 489-490 ; *Saga*, 824 ; *Sire Tristrem*, 938). Parti en quête d'une épouse pour le roi Marc, Tristan accoste une seconde fois en Irlande où il combat un dragon. Après avoir tué le monstre, il lui coupe la langue et la met sur sa poitrine ou dans sa chausse. Empoisonné par le venin de l'animal, il est une nouvelle fois guéri par la reine d'Irlande (Gottfried, 510 ; *Saga*, 836), ou par Yseut (Eilhart, 288), ou par les deux femmes, la mère et la fille étant aussi indifférenciées que leur nom (Oxford, 228 ; *Sire Tristrem*, 941). Enfin Tristan est mortellement blessé par une arme empoisonnée lors de son combat contre Estout l'Orgueilleux du Fier Château (Thomas, 190) ou le jaloux Naupaténis (Eilhart, 384). Yseut ne pourra arriver à temps pour le guérir. Outre ces empoisonnements causés par des armes envenimées, Tristan est victime d'un empoisonnement symbolique, lorsqu'il absorbe avec Yseut le philtre d'amour, nommé du reste *la poison* par Béroul (40). Dans la mesure où l'empoisonnement provoque à chaque fois la rencontre des deux amants et même leur union dans l'amour et dans la mort, il est dans nos récits la métaphore de la passion et de la souffrance qui les lient (Gottfried, 622 ; *Saga*, 789). Ce motif poétique

révèle aussi une représentation ambivalente de la femme, à la fois empoisonneuse (puisqu'elle connaît l'art de fabriquer les philtres) et guérisseuse. Voir AMOUR, MÉDECINS, PHILTRE, MORT.

ÉPÉE : L'épée eſt l'arme symbolique de l'état de chevalier, puisque le seigneur la remet au damoisel lors de la cérémonie de l'adoubement (Eilhart, 270). La lame, longue d'un mètre et large de sept à neuf centimètres, eſt forgée dans un acier dur, mais assez souple cependant pour que l'épée ne se brise pas durant le combat. Le pommeau, qui surmonte la poignée protégée par la garde, eſt un disque ou une boule de métal, parfois très précieux. Dans cette société de guerriers, fortement imprégnée d'idées religieuses, l'épée, mise au service de Dieu et de son peuple, eſt une arme sacralisée. Triſtan fait l'offrande de son épée qu'il dépose sur l'autel d'une église pour remercier Dieu de sa victoire sur le Morholt (*Sire Triſtrem*, 936). Prise dans un réseau complexe de significations symboliques, l'épée fait souvent l'objet d'interprétations de la part de nos héros. C'eſt Yseut qui, découvrant la brèche dans l'épée de Triſtan, identifie du même coup le vainqueur de son oncle le Morholt (Eilhart, 289). C'eſt Marc qui déduit à tort la chaſteté des amants à la vue de l'épée séparant leurs corps endormis (Béroul, 56). C'eſt Triſtan, enfin, qui comprend la venue de Marc lorsqu'il aperçoit l'épée de son suzerain à la place de la sienne (Béroul, 58 et n. 3). Métonymie du chevalier, l'épée fonctionne dans nos récits comme signe de reconnaissance autant que comme symbole de pouvoir. Voir BRAN.

ÉPERVIER. Voir FAUCONNERIE.

ÉPIEU : L'épieu, en ancien français *espiet*, eſt une lance rudimentaire, en général réservée à la chasse. La hampe robuſte et plus courte que celle de la lance se termine par un fer large et épais, muni d'une barre transversale. L'épieu, surtout lorsque sa lame eſt empoisonnée, eſt l'arme des chevaliers les plus violents, disqualifiés par le récit (Thomas, 190).

ERMONIE. Voir GÉOGRAPHIE.

ESCLAVINE. Voir VÊTEMENTS.

ESCONDIT : L'escondit désigne en termes de juſtice la disculpation d'un accusé qui fait la preuve de son innocence en recourant à des procédures légales telles que le duel judiciaire (Béroul, 66) ou le serment purgatoire (Béroul, 83). Voir JUSTICE, SERMENT.

ESTERLIN : Cette monnaie d'argent valant quatre deniers, frappée par les ateliers du roi d'Angleterre (cf. *ſterling*), eut cours également sur le continent et plus particulièrement en France (Béroul, 108).

ESTIVE de CORNOUAILLES. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ESTOUT L'ORGUEILLEUX DU FIER CHÂTEAU : Seigneur de petite Bretagne, Eſtout eſt le ravisseur de la femme de Triſtan le Nain, lequel vient alors solliciter l'aide de Triſtan l'Amoureux (Thomas, 187-188). Au cours du combat livré contre Eſtout et ses six frères, vassaux de ce puissant châtelain particulièrement féroce (Thomas, 189), Triſtan sera blessé à mort par une arme empoisonnée (Thomas, 190). Indissociable de Triſtan le Nain dans l'agencement du dénouement de la version courtoise, ce personnage réapparaît sans être nommé dans la *Saga* (913-914) et *Sire Triſtrem* (963-964). Il eſt donc exclu du dénouement chez Ulrich et Heinrich, les continuateurs de Gottfried, qui s'inspirent de la version d'Eilhart. Voir NAUPATÉNIS, TRISTAN LE NAIN.

FAUCONNERIE : Cette chasse au moyen d'oiseaux dressés est certainement née dans la civilisation des steppes asiatiques au IIe millénaire avant J.-C. ; elle fut apportée en Europe par les Germains entre le IIe et le IVe siècle. Cette technique sera codifiée plus tard (à partir du Xe et surtout du XIIe siècle) par des traités latins puis français. La fauconnerie devient alors un marqueur social important : elle requiert une science particulière, des loisirs, et elle fait passer le plaisir esthétique d'un beau vol avant le profit résultant de la prise. En outre les oiseaux sont précieux et chers. Ils appartiennent à deux familles différentes : les falconidés (toutes les espèces de faucons) et les accipitridés (l'autour et l'épervier). Leurs différences physiques expliquent que les premiers soient qualifiés d'oiseaux « de haut vol », les seconds d'oiseaux « de bas vol ». Le faucon gerfaut, le plus grand des faucons, importé des pays nordiques, était rare et précieux, mais le faucon le plus prisé, quoique le plus courant, était le pèlerin. Le hobereau est un faucon à gorge blanche. Enfin l'émerillon était un faucon petit mais rapide. L'autour était un chasseur redoutable dans les bois ; seule la femelle portait ce nom : le mâle, plus petit d'un tiers, était dit *tiercelet*. L'épervier ressemble à l'autour mais il est d'une taille moindre. Avec ces rapaces presque tous cités dans les chasses burlesques de Tristan fou (Oxford, 230), on prenait le canard sauvage, le héron, le faisan et la poule d'eau (Heinrich, 706)) mais aussi le cygne et la grue, proies de prestige du faucon (Oxford, 230 ; Berne, 251-252). Les oiseaux de proie faisaient l'objet du commerce de luxe au même titre que bijoux, soieries et fourrures (Gottfried, 418). Aussi est-ce pour signifier la richesse de sa cargaison et s'attirer l'attention bienveillante du roi et de la reine que Kaherdin, déguisé en marchand, se présente à la cour un grand autour sur le poing (Thomas, 199, *Saga*, 916). Indice de noblesse, le rapace posé sur le poing est en outre un détail esthétique dont usent couramment poètes et enlumineurs pour rehausser l'élégance d'un portrait ou d'une description (Thomas, 161). Mais c'est surtout le vol implacable de l'oiseau de proie qui inspire à l'art poétique, notamment chez Gottfried, des métaphores précieuses relatives à l'amour et à la guerre. Ainsi le Morholt à cheval fond-il sur Tristan plus vite qu'un faucon (Gottfried, 478). Quant à Yseut, dont la silhouette a la grâce d'un épervier (Gottfried, 529), elle est nommée le faucon de l'amour (Gottfried, 528, 542) et elle jette sur Tristan des regards rapaces (Gottfried, 529). Voir CHASSE, VÉNERIE.

FÉE : Être merveilleux, à la fois séducteur et trompeur, la fée est un personnage que l'on pourrait croire absent de nos récits. Il ne s'en rencontre qu'une seule, l'amie du duc Gilan qui lui envoya en gage d'amour un merveilleux chien de l'île d'Avalon où elle réside : le fameux Petit-Crû (Gottfried, 589). Pourtant des notations poétiques, le plus souvent furtives, confèrent à la souveraine bien terrestre qu'est Yseut les pouvoirs magiques de la fée. Comme l'amie du duc Gilan, elle est originaire d'une île, l'Irlande, que l'on concevait comme une terre de merveilles et de prodiges. La beauté qui pourrait être un lieu commun de la littérature est souvent mise en scène de telle sorte qu'elle semble une apparition sidérante et énigmatique. Ainsi paraît-elle venue d'un autre monde aux yeux des Bretons médusés par cette

beauté inconnue (Thomas, 210). De même, un bouquet de fleurs à la main, perdue en pleine forêt, elle a la séduction de Perséphone ou d'une divinité sylvestre soudain apparue à Marc (Heinrich, 735). Et très explicitement le maître veneur de Marc (Gottfried, 610) ou son forestier (*Saga*, 878) croient avoir découvert le repère d'une fée, lorsqu'ils la trouvent endormie aux côtés de Tristan dans la grotte d'amour. Comme les fées, Yseut possède en outre des animaux ou des objets magiques : un coussin enchanté qui plonge dans le plus profond sommeil (Eilhart, 352 ; Ulrich, 660), un cheval merveilleux (*Tristan le Moine*, 1028-1029) qui efface le chagrin comme le fait Petit-Crû. Si, par ces pouvoirs quasi surnaturels de belle guérisseuse, elle vient à bout de tous les venins, par la loi de réversibilité propre à l'univers magique, elle est assimilée au serpent qui infecte, lorsque Yvain le lépreux la surnomme *la givre* (Béroul, 35). Fée-serpent, la guivre possède, selon les légendes, une escarboucle qu'elle dépose au bord de l'eau où elle se baigne. L'homme qui réussirait à s'emparer de cette pierre précieuse au pouvoir merveilleux deviendrait le plus puissant et le plus riche du monde. Mais le ferait-il qu'il serait poursuivi et dévoré par des milliers de serpents surgis de toutes parts. Séductrice et maléfique, la guivre incarne un rêve de puissance et de beauté absolues. Voir AUTRE MONDE, BESTIAIRE, FONTAINE, FORÊT, YSEUT LA BLONDE, YSEUT LA MÈRE.

FÉODALITÉ : Au sens strict, la féodalité désigne tout d'abord le système des institutions et des usages qui définit les obligations réciproques entre un seigneur et son vassal. Par extension, la féodalité représente l'ordre social, politique et économique du Moyen Âge, fondé sur la hiérarchie des hommes et des terres, la domination de la noblesse guerrière et la division de l'autorité publique. Ce mode d'organisation, qui repose sur l'institution du fief, se généralise dans l'Occident médiéval au XI[e] siècle en raison de la faiblesse du pouvoir royal. Dans nos récits, certains personnages cristallisent autour d'eux la représentation des institutions féodales, en particulier le roi Marc exerçant sa justice, réunissant son conseil, mais aussi le duc Morgan, seigneur dont le père de Tristan détient un fief et contre lequel il se rebelle, peut-être à tort (Gottfried, 394). Toute la guerre féodale qui oppose ensuite Tristan à Morgan trouve sa source dans la légitimité de Tristan, contestable selon le duc, à hériter du fief de Rivalin. Voir CHEVALIER, CONSEIL, FIEF, HOMMAGE, VASSAL.

FERLIN : Petite pièce de monnaie anglaise valant un quart de denier (Béroul, 99, 108).

FIEF : Le fief est un bien concédé par un seigneur à un vassal qui s'engage en contrepartie à lui rester fidèle. Le plus souvent le fief est un bien foncier qui peut aller du plus petit domaine rural jusqu'au vaste duché. Par opposition à l'alleu, qui est une terre en pleine propriété, le fief est un domaine dont le vassal n'a que l'usufruit, puisqu'il le tient d'un autre qui est le seigneur (Eilhart, 274). Celui-ci remet officiellement son bien au vassal lors de la cérémonie de l'investiture, au cours de laquelle il lui donne, en un geste symbolique, une motte de terre, un étendard, une verge, un gant ou un anneau, selon la nature du fief concédé (Gottfried, 459). Car le fief peut n'avoir aucune assise foncière : il peut être constitué de droits de commandement, de

péages, de dîmes, de fonctions et dignités de toutes sortes. Le fief est le cadre essentiel des rapports juridiques et politiques entre les hommes au Moyen Âge, à l'exception des villes qui bénéficient de franchises et connaissent, à partir du XI[e] siècle, une expansion économique liée à une bourgeoisie marchande. Voir ALLEU, BOURGEOIS, HOMMAGE, VASSAL.

FLAGOL, FLAJOL. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

FLORENTIN. Voir HEFELIN.

FONTAINE, SOURCE : Au-dessus des petits bassins où jaillissaient les eaux résurgentes des sources, on élevait un édicule de maçonnerie : c'est la fontaine si souvent mentionnée à la fois dans la poésie lyrique et dans la littérature bretonne. Dans la poésie d'amour, l'eau vive de la fontaine participe au décor idyllique de la nature printanière avec les prés ou le verger, les arbres et le chant des oiseaux qui fait écho à son murmure. Aussi Gottfried n'a-t-il pas omis de faire figurer une source dans le décor agreste du vallon de la grotte d'amour (Gottfried, 608). De même, en référence à la lyrique courtoise, la source abondante ou tarie sert de comparant à la force vive de l'amour (Oxford, 235). Dans la littérature romanesque d'inspiration bretonne, la fontaine sert de frontière symbolique avec l'Autre Monde et de lieu de rencontre avec les êtres surnaturels qui le peuplent. Au bord de la source apparaît souvent la fée-amante d'une surnaturelle beauté. À la fontaine est donc associé dans nos récits le motif de la rencontre amoureuse avec Yseut, dont la beauté évoque celle de la fée-amante. Dans le verger sur lequel donne la fenêtre de sa chambre court un ruisseau dont les eaux jaillissent d'une fontaine aux rebords de marbre (Béroul, 12). C'est dans les eaux de ce ruisseau que Tristan jette des copeaux de bois pour avertir la reine de sa présence dans le verger (Oxford, 231, 237 ; Berne, 249 ; Eilhart, 308 ; Gottfried, 572-573 ; *Saga*, 863). Par toutes ses résonances poétiques, la fontaine fait d'Yseut à la fois la Dame chantée par l'amant-poète et la fée célébrée dans les contes. Voir FÉE, PAYSAGE, VERGER.

FORESTIER : Le forestier est un agent royal chargé de protéger et de surveiller la forêt qui est soumise à une réglementation rigoureuse, destinée à restreindre les droits d'exploitation des paysans. Le braconnage et le ramassage illicite de bois sont sévèrement punis, et la liberté de pâture concédée aux villages, limitée à une partie de la forêt. La fonction de police qu'assure le forestier en fait un personnage antipathique. C'est un forestier qui découvre les amants endormis dans la hutte de feuillage (Béroul, 51-52). Sa dénonciation lui sera fatale. Abattu par Périnis dans la forêt (Béroul, 76), il réapparaît à la Blanche Lande où il est tué à nouveau par Governal (Béroul, 110 et n. 1). Il existe cependant un forestier adjuvant aux amants : Orri, chez lequel Tristan trouve refuge (Béroul, 77, 82).

FORÊT : Avec la lande et la mer, la forêt est un espace de solitude et d'aventures merveilleuses. Dans la littérature arthurienne, elle est le domaine de l'initiation et de la quête : le chevalier s'y enfonce pour y subir des épreuves chevaleresques, mais il en ressort aussi pour retrouver les lieux de culture et de civilisation que sont le château et la cour. Dans l'intermède arthurien de la *Continuation* de Heinrich, on retrouve cette représentation de la forêt comme lieu d'épreuves et

d'initiation qu'il faut avoir traversé pour accéder à la Table Ronde (712-713). Mais dans nos récits la forêt est surtout le refuge des amants bannis de la cour du roi Marc, et, à ce titre, elle est représentée de manière ambivalente et contradictoire. Selon Béroul, Berne et Eilhart, la forêt est non pas un lieu de bonheur mais un lieu d'épreuve où les amants régressent à la vie sauvage et instable de perpétuels fuyards (Béroul, 41). Leur nourriture durant cet exil dans la forêt du Morroi souligne leur éloignement de la vie sociale et du raffinement de la cour : ils manquent de lait, de pain et de sel (Béroul, 37, 41), et se nourrissent de racines et de gibier. Par opposition à la cour, la forêt est donc le domaine du dénuement et de la pauvreté. Ainsi leurs habits partent-ils en lambeaux (Béroul, 46). Dans les textes de la version courtoise, la forêt est au contraire un espace idyllique, où les amants vivent leur amour en toute liberté. Chez Gottfried, le désert de la grotte d'amour évoque ainsi le paradis terrestre d'avant la faute, un espace idéal où l'amour suffit à la subsistance des amants (Gottfried, 601-603). De même, dans Oxford (239), Heinrich (734), la *Saga* (876-877), *Sire Tristrem* (953) et la *Tavola ritonda* (1069), la forêt offre à Tristan et Yseut une solitude protectrice et douce qui, par contraste, fait paraître le monde de la cour comme celui de tous les dangers.

FORTUNE : Dans l'antiquité romaine, Fortune est une divinité que l'on représentait avec une corne d'abondance et un gouvernail, car c'est elle qui dirige la destinée des hommes et dispense la prospérité. Au Moyen Âge, l'invocation à Fortune est un lieu commun de la poésie, transmis par la rhétorique. Elle était personnifiée alors sous les traits d'une dame aux yeux bandés dont l'attribut était une roue, image du tourbillon de la vie. La roue, souvent montrée flottant sur la mer, symbolise l'instabilité de la condition humaine. Ce topos est surtout présent dans le roman de Gottfried, dont l'écriture est fortement marquée par l'enseignement rhétorique scolaire. Ainsi la roue de Fortune a-t-elle tourné pour Morholt, précipitant soudain sa gloire dans la poussière (Gottfried, 482). Inversement, elle a élevé Tristan, déclaré « favori de la fortune » (Ulrich, 654). Si cette déesse antique dispensait richesses et honneurs aux hommes, elle leur fait aussi don de l'amour (Gottfried, 392).

FOU, FOLIE : L'aventure de Tristan revenant voir Yseut une dernière fois avant sa mort a été conservée dans six textes de la légende : la *Folie* d'Oxford, la *Folie* de Berne, le roman d'Eilhart (377-381), la *Continuation* d'Ulrich (672-676), celle de Heinrich (755-763) et la *Tavola ritonda* (1065-1066). Figurant parmi les exclus de la société médiévale, le fou pouvait cependant trouver sa place à la cour à titre de bouffon du roi. Bien que le bouffon soit un personnage familier des cours princières du XVe siècle, où il sera titulaire d'un véritable office, la littérature atteste sa présence dans les cours bien avant cette époque. Le fou est porteur d'une vérité, qui n'est pas toujours bonne à entendre, mais sa franchise parfois insolente contrastait, au grand plaisir des rois, avec l'hypocrisie de l'esprit courtisan. Malgré l'irrévérence de ses fadaises, il jouit d'une totale impunité (Berne, 251) et même parfois d'un certain respect mêlé de crainte, car on voyait en lui un être inspiré de Dieu (*Tavola ritonda,* 1065). Dans les cours princières des XIVe-XVe siècles, le fou portait parfois un costume parti-

culier, bariolé, ou bien jaune et vert, association jugée si excentrique que, selon Michel Pastoureau, elle en devint emblématique de la folie. Coiffé d'un bonnet à oreilles ou d'un coqueluchon orné de grelots, il complète sa panoplie par la marotte. Certes, on ne trouve pas trace d'un tel affublement dans nos récits où Tristan déguisé en fou a plutôt l'allure d'un homme sauvage. Il n'en reste pas moins que le fou possède des attributs qui lui sont propres. Si dans les *Folies* Tristan fou porte une misérable tunique à capuche et une massue, il est vêtu dans les *Continuations* d'un habit marqueur de la folie : un mantelet rouge à capuche, chargé de clochettes (Ulrich, 672) ou un manteau de drap gris sur lequel sont cousues des images de fou découpées dans de l'étoffe rouge (Heinrich, 756). Outre la massue, les textes allemands ajoutent comme attribut du fou le fromage (Eilhart, 377 ; Ulrich, 672 ; Heinrich, 757), dont le blanc combat l'humeur noire du fou mélancolique. Pour achever la crédibilité de son déguisement, Tristan se rase la tête ou se fait une tonsure en forme de croix (Oxford, 222), car la médecine préconisait de raser les malades de la tête ou les blessés (Eilhart, 377). Dans tous les récits, le choix de ce déguisement revêt une signification symbolique : Tristan est le fou d'amour, celui que sa passion a placé hors de l'ordre familial et social, hors de ce que l'on nomme le sens commun. Mais la mise en scène de l'épisode et sa tonalité oppose les poèmes français aux récits allemands. En effet, malgré des scènes incontestablement burlesques dues au délire verbal du fou, à son audace iconoclaste, mais aussi à la naïveté invraisemblable de Marc qui se fait artisan du rire à ses dépens, les *Folies* suscitent la nostalgie et le pathétique par la remémoration des aventures déjà accomplies. Les récits allemands, sans gommer le pathétique que donne à cet épisode l'approche de la fin, insistent davantage sur le grotesque de la situation, par des détails de la mise en scène. Ainsi le fou donne-t-il de son fromage à sa dame qui le gifle de retour (Eilhart, 380 ; Heinrich, 757). La *Tavola ritonda*, quant à elle, évoquant le souvenir de Merlin avant de décrire l'apparition du fou dans la forêt, rapproche l'astuce de Tristan bernant le roi et sa suite de la sagesse de l'enchanteur célèbre pour ses métamorphoses (1065).

FOURRURES : La vogue des fourrures connaît son apogée aux XIIe et XIIIe siècles. Été comme hiver, on porte des vêtements fourrés. S'il existait une tradition germanique de la fourrure, celle-ci se portait plutôt poil vers l'extérieur (Eilhart, 291). Or au XIIe siècle a lieu une véritable révolution : la fourrure se porte désormais en doublure, poil vers l'intérieur. Elle orne également la bordure des cols, des ourlets et des poignets. Ce phénomène est certainement à mettre au compte de l'influence byzantine et islamique sur un Occident qui s'ouvre alors à l'Orient. D'ailleurs, la vogue des fourrures jusque-là peu connues (vair, hermine, zibeline, marmotte de Sibérie) correspond à la mode des soieries orientales. Et c'est d'abord du monde islamique que l'Occident importera ces fourrures précieuses avant de commercer directement avec les pays producteurs que sont Norvège, Suède, Russie, Finlande. Car l'usage des fourrures se développa avec l'essor du commerce, comme en témoigne indirectement la *Saga* où, parmi les produits de consommation courante figurant dans la cargaison d'un navire venu de Norvège, sont énumérées les fourrures les plus

luxueuses comme l'hermine, la zibeline noire, mais également des pelleteries plus communes telles que le castor ou la peau d'ours (*Saga*, 799-800). Car on use des fourrures dans toutes les couches de la société, aussi bien dans l'aristocratie fortunée que dans la paysannerie et la bourgeoisie. Les pelleteries d'animaux domestiques (lapin, chèvre, mouton blanc) ou d'animaux de la faune locale sauvage (renard, blaireau, loutre, lièvre) sont d'un usage plus courant. La fourrure comme toutes les autres parties du vêtement classe l'homme et dit quelque chose de son être. En signe de sa sauvagerie, la statue du géant Moldagog est habillée d'une grande peau de bouc à longs poils, alors que celle d'Yseut est vêtue de pourpre ornée de fourrures blanches, de la très luxueuse hermine donc, façonnée et travaillée avec art (*Saga*, 896). Voir HERMINE, VAIR, ZIBELINE.

FRÈRE ROBERT : Selon le bref avertissement qui précède la *Saga*, celle-ci aurait été traduite en 1226 par frère Robert, à la demande du roi de Norvège Hakon Hakonarson, qui régna de 1217 à 1263. Si le clerc précise qu'il traduit en norrain, c'est-à-dire dans la langue qui était alors parlée en Norvège et en Islande et dont l'islandais moderne est resté très proche, il ne spécifie pas la langue de son original, bien qu'à n'en pas douter il s'agisse d'un poème anglo-normand, peut-être une copie de l'œuvre de Thomas que la *Saga* suit assez fidèlement. Le nom de cet adaptateur a été rapproché de celui de l'abbé Robert, mentionné dans la traduction de la chanson de geste française *Élie de Saint-Gilles* (fin XIIe siècle) effectuée également à la demande du roi Hakon qui fit traduire quantité d'œuvres françaises. Bien que le prénom Robert ne soit guère répandu en Scandinavie, il est à peu près certain que ce clerc, traducteur de Thomas, était un Norvégien très lettré, vivant au monastère de Lyse, près de Bergen en Norvège.

FRESTEL. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

GANELON : Dans la *Chanson de Roland* (fin XIe siècle), Ganelon est ce personnage qui, par rancœur contre Roland dont il est le beau-père, trahit Charlemagne et les chrétiens. En souvenir de cette légende, le nom de Ganelon a été par la suite attribué aux personnages de traîtres. Ainsi l'un des trois barons hostiles à Tristan s'appelle-t-il Ganelon (Béroul, 86).

GANOIE. Voir GÉOGRAPHIE.

GANT : L'usage des gants s'est répandu depuis l'époque barbare. L'été, on porte des gants de fil ou de soie, l'hiver des gants de fourrure. C'est une pièce du vêtement assez appréciée pour être donnée en cadeau. Ainsi Yseut a-t-elle offert à Marc une paire de gants de fourrure de vair, ornés d'hermine blanche (Béroul, 56, 58). Image de la main, symbole du pouvoir, depuis l'époque romaine, le gant entre dans un certain nombre de rites gestuels : Tristan offre son gant à Morholt en signe de défi (Gottfried, 473), et, pour signifier qu'il l'accepte, à son tour, Morholt tend son gant à son adversaire (voir aussi *Saga*, 818-819). De même, quand un seigneur investit son vassal d'un fief, il remet un objet symbolique de cette concession : une motte de terre, un bâton ou bien un gant. Aussi, lorsque Marc laisse sa paire de gants dans la loge de feuillage, il rappelle symboliquement qu'il est le seigneur d'Yseut mais aussi celui de Tristan (Béroul, 57 et n. 1). Par ses

diverses significations, le gant invite donc à prêter une grande attention à la rhétorique du geste dans nos récits.

GAUVAIN (Béroul), WALWAN (Eilhart), GAWAN (Heinrich) : Fils aîné du roi Lot d'Orcanie et neveu par sa mère du roi Arthur, Gauvain apparaît dans tous les récits comportant un intermède arthurien, ainsi que dans la *Continuation* de Gerbert. D'origine celtique, le personnage de Gauvain a été souvent identifié à l'un des héros des *Mabinogion* (Gwri, surnommé Gwallteuryn, c'est-à-dire « Chevelure de Lumière »). Mais peut-être fut-il tout simplement le héros éponyme du Galloway, région du sud-ouest de l'Écosse, incorporée à la fin du XI[e] siècle dans la légende arthurienne. Si le personnage de Gauvain occupe déjà une place de fidèle compagnon auprès d'Arthur dans le *Roman de Brut* de Wace (1155), c'est dans l'œuvre romanesque de Chrétien de Troyes (composée de 1160 à 1190 environ) qu'il acquiert cette réputation d'excellence et de courtoisie qui, dans l'univers arthurien, fait de lui le personnage de réference, à l'aune duquel les autres chevaliers mesurent leur valeur et leur prouesse. Et c'est en vertu de ce renom qu'Yseut réclame sa présence au Mal Pas à titre de témoin et de garant de son serment d'escondit (Béroul, 89). Sa position de neveu préféré d'Arthur, similaire à celle de Tristan dans le lignage de Marc, le destine en outre à être le miroir valorisant de Tristan dans nos récits. De fait, à la cour d'Arthur, il est le compagnon d'armes de Tristan (Eilhart, 329 ; Gerbert, 985), voire son cousin (Heinrich, 715), comme si le lien de parenté renforçait la correspondance symbolique entre les deux héros. Voir COMPAGNONNAGE.

GÉANT : Figure monstrueuse, le géant est une créature de l'au-delà qui menace l'univers courtois. En signe de sa sauvagerie, il est représenté dans nos textes armé d'une massue d'acier (Gottfried, 591), vêtu d'une grande peau de bouc à poils longs (*Saga*, 896). Le nom de l'un d'entre eux, Urgan le Velu (Oxford, 223), invite à assimiler la figure du géant à celle de l'homme sauvage, dont les attributs classiques sont la massue et l'extrême pilosité. Si, dans l'espace, le géant habite à la lisière du monde chevaleresque, tel Moldagog qui vit sur la marche des terres du duc Hoël (*Saga*, 888), dans le temps, il appartient à l'époque mythique des origines. Selon le *Roman de Brut*, le héros troyen Brutus dut exterminer les géants qui peuplaient le sol de la Grande-Bretagne lorsqu'il débarqua. De même la grotte d'amour où les amants trouvent refuge fut-elle creusée par des géants, avant l'époque de Coryneüs, héros troyen qui accompagna Brutus dans la conquête de la Grande-Bretagne (Gottfried, 600). Les géants appartiennent donc aux temps de la fondation, comme en témoigne la légende de Tintagel, selon laquelle cette forteresse aurait été édifiée par des géants (Oxford, 219). Le combat contre le géant fait donc partie de la geste des héros civilisateurs. Ainsi Arthur a-t-il exterminé l'Orgueilleux au manteau de barbes (Thomas, 148). Sur le modèle d'Arthur, qui ici appartient à une génération antérieure à la sienne, Tristan affronte victorieusement trois géants : le neveu du Grand Orgueilleux (Thomas, 148), Urgan le Velu, figure de l'ogre dévorateur qui prélève un tribut en bétail au duc Gilan (Gottfried, 591 ; *Saga*, 872 ; *Sire Tristrem*, 951), ainsi que Moldagog, le géant qui deviendra gardien de la salle aux images (*Saga*, 897). Sans doute faut-il

aussi considérer le personnage du Morholt comme une représentation dégradée de l'ogre dévorateur. Voir ARTHUR, MORHOLT, NAIN.

GÉOGRAPHIE : La multiplicité des lieux évoqués dans la légende tient d'une part à l'instabilité du héros qui part de sa terre d'origine pour s'installer dans le royaume de Marc, qu'il quittera tout d'abord pour partir en quête d'Yseut en Irlande, et ensuite pour s'exiler en petite Bretagne, où il épousera Yseut aux Blanches Mains. Mais à cette diversité initiale, qui fait partie intégrante des données de la légende, vient s'ajouter l'imaginaire géographique de chaque auteur qui a pu, dans le souci d'adapter l'histoire à son public, mentionner des lieux ou des pays qui lui étaient familiers, ou, par simple méconnaissance de l'espace géographique de l'histoire, brouiller la carte de l'errance de Tristan. La terre d'origine de Tristan fait déjà l'objet de divergences chez nos auteurs. Selon Béroul (64, 79) et Eilhart (264), la patrie de Tristan est le Loenois, que les érudits ont identifié avec le Lothian, terre du roi Loth, en Écosse. Plus tard, les conteurs ont assimilé le Loenois avec le pays de Léon en Bretagne armoricaine. Selon Gottfried (393-394) et *Sire Tristrem* (924) le pays d'origine de Tristan, situé en petite Bretagne, est la Parménie ou Ermonie, toponyme dans lequel on reconnaît la racine celtique *Ar-men* signifiant « terre (*ar*) de la montagne (*men*) ». Selon Marie de France, le pays de Tristan serait le sud du pays de Galles (*Chèvrefeuille*, 213). Les lieux évoqués durant son séjour dans le royaume de Marc dépendent des frontières qui lui sont assignées dans les différents récits. Selon Béroul et Eilhart, Marc est souverain des Cornouailles anglaises, et ses lieux de séjour sont Lancïen, village situé dans la paroisse de Saint-Samson, au nord de Fowey, et Tintagel, forteresse sise sur la côte nord-ouest, dont la légende fait le lieu de naissance du roi Arthur. Le royaume de celui-ci borde celui de Marc. Plusieurs châteaux d'Arthur, situés au pays de Galles ou en Angleterre, sont mentionnés dans nos récits et ont été identifiés par les érudits : Carduel avec Carlisle (Béroul, 20), Carlion avec Caerleon-sur-Usk (Béroul, 92), Snaudon avec l'ancienne Segontium, sise au pied du mont Snowdon au pays de Galles (Béroul, 92). Après le serment de la Blanche Lande, Arthur retourne à Durham, réputée pour la beauté de sa cathédrale (Béroul, 116). Or, dans le récit de Thomas, Arthur appartient à une génération antérieure et Marc l'a remplacé à la tête du royaume d'Angleterre, si bien que Londres est une de ses capitales (Thomas, 199 ; Gottfried, 583). La géographie des Cornouailles est évoquée avec une précision toute particulière dans le roman de Béroul. Non loin de Lancïen s'étend la forêt de Moresk (Morroi) près de Truro. Le Gué Aventureux, situé un peu en deçà de la Blanche Lande, se trouverait au sud de la forêt du Morroi, sur la rivière Truro (Béroul, 38 et n. 1). Le mont où se rend Ogrin pour acheter soieries et fourrures est le mont Saint-Michel de Cornouailles, à l'est de Penzance. Enfin, pour attester la vérité du saut légendaire de Tristan, Béroul fait appel à un toponyme de la côte cornouaillaise : la pierre du Saut-Tristan (Béroul 28 et n. 1), qu'il estime bien connu de son public. Les différents voyages de Tristan le mènent tout d'abord en Irlande dont deux ports sont mentionnés chez Gottfried. Lors de son premier voyage en Irlande Tristan débarque à Dublin, capitale du royaume de Gormont Cœur-Fier (Gottfried,

485). Lors de son second voyage, il arrive au port de Weisefort, aujourd'hui Wexford, cité très ancienne, située au sud-est de l'Irlande (Gottfried, 501 et n. 2). Terre de légende, l'Irlande inspire un toponyme de fantaisie au poète, puisque notre héros tue le dragon dans le val d'Anfergynan, déformation du français « Enfer guignant » (Gottfried, 504 et n. 1). Exilé de Cornouailles, Tristan est livré à une errance à laquelle les différents auteurs assignent le parcours que leur imagination leur dicte. Plusieurs textes mentionnent un voyage en Espagne, terre de confins où Tristan combat le neveu du Grand Orgueilleux, venu d'Afrique (Thomas, 148 ; Berne, 251 ; *Sire Tristrem,* 955). Selon Eilhart, Tristan se rend aussi à la cour du roi Arthur, après avoir fait un détour par le pays de Ganoïe qu'il faut peut-être rapprocher du pays de Galvoie (Galloway), mentionné dans la légende arthurienne (329). Curieusement, chez Gottfried, Tristan séjourne en Champagne, puis en Allemagne où il sert l'Empire romain, ce qui place le héros légendaire dans l'actualité du poète et de son public (Gottfried, 622, n. 1 et 2). Son errance le conduit enfin en petite Bretagne où il épouse Yseut aux Blanches Mains. Dès lors, l'action fait intervenir quantité de toponymes identifiables avec des localités de la Bretagne armoricaine. Ainsi Tristan séjourne-t-il à Karahès (Eilhart, 336) ou Karke (Gottfried), toponyme derrière lequel on reconnaît la ville de Carhaix, située dans le Finistère (Gottfried, 625 et n. 7). Il combat victorieusement le comte Riol de Nantes (Eilhart, 336 et n. 2). La géographie tristanienne se dessine donc selon une carte qui, si l'on excepte l'Espagne, la Champagne et l'Allemagne, correspond à peu près aux possessions d'Henri II Plantagenêt, époux d'Aliénor d'Aquitaine et roi d'Angleterre de 1154 à 1189. Mais on notera que les auteurs allemands (en particulier Gottfried) et frère Robert introduisent des déplacements qui trahissent soit un certain flou dans la maîtrise de l'espace légendaire, soit un souci de l'adapter à leur propre public. Selon Gottfried, par exemple, la patrie d'Yseut aux Blanches Mains est le duché d'Arundel, ville sise dans le Sussex, qu'il situe entre la Bretagne et l'Angleterre (Gottfried, 625) ! Il s'ensuit un certain brouillage dans la situation géographique de l'action, sensible notamment chez les continuateurs. Ainsi la résidence de Kassie, l'épouse de Naupaténis, située selon Eilhart non loin de Karahès en petite Bretagne (Eilhart, 366), se trouve à Scharize, lieu qu'on a pu identifier avec Carisbrook, dans l'île de Wight (Ulrich, 680 et n. 6). Frère Robert, quant à lui, en énumérant les pays visités par Roald en quête de Tristan, évoque toute l'Europe scandinave, si bien qu'on peut supposer une retouche personnelle au texte de Thomas (*Saga*, 802). Voir AUTRE MONDE, PAYSAGE.

GERBERT DE MONTREUIL : Originaire de Montreuil-sur-Mer, presque aux confins de l'Artois et de la Picardie, Gerbert fut, dans le premier tiers du XIIIe siècle, un poète attaché à la cour de la comtesse Marie de Ponthieu, morte en 1251. Très cultivé, il semble avoir voyagé dans le centre de la France mais aussi dans la région de Coblence et de Cologne qu'il évoque avec précision dans son œuvre. Fut-il jongleur ou ménestrel ? On peut le penser à la lecture d'un passage de son *Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers* (écrit entre 1227 et 1229) dans lequel le héros, déguisé en ménestrel pour pénétrer dans le châ-

teau d'un rival, se lamente sur les dures conditions du métier ! Et sans doute n'est-ce pas un hasard si, dans sa *Continuation de Perceval* (composée entre 1226 et 1230), Tristan s'affuble aussi du costume de ménestrel pour entrer incognito dans le château de Marc à Lancïen. L'intérêt du poète pour la légende tristanienne transparaît ainsi dans la *Continuation* où, pour la première fois dans un récit en vers, la figure de Tristan est introduite dans la fiction du Graal. Mais de plus, dans le *Roman de la Violette*, le héros Gérard absorbe un philtre d'amour offert par la fille du duc de Cologne, la belle Aiglente, qui se meurt d'amour pour lui — en vain. Sous l'effet du breuvage magique, Gérard oublie son amie Euriaut et reste auprès d'Aiglente un hiver et un été. Parodiant la légende tristanienne, Gerbert inverse la signification du philtre, pour en faire non plus l'alibi d'une passion hors la loi, mais l'instrument d'un mariage forcé dont Gérard est la victime désignée et sauvée *in extremis*. Comme Chrétien de Troyes, le poète rejette la contrainte magique du philtre et incline pour un amour librement consenti. Voir PERCEVAL.

GONNELLE : La gonnelle est une large tunique à manches longues et capuchon, taillée dans une étoffe grossière. C'est le vêtement du pêcheur qu'endosse Tristan fou (Oxford, 222).

GORMON CŒUR-FIER : Nom attribué par Gottfried, et par lui seul, au roi d'Irlande, père d'Yseut. À ce personnage, d'ordinaire réduit à sa fonction, le poète allemand donne même une biographie héroïque. Il est présenté comme un despote (Gottfried, 466 et n. 1).

GOTTFRIED DE STRASBOURG : Le poète allemand n'est jamais nommé que par ses continuateurs, Ulrich qui nous apprend que la mort de « maître Gottfried » a laissé son roman de *Tristan et Isolde* inachevé (637), et Heinrich qui rend hommage à l'écriture très ornementée de son prédécesseur (691). Gottfried aurait vécu à Strasbourg, dans une certaine aisance semble-t-il, à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle. Il est l'auteur de deux petites pièces gnomiques (*Sprüche*) : l'une est consacrée aux maux engendrés par l'égoïsme (*von Mein und Dein*), l'autre à la fragilité du bonheur humain (*vom gläsernen Glück*). On lui attribue également trois pièces lyriques (*Lieder*). La première a l'amour pour sujet ; la seconde, d'inspiration didactique, fait l'éloge de la pauvreté, de la pureté, de la chasteté, de l'humilité et de la patience qu'il place bien au-dessus de la richesse et de la fastueuse élégance des cours. La troisième est un hymne à la Vierge, à son divin fils et à son père. Son œuvre principale est cependant le roman de *Tristan et Isolde* écrit entre 1204 et 1215, peut-être pour conjurer un chagrin d'amour, si l'on en croit la confession du poète commentant la vie des amants réfugiés dans la grotte d'amour (603). Mais n'est-ce pas là le type même de fausse confidence qui prête à toutes les suppositions ? Clerc particulièrement instruit dans les arts du *trivium*, Gottfried cite avec éloge des poètes qu'il considère comme ses maîtres, notamment Hartmann d'Aue, qui adapta des romans de Chrétien de Troyes (Gottfried, 449), et Heinrich de Veldeke, traducteur de l'*Énéide* de Virgile qui s'inspira du roman français *Éneas* (451). Gottfried participe donc de ce mouvement poétique allemand qui adapta et fit connaître dans sa propre langue les romans français du XIIe siècle. Il ne ménage cependant pas ses critiques à l'égard de Wolfram d'Eschen-

bach, auteur du *Parzival*, libre adaptation du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Il se moque de l'obscurité de son style et du mysticisme de sa pensée (Gottfried, 449). Wolfram, de son côté, reprochait à Gottfried de corrompre la langue allemande en introduisant à tout propos dans ses vers des lambeaux de français. Voir CONTINUATION, HEINRICH DE FREIBERG, MINNESÄNGER, ULRICH DE TÜRHEIM.

GOVERNAL : GORNEVAL (Béroul), GORVENAL (Berne), GUVERNAL (Thomas), KURNEWAL (Eilhart), CURNEVAL, KURNEVAL (Gottfried, Ulrich, Heinrich), GOVERNAIL (*Sire Tristrem*) : Governal est le maître et l'écuyer de Tristan (Béroul, 58), chargé d'entretenir ses armes et son cheval. Originaire du Loenois ou de la Parménie, selon le nom attribué à la patrie de Tristan, Governal l'accompagne fidèlement depuis son enfance, puisqu'il veilla sur son éducation (Eilhart, 265) jusqu'à sa mort selon certains textes. Son titre d'écuyer signifie qu'en dépit de son âge et de ses qualités de combattant, il n'a pas été adoubé, peut-être parce qu'il n'a pas les moyens d'accéder à la chevalerie, mais plus vraisemblablement parce qu'il préfère, par fidélité, rester au service de Tristan. Aussi est-ce Tristan lui-même qui le fait chevalier chez Gottfried (464). Spécialiste des coups de mains et des embuscades, il aide Tristan à délivrer Yseut des lépreux (Béroul, 36 ; Berne, 257) et venge les amants en tuant l'un des barons hostiles (Béroul, 47-49) ainsi que le forestier (Béroul, 110). Il s'accommode des tâches les plus humbles dans la forêt du Morroi (Béroul, 37) et sert aussi de messager à Tristan auprès d'Yseut (*Tristan le Moine*, 1053). C'est cette dernière fonction que Thomas juge invraisemblable de lui accorder dans l'agencement du dénouement (Thomas, 185). Il est alors effacé de la fiction au profit d'un compagnon plus jeune : Kaherdin. Governal intervient cependant dans le dénouement du continuateur Heinrich, où il acquiert une dimension pathétique qu'aucun autre texte ne lui accorde. C'est lui en particulier qui, après la mort des amants, révèle au roi Marc l'existence du philtre, obtenant ainsi le pardon final du souverain (Heinrich, 775-776). Incarnation de la fidélité et de l'abnégation, il obtient un fief pour prix de ses services (Eilhart, 370) ou devient roi du Loenois selon la volonté de Tristan (*Tavola ritonda*, 1062). Voir BARON, COMPAGNONNAGE, ÉDUCATION COURTOISE, FORESTIER.

GRAAL. Voir PERCEVAL.

GRIS. Voir VAIR, FOURRURES.

GUÉ : Dans la littérature arthurienne, le gué sert souvent de lieu de passage vers l'Autre Monde dont la frontière avec notre univers est tracée par une rivière profonde. De l'autre côté du gué se dresse parfois un chevalier menaçant qui en est le gardien. Ainsi Tristan franchit-il le gué de la rivière qui sert de frontière entre les terres du duc et celle du géant Moldagog qu'il devra combattre (*Saga*, 890). Périlleux, le gué est donc bien le lieu d'une épreuve. Et ce n'est pas un hasard si Yseut traverse le gué au Mal Pas, sur le dos de Tristan, déguisé en lépreux. Ce Mal Pas symbolise bien le mauvais pas, l'épreuve terrible dont doit se sortir la reine (Béroul, 106-107). Lieu de circulation, le gué est aussi un espace de transmission et de restitution. C'est au Gué Aventureux que le nain Frocin révèle aux barons le secret infamant

du roi qui a des oreilles de cheval (Béroul, 38). Il y transmet une parole interdite comme Tristan y restituera la reine, la femme entre toutes interdite (Béroul, 74). Voir AUTRE MONDE.

GUENIÈVRE : Épouse d'Arthur depuis l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth (1138). L'histoire et la personnalité de Guenièvre, obscures dans les textes gallois qui l'évoquent, vont se développer dans les romans de Chrétien de Troyes, en particulier dans le *Chevalier de la Charrette*, composé entre 1176 et 1181. Dans ce récit, en effet, Guenièvre passe au premier plan de la fiction : enlevée au pays de Gorre par un chevalier géant, Méléagant, elle est libérée par Lancelot du Lac qui éprouve pour elle un magnifique amour, du reste partagé. Le mythe de Tristan et Yseut ayant servi de modèle à l'histoire d'amour de Lancelot et de Guenièvre, on ne trouve pas trace dans les récits français de notre légende de l'infortune conjugale d'Arthur. Si le roi Arthur apparaît dans le roman de Béroul, la reine Guenièvre n'y est pas même évoquée. Dans la *Folie* de Berne, cependant, Tristan compare ses tourments, endurés pour l'amour d'Yseut, à ceux que supporta Yder pour Guenièvre (Berne, 251 et n. 3). La reine aurait donc bien un ami, mais ce n'est pas Lancelot du Lac, qu'on serait pourtant fondé à voir mentionné dans un texte composé au tournant des XIIe et XIIIe siècles. Le récit allemand intitulé *Tristan le Moine* fait bien une rapide allusion à l'ami absent de la reine Ginover (1023), mais le nom de celui-ci n'est pas révélé. Au XIIIe siècle tout se passe donc comme si l'histoire de Lancelot et Guenièvre, qui déjà éclipse celle de Tristan et Yseut, constituait une matière romanesque rivale qu'il convenait de ne pas évoquer. Aussi, même dans les intermèdes arthuriens des récits allemands, la reine Guenièvre reste-t-elle un personnage secondaire, cantonné dans un rôle d'accueil des chevaliers à la cour d'Arthur (Heinrich, 716). Voir ARTHUR, LANCELOT.

GUIMPE : Voile de toile fine qui couvrait partiellement les cheveux, le visage, le cou et les épaules des femmes. En voyant le forestier abattu par Governal, Yseut dissimule un sourire de satisfaction sous sa guimpe (Béroul, 110). Voir COIFFURE.

HALLE : Dans la *Saga*, le terme halle désigne la grande salle du palais où se tenaient les fêtes et les réceptions publiques (*Saga*, 785). Par extension, il peut désigner aussi un bâtiment (*Saga*, 910), comme le terme d'ancien français *sale*. Voir SALLE.

HANAP : Le hanap est un vase à boire en bois (Béroul, 98) ou en métal précieux (Oxford, 229), muni d'un couvercle. Il semble constituer une pièce de vaisselle assez luxueuse pour être offerte. Est-ce en souvenir du hanap dans lequel ils burent le philtre qu'Yseut donna à Tristan un hanap de bois madré la première année de leur amour (Thomas, 176) ? Voir TABLE.

HARPEUR D'IRLANDE : L'épisode du harpeur d'Irlande est relaté dans la *Folie* d'Oxford (230, 237), le roman de Gottfried (556-561), la *Saga* (853, 856), et *Sire Tristrem* (945-946). La *Folie* de Berne y fait peut-être allusion en mentionnant le nom d'un certain Gamarien ou Guimarant qui enleva la reine Yseut (255). Le scénario de cet épisode est le suivant : un chevalier irlandais, harpiste de talent, se présente à la cour du roi Marc où, à la demande de la reine qui l'a connu autrefois, il est

accueilli avec les plus grands honneurs. Marc prie le mystérieux étranger de jouer de la harpe, ce qu'il accepte en échange d'un don. Après l'exécution de quelques morceaux, il réclame alors la reine et, lié par son serment, Marc ne peut la lui refuser. Apprenant la nouvelle, alors qu'il est à la chasse, Tristan galope jusqu'au rivage où le harpeur attend le flot montant pour s'embarquer avec la reine. L'Irlandais prie celui qu'il croit être un ménestrel de jouer de sa rote ou de sa vielle (*Saga*, 855) pour distraire Yseut de son chagrin. Pendant ce temps, le flux est monté si haut qu'il se révèle désormais impossible d'emprunter à pied sec la passerelle qui mène au bateau. Tristan propose alors de monter la reine sur son cheval, ce à quoi se résigne le harpeur irlandais. C'est ainsi que Tristan lui ravit la reine, opposant à la ruse du harpiste celle du joueur de rote. Des éléments énigmatiques tels que la rencontre antérieure d'Yseut et du harpeur, ainsi que le motif du don contraignant, permettent de reconnaître le scénario magique d'un conte celtique dont G. Schoepperle a dégagé la structure narrative. Un immortel se présente au roi sous les traits d'un mystérieux étranger. Seule la reine le connaît, qui a été unie à lui antérieurement. Il fait montre d'un talent quelconque et exige du roi une faveur à laquelle celui-ci accède. L'étranger repart alors avec la reine que le souverain regagne ensuite grâce à une ruse ou un artifice magique. Les poètes médiévaux ont repris la trame de ce conte en l'adaptant à l'idéal de la courtoisie, de sorte que c'est l'amant, et non le mari, qui reconquiert la femme. Tel est le schéma narratif du *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes (entre 1176 et 1181) dans lequel on lit que Méléagant enlève la reine Guenièvre à Arthur par la ruse d'un don contraignant. Et c'est Lancelot du Lac qui la reconquiert par la seule force de son amour. Voir CONTE, DON CONTRAIGNANT.

HAUBERT : Le haubert est une longue cotte de mailles, constituée d'anneaux de métal ou d'acier rivés les uns aux autres. Descendant jusqu'aux genoux, fendue derrière et devant pour faciliter les mouvements du cavalier, cette tunique large et souple est resserrée à la taille par un ceinturon. Le haubert est en outre pourvu de manches et d'un capuchon de mailles qui protège la tête et la nuque. C'est donc un vêtement lourd (de dix à douze kilos) qu'on ne peut enfiler ni enlever sans aide. Plus léger, le heaubergeon est une chemise de mailles à manches courtes, parfois même un simple plastron. Sous le haubert, pour éviter que ses mailles ne rentrent dans la chair, le chevalier porte le *gambison* ou *gamboison*, veste de peau ou de toile rembourrée, destinée à amortir les coups. Un bonnet fait d'étoffes superposées et piquées permet de supporter le capuchon de mailles. L'armement défensif du chevalier se complétait du heaume, des chausses et du bouclier. Voir ces mots.

HEAUME : Jusqu'au milieu du XIIe siècle, le heaume n'est qu'un casque conique complété d'un nasal, pièce métallique rectangulaire protégeant le nez. Un pan de cuir couvre la nuque. À partir du XIIIe siècle, le heaume emboîte toute la tête. La visière articulée est percée d'œillères et de trous pour la respiration. Ce grand casque est fixé au haubert par des lacets (Eilhart, 288). Le heaume peut être peint et serti de verroteries. Au sommet, on place un cimier, figure embléma-

tique que l'on ôte à sa guise pour combattre incognito (Heinrich, 717). Le heaume de Tristan est surmonté d'emblèmes significatifs de son destin et de sa personnalité. Au sommet se trouve une flèche d'or qui, évoquant les flèches du dieu Amour, emblématise sa destinée d'amant exemplaire (Gottfried, 475). De chaque côté du casque se dressent deux défenses d'or : elles rappellent le sanglier qui blasonne son bouclier (Heinrich, 716).

HEFELIN : Père de Kéhénis et Isald aux Blanches Mains chez Eilhart (336). Ce duc ou roi de Bretagne est nommé Jovelin chez Gottfried, nom qui pourrait être une déformation du Hefelin d'Eilhart, devenu Florentin dans *Sire Tristrem* (958). Il n'a pas de nom propre dans la *Saga* ni dans les quelques fragments de Thomas où il est question de lui.

HEINRICH DE FREIBERG : D'une famille originaire de la ville de Freiberg en Haute-Saxe, ce poète allemand vécut à la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe siècle. Il passa la majeure partie de sa vie à la cour de Wenceslas II, roi de Bohême de 1278 à 1305, qui favorisa la propagation de la culture germanique dans son royaume. De l'œuvre de Heinrich, il nous reste un poème de 822 vers sur la Sainte Croix et une pièce de 360 vers composée en l'honneur d'un chevalier nommé Jean de Michelsberg qui, lors de son voyage en France, s'était distingué dans des tournois. Il composa sa continuation du roman de Gottfried entre 1270 et 1280, à la demande d'un aristocrate bohémien, Reinmund de Lichtenburg, qui fut chambellan du royaume de Bohême à partir de 1307. Voir CONTINUATION.

HÉLÈNE : Née de l'union de Zeus métamorphosé en cygne et de Léda, Hélène eut pour « père humain » Tyndare. Son enlèvement par Pâris alors qu'elle était la femme du roi de Sparte Ménélas fut à l'origine de la guerre et de la destruction de Troie. La légende homérique fut connue au Moyen Âge, non par l'*Iliade*, mais par deux résumés en prose latine des IVe et VIe siècles qui inspirèrent au poète tourangeau Benoît de Sainte-Maure le *Roman de Troie* (vers 1165). Herbert de Fritzlar adapta cette œuvre en langue allemande dans le *Liet von Troye* entre 1190 et 1217, et plus tard Konrad de Würzburg dans le *Buch von Troye* (1287). La légendaire beauté d'Hélène est donc un lieu commun poétique dont use Gottfried pour décréter sans égale celle d'Yseut (Gottfried, 495-496).

HERMINE : Cette martre dont le pelage d'hiver est entièrement blanc, à l'exception du bout de la queue, qui reste noir, fournissait une des fourrures les plus recherchées. Utilisée pour doubler les vêtements d'apparat et orner les revers, elle était mouchetée avec les poils noirs de la queue qui donnaient l'impression de petites taches volumineuses (Gottfried, 528 et n. 3). Comme le vair, l'hermine devint une des couleurs bichromes de l'héraldique (blanc moucheté de petites croix noires). À la fin du XIIIe siècle, l'hermine connaîtra une promotion symbolique auprès des cours princières, sans plus de lien avec sa valeur économique et marchande dévaluée au profit de la zibeline. Voir COULEURS HÉRALDIQUES, FOURRURES.

HEURES : La maîtrise du temps est religieuse. C'est la liturgie quotidienne qui scande la journée, les prières devant être chantées à des heures fixées par les canons de l'Église (d'où les heures canoniales et

les livres d'heures). De trois en trois heures — heures diurnes dont la durée varie en fonction des saisons —, la journée était donc découpée par les offices de matines (minuit), laudes (3 heures du matin), prime (6 heures), tierce (9 heures), sexte ou midi (12 heures), none (3 heures de l'après-midi), vêpres (6 heures du soir), complies (9 heures du soir). Dans les romans arthuriens, l'aventure chevaleresque se déroule généralement de prime à vêpres. Mais dans nos récits elle est aussi nocturne : une fois répandue la fleur de farine entre le lit de la reine et celui de Tristan, Marc et le nain sortent de la chambre, sous prétexte d'assister à l'office de matines, pour ainsi les surprendre en flagrant délit (Gottfried, 581 ; *Saga*, 865).

HOMMAGE : L'hommage est un acte solennel par lequel on reconnaît être l'homme, c'est-à-dire le vassal, d'un autre qui est le seigneur. Au cours de la cérémonie, le vassal agenouillé met ses mains dans celles de son seigneur (Gottfried, 460), puis il prononce un serment de foi ou fidélité : il vit désormais sous la dépendance du suzerain à qui il a prêté, selon l'expression, foi et hommage. Pour finir, les deux hommes échangent parfois un baiser de paix. Généralement, l'hommage était suivi de l'investiture d'un fief. Or, comme un vassal est souvent investi de plus d'un fief, il est alors sous la dépendance de plusieurs seigneurs. Pour remédier à des conflits pouvant surgir d'engagements vassaliques multiples et parfois contradictoires, a été institué, à partir du XI[e] siècle, l'hommage lige, qui était prêté au seigneur auquel on devait fidélité en priorité. En général, c'était l'importance du fief concédé qui déterminait la priorité d'un hommage. Dans l'histoire de Tristan et Yseut, les poètes mettent en valeur la signification affective de l'hommage lige : Tristan jure à Kaherdin de devenir son homme lige, s'il accepte de porter son message à Yseut (Thomas, 193). L'hommage lige est donc une dédition de soi concédée dans les situations souvent désespérées en échange d'un service et non plus d'un fief. Ainsi Tristan le Nain jure-t-il d'être l'homme lige de Tristan l'Amoureux si celui-ci lui vient en aide (*Saga*, 913). Voir FIEF, FÉODALITÉ, VASSAL.

HOUSEAUX : Les houseaux étaient des jambières dont le bas était lacé à la chaussure (Gottfried, 474). Voir CHAUSSURES.

HUSDENT, HUDEIN, HUDEN (Oxford), HUDENT (Berne), HUTANT (Eilhart), HIUDAN (Gottfried), HODAIN (*Sire Tristrem*) : Petit braque de Tristan, Husdent symbolise la fidélité, conformément à l'image que les bestiaires du Moyen Âge donnent du chien. Les scènes où intervient le brachet sont riches en émotions et en pathétique, si bien que l'anthropomorphisme le dispute parfois à l'observation, du reste assez précise, du comportement animal. Ainsi Husdent verse-t-il des larmes de chagrin en l'absence de son maître (Béroul, 41 et n. 4). Bien plus, il apparaît dans les récits comme l'équivalent et le substitut animal de Tristan : lâché sur les traces de son maître, il fait le même saut que lui à la chapelle (Béroul, 43 et n. 1), et lorsque Tristan restitue Yseut au roi Marc, elle le prie de lui laisser le brachet en gage d'amour (Béroul, 74). Le chien est donc en quelque sorte la métonymie de Tristan. Dans *Sire Tristrem*, il absorbe comme le héros le breuvage d'amour, puisqu'il lèche la coupe du philtre tombée à terre (943 et n. 3). Mais ce qui caractérise Husdent, c'est une liberté et une sponta-

néité dans l'expression des sentiments dont l'homme, prisonnier de ses contraintes intérieures ou des conventions sociales, est totalement dépourvu. Dans le dénouement des *Folies* par exemple, l'expression sans réserves de l'amour est l'apanage du chien et non celui de la femme, retranchée dans son silence méfiant (Oxford, 240-241 ; Berne, 258-259). Car le comportement animal sert à éclairer, non sans un léger didactisme, différents aspects du comportement humain. Le dressage du chien auquel Tristan enseigne à chasser sans aboyer illustre ainsi, à la manière d'un exemple moral, la précellence de l'éducation (appelée *norreture* au Moyen Âge) sur la nature (Béroul, 41 et n. 2). De même, dans les *Folies*, le contraste entre le flair infaillible de l'animal et l'aveuglement obstiné d'Yseut fait émerger un discours misogyne, qui oppose la fidélité du chien à l'inconstance et l'hypocrisie de la femme (Oxford, 241 et n. 2 ; Berne, 258-259). Voir BESTIAIRE, PETIT-CRÛ.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE : S'il ne nous est parvenu que très peu d'instruments de musique médiévaux, ceux-ci nous sont connus par les textes poétiques qui fournissent un catalogue de noms, sans description précise, et par les miniatures ou les sculptures qui donnent une représentation assez concrète de l'instrument, mais restent muets quant à la dénomination. Dans les récits, ces instruments peuvent être mentionnés de manière isolée, appelés par les nécessités du contexte narratif et descriptif. Ainsi par exemple, la mention d'une petite corne, lors d'un retour de chasse (Gottfried, 431), celle d'une harpe dans une soirée musicale à la cour de Marc (Gottfried, 435-436), ou bien celle encore de la harpe et de la rote dans le conte du harpeur d'Irlande (voir ce mot) sont souvent des allusions furtives au talent de musicien de Tristan. Mais les noms d'instruments peuvent apparaître dans une suite énumérative que Pierre Bec appelle « série instrumentale ». De fait, dans des contextes descriptifs typiques, tels que l'arrivée d'un cortège, un festin, une fête de cour, sont parfois accumulés des noms d'instruments de musique dont l'évocation ajoute à l'intensité de la liesse collective. Il s'agit là d'un ornement rhétorique dont on peut trouver la première attestation en langue vulgaire dans le *Roman de Brut* de Wace (1155). Gerbert, reprenant ce procédé d'amplification, ne cite pas moins de treize instruments de musique lorsqu'il décrit le cortège formé par Tristan et les chevaliers de la Table Ronde, déguisés en ménestrels. Les instruments cités dans nos récits se répartissent comme de nos jours en instruments à cordes, à vent et à percussion. Parmi les premiers, on distingue les instruments à archet (vièle et probablement rote), à roue (*sifoine*), à cordes pincées (harpe, psaltérion et lyre). La vièle se répand à partir du Xᵉ siècle, lorsque l'archet est introduit en Europe, probablement par les Arabes. Le corps de l'instrument est concave, la table d'harmonie est percée de deux ouïes. À partir du XIIᵉ siècle, la caisse est échancrée pour faciliter le mouvement de l'archet. Les cordes, en général au nombre de cinq, sont montées sur un chevalet grâce à un cordier et à des chevilles. La *sifoine* (Gottfried, 437) nommée encore *chifonie*, *almonie* (Gerbert, 986) ou *organistrum*, est une sorte de vièle, où l'archet est remplacé par une roue qui frotte les cordes, sous l'action d'une mani-

velle. Cet ancêtre de la vielle à roue de notre folklore est représenté au XIIe siècle d'abord comme un très grand instrument posé sur les genoux de deux musiciens, puis comme un instrument portable. Le terme *rote* est une dénomination vague qui renvoie à des instruments différents. Ce peut être une lyre ronde dont les cordes étaient pincées, une lyre à archet ou une harpe-psaltérion. La *rote* est désignée par le terme de *croude* dans *Sire Tristrem* (937). La harpe possède un cadre triangulaire et, ce qui la différencie de la lyre, des cordes d'inégales longueurs. Les dimensions de la harpe et le nombre de cordes varient considérablement. La *sambue* est une sorte de harpe à trois ou quatre cordes. Mais la harpe comptait en général de sept à vingt-cinq cordes, faites de boyaux, de crins de cheval ou, à partir du XIIIe siècle, de métal. Les harpes de petite taille étaient tenues à la main, les grandes posées sur le sol. Le psaltérion (*saltere*), en forme de triangle ou de trapèze, possède une caisse de résonance, au-dessus de laquelle sont tendues des cordes, souvent doubles ou d'inégales longueurs. Le musicien le posait sur ses genoux et en pinçait les cordes avec les doigts ou un plectre. Parmi les instruments à vent, on relève le cor ou la corne de chasse, qui semblent l'apanage de l'aristocratie (Gottfried, 431, 438). La *troïne* est une trompette guerrière (Béroul, 111). La famille des flûtes est représentée par le *frestel* qui est une flûte de Pan à sept tuyaux, et par la petite flûte à bec droite, nommée *flagol* ou *flajol*. Le chalumeau ou chalemie (*calemel*) était un instrument en bois, percé de trous, à anche simple ou double. Ce très ancien instrument qu'est la cornemuse est représenté par la *pipe à forrel*, dénomination dont on trouve encore une variante dans le nord de la France dans la périphrase *la pipe-au-sac*. Quant à l'*estive de Cornouailles*, il s'agit aussi probablement d'une cornemuse ou d'une musette, instrument qui était composé d'une pipe pour souffler et d'une flûte ou chalumeau, destiné à jouer la mélodie et alimenté par un réservoir d'air en peau de chèvre. Mais le bourdon (sorte de cornet) de notre cornemuse n'apparut qu'autour de 1350. Les instruments à percussion semblent jouer un rôle très marginal et on ne relève que le *tabor*, tambour dont s'accompagnaient les joueurs d'instruments à vent. Cependant le décor de nos récits est, à l'image de la vie quotidienne, traversé de bruits : crécelle du lépreux, grelot merveilleux de Petit-Crû, clochettes tintinnabulantes du manteau de Tristan déguisé en fou (Ulrich, 672), cloches des églises sonnant à la mort du héros (Thomas, 209). Tristan, passé maître dans le jeu des instruments à cordes, s'accompagne de la harpe, de la rote et de la vielle, instruments particulièrement mis à l'honneur dans nos récits. Voir CHANSONS.

IRLANDE. Voir GÉOGRAPHIE.

JEUX : Les chansons, la danse, les exercices de force et d'adresse ne sont pas les seuls divertissements de la société médiévale. On joue également beaucoup à des jeux de hasard, de tables et d'échecs. Jeux de pur hasard, les parties de dés montrent une certaine uniformité (elles se jouent en général avec trois dés). Ce n'est que dans certains textes de fabliaux ou de théâtre qu'elles semblent pouvoir se présenter de façon plus complexe. De ces multiples jeux, souvent trop mal documentés pour qu'on puisse les décrire précisément, on connaît quelques noms : la raffle, la

griesche, le dringuet, le hasard et la mine. Violemment réprouvés par l'Église parce qu'on y joue son argent et ses biens et que les dés sont souvent truqués, ces jeux de hasard sont associés par les moralistes à la taverne et à ses beuveries, ainsi qu'à la prostitution. Sans doute est-ce en raison de cette réputation abominable que l'habileté de Tristan aux dés n'est signalée qu'une seule fois dans nos récits (Gerbert, 983). À la différence des jeux de dés, les jeux de tables laissent peu de place au hasard. Le terme de *tables* désigne tout simplement le support du jeu. Tracés sur des tablettes de bois, aussi bien que sur le sol ou la pierre, des diagrammes plus ou moins complexes permettent de faire évoluer des pions ou des jetons dans des stratégies d'alignement, de configuration ou d'opposition, avec ou sans l'aide de dés. Lorsqu'on parle de « jouer aux tables », on utilise donc une formule générique comme « jouer aux cartes ». Parmi les jeux de tables, on trouve mention de la marelle (Eilhart, 347 et n. 1) dont le principe est le suivant : le vainqueur est celui qui réussit le premier à aligner trois (ou cinq) pions. Quant au trictrac (terme par lequel on traduit souvent les *tables* médiévales), autre variante du jeu de tables, il tirerait son nom d'une sorte d'onomatopée, évoquant le choc des dés sur le bois du support (début du XVIe siècle). On y jouait à deux ou à quatre avec des dés et quantité de jetons. Mais le jeu de tables le plus souvent évoqué, parce qu'il est le divertissement favori de l'aristocratie et qu'il requiert intelligence et réflexion, est le jeu d'échecs. Toute éducation courtoise se doit d'initier le jeune aristocrate aux échecs, si bien que le jeune Tristan est passé maître dans ce jeu (Gottfried, 419 ; *Saga*, 800). Inventé en Inde vers le Ve et le VIe siècle, le jeu d'échecs est passé en Iran, puis de là s'est répandu dans l'ensemble du monde islamique. Ce sont les musulmans qui ont donc transmis ce jeu à l'Occident par l'intermédiaire des pays méditerranéens, mais aussi des pays scandinaves qui commerçaient avec l'Ukraine et les terres bordant les mers Noire et Caspienne. La présence d'un splendide échiquier à bord d'un navire norvégien n'a donc rien qui puisse étonner (Gottfried, 419). L'échiquier est une jolie pièce de métal ou de marqueterie qui, jusqu'à la fin du XIIe siècle, est généralement toute blanche, les cases étant délimitées par des lignes creusées, parfois peintes en rouge. À partir du XIIe siècle, l'échiquier devient un damier où alternent les cases blanches et les cases rouges sur lequel on dispose les trente-deux pièces, elles aussi blanches et rouges. C'est au XIVe siècle que les blancs s'opposeront aux noirs. Image de la société par ses figures qui s'affrontent (le roi, la tour, le cavalier, le *fierce* que remplacera la reine et qui désigne une sorte de sénéchal), le jeu d'échecs prêtait à l'interprétation symbolique. De manière plus générale, dans nos textes, les jeux de tables ont donné quantité de métaphores au langage amoureux : la femme est comparée au jeu le plus déroutant qui puisse se jouer sur un tablier (Gottfried, 515), et trois ans durant Tristan joue sa partie d'amour avec Yseut (*Sire Tristrem*, 949).

JONCHÉE. Voir MOBILIER.

JONGLEUR : Le mot jongleur provient du latin *joculator* qui signifie « sauteur », « faiseur de tours ». Le jongleur est de fait un saltimbanque itinérant aux multiples talents : acrobate, danseur, montreur d'animaux savants, il est aussi musicien et récitant de poèmes. Son répertoire peut mêler des chansons d'amour et des chansons de geste, des lais et

des fragments de romans arthuriens, des vies de saints et des récits de croisades. Le jongleur musicien tend à se confondre avec le ménestrel. Ainsi Tristan se fait-il passer tantôt pour un jongleur (Eilhart, 279), tantôt pour un ménestrel (Gerbert, 985-988), alors que ce sont les mêmes talents de musicien qui l'autorisent à adopter l'un ou l'autre de ces déguisements. Pourtant, il semble bien que le jongleur soit un amuseur moins estimé et respecté que le ménestrel. De fait, au cours de l'histoire, les ménestrels itinérants se sépareront des jongleurs pour s'organiser, au XIVe siècle, en une corporation qui possédera à Paris son église, Saint-Julien-des-Ménestriers, démolie à la Révolution. L'appellation de jongleur peut même devenir péjorative dans la bouche d'un aristocrate, car le mot a été rapproché de *jangleur* (« bavard », « menteur »). Et c'est en raison de toutes ses balivernes débitées devant la cour que le fou est assimilé non sans mépris à un jongleur par Yseut (Oxford, 232). Outre le boniment, l'excentricité vestimentaire rapproche le fou du jongleur. En effet, au XIIe siècle, ce dernier était souvent vêtu de couleurs vives et portait, comme le fou, une tonsure particulière. Voir MÉNESTREL.

JOVELIN : Chez Gottfried, duc d'Arundel, époux de Karsie, père de Kaedin et d'Isolde aux Blanches Mains. Voir GÉOGRAPHIE, HEFELIN.

JUSTICE : La justice est une prérogative royale. Aussi, nombreuses sont les scènes où l'on voit Marc rendre justice ou demander que soit rendue une sentence en son nom. Car le souverain n'exerce pas la justice seul, mais aidé de sa cour ou de son conseil, réunis pour un *plaid*, c'est-à-dire une assemblée de justice (Béroul, 52). En effet, le vassal a pour devoir d'assister son seigneur tenant cour de justice : c'est le service de *plaid*. Pour juger de la culpabilité de son épouse et décider de la légitimité d'une procédure d'annulation de son mariage, Marc réunit à Londres un concile d'évêques et d'archevêques devant lequel il dépose sa plainte (Gottfried, 583). Ce concile a pour fonction de juger en vertu du droit canonique, droit ecclésiastique régissant, entre autres, les questions qui touchent au sacrement du mariage et à son annulation. Qu'il soit rendu par une assemblée laïque ou ecclésiastique, tout jugement est considéré comme une sanction de Dieu. Aussi, avant Saint Louis, on mène rarement une enquête pour établir la preuve de la culpabilité d'un accusé. Le flagrant délit (Béroul, 23), exempt de jugement, et le serment prêté sur les reliques ou le jugement de Dieu sont des procédures jugées efficaces et suffisantes pour déterminer l'innocence ou la culpabilité. C'est pourquoi Yseut prête un serment d'escondit, c'est-à-dire de disculpation (voir ESCONDIT). En respectant à la lettre les formes d'une procédure, en produisant un serment littéralement vrai, elle respecte la justice divine qui l'absout (Béroul, 114). Si la partie adverse estime le serment suffisant, c'est qu'on avait la conviction que se parjurer était se damner. Pourtant, chez Gottfried (588) et dans la *Saga* (870), le serment est confirmé par une ordalie. L'ordalie est un mode de preuve usité jusqu'au XIe siècle. Elle consiste en une épreuve physique telle que plonger l'accusé dans de l'eau bouillante, lui faire empoigner un fer rouge, ou lui imposer un duel judiciaire, pratique qui restera en vigueur jusqu'au XIIIe siècle. Ainsi Yseut saisit-elle un fer rouge, consacré par trois évêques (*Saga*, 869), tandis que Tristan réclame la procédure du duel judiciaire,

sachant que nul n'osera l'affronter (Béroul, 24). La justice royale manifeste son pouvoir par des châtiments spectaculaires. La condamnation au bannissement est la plus douce (Eilhart, 275). La sentence est proclamée par ban, et son exécution a lieu en place publique (Heinrich, 731). Yseut est condamnée au bûcher (Béroul, 26 ; Eilhart, 316), alors que ce châtiment était plutôt réservé aux hérétiques. Quant à Tristan, on lui réserve le même supplice (Béroul, 26) ou celui de la roue (Eilhart, 316). Peut-être y a-t-il exagération littéraire, mais punir consistait souvent à mutiler les corps. L'émasculation, châtiment que le chanoine Fulbert fit subir à Abélard, et l'enasement (Thomas, 170) sont les sévices humiliants réservés, selon nos textes, aux adultères. Voir BAN, ESCONDIT, SERMENT.

KAHERDIN, CAERDIN (Thomas, *Folies*), KEHENIS (Eilhart), KAEDIN (Gottfried, Ulrich, Heinrich) KARDIN (*Saga*), GANHARDIN (*Sire Tristem*), KEYDIN (*Tristan le Moine*), GHEDIN (*Tavola ritonda*) : Frère d'Yseut aux Blanches Mains, il est le beau-frère et le compagnon de Tristan. De fait, lorsque l'action se déplace en petite Bretagne, il occupe la place de confident jusqu'alors dévolue à Governal. Car le personnage de Kaherdin semble essentiellement révélateur et dépositaire de secrets. C'est à lui qu'Yseut aux Blanches Mains révèle le secret de sa virginité et de son mariage blanc, lors de l'épisode de l'eau hardie (Thomas, 160 ; Eilhart, 344 ; Ulrich, 642-644 ; Heinrich, 739-743 ; *Saga*, 898-899 ; *Sire Tristrem*, 958-959). Demandant raison de sa conduite à Tristan, il apprend en retour le secret de son ami qui lui propose d'aller vérifier la vérité en Cornouailles. À la Blanche Lande aura lieu alors la première entrevue des amants après le mariage de Tristan, en présence de Kaherdin (Thomas, 160 ; Eilhart, 345-353 ; Ulrich, 653-663 ; Heinrich, 746-755 ; *Saga*, 903-906 ; *Sire Tristrem*, 961). Kaherdin est donc le compagnon qui permet à Tristan de renouer avec son passé, et, malgré son lien de parenté avec Yseut aux Blanches Mains, il devient le complice et le messager des amants. Faire-valoir de Tristan, il en est comme le double légèrement affadi. Selon certaines versions (Thomas, *Saga*, *Sire Tristrem*), il s'éprend de Brangien, après en avoir admiré la statue dans la salle aux images (*Saga*, 903-904), formant ainsi avec elle un couple de second plan, reflet du couple principal de la légende. Selon Eilhart, Ulrich et Heinrich, il est amoureux de l'épouse de Naupaténis, nommée Gardiloye (Eilhart) ou Kassie (Ulrich, Heinrich). Comme Tristan, il est donc épris d'une femme mariée et de ce fait, interdite. Toutes les versions s'accordent pour lui attribuer un rôle essentiel dans l'agencement du dénouement, à des titres différents cependant. Selon la version commune, il entraîne Tristan dans la mort, en allant retrouver secrètement la femme de Naupaténis et en tombant sous les coups du mari jaloux (Eilhart, 384 ; Ulrich, 682-683 ; Heinrich, 770-771). Selon la version courtoise, déguisé en marchand, il est le messager de Tristan agonisant, et c'est lui qui ramène Yseut la Blonde en petite Bretagne (Thomas, 191-203 ; *Saga*, 914-917). Bon chevalier, compagnon d'une extrême fidélité, il est présenté par Ulrich comme un caractère sombre et peureux. C'est là le seul texte où ce personnage soit dévalorisé. Voir GOVERNAL.

KANELANGRES : Chez Gottfried, le père de Tristan, Rivalin, est surnommé Kanelangres (394, 411), d'après le nom de sa forteresse Kanoel. Dans la *Saga*, ce chevalier breton n'aura pas d'autre nom que Kanelangres. Voir RIFALIN.

KARAHÈS, KARKE. Voir GÉOGRAPHIE.

KEU (Béroul, Gerbert), KAIE (Eilhart), KEIE (Heinrich) : Dès l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth (1138), Kaius, qui deviendra Keu dans les romans français, est l'un des compagnons les plus fidèles du roi Arthur, et même, selon les récits en prose du XIIIe siècle, son frère de lait. Sa proximité au roi et sa fonction de sénéchal à la cour le font apparaître dans tous les épisodes arthuriens de nos récits. Si le personnage est réduit à un nom dans les poèmes français (Béroul, 89 ; Gerbert, 985), dans les récits allemands, il tient un rôle et possède une image tout à fait comparables à ceux que l'on rencontre dans les romans de Chrétien de Troyes. Sa malveillance et son esprit querelleur, qui lui attirent souvent chez Chrétien les remontrances d'Arthur et même de Guenièvre, lui inspirent chez Eilhart le stratagème de la dispute collective, lors de l'épisode des faux (Eilhart, 334). Et, comme chez Chrétien, sa présomption l'incite à réclamer l'honneur de la première joute contre un chevalier, et à se mesurer ainsi à plus vaillant que lui ; ainsi va-t-il à l'assaut de Tristan qui le désarçonne (Heinrich, 717-718). Souvent ridiculisé par ses mésaventures chevaleresques, objet de raillerie de la part des chevaliers de la Table Ronde, Keu est l'antithèse de Gauvain, le héros courtois par excellence. Si ce dernier inflige à Keu une leçon de politesse dans *Érec et Énide* et *Perceval*, chez Eilhart il le punit pour son manque de courage en le précipitant sur les faux (334). Voir SÉNÉCHAL.

LAI : Le lai est une composition lyrique musicale probablement d'origine celtique. Dans la poésie irlandaise ancienne, le lai est un interlude lyrique inséré dans la récitation d'une épopée ou bien un poème musical indépendant, inspiré par des aventures légendaires. Ultérieurement, entre 1160 et 1180, Marie de France aurait tiré de ces lais musicaux, chantés par des harpeurs bretons, l'argument des lais purement narratifs qu'elle écrivit. Récit bref, composé, comme le roman, en octosyllabes à rimes plates, le lai narratif de Marie de France relate une aventure d'amour, exemplaire et merveilleuse, qui ressortit à la matière de Bretagne. C'est ainsi qu'elle composa le *Lai du Chèvrefeuille*, sur l'une des rencontres furtives et pathétiques des amants de Cornouailles (*Chèvrefeuille*, 213-216). Le lai lyrique, dont Tristan et Yseut sont à la fois auteurs, compositeurs et interprètes, semble le mode d'expression privilégié de leur tristesse et de leur joie d'aimer. C'est Tristan qui initie Yseut à cette forme musicale, lors de son premier voyage en Irlande (Oxford, 226). Le répertoire qui lui est prêté comprend des lais bretons, mais aussi des lais qui appartiennent à la matière antique. Accompagné d'une harpe, il chante ainsi le *Lai de Gralant* (Gottfried, 436), roman dont le titre évoque le lai narratif de Graelant, composé entre 1178 et 1280. Le sujet en est l'amour du Breton Graelant Muer pour une dame de l'Autre Monde. Il connaît aussi le *Lai de Thisbé*, qui n'a pas été conservé, mais fait référence à l'histoire

de Pyrame et Thisbé, connue non seulement par les *Métamorphoses* d'Ovide, mais aussi par un poème anonyme français du troisième quart du XIIe siècle. Sur sa harpe, il joue le *Lai de Didon* dont la passion pour le héros troyen Énée a été racontée par Virgile dans l'*Énéide*, qui fut transposée en français dans le roman d'*Éneas* (vers 1160) que Heinrich de Veldeke adaptera en langue allemande à la fin du XIIe siècle. Yseut, quant à elle, se voit attribuer la composition du *Lai de Guiron*, qui ne nous est pas parvenu, mais dont l'histoire se rattache à la légende du cœur mangé, dans laquelle un mari trompé sert à sa femme le cœur de son amant (Thomas, 151). L'allusion à ce même lai dans le roman de Gottfried (435) atteste la fortune littéraire de cette œuvre, adaptée plus tard en langue allemande par Konrad de Würtburg (né vers 1220-1230 et mort en 1287), dans le *Conte du cœur* (*Das Herzmaere*). En dépit de l'extrême diversité de leur source d'inspiration, tous ces lais se rassemblent autour du thème de l'amour tragique. Musiciens et amants exemplaires, Tristan et Yseut deviennent alors naturellement, par un mouvement de mise en abyme de la fiction, héros des lais qu'ils imaginent. Tristan est ainsi donné pour auteur d'un *Lai de Tristan* (Gottfried, 631) et d'un *Lai du Chèvrefeuille* que Marie de France revendique comme sa source (*Chèvrefeuille*, 216). Gerbert prend cette fiction littéraire au mot : il représente Tristan jouant ce lai à la cour de Marc, pour se faire reconnaître de la reine (Gerbert, 992). Grâce à la forme lyrique du lai, la figure du héros se hisse donc au niveau de celle de l'amant-poète. Aussi, au XIIIe siècle, dans le *Roman de Tristan* en prose lui attribue-t-on la composition des lais insérés dans la trame narrative (Voir *Chèvrefeuille*, Notice, 1297, n. 1). Voir MARIE DE FRANCE.

LANCE : Jusqu'au XIe siècle, la lance était une arme de jet, légère et courte, que l'on brandissait au-dessus de la tête avant de la lancer contre l'ennemi. Au XIIe siècle, devenue plus lourde et plus longue (elle mesurait environ trois mètres), la lance se différencie nettement du javelot : désormais c'est une arme de choc. Le bois de sa hampe que l'on peint aux couleurs du chevalier (Thomas, 186) est fait dans une essence solide, en général du frêne (Béroul, 95). À l'endroit où l'on empoigne la lance, le fût est entaillé et recouvert d'une peau de chamois, pour éviter à la main de glisser. À l'une des extrémités de la lance est encastré un fer destiné à transpercer l'écu de l'adversaire, à désarçonner celui-ci, voire à le transpercer. Juste au-dessous du fer, on clouait un pennon triangulaire à valeur emblématique (Béroul, 98 ; Thomas, 186). En voyage, la lance, tenue verticalement, prenait appui sur un bourrelet de feutre (le *fautre*), situé sur le devant de la selle. Au moment de la charge, ce *fautre* sert à caler la lance abaissée. Voir DRAPEAUX, PERCEVAL.

LANCELOT : Lancelot du Lac apparaît pour la première fois dans la littérature française, dans le roman de Chrétien de Troyes le *Chevalier de la Charrette*, composé entre 1176 et 1181. Passionnément épris de la reine Guenièvre, Lancelot la libère de la prison de Méléagant qui l'avait enlevée au royaume de Gorre. Les silences du poète champenois, qui ne donne aucun éclaircissement sur les origines du héros (dont il précise néanmoins qu'il fut élevé dans un lac par une fée), ni sur celles de sa passion pour la reine, et qui laisse planer l'incertitude

sur le devenir de leur liaison, prêtaient à continuation. Aussi, vers 1220-1225, a été écrit le *Lancelot propre*, roman en prose, immense et somptueux, qui va des enfances du héros jusqu'à sa maturité, et rattache l'histoire de son amour pour Guenièvre à celle du Graal. À l'instar de cette œuvre fut composé, vers 1220-1240, le *Roman de Tristan* en prose, qui réélabore les données légendaires sur le modèle du couple Lancelot-Guenièvre dont l'histoire connaît alors une fortune propre à éclipser celle des amants de Cornouailles. Magnifique chevalier et parfait amant, Lancelot entre de fait en rivalité symbolique avec Tristan. Cité une seule fois, il est désarçonné par l'amant d'Yseut nimbé de l'éclat de ses armes dorées (Gerbert, 977). Voir CONTINUATION, GUENIÈVRE.

LANCIEN. Voir GÉOGRAPHIE.

LÈPRE, LÉPREUX : La lèpre fit son apparition en Gaule au IIe siècle, puis connut des poussées endémiques au IVe, au VIIIe et enfin au XIIe siècle. Perçue comme une conséquence des croisades, cette dernière extension de la maladie lui vaut peut-être sa dénomination de Mal d'Acre (Béroul, 104). La lèpre régressa ensuite aux XIVe et XVe siècles. Bien que peu contagieuse dans les faits, la lèpre passait au Moyen Âge pour aisément transmissible, notamment par voie sexuelle (Béroul, 102), et l'on veillait à isoler les malades des populations saines. Ils étaient relégués à l'extérieur des villes, dans des léproseries appelées maladreries ou dans de petites huttes sommaires, les *bordes* (Béroul, 35). Au XIIIe siècle, le lépreux est exclu de la société lors d'une cérémonie spéciale. Frappé d'incapacité civile, il est ainsi très vite réduit à la mendicité (Béroul, 35). En outre, il est contraint de porter un vêtement discriminatoire ou une marque infamante sur son manteau, d'agiter une crécelle pour avertir les passants de sa présence (Béroul, 34). Dans certaines églises, un bénitier spécial lui était réservé. Le destin de Tristan et Yseut est fréquemment associé à celui des lépreux. Ainsi le roi Marc accepte-t-il de livrer Yseut, convaincue d'adultère, à la horde des lépreux conduite par Yvain (Béroul, 35). La lèpre fonctionne alors comme une image de l'impureté que la reine partage avec les malades. En outre, le surnom de *givre* (« vouivre », « vipère ») qu'attribue Yvain à la reine la rapproche des lépreux qui changent de peau comme le serpent (Béroul, 35). Quant à Tristan, il se déguise en lépreux à la demande de la reine pour se prêter à la mise en scène du serment ambigu de la Blanche Lande (Béroul, 90), mais aussi pour revenir incognito auprès de sa belle qui le chasse alors comme un vulgaire paria, le faisant rosser par des sergents de sa suite (Thomas, 176 ; Eilhart, 355 ; Ulrich, 668-669 ; *Saga*, 909). Dans les textes français, la description très frappante des symptômes de la maladie mimée par Tristan évoque la lèpre dite *elephantiasis*, ainsi nommée parce que les malades ont la peau crevassée et inégale comme celle des éléphants. Son visage est couvert de bosses et de pustules (Béroul, 99), sa voix rauque sort partiellement par le nez dans un sifflement aigu (Béroul, 102), et les contorsions de ses membres simulent la pourriture mutilante qui dévore le nez, les mains et les pieds des malades (Thomas, 176). Image de la souffrance, de l'impureté physique et morale, de la luxure aussi, car on prêtait aux ladres (autre nom des lépreux) une ardeur sexuelle effrénée, la

lèpre est dans nos récits une des métaphores de cette passion dévorante et interdite qui met les amants au ban de la société. Voir AMOUR, DÉGUISEMENT.

LIEUE : Cette mesure de distance varie suivant les régions. Une de ses valeurs souvent citée est de quatre kilomètres (Béroul, 52).

LIGE. Voir HOMMAGE.

LIVRE. Voir SHILLING.

LOENOIS. Voir GÉOGRAPHIE.

LOGE : Une loge est une habitation improvisée et temporaire, construite au cours d'un voyage ou d'une expédition. Ainsi, lors de campagnes de chasse ou dans les campements militaires, dresse-t-on dans les prairies des abris de feuillage à côté des tentes de soie (Gottfried, 459 ; Ulrich, 644). Durant leur fuite dans la forêt du Morroi, les amants trouvent refuge dans une « feuillée » ou « loge » construite des mains de Tristan qui en a jonché le sol d'une épaisse couche de feuilles (Béroul, 37). Si dans les textes de la version commune Tristan et Yseut vivent ainsi dans une hutte où ils seront découverts par Marc (Berne, 250 ; Eilhart, 323 ; Heinrich, 733-734), dans les textes de la version courtoise qui dépeignent la vie dans la forêt sous un jour plus idyllique, les amants se réfugient dans une grotte, que Gottfried appelle la grotte d'amour, jadis creusée et ornée avec art par des géants (Oxford, 239 ; Gottfried, 600-601 ; *Saga*, 876 ; *Sire Tristrem*, 953). Dans la *Tavola ritonda*, c'est même une très belle maison qui les accueille au sommet d'une montagne (1069). La loge est ainsi le symbole de l'âpreté de la vie sauvage et elle s'oppose à la chambre luxueuse de l'univers courtois. Voir FORÊT.

LOSANGIER, LOSENGIER : Le terme de *losangier* sert à dénommer dans le roman de Béroul les trois barons hostiles à Tristan (Béroul, 95). Par ce mot que son étymologie fait dériver de *losange* (la louange en ancien français) étaient désignés dans la lyrique courtoise les flatteurs et les envieux, qui ne cessent d'épier les amants pour mieux les dénoncer au mari trompé et ainsi éliminer un rival dangereux. À travers les personnages des barons, du nain, de Marjodo et d'Antret, c'est donc un motif de la lyrique courtoise qui a été transposé dans l'univers romanesque. Les *losangiers* incarnent ainsi la jalousie du mari qui ne fait l'objet d'aucune analyse ou représentation si ce n'est dans le *Donnei des amants* (969-970). Voir BARON.

MAILLE : Petite monnaie de cuivre valant un demi-denier. Synonyme d'obole.

MANCHE. Voir DRAPEAUX.

MANIÈRES DE TABLE. Voir TABLE.

MANTEAU : Si la chape est une pèlerine à capuche, commune, bien que parfois élégante, que l'on porte lors des chevauchées pour se protéger du froid et de la pluie (Béroul, 119), le *mantel* est, quant à lui, un vêtement de parade et de cérémonie qui se porte à la cour. Dépourvu de manches, de forme semi-circulaire ou quadrangulaire, il est en fait une longue cape fluide. Luxueux, il est taillé dans des étoffes précieuses comme l'écarlate ou la soie, bordé et doublé de fourrure, très souvent d'hermine blanche (Gottfried, 528). De plus, l'étoffe du manteau d'apparat peut être rehaussée de broderies au fil d'or, ainsi

que de gemmes et de perles. Le manteau se ferme sur l'épaule droite pour les hommes, sur le devant pour les femmes, au moyen d'un lacet ou d'un galon passé de chaque côté dans un œillet d'or (les *tassiax*) (Béroul, 55). Mais on peut aussi fermer le manteau par un *fermail*, sorte de broche d'or, souvent sertie de pierres précieuses, ou par une fine chaînette de perles blanches (Gottfried, 529). Le port de ce vêtement de luxe, apanage de l'aristocratie élégante, est régi par un protocole précis. Il est de bon ton de le revêtir à la cour, ou pour s'adresser à de nobles interlocuteurs, en signe de déférence. Un écuyer qui fait halte sous un tilleul pour se reposer se lève et remet aussitôt son manteau pour accueillir Tristan et ses compagnons (Heinrich, 706). Inversement, ôter son manteau, ou ne pas le revêtir, être *desafublez* ou *desfublez*, est une attitude porteuse de sens. À l'approche de la loge de feuillage où il va découvrir les amants, le roi Marc délace son manteau (Béroul, 55). Certes il sera plus libre de ses mouvements, mais son geste signifie aussi qu'il se trouve dans une situation qui peut exiger de lui du courage et de la force. Le port du manteau étant un signe de paix, de loisir et de non-agressivité sociale, ne pas s'en revêtir signifie que l'on se sent engagé dans une aventure violente. De même, lorsque la reine apprend la mort de Tristan, elle court dans la rue, *desafublée*. Son émotion et sa douleur sont si intenses qu'elle en oublie de revêtir son manteau (Thomas, 210 et n. 1), ou même elle le rejette (*Saga*, 919) : manquement à l'étiquette qui trahit son désarroi. Notons enfin que pour signifier son chagrin et sa peine, on relève un pan de son manteau que l'on rabat sur sa tête, pour s'isoler des autres et cacher son visage (Oxford, 229 ; Berne, 250). Voir VÊTEMENTS.

MARC, MARCK (Eilhart), MARKE (Gottfried, Ulrich, Heinrich), MARKIS (*Saga*) : Roi de Cornouailles, contemporain d'Arthur dans les romans de Béroul et d'Eilhart, Marc est d'une génération postérieure à celle d'Arthur dans les romans de la version courtoise et, de ce fait, roi de Cornouailles mais aussi d'Angleterre. La première attestation d'un roi cornouaillais répondant au nom de Marc se trouve dans la *Vie de saint Paul Aurélien* composée en 884 par un moine de l'abbaye de Landevennec (Finistère). Mais peut-être convient-il de reconnaître derrière le personnage de Marc, dont le nom dans les langues celtiques signifie « cheval », non pas tant un personnage historique qu'un souverain légendaire. En effet, selon Béroul, le roi Marc aurait été pourvu d'oreilles de cheval par son nain astrologue (38-39). Dans cette énigmatique disgrâce, on retrouve un motif de conte (celui du souverain aux oreilles d'animal), bien attesté en Grèce ancienne par la légende du roi Midas, pourvu d'oreilles d'âne par Apollon pour avoir préféré la musique de Pan à la sienne, mais également dans le folklore irlandais à travers l'histoire du roi Eochaid, affligé d'oreilles semblables à celles d'un cheval. Dans tous ces contes, le barbier du roi, devenu confident de son secret, est décapité pour prévenir toute trahison (ce qui, finalement, arrive au nain Frocin), ou bien se voit contraint de confier à la terre, à ses herbes et à ses arbres, le terrible secret qui l'oppresse. Et c'est bien ce que fait Frocin qui enfouit sa tête dans un trou, sous les racines d'une aubépine, pour révéler le secret du roi (Béroul, 38). La suite du conte veut qu'un musicien (harpiste ou flûtiste) vienne à passer, et se fabrique un instrument avec

le végétal désormais dépositaire du secret transmis. Alors la seule mélodie rendue par l'instrument est la révélation de la monstruosité du roi désormais connue de tous. Par cette infirmité légendaire, la puissance du roi apparaît étrangement liée à sa fragilité et à sa faiblesse. Mais on ne saurait réduire le roi Marc à un personnage de conte. Pris dans un conflit de sentiments, il est représenté à travers une série de comportements qui le révèlent dans ses fonctions romanesques de mari trompé et de souverain dont l'absence de descendance fait tomber le royaume en déshérence (Gottfried, 496). L'aveuglement du mari trompé étonne au point qu'on se demande s'il n'obéit pas autant à une conduite de fuite qu'à une absence de lucidité. Certes, en quête d'une vérité qui lui échappe, il ne refuse pas d'ouvrir les yeux et, sous la pression de ses conseillers envieux de Tristan, il prête sa complicité à une série de pièges tendus aux amants : mise à l'épreuve de l'amour d'Yseut, rendez-vous épié sous l'arbre, stratagème de la fleur de farine. De même accepte-t-il de soumettre Yseut au serment d'escondit et à l'ordalie, mû par l'impatience de voir la vérité éclater et de classer enfin l'affaire. En effet, sa passion pour la reine (Gottfried, 613) et son affection pour Tristan (*Chèvrefeuille*, 215), le poussent à dénier leur faute, et bien souvent il met autant de conviction à traquer les signes de leur innocence que ceux de leur culpabilité. Ainsi se laisse-t-il abuser par l'épée disposée entre les deux amants endormis dans la loge de feuillage (Béroul, 56). À la vérité de la trahison parfois criante, Marc oppose souvent la dénégation du rire qui trahit aussi bien la stupidité (notamment dans les *Folies*) que la dénégation du mari, encombré par une vérité trop blessante (Béroul, 102-103). De même que l'époux oscille entre le désir de la vérité et sa dénégation, de même le souverain hésite entre sa volonté de châtier et celle de gracier. Car le roi Marc incarne la loi. De fait, s'il n'est jamais montré en train de combattre, nombreuses en revanche sont les scènes de conseil ou de *plaid* qui le montrent exerçant la justice (Béroul, 52). Vindicative, celle-ci n'est que la manifestation de la haine et de la colère, sentiments le plus souvent évoqués dans les textes pour représenter sa souffrance (*Chèvrefeuille*, 213 ; Oxford, 221 ; Berne, 246). Pourtant, comme le souligne Daniel Poirion, « le mystère du personnage tourne autour du pardon » (Béroul, Notice, 1143). Prompt à revenir sur ses condamnations (Eilhart, 307), le roi manifeste son pouvoir autant par sa clémence que par le châtiment. Son pardon s'exprime avec pathétique à la mort des amants, lorsqu'il apprend l'existence du philtre, qui les innocente brutalement à ses yeux (Eilhart, 387 ; Ulrich, 685 ; Heinrich, 776-777). C'est à lui que revient alors la fonction de perpétuer le souvenir des morts, d'abord en leur donnant de somptueuses funérailles, ensuite en érigeant à leur mémoire de splendides tombeaux dans une cathédrale (Ulrich, 688) ou un monastère (Heinrich, 778), enfin et surtout, en faisant planter sur leurs sépultures les végétaux qui, en s'entrecroisant, symbolisent l'éternité de leur amour (Eilhart, 388 ; Ulrich, 686 ; Heinrich, 778). Il est le premier à faire entrer Tristan et Yseut dans la légende. Le plus souvent effacé du récit en même temps que les amants, il connaît selon certaines versions une très sainte fin, loin du monde (Ulrich, 688 ; Heinrich, 778). Voir CONTE.

MARC : Ce mot désigne une unité de poids pour les métaux précieux, notamment l'or, l'argent et le bronze. Le poids du marc variait selon les régions et les pays. À Paris, le marc utilisé par les ateliers monétaires royaux pesait 245 grammes, soit une demi-livre. En Allemagne, le marc de Cologne valait environ 234 grammes (Gottfried, 466 et n. 2). Quant au marc en usage en Angleterre, il valait deux tiers de la livre. On se sert de cette unité de poids comme d'une monnaie de compte : aussi est-elle évoquée, dans des emplois hyperboliques, pour des sommes considérables. Le roi promet ainsi cent marcs de récompense à qui capturerait Tristan mort ou vif (Béroul, 39).

MARCHAND : Lié au voyage, à l'aventure et à la mer, le personnage du marchand est l'agent de péripéties romanesques telles que l'enlèvement (Gottfried, 420 ; *Saga*, 799-801 ; *Sire Tristrem*, 926-927) ou le déguisement. C'est ainsi que le travestissement en marchand permet à Tristan de pénétrer incognito en pays ennemi, lors de ses deux voyages en Irlande (Eilhart, 279, 284-285 ; Gottfried, 487, 502 ; *Saga*, 831 ; *Sire Tristrem*, 937, 939), et à Kaherdin de ramener Yseut auprès de Tristan à l'agonie (Thomas, 199-200 ; *Saga*, 916). Or, bien qu'ils transposent nécessairement la réalité, nos récits sont souvent riches en détails sur le commerce et la vie matérielle des marchands. En outre, ils renseignent sur la représentation du commerçant dans les mentalités. Dans une économie essentiellement rurale, centrée sur le domaine seigneurial, le marchand venu d'ailleurs apporte des produits précieux, exotiques ou rares destinés à satisfaire le goût du luxe de l'aristocratie : bijoux, soieries, cire et fourrures, mais aussi splendides oiseaux de chasse (Gottfried, 418 ; *Saga*, 799-800). Exerçant un métier risqué, le marchand est souvent contraint d'acheter la protection des autorités locales et de payer un impôt pour séjourner dans les ports : Tristan offre au maréchal de Weisefort une coupe d'or et promet de payer une demi-livre d'or rouge, prise sur ses bénéfices, en échange de la garantie de sa vie et de ses biens (Gottfried, 503). De même Kaherdin déguisé en marchand achète-t-il par un présent au roi Marc un sauf-conduit pour commercer librement dans son pays (Thomas, 199). Si le marchand est un aventurier sans frontières, il est aussi l'homme des opportunités économiques, habile à tirer profit de la famine d'un pays et de son état de blocus (Eilhart, 284). Ses transactions l'incitent alors à s'associer à titre provisoire pour une affaire ou un voyage prometteur : Tristan par exemple s'associe à un autre marchand pour aller négocier en Angleterre l'achat de vivres nécessaires au royaume d'Irlande (Eilhart, 280). Proche de la figure du pillard sans scrupule, lorsqu'il n'hésite pas à enlever Tristan, escomptant tirer bénéfice de ses talents, le personnage du marchand fait surgir dans les récits l'image poétique de la périlleuse tempête et des mers infestées de pirates (Eilhart, 279 ; Gottfried, 487). Voir DÉGUISEMENT, MER, NAVIGATION.

MARCHE, MARQUIS : À l'époque carolingienne, le terme marche désignait une vaste région située à la frontière de l'empire et soumise au commandement militaire du marquis (Béroul, 93). Région de confins, la marche est représentée, dans la littérature romanesque, comme un pays proche de l'au-delà, une terre habitée par des êtres surnaturels, tel le géant Moldagog (*Saga*, 888), ou néfastes, comme Tristan le Nain, originaire de la marche de Bretagne (Thomas, 187).

Maréchal : Selon son étymologie francique (**Marhskalk*), le maréchal est à l'origine le serviteur (**skalk*) qui s'occupait des chevaux (**marh*) de l'écurie royale. Par spécialisation du sens, le terme désigne l'officier qui, subordonné au connétable, a le soin des chevaux d'un prince. En conséquence, il exerçait des fonctions de commandement dans l'armée. Mais ce mot dénomme également le simple palefrenier (Thomas, 161) ou l'artisan chargé de ferrer les chevaux et les animaux de trait, et qu'on appellera par conséquent *maréchal-ferrant* à partir du XVII[e] siècle. Voir SERVITEURS.

Mariage : Jusqu'au XI[e] siècle, le mariage était un lien souple de type germanique. Chez les Germains, en effet, le plein mariage, équivalent du mariage légitime romain, était désigné sous le terme de *Muntehe*. Au-dessous de ce mariage existait la *Friedelehe*, lien conjugal souvent temporaire et moins solide, qui ressemble en fait au concubinage. Les enfants nés de ce type d'union ne sont pas considérés comme des héritiers légitimes. Une femme d'abord conquise comme concubine pouvait devenir officiellement l'épouse, si les parentés s'entendaient. On mesure la souplesse passée du lien conjugal avec l'histoire des amours de Blanschefleur et Rivalin. La jeune fille s'enfuit avec son bien-aimé, sans avoir été épousée (Eilhart, 264). Tristan est donc un enfant conçu hors mariage. Chez Gottfried, Blanschefleur, enceinte, redoute pour elle-même et pour l'enfant à naître les conséquences de ses amours. Marc risque de la mettre à mort, de la déshériter, et l'enfant sera un bâtard (Gottfried, 409). Aussi Rivalin épouse-t-il Blanschefleur, selon la religion chrétienne, en prenant soin de déclarer officiellement sa volonté de l'épouser, bien avant la cérémonie. C'est en quelque sorte une publication de bans (Gottfried, 411). On constate donc une moralisation progressive de leur liaison. De fait, dès le XIII[e] siècle, l'Église érige le mariage en sacrement afin de limiter les turbulences de la sexualité et de lui donner une morale. C'est dans les *Sentences* de Pierre Lombard (1152) que le mariage devient un sacrement, une union dont l'Église contrôle les modalités. Les obstacles dirimants au mariage sont le risque de bigamie, le défaut de consentement mutuel, et surtout la parenté entre les époux, celle-ci étant étendue au huitième degré de consanguinité, ainsi qu'à la parenté spirituelle entre le parrain et sa filleule, la marraine et son filleul. Une fois ces empêchements écartés, le mariage devient indissoluble, et seule l'Église a compétence pour l'annuler, en vertu du droit canonique. C'est pourquoi Marc réunit à Londres un concile qui rejette la possibilité du divorce, dès lors qu'Yseut aura été lavée de l'accusation d'adultère, prétexte souvent invoqué pour répudier une épouse (*Saga*, 866). En dehors de ce cadre prescrit par l'Église, le mariage donne lieu à d'intenses échanges sociaux, au cours des engagements et des cérémonies qu'il présuppose. En prélude au mariage se déroulent les fiançailles. Ainsi Tristan s'engage-t-il par un serment sur les reliques, devant les parents d'Yseut aux Blanches Mains, à prendre la jeune fille pour épouse au terme d'un délai de quatre semaines (Heinrich, 697). Les noces aristocratiques sont l'occasion d'une pleine semaine de festivités, clôturée par un tournoi. Le jour du mariage se tient un banquet suivi de divertissements et, le soir venu, a lieu la bénédiction nuptiale, cérémonie au cours de laquelle l'union est

confirmée par des serments de fidélité réciproque et un échange d'anneaux (Heinrich, 699). La messe n'a lieu que le lendemain (Heinrich, 702). Destiné aussi à assurer la survie et la puissance d'un lignage, le mariage est accompagné de rites de fécondité qui prennent la forme de libations diverses, avant ou après la défloration de l'épouse. Selon Gottfried, la coutume voulait qu'on offrît aux jeunes mariés du vin que tous deux buvaient à part égale, après la défloration (551). Le vin herbé que la reine d'Irlande réserve aux époux pour la nuit de leurs noces (Gottfried, 535) serait ainsi, autant qu'un philtre d'amour, un breuvage de fécondité comme il en était encore naguère apporté aux jeunes mariés en France, sous la forme d'un vin chaud épicé ou d'un bouillon bien poivré. Le lendemain des noces, l'épouse revêt une coiffe réservée aux femmes mariées (Heinrich, 702). Dès lors, elle est sous l'autorité de son mari, en sa saisine (Béroul, 65). Le lien conjugal est dans l'aristocratie le moyen d'assurer des alliances, d'agrandir un patrimoine et d'acquérir de la terre. Car la jeune fille amène une dot en argent ou en terre, et en échange, elle reçoit un douaire, prélevé sur les biens propres du mari, et dont elle a l'usufruit, une fois veuve. Souvent arrangé par les lignages, le mariage est une institution que l'éthique courtoise dissocie fortement de l'amour. Dans la légende tristanienne où l'amour aspire à une véritable autonomie, il n'y a pas de mariage heureux. Yseut se plaint de n'avoir pas été épousée par Tristan, à qui elle revenait de droit après son combat contre le dragon (Eilhart, 297). Le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains aboutit dans le roman de Thomas à la frustration haineuse de l'épouse délaissée. Quant à la femme de Naupaténis, elle incarne le type de la malmariée, image littéraire abondamment exploitée dans la poésie lyrique, pour dénoncer les cruautés sentimentales de la réalité. Chez les continuateurs de Gottfried, le mariage et le bonheur conjugal dont il est le gage sont cependant réhabilités à travers la figure d'Yseut aux Blanches Mains, devenue épouse exemplaire. Voir AMOUR, PHILTRE, YSEUT AUX BLANCHES MAINS.

MARIE DE FRANCE : Marie de France est le surnom donné à une femme poète du XIIe siècle qui se nomme tout simplement « Marie » dans trois œuvres : un recueil de douze lais, des *Fables* et l'*Espurgatoire saint Patriz*. Originaire d'Île-de-France, Marie a vécu en Grande-Bretagne à la cour du roi Henri II Plantagenêt. Les *Lais*, écrits vers 1170-1175, s'inspirent, selon le prologue, des lais lyriques chantés par les harpeurs bretons. Tous ces récits brefs relatent une aventure d'amour en y mêlant des motifs de contes et une imagerie propres au merveilleux breton. Ils présentent chacun un des visages, une des manifestations de l'amour : entre l'amour criminel décrit dans *Equitan* et l'amour de Dieu dépeint dans le dernier lai, *Eliduc*, Marie aura décliné toutes les formes de ce sentiment. À ce titre, Tristan et Yseut font figure d'amants exemplaires que rien, pas même la mort, ne saurait séparer (*Chèvrefeuille*). Le style concis et dense de Marie a trouvé aussi son terrain d'élection dans son *Ysopet*, premier recueil de fables ésopiques de la langue française, adapté de la langue anglaise, autour de 1180. Après 1189, elle a donné, sous le titre de l'*Espurgatoire saint Patriz*, la traduction d'un récit en prose latine qui relate le voyage dans l'audelà du chevalier Owein. L'œuvre de Marie est l'exemple le plus par-

fait de la fusion de deux sources culturelles : la matière antique et la matière de Bretagne. Voir LAI.

MARJODO (Gottfried), MARIADOKK (*Saga*), MÉRIADOK (*Sire Tristrem*) : Vassal et sénéchal du roi Marc, Marjodo est d'abord l'ami et le compagnon de Tristan, avant de devenir un de ses plus farouches ennemis. Selon Gottfried, le dépit amoureux serait à l'origine du revirement de Marjodo, épris en secret de la reine dont il ignore la liaison avec Tristan (Gottfried, 561). Il en est averti par un songe terrifiant : il voit en rêve un sanglier monstrueux souiller la couche du roi Marc (Gottfried, 562 ; *Saga*, 857-858). Réveillé brutalement, il s'étonne de l'absence de Tristan avec qui il partage son lit. Comme il avait neigé, il suit les traces de son ami qui le guident jusqu'à la chambre de la reine. Marjodo est donc le premier à posséder des preuves assez certaines de l'infidélité d'Yseut pour la dénoncer au roi (Oxford, 236). Allié au nain, il occupe la fonction de *losangier*, accomplissant des méfaits dont sont responsables des personnages équivalents dans d'autres récits. Comme Antret chez Eilhart ou Cariadoc chez Thomas, il brouille Brangien et Kaherdin (*Saga*, 907) et apprend à la reine le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains (*Saga*, 886-887). Dans *Sire Tristrem*, il est tué par Tristan dans un tournoi (963). Voir ANTRET, CARIADOC, LOSANGIER, SÉNÉCHAL, SONGE.

MÉDECIN, MÉDECINE : En France, c'est à Montpellier que la médecine bénéficie d'un enseignement particulièrement réputé dès le XIIe siècle. Mais c'est surtout l'école de Salerne en Italie qui fait autorité aux XIIe-XIIIe siècles (*Tristan le Moine*, 1057). Aussi répand-on le bruit que Tristan est parti chercher à Salerne la guérison de sa plaie empoisonnée (Gottfried, 484). Exercée par les médecins qui consultent, examinent les urines et analysent les humeurs, mais aussi par les chirurgiens-barbiers spécialisés dans toutes les opérations manuelles que le médecin n'exécute pas (Gottfried, 488), la médecine brille dans nos récits par son inefficacité (Thomas, 190). Mais, pratiquée par les femmes, elle devient un art magique qui ramène à la vie. Proches de la nature dont elles connaissent les plantes aux vertus curatives (Gottfried, 552), la reine d'Irlande ou sa fille Yseut apparaissent comme des fées guérisseuses, détentrices des clefs de la vie ou de la mort. Elles se révèlent particulièrement expertes dans la connaissance et le diagnostic des poisons (Eilhart, 279), ainsi que dans l'administration de leur antidote (Gottfried, 479). La pharmacopée de nos femmes-médecins comprend des baumes (Oxford, 226), des emplâtres (Eilhart, 279), ou de la thériaque, antidote réputé efficace contre tous les poisons et en particulier le venin des serpents (Gottfried, 510 et n. 2). Quant à la confection des remèdes, elle s'apparente à une pratique culinaire, autre domaine réservé aux femmes : on coupe les plantes avant de les écraser et de les broyer (Thomas, 190). L'hygiène médicale prescrit aussi de se faire saigner une fois par an, en général au printemps, pour se purger le sang (Oxford, 236 ; Gottfried, 581 et n. 2 ; *Saga*, 864). Dans un registre plus poétique, la métaphore ovidienne de l'amour maladie fait naître celle de l'amour médecin de lui-même (Gottfried, 544-546) et de la dame, belle guérisseuse du mal qu'elle a provoqué (Berne, 254). Voir FÉE, EMPOISONNEMENT, YSEUT LA BLONDE, YSEUT LA MÈRE.

MÉNESTREL : Ce terme désigne le poète ou le musicien qui va de château en château. De même que dans la réalité le ménestrel, du fait de son itinérance, véhiculait l'information et apportait les nouvelles, de même il joue dans la légende le rôle de messager entre les amants. C'est un vielleur qu'Yseut envoie auprès de Tristan pour lui dire qu'elle portera un cilice tant qu'elle n'aura pas de ses nouvelles (Thomas, 183). Tristan, quant à lui, envoie Petit-Crû à la reine, avec une lettre, par l'intermédiaire d'un ménestrel gallois qui dissimule le petit chien dans sa rote (Gottfried, 595 ; *Saga*, 875). Voir JONGLEUR.

MER : Espace de la solitude et du danger, la mer, qui remplit d'effroi au Moyen Âge, semble liée aux événements majeurs de la destinée de Tristan. Né en pleine mer selon Eilhart (264), il est déposé à la faveur d'une tempête sur le rivage des Cornouailles où il retrouve son oncle Marc (Gottfried, 421-422 ; *Saga*, 802 ; *Sire Tristrem*, 927). De même, les vents le poussent vers la terre d'Irlande où il rencontre Yseut, alors qu'il dérive sur une nef au gré des flots, blessé par l'arme empoisonnée du Morholt (Eilhart, 283 ; *Saga*, 824 ; *Sire Tristrem*, 937). Car dans cette histoire d'amour et de mort, la mer est l'élément merveilleux qui réunit les amants pour les séparer ensuite. De fait, le philtre d'amour est absorbé par Tristan et Yseut lors de la traversée de l'Irlande vers les Cornouailles. En outre, la découverte de l'amour et surtout son aveu à l'autre ne peuvent que se balbutier en un jeu de mots sur *la mer*, *l'amer* (« l'amertume », « l'accès de bile », « la nausée ») et l'*amer* (littéralement « l'aimer ») mis en scène, non sans humour, par Thomas (124-125) et repris par Gottfried (542). Ce jeu poétique sur l'équivocité des signifiants était promis à une grande fortune puisqu'on le retrouvera dans la poésie baroque, si sensible à la labilité des choses et des signes, et notamment dans le sonnet de Marbeuf (1596-1645) : « Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage » (1628). Espace de l'aveu, la mer est aussi celui de la faute et de la jouissance, puisque Yseut, promise à Marc, est déflorée par Tristan en haute mer (Thomas, 125 ; Eilhart, 299-300 ; Gottfried, 544-548 ; *Saga*, 848-849 ; *Sire Tristrem*, 943). Cependant, une fois Tristan exilé en petite Bretagne, la mer devient, par un phénomène de réversibilité, le symbole de la mort et de la séparation, après avoir été celui de l'amour et de l'union. Alors que la tempête avait poussé Tristan vers l'Irlande où l'attendait Yseut, voilà maintenant qu'elle rejette le navire d'Yseut loin du rivage où il s'est fait transporter pour mieux l'apercevoir (Thomas, 203-207). À l'ouragan succède le calme plat qui immobilise le navire au large des côtes et empêche Yseut d'arriver à temps (Thomas, 208). Telle la forêt dans les romans arthuriens, la mer est donc l'espace de la quête et de l'aventure périlleuse. Mais elle possède une dimension symbolique supplémentaire, puisqu'elle représente l'instabilité de la condition humaine. Voir MARCHAND, NAVIGATION, PHILTRE.

MESSAGES et MESSAGERS : Séparés par l'exil du héros ou tout simplement épiés par les *losangiers*, les amants peuvent rarement communiquer librement et directement entre eux. Aussi la parole est-elle médiatisée par un message ou un messager. Le message peut être codé de manière à n'être compris que par les amants. Ainsi, pour donner rendez-vous à Yseut dans le verger, Tristan dole-t-il des copeaux de

bois, « messagers d'amour » (Gottfried, 575), qu'il jette dans le ruisseau courant vers la chambre de la reine. Comme tout message, ces copeaux portent un signe de reconnaissance, une signature en quelque sorte, qui permet d'authentifier le destinateur : une croix dont les cinq branches représentent les initiales entrelacées de leur prénom (Eilhart, 308), un T sur une face, un I sur l'autre (Gottfried, 572), ou bien des runes (*Sire Tristrem*, 948). De même, dans le *Lai du Chèvrefeuille*, Tristan use d'un végétal pour avertir la reine de sa présence, en l'occurrence un bâton de coudrier, sans doute porteur de caractères ogamiques gravés dans le bois (214-215). Pour un message plus circonstancié, les amants recourent à la parole vive d'un messager. Dans la société médiévale, il existait une catégorie de serviteurs, les *courlieux*, qui faisaient office de messagers à pied (Béroul, 99). À côté de ce garçon de course, l'écuyer ou le page étaient souvent porteurs de messages oraux, parfois authentifiés par une lettre (Heinrich, 709). Comme signe de sa mission, ce messager peut porter un bâton (Heinrich, 706) ou une tenue vestimentaire spéciale. Pour se déguiser en courrier à pied, Tristan se fait tailler un manteau court, de couleur rouge, muni d'une capuche doublée de jaune (Eilhart, 371). En Allemagne comme en France, l'usage voulait que l'on récompense le messager porteur d'une bonne nouvelle, le plus souvent par un don d'or ou d'argent (Béroul, 93 et n. 3 ; Eilhart, 360). Auprès d'Yseut, Tristan envoie plutôt des amis sûrs qui restent des personnages de second plan dans les récits : le sénéchal Dinas (Eilhart, 347), Governal (Heinrich, 771) ou Kaherdin (Thomas, 192-193), tous porteurs d'un anneau comme signe de reconnaissance. Demande d'aide, le message prépare toujours le retour de Tristan auprès d'Yseut. Il a donc une fonction d'amorce pour de nouvelles aventures. Lié au secret et à la clandestinité, il prend rarement la forme d'une lettre qu'un tiers pourrait lire (Eilhart, 357). À cet égard on observe cependant une évolution dans le temps. Si, chez Béroul, la lettre reste un document officiel, validé par un sceau, et destiné à la lecture publique (67), dans les récits du XIIIe siècle elle se fait message confidentiel où sont consignées les souffrances du destinateur. Elle est liée désormais à l'expression des sentiments (Gottfried, 595 ; Ulrich, 645-646). Ruses pour conjurer l'absence, messages et messagers mettent ainsi en lumière la difficulté des amants à vivre et dire leur passion dans un monde hostile. Voir MÉNESTREL.

MINISTÉRIAL : Un ministérial est un agent seigneurial qui exerce une fonction domestique ou administrative. Occupant les charges de maire, prévôt, artisan, voire berger, les ministériaux sont en fait affectés à la gestion domaniale. Sous l'empire carolingien, ce sont des serfs qui à partir du XIe siècle, en France, accèdent parfois à la chevalerie, puis à la noblesse. En Allemagne, où l'opposition libre/non-libre reste vivace plus longtemps, les ministériaux sont des « chevaliers-serfs » qui forment la couche inférieure de la noblesse (Eilhart, 283, 290 et n. 1). Voir CHEVALIER.

MINNESÄNGER : Par la désignation imagée de « rossignols », Gottfried rend hommage, au début de son roman, aux Minnesänger allemands qui composaient les paroles et la musique de leurs chants (451). Les Minnesänger adaptèrent à la langue allemande la poésie des trouvères

et des troubadours français. Outre l'idéal de la *fine amor* (*hohe Minne* en allemand) ils empruntèrent aux poètes français les différents genres de leur poésie. L'évolution du *Minnesang* s'accomplit entre 1170 et 1340 environ. On a coutume de distinguer trois périodes. Parmi les poètes du printemps du *Minnesang*, qui s'achève à la fin du XIIe siècle, Gottfried célèbre Heinrich de Veldecke (vers 1140/1150-1210), poète originaire d'une famille noble du Limbourg qui, outre son œuvre lyrique, adapta le roman d'*Éneas* (1160) en langue allemande entre 1174 et 1190. Mais Gottfried fait surtout l'éloge de poètes qui lui sont contemporains et donnèrent au début du XIIIe siècle l'été du *Minnesang*. Tous ces poètes exaltent l'idée de *Minne* (« Amour »), même s'ils discutent et réfutent l'idéal de la *hohe Minne* au profit des joies de l'amour réciproque et simplement accompli. Parmi ceux-ci, Gottfried cite en particulier Reinmar de Hagenau, dit Reinmar der Alte (« l'Ancien ») (1160/1170-1210), qui composa une poésie lyrique pleinement représentative de la *fine amor* : l'amant est entièrement soumis à sa Dame qui se refuse à lui pour mieux attiser son désir. Gottfried mentionne également Hartman d'Aue, Wolfram d'Eschenbach et Walter von der Vogelweide. Hartman d'Aue (1160-1210) est surtout connu pour son adaptation des romans français de Chrétien de Troyes (*Erec*, *Iwein*) et pour sa célèbre nouvelle sur un prince nommé *Le Pauvre Henri* (1195). Mais il a écrit aussi un traité sur la *Minne* intitulé *Buchlein* (vers 1180-1185), dix-huit chansons (chansons d'amour et de croisade) et une vie de saint Grégoire (*Gregorius*) vers 1187-1189. Il se détacha progressivement de l'idée de *hohe Minne*, refusant même le service d'amour pour une dame suzeraine qui le dédaigne. Wolfram d'Eschenbach (1170-1220), qui adapta des œuvres françaises comme le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (*Parzival*) et une chanson de Guillaume, *Willehalm*, demeurée inachevée, commença un roman d'amour (*Titurel*) qu'il ne termina pas, et composa également huit chansons d'amour, dont cinq aubes, qui célèbrent l'amour conjugal, idée tout à fait étrangère à la *fine amor*. Quant à Walter von der Vogelweide (1170-1230), il fut sans doute l'élève de Reinmar der Alte et il mena une vie de poète nomade avant d'obtenir un fief de l'empereur Frédéric II. Ses poèmes, fort nombreux, puisent à deux sources d'inspiration différentes. On distingue des chansons d'amour qui exaltent la réciprocité de l'amour et son accomplissement, et des poésies gnomiques (*Sprüche*) à thèmes moraux, religieux et politiques. Poète engagé, Walter von der Vogelweide sut rompre avec les conventions de la *hohe Minne* en exigeant de la femme aimée la sincérité des sentiments qu'il peut trouver non pas dans le cœur d'une noble dame, mais dans celui d'une femme de condition plus humble. Après lui, le *Minnesang* s'engage dans son automne. L'inspiration se fait plus villageoise, la jeune paysanne remplace la dame. voir AMOUR, GOTTFRIED DE STRASBOURG, ULRICH DE TÜRHEIM.

MOBILIER : Si le décor des châteaux semble singulièrement dépouillé, c'est que le mobilier était rare aux XIIe-XIIIe siècles. Lits parfois dressés en plein air (Gottfried, 618), tables mobiles formées d'un plateau et de tréteaux (Gottfried, 557), bancs (Oxford, 233), coffres (Gottfried, 553), et armoires pour ranger reliques et phylactères (Béroul, 112), tel est l'inventaire des meubles de la demeure seigneuriale. Le

meuble de rangement par excellence est le coffre qui renferme la vaisselle mais aussi les cottes de mailles (Gerbert, 996) et les vêtements roulés et entourés de toile (Gottfried, 553). L'impression de confort et les notes de couleur sont apportées par des coussins (Heinrich, 752) et des tentures, sorte de vastes broderies parfois brochées d'or et de soie, et dont on orne les murs de la grande salle dans les occasions solennelles (Heinrich, 702, 723). Le reste du temps, on les range dans des coffres et on les emmène avec soi en voyage. Pour réchauffer la pièce, le sol des demeures princières peut être recouvert de tapis de soie (Heinrich, 723) qu'on dépose parfois devant les tentes (Béroul, 112). D'ordinaire, le sol est jonché de paille en hiver et, à la belle saison, de joncs et de roseaux, de glaïeuls et de roses (Béroul, 111 ; Heinrich, 702, 723). Ce tapis végétal, auquel on mêlait des plantes odoriférantes comme la menthe, jonche le sol de la grande salle du château comme celui des tentes (Béroul, 111). Il faut attendre la fin du Moyen Âge pour que le décor des maisons aisées s'agrémente de nouveaux meubles tels que buffets et dressoirs. Voir CHAMBRE, SALLE.

MOLDAGOG : Dans la *Saga*, nom d'un géant vaincu par Tristan (888, 890-891). Le nom de ce géant, qui s'appelle Béliagog dans *Sire Tristrem* (956 et n. 1), est inspiré par le nom du grand prince Gog qui, dans la Bible, est un ennemi d'Israël, venant du Nord (Ézéchiel, XXXVIII-XXXIX). Voir GÉANT.

MORGAN : Dans Gottfried, la *Saga* et *Sire Tristrem*, Morgan est un seigneur breton de qui le père de Tristan, nommé Rivalin, tient une partie de ses terres. Par démesure, Rivalin se rebelle contre son suzerain, mais conclut avec lui une trêve, avant de s'embarquer pour les Cornouailles où il rencontre Blanschefleur, sœur du roi Marc. Morgan ayant profité de son absence pour envahir ses terres, Rivalin rentre précipitamment dans son pays pour défendre ses droits, mais il est tué (Gottfried, 411 ; *Saga*, 797 ; *Sire Tristrem*, 925). Aidé de Rual Tient-parole, Tristan vengera son père en tuant Morgan et en recouvrant la possession de son fief (Gottfried, 458-462 ; *Saga*, 812-813 ; *Sire Tristrem*, 932-933). Selon *Sire Tristrem*, Tristan conquiert même la terre du duc Morgan, nommée Almain, avant de repartir pour le royaume de Marc (934). Victime en fait de la rébellion d'un fougueux vassal, Morgan a légitimement le droit de lui confisquer son fief, mais sa traîtrise l'incite à s'arroger indûment la totalité du patrimoine de son vassal Rivalin. Sur le plan narratif, le personnage de Morgan sert à introduire le thème romanesque de l'enfant persécuté et dépouillé de son héritage. Voir FIEF, FÉODALITÉ, HOMMAGE, RUAL TIENT-PAROLE.

MORHOLT, MOROLT (Gottfried), MOROLD, MORHOLD (*Saga*), MORAUNT (*Sire Tristrem*) : Le personnage de l'oncle maternel d'Yseut, émissaire du roi d'Irlande auprès des Cornouaillais, fut sans doute, à l'origine, un monstre marin, anthropomorphisé ultérieurement sous les traits de ce cruel guerrier. Quelques indices épars dans les textes nous invitent à lui attribuer cette origine fabuleuse. La première syllabe de son nom, *Mor*, signifie « mer » en breton. D'autre part, sa très haute stature et sa force égale à celle de quatre hommes le rapprochent de la figure monstrueuse du géant dévoreur (Eilhart, 268 ; Gottfried, 478). La nature de sa mission enfin, qui est de venir exiger un tribut humain, évoque la légende du Minotaure, monstre souterrain de la mythologie

grecque, abattu par Thésée. Malgré ces rémanences archaïques, les caractéristiques mythiques du personnage semblent s'effacer graduellement dans les romans du XIIIe siècle. En perdant l'article défini qui le précède, son nom se banalise et perd de sa force légendaire. Chez Gottfried, Morolt s'intègre même à l'ordre aristocratique, puisqu'il porte le titre de duc (466). De plus la férocité du sort réservé aux jeunes gens exigés en tribut s'atténue peu à peu. Chez Eilhart, Morholt réclame un enfant sur trois parmi ceux nés, il y a quinze ans, dans le royaume. Les garçons livrés deviendront des serfs, les filles des prostituées (Eilhart, 269). Soucieux d'effacer cette précision immorale, Gottfried, à la suite de Thomas, relate que le pays devait lui remettre trente enfants mâles, mais pas de filles (Gottfried, 467). Les versions s'accordent cependant pour préciser que l'asservissement au tribut est assorti d'une clause : si un champion du roi Marc s'offre à combattre le Morholt et le vainc, les Cornouailles seront acquittées du tribut. Ce champion libérateur sera Tristan. Dans toutes les versions, la victoire sur le Morholt ouvre véritablement la carrière héroïque de Tristan : chez Eilhart, l'épisode est lié à la révélation de l'identité du héros à la cour de Marc (Eilhart, 271-274), et dans la version courtoise (Gottfried, *Saga*, *Sire Tristrem*) il prend place après la victoire sur Morgan qui clôt le roman des aventures paternelles. Par opposition à la couardise des barons cornouaillais, la vaillance de Tristan le signale comme le plus ferme soutien du roi qui décide, après la victoire, d'en faire son héritier (Eilhart, 281 ; Gottfried, 496-497 ; *Sire Tristrem*, 936). Surtout, le personnage du Morholt a pour fonction de guider Tristan vers Yseut dont il prononce le nom pour la première fois dans le récit, présentant ainsi sa sœur, la reine d'Irlande, double de la jeune princesse, comme la seule capable de guérir la plaie que son arme empoisonnée venait de lui infliger (Gottfried, 479). Les thèmes poétiques liés à ce personnage monstrueux seront réfractés dans la suite de la légende. Ainsi le combat contre le monstre irlandais sera répété dans le combat contre le dragon dont la langue empoisonnée causera un mal requérant une nouvelle fois l'aide de la belle guérisseuse. Enfin la blessure empoisonnée dont mourra Tristan à la fin de sa geste n'est que le reflet de cette première blessure infligée par le Morholt. Voir GÉANT.

MORROI. Voir GÉOGRAPHIE.

MORT : Par le sortilège du philtre, appelé « la poison » par Béroul (40), l'amour est indissolublement lié à la mort. Le motif poétique du sang de l'amant répandu dans le lit de la reine (Béroul, 22), celui de la blessure, de l'empoisonnement et de la « lèpre vénérienne » (Ph. Walter) confèrent à l'amour cette morbidité caractéristique de la passion tristanienne. Mais la mort ne révèle pas seulement l'impureté de l'amour, elle participe aussi d'une représentation idéalisante de ce sentiment. Elle symbolise la fidélité absolue. Déjà, dans la version courtoise, le destin des parents de Tristan a valeur de préfiguration : Blanschefleur y expire à l'annonce de la mort de Rivalin (Gottfried, 412 ; *Saga*, 797 ; *Sire Tristrem*, 925), comme plus tard Yseut rejoint son bien-aimé dans une mort instantanée. Stade ultime et suprême de l'amour, la mort promet bien davantage qu'une simple union : elle accomplit la fusion de deux êtres. Alors qu'Yseut s'imagine périr dans

la tempête qui assaille la nef, elle déplore de ne pouvoir mourir dans les bras de Tristan et de n'être pas ensevelie avec lui dans un même cercueil (Thomas, 206, 207). Et si Tristan meurt par amour pour Yseut, elle-même meurt de tendresse pour lui (Thomas, 210). Symbole de la réciprocité parfaite de l'amour, la mort quasi simultanée des amants conjure en fait une absence qui les fait languir doucement (Oxford, 217), en les réunissant le même jour dans un repos éternel (*Chèvrefeuille*, 213). Or, si l'amour idéal atteint la perfection dans la mort, la fable des végétaux qui s'entrelacent sur la tombe des amants nous apprend que sa puissance joue aussi contre la mort et finit par faire renaître une nouvelle forme de vie (Eilhart, 388 ; Ulrich, 688-689 ; Heinrich, 778 ; *Saga*, 920). Bien que la mort en elle-même ne soit donc pas une fin en soi et fasse bien davantage l'objet d'un appel que d'une crainte, elle représente cependant le redoutable moment du jugement. Aussi le récit de la mort des amants draine-t-il les thèmes du rachat et du salut. Pourtant Tristan meurt sans confession, ce qui selon les croyances médiévales faisait aller tout droit en enfer. Et en rendant l'âme, ce n'est pas le nom de Dieu qu'il invoque mais celui de sa bien-aimée (Thomas, 209 ; *Saga*, 919). De même, s'il est précisé qu'Yseut prie avec ferveur sur la dépouille de Tristan (Thomas, 210), elle n'implore jamais le pardon de Dieu pour le rachat de ses péchés, sinon dans la *Saga*, où elle supplie Dieu de lui être aussi miséricordieux qu'il le fut pour Marie Madeleine (*Saga*, 920). Or demander pardon, c'est reconnaître une faute dont le sortilège du philtre les innocente de fait. Apprenant le maléfice, Marc absout les amants et mène ensuite une vie de pénitence dans l'espoir de racheter leur faute à tous trois (Ulrich, 688). Quant à l'absolution divine, seul Ulrich semble en douter, qui réclame nos prières pour que Dieu délivre Tristan et Yseut de l'enfer où ils pourraient encore séjourner (Ulrich, 689 et n. 1). Voir AMOUR, EMPOISONNEMENT, PHILTRE, LÈPRE, MARC.

NAIN : Nommé Frocin ou Frocine dans le roman de Béroul, ce personnage, qui fait partie des *losangiers* hostiles aux amants, est baptisé Melot petit d'Aquitaine dans le roman de Gottfried. Ailleurs, il est anonyme, sa monstruosité physique suffisant à le nommer. Selon Maurice Delbouille, Frocine serait en fait un nom commun désignant la « grenouille », le « crapaud », qui placerait ainsi le personnage à mi-chemin de l'humanité et de l'animalité (*Donnei*, 971). Du crapaud il tient sa laideur qui suscite un mélange de fascination et de répulsion : bossu (Béroul, 11), la tête grosse (Béroul, 38), il enfle sous le coup du dépit (Béroul, 11-12). Or, sa laideur n'est que le signe de la perversion de son âme et de son intelligence. Personnage nocturne, il est féru d'astrologie (Béroul, 11) et par ses lectures célestes réussit à prévoir la colère du roi (Béroul, 12) ou la réunion des amants (Béroul, 22). Ses talents d'occultiste, qui lui permettent de dévoiler les secrets cachés de la réalité et font de lui, outre un espion aux facultés décuplées, un « compère de Satan » (Eilhart, 308), sont peu à peu atténués dans les récits de la version courtoise. Il reste cependant l'instigateur des pièges nocturnes tendus aux amants : le rendez-vous épié et le strata-

gème de la fleur de farine. En guise d'épilogue à sa félonie, il est décapité par Marc pour avoir révélé que le roi était affligé d'oreilles de cheval par quelque tour de sa sorcellerie (Béroul, 39). Selon les autres versions, les maléfices du nain ne s'arrêtent pas là : il dénonce à Marc les amants cachés dans la forêt du Morroi (Oxford, 240) et le guide vers le verger où ils sont réunis pour une dernière étreinte avant l'exil (Thomas, 129 ; *Saga*, 879). Tristan se venge de ses regards de voyeur et de voyant en l'éborgnant (Ulrich, 674) ou en l'aveuglant avec une sauce au poivre brûlante (Henrich, 758). Si au roi l'on associe traditionnellement le fou, la littérature et les légendes médiévales lient souvent aussi le nain au personnage du souverain, comme le montre la légende du nain Ségoçon et de l'empereur Constantin (Béroul, 10). Voir LOSANGIER, MARC.

NAUPATÉNIS (Eilhart), NAMPOTANIS (Ulrich, Heinrich) : Selon les versions, la légende offre deux agencements narratifs différents au dénouement que Thomas discute avant de donner sa propre version (185). Selon le poète, Tristan meurt pour avoir porté secours à un amant privé de son amie : Tristan le Nain. Selon Eilhart, mais aussi Ulrich et Heinrich, Tristan trouve la mort en trompant un mari jaloux : Naupaténis. Naupaténis et Tristan le Nain sont donc des figures symétriques inverses, ce que confirme l'hypothèse de Joseph Bédier sur la genèse du nom du mari jaloux. Se fondant sur le manuscrit B. N. fr. 103 du *Roman de Tristan* en prose, dans lequel le mari s'appelle Bedalis, Joseph Bédier a émis l'hypothèse que, dans le roman primitif, le nom de ce personnage devait être *le nain Bedenis*, nom que le romancier Eilhart aurait mal compris et transcrit en *Naupaténis*. Double caricatural du roi Marc, Naupaténis est l'incarnation de la jalousie décriée dans le *Donnei* (969-970) et plus généralement dans l'idéal de l'amour courtois. Le château où il enferme son épouse nommée Gardiloye (Eilhart) ou Kassie (Ulrich, Heinrich) est transformé en une geôle dont il garde les clefs (Eilhart, 366-367). Kaherdin réussit à pénétrer par ruse dans la forteresse, en faisant forger des clefs d'après des empreintes faites dans de la cire par l'épouse. Interprétant tous les signes sous l'effet de la jalouse inquiétude, Naupaténis déduit la présence récente de Tristan et Kaherdin grâce à une couronne de fleurs que le vent a déposée dans le fossé du château, et des fléchettes que Tristan avait plantées dans le mur (Eilhart, 383). Parti à leur poursuite avec sa troupe, il tue Kaherdin et blesse mortellement Tristan avec des javelots empoisonnés (Eilhart, 384). Selon Ulrich, il est abattu par Tristan qui lui coupe le cœur en deux (682). Tristan meurt donc sous les coups d'un mari trompé qui accomplit la vengeance meurtrière que le roi Marc ne parvient jamais à exécuter. Voir ESTOUT, KAHERDIN.

NAVIRES, NAVIGATION : Si dans la forêt des romans arthuriens c'est le cheval qui conduit l'errance du guerrier, sur les mers de notre légende, c'est le navire, destrier de l'écume, qui emporte les héros. La navigation sert donc de cadre à des quêtes plus ou moins merveilleuses et, quand le merveilleux se fait discret, elle est alors traitée sur le mode réaliste. En effet, les textes fourmillent de détails concrets sur la vie maritime. Parmi les navires sont mentionnés la nef et le dromon. La nef est un navire de commerce, à la coque large et profonde,

qui était destinée à la navigation en haute mer (Oxford, 218-219). Le gréement, rectangulaire, est porté par un mât au XIIe siècle, par deux au XIIIe siècle, par trois au XIVe siècle. La nef est également pourvue de rames dont on se sert, lorsque l'absence de vent entrave la course (Berne, 256). Dans *Sire Tristrem* (938), mais surtout dans la *Saga*, le spectacle de la voile hissée fait l'objet de notations descriptives particulières, destinées à produire une certaine jouissance esthétique, car on avait coutume de teindre les voiles de couleurs vives (*Saga*, 811). Cet usage explique, pour partie seulement, que l'opposition symbolique des couleurs de la voile au dénouement (blanche si Yseut est à bord, noire si elle est restée à Londres) ait été réinterprétée par frère Robert : à la voile noire s'oppose ainsi une splendide voile rayée de blanc et de bleu (*Saga*, 918). Dans le paysage de l'Europe septentrionale, la mention du dromon, navire d'origine byzantine, peut surprendre. Mais durant le haut Moyen Âge, la marine byzantine était toute-puissante en Méditerranée : des noms de navires grecs sont passés de bonne heure en français. Le mot *dromon*, qui en grec signifie « coureur », désigne au Moyen Âge un grand navire de guerre à un ou plusieurs rangs de rames superposées, destiné au transport de troupes (*Saga*, 815). Naviguer est chose périlleuse et requiert la maîtrise de techniques dont Thomas nous donne un aperçu, lors de sa description de la tempête (204-205). Mais l'usage de termes techniques qui, par les manœuvres qu'ils évoquent, produisent un certain effet de réel dans les textes, ne doit pas faire oublier que la navigation sert de cadre à des récits légendaires dans la littérature celtique : les *Immrama*. À l'instar du héros de l'un de ces récits, le *Voyage de saint Brandan*, Tristan, empoisonné par l'arme du Morholt, se laisse dériver au gré des flots pour un voyage hasardeux au bout duquel il trouvera l'objet de sa quête : Yseut, la belle guérisseuse. Fidèle au motif de l'*Immram* celtique, la navigation de Tristan, abandonné dans une barque avec pour tout objet sa harpe et son épée, est donc bien avant tout une quête merveilleuse (Eilhart, 278-279 ; Gottfried, 485 ; *Saga*, 823-824). Voir MER.

NEVEU. Voir ONCLE.

NOM : Si dans la littérature arthurienne le nom fait l'objet d'une quête, amorce un mystère dans le cas de l'incognito du chevalier, et autorise une réflexion sur l'identité, il semble davantage lié dans la légende tristanienne à la vérité de l'être, qu'elle soit transparente ou au contraire dissimulée. Le nom est un signe qui possède en général un seul référent qu'il sert à désigner. C'est pourquoi le nom du héros n'est pas laissé au hasard. Lourd de sens, il éclaire au contraire la personnalité et le destin de celui qui le porte. Ainsi le nom de Tristan évoque-t-il par le jeu des signifiants la tristesse des circonstances de sa naissance, celle de la destinée à venir, mais aussi celle de son âme et de son être tout entier (Gottfried, 416). Si les poètes ne se privent pas de jouer sur le nom du héros en lui accolant l'épithète « triste » (Heinrich, 692), frère Robert, quant à lui, s'autorise de sa fonction de traducteur pour gloser, non sans quelque fantaisie, l'étymologie de *Tristram* qui dériverait selon lui de *trist-hum* (« triste homme ») (*Saga*, 798). Or, le nom révélant la vérité de l'être, il faut pouvoir en changer si l'on veut se cacher. Le choix d'un pseudonyme obéit à la logique de

la ruse et du masque. Au gré de ces déguisements, Tristan opte donc pour de multiples pseudonymes qui doivent brouiller la vérité. Il peut emprunter son pseudonyme à une autre langue, par exemple au latin, lorsque se faisant passer pour un marchand il prétend s'appeler *Pro*, préposition latine signifiant « au lieu de » (Eilhart, 279 et n. 1). Déguisé en fou, il adopte le nom d'un bouffon célèbre à la cour d'Angleterre : *Picous* (Berne, 249). Mais son goût pour le jeu de lettres qui l'apparente au poète le fait souvent se cacher sous l'anagramme *Tantris* (Berne, 249 ; Gottfried, 490, 510), *Trantris* (Oxford, 226 ; *Saga*, 824) ou *Tramtris* (*Sire Tristrem*, 937), qui n'est pas toujours bien déchiffrée d'ailleurs, malgré sa simplicité relative, puisqu'elle consiste en l'inversion des syllabes. Ainsi trouve-t-on la forme *Kantris* chez Eilhart (285 et n. 1). Mais plus qu'un simple masque de l'identité, le pseudonyme anagrammatique se fait message d'amour : dans *Peilnetosi*, nom prétendu du fou à la cour de Marc, Yseut mais aussi le sinistre Pfelerin déchiffrent la devise du héros : *Isotenliep*, c'est-à-dire « cher à Isot » (Heinrich, 759, 761). De même dans son lancinant refrain, « Tosi, Tosi, Tosi, Tosi », la reine découvre l'anagramme de son nom répété (Heinrich, 759). Car telle est l'ambiguïté de l'anagramme, elle est une vérité biaisée qui se dissimule et se découvre, en appelant le déchiffrement (Gottfried, 518), dont le mode d'emploi est parfois même donné au public (Berne, 249 ; *Tavola ritonda*, 1066). Mais si le pseudonyme et l'anagramme créent un effet de brouillage sur la détermination du référent, un effet d'ambiguïté similaire est produit lorsqu'un même nom renvoie à plusieurs référents. Tel est le cas du nom d'Yseut, commun à la reine d'Irlande, à Yseut la Blonde et à Yseut aux Blanches Mains, si ce n'est dans la *Saga* où le nom *Ísodd* désigne la mère et l'épouse, et *Ísönd* la fille. La transmission du nom de la mère à la fille signale le transfert des pouvoirs magiques de guérisseuse d'une génération à l'autre. L'identité du nom entre l'épouse et l'amie, partiellement évitée grâce à une caractérisation individualisante (la Blonde/aux Blanches Mains), marque, quant à elle, la circulation du désir et du fantasme dans l'âme de Tristan qui hésite pendant quelque temps entre les deux femmes (Thomas, 130-140). Mais, plus profondément, chaque Yseut renvoie à un des visages de la femme que connaît l'homme au cours de sa destinée : la mère, l'amante et la mort. Ce nom partagé par trois figures féminines reflète en fait la symbolisation masculine de la femme. Voir DÉGUISEMENT.

NONE : 3 heures de l'après-midi. Voir HEURES.

ONCLE/NEVEU : À l'intérieur du groupe familial, la société médiévale semble avoir accordé un intérêt tout particulier au lien affectif qui unit le neveu à son oncle maternel. De fait, dans les familles aristocratiques, le neveu pouvait aller faire son apprentissage chevaleresque au château de l'oncle maternel. Bien plus, selon le droit germanique, si un défunt avait perdu son fils, la succession revenait au frère du défunt et par voie d'héritage au neveu, et non au petit-fils. Or l'importance accordée à la parenté latérale se reflète dans la légende de Tristan et Yseut où, par le jeu des descendances, les neveux se multiplient. Marc, qui n'a pas de fils, est l'oncle maternel de Tristan dans

toutes les versions et d'Andret chez Eilhart (305). De même le Morholt est l'oncle maternel d'Yseut dans tous les récits, ce qui motive l'affection très profonde qu'elle lui porte (Eilhart, 276). Enfin, le temps passant, Tristan devient lui-même l'oncle maternel d'un jeune garçon nommé Tantrisel, fils d'une sœur probablement née d'un second mariage de Rifalin (Eilhart, 377). Curieusement, dans le lignage merveilleux des géants, on observe la même solidarité affective et symbolique entre l'oncle et le neveu : Tristan tue le géant, neveu du Grand Orgueilleux au manteau de barbes (Thomas, 148) et s'attaque à Moldagog, neveu du géant Urgan le Velu qu'il avait auparavant abattu (*Saga*, 891). Cette multiplication des neveux n'est cependant pas propre à la légende tristanienne et s'observe à la fois dans la poésie épique et dans la littérature romanesque. Dans la chanson de geste, on est en effet frappé par la haute fréquence de la figure du neveu aux côtés du héros principal, sous les ordres duquel il combat. Il en est ainsi de Roland, neveu de Charlemagne dans la *Chanson de Roland* (vers 1100) et des nombreux neveux de Guillaume d'Orange dans la *Chanson de Guillaume* (vers 1140). De même dans le *Conte du Graal*, Perceval est-il amené à retrouver deux de ses oncles maternels : l'ermite et le Roi Pêcheur. Le roi Arthur, quant à lui, est l'oncle maternel de Gauvain (Béroul, 94) et de ses frères : Gaheriet, Guerrehet, Agravain et Mordret, ce dernier étant en fait le fils incestueux du roi dans la *Mort le roi Artu* (vers 1230). Car la relation oncle/neveu sert souvent à masquer une filiation inavouable. Roland n'est-il pas le fils de Charlemagne né de ses amours avec sa sœur Gisèle, selon la *Karlamagnussaga*, rédigée entre 1230 et 1250 et qui mentionne pour la première fois clairement le péché de Charlemagne ? Si aucune ambiguïté n'existe sur la conception de Tristan, né de l'amour de Rivalin et de Blanschefleur, Marc n'en fait pas moins office de père spirituel auprès de lui. Rual Tient-parole déclare ainsi à Tristan, en lui apprenant le secret de sa naissance, qu'il a deux pères : lui-même et Marc (Gottfried, 446). Et si la profondeur affective du lien qui unit Marc à Tristan donne une coloration pathétique à leur rivalité amoureuse, elle confère à la passion de Tristan pour Yseut le caractère d'une transgression violente contre l'ordre familial et social (Heinrich, 694). Aimer la femme de son oncle, c'est, tel Œdipe, s'éprendre de la femme entre toutes interdite.

Ogrin (Béroul), Ugrin (Berne), Ugrim (Eilhart) : Ogrin est le nom de l'ermite qui dans les textes de la version commune exhorte les amants au repentir et prépare le retour d'Yseut à la cour. Il joue donc le rôle du confesseur mais aussi celui du « médiateur » (Béroul, Notice, 1136). Les deux visites que rendent les amants à l'ermite encadrent l'épisode de leur exil dans la forêt du Morroi. Bien que la première visite se solde par un échec de l'anachorète qui ne parvient pas à les mettre sur la voie de la pénitence (Béroul, 39-41 ; Eilhart, 325), elle n'en prépare pas moins leur renoncement à l'amour charnel, exprimé lors de la seconde entrevue qui prend place après la dissipation de l'effet du philtre (Béroul, 63-67 ; Eilhart, 326-327). Ayant la fonction de ramener les amants ensauvagés à la vie en société, l'ermite s'attache à faire naître en eux le sentiment de leur culpabilité envers la loi religieuse et morale, puis à susciter leur repentir sincère pour les amener

au pardon de la faute par la médiation de la confession (Béroul, 39, 65). Mais si, chez Eilhart, Tristan déclare se repentir sincèrement de sa faute (326), chez Béroul, les amants ne cessent de se dire les victimes innocentes du maléfice du philtre (40) ou de la fatalité (64). Bien plus que le sentiment de la faute, c'est la lassitude de la vie sauvage et la fin de l'effet du philtre qui motivent les conseils demandés à l'ermite. Du reste celui-ci témoigne d'une morale assez pragmatique, acceptant pour « couvrir le mal » de « mentir un peu » (Béroul, 65), afin de favoriser la réconciliation avec Marc. Il conseille à Tristan de prouver son innocence, dont il n'est pas convaincu, par un duel judiciaire (Béroul, 66 et n. 1), et dans la lettre qu'il adresse au roi au nom de Tristan, il justifie l'enlèvement de la reine dans la forêt par la nécessaire protection que le jeune chevalier devait à la princesse d'Irlande commise à sa garde (Béroul, 66). Il règle lui-même les modalités du retour d'Yseut, se rendant au mont Saint-Michel de Cornouailles pour acheter des vêtements somptueux et des fourrures qui lui rendent symboliquement son rang de reine et favorisent ainsi son retour à la cour (Béroul, 75). Le fait que l'ermite soit assez fortuné pour rendre Yseut parée comme une reine rapproche, non sans quelque invraisemblance, le moine retiré loin des hommes de l'homme courtois estimé pour sa largesse. Procurant aux amants une aide autant matérielle que spirituelle, l'ermite réussit donc à leur faire obtenir le pardon du souverain, Dieu leur ayant déjà témoigné sa miséricorde lors du saut de la chapelle (Béroul, 66). Ce personnage a pour fonction d'introduire dans le récit une méditation sur la faute et l'innocence.

ORDALIE. Voir JUSTICE.

ORFÈVRERIE : De l'orfèvrerie médiévale nous avons conservé essentiellement les pièces qui composaient le trésor des églises. Pourtant, le sentiment de la beauté étant au Moyen Âge indissociable de la richesse des matières précieuses, de l'éclat de l'or, des perles et des pierreries, l'orfèvrerie servait aussi à magnifier le luxe de l'aristocratie. Dans les descriptions, l'évocation des pièces d'orfèvrerie prend place dans les moments les plus solennels de la vie sociale, lorsque le regard d'autrui est attiré pour confirmer l'alliance de la noblesse et de la beauté. Ainsi de la cérémonie qui entoure le serment disculpatoire d'Yseut : on sort toutes les reliques, mais avec elles, de précieux écrins, des châsses, des croix en or et/ou en argent, ainsi que des lingots de métal qu'on dispose à la vue de tous sur un tapis (Béroul, 112). Crosses et bâtons de chantre s'offrent également à l'admiration des fidèles (Oxford, 223). À la cour, la puissance du prince se mesure à l'éclat de sa vaisselle d'apparat. Hanap d'argent (Oxford, 234), coupe d'or, ornée de ciselures et d'incrustations de nielle, c'est-à-dire d'émail noir (Thomas, 199) : toutes ces pièces somptueuses entrent dans le trésor des princes, parfois à la faveur de dons, destinés à s'attirer une protection bienveillante (Eilhart, 284 ; Gottfried, 502). Mais l'orfèvrerie satisfait surtout un goût de l'ostentation manifeste dans l'évocation des joyaux portés à la cour : bracelets d'or fin (Eilhart, 350), diadèmes sertis de pierres précieuses (Gottfried, 529 ; 531), anneaux ornés d'une émeraude (Berne, 259) ou d'un sceau de jaspe vert (Béroul, 74) rehaussent la beauté idéale des héros. Dans nos récits, l'orfèvrerie, art décoratif, se met aussi au service de

l'architecture et de la statuaire dans les lieux de solitude, réservés à la contemplation amoureuse. Ainsi la clef de voûte de la grotte d'amour est-elle ornée d'une splendide couronne d'or, incrustée de pierres précieuses (Gottfried, 600). Et dans la salle aux images, les orfèvres ont rivalisé avec les sculpteurs pour réaliser ces statues où leur adresse emprunte à l'art des automates pour produire l'illusion de la vie : le petit chien en or secoue la tête et fait sonner sa clochette (*Saga*, 896), et grâce à un savant agencement de tuyaux d'or, la statue d'Yseut exhale des parfums par la bouche entrouverte dont le souffle appelle ainsi le baiser (*Saga*, 895). La grosse émeraude resplendissant au front de la statue, la poignée du sceptre couverte d'or et de gemmes transforment cette œuvre de pierre en idole offerte à la contemplation et au fantasme de Tristan. Dans tous ces lieux secrets, l'orfèvrerie participe donc à une idéalisation de l'amour qui trouve sa voie d'expression dans l'art et la contemplation du beau. Voir PIERRES PRÉCIEUSES.

ORFROI : Probablement issu du latin *aurum phrygium*, et sans doute d'origine orientale, l'orfroi est une bande d'étoffe brodée de fils de couleurs et surtout de fils d'or et d'argent, parfois décorée de perles et de pierres. On usait surtout de ces passementeries, larges d'une dizaine de centimètres, dans les vêtements liturgiques. Lorsque le sénéchal Dinas donne à Yseut un riche drap de soie bordé d'orfroi, la reine en fait l'offrande à l'église de Saint-Samson : on en a fait une chasuble gardée précieusement dans le trésor de l'église (Béroul, 82). Voir SALLE, TISSUS.

ORGANISTRUM. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ORRI. Voir FORESTIER.

OTAGE : Pour garantir le respect d'un engagement, d'une trêve ou bien encore des clauses d'un traité, on remettait une ou plusieurs personnes à la partie adverse. Ainsi, lorsque le combat est fixé entre le sénéchal du roi d'Irlande et Tristan, le roi exige un échange d'otages et de garanties entre les adversaires. Les vingt compagnons de Tristan acceptent alors de se rendre en otages avec tous leurs biens et leurs marchandises (*Saga*, 843). De même quand les puissants seigneurs bretons cherchent à obtenir une trêve dans la guerre qui les oppose à Tristan et Kaherdin, ils leur remettent des otages pour garantir la paix (*Saga*, 889). L'otage était traité selon les lois de l'hospitalité, et sa vie était protégée.

PALEFROI. Voir CHEVAL.

PARMÉNIE. Voir GÉOGRAPHIE.

PAYSAGES : Dans la littérature ou l'art de la miniature au Moyen Âge, le paysage est épuré et stylisé. Il s'organise autour d'éléments récurrents qui constituent un décor constant d'un texte à l'autre : le château surplombant les prairies que traverse une rivière, la forêt et la lande, le verger clos de murs et sa source, composent le décor naturel des aventures. Il serait vain de chercher la description précise et réaliste d'un paysage, mais à la faveur de l'exposition des circonstances d'un récit on peut trouver l'évocation fugitive d'un lieu. L'imaginaire poétique oppose le paysage aménagé par l'homme autour de la demeure seigneuriale au paysage sauvage de l'errance chevaleresque. Les abords du château sont décrits dans la mesure où ils reflètent la pros-

périté de la ville enclose. Autour de Tintagel, le poète expose ainsi à l'admiration des lecteurs l'alternance harmonieuse des prairies, des bois et des belles terres labourées, et la complémentarité heureuse des terrains giboyeux et des rivières poissonneuses (Oxford, 220). Dans un paysage, ce sont les ressources qui se donnent à voir, mais parfois aussi le travail. Le champ est en effet ce petit morceau de paysage qui fait surgir, au passage, la réalité du labeur paysan et possède, par le soin qu'on lui porte, une variété de dénominations qui étonne. Marc attend Dinas dans un *chaumoi*, un champ moissonné (Béroul, 81) ; au cours d'une chasse, il fait halte dans un *essart*, plus loin nommé le *brulleïz*, en raison des souches d'arbres que les paysans avaient brûlées, pour achever leur travail de défrichement (Béroul, 83). Abandonné à la friche, le penchant d'une colline porte le nom de *larri* (Béroul, 84). On voit donc le paysage agricole se modeler par ces essartages qui étendent, du XIe au XIIIe siècle, la superficie des terres cultivées. En opposition à ces espaces créés par l'homme s'étale la lande qui désigne des terrains incultes, parsemés de buissons d'aubépines (les *espinois*) derrière lesquels Tristan et Governal se postent en embuscade (Béroul, 36, 47). Le marais où Marc aime chasser (Berne, 260), avec ses gués et ses bourbiers vaseux nommés *taiers* ou *fangois*, forme la lisière de la lande (Béroul, 100). Quant à la forêt, appelée *gaudine* lorsqu'elle est de petite étendue (Béroul, 57), elle entoure châteaux et villages de son cerne magique. Légende de la mer, l'histoire de Tristan et Yseut laisse parfois entrevoir les éléments d'un paysage maritime : c'est la falaise du saut de la chapelle qui tombe à pic sur la plage de sable humide (Béroul, 28), ce sont les dunes que remonte le cheval de Tristan avant de s'élancer dans la forêt (*Saga*, 856). L'abstraction des décors naturels, le plus souvent simplement suggérés par la mention fugitive d'un détail du paysage, conduit parfois au symbolisme et à l'allégorie. Ainsi le paysage bucolique qui entoure la grotte d'amour ne vaut-il pas pour lui-même, mais par les vérités qu'il dévoile sur l'amour. Si la retraite des amants se trouve dans une contrée déserte, entourée d'une barrière de rocs escarpés, c'est que l'amour est réservé à une élite d'hommes, capables de souffrir les peines du chemin qui mène au bonheur (Gottfried, 605). Voir FONTAINE, FORÊT, GÉOGRAPHIE, GUÉ, VERGER.

PAYSAN. Voir SERF, VILAIN.

PÈLERINS, PÈLERINAGE : On part en pèlerinage pour visiter les lieux saints mentionnés dans la Bible. Lorsque Marc annonce à Yseut qu'il part en pèlerinage à l'étranger, il lui signifie en fait son départ pour Jérusalem (*Sire Tristrem*, 947), qui reste le lieu de pèlerinage suprême jusqu'à la perte de la Ville sainte en 1187. Mais à côté des grands lieux de dévotion, comme Rome ou Saint-Jacques de Compostelle, on visite aussi des sanctuaires locaux plus proches, tel le mont Saint-Michel en France, auquel il faut sans doute identifier « le mont du grand Michael » mentionné dans la *Saga* (804). On entreprend un pèlerinage pour rompre avec la monotonie du quotidien, mais aussi dans l'espoir d'obtenir un miracle, une guérison ou la rémission de ses péchés. Moyen d'ascèse, le pèlerinage a donc une valeur rédemptrice. Aussi la figure du pénitent se confond-elle avec celle du pèlerin, notamment dans les déguisements de Tristan (Thomas, 183 ; *Saga*, 904). Les pèle-

rins se déplacent par petits groupes, mais, dans nos récits, souvent à deux (Gottfried, 439 ; *Saga*, 808 ; *Sire Tristrem*, 930). Exclus temporairement de la société, les pèlerins portent un costume distinctif, qui respire l'humilité : un large chapeau, une cotte et des hauts-de-chausse en lin (Gottfried, 424) ou de grossiers habits gris (Eilhart, 361), sur lesquels sont cousus des insignes en étoffe ou des coquillages marins (sans doute la coquille de saint Jacques), amulettes qui les protègent au cours de leur périple, mais les font aussi reconnaître et accueillir selon les lois de l'hospitalité (Gottfried, 424). Chaussés de gros souliers de marche (Eilhart, 361) ou au contraire allant nu-pieds en signe de pénitence (Gottfried, 424), ils sont aussi reconnaissables à leur besace et leur bourdon, long bâton terminé par un pommeau. En chemin, ils récitent psaumes et prières (Gottfried, 424). L'Église considère avec une méfiance accrue les foules de pèlerins auxquels se mêlaient des voleurs et des femmes en voie de prostitution. Alors que l'idée de la croisade s'estompe, la réprobation se fait plus ouverte. Au XVe siècle, la nouvelle spiritualité préconise des exercices spirituels, des aumônes et une ascèse intérieure de préférence à ces voyages qui désorganisent la vie sociale et transforment les chrétiens en vagabonds. Il est ainsi commode pour Tristan de voyager incognito déguisé en l'un de ces nombreux pèlerins qui erraient sur les routes médiévales. C'est sous le couvert de ce travestissement qu'il porte Yseut sur son dos avant l'épreuve du serment purgatoire (Gottfried, 586 ; *Saga*, 868-869 ; *Tavola ritonda*, 1064-1065). La reine et le pénitent, dont la figure se rapproche de celle du gueux, forment un couple socialement si improbable que personne ne pourrait imaginer leur liaison. Yseut peut donc affirmer sans crainte qu'elle a eu ce drôle de pèlerin entre ses cuisses ! Voir DÉGUISEMENT, SERMENT.

PENNY. Voir SHILLING.

PENTECÔTE : Le nom Pentecôte, qui provient du grec *Pentècostè* signifiant « cinquantième », désigne une fête commune à l'Ancien et au Nouveau Testament. Fixée sept semaines, soit cinquante jours après Pâques, elle commémore dans la tradition juive le jour où Dieu transmit à Moïse les Tables de la Loi sur le mont Sinaï. Dans la tradition chrétienne, c'est cinquante jours après Pâques que le Saint-Esprit descendit sur les douze apôtres pour faire d'eux les témoins de la Bonne Nouvelle. Fête de la belle saison, la Pentecôte est une date importante dans la littérature arthurienne. Ce jour-là, le roi réunit traditionnellement une cour plénière (*Tristan le Moine*, 1024). Aussi, à l'instar d'Arthur, Marc convoque-t-il ses barons à la Pentecôte, pour des réjouissances à Tintagel (*Chèvrefeuille*, 214). Voir CALENDRIER.

PERCEVAL : Perceval est le héros du dernier roman de Chrétien de Troyes, le *Conte du Graal*, composé entre 1181 et 1191. Inachevé et mystérieux, ce roman allait être le germe d'une littérature consacrée au Graal entre 1200 et 1240 et dans laquelle s'inscrit la *Continuation* que Gerbert de Montreuil écrivit entre 1226 et 1230. L'épisode de Tristan ménestrel dans cette *Continuation* marque probablement la première entrée du personnage de Tristan dans la littérature du Graal. Voir CONTINUATION, GERBERT DE MONTREUIL.

PÉRINIS (Béroul), PÉRÉNIS (Berne, Eilhart, Ulrich), PARANIS (Gottfried), PARANISEL (Heinrich) : Très répandu en Bretagne armori-

caine, selon Joseph Bédier, le nom de Périnis sert à désigner dans nos récits le page et chambellan de la reine. Originaire d'Irlande (Eilhart, 287) et de noble naissance (Béroul, 96), ce personnage se rencontre essentiellement dans les récits de la version commune, où il joue le rôle de messager d'Yseut. À la cour d'Irlande, il apparaît à ses côtés, dans ses fonctions de valet, lors de la scène du bain. Avant de découvrir dans la lame de l'épée l'encoche qui désignera Tantris comme le meurtrier du Morholt, Yseut demande à son page de fourbir les armes du chevalier blessé (Gottfried, 517). Selon la *Folie* de Berne, ce serait lui qui aurait apporté à la princesse l'éclat de métal conservé dans un écrin (Berne, 256). Mais c'est lors de l'épisode du serment ambigu que, chez Béroul, Périnis joue le rôle essentiel de porte-parole d'Yseut. Dépêché à la cour d'Arthur pour solliciter la présence du souverain à titre de témoin (Béroul, 92-97), il transmet les instructions d'Yseut à Tristan caché chez le forestier Orri (Béroul, 78, 90). Dans sa fonction d'adjuvant aux amants, il acquiert même une dimension de justicier, puisqu'il tue dans le bois le forestier dénonciateur (Béroul, 76). Dans tous les autres textes, il n'est qu'un personnage fugitif. Voir CHAMBELLAN, CHAMBRE, CHAMBRIER, MESSAGES et MESSAGERS.

PETIT-CRÛ : PETIT CREU (Oxford), PETITCREIU (Gottfried), PETICRU (Ulrich), PETICREWE (*Sire Tristrem*), PETIT ARAVIUTO (*Tavola ritonda*) : Le chien Petit-Crû est au centre d'un conte qui prend place après l'épisode du fer rouge, alors que Tristan est parti en exil au pays de Galles, ou en Pologne selon la *Saga*, chez un duc nommé Gilan (Gottfried), Triamour (*Sire Tristrem*) ou Bramante (*Tavola ritonda*). Venu de l'Autre Monde, cet animal merveilleux a été donné au duc par une fée en gage d'amour. Si, selon Gottfried, Petit-Crû provient de ce lieu féerique par excellence qu'est l'île d'Avalon (589), devenue par la fantaisie de la translation l'île de Vallone dans la *Tavola ritonda* (1066), selon frère Robert qui essaie d'adapter les données de la mythologie celtique à la mythologie scandinave, Petit-Crû serait le don d'une Alfe, créature surnaturelle de rang divin dans les croyances nordiques, et viendrait de l'île de Polin (*Saga*, 871-872). Merveille visuelle, cet animal possède un pelage aux couleurs d'arc-en-ciel (blanc, rouge, vert, jaune, bleu), qui changent selon l'angle du regard pour se fondre en un brun pourpré (Gottfried, 589-590). À ce prodige cinétique s'ajoute le charme auditif : autour de son cou tinte un grelot qui possède le don d'apaiser tout chagrin (Gottfried, 590 ; *Saga*, 872). Tristan le conquiert grâce à la ruse d'un don contraignant, sollicitant du duc une faveur en échange de sa victoire sur le géant Urgan le Velu qui asservit sa terre à un lourd tribut. Une fois le chien conquis, Tristan l'envoie comme gage d'amour à Yseut. Le sens de ce conte apparaît au dénouement. Si Tristan sacrifie son bonheur, symbolisé par Petit-Crû, pour l'offrir à Yseut, celle-ci, en arrachant le grelot magique de l'animal, refuse la jouissance féerique oublieuse des souffrances de son ami, et accepte au contraire de vivre avec lui dans le chagrin de la séparation. Petit-Crû révèle ainsi la part de renoncement et de sacrifice de soi inhérente à la passion tristanienne. Voir AUTRE MONDE, BESTIAIRE, DON CONTRAIGNANT.

PETIT-GRIS. Voir FOURRURES, VAIR.

PHILTRE : *Boivre d'amor, boivre de mort*, le maléfice du philtre reste pour toujours attaché à la légende de Tristan et Yseut. Concocté par la reine d'Irlande, à partir d'un mélange de plantes macérées dans du vin, le breuvage magique est appelé *le vin herbez* (Béroul, 59) ou tout simplement l'*herbé* (Béroul, 40), en référence aux simples qui lui confèrent son pouvoir magique. Lorsqu'elle le confia à la garde de Brangien, la mère d'Yseut lui spécifia qu'il était destiné à Marc et à son épouse, après qu'ils se seraient unis (Gottfried, 535). Si le philtre a donc pour fonction explicite de sceller l'amour entre les deux époux (Béroul, 59), il s'apparente aussi à ces vins épicés qu'on avait coutume de donner aux mariés, la nuit de leurs noces (voir MARIAGE). Or, par une fatale erreur et un changement de destinataire, le philtre d'amour dénommé le *lovendrins* ou le *lovendrant* (Béroul, 59 ; 60), qui était censé apporter le bonheur, devient le breuvage de malheur et de mort que Béroul appelle *la poison* (40). En effet, alors que le navire amène Yseut en Cornouailles, la chaleur étouffante de la Saint-Jean (Béroul, 60) provoque la soif de Tristan, auquel Brangien, ou une suivante ou un valet selon les versions, sert par méprise la boisson magique qu'il partage avec Yseut. Désormais ils vivent sous l'emprise du sortilège. L'échec du scénario magique imaginé par la reine d'Irlande est encore aggravé dans la *Saga*, par la ruse de Brangien qui sert le reste du breuvage d'amour à Marc (849), et, dans *Sire Tristrem*, par la maladresse concertée d'Yseut qui laisse tomber la coupe destinée au roi et à elle-même la nuit de leurs noces (943). Origine de la passion des amants, le philtre est une fiction poétique qui inscrit cet amour dans le temps. En effet, si selon Béroul la durée du sortilège avait été limitée à trois ans par la reine (59), ou selon Eilhart à quatre ans (294), d'après toutes les autres versions, qui suivent à cet égard Thomas (194), le charme devait agir durant toute la vie des amants et même au-delà, puisque les végétaux qui croissent et s'entrelacent sur leurs tombes témoignent de l'éternité de son pouvoir magique (Eilhart, 388 ; Heinrich, 778). Or, paradoxalement, l'éternité donnée au sortilège affaiblit son importance narrative au point que, s'il fait figure d'alibi merveilleux pour expliquer l'origine de cet amour, il n'en est plus question ultérieurement. La vie amoureuse évolue d'elle-même, indépendamment de la magie, si ce n'est chez Heinrich qui justifie le mariage de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains par une éclipse de sa puissance (Heinrich, 694). Comme l'avait noté Joseph Bédier, donner un pouvoir limité au philtre, c'était le concevoir comme un poison et un maléfice semblable à la *geis* (contrainte magique) des légendes irlandaises, alors que lui donner un pouvoir infini, c'était lui conférer l'atemporalité du symbole. Maléfique, *la poison* fait partager aux amants les secrets du sexe et de la mort, car elle pousse deux désirs et deux corps à s'unir dans la jouissance, mais les contraint aussi à souffrir et à languir dans l'absence (Béroul, 64 ; Eilhart, 299-300 ; Gottfried, 547). Eilhart précise ainsi que les amants ne peuvent rester l'un sans l'autre une seule journée et qu'une séparation d'une semaine leur serait fatale (294). Symbole de la passion, le philtre métaphorise aussi la parfaite et idéale réciprocité de l'amour, dans la vie comme dans la mort (Gottfried, 535). Seule la *Folie* de Berne fait tenir à Tristan des propos

désenchantés sur un breuvage préparé en dépit du bon sens, qui produit un amour et une souffrance inégalement ressentis (253). Car dans toutes les versions les amants sont les premières victimes d'un charme fatal qui les force à vivre une passion adultère et asociale. En ce qu'il représente le pouvoir inéluctable de la destinée, le philtre permet donc de disculper les amants des conséquences d'un amour qu'ils n'ont pas librement choisi. Mais plus profondément on peut se demander si le breuvage magique n'est pas un artifice poétique permettant la représentation du désir individuel et sa revendication à la jouissance, dans une société où les mariages, arrangés par les familles, ne laissent guère de place à la libre expression du désir personnel. Voir AMOUR, EMPOISONNEMENT, MARIAGE, MORT, SAINT-JEAN.

PIED : Unité de longueur divisée en douze pouces, le pied valait en France de 33 à 35 centimètres, et en Angleterre 30,48 centimètres (*Sire Tristrem*, 950).

PIERRES PRÉCIEUSES : Le goût pour l'éclat et la couleur des pierreries dans la poésie médiévale procède à la fois d'une sensibilité esthétique à toute manifestation de la lumière, mais aussi d'un intérêt intellectuel pour les vertus médicinales ou magiques qu'on leur attribuait depuis l'Antiquité. En effet, les gemmes et leurs propriétés firent l'objet de lapidaires en vers et en prose, dont l'un des plus célèbres fut le *De gemmis* de l'évêque de Rennes Marbode (mort en 1123), qui s'inspira des encyclopédies latines de Pline l'Ancien (23-79) et d'Isodore de Séville (vers 570-636). Mais à côté des lapidaires « scientifiques » existaient aussi des lapidaires chrétiens dont la source était les livres de l'Exode (XXVIII, 17-21) et l'Apocalypse (XXI, 19-20) dans lesquels figure une liste de douze pierres précieuses dont les Pères de l'Église et les théologiens commentèrent la signification symbolique. Or, bien que les gemmes citées dans nos récits ne fassent l'objet d'aucune glose religieuse, toutes appartiennent au lapidaire biblique. Ainsi le diadème d'Yseut est-il serti d'émeraudes, d'hyacinthes au jaune assombri de rouge, de saphirs et de calcédoines d'une transparence laiteuse, légèrement colorée (Gottfried, 529). Quant à celui de Tristan, il est orné de topazes jaunes, de sardoines brunâtres, de chrysolites dorées et de rubis. Selon nos récits, ces gemmes servent à l'ornementation des bijoux, mais aussi des statues comme en témoigne cette énorme émeraude qui s'ouvre comme un œil magique sur le front de la statue d'Yseut (*Saga*, 895). On peut rappeler que l'émeraude, selon les lapidaires, avait la vertu de guérir la folie, de favoriser la divination et de protéger des tempêtes ! Montées en cabochons, c'est-à-dire polies et taillées en facettes, les gemmes réfractaient une lumière voilée et se rapprochaient ainsi des perles dont le pâle éclat était particulièrement apprécié en bordure des joyaux ou dans la broderie des vêtements d'apparat : une fine chaînette de perles blanches ferme ainsi le manteau d'Yseut dont elle rehausse la profondeur du rouge pourpre (Gottfried, 529). Vêtement particulièrement luxueux, le manteau richement brodé est paré de pierreries dont la luminosité s'allie à la brillance de la soie pour magnifier, sur le mode hyperbolique, la beauté quasi céleste d'Yseut (Heinrich, 748 ; *Tristan le Moine*, 1027). Voir ANNEAU, ORFÈVRERIE.

PIPE À FORREL. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

POTERNE : Petite porte dérobée dans la muraille d'un château ou d'une forteresse, la poterne s'ouvrait sur le fossé, sous le pont-levis. En cas de siège, elle permettait de sortir et de communiquer avec l'extérieur. C'est par une poterne pratiquée dans les remparts surplombant la Tamise qu'Yseut et Brangien s'enfuient de Londres avec Kaherdin (Thomas, 202). Voir CHÂTEAU.

PRÉVÔT : Le prévôt est un agent de l'administration royale ou seigneuriale qui a un rôle d'intendance et de police. Chargé de percevoir les taxes et les redevances, il exerce aussi la juridiction domaniale, veillant notamment au respect des droits forestiers. Dans les villes, le prévôt possède des pouvoirs de police et de justice, à titre de représentant du roi ou du seigneur. À son arrivée à Weisefort, en Irlande, Tristan est accueilli par le maréchal du roi qui, étant le prévôt du lieu, veille à l'ordre et à la sécurité de la ville et du port (Gottfried, 501).

PRIME : 6 heures du matin. Voir HEURES.

PROVERBES : Formules elliptiques comportant une vérité d'usage, un conseil de sagesse pratique ou de conduite morale, les proverbes ont été collectionnés dès le Moyen Âge dans des recueils anonymes tels les *Proverbes au vilain* (XIIIe siècle), ou les dialogues de *Salomon et Marcoul* (XIIIe siècle). Traditionnellement sentences anonymes, les proverbes ont été attribués à trois énonciateurs, censés représenter un des visages de la sagesse : le vilain, le philosophe Sénèque et le roi Salomon à qui l'on prêtait, dans la Bible, la rédaction du livre des Proverbes destiné à l'éducation des jeunes gens. En vérité, fonds antique, biblique et médiéval se mêlent au point que les *Proverbes au vilain* ne diffèrent guère dans leur teneur des *Proverbes Seneke*, et que tous témoignent des mêmes préoccupations humaines sur le bonheur et le malheur, la conduite juste, inique ou erronée. Dans nos récits, le proverbe exprime sous la forme d'une vérité générale un jugement du narrateur sur les personnages. Ainsi la formule « Beauté n'est pas sans danger » sert-elle à illustrer l'aveuglement de Marc, abusé par son désir pour la reine (Gottfried, 614). De même, l'inconstance de Tristan sur le point d'épouser Yseut aux Blanches Mains est commentée par le proverbe « l'occasion fait le larron » (Heinrich, 695). Si l'amour est un sentiment qui prête à la mise en formules sentencieuses, la folie, dans son rapport antithétique à la sagesse des nations, est aussi l'une des matières de prédilection des proverbes. C'est pourquoi le discours de Tristan déguisé en fou est émaillé de proverbes sur l'amour (Oxford, 235) ou sur la folie (Oxford, 222). Par le proverbe, le fou d'amour devient le sage amoureux. Voir SALOMON.

PSALTÉRION. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

PSEUDONYME. Voir DÉGUISEMENT, NOM.

QUINTAINE : Sorte de mannequin portant un écu, la quintaine sert à s'exercer au maniement des armes et surtout de la lance. Elle fait partie des jeux qui suivent le festin des noces de Tristan avec Yseut aux Blanches Mains (Thomas, 140), mais on dressait aussi une quintaine juste après l'adoubement, pour éprouver le nouveau chevalier.

RHÉTORIQUE : Second des arts libéraux du *trivium* après la grammaire et avant la dialectique, la rhétorique est l'art du discours. Cet art oratoire,

originellement lié à l'exercice de la justice et de la politique, est né à l'époque hellénistique. Il consistait à parler en public pour persuader et convaincre. Avec la disparition de la démocratie athénienne, la rhétorique va voir restreindre son domaine d'application à l'esthétique et à la poésie, de sorte que l'art du bien dire va devenir l'art du bien écrire. Dans l'histoire, l'art de la rhétorique a été analysé et codifié par Aristote dans son ouvrage *La Rhétorique* (vers 330 avant J.-C.) qui fut commenté, et transmis ainsi au Moyen Âge, par Cicéron dans le *De oratore* (55 avant J.-C.) et par Quintilien dans l'*Institution oratoire* (vers 95). Un ouvrage anonyme, longtemps attribué à Cicéron, *La Rhétorique à Herennius* (vers 85 avant J.-C.), transmit également les préceptes grecs et fit autorité jusqu'à la Renaissance. La rhétorique se divise en quatre parties qui correspondent aux quatre stades de la composition d'un discours : l'invention est la conception du discours ; la disposition en est l'organisation, le plan ; l'élocution est l'ornementation ou « la mise en style » qui fait appel aux figures de mots (allitération, rime...), de sens (métaphore, antithèse, période bien rythmée) ; quant à l'action, elle désigne la diction du discours. On devait en effet apprendre le discours par cœur et le dire avec des mimiques expressives, propres à dramatiser la parole. Dans la poésie, la théorie de la beauté et du style va privilégier l'élocution au détriment des autres parties de la rhétorique. Le style doit être tissé d'ornements et « coloré » (Gottfried, 449), l'éclat étant produit par les « fleurs de la rhétorique », périphrase qui désigne les figures (Gottfried, 450). C'est donc par l'ornementation et les figures de style que rhétorique et poétique sont des disciplines interdépendantes. Très savant dans les arts d'écrire, Gottfried aurait notamment subi l'influence de la *Poetria nova*, traité de poétique écrit par le maître de rhétorique Geoffroy de Vinsauf (mort vers 1220). Voir ARTS LIBÉRAUX.

RIFALIN (Eilhart), RIVALIN (Gottfried), KANELANGRES (Gottfried, *Saga*), ROULAND (*Sire Tristrem*) : Les versions divergent entre elles sur la patrie de Rifalin, père de Tristan : selon Eilhart, il est roi de Lonois ou Loenois, pays situé en Grande-Bretagne (264), alors que d'après Gottfried il est roi de Parménie mais tient un fief (le Lonois ?) du duc breton Morgan (394). Les autres versions suivent la modification introduite sans doute par Thomas : dans la *Saga*, Ermenia est le nom d'un de ses châteaux en Bretagne (811), et dans *Sire Tristrem* sa variante, Ermonie, désigne la terre bretonne dont Rouland est le seigneur (924). Suivant un procédé narratif que l'on retrouvera dans le roman *Cligès* de Chrétien de Troyes (vers 1176), le récit de la vie de Tristan est précédé de celui des amours de Rifalin et de Blantzeflur, la sœur du roi Marc. Car l'histoire du père, préfigurant celle du fils, allie la prouesse à l'amour. Dans le roman d'Eilhart, Rifalin se met spontanément au service du roi Marc, alors qu'il n'est pas son vassal, et lui apporte le soutien de toutes ses troupes dans une guerre qui l'oppose au roi d'Écosse et d'Irlande (264). Dans les autres versions, son arrivée en Cornouailles est motivée par son désir de connaître d'autres mœurs et de promouvoir sa vaillance (Gottfried, 395 ; *Saga*, 784 ; *Sire Tristrem*, 923). Durant son séjour en Cornouailles, il séduit Blanschefleur qui s'enfuit avec lui dans son pays, alors qu'elle est enceinte de Tristan. La suite des aventures sépare le fils de ses parents,

car les héros les plus valeureux de la littérature médiévale construisent seuls leur destin de chevaliers, libérés de l'ombre paternelle. La disparition narrative de Rifalin est agencée différemment selon les récits. Chez Eilhart, Kurnewal incite l'enfant à quitter son père pour parfaire son éducation (266). Devenu le mari d'Yseut aux Blanches Mains et installé à Karahès en petite Bretagne, Tristan apprend la mort de son père par un messager venu de son pays (Eilhart, 370). Dans toutes les autres versions, Rifalin est tué avant la naissance de Tristan dans une guerre qui l'oppose à son suzerain, le duc Morgan. Tristan est alors élevé par le maréchal Rual Tient-parole qui préserve le secret de sa naissance pour protéger sa vie. Le début de la carrière héroïque de Tristan est marqué, dans ces versions, par la découverte de son origine et de son lignage, qui l'incite à venger la mort de Rifalin. La place vacante du père sera donc occupée par Marc, l'oncle maternel désigné comme père symbolique par Rual Tient-parole (Gottfried, 446). Voir BLANTZEFLUR, MARC, MORGAN, ONCLE/NEVEU, RUAL TIENT-PAROLE.

ROBE : Au Moyen Âge le terme *robe* peut posséder un sens collectif. Pour les hommes comme pour les femmes, il désigne alors l'ensemble des vêtements, à l'exclusion de la chemise (Béroul, 79). Voir VÊTEMENTS.

ROTE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

RUAL TIENT-PAROLE (Gottfried), ROALDR (*Saga*), ROHAND (*Sire Tristrem*) : Maréchal de Rivalin, ce personnage tient lieu de père à Tristan, dans les récits de la version courtoise. Après la mort de Rivalin, afin de protéger son héritier de Morgan, Rual se fait passer pour le père de Tristan et l'élève comme son propre fils, éclipsant dans son rôle éducatif le personnage de Governal, qui reste très en retrait dans ces versions. Enlevé par un bateau norvégien, Tristan est déposé sur les côtes de Cornouailles où il trouve sa place à la cour du roi Marc. Or, conformément à sa réputation de fidélité dont son surnom est l'expression, Rual retrouve son fils adoptif pour lui révéler son origine et son lignage, dévoilant ainsi à Marc et Tristan le lien de parenté qui les unit (Gottfried, 445-446 ; *Saga*, 810 ; *Sire Tristrem*, 931). Il aide alors Tristan à reconquérir ses terres et à venger la mort de Rivalin. Une fois Morgan tué, il disparaît du récit, n'y ayant plus aucune utilité narrative. La place du père sera dès lors occupée par le roi Marc. Voir BLANTZEFLUR, MARÉCHAL, RIFALIN.

SAINT-JEAN : Fêtée le 24 juin, au moment du solstice d'été, la Saint-Jean-Baptiste marque l'apogée du soleil dont le mouvement inverse de déclin commence après cette date. Partout en Europe, on célèbre la victoire du soleil par des feux de plein air qui rappellent la bûche de Noël, brûlant au moment du solstice d'hiver. C'est à la Saint-Jean qu'on cueillait aussi les plantes médicinales ou magiques. La Saint-Jean est donc un jour sacré, lié au philtre d'amour dans nos récits. Concocté à partir de plantes macérées dans du vin, celui-ci possède une vertu pendant trois ans et cesse d'agir le lendemain de la Saint-Jean (Béroul, 60). Cette fête correspond donc au zénith d'une passion conçue comme un envoûtement. Voir CALENDRIER.

SAINT-MARTIN : La date du 11 novembre, jour de la Saint-Martin, marque le début de l'hiver et de ses réjouissances. Précédant de qua-

rante jours le solstice d'hiver, la Saint-Martin était une fête importante pour le clergé et les communautés rurales. Saint Martin (vers 316-397) est en effet l'un des saints les plus vénérés de l'Europe occidentale. Si l'Église le fêtait avec ferveur, parce qu'elle voyait en lui un des premiers évangélisateurs de la Gaule, les laïcs le célébraient par des manifestations d'abondance. À cette date, on tuait le cochon pour préparer les réserves de l'hiver. En Angleterre et en Italie, on dressait des mâts de cocagne où l'on suspendait bœufs et cochons, moutons et volailles. Armés de coutelas, les hommes montaient au mât pour y découper les animaux vivants. Cette coutume, jugée barbare, fut abolie et les bouchers se chargèrent de tuer les bêtes et de les découper en quartiers. L'auteur de *Sire Tristrem* se fait l'écho de cet usage, lorsqu'il compare les quartiers de bêtes, découpés par les veneurs, au spectacle des tas de viande achetés à la Saint-Martin (928). Voir CALENDRIER.

SAINT-MICHEL : On célèbre la Saint-Michel le 29 septembre, peu après l'équinoxe d'automne. Cette fête marque notamment le début des foires d'automne. Chez Eilhart, Pilose, le messager d'Yseut prétexte les foires de la Saint-Michel pour dissimuler sa visite à Tristan qui ne reviendra voir Yseut qu'au mois de mai suivant, l'hiver étant ainsi une période de séparation pour les amants (360). Voir CALENDRIER.

SAISINE : En termes de droit féodal, la saisine désigne l'entrée en possession d'un bien immeuble. Ainsi le vassal prend-il la saisine de son fief. Dans le vocabulaire amoureux, la saisine désigne par transposition la mise en possession de l'amour, son don et sa transmission. Ainsi, au moment où la reine Yseut remet son anneau à Tristan, elle l'embrasse « par la saisine », l'investissant ainsi symboliquement de son amour (Béroul, 75). Plus largement, la saisine désigne la possession. En tant que mari, le roi Marc a la saisine d'Yseut (Béroul, 65 et n. 4).

SALLE : Le terme *sale* ou *grant sale* désigne la pièce principale du château, réservée à toutes les réunions publiques, les festins et les assemblées de justice (Béroul, 52). Par métonymie, il peut désigner aussi le palais dans son ensemble (Oxford, 224). Contrastant avec l'espace privé de la chambre, la salle est le centre de la vie publique du château. Ainsi Tristan déguisé en fou pénètre-t-il d'abord dans la salle où Marc et la reine sont attablés en présence de la cour (Oxford, 223 ; Berne, 249), avant de pouvoir entrer dans la chambre de la reine. Dans la salle aux vastes proportions, on pouvait dresser des lits pour les invités, lorsque le château ne disposait pas de chambres d'hôte (Eilhart, 332). Pour les solennités, les murs étaient réchauffés de tentures et le sol recouvert de tapis de soie sur lesquels on éparpillait la jonchée (Heinrich, 723). Lieu symbolique du pouvoir, la salle peut devenir aussi un espace imaginaire et utopique où s'exerce la toute-puissance de l'amour. Dans les *Folies*, la salle de verre imaginée par le fou représente un paradis d'amour qui s'oppose à la grande salle où les amants sont séparés par la société et ses lois (Oxford, 224-225). De même la salle aux statues est-elle un haut lieu de la dévotion amoureuse, située au-delà de ce monde, sur le territoire du géant (*Saga*, 893-897). Évoquant par la somptuosité de son décor et l'ingéniosité des statues, la Chambre de Beautés du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, dans laquelle le héros Hector est veillé par des automates, la salle aux

statues est aussi, selon Emmanuèle Baumgartner, « un lieu de mémoire ». La statue de Brangien y rappelle en effet la scène du philtre, et celle d'Yseut le don de l'anneau et la séparation des amants dans le verger. Voir CHAMBRE, MOBILIER, ORFÈVRERIE.

SALOMON : Fils de Betsabée et du roi David auquel il succède, Salomon est l'exemple de la justice et de la sagesse dans l'Ancien Testament. On lui attribue la construction du premier Temple de Jérusalem et la composition des livres sapientiaux de la Bible : l'Ecclésiaste, le Livre de la Sagesse et les Proverbes. Considéré comme « le sage » par excellence, il est à ce titre l'auteur présumé de quantité de proverbes ou d'énoncés gnomiques au Moyen Âge (Béroul, 4, 42 ; Thomas, 150). Salomon est aussi célèbre pour le jugement qu'il rendit dans la querelle qui opposait deux femmes se disputant un enfant : il donna raison à celle qui préférait perdre l'enfant plutôt que de le voir coupé en deux. Ainsi le « sage Tristan » cherchant les moyens de se partager entre ses deux pères (Marc et Rual Tient-parole) est-il implicitement comparé à Salomon (Gottfried, 463).

SAMBUE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

SAMIT : Du latin médiéval *samitum*, tiré du grec byzantin *hexamitos* (« à six fils »), le mot *samit* désigne une soierie tissée de six fils de couleur. D'origine orientale, le samit, apparu vers le VIe siècle, est aussi importé de Lucques en Italie. C'est le travail de trame qui permet d'y obtenir les effets de fond et de dessin. Tissu épais, le samit servait à la confection des vêtements d'apparat (bliauts, robes et manteaux), des ornements liturgiques ainsi que des tapis et couvertures d'ornement. La dépouille de Tristan est ainsi déposée sur un luxueux samit (Thomas, 209). Voir TISSUS.

SCHARIZE. Voir GÉOGRAPHIE.

SCHILLING : Dans les pays alémaniques, le *schilling*, nommé *escalin* en France, est l'équivalent du sou. Le *pfenig*, traduit par *fenin*, est l'équivalent du denier.

SHILLING : En Angleterre, la livre valait vingt shillings. Le shilling valait douze *pence*, terme dont le singulier est *penny*. Le marc valait les deux tiers d'une livre, soit treize shillings quatre pence.

SÉNÉCHAL : D'origine germanique, le mot sénéchal, formé de **skalk* (« domestique ») et de **sinista* (« le plus âgé »), désigne le serviteur le plus âgé. À l'époque mérovingienne, ce titre était donné au grand officier de la Couronne, chargé du service du ravitaillement. Sous les carolingiens, il devient le chef de la domesticité royale et sous les capétiens, il contrôle l'administration royale, commande l'armée et rend la justice au nom du roi. Les pouvoirs sans cesse accrus du sénéchal étaient de nature à inquiéter le roi lui-même, de sorte que Philippe Auguste supprima cet office en 1191, après la mort de son sénéchal Thibaut V de Blois. Dans l'ouest et le midi de la France, le sénéchal est un officier royal dont les fonctions judiciaires et financières équivalaient à celles du bailli et s'exerçaient dans une circonscription appelée sénéchaussée. Chez Eilhart, les fonctions de cour du sénéchal Tinas de Lican sont détaillées : il présente les plats à la table du roi, et dirige l'ensemble des officiers de la cour, enfin il veille au bon gouvernement du royaume au nom de Marc (267). Hormis Dinas de Dinan, tous les sénéchaux sont des personnages dévalorisés ou

néfastes, depuis le sénéchal couard du roi d'Irlande, qui veut s'arroger la victoire de Tristan sur le dragon et ainsi épouser la princesse Yseut, horrifiée de devenir la femme d'un « porte-plat » (*Tristan le Moine*, 1048), jusqu'à Marjodo qui dans les récits de la version courtoise est le premier délateur des amants auprès du roi Marc. Voir BAILLI, DINAS DE DINAN, KEU, MARJODO.

SERF : Le serf est une personne non libre qui vit sous l'étroite dépendance de son seigneur. On distingue le servage personnel et le servage réel. Le servage personnel est une condition héritée à la naissance, la macule servile de l'un des deux parents étant transmise à l'enfant. Mais selon certaines coutumes, c'est le père (en Bourgogne) ou la mère (en Champagne) qui transmet sa condition à l'enfant. Il existe donc des serfs domestiques qui ne sont pas nécessairement attachés à la terre. Ainsi le marin qui assure la traversée de Tristan et Kaherdin est-il un serf de Dinas (Heinrich, 743). Les ministériaux sont également des agents seigneuriaux d'origine servile. Le servage réel, quant à lui, procède de la terre qu'exploite le serf et constitue une condition inférieure de la paysannerie. Théoriquement, le serf peut effacer la macule servile en abandonnant la terre serve pour gagner la ville où les nouveaux citadins sont affranchis automatiquement. Mais les contraintes économiques font souvent préférer le servage à la misère résultant de ce déguerpissement. Si, à la différence de l'esclave antique, le serf peut posséder des biens et fonder une famille, il est cependant frappé d'incapacités et soumis à des charges et à des obligations très lourdes qui varient d'une région à l'autre. L'affranchissement qui transforme le serf en homme libre est un acte vendu par le seigneur. Jusqu'au XIe siècle, l'affranchissement est individuel. Après le XIIe siècle, les affranchissements, souvent négociés par les communautés villageoises, sont collectifs. Marc affranchit ainsi cent serfs le jour du retour d'Yseut (Béroul, 82). De fait les seigneurs prirent souvent l'initiative d'affranchissements collectifs par crainte de perdre une main-d'œuvre attirée par la liberté des villes. Voir MINISTÉRIAL.

SERMENT : Le serment est un acte juridique qui engageait solennellement le jureur devant Dieu et les hommes. Les institutions essentielles de la société médiévale reposent sur la valeur accordée au serment qui scelle un contrat oral entre deux parties souvent inégales : le vassal jure fidélité à son suzerain lors de l'hommage, le clerc prononce des vœux solennels lors de sa profession de foi, et le bourgeois prête serment à la commune, s'engageant ainsi à payer les impôts et à participer aux dépenses militaires de la ville. De même les traités ou les trêves sont-ils confirmés par échange d'otages et de serments (Gottfried, 395). Mais le serment constituant une preuve, car il engage le salut de l'âme du jureur, on recourt au serment judiciaire, appelé serment d'escondit ou serment purgatoire pour se disculper d'une accusation. Telle est l'épreuve à laquelle se soumet Yseut pour se laver de l'accusation d'adultère. Si, chez Béroul, ce serment judiciaire apparaît comme une preuve suffisante, dans les récits de la version courtoise, il est suivi de l'ordalie du fer rouge. Dans tous les textes, le serment judiciaire obéit à un rituel plus ou moins détaillé : Yseut jure en levant la main droite sur les reliques (Béroul, 113) et en invoquant Dieu par la formule rituelle *si m'aïst Deus* qui sert à asserter la vérité de

ce qui sera prononcé (Béroul, 114). La duperie de ce serment consiste dans l'ambiguïté des termes, choisis en fonction des circonstances dont Yseut a elle-même décidé. En effet elle a demandé à Tristan de venir à la cérémonie déguisé en lépreux (Béroul, 90). Au Mal Pas, pour éviter de se tacher de boue, elle demande au lépreux de la porter sur son dos de l'autre côté du gué marécageux. Le lendemain, elle peut donc jurer que jamais aucun homme ne pénétra entre ses cuisses sinon le lépreux qui lui fit passer le gué et le roi Marc, son époux (Béroul, 114). Chez Gottfried, dans la *Saga*, *Sire Tristrem* et la *Tavola ritonda*, Yseut construit une mise en scène similaire : elle demande à Tristan de venir déguisé en pèlerin et donne l'ordre à ce faux pèlerin de la porter du navire jusqu'à terre. Elle jure ensuite que seul le pèlerin et le roi Marc l'ont tenue dans leurs bras (Gottfried, 588). En réalité Yseut ne ment pas, et c'est pourquoi elle réussit l'épreuve du fer rouge. Mais, comme le montre Christiane Marchello-Nizia, elle joue à l'insu de tous sur la synonymie des mots. *Tristan* et *lépreux* sont des mots qui réfèrent au même être, alors que pour tous les témoins ils ne peuvent que renvoyer à des référents différents. Bien plus, en affirmant que le lépreux a pénétré entre ses cuisses, « elle avoue du même coup son adultère devant tous — mais aucun n'est capable de comprendre son énoncé » (Ch. Marchello-Nizia). Ce serment ambigu concernant sa sexualité n'est d'ailleurs pas le seul que prononce la reine. Lors du rendez-vous épié, elle jure devant Dieu (et devant Marc caché dans le pin) qu'elle n'a jamais eu d'autre amant que celui qui l'a prise vierge (Béroul, 3 ; Gottfried, 577). Or, l'on sait que, pendant la nuit de noces, Brangien fut substituée à Yseut qui s'était déjà donnée à Tristan. À la lettre, Yseut ne fait pourtant jamais de faux serment et se trouve innocentée de toute accusation de parjure. Car le parjure était une faute grave, rarement sanctionnée dans les faits, parce que difficilement prouvable. On pouvait cependant excommunier le parjure, le soumettre à une pénitence ou à une amende, le mettre au pilori et lui fendre la lèvre supérieure en cas de récidive. Voir ESCONDIT, JUSTICE.

SERPENT. Voir BESTIAIRE.

SERVITEURS : L'univers social de l'aristocratie est entouré d'un personnel de cour subalterne, tant masculin que féminin, qui veille à l'organisation matérielle de la vie du château. Autour du chevalier ou du seigneur gravitent les écuyers, les valets, les sergents et les garçons. Inférieur au chevalier, l'écuyer n'est cependant pas un serviteur comme les autres. Chargé de porter l'écu du chevalier lorsqu'il ne combat pas (fonction dont il tire son nom), l'écuyer est un homme d'armes qui assiste son maître, s'occupe de son armure et de ses chevaux. Il répare ainsi les pièces de l'armement endommagées dans les tournois et batailles, comme par exemple les courroies des hauberts (Gerbert, 993). Mais il accomplit bien d'autres tâches. Valet de chambre, il aide le chevalier à revêtir son armure. Il sert à table. Il accompagne aussi le seigneur à la chasse et prépare à cet effet les armes, les coutelas et les épieux avec lesquels on achève la bête poursuivie. À partir du XIIe-XIIIe siècle, le terme désigne moins une fonction qu'un rang dans l'ordre chevaleresque. On réserve en effet le titre d'écuyer au combattant qui n'a pas été adoubé, soit parce que,

très jeune encore, il n'est qu'apprenti chevalier, soit parce qu'il n'a pas les moyens financiers d'accéder à la chevalerie et préfère ainsi rester au service d'un seigneur. Tel est le cas de l'écuyer Governal. Le valet est un jeune homme noble qui sert à la cour du seigneur pour y apprendre le métier des armes et aussi les manières courtoises. La noble naissance des valets, sur laquelle les textes ne manquent pas d'insister (Béroul, 99), les exempte des services subalternes, réservés aux garçons, présentés dans cette littérature aristocratique comme des valets d'écurie grossiers (Béroul, 99). Mieux considéré, le sergent est souvent chargé de la police du seigneur et de sa protection. Ce sont les sergents qui escortent le roi et la reine et écartent les mendiants, tel Tristan déguisé en lépreux (Thomas, 176-177). Mais la vie quotidienne du château exige aussi un personnel spécialisé qui suit le seigneur dans ses déplacements : des messagers à pied (*curlius* ou *courlieus*), des maîtres de meute (*veltriers*) et des valets de chiens (*berniers*), des cuisiniers (*cuistruns*), des panetiers et des bouteillers (Eilhart, 348), des palefreniers (*marechals*) et des fourriers (*herberjurs*). Ces derniers s'assurent des vivres et du logement de la cour en voyage (Thomas, 161). La vie administrative du royaume requiert aussi la présence au château d'un chapelain, de secrétaires et de scribes qui se chargent de la lecture et de la rédaction des documents officiels (Béroul, 69 ; Heinrich, 747). Quant au personnel féminin, il comprend souvent une nourrice ou une gouvernante, appelée *magistre*, telle Brangien qui reçoit ce titre chez Béroul (12), et des servantes comme des lavandières et des chambrières ordinaires, chargées de faire les lits, coudre les vêtements, laver les cheveux des gens de cour et assurer l'entretien des salles (Thomas, 161 et n. 1).

SIFOINE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

SIRÈNE. Voir BESTIAIRE.

SNAUDON. Voir GÉOGRAPHIE.

SONGES : Les hommes au Moyen Âge sont très attentifs aux merveilles de la vie nocturne que sont les rêves. La Bible leur fournit des exemples de rêveurs illustres tels Pharaon (Genèse, XLI, 1-56) et Nabuchodonosor (Daniel, II, 1-49 ; IV, 1-34), dont les visions nocturnes sont fréquemment représentées dans la sculpture et l'iconographie. La question de l'origine des songes est indissolublement liée à celle du crédit qu'il convient de leur donner. S'ils procèdent du diable qui suscite des cauchemars ou des rêves érotiques tentateurs, s'ils émanent de l'homme lui-même, des appétits et des tourments de son corps, ou de ses préoccupations diurnes, les songes sont vains et illusoires. En revanche, s'ils sont envoyés par Dieu, parfois par l'intermédiaire d'un ange, d'un saint ou d'un personnage vénérable, ils sont porteurs d'une révélation sur l'avenir ou le présent. Alors que le roman en vers du XIIe siècle fait peu de cas du songe considéré comme mensonge, notamment par Chrétien de Troyes, le roman en prose intègre à la fiction quantité de songes véridiques. Très souvent, le langage symbolique des rêves use de la figure de l'animal, chargé de représenter les désirs et les pulsions qui hantent secrètement la vie du rêveur. Yseut rêve qu'elle est écartelée entre deux lions qui représentent l'oncle et le neveu, entre lesquels elle se partage (Béroul, 57-58). Le songe, manifestant le conflit intérieur du personnage, annonce

indirectement son retour à la cour. Le sénéchal Marjodo apprend quant à lui la liaison secrète de Tristan et Yseut à la faveur d'un cauchemar : il rêve en effet qu'un énorme sanglier, animal emblématique de Tristan, souille la couche royale (Gottfried, 562 ; *Saga*, 857). Chargé de révéler un plan occulte du réel, le songe est un moyen de divination que l'on peut aussi induire par des sciences secrètes et magiques. La reine d'Irlande apprend ainsi grâce à un songe qu'elle a provoqué dans son âme que ce n'est pas le sénéchal qui a tué le dragon mais un étranger (Gottfried, 508). Plus banalement, le songe provoque la quête : c'est après avoir rêvé qu'il perdait la faveur de la reine que Tristan décide de se rendre en Cornouailles (*Tristan le Moine*, 1032). Dans nos récits, le rêve a donc partie liée avec l'aventure, mais il est en outre un instrument de connaissance.

SOUDOIER. Voir CHEVALIER.

STERLING. Voir ESTERLIN.

TABLE : Les scènes de repas sont rarement décrites en détail dans nos récits. Les usages de la table témoignent cependant d'un certain raffinement. Avant le repas, les serviteurs montent les tables constituées de tréteaux et d'un plateau, car les tables fixes, appelées *tables dormanz*, sont encore très rares (Gerbert, 992). Les jours de fête, la table est recouverte d'une nappe blanche avec laquelle les convives s'essuient les mains (*Sire Tristrem*, 931). Ils s'assoient de chaque côté de la table et on veille à placer un chevalier à côté de chaque dame (Heinrich, 702). Quant au roi, il est assis à une table d'honneur située sur une estrade et nommée *le mestre dais* (Oxford, 223) ou *le plus haut dais*. Les serviteurs apportent alors l'eau dans des bassins pour que l'on puisse se laver les mains avant le repas (Heinrich, 702). Les aliments solides sont posés sur de larges tranches de pain ou sur des plats dans lesquels se servent plusieurs convives. Voulant honorer le harpeur d'Irlande, le roi Marc le place à côté de lui et lui permet de partager son propre plat (*Saga*, 853). Le vin est servi dans des hanaps où plusieurs convives peuvent boire (Oxford, 229), ou dans des gobelets, des coupes et des cornes à boire qui peuvent être individuels (*Sire Tristrem*, 929). Parmi les mets servis, on ne mentionne souvent que la venaison, servie avec une sauce au poivre chaude, car le gibier est l'apanage de la table aristocratique, les seigneurs ayant le privilège de la chasse (Heinrich, 758). En Angleterre dans les grandes solennités, on sert la hure de sanglier qui passe de main en main (*Sire Tristrem*, 933 et n. 2). Mais d'ordinaire, la viande est découpée devant le roi par un valet que cet honneur distingue particulièrement (*Sire Tristrem*, 930 et n. 4). En guise de boisson, on consomme de la bière en Angleterre (*Sire Tristrem*, 929), mais partout ailleurs du vin que l'on aromatise d'herbes et d'épices (Heinrich, 702). Les vins liquoreux, tel le vin de mûre (Heinrich, 752), ou les vins orientaux, tel le vin de Chypre (Heinrich, 702), sont un signe de luxe sur la table aristocratique. Voir MOBILIER.

TABLE RONDE : La première mention de la Table Ronde se trouve dans le *Roman de Brut* de Wace (1155). Durant les douze années de paix qui suivirent les guerres et conquêtes du début de son règne, le roi Arthur fonda en effet l'institution de la Table Ronde, afin que tous les

nobles chevaliers de son royaume se sentent égaux entre eux et que ne surgisse aucune querelle de préséance. Grâce à la Table Ronde, la société arthurienne devient un modèle de paix et d'harmonie sociale, offrant ainsi l'image idéalisée de la chevalerie. Si Wace avait inventé la rime *Table Ronde/Monde* qui donne à cette institution une valeur universelle, Béroul la reprend pour la développer en une métaphore cosmique : la Table Ronde tournoie comme le monde (92 et n. 4). Plus concrètement, Heinrich, qui love le destin de Tristan dans l'espace/temps arthurien, décrit la Table Ronde dont il relate la fondation par Arthur, comme un disque semblable à une roue où cinq cents chevaliers peuvent prendre place (708). Le nombre des admis a donc considérablement augmenté depuis *Érec et Énide* (1170) de Chrétien de Troyes, dans lequel le poète donnait la liste des trente et un chevaliers qui en faisaient partie. Pour être admis à la Table Ronde, il faut aller à l'aventure dans le royaume d'Arthur, mais aussi être d'authentique noblesse et faire preuve d'une loyauté absolue (Heinrich, 708). La finalité de la Table Ronde et le récit de son origine seront profondément christianisés, dès lors qu'elle sera le lieu de la Pentecôte du Graal. Dans la *Queste del saint Graal* (1220), elle est créée à l'image de la table de la Cène et de la table où Joseph d'Arimathie, le premier gardien du Graal, plaçait ce vase sacré qui recueillit le sang du Christ. Voir ARTHUR.

TABLES. Voir JEUX.

TABOR. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

TANTRIS. Voir NOM.

TANTRISEL : Ce nom, diminutif de Tantris, anagramme de Tristan, est attribué au neveu de Tristan dans la *Continuation* de Heinrich (725 et n. 5). Personnage ajouté dans l'épisode du saut de la chapelle, il attend Tristan en compagnie de Governal et part en exil dans la forêt du Morroi avec les amants (Heinrich, 732) ; il suggère à son oncle de se déguiser en fou pour rejoindre Yseut (Heinrich, 756). Le continuateur a donc amplifié la présence de ce personnage d'arrière-plan, présent mais anonyme dans le roman d'Eilhart où l'idée du déguisement en fou lui est attribuée (Eilhart, 377). Voir ONCLE/NEVEU.

THOMAS : Thomas d'Angleterre est l'auteur d'un roman de Tristan qui ne nous est parvenu que par une tradition manuscrite délabrée. On a recueilli en effet dix fragments conservés dans six manuscrits qui permettent de restituer le quart de l'œuvre totale du poète. Celle-ci nous est cependant connue par Gottfried qui entreprit vers 1210 la transposition de la version de « Thomas de Bretagne », citée dans son prologue comme sa source directe (Gottfried, 391). Mais Gottfried meurt avant d'avoir achevé son œuvre, de sorte que c'est la *Saga*, composée en vieux norrois par frère Robert, en 1226, qui nous donne la version sans doute la plus proche du poème de Thomas. Le peu que nous puissions savoir de cet écrivain, nous sommes contraints de le deviner en lisant le texte lui-même. Peut-être originaire du continent, Thomas était probablement un clerc vivant en Angleterre, à la cour d'Henri II Plantagenêt, car il fait un éloge circonstancié de la ville de Londres qu'il semble connaître (Thomas, 199). Conscient de son art, il intervient dans le récit en se nommant à deux reprises, une fois pour défendre la précellence de son dénouement (185) et une

autre pour assigner dans l'épilogue une finalité didactique à son poème (212). Il écrit en effet *pur essample faire*, pour réconforter et prévenir les amants contre tous les tours de l'amour (212). Cette dédicace finale à tous les amants laisse entrevoir la place accordée à la méditation amoureuse dans ce poème qui transfère la légende tristanienne dans l'univers courtois de la *fine amor*. On oppose ainsi traditionnellement les textes de la version commune (Béroul, Eilhart) aux textes de la version courtoise qui suivent Thomas (Gottfried, *Saga*, *Sire Tristrem*). Si le souvenir de Thomas apparaît encore très vif dans le roman de Gottfried qui le cite avec admiration, il semble s'estomper cependant chez le continuateur Heinrich, qui l'évoque comme un poète de langue lombarde (778) dont, de toute évidence, il n'a pas lu l'ouvrage, et sa trace se perd même dans la *Saga* et *Sire Tristrem*, cette dernière œuvre se donnant pour source fictive un conteur d'Ercel-doune qui n'a de commun avec notre poète que le prénom Thomas. Mais est-ce un hasard ? Voir CONTE.

TIERCE : 9 heures du matin. Voir HEURES.

TINTAGEL. Voir GÉOGRAPHIE.

TISSUS : Si la table ne semble pas encore constituer un luxe digne de méticuleuses descriptions, en revanche le vêtement et les tissus retiennent particulièrement l'attention des poètes dans la mesure où ils marquent l'être socialement et rehaussent aussi sa beauté ou sa laideur par l'évocation des matières ou des couleurs. Parmi les toiles, faites communément de lin ou de chanvre (car le coton est importé d'Égypte ou d'Italie), est citée la toile de Reims (Béroul, 101) et le *chainsil*, fine étoffe de lin, employée pour la confection des draps, des chemises et des braies (Béroul, 75). L'industrie de la laine, localisée en Flandre, en Angleterre, en Champagne et en Normandie, produit une grande variété de tissus, du plus grossier au plus luxueux. Déguisé en lépreux, Tristan porte à même la peau un habit de bure (*burel*), lainage épais et rêche qui sert aussi à la confection de la robe des moines (Béroul, 97). La serge est un drap de laine sèche et légère dont le croisement des fils est très serré. Dans le tissage de la serge, la soie pouvait se mêler à la laine et le mot *serge*, conformément à son étymologie *serica* (« étoffe de soie »), peut désigner une soierie (Béroul, 101). Il existe plusieurs espèces de draps de très grande qualité : l'écarlate, fine étoffe très souple dont on fait souvent les guêtres (Béroul, 101), les chausses ou les manteaux de cour (Eilhart, 365). À l'origine teinte en n'importe quelle couleur, l'écarlate, souvent réservée aux vêtements de cérémonie pour lesquels la couleur rouge était particulièrement appréciée, en vint à désigner un drap de couleur rouge, puis, par métonymie, la couleur rouge elle-même lorsqu'elle est particulièrement intense. Le terme *pourpre*, synonyme d'*écarlate*, désigne de même un précieux drap de laine de couleur foncée. La reine est ainsi vêtue d'une *porpre inde*, c'est-à-dire d'un bleu violet (Béroul, 81-82). Selon le même cheminement qu'écarlate, le mot *pourpre* désigna par métonymie un rouge profond. Quant au *grisen* de Ratisbonne, il s'agit comme le nom l'indique d'un drap de laine gris dont on faisait surtout des manteaux (Béroul, 101). Mais le costume de cour fait grand usage des soieries dont la mode se répand à partir du XIIe siècle. Selon sa provenance, car elle fut importée en France jusqu'au XVe siècle, la soie est différemment manufacturée. Aussi se présente-

t-elle sous une grande variété de tissus : le *siglaton* ou *ciclaton* provient des Cyclades (Béroul, 105) ; le *paile*, dont on se sert surtout dans l'ameublement pour faire des tentures ou des couvertures, est un tissu rayé ou broché d'or fabriqué à Alexandrie. La dépouille mortelle de Tristan est ainsi étendue sur un *palié roié*, c'est-à-dire un drap brodé de motifs en forme de roue (Thomas, 209). On admirait aussi particulièrement la soierie venant de Bagdad, souvent désignée sous le nom de *baudequin* (Béroul, 106). En France, c'est Louis XI qui introduisit l'élevage des vers à soie ainsi que l'industrie de la soie avec l'ouverture, en 1466, d'une manufacture à Lyon. Voir COULEUR, ORFROI, SAMIT, VÊTEMENTS.

TOURNOI : Dans cette société chevaleresque, le tournoi est l'exercice guerrier du temps de paix, mais aussi et surtout une grande fête collective dont Gerbert nous fournit un récit détaillé dans l'épisode de Tristan ménestrel figurant dans la *Continuation de Perceval*. Proclamé longtemps à l'avance, le tournoi rassemble des troupes entières de chevaliers pour plusieurs jours, en général deux ou trois (Gerbert, 987). Au pied des murs de la ville, les participants se répartissent en deux camps et confluent sous la bannière de leur seigneur (Gerbert, 993). Puis c'est la mêlée. En effet, aux XIIe et XIIIe siècles, le tournoi n'est pas un échange réglé de joutes entre deux adversaires, comme il le sera à la fin du Moyen Âge : c'est un affrontement de troupes. Pour permettre aux spectateurs de suivre la progression de l'engagement, un héraut d'armes crie les joutes, en hurlant le nom des chevaliers (Gottfried, 455). Mais la voix du héraut n'est pas la seule à exalter la prouesse des chevaliers, le regard des femmes qui décerne le prix individuel à un seul d'entre eux donne au tournoi une valeur érotique certaine. C'est par ses qualités de tournoyeur que Rivalin se fait ainsi remarquer de Blanschefleur (Gottfried, 398-399). Lorsque s'achève le tournoi, on compte les morts (*Sire Tristrem*, 963), les blessés et les prisonniers (*Saga*, 794). Si la finalité du tournoi est d'exprimer une violence et une ardeur belliqueuse que la paix contient, elle consiste dans les faits à capturer armes, chevaux et cavaliers désarçonnés que le camp adverse doit racheter à prix d'or (Gerbert, 1009). Grâce aux rançons exigées, le tournoi est donc un expédient pour gagner de l'argent, non sans risques. Aussi l'Église condamne-t-elle vigoureusement cette pratique, condamnation dont les rois se font l'écho. Philippe Auguste défend à ses enfants de participer à des tournois et, en 1260, Saint Louis les interdit, afin de réserver les forces vives de la chevalerie pour la lutte contre les Infidèles. Mais ces interdictions seront vaines, car princes et barons organisèrent des tournois tout au long des XIVe et XVe siècles. À cette époque, le jeu devient moins dangereux, puisque l'on combat désormais avec des armes émoussées dites « armes courtoises ».

TRICTRAC. Voir JEUX.

TRISTAN, TRISTRAN (Béroul), TRITAN (Berne), TRISTRANT (Eilhart), TRISTRAM (*Saga*), TRISTREM (*Sire Tristrem*) : Sans doute d'origine picte (peuple celte du Nord de l'Écosse), le nom de Tristan est attesté sous la forme *Drest*, *Drust* et son diminutif *Drustan* dans des annales, où sont dressées des listes de rois qui ont régné du VIe au VIIIe siècle en Écosse. Si l'on peut considérer l'Écosse comme le berceau de la légende du héros, le pays de Galles et les autres territoires celtes (Cornouailles, Bretagne, Irlande) l'ont enrichie et diffusée à leur tour. Le

nom de Tristan réapparaît ainsi sous la forme *Drystan ab Tallwch* (« Trystan fils de Tallwch ») dans des triades galloises, sorte de canevas narratif dont la nature légendaire remonte aux VIe-VIIe siècles. Tristan y figure comme un héros guerrier capable de repousser les ennemis qui envahissent la Bretagne, comme un amoureux passionné, amant d'Essylt, l'épouse de March, et il y est aussi mentionné comme l'un des plus grands porchers de l'île de Prydein, où il garda les cochons de March en l'absence du porcher qu'il avait envoyé en messager auprès d'Essylt. Arthur, March, Kei et Bedwyr ne parvinrent pas, à eux quatre, à lui enlever une seule truie. Le caractère primitif du héros transparaît dans l'argument de cet épisode légendaire, où, comme dans les très anciennes épopées irlandaises, le bétail est un enjeu de puissance entre guerriers. De fait, dans les récits les plus tardifs de la légende, Tristan conserve des traits propres aux héros mythiques qui dissonnent avec la représentation d'un chevalier courtois. Il possède en effet des aptitudes physiques et sportives particulièrement valorisées dans les textes. Il fait des bonds prodigieux, tel le saut de la chapelle (Béroul, 28), qui le font reconnaître entre tous (Ulrich, 671 ; Heinrich, 761). Il est également champion au jeu de fléchettes (Eilhart, 382-383). Redoutable chasseur, il est aussi l'archer astucieux qui invente l'Arc Infaillible et le maître d'un chien féerique, Husdent, qu'il a dressé à poursuivre ses proies en silence. En outre, tel Cuchulainn, il sait graver des ogam sur des bâtons de bois (*Chèvrefeuille*, 214-215) et, tel Siegfried, il peut imiter le chant de tous les oiseaux (*Donnei*, 967). Dans ce dernier don se superposent deux images complémentaires de Tristan, celle de l'homme sauvage qui s'exile dans la forêt du Morroi, mais aussi celle du musicien, du harpiste qui compose des lais celtiques (*Chèvrefeuille*, 215-216). Certes, ses talents de musicien le rapprochent de la figure de l'amant-poète exalté dans la lyrique courtoise. Mais la harpe, proche de l'arc par sa forme et comme lui pourvue de cordes, est aussi dans la mythologie celtique, et notamment dans le texte de la *Seconde bataille de Mag Tuired*, une arme de l'Autre Monde détenue par le « bon dieu » Dagda. Ainsi, à l'image du dieu celtique, Tristan use-t-il de sa rote comme d'une arme pour reconquérir Yseut ravie par le harpeur irlandais. Tous ces traits archaïques confèrent au personnage une ingéniosité polymorphe et une sauvagerie joyeuse qui contrastent avec la prouesse mélancolique et parfois distraite d'un Lancelot du Lac. Pourtant, comme Lancelot, Tristan est aussi un splendide chevalier, un héros civilisateur capable de ramener la paix et l'ordre social en abattant des monstres destructeurs comme le Morholt, le dragon et le géant Urgan le Velu. Moins mythiques, ses exploits prendront une véritable coloration chevaleresque dans les textes de la version courtoise où il se révèle un meneur d'hommes et un stratège dans les guerres féodales menées contre Morgan ou le duc Riol, ennemi du père d'Yseut aux Blanches Mains (Eilhart, 340-342 ; Gottfried, 460-462). Aucun de ces faits d'armes héroïques, sinon le combat contre le dragon, n'est cependant directement lié à la figure de la dame. Peut-on considérer comme exploit chevaleresque le fait de libérer Yseut des misérables lépreux qu'il se refuse à frapper lui-même (Béroul, 36) ou la rapide joute de la Blanche Lande (Béroul, 108-110) ? De fait,

Tristan est un héros instable que la passion dépouille de son identité chevaleresque au profit de déguisements qui lui font endosser différents rôles sociaux, depuis celui du marchand manipulateur d'argent jusqu'à celui de parias comme le lépreux ou le fou. En effet, pour conquérir momentanément l'amour de la reine, il choisit un mode d'action indirect et non pas l'exploit héroïque. Face au pouvoir coercitif du roi, il recourt à l'arme du faible, la ruse, qui berne le mari et amuse le lecteur. Pourtant, on peut se demander si les masques choisis par Tristan, et en particulier celui du fou et du lépreux, ne trahissent pas l'image profonde du héros en qui la passion amoureuse aliène la raison et mine les forces vitales. Grâce au motif lancinant de la blessure empoisonnée qui infecte le corps du héros, mais prélude à la réunion des amants, s'opère ainsi la liaison de l'amour et de la mort, si caractéristique de la passion tristanienne. C'est donc l'image de l'homme blessé qui, au plus près, accomplit la tristesse et le malheur dont son nom apparaît comme l'expression programmatique. Voir DÉGUISEMENT, EMPOISONNEMENT, LAI.

TRISTAN LE NAIN : Ce chevalier, seigneur de la marche de Bretagne, précipite le dénouement dans le roman de Thomas et dans les textes qui suivent cette version, la *Saga* et *Sire Tristrem*. Rejetant l'épisode des amours de Kaherdin et de la femme du nain Bedenis, Thomas substitue au personnage de Naupaténis, dont le nom serait une altération de « nain Bedenis », celui de Tristan le Nain (Thomas, 185). Sa femme ayant été enlevée par Estout l'Orgueilleux du Fier Château, Tristan le Nain vient implorer l'aide de Tristan l'Amoureux (Thomas, 186 ; *Saga*, 913 ; *Sire Tristrem*, 963-964). Par son nom et son désespoir amoureux, Tristan le Nain apparaît comme un double de Tristan. Or, rencontrer son double ou son ombre est un signe néfaste, fréquent dans la littérature fantastique. C'est l'annonce de la mort. Tristan l'Amoureux meurt ainsi sous les coups d'Estout en ayant accompli pour un autre ce qu'il aurait dû faire pour lui-même : arracher la femme aimée des mains du rival. Voir ESTOUT, NAUPATÉNIS.

TROÏNE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

ULRICH DE TÜRHEIM : Originaire de la région d'Augsbourg, dans le sud-ouest de l'Allemagne, ce poète du XIIIe siècle entreprit de continuer l'œuvre de Gottfried à la demande du ministérial Konrad de Winterstetten qui fut un familier de la cour des Hohenstaufen. Ulrich fut intimement lié avec le poète Wolfram d'Eschenbach, au point de transposer avec lui une chanson de geste appartenant au cycle de Guillaume d'Orange. On lui attribue en effet la première partie du *Willehalm* intitulée *Le Margrave d'Orange* et la troisième partie, connue sous le nom de *Vaillant Rennewart*, la seconde partie (*Le Conte de Narbonne*) étant de Wolfram. Ulrich a également adapté le roman *Cligès* de Chrétien de Troyes, mais de cette traduction seuls quelques fragments nous sont parvenus. Sa *Continuation* de l'œuvre de Gottfried se signale par une conception moralisante, si imprégnée d'idées chrétiennes qu'il se fait l'apologiste du mariage et le contempteur de la liaison hors la loi des amants. Voir CONTINUATION, MINNESÄNGER.

URGAN LE VELU. Voir GÉANT.

VAIR : Le mot vair (du latin *varius*, « bigarré ») désigne la fourrure d'un écureuil, appelé petit-gris, au dos gris bleuté et au ventre très blanc. Le menu vair n'utilisait que les ventres avec une très légère bordure grise ; le gros vair, lui, faisait alterner dos et ventres. La fourrure est appelée *gris* quand on ne façonne que le dos de l'écureuil. Pour évoquer l'opulence et le raffinement de la vie de cour, on fait mention des fourrures les plus estimées. Parmi elles figurent le vair et le gris, souvent associés. Dans la forêt du Morroi, Tristan regrette d'avoir abandonné la vie chevaleresque et d'être ainsi privé de vair et de gris (Béroul, 60). Et, outre des soieries, l'ermite Ogrin achète des fourrures de vair, de gris et d'hermine (Béroul, 75). Le langage du blason reprend le terme vair qui, par analogie, désigne une fourrure composée par une alternance de clochettes d'argent et d'azur. Tristan le Nain porte un bouclier d'or fretté de vair, c'est-à-dire que les clochettes de la fourrure sont disposées en une sorte de treillis losangé (Thomas, 186 et n. 1). Voir COULEURS HÉRALDIQUES, FOURRURES.

VASSAL : Contrairement à bien des mots du système féodo-vassalique qui ont une origine latine comme *seigneur*, ou germanique (et c'est le cas le plus fréquent) comme *fief* ou *baron*, le mot *vassal* a une origine celtique. Issu du terme gaulois **gwas* (« jeune homme »), terme qui a donné en latin mérovingien le mot *vassalum* (« serviteur », « suivant d'armes »), le substantif vassal désigne en ancien français l'homme libre qui jure fidélité à un seigneur et se place ainsi sous sa protection. Ce lien de dépendance implique des devoirs réciproques. Le suzerain doit pourvoir à l'entretien du vassal, ce qu'il fait en le chasant, c'est-à-dire en lui concédant un fief par le rituel de l'investiture qui suit l'hommage. C'est en vertu de cette cérémonie que le vassal est dit l'homme d'un autre homme (Thomas, 193). Les obligations du vassal sont l'aide militaire, l'aide financière et le service de conseil. L'aide militaire comprend la défense de la seigneurie en cas d'attaque (Eilhart, 264), le service de chevauchée si le seigneur part en expédition, la garde du château seigneurial et l'accueil du suzerain dans la demeure du vassal. Dans certaines circonstances, le vassal doit aussi aider financièrement le seigneur en difficulté : lorsqu'il est captif et qu'on exige une rançon, lorsqu'il marie sa première fille ou adoube son fils aîné, enfin, lorsqu'il part en croisade. Par le service de conseil, le vassal aide son suzerain à prendre des décisions politiques ou judiciaires. Marc, faisant lire publiquement la lettre de Tristan, déclare à ses vassaux présents qu'ils sont tenus de lui donner conseil (Béroul, 70). En dehors de ce cadre juridique strict, les mots *vassal* ou *homme* désignent plus largement un fidèle qui se soumet à un autre homme. Le géant Moldagog se déclare ainsi le serviteur fidèle et l'homme lige de Tristan (*Saga*, 891). Voir CONSEIL, FÉODALITÉ, FIEF, HOMMAGE.

VÉNERIE : La vénerie est l'art de la chasse à courre avec une meute de chiens, mais aussi de la chasse à distance qui use des armes de tir et des pièges, tel l'Arc Infaillible. Le récit des chasses fantastiques de Tristan déguisé en fou donne la liste des animaux ainsi chassés : cerfs, daims, chevreuils, sangliers et lièvres, appréciés pour leur viande, mais aussi ours, renards, loups, chats sauvages et castors, tués pour leur fourrure et pour prévenir les dégâts qu'ils causent (Oxford, 230). L'art de la

vénerie requiert des armes (arcs, arbalètes, épieux) et des chiens qu'on appelle *berserets* (du verbe *berser*, « tirer à l'arc ») et dont on distingue deux espèces selon la tâche à laquelle ils sont affectés. Le *limier* est employé à lever l'animal et à donner le signal (Oxford, 230) ; le *trallier*, quant à lui, sert à poursuivre et traquer le gibier (Béroul, 43). Aucune race n'a de fonction réservée, mais on semble particulièrement apprécier le chien d'arrêt, tel le braque Husdent, le lévrier, prisé pour sa vitesse dans la chasse au lièvre, et le *veautre* ou *veltre*, plus puissant, que l'on spécialise dans la chasse à l'ours et au sanglier. Avant d'être découplés, les chiens sont conduits par des valets de meute appelés *berniers* ou *veltriers* (Thomas, 161). Après la mise à mort annoncée par l'hallali, le maître veneur dépouille et découpe l'animal. Mais l'expérience et le savoir-faire du grand veneur ne pourront rivaliser avec l'habileté de Tristan qui donne une véritable leçon de vénerie aux chasseurs de Marc dans les textes de la version courtoise (Gottfried, 425-429 ; *Saga*, 804-806 ; *Sire Tristrem*, 928-929). L'art de Tristan réside dans la manière de rendre son dû à chacun. Le futur homme sauvage, l'excellent chasseur de la forêt du Morroi qu'il est promis à devenir procède en trois temps : d'abord l'excoriation, qui consiste à dépouiller et dépecer l'animal, puis la fourchée, et la curée. Au seigneur, il présente le péritoine, les testicules, la verge et les lombes, sur une branche fourchue, à laquelle ces morceaux ont été fixés par de l'écorce (Gottfried, 427). Aux chiens, il donne la curée, en disposant la fressure, c'est-à-dire les gros viscères (poumons, foie, rate et cœur) aux quatre coins du cuir de l'animal (Gottfried, 429). *Sire Tristrem* ajoute qu'il fait droit au forestier en lui octroyant une épaule gauche, et aussi au corbeau qui attendait sa part sur l'arbre (929) ! Voir ARC, BESTIAIRE, CHASSE, FAUCONNERIE.

VENTAILLE : La ventaille est une partie du capuchon de maille qui se relève devant le bas du visage pour protéger le menton et la bouche, et que l'on fixe au moyen de lacets. Très souvent le terme désigne par métonymie l'ensemble du capuchon de mailles, également appelé *coiffe*. Lacer la ventaille et mettre le heaume sont les derniers gestes de l'armement du chevalier avant le combat (Gerbert, 993).

VÊPRES : 6 heures du soir. Voir HEURES.

VERGER : L'évocation du verger comme lieu de plaisance est un topos de la littérature médiévale que l'on relève aussi bien dans l'épopée que dans le roman ou la poésie d'amour. Son décor se compose toujours des mêmes éléments ; une fontaine et son ruisseau, ici bordé d'iris (Béroul, 117), et un arbre noble ou exotique, tel le pin (Béroul, 14), le tilleul (Eilhart, 308) ou l'olivier (Gottfried, 573). Le plus souvent, le chant printanier des oiseaux ajoute au bonheur des sens procuré par la fraîcheur et le parfum des fleurs. Espace clos par un mur ou une palissade (Oxford, 236), le jardin favorise l'intimité amoureuse. Celle-ci est cependant constamment menacée et violée, les rendez-vous nocturnes des amants étant épiés par le roi Marc et le nain (Béroul, 9-10 ; Eilhart, 309 ; Gottfried, 573 ; *Saga*, 864 ; *Sire Tristrem*, 948). Le lieu de la rencontre devient alors le lieu de la séparation, et c'est dans le jardin que Tristan, découvert par ses ennemis, quitte sa bien-aimée pour un long exil (Thomas, 129 ; Oxford, 242 ; Gottfried, 618). Souvenir de l'Éden avant la chute, le jardin s'oppose à la forêt sauvage,

offrant aux amants le refuge incertain d'une nature domestiquée, dominée par le château menaçant. Voir FONTAINE.

VÊTEMENTS : Manifestation des hiérarchies sociales, le vêtement doit être un signe clair, propre à classer sans ambiguïté l'individu selon son état. Les ecclésiastiques portent des vêtements qui symbolisent leur fonction d'officiants : l'aube, la chape et la chasuble de soie ornée d'orfroi (Béroul, 81-82). Les vêtements du peuple sont furtivement évoqués pour signifier la modestie de leur condition ou la misère de leur état. Le pêcheur revêt une *esclavine* ou *eschavine*, terme qui désigne un vêtement d'origine slave, plus précisément une tunique courte à capuchon, taillée dans une étoffe grossière et pleine de poils (Thomas, 179 ; Oxford, 222). Quant aux lépreux, ils portent des vêtements de bure qui collent à leur peau couverte d'ulcères (Béroul, 35). L'élégance est l'apanage de la noblesse qui s'habille de tenues colorées, coupées dans des étoffes souples et fines. Costume masculin et toilette féminine se composent des mêmes vêtements : chemise, bliaut, cotte, manteau. Et la non-distinction entre les sexes est accentuée par la mode des bliauts et manteaux longs pour les hommes, usage qui dura du XIIe au XIVe siècle, en dépit de l'opposition de l'Église qui voyait là l'effet de goûts efféminés. À partir du XIIe siècle, le vêtement féminin est cintré pour dessiner la taille. Sous un manteau de velours pourpre, Yseut porte ainsi une robe froncée à la taille et maintenue par une ceinture (Gottfried, 528). Mais le vêtement aristocratique accroche l'œil surtout par l'usage de soieries, de fourrures et d'accessoires luxueux, comme les agrafes, les fermoirs et les joyaux, la bourse qui renferme de menus objets précieux (Eilhart, 289), ou la ceinture de soie (Gerbert, 982). Le goût pour la toilette se manifestant aussi dans la bourgeoisie qui a les moyens de s'emparer de ces signes de luxe, des ordonnances royales sont promulguées en France au XIIIe siècle, certes pour limiter les dépenses vestimentaires de la noblesse, mais aussi pour interdire aux bourgeois de porter des fourrures précieuses, des bijoux d'or et des pierreries. Si le but de ces ordonnances somptuaires est de moraliser la société et d'affirmer des vertus telles que la modestie et la simplicité, on cherche plus profondément à maintenir une différence claire entre les conditions. Or, l'habit ne fait pas le moine, de sorte qu'il est plus souvent un signe ambigu qu'un signe clair, un signe trompeur qu'un signe vrai (Béroul, Notice, 1148). En témoignent les déguisements de Tristan, qui viole l'ordre social en abandonnant le vêtement aristocratique pour des habits qui le déclassent. Quant à Yseut, elle joue aussi de son apparence, lorsque avant de prononcer son serment ambigu elle se présente dans une tenue choisie pour donner tous les signes du repentir : à même la peau elle a revêtu une haire rêche et par-dessus une simple robe de laine courte. Ses pieds et ses bras sont nus (Gottfried, 587). Le vêtement participe donc de mises en scène destinées à donner le change. Il est l'accessoire de la ruse. Voir BLIAUT, BRAIES, CEINTURE, CHAPEAU, CHAUSSES, CHAUSSURES, CHEMISE, COIFFURE, COTTE, GUIMPE, MANTEAU, ROBE.

VIÈLE, VIELLE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

VILAIN : À l'origine, le vilain est l'habitant de la *villa*, c'est-à-dire de la grande propriété foncière de l'époque carolingienne, devenue bien

souvent par la suite le noyau des villages. Le terme vilain est donc synonyme de *païsan*, substantif juxtaposé à *povre gent* dans le *Lai du Chèvrefeuille* (214). Cette association de mots en dit long sur l'indigence dans laquelle vit la grande majorité des populations rurales, alors même qu'émerge une petite catégorie de paysans aisés. Dans la littérature aristocratique, le vilain n'est gratifié que d'allusions rapides à son travail d'essartage (Béroul, 83) ou à ses croyances imprégnées de magie. La légende selon laquelle la forteresse de Tintagel disparaît deux fois dans l'année, une en hiver et une en été, est ainsi véhiculée par les paysans dont la culture, en marge de la culture cléricale, constitue donc le creuset de récits fabuleux (Oxford, 220). Le clerc et le chevalier éprouvent cependant un tel mépris pour le paysan que l'adjectif *vilain* devient une injure signifiant « rustre », « discourtois », « vulgaire » (Béroul, 36), et que le substantif *vilainie* désigne un acte méprisable et odieux moralement. La *vilainie* s'oppose ainsi à la *courtoisie*, comme le signale un jeu de rimes chez Thomas (137). Voir BOURGEOIS.

VILLE. Voir CHÂTEAU.

WEISEFORT. Voir GÉOGRAPHIE.

YSEUT LA MÈRE : ISOLDE (Gottfried), ÍSODD (*Saga*) : À bien des égards, la mère d'Yseut apparaît comme un personnage de conte. Elle n'est en effet pas très nettement individualisée puisque dans certains textes, les romans de Béroul, Eilhart ou *Sire Tristrem*, elle est nommée par son rang (la reine) ou par son lien de parenté à la princesse (la mère) ou au Morholt (la sœur). En outre, lorsqu'elle est pourvue d'un nom comme chez Gottfried, elle porte le même que sa fille (sauf dans la *Saga*, où elle s'appelle Ísodd, alors que la princesse se prénomme Ísönd), si bien que la mère semble comme un double de la fille. Dans les différents récits, une même action peut être attribuée tantôt à l'une tantôt à l'autre. Chez Gottfried, c'est la mère qui ôte de la tête du Morholt l'éclat de l'épée de Tristan (482), alors que chez Eilhart c'est la fille qui le fait (276). Il en va de même pour la guérison des blessures de Tristan. Selon Eilhart, c'est la fille du roi d'Irlande qui guérit la plaie faite par l'arme du Morholt (279), puis l'empoisonnement causé par la langue du dragon (288), mais d'après Gottfried, la *Saga*, *Sire Tristrem* et Oxford, c'est la reine d'Irlande qui, dans les deux cas, ramène Tristan à la vie. Les textes de la version courtoise s'efforcent donc de préciser son rôle et d'approfondir son personnage, en la dotant d'attributs, certes banals, tels que la beauté et la sagesse (Gottfried, 483), et en lui prêtant surtout des connaissances exceptionnelles dans l'art de la médecine (Gottfried, 479) ou dans les sciences occultes. Elle voit ainsi en songe que ce n'est pas le sénéchal qui a tué le dragon mais un étranger (Gottfried, 508). Bien plus, ses pouvoirs de magicienne, sa science des venins et des poisons lui permettent de fabriquer la merveille du philtre d'amour. C'est là surtout sa raison d'être dans la fiction. À mesure que se définissent clairement ses dons de magicienne, sa fille Yseut s'humanise, comme si la mère prenait en charge la féerie maléfique attachée à la femme. Voir PHILTRE.

YSEUT LA BLONDE : YSEUT, ISEUT (Béroul), YSOLT, YSEUT, ISOLT, ISODE, ISOL, YSODT (Thomas), YSOLT, ISOLT (Oxford), YSIAUT (Berne), ISALD (Eilhart), ISOLDE (Gottfried, Ulrich, Heinrich, *Tristan le Moine*), ISOT (Heinrich), ÍSÖND (*Saga*), YSONDE (*Sire Tristrem*) : L'origine du nom *Yseut* remonterait au saxon *Ethylda*, ce qui s'accorde assez bien avec l'ascendance qui lui est prêtée dans le roman de Gottfried. Fille du roi d'Irlande Gormon Cœur-Fier, souverain dont la férocité et l'origine étrangère sont rappelées (Gottfried, 466), Yseut appartiendrait à une de ces familles d'envahisseurs vikings qui s'étaient installés sur les rivages irlandais et notamment à Wexford, d'où ils partaient pour aller piller et rançonner les côtes de la Bretagne, comme le Morholt dans nos récits. Le personnage littéraire apparaît cependant à date très ancienne dans les triades galloises sous le nom *Essylt Fyngwen* (« à la blanche crinière »), forme dont l'interprétation et la traduction aurait donné le surnom « la Blonde » (Gottfried, 507) qui permet de la distinguer d'Yseut aux Blanches Mains, l'épouse de Tristan. Dans les triades qui attestent un stade gallois de la légende, Essylt, l'une des trois plus belles femmes de l'île de Prydein, est citée comme l'amante de Drystan et l'épouse infidèle de March. De ses origines mythiques Yseut conserve dans nos récits des traits qui l'apparentent à une fée légendaire. La perfection de sa beauté lumineuse, l'éclat de ses yeux pers et de ses cheveux dorés (dont un seul suffit à déclencher sa quête) lui confèrent le pouvoir séducteur de la fée (Béroul, 79). Aux yeux des hommes qui la découvrent en pleine forêt, tels le maître veneur ou le roi Marc, sa beauté surnaturelle l'apparente à une divinité sylvestre (Gottfried, 609-610 ; Heinrich, 735). En outre, par sa science des venins et des poisons, elle s'identifie à sa mère, la magicienne d'Irlande qui prépara le philtre (Eilhart, 277). Derrière le personnage de la reine de Cornouailles, on entrevoit donc celui de la fée dont la magie blanche s'inverse en magie noire, dès lors qu'elle use de ses pouvoirs occultes pour fabriquer des charmes destinés à séduire l'homme qu'elle désire. Par un effet de retournement, la guérisseuse devient alors l'empoisonneuse et la femme, un être maléfique, nommé *Yseut la givre* (« la vipère ») (Béroul, 35). Or, transposé dans un registre proprement poétique, son pouvoir de séduction tient autant à sa beauté qu'à sa faculté de manier les signes du langage pour abuser autrui. La reine qui sait parler (Béroul, 88), plaider son innocence et persuader en jouant de l'ambiguïté des mots, fait preuve, en effet, d'un art consommé de la rhétorique dans les scènes du rendez-vous épié et du serment d'escondit. Si, dans les récits, les pouvoirs de la fée s'estompent à mesure que s'efface la contrainte magique du philtre au profit d'une signification symbolique, en revanche la toute-puissance de la dame s'affirme. Conformément à la tradition de la poésie des troubadours, la passion de Tristan pour Yseut est en effet un vasselage amoureux, ce qui signifie qu'elle est la *domina*, la suzeraine, et qu'il accepte quant à lui d'être son homme lige, soumis, par la foi donnée, à toutes ses volontés (Thomas, 200). Les lieux communs de la poésie d'amour viennent alors enrichir le personnage d'Yseut. Si l'amour est une maladie, selon la tradition ovidienne reprise par les trouvères, la dame est le médecin de l'amant, celle qui le blesse mais le guérit aussi (Berne, 254). Parfois cruelle et sans merci, elle exerce un pouvoir

tyrannique sur lui, allant jusqu'à l'éconduire et le faire rosser par ses écuyers (Eilhart, 356). Femme entre toutes interdite, et forcément lointaine en raison de l'exil qui la sépare de l'amant, Yseut eſt alors idéalisée au point de devenir un objet de contemplation et d'adoration dans la salle aux ſtatues (Thomas, 153-154; *Saga*, 897). La chair s'eſt muée en pierre, et la dame, d'une beauté intemporelle, devient pour l'amant un irréel objet de fantasme. Sans doute faut-il attribuer à l'influence de la poésie d'amour, la métamorphose, dans les textes de la version courtoise, des dons occultes de la magicienne, si sensibles encore chez Béroul, en talents artiſtiques de la musicienne, capable de sublimer sa mélancolie dans la composition de lais (Thomas, 150-151). Voir EMPOISONNEMENT, FÉE, LAI, PHILTRE, SERMENT.

YSEUT AUX BLANCHES MAINS : YSODE AS BLANCHE DOIZ, YSODE AS BLANCHEMAINS, YSOLT DE BRETAINGNE (Thomas), ISOLDE BLANTSCHEMANIS (Heinrich), ÍSODD (*Saga*) : Le surnom de la fille du duc de Bretagne et sœur de Kaherdin viendrait d'une autre épithète appliquée au nom d'Essylt dans les triades galloises : *mynwen* (« au cou blanc »). Si la seconde partie de ce surnom, *(g)wen*, a été juſtement traduite par « blanc », la première partie, *myn*, aurait été rapprochée à tort du français « main ». Cette mauvaise interprétation du surnom serait peut-être à l'origine du personnage de la jeune fille que Triſtan épouse pour son nom et qui lui rappelle l'autre Yseut (Thomas, 136). Face à Yseut la Blonde incarnant l'amour adultère qui bouleverse les liens de parenté et les lois sociales, Yseut aux Blanches Mains représente l'amour conjugal qui concilie la sexualité avec les impératifs moraux. Aussi la représentation de ce personnage et le rôle qui lui eſt attribué au dénouement sont-ils largement tributaires du jugement porté par l'auteur sur l'idéal de la *fine amor* courtoise. Selon la version de Thomas, qui exalte la fidélité dans l'amour adultère, l'épouse ne parvient pas à gagner le cœur de Triſtan. C'eſt l'amie qui jusqu'au bout y régnera sans partage, de sorte que très vite la sexualité devient l'objet de conflit entre les époux. Comprenant qu'il n'aime qu'un nom et une image, c'eſt-à-dire un leurre, Triſtan renonce à consommer son mariage avec Yseut aux Blanches Mains, prétextant une douleur au côté droit, près du foie, organe dont la médecine médiévale faisait le siège de la pulsion sexuelle (147). Dès lors, la continence forcée que la jeune fille accepte avec patience (Thomas, 147, 157) décuple la violence de la haine en laquelle son amour fruſtré se change, lorsqu'elle apprend l'amour de Triſtan pour une autre Yseut (Thomas, 197-198). Poussée par la jalousie et l'esprit de vengeance, elle ment sciemment à Triſtan à propos de la couleur de la voile (Thomas, 209). Par ce mensonge odieux, elle le précipite dans la mort. Selon la *Saga*, sa jalousie se poursuit même au-delà de la mort des amants, puisqu'elle les fait enterrer de part et d'autre de l'église afin qu'ils soient séparés. Or, la force de l'amour aura raison de son jaloux calcul, car les arbres qui poussent sur leurs tombes entrelacent leurs branchages au-dessus de l'église (920). Dans ces versions, c'eſt l'amie qui reſte un objet d'amour idéal et idéalisé. La plupart des autres récits atténuent cependant le caractère néfaſte de l'épouse, adoptant ainsi une position plus réservée vis-à-vis des préceptes de la *fine amor*. Chez Eilhart, le dédain cruel de la reine à son égard incite Triſtan à consommer son mariage :

auprès de sa femme, il connaît enfin les joies de la vie conjugale (356). Le dénouement exclut alors toute perfidie de la part d'Yseut aux Blanches Mains. Elle dit que la voile est noire (alors qu'elle est blanche) par pure inadvertance (Eilhart, 386), si bien que sa culpabilité dans la mort du héros est ainsi maladroitement atténuée. La réhabilitation de l'épouse et du mariage s'affirme plus nettement encore chez les continuateurs de Gottfried. Chez Ulrich, Tristan donne à sa femme librement, et non par dépit comme chez Eilhart, un plaisir sexuel qui les comble tous les deux (680). D'après Heinrich, Tristan, non seulement accomplit son devoir d'époux (766), mais éprouve aussi pour elle un amour qu'il confie à Kaherdin (696). Le mensonge de l'épouse au dénouement, bien que condamné par les auteurs, n'est alors pas clairement motivé. Chez Heinrich, elle se reprend même aussitôt, avouant avec une légèreté confondante qu'elle avait dit « pour rire » que la voile était noire (Heinrich, 772). Épouse exemplaire jusqu'à ce moment fatal, ce personnage féminin permet de restaurer l'image du mariage et de condamner implicitement les égarements de l'amour adultère. Voir AMOUR, MARIAGE.

ZIBELINE : Ce mot d'origine slave, provenant du russe *sobol* (« petit mammifère du genre martre » et « fourrure de l'animal »), désigne une fourrure très précieuse, venue de Sibérie. Réputée pour la finesse de son poil et la profondeur de son noir, la zibeline orne les revers et les cols des vêtements d'apparat (Eilhart, 291). En héraldique, contrairement aux deux autres fourrures, le vair et l'hermine, qui résultent de la combinaison de deux émaux, la zibeline désigne, sous le nom de *sable*, un noir monochrome. Aussi la considère-t-on comme un émail. Voir COULEURS HÉRALDIQUES, FOURRURES.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

La Notice de chacune des œuvres présentées dans ce volume est suivie d'une bibliographie propre à cette œuvre et qui n'est pas reprise ici.

Pour de plus amples renseignements concernant la bibliographie consacrée à la légende de Tristan et Yseut on se reportera à :

SHIRT (David J.), *The Old French Tristan Poems. A Bibliographical Guide*, Londres, Grant & Cutler, 1980 (recense les ouvrages publiés jusqu'en 1978).

Éditions et adaptations.

La liste des éditions critiques et celle des traductions françaises de chaque œuvre figurent dans la Note sur le texte et sur la traduction consacrée à cette œuvre. Sont mentionnées ici, dans l'ordre chronologique de publication, différentes adaptations de la légende de Tristan et Yseut, ainsi que des éditions collectives.

The Poetical Romances of Tristan in French, in Anglo-Norman and in Greek composed in the XII*th and* XIII*th Centuries*, publiés par Francisque MICHEL, Londres, 1835.

Autre page de titre pour le même ouvrage : *Tristan. Recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures, composés en françois, en anglo-normand et en grec dans les* XII*e et* XIII*e siècles*, publié par Francisque MICHEL, Londres et Paris, chez Tichener, t. I et II, 1835 (édition du manuscrit Douce au tome II, p. 1-85) ; t. III, 1839 (édition du manuscrit Sneyd et du manuscrit de Strasbourg).

Le Roman de Tristan et Iseut renouvelé par Joseph BÉDIER, Piazza, 1900 (plusieurs rééditions jusqu'en 1965).

Le Roman de Tristan par Thomas, poème du XIIe *siècle*, publié par Joseph BÉDIER, Société des Anciens Textes Français, t. I, 1902 (texte) ; t. II, 1905 (introduction).

BÉDIER (Joseph), *Tristan et Iseut, pièce en trois actes, un prologue et huit tableaux*, Paris, 1929.

Tristan. La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut restituée par André MARY, Gallimard, « Folio », 1973 (préface de Denis de ROUGEMONT).

Tristan et Yseut. Les « Tristan » en vers, édition et traduction par Jean-Charles PAYEN, Garnier, 1974.

The Tristan Legend. Texts from Northern and Eastern Europe in Modern English Translation, édition par Joyce HILL, University of Leeds, « Leeds Medieval Studies », 1977.

Tristan et Iseut. Les poèmes français, la saga norroise, par Philippe WALTER et Daniel LACROIX, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1989.

Études.

BARTEAU (Françoise), *Les Romans de Tristan et Iseut : introduction à une lecture plurielle*, Larousse, 1972.

BAUMGARTNER (Emmanuèle), *Tristan et Iseut. De la légende aux récits en vers*, P. U. F., « Études littéraires », 1987.

—, *La Harpe et l'Épée. Tradition et renouvellement dans le « Tristan » en prose*, S. E. D. E. S., 1990.

BLAKESLEE (Merritt R.), « Tristan the Trickster in the Old French Tristan Poems », *Cultura Neolatina*, XLIV, 1984, p. 167-190.

—, « Les Allusions aux romans de Tristan dans l'œuvre de Jean Renart : études des sources », *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial*, D. Buschinger éd., Göppingen, Kümmerle Verlag, 1987, p. 42-58.

—, *Love's Masks. Identity, Intertextuality and Meaning in the Old French Tristan Poems*, Cambridge, D. S. Brewer, 1989.

BLANCHOT (Maurice), « Orphée, Don Juan, Tristan », *La Nouvelle Nouvelle Revue française*, 15, mars 1954, p. 492-501.

BLOCH (R. Howard), *Medieval French Literature and Law*, Los Angeles et Londres, University of California Press, 1977.

BRANCA (Daniela), *I Romanzi italiani di Tristano e la Tavola Ritonda*, Florence, L. S. Olschki, 1968.

BROMWICH (Rachel), « Some Remarks on the Celtic Sources of *Tristan* », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, 1953, p. 32-60.

BUSCHINGER (Danielle) éd., *La Légende de Tristan au Moyen Âge. Actes du colloque d'Amiens (1982)*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1982.

—, *Tristan et Yseut, mythe européen et mondial. Actes du colloque d'Amiens (1986)*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1987.

CARNEY (James), « The Irish Affinities of Tristan », *Studies in Irish*

Literature and History par James Carney, Dublin, 1955, p. 189-242.

CASTEL (Robert), « Le Roman de la désaffiliation. À propos de Tristan et Iseut », *Le Débat*, 61, septembre-octobre 1990, p. 152-164.

CAZENAVE (Michel), *Le Philtre et l'Amour. La légende de Tristan et Iseut*, José Corti, 1969.

CLUZEL (Irénée), « Les Plus Anciens Troubadours et la Légende amoureuse de Tristan et Iseut », *Mélanges István Frank*, Sarrebruck, 1957, p. 155-170.

CORMIER (Raymond J.), « Open Contrast : Tristan and Diarmaid », *Speculum*, LI, 1976, p. 589-601.

DUBY (Georges), *Dames du XIIe siècle*, Gallimard, 1995.

EISNER (Sigmund), *The Tristan Legend : a Study in Sources*, Evanston, Northwestern University Press, 1969.

FERRANTE (Joan M.), « Artist Figures in the Tristan Stories », *Tristania*, IV/2, 1979, p. 25-35.

—, *The Conflict of Love and Honor. The Medieval Tristan Legend in France, Germany and Italy*, Paris et La Haye, Mouton, 1973.

FOULET (Alfred), « Jehan Tristan, Son of Saint Louis in History and Legend », *Romance Philology*, XII, 1958-1959, p. 235-240.

FOUQUET (Doris), *Wort und Bild in der mittelalterlichen Tristantradition. Der älteste Tristanteppich von Kloster Wienhausen und die textile Tristanüberlieferung des Mittelalters*, Berlin, 1971.

—, « Die Baumgartenszene des « Tristan » in der mittelalterlichen Kunst und Literatur », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XCII, 1973, p. 360-370.

FOURRIER (Anthime), *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, t. I, *Les Débuts (XIIe siècle)*, Nizet, 1960.

FRAPPIER (Jean), « Structure et sens du *Tristan* : version commune, version courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, VI, 1963, p. 255-280 et 441-454.

GALLAIS (Pierre), *Genèse du roman occidental. Essais sur « Tristan et Iseut » et son modèle persan*, Sirac, 1972.

GRIGSBY (John L.), « L'Empire des signes chez Béroul et Thomas : " Le sigle est tut neir " », *Marche Romane*, XXX/3-4, 1980, p. 115-125.

HUCHET (Jean-Charles), *Littérature médiévale et psychanalyse. Pour une clinique littéraire*, P. U. F., 1990, chap. III.

—, *Tristan et le sang de l'écriture*, P. U. F., 1990.

HULT (Tony), « Abelardian Ethics and Beroul's *Tristan* », *Romania*, XCVIII, 1977, p. 501-540.

KJÆR (Jonna), « Le Déguisement dans les *Folies Tristan* et la Mort chez Thomas d'Angleterre », *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, M.-L. Ollier éd., Paris, Vrin / Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1988, p. 65-73.

LAZAR (Moshe), *Amour courtois et « fin' amors » dans la littérature du XIIe siècle*, Klincksieck, 1964.

LE GENTIL (Pierre), « La Légende de Tristan vue par Béroul et Thomas. Essai d'interprétation », *Romance Philology*, VII, 1953-1954, p. 111-129.
LE GOFF (Jacques) et VIDAL-NAQUET (Pierre), « Lévi-Strauss en Brocéliande », *Critique*, 325, juin 1974, p. 541-571.
LEJEUNE (Rita), « Mentions de Tristan chez les troubadours », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, VI, 1954, p. 96-97.
—, « Les Noms de Tristan et Iseut dans l'anthroponymie médiévale », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, t. II, 1970, p. 625-630.
—, « Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille », *Cultura Neolatina*, XIV, 1954, p. 1-57.
LOOMIS (Roger S. et Laura H.), *Arthurian Legends in Medieval Art*, Londres et New York, 1938 (Kraus Reprints, 1966).
MANDACH (André de), « Legend and Reality : Recent Excavations and Research in Cornwall concerning Tristan and Isolt », *Tristania*, IV/2, 1979, p. 4-24.
MILING (Georg), *Le Roi Marc aux oreilles de cheval*, Genève, Droz, 1991.
PADEL (Oliver J.), « Béroul's Geography and Patronage », *Reading Medieval Studies*, IX, 1983, p. 84-94.
—, « The Cornish Background of the Tristan Stories », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, I, 1981, p. 53-81.
PAYEN (Jean-Charles), « Lancelot contre Tristan : la conjuration d'un mythe subversif (réflexions sur l'idéologie romanesque au Moyen Âge) », *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, S. E. D. E. S., 1973, p. 617-632.
—, *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale*, Genève, Droz, 1967, p. 331-364.
POIRION (Daniel), « Fonction de l'imaginaire dans *L'Escoufle* », *Mélanges offerts à Charles Foulon*, Rennes, 1980, t. I, p. 287-293.
POLAK (L.), « Tristan and *Vis and Ramin* », *Romania*, XCV, 1974, p. 216-234.
Tristan, *PRIS-MA*, VII/1, Université de Poitiers, 1991.
REGALADO (Nancy F.), « Renart and Tristan : Two Tricksters », *L'Esprit créateur*, 16, 1976, p. 30-38.
RIBARD (Jacques), *Du philtre au Graal, Pour une interprétation théologique du roman de « Tristan » et du « Conte du Graal »*, Genève, Slatkine, 1989.
ROUGEMONT (Denis de), *L'Amour et l'Occident*, Plon, 1939 (rééditions en 1956 et 1972).
SCHOEPPERLE (Gertrude), *Tristan and Isolt. A Study of the Sources of the Romance*, 2 vol., Londres et Francfort, 1913 (2e édition augmentée d'une bibliographie et d'un essai d'interprétation par R. S. Loomis, New-York, B. Franklin, 1970).
SCHRÖDER (F. R.), « Die Tristansage und das persische Epos *Wîs*

und Râmîn », *Grundriss der romanischen Literatur des Mittelalters*, XI, 1961, p. 1-44.

SUDRE (Léopold), « Les Allusions à la légende de Tristan », *Romania*, XV, 1886, p. 534-557.

Tristania, revue éditée par l'université du Tennessee et entièrement consacrée à des études sur les textes et la légende tristaniens, de 1975 à 1985.

VÀRVARO (Alberto), « La Teoria dell'archetipo tristaniano », *Romania*, LXXXVIII, 1967, p. 13-58.

—, « L'Utilizzazione letteraria di motivi della narrativa popolare nei romanzi di Tristano », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, t. II, 1970, p. 1057-1075.

WALTER (Philippe), « Le Solstice de Tristan », *Travaux de linguistique et de littérature de Strasbourg*, XX, 1982, p. 646-657.

—, « Tristan et la mélancolie. Contribution à une lecture médicale des textes français en vers sur Tristan », *Actes du XIVe congrès international arthurien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes-2, 1985, p. 646-657.

TABLE

Textes français. XIIe siècle

GOTTFRIED DE STRASBOURG : TRISTAN ET ISOLDE

ULRICH DE TÜRHEIM :
PREMIÈRE CONTINUATION

HEINRICH DE FREIBERG :
DEUXIÈME CONTINUATION

Saga traduite de l'islandais ancien. XIIIe siècle

FRÈRE ROBERT : LA SAGA DE TRISTRAM ET D'ÍSÖND

Épisodes et fragments traduits de différentes langues européennes. XIIe - XIVe siècle

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

Ce volume, portant le numéro
quatre cent vingt-deux
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
composé par l'Imprimerie Darantiere
à Dijon-Quetigny
a été achevé d'imprimer
sur Valobible des Papeteries Prioux
le 27 octobre 1995
par Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-011335-3.
N° d'édition : 64017 - N° d'impression : 15-2032.
Dépôt légal : octobre 1995.
Imprimé en France.